

3000 ounces found

30 g F

102
1254
264
RD 11 L
SARS
VI



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



LIVRE PREMIER.

OSWALD.

CHAPITRE PREMIER.

Oswald, lord Nelvil, pair d'Ecosse, partit d'Edimbourg pour se rendre en Italie, pendant l'hiver de 1794 à 1795. Il avait une figure noble et belle, beaucoup d'esprit, un grand nom, une fortune indépendante; mais sa santé était altérée par un profond sentiment de peine; et les médecins, craignant que sa poitrine ne fût attaquée, lui avaient ordonné l'air du midi. Il suivit leurs conseils, bien qu'il mit peu d'intérêt à la conservation de ses jours. Il espérait du moins trouver quelque distraction dans la diversité des objets qu'il allait voir. La plus intime de toutes les douleurs, la perte d'un père, était la cause de sa maladie: des circonstances cruelles, des remords inspirés par des scrupules délicats, aigrissaient encore ses regrets, et l'imagination y mêlait ses fantômes. Quand on souffre, on se persuade aisément que l'on est coupable, et les violents chagrins portent le trouble jusque dans la conscience. A vingt-cinq ans, il était découragé de la



Oswald I.

vie; son esprit jugeait tout d'avance, et sa sensibilité blessée ne goûtait plus les illusions du cœur. Personne ne se montrait plus que lui complaisant et dévoué pour ses amis, quand il pouvait leur rendre service; mais rien ne lui causait un sentiment de plaisir, pas même le bien qu'il faisait. Il sacrifiait sans cesse et facilement ses goûts à ceux d'autrui; mais on ne pouvait expliquer par la générosité seule cette abnégation absolue de tout égoïsme, et l'on devait souvent l'attribuer au genre de tristesse qui ne lui permettait plus de s'intéresser à son propre sort. Les indifférents jouissaient de ce caractère, et le trouvaient plein de grâce et de charmes; mais, quand on l'aimait, on sentait qu'il s'occupait du bonheur des autres comme un homme qui n'en espérait pas pour lui-même, et l'on était presque affligé de ce bonheur, qu'il donnait sans qu'on pût le lui rendre.

Il avait cependant un caractère mobile, sensible et passionné; il remuait tout ce qui peut entraîner les autres et soi-même; mais le malheur et le repentir l'avaient rendu timide envers la destinée; il croyait la désarmer en n'exigeant rien d'elle.

Il espérait trouver dans le strict attachement à tous ses devoirs, et dans le renoncement aux jouissances vives, une garantie contre les peines

qui déchirent l'âme : ce qu'il avait éprouvé lui faisait peur, et rien ne lui paraissait valoir dans ce monde la chance de ces peines ; mais quand on est capable de les ressentir, quel est le genre de vie qui peut en mettre à l'abri ?

Lord Nelvil se flattait de quitter l'Écosse sans regret, puisqu'il y restait sans plaisir ; mais ce n'est pas ainsi qu'est faite la funeste imagination des âmes sensibles : il ne se doutait pas des liens qui l'attachaient aux lieux qui lui faisaient le plus de mal, à l'habitation de son père. Il y avait dans cette habitation des chambres, des places, dont il ne pouvait approcher sans frémir ; et cependant, quand il se résolut à s'en éloigner, il se sentit plus seul encore. Quelque chose d'aride s'empara de son cœur ; il n'était plus le maître de verser des larmes quand il souffrait ; il ne pouvait plus faire renaitre ces petites circonstances locales qui l'attachaient profondément ; ses souvenirs n'avaient plus rien de vivant ; il n'était plus en relation avec les objets qui l'environnaient ; il ne pensait pas moins à celui qu'il regrettait, mais il parvenait plus difficilement à se retracer sa présence.

Quelquefois aussi il se reprochait d'abandonner des lieux où son père avait vécu. — Qui sait, disait-il, si les ombres des morts peuvent suivre partout les objets de leur affection ? Peut-être ne leur est-il permis d'errer qu'autour des lieux où leurs cendres reposent ! Peut-être que dans ce moment mon père aussi me regrette ; mais la force lui manque pour me rappeler de si loin ! Hélas ! quand il vivait, un concours d'événements inouis n'a-t-il pas dû lui persuader que j'avais trahi sa tendresse, que j'étais rebelle à ma patrie, à la volonté paternelle, à tout ce qu'il y a de sacré sur la terre ? Ces souvenirs causaient à lord Nelvil une douleur si insupportable, que non-seulement il n'aurait pu les confier à personne, mais il craignait lui-même de les approfondir. Il est si facile de se faire avec ses propres réflexions un mal irréparable !

Il en coûte davantage pour quitter sa patrie, quand il faut traverser la mer pour s'en éloigner ; tout est solennel dans un voyage dont l'Océan marque les premiers pas : il semble qu'un abîme s'entrouvre derrière vous, et que le retour pourrait devenir à jamais impossible. D'ailleurs le spectacle de la mer fait toujours une impression profonde ; elle est l'image de cet infini qui attire sans cesse la pensée, et dans lequel sans cesse elle va se perdre. Oswald, appuyé sur le gouvernail, et les regards fixés sur les vagues, était calme en apparence ; car sa fierté et sa timidité réunies ne lui permettaient presque jamais de montrer, même à ses amis, ce qu'il éprouvait ; mais des sentiments pénibles l'agitaient intérieurement. Il se rappelait le temps où le spectacle de la mer animait sa jeunesse par le désir de fendre les flots à la nage, de mesurer sa force contre elle. — Pourquoi, se disait-il avec un regret amer, pourquoi me livrer sans relâche à la réflexion ? il y a tant de plaisir dans la vie active, dans ces exercices violents qui nous font sentir l'énergie de l'existence ! La mort elle-même alors ne semble qu'un événement peut-être glorieux, subit au moins, et que le déclin n'a point précédé. Mais cette mort qui vient sans que le courage l'ait cherchée, cette mort des ténèbres, qui vous enlève dans la nuit ce que vous avez de plus cher, qui méprise vos regrets, repousse votre bras, et vous oppose sans pitié les éternelles lois du temps et de la nature, cette mort inspire une sorte de mépris pour la destinée humaine, pour l'impuissance de la douleur, pour tous les vains efforts qui vont se briser contre la nécessité.

Tels étaient les sentiments qui tourmentaient Oswald ; et, ce qui caractérisait le malheur de sa situation, c'était la vivacité de la jeunesse nûe aux pensées d'un autre âge. Il s'identifiait avec les idées qui avaient dû occuper son père dans les derniers temps de sa vie, et il portait l'ardeur de vingt-cinq ans dans les réflexions mélancoliques de la vieillesse. Il était lassé de tout, et regrettait cependant le bonheur, comme si les illusions lui étaient restées. Ce contraste, entièrement opposé aux volontés de la nature, qui met de l'ensemble et de la gradation dans le cours naturel des choses, jetait du désordre au fond de l'âme d'Oswald ; mais ses manières extérieures avaient toujours beaucoup de douceur et d'harmonie, et sa tristesse, loin de lui donner de l'humeur, lui inspirait encore plus de condescendance et de bonté pour les autres.

Deux ou trois fois, dans le passage de Harwich à Embden, la mer menaçait d'être orageuse : lord Nelvil conseillait les matelots, rassurait les passagers ; et, quand il servait lui-même à la manœuvre, quand il prenait pour un moment la place du pilote, il y avait dans tout ce qu'il faisait une adresse et une force qui ne devaient pas être considérées comme le simple effet de la souplesse et de l'agilité du corps : car l'âme se mêle à tout.

Quand il fallut se séparer, tout l'équipage se pressait autour d'Oswald pour prendre congé de lui ; ils le remerciaient tous de mille petits services qu'il leur avait rendus dans la traversée et dont il ne se souvenait plus. Une fois c'était un enfant dont il s'était occupé longtemps ; puis souvent un vieillard dont il avait soutenu les pas quand le vent agitait le vaisseau. Une telle absence de personnalité ne s'était peut-être jamais rencontrée : sa journée se passait sans qu'il en prit aucun moment pour lui-même ; il l'abandonnait aux autres, par mélancolie et par bienveillance. En le quittant, les matelots lui dirent tous presque en même temps : Mon cher seigneur, puissiez-vous être plus heureux ! Oswald n'avait pas exprimé cependant une seule fois sa peine, et les hommes d'une autre classe, qui avaient fait le trajet avec lui, ne lui en avaient pas dit un mot. Mais les gens du peuple, à qui leurs supérieurs

se confient rarement, s'habituent à découvrir les sentiments autrement que par la parole : ils vous plaignent quand vous souffrez, quoiqu'ils ignorent la cause de vos chagrins, et leur pitié spontanée est sans mélange de blâme ou de conseil.

CHAPITRE II.

Voyager est, quel qu'on en puisse dire, un des plus tristes plaisirs de la vie. Lorsque vous vous trouvez bien dans quelque ville étrangère, c'est que vous commencez à vous y faire une patrie. Mais traverser des pays inconnus, entendre parler un langage que vous comprenez à peine, voir des visages humains sans relation avec votre passé ni avec votre avenir, c'est de la solitude et de l'isolement sans repos et sans dignité ; car cet empressement, cette hâte pour arriver là où personne ne vous attend, cette agitation dont la curiosité est la seule cause, vous inspirent peu d'estime pour vous-même, jusqu'au moment où les objets nouveaux deviennent un peu anciens, et créent autour de vous quelques doux liens de sentiment et d'habitude.

Oswald éprouva donc un redoublement de tristesse en traversant l'Allemagne pour se rendre en Italie. Il fallait alors, à cause de la guerre, éviter la France et les environs de la France ; il fallait aussi s'éloigner des armées, qui rendaient les routes impraticables. Cette nécessité de s'occuper des détails matériels du voyage, de prendre chaque jour et presque à chaque instant une résolution nouvelle, était tout à fait insupportable à lord Nelvil. Sa santé, loin de s'améliorer, l'obligeait souvent à s'arrêter, lorsqu'il eût voulu se hâter d'arriver, ou du moins de partir. Il crachait le sang, et se soignait le moins qu'il était possible ; car il se croyait coupable et s'accusait lui-même avec une trop grande sévérité. Il ne voulait vivre encore que pour défendre son pays. — La patrie, se disait-il, n'a-t-elle pas sur nous quelques droits paternels ? Mais il faut pouvoir la servir utilement ; il ne faut pas lui offrir l'existence débile que je traîne, allant demander au soleil quelques principes de vie pour lutter contre mes maux. Il n'y a qu'un père qui vous recevrait dans un tel état, et vous aimerait d'autant plus que vous seriez plus délaissé par la nature ou par le sort.

Lord Nelvil s'était flatté que la variété continuelle des objets extérieurs détournerait un peu son imagination de ses idées habituelles, mais il fut bien loin d'en éprouver d'abord cet heureux effet. Il faut, après un grand malheur, se familiariser de nouveau avec tout ce qui vous entoure, s'accoutumer aux visages que l'on revoit, à la maison où l'on demeure, aux habitudes journalières qu'on doit reprendre : chacun de ces efforts est une secousse pénible, et rien ne les multiplie comme un voyage.

Le seul plaisir de lord Nelvil était de parcourir les montagnes du Tyrol sur un cheval écossais qu'il avait emmené avec lui, et qui, comme les chevaux de ce pays, galopait en gravissant les hauteurs. Il s'écartait de la grande route pour passer par les sentiers les plus escarpés. Les paysans, étonnés, s'écriaient d'abord avec effroi, en le voyant ainsi sur la Lord des abîmes ; puis ils battaient des mains en admirant son adresse, son agilité, son courage. Oswald aimait assez l'émotion du danger : elle soulève le poids de la douleur, elle réconcilie un moment avec cette vie qu'on a reconquise, et qu'il est si facile de perdre.

CHAPITRE III.

Dans la ville d'Innsbruck, avant d'entrer en Italie, Oswald entendit raconter à un négociant, chez lequel il s'était arrêté quelque temps, l'histoire d'un émigré français, appelé le comte d'Erfeuil, qui l'intéressa beaucoup en sa faveur. Cet homme avait supporté la perte entière d'une très-grande fortune avec une sérénité parfaite ; il avait vécu et fait vivre, par son talent pour la musique, un vieil oncle qu'il avait soigné jusqu'à sa mort ; il s'était constamment refusé à recevoir les services d'argent qu'on s'était empressé de lui offrir ; il avait montré la plus brillante valeur, la valeur française, pendant la guerre, et la gaieté la plus inaltérable au milieu des revers. Il désirait d'aller à Rome pour y retrouver un de ses parents dont il devait hériter, et souhaitait un compagnon, ou plutôt un ami, pour faire avec lui le voyage plus agréablement.

Les souvenirs les plus douloureux de lord Nelvil étaient attachés à la France ; néanmoins, il était exempt des préjugés qui séparent les deux nations, parce qu'il avait eu pour ami intime un Français, et qu'il avait trouvé dans cet ami la plus admirable réunion de toutes les qualités de

l'âme. Il offrit donc au négociant qui lui raconta l'histoire du comte d'Erfeuil de conduire en Italie ce noble et malheureux jeune homme. Le négociant vint annoncer à lord Nelvil, au bout d'une heure, que sa proposition était acceptée avec reconnaissance. Oswald était heureux de rendre ce service, mais il lui en coûtait beaucoup de renoncer à la solitude, et sa timidité souffrait de se trouver tout à coup dans une relation habituelle avec un homme qu'il ne connaissait pas.

Le comte d'Erfeuil vint faire visite à lord Nelvil pour le remercier. Il avait des manières élégantes, une politesse facile et de bon goût; et, dès l'abord, il se montrait parfaitement à son aise. On s'étonnait, en le voyant, de tout ce qu'il avait souffert; car il supportait son sort avec un courage qui allait jusqu'à l'oubli, et il avait dans sa conversation une légèreté vraiment admirable, quand il parlait de ses propres revers, mais moins admirable, il faut en convenir, quand elle s'étendait à d'autres sujets.

— Je vous ai beaucoup d'obligation, milord, dit le comte d'Erfeuil, de me retirer de cette Allemagne où je m'ennuyais à périr. — Vous y êtes cependant, répondit lord Nelvil, généralement aimé et considéré. — J'y ai des amis, reprit le comte d'Erfeuil, que je regrette sincèrement; car, dans ce pays-ci, l'on ne rencontre que les meilleures gens du monde; mais je ne sais pas un mot d'allemand, et vous conviendrez que ce serait un peu long et un peu fatigant pour moi de l'apprendre. Depuis que j'ai eu le malheur de perdre mon oncle, je ne sais que faire de mon temps; quand il fallait m'occuper de lui, cela remplissait ma journée; à présent, les vingt-quatre heures me jurent beaucoup. — La délicatesse avec laquelle vous vous êtes conduit pour M. votre oncle, dit lord Nelvil, inspire pour vous, monsieur le comte, la plus profonde estime. — Je n'ai fait que mon devoir, reprit le comte d'Erfeuil: le pauvre homme m'avait comblé de biens pendant mon enfance; je ne l'aurais jamais quitté, eût-il vécu cent ans! Mais c'est heureux pour lui d'être mort: ce le serait aussi pour moi, ajouta-t-il en riant, car je n'ai pas grand espoir dans ce monde. J'ai fait de mon mieux à la guerre pour être tué; mais, puisque le sort m'a épargné, il faut vivre aussi bien qu'on le peut. — Je me féliciterai de mon arrivée ici, répondit lord Nelvil, si vous vous trouvez bien à Rome, et si... — O mon Dieu! interrompit le comte d'Erfeuil, je ne trouverai bien partout; quand on est jeune et gai, tout s'arrange. Ce ne sont pas les livres ni la méditation qui m'ont acquis la philosophie que j'ai, mais l'habitude du monde et des malheurs; et vous voyez bien, milord, que j'ai raison de compter sur le hasard, puisqu'il m'a procuré l'occasion de voyager avec vous. En achevant ces mots, le comte d'Erfeuil salua lord Nelvil de la meilleure grâce du monde, convint de l'heure du départ pour le jour suivant, et s'en alla.

Le comte d'Erfeuil et lord Nelvil partirent le lendemain. Oswald, après les premières phrases de politesse, fut plusieurs heures sans dire un mot; mais, voyant que ce silence fatiguait son compagnon, il lui demanda s'il se faisait un plaisir d'aller en Italie. — Mon Dieu! répondit le comte d'Erfeuil, je sais ce qu'il faut croire de ce pays-là; je ne m'attends pas du tout à m'y amuser. Un de mes amis, qui y a passé six mois, m'a dit qu'il n'y avait pas de province en France où il n'y eût un meilleur théâtre, et une société plus agréable qu'à Rome; mais dans cette ancienne capitale du monde, je trouverai sûrement quelques Français avec qui causer, et c'est tout ce que je désire. — Vous n'avez pas été tenté d'apprendre l'italien? interrompit Oswald. — Non, du tout, reprit le comte d'Erfeuil: cela n'entraîne pas dans le plan de mes études. Et il prit, en disant cela, un air si sérieux, qu'on aurait pu croire que c'était une résolution fondée sur de graves motifs.

— Si vous voulez que je vous le dise, continua le comte d'Erfeuil, je n'aime, en fait de nation, que les Anglais et les Français; il faut être fier comme eux, ou brillants comme nous; tout le reste n'est que de l'imitation. Oswald se tut; le comte d'Erfeuil, quelques moments après, recommença l'entretien par des traits d'esprit et de gaieté fort aimables. Il jouait avec les mots, avec les phrases, d'une façon très-ingénieuse; mais ni les objets extérieurs, ni les sentiments intimes, n'étaient l'objet de ses discours. Sa conversation ne venait, pour ainsi dire, ni du dehors, ni du dedans; elle passait entre la réflexion et l'imagination, et les seuls rapports de la société en étaient le sujet.

Il nommait vingt noms propres à lord Nelvil, soit en France, soit en Angleterre, pour savoir s'il les connaissait, et il racontait à cette occasion des anecdotes piquantes avec une tournure pleine de grâce; mais on eût dit, à l'entendre, que le seul entretien convenable pour un homme de goût, c'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, le commérage de la bonne compagnie.

Lord Nelvil réfléchit quelque temps au caractère du comte d'Erfeuil, à ce mélange singulier de courage et de frivolité, à ce mépris du malheur, si grand, s'il avait coûté plus d'efforts, si héroïque, s'il ne venait pas de la même source qui rend incapable des affections profondes. — Un Anglais, se disait Oswald, serait accablé de tristesse dans de semblables circonstances. D'où vient la force de ce Français? D'où vient aussi sa mobilité? Le comte d'Erfeuil, en effet, entend-il vraiment l'art de vivre? Quand je me crois supérieur, ne suis-je que malade? Son existence légère s'accorde-t-elle mieux que la mienne avec la rapidité de la vie? et faut-il esquiver la réflexion comme une ennemie, au lieu d'y livrer toute son âme? En vain Oswald aurait-il éclairci ces doutes; nul ne peut sortir de la région intellectuelle qui lui a été assignée, et les qualités sont plus indomptables encore que les défauts.

Le comte d'Erfeuil ne faisait aucune attention à l'Italie, et rendait presque impossible à lord Nelvil de s'en occuper; car il le détournait sans cesse de la disposition qui fait admirer un beau pays et sentir son charme pittoresque. Oswald prêtait l'oreille autant qu'il le pouvait au bruit du vent, au murmure des vagues; car toutes les voix de la nature faisaient plus de bien à son âme que les propos de la société, tenus au pied des Alpes, à travers les ruines, et sur les bords de la mer.

La tristesse qui consumait Oswald eût sans les moins d'obstacle au plaisir qu'il pouvait goûter par l'Italie que la gaieté même du comte d'Erfeuil: les regrets d'une âme sensible peuvent s'allier avec la contemplation de la nature et la jouissance des beaux-arts; mais la frivolité, sous quelque forme qu'elle se présente, ôte à l'attention sa force, à la pensée son originalité, au sentiment sa profondeur. Un des effets singuliers de cette frivolité était d'inspirer beaucoup de timidité à lord Nelvil dans ses relations avec le comte d'Erfeuil: l'embarras est presque toujours pour celui dont le caractère est le plus sérieux. La légèreté spirituelle impose à l'esprit méditatif; et celui qui se dit heureux semble plus sage que celui qui souffre.

Le comte d'Erfeuil était doux, obligeant, facile en tout, sérieux seulement dans l'amour-propre, et digne d'être aimé comme il aimait, c'est-à-dire comme un bon camarade de plaisirs et de périls; mais il ne s'entendait point au partage des peines. Il s'ennuyait de la mélancolie d'Oswald; et, par bon cœur, autant que par goût, il aurait souhaité de la dissiper. — Que vous manque-t-il? lui disait-il souvent. N'êtes-vous pas jeune, riche, et si vous le voulez, bien portant? car vous n'êtes malade que parce que vous êtes triste. Moi, j'ai perdu ma fortune, mon existence; je ne sais ce que je deviendrai, et cependant je jouis de la vie comme si je possédais toutes les prospérités de la terre. — Vous avez un courage aussi rare qu'honorable, répondit lord Nelvil; mais les revers que vous avez éprouvés font moins de mal que les chagrins du cœur. — Les chagrins du cœur! s'écria le comte d'Erfeuil, oh! c'est vrai, ce sont les plus cruels de tous... Mais... mais... encore faut-il s'en consoler; car un homme sensé doit chasser de son âme tout ce qui ne peut servir ni aux autres ni à lui-même. Ne sommes-nous pas ici-bas pour être utiles d'abord, et puis heureux ensuite? Mon cher Nelvil, tenons-nous-en là.

Ce que disait le comte d'Erfeuil était raisonnable, dans le sens ordinaire de ce mot; car il avait, à beaucoup d'égards, ce qu'on appelle une bonne tête: ce sont les caractères passionnés, bien plus que les caractères légers, qui sont capables de folie; mais, loin que sa façon de sentir excitât la confiance de lord Nelvil, celui-ci aurait voulu pouvoir assurer au comte d'Erfeuil qu'il était le plus heureux des hommes, pour éviter le mal que lui faisaient ses consolations.

Cependant le comte d'Erfeuil s'attachait beaucoup à lord Nelvil: sa résignation et sa simplicité, sa modestie et sa fierté, lui inspiraient une considération dont il ne pouvait se défendre. Il s'agitait autour du calme extérieur d'Oswald: il cherchait dans sa tête tout ce qu'il avait entendu dire de plus grave dans son enfance à des parents âgés, afin de l'essayer sur lord Nelvil; et, tout étonné de ne pas vaincre son apparente froideur, il se disait en lui-même: — Mais n'ai-je pas de la bonté, de la franchise, du courage? ne suis-je pas aimable en société? Que peut-il donc me manquer pour produire de l'effet sur cet homme? et n'y a-t-il pas entre nous quelque malentendu, qui vient peut-être de ce qu'il ne sait pas assez bien le français?

CHAPITRE IV.

Une circonstance imprévue accrut beaucoup le sentiment de respect que le comte d'Erfeuil éprouvait déjà, presque à son insu, pour son compagnon de voyage. La santé de lord Nelvil l'avait contraint de s'arrêter quelques jours à Ancône. Les montagnes et la mer rendent la situation de cette ville très-belle; et la foule des Grecs qui travaillent sur le devant des boutiques, assis à la manière orientale, la diversité des costumes des habitants du Levant qu'on rencontre dans les rues, lui donnent un aspect original et intéressant. L'art de la civilisation tend sans cesse à rendre tous les hommes semblables en apparence, et presque en réalité; mais l'esprit et l'imagination se plaisent dans les différences qui caractérisent les nations; les hommes ne se ressemblent entre eux que par l'affection ou le calcul; mais tout ce qui est naturel est varié. C'est donc un petit plaisir, au moins pour les yeux, que la diversité des costumes; elle semble promettre une manière nouvelle de sentir et de juger.

Le culte grec, le culte catholique et le culte juif, existent simultanément et paisiblement dans la ville d'Ancône. Les cérémonies de ces religions diffèrent extrêmement entre elles, mais un même sentiment s'élève vers le ciel dans ces rites divers, un même cri de douleur, un même besoin d'appui.

L'église catholique est au haut de la montagne, et domine à pic sur la

mer ; le bruit des flots se mêle souvent aux chants des prêtres : l'église est surchargée, dans l'intérieur, d'une foule d'ornements d'assez mauvais goût ; mais quand on s'arrête sous le portique du temple, on aime à rapprocher le plus pur des sentiments de l'âme, la religion, avec le spectacle de cette superbe mer, sur laquelle l'homme jamais ne peut imprimer sa trace. La terre est travaillée par lui ; les montagnes sont coupées par ses routes ; les rivières se resserrent en canaux pour porter ses marchandises : mais si les vaisseaux silonment un moment les ondes, la vague vient effacer aussitôt cette légère marque de servitude, et la mer reparait telle qu'elle fut au moment de la création.

Lord Nelvil avait fixé son départ pour Rome au lendemain, lorsqu'il entendit pendant la nuit des cris affreux dans la ville ; il se hâta de sortir de son auberge pour en savoir la cause, et vit un incendie qui partait du port et remontait de maison en maison jusqu'au haut de la ville ; les flammes se répétaient au loin dans la mer ; le vent, qui augmentait leur vivacité, agitait aussi leur image dans les flots, et les vagues soulevées réfléchissaient de mille manières les traits sanglants d'un feu sombre.

Les habitants d'Ancone, n'ayant point chez eux de pompes en bon état, se hâtaient de porter avec leurs bras quelques secours. On entendait, à travers les cris, le bruit des chaînes des galériens, employés à sauver la ville qui leur servait de prison. Les diverses nations du Levant, que le commerce attire à Ancone, exprimaient leur effroi par la stupeur de leurs regards. Les marchands, à l'aspect de leurs magasins en flamme, perdaient entièrement la présence d'esprit. Les alarmes pour la fortune troublaient autant le commun des hommes que la crainte de la mort, et n'inspirent pas cet élan de l'âme, cet enthousiasme qui fait trouver des ressources.

Les cris des matelots ont toujours quelque chose de lugubre et de prolongé, que la terreur rendait encore bien plus effrayant. Les mariniers, sur les bords de la mer Adriatique, sont revêtus d'une capote rouge et brune très-singulière ; et du milieu de ce vêtement sortait le visage animé des Italiens, qui peignait la crainte sous mille formes. Les habitants, couchés par terre dans les rues, couvraient leurs têtes de leurs manteaux, comme s'il ne leur restait plus rien à faire qu'à ne pas voir leur désastre ; d'autres se jetaient dans les flammes sans la moindre espérance d'y échapper : ou voyait tour à tour une fureur et une résignation aveugles, mais nul part le sang-froid qui double les moyens et les forces.

Oswald se souvint qu'il y avait deux bâtiments anglais dans le port, et ces bâtiments ont à bord des pompes parfaitement bien faites : il courut chez le capitaine, et monta avec lui sur le bateau pour aller chercher ces pompes. Les habitants qui le virent entrer dans la chaloupe lui criaient : — Ah ! vous faites bien, vous autres étrangers, de quitter notre malheureuse ville. — Nous allons revenir, dit Oswald. Ils ne le crurent pas. Il revint pourtant, établit l'une de ses pompes en face de la première maison qui brûlait sur le port, et l'autre vis-à-vis de celle qui brûlait au milieu de la rue. Le comte d'Erfeuil exposait sa vie avec insouciance, courage et gaieté ; les matelots anglais et les domestiques de lord Nelvil vinrent tous à son aide : car les habitants d'Ancone restaient immobiles, comprenant à peine ce que ces étrangers voulaient faire, et ne croyant pas du tout à leurs succès.

Les cloches sonnaient de toutes parts, les prêtres faisaient des processions ; les femmes pleuraient, en se prosternant devant quelques images de saints au coin des rues ; mais personne ne pensait aux secours naturels que Dieu a donnés à l'homme pour se défendre. Cependant, quand les habitants aperçurent les heureux effets de l'activité d'Oswald ; quand ils virent que les flammes s'éteignaient, et que leurs maisons seraient conservées, ils passèrent de l'étonnement à l'enthousiasme ; ils se pressaient autour de lord Nelvil, et lui baisaient les mains avec un empressement si vif, qu'il était obligé d'avoir recours à la colère, pour écarter de lui tout ce qui pouvait retarder la succession rapide des ordres et des mouvements nécessaires pour sauver la ville. Tout le monde s'était rangé sous son commandement, parce que dans les plus petites comme dans les plus grandes circonstances, dès qu'il y a du danger, le courage prend sa place : dès que les hommes ont peur, ils cessent d'être jaloux.

Oswald, à travers la rumeur générale, distingua cependant des cris plus horribles que tous les autres, qui se faisaient entendre à l'autre extrémité de la ville. Il demanda d'où venaient ces cris ; on lui dit qu'ils partaient du quartier des Juifs : l'officier de police avait coutume de fermer les barrières de ce quartier le soir, et l'incendie gagnant de ce côté, les Juifs ne pouvaient s'échapper. Oswald frémit à cette idée, et demanda qu'à l'instant le quartier fût ouvert ; mais quelques femmes du peuple qui l'entendirent se jetèrent à ses pieds, pour le conjurer de n'en rien faire : — Vous voyez bien, disaient-elles, ô notre bon ange ! que c'est sûrement à cause des Juifs qui sont ici que nous avons souffert cet incendie : ce sont eux qui nous portent malheur, et si vous les mettez en liberté, toute l'eau de la mer n'éteindra pas les flammes : et elles suppliaient Oswald de laisser brûler les Juifs avec autant d'éloquence et de douceur que si elles avaient demandé un acte de clémence. Ce n'étaient point de méchantes femmes, mais des imaginations superstitieuses, vivement frappées par un grand malheur. Oswald contenait à peine son indignation en entendant ces étranges prières.

Il envoya quatre matelots anglais avec des haches, pour briser les barrières qui retenaient ces malheureux ; et ils se répandirent à l'instant dans la ville, courant à leurs marchandises, au milieu des flammes, avec

cette avidité de fortune qui a quelque chose de bien sombre quand elle fait braver la mort. On dirait que l'homme, dans l'état actuel de la société, n'a presque rien à faire du simple don de la vie.

Il ne restait plus qu'une maison au haut de la ville, que les flammes entouraient tellement qu'il était impossible de les éteindre, et plus impossible encore d'y pénétrer. Les habitants d'Ancone avaient montré si peu d'intérêt pour cette maison, que les matelots anglais, ne la croyant point habitée, avaient ramené leurs pompes vers le port. Oswald lui-même, étourdi par les cris de ceux qui l'entouraient, et qui l'appelaient à leur secours, n'y avait pas fait attention. L'incendie s'était communiqué plus tard de ce côté, mais y avait fait de grands progrès. Lord Nelvil demanda si vivement quelle était cette maison, qu'un homme enfin lui répondit que c'était l'hôpital des fous. A cette idée, toute son âme fut bouleversée ; il se retourna, et ne vit plus aucun de ses matelots autour de lui : le comte d'Erfeuil n'y était pas non plus ; et c'était en vain qu'il se serait adressé aux habitants d'Ancone : ils étaient presque tous occupés à sauver ou à faire sauver leurs marchandises, et trouvaient absurde de s'exposer pour des hommes dont il n'y avait pas un qui ne fût fou sans remède : — C'est une bénédiction du ciel, disaient-ils, pour eux et pour leurs parents, s'ils meurent ainsi sans que ce soit la faute de personne.

Pendant que l'on tenait de semblables discours autour d'Oswald, il marchait à grands pas vers l'hôpital ; et la foule, qui le blâmait, le suivait avec un sentiment d'enthousiasme involontaire et confus. Oswald, arrivé près de la maison, vit, à la seule fenêtre qui n'était pas entourée par les flammes, des insensés qui regardaient les progrès de l'incendie, et souriaient de ce rire déchirant qui suppose ou l'ignorance de tous les maux de la vie, ou tant de douleur au fond de l'âme, qu'aucune forme de la mort ne peut plus causer d'épouvante. Un frissonnement inexprimable s'empara d'Oswald à ce spectacle : il avait senti, dans le moment le plus affreux de son désespoir, que sa raison était prête à se troubler ; et, depuis cette époque, l'aspect de la folie lui inspirait toujours la pitié la plus douloureuse. Il saisit une échelle qui se trouvait près de là : il l'appuya contre le mur, monta au milieu de flammes, et entre par la fenêtre dans une chambre où les malheureux qui restaient à l'hôpital étaient tous réunis.

Leur folie était assez douce pour que, dans l'intérieur de la maison, tous fussent libres, excepté un seul qui était enchaîné dans cette même chambre où les flammes se faisaient jour à travers la porte, mais n'avaient pas encore consumé le plancher. Oswald, apparaissant au milieu de ces misérables créatures, toutes dégradées par la maladie et la souffrance, produisit sur elles un si grand effet de surprise et d'enchantement, qu'il s'en fit obéir d'abord sans résistance. Le leur ordonna de descendre devant lui, l'un après l'autre, par l'échelle, que les flammes pouvaient dévorer dans un moment. Le premier de ces malheureux obéit sans proférer une parole : l'accent et la physionomie de lord Nelvil l'avaient entièrement subjugué. Un troisième voulut résister, sans se douter du danger que lui faisait courir chaque moment de retard, et sans penser au péril auquel il exposait Oswald en le retenant plus longtemps. Le peuple, qui sentait toute l'horreur de cette situation, cria à lord Nelvil de revenir, de laisser ces insensés s'en retirer comme ils pourraient : mais le libérateur n'écoutait rien avant d'avoir achevé sa généreuse entreprise.

Sur les six malheureux qui étaient dans l'hôpital, cinq étaient déjà sauvés ; il ne restait plus que le sixième, qui était enchaîné. Oswald détache ses fers, et veut lui faire prendre, pour échapper, les mêmes moyens qu'à ses compagnons ; mais c'était un pauvre jeune homme privé tout à fait de la raison ; et, se trouvant en liberté après deux ans de chaîne, il s'élançait dans la chambre avec une joie désordonnée. Cette joie devint de la fureur lorsque Oswald voulut le faire sortir par la fenêtre. Lord Nelvil, voyant alors que les flammes gagnaient toujours de plus en plus la maison, et qu'il était impossible de décider cet insensé à se sauver lui-même, le saisit dans ses bras, malgré les efforts du malheureux, qui luttait contre son bienfaiteur. Il l'emporta sans savoir où il mettait les pieds, tant la fumée obscurcissait sa vue : il sauta les derniers échelons au hasard, et remit l'infortuné, qui l'injurait encore, à quelques personnes, en leur faisant promettre d'avoir soin de lui.

Oswald, animé par le danger qu'il venait de courir, les cheveux épars, le regard fier et doux, frappa d'admiration et presque de fanatisme la foule qui le considérait : les femmes surtout s'exprimaient avec cette imagination qui est un don presque universel en Italie, et prête souvent de la noblesse aux discours des gens du peuple. Elles se jetaient à genoux devant lui, et s'écriaient : — Vous êtes sûrement saint Michel, le patron de notre ville ; déployez vos ailes, mais ne nous quittez pas : allez là-haut, sur le clocher de la cathédrale, pour que de là toute la ville vous voie et vous prie. — Mon enfant est malade, disait l'une, guérissez-le. — Dites-moi, disait l'autre, où est mon mari, qui est absent depuis plusieurs années. Oswald cherchait une manière de s'échapper. Le comte d'Erfeuil arriva, et lui dit, en lui serrant la main : — Cher Nelvil, il faut pourtant partager quelque chose avec ses amis ; c'est mal fait de prendre ainsi pour soi seul tous les périls. — Tirez-moi d'ici, lui dit Oswald à voix basse. Un moment d'obscurité favorisa leur fuite ; et tous les deux en hâte allèrent prendre des chevaux à la poste.

Lord Nelvil éprouva d'abord quelque douceur par le sentiment de la bonne action qu'il venait de faire : mais avec qui pouvait-il en jouir, maintenant que son meilleur ami n'existait plus ? Malheur aux orphelins !

les événements fortunés, aussi bien que les peines, leur font sentir la solitude du cœur. Comment, en effet, remplacer jamais cette affection née avec nous, cette intelligence, cette sympathie du sang, cette amitié préparée par le ciel entre un enfant et son père ? On peut encore aimer ; mais confier toute son âme est un bonheur qu'on ne trouvera plus.

CHAPITRE V.

Oswald parcourut la Marche d'Ancône et l'État ecclésiastique jusqu'à Rome, sans rien observer, sans s'intéresser à rien ; la disposition mélancolique de son âme en était la cause, et puis une certaine indolence naturelle, à laquelle il n'était arraché que par les passions fortes. Son goût pour les arts ne s'était point encore développé : il n'avait vécu qu'en France, où la société est tout ; et à Londres, où les intérêts politiques absorbent presque tous les autres. Son imagination, concentrée dans ses peines, ne se complaisait point encore aux merveilles de la nature, ni aux chefs-d'œuvre des arts.

Le comte d'Erfeuil parcourait chaque ville, le guide des voyageurs à la main ; il avait à la fois le double plaisir de perdre son temps à tout voir, et d'assurer qu'il n'avait rien vu qui pût être admiré quand on connaissait la France. L'ennui du comte d'Erfeuil décourageait Oswald ; il avait d'ailleurs des préventions contre les Italiens et contre l'Italie : il ne pénétrait pas encore le mystère de cette nation ni de ce pays ; mystère qu'il faut comprendre par l'imagination plutôt que par cet esprit de jugement qui est particulièrement développé dans l'éducation anglaise.

Les Italiens sont bien plus remarquables par ce qu'ils ont été, et par ce qu'ils pourraient être, que par ce qu'ils sont maintenant. Le désert qui environne la ville de Rome, cette terre fatiguée de gloire, qui semble dédaigner de produire, n'est qu'une contrée inculte et négligée pour qui la considère seulement sous les rapports de l'utilité. Oswald, accoutumé dès son enfance à l'amour de l'ordre et de la prospérité publique, reçut d'abord des impressions défavorables en traversant des plaines abandonnées qui annonçaient l'approche de la ville autrefois reine du monde : il blâma l'indolence des habitants et de leurs chefs. Lord Nelvil jugeait l'Italie en administrateur éclairé ; le comte d'Erfeuil, en homme du monde : ainsi, l'un par raison, et l'autre par légèreté, n'éprouvaient point l'effet que la campagne de Rome produit sur l'imagination, quand on s'est pénétré des souvenirs et des regrets, des beautés naturelles et des malheurs illustres qui répandent sur ce pays un charme indéfinissable.

Le comte d'Erfeuil faisait de continuelles lamentations sur les environs de Rome. — Quoi ! disait-il, point de maisons de campagne, point de voitures, rien qui annonce le voisinage d'une grande ville ! Ah ! bon Dieu, quelle tristesse ! En approchant de Rome, les postillons s'écrièrent avec transport : — Voyez, voyez, c'est la coupole de Saint-Pierre ! Les Napolitains montrent ainsi le Vésuve ; et la mer fait de même l'orgueil des habitants des côtes. — Ou croirait voir le dôme des Invalides, s'écria le comte d'Erfeuil. Cette comparaison, plus patriotique que juste, détruisit l'effet qu'Oswald aurait pu recevoir à l'aspect de cette magnifique merveille de la création des hommes. Ils entrèrent dans Rome, non par un beau jour, non par une belle nuit, mais par un soir obscur, par un temps gris, qui ternit et confond tous les objets. Ils traversèrent le Tibre sans le remarquer ; ils arrivèrent à Rome par la porte du Peuple, qui conduit d'abord au Corso, à la plus grande rue de la ville moderne, mais à la partie de Rome qui a le moins d'originalité, puisqu'elle ressemble davantage aux autres villes de l'Europe.

La foule se promenait dans les rues, des marionnettes et des charlatans formaient des groupes sur la place où s'élève la colonne Antonine. Toute l'attention d'Oswald fut captivée par les objets les plus près de lui. Le nom de Rome ne retentissait point encore dans son âme ; il ne sentait que le profond isolement qui serre le cœur quand vous entrez dans une ville étrangère, quand vous voyez cette multitude de personnes à qui votre existence est inconnue, et qui n'ont aucun intérêt commun avec vous. Ces réflexions, si tristes pour tous les hommes, le sont encore plus pour les Anglais, qui sont accoutumés à vivre entre eux, et se mêlent difficilement avec les mœurs des autres peuples. Dans le vaste caravansérail de Rome, tout est étranger, même les Romains, qui semblent habiter là, non comme des possesseurs, « mais comme des pèlerins qui se reposent auprès des ruines. » Oswald, oppressé par des sentiments pénibles, alla s'enfermer chez lui, et ne sortit point pour voir la ville. Il était bien loin de penser que ce pays, dans lequel il entra avec un tel sentiment d'abattement et de tristesse, serait bientôt pour lui la source de tant d'idées et de jouissances nouvelles.

LIVRE DEUXIÈME.

CORINNE AU CAPITOLE.

CHAPITRE PREMIER.

Oswald se réveilla dans Rome. Un soleil éclatant, un soleil d'Italie, frappa ses premiers regards ; et son âme fut pénétrée d'un sentiment d'amour et de reconnaissance pour le ciel, qui semblait se manifester par ces beaux rayons. Il entendit résonner les cloches des nombreuses églises de la ville ; des coups de canon, de distance en distance, annonçaient quelque grande solennité ; il demanda quelle en était la cause ; on lui répondit qu'on devait couronner, le matin même, au Capitole, la femme la plus célèbre de l'Italie, Corinne, poète, écrivain, improvisatrice, et l'une des plus belles personnes de Rome. Il fit quelques questions sur cette cérémonie, consacrée par les noms de Pétrarque et du Tasse ; et toutes les réponses qu'il reçut excitèrent vivement sa curiosité.

Il n'y avait certainement rien de plus contraire aux habitudes et aux opinions d'un Anglais que cette grande publicité donnée à la destinée d'une femme ; mais l'enthousiasme qu'inspirent aux Italiens tous les talents de l'imagination gagne, au moins momentanément, les étrangers ; et l'on oublie les préjugés mêmes de son pays au milieu d'une nation si vive dans l'expression des sentiments qu'elle éprouve. Les gens du peuple à Rome connaissent les arts, raisonnent avec goût sur les statues ; les tableaux, les monuments, les antiquités, et le mérite littéraire porté à un certain degré, sont pour eux un intérêt national.

Oswald sortit pour aller sur la place publique ; il y entendit parler de Corinne, de son talent, de son génie. On avait décoré les rues par lesquelles elle devait passer. Le peuple, qui ne se rassemble d'ordinaire que sur les pas de la fortune ou de la puissance, était là presque en ruine pour voir une personne dont l'esprit était la seule distinction. Dans l'état actuel des Italiens, la gloire des beaux-arts est l'unique qui leur soit permise ; et ils sentent le génie en ce genre avec une vivacité qui devrait faire naître beaucoup de grands hommes, s'il suffisait de l'applaudissement pour les produire, s'il ne fallait pas une vie forte, de grands intérêts et une existence indépendante pour alimenter la pensée.

Oswald se promenait dans les rues de Rome en attendant l'arrivée de Corinne. À chaque instant on la nommait, on racontait d'elle un trait nouveau, qui annonçait la réunion de tous les talents qui captivent l'imagination. L'un disait que sa voix était la plus touchante d'Italie ; l'autre, que personne ne jouait la tragédie comme elle ; l'autre, qu'elle dansait comme une nymphe, et qu'elle dessinait avec autant de grâce que d'invention ; tous disaient qu'on n'avait jamais écrit ni improvisé d'aussi beaux vers, et que, dans la conversation habituelle, elle avait tour à tour une grâce et une éloquence qui charmaient tous les esprits. On disputait pour savoir quelle ville d'Italie lui avait donné la naissance ; mais les Romains soutenaient vivement qu'il fallait être né à Rome pour parler l'Italien avec cette pureté. Son nom de famille était ignoré. Son premier ouvrage avait paru cinq ans auparavant, et portait seulement le nom de Corinne. Personne ne savait où elle avait vécu, ni ce qu'elle avait été avant cette époque ; elle avait maintenant à peu près vingt-six ans. Ce mystère et cette publicité tout à la fois, cette femme dont tout le monde parlait, et dont on ne connaissait pas le véritable nom, parurent à lord Nelvil l'une des merveilles du singulier pays qu'il venait voir. Il aurait jugé très-sévèrement une telle femme en Angleterre ; mais il n'appliquait à l'Italie aucune des convenances sociales, et le couronnement de Corinne lui inspirait d'avance l'intérêt que ferait naître une aventure de l'Arioste.

Une musique très-belle et très-éclatante précéda l'arrivée de la marche triomphale. Un événement, quel qu'il soit, annoncé par la musique, cause toujours de l'émotion. Un grand nombre de seigneurs romains et quelques étrangers précédaient le char qui conduisait Corinne. — C'est le cortège de ses admirateurs, dit un Romain. — Oui, répondit l'autre ; elle reçoit l'encens de tout le monde, mais elle n'accorde à personne une préférence décidée ; elle est riche, indépendante ; l'on croit même, et certainement elle en a bien l'air, que c'est une femme d'une illustre naissance, qui ne veut pas être connue. — Quoi qu'il en soit, reprit un troisième, c'est une divinité entourée de nuages. — Oswald regarda l'homme qui parlait ainsi, et tout désignait en lui le rang le plus obscur de la société ; mais dans le Midi l'on se sert si naturellement des expressions les plus poétiques, qu'on dirait qu'elles se puisent dans l'air et sont inspirées par le soleil.

Enfin les quatre chevaux blancs qui traînaient le char de Corinne se firent place au milieu de la foule. Corinne était assise sur ce char construit à l'antique, et de jeunes filles, vêtues de blanc, marchaient à côté d'elle. Partout où elle passait, l'on jetait en abondance des parfums dans les airs ; chacun se mettait aux fenêtres pour la voir, et ces fenêtres étaient parées en dehors de pots de fleurs et de tapis d'écarlate ; tout le monde criait : Vive Corinne ! vive le génie ! vive la beauté ! L'émotion était générale : mais lord Nelvil ne la partageait point encore ; et, bien qu'il se fût déjà dit qu'il fallait mettre à part, pour juger tout cela, la réserve de l'Angleterre et les plaisanteries françaises, il ne se livrait point à cette fête, lorsqu'enfin il aperçut Corinne.

Elle était vêtue comme la Sibylle du Dominiquin, un châle des Indes tourné autour de sa tête, et ses cheveux, du plus beau noir, entremêlés avec ce châle ; sa robe était blanche ; une draperie bleue se rattachait au-dessous de son sein ; et son costume était très-pittoresque, sans s'écarter cependant assez des usages reçus pour que l'on pût y trouver de l'affectation. Son attitude sur le char était noble et modeste : on apercevait bien qu'elle était contente d'être admirée ; mais un sentiment de timidité se mêlait à sa joie, et semblait demander grâce pour son triomphe : l'expression de sa physionomie, de ses yeux, de son sourire, intéressait pour elle ; et le premier regard fit de lord Nelvil son ami avant même qu'une impression plus vive le subjuguât. Ses bras étaient d'une éclatante beauté ; sa taille grande, mais un peu forte, à la manière des statues grecques, caractérisait énergiquement la jeunesse et le bonheur ; son regard avait quelque chose d'inspiré. L'on voyait, dans sa manière de saluer et de remercier pour les applaudissements qu'elle recevait, une sorte de naturel qui relevait l'éclat de la situation extraordinaire dans laquelle elle se trouvait : elle donnait à la fois l'idée d'une prêtresse d'Apollon qui s'avancait vers le temple du Soleil, et d'une femme parfaitement simple dans les rapports habituels de la vie ; enfin, tous ses mouvements avaient un charme qui excitait l'intérêt et la curiosité, l'étonnement et l'affection.

L'admiration du peuple pour elle allait toujours croissant plus elle approchait du Capitole, de ce lieu si fécond en souvenirs. Ce beau ciel, ces Romains si enthousiastes, et par-dessus tout Corinne, électrisaient l'imagination d'Oswald : il avait vu souvent dans son pays des hommes d'État portés en triomphe par le peuple ; mais c'était pour la première fois qu'il était témoin des honneurs rendus à une femme, à une femme illustrée seulement par les dons du génie : son char de victoire ne contenait de larmes à personne ; et nul regret, comme nulle crainte, n'empêchait d'admirer les plus beaux dons de la nature : l'imagination, le sentiment et la pensée.

Oswald était tellement absorbé dans ses réflexions, des idées si nouvelles l'occupaient tant, qu'il ne remarqua point les lieux antiques et célèbres à travers lesquels passait le char de Corinne : c'est au pied de l'escalier qui conduit au Capitole que ce char s'arrêta ; et dans ce moment tous les amis de Corinne se précipitèrent pour lui offrir la main. Elle choisit celle du prince Castel-Forte, le grand seigneur romain le plus estimé par son esprit et son caractère ; chacun approuva le choix de Corinne : elle monta cet escalier du Capitole, dont l'imposante majesté semblait accueillir avec bienveillance les pas légers d'une femme. La musique se fit entendre avec un nouvel éclat au moment de l'arrivée de Corinne, le canon retentit, et la sibylle triomphante entra dans le palais préparé pour la recevoir.

Au fond de la salle où elle fut reçue, étaient placés le sénateur qui devait la couronner, et les conservateurs du sénat : d'un côté tous les cardinaux et les femmes les plus distinguées du pays, de l'autre les hommes de lettres de l'académie de Rome ; à l'extrémité opposée, la salle était occupée par une partie de la foule immense qui avait suivi Corinne. La chaise destinée pour elle était sur un gradin inférieur à celui du sénateur. Corinne, avant de s'y placer, devait, selon l'usage, en présence de cette auguste assemblée, mettre un genou en terre sur le premier degré. Elle le fit avec tant de noblesse et de modestie, de douceur et de dignité, que lord Nelvil sentit en ce moment ses yeux mouillés de larmes ; il s'étonna lui-même de son attendrissement : mais au milieu de tout cet éclat, de tous ces succès, il lui semblait que Corinne avait imploré, par ses regards, la protection d'un ami, protection dont jamais une femme, quelque supérieure qu'elle soit, ne peut se passer ; et il pensait en lui-même qu'il serait doux d'être l'appui de celle à qui sa sensibilité seule rendrait cet appui nécessaire.

Dès que Corinne fut assise, les poètes romains commencèrent à lire les sonnets et les odes qu'ils avaient composés pour elle. Tous l'exaltaient jusques aux cieux ; mais ils lui donnaient des louanges qui ne la caractérisaient pas plus qu'une autre femme d'un génie supérieur. C'était une agréable réunion d'images et d'allusions à la mythologie, qu'on aurait pu, depuis Sapho jusqu'à nos jours, adresser de siècle en siècle à toutes les femmes que leurs talents littéraires ont illustrés.

Déjà lord Nelvil souffrait de cette manière de louer Corinne ; il lui semblait déjà qu'en la regardant il aurait fait à l'instant même un portrait d'elle plus juste, plus vrai, plus détaillé, un portrait enfin qui ne pût convenir qu'à Corinne.

CHAPITRE II.

Le prince Castel-Forte prit la parole ; et ce qu'il dit sur Corinne attira l'attention de toute l'assemblée. C'était un homme de cinquante ans, qui avait dans ses discours et dans son maintien beaucoup de mesure et de dignité ; son âge, et l'assurance qu'on avait donnée à lord Nelvil qu'il n'était que l'ami de Corinne, lui inspirèrent un intérêt sans mélange pour le portrait qu'il fit d'elle. Oswald, sans ces motifs de sécurité, se serait déjà senti capable d'un mouvement confus de jalousie.

Le prince Castel-Forte lut quelques pages en prose sans prétention, mais singulièrement propres à faire connaître Corinne. Il indiqua d'abord le mérite particulier de ses ouvrages : il dit que ce mérite consistait en partie dans l'étude approfondie qu'elle avait faite des littératures étrangères ; elle savait unir au plus haut degré l'imagination, les tableaux, la vie brillante du Midi, cette connaissance, cette observation du cœur humain, qui semble le partage des pays où les objets extérieurs excitent moins l'intérêt.

Il vanta la grâce et la gaieté de Corinne, cette gaieté qui ne tenait en rien à la moquerie, mais seulement à la vivacité de l'esprit, à la fraîcheur de l'imagination ; il essaya de louer sa sensibilité ; mais on pouvait aisément deviner qu'un regret personnel se mêlait à ce qu'il en disait. Il se plaignait de la difficulté qu'éprouvait une femme supérieure à rencontrer l'objet dont elle s'est fait une image idéale, une image revêtue de tous les dons que le cœur et le génie peuvent souhaiter : il se complut cependant à peindre la sensibilité passionnée qui inspirait la poésie de Corinne, et l'art qu'elle avait de saisir des rapports touchants entre les beautés de la nature et les impressions les plus intimes de l'âme. Il releva l'originalité des expressions de Corinne, de ces expressions qui naissent toutes de son caractère et de sa manière de sentir, sans que jamais aucune nuance d'affectation pût altérer un genre de charme non-seulement naturel, mais involontaire.

Il parla de son éloquence comme d'une force toute-puissante, qui devait d'autant plus entraîner ceux qui l'écoutaient, qu'ils avaient en eux-mêmes plus d'esprit et de sensibilité véritables. « Corinne, dit-il, est sans doute la femme la plus célèbre de notre pays ; et cependant ses amis seuls peuvent la peindre : car les qualités de l'âme, quand elles sont vraies, ont toujours besoin d'être devinées ; l'éclat, aussi bien que l'obscurité, peut empêcher de les reconnaître, si quelque sympathie n'aide pas à les pénétrer. » Il s'étendit sur son talent d'improviser, qui ne ressemblait en rien à ce qu'on est convenu d'appeler de ce nom en Italie. « Ce n'est pas seulement, continua-t-il, à la fécondité de son esprit qu'il faut l'attribuer, mais à l'émotion profonde qu'excitent en elle toutes les pensées généreuses ; elle ne peut prononcer un mot qui les rappelle sans que l'inépuisable source des sentiments et des idées, l'enthousiasme, ne l'anime et ne l'inspire. » Le prince de Castel-Forte fit sentir aussi le charme d'un style toujours pur, toujours harmonieux. « La poésie de Corinne, ajouta-t-il, est une mélodie intellectuelle, qui seule peut exprimer le charme des impressions les plus fugitives et les plus délicates. »

Il vanta l'entretien de Corinne : on sentait qu'il en avait goûté les délices. « L'imagination et la simplicité, la justesse et l'exaltation, la force et la douceur, se réunissent, disait-il, dans une même personne, pour varier à chaque instant tous les plaisirs de l'esprit ; on peut lui appliquer ce charmant vers de Pétrarque :

Il parlar che nell' anima si sente ;

Le langage qu'on entend au fond de l'âme ;

et je lui crois quelque chose de cette grâce tant vantée, de ce charme oriental que les anciens attribuaient à Cléopâtre.

« Les lieux que j'ai parcourus avec elle, ajouta le prince Castel-Forte, la musique que nous avons entendue ensemble, les tableaux qu'elle m'a fait voir, les livres qu'elle m'a fait comprendre, composent l'univers de mon imagination. Il y a dans tous ces objets une étincelle de sa vie ; et, s'il me fallait exister loin d'elle, je voudrais au moins m'en entourer, certain que je serais de ne retrouver nulle part cette trace de feu, cette trace d'elle enfin qu'elle y a laissée. Oui, continua-t-il (et dans ce moment ses yeux tombèrent par hasard sur Oswald), voyez Corinne, si vous pouvez passer votre vie avec elle, si cette double existence qu'elle vous donnera peut vous être longtemps assurée ; mais ne la voyez pas, si vous êtes condamné à la quitter : vous chercheriez en vain, tant que vous vivriez, cette âme créatrice qui partageait et multipliait vos sentiments et vos pensées ; vous ne la retrouveriez jamais. »

Oswald tressaillit à ces paroles ; ses yeux se fixèrent sur Corinne, qui les écoutait avec une émotion que l'amour-propre ne faisait pas naître, mais qui tenait à des sentiments plus aimables et plus touchants. Le prince Castel-Forte reprit son discours, qu'un moment d'attendrissement

lui avait fait suspendre : il parla du talent de Corinne pour la peinture, pour la musique, pour la déclamation, pour la danse : il dit que, dans tous les talents, c'était toujours Corinne, ne s'astreignant point à telle manière, à telle règle, mais exprimant dans les langages variés la même puissance d'imagination, le même enchantement des beaux-arts, sous leurs diverses formes.

« Je ne me flatte pas, dit en terminant le prince Castel-Forte, d'avoir pu peindre une personne dont il est impossible d'avoir l'idée quand on ne l'a pas entendue : mais sa présence est pour nous à Rome comme l'un des bienfaits de notre ciel brillant, de notre nature inspirée. Corinne est le lien de ses amis entre eux : elle est le mouvement, l'intérêt de notre vie ; nous comptons sur sa bonté ; nous sommes fiers de son génie ; nous disons aux étrangers : — Regardez-la, c'est l'image de notre belle Italie ; elle est ce que nous serions sans l'ignorance, l'envie, la discorde et l'indolence auxquelles notre sort nous a condamnés. Nous nous plaignons à la contempler comme une admirable production de notre climat, de nos beaux-arts, comme un rejeton du passé, comme une prophétie de l'avenir : et quand les étrangers insultent à ce pays, d'où sont sorties les lumières qui ont éclairé l'Europe ; quand ils sont sans pitié pour nos torts, qui naissent de nos malheurs, nous leur disons : — Regardez Corinne. Oui, nous suivrions ses traces, nous serions hommes comme elle est femme, si les hommes pouvaient, comme les femmes, se créer un monde dans leur propre cœur, et si notre génie, nécessairement dépendant des relations sociales et des circonstances extérieures, pouvait s'alimenter tout entier au seul flambeau de la poésie. »

Au moment où le prince Castel-Forte cessa de parler, des applaudissements unanimes se firent entendre ; et, quoiqu'il y eût dans la fin de son discours un blâme indirect de l'état actuel des Italiens, tous les grands de l'État l'approuvèrent ; tant il est vrai qu'on trouve en Italie cette sorte de libéralité qui ne porte pas à changer les institutions, mais qui fait parler, dans les esprits supérieurs, une opposition tranquille aux préjugés existants !

La réputation du prince Castel-Forte était très-grande à Rome. Il parlait avec une sagacité rare ; et c'était un don remarquable dans un pays où l'on met encore plus d'esprit dans sa conduite que dans ses discours. Il n'avait pas dans les affaires l'habileté qui distingue souvent les Italiens ; mais il se plaisait à penser, et ne craignait pas la fatigue de la méditation. Les heureux habitants du Midi se refusent quelquefois à cette fatigue, et se laissent de tout deviner par l'imagination, comme leur féconde terre donne des fruits sans culture, à l'aide seulement de la faveur du ciel.

CHAPITRE III.

Corinne se leva lorsque le prince Castel-Forte eut cessé de parler ; elle le remercia par une inclination de tête si noble et si douce, qu'on y sentait tout à la fois et la modestie et la joie bien naturelle d'avoir été louée selon son cœur. Il était d'usage que le poète couronné au Capitole improvisât un récit d'une pièce de vers, avant que l'on posât sur sa tête les lauriers qui lui étaient destinés. Corinne se fit apporter sa lyre, instrument de son choix, qui ressemblait beaucoup à la harpe, mais était cependant plus antique par la forme et plus simple dans les sons. En l'accordant, elle éprouva d'abord un grand sentiment de timidité ; et ce fut avec une voix tremblante qu'elle demanda le sujet qui lui était imposé. — La gloire et le bonheur de l'Italie ! s'écria-t-on autour d'elle d'une voix unanime — Eh bien ! oui, reprit-elle, déjà saisie, déjà soutenue par son talent : la gloire et le bonheur de l'Italie ! Et, se sentant animée par l'amour de son pays, elle se fit entendre dans des vers pleins de charme, dont la prose ne peut donner qu'une idée bien imparfaite.

IMPROVISATION DE CORINNE, AU CAPITOLE.

« Italie, empire du Soleil ; Italie, maîtresse du monde ; Italie, berceau des lettres, je te salue. Combien de fois la race humaine te fut soumise, tributaire de tes armes, de tes beaux-arts et de ton ciel !

« Un dieu quitta l'Olympe pour se réfugier en Ausonie ; l'aspect de ce pays fit rêver les vertus de l'âge d'or, et l'homme y parut trop heureux pour l'y supposer coupable.

« Rome conquit l'univers par son génie, et fut reine par la liberté. Le caractère romain s'imprima sur le monde ; et l'invasion des barbares, en détruisant l'Italie, obscurcit l'univers entier.

« L'Italie reparut, avec les divins trésors que les Grecs fugitifs rapportèrent dans son sein ; le ciel lui révéla ses lois ; l'audace de ses enfants découvrit un nouvel hémisphère : elle fut reine encore par le sceptre de la pensée ; mais ce sceptre de lauriers ne fit que des ingrats.

« L'imagination lui rendit l'univers qu'elle avait perdu. Les peintres, les poètes, enfantèrent pour elle une terre, un Olympe, des enfers et des cieux : et le feu qui l'anime, mieux gardé par son génie que par le dieu des païens, ne trouva point dans l'Europe ou Prométhée qui le ravit.

« Pourquoi suis-je au Capitole ? pourquoi mon humble front va-t-il recevoir la couronne que Pétrarque a portée, et qui reste suspendue au cyprès funéraire du Tasse ? pourquoi ?... si vous n'aimez assez la gloire, ô mes concitoyens, pour récompenser son culte autant que ses succès !

« Eh bien ! si vous l'aimez cette gloire, qui choisit trop souvent ses victimes parmi les vainqueurs qu'elle a couronnés, pensez avec orgueil à ces siècles qui virent la renaissance des arts. Le Dante, l'Homère des temps modernes, poète sacré de nos mystères religieux, héros de la pensée, plongea son génie dans le Styx pour aborder à l'enfer ; et son âme fut profonde comme les abîmes qu'il a décrits.

« L'Italie, au temps de sa puissance, revit tout entière dans le Dante. Animé par l'esprit des républiques, guerrier aussi bien que poète, il souffle la flamme des actions parmi les morts ; et ses ombres ont une vie plus forte que les vivants d'aujourd'hui.

« Les souvenirs de la terre les poursuivent encore ; leurs passions sans but s'acharment à leur cœur ; elles s'agitent sur le passé, qui leur semble encore moins irrévocable que leur éternel avenir.

« On dirait que le Dante, banni de son pays, a transporté dans les régions imaginaires les peines qui le dévoraient. Ses ombres demandent sans cesse des nouvelles de l'existence, comme le poète lui-même s'informe de sa patrie ; et l'enfer s'offre à lui sous les couleurs de l'exil.

« Tout à ses yeux se revêt du costume de Florence. Les morts antiques qu'il évoque semblent renaitre aussi Toscans que lui ; ce ne sont point les bornes de son esprit, c'est la force de son âme qui fait entrer l'univers dans le cercle de sa pensée.

« Un enchaînement mystique de cercles et de sphères le conduit de l'enfer au purgatoire, du purgatoire au paradis ; historien fidèle de sa vision, il monde de clartés les régions les plus obscures ; et le monde qu'il crée dans son triple poème est complet, animé, brillant comme une planète nouvelle aperçue dans le firmament.

« A sa voix, tout sur la terre se change en poésie ; les objets, les idées, les lois, les phénomènes, semblent un nouvel Olympe de nouvelles divinités ; mais cette mythologie de l'imagination s'anéantit, comme le paganisme, à l'aspect du paradis, de cet océan de lumières, étincelant de rayons et d'étoiles, de vertus et d'amour.

« Les magiques paroles de notre plus grand poète sont le prisme de l'univers : toutes ses merveilles s'y réfléchissent, s'y divisent, s'y recomposent ; les sons imitent les couleurs, les couleurs se fondent en harmonie ; la rime, sonore ou bizarre, rapide ou prolongée, est inspirée par cette divination poétique, beauté suprême de l'art, triomphe du génie, qui découvre dans la nature tous les secrets en relation avec le cœur de l'homme.

« Le Dante espérait de son poème la fin de son exil : il comptait sur la renommée pour médiateur, mais il mourut trop tôt pour recueillir les palmes de la patrie. Souvent la vie passagère de l'homme s'use dans les revers ; et si la gloire triomphe, si l'on aborde enfin sur une plage plus heureuse, la tombe s'ouvre derrière le port, et le destin aux mille formes annonce souvent la fin de la vie par le retour du bonheur.

« Ainsi le Tasse infortuné, que vos hommages, Romains, devaient consoler de tant d'injustices, beau, sensible, chevaleresque, rêvant les exploits, éprouvant l'amour qu'il chantait, s'approcha de ces murs comme ses héros de Jérusalem, avec respect et reconnaissance. Mais la veille du jour choisi pour le couronner, la mort l'a réclamé pour sa terrible fête : le ciel est jaloux de la terre, et rappelle ses favoris des rives trompeuses du temps.

« Dans un siècle plus fier et plus libre que celui du Tasse, Pétrarque fut aussi, comme le Dante, le poète valeureux de l'indépendance italienne. Ailleurs on ne connaît de lui que ses amours : ici des souvenirs plus sévères honorent à jamais son nom ; et la patrie l'inspira mieux que Laure elle-même.

« Le rana l'antiquité par ses veilles ; et, loin que son imagination mit obstacle aux études les plus profondes, cette puissance créatrice, en lui soumettant l'avenir, lui révéla les secrets des siècles passés. Il éprouva que connaître sert beaucoup pour inventer ; et son génie fut d'autant plus original, que, semblable aux forces éternelles, il sut être présent à tous les temps.

« Notre air serein, notre climat riant, ont inspiré l'Arioste. C'est l'arc-en-ciel qui parut après nos longues guerres : brillant et varié comme ce messager du beau temps, il semble se jouer familièrement avec la vie ; et sa gaieté légère et douce est le sourire de la nature, et non pas l'ironie de l'homme.

« Michel-Ange, Raphaël, Pergolèse, Galilée, et vous, intrépides voyageurs, avides de nouvelles contrées, bien que la nature ne put vous offrir rien de plus beau que la vôtre, joignez aussi votre gloire à celle

des poètes ! Artistes, savants, philosophes, vous êtes comme eux enfants de ce soleil qui tour à tour développe l'imagination, anime la pensée, excite le courage, endort dans le bonheur, et semble tout promettre ou tout faire oublier.

« Connaissez-vous cette terre, où les orangers fleurissent, que les rayons des cieux fécondent avec amour ? Avez-vous entendu les sons mélodieux qui célèbrent la douceur des nuits ? Avez-vous respiré ces parfums, luxe de l'air déjà si pur et si doux ? Répondez, étrangers, la nature est-elle chez vous belle et bienfaisante ?

« Ailleurs, quand des calamités sociales affligent un pays, les peuples doivent s'y croire abandonnés par la Divinité ; mais ici nous sentons toujours la protection du ciel ; nous voyons qu'il s'intéresse à l'homme, et qu'il a daigné le traiter comme une noble créature.

« Ce n'est pas seulement de pampres et d'épis que notre nature est parée ; mais elle prodigue sous les pas de l'homme, comme à la fête d'un souverain, une abondance de fleurs et de plantes inutiles qui, destinées à plaire, ne s'abaissent point à servir.

« Les plaisirs délicats, soignés par la nature, sont goûtés par une nation digne de les sentir ; les mets les plus simples lui suffisent ; elle ne s'enivre point aux fontaines de vin que l'abondance lui prépare : elle aime son soleil, ses beaux-arts, ses monuments, sa contrée tout à la fois antique et printanière ; les plaisirs raffinés d'une société brillante, les plaisirs grossiers d'un peuple avide, ne sont pas faits pour elle.

« Ici les sensations se confondent avec les idées ; la vie se puise tout entière à la source, et l'âme, comme l'air, occupe les confins de la terre et du ciel. Ici le génie se sent à l'aise, parce que la rêverie y est douce ; s'il agit, elle calme ; s'il regrette un but, elle lui fait don de mille chimères ; si les hommes l'oppriment, la nature est là pour l'accueillir.

« Ainsi, toujours elle répare, et sa main secourable guérit toutes les blessures. Ici l'on se console des peines mêmes du cœur, en admirant un Dieu de bonté, en pénétrant le secret de son amour : les revers passagers de notre vie éphémère se perdent dans le sein fécond et majestueux de l'immortel univers. »

Corinne fut interrompue pendant quelques moments par les applaudissements les plus impétueux. Le seul Oswald ne se mêla point aux transports brouillés qui l'entouraient. Il avait penché sa tête sur sa main lorsque Corinne avait dit : « Ici l'on se console des peines mêmes du cœur ; » et depuis lors il ne l'avait point relevée. Corinne le remarqua ; et bientôt à ses traits, à la couleur de ses cheveux, à son costume, à sa taille élevée, à toutes ses manières enfin, elle le reconnut pour un Anglais. Le deuil qu'il portait et sa physionomie pleine de tristesse la frappèrent. Son regard, alors attaché sur elle, semblait lui faire doucement des reproches ; elle devina les pensées qui l'occupaient, et se sentit le besoin de le satisfaire, en parlant du bonheur avec moins d'assurance, en consacrant à la mort quelques vers au milieu d'une fête. Elle reprit donc sa lyre dans ce dessein, fit rentrer dans le silence toute l'assemblée par les sons touchants et prolongés qu'elle tira de son instrument et recommença ainsi :

« Il est des peines cependant que notre ciel consolateur ne saurait effacer ; mais dans quel séjour les regrets peuvent-ils porter à l'âme une impression plus douce et plus noble que dans ces lieux ?

« Ailleurs, les vivants trouvent à peine assez de place pour leurs rapides courses et leurs ardents desirs ; ici, les ruines, les déserts, les palais inhabités, laissent aux ombres un vaste espace. Rome, maintenant, n'est-elle pas la patrie des tombeaux ?

« Le Colisée, les obélisques, toutes les merveilles qui, du fond de l'Égypte et de la Grèce, de l'extrémité des siècles, depuis Romulus jusqu'à Léon X, se sont réunies ici, comme si la grandeur attirait la grandeur, et qu'un même lieu dût renfermer tout ce que l'homme a pu mettre à l'abri du temps ; toutes ces merveilles sont consacrées aux monuments funèbres. Notre indolente vie est à peine aperçue ; le silence des vivants est un hommage pour les morts : ils durent, et nous passons.

« Eux seuls sont honorés, eux seuls sont encore célèbres ; nos destinées obscures relèvent l'éclat de nos ancêtres, notre existence actuelle ne laisse debout que le passé ; il ne se fait aucun bruit autour des souvenirs. Tous nos chefs-d'œuvre sont l'ouvrage de ceux qui ne sont plus ; et le génie lui-même est compté parmi les illustres morts.

« Peut-être un des charmes secrets de Rome est-il de réconcilier l'imagination avec le long sommeil. On s'y résigne pour soi ; l'on en souffre moins pour ce qu'on aime. Les peuples du Midi se représentent la fin de la vie sous des couleurs moins sombres que les habitants du Nord. Le soleil, comme la gloire, réchauffe même la tombe.

« Le froid et l'isolement du sépulcre sous ce beau ciel, à côté de tant d'urnes funéraires, poursuivent moins les esprits effrayés. On se croit attendu par la foule des ombres ; et, de notre ville solitaire à la ville souterraine, la transition semble assez douce.

« Ainsi la pointe de la douleur est émoussée, non que le cœur soit blasé, non que l'âme soit aride ; mais une harmonie plus parfaite, un

air plus odoriférant, se mêlent à l'existence. On s'abandonne à la nature avec moins de crainte, à cette nature dont le Créateur a dit : Les lis ne travailleraient ni ne filent ; et cependant, quels vêtements des rois pourraient égaler la magnificence dont j'ai revêtu ces fleurs ! »

Oswald fut tellement ravi par ces dernières strophes, qu'il exprima son admiration par les témoignages les plus vils ; et cette fois les transports des Italiens eux-mêmes n'égalèrent pas les siens. En effet, c'était à lui, plus qu'aux Romains, que la seconde improvisation de Corinne était destinée.

La plupart des Italiens ont, en lisant les vers, une sorte de chant monotone, appelé *cantilène*, qui détruit toute émotion. C'est en vain que les paroles sont diverses ; l'impression reste la même, puisque l'accent, qui est encore plus intime que les paroles, ne change presque point. Mais Corinne récitait avec une variété de tons qui ne détruisait pas le charme soutenu de l'harmonie ; c'était comme des airs diérents joués tous par un instrument céleste.

Le son de voix touchant et sensible de Corinne, en faisant entendre cette langue italienne si pompeuse et si sonore, produisit sur Oswald une impression tout à fait nouvelle. La prosodie anglaise est uniforme et voilée ; ses beautés naturelles sont toutes mélancoliques ; les nuages ont formé ses couleurs, et le bruit des vagues sa modulation ; mais quand ces paroles italiennes, brillantes comme un jour de fête, retentissent comme les instruments de victoire que l'on a comparés à l'écarlate, parmi les couleurs ; quand ces paroles, encore tout empreintes des joies qu'un beau climat répand dans tous les cœurs, sont prononcées par une voix émue, leur éclat adouci, leur force concentrée, fait éprouver un attendrissement aussi imprévu. L'intention de la nature semble trompée, ses bienfaits inutiles, ses offres repoussées ; et l'expression de la peine, au milieu de tant de jouissances, étonne et touche plus profondément que la douleur chantée dans les langues du Nord, qui semblent inspirées par elle.

CHAPITRE IV.

Le sénateur prit la couronne de myrte et de laurier qu'il devait placer sur la tête de Corinne. Elle détacha le châle qui entourait son front ; et tous ses cheveux, d'un noir d'ébène, tombèrent en boucles sur ses épaules. Elle s'avança la tête nue, le regard animé par un sentiment de plaisir et de reconnaissance qu'elle ne cherchait point à dissimuler. Elle se remit une seconde fois à genoux pour recevoir la couronne, mais elle paraissait moins troublée et moins tremblante que la première fois ; elle venait de parler, elle venait de remplir son âme de plus nobles pensées ; l'enthousiasme l'emportait sur la timidité. Ce n'était plus une femme craintive, mais une prêtresse inspirée, qui se consacrait avec joie au culte du génie.

Quand la couronne fut placée sur la tête de Corinne, tous les instruments se firent entendre, et jouèrent ces airs triomphants qui exaltent l'âme d'une manière si puissante et si sublime. Le bruit des timbales et des fanfares émut de nouveau Corinne, ses yeux se remplirent de larmes : elle s'assit un moment, et couvrit son visage de son mouchoir. Oswald, vivement touché, sortit de la foule, et fit quelques pas pour lui parler ; mais un invincible embarras le retint. Corinne le regarda quelque temps, en prenant garde néanmoins qu'il ne remarquât qu'elle faisait attention à lui ; mais lorsque le prince Castel-Forte vint prendre sa main pour l'accompagner du Capitole à son char, elle se laissa conduire avec distraction, et retourna la tête plusieurs fois, sous divers prétextes, pour revoir Oswald.

Il la suivit ; et, dans le moment où elle descendait l'escalier, accompagnée de son cortège, elle fit un mouvement en arrière pour l'apercevoir encore : ce mouvement fit tomber sa couronne. Oswald se hâta de la relever, et lui dit en lui rendant quelques mots en italien, qui signifiaient que les humbles mortels mettaient aux pieds des dieux la couronne qu'ils n'osaient placer sur leurs têtes. Corinne remercia lord Nelvil, en anglais avec ce pur accent national, ce pur accent insulaire, qui presque jamais ne peut être imité sur le continent. Quel fut l'étonnement d'Oswald en l'entendant ! il resta d'abord immobile à sa place ; et, se sentant troublé, il s'appuya sur un des lions de basalte qui sont au pied de l'escalier du Capitole. Corinne le considéra de nouveau, vivement frappée de son émotion ; mais on l'entraîna vers son char, et toute la foule disparut, longtemps avant qu'Oswald eût retrouvé sa force et sa présence d'esprit.

Corinne jusqu'alors l'avait enchanté comme la plus charmante des étrangères, comme l'une des merveilles du pays qu'il voulait parcourir ; mais cet accent anglais lui rappelait tous les souvenirs de sa patrie ; cet accent naturalisait pour lui tous les charmes de Corinne. Était-elle Anglaise ? avait-elle passé plusieurs années de sa vie en Angleterre ? Il ne pouvait le deviner ; mais il était impossible que l'étude seule apprît à

parler ainsi; il fallait que Corinne et lord Nelvil eussent vécu dans le même pays. Qui sait si leurs familles n'étaient pas en relation ensemble? Peut-être même l'avait-il vue dans son enfance! On a souvent dans le cœur je ne sais quelle image innée de ce qu'on aime, qui pourrait persuader qu'on reconnaît l'objet que l'on voit pour la première fois.

Oswald avait beaucoup de prévention contre les Italiennes; il les croyait passionnées, mais mobiles, mais incapables d'éprouver des affections profondes et durables. Déjà ce que Corinne avait dit au Capitole lui avait inspiré tout une autre idée; que serait-ce donc, s'il pouvait à la fois retrouver les souvenirs de sa patrie et recevoir par l'imagination une vie nouvelle, renaitre pour l'avenir sans rompre avec le passé!

Au milieu de ses rêveries, Oswald se trouva sur le pont Saint-Ange, qui conduit au château du même nom, ou plutôt au tombeau d'Adrien, dont on a fait une forteresse. Le silence du lieu, les pâles ondes du Tibre, les rayons de la lune qui éclairaient les statues placées sur le pont, et faisaient des statues comme des ombres blanches regardant fixement couler les flots et le temps qui ne les concernent plus; tous ces objets le ramenèrent à ses idées habituelles. Il mit la main sur sa poitrine, et sentit le portrait de son père qu'il y portait toujours: il l'en détacha pour le considérer; et le moment de bonheur qu'il venait d'éprouver, et la cause de ce bonheur, ne lui rappelèrent que trop le sentiment qui l'avait rendu jadis si coupable envers son père. Cette réflexion renouvela ses remords.

— Eternel souvenir de ma vie! s'écria-t-il; ami trop offensé, et pourtant si généreux! aurais-je pu croire que l'émotion du plaisir pût trouver sitôt accès dans mon âme? Ce n'est pas toi, le meilleur et le plus indulgent des hommes, ce n'est pas toi qui me le reproches; tu veux que je sois heureux, tu le veux encore, malgré mes fautes: mais puisse-je du moins ne pas méconnaître ta voix, si tu me parles du haut du ciel, comme je l'ai méconnue sur la terre!

LIVRE TROISIÈME.

CORINNE.

CHAPITRE PREMIER.

Le comte d'Erfeuil avait assisté à la fête du Capitole; il vint le lendemain chez lord Nelvil, et lui dit: — Mon cher Oswald, voulez-vous que je vous mène ce soir chez Corinne? — Comment, interrompit vivement Oswald, est-ce que vous la connaissez? — Non, répondit le comte d'Erfeuil: mais une personne aussi célèbre est toujours flattée qu'on désire de la voir; et je lui ai écrit ce matin pour lui demander la permission d'aller chez elle ce soir avec vous. — J'aurais souhaité, répondit Oswald en rougissant, que vous ne m'eussiez pas ainsi nommé sans mon consentement. — Sachez-moi gré, reprit le comte d'Erfeuil, de vous avoir épargné quelques formalités ennuyeuses: au lieu d'aller chez un ambassadeur, qui vous aurait mené chez un cardinal, qui vous aurait conduit chez une femme, qui vous aurait introduit chez Corinne, je vous présente, vous me présentez, et nous serons très-bien reçus tous les deux.

— J'ai moins de confiance que vous, et sans doute avec raison, reprit lord Nelvil; je crains que cette demande précipitée n'ait pu déplaire à Corinne. — Pas du tout, je vous assure, dit le comte d'Erfeuil; elle a trop d'esprit pour cela, et sa réponse est très-polie. — Comment! elle vous a répondu, reprit lord Nelvil; et que vous a-t-elle dit, mon cher comte? — Ah! mon cher comte, dit en riant M. d'Erfeuil, vous vous adoucisiez donc depuis que vous savez que Corinne m'a répondu; mais enfin je vous aime, et tout est pardonné. Je vous avouerai donc modestement que dans mon billet j'avais parlé de moi plus que de vous, et que dans sa réponse il me semble qu'elle vous nomme le premier; mais je ne suis jamais jaloux de mes amis. — Assurément, répondit lord Nelvil, je ne pense pas que ni vous ni moi nous puissions nous flatter de plaire à Corinne; et quant à moi, tant ce que je désire, c'est de jouir quelquefois de la société d'une personne aussi étonnante; à ce soir donc, puisque vous l'avez arrangé ainsi. — Vous viendrez avec moi, dit le comte d'Erfeuil. — Eh bien! oui, répondit lord Nelvil avec un embarras très-visible. — Pourquoi donc, continua le comte d'Erfeuil, pourquoi s'être tant plaint de ce que j'ai fait? vous finissez comme j'ai commencé; mais il fallait bien vous laisser l'honneur d'être plus réservé que moi, pourvu, toutefois, que vous n'y perdissiez rien. C'est vraiment une charmante personne que Corinne, elle a de l'esprit et de la grâce: je n'ai pas bien com-

pris ce qu'elle disait, parce qu'elle parlait italien; mais à la voir, je gagerais qu'elle sait très-bien le français; nous en jugerons ce soir. Elle mène une vie singulière: elle est riche, jeune, libre, sans qu'on puisse savoir avec certitude si elle a des amants ou non. Il paraît certain néanmoins qu'à présent elle ne préfère personne; au reste, ajouta-t-il, il se peut qu'elle n'ait pas rencontré dans ce pays un homme digne d'elle; cela ne m'étonnerait pas.

Le comte d'Erfeuil continua quelque temps encore à discourir ainsi, sans que lord Nelvil l'interrompît. Il ne disait rien qui fût précisément inconvenable; mais il froissait toujours les sentiments délicats d'Oswald, en parlant trop fort ou trop légèrement sur ce qui l'intéressait. Il y a des ménagements que l'esprit même et l'usage du monde n'apprennent pas; et, sans manquer à la plus parfaite politesse, on blesse souvent le cœur.

Lord Nelvil fut très-agité tout le jour, en pensant à la visite du soir; mais il écarta, tant qu'il le put, les réflexions qui le troublaient, et tâcha de se persuader qu'il pouvait y avoir du déplaisir dans un sentiment, sans que ce sentiment décidât du sort de la vie. Fausse sécurité! car l'âme ne reçoit aucun plaisir de ce qu'elle reconnaît elle-même pour passager.

Lord Nelvil et le comte d'Erfeuil arrivèrent chez Corinne; sa maison était placée dans le quartier des Transtévérins, un peu au delà du château Saint-Ange. La vue du Tibre embellissait cette maison, ornée dans l'intérieur avec l'élegance la plus parfaite. Le salon était décoré des copies en plâtre des meilleures statues de l'Italie: la Niobé, le Laocoon, la Vénus de Médicis, le Gladiateur mourant; et, dans le cabinet où se tenait Corinne, l'on voyait des instruments de musique, des livres, un ameublement simple, mais commode, et seulement arrangé pour rendre la conversation facile et le cercle resserré. Corinne n'était point encore dans son cabinet lorsque Oswald arriva: en l'attendant, il se promenait avec anxiété dans son appartement; il y remarquait, dans chaque détail, un mélange heureux de tout ce qu'il y a de plus agréable dans les trois nations française, anglaise et italienne; le goût de la société, l'amour des lettres, et le sentiment des beaux-arts.

Corinne enfin parut; elle était vêtue sans aucune recherche, mais toujours pittoresquement. Elle avait dans ses cheveux des camées antiques, et portait à son cou un collier de corail. Sa politesse était noble et facile; en la voyant ainsi familièrement au milieu du cercle de ses amis, on retrouvait en elle la divinité du Capitole, bien qu'elle fût parfaitement simple et naturelle en tout. Elle salua d'abord le comte d'Erfeuil en regardant Oswald; et puis, comme si elle se fût repentie de cette espèce de fausseté, elle s'avança vers Oswald, et l'on put remarquer qu'en l'appelant lord Nelvil, ce nom semblait produire un effet singulier sur elle; et deux fois elle le répéta d'une voix émue, comme s'il lui eût retracé de touchants souvenirs.

Enfin, elle dit en italien à lord Nelvil quelques mots pleins de grâce, sur l'obligeance qu'il lui avait témoignée la veille en relevant sa couronne. Oswald lui répondit en cherchant à lui exprimer l'admiration qu'elle lui avait inspirée, et se plaignit, avec douceur, de ce qu'elle ne lui parlait pas en anglais. — Vous suis-je, ajouta-t-il, plus étranger qu'hier? — Non, assurément, lui répondit Corinne; mais, quand on a comme moi parlé plusieurs années de sa vie deux ou trois langues différentes, l'une ou l'autre est inspirée par les sentiments que l'on doit exprimer. — Sûrement, dit Oswald, l'anglais est votre langue naturelle, celle que vous parlez à vos amis, celle. — Je suis Italienne, interrompit Corinne; pardonnez-moi, milord, mais il me semble que je retrouve en vous cet orgueil national qui caractérise souvent vos compatriotes. Dans ce pays, nous sommes plus modestes; nous ne sommes ni contents de nous comme des Français, ni fiers de nous comme des Anglais. Un peu d'indulgence nous suffit de la part des étrangers; et, comme il nous est refusé depuis longtemps d'être une nation, nous avons le grand tort de manquer souvent, comme individus, de la dignité qui ne nous est pas permise comme peuple; mais, quand vous connaîtrez les Italiens, vous verrez qu'ils ont dans leur caractère quelques traces de la grandeur antique, quelques traces rares, effacées, mais qui pourraient reparaitre dans des temps plus heureux. Je vous parlerai anglais quelquefois, mais pas toujours; l'italien m'est cher: j'ai beaucoup souffert, dit-elle en soupirant, pour vivre en Italie.

Le comte d'Erfeuil fit des reproches aimables à Corinne de ce qu'elle l'oubliait tout à fait en s'exprimant dans des langues qu'il n'entendait pas. — Belle Corinne, lui dit-il, de grâce, parlez français; vous en êtes vraiment digne. — Corinne sourit à ce compliment, et se mit à parler français très-purement, très-facilement, mais avec l'accent anglais, lord Nelvil et le comte d'Erfeuil s'en étonnèrent également; mais le comte d'Erfeuil, qui croyait qu'on pouvait tout dire, pourvu que ce fût avec grâce, et qui s'imaginait que l'impolitesse consistait dans la forme, et non dans le fond, demanda directement à Corinne raison de cette singularité. Elle fut d'abord un peu troublée de cette interrogation subite; puis reprenant ses esprits, elle dit au comte d'Erfeuil: — Apparemment, monsieur, que j'ai appris le français d'un Anglais. Il renouvela ses questions en riant, mais avec instance. Corinne s'embarrassa toujours davantage, et lui dit enfin: — Depuis quatre ans, monsieur, que je suis fixée à Rome, aucun de mes amis, aucun de ceux qui, j'en suis sûre, s'intéressent beaucoup à moi, ne m'ont interrogée sur ma destinée; ils ont compris d'abord qu'il m'était pénible d'en parler. Ces

paroles mirent un terme aux questions du comte d'Erfeuil; mais Corinne eut peur de l'avoir blessé; et, comme il avait l'air d'être très-lié avec lord Nelvil, elle craignit encore plus, sans vouloir s'en rendre raison, qu'il ne parlât d'elle désavantageusement à son ami, et elle se remit à prendre assez de soin pour lui plaire.

Le prince Castel-Forte arriva dans ce moment avec plusieurs Romains de ses amis et de ceux de Corinne. C'étaient des hommes d'un esprit aimable et gai, très-bienveillants dans leurs formes, et si facilement animés par la conversation des autres, qu'on trouvait un vif plaisir à leur parler, tant ils sentaient vivement ce qui méritait d'être senti. L'indolence des Italiens les porte à ne point montrer en société, ni souvent d'aucune manière, tout l'esprit qu'ils ont. La plupart d'entre eux ne cultivent pas même dans la retraite les facultés intellectuelles que la nature leur a données; mais ils jouissent avec transport de ce qui leur vient sans peine.

Corinne avait beaucoup de gaieté dans l'esprit; elle apercevait le ridicule avec la sagacité d'une Française, et le peignait avec l'imagination d'une Italienne; mais elle mêlait à tout un sentiment de bonté; on ne voyait jamais rien en elle de calculé ni d'hostile: car, en toute chose, c'est la froideur qui offense, et l'imagination, au contraire, a presque toujours de la bonhomie.

Oswald trouvait Corinne pleine de grâce, et d'une grâce qui lui était toute nouvelle. Une grande et terrible circonstance de sa vie était attachée au souvenir d'une femme française très-aimable et très-spirituelle; mais Corinne ne lui ressemblait en rien; sa conversation était un mélange de tous les genres d'esprit; l'enthousiasme des beaux-arts et la connaissance du monde, la finesse des idées et la profondeur des sentiments, enfin tous les charmes de la vivacité et de la rapidité s'y faisaient remarquer, sans que pour cela ses pensées fussent jamais incomplètes, ni ses réflexions légères. Oswald était tout à la fois surpris et charmé, inquiet et entraîné; il ne comprenait pas comment une seule personne pouvait réunir tout ce que possédait Corinne: il se demandait si le lien de tant de qualités presque opposées était l'inconséquence ou la supériorité, si c'était à force de tout sentir, ou parce qu'elle oubliait tout successivement, qu'elle passait ainsi, presque dans un même instant, de la mélancolie à la gaieté, de la profondeur à la grâce, de la conversation la plus étonnante et par les connaissances et par les idées à la coquetterie d'une femme qui cherche à plaire et veut captiver; mais il y avait dans cette coquetterie une noblesse si parfaite, qu'elle imposait autant de respect que la réserve la plus sévère.

Le prince Castel-Forte était très-occupé de Corinne, et tous les Italiens qui composaient sa société lui montraient un sentiment qui s'exprimait par les soins et les hommages les plus délicats et les plus assidus. Le culte habituel dont ils l'entouraient répandait comme un air de fête sur tous les jours de sa vie. Corinne était heureuse d'être aimée, mais heureuse comme on l'est de vivre dans un climat doux, d'entendre des sons harmonieux, de ne recevoir enfin que des impressions agréables. Le sentiment profond et sérieux de l'amour ne se peignait point sur son visage, où tout était exprimé par la physionomie la plus vive et la plus mobile. Oswald la regardait en silence: sa présence animait Corinne, et lui inspirait le désir d'être aimable. Cependant elle s'arrêtait quelquefois dans les moments où sa conversation était la plus brillante, étonnée du calme extérieur d'Oswald, ne sachant pas s'il l'approuvait ou s'il la blâmait secrètement, et si ses idées anglaises lui permettaient d'applaudir à de tels succès dans une femme.

Oswald était trop captivé par les charmes de Corinne pour se rappeler alors ses anciennes opinions sur l'obscurité qui convenait aux femmes; mais il se demandait si l'on pouvait être aimé d'elle; s'il était possible de concentrer en soi seul tant de rayons: enfin, il était à la fois ébloui et troublé; et, bien qu'à son départ elle l'eût invité très-poliment à revenir la voir, il laissa passer tout un jour sans aller chez elle, éprouvant une sorte de terreur du sentiment qui l'entraînait.

Quelquefois il comparait ce sentiment nouveau avec l'erreur fatale des premiers moments de sa jeunesse, et repoussait vivement ensuite cette comparaison; car c'était l'art, et un art perfide, qui l'avait subjugué, tandis qu'on ne pouvait douter de la véracité de Corinne. Son charme tenait-il de la magie, ou de l'inspiration poétique? était-ce Armide ou Sapho? pouvait-on espérer de retenir jamais un génie doué de si brillantes ailes? Il était impossible de le décider, mais au moins on sentait que ce n'était pas la société, que c'était plutôt le ciel même qui avait formé cet être extraordinaire, et que son esprit était aussi incapable d'imiter que son caractère de feindre. — O mon père! disait Oswald, si vous aviez connu Corinne, qu'auriez-vous pensé d'elle?

CHAPITRE II.

Le comte d'Erfeuil vint, selon sa coutume, le matin chez lord Nelvil; et, en lui reprochant de n'avoir pas été la veille chez Corinne, il lui dit :

— Vous auriez été bien heureux si vous y étiez venu. — Et pourquoi? reprit Oswald. — Parce que j'ai acquis hier la certitude que vous l'intéressez vivement. — Encore de la légèreté, interrompit lord Nelvil; ne savez-vous donc pas que je ne puis ni ne veux en avoir? — Vous appelez légèreté, dit le comte d'Erfeuil, la promptitude de mes observations. Ai-je moins de raison, parce que j'ai raison plus vite? Vous étiez tous faits pour vivre dans cet heureux temps des patriarches, où l'homme avait cinq siècles de vie; on nous en a retranché au moins quatre, je vous en avertis. — Soit, répondit Oswald; et ces observations si rapides, que vous ont-elles fait découvrir? — Que Corinne vous aime. Hier, je suis arrivé chez elle: sans doute, elle m'a très-bien reçu; mais ses yeux étaient attachés sur la porte pour regarder si vous me suiviez. Elle a essayé un moment de parler d'autre chose; mais, comme c'est une personne très-vive et très-naturelle, elle m'a enfin demandé tout simplement pourquoi vous n'étiez pas venu avec moi. Je vous ai blâmé; vous ne m'en voudrez pas. J'ai dit que vous étiez une créature sombre et bizarre; mais je vous épargne d'ailleurs tous les éloges que j'ai faits de vous.

— Il est triste, m'a dit Corinne; et la perdu sans doute une personne qui lui était chère; de qui porte-t-il le deuil? — De son père, madame, lui ai-je dit, quoiqu'il y ait plus d'un an qu'il l'a perdu; et, comme la loi de la nature nous oblige tous à survivre à nos parents, j'imagine que quelque autre motif secret est la cause de sa longue et profonde mélancolie. — Oh! reprit Corinne, je suis bien loin de penser que des douleurs en apparence semblables soient les mêmes pour tous les hommes. Le père de votre ami, et votre ami lui-même, ne sont peut-être pas dans la règle commune, et je suis bien tentée de le croire. — Sa voix était très-douce, mon cher Oswald, en prononçant ces derniers mots. — Est-ce là, reprit Oswald, toutes les preuves d'intérêt que vous m'annoncez? — En vérité, reprit le comte d'Erfeuil, c'est bien assez, selon moi, pour être sûr d'être aimé; mais, puisque vous voulez mieux, vous aurez mieux; j'ai réservé le plus fort pour la fin. Le prince Castel-Forte est arrivé, et il a raconté toute votre histoire d'Ancone, sans savoir que c'était vous dont il parlait; il l'a racontée avec beaucoup de feu et d'imagination, autant que j'en puis juger, grâce aux deux leçons d'italien que j'ai prises; mais il y a tant de mots français dans les langues étrangères, que nous les comprenons presque toutes, même sans les savoir. D'ailleurs, la physionomie de Corinne m'aurait expliqué ce que j'entendais pas. On y lisait si visiblement l'agitation de son cœur! elle ne respirait pas, de peur de perdre un seul mot. Quand elle demanda si l'on savait le nom de cet Anglais, son anxiété était telle, qu'il était bien facile de juger combien elle craignait qu'un autre nom que le vôtre ne fût prononcé.

Le prince Castel-Forte dit qu'il ignorait quel était cet Anglais; et Corinne, se retournant avec vivacité vers moi, s'écria: — N'est-il pas vrai, monsieur, que c'est lord Nelvil? — Oui, madame, lui répondis-je, c'est lui. Et alors Corinne fondit en larmes. Elle n'avait pas pleuré pendant l'histoire: qu'y avait-il donc dans le nom du héros de plus attendrissant que dans le récit même?—Elle a pleuré! s'écria lord Nelvil; ah! que n'étais-je là! Puis, s'arrêtant tout à coup, il baissa les yeux, et son visage mâle exprima la timidité la plus délicate. Il se hâta de reprendre la parole, de peur que le comte d'Erfeuil ne troublât sa joie secrète en la remarquant. — Si l'aventure d'Ancone mérite d'être racontée, dit Oswald, c'est à vous aussi, mon cher comte, que l'honneur en appartient. — On a bien parlé, répondit le comte d'Erfeuil en riant, d'un Français très-aimable qui était là, milord, avec vous; mais personne que moi n'a fait attention à cette parenthèse du récit. La belle Corinne vous préfère; elle vous croit sans doute le plus fidèle de nous deux; vous ne le serez peut-être pas davantage, peut-être même lui ferez-vous plus de chagrin que je ne lui en aurais fait; mais les femmes aiment la peine, pourvu qu'elle soit bien romanesque; ainsi, vous lui convenez. Lord Nelvil souffrait à chaque mot du comte d'Erfeuil; mais que lui dire? Il ne disputait jamais, il n'écoutait jamais assez attentivement pour changer d'avis: ses paroles une fois lancées, il ne s'y intéressait plus; et le mieux était encore de les oublier, si on le pouvait, aussi vite que lui-même.

CHAPITRE III.

Oswald arriva le soir chez Corinne avec un sentiment tout nouveau: il pensa qu'il était peut-être attendu. Quel enchantement que cette première lueur d'intelligence avec ce qu'on aime! Avant que le souvenir entre en partage avec l'espérance, avant que les paroles aient exprimé les sentiments, avant que l'éloquence ait su peindre ce que l'on éprouve, il y a dans ces premiers instants je ne sais quel vague, je ne sais quel mystère d'imagination plus passager que le bonheur même, mais plus céleste encore que lui.

Oswald, en entrant dans la chambre de Corinne, se sentit plus timide que jamais. Il vit qu'elle était seule, et il en éprouva presque de la peine;

il aurait voulu l'observer longtemps au milieu du monde : il aurait souhaité d'être assis, de quelque manière, de sa préférence, avant de se trouver tout à coup engagé dans un entretien qui pouvait refroidir Corinne à son égard, si, comme il en était certain, il se montrait embarrassé, et froid par embarras.

Soit que Corinne s'aperçût de cette disposition d'Oswald, ou qu'une disposition semblable produisit en elle le désir d'animer la conversation pour faire cesser la gêne, elle se hâta de demander à lord Nelvil s'il avait vu quelques-uns des monuments de Rome. — Non, répondit Oswald. — Qu'avez-vous donc fait hier ? reprit Corinne en souriant. — J'ai passé la journée chez moi, dit Oswald ; depuis que je suis à Rome, je n'ai vu que vous, madame, ou je suis resté seul. Corinne voulut lui parler de sa conduite à Ancône ; elle commença par ces mots : — Hier, j'ai appris... Puis elle s'arrêta et dit : — Je vous parlerai de cela quand il viendra du monde. Lord Nelvil avait une dignité dans les manières qui intimidait Corinne ; et d'ailleurs elle craignait, en lui rappelant sa noble conduite, de montrer trop d'émotion ; il lui semblait qu'elle en aurait moins quand ils ne seraient plus seuls. Oswald fut profondément touché de la réserve de Corinne et de la franchise avec laquelle elle trahissait, sans y penser, les motifs de cette réserve ; mais, plus il était troublé, moins il pouvait exprimer ce qu'il éprouvait.

Il se leva donc tout à coup, et s'avança vers la fenêtre ; puis il sentit que Corinne ne pourrait expliquer ce mouvement ; et, plus déconcerté que jamais, il revint à sa place sans rien dire. Corinne avait en conversation plus d'assurance qu'Oswald ; néanmoins l'embarras qu'il témoignait étant partagé par elle ; et, dans sa distraction, cherchant une contenance, elle posa ses doigts sur la harpe qui était placée à côté d'elle, et fit quelques accords sans suite et sans dessein. Ces sons harmonieux, en accroissant l'émotion d'Oswald, semblaient lui inspirer un peu plus de hardiesse. Déjà il avait osé regarder Corinne : eh ! qui pouvait la regarder sans être frappé de l'inspiration divine qui se peignait dans ses yeux ? Et rassuré, au même instant, par l'expression de bonté qui voilait l'éclat de ses regards, peut-être Oswald allait-il parler, lorsque le prince Castel-Forte entra.

Il ne vit pas sans peine lord Nelvil tête à tête avec Corinne ; mais il avait l'habitude de dissimuler ses impressions ; cette habitude, qui se trouve souvent réunie, chez les Italiens, avec une grande véhémence de sentiments, était plutôt en lui le résultat de l'indolence et de la douceur naturelles. Il était résigné à n'être pas le premier objet des affections de Corinne ; il n'était plus jeune : il avait beaucoup d'esprit, un grand goût pour les arts, une imagination aussi animée qu'il le fallait pour diversifier la vie sans l'agiter, et un tel besoin de passer toutes ses soirées avec Corinne, que, si elle se fût mariée, il aurait conjuré son époux de le laisser venir tous les jours chez elle comme de coutume ; et à cette condition, il n'eût pas été très-malheureux de la voir liée à un autre. Les charmes du cœur, en Italie, ne sont point compliqués par les peines de la vanité, de manière que l'on y rencontre, ou des hommes assez passionnés pour poignarder leur rival par jalousie, ou des hommes assez modestes pour prendre volontiers le second rang auprès d'une femme dont l'entretien leur est agréable ; mais l'on n'en trouverait guère qui, par la crainte de passer pour dédaignés, se refusassent à conserver une relation quelconque qui leur plairait : l'empire de l'amour-propre sur la société est presque nul dans ce pays.

Le comte d'Erfeuil et la société qui se rassemblait tous les soirs chez Corinne étant réunis, la conversation se dirigea sur le talent d'improviser, que Corinne avait si glorieusement montré au Capitole ; et l'on en vint à lui demander à elle-même ce qu'elle en pensait. — C'est une chose si rare, dit le prince Castel-Forte, de trouver une personne à la fois susceptible d'enthousiasme et d'analyse, douée comme un artiste, et capable de s'observer elle-même, qu'il faut la conjurer de nous révéler, autant qu'elle le pourra, les secrets de son génie. — Ce talent d'improviser, reprit Corinne, n'est pas plus extraordinaire dans les langues du Midi que l'éloquence de la tribune ou la vivacité brillante de la conversation dans les autres langues. Je dirai même que malheureusement il est chez nous plus facile de faire des vers à l'improvisiste que de bien parler en prose. Le langage de la poésie diffère tellement de celui de la prose, que, dès les premiers vers, l'attention est commandée par les expressions mêmes, qui placent, pour ainsi dire, le poète à distance des auditeurs. Ce n'est pas uniquement à la douceur de l'italien, mais bien plutôt à la vibration forte et prononcée de ses syllabes sonores, qu'il faut attribuer l'empire de la poésie parmi nous. L'italien a un charme musical qui fait trouver du plaisir dans le son des mots, presque indépendamment des idées : ces mots, d'ailleurs, ont presque tous quelque chose de pittoresque ; ils peignent ce qu'ils expriment. Vous sentez que c'est au milieu des arts et sous un beau ciel que s'est formé ce langage mélodieux et coloré. Il est donc plus aisé en Italie que partout ailleurs de séduire avec des paroles sans profondeur dans les pensées et sans nouveauté dans les images. La poésie, comme tous les beaux-arts, captive autant les sensations que l'intelligence. J'ose dire cependant que je n'ai jamais improvisé sans qu'une émotion vraie, ou une idée que je croyais nouvelle, m'ait animée : j'espère donc que je me suis un peu moins liée que les autres à notre langue enchantresse : elle peut, pour ainsi dire, prélever au hasard et donner encore un vif plaisir seulement par le charme du rythme et de l'harmonie.

— Vous croyez donc, interrompit un des amis de Corinne, que le ta-

lent d'improviser fait du tort à notre littérature : je le croyais aussi avant de vous avoir entendue ; mais vous m'avez fait entièrement revenir de cette opinion. — J'ai dit, reprit Corinne, qu'il résultait de cette facilité, de cette abondance littéraire, une très-grande quantité de poésies communes ; mais je suis bien aise que cette fécondité existe en Italie, comme il me plaît de voir nos campagnes couvertes de mille productions superflues. Cette libéralité de la nature m'enorgueillit. J'aime surtout l'improvisation dans les gens du peuple ; elle nous fait voir leur imagination, qui est cachée partout ailleurs, et qui ne se développe que parmi nous. Elle donne quelque chose de poétique aux derniers rangs de la société, et nous épargne le dégoût qu'on ne peut s'empêcher de sentir pour ce qui est vulgaire en tout genre. Quand nos Siciliens, en conduisant les voyageurs dans leurs barques, leur adressent dans leur gracieux dialecte d'amables félicitations et leur disent en vers un doux et long adieu, on dirait que le souffle pur du ciel et de la mer agit sur l'imagination des hommes, comme le vent sur les harpes éoliennes, et que la poésie, comme les accords, est l'écho de la nature. Une chose me fait encore attacher du prix à notre talent d'improviser, c'est que ce talent serait presque impossible dans une société disposée à la moquerie : il faut, passez-moi cette expression, il faut la bonhomie du Midi, ou plutôt des pays où l'on aime à s'amuser sans trouver du plaisir à critiquer ce qui amuse, pour que les poètes se risquent à cette périlleuse entreprise. Un sourire railleur suffirait pour ôter la présence d'esprit nécessaire à une composition subite et non interrompue ; il faut que les auditeurs s'animent avec vous, et que leurs applaudissements vous inspirent.

— Mais vous, madame, mais vous, dit enfin Oswald, qui jusqu'alors avait gardé le silence sans avoir un moment cessé de regarder Corinne, à laquelle de vos poésies donnez-vous la préférence ? est-ce à celles qui sont l'ouvrage de la réflexion, ou de l'inspiration instantanée ? — Milord, répondit Corinne avec un regard qui exprimait et beaucoup d'intérêt et le sentiment plus délicat encore d'une considération respectueuse, ce serait vous que j'en ferais juge : mais si vous me demandez d'examiner moi-même ce que je pense à cet égard, je dirai que l'improvisation est pour moi comme une conversation animée. Je ne me laisse point astreindre à tel ou tel sujet ; je m'abandonne à l'impression que produit sur moi l'intérêt de ceux qui m'écoutent, et c'est à mes amis que je dois surtout en ce genre la plus grande partie de mon talent. Quelquefois l'intérêt passionné que m'inspire un entretien où l'on a parlé des grandes et nobles questions qui concernent l'existence morale de l'homme, sa destinée, son but, ses devoirs, ses affections ; quelquefois cet intérêt m'élève au-dessus de mes forces, me fait découvrir dans la nature, dans mon propre cœur, des vérités audacieuses, des expressions pleines de vie, que la réflexion solitaire n'aurait pas fait naître. Je crois éprouver alors un enthousiasme surnaturel ; et je sens bien que ce qui parle en moi vaut mieux que moi-même : souvent il m'arrive de quitter le rythme de la poésie et d'exprimer ma pensée en prose ; quelquefois je cite les plus beaux vers des diverses langues qui me sont venues. Ils sont à moi, ces vers divins, dont mon âme s'est pénétrée. Quelquefois aussi j'achève sur ma lyre, par des accords, par des airs simples et nationaux, les sentiments et les pensées qui échaient à mes paroles. Enfin je me sens poète, non pas seulement quand un heureux choix de rimes ou de syllabes harmonieuses, quand une heureuse réunion d'images éblouit les auditeurs, mais quand mon âme s'élève, quand elle dédaigne de plus haut l'égoïsme et la bassesse, enfin quand une belle action me serait plus chère : c'est alors que mes vers sont meilleurs. Je suis poète lorsque j'admire lorsque je méprise, lorsque je hais, non par des sentiments personnels, non pour ma propre cause, mais pour la dignité de l'espèce humaine et la gloire du monde.

Corinne s'aperçut alors que la conversation l'avait entraînée ; elle en rougit un peu, et se tournant vers lord Nelvil, elle lui dit : — Vous le voyez, je ne puis approcher d'aucun des sujets qui me touchent sans éprouver cette sorte d'ébranlement qui est la source de la beauté idéale dans les arts, de la religion dans les âmes solitaires, de la générosité dans les héros, du désintéressement parmi les hommes ; pardonnez-le-moi, milord, bien qu'une telle femme ne ressemble guère à celles que l'on approuve dans votre pays. — Qui pourrait vous ressembler ? reprit lord Nelvil ; et peut-on faire des lois pour une personne unique ?

Le comte d'Erfeuil était dans un véritable enchantement, bien qu'il n'eût pas entendu tout ce que disait Corinne ; mais ses gestes, le son de sa voix, sa manière de prononcer le charmaient ; et c'était la première fois qu'une grâce qui n'était pas française avait agi sur lui. Mais, à la vérité, le grand succès de Corinne à Rome le mettait un peu sur la voie de ce qu'il devait penser d'elle ; et il ne perdait pas, en l'admirant, la bonne habitude de se laisser guider par l'opinion des autres.

Il sortit avec lord Nelvil, et lui dit en s'en allant : — Convenez, mon cher Oswald, que j'ai pourtant quelque mérite en ne faisant pas ma cour à une aussi charmante personne. — Mais, répondit lord Nelvil, il me semble qu'on dit généralement qu'il n'est pas facile de lui plaire. — On le dit, reprit le comte d'Erfeuil ; mais j'ai de la peine à le croire. Une femme seule, indépendante, et qui mène à peu près la vie d'un artiste, ne doit pas être difficile à captiver. Lord Nelvil fut blessé de cette réflexion. Le comte d'Erfeuil, soit qu'il ne s'en aperçût pas, soit qu'il voulût suivre le cours de ses propres idées, continua ainsi :

— Ce n'est pas cependant, dit-il, que, si je voulais croire à la vertu d'une femme, je ne crusse aussi volontiers à celle de Corinne qu'à toute

autre. Elle a certainement mille fois plus d'expression dans le regard, de vivacité dans les démonstrations, qu'il n'en faudrait chez vous, et même chez nous, pour faire douter de la sévérité d'une femme ; mais c'est une personne d'un esprit si supérieur, d'une instruction si profonde, d'un tact si fin, que les règles ordinaires pour juger les femmes ne peuvent s'appliquer à elle. Enfin, croiriez-vous que je la trouve imposante, malgré son naturel et le laisser-aller de sa conversation ? J'ai voulu lier, tout en respectant son intérêt pour vous, dire quelques mots au hasard pour mon compte : c'était de ces mots qui deviennent ce qu'ils peuvent ; si on les écoute, à la bonne heure ; si on ne les écoute pas, à la bonne heure encore ; et Corinne m'a regardé froidement, d'une manière qui m'a tout à fait troublé. C'est pourtant singulier d'être timide avec une Italienne, un artiste, un poète, enfin tout ce qui doit mettre à l'aise. — Son nom est inconnu, reprit lord Nelvil ; mais ses manières doivent le faire croire illustre. — Ah ! c'est dans les romans, dit le comte d'Erfeuil, qu'il est d'usage de cacher le plus beau ; mais dans le monde réel on dit tout ce qui nous fait honneur, et même un peu plus que tout. — Oui, interrompit Oswald, dans quelques sociétés, où l'on ne songe qu'à l'effet que l'on produit les uns sur les autres ; mais là où l'existence est intérieure, il peut y avoir des mystères dans les circonstances, comme il y a des secrets dans les sentiments ; et celui-là seulement qui voudrait épouser Corinne pourrait savoir... —



Corinne au Capitole. — PAGE 8.

Épouser Corinne ! interrompit le comte d'Erfeuil en riant aux éclats : oh ! cette idée-là ne me serait jamais venue ! Croyez-moi, mon cher Nelvil, si vous voulez faire des sottises, faites-en qui soient réparables ; mais, pour le mariage, il ne faut jamais consulter que les convenances. Je vous parais frivole ; eh bien ! néanmoins je parie que dans la conduite de la vie je serai plus raisonnable que vous. — Je le crois aussi, répondit lord Nelvil ; et il n'ajouta pas un mot de plus.

En effet, pouvait-il dire au comte d'Erfeuil qu'il y a souvent beaucoup d'égoïsme dans la frivolité, et que cet égoïsme ne peut jamais conduire aux fautes de sentiment, à ces fautes dans lesquelles on se sacrifie presque toujours aux autres ? Les hommes frivoles sont très-capables

de devenir habiles dans la direction de leurs propres intérêts ; car, dans tout ce qui s'appelle la science politique de la vie privée, comme de la vie publique, on réussit encore plus souvent par les qualités qu'on n'a pas que par celles qu'on possède. Absence d'enthousiasme, absence d'opinion, absence de sensibilité, un peu d'esprit combiné avec ce trésor négatif, et la vie sociale proprement dite, c'est-à-dire la fortune et le rang, s'acquiescent ou se maintiennent assez bien. Les plaisanteries du comte d'Erfeuil cependant avaient fait de la peine à lord Nelvil. Il les blâmait ; mais il se les rappelait d'une manière importune.

LIVRE QUATRIÈME.

ROME.

CHAPITRE PREMIER.

Quinze jours se passèrent pendant lesquels lord Nelvil se consacra tout entier à la société de Corinne. Il ne sortait de chez lui que pour se rendre chez elle ; il ne voyait rien, il ne cherchait rien qu'elle, et, sans lui parler jamais de son sentiment, il l'en faisait jouir à tous les moments du jour. Elle était accoutumée aux hommages vifs et flatteurs des Italiens ; mais la dignité des manières d'Oswald, son apparente froideur et sa sensibilité, qui se trahissait malgré lui, exerçaient sur l'imagination une bien plus grande puissance. Jamais il ne racontait une action généreuse, jamais il ne parlait d'un malheur, sans que ses yeux ne se remplissent de larmes ; et toujours il cherchait à cacher son émotion. Il inspirait à Corinne un sentiment de respect qu'elle n'avait pas éprouvé depuis longtemps. Aucun esprit, quelque distingué qu'il fût, ne pouvait l'étonner ; mais l'élevation et la dignité du caractère agissaient profondément sur elle. Lord Nelvil joignait à ces qualités une noblesse dans les expressions, une élégance dans les moindres actions de la vie, qui faisaient contraste avec la négligence et la familiarité de la plupart des grands seigneurs romains.

Bien que les goûts d'Oswald fussent, à quelques égards, différents de ceux de Corinne, ils se comprenaient mutuellement d'une façon merveilleuse. Lord Nelvil devinait les impressions de Corinne avec une sagacité parfaite ; et Corinne découvrait, à la plus légère altération du visage de lord Nelvil, ce qui se passait en lui. Habitée aux démonstrations orageuses de la passion des Italiens, cet attachement timide et fier, ce sentiment prouvé sans cesse et jamais avoué, répandait sur sa vie un intérêt tout à fait nouveau. Elle se sentait comme environnée d'une atmosphère plus douce et plus pure ; et chaque instant de la journée lui causait un sentiment de bonheur qu'elle aimait à goûter sans vouloir s'en rendre compte.

Un matin le prince Castel-Forte vint chez elle : il était triste ; elle lui en demanda la cause. — Cet Ecossais, lui dit-il, va nous enlever votre affection ; et qui sait même s'il ne vous emmènera pas loin de nous ! Corinne garda quelques instants le silence, puis répondit : — Je vous atteste qu'il ne m'a point dit qu'il m'aimât. — Vous le croyez néanmoins, répondit le prince Castel-Forte : il vous parle par sa vie ; et son silence même est un habile moyen de vous intéresser. Que peut-on vous dire en effet que vous n'avez pas entendu ? quelle est la louange qu'on ne vous ait pas offerte ? quel est l'hommage auquel vous ne soyez pas accoutumée ? Mais il y a quelque chose de contenu, de voilé, dans le caractère de lord Nelvil, qui ne vous permettra jamais de le juger entièrement comme vous nous jugez. Vous êtes la personne du monde la plus facile à connaître ; mais c'est précisément parce que vous vous montrez volontiers telle que vous êtes que la réserve et le mystère vous plaisent et vous dominent. L'inconnu, quel qu'il soit, a plus d'ascendant sur vous que tous les sentiments qu'on vous témoigne. Corinne sourit. — Vous croyez donc, cher prince, lui dit-elle, que mon cœur est ingrat et mon imagination capricieuse ? Il me semble cependant que lord Nelvil possède et laisse voir des qualités assez remarquables pour que je ne puisse pas me flatter de les avoir découvertes. — C'est, j'en conviens, répondit le prince Castel-Forte, un homme fier, généreux, spirituel, sensible même, et surtout mélancolique ; mais je me trompe fort, ou ses goûts n'ont point le moindre rapport avec les vôtres. Vous ne vous en apercevrez pas tant qu'il sera sous le charme de votre présence, mais votre empire sur lui ne tiendrait pas s'il était loin de vous. Les obstacles le fatigueraient ; son âme a contracté, par les chagrins qu'il a éprouvés, une sorte de découragement qui doit

mière à l'énergie de ses résolutions ; et vous savez d'ailleurs combien les Anglais en général sont asservis aux mœurs et aux habitudes de leur pays.

A ces mots, Corinne se tut et soupira. Des réflexions pénibles sur les premiers événements de sa vie se retracèrent à sa pensée : mais le soir elle revit Oswald plus occupé d'elle que jamais ; et tout ce qui resta dans son esprit de la conversation du prince Castel-Forte, ce fut le désir de fixer lord Nelvil en Italie en lui faisant aimer les beautés de tout genre dont ce pays est doué. C'est dans cette intention qu'elle lui écrivit la lettre suivante. La liberté du genre de vie qu'on mène à Rome excusait cette démarche ; et Corinne en particulier, bien qu'on pût lui reprocher trop de franchise et d'entraînement dans le caractère, savait conserver beaucoup de dignité dans l'indépendance et de modestie dans la vivacité.

CORINNE A LORD NELVIL.

Ce 15 décembre 1794

« Je ne sais, milord, si vous me trouverez trop de confiance en moi-même, ou si vous rendrez justice aux motifs qui peuvent excuser cette confiance. Il m'est venu à l'esprit de vous en avoir un peu, car j'ai entendu dire que vous n'avez point encore voyagé dans Rome, que vous ne connaissez ni les chefs-d'œuvre de nos beaux-arts, ni les ruines antiques qui nous apprennent l'histoire par l'imagination et le sentiment, et j'ai conçu l'idée d'oser me proposer pour guide dans ces courses à travers les siècles.



Entrevue de Corinne et Oswald. — PAGE 9.

« Sans doute Rome présenterait aisément un grand nombre de savants dont l'érudition profonde pourrait vous être bien plus utile ; mais, si je puis réussir à vous faire aimer ce séjour, vers lequel je me suis toujours sentie si impérieusement attirée, vos propres études acheveront ce que mon imparfaite esquisse aura commencé.

« Beaucoup d'étrangers viennent à Rome, comme ils iraient à Londres, comme ils iraient à Paris, pour chercher les distractions d'une grande ville ; et, si l'on osait avouer qu'on s'est ennuyé à Rome, je crois que la plupart l'avoueraient : mais il est également vrai qu'on peut y découvrir un charme dont on ne se lasse jamais. Me pardonnerez-vous, milord, de souhaiter que ce charme vous soit connu ?



Corinne et Oswald à Saint-Pierre. — PAGE 15.

« Sans doute il faut oublier ici tous les intérêts politiques du monde ; mais lorsque ces intérêts ne sont pas unis à des devoirs ou à des sentiments sacrés, ils refroidissent le cœur. Il faut aussi renoncer, à ce qu'on appellerait ailleurs les plaisirs de la société ; mais ces plaisirs, presque toujours, flétrissent l'imagination. L'on jouit à Rome d'une existence tout à la fois solitaire et animée, qui développe librement en nous-mêmes tout ce que le ciel y a mis. Je le répète, milord, pardonnez-moi cet amour pour ma patrie, qui me fait désirer de la faire aimer d'un homme tel que vous ; et ne jugez point avec la sévérité anglaise les témoignages de bienveillance qu'une Italienne croit pouvoir donner, sans rien perdre à ses yeux ni aux vôtres.

« CORINNE. »

En vain Oswald aurait voulu se le cacher, il fut vivement heureux en recevant cette lettre ; il entrevit un avenir confus de jouissances et de honneur : l'imagination, l'amour, l'enthousiasme, tout ce qu'il y a de divin dans l'âme de l'homme lui parut réuni dans le projet enlanteur de voir Rome avec Corinne. Cette fois il ne réfléchit pas ; cette fois il sortit à l'instant même pour aller voir Corinne ; et, dans la route, il regarda le ciel, il sentit le beau temps, il porta la vie légèrement. Ses regrets et ses craintes se perdirent dans les nuages de l'espérance ; son cœur, depuis longtemps opprimé par la tristesse, battait et tressaillait de joie : il craignait bien qu'une si heureuse disposition ne pût durer ; mais l'idée même qu'elle était passagère donnait à cette fièvre de bonheur plus de force et d'activité.

— Vous voilà ! dit Corinne en voyant entrer lord Nelvil ; ah ! merci. Et elle lui tendit la main. Oswald la prit, y imprima ses lèvres avec une

vive tendresse, et ne sentit pas dans ce moment cette timidité souffrante qui se mêlait souvent à ses impressions les plus agréables. et lui donnait quelquefois, avec les personnes qu'il aimait le mieux, des sentiments amers et pénibles. L'intimité avait commencé entre Oswald et Corinne depuis qu'ils s'étaient quittés; c'était la lettre de Corinne qui l'avait établie : ils étaient contents tous les deux, et ressentaient l'un pour l'autre une tendre reconnaissance.

— C'est donc ce matin, dit Corinne, que je vous montrerai le Panthéon et Saint-Pierre : j'avais bien quelque espoir, ajouta-t-elle en souriant, que vous accepteriez le voyage de Rome avec moi; aussi mes chevaux sont prêts, et vous ai attendu; vous êtes arrivé : tout est bien, partons. — Étonnante personne! dit Oswald, qui donc êtes-vous? où avez-vous pris tant de charmes divers qui sembleraient devoir s'exclure? Sensibilité, gaïeté, profondeur, grâce, abandon, modestie, êtes-vous une illusion? êtes-vous un bonheur surnaturel pour la vie de celui qui vous rencontre? — Ah! si j'ai le pouvoir de vous faire quelque bien, reprit Corinne, vous ne devez pas croire que jamais j'y renonce. — Prenez garde, reprit Oswald en saisissant la main de Corinne avec émotion, prenez garde à ce bien que vous voulez me faire. Depuis près de deux ans une main de fer serre mon cœur : si votre douce présence m'a donné quelque relâche, si je respire près de vous, que deviendrai-je quand il faudra rentrer dans mon sort, que deviendrai-je?... — Laissons au temps, laissons au hasard, interrompit Corinne, à décider si cette impression d'un jour que j'ai produite sur vous durera plus qu'un jour. Si nos âmes s'entendent, notre affection mutuelle ne sera point passagère. Quoi qu'il en soit, allons admirer ensemble tout ce qui peut élever notre esprit et nos sentiments; nous goûterons toujours ainsi quelques moments de bonheur. En achevant ces mots, Corinne descendit, et lord Nelvil la suivit, étonné de sa réponse. Il lui sembla qu'elle admettait la possibilité d'un demi-sentiment, d'un attrait momentané. Enfin, il crut entrevoir de la légèreté dans la manière dont elle s'était exprimée, et il en fut blessé.

Il se plaça sans rien dire dans la voiture de Corinne, qui, devant sa pensée, lui dit : — Je ne crois pas que le cœur soit ainsi fait, que l'on éprouve toujours au point d'amour, ou la passion la plus invincible. Il y a des commencements de sentiment qu'un examen plus approfondi peut dissiper. On se flatte, on se détrompe, et l'enthousiasme même dont on est susceptible, s'il rend l'enchantement plus rapide, peut faire aussi que le refroidissement soit plus prompt. — Vous avez beaucoup réfléchi sur le sentiment, madame, dit Oswald avec amertume. Corinne rougit à ce mot, et se tut quelques instants; puis, reprenant la parole avec un mélange assez frappant de franchise et de dignité : — Je ne crois pas, dit-elle, qu'une femme sensible soit jamais arrivée jusqu'à vingt-six ans sans avoir connu l'illusion de l'amour; mais si n'avoir jamais été heureuse, si n'avoir jamais rencontré l'objet qui pouvait mériter toutes les affections de son cœur est un titre à l'intérêt, j'ai droit au vôtre. Ces paroles, et l'accent avec lequel Corinne les prononça, dissipèrent un peu le nuage qui s'était élevé dans l'âme de lord Nelvil; néanmoins il se dit en lui-même : — C'est la plus séduisante des femmes, mais c'est une Italienne, et ce n'est pas ce cœur timide, innocent, à lui-même inconnu, que possède sans doute la jeune Anglaise à laquelle mon père me destinait.

Cette jeune Anglaise se nommait Lucile Edgermont, la fille du meilleur ami du père de lord Nelvil; mais elle était trop enfant encore lorsque Oswald quitta l'Angleterre pour qu'il pût l'épouser, ni même prévoir avec certitude ce qu'elle serait un jour.

CHAPITRE II.

Oswald et Corinne allèrent d'abord au Panthéon, qu'on appelle aujourd'hui Sainte-Marie de la Rotonde. Partout, en Italie, le catholicisme a hérité du paganisme; mais le Panthéon est le seul temple antique, à Rome, qui soit conservé tout entier, le seul où l'on puisse remarquer dans son ensemble la beauté de l'architecture des anciens et le caractère particulier de leur culte. Oswald et Corinne s'arrêtèrent sur la place du Panthéon pour admirer le portique de ce temple et les colonnes qui le soutiennent.

Corinne fit observer à lord Nelvil que le Panthéon était construit de manière qu'il paraissait beaucoup plus grand qu'il ne l'est. — L'église Saint-Pierre, dit-elle, produira sur vous un effet tout différent; vous la croirez d'abord moins vaste qu'elle ne l'est en réalité. L'illusion si favorable au Panthéon vient, à ce qu'on assure, de ce qu'il y a plus d'espace entre les colonnes, et que l'air joue librement autour; mais surtout de ce que l'on n'y aperçoit presque point d'ornements de détail, tandis que Saint-Pierre en est surchargé. C'est ainsi que la poésie antique ne dessinait que les grandes masses, et laissait à la pensée de l'auditeur à remplir les intervalles, à suppléer les développements; en tout genre, nous autres modernes, nous disons trop.

Ce temple, continua Corinne, fut consacré par Agrippa, le favori d'Auguste, à son ami ou plutôt à son maître. Cependant ce maître eut la modestie de refuser la dédicace du temple, et Agrippa se vit obligé de le dédier à tous les dieux de l'Olympe, pour remplacer le dieu de la terre, la puissance. Il y avait un char de bronze au sommet du Panthéon, sur lequel étaient placées les statues d'Auguste et d'Agrippa. De chaque côté du portique, ces mêmes statues se retrouvaient sous une autre forme, et sur le frontispice du temple on lit encore : *Agrippa t'y cossaque*. Auguste donna son nom à son siècle, parce qu'il a fait de ce siècle une époque de l'esprit humain. Les chefs-d'œuvre en divers genres de ses contemporains formèrent, pour ainsi dire, les rayons de son auréole. Il sut honorer habilement les hommes de génie qui cultivaient les lettres, et dans la postérité sa gloire s'en est bien trouvée.

Entrons dans le temple, dit Corinne; vous le voyez, il reste découvert presque comme il l'était autrefois. On dit que cette lumière qui venait d'en haut était l'emblème de la divinité supérieure à toutes les divinités. Les païens ont toujours aimé les images symboliques. Il semble, en effet, que ce langage conviendrait mieux à la religion que la parole. La pluie tombe souvent sur ces parvis de marbre; mais aussi les rayons du soleil viennent à éclairer les prières. Quelle sérénité! quel air de fête on remarque dans cet édifice! Les païens ont divinisé la vie, et les chrétiens ont divinisé la mort; tel est l'esprit des deux cultes; mais notre catholicisme romain est moins sombre cependant que ne l'était celui du nord. Vous l'observerez quand nous serons à Saint-Pierre. Dans l'intérieur du sanctuaire du Panthéon sont les bustes de nos artistes les plus célèbres; ils décorent les niches où l'on avait placé les dieux des anciens. Comme, depuis la destruction de l'empire des Césars, nous n'avons presque jamais eu d'indépendance politique en Italie, on ne trouve point ici des hommes d'Etat ni de grands capitaines. C'est le génie de l'imagination qui fait notre seule gloire; mais ne trouvez-vous pas, milord, qu'un peuple qui honore ainsi les talents qu'il possède mériterait une plus noble destinée? — Je suis sévère pour les nations, répondit Oswald; je crois toujours qu'elles méritent leur sort, quel qu'il soit. — Cela est dur, reprit Corinne; peut-être, en vivant en Italie, éprouverez-vous un sentiment d'attendrissement sur ce beau pays, que la nature semble avoir paré comme une victime; mais du moins souvenez-vous que notre plus chère espérance, à nous autres artistes, à nous autres amants de la gloire, c'est d'obtenir une place ici. J'ai déjà marqué la mienne, dit-elle en montrant une niche encore vide. Oswald, qui sait si vous ne reviendrez pas dans cette même enceinte quand mon buste y sera placé! Alors... Oswald l'interrompit vivement et lui dit : — Respectable jeunesse et de beauté, pouvez-vous parler ainsi à celui que le malheur et la souffrance font déjà pencher vers la tombe? — Ah! reprit Corinne, l'orage peut briser en un moment les fleurs qui tiennent encore la tête levée. Oswald, cher Oswald, ajouta-t-elle, pourquoi ne seriez-vous pas heureux? pourquoi?... — Ne m'interrogez jamais, reprit lord Nelvil; vous avez vos secrets, j'ai les miens; respectons mutuellement notre silence. Non, vous ne savez pas quelle émotion j'éprouverais s'il fallait raconter mes malheurs! Corinne se tut, et ses pas, en sortant du temple, étaient plus lents, et ses regards plus rêveurs.

Elle s'arrêta sous le portique. — Là, dit-elle à lord Nelvil, était une urne de porphyre de la plus grande beauté, transportée maintenant à Saint-Jean de Latran; elle contenait les cendres d'Agrippa, qui furent placées au pied de la statue qu'il s'était élevée à lui-même. Les anciens mettaient tant de soin à adoucir l'idée de la destruction, qu'ils savaient en écarter ce qu'elle peut avoir de lugubre et d'effrayant. Il y avait d'ailleurs tant de magnificence dans leurs tombeaux, que le contraste du néant de la mort et des splendeurs de la vie s'y faisait moins sentir. Il est vrai aussi que l'espérance d'un autre monde étant chez eux beaucoup moins vive que chez les chrétiens, les païens s'efforçaient de disputer à la mort le souvenir que nous déposons sans crainte dans le sein de l'Éternel.

Oswald soupira et garda le silence. Les idées mélancoliques ont beaucoup de charmes tant qu'on n'a pas été soi-même profondément malheureux; mais quand la douleur, dans toute son âpreté, s'est emparée de l'âme, on n'entend plus sans tressaillir de certains mots qui jadis n'excitaient en nous que des rêveries plus ou moins douces.

CHAPITRE III.

On passe, en allant à Saint-Pierre, sur le pont Saint-Ange; Corinne et lord Nelvil le traversèrent à pied. — C'est sur ce pont, dit Oswald, qu'en revenant du Capitole j'ai pour la première fois pensé longtemps à vous. — Je ne me flattais pas, reprit Corinne, que ce couronnement du Capitole me vaudrait un ami; mais cependant, en cherchant la gloire, j'ai toujours espéré qu'elle me ferait aimer. A quoi servirait-elle, du moins aux femmes, sans cet espoir? — Restons encore ici quelques instants, dit Oswald. Quel souvenir, entre tous les siècles, peut valoir pour mon

ceur ce lieu, qui me rappelle le premier jour où je vous ai vue? — Je ne sais si je me trompe, reprit Corinne, mais il me semble qu'on se devient plus cher l'un à l'autre en admirant ensemble les monuments qui parlent à l'âme par une véritable grandeur. Les édifices de Rome ne sont ni froids, ni muets; le génie les a créés; des événements mémorables les consacrent: peut-être même faut-il aimer, Oswald, aimer surtout un caractère tel que le vôtre, pour se complaire à sentir avec lui tout ce qu'il y a de noble et de beau dans l'univers. — Oui, reprit lord Nelvil; mais en vous regardant, mais en vous écoutant, je n'ai pas besoin d'autres merveilles. Corinne le remercia par un sourire plein de charme.

En allant à Saint-Pierre, ils s'arrêtèrent devant le château Saint-Ange: — Voilà, dit Corinne, l'un des édifices dont l'extérieur a le plus d'originalité; ce tombeau d'Adrien, changé en forteresse par les Goths, porte le double caractère de sa première et de sa seconde destination. Bâti pour la mort, une impénétrable enceinte l'environne; et cependant les vivants y ont ajouté quelque chose d'hostile par les fortifications extérieures, qui contrastent avec le silence et la noble inutilité d'un monument funéraire. On voit sur le sommet un ange de bronze avec son épée nue; et dans l'intérieur sont pratiquées des prisons terribles. Tous les événements de l'histoire de Rome, depuis Adrien jusqu'à nos jours, sont liés à ce monument. Bélaire s'y défendit contre les Goths; et, presque aussi barbare que ceux qui l'attaquaient, il lança contre ses ennemis les belles statues qui décoraient l'intérieur de l'édifice. Crescentius, Arnaut de Brescia, Nicolas Rienzi, ces amis de la liberté romaine, qui ont pris si souvent les souvenirs pour des espérances, se sont défendus longtemps dans le tombeau d'un empereur. J'aime ces pierres, qui s'unissent à tant de faits illustres. J'aime ce luxe du maître du monde, un magnifique tombeau. Il y a quelque chose de grand dans l'homme qui, possesseur de toutes les jouissances et de toutes les pompes terrestres, ne craint pas de s'occuper longtemps d'avance de sa mort. Des idées morales, des sentiments désintéressés, remplissent l'âme des qu'elle sort de quelque manière des bornes de la vie.

C'est d'ici, continua Corinne, que l'on devrait apercevoir Saint-Pierre; et c'est jusqu'ici que les colonnes qui le précèdent devaient s'étendre: tel était le superbe plan de Michel-Ange; il espérait du moins qu'on l'achèverait après lui; mais les hommes de notre temps ne pensent plus à la postérité. Quand une fois on a tourné l'enthousiasme en ridicule, on a tout défilé, excepté l'argent et le pouvoir. — C'est vous qui ferez renaitre ce sentiment! s'écria lord Nelvil. Qui jamais éprouva le bonheur que je goûte? Rome montrée par vous, Rome interprétée par l'imagination et le génie, Rome, qui est un monde animé par le sentiment, sans lequel le monde lui-même est un désert! Ah! Corinne! que succèdera-t-il à ces jours, plus heureux que mon sort et mon cœur ne le permettent? Corinne lui répondit avec douceur: — Toutes les affections sincères viennent du ciel, Oswald; pourquoi ne protégerait-il pas ce qu'il inspire? C'est à lui qu'il appartient de disposer de nous.

Alors Saint-Pierre leur apparut, cet édifice, le plus grand que les hommes aient jamais élevé, car les pyramides d'Égypte elles-mêmes lui sont inférieures en hauteur. — J'aurais peut-être dû vous faire voir, dit Corinne, le plus beau de nos édifices le dernier: mais ce n'est pas mon système. Il me semble que, pour se rendre sensible aux beaux-arts, il faut commencer par voir les objets qui inspirent une admiration vive et profonde. Ce sentiment, une fois éprouvé, révèle, pour ainsi dire, une nouvelle sphère d'idées, et rend ensuite plus capable d'aimer et de juger tout ce qui, dans un ordre même inférieur, retrace cependant la première impression qu'on a reçue. Toutes ces gradations, ces manières prudentes et nuancées pour préparer les grands effets, ne sont point de mon goût. On n'arrive point au sublime par degrés; des distances infinies les séparent même de ce qui n'est que beau. Oswald sentit une émotion tout à fait extraordinaire en arrivant en face de Saint-Pierre. C'était la première fois que l'ouvrage des hommes produisait sur lui l'effet d'une merveille de la nature. C'est le seul travail de l'art, sur notre terre actuelle, qui ait le genre de grandeur qui caractérise les œuvres immédiates de la création. Corinne jouissait de l'étonnement d'Oswald. — J'ai choisi, lui dit-elle, un jour où le soleil est dans tout son éclat pour vous faire voir ce monument. Je vous réserve un plaisir plus intime, plus religieux, c'est de le contempler au clair de la lune; mais il fallait d'abord vous faire assister à la plus brillante des fêtes: le génie de l'homme décoré par la magnificence de la nature.

La place de Saint-Pierre est entourée de colonnes, légères de loin, et massives de près. Le terrain, qui va toujours un peu en montant jusqu'au portique de l'église, ajoute encore à l'effet qu'elle produit. Un obélisque de quatre-vingts pieds de haut, qui paraît à peine élevé en présence de la coupole de Saint-Pierre, est au milieu de la place. La forme des obélisques elle seule a quelque chose qui plaît à l'imagination; leur sommet se perd dans les airs, et semble porter jusqu'au ciel une grande pensée de l'homme. Ce monument, qui vint d'Égypte pour orner les bains de Caligula, et que Sixte-Quint a fait transporter ensuite au pied du temple de saint Pierre, ce contemporain de tant de siècles qui n'ont pu rien contre lui, inspire un sentiment de respect: l'homme se sent tellement passager, qu'il a toujours de l'émotion en présence de ce qui est immuable. A quelque distance des deux côtés de l'obélisque, s'élèvent deux fontaines dont l'eau jaillit perpétuellement et retombe avec abondance en cascade dans les airs. Ce murmure des ondes, qu'on a coutume d'entendre au milieu de la campagne, produit dans cette enceinte

une sensation toute nouvelle: mais cette sensation est en harmonie avec celle que fait naître l'aspect d'un temple majestueux.

La peinture, la sculpture, imitant le plus souvent la figure humaine, ont quelque objet existant dans la nature, réveillent dans notre âme des idées parfaitement claires et positives: mais un beau monument d'architecture n'a point, pour ainsi dire, de sens déterminé: et l'on est saisi, en le contemplant, par cette rêverie sans calcul et sans but qui mène si loin la pensée. Le bruit des eaux convient à toutes ces impressions vagues et profondes; il est uniforme, comme l'édifice est régulier.

L'éternel mouvement et l'éternel repos

sont ainsi rapprochés l'un de l'autre. C'est dans ce lieu surtout que le temps est sans pouvoir: car il ne tarit pas plus ces sources jaillissantes qu'il n'ébranle ces immobiles pierres. Les eaux qui s'élancent en gerbe de ces fontaines sont si légères et si nuageuses, que, dans un beau jour, les rayons du soleil y produisent de petits arcs-en-ciel formés des plus belles couleurs.

— Arrêtez-vous un moment ici, dit Corinne à lord Nelvil, comme il était déjà sous le portique de l'église; arrêtez-vous, avant de soulever le rideau qui couvre la porte du temple: votre cœur ne bat-il pas à l'approche de ce sanctuaire? et ne ressentez-vous pas, au moment d'entrer, tout ce que ferait éprouver l'attente d'un événement solennel? Corinne elle-même souleva le rideau, et le retint pour laisser passer lord Nelvil; elle avait tout de grâce dans cette attitude, que le premier regard d'Oswald fut pour la considérer ainsi: il se plut même, pendant quelques instants, à ne rien observer qu'elle. Cependant il s'avança dans le temple; et l'impression qu'il reçut sous ces voûtes immenses fut si profonde et si religieuse, que le sentiment même de l'amour ne suffisait plus pour remplir en entier son âme. Il marchait lentement à côté de Corinne: l'un et l'autre se taisaient. Là tout commande le silence: le moindre bruit retentit si loin, qu'aucune parole ne semble digne d'être ainsi répétée dans une demeure presque éternelle! La prière seule, l'accent du malheur, de quelque faible voix qu'il parte, émeut profondément dans ces vastes lieux. Et quand, sous ces dômes immenses, on entend de loin venir un vieillard, dont les pas tremblants se traînent sur ces beaux marbres arrosés par tant de pleurs, l'on sent que l'homme est imposant par cette infirmité même de sa nature, qui soumet son âme divine à tant de souffrances, et que le culte de la douleur, le christianisme, contient le vrai secret du passage de l'homme sur la terre.

Corinne interrompit la rêverie d'Oswald et lui dit: — Vous avez vu des églises gothiques en Angleterre et en Allemagne; vous avez dû remarquer qu'elles ont un caractère beaucoup plus sombre que cette église. Il y avait quelque chose de mystique dans le catholicisme des peuples septentrionaux. Le nôtre parle à l'imagination par les objets extérieurs. Michel-Ange a dit, en voyant la coupole du Panthéon: — Je la placerais dans les airs. Et, en effet, Saint-Pierre est un temple posé sur une église. Il y a quelque alliance des religions antiques et du christianisme dans l'effet que produit sur l'imagination l'intérieur de cet édifice. Je vais m'y promener souvent, pour rendre à mon âme la sérénité qu'elle perd quelquefois. La vue d'un tel monument est comme une musique continue et fixée, qui vous attend pour vous faire du bien quand vous vous en approchez; et certainement il faut mettre, au nombre des titres de notre nation à la gloire, la patience, le courage et le désintéressement des chefs de l'Église, qui ont consacré cent cinquante années, tant d'argent et tant de travaux, à l'achèvement d'un édifice dont ceux qui l'élevaient ne pouvaient se flatter de jouir. C'est un service rendu, même à la morale publique, que de faire don à une nation d'un monument qui est l'emblème de tant d'idées nobles et généreuses. — Oui, répondit Oswald, ici les arts ont de la grandeur; l'imagination et l'invention sont pleines de génie: mais la dignité de l'homme même, comment y est-elle défendue? Quelles institutions! quelle faiblesse dans la plupart des gouvernements d'Italie! et, quoiqu'ils soient si faibles, combien ils asservissent les esprits! — D'autres peuples, interrompit Corinne, ont supporté le joug comme nous; et ils ont de moins l'imagination qui fait rêver une autre destinée:

Servi sum, si, ma tevi ugnor frementi.

« Nous sommes esclaves, mais des esclaves toujours frémissants, » dit Alfieri, le plus fier de nos écrivains modernes. Il y a tant d'âme dans nos beaux-arts, que peut-être un jour notre caractère égalera notre génie.

Berardet, continua Corinne, ces statues placées sur les tombeaux, ces tableaux en mosaïque, patientes et fidèles copies des chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Je n'examine jamais Saint-Pierre en détail, parce que je n'aime pas à y trouver ces beautés multipliées qui déraugent un peu l'impression de l'ensemble. Mais qu'est-ce donc qu'un monument où les chefs-d'œuvre de l'esprit humain eux-mêmes paraissent des ornements superflus? Ce temple est comme un monde à part. On y trouve un asile contre le froid et la chaleur: il a ses saisons à lui, son printemps perpétuel, que l'atmosphère du dehors n'altère jamais. Une église souterraine est bâtie sous le parvis de ce temple: les papes et plusieurs souverains des pays étrangers y sont en exilés: C'est là, après son abdi-

cation; les Stuart, depuis que leur dynastie est renversée. Rome depuis longtemps est l'asile des exilés du monde; Rome elle-même n'est-elle pas détronée! son aspect console les rois dépouillés comme elle.

Calano le città, cadano i regni,
E l'uom, d'esser mortal par che si sdegni.

Les cités tombent, les empires disparaissent, et l'homme s'indigne d'être mortel.

Placez-vous ici, dit Corinne à lord Nelvil, près de l'autel, au milieu de la coupole, vous apercevrez à travers les grilles de fer l'église des morts qui est sous nos pieds; et, en relevant les yeux, vos regards atteindront à peine au sommet de la voûte. Ce dôme, en le considérant même d'en bas, fait éprouver un sentiment de terreur; on croit voir des abîmes suspendus sur sa tête. Tout ce qui est au delà d'une certaine proportion cause à l'homme, à la créature bornée, un invincible effroi. Ce que nous connaissons est aussi inexplicable que l'inconnu; mais nous avons, pour ainsi dire, pratiqué notre obscurité habituelle, tandis que de nouveaux mystères nous épouvantent et mettent le trouble dans nos facultés.

Toute cette église est ornée de marbres antiques, et ses pierres en savent plus que nous sur les siècles écoulés. Voici la statue de Jupiter, dont on a fait un saint Pierre en lui mettant une auréole sur la tête. L'expression générale de ce temple caractérise parfaitement le mélange des dogmes sombres et des cérémonies brillantes; un fond de tristesse dans les idées, mais, dans l'application, la mollesse et la vivacité du Midi; des intentions sévères, mais des interprétations très-douces; la théologie chrétienne et les images du paganisme; enfin la réunion la plus admirable de l'éclat et de la majesté que l'homme peut donner à son culte envers la Divinité.

Les tombeaux décorés par les merveilles des beaux-arts ne présentent point la mort sous un aspect redoutable. Ce n'est pas tout à fait comme les anciens, qui sculptaient sur les sarcophages des danses et des jeux; mais la pensée est détournée de la contemplation d'un cercueil par les chefs-d'œuvre du génie. Ils rappellent l'immortalité sur l'autel même de la mort; et l'imagination, animée par l'admiration qu'ils inspirent, ne sent pas, comme dans le Nord, le silence et le froid, immuables gardiens des sépultures. — Sans doute, dit Oswald, nous voulons que la tristesse environne la mort; et même avant que nous fussions éclairés par les lumières du christianisme, notre mythologie ancienne, notre Ossian ne place à côté de la tombe que les regrets et les chants funèbres. Ici, vous voulez oublier et jouir; je ne sais si je désirerais que votre beau ciel me fit ce genre de bien. — Ne croyez pas cependant, reprit Corinne, que notre caractère soit léger et notre esprit frivole. Il n'y a que la vanité qui rende frivole; l'indolence peut mettre quelques intervalles de sommeil ou d'oubli dans la vie, mais elle n'use ni ne flétrit le cœur; et, malheureusement pour nous, on peut sortir de cet état par des passions plus profondes et plus terribles que celles des âmes habituellement actives.

En achevant ces mots, Corinne et lord Nelvil s'approchaient de la porte de l'église. — Encore un dernier coup d'œil vers ce sanctuaire immense, dit-elle à lord Nelvil. Voyez comme l'homme est peu de chose en présence de la religion, alors même que nous sommes réduits à ne considérer que son emblème matériel! Voyez quelle immobilité, quelle durée les mortels peuvent donner à leurs œuvres, tandis qu'eux-mêmes ils passent si rapidement, et ne survivent que par le génie! Ce temple est une image de l'infini; il n'y a point de terme aux sentiments qu'il fait naître, aux idées qu'il retrace, à l'immense quantité d'années qu'il rappelle à la réflexion, soit dans le passé, soit dans l'avenir; et, quand on sort de son enceinte, il semble qu'on passe des pensées célestes aux intérêts du monde, et de l'éternité religieuse à l'air léger du temps.

Corinne fit remarquer à lord Nelvil, lorsqu'ils furent hors de l'église, que sur ses portes étaient représentées en bas-relief les Métamorphoses d'Ovide. — On ne se scandalise point à Rome, lui dit-elle, des images du paganisme, quand les beaux-arts les ont consacrées. Les merveilles du génie portent toujours à l'âme une impression religieuse; et nous faisons hommage au culte chrétien de tous les chefs-d'œuvre que les autres cultes ont inspirés. Oswald sourit à cette explication. — Croyez-moi, milord, continua Corinne, il y a beaucoup de bonne foi dans les sentiments des nations dont l'imagination est très-vive. Mais à demain; si vous le voulez, je vous mènerai au Capitole. J'ai, je l'espère, plusieurs courses à vous proposer encore; quand elles seront finies, est-ce que vous partirez? est-ce que... Elle s'arrêta, craignant d'en avoir déjà trop dit. — Non, Corinne, reprit Oswald; non, je ne renoncerais point à cet éclair de bonheur, que peut-être un ange tutélaire fait luire sur moi du haut du ciel.

CHAPITRE IV.

Le lendemain Oswald et Corinne partirent avec plus de confiance et de sérénité. Ils étaient des amis qui voyageaient ensemble; ils commençaient à dire *nous*. Ah! qu'il est touchant, ce *nous* prononcé par l'amour! quelle déclaration il contient, timidement et cependant vivement exprimée! — Nous allons donc au Capitole, dit Corinne. — Oui, nous y allons, reprit Oswald; et sa voix disait tout avec des mots si simples, tant son accent avait de tendresse et de douceur! — C'est du haut du Capitole, tel qu'il est maintenant, dit Corinne, que nous pouvons facilement apercevoir les sept collines. Nous les parcourrons toutes ensuite l'une après l'autre; il n'en est pas une qui ne conserve des traces de l'histoire.

Corinne et lord Nelvil suivirent d'abord ce qu'on appelait autrefois la Voie sacrée, ou la Voie triomphale. — Votre char a passé par là! dit Oswald à Corinne. — Oui, répondit-elle, cette poussière antique devait s'étonner de porter un tel char; mais, depuis la république romaine, tant de traces criminelles se sont empreintes sur cette route, que le sentiment de respect qu'elle inspirait est bien affaibli. Corinne se fit conduire ensuite au pied de l'escalier du Capitole actuel. L'entrée du Capitole ancien était par le Forum. — Je voudrais bien, dit Corinne, que cet escalier fût le même que monta Scipion, lorsque, repoussant la calomnie par la gloire, il alla dans le temple pour rendre grâces aux dieux des victoires qu'il avait remportées. Mais ce nouvel escalier, mais ce nouveau Capitole a été bâti sur les ruines de l'ancien pour recevoir le paisible magistrat qui porte à lui tout seul ce nom immense de sénateur romain, jadis l'objet des respects de l'univers. Ici nous n'avons plus que des noms; mais leur harmonie, mais leur antique dignité, cause toujours une sorte d'ébranlement, une sensation assez douce, mêlée de plaisir et de regret. Je demandais l'autre jour à une pauvre femme que je rencontrais où elle demeurerait. *A la roche Tarpéienne, me répondit-elle; et ce mot, bien que dépouillé des idées qui jadis y étaient attachées, agit encore sur l'imagination.*

Oswald et Corinne s'arrêtèrent pour considérer les deux lions de basalte qu'on voit au pied de l'escalier du Capitole. Ils viennent d'Egypte; les sculpteurs égyptiens saisissaient avec bien plus de génie la figure des animaux que celle des hommes. Ces lions du Capitole sont noblement paisibles; et leur genre de physionomie est la véritable image de la tranquillité dans la force.

A guisa di lion, quando si posa.
DANTE.

A la manière du lion, quand il se repose.

Non loin de ces lions, on voit une statue de Rome mutilée, que les Romains modernes ont placée là, sans songer qu'ils donnaient ainsi le plus parfait emblème de leur Rome actuelle. Cette statue n'a ni tête ni pieds; mais le corps et la draperie qui restent ont encore des beautés antiques. Au haut de l'escalier sont deux colosses qui représentent, à ce qu'on croit, Castor et Pollux, puis les trophées de Marius, puis deux colonnes milliaires, qui servaient à mesurer l'univers romain, et la statue équestre de Marc-Aurèle, belle et calme au milieu de ces divers souvenirs. Ainsi tout est là, les temps héroïques représentés par les Dioscures, la république par les lions, les guerres civiles par Marius, et les beaux temps des empereurs par Marc-Aurèle.

En avançant vers le Capitole moderne, on voit à droite et à gauche deux églises bâties sur les ruines du temple de Jupiter Férétrien et de Jupiter Capitolin. En avant du vestibule est une fontaine présidée par deux fleuves, le Nil et le Tibre, avec la louve de Romulus. On ne prononce pas le nom du Tibre comme celui des fleuves sans gloire; c'est un des plaisirs de Rome que de dire: « Conduisez-moi sur les bords du Tibre; traversons le Tibre. » Il semble qu'en prononçant ces paroles on évoque l'histoire et qu'on ranime les morts. En allant au Capitole, du côté du Forum, on trouve à droite les prisons Mamertines. Ces prisons furent d'abord construites par Ancus Martius; elles servaient alors aux criminels ordinaires; mais Servius Tullius en fit creuser sous terre de beaucoup plus cruelles pour les criminels d'Etat, comme si ces criminels n'étaient pas ceux qui méritent le plus d'égards puisqu'il peut y avoir de la bonne foi dans leurs erreurs. Jugurtha et les complices de Catilina périrent dans ces prisons; on dit aussi que saint Pierre et saint Paul y ont été renfermés. De l'autre côté du Capitole est la roche Tarpéienne; au pied de cette roche, l'on trouve aujourd'hui un hôpital appelé l'hôpital de la Consolation. Il semble que l'esprit sévère de l'antiquité et la douceur du christianisme soient ainsi rapprochés dans Rome à travers les siècles, et se montrent aux regards comme à la réflexion.

Quand Oswald et Corinne furent arrivés au haut de la tour du Capitole, Corinne lui montra les sept collines, la ville de Rome, bornée d'abord au mont Palatin, ensuite aux murs de Servius Tullius, qui renfer-

maient les sept collines, enfin aux murs d'Aurélien, qui servent encore aujourd'hui d'enceinte à la plus grande partie de Rome. Corinne rappela les vers de Tibulle et de Propertius, qui se glorifient des faibles commencements dont est sortie la maîtresse du monde. Le mont Palatin fut à lui seul tout Rome pendant quelque temps ; mais, dans la suite, le palais des empereurs remplit l'espace qui avait suffi pour une nation. Un poète du temps de Néron fit à cette occasion cette épigramme (1) : « Rome ne sera bientôt plus qu'un palais. Allez à Veies, Romains, si toutefois ce palais n'occupe pas déjà Veies même. »

Les sept collines sont infiniment moins élevées qu'elles ne l'étaient autrefois, lorsqu'elles méritaient le nom de *monts escarpés*. Rome moderne est élevée de quarante pieds au-dessus de Rome ancienne. Les vallées qui séparaient les collines se sont presque comblées par le temps et par les ruines des édifices ; mais, ce qui est plus singulier encore, un amas de vases brisés a élevé deux collines nouvelles ; et c'est presque une image des temps modernes que ces progrès ou plutôt ces débris de la civilisation mettant de niveau les montagnes avec les vallées, effaçant, au moral comme au physique, toutes les belles inégalités produites par la nature.

Trois autres collines, non comprises dans les sept fameuses, donnent à la ville de Rome quelque chose de si pittoresque, que c'est peut-être la seule ville qui, par elle-même et dans sa propre enceinte, offre les plus magnifiques points de vue. On y trouve un mélange si remarquable de ruines et d'édifices, de campagnes et de déserts, qu'on peut contempler Rome de tous les côtés, et voir toujours un tableau frappant dans la perspective opposée.

Oswald ne pouvait se lasser de considérer les traces de l'antique Rome, du point élevé du Capitole où Corinne l'avait conduit. Le lecture de l'histoire, les réflexions qu'elle excite, agissent bien moins sur notre âme que ces pierres en désordre, que ces ruines mêlées aux habitations nouvelles. Les yeux sont tout-puissants sur l'âme ; après avoir vu les ruines romaines, on croit aux antiques Romains, comme si l'on avait vécu de leur temps. Les souvenirs de l'esprit sont acquis par l'étude : les souvenirs de l'imagination naissent d'une impression plus immédiate et plus intime, qui donne de la vie à la pensée, et nous rend, pour ainsi dire, témoins de ce que nous avons appris. Sans doute, on est importuné de tous ces bâtiments modernes qui viennent se mêler aux antiques débris, mais un portique debout à côté d'un humble toit, mais les colonnes entre lesquelles de petites fenêtres d'église sont pratiquées, un tombeau servant d'asile à toute une famille rustique, produisent je ne sais quel mélange d'idées grandes et simples, je ne sais quel plaisir de découverte qui inspire un intérêt continu. Tout est commun, tout est prosaïque dans l'extérieur de la plupart de nos villes européennes ; et Rome, plus souvent qu'aucune autre, présente le triste aspect de la misère et de la dégradation ; mais tout à coup une colonne brisée, un bas-relief à demi détruit, des pierres liées à la façon indestructible des architectes anciens, vous rappellent qu'il y a dans l'homme une puissance éternelle, une étincelle divine, et qu'il ne faut pas se lasser de l'exercer en soi-même et de la ranimer dans les autres.

Ce Forum, dont l'enceinte est si resserrée et qui a vu tant de choses étonnantes, est une preuve frappante de la grandeur morale de l'homme. Quand l'univers, dans les derniers temps de Rome, était soumis à des maîtres sans gloire, on trouve des siècles entiers dont l'histoire peut à peine conserver quelques faits ; et ce Forum, petit espace, centre d'une ville alors très-circoscrite, et dont les habitants combattaient autour d'elle pour son territoire, ce Forum n'a-t-il pas occupé, par les souvenirs qu'il retrace, les plus beaux génies de tous les temps ? Honneur donc, éternel honneur aux peuples courageux et libres, puisqu'ils captivent ainsi les regards de la postérité !

Corinne fit remarquer à lord Nelvil qu'on ne trouvait à Rome que très-peu de débris des temps républicains. Les aqueducs, les canaux construits sous terre pour l'écoulement des eaux, étaient le seul luxe de la république et des rois qui l'ont précédée. Il ne nous reste d'elle que des édifices utiles, des tombeaux élevés à la mémoire de ces grands hommes, et quelques temples de brique qui subsistent encore. C'est seulement après la conquête de la Sicile que les Romains firent usage, pour la première fois, du marbre pour leurs monuments ; mais il suffit de voir les lieux où de grandes actions se sont passées pour éprouver une émotion indéfinissable. C'est à cette disposition de l'âme qu'on doit attribuer la puissance religieuse des pèlerinages. Les pays célèbres en tout genre, alors même qu'ils sont dépouillés de leurs grands hommes et de leurs monuments, exercent beaucoup de pouvoir sur l'imagination. Ce qui frappait les regards n'existe plus, mais le charme du souvenir y est resté.

On ne voit plus sur le Forum aucune trace de cette fameuse tribune d'où le peuple romain était gouverné par l'éloquence ; on y trouve encore trois colonnes d'un temple élevé par Auguste en l'honneur de Jupiter Tonnant, lorsque la foudre tomba sur lui sans le frapper ; un arc de triomphe à Septime-Sévère, que le sénat lui éleva pour récompense de ses exploits. Les noms de ses deux fils, Caracalla et Géta, étaient inscrits sur le fronton de l'arc ; mais lorsque Caracalla eut assassiné Géta, il fit ôter son nom, et l'on voit encore la trace des lettres enlevées.

Plus loin est un temple à Faustine, monument de la faiblesse aveugle de Marc-Aurèle ; un temple à Vénus, qui, du temps de la république, était consacré à Pallas ; un peu plus loin, les ruines d'un temple dédié au Soleil et à la Lune, bâti par l'empereur Adrien, qui était jaloux d'Apollo-dore, fameux architecte grec, et qui le fit périr pour avoir blâmé les proportions de son édifice.

De l'autre côté de la place l'on voit les ruines de quelques monuments consacrés à des souvenirs plus nobles et plus purs : les colonnes d'un temple qu'on croit être celui de Jupiter Stator, de Jupiter qui empêchait les Romains de jamais fuir devant leurs ennemis ; une colonne, débris d'un temple de Jupiter Gardien, placée, dit-on, non loin de l'abîme où s'est précipité Curtius ; des colonnes d'un temple élevé, les uns disent à la Concorde, les autres à la Victoire ; peut-être les peuples conquérants confondent-ils ces deux idées, et pensent-ils qu'il ne peut exister de véritable paix que quand ils ont soumis l'univers. A l'extrémité du mont Palatin s'élève un bel arc de triomphe dédié à Titus, pour la conquête de Jérusalem. On prétend que les Juifs qui sont à Rome ne passent jamais sous cet arc, et l'on montre un petit chemin qu'ils prennent, dit-on, pour l'éviter. Il est à souhaiter, pour l'honneur des Juifs, que cette anecdote soit vraie : les longs ressouvenirs conviennent aux longs malheurs.

Non loin de là est l'arc de Constantin, embelli de quelques bas-reliefs enlevés au Forum de Trajan par les chrétiens, qui voulaient décorer le monument consacré au *fondateur du repos* ; c'est ainsi que Constantin fut appelé. Les arts, à cette époque, étaient déjà dans la décadence, et l'on dépouillait le passé pour honorer de nouveaux exploits. Ces portes triomphales qu'on voit encore à Rome perpétuaient, autant que les hommes le peuvent, les honneurs rendus à la gloire. Il y avait, sur leurs sommets, une place destinée aux joueurs de flûte et de trompette, pour que le vainqueur, en passant, fût enivré tout la fois par la musique et par la louange, et goûtât dans un même moment toutes les émotions les plus exaltées.

En face de ces arcs de triomphe sont les ruines du temple de la Paix, bâti par Vespasien ; il était tellement orné de bronze et d'or dans l'intérieur, que, lorsqu'un incendie le consuma, des laves de métaux brûlants en découlèrent jusque dans le Forum. Enfin, le Colisée, la plus belle ruine de Rome, termine la noble enceinte où comparait toute l'histoire. Ce superbe édifice, dont les pierres seules, dépouillées de l'or et des marbres, subsistent encore, servit d'arène aux gladiateurs combattant contre les bêtes féroces. C'est ainsi qu'on amusa et trompait le peuple romain par des émotions fortes, alors que les sentiments naturels ne pouvaient plus avoir d'essor. L'on entra par deux portes dans le Colisée, l'une qui était consacrée aux vainqueurs, l'autre par laquelle on emportait les morts : singulier mépris pour l'espèce humaine, que de destiner d'avance la mort ou la vie de l'homme au simple passe-temps d'un spectacle ! Titus, le meilleur des empereurs, dédia ce Colisée au peuple romain, et ces admirables ruines portent avec elles un si beau caractère de magnificence et de génie, qu'on est tenté de se faire illusion sur la véritable grandeur, et d'accorder aux chefs-d'œuvre de l'art l'admiration qui n'est due qu'aux monuments consacrés à des institutions généreuses.

Oswald ne se laissait point aller à l'admiration qu'éprouvait Corinne : en contemplant ces quatre galeries, ces quatre édifices, s'élevant les uns sur les autres, ce mélange de pompe et de vétusté, qui tout à la fois inspire le respect et l'attendrissement, il ne voyait dans ces lieux que le luxe du maître et le sang des esclaves, et se sentait prévenu contre les beaux-arts, qui ne s'inquiètent point du but, et prodiguent leurs dons à quelque objet qu'on les destine. Corinne essayait de combattre cette disposition. — Ne portez point, dit-elle à lord Nelvil, la rigueur de vos principes de morale et de justice dans la contemplation des monuments de l'Italie ; ils rappellent, pour la plupart, je vous l'ai dit, plutôt la splendeur, l'élégance et le goût des formes antiques, que l'époque glorieuse de la vertu romaine. Mais ne trouvez-vous pas quelques traces de la grandeur morale des premiers temps dans le luxe gigantesque des monuments qui leur ont succédé ? La dégradation même de ce peuple romain est imposante encore : son deuil de la liberté couvre le monde de merveilles, et le génie des beautés idéales cherche à consoler l'homme de la dignité réelle et vraie qu'il a perdue. Voyez ces bains immenses, ouverts à tous ceux qui voulaient en goûter les voluptés orientales ; ces cirques destinés aux éléphants qui venaient combattre avec les tigres ; ces aqueducs, qui faisaient tout à coup un lac de ces arènes où les galères luttaient à leur tour, où des crocodiles paraissaient à la place où des lions naguère s'étaient montrés : voilà quel fut le luxe des Romains, quand ils placèrent dans le luxe leur orgueil ! Ces obélisques amenés d'Égypte, et dérobés aux ombres africaines pour venir décorer les sépultures des romains, cette population de statues qui existait autrefois dans Rome, ne peuvent être considérés comme l'inutile et fastueuse pompe des despotes de l'Asie : c'est le génie romain, vainqueur du monde, que les arts ont revêtu d'une forme extérieure. Il y a quelque chose de surnaturel dans cette magnificence ; et sa splendeur poétique fait oublier et son origine et son but.

L'éloquence de Corinne excitait l'admiration d'Oswald sans le convaincre : il cherchait partout un sentiment moral, et toute la magie des arts ne pouvait jamais lui suffire. Alors Corinne se rappela que, dans cette même arène, les chrétiens persécutés étaient morts victimes de

(1) Roma domus fiet : Veios migrate, Quirites ;
Si non et Veios occupat ista domus.

leur persévérance ; et, montrant à lord Nelvil les autels élevés en l'honneur de leurs cendres, et cette route de la croix que suivent les pénitents au pied des plus magnifiques débris de la grandeur mondaine, elle lui demanda si cette poussière des martyrs ne disait rien à son cœur. — Oui, s'écria-t-il, j'admire profondément cette puissance de l'âme et de la volonté contre les douleurs et la mort : un sacrifice, quel qu'il soit, est plus beau, plus difficile, que tous les élaus de l'âme et de la pensée. L'imagination exaltée peut produire les miracles du génie ; mais ce n'est qu'en se dévouant à son opinion ou à ses sentiments qu'on est vraiment vertueux ; c'est alors seulement qu'une puissance céleste subjugué en nous l'homme mortel. Ces paroles nobles et pures troublèrent cependant Corinne : elle regarda lord Nelvil, puis elle baïsa les yeux ; et bien qu'en ce moment il prit sa main et la serrât contre son cœur, elle frémit de l'idée qu'un tel homme pouvait immoler les autres et lui-même au culte des opinions, des principes, ou des devoirs, dont il aurait fait choix.

CHAPITRE V.

Après la course du Capitole et du Forum, Corinne et lord Nelvil employèrent deux jours à parcourir les sept collines. Les Romains d'autrefois faisaient une fête en l'honneur des sept collines : c'est une des beautés originales de Rome, que ces monts enfermés dans son enceinte ; et l'on conçoit sans peine comment l'amour de la patrie se plaisait à célébrer cette singularité.

Oswald et Corinne, ayant vu la veille le mont Capitolin, recommencèrent leurs courses par le mont Palatin. Le palais des Césars, appelé le Palais d'Or, l'occupait tout entier. Ce mont n'offre à présent que les débris de ce palais. Auguste, Tibère, Caligula et Néron, en ont bâti les quatre côtés, et des pierres, recouvertes par des plantes fécondes, sont tout ce qu'il en reste aujourd'hui : la nature y a repris son empire sur les travaux des hommes, et la beauté des fleurs console de la ruine des palais. Le luxe, du temps des rois et de la république, consistait seulement dans les édifices publics : les maisons des particuliers étaient très-petites et très-simples. Cicéron, Hortensius, les Gracques, habitaient sur ce mont Palatin, qui suffit à peine, lors de la décadence de Rome, à la demeure d'un seul homme. Dans les derniers siècles, la nation ne fut plus qu'une foule anonyme, désignée seulement par l'ère de son maître : on cherche en vain dans ces lieux les deux lauriers plantés devant la porte d'Auguste, le laurier de la guerre et celui des beaux-arts cultivés par la paix : tous les deux ont disparu.

Il reste encore sur le mont Palatin quelques chambres des bains de Livie ; l'on y montre la place des pierres précieuses qu'on prodiguait alors aux plafonds comme un ornement ordinaire, et l'on y voit des peintures dont les couleurs sont encore parfaitement intactes : la fragilité même des couleurs ajoute à l'étonnement de les voir conservées, et rapproche de nous tous les temps passés. S'il est vrai que Livie abrégéa les jours d'Auguste, c'est dans l'une de ces chambres que fut conçu cet attentat ; et les regards du souverain du monde, trahi dans ses affections les plus intimes, se sont peut-être arrêtés sur l'un de ces tableaux dont les élégants fleurs subsistent encore. Que pensa-t-il, dans sa vieillesse, de la vie et de ses pompes ? Se rappela-t-il ses proscriptions ou sa gloire ? craignit-il, espéra-t-il un monde à venir ? et la dernière pensée, qui révèle tout à l'homme, la dernière pensée d'un maître de l'univers erre-t-elle encore sous ces voûtes ?

Le mont Aventin offre plus qu'aucun autre les traces des premiers temps de l'histoire romaine. Précisément en face du palais construit par Tibère, on voit les débris du temple de la Liberté, bâti par le père des Gracques. Au pied du mont Aventin était le temple dédié à la Fortune virile, par Servius Tullius, pour remercier les dieux de ce qu'étant né esclave, il était devenu roi. Hors des murs de Rome, on trouve aussi les débris d'un temple qui fut consacré à la Fortune des femmes, lorsque Véturie arrêta Coriolan. Vis-à-vis du mont Aventin est le mont Janicule, sur lequel Porcenna plaça son armée. C'est en face de ce mont qu'Horatius Coclès fit couper derrière lui le pont qui conduisait à Rome. Les fondements de ce pont subsistent encore : il y a sur les bords du fleuve un arc de triomphe bâti en briques, aussi simple que l'action qu'il rappelle était grande. Cet arc fut élevé, dit-on, en l'honneur d'Horatius Coclès. Au milieu du Tibre on aperçoit une île formée des gerbes de blé recueillies dans les champs de Tarquin, et qui furent pendant longtemps exposées sur le fleuve, parce que le peuple romain ne voulait point les prendre, croyant qu'un mauvais sort y était attaché. On aurait de la peine, de nos jours, à faire tomber sur des richesses quelconques des malédictions assez efficaces pour que personne ne consente à s'en emparer.

C'est sur le mont Aventin que furent placés les temples de la Pudeur patricienne et de la Pudeur plébéienne. Au pied de ce mont on voit le temple de Vesta, qui subsiste encore presque en entier, quoique les

inondations du Tibre l'aient souvent menacé. Non loin de là sont les débris d'une prison pour dettes, où se passa, dit-on, le beau trait de piété filiale généralement connu. C'est aussi dans ce même lieu que Clélie et ses compagnes, prisonnières de Porcenna, traversèrent le Tibre pour venir joindre les Romains. Ce mont Aventin repose l'âme de tous les souvenirs pénibles que rappellent les autres collines ; et son aspect est beau comme les souvenirs qu'il retrace. On avait donné le nom de belle rive (*pulchrum littus*) au bord du fleuve qui est au pied de cette colline. C'est là que se promenaient les orateurs de Rome, en sortant du Forum ; c'est là que César et Pompée se rencontraient comme de simples citoyens, et qu'ils cherchaient à captiver Cicéron, dont l'indépendante éloquence leur importait plus alors que la puissance même de leurs armées.

La poésie vient encore embellir ce séjour. Virgile a placé sur le mont Aventin la caverne de Cacus ; et les Romains, si grands par leur histoire, le sont encore par les fictions héroïques dont les poètes ont orné leur origine fabuleuse. Enfin, en revenant du mont Aventin, on aperçoit la maison de Nicolas Rienzi, qui essaya vainement de faire revivre les temps anciens dans les temps modernes ; et ce souvenir, tout faible qu'il est à côté des autres, fait encore penser longtemps. Le mont Coelius est remarquable, parce qu'on y voit les débris du camp des préteurs et de celui des soldats étrangers. On a trouvé cette inscription dans les ruines de l'édifice construit pour recevoir ces soldats : AU GÉNIE SAINT DES CAMPS ÉTRANGERS ! Saint, en effet, pour ceux dont il maintenait la puissance ! Ce qui reste de ces antiques casernes fait juger qu'elles étaient bâties à la manière des cloîtres, ou plutôt que les cloîtres ont été bâtis sur leur modèle.

Le mont Esquilin était appelé le mont des poètes, parce que Mécène ayant son palais sur cette colline, Horace, Propertius et Tibulle y avaient aussi leur habitation. Non loin de là sont les ruines des Thermes de Titus et de Trajan. On croit que Raphaël prit le modèle de ses arabesques dans les peintures à fresque des Thermes de Titus. C'est aussi là qu'on a découvert le groupe de Laocoon. La fraîcheur de l'eau donne un tel sentiment de plaisir dans les pays chauds, qu'on se plaisait à réunir toutes les pompes du luxe et toutes les jouissances de l'imagination dans les lieux où l'on se baignait. Les Romains y faisaient exposer les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. C'était à la clarté des lampes qu'ils les considéraient : car il paraît, par la construction de ces bâtiments, que le jour n'y pénétrait jamais, et qu'on voulait ainsi se préserver de ces rayons du soleil, si poignants dans le Midi ; c'est sans doute à cause de la sensation qu'ils produisent que les anciens les ont appelés les dards d'Apollon. On pourrait croire, en observant les précautions extrêmes prises par les anciens contre la chaleur, que le climat était alors plus brûlant encore que de nos jours. C'est dans les Thermes de Caracalla qu'étaient placés l'Illénone l'Arnése, la Flore, et le groupe de Diréc. Près d'Ostie, l'on a trouvé dans les bains de Néron l'Apollon du Bélvédère. Peut-on concevoir qu'en regardant cette noble figure Néron n'ait pas senti quelques mouvements généreux ?

Les Thermes et les Cirques sont les seuls genres d'édifices consacrés aux amusements publics dont il reste des traces à Rome. Il n'y a point d'autre théâtre que celui de Marcellus dont les ruines subsistent encore. Pline raconte que l'on a vu trois cent soixante colonnes de marbre et trois mille statues dans un théâtre qui ne devait durer que peu de jours. Tantôt les Romains élevaient des bâtiments si solides, qu'ils résistaient aux tremblements de terre ; tantôt ils se plaisaient à consacrer des travaux immenses à des édifices qu'ils détruisaient eux-mêmes, quand les fêtes étaient finies : ils se jouaient ainsi du temps sous toutes les formes. Les Romains, d'ailleurs, n'avaient pas, comme les Grecs, la passion des représentations dramatiques : les beaux-arts ne fleurirent à Rome que par les ouvrages et les artistes de la Grèce ; et la grandeur romaine s'exprimait plutôt par la magnificence colossale de l'architecture que par les chefs-d'œuvre de l'imagination. Ce luxe gigantesque, ces merveilles de la richesse, ont un grand caractère de dignité : ce n'était plus de la liberté, mais c'était toujours de la puissance. Les monuments consacrés aux bals publics s'appelaient des provinces ; on y réunissait les diverses productions et les divers établissements qui peuvent se trouver dans un pays tout entier. Le Cirque appelé *Circus maximus*, dont on voit encore les débris, touchait de si près aux palais des Césars, que Néron, des fenêtres de son palais, pouvait donner le signal des jeux. Le Cirque était assez grand pour contenir trois cent mille personnes. La nation, presque tout entière, était amusée dans le même moment : ces fêtes immenses pouvaient être considérées comme une sorte d'institution populaire qui réunissait tous les hommes pour le plaisir, comme ils se réunissaient pour la gloire.

Le mont Quirinal et le mont Viminal se tiennent de si près, qu'il est difficile de les distinguer : c'était là qu'existaient la maison de Salluste et celle de Pompée : c'est aussi là que le pape a maintenant fixé son séjour. On ne peut faire un pas dans Rome sans rapprocher le présent du passé, et les différents passés entre eux. Mais on apprend à se calmer sur les événements de son temps en voyant l'éternelle mobilité de l'histoire des hommes ; et l'on a comme une sorte de honte de s'agiter en présence de tant de siècles, qui tous ont renversé l'ouvrage de leurs prédécesseurs.

A côté des sept collines, ou sur leur penchant, ou sur leur sommet, on voit s'élever une multitude de clochers, des obélisques, la colonne

Trajane, la colonne Antonine, la tour de Conti, d'où l'on prétend que Néron contempla l'incendie de Rome, et la coupole de saint Pierre, qui domine sur tout ce qui domine. Il semble que l'air soit peuplé par tous ces monuments qu'une ville aérienne plane avec majesté sur la ville de la terre.

En rentrant dans Rome, Corinne fit passer Oswald sous le portique d'Octavie, de cette femme qui a si bien aimé et tant souffert; puis ils traversèrent la Route scélérate, par laquelle l'infâme Tullie a passé, foulant le corps de son père sous les pieds de ses chevaux; on voit de loin le temple élevé par Agrippine en l'honneur de Claude qu'elle a fait empoisonner, et l'on passe enfin devant le tombeau d'Auguste, dont l'enceinte intérieure sert aujourd'hui d'arène aux combats des animaux.

— Je vous ai fait parcourir bien rapidement, dit Corinne à lord Nelvil, quelques traces de l'histoire antique; mais vous comprendrez le plaisir qu'on peut trouver dans ces recherches à la fois savantes et poétiques, qui parlent à l'imagination comme à la pensée. Il y a dans Rome beaucoup d'hommes distingués dont la seule occupation est de découvrir un nouveau rapport entre l'histoire et les ruines. — Je ne sais point d'étude qui captivât davantage mon intérêt, reprit lord Nelvil, si je me sentais assez de calme pour m'y livrer: ce genre d'érudition est bien plus animé que celui qui s'acquiert par les livres; on dirait que l'on fait revivre ce qu'on découvre, et que le passé reparait sous la poussière qui l'a enseveli. — Sans doute, dit Corinne; et ce n'est pas un vain préjugé que cette passion pour les temps antiques. Nous vivons dans un siècle où l'intérêt personnel semble le seul principe de toutes les actions des hommes, et quelle sympathie, quelle émotion, quel enthousiasme pourrait jamais résulter de l'intérêt personnel? Il est plus doux de rêver à ces jours de dévouement, de sacrifices et d'héroïsme, qui pourtant ont existé, et dont la terre porte encore les honorables traces.

CHAPITRE VI.

Corinne se flattait en secret d'avoir captivé le cœur d'Oswald; mais, comme elle connaissait sa réserve et sa sévérité, elle n'avait point osé lui montrer tout l'intérêt qu'il lui inspirait, quoiqu'elle fût disposée, par caractère, à ne point cacher ce qu'elle éprouvait. Peut-être aussi croyait-elle que, même en se parlant sur des sujets étrangers à leur sentiment, leur voix avait un accent qui trahissait leur affection mutuelle, et qu'un aven secret d'amour était peint dans leurs regards et dans ce langage mélancolique et voilé qui pénètre si profondément dans l'âme.

Un matin, lorsque Corinne se préparait à continuer ses courses avec Oswald, elle reçut un billet de lui, presque cérémonieux, qui lui annonçait que le mauvais état de sa santé le retenait chez lui pour quelques jours. Une inquiétude douloureuse serra le cœur de Corinne; d'abord elle craignit qu'il ne fût dangereusement malade, mais le comte d'Erfeuil, qu'elle vit le soir, lui dit que c'était un de ces accès de mélancolie auxquels il était très-sujet, et pendant lesquels il ne voulait parler à personne. — Moi-même, dit alors le comte d'Erfeuil, quand il est comme cela, je ne le vois pas. Ce *moi-même* déplaisait assez à Corinne; mais elle se garda bien de le témoigner au seul homme qui pût lui donner des nouvelles de lord Nelvil. Elle l'interrogea, se flattant qu'un homme aussi léger, du moins en apparence, lui dirait tout ce qu'il savait. Mais tout à coup, soit qu'il voulût cacher, par un air de mystère, qu'Oswald ne lui avait rien confié, soit qu'il crût plus honorable de refuser ce qu'on lui demandait que de l'accorder, il opposa un silence imperturbable à l'ardente curiosité de Corinne. Elle, qui avait toujours eu de l'ascendant sur tous ceux à qui elle avait parlé, ne pouvait comprendre pourquoi ses moyens de persuasion étaient sans effet sur le comte d'Erfeuil: ne savait-elle pas que l'amour-propre est ce qu'il y a au monde de plus inflexible?

Quelle ressource restait-il donc à Corinne pour savoir ce qui se passait dans le cœur d'Oswald? Lui écrire? Tant de mesure est nécessaire en écrivant! et Corinne était surtout aimable par l'abandon et le naturel. Trois jours s'écoulèrent, pendant lesquels elle ne vit point lord Nelvil, et fut tourmentée par une agitation mortelle. — Qu'ai-je donc fait, se disait-elle, pour le détacher de moi? je ne lui ai point dit que je l'aimais; je n'ai point eu ce tort si terrible en Angleterre, et si pardonnable en Italie. L'a-t-il deviné? Mais pourquoi m'en estimerait-il moins? — Oswald ne s'était éloigné de Corinne que parce qu'il se sentait trop vivement entraîné par son charme. Rien qu'il n'eût pas donné sa parole d'épouser Lucile Edgermond, il savait que l'intention de son père avait été de la lui donner pour femme, et il désirait s'y conformer. Enfin Corinne n'était point connue sous son véritable nom, et menait, depuis plusieurs années, une vie beaucoup trop indépendante: un tel mariage n'eût point obtenu (lord Nelvil le croyait) l'approbation de son père; il sentait bien que ce n'était pas ainsi qu'il pouvait expier ses torts envers lui. Voilà quels étaient ses motifs pour s'éloigner de Corinne. Il avait formé

le projet de lui écrire, en quittant Rome, ce qui le condamnait à cette résolution: mais comme il ne s'en sentait pas la force, il se bornait à ne pas aller chez elle; et ce sacrifice toutefois lui parut, dès le second jour, trop pénible.

Corinne était frappée de l'idée qu'elle ne reverrait plus Oswald, qu'il s'en irait sans lui dire adieu. Elle s'attendait à chaque instant à recevoir la nouvelle de son départ, et cette crainte exaltait tellement son sentiment, qu'elle se sentit saisie tout à coup par la passion, par cette grâce de vaitour sous laquelle le bonheur et l'indépendance succombent. Ne pouvant rester dans sa maison, où lord Nelvil ne venait pas, elle en fit quelquefois dans les jardins de Rome, espérant le rencontrer. Elle supportait mieux les heures pendant lesquelles, se promenant au hasard, elle avait une chance quelconque de l'apercevoir. L'imagination ardente de Corinne était la source de son talent; mais, pour son malheur, cette imagination se mêlait à sa sensibilité naturelle, et la lui rendait souvent très-douloureuse.

Le soir du quatrième jour de cette cruelle absence, il faisait un beau clair de lune, et Rome est bien belle pendant le silence de la nuit: il semble alors qu'elle n'est habitée que par ses illustres ombres. Corinne, en revenant de chez une femme de ses amies, oppressée par la douleur, descendit de sa voiture, et se reposa quelques instants près de la fontaine de Trevi, devant cette source abondante qui tombe en cascade au milieu de Rome, et semble comme la vie de ce tranquille séjour. Lorsque pendant quelques jours cette cascade s'arrête, on dirait que Rome est frappée de stupeur. C'est le bruit des voitures que l'on a besoin d'entendre dans les autres villes: à Rome, c'est le murmure de cette fontaine immense, qui semble comme l'accompagnement nécessaire à l'existence rêveuse qu'on y mène. L'image de Corinne se peignit dans cette onde, si pure, qu'elle porte depuis plusieurs siècles le nom de *l'eau virginale*. Oswald, qui s'était arrêté dans le même lieu peu de moments après, aperçut le charmant visage de son amie qui se répétait dans l'eau. Il fut saisi d'une émotion tellement vive qu'il ne savait pas d'abord si c'était son imagination qui lui faisait apparaître l'ombre de Corinne, comme tant de fois elle lui avait montré celle de son père: il se pencha vers la fontaine pour mieux voir, et ses propres traits virent alors se réfléchir à côté de ceux de Corinne. Elle le reconnut, fit un cri, s'éleva vers lui rapidement, et lui saisit le bras, comme si elle eût craint qu'il ne s'échappât de nouveau; mais à peine se fut-elle livrée à ce mouvement trop impétueux, qu'elle rougit, en se ressouvenant du caractère de lord Nelvil, d'avoir montré si vivement ce qu'elle éprouvait; et, laissant tomber la main qui retenait Oswald, elle se couvrit le visage avec l'autre pour cacher ses pleurs.

— Corinne, dit Oswald, chère Corinne, mon absence vous a donc rendue malheureuse? — Oh! oui, répondit-elle, et vous en étiez sûr! Pourquoi donc me faire du mal? ai-je mérité de souffrir par vous? — Non, s'écria lord Nelvil; non, sans doute. Mais si je ne me crois pas libre, si je sens que je n'ai dans le cœur que des inquiétudes et des regrets, pourquoi vous associerais-je à cette tourmente de sentiments et de craintes? Pourquoi... — Il n'est plus temps, interrompit Corinne, il n'est plus temps; la douleur est déjà dans mon sein, ménagez-moi. — Vous, de la douleur? reprit Oswald; est-ce au milieu d'une carrière si brillante, de tant de succès, avec une imagination si vive? — Arrêtez, dit Corinne, vous ne me connaissez pas: de toutes mes facultés la plus puissante c'est la faculté de souffrir. Je suis née pour le bonheur; mon caractère est confiant, mon imagination est animée; mais la peine excite en moi je ne sais quelle impétuosité qui peut troubler ma raison ou me donner la mort. Je vous le répète encore, ménagez-moi: la gaieté, la mobilité, ne me servent qu'en apparence; mais il y a dans mon âme des abîmes de tristesse dont je ne pouvais me défendre qu'en me préservant de l'amour.

Corinne prononça ces mots avec une expression qui émut vivement Oswald. — Je reviendrai vous voir demain matin, reprit-il: n'en doutez pas, Corinne. — Me le jurez-vous? dit-elle avec une inquiétude qu'elle s'efforçait en vain de cacher. — Oui, je le jure! s'écria lord Nelvil; et il disparut.

LIVRE CINQUIÈME.

LES TOMBEAUX, LES ÉGLISES ET LES PALAIS.



CHAPITRE PREMIER.

Le lendemain, Oswald et Corinne furent embarrassés l'un et l'autre en se revoyant. Corinne n'avait plus de confiance dans l'amour qu'elle inspirait. Oswald était mécontent de lui-même; il se connaissait dans le caractère un genre de faiblesse qui l'irritait quelquefois contre ses propres sentiments comme contre une tyrannie; et tous les deux cherchèrent à ne pas se parler de leur affection mutuelle. — Je vous propose aujourd'hui, dit Corinne, une course assez solennelle, mais qui sûrement vous intéressera: allons voir les tombeaux; allons voir le dernier asile de ceux qui vécurent parmi les monuments dont nous avons contemplé les ruines. — Oui, répondit Oswald, vous avez deviné ce qui convient à la disposition actuelle de mon âme; et il prononça ces mots avec un accent si douloureux, que Corinne se tut quelques moments, n'osant pas essayer de lui parler. Mais, reprenant courage par le désir de soulager Oswald de ses peines en l'intéressant vivement à ce qu'ils voyaient ensemble, elle lui dit: — Vous le savez, milord, loin que chez les anciens l'aspect des tombeaux décourageât les vivants, on croyait inspirer une émulation nouvelle en plaçant ces tombeaux sur les routes publiques, afin que, retraçant aux jeunes gens le souvenir des hommes illustres, ils invitassent silencieusement à les imiter. — Ah! que j'envie, dit Oswald en soupirant, tous ceux dont les regrets ne sont pas mêlés à des remords! — Vous, des remords! s'écria Corinne, vous! Ah! je suis certaine qu'ils ne sont en vous qu'une vertu de plus, un scrupule du cœur, une délicatesse exaltée. — Corinne, Corinne, n'approchez pas de ce sujet, interrompit Oswald: dans votre heureuse entrée, les sombres pensées disparaissent à la clarté des cieux; mais la douleur qui a creusé jusqu'au fond de notre âme ébranle à jamais toute notre existence. — Vous me jugez mal, répondit Corinne; je vous l'ai déjà dit, bien que mon caractère soit fait pour jouir vivement du bonheur, je souffrirais plus que vous, si... Elle n'acheva pas, et changea de discours. — Mon seul désir, milord, continua-t-elle, c'est de vous distraire un moment; je n'espère rien de plus. — La douceur de cette réponse toucha lord Nelvil; et, voyant une expression de mélancolie dans les regards de Corinne, naturellement si pleins d'intérêt et de flamme, il se reprocha d'attrister une personne née pour les impressions vives et douces, et s'efforça de l'y ramener. Mais l'inquiétude qu'éprouvait Corinne sur les projets d'Oswald, sur la possibilité de son départ, troublait entièrement sa sérénité accoutumée.

Elle conduisit lord Nelvil hors des portes de la ville, sur les anciennes traces de la voie Appienne. Ces traces sont marquées, au milieu de la campagne de Rome, par des tombeaux à droite et à gauche, dont les ruines se voient à perte de vue, à plusieurs milles au delà des murs. Les Romains ne souffraient pas qu'on ensevelît les morts dans l'intérieur de la ville: les tombeaux seuls des empereurs y étaient admis. Cependant un simple citoyen, nommé Publius Biblius, obtint cette faveur en récompense de ses vertus obscures. Les contemporains, en effet, honorent plus volontiers celles-là que toutes les autres.

On passe, pour aller à la voie Appienne, par la porte Saint-Sébastien, autrefois appelée *Capene*. Cicéron dit qu'en sortant par cette porte les tombeaux qu'on aperçoit les premiers sont ceux des Métellus, des Scipion et des Servilius. Le tombeau de la famille des Scipion a été trouvé dans ces lieux mêmes, et transporté depuis au Vatican. C'est presque un sacrilège de déplacer les cendres, d'altérer les ruines: l'imagination tient de plus près qu'on ne croit à la morale; il ne faut pas l'offenser. Parmi tant de tombeaux qui frappent les regards, on place des noms au hasard, sans pouvoir être assuré de ce qu'on suppose; mais cette incertitude même inspire une émotion qui ne permet de voir avec indifférence aucun de ces monuments. Il en est dans lesquels des maisons de paysans sont pratiquées; car les Romains consacraient un grand espace et des édifices assez vastes à l'urne funéraire de leurs amis ou de leurs concitoyens illustres. Ils n'avaient pas cet aride principe d'utilité qui fertillise quelques coins de la terre de plus en frappant de stérilité le vaste domaine du sentiment et de la pensée.

On voit, à quelque distance de la voie Appienne, un temple élevé par la république à l'honneur et à la Vertu; un autre au dieu qui a fait retourner Annibal sur ses pas; la fontaine d'Egérie, où Numa allait consulter la divinité des hommes de bien, la conscience interrogée dans

la solitude. Il semble qu'autour de ces tombeaux les traces seules des vertus subsistent encore. Aucun monument des siècles du crime ne se trouve à côté des lieux où reposent ces illustres morts; ils se sont entourés d'un honorable espace, où les plus nobles souvenirs peuvent rêgner sans être troublés.

L'aspect de la campagne, autour de Rome, a quelque chose de singulièrement remarquable: sans doute c'est un désert, car il n'y a point d'arbres ni d'habitations; mais la terre est couverte de plantes naturelles, que l'énergie de la végétation renouvelle sans cesse. Ces plantes parasites se glissent dans les tombeaux, décorent les ruines, et semblent là seulement pour honorer les morts. On dirait que l'orgueilleuse nature a repoussé tous les travaux de l'homme, depuis que les Cincinnatus ne conduisent plus la charrue qui sillonnait son sein; elle produit des plantes au hasard, sans permettre que les vivants se servent de sa richesse. Ces plaines incultes doivent déplaire aux agriculteurs, aux administrateurs, à tous ceux qui spéculent sur la terre, et qui veulent l'exploiter pour les besoins de l'homme; mais les âmes rêveuses, que la mort occupe autant que la vie, se plaisent à contempler cette campagne de Rome, où le temps présent n'a imprimé aucune trace; cette terre qui hérite ses morts, et les couvre, avec amour, des inutiles fleurs, des inutiles plantes qui se traînent sur le sol et ne s'élèvent jamais assez pour se séparer des cendres qu'elles ont l'air de caresser.

Oswald convint que, dans ce lieu, on devait goûter plus de calme que partout ailleurs. L'âme n'y souffre pas autant par les images que la douleur lui représente; il semble que l'on partage encore, avec ceux qui ne sont plus, les charmes de cet air, de ce soleil et de cette verdure. Corinne observa l'impression que recevait lord Nelvil, et elle en conçut quelque espérance: elle ne se flattait point de consoler Oswald; elle n'eût pas même souhaité d'effacer de son cœur les justes regrets qu'il devait à la perte de son père; mais il y a, dans le sentiment même des regrets, quelque chose de doux et d'harmonieux qu'il faut tâcher de faire connaître à ceux qui n'en ont encore éprouvé que les amertumes: c'est le seul bien qu'on puisse leur faire.

— Arrêtons-nous ici, dit Corinne, en face de ce tombeau, le seul qui reste encore presque en entier: ce n'est point le tombeau d'un Romain célèbre, c'est celui de Cécilia Métella, jeune fille à qui son père a fait élever ce monument. — Heureux, dit Oswald, heureux les enfants qui meurent dans les bras de leur père, et qui reçoivent la mort dans le sein qui leur donna la vie! la mort elle-même alors perd son aiguillon pour eux.

— Oui, dit Corinne avec émotion, heureux ceux qui ne sont pas orphelins! Voyez, on a sculpté des armes sur ce tombeau, bien que ce soit celui d'une femme; mais les filles des héros peuvent avoir sur leurs tombes les trophées de leur père: c'est une belle union que celle de l'innocence et de la valeur. Il y a une élegie de Propertius qui peint mieux qu'aucun autre écrit de l'antiquité cette dignité des femmes chez les Romains, plus imposante et plus pure que l'éclat même dont elles jouissaient pendant le temps de la chevalerie. Cornélie, morte dans sa jeunesse, adresse à son époux les adieux et les consolations les plus touchantes, et l'on y sent presque à chaque mot tout ce qu'il y a de respectable et de sacré dans les liens de famille. Le noble orgueil d'une vie sans tache se peint dans cette poésie majestueuse des Latins, dans cette poésie noble et sévère comme les maîtres du monde. « Oui, dit Cornélie, aucune tache n'a souillé ma vie depuis l'hymen jusqu'au bûcher; j'ai vécu pure entre les deux flambeaux. » Quelle admirable expression! s'écria Corinne; quelle image sublime! et qu'il est digne d'envie le sort de la femme qui peut avoir ainsi conservé la plus parfaite unité dans sa destinée, et qui n'emporte au tombeau qu'un souvenir! C'est assez pour une vie.

En achevant ces mots, les yeux de Corinne se remplirent de larmes; un sentiment cruel, un soupçon pénible, s'empara du cœur d'Oswald. — Corinne, s'écria-t-il, Corinne, votre âme délicate n'a-t-elle rien à se reprocher? Si je pouvais disposer de moi, si je pouvais m'offrir à vous, n'aurais-je point de rivaux dans le passé? pourrais-je être fier de mon choix? une jalousie cruelle ne troublerait-elle pas mon bonheur? — Je suis libre, et je vous aime comme je n'ai jamais aimé, répondit Corinne; que voulez-vous de plus? Faut-il me condamner à vous avouer qu'avant de vous avoir connu mon imagination a pu me tromper sur l'intérêt qu'on m'inspirait? Et n'y a-t-il pas dans le cœur de l'homme une pitié divine pour les erreurs que le sentiment, ou du moins l'illusion du sentiment, aurait fait commettre? En achevant ces mots, une rougeur modeste couvrit son visage. Oswald tressaillit; mais il se tut. Il y avait dans le regard de Corinne une expression de repentir et de timidité qui ne lui permit pas de la juger avec rigueur; et il lui sembla qu'un rayon du ciel descendait sur elle pour l'absoudre. Il prit sa main, la serra contre son cœur, et se mit à genoux devant elle sans rien prononcer, sans rien promettre, mais en la contemplant avec un regard d'amour qui laissait tout espérer.

— Croyez-moi, dit Corinne à lord Nelvil, ne formons point de plan pour les années qui suivront. Les plus heureux moments de la vie sont encore ceux qu'un hasard bienfaisant nous accorde. Est-ce donc ici, est-ce donc au milieu des tombeaux qu'il faut tant croire à l'avenir? — Non, s'écria lord Nelvil, non, je ne erois point à l'avenir qui nous séparerait! Ces quatre jours d'absence m'ont trop bien appris que je n'existais plus maintenant que par vous. Corinne ne répondit rien à ces

douces paroles, mais elle les recueillit religieusement dans son cœur : elle craignait toujours, en prolongeant l'entretien sur le sentiment qui seul l'occupait, d'exciter Oswald à déclarer ses projets avant qu'une plus longue habitude lui rendit la séparation impossible. Souvent même elle dirigeait à dessein son attention vers les objets extérieurs : comme cette sultane des contes arabes, qui cherchait à captiver, par mille récits divers, l'intérêt de celui qu'elle aimait, afin d'éloigner la décision de son sort jusqu'au moment où les charmes de son esprit remportèrent la victoire.

CHAPITRE II.

Non loin de la voie Appienne, Oswald et Corinne se firent montrer les *Colymbarium*, où les esclaves sont réunis à leurs maîtres, où l'on voit dans un même tombeau tout ce qui vécut pour la protection d'un seul homme ou d'une seule femme. Les femmes de Livie, par exemple, celles qui, consacrées jadis aux soins de sa beauté, luttèrent pour elle contre le temps, et disputaient aux années quelques-uns de ses charmes, sont placées à côté d'elle dans de petites urnes. On croit voir une collection de morts obscurs autour d'un mort illustre, non moins silencieux que son cortège. A peu de distance de là, l'on aperçoit un champ où les vestales infidèles à leurs vœux étaient enterrées vivantes ; singulier exemple de fanatisme, dans une religion naturellement tolérante.

— Je ne vous mènerai point aux catacombes, dit Corinne à lord Nelvil, quoique, par un hasard singulier, elles soient au-dessous de cette voie Appienne, et qu'ainsi les tombeaux reposent sur les tombeaux. Mais cet asile des chrétiens persécutés a quelque chose de si sombre et de si terrible, que je ne puis me résoudre à y retourner ; ce n'est pas cette mélancolie touchante que l'on respire dans les lieux ouverts : c'est le cachot près du sépulchre, c'est le supplice de la vie à côté des horreurs de la mort. Sans doute on se sent pénétré d'admiration pour les hommes qui, par la seule puissance de l'enthousiasme, ont pu supporter cette vie souterraine, et se sont ainsi séparés entièrement du soleil et de la nature ; mais l'âme est si mal à l'aise dans ce lieu, qu'il n'en peut résulter aucun bien pour elle. L'homme est une partie de la création : il faut qu'il trouve son harmonie morale dans l'ensemble de l'univers, dans l'ordre habituel de la destinée ; et de certaines exceptions violentes et redoutables peuvent étonner la pensée, mais effrayent tellement l'imagination, que la disposition habituelle de l'âme ne saurait y gagner. Allons plutôt, continua Corinne, voir la pyramide de Cestius ; les protestants qui meurent ici sont tous ensevelis autour de cette pyramide, et c'est un doux asile, tolérant et libéral. — Oui, répondit Oswald ; c'est là que plusieurs de mes compatriotes ont trouvé leur dernier séjour. Allons-y ; peut-être est-ce ainsi du moins que je ne vous quitterai jamais. Corinne frémit à ces mots ; et sa main tremblait en s'appuyant sur le bras de lord Nelvil. — Je suis mieux, reprit-il, bien mieux, depuis que je vous connais. Et le visage de Corinne fut éclairé de nouveau par cette joie douce et tendre, son expression habituelle.

Cestius présidait aux jeux des Romains ; son nom ne se trouve point dans l'histoire, mais il est illustré par son tombeau. La pyramide massive qui le renferme défend sa mort de l'oubli qui a tout à fait effacé sa vie. Aurélien, craignant qu'on ne se servit de cette pyramide comme d'une forteresse pour attaquer Rome, l'a fait enlaver dans les murs qui subsistent encore, non pas comme d'inutiles ruines, mais comme l'enceinte actuelle de Rome moderne. On dit que les pyramides imitent, par leur forme, la flamme qui s'élève sur un bûcher. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette forme mystérieuse attire les regards, et donne un caractère pittoresque à tous les points de vue dont elle fait partie. En face de cette pyramide est le mont Testaccée, sous lequel il y a des grottes extrêmement fraîches, où l'on donne des festins pendant l'été. Les festins, à Rome, ne sont point troublés par la vue des tombeaux. Les pins et les cyprès qu'on aperçoit de distance en distance, dans la riante campagne d'Italie, retracent aussi ces souvenirs solennels ; et ce contraste produit le même effet que les vers d'Horace,

. Moriturus Deli,
Linquenda tellus, et domus, et placens
Uxor,

Delius, il faut mourir. . . il faut quitter la terre, et ta demeure, et ton épouse chérie,

au milieu des poésies consacrées à toutes les jouissances de la terre. Les anciens ont toujours senti que l'idée de la mort a sa volupté : l'a-

mour et les fêtes la rappellent ; et l'émotion d'une joie vive semble s'accroître par l'idée même de la brièveté de la vie.

Corinne et lord Nelvil revinrent de la course des tombeaux en côtoyant les bords du Tibre. Jadis il était couvert de vaisseaux et bordé de palais ; jadis ses inondations mêmes étaient regardées comme des présages : c'était le fleuve prophète, la divinité tutélaire de Rome. Maintenant on dirait qu'il coule parmi les ombres, tant il est solitaire, tant la couleur de ses eaux paraît livide ! Les plus beaux monuments des arts, les plus admirables statues, ont été jetés dans le Tibre, et sont cachés sous ses flots. Qui sait si, pour les chercher, on ne le détournera pas un jour de son lit ? Mais quand on songe que les chefs-d'œuvre du génie humain sont peut-être là, devant nous, et qu'un œil plus perçant les verrait à travers les ondes, l'on éprouve je ne sais quelle émotion, qui sans cesse renait à Rome sous diverses formes, et fait trouver une société pour la pensée dans les objets physiques, muets partout ailleurs.

CHAPITRE III.

Raphaël a dit que Rome moderne était presque en entier bâtie avec les débris de Rome ancienne ; et il est certain qu'on n'y peut faire un pas sans être frappé de quelques restes de l'antiquité. L'on aperçoit les « murs éternels, » selon l'expression de Pétrarque, à travers l'ouvrage des derniers siècles : les édifices de Rome portent presque tous une empreinte historique ; on y peut remarquer, pour ainsi dire, la physiognomie des âges. Depuis les Etrusques jusqu'à nos jours, depuis ces peuples plus anciens que les Romains mêmes, et qui ressemblent aux Égyptiens par la solidité de leurs travaux et la bizarrerie de leurs dessins, depuis ces peuples jusqu'au cavalier Bernin, cet artiste manieré comme les poètes italiens du dix-septième siècle, on peut observer l'esprit humain à Rome dans les différents caractères des arts, des édifices et des ruines. Le moyen âge et le siècle brillant des Médicis reparaissent à nos yeux par leurs œuvres ; et cette étude du passé, dans les objets présents à nos regards, nous fait pénétrer le génie des temps. On croit que Rome était autrefois un nom mystérieux, qui n'était connu que de quelques adeptes ; il semble qu'il est encore nécessaire d'être initié dans le secret de cette ville. Ce n'est pas simplement un assemblage d'habitations : c'est l'histoire du monde figurée par divers emblèmes et représentée sous diverses formes.

Corinne convint avec lord Nelvil qu'ils iraient voir ensemble d'abord les édifices de Rome moderne, et qu'ils réserveraient pour un autre temps les admirables collections de tableaux et de statues qu'elle renferme. Peut-être, sans s'en rendre raison, Corinne désirait-elle de renvoyer le plus qu'il était possible ce qu'on ne peut se dispenser de connaître à Rome ; car qui l'a jamais quittée sans avoir contemplé l'Apollon du Belvédère et les tableaux de Raphaël ? Cette garantie, toute faible qu'elle était, qu'Oswald ne partirait pas encore, plaisait à son imagination. Y a-t-il de la fierté, dira-t-on, à vouloir retenir ce qu'on aime par un autre motif que celui du sentiment ? Je ne sais ; mais plus on aime, moins on se lie au sentiment que l'on inspire ; et, quelle que soit la cause qui nous assure la présence de l'objet qui nous est cher, on l'accepte toujours avec joie. Il y a souvent bien de la vanité dans un certain genre de fierté ; et si des charmes généralement admirés, tels que ceux de Corinne, ont un véritable avantage, c'est qu'ils permettent de placer son orgueil dans le sentiment qu'on éprouve, plus encore que dans celui qu'on inspire.

Corinne et lord Nelvil recommencèrent leurs courses par les églises les plus remarquables entre les nombreuses églises de Rome : elles sont toutes décorées par les magnificences antiques ; mais quelque chose de sombre et de bizarre se mêle à ces beaux marbres, à ces ornements de fête, enlevés aux temples païens. Les colonnes de porphyre et de granit étaient en si grand nombre à Rome, qu'on les a prodiguées presque sans y attacher aucun prix. A Saint-Jean-de-Latran, dans cette église fameuse par les conciles qui y ont été tenus, on trouve une telle quantité de colonnes de marbre, qu'il en est plusieurs qu'on a recouvertes d'un mastic de plâtre pour en faire des pilastres, tant la multitude de ces richesses y avait rendu indifférent !

Quelques-unes de ces colonnes étaient dans le tombeau d'Adrien, d'autres au Capitole ; celles-ci portent encore sur leur chapiteau la figure des dieux qui ont sauvé le peuple romain : ces colonnes soutiennent des ornements gothiques, et quelques-unes des ornements à la manière des Arabes. L'urne d'Agrippa recèle les cendres d'un pape ; car les morts eux-mêmes ont cédé la place à d'autres morts, et les tombeaux ont presque aussi souvent changé de maîtres que la demeure des vivants.

Près de Saint-Jean-de-Latran est l'escalier saint, transporté, dit-on, de Jérusalem à Rome. On ne peut le monter qu'à genoux. César lui-même et Claude montèrent aussi à genoux l'escalier qui conduisait au temple de Jupiter Capitolin. A côté de Saint-Jean-de-Latran est le baptistère où

L'on dit que Constantin fut baptisé. Au milieu de la place l'on voit un obélisque qui est peut-être le plus ancien monument qui soit dans le monde; un obélisque contemporain de la guerre de Troie! un obélisque que le barbare Cambyse respecta cependant assez pour faire arrêter en son honneur l'incendie d'une ville, un obélisque pour lequel un roi mit en gage la vie de son fils unique! Les Romains l'ont fait arriver miraculeusement du fond de l'Égypte jusqu'en Italie; ils détournèrent le Nil de son cours, pour qu'il allât le chercher et le transportât jusqu'à la mer; cet obélisque est encore couvert des hiéroglyphes qui gardent leur secret depuis tant de siècles, et défient jusqu'à ce jour les plus savantes recherches. Les Indiens, les Égyptiens, l'antiquité de l'antiquité, nous seraient peut-être révélés par ces signes. Le charme merveilleux de Rome, ce n'est pas seulement la beauté réelle de ses monuments, mais l'intérêt qu'ils inspirent en excitant à penser; ce genre d'intérêt s'accroît chaque jour par chaque étude nouvelle.

Une des églises les plus singulières de Rome, c'est Saint-Paul; son extérieur est celui d'une grange mal bâtie, et l'intérieur est orné par quatre-vingt colonnes d'un marbre si beau, d'une forme si parfaite, qu'on croit qu'elles appartiennent à un temple d'Athènes, décrit par Pausanias. Cicéron dit: « Nous sommes entourés des vestiges de l'histoire. » S'il le disait alors, que dirons-nous maintenant!

Les colonnes, les statues, les bas-reliefs de l'ancienne Rome sont tellement prodigués dans les églises de la ville moderne, qu'il en est une (Sainte-Agnès) où des bas-reliefs retournés servent de marches à un escalier, sans qu'on se soit donné la peine de savoir ce qu'ils représentent. Quel étonnant aspect offrirait maintenant Rome antique, si l'on avait laissé les colonnes, les marbres, les statues, à la place même où ils ont été trouvés! La ville ancienne presque en entier serait encore debout; mais les hommes de nos jours oseraient-ils s'y promener!

Les palais des grands seigneurs sont extrêmement vastes, d'une architecture souvent très-belle et toujours imposante; mais les ornements de l'intérieur sont rarement de bon goût, et l'on n'y a point l'idée de ces appartements élégants que les joissances perfectionnées de la vie sociale ont fait inventer ailleurs. Ces vastes demeures des princes romains sont désertes et silencieuses; les paresseux habitants de ces superbes palais se retirent chez eux dans quelques petites chambres inaperçues, et laissent les étrangers parcourir leurs magnifiques galeries, où les plus beaux tableaux du siècle de Léon X sont réunis. Ces grands seigneurs sont aussi étrangers maintenant au luxe pompeux de leurs ancêtres que ces ancêtres l'étaient eux-mêmes aux vertus austères des Romains de la république. Les maisons de campagne donnent encore davantage l'idée de cette solitude, de cette indifférence des possesseurs, au milieu des plus admirables séjours du monde. On se promène dans ces immenses jardins sans se douter qu'ils aient un maître. L'herbe croît au milieu des allées; et, dans ces mêmes allées abandonnées, les arbres sont taillés artistement selon l'ancien goût qui régnait en France: singulière bizarrerie, que cette négligence du nécessaire et cette affectation de l'inutile! Mais on est souvent surpris à Rome, et dans la plupart des autres villes d'Italie, du goût qu'ont les Italiens pour les ornements maniérés, eux qui ont sans cesse sous les yeux la noble simplicité de l'antique. Ils aiment ce qui est brillant plutôt que ce qui est élégant et commode. Ils ont en tout genre les avantages et les inconvénients de ne point vivre habituellement en société. Leur luxe est pour l'imagination, plutôt que pour la jouissance: isolés qu'ils sont entre eux, ils ne peuvent redouter l'esprit de moquerie, qui pénètre rarement à Rome dans les secrets de la maison; et l'on dirait souvent, à voir le contraste du dedans et du dehors des palais, que la plupart des grands seigneurs d'Italie arrangent leurs demeures pour éblouir les passants, mais non pour y recevoir des amis.

Après avoir parcouru les églises et les palais, Corinne conduisit Oswald dans la Villa Mellini, jardin solitaire et sans autre ornement que des arbres magnifiques. On voit de là, dans l'éloignement, la chaîne des Apennins: la transparence de l'air colore ces montagnes, les rapproche et les dessine d'une manière singulièrement pittoresque. Oswald et Corinne restèrent dans ce lieu quelque temps pour goûter le charme du ciel et la tranquillité de la nature. On ne peut avoir l'idée de cette tranquillité singulière, quand on n'a pas vécu dans les contrées méridionales. L'on ne sent pas, dans un jour chaud, le plus léger souffle de vent. Les plus faibles brins de gazon sont d'une immobilité parfaite, les animaux eux-mêmes partagent l'indolence inspirée par le beau temps: à midi, vous n'entendez point le bourdonnement des mouches, ni le bruit des cigales, ni le chant des oiseaux; nul ne se fatigue en agitations inutiles et passagères: tout dort, jusqu'au moment où les orages, où les passions réveillent la nature véhémement qui sort avec impétuosité de son profond repos.

Il y a dans les jardins de Rome un grand nombre d'arbres toujours verts, qui ajoutent encore à l'illusion que fait déjà la douceur du climat pendant l'hiver. Des pins d'une élégance particulière, larges et touffus vers le sommet, et rapprochés l'un de l'autre, forment comme une espèce de plaine dans les airs, dont l'effet est charmant quand on monte assez haut pour l'apercevoir. Les arbres inférieurs sont placés à l'abri de cette voûte de verdure. Deux palmiers seulement se trouvent dans Rome, et sont tous les deux dans des jardins de moines: l'un d'eux, placé sur une hauteur, sert de point de vue à distance, et l'on a toujours un senti-

ment de plaisir en apercevant, en retrouvant, dans les diverses perspectives de Rome, ce député de l'Afrique, cette image d'un midi plus brûlant encore que celui de l'Italie, et qui réveille tant d'idées et de sensations nouvelles.

— Ne trouvez-vous pas, dit Corinne en contemplant avec Oswald la campagne dont ils étaient environnés, que la nature, en Italie, fait plus rêver que partout ailleurs? On dirait qu'elle est ici plus en relation avec l'homme, et que le Créateur s'en sert comme d'un langage entre la créature et lui. — Sans doute, reprit Oswald, je le crois ainsi; mais qui sait si ce n'est pas l'attendrissement profond que vous excitez dans mon cœur qui me rend sensible à tout ce que je vois? Vous me révélez les pensées et les émotions que les objets extérieurs peuvent faire naître. Je ne vivais que dans mon cœur; vous avez réveillé mon imagination. Mais cette magie de l'univers que vous m'apprenez à connaître ne m'offrira jamais rien de plus beau que votre regard, de plus touchant que votre voix. — Puisse ce sentiment que je vous inspire aujourd'hui durer autant que ma vie, dit Corinne, ou du moins, puisse ma vie ne pas durer plus que lui!

Oswald et Corinne terminèrent leur voyage de Rome par la Villa Borghèse, celui de tous les jardins et de tous les palais romains où les splendeurs de la nature et des arts sont rassemblées avec le plus de goût et d'éclat. On y voit des arbres de toutes les espèces et des eaux magnifiques. Une réunion incroyable de statues, de vases, de sarcophages antiques, se mêle avec la fraîcheur de la jeune nature du sud. La mythologie des anciens y semble ranimée. Les naïades sont placées sur le bord des ondes, les nymphes dans des bois dignes d'elles, les tombeaux sous des ombrages élyséens; la statue d'Esculape est au milieu d'une île, celle de Vénus semble sortir des ondes. Ovide et Virgile pourraient se promener dans ce beau lieu et se croire encore au siècle d'Auguste. Les chefs-d'œuvre de sculpture que renferme le palais lui donnent une magnificence à jamais nouvelle. On aperçoit de loin, à travers les arbres, la ville de Rome et Saint-Pierre, et la campagne, et les longues arcades, débris des aqueducs qui transportaient les sources des montagnes dans l'ancienne Rome. Tout est là pour la pensée, pour l'imagination, pour la rêverie. Les sensations les plus pures se confondent avec les plaisirs de l'âme, et donnent l'idée d'un bonheur parfait: mais, quand on demande: Pourquoi ce séjour ravissant n'est-il pas habité? l'on vous répond que le mauvais air (*la cattiva aria*) ne permet pas d'y vivre pendant l'été.

Ce mauvais air fait, pour ainsi dire, le siège de Rome; il avance chaque année quelques pas de plus, et l'on est forcé d'abandonner les plus charmantes habitations à son empire. Sans doute, l'absence d'arbres dans la campagne, autour de la ville, est une des causes de l'insalubrité de l'air, et c'est peut-être pour cela que les anciens Romains avaient consacré les bois aux déesses, afin de les faire respecter par le peuple. Maintenant, des forêts sans nombre ont été abattues: pourrait-il, en effet, exister de nos jours des lieux assez sanctifiés pour que l'avidité s'abstint de les dévaster? Le mauvais air est le fléau des habitants de Rome, et menace la ville d'une entière dépopulation; mais il ajoute peut-être encore à l'effet que produisent les superbes jardins qu'on voit dans l'enceinte de Rome. L'influence maligne ne se fait sentir par aucun signe extérieur; vous respirez un air qui semble pur et qui est très-agréable; la terre est riante et fertile, une fraîcheur délicieuse vous repose le soir des chaleurs brûlantes du jour; et tout cela, c'est la mort!

— J'aime, disait Oswald à Corinne, ce danger mystérieux, invisible, ce danger sous la forme des impressions les plus douces. Si la mort n'est, comme je le crois, qu'un appel à une existence plus heureuse, pourquoi le parfum des fleurs, l'ombrage des beaux arbres, le souffle rafraîchissant du soir, ne seraient-ils pas chargés de nous en apporter la nouvelle? Sans doute, le gouvernement doit veiller de toutes les manières à la conservation de la vie humaine: mais la nature a des secrets que l'imagination seule peut pénétrer, et je conçois facilement que les habitants et les étrangers ne se dégoûtent point de Rome par le genre de péril que l'on y court pendant les plus belles saisons de l'année.

LIVRE SIXIÈME.

LES MŒURS ET LE CARACTÈRE DES ITALIENS.

CHAPITRE PREMIER.

L'irrésolution du caractère d'Oswald, augmentée par ses malheurs, le portait à craindre tous les partis irrévocables. Il n'avait pas même osé, dans son incertitude, demander à Corinne le secret de son nom et de sa destinée ; et cependant son amour pour elle acquiesçait chaque jour de nouvelles forces ; il ne la regardait jamais sans émotion ; il pouvait à peine, au milieu de la société, s'éloigner, même pour un instant, de la place où elle était assise ; elle ne disait pas un mot qu'il ne sentît ; elle n'avait pas un instant de tristesse ou de gaieté dont le reflet ne se peignît sur sa propre physionomie. Mais, tout en admirant, tout en aimant Corinne, il se rappelait combien une telle femme s'accordait peu avec la manière de vivre des Anglais, combien elle différait de l'idée que son père s'était formée de celle qu'il lui convenait d'opérer ; et ce qu'il disait à Corinne se ressentait du trouble et de la contrainte que ces réflexions faisaient naître en lui.

Corinne ne s'en apercevait que trop bien ; mais il lui en aurait tant coûté de rompre avec lord Nelvil, qu'elle se prêtait elle-même à ce qu'il n'y eût point entre eux d'explication décisive ; et, comme elle avait dans le caractère assez d'imprévoyance, elle était heureuse du présent tel qu'il était, quoiqu'il lui fût impossible de savoir ce qu'il devait en arriver.

Elle s'était entièrement séparée du monde pour se consacrer à son sentiment pour Oswald. Mais à la fin, blessée de son silence sur leur avenir, elle résolut d'accepter une invitation pour un bal où elle était vivement désirée. Rien n'est plus indifférent, à Rome, que de quitter la société et d'y reparaître tout à tour, selon que cela convient : c'est le pays où l'on s'occupe le moins de ce qu'on appelle ailleurs le *commérage* ; chacun fait ce qu'il veut sans que personne s'en informe, à moins qu'on ne rencontre dans les autres un obstacle à son amour ou à son ambition. Les Romains ne s'inquiètent pas plus de la conduite de leurs compatriotes que de celle des étrangers qui passent et repassent dans leur ville, rendez-vous des Européens. Quand lord Nelvil vit que Corinne allait au bal, il en éprouva de l'humeur. Il avait cru voir en elle, depuis quelque temps, une disposition mélancolique qui sympathisait avec la sienne. Tout à coup elle lui parut vivement occupée de la danse, de ce talent dans lequel elle excellait, et son imagination semblait animée par la perspective d'une fête. Corinne n'était pas une personne frivole, mais elle se sentait chaque jour plus subjuguée par son amour pour Oswald, et elle voulait essayer d'en affaiblir la force. Elle savait par expérience que la réflexion et les sacrifices ont moins de pouvoir sur les caractères passionnés que la distraction ; et elle pensait que la raison ne consiste pas à triompher de soi selon les régles, mais comme on le peut.

— Il faut, disait-elle à lord Nelvil, qui lui reprochait cette intention, il faut pourtant que je sache s'il n'y a pas plus que vous au monde qui puissiez remplir ma vie ; si ce qui me plaisait autrefois ne peut pas encore m'amuser, et si le sentiment que vous m'inspirez doit absorber tout autre intérêt et toute autre idée. — Vous voulez donc cesser de m'aimer ? reprit Oswald. — Non, répondit Corinne ; mais ce n'est que dans la vie domestique qu'il peut-être doux de se sentir ainsi dominée par une seule affection. Moi qui ai besoin de mes talents, de mon esprit, de mon imagination, pour soutenir l'éclat de la vie que j'ai adoptée, cela me fait mal, et beaucoup de mal, d'aimer comme je vous aime. — Vous ne me satisferez donc pas, lui dit Oswald, ces hommages, cette gloire ?... — Que vous importe, lui dit Corinne, de savoir si je vous les sacrifierais ? Il ne faut pas, puisque nous ne sommes point destinés l'un à l'autre, flétrir à jamais pour moi le genre de bonheur dont je dois me contenter. Lord Nelvil ne répondit point, parce qu'il fallait, en exprimant son sentiment, dire aussi quel dessin ce sentiment lui inspirait ; et son cœur l'ignorait encore. Il se tut donc en soupirant, et suivit Corinne au bal, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup d'y aller.

C'était la première fois, depuis son malheur, qu'il revoyait une grande assemblée ; et la tumulte d'une fête lui causa une telle impression de tristesse, qu'il resta longtemps dans une salle à côté de celle du bal, la tête appuyée sur sa main, et ne cherchant pas même à voir danser Corinne. Il écoutait cette musique de danse, qui, comme toutes les musiques, fait rêver, bien qu'elle ne semble destinée qu'à la joie. Le comte d'Erfeuil arriva, tout enchanté d'un bal, d'une assemblée, d'une société nombreuse, enfin, qui lui rappelait un peu la France. — J'ai fait ce que

j'ai pu, dit-il à lord Nelvil, pour trouver quelque intérêt à ces ruines dont on parle tant à Rome ; je ne vois rien de beau dans cela ; c'est un préjugé que l'admiration de ces débris convertis de ronces. J'en dirai mon avis quand je reviendrai à Paris ; car il est temps que ce prestige de l'Italie finisse. Il n'y a pas un monument en Europe, subsistant aujourd'hui dans son entier, qui ne vaille mieux que ces tronçons de colonnes, que ces bas-reliefs noircis par le temps, qu'on ne peut admirer qu'à force d'érudition. Un plaisir qu'il faut acheter par tant d'études ne me paraît pas bien vil en lui-même ; car, pour être ravi par les spectacles de Paris, personne n'a besoin de palir sur les livres. Lord Nelvil ne répondit rien. Le comte d'Erfeuil l'interrogea de nouveau sur l'impression que Rome avait produite sur lui. — Au milieu d'un bal, dit Oswald, ce n'est pas trop le moment d'en parler d'une manière sérieuse, et vous savez que je ne sais pas parler autrement. — A la bonne heure, reprit le comte d'Erfeuil ; je suis plus gai que vous, j'en conviens ; mais qui sait si je ne suis pas plus sage ? Il y a beaucoup de philosophie, croyez-moi, dans mon apparente légèreté. La vie doit être prise comme cela. — Vous avez peut-être raison, reprit Oswald, mais c'est par nature, et non par réflexion, que vous êtes ainsi ; et voilà pourquoi votre manière d'être ne convient qu'à vous.

Le comte d'Erfeuil entendit nommer Corinne dans la salle du bal, et il y entra pour savoir ce dont il s'agissait. Lord Nelvil s'avance jusqu'à la porte, et vit le prince d'Analfi, Napolitain de la plus belle figure, qui priait Corinne de danser avec lui la *Tarentelle*, une danse d'Naples pleine de grâce et d'originalité. Les amis de Corinne le lui demandaient aussi. Elle accepta sans se faire prier ; ce qui étonna assez le comte d'Erfeuil, accoutumé qu'il était aux refus par lesquels il est d'usage de faire précéder le consentement. Mais en Italie on ne connaît pas ce genre de grâces ; et chacun croit tout simplement plaire davantage à la société en s'empressant de faire ce qu'elle désire. Corinne avait inventé cette manière naturelle, si déjà elle n'avait pas été en usage. L'habit qu'elle avait mis pour le bal était élégant et léger ; ses cheveux étaient rassemblés dans un filet de soie à l'italienne, et ses yeux exprimaient un plaisir vil qui la rendait plus séduisante que jamais. Oswald en fut troublé ; il combattait contre lui-même ; il s'indignait d'être captivé par des charmes dont il devait se plaindre, puis-que, loin de songer à lui plaire, c'était presque pour échapper à son empire que Corinne se montrait si ravissante. Mais qui peut résister aux séductions de la grâce ? Fût-elle même dédaigneuse, elle serait encore toute-puissante ; et ce n'était assurément pas la disposition de Corinne. Elle aperçut lord Nelvil, rougit, et ses yeux avaient, en le regardant, une douceur enchantée.

Le prince d'Analfi s'accompagnait en dansant avec des castagnettes ; Corinne, avant de commencer, fit avec les deux mains un salut plein de grâce à l'assemblée, et, tournant légèrement sur elle-même, elle prit le tambour de basque que le prince d'Analfi lui présentait. Elle se mit à danser, en frappant l'air de ce tambour de basque ; et tous ses mouvements avaient une souplesse, une grâce, un mélange de pudor et de volupté qui pouvait donner l'idée de la puissance que les *Layardes* exercent sur l'imagination des Indiens, quand elles sont pour ainsi dire poètes avec leur danse, quand elles expriment tant de sentiments divers par les pas caractérisés et les tableaux enchanteurs qu'elles offrent aux regards. Corinne connaissait si bien toutes les attitudes que représentent les peintres et les sculpteurs antiques, que, par un léger mouvement de ses bras, en plaçant son tambour de basque tantôt au-dessus de sa tête, tantôt en avant avec une de ses mains, tandis que l'autre parement les érelets avec une incroyable dextérité, elle rappelait les dansesuses d'Ilerentium, et faisait naître successivement une foule d'idées nouvelles pour le dessin et la peinture.

Ce n'était point la danse française, si remarquable par l'élégance et la difficulté des pas ; c'était un talent qui tenait de beaucoup plus près à l'imagination et au sentiment. Le caractère de la musique était exprime tout à tour par la précision et la mollesse des mouvements. Corinne, en dansant, faisait passer dans l'âme des spectateurs ce qu'elle éprouvait, comme si elle avait improvisé, comme si elle avait joué de la lyre ou dessiné quelques figures ; tout était langage pour elle ; les musiciens, en la regardant, s'annuaient à mieux faire sentir le génie de leur art, et je ne sais quelle joie passionnée et quelle sensibilité d'imagination électrisaient à la fois tous les témoins de cette danse magique, et les transportaient dans une existence idéale, où l'on rêve un bonheur qui n'est pas de ce monde.

Il y a un moment dans cette danse napolitaine où la femme se met à genoux, tandis que l'homme tourne autour d'elle, non en maître, mais en vainqueur. Quel était dans ce moment le charme de la dignité de Corinne ! comme à genoux elle était souveraine ! Et, quand elle se releva en faisant retentir le son de son instrument, de sa exhalation aérienne, elle semblait animée par un enthousiasme de vie, de jeunesse et de beauté, qui devait persuader qu'elle n'avait besoin de personne pour être heureuse. Hélas ! il n'en était pas ainsi ; mais Oswald le craignait et soupçonnait en admirant Corinne, comme si chacun de ces succès l'eût séparée de lui. A la fin de la danse, l'homme se jette à genoux à son tour, et c'est la femme qui danse autour de lui. Corinne en cet instant se surpassa encore, s'il était possible ; sa course était si légère en parcourant deux ou trois fois le même cercle, que ses pieds chaussés en brodequins volaient sur le plancher avec la rapidité de l'éclair ; et,

quand elle éleva une de ses mains, en agitant son tambour de basque, et que de l'autre elle fit signe au prince d'Amalfi de se relever, tous les hommes étaient tentés de se mettre à genoux comme lui; tous, excepté lord Nelvil, qui se retira de quelques pas en arrière, et le comte d'Erfeuil, qui fit quelques pas en avant pour complimenter Corinne. Quant aux Italiens qui étaient là, ils ne pensaient point à se faire remarquer par leur enthousiasme; ils s'y livraient parce qu'ils l'éprouvaient. Ce ne sont pas des hommes assez habitués à la société et à l'amour-propre qu'elle excite pour s'occuper de l'effet qu'ils produisent; ils ne se laissent jamais détourner de leur plaisir par la vanité, ni de leur lut par les applaudissements.



Corinne et Oswald à la fontaine de Trevi. — PAGE 19.

Corinne était charmée de son succès, et remerciait tout le monde avec une grâce pleine de simplicité. Elle était contente d'avoir réussi, et le laissait voir en bonne enfant, si l'on peut s'exprimer ainsi; mais ce qui l'occupait surtout, c'était le désir de traverser la foule pour arriver jusqu'à la porte contre laquelle Oswald était appuyé. Elle y arriva enfin, et s'arrêta un moment pour attendre un mot de lui. — Corinne, lui dit-il en s'efforçant de cacher son trouble, son enchantement et sa peine: Corinne, voilà bien des hommages, voilà bien des succès! mais, au milieu de ces adorateurs si enthousiastes, y a-t-il un ami courageux et sûr? y a-t-il un protecteur pour la vie? et le vain tumulte des applaudissements devrait-il suffire à une âme telle que la vôtre?

CHAPITRE II.

La foule empêcha Corinne de répondre à lord Nelvil. On allait s'occuper, et chaque cavaliere sergente se hâta de s'asseoir à côté de sa

dame. Une étrangère arriva, et, ne trouvant plus de place, aucun homme, excepté lord Nelvil et le comte d'Erfeuil, ne lui offrit la sienne: ce n'était ni par impolitesse, ni par égoïsme, qu'aucun Romain ne s'était levé; mais l'idée que les grands seigneurs de Rome ont de l'honneur et du devoir, c'est de ne pas quitter d'un pas ni d'un instant leur dame. Quelques-uns, n'ayant pas pu s'asseoir, se tenaient derrière la chaise de leurs belles, prêts à les servir au moindre signe. Les dames ne parlaient qu'à leurs cavaliers; les étrangers erraient en vain autour de ce cercle où personne n'avait rien à leur dire: car les femmes ne savent pas en Italie ce que c'est que la coquetterie, ce que c'est en amour qu'un succès d'amour-propre; elles n'ont envie de plaire qu'à celui qu'elles aiment: il n'y a point de séduction d'esprit avant celle du cœur ou des yeux; les commencements les plus rapides sont suivis quelquefois par un sincère dévouement, et même une très-longue constance. L'infidélité est en Italie blâmée plus sévèrement dans un homme que dans une femme. Trois ou quatre hommes, sous des titres différents, suivent la même femme, qui les mène avec elle sans se donner quelquefois même la peine de dire leur nom au maître de la maison qui les reçoit: l'un est le préféré, l'autre celui qui aspire à l'être; un troisième s'appelle le souffrant (*il patito*): celui-là est tout à fait dédaigné, mais on lui permet cependant de faire le service d'adorateur, et tous ces rivaux vivent paisiblement ensemble. Les gens du peuple seuls ont encore conservé la coutume des coups de poignard. Il y a dans ce pays un bizarre mélange de simplicité et de corruption, de dissimulation et de vérité, de bonhomie et de vengeance, de faiblesse et de force, qui s'explique par une observation constante: c'est que les bonnes qualités viennent de ce qu'on n'y fait rien pour la vanité, et les mauvaises de ce qu'on y fait beaucoup pour l'intérêt, soit que cet intérêt tienne à l'amour, à l'ambition ou à la fortune.



Corinne dansant la tarentelle. — PAGE 23.

Les distinctions de rang font en général peu d'effet en Italie: ce n'est point par philosophie, mais par facilité de caractère et familiarité de mœurs, qu'on y est peu susceptible des préjugés aristocratiques; et, comme la société ne s'y constitue juge de rien, elle admet tout.

Après le souper, chacun se mit au jeu, quelques femmes aux jeux de hasard, d'autres au whist le plus silencieux, et pas un mot n'était prononcé dans cette chambre naguère si bruyante. Les peuples du Midi passent souvent de la plus grande agitation au plus profond repos : c'est encore un des contrastes de leur caractère, que la paresse unie à l'activité la plus infatigable ; ce sont en tout des hommes qu'il faut se garder de juger au premier coup d'œil, car les qualités comme les défauts les plus opposés se trouvent en eux ; si vous les voyez prudents dans tel instant, il se peut que dans un autre ils se montrent les plus audacieux des hommes ; s'ils sont indolents, c'est peut-être qu'ils se reposent d'avoir agi ou se préparent pour agir encore : enfin, ils ne perdent aucune force de l'âme dans la société, et toutes s'amassent en eux pour les circonstances décisives.

Dans cette assemblée de Rome où se trouvaient Oswald et Corinne, il y avait des hommes qui perdaient des sommes énormes au jeu, sans qu'on pût l'apercevoir le moins du monde sur leur physionomie : ces mêmes hommes auraient eu l'expression la plus vive et les gestes les plus animés s'ils avaient raconté quelques faits de peu d'importance. Mais quand les passions arrivent à un certain degré de violence, elles craignent les témoins et se voilent presque toujours par le silence et l'immobilité.

Lord Nelvil avait conservé un ressentiment amer de la scène du bal ; il croyait que les Italiens et leur manière animée d'exprimer l'enthousiasme avaient détourné de lui, du moins pour un moment, l'intérêt de Corinne. Il en était très-malheureux, mais sa fierté lui conseillait de le cacher, on de le témoigner seulement en montrant du dédain pour les suffrages qui flattaient sa brillante amie. On lui proposa de jouer, il le refusa ; Corinne aussi, et elle lui fit signe de venir s'asseoir à côté d'elle. Oswald était inquiet de compromettre Corinne en passant ainsi la soirée seul avec elle, en présence de tout le monde. — Soyez tranquille, lui dit-elle, personne ne s'occupe de nous, c'est ici l'usage de ne faire en société que ce qui plaît : il n'y a pas une convenance établie, pas un égard exigé ; une politesse bienveillante suffit, personne ne veut que l'on se gêne les uns pour les autres. Ce n'est sûrement pas un pays où la liberté subsiste telle que vous l'entendez en Angleterre, mais on y jouit d'une parfaite indépendance sociale. — C'est-à-dire, reprit Oswald, qu'on n'y montre aucun respect pour les mœurs. — Au moins, interrompit Corinne, aucune hypocrisie. M. de la Rochefoucauld a dit : « Le moindre des défauts d'une femme galante est de l'être. » En effet, quels que soient les torts des femmes en Italie, elles n'ont pas recours au mensonge, et si le mariage n'y est pas assez respecté, c'est du consentement des deux époux.

— Ce n'est point la sincérité qui est la cause de ce genre de franchise, répondit Oswald, mais l'indifférence pour l'opinion publique. En arrivant ici, j'avais une lettre de recommandation pour une princesse ;

je la donnai à mon domestique de place pour la porter, il me dit : — Monsieur, dans ce moment cette lettre ne vous servirait à rien, car la princesse ne voit personne, elle est *INNAMORATA*. Et cet état, d'être *INNAMORATA*, se proclamait comme toute autre situation de la vie, et cette publicité n'est point excusée par une passion extraordinaire ; plusieurs attachements se succèdent ainsi et sont également connus. Les femmes mettent si peu de mystère à cet égard, qu'elles avouent leurs liaisons avec moins d'embarras que nos femmes n'en auraient en parlant de leurs époux. Aucun sentiment profond ni délicat ne se mêle, on le croit aisément, à cette mobilité sans pudeur. Aussi, dans cette nation où l'on ne pense qu'à l'amour, il n'y a pas un seul roman, parce que l'amour y est si rapide, si public, qu'il ne prête à aucun genre de développement,

et que, pour peindre véritablement les mœurs générales à cet égard, il faudrait commencer et finir dans la première page. Pardon, Corinne, s'écria lord Nelvil en remarquant la peine qu'il lui faisait éprouver, vous êtes Italienne, cette idée devrait me désarmer. Mais l'une des causes de votre grâce incomparable, c'est la réunion de tous les charmes qui caractérisent les différentes nations. Je ne sais dans quel pays vous avez été élevée, mais certainement vous n'avez point passé toute votre vie en Italie ; peut-être est-ce en Angleterre même. Ah ! Corinne, si cela était vrai, comment auriez-vous pu quitter ce sanctuaire de la pudeur et de la délicatesse, pour venir ici, où non-seulement la vertu, mais l'amour même est si mal connu ? On le respire dans l'air, mais pénètre-t-il dans le cœur ? Les poésies, dans lesquelles l'amour joue un si grand rôle, ont beaucoup de grâce, beaucoup d'imagination ; elles sont ornées par des tableaux brillants, dont les couleurs sont vives et voluptueuses. Mais où trouverez-vous ce sentiment mélancolique et tendre qui anime notre poésie ? Que pourriez-vous comparer à la scène de Belvidera et de son époux dans Otway, à Roméo dans Shakspeare, enfin surtout aux admirables vers de Thompson dans son chant du printemps, lorsqu'il peint avec des traits si nobles et si

touchants le bonheur de l'amour dans le mariage ? Y a-t-il un tel mariage en Italie ? Et là où il n'y a pas de bonheur domestique peut-il exister de l'amour ? N'est-ce pas ce bonheur qui est le but de la passion du cœur, comme la possession est celui de la passion des sens ? Toutes les femmes jeunes et belles ne se ressemblent-elles pas si les qualités de l'âme et de l'esprit ne fixent pas la préférence ? et ces qualités, que font-elles désirer ? le mariage, c'est-à-dire l'association de tous les sentiments et de toutes les pensées. L'amour illégitime, quand malheureusement il existe chez nous, est encore, si j'ose m'exprimer ainsi, un reflet du mariage. On y cherche ce bonheur intime qu'on n'a pu goûter chez soi ; et l'infidélité même est plus morale en Angleterre que le mariage en Italie.

Ces paroles étaient dures ; elles blessèrent profondément Corinne ; et,



Corinne.

se levant aussitôt les yeux remplis de larmes, elle sortit de la chambre et retourna subitement chez elle. Oswald fut un désespoir d'avoir offensé Corinne, mais il avait une sorte d'irritation de ses succès du bal, qui s'était trahie par les paroles qui venaient de lui échapper. Il la suivit chez elle, mais elle refusa de lui parler. Il y retourna le lendemain matin encore inutilement, sa porte était fermée. Ce refus prolongé de recevoir lord Nelvil n'était pas dans le caractère de Corinne, mais elle était douloureusement affligée de l'opinion qu'il avait témoignée sur les Italiennes, et cette opinion même lui faisait une loi de cacher à l'avenir, si elle le pouvait, le sentiment qui l'entraînait.

Oswald, de son côté, trouvait que Corinne ne se conduisait pas dans cette circonstance avec la simplicité qui lui était naturelle, et il se confirmait toujours davantage dans le mécontentement que le bal lui avait causé. Il excitait en lui cette disposition, qui pouvait lutter contre le sentiment dont il redoutait l'empire. Ses principes étaient sévères, et le mystère qui enveloppait la vie passée de celle qu'il aimait lui causait une grande douleur. Les manières de Corinne lui paraissaient pleines de charmes, mais quelquefois un peu trop animées par le désir universel de plaire. Il lui trouvait beaucoup de noblesse et de réserve dans les discours et dans le maintien, mais trop d'indulgence dans les opinions. Enfin Oswald était un homme séduit, entraîné, mais conservant au dedans de lui-même un opposant qui combattait ce qu'il éprouvait. Cette situation porte souvent à l'amertume. On est mécontent de soi-même et des autres. L'on souffre, et l'on a comme une sorte de besoin de souffrir encore davantage, ou du moins d'amener une explication violente qui fasse triompher complètement l'un des deux sentiments qui déchirent le cœur.

C'est dans cette disposition que lord Nelvil écrivit à Corinne. Sa lettre était amère et inconvenable, il le sentait; mais des mouvements confus le portaient à l'envoyer; il était si malheureux par ses combats, qu'il voulait à tout prix une circonstance quelconque qui pût les terminer.

Un bruit auquel il ne croyait pas, mais que le comte d'Erfeuil était venu lui raconter, contribua peut-être encore à rendre ses expressions plus âpres. On répandait dans Rome que Corinne épouserait le prince d'Analfi. Oswald savait bien qu'elle ne l'aimait pas, et devait penser que le bal était la seule cause de cette nouvelle; mais il se persuada qu'elle l'avait reçu chez elle le matin du jour où il n'avait pu lui-même être admis; et, trop fier pour exprimer un sentiment de jalousie, il satisfit son mécontentement secret en dénigrant la nation pour laquelle il voyait avec tant de peine la prédilection de Corinne.

CHAPITRE III.

LETTRÉ D'OSWALD A CORINNE.

Ce 24 janvier 1795.

« Vous refusez de me voir, vous êtes offensée de notre conversation d'avant-hier; vous vous proposez sans doute de ne plus admettre à l'avenir chez vous que vos compatriotes; vous voulez expier apparemment le tort que vous avez eu de recevoir un homme d'une autre nation. Cependant, loin de me repentir d'avoir parlé avec sincérité sur les Italiennes, à vous, que dans mes chimères je voulais considérer comme une Anglaise, j'oserais dire, avec bien plus de force encore, que vous ne trouverez ni bonheur, ni dignité, si vous voulez faire choix d'un époux au milieu de la société qui vous environne. Je ne connais pas un homme parmi les Italiens qui puisse vous mériter; il n'en est pas un qui vous honorât par son alliance, de quelque titre qu'il vous revêt. Les hommes, en Italie, valent beaucoup moins que les femmes, car ils ont les défauts des femmes, et les leurs propres en sus. Me persuaderiez-vous qu'ils soient capables d'amour, ces habitants du midi qui fuient avec tant de soin la peine, et sont si décidés au bonheur? N'avez-vous pas vu, je le tiens de vous, le mois dernier, au spectacle, un homme qui avait perdu huit jours auparavant sa femme, et une femme qu'il disait aimer? On veut ici se débarrasser, le plus tôt possible, et des morts et de l'idée de la mort. Les cérémonies des funérailles sont accomplies par les prêtres, comme les soins de l'amour sont observés par les cavaliers servants. Les rites et l'habitude ont tout prescrit d'avance; les regrets et l'enthousiasme n'y sont pour rien. Enfin, et c'est là surtout ce qui détruit l'amour, les hommes n'inspirent aucun genre de respect aux femmes: elles ne leur savent aucun gré de leur soumission, parce qu'ils n'ont aucune fermeté de caractère, aucune occupation sérieuse dans la vie. Il faut, pour que la nature et l'ordre social se montrent dans toute leur beauté, que l'homme soit protecteur et la femme

protégée, mais que ce protecteur adore la faiblesse qu'il défend, et respecte la divinité sans pouvoir qui, comme ses dieux pénates, porte bonheur à sa maison. Ici l'on dirait presque que les femmes sont le sultan, et les hommes le sérail.

« Les hommes ont la douceur et la souplesse du caractère des femmes. Un proverbe italien dit: Qui ne sait pas feindre ne sait pas vivre. N'est-ce pas là un proverbe de femme? Et en effet, dans un pays où il n'y a ni carrière militaire, ni institution libre, comment un homme pourrait-il se former à la dignité et à la force? Aussi tournent-ils tout leur esprit vers l'habileté; ils jouent la vie comme une partie d'échecs, dans laquelle le succès est tout. Ce qui leur reste des souvenirs de l'antiquité, c'est quelque chose de gigantesque dans les expressions et dans la magnificence extérieure; mais, à côté de cette grandeur sans base, vous voyez souvent tout ce qu'il y a de plus vulgaire dans les goûts et de plus méprisamment négligé dans la vie domestique. Est-ce là, Corinne, la nation que vous devez préférer à toute autre? est-ce elle dont les bruyants applaudissements vous sont si nécessaires que toute autre destinée vous paraîtrait silencieuse à côté de ces braves retentissants? Qui pourrait se flatter de vous rendre heureuse en vous arrachant à ce tumulte? Vous êtes une personne inconcevable: profonde dans vos sentiments et légère dans vos goûts, indépendante par la fierté de votre âme, et cependant asservie par le besoin des distractions; capable d'aimer un seul, mais ayant besoin de tous. Vous êtes une magicienne qui impuletez et rassurez alternativement, qui vous montrez sublime, et disparaîsez tout à coup de cette région où vous êtes seule, pour vous confondre dans la foule. Corinne, Corinne, on ne peut s'empêcher de vous redouter en vous aimant!

« OSWALD. »

Corinne, en lisant cette lettre, fut offensée des préjugés haineux qu'Oswald exprimait contre sa nation; mais elle eut cependant le bonheur de deviner qu'il était irrité de la fête et de ce qu'elle s'était refusée à le recevoir depuis la conversation du souper: cette réflexion adoucit un peu l'impression pénible que lui faisait sa lettre. Elle hésita quelque temps, ou du moins crut hésiter sur la conduite qu'elle devait tenir envers lui. Son sentiment l'entraînait à le revoir; mais il lui était extrêmement pénible qu'il pût s'imaginer qu'elle désirait de l'épouser, bien que la fortune fût au moins égale, et qu'elle pût, en révélant son nom, montrer qu'il n'était en rien inférieur à celui de lord Nelvil. Néanmoins, ce qu'il y avait de singulier et d'indépendant dans le genre de vie qu'elle avait adopté devait lui inspirer de l'éloignement pour le mariage; et sûrement elle en aurait repoussé l'idée, si son sentiment ne l'eût pas aveuglée sur toutes les peines qu'elle aurait à souffrir en épousant un Anglais et en renonçant à l'Italie.

On peut abdiquer la fierté dans tout ce qui tient au cœur; mais dès que les convenances ou les intérêts du monde se présentent de quelque manière pour obstacle, dès qu'on peut supposer que la personne qu'on aime ferait un sacrifice quelconque en s'unissant à vous, il n'est plus possible de lui montrer à cet égard aucun abandon de sentiment. Corinne, néanmoins, ne pouvant se résoudre à rompre avec Oswald, voulut se persuader qu'elle pourrait le voir désormais et lui cacher l'amour qu'elle ressentait pour lui; c'est donc dans cette intention qu'elle se fit une loi dans sa lettre de répondre seulement à ses accusations injustes contre la nation italienne, et de raisonner avec lui sur ce sujet comme si c'était le seul qui l'intéressât. Peut-être la meilleure manière dont une femme d'un esprit supérieur peut reprendre sa froideur et sa dignité, c'est lorsqu'elle se retranche dans la pensée comme dans un asile.

CORINNE A LORD NELVIL.

Ce 25 janvier 1795

« Si votre lettre ne concernait que moi, milord, je n'essayerais point de me justifier: mon caractère est tellement facile à connaître, que celui qui ne me comprendrait pas de lui-même ne me comprendrait pas davantage par l'explication que je lui en donnerais. La réserve pleine de vertu des femmes anglaises et l'art plein de grâce des femmes françaises servent souvent à cacher, croyez-moi, la moitié de ce qui se passe dans l'âme des unes et des autres: et ce qu'il vous plaît d'appeler en moi de la magie, c'est un naturel sans contrainte qui laisse voir quelquefois des sentiments divers et des pensées opposées sans travailler à les mettre d'accord; car cet accord, quand il existe, est presque toujours factice, et la plupart des caractères vrais sont inconséquents; mais ce n'est pas de moi que je veux vous parler, c'est de la nation infortunée que vous attaquez si cruellement. Serait-ce mon affection pour mes amis qui vous inspirerait cette malveillance amère? vous me connaissez trop pour en être jaloux; et je n'ai point l'orgueil de croire qu'un tel sentiment vous rendit injuste au point où vous l'êtes. Vous dites sur les Italiens ce que disent tous les étrangers, ce qui doit frapper au premier abord: mais il faut pénétrer plus avant pour juger ce pays, qui a été si grand à diverses époques. D'où vient donc que cette nation a été sous les Romains la plus militaire de toutes, la plus jalouse de sa liberté dans

les républiques du moyen âge, et dans le seizième siècle la plus illustre par les lettres, les sciences et les arts? N'a-t-elle pas poursuivi la gloire sous toutes les formes? Et si maintenant elle n'en a plus, pourquoi n'en accuseriez-vous pas sa situation politique, puisque dans d'autres circonstances elle s'est montrée si différente de ce qu'elle est maintenant?

« Je ne sais si je m'abuse, mais les torts des Italiens ne font que m'inspirer un sentiment de pitié pour leur sort. Les étrangers de tous temps ont conquis, déchiré ce beau pays, l'objet de leur ambition perpétuelle; et les étrangers reprochent avec amertume à cette nation les torts des nations vaincues et déchirées! L'Europe a reçu des Italiens les arts et les sciences; et maintenant qu'elle a tourné contre eux leurs propres présents, elle leur conteste souvent encore la dernière gloire qui soit permise aux nations sans force militaire et sans liberté politique: la gloire des sciences et des arts.

« Il est vrai que les gouvernements font le caractère des nations, que dans cette même Italie vous voyez des différences de mœurs remarquables entre les divers États qui la composent. Les Piémontais, qui formaient un petit corps de nation, ont l'esprit plus militaire que le reste de l'Italie; les Florentins, qui ont possédé ou la liberté ou des princes d'un caractère libéral, sont éclairés et doux; les Vénitiens et les Génois se montrent capables d'idées politiques, parce qu'il y a chez eux une aristocratie républicaine; les Milanais sont plus sincères, parce que les nations du Nord y ont apporté depuis longtemps ce caractère: les Napolitains pourraient aisément devenir belliqueux, parce qu'ils ont été réunis depuis plusieurs siècles sous un gouvernement très-imparfait, mais enfin sous un gouvernement à eux. La noblesse romaine, n'ayant rien à faire, ni militairement ni politiquement, doit être ignorante et paresseuse: mais l'esprit des ecclésiastiques, qui ont une carrière et une occupation, est beaucoup plus développé que celui des nobles; et comme le gouvernement papal n'admet aucune distinction de naissance, et qu'il est au contraire purement électif dans l'ordre du clergé, il en résulte une sorte de libéralité, non dans les idées, mais dans les habitudes, qui fait de Rome le séjour le plus agréable pour tous ceux qui n'ont plus ni ambition, ni la possibilité de jouer un rôle dans le monde.

« Les peuples du Midi sont plus aisément modifiés par leurs institutions que les peuples du Nord: ils ont une indolence qui devient bientôt de la résignation, et la nature leur offre tant de jouissances, qu'ils se consolent facilement des avantages que la société leur refuse. Il y a sûrement beaucoup de corruption en Italie, et cependant la civilisation y est beaucoup moins raffinée que dans d'autres pays. On pourrait presque trouver quelque chose de sauvage à ce peuple, malgré la finesse de son esprit: cette finesse ressemble à celle du chasseur dans l'art de surprendre sa proie. Les peuples indolents sont facilement rusés; ils ont une habitude de douceur qui leur sert à dissimuler, quand il le faut, même leur colère; c'est toujours avec ses manières accoutumées qu'on parvient à cacher une situation accidentelle.

« Les Italiens ont de la sincérité, de la fidélité, dans les relations privées. L'intérêt et l'ambition exercent un grand empire sur eux, mais non l'orgueil ou la vanité: les distinctions de rang y font très-peu d'impression; il n'y a point de société, point de salon, point de mode, point de petits moyens journaliers de faire effet en détail. Ces sources habituelles de dissimulation et d'envie n'existent point chez eux: quand ils trompent leurs ennemis et leurs concurrents, c'est parce qu'ils se considèrent avec eux comme en état de guerre; mais, en paix, ils ont du naturel et de la vérité. C'est même cette vérité qui est cause du scandale dont vous vous plaignez: les femmes, entendant parler d'amour sans cesse, vivant au milieu des séductions et des exemples de l'amour, ne cachent pas leurs sentiments, et portent, pour ainsi dire, une sorte d'innocence dans la galanterie même; elles ne se doutent pas non plus du ridicule, surtout de celui que la société peut donner. Les mes sont d'une ignorance telle, qu'elles ne savent pas écrire et l'avouent publiquement; elles font répondre à un billet du matin par leur procureur (*il paglietto*) sur du papier à grand format et en style de requête. Mais en revanche, parmi celles qui sont instruites, vous en verrez qui sont professeurs dans les académies et qui donnent des leçons publiquement en écharpe noire; et si vous vous avisiez de rire de cela, l'on vous répondrait: — Y a-t-il du mal à savoir le grec? y a-t-il du mal à gagner sa vie par son travail? pourquoi riez-vous donc d'une chose aussi simple?

« Enfin, milord, aborderai-je un sujet plus délicat, chercherai-je à démêler pourquoi les hommes montrent souvent peu d'esprit militaire? Ils exposent leur vie pour l'amour et pour la haine avec une grande facilité, et les coups de poignard donnés ou reçus pour cette cause n'étonnent ni n'infirment personne: ils ne craignent point la mort quand les passions naturelles commandent de la braver; mais souvent, il faut l'avouer, ils aiment mieux la vie que des intérêts politiques qui ne les touchent guère, parce qu'ils n'ont point de patrie. Souvent aussi l'honneur chevaleresque a peu d'empire au milieu d'une nation où l'opinion et la société qui la forme n'existent pas; il est assez simple que, dans une telle désorganisation de tous les pouvoirs publics, les femmes prennent beaucoup d'ascendant sur les hommes; et peut-être en ont-elles trop pour les respecter et les admirer. Néanmoins leur conduite envers elles est pleine de délicatesse et de dévouement. Les vertus domestiques font en Angleterre la gloire et le bonheur des femmes; mais, s'il y a des pays où l'amour subsiste hors des liens sacrés du mariage, parmi ces pays, celui de tous où le bonheur des femmes est le plus mé-

né, c'est l'Italie. Les hommes s'y sont fait une morale pour des rapports hors de la morale: mais du moins ont-ils été justes et généreux dans le partage des devoirs; ils se sont considérés eux-mêmes comme plus coupables que les femmes quand ils brisaient les liens de l'amour, parce que les femmes avaient fait plus de sacrifices et perdaient davantage; ils ont pensé que, devant le tribunal du cœur, les plus criminels sont ceux qui font le plus de mal: quand les hommes ont tort, c'est par dureté; quand les femmes ont tort, c'est par faiblesse. La société, qui est à la fois rigoureuse et corrompue, c'est-à-dire impitoyable pour les fautes quand elles entraînent des malheurs, doit être plus sévère pour les femmes: mais dans un pays où il n'y a pas de société, la bonté naturelle a plus d'influence.

« Les idées de considération et de dignité sont beaucoup moins puissantes, et même beaucoup moins communes, j'en conviens, en Italie que partout ailleurs. L'absence de société et d'opinion publique en est la cause: mais, malgré tout ce qu'on a dit de la perfidie des Italiens, je soutiens que c'est un des pays du monde où il y a le plus de bonhomie. Cette bonhomie est telle, dans tout ce qui tient à la vanité, que, bien que ce pays soit celui dont les étrangers aient dit le plus de mal, il n'en est point où ils rencontrent un accueil aussi bienveillant. Un reproche aux Italiens trop de penchant à la flatterie: mais il faut aussi convenir que la plupart du temps ce n'est point par calcul, mais seulement par désir de plaire, qu'ils prodigent leurs plus douces expressions, inspirées par une obligeance véritable: ces expressions ne sont point démenties par la conduite habituelle de la vie. Toutefois, seraient-ils fidèles à l'amitié dans des circonstances extraordinaires, s'il fallait braver pour elle les périls et l'adversité? Le petit nombre, j'en conviens, le très-petit nombre en serait capable: mais ce n'est pas à l'Italie seulement que cette observation peut s'appliquer.

« Les Italiens ont une paresse orientale dans l'habitude de la vie; mais il n'y a point d'hommes plus persévérants ni plus actifs quand une fois leurs passions sont excitées. Ces mêmes femmes aussi, que vous voyez indolentes comme les Odalisques du sérail, sont capables tout à coup de actions les plus dévouées. Il y a des mystères dans le caractère et l'imagination des Italiens, et vous y rencontrez tour à tour des traits inattendus de générosité et d'amitié, ou des preuves sombres et redoutables de haine et de vengeance. Il n'y a ici d'émulation pour rien: la vie n'y est plus qu'un sommeil rêveur sous un beau ciel: mais donnez à ces hommes un but, et vous les verrez en six mois tout apprendre et tout concevoir. Il en est de même des femmes: pourquoi s'instruiraient-elles, puisque la plupart des hommes ne les entendraient pas? Elles isoleraient leur cœur en cultivant leur esprit; mais ces mêmes femmes deviendraient bien vite dignes d'un homme supérieur, si cet homme supérieur était l'objet de leur tendresse. Tout dort ici: mais dans un pays où les grands intérêts sont assoupis, le repos et l'insouciance sont plus nobles qu'une vaine agitation pour les petites choses.

« Les lettres elles-mêmes languissent là où les pensées ne se renouvellent point par l'action forte et variée de la vie. Mais dans quel pays cependant a-t-on jamais témoigné plus qu'en Italie de l'admiration pour la littérature et les beaux-arts? L'histoire nous apprend que les papes, les princes et les peuples, ont rendu dans tous les temps aux peintres, aux poètes, aux écrivains distingués, les hommages les plus éclatants. Cet enthousiasme pour le talent est, je l'avouerai, milord, un des premiers motifs qui m'attachent à ce pays. On n'y trouve point l'imagination blasée, l'esprit décourageant ni la médiocrité despotique qui savent si bien ailleurs tourmenter ou étouffer le génie naturel. Une idée, un sentiment, une expression heureuse, prennent feu, pour ainsi dire, parmi les auditeurs. Le talent, par cela même qu'il tient ici le premier rang, excite beaucoup d'envie. Pergolèse a été assassiné pour son *Stabat*; Giorgione s'armait d'une cuirasse quand il était obligé de peindre dans un lieu public: mais la jalousie violente qu'inspire le talent parmi nous est celle que fait naître ailleurs la puissance; cette jalousie ne dégrade point son objet; cette jalousie peut haïr, proscrire, tuer, et néanmoins, toujours mêlée au fanatisme de l'admiration, elle excite encore le génie, tout en le persécutant. Enfin, quand on voit tant de vie dans un cercle si resserré, au milieu de tant d'obstacles et d'asservissements de tout genre, on ne peut s'empêcher, ce me semble, de prendre un vif intérêt à ce peuple, qui respire avec avidité le peu d'air que l'imagination fait pénétrer à travers les bornes qui le renferment.

« Ces bornes sont telles, je ne le nierai point, que les hommes maintenant acquièrent rarement en Italie cette dignité, cette fierté, qui distinguent les nations libres et militaires. J'avouerai même, si vous le voulez, milord, que le caractère de ces nations pourrait inspirer aux femmes plus d'enthousiasme et d'amour. Mais ne serait-il pas possible aussi qu'un homme intrépide, noble et sévère, réunît toutes les qualités qui font aimer, sans posséder celles qui promettent le bonheur?

« CORINNE. »

CHAPITRE IV.

La lettre de Corinne fit repentir une seconde fois Oswald d'avoir pu songer à se détacher d'elle. La dignité spirituelle et la douceur imposante avec lesquelles elle repoussait les paroles dures qu'il s'était permises le touchèrent et le pénétrèrent d'admiration. Une supériorité si grande, si simple, si vraie, lui parut au-dessus de toutes les règles ordinaires. Il sentait bien toujours que Corinne n'était pas la femme faible, timide, doutant de tout, hors de ses devoirs et de ses sentiments, qu'il avait choisie, dans son imagination, pour la compagne de sa vie, et le souvenir de Lucile, telle qu'il l'avait vue à l'âge de douze ans, s'accordait mieux avec cette idée : mais pouvait-on rien comparer à Corinne ? Les lois, les règles communes, pouvaient-elles s'appliquer à une personne qui réunissait en elle tant de qualités diverses, dont le génie et la sensibilité étaient le lien ? Corinne était un miracle de la nature, et ce miracle ne se faisait-il pas en faveur d'Oswald quand il pouvait se flatter d'intéresser une telle femme ? Mais quel était son nom, quelle était sa destinée, quels seraient ses projets, s'il lui déclarait l'intention de s'unir à elle ? Tout était encore dans l'obscurité ; et, quoique l'enthousiasme qu'Oswald ressentait pour Corinne lui persuadât qu'il était décidé à l'épouser, souvent aussi l'idée que la vie de Corinne n'avait pas été tout à fait irréprochable, et qu'un tel mariage aurait été sûrement condamné par son père, bouleversait de nouveau toute son âme, et le jetait dans l'anxiété la plus pénible.

Il n'était pas aussi abattu par la douleur que dans le temps où il ne connaissait pas Corinne, mais il ne sentait plus cette sorte de calme qui peut exister même au milieu du repentir lorsque la vie entière est consacrée à l'expiation d'une grande faute. Il ne craignait pas autrefois de s'abandonner à ses souvenirs, quelle que fût leur amertume ; maintenant il redoutait les rêveries longues et profondes, qui lui auraient révélé ce qui se passait au fond de son âme. Il se préparait cependant à se rendre chez Corinne, pour la remercier de sa lettre et pour obtenir le pardon de celle qu'il avait écrite, lorsqu'il vit entrer dans sa chambre M. Edgermond, un parent de la jeune Lucile.

C'était un brave gentilhomme anglais, qui avait presque toujours vécu dans la principauté de Galles, où il possédait une terre : il avait les principes et les préjugés qui servent à maintenir en tout pays les choses comme elles sont ; et c'est un bien quand ces choses sont aussi bonnes que la raison humaine le permet : alors les hommes tels que M. Edgermond, c'est-à-dire les partisans de l'ordre établi, quoique fortement et même opiniâtrement attachés à leurs habitudes et à leur manière de voir, doivent être considérés comme des esprits éclairés et raisonnables.

Lord Nelvil tressaillit en entendant annoncer chez lui M. Edgermond ; il lui sembla que tous ses souvenirs se représentaient à la fois ; mais bientôt il lui vint dans l'esprit que lady Edgermond, la mère de Lucile, avait envoyé son parent pour lui faire des reproches, et qu'elle voulait ainsi gêner son indépendance. Cette pensée lui rendit toute sa fermeté, et il reçut M. Edgermond avec une froideur extrême. Il avait d'abord plus tort, en l'accueillant ainsi, que M. Edgermond n'avait pas le moindre projet qui pût concerner lord Nelvil. Il traversait l'Italie pour sa santé, en faisant beaucoup d'exercice, en chassant, en buvant à la santé du roi George et de la vieille Angleterre. C'était le plus honnête homme du monde, et même il avait beaucoup plus d'esprit et d'instruction que ses habitudes ne devaient le faire croire. Il était Anglais avant tout, non-seulement comme il devait l'être, mais aussi comme on aurait pu souhaiter qu'il ne le fût pas ; suivant dans tous les pays les coutumes du sien, ne vivant qu'avec les Anglais, et ne s'entretenant jamais avec les étrangers, non par dédain, mais par une sorte de répugnance à parler les langues étrangères, et de timidité, même à l'âge de cinquante ans, qui lui rendait très-difficile de faire de nouvelles connaissances.

— Je suis charmé de vous voir, dit-il à lord Nelvil ; je vais à Naples dans quinze jours, vous y trouverai-je ? Je le voudrais ; car j'ai peu de temps à rester en Italie, parce que mon régiment doit bientôt s'embarquer. — Votre régiment ? répéta lord Nelvil ; et il rougit comme s'il avait oublié qu'il avait un congé d'une année, son régiment ne devant pas être employé avant cette époque ; mais il rougit en pensant que Corinne pourrait peut-être lui faire oublier même son devoir. — Votre régiment à vous, continua M. Edgermond, ne sera pas mis en activité de si tôt ; ainsi rétablissez votre santé ici, sans inquiétude ; j'ai vu, avant de partir, ma jeune cousine, à laquelle vous vous intéressez ; elle est plus charmante que jamais, et dans un an, quand vous reviendrez, je ne doute pas qu'elle ne soit la plus belle femme de l'Angleterre. Lord Nelvil se tut, et M. Edgermond garda le silence aussi de son côté. Ils se dirent encore quelques mots d'une manière assez laconique, quoique beneveillante ; et M. Edgermond allait sortir, lorsqu'il revint sur ses pas et dit : — A propos, milord, vous pouvez me faire un plaisir ; on m'a dit que vous connaissiez la célèbre Corinne ; et, bien que je n'aime pas en général les nouvelles connaissances, je suis tout à fait curieux de celle-là. — Je demanderai à Corinne la permission de vous mener chez elle, puisque vous le désirez, répondit Oswald. — Faites, je vous prie, reprit M. Ed-

germond, que je la voie un jour où elle improvisera, chantera ou dansera en votre présence. — Corinne, dit lord Nelvil, ne montre point ainsi ses talents aux étrangers ; c'est une femme votre égale et la même, sous tous les rapports. — Pardon de ma méprise, reprit M. Edgermond ; comme on ne lui connaît pas d'autre nom que Corinne, et qu'à vingt-six ans elle vit toute seule, sans aucune personne de sa famille, je croyais qu'elle existait par ses talents, et qu'elle saisissait volontiers l'occasion de les faire connaître. — Sa fortune, répondit vivement lord Nelvil, est tout à fait indépendante, et son âme encore plus. M. Edgermond fit à l'instant de parler sur Corinne, et se repentit de l'avoir nommée, quand il vit que ce sujet intéressait Oswald. Les Anglais sont les hommes du monde qui ont le plus de discrétion et de ménagement dans tout ce qui tient aux affections véritables.

M. Edgermond s'en alla. Lord Nelvil, resté seul, ne put s'empêcher de s'écrier, dans son émotion : — Il faut que j'épouse Corinne, il faut que je sois son protecteur, afin que personne désormais ne puisse la méconnaître. Je lui donnerai le peu que je puis donner, un rang, un nom, tandis qu'elle me comblera de toutes les félicités qu'elle seule peut accorder sur la terre. Ce fut dans cette disposition qu'il se hâta d'aller chez Corinne, et jamais il n'y entra avec un plus doux sentiment d'espérance et d'amour ; mais, par un mouvement naturel de timidité, il commença la conversation en se rassurant lui-même par des paroles insignifiantes, et de ce nombre fut la demande d'amener M. Edgermond chez elle. A ce nom Corinne se troubla visiblement, et refusa d'une voix émue ce que désirait Oswald. Il en fut singulièrement étonné, et lui dit : — Je pensais que, dans une maison où vous recevez tant de monde, le titre de mon ami ne serait pas un motif d'exclusion. — Ne vous offensez pas, milord, reprit Corinne ; croyez-moi, il faut que j'aie des raisons bien puissantes pour ne pas consentir à ce que vous désirez. — Et ces raisons, me les direz-vous ? reprit Oswald. — Impossible, s'écria Corinne, impossible ! — Ainsi donc, dit Oswald... et, la violence de son émotion lui coupant la parole, il voulut sortir. Corinne alors, tout en pleurs, lui dit en Anglais : — Au nom de Dieu, si vous ne voulez pas briser mon cœur, ne partez pas !

Ces paroles, cet accent, remuèrent profondément l'âme d'Oswald ; et il se rassit à quelque distance de Corinne, la tête appuyée contre un vase d'albâtre qui éclairait sa chambre ; puis tout à coup il lui dit : — Cruelle femme, vous voyez que je vous aime ; vous voyez que vingt fois par jour je suis prêt à vous offrir et ma main et ma vie, et vous ne voulez m'apprendre qui vous êtes ! Dites-le moi, Corinne, dites-le moi, répétait-il en lui tendant la main avec la plus touchante expression de sensibilité. — Oswald, s'écria Corinne, Oswald, vous ne savez pas le mal que vous me faites ! Si j'étais assez insensée pour vous tout dire, si je l'étais, vous ne m'aimeriez plus. — Grand Dieu ! reprit-il, qu'avez-vous donc à révéler ? — Rien qui me rende indigne de vous ; mais des hasards, mais des différences entre nos goûts, nos opinions, qui jadis ont existé, qui n'existeraient plus. N'exigez pas de moi que je me fasse connaître à vous : un jour peut-être, un jour, si vous m'aimez assez, si... Ah ! je ne sais ce que je dis, continua Corinne ; vous saurez tout, mais ne m'abandonnez pas avant de m'entendre. Promettez-le moi, au nom de votre père qui réside dans le ciel. — Ne prononcez pas ce nom, s'écria lord Nelvil ; savez-vous s'il nous réunit ou s'il nous sépare ! Croyez-vous qu'il consentit à notre union ? Si vous le croyez, attestez-le moi ; je ne serai plus troublé, déchiré. Une fois, je vous dirai quelle a été ma triste vie ; mais à présent voyez dans quel état je suis, dans quel état vous me mettez. En effet son front était couvert d'une froide sueur ; son visage était pâle et ses lèvres tremblaient, en articulant à peine ces dernières paroles. Corinne s'assit à côté de lui, et, tenant ses mains dans les siennes, le rappela doucement à lui-même. — Mon cher Oswald, lui dit-elle, demandez à M. Edgermond s'il n'a jamais été dans le Northumberland, ou du moins si ce n'est que depuis cinq ans qu'il y a été ; dans ce cas seulement vous pouvez l'amener ici. Oswald regarda fixement Corinne à ces mots ; elle baissa les yeux et se tut. Lord Nelvil lui répondit : — Je ferai ce que vous m'ordonnez. Et il partit.

Resté chez lui, il s'épuisait en conjectures sur les secrets de Corinne ; il lui paraissait évident qu'elle avait passé beaucoup de temps en Angleterre, et que son nom et sa famille devaient y être connus. Mais quel motif les lui faisait cacher, et pourquoi avait-elle quitté l'Angleterre, si elle y avait été établie ? Ces diverses questions agitaient extrêmement le cœur d'Oswald ; il était convaincu que rien de mal ne pouvait être découvert dans la vie de Corinne ; mais il craignait une combinaison de circonstances qui pût la rendre coupable aux yeux des autres ; et ce qu'il redoutait le plus pour elle, c'était la désapprobation de l'Angleterre. Il se sentait fort contre celle de tout autre pays ; mais le souvenir de son père était si intimement uni dans sa pensée avec sa patrie, que ces deux sentiments s'accroissaient l'un par l'autre. Oswald sut de M. Edgermond qu'il avait été pour la première fois dans le Northumberland l'année précédente, et lui promit de le conduire le soir même chez Corinne. Il arriva le premier, pour la prévenir des idées que M. Edgermond avait conçues sur elle, et la pria de lui faire sentir, par des manières froides et réservées, combien il s'était trompé.

— Si vous le permettez, reprit Corinne, je serai avec lui comme avec tout le monde ; s'il désire de m'entendre, j'improviserai pour lui ; enfin je me montrerai telle que je suis ; et je crois cependant qu'il apercevra tout aussi bien la dignité de l'âme à travers une conduite simple,

que si je me donnais un air contraint qui serait affecté. — Oui, Corinne, répondit Oswald, oui, vous avez raison. Ah ! qu'il aurait tort, celui qui voudrait altérer en rien votre admirable naturel ! M. Edgermond arriva dans ce moment avec le reste de la société. Au commencement de la soirée, lord Nelvil se plaça à côté de Corinne, et, avec un intérêt qui tenait à la fois de l'amant et de protecteur, il disait tout ce qui pouvait la faire valoir ; il lui témoignait un respect qui avait encore plus pour but de commander les regards des autres que de se satisfaire lui-même ; mais il sentit bientôt avec joie l'inutilité de toutes ses inquiétudes. Corinne captiva tout à fait M. Edgermond ; elle le captiva non-seulement par son esprit et ses charmes, mais en lui inspirant le sentiment d'estime que les caractères vrais obtiennent toujours des caractères honnêtes ; et, lorsqu'il osa lui demander de se faire entendre sur un sujet de son choix, il aspirait à cette grâce avec autant de respect que d'empressement. Elle y consentit sans se faire prier un instant, et sut prouver ainsi que cette faveur avait un prix indépendant de la difficulté de l'obtenir. Mais elle avait un si vif désir de plaire à un compatriote d'Oswald, à un homme qui, par la considération qu'il méritait, pouvait influer sur son opinion en lui parlant d'elle, que ce sentiment la remplit tout à coup d'une timidité qui lui était nouvelle ; elle voulut commencer, et elle sentit que l'émotion lui coupait la parole. Oswald souffrait de ce qu'elle ne se montrait pas dans toute sa supériorité à un Anglais. Il baissait les yeux et son embarras était si visible, que Corinne, uniquement occupée de l'effet qu'elle produisait sur lui, perdit toujours de plus en plus la présence d'esprit nécessaire pour le talent d'improviser. Enfin, sentant qu'elle hésitait, que les paroles lui venaient par la mémoire et non par le sentiment, et qu'elle ne peignait ainsi ni ce qu'elle pensait ni ce qu'elle éprouvait réellement, elle s'arrêta tout à coup, et dit à M. Edgermond : — Pardonnez-moi si la timidité m'ôte aujourd'hui mon talent ; c'est la première fois, mes amis le savent, que je me suis trouvée ainsi tout à fait au-dessous de moi-même ; mais ce ne sera peut-être pas la dernière, ajouta-t-elle en soupirant.

Oswald fut profondément ému par la touchante faiblesse de Corinne. Jusqu'alors il avait toujours vu l'imagination et le génie triompher de ses affections, et relever son âme dans les moments où elle était le plus abattue ; cette fois, le sentiment avait subjugué tout à fait son esprit ; et néanmoins Oswald s'était tellement identifié dans cette occasion avec la gloire de Corinne, qu'il avait souffert de son trouble, au lieu d'en jouir. Mais comme il était certain qu'elle brillerait un autre jour avec l'éclat qui lui était naturel, il se livra sans regret à la douceur des observations qu'il venait de faire, et l'image de son amie régna plus que jamais dans son cœur.

LIVRE SEPTIÈME.

LA LITTÉRATURE ITALIENNE.



CHAPITRE PREMIER.

Lord Nelvil désirait vivement que M. Edgermond joint de l'entretien de Corinne, qui valait bien ses vers improvisés. Le jour suivant, la même société se rassembla chez elle ; et, pour l'engager à parler, il anima la conversation sur la littérature italienne, et provoqua sa vivacité naturelle en affirmant que l'Angleterre possédait un plus grand nombre de vrais poètes, et de poètes supérieurs, par l'énergie et la sensibilité, à tous ceux dont l'Italie pouvait se vanter.

— D'abord, répondit Corinne, les étrangers ne connaissent, pour la plupart, que nos poètes du premier rang : le Dante, Pétrarque, l'Arioste, Guarini, le Tasse et Métastase, tandis que nous en avons plusieurs autres, tels que Chiabrera, Guidi, Filicaja, Parini, etc., sans compter Sanzazar, Polifino, etc., qui ont écrit en latin avec génie ; et tous réunissent dans leurs vers le coloris à l'harmonie, tous savent, avec plus ou moins de talent, faire entrer les merveilles des beaux-arts et de la nature dans les tableaux représentés par la parole. Sans doute il n'y a pas dans nos poètes cette mélancolie profonde, cette connaissance du cœur humain qui caractérise les vôtres, mais ce genre de supériorité n'appartient-il pas plutôt aux écrivains philosophes qu'aux poètes ? La mélodie brillante de l'Italien convient mieux à l'éclat des objets extérieurs qu'à la méditation. Notre langue serait plus propre à peindre la luxure

que la tristesse, parce que les sentiments réfléchis exigent des expressions plus métaphysiques, tandis que le désir de la vengeance anime l'imagination, et tourne la douleur en dehors. Cesarotti a fait la meilleure et la plus élégante traduction d'Ossian qu'il y ait ; mais il semble, en la lisant, que les mots aient en eux-mêmes un air de fête qui contraste avec les idées sombres qu'ils rappellent. On se laisse charmer par nos douces paroles, de *ruisseau limpide*, de *campagne riante*, d'*ombrage frais*, comme par le murmure des eaux et la variété des couleurs, qu'exigez-vous de plus de la poésie ? pourquoi demander au rossignol ce que signifie son chant ? il ne peut l'expliquer qu'en recommençant à chanter ; on ne peut le comprendre qu'en se laissant aller à l'impression qu'il produit. La mesure des vers, des rimes harmonieuses, ces terminaisons rapides composées de deux syllabes brèves, dont les sons glissent en effet, comme l'indique leur nom (*adru eiote*), imitent quelquefois les pas légers de la danse, quelquefois des tons plus graves rappellent le bruit de l'orage ou l'éclat des armes : enfin notre poésie est une merveille de l'imagination ; il ne faut y chercher que ses plaisirs sous toutes les formes.

— Sans doute, reprit lord Nelvil, vous expliquez, aussi bien qu'il est possible, et les beautés et les défauts de votre poésie ; mais, quand ces défauts, sans les beautés, se trouvent dans la prose, comment les défendez-vous ? Ce qui n'est que du vague dans la poésie devient du vide dans la prose ; et cette foule d'idées communes, que vos poètes savent embellir par leur mélodie et leurs images, reparaît à froid dans la prose avec une vivacité fatigante. La plupart de vos écrivains en prose, aujourd'hui, ont un langage si déclamatoire, si diffus, si abondant en superlatifs, qu'on dirait qu'ils écrivent tous de commande, avec des phrases reçues et pour une nature de convention ; ils semblent ne pas se douter qu'écrire c'est exprimer son caractère et sa pensée. Le style littéraire est pour eux un tissu artificiel, une mosaïque rapportée, je ne sais quoi d'étranger enfin à leur âme, qui se fait avec la plume, comme un ouvrage mécanique avec les doigts ; ils possèdent au plus haut degré le secret de développer, de commenter, d'enfler une idée, de faire mousser un sentiment, si l'on peut parler ainsi ; tellement, qu'on se serait tenté de dire à ces écrivains, comme cette femme africaine à une dame française qui portait un grand panier sous une longue robe : — Madame, tout cela est-il vous-même ? En effet, où est l'être réel dans toute cette pompe de mots qu'une expression vraie ferait disparaître comme un vain prestige ?

— Vous oubliez, interrompit vivement Corinne, d'abord Machiavel et Boccace, puis Gravina, Filangieri, et, de nos jours encore, Cesarotti, Verri, Bettinelli, et tant d'autres enfin qui savent écrire et penser. Mais je conviens avec vous que, depuis les derniers siècles, des circonstances malheureuses ayant privé l'Italie de son indépendance, on y a perdu tout intérêt pour la vérité, et souvent même la possibilité de la dire. Il en est résulté l'habitude de se complaire dans les mots, sans oser approcher des idées. Comme l'on était certain de ne pouvoir obtenir par ses écrits aucune influence sur les choses, on n'écrivait que pour montrer de l'esprit, ce qui est le plus sûr moyen de finir bientôt par n'avoir pas même de l'esprit : car c'est en dirigeant ses efforts vers un objet noblement utile qu'on rencontre le plus d'idées. Quand les écrivains en prose ne peuvent influer en aucun genre sur le bonheur d'une nation, quand on n'écrit que pour briller, enfin quand c'est la route qui est le but, on se replie en mille détours, mais on n'avance pas. Les Italiens, il est vrai, craignent les pensées nouvelles ; mais c'est par paresse qu'ils les redoutent, et non par servilité littéraire. Leur caractère, leur gaieté, leur imagination, ont beaucoup d'originalité ; et cependant, comme ils ne se donnent plus la peine de réfléchir, leurs idées générales sont communes ; leur éloquence même, si vive quand ils parlent, n'a point de naturel quand ils écrivent ; on dirait qu'ils se refroidissent en travaillant. D'ailleurs, les peuples du Midi sont gênés par la prose, et ne peignent leurs véritables sentiments qu'en vers. Il n'en est pas de même dans la littérature française, dit Corinne en s'adressant au comte d'Erfeuil ; vos prosateurs sont souvent plus éloquents, et même plus poétiques que vos poètes. — Il est vrai, répondit le comte d'Erfeuil, que nous avons en ce genre les véritables autorités classiques : Bossuet, la Bruyère, Montesquieu, Buffon, ne peuvent être surpassés, surtout les deux premiers, qui appartiennent à ce siècle de Louis XIV, qu'on ne saurait trop louer, et dont il faut imiter, autant qu'on le peut, les parfaits modèles. C'est un conseil que les étrangers doivent s'empresser de suivre aussi bien que nous. — J'ai de la peine à croire, répondit Corinne, qu'il fût désirable pour le monde entier de perdre toute couleur nationale, toute originalité de sentiments et d'esprit ; et j'oserais vous dire, monieur le comte, que, dans votre pays même, cette orthodoxie littéraire, si je puis m'exprimer ainsi, qui s'oppose à toute innovation heureuse, doit rendre à la longue votre littérature tress-térile. Le génie est es entièrement créateur : il porte le caractère de l'individu qui le possède. La nature, qui n'a pas voulu que deux feuilles se ressemblent, a mis encore plus de diversité dans les âmes, et l'imitation est une espèce de mort, puisqu'elle dépouille chacun de son existence naturelle.

— Ne voudriez-vous pas, belle étrangère, reprit le comte d'Erfeuil, que nous admissions chez nous la barbarie tudesque, les Nuits d'Young des Anglais, les *concerti* des Italiens et des Espagnols ? Que deviendraient le goût, l'élégance du style français, après un tel mélange ? Le prince de Castel-Forte, qui n'avait point encore parlé, dit : — Il me

semble que nous avons tous besoin les uns des autres : la littérature de chaque pays découvre, à qui sait la connaître, une nouvelle sphère d'idées. C'est Charles-Quint lui-même qui a dit qu'un homme qui sait quatre langues vaut quatre hommes. Si ce grand génie politique en jugeait ainsi pour les affaires, combien cela n'est-il pas plus vrai pour les lettres ! Les étrangers savent tous le français ; ainsi, leur point de vue est plus étendu que celui des Français, qui ne savent pas les langues étrangères. Pourquoi ne se donnent-ils pas plus souvent la peine de les apprendre ? Ils conserveraient ce qui les distingue, et découvrirait ainsi quelquefois ce qui peut leur manquer.

CHAPITRE II.

— Vous m'avouerez au moins, reprit le comte d'Erfeuil, qu'il est un rapport sous lequel nous n'avons rien à apprendre de personne. Notre théâtre est décidément le premier de l'Europe, car je ne pense pas que les Anglais eux-mêmes imaginassent de nous opposer Shakspeare. — Je vous demande pardon, interrompit M. Edgermond, ils l'imaginent. Et, ce mot dit, il rentra dans le silence. — Alors, je n'ai rien à dire, continua le comte d'Erfeuil avec un sourire qui exprimait un dédain gracieux, chacun peut penser ce qu'il veut ; mais enfin je persiste à croire qu'on peut affirmer sans présomption que nous sommes les premiers dans l'art dramatique ; et, quant aux Italiens, s'il m'est permis de parler franchement, ils ne se doutent seulement pas qu'il y ait un art dramatique dans le monde : la musique est tout chez eux, et la pièce n'est rien. Si le second acte d'une pièce a une meilleure musique que le premier, ils commencent par le second acte ; si ce sont les deux premiers actes de deux pièces différentes, ils jouent ces deux actes le même jour, et mettent entre deux un acte d'une comédie en prose qui contient ordinairement la meilleure morale du monde, mais une morale toute composée de sentences, que nos ancêtres mêmes ont déjà renvoyées à l'étranger comme trop vieilles pour eux. Vos musiciens fameux disposent en entier de vos poètes ; l'on lui déclare qu'il ne peut pas chanter s'il n'a dans son ariette le mot *felicità* ; le ténor demande la *tomba* ; et le troisième chanteur ne peut faire des roulades que sur le mot *catene*. Il faut que le pauvre poète arrange ces goûts divers, comme il peut, avec la situation dramatique. Ce n'est pas tout encore ; il y a des virtuoses qui ne veulent pas arriver de plain pied sur le théâtre ; il faut qu'ils se montrent d'abord dans un nuage, ou qu'ils descendent du haut de l'escalier d'un palais, pour produire plus d'effet à leur entrée. Quand l'ariette est chantée, dans quelque situation touchante ou violente que ce soit, l'acteur doit saluer pour remercier des applaudissements qu'il obtient. L'autre jour, à *Sémiramis*, après que le spectre de Ninus eut chanté son ariette, l'acteur qui le représentait fit, en son costume d'ombre, une grande révérence au parterre, ce qui diminua beaucoup l'effroi de l'apparition.

On est accoutumé, en Italie, à regarder le théâtre comme une grande salle de réunion, où l'on n'écoute que les airs et le ballet. C'est avec raison que je dis : où l'on n'écoute que le ballet, car c'est seulement lorsqu'il va commencer que le parterre fait faire silence ; et ce ballet est encore un chef-d'œuvre de mauvais goût. Excepté les grotesques, qui sont de véritables caricatures de la danse, je ne sais pas ce qui peut amuser dans ces ballets, si ce n'est leur ridicule. J'ai vu Gengis-kan, mis en ballet, tout couvert d'hermine, tout revêtu de beaux sentiments, car il cédait sa couronne à l'enfant du roi qu'il avait vaincu, et l'élevait en l'air sur un pied, nouvelle façon d'établir un monarque sur le trône. J'ai aussi vu le dévouement de Curtius, ballet en trois actes, avec tous les divertissements. Curtius, babillé en berger d'Arcadie, dansait longtemps avec sa maîtresse avant de monter sur un véritable cheval, au milieu du théâtre, et de s'élançer ainsi dans un gouffre de feu fait avec du satin jaune et du papier doré, ce qui lui donnait beaucoup plus l'apparence d'un surtout de dessert que d'un abîme. Enfin, j'ai vu tout l'abrégé de l'histoire romaine en ballet, depuis Romulus jusqu'à César.

— Tout ce que vous dites est vrai, répondit le prince Castel-Forte avec douceur ; mais vous n'avez parlé que de la musique et de la danse, et ce n'est pas là ce que, dans aucun pays, l'on considère comme l'art dramatique. — C'est bien pis, interrompit le comte d'Erfeuil, quand on représente des tragédies ou des drames qui ne sont pas nommés *dramas d'une fin joyeuse* ; on réunit plus d'horreurs en cinq actes que l'imagination ne pourrait se le figurer. Dans une des pièces de ce genre, l'amant tue le frère de sa maîtresse dès le second acte ; au troisième, il brûle la cervelle à sa maîtresse elle-même sur le théâtre ; le quatrième est rempli par l'enterrement ; dans l'intervalle du quatrième au cinquième acte, l'acteur qui joue l'amant vient annoncer, le plus tranquillement du monde, au parterre, les arlequinades que l'on donne le jour suivant, et reparait en scène, au cinquième acte, pour se tuer d'un coup de pistolet. Les acteurs tragiques sont en parfaite harmonie avec le froid et le gigantesque des pièces : ils commettent toutes ces terribles

actions avec le plus grand calme. Quand un acteur s'agite, on dit qu'il se démène comme un prédicateur : car, en effet, il y a beaucoup plus de mouvement dans la chaire que sur le théâtre, et c'est bien heureux que ces acteurs soient si paisibles dans le pathétique, car, comme il n'y a rien d'intéressant dans la pièce ni dans la situation, plus ils feraient de bruit, plus ils seraient ridicules : encore, si ce ridicule était gai ! mais il n'est que monotone. Il n'y a pas plus en Italie de comédie que de tragédie ; et, dans cette carrière encore, c'est nous qui sommes les premiers. Le seul genre qui appartienne vraiment à l'Italie, ce sont les arlequinades : un valet fripon, gourmand et poltron, un vieux tuteur dupe, avare ou amoureux : voilà tout le sujet de ces pièces. Vous conviendrez qu'il ne faut pas beaucoup d'efforts pour une telle invention, et que le Tartufe et le Misanthrope supposent un peu plus de génie.

Cette attaque du comte d'Erfeuil déplaisait assez aux Italiens qui l'écoutaient ; mais cependant ils en riaient, et le comte d'Erfeuil, en conversation, aimait beaucoup mieux montrer de l'esprit que de la bonté. Sa bienveillance naturelle influait sur ses actions, mais son amour-propre sur ses paroles. Le prince Castel-Forte et tous les Italiens qui se trouvaient là étaient impatients de réfuter le comte d'Erfeuil ; mais, comme ils croyaient leur cause mieux défendue par Corinne que par tout autre, et que le plaisir de briller en conversation ne les occupait guère, ils suppliaient Corinne de répondre, et se contentaient seulement de citer les noms si connus de Maffei, de Métastase, de Goldoni, d'Alfieri, de Monti. Corinne convint d'abord que les Italiens n'avaient point de théâtre ; mais elle voulut prouver que les circonstances, et non l'absence du talent, en étaient la cause. La comédie, qui tient à l'observation des mœurs, ne peut exister que dans un pays où l'on vit habituellement au centre d'une société nombreuse et brillante : il n'y a en Italie que des passions violentes ou des jouissances paresseuses, et les passions violentes produisent des crimes ou des vices d'une couleur si forte, qu'elles font disparaître toutes les nuances des caractères. Mais la comédie idéale, pour ainsi dire, celle qui tient à l'imagination et peut convenir à tous les temps comme à tous les pays, c'est en Italie qu'elle a été inventée. Les personnages d'Arlequin, de Brighella, de Pantalon, etc., se trouvent dans toutes les pièces avec le même caractère. Ils ont, sous tous les rapports, des masques et non pas des visages : c'est-à-dire que leur physiognomie est celle de tel genre de personnes et non pas de tel individu. Sans doute les auteurs modernes des arlequinades, trouvant tous les rôles donnés d'avance, comme les pièces d'un jeu d'échecs, n'ont pas le mérite de les avoir inventés, mais cette première invention est due à l'Italie, et ces personnages fantasques, qui, d'un bout de l'Europe à l'autre, amusent tous les enfants et les hommes que l'imagination rend enfants, doivent être considérés comme une création des Italiens qui leur donne des droits à l'art de la comédie.

L'observation du cœur humain est une source inépuisable pour la littérature ; mais les nations qui sont plus propres à la poésie qu'à la réflexion se livrent plutôt à l'enivrement de la joie qu'à l'ironie philosophique. Il y a quelque chose de triste au fond de la plaisanterie fondée sur la connaissance des hommes : la gaieté vraiment inoffensive est celle qui appartient seulement à l'imagination. Ce n'est pas que les Italiens n'étudient habilement les hommes avec lesquels ils ont à faire, et ne découvrent plus finement que personne les pensées les plus secrètes ; mais c'est comme esprit de conduite qu'ils ont ce talent, et ils n'ont point l'habitude d'en faire un usage littéraire. Peut-être même n'aimeraient-ils pas à généraliser leurs découvertes, à publier leurs aperçus. Ils ont dans le caractère quelque chose de prudent et de dissimulé qui leur conseille peut-être de ne pas mettre en dehors, par les comédies, ce qui leur sert à se guider dans les relations particulières, et de ne pas révéler, par les fictions de l'esprit, ce qui peut être utile dans les circonstances de la vie réelle.

Machiavel cependant, bien loin de rien cacher, a fait connaître tous les secrets d'une politique criminelle, et l'on peut voir par lui de quelle terrible connaissance du cœur humain les Italiens sont capables ; mais une telle profondeur n'est pas du ressort de la comédie, et les loisirs de la société proprement dite peuvent seuls apprendre à peindre les hommes sur la scène comique. Goldoni, qui vivait à Venise, la ville d'Italie où il y a le plus de société, met déjà dans ses pièces beaucoup plus de finesse d'observation qu'il ne s'en trouve communément dans les autres auteurs. Néanmoins ses comédies sont monotones ; on y voit revenir les mêmes situations parce qu'il y a peu de variété dans les caractères. Ses nombreuses pièces semblent faites sur le modèle des pièces de théâtre en général et non d'après la vie. Le vrai caractère de la gaieté italienne ce n'est pas la moquerie, c'est l'imagination ; ce n'est pas la peinture des mœurs, mais les exagérations poétiques. C'est l'Arioste, et non pas Molière, qui peut amuser l'Italie.

Gozzi, le rival de Goldoni, a bien plus d'originalité dans ses compositions : elles ressemblent bien moins à des comédies régulières. Il a pris son parti de se livrer franchement au génie italien, de représenter des contes de fées, de mêler les bouffonneries, les arlequinades, au merveilleux des poèmes ; de n'imiter en rien la nature, mais de se laisser aller aux fantaisies de la gaieté comme aux chimères de la féerie, et d'entraîner de toutes les manières l'esprit au delà des bornes de ce qui se passe dans le monde. Il eut un succès prodigieux dans son temps, et peut-être est-il l'auteur comique dont le genre convient le mieux à l'imagination italienne ; mais, pour savoir avec certitude quelles pour-

raient être la comédie et la tragédie en Italie, il faudrait qu'il y eût quelque part un théâtre et des acteurs. La multitude des petites villes, qui toutes veulent avoir un théâtre, perd, en les dispersant, le peu de ressources qu'on pourrait rassembler. La division des États, si favorable en général à la liberté et au bonheur, est nuisible à l'Italie. Il lui faudrait un centre de lumière et de puissance pour résister aux préjugés qui la dévorent. L'autorité des gouvernements réprime souvent ailleurs l'élan individuel ; en Italie, cette autorité serait un bien, si elle luttait contre l'ignorance des États séparés et des hommes isolés entre eux, si elle combattait par l'émulation l'indolence naturelle au climat, enfin si elle donnait une vie à toute cette nation qui se contente d'un rêve.

Ces diverses idées et plusieurs autres encore furent spirituellement développées par Corinne. Elle entendait aussi très-bien l'art rapide des entretiens légers, qui n'insistent sur rien, et l'occupation de plaire, qui fait valoir chacun à son tour, quoiqu'elle s'abandonnât souvent dans la conversation au genre de talent qui la rendait une improvisatrice célèbre. Plusieurs fois elle pria le prince Castel-Forte de venir à son secours en faisant connaître ses propres opinions sur le même sujet ; mais elle parlait si bien, que tous les auditeurs se plaisaient à l'écouter et ne supportaient pas qu'on l'interrompît. M. Edgermond surtout ne pouvait se rassasier de voir et d'entendre Corinne ; il osait à peine lui exprimer le sentiment d'admiration qu'elle lui inspirait, et il prononçait tout bas quelques mots à sa louange, espérant qu'elle les comprendrait sans qu'il fût obligé de les lui dire. Il avait cependant un désir si vif de savoir ce qu'elle pensait de la tragédie, qu'il se hasarda, malgré sa timidité, à lui adresser la parole sur ce sujet.

— Madame, lui dit-il, ce qui me paraît surtout manquer à la littérature italienne, ce sont des tragédies ; il me semble qu'il y a moins loin des enfants aux hommes que de vos tragédies aux nôtres : car les enfants, dans leur mobilité, ont des sentiments légers, mais vrais, tandis que le sérieux de vos tragédies a quelque chose d'affecté et de gigantesque qui détruit pour moi toute émotion. N'est-il pas vrai, lord Nelvil ? continua M. Edgermond en se retournant vers lui et l'appelant par ses regards à le soutenir, étonné qu'il était d'avoir osé parler devant tant de monde.

— Je pense entièrement comme vous, répondit Oswald. Métastase, que l'on vante comme le poète de l'amour, donne à cette passion, dans tous les pays, dans toutes les situations, la même couleur. On doit applaudir à des ariettes admirables, tantôt par la grâce et l'harmonie, tantôt par des beautés lyriques du premier ordre qu'elles renferment, surtout quand on les détache du drame où elles sont placées ; mais il nous est impossible à nous, qui possédons Shakspeare, le poète qui a le mieux approfondi l'histoire et les passions de l'homme, de supporter ces deux couples d'amoureux qui se partagent presque toutes les pièces de Métastase, et qui s'appellent tantôt Achille, tantôt Tircis, tantôt Brutus, tantôt Corilas, et chantent tous de la même manière des chagrins et des martyres d'amour qui remuent à peine l'âme à la superficie, et peignent comme une fadeur le sentiment le plus orageux qui puisse agiter le cœur humain. C'est avec un respect profond pour le caractère d'Alfieri que je me permettrais quelques réflexions sur ses pièces. Leur but est si noble, les sentiments que l'auteur exprime sont si bien d'accord avec sa conduite personnelle, que ses tragédies doivent toujours être louées comme des actions, quand même elles seraient critiquées à quelques égards comme des ouvrages littéraires. Mais il me semble que quelques-unes de ses tragédies ont autant de monotonie dans la force que Métastase en a dans la douceur. Il y a dans les pièces d'Alfieri une telle profusion d'énergie et de magnanimité, ou bien une telle exagération de violence et de crime, qu'il est impossible d'y reconnaître le véritable caractère des hommes. Ils ne sont jamais ni si méchants ni si généreux qu'il les peint. La plupart des scènes sont composées pour mettre en contraste le vice et la vertu, mais ces oppositions ne sont pas présentées avec les gradations de la vérité. Si les tyrans supportaient dans la vie ce que les opprimés leur disent en face dans les tragédies d'Alfieri, on serait presque tenté de les plaindre. La pièce d'*Octavie* est une de celles où ce défaut de vraisemblance est le plus frappant. Sénèque y moralise sans cesse Néron, comme si celui-ci était le plus patient des hommes, et lui, Sénèque, le plus courageux de tous. Le maître du monde, dans la tragédie, consent à se laisser insulter et à se mettre en colère à chaque scène pour le plaisir des spectateurs, comme s'il ne dépendait pas de lui de tout finir avec un mot. Certainement ces dialogues continus donnent lieu à de très-belles réponses de Sénèque, et l'on voudrait trouver dans une harangue ou un ouvrage les nobles pensées qu'il exprime ; mais est-ce ainsi qu'on peut donner l'idée de la tyrannie ? Ce n'est pas la peindre sous ses redoutables couleurs, c'est en faire seulement un but pour l'escrime de la parole. Mais si Shakspeare avait représenté Néron entouré d'hommes tremblants, qui osent à peine répondre à la question la plus indifférente, lui-même cachant son trouble, s'efforçant de paraître calme, et Sénèque près de lui travaillant à l'apologie du meurtre d'Agrippine, la terreur n'eût-elle pas été mille fois plus grande ? et, pour une réflexion énoncée par l'auteur, mille ne seraient-elles pas nées dans l'âme des spectateurs par le silence même de la rhétorique et la vérité des tableaux ?

Oswald aurait pu parler longtemps encore sans que Corinne l'eût interrompu ; elle se plaisait tellement et dans le son de sa voix et dans la noble élégance de son langage, qu'elle eût voulu prolonger cette impression des heures entières. Ses regards fixés sur lui avaient peine à s'en

détacher, lors même qu'il eut cessé de parler. Elle se tourna lentement vers le reste de la société, qui lui demandait avec impatience ce qu'elle pensait de la tragédie italienne, et, revenant à lord Nelvil : — Milord, dit-elle, je suis de votre avis presque sur tout ; ce n'est donc pas pour vous combattre que je réponde, mais pour présenter quelques exceptions à vos observations, peut-être trop générales. Il est vrai que Métastase est plutôt un poète lyrique que dramatique, et qu'il peint l'amour comme l'un des beaux-arts qui embellissent la vie, et non comme le secret le plus intime de nos peines ou de notre bonheur. En général, quoique notre poésie ait été consacrée à chanter l'amour, je hasarderais de dire que nous avons plus de profondeur et de sensibilité dans la peinture de toutes les autres passions. A force de faire des vers amoureux, on s'est créé à cet égard parmi nous un langage convenu ; et ce n'est pas ce qu'on a éprouvé, mais ce qu'on a lu, qui sert d'inspiration aux poètes. L'amour, tel qu'il existe en Italie, ne ressemble nullement à l'amour tel que nos écrivains le peignent. Je ne connais qu'un roman, *Piammella*, de Boccace, dans lequel on puisse se faire une idée de cette passion, décrite avec des couleurs vraiment nationales. Nos poètes subtilisent et exagèrent le sentiment, tandis que le véritable caractère de la nature italienne, c'est une impression rapide et profonde, qui s'exprimerait bien plutôt par des actions silencieuses et passionnées que par un ingénieux langage. En général, notre littérature exprime peu notre caractère et nos mœurs. Nous sommes une nation beaucoup trop modeste, je dirais presque trop humble, pour oser avoir des tragédies à nous, composées avec notre histoire, ou du moins caractérisées d'après nos propres sentiments.

Alfieri, par un hasard singulier, était, pour ainsi dire, transplanté de l'antiquité dans les temps modernes ; il était né pour agir, et il n'a pu qu'écrire : son style et ses tragédies se ressentent de cette contrainte. Il a voulu marcher par la littérature à un but politique ; ce but était le plus noble de tous sans doute ; mais n'importe, rien ne dénature les ouvrages d'imagination comme d'en avoir un. Alfieri, impatienté de vivre au milieu d'une nation où l'on rencontrait des savants très-érudits et quelques hommes très-éclairés, mais dont les littérateurs et les lecteurs ne s'intéressaient pour la plupart à rien de sérieux, et se plaisaient uniquement dans les contes, dans les nouvelles, dans les madrigaux : Alfieri, dis-je, a voulu donner à ses tragédies le caractère le plus austère. Il en a retranché les confidents, les coups de théâtre, tout, hors l'intérêt du dialogue. Il semblait qu'il voulût ainsi faire faire pénitence aux Italiens de leur vivacité et de leur imagination naturelle : il a pourtant été fort admiré, parce qu'il est vraiment grand par son caractère et par son âme, et parce que les habitants de Rome surtout applaudissent aux louanges données aux actions et aux sentiments des anciens Romains, comme si cela les regardait encore. Ils sont amateurs de l'énergie et de l'indépendance comme des beaux tableaux qu'ils possèdent dans leurs galeries. Mais il n'en est pas moins vrai qu'Alfieri n'a pas créé ce qu'on pourrait appeler un théâtre italien, c'est-à-dire des tragédies dans lesquelles on trouvât un mérite particulier à l'Italie. Et même il n'a pas caractérisé les mœurs des pays et des siècles qu'il a peints. Sa *Conjuration des Pazzi*, *Virginie*, *Philippe second*, sont admirables par l'élévation et la force des idées : mais on y voit toujours l'empreinte d'Alfieri, et non celle des nations et des temps qu'il met en scène. Bien que l'esprit français et celui d'Alfieri n'aient pas la moindre analogie, ils se ressemblent en ceci, que tous les deux font porter leurs propres couleurs à tous les sujets qu'ils traitent.

Le comte d'Erfeuil, entendant parler de l'esprit français, prit la parole. — Il nous serait impossible, dit-il, de supporter sur la scène les inconséquences des Grecs, ni les monstruosité de Shakspeare : les Français ont un goût trop pur pour cela. Notre théâtre est le modèle de la délicatesse et de l'élégance : c'est là ce qui le distingue ; et ce serait nous plonger dans la barbarie que de vouloir introduire rien d'étranger parmi nous. — Autant vaudrait, dit Corinne en souriant, élever autour de vous la grande muraille de la Chine. Il y a sûrement de rares beautés dans vos auteurs tragiques ; il s'en développerait peut-être encore de nouvelles, si vous permettiez quelquefois que l'on vous montrât sur la scène autre chose que des Français. Mais nous qui sommes Italiens, notre génie dramatique perdrait beaucoup à s'astreindre à des règles dont nous n'aurions pas l'honneur et dont nous souffririons la contrainte. L'imagination, le caractère, les habitudes d'une nation, doivent former son théâtre. Les Italiens aiment passionnément les beaux-arts, la musique, la peinture, et même la pantomime, enfin tout ce qui frappe les sens. Comment se pourrait-il donc que l'austérité d'un dialogue éloquent fût le seul plaisir théâtral dont ils se contentassent ? C'est en vain qu'Alfieri, avec tout son génie, a voulu les y réduire, il a senti lui-même que son système était trop rigoureux.

La *Mérope* de Maffei, le *Saul* d'Alfieri, l'*Aristodème* de Monti, et surtout le poème du Dante, bien que cet auteur n'ait point composé de tragédies, me semblent faits pour donner l'idée de ce que pourrait être l'art dramatique en Italie. Il y a dans la *Mérope* de Maffei une grande simplicité d'action, mais une poésie brillante, revêtu de images les plus heureuses ; et pourquoi s'interdirait-on cette poésie dans les ouvrages dramatiques ? La langue des vers est si magnifique en Italie, que l'on y aurait plus tort que partout ailleurs en renouçant à ses beautés. Alfieri, qui excellait, quand il le voulait, dans tous les genres, a fait dans son *Saul* un superbe usage de la poésie lyrique ; et l'on pourrait y intro-

duire heureusement la musique elle-même, non pas pour mêler le chant aux paroles, mais pour calmer les transports furieux de Saül par la harpe de David. Nous possédons une musique si délicieuse, que ce plaisir peut rendre indolent sur les jouissances de l'esprit. Loin donc de vouloir les séparer, il faudrait chercher à les réunir, non en faisant chanter les héros, ce qui détruit toute dignité dramatique, mais en introduisant, ou des chœurs, comme les anciens, ou des effets de musique qui se lient à la situation par des combinaisons naturelles, comme cela arrive si souvent dans la vie. Loin de diminuer sur le théâtre italien les plaisirs de l'imagination, il me semble qu'il faudrait au contraire les augmenter et les multiplier de toutes les manières. Le goût vif des Italiens pour la musique et pour les ballets à grand spectacle est un indice de la puissance de leur imagination et de la nécessité de l'intéresser toujours, même en traitant les objets sérieux, au lieu de les rendre encore plus sévères qu'ils ne le sont, comme l'a fait Alfieri.

La nation croit de son devoir d'applaudir à ce qui est austère et grave : mais elle retourne bientôt à ses goûts naturels, et ils pourraient être satisfaits dans la tragédie, si on l'embellissait par le charme et la variété des différents genres de poésie et par toutes les diversités théâtrales dont les Anglais et les Espagnols savent jouir.

L'Aristodème de Monti a quelque chose du terrible pathétique du Dante, et sèdrement cette tragédie est, à juste titre, une des plus admirées. Le Dante, ce grand maître en tant de genres, possédait le génie tragique qui aurait produit le plus d'effet en Italie, si, de quelque manière, on pouvait l'adapter à la scène ; car ce poète sait peindre aux yeux ce qui se passe au fond de l'âme, et son imagination fait sentir et voir la douleur. Si le Dante avait écrit des tragédies, elles auraient frappé les enfants comme les hommes, la foule comme les esprits distingués. La littérature dramatique doit être populaire : elle est comme un événement public ; toute la nation en doit juger.

— Lorsque le Dante vivait, dit Oswald, les Italiens jouaient en Europe et chez eux un grand rôle politique. Peut-être vous est-il impossible maintenant d'avoir un théâtre tragique national. Pour que ce théâtre existe, il faut que de grandes circonstances développent dans la vie les sentiments qu'on exprime sur la scène. De tous les chefs-d'œuvre de la littérature, il n'en est point qui tiennent autant qu'une tragédie à tout l'ensemble d'un peuple : les spectateurs y contribuent presque autant que les auteurs. Le génie dramatique se compose de l'esprit public, de l'histoire, du gouvernement, des mœurs, enfin de tout ce qui s'introduit chaque jour dans la pensée et forme l'être moral, comme l'air que l'on respire alimente la vie physique. Les Espagnols, avec lesquels votre climat et votre religion doivent vous donner des rapports, ont bien plus que vous cependant le génie dramatique ; leurs pièces sont remplies de leur histoire, de leur chevalerie, de leur foi religieuse, et ces pièces sont originales et vivantes : mais aussi leurs succès en ce genre remontent-ils à l'époque de leur gloire historique. Comment donc pourrait-on maintenant fonder en Italie ce qui n'y a jamais existé, un théâtre tragique ?

— Il est malheureusement possible que vous ayez raison, milord, reprit Corinne ; néanmoins j'espère toujours beaucoup pour nous de l'essor naturel des esprits en Italie, de leur émulation individuelle, alors même qu'aucune circonstance extérieure ne les favorise : mais ce qui nous manque surtout pour la tragédie, ce sont des acteurs. Des paroles affectées amènent nécessairement une déclamation fautive : mais il n'est pas de langue dans laquelle un grand acteur pût montrer autant de talent que dans la nôtre, car la mélodie des sons ajoute un nouveau charme à la vérité de l'accent : c'est une musique continuelle, qui se mêle à l'expression des sentiments sans lui rien ôter de sa force. — Si vous voulez, interrompit le prince Castel-Forte, convaincre de ce que vous dites, il faut que vous nous le prouviez : oui, donnez-nous l'inexprimable plaisir de vous voir jouer la tragédie ; il faut que vous accordiez aux étrangers que vous en croyez dignes la rare jouissance de connaître un talent que vous seule possédez en Italie, ou plutôt que vous seule dans le monde possédez, puisque toute votre âme y est empreinte.

Corinne avait un désir secret de jouer la tragédie devant lord Nelvil et de se montrer ainsi fort à son avantage, mais elle n'osait accepter sans son approbation, et ses regards la lui demandaient. Il les entendit ; et, comme il était tout à la fois touché de la timidité qui l'avait empêchée la veille d'improviser et ambitieux pour elle du suffrage de M. Edgermond, il se joignit aux sollicitations de ses amis. Corinne alors n'hésita plus. — Eh bien ! dit-elle en se retournant vers le prince Castel-Forte, nous accomplirons donc, si vous le voulez, le projet que j'avais formé depuis longtemps de jouer la traduction que j'ai faite de *Roméo et Juliette*. — *Roméo et Juliette* ! de Shakspeare ! s'écria M. Edgermond : vous savez donc l'anglais ? — Oui, répondit Corinne. — Et vous aimez Shakspeare ? dit encore M. Edgermond. — Comme un ami, reprit-elle, puisqu'il connaît tous les secrets de la douleur. — Et vous le jouerez en italien ! s'écria M. Edgermond, et je l'entendrai ! et vous l'entendrez aussi, mon cher Nelvil ! ah ! que vous êtes heureux ! Puis, se repentant à l'instant de cette parole indiscrette, il rougit ; et la rougeur inspirée par la délicatesse et la bonté peut intéresser à tous les âges. — Que nous serons heureux, reprit-il avec embarras, si nous assistons à un tel spectacle !

CHAPITRE III.

Tout fut arrangé en peu de jours, les rôles distribués, et la soirée choisie pour la représentation, dans un palais que possédait une parente du prince Castel-Forte, amie de Corinne. Oswald avait un mélange d'inquiétude et de plaisir à l'approche de ce nouveau succès : il en jouissait par avance ; mais par avance aussi il était jaloux, non de tel homme en particulier, mais du public, témoin des talents de celle qu'il aimait : il eût voulu connaître seul ce qu'elle avait d'esprit et de charmes ; il eût voulu que Corinne, timide et réservée comme une Anglaise, possédât cependant pour lui seul son éloquence et son génie. Quelque distingué que soit un homme, peut-être ne jouit-il jamais sans mélange de la supériorité d'une femme ; s'il l'aime, son cœur s'en inquiète ; s'il ne l'aime pas, son amour-propre s'en offense. Oswald, près de Corinne, était plus enivré qu'heureux ; et l'admiration qu'elle lui inspirait augmentait son amour sans donner à ses projets plus de stabilité. Il la voyait comme un phénomène admirable qui lui apparaissait de nouveau chaque jour ; mais le ravissement et l'étonnement même qu'elle lui faisait éprouver semblait éloigner l'espoir d'une vie tranquille et paisible. Corinne cependant était la femme la plus douce et la plus facile à vivre ; on l'eût aimée pour ses qualités communes, indépendamment de ses qualités brillantes ; mais, encore une fois, elle réunissait trop de talents, elle était trop remarquable en tout genre. Lord Nelvil, de quelques avantages qu'il fût doué, ne croyait pas l'égaliser, et cette idée lui inspirait des craintes sur la durée de leur affection mutuelle. En vain Corinne, à force d'amour, se faisait son esclave ; le maître, souvent inquiet, de cette reine dans les fers, ne jouissait point en paix de son empire.

Quelques heures avant la représentation, lord Nelvil conduisit Corinne dans le palais de la princesse Castel-Forte, où le théâtre était préparé. Il faisait un soleil admirable, et d'une des fenêtres de l'escalier on découvrait Rome et la campagne. Oswald arrêta Corinne un moment et lui dit : — Voyez ce beau temps ; c'est pour vous, c'est pour éclaircir vos succès. — Ah ! si cela était, reprit-elle, c'est vous qui me porteriez bonheur, c'est à vous que je devrais la protection du ciel. — Les sentiments doux et purs que cette belle nature inspire suffiraient-ils à votre bonheur ? reprit Oswald ; il y a loin de cet air que nous respirons, de cette rêverie que fait naître la campagne, à la salle bruyante qui va retentir de votre nom. — Oswald, lui dit Corinne, ces applaudissements, si je les obtiens, n'est-ce pas parce que vous les entendrez qu'ils auront le pouvoir de me toucher ? et, si je montre quelque talent, ne sera-ce pas mon sentiment pour vous qui me l'inspirera ? La poésie, l'amour, la religion, tout ce qui tient à l'enthousiasme enfin, est en harmonie avec la nature ; et, en regardant le ciel azuré, en me livrant à l'impression qu'il me cause, je comprends mieux les sentiments de Juliette ; je suis plus digne de Roméo. — Oui, tu en es digne, céleste créature ! s'écria lord Nelvil ; oui, c'est une faiblesse de l'âme que cette jalousie de tes talents, que ce besoin de vivre seul avec toi dans l'univers. Va recevoir les hommages du monde, va ; mais que ce regard d'amour, qui est plus divin encore que ton génie, ne soit dirigé que sur moi. Ils se quittèrent alors, et lord Nelvil alla se placer dans la salle en attendant le plaisir de voir paraître Corinne.

C'est un sujet italien que *Roméo et Juliette* ; la scène se passe à Vérone ; on y montre encore le tombeau de ces deux amants. Shakspeare a écrit cette pièce avec cette imagination du Midi, tout à la fois si passionnée et si riante, cette imagination qui triomphe dans le bonheur, et passe si facilement néanmoins de ce bonheur au désespoir, et du désespoir à la mort. Tout y est rapide dans les impressions, et l'on sent cependant que ces impressions rapides seront ineffaçables. C'est la force de la nature, et non la frivolité du cœur qui, sous un climat énergique, hâte le développement des passions. Le sol n'est point léger, quoique la végétation soit prompt, et Shakspeare, mieux qu'aucun écrivain étranger, a saisi le caractère national de l'Italie et cette fécondité d'esprit qui invente mille manières pour varier l'expression des mêmes sentiments, cette éloquence orientale qui se sert des images de toute la nature pour peindre ce qui se passe dans le cœur. Ce n'est pas, comme dans l'Ossian, une même teinte, un même son qui répond constamment à la corde la plus sensible du cœur ; mais les couleurs multipliées que Shakspeare emploie dans *Roméo et Juliette* ne donnent point à son style une froide affectation : c'est le rayon divisé, réfléchi, varié, qui produit ces couleurs, et l'on y sent toujours la lumière et le feu dont elles viennent. Il y a dans cette composition une séve de vie, un éclat d'expression, qui caractérise et le pays et les habitants. La pièce de *Roméo et Juliette*, traduite en italien, semblait rentrer dans sa langue maternelle.

La première fois que Juliette parait, c'est à un bal où Roméo Montagne s'est introduit, dans la maison des Capulets, les ennemis mortels de sa famille. Corinne était revêtue d'un habit de fête charmant, et cependant conforme au costume du temps. Ses cheveux étaient artistement mêlés avec des pierreries et des fleurs : elle frappait d'abord comme une personne nouvelle, puis on reconnaissait sa voix et sa figure, mais

sa figure divinisée, qui ne conservait plus qu'une expression poétique. Des applaudissements unanimes firent retentir la salle à son arrivée. Ses premiers regards découvrirent à l'instant Oswald et s'arrêtèrent sur lui : une étincelle de joie, une espérance douce et vive, se peignit dans sa physionomie. En la voyant, le cœur battait de plaisir et de crainte ; on sentait que tant de félicité ne pouvait pas durer sur la terre : était-ce pour Juliette, était-ce pour Corinne, que ce pressentiment devait s'accomplir ?

Quand Roméo s'approcha d'elle pour lui adresser à demi-voix des vers si brillants dans l'anglais, si magnifiques dans la traduction italienne, sur sa grâce et sa beauté, les spectateurs, ravis d'être interprétés ainsi, s'unirent tous avec transport à Roméo ; et la passion subite qui le saisit, cette passion allumée par le premier regard, parut à tous les yeux bien vraisemblable. Oswald commença dès ce moment à se troubler : il lui semblait que tout était prêt à se révéler, qu'on allait proclamer Corinne un ange parmi les femmes, l'interroger lui-même sur ce qu'il ressentait pour elle, la lui disputer, la lui ravir : je ne sais quel nuage éblouissant passa devant ses yeux ; il craignit de ne plus voir, il craignit de s'évanouir, et se retira derrière une colonne pendant quelques instants. Corinne inquiète le cherchait avec anxiété, et prononça ce vers :

Too early seen unknown, and known too late !

« Ah ! je l'ai vu trop tôt sans le connaître, et je l'ai connu trop tard, » avec un accent si profond, qu'Oswald tressaillit en l'entendant, parce qu'il lui sembla que Corinne l'appliquait à leur situation personnelle.

Il ne pouvait se lasser d'admirer la grâce de ses gestes, la dignité de ses mouvements, une physionomie qui peignait ce que la parole ne pouvait dire, et découvrait ces mystères du cœur qu'on n'a jamais exprimés, et qui pourtant disposent de la vie. L'accent, le regard, les moindres signes d'un acteur vraiment ému, vraiment inspiré, sont une révélation continuelle du cœur humain, et l'idéal des beaux-arts se mêle toujours à ces révélations de la nature. L'harmonie des vers, le charme des attitudes, prêtent à la passion ce qui lui manque souvent dans la réalité, la dignité et la grâce. Ainsi tous les sentiments du cœur et tous les mouvements de l'âme passent à travers l'imagination sans rien perdre de leur vérité.

Au second acte, Juliette paraît sur le balcon de son jardin pour s'entretenir avec Roméo. De toute la parure de Corinne, il ne lui restait plus que des fleurs, et bientôt après les fleurs aussi devaient disparaître : le théâtre, à demi éclairé pour représenter la nuit, répandait sur le visage de Corinne une lumière plus douce et plus touchante. Le son de sa voix était encore plus harmonieux que dans l'éclat d'une fête. Sa main levée vers les étoiles semblait invoquer les seuls témoins dignes de l'entendre, et, quand elle répétait Roméo ! Roméo ! bien qu'Oswald fût certain que c'était à lui qu'elle pensait, il se sentait jaloux des accents délicieux qui faisaient retentir un autre nom dans les airs. Oswald se trouvait placé en face du balcon, et celui qui avait Roméo étant un peu caché par l'obscurité, tous les regards de Corinne purent tomber sur Oswald lorsqu'elle dit ces vers ravissants :

In truth, fair Montague, I am too fond,
And therefore thou may'st think my' haviour light ;
But trust me, gentleman, I'll prove more true,
Than those that have more cunning to be strange.
.....
..... therefore pardon me.

« Il est vrai, beau Montague, je me suis montrée trop passionnée, et tu pourrais penser que ma conduite a été légère ; mais, crois-moi, noble Roméo, tu me trouveras plus fidèle que celles qui ont plus d'art pour cacher ce qu'elles éprouvent ; ainsi donc pardonne-moi. »

A ce mot : Pardonne-moi ! pardonne-moi d'aimer ! pardonne-moi de te l'avoir laissé connaître ! il y avait dans le regard de Corinne une prière si tendre, tant de respect pour son amant, tant d'orgueil de son choix lorsqu'elle disait : Noble Roméo ! beau Montague ! qu'Oswald se sentit aussi fier qu'il était heureux. Il releva sa tête, que l'attendrissement avait fait pencher, et se crut le roi du monde puisqu'il régnait sur un cœur qui renfermait tous les trésors de la vie.

Corinne, en apercevant l'effet qu'elle produisait sur Oswald, s'anima de plus en plus par cette émotion du cœur qui seule produit des miracles ; et quand, à l'approche du jour, Juliette eût entendu le chant de l'Alouette, signal du départ de Roméo, les accents de Corinne avaient un charme surnaturel ; ils peignaient l'amour, et cependant on y sentait un mystère religieux, quelques souvenirs du ciel, un présage de retour vers lui, une douleur toute céleste, telle que celle d'une âme exilée sur la terre, et que sa divine patrie va bientôt rappeler. Ah ! qu'elle était heureuse, Corinne, le jour où elle représentait ainsi devant l'ami de son choix un noble rôle dans une belle tragédie, que d'années, combien de vies, seraient ternes après d'un tel jour !

Si lord Nelvil avait pu jouer avec Corinne le rôle de Roméo, le plaisir qu'elle goûtait n'eût pas été si complet. Elle aurait désiré d'écartier les vers du plus grand poète, pour parler elle-même selon son cœur ; peut-être même qu'un sentiment invincible de timidité eût enchaîné son talent ; elle n'eût pas osé regarder Oswald de peur de se trahir ; enfin, la vérité portée jusqu'à ce point aurait détruit le prestige de l'art. Mais qu'il était doux de savoir là celui qu'elle aimait, quand elle éprouvait ce mouvement d'exaltation que la poésie seule peut donner ! quand elle ressentait tout le charme des émotions sans en avoir le trouble ni le déchirement réel ! quand les affections qu'elle exprimait n'avaient à la fois rien de personnel ni d'abstrait, et qu'elle semblait dire à lord Nelvil : Voyez comme je suis capable d'aimer !

Il est impossible que dans sa propre situation on puisse être contente de soi ; la passion et la timidité tout à tour entraînent ou retiennent, inspirent trop d'amertume ou trop de soumission ; mais se montrer parfaite sans qu'il y ait de l'affection, unir le calme à la sensibilité, quand trop souvent elle l'ôte ; enfin, exister pour un moment dans les plus doux rêves du cœur, telle était la jouissance pure de Corinne en jouant la tragédie. Elle joignait à ce plaisir celui de tous les succès, de tous les applaudissements qu'elle obtenait, et son regard les mettait aux pieds d'Oswald, aux pieds de l'objet dont le suffrage valait à lui seul plus que la gloire. Ah ! du moins un moment Corinne sentit le bonheur ; un moment elle connut au prix de son repos ces délices de l'âme que jusqu'alors elle avait souhaitées vainement, et qu'elle devait regretter toujours.

Juliette, au troisième acte, devient secrètement l'épouse de Roméo. Dans le quatrième, ses parents voulant la forcer à en épouser un autre, elle se décide à prendre le breuvage assoupissant qu'elle tient de la main d'un moine, et qui doit lui donner l'apparence de la mort. Tous les mouvements de Corinne, sa démarche agitée, ses accents altérés, ses regards, tantôt vifs, tantôt abattus, peignaient le cruel combat de la crainte et de l'amour, les images terribles qui la poursuivaient à l'idée de se voir transportée vivante dans les tombeaux de ses ancêtres, et cependant l'enthousiasme de passion qui faisait triompher une âme si jeune d'un effroi si naturel. Oswald sentait comme un besoin irrésistible de voler à son secours. Une fois elle leva les yeux vers le ciel avec une ardeur qui exprimait profondément ce besoin de la protection divine, dont jamais un être humain n'a pu s'affranchir. Une autre fois, lord Nelvil crut voir qu'elle étendait les bras vers lui, comme pour l'appeler à son aide ; et il se leva dans un transport insensé, puis se rassit, ramené à lui-même par les regards surpris de ceux qui l'environnaient ; mais son émotion devenait si forte qu'elle ne pouvait plus se cacher.

Au cinquième acte, Roméo, qui croit Juliette sans vie, la soulève du tombeau avant son réveil, et la presse contre son cœur ainsi évanouie. Corinne était vêtue de blanc, ses cheveux noirs tout épars, sa tête penchée sur Roméo avec une grâce, et cependant avec une vérité de mort si touchante et si sombre, qu'Oswald se sentit ébranlé tout à la fois par les impressions les plus opposées. Il ne pouvait supporter de voir Corinne dans les bras d'un autre ; il frémissait en contemplant l'image de celle qu'il aimait ainsi privée de vie ; enfin, il éprouvait, comme Roméo, ce mélange cruel de désespoir et d'amour de mort et de volupté, qui fait de cette scène la plus déchirante du théâtre. Enfin, quand Juliette se réveille de ce tombeau, au pied duquel son amant vient de s'immoler, et que ses premiers mots, dans son cercueil, sous ces voûtes funèbres, ne sont point inspirés par l'effroi qu'elles doivent causer, lorsqu'elle s'écrie :

Where is my lord ? where is my Romeo ?

« Où est mon époux ? où est mon Roméo ! » lord Nelvil répondit à ces cris par des gémissements et ne revint à lui que lorsqu'il fut entraîné par M. Edgermond hors de la salle.

La pièce finie, Corinne s'était trouvée mal d'émotion et de fatigue. Oswald entra le premier dans sa chambre, et la vit seule avec ses femmes, encore revêtue du costume de Juliette, et, comme elle, presque évanouie entre leurs bras. Dans l'accès de son trouble, il ne savait pas distinguer si c'était la vérité ou la fiction ; et, se jetant aux pieds de Corinne, il lui dit en anglais ces paroles de Roméo :

— O mes yeux, regardez-la pour la dernière fois ! à mes bras, serrez-la pour la dernière fois contre mon cœur !

Eyes, look your last ! arms, take your last embrace !

Corinne, encore égarée, s'écria : — Grand Dieu ! que dites-vous ? Voudriez-vous me quitter ? le voudriez-vous ? — Non, non, interrompit Oswald ; non, je jure... A l'instant, la foule des amis et des admirateurs de Corinne força sa porte pour la voir ; elle regardait Oswald, attendant avec anxiété ce qu'il allait dire ; mais ils ne purent se parler de toute la soirée ; on ne les laissa pas seuls un instant.

Jamais tragédie n'avait produit un tel effet en Italie. Les Romains exaltaient avec transport et la traduction, et la pièce, et l'actrice. Ils

disaient que c'était là véritablement la tragédie qui convenait aux Italiens, qui peignait leurs mœurs, ramenant leur âme en captivant leur imagination, et faisait valoir leur belle langue par un style tour à tour éloquent et lyrique, inspiré et naturel. Corinne recevait tous ces éloges avec un air de douceur et de bienveillance : mais son âme était restée suspendue à ce mot : « je jure... » qu'Oswald avait prononcé, et dont l'arrivée du monde avait interrompu la suite ; ce mot pouvait en effet contenir le secret de sa destinée.

LIVRE HUITIÈME.

LES STATUES ET LES TABLEAUX.

CHAPITRE PREMIER.

Après la journée qui venait de se passer, Oswald ne put fermer l'œil de la nuit. Il n'avait jamais été plus près de tout sacrifier à Corinne. Il ne voulait pas même lui demander son secret ; ou du moins il voulait prendre, avant de le savoir, l'engagement solennel de lui consacrer sa vie. L'incertitude semblait, pendant quelques heures, entièrement écartée de son esprit, et il se plaisait à composer dans sa tête la lettre qu'il écrirait le lendemain, et qui déciderait de son sort. Mais cette confiance dans le bonheur, ce repos dans la résolution, ne fut pas de longue durée. Bientôt ses pensées le ramenèrent vers le passé : il se souvint qu'il avait aimé, bien moins, il est vrai, qu'il n'aimait Corinne, et l'objet de son premier choix ne pouvait lui être comparé : mais enfin c'était ce sentiment qui l'avait entraîné à des actions irréliées, à des actions qui avaient déchiré le cœur de son père. — Ah ! qui sait, s'écria-t-il, qui sait s'il ne craindrait pas également aujourd'hui que son fils n'oublât sa patrie et ses devoirs envers elle ?

— O toi ! dit-il en s'adressant au portrait de son père, toi, le meilleur ami que j'aurai jamais sur la terre, je ne peux plus entendre ta voix ; mais apprends-moi par ce regard muet, si puissant encore sur mon âme, apprends-moi ce que je dois faire pour te donner dans le ciel quelque contentement de ton fils. Et cependant n'oublie pas ce besoin de bonheur qui consume les mortels ; sois indulgent dans ta demeure céleste, comme tu l'étais sur la terre. J'en deviendrai meilleur, si je suis heureux quelque temps, si je vis avec cette créature angélique, si j'ai l'honneur de protéger, de sauver une telle femme. — La sauver ? reprit-il tout à coup ; et de quoi ? d'une vie qui lui plaît, d'une vie d'honnêtes, de succès, d'indépendance ! Cette réflexion, qui venait de lui, l'éfraya lui-même comme une inspiration de son père.

Dans les combats de sentiment, qui n'a pas souvent éprouvé je ne sais quelle substitution secrète, qui nous fait prendre ce que nous pensons pour un présage, et ce que nous souffrons pour un avertissement du ciel ? Ah ! quelle lutte se passe dans les âmes susceptibles et de passion et de conscience !

Oswald se promenait dans sa chambre avec une agitation cruelle, s'arrêtant quelquefois pour regarder la lune d'Italie, si douce et si belle. L'aspect de la nature enseigne la résignation, mais ne peut rien sur l'incertitude. Le jour vint pendant qu'il était dans cet état ; et quand le comte d'Erfeuil et M. Edgermond entrèrent chez lui, ils s'inquièrent de sa santé, tant les anxiétés de la nuit l'avaient changé ! Le comte d'Erfeuil rompit le premier le silence qui s'était établi entre eux trois. — Il faut convenir dit-il, que le spectacle d'hier était charmant. Corinne est admirable. Je perdis la moitié de ses paroles ; mais je devinais tout par ses accents et par sa physionomie. Quel dommage que ce soit une personne riche qui ait un tel talent ! car, si elle était pauvre, libre comme elle l'est. elle pourrait monter sur le théâtre ; et ce serait la gloire de l'Italie qu'une actrice comme elle.

Oswald ressentit une impression pénible par ce discours, et ne savait néanmoins de quelle manière la témoigner ; car le comte d'Erfeuil avait cela de particulier, que l'on ne pouvait pas légitimement se fâcher de ce qu'il disait, lors même qu'on en recevait une impression désagréable. Il n'y a que les âmes sensibles qui sachent se ménager réciproquement : l'amour-propre, si susceptible pour lui-même, ne devine presque jamais la susceptibilité des autres.

M. Edgermond loua Corinne dans les termes les plus convenables et

les plus flatteurs. Oswald lui répondit en anglais, afin de soustraire la conversation sur Corinne aux éloges déplorables du comte d'Erfeuil. — Je suis de trop, ce me semble, dit alors le comte d'Erfeuil ; je m'en vais chez Corinne ; elle sera bien aise d'entendre mes observations sur son jeu d'hier au soir. J'ai quelques conseils à lui donner, qui portent sur des détails ; mais les détails font beaucoup à l'ensemble ; et c'est vraiment une femme si étonnante, qu'il ne faut rien négliger pour lui faire atteindre la perfection. Et puis, dit-il en se penchant vers l'oreille de lord Nelvil, je veux l'encourager à jouer plus souvent la tragédie : c'est un moyen sûr pour se faire épouser par quelque étranger de distinction qui passera par ici. Vous et moi, mon cher Oswald, nous ne donnerons pas dans cette idée ; nous sommes trop accoutumés aux femmes charmantes pour qu'elles nous fassent faire une sottise ; mais un prince allemand, un grand d'Espagne, qui sait ? A ces mots, Oswald se leva hors de lui-même, et l'on ne peut savoir ce qu'il en serait arrivé, si le comte d'Erfeuil avait aperçu son mouvement ; mais celui-ci avait été si satisfait de sa dernière réflexion, qu'il s'en était allé là-dessus légèrement et sur la pointe du pied, ne se doutant pas qu'il avait offensé lord Nelvil ; s'il l'avait su, bien qu'il l'aimât autant qu'il pouvait aimer, il serait sûrement resté. La valeur brillante du comte d'Erfeuil contribuait, plus encore que son amour-propre, à lui faire illusion sur ses défauts. Comme il avait beaucoup de délicatesse dans tout ce qui tenait à l'honneur, il n'imaginait pas qu'il pût en manquer dans ce qui avait rapport à la sensibilité ; et se croyant, avec raison, aimable et brave, il s'applaudissait de son lot, et ne soupçonnait rien de plus profond dans la vie.

Aucun des sentiments qui agitaient Oswald n'avait échappé à M. Edgermond ; et, quand le comte d'Erfeuil fut sorti, il lui dit : — Mon cher Oswald, je pars, je vais à Naples. — Eh ! pourquoi si tôt ? répondit lord Nelvil. — Parce qu'il ne fait pas bon ici pour moi, continua M. Edgermond. J'ai cinquante ans, et cependant je ne suis pas sûr que je ne devinsse fou de Corinne. — Et si vous le deveniez, interrompit Oswald, que vous en arriverait-il ? — Une telle femme n'est pas faite pour vivre dans le pays de Galles, reprit M. Edgermond ; croyez-moi, mon cher Oswald, il n'y a que les Anglaises pour l'Angleterre ; il ne m'appartient pas de vous donner des conseils, et je n'ai pas besoin de vous assurer que je ne dirai pas un mot de ce que j'ai vu ; mais, tout aimable qu'est Corinne, je pense comme Thomas Walpole, que fait-on de cela à la maison ? Et la maison est tout chez nous, vous le savez, tout pour les femmes du moins. Vous représentez-vous votre belle Italienne restant seule pendant que vous chasserez, ou que vous irez au parlement, et vous quittant au dessert pour aller préparer le thé quand vous sortirez de table ? Cher Oswald, nos femmes ont des vertus domestiques que vous ne trouverez nulle part. Les hommes en Italie n'ont rien à faire qu'à plaire aux femmes ; ainsi, plus elles sont aimables, mieux c'est. Mais chez nous, où les hommes ont une carrière active, il faut que les femmes soient dans l'ombre ; et ce serait bien dommage d'y mettre Corinne ; je la voudrais sur le trône de l'Angleterre, mais non pas sous mon humble toit. Milord, j'ai connu votre mère, que votre respectable père a tant regrettée : c'était une personne tout à fait semblable à ma jeune cousine ; et c'est comme cela que je voudrais une femme, si j'étais encore dans l'âge de choisir et d'être aimé. Adieu, mon cher ami ; ne me sachez pas mauvais gré de ce que je viens de vous dire ; car personne n'est plus que moi l'admirateur de Corinne ; et peut-être qu'à votre âge je ne serais pas capable de renoncer à l'espérance de lui plaire. — En achevant ces mots, il prit la main de lord Nelvil, la serra cordialement, et s'en alla sans qu'Oswald lui répondit un seul mot. Mais M. Edgermond comprit la cause de son silence ; et, satisfait du serrement de main d'Oswald qui avait répondu au sien, il partit, impatient lui-même de finir une conversation qui lui coûtait.

De tout ce qu'il avait dit, un seul mot avait frappé au cœur d'Oswald ; c'était le souvenir de sa mère, et de l'attachement profond que son père avait eu pour elle. Il l'avait perdue lorsqu'il n'avait encore que quatorze ans ; mais il se rappelait avec un profond respect et ses vertus, et le caractère timide et réservé de ses vertus. — Insensé que je suis ! s'écria-t-il quand il fut seul, je veux savoir quelle est l'épouse que mon père me destinait, et ne le sais-je pas, puisque je puis me retracer l'image de ma mère qu'il a tant aimée ? Que veux-je donc de plus ? Et pourquoi me tromper moi-même, en faisant semblant d'ignorer ce qu'il penserait à présent, si je pouvais le consulter encore ? Il était cependant affreux pour Oswald de retourner chez Corinne, après ce qui s'était passé la veille, sans lui rien dire qui confirmât les sentiments qu'il lui avait témoignés. Son agitation, sa peine devint si forte, qu'elle lui rendit un accident dont il se croyait guéri ; le vaisseau cicatrisé dans sa poitrine se rouvrit. Pendant que ses gens effrayés appelaient du secours de toutes parts, il souhaitait en secret que la fin de sa vie terminât ses chagrins. — Si je pouvais mourir, se disait-il, après avoir revu Corinne, après qu'elle m'aurait appelé son Roméo ! Et des larmes s'échappèrent de ses yeux ; c'étaient les premières depuis la mort de son père qu'une autre douleur lui arrachât.

Il écrivit à Corinne l'accident qui le retenait chez lui, et quelques mots mélancoliques terminaient sa lettre. Corinne avait commencé ce jour avec des pressentiments bien trompeurs : elle jouissait de l'impression qu'elle avait produite sur Oswald, et, se croyant aimée, elle était heureuse, car elle ne savait pas bien clairement d'ailleurs ce qu'elle désirait. Mille circonstances faisaient que l'idée d'épouser lord Nelvil était

pour elle mêlée de beaucoup de crainte; et, comme c'était une personne plus passionnée que prévoyante, dominée par le présent, mais s'occupant peu de l'avenir, ce jour qui devait lui coûter tant de peines s'était levé pour elle comme le jour le plus pur et le plus serein de sa vie.

En recevant le billet d'Oswald, un trouble cruel s'empara de son âme : elle le crut dans un grand danger, et partit à l'instant à pied, traversant le Corso à l'heure où toute la ville s'y promène, et entrant dans la maison d'Oswald à la vue de presque toute la société de Rome. Elle ne s'était pas donné le temps de réfléchir; et sa course avait été si rapide, qu'en arrivant dans la chambre d'Oswald elle ne pouvait plus respirer ni prononcer un seul mot. Lord Nelvil comprit tout ce qu'elle venait de lui annoncer pour le voir; et s'exagérant les conséquences de cette action, qui, en Angleterre, aurait entièrement perdu de réputation une femme, et à plus forte raison une femme non mariée, il se sentit saisi par la générosité, l'amour et la reconnaissance, et se levant, tout faible qu'il était, il se fit Corinne contre son cœur et s'écria : — Chère amie! non, je ne t'abandonnerai pas, quand ton sentiment pour moi te compromet! quand je dois réparer... Corinne comprit sa pensée; et, l'interrompant aussitôt, en se dégageant doucement de ses bras, elle lui dit, après s'être informée de son état, qui s'était amélioré : — Vous vous trompez, milord, je ne fais rien, en venant vous voir, que la plupart des femmes de Rome n'eussent fait à ma place. Je vous ai soigné; vous êtes étranger ici, vous n'y connaissez que moi, c'est à moi de vous soigner. Les convenances établies sont très-respectables quand il ne faut leur sacrifier que soi; mais ne doivent-elles pas céder aux sentiments vrais et profonds que fait naître le danger ou la douleur d'un ami? Quel serait donc le sort d'une femme, si ces mêmes convenances sociales, en permettant d'aimer, défendaient seulement le mouvement irrésistible qui fait voler au secours de ce qu'on aime? Mais, je vous le répète, milord, ne craignez point qu'en venant ici je me sois compromise. J'ai, par mon âge et mes talents, à Rome, la liberté d'une femme mariée. Je ne cache point à mes amis que je suis venue chez vous; je ne sais s'ils me blâment de vous aimer; mais sûrement ils ne me blâmeront pas de vous être dévouée quand je vous aime.

En entendant ces paroles si naturelles et si sincères, Oswald éprouva un mélange confus d'impressions diverses; il était touché par la délicatesse de la réponse de Corinne, mais il était presque fâché que ce qu'il avait pensé d'abord ne fût pas vrai : il aurait souhaité qu'elle eût commis pour lui une grande faute selon le monde, afin que cette faute même, lui faisant un devoir de l'épouser, terminât ses incertitudes. Il pensait avec humeur à cette liberté des mœurs d'Italie, qui prolongeait son anxiété en lui laissant beaucoup de bonheur sans lui imposer aucun lien. Il eût voulu que l'honneur lui commandât ce qu'il désirait. Ces pensées pénibles lui causèrent de nouveau des accidents dangereux. Corinne, dans la plus affreuse inquiétude, sut lui prodiguer des soins pleins de douceur et de charme.

Vers le soir, Oswald paraissait plus oppressé, et Corinne, à genoux auprès de son lit, soutenait sa tête entre ses bras, quoiqu'elle fût elle-même bien plus émue que lui. Il la regardait souvent avec une impression de bonheur à travers ses souffrances. — Corinne, lui dit-il à voix basse, lisez-moi dans ce recueil, où sont écrites les pensées de mon père, ses réflexions sur la mort. Ne pensez pas, dit-il en voyant l'effroi de Corinne, que je m'en croie menacé; mais jamais je ne suis malade sans relire ces consolations, qu'il me semble encore entendre de sa bouche; et puis je veux, chère amie, vous faire ainsi connaître quel homme était mon père : vous comprendrez mieux et ma douleur et son empire sur moi, et tout ce que je veux vous confier un jour. Corinne prit ce recueil, dont Oswald ne se séparait jamais, et, d'une voix tremblante, elle en lut quelques pages.

« Justes, aimés du Seigneur, vous parlerez de la mort sans crainte : car elle ne sera pour vous qu'un changement d'habitation, et celle que vous quitterez est peut-être la moindre de toutes. O mondes innombrables, qui remplissez à nos yeux l'infini de l'espace! communautés inconnues des créatures de Dieu! communautés de ses enfants, éparses dans le firmament et rangées sous ses voûtes! que nos langages se joignent aux vôtres : nous ignorons votre condition, nous ignorons votre première, votre seconde, votre dernière part aux générosités de l'Être suprême; mais, en parlant de la mort et de la vie, du temps passé, du temps à venir, nous atteignons, nous touchons aux intérêts de tous les êtres intelligents et sensibles, n'importe les lieux et les distances qui les séparent. Familles des peuples, familles des nations, assemblages des mondes, vous dites avec nous : Gloire au maître des cieux, au roi de la nature, au Dieu de l'univers! Gloire, hommage à celui qui peut, à sa volonté, transformer la stérilité en abondance, l'ombre en réalité, et la mort elle-même en une éternelle vie!

« Ah! sans doute, la fin du juste est la mort désirable; mais peu d'entre nous, peu d'entre nos anciens, en ont été les témoins. Où est-il cet homme qui se présenterait sans crainte aux regards de l'Éternel? Où est-il cet homme qui a aimé Dieu sans distraction, qui l'a servi dès sa jeunesse, et qui, atteignant un âge avancé, ne trouve dans ses souvenirs aucun sujet d'inquiétude? Où est-il cet homme moral en toutes ses actions, sans jamais songer à la louange et aux récompenses de l'opinion? Où est-il cet homme si rare parmi les hommes, cet être si digne de nous servir à tous de modèle? Où est-il? où est-il? Ah! s'il existe au milieu de nous, que nos respects l'environnent; et demandez, vous ferez

bien, demandez d'assister à sa mort, comme au plus beau des spectacles : armez-vous seulement de courage, afin de le suivre attentivement sur le lit d'épouvante dont il ne se relèvera point. Il le prévoit, il en est certain, et la sérénité règne dans ses regards, et son front semble environné d'une auréole céleste; il dit avec l'apôtre : Je sais à qui j'ai cru; et cette confiance, lorsque ses forces s'éteignent, anime encore ses traits. Il contemple déjà sa nouvelle patrie, mais sans oublier celle qu'il va quitter; il est à son créateur et à son Dieu, sans rejeter loin de lui les sentiments qui ont charmé sa vie.

« C'est une épouse fidèle qui, selon les lois de la nature, doit entre les siens le suivre la première : il la console, il essuie ses larmes, il lui donne rendez-vous dans ce séjour de félicité qu'il ne peut se peindre sans elle. Il lui retrace les jours heureux qu'ils ont parcourus ensemble, non pour déchirer le cœur d'une sensible amie, mais pour accroître leur confiance mutuelle en la bonté céleste. Il rappelle encore à la compagne de sa fortune l'amour si tendre qu'il eut toujours pour elle, non pour animer des regrets qu'il voudrait adoucir, mais pour jouir de la douce idée que deux vies ont tenu en la même tige, et que, par leur union, elles deviendraient peut-être une défense, une garantie de plus, dans cet obscur avenir, où la pitié d'un Dieu suprême est le dernier refuge de nos pensées. Hélas! peut-on se former une juste image de toutes les émotions qui pénètrent une âme aimante au moment où une vaste solitude se présente à nos regards, au moment où les sentiments, les intérêts dont on a subsisté pendant le cours de ses belles années, vont s'évanouir pour jamais? Ah! vous qui devez survivre à cet être semblable à vous, que le ciel vous avait donné pour soutien, à cet être qui était tout pour vous, et dont les regards vous disent un effrayant adieu, vous ne refuserez pas de placer votre main sur un cœur défaillant, afin qu'une dernière palpitation vous parle encore lorsque tout autre langage n'existera plus. Eh! vous blâmerions-nous, amis fidèles, si vous aviez désiré que vos cendres se confondissent, que vos dépouilles mortelles fussent réunies dans le même asile? Dieu de bonté, réveille-les ensemble; ou si l'un des deux seulement a mérité cette faveur, si l'un des deux seulement doit être du nombre des élus, que l'autre en apprenne la nouvelle; que l'autre aperçoive la lumière des anges au moment où le sort des heureux sera proclamé, afin qu'il ait encore un moment de fête avant de retomber dans la nuit éternelle.

« Ah! nous nous égarons peut-être, lorsque nous essayons de décrire les derniers jours de l'homme sensible, de l'homme qui voit la mort s'avancer à grands pas, qui la voit prête à le séparer de tous les objets de son affection.

« Il se ranime et reprend un moment de force, afin que ses dernières paroles servent d'instruction à ses enfants. Il leur dit : Ne vous effrayez point d'assister à la fin prochaine de votre père, de votre ancien ami. C'est par une loi de la nature qu'il quitte avant vous cette terre où il est venu le premier. Il vous montrera du courage; et pourtant il s'éloigne de vous avec douleur. Il eût souhaité sans doute de vous aider plus longtemps de son expérience et de faire encore quelques pas avec vous à travers les périls dont votre jeunesse est environnée, mais la vie n'a point de défense quand il faut descendre au tombeau. Vous irez seuls maintenant, seuls au milieu d'un monde d'où je vais disparaître. Puissiez-vous recueillir avec abondance les biens que la Providence y a semés! mais n'oubliez jamais que ce monde lui-même est une patrie passagère, et qu'une autre plus durable vous appelle. Nous nous reverrons peut-être, et quelque part, sous les regards de mon Dieu, j'offrirai pour vous un sacrifice et mes vœux et mes larmes. Aimez la religion qui a tant de promesses; aimez la religion, ce dernier traité d'alliance entre les pères et les enfants, entre la mort et la vie... Approchez-vous de moi!... que je vous aperçoive encore, que la bénédiction d'un serviteur de Dieu soit sur vous... Il meurt... O anges du ciel! recevez son âme, et laissez-nous sur la terre le souvenir de ses actions, le souvenir de ses pensées, le souvenir de ses espérances! »

L'émotion d'Oswald et de Corinne avait souvent interrompu cette lecture. Enfin ils furent forcés d'y renoncer. Corinne craignait pour Oswald l'abondance de ses pleurs; elle était bouleversée de l'état où elle le voyait, et elle ne s'apercevait pas qu'elle-même était aussi troublée que lui. — Oui, lui dit Oswald en lui tendant la main, oui, chère amie de mon cœur, tes larmes se sont confondues avec les miennes. Tu le pleures avec moi, cet ange tutélaire dont je sens encore le dernier embrassement, dont je vois encore le noble regard; peut-être est-ce toi qu'il a choisie pour me consoler; peut-être... — Non, non, s'écria Corinne, non, il ne m'en a pas crue digne. — Que dites-vous? interrompit Oswald. Corinne eut peur d'avoir révélé ce qu'elle voulait cacher, et répéta ce qui venait de lui échapper, en disant seulement : Il ne m'en croirait pas digne! Ce mot changea dissipa l'inquiétude que le premier avait fait naître dans le cœur d'Oswald, et il continua sans crainte à s'entretenir de son père avec Corinne.

Les médecins arrivèrent et la rassurèrent un peu; mais ils défendirent absolument à lord Nelvil de parler jusqu'à ce que le vaisseau qui s'était ouvert dans sa poitrine fût fermé. Six jours entiers se passèrent, pendant lesquels Corinne ne quitta point Oswald et l'empêcha de prononcer un seul mot, lui imposant doucement silence dès qu'il voulait parler. Elle trouvait l'art de varier les heures par la lecture, par la musique, et quelquefois par une conversation dont elle faisait tous les frais, en cherchant à s'animer elle-même, dans le sérieux comme dans la plaisanterie,

avec un intérêt soutenu. Toute cette grâce, tout ce charme voilait l'inquiétude qu'elle éprouvait intérieurement et qu'il fallait dérober à lord Nelvil ; mais elle n'en était pas distraite un seul instant. Elle s'apercevait presque avant Oswald lui-même de ce qu'il souffrait, et le courage qu'il mettait à le cacher ne trompait jamais Corinne : elle découvrait toujours ce qui pouvait lui faire du bien, et se hâtait de le soulager en tâchant seulement de fixer son attention le moins qu'il était possible sur les soins qu'elle lui rendait. Cependant, quand Oswald pâlisait, la couleur abandonnait aussi les lèvres de Corinne, et ses mains tremblaient en lui portant du secours ; mais elle s'efforçait bientôt de se remettre, et souriait, quoique ses yeux fussent remplis de larmes. Quelquefois elle pressait la main d'Oswald sur son cœur et semblait vouloir ainsi lui donner sa propre vie. Enfin ses soins réussirent ; Oswald se guérit.



Corinne quittant Oswald. — PAGE 26.

— Corinne, lui dit-il lorsqu'elle lui permit de parler, pourquoi M. Edgermond, mon ami, n'a-t-il pas été témoin des jours que vous venez de passer auprès de moi ? Il aurait vu que vous n'êtes pas moins bonne qu'admirable ; il aurait vu que la vie domestique se compose avec vous d'enchantements continuels, et que vous ne différez des autres femmes que pour ajouter à toutes les vertus le prestige de tous les charmes. Non, c'en est trop ; il faut faire cesser le combat qui me déchire, ce combat qui vient de me mettre au bord du tombeau. Corinne, tu m'entendras, tu sauras tous mes secrets, toi qui me caches les tiens ; et tu prononceras sur notre sort. — Notre sort, répondit Corinne, si vous sentez comme moi, c'est de ne pas nous quitter. Mais m'en croirez-vous quand je vous dirai que jusqu'à présent du moins je n'ai pas osé souhaiter d'être votre épouse ? Ce que j'éprouve est bien nouveau pour moi : mes idées sur la vie, mes projets pour l'avenir, sont tout à fait bouleversés par ce sentiment qui me trouble et m'asservit chaque jour davantage. Mais je ne sais pas si nous pouvons, si nous devons nous unir. — Corinne, reprit Oswald, me mépriserez-vous d'avoir hésité ? L'attribueriez-vous à des considérations misérables ? N'avez-vous pas deviné que le remords profond et douloureux qui, depuis près de deux ans, me poursuit et me déchire, a pu seul causer mes incertitudes ?

— Je l'ai compris, reprit Corinne. Si je vous avais soupçonné d'un motif étranger aux affections du cœur, vous ne seriez pas celui que j'aime. Mais la vie, je le sais, n'appartient pas tout entière à l'amour. Les habitudes, les souvenirs, les circonstances, créent autour de nous je ne sais quel enlacement que la passion même ne peut détruire. Brisé pour un moment, il se reformerait, et le lierre viendrait à bout du chêne. Mon cher Oswald, ne donnons pas à chaque époque de notre existence plus que cette époque ne demande. Ce qui m'est nécessaire dans ce moment, c'est que vous ne me quittiez pas. Cette terreur d'un départ qui pourrait être subit me poursuit sans cesse. Vous êtes étranger dans ce pays : aucun lien ne vous y retient. Si vous partiez, tout serait dit ; il ne me resterait de vous que la douleur. Cette nature, ces beaux-arts, cette poésie que je sens avec vous, et maintenant, hélas ! seulement avec vous, tout deviendrait muet pour mon âme. Je ne me réveille qu'en tremblant ; je ne sais pas, quand je vois ce beau jour, s'il ne me trompe point par ses rayons resplendissants, si vous êtes encore là, vous, l'astre de ma vie. Oswald, ôtez-moi cette terreur, et je ne verrai rien au delà de cette sécurité délicieuse. — Vous savez, répondit Oswald, que jamais un Anglais n'a renoncé à sa patrie, que la guerre peut me rappeler, que... — Ah ! Dieu, s'écria Corinne, voudriez-vous me préparer?... Et tous ses membres tremblaient comme à l'approche du plus effroyable danger. Eh bien ! s'il est ainsi, emmenez-moi comme épouse, comme esclave... Mais tout à coup, reprenant ses esprits, elle dit : Oswald, vous ne partirez jamais sans m'en prévenir ; jamais, n'est-ce pas ? Écoutez : dans aucun pays un criminel n'est conduit au supplice sans que quelques heures lui soient données pour recueillir ses pensées. Ce ne sera pas par une lettre, ce sera vous-même qui viendrez me le dire ; vous m'avertirez, vous m'entendrez avant de vous éloigner de moi. — Et le pourrais-je alors?... — Quoi ! vous hésitez à m'accorder ce que je demande ! s'écria Corinne. — Non, répondit Oswald, je n'hésite pas : tu le veux, eh bien ! je le jure : si ce départ est nécessaire, je vous en préviendrai, et ce moment décidera de notre vie. Et elle sortit.

CHAPITRE II.

Pendant les jours qui suivirent la maladie d'Oswald, Corinne évita soigneusement ce qui pouvait amener une explication entre eux. Elle voulait rendre la vie de son ami aussi douce qu'il était possible ; mais elle ne voulait point lui confier encore son histoire. Tout ce qu'elle avait remarqué dans leurs entretiens ne l'avait que trop convaincue de l'impression qu'il recevrait en apprenant et ce qu'elle était, et ce qu'elle avait sacrifié ; et rien ne lui faisait plus de peur que cette impression qui pouvait le détacher d'elle.

Revenant donc à l'aimable adresse dont elle avait coutume de se servir pour empêcher Oswald de se livrer à ses inquiétudes passionnées, elle voulut intéresser de nouveau son esprit et son imagination par les merveilles des beaux-arts qu'il n'avait point encore vues, et retarder ainsi l'instant où le sort devait s'éclaircir et se décider. Une telle situation serait insupportable dans tout autre sentiment que l'amour ; mais il donne des heures si douces, il répand un tel charme sur chaque minute, que, bien qu'il ait besoin d'un avenir indéfini, il s'enivre du présent, et reçoit un jour comme un siècle de bonheur ou de peine, tant ce jour est rempli par une multitude d'émotions et d'idées ! Ah ! sans doute, c'est par l'amour que l'éternité peut être comprise ; il confond toutes les notions du temps ; il efface les idées de commencement et de fin : on croit avoir toujours aimé l'objet qu'on aime, tant il est difficile de concevoir qu'on ait pu vivre sans lui. Plus la séparation est affreuse, moins elle paraît vraisemblable : elle devient, comme la mort, une crainte dont on parle plus qu'on y croit, un avenir qui semble impossible, alors même qu'on le sait inévitable.

Corinne, parmi ses innocentes ruses pour varier les amusements d'Oswald, avait encore réservé les statues et les tableaux. Un jour donc, lorsque lord Nelvil fut rétabli, elle lui proposa d'aller voir ensemble ce que la sculpture et la peinture offraient à Rome de plus beau. — Il est honteux, lui dit-elle en souriant, que vous ne connaissiez ni nos statues, ni nos tableaux ; et demain il faut commencer le tour des musées et des galeries. — Vous le voulez, répondit lord Nelvil ; j'y consens. Mais en vérité, Corinne, vous n'avez pas besoin de ces ressources étrangères pour me fixer auprès de vous ; c'est au contraire un sacrifice que je vous fais quand je détourne mes regards de vous pour quelque objet que ce puisse être.

Ils allèrent d'abord au musée du Vatican, ce palais des statues, où l'on voit la figure humaine divinisée par le paganisme, comme les sentiments de l'âme le sont maintenant par le christianisme. Corinne fit remarquer à lord Nelvil ces salles silencieuses, où sont rassemblées les images des dieux et des héros, où la plus parfaite beauté, dans un repos éternel, semble jouir d'elle-même. En contemplant ces traits et ces

formes admirables, il se révèle je ne sais quel dessein de la Divinité sur l'homme, exprimé par la noble figure dont elle a daigné lui faire don. L'âme s'élève par cette contemplation à des espérances pleines d'enthousiasme et de vertu : car la beauté est une dans l'univers ; et, sous quelque forme qu'elle se présente, elle excite toujours une émotion religieuse dans le cœur de l'homme. Quelle poésie que ces visages, où la plus sublime expression est pour jamais fixée, où les plus grandes pensées sont revêtues d'une image si digne d'elles !



Visite de lord Edgermond à Oswald. — PAGE 28.

Quelquefois un sculpteur ancien ne faisait qu'une statue dans sa vie ; elle était toute son histoire. Il la perfectionnait chaque jour : s'il aimait, s'il était aimé, s'il recevait par la nature ou par les beaux-arts une impression nouvelle, il embellissait les traits de son héros par ses souvenirs et par ses affections. Il savait ainsi traduire aux regards tous les sentiments de son âme. La douleur de nos temps modernes, au milieu de notre état social si froid et si oppressif, est ce qu'il y a de plus noble dans l'homme ; et, de nos jours, qui n'aurait pas souffert, n'aurait jamais senti ni pensé. Mais il y avait dans l'antiquité quelque chose de plus noble que la douleur : c'était le calme héroïque, c'était le sentiment de sa force, qui pouvait se développer au milieu d'institutions franches et libres. Les plus belles statues des Grecs n'ont presque jamais indiqué que le repos. Le Laocoon et la Niobé sont les seules qui peignent des douleurs violentes ; mais c'est la vengeance du ciel qu'elles rappellent toutes les deux, et non les passions nées dans le cœur humain. L'être moral avait une organisation si saine chez les anciens, l'air circulait si librement dans leur large poitrine, et l'ordre politique était si bien en harmonie avec les facultés, qu'il n'existait presque jamais, comme de notre temps, des âmes mal à l'aise : cet état fait découvrir beaucoup d'idées fines, mais ne fournit point aux arts, et particulièrement à la sculpture, les simples affections, les éléments primitifs des sentiments, qui peuvent seuls s'exprimer par le marbre éternel.

A peine trouve-t-on dans leurs statues quelques traces de mélancolie. Une tête d'Apollon, au palais Justiniani, une autre d'Alexandre mourant, sont les seules où les dispositions de l'âme rêveuse et souffrante soient

indiquées ; mais elles appartiennent l'une et l'autre, selon toute apparence, au temps où la Grèce était asservie. Des lors, il n'y avait plus cette fierté ni cette tranquillité d'âme qui ont produit chez les anciens les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la poésie composée dans le même esprit.

La pensée, qui n'a plus d'aliments au dehors, se replie sur elle-même, analyse, travaille, creuse les sentiments intérieurs ; mais elle n'a plus cette force de création qui suppose et le bonheur et la plénitude de forces que le bonheur seul peut donner. Les sarcophages même, chez les anciens, ne rappellent que des idées guerrières ou riantes : dans la multitude de ceux qui se trouvent au musée du Vatican, on voit des batailles, des jeux représentés en bas-relief sur les tombeaux. Le souvenir de l'activité de la vie était le plus bel hommage que l'on eût devoir rendre aux morts. Rien n'affaiblissait, rien ne diminuait les forces. L'encouragement, l'émulation, étaient le principe des beaux-arts comme de la politique : il y avait place pour toutes les vertus comme pour tous les talents. Le vulgaire se glorifiait de savoir admirer, et le culte du génie était desservi par ceux mêmes qui ne pouvaient point aspirer à ses couronnes.



Corinne dans le rôle de Juliette. — PAGE 55.

La religion grecque n'était point, comme le christianisme, la consolation du malheur, la richesse de la misère, l'avenir des mourants : elle voulait la gloire, le triomphe ; elle faisait, pour ainsi dire, l'apothéose de l'homme. Dans ce culte périssable, la beauté même était un dogme religieux. Si les artistes étaient appelés à peindre les passions basses ou féroces, ils en sauvaient la honte à la figure humaine, en y joignant, comme dans les faunes et les centaures, quelques traits des animaux ; et, pour donner à la beauté son plus sublime caractère, ils unissaient tour à tour dans les statues des hommes et des femmes, dans la Minerve guerrière et dans l'Apollon Musagète, les charmes des deux sexes, la force à la douceur, la douceur à la force ; mélange heureux de deux qualités opposées, sans lequel aucune des deux ne serait parfaite.

Corinne, en continuant ses observations, retint Oswald quelque temps devant des statues endormies qui sont placées sur les tombeaux, et

montrent l'art de la sculpture sous le point de vue le plus agréable. Elle lui fit remarquer que, toutes les fois que les statues sont censées représenter une action, le mouvement qui s'arrête produit une sorte d'étonnement quelquefois pénible. Mais les statues dans le sommeil, ou seulement dans l'attitude d'un repos complet, offrent une image de l'éternelle tranquillité, qui s'accorde merveilleusement avec l'effet général du Midi sur l'homme. Il semble que là les beaux-arts soient les paisibles spectateurs de la nature, et que le génie lui-même, qui agite l'âme dans le Nord, ne soit, sous un beau ciel, qu'une harmonie de plus.

Oswald et Corinne passèrent dans la salle où sont rassemblées les images sculptées des animaux et des reptiles; et la statue de Tibère se trouve par hasard au milieu de cette cour. C'est sans projet qu'une telle réunion s'est faite. Ces marbres se sont d'eux-mêmes rangés autour de leur maître. Une autre salle renferme les monuments tristes et sévères des Egyptiens, de ce peuple chez lequel les statues ressemblent plus aux momies qu'aux hommes, et qui, par ses institutions silencieuses, froides et serviles, semble avoir, autant qu'il le pouvait, assimilé la vie à la mort. Les Egyptiens excellaient bien plus dans l'art d'imiter les animaux que les hommes; c'est l'empire de l'âme qui semble leur être inaccessible.

Vient ensuite les portiques du musée, où l'on voit à chaque pas un nouveau chef-d'œuvre. Des vases, des autels, des ornements de toute espèce, entourent l'Apollon, le Laocoon, les Muses. C'est là qu'on apprend à sentir Homère et Sophocle; c'est là que se révèle à l'âme une connaissance de l'antiquité qui ne peut jamais s'acquérir ailleurs. C'est en vain que l'on se fie à la lecture de l'histoire pour comprendre l'esprit des peuples; ce que l'on voit excite en nous bien plus d'idées que ce qu'on lit; et les objets extérieurs causent une émotion forte qui donne à l'étude du passé l'intérêt et la vie qu'on trouve dans l'observation des hommes et des faits contemporains.

Au milieu des superbes portiques, asile de tant de merveilles, il y a des fontaines qui coulent sans cesse, et vous avertissent doucement des heures qui passent de même, il y a deux mille ans, quand les artistes de ces chefs-d'œuvre existaient encore. Mais l'impression la plus mélancolique que l'on éprouve au musée du Vatican, c'est en contemplant les débris de statues que l'on y voit rassemblées, le torse d'Hercule, des têtes séparées du tronc; un pied de Jupiter, qui suppose une statue plus grande et plus parfaite que toutes celles que nous connaissons. On croit voir le champ de bataille où le temps a lutté contre le génie, et ces membres mutilés attestent sa victoire et nos pertes.

Après être sortis du Vatican, Corinne conduisit Oswald devant les colosses de Monte-Cavallo; ces deux statues représentent, dit-on, Castor et Pollux. Chacun des deux héros dompte d'une seule main un cheval fougueux qui se cabre. Ces formes colossales, cette lutte de l'homme avec les animaux, donne, comme tous les ouvrages des anciens, une admirable idée de la puissance physique de la nature humaine. Mais cette puissance a quelque chose de noble qui ne se retrouve plus dans notre ordre social, où la plupart des exercices du corps sont abandonnés aux gens du peuple. Ce n'est point la force animale de la nature humaine, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui se fait remarquer dans ces chefs-d'œuvre; il semble qu'il y avait une union plus intime entre les qualités physiques et morales chez les anciens, qui vivaient sans cesse au milieu de la guerre, et d'une guerre presque d'homme à homme. La force du corps et la générosité de l'âme, la dignité des traits et la fierté du caractère, la hauteur de la stature et l'autorité du commandement, étaient des idées inséparables, avant qu'une religion intellectuelle eût placé la puissance de l'homme dans son âme. La figure humaine, qui était aussi la figure des dieux, paraissait symbolique; et le colosse nerveux de l'Hercule, et toutes les figures de l'antiquité dans ce genre, ne retraient point les vulgaires idées de la vie commune, mais la volonté toute-puissante, la volonté divine, qui se montre sous l'emblème d'une force physique sur-naturelle.

Corinne et lord Nelvil terminèrent leur journée en allant voir l'atelier de Canova, du plus grand sculpteur moderne. Comme il était tard, ce fut aux flambeaux qu'ils se le firent montrer, et les statues gagnent beaucoup à cette manière d'être vues. Les anciens en jugeaient ainsi, puisqu'ils les plaçaient souvent dans leurs thermes, où le jour ne pouvait pas pénétrer. A la lueur des flambeaux, l'ombre plus prononcée amortit la brillante uniformité du marbre, et les statues paraissent des figures pâles qui ont un caractère plus touchant et de grâce et de vie. Il y avait chez Canova une admirable statue destinée pour un tombeau: elle représentait le génie de la douleur appuyé sur un lion, emblème de la force. Corinne, en contemplant ce génie, crut y trouver quelque ressemblance avec Oswald; et l'artiste lui-même en fut aussi frappé. Lord Nelvil se détourna pour ne point attirer ce genre d'attention; mais il dit à voix basse à son amie: — Corinne, j'étais condamné à cette éternelle douleur quand je vous ai rencontrée; mais vous avez changé ma vie, et quelquefois l'espérer, et toujours un trouble mêlé de charmes, remplit ce cœur qui ne devait plus éprouver que des regrets.

CHAPITRE III.

Les chefs-d'œuvre de la peinture étaient alors réunis à Rome; et sa richesse, sous ce rapport, surpassait toutes celles du reste du monde. Un seul point de discussion pouvait exister sur l'effet que produisaient ces chefs-d'œuvre. La nature des sujets que les grands artistes d'Italie ont choisis se prête-t-elle à toute la variété, à toute l'originalité de passions et de caractères que la peinture peut exprimer? Oswald et Corinne différaient d'opinion à cet égard; mais cette différence, comme toutes celles qui existaient entre eux, tenait à la diversité des nations, des climats et des religions. Corinne affirmait que les sujets les plus favorables à la peinture, c'étaient les sujets religieux. Elle disait que la sculpture était l'art du paganisme, comme la peinture était celui du christianisme, et que l'on retrouvait dans ces arts, comme dans la poésie, les qualités qui distinguent la littérature ancienne et la moderne. Les tableaux de Michel-Ange, ce peintre de la Bible, de Raphaël, ce peintre de l'Évangile, supposent autant de profondeur et de sensibilité qu'on en peut trouver dans Shakspeare et Racine. La sculpture ne saurait présenter aux regards qu'une existence énergique et simple, tandis que la peinture indique les mystères du recueillement et de la résignation, et fait parler l'âme immortelle à travers de passagères couleurs. Corinne soutenait aussi que les faits historiques ou tirés des poèmes étaient rarement pittoresques. Il faudrait souvent, pour comprendre de tels tableaux, que l'on eût conservé l'usage des peintres du vieux temps, d'écrire les paroles que doivent dire les personnages sur un ruban qui sort de leur bouche. Mais les sujets religieux sont à l'instant entendus par tout le monde, et l'attention n'est point détournée de l'art pour deviner ce qu'ils représentent.

Corinne pensait que l'expression des peintres modernes, en général, était souvent théâtrale, qu'elle avait l'empreinte de leur siècle, où l'on ne connaissait plus, comme André Mantegna, Pérugin et Léonard de Vinci, cette unité d'existence, ce naturel dans la manière d'être qui tient encore du repos antique. Mais à ce repos est unie la profondeur de sentiments qui caractérise le christianisme. Elle admirait la composition sans artifice des tableaux de Raphaël, surtout dans sa première manière. Toutes les figures sont dirigées vers un objet principal, sans que l'artiste ait songé à les grouper en attitude, à travailler l'effet qu'elles peuvent produire. Corinne disait que cette bonne foi dans les arts d'imagination, comme dans tout le reste, est le caractère du génie, et que le calcul du succès est presque toujours destructeur de l'enthousiasme. Elle prétendait qu'il y avait de la rhétorique en peinture comme dans la poésie, et que tous ceux qui ne savaient pas caractériser l'expression cherchaient les ornements accessoires, réunissaient tout le prestige d'un sujet brillant aux costumes riches, aux attitudes remarquables; tandis qu'une simple vierge tenant son enfant dans ses bras, un vieillard attentif dans la Messe de Bolsène, un homme appuyé sur son bâton dans l'École d'Athènes, sainte Cécile levant les yeux au ciel, produisaient, par l'expression seule du regard et de la physionomie, des impressions bien plus profondes. Ces beautés naturelles se découvrent chaque jour davantage; mais, au contraire, dans les tableaux d'effets, le premier coup d'œil est toujours le plus frappant.

Corinne ajoutait à ces réflexions une observation qui les fortifiait encore: c'est que les sentiments religieux des Grecs et des Romains, les dispositions de leur âme en tout genre, ne pouvant être les nôtres, il nous est impossible de créer dans leur sens, d'inventer, pour ainsi dire, sur leur terrain. L'on peut les imiter à force d'études; mais comment le génie trouverait-il tout son essor dans un travail où la mémoire et l'érudition sont si nécessaires? Il n'en est pas de même des sujets qui appartiennent à notre propre histoire ou à notre propre religion. Les peintres peuvent en avoir eux-mêmes l'inspiration personnelle: ils sentent ce qu'ils peignent, ils peignent ce qu'ils ont vu. La vie leur sert pour imaginer la vie; mais, en se transportant dans l'antiquité, il faut qu'ils inventent d'après les livres et les statues. Enfin Corinne trouvait que les tableaux pieux faisaient à l'âme un bien que rien ne pouvait remplacer, et qu'ils supposaient dans l'artiste un saint enthousiasme qui se confond avec le génie, le renouvelle, le ravive et peut seul le soutenir contre les dégoûts de la vie et les injustices des hommes.

Oswald recevait, sous quelques rapports, une impression différente. D'abord il était presque scandalisé de voir représenter en peinture, comme l'a fait Michel-Ange, la figure de la Divinité même, revêtue de traits mortels. Il croyait que la pensée n'osait lui donner des formes, et qu'on trouvait à peine au fond de son âme une idée assez intellectuelle, assez élevée, pour l'élever jusqu'à l'Être suprême: et, quant aux sujets tirés de l'Écriture sainte, il lui semblait que l'expression et les images dans ce genre de tableaux laissaient beaucoup à désirer. Il croyait, avec Corinne, que la méditation religieuse est le sentiment le plus intime que l'homme puisse éprouver; et, sous ce rapport, il est celui qui fournit aux peintres les plus grands mystères de la physionomie et du regard; mais la religion réprimant tous les mouvements du cœur qui ne naissent pas immédiatement d'elle, les figures des saints et des martyrs ne peuvent être très-variées. Le sentiment de l'humilité, si noble devant le ciel, affaiblit

l'énergie des passions terrestres, et donne nécessairement de la monotonie à la plupart des sujets religieux. Quand Michel-Ange, avec son terrible talent, a voulu peindre ces sujets, il en a presque altéré l'esprit en donnant à ses prophètes une expression redoutable et puissante qui en fait des Jupiters plutôt que des saints. Souvent aussi il se sert, comme le Dante, des images du paganisme, et mêle la mythologie à la religion chrétienne. Une des circonstances les plus admirables de l'établissement du christianisme, c'est l'état vulgaire des apôtres qui l'ont prêché, l'asservissement et la misère du peuple juif, dépositaire pendant longtemps des promesses qui annonçaient le Christ. Ce contraste entre la petitesse des moyens et la grandeur du résultat est très-beau moralement : mais en peinture, où les moyens seuls peuvent paraître, les sujets chrétiens doivent être moins éclatants que ceux qui sont tirés des temps héroïques et fabuleux. Parmi les arts, la musique seule peut être purement religieuse. La peinture ne saurait se contenter d'une expression aussi rêvée et aussi vague que celle des sons. Il est vrai que l'heureuse combinaison des couleurs et du clair obscur produit, si l'on peut s'exprimer ainsi, un effet musical dans la peinture : mais comme elle représente la vie, on lui demande l'expression des passions dans toute leur énergie et leur diversité. Sans doute il faut choisir, parmi les faits historiques, ceux qui sont assez connus pour qu'il ne faille point d'étude pour les comprendre : car l'effet produit par les tableaux doit être immédiat et rapide, comme tous les plaisirs causés par les beaux-arts ; mais quand les faits historiques sont aussi populaires que les sujets religieux, ils ont sur eux l'avantage de la variété des situations et des sentiments qu'ils retracent.

Lord Nelvil pensait aussi qu'on devait de préférence représenter en tableaux les scènes de tragédie, ou les fictions poétiques les plus touchantes, afin que tous les plaisirs de l'imagination et de l'âme fussent réunis. Corinne combattit encore cette opinion, quelque séduisante qu'elle fût. Elle était convaincue que l'empêchement d'un art sur l'autre leur nuisait mutuellement. La sculpture perd les avantages qui lui sont particuliers quand elle aspire aux groupes de la peinture ; la peinture, quand elle veut atteindre à l'expression dramatique. Les arts sont bornés dans leurs moyens, quoique sans bornes dans leurs effets. Le génie ne cherche point à combattre ce qui est dans l'essence des choses ; sa supériorité consiste, au contraire, à la deviner. — Vous, mon cher Oswald, dit Corinne, vous n'aimez pas les arts en eux-mêmes, mais seulement à cause de leurs rapports avec le sentiment ou l'esprit. Vous n'êtes ému que par ce qui vous retrace les peines du cœur. La musique et la poésie conviennent à cette disposition ; tandis que les arts qui parlent aux yeux, bien que leur signification soit idéale, ne plaisent et n'intéressent que lorsque notre âme est tranquille, et notre imagination tout à fait libre. Il ne faut pas, non plus, pour les goûter, la gaieté qu'inspire la société, mais la sérénité que fait naître un beau jour, un beau climat. Il faut sentir, dans ces arts qui représentent les objets extérieurs, l'harmonie universelle de la nature ; et quand notre âme est troublée, nous n'avons plus en nous-mêmes cette harmonie : le malheur l'a détruite. — Je ne sais, répondit Oswald, si je ne cherche dans les beaux-arts que ce qui peut rappeler les souffrances de l'âme ; mais je sais bien au moins que je ne puis supporter d'y trouver la représentation des douleurs physiques. Ma plus forte objection, continua-t-il, contre les sujets chrétiens en peinture, c'est le sentiment pénible que fait éprouver l'image du sang, des blessures, des supplices, bien que le plus noble enthousiasme ait aimé les victimes. Philoetete est peut-être le seul sujet tragique dans lequel les maux physiques puissent être admis. Mais de combien de circonstances pratiques ces maux cruels ne sont-ils pas entourés ! ce sont les flèches d'Hercule qui les ont causés : le fils d'Ésculape doit les guérir ; enfin cette blessure se confond presque avec le ressentiment moral qu'elle fait naître dans celui qui en est atteint, et ne peut exciter aucune impression de dégoût. Mais la figure du possédé, dans le superbe tableau de la Transfiguration, par Raphaël, est une image désagréable, et qui n'a nullement la dignité des beaux-arts. Il faut qu'ils nous découvrent le charme de la douleur comme la mélancolie de la prospérité : c'est l'idéal de la destinée humaine qu'ils doivent représenter dans chaque circonstance particulière. Rien ne tourmente plus l'imagination que des plaies sanglantes ou des convulsions nerveuses. Il est impossible que dans de semblables tableaux l'on ne cherche et l'on ne craigne pas en même temps de trouver l'exacuité de l'imitation. L'art qui ne consisterait que dans cette imitation, quel plaisir nous donnerait-il ? Il est plus horrible ou moins beau que la nature même dès l'instant qu'il aspire seulement à lui ressembler.

— Vous avez raison, milord, dit Corinne, de désirer qu'on écarte des sujets chrétiens les images pénibles ; elles n'y sont pas nécessaires. Mais avouez cependant que le génie, et le génie de l'âme, sait triompher de tout. Voyez cette communion de saint Jérôme, par le Dominiquin. Le corps du vénérable mourant est livide et décharné : c'est la mort qui se soulève ; mais dans ce regard est la vie éternelle, et toutes les misères du monde ne sont là que pour disparaître devant le pur éclat d'un sentiment religieux. Cependant, cher Oswald, continua Corinne, bien que je ne sois pas de votre avis en tout, je veux vous montrer que, même en difféant, nous avons toujours quelque analogie. J'ai essayé ce que vous désirez dans la galerie de tableaux que des artistes de mes amis m'ont composée, et dont j'ai moi-même esquissé quelques dessins.

Vous y voyez les défauts et les avantages des sujets de peinture que vous aimez. Cette galerie est dans ma maison de campagne, à Tivoli. Le temps est assez beau pour la voir ; voulez-vous que nous y allions demain ? Et comme elle attendait qu'Oswald y consentit, il lui dit : — Mon amie, pouvez-vous douter de ma réponse ? Ai-je un autre bonheur dans ce monde, une autre idée que vous ? Et ma vie, que j'ai trop affranchie peut-être de toute occupation, comme de tout intérêt, n'est-elle pas uniquement remplie par le bonheur de vous entendre et de vous voir ?

CHAPITRE IV.

Ils partirent donc le lendemain pour Tivoli. Oswald conduisait lui-même les quatre chevaux qui les traînaient, et il se plaisait dans la rapidité de leur course : rapidité qui semble accroître la vivacité du sentiment de l'existence ; et cette impression est douce à côté de ce qu'on aime. Il dirigeait la voiture avec une attention extrême, dans la crainte que le moindre accident ne pût arriver à Corinne. Il avait ces soins protecteurs qui sont le plus doux lien de l'homme avec la femme. Corinne n'était point, comme la plupart des femmes, facilement effrayée par les dangers possibles d'une route ; mais il lui était si doux de remarquer la sollicitude d'Oswald, qu'elle souhaitait presque d'avoir peur, afin d'être rassurée par lui.

Ce qui donnait, comme on le verra dans la suite, un si grand ascendant à lord Nelvil sur le cœur de son amie, c'étaient les contrastes inattendus qui prêtaient à toute sa manière d'être un charme particulier. Tout le monde admirait son esprit et la grâce de sa figure ; mais il devait intéresser surtout une personne qui, réunissant en elle, par un accord singulier, la constance à la mobilité, se plaisait dans les impressions tout à la fois variées et fidèles. Jamais il n'était occupé que de Corinne ; et cette occupation même prenait sans cesse des caractères différents : tantôt la réserve y dominait, tantôt l'abandon ; tantôt une douceur parfaite ; tantôt une amertume sombre qui prouvait la profondeur des sentiments, mais qui mêlait le trouble à la confiance et faisait naître sans cesse une émotion nouvelle. Oswald, intérieurement agité, cherchait à se contenir au dehors ; et celle qui l'aimait, occupée à le deviner, trouvait dans ce mystère un intérêt continu. On eût dit que les défauts même d'Oswald étaient faits pour relever ses agréments. Un homme, quelque distingué qu'il eût été, mais dont le caractère n'eût point offert de contradiction ni de combats, n'aurait pas ainsi captivé l'imagination de Corinne. Elle avait une sorte de peur d'Oswald qui l'asservissait à lui ; il régnait sur son âme par une bonne et par une mauvaise puissance, par ses qualités et par l'inquiétude que ces qualités mal combinées pouvaient inspirer ; enfin, il n'y avait pas de sécurité dans le bonheur que donnait lord Nelvil ; et peut-être faut-il expliquer par ce tort même l'exaltation de la passion de Corinne : peut-être ne pouvait-elle aimer à ce point que celui qu'elle craignait de perdre. Un esprit supérieur, une sensibilité aussi ardente que délicate pouvait se lasser de tout, excepté de l'homme vraiment extraordinaire dont l'âme constamment ébranlée ressemblait au ciel même, qui se montre tantôt serain, tantôt couvert de nuages. Oswald, toujours vrai, toujours profond et passionné, était néanmoins souvent prêt à renoncer à l'objet de sa tendresse, parce qu'une longue habitude de la peine lui faisait croire qu'il ne pouvait y avoir que du remords et de la souffrance dans les affections trop vives du cœur.

Lord Nelvil et Corinne, dans leur course à Tivoli, passèrent devant les ruines du palais d'Adrien et du jardin immense qui l'entourait. Ce prince avait réuni dans son jardin les productions les plus rares, les chefs-d'œuvre les plus admirables des pays conquis par les Romains. On y voit encore aujourd'hui quelques pierres éparses qui s'appellent l'Égypte, l'Inde et l'Asie. Plus loin était la retraite où Zénobie, reine de Palmyre, a terminé ses jours. Elle n'a pas soutenu, dans l'adversité, la grandeur de sa destinée ; elle n'a su, ni, comme un homme, mourir pour la gloire, ni, comme une femme, mourir plutôt que de trahir son ami.

Enfin ils découvrirent Tivoli, qui fut la demeure de tant d'hommes célèbres, de Brutus, d'Auguste, de Mécène, de Catulle, mais surtout la demeure d'Horace ; car ce sont ses vers qui ont illustré ce séjour. La maison de Corinne était bâtie au-dessus de la cascade bruyante du Tévérone : au haut de la montagne, en face de son jardin, était le temple de la Sibile. C'est une belle idée qu'avaient les anciens de placer les temples au sommet des lieux élevés. Ils dominaient sur la campagne, comme les idées religieuses sur toute autre pensée. Ils inspièrent plus d'enthousiasme pour la nature en annonçant la Divinité dont elle émane, et l'éternelle reconnaissance des générations successives eurent elle. Le paysage, de quelque point de vue qu'on le considérât, faisait tableau avec le temple, qui était la comme le centre ou l'ornement de tout. Les ruines répandaient un singulier charme sur la campagne d'Italie. Elles ne rappellent pas, comme les édifices modernes, le travail et la présence

de l'homme : elles se confondent avec les arbres, avec la nature ; elles semblent en harmonie avec le torrent solitaire, image du temps qui les a faites ce qu'elles sont. Les plus belles contrées du monde, quand elles ne retracent aucun souvenir, quand elles ne portent l'empreinte d'aucun événement remarquable, sont dépourvues d'intérêt, en comparaison des pays historiques. Quel lieu pouvait mieux convenir à l'habitation de Corinne, en Italie, que le séjour consacré à la Sibylle, à la mémoire d'une femme animée par une inspiration divine ! La maison de Corinne était ravissante : elle était ornée avec l'élégance du goût moderne ; et cependant le charme d'une imagination qui se plaît dans les beautés antiques s'y faisait sentir. L'on y remarquait une rare intelligence du bonheur, dans le sens le plus élevé de ce mot, c'est-à-dire en le faisant consister dans tout ce qui ennoblit l'âme, excite la pensée et vivifie le talent.

En se promenant avec Corinne, Oswald s'aperçut que le souffle du vent avait un son harmonieux, et répandait dans l'air des accords qui semblaient venir du balancement des fleurs, de l'agitation des arbres, et prêter une voix à la nature. Corinne lui dit que c'étaient des harpes éoliennes que le vent faisait résonner, et qu'elle avait placées dans quelques grottes du jardin, pour remplir l'atmosphère de sons aussi bien que de parfums. Dans cette demeure délicieuse, Oswald était inspiré par le sentiment le plus pur. — Ecoutez, dit-il à Corinne, jusqu'à ce jour j'éprouvais des remords en étant heureux près de vous : mais à présent je me dis que c'est mon père qui vous a envoyée vers moi, pour que je ne souffre plus sur cette terre. C'est lui que j'avais offensé, et c'est lui cependant dont les prières dans le ciel ont obtenu ma grâce. Corinne, s'écria-t-il en se jetant à ses genoux, je suis pardonné ; je le sens à ce calme innocent et doux qui règne dans mon âme. Tu peux, sans crainte, l'unir à mon sort ; il n'aura plus rien de fatal. — Eh bien ! dit Corinne, jouissons encore quelque temps de cette paix du cœur qui nous est accordée. Ne touchons pas à la destinée ; elle fait tant de peur quand on veut s'en mêler, quand on tâche d'obtenir plus qu'elle ne donne ! Ah ! mon ami ! ne changeons rien, puisque nous sommes heureux.

Lord Nelvil fut blessé à cette réponse de Corinne. Il pensait qu'elle devait comprendre qu'il était prêt à lui tout dire, à lui tout promettre, si, dans ce moment, elle lui confiait son histoire ; et cette manière de l'éviter encore l'offensa en l'affligeant ; il n'aperçut pas qu'un sentiment de délicatesse empêchait Corinne de profiter de l'émotion d'Oswald pour le lier par un serment. Peut-être, d'ailleurs, est-il dans la nature d'un amour profond et vrai de redouter un moment solennel, quelque désiré qu'il soit, et de ne changer qu'en tremblant l'espérance contre le bonheur même. Oswald, loin d'en juger ainsi, se persuada que Corinne, tout en l'aimant, désirait conserver son indépendance, et qu'elle éloignait attentivement tout ce qui pouvait amener une union indissoluble. Cette pensée lui fit éprouver une irritation douloureuse ; et, prenant aussitôt un air froid et contenu, il suivit Corinne dans sa galerie de tableaux sans prononcer un seul mot. Elle devina bien vite l'impression qu'elle avait produite sur lui. Mais, connaissant sa fierté, elle n'osa pas lui dire ce qu'elle avait remarqué : toutefois, en lui montrant ses tableaux, en lui parlant sur des idées générales, elle avait une espérance vague de l'adoucir qui donnait à sa voix un charme plus touchant, alors même qu'elle ne prononçait que des paroles indifférentes.

Sa galerie était composée de tableaux d'histoire, de tableaux sur des sujets poétiques et religieux, et de paysages. Il n'y en avait point qui fussent composés d'un très-grand nombre de figures. Ce genre présente sans doute de grandes difficultés, mais il donne moins de plaisir. Les beautés qu'on y trouve sont trop confuses ou trop détaillées. L'unité d'intérêt, ce principe de vie dans les arts, comme dans tout, y est nécessairement morcelée. Le premier des tableaux historiques représentait Brutus dans une méditation profonde, assis au pied de la statue de Rome. Dans le fond, des esclaves portent ses deux fils sans vie, qu'il a lui-même condamnés à mort ; et de l'autre côté du tableau la mère et les sœurs s'abandonnent au désespoir : les femmes sont heureusement dispensées du courage qui fait sacrifier les affections du cœur. La statue de Rome, placée près de Brutus, est une belle idée : c'est elle qui dit tout. Cependant comment pourrait-on savoir, sans une explication, que c'est Brutus l'ancien qui vient d'envoyer ses fils au supplice ? et néanmoins il est impossible de caractériser cet événement plus qu'il ne l'est dans ce tableau. L'on aperçoit dans l'éloignement Rome simple encore, sans édifices, sans ornements, mais bien grande comme patrie, puisqu'elle inspire un tel sacrifice. — Sans doute, dit Corinne à lord Nelvil, quand je vous ai nommé Brutus, toute votre âme s'est attachée à ce tableau : mais vous auriez pu le voir sans en deviner le sujet. Et cette incertitude, qui existe presque toujours dans les tableaux historiques, ne mêle-t-elle pas le tourment d'une énigme aux jouissances des beaux-arts, qui doivent être si faciles et si claires ?

J'ai choisi ce sujet, parce qu'il rappelle la plus terrible action que l'amour de la patrie ait inspirée. Le pendant de ce tableau, c'est Marius épargné par le Cimbre, qui ne peut se résoudre à tuer ce grand homme : la figure de Marius est imposante ; le costume du Cimbre, l'expression de sa physionomie, sont très-pittoresques. C'est la deuxième époque de Rome, lorsque les lois n'existaient plus, mais quand le génie exerçait encore un grand empire sur les circonstances. Vient ensuite celle où les talents et la gloire n'attiraient que le malheur et l'insulte. Le troisième tableau que voici représente Bélisaire portant sur ses épaules son

jeune guide, mort en demandant l'aumône pour lui. Bélisaire, aveugle et mendiant, est ainsi récompensé par son maître ; et, dans l'univers qu'il a conquis, il n'a plus d'autre emploi que de porter dans la tombe les tristes restes du pauvre enfant qui seul ne l'avait point abandonné. Cette figure de Bélisaire est admirable, et, depuis les peintres anciens, on n'en a guère fait d'aussi belles. L'imagination du peintre, comme celle d'un poète, a réuni tous les genres de malheur, et peut-être même y en a-t-il trop pour la pitié ; mais qui nous dit que c'est Bélisaire ? Ne faut-il pas être fidèle à l'histoire pour la rappeler ; et, quand on y est fidèle, est-elle assez pittoresque ? Après ces tableaux, qui représentent dans Brutus les vertus qui ressemblent au crime ; dans Marius, la gloire cause des malheurs ; dans Bélisaire, les services payés par les persécutions les plus noires ; enfin toutes les misères de la destinée humaine, que les événements de l'histoire racontent chacun à sa manière, j'ai placé deux tableaux de l'ancienne école, qui soulagent un peu l'âme opprimée, en rappelant la religion qui a consolé l'univers asservi et déchiré, la religion qui donnait une vie au fond du cœur, quand tout au dehors n'était qu'oppression et silence. Le premier est de l'Albane : il a peint le Christ enfant, endormi sur la croix. Voyez quelle douceur, quel calme dans ce visage ! quelles idées pures il rappelle ! comme il fait sentir que l'amour divin n'a rien à craindre de la douleur ni de la mort ! Le Titien est l'auteur du second tableau ; c'est Jésus-Christ succombant sous le fardeau de la croix. Sa mère vient au-devant de lui, elle se jette à genoux en l'apercevant. Admirable respect d'une mère pour les malheurs et les vertus célestes de son fils ! Quel regard que celui du Christ ! quelle divine résignation, et cependant quelle souffrance, et quelle sympathie, par cette souffrance, avec le cœur de l'homme ! Voilà sans doute le plus beau de mes tableaux : c'est celui vers lequel je reporte sans cesse mes regards, sans pouvoir jamais épuiser l'émotion qu'il me cause. Vient ensuite, continua Corinne, les tableaux dramatiques tirés de quatre grands poètes. Jugez avec moi, milord, de l'effet qu'ils produisent. Le premier représente Enée dans les Champs Elysées, lorsqu'il veut s'approcher de Didon. L'ombre indignée s'éloigne, et s'applaudit de ne plus porter dans son sein le cœur qui battraît encore d'amour à l'aspect du coupable. La couleur vaporeuse des ombres et la pâle nature qui les environne font contraste avec l'air de vie d'Enée et de la Sibylle qui le conduit. Mais c'est un jeu de l'artiste que ce genre d'effet, et la description du poète est nécessairement bien supérieure à ce que l'on peut en peindre. J'en dirai autant du tableau que voici : Clorinde mourante et Tancrède. Le plus grand attendrissement qu'il puisse causer, c'est de rappeler les beaux vers du Tasse, lorsque Clorinde pardonne à son ennemi, qui l'adore et qui vient de lui percer le sein. C'est nécessairement subordonner la peinture à la poésie que de la consacrer à des sujets traités par les grands poètes : car il reste de leurs paroles une impression qui efface tout ; et presque toujours les situations qu'ils ont choisies tirent leur plus grande force du développement des passions et de leur éloquence, tandis que la plupart des effets pittoresques naissent d'une beauté calme, d'une expression simple, d'une attitude noble, d'un moment de repos enfin, digne d'être indéfiniment prolongé sans que le regard s'en lasse jamais.

Votre terrible Shakspeare, milord, continua Corinne, a fourni le sujet du troisième tableau dramatique. C'est Macbeth, l'invincible Macbeth, qui, prêt à combattre Macdoff, dont il a fait périr la femme et les enfants, apprend que l'oracle des sorcières s'est accompli, que la forêt de Birman paraît s'avancer vers Dunsinane, et qu'il se bat avec un homme né depuis la mort de sa mère. Macbeth est vaincu par le sort, mais non par son adversaire. Il tient le glaive d'une main désespérée : il sait qu'il va mourir ; mais il veut essayer si la force humaine ne pourrait pas triompher du destin. Certainement il y a dans cette tête une belle expression de désordre et de fureur, de trouble et d'énergie : mais à combien de beautés du poète cependant ne faut-il pas renoncer ! Peut-on peindre Macbeth précipité dans le crime par les prestiges de l'ambition, qui s'offrent à lui sous la forme de la sorcellerie ? Comment exprimer la terreur qu'il éprouve ? cette terreur qui se concilie cependant avec une bravoure intrépide. Peut-on caractériser le genre de superstition qui l'opprime, cette croyance sans dignité, cette fatalité de l'enfer qui pèse sur lui, son mépris de la vie, son horreur de la mort ? Sans doute la physionomie de l'homme est le plus grand des mystères ; mais cette physionomie, fixée dans un tableau, ne peut guère exprimer que les profondeurs d'un sentiment unique. Les contrastes, les luttes, les événements enfin, appartiennent à l'art dramatique. La peinture peut difficilement rendre ce qui est successif : le temps ni le mouvement n'existent pas pour elle.

La Phèdre de Racine a fourni le sujet du quatrième tableau, dit Corinne en le montrant à lord Nelvil. Hippolyte, dans toute la beauté de la jeunesse et de l'innocence, repousse les accusations perfides de sa belle-mère : le héros Thésée protégé encore son épouse coupable, qu'il entoure de son bras vainqueur. Phèdre porte sur son visage un trouble qui glace d'effroi ; et sa nourrice, sans remords, l'encourage dans son crime. Hippolyte, dans ce tableau, est peut-être plus beau que dans Racine même ; il y ressemble davantage au Méléagre antique, parce que son amour pour Aricie ne dérange l'impression de sa noble et sauvage vertu : mais est-il possible de supposer que Phèdre, en présence d'Hippolyte, pût soutenir son mensonge, qu'elle le vit innocent et persécuté, et ne tombât point à ses pieds ? Une femme offensée peut outrager ce

qu'elle aime en son absence ; mais, quand elle le voit, il n'y a plus dans son cœur que de l'amour. Le poète n'a jamais mis en scène Hippolyte avec Phèdre depuis que Phèdre l'a calomnié : le peintre devait les réunir pour rassembler, comme il l'a fait, toutes les beautés des contrastes ; mais n'est-ce pas une preuve qu'il y a toujours une telle différence entre les sujets poétiques et les sujets pittoresques, qu'il vaut mieux que les poètes fassent des vers d'après les tableaux, que les peintres des tableaux d'après les poètes ? L'imagination doit toujours précéder la pensée : l'histoire de l'esprit humain nous le prouve.

Pendant que Corinne expliquait ainsi ses tableaux à lord Nelvil, elle s'était arrêtée plusieurs fois, espérant qu'il lui parlerait ; mais son âme blessée ne se trahissait par aucun mot : seulement, chaque fois qu'elle exprimait une idée sensible, il soupirait et détournait la tête, afin qu'elle ne vît pas combien, dans sa disposition actuelle, il était facilement ému. Corinne, oppressée par ce silence, s'assit en couvrant son visage de ses mains : lord Nelvil se promena quelque temps avec vivacité dans la chambre, puis il s'approcha de Corinne, et fut au moment de se plaindre et de se livrer à ce qu'il éprouvait ; mais un mouvement de fierté tout à fait invincible dans son caractère réprima son attendrissement, et il retourna vers les tableaux, comme s'il attendait que Corinne achevât de les lui montrer : elle espérait beaucoup de l'effet du dernier de tous, et, faisant effort à son tour pour paraître calme, elle se leva et dit : — Milord, il me reste encore trois paysages à vous faire voir ; deux font allusion à quelques idées intéressantes : je n'aime pas beaucoup les scènes champêtres, qui sont fades en peinture comme des idylles, quand elles ne font aucune allusion à la fable ou à l'histoire. Ce qui vaut le mieux, ce me semble, en ce genre, c'est la manière de Salvator Rosa, qui représente, comme vous le voyez dans ce tableau, un rocher, des torrens et des arbres, sans un seul être vivant, sans que seulement le vol d'un oiseau rappelle l'idée de la vie. L'absence de l'homme au milieu de la nature excite des réflexions profondes. Que serait cette terre ainsi délaissée ? œuvre sans but et cependant œuvre encore si belle, dont la mystérieuse impression ne s'adresserait qu'à la divinité !

Enfin, voici les deux tableaux où, selon moi, l'histoire et la poésie sont heureusement unies au paysage. L'un représente le moment où Cincinnatus est invité par les consuls à quitter sa charrue pour commander les armées romaines. C'est tout le luxe du Midi que vous voyez dans ce paysage, son abondante végétation, son ciel brûlant, cet air riant de toute la nature qui se retrouve dans la physionomie même des plantes ; et cet autre tableau qui fait contraste avec celui-ci, c'est le fils de Caïbar endormi sur la tombe de son père. Il attend depuis trois jours et trois nuits le barde qui doit rendre les honneurs à la mémoire des morts. Ce barde est aperçu dans le lointain, descendant de la montagne : l'ombre du père plane sur les images ; la campagne est couverte de frimas : les arbres, quoique dépouillés, sont agités par les vents, et leurs branches mortes et leurs feuilles desséchées suivent encore la direction de l'orage.

Oswald jusqu'alors avait conservé du ressentiment contre ce qui s'était passé dans le jardin ; mais, à l'aspect de ce tableau, le tombeau de son père et les montagnes d'Écosse se retracèrent à sa pensée, et ses yeux se remplirent de larmes. Corinne prit sa harpe, et, devant ce tableau, elle se mit à chanter les romances écossaises dont les simples notes semblent accompagner le bruit du vent qui gémit dans les vallées. Elle chanta les adieux d'un guerrier en quittant sa patrie et sa maîtresse, et ce mot jamais (*no more*), un des plus harmonieux et des plus sensibles de la langue anglaise, Corinne le prononçait avec l'expression la plus touchante. Oswald ne résista point à l'émotion qui l'oppressait, et l'un et l'autre s'abandonnèrent sans contrainte à leurs larmes. — Ah ! s'écria lord Nelvil, cette patrie, qui est la mienne, ne dit-elle rien à ton cœur ? Me suivras-tu dans ces retraites peuplées par mes souvenirs ? Serais-tu la digne compagnie de ma vie, comme tu en es le charme et l'enchantement ? — Je le crois, répondit Corinne, je le crois, puisque je vous aime. — Au nom de l'amour et de la pitié, ne me cachez plus rien, dit Oswald. — Vous le voulez, interrompit Corinne ; j'y sonseris. Ma promesse est donnée ; je n'y mets qu'une condition, c'est que vous ne me demanderez pas de l'accomplir avant l'époque prochaine de nos solennités religieuses. Au moment où je vais décider de mon sort, l'appui du ciel ne m'est-il pas plus que jamais nécessaire ? — Va, s'écria lord Nelvil, si ce sort dépend de moi, Corinne, il n'est plus douteux. — Vous le croyez, reprit-elle, je n'ai pas la même confiance ; mais enfin, je vous en conjure, ayez pour ma faiblesse la condescendance que je désire. Oswald soupira sans accorder ni refuser le délai demandé. — Partons maintenant, dit Corinne, et retournons à la ville. Comment vous rien taire dans cette solitude ! et si ce que j'ai à vous dire devait vous détacher de moi, faudrait-il que sitôt... Partons ; Oswald, vous reviendrez ici ; quoi qu'il arrive, mes cendres y reposeront. Oswald, attendri, troublé, obéit à Corinne. Il revint avec elle, et pendant la route ils ne se parlèrent presque pas. De temps en temps ils se regardaient avec une affection qui disait tout ; mais néanmoins un sentiment de mélancolie régnait au fond de leur âme quand ils arrivèrent au milieu de Rome.

LIVRE NEUVIÈME.

LA FÊTE POPULAIRE ET LA MUSIQUE.

CHAPITRE PIÉMIEN.

C'était le jour de la fête la plus bruyante de l'année, à la fin du carnaval, lorsqu'il prend au peuple romain comme une fièvre de joie, comme une fièvre d'amusement, dont on ne trouve point d'exemple ailleurs. Toute la ville se déguise : à peine restet-il aux fenêtres des spectateurs sans masque pour regarder ceux qui en ont ; et cette gaieté commence tel jour à point nommé, sans que les événements publics ou particuliers de l'année empêchent presque jamais personne de se divertir à cette époque.

C'est là qu'on peut juger de toute l'imagination des gens du peuple. L'italien est plein de charme, même dans leur bouche. Alfieri disait qu'il allait à Florence, sur le marché public, pour apprendre le bon italien. Rome a le même avantage ; et ces deux villes sont peut-être les seules du monde où le peuple parle si bien, que l'amusement de l'esprit peut se rencontrer à tous les coins des rues.

Le genre de gaieté qui brille dans les auteurs des arlequinades et de l'opéra bouffe se trouve très-communément même parmi les hommes sans éducation. Dans ces jours de carnaval, où l'exagération et la caricature sont admises, il se passe entre les masques les scènes les plus comiques.

Souvent une gravité grotesque contraste avec la vivacité des Italiens, et l'on dirait que leurs vêtements bizarres leur inspirent une dignité qui ne leur est pas naturelle. D'autres fois, ils font voir une connaissance si singulière de la mythologie dans les déguisements qu'ils arrangent, qu'on croirait les anciennes fables encore populaires à Rome. Plus souvent ils se moquent des divers états de la société avec une plaisanterie pleine de force et d'originalité. La nation paraît mille fois plus distinguée dans ses jeux que dans son histoire. La langue italienne se prête à toutes les nuances de la gaieté avec une facilité qui ne demande qu'une légère inflexion de voix, une terminaison un peu différente, pour accroître ou diminuer, ennobler ou travestir le sens des paroles. Elle a surtout de la grâce dans la bouche des enfants ! l'innocence de cet âge et la malice naturelle de la langue font un contraste très-piquant. Enfin on pourrait dire que c'est une langue qui va d'elle-même, qui s'exprime sans qu'on s'en mêle, et paraît presque toujours avoir plus d'esprit que celui qui la parle.

Il n'y a ni luxe ni bon goût dans la fête du carnaval : une sorte de pétulance universelle la fait ressembler aux bacchanales de l'imagination, mais de l'imagination seulement, car les Romains sont en général très-sobres, et même assez sérieux, les derniers jours du carnaval exceptés. On fait en tout genre des découvertes subites dans le caractère des Italiens, et c'est ce qui contribue à leur donner la réputation d'hommes rusés. Il y a sans doute une grande habitude de feindre dans ce pays, qui a supporté tant de jongs différents ; mais ce n'est pas à la dissimulation qu'il faut toujours attribuer le passage rapide d'une manière d'être à l'autre. Une imagination inflammable en est souvent la cause. Les peuples qui ne sont que raisonnables ou spirituels peuvent aisément s'expliquer et se prévoir, mais tout ce qui tient à l'imagination est inattendu : elle saute les intermédiaires ; un rien peut la blesser, et quelquefois elle est indifférente à ce qui devrait le plus l'émouvoir. Enfin, c'est en elle-même que tout se passe, et l'on ne peut calculer ses impressions d'après ce qui les cause.

On ne comprend du tout, par exemple, d'où vient l'amusement que les grands seigneurs romains trouvent à se promener en voiture, d'un bout du *corso* à l'autre, des heures entières, soit pendant les jours du carnaval, soit les autres jours de l'année. Rien ne les dérange de cette habitude. Il y a aussi, parmi les masques, des hommes qui se promènent le plus enjouement du monde, dans le costume le plus ridicule, et qui, tristes arlequins et taciturnes polichinelles, ne disent pas une parole pendant toute la soirée, mais ont, pour ainsi dire, leur conscience de carnaval satisfaite, quand ils n'ont rien négligé pour se divertir.

On trouve à Rome un genre de masques qui n'existe point ailleurs. Ce sont les masques pris d'après les figures des statues antiques, et qui, de loin, imitent une parfaite beauté : souvent les femmes perdent beaucoup en le quittant. Mais cependant cette immobile imitation de la vie, ces visages de cire ambulants, quelque jolis qu'ils soient, font une sorte

de peur. Les grands seigneurs montrent un assez grand luxe de voitures les derniers jours du carnaval ; mais le plaisir de cette fête, c'est la foule et la confusion ; c'est comme un souvenir des Saturnales ; toutes les classes de Rome sont mêlées ensemble : les plus graves magistrats se promènent assidûment et presque officiellement dans leur carrosse au milieu des masques ; toutes les fenêtres sont décorées, toute la ville est dans les rues : c'est véritablement une fête populaire. Le plaisir du peuple ne consiste ni dans les spectacles, ni dans les festins qu'on lui donne, ni dans la magnificence dont il est témoin. Il ne fait aucun excès de vin ni de nourriture ; il s'amuse seulement d'être mis en liberté et de se trouver au milieu des grands seigneurs, qui se divertissent à leur tour de se trouver au milieu du peuple. C'est surtout le raffinement et la délicatesse des plaisirs qui mettent une barrière entre les différentes classes ; c'est aussi la recherche du goût et la perfection de l'éducation. Mais, en Italie, les rangs en ce genre ne sont pas marqués d'une manière très-sensible, et le pays est plus distingué par le talent naturel et l'imagination de tous, que par la culture d'esprit des premières classes. Il y a donc, pendant le carnaval, un mélange complet de rangs, de manières et d'esprits ; et la foule, et les cris, et les bons mots, et les dragées dont on monde indistinctement les voitures qui passent, confondent tous les êtres mortels ensemble, remettent la nation pêle-mêle, comme s'il n'y avait plus d'ordre social.

Corinne et lord Nelvil, tous les deux rêveurs et pensifs, arrivèrent au milieu de ce tumulte. Ils en furent d'abord étonnés ; car rien ne paraît plus singulier que cette activité des plaisirs bruyants quand l'âme est tout entière recueillie en elle-même. Ils s'arrêtèrent à la place du Peuple, pour monter sur l'amphithéâtre près de l'obélisque, d'où l'on voit la course des chevaux. Au moment où ils descendirent de leur calèche, le comte d'Erfeuil les aperçut, et prit à part Oswald pour lui parler.

— Ce n'est pas bien, lui dit-il, de vous montrer ainsi publiquement arrivant seul de la campagne avec Corinne : vous la compromettez ; et qu'en ferez-vous après ? — Je ne crois pas, répondit lord Nelvil, que je compromette Corinne en montrant l'attachement qu'elle m'inspire ; mais, si cela était vrai, je serais trop heureux que le dévouement de ma vie.... — Ah ! pour heureux, interrompit le comte d'Erfeuil, je n'en crois rien ; on n'est heureux que par ce qui est convenable. La société a, quoi qu'on fasse, beaucoup d'empire sur le bonheur ; et ce qu'elle n'approuve pas, il ne faut jamais le faire. — On vivrait donc toujours pour ce que la société dira de nous, reprit Oswald ; et ce qu'on pense et ce qu'on sent ne servirait jamais de guide ! Si l'en était ainsi, si l'on devait s'imiter constamment les uns les autres, à quoi bon une âme et un esprit pour chacun ? la Providence aurait pu s'épargner ce luxe. — C'est très-bien dit, reprit le comte d'Erfeuil, très-philosophiquement pensé : mais avec ces maximes-là l'on se perd ; et, quand l'amour est passé, le blâme de l'opinion reste. Moi, qui vous paraissais léger, je ne ferai jamais rien qui puisse m'attirer la désapprobation du monde. On peut se permettre de petites libertés, d'aimables plaisanteries, qui annoncent de l'indépendance dans la manière de voir, pourvu qu'il n'y en ait pas dans la manière d'agir ; car, quand cela touche au sérieux... — Mais le sérieux, répondit lord Nelvil, c'est l'amour et le bonheur. — Non, non, interrompit le comte d'Erfeuil, ce n'est pas cela que je veux dire ; ce sont de certaines convenances établies qu'il ne faut pas braver, sous peine de passer pour un homme bizarre, pour un homme... enfin, vous m'entendez, pour un homme qui n'est pas comme les autres. Lord Nelvil sourit, et, sans humeur comme sans peine, il plaisanta le comte d'Erfeuil sur sa frivole sévérité ; il sentit avec joie que, pour la première fois, sur un sujet qui lui causait tant d'émotion, le comte d'Erfeuil n'avait pas eu la moindre influence sur lui. Corinne, de loin, avait deviné tout ce qui se passait ; mais le sourire de lord Nelvil remit le calme dans son cœur ; et cette conversation du comte d'Erfeuil, loin de troubler Oswald ni son amie, leur inspira des dispositions plus analogues à la fête.

La course des chevaux se préparait. Lord Nelvil s'attendait à voir une course semblable à celles d'Angleterre ; mais il fut étonné d'apprendre que de petits chevaux barbes devaient courir tout seuls, sans cavaliers, les uns contre les autres. Ce spectacle attire singulièrement l'attention des Romains. Au moment où il va commencer, toute la foule se range des deux côtés de la rue. La place du Peuple, qui était couverte de monde, est vide en un moment. Chacun monte sur les amphithéâtres qui entourent les obélisques, et des multitudes innombrables de têtes et d'yeux noirs sont tournées vers la barrière d'où les chevaux doivent s'élanter.

Ils arrivent sans bride et sans selle, seulement le dos couvert d'une étoffe brillante, et conduits par des palefreniers très-bien vêtus, qui mettent à leurs succès un intérêt passionné. On place les chevaux derrière la barrière, et leur ardeur pour la franchir est excessive. A chaque instant on les retient : ils se cabrent, ils hennissent, ils trépident, comme s'ils étaient impatients d'une gloire qu'ils vont obtenir à eux seuls, sans que l'homme les dirige. Cette impatience des chevaux, ces cris des palefreniers, font du moment où la barrière tombe un vrai coup de théâtre. Les chevaux partent, les palefreniers crient : Place, place, avec un transport inexprimable. Ils accompagnent leurs chevaux du geste et de la voix aussi longtemps qu'ils peuvent les apercevoir. Les chevaux sont jaloux l'un de l'autre comme des hommes. Le payé étincelle sous leurs pas, leur crinière vole, et leur désir de gagner le prix, ainsi abandon-

nés à eux-mêmes, est tel, qu'il en est qui, en arrivant, sont morts de la rapidité de leur course. On s'étonne de voir ces chevaux libres ainsi animés par des passions personnelles ; cela fait peur, comme si c'était de la pensée sous cette forme d'animal. La foule rompt ses rangs quand les chevaux sont passés, et les suit en tumulte. Ils arrivent au palais de Venise, où est le but ; et il faut entendre les exclamations des palefreniers dont les chevaux sont vainqueurs ! Celui qui avait gagné le premier prix se jeta à genoux devant son cheval, et le remercia, et le recommanda à saint Antoine, patron des animaux, avec un enthousiasme aussi sérieux en lui que comique pour les spectateurs.

C'est à la fin du jour, ordinairement, que les courses finissent. Alors commence un autre genre d'amusement beaucoup moins pittoresque, mais aussi très-bruyant. Les fenêtres sont illuminées. Les gardes abandonnent leur poste pour se mêler eux-mêmes à la joie générale. Chacun prend alors un petit flambeau appelé *moccolo*, et l'on cherche mutuellement à se l'éteindre en répétant le mot *ammazzare* (tuer) avec une vivacité redoutable. (*CHE LA BELLA PRINCIPESSA SIA AMMAZZATA ! CHE IL SIGNORE ABBATE SIA AMMAZZATO !*) « Que la belle princesse soit tuée ! que le seigneur abbé soit tué ! » crie-t-on d'un bout de la rue à l'autre. La foule rassurée, parce qu'à cette heure on interdit les chevaux et les voitures, se précipite de tous les côtés ; enfin il n'y a plus d'autre plaisir que le tumulte et l'étourdissement. Cependant la nuit s'avance ; le bruit cesse par degrés : le plus profond silence lui succède, et il ne reste plus de cette soirée que l'idée d'un songe confus qui, changeant l'existence de chacun en un rêve, a fait oublier pour un moment, au peuple ses travaux, aux savants leurs études, aux grands seigneurs leur oisiveté.

CHAPITRE II.

Oswald, depuis son malheur, ne s'était pas encore senti le courage d'écouter la musique. Il redoutait ces accords ravissants qui plaisent à la mélancolie, mais font un véritable mal quand des chagrins réels nous oppressent. La musique révèle les souvenirs que l'on s'efforçait d'apaiser. Lorsque Corinne chantait, Oswald écoutait les paroles qu'elle prononçait ; il contemplait l'expression de son visage ; c'était d'elle uniquement qu'il était occupé ; mais si dans les rues, le soir, plusieurs voix se réunissaient, comme cela arrive souvent en Italie, pour chanter les beaux airs des grands maîtres, il essayait d'abord de rester pour les entendre ; puis il s'éloignait, parce qu'une émotion si vive et si vague en même temps renouvelait toutes ses peines. Cependant on devait donner à Rome, dans la salle du spectacle, un superbe concert, où les premiers chanteurs étaient réunis : Corinne engagea lord Nelvil à y venir avec elle, et il y consentit, espérant que la présence de celle qu'il aimait répandrait de la douceur sur tout ce qu'il pourrait éprouver.

En entrant dans sa loge, Corinne fut d'abord reconnue, et le souvenir du Capitole ajoutant à l'intérêt qu'elle inspirait ordinairement, la salle retentit d'applaudissements. De toutes parts on cria : Vive Corinne ! et les musiciens eux-mêmes, électrisés par ce mouvement général, se mirent à jouer des fanfares de victoire, car le triomphe, quel qu'il soit, rappelle toujours aux hommes la guerre et les combats. Corinne fut vivement émue de ces témoignages universels d'admiration et de bienveillance. La musique, les applaudissements, les bravos, et cette impression indéfinissable que produit toujours une grande multitude d'hommes quand ils expriment un même sentiment, lui causèrent un attendrissement profond qu'elle cherchait à contenir : mais ses yeux se remplirent de larmes, et les battements de son cœur soulevaient sa robe sur son sein. Oswald en ressentit de la jalousie ; et, s'approchant d'elle, il lui dit à demi-voix : — Il ne faut pas, madame, vous arracher à de tels succès ; ils valent l'amour, puisqu'ils font ainsi palpiter votre cœur. Et en achevant ces mots, il alla se placer à l'extrémité de la loge de Corinne, sans attendre sa réponse. Elle fut cruellement troublée de ce qu'il venait de lui dire, et dans l'instant il lui ravit tout le plaisir qu'elle avait trouvé dans ces succès, dont elle aimait qu'il fût témoin.

Le concert commença ; qui n'a pas entendu le chant italien ne peut avoir l'idée de la musique. Les voix, en Italie, ont cette mollesse et cette douceur qui rappelle et le parfum des fleurs et la pureté du ciel. La nature a destinée cette musique pour ce climat : l'une est comme un reflet de l'autre. Le monde est l'œuvre d'une seule pensée, qui s'exprime sous mille formes différentes. Les Italiens, depuis des siècles, aiment la musique avec transport. Le Dante, dans le poème du Purgatoire, rencontre un des meilleurs chanteurs de son temps : il lui demande un de ses airs délicieux ; et les âmes ravies s'oublent en l'écoutant, jusqu'à ce que leur gardien les rappelle. Les chrétiens, comme les païens, ont étendu l'empire de la musique après la mort. De tous les beaux-arts, c'est celui qui agit le plus immédiatement sur l'âme. Les autres la dirigent vers telle ou telle idée ; celui-là seul s'adresse à la source intime de l'existence et change en entier la disposition intérieure. Ce qu'on a dit de la grâce di-

vine, qui tout à coup transforme les cœurs, peut, humainement parlant, s'appliquer à la puissance de la mélodie; et, parmi les pressentiments de la vie à venir, ceux qui naissent de la musique ne sont point à dédaigner.

La gaieté même que la musique *bouffe* sait si bien exciter n'est point une gaieté vulgaire qui ne dise rien à l'imagination. Au fond de la joie qu'elle donne, il y a des sensations poétiques, une rêverie agréable, que les plaisanteries parlées ne sauraient jamais inspirer. La musique est un plaisir si passager, on le sent tellement s'échapper à mesure qu'on l'éprouve, qu'une impression mélancolique se mêle à la gaieté qu'elle cause: mais aussi, quand elle exprime la douleur, elle fait encore naître un sentiment doux. Le cœur bat plus vite en l'écoutant: la satisfaction que cause la régularité de la mesure, en rappelant la brièveté du temps, donne le besoin d'en jouir. Il n'y a plus de vide, il n'y a plus de silence autour de vous; la vie est remplie, le sang coule rapidement; vous sentez en vous-même le mouvement que donne une existence active, et vous n'avez point à craindre, au dehors de vous, les obstacles qu'elle rencontre.

La musique double l'idée que nous avons des facultés de notre âme; quand on l'entend, on se sent capable des plus nobles efforts. C'est par elle qu'on marche à la mort avec enthousiasme; elle a cette heureuse impuissance de n'exprimer aucun sentiment bas, aucun artifice, aucun mensonge. Le malheur même, dans le langage de la musique, est sans amertume, sans déchirement, sans irritation. La musique soulève doucement le poids qu'on a presque toujours sur le cœur quand on est capable d'affections sérieuses et profondes; ce poids qui se confond quelquefois avec le sentiment même de l'existence, tant la douleur qu'il cause est habituelle. Il semble qu'en écoutant des sons purs et délicieux on est prêt à saisir le secret du Créateur, à pénétrer le mystère de la vie. Aucune parole ne peut exprimer cette impression, car les paroles se traînent après les impressions primitives, comme les traducteurs en prose sur les pas des poètes. Il n'y a que le regard qui puisse en donner quelque idée: le regard de ce qu'on aime, longtemps attaché sur vous, et pénétrant par degrés tellement dans votre cœur, qu'il fant à la fin baisser les yeux pour se dérober à un bonheur si grand: ainsi le rayon d'une autre vie consumerait l'être mortel qui voudrait le considérer fixement.

La justesse admirable de deux voix parfaitement d'accord produit, dans les duos des grands maîtres d'Italie, un attendrissement délicieux, mais qui ne pourrait se prolonger sans une sorte de douleur: c'est un bien-être trop grand pour la nature humaine; et l'âme vibre alors comme un instrument à l'unisson, que briserait une harmonie trop parfaite. Oswald était resté obstinément loin de Corinne pendant la première partie du concert; mais, lorsque le duo commença, presque à demi-voix, accompagné par les instruments à vent qui faisaient entendre doucement des sons plus purs encore que la voix même, Corinne couvrit son visage de son mouchoir, et son émotion l'absorbait tout entière: elle pleurait sans soupirer; elle aimait sans rien craindre. Sans doute l'image d'Oswald était présente à son cœur: mais l'enthousiasme le plus noble se mêlait à cette image, et des pensées confuses erraient en foule dans son âme: il eût fallu borner ses pensées pour les rendre distinctes. On dit qu'un prophète, en une minute, parcourut sept régions différentes des cieux. Celui qui conçut ainsi tout ce qu'un instant peut renfermer avait sûrement entendu les accords d'une belle musique à côté de l'objet qu'il aimait. Oswald en sentit la puissance; son ressentiment s'apaisa par degrés. L'attendrissement de Corinne expliqua tout, justifia tout: il se rapprocha doucement, et Corinne l'entendit respirer auprès d'elle dans le moment le plus enchanteur de cette musique céleste. C'en était trop: la tragédie la plus pathétique n'aurait pas excité dans son cœur autant de trouble que ce sentiment intime de l'émotion profonde qui les pénétrait tous deux en même temps, et que chaque instant, chaque son nouveau, exaltait toujours davantage. Les paroles que l'on chante ne sont pour rien dans cette émotion; à peine quelques mots et d'amour et de mort dirigent-ils de temps en temps la réflexion: mais plus souvent le vague de la musique se prête à tous les mouvements de l'âme, et chacun croit retrouver dans cette mélodie, comme dans l'astre pur et tranquille de la nuit, l'image de ce qu'il souhaite sur la terre.

— Sortons, dit Corinne à lord Nelvil, je me sens près de m'évanouir. — Qu'avez-vous? lui dit Oswald avec inquiétude, vous pâlissez; venez à l'air avec moi, venez. Et ils sortirent ensemble. Corinne était soutenue par le bras d'Oswald et sentait ses forces revenir en s'appuyant sur lui. Ils s'approchèrent tous les deux d'un balcon, et Corinne, vivement émue, dit à son ami: — Cher Oswald, je vais vous quitter pour huit jours. — Que dites-vous? interrompit-il. — Tous les ans, reprit-elle, à l'approche de la semaine sainte, je vais passer quelque temps dans un couvent de religieuses, pour me préparer à la solennité de Pâques. — Oswald n'opposa rien à ce dessein; il savait qu'à cette époque la plupart des dames romaines se livrent aux pratiques les plus sévères, sans pour cela s'occuper très-sérieusement de religion le reste de l'année: mais il se rappela que Corinne professait un culte différent du sien, et qu'ils ne pouvaient prier ensemble. — Que n'êtes-vous, s'écria-t-il, de la même religion, du même pays que moi! Et puis il s'arrêta, après avoir prononcé ce vœu. — Notre âme et notre esprit n'ont-ils pas la même patrie? répondit Corinne. — C'est vrai, répondit Oswald, mais je

n'en sens pas moins avec douleur tout ce qui nous sépare. Et cette absence de huit jours lui serrait tellement le cœur, que les amis de Corinne étant venus la rejoindre, il ne prononça pas un seul mot de toute la soirée.

CHAPITRE III.

Oswald alla le lendemain de bonne heure chez Corinne, inquiet de ce qu'elle lui avait dit. Sa femme de chambre vint au-devant de lui et lui remit un billet de sa maîtresse, qui lui annonçait qu'elle s'était retirée dans le couvent le matin même, comme elle l'en avait prévenu, et qu'elle ne le reverrait qu'après le vendredi saint. Elle lui avouait qu'elle n'avait pas eu le courage de lui dire la veille qu'elle s'éloignait le lendemain. Oswald fut surpris comme par un coup inattendu. Cette maison où il avait toujours vu Corinne, et qui était devenue si solitaire, lui causa l'impression la plus pénible. Il voyait la sa harpe, ses livres, ses dessins, tout ce qui l'entourait habituellement; mais elle n'y était plus. Un frisson douloureux s'empara d'Oswald: il se rappela la chambre de son père, et il fut forcé de s'asseoir, car il ne pouvait plus se tenir.

— Il se pourrait donc, s'écria-t-il, que j'aussie ainsi sa perte! cet esprit si animé, ce cœur si vivant, cette figure si brillante de fraîcheur et de vie, pourraient être frappés par la foudre: et la tombe de la jeunesse serait aussi muette que celle des vieillards! Ah! quelle illusion que le bonheur! Quel moment dérobé à ce temps inflexible qui veille toujours sur sa proie! Corinne! Corinne! il ne fallait pas me quitter; c'était votre charme qui m'empêchait de réfléchir; tout se fondait dans ma pensée, ébloui que j'étais par les moments heureux que je passais avec vous: à présent me voilà seul, à présent je me retrouve, et toutes mes blessures vont se rouvrir. Et il appela Corinne avec une sorte de désespoir qu'on ne pouvait attribuer à une si courte absence, mais à l'angoisse habituelle de son cœur, que Corinne elle seule avait le pouvoir de soulager. La femme de chambre de Corinne entra: elle avait entendu les gémissements d'Oswald; et, touchée de ce qu'il regretait ainsi sa maîtresse, elle lui dit: — Milord, je veux vous consoler en trahissant un secret de ma maîtresse; j'espère qu'elle me pardonnera. Venez dans sa chambre à coucher, vous y verrez votre portrait. — Mon portrait! s'écria-t-il. — Elle y a travaillé de mémoire, reprit Thérésine (c'était le nom de la femme de chambre de Corinne); elle s'est levée, depuis huit jours, à cinq heures du matin, pour l'avoir fini avant d'aller à son couvent.

Oswald vit ce portrait, qui était très-ressemblant et peint avec une grâce parfaite: ce témoignage de l'impression qu'il avait produite sur Corinne le pénétra de la plus douce émotion. En face de ce portrait, il y avait un tableau charmant qui représentait la Vierge, et l'oratoire de Corinne était devant ce tableau. Ce mélange singulier d'amour et de religion se trouve chez la plupart des femmes italiennes avec des circonstances beaucoup plus extraordinaires encore que dans l'appartement de Corinne; car, libre comme elle l'était, le souvenir d'Oswald ne s'unissait dans son âme qu'aux espérances et aux sentiments les plus purs: mais cependant, placer ainsi l'image de celui qu'on aime vis-à-vis d'un emblème de la Divinité, et se préparer à la retraite dans un couvent par huit jours consacrés à tracer cette image, c'était un trait qui caractérisait les femmes italiennes en général plutôt que Corinne en particulier. Leur genre de dévotion suppose plus d'imagination et de sensibilité que de sérieux dans l'âme ou de sévérité dans les principes, et rien n'était plus contraire aux idées d'Oswald sur la manière de concevoir et de sentir la religion: néanmoins, comment aurait-il pu blâmer Corinne dans le moment même où il recevait une si touchante preuve de son amour?

Ses regards parcouraient avec émotion cette chambre où il entra pour la première fois. Au chevet du lit de Corinne, il vit le portrait d'un homme âgé, mais dont la figure n'avait point le caractère d'une physiognomie italienne. Deux bracelets étaient attachés près de ce portrait: l'un fait avec des cheveux noirs et blancs, et l'autre avec des cheveux d'un blond admirable; et, ce qui parut à lord Nelvil un hasard singulier, ces cheveux étaient parfaitement semblables à ceux de Lucile Edgermond, qu'il avait remarqués très-attentivement, il y avait trois ans, a cause de leur rare beauté. Oswald considérait ces bracelets et ne disait pas un mot, car interroger Thérésine sur sa maîtresse était indigne de lui. Mais Thérésine, croyant deviner ce qui occupait Oswald et voulant écarter de lui tout soupçon de jalousie, se hâta de lui dire que, depuis onze ans qu'elle était attachée à Corinne, elle lui avait toujours vu porter ces bracelets, et qu'elle savait que c'étaient des cheveux de son père, de sa mère et de sa sœur. — Il y a onze ans que vous êtes avec Corinne, dit lord Nelvil; vous savez donc... — Et puis il s'interrompit tout à coup en rougissant, honteux de la question qu'il allait commencer, et sortit précipitamment de la maison pour ne pas dire un mot de plus.

En s'en allant il se retourna plusieurs fois pour apercevoir encore les

fenêtres de Corinne ; mais quand il eut perdu de vue son habitation, il éprouva une tristesse nouvelle pour lui, celle que cause la solitude. Il essaya d'aller le soir dans une grande société de Rome : il cherchait la distraction ; car, pour trouver du charme dans la rêverie, il faut, dans le bonheur comme dans le malheur, être en paix avec soi-même.

Le monde fut bientôt in-apportable à lord Nelvil ; il comprit encore mieux tout le charme, tout l'intérêt que Corinne savait répandre sur la société en remarquant quel vide y laissait son absence : il essaya de parler à quelques femmes, qui lui répondirent ces insipides phrases dont on est convenu pour n'exprimer avec vérité ni ses sentiments ni ses opinions, si toutefois celles qui s'en servent ont en ce genre quelque chose à cacher. Il s'approcha de plusieurs groupes d'hommes qui, à leurs gestes et à leurs voix, semblaient s'entretenir avec chaleur sur quelque objet important : il entendit disserter les plus misérables intérêts de la manière la plus commune. Il s'assit alors, pour considérer à son aise cette vivacité sans but et sans cause qui se retrouve dans la plupart des assemblées nombreuses ; et néanmoins en Italie la médiocrité est assez bonne personne : elle a peu de vanité, peu de jalousie, beaucoup de bienveillance pour les esprits supérieurs ; et, si elle fatigue de son poids, elle ne blesse du moins presque jamais par ses prétentions.

C'était dans ces mêmes assemblées cependant qu'Oswald avait trouvé tant d'intérêt peu de jours auparavant : le léger obstacle qu'opposait le grand monde à son entretien avec Corinne, le soin qu'elle mettait à revenir vers lui dès qu'elle avait été suffisamment polie envers les autres, l'intelligence qui existait entre eux sur les observations que la société leur suggérait, le plaisir qu'avait Corinne à causer devant Oswald, à lui adresser indirectement des réflexions dont lui seul comprenait le véritable sens, variaient tellement la conversation, qu'à toutes les places de ce même salon, Oswald se retraçait des moments doux, piquants, agréables, qui lui avaient fait croire que ces assemblées mêmes étaient amusantes. — Ah ! dit-il en s'en allant, ici, comme dans tous les lieux du monde, c'est elle seule qui donne la vie : allons plutôt dans les endroits les plus déserts, jusqu'à ce qu'elle revienne. Je sentirai moins douloureusement son absence lorsqu'il n'y aura rien autour de moi qui ressemble à du plaisir.

LIVRE DIXIÈME.

LA SEMAINE SAINTE.



CHAPITRE PREMIER.

Oswald passa le jour suivant dans les jardins de quelques couvents d'hommes. Il alla d'abord au couvent des Chartreux, et s'arrêta quelque temps avant d'y entrer pour considérer deux lions égyptiens qui sont à peu de distance de la porte. Ces lions ont une expression remarquable de force et de repos ; il y a quelque chose dans leur physionomie qui n'appartient ni à l'animal ni à l'homme : ils semblent une puissance de la nature ; et l'on conçoit, en les voyant, comment les dieux du paganisme pouvaient être représentés sous cet emblème.

Le couvent des Chartreux est bâti sur les débris des thermes de Dioclétien ; et l'église qui est à côté du couvent est décorée avec les colonnes de granit qu'on y a trouvées debout. Les moines qui habitent ce couvent les montrent avec empressement ; ils ne tiennent plus au monde que par l'intérêt qu'ils prennent aux ruines. La manière de vivre des Chartreux suppose dans les hommes qui sont capables de la mener, ou un esprit extrêmement borné, ou la plus noble et la plus continuelle exaltation des sentiments religieux ; cette succession de jours sans variété d'événements rappelle ce vers fameux de Gilbert :

Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

Il semble que la vie ne serve là qu'à contempler la mort. La mobilité des idées, avec une telle uniformité d'existence, serait le plus cruel des supplices. Au milieu du cloître s'élèvent quatre cyprès. Cet arbre noir et

silencieux que le vent même agite difficilement n'introduit pas le mouvement dans ce séjour. Entre les cyprès il y a une fontaine d'où sort un peu d'eau que l'on entend à peine, tant le jet en est faible et lent : on dirait que c'est la clepsydre qui convient à cette solitude, où le temps fait si peu de bruit. Quelquefois la lune y pénètre avec sa pâle lumière, et son absence et son retour sont un événement dans cette vie monotone.

Les hommes qui existent ainsi sont pourtant les mêmes à qui la guerre et toute son activité suffiraient à peine, s'ils y étaient accoutumés. C'est un sujet inépuisable de réflexion que les différentes combinaisons de la destinée humaine sur la terre. Il se passe dans l'intérieur de l'âme mille accidents, il se forme mille habitudes, qui font de chaque individu un monde et son histoire. Connaître un autre parfaitement serait l'étude d'une vie entière : qu'est-ce donc qu'on entend par connaître les hommes ? les gouverner, cela se peut ; mais les comprendre, Dieu seul le sait.

Oswald, du couvent des Chartreux, se rendit au couvent de Saint-Bonaventure, bâti sur les ruines du palais de Néron : là où tant de crimes se sont commis sans remords, de pauvres moines, tourmentés par des scrupules de conscience, s'imposent des supplices cruels pour les plus légères fautes. — Nous espérons seulement, disait un de ces religieux, qu'à l'instant de la mort nos péchés n'auront pas excédé nos pénitences. Lord Nelvil, en entrant dans ce couvent, heurta contre une trappe, et il en demanda l'usage. — C'est par là qu'on nous enterre, dit l'un des plus jeunes religieux, que la maladie du mauvais air avait déjà frappé. Les habitants du Midi craignant beaucoup la mort, l'on s'étonne d'y trouver des institutions qui la rappellent à ce point ; mais il est dans la nature d'aimer à se livrer à l'idée même que l'on redoute. Il y a comme un enivrement de tristesse qui fait à l'âme le bien de la remplir tout entière.

Un antique sarcophage d'un jeune enfant sert de fontaine à ce couvent. Le beau palmier dont Rome se vante est le seul arbre du jardin de ces moines ; mais ils ne font point d'attention aux objets extérieurs. Leur discipline est trop rigoureuse pour laisser à leur esprit aucun genre de liberté. Leurs regards sont abattus, leur démarche est lente ; ils ne font plus en rien usage de leur volonté. Ils ont abdiqué le gouvernement d'eux-mêmes, tant cet empire fatigue son triste possesseur ! Ce séjour néanmoins n'agit pas fortement sur l'âme d'Oswald : l'imagination se révolte contre une intention si manifeste de lui présenter le souvenir de la mort sous toutes les formes. Quand ce souvenir se rencontre d'une manière inattendue, quand c'est la nature qui nous en parle et non pas l'homme, l'impression que nous en recevons est bien plus profonde.

Des sentiments doux et calmes s'emparèrent de l'âme d'Oswald lorsqu'il se coucha le soir dans le jardin de San Giovanni e Paolo. Les moines de ce couvent sont soumis à des pratiques moins sévères, et leur jardin domine toutes les ruines de l'ancienne Rome. On voit de là le Colisée, le Forum, tous les arcs de triomphe encore debout, les obélisques, les colonnes. Quel beau site pour un tel asile ! Les solitaires se consolent de n'être rien en considérant les monuments élevés par tous ceux qui ne sont plus. Oswald se promena longtemps sous les ombres du jardin de ce couvent, si rares en Italie. Ces beaux arbres interrompent un moment la vue de Rome, comme pour redoubler l'émotion qu'on éprouve en la revoyant. C'était à l'heure de la soirée où l'on entend toutes les cloches de Rome sonner l'*Ave Maria* :

... squilla di lontano,
Che paja il giorno pianger che' si muore.
DANTE.

« Et le son de l'airain, dans l'éloignement, paraît plaindre le jour qui se meurt. » La prière du soir sert à compter les heures. En Italie l'on dit : — Je vous verrai une heure avant, une heure après l'*Ave Maria* ; et les époques du jour ou de la nuit sont ainsi religieusement désignées. Oswald jouit alors de l'admirable spectacle du soleil, qui vers le soir descend lentement au milieu des ruines, et semble pour un moment se soumettre au déclin comme les ouvrages des hommes. Oswald sentit renaître en lui toutes ses pensées habituelles. Corinne elle-même avait trop de charmes, promettait trop de bonheur pour l'occuper en ce moment. Il cherchait l'ombre de son père au milieu des ombres célestes qui l'avaient accueillie. Il lui semblait qu'à force d'amour il animerait de ses regards les nuages qu'il considérait et parviendrait à leur faire prendre la forme sublime et touchante de son immortel ami : il espérait enfin que ses vœux obtiendraient du ciel ce que je ne sais quel souffle pur et bienfaisant, qui ressemblerait à la bénédiction d'un père.

CHAPITRE II.

Le désir de connaître et d'étudier la religion de l'Italie décida lord Nelvil à chercher l'occasion d'entendre quelques-uns des prédicateurs qui font retentir les églises de Rome pendant le carême. Il comptait les jours qui devaient le rémir à Corinne ; et, tant que durait son absence, il ne voulait rien voir qui pût appartenir aux beaux-arts, rien qui reçût son charme de l'imagination. Il ne pouvait supporter l'émotion de plaisir que donnent les chefs-d'œuvre quand il n'était pas avec Corinne : il ne se pardonnait le bonheur que lorsqu'il venait d'elle : la poésie, la peinture, la musique, tout ce qui embellit la vie par de vagues espérances, lui faisait mal partout ailleurs qu'à ses côtés.

C'est le soir, et avec les lumières presque éteintes, que les prédicateurs à Rome se font entendre, pendant la semaine sainte, dans les églises. Toutes les femmes alors sont vêtues de noir, en mémoire de la mort de Jésus-Christ ; et il y a quelque chose de bien touchant dans ce deuil anniversaire, renouvelé tant de fois depuis tant de siècles. C'est donc avec une émotion véritable que l'on arrive au milieu de ces belles églises, où les tombeaux préparent si bien à la prière : mais le prédicateur dissipe presque toujours cette émotion en peu d'instants.

Sa chaire est une assez longue tribune, qu'il parcourt d'un bout à l'autre avec autant d'agitation que de régularité. Il ne manque jamais de partir au commencement d'une phrase et de revenir à la fin, comme le balancier d'une pendule ; et cependant il fait tant de gestes, il a l'air si passionné, qu'on le croirait capable de tout oublier. Mais c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, une fureur systématique, telle qu'on en voit beaucoup en Italie, où la vivacité des mouvements extérieurs n'indique souvent qu'une émotion superficielle. Un crucifix est suspendu à l'extrémité de la chaire : le prédicateur le détache, le baise, le presse sur son cœur, et puis le remet à sa place avec un très-grand sang-froid quand la période pathétique est achevée. Il y a aussi un moyen de faire effet dont les prédicateurs ordinaires se servent assez souvent : c'est le bonnet carré qu'ils portent sur la tête ; ils l'ôtent et le remettent avec une rapidité inconcevable. L'un d'eux s'en prenait à Voltaire, et surtout à Rousseau, de l'irréligion du siècle. Il jetait son bonnet au milieu de la chaire, le chargeait de représenter Jean-Jacques, et, en cette qualité, il le haranguait et lui disait : « Eh bien ! philosophe genevois, qu'avez-vous à objecter à mes arguments ? » Il se taisait alors quelques moments, comme pour attendre la réponse ; et le bonnet ne répondant rien, il le remettait sur sa tête, et terminait l'entretien par ces mots : « A présent que vous êtes convaincu, n'en parlons plus. »

Ces scènes bizarres se renouvellent souvent parmi les prédicateurs à Rome, car le véritable talent en ce genre y est très-rare. La religion est respectée en Italie comme une loi toute-puissante ; elle captive l'imagination par les pratiques et les cérémonies ; mais on s'y occupe beaucoup moins en chaire de la morale que du dogme, et l'on n'y pénètre point, par les idées religieuses, dans le fond du cœur humain. L'éloquence de la chaire, ainsi que beaucoup d'autres branches de la littérature, est donc absolument livrée aux idées communes, qui ne peignent rien, qui n'expriment rien. Une pensée nouvelle causerait presque une sorte de rumeur dans ces esprits tellement ardents et paresseux tout à la fois, qu'ils ont besoin de l'uniformité pour se calmer, et qu'ils l'aiment parce qu'elle les repose. Il y a dans les sermons une sorte d'étiquette pour les idées et les phrases. Les uns viennent presque toujours à la suite des autres ; et cet ordre serait dérangé si l'orateur, parlant d'après lui-même, cherchait dans son âme ce qu'il faut dire. La philosophie chrétienne, celle qui cherche l'analogie de la religion avec la nature humaine, est aussi peu connue des prédicateurs italiens que toute autre philosophie. Penser sur la religion les scandaliserait presque autant que de penser contre, tant ils sont accoutumés à la routine dans ce genre.

Le culte de la Vierge est particulièrement cher aux Italiens et à toutes les nations du Midi ; il semble s'allier de quelque manière à ce qu'il y a de plus pur et de plus sensible dans l'affection pour les femmes. Mais les mêmes formes de rhétorique exagérées se retrouvent encore dans tout ce que les prédicateurs disent à ce sujet ; et l'on ne conçoit pas comment leurs gestes et leurs discours ne changent pas constamment en plaisanteries ce qu'il y a de plus sérieux. On ne rencontre presque jamais en Italie, dans l'auguste fonction de la chaire, un accent vrai, ni une parole naturelle.

Oswald, lassé de la monotonie la plus fatigante de toutes, celle d'une véhémence affectée, voulut aller au Colisée pour entendre le capucin qui devait y prêcher en plein air, au pied de l'un des autels qui désignent, dans l'intérieur de l'enceinte, ce qu'on appelle la route de la Croix. Quel plus beau sujet pour l'éloquence que l'aspect de ce monument, que cette arène où les martyrs ont succédé aux gladiateurs ! Mais il ne faut rien espérer, à cet égard, du pauvre capucin, qui ne connaît de l'histoire des hommes que sa propre vie. Néanmoins, si l'on parvient à ne pas écouter son mauvais sermon, on se sent ému par les divers objets

dont il est entouré. La plupart de ses auditeurs sont de la confrérie des Camaldoles ; ils se revêtent, pendant les exercices religieux, d'une espèce de robe grise qui couvre entièrement la tête et tout le corps, et ne laisse que deux petites ouvertures pour les yeux : c'est ainsi que les ombres pourraient être représentées. Ces hommes, ainsi cachés sous leurs vêtements, se prosternent la face contre terre et se frappent la poitrine. Quand le prédicateur se jette à genoux en criant *misericorde et pitié!* le peuple qui l'environne se jette aussi à genoux, et répète ce même cri, qui va se perdre sous les vieux portiques du Colisée. Il est impossible de ne pas éprouver alors une émotion profondément religieuse : cet appel de la douleur à la bonté, de la terre au ciel, remue l'âme jusque dans son sanctuaire le plus intime. Oswald tressaillit au moment où tous les assistants se mirent à genoux ; il resta debout, pour ne pas professer un culte qui n'était pas le sien ; mais il lui en coûtait de ne pas s'associer publiquement aux mortels, quels qu'ils fussent, qui se prosternaient devant Dieu. Hélas ! en effet, est-il une invocation à la pitié céleste qui ne convienne pas également à tous les hommes ?

Le peuple avait été frappé de la belle figure de lord Nelvil et de ses manières étrangères, mais il ne fut pas scandalisé de ce qu'il ne se mettait pas à genoux ; il n'y a point de peuple plus tolérant que les Romains : ils sont accoutumés à ce qu'on ne vienne chez eux que pour voir et pour observer ; et, soit liberté, soit indulgence, ils ne cherchent à faire partager leurs opinions à personne. Ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que, pendant la semaine sainte surtout, il en est beaucoup parmi eux qui s'infligent des pénitences corporelles ; et, pendant qu'ils se donnent des coups de discipline, la porte de l'église est ouverte, on peut y entrer, cela leur est égal. C'est un peuple qui ne s'occupe pas des autres : il ne fait rien pour être regardé, il ne s'abstient de rien parce qu'on le regarde ; il marche toujours à son but ou à son plaisir, sans se douter qu'il y ait un sentiment qui s'appelle la vanité, pour lequel il n'y a ni plaisir ni but, excepté le besoin d'être applaudi.

CHAPITRE III.

On a souvent parlé des cérémonies de la semaine sainte à Rome. Tous les étrangers viennent exprès pendant le carême, pour jouir de ce spectacle ; et, comme la musique de la chapelle Sixtine et l'illumination de Saint-Pierre sont des beautés uniques dans leur genre, il est naturel qu'elles attirent vivement la curiosité ; mais l'attente n'est pas également satisfaite par les cérémonies proprement dites. Le dîner des douze apôtres, servi par le pape, leurs pieds lavés par lui, enfin les diverses coutumes de ces temps solennels rappellent toutes des idées touchantes ; mais mille circonstances inévitables nuisent souvent à l'intérêt et à la dignité de ce spectacle. Tous ceux qui y contribuent ne sont pas également recueillis, également occupés d'idées pieuses : ces cérémonies, tant de fois répétées, sont devenues une sorte d'exercice machinal pour la plupart de ceux qui s'en mêlent ; et les jeunes prêtres dépèchent le service des grandes fêtes avec une activité et une dextérité peu imposantes. Ce vague, cet inconnu, ce mystérieux qui convient tant à la religion, est tout à fait dissipé par l'espèce d'attention qu'on ne peut s'empêcher de donner à la manière dont chacun s'acquitte de ses fonctions. L'avidité des uns pour les mots qui leur sont présentés, et l'indifférence des autres pour les genuflexions qu'ils multiplient ou les prières qu'ils récitent, rendent souvent la fête peu solennelle.

Les anciens costumes, qui servent encore aujourd'hui d'habillement aux ecclésiastiques, s'accordent mal avec la coiffure moderne : l'évêque grec, avec sa longue barbe, est celui dont le vêtement paraît le plus respectable. Les vieux usages aussi, tels que celui de faire la révérence comme les femmes, au lieu de saluer à la manière actuelle des hommes, produisent une impression peu sérieuse. L'ensemble enfin n'est pas en harmonie ; et l'antique et le nouveau s'y mêlent sans qu'on prenne aucun soin pour frapper l'imagination, et surtout pour éviter tout ce qui peut la distraire. Un culte éclatant et majestueux dans les formes extérieures est certainement très-propre à remplir l'âme des sentiments les plus élevés ; mais il faut prendre garde que les cérémonies ne dégénèrent en un spectacle, où l'on joue son rôle l'un vis-à-vis de l'autre, où l'on apprend ce qu'il faut faire, à quel moment il faut le faire, quand on doit prier, finir de prier, se mettre à genoux, se relever : la régularité des cérémonies d'une cour, introduite dans un temple, gêne le libre élan du cœur, qui donne seul à l'homme l'espérance de se rapprocher de la Divinité.

Ces observations sont assez généralement senties par les étrangers ; mais les Romains, pour la plupart, ne se lassent point de ces cérémonies, et tous les ans ils y trouvent un nouveau plaisir. Un trait singulier du caractère des Italiens, c'est que leur mobilité ne les porte point à l'insouciance, et que leur vivacité ne leur rend point la variété nécessaire. Ils sont, en toute chose, patients et persévérants : leur imagi-

nation embellit ce qu'ils possèdent ; elle occupe leur vie, au lieu de la rendre inquiète : ils trouvent tout plus magnifique, plus imposant, plus beau que cela ne l'est réellement ; et tandis qu'ailleurs la vanité consiste à se montrer blasé, celle des Italiens, ou plutôt la chaleur et la vivacité qu'ils ont en eux-mêmes, leur fait trouver du plaisir dans le sentiment de l'admiration.

Lord Nelvil s'attendait, d'après tout ce que les Romains lui avaient dit, à recevoir beaucoup plus d'effet par les cérémonies de la semaine sainte. Il regretta les nobles et simples fêtes du culte anglican. Il revint chez lui avec une impression pénible, car rien n'est plus triste que de n'être pas ému par ce qui devrait nous émouvoir : on se croit l'âme desséchée ; on craint d'avoir perdu cette puissance d'enthousiasme sans laquelle la faculté de penser ne servirait plus qu'à dégoûter de la vie.

CHAPITRE IV.

Mais le vendredi saint rendit bientôt à lord Nelvil toutes les émotions religieuses qu'il regretta de n'avoir pas éprouvées les jours précédents. La retraite de Corinne allait finir ; il attendait le bonheur de la revoir : les douces espérances du sentiment s'accordent avec la piété ; il n'y a que la vie factice du monde qui puisse en détourner tout à fait. Oswald se rendit à la chapelle Sixtine pour entendre le fameux *Miserere* vanté dans toute l'Europe. Il arriva de jour encore, et vit ces peintures célèbres de Michel-Ange, qui représentent le Jugement dernier avec toute la force effrayante de ce sujet et du talent qui l'a traité. Michel-Ange s'était pénétré de la lecture du Dante ; et le peintre, comme le poète, représente des êtres mythologiques en présence de Jésus-Christ ; mais il fait presque toujours du paganisme le mauvais principe, et c'est sous la forme des démons qu'il caractérise les fables païennes. On aperçoit sur la voûte de la chapelle les Prophètes et les Sibylles, appelés en témoignage par les chrétiens ; une foule d'anges les entourent, et toute cette voûte ainsi peinte semble rapprocher le ciel de nous : mais ce ciel est sombre et redoutable ; le jour perce à peine à travers les vitraux, qui jettent sur les tableaux plutôt des ombres que des lumières ; l'obscurité agrandit encore les figures déjà si imposantes que Michel-Ange a tracées : l'encens, dont le parfum a quelque chose de funéraire, remplit l'air dans cette enceinte, et toutes les sensations préparent à la plus profonde de toutes, celle que la musique doit produire.

Pendant qu'Oswald était absorbé par les réflexions que faisaient naître tous les objets qui l'environnaient, il vit entrer dans la tribune des femmes, derrière la grille qui les sépare des hommes, Corinne qu'il n'espérait pas encore, Corinne vêtue de noir, toute pâle de l'absence, et si tremblante dès qu'elle aperçut Oswald, qu'elle fut obligée de s'appuyer sur la balustrade pour avancer. En ce moment le *Miserere* commença.

Les voix, parfaitement exercées à ce chant antique et pur, partent d'une tribune à l'origine de la voûte : on ne voit point ceux qui chantent : la musique semble planer dans les airs ; à chaque instant la chute du jour rend la chapelle plus sombre : ce n'était plus cette musique voluptueuse et passionnée qu'Oswald et Corinne avaient entendue huit jours auparavant ; c'était une musique toute religieuse, qui conseillait le renoncement à la terre. Corinne se jeta à genoux devant la grille, et resta plongée dans la plus profonde méditation ; Oswald lui-même disparut à ses yeux. Il lui semblait que c'était dans un tel moment d'exaltation qu'on aimerait à mourir, si la séparation de l'âme d'avec le corps ne s'accomplissait point par la douleur ; si tout à coup un ange venait enlever sur ses ailes le sentiment et la pensée, étincelles divines qui retourneraient vers leur source, la mort ne serait, pour ainsi dire, alors qu'un acte spontané du cœur, qu'une prière plus ardente et mieux exaucée.

Le *Miserere*, c'est-à-dire *ayez pitié de nous*, est un psaume composé de versets qui se chantent alternativement d'une manière très-différente. Tout à tour une musique céleste se fait entendre, et le verset suivant, dit en récitatif, est murmuré d'un ton sourd et presque rauque ; on dirait que c'est la réponse des caractères durs aux cœurs sensibles, que c'est le réel de la vie qui vient flétrir et repousser les vœux des âmes généreuses ; et quand ce chœur si doux reprend, on renaît à l'espérance : mais lorsque le verset récité recommence, une sensation de froid saisit de nouveau ; ce n'est pas la terreur qui la cause, mais le découragement de l'enthousiasme. Enfin le dernier morceau, plus noble et plus touchant encore que tous les autres, laisse au fond de l'âme une impression douce et pure : Dieu nous accorde cette même impression avant de mourir.

On était les flambeaux ; la nuit s'avance ; les figures des Prophètes et des Sibylles apparaissent comme des fantômes enveloppés du crépuscule. Le silence est profond ; la parole ferait un mal insupportable dans cet état de l'âme, où tout est intime et intérieur ; et, quand le dernier

son s'éteint, chacun s'en va lentement et sans bruit, chacun semble craindre de rentrer dans les intérêts vulgaires de ce monde.

Corinne suivit la procession qui se rendait dans le temple de Saint-Pierre, qui n'est alors éclairé que par une croix illuminée : ce signe de douleur, seul resplendissant dans l'anguste obscurité de cet immense édifice, est la plus belle image du christianisme au milieu des ténèbres de la vie. Une lumière pâle et lointaine se projette sur les statues qui décoraient les tombeaux. Les vivants, qu'on aperçoit en foule sous ces voûtes, semblent des pygmées en comparaison des images des morts. Il y a autour de la croix un espace éclairé par elle, où se prosternent le pape vêtu de blanc, et tous les cardinaux rangés derrière lui. Ils restent là près d'une demi-heure dans le plus profond silence, et il est impossible de n'être pas ému par ce spectacle. On ne sait pas ce qu'ils demandent, on n'entend pas leurs secrets gémissements, mais ils sont vœux, ils nous devançant dans la route de la tombe. Quand nous passerons à notre tour dans cette terrible avant-garde, Dieu nous fera-t-il la grâce d'ennoblir assez la vieillesse, pour que le déclin de la vie soit les premiers jours de l'immortalité !

Corinne aussi, la jeune et belle Corinne, était à genoux derrière le cortège des prêtres, et la douce lumière qui éclairait son visage pâlisait son teint sans affaiblir l'éclat de ses yeux. Oswald la contemplait ainsi comme un tableau ravissant et comme un être adoré. Quand sa prière fut finie, elle se leva ; lord Nelvil n'osait l'approcher encore, respectant la méditation religieuse dans laquelle il la croyait plongée ; mais elle vint à lui la première avec un transport de bonheur, et ce sentiment se répandant sur tout ce qu'elle faisait, elle accueillit avec une gaieté vive ceux qui l'aborderent dans Saint-Pierre, devenu tout à coup comme une grande promenade publique, où chacun se donne un rendez-vous pour parler de ses affaires ou de ses plaisirs.

Oswald était étonné de cette mobilité, qui faisait succéder l'une à l'autre des impressions si différentes ; et, bien qu'il fût heureux de la joie de Corinne, il était surpris de ne trouver en elle aucune trace des émotions de la journée : il ne concevait pas comment on permettait que cette belle église fût, dans un jour si solennel, le café de Rome où l'on se rassemblait pour s'amuser ; et, regardant Corinne au milieu de son cercle, parlant avec vivacité et ne pensant point aux objets dont elle était entourée, il conçut un sentiment de défiance sur la légèreté dont elle pouvait être capable : elle s'en aperçut à l'instant, et, se séparant brusquement de la société, elle prit le bras d'Oswald pour se promener avec lui dans l'église, et lui dit : — Je ne vous ai jamais entretenu de mes sentiments religieux ; permettez qu'aujourd'hui je vous en parle ; peut-être dissiperai-je ainsi les nuages que j'ai vus s'élever dans votre esprit.

CHAPITRE V.

La différence de nos religions, mon cher Oswald, continua Corinne, est cause du blâme secret que vous ne pouvez vous empêcher de me laisser voir. La vôtre est sévère et sérieuse, la nôtre est vive et tendre. On croit généralement que le catholicisme est plus rigoureux que le protestantisme, et cela peut être vrai dans les pays où la lutte a existé entre les deux religions ; mais, en Italie, nous n'avons point eu de dissensions religieuses, et en Angleterre vous en avez beaucoup éprouvé : il est résulté de cette différence que le catholicisme a pris, en Italie, un caractère de douceur et d'indulgence, et que, pour détruire le catholicisme en Angleterre, la réformation s'est armée de la plus grande sévérité dans les principes et dans la morale. Notre religion, comme celle des anciens, anime les arts, inspire les poètes, fait partie, pour ainsi dire, de toutes les jouissances de notre vie, tandis que la vôtre, s'établissant dans un pays où la raison dominait plus encore que l'imagination, a pris un caractère d'austérité morale dont elle ne s'écartera jamais. La nôtre parle au nom de l'amour, la vôtre au nom du devoir. Nos principes sont libéraux, nos dogmes sont absolus. Néanmoins, dans l'application, notre despotisme orthodoxe transige avec les circonstances particulières, et votre liberté religieuse fait respecter ses lois, sans aucune exception. Il est vrai que notre catholicisme impose à ceux qui sont entrés dans l'état monastique des pénitences très-dures : cet état, choisi librement, est un rapport mystérieux entre l'homme et la Divinité ; mais la religion des séculiers, en Italie, est une source habituelle d'émotions touchantes. L'amour, l'espérance et la foi sont les vertus principales de cette religion, et toutes ces vertus annoncent et donnent le bonheur. Loin donc que nos prêtres nous interdisent en aucun temps le pur sentiment de la joie, ils nous disent que ce sentiment exprime notre reconnaissance envers les dons du Créateur. Ce qu'ils exigent de nous, c'est l'observation des principes qui prouvent notre respect pour notre culte et notre désir de plaire à Dieu ; c'est la charité pour les malheureux et la repentance dans nos faiblesses. Mais ils ne se refusent point à nous absoudre quand nous le leur demandons avec zèle, et les atta-

ements du cœur inspirent ici plus qu'ailleurs une indulgente pitié. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit de la Madeleine : Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé ? Ces mots ont été prononcés sous un ciel aussi beau que le nôtre : ce même ciel implore pour nous la miséricorde de la Divinité.

— Corinne, répondit lord Nelvil, comment combattre des paroles si douces, et dont mon cœur a tant de besoin ! Mais je le ferai cependant, parce que ce n'est pas pour un jour que j'aime Corinne, et que j'espère avec elle un long avenir de bonheur et de vertu. La religion la plus pure est celle qui fait du sacrifice de nos passions et de l'accomplissement de nos devoirs un hommage continué à l'Être suprême. La moralité de l'homme est son culte envers Dieu : c'est dégrader l'idée que nous avons du Créateur que de lui supposer, dans ses rapports avec la créature, une volonté qui ne soit pas relative à son perfectionnement intellectuel. La paternité, cette noble image d'un maître souverainement bon, ne demande rien aux enfants que pour les rendre meilleurs ou plus heureux. Comment donc s'imaginer que Dieu exigerait de l'homme ce qui n'aurait pas l'homme même pour objet ? Aussi, voyez quelle confusion il résulte, dans la tête de votre peuple, de l'habitude où il est d'attacher plus d'importance aux pratiques religieuses qu'aux devoirs de la morale : c'est après la semaine sainte, vous le savez, que se commet à Rome le plus grand nombre de meurtres. Le peuple se croit, pour ainsi dire, en fonds par le carême, et dépense en assassinats les trésors de sa pénitence. On a vu des criminels qui, tout dégoûtants encore de meurtre, se faisaient scrupule de manger de la viande le vendredi ; et les esprits grossiers, à qui l'on a persuadé que le plus grand des crimes consiste à désobéir aux pratiques ordonnées par l'Église, épuisent leur conscience sur ce sujet, et considèrent la Divinité comme les gouvernements du monde, qui font plus de cas de la soumission à leur pouvoir que de toute autre vertu : ce sont des rapports de courtisan mis à la place du respect qu'inspire le Créateur, la source et la récompense d'une vie scrupuleuse et délicate. Le catholicisme italien, tout en démonstrations extérieures, dispense l'âme de la méditation et du recueillement. Quand le spectacle est fini, l'émotion cesse, le devoir est rempli, et l'on n'est pas, comme chez nous, longtemps absorbé dans les pensées et les sentiments que fait naître l'examen rigoureux de sa conduite et de son cœur.

— Vous êtes sévère, non cher Oswald, reprit Corinne ; ce n'est pas la première fois que je l'ai remarqué. Si la religion consistait seulement dans la stricte observation de la morale, qu'aurait-elle de plus que la philosophie et la raison ? Et quels sentiments de piété se développeraient en nous, si notre principal but était d'étouffer les sentiments du cœur ? Les stoïciens en savaient presque autant que nous sur les devoirs et l'austérité de la conduite ; mais ce qui n'est dû qu'au christianisme, c'est l'enthousiasme religieux qui s'unit à toutes les affections de l'âme, c'est la puissance d'aimer et de plaindre, c'est le culte de sentiment et d'indulgence qui favorise si bien l'essor de l'âme vers le ciel. Que signifie la parabole de l'enfant prodigue, si ce n'est l'amour, l'amour sincère, préféré même à l'accomplissement le plus exact de tous les devoirs ? Il avait quitté, cet enfant, la maison paternelle, et son frère y était resté ; il s'était plongé dans tous les plaisirs du monde, et son frère ne s'était pas écarté un instant de la régularité de la vie domestique ; mais il revint, mais il pleura, mais il aima, et son père fit une fête pour son retour. Ah ! sans doute que, dans les mystères de notre nature, aimer, encore aimer, est ce qui nous est resté de notre héritage céleste. Nos vertus mêmes sont souvent trop compliquées avec la vie pour que nous puissions toujours comprendre ce qui est bien, ce qui est mieux, et quel est le sentiment secret qui nous dirige et nous égare. Je demande à mon Dieu de m'apprendre à l'adorer, et je sens l'effet de mes prières par les larmes que je répands. Mais, pour se soutenir dans cette disposition, les pratiques religieuses sont plus nécessaires que vous ne pensez ; c'est une relation constante avec la Divinité ; ce sont des actions journalières sans rapport avec aucun des intérêts de la vie, et seulement dirigées vers le monde invisible. Les objets extérieurs ainsi sont d'un grand secours pour la piété : l'âme retombe sur elle-même, si les beaux-arts, les grands monuments, les chants harmonieux, ne viennent pas ranimer ce génie poétique, qui est aussi le génie religieux.

L'homme le plus vulgaire, lorsqu'il prie, lorsqu'il souffre et qu'il espère dans le ciel, est homme, dans ce moment, à quelque chose en lui qui s'exprimerait comme Milton, comme Homère ou comme le Tasse, si l'éducation lui avait appris à revêtir de paroles ses pensées. Il n'y a que deux classes d'hommes distinctes sur la terre : celle qui sent l'enthousiasme et celle qui le méprise ; toutes les autres différences sont le travail de la société. Celui-là n'a pas de mots pour ses sentiments : celui-ci sait ce qu'il faut dire pour cacher le vide de son cœur. Mais la source qui jaillit du rocher même, à la voix du ciel, cette source est le vrai talent, la vraie religion, le véritable amour.

La pompe de notre culte, ces tableaux, où les saints à genoux expriment dans leurs regards une prière continuelle ; ces statues placées sur les tombeaux comme pour se réveiller un jour avec les morts ; ces églises et leurs voûtes immenses ont un rapport intime avec les idées religieuses. J'aime cet hommage éclatant rendu par les hommes à ce qui ne leur promet ni la fortune ni la puissance, à ce qui ne les punit ni ne les récompense que par un sentiment du cœur : je me sens alors plus fier de mon être ; je reconnais dans l'homme quelque chose de désintéressé ; et, dût-on multiplier trop les magnificences religieuses, j'aime

cette prodigalité des richesses terrestres pour une autre vie, du temps pour l'éternité ; assez de choses se font pour demain, assez de soins se prennent pour l'économie des affaires humaines. Oh ! que j'aime l'inutile ! l'inutile, si l'existence n'est qu'un travail pénible pour un misérable gain. Mais, si nous sommes sur cette terre en marche vers le ciel, qu'y a-t-il de mieux à faire que d'élever assez notre âme pour qu'elle sente l'infini, l'invisible et l'éternel, au milieu de toutes les bornes qui l'entourent ?

Jésus-Christ laissait une femme faible, et peut-être repentante, arroser ses pieds des parfums les plus précieux ; il rejoua ceux qui conseillaient de réserver ces parfums pour un usage plus profitable : — Laissez-la faire, disait-il, car je suis pour peu de temps avec vous. Hélas ! tout ce qu'il y a de bon, de sublime sur cette terre, est pour peu de temps avec nous ; l'âge, les infirmités, la mort, tariront bientôt cette goutte de rosée qui tombe du ciel, et ne se repose que sur les fleurs. Cher Oswald, laissez-nous donc tout confondre : amour, religion, génie, et le soleil et les parfums, et la musique et la poésie ; il n'y a d'athéisme que dans la froideur, l'égoïsme, la bassesse. Jésus-Christ a dit : — Quand deux ou trois seront rassemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux. Et qu'est-ce, ô mon Dieu ! que d'être rassemblés en votre nom, si ce n'est jouir des dons sublimes de votre belle nature et vous en faire hommage, et vous remercier de la vie, et vous en remercier surtout quand un cœur aussi créé par vous répond tout entier au nôtre !

Une inspiration céleste animait dans cet instant la physionomie de Corinne. Oswald put à peine s'empêcher de se jeter à genoux devant elle au milieu du temple, et se tint pendant longtemps pour se livrer au plaisir de se rappeler ses paroles, et de les retrouver encore dans ses regards. Enfin, cependant, il voulut répondre ; il ne voulut point abandonner la cause qui lui était chère. — Corinne, dit-il alors, permettez encore quelques mots à votre ami. Son âme n'a point de sécheresse : non, Corinne, elle n'en a point, croyez-le ; et si j'aime l'austérité dans les principes et dans les actions, c'est parce qu'elle donne aux sentiments plus de profondeur et de durée. Si j'aime la raison dans la religion, c'est à-dire si je repousse et les dogmes contradictoires et les moyens humains de produire de l'effet sur les hommes, c'est parce que je vois la Divinité dans la raison comme dans l'enthousiasme ; et si je ne puis souffrir qu'on prive l'homme d'aucune de ses facultés, c'est qu'il n'a pas trop de toutes pour connaître une vérité que la réflexion lui révèle aussi bien que l'instinct du cœur : l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Que peut-on ajouter à ces idées sublimes, à leur union avec la vertu ? que peut-on y ajouter qui ne soit au-dessous d'elles ? L'enthousiasme poétique, qui vous donne tant de charmes, n'est pas, j'ose le dire, la dévotion la plus salutaire. Corinne, comment pourrait-on se préparer par cette disposition aux sacrifices sans nombre qu'exige de nous le devoir ? Il n'y a voit de révélation que par les élans de l'âme quand la destinée humaine, future et présente, ne s'offre à l'esprit qu'à travers les nuages ; mais pour nous, à qui le christianisme l'a rendue claire et positive, le sentiment peut être notre récompense, mais il ne doit pas être notre seul guide : vous déclarez l'existence des bienheureux et non pas celle des mortels. La vie religieuse est un combat et non pas un hymne. Si nous n'étions pas condamnés à réprimer dans ce monde les nouveaux penchans des autres et de nous-mêmes, il n'y aurait en effet d'autre distinction à faire qu'entre les âmes froides et les âmes exaltées. Mais l'homme est une créature plus âpre et plus redoutable que votre cœur ne vous le peint ; et la raison dans la piété et l'autorité dans le devoir sont un frein nécessaire à ses orgueilleux égarements.

De quelque manière que vous considérez les pompes extérieures et les pratiques multipliées de votre religion, croyez-moi, chère amie, la contemplation de l'univers et de son auteur sera toujours le premier des cultes, celui qui remplira l'imagination, sans que l'examen y puisse trouver rien de futile ni d'absurde. Les dogmes qui blessent ma raison refroidissent aussi mon enthousiasme. Sans doute le monde, tel qu'il est, est un mystère que nous ne pouvons ni nier ni comprendre ; il serait donc bien fou, celui qui se refuserait à croire tout ce qu'il ne peut expliquer ; mais ce qui est contradictoire est toujours de la création des hommes. Le mystère, tel que Dieu nous l'a donné, est au-dessus des lumières de l'esprit, mais non en opposition avec elles. Un philosophe allemand a dit : « Je ne connais que deux belles choses dans l'univers : le ciel étoilé sur nos têtes, et le sentiment du devoir dans nos cœurs. » En effet, toutes les merveilles de la création sont réunies dans ces paroles.

Loin qu'une religion simple et sévère dessèche le cœur, j'aurais pensé, avant de vous connaître, Corinne, qu'elle seule pouvait concentrer et perpétuer les affections. J'ai vu la conduite la plus austère et la plus pure développer dans un homme une inépuisable tendresse ; je l'ai vu conserver jusque dans la vieillesse une virginité d'âme que les orages des passions et les foutes qu'elles font commettre auraient nécessairement flétri. Sans doute le repentir est une belle chose, et j'ai besoin, plus que personne, de croire à son efficacité ; mais le repentir qui se répète fatigue l'âme, ce sentiment ne régénère qu'une fois. C'est la rédemption qui s'accomplit au fond de notre âme ; et ce grand sacrifice ne peut se renouveler. Quand la faiblesse humaine s'y accoutume, elle perd la force d'aimer, car il faut de la force pour aimer, du moins avec constance.

Je ferai des objections du même genre à ce culte plein de splendeur

qui, selon vous, agit si vivement sur l'imagination : je crois l'imagination modeste et retirée comme le cœur. Les émotions qu'on lui commande sont moins puissantes que celles qui naissent d'elle-même. J'ai vu dans les Cévennes un ministre protestant qui prêchait, vers le soir, dans le fond des montagnes, il invoquait les tombeaux des Français bannis et proscrits par leurs frères, et dont les cendres avaient été rapportées dans ces lieux : il promettait à leurs amis qu'ils les retrouveraient dans un meilleur monde ; il disait qu'une vie vertueuse nous assurait ce bonheur ; il disait : « Faites du bien aux hommes pour que Dieu cicatrise dans votre cœur la blessure de la douleur. » Ils'étonnaient de l'inflexibilité, de la dureté que l'homme d'un jour montre à l'homme d'un jour comme lui, et il s'emparait de cette terrible pensée de la mort, que les vivants ont conçue, mais qu'ils n'épuisent jamais. Enfin il n'annonçait rien qui ne fût touchant et vrai : c'étaient des paroles parfaitement en harmonie avec la nature. Le torrent qu'on entendait dans l'éloignement, la lumière scintillante des étoiles, semblaient exprimer la même pensée sous une autre forme. La magnificence de la nature était là, cette magnificence, la seule qui donne des fêtes sans offenser l'infortune, et toute cette imposante simplicité remuait l'âme bien plus profondément que des cérémonies éclatantes.



Corinne lisant le recueil du père d'Oswald. — PAGE 35.

Le surlendemain de cet entretien, le jour de Pâques, Corinne et lord Nelvil étaient ensemble sur la place de Saint-Pierre au moment où le pape s'avance sur le balcon le plus élevé de l'église, et demande au ciel la bénédiction qu'il va répandre sur la terre lorsqu'il prononce ces mots : — *Urbi et orbi* (à la ville et au monde). Tout le peuple rassemble se jette à genoux, et Corinne et lord Nelvil sentirent, par l'émotion qu'ils éprouvèrent en ce moment, que tous les cultes se ressemblent. Le sentiment religieux unit intimement les hommes entre eux quand l'amour-propre et le fanatisme n'en font pas un objet de jalousie et de haine. Prier ensemble dans quelque langue, dans quelque rite que ce soit, c'est la plus touchante fraternité d'espérance et de sympathie que les hommes puissent contracter sur cette terre.

CHAPITRE VI.

Le jour de Pâques s'était passé, et Corinne ne parlait point d'accomplir sa promesse en confiant son histoire à lord Nelvil. Blessé de ce silence, il dit un jour devant elle qu'on vantait beaucoup les beautés de Naples, et qu'il avait envie d'y aller. Corinne, pénétrant à l'instant ce qui se passait dans son âme, lui proposa de faire le voyage avec lui. Elle se flattait de reculer les aveux qu'il exigeait d'elle en lui donnant cette preuve d'amour qui devait le satisfaire. Et d'ailleurs elle pensait que s'il l'emmenait, c'était sans doute parce qu'il avait dessein de lui consacrer sa vie. Elle attendait donc avec anxiété ce qu'il dirait, et ses regards presque suppliants lui demandaient une réponse favorable. Oswald ne put y résister ; il avait d'abord été surpris de cette offre et de la simplicité avec laquelle Corinne la faisait : il hésita quelque temps à l'accepter ; mais, en voyant le trouble de son amie, l'agitation de son sein, ses yeux remplis de larmes, il consentit à partir avec elle sans se rendre compte à lui-même de l'importance d'une telle résolution. Corinne fut au comble de la joie, car son cœur se fia tout à fait, dans ce moment, au sentiment d'Oswald.



Oswald aux pieds de Corinne. — PAGE 40.

Le jour fut pris, et la douce perspective de voyager ensemble fit disparaître toute autre idée. Ils s'amuserent à ordonner les détails de ce voyage, et il n'y avait pas un de ces détails qui ne fût une source de plaisir ; heureuse disposition de l'âme, où tous les arrangements de la vie ont un charme particulier en se rattachant à quelque espérance du cœur ! Il ne vient que trop tôt, le moment où l'existence fatigante dans chacune de ses heures comme dans son ensemble, où chaque matin exige un travail pour supporter le réveil et conduire le jour jusqu'au soir.

Au moment où lord Nelvil sortait de chez Corinne, afin de tout préparer pour leur départ, le comte d'Erfeuil y arriva, et apprit d'elle le projet qu'ils venaient d'arrêter ensemble. — Y pensez-vous ? lui dit-il ; quoi ! vous mettre en route avec lord Nelvil, sans qu'il soit votre époux, sans qu'il vous ait promis de l'être ! Et que deviendrez-vous, s'il vous abandonne ? — Ce que je deviendrais ? répondit Corinne ; dans toutes les situations de la vie, s'il cessait de m'aimer, la plus malheureuse personne du monde. — Oui, mais si vous n'avez rien fait qui vous compromette, vous resterez vous tout entière. — Moi tout entière ! s'écria Corinne, quand le plus profond sentiment de ma vie serait flétri ! quand mon cœur serait brisé ! — Le public ne le saurait pas : et vous pourriez, en dissimulant, ne rien perdre dans l'opinion. — Et pourquoi ménager cette opinion, répondit Corinne, si ce n'est pour avoir un charme de plus aux yeux de ce qu'on aime ? — On cesse d'aimer, reprit le comte d'Erfeuil ; mais l'on ne cesse pas de vivre au milieu de la société et d'avoir besoin d'elle. — Ah ! si je pouvais penser, répondit Corinne, qu'il arrivera, le jour où l'affection d'Oswald ne serait pas tout pour moi dans ce monde ; si je pouvais le penser, j'aurais déjà cessé de l'aimer. Qu'est-ce donc que l'amour, quand il prévoit, quand il calcule le moment où il n'existera plus ? S'il y a quelque chose de religieux dans ce sentiment, c'est parce qu'il fait disparaître tous les autres intérêts, et se complait, comme la dévotion, dans le sacrifice entier de soi-même.

— Que me dites-vous là ? reprit le comte d'Erfeuil ; une personne d'esprit comme vous peut-elle se remplir la tête de pareilles folies ! C'est notre avantage, à nous autres hommes, que les femmes pensent comme vous : nous avons alors bien plus d'ascendant sur elles ; mais il ne faut pas que votre supériorité soit perdue, il faut qu'elle vous serve à quelque chose. — Me servir ! dit Corinne : ah ! je lui dois beaucoup, si elle me fait mieux sentir tout ce qu'il y a de touchant et de généreux dans le caractère de lord Nelvil.

— Lord Nelvil est un homme tout comme un autre, reprit le comte d'Erfeuil ; il retournera dans son pays, il suivra sa carrière, il sera raisonnable enfin ; et vous exposez impunément votre réputation en allant à Naples avec lui. — J'ignore les intentions de lord Nelvil, dit Corinne ; et peut-être aurais-je mieux fait d'y réfléchir avant de l'aimer ; mais à présent, qu'importe un sacrifice de plus ? Ma vie ne dépend-elle pas toujours de son sentiment pour moi ? Je trouve, au contraire, quelque douceur à ne me laisser aucune ressource ; il n'en est jamais, quand le cœur est blessé ; néanmoins le monde peut quelquefois croire qu'il vous en reste ; et j'aime à penser que, même sous ce rapport, mon malheur serait complet, si lord Nelvil se séparait de moi. — Et sait-il à quel point vous vous compromettez pour lui ? continua le comte d'Erfeuil. — J'ai pris grand soin de le lui dissimuler, répondit Corinne ; et comme il ne connaît pas bien les usages de ce pays, j'ai pu lui exagérer un peu la félicité qu'ils donnent. Je vous

deuente votre parole de ne pas lui dire un mot à cet égard : je veux qu'il soit libre et toujours libre dans ses relations avec moi ; il ne peut faire mon bonheur par aucun genre de sacrifice. Le sentiment qui me rend heureuse est la fleur de la vie ; et ni la bonté ni la délicatesse ne pourraient la ranimer, si elle venait à se flétrir. Je vous en conjure donc, mon cher comte, ne vous mêlez pas de ma destinée ; rien de ce que vous savez sur les affections du cœur ne peut me convenir ; ce que vous dites est sage, bien raisonné, fort applicable aux situations comme aux personnes ordinaires ; mais vous me feriez très innocemment un mal affreux, en voulant juger mon caractère d'après ces grandes divisions communes, pour lesquelles il y a des maximes toutes faites. Je souffre, je jouis, je sens à ma manière ; et ce serait moi seule qu'il faudrait observer si l'on voulait influencer sur mon bonheur... L'amour-propre du comte d'Erfeuil était un peu blessé de l'inutilité de ses conseils et de la grande

marque d'amour que Corinne donnait à lord Nelvil ; il savait bien qu'il n'était pas aimé d'elle, il savait également qu'Oswald l'était ; mais il lui était désagréable que tout cela fût constaté si publiquement. Il y a toujours dans les succès d'un homme auprès d'une femme quelque chose qui déplaît, même aux meilleurs amis de cet homme. — Je vois que je n'y peux rien, dit le comte d'Erfeuil ; mais quand vous serez bien malheureuse, vous vous souviendrez de moi ; en attendant, je vais quitter Rome, puisque ni vous ni lord Nelvil n'y serez plus, je m'y ennuierais trop en votre absence ; je vous reverrai sûrement l'un et l'autre en Ecosse ou en Italie, car j'ai pris goût aux voyages en attendant mieux. Pardonnez-moi mes conseils, charmante Corinne, et croyez toujours à mon dévouement. Corinne le remercia, et se sépara de lui avec un sentiment de regret. Elle l'avait connu en même temps qu'Oswald ; et ce souvenir formait entre elle et lui des liens qu'elle n'aimait pas à voir brisés. Elle se conduisit comme elle l'avait annoncé au comte d'Erfeuil. Quelques inquiétudes troublèrent un moment la joie avec laquelle lord Nelvil avait accepté le projet du voyage ; il craignait que le départ pour Naples ne pût faire tort à Corinne, et voulait ob-



Corinne au cap Misène. — page 62

tenir d'elle son secret avant ce départ, pour savoir avec certitude s'ils n'étaient point séparés par quelque obstacle invincible ; mais elle lui déclara qu'elle ne s'expliquerait qu'à Naples, et lui fit donc mentir illusion sur ce qu'on pourrait dire du parti qu'elle prenait. Oswald se peccait à cette illusion : l'amour, dans un caractère incertain et faible, trompe à demi, la raison éclairée à demi ; et c'est l'émotion présente qui décide laquelle des deux moitiés sera le tout. L'esprit de lord Nelvil était singulièrement étendu et pénétrant ; mais il ne se jugeait bien lui-même que dans le passé. Sa situation actuelle ne s'offrait jamais à lui que confusément. Susceptible tout à la fois d'entraînement et de remords, de passion et de timidité, ces contrastes ne lui permettaient de se connaître que quand l'événement avait décidé du combat qui se

passait en lui. Lorsque les amis de Corinne, et particulièrement le prince Castel-Forte, furent instruits de son projet, ils en éprouvèrent un grand chagrin. Le prince Castel-Forte surtout en ressentit une telle peine, qu'il résolut d'aller la rejoindre dans peu de temps. Il n'y avait pas assurément de vanité à se mettre ainsi à la suite d'un amant préféré; mais ce qu'il ne pouvait supporter, c'était le vide affreux de l'absence de son amie; il n'avait pas un ami qu'il ne rencontrât chez Corinne, et jamais il n'allait dans une autre maison que la sienne.

La société qui se rassemblait autour d'elle devait se disperser quand elle n'y serait plus; il deviendrait impossible d'en réunir les débris. Le prince Castel-Forte avait peu l'habitude de vivre dans sa famille; bien que fort spirituel, l'étude le fatiguait; le jour entier eût donc été pour lui d'un poids insupportable, s'il n'était pas venu le soir et le matin chez Corinne; elle parlait, il ne savait plus que devenir; il se promit en secret de se rapprocher d'elle comme un ami sans exigence, mais qui est toujours là pour nous consoler dans le malheur; et cet ami doit être bien sûr que son moment arrivera.

Corinne éprouvait un sentiment de mélancolie en rompant ainsi toutes ses habitudes; elle s'était fait depuis quelques années dans Rome une manière d'être qui lui plaisait; elle était le centre de tout ce qu'il y avait d'artistes célèbres et d'hommes indépendants par faite d'idées et d'habitudes donnaient beaucoup de charme à son existence; qu'allait-elle maintenant devenir? Si elle était destinée au bonheur d'avoir Oswald pour époux, c'était en Angleterre qu'il devait la conduire, et de quelle manière y serait-elle jugée? comment elle-même saurait-elle s'astreindre à ce genre de vie, si différent de celui qu'elle venait de mener depuis six ans? Mais ces réflexions ne faisaient que traverser son esprit; et toujours son sentiment pour Oswald en effaçait les légères traces. Elle le voyait, elle l'entendait, et ne comptait les heures que par son absence ou sa présence. Qui sait disputer avec le bonheur? Qui ne le reçoit pas quand il vient? Corinne surtout avait peu de prévoyance; la crainte ni l'espérance n'étaient pas faites pour elle; sa foi dans l'avenir était confuse, et son imagination lui faisait en ce genre peu de bien et peu de mal.

Le matin de son départ le prince Castel-Forte entra chez elle, et, les larmes aux yeux, lui dit: — Ne reviendrez-vous plus à Rome? — O mon Dieu! oui, répondit-elle; dans un mois nous y serons. — Mais si vous épousez lord Nelvil, il faudra quitter l'Italie. — Quitter l'Italie! dit Corinne; et elle soupira. — Ce pays, continua le prince Castel-Forte, où l'on parle votre langue, où l'on vous entend si bien, où vous êtes si vivement admirée! et vos amis, Corinne, et vos amis! où serez-vous aimée comme ici? où trouverez-vous l'imagination et les beaux-arts qui vous plaisent? Est-ce donc un seul sentiment qui fait la vie? N'est-ce pas la langue, les contes, les mœurs, dont se compose l'amour de la patrie, cet amour qui donne le mal du pays, terrible douleur des exilés? — Ah! que me dites-vous! s'écria Corinne; ne l'ai-je pas déjà éprouvée? N'est-ce pas cette douleur qui a décidé de mon sort? Elle regarda tristement sa chambre et les statues qui la décoraient; puis le Tibre qui coulait sous ses fenêtres, et le ciel dont la beauté semblait l'inviter à rester. Mais, dans ce moment, Oswald passait à cheval sur le pont Saint-Ange; il venait avec la rapidité de l'éclair. — Le voilà! s'écria Corinne. A peine avait-elle dit ces mots, que déjà il était arrivé; elle courut au-devant de lui; tous les deux, impatients de partir, se hâtèrent de monter en voiture. Corinne dit cependant un aimable adieu au prince Castel-Forte; mais ses paroles obligées se perdirent dans les airs, au milieu des cris des postillons, des hennissements des chevaux et de tout ce bruit de départ, quelquefois triste, quelquefois enivrant, selon la crainte ou l'espérance qu'inspirent les nouvelles chances de la destinée.

LIVRE ONZIÈME.

NAPLES ET L'ERMITAGE DE SAN-SALVADOR.

CHAPITRE PREMIER.

Oswald était fier d'emmener sa conquête; lui, qui se sentait presque toujours troublé dans ses jouissances par les réflexions et les regrets,

n'éprouvait plus cette fois la peine de l'incertitude. Ce n'était pas qu'il fût décidé, mais il ne s'occupait pas de l'être, et il se laissait aller aux événements, espérant bien être entraîné par eux à ce qu'il souhaitait. Ils traversèrent la campagne d'Albano, lieu où l'on montre encore ce qu'on croit être le tombeau des Horaces et des Curiaces. Ils passèrent près du lac de Nemi et des bois sacrés qui l'entourent. On dit qu'Élipolite fut ressuscité par Diane dans ces lieux; elle ne permettait pas aux chevaux d'en approcher, et perpétuait, par cette défense, le souvenir du malheur de son jumeo favori. C'est ainsi qu'en Italie, presque à chaque pas, la poésie et l'histoire viennent se retracer à l'esprit; et les sites charmants qui les rappellent adoucissent tout ce qu'il y a de mélancolique dans le passé, et semblent lui conserver une jeunesse universelle.

Oswald et Corinne traversèrent ensuite les marais Pontins, campagne fertile et postilentielle tout à la fois, où l'on ne voit pas une seule habitation, quoique la nature y semble féconde. Quelques hommes malades attendent vos chevaux et vous recommandent de ne pas vous endormir en passant les marais; car le sommeil est là le véritable avant-coureur de la mort. Des bouffes d'une physionomie tout à la fois basse et féroce traînent la charrue, que d'imprudents cultivateurs conduisent encore quelquefois sur cette terre fatale; et le plus brillant soleil éclaire ce triste spectacle. Les lieux marécageux et malsains, dans le Nord, sont annoncés par leur effrayant aspect; mais, dans les contrées les plus funestes du Midi, la nature conserve une sérénité dont la douceur trompeuse fait illusion aux voyageurs. S'il est vrai qu'il soit très-dangereux de s'endormir en traversant les marais Pontins, l'invincible penchant au sommeil qu'ils inspirent dans la chaleur est encore une des impressions perfides que ce lieu fait éprouver. Lord Nelvil veillait constamment sur Corinne. Quelquefois elle penchait sa tête sur Thérèse, qui les accompagnait; quelquefois elle fermait les yeux, vainement par la langueur de l'air. Oswald se hâta de la réveiller avec une inexprimable terreur; et bien qu'il fût silencieux naturellement, il était inépuisable en sujets de conversation, toujours soutenus, toujours nouveaux, pour l'empêcher de succomber un moment à ce fatal sommeil. Ah! ne faut-il pas pardonner au cœur des femmes les regrets déchirants qui s'attachent à ces jours où elles étaient aimées, où leur existence était si nécessaire à l'existence d'un autre, lorsqu'à tous les instants elles se sentaient soutenues et protégées? Quel isolement doit succéder à ces temps de délices! et qu'elles sont heureuses celles que le lieu sacré du mariage a conduites docilement de l'amour à l'amitié, sans qu'un moment cruel ait déchiré leur vie!

Oswald et Corinne, après le passage inquiétant des marais Pontins, arrivèrent enfin à Terracine, sur les bords de la mer, aux confins du royaume de Naples. C'est là que commence véritablement le Midi; c'est là qu'il accueille les voyageurs avec toute sa magnificence. Cette terre de Naples, cette campagne heureuse, est comme séparée du reste de l'Europe, et par la mer qui l'entoure, et par cette contrée dangereuse qu'il faut traverser pour y arriver. On dirait que la nature s'est réservé le secret de ce séjour de délices, et qu'elle a voulu que les abords en fussent périlleux. Rome n'est point encore le Midi; on en pressent les douceurs; mais son enchantement ne commence véritablement que sur le territoire de Naples. Non loin de Terracine est le promontoire choisi par les poètes comme la demeure de Circé; et derrière Terracine s'élève le mont Anxur, où Théodoric, roi des Goths, avait placé l'un des châteaux-forts dont les guerriers du Nord couvrirent la terre. Il y a très-peu de traces de l'invasion des barbares en Italie; ou du moins, là où ces traces consistent en destructions, elles se confondent avec l'effet du temps. Les nations septentrionales n'ont point donné à l'Italie cet aspect guerrier que l'Allemagne a conservé. Il semble que la molle terre de l'Ausonie n'ait pu garder les fortifications et les citadelles dont les pays du Nord sont hérissés. Rarement un édifice gothique, un château féodal, s'y rencontre encore; et les souvenirs des antiques Romains régner seuls à travers les siècles, malgré les peuples qui les ont vaincus.

Toute la montagne qui domine Terracine est couverte d'orangers et de citronniers, qui embaument l'air d'une manière délicieuse. Rien ne ressemble, dans nos climats, au parfum méridional des citronniers en pleine terre; il produit sur l'imagination presque le même effet qu'une musique mélodieuse; il donne une disposition poétique, excite le talent et l'enivre de la nature. Les aloès, les cactus à larges feuilles, que vous rencontrez à chaque pas, ont une physionomie particulière qui rappelle ce que l'on sait des redoutables productions de l'Afrique. Ces plantes causent une sorte d'effroi; elles ont l'air d'appartenir à une nature violente et dominatrice. Tout l'aspect du pays est étranger; on se sent dans un autre monde, dans un monde qu'on n'a connu que par les descriptions des poètes de l'antiquité, qui ont tout à la fois, dans leurs peintures, tant d'imagination et d'exactitude. En entrant à Terracine, les enfants jetèrent dans la voiture de Corinne une immense quantité de fleurs qu'ils cueillaient au bord du chemin, qu'ils allaient chercher sur la montagne, et qu'ils répandaient au hasard, tant ils se confiaient dans la prodigalité de la nature! Les chariots qui rapportaient la moisson des champs étaient ornés tous les jours avec des guirlandes de roses; et quelquefois les enfants entouraient leur coupe de fleurs; car l'imagination du peuple même devient poétique sous un beau ciel. On voyait, on entendait, à côté de ces riants tableaux, la mer dont les vagues se brisaient avec fureur. Ce n'était point l'orage qui l'agitait, mais les rochers, obstacle habituel qui s'opposait à ses flots et dont sa grandeur était irritée.

E non udite ancor come risuona
Il rauco ed alto fremito marino!

« Et n'entendez-vous pas encore comme retentit le frémissement rauque et profond de la mer ? » Ce mouvement sans but, cette force sans objet, qui se renouvelle pendant l'éternité sans que nous puissions connaître ni sa cause ni sa fin, nous attire sur le rivage où ce grand spectacle s'offre à nos regards ; et l'on éprouve comme un besoin, mêlé de terreur, de s'approcher des vagues, et d'étourdir sa pensée par leur tumulte.

Vers le soir, tout se calma. Corinne et lord Nelvil se promènèrent lentement et avec délices dans la campagne. Chaque pas, en pressant les fleurs, faisait sortir des parfums de leur sein. Les rossignols venaient se reposer plus volontiers sur les arbustes qui portaient les roses. Ainsi les chants les plus purs se réunissaient aux odeurs les plus suaves ; tous les charmes de la nature s'attiraient mutuellement ; mais ce qui est surtout ravissant et inexprimable, c'est la douceur de l'air qu'on respire. Quand on contemple un beau site dans le Nord, le climat, qui se fait sentir, trouble toujours un peu le plaisir qu'on pourrait goûter. C'est comme un son faux dans un concert que ces petites sensations de froid et d'humidité qui détournent plus ou moins votre attention de ce que vous voyez ; mais, en approchant de Naples, vous éprouvez un bien-être si parfait, une si grande amitié de la nature pour vous, que rien n'altère les sensations agréables qu'elle vous cause. Tous les rapports de l'homme dans vos climats sont avec la société. La nature, dans les pays chauds, nous met en relation avec les objets extérieurs, et les sentiments s'y répandaient doucement au dehors. Ce n'est pas que le Midi n'ait aussi sa mélancolie : dans quels lieux la destinée de l'homme ne produit-elle pas cette impression ! Mais il n'y a, dans cette mélancolie, ni mécontentement, ni inquiétude, ni regret. Ailleurs, c'est la vie qui, telle qu'elle est, ne suffit pas aux facultés de l'âme : ici, ce sont les facultés de l'âme qui ne suffisent pas à la vie, et la surabondance des sensations inspire une rêveuse indolence, dont on se rend à peine compte en l'éprouvant.

Pendant la nuit, des mouches luisantes se montraient dans les airs ; on eût dit que la montagne étincelait et que la terre brûlante laissait échapper quelques-unes de ses flammes. Ces mouches volaient à travers les arbres, se reposaient quelquefois sur les feuilles ; et le vent balançait ces petites étoiles, et variait de mille manières leurs lumières incertaines. Le sable aussi contenait un grand nombre de petites pierres ferrugineuses, qui brillaient de toutes parts ; c'était la terre de feu, conservant encore dans son sein les traces du soleil, dont les derniers rayons venaient de l'échauffer. Il y a tout à la fois dans cette nature une vie et un repos qui satisfont en entier les vœux divers de l'existence.

Corinne se livrait au charme de cette soirée, s'en pénétrait avec joie ; Oswald ne pouvait cacher son émotion. Plusieurs fois il serra Corinne contre son cœur ; plusieurs fois il s'éloigna, puis revint, puis s'éloigna de nouveau pour respecter celle qui devait être la compagne de sa vie. Corinne ne pensait point aux dangers qui auraient pu l'alarmer : car telle était son estime pour Oswald, que, s'il lui avait demandé le don entier de son être, elle n'eût pas douté que cette prière ne fût le serment solennel de l'épouser ; mais elle était bien aise qu'il triomphât de lui-même et l'honorât par ce sacrifice ; et il y avait dans son âme cette plénitude de bonheur et d'amour qui ne permet pas de former un désir de plus. Oswald était bien loin de ce calme : il se sentait embrasé par les charmes de Corinne. Une fois il embrassa ses genoux avec violence, et semblait avoir perdu tout empire sur sa passion : mais Corinne le regarda avec tant de douceur et de crainte, elle semblait tellement reconnaître son pouvoir en lui demandant de n'en pas abuser, que cette humble défense lui inspira plus de respect que toute autre.

Ils aperçurent alors dans la mer le reflet d'un flambeau qu'une main inconnue portait sur le rivage en se rendant secrètement dans la maison voisine. — Il va voir celle qu'il aime, dit Oswald. — Oui, répondit Corinne. — Et pour moi, reprit Oswald, le bonheur de ce jour va finir. Les regards de Corinne, élevés vers le ciel en cet instant, se remplirent de larmes. Oswald craignit de l'avoir offensée et se prosterna devant elle pour obtenir le pardon de l'amour qui l'entraînait. — Non, lui dit Corinne, en lui tendant la main et l'invitant à s'en retourner ensemble ; non, Oswald, j'en suis assurée, vous respecterez celle qui vous aime : vous le savez, une simple prière de vous serait toute puissante ; c'est donc vous qui répondez de moi ; c'est vous qui me refuserez à jamais pour votre épouse si vous me rendez indigne de l'être. — Eh bien ! répondit Oswald, puisque vous croyez à ce cruel empire de votre volonté sur mon cœur, d'où vient, Corinne, d'où vient donc votre tristesse ? — Hélas ! reprit-elle, je me disais que ces moments que je passe avec vous à présent étaient les plus heureux de ma vie : et comme je tournais mes regards vers le ciel pour l'en remercier, je ne sais par quel hasard une superstition de mon enfance s'est ranimée dans mon cœur. La lune que je contemplais s'est convertie d'un nuage, et l'aspect de ce nuage était funeste. J'ai toujours trouvé que le ciel avait une expression, tantôt paternelle, tantôt irritée ; et je vous le dis, Oswald, ce soir il condamnait notre amour. — Chère amie, répondit lord Nelvil, les seuls augures de la vie de l'homme, ce sont ses actions bonnes ou mauvaises ; et n'ai-je pas, ce soir même, immolé mes plus ardents désirs à un sentiment de vertu ? — Eh bien ! tant

mieux, si vous n'êtes pas compris dans ce présage, reprit Corinne ; en effet, il se peut que ce ciel orageux n'ait menacé que moi.

CHAPITRE II.

Ils arrivèrent à Naples de jour, au milieu de cette immense population qui est si animée et si oisive tout à la fois. Ils traversèrent d'abord la rue de Tolède, et virent les lazzaroni couchés sur les pavés, ou retirés dans un panier d'osier qui leur sert d'habitation jour et nuit. Cet état sauvage qui se voit là mêlé avec la civilisation a quelque chose de très-original. Il en est parmi ces hommes qui ne savent pas même leur propre nom, et vont à confesse avouer des péchés anonymes, ne pouvant dire comment s'appelle celui qui les a commis. Il existe à Naples une grotte sous terre, où des milliers de lazzaroni passent leur vie, en sortant seulement à midi pour voir le soleil, et dormant le reste du jour, pendant que leurs femmes filent. Dans les climats où le vêtement et la nourriture sont si faciles, il faudrait un gouvernement très-indépendant et très-actif pour donner à la nation une émulation suffisante : car il est si aisé pour le peuple de subsister matériellement à Naples, qu'il peut se passer du genre d'industrie nécessaire ailleurs pour gagner sa vie. La paresse et l'ignorance, combinées avec l'air volcanique qu'on respire dans ce séjour, doivent produire la férocité quand les passions sont excitées ; mais ce peuple n'est pas plus méchant qu'un autre. Il a de l'imagination, ce qui pourrait être le principe d'actions désintéressées ; et avec cette imagination on le conduirait au bien si ses institutions politiques et religieuses étaient bonnes.

On voit des Calabrois qui se mettent en marche pour aller cultiver les terres, avec un joueur de violon à leur tête, et dansant de temps en temps pour se reposer de marcher. Il y a tous les ans près de Naples une fête consacrée à la madone de la grotte, dans laquelle les jeunes filles dansent au son du tambourin et des castagnettes ; et il n'est pas rare qu'elles fassent mettre pour condition, dans leur contrat de mariage, que leurs époux les conduiront tous les ans à cette fête. On voit à Naples, sur le théâtre, un acteur âgé de quatre-vingts ans, qui depuis soixante ans fait rire les Napolitains dans leur rôle comique national, le Polichinelle. Se représente-t-on ce que sera l'immortalité de l'âme pour un homme qui remplit ainsi sa longue vie ? Le peuple de Naples n'a d'autre idée du bonheur que le plaisir, mais l'amour du plaisir vaut encore mieux qu'un égoïsme aride.

Il est vrai que c'est le peuple du monde qui aime le plus l'argent : si vous demandez à un homme du peuple votre chemin dans la rue, il tend la main après avoir fait un signe, car ils sont plus paresseux pour les paroles que pour les gestes. Mais leur goût pour l'argent n'est point méthodique ni réfléchi ; ils le dépensent aussitôt qu'ils le reçoivent. Si l'argent s'introduisait chez les sauvages, les sauvages le demanderaient comme cela. Ce qui manque le plus à cette nation en général, c'est le sentiment de la dignité. Ils font des actions généreuses et bienveillantes par bon cœur plutôt que par principes : car leur théorie en tout genre ne vaut rien, et l'opinion en ce pays n'a point de force. Mais lorsque des hommes ou des femmes échappent à cette anarchie morale, leur conduite est plus remarquable en elle-même et plus digne d'admiration que partout ailleurs, puisque rien, dans les circonstances extérieures, ne favorise la vertu ; on la prend tout entière dans son âme. Les lois ni les mœurs ne récompensent ni ne punissent. Celui qui est vertueux est d'autant plus héroïque qu'il n'en est pour cela ni plus considéré ni plus recherché.

A quelques honorables exceptions près, les hautes classes ont assez de ressemblance avec les dernières : l'esprit des uns n'est guère plus cultivé que celui des autres, et l'usage du monde fait la seule différence à l'extérieur. Mais au milieu de cette ignorance il y a un fonds d'esprit naturel et d'aptitude à tout, tel qu'on ne peut prévoir ce que deviendrait une semblable nation, si toute la force du gouvernement était dirigée dans le sens des lumières et de la morale. Comme il y a peu d'instruction à Naples, on y trouve jusqu'à présent plus d'originalité dans le caractère que dans l'esprit. Mais les hommes remarquables de ce pays, tels que l'abbé Galiani, Caraccioli, etc., possédaient, dit-on, au plus haut degré la plaisanterie et la réflexion, rares puissances de la pensée, réunies sans laquelle la pédanterie ou la frivolité vous empêche de connaître la véritable valeur des choses.

Le peuple napolitain, à quelques égards, n'est point du tout civilisé ; mais il n'est point vulgaire à la manière des autres peuples. Sa grossièreté même frappe l'imagination. La rive africaine qui borde la mer de l'autre côté se fait presque déjà sentir, et il y a je ne sais quoi de Numide dans les cris sauvages qu'on entend de toutes parts. Ces visages bruns, ces vêtements formés de quelques morceaux d'étoffe rouge ou violette dont la couleur foncée attire les regards, ces lambeaux d'habillements que ce peuple artiste drape encore avec art, donnent quelque-

chose de pittoresque à la populace, tandis qu'ailleurs l'on ne peut voir en elle que les misères de la civilisation. Un certain goût pour la parure et les décorations se trouve souvent à Naples à côté du manque absolu des choses nécessaires ou commodes. Les boutiques sont ornées agréablement avec des fleurs et des fruits. Quelques-unes ont un air de fête qui ne tient ni à l'abondance ni à la félicité publique, mais seulement à la vivacité de l'imagination; on veut réjouir les yeux avant tout. La douceur du climat permet aux ouvriers en tout genre de travailler dans la rue. Les tailleurs y font des habits, les traiteurs leurs repas; et les occupations de la maison se passant ainsi au dehors multiplient le mouvement de mille manières. Les chants, les danses, des jeux bruyants, accompagnent assez bien tout ce spectacle; et il n'y a point de pays où l'on sente plus clairement la différence de l'amusement au bonheur; enfin l'on sort de l'intérieur de la ville pour arriver sur les quais, d'où l'on voit et la mer et le Vésuve, et l'on oublie alors tout ce que l'on sait des hommes.

Oswald et Corinne arrivèrent à Naples pendant que l'éruption du Vésuve durait encore. Ce n'était de jour qu'une fumée noire qui pouvait se confondre avec les nuages; mais le soir, en s'avançant sur le balcon de leur demeure, ils éprouvèrent une émotion tout à fait inattendue. Le fleuve de feu descend vers la mer, et ses vagues de flamme, semblables aux vagues de l'onde, expriment comme elles la succession rapide et continuelle d'un infatigable mouvement. On dirait que la nature, lorsqu'elle se transforme en des éléments divers, conserve néanmoins toujours quelques traces d'une pensée unique et première. Ce phénomène du Vésuve cause un véritable battement de cœur. On est si familiarisé d'ordinaire avec les objets extérieurs, qu'on aperçoit à peine leur existence, et l'on ne reçoit guère d'émotion nouvelle en ce genre au milieu de nos prosaïques contrées; mais tout à coup l'étonnement que doit causer l'univers se renouvelle à l'aspect d'une merveille inconnue de la création: tout notre être est agité par cette puissance de la nature dont les combinaisons sociales nous avaient distraits longtemps; nous sentons que les plus grands mystères de ce monde ne consistent pas tous dans l'homme, et qu'une force indépendante de lui le menace ou le protège, selon des lois qu'il ne peut pénétrer. Oswald et Corinne se promirent de monter sur le Vésuve, et ce qu'il pouvait y avoir de périlleux dans cette entreprise répandait un charme de plus sur un projet qu'ils devaient exécuter ensemble.

CHAPITRE III.

Il y avait alors dans le port de Naples un vaisseau de guerre anglais où le service religieux se faisait tous les dimanches. Le capitaine et la société anglaise qui étaient à Naples proposèrent à lord Nelvil d'y venir le lendemain. Il accepta, sans songer d'abord s'il y conduirait Corinne, et comment il la présenterait à ses compatriotes. Il fut tourmenté par cette inquiétude toute la nuit. Comme il se promenait avec Corinne le matin suivant, près du port, et qu'il était prêt à lui conseiller de ne pas venir sur le vaisseau, ils virent arriver une chaloupe anglaise conduite par dix matelots vêtus de blanc, portant sur leur tête un bonnet de velours noir, et le léopard en argent brodé sur ce bonnet: un jeune officier descendit, et, saluant Corinne du nom de lady Nelvil, il lui proposa de monter dans la barque pour se rendre au grand vaisseau. A ce nom de lady Nelvil, Corinne se troubla, rougit et baissa les yeux. Oswald parut hésiter un moment, puis tout à coup, lui prenant la main, il lui dit en anglais: — Venez, ma chère. Et elle le suivit.

Le bruit des vagues et le silence des matelots qui, dans une discipline admirable, ne faisaient pas un mouvement, ne disaient pas une parole inutile, et conduisaient rapidement la barque sur cette mer qu'ils avaient tant de fois parcourue, inspiraient la rêverie. D'ailleurs Corinne n'osait pas faire une question à lord Nelvil sur ce qui venait de se passer. Elle cherchait à deviner son projet, ne croyant pas (ce qui était toujours cependant le plus probable) qu'il n'en eût point, et qu'il se laissât aller à chaque circonstance nouvelle. Un moment elle imagina qu'il la conduisait au service divin pour la prendre là pour épouse, et cette idée lui causa dans ce moment plus d'effroi que de bonheur: il lui semblait qu'elle quittait l'Italie et retournait en Angleterre, où elle avait beaucoup souffert. La sévérité des mœurs et des habitudes de ce pays revenait à sa pensée, et l'amour même ne pouvait triompher entièrement du trouble de ses souvenirs. Combien cependant, dans d'autres circonstances, elle s'étonnera de ces pensées, quelque passagères qu'elles fussent! combien elle les abjurera!

Corinne monta sur le vaisseau, dont l'intérieur était entretenu avec les soins et la propreté la plus recherchée. On n'entendait que la voix du capitaine, qui se prolongeait et se répétait d'un bord à l'autre par le commandement et l'obéissance. La subordination, le sérieux, la régularité, le silence qu'on remarquait dans ce vaisseau, étaient l'image

d'un ordre social libre et sévère, en contraste avec cette ville de Naples si vive, si passionnée, si tumultueuse. Oswald était occupé de Corinne et de l'impression qu'elle recevait, mais il était aussi quelquefois distrait d'elle par le plaisir de se trouver dans sa patrie. Et n'est-ce pas, en effet, une seconde patrie pour un Anglais que les vaisseaux et la mer? Oswald se promenait avec les Anglais qui étaient à bord pour savoir des nouvelles de l'Angleterre, pour causer de son pays et de la politique. Pendant ce temps, Corinne était auprès des femmes anglaises qui étaient venues de Naples pour assister au culte divin. Elles étaient entourées de leurs enfants, beaux comme le jour, mais timides comme leurs mères, et pas un mot ne se disait devant une nouvelle connaissance. Cette contrainte, ce silence, rendaient Corinne assez triste; elle levait les yeux vers la belle Naples, vers ses bords fleuris, vers sa vie animée, et elle soupirait. Heureusement pour elle, Oswald ne s'en aperçut pas; au contraire, en la voyant assise au milieu des femmes anglaises, ses paupières noires baissées comme leurs paupières blondes, et se conformant en tout à leurs manières, il éprouva un grand sentiment de joie. C'est en vain qu'un Anglais se plaît un moment aux mœurs étrangères, son cœur revient toujours aux premières impressions de sa vie. Si vous interrogez des Anglais voguant sur un vaisseau, à l'extrémité du monde, et que vous leur demandiez où ils vont, ils vous répondront: — *Home* (chez nous), si c'est en Angleterre qu'ils retournent. Leurs vœux, leurs sentiments, à quelque distance qu'ils soient de leur patrie, sont toujours tournés vers elle.

L'on descendit entre les deux premiers ponts pour entendre le service divin, et Corinne s'aperçut bientôt que son idée était sans nul fondement, et que lord Nelvil n'avait point le projet solennel qu'elle lui avait d'abord supposé. Alors elle se reprocha de l'avoir craint, et sentit renaître en elle l'embarras de sa situation: car tout ce qui était là ne donnait pas qu'elle ne fût la femme de lord Nelvil, et elle n'avait pas eu la force de dire un mot qui pût détruire ou confirmer cette idée. Oswald souffrait aussi cruellement, mais il avait, à travers mille rares qualités, beaucoup de faiblesse et d'irrésolution dans le caractère. Ces défauts sont inaperçus de celui qui les a, et ne prennent à ses yeux une nouvelle forme dans chaque circonstance: tantôt c'est la prudence, la sensibilité ou la délicatesse qui éloignent le moment de prendre un parti, et prolongent une situation incertaine; presque jamais l'on ne sent que c'est le même caractère qui donne à toutes les circonstances le même genre d'inconvénient.

Corinne, cependant, malgré les pensées pénibles qui l'occupaient, reçut une impression profonde par le spectacle dont elle fut témoin. Rien ne parle plus à l'âme en effet que le service divin sur un vaisseau; et la noble simplicité du culte des réformés semble particulièrement adaptée aux sentiments que l'on éprouve alors. Un jeune homme remplissait les fonctions de chapelain; il prêchait avec une voix ferme et douce, et sa figure avait la sévérité d'une âme pure dans sa jeunesse. Cette sévérité porte avec elle une idée de force qui convient à la religion prêchée au milieu des périls de la guerre. A des moments marqués, le ministre anglican prononçait des prières dont toute l'assemblée répétait avec lui les dernières paroles. Ces voix confuses, et néanmoins assez douces, venaient de distance en distance ranimer l'intérêt et l'émotion. Les matelots, les officiers, le capitaine, se mettaient plusieurs fois à genoux, surtout à ces mots: *Lord, have mercy upon us* (Seigneur, faites-nous miséricorde). Le sabre du capitaine, qu'on voyait traîner à côté de lui, pendant qu'il était à genoux, rappelait cette noble réunion de l'humilité devant Dieu et de l'intrépidité contre les hommes, qui rend la dévotion des guerriers si touchante: et, pendant que tous ces braves gens priaient le Dieu des armées, on apercevait la mer à travers les sabords; et quelquefois le bruit de ses vagues, alors tranquilles, semblait seulement dire: Vos prières sont entendues. Le chapelain finit le service par la prière qui est particulière aux marins anglais: « Que Dieu, disent-ils, nous fasse la grâce de défendre au dehors notre heureuse constitution, et de retrouver dans nos foyers, au retour, le bonheur domestique! » Que de beaux sentiments sont réunis dans ces simples paroles! Les études préalables et continuelles qu'exige la marine, la vie austère d'un vaisseau, en font comme un cloître militaire au milieu des flots; et la régularité des opérations les plus sérieuses n'y est interrompue que par les périls et la mort. Souvent les matelots, malgré leurs habitudes guerrières, s'expriment avec beaucoup de douceur et montrent une pitié singulière pour les femmes et les enfants, quand il s'en trouve à bord avec eux. On est d'autant plus touché de ces sentiments, qu'on sait avec quel sang-froid ils s'exposent à ces effroyables dangers de la guerre et de la mer, au milieu desquels la présence de l'homme a quelque chose de surnaturel.

Corinne et lord Nelvil remontèrent sur la barque qui devait les conduire: ils revirent cette ville de Naples bâtie en amphithéâtre, comme pour assister plus commodément à la fête de la nature; et Corinne, en mettant le pied sur le rivage, ne put se défendre d'un sentiment de joie. Si lord Nelvil s'était douté de ce sentiment, il en eût été vivement blessé, peut-être avec raison: et cependant il eût été injuste envers Corinne; car elle l'aimait passionnément, malgré l'impression pénible que lui faisaient les souvenirs d'un pays où des circonstances cruelles l'avaient rendue malheureuse. Son imagination était mobile; il y avait dans son cœur une grande puissance d'aimer: mais le talent, et le talent surtout dans une femme, cause une disposition à l'ennui, un besoin

de distraction que la passion la plus profonde ne fait pas disparaître entièrement. L'image d'une vie monotone, même au sein du bonheur, fait éprouver de l'ennui à un esprit qui a besoin de variété. C'est quand on a un peu de vent dans les voiles qu'on peut côtoyer toujours la rive : mais l'imagination divague, bien que la sensibilité soit fidèle; il en est ainsi du moins jusqu'au moment où le malheur fait disparaître toutes ces inconsciences, et ne laisse plus qu'une seule pensée, et ne fait plus sentir qu'une douleur.

Oswald attribua la rêverie de Corinne uniquement au trouble que lui causait encore l'embarras dans lequel elle avait dû se trouver en s'entendant nommer lady Nelvil; et, se reprochant vivement de ne l'en avoir pas tirée, il craignit qu'elle ne le soupçonnât de légèreté. Il commença donc, pour arriver enfin à l'explication tant désirée, par lui offrir de lui confier sa propre histoire. — Je parlerai le premier, dit-il, et votre confiance suivra la mienne. — Oui, sans doute, il le faut, répondit Corinne en tremblant. Eh bien! vous le voulez? quel jour, à quelle heure? Quand vous aurez parlé... je dirai tout. — Dans quelle douloureuse agitation vous êtes! reprit Oswald. Quoi donc! éprouverez-vous toujours cette crainte de votre ami, cette défiance de son cœur? — Non, il le faut, continua Corinne; j'ai tout écrit: si vous le voulez, demain. — Demain, dit lord Nelvil, nous devons aller ensemble au Vésuve; je veux contempler avec vous cette étonnante merveille, apprendre de vous à l'admirer, et, dans ce voyage même, si j'en ai la force, vous apprendre tout ce qui concerne mon propre sort. Il faut que ma confiance précède la vôtre; mon cœur y est résolu. — Eh bien! oui, reprit Corinne, vous me donnez donc encore demain: je vous remercie de ce jour. Ah! qui sait si vous serez toujours le même pour moi quand je vous aurai ouvert mon cœur; qui le sait! et comment ne pas frémir de ce doute?

CHAPITRE IV.

Les ruines de Pompéïa sont proches du Vésuve, et c'est par ces ruines que Corinne et lord Nelvil commencèrent leur voyage. Ils étaient silencieux l'un et l'autre; car le moment de la décision de leur sort approchait; et cette vague espérance dont ils avaient joui si longtemps, et qui s'accorde si bien avec l'indolence et la rêverie qu'inspire le climat d'Italie, devait enfin être remplacée par une destinée positive. Ils virent ensemble Pompeïa, la ruine la plus enrichie de l'antiquité. A Rome, l'on ne trouve guère que les débris des monuments publics, et ces monuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés; mais à Pompéïa, c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a converti cette ville de cenlres l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus; et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes, étaient encore dans leur beauté première; et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière étonnante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant; la farine qui allait être pétrie est encore là: les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé: et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues; et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps de garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous les côtés la ville qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir; et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons, qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux! Cette histoire du monde, où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine, dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplissent le cœur d'une profonde mélancolie. Qu'il y a longtemps que l'homme existe! qu'il y a longtemps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint? ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel où règne l'immortalité? Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculanum et à Pompéïa, et que l'on essaye de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter ce que firent les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais en passant près de ces cendres que l'art parvient

à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève cette poussière, où de nobles idées sont peut-être encore enreintes.

Les édifices publics, dans cette ville même de Pompéïa, qui était une des moins grandes de l'Italie, sont encore assez beaux. Le luxe des anciens avait presque toujours pour but un objet d'intérêt public. Leurs maisons particulières sont très-petites, et l'on n'y voit point la recherche de la magnificence; mais un goût vif pour les beaux-arts s'y fait remarquer. Presque tout l'intérieur était orné des peintures les plus agréables, et de pavés de mosaïque artistement travaillés. Il y a beaucoup de ces pavés sur lesquels on trouve écrit: *salve* (salut). Ce mot est placé sur le seuil de la porte. Ce n'était pas sûrement une simple politesse que ce salut, mais une invocation à l'hospitalité. Les chambres sont singulièrement étroites, peu éclairées, n'ayant jamais de fenêtres sur la rue, et donnant presque toutes sur un portique qui est dans l'intérieur de la maison, ainsi que la cour de marbre qu'il enlève. Au milieu de cette cour est une citerne simplement décorée. Il est évident, par ce genre d'habitation, que les anciens vivaient presque toujours en plein air, et que c'était ainsi qu'ils recevaient leurs amis. Rien ne donne une idée plus douce et plus voluptueuse de l'existence que ce climat qui unit intimement l'homme avec la nature. Il semble que le caractère des entretiens et de la société doit être tout autre, avec de telles habitudes, que dans les pays où la rigueur du froid force à se renfermer dans les maisons. On comprend mieux les dialogues de Platon en voyant ces portiques sous lesquels les anciens se promenaient la moitié du jour; ils étaient sans cesse animés par le spectacle d'un beau ciel. L'ordre social, tel qu'ils le concevaient, n'était point l'aride combinaison du calcul et de la force, mais un heureux ensemble d'instincts qui excitaient les facultés, développaient l'âme, et donnaient à l'homme pour but le perfectionnement de lui-même et de ses semblables.

L'antiquité inspire une curiosité insatiable. Les érudits qui s'occupent seulement à recueillir une collection de noms qu'ils appellent l'histoire sont sûrement dépourvus de toute imagination. Mais, pénétrer dans le passé, interroger le cœur humain à travers les siècles, saisir un fait par un mot, et le caractère et les mœurs d'une nation par un fait, enfin remonter jusqu'aux temps les plus reculés, pour tâcher de se figurer comment la terre, dans sa première jeunesse, apparaissait aux regards des hommes, et de quelle manière ils supportaient alors ce don de la vie, que la civilisation a tant compliqué maintenant, c'est un effort continu de l'imagination, qui devine et découvre les plus beaux secrets que la réflexion et l'étude puissent nous révéler. Ce genre d'intérêt et d'occupation attirait singulièrement Oswald; et il répétait souvent à Corinne que, s'il n'avait pas eu dans son pays de nobles intérêts à servir, il n'aurait trouvé la vie supportable que dans les contrées ou les moments de l'histoire tiennent lieu de l'existence présente. Il faut au moins regretter la gloire, quand il n'est plus possible de l'obtenir. C'est l'oubli seul qui dégrade l'âme; mais elle peut trouver un asile dans le passé, quand d'arides circonstances privent les actions de leur but.

En sortant de Pompéïa et repassant à Portici, Corinne et lord Nelvil furent bientôt entourés par les habitants, qui les engageaient à grands cris à venir voir la Montagne: c'est ainsi qu'ils appellent le Vésuve. A-t-il besoin d'être nommé? Il est pour les Napolitains la gloire et la patrie; leur pays est signalé par cette merveille. Oswald voulut que Corinne fût portée sur une espèce de palanquin jusqu'à l'ermitage de San-Salvador, qui est à moitié chemin de la montagne, et où les voyageurs se reposent avant d'entreprendre de gravir sur le sommet. Il allait à cheval à côté d'elle, pour surveiller ceux qui la portaient; et, plus son cœur était rempli par les généreuses pensées qu'inspirent la nature et l'histoire, plus il adorait Corinne.

Au pied du Vésuve, la campagne est la plus fertile et la mieux cultivée que l'on puisse trouver dans le royaume de Naples, c'est-à-dire dans la contrée de l'Europe la plus favorisée du ciel. La vigne célèbre dont le vin est appelé *Lacryma-Christi* se trouve dans cet endroit, et tout à côté des terres dévastées par la lave. On dirait que la nature a fait un dernier effort en ce lieu voisin du volcan, et s'est parée de ses plus beaux dons avant de périr. A mesure que l'on s'élève, on découvre, en se retournant, Naples et l'admirable pays qui l'environne. Les rayons du soleil font scintiller la mer comme des pierres précieuses; mais toute la splendeur de la création s'éteint par degrés, jusqu'à la terre de cendre et de fumée qui annonce l'approche du volcan. Les laves ferugineuses des années précédentes traçent sur le sol leur large et noir sillon, et tout est aride autour d'elles. A une certaine hauteur, les oiseaux ne volent plus; à telle autre, les plantes deviennent très-rares; puis les insectes mêmes ne trouvent plus rien pour subsister dans cette nature consumée. Enfin, tout ce qui a vie disparaît; vous entrez dans l'empire de la mort, et la cendre de cette terre pulvérisée roule seule sous vos pieds mal affermis.

Nè groggi nè armenti
Guida biloco mai, guida pastore.

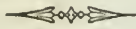
Jamais le berger ni le pasteur ne conduisent en ce lieu ni leurs brebis ni leurs troupeaux.

Un ermite habite là, sur les confins de la vie et de la mort. Un arbre,

Le dernier adieu de la végétation, est devant sa porte ; et c'est à l'ombre de son pâle feuillage que les voyageurs ont coutume d'attendre que la nuit vienne, pour continuer leur route : car, pendant le jour, les feux du Vésuve ne s'aperçoivent que comme un nuage de fumée ; et la lave, si ardente de nuit, paraît sombre à la clarté du soleil. Cette métamorphose elle-même est un beau spectacle, qui renouvelle chaque soir l'étonnement que la continuité du même aspect pourrait affaiblir. L'impression de ce lieu, sa solitude profonde, donnerent à lord Nelvil plus de force pour révéler ses secrets sentiments ; et, désirant encourager la confiance de Corinne, il consentit à lui parler, et lui dit avec une vive émotion : — Vous voulez lire jusqu'au fond de l'âme de votre malheureux ami ; eh bien ! je vous avouerai tout : mes blessures vont se rouvrir, je le sens ; mais, en présence de cette nature immuable, faut-il donc avoir tant de peur des souffrances que le temps entraîne avec lui ?

LIVRE DOUZIÈME.

HISTOIRE DE LORD NELVIL.



CHAPITRE PREMIER.

J'ai été élevé dans la maison paternelle avec une tendresse, avec une bonté, que j'admire bien davantage depuis que je connais les hommes. Je n'ai jamais rien aimé plus profondément que mon père ; et cependant il me semble que si j'avais su, comme je le sais à présent, combien son caractère était unique dans le monde, mon affection eût été plus vive encore et plus dévouée. Je me rappelle mille traits de sa vie qui me paraissent tout simples, parce que mon père les trouvait tels, et qui m'attendrissent douloureusement aujourd'hui que j'en connais la valeur. Les reproches qu'on se fait envers une personne qui nous fut chère et qui n'est plus donnent l'idée de ce que pourraient être les peines éternelles, si la miséricorde divine ne venait point au secours d'une telle douleur.

J'étais heureux et calme auprès de mon père ; mais je souhaitais de voyager avant de m'engager dans l'armée. Il y a dans mon pays la plus belle carrière civile pour les hommes éloquents ; mais j'avais, j'ai même encore une si grande timidité, qu'il n'eût été très-pénible de parler en public ; et je préférerais l'état militaire. J'aimais mieux avoir affaire aux périls certains qu'aux dégoûts possibles. Mon amour-propre est, à tous les égards, plus susceptible qu'ambitieux ; et j'ai toujours trouvé que les hommes s'offrent à l'imagination comme des fantômes quand ils vous blâment, et comme des pygmées quand ils vous louent. J'avais envie d'aller en France, où venait d'éclater cette révolution qui, malgré la vicillesse du genre humain, prétendait à recommencer l'histoire du monde. Mon père avait conservé quelques préventions contre Paris, qu'il avait vu vers la fin du règne de Louis XV ; et il ne concevait guère comment des coteries pouvaient se changer en nation, des prétentions en vertus, et des vanités en enthousiasme. Néanmoins il consentit au voyage que je désirais, parce qu'il craignait de rien exiger : il avait une sorte d'embarras de son autorité paternelle quand le devoir ne lui commandait pas d'en faire usage. Il redoutait toujours que cette autorité n'altérât la vérité, la pureté d'affection qui tient à ce qu'il y a de plus libre et de plus involontaire dans notre nature ; et il avait, avant tout, besoin d'être aimé. Il m'accorda donc, au commencement de 1791, lorsque j'avais vingt-un ans accomplis, six mois de séjour en France ; et je partis pour connaître cette nation si voisine de nous, et toutefois si différente par ses institutions et les habitudes qui en sont résultées.

Je croyais ne jamais aimer ce pays ; j'avais contre lui les préjugés que nous inspirent la fierté et la gravité anglaises. Je craignais les moqueries contre tous les cultes du cœur et de la pensée ; je détestais cet art de rabattre tous les élans et de désenchanter tous les amours. Le fond de cette gaieté tant vantée me paraissait bien triste, puisqu'il frappait de mort mes sentiments les plus chers. Je ne connaissais pas alors les Français vraiment distingués ; et ceux-là réunissent aux qualités les plus nobles des manières pleines de charme. Je fus étonné de la simplicité, de la liberté qui régnait dans les sociétés de Paris. Les plus grands intérêts y étaient traités sans frivolité comme sans pédanterie ; il semblait

que les idées les plus profondes fussent devenues le patrimoine de la conversation, et que la révolution du monde entier ne se fit que pour rendre la société de Paris plus aimable. Je rencontrais des hommes d'une instruction sérieuse, d'un talent supérieur, animés par le désir de plaire plus encore que par le besoin d'être utiles ; recherchant les suffrages d'un salon, même après ceux d'une tribune, et vivant dans la société des femmes pour être applaudis plutôt que pour être aimés.

Tout, à Paris, était parfaitement bien combiné, par rapport au bonheur extérieur. Il n'y avait aucune gêne dans les détails de la vie : c'était de l'égoïsme au fond, mais jamais dans les formes ; un mouvement, un intérêt, qui prenait chacun de vos jours sans vous en laisser beaucoup de fruit, mais aussi sans que jamais vous en sentissiez le poids ; une promptitude de conception qui permettait d'indiquer et de comprendre par un mot ce qui aurait exigé ailleurs un long développement ; un esprit d'imitation qui pourrait bien s'opposer à toute indépendance véritable, mais qui introduit dans la conversation cette sorte de bon accord et de complaisance qu'on ne trouve nulle autre part ; enfin, une manière facile de conduire la vie, de la diversifier, de la soustraire à la réflexion, sans en écarter le charme de l'esprit. A tous ces moyens de s'étourdir, il faut ajouter les spectacles, les étrangers, les nouvelles, et vous aurez l'idée de la ville la plus sociale qui soit au monde. Je m'étonne presque de prononcer son nom dans cet ermitage, au milieu d'un désert, à l'autre extrême des impressions que fait naître la plus active population du monde : mais je devais vous peindre ce séjour, et son effet sur moi.

Le croiriez-vous, Corinne ? maintenant que vous m'avez connu si sombre et si découragé, je me laissai séduire par ce tourbillon spirituel : je fus bien aise de n'avoir pas un moment d'ennui, eussé-je dû n'en avoir pas un de méditation, et d'émousser en moi la faculté de souffrir, bien que celle d'aimer s'en ressentit. Si j'en puis juger par moi-même, il me semble qu'un homme d'un caractère sérieux et sensible peut être fatigué par l'intensité même et la profondeur de ses impressions : il revient toujours à sa nature ; mais ce qui l'en fait sortir, au moins pour quelque temps, lui fait du bien. C'est en m'élevant au-dessus de moi-même, Corinne, que vous dissipez ma mélancolie naturelle : c'est en me faisant valoir moins que je ne vaudrais réellement qu'une femme, dont je vous parlerai bientôt, étourdissant ma tristesse intérieure. Cependant, quoique j'eusse pris le goût et l'habitude de la vie de Paris, elle ne m'aurait pas suffi longtemps, si je n'avais pas obtenu l'amitié d'un homme, parfait modèle du caractère français dans son antique loyauté, et de l'esprit français dans sa culture nouvelle.

Je ne vous dirai pas, mon amie, le véritable nom des personnes dont j'ai à vous parler ; et vous comprendrez ce qui m'oblige à vous le cacher en apprenant le reste de cette histoire. Le comte Raimond était de la plus illustre famille de France : il avait dans l'âme toute la fierté chevaleresque de ses ancêtres ; et sa raison adoptait les idées philosophiques quand elles lui commandaient des sacrifices personnels : il ne s'était point activement mêlé de la révolution, mais il aimait ce qu'il y avait de vertueux dans chaque parti ; le courage de la reconnaissance dans les uns, l'amour de la liberté dans les autres : tout ce qui était désintéressé lui plaisait. La cause de tous les opprimés lui paraissait juste ; et cette générosité de caractère était encore relevée par la plus grande négligence pour sa propre vie. Ce n'était pas qu'il fût précisément malheureux ; mais il y avait un tel contraste entre son âme et la société, telle qu'elle est en général, que la peine journalière qu'il en ressentait le détachait de lui-même. Je fus assez heureux pour intéresser le comte Raimond : il souhaite de vaincre ma réserve naturelle ; et, pour en triompher, il mit dans notre liaison une coquetterie d'amitié vraiment romanesque : il ne connaissait aucun obstacle, ni pour rendre un grand service, ni pour faire un petit plaisir. Il voulait aller s'établir la moitié de l'année en Angleterre pour ne pas me quitter ; j'avais beaucoup de peine à l'empêcher de partager avec moi tout ce qu'il possédait.

— Je n'ai qu'une sœur, me disait-il, mariée à un vieillard très-riche ; et je suis libre de faire ce que je veux de ma fortune. D'ailleurs cette révolution tournera mal, et je pourrais bien être tué ; faites-moi donc jouir de ce que j'ai, en le regardant comme à vous.

— Hélas ! ce généreux Raimond prévoyait trop bien sa destinée. Quand on est capable de se connaître, on se trompe rarement sur son sort ; et les pressentiments ne sont le plus souvent qu'un jugement sur soi-même qu'on ne s'est pas encore tout à fait avoué. Noble, sincère, imprudent même, le comte Raimond mettait en dehors toute son âme ; c'était un plaisir nouveau pour moi qu'un tel caractère : chez nous, les trésors de l'âme ne sont pas facilement exposés aux regards, et nous avons pris l'habitude de douter de tout ce qui se montre ; mais cette bonté expansive que je trouvais dans mon ami me donnait des jouissances tout à la fois faciles et sûres, et je n'avais pas un doute sur ses qualités, bien qu'elles se fissent toutes voir dès le premier instant. Je n'éprouvais aucune timidité dans mes rapports avec lui, et, ce qui valait mieux encore, il me mettait à l'aise avec moi-même. Tel était l'aimable Français pour qui j'ai senti cette amitié parfaite, cette fraternité de compagnon d'armes, dont on n'est capable que dans la jeunesse, avant qu'on ait connu le sentiment de la rivalité, avant que les carrières irrévocablement tracées sillonnent et partagent le champ de l'avenir.

Un jour le comte Raimond me dit : — Ma sœur est veuve, et j'avoue que je n'en suis point affligé ; je n'aimais pas son mariage : elle avait accepté la main du vieillard qui vient de mourir dans un moment où

nous n'avions de fortune ni l'un ni l'autre ; car la mienne vient d'un héritage qui m'est arrivé nouvellement ; mais, néanmoins, je m'étais opposé, dans le temps, à cette union, autant que je l'avais pu ; je n'aime pas qu'on fasse rien par calcul, et encore moins la plus solennelle action de sa vie. Mais enfin elle s'est conduite à merveille avec l'époux qu'elle n'aimait pas ; il n'y a rien à dire à tout cela, selon le monde : maintenant qu'elle est libre, elle revient demeurer chez moi. Vous la verrez : c'est une personne très-aimable à la longue, et vous autres Anglais, vous aimez à faire des découvertes. Pour moi, je trouve plus agréable de lire d'abord tout dans la physionomie : vos manières contenues cependant, mon cher Oswald, ne m'ont jamais fait de peine ; mais celles de ma sœur me gênent un peu.

Madame d'Arbigny, la sœur du comte Raimond, arriva le lendemain matin, et le même soir je lui fus présenté ; elle avait des traits semblables à ceux de son frère, un son de voix analogue, mais une manière d'accentuer toute différente, et beaucoup plus de réserve et de finesse dans l'expression des regards ; sa figure d'ailleurs était très-agréable, sa taille pleine de grâce, et il y avait dans tous ses mouvements une élégance parfaite : elle ne disait pas un mot qui ne fût convenable ; elle ne manquait à aucun genre d'égarés, sans que sa politesse fût en rien exagérée ; elle flattait l'amour-propre avec beaucoup d'adresse, et montrait qu'on lui plaisait sans jamais se compromettre : car dans tout ce qui tenait à la sensibilité, elle s'exprimait toujours comme si, dans ce genre, elle eût voulu dérober aux autres ce qui se passait dans son cœur. Cette manière avait, avec celle des femmes de mon pays, une ressemblance apparente qui me séduisit. Il me semblait bien que madame d'Arbigny travaillait trop souvent ce qu'elle prétendait vouloir cacher, et que le hasard n'amena pas tant d'occasions d'attendrissement involontaire qu'il en naissait autour d'elle ; mais cette réflexion traversait légèrement mon esprit, et ce que j'éprouvais habituellement auprès de madame d'Arbigny m'était doux et nouveau.

Je n'avais jamais été flatté par personne. Chez nous l'on ressent avec profondeur et l'amour et l'enthousiasme qu'il inspire ; mais l'art de s'insinuer dans le cœur par l'amour propre est peu connu. D'ailleurs, je sortais des universités ; et jusqu'alors personne en Angleterre n'avait fait attention à moi. Madame d'Arbigny relevait chaque mot que je disais ; elle s'occupait de moi avec une attention constante : je ne crois pas qu'elle connût bien l'ensemble de ce que je puis être ; mais elle me révélait à moi-même, par mille observations, des détails dont la sagacité me confondait : il me semblait quelquefois qu'il y avait un peu d'art dans son langage, qu'elle parlait trop bien et d'une voix trop douce, que ses phrases étaient trop soigneusement rédigées ; mais sa ressemblance avec son frère, le plus sincère de tous les hommes, éloignait de mon esprit ces doutes, et contribuait à m'inspirer de l'attrait pour elle.

Un jour je disais au comte Raimond l'effet que produisait sur moi cette ressemblance : il m'en remercia ; mais, après un instant de réflexion, il me dit : — Ma sœur et moi, cependant, nous n'avons pas de rapport dans le caractère. Il se tut après ces mots ; mais en me les rappelant ainsi que beaucoup d'autres circonstances, j'ai été convaincu, dans la suite, qu'il ne désirait pas que j'épousasse sa sœur. Je ne puis douter qu'elle n'en eût l'intention dès lors, quoique cette intention ne fût pas aussi prononcée que dans la suite : nous passions notre vie ensemble ; et les jours s'écoulaient avec elle, souvent agréablement, toujours sans peine. J'ai réfléchi depuis qu'elle était habituellement de mon avis ; quand je commençais une phrase, elle la finissait, ou, prévoyant d'avance celle que j'allais dire, elle se hâtait de s'y conformer : et cependant, malgré cette douceur parfaite dans les formes, elle exerçait un empire très-despotique sur mes actions ; elle avait une manière de me dire : — Sûrement vous vous conduirez ainsi, sûrement vous ne ferez pas telle démarche, qui me dominait tout à fait : il me semblait que je perdrais toute son estime pour moi si je trompais son attente ; et j'attachais au prix à cette estime, témoignée souvent avec des expressions très-flatteuses.

Cependant, Corinne, croyez-moi, car je le pensais même avant de vous connaître, ce n'était point de l'amour que le sentiment que m'inspirait madame d'Arbigny : je ne lui avais point dit que je l'aimasse ; je ne savais point si une telle belle-fille conviendrait à mon père ; il n'était point dans ses idées que j'épousasse une Française, et je ne voulais rien faire sans son aveu. Mon silence, je le crois, déplaisait à madame d'Arbigny : car elle avait quelquefois de l'humeur, dont elle faisait toujours de la tristesse, et qu'elle expliquait après par des motifs touchants, bien que sa physionomie, dans les moments où elle ne s'observait pas, eût quelquefois beaucoup de sécheresse ; mais j'attribuais ces instants d'inégalité à nos rapports ensemble, dont je n'étais pas content moi-même, car cela fût mal d'aimer un peu, et de ne pas aimer tout à fait.

Ni le comte Raimond ni moi nous ne nous parlions de sa sœur : c'était la première gêne qui eût existé entre nous ; mais plusieurs fois madame d'Arbigny m'avait conjuré de ne pas m'entretenir d'elle avec son frère, et, lorsque je m'étonnais de cette prière, elle me disait : — Je ne sais si vous êtes comme moi ; mais je ne puis souffrir qu'un tiers, même mon ami intime, se mêle de mes sentiments pour un autre. J'aime le secret dans toutes les affections. Cette explication me plaisait assez, et j'obéissais à ses désirs. Je reçus alors une lettre de mon père, qui me

rappelait en Ecosse. Les six mois fixés pour mon séjour en France étaient écoulés, et les troubles de ce pays allaient toujours en croissant : il ne pensait pas qu'il convînt à un étranger d'y rester davantage. Cette lettre me causa d'abord une vive peine. Je sentais, néanmoins, combien mon père avait raison, j'avais un grand désir de le revoir ; mais la vie que je menais à Paris, dans la société du comte Raimond et de sa sœur, m'était tellement agréable, que je ne pouvais m'en arracher sans un amer chagrin. J'allai tout de suite chez madame d'Arbigny ; je lui montrai ma lettre, et, pendant qu'elle la lisait, j'étais si absorbé par ma peine, que je ne vis pas même quelle impression elle en recevait ; je l'entendis seulement qui me disait quelques mots pour m'engager à retarder mon départ, à écrire à mon père que j'étais malade, enfin à *louvoyer* avec sa volonté. Je me souvins que ce fut le terme dont elle se servit ; j'allais répondre, et j'aurais dit ce qui était vrai, c'est que mon départ était résolu pour le lendemain, lorsque le comte Raimond entra, et, sachant ce dont il s'agissait, déclara le plus nettement du monde que je devais obéir à mon père, et qu'il n'y avait pas à hésiter. Je fus étonné de cette décision si rapide ; je m'attendais à être sollicité, retenu ; je voulais résister à mes propres regrets ; mais je ne croyais pas que l'on me rendit le triomphe si facile, et, pour un moment, je méconnus le sentiment de mon ami ; il s'en aperçut, me prit la main et me dit : — Dans trois mois je serai en Angleterre ; pourquoi donc vous retiendrais-je en France ? J'ai mes raisons pour n'en rien faire, ajouta-t-il à demi-voix. Mais sa sœur l'entendit, et se hâta de dire qu'il était sage, en effet, d'éviter les dangers que pouvait courir un Anglais en France, au milieu de la révolution. Je suis bien sûr à présent que ce n'était pas à cela que le comte Raimond faisait allusion ; mais il ne contredit ni ne confirma l'explication de sa sœur. Je parlais, il ne crut pas nécessaire de m'en dire davantage.

— Si je pouvais être utile à mon pays, je resterais, continua-t-il ; mais, vous le voyez, il n'y a plus de France. Les idées et les sentiments qui la faisaient aimer n'existent plus. Je regretterai encore le sol ; mais je retrouverai ma patrie quand je respirerai le même air que vous. Combien je fus ému des touchantes expressions d'une amitié si vraie ! combien ce moment Raimond l'emportait sur sa sœur dans mes affections ! Elle le devina bien vite, et, ce soir-là même, je la vis sous un point de vue nouveau. Il arriva du monde ; elle fit les honneurs de chez elle à merveille, parla de mon départ avec la plus grande simplicité, et donna généralement l'idée que c'était pour elle l'événement le plus ordinaire. J'avais déjà remarqué dans plusieurs occasions qu'elle mettait un tel prix à la considération, que jamais elle ne laissait voir à personne les sentiments qu'elle me témoignait ; mais, cette fois, c'en était trop, et j'étais tellement blessé de son indifférence, que je résolus de partir avant la société, et de ne pas rester seul un moment avec elle. Elle vit que je m'approchais de son frère pour lui demander de me dire adieu le lendemain matin, avant mon départ ; alors elle vint à moi, et me dit assez haut pour que l'on pût l'entendre qu'elle avait une lettre à me remettre pour une de ses amies en Angleterre ; et elle ajouta très-vite et très-bas : — Vous ne regrettez que mon frère ; vous ne parlez qu'à lui, et vous voulez me percer le cœur en vous en allant ainsi ! Puis elle retourna sur-le-champ s'asseoir au milieu de son cercle. Je fus troublé de ses paroles ; et j'allais rester comme elle le désirait, lorsque le comte Raimond me prit par le bras et m'emmena dans sa chambre.

Quand tout le monde fut parti, nous entendîmes sonner à coups redoublés dans l'appartement de madame d'Arbigny ; le comte Raimond n'y fit pas d'attention ; je le forçai cependant à s'en inquiéter, et nous envoyâmes demander ce que c'était ; on nous répondit que madame d'Arbigny venait de se trouver mal. Je fus vivement ému ; je voulais la revoir, retourner chez elle encore une fois ; le comte Raimond m'en empêcha obstinément. — Evitons ces émotions, dit-il ; les femmes se consolent toujours mieux quand elles sont seules. Je ne pouvais comprendre cette dureté pour sa sœur, si fort en contraste avec la constante bonté de mon ami ; et je me séparai de lui le lendemain avec une sorte d'embaras qui rendit nos adieux moins tendres. Ah ! si j'avais deviné le sentiment plein de délicatesse qui l'empêchait de consentir à ce que sa sœur me captivât, quand il ne la croyait pas faite pour me rendre heureux ; si j'avais prévu surtout quels événements allaient nous séparer pour toujours, mes adieux auraient satisfait et son âme et la mienne !

QUATRE II.

Oswald cessa de parler pendant quelques instants : Corinne écoutait son récit avec une telle avidité qu'elle se tut aussi, dans la crainte de retarder le moment où il reprendrait la parole. — Je serais heureux, continua-t-il, si mes rapports avec madame d'Arbigny avaient fini alors, si j'étais resté près de mon père, et si je n'avais pas remis le pied sur la

terre de France ! mais la fatalité, c'est-à-dire peut-être la faiblesse de mon caractère, a pour jamais empoisonné ma vie : oui, pour jamais, chère amie, même auprès de vous.

Je passai près d'une année en Écosse avec mon père, et notre tendresse l'un pour l'autre devint chaque jour plus intime ; je pénétrai dans le sanctuaire de cette âme céleste, et je trouvais dans l'amitié qui m'unissait à lui ces sympathies du sang dont les liens mystérieux tiennent à tout notre être : je recevais des lettres de Raimond pleines d'affection ; il me racontait les difficultés qu'il trouvait à dénaturer sa fortune pour venir me joindre ; mais sa persévérance dans ce projet était la même. Je l'aimais toujours ; mais quel ami pouvais-je comparer à mon père ! Le respect qu'il m'inspirait ne gênait pas ma confiance. J'avais foi aux paroles de mon père comme à un oracle ; et les incertitudes qui sont malheureusement dans mon caractère cessaient toujours dès qu'il avait parlé. Le ciel nous a formés, dit un écrivain anglais, pour l'amour de ce qui est vénérable. Mon père n'a pas su, il n'a pu savoir à quel point je l'aimais ; et ma fatale conduite a dû l'en faire douter. Cependant il a eu pitié de moi ; il m'a plaint, en mourant, de la douleur que me causerait sa perte. Ah ! Corinne, j'avance dans ce triste récit ; soutenez mon courage, j'en ai besoin. — Cher ami, lui dit Corinne, trouvez quelque douceur à montrer votre âme si noble et si sensible devant la personne du monde qui vous admire et vous chérit le plus.

— Il m'envoya pour ses affaires à Londres, reprit lord Nelvil, et je le quittai lorsque je ne devais plus le revoir, sans qu'aucun frémissement m'avertit de mon malheur. Il fut plus aimable que jamais dans nos derniers entretiens ; on dirait que l'âme des justes donne, comme les fleurs, plus de parfums vers le soir. Il m'embrassa les larmes aux yeux ; il me disait souvent qu'à son âge tout était solemnel : mais moi je croyais à sa vie comme à la mienne ; nos âmes s'entendaient si bien, il était si jeune pour aimer, que je ne songeais pas à sa vieillesse. La confiance ainsi que la crainte sont inexprimables dans les affections vives. Mon père m'accompagna cette fois jusqu'au seuil de la porte de son château, de ce château que j'ai revu depuis désert et dévasté comme mon triste cœur.

Il n'y avait pas huit jours que j'étais à Londres quand je reçus de madame d'Arbigny la fatale lettre dont j'ai retenu chaque mot : « Hier, 10 août, me disait-elle, mon frère a été massacré aux Tuileries en défendant son roi. Je suis proscrire comme sa sœur, et obligée de me cacher pour échapper à mes persécuteurs. Le comte Raimond avait pris toute ma fortune avec la sienne pour la faire passer en Angleterre : l'avez-vous déjà reçue ? ou savez-vous à qui il l'a confiée pour vous la remettre ? Je n'ai qu'un mot de lui, écrit du château même, au moment où il sut qu'on se disposait à l'attaquer, et ce mot me dit seulement de m'adresser à vous pour tout savoir. Si vous pouviez venir ici pour m'emmener, vous me sauveriez peut-être la vie ; car les Anglais voyagent librement encore en France, et moi je ne puis obtenir un passeport : le nom de mon frère me rend suspecte. Si la malheureuse sœur de Raimond vous intéresse assez pour venir la chercher, vous saurez à Paris, chez M. de Maltignes, mon parent, le lieu de ma retraite. Mais si vous avez la généreuse intention de me secourir, ne perdez pas un instant pour l'accomplir, car on dit que la guerre peut éclater d'un jour à l'autre entre nos deux pays. »

Représentez-vous l'effet que cette lettre produisit sur moi. Mon ami massacré, sa sœur au désespoir, et leur fortune, disait-elle, entre mes mains, bien que je n'en eusse pas reçu la moindre nouvelle. Ajoutez à ces circonstances le danger de madame d'Arbigny et l'idée qu'elle avait que je pouvais la servir en allant la chercher. Il ne me parut pas possible d'hésiter, et je partis à l'instant en envoyant à mon père un courrier, qui lui portait la lettre que je venais de recevoir et la promesse qu'avant quinze jours je serais revenu. Par un hasard vraiment cruel, l'homme que j'envoyai tomba malade en route, et la seconde lettre que j'écrivis à mon père, de Douvres, lui parvint avant la première. Il sut ainsi mon départ sans en connaître les motifs ; et, quand l'explication lui arriva, il avait pris sur ce voyage une inquiétude qui ne se dissipa point.

J'arrivai à Paris en trois jours ; j'y appris que madame d'Arbigny s'était retirée dans une ville de province, à soixante lieues, et je continuai ma route pour aller l'y rejoindre. Nous éprouvâmes l'un et l'autre une profonde émotion en nous revoyant ; elle était, dans son malheur, beaucoup plus aimable qu'auparavant, parce qu'il y avait dans ses manières moins d'art et de contrainte. Nous pleurâmes ensemble son noble frère et les désastres publics. Je m'informai avec anxiété de sa fortune : elle me dit qu'elle n'en avait aucune nouvelle ; mais, peu de jours après, j'appris que le banquier auquel le comte Raimond l'avait confiée la lui avait rendue ; et, ce qui est singulier, je l'appris par un négociant de la ville où nous étions, qui me le dit par hasard, et m'assura que madame d'Arbigny n'avait jamais dû en être véritablement inquiète. Je n'y compris rien, et j'allai chez madame d'Arbigny pour lui demander ce que cela signifiait. Je trouvai chez elle un de ses parents, M. de Maltignes, qui me dit, avec une promptitude et un sang-froid remarquables, qu'il arrivait à l'instant même de Paris pour apporter à madame d'Arbigny la nouvelle du retour du banquier qu'elle croyait parti pour l'Angleterre, et dont elle n'avait pas entendu parler depuis un mois. Madame d'Arbigny confirma ce qu'il disait, et je la crus ; mais, en me rappelant qu'elle a constamment trouvé des prétextes pour ne pas me montrer le pré-

tendu billet de son frère, dont elle me parlait dans sa lettre, j'ai compris depuis qu'elle s'était servie d'une ruse pour m'inquiéter sur sa fortune.

Au moins est-il vrai qu'elle était riche, et que, dans son désir de m'épouser, il ne se mêlait aucun motif intéressé ; mais le grand tort de madame d'Arbigny était de faire une entreprise du sentiment, de mettre de l'adresse là où il suffisait d'aimer, et de dissimuler sans cesse quand il eût mieux valu montrer tout simplement ce qu'elle éprouvait ; car elle m'aimait alors autant qu'on peut aimer quand on combine ce qu'on fait, presque même ce que l'on pense, et que l'on conduit les relations du cœur comme des intrigues politiques.

La tristesse de madame d'Arbigny ajoutait encore à ses charmes extérieurs, et lui donnait une expression touchante qui me plaisait extrêmement. Je lui avais formellement déclaré que je ne me marierais point sans le consentement de mon père ; mais je ne pouvais m'empêcher de lui exprimer les transports que sa figure séduisante excitait en moi ; et, comme il entra dans ses projets de me captiver à tout prix, je crus entrevoir qu'elle n'était pas invariablement résolue à repousser mes desirs ; maintenant que je me retrace ce qui s'est passé entre nous, il me semble qu'elle hésitait par des motifs étrangers à l'amour, et que ses combats apparents étaient des délibérations secrètes. Je me trouvais seul avec elle tout le jour ; et, malgré les résolutions que la délicatesse m'inspirait, je ne pus résister à mon entraînement, et madame d'Arbigny m'imposa tous les devoirs en m'accordant tous les droits. Elle me montra plus de douleur et de remords que peut-être elle n'en avait réellement, et me lia fortement à son sort par son repentir même. Je voulais la mener en Angleterre avec moi, la faire connaître à mon père, et le conjurer de consentir à mon union avec elle ; mais elle se refusa à quitter la France sans que je fusse son époux. Peut-être avait-elle raison en cela ; mais, sachant bien de tout temps que je ne pouvais me résoudre à l'épouser sans l'aveu de mon père, elle avait tort dans les moyens qu'elle prenait et pour ne pas partir, et pour me retenir, malgré les devoirs qui me rappelaient en Angleterre.

Quand la guerre fut déclarée entre les deux pays, mon désir de quitter la France devint plus vif, et les obstacles qu'y opposait madame d'Arbigny se multiplièrent. Tantôt elle ne pouvait obtenir un passeport ; tantôt, si je voulais partir seul, elle m'assurait qu'elle serait compromise en restant en France après mon départ, parce qu'on la soupçonnerait d'être en correspondance avec moi. Cette femme si douce, si mesurée, se livrait par moments à des accès de désespoir qui bouleversaient entièrement mon âme : elle employait les attraits de sa figure et les grâces de son esprit pour me plaire et sa douleur pour m'intimider.

Peut-être les femmes ont-elles tort de commander au nom des larmes, et d'asservir ainsi la force à leur faiblesse ; mais, quand elles ne craignent pas d'employer ce moyen, il réussit presque toujours, au moins pour un temps. Sans doute le sentiment s'affaiblit par l'empire même que l'on usurpe sur lui ; et la puissance des pleurs, trop souvent exercée, refroidit l'imagination. Mais il y avait en France, dans ce temps, mille occasions de ranimer l'intérêt et la pitié. La santé de madame d'Arbigny paraissait aussi tous les jours plus faible, et c'est encore un terrible moyen de domination pour les femmes que la maladie. Celles qui n'ont pas comme vous, Corinne, une juste confiance dans leur esprit et dans leur âme, ou celles qui ne sont pas, comme nos Anglaises, si fières et si timides que la feinte leur est impossible, ont recours à l'art pour inspirer l'attendrissement, et le mieux que l'on puisse attendre d'elles alors, c'est que la dissimulation ait pour cause un sentiment vrai.

Un tiers se mêlait à mon insu de mes relations avec madame d'Arbigny, c'était M. de Maltignes : elle lui plaisait, il ne demandait pas mieux que de l'épouser, mais une immoralité réfléchie le rendait indifférent à tout : il aimait l'intrigue comme un jeu, même quand le but ne l'intéressait pas, et secondait madame d'Arbigny dans le désir qu'elle avait de s'unir à moi, quitte à déjouer ce projet si l'occasion de servir le sien se présentait. C'était un homme pour qui j'avais un singulier éloignement : à peine âgé de trente ans, ses manières et son extérieur étaient d'une sécheresse remarquable. En Angleterre, où l'on nous accuse d'être froids, je n'ai rien vu de comparable au sérieux de son maintien quand il entra dans une chambre. Je ne l'aurais jamais pris pour un Français s'il n'avait pas eu le goût de la plaisanterie et un besoin de parler très-bizarre dans un homme qui paraissait blasé sur tout, et qui mettait cette disposition en système. Il prétendait qu'il était né très-sensible, très-enthousiaste, mais que la connaissance des hommes, dans la révolution de France, l'avait détrompé de tout cela. Il avait aperçu, disait-il, qu'il n'y avait de bon dans ce monde que la fortune ou le pouvoir, ou tous les deux, et que les amitiés, en général, devaient être considérées comme des moyens qu'il faut prendre ou quitter, selon les circonstances. Il était assez habile dans la pratique de cette opinion ; il n'y faisait qu'une faute, c'était de la dire. Mais, bien qu'il n'eût pas, comme les Français d'autrefois, le désir de plaire, il lui restait le besoin de faire effet par la conversation et cela le rendait très-impudent : bien différemment en cela de madame d'Arbigny, qui voulait atteindre son but, mais qui ne se trahissait point comme M. de Maltignes en cherchant à briller par l'immoralité même. Entre ces deux personnes, ce qui était bizarre,

c'est que la plus vive cachait bien son secret, et que l'homme froid ne savait pas se taire.

Tel qu'il était, ce M. de Maltigues, il avait un ascendant singulier sur madame d'Arbigny; il la devinait, ou bien elle lui confiait tout. Cette femme habituellement dissimulée avait peut-être besoin de faire de temps en temps une imprudence, comme pour respirer; au moins est-il certain que, quand M. de Maltigues la regardait durement, elle se troublait toujours; s'il avait l'air mécontent, elle se levait pour le prendre à part. S'il sortait avec humeur, elle s'enfermait presque à l'instant pour lui écrire. Je m'expliquais cette puissance de M. de Maltigues sur madame d'Arbigny, parce qu'il la connaissait dès son enfance et dirigeait ses affaires depuis qu'elle n'avait pas de plus proche parent que lui: mais le principal motif de ces ménagements singuliers, c'était le projet qu'elle avait formé, et que j'appris trop tard, de l'épouser si je la quittais; car elle ne voulait à aucun prix passer pour une femme abandonnée. Une telle résolution devrait faire croire qu'elle ne m'aimait pas; et cependant elle n'avait pour me préférer aucune raison que le sentiment; mais elle avait mêlé toute sa vie le calcul à l'entraînement, et les prétentions factices de la société aux affections naturelles. Elle pleurait parce qu'elle était émue, mais elle pleurait aussi parce que c'est ainsi qu'on attendrit. Elle était heureuse d'être aimée parce qu'elle aimait, mais aussi parce que cela fait honneur dans le monde; elle avait de bons sentiments quand elle était toute seule, mais elle n'en jouissait pas si elle ne pouvait les faire tourner au profit de son amour-propre ou de ses desirs. C'était une personne formée par et pour la bonne compagnie, et qui avait cet art de travailler le vrai qui se rencontre si souvent dans les pays où le désir de produire de l'effet par ses sentiments est plus vif que ces sentiments mêmes.

Je n'avais pas depuis longtemps de nouvelles de mon père, parce que la guerre avait interrompu sa correspondance avec moi. Une lettre enfin m'arriva par une occasion: il m'adjurait de partir, au nom de mon devoir et de sa tendresse; il me déclarait en même temps, de la manière la plus formelle, que si j'épousais madame d'Arbigny je lui causerais une douleur mortelle, et il me demandait au moins de revenir libre en Angleterre, et de ne me décider qu'après l'avoir entendu. Je lui répondis à l'instant en lui donnant ma parole d'honneur que je ne me marierais pas sans son consentement, et l'assurant que dans peu je le rejoindrais. Madame d'Arbigny employa d'abord la prière, puis le désespoir pour me retenir; et, voyant enfin qu'elle ne réussissait pas, je crois qu'elle eut recours à la ruse: mais comment alors aurais-je pu le soupçonner?

Un matin elle arriva chez moi, pâle, échevelée, et se jeta dans mes bras en me suppliant de la protéger: elle paraissait mourir de frayeur. A peine pus-je comprendre, à travers son émotion, que l'ordre était venu de l'arrêter comme sœur du comte Raimond, et qu'il fallait que je lui trouvasse un asile pour la dérober à ceux qui la poursuivaient. A cette époque même des femmes avaient péri, et toutes les terreurs paraissaient naturelles. Je la menai chez un négociant qui m'était dévoué, je l'y cachai, je crus la sauver, et M. de Maltigues et moi nous avions seuls le secret de sa retraite. Comment dans cette situation ne pas s'intéresser vivement au sort d'une femme! comment se séparer d'une personne proscrite! Quel est le jour, quel est le moment où il se peut qu'on lui dise: — Vous avez compté sur mon appui et je vous le retire! Cependant le souvenir de mon père me poursuivait continuellement, et dans plusieurs occasions j'essayai d'obtenir de madame d'Arbigny la permission de partir seul, mais elle me menaça de se livrer à ses assassins si je la quittais, et sortit deux fois en plein jour dans un trouble affreux qui me pénétra de douleur et de crainte. Je la suivis dans la rue en la conjurant en vain de revenir. Heureusement, par hasard ou par combinaison, nous rencontrâmes chaque fois M. de Maltigues, et il la ramena en lui faisant sentir l'imprudence de sa conduite. Alors je me résignai à rester, et j'écrivis à mon père en motivant autant que je le pus ma conduite; mais je rougissais d'être en France au milieu des événements affreux qui s'y passaient, et lorsque mon pays était en guerre avec les Français.

M. de Maltigues se moquait souvent de mes scrupules, mais, tout spirituel qu'il était, il ne prévoyait pas, on ne se donnait pas la peine d'observer l'effet de ses plaisanteries; car il rêveillait en moi tous les sentiments qu'il voulait éteindre. Madame d'Arbigny remarquait bien l'impression que je recevais, mais elle n'avait point d'empire sur M. de Maltigues, qui se décidait souvent par le caprice, au défaut de l'intérêt. Elle recourait pour m'attendrir à sa douleur véritable, à sa douleur exagérée: elle se servait de la faiblesse de sa santé autant pour plaire que pour toucher, car elle n'était jamais plus attrayante que quand elle s'évanouissait à mes pieds. Elle savait embellir sa beauté comme tout le reste de ses agréments, et ses charmes extérieurs eux-mêmes étaient habilement combinés avec ses émotions pour me captiver.

Je vivais ainsi toujours troublé, toujours incertain, semblant quand je recevais une lettre de mon père, plus malheureux encore quand je n'en recevais pas, retenu par l'attrait que je ressentais pour madame d'Arbigny, et surtout par la peur de son désespoir; car, par un mélange singulier, c'était la personne la plus douce dans l'habitude de la vie, la plus égale, souvent même la plus enjouée, et néanmoins la plus violente dans une scène. Elle voulait enchaîner par le bonheur et par la crainte, et transformait ainsi toujours son naturel en moyens. Un

jour, c'était au mois de septembre 1793, il y avait plus d'un an déjà que j'étais en France, je reçus une lettre de mon père, conçue en peu de mots; mais ces mots étaient si sombres et si douloureux, qu'il faut, Corinne, m'épargner de vous les dire: ils me feraient trop de mal. Mon père était déjà malade, mais il ne me le dit pas, sa délicatesse et sa fierté l'en empêchèrent. Cependant toute sa lettre exprimait tant de douleur et sur mon absence et sur la possibilité de mon mariage avec madame d'Arbigny, que je ne conçois pas encore comment, en la lisant, je n'ai pas prévu le malheur dont j'étais menacé. Je fus assez ému néanmoins pour ne plus hésiter, et j'allai chez madame d'Arbigny parfaitement décidé à prendre congé d'elle. Elle aperçut bien vite que mon parti était pris, et, se recueillant en elle-même, tout à coup elle se leva et me dit: — Avant de partir, il faut que vous sachiez un secret que je rougissais de vous avouer. Si vous m'abandonnez, ce ne sera pas moi seule que vous ferez mourir, et le fruit de ma honte et de mon coupable amour périra dans mon sein avec moi. Rien ne peut exprimer l'émotion que j'éprouvai: ce devoir sacré, ce devoir nouveau s'empara de toute mon âme, et je fus soumis à madame d'Arbigny comme l'esclave le plus dévoué.

Je l'aurais épousée, comme elle le voulait, s'il ne se fût pas rencontré dans ce moment les plus grands obstacles à ce qu'un Anglais pût se marier en France, en déclarant, comme il le fallait, son nom à l'officier civil. J'ajournai donc notre union jusqu'au moment où nous pourrions aller ensemble en Angleterre; et je résolus de ne pas quitter madame d'Arbigny jusqu'alors: elle se calma d'abord quand elle fut tranquilisée sur le danger prochain de mon départ, mais elle recommença bientôt après à se plaindre, et à se montrer tour à tour blessée et malheureuse de ce que je ne surmontais pas toutes les difficultés pour l'épouser. J'aurais fini par céder à sa volonté; j'étais tombé dans la mélancolie la plus profonde: je passais des jours entiers chez moi sans pouvoir en sortir; j'étais en proie à une idée que je ne m'avouais jamais et qui me persécutait toujours. J'avais un pressentiment de la maladie de mon père; et je ne voulais pas croire à mon pressentiment, que je prenais pour une faiblesse. Par une bizarrerie, résultat de l'effroi que me causait la douleur de madame d'Arbigny, je combattais mon devoir comme une passion; et ce qu'on aurait pu croire une passion me tourmentait comme un devoir. Madame d'Arbigny m'écrivait sans cesse pour m'engager à venir chez elle. J'y venais, et, quand je la voyais, je ne lui parlais pas de son état, parce que je n'aimais pas à rappeler ce qui lui donnait des droits sur moi: il me semble à présent qu'elle aussi m'en parlait moins qu'elle n'aurait dû le faire; mais je souffrais trop alors pour rien remarquer.

Enfin, une fois que j'étais resté trois jours chez moi, devoré de remords, écrivant vingt lettres à mon père et les déchirant toutes, M. de Maltigues, qui ne venait guère me voir, parce que nous ne nous convenions pas, arriva, député par madame d'Arbigny pour m'arracher à ma solitude, mais s'intéressant assez peu, comme vous allez en juger, au succès de son ambassade. Il aperçut en entrant, avant que j'eusse eu le temps de le cacher, que j'avais le visage couvert de larmes. — A quoi bon cette douleur, mon cher? me dit-il; quittez ma cousine, ou bien épousez-la: ces deux partis sont également bons, puisqu'ils en finissent. — Il y a des situations dans la vie, lui répondis-je, où, même en se sacrifiant, on ne sait pas encore comment remplir tous ses devoirs. — C'est qu'il ne faut pas se sacrifier, reprit M. de Maltigues; je ne connais, quant à moi, aucune circonstance où cela soit nécessaire: avec de l'adresse on se tire de tout: l'habileté est la reine du monde. — Ce n'est pas l'habileté que j'envie, lui dis-je; mais je voudrais au moins, je vous le répète, en me résignant à n'être pas heureux, ne pas affliger ce que j'aime. — Croyez-moi, dit M. de Maltigues, ne mêlez pas à cette œuvre difficile qu'on appelle vivre le sentiment qui la complique encore plus: c'est une maladie de l'âme, j'en suis atteint quelquefois tout comme un autre; mais, quand elle m'arrive, je me dis que cela passera, et je me tiens toujours parole. — Mais, lui répondis-je en cherchant à rester comme lui dans les idées générales, car je ne pouvais ni ne voulais lui témoigner aucune confiance, quand on pourrait écarter le sentiment, il resterait toujours l'honneur et la vertu, qui s'opposent souvent à nos desirs en tout genre. — L'honneur, reprit M. de Maltigues; entendez-vous, par l'honneur, se battre quand on est insulté? à cet égard, il n'y a pas de doute; mais, sous tous les autres rapports, quel intérêt aurait-on à se laisser entraver par mille délicatesses vaines? — Quel intérêt! interrompis-je; il me semble que ce n'est pas là le mot dont il s'agit. — A parler sérieusement, continua M. de Maltigues, il en est peu qui aient un sens aussi clair: je sais bien qu'autrefois l'on disait: « un honorable malheur, un glorieux revers. » Mais aujourd'hui que tout le monde est persécuté, les coquins, comme ce qu'on est convenu d'appeler les honnêtes gens, il n'y a de différence dans ce monde qu'entre les oiseaux pris au filet et ceux qui y ont échappé. — Je crois à une autre différence, lui répondis-je, la prospérité méprisée et les revers honorés par l'estime des hommes de bien. — Trouvez-les-moi donc, reprit M. de Maltigues, ces hommes de bien qui vous consolent de vos peines par leur courageuse estime; il me semble, au contraire, que la plupart des personnes soi-disant vertueuses, si vous êtes heureux, vous excusent; si vous êtes puissants, vous aiment. C'est très-beau sans doute à vous de ne pas savoir contrarier un père, qui devrait à présent ne plus se mêler de vos affaires; mais il ne faudrait pas pour cela perdre votre vie ici de toutes les façons: quant à moi, quoi qu'il m'arrive, je veux à tout prix épargner à mes amis le chagrin

de me voir souffrir, et à moi le spectacle du visage allongé de la consolation. — Je croyais, interrompis-je vivement, que le but de la vie d'un honnête homme n'était pas le bonheur qui ne sert qu'à lui, mais la vertu qui sert aux autres. — La vertu, la vertu... dit M. de Maltigues en hésitant un peu; puis se décidant à la fin, c'est un langage pour le vulgaire, que les augures ne peuvent employer entre eux sans rire. Il y a de bonnes âmes que de certains mots, de certains sous-entendus remuent encore; c'est pour elles que l'on fait jouer l'instrument; mais toute cette poésie que l'on appelle la conscience, le dévouement, l'enthousiasme, a été inventée pour consoler ceux qui n'ont pas su réussir dans le monde; c'est comme le *De profundis* que l'on chante pour les morts. Les vivants, quand ils sont dans la prospérité, ne sont pas du tout curieux d'obtenir ce genre d'hommage.

Je fus tellement irrité de ce discours, que je ne pus m'empêcher de dire avec hauteur: — Je serais fâché, monsieur, si j'avais des droits sur la maison de madame d'Arbigny, qu'elle reçût chez elle un homme qui se permet une telle manière de penser et de s'exprimer. — Vous pouvez à cet égard, répondit M. de Maltigues, quand il en sera temps, décider ce qui vous plaira; mais, si ma cousine m'en croit, elle n'épousera point un homme qui se montre si malheureux de la possibilité de cette union: depuis longtemps, elle peut vous le dire, je lui reproche sa faiblesse, et tous les moyens qu'elle emploie pour un but qui n'en vaut pas la peine. A ce mot, que l'accent rendait encore plus insultant, je fis signe à M. de Maltigues de sortir avec moi; et, pendant le chemin, je dois dire qu'il continuait à développer son système avec le plus grand sang-froid du monde: pouvant mourir dans peu d'instant, il ne disait pas un mot qui fût religieux ni sensible. — Si j'avais donné dans toutes vos fadaïses, à vous autres jeunes gens, me disait-il, pensez-vous que ce qui se passe dans mon pays ne m'en aurait pas guéri? quand avez-vous vu que d'être scrupuleux à votre manière servit à rien? — Je conviens avec vous, lui dis-je, que dans votre pays, à présent, cela sert un peu moins qu'ailleurs; mais, avec le temps, ou par-delà le temps, tout a sa récompense. — Oui, reprit M. de Maltigues, en faisant entrer le ciel dans ses calculs. — Et pourquoi pas? lui dis-je; l'un de nous va peut-être savoir ce qui en est. — Si c'est moi qui dois mourir, continua-t-il en riant, je suis bien sûr que je n'en saurai rien; si c'est vous, vous ne reviendrez pas éclairer mon âme. En chemin je pensai que, si j'étais tué par M. de Maltigues, je n'avais pris aucune précaution pour faire savoir mon sort à mon père, ni pour donner à madame d'Arbigny une partie de ma fortune à laquelle je lui croyais des droits. Pendant que je faisais ces réflexions, nous passâmes devant la maison de M. de Maltigues, et je lui demandai la permission d'y monter pour écrire deux lettres; il y consentit: et, lorsque nous continuâmes notre route pour sortir de la ville, je les lui remis, et je lui parlai de madame d'Arbigny avec beaucoup d'intérêt, en la lui recommandant comme à un ami que je croyais sûr. Cette preuve de confiance le toucha; car il faut observer, à la gloire de l'honnêteté, que les hommes qui professent le plus ouvertement l'immoralité sont très-flattés si par hasard on leur donne une marque d'estime; la circonstance aussi dans laquelle nous nous trouvions était assez grave pour que M. de Maltigues en fût peut-être ému; mais comme pour rien au monde il n'aurait voulu qu'on le remarquât, il dit en plaisantant ce qui lui était inspiré, je le crois, par un sentiment plus sérieux.

— Vous êtes une honnête créature, mon cher Nelvil, je veux faire pour vous quelque chose de généreux; on dit que cela porte bonheur, et la générosité est en effet une qualité si enfantine, qu'elle doit être plutôt récompensée dans le ciel que sur la terre. Mais, avant de vous servir, il faut que nos conditions soient bien faites; quoi que je vous dise, nous ne nous en battons pas moins. Je répondis à ces mots par un consentement très-dédaigneux, à ce que je crois; car je trouvais la précaution oratoire au moins inutile. M. de Maltigues continua d'un ton sec et dédaigné: — Madame d'Arbigny ne vous convient pas, vos caractères n'ont aucun rapport ensemble; votre père, d'ailleurs, serait désespéré si vous faisiez ce mariage, et vous seriez désespéré d'affliger votre père: il vaut donc mieux que, si je vis, ce soit moi qui épouse madame d'Arbigny; et, si vous me tuez, il vaut mieux encore qu'elle en épouse un troisième, car c'est une personne d'une haute sagesse que ma cousine, et qui, lors même qu'elle aime, prend toujours de sages précautions pour le cas où on ne l'aimerait plus. Vous apprendrez tout cela par ses lettres, je vous les laisse après moi; vous les trouverez dans mon secrétaire dont voici la clef. Je suis lié avec ma cousine depuis qu'elle est au monde, et vous savez que, bien qu'elle soit très-mystérieuse, elle ne me cache aucun de ses secrets; elle croit que je ne dis que ce que je veux: il est vrai que je ne suis entraîné par rien; mais aussi je ne mets pas d'importance à grand-chose, et je pense que nous autres hommes nous nous devons de ne nous rien taire à l'égard des femmes. Aussi bien, si je meurs, c'est pour les beaux yeux de madame d'Arbigny que cet accident m'arrivera; et, quoique je sois prêt à périr pour elle de bonne grâce, je ne lui suis pas trop obligé de la situation où elle m'a mis par sa double intrigue. Au reste, ajouta-t-il, il n'est pas dit que vous me tuez; et, en achevant ces mots, comme nous étions hors de la ville, il tira son épée et se mit en garde.

Il avait parlé avec une vivacité singulière, et j'étais resté confondu de ce qu'il m'avait dit. L'approche du danger, sans le troubler, l'animait pourtant davantage, et je ne pouvais deviner si c'était la vérité qui lui échappait ou un mensonge qu'il forgeait pour se venger. Néanmoins,

je méageai beaucoup sa vie; il était moins adroit que moi dans les exercices du corps, et dix fois j'aurais pu lui plonger mon épée dans le cœur; mais je me contentai de le blesser au bras et de le désarmer. Il parut sensible à mon procédé, et je lui rappela, en le conduisant chez lui, la conversation qui avait précédé l'instant où nous nous étions battus. Il me dit alors: — Je suis fâché d'avoir trahi la confiance de ma cousine; le péril est comme le vin, il monte la tête: mais enfin je m'en console, car vous n'auriez pas été heureux avec madame d'Arbigny; elle est trop rusée pour vous. Moi, cela m'est égal; car, bien que je la trouve charmante et que son esprit me plaise extrêmement, elle ne me fera jamais rien faire à mon détriment, et nous nous servirons très-bien en tout, parce que le mariage rendra nos intérêts communs. Mais vous qui êtes romanesque, vous auriez été sa dupe. Il ne tenait qu'à vous de me tuer, et je vous dois la vie; je ne puis donc vous refuser les lettres que je vous avais promises après ma mort. Lisez-les, partez pour l'Angleterre, et ne soyez pas trop tourmenté des chagrins de madame d'Arbigny. Elle pleurera, parce qu'elle vous aime, mais elle se consolera, parce que c'est une femme assez raisonnable pour ne pas vouloir être malheureuse, et surtout passer pour l'être: dans trois mois elle sera madame de Maltigues. Tout ce qu'il me disait était vrai; les lettres qu'il me montra le prouvèrent. Je restai convaincu que madame d'Arbigny n'était point dans l'état qu'elle avait feint de m'avouer en rougissant, pour me contraindre à l'épouser, et qu'elle m'avait, à cet égard, indignement trompé. Sans doute, elle m'aimait, puisqu'elle le disait dans ses lettres à M. de Maltigues lui-même; mais elle le flattait avec tant d'art, mais elle lui laissait tant d'espérance et montrait pour lui plaire un caractère si différent de celui qu'elle m'avait toujours fait voir, qu'il me fut impossible de douter qu'elle ne le ménageât, dans l'intention de l'épouser si notre mariage n'avait pas lieu. Telle était la femme, Corinne, qui m'a coûté pour toujours le repos du cœur et de la conscience!

Je lui écrivis en partant, et je ne la revis plus; et, comme M. de Maltigues l'avait prédit, j'ai su depuis qu'elle l'avait épousé. Mais j'étais loin d'envisager alors le malheur qui m'attendait: je croyais obtenir mon pardon de mon père: j'étais sûr qu'en lui disant combien j'avais été trompé il m'aimerait davantage, puisqu'il me saurait plus à plaindre. Après un voyage de près d'un mois, jour et nuit, à travers l'Allemagne, j'arrivai en Angleterre plein de confiance dans l'inépuisable bonté paternelle. Corinne, en débarquant, un papier public m'annonça que mon père n'était plus! Vingt mois se sont passés depuis ce moment, et il est toujours devant moi comme un fantôme qui me poursuit. Les lettres qui formaient ces mots: *Lord Nelvil vient de mourir*, ces lettres étaient flamboyantes; le feu du volcan qui est là devant nous est moins effrayant qu'elles. Ce n'est pas tout encore: j'appris qu'il était mort profondément affligé de mon séjour en France, craignant que je ne renouasse à la carrière militaire, que je n'épousasse une femme dont il pensait peu de bien, et que, me fixant dans un pays en guerre avec le mien, je ne me perdisse entièrement de réputation en Angleterre. Qui sait si ces douloureuses pensées n'ont pas abrégé ses jours! Corinne, Corinne, ne suis-je pas un assassin, ne le suis-je pas, dites-le-moi? — Non, s'écria-t-elle, non, vous n'êtes que malheureux: c'est la bonté, c'est la générosité qui vous ont entraîné. Je vous respecte autant que je vous aime: jugez-vous dans mon cœur, prenez-le pour votre conscience. La douleur vous égare; croyez celle qui vous chérit. Ah! l'amour tel que je le sens n'est point une illusion: c'est parce que vous êtes le meilleur, le plus sensible des hommes, que je vous admire et vous adore. — Corinne, lui dit Oswald, cet hommage ne m'est pas dû, mais il se peut cependant que je ne sois pas si coupable: mon père m'a pardonné avant de mourir, j'ai trouvé dans un dernier écrit de lui, qui m'était adressé, de douces paroles; une lettre de moi lui était parvenue qui m'avait un peu justifié; mais le mal était fait, et la douleur qui venait de moi avait déchiré son cœur.

Quand je rentraï dans son château, quand ses vieux serviteurs m'entourèrent, je repoussai leurs consolations, je m'accusai devant eux; j'allai me prosterner sur sa tombe, j'y jurai, comme si le temps de réparer existait encore pour moi, que jamais je ne me marierais sans le consentement de mon père. Hélas! que promettais-je à celui qui n'était plus! Que signifiaient alors ces paroles de mon délire! Je dois les considérer au moins comme un engagement de ne rien faire qu'il eût désapprouvé pendant sa vie. Corinne, chère amie, pourquoi ces mots vous troublent-ils? Mon père a pu me demander le sacrifice d'une femme dissimulée, qui ne devait qu'à son adresse le goût qu'elle m'inspirait; mais la personne la plus vraie, la plus naturelle et la plus généreuse, celle pour qui j'ai senti le premier amour, celui qui purifie l'âme au lieu de l'égarer, pourquoi les êtres célestes voudraient-ils me séparer d'elle?

Lorsque j'entraï dans la chambre de mon père, je vis son fauteuil, son fauteuil, son épée, qui étaient encore là comme autrefois; encore là, mais sa place était vide, et mes cris l'appelaient en vain! Ce manuscrit, ce recueil de ses pensées, est tout ce qui me répond. Vous en connaissez déjà quelques morceaux, dit Oswald en le donnant à Corinne: je le porte toujours avec moi; lisez ce qu'il écrivait sur le devoir des enfants envers leurs parents, lisez, Corinne; votre douce voix me familiarisera peut-être avec ces paroles. Corinne obéit à la volonté d'Oswald et lut ce qui suit:

« Ah! qu'il faut peu de chose pour rendre défiants d'eux-mêmes un

père, une mère avancés dans la vie ! Ils croient aisément qu'ils sont de trop sur la terre. A quoi se croiraient-ils bons pour vous, qui ne leur demandez plus de conseils ? Vous vivez tout entiers dans le moment présent, vous y êtes enquisés par une passion dominante, et tout ce qui ne se rapporte pas à ce moment vous paraît antique et suranné. Enfin, vous êtes tellement en votre personne, et de cœur et d'esprit, que, croyant former à vous seul un point historique, les ressemblances éternelles entre le temps et les hommes échappent à votre attention, et l'autorité de l'expérience vous semble une fiction ou une vaine garantie destinée uniquement au crédit des vieillards et aux dernières jouissances de leur amour-propre. Quelle erreur est la vôtre ! Le monde, ce vaste théâtre, ne change pas d'acteurs : c'est toujours l'homme qui s'y montre en scène : mais l'homme ne se renouvelle point, il se diversifie ; et, comme toutes ses formes sont dépendantes de quelques passions principales, dont le cercle est depuis longtemps parcouru, il est rare que, dans les petites combinaisons de la vie privée, l'expérience, cette science du passé, ne soit la source féconde des enseignements les plus utiles.

« Honneur donc aux pères et aux mères ; honneur à eux, honneur et respect, ne fût-ce que pour leur règne passé, pour ce temps dont ils ont été seuls maîtres, et qui ne reviendra plus ; ne fût-ce que pour ces années à jamais perdues et dont ils portent sur le front l'anguste empreinte !

« Voilà votre devoir, enfants présomptueux et qui paraissez impatientes de courir seuls dans la route de la vie. Ils s'en iront, vous n'en pouvez douter, ces parents qui tardent à vous faire place ; ce père, dont les discours ont encore une teinte de sévérité qui vous blesse ; cette mère, dont le vieil âge vous impose des soins qui vous importunent ; ils s'en iront, ces surveillants attentifs de votre enfance et ces protecteurs armés de votre jeunesse ; ils s'en iront, et vous chercherez en vain de meilleurs amis ; ils s'en iront, et, des qu'ils ne seront plus, ils se présenteront à vous sous un nouvel aspect ; car le temps, qui vieillit les gens présents à notre vue, les rajeunit pour nous quand la mort les a fait disparaître : le temps leur prête alors un éclat qui nous était inconnu, nous les voyons dans le tableau de l'éternité, où il n'y a plus d'âge comme il n'y a plus de graduation ; et s'ils avaient laissé sur la terre un souvenir de leur vertu, nous les ornerions en imagination d'un rayon céleste, nous les suivrions de nos regards dans le séjour des élus, nous les contemplerions dans ces demeures de gloire et de félicité ; et, près des vives couleurs dont nous composerions leur sainte auréole, nous nous trouverions effacés, au milieu même de nos beaux jours, au milieu des triomphes dont nous sommes le plus éblouis. »

— Corinne, s'écria lord Nelvil avec une douleur déchirante, pensez-vous que ce soit contre moi qu'il écrivait ces éloquentes plaintes ? — Non, non, répondit Corinne : vous savez qu'il vous chérissait, qu'il croyait à votre tendresse ; et je tiens de vous que ces réflexions furent écrites longtemps avant que vous eussiez en le tort que vous vous reprochez. Écoutez plutôt, continua Corinne en parcourant le recueil qu'elle avait encore entre les mains, écoutez ces réflexions sur l'indulgence, qui sont écrites quelques pages plus loin :

« Nous marchons dans la vie, environnés de pièges, et d'un pas chancelant ; nos sens se laissent séduire par des amours trompeuses : notre imagination nous égare par de fausses heurs ; et notre raison elle-même reçoit chaque jour de l'expérience le degré de lumière qui lui manquait, et la confiance dont elle a besoin. Tant de dangers, mis à me si grande faiblesse ; tant d'intérêts divers, avec une prévoyance si limitée, une capacité si restreinte ; enfin tant de choses inconnues, et me si courte vie : toutes ces circonstances, toutes ces conditions de notre nature, ne sont-elles pas pour nous un avertissement du haut rang que nous devons accorder à l'indulgence dans l'ordre des vertus sociales ?... Hélas ! où est-il l'homme qui soit exempt de faiblesse ? où est-il l'homme qui n'ait aucun reproche à se faire ? ou est-il l'homme qui puisse regarder en arrière de sa vie sans éprouver un seul remords, ou sans connaître aucun regret ? Celui-là seul est étranger aux agitations d'une âme timorée, qui ne s'est jamais examiné lui-même, qui n'a jamais séjourné dans la solitude de sa conscience. »

— Voilà, reprit Corinne, les paroles que votre père vous adresse du haut du ciel, voilà celles qui sont pour vous. — Cela est vrai, dit Oswald, oui, Corinne, vous êtes l'ange des consolations, vous me faites du bien ; mais si j'avais pu le voir un moment avant sa mort, s'il avait su de moi que je n'étais pas indigne de lui, s'il m'avait dit qu'il le croyait, je ne serais pas agité par les remords, comme le plus criminel des hommes ; je n'aurais pas cette conduite vacillante, cette âme troublée, qui ne promet de bonheur à personne. Ne m'accusez pas de faiblesse ; mais le courage ne peut rien contre la conscience : c'est d'elle qu'il vient ; comment pourrait-il triompher d'elle ? A présent même que l'obscurité s'avance, il me semble que je vois dans ces nuages les sillons de la foudre qui me menacent, Corinne ! Corinne ! rassurez votre malheureux ami ; on laisse-moi couché sur cette terre, qui s'entr'ouvrira peut-être à mes cris, et me laissera pénétrer jusqu'au séjour des morts.

LIVRE TREIZIÈME.

LE VESUVE ET LA CAMPAGNE DE NAPLES

CHAPITRE PREMIER.

Lord Nelvil resta longtemps anéanti après le récit cruel qui avait ébranlé toute son âme. Corinne essaya doucement de le rappeler à lui-même : la rivière de feu qui tombait du Vésuve, rendue visible enfin par la nuit, frappa vivement l'imagination troublée d'Oswald. Corinne profita de cette impression pour l'arracher aux souvenirs qui l'agitaient, et se hâta de l'entraîner avec elle sur le rivage de cendres de la lave enflammée.

Le terrain qu'ils traversèrent avant d'y arriver foyait sous leurs pas, et semblait les repousser loin d'un séjour ennemi de tout ce qui a vie. La nature n'est plus dans ces lieux en relation avec l'homme : il ne peut plus s'en croire le dominateur ; elle échappe à son tyran par la mort. Le feu du torrent est d'une couleur foncée ; néanmoins, quand il brûle les vignes ou les arbres, on en voit sortir une flamme claire et brillante ; mais la lave même est sombre, telle qu'on se représente le fleuve de l'enfer ; elle roule lentement comme un sable noir de jour, et rouge la nuit. On entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles qui fait d'autant plus de peur qu'il est léger, et que la ruse semble se joindre à la force : le tigre royal arrive ainsi secrètement, à pas comptés. Cette lave avance sans jamais se hâter, et sans perdre un instant : si elle rencontre un mur élevé, un édifice quelconque qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle au-oncèle devant l'obstacle les torrents noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses vagues brûlantes. Sa marche n'est point assez rapide pour que les hommes ne puissent pas fuir devant elle, mais elle atteint, comme le temps, les imprudents et les vieillards qui, la voyant venir lourdement et silencieusement, s'imaginent qu'il est aisé de lui échapper. Son éclat est si ardent, que la terre se réfléchit dans le ciel, et lui donne l'apparence d'un éclair continu : ce ciel, à son tour, se répète dans la mer, et la nature est embrasée par cette triple image du feu.

Le vent se fait entendre et se fait voir par des tourbillons de flamme, dans le gouffre d'où sort la lave. On a peur de ce qui se passe au sein de la terre, et l'on sent que d'étranges fureurs la font trembler sous nos pas. Les rochers qui entourent la source de la lave sont couverts de soufre, de bitume, dont les couleurs ont quelque chose d'inférieur. Un vert livide, un jaune brun, un rouge sombre, forment comme une dissonnance pour les yeux, et tourmentent la vue, comme l'âme serait déchirée par ces sons aigus que faisaient entendre les sorcières, quand elles appelaient de nuit, la lune sur la terre.

Tout ce qui entoure le volcan rappelle l'enfer, et les descriptions des poètes sont sans doute empruntées de ces lieux. C'est là que l'on conçoit comment les hommes ont cru à l'existence d'un génie maléfaisant qui contrariait les desseins de la Providence. On a dû se demander, en contemplant un tel séjour, si la bonté seule présidait aux phénomènes de la création, ou bien si quelque principe caché forçait la nature, comme l'homme, à la férocité. — Corinne, s'écria lord Nelvil, est-ce de ces bords infernaux que part la douleur ? L'ange de la mort prend-il son vol de ce sommet ? Si je ne voyais pas ton céleste regard, je perdrais ici jusqu'au souvenir des œuvres de la Divinité qui décorent le monde, et cependant cet aspect de l'enfer, tout affreux qu'il est, me cause moins d'effroi que les remords du cœur. Tous les périls peuvent être bravés ; mais comment l'objet qui n'est plus pourrait-il nous délivrer des torts que nous nous reprochons envers lui ? Jamais ! jamais ! Ah ! Corinne, quelle parole de fer et de feu ! Les supplices inventés par les rêves de la souffrance, la roue qui tourne sans cesse, l'eau qui fuit des qu'on veut s'en approcher, les pierres qui retombent à mesure qu'on les soulève, ne sont qu'une faible image pour exprimer cette terrible pensée : l'impossible et l'irréparable !

Un silence profond régnait autour d'Oswald et de Corinne, leurs guides eux-mêmes s'étaient retirés dans l'éloignement, et, comme il n'y a près du cratère ni animal, ni insecte, ni plante, on n'y entendait que le sifflement de la flamme agitée. Néanmoins, un bruit de la ville arriva jusque dans ce lieu ; c'était le son des cloches qui se faisait entendre à travers les airs : peut-être cel braient-elles la mort ; peut-être annonçaient-elles la naissance ; n'importe, elles causent une douce émotion

aux voyageurs. — Cher Oswald, dit Corinne, quittons ce désert, redescendons vers les vivants; mon âme est ici mal à l'aise. Toutes les autres montagnes, en nous rapprochant du ciel, semblent nous élever au-dessus de la vie terrestre; mais ici, je ne sens que du trouble et de l'effroi; il me semble voir la nature traitée comme un criminel, et condamnée, comme un être dépravé, à ne plus sentir le souffle bienfaisant de son Créateur. Ce n'est sûrement pas ici le séjour des bons; allons-nous-en.



Madame d'Arbigny. — PAGE 55.

Une pluie abondante tombait pendant que Corinne et lord Nelvil redescendaient vers la plaine. Leurs flambeaux étaient à chaque instant près de s'éteindre. Les lazzaroni les accompagnaient en poussant des cris continuels, qui pourraient inspirer de la terreur à qui ne saurait pas que c'est leur façon d'être habituelle. Mais ces hommes sont quelquefois agités par un superflu de vie dont ils ne savent que faire, parce qu'ils rémissent au même degré la paresse et la violence: leur physionomie, plus marquée que leur caractère, semble indiquer un génie de vivacité dans lequel l'esprit et le cœur n'entrent pour rien. Oswald, craignant que la pluie ne fît du mal à Corinne, que la lumière ne leur manquât, enfin qu'elle ne fût exposée à quelques dangers, ne s'occupait plus que d'elle; et cet intérêt si tendre tira par degrés son âme de l'état où l'avait jetée la confiance qu'il lui avait faite. Ils retrouvèrent leur voiture au pied de la montagne; ils ne s'arrêtèrent point aux ruines d'Herculanum, qu'on a comme ensevelies de nouveau, pour ne pas renverser la ville de Portici, qui est bâtie sur cette ville ancienne. Ils arrivèrent à Naples vers minuit, et Corinne promit à lord Nelvil, en le quittant, de lui remettre le lendemain matin l'histoire de sa vie.

CHAPITRE II.

En effet, le lendemain matin, Corinne voulut s'imposer l'effort qu'elle avait promis; et, bien que la connaissance plus intime qu'elle avait acquise du caractère d'Oswald redoublât son inquiétude, elle sortit de sa chambre, portant ce qu'elle avait écrit, tremblante, et résolue néanmoins à le donner. Elle entra dans le salon de l'auberge où ils demeuraient tous les deux: Oswald y était, et venait de recevoir des lettres de l'Angleterre. Une des lettres était sur la cheminée, et l'écriture frappa tellement Corinne, qu'avec un trouble inexprimable elle lui demanda de qui elle était. — C'est de lady Edgermond, répondit Oswald. — Vous êtes en correspondance avec elle? interrompit Corinne. — Lord Edgermond était l'ami de mon père, reprit Oswald; et, puisque le hasard m'a fait vous parler d'elle, je ne vous dissimulerai point que mon père avait pensé qu'il pouvait me convenir un jour d'épouser Lucile Edgermond, sa fille. — Grand Dieu! s'écria Corinne; et elle tomba sur une chaise, presque évanouie.

— D'où vient cette émotion cruelle? dit lord Nelvil, que pouvez-vous craindre de moi, Corinne, quand je vous aime avec idolâtrie? Si mon père m'avait, en mourant, demandé d'épouser Lucile, sans doute je ne me croirais pas libre, et je me serais éloigné de votre charme irrésistible: mais il n'a fait que me conseiller ce mariage, en m'écrivant lui-même qu'il ne pouvait pas juger Lucile, puisqu'elle n'était encore qu'une enfant. Je ne l'ai vue moi-même qu'une fois; à peine alors avait-elle douze ans. Je n'ai pris avec sa mère aucun engagement avant de partir; cependant les incertitudes, le trouble que vous avez pu remarquer dans ma conduite, venaient uniquement de ce désir de mon père: avant de vous connaître, je souhaitais de pouvoir l'accomplir, tout fugitif qu'il était, comme une espèce d'expiation envers lui, comme une manière de prolonger après sa mort l'empire de sa volonté sur mes résolutions: mais vous avez triomphé de ce sentiment, vous avez triomphé de tout moi-même; et j'ai seulement besoin de me faire pardonner ce qui, dans ma conduite, a dû vous paraître de la faiblesse et de l'irrésolution. Corinne, on ne se relève jamais entièrement de la douleur que j'ai éprouvée: elle flétrit l'espérance, elle donne un sentiment de timidité pénible et douloureux; la destinée m'a tant fait de mal, qu'alors même qu'elle semble m'offrir le plus grand bien, je me défie encore d'elle. Mais, chère amie, ces inquiétudes sont dissipées; je suis à toi, pour toujours à toi! Je me dis que si mon père vous avait connue, c'est vous qu'il aurait choisie pour la compagne de sa vie, c'est vous... — Arrêtez, s'écria Corinne en fondant en larmes, je vous en conjure, ne me parlez pas ainsi!

— Pourquoi vous opposeriez-vous, dit lord Nelvil, au plaisir que je trouve à vous unir dans ma pensée avec le souvenir de mon père, à confondre ainsi dans mon cœur tout ce qui m'est cher et sacré? — Vous ne le pouvez pas, interrompit Corinne; Oswald, je sais trop que vous ne le pouvez pas. — Juste ciel! reprit lord Nelvil, qu'avez-vous à m'apprendre? Donnez-moi cet écrit qui doit contenir l'histoire de votre vie, donnez-le moi. — Vous l'aurez, reprit Corinne, mais, je vous en conjure, encore huit jours de grâce, seulement huit jours. Ce que j'ai appris ce matin m'oblige à quelques détails de plus. — Comment! dit Oswald, quel rapport avez-vous?... — N'exigez pas que je vous réponde à présent, interrompit Corinne; bientôt vous saurez tout, et ce sera peut-être la fin, la terrible fin de mon bonheur; mais, avant cet instant, je veux que nous voyions ensemble la campagne heureuse de Naples, avec un sentiment encore doux, avec une âme encore accessible à cette ravissante nature; je veux consacrer, de quelque manière, dans ces beaux lieux, l'époque la plus solennelle de ma vie: il faut que vous conserviez un dernier souvenir de moi, telle que j'étais, telle que j'aurais toujours été, si mon cœur s'était défendu de vous aimer. — Ah! Corinne, dit Oswald, que voulez-vous m'annoncer par ces paroles sinistres? Il ne se peut pas que vous ayez rien à m'apprendre qui refroidisse et ma tendresse et mon admiration. Pourquoi donc prolonger encore de huit jours cette anxiété, ce mystère, qui semble élever une barrière entre nous? — Cher Oswald, je le veux, répondit Corinne, pardonnez-moi ce dernier acte de ponvoir; bientôt vous seul déciderez de nous deux: j'attendrai mon sort de votre bouche, sans murmurer, s'il est cruel: car je n'ai sur cette terre ni sentiments, ni liens qui me condamnent à survivre à votre amour. En achevant ces mots, elle sortit, en repoussant doucement avec sa main Oswald qui voulait la suivre.

CHAPITRE III

Corinne avait résolu de donner une fête à lord Nelvil, pendant les huit jours de délai qu'elle avait demandés; et cette idée d'une fête s'unissait pour elle aux sentiments les plus mélancoliques. En examinant le caractère d'Oswald, il était impossible qu'elle ne fût pas inquiète de l'impression qu'il recevrait par ce qu'elle avait à lui dire. Il fallait juger Corinne en poète, en artiste, pour lui pardonner le sacrifice de son rang, de sa famille, de son pays, de son nom, à l'enthousiasme du talent et des beaux-arts. Lord Nelvil avait sans doute tout l'esprit nécessaire pour admirer l'imagination et le génie; mais il croyait que les relations de la vie sociale devaient l'emporter sur tout, et que la première destination des femmes, et même des hommes, n'était pas l'exercice des facultés intellectuelles, mais l'accomplissement des devoirs particuliers à chacun. Les remords cruels qu'il avait éprouvés en s'écartant de la ligne qu'il s'était tracée avaient encore fortifié les principes sévères de morale innés en lui. Les mœurs d'Angleterre, les habitudes et les opinions d'un pays où l'on se trouve si bien du respect le plus scrupuleux pour les devoirs comme pour les lois, le retenaient dans des liens assez étroits à beaucoup d'égards; enfin, le découragement qui naît d'une profonde tristesse fait aimer ce qui est dans l'ordre naturel, ce qui va de soi-même, et n'exige point de résolution nouvelle, ni de décision contraire aux circonstances qui nous sont marquées par le sort.



Adieux d'Oswald à son père. — PAGE 56

L'amour d'Oswald pour Corinne avait modifié toute sa manière de sentir; mais l'amour n'efface jamais entièrement le caractère, et Co-

rinne apercevait ce caractère à travers la passion qui en triomphait; et peut-être même le charme de lord Nelvil tenait-il beaucoup à cette opposition entre sa nature et son sentiment, opposition qui donnait un nouveau prix à tous les témoignages de sa tendresse. Mais l'instant approchait où les inquiétudes fugitives que Corinne avait constamment écartées, et qui n'avaient mêlé qu'un trouble léger et revenu à la liberté dont elle jouissait, devaient décider de sa vie. Cette âme née pour le bonheur, accoutumée aux sensations mobiles du talent et de la poésie, s'étonnait de l'apreté de la fixité de la douleur; un frémissement que n'éprouvent point les femmes résignées depuis longtemps à souffrir agitait alors tout son être.



Le duel entre Oswald et M. de Maltigues. — PAGE 58.

Cependant au milieu de la plus cruelle anxiété, elle préparait secrètement une journée brillante qu'elle voulait en core passer avec Oswald. Son imagination et sa sensibilité s'unissaient ainsi d'une manière romanesque. Elle invita les Anglais qui étaient à Naples, quelques Napolitains et Napolitaines dont la société lui plaisait; et, le matin du jour qu'elle avait choisi pour être tout à la fois et celui d'une fête et la veille d'un avenir qui pouvait détruire à jamais son bonheur, un trouble singulier animait ses traits et leur donnait une expression toute nouvelle. Ses yeux distraits pouvaient prendre cette expression si vive pour de la joie; mais ses mouvements agités et rapides, ses regards qui ne s'arrêtaient sur rien, ne prouvaient que trop à lord Nelvil ce qui se passait dans son âme. C'est en vain qu'il essayait de la calmer par les protestations les plus tendres. — Vous me direz cela dans deux jours, lui disait-elle, si vous pensez toujours de même: à présent ces douces paroles ne me font que du mal. Et elle s'éloignait de lui.

Les voitures qui devaient conduire la société que Corinne avait invitée arrivèrent à la fin du jour, au moment où le vent de mer s'élevait, et, rafraîchissant l'air, permit à l'homme de contempler la nature. La première station de la promenade fut au tombeau de Virgile. Corinne et

sa société s'y arrêrèrent, avant de traverser la grotte de Pausilippe. Ce tombeau est placé dans le plus beau site du monde; le golfe de Naples lui sert de perspective. Il y a tant de repos et de magnificence dans cet aspect, qu'on est tenté de croire que c'est Virgile lui-même qui l'a choisi; ce simple vers des Géorgiques aurait pu servir d'épithaphe :

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenopée...

La douce Parthénopée m'accueillait dans ce temps-là.

Ses cendres y reposent encore, et la mémoire de son nom attire dans ce lieu les hommages de l'univers. C'est tout ce que l'homme, sur cette terre, peut arracher à la mort.

Pétrarque a planté un laurier sur ce tombeau, et Pétrarque n'est plus, et le laurier se meurt. Les étrangers qui sont venus en foule honorer la mémoire de Virgile ont écrit leurs noms sur les murs qui environnent l'urne. On est importuné par ces noms obscurs, qui semblent là seulement pour troubler la paisible idée de solitude que ce séjour fait naître. Il n'y a que Pétrarque qui fût digne de laisser une trace durable de son voyage au tombeau de Virgile. On redescend en silence de cet asile funéraire de la gloire; on se rappelle et les pensées et les images que le talent du poète a consacrées pour toujours. Admirable entretien avec les races futures, entretien que l'art d'écrire perpétue et renouvelle! Ténèbres de la mort, qu'êtes-vous donc? Les idées, les sentiments, les expressions d'un homme subsistent; et ce qui était lui ne subsisterait plus! Non, une telle contradiction dans la nature est impossible.

— Oswald, dit Corinne à lord Nelvil, les impressions que vous venez d'éprouver préparent mal pour une fête; mais combien, ajouta-t-elle avec une sorte d'exaltation dans le regard, combien de fêtes se sont passées non loin des tombeaux! — Chère amie, répondit Oswald, d'où vient cette peine secrète qui vous agite? Confiez-vous à moi; je vous ai dû six mois les plus fortunés de ma vie; peut-être aussi pendant ce temps ai-je répandu quelque douceur sur vos jours. Ah! qui pourrait être impie envers le bonheur qui pourrait se ravir la jouissance suprême de faire du bien à une âme telle que la vôtre! Hélas! c'est déjà beaucoup que de se sentir nécessaire au plus humble des mortels; mais être nécessaire à Corinne, croyez-moi, c'est trop de gloire, c'est trop de délices, pour y renoncer. — Je crois à vos promesses, répondit Corinne; mais n'y a-t-il pas des moments où quelque chose de violent et de bizarre s'empare du cœur, et accélère ses battements avec une agitation douloureuse?

— Ils traversèrent la grotte de Pausilippe aux flambeaux; on la passe ainsi, même à l'heure de midi, car c'est une route creusée sous la montagne, pendant près d'un quart de lieue; et, lorsqu'on est au milieu, l'on aperçoit à peine le jour aux deux extrémités. Un retentissement extraordinaire se fait entendre sous cette longue voûte; les pas des chevaux, les cris de leurs conducteurs, font un bruit étourdissant qui ne laisse dans la tête aucune pensée suivie. Les chevaux de Corinne entraînaient sa voiture avec une étonnante rapidité; et cependant elle n'était pas encore contente de leur vitesse, et disait à lord Nelvil: — Mon cher Oswald, comme ils avancent lentement! faites donc qu'ils se pressent. — D'où vous vient cette impatience, Corinne? répondit Oswald: autrefois, quand nous étions ensemble, vous ne cherchiez pas à précipiter les heures, vous en jouissiez. — A présent, dit Corinne, il faut que tout se décide; il faut que tout arrive à son terme, et je me sens le besoin de tout hâter, fût-ce ma mort!

Au sortir de la grotte on éprouve une vive sensation de plaisir en retrouvant le jour et la nature; et quelle nature que celle qui s'offre alors aux regards! Ce qui manque souvent à la campagne d'Italie, ce sont les arbres; l'on en voit dans ce lieu en abondance. La terre d'ailleurs y est couverte de tant de fleurs, que c'est le pays où l'on peut le mieux se passer de ces forêts, qui sont la plus grande beauté de la nature dans toute autre contrée. La chaleur est si grande à Naples, qu'il est impossible de se promener, même à l'ombre, pendant le jour; mais le soir, ce pays ouvert, entouré par la mer et le ciel, s'offre en entier à la vue, et l'on respire la fraîcheur de toutes parts. La transparence de l'air, la variété des sites, les formes pittoresques des montagnes, caractérisent si bien l'aspect du royaume de Naples, que les peintres en dessinent les paysages de préférence. La nature a, dans ce pays, une puissance et une originalité que l'on ne peut expliquer par aucun des charmes que l'on recherche ailleurs.

— Je vous fais passer, dit Corinne à ceux qui l'accompagnaient, sur les bords du lac d'Averne, près du Phlégéon, et voilà devant vous le temple de la Sibylle de Cumès. Nous traversons les lieux célébrés sous le nom des délices de Bayes; mais je vous propose de ne pas vous y arrêter dans ce moment. Nous recueillerons les souvenirs de l'histoire et de la poésie qui nous entourent ici quand nous serons arrivés dans un lieu d'où nous pourrions les apercevoir tous à la fois.

C'était sur le cap Misène que Corinne avait fait préparer les danses et la musique. Rien n'était plus pittoresque que l'arrangement de cette fête. Tous les matelots de Bayes étaient vêtus avec des couleurs vives

et bien contrastées; quelques Orientaux, qui venaient d'un bâtiment levainu alors dans le port, dansaient avec des paysannes des îles voisines d'Ischia et de Procida, dont l'habillement a conservé de la ressemblance avec le costume grec; des voix parfaitement justes se faisaient entendre dans l'éloignement; et les instruments se répondaient derrière les rochers, d'échos en échos, comme si les sons allaient se perdre dans la mer. L'air qu'on respirait était ravissant; il pénétrait l'âme d'un sentiment de joie qui animait tous ceux qui étaient là, et s'empara même de Corinne. On lui proposa de se mêler à la danse des paysannes; et d'abord elle y consentit avec plaisir; mais à peine eut-elle commencé, que les sentiments les plus sombres lui rendirent odieux les amusements auxquels elle prenait part; et, s'éloignant rapidement de la danse et de la musique, elle alla s'asseoir à l'extrémité du cap sur le bord de la mer. Oswald se hâta de l'y suivre; mais comme il arrivait près d'elle, la société qui les accompagnait les rejoignit aussitôt, pour supplier Corinne d'improviser sur ce beau lieu. Son trouble était tel en ce moment, qu'elle se laissa ramener vers le tertre élevé où l'on avait placé sa lyre, sans pouvoir réfléchir à ce qu'on attendait d'elle.

CHAPITRE IV.

Cependant Corinne souhaitait qu'Oswald l'entendit encore une fois, comme au jour du Capitole, avec tout le talent qu'elle avait reçu du ciel; si ce talent devait être perdu pour jamais, elle voulait que ses derniers rayons, avant de s'éteindre, brillassent pour celui qu'elle aimait. Ce désir lui fit trouver, dans l'agitation même de son âme, l'inspiration dont elle avait besoin. Tous ses amis étaient impatients de l'entendre: le peuple même qui la connaissait de réputation, ce peuple qui, dans le Midi, est, par l'imagination, bon juge de la poésie, entourait en silence l'enceinte où les amis de Corinne étaient placés, et tous ces visages napolitains exprimaient par leur vive physionomie l'attention la plus animée. La lune se levait à l'horizon; mais les derniers rayons du jour rendaient encore sa lumière très-pâle. Du haut de la petite colline qui s'avance dans la mer et forme le cap Misène, on découvrait parfaitement le Vésuve, le golfe de Naples, les îles dont il est parsemé, et la campagne qui s'étend depuis Naples jusqu'à Gaète; enfin, la contrée de l'univers où les volcans, l'histoire et la poésie, ont laissé le plus de traces. Aussi, d'un commun accord, tous les amis de Corinne lui demandèrent-ils de prendre pour sujet des vers qu'elle allait chanter les souvenirs que ces lieux retraçaient. Elle accorda sa lyre et commença d'une voix altérée. Son regard était beau; mais qui la connaissait comme Oswald pouvait y démêler l'anxiété de son âme. Elle essaya cependant de contenir sa peine et de s'élever, du moins pour un moment, au-dessus de sa situation personnelle.

IMPROVISATION DE CORINNE, DANS LA CAMPAGNE DE NAPLES.

« La nature, la poésie et l'histoire rivalisent ici de grandeur; ici l'on peut embrasser d'un coup d'œil tous les temps et tous les prodiges.

« J'aperçois le lac d'Averne, volcan éteint, dont les ondes inspiraient jadis la terreur: l'Achéron, le Phlégéon, qu'une flamme souterraine fait bouillonner, sont les fleuves de cet enfer visité par Enée.

« Le feu, cette vie dévorante qui crée le monde et le consume, épon-vantait d'autant plus que ses lois étaient moins connues. La nature jamais ne révélait ses secrets qu'à la poésie.

« La ville de Cumès, l'autre de la Sibylle, le temple d'Apollon, étaient sur cette hauteur. Voici le bois où fut cueilli le rameau d'or. La terre de l'Enéide vous entoure; et les fictions consacrées par le génie sont devenues des souvenirs dont on cherche encore les traces.

« Un Triton a plongé dans ces flots le Troyen téméraire qui osa défier les divinités de la mer par ses chants; ces rochers creux et sonores sont tels que Virgile les a décrits. L'imagination est fidèle quand elle est toute-puissante. Le génie de l'homme est créateur quand il sent la nature; imitateur quand il croit l'inventer.

« Au milieu de ces masses terribles, vieux témoins de la création, l'on voit une montagne nouvelle que le volcan a fait naître. Ici la terre est orageuse comme la mer, et ne rentre pas comme elle paisiblement dans ses bornes. Le lourd élément soulevé par les tremblements de l'a-

bime creuse les vallées, élève les monts ; et ses vagues pétrifiées attestent les tempêtes qui déchirent son sein.

« Si vous frappez sur ce sol, la voûte souterraine retentit : on dirait que le monde habité n'est plus qu'une surface prête à s'entr'ouvrir. La campagne de Naples est l'image des passions humaines : sulfureuse et féconde, ses dangers et ses plaisirs semblent naître de ces volcans enflammés qui donnent à l'air tant de charmes, et font gronder la foudre sous nos pas.

« Plinè étudiait la nature pour mieux admirer l'Italie ; il vantait son pays comme la plus belle des contrées quand il ne pouvait plus l'honorer à d'autres titres. Cherchant la science, comme un guerrier les conquêtes, il partit de ce promontoire même pour observer le Vésuve à travers les flammes, et ces flammes l'ont consumé.

« O souvenir, noble puissance, ton empire est dans ces lieux ! De siècle en siècle, bizarre destinée ! l'homme se plaint de ce qu'il a perdu. L'on dirait que les temps écoulés sont tous dépositaires à leur tour d'un bonheur qui n'est plus ; et, tandis que la pensée s'enorgueillit de ses progrès, s'élance dans l'avenir, notre âme semble regretter une ancienne patrie dont le passé la rapproche.

« Les Romains, dont nous envions la splendeur, n'enviaient-ils pas la simplicité mâle de leurs ancêtres ? Jadis ils méprisaient cette contrée voluptueuse ; et ses délices ne comptèrent que leurs ennemis. Voyez dans le lointain Capoue : elle a vaincu le guerrier dont l'âme inflexible résista plus longtemps à Rome que l'univers.

« Les Romains, à leur tour, habitèrent ces lieux : quand la force de l'âme servait seulement à mieux sentir la honte et la douleur, ils s'amollirent sans remords. A Bayes, on les a vus conquérir sur la mer un rivage pour leurs palais. Les monts furent creusés pour en arracher des colonnes, et les maîtres du monde, esclaves à leur tour, asservirent la nature pour se consoler d'être asservis.

« Cicéron a perdu la vie près du promontoire de Gaète, qui s'offre à nos regards. Les triumvirs, sans respect pour la postérité, la dépouillèrent des pensées que ce grand homme aurait conçues. Le crime des triumvirs dure encore ; c'est contre nous encore que leur forfait est commis.

« Cicéron succomba sous le poignard des tyrans. Scipion, plus malheureux, fut banni par son pays encore libre ; il termina ses jours non loin de cette rive, et les ruines de son tombeau sont appelées la Tour de la Patrie : touchante allusion au souvenir dont sa grande âme fut occupée !

« Marius s'est réfugié dans ces marais de Minturnes, près de la demeure de Scipion. Ainsi, dans tous les temps, les nations ont persécuté leurs grands hommes ; mais ils sont consolés par l'apothéose, et le ciel, où les Romains croyaient commander encore, reçoit parmi ses étoiles Romulus, Numa, César, astres nouveaux, qui confondent à nos regards les rayons de la gloire et la lumière céleste.

« Ce n'est pas assez des malheurs : la trace de tous les crimes est ici. Voyez, à l'extrémité du golfe, l'île de Caprée, où la vieillesse a désarmé Tibère, où cette âme à la fois cruelle et voluptueuse, violente et fatiguée, s'ennuya même du crime, et voulut se plonger dans les plaisirs les plus bas, comme si la tyrannie ne l'avait pas encore assez dégradée.

« Le tombeau d'Agrippine est sur ces bords, en face de l'île de Caprée ; il ne fut élevé qu'après la mort de Néron : l'assassin de sa mère proscrivit aussi ses cendres. Il habita longtemps Bayes, au milieu des souvenirs de son forfait. Quels noustres le hasard rassemble sous nos yeux ! Tibère et Néron se regardent.

« Les îles que les volcans ont fait sortir de la mer servirent, presque en naissant, aux crimes du vieux monde : les malheureux relégués sur ces rochers solitaires, au milieu des flots, contemplaient de loin leur patrie, tâchaient de respirer ses parfums dans les airs ; et quelquefois, après un long exil, un arrêt de mort leur apprenait que leurs ennemis du moins ne les avaient pas oubliés.

« O terre ! toute baignée de sang et de larmes, tu n'as jamais cessé de produire et des fruits et des fleurs ! Es-tu donc sans pitié pour l'homme ? et sa poussière retourne-t-elle dans ton sein maternel sans le faire ressaisir ? »

Ici, Corinne se reposa quelques instants. Tous ceux que la fête avait rassemblés jetaient à ses pieds des branches de myrte et de laurier. La leur douce et pure de la lune embellissait son visage ; le vent frais de la mer agitait ses cheveux pittoresquement, et la nature semblait se

plaire à la parer. Corinne cependant fut tout à coup saisie par un attendrissement irrésistible ; elle considéra ces lieux enchanteurs, cette soirée enivrante, Oswald qui était là, qui n'y serait peut-être pas toujours, et des larmes coulerent de ses yeux. Le peuple même, qui venait de l'applaudir avec tant de bruit, respectait son émotion, et tous attendaient en silence que ses paroles fissent partager ce qu'elle éprouvait. Elle préluda quelque temps sur sa lyre ; et, ne divisant plus son chant en octaves, elle s'abandonna dans ses vers à un mouvement non interrompu.

« Quelques souvenirs du cœur, quelques noms de femmes, réclamaient aussi vos pleurs. C'est à Misène, dans le lieu même où nous sommes, que la veuve de Pompée, Cornélie, conserva jusqu'à la mort son noble deuil. Agrippine pleura longtemps Germanicus sur ces bords : un jour, le même assassin qui lui ravit son époux la trouva digne de le suivre. L'île de Nisida fut témoin des adieux de Brutus et de Porcie.

« Ainsi, les femmes amies des héros ont vu périr l'objet qu'elles avaient adoré. C'est en vain que pendant longtemps elles suivirent ses traces ; un jour vint qu'il fallut le quitter. Porcie se donna la mort ; Cornélie presse contre son sein l'urne sacrée qui ne répond plus à ses cris ; Agrippine, pendant plusieurs années, irrite en vain le meurtrier de son époux ; et ces créatures infortunées, errant comme des ombres sur les plages dévastées du fleuve éternel, soupiraient pour aborder à l'autre rive ; dans leur longue solitude, elles interrogent le silence, et demandent à la nature entière, à ce ciel étoilé, comme à cette mer profonde, un son d'une voix chérie, un accent qu'elles n'entendraient plus.

« Amour, suprême puissance du cœur, mystérieux enthousiasme qui renferme en lui-même la poésie, l'héroïsme et la religion ! Qu'arrive-t-il quand la destinée nous sépare de celui qui avait le secret de notre âme et nous avait donné la vie du cœur, la vie céleste ? Qu'arrive-t-il quand l'absence ou la mort isolent une femme sur la terre ? Elle languit, elle tombe. Combien de fois ces rochers qui nous entourent n'ont-ils pas offert leur froid soutien à ces veuves délaissées, qui s'appuyaient jadis sur le sein d'un ami, sur le bras d'un héros !

« Devant vous est Sorrente : là, demeurait la sœur de Tasse, quand il vint en pèlerin demander à cette obscure amie un asile contre l'injustice des princes : ses longues douleurs avaient presque égaré sa raison ; il ne lui restait plus que du génie ; il ne lui restait que la connaissance des choses divines ; toutes les images de la terre étaient troublées. Ainsi le talent, épouvanté du désert qui l'environne, parcourt l'univers sans trouver rien qui lui ressemble. La nature pour lui n'a plus d'écho, et le vulgaire prend pour de la folie ce malaise d'une âme qui ne respire pas dans ce monde assez d'air, assez d'enthousiasme, assez d'espoir.

« La fatalité, continua Corinne avec une émotion toujours croissante, la fatalité ne poursuit-elle pas les âmes exaltées, les poètes dont l'imagination tient à la puissance d'aimer et de souffrir ? Ils sont les bannis d'une autre région ; et l'universelle bonté ne devait pas ordonner toute chose pour le petit nombre des élus ou des proscrits. Que voulaient dire les anciens quand ils parlaient de la destinée avec tant de terreur ? Que peut-elle, cette destinée, sur les êtres vulgaires et paisibles ? Ils suivent les saisons ; ils parcourent docilement le cours habituel de la vie. Mais la prêtresse qui rendait les oracles se sentait agitée par une puissance cruelle. Je ne sais quelle force involontaire précipite le génie dans le malheur ; il entend le bruit des sphères que les organes mortels ne sont pas faits pour saisir ; il pénètre des mystères du sentiment inconnus aux autres hommes, et son âme recèle un Dieu qu'elle ne peut contenir !

« Sublime créateur de cette belle nature, protége-nous ! Nos élans sont sans force, nos espérances mensongères. Les passions exercent en nous une tyrannie tumultueuse, qui ne nous laisse ni liberté ni repos. Peut-être ce que nous ferons demain décidera-t-il de notre sort ; peut-être hier avons-nous dit un mot que rien ne peut racheter. Quand notre esprit s'élève aux plus hautes pensées, nous sentons, comme au sommet des édifices élevés, un vertige qui confond tous les objets à nos regards ; mais alors même la douleur, la terrible douleur, ne se perd point dans les nuages, elle les sillonne, elle les entr'ouvre. O mon Dieu ! que veut-elle nous annoncer ?... »

A ces mots, une pâleur mortelle couvrit le visage de Corinne : ses yeux se fermèrent, et elle serait tombée à terre, si lord Nelvil ne s'était pas à l'instant trouvé près d'elle pour la soutenir.

CHAPITRE V.

Corinne revint à elle, et la vue d'Oswald, qui avait dans son regard la plus touchante expression d'intérêt et d'inquiétude, lui rendit un peu de calme. Les Napolitains remarquaient avec étonnement la teinte sombre de la poésie de Corinne; ils admiraient l'harmonieuse beauté de son langage; néanmoins ils auraient souhaité que ses vers fussent inspirés par une disposition moins triste; car ils ne considéraient les beaux-arts, et, parmi les beaux-arts, la poésie, que comme une manière de se distraire des peines de la vie, et non de creuser plus avant dans ses terribles secrets. Mais les Anglais qui avaient entendu Corinne étaient pénétrés d'admiration pour elle.

Ils étaient ravis de voir ainsi les sentiments mélancoliques exprimés avec l'imagination italienne. Cette belle Corinne, dont les traits animés et le regard plein de vie étaient destinés à peindre le bonheur; cette fille du soleil, atteinte par des peines secrètes, ressemblait à ces fleurs encore fraîches et brillantes, mais qu'un point noir, causé par une piqûre mortelle, menace d'une fin prochaine.

Toute la société s'embarqua pour retourner à Naples, et la chaleur et le calme qui régnaient alors faisaient goûter vivement le plaisir d'être sur la mer. Goëthe a peint, dans une délicieuse romance, ce penchant que l'on éprouve pour les eaux au milieu de la chaleur. La nymphe du fleuve vante au pêcheur le charme de ses flots: elle l'invite à s'y rafraîchir, et, séduit par degrés, enfin il s'y précipite. Cette puissance magique de l'onde ressemble, en quelque manière, au regard du serpent, qui attire en effrayant. La vague, qui s'élève de loin, se grossit par degrés, et se hâte en approchant du rivage, semble correspondre avec un désir secret du cœur, qui commence doucement et devient irrésistible.

Corinne était plus calme; les délices du beau temps rassuraient son âme; elle avait relevé les tresses de ses cheveux, pour mieux sentir ce qu'il pouvait y avoir d'air autour d'elle; sa figure était ainsi plus charmante que jamais. Les instruments à vent, qui suivaient dans une autre barque, produisaient un effet enchanteur: ils étaient en harmonie avec la mer, les étoiles et la douceur enivrante d'un soir d'Italie; mais ils causaient une plus touchante émotion encore: ils étaient la voix du ciel au milieu de la nature. — Chère amie, dit Oswald à voix basse, chère amie de mon cœur, je n'oublierai jamais ce jour: en pourra-t-il jamais exister un plus heureux? Et, en prononçant ces paroles, ses yeux étaient remplis de larmes. L'un des agréments séducteurs d'Oswald, c'était cette émotion facile, et cependant contenue, qui mouillait souvent, malgré lui, ses yeux de pleurs: son regard avait alors une expression irrésistible. Quelquefois même, au milieu d'une douce plaisanterie, on s'apercevait qu'il était ébranlé par un attendrissement secret, qui se mêlait à sa gaieté et lui donnait un noble charme. — Hélas! répondit Corinne, non, je n'espère plus un jour tel que celui-ci, qu'il soit béni, du moins, comme le dernier de ma vie, s'il n'est pas, s'il ne peut pas être l'aurore d'un bonheur durable.

CHAPITRE VI.

Le temps commençait à changer lorsqu'ils arrivèrent à Naples; le ciel s'obscurcissait, et l'orage, qui s'annonçait dans l'air, agitait déjà fortement les vagues, comme si la tempête de la mer répondait du sein des flots à la tempête du ciel. Oswald avait devancé Corinne de quelques pas, parce qu'il voulait faire apporter des flambeaux pour la conduire plus sûrement jusqu'à sa demeure. En passant sur le quai, il vit des lazaroni rassemblés qui criaient assez haut: — Ah! le pauvre homme, il ne peut pas s'en tirer; il faut avoir patience, il périra. — Que dites-vous? s'écria lord Nelvil avec impétuosité, de qui parlez-vous? — D'un pauvre vieillard, répondirent-ils, qui se baignait là-bas, non loin du môle, mais qui a été pris par l'orage et n'a pas assez de force pour lutter contre les vagues et regagner le bord. Le premier mouvement d'Oswald était de se jeter à l'eau: mais, réfléchissant à la frayeur qu'il causerait à Corinne lorsqu'elle approcherait, il offrit tout l'argent qu'il portait avec lui, et en promit le double à celui qui se jetterait dans l'eau pour retirer le vieillard. Les lazaroni refusèrent en disant: — Nous avons trop peur, il y a trop de danger, cela ne se peut pas. En ce moment le vieillard disparut sous les flots. Oswald n'hésita plus et s'élança dans la mer, malgré les vagues qui recontraient sa tête. Il lutta cependant heureusement contre elles, atteignit le vieillard, qui périssait un instant

plus tard, le saisit et le ramena sur le bord. Mais le froid de l'eau, les efforts violents d'Oswald contre la mer agitée, lui firent tant de mal, qu'au moment où il apportait le vieillard sur la rive, il tomba sans connaissance; et sa pâleur était telle en cet état, qu'on devait croire qu'il n'existait plus.

Corinne passait alors, ne pouvant pas se douter de ce qui venait d'arriver. Elle aperçut une grande foule rassemblée, et, entendant crier: Il est mort! elle allait s'éloigner, cédant à la terreur que lui inspiraient ces paroles, lorsqu'elle vit un des Anglais qui l'accompagnaient fendre précipitamment la foule. Elle fit quelques pas pour le suivre; et le premier objet qui frappa ses regards, ce fut l'habit d'Oswald, qu'il avait laissé sur le rivage en se jetant dans l'eau. Elle saisit cet habit avec un désespoir convulsif, croyant qu'il ne restait plus que cela d'Oswald; et quand elle le reconnut enfin lui-même, bien qu'il parût sans vie, elle se jeta sur son corps inanimé avec une sorte de transport; et, le pressant dans ses bras avec ardeur, elle eut l'inexprimable bonheur de sentir encore les battements du cœur d'Oswald, qui se ranimait peut-être à l'approche de Corinne. — Il vit! s'écria-t-elle, il vit! Et dans ce moment elle reprit une force, un courage qu'avaient à peine les simples amis d'Oswald. Elle appela tous les secours; elle-même sut les donner: elle soutenait la tête d'Oswald évanoui; elle le couvrait de ses larmes; et, malgré la plus cruelle agitation, elle n'oubliait rien, elle ne perdit pas un instant, et ses soins n'étaient point interrompus par sa douleur. Oswald paraissait un peu mieux: cependant il n'avait point encore repris l'usage de ses sens. Corinne le fit transporter chez elle, se mit à genoux à côté de lui, et, l'entourant des parfums qui pouvaient le ranimer, elle l'appela avec un accent si tendre, si passionné, que la vie devait revenir à cette voix. Oswald l'entendit, rouvrit les yeux et lui serra la main.

Se sent-il que, pour jouir d'un tel moment, il ait fallu sentir les angoisses de l'enfer! Pauvre nature humaine! Nous ne connaissons l'infini que par la douleur; et, dans toutes les jouissances de la vie, il n'est rien qui puisse compenser le désespoir de voir mourir ce qu'on aime.

— Cruel! s'écria Corinne, cruel! qu'avez-vous fait? — Pardonnez, répondit Oswald d'une voix tremblante, pardonnez. Dans l'instant où je me suis cru près de périr, croyez-moi, chère amie, j'avais peur pour vous. Admirable expression de l'amour partagé, de l'amour, au plus heureux moment de la confiance mutuelle! Corinne, vivement émue par ces délicieuses paroles, ne put se les rappeler jusqu'à son dernier jour sans un attendrissement qui, pour quelques instants du moins, fait tout pardonner.

CHAPITRE VII.

Le second mouvement d'Oswald fut de porter sa main sur sa poitrine pour y retrouver le portrait de son père: il y était encore; mais l'eau l'avait tellement effacé, qu'il était à peine reconnaissable. Oswald, amèrement affligé de cette perte, s'écria: — Mon Dieu! vous m'enlevez donc jusqu'à son image! Corinne pria lord Nelvil de lui permettre de rétablir ce portrait. Il y consentit, mais sans beaucoup d'espoir. Quel fut son étonnement, lorsqu'au bout de trois jours elle le rapporta non-seulement réparé, mais plus frappant de ressemblance encore qu'auparavant! — Oui, dit Oswald avec ravissement; oui, vous avez deviné ses traits et sa physionomie. C'est un miracle du ciel qui vous désigne à moi comme la compagne de mon sort, puisqu'il vous révèle le souvenir de celui qui doit à jamais disposer de moi. Corinne, continua-t-il en se jetant à ses pieds, règne à jamais sur ma vie! Voilà l'anneau que mon père avait donné à sa femme, l'anneau le plus saint, le plus sacré, qui fut offert par la bonne foi la plus noble, accepté par le cœur le plus fidèle; je l'ôte de mon doigt pour le mettre au tien. Et, dès cet instant, je ne suis plus libre: tant que vous le conserverez, chère amie, je ne le suis plus. J'en prends l'engagement solennel, avant de savoir qui vous êtes; c'est votre âme que j'en crois, c'est elle qui m'a tout appris. Les événements de votre vie, s'ils viennent de vous, doivent être nobles comme votre caractère; s'ils viennent du sort, et que vous en ayez été la victime, je remercie le ciel d'être chargé de les réparer. Ainsi donc, ô ma Corinne! apprenez-moi vos secrets; vous le devez à celui dont les promesses ont précédé votre confiance.

— Oswald, répondit Corinne, cette émotion si touchante naît en vous d'une erreur, et je ne puis accepter cet anneau sans la dissiper; vous croyez que j'ai deviné, par une inspiration du cœur, les traits de votre père; mais je dois vous apprendre que je l'ai vu lui-même plusieurs fois. — Vous avez vu mon père! s'écria lord Nelvil, et comment? dans quel lieu? se peut-il, ô mon Dieu! qui donc êtes-vous? — Voilà votre anneau, dit Corinne avec une émotion étouffée; je dois vous le rendre. — Non, reprit Oswald après un moment de silence, je jure de ne jamais être l'époux d'une autre, tant que vous ne me renverrez pas cet

anneau. Mais pardonnez au trouble que vous venez d'exciter en mon âme des idées confuses se retracent à moi, mon inquiétude est douloureuse. — Je le vois, reprit Corinne, et je vais l'abrégé. Mais déjà votre voix n'est plus la même, et vos paroles sont changées. Peut-être, après avoir lu mon histoire, peut-être que l'horrible mot adieu... — Adieu ! s'écria lord Nelvil ; non, chère amie, ce n'est que sur mon lit de mort que je pourrais te le dire. Ne le crains pas avant cet instant. Corinne sortit, et, peu de minutes après, Thérésine entra dans la chambre d'Oswald pour lui remettre, de la part de sa maîtresse, l'écrit qu'on va lire.

LIVRE QUATORZIÈME.

HISTOIRE DE CORINNE.

CHAPITRE PREMIER.

Oswald, je vais commencer par l'aven qui doit décider de ma vie. Si, après l'avoir lu, vous ne croyez pas possible de me pardonner, n'achevez point cette lettre, et rejetez-moi loin de vous ; mais si, lor que vous connaîtrez et le nom et le sort auxquels j'ai renoncé, tout n'est pas brisé entre nous, ce que vous apprendrez ensuite servira peut-être à m'excuser.

Lord Edgermond était mon père ; je suis née en Italie de sa première femme, qui était Romaine ; et Lucile Edgermond, qu'on vous destinait pour épouse, est ma sœur du côté paternel ; elle est le fruit du second mariage de mon père avec une Anglaise.

Maintenant écoutez-moi. Elevée en Italie, je perdis ma mère lorsque je n'avais encore que dix ans ; mais, comme en mourant elle avait témoigné un extrême désir que mon éducation fût terminée avant que j'allasse en Angleterre, mon père me laissa chez une tante de ma mère, à Florence, jusqu'à l'âge de quinze ans. Mes talents, mes goûts, mon caractère même, étaient formés quand la mort de ma tante décida mon père à me rappeler près de lui. Il vivait dans une petite ville de Northumberland, qui ne peut, je crois, donner aucune idée de l'Angleterre ; mais c'est tout ce que j'en ai connu pendant les six années que j'y ai passées. Ma mère, dès mon enfance, ne m'avait entretenue que du malheur de ne plus vivre en Italie, et ma tante m'avait souvent répété que c'était la crainte de quitter son pays qui avait fait mourir ma mère de chagrin. Ma bonne tante se persuadait aussi qu'une catholique était damnée quand elle vivait dans un pays protestant, et, bien que je ne partageasse pas cette crainte, cependant l'idée d'aller en Angleterre me causait beaucoup d'effroi.

Je partis avec un sentiment de tristesse inexprimable. La femme qui était venue me chercher ne savait pas l'italien ; j'en disais bien encore quelques mots à la dérochée avec ma pauvre Thérésine, qui avait consenti à me suivre, quoiqu'elle ne cessât de pleurer en s'éloignant de sa patrie ; mais il fallut me déshabituer de ces sons harmonieux qui plaisent tant, même aux étrangers, et dont le charme était uni pour moi à tous les souvenirs de l'enfance. Je m'avançais vers le Nord ; sensation triste et sombre que j'éprouvais sans en concevoir bien clairement la cause. Il y avait cinq ans que j'n'avais vu mon père quand j'arrivai chez lui. Je pus à peine le reconnaître ; il me sembla que sa figure avait pris un caractère plus grave ; cependant il me reçut avec un tendre intérêt, et me dit que je ressemblais beaucoup à ma mère. Ma petite sœur, qui avait alors trois ans, me fut amenée ; c'était la figure la plus blanche, les cheveux de soie les plus blonds que j'eusse jamais vus. Je la regardai avec étonnement, car nous n'avons presque pas de ces figures en Italie. Mais dès ce moment elle m'intéressa beaucoup ; je pris ce jour la même de ses cheveux pour en faire un bracelet que j'ai toujours conservé depuis. Enfin ma belle-mère parut, et l'impression qu'elle me fit la première fois que je la vis s'est constamment accrue et renouvelée pendant les six années que j'ai passées avec elle.

Lady Edgermond aimait exclusivement la province où elle était née, et mon père, qu'elle dominait, lui avait fait le sacrifice du séjour de Londres ou d'Edenbourg. C'était une personne froide, digne, silencieuse, dont les yeux étaient sensibles quand elle regardait sa fille,

mais qui avait d'ailleurs quelque chose de si positif dans l'expression de sa physionomie et dans ses discours, qu'il paraissait impossible de lui faire entendre ni une idée nouvelle ni seulement une parole à laquelle son esprit ne fût pas accoutumé. Elle me reçut bien, mais j'aperçus facilement que toute ma manière la surprenait, et qu'elle se proposait de la changer si elle le pouvait. L'on ne dit mot de l' diner, bien qu'on eût invité quelques personnes du voisinage. Je m'emuyais tellement de ce silence qu'au milieu du repas j'essayai de parler un peu à un homme âgé qui était assis à côté de moi, et je citai dans la conversation des vers italiens très-purs, très délicats, mais dans lesquels il était question d'amour ; ma belle-mère, qui savait un peu l'italien, me regarda, rougit, et donna le signal aux femmes, plus tôt qu'à l'ordinaire encore, de se retirer pour aller préparer le thé, et laisser les hommes seuls à table pendant le dessert. Je n'entendais rien à cet usage, qui surprend beaucoup en Italie, où l'on ne peut concevoir aucun agrément dans la société sans les femmes ; et je crus un moment que ma belle-mère était si indignée contre moi qu'elle ne voulait pas rester dans la chambre où j'étais. Cependant je me rassurai parce qu'elle me fit signe de la suivre, et ne m'adressa aucun reproche pendant les trois heures que nous passâmes dans le salon, attendant que les hommes vinssent nous rejoindre.

Ma belle-mère, à souper, me dit assez doucement qu'il n'était pas d'usage que les jeunes personnes parlissent, et que surtout elles ne devaient jamais se permettre de citer des vers où le mot d'amour était prononcé. — Miss Edgermond, ajouta-t-elle, vous devez tâcher d'oublier tout ce qui tient à l'Italie ; c'est un pays qu'il serait à désirer que vous n'eussiez jamais connu. Je passai la nuit à pleurer, mon cœur était oppressé de tristesse. Le matin j'allai me promener, il faisait un brouillard affreux ; je n'aperçus pas le soleil, qui du moins m'aurait rappelé ma patrie ; je rencontrai mon père ; il vint à moi et me dit :

— Ma chère enfant, ce n'est pas ici comme en Italie ; les femmes n'ont d'autre vocation parmi nous que les devoirs domestiques ; les talents que vous avez vous désennuieront dans la solitude. Peut-être aurez-vous un mari qui s'en fera plaisir, mais dans une petite ville comme celle-ci tout ce qui attire l'attention excite l'envie, et vous ne trouverez pas du tout à vous marier si l'on croyait que vous avez des goûts étrangers à nos mœurs. Ici la manière d'exister doit être soumise aux anciennes habitudes d'une province éloignée. J'ai passé avec votre mère douze ans en Italie, et le souvenir m'en est très-doux. J'étais jeune alors, et la nouveauté me plaisait ; à présent je suis rentré dans ma case et je m'en trouve bien : une vie régulière, même un peu monotone, fait passer le temps sans qu'on s'en aperçoive. Mais il ne faut pas lutter contre les usages du pays où l'on est établi, l'on en souffre toujours ; car dans une ville aussi petite que celle où nous sommes, tout se sait, tout se répète ; il n'y a pas lieu à l'émulation, mais bien à la jalousie, et il vaut mieux supporter un peu d'ennui que de rencontrer toujours des visages surpris et malveillants qui vous demanderaient à chaque instant raison de ce que vous faites.

Non, mon cher Oswald, vous ne pouvez vous faire une idée de la peine que j'éprouvai pendant que mon père parlait ainsi. Je me le rappelais plein de grâce et de vivacité, tel que je l'avais vu dans mon enfance, et je le voyais courbé maintenant sous ce manteau de plomb que le Dante décrit dans l'enfer, et que la médiocrité jette sur les épaules de ceux qui passent sous son joug. Tout s'éloignait à mes regards, l'enthousiasme de la nature, des beaux-arts, des sentiments ; et mon âme me tourmentait comme une flamme inutile qui me dévorait moi-même, n'ayant plus d'aliments au dehors. Comme je suis naturellement douce, ma belle-mère n'avait point à se plaindre de moi dans mes rapports avec elle ; mon père encore moins, car je l'aimais tendrement, et c'était dans mes entretiens avec lui que je trouvais encore quelque plaisir. Il était résigné, mais il savait qu'il l'était, tandis que la plupart de nos gentilshommes campagnards, buvant, chassant et dormant, croyaient mener la plus sage et la plus belle vie du monde.

Leur contentement me troublait à un tel point que je me demandais si ce n'était pas moi dont la manière de penser était une folie, et si cette existence toute solide qui échappe à la douleur comme à la pensée, au sentiment comme à la rêverie, ne valait pas beaucoup mieux que ma manière d'être. Mais à quoi m'aurait servi cette triste conviction ? à m'affliger de mes facultés comme d'un malheur, tandis qu'elles passaient en Italie pour un bienfait du ciel.

Parmi les personnes que nous voyions, il y en avait qui ne manquaient pas d'esprit, mais elles l'étoffaient comme une leur impertinence, et pour l'ordinaire, vers quarante ans, ce petit mouvement de leur tête s'était engourdi avec tout le reste. Mon père, vers la fin de l'automne, allait beaucoup à la chasse, et nous l'attendions quelquefois jusqu'à minuit. Pendant son absence, je restais dans ma chambre la plus grande partie de la journée pour cultiver mes talents, et ma belle-mère en avait de l'humeur.

— A quoi bon tout cela ? me disait-elle, en serez-vous plus heureuse ? Et ce mot me mettait au désespoir.

Qu'est-ce donc que le honneur, me disais-je, si ce n'est pas le développement de nos facultés ? Ne vaut-il pas autant se tuer physiquement que moralement ? et, s'il faut étouffer mon esprit et mon âme, que sert de conserver le misérable reste de vie qui m'agite en vain ? Mais je me gardais bien de parler ainsi à ma belle-mère. Je l'avais essayé une ou

deux fois; elle m'avait répondu qu'une femme était faite pour soigner le ménage de son mari et la santé de ses enfants, que toutes les autres prétentions ne faisaient que du mal, et que le meilleur conseil qu'elle avait à me donner, c'était de les cacher si je les avais. Et ce discours, tout commun qu'il était, me laissait absolument sans réponse, car l'émulation, l'enthousiasme, tous ces moteurs de l'âme et du génie, ont singulièrement besoin d'être encouragés, et se flétrissent comme les fleurs sous un ciel triste et glacé.

Il n'y a rien de si facile que de se donner l'air très-moral, en condamnant tout ce qui tient à une âme élevée. Le devoir, la plus noble destination de l'homme, peut être dénaturé comme toute autre idée, et devenir une arme offensive, dont les esprits étroits, les gens médiocres, et contents de l'être, se servent pour imposer silence au talent, et se débarrasser de l'enthousiasme, du génie, enfin de tous leurs ennemis. On dirait, à les entendre, que le devoir consiste dans le sacrifice des facultés distinguées que l'on possède, et que l'esprit est un tort qu'il faut expier, en menant précisément la même vie que ceux qui en manquent: mais est-il vrai que le devoir prescrive à tous les caractères des règles semblables? Les grandes pensées, les sentiments généreux, ne sont-ils pas dans ce monde la dette des êtres capables de l'acquitter? Chaque femme, comme chaque homme, ne doit-elle pas se frayer une route d'après son caractère et ses talents? et faut-il imiter l'instinct des abeilles, dont les essaims se succèdent sans progrès et sans diversité?

Non, Oswald, pardonnez-moi l'orgueil de Corinne; mais je me croyais faite pour une autre destinée; je me sens aussi soumise à ce que j'aime que ces femmes dont j'étais entourée, et qui ne permettaient ni un jugement à leur esprit ni un désir à leur cœur. S'il vous plaisait de passer vos jours au fond de l'Ecosse, je serais heureuse d'y vivre et d'y mourir auprès de vous: mais, loin d'abdiquer mon imagination, elle me servirait à mieux jouir de la nature: et plus l'empire de mon esprit serait étendu, plus je trouverais de gloire et de bonheur à vous en déclarer le maître.

Ma belle-mère était presque aussi importunée de mes idées que de mes actions: il ne lui suffisait pas que je menasse la même vie qu'elle, il fallait encore que ce fût par les mêmes motifs; car elle voulait que les facultés qu'elle n'avait pas fussent considérées seulement comme une maladie. Nous vivions assez près du bord de la mer, et le vent du nord se faisait sentir souvent dans notre château: je l'entendais siffler la nuit à travers les longs corridors de notre demeure, et le jour il favorisait merveilleusement notre silence quand nous étions réunies. Le temps était humide et froid; je ne pouvais presque jamais sortir sans éprouver une sensation douloureuse: il y avait dans la nature quelque chose d'hostile, qui me faisait regretter amèrement sa bienfaisance et sa douceur en Italie.

Nous rentrions l'hiver dans la ville, si c'est une ville, toutefois, qu'un lieu où il n'y a ni spectacle, ni édifices, ni musique, ni tableaux; c'était un rassemblement de comérages, une collection d'ennuis tout à la fois divers et monotones.

La naissance, le mariage et la mort composaient toute l'histoire de notre société; et ces trois événements différaient à moins qu'ailleurs. Représentez-vous ce que c'était pour une Italienne comme moi, que d'être assise autour d'une table à thé, plusieurs heures par jour après dîner, avec la société de ma belle-mère: elle était composée de sept femmes, les plus graves de la province: deux d'entre elles étaient des demoiselles de cinquante ans, timides comme à quinze, mais beaucoup moins gaies qu'à cet âge. Une femme disait à l'autre: «Ma chère, croyez-vous que l'eau soit assez bouillante pour la jeter sur le thé? — Ma chère, répondait l'autre, je crois que ce serait trop tôt; car ces messieurs ne sont pas encore prêts à venir. — Resteront-ils longtemps à table aujourd'hui? disait la troisième; qu'en croyez-vous, ma chère? — Je ne sais pas, répondait la quatrième, il me semble que l'élection du parlement doit avoir lieu la semaine prochaine, et il se pourrait qu'ils restassent pour s'en entretenir. — Non, reprénait la cinquième, je crois plutôt qu'ils parlent de cette chasse au renard qui les a tant occupés la semaine passée, et qui doit recommencer lundi prochain; je crois cependant que le dîner sera bientôt fini. — Ah! je ne l'espère guère, disait la sixième en soupirant.» Et le silence recommençait. J'avais été dans les couvents d'Italie: ils me paraissaient pleins de vie à côté de ce cercle, et je ne savais qu'y devenir.

Tous les quarts d'heure il s'élevait une voix qui faisait la question la plus insipide, pour obtenir la réponse la plus froide, et l'ennui soulevé retombait avec un nouveau poids sur ces femmes, que l'on aurait pu croire malheureuses, si l'habitude prise dès l'enfance n'apprenait pas à tout supporter. Enfin, les *messieurs* revenaient; et ce moment si attendu n'apportait pas un grand changement dans la manière d'être des femmes: les hommes continuaient leur conversation auprès de la cheminée; les femmes restaient dans le fond de la chambre, distribuant les tasses de thé; et, quand l'heure du départ arrivait, elles s'en allaient avec leurs époux, prêtes à recommencer le lendemain une vie qui ne différait de celle de la veille que par la date de l'almanach, et par la trace des années qui venait enfin s'imprimer sur le visage de ces femmes, comme si elles eussent vécu pendant ce temps.

Je ne puis concevoir encore comment mon talent a pu échapper au froid mortel dont j'étais entourée; car, il ne faut pas se le cacher, il y a deux côtés à toutes les manières de voir: on peut vanter l'enthousiasme,

on peut le blâmer; le mouvement et le repos, la variété et la monotonie, sont susceptibles d'être attaqués et défendus par divers arguments; on peut plaider pour la vie, et il y a cependant assez de bien à dire de la mort, ou de ce qui lui ressemble. Il n'est donc pas vrai qu'on puisse tout simplement mépriser ce que disent les gens médiocres: ils pénètrent malgré vous dans le fond de votre pensée; ils vous attendent dans les moments où la supériorité vous a causé des chagrins, pour vous dire un eh bien! tout tranquille, tout modéré en apparence, et qui est cependant le mot le plus dur qu'il soit possible d'entendre; car on ne peut supporter l'envie que dans les pays où cette envie même est excitée par l'admiration qu'inspirent les talents: mais quel plus grand malheur que de vivre là où la supériorité ferait naître la jalousie, et point l'enthousiasme: là où l'on serait haï comme une puissance, en étant moins fort qu'un être obscur? Telle était ma situation dans cet étroit séjour: je n'y faisais qu'un bruit importun à presque tout le monde; et je ne pouvais, comme à Londres ou à Edimbourg, rencontrer ces hommes supérieurs qui savent tout juger et tout connaître, et qui, sentant le besoin des plaisirs inépuisables de l'esprit et de la conversation, auraient trouvé quelque charme dans l'entretien d'une étrangère, quand même elle ne se serait pas, en tout, conformée aux sévères usages du pays.

Je passais quelquefois des jours entiers dans les sociétés de ma belle-mère, sans entendre dire un mot qui répondit ni à une idée, ni à un sentiment: l'on ne se permettait pas même des gestes en parlant: on voyait sur le visage des jeunes filles la plus belle fraîcheur, les couleurs les plus vives, et la plus parfaite immobilité: singulier contraste entre la nature et la société! tous les âges avaient des plaisirs semblables: l'on prenait le thé, l'on jouait au whist; et les femmes vieillissaient en faisant toujours la même chose, en restant toujours à la même place: le temps était bien sûr de ne pas les manquer; il savait où les prendre.

Il y a dans les plus petites villes d'Italie un théâtre, de la musique, des improvisateurs, beaucoup d'enthousiasme pour la poésie et les arts, un beau soleil; enfin, on y sent qu'on vit: mais je l'oubliais tout à fait dans la province que j'habitais, et j'aurais pu, ce me semble, envoyer à ma place une pouce légèrement perfectionnée par la mécanique; elle aurait très-bien rempli mon emploi dans la société. Comme il y a partout, en Angleterre, des intérêts de divers genres qui honorent l'humanité, les hommes, dans quelque retraite qu'ils vivent, ont toujours les moyens d'occuper dignement leur loisir: mais l'existence des femmes, dans le coin isolé de la terre que j'habitais, était bien insipide. Il y en avait quelques-unes qui, par la nature et la réflexion, avaient développé leur esprit, et j'avais découvert quelques accents, quelques regards, quelques mots dits à voix basse, qui sortaient de la ligne commune; mais la petite opinion du petit pays, toute-puissante dans son petit cercle, étouffait entièrement ces germes: on aurait eu l'air d'une mauvaise tête, d'une femme d'une vertu douteuse, si l'on s'était livrée à parler, à se montrer de quelque manière, et, ce qui était pis que tous les inconvénients, il n'y avait aucun avantage.

D'abord j'essayai de ranimer cette société endormie: je leur proposai de lire des vers, de faire de la musique. Une fois, le jour était pris pour cela: mais tout à coup une femme se rappela qu'il y avait trois semaines qu'elle était invitée à souper chez sa tante; une autre, qu'elle était en deuil d'une vieille cousine qu'elle n'avait jamais vue, et qui était morte depuis plus de trois mois; une autre, enfin, que dans son ménage il y avait des arrangements domestiques à prendre: tout cela était très-raisonnable; mais ce qui était toujours sacrifié, c'étaient les plaisirs de l'imagination et de l'esprit, et j'entendais si souvent dire: Cela ne se peut pas, que, parmi tant de négations, ne pas vivre m'eût encore semblé la meilleure de toutes.

Moi-même, après m'être débattue quelque temps, j'avais renoncé à mes vaines tentatives, non que mon père me les interdît, il avait même engagé ma belle-mère à ne pas me tourmenter à cet égard; mais les insinuations, mais les regards à la dérobée pendant que je parlais, mille petites peines, semblables aux liens dont les pygmées entouraient Gulliver, me rendaient tous les mouvements impossibles; et je finissais par faire comme les autres, en apparence, mais avec cette différence que je mourais d'ennui, d'impatience et de dégoûts, au fond du cœur. J'avais déjà passé ainsi quatre années les plus fastidieuses du monde, et, ce qui m'affligeait davantage encore, je sentais mon talent se refroidir; mon esprit se remplissait, malgré moi, de petites choses; car, dans une société où l'on manque tout à la fois d'intérêt pour les sciences, la littérature, les tableaux et la musique, où l'imagination enfin n'occupe personne, ce sont les petits faits, les critiques minutieuses, qui font nécessairement le sujet des entretiens; et les esprits étrangers à l'activité comme à la méditation ont quelque chose d'étroit, de susceptible et de contraint, qui rend les rapports de la société tout à la fois pénibles et fades.

Il n'y a là de jouissance que dans une certaine régularité méthodique, qui convient à ceux dont le désir est d'effacer toutes les supériorités pour mettre le monde à leur niveau; mais cette uniformité est une douleur habituelle pour les caractères appelés à une destinée qui leur soit propre: le sentiment amer de la malveillance, que j'excitais malgré moi, se joignit à l'oppression causée par le vide, qui m'empêchait de respirer. C'est en vain qu'on se dit: Tel homme n'est pas digne de me juger, telle femme n'est pas capable de me comprendre: le visage humain exerce un grand pouvoir sur le cœur humain; et quand vous lisez sur

ce visage une désapprobation secrète, elle vous inquiète toujours, en dépit de vous-même; enfin, le cercle qui vous environne finit toujours par vous cacher le reste du monde. Le plus petit objet placé devant votre œil vous intercepte le soleil; il en est de même aussi de la société dans laquelle on vit : ni l'Europe, ni la postérité, ne pourraient rendre insensible aux tracasseries de la maison voisine; et qui veut être heureux et développer son génie doit, avant tout, bien choisir l'atmosphère dont il s'entoure immédiatement.

CHAPITRE II.

Je n'avais d'autre amusement que l'éducation de ma petite sœur : ma belle-mère ne voulait pas qu'elle sût la musique, mais elle m'avait permis de lui apprendre l'italien et le dessin, et je suis persuadée qu'elle se souvient encore de l'un et de l'autre, car je lui dois la justice qu'elle montrait alors beaucoup d'intelligence. Oswald, Oswald ! si c'est pour votre bonheur que je me suis donné de soins, je m'en applaudis encore ; je m'en applaudirais dans le tombeau.

J'avais près de vingt ans, mon père voulait me marier; et c'est ici que toute la fatalité de mon sort va se déployer. Mon père était l'intime ami du vôtre; et c'est à vous, Oswald, à vous qu'il pensa pour mon époux. Si nous nous étions connus alors, et si vous m'aviez aimée, notre sort à tous les deux eût été sans nuage. J'avais entendu parler de vous avec un tel éloge, que, soit pressentiment, soit orgueil, je fus extrêmement flattée par l'espoir de vous épouser. Vous étiez trop jeune pour moi, puisque j'ai dix-huit mois de plus que vous : mais votre esprit, votre goût pour l'étude devançaient, dit-on, votre âge; et je me faisais une idée si douce de la vie passée avec un caractère tel qu'on peignait le vôtre, que cet espoir effaçait entièrement mes préventions contre la manière d'exister des femmes en Angleterre. Je savais d'ailleurs que vous vouliez vous établir à Edimbourg ou à Londres; et j'étais sûre de trouver, dans chacune de ces deux villes, la société la plus distinguée. Je me disais alors ce que je crois encore à présent : c'est que tout le malheur de ma situation venait de vivre dans une petite ville, reléguée au fond d'une province du Nord. Les grandes villes seules conviennent aux personnes qui sortent de la règle commune, quand c'est en société qu'elles veulent vivre; comme la vie y est variée, la nouveauté y plaît : mais dans les lieux où l'on a pris une assez douce habitude de la monotonie, l'on n'aime pas à s'amuser une fois pour découvrir que l'on s'ennuie tous les jours.

Je me plais à le répéter, Oswald, quoique je ne vous eusse jamais vu, j'attendais avec une véritable anxiété votre père, qui devait venir passer huit jours chez le mien : et ce sentiment était alors trop peu motivé pour qu'il ne fût pas un avant-coureur de ma destinée. Quand lord Nelvil arriva, je désirai de lui plaire, je le désirai peut-être trop, et je fis, pour y réussir, infiniment plus de frais qu'il n'en fallait : je lui montrai tous mes talents, je chantai, je dansai, j'improvisai pour lui, et mon esprit, longtemps contenu, fut peut-être trop vif en brisant ses chaînes. Depuis sept ans, l'expérience m'a calmée; j'ai moins d'empressement à me montrer, je suis plus accoutumée à moi, je sais mieux attendre ; j'ai peut-être moins de confiance dans la bonne disposition des autres, mais aussi moins d'ardeur pour leurs applaudissements. Enfin, il est possible qu'alors il y eût en moi quelque chose d'étrange ; on a tant de feu, tant d'imprudence dans la première jeunesse ! on se jette en avant de la vie avec tant de vivacité ! L'esprit, quelque distingué qu'il soit, ne supplée jamais au temps ; et, bien qu'avec cet esprit on sache parler sur les hommes comme si on les connaissait, on n'agit point en conséquence de ses propres aperçus : on a je ne sais quelle fièvre dans les idées qui ne nous permet pas de conformer notre conduite à nos propres raisonnements.

Je crois, sans le savoir avec certitude, que je parus à lord Nelvil une personne trop vive ; car, après avoir passé huit jours chez mon père et s'être montré cependant très-aimable pour moi, il nous quitta et écrivit à mon père que, toute réflexion faite, il trouvait son fils trop jeune pour conclure le mariage dont il avait été question. Oswald, quelle importance attacherez-vous à cet aven ? Je pouvais vous dissimuler cette circonstance de ma vie, je ne l'ai pas fait. Serait-il possible cependant qu'elle vous parût ma condamnation ? Je suis, je le sais, améliorée depuis sept années ; et votre père aurait-il vu sans émotion ma tendresse et mon enthousiasme pour vous ! Oswald, il vous aimait : nous nous serions entendus.

Ma belle-mère forma le projet de me marier au fils de son frère aîné, qui possédait une terre dans notre voisinage. C'était un homme de trente ans, riche, d'une belle figure, d'une naissance illustre et d'un caractère fort honnête, mais si parfaitement convaincu de l'autorité d'un mari sur sa femme et de la destination soumise et domestique de cette femme,

qu'un doute à cet égard l'aurait autant révolté que si l'on avait mis en question l'honneur ou la probité. M. Maclinson (c'était son nom) avait assez de goût pour moi, et ce qu'on disait dans la ville de mon esprit et de mon caractère singulier ne l'inquiétait pas le moins du monde : il y avait tant d'ordre dans sa maison, tout s'y faisait si régulièrement, à la même heure et de la même manière, qu'il était impossible à personne d'y rien changer. Les deux vieilles tantes qui dirigeaient le ménage, les domestiques, les chevaux même, n'auraient pas su faire une seule chose différente de la veille ; et les meubles, qui assistaient à ce genre de vie depuis trois générations, se seraient, je crois, déplacés d'eux-mêmes, si quelque chose de nouveau leur était apparu. M. Maclinson avait donc raison de ne pas craindre mon arrivée dans ce lieu : le poids des habitudes y était si fort, que la petite liberté que je me serais donnée aurait pu le désennuyer un quart d'heure par semaine, mais n'aurait sûrement jamais eu d'autre conséquence.

C'était un homme bon, incapable de faire de la peine ; mais si cependant je lui avais parlé des chagrins sans nombre qui peuvent tourmenter une âme active et sensible, il m'aurait considérée comme une personne vaporeuse, et m'aurait simplement conseillé de monter à cheval et de prendre l'air. Il désirait de m'épouser, précisément parce qu'il ne se doutait pas des besoins de l'esprit et de l'imagination, et que je lui plaisais sans qu'il me comprit. S'il avait eu seulement l'idée de ce que c'était qu'une femme distinguée et des avantages et des inconvénients qu'elle peut avoir, il eût craint de ne pas être assez aimable à mes yeux ; mais ce genre d'inquiétude n'entraît pas même dans sa tête. Jugez de ma répugnance pour un tel mariage ! Je le refusai décidément : mon père me soutint ; ma belle-mère en conçut un vif ressentiment contre moi. C'était une personne despotique au fond de l'âme, bien que sa timidité l'empêchât souvent d'exprimer sa volonté : quand on ne la devinait pas, elle en avait de l'honneur, et quand on lui résistait, après qu'elle avait fait l'effort de s'exprimer, elle le pardonnait d'autant moins, qu'il lui en avait plus coûté pour sortir de sa réserve accoutumée.

Toute la ville me blâma de la manière la plus prononcée. Une union aussi convenable, une fortune si bien en ordre, un homme si estimable, un nom si considéré ! Tel était le cri général. J'essayai d'expliquer pourquoi cette union si convenable ne me convenait pas, j'y perdis ma peine. Quelquefois je me faisais comprendre quand je parlais : mais des que j'étais partie, ce que j'avais dit ne laissait aucune trace ; car les idées habituelles reentraient aussitôt dans les têtes de mes auditeurs, et ils recevaient avec un nouveau plaisir ces anciennes connaissances que j'avais un moment écartées.

Une femme beaucoup plus spirituelle que les autres, bien qu'elle se fût conformée en tout extérieurement à la vie commune, me prit à part, un jour que j'avais parlé avec encore plus de vivacité qu'à l'ordinaire, et me dit ces paroles, qui me firent une impression profonde : — Vous vous donnez beaucoup de peine, ma chère, pour un résultat impossible : vous ne changerez pas la nature des choses ; une petite ville du Nord, sans rapport avec le reste du monde, sans goût pour les arts ni pour les lettres, ne peut être autrement qu'elle n'est. Si vous devez vivre ici, soumettez-vous ; allez-vous-en si vous le pouvez : il n'y a que ces deux partis à prendre. Ce raisonnement n'était que trop évident ; je me sentis pour cette femme une considération que je n'avais pas pour moi-même : car, avec des goûts assez analogues aux miens, elle avait su se résigner à la destinée que je ne pouvais supporter, et, tout en aimant la poésie et les jouissances idéales, elle jugeait mieux la force des choses et l'obstination des hommes. Je cherchai beaucoup à la voir, mais ce fut en vain : son esprit sortait du cercle, mais sa vie y était renfermée ; et je crois même qu'elle craignait un peu de réveiller, par nos entretiens, sa supériorité naturelle : qu'en aurait-elle fait ?

CHAPITRE III.

J'aurais cependant passé toute ma vie dans la déplorable situation où je me trouvais, si j'avais conservé mon père ; mais un accident subit me l'enleva : je perdis avec lui mon protecteur, mon ami, le seul qui m'entendit encore dans ce désert peuplé ; et mon désespoir fut tel, que je n'eus plus la force de résister à mes impressions. J'avais vingt ans quand il mourut, et je me trouvais sans autre appui, sans autre relation que ma belle-mère, avec laquelle, depuis cinq ans que nous vivions ensemble, je n'étais pas plus liée que le premier jour. Elle se mit à me reparler de M. Maclinson ; et, quoiqu'elle n'eût pas le droit de me commander de l'épouser, elle ne recevait que lui chez elle, et me déclarait assez nettement qu'elle ne favoriserait aucun autre mariage. Ce n'était pas qu'elle aimât beaucoup M. Maclinson, quoiqu'il fût son proche parent, mais elle me trouvait dédaigneuse de le refuser, et elle faisait cause com-

mine avec lui, plutôt pour la défense de la médiocrité que par amour-propre de famille.

Chaque jour ma situation devenait plus odieuse ; je me sentais saisie par la maladie du pays, la plus inquiète douleur qui puisse s'emparer de l'âme. L'exil est quelquefois, pour les caractères vifs et sensibles, un supplice beaucoup plus cruel que la mort : l'imagination prend en déplaisance tous les objets qui vous entourent, le climat, le pays, la langue, les usages, la vie en masse, la vie en détail. Il y a une peine pour chaque moment comme pour chaque situation : car la patrie nous donne mille plaisirs habituels que nous ne connaissons pas nous-mêmes avant de les avoir perdus :

La favella, i costumi
L'aria, i trouclù, il terren, le mura, i sassil

La langue, les mœurs, l'air, les arbres, la terre, les murs, les pierres
MÉTASTASE.

C'est déjà un vif chagrin que de ne plus voir les lieux où l'on a passé son enfance : les souvenirs de cet âge, par un charme particulier, rajouissent le cœur, et cependant adoucissent l'idée de la mort. La tombe rapprochée du herceau semble placer sous le même ombrage toute une vie, tandis que les années passées sur un sol étranger sont comme des branches sans racines. La génération qui vous précède ne vous a pas vu naître ; elle n'est pas pour vous la génération des pères, la génération protectrice ; mille intérêts qui vous sont communs avec vos compatriotes ne sont plus entendus par les étrangers ; il faut tout expliquer, tout commenter, tout dire, au lieu de cette communication facile, de cette effusion de pensées qui commence à l'instant où l'on retrouve ses concitoyens. Je ne pouvais me rappeler sans émotion les expressions bienveillantes de mon pays. *Cara, carissima*, disais-je quelquefois en me promenant toute seule, pour m'imiter à moi-même l'accueil si amical des Italiens et des Italiennes ; je comparais cet accueil à celui que je recevais.

Chaque jour j'errais dans la campagne, où j'avais coutume d'entendre le soir, en Italie, des airs harmonieux chantés avec des voix si justes ; et les cris des corbeaux retentissaient seuls dans les nuages. Le soleil si beau, l'air si suave de mon pays, était remplacé par les brouillards ; les fruits mûrissaient à peine, je ne voyais point de vignes ; les fleurs croissaient languissamment, à long intervalle l'une de l'autre ; les sapins couvraient les montagnes toute l'année comme un noir vêtement ; un édifice antique, un tableau seulement, un beau tableau aurait relevé mon âme ; mais je l'aurais vainement cherché à trente milles à la ronde. Tout était terne, tout était morne autour de moi ; et ce qu'il y avait d'habitations et d'habitants servait seulement à priver la solitude de cette horreur poétique qui cause à l'âme un frissonnement assez doux. Il y avait de l'aïsaïce, un peu de commerce et de la culture autour de nous ; enfin ce qu'il faut pour qu'on vous dise : Vous devez être contente : il ne vous manque rien. Stupide jugement, porté sur l'extérieur de la vie, quand tout le foyer du bonheur et de la souffrance est dans le sanctuaire le plus intime et le plus secret de nous-mêmes !

A vingt-un ans, je devais naturellement entrer en possession de la fortune de ma mère et de celle que mon père m'avait laissée. Une fois alors, dans mes rêveries solitaires, il me vint dans l'idée, puisque j'étais orpheline et majeure, de retourner en Italie pour y mener une vie indépendante, tout entière consacrée aux arts. Ce projet, quand il entra dans ma pensée, m'enivra de bonheur, et d'abord je ne conçus pas la possibilité d'une objection. Cependant, quand ma fièvre d'espérance fut un peu calmée, j'eus peur de cette résolution irréparable ; et, me représentant ce qu'en penseraient tous ceux que je connaissais, le projet que j'avais d'abord trouvé si facile me sembla tout à fait impraticable : mais néanmoins, l'image de cette vie, au milieu de tous les souvenirs de l'antiquité, de la peinture, de la musique, s'était offerte à moi avec tant de détails et de charmes, que j'avais pris un nouveau dégoût pour mon ennuyeuse existence.

Mon talent, que j'avais craint de perdre, s'était accru par l'étude suivie que j'avais faite de la littérature anglaise ; la manière profonde de penser et de sentir qui caractérise vos poètes avait fortifié mon esprit et mon âme, sans que j'eusse rien perdu de l'imagination vive qui semble n'appartenir qu'aux habitants de nos contrées. Je pouvais donc me croire destinée à des avantages particuliers par la réunion des circonstances rares qui m'avaient donné une double éducation, et, si je puis m'exprimer ainsi, deux nationalités différentes. Je me souvenais de l'approbation qu'un petit nombre de bons juges avaient accordée dans Florence à mes premiers essais en poésie. Je m'exaltaï sur les nouveaux succès que je pourrais obtenir ; enfin j'espérais beaucoup de moi : n'est-ce pas la première et la plus noble illusion de la jeunesse ?

Il me semblait que j'entrerais en possession de l'univers le jour où je ne sentirais plus le souffle desséchant de la médiocrité m'envahir ; mais, quand il fallait prendre la résolution de partir, de m'échapper secrètement, je me sentais arrêtée par l'opinion, qui m'imposait beaucoup plus en Angleterre qu'en Italie ; car, bien que je n'aimasse pas la petite ville que j'habitais, je respectais l'ensemble du pays dont elle faisait par-

tie. Si ma belle-mère avait daigné me conduire à Londres ou à Edimbourg, si elle avait songé à me marier avec un homme qui eût assez d'esprit pour faire cas du mien, je n'aurais jamais renoué ni à mon nom, ni à mon existence, même pour retourner dans mon ancienne patrie. Enfin, quelque dure que fût pour moi la domination de ma belle-mère, je n'aurais peut-être jamais eu la force de changer de situation, sans une multitude de circonstances qui se réunirent, comme pour décider mon esprit incertain.

J'avais près de moi la femme de chambre italienne que vous connaissez, Thérésine ; elle est Toscane ; et, bien que son esprit n'ait point été cultivé, elle se sert de ces expressions nobles et harmonieuses qui donnent tant de grâce aux moindres discours de notre peuple. C'était avec elle seulement que je parlais ma langue, et ce lien m'attachait à elle. Je la voyais souvent triste, et je n'osais lui en demander la cause, me doutant qu'elle regrettaït comme moi notre pays, et craignant de ne pouvoir plus contraindre mes propres sentiments, s'ils étaient excités par les sentiments d'une autre. Il y a des peines qui s'adoucissent en les communiquant, mais les maladies de l'imagination s'augmentent quand on les confie ; elles s'augmentent surtout quand on aperçoit dans un autre une douleur semblable à la sienne. Le mal qu'on souffre paraît alors invincible, et l'on n'essaye plus de le combattre. Ma pauvre Thérésine tomba tout à coup sérieusement malade, et, l'entendant gémir nuit et jour, je me déterminai à lui demander enfin le sujet de ses chagrins. Quel fut mon étonnement de l'entendre me dire presque tout ce que j'avais senti ! Elle n'avait pas si bien réfléchi que moi sur la cause de ses peines ; elle s'en prenait davantage à des circonstances locales, à des personnes en particulier : mais la tristesse de la nature, l'insipidité de la ville où nous demeurions, la froideur de ses habitants, la contrainte de leurs usages, elle sentait tout sans pouvoir s'en rendre raison, et s'écriait sans cesse : — O mon pays ! ne vous reverrai-je donc jamais ? Et puis elle ajoutait cependant qu'elle ne voulait pas me quitter ; et, avec une amertume qui me déchirait le cœur, elle pleurait de ne pouvoir concilier avec son attachement pour moi son beau ciel d'Italie et le plaisir d'entendre sa langue maternelle.

Rien ne fit plus d'effet sur mon esprit que ce reflet de mes propres impressions dans une personne toute commune, mais qui avait conservé le caractère et les goûts italiens dans leur vivacité naturelle ; et je lui promis qu'elle reverrait l'Italie.

— Avec vous ? répondit-elle.

Je gardai le silence. Alors elle s'arracha les cheveux, et jura qu'elle ne s'éloignerait jamais de moi ; mais elle parut prête à mourir à mes yeux en prononçant ces paroles. Enfin il m'échappa de lui dire que j'y retournerais aussi ; et ce mot, qui n'avait eu pour but que de la calmer, devint plus solennel par la joie inexplicable qu'il lui causa et la confiance qu'elle y prit. Depuis ce jour, sans en rien dire, elle se lia avec quelques négociants de la ville, et elle m'annonçait exactement quand un vaisseau partait du port voisin pour Gènes ou Livourne : je l'écoutais et je ne répondais rien ; elle imitait aussi mon silence, mais ses yeux se remplissaient de larmes. Ma santé souffrait tous les jours davantage du climat et de mes peines intérieures ; mon esprit a besoin de mouvement et de gaieté, je vous l'ai dit souvent : la douleur me tuera ; il y a trop de lutte en moi contre elle : il faut lui céder pour n'en pas mourir.

Je revenais donc fréquemment à l'idée qui m'occupait depuis la mort de mon père ; mais j'aimais beaucoup Lucile, qui avait alors neuf ans, et que je soignais depuis six comme sa seconde mère. Un jour je pensai que, si je parlais ainsi secrètement, je ferais un tel tort à ma réputation, que le nom de ma sœur en souffrirait ; et cette crainte me fit renoncer pour un temps à mes projets. Cependant, un soir que j'étais plus affectée que jamais des chagrins que j'éprouvais, et dans mes rapports avec ma belle-mère et dans mes rapports avec la société, je me trouvai seule à souper avec la lady Edgermond, et après une heure de silence il me prit tout à coup un tel ennui de son imperturbable froideur, que je commençai la conversation en me plaignant de la vie que je menais, plus d'abord pour la forcer à parler que pour l'amener à aucun résultat qui pût me concerner ; mais, en m'animant, je supposai tout à coup la possibilité, dans une situation semblable à la mienne, de quitter pour toujours l'Angleterre. Ma belle-mère n'en fut pas troublée, et, avec un sang-froid et une sècheresse que je n'oublierai de ma vie, elle me dit :

— Vous avez vingt et un ans, miss Edgermond ; ainsi la fortune de votre mère et celle que votre père vous a laissée sont à vous. Vous êtes donc la maîtresse de vous conduire comme vous le voudrez ; mais, si vous prenez un parti qui vous déshonore dans l'opinion, vous devez à votre famille de changer de nom et de vous faire passer pour morte.

Je me levai à ces paroles avec impétuosité, et je sortis sans répondre.

Cette dureté dédaigneuse m'inspira la plus vive indignation, et pour un moment un désir de vengeance tout à fait étranger à mon caractère s'empara de moi. Ces mouvements se calmèrent, mais la conviction que personne ne s'intéressait à mon bonheur rompit les liens qui m'attachaient encore à la maison où j'avais vu mon père. Certainement lady Edgermond ne me plaisait pas, mais je n'avais pas pour elle l'indifférence qu'elle me témoignait ; j'étais touchée de sa tendresse pour sa fille, je croyais l'avoir intéressée par les soins que je donnais à cette enfant, et peut-être au contraire ces soins mêmes avaient-ils excité sa jalousie ; car plus elle s'était imposé de sacrifices sur tous les points, plus

elle était passionnée dans la seule affection qu'elle se fût permise. Tout ce qu'il y a dans le cœur humain de vif et d'ardent, maîtrisé par sa raison sous tous les autres rapports, se retrouvait dans son caractère quand il s'agissait de sa fille.

Au milieu du ressentiment qu'avait excité dans mon cœur mon entretien avec lady Edgermond, Thérésine vint me dire, avec une émotion extrême, qu'un bâtiment arrivé de Livourne même était entré dans le port, dont nous n'étions éloignées que de quelques lieues, et qu'il y avait sur ce bâtiment des négociants qu'elle connaissait, et qui étaient les plus honnêtes gens du monde.

— Ils sont tous Italiens, me dit-elle en pleurant; ils ne parlent qu'italien. Dans huit jours ils se embarquent, et vont directement en Italie; et si madame était décidée...

— Retournez avec eux, ma bonne Thérésine, lui répondis-je.

— Non, madame, s'écria-t-elle, j'aime mieux mourir ici.

Et elle sortit de ma chambre, où je restai, réfléchissant à mes devoirs envers ma belle-mère. Il me paraissait clair qu'elle désirait ne plus m'avoir auprès d'elle; mon influence sur Lucile lui déplaisait: elle craignait que la réputation que j'avais autour de moi d'être une personne extraordinaire ne nuisit un jour à l'établissement de sa fille; enfin elle m'avait dit le secret de son cœur, en m'indiquant le désir que je me fisse passer pour morte; et ce conseil amer, qui m'avait d'abord tant révoltée, me parut, à la réflexion, assez raisonnable.

— Oui, sans doute, m'écriai-je, passons pour morte dans ces lieux où mon existence n'est qu'un sommeil agité. Je vivrai avec la nature, avec le soleil, avec les beaux-arts; et les froides lettres qui composent mon nom, inscrites sur un vain tombeau, tiendront aussi bien que moi ma place dans ce séjour sans vie.

Ces élans de mon âme vers la liberté ne me donnèrent point encore cependant la force d'une résolution décisive; il y a des moments où l'on se croit la puissance de ce qu'on désire, et d'autres où l'ordre habituel des choses paraît devoir l'emporter sur tous les sentiments de l'âme. J'étais dans cette indécision, qui pouvait durer toujours, puisque rien au dehors de moi ne m'obligeait à prendre un parti, lorsque, le dimanche qui suivit ma conversation avec ma belle-mère, j'entendis, vers le soir, sous mes fenêtres, des chanteurs italiens qui étaient venus sur le bâtiment de Livourne, et que Thérésine avait attirés, pour me causer une agréable surprise. Je ne puis exprimer l'émotion que je ressentis: un déluge de pleurs couvrit mon visage, tous mes souvenirs se ranimèrent: rien ne retrace le passé comme la musique; elle fait plus que le retracer, il apparaît, quand elle l'évoque, semblable aux ombres de ceux qui nous sont chers, revêtu d'un voile mystérieux et mélancolique. Les musiciens échantèrent ces délicieuses paroles de Monti, qu'il a composées dans son exil:

Bella Italia, amale sponde,
Pur vi torno a riveder.
Tremia in petto e si confonde
L' alma oppressa dal piacer.

.....

Belle Italie! bords chéris! je vais donc vous revoir encore! mon âme tremble, et succombe à l'excès de ce plaisir.

J'étais dans une sorte d'ivresse, je sentais pour l'Italie tout ce que l'amour fait éprouver, désir, enthousiasme, regrets; je n'étais plus maîtresse de moi-même, toute mon âme était entraînée vers ma patrie: j'avais besoin de la voir, de la respirer, de l'entendre; chaque battement de mon cœur était un appel à mon beau séjour, à ma riante contrée! Si la vie était offerte aux morts dans les tombeaux, ils ne soulèveraient pas la pierre qui les couvre avec plus d'impatience que je n'en éprouvais pour écarter de moi tous mes linceuls, et reprendre possession de mon imagination, de mon génie, de la nature! Au moment de cette exaltation causée par la musique, j'étais loin encore de prendre aucun parti, car mes sentiments étaient trop confus pour en tirer aucune idée fixe, lorsque ma belle-mère entra et me pria de faire cesser ces chants, parce qu'il était scandaleux d'entendre de la musique le dimanche. Je voulus insister: les Italiens partaient le lendemain; il y avait six ans que je n'avais joui d'un semblable plaisir; ma belle-mère ne m'écouta pas, et, me disant qu'il fallait, avant tout, respecter les convenances du pays où l'on vivait, elle s'approcha de la fenêtre et commanda à ses gens d'éloigner mes pauvres compatriotes. Ils partirent, et me répétaient de loin en loin, en chantant, un adieu qui me perçait le cœur.

La mesure de mes impressions était comblée; le vaisseau devait s'éloigner le lendemain; Thérésine, à tout hasard et sans m'en avertir, avait tout préparé pour mon départ. Lucile était depuis huit jours chez une parente de sa mère. Les cendres de mon père ne reposaient pas dans la mai-on de campagne que nous habitons; il avait ordonné que son tombeau fût élevé dans la terre qu'il avait en Écosse. Enfin, je partis sans en prévenir ma belle-mère, et lui laissant une lettre qui lui apprenait ma résolution. Je partis dans un de ces moments où l'on se livre à la destinée, où tout paraît meilleur que la servitude, le dégoût et l'in-

spidité; où la jeunesse inconsidérée se fie à l'avenir, et le voit dans les cieux, comme une étoile brillante qui lui promet un heureux sort.

CHAPITRE IV.

Des pensées plus inquiètes s'emparèrent de moi quand je perdis de vue les côtes d'Angleterre; mais, comme je n'y avais pas laissé d'attachement vif, je fus bientôt consolée, en arrivant à Livourne, par tout le charme de l'Italie. Je ne dis à personne mon véritable nom, comme je l'avais promis à ma belle-mère: je pris seulement celui de Corinne, que l'histoire d'une femme grecque, amie de Pindare et poète, m'avait fait aimer. Ma figure, en se développant, avait tellement changé, que j'étais sûre de n'être pas reconnue: j'avais vécu assez solitaire à Florence, et je devais compter sur ce qui m'est arrivé, c'est que personne, à Rome, n'a su qui j'étais. Ma belle-mère me manda qu'elle avait répandu le bruit que les médecins m'avaient ordonné le voyage du Midi, pour rétablir ma santé, et que j'étais morte dans la traversée. Sa lettre ne contenait d'ailleurs aucune réflexion: elle me fit passer, avec une très-grande exactitude, toute ma fortune, qui est assez considérable: mais elle ne m'a plus écrit. Cinq ans se sont écoulés depuis ce moment jusqu'à celui où je vous ai vu, cinq ans pendant lesquels j'ai goûté assez de bonheur: je suis venue m'établir à Rome, ma réputation s'est accrue, les beaux-arts et la littérature m'ont encore donné plus de jouissances solitaires qu'ils ne m'ont valu de succès, et je n'ai pas connu, jusqu'à vous, tout l'empire que le sentiment peut exercer: mon imagination colorait et décolorait quelquefois mes illusions, sans me causer de vives peines; je n'avais point encore été saisie par une affection qui pût me dominer. L'admiration, le respect, l'amour, n'enchaînaient point toutes les facultés de mon âme; je concevais, même en aimant, plus de qualités et plus de charmes que je n'en ai rencontré; enfin je restais supérieure à mes propres impressions, au lieu d'être entièrement subjuguée par elles.

N'exigez point que je vous raconte comment deux hommes, dont la passion pour moi n'a que trop éclaté, ont occupé successivement ma vie avant de vous connaître: il faudrait faire violence à ma conviction intime pour me persuader maintenant qu'un autre que vous a pu m'intéresser, et j'en éprouve autant de repentir que de douleur. Je vous dirai seulement ce que vous avez appris déjà par mes amis, c'est que mon existence indépendante me plaisait tellement, qu'après de longues irrésolutions et de pénibles scènes, j'ai rompu deux fois des liens que le besoin d'aimer m'avait fait contracter, et que je n'ai pu me résoudre à rendre irrévocables. Un grand seigneur allemand voulait, en m'épousant, m'emmener dans son pays, où son rang et sa fortune le fixaient. Un prince italien m'offrait à Rome même l'existence la plus brillante. Le premier sut me plaire en m'inspirant la plus haute estime: mais je m'aperçus, avec le temps, qu'il avait peu de ressources dans l'esprit. Quand nous étions seuls, il fallait que je me donnasse beaucoup de peine pour soutenir la conversation, et pour lui cacher avec soin ce qui lui manquait. Je n'osais, en causant avec lui, me montrer ce que je puis être, de peur de le mettre mal à l'aise: je prévis que son sentiment pour moi diminuerait nécessairement le jour où je cesserais de le ménager; et néanmoins il est difficile de conserver de l'enthousiasme pour ceux que l'on ménage. Les égards d'une femme pour une infériorité quelconque dans un homme supposent toujours qu'elle ressent pour lui plus de pitié que d'amour; et le genre de calcul et de réflexion que ces égards demandent flétrit la nature céleste d'un sentiment involontaire. Le prince italien était plein de grâce et de fécondité dans l'esprit. Il voulait s'établir à Rome, il partageait tous mes goûts, aimait mon genre de vie; mais je remarquai, dans une occasion importante qu'il manquait d'énergie dans l'âme, et que, dans les circonstances difficiles de la vie, ce serait moi qui me verrais obligée de le soutenir et de le fortifier: alors tout fut dit pour l'amour; car les femmes ont besoin d'appui, et rien ne les refroidit comme la nécessité d'en donner. Je fus donc deux fois détrompée de mes sentiments, non par des malheurs ni par des fautes, mais par l'esprit observateur qui me découvrit ce que l'imagination m'avait caché.

Je me crus destinée à ne jamais aimer de toute la puissance de mon âme; quelquefois cette idée m'était pénible, plus souvent je m'applaudissais d'être libre: je craignais en moi cette faculté de souffrir, cette nature passionnée qui menace mon bonheur et ma vie; je me rassurais toujours, en songeant qu'il était difficile de captiver mon jugement, et je ne croyais pas que personne pût jamais répondre à l'idée que j'avais du caractère et de l'esprit d'un homme. J'espérais toujours échapper au pouvoir absolu d'un attachement, en apercevant quelques défauts dans l'objet qui pourrait me plaire: je ne savais pas qu'il existe des défauts qui peuvent accroître l'amour même, par l'inquiétude qu'ils lui causent. Oswald, la mélancolie, l'incertitude, qui vous découragent de tout, la

sévérité de vos opinions, troublent mon repos sans refroidir mon sentiment : je pense souvent que ce sentiment ne me rendra pas heureuse ; mais alors c'est moi que je juge, et jamais vous.

Vous connaissez maintenant l'histoire de ma vie ; l'Angleterre abandonnée, mon changement de nom, l'inconstance de mon cœur, je n'ai rien dissimulé sans doute, vous penserez que l'imagination m'a souvent égarée ; mais, si la société n'enchaînait pas les femmes par des liens de tout genre, dont les hommes sont dégagés, qu'y aurait-il dans ma vie qui pût empêcher de m'aimer ? Ai-je jamais trompé ? ai-je jamais fait de mal ? mon âme a-t-elle jamais été flétrie par de vulgaires intérêts ? Sincérité, bonté, fierté, Dieu demandera-t-il davantage à l'orpheline qui se trouvait seule dans l'univers ? Heureuses les femmes qui rencontrent, à leurs premiers pas dans la vie, celui qu'elles doivent aimer toujours ! Mais le mérite est moins, pour l'avoir connu trop tard ?

Cependant je vous le dirai, milord, et vous en croirez ma franchise, si je pouvais passer ma vie près de vous, sans vous épouser, il me semble que, malgré la perte d'un grand bonheur, et d'une gloire à mes yeux la première de toutes, je ne voudrais pas m'unir à vous. Peut-être ce mariage est-il pour vous un sacrifice ; peut-être un jour regretterez-vous cette belle Lucile, ma sœur, que votre père vous a destinée. Elle est plus jeune que moi de douze années, son nom est sans tache, comme la première fleur du printemps ; il faudrait, en Angleterre, faire revivre le mien, qui a déjà passé sous l'empire de la mort. Lucile a, je le sais, une âme douce et pure : si j'en juge par son enfance, il se peut qu'elle soit capable de vous entendre en vous aimant. Oswald, vous êtes libre ; quand vous le désirerez, votre anneau vous sera rendu.

Peut-être voulez-vous savoir, avant de vous décider, ce que je souffrirai si vous me quittez. Je l'ignore : il s'élève quelquefois des mouvements tumultueux dans mon âme, qui sont plus forts que ma raison, et je ne serais pas coupable, si de tels mouvements me rendaient l'existence tout à fait insupportable. Il est également vrai que j'ai beaucoup de faiblesses de bonheur ; je sens quelquefois en moi comme une fièvre de pensées, qui fait circuler mon sang plus vite. Je m'intéresse à tout ; je parle avec plaisir ; je jouis avec délices de l'esprit des autres, de l'intérêt qu'ils me témoignent, des merveilles de la nature, des ouvrages de l'art que l'affectation n'a point frappés de mort. Mais serait-il en ma puissance de vivre quand je ne vous verrai plus ? C'est à vous d'en juger, Oswald, car vous me connaissez mieux que moi-même : je ne suis pas responsable de ce que je puis éprouver ; c'est à celui qui enfonce le poignard à savoir si la blessure qu'il fait est mortelle. Mais quand elle le serait, Oswald, je devrais vous le pardonner.

Mon bonheur dépend en entier du sentiment que vous m'avez montré depuis six mois. Je déferais toute la puissance de votre volonté et de votre délicatesse de me tromper sur la plus légère altération dans ce sentiment. Eloignez de vous, à cet égard, toute idée de devoir ; je ne connais pour l'amour ni promesse ni garantie. La Divinité seule peut faire renaître une fleur quand le vent l'a flétrie. Un accent, un regard de vous, suffiraient pour m'apprendre que votre cœur n'est plus le même ; et je détesterais tout ce que vous pourriez m'offrir à la place de votre amour, de ce rayon divin, ma céleste auréole. Soyez donc libre maintenant, Oswald, libre chaque jour, libre encore, quand vous seriez mon époux ; car si vous ne m'aimiez plus, je vous affranchirais, par ma mort, des liens indissolubles qui vous attacheraient à moi.

Dès que vous aurez lu cette lettre, je veux vous revoir ; mon impatience me conduira vers vous, et je saurai mon sort en vous apercevant ; car le malheur est rapide, et le cœur, tout faible qu'il est, ne doit pas se méprendre aux signes funestes d'une destinée irrévocable. Adieu.

LIVRE QUINZIÈME.

LES ADIEUX A ROME ET LE VOYAGE A VENISE.

CHAPITRE PREMIER.

C'était avec une émotion profonde qu'Oswald avait lu la lettre de Corinne. Un mélange confus de diverses peines l'agitait : tantôt il était blessé du tableau qu'elle faisait d'une province d'Angleterre, et se disait

avec désespoir que jamais une telle femme ne pourrait être heureuse dans la vie domestique ; tantôt il la plaignait de ce qu'elle avait souffert, et ne pouvait s'empêcher d'aimer et d'admirer la franchise et la simplicité de son récit. Il se sentait jaloux aussi des affections qu'elle avait éprouvées avant de le connaître, et, plus il voulait se cacher à lui-même cette jalousie, plus il en était tourmenté ; enfin, surtout, la part qu'avait son père dans son histoire l'affligeait amèrement, et l'angoisse de son âme était telle, qu'il ne savait plus ce qu'il pensait ni ce qu'il faisait. Il sortit précipitamment à midi, par un soleil brûlant : à cette heure, il n'y a personne dans les rues de Naples ; l'effroi de la chaleur retient tous les êtres vivants à l'ombre. Il s'en alla du côté de Portici, marchant au hasard et sans dessein ; et les rayons ardents qui tombaient sur sa tête excitaient tout à la fois et troublaient ses pensées.

Corinne cependant, après quelques heures d'attente, ne put résister au besoin de voir Oswald ; elle entra dans sa chambre, et, ne l'y trouvant point, cette absence dans ce moment lui causa une terreur mortelle. Elle vit sur la table de lord Nelvil ce qu'elle lui avait écrit ; et, ne doutant pas que ce ne fût après l'avoir lu qu'il s'en était allé, elle s'imaginait qu'il était parti tout à fait, et qu'elle ne le reverrait plus. Alors une douleur insupportable s'empara d'elle ; elle essaya d'attendre, et chaque moment la consumait ; elle parcourait sa chambre à grands pas, et puis s'arrêtait soudain, de peur de perdre le moindre bruit qui pourrait annoncer le retour. Enfin, ne résistant plus à son anxiété, elle descendit pour demander si l'on n'avait pas vu passer lord Nelvil, et de quel côté il avait porté ses pas. Le maître de l'auberge répondit que lord Nelvil était allé du côté de Portici, mais que sûrement, ajouta l'hôte, il n'avait pas été loin ; car, dans ce moment, un coup de soleil serait très-dangereux. Cette crainte se mêlant à toutes les autres, bien que Corinne n'eût rien sur la tête qui pût la garantir de l'ardeur du jour, elle se mit à marcher au hasard dans la rue. Les larges pavés blancs de Naples, ces pavés de lave, placés là comme pour multiplier l'effet de la chaleur et de la lumière, brûlaient ses pieds et l'éblouissaient par le reflet des rayons du soleil.

Elle n'avait pas le projet d'aller jusqu'à Portici, mais elle avançait toujours, et toujours plus vite ; la souffrance et le trouble précipitaient ses pas. On ne voyait personne sur le grand chemin ; à cette heure, les animaux eux-mêmes se tiennent cachés, ils redoutent la nature.

Une poussière horrible remplissait l'air dès que le moindre souffle de vent ou le char le plus léger traverse la route ; les prairies, couvertes de cette poussière, ne rappellent plus, par leur couleur, la végétation ni la vie. De moment en moment, Corinne se sentait près de tomber ; elle ne rencontrait pas un arbre pour s'appuyer, et sa raison s'égarait dans ce désert enflammé ; elle n'avait plus que quelques pas à faire pour arriver au palais du roi, sous les portiques duquel elle aurait trouvé de l'ombre et de l'eau pour se rafraîchir. Mais les forces lui manquaient, elle essayait en vain de marcher, elle ne voyait plus sa route : un vertige la lui cachait, et lui faisait apparaître mille lumières plus vives encore que celles même du jour, et tout à coup succédait à ces lumières un nuage qui l'environnait d'une obscurité sans fraîcheur. Une soif ardente la dévorait ; elle rencontra un Lazzarone, l'unique créature humaine qui pût braver en ce moment la puissance du climat, et elle le pria d'aller lui chercher un peu d'eau ; mais cet homme, en voyant seule sur le chemin, à cette heure, une femme si remarquable, et par sa beauté, et par l'élégance de ses vêtements, ne douta pas qu'elle ne fût folle, et s'éloigna d'elle avec terreur.

Heureusement Oswald revenait sur ses pas à cet instant, et quelques accents de Corinne frappèrent de loin son oreille : hors de lui-même, il courut vers elle, et la reçut dans ses bras comme elle tombait sans connaissance ; il la porta ainsi sous le portique du palais de Portici, et la rappela à la vie par ses soins et sa tendresse.

Dès qu'elle le reconnut, elle lui dit encore égarée :

— Vous m'aviez promis de ne pas me quitter sans mon consentement : je puis vous paraître à présent indigne de votre affection ; mais votre promesse, pourquoi la méprisez-vous ?

— Corinne, reprit Oswald, jamais l'idée de vous quitter ne s'est approchée de mon cœur ; je voulais seulement réfléchir sur notre sort, et recueillir mes esprits avant de vous revoir.

— Eh bien ! dit alors Corinne en essayant de paraître calme, vous en avez eu le temps pendant ces mortelles heures qui ont failli me coûter la vie, vous en avez eu le temps ; parlez donc, et dites-moi ce que vous avez résolu ?

Oswald, effrayé du son de voix de Corinne, qui trahissait son émotion intérieure, se mit à genoux devant elle et lui dit :

— Corinne, le cœur de ton ami n'est point changé ; qu'ai-je donc appris qui pût me désenchanter de toi ? Mais écoute.

Et, comme elle tremblait toujours plus fortement, il reprit avec instance :

— Ecoute sans terreur celui qui ne peut vivre et te savoir malheureuse.

— Ah ! s'écria Corinne, c'est de mon bonheur que vous parlez ; il ne s'agit déjà plus du vôtre ? Je ne repousse pas votre pitié, dans ce moment, j'en ai besoin ; mais pensez-vous cependant que ce soit d'elle seule que je veuille vivre ?

— Non, c'est de mon amour que nous vivrons tous les deux, dit Oswald; je reviendrai...

— Vous reviendrez, interrompit Corinne; ah! vous voulez donc partir? Qu'est-il arrivé? qu'y a-t-il de changé depuis hier? malheureuse que je suis!

— Chère amie! que ton cœur ne se trouble pas ainsi, reprit Oswald, et laisse-moi, si je le puis, te révéler ce que j'éprouve; c'est moins que tu ne crains, bien moins; mais il faut, dit-il en faisant effort sur lui-même pour s'expliquer, il faut pourtant que je connaisse les raisons que mon père peut avoir eues pour s'opposer, il y a sept ans, à notre union; il ne m'en a jamais parlé; j'ignore tout à cet égard; mais son ami le plus intime, qui vit encore en Angleterre, saura quels étaient les motifs. Si, comme je le crois, ils ne tiennent qu'à des circonstances peu importantes, je les compterai pour rien; je te pardonnerai d'avoir quitté le pays de ton père et le mien, une si noble patrie; j'espère que l'amour t'y rattachera, et que tu préféreras le bonheur domestique, les vertus sensibles et naturelles, à l'éclat même de ton génie. J'espère tout, je ferai tout; mais si mon père s'était prononcé contre toi, Corinne, je ne serais jamais l'époux d'une autre, mais jamais aussi je ne pourrais être le tien.

Quand ces paroles furent dites, une sueur froide coula sur le front d'Oswald; et l'effort qu'il avait fait pour parler ainsi était tel, que Corinne, ne pensant qu'à l'état où elle le voyait, fut quelque temps sans lui répondre, et, prenant sa main, elle lui dit:

— Quoi! vous partez; quoi! vous allez en Angleterre sans moi!

Oswald se tut.

— Cruel! s'écria Corinne avec désespoir, vous ne répondez rien; vous ne combattez pas ce que je vous dis. Ah! c'est donc vrai! Hélas! tout en le disant, je ne le croyais pas encore.

— J'ai retrouvé, grâce à vos soins, répondit Oswald, la vie que j'étais prêt à perdre; cette vie appartient à mon pays pendant la guerre. Si je puis m'unir à vous, nous ne nous quitterons plus, et je vous rendrai votre nom et votre existence en Angleterre. Si cette destinée trop heureuse m'était interdite, je reviendrais, à la paix, en Italie; je resterais longtemps près de vous, et je ne changerais rien à votre sort, qu'en vous donnant un fidèle ami de plus.

— Ah! vous ne changeriez rien à mon sort, dit Corinne, quand vous êtes devenu mon seul intérêt au monde, quand j'ai goûté de cette coupe enivrante qui donne le bonheur ou la mort! Mais au moins, dites-moi, ce départ, quand aura-t-il lieu? combien de jours me reste-t-il?

— Chère amie, dit Oswald en la pressant contre son cœur, je jure qu'avant trois mois je ne te quitterai pas; et peut-être même alors...

— Trois mois! s'écria Corinne; je vivrai donc encore toute ce temps; c'est beaucoup, je n'en espérais pas tant. Allons, je me sens mieux; c'est un avenir que trois mois, dit-elle avec un mélange de tristesse et de joie qui toucha profondément Oswald.

Tous deux montèrent alors en silence dans la voiture qui les conduisit à Naples.

CHAPITRE II.

En arrivant, ils trouvèrent le prince Castel-Forte qui les attendait à l'auberge. Le bruit s'était répandu que lord Nelvil avait épousé Corinne, et, quoique cette nouvelle fit une grande peine à ce prince, il était venu pour se rattacher, de quelque manière encore, à la société de son amie, lors même qu'elle serait pour jamais liée à un autre. La mélancolie de Corinne, l'état d'abattement dans lequel, pour la première fois, il la voyait, lui causèrent une vive inquiétude; mais il n'osa point l'interroger, parce qu'elle semblait fuir toute conversation à ce sujet. Il est des situations de l'âme où l'on redoute de se confier à personne: il suffirait d'une parole qu'on dirait ou qu'on entendrait, pour dissiper à nos propres yeux l'illusion qui nous fait supporter l'existence; et l'illusion, dans les sentiments passionnés, de quelque genre qu'ils soient, a cela de particulier qu'on se ménage soi-même comme on ménagerait un ami que l'on craindrait d'affliger en l'éclairant, et que, sans s'en apercevoir, l'on met sa propre douleur sous la protection de sa propre pitié.

Le lendemain, Corinne, qui était la personne du monde la plus naturelle, et ne cherchait point à faire effet par sa douleur, essaya de paraître gaie, de se ranimer encore, et pensa même que le meilleur moyen pour retenir Oswald était de se montrer aimable comme autrefois: elle commençait donc avec vivacité un sujet d'entretien intéressant; puis tout à coup la distraction s'emparait d'elle, et ses regards erraient sans objet. Elle, qui possédait au plus haut degré la facilité de la parole, hésitait dans le choix des mots; et quelquefois elle se servait d'une expression qui n'avait pas le moindre rapport avec ce qu'elle voulait dire. Alors elle riait d'elle-même; mais, à travers ce rire, ses yeux se remplissaient de larmes. Oswald était au désespoir de la peine qu'il lui cau-

sait; il voulait s'entretenir seul avec elle, mais elle en évitait avec soin les occasions.

— Que voulez-vous savoir de moi? lui dit-elle un jour qu'il insistait pour lui parler. Je me regrette, et voilà tout. J'avais quelque orgueil de mon talent, j'aimais le succès, la gloire; les suffrages mêmes des indifférents étaient l'objet de mon ambition; mais à présent je ne me soucie de rien; et ce n'est pas le bonheur qui m'a détachée de ces vains plaisirs, c'est un profond découragement. Je ne vous en accuse pas; il vient de moi, peut-être en triompherai-je; il se passe tant de choses au fond de l'âme que nous ne pouvons ni prévoir ni diriger! mais je vous rends justice, Oswald, vous souffrez de ma peine, je le vois. J'ai aussi pitié de vous: pourquoi ce sentiment ne nous conviendrait-il pas à tous les deux? Hélas! il peut s'adresser à tout ce qui respire, sans commettre beaucoup d'erreurs.

Oswald n'était pas alors moins malheureux que Corinne: il l'aimait vivement; mais son histoire l'avait blessé dans sa manière de penser et dans ses affections. Il lui semblait voir clairement que son père avait tout prévu, tout jugé d'avance pour lui, et que c'était mépriser ses avertissements que de prendre Corinne pour épouse: cependant il ne pouvait y renoncer, et se trouvait replongé dans les incertitudes dont il espérait sortir en connaissant le sort de son amie. Elle, de son côté, n'avait pas souhaité le lien du mariage avec Oswald; et si elle s'était crue certaine qu'il ne la quitterait jamais, elle n'aurait eu besoin de rien de plus pour être heureuse: mais elle le connaissait assez pour savoir qu'il ne concevait le bonheur que dans la vie domestique, et que, s'il adjurait le dessein de l'épouser, ce ne pouvait jamais être qu'en l'aimant moins. Le départ d'Oswald pour l'Angleterre lui paraissait un signal de mort: elle savait combien les mœurs et les opinions de ce pays avaient d'influence sur lui. C'est en vain qu'il formait le projet de passer sa vie avec elle en Italie; elle ne doutait point qu'en se retrouvant dans sa patrie, l'idée de la quitter une seconde fois ne lui devint odieuse. Enfin elle sentait que tout son pouvoir venait de son charme, et qu'est-ce que ce pouvoir en son absence? qu'est-ce que les souvenirs de l'imagination, lorsque de toutes parts l'on est cerné par la force et la réalité d'un ordre social d'autant plus dominateur, qu'il est fondé sur des idées nobles et pures?

Corinne, tourmentée par ces réflexions, aurait souhaité d'exercer quelque empire sur son sentiment pour Oswald. Elle tâchait de s'entretenir avec le prince Castel-Forte sur les objets qui l'avaient toujours intéressée, la littérature et les beaux-arts; mais, lorsque Oswald entra dans la chambre, la dignité de son maintien, un regard mélancolique qu'il jetait sur Corinne, et qui semblait lui dire: « Pourquoi voulez-vous renoncer à moi? » détruisait tous ses projets. Vingt fois Corinne voulut dire à lord Nelvil que son irrésolution l'offensait, et qu'elle était décidée à s'éloigner de lui: mais elle le voyait, tantôt appuyer sa tête sur sa main comme un homme accablé par des sentiments douloureux, tantôt respirer avec effort, ou rêver sur les bords de la mer, ou lever les yeux vers le ciel, quand des sons harmonieux se faisaient entendre; et ces mouvements si simples, dont la magie n'était connue que d'elle, renversaient soudain tous ses efforts. L'accent, la physionomie, une certaine grâce dans chaque geste, révèle à l'amour les secrets les plus intimes de l'âme; et peut-être était-il vrai qu'un caractère froid en apparence, tel que celui de lord Nelvil, ne pouvait être pénétré que par celle qui l'aimait: l'indifférence, ne devinant rien, ne peut juger que ce qui se montre. Corinne, dans le silence de la réflexion, essayait ce qui lui avait réussi autrefois quand elle croyait aimer: elle appelait à son secours son esprit d'observation, qui découvrait avec sagacité les moindres faiblesses; elle tâchait d'exciter son imagination à lui représenter Oswald sous des traits moins séduisants: mais il n'y avait rien en lui qui ne fût noble, touchant et simple; et comment défaire à ses propres yeux le charme d'un caractère et d'un esprit parfaitement naturels! Il n'y a que l'affection qui puisse donner lieu à ces réveils subits du cœur, étonné d'avoir aimé.

Il existait d'ailleurs, entre Oswald et Corinne, une sympathie singulière et toute-puissante: leurs goûts n'étaient point les mêmes, leurs opinions s'accordaient rarement; et, dans le fond de leur âme néanmoins, il y avait des mystères semblables, des émotions puisées à la même source, enfin je ne sais quelle ressemblance secrète qui supposait une même nature, bien que toutes les circonstances extérieures l'eussent modifiée différemment. Corinne s'aperçut donc, et ce fut avec effroi, qu'elle avait encore augmenté son sentiment pour Oswald, en l'observant de nouveau, en le jugeant en détail, en luttant vivement contre l'impression qu'il lui faisait.

Elle offrit au prince Castel-Forte de revenir à Rome ensemble, et lord Nelvil sentit qu'elle voulait éviter ainsi d'être seule avec lui; il en eut de la tristesse, mais il ne s'y opposa pas: il ne savait plus si ce qu'il pouvait faire pour Corinne suffirait à son bonheur, et cette pensée le rendait timide. Corinne cependant aurait voulu qu'il refusât le prince Castel-Forte pour compagnon de voyage; mais elle ne le dit pas. Leur situation n'était plus simple comme autrefois: il n'y avait pas encore entre eux de la dissimulation, et néanmoins Corinne proposait ce qu'elle eût souhaité qu'Oswald refusât; et le trouble s'était mis dans une affection qui, pendant six mois, leur avait donné chaque jour un bonheur presque sans mélange.

En retournant par Capoue et par Gaète, en revoyant ces mêmes lieux qu'elle avait traversés peu de temps auparavant avec tant de dé-

lices, Corinne ressentait un amer souvenir. Cette nature si belle, qui maintenant l'appelait en vain au bonheur, redoublait encore sa tristesse. Quand ce beau ciel ne dissipe pas la douleur, son expression riante fait souffrir encore plus par le contraste. Ils arriverent à Terracine le soir, par une fraîcheur délicieuse; et la même mer lui ait ses flots contre le même rocher, Corinne disparut après le souper; Oswald, ne la voyant pas revenir, sortit inquiet, et son cœur, comme celui de Corinne, le guida vers l'endroit où ils s'étaient reposés en allant à Naples. Il aperçut de loin Corinne, à genoux devant le rocher sur lequel ils s'étaient assis; et il vit, en regardant la lune, qu'elle était couverte d'un nuage, comme il y avait deux mois, à la même heure. Corinne, à l'approche d'Oswald, se leva, et lui dit, en lui montrant ce nuage :

— Avais-je raison de croire aux présages? Mais n'est-il pas vrai qu'il y a quelque compassion dans le ciel? il m'avertissait de l'avenir; et aujourd'hui, vous le voyez, il porte mon deuil. N'oubliez pas, Oswald, de remarquer si ce même nuage ne passera pas sur la lune quand je mourrai.



Évanouissement de Corinne. — PAGE 60.

— Corinne! Corinne! s'écria lord Nelvil, ai-je mérité que vous me fassiez expier de douleur? Vous le pouvez facilement, je vous l'assure; parlez encore une fois ainsi, et vous ne verrez tomber sans vie à vos pieds. Mais quel est donc mon crime? Vous êtes une personne indépendante de l'opinion par votre manière de penser; vous vivez dans un pays où cette opinion n'est jamais sévère, et, quand elle le serait, votre génie vous fait régner sur elle. Je veux, quoi qu'il arrive, passer mes jours près de vous; je le veux; d'où vient donc votre douleur? Si je ne pouvais être votre époux, sans offenser un souvenir qui règne à l'égal de vous sur mon âme, ne m'aimeriez-vous donc pas assez pour trouver du bonheur dans ma tendresse, dans le dévouement de tous mes instants?

— Oswald, dit Corinne, si je croyais que nous ne nous quittassions jamais, je ne souhaiterais rien de plus; mais...

— N'avez-vous pas l'anneau, gage sacré!...

— Je vous le rendrai, reprit-elle.

— Non, jamais, dit-il.

— Ah! je vous le rendrai, continua-t-elle, quand vous désirerez de le reprendre; et, si vous cessez de m'aimer, cet anneau même m'en instruira. Une ancienne croyance n'apprend-elle pas que le diamant est plus fidèle que l'homme, et qu'il se teint quand celui qui l'a donné nous trahit?



Les Italiens sous les fenêtres de Corinne. — PAGE 69.

— Corinne, dit Oswald, vous osez parler de trahison? votre esprit s'égaré; vous ne me connaissez plus.

— Pardon, Oswald, pardon! s'écria Corinne; mais, dans les passions profondes, le cœur est tout à coup doué d'un instinct miraculeux, et les souffrances sont des oracles. Que signifie donc cette palpitation douloureuse qui soulève mon sein? Ah! mon ami, je ne la redouterais pas, si elle ne m'annonçait que la mort.

En achevant ces mots, Corinne s'éloigna précipitamment; elle craignait de s'entretenir longtemps avec Oswald; elle ne se complaisait point dans la douleur, et cherchait à briser les impressions de tristesse; mais elles n'en revenaient que plus violemment lorsqu'elle les avait repoussées. Le lendemain, quand ils traversèrent les marais Pontins, les soins d'Oswald pour Corinne furent encore plus tendres que la première fois: elle les reçut avec douceur et reconnaissance; mais il y avait dans son regard quelque chose qui disait: « Pourquoi ne me laissez-vous pas mourir? »

CHAPITRE III.

Combien Rome semble déserte en revenant de Naples ! On entre par la porte de Saint-Jean-de-Latran, on traverse de longues rues solitaires ; le bruit de Naples, sa population, la vivacité de ses habitants, accoutumés à un certain degré de mouvement, qui d'abord fait paraître Rome singulièrement triste ; l'on s'y plaît de nouveau, après quelque temps de séjour ; mais, quand on s'est habitué à une vie de distractions, on éprouve toujours une sensation mélancolique en rentrant en soi-même, dût-on s'y trouver bien. D'ailleurs le séjour de Rome, dans la saison de l'année où l'on était alors, à la fin de juillet, est très-dangereux. Le mauvais air rend plusieurs quartiers inhabitables, et la contagion s'étend souvent sur la ville entière. Cette année, particulièrement, les inquiétudes étaient encore plus grandes qu'à l'ordinaire ; et tous les visages portaient l'empreinte d'une terreur secrète.

En arrivant, Corinne trouva sur le seuil de sa porte un moine qui lui demanda la permission de bénir sa maison, pour la préserver de la contagion. Corinne y consentit, et le prêtre parcourut toutes les chambres, en y jetant de l'eau bénite, et en prononçant des prières latines. Lord Nelvil souriait un peu de cette cérémonie : Corinne en était attendrie.

— Je trouve un charme indéfinissable, lui dit-elle, dans tout ce qui est religieux, je dirai même superstitieux, quand il n'y a rien d'hostile ni d'intolérant dans cette superstition : le secours divin est si nécessaire lorsque les pensées et les sentiments sortent du cercle commun de la vie ! c'est pour les esprits distingués surtout que je conçois le besoin d'une protection surnaturelle.

— Sans doute ce besoin existe, reprit lord Nelvil ; mais est-ce ainsi qu'il peut être satisfait ?

— Je ne refuse jamais, reprit Corinne, une prière en association avec les miennes, de quel que part qu'elle me soit offerte.

— Vous avez raison, dit lord Nelvil.

Et il donna sa bourse pour les pauvres au prêtre vieux et timide qui s'en alla en la bénissant tous les deux.

Des que les amis de Corinne la surent arrivée, ils se hâtèrent d'aller chez elle ; aucun ne s'étonna qu'elle revint sans être la femme de lord Nelvil ; aucun, du moins, ne lui demanda les motifs qui pouvaient avoir empêché cette union ; le plaisir de la revoir était si grand, qu'il effaçait toute autre idée. Corinne s'efforçait de se montrer la même, mais elle ne pouvait y réussir : elle allait contempler les chefs-d'œuvre de l'art, qui lui causaient jadis un plaisir si vif, et il y avait de la douleur au fond

de tout ce qu'elle éprouvait. Elle se promenait, tantôt à la Villa Borghèse, tantôt près du tombeau de Cécilia Métella, et l'aspect de ces lieux, qu'elle aimait tant autrefois, lui faisait mal : elle ne goûtait plus cette douce rêverie qui, en faisant sentir l'instabilité de toutes les jouissances, leur donne un caractère encore plus touchant. Une pensée fixe et douloureuse l'occupait : la nature, qui ne dit rien que de vague, ne fait aucun bien quand une inquiétude positive nous domine.

Enfin, dans les rapports de Corinne et d'Oswald, il y avait une contrainte tout à fait pénible : ce n'était pas encore le malheur ; car, dans les profondes émotions qu'il cause, il soulage quelquefois le cœur oppressé, et fait sortir de l'orage un éclair qui peut tout révéler : c'était une gêne réciproque ; c'étaient de vaines tentatives pour échapper aux circonstances qui les accablaient tous les deux, et leur inspiraient un peu de mécontentement l'un de l'autre : peut-on souffrir, en effet, sans en accuser ce qu'on aime ? Ne suffirait-il pas d'un regard, d'un accent, pour tout effacer ? mais ce regard, cet accent, ne vient pas quand il est attendu, ne vient pas quand il est nécessaire. Rien n'est motivé dans l'amour ; il semble que ce soit une puissance divine qui pense et sent en nous, sans que nous puissions influencer sur elle.

Une maladie contagieuse, comme on n'en avait pas vu depuis longtemps, se développa tout à coup dans Rome : une jeune femme en fut atteinte ; et ses amis et sa famille, qui n'avaient pas voulu la quitter, périrent avec elle ; la maison voisine de la sienne éprouva le même sort : l'on voyait passer, à chaque heure, dans les rues de Rome, cette confrérie vêtue de blanc, et le visage voilé, qui accompagne les morts à l'église : on dirait que ce sont des ombres qui portent les morts. Ceux-ci sont placés, à visage découvert, sur une espèce de brancard ; on jette seulement sur leurs pieds un satin jaune ou rose, et les enfants s'amuseaient souvent à jouer avec les mains glacées de celui qui n'est plus. Ce spectacle, terrible et familier tout à la fois, est accompagné du murmure sombre et monotone de quelques psaumes : c'est une musique sans modulation, où l'accent de l'âme humaine ne se fait déjà



Corinne aux pieds d'Oswald. — PAGE 80.

plus sentir. Un soir que lord Nelvil et Corinne étaient seuls ensemble, et que lord Nelvil souffrait beaucoup du sentiment douloureux et contraint qu'il apercevait dans Corinne, il entendit sous ses fenêtres ces sons lents et prolongés qui annonçaient une cérémonie funèbre ; il l'écouta quelque temps en silence, puis dit à Corinne :

— Peut-être demain serai-je atteint aussi par cette maladie, contre laquelle il n'y a point de défense ; et vous regretterez de n'avoir pas dit quelques paroles sensibles à votre ami, un jour qui pouvait être le dernier de sa vie. Corinne, la mort nous menace de près tous les deux ; n'est-ce donc pas assez des maux de la nature ? faut-il encore nous déchirer le cœur mutuellement ?

— A l'instant, Corinne fut frappée par l'idée du danger que courait

Oswald, au milieu de la contagion ; elle le supplia de quitter Rome. Il s'y refusa de la manière la plus absolue ; alors elle lui proposa d'aller ensemble à Venise : il y consentit avec bonheur, car c'était pour Corinne qu'il tremblait, en voyant la contagion prendre chaque jour de nouvelles forces.

Leur départ fut fixé au surlendemain ; mais, le matin de ce jour, lord Nelvil n'ayant pas vu Corinne la veille, parce qu'un Anglais de ses amis, qui quittait Rome, l'avait retenu, elle lui écrivit qu'une affaire indispensable et subite l'obligeait de partir pour Florence, et qu'elle irait le rejoindre dans quinze jours à Venise ; elle le pria de passer par Anagnine, ville pour laquelle elle lui donnait une commission qui semblait importante : le style de la lettre était d'ailleurs sensible et calme ; et, depuis Naples, Oswald n'avait pas trouvé le langage de Corinne aussi tendre et aussi serein. Il eut donc à ce que cette lettre contenait, et il se disposait à partir, lorsqu'il lui vint le désir de voir encore la maison de Corinne avant de quitter Rome. Il y va, la trouve fermée, frappe à la porte : la vieille femme qui la gardait lui dit que tous les gens de sa maîtresse sont partis avec elle, et ne répond pas un mot de plus à toutes ses questions. Il passe chez le prince Castel-Forte, qui ne savait rien de Corinne, et s'étonnait extrêmement qu'elle fût partie sans lui rien faire dire ; enfin, l'inquiétude s'empara de lord Nelvil, et il imagina d'aller à Tivoli, pour voir l'homme d'affaires de Corinne, qui était établi là, et devait avoir reçu quelque ordre de sa part.

Il monte à cheval, et, avec une promptitude extraordinaire qui venait de son agitation, il arrive à la maison de Corinne : toutes les portes en étaient ouvertes ; il entre, parcourt quelques chambres sans trouver personne, pénètre jusqu'à celle de Corinne ; à travers l'obscurité qui y régnait, il la voit étendue sur son lit, et Thérésine seulement à côté d'elle : il jette un cri en la reconnaissant ; ce cri rappelle Corinne à elle-même ; elle l'aperçoit, et, se soulevant, elle lui dit :

— N'approchez pas, je vous le défends ; je meurs, si vous approchez de moi !

Une terreur sombre saisit Oswald : il pensa que son amie l'accusait de quelque crime caché qu'elle croyait avoir tout à coup découvert ; il s'imagina qu'il en était lui-même méprisé, et, tombant à genoux, il exprima cette crainte avec un désespoir et un abattement qui suggérèrent tout à coup à Corinne l'idée de profiter de son erreur ; et elle lui commanda de s'éloigner d'elle pour jamais, comme s'il eût été coupable.

Interdit, offensé, il allait sortir, il allait la quitter, lorsque Thérésine s'écria :

— Ah ! milord, abandonnez-vous donc ma bonne maîtresse ? elle a écarté tout le monde, et ne voulait pas même de mes soins, parce qu'elle a la maladie contagieuse !

A ces mots, qui éclairèrent à l'instant Oswald sur la touchante ruse de Corinne, il se jeta dans ses bras avec un transport, avec un attendrissement qu'aucun moment de sa vie ne lui avait encore fait éprouver. En vain Corinne le repoussait ; en vain elle se livrait à toute son indignation contre Thérésine. Oswald fit signe impérieusement à Thérésine de s'éloigner ; et, pressant alors Corinne contre son cœur, la couvrant de ses larmes et de ses caresses :

— A présent, s'écria-t-il, à présent tu ne mourras pas sans moi ; et si le fatal poison coule dans tes veines, du moins, grâce au ciel, je l'ai respiré sur ton sein.

— Cruel et cher Oswald, dit Corinne, à quel supplice tu me condamnes ! ô mon Dieu ! puisqu'il ne veut pas vivre sans moi, vous ne permettez pas que cet ange de lumière périsse ! non, vous ne le permettez pas !

En achevant ces mots, les forces de Corinne l'abandonnèrent. Pendant huit jours elle fut dans le plus grand danger. Au milieu de son délire, elle répétait sans cesse : — Qu'on éloigne Oswald de moi ; qu'il ne m'approche pas ; qu'on lui cache où je suis ! Et quand elle revenait à elle, et qu'elle le reconnaissait, elle lui disait : — Oswald ! Oswald ! vous êtes là : dans la mort comme dans la vie nous serons donc réunis ! Et lorsqu'elle le voyait pâle, un effroi mortel la saisissait, et elle appelait dans son trouble, au secours de lord Nelvil, les médecins, qui lui avaient donné la preuve de dévouement très-rare de ne point la quitter.

Oswald tenait sans cesse dans ses mains les mains brûlantes de Corinne : il finissait toujours la coupe dont elle avait bu la moitié ; enfin c'était avec une telle avidité qu'il cherchait à partager le péril de son amie, qu'elle-même avait renoncé à combattre ce dévouement passionné ; et, laissant tomber sa tête sur le bras de lord Nelvil, elle se résignait à sa volonté. Deux êtres qui s'aiment assez pour sentir qu'ils n'existeraient pas l'un sans l'autre ne peuvent-ils pas arriver à cette noble et touchante infirmité qui met tout en commun, même la mort ? Heureusement lord Nelvil ne prit point la maladie qu'il avait si bien soignée. Corinne en guérit ; mais un autre mal pénétra plus avant que jamais dans son cœur. La générosité, l'amour, que son ami lui avait témoignés, redoublèrent encore l'attachement qu'elle ressentait pour lui.

CHAPITRE IV.

Il fut donc convenu que, pour s'éloigner de l'air funeste de Rome, Corinne et lord Nelvil iraient à Venise ensemble. Ils étaient retombés dans leur silence habituel sur leurs projets futurs ; mais ils se parlaient de leur sentiment avec plus de tendresse que jamais, et Corinne évitait, aussi soigneusement que lord Nelvil, le sujet de conversation qui troublait la délicieuse paix de leurs rapports mutuels. Un jour passé avec lui était une telle jouissance, il avait l'air de goûter avec tant de plaisir l'entretien de son amie, il suivait tous ses mouvements, il étudiait ses moindres désirs avec un intérêt si constant et si soutenu, qu'il semblait impossible qu'il pût exister autrement, et qu'il donnât tant de bonheur sans être lui-même heureux. Corinne puisait sa sécurité dans la félicité même qu'elle goûtait. On finit par croire, après quelques mois d'un tel état, qu'il est inséparable de l'existence, et que c'est ainsi que l'on vit. L'agitation de Corinne s'était donc calmée de nouveau ; et de nouveau son imprévoyance était venue à son secours.

Cependant, à la veille de quitter Rome, elle éprouvait un grand sentiment de mélancolie. Cette fois, elle craignait et désirait que ce fût pour toujours. La nuit qui précédait le jour fixé pour son départ, comme elle ne pouvait dormir, elle entendit passer sous ses fenêtres une troupe de Romains et de Romaines, qui se promenaient au clair de la lune en chantant. Elle ne put résister au désir de les suivre et de parcourir ainsi, encore une fois, sa ville chérie ; elle s'habilla, se fit suivre de loin par sa voiture et ses gens, et, se couvrant d'un voile pour n'être pas reconnue, rejoignit, à quelques pas de distance, cette troupe, qui s'était arrêtée sur le pont Saint-Ange, en face du mausolée d'Adrien. On eût dit qu'en cet endroit la musique exprimait la vanité des splendeurs de ce monde. On croyait voir dans les airs la grande ombre d'Adrien, étonnée de ne plus trouver sur la terre d'autres traces de sa puissance qu'un tombeau. La troupe continua sa marche, toujours en chantant, pendant le silence de la nuit, à cette heure où les heureux dorment. Cette musique, si douce et si pure, semblait se faire entendre pour consoler ceux qui souffraient. Corinne la suivait, toujours entraînée par cet irrésistible charme de la mélodie, qui ne permet de sentir aucune fatigue, et fait marcher sur la terre avec des ailes.

Les musiciens s'arrêtèrent devant la colonne Antonine et devant la colonne Trajane ; ils saluèrent ensuite l'obélisque de Saint-Jean-de-Latran, et chantèrent en présence de chacun de ces édifices : le langage idéal de la musique s'accordait dignement avec l'expression idéale des monuments ; l'enthousiasme régnait seul dans la ville pendant le sommeil de tous les intérêts vulgaires. Enfin, la troupe des chanteurs s'éloigna, et laissa Corinne seule auprès du Colisée. Elle voulut entrer dans son enceinte, pour y dire adieu à Rome antique. Ce n'est pas connaître l'impression du Colisée que de ne l'avoir vu que de jour ; il y a, dans le soleil d'Italie, un éclat qui donne à tout un air de fête ; mais la lune est l'astre des ruines. Quelquefois, à travers les ouvertures de l'amphithéâtre, qui semble s'élever jusqu'aux nues, une partie de la voûte du ciel paraît comme un rideau d'un bleu sombre placé derrière l'édifice. Les plantes qui s'attachent aux murs dégradés, et croissent dans les lieux solitaires, se revêtent des couleurs de la nuit ; l'âme frissonne et s'attendrit tout à la fois en se trouvant seule avec la nature.

L'un des côtés de l'édifice est beaucoup plus dégradé que l'autre ; ainsi deux contemporains luttent inégalement contre le temps : il abat le plus faible ; l'autre résiste encore, et tombe bientôt après.

— Lieux solennels, s'écria Corinne, où dans ce moment nul être vivant n'existe avec moi, où ma voix seule répond à ma voix ! comment les orages des passions ne sont-ils pas apaisés par ce calme de la nature, qui laisse si tranquillement passer les générations devant elle ? L'univers n'a-t-il pas un autre but que l'homme, et toutes ses merveilles sont-elles là seulement pour se réfléchir dans notre âme ? Oswald, Oswald, pourquoi donc vous aimer avec tant d'idolâtrie ? pourquoi s'abandonner à ces sentiments d'un jour, d'un jour en comparaison des espérances infinies qui nous uni-sent à la Divinité ? Ô mon Dieu ! s'il est vrai, comme je le crois, qu'on vous admire d'autant plus qu'on est plus capable de réfléchir, faites-moi donc trouver dans la pensée un asile contre les tourments du cœur. Ce noble ami, dont les regards si touchants ne peuvent s'effacer de mon souvenir, n'est-il pas un être passager comme moi ? mais il y a là parmi ces étoiles un amour éternel, qui peut seul suffire à l'immensité de nos vœux.

Corinne resta longtemps plongée dans ses rêveries ; enfin elle s'achemina vers sa demeure à pas lents.

Mais, avant de rentrer, elle voulut aller à Saint-Pierre pour y attendre le jour, monter sur la coupole, et dire adieu de cette hauteur à la ville de Rome. En approchant de Saint-Pierre, sa première pensée fut de se représenter cet édifice comme il serait quand, à son tour, il deviendrait une ruine, l'objet de l'admiration des siècles à venir. Elle s'imagina ces

colonnes, à présent debout, à demi couchées sur la terre, ce portique brisé, cette voûte découverte : mais alors même l'obélisque des Égyptiens devait encore régner sur les ruines nouvelles : ce peuple a travaillé pour l'éternité terrestre. Enfin l'aurore parut : et, du sommet de Saint-Pierre, Corinne contempla Rome, jetée dans la campagne inculte comme une oasis dans les déserts de la Libye. La dévastation l'environne ; mais cette multitude de clochers, de coupôles, d'obélisques, de colonnes qui la dominent, et sur lesquelles cependant Saint-Pierre s'élève encore, donnent à son aspect une beauté toute merveilleuse. Cette ville possède un charme pour ainsi dire individuel. On l'aime comme un être animé ; ses édifices, ses ruines, sont des amis auxquels on dit adieu.

Corinne adressa ses regrets au Colisée, au Panthéon, au château Saint-Ange, à tous les lieux dont la vue avait tant de fois renouvelé les plaisirs de son imagination.

— Adieu, terre des souvenirs ! s'écria-t-elle ; adieu, séjour où la vie ne dépend ni de la société, ni des événements ; où l'enthousiasme se ranime par les regards et par l'union intime de l'âme avec les objets extérieurs ! Je pars, je vais suivre Oswald, sans savoir seulement quel sort il me destine, lui que je préfère à l'indépendante destinée qui m'a fait passer des jours si heureux ! Je reviendrai peut-être ici, mais le cœur blessé, l'âme flétrie : et vous-mêmes, beaux-arts, antiques monuments, soleil que j'ai tant de fois invoqué dans les contrées nébuleuses où je me trouvais exilée, vous ne pourrez plus rien pour moi !

Corinne versa des larmes en prononçant ces adieux ; mais elle ne pensa pas un instant à laisser Oswald partir seul. Les résolutions qui viennent du cœur ont cela de particulier, qu'en les prenant on les juge, on les blâme souvent soi-même avec sévérité, sans cependant hésiter réellement à les prendre. Quand la passion se rend maîtresse d'un esprit supérieur, elle sépare entièrement le raisonnement de l'action, et pour égayer l'une elle n'a pas besoin de troubler l'autre.

Les cheveux de Corinne et son voile, pittoresquement arrangés par le vent, donnaient à sa figure une expression tellement remarquable, qu'au sortir de l'église les gens du peuple qui la virent la suivirent jusqu'à sa voiture, et lui donnèrent les témoignages les plus vifs de leur enthousiasme. Corinne soupira de nouveau, en quittant un peuple dont les impressions sont toujours si passionnées, et quelquefois si aimables.

Mais ce n'était pas tout encore ; il fallait que Corinne fût mise à l'épreuve des adieux et des regrets de ses amis. Ils inventèrent des fêtes pour la retenir encore quelques jours ; ils composèrent des vers pour lui répéter de mille manières qu'elle ne devait pas les quitter ; et, quand enfin elle partit, ils l'accompagnèrent tous à cheval jusqu'à vingt milles de Rome. Elle était profondément attendrie ; Oswald baissait les yeux avec confusion : il se reprochait de la ravir à tant de jouissances, et cependant il savait que lui proposer de rester eût été plus cruel encore. Il se montrait personnel en éloignant ainsi Corinne de Rome, et néanmoins il ne l'était pas ; car la crainte de l'affliger, en partant seul, agissait encore plus sur lui que le bonheur même qu'il goûtait avec elle. Il ne savait pas ce qu'il ferait ; il ne voyait rien au delà de Venise. Il avait écrit en Écosse à l'un des amis de son père pour savoir si son régiment serait bientôt employé activement dans la guerre, et il attendait sa réponse. Quelquefois il formait le projet d'emmener Corinne avec lui en Angleterre, et il sentait aussitôt qu'il la perdait à jamais de réputation, s'il la conduisait avec lui dans ce pays sans qu'elle fût sa femme : une autre fois, il voulait, pour adoucir l'amertume de la séparation, l'épouser secrètement avant de partir, et l'instant d'après il repoussait cette idée.

— Y a-t-il des secrets pour les morts ? se disait-il ; et que gagnerai-je à faire un mystère d'une union qui n'est empêchée que par le culte d'un tonbeau ?

Enfin, il était bien malheureux. Son âme, qui manquait de force dans tout ce qui tenait au sentiment, était cruellement agitée par des affections contraires. Corinne s'en remuait à lui comme une victime résignée ; elle s'exaltait à travers ses peines, par les sacrifices mêmes qu'elle lui faisait, et par la généreuse imprudence de son cœur, tandis qu'Oswald, responsable du sort d'une autre, prenait à chaque instant de nouveaux liens sans acquérir la possibilité de s'y abandonner, et ne pouvait jouir ni de son amour ni de sa conscience, puisqu'il ne sentait l'un et l'autre que par leur combats.

Au moment où tous les amis de Corinne prirent congé d'elle, ils recommandèrent avec instance son bonheur à lord Nelvil. Ils le félicitèrent d'être aimé par la femme la plus distinguée ; et ce fut encore une peine pour Oswald, que le reproche secret que semblaient contenir ces félicitations. Corinne le sentit, et abrégéa ces témoignages d'amitié, tout aimables qu'ils étaient. Cependant quand ses amis, qui se retournaient de distance en distance pour la saluer encore, eurent disparu à ses yeux, elle dit à lord Nelvil seulement ces mots :

— Oswald, je n'ai plus d'autre ami que vous.

Oh ! comme dans ce moment il se sentit le besoin de lui jurer qu'il serait son époux ! Il fut près de le faire ; mais quand on a souffert longtemps, une invincible défiance empêche de se livrer à ses premiers mouvements, et tous les partis irrévocables font trembler, alors même que le cœur les appelle. Corinne crut entrevoir ce qui se passait dans

l'âme d'Oswald ; et, par un sentiment de délicatesse, elle se hâta de diriger l'entretien sur la contrée qu'ils parcouraient ensemble.

CHAPITRE V.

Ils voyageaient au commencement du mois de septembre : le temps était superbe dans la plaine ; mais quand ils entrèrent dans les Apennins, ils éprouvèrent la sensation de l'hiver. Les hautes montagnes troublent souvent la température du climat, et l'on recourt rarement la douceur de l'air au plaisir causé par l'aspect pittoresque des monts élevés. Un soir que Corinne et lord Nelvil étaient tous les deux dans leur voiture, il s'éleva soudain un ouragan terrible : une obscurité profonde les entourait, et les chevaux, qui sont si vifs dans ces contrées qu'il faut les atteler par surprise, les menaient avec une inconcevable rapidité : ils sentaient l'un et l'autre une douce émotion, en étant ainsi entraînés ensemble.

— Ah ! s'écria lord Nelvil, si l'on nous conduisait loin de tout ce que je connais sur la terre, si l'on pouvait gravir les monts, s'élever dans une autre vie où nous retrouverions mon père qui nous recevrait, qui nous bénirait ! Le veux-tu, chère amie ?

Et il la serrait contre son cœur avec violence. Corinne n'était pas moins attendrie, et lui dit :

— Fais ce que tu voudras de moi, enchaîne-moi comme une esclave à ta destinée ; les esclaves autrefois n'avaient-elles pas des talents qui charmaient la vie de leurs maîtres ? Eh bien ! je serai de même pour toi ; tu respecteras, Oswald, celle qui se dévoue ainsi à ton sort, et tu ne voudras pas que, condamnée par le monde, elle rougisse jamais à tes yeux.

— Je le dois, s'écria lord Nelvil, je le veux ; il faut tout obtenir ou tout sacrifier ; il faut que je sois ton époux, ou que je meure d'amour à tes pieds, en étouffant les transports que tu m'inspires. Mais je l'espère, oui, je pourrai m'unir à toi publiquement, me glorifier de ta tendresse. Ah ! je t'en conjure, dis-le-moi, n'ai-je pas perdu dans ton affection par les combats qui me déchirent ? Te crois-tu moins aimée ? Et en disant cela son accent était si passionné, qu'il rendit un moment à Corinne toute sa confiance. Le sentiment le plus pur et le plus doux les animait tous les deux.

Cependant les chevaux s'arrêtèrent : lord Nelvil descendit le premier ; il sentit le vent froid qui soufflait avec apreté, et dont il ne s'apercevait pas dans la voiture. Il pouvait se croire arrivé sur les côtes de l'Angleterre ; l'air glacé qu'il respirait ne s'accordait plus avec la belle Italie : cet air ne conseillait pas, comme celui du midi, l'oubli de tout, hors l'amour. Oswald entra bientôt dans ses réflexions douloureuses ; et Corinne, qui connaissait l'inquiette mobilité de son imagination, ne le devina que trop facilement.

Le lendemain ils arrivèrent à Notre-Dame-de-Lorette, qui est placée sur le haut de la montagne, et d'où l'on découvre la mer Adriatique. Pendant que lord Nelvil allait donner quelques ordres pour le voyage, Corinne se rendit à l'église, où l'image de la Vierge est renfermée au milieu du chœur, dans une petite chapelle carrée, revêtue de bas-reliefs assez remarquables. Le pavé de marbre qui environne ce sanctuaire est creusé par les pèlerins qui en ont fait le tour à genoux. Corinne fut attendrie en contemplant ces traces de la prière ; et, se jetant à genoux aussi sur ce même pavé, qui avait été pressé par un si grand nombre de malheureux, elle implora l'image de la bonté, le symbole de la sensibilité ecclésiastique. Oswald trouva Corinne prosternée devant ce temple, et baignée de pleurs. Il ne pouvait comprendre comment une personne d'un esprit si supérieur suivait ainsi les pratiques populaires. Elle aperçut ce qu'il pensait par ses regards, et lui dit :

— Cher Oswald, n'arrive-t-il pas souvent que l'on n'ose élever ses vœux jusqu'à l'Être suprême ? Comment lui confier toutes les peines du cœur ? N'est-il donc pas doux alors de pouvoir considérer une femme comme l'intercesseur des faibles humains ? Elle a souffert sur cette terre, puisqu'elle y a vécu ; je l'implorais pour vous avec moins de rougeur : la prière directe m'eût semblé trop imposante.

— Je ne la fais pas non plus toujours, cette prière directe, répondit Oswald ; j'ai aussi mon intercesseur : l'ange gardien des enfants, c'est leur père ; et, depuis que le mien est dans le ciel, j'ai souvent éprouvé dans ma vie des secours extraordinaires, des moments de calme sans cause, des consolations inattendues ; c'est aussi dans cette protection miraculeuse que j'espère pour sortir de ma perplexité.

— Je vous comprends, dit Corinne, il n'y a personne, je crois, qui n'ait au fond de son âme une idée singulière et mystérieuse sur sa propre destinée. Un événement qu'on a toujours redouté, sans qu'il fit

raisonnable, et qui pourtant arrive; la punition d'une faute, quoiqu'il soit impossible de saisir les rapports qui lient nos malheurs avec elle, frappent souvent l'imagination. Depuis mon enfance, j'ai toujours craint de demeurer en Angleterre: eh bien! le regret de ne pouvoir y vivre sera peut-être la cause de mon désespoir; et je sens qu'à cet égard il y a quelque chose d'invincible dans mon sort, un obstacle contre lequel je lutte et me brise en vain. Chacun conçoit sa vie intérieurement tout autre qu'elle ne paraît. On croit confusément à une puissance surnaturelle qui agit à notre insu, et se cache sous la forme des circonstances extérieures, tandis qu'elle seule est l'unique cause de tout. Cher ami, les âmes capables de réflexion se plongent sans cesse dans l'abîme d'elles-mêmes, et n'en trouvent jamais la fin!

Oswald, lorsqu'il entendait parler ainsi Corinne, s'étonnait toujours de ce qu'elle pouvait tout à la fois éprouver des sentiments si passionnés, et planer, en les jugeant, sur ses propres impressions.

— Non, se disait-il souvent, non, aucune autre société sur la terre ne peut suffire à celui qui goûte l'entretien d'une telle femme.

Ils arrivèrent de nuit à Ancône, parce que lord Nelvil craignait d'y être reconnu. Malgré ses précautions, il le fut, et le lendemain matin tous les habitants entourèrent la maison où il était. Corinne fut éveillée par les cris de vive lord Nelvil! vive notre bienfaiteur! qui retentissaient sous ses fenêtres; elle tressaillit à ces mots, se leva précipitamment, et alla se mêler à la foule pour entendre louer celui qu'elle aimait. Lord Nelvil, averti que le peuple le demandait avec véhémence, fut enfin obligé de paraître; il croyait que Corinne dormait encore, et qu'elle devait ignorer ce qui se passait. Quel fut son étonnement de la trouver au milieu de la place, déjà connue, déjà chérie par toute cette multitude reconnaissante, qui la suppliait de lui servir d'interprète! L'imagination de Corinne se plaisait un peu dans toutes les circonstances extraordinaires, et cette imagination était son charme et quelquefois son défaut. Elle remercia lord Nelvil, au nom du peuple, et le fit avec tant de grâce et de noblesse, que tous les habitants d'Ancône en étaient ravis. Elle disait, Nous, en parlant d'eux: Vous nous avez sauvés, nous vous devons la vie. Et, quand elle s'avança pour offrir, en leur nom, à lord Nelvil, la couronne de chêne et de laurier qu'ils avaient tressée pour lui, une émotion indéfinissable la saisit; elle se sentit intimidée en s'approchant d'Oswald. A ce moment, tout le peuple, qui, en Italie, est si mobile et si enthousiaste, se prosterna devant lui, et Corinne, involontairement, plia le genou en lui présentant la couronne. Lord Nelvil, à cette vue, fut tellement troublé, que, ne pouvant supporter plus longtemps cette scène publique et l'hommage que lui rendait celle qu'il adorait, il l'entraîna loin de la foule avec lui.

En partant, Corinne, baignée de larmes, remercia tous les bons habitants d'Ancône, qui les accompagnaient de leurs bénédictions, tandis qu'Oswald se cachait dans le fond de la voiture, et répétait sans cesse:

— Corinne à mes genoux! Corinne, sur les traces de laquelle je voudrais me prosterner! Ai-je mérité cet outrage! Me croyez-vous l'indigne orgueil...

— Non, sans doute, interrompit Corinne; mais j'ai été saisie tout à coup par ce sentiment de respect qu'une femme éprouve toujours pour l'homme qu'elle aime. Les hommages extérieurs sont dirigés vers nous; mais dans la vérité, dans la nature, c'est la femme qui révere profondément celui qu'elle a choisi pour son défenseur.

— Oui, je le serai, ton défenseur, jusqu'au dernier jour de ma vie, s'écria lord Nelvil, le ciel m'en est témoin! tant d'âme et tant de génie ne se seront pas en vain réfugiés à l'abri de mon amour.

— Hélas! répondit Corinne, je n'ai besoin de rien que de cet amour; et quelle promesse pourrait m'en répondre? N'importe, je sens que tu m'aimes à présent plus que jamais: ne troublons pas ce retour.

— Ce retour! interrompit Oswald.

— Oui, je ne rétracte point cette expression, dit Corinne; mais ne l'expliquons pas, continua-t-elle en faisant signe doucement à lord Nelvil de se taire.

CHAPITRE VI.

Ils suivirent pendant deux jours les rivages de la mer Adriatique; mais cette mer ne produit point, du côté de la Romagne, l'effet de l'Océan, ni même de la Méditerranée; le chemin borde ses flots, et il y a du gazon sur ses rives: ce n'est pas ainsi qu'on se représente le redoutable empire des tempêtes. A Rimini et à Césène on quitte la terre classique des événements de l'histoire romaine, et le dernier souvenir qui s'offre à la pensée, c'est le Rubicon traversé par César, lorsqu'il résolut de se rendre maître de Rome. Par un rapprochement singulier, non loin

de ce Rubicon, on voit aujourd'hui la république de Saint-Marin, comme si ce dernier faible vestige de la liberté devait subsister à côté des lieux où la république du monde a été détruite. Depuis Ancône, on avance par degrés vers une contrée qui présente un aspect tout différent de celui de l'État ecclésiastique. Le Bolognais, la Lombardie, les environs de Ferrare et de Rovigo, sont remarquables par la beauté et la culture: ce n'est plus cette dévastation poétique qui annonçait l'approche de Rome et les événements terribles qui s'y sont passés. On quitte alors

Les pins, deuil de l'été, parure des hivers,

les cyprès conifères, images des obélisques, les montagnes et la mer. La nature, comme le voyageur, dit adieu par degrés aux rayons du midi; d'abord les oranges ne croissent plus en plein air: ils sont remplacés par les oliviers, dont la verdure pâle et légère semble convenir aux bosquets qu'habitent les ombres dans l'Elysée; et, quelques lieux plus loin, les oliviers eux-mêmes disparaissent.

En entrant dans le Bolognais, on voit une plaine riante, où les vignes, en forme de guirlandes, unissent les ormeaux entre eux; toute la campagne a l'air paré comme pour un jour de fête. Corinne se sentit émue par le contraste de sa disposition intérieure et de l'éclat resplendissant de la contrée qui frappait ses regards.

— Ah! dit-elle à lord Nelvil en soupirant, la nature devrait-elle offrir ainsi tant d'images de bonheur aux amis qui peut-être vont se séparer!

— Non, ils ne se sépareront pas, dit Oswald; chaque jour j'en ai moins la force: votre inaltérable douceur joint encore le charme de l'habitude à la passion que vous inspirez. On est heureux avec vous, comme si vous n'étiez pas le génie le plus admirable, ou plutôt parce que vous l'êtes; car la supériorité véritable donne une parfaite bonté; on est content de soi, de la nature, des autres: quel sentiment amer pourrait-on éprouver?

Ils arrivèrent ensemble à Ferrare, l'une des villes d'Italie les plus tristes, car elle est à la fois vaste et déserte. Le peu d'habitants qu'on y trouve de loin en loin dans les rues marchent lentement, comme s'ils étaient assurés d'avoir du temps pour tout. On ne peut concevoir comment c'est dans ces mêmes lieux que la cour la plus brillante a existé, celle qui fut chantée par l'Arioste et le Tasse: on y montre encore des manu-crits de leurs propres mains et de celles de l'auteur du *Pastor fido*.

L'Arioste sut exister paisiblement au milieu d'une cour; mais l'on voit encore à Ferrare la maison où l'on osa renfermer le Tasse comme fou, et l'on ne peut lire sans attendrissement la foule de lettres où cet infortuné demande la mort, qu'il a depuis si longtemps obtenue. Le Tasse avait cette organisation particulière du talent qui le rend si redoutable à ceux qui le possèdent: son imagination se retournait contre lui-même: il ne connaissait si bien tous les secrets de l'âme, il n'avait tant de pensées, que parce qu'il éprouvait beaucoup de peines. Celui qui n'a pas souffert, dit un prophète, que sait-il?

Corinne, à quelques égards, avait une manière d'être semblable; son esprit était plus gai, ses impressions étaient plus variées; mais son imagination avait de même besoin d'être extrêmement ménagée, car, loin de la distraire de ses chagrins, elle en accroissait la puissance. Lord Nelvil se trompait en croyant, comme il le faisait souvent, que les facultés brillantes de Corinne pouvaient lui donner des moyens de bonheur indépendants de ses affections. Quand une personne de génie est douée d'une sensibilité véritable, ses chagrins se multiplient par ses facultés mêmes: elle fait des découvertes dans sa propre peine comme dans le reste de la nature, et, le malheur du cœur étant inépuisable, plus on a d'idées mieux on le sent.

CHAPITRE VII.

On s'embarque sur la Brenta pour arriver à Venise, et des deux côtés du canal on voit les palais des Vénitiens, grands et un peu délabrés, comme la magnificence italienne. Ils sont ornés d'une manière bizarre et qui ne rappelle en rien le goût antique. L'architecture vénitienne se ressent du commerce avec l'Orient; c'est un mélange de moresque et de gothique qui attire la curiosité sans plaire à l'imagination. Le peuplier, cet arbre régulier comme l'architecture, borde le canal presque partout. Le ciel est d'un bleu vif qui contraste avec le vert éclatant de la campagne; ce vert est entretenu par l'abondance excessive des eaux. Le ciel et la terre sont ainsi de deux couleurs si fortement tranchées, que cette nature elle-même a l'air d'être arrangée avec une sorte d'ap-

prêt, et l'on n'y trouve point le vague mystérieux qui fait aimer le midi de l'Italie. L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable : on croit d'abord voir une ville submergée, et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux. Naples est bâtie en amphithéâtre au bord de la mer, mais Venise étant sur un terrain tout à fait plat, les clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui resterait immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise. On prend congé de la végétation : on ne voit pas même une mouche en ce séjour ; tous les animaux en sont bannis, et l'homme seul est là pour lutter contre la mer.

Le silence est profond dans cette ville, dont les rues sont des canaux, et le bruit des rames est l'unique interruption à ce silence. Ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit pas un arbre ; ce n'est pas la ville, puisqu'on n'y entend pas le moindre mouvement ; ce n'est pas même un vaisseau, puisqu'on n'avance pas : c'est une demeure dont l'orage fait une prison, car il y a des moments où l'on ne peut sortir ni de la ville ni de chez soi.

On trouve des hommes du peuple à Venise qui n'ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n'ont pas vu la place Saint-Marc, et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre serait une véritable merveille. Ces gondoles noires qui glissent sur les canaux ressemblent à des cercueils ou à des berceaux, à la dernière et à la première demeure de l'homme.

Le soir on ne voit passer que le rellet des lanternes qui éclairent les gondoles ; car alors leur couleur noire empêche de les distinguer. On dirait que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau, guidées par une petite étoile. Dans ce séjour tout est mystère, le gouvernement, les coutumes et l'amour. Sans doute il y a beaucoup de jouissances pour le cœur et la raison quand on parvient à pénétrer dans tous ces secrets, mais les étrangers doivent trouver l'impression du premier moment singulièrement triste.

Corinne, qui croyait aux pressentiments, et dont l'imagination ébranlée faisait de tout des présages, dit à lord Nelvil :

— D'où vient la mélancolie profonde dont je me sens saisie en entrant dans cette ville ? n'est-ce pas une preuve qu'il n'y arrivera quelquel grand malheur ?

Comme elle prononçait ces mots, elle entendit partir trois coups de canon d'une des îles de la lagune. Corinne tressaillit à ce bruit et demanda à ses gondoliers quelle en était la cause.

— C'est une religieuse qui prend le voile, répondirent-ils, dans un de ces couvents au milieu de la mer. L'usage est chez nous qu'à l'instant où les femmes prononcent les vœux religieux elles jettent derrière elles un bouquet de fleurs qu'elles portaient pendant la cérémonie. C'est le signe du renoncement au monde, et les coups de canon que vous venez d'entendre annonçaient ce moment comme nous sommes entrés dans Venise.

Ces paroles firent frissonner Corinne. Oswald sentit ses mains froides dans les siennes, et une pâleur mortelle couvrait son visage.

— Chère amie, lui dit-il, comment recevez-vous une si vive impression du hasard le plus simple ?

— Non, dit Corinne, cela n'est pas simple ; croyez-moi, les fleurs de la vie sont pour toujours jetées derrière moi.

— Quand je t'aime plus que jamais, interrompit Oswald, quand toute mon âme est à toi...

— Ces fondres de la guerre, continua Corinne, dont le bruit annonce ailleurs ou la victoire ou la mort, sont ici consacrées à célébrer l'obscur sacrifice d'une jeune fille. C'est un innocent emploi de ces armes terribles qui bouleversent le monde, c'est un avis solennel qu'une femme résignée donne aux femmes qui luttent encore contre le destin.

CHAPITRE VIII.

La puissance du gouvernement de Venise pendant les dernières années de son existence consistait presque en entier dans l'habitude et de l'imagination. Il avait été courageux, il était devenu timide ; la haine contre lui s'est facilement réveillée, parce qu'il avait été redoutable ; on l'a facilement renversé, parce qu'il ne l'était plus. C'était une aristocratie qui cherchait beaucoup la faveur populaire, mais qui la cherchait à la manière du despotisme, en amusant le peuple, mais non en l'éclairant.

Cependant c'est un état assez agréable pour un peuple que d'être amusé, surtout dans les pays où les goûts de l'imagination sont développés par le climat et les beaux-arts jusque dans la dernière classe de la

société. On ne donnait point au peuple les grossiers plaisirs qui l'abrutissent, mais de la musique, des tableaux, des improvisations, des fêtes ; et le gouvernement soignait à ses sujets comme un dultan son sérail. Il leur demandait seulement, comme à des femmes, de ne point se mêler de politique, de ne point jager l'autorité ; mais à ce prix il leur promettait beaucoup d'amusements, et même assez d'éclat ; car les dépouilles de Constantinople qui enrichissent les églises, les étendards de Chypre et de Candie qui flottent sur la place publique, les chevaux de Corinthe, réjouissent les regards du peuple ; et le lion ailé de Saint-Marc lui paraît l'emblème de sa gloire.

Le système du gouvernement interdisant à ses sujets l'occupation des affaires politiques, et la situation de la ville rendant impossibles l'agriculture, la promenade et la chasse, il ne restait aux Vénitiens d'autre intérêt que l'amusement ; aussi cette ville était-elle une ville de plaisirs. Le dialecte vénitien est doux et léger comme un souffle agréable : on ne conçoit pas comment ceux qui ont résisté à la ligne de Cambrai parlaient une langue si flexible. Ce dialecte est charmant quand on le consacre à la grâce ou à la plaisanterie ; mais, quand on s'en sert pour des objets plus graves, quand on entend des vers sur la mort avec ces sons délicats et presque enfantins, on croirait que cet événement ainsi chanté n'est qu'une fiction poétique.

Les hommes en général ont plus d'esprit encore à Venise que dans le reste de l'Italie, parce que le gouvernement, tel qu'il était, leur a plus souvent offert des occasions de penser. Mais leur imagination n'est pas naturellement aussi ardente que dans le midi de l'Italie, et la plupart des femmes, quoique très-aimables, ont pris, par l'habitude de vivre dans le monde, un langage de *sentimentalité* qui, ne gênant en rien la liberté des mœurs, ne fait que mettre de l'affectation dans la galanterie.

Le grand mérite des Italiennes à travers tous leurs torts, c'est de n'avoir aucune vanité. Ce mérite est un peu perdu à Venise, où il y a plus de société que dans aucune autre ville d'Italie ; car la vanité se développe surtout par la société. On y est applaudi si vite et si souvent, que tous les calculs y sont instantanés, et que pour le succès « l'on n'y fait pas crédit au temps » d'une minute.

Néanmoins on trouvait encore à Venise beaucoup de traces de l'originalité et de la facilité des manières italiennes. Les plus grandes dames recevaient toutes leurs visites dans les cafés de la place Saint-Marc, et cette coutume bizarre empêchait que les salons ne devinssent trop sérieusement une arène pour les prétentions de l'amour-propre.

Il restait aussi quelques traces des mœurs populaires et des usages antiques. Or ces usages supposent toujours du respect pour les ancêtres, et une certaine jeunesse de cœur qui ne se lasse point du passé ni de l'attendrissement qu'il cause. L'aspect de la ville est d'ailleurs à lui seul singulièrement propre à réveiller une foule de souvenirs et d'idées. La place de Saint-Marc, tout environnée de tentes bleues sous lesquelles se reposent une foule de Turcs, de Grecs et d'Arméniens, est terminée, à l'extrémité, par l'église, dont l'extérieur ressemble plutôt à une mosquée qu'à un temple chrétien. Ce lieu donne une idée de la vie indolente des Orientaux, qui passent leurs jours dans les cafés à boire du sorbet et à fumer des parfums. On voit quelquefois à Venise des Turcs et des Arméniens passer, nonchalamment couchés, dans des barques découvertes, et des pots de fleurs à leurs pieds.

Les hommes et les femmes de la première qualité ne sortaient jamais que revêtus d'un domino noir. Souvent aussi des gondoles toujours noires, car le système de l'égalité porte à Venise principalement sur les objets extérieurs, sont conduites par des bateliers vêtus de blanc, avec des ceintures roses : ce contraste à quelque chose de frappant ; on dirait que l'habit de fête est abandonné au peuple, tandis que les grands de l'État sont toujours vêtus au deuil. Dans la plupart des villes européennes il faut que l'imagination des écrivains écarte soigneusement ce qui se passe tous les jours, parce que nos usages et même notre luxe ne sont pas poétiques. Mais à Venise rien n'est vulgaire en ce genre ; les canaux et les barques font un tableau pittoresque des plus simples événements de la vie.

Sur le quai des Esclavons, l'on rencontre habituellement des marionnettes, des charlatans, ou des conteurs, qui s'adressent de toutes les manières à l'imagination du peuple : les conteurs surtout sont dignes d'attention ; ce sont ordinairement des épisodes du Tasse et de l'Arioste qu'ils récitent en prose, à la grande admiration de ceux qui les écoutent. Les auditeurs, assis en rond autour de celui qui parle, sont, pour la plupart, à demi vêtus, immobiles par excès d'attention ; on leur apporte de temps en temps des verres d'eau, qu'ils payent comme du vin ailleurs ; et ce simple rafraîchissement est tout ce qu'il faut à ce peuple pendant des heures entières, tant son esprit est occupé. Le conteur fait des gestes les plus animés du monde ; sa voix est haute, il se fâche, il se passionne ; et cependant on voit qu'il est, au fond, parfaitement tranquille : et l'on pourrait lui dire, comme Sapho à la bacchante qui s'agitait de sang-froid : « Bacchante qui n'es pas ivre, que me veux-tu ? » Néanmoins la pantomime animée des habitants du Midi ne donne pas l'idée de l'affectation : c'est une habitude singulière qui leur a été transmise par les Romains, aussi grands gesticulateurs ; elle tient à leur disposition vive, brillante et poétique.

L'imagination d'un peuple captivé par les plaisirs était facilement ef-

frayée par le prestige de puissance dont le gouvernement vénitien était environné. L'on ne voyait jamais un soldat à Venise ; on courait au spectacle quand par hasard, dans les comédies, on en faisait paraître un avec un tambour ; mais il suffisait que le shire de l'inquisition d'État, portant un ducat sur son bonnet, se moutrât, pour faire rentrer dans l'ordre trente mille hommes rassemblés un jour de fête publique. Ce serait une belle chose, si ce simple pouvoir venait du respect pour la loi ; mais il était fortifié par la terreur des mesures secrètes qu'employait le gouvernement pour maintenir le repos dans l'État. Les prisons (chose unique) étaient dans le palais même du doge ; il y en avait au-dessus et au-dessous de son appartement ; la *Bouche du lion*, où toutes les dénonciations étaient jetées, se trouve aussi dans le palais dont le chef du gouvernement faisait sa demeure : la salle où se tenaient les inquisiteurs d'État était tendue de noir, et le jour n'y venait que d'en haut ; le jugement ressemblait d'avance à la condamnation : le *Pont des Soupis*, c'est ainsi qu'on l'appelait, conduisait du palais du doge à la prison des criminels d'État. En passant sur le canal qui bordait ces prisons, on entendait crier : *Justice! secours!* et ces voix gémissantes et confuses ne pouvaient pas être reconnues. Enfin, quand un criminel d'État était condamné, une barque venait le prendre pendant la nuit ; il sortait par une petite porte qui s'ouvrait sur le canal ; on le conduisait à quelque distance de la ville, et on le noyait dans un endroit des lagunes où il était défendu de pêcher ; horrible idée, qui perpétue le secret jusqu'après la mort, et ne laisse pas au malheureux l'espoir que ses restes du moins apprendront à ses amis qu'il a souffert, et qu'il n'est plus !

À l'époque où Corinne et lord Nelvil vinrent à Venise, il y avait près d'un siècle que de telles exécutions n'avaient plus lieu ; mais le mystère qui frappe l'imagination existait encore ; et, bien que lord Nelvil fût plus loin que prisme de se mêler en aucune manière des intérêts politiques d'un pays étranger, cependant il se sentait oppressé par cet arbitraire sans appel, qui planait à Venise sur toutes les têtes.

CHAPITRE IX.

— Il ne faut pas, dit Corinne à lord Nelvil, que vous vous en teniez seulement aux impressions pénibles que ces moyens silencieux du pouvoir ont produites sur vous ; il faut que vous observiez aussi les grandes qualités de ce sénat qui faisait de Venise une république pour les nobles, et leur inspirait autrefois cette énergie, cette grandeur aristocratique, fruit de la liberté, alors même qu'elle est concentrée dans le petit nombre. Vous les verrez, sévères les uns pour les autres, établir, du moins dans leur sein, les vertus et les droits qui devaient appartenir à tous ; vous les verrez paternels pour leurs sujets, autant qu'on peut l'être, quand on considère cette classe d'hommes uniquement sous le rapport de son bien être physique. Enfin vous leur trouverez un grand orgueil pour leur patrie, pour cette patrie qui est leur propriété, mais qu'ils savent néanmoins faire aimer du peuple même, qui, à tant d'égards, en est exclu.

Corinne et Oswald allèrent voir ensemble la salle où le grand-conseil se rassemblait alors ; elle est entourée des portraits de tous les doges ; mais à la place du portrait de celui qui fut décapité comme traître à sa patrie, on a peint un rideau noir sur lequel on a écrit le jour de sa mort et le genre de son supplice. Les habits royaux et magnifiques dont les images des autres doges sont revêtues ajoutent à l'impression de ce terrible rideau noir. Il y a dans cette salle un tableau qui représente le Jugement dernier, et un autre le moment où le plus puissant des empereurs, Frédéric Barberousse, s'humilia devant le sénat de Venise. C'est une belle idée que de réunir ainsi tout ce qui doit exalter la fierté d'un gouvernement sur la terre, et courber cette même fierté devant le ciel. Corinne et lord Nelvil allèrent voir l'arsenal. Il y a, devant la porte de l'arsenal, deux lions sculptés en Grèce, puis transportés du port d'Athènes pour être les gardiens de la puissance vénitienne ; immobiles gardiens, qui ne défendent que ce que l'on respecte. L'arsenal est rempli des trophées de la marine ; la fameuse cérémonie des noces du doge avec la mer Adriatique, toutes les institutions de Venise enfin, attestaient leur reconnaissance pour la mer. Ils ont, à cet égard, quelques rapports avec les Anglais ; et lord Nelvil sentit vivement l'intérêt que ces rapports devaient exciter en lui.

Corinne le conduisit au sommet de la tour appelée le clocher Saint-Marc, qui est à quelques pas de l'église. C'est de là que l'on découvre toute la ville au milieu des flots, et la digue immense qui la défend de la mer. On aperçoit dans le lointain les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie.

— Du côté de ces nuages, dit Corinne, est la Grèce ; cette idée ne suffit-elle pas pour émouvoir ! Là, sont encore des hommes d'une ima-

gination vive, d'un caractère enthousiaste, avilis par leur sort, mais destinés peut-être ainsi que nous à ranimer une fois les cendres de leurs ancêtres. C'est toujours quelque chose qu'un pays qui a existé ; les habitants y rougissent au moins de leur état actuel ; mais dans les contrées que l'histoire n'a jamais consacrées, l'homme ne soupçonne pas même qu'il y ait une autre destinée que la servile obscurité qui lui a été transmise par ses aïeux.

Cette Dalmatie que vous apercevez d'ici, continua Corinne, et qui fut autrefois habitée par un peuple si guerrier, conserve encore quelque chose de sauvage. Les Dalmates savent si peu ce qui s'est passé depuis quinze siècles, qu'ils appellent encore les Romains les tout-puissants. Il est vrai qu'ils montrent des connaissances plus modernes, en vous nommant, vous autres Anglais, les guerriers de la mer, parce que vous avez souvent abordé dans leurs ports ; mais ils ne savent rien du reste de la terre. Je me plaindrais à voir, continua Corinne, tous les pays où il y a dans les mœurs, dans les costumes, dans le langage, quelque chose d'original. Le monde civilisé est bien monotone ; et l'on en connaît tout en peu de temps ; j'ai déjà vécu assez pour cela.

— Quand on vit près de vous, interrompit lord Nelvil, voit-on jamais le terme de ce qui fait penser et sentir !

— Dieu veuille, répondit Corinne, que ce charme aussi ne s'épuise pas ! Mais donnons encore, poursuivit-elle, un moment à cette Dalmatie ; quand nous serons descendus de la hauteur où nous sommes, nous n'apercevrons même plus les lignes incertaines qui nous indiquent ce pays de loin, aussi confusément qu'un souvenir dans la mémoire des hommes. Il y a des improvisateurs parmi les Dalmates, les sauvages en ont aussi ; on en trouvait chez les anciens Grecs : il y en a presque toujours parmi les peuples qui ont de l'imagination, et point de vanité sociale ; mais l'esprit naturel se tourne en épigrammes plutôt qu'en poésie dans les pays où la crainte d'être l'objet de la moquerie fait que chacun se hâte de saisir cette arme le premier. Les peuples aussi qui sont restés plus près de la nature ont conservé pour elle un respect qui sert très-bien l'imagination. Les cavernes sont sacrées, disent les Dalmates : sans doute qu'ils expriment ainsi une terreur vague des secrets de la terre. Leur poésie ressemble un peu à celle d'Ossian, bien qu'ils soient habitants du Midi ; mais il n'y a que deux manières très-distinctes de sentir la nature : l'aimer comme les anciens, la perfectionner sous mille formes brillantes, ou se laisser aller, comme les bardes écossais, à l'effroi du mystère, à la mélancolie qu'inspirent l'incertain et l'inconnu. Depuis que je vous connais, Oswald, ce dernier genre me plaît. Autrefois j'avais assez d'espérance et de vivacité pour aimer les images riantes et jouir de la nature sans craindre la destinée.

— Ce serait donc moi, dit Oswald, moi qui aurais flétri cette belle imagination, à laquelle j'ai dû les jouissances les plus enivrantes de ma vie !

— Ce n'est pas vous qu'il faut en accuser, répondit Corinne, mais une passion profonde. Le talent a besoin d'une indépendance intérieure, que l'amour véritable ne permet jamais.

— Ah ! s'il est ainsi, s'écria lord Nelvil, que ton génie se taise, et que ton cœur soit tout à moi. Il ne put prononcer ces paroles sans émotion ; car elles promettaient dans sa pensée plus encore qu'il ne disait.

Corinne le comprit, et n'osa répondre, de peur de troubler en rien la douce impression qu'elle éprouvait.

Elle se sentait aimée ; et, comme elle était habituée à vivre dans un pays où les hommes sacrifient tout au sentiment, elle se rassurait facilement, et se persuadait que lord Nelvil ne pourrait pas se séparer d'elle ; tout à la fois indolente et passionnée, elle s'imaginait qu'il suffisait de gagner des jours, et que le danger dont on ne parlait plus était passé. Corinne vivait enfin comme vivent la plupart des hommes, lorsqu'ils sont menacés longtemps du même malheur ; ils finissent par croire qu'il n'y a rien de sûr, seulement parce qu'il n'est pas encore arrivé.

L'air de Venise, la vie qu'on y mène, est singulièrement propre à bercer l'âme d'espérance : le tranquille balancement des barques portées à la rêverie et à la paresse. On entend quelquefois un gondolier qui placé sur le pont de Rialto, se met à chanter une strophe du Tasse, tandis qu'un autre gondolier lui répond par la strophe suivante, à l'autre extrémité du canal. La musique très-ancienne de ces stances ressemble au chant d'église, et de près on s'aperçoit de sa monotonie ; mais en plein air, le soir, lorsque les sons se prolongent sur le canal comme les reflets du soleil couchant, et que les vers du Tasse prêtent aussi leurs beautés de sentiment à tout cet ensemble d'images et d'harmonie, il est impossible que ces chants n'inspirent pas une douce mélancolie. Oswald et Corinne se promenaient sur l'eau de longues heures, à côté l'un de l'autre ; quelquefois ils disaient un mot ; plus souvent, se tenant la main, ils se livraient en silence aux pensées vagues que font naître la nature et l'amour.

LIVRE SEIZIÈME.

LE DÉPART ET L'ABSENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Dès que l'on sut l'arrivée de Corinne à Venise, chacun eut la plus grande curiosité de la voir. Quand elle se rendait dans un café de la place Saint-Marc, l'on se pressait en foule sous les galeries de cette place pour l'apercevoir un moment ; et la société tout entière la recherchait avec l'empressement le plus vif. Elle aimait assez autrefois à produire cet effet brillant partout où elle se trouvait ; et elle avouait naturellement que l'admiration avait un grand charme pour elle. Le génie inspire le besoin de la gloire ; et il n'est d'ailleurs aucun bien qui ne soit désiré par ceux à qui la nature a donné les moyens de l'obtenir. Néanmoins, dans sa situation actuelle, Corinne redoutait tout ce qui semblait en contraste avec les habitudes de la vie domestique, si chères à lord Nelvil.

Corinne avait tort, pour son bonheur, de s'attacher à un homme qui devait contrarier son existence naturelle, et réprimer plutôt qu'exciter ses talents : mais il est aisé de comprendre comment une femme qui s'est beaucoup occupée des lettres et des beaux-arts peut aimer dans un homme des qualités et même des goûts qui diffèrent des siens. L'on est si souvent lassé de soi-même, qu'on ne peut être séduit par ce qui nous ressemble : il faut de l'harmonie dans les sentiments et de l'opposition dans les caractères, pour que l'amour naisse tout à la fois de la sympathie et de la diversité. Lord Nelvil possédait au suprême degré ce double charme. On était un avec lui dans l'habitude de la vie, par la douceur et la facilité de son entretien ; et néanmoins ce qu'il avait d'irritable et d'ombrageux dans l'âme ne permettait jamais de se blaser sur la grâce et la complaisance de ses manières. Quoique la profondeur et l'étendue de ses idées le rendissent propre à tout, ses opinions politiques et ses goûts militaires lui inspiraient plus de penchant pour la carrière des actions que pour celle de lettres : il pensait que les actions sont toujours plus poétiques que la poésie elle-même. Il se montrait supérieur aux succès de son esprit, et parlait de lui, sous ce rapport, avec une grande indifférence. Corinne, pour lui plaire, cherchait à cet égard à l'imiter, et commençait à dédaigner ses propres succès littéraires, afin de ressembler davantage aux femmes modestes et retirées, dont la patrie d'Oswald offrait le modèle.

Cependant les hommages que Corinne reçut à Venise ne firent à lord Nelvil qu'une impression agréable. Il y avait tant de bienveillance dans l'accueil des Vénitiens, ils exprimaient avec tant de grâce et de vivacité le plaisir qu'ils trouvaient dans l'entretien de Corinne, que Oswald jouissait vivement d'être aimé par une femme d'un charme si séducteur et si généralement admiré. Il n'était plus jaloux de la gloire de Corinne, certain qu'il était qu'elle le préférerait à tout ; et son amour semblait avoir augmenté par ce qu'il entendait dire d'elle. Il oubliait même l'Angleterre ; il prenait quelque chose de l'insouciance des Italiens sur l'avenir. Corinne s'apercevait de ce changement, et son cœur imprudent en jouissait, comme s'il avait pu durer toujours.

L'italien est la seule langue de l'Europe dont les dialectes différens aient un génie à part. On peut faire des vers et écrire des livres dans chacun de ces dialectes, qui s'écartent plus ou moins de l'italien classique ; mais, parmi les différentes langues des divers États de l'Italie, il n'y a pourtant que le napolitain, le sicilien et le vénitien qui aient l'honneur d'être comptés ; et c'est le vénitien qui passe pour le plus original et le plus gracieux de tous. Corinne le prononçait avec une douceur charmante ; et la manière dont elle chantait quelques *barcaroles*, dans le genre gai, prouvait qu'elle devait jouer la comédie aussi bien que la tragédie. On la tourmenta beaucoup pour prendre un rôle dans un opéra-comique qu'on devait représenter en société la semaine suivante. Corinne, depuis qu'elle aimait Oswald, n'avait jamais voulu lui faire connaître son talent en ce genre ; elle ne s'était pas sentie assez de liberté d'esprit pour cet amusement, et quelquefois même elle s'était dit qu'un tel abandon de gaieté pouvait porter malheur ; mais cette fois, par une singularité de confiance, elle y consentit. Oswald l'en pressa vivement, et il fut convenu qu'elle jouerait la *Fille de l'air* ; c'est ainsi que s'appelait la pièce que l'on choisit.

Cette pièce, comme la plupart de celles de Gozzi, était composée de fées extravagantes, très-originales et très-gaies. Truffaldin et Pantaloon paraissaient souvent, dans ces drames burlesques, à côté des plus grands rois de la terre. Le merveilleux y sert à la plaisanterie ; mais le comique y est relevé par ce merveilleux même, qui ne peut jamais avoir rien de vulgaire ni de bas. La *Fille de l'air*, ou *Séviramis dans sa jeunesse*, est la coquette douée de talents, par l'enfer et le ciel, pour subjuguier le monde. Elevée dans un antre comme une sauvage, habile comme une enchanteresse, impérieuse comme une reine, elle réunit la vivacité naturelle à la grâce méditée avec art, le courage guerrier à la frivolité d'une femme, et l'ambition à l'étourderie. Ce rôle demande une verve d'imagination et de gaieté que l'inspiration seule du moment peut donner. Toute la société se réunit pour prier Corinne de s'en charger.

CHAPITRE II.

Il y a quelquefois dans la destinée un jeu bizarre et cruel ; on dirait que c'est une puissance qui veut inspirer la crainte, et repousse la familiarité confiante : souvent, quand on se livre le plus à l'espérance, et surtout lorsqu'on a l'air de plaisanter avec le sort, et de compter sur le bonheur, il se passe quelque chose de redoutable dans le tissu de notre histoire, et les fatales sœurs viennent y mêler leur fil noir, et brouiller l'œuvre de nos mains.

C'était le 17 de novembre que Corinne s'éveilla tout enchantée de jouer le soir la comédie. Elle choisit, pour paraître dans le premier acte en sauvage, un vêtement très-pittoresque. Ses cheveux, qui devaient être épars, étaient pourtant arrangés avec un soin qui montrait un vif désir de plaire, et son habit élégant, léger et fantasque, donnait à sa noble figure un caractère de coquetterie et de malice singulièrement gracieux. Elle arriva dans le palais où la comédie devait être jouée. Tout le monde y était rassemblé ; Oswald seul n'était pas encore arrivé. Corinne retarda, tant qu'elle le put, le spectacle, et commençait à s'inquiéter de son absence. Enfin, comme elle entra sur le théâtre, elle l'aperçut dans un coin très-obscur du salon, mais enfin elle l'aperçut ; et la peine même que lui avait causée l'attente redoublant sa joie, elle fut inspirée par la gaieté, comme elle l'était au Capitole par l'enthousiasme.

Le chant et les paroles étaient extrêmement mêlés, et la pièce était faite de manière qu'il était permis d'improviser le dialogue ; ce qui donnait à Corinne un grand avantage, et rendit la scène plus animée. Lorsqu'elle chantait elle faisait sentir l'esprit des airs *bouffes* italiens avec une élégance particulière. Ses gestes, accompagnés par la musique, étaient comiques et nobles tout à la fois : elle faisait rire sans cesser d'être imposante ; et son rôle et son talent dominaient les acteurs et les spectateurs en se moquant avec grâce des uns et des autres.

Ah ! qui n'aurait pas eu pitié de ce spectacle, si l'on avait su que ce bonheur si confiant allait attirer la foudre, et que cette gaieté si triomphante ferait bientôt place aux plus amères douleurs !

Les applaudissements des spectateurs étaient si multipliés et si vrais, que leur plaisir se communiquait à Corinne : elle éprouvait cette sorte d'émotion que cause l'amusement, quand il donne un sentiment vif de l'existence, quand il inspire l'oubli de la destinée, et dégage pour un moment l'esprit de tout lien, comme de tout nuage. Oswald avait vu Corinne représenter la plus profonde douleur, dans un temps où il se flattait de la rendre heureuse ; il la voyait maintenant exprimer une joie sans mélange, quand il venait de recevoir une nouvelle bien fatale pour tous deux. Plusieurs fois il eut la pensée d'arracher Corinne à cette gaieté téméraire ; mais il goûtait un triste plaisir à voir encore, quelques instants, sur cet aimable visage, la brillante expression du bonheur.

A la fin de la pièce, Corinne parut élégamment habillée en reine amazone ; elle commandait aux hommes, et déjà presque aux éléments, par cette confiance dans ses charmes qu'une belle personne peut avoir quand elle n'est pas sensible ; car il suffit d'aimer pour qu'aucun don de la nature ou du sort ne puisse rassurer entièrement. Mais cette coquette couronnée, cette fée souveraine que représentait Corinne, mêlant d'une façon toute merveilleuse la colère à la plaisanterie, l'insouciance au désir de plaire et la grâce au despotisme, semblait régner sur la destinée autant que sur les cœurs ; et, quand elle monta sur le trône, elle sourit à ses sujets en leur ordonnant la soumission avec une douce arrogance. Tous les spectateurs se levèrent pour applaudir Corinne comme la véritable reine. Ce moment était peut-être celui de sa vie où la crainte de la douleur avait été le plus loin d'elle ; mais tout à coup elle vit Oswald qui, ne pouvant plus se contenir, cachait sa tête dans ses mains pour dérober ses larmes. A l'instant elle se troubla, et la toile n'était pas

encore baissée, que, descendant de ce trône déjà funeste, elle se précipita dans la chambre voisine.

Oswald l'y suivit; et, quand elle remarqua de près sa pâleur, elle fut saisie d'un tel effroi, qu'elle fut obligée de s'appuyer contre la muraille pour se soutenir; et, tremblante, elle lui dit :

— Oswald! ô mon Dieu! qu'avez-vous?

— Il faut que je parte cette nuit pour l'Angleterre, lui répondit-il sans savoir ce qu'il faisait; car il ne devait pas exposer sa malheureuse amie en lui apprenant ainsi cette nouvelle.

Elle s'avança vers lui tout à fait hors d'elle-même, et s'écria :

— Non, il ne se peut pas que vous me causiez cette douleur! Qu'ai-je fait pour la mériter? Vous m'emmenez donc avec vous?

— Quittons en ce moment cette foule cruelle, répondit Oswald; viens avec moi, Corinne.

Elle le suivit, ne comprenant plus ce qu'on lui disait, répondant au hasard, chancelante, et le visage déjà si altéré, que chacun la crut saisie par quelque mal subit.

CHAPITRE III.

Dès qu'ils furent ensemble dans la gondole, Corinne, dans son égarement, dit à lord Nelvil :

— Eh bien! ce que vous venez de m'apprendre est mille fois plus cruel que la mort. Soyez généreux, jetez-moi dans ces flots, pour que j'y perde le sentiment qui me déchire. Oswald, faites-le avec courage; il en faut moins pour cela que vous ne venez d'en montrer.

— Si vous dites un mot de plus, répondit Oswald, je vais me précipiter dans le canal, à vos yeux. Écoutez-moi, attendez que nous soyons arrivés chez vous; alors vous prononcerez sur mon sort et sur le vôtre. Au nom du ciel, calmez-vous.

Il y avait tant de malheur dans l'accent d'Oswald, que Corinne se tut, et seulement elle tremblait avec une telle violence, qu'elle put à peine monter les escaliers qui conduisaient à son appartement. Quand elle y fut arrivée, elle arracha sa parrure avec effroi. Lord Nelvil, en la voyant dans cet état, elle qui était si brillante il y avait quelques instants, se jeta sur une chaise en fondant en larmes et s'écria :

— Suis-je un barbare, Corinne? juste ciel, Corinne, le crois-tu?

— Non, lui dit-elle, non, je ne puis le croire. N'avez-vous pas encore ce regard qui chaque jour me donnait le bonheur? Oswald, vous dont la présence était pour moi comme un rayon du ciel, se peut-il que je vous craigne, que je n'ose lever les yeux sur vous, que je sois là devant vous comme devant un assassin, Oswald! Oswald!

Et, en achevant ces mots, elle tomba suppliante à ses genoux.

— Que vois-je! s'écria-t-il en la relevant avec fureur, tu veux que je me déshonore. Eh bien! je le ferai. Mon régiment s'embarque dans un mois, je viens d'en recevoir la nouvelle. Je resterai, prends-y garde, je resterai si tu me montres cette douleur, cette douleur toute-puissante sur moi; mais je ne survivrai point à ma honte.

Je ne vous demande point de rester, reprit Corinne; mais quel mal vous fais-je en vous suivant?

— Mon régiment part pour les îles, et il n'est permis à aucun officier d'emmener sa femme avec lui.

— Au moins laissez-moi vous accompagner jusqu'en Angleterre.

— Les mêmes lettres que je viens de recevoir, reprit Oswald, m'apprennent que le bruit de notre liaison s'est répandu en Angleterre, que les papiers publics en ont parlé, qu'on a commencé à soupçonner qui vous êtes, et que votre famille, excitée par lady Edgermond, a déclaré qu'elle ne vous reconnaîtrait jamais. Laissez-moi le temps de la ramener, de forcer votre belle-mère à ce qu'elle vous doit; mais si j'arrive avec vous et que je sois contraint à vous quitter avant de vous avoir fait rendre votre nom, je vous livre à toute la sévérité de l'opinion sans être là pour vous défendre.

— Ainsi, vous me refusez tout, dit Corinne. Et, en achevant ces mots, elle tomba sans connaissance, et sa tête, heurtant avec violence contre terre, le sang en rejaillit. Oswald, à ce spectacle, poussa des cris déchirants. Thérèse arriva dans un trouble extrême; elle rappela sa maîtresse à la vie. Mais quand Corinne revint à elle, elle aperçut dans une glace son visage pâle et défilé, ses cheveux épars et teints de sang.

— Oswald, dit-elle, Oswald, ce n'est pas ainsi que j'étais lorsque vous m'avez rencontrée au Capitole; je portais sur mon front la couronne de l'espérance et de la gloire; maintenant il est souillé de sang et de poussière! mais il ne vous est pas permis de me mépriser pour cet état dans

lequel vous m'avez mise. Les autres le peuvent; mais vous, vous ne le pouvez pas; il faut avoir pitié de l'amour que vous m'avez inspiré, il le faut!

— Arrête! s'écria lord Nelvil, c'en est trop. Et, faisant signe à Thérèse de s'éloigner, il prit Corinne dans ses bras, et lui dit : — Je suis décidé à rester; tu feras de moi ce que tu voudras. Je subirai ce que le ciel me destine, mais je ne t'abandonnerai point dans ce malheur, et je ne te conduirai point en Angleterre avant d'y avoir assuré ton sort. Je ne t'y laisserai point exposée aux insultes d'une femme hautaine. Je reste, oui, je reste, car je ne puis te quitter.

Ces paroles rappelèrent Corinne à elle-même, mais la jetèrent dans un abattement plus cruel encore que le désespoir qu'elle venait d'éprouver. Elle sentit la nécessité qui pesait sur elle; et, la tête baissée, elle resta longtemps dans un profond silence.

— Parle, chère amie, lui dit Oswald, fais-moi donc entendre le son de ta voix; je n'ai plus qu'elle pour me soutenir; je veux me laisser guider par elle.

— Non, répondit Corinne, non, vous partirez, il le faut.

Et des torrents de larmes annoncèrent sa résignation.

— Mon amie, s'écria lord Nelvil, je prends à témoin ce portrait de ton père, qui est là devant nos yeux, et tu sais si le nom d'un père est sacré pour moi! je le prends à témoin que ma vie est en ta puissance, tant qu'elle sera nécessaire à ton bonheur. A mon retour des îles, je verrai si je puis te rendre ta patrie et t'y faire retrouver le rang et l'existence qui te sont dus; mais si je n'y réussissais pas, je reviendrais en Italie vivre et mourir à tes pieds.

— Hélas! reprit Corinne, et ces dangers de la guerre que vous allez braver..

— Ne les crains pas, reprit Oswald, j'y échapperai; mais si je péris-sais cependant, moi le plus inconnu des hommes, mon souvenir resterait dans ton cœur; tu n'entendrais peut-être jamais prononcer mon nom sans que tes yeux se remplissent de larmes; n'est-il pas vrai, Corinne, tu dirais : « Je l'ai connu, il m'a aimé. »

— Ah! laisse-moi, laisse-moi! s'écria-t-elle; tu te trompes à mon calme apparent; demain, quand le soleil reviendra, et que je me dirai : Je ne le verrai plus! je ne le verrai plus! il se peut que je cesse de vivre, et ce serait bien heureux!

— Pourquoi, s'écria lord Nelvil, pourquoi, Corinne, crains-tu de ne pas me revoir? Cette promesse solennelle de nous réunir à jamais n'est-elle rien pour toi? ton cœur en peut-il douter?

— Non, je vous respecte trop pour ne pas vous croire, dit Corinne; il m'en coûterait plus encore de renoncer à mon admiration pour vous qu'à mon amour. Je vous regarde comme un être angélique, comme le caractère le plus pur et le plus noble qui ait paru sur la terre; ce n'est pas seulement votre charme qui me captive, c'est l'idée que jamais tant de vertus n'ont été réunies dans un même objet; et votre céleste regard ne vous a été donné que pour les exprimer toutes; loin de moi donc un doute sur vos promesses. Je fuirais à l'aspect de la figure humaine; elle ne m'inspirerait plus que de la terreur, si lord Nelvil pouvait tromper; mais la séparation livre à tant de hasards! mais ce mot terrible, adieu!...

— Jamais, interrompit-il, jamais Oswald ne peut te dire un dernier adieu que sur son lit de mort.

Et son émotion était si profonde en prononçant ces mots, que Corinne, commençant à craindre l'effet de cette émotion sur sa santé, essaya de se contenir, elle qui était la plus à plaindre.

Ils commencèrent donc à parler de ce cruel départ, des moyens de s'écrire, et de la certitude de se rejoindre. Un an fut le terme fixé pour cette absence. Oswald se croyait sûr que l'expédition ne devait pas durer plus longtemps; enfin, il leur restait encore quelques heures, et Corinne espérait qu'elle aurait de la force. Mais lorsque Oswald lui eut dit que la gondole viendrait le prendre à trois heures du matin, et qu'elle vit à sa pendule que ce moment n'était pas très-éloigné, elle frémit de tous ses membres, et sûrement l'approche de l'échafaud ne lui aurait pas causé plus d'effroi. Oswald aussi semblait perdre à chaque instant sa résolution, et Corinne, qui l'avait toujours vu maître de lui-même, avait le cœur déchiré par le spectacle de ses angoisses. Pauvre Corinne! elle le consolait, tandis qu'elle devait être mille fois plus malheureuse que lui!

— Écoutez, dit-elle à lord Nelvil, quand vous serez à Londres, ils vous diront, les hommes légers de cette ville, que des promesses d'amour ne lient pas l'honneur; que tous les Anglais du monde ont aimé des Italiennes dans leurs voyages, et les ont oubliées au retour; que quelques mois de bonheur n'engagent ni celle qui les reçoit, ni celui qui les donne, et qu'à votre âge la vie entière ne peut dépendre du charme que vous avez trouvé pendant quelque temps dans la société d'une étrangère. Ils auront l'air d'avoir raison, raison selon le monde; mais vous, qui avez connu ce cœur dont vous vous êtes rendu le maître, vous qui savez comme il vous aime, trouverez-vous des sophismes pour excuser une blessure mortelle? Et les plaisanteries frivoles et barbares des hommes du jour empêcheront-elles que votre main ne tremble en enfonçant un poignard dans mon sein?

— Ah! que me dis-tu? s'écria lord Nelvil; ce n'est pas ta douleur seule

qui me retient, c'est la mienne. Où trouverais-je un bonheur semblable à celui que j'ai goûté près de toi? Qui, dans l'univers, m'entendrait comme tu m'as entendu? L'amour, Corinne, l'amour, c'est toi seule qui l'éprouves, c'est toi seule qui l'inspires; cette harmonie de l'âme, cette intime intelligence de l'esprit et du cœur, avec quelle autre femme peut-elle exister qu'avec toi? Corinne, ton ami n'est pas un homme léger, tu le sais; il s'en faut qu'il le soit. Tout est sérieux pour lui dans la vie est-ce donc pour toi seule qu'il démentirait sa nature?

— Non, non, reprit Corinne, non, vous ne traiterez pas avec dédain une âme sincère; et ce n'est pas vous, Oswald, ce n'est pas vous que mon désespoir trouverait insensible. Mais un ennemi redoutable me menace auprès de vous; c'est la sévérité despotique, c'est la dédaigneuse médiocrité de ma belle-mère. Elle vous dira tout ce qui peut flétrir ma vie passée. Epargnez-moi de vous répéter d'avance ses impitoyables discours. Loin que les talents que je puis avoir soient une excuse à ses yeux, ils seront, je le sais, le plus grand de mes torts. Elle ne comprend point leurs charmes, elle ne voit que leurs dangers. Elle trouve inutile, et peut-être coupable, tout ce qui ne s'accorde pas avec la destinée qu'elle s'est tracée, et toute la poésie du cœur lui semble un caprice importun, qui s'arroge le droit de mépriser sa raison. C'est au nom des vertus que je respecte autant que vous qu'elle condamnera mon caractère et mon sort. Oswald, elle vous dira que je suis indigne de vous.

— Et comment pourrai-je l'entendre? interrompit Oswald; quelles vertus oserait-on élever plus haut que ta générosité, ta franchise, ta bonté, ta tendresse? Céléste créature! que les femmes communes soient jugées par les règles communes! Mais honte à celui que tu aurais aimé, et qui ne te respecterait pas autant qu'il l'adore! Rien dans l'univers n'égale ton esprit ni ton cœur. A la source divine où tes sentiments sont puisés, tout est amour et vérité. Corinne, Corinne, ah! je ne puis te quitter. Je sens mon courage défaillir. Si tu ne me soutiens pas, je ne partirai point; et c'est de toi qu'il faut que je reçoive la force de l'affliger!

— Eh bien! dit Corinne, encore quelques instants avant de recommander mon âme à Dieu, pour qu'il me donne la force d'entendre sonner l'heure fixée pour ton départ. Nous nous sommes aimés, Oswald, avec une tendresse profonde. Je t'ai confié les secrets de ma vie; ce n'est rien que les faits; mais les sentiments les plus intimes de mon être, tu les sais tous. Je n'ai pas une idée qui ne soit mienne à toi. Si j'écris quelques lignes où mon âme se répande, c'est toi seul qui m'inspires, c'est à toi que j'adresse toutes mes pensées, comme mon dernier souffle sera pour toi. Oh! serait donc mon asile, si tu m'abandonnais? Les beaux-arts me retracent ton image; la musique, c'est ta voix; le ciel, ton regard. Tout ce génie, qui jadis enflammait ma pensée, n'est plus que de l'amour. Enthousiasme, réflexion, intelligence, je n'ai plus rien qu'en commun avec toi.

Dieu puissant qui m'entendez! dit-elle en levant ses regards vers le ciel: Dieu! qui n'êtes point impitoyable pour les peines du cœur, les plus nobles de toutes! ôtez-moi la vie quand il cessera de m'aimer; ôtez-moi le déplorable reste d'existence, qui ne me servirait plus qu'à souffrir. Il emporte avec lui ce que j'ai de plus généreux et de plus tendre: s'il laisse éteindre ce feu déposé dans son sein, que, dans quelque lieu du monde que je sois, ma vie aussi s'éteigne! Grand Dieu! vous ne m'avez pas faite pour survivre à tous les nobles sentiments; et que me resterait-il quand j'aurais cessé de l'estimer? car lui aussi doit m'aimer, il le doit. Je sens au fond de mon cœur une affection qui commande la sienne. O mon Dieu! s'écria-t-elle encore une fois, la mort ou son amour!

En achevant cette prière, elle se retourna vers Oswald, et le trouva prosterné devant elle dans des convulsions effrayantes; l'excès de son émotion avait surpassé ses forces, il repoussait les secours de Corinne, il voulait mourir, et sa tête semblait absolument perdue. Corinne, avec douceur, seira ses mains dans les siennes en lui répétant tout ce qu'il lui avait dit lui-même; elle l'assura qu'elle le croyait, qu'elle se fiait à son retour, et qu'elle se sentait beaucoup plus calme: ces douces paroles firent quelque bien à lord Nelvil. Cependant plus il sentait approcher l'heure de sa séparation, plus il lui semblait impossible de s'y décider.

— Pourquoi, dit-il à Corinne, pourquoi n'irions-nous pas au temple avant mon départ pour prononcer le serment d'une union éternelle?

Corinne tressailla à ces mots, regarda lord Nelvil, et le plus grand trouble agita son cœur; elle se souvint qu'Oswald, en lui racontant son histoire, lui avait dit que la douleur d'une femme était toute-puissante sur sa conduite; mais qu'il avait ajouté que son sentiment se refroidissait par les sacrifices mêmes que cette douleur obtenait de lui. Toute la fermeté, toute la fierté de Corinne se réveillèrent à cette idée; et, après quelques instants de silence, elle répondit:

— Il faut que vous ayez revu vos amis et votre patrie avant de prendre la résolution de m'épouser. Je la devrais dans dans ce moment, milord, à l'émotion du départ: je n'en veux pas ainsi.

Oswald n'insista plus. — Au moins, dit-il en saisissant la main de Corinne, je le jure de nouveau; ma foi est attachée à cet anneau que je vous ai donné. Tant que vous le conserverez, jamais une autre n'arra

des droits sur mon sort: si vous le dédaignez une fois, si vous me le renvoyez...

— Cessez, cessez, interrompit Corinne, d'exprimer une inquiétude que vous ne pouvez éprouver. Ah! ce n'est pas moi qui romprai la première l'union sacrée de nos cœurs; vous le savez bien que ce n'est pas moi, et je rougirais presque d'assiner ce qui n'est que trop certain.

Cependant l'heure avançait: Corinne pâlisait à chaque bruit; et lord Nelvil restait plongé dans une douleur profonde, et n'avait plus la force de prononcer un seul mot. Enfin la lumière fit le parut dans l'éloignement à travers sa fenêtre, et bientôt après la barque noire s'arrêta devant la porte. Corinne à cette vue fit un cri en reculant avec effroi, et tomba dans les bras d'Oswald en s'écriant:

— Les voilà! les voilà! adieu, partez, c'en est fait!

— O mon Dieu! dit lord Nelvil, o mon père, l'exigez-vous de moi? Et, la serrant contre son cœur, il la couvrit de ses larmes.

— Partez, lui dit-elle, partez, il le faut.

— Faites venir Thérésine, répondit Oswald; je ne puis vous laisser seule ainsi.

— Seule! hélas! dit Corinne, ne le suis-je pas jusqu'à votre retour!

— Je ne puis sortir de cette chambre, s'écria lord Nelvil; non, je ne le puis!

Et, en prononçant ces paroles, son désespoir était tel, que ses regards et ses vœux appelaient la mort.

— Eh bien! dit Corinne, je donnerai ce signal: j'irai moi-même ouvrir cette porte: mais accordez-moi quelques instants.

— Oh! oui, s'écria lord Nelvil, restons encore ensemble, restons; ces cruels combats valent encore mieux que de cesser de le voir.

On entendit alors sous les fenêtres de Corinne les bateliers qui appelaient les gens de lord Nelvil; ils répondirent, et l'un d'eux vint frapper à la porte de Corinne en annonçant que tout était prêt.

— Oui, tout est prêt, répondit Corinne; et, s'éloignant d'Oswald, elle alla prier, la tête appuyée contre le portrait de son père. Sans doute en ce moment sa vie passée s'offrait en entier à elle; sa conscience exagéra toutes ses fautes, elle craignit de ne pas mériter la miséricorde divine; et cependant elle se sentait si malheureuse, qu'elle devait croire à la pitié du ciel. Enfin, en se relevant, elle tendit la main à lord Nelvil, et lui dit:

— Partez, je le veux à présent; et peut-être que dans un instant je ne le pourrai plus; partez, que Dieu bénisse vos pas, et qu'il me protège aussi! car j'en ai bien besoin.

Oswald se précipita encore une fois dans ses bras; et, la pressant contre son cœur avec une passion inexprimable, tremblant et pâle comme un homme qui marche au supplice, il sortit de cette chambre, où, pour la dernière fois peut-être, il avait aimé, il s'était senti aimé comme la destinée n'en offre pas un second exemple.

Quand Oswald disparut aux regards de Corinne, une agitation horrible, qui ne lui laissait plus le pouvoir de respirer, la saisit: ses yeux étaient tellement troubles, que les objets qu'elle voyait perdaient à ses yeux toute réalité, et semblaient errer tantôt près, tantôt loin de ses regards; elle croyait sentir que la chambre où elle était se balançait comme dans un tremblement de terre, et elle s'appuyait pour résister à ce mouvement. Pendant un quart d'heure encore, elle entendit le bruit que faisaient les gens d'Oswald en achevant les préparatifs de son départ. Il était encore là dans la gondole; elle pouvait encore le revoir: mais elle se craignait elle-même: et lui, de son côté, était couché dans cette gondole, et presque sans connaissance. Enfin il partit; et dans ce moment Corinne s'élança hors de sa chambre pour le rappeler: Thérésine l'arrêta. Une pluie terrible commençait alors; le vent le plus violent se faisait entendre, et la maison où demeurait Corinne était ébranlée, presque comme un vaisseau au milieu de la mer. Elle ressentit une vive inquiétude pour Oswald, traversant les lagunes dans ce temps affreux; et elle descendit sur le bord du canal, dans le dessein de s'embarquer, et de le suivre au moins jusqu'à la terre ferme. Mais la nuit était si obscure qu'il n'y avait pas une seule barque. Corinne marchait avec une agitation crielle sur les pierres étroites qui séparent le canal des maisons. L'orage augmentait toujours; et sa frayeur pour Oswald redoublait à chaque instant. Elle appelait au hasard des bateliers, qui prenaient ses cris pour des cris de détresse de malheureux qui se noyaient pendant la tempête; et néanmoins personne n'osait approcher, tant les ondes agitées du grand canal étaient redoutables.

Corinne attendit le jour dans cette situation. Le temps se calma cependant, et le gondolier qui avait conduit Oswald lui apporta, de sa part, la nouvelle qu'il avait heureusement passé les lagunes. Ce moment encore ressemblait presque au bonheur; et ce ne fut qu'après quelques heures que l'infortunée Corinne ressentit de nouveau l'absence, et les longues heures, et les tristes jours, et l'inquiète et dévorante peine qui devait seule l'occuper désormais.

CHAPITRE IV.

Oswald, pendant les premiers jours de son voyage, fut prêt vingt fois à retourner pour rejoindre Corinne : mais les motifs qui l'entraînaient triomphaient de ce désir. C'est un pas solennel de fait dans l'amour que de l'avoir vaincu une fois ; le prestige de sa toute-puissance est fini.

En approchant de l'Angleterre, tous les souvenirs de la patrie rentrèrent dans l'âme d'Oswald : l'année qu'il venait de passer en Italie n'était en relation avec aucune autre époque de sa vie. C'était comme une apparition brillante qui avait frappé son imagination, mais n'avait pu changer entièrement les opinions ni les goûts dont son existence s'était composée jusqu'alors. Il se retrouvait lui-même ; et, bien que le regret d'être séparé de Corinne l'empêchât d'éprouver aucune impression de bonheur, il reprenait pourtant une sorte de fixité dans les idées, que le vague enivrait des beaux-arts et de l'Italie avait fait disparaître.

Dès qu'il eut mis le pied sur le sol de l'Angleterre, il fut frappé de l'ordre et de l'aisance, de la richesse et de l'industrie qui s'offraient à ses regards ; les penchants, les habitudes, les goûts nés avec lui se réveillèrent avec plus de force que jamais. Dans ce pays où les hommes ont tant de dignité, et les femmes tant de modestie, où le bonheur domestique est le lien du bonheur public, Oswald pensait à l'Italie pour la plaindre. Il lui semblait que dans sa patrie la raison humaine était partout noblement empreinte, tandis qu'en Italie les institutions et l'état social ne rappelaient, à beaucoup d'égards, que la confusion, la faiblesse et l'ignorance. Les tableaux séduisants, les impressions poétiques, faisaient place dans son cœur au profond sentiment de la liberté et de la morale ; et, bien qu'il eût toujours Corinne, il la blâmait doucement de s'être ennuyée de vivre dans une contrée qu'il trouvait si noble et si sage.

Enfin, s'il avait passé d'un pays où l'imagination est divisée dans un pays aride ou frivole, tous ses souvenirs, toute son âme, l'auraient vivement ramené vers l'Italie : mais il échangeait le désir indéfini d'un bonheur romanesque contre l'orgueil des vrais biens de la vie, l'indépendance et la sécurité. Il rentrait dans l'existence qui convient aux hommes, l'action avec un but. La rêverie est plutôt le partage des femmes, de ces êtres faibles et résignés dès leur naissance : l'homme veut obtenir ce qu'il souhaite ; et l'habitude du courage, le sentiment de la force, l'irritent contre sa destinée s'il ne parvient pas à la diriger selon son gré.

Oswald, en arrivant à Londres, retrouva ses amis d'enfance. Il entendit parler cette langue forte et serrée, qui semble indiquer bien plus de sentiments encore qu'elle n'en exprime : il revit ces physionomies sérieuses qui se développent tout à coup quand des affections profondes triomphent de leur réserve habituelle ; il retrouva le plaisir de faire des découvertes dans les cœurs qui se révèlent par degrés aux regards observateurs ; enfin, il se sentit dans sa patrie ; et ceux qui n'en sont jamais sortis ignorent par combien de liens elle nous est chère.

Cependant Oswald ne séparait le souvenir de Corinne d'aucune des impressions qu'il recevait ; et, comme il se rattachait plus que jamais à l'Angleterre, et se sentait beaucoup d'éloignement pour la quitter de nouveau, toutes ses réflexions le ramenaient à la résolution d'épouser Corinne, et de se fixer en Ecosse avec elle.

Il était impatient de s'embarquer pour revenir plus vite, lorsque l'ordre arriva de suspendre le départ de l'expédition dont son régiment faisait partie : mais on annonçait en même temps que d'un jour à l'autre ce retard pourrait cesser ; et l'incertitude à cet égard était telle qu'aucun officier ne pouvait disposer de quinze jours.

Cette situation rendait lord Nelvil très-malheureux : il souffrait cruellement d'être séparé de Corinne, et de n'avoir ni le temps ni la liberté nécessaires pour former ou pour suivre aucun plan stable. Il passa six semaines à Londres sans aller dans le monde, uniquement occupé du moment où il pourrait revoir Corinne, et souffrant beaucoup du temps qu'il était obligé de perdre loin d'elle. Enfin, il résolut d'employer ces jours d'attente à se rendre dans le Northumberland pour y voir lady Edgermond, et la déterminer à reconnaître authentiquement que Corinne était la fille de lord Edgermond, et que le bruit de sa mort s'était fausement répandu : ses amis lui montrèrent les papiers publics où l'on avait mis des insinuations très-défavorables sur l'existence de Corinne ; et il se sentit un ardent désir de lui rendre et le rang et la considération qui lui étaient dus.

CHAPITRE V.

Oswald partit pour la terre de lady Edgermond. Il pensait avec émotion qu'il allait voir le séjour où Corinne avait passé tant d'années. Il sentait aussi quelque embarras par la nécessité de faire comprendre à lady Edgermond qu'il était résolu à renoncer à sa fille, et le mélange de ces divers sentiments l'agitait et le faisait rêver. Les lieux qu'il voyait en s'avantant vers le nord de l'Angleterre lui rappelaient toujours plus l'Ecosse ; et le souvenir de son père, sans cesse présent à sa mémoire, pénétrait encore plus avant dans son cœur. Lorsqu'il arriva chez lady Edgermond, il fut frappé du bon goût qui régnait dans l'arrangement du jardin et du château ; et, comme la maîtresse de la maison n'était pas encore prête pour le recevoir, il se promena dans le parc, et aperçut de loin, à travers les feuilles, une jeune personne de la taille la plus élégante, avec des cheveux blonds d'une admirable beauté, qui étaient à peine retenus par son chapeau. Elle lisait avec beaucoup de recueillement. Oswald la reconnut pour Lucile, bien qu'il ne l'eût pas vue depuis trois ans, et qu'ayant passé, dans cet intervalle, de l'enfance à la jeunesse, elle fût étonnamment embellie. Il s'approcha d'elle, la salua, et, oubliant qu'il était en Angleterre, il voulut lui prendre la main pour la baiser respectueusement, selon l'usage d'Italie : la jeune personne recula deux pas, rougit extrêmement, lui fit une profonde révérence, et lui dit :

— Monsieur, je vais prévenir ma mère que vous désirez la voir, et s'éloigna.

Lord Nelvil resta frappé de cet air imposant et modeste, et de cette figure vraiment angélique.

C'était Lucile, qui entraît à peine dans sa seizième année. Ses traits étaient d'une délicatesse remarquable : sa taille était presque trop élancée, car un peu de faiblesse se faisait remarquer dans sa démarche ; son teint était d'une admirable beauté, et la pâleur et la rougeur s'y succédaient en un instant : ses yeux bleus étaient si souvent baissés, que sa physionomie consistait surtout dans cette délicatesse de teint, qui trahissait à son insu les émotions que sa profonde réserve cachait de toute autre manière. Oswald, depuis qu'il voyageait dans le Midi, avait perdu l'idée d'une telle figure et d'une telle expression. Il fut saisi d'un sentiment de respect : il se reprocha vivement de l'avoir abordée avec une sorte de familiarité ; et, regardant le château, lorsqu'il vit que Lucile y était entrée, il rêvait à la pureté céleste d'une jeune fille qui ne s'est jamais éloignée de sa mère, et qui ne connaît de la vie que la tendresse filiale.

Lady Edgermond était seule quand elle reçut lord Nelvil : il l'avait vue deux fois avec son père quelques années auparavant ; mais il l'avait très-peu remarquée alors ; il l'observa cette fois avec attention, pour la comparer au portrait que Corinne lui en avait fait : il le trouva vrai, à beaucoup d'égards ; mais cependant il lui sembla qu'il y avait dans les regards de lady Edgermond plus de sensibilité que Corinne ne lui en attribuait, et il pensa qu'elle n'avait pas aussi bien que lui l'habitude de deviner les physionomies contenues. Son premier intérêt auprès de lady Edgermond était de la décider à reconnaître Corinne, en annulant tout ce qui avait été arrangé pour la faire croire morte. Il commença l'entretien en parlant de l'Italie et du plaisir qu'il y avait trouvé.

— C'est un séjour amusant pour un homme, répondit lady Edgermond, mais je serais bien fâchée qu'une femme qui m'intéressât pût s'y plaire longtemps.

— J'y ai pourtant trouvé, répondit lord Nelvil, déjà blessé de cette insinuation, la femme la plus distinguée que j'aie connue en ma vie.

— Cela se peut sous les rapports de l'esprit, reprit lady Edgermond ; mais un honnête homme cherche d'autres qualités que celles-là dans la compagnie de sa vie.

— Et il les trouve aussi, interrompit Oswald avec chaleur.

Il allait continuer, et prononcer clairement ce qui n'était qu'indiqué de part et d'autre ; mais Lucile entra et s'approcha de l'oreille de sa mère pour lui parler.

— Non, ma fille, répondit tout haut lady Edgermond, vous ne pouvez aller chez votre cousine aujourd'hui ; il faut dîner ici avec lord Nelvil.

— Lucile, à ces mots, rougit plus vivement encore que dans le jardin, puis s'assit à côté de sa mère, et prit sur la table un ouvrage de broderie dont elle s'occupa, sans jamais lever les yeux, ni se mêler de la conversation.

Lord Nelvil fut presque impatient de cette conduite, car il était vraisemblable que Lucile n'ignorait pas qu'il avait été question de leur union ; et, quoique la figure ravissante de Lucile le frappât toujours plus, il se rappela tout ce que Corinne lui avait dit sur l'effet probable de l'éducation sévère que lady Edgermond donnait à sa fille. En Angle-

terre en général, les jeunes filles ont plus de liberté que les femmes mariées, et la raison comme la morale expliquent cet usage; mais lady Edgermond y dérogeait, non pour les femmes mariées, mais pour les jeunes personnes : elle était d'avis que, dans toutes les situations, la plus rigoureuse réserve convenait aux femmes.

Lord Nelvil voulait déclarer à lady Edgermond ses intentions relativement à Corinne dès qu'il se trouverait encore une fois seul avec elle; mais Lucile ne s'en alla point, et lady Edgermond soutint jusqu'au dîner l'entretien sur divers sujets avec une raison simple et ferme qui inspira du respect à lord Nelvil. Il aurait voulu combattre des opinions si arrêtées sur tous les points, et qui souvent n'étaient pas d'accord avec les siennes; mais il sentait que, s'il disait un mot à lady Edgermond qui ne fût pas dans le sens de ses idées, il lui donnerait de lui une opinion que rien ne pourrait effacer; et il hésitait à ce premier pas, tout à fait irréparable auprès d'une personne qui n'admettait point de nuances ni d'exceptions, et jugeait tout par des règles générales et positives.

On annonça que le dîner était servi. Lucile s'approcha de sa mère pour lui donner le bras. Oswald alors observa que lady Edgermond marchait avec une grande difficulté.

— J'ai, dit elle à lord Nelvil, une maladie très-douloureuse, et peut-être mortelle.

Lucile pâlit à ces mots. Lady Edgermond le remarqua, et reprit avec douceur :

— Les soins de ma fille, néanmoins, m'ont déjà sauvé la vie une fois, et me la sauveront peut-être encore longtemps.

Lucile baissa la tête pour que son attendrissement ne fût pas observé. Quand elle la releva, ses yeux étaient encore humides de larmes; mais elle n'avait pas osé seulement prendre la main de sa mère : tout s'était passé dans le fond de son cœur, et elle n'avait songé aux autres que pour leur cacher ce qu'elle éprouvait.

Cependant Oswald était profondément ému par cette réserve, par cette contrainte; et son imagination, naguère ébranlée par l'éloquence et la passion, se plaisait à contempler le tableau de l'innocence, et croyait voir autour de Lucile je ne sais quel nuage modeste, qui reposait délicieusement les regards.

Pendant le dîner, Lucile, voulant épargner les moindres fatigues à sa mère, servait tout avec un soin continu, et lord Nelvil entendit le son de sa voix seulement quand elle lui offrait les différents mets; mais ces paroles insignifiantes étaient prononcées avec une douceur enchanteuse; et lord Nelvil se demandait comment il était possible que les mouvements les plus simples et les mots les plus communs pussent révéler toute une âme.

— Il faut, se répétait-il à lui-même, ou le génie de Corinne, qui dépasse tout ce que l'imagination peut désirer, ou les voiles mystérieux du silence et de la modestie, qui permettent à chaque homme de supposer les vertus et les sentiments qu'il souhaite.

Lady Edgermond et sa fille se levèrent de table, et lord Nelvil voulut les suivre; mais lady Edgermond était si scrupuleusement fidèle à l'habitude de sortir au dessert, qu'elle lui dit de rester à table, jusqu'à ce qu'elle et sa fille eussent préparé le thé dans le salon; et lord Nelvil les rejoignit un quart d'heure après. La soirée se passa sans qu'il pût être un moment seul avec lady Edgermond; car Lucile ne la quitta pas. Il ne savait ce qu'il devait faire; et il alla partir pour la ville voisine, se proposant de revenir le lendemain parler à lady Edgermond, lorsqu'elle lui offrit de demeurer chez elle cette nuit. Il accepta tout de suite, sans attacher aucune importance; et néanmoins il se repentit ensuite de l'avoir fait, parce qu'il crut remarquer dans les regards de lady Edgermond qu'elle considérait ce consentement comme une raison de croire qu'il pensait encore à sa fille. Ce fut un motif de plus pour le décider à lui demander, dès ce moment, un entretien qu'elle lui accorda pour la matinée du jour suivant.

Lady Edgermond se fit porter dans son jardin. Oswald s'offrit pour l'aider à faire quelques pas. Lady Edgermond le regarda fixement; puis elle dit :

— Je le veux bien.

Lucile lui remit le bras de sa mère, et lui dit à voix très-basse, dans la crainte que sa mère ne l'eût entendit :

— Milord, marchez doucement.

Lord Nelvil tressaillit à ces mots dits en secret. C'est ainsi qu'une parole sensible aurait pu lui être adressée par cette figure angélique, qui ne semblait pas faite pour les affections de la terre. Oswald ne crut point que son émotion en cet instant fût une offense pour Corinne; il lui sembla que c'était seulement un hommage à la pureté céleste de Lucile. Ils rentrèrent au moment de la prière du soir, que lady Edgermond faisait chaque jour dans sa maison, avec tous ses domestiques réunis. Ils étaient rassemblés dans la grande salle d'en bas. La plupart d'entre eux étaient infirmes et vieux; ils avaient servi le père de lady Edgermond et celui de son époux. Oswald fut vivement touché par ce spectacle, qui lui rappelait ce qu'il avait souvent vu dans la maison paternelle. Tout le monde se mit à genoux, excepté lady Edgermond, que sa maladie empêchait, mais qui joignit les mains et baissa les yeux avec un recueillement respectable.

Lucile était à genoux à côté de sa mère; et c'était elle qui était chargée de la lecture. Ce fut d'abord un chapitre de l'évangile, et puis une prière adaptée à la vie rurale et domestique. Cette prière était composée par lady Edgermond, et il y avait dans les expressions une sorte de sévérité qui contrastait avec le son de voix doux et timide de sa fille, qui les lisait; mais cette sévérité même augmenta l'effet des dernières paroles que Lucile prononça en tremblant.

Après avoir prié pour les domestiques de la maison, pour les parents, pour le roi, pour la patrie, il y avait : « Fais-nous aussi la grâce, ô mon Dieu, que la jeune fille de cette maison vive et meure sans que son âme ait été souillée par une seule pensée, par un seul sentiment qui ne soit pas conforme à ses devoirs; et que sa mère, qui doit bientôt retourner près de toi, puisse obtenir le pardon de ses propres fautes, au nom des vertus de son unique enfant ! »

Lucile répétait tous les jours cette prière. Mais ce soir-là, en présence d'Oswald, elle fut plus touchée que de coutume, et des larmes tombèrent de ses yeux avant qu'elle en eût fini la lecture, et qu'elle pût, couvrant son visage de ses mains, dérober ses pleurs à tous les regards. Mais Oswald les avait vus couler, et un attendrissement mêlé de respect remplissait son cœur; il contemplant cet air de jeunesse qui tenait de si près à l'enfance, ce regard qui semblait conserver encore le souvenir récent du ciel. Un visage aussi charmant, au milieu de ces visages qui peignaient tous la vieillesse ou la maladie, semblait l'image de la piété divine. Lord Nelvil réfléchissait à cette vie si austère et si retirée que Lucile avait menée, à cette beauté sans pareille, privée ainsi de tous les plaisirs comme de tous les hommages du monde; et son âme fut pénétrée de l'émotion la plus pure.

La mère de Lucile aussi méritait le respect et l'obtenu; c'était une personne plus sévère encore pour elle-même que pour les autres. Les bornes de son esprit devaient être attribuées plutôt à l'extrême rigueur de ses principes qu'à un défaut d'intelligence naturelle; et au milieu de tous les liens qu'elle s'était imposés, de toute sa roideur acquise et naturelle, il y avait une passion pour sa fille d'autant plus profonde, que l'apreté de son caractère venait d'une sensibilité réprimée, et donnait une nouvelle force à l'unique affection qu'elle n'avait pas étouffée.

À deux heures du soir, le plus profond silence régnait dans la maison. Oswald put réfléchir à son aise sur la journée qui venait de se passer. Il ne s'avouait point à lui-même que Lucile avait fait impression sur son cœur. Peut-être cela n'était-il pas même encore vrai; mais, bien que Corinne enchantât l'imagination de mille manières, il y avait pourtant un genre d'idées, un son musical, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui ne s'accordait qu'avec Lucile.

Les images du bonheur domestique s'unissaient plus facilement à la retraite de Northumberland qu'un char triomphal de Corinne; enfin Oswald ne pouvait se dissimuler que Lucile était la femme que son père aurait choisie pour lui; mais il aimait Corinne, mais il en était aimé; il avait fait serment de ne jamais former d'autres liens; c'en était assez pour persister dans le dessein de déclarer le lendemain à lady Edgermond qu'il voulait épouser Corinne. Il s'endormit en pensant à l'Italie; et néanmoins, pendant son sommeil, il crut voir Lucile qui passait légèrement devant lui sous la forme d'un ange; il se réveilla, et voulut écarteler ce songe; mais le même songe revint encore, et la dernière fois qu'il s'offrit à lui, cette figure parut s'envoler; il se réveilla de nouveau, regrettant cette fois de ne pouvoir retenir l'objet qui disparaissait à ses yeux. Le jour commençait alors à paraître; Oswald descendit pour se promener.

CHAPITRE VI.

Le soleil venait de se lever, et lord Nelvil croyait que personne n'était encore éveillé dans la maison. Il se trompait; Lucile dessinait déjà sur le balcon. Ses cheveux, qu'elle n'avait point encore rattachés, étaient soulevés par le vent. Elle ressemblait ainsi au songe de lord Nelvil; et il fut un moment ému en la voyant, comme par une apparition surnaturelle. Mais il eut honte bientôt après d'être troublé à ce point par une circonstance si simple. Il resta quelque temps devant ce balcon. Il salua Lucile; mais il ne put être remarqué, car elle ne détournait point les yeux de son travail. Il continua sa promenade et il eût alors souhaité, plus que jamais, de voir Corinne, pour qu'elle dissipât les impressions vagues qu'il ne pouvait s'expliquer; Lucile lui plaisait comme le mystère, comme l'inconnu; il avait désiré que l'éclat du génie de Corinne fit disparaître cette image légère, qui prenait successivement toutes les formes à ses yeux.

Il revint au salon, et il y trouva Lucile, qui plaçait le dessin qu'elle venait de faire dans un petit cadre brin, en face de la table à thé de

sa mère. Oswald vit ce dessin ; ce n'était qu'une rose blanche sur sa tige, mais dessinée avec une grâce parfaite.

— Vous savez donc peindre ? dit Oswald à Lucile.

— Non, milord, je ne sais absolument qu'imiter les fleurs, et encore les plus faciles de toutes : il n'y a pas de maître ici ; et le peu que j'ai appris, je le dois à une sœur qui m'a donné des leçons.

En prononçant ces mots, elle soupira. Lord Nelvil rougit beaucoup, et lui dit :

— Et cette sœur, qu'est-elle devenue ?

— Elle ne vit plus, reprit Lucile ; mais je la regretterai toujours.

Oswald comprit que Lucile était trompée, comme le reste du monde, sur le sort de sa sœur : mais ce mot, *je la regretterai toujours*, lui parut révéler un aimable caractère, et il en fut attendri. Lucile allait se retirer, s'apercevant tout à coup qu'elle était seule avec lord Nelvil, lorsque lady Edgermond entra. Elle regarda sa fille avec étonnement et sévérité tout à la fois, et lui fit signe de sortir.

— Je ne le crois pas, répondit lady Edgermond avec sécheresse, car personne ne m'intéresse dans ce pays-là.

— J'imaginai cependant, continua lord Nelvil, que la fille de votre époux avait des droits sur votre affection.

— Si la fille de mon époux, reprit lady Edgermond, était une personne indifférente à ses devoirs comme à sa considération, je ne lui souhaiterais sûrement pas du mal, mais je serais bien aise de m'en jamais entendre parler.

— Et si cette fille abandonnée par vous, madame, reprit Oswald avec chaleur, était la femme du monde la plus justement célèbre par ses admirables talents en tout genre, la dédaigneriez-vous toujours ?

— Également, reprit lady Edgermond : je ne fais aucun cas des talents qui détournent une femme de ses véritables devoirs. Il y a des actrices, des musiciens, des artistes enfin, pour amuser le monde ; mais pour des femmes de notre rang la seule destinée convenable, c'est de se consacrer à son époux et de bien élever ses enfants.

— Quoi ! reprit lord Nelvil, ces talents qui viennent de l'âme et ne peuvent exister sans le caractère le plus élevé, sans le cœur le plus sensible, ces talents qui sont mis à la bonté la plus touchante, au cœur le plus généreux, vous les blâmeriez parce qu'ils étendent la pensée, parce qu'ils donnent à la vertu même un empire plus vaste, une influence plus générale !

— A la vertu ? reprit lady Edgermond avec un sourire amer ; je ne sais pas bien ce que vous entendez par ce mot ainsi appliqué. La vertu d'une personne qui s'est enfuie de la maison paternelle, la vertu d'une personne qui s'est établie en Italie, menant la vie la plus indépendante, recevant tous les hommages, pour ne rien dire de plus, donnant un exemple plus pernicieux encore pour les autres que pour elle-même, abdiquant son rang, sa famille, le propre nom de son père...

— Madame, interrompit Oswald, c'est un sacrifice généreux qu'elle a fait à vos désirs, à votre fille ; elle a craint de vous nuire en conservant votre nom...

— Elle l'a craint ! s'écria lady Edgermond ; elle sentait donc qu'elle le déshonorait.

— C'en est trop, interrompit Oswald avec violence ; Corinne Edgermond sera bientôt lady Nelvil, et nous verrons alors, madame, si vous rougirez de reconnaître en elle la fille de votre époux ! Vous confondez dans les règles vulgaires une personne douée de mérite comme aucune femme ne l'a jamais été, un ange d'esprit et de bonté, un génie admirable, et néanmoins un caractère sensible et timide ; une imagination sublime, une générosité sans bornes : une personne qui peut avoir eu des torts, parce qu'une supériorité si étonnante ne s'accorde pas toujours avec la vie commune, mais qui possède une âme si belle, qu'elle est au-dessus de ses fautes, et qu'une seule de ses actions ou de ses paroles les efface toutes. Elle honore celui qu'elle choisit pour son protecteur, plus que ne pourrait le faire la reine du monde en se désignant un époux.

— Vous pourrez peut-être, milord, répondit lady Edgermond en faisant effort sur elle-même pour se contenir, accuser les bornes de mon esprit ; mais il n'y a rien dans tout ce que vous venez de me dire qui soit à ma portée. Je n'entends par moralité que l'exacte observation des règles établies ; hors de là, je ne comprends que des qualités mal employées qui méritent tout au plus de la pitié.

— Le monde eût été bien aride, madame, répondit Oswald, si l'on n'avait jamais conçu ni le génie ni l'enthousiasme, et qu'on eût fait de la nature humaine une chose si réglée et si monotone. Mais, sans continuer davantage une inutile discussion, je viens vous demander formellement si vous ne reconnaissez pas pour votre belle-fille miss Edgermond lorsqu'elle sera lady Nelvil.

— Encore moins, reprit lady Edgermond, car je dois à la mémoire de votre père d'empêcher, si je le puis, l'union la plus funeste.

— Comment, mon père ? dit Oswald, que ce nom troublait toujours.

— Ignorez-vous, continua lady Edgermond, qu'il refusa la main de miss Edgermond pour vous lorsqu'elle n'avait encore fait aucune faute, lorsqu'il prévoyait seulement, avec la sagacité parfaite qui le caractérisait, ce qu'elle serait un jour ?

— Quoi ! vous savez...

— La lettre de votre père à milord Edgermond sur ce sujet est entre les mains de M. Dickson, son ancien ami, interrompit lady Edgermond, je la lui ai remise quand j'ai su vos relations avec Corinne en Italie, afin qu'il vous la fit lire à votre retour. Il ne me convenait pas de m'en charger.

Oswald se tut quelques instants, puis il reprit :

— Ce que je vous demande, madame, c'est ce qui est juste, c'est ce que vous devez à vous-même ; détruisez les bruits que vous avez accrédités sur la mort de votre belle-fille, et reconnaissez-la honorablement pour ce qu'elle est, pour la fille de lord Edgermond.

— Je ne veux contribuer en aucune manière, répondit lady Edgermond, au malheur de votre vie ; et si l'existence actuelle de Corinne, cette existence sans nom et sans appui, peut être cause que vous ne



Lucile Edgermond.

Ce regard avertit Oswald de ce qu'il n'avait pas remarqué : c'est que Lucile avait fait quelque chose de fort extraordinaire, selon ses habitudes, en restant avec lui quelques minutes sans sa mère ; et il en fut touché, comme il l'aurait été d'un témoignage d'intérêt très-marquant donné par une autre.

Lady Edgermond s'assit et renvoya ses gens, qui l'avaient soutenue jusqu'à son fauteuil. Elle était pâle, et ses lèvres tremblaient en offrant une tasse de thé à lord Nelvil. Il observa cette agitation, et l'embarras qu'il éprouvait lui-même s'en accrût ; cependant, animé par le désir de rendre service à celle qu'il aimait, il commença l'entretien.

— Madame, dit-il à lady Edgermond, j'ai beaucoup vu en Italie une femme qui vous intéresse particulièrement.

l'épousiez point, Dieu et votre père me préservent d'éloigner cet obstacle!

— Madame, répondit lord Nelvil, le malheur de Corinne serait un lien de plus entre elle et moi.

— Eh bien! reprit lady Edgermond avec une vivacité à laquelle elle ne s'était jamais livrée, et qui venait sans doute du regret qu'elle éprouvait en perdant pour sa fille un époux qui lui convenait à tant d'égards, eh bien! continua-t-elle, rendez-vous donc malheureux tous les deux, car elle aussi le sera; ce pays lui est odieux, elle ne peut se plier à nos mœurs, à notre vie sévère. Il lui faut un théâtre où elle puisse montrer tous ces talents que vous préisez tant, et qui rendent la vie si difficile. Vous la verrez s'ennuyer dans ce pays, désirer de retourner en Italie; elle vous y entraînera; vous quitterez vos amis, votre patrie, celle de votre père, pour une étrangère aimable, j'y consens, mais qui vous oublierait si vous le vouliez; car il n'y a rien de plus mobile que ces têtes exaltées. Les profondes douleurs ne sont faites que pour ce que vous appelez les femmes médiocres, c'est-à-dire celles qui ne vivent que pour leur époux et leurs enfants.



Corinne au spectacle. — PAGE 89.

La violence du mouvement qui avait fait parler lady Edgermond, elle qui, toujours habituée à la contrainte, ne s'était peut-être pas une fois dans toute sa vie laissée aller à ce point, ébranla ses nerfs déjà malades; et, en finissant de parler, elle se trouva mal. Oswald la voyant dans cet état souleva vivement pour appeler du secours.

Lucile arriva très-effrayée, s'empressa de soulager sa mère, et jeta seulement sur Oswald un regard inquiet, qui semblait lui dire: Est-ce vous qui avez fait mal à ma mère? Ce regard attendrit profondément lord Nelvil. Lorsque lady Edgermond revint à elle, il cherchait à lui montrer l'intérêt qu'elle lui inspirait; mais elle le repoussa avec froideur et rougit en pensant que par son émotion elle avait peut-être manqué

de fierté pour sa fille et trahi le désir qu'elle avait de lui donner lord Nelvil pour époux. Elle fit signe à Lucile de s'éloigner et dit:

— Milord, vous devez, dans tous les cas, vous considérer comme libre de l'espèce d'engagement qui pouvait exister entre nous. Ma fille est si jeune qu'elle n'a pu s'attacher au projet que nous avions formé, votre père et moi; mais il est plus convenable cependant, ce projet étant changé, que vous ne reveniez pas chez moi, tant que ma fille ne sera pas mariée.

— Je me bornerai donc, reprit Oswald en s'inclinant devant elle, à vous écrire pour traiter avec vous du sort d'une personne que je n'abandonnerai jamais.



Oswald dans le cabinet de travail de Lucile. — PAGE 95.

— Vous en êtes le maître, répondit lady Edgermond avec une voix étouffée.

Et lord Nelvil partit.

En passant à cheval dans l'avenue, il aperçut de loin, dans le bois, l'élégante figure de Lucile. Il ralentit le pas de son cheval pour la voir encore, et il lui parut que Lucile suivait la même direction que lui, en se cachant derrière les arbres. Le grand chemin passait devant un pavillon à l'extrémité du parc. Oswald remarqua que Lucile entraînait dans ce pavillon; il passa devant avec émotion, mais sans pouvoir la découvrir. Il retourna plusieurs fois la tête après avoir passé, et remarqua dans un autre endroit, d'où l'on pouvait apercevoir tout le grand chemin, une légère agitation dans les feuilles d'un des arbres placés près du pavillon. Il s'arrêta vis-à-vis de cet arbre; mais il n'y aperçut plus le moindre mouvement.

Incertain s'il avait bien deviné, il partit; puis tout à coup il revint sur ses pas avec la rapidité de l'éclair, comme s'il eût laissé tomber quelque chose sur la route. Alors il vit Lucile sur le bord du chemin et la salua respectueusement. Lucile baissa son voile avec précipitation, et

s'enfonça dans le bois, ne réfléchissant pas que se cacher ainsi c'était avouer le motif qui l'avait amenée : la pauvre enfant n'avait rien éprouvé de si vil, ni de si coupable en sa vie, que le sentiment qui l'avait conduite à désirer de voir passer lord Nelvil ; et, loin de penser à le saluer tout simplement, elle se croyait perdue dans son esprit pour avoir été devinée. Oswald comprit tous ces mouvements ; il se sentit doucement flatté par cet innocent intérêt, si timidement et si sincèrement exprimé.

Personne, pensait-il, ne pouvait être plus vraie que Corinne ; mais personne aussi ne connaissait mieux elle-même et les autres : il faudrait apprendre à Lucile, et l'amour qu'elle éprouverait, et celui qu'elle inspirerait. Mais ce charme d'un jour peut-il suffire à la vie ? Et puisque cette aimable ignorance de soi-même ne dure pas, puisqu'il faut enfin pénétrer dans son âme et savoir ce que l'on sent, la candeur qui survit à cette découverte ne vaut-elle pas mieux encore que la candeur qui la précède ?

Il comparait ainsi dans ses réflexions Corinne et Lucile : mais cette comparaison n'était encore, du moins il le croyait, qu'un simple amusement de son esprit, et il ne supposait pas qu'elle pût jamais l'occuper davantage.

CHAPITRE VII.

Après avoir quitté la maison de lady Edgermond, Oswald se rendit en Ecosse. Le trouble que lui avait laissé la présence de Lucile, le sentiment qu'il conservait pour Corinne, tout fit place à l'émotion qu'il ressentit à l'aspect des lieux où il avait passé sa vie avec son père : il se reprochait les distractions auxquelles il s'était livré depuis une année ; il craignait de n'être plus digne d'entrer dans la demeure qu'il eût voulu n'avoir jamais quittée. Hélas ! après la perte de ce qu'on aimait le plus au monde, comment être content de soi-même, si l'on n'est pas resté dans la plus profonde retraite ? Il suffit de vivre dans la société pour négliger de quelque manière le culte de ceux qui ne sont plus. C'est en vain que leur souvenir habite au fond du cœur : on se prête à cette activité des vivants, qui écarte l'idée de la mort, ou comme pénible, ou comme inutile, ou seulement même comme fatigante. Enfin, si la solitude ne prolonge pas les regrets et la rêverie, l'existence, telle qu'elle est, s'empare de nouveau des âmes les plus tendres, et leur rend des intérêts, des désirs et des passions. C'est une misérable condition de la nature humaine que cette nécessité de se distraire ; et, bien que la Providence ait voulu que l'homme fût ainsi, pour qu'il pût supporter la mort et pour lui-même et pour les autres, souvent, au milieu de ces distractions, on se sent saisi par le remords d'en être capable, et il semble qu'une voix touchante et résignée nous dise : Vous que j'aimais, n'avez-vous donc oublié ?

Ces sentiments occupaient Oswald en retournant dans sa demeure ; il n'éprouva pas, en y arrivant alors, le même désespoir que la première fois ; mais un profond sentiment de tristesse. Il vit que le temps avait accoutumé tout le monde à la perte de celui qu'il pleurait : les domestiques ne croyaient plus devoir prononcer devant lui le nom de son père ; chacun était rentré dans ses occupations habituelles : on avait serré les rangs, et la génération des enfants croissait pour remplacer celle des pères. Oswald alla s'enfermer dans la chambre de son père, où il retrouvait son manteau, sa canne, son fauteuil, tout à la même place ; mais qu'était devenue la voix qui répondait à la sienne, et le cœur du père qui palpitait en revoyant son fils ? Lord Nelvil resta plongé dans des méditations profondes.

— O destinée humaine ! s'écria-t-il, le visage baigné de pleurs, que voulez-vous de nous ? Tant de vie pour périr ! tant de pensées pour que tout cesse ! Non, non, il m'entend, mon unique ami ; il est présent, ici même, à mes larmes ; et nos âmes immortelles s'attendent. O mon père ! ô mot. Dieu ! guidez-moi dans la vie. Elles ne connaissent ni les incertitudes, ni les repentirs, ces âmes de fer qui semblent posséder en elles-mêmes les invariables qualités de la nature physique : mais les êtres composés d'imagination, de sensibilité, de conscience, peuvent-ils faire un pas sans craindre de s'égarer ? Ils cherchent le devoir pour guide ; et le devoir lui-même s'obscurcit à leurs regards, si la Divinité ne le révèle pas au fond du cœur.

Le soir, Oswald alla se promener dans l'allée favorite de son père ; il suivit son image à travers les arbres. Hélas ! qui n'a pas espéré quelquefois, dans l'ardeur de ses prières, qu'une ombre chérie nous apparaîtrait, qu'un miracle enfin s'obtiendrait à force d'aimer ? Vaine espérance ! avant le tombeau nous ne saurons rien. Incertitude des incertitudes, vous n'occupez point le vulgaire ! mais plus la pensée s'ennoblit, plus elle est invinciblement attirée vers les abîmes de la réflexion. Pendant qu'Oswald s'y livrait tout entier, il entendit une voiture dans l'avenue,

et il en descendit un vieillard qui s'avança lentement vers lui ; cet aspect d'un vieillard, à cette heure et dans ce lieu, l'émut profondément. Il reconnut M. Dickson, l'ancien ami de son père, et le reçut avec une émotion qu'il n'eût jamais ressentie pour lui dans aucun autre moment.

CHAPITRE VIII.

M. Dickson n'égalait en rien le père d'Oswald : il n'avait ni son esprit ni son caractère ; mais au moment de sa mort il était auprès de lui, et, né la même année, on eût dit qu'il restait encore quelques jours en arrière pour lui porter des nouvelles de ce monde. Oswald lui donna le bras pour monter l'escalier ; il sentait quelque charme dans ces soins donnés à la vieillesse, seule ressemblance avec son père qu'il pût trouver dans M. Dickson. Ce vieillard avait vu maître Oswald, et il ne tarda pas à lui parler, sans contrainte, de tout ce qui le concernait. Il blâma fortement sa liaison avec Corinne ; mais ses faibles arguments auraient eu sur l'esprit d'Oswald bien moins d'ascendant encore que ceux de lady Edgermond, si M. Dickson ne lui avait pas remis la lettre que son père, lord Nelvil, écrivit à lord Edgermond, lorsqu'il voulut rompre le mariage projeté entre son fils et Corinne, alors miss Edgermond. Voici quelle était cette lettre, écrite en 1791, pendant le premier voyage d'Oswald en France. Il la lut en tremblant.

LETTRE DU PÈRE D'OSWALD A LORD EDGERMOND.

« Me pardonneriez-vous, mon ami, si je vous propose un changement dans le projet d'union entre nos deux familles ? Mon fils a dix-huit mois de moins que votre fille aimée ; il vaut mieux lui destiner Lucile, votre seconde fille, qui est plus jeune que sa sœur de douze années. Je pourrais m'en tenir à ce motif ; mais comme je savais l'âge de miss Edgermond quand je vous l'ai demandée pour Oswald, je croirais manquer à la confiance de l'amitié si je ne vous disais pas quelles sont les raisons qui me font désirer que ce mariage n'ait pas lieu.

« Nous sommes liés depuis vingt ans ; nous pouvons nous parler avec franchise sur nos enfants, d'autant plus qu'ils sont assez jeunes pour pouvoir être encore modifiés par nos conseils. Votre fille est charmante ; mais il me semble voir en elle une de ces belles Grecques qui enchaînaient et subjuguèrent le monde. Ne vous offensez pas de l'idée que cette comparaison peut suggérer.

« Sans doute votre fille n'a reçu de vous, n'a trouvé dans son cœur que les principes et les sentiments les plus purs ; mais elle a besoin de plaisir, de captiver, de faire impression. Elle a plus de talents encore que d'amour-propre : mais des talents si rares doivent nécessairement exciter le désir de les développer ; et je ne sais pas quel théâtre peut suffire à cette activité d'esprit, à cette impétuosité d'imagination, à ce caractère ardent, enfin, qui se fait sentir dans toutes ses paroles : elle entraînerait nécessairement mon fils hors de l'Angleterre, car une telle femme ne peut y être heureuse, et l'Italie seule lui convient.

« Il lui faut cette existence indépendante qui n'est soumise qu'à la fantaisie. Notre vie de campagne, nos habitudes domestiques, contrariées nécessairement tous ses goûts. Un homme né dans notre heureuse patrie doit être Anglais avant tout : il faut qu'il remplisse ses devoirs de citoyen, puisqu'il a le bonheur de l'être ; et, dans les pays où les institutions politiques donnent aux hommes des occasions honorables d'agir et de se montrer, les femmes doivent rester dans l'ombre. Comment voulez-vous qu'une personne aussi distinguée que votre fille se contente d'un tel sort ? Croyez-moi, mariez-la en Italie : sa religion, ses goûts et ses talents l'y appellent.

« Si mon fils épousait miss Edgermond, il l'aimerait sûrement beaucoup, car il est impossible d'être plus séduisante ; et il essaierait alors, pour lui plaire, d'introduire dans sa maison les coutumes étrangères. Bientôt il perdrait cet esprit national, ces préjugés, si vous le voulez, qui nous unissent entre nous, et font de notre nation un corps, une association libre, mais indissoluble, qui ne peut périr qu'avec le dernier de nous. Mon fils se trouverait bientôt mal en Angleterre en voyant que sa femme n'y serait pas heureuse. Il a, je le sais, toute la faiblesse que donne la sensibilité : il irait donc s'établir en Italie, et cette expatriation, si je vivais encore, me ferait mourir de douleur. Ce n'est pas seulement parce qu'elle me priverait de mon fils, c'est parce qu'elle lui ravirait l'honneur de servir son pays.

« Quel sort pour un habitant de nos montagnes, que de traîner une vie oisive au sein des plaisirs de l'Italie ! Un Ecossais sigisbé de sa femme, s'il ne l'est pas de celle d'un autre ! inutile à sa famille, dont il n'est plus

ni le guide ni l'appui! Tel que je connais Oswald, votre fille prendrait un grand empire sur lui. Je m'applaudis donc de ce que son séjour actuel en France lui a ôté l'occasion de voir miss Edgermond; et j'ose vous conjurer, mon ami, si je mourais avant le mariage de mon fils, de ne pas lui faire connaître votre fille aînée avant que votre fille cadette soit en âge de le fixer. Je crois notre liaison assez ancienne, assez sacrée pour attendre de vous cette marque d'affection. Dites à mon fils, s'il le fallait, mes volontés à cet égard; je suis sûr qu'il les respectera, et plus encore si j'avais cessé de vivre.

« Donnez aussi, je vous prie, tous vos soins à l'union d'Oswald avec Lucile. Quoiqu'elle soit bien enfant, j'ai démêlé dans ses traits, dans l'expression de sa physionomie, dans le son de sa voix, la modestie la plus touchante. Voilà quelle est la femme vraiment anglaise qui fera le bonheur de mon fils; si je ne vis pas assez pour être témoin de cette union, je m'en réjouirai dans le ciel; quand nous y serons un jour réunis, mon cher ami, notre bénédiction et nos prières protégeront encore nos enfants.

« Tout à vous,

« NELVIL. »

Après cette lecture, Oswald garda le plus profond silence, ce qui laissa le temps à M. Dickson de continuer ses longs discours sans être interrompu. Il admira la sagacité de son ami, qui avait si bien jugé miss Edgermond, quoiqu'il fût loin, disait-il, de pouvoir s'imaginer encore la conduite condamnable qu'elle a tenue depuis. Il prononça, au nom du père d'Oswald, qu'un tel mariage serait une offense mortelle à sa mémoire. Oswald apprit par lui que, pendant son fatal séjour en France, un an après que cette lettre avait été écrite, en 1792, son père n'avait trouvé de consolation que chez lady Edgermond, où il avait passé tout un été, et qu'il s'était occupé de l'éducation de Lucile, qui lui plaisait singulièrement. Enfin, sans art, mais aussi sans ménagement, M. Dickson attaqua le cœur d'Oswald par les endroits les plus sensibles.

C'était ainsi que tout se réunissait pour renverser le bonheur de Corinne absente; et elle n'avait pour se défendre que ses lettres, qui la rappelaient de temps en temps au souvenir d'Oswald. Elle avait à combattre la nature des choses, l'influence de la patrie, le souvenir d'un père, la conjuration des amis en faveur des résolutions faciles et de la route commune, et le charme naissant d'une jeune fille, qui semblait si bien en harmonie avec les espérances pures et calmes de la vie domestique.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

CORINNE EN ECOSSE.



CHAPITRE PREMIER.

Corinne, pendant ce temps, s'était établie près de Venise, dans une campagne sur le bord de la Brenta; elle voulait rester dans les lieux où elle avait vu Oswald pour la dernière fois; et d'ailleurs elle se croyait la plus près qu'à Rome des lettres d'Angleterre. Le prince Castel-Forte lui avait écrit pour lui offrir de venir la voir, et elle s'y était refusée. L'amitié qui régnoit entre eux commandait la confiance; et, s'il avait essayé de la détacher d'Oswald, s'il lui avait dit ce qui se dit, que l'absence doit refroidir le sentiment, un tel mot prononcé sans réflexion eût été pour Corinne comme un coup de poignard; elle aimait donc mieux ne voir personne. Mais ce n'est pas une chose facile que de vivre seule, quand l'âme est ardente et la situation malheureuse.

Les occupations de la solitude exigent toutes du calme dans l'esprit; et lorsqu'on est agité par l'inquiétude, une distraction forcée, quelque importune qu'elle pût être, vaudrait mieux que la continuité de la même impression. Si l'on peut deviner comment on arrive à la folie, c'est sûrement lorsqu'une seule pensée s'empare de l'esprit et ne permet plus à la succession des objets de varier les idées. Corinne était d'ailleurs une

personne d'une imagination si vive, qu'elle se consumait elle-même quand ses facultés n'avaient plus d'aliment au dehors.

Quelle vie succédait à celle qu'elle venait de mener pendant près d'une année! Oswald était auprès d'elle presque tout le jour: il suivait tous ses mouvements, il accueillait avidement chacune de ses paroles: son esprit excitait celui de Corinne. Ce qu'il y avait d'analogie, ce qu'il y avait de différence entre eux, animait également leur entretien. Enfin Corinne voyait sans cesse ce regard si tendre, si doux et si constamment occupé d'elle. Quand la moindre inquiétude la troublait, Oswald prenait sa main, il la serrait contre son cœur, et le calme, et plus que le calme, une espérance vague et délicieuse renaissait dans l'âme de Corinne.

Maintenant, rien que d'aride au dehors, rien que de sombre au fond du cœur: elle n'avait d'autre événement, d'autre variété dans sa vie que les lettres d'Oswald; et l'irrégularité de la poste pendant l'hiver excitait chaque jour en elle le tourment de l'attente, et souvent cette attente était trompée: elle se promenait tous les matins sur le bord du canal, dont les eaux sont assoupies sous le poids des larges feuilles appelées les lis des eaux. Elle attendait la gondole noire qui apportait les lettres de Venise; elle était parvenue à la distinguer à une très-grande distance, et le cœur lui battait avec une affreuse violence dès qu'elle l'apercevait. Le messager descendait de la gondole; quelquefois il disait: Madame, il n'y a point de lettres, et continuait ensuite paisiblement le reste de ses affaires, comme si rien n'était si simple que de n'avoir point de lettres. Une autre fois il lui disait: Oui, madame, il y en a. Elle les parcourait toutes d'une main tremblante, et l'écriture d'Oswald ne s'effrait point à ses regards: alors le reste du jour était affreux; la nuit se passait sans sommeil, et le lendemain elle éprouvait la même anxiété, qui absorbait toute sa journée.

Enfin elle accusa lord Nelvil de ce qu'elle souffrait: il lui sembla qu'il aurait pu lui écrire plus souvent, et elle lui en fit des reproches. Il se justifia, et déjà ses lettres devinrent moins tendres: car, au lieu d'exprimer ses propres inquiétudes, il s'occupait à dissiper celles de son amie.

Ces nuances n'échappèrent pas à la triste Corinne, qui étudiait, le jour et la nuit, une phrase, un mot des lettres d'Oswald, et cherchait à découvrir, en les relisant sans cesse, une réponse à ses craintes, une interprétation nouvelle qui pût lui donner quelques jours de calme.

Cet état ébranlait ses nerfs, affaiblissait la force de son esprit. Elle devenait superstitieuse, et s'occupait des présages continuels qu'on peut tirer de chaque événement quand on est toujours poursuivi par la même crainte. Un jour par semaine elle allait à Venise, pour avoir ce jour-là ses lettres quelques heures plus tôt: elle variait ainsi le tourment de les attendre. Au bout de quelques semaines, elle avait pris une sorte d'horreur pour tous les objets qu'elle voyait en allant et en revenant: ils étaient tous comme les spectres de ses pensées, et les retraçaient à ses yeux sous d'horribles traits.

Une fois, en entrant à l'église de Saint-Marc, elle se rappela qu'en arrivant à Venise l'idée lui était venue que peut-être, avant de partir, lord Nelvil la conduirait dans ces lieux, et l'y prendrait pour son épouse, à la face du ciel: alors elle se livra tout entière à cette illusion. Elle le vit entrer sous ces portiques, s'approcher de l'autel, et promettre à Dieu d'aimer toujours Corinne. Elle pensa qu'elle se mettait à genoux devant Oswald, et recevait ainsi la couronnement nuptiale. L'orgue qui se faisait entendre dans l'église, les flambeaux qui l'éclairaient, animaient sa vision, et, pour un moment, elle ne sentit plus le vide cruel de l'absence, mais cet attendrissement qui remplit l'âme et fait entendre au fond du cœur la voix de ce qu'on aime. Tout à coup un murmure sombre fixa l'attention de Corinne, et comme elle se retournait, elle aperçut un cercueil qu'on apportait dans l'église. A cet aspect elle chancela, ses yeux se troublèrent; et, depuis cet instant, elle fut convaincue par l'imaginatif que son sentiment pour Oswald serait la cause de sa mort.

CHAPITRE II.

Quand Oswald eut lu la lettre de son père, remise par M. Dickson, il fut longtemps le plus malheureux et le plus irrésolu de tous les hommes. Déchirer le cœur de Corinne, ou manquer à la mémoire de son père, c'était une alternative si cruelle, qu'il invoqua mille fois la mort pour y échapper: enfin, il fit encore ce qu'il avait fait tant de fois; il recula l'instant de la décision, et se dit qu'il irait en Italie pour rendre Corinne elle-même juge de ses tourments et du parti qu'il devait prendre. Il croyait que son devoir l'obligeait à ne pas épouser Corinne; il était libre de ne jamais s'unir à Lucile: mais de quelle manière pouvait-il passer sa vie avec son amie? Fallait-il lui sacrifier son pays ou l'entraîner en Angleterre, sans égard pour sa réputation ni pour son sort? Dans

cette perplexité douloureuse, il serait parti pour Venise, si, de mois en mois, on n'avait pas répandu le bruit que son régiment allait être embarqué ; il serait parti pour apprendre à Corinne ce qu'il ne pouvait encore se résoudre à lui écrire.

Cependant le ton de ses lettres fut nécessairement altéré. Il ne voulait pas écrire ce qui se passait dans son âme ; mais il ne pouvait plus s'exprimer avec le même abandon. Il avait résolu de cacher à Corinne les obstacles qu'il rencontrait dans le projet de la faire reconnaître, parce qu'il espérait y réussir encore avec le temps, et ne voulait pas l'aggraver inutilement contre sa belle-mère. Divers genres de reticences rendaient ses lettres plus courtes : il les remplissait de sujets étrangers, il ne disait rien de ses projets futurs ; enfin, une autre que Corinne eût été certaine de ce qui se passait dans le cœur d'Oswald : mais un sentiment passionné rend à la fois plus pénétrant et plus crédule. Il semble que, dans cet état, on ne puisse rien voir que d'une manière surnaturelle. On découvre ce qui est caché, et l'on se fait illusion sur ce qui est clair : car l'on est révolté de l'idée que l'on souffre à ce point sans que rien d'extraordinaire en soit la cause, et qu'un tel désespoir est produit par des circonstances très-simples.

Oswald était très-malheureux, et de sa situation personnelle et de la peine qu'il devait causer à celle qu'il aimait ; et ses lettres exprimaient de l'irritation, sans en dire la cause. Il reprochait à Corinne, par une bizarrerie singulière, la douleur qu'il éprouvait, comme si elle n'eût pas été mille fois plus à plaindre que lui. Enfin, il bouleversait entièrement l'âme de son amie. Elle n'était plus maîtresse d'elle-même : son esprit se troublait ; ses nuits étaient remplies par les images les plus funestes ; le jour elles ne se dissipaient pas ; et l'infortunée Corinne ne pouvait croire que cet Oswald, qui écrivait des lettres si dures, si agitées, si amères, fût celui qu'elle avait connu si généreux et si tendre : elle ressentait un désir irrésistible de le revoir encore et de lui parler.

— Que je l'entende ! s'écriait elle, qu'il me dise que c'est lui qui peut déchirer ainsi sans pitié celle dont la moindre peine affligeait jadis si vivement son cœur ! qu'il me le dise, et je me soumettrai à la destinée. Mais une puissance infernale inspire sans doute un tel langage. Ce n'est pas Oswald, non, ce n'est pas Oswald qui m'écrit. On m'a calomniée près de lui ; enfin, il y a quelque perfidie quand il y a tant de malheur.

Un jour, Corinne prit la résolution d'aller en Ecosse, si toutefois l'on peut appeler une résolution la douleur impétueuse qui force à changer de situation à tout prix ; elle n'osait écrire à personne qu'elle partait ; elle n'avait pu se déterminer à le dire même à Thérésine, et elle se flattait toujours d'obtenir de sa propre raison de rester. Seulement elle soulageait son imagination par le projet d'un voyage, par une pensée différente de celle de la veille, par un peu d'avenir mis à la place des regrets. Elle était incapable d'aucune occupation. La lecture lui était devenue impossible ; la musique ne lui causait qu'un tressaillement douloureux, et le spectacle de la nature, qui porte à la rêverie, redoublait encore sa peine.

Cette personne si vive passait les jours entiers immobile, ou du moins sans aucun mouvement extérieur ; les tourments de son âme ne se trahissaient plus que par sa mortelle pâleur. Elle regardait sa montre à chaque instant, espérant qu'une heure était passée, et ne sachant pas cependant pourquoi elle désirait que l'heure changeât de nom, puisqu'elle n'amenait rien de nouveau qu'une nuit sans sommeil, suivie d'un jour plus douloureux encore.

Un soir qu'elle se croyait prête à partir, une femme fit demander à la voir : elle la reçut, parce qu'on lui dit que cette femme paraissait le désirer vivement. Elle vit entrer dans sa chambre une personne entièrement contrefaite, le visage défigurée par une affreuse maladie, vêtue de noir, et couverte d'un voile, pour dérober, s'il était possible, sa vue à ceux dont elle approchait. Cette femme, ainsi maltraitée par la nature, se chargeait de la collecte des aumônes. Elle demanda noblement, et avec une sécurité touchante, des secours pour les pauvres : Corinne lui donna beaucoup d'argent, en lui faisant promettre seulement de prier pour elle.

La pauvre femme, qui s'était résignée à son sort, regardait avec étonnement cette belle personne si pleine de force et de vie, riche, jeune, admirée, et qui semblait cependant accablée par le malheur.

— Mon Dieu ! madame, lui dit-elle, je voudrais bien que vous fussiez aussi calme que moi.

Quel mot adressé par une femme dans cet état à la plus brillante personne d'Italie, qui succombait au désespoir !

Ah ! la puissance d'aimer est trop grande, elle l'est trop dans les âmes ardentes ! Qu'elles sont heureuses, celles qui consacrent à Dieu seul ce profond sentiment d'amour dont les habitants de la terre ne sont pas dignes ! Mais le temps n'en était pas encore venu pour Corinne ; il lui fallait encore des illusions, elle voulait encore du bonheur ; elle pria, mais elle n'était pas encore résignée. Ses rares talents, la gloire qu'elle avait acquise, lui donnaient encore trop d'intérêt pour elle-même. Ce n'est qu'en se détachant de tout dans ce monde qu'on peut renoncer à ce qu'on aime : tous les autres sacrifices précèdent celui-là ; et la vie peut être depuis longtemps un désert, sans que le feu qui l'a dévastée soit éteint.

Enfin, au milieu des doutes et des combats qui renversaient et re-

venaient sans cesse le plan de Corinne, elle reçut une lettre d'Oswald, qui lui annonçait que son régiment devait s'embarquer dans six semaines et qu'il ne pouvait profiter de ce temps pour aller à Venise, parce qu'un colonel qui s'éloignerait dans un pareil moment se perdrait de réputation. Il ne restait à Corinne que le temps d'arriver en Angleterre avant que lord Nelvil s'éloignât d'Europe et peut-être pour toujours. Cette crainte acheva de décider son départ.

Il faut plaindre Corinne : car elle n'ignorait pas tout ce qu'il y avait d'inconsidéré dans sa démarche : elle se jugeait plus sévèrement que personne ; mais quelle femme aurait le droit de jeter la première pierre à l'infortunée qui ne justifie point sa faute, qui n'en espère aucune jouissance, mais fuit d'un malheur à l'autre, comme si des fantômes effrayants la poursuivaient de toutes parts ?

Voici les dernières lignes de sa lettre au prince Castel-Porte :

« Adieu, mon fidèle protecteur ; adieu, mes amis de Rome ; adieu, vous tous avec qui j'ai passé des jours si doux et si faciles ! C'en est fait, la destinée m'a frappée : je sens en moi sa blessure mortelle : je me débats encore ; mais je succomberai. Il faut que je le revvoie, croyez-moi, je ne suis pas responsable de moi-même ; il y a dans mon sein des orages que ma volonté ne peut gouverner. Cependant j'approche du terme où tout finira pour moi ; ce qui se passe à présent est le dernier acte de mon histoire : après, viendra la pénitence et la mort.

« Bizarre confusion du cœur humain ! Dans ce moment même où je me conduis comme une personne si passionnée, j'aperçois cependant les ombres du déclin dans l'éloignement, et je crois entendre une voix divine qui me dit : « Infortunée ! encore ces jours d'agitation et d'amour, et je t'attends dans le repos éternel. »

« O mon Dieu ! accordez-moi la présence d'Oswald encore une fois, une dernière fois. Le souvenir de ses traits s'est comme obscurci par mon désespoir. Mais n'avait-il pas quelque chose de divin dans le regard ? Ne semblait-il pas, quand il entra, qu'un air brillant et pur annonçait son approche ? Mon ami, vous l'avez vu se placer près de moi, m'entourer de ses soins, me protéger par le respect qu'il inspirait pour son choix. Ah ! comment exister sans lui ? Pardonnez mon ingratitude : dois-je reconnaître ainsi la constante et noble affection que vous m'avez toujours témoignée ? Mais je ne suis plus digne de rien ; et je passerais pour insensée, si je n'avais pas le triste don d'observer moi-même ma folie.

« Adieu donc ; adieu. »

CHAPITRE III.

Combien elle est malheureuse la femme délicate et sensible qui commet une grande imprudence, qui la commet pour un objet dont elle se croit moins aimée, et n'ayant qu'elle-même pour soutien de ce qu'elle fait ! Si elle hasardait sa réputation et son repos pour rendre un grand service à celui qu'elle aime, elle ne serait point à plaindre. Il est si doux de se dévouer ! il y a dans l'âme tant de délices quand on brave tout ; les périls pour sauver une vie qui nous est chère, pour soulager la douleur qui déchire un cœur ami du nôtre ! mais traverser ainsi seule des pays inconnus ; arriver sans être attendue ; rougir d'abord devant ce qu'on aime de la preuve même d'amour qu'on lui donne ; risquer tout parce qu'on le veut, et non parce qu'un autre vous le demande : quel pénible sentiment ! quelle humiliation, digne pourtant de pitié ! car tout ce qui vient d'aimer en mérite. Que serait-ce si l'on compromettait ainsi l'existence des autres, si l'on manquait à des devoirs envers des liens sacrés ! Mais Corinne était libre ; elle ne sacrifiait que sa gloire et son repos. Il n'y avait point de raison, point de prudence dans sa conduite, mais rien qui pût offenser une autre destinée que la sienne ; et son funeste amour ne perdait qu'elle-même.

En débarquant en Angleterre, Corinne sut par les papiers publics que le départ du régiment de lord Nelvil était encore retardé. Elle ne vit à Londres que la société du banquier auquel elle était recommandée sous un nom supposé. Il s'intéressa d'abord à elle et s'empressa, ainsi que sa femme et sa fille, à lui rendre tous les services imaginables. Elle tomba dangereusement malade en arrivant ; et, pendant quinze jours, ses nouveaux amis la soignèrent avec la bienveillance la plus tendre. Elle apprit que lord Nelvil était en Ecosse, mais qu'il devait revenir dans peu de jours à Londres, où son régiment se trouvait alors. Elle ne savait comment se résoudre à lui annoncer qu'elle était en Angleterre. Elle ne lui avait point écrit son départ ; et son embarras était tel à cet égard, que depuis un mois Oswald n'avait point reçu de ses lettres. Il commençait à s'en inquiéter vivement : il l'accusait de légèreté, comme s'il avait eu le droit de s'en plaindre. En arrivant à Londres, il alla d'abord

chez son banquier, on il espérait trouver des lettres d'Italie ; on lui dit qu'il n'y en avait point, il sortit : et, comme il réfléchissait avec peine sur ce silence, il rencontra M. Edgermond qu'il avait vu à Rome, et qui lui demanda des nouvelles de Corinne.

— Je n'en sais point, répondit lord Nelvil avec humeur.

— Oh ! je le crois bien, reprit M. Edgermond, ces Italiennes oublient toujours les étrangers dès qu'elles ne les voient plus. Il y a mille exemples de cela, et il ne faut pas s'en affliger : elles seraient trop aimables si elles avaient de la constance unie à tant d'imagination. Il faut bien qu'il reste quelque avantage à nos femmes.

Il lui serra la main en parlant ainsi, et prit congé de lui pour retourner dans la principauté de Galles, son séjour habituel ; mais il avait en jeu de mots pénétré de tristesse le cœur d'Oswald.

— J'ai tort, se disait-il à lui-même, j'ai tort de vouloir qu'elle me regrette, puisque je ne puis me consacrer à son bonheur. Mais oublier si vite ce qu'on a aimé, c'est flétrir le passé au moins autant que l'avenir.

Au moment où lord Nelvil avait su la volonté de son père, il s'était résolu à ne point épouser Corinne ; mais il avait aussi formé le dessein de ne pas revoir Lucile. Il était mécontent de l'impression trop vive qu'elle avait faite sur lui, et se disait qu'étant condamné à faire tant de mal à son amie, il fallait au moins lui garder cette fidélité de cœur qu'aucun devoir ne lui ordonnait de sacrifier. Il se contenta d'écrire à lady Edgermond pour lui renouveler ses sollicitations relativement à l'existence de Corinne ; mais elle refusa constamment de lui répondre à cet égard, et lord Nelvil comprit, par ses entretiens avec M. Dickson, l'ami de lady Edgermond, que le seul moyen d'obtenir d'elle ce qu'il désirait serait d'épouser sa fille ; car elle pensait que Corinne pouvait nuire au mariage de sa sœur si elle reprenait son vrai nom, et si sa famille la reconnaissait.

Corinne ne se doutait point encore de l'intérêt que Lucile avait inspiré à lord Nelvil ; la destinée lui avait jusqu'alors épargné cette douleur. Jamais cependant elle n'avait été plus digne de lui que dans le moment même où le sort l'en séparait. Elle avait pris pendant sa maladie, au milieu des négociants simples et honnêtes chez qui elle était, un véritable goût pour les mœurs et les habitudes anglaises.

Le petit nombre de personnes qu'elle voyait dans la famille qui l'avait reçue n'étaient distinguées d'aucune manière ; mais elles possédaient une force de raison et une justesse d'esprit remarquables. On lui témoignait une affection moins expansive que celle à laquelle elle était accoutumée, mais qui se faisait connaître à chaque occasion par de nouveaux services. La sévérité de lady Edgermond, l'ennui d'une petite ville de province, lui avaient fait une cruelle illusion sur tout ce qu'il y a de noble et de bon dans le pays auquel elle avait renoncé ; et elle s'y attachait dans une circonstance où, pour son bonheur du moins, il n'était peut-être plus à désirer qu'elle éprouvât ce sentiment.

CHAPITRE IV.

Un soir, la famille qui comblait Corinne de marques d'amitié et d'intérêt la pressa vivement de venir voir jouer madame Siddons dans *Isabelle*, ou *le fatal Mariage*, l'une des pièces du théâtre anglais où cette actrice déploie le plus admirable talent. Corinne s'y refusa longtemps ; mais enfin, se rappelant que lord Nelvil avait souvent comparé sa manière de déclamer avec celle de madame Siddons, elle eut la curiosité de l'entendre, et se rendit voilée dans une petite loge d'où elle pouvait tout voir sans être vue. Elle ne savait pas que lord Nelvil était arrivé la veille à Londres ; mais elle craignait d'être aperçue par un Anglais qui l'aurait connue en Italie. La noble figure et la profonde sensibilité de l'actrice captivèrent tellement l'attention de Corinne, que, pendant les premiers actes, ses yeux ne se détournèrent pas du théâtre.

La déclamation anglaise est plus propre qu'aucune autre à remuer l'âme quand un beau talent en fait sentir la force et l'originalité. Il y a moins d'art, moins de choses de convention qu'en France ; l'impression qu'elle produit est plus immédiate : le désespoir véritable s'exprimerait ainsi, et la nature des pièces et le genre de la versification plaçant l'art dramatique à une moindre distance de la vie réelle, l'effet qu'il produit est plus déchirant. Il faut d'autant plus de génie pour être un grand acteur en France, qu'il y a fort peu de liberté pour la manière individuelle, tant les règles générales prennent d'espace. Mais en Angleterre, on peut tout risquer, si la nature l'inspire. Ces longs gémissements, qui paraissent ridicules quand on les raconte, font tressaillir quand on les entend. L'actrice la plus noble dans ses manières, madame Siddons, ne perd rien de sa dignité quand elle se prosterne contre terre.

Il n'y a rien qui ne puisse être admirable quand une émotion intime y entraîne, une émotion qui part du centre de l'âme, et domine celui qui la ressent plus encore que celui qui en est témoin. Il y a chez les diverses nations une façon différente de jouer la tragédie ; mais l'expression de la douleur s'entend d'un bout du monde à l'autre ; et, depuis le sauvage jusqu'au roi, il y a quelque chose de semblable dans tous les hommes, alors qu'ils sont vraiment malheureux.

Dans l'intervalle du quatrième au cinquième acte, Corinne remarqua que tous les regards se tournaient vers une loge ; et dans cette loge elle vit lady Edgermond et sa fille : car elle ne douta pas que ce ne fût Lucile, bien que depuis sept ans elle fût singulièrement embellie. La mort d'un parent très-riche de lord Edgermond avait obligé lady Edgermond à venir à Londres pour y régler les affaires de la succession. Lucile s'était plus parée qu'à l'ordinaire pour venir au spectacle ; et depuis longtemps, même en Angleterre, où les femmes sont si belles, il n'avait paru une personne aussi remarquable.

Corinne fut douloureusement surprise en la voyant : il lui parut impossible qu'Oswald pût résister à la séduction d'une telle figure. Elle se compara dans sa pensée avec elle, et se trouva tellement inférieure, elle s'exagéra tellement, s'il était possible de se l'exagérer, le charme de cette jeunesse, de cette blancheur, de ces cheveux blonds, de cette innocente image du printemps de la vie, qu'elle se sentit presque humiliée de lutter par le talent, par l'esprit, par les dons acquis enfin, ou du moins perfectionnés, avec ces grâces prodiguées par la nature elle-même.

Tout à coup elle aperçut, dans la loge opposée, lord Nelvil, dont les regards étaient fixés sur Lucile. Quel moment pour Corinne ! elle revoit pour la première fois ces traits qui l'avaient tant occupée : ce visage qu'elle cherchait dans son souvenir à chaque instant, bien qu'il n'en fût jamais effacé, elle le revoit ; et c'était lorsque Lucile occupait seule Oswald. Sans doute il ne pouvait soupçonner la présence de Corinne ; mais si ses yeux s'étaient dirigés par hasard sur elle, l'infortunée en aurait tiré quelque présage de bonheur. Enfin madame Siddons reparut, et lord Nelvil se tourna vers le théâtre pour la considérer. Corinne alors respira plus à l'aise, et se flatta qu'un simple mouvement de curiosité avait attiré l'attention d'Oswald sur Lucile. La pièce devenait à tous les moments plus touchante ; et Lucile était baignée de pleurs qu'elle cherchait à cacher en se retirant dans le fond de sa loge. Alors Oswald la regarda de nouveau avec plus d'intérêt encore que la première fois.

Enfin il arriva, ce moment terrible où Isabelle, s'étant échappée des mains des femmes qui veulent l'empêcher de se tuer, rit, en se donnant un coup de poignard, de l'inutilité de leurs efforts. Ce rire du désespoir est l'effet le plus difficile et le plus remarquable que le jeu dramatique puisse produire ; il n'est bien plus que les larmes. Cette amère ironie du malheur est son expression la plus déchirante. Qu'elle est terrible, la souffrance du cœur, quand elle inspire une si barbare joie, quand elle donne, à l'aspect de son propre sang, le contentement féroce d'un sauvage ennemi qui se serait vengé !

Alors sans doute Lucile fut tellement attendrie que sa mère s'en alarma, car on la vit se retourner avec inquiétude de son côté : Oswald se leva comme s'il voulait aller vers elle ; mais bientôt après il se rassit. Corinne eut quelque joie de ce second mouvement ; mais elle se dit en soupirant :

— Lucile, ma sœur, qui m'était si chère autrefois, est jeune et sensible ; dois-je vouloir lui ravir un bien dont elle pourrait jouir sans obstacle, sans que celui qu'elle aimerait lui fit aucun sacrifice ?

La pièce finie, Corinne voulut laisser sortir tout le monde avant de s'en aller, de peur d'être reconnue ; et elle se mit derrière une petite ouverture de sa loge d'où elle pouvait apercevoir ce qui se passait dans le corridor. Au moment où Lucile sortit, la foule se rassembla pour la voir, et l'on entendait de tous les côtés des exclamations sur sa ravissante figure. Lucile se troublait de plus en plus. Lady Edgermond, infirme et malade, avait de la peine à fendre la presse, malgré les soins de sa fille et les égards qu'on leur témoignait ; mais elles ne connaissaient personne, et nul homme par conséquent n'osait les aborder. Lord Nelvil, voyant leur embarras, se hâta de s'approcher d'elles. Il offrit un bras à lady Edgermond, et l'autre à Lucile, qui le prit timidement, en baissant la tête et rougissant à l'excès : ils passèrent ainsi devant Corinne.

Oswald ne s'imaginait pas que sa pauvre amie fût témoin d'un spectacle si douloureux pour elle ; car il avait une légère nuance d'orgueil en conduisant ainsi la plus belle personne d'Angleterre à travers les admirateurs sans nombre qui suivaient ses pas.

CHAPITRE V.

Corinne revint chez elle cruellement troublée, et ne sachant point quelle résolution elle prendrait, comment elle ferait connaître à lord Nelvil son arrivée, et ce qu'elle lui dirait pour la motiver : car à chaque instant elle perdait de sa confiance dans le sentiment de son ami, et il lui semblait quelquefois que c'était un étranger qu'elle allait revoir, un étranger qu'elle aimait avec passion, mais qui ne la reconnaîtrait plus. Elle envoya chez lord Nelvil le lendemain au soir, et elle apprit qu'il était chez lady Edgermond : le jour suivant, la même réponse lui fut rapportée ; mais on lui dit aussi que lady Edgermond était malade, et qu'elle repartirait pour sa terre dès qu'elle serait guérie.

Corinne attendait ce moment pour faire savoir à lord Nelvil qu'elle était en Angleterre ; mais tous les soirs elle sortait, passait devant la maison de lady Edgermond, et voyait à sa porte la voiture d'Oswald. Un inexprimable serrement de cœur l'oppressait ; et, retournant chez elle, elle recommençait le lendemain la même course pour éprouver la même douleur. Corinne avait tort cependant quand elle se persuadait qu'Oswald allait chez lady Edgermond dans l'intention d'épouser sa fille.

Le jour du spectacle, lady Edgermond lui avait dit, pendant qu'il la conduisait à sa voiture, que la succession du parent de lord Edgermond, qui était mort dans l'Inde, concernait Corinne autant que sa fille, et qu'elle le priaient en conséquence de passer chez elle pour se charger de faire savoir en Italie les divers arrangements qu'elle voulait prendre à cet égard. Oswald promit d'y aller, et il lui sembla que, dans cet instant, la main de Lucile qu'il tenait avait tremblé. Le silence de Corinne pouvait lui faire croire qu'il n'était plus aimé, et l'émotion de cette jeune fille devait lui donner l'idée qu'il l'intéressait au fond du cœur.

Cependant il n'avait pas l'idée de manquer à la promesse qu'il avait faite donnée à Corinne ; et l'anneau qu'elle possédait était un gage assuré que jamais il n'en épouserait une autre sans son consentement. Il retourna chez lady Edgermond le lendemain pour soigner les intérêts de Corinne ; mais lady Edgermond était si malade, et sa fille tellement inquiète de se trouver ainsi seule à Londres, sans aucun parent (M. Edgermond n'y étant pas), sans savoir seulement à quel médecin il fallait s'adresser, qu'Oswald crut de son devoir envers l'amie de son père de consacrer tout son temps à la soigner.

Lady Edgermond, naturellement âpre et fière, semblait ne s'adoucir que pour Oswald ; elle le laissait venir tous les jours chez elle, sans qu'il prononçât un seul mot qui pût faire supposer l'intention d'épouser sa fille. Le nom et la beauté de Lucile en faisaient l'un des plus brillants partis de l'Angleterre ; et, depuis qu'elle avait paru au spectacle et qu'on la savait à Londres, sa porte était assiégée par les visites des plus grands seigneurs du pays. Lady Edgermond refusait constamment de recevoir personne ; elle ne sortait jamais, et ne recevait que lord Nelvil. Comment n'aurait-il pas été flatté d'une conduite si délicate ? Cette générosité silencieuse, qui s'en remettait à lui sans rien demander, sans se plaindre de rien, le touchait vivement ; et cependant, chaque fois qu'il allait dans la maison de lady Edgermond, il craignait que sa présence ne fût interprétée comme un engagement. Il eût cessé d'y aller, dès que les intérêts de Corinne ne l'y auraient plus attiré, si lady Edgermond avait recouvré sa santé. Mais, au moment où on la croyait mieux, elle retomba malade de nouveau, plus dangereusement que la première fois ; et, si elle était morte dans ce moment, Lucile n'aurait eu à Londres d'autre appui qu'Oswald, puisque sa mère ne formait de relations avec personne.

Lucile ne s'était pas permis un seul mot qui dût faire croire à lord Nelvil qu'elle le préférait ; mais il pouvait le supposer quelquefois, par une altération légère et subite dans la couleur de son teint, par des yeux trop promptement baissés, par une respiration plus rapide ; enfin, il étudiait le cœur de cette jeune fille avec un intérêt curieux et tendre, et sa complète réserve lui laissait toujours du doute et de l'incertitude sur la nature de ses sentiments. Le plus haut point de la passion, et l'éloquence qu'elle inspire, ne fussent pas encore à l'imagination : on désire toujours quelque chose de plus, et, ne pouvant l'obtenir, on se refroidit et l'on se lasse, tandis que la faible lueur qu'on aperçoit à travers les nuages tient longtemps la curiosité en suspens, et semble promettre dans l'avenir de nouveaux sentiments et des découvertes nouvelles.

Cette attente cependant n'est point satisfaite ; et, quand on sait à la fin ce que cache tout ce charme du silence et de l'inconnu, le mystère aussi se flétrit, et l'on en revient à regretter l'abandon et le mouvement d'un caractère animé. Hélas ! de quelle manière prolonger cet enchantement du cœur, ces délices de l'âme, que la confiance et le doute, le bonheur et le malheur, dissipent également à la longue ? tant les jouissances célestes sont étrangères à notre destinée ! Elles traversent tout le cœur quelquefois, seulement pour nous rappeler notre origine et notre espoir.

Lady Edgermond, se trouvant mieux, fixa son départ à deux jours de là pour aller en Écosse, où elle voulait visiter la terre de lord Edgermond, qui était voisine de celle de lord Nelvil. Elle s'attendait qu'il lui proposerait de l'y accompagner, puisqu'il avait annoncé le projet de retourner en Écosse avant le départ de son régiment ; mais il n'en dit rien. Lucile le regarda du moment, et néanmoins il se tut. Elle se hâta de se lever, et s'approcha de la fenêtre. Peu de moments après, lord Nelvil prit un prétexte pour aller vers elle, et il lui sembla que ses yeux étaient mouillés de larmes ; il en fut ému, soupira ; et, l'oubli dont il accensait son amie revenant de nouveau à sa mémoire, il se demanda si cette jeune fille n'était pas plus capable que Corinne d'un sentiment fidèle.

Oswald cherchait à réparer la peine qu'il venait de causer à Lucile : on a tant de plaisir à ramener la joie sur un visage encore enfant ! Le chagrin n'est pas fait pour ces physionomies où la réflexion même n'a point encore laissé de traces. Le régiment de lord Nelvil devait être passé en revue le lendemain matin à Hydepark ; il demanda donc à lady Edgermond si elle voulait y aller en calèche avec sa fille, et si elle lui permettrait, après la revue, de faire une promenade à cheval avec Lucile, à côté de sa voiture. Lucile avait dit une fois qu'elle avait grande envie de monter à cheval ; elle regarda sa mère avec une expression toujours soumise, mais où l'on pouvait remarquer cependant le désir d'obtenir un consentement. Lady Edgermond se recueillit quelques instants ; puis, tendant à lord Nelvil sa faible main, qui dépérissait chaque jour davantage, elle lui dit :

— Si vous le demandez, milord, j'y consens.

Ces mots firent tant d'impression sur Oswald, qu'il allait renoncer lui-même à ce qu'il avait proposé ; mais tout à coup Lucile, avec une vivacité qu'elle n'avait pas encore montrée, prit la main de sa mère et la baisa pour la remercier. Lord Nelvil alors n'eut pas le courage de priver d'un amusement cette innocente créature, qui menait une vie si solitaire et si triste.

CHAPITRE VI.

Corinne, depuis quinze jours, ressentait l'anxiété la plus cruelle : chaque matin elle hésitait si elle écrirait à lord Nelvil pour lui apprendre où elle était ; et chaque soir se passait dans l'inexprimable douleur de le savoir chez Lucile. Ce qu'elle souffrait le soir la rendait plus timide pour le lendemain. Elle rougissait d'apprendre à celui qui ne l'aimait peut-être plus la démarche inconsiderée qu'elle avait faite pour lui.

— Peut-être, se disait-elle souvent, tous les souvenirs d'Italie sont-ils effacés de sa mémoire ? Peut-être n'a-t-il plus besoin de trouver dans les femmes un esprit supérieur, un cœur passionné ? Ce qui lui plaît à présent, c'est l'admirable beauté de seize ans, l'expression angélique de cet âge, l'âme timide et neuve, qui consacre à l'objet de son choix les premiers sentiments qu'elle ait jamais éprouvés.

L'imagination de Corinne était tellement frappée des avantages de sa sœur, qu'elle avait presque honte de lutter avec de tels charmes. Il lui semblait que le talent même était une ruse, l'esprit une tyrannie, la passion une violence, à côté de cette innocence désarmée ; et, bien que Corinne n'eût pas encore vingt-huit ans, elle pressentait déjà cette époque de la vie où les femmes se délient avec tant de douleur de leurs moyens de plaire. Enfin, la jalousie et une timidité fière se combattaient dans son âme ; elle renvoyait de jour en jour le moment tant craint, et tant désiré, où elle devait revoir Oswald. Elle apprit que son régiment serait passé en revue le lendemain à Hydepark, et elle résolut d'y aller. Elle pensa qu'il était possible que Lucile s'y trouvât ; et elle s'en fit à ses propres yeux pour juger des sentiments d'Oswald.

D'abord elle avait l'idée de se parer avec soin, et de se montrer ensuite subitement à lui ; mais, en commençant sa toilette, ses cheveux noirs, son teint un peu bruni par le soleil d'Italie, ses traits prononcés, mais dont elle ne pouvait pas juger l'expression en se regardant, lui inspirèrent du découragement sur ses charmes. Elle voyait toujours dans son miroir le visage aérien de sa sœur ; et, rejetant loin d'elle toutes les parures qu'elle avait essayées, elle se revêtit d'une robe noire à la vénitienne, couvrit son visage et sa taille avec la mante qu'on porte dans ce pays, et se jeta ainsi dans le fond d'une voiture.

A peine fut-elle dans Hydepark, qu'elle vit paraître Oswald à la tête de son régiment. Il avait dans son uniforme la plus belle et la plus imposante figure du monde ; il conduisait son cheval avec une grâce et une dextérité parfaites. La musique qu'on entendait avait quelque chose de fier et de doux tout à la fois, qui conseillait noblement le sacrifice de la vie. Une multitude d'hommes élégamment et simplement vêtus, des

femmes belles et modestes, portaient sur leur visage, les uns l'empreinte des vertus mâles, les autres des vertus timides.

Les soldats du régiment d'Oswald semblaient le regarder avec confiance et dévouement. On joua le fanéux air, *Dieu, sauve le roi!* qui touche si profondément tous les cœurs en Angleterre. Et Corinne s'écria :

— O respectable pays, qui deviez être ma patrie, pourquoi vous ai-je quitté? Qu'importait plus ou moins de gloire personnelle, au milieu de tant de vertus? et quelle gloire valait celle, ô Nelvil! d'être ta digne épouse?

Les instruments militaires qui se firent entendre retracèrent à Corinne les dangers qu'Oswald allait courir. Elle le regarda longtemps sans qu'il pût l'apercevoir, et se disait, les yeux pleins de larmes :

— Qu'il vive, quand ce ne serait pas pour moi! O mon Dieu! c'est lui qu'il faut conserver. Dans ce moment, la voiture de lady Edgermond arriva : lord Nelvil la salua respectueusement, en baissant devant elle la pointe de son épée. Cette voiture passa et repassa plusieurs fois. Tous ceux qui voyaient Lucile l'admiraient : Oswald la considérait avec des regards qui perçaient le cœur de Corinne. L'infortunée les connaissait, ces regards ; ils avaient été tournés sur elle.

Les chevaux que lord Nelvil avait prêtés à Lucile parcouraient avec la plus brillante vitesse les allées d'Hydepark, tandis que la voiture de Corinne s'avancait lentement, presque comme un convoi funèbre, derrière les coursiers rapides et leur bruit tumultueux.

— Ah! ce n'était pas ainsi, pensait Corinne, non, ce n'était pas ainsi que je me rendais au Capitole, la première fois que je l'ai rencontré : il m'a précipitée du char de triomphe dans l'abîme des douleurs. Je l'aime, et toutes les joies de la vie ont disparu ; je l'aime, et tous les dons de la nature sont flétris. O mon Dieu! pardonnez-lui quand je ne serai plus.

Oswald passait à cheval à côté de la voiture où était Corinne. La forme italienne de l'habit noir qui l'enveloppait le frappa singulièrement. Il s'arrêta, fit le tour de cette voiture, revint sur ses pas pour la revoir encore, et tâcha d'apercevoir quelle était la femme qui s'y tenait cachée. Le cœur de Corinne battait pendant ce temps avec une extrême violence et tout ce qu'elle redoutait, c'était de s'évanouir, et d'être ainsi découverte ; mais elle résista cependant à son émotion, et lord Nelvil perdit l'idée qui l'avait d'abord occupé.

Quand la revue fut finie, Corinne, pour ne pas attirer d'avantage l'attention d'Oswald, descendit de voiture pendant qu'il ne pouvait la voir, et se plaça derrière les arbres et la foule, de manière à n'être pas aperçue. Oswald alors s'approcha de la calèche de lady Edgermond, et, lui montrant un cheval très-doux que ses gens avaient amené, il demanda pour Lucile la permission de monter ce cheval, à côté de la voiture de sa mère. Lady Edgermond y consentit, en lui recommandant beaucoup de veiller sur sa fille. Lord Nelvil était descendu de cheval ; il parlait chapeau bas, à la portière de lady Edgermond, avec une expression si respectueuse et si sensible en même temps, que Corinne n'y voyait que trop un attachement pour la mère, animé par l'attrait qu'inspirait la fille.

Lucile descendit de voiture. Elle avait un habit de cheval qui dessinait à ravir l'élégance de sa taille ; sur sa tête un chapeau noir orné de plumes blanches, et ses beaux cheveux blonds, légers comme l'air, tombaient avec grâce sur son charmant visage. Oswald baissa la main, de manière que Lucile pût poser son pied pour monter sur le cheval. Lucile s'attendait que ce serait un de ses gens qui lui rendrait ce service ; elle rougit en le recevant de lord Nelvil. Il insista : Lucile enfin mit sur cette main un pied charmant, et s'élança si légèrement à cheval, que tous ses mouvements donnaient l'idée d'une de ces sylphides que l'imagination nous peint avec des couleurs si délicates.

Elle partit au galop. Oswald la suivit et ne la perdit pas de vue. Une fois le cheval fit un faux pas. A l'instant lord Nelvil l'arrêta, examina la bride et le mors avec une aimable anxiété. Une autre fois il crut à tort que le cheval s'emportait ; il devint pâle comme la mort, et, poussant son propre cheval avec une incroyable ardeur, dans une seconde il atteignit celui de Lucile, descendit et se précipita devant elle. Lucile, ne pouvant plus retenir son cheval, frémissait à son tour de renverser Oswald ; mais d'une main il saisit la bride, et de l'autre il soutint Lucile, qui, en sautant, s'appuya légèrement sur lui.

Que fallait-il de plus pour convaincre Corinne du sentiment d'Oswald pour Lucile? Ne voyait-elle pas tous les signes d'intérêt qu'il lui avait autrefois prodigués? Et même, pour son éternel désespoir, ne croyait-elle pas apercevoir dans les regards de lord Nelvil plus de timidité, plus de réserve qu'il n'en avait dans le temps de son amour pour elle? Deux fois elle tira l'anneau de son doigt : elle était prête à fendre la foule pour le jeter aux pieds d'Oswald, et l'espoir de mourir à l'instant même l'encourageait dans cette résolution. Mais quelle est la femme, née même sous le soleil du Midi, qui peut, sans frissonner, attirer sur ses sentiments l'attention de la multitude? Bientôt Corinne frémit à la pensée de se montrer à lord Nelvil dans cet instant, et sortit de la foule pour rejoindre sa voiture.

Comme elle traversait une allée solitaire, Oswald vit encore de loin cette même figure noire qui l'avait frappé, et l'impression qu'elle pro-

duisit sur lui cette fois fut beaucoup plus vive. Cependant il attribua l'émotion qu'il en ressentait au remords d'avoir été dans ce jour, pour la première fois, infidèle au fond de son cœur à l'image de Corinne ; et, rentré chez lui, il prit à l'instant la résolution de repartir pour l'Ecosse, puisque son régiment ne s'embarquait pas encore de quelque temps.

CHAPITRE VII.

Corinne retourna chez elle dans un état de douleur qui troublait sa raison ; et, dès ce moment, ses forces furent pour jamais affaiblies. Elle résolut d'écrire à lord Nelvil pour lui apprendre, et son arrivée en Angleterre, et tout ce qu'elle avait souffert depuis qu'elle y était. Elle commença cette lettre, d'abord remplie des plus amers reproches, et puis elle la déchira.

— Que signifient les reproches en amour? s'écria-t-elle ; ce sentiment serait-il le plus intime, le plus pur, le plus généreux des sentiments, s'il n'était pas en tout involontaire? Que ferai-je donc avec mes plaintes? Une autre voix, un autre regard ont le secret de son âme ; tout n'est-il donc pas dit?

Elle recommença sa lettre, et cette fois elle voulut peindre à lord Nelvil la monotonie qu'il pourrait trouver dans son union avec Lucile. Elle essayait de lui prouver que, sans une parfaite harmonie de l'âme et de l'esprit, aucun bonheur de sentiment n'était durable ; et puis elle déchira cette lettre encore plus vivement que la première.

— S'il ne sait pas ce que je veux, disait-elle, est-ce moi qui le lui apprendrai? Et d'ailleurs dois-je parler ainsi de ma sœur? Est-il vrai qu'elle me soit inférieure autant que je cherche à me le persuader? Et quand elle le serait, est-ce à moi qui, comme une mère, l'ai pressée dans son enfance contre mon cœur, est-ce à moi qu'il appartiendrait de le dire? Ah! non, il ne faut pas vouloir ainsi son propre bonheur à tout prix. Elle passe, cette vie pendant laquelle on a tant de desirs ; et, longtemps même avant la mort, quelque chose de doux et de rêveur nous détache par degrés de l'existence.

Elle reprit encore une fois la plume, et ne parla que de son malheur ; mais, en l'exprimant, elle éprouvait une telle pitié d'elle-même, qu'elle couvrait son papier de ses larmes.

— Non, dit-elle encore, il ne faut pas envoyer cette lettre : s'il y résiste, je le haïrai ; s'il y cède, je ne saurai pas s'il n'a pas fait un sacrifice, s'il ne conserve pas le souvenir d'une autre. Il vaut mieux le voir, lui parler, lui remettre cet anneau, gage de ses promesses ; et elle se hâta de l'envelopper dans une lettre où elle n'écrivit que ces mots :

« Vous êtes libre. »

Et, mettant la lettre dans son sein, elle attendit que le soir approchât pour aller chez Oswald. Il lui sembla qu'en plein jour elle eût rougi devant tous ceux qui l'auraient regardée ; et cependant elle voulait devancer le moment où lord Nelvil avait coutume d'aller chez lady Edgermond. A six heures donc elle partit, mais en tremblant comme une esclave condamnée. On a si peur de ce qu'on aime, quand une fois la confiance est perdue! Ah! l'objet d'une affection passionnée est, à nos yeux, ou le protecteur le plus sûr, ou le maître le plus redoutable.

Corinne fit arrêter sa voiture devant la porte de lord Nelvil, et demanda d'une voix tremblante à l'homme qui ouvrait cette porte s'il était chez lui. — Depuis une demi-heure, madame, répondit-il, milord est parti pour l'Ecosse. Cette nouvelle serra le cœur de Corinne ; elle tremblait de voir Oswald, mais cependant son âme allait au-devant de cette inexprimable émotion. L'effort était fait, elle se croyait près d'entendre sa voix ; et il fallait maintenant prendre une nouvelle résolution pour le retrouver, attendre encore plusieurs jours, et condescendre à une démarche de plus. Néanmoins, à tout prix alors, Corinne voulait le revoir. Le lendemain donc elle partit pour Edimbourg.

CHAPITRE VIII.

Avant de quitter Londres, lord Nelvil était retourné chez son banquier et quand il sut qu'aucune lettre de Corinne n'était arrivée, il se demanda

avec amertume s'il devait sacrifier un bonheur domestique certain et durable à une personne qui peut-être ne se ressouvenait plus de lui. Cependant il résolut d'écrire encore en Italie, comme il l'avait déjà fait plusieurs fois depuis six semaines, pour demander à Corinne la cause de son silence, et pour lui déclarer encore que, tant qu'elle ne lui renverrait pas son anneau, il ne serait jamais l'époux d'une autre. Il fit son voyage dans des dispositions très-pénibles : il aimait Lucile, presque sans la connaître, car il ne lui avait pas entendu prononcer vingt paroles ; mais il regrettait Corinne et s'affligeait des circonstances qui les séparaient : tour à tour le charme timide de l'une le captivait, et il se retraçait la grâce brillante, l'éloquence sublime de l'autre.

Si dans ce moment il avait su que Corinne l'aimait plus que jamais, qu'elle avait tout quitté pour le suivre, il n'aurait jamais revu Lucile : mais il se croyait oublié ; et, réfléchissant sur le caractère de Lucile et sur celui de Corinne, il se disait qu'un extérieur froid et réservé cachait souvent les sentiments les plus profonds : il se trompait. Les âmes passionnées se trahissent de mille manières, et ce que l'on croit toujours est bien faible.

Une circonstance vint ajouter encore à l'intérêt que Lucile inspirait à lord Nelvil. En retournant dans sa terre, il passa si près de celle qui appartenait à lady Edgermond, que la curiosité l'y conduisit. Il se fit ouvrir le cabinet où Lucile avait coutume de travailler. Ce cabinet était rempli des souvenirs du temps que le père d'Oswald y avait passé près de Lucile pendant que son fils était en France. Elle avait élevé un piédestal de marbre à la place même où, peu de mois avant sa mort, il lui donnait des leçons ; et sur ce piédestal était gravé : « A la mémoire de mon second père. » Enfin un livre était posé sur la table : Oswald l'ouvrit ; il y reconnut le recueil des pensées de son père, et sur la première page il trouva ces mots écrits par son père lui-même : « A celle qui m'a consolé dans mes peines : à l'âme la plus pure, à la femme angélique qui fera la gloire et le bonheur de son époux. »

Avec quelle émotion Oswald lut ces lignes, où l'opinion de celui qu'il révèrait était si vivement exprimée ! Il s'étonna du silence de Lucile envers lui sur les témoignages d'affection qu'elle avait reçus de son père. Il crut voir dans ce silence la délicatesse la plus rare, la crainte de forcer son choix par l'idée d'un devoir ; enfin, il fut frappé de ces paroles : « A celle qui m'a consolé dans mes peines ! »

— C'est donc Lucile, s'écria-t-il, c'est elle qui adoucissait le mal que je faisais à mon père ; et je l'abandonnerais quand sa mère est mourante, quand elle n'aura plus que moi pour consolateur ! Ah ! Corinne, vous si brillante, si recherchée, avez-vous besoin, comme Lucile, d'un ami fidèle et dévoué ?

Elle n'était plus brillante, elle n'était plus recherchée, cette Corinne qui errait seule d'auberge en auberge, ne voyant pas même celui pour qui elle avait tout quitté, et n'ayant pas la force de s'en éloigner. Elle était tombée malade dans une petite ville à moitié chemin d'Edimbourg, et n'avait pu, malgré ses efforts, continuer sa route. Elle pensait souvent, pendant les longues nuits de ses souffrances, que si elle était morte dans ce lieu, Thérèse seule aurait su son nom et l'aurait inscrit sur sa tombe. Quel changement, quel sort pour une femme qui ne pouvait pas faire un pas en Italie sans que la foule des hommages se précipitât sur ses pas ! Et faut-il qu'un seul sentiment dévoué ainsi toute la vie ? Enfin, après huit jours d'angoisses inexprimables, elle reprit sa triste route ; car, bien que l'espérance de voir Oswald en fût le terme, il y avait tant de pénibles sentiments confondus avec cette vive attente, que son cœur n'eût éprouvé qu'une inquiétude douloureuse.

Avant d'arriver à la demeure de lord Nelvil, Corinne eut le désir de s'arrêter quelques heures dans la terre de son père, qui n'en était pas éloignée, et où lord Edgermond avait ordonné que son tombeau fût placé. Elle n'y avait point été depuis ce temps, et elle n'avait passé dans cette terre qu'un mois, seule avec son père. C'était l'époque la plus heureuse de son séjour en Angleterre. Ces souvenirs lui inspiraient le besoin de revoir son habitation ; et elle ne croyait pas que lady Edgermond dût y être déjà.

A quelques milles du château, Corinne aperçut sur le grand chemin une voiture renversée. Elle fit arrêter la sienne et vit sortir de celle qui était brisée un vieillard très-effrayé de la chute qu'il venait de faire. Corinne se hâta de le secourir et lui offrit de le conduire elle-même jusqu'à la ville voisine. Il accepta avec reconnaissance, et dit qu'il se nommait M. Dickson. Corinne reconnut ce nom, qu'elle avait souvent entendu prononcer à lord Nelvil. Elle dirigea l'entretien de manière à faire parler ce bon vieillard sur le seul objet qui l'intéressait dans la vie. M. Dickson était l'homme du monde qui causait le plus volontiers, et, ne se doutant pas que Corinne, dont il ignorait le nom et qu'il prenait pour une Anglaise, eût aucun intérêt particulier dans les questions qu'elle lui faisait, il se mit à dire tout ce qu'il savait avec le plus grand détail : et comme il désirait de plaire à Corinne, dont les soins l'avaient touché, il fut indiscret pour l'amuser.

Il raconta comment il avait appris lui-même à lord Nelvil que son père s'était opposé d'avance au mariage qu'il voulait contracter maintenant ; et il fit l'extrait de la lettre qu'il lui avait remise, en répétant plusieurs fois ces mots qui perçaient le cœur de Corinne : « Son père lui a défendu

d'épouser cette Italienne ; ce serait outrager sa mémoire que de braver sa volonté. »

M. Dickson ne se borna point encore à ces cruelles paroles : il affirma de plus qu'Oswald aimait Lucile, que Lucile l'aimait ; que lady Edgermond souhaitait vivement ce mariage, mais qu'un engagement pris en Italie empêchait lord Nelvil d'y consentir.

— Quoi ! dit Corinne à M. Dickson en tâchant de contenir le trouble affreux qui l'agitait, vous croyez que c'est seulement à cause de l'engagement qu'il a contracté que lord Nelvil ne se marie pas avec miss Lucile Edgermond ?

— J'en suis bien sûr, reprit M. Dickson, charmé d'être interrogé de nouveau : il y a trois jours encore, j'ai vu lord Nelvil ; et, bien qu'il ne m'ait pas expliqué la nature des liens qu'il avait formés en Italie, il m'a dit ces propres paroles, que j'ai mandées à lady Edgermond : « Si j'étais libre, j'épouserais Lucile. »

— S'il était libre ! répéta Corinne.

Et dans ce moment sa voiture s'arrêta devant la porte de l'auberge où elle conduisait M. Dickson. Il voulut la remercier, lui demander dans quel lieu il pourrait la revoir : Corinne ne l'entendait plus. Elle lui serra la main sans pouvoir lui répondre, et le quitta sans avoir prononcé un seul mot. Il était tard ; cependant elle voulut aller encore dans les lieux où reposaient les cendres de son père : le désordre de son esprit lui rendait ce pèlerinage sacré plus nécessaire que jamais.

CHAPITRE IX.

Lady Edgermond était depuis deux jours à sa terre, et ce soir-là même il y avait un grand bal chez elle. Tous ses voisins, tous ses vassaux, lui avaient demandé de se réunir pour célébrer son arrivée ; Lucile l'avait aussi désiré, peut-être dans l'espoir qu'Oswald y viendrait : en effet, il y était lorsque Corinne arriva. Elle vit beaucoup de voitures dans l'avenue, et fit arrêter la sienne à quelques pas ; elle descendit, et reconnut le séjour où son père lui avait témoigné les sentiments les plus tendres. Quelle différence entre ces temps, qu'elle croyait alors malheureux, et sa situation actuelle ! C'est ainsi que dans la vie on est puni des peines de l'imagination par les chagrins réels, qui n'apprennent que trop à connaître le véritable malheur.

Corinne fit demander pourquoi le château était illuminé, et quelles étaient les personnes qui s'y trouvaient dans ce moment. Le hasard fit que le domestique de Corinne interrogea l'un de ceux que lord Nelvil avait pris à son service en Angleterre, et qui se trouvait là dans ce moment. Corinne entendit sa réponse.

— C'est un bal, dit-il, que donne aujourd'hui lady Edgermond ; et lord Nelvil, mon maître, ajouta-t-il, a ouvert ce bal avec miss Lucile Edgermond, l'héritière de ce château.

A ces mots, Corinne frémit : mais elle ne changea point de résolution. Une âpre curiosité l'entraînait à se rapprocher des lieux où tant de douleurs la menaçaient ; elle fit signe à ses gens de s'éloigner, et elle entra seule dans le parc, qui se trouvait ouvert, et dans lequel, à cette heure, l'obscurité permettait de se promener longtemps sans être vue. Il était dix heures, et, depuis que le bal avait commencé, Oswald dansait avec Lucile ces contredanses anglaises que l'on recommence cinq ou six fois dans la soirée : mais toujours le même homme danse avec la même femme, et la plus grande gravité règne quelquefois dans cette partie de plaisir.

Lucile dansait noblement, mais sans vivacité ; le sentiment même qui l'occupait ajoutait à son sérieux naturel. Comme on était curieux dans le canton de savoir si elle aimait lord Nelvil, tout le monde la regardait avec plus d'attention encore que de coutume, ce qui l'empêchait de lever les yeux sur Oswald ; et sa timidité était telle, qu'elle ne voyait ni n'entendait rien. Ce trouble et cette réserve touchèrent beaucoup lord Nelvil dans le premier moment ; mais, comme cette situation ne variait pas, il commençait un peu à s'en fatiguer, et comparait cette longue rangée d'hommes et de femmes, et cette musique monotone, avec la grâce animée des airs et des danses d'Italie. Cette réflexion le fit tomber dans une profonde rêverie ; et Corinne eût encore goûté quelques instants de bonheur si elle avait pu connaître alors les sentiments de lord Nelvil. Mais l'infortunée, qui se sentait étrangère sur le sol paternel, isolée près de celui qu'elle avait espéré pour époux, parcourait au hasard les sombres allées d'une demeure qu'elle pouvait autrefois considérer comme la sienne. La terre manquait sous ses pas, et l'agitation de la douleur lui tenait seule lieu de force : peut-être pensait-elle qu'elle rencontrerait Oswald dans le jardin ; mais elle ne savait pas elle-même ce qu'elle désirait.

Le château était placé sur une hauteur, au pied de laquelle coulait une rivière. Il y avait beaucoup d'arbres sur l'un des bords ; mais l'autre n'offrait que des rochers arides et couverts de bruyères. Corinne, en marchant, se trouva près de la rivière ; elle entendit la tout à la fois la musique de la fête et le murmure des eaux. La lueur des lampions du bal se réfléchissait d'en haut jusqu'au milieu des ondes, tandis que le pâle reflet de la lune éclairait seul les campagnes désertes de l'autre rive. On eût dit que dans ces lieux, comme dans la tragédie de Hamlet, les ombres erraient autour du palais où se donnaient les festins.

L'infortunée Corinne, seule, abandonnée, n'avait qu'un pas à faire pour se plonger dans l'éternel oubli.

— Ah ! s'écria-t-elle, si demain, lorsqu'il se promènera sur ces bords avec la troupe joyeuse de ses amis, ses pas triomphants heurtaient contre les restes de celle qu'une fois pourtant il a aimée, n'aurait-il pas une émotion qui me vengerait, une douleur qui ressemblerait à ce que je souffre ? Non, non, reprit-elle, ce n'est pas la vengeance qu'il faut chercher dans la mort, mais le repos.

Elle se tut, et contempla de nouveau cette rivière qui coulait si vite et néanmoins si régulièrement, cette nature si bien ordonnée, quand l'âme humaine est tout en tumulte ; elle se rappela le jour où lord Nelvil se précipita dans la mer pour sauver un vieillard.

— Qu'il était bon alors ! s'écria Corinne ; hélas ! dit-elle en pleurant, peut-être l'est-il encore ! Pourquoi le blâmer, parce que je souffre ? peut-être ne le sait-il pas ? peut-être s'il me voyait...

Et tout à coup elle prit la résolution de faire demander lord Nelvil, au milieu de cette fête, et de lui parler à l'instant. Elle remonta vers le château avec l'espèce de mouvement que donne une décision nouvellement prise, une décision qui succède à de longues incertitudes ; mais, en approchant, elle fut saisie d'un tel tremblement, qu'elle fut obligée de s'asseoir sur un banc de pierre qui était devant les fenêtres. La foule des paysans rassemblés pour voir danser empêcha qu'elle ne fût remarquée.

Lord Nelvil, dans ce moment, s'avança sur le balcon : il respira l'air frais du soir ; quelques rosiers qui se trouvaient là lui rappelèrent le parfum que portait habituellement Corinne, et l'impression qu'il en ressentit le fit tressaillir. Cette fête longue et ennuyeuse le fatiguait : il se souvint du bon goût de Corinne dans l'arrangement d'une fête, de son intelligence dans tout ce qui tenait aux beaux-arts ; et il sentit que c'était seulement dans la vie régulière et domestique qu'il se représentait avec plaisir Lucile pour compagne. Tout ce qui appartenait le moins du monde à l'imagination, à la poésie, lui retraçait le souvenir de Corinne, et renouveau ses regrets. Pendant qu'il était dans cette disposition, un de ses amis s'approcha de lui, et ils s'entretenirent quelques moments ensemble. Corinne alors entendit la voix d'Oswald.

Inexprimable émotion, que la voix de ce qu'on aime ! Mélange confus d'attendrissement et de terreur ! car il est des impressions si vives, que notre pauvre et faible nature se craint elle-même en les éprouvant.

Un des amis d'Oswald lui dit :

— Ne trouvez-vous pas ce bal charmant ?

— Oui, répondit-il avec distraction ; oui, en vérité, répéta-t-il en soupirant.

Ce soupir et l'accent mélancolique de sa voix causèrent à Corinne une vive joie : elle se crut certaine de retrouver le cœur d'Oswald, de se faire encore entendre de lui ; et, se levant avec précipitation, elle s'avança vers un des domestiques de la maison pour le charger de demander lord Nelvil. Si elle avait suivi ce mouvement, combien sa destinée et celle d'Oswald eussent été différentes !

Dans cet instant Lucile s'approcha de la fenêtre : et, voyant passer dans le jardin, à travers l'obscurité, une femme vêtue de blanc, mais sans aucun ornement de fête, sa curiosité fut excitée. Elle avança la tête, et, regardant attentivement, elle crut reconnaître les traits de sa sœur ; mais, comme elle ne doutait pas qu'elle ne fût morte depuis sept années, la frayeur que lui causa cette vue la fit tomber évanouie. Tout le monde courut à son secours. Corinne ne trouva plus le domestique auquel elle voulait parler, et se retira plus avant dans l'allée, afin de ne pas être remarquée.

Lucile revint à elle, et n'osa point avouer ce qui l'avait émue ; mais, comme dès l'enfance sa mère avait fortement frappé son esprit par toutes les idées qui tiennent à la dévotion, elle se persuada que l'image de sa sœur lui était apparue, marchant vers le tombeau de leur père, pour lui reprocher l'oubli de ce tombeau, le tort qu'elle avait eu de recevoir une fête dans ces lieux, sans remplir au moins auparavant un pieux devoir envers des cendres révérees. Au moment donc où Lucile se crut sûre de n'être pas observée, elle sortit du bal. Corinne s'étonna de la voir seule ainsi dans le jardin, et s'imagina que Nelvil ne tarderait pas à la rejoindre, et que peut-être il lui avait demandé un entretien secret, pour obtenir d'elle la permission de faire connaître ses vœux à sa mère. Cette idée la rendit immobile ; mais bientôt elle remarqua que Lucile tournait ses pas vers un bosquet qu'elle savait devoir être le lieu où le tombeau de son père avait été élevé ; et, s'accusant, à son tour, de ne pas avoir commencé par y porter ses regrets et ses larmes, elle suivit sa sœur à quelque distance, se cachant à l'aide

des arbres et de l'obscurité. Elle aperçut enfin de loin le sarcophage noir élevé sur la place où les restes de lord Edgermond étaient ensevelis. Une profonde émotion la força de s'arrêter et de s'appuyer contre un arbre. Lucile aussi s'arrêta, et se pencha respectueusement à l'aspect du tombeau.

Dans ce moment Corinne était prête à se découvrir à sa sœur, à lui redemander, au nom de leur père, et son rang et son époux ; mais Lucile fit quelques pas avec précipitation pour s'approcher du monument, et le courage de Corinne défaillit. Il y a dans le cœur d'une femme tant de timidité réunie à l'impétuosité des sentiments, qu'un rien peut la retenir comme un rien l'entraîner. Lucile se mit à genoux devant la tombe de son père : elle écarta ses blonds cheveux, qu'une guirlande de fleurs tenait rassemblés, et leva ses yeux au ciel pour prier avec un regard angélique.

Corinne était placée derrière les arbres ; et, sans pouvoir être découverte, elle voyait facilement sa sœur qu'un rayon de la lune éclairait doucement ; elle se sentit tout à coup saisie par un attendrissement purement généreux. Elle contempla cette expression de pitié si pure, ce visage si jeune, que les traits de l'enfance s'y faisaient remarquer encore ; elle se retraça le temps où elle avait servi de mère à Lucile : elle réfléchit sur elle-même ; elle pensa qu'elle n'était pas loin de trente ans, de ce moment où le déclin de la jeunesse commence, tandis que sa sœur avait devant elle un long avenir indéfini, un avenir qui n'était troublé par aucun souvenir, par aucune vie passée dont il fallût répondre, ni devant les autres, ni devant sa propre conscience.

— Si je me montre à Lucile, se dit-elle, si je lui parle, son âme encore paisible sera bientôt troublée, et la paix n'y rentrera peut-être jamais. J'ai déjà tant souffert, je saurai souffrir encore ; mais l'innocente Lucile va passer, dans un instant, du calme à l'agitation la plus cruelle ; et c'est moi, qui l'ai tenue dans mes bras, qui l'ai fait dormir sur mon sein, c'est moi qui la précipitais dans le monde des douleurs !

Ainsi pensait Corinne. Cependant l'amour livrait dans son cœur un cruel combat à ce sentiment désintéressé, à cette exaltation de l'âme qui la portait à se sacrifier elle-même.

Lucile dit alors tout haut :

— O mon père ! priez pour moi.

Corinne l'entendit, et, se laissant aussi tomber à genoux, elle demanda la bénédiction paternelle pour les deux sœurs à la fois, et répandit des larmes qu'arrachaient de son cœur des sentiments plus purs encore que l'amour. Lucile, continuant sa prière, prononça distinctement ces paroles :

— O ma sœur, intercédez pour moi dans le ciel ; vous m'avez aimée dans mon enfance, continuez à me protéger.

Ah ! combien cette prière attendrit Corinne ! Lucile enfin, d'une voix pleine de ferveur, dit :

— Mon père, pardonnez-moi l'instant d'oubli dont un sentiment ordonné par vous-même est la cause. Je ne suis point coupable en aimant celui que vous m'avez destiné pour époux ; mais achevez votre ouvrage, et faites qu'il me choisisse pour la compagne de sa vie : je ne puis être heureuse qu'avec lui ; mais jamais il ne saura que je l'aime, jamais ce cœur tremblant ne trahira son secret. O mon Dieu ! ô mon père ! consolez votre fille, et rendez-la digne de l'estime et de la tendresse d'Oswald.

— Oui, répéta Corinne à voix basse, exaucez-la, mon père, et, pour l'autre de vos enfants, une mort douce et tranquille !

En achevant ce vœu solennel, le plus grand effort dont l'âme de Corinne fût capable, elle tira de son sein la lettre qui contenait l'anneau donné par Oswald, et s'éloigna rapidement. Elle sentait bien qu'en envoyant cette lettre, et laissant ignorer à lord Nelvil qu'elle était en Angleterre, elle brisait leurs liens, et donnait Oswald à Lucile ; mais, en présence de ce tombeau, les obstacles qui la séparaient de lui s'étaient offerts à sa réflexion avec plus de force que jamais ; elle s'était rappelé les paroles de M. Dickson : « Son père lui défend d'épouser cette Italienne ; » et il lui semblait que le sien aussi s'unissait à celui d'Oswald, et que l'autorité paternelle tout entière condamnait son amour. L'innocence de Lucile, sa jeunesse, sa pureté, exaltaient son imagination ; et elle était, un moment du moins, fière de s'immoler, pour qu'Oswald fût en paix avec son pays, avec sa famille, avec lui-même.

La musique qu'on entendait en approchant du château soutenait le courage de Corinne. Elle aperçut un pauvre vieillard aveugle qui était assis au pied d'un arbre, écoutant le bruit de la fête : elle s'avança vers lui en le priant de remettre la lettre qu'elle lui donnait à l'un des gens du château. Ainsi elle ne courut pas même le risque que lord Nelvil pût découvrir qu'une femme l'avait apportée. En effet, qui eût vu Corinne remettant cette lettre aurait senti qu'elle contenait le destin de sa vie. Ses regards, sa main tremblante, sa voix solennelle et troublée, tout annonçait un de ces terribles moments où la destinée s'empare de nous, où l'être malheureux n'agit plus que comme l'esclave de la fatalité qui le poursuit.

Corinne observa de loin le vieillard, qu'un chien fidèle couloisait ; elle le vit donner sa lettre à l'un des domestiques de lord Nelvil, qui par hasard, dans cet instant, en apportait d'autres au château. Toutes les

circonstances se réunissaient pour ne plus laisser d'espoir. Corinne fit encore quelques pas en se retournant pour regarder ce domestique avancer vers la porte; et, quand elle ne le vit plus, quand elle fut sur le grand chemin, quand elle n'entendit plus la musique, et que les lumières mêmes du château ne se firent plus apercevoir, une sueur froide mouilla son front, un frissonnement de mort la saisit; elle voulut avancer encore; mais la nature s'y refusa, et elle tomba sans connaissance sur la route.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

LE SÉJOUR A FLORENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Le comte d'Erfeuil, après avoir passé quelque temps en Suisse, et s'être ennuyé de la nature dans les Alpes, comme il s'était fatigué des beaux-arts à Rome, sentit tout à coup le désir d'aller en Angleterre, où on l'avait assuré que se trouvait la profondeur de la pensée; et il s'était persuadé, un matin en s'éveillant, que c'était de cela qu'il avait besoin. Ce troisième essai ne lui ayant pas mieux réussi que les deux premiers, son attachement pour lord Nelvil se ranima tout à coup; et s'étant dit, aussi un matin, qu'il n'y avait de bonheur que dans l'amitié véritable, il partit pour l'Ecosse. Il alla d'abord chez lord Nelvil, et ne le trouva pas chez lui; mais, ayant appris que c'était chez lady Edgermond qu'on pourrait le rencontrer, il remonta sur-le-champ à cheval pour l'y chercher, tant il se croyait le besoin de le revoir.

Comme il passait très-vite, il aperçut sur le bord du chemin une femme étendue sans mouvement; il s'arrêta, descendit de cheval, et se hâta de la secourir. Quelle fut sa surprise, en reconnaissant Corinne à travers sa mortelle pâleur! Une vive pitié le saisit: avec l'aide de son domestique, il arrangea quelques branches pour la transporter; et son dessein était de la conduire ainsi au château de lady Edgermond, lorsque Thérésine, qui était restée dans la voiture de Corinne, inquiète de ne pas voir revenir sa maîtresse, arriva dans ce moment, et, croyant que lord Nelvil pouvait seul l'avoir plongée dans cet état, décida qu'il fallait la porter à la ville voisine. Le comte d'Erfeuil suivit Corinne, et, pendant huit jours que l'infortunée eut la fièvre et le délire, il ne la quitta point: ainsi c'était l'homme frivole qui la soignait, et l'homme sensible qui lui percevait le cœur.

Ce contraste frappa Corinne quand elle reprit ses sens, et elle remercia le comte d'Erfeuil avec une profonde émotion; il répondit en cherchant vite à la consoler: il était plus capable de nobles actions que de paroles sérieuses, et Corinne devait trouver en lui plutôt des secours qu'un ami. Elle essaya de rappeler sa raison, de se retracer ce qui s'était passé: longtemps elle eut de la peine à se souvenir de ce qu'elle avait fait, et des motifs qui l'avaient décidé. Peut-être commençait-elle à trouver son sacrifice trop grand, et pensait-elle à dire au moins un dernier adieu à lord Nelvil avant de quitter l'Angleterre, lorsque, le jour qui suivit celui où elle avait repris connaissance, elle vit, dans un papier public que le hasard fit tomber sous ses yeux, cet article-ci:

« Lady Edgermond vient d'apprendre que sa belle-fille, qu'elle croyait morte en Italie, vit, et jouit à Rome, sous le nom de Corinne, d'une très-grande réputation littéraire. Lady Edgermond se fait honneur de la reconnaître, et de partager avec elle l'héritage du frère de lord Edgermond, qui vient de mourir aux Indes.

« Lord Nelvil doit épouser dimanche prochain miss Lucile Edgermond, fille cadette de lord Edgermond, et fille unique de lady Edgermond, sa veuve. Le contrat a été signé hier. »

Corinne, pour son malheur, ne perdit point l'usage de ses sens en lisant cette nouvelle; il se fit en elle une révolution subite; tous les intérêts de la vie l'abandonnèrent: elle se sentit comme une personne condamnée à mort, mais qui ne sait pas encore quand sa sentence sera exécutée; et, depuis ce moment, la résignation du désespoir fut le seul sentiment de son âme.

Le comte d'Erfeuil entra dans sa chambre; il la trouva plus pâle encore que quand elle était évanouie, et lui demanda de ses nouvelles avec inquiété.

— Je ne suis pas plus mal; je voudrais partir après-demain, qui est dimanche, dit-elle avec solennité; j'irai jusqu'à Plymouth, et je m'embarquerai pour l'Italie.

— Je vous accompagnerai, répondit vivement le comte d'Erfeuil; je n'ai rien qui me retienne en Angleterre. Je serai enchanté de faire ce voyage avec vous.

— Vous êtes bon, reprit Corinne, vraiment bon; il ne faut pas juger sur les apparences... Puis, s'arrêtant, elle reprit:—J'accepte jusqu'à Plymouth votre appui, car je ne serais pas sûre de me guider jusque-là; mais quand une fois on est embarqué, le vaisseau vous emmène, dans quelque état que vous soyez; c'est égal.

Elle fit signe au comte d'Erfeuil de la laisser seule, et pleura longtemps devant Dieu, en lui demandant la force de supporter sa douleur. Elle n'avait plus rien de l'impétueuse Corinne: les forces de sa puissante vie étaient épuisées, et cet anéantissement, dont elle ne pouvait elle-même se rendre compte, lui donnait du calme. Le malheur l'avait vaincue: ne faut-il pas tôt ou tard que les plus rebelles courbent la tête sous son joug?

Le dimanche, Corinne partit d'Ecosse avec le comte d'Erfeuil.

— C'est aujourd'hui, dit-elle en se levant de son lit pour aller dans sa voiture, c'est aujourd'hui!

Le comte d'Erfeuil voulut l'interroger, elle ne répondit point, et re-tomba dans le silence. Ils passèrent devant une église, et Corinne demanda au comte d'Erfeuil la permission d'y entrer un moment: elle se mit à genoux devant l'autel; et, s'imaginant qu'elle voyait Oswald et Lucile, elle pria pour eux; mais l'émotion qu'elle ressentit fut si forte, qu'en voulant se lever elle chancela, et ne put faire un pas sans être soutenue par Thérésine et le comte d'Erfeuil, qui vinrent au-devant d'elle. On se levait dans l'église pour la laisser passer, et on lui montrait une grande pitié.

— J'ai donc l'air bien malade! dit-elle au comte d'Erfeuil; il y a des personnes plus jeunes et plus brillantes que moi, qui à cette heure sortent de l'église d'un pas triomphant.

Le comte d'Erfeuil n'entendit pas la fin de ces paroles; il était bon, mais il ne pouvait être sensible: aussi dans la route, tout en aimant Corinne, était-il ennuyé de sa tristesse: et il essayait de l'en tirer, comme si, pour oublier tous les chagrins de la vie, il ne fallait que le vouloir. Quelquefois il lui disait: « Je vous l'avais bien dit. » Singulière manière de consoler; satisfaction que la vanité se donne aux dépens de la douleur!

Corinne faisait des efforts inouïs pour dissimuler ce qu'elle souffrait; car on est honteux des affections fortes devant les âmes légères: un sentiment de pudeur s'attache à tout ce qui n'est pas compris, à tout ce qu'il faut expliquer, à ces secrets de l'âme enfin dont on ne vous soulage qu'en les devinant.

Corinne aussi se savait mauvais gré de n'être pas assez reconnaissante des marques de dévouement que lui donnait le comte d'Erfeuil; mais il y avait dans sa voix, dans son accent, dans ses regards, tant de distraction, tant de besoin de s'amuser, qu'on était sans cesse au moment d'oublier ses actions généreuses, comme il les oubliait lui-même. Il est sans doute très-noble de mettre peu de prix à ses bonnes actions; mais il pourrait arriver que l'indifférence qu'on témoignerait pour ce qu'on aurait fait de bien, cette indifférence, si belle en elle-même, fût néanmoins, dans de certains caractères, l'effet de la frivolité.

Corinne, pendant son délire, avait trahi presque tous ses secrets, et les papiers publics avaient appris le reste au comte d'Erfeuil; plusieurs fois il avait voulu que Corinne s'entretint avec lui de ce qu'il appelait ses affaires; mais il suffisait de ce mot pour glacer la confiance de Corinne, et elle le supplia de ne pas exiger d'elle qu'elle prononçât le nom de lord Nelvil.

Au moment de quitter le comte d'Erfeuil, Corinne ne savait comment lui exprimer sa reconnaissance; car elle était à la fois bien aise de se trouver seule, et fâchée de se séparer d'un homme qui se conduisait si bien envers elle. Elle essaya de le remercier: mais il lui dit si naturellement de n'en plus parler, qu'elle se tut. Elle le chargea d'annoncer à lady Edgermond qu'elle refusait en entier l'héritage de son oncle, et le pria de s'acquitter de cette commission comme s'il l'avait reçue d'Italie, sans apprendre à sa belle-mère qu'elle était venue en Angleterre.

— Et lord Nelvil doit-il le savoir? dit alors le comte d'Erfeuil.

Ces mots firent tressaillir Corinne. Elle se tut quelque temps, puis elle reprit:

— Vous pourrez le lui dire bientôt; oui, bientôt: mes amis de Rome vous manderont quand vous le pourrez.

— Soignez au moins votre santé, dit le comte d'Erfeuil. Savez-vous que je suis inquiet de vous?

— Vraiment? répondit Corinne en souriant; mais je crois en effet que vous avez raison.

Le comte d'Erfeuil lui donna le bras pour aller jusqu'à son vaisseau:

au moment de s'embarquer, elle se tourna vers l'Angleterre, vers ce pays qu'elle quittait pour toujours, et qu'elle habitait le seul objet de sa tendresse et de sa douleur : ses yeux se remplirent de larmes, les premières qui lui fussent échappées en présence du comte d'Erfeuil.

— Belle Corinne, lui dit-il, oubliez un ingrat ; souvenez-vous des amis qui vous sont si tendrement attachés ; et, croyez-moi, pensez avec plaisir à tous les avantages que vous possédez.

Corinne, à ces mots, retira sa main au comte d'Erfeuil, et fit quelques pas loin de lui ; puis, se reprochant le mouvement auquel elle s'était livrée, elle revint, et lui dit doucement adieu.

Le comte d'Erfeuil ne s'aperçut point de ce qui s'était passé dans l'âme de Corinne : il entra dans la chaloupe avec elle, la recommanda vivement au capitaine, s'occupa même, avec le soin le plus aimable, de tous les détails qui pouvaient rendre sa traversée plus agréable ; et, revenant avec la chaloupe, il salua le vaisseau de son mouchoir aussi longtemps qu'il le put. Corinne répondit avec reconnaissance au comte d'Erfeuil : mais, hélas ! était-ce donc là l'ami sur lequel elle devait compter ?

Les sentiments légers ont souvent une longue durée ; rien ne les brise, parce que rien ne les resserre : ils suivent les circonstances, disparaissent et reviennent avec elles, tandis que les affections profondes se déchirent sans retour, et ne laissent à leur place qu'une douloureuse blessure.

CHAPITRE II.

Un vent favorable transporta Corinne à Livourne en moins d'un mois : elle eut presque toujours la fièvre pendant ce temps ; et son abattement était tel, que la douleur de l'âme se mêlant à la maladie, toutes ses impressions se confondaient ensemble, et ne laissaient en elle aucune trace distincte.

Elle hésita, en arrivant, si elle se rendrait d'abord à Rome : mais, bien que ses meilleurs amis l'y attendissent, une répugnance insurmontable l'empêchait d'habiter les lieux où elle avait connu Oswald.

Elle se retraçait sa propre demeure, la porte qu'il ouvrait deux fois par jour en venant chez elle ; et l'idée de se retrouver là sans lui la faisait frissonner.

Elle résolut donc de se rendre à Florence ; et, comme elle avait le sentiment que sa vie ne résisterait pas longtemps à ce qu'elle souffrait, il lui convenait assez de se détacher par degrés de l'existence, et de commencer d'abord par vivre seule, loin de ses amis, loin de la ville témoin de ses succès, loin du séjour où l'on essaierait de ranimer son esprit, où on lui demanderait de se montrer ce qu'elle était autrefois, quand un découragement invincible lui rendait tout effort odieux.

En traversant la Toscane, ce pays si fertile ; en approchant de cette Florence, si parfumée de fleurs ; en retrouvant enfin l'Italie, Corinne n'éprouva que de la tristesse : toutes ces beautés de la campagne, qui l'avaient enivrée dans un autre temps, la remplissaient de mélancolie. « Combien est terrible, dit Milton, le désespoir que cet air si doux ne calme pas ! » Il faut l'amour ou la religion pour goûter la nature ; et, dans ce moment, la triste Corinne avait perdu le premier bien de la terre, sans avoir encore retrouvé ce calme que la dévotion seule peut donner aux âmes sensibles et malheureuses.

La Toscane un pays très-cultivé et très-riant ; mais il ne frappe point l'imagination comme les environs de Rome. Les Romains ont si bien effacé les institutions primitives du peuple qui habitait jadis la Toscane, qu'il n'y reste presque plus aucune des antiques traces qui inspirent tant d'intérêt pour Rome et pour Naples : mais on y remarque un autre genre de beautés historiques ; ce sont les villes qui portent l'empreinte du génie républicain du moyen âge. À Siègne, la place publique où le peuple se rassemblait, le balcon d'où son magistrat le haranguait, frappent les voyageurs les moins capables de réflexion ; on sent qu'il a existé là un gouvernement démocratique.

C'est une jouissance véritable que d'entendre les Toscans, de la classe même la plus inférieure : leurs expressions, pleines d'imagination et d'élégance, donnent l'idée du plaisir qu'on devait goûter dans la ville d'Athènes, quand le peuple parlait ce grec harmonieux qui était comme une musique continue. C'est une sensation très-singulière de se croire au milieu d'une nation dont tous les individus seraient également cultivés, et paraîtraient tous de la classe supérieure ; c'est du moins l'illusion que fait, pour quelques moments, la pureté du langage.

L'aspect de Florence rappelle son histoire avant l'élévation des Médicis à la souveraineté : les palais des familles principales sont bâtis comme des espèces de forteresses, d'où l'on pouvait se défendre : on voit en-

core à l'extérieur les anneaux de fer auxquels les étendards de chaque parti devaient être attachés ; enfin, tout y était arrangé bien plus pour maintenir les forces individuelles que pour les réunir toutes dans l'intérêt commun. On dirait que la ville est bâtie pour la guerre civile. Il y a des tours au palais de justice, d'où l'on pouvait apercevoir l'approche de l'ennemi, et s'en défendre.

Les haines entre les familles étaient telles, qu'on voit des palais bizarrement construits, parce que leurs possesseurs n'ont pas voulu qu'ils s'étendissent sur le sol où des maisons ennemies avaient été rasées. Ici les Pazzi ont conspiré contre les Médicis ; là les Guelfes ont assassiné les Gibelins ; enfin les traces de la lutte et de la rivalité sont partout : mais à présent tout est rentré dans le sommeil, et les pierres des édifices ont seules conservé quelque physionomie. On ne se hait plus, parce qu'il n'y a plus rien à prétendre, parce qu'un État sans gloire comme sans puissance n'est plus disputé par ses habitants. La vie qu'on mène à Florence de nos jours est singulièrement monotone : on va se promener tous les après-midi sur les bords de l'Arno, et le soir on se demande les uns aux autres si l'on y a été.

Corinne s'établit dans une maison de campagne à peu de distance de la ville. Elle manda au prince Castel-Forte qu'elle voulait s'y fixer : cette lettre fut la seule que Corinne écrivit ; car elle avait pris une telle horreur pour toutes les actions communes de la vie, que la moindre résolution à prendre, le moindre ordre à donner, lui causait un redoublement de peine.

Elle ne pouvait passer les jours que dans une inactivité complète ; elle se levait, se couchait, se relevait, ouvrait un livre sans pouvoir en comprendre une ligne. Souvent elle restait des heures entières à sa fenêtre ; puis elle se promenait avec rapidité dans son jardin ; une autre fois elle prenait un bouquet de fleurs, cherchant à s'étourdir par leur parfum. Enfin le sentiment de l'existence la poursuivait comme une douleur sans relâche ; et elle essayait mille ressources pour calmer cette vorace faculté de penser, qui ne lui présentait plus, comme jadis, les réflexions les plus variées, mais une seule idée, mais une seule image, armée de pointes cruelles qui déchiraient son cœur.

CHAPITRE III.

Un jour Corinne résolut d'aller voir à Florence les belles églises qui décoraient cette ville ; elle se rappelait qu'à Rome quelques heures passées dans Saint-Pierre calmaient toujours son âme, et elle espérait le même secours des temples de Florence. Pour se rendre à la ville, elle traversa le bois charmant qui est sur les bords de l'Arno : c'était une soirée ravissante du mois de juin, l'air était embaumé par une inconcevable abondance de roses, et les visages de tous ceux qui se promenaient exprimaient le bonheur.

Corinne sentit un redoublement de tristesse en se voyant exclue de cette félicité générale que la Providence accorde à la plupart des êtres : mais cependant elle la bénit avec douceur de faire du bien aux hommes.

— Je suis une exception à l'ordre universel, se disait-elle : il y a du bonheur pour tous ; et cette terrible faculté de souffrir, qui me tue, c'est une manière de sentir particulière à moi seule. O mon Dieu ! cependant, pourquoi m'avez-vous choisie pour supporter cette peine ? Ne pourrais-je pas aussi demander, comme votre divin Fils, que cette cour, et s'éloignât de moi ?

L'air actif et occupé des habitants de la ville étourna Corinne. Depuis qu'elle n'avait plus aucun intérêt dans la vie, elle ne concevait pas ce qui faisait avancer, revenir, se hâter ; et, traînant lentement ses pas sur les larges pierres du pavé de Florence, elle perdait l'idée d'arriver, et se souvenant plus où elle avait l'intention d'aller : enfin elle se trouva devant les fameuses portes d'airain, sculptées par Ghiberti, près le Baptistère de Saint-Jean, qui est à côté de la cathédrale de Florence.

Elle examina quelque temps ce travail immense, où des nations, en bronze, dans des proportions très-petites, mais très-distinctes, offrent une multitude de physionomies variées, qui toutes expriment une pensée de l'artiste, une conception de son esprit.

— Quelle patience ! s'écria Corinne : quel respect pour la postérité ! et cependant combien peu de personnes examinent avec soin ces portes à travers lesquelles la foule passe avec distraction, ignorance ou dédain ! Oh ! qu'il est difficile à l'homme d'échapper à l'oubli, et qu'il le mort est puissante !

C'est dans cette cathédrale que Julien de Médicis a été assassiné : non loin de là, dans l'église de Saint-Laurent, on voit la chapelle en marbre, enrichie de pierreries, où sont les tombeaux des Médicis, et les

statues de Julien et de Laurent, par Michel-Ange. Celle de Laurent de Medicis, méditant la vengeance de l'assassinat de son frère, a mérité l'honneur d'être appelée la *pensée de Michel-Ange*. Au pied de ces statues sont l'Aurore et la Nuit : le réveil de l'une, et surtout le sommeil de l'autre, ont une expression remarquable. Un poète fit, sur la statue de la Nuit, des vers qui finissaient par ces mots : « Bien qu'elle dorme, elle vit ; réveille-la si tu ne le crois pas, elle te parlera. » Michel-Ange, qui cultivait les lettres, sans lesquelles l'imagination en tout genre se flétrit vite, répondit au nom de la Nuit :

Grato m'è il sonno, e più l'esser di sasso.
Mentre che il danno e la vergogna dura,
Non veder, non sentir m'è gran ventura.
Però non mi destar, deh parla basso.

Michel-Ange est le seul sculpteur des temps modernes qui ait donné à la figure humaine un caractère qui ne ressemble ni à la beauté antique, ni à l'affectation de nos jours. On croit y voir l'esprit du moyen âge, une âme énergique et sombre, une activité constante, des formes très-prononcées, des traits qui portent l'empreinte des passions, mais ne retracent point l'idéal de la beauté. Michel-Ange est le génie de sa propre école ; car il n'a rien imité, pas même les anciens.



Corinne et Lucile au tombeau de leur père. — PAGE 93.

Son tombeau est dans l'église de Santa-Croce. Il a voulu qu'il fût placé en face d'une fenêtre d'où l'on pouvait voir le dôme bâti par Filippo Brunelleschi, comme si ses cendres devaient tressaillir encore sous le marbre à l'aspect de cette coupole, modèle de celle de Saint-Pierre. Cette église de Santa-Croce contient la plus brillante assemblée de morts qui soit peut-être en Europe.

Corinne se sentit profondément émue en marchant entre ces deux rangées de tombeaux. Ici c'est Galilée, qui fut persécuté par les hommes pour avoir découvert les secrets du ciel ; plus loin, Machiavel, qui révéla l'art du crime, plutôt en observateur qu'en criminel, mais dont les leçons profitent plus aux oppresseurs qu'aux opprimés ; l'Arétin, cet homme qui a consacré ses jours à la plaisanterie, et n'a rien éprouvé sur la terre de sérieux que la mort ; Boccace, dont l'imagination riante a résisté aux fléaux réunis de la guerre civile et de la peste ; un tableau en l'honneur du Dante, comme si les Florentins, qui l'ont laissé périr dans le supplice de l'exil, pouvaient encore se vanter de sa gloire ; enfin, plusieurs autres noms honorables se font aussi remarquer dans ce lieu : des noms célèbres pendant leur vie, mais qui retentissent plus faiblement de générations en générations, jusqu'à ce que leur bruit s'éteigne entièrement !



Le comte d'Erfeuil trouvant Corinne évanouie. — PAGE 94.

La vue de cette église, décorée par de si nobles souvenirs, réveilla l'enthousiasme de Corinne : l'aspect des vivants l'avait découragée ; la présence silencieuse des morts ranima, pour un moment du moins, cette émulation de gloire dont elle était jadis saisie : elle marcha d'un pas plus ferme dans l'église, et quelques pensées d'autrefois traversèrent encore son âme ; elle vit venir sous les voûtes de jeunes prêtres qui chantaient à voix basse et se promenaient lentement autour du chœur : elle demanda à l'un d'eux ce que signifiait cette cérémonie.

— Nous prions pour nos morts, lui répondit-il.
— Oui, vous avez raison, pensa Corinne, de les appeler vos morts : c'est la seule propriété glorieuse qui vous reste. Oh ! pourquoi donc Oswald a-t-il étouffé ces dons que j'avais reçus du ciel, et que je devais faire servir à exciter l'enthousiasme dans les âmes qui s'accordent avec la mienne ! O mon Dieu ! s'écria-t-elle en se mettant à genoux, ce n'est point par un vain orgueil que je vous conjure de me rendre les talents que vous m'aviez accordés. Sans doute, ils sont les meilleurs de tous,

ces saints obscurs qui ont su vivre et mourir pour vous : mais il est différentes carrières pour les mortels : et le génie qui célébrerait les vertus généreuses, le génie qui se consacrerait à tout ce qui est noble, humain et vrai, pourrait être reçu du moins dans les parvis extérieurs du ciel.

Les yeux de Corinne étaient baissés en achevant cette prière, et ses regards furent frappés par cette inscription d'un tombeau sur lequel elle s'était mise à genoux : « Seule à mon aurore, seule à mon couchant, je suis seule encore ici. »

— Ah ! s'écria Corinne, c'est la réponse à ma prière. Quelle émulation peut-on éprouver quand on est seule sur la terre ? Qui partagerait mes succès, si j'en pouvais obtenir ? Qui s'intéresse à mon sort ? Quel sentiment pourrait encourager mon esprit au travail ? Il me fallait son regard pour récompense.

Une autre épitaphe aussi fixa son attention : « Ne me plaignez pas, » disait un homme mort dans la jeunesse ; « si vous saviez combien de peines ce tombeau m'a épargnées ! »

— Quel détachement de la vie ces paroles inspirent ! dit Corinne en versant des pleurs : tout à côté du tumulte de la ville, il y a cette église qui apprendrait aux hommes le secret de tout, s'ils le voulaient ; mais on passe sans y entrer, et la merveilleuse illusion de l'oubli fait aller le monde.

CHAPITRE IV.

Le mouvement d'émulation qui avait soulagé Corinne pendant quelques instants la conduisit encore le lendemain à la galerie de Florence ; elle se flatta de retrouver son ancien goût pour les arts, et d'y puiser quelque intérêt pour ses occupations d'autrefois. Les beaux-arts sont encore très-républicains à Florence : l'on y montre les statues et les tableaux à toutes les heures avec la plus grande facilité. Des hommes instruits, payés par le gouvernement, sont préposés, comme des fonctionnaires publics, à l'explication de tous ces chefs-d'œuvre. C'est un reste du

respect pour les talents en tous genres, qui a toujours existé en Italie, mais plus particulièrement à Florence, lorsque les Médicis voulaient se faire pardonner leur pouvoir par leur esprit, et leur ascendant sur les actions par le libre essor qu'ils laissent du moins à la pensée. Les gens du peuple aiment beaucoup les arts à Florence, et mêlent ce goût à la dévotion, qui est plus régulière en Toscane qu'en tout autre lieu de l'Italie : il n'est pas rare de les voir confondre les figures mythologiques avec l'histoire chrétienne. Un Florentin, homme du peuple, montrait aux étrangers une Minerve qu'il appelait Judith, un Apollon qu'il nommait David, et certifiait, en expliquant un bas-relief qui représentait la prise de Troie, que Caesandre était une bonne chrétienne.

C'est une immense collection que la galerie de Florence, et l'on pour-

rait y passer bien des jours sans parvenir encore à la connaître. Corinne parcourait tous ces objets, et se sentait, avec douleur, distraite et indifférente. La statue de Niobé réveilla son intérêt : elle fut frappée de ce calme, de cette dignité à travers la plus profonde douleur. Sans doute, dans une semblable situation, la figure d'une véritable mère serait entièrement bouleversée : mais l'idéal des arts conserve la beauté dans le désespoir, et ce qui touche profondément dans les ouvrages du génie, ce n'est pas le malheur même, c'est la puissance que l'âme conserve sur ce malheur. Non loin de la statue de Niobé est la tête d'Alexandre mourant : ces deux genres de physionomies donnent beaucoup à penser. Il y a dans Alexandre l'étonnement et l'indignation de n'avoir pu vaincre la nature. Les angoisses de l'amour maternel se peignent dans tous les

traits de Niobé : elle serre sa fille contre son sein avec une anxiété déchirante ; la douleur exprimée par cette admirable figure porte le caractère de cette fatalité qui ne laissait, chez les anciens, aucun recours à l'âme religieuse. Niobé lève les yeux au ciel, mais sans espoir, car les dieux mêmes sont ses ennemis.

Corinne, en retournant chez elle, essaya de réfléchir sur ce qu'elle venait de voir, et voulut composer comme elle le faisait jadis ; mais une distraction invincible l'arrêtait à chaque page. Combien elle était loin alors du talent d'improviser ! Chaque mot lui coûtait à trouver : et souvent elle traçait des paroles sans aucun sens, des paroles qui effrayaient elle-même, quand elle se mettait à les relire, comme si l'on y voyait écrit le délire de la fièvre. Se sentant alors incapable de détourner sa pensée de sa propre situation, elle peignait ce qu'elle souffrait ; mais ce n'étaient plus ces idées générales, ces sentiments universels qui répondent au cœur de tous les hommes : c'était le cri de la douleur, cri monotone à la longue, comme celui des oiseaux de la nuit ; il y avait trop d'ardeur dans les expressions, trop d'impétuosité, trop peu de nuances : c'était le malheur, mais ce n'était plus le talent. Sans doute il faut, pour bien écrire, une émotion vraie ; mais il ne faut pas qu'elle soit déchirante. Le bonheur est



Mort de Corinne. — PAGE 111.

nécessaire à tout ; et la poésie la plus mélancolique doit être inspirée par une sorte de *travaux*, d'effort et de la force et des jouissances intellectuelles. La véritable douleur n'a point de fécondité naturelle : ce qu'elle produit n'est qu'une agitation sombre qui ramène sans cesse aux mêmes pensées. Ainsi, ce chevalier poursuivi par un sort funeste parcourait en vain mille détours, et se retrouvait toujours à la même place.

Le mauvais état de la santé de Corinne achevait aussi de troubler son talent. L'on a trouvé dans ses papiers quelques-unes des réflexions qu'on va lire, et qu'elle écrivait dans ce temps où elle faisait d'inutiles efforts pour redevenir capable d'un travail suivi.

CHAPITRE V.

FRAGMENTS DES PENSÉES DE CORINNE.

« Mon talent n'existe plus ; je le regrette. J'aurais aimé que mon nom lui parvint avec quelque gloire ; j'aurais voulu qu'en lisant un écrit de moi, il y sentit quelque sympathie avec lui.

« J'avais tort d'espérer qu'en rentrant dans son pays, au milieu de ses habitudes, il conserverait les idées et les sentiments qui pouvaient seuls nous réunir. Il y a tant à dire contre une personne telle que moi ; et il n'y a qu'une réponse à tout cela, c'est l'esprit et l'âme que j'ai : mais quelle réponse pour la plupart des hommes !

« On a tort cependant de craindre la supériorité de l'esprit et de l'âme : elle est très-morale, celle supériorité ; car tout comprendre rend très-indulgent, et sentir profondément inspire une grande bonté.

« Comment se fait-il que deux êtres qui se sont confiés leurs pensées les plus intimes, qui se sont parlé de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la douleur, redeviennent tout à coup étrangers l'un à l'autre ? Étonnant mystère que l'amour ! sentiment admirable ou nul ! religieux comme l'étaient les martyrs, ou plus froid que l'amitié la plus simple ! Ce qu'il y a de plus involontaire au monde vient-il du ciel ou des passions terrestres ? Faut-il s'y soumettre ou le combattre ? Ah ! qu'il se passe d'orages au fond du cœur ?

« Le talent devrait être une ressource : quand le Dominiquin fut enclermé dans un couvent, il peignit des tableaux superbes sur les murs de sa pri-on, et laissa des chefs-d'œuvre pour traces de son séjour ; mais il souffrait par les circonstances extérieures : le mal n'était pas dans l'âme ; quand il est là, rien n'est possible, la source de tout est tarie.

« Je m'examine quelquefois comme un étranger pourrait le faire ; et j'ai pitié de moi. J'étais spirituelle, vraie, bonne, généreuse, sensible : pourquoi tout cela tomme-t-il si fort à mal ? Le monde est-il vraiment méchant ? et de certaines qualités nous ôtent-elles nos armes, au lieu de nous donner de la force ?

« C'est dommage : j'étais née avec quelque talent ; je mourrai sans que l'on ait eueune idée de moi, bien que je sois célèbre. Si j'avais été heureuse, si la fièvre du cœur ne m'avait pas dévorée, j'aurais contemplé de très-haut la destinée humaine, j'y aurais découvert des rapports inconnus avec la nature et le ciel : mais la serre du malheur me tient ; comment penser librement, quand elle se fait sentir chaque fois qu'on essaye de respirer ?

« Pourquoi n'a-t-il pas été tenté de rendre heureuse une personne dont il avait seul le secret, une personne qui ne parlait qu'à lui du fond du cœur ? Ah ! l'on peut se séparer de ces femmes communes qui aiment au hasard : mais celle qui a besoin d'admirer ce qu'elle aime, celle dont le jugement est pénétrant, bien que son imagination soit exaltée, il n'y a pour elle qu'un objet dans l'univers.

« J'avais appris la vie dans les poètes ; elle n'est pas ainsi : il y a quelque chose d'aride dans la réalité, que l'on s'efforce en vain de changer.

« Quand je me rappelle mes succès, j'éprouve un sentiment d'irritation. Pourquoi me dire que j'étais charmante, si je ne devais pas être aimée ? Pourquoi m'inspirer de la confiance pour qu'il me fût plus affreux d'être déçue ? Trouvera-t-il dans une autre plus d'esprit, plus d'âme, plus de tendresse qu'en moi ? Non, il trouvera moins, et sera satisfait : il se sentira d'accord avec la société. Quelles jouissances, quelles peines factices elle donne !

« En présence du soleil et des sphères étoilées, on n'a besoin que de s'aimer et de se sentir dignes l'un de l'autre. Mais la société, la société ! comme elle rend le cœur dur et l'esprit frivole ! comme elle fait vivre pour ce qu'on dira de vous ! Si les hommes se rencontraient un jour, dégagés chacun de l'influence de tous, quel air pur entrerait dans l'âme ! que d'idées nouvelles, que de sentiments vrais la rafraîchiraient !

« La nature aussi est cruelle. Cette figure que j'avais, elle va se flétrir : et c'est en vain alors que j'éprouverais les affections les plus tendres : des yeux éteints ne peindraient plus mon âme, n'attendraient plus pour ma prière.

« Il y a des peines en moi que je n'exprimerai jamais, pas même en écrivant ; je n'en ai pas la force : l'amour seul pourrait sonder ces abîmes.

« Que les hommes sont heureux d'aller à la guerre, d'exposer leur vie, de se livrer à l'enthousiasme de l'honneur et du danger ! Mais il n'y a rien au dehors qui soulage les femmes ; leur existence, immobile en présence du malheur, est un bien long supplice !

« Quelquefois, quand j'entends la musique, elle me retrace les talents que j'avais, le chant, la danse et la poésie ; il me prend alors envie de me dégager du malheur, de revivre à la joie : mais tout à coup un sentiment intérieur me fait frissonner, on dirait que je suis une ombre qui

vent encore rester sur la terre, quand les rayons du jour, quand l'approche des vivants, la forcent à disparaître.

« Je voudrais être susceptible des distractions que donne le monde ; autrefois je les aimais, elles me faisaient du bien : les réflexions de la solitude me menaient trop loin et trop avant ; mon talent gagnait à la mobilité de mes impressions. Maintenant j'ai quelque chose de fixe dans le regard et même dans la pensée ; gaieté, grâce, imagination, qu'êtes-vous devenues ? Ah ! je voudrais, ne fût-ce que pour un moment, goûter encore de l'espérance. Mais c'en est fait ; le désert est inexorable ; la goutte d'eau comme la rivière sont tarées, et le bonheur d'un jour est aussi difficile que la destinée de la vie entière.

« Je le trouve coupable envers moi ; mais quand je le compare aux autres hommes, combien ils me paraissent affectés, bornés, misérables ! et lui, c'est un ange, mais un ange armé de l'épée flamboyante qui a consumé mon sort. Celui qu'on aime est le vengeur des fautes qu'on a commises sur cette terre : la Divinité lui prête son pouvoir.

« Ce n'est pas le premier amour qui est ineffaçable, il vient du besoin d'aimer ; mais lorsqu'après avoir connu la vie, et dans toute la force de son jugement, on rencontre l'esprit et l'âme que l'on avait ju-qu'alors vainement cherchés, l'imagination est subjuguée par la vérité, et l'on a raison d'être malheureuse.

« Que cela est insensé, diront au contraire la plupart des hommes, de mourir pour l'amour, comme s'il n'y avait pas mille autres manières d'exister ! L'enthousiasme en tout genre est ridicule pour qui ne l'éprouve pas. La poésie, le dévouement, l'amour, la religion, ont la même origine, et il y a des hommes aux yeux desquels ces sentiments sont de la folie. Tout est folie, si l'on veut, hors le soin que l'on prend de son existence : il peut y avoir erreur et illusion partout ailleurs.

« Ce qui fait mon malheur, surtout, c'est que lui seul me comprenait ; et peut être trouvera-t-il, une fois aussi, que moi seule je savais l'entendre. Je suis la plus facile et la plus difficile personne du monde ; tous les êtres bienveillants me conviennent comme société de quelques instants : mais pour l'intimité, pour une affection véritable, il n'y avait au monde qu'Oswald que je pusse aimer. Imagination, esprit, sensibilité, quelle réunion ! où se trouve-t-elle dans l'univers ? Et le cruel possédait toutes ces qualités, ou du moins tout leur charme !

« Qu'aurais-je à dire aux autres ? à qui pourrais-je parler ? quel but, quel intérêt me reste-t-il ? Les plus amères douleurs, les plus délicieux sentiments, me sont connus : que puis-je craindre ? que pourrais-je espérer ? le pâle avenir n'est plus pour moi que le spectre du passé.

« Pourquoi les situations heureuses sont-elles si passagères ? Qu'ont-elles de plus fragile que les autres ? L'ordre naturel est-il la douleur ? C'est une convulsion que la souffrance pour le corps ; mais c'est un état habituel pour l'âme.

Ah! null' altro che pianto al mondo dura.

PÉTRARQUE.

Ah! dans le monde, rien ne dure que les larmes !

« Une autre vie ! une autre vie ! voilà mon espoir : mais telle est la force de celle-ci, qu'on cherche dans le ciel les mêmes sentiments qui ont occupé sur la terre. On peint dans les mythologies du Nord les ombres des chasseurs poursuivant les ombres des cerfs dans les nuages : mais de quel droit disons-nous que ce sont des ombres ? où est-elle la réalité ? Il n'y a de sûr que la peine ; il n'y a qu'elle qui tienne impitoyablement ce qu'elle promet.

« Je rêve sans cesse à l'immortalité, non plus à celle que donnent les hommes : ceux qui, selon l'expression du Dante, appelleront antique le temps actuel, ne m'intéressent plus ; mais je ne erois pas à l'anéantissement de mon cœur. Non, mon Dieu, je n'y crois pas. Il est pour vous, ce cœur dont il n'a pas voulu, et que vous daignerez recevoir après les dédains d'un mortel.

« Je sens que je ne vivrai pas longtemps, et cette pensée met du calme dans mon âme. Il est doux de s'affaiblir dans l'état où je suis ; c'est le sentiment de la peine qui s'évanouit.

« Je ne sais pourquoi dans le trouble de la douleur on est plus capable de superstition que de piété ; je fais des présages de tout, et j'en suis point encore placer ma confiance en rien. Ah ! que la dévotion est douce dans le bonheur ! quelle reconnaissance envers l'Être suprême doit éprouver la femme d'Oswald !

« Sans doute la douleur perfectionne beaucoup le caractère : on rattache dans sa pensée ses fautes et ses malheurs ; et toujours un bien visible, au moins à nos yeux, semble les réunir ; mais il est un terme à ce salutaire effet.

« Un profond recueillement m'est nécessaire avant d'obtenir.

... Tranquillo varco
A più tranquilla vita.

Un passage tranquille vers une plus tranquille vie.

« Quand je serai tout à fait malade, le calme doit renaître en moi

cœur : il y a beaucoup d'innocence dans les pensées de l'être qui va mourir ; et j'aime les sentiments qu'inspire cette situation.

« Inconcevable énigme de la vie, que la passion, ni la douleur, ni le génie, ne peuvent dévoiler, vous révélez-vous à la prière ? Peut-être l'idée la plus simple de toutes explique-t-elle ces mystères ! peut-être en avons-nous approché mille fois dans nos rêveries ! Mais ce dernier pas est impossible, et nos vains efforts en tout genre donnent une grande fatigue à l'âme. Il est bien temps que la mienne se repose.

Fermossi al fin il cor che balzò tanto. »
IPPOLITO PISIDEMONTE.

Ce cœur qui battait si vite s'est enfin arrêté.

CHAPITRE VI.

Le prince Castel-Forte quitta Rome pour venir s'établir à Florence près de Corinne : elle fut très-reconnaissante de cette preuve d'amitié ; mais elle était un peu honteuse de ne pouvoir plus répandre dans la conversation le charme qu'elle y mettait autrefois. Elle était distraite et silencieuse : le dépérissement de sa santé lui ôta la force nécessaire pour triompher, même pour un moment, des sentiments qui l'occupaient. Elle avait encore en parlant l'intérêt qu'inspire la bienveillance ; mais le désir de plaire ne l'animait plus.

Quand l'amour est malheureux, il refroidit toutes les autres affections ; on ne peut s'expliquer à soi-même ce qui se passe dans l'âme : mais autant l'on avait gagné par le bonheur, autant l'on perd par la peine. Le surcroît de vie que donne un sentiment qui fait jouir de la nature entière se reporte sur tous les rapports de la vie et de la société ; mais l'existence est si appauvrie quand cet immense espoir est détruit, qu'on devient incapable d'aucun mouvement spontané. C'est pour cela même que tant de devoirs commandent aux femmes, et surtout aux hommes, de respecter et de craindre l'amour qu'ils inspirent ; car cette passion peut dévaster à jamais l'esprit comme le cœur.

Le prince Castel-Forte essayait de parler à Corinne des objets qui l'intéressaient autrefois ; elle était quelquefois plusieurs minutes sans lui répondre, parce qu'elle ne l'entendait pas dans le premier moment ; puis le son et l'idée lui parvenaient, et elle disait quelque chose qui n'avait ni la couleur ni le mouvement que l'on admirait jadis dans sa manière de parler, mais qui faisait aller la conversation quelques instants, et lui permettait de retomber dans ses rêveries. Enfin, elle faisait encore un nouvel effort pour ne pas décourager la bonté du prince Castel-Forte ; et souvent elle prenait un mot pour l'autre, ou disait le contraire de ce qu'elle venait de dire : alors elle soupirait de pitié sur elle-même, et demandait pardon à son ami de cette sorte de folie dont elle avait la conscience.

Le prince Castel-Forte voulut se hasarder à lui parler d'Oswald ; et il semblait même que Corinne prit à cette conversation un âpre plaisir : mais elle était dans un tel état de souffrance en sortant de cet entretien, que son ami se crut absolument obligé de se l'interdire. Le prince Castel-Forte avait une âme sensible : mais un homme, et surtout un homme qui a été vivement occupé d'une femme, ne sait, quelque généreux qu'il soit, comment la consoler du sentiment qu'elle éprouve pour un autre. Un peu d'amour-propre en lui, et de timidité en elle, empêchent que l'intimité de la confiance ne soit parfaite ; d'ailleurs à quoi servirait-elle ? il n'y a de remède qu'aux chagrins qui se guérissent d'eux-mêmes.

Corinne et le prince Castel-Forte se promenaient ensemble chaque jour sur les bords de l'Arno. Il parcourait tous les sujets d'entretien avec un aimable mélange d'intérêt et de ménagement ; elle le remerciait en lui serrant la main ; quelquefois elle essayait de parler sur les objets qui tiennent à l'âme : ses yeux se remplissaient de larmes, et son émotion lui faisait mal ; sa pâleur et son tremblement étaient pénibles à voir, et son ami cherchait bien vite à la détourner de ses idées. Une fois elle se mit tout à coup à plaisanter avec sa grâce accoutumée : le prince Castel-Forte la regarda avec surprise et joie ; mais elle s'enfuit aussitôt en fondant en larmes.

Elle revint à dîner, tendit la main à son ami, en lui disant :

— Pardon, je voudrais être aimable, pour vous récompenser de votre bonté ; mais cela m'est impossible : soyez assez généreux pour me supporter telle que je suis.

Ce qui inquiétait vivement le prince Castel-Forte, c'était l'état de la santé de Corinne. Un danger prochain ne la menaçait pas encore ; mais il était impossible qu'elle vécût longtemps, si quelques circonstances heureuses ne ramenaient pas ses forces. Dans ce temps, le prince Castel-Forte reçut une lettre de lord Nelvil ; et, bien qu'elle ne changeât rien à sa situation, puisqu'il lui confirmait qu'il était marié, il y avait dans

cette lettre des paroles qui auraient ému profondément Corinne. Le prince Castel-Forte réfléchissait des heures entières pour concerter avec lui-même s'il devait ou non causer à son amie, en lui montrant cette lettre, l'impression la plus vive ; et il la voyait si faible qu'il ne l'osait pas. Pendant qu'il délibérait encore, il reçut une seconde lettre de lord Nelvil, également remplie de sentiments qui auraient attendri Corinne, mais contenant la nouvelle de son départ pour l'Amérique. Alors le prince Castel-Forte se décida tout à fait à ne rien dire. Il eut peut-être tort, car une des plus amères douleurs de Corinne, c'était que lord Nelvil ne lui écrivit point : elle n'osait l'avouer à personne ; mais bien qu'Oswald fût pour jamais séparé d'elle, un souvenir, un regret de sa part, lui auraient été bien chers ; et ce qui lui paraissait le plus affreux, c'était ce silence absolu qui ne lui donnait pas même l'occasion de prononcer ou d'entendre prononcer son nom.

Une peine dont personne ne vous parle, une peine qui n'éprouve pas le moindre changement, ni par les jours, ni par les années, et n'est susceptible d'aucun événement, d'aucune vicissitude, fait encore plus de mal que la diversité des impressions douloureuses. Le prince Castel-Forte suivit la maxime commune qui conseille de tout faire pour amener l'oubli : mais il n'y a point d'oubli pour les personnes d'une imagination forte, et il vaut mieux, avec elles, renouveler sans cesse le même souvenir, fatiguer l'âme de pleurs enfin, que de l'obliger à se concentrer en elle-même.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

LE RETOUR D'OSWALD EN ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

Rappelons maintenant les événements qui se passèrent en Ecosse, après le jour de cette triste fête où Corinne fit un si douloureux sacrifice. Le domestique de lord Nelvil lui remit ses lettres au bal : il sortit pour les lire ; il en ouvrit plusieurs que son banquier de Londres lui envoyait, avant de deviner celle qui devait décider de son sort ; mais quand il aperçut l'écriture de Corinne, mais quand il vit ces mots : *Vous êtes libre*, et qu'il reconnut l'anneau, il sentit tout à la fois une amère douleur, et l'irritation la plus vive. Il y avait deux mois qu'il n'avait reçu de lettres de Corinne ; et ce silence était rompu par des paroles si laconiques, par une action si décisive ! Il ne douta pas de son inconstance, il se rappela tout ce que lady Edgermond avait pu dire de la légèreté, de la mobilité de Corinne ; il entra dans le sens de l'inimitié contre elle ; car il l'aimait assez encore pour être injuste. Il oublia qu'il avait tout à fait renoncé depuis plusieurs mois à l'idée d'épouser Corinne, et que Lucile lui avait inspiré un goût assez vif. Il se crut un homme sensible, trahi par une femme infidèle, il éprouva du trouble, de la colère, du malheur, mais surtout un mouvement de fierté qui dominait toutes les autres impressions, et lui inspirait le désir de se montrer supérieur à celle qui l'abandonnait. Il ne faut pas beaucoup se vanter de la fierté dans les attachements du cœur ; elle n'existe presque jamais quand l'amour-propre l'emporte sur l'affection ; et si lord Nelvil eût aimé Corinne comme dans les jours de Rome et de Naples, le ressentiment contre les torts qu'il lui croyait ne l'eût point encore détaché d'elle.

Lady Edgermond s'aperçut du trouble de lord Nelvil ; c'était une personne passionnée sans de froids dehors ; et la maladie mortelle dont elle se sentait menacée ajoutait à l'ardeur de son intérêt pour sa fille. Elle savait que la pauvre enfant aimait lord Nelvil, et elle tremblait d'avoir compromis son bonheur en le lui faisant connaître. Elle ne perdit donc pas Oswald un instant de vue, et pénétra dans les secrets de son âme avec une sagacité que l'on attribue à l'esprit des femmes, mais qui tient uniquement à l'attention continuelle qu'inspire un vrai sentiment.

Elle prit le prétexte des affaires de Corinne, c'est-à-dire de l'héritage de son oncle qu'elle voulait lui faire passer, pour avoir le lendemain matin un entretien avec lord Nelvil ; dans cet entretien elle devina bien vite qu'il était mécontent de Corinne ; et, flattant son ressentiment par l'idée d'une noble vengeance, elle lui proposa de la reconnaître pour sa belle-fille. Lord Nelvil fut étonné de ce changement subit dans les inten-

tions de lady Edgermond : mais il comprit cependant, quoique cette pensée ne fût en aucune manière exprimée, que cette offre n'aurait son effet que s'il épousait Lucile ; et, dans l'un de ces moments où l'on agit plus vite que l'on ne pense, il la demanda en mariage à sa mère. Lady Edgermond, ravie, put à peine se contenir assez pour ne pas dire oui avec trop de rapidité : le consentement fut donné ; et lord Nelvil sortit de cette chambre lié par un engagement qu'il n'avait pas eu l'idée de contracter en y entrant.

Pendant que lady Edgermond préparait Lucile à le recevoir, il se promenait dans le jardin avec une grande agitation. Il se disait que Lucile lui avait plu, précisément parce qu'il la connaissait peu, et qu'il était bizarre de fonder tout le bonheur de sa vie sur le charme d'un mystère qui doit nécessairement être découvert. Il lui revint un mouvement d'attendrissement pour Corinne ; et il se rappela les lettres qu'il lui avait écrites, et qui exprimaient trop bien les combats de son âme.

— Elle a eu raison, s'écria-t-il, de renoncer à moi : je n'ai pas eu le courage de la rendre heureuse, mais il devait lui en coûter davantage ; et cette ligne si froide... Mais qui sait si ses larmes ne l'ont pas arrosée ?

Et en prononçant ces mots les siennes coulaient malgré lui. Ces rêveries l'entraînèrent tellement, qu'il s'éloigna du château, et fut longtemps cherché par les domestiques de lady Edgermond, qu'elle avait envoyés pour lui faire dire qu'il était attendu ; et il s'étonna lui-même de son peu d'empressement, et se hâta de revenir.

En entrant dans la chambre, il vit Lucile à genoux, et la tête cachée dans le sein de sa mère ; elle avait ainsi la grâce la plus touchante : lorsqu'elle entendit lord Nelvil, elle releva son visage baigné de pleurs, et lui dit en lui tendant la main :

— N'est-il pas vrai, milord, que vous ne me séparerez pas de ma mère ?

Cette aimable manière d'annoncer son consentement intéressa beaucoup Oswald. Il se mit à genoux à son tour, et pria lady Edgermond de permettre que le visage de Lucile se penchât vers le sien ; et c'est ainsi que cette innocente personne reçut la première impression qui la faisait sortir de l'enfance. Une vive rougeur couvrit son front : Oswald sentit, en la regardant, quel lien pur et sacré il venait de former : et la beauté de Lucile, quelque ravissante qu'elle fût en ce moment, lui fit moins d'impression encore que sa céleste modestie.

Les jours qui précédèrent le dimanche qui avait été fixé pour la cérémonie se passèrent en arrangements nécessaires pour le mariage. Lucile, pendant ce temps, ne parla pas beaucoup plus qu'à l'ordinaire ; mais ce qu'elle disait était noble et simple ; et lord Nelvil aimait et approuvait chacune de ses paroles. Il sentait bien cependant quelque vide auprès d'elle ; la conversation consistait toujours dans une question et une réponse : elle ne s'engageait pas, elle ne se prolongeait pas ; tout était bien ; mais il n'y avait pas ce mouvement, cette vie inépuisable dont il est difficile de se passer quand une fois on en a joui. Lord Nelvil se rappelait alors Corinne : mais, comme il n'entendait plus parler d'elle, il espérait que ce souvenir deviendrait à la fin une chimère, objet seulement de ses vagues regrets.

Lucile, en apprenant par sa mère que sa sœur vivait encore, et qu'elle était en Italie, avait eu le plus grand désir d'interroger lord Nelvil à son sujet : mais lady Edgermond le lui avait interdit ; et Lucile s'était soumise, selon sa coutume, sans demander le motif de cet ordre. Le matin, le jour du mariage, l'image de Corinne se retraça dans le cœur d'Oswald plus vivement que jamais ; et il fut effrayé lui-même de l'impression qu'il en recevait. Mais il adressa ses prières à son père ; et lui dit au fond du cœur que c'était pour lui, que c'était pour obtenir sa bénédiction dans le ciel, qu'il accomplissait sa volonté sur la terre. Raffermi par ces sentiments, il arriva chez lady Edgermond, et se reprocha les torts qu'il avait eus dans sa pensée envers Lucile. Quand il la vit, elle était si charmante, qu'un ange qui serait descendu sur la terre n'aurait pu choisir une autre figure pour donner aux mortels l'idée des vertus célestes. Ils marchèrent à l'autel. La mère avait cette émotion plus profonde encore que la fille ; car il s'y mêlait une crainte que fait éprouver toujours une grande résolution, quelle qu'elle soit, à qui connaît la vie. Lucile n'avait que de l'espoir ; l'enfance se mêlait en elle à la jeunesse, et la joie à l'amour. En revenant de l'autel, elle s'appuyait timidement sur le bras d'Oswald ; elle s'assurait ainsi de son protecteur. Oswald la regardait avec attendrissement ; on eût dit qu'il sentait au fond de son cœur un ennemi qui menaçait le bonheur de Lucile, et qu'il se promettait de l'en défendre.

Lady Edgermond, revenue au château, dit à son gendre :

— Je suis tranquille à présent ; je vous ai confié le bonheur de Lucile : il me reste si peu de temps encore à vivre, qu'il m'est doux de me sentir si bien remplacée.

Lord Nelvil fut très-attendri par ces paroles, et réfléchit, avec autant d'émotion que d'inquiétude, aux devoirs qu'elles lui imposaient. Peu de jours s'étaient écoulés, et Lucile commençait à peine à lever ses timides regards sur son époux, et à prendre la confiance qui aurait pu lui permettre de se faire connaître à lui, lorsque des incidents malheureux vinrent troubler cette union ; elle s'était annoncée d'abord sous des auspices plus favorables.

CHAPITRE II.

M. Dickson arriva pour voir les nouveaux mariés, et s'excusa de n'avoir point assisté à la noce en racontant qu'il était resté longtemps malade de l'ébranlement causé par une chute violente. Comme on lui parlait de cette chute, il dit qu'il avait été secouru par une femme la plus séduisante du monde. Oswald, dans cet instant, jouait au volant avec Lucile : elle avait beaucoup de grâce à cet exercice. Oswald la regardait, et n'écoutait pas M. Dickson, lorsque celui-ci lui cria d'un bonté de la chambre à l'autre :

— Milord, elle a sûrement beaucoup entendu parler de vous, la belle inconnue qui m'a secouru ; car elle m'a fait bien des questions sur votre sort.

— De qui parlez-vous ? répondit lord Nelvil en continuant à jouer.

— D'une femme charmante, reprit M. Dickson, bien qu'elle eût l'air déjà changé par la souffrance, et qui ne pouvait parler de vous sans émotion.

Ces mots attirèrent cette fois l'attention de lord Nelvil ; et il se rapprocha de M. Dickson, en le priant de les répéter. Lucile, qui ne s'était point occupée de ce qu'on avait dit, alla rejoindre sa mère qui l'avait fait appeler. Oswald se trouva seul avec M. Dickson, et lui demanda quelle était cette femme dont il venait de lui parler.

— Je n'en sais rien, répondit-il ; sa prononciation m'a prouvé qu'elle était Anglaise. Mais j'ai rarement vu, parmi nos femmes, une personne si obligeante et d'une conversation si facile : elle s'est occupée de moi, pauvre vieillard, comme si elle eût été ma fille ; et, pendant tout le temps que j'ai passé avec elle, je ne me suis pas aperçu de toutes les contusions que j'avais reçues. Mais, mon cher Oswald, seriez-vous donc aussi un infidèle en Angleterre, comme vous l'avez été en Italie ? car ma charmante bienfaitrice pâlisait et tremblait en prononçant votre nom.

— Juste ciel ! de qui parlez-vous ? Une Anglaise, dites-vous ?

— Oui, sans doute, répondit M. Dickson ; vous savez bien que les étrangers ne prononcent jamais notre langue sans accent.

— Et sa figure ?

— Oh ! la plus expressive que j'aie vue, quoiqu'elle fût pâle et maigre à faire de la peine.

La brillante Corinne ne ressemblait point à cette description ; mais ne pouvait-elle pas être malade ? ne devait-elle pas avoir beaucoup souffert si elle était venue en Angleterre, et si elle n'y avait pas vu celui qu'elle venait chercher ? Ces craintes frappèrent tout à coup Oswald ; et il continua ses questions avec une inquiétude extrême. M. Dickson lui disait toujours que l'inconnue parlait avec une grâce et une élégance qu'il n'avait rencontrées dans aucune autre femme ; qu'une expression de bonté céleste se peignait dans ses regards, mais qu'elle semblait languissante et triste. Ce n'était pas la manière accoutumée de Corinne : mais encore une fois, ne pouvait-elle pas être changée par la peine ?

— De quelle couleur sont ses yeux et ses cheveux ? dit lord Nelvil.

— Du plus beau noir du monde.

Lord Nelvil pâlit.

— Est-elle animée en parlant ?

— Non, continua M. Dickson : elle disait quelque paroles de temps en temps pour m'interroger et me répondre ; mais le peu de mots qu'elle prononçait avaient beaucoup de charmes.

Il allait continuer, quand lady Edgermond et Lucile rentrèrent : il se tut ; et lord Nelvil cessa de le questionner, mais tomba dans la plus profonde rêverie, et sortit pour se promener, jusqu'à ce qu'il pût retrouver M. Dickson seul.

Lady Edgermond, que sa tristesse avait frappée, renvoya Lucile pour demander à M. Dickson s'il s'était passé quelque chose dans leur conversation qui pût affliger son gendre : il lui raconta naïvement ce qu'il avait dit. Lady Edgermond devina dans l'instant la vérité, et frémit de la douleur qu'Oswald ressentirait s'il savait avec certitude que Corinne était venue le chercher en Ecosse, et, prévoyant bien qu'il interrogerait de nouveau M. Dickson, elle lui dit ce qu'il devait répondre pour détourner lord Nelvil de ses soupçons. En effet, dans un second entretien, M. Dickson n'accrut pas son inquiétude à cet égard : mais il ne la dissipa point ; et la première idée d'Oswald fut de demander à son domestique si toutes les lettres qu'il lui avait remises depuis environ trois semaines venaient de la poste, et s'il ne se souvenait pas d'en avoir reçu autrement. Le domestique assura que non ; mais, comme il sortait de la chambre, il revint sur ses pas, et dit à lord Nelvil :

— Il me semble cependant que le jour du bal un aveugle m'a remis une lettre pour Votre Seigneurie ; mais c'était sans doute pour implorer ses secours.

— Un aveugle, reprit Oswald ; non, je n'ai point reçu de lettre de lui : pourriez-vous me le retrouver ?

— Oui, très-facilement, reprit le domestique ; il demeure dans le village.

— Allez le chercher, dit lord Nelvil ; et, ne pouvant pas attendre patiemment l'arrivée de l'aveugle, il alla au-devant de lui, et le rencontra au bout de l'avenue.

— Mon ami, lui dit-il, on vous a donné une lettre pour moi, le jour du bal au château : qui vous l'avait remise ?

— Milord voit que je suis aveugle ; comment pourrais-je le lui dire ?

— Croyez-vous que ce soit une femme ?

— Oui, milord, car elle avait un son de voix très-doux, autant qu'on pouvait le remarquer, malgré ses larmes ; car j'entendais bien qu'elle pleurait.

— Elle pleurait, reprit Oswald ; et que vous a-t-elle dit ?

— Vous remettrez cette lettre au domestique d'Oswald, bon vieillard ; puis, se reprenant tout de suite, elle a ajouté : A lord Nelvil.

— Ah ! Corinne ! s'écria Oswald ; et il fut obligé de s'appuyer sur le vieillard, car il était près de s'évanouir.

— Milord, continua le vieillard aveugle, j'étais assis au pied d'un arbre quand elle me donna cette commission ; je voulus m'en acquitter tout de suite ; mais comme j'ai de la peine à me relever, à mon âge, elle a daigné m'aider elle-même, m'a donné plus d'argent que je n'en avais eu depuis longtemps ; et je sentais sa main qui tremblait en me soutenant, comme la vôtre, milord, à présent.

— C'en est assez, dit lord Nelvil ; tenez, bon vieillard, voilà aussi de l'argent, comme elle vous en a donné ; priez pour nous deux.

Et il s'éloigna.

Depuis ce moment, un trouble affreux s'empara de son âme : il faisait de tous les côtés de vaines perquisitions, et ne pouvait concevoir comment il était possible que Corinne fût arrivée en Ecosse sans demander à le voir : il se tourmentait de mille manières sur les motifs de sa conduite ; et l'affliction qu'il ressentait était si grande, que, malgré ses efforts pour la cacher, il était impossible que lady Edgermond ne le devinât pas, et que Lucile même ne s'aperçût combien il était malheureux : sa tristesse la plongeait elle-même dans une rêverie continuelle, et leur intérieur était très-silencieux. Ce fut alors que lord Nelvil écrivit au prince Castel-Forte la première lettre, que celui-ci ne crut pas devoir montrer à Corinne, et qui l'aurait sûrement touchée, par l'inquiétude profonde qu'elle exprimait.

Le comte d'Erfeuil revint de Plymouth, où il avait conduit Corinne, avant que la réponse du prince Castel-Forte à la lettre de lord Nelvil fût arrivée : il ne voulait pas dire à lord Nelvil tout ce qu'il savait de Corinne ; et cependant il était lâché qu'on ignorât qu'il savait un secret important, et qu'il était assez discret pour le taire. Ses insinuations, qui d'abord n'avaient pas frappé lord Nelvil, réveillèrent son attention dès qu'il eut qu'elles pouvaient avoir quelque rapport avec Corinne : alors il interrogea vivement le comte d'Erfeuil, qui se défendit assez bien, dès qu'il fut parvenu à se faire questionner.

Néanmoins, à la fin, Oswald lui arracha l'histoire entière de Corinne par le plaisir qu'eut le comte d'Erfeuil à raconter tout ce qu'il avait fait pour elle, la reconnaissance qu'elle lui avait toujours témoignée, l'état affreux d'abandon et de douleur où il l'avait trouvée ; enfin il fit ce récit sans s'apercevoir le moins du monde de l'effet qu'il produisait sur lord Nelvil, et n'ayant d'autre but en ce moment que d'être, comme disent les Anglais, le héros de sa propre histoire. Quand le comte d'Erfeuil eut cessé de parler, il fut vraiment affligé du mal qu'il avait fait. Oswald s'était contenu jusqu'alors ; mais tout à coup il devint comme insensé de douleur ; il s'accusait d'être le plus barbare et le plus perfide des hommes : il se représentait le dévouement, la tendresse de Corinne, sa résignation, sa générosité, dans le moment même où elle le croyait le plus coupable ; et il y opposait la dureté, la légèreté dont il l'avait payée. Il se répétait sans cesse que personne ne l'aimerait jamais comme elle l'avait aimé, et qu'il serait puni, de quelque manière, de la cruauté dont il avait usé envers elle : il voulait partir pour l'Italie, la voir seulement un jour, seulement une heure ; mais déjà Rome et Florence étaient occupées par les Français : son régiment allait s'embarquer, il ne pouvait s'éloigner sans déshonneur : il ne pouvait percer le cœur de sa femme, et réparer les torts par les torts, et les douleurs par les douleurs. Enfin, il espérait les dangers de la guerre, et cette pensée lui rendit du calme.

Ce fut dans cette disposition qu'il écrivit au prince de Castel-Forte la seconde lettre, que celui-ci résolut encore de ne pas montrer à Corinne. Les réponses de l'ami de Corinne la peignaient triste, mais résignée ; et comme il était fier, et blessé pour elle, il adoucit plutôt qu'il n'exagéra l'état de malheur où elle était tombée. Lord Nelvil crut donc qu'il fallait ne pas la tourmenter de ses regrets, après l'avoir rendue si malheureuse par son amour ; et il partit pour les îles avec un sentiment de douleur et de remords qui lui rendait la vie insupportable.

CHAPITRE III.

Lucile était affligée du départ d'Oswald ; mais le morne silence qu'il avait gardé avec elle, pendant les derniers temps de leur séjour ensemble, avait tellement redoublé sa timidité naturelle, qu'elle ne put se résoudre à lui dire qu'elle se croyait grosse : il ne le sut qu'aux îles, par une lettre de lady Edgermond, à qui sa fille l'avait caché jusqu'alors. Lord Nelvil trouva donc les adieux de Lucile très-froids : il ne jugea pas bien ce qui se passait dans son âme ; et, comparant sa douleur silencieuse avec les éloquentes regrets de Corinne lorsqu'il se sépara d'elle à Venise, il n'hésita pas à croire que Lucile l'aimait faiblement. Néanmoins, pendant les quatre années que dura son absence, elle n'eut pas un jour de bonheur. À peine la naissance de sa fille put-elle la distraire un moment des dangers que courait son époux. Un autre chagrin aussi se joignait à cette inquiétude ; elle découvrit par degrés tout ce qui concernait Corinne et ses relations avec lord Nelvil.

Le comte d'Erfeuil, qui passa près d'une année en Ecosse, et vit souvent Lucile et sa mère, était fortement persuadé qu'il n'avait pas révélé le secret du voyage de Corinne en Angleterre ; mais il dit tant de choses qui en approchaient, il lui était si difficile, quand la conversation languissait, de ne pas ramener le sujet qui intéressait si vivement Lucile, qu'elle parvint à tout savoir. Tout innocente qu'elle était, elle avait encore assez d'art pour faire parler le comte d'Erfeuil ; tant il en fallait peu pour cela.

Lady Edgermond, que sa maladie occupait chaque jour davantage, ne s'était pas donnée du travail qu'elle faisait sa fille pour apprendre ce qui devait lui causer tant de douleur ; mais quand elle la vit si triste, elle obtint d'elle la confidence de ses chagrins. Lady Edgermond s'exprima très-sévèrement sur le voyage de Corinne en Angleterre. Lucile en recevait une autre impression : elle était tour à tour jalouse de Corinne et mécontente d'Oswald, qui avait pu se montrer si cruel envers une femme dont il était tant aimé, et il lui semblait qu'elle devait craindre, pour son propre bonheur, un homme qui avait ainsi sacrifié le bonheur d'une autre. Elle avait toujours conservé de l'intérêt et de la reconnaissance pour sa sœur, ce qui ajoutait encore à la pitié qu'elle lui inspirait ; et, loin d'être flattée du sacrifice qu'Oswald lui avait fait, elle se tourmentait de l'idée qu'il ne l'avait choisie que parce que sa position dans le monde était meilleure que celle de Corinne : elle se rappelait son hésitation avant le mariage, sa tristesse peu de jours après ; et toujours elle se confirmait dans la cruelle pensée que son époux ne l'aimait pas. Lady Edgermond aurait pu lui rendre un grand service dans cette disposition d'âme, si elle l'avait calmée : mais c'était une personne sans indulgence, et qui, ne concevant rien que le devoir et les sentiments qu'il permet, prononçait l'anathème contre tout ce qui s'écartait de cette ligne. Elle ne pensait pas à ramener par des ménagements, et s'imaginait, au contraire, que le seul moyen d'éveiller les remords était de montrer du ressentiment : elle partageait trop vivement les inquiétudes de Lucile, s'irritait de la pensée qu'une charmante personne ne fût pas appréciée par son époux ; et, loin de lui faire du bien en lui persuadant qu'elle était plus aimée qu'elle ne le croyait, elle confirmait ses craintes à cet égard, pour exciter davantage sa fierté. Lucile, plus douce et plus éclairée que sa mère, ne suivait pas rigoureusement les conseils qu'elle lui donnait, mais il en restait toujours quelques traces, et ses lettres à lord Nelvil étaient bien moins sensibles que le fond de son cœur.

Oswald, pendant ce temps, se distingua dans la guerre par des actions d'une bravoure éclatante ; il l'exposa mille fois sa vie, non-seulement par l'enthousiasme de l'honneur, mais par goût pour le péril. On remarquait que le danger était un plaisir pour lui ; qu'il paraissait plus gai, plus animé, plus heureux, le jour des combats ; il rougissait de joie, quand le tumulte des armes commençait, et c'était dans ce moment seul qu'un poids qu'il avait sur le cœur se soulevait et le laissait respirer à l'aise. Adoré de ses soldats, admiré de ses camarades, il avait une existence très-animée, qui, sans lui donner du bonheur, l'étonnait au moins sur le passé comme sur l'avenir. Il recevait des lettres de sa femme, qu'il trouvait froides, mais auxquelles cependant il s'accoutumait. Le souvenir de Corinne lui apparaissait souvent dans ces belles nuits des tropiques, où l'on prend une si grande idée de la nature et de son auteur ; mais, comme le climat et la guerre menaçaient tous les jours sa vie, il se croyait moins coupable en étant si près de périr : on pardonne à ses ennemis lorsque la mort les menace ; on se sent aussi, dans une situation semblable, de l'indulgence pour soi-même. Lord Nelvil pensait seulement aux larmes de Corinne lorsqu'elle apprendrait qu'il n'était plus ; il oubliait celles que ses torts lui avaient fait répandre.

Au milieu des périls, qui font si souvent réfléchir sur l'incertitude de la vie, il songeait bien plus à Corinne qu'à Lucile ; ils avaient tant parlé de la mort ensemble, ils avaient si souvent approfondi toutes les pensées les plus sérieuses, qu'il croyait encore s'entretenir avec Corinne quand il s'occupait des grandes idées que trace le spectacle habituel

de la guerre et de ses dangers. C'était à elle qu'il s'adressait quand il était seul, bien qu'il dût la croire irritée contre lui. Il lui semblait qu'ils s'entendaient encore, malgré l'absence, malgré l'infidélité même; tandis que la douce Lucile, qu'il ne croyait pas offensée contre lui, ne s'offrait à son souvenir que comme une personne digne d'être protégée, mais à laquelle il fallait épargner toutes les réflexions tristes et profondes. Enfin les troupes que lord Nelvil commandait furent rappelées en Angleterre; il revint: déjà la tranquillité du vaisseau lui plaisait bien moins que l'activité de la guerre. Le mouvement extérieur avait remplacé pour lui les plaisirs de l'imagination qu'autrefois l'entretien de Corinne lui faisait goûter; il n'avait pas encore essayé du repos loin d'elle. Il avait su tellement se faire aimer de ses soldats, et leur avait inspiré tant d'attachement et d'enthousiasme, que leurs hommages et leur dévouement renouvelèrent encore pour lui, pendant le passage, l'intérêt de la vie militaire. Cet intérêt ne cessa complètement que quand on fut débarqué.

CHAPITRE IV.

Lord Nelvil partit alors pour la terre de lady Edgermond, dans le Northumberland; il fallait qu'il fit de nouvelle connaissance avec sa famille, dont il avait perdu l'habitude depuis quatre ans. Lucile lui présentait sa fille, âgée de plus de trois ans, avec autant de timidité qu'une femme coupable en pourrait éprouver. Cette petite ressemblait à Corinne: l'imagination de Lucile avait été fort occupée du souvenir de sa sœur pendant sa grossesse; et Juliette, c'était ainsi qu'elle se nommait, avait les cheveux et les yeux de Corinne: lord Nelvil le remarqua, et en fut troublé; il la prit dans ses bras, et la serra contre son cœur avec tendresse. Lucile ne vit dans ce mouvement qu'un souvenir de Corinne; et, dès cet instant, elle ne jouit pas sans mélange de l'affection que lord Nelvil témoignait à Juliette.

Lucile était encore embellie; elle avait près de vingt ans. Sa beauté avait pris un caractère imposant, et inspirait à lord Nelvil un sentiment de respect. Lady Edgermond n'était plus en état de sortir de son lit; et sa situation lui donnait beaucoup d'humeur et de chagrin. Elle revint pourtant avec plaisir lord Nelvil; car elle était très-tourmentée par la crainte de mourir en son absence, et de laisser sa fille ainsi seule au monde. Lord Nelvil avait tellement pris l'habitude d'une vie active, qu'il lui en coûtait beaucoup de rester presque tout le jour dans la chambre de sa belle-mère, qui ne recevait plus personne que son gendre et sa fille. Lucile aimait toujours beaucoup lord Nelvil; mais elle avait la douleur de ne pas se croire aimée, et lui cachait par fierté ce qu'elle savait de ses sentiments pour Corinne, et la jalousie qu'ils lui causaient. Cette contrainte ajoutait encore à sa réserve habituelle, et la rendait plus froide et plus silencieuse qu'elle ne l'eût été naturellement. Lorsque son époux voulait lui donner quelques conseils sur le charme qu'elle aurait pu répandre dans la conversation en y mettant plus d'intérêt, elle croyait voir dans ces conseils un souvenir de Corinne; et elle s'en offensait, au lieu d'en profiter. Lucile avait une grande douceur de caractère; mais sa mère lui avait donné des idées positives sur tous les points; et quand lord Nelvil vantait les plaisirs de l'imagination et le charme des beaux-arts, elle voyait toujours dans ce qu'il disait les souvenirs de l'Italie, et rabattait assez sèchement l'enthousiasme de lord Nelvil, parce qu'elle pensait que Corinne en était l'unique cause. Dans une autre disposition, elle eût recueilli avec soin les paroles de son époux, pour étudier tous les moyens de lui plaire.

Lady Edgermond, dont la maladie augmentait les défauts, montrait une antipathie croissante pour tout ce qui sortait de la monotonie et de la règle habituelle de la vie. Elle voyait du mal à tout; et son imagination, irritée par la souffrance, était importunée de tous les bruits, au moral comme au physique. Elle eût voulu réduire l'existence aux moindres frais possibles, peut-être pour ne pas regretter vivement ce qu'elle était près de quitter; mais comme personne n'avoue le motif personnel de ses opinions, elle les appuyait sur les principes généraux d'une morale exagérée. Elle ne cessait de désenchanter la vie en faisant un tort des moindres plaisirs, en opposant un devoir à chaque emploi des heures qui pouvait différer un peu de ce qu'on avait fait la veille. Lucile, qui, bien qu'elle fût soumise à sa mère, avait cependant plus d'esprit qu'elle et plus de flexibilité dans le caractère, se serait réunie à son époux pour combattre doucement l'austérité de l'exigence toujours croissante de lady Edgermond, si celle-ci ne lui avait pas persuadé qu'elle se conduisait ainsi seulement pour s'opposer au penchant de lord Nelvil pour le séjour de l'Italie.

— Il faut lutter sans cesse, disait-elle, par la puissance du devoir, contre le retour possible d'une inclination si funeste.

Lord Nelvil avait certainement aussi un grand respect pour le devoir; mais il le considérait sous des rapports plus étendus que lady Edgermond.

Il aimait à remonter à sa source; il le croyait parfaitement en harmonie avec nos véritables penchants, et pensait qu'il n'exigeait point de nous des sacrifices et des combats continels. Il lui semblait enfin que la vertu, loin de tourmenter la vie, contribuait tellement au bonheur durable, qu'on pouvait la considérer comme une sorte de prescience accordée à l'homme sur cette terre.

Quelquefois Oswald, en développant ses idées, se livrait au plaisir d'employer des expressions de Corinne; il s'écouait avec complaisance quand il empruntait son langage. Lady Edgermond montrait de l'humeur des qu'il se laissait aller à cette manière de penser et de parler: les idées nouvelles déplaissent aux personnes âgées; elles aiment à se persuader que le monde n'a fait que perdre, au lieu d'acquiescer, depuis qu'elles ont cessé d'être jeunes. Lucile, par l'instinct du cœur, reconnaissait, dans l'intérêt plus vif que lord Nelvil mettait à ses propres discours, de retentissement de son affection pour Corinne: elle laissait les yeux pour ne pas laisser voir à son époux ce qui se passait dans son âme; et lui, ne se doutant pas qu'elle fût instruite de ses rapports avec Corinne, attribuait à la froideur du caractère de sa femme son immobile silence pendant qu'il parlait avec chaleur. Ne sachant donc à qui s'adresser pour trouver un esprit qui répondit au sien, les regrets du passé se renouvelaient plus vivement que jamais dans son âme; et il tombait dans la plus profonde mélancolie. Il écrivit au prince Castel-Forte pour avoir des nouvelles de Corinne. Sa lettre n'arriva point, à cause de la guerre. Sa santé souffrait extrêmement du climat d'Angleterre; et les médecins ne cessaient de lui répéter que sa poitrine serait attaquée de nouveau s'il ne passait pas l'hiver en Italie: mais il était impossible d'y songer, puisque la paix n'était pas faite entre la France et l'Angleterre. Une fois il parla devant sa belle-mère et sa femme des conseils que les médecins lui avaient donnés, et de l'obstacle qui s'y opposait.

— Quand la paix serait faite, lui dit lady Edgermond, je ne pense pas, milord, que vous vous permissiez à vous-même de revoir l'Italie.

— Si la santé de milord l'exigeait, interrompit Lucile, il ferait très-bien d'y aller.

Ce mot parut assez doux à lord Nelvil, et il se hâta d'en témoigner sa reconnaissance à Lucile: mais cette reconnaissance même la blessa; elle crut y voir le dessein de la préparer au voyage.

La paix se fit au printemps, et le voyage d'Italie devint possible. Chaque fois que lord Nelvil laissait échapper quelques réflexions sur le mauvais état de sa santé, Lucile était combattue entre l'inquiétude qu'elle éprouvait, et la crainte que lord Nelvil ne voulût insinuer par là qu'il devrait passer l'hiver en Italie; et, tandis que son sentiment l'aurait portée à s'exagérer la maladie de son époux, la jalousie, qui naissait aussi de ce sentiment, l'engageait à chercher des raisons pour atténuer ce que les médecins mêmes disaient du danger qu'il courait en restant en Angleterre. Lord Nelvil attribuait cette conduite de Lucile à l'indifférence et à l'égoïsme; et ils se blessaient réciproquement, parce qu'ils ne s'avaient pas leurs sentiments avec franchise.

Enfin, lady Edgermond tomba dans un état si dangereux, qu'il n'y eut plus, entre Lucile et lord Nelvil, d'autre sujet d'entretien que sa maladie; la pauvre femme perdit l'usage de la parole un mois avant de mourir: l'on ne devinait plus qu'à ses larmes, ou à sa façon de serrer la main, ce qu'elle voulait dire. Lucile était au désespoir: Oswald, sincèrement touché, veillait toutes les nuits auprès d'elle: et, comme c'était au mois de novembre, il se fit beaucoup de mal par les soins qu'il lui prodigua. Lady Edgermond parut heureuse des témoignages de l'affection de son gendre. Les défauts de son caractère disparaissaient à mesure que son affreux état les eût rendus plus excusables, tant les approches de la mort tranquillisent toutes les agitations de l'âme; et la plupart des défauts ne viennent que de cette agitation.

La nuit de sa mort, elle prit la main de Lucile et celle de lord Nelvil; et, les mettant l'une dans l'autre, elle les pressa toutes les deux contre son cœur: alors elle leva les yeux au ciel, et ne parut point regretter la parole, qui n'eût rien dit de plus que ce regard et ce mouvement. Peu de minutes après elle expira.

Lord Nelvil, qui avait fait un effort sur lui-même pour être capable de soigner sa belle-mère, devint dangereusement malade; et l'infortunée Lucile, au moment d'une cruelle douleur, eut à souffrir la plus affreuse inquiétude. Il parait que dans son délire lord Nelvil prononça plusieurs fois le nom de Corinne et celui de l'Italie. Il demandait souvent, dans ses rêveries, du soleil, le Midi, un air plus chaud; quand le frisson de la fièvre le prenait, il disait:

— Il fait si froid dans ce Nord, que jamais on ne pourra s'y réchauffer.

Quand il revint à lui, il fut bien étonné d'apprendre que Lucile avait tout disposé pour le voyage d'Italie; il s'en étonna: elle lui donna pour motif le conseil des médecins.

— Si vous le permettez, ajouta-t-elle, ma fille et moi nous vous accompagnerons: il ne faut pas qu'un enfant soit séparé de son père ni de sa mère.

— Sans doute, reprit lord Nelvil, il ne faut pas que nous nous séparions: mais ce voyage vous fait-il de la peine? parlez, j'y renoncerais.

— Non, reprit Lucile, ce n'est pas cela qui me fait de la peine...

Lord Nelvil la regarda, lui prit la main: elle allait s'expliquer davantage; mais le souvenir de sa mère, qui lui avait recommandé de ne ja-

mais avouer à lord Nelvil la jalousie qu'elle ressentait, l'arrêta tout à coup, et elle reprit en disant :

— Mon premier intérêt, milord, vous devez le croire, c'est le rétablissement de votre santé.

— Vous avez une sœur en Italie, continua lord Nelvil.

— Je le sais, reprit Lucile : en avez-vous des nouvelles ?

— Non, dit lord Nelvil ; depuis que je suis parti pour l'Amérique, j'ignore absolument ce qu'elle est devenue.

— Eh bien ! milord, nous le saurons en Italie.

— Vous intéresse-t-elle encore ?

— Oui, milord, répondit Lucile, je n'ai point oublié la tendresse qu'elle m'a témoignée dans mon enfance.

— Oh ! il ne faut rien oublier, dit lord Nelvil en soupirant.

Et le silence de tous les deux finit l'entretien.

Oswald n'allait point en Italie dans l'intention de renouveler ses liens avec Corinne ; il avait trop de délicatesse pour se laisser approcher par une telle idée ; mais s'il ne devait pas se rétablir de la maladie de poitrine dont il était menacé, il trouvait assez doux de mourir en Italie, et d'obtenir, par un dernier adieu, le pardon de Corinne. Il ne croyait pas que Lucile pût savoir la passion qu'il avait eue pour sa sœur : encore moins se doutait-il qu'il eût trahi, dans son délire, les regrets qui l'agitaient encore. Il ne rendait pas justice à l'esprit de sa femme, parce que cet esprit était stérile, et lui servait plutôt à deviner ce que pensaient les autres qu'à les intéresser par ce qu'elle pensait elle-même. Oswald s'était donc accoutumé à la considérer comme une belle et froide personne, qui remplissait ses devoirs, et l'aimait autant qu'elle pouvait aimer : mais il ne connaissait pas la sensibilité de Lucile ; elle mettait le plus grand soin à la cacher. C'était par fierté qu'elle dissimulait, dans cette circonstance, ce qui l'affligeait ; mais, dans une situation parfaitement heureuse, elle se serait encore fait un reproche de laisser voir une affection vive, même pour son époux. Il lui semblait que la pudeur était blessée par l'expression de tout sentiment passionné ; et, comme elle était cependant capable de ces sentiments, son éducation, en lui imposant la loi de se contraindre, l'avait rendue triste et silencieuse : on l'avait bien convaincu qu'il ne fallait pas révéler ce qu'elle éprouvait ; mais elle ne prenait aucun plaisir à dire autre chose.

CHAPITRE V.

Lord Nelvil craignait les souvenirs que lui retraçait la France ; il la traversa donc rapidement : car Lucile ne témoignait, dans ce voyage, ni désir ni volonté sur rien, c'était lui seul qui décidait de tout. Ils arrivèrent aux pieds des montagnes qui séparent le Dauphiné de la Savoie, et monterent à pied ce qu'on appelle le pas des Écheltes : c'est une route pratiquée dans le roc, et dont l'entrée ressemble à celle d'une profonde caverne ; elle est sombre dans toute sa longueur, même pendant les plus beaux jours de l'été. On était alors au commencement de décembre : il n'y avait point encore de neige mais l'automne, saï-on de décadence, touchait elle-même à sa fin, et faisait place à l'hiver. Toute la route était couverte de feuilles mortes, que le vent y avait apportées, car il n'existait point d'arbres dans ce chemin rocailleux ; et, près des débris de la nature flétrie, on ne voyait point les rameaux, espoir de l'année suivante. La vue des montagnes plaisait à lord Nelvil : il semble, dans les pays de plaines, que la terre n'ait d'autre but que de porter l'homme et de le nourrir ; mais, dans les contrées pittoresques, on croit reconnaître l'empreinte du génie du Créateur et de sa toute-puissance. L'homme cependant s'est familiarisé partout avec la nature, et les chemins qu'il s'est frayés gravissent les monts et descendent dans les abîmes. Il n'y a plus pour lui rien d'inaccessible que le grand mystère de lui-même.

Dans la Marnienne, l'hiver devint à chaque pas plus rigoureux. On eût dit qu'on avançait vers le Nord en s'approchant du mont Cenis : Lucile, qui n'avait jamais voyagé, était épouvantée par ces glaces qui rendent les pas des chevaux si peu sûrs. Elle cachait ses craintes aux regards d'Oswald, mais se reprochait souvent d'avoir emmené sa petite fille avec elle : souvent elle se demandait si la moralité la plus parfaite avait présidé à cette résolution, et si le goût très-vif qu'elle avait pour cette enfant, et l'idée aussi qu'elle était plus aimée d'Oswald en se montrant à lui toujours avec Juliette, ne l'avait pas distraite des périls d'un si long voyage. Lucile était une personne très-timorée, et qui fatiguait souvent son âme à force de scrupules et d'interrogations secrètes sur sa conduite. Plus on est vertueux, plus la délicatesse s'accroît, et avec elle les inquiétudes de la conscience : Lucile n'avait de refuge contre cette disposition que dans la piété ; et de longues prières intérieures la tranquillisaient.

Comme ils avançaient vers le mont Cenis, toute la nature semblait prendre un caractère plus terrible ; la neige tombait en abondance sur la terre, déjà couverte de neige : on eût dit qu'on entrât dans l'enfer de glace si bien décrit par le Dante. Toutes les productions de la terre n'offraient plus qu'un aspect monotone, depuis le fond des précipices jusqu'au sommet des montagnes ; une même coulure faisait disparaître toutes les variétés de la végétation : les rivières coulaient encore au pied des monts ; mais les sapins, devenus tout blancs, se reflétaient dans les eaux comme des spectres d'arbres. Oswald et Lucile regardaient ce spectacle en silence ; la parole semble étrangère à cette nature glacée, et l'on se tait avec elle, lorsque tout à coup ils aperçurent, sur une vaste plaine de neige, une longue file d'hommes habillés de noir, qui portaient un cercueil vers une église. Ces prêtres, les seuls êtres vivants qui parussent au milieu de cette campagne froide et déserte, avaient une marche lente, que la rigueur du temps aurait hâtée, si la pensée de la mort n'eût pas imprimé sa gravité à tous leurs pas. Le deuil de la nature et de l'homme, de la végétation et de la vie ; ces deux couleurs, ce blanc et ce noir, qui seules frappaient les regards et se faisaient ressortir l'une par l'autre, remplissaient l'âme d'effroi. Lucile dit à voix basse :

— Quel triste présage !

— Lucile, interrompit Oswald, croyez-moi ; il n'est pas pour vous.

— Hélas ! pensa-t-il en lui-même, ce n'est pas sous de tels auspices que je fis avec Corinne le voyage d'Italie ; qu'est-elle devenue maintenant ? et tous ces objets lugubres qui m'environnent m'annoncent-ils ce que je vais souffrir ?

Lucile était ébranlée par les inquiétudes que lui causait le voyage. Oswald ne pensait pas à ce genre de terreurs très-étranger à un homme, et surtout à un caractère aussi intrépide que le sien. Lucile prenait pour de l'indifférence ce qui venait uniquement de ce qu'il ne soupçonnait pas dans cette occasion la possibilité de la crainte. Cependant tout se réunissait pour accroître les anxiétés de Lucile : les hommes du peuple trouvent une sorte de satisfaction à grossir le danger, c'est leur genre d'imagination ; ils se plaisent dans l'effet qu'ils produisent ainsi sur les personnes d'une autre classe, dont ils se font écouter en les effrayant. Lorsqu'on veut traverser le mont Cenis pendant l'hiver, les voyageurs, les aubergistes, vous donnent à chaque instant des nouvelles du passage du mont, c'est ainsi qu'on l'appelle ; et l'on dirait qu'on parle d'un monstre immobile, gardien des vallées qui conduisent à la terre promise. On observe le temps pour savoir s'il n'y a rien à redouter ; et lorsqu'on peut craindre le vent nommé la tourmente, on conseille fortement aux étrangers de ne pas se risquer sur la montagne : ce vent s'annonce dans le ciel par un nuage blanc qui s'étend comme un linceul dans les airs ; et peu d'heures après tout l'horizon en est obscurci.

Lucile avait pris secrètement toutes les informations possibles à l'insu de lord Nelvil ; il ne se doutait pas de ses terreurs, et se livrait tout entier aux réflexions que faisait naître en lui le retour en Italie. Lucile, que le but du voyage agitait encore plus que le voyage même, jugeait tout avec une prévention défavorable, et faisait tacitement un tort à lord Nelvil de sa parfaite sécurité sur elle et sur sa fille. Le matin du passage du mont Cenis, plusieurs paysans se rassemblèrent autour de Lucile, et lui dirent que le temps menaçait de la tourmente. Néanmoins ceux qui devaient la porter, elle et sa fille, assurèrent qu'il n'y avait rien à craindre. Lucile regarda lord Nelvil : elle vit qu'il se moquait de la peur qu'on voulait leur faire ; et, de nouveau blessée par ce courage, elle se hâta de déclarer qu'elle voulait partir. Oswald ne s'aperçut pas du sentiment qui avait dicté cette résolution, et s'envia à cheval le brancard sur lequel étaient portées sa femme et sa fille. Ils monterent assez facilement ; mais quand ils furent à la moitié de la plaine qui sépare la montée de la descente, un horrible ouragan s'éleva. Des tourbillons de neige aveuglaient les conducteurs ; et plusieurs fois Lucile n'apercevait plus Oswald, que la tempête avait comme enveloppé de ses brouillards impétueux. Les respectables religieux qui se consacrent, sur le sommet des Alpes, au salut des voyageurs, commencèrent à sonner leurs cloches d'alarme ; et, bien que ce signal annonçât la pitié des hommes bien-faisants qui le faisaient entendre, ce son en lui-même avait quelque chose de très-sombre, et les coups précipités de l'airain exprimaient mieux encore l'effroi que le secours.

Lucile espérait qu'Oswald proposerait de s'arrêter dans le convent et d'y passer la nuit ; mais comme elle ne voulait pas lui dire qu'elle le désirait, il crut qu'il valait mieux se hâter d'arriver avant la fin du jour : les porteurs de Lucile lui demandèrent avec inquiétude s'il fallait commencer la descente.

— Oui, répondit-elle, puisque milord ne s'y oppose pas.

Lucile avait tort de ne pas exprimer ses craintes, car sa fille était avec elle ; mais quand on aime et qu'on ne se croit pas aimé, on s'offense de tout, et chaque instant de sa vie est une douleur, et presque une humiliation. Oswald resta à cheval, bien que ce fût la plus dangereuse manière de descendre ; mais il se croyait ainsi plus sûr de ne pas perdre de vue sa femme et sa fille.

Au moment où Lucile vit du sommet du mont la route qui en descend, cette route si rapide qu'on la prendrait elle-même pour un précipice, si les abîmes qui sont à côté n'en faisaient sentir la différence, elle serra sa fille contre son cœur avec une émotion très-vive. Oswald le remar-

qua, et, laissant son cheval, il vint lui-même se joindre aux porteurs pour soutenir le brancard. Oswald avait tant de grâce dans tout ce qu'il faisait, que Lucile, en le voyant s'occuper d'elle et de Juliette avec beaucoup de zèle et d'intérêt, sentit ses yeux mouillés de larmes; mais à l'instant il s'éleva un coup de vent si terrible, que les porteurs eux-mêmes tombèrent à genoux et s'écrièrent : O mon Dieu, secourez-nous ! Alors Lucile reprit tout son courage, et, se soulevant sur le brancard, elle tendit Juliette à lord Nelvil, en lui disant :

— Mon ami, prenez votre fille.



Oswald et Lucile fiancés. — PAGE 100.

Oswald la saisit, et dit à Lucile :

— Et vous aussi, venez, je pourrai vous porter toutes deux.

— Non, répondit Lucile, sauvez seulement votre fille.

— Comment, sauver ! répéta lord Nelvil, est-il question de danger ?

Et, se retournant vers les porteurs, il s'écria :

— Malheureux ! que ne disiez-vous...

— Ils m'en avaient avertie, interrompit Lucile.

— Et vous me l'avez caché ! dit lord Nelvil ; qu'ai-je fait pour mériter ce cruel silence ?

En prononçant ces mots, il enveloppa sa fille dans son manteau, et baissa ses yeux vers la terre dans une anxiété profonde : mais le ciel, protecteur de Lucile, fit paraître un rayon qui perça les nuages, apaisa la tempête, et découvrit aux regards les fertiles plaines du Piémont. Dans une heure toute la caravane arriva sans accident à la Novalaise, la première ville de l'Italie par-delà le mont Cenis.

En entrant dans l'auberge, Lucile prit sa fille dans ses bras, monta dans une chambre, se mit à genoux, et remercia Dieu avec ferveur. Oswald, pendant qu'elle pria, était appuyé sur la cheminée d'un air pensif ; et, quand Lucile se fut relevée, il lui tendit la main et lui dit :

— Lucile, vous avez donc eu peur ?

— Oui, mon ami, répondit-elle.

— Et pourquoi vous êtes-vous mise en route ?

— Vous paraissiez impatient de partir.

— Ne savez-vous pas, répondit lord Nelvil, qu'avant tout je craignais pour vous le danger ou la peine ?

— C'est pour Juliette qu'il faut les craindre, dit Lucile.

Elle la prit sur ses genoux pour la réchauffer auprès du feu, et elle bouclait avec ses mains les beaux cheveux noirs de cette enfant, que la neige et la pluie avaient aplatis sur son front. Dans ce moment, la mère et la fille étaient charmantes. Oswald les regarda toutes deux avec tendresse ; mais encore une fois le silence suspendit un entretien qui peut-être aurait conduit à une explication heureuse.

Ils arrivèrent à Turin ; cette année-là, l'hiver était très-rigoureux : les vastes appartements de l'Italie sont destinés à recevoir le soleil ; ils paraissent déserts pendant le froid. Les hommes sont bien petits sous ces grandes voûtes. Elles font plaisir pendant l'été par la fraîcheur qu'elles donnent ; mais, au milieu de l'hiver, on ne sent que le vide de ces palais immenses, dont les possesseurs semblent des pygmées dans la demeure des géants.



Mort de lady Edgermond, mère de Lucile.. — PAGE 102.

On venait d'apprendre la mort d'Alfieri, et c'était un deuil général pour tous les Italiens qui voulaient s'enorgueillir de leur patrie. Lord Nelvil croyait voir partout l'empreinte de la tristesse ; il ne reconnaissait plus l'impression que l'Italie avait produite jadis sur lui. L'absence de celle qu'il avait tant aimée désenchantait à ses yeux la nature et les arts. Il demanda des nouvelles de Corinne à Turin : on lui dit que depuis cinq ans elle n'avait rien publié et vivait dans la retraite la plus profonde : mais on l'assura qu'elle était à Florence. Il résolut d'y aller, non pour y rester, et trahir ainsi l'affection qu'il devait à Lucile, mais pour expliquer du moins lui-même à Corinne comment il avait ignoré son voyage en Ecosse.

En traversant les plaines de la Lombardie, Oswald s'écriait :

— Ah ! que cela était beau lorsque tous les ormeaux étaient couverts de feuilles, et lorsque les pampres verts les unissaient entre eux ! Lucile se disait en elle-même :

— C'était beau quand Corinne était avec lui.



Juliette de Nelvil jouant à son père un air écossais. — PAGE 109.

Un brouillard humide, tel qu'il en fait souvent dans ces plaines, traversées par un si grand nombre de rivières, obscurcissait la vue de la campagne. On entendait pendant la nuit, dans les auberges, tomber sur les toits ces pluies abondantes du Midi qui ressemblent au déluge. Les maisons en sont pénétrées, et l'eau vous poursuit partout avec l'activité du feu. Lucile cherchait en vain le charme de l'Italie : on eût dit que tout se réunissait pour la couvrir d'un voile sombre, à ses regards comme à ceux d'Oswald.

CHAPITRE VI.

Oswald, depuis qu'il était entré en Italie, n'avait pas prononcé un mot d'italien ; il semblait que cette langue lui fit mal, et qu'il évitât de l'entendre comme de la parler. Le soir du jour où lady Nelvil et lui étaient arrivés à l'auberge de Milan, ils entendirent frapper à leur porte, et virent entrer dans leur chambre un Romain d'une figure très-

noire, très-marquée, mais cependant sans véritable physionomie ; des traits créés pour l'expression, mais auxquels il manquait l'âme qui la donne ; et sur cette figure il y avait à perpétuité un sourire gracieux, et un regard qui voulait être poétique. Il se mit, dès la porte, à improviser des vers tout remplis de louanges sur la mère, l'enfant et l'époux, de ces louanges qui convenaient à toutes les mères, à tous les enfants, à tous les époux du monde, et dont l'exagération passait par-dessus tous les sujets, comme si les paroles et la vérité ne devaient avoir aucun rapport ensemble. Le Romain se servait cependant de ces sons harmonieux qui ont tant de charmes dans l'italien. Il déclamaît avec une force qui faisait encore mieux remarquer l'insignifiance de ce qu'il disait. Rien ne pouvait être plus pénible pour Oswald que d'entendre ainsi pour la première fois, après un long intervalle, une langue chérie, de revoir ainsi ses souvenirs travestis, et de sentir une impression de tristesse renouvelée par un objet ridicule. Lucile s'aperçut de la cruelle situation de l'âme d'Oswald, elle voulait faire finir l'improvisateur ; mais il était impossible d'en être écouté : il se promenait dans la chambre à grands pas, il faisait des exclamations et des gestes continnels, et ne s'embarassait pas du tout de l'ennui qu'il causait à ses auditeurs. Son mouvement était comme celui d'une machine montée, qui ne s'arrête qu'après un temps marqué ; enfin ce temps arriva, et lady Nelvil parvint à le congédier.



Une jeune fille chantant les dernières poésies de Corinne. — PAGE 110.

Quand il fut sorti, Oswald dit :

— Le langage poétique est si facile à parodier en Italie, qu'on devrait l'interdire à tous ceux qui ne sont pas dignes de le parler.

— Il est vrai, reprit Lucile, peut-être un peu trop sèchement ; il est vrai qu'il doit être désagréable de se rappeler ce qu'on admire par ce que nous venons d'entendre.

Ce mot blessa lord Nelvil.

— Bien loin de là, dit-il ; il me semble qu'un tel contraste fait senti-

la puissance du génie. C'est ce même langage, si misérablement dégradé, qui devenait une poésie céleste, lorsque Corinne, lorsque votre sœur, reprit-il avec affectation, s'en servait pour exprimer ses pensées.

Lucile fut comme atterrée par ces paroles : le nom de Corinne ne lui avait pas encore été prononcé par Oswald pendant tout le voyage, encore moins celui de *votre sœur*, qui semblait indiquer un reproche. Les larmes étaient prêtes à la suffoquer ; et, si elle se fût abandonnée à cette émotion, peut-être ce moment eût-il été le plus doux de sa vie ; mais elle se contient, et la gêne qui existait entre les deux époux n'en devint que plus pénible.

Le lendemain le soleil parut ; et, malgré les mauvais jours qui avaient précédé, il se montra brillant et radieux, comme un exilé qui rentre dans sa patrie. Lucile et lord Nelvil en profitèrent pour aller voir la cathédrale de Milan ; c'est le chef-d'œuvre de l'architecture gothique en Italie, comme Saint-Pierre l'est de l'architecture moderne. Cette église, bâtie en forme de croix, est une belle image de douleur qui s'élève au-dessus de la riche et joyeuse ville de Milan. En montant jusques au haut du clocher, on est confondu du travail scrupuleux de chaque détail. L'édifice entier, dans toute sa hauteur, est orné, sculpté, découpé, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme le serait un petit objet d'agrément. Que de patience et de temps il fallut pour accomplir un tel œuvre ! La persévérance vers un même but se transmettait jadis de génération en génération ; et le genre humain, stable dans ses pensées, élevait des monuments mébranlables comme elles. Une église gothique fait maître des dispositions très-religieuses. Horace Walpole a dit que les papes ont consacré à bâtir des temples à la moderne les richesses que leur avait values la dévotion inspirée par les églises gothiques. La lumière qui passe à travers les vitraux colorés, les formes singulières de l'architecture, enfin l'aspect entier de l'église est une image silencieuse de ce mystère de l'infini qu'on sent au dedans de soi, sans pouvoir jamais s'en affranchir ni le comprendre.

Lucile et lord Nelvil quittèrent Milan un jour où la terre était couverte de neige ; et rien n'est plus triste que la neige en Italie. On n'y est point accoutumé à voir disparaître la nature sous le voile uniforme des frimas ; tous les Italiens se désolent du mauvais temps, comme d'une calamité publique. En voyageant avec Lucile, Oswald avait pour l'Italie une sorte de coquetterie qui n'était pas satisfaite : l'hiver déplaît là plus que partout ailleurs, parce que l'imagination n'y est point préparée. Lord et lady Nelvil traversèrent Plaisance, Parme, Modène. Les églises et les palais en sont trop vastes, à proportion du nombre et de la fortune des habitants. On dirait que ces villes sont arrangées pour recevoir de grands seigneurs qui doivent arriver, mais qui se sont fait précéder seulement par quelques hommes de leur suite.

Le matin du jour où Lucile et lord Nelvil se proposaient de traverser le Taro, comme si tout devait contribuer à leur rendre cette fois le voyage d'Italie lugubre, le fleuve s'était débordé la nuit précédente ; et l'inondation de ces fleuves qui descendent des Alpes et des Apennins est très-effrayante. On les entend gronder de loin comme le tonnerre ; et leur cours est si rapide, que les flots et le bruit qui les annoncent arrivent presque en même temps. Un pont sur de telles rivières n'est guère possible, parce qu'elles changent de lit sans cesse, et s'élèvent bien au-dessus du niveau de la plaine. Oswald et Lucile se trouvèrent tout à coup arrêtés au bord de ce fleuve : les bateaux avaient été emportés par le courant, et il fallait attendre que les Italiens, peuple qui ne se presse pas, les eussent ramenés sur le nouveau rivage que le torrent avait formé. Lucile, pendant ce temps, se promenait pensive et glacée : le brouillard était tel que le fleuve se confondait avec l'horizon, et ce spectacle rappelait bien plutôt les descriptions poétiques des rives du Styx que ces eaux bienfaisantes qui doivent charmer les regards des habitants brûlés par les rayons du soleil. Lucile, craignant pour sa fille le froid rigoureux qu'il faisait, la mena dans une cabane de pêcheur, où le feu était allumé au milieu de la chambre comme en Russie.

— Où donc est votre belle Italie ? dit Lucile en souriant à lord Nelvil.

— Je ne sais quand je la retrouverai, répondit-il avec tristesse.

En approchant de Parme et de toutes les villes qui sont sur cette route, on a de loin le coup d'œil pittoresque des toits en forme de terrasse, qui donnent aux villes d'Italie un aspect oriental. Les églises, les clochers, ressemblent singulièrement au milieu de ces plates-formes ; et, quand on revient dans le Nord, les toits en pointe, qui sont ainsi faits pour se garantir de la neige, causent une impression très-désagréable. Parme conserve encore quelques chefs-d'œuvre du Corrège : lord Nelvil conduisit Lucile dans une église où l'on voit une peinture à fresque de lui, appelée la *Madone della scala* ; elle est recouverte par un rideau. Lorsque l'on tira ce rideau, Lucile prit Juliette dans ses bras pour lui faire mieux voir le tableau, et dans cet instant l'attitude de la mère et de l'enfant se trouva par hasard presque la même que celle de la Vierge et de son Fils. La figure de Lucile avait tant de ressemblance avec l'idéal de modestie et de grâce que le Corrège a peint, qu'Oswald portait alternativement ses regards du tableau vers Lucile, et de Lucile vers le tableau ; elle le remarqua, baissa les yeux, et la ressemblance devint plus frappante encore : car le Corrège est peut-être le seul peintre qui sache donner aux yeux baissés une expression aussi pénétrante que s'ils

étaient levés vers le ciel. Le voile qu'il jette sur les regards ne dérobie en rien le sentiment ni la pensée, mais leur donne un charme de plus, celui d'un mystère céleste.

Cette madone est près de se détacher du mur ; et l'on voit le contour presque tremblante qu'un souffle pourrait faire tomber. Cela donne à ce tableau le charme mélancolique de tout ce qui est passager ; et l'on y revient plusieurs fois, comme pour dire à sa beauté qui va disparaître un sensible et dernier adieu.

En sortant de l'église, Oswald dit à Lucile :

— Ce tableau, dans peu de temps, n'existera plus ; mais moi j'aime à toujours sous les yeux son modèle.

Ces paroles aimables attendrirent Lucile ; elle serra la main d'Oswald ; elle était prête à lui demander si son cœur pouvait se fier à cette expression de tendresse ; mais quand un mot d'Oswald lui sembla froid, sa fierté l'empêchait de s'en plaindre ; et quand elle était heureuse d'une expression sensible, elle craignait de troubler ce moment de bonheur, en voulant le rendre plus durable. Ainsi son âme et son esprit trouvaient toujours des raisons pour le silence. Elle se flattait que le temps, la résignation et la douceur, amèneraient un jour fortuné qui dissiperait toutes ces craintes.

CHAPITRE VII.

La santé de lord Nelvil se remettait par le climat d'Italie ; mais une inquiétude cruelle l'agitait sans cesse : il demandait partout des nouvelles de Corinne, et on lui répondait partout, comme à Turin, qu'on la croyait à Florence, mais qu'on ne savait rien d'elle, depuis qu'elle ne voyait personne et n'écrivait plus. Oh ! ce n'était pas ainsi que le nom de Corinne s'annonçait autrefois ; et celui qui avait détruit son bonheur et son éclat pouvait-il se le pardonner ?

En approchant de Bologne, on est frappé de loin par deux tours très-élevées, dont l'une surtout est penchée d'une manière qui effraye la vue. C'est en vain que l'on sait qu'elle est ainsi bâtie, et que c'est ainsi qu'elle a vu passer les siècles : cet aspect importune l'imagination. Bologne est l'une des villes où l'on trouve un plus grand nombre d'hommes instruits dans tous les genres ; mais le peuple y produit une impression désagréable. Lucile s'attendait au langage harmonieux d'Italie qu'on lui avait annoncé ; et le dialogue bolonais dut la surprendre péniblement : il n'en est pas de plus rauque dans les pays du Nord. C'était au milieu du carnaval qu'Oswald et Lucile arrivèrent à Bologne ; l'on entendait jour et nuit des cris de joie tout semblables à des cris de colère. Une population pareille à celle des *lazzaroni* de Naples couche la nuit sous les arcades nombreuses qui bordent les rues de Bologne ; ils portent pendant l'hiver un pen de feu dans un vase de terre, mangent dans la rue, et poursuivent les étrangers par des demandes continuelles. Lucile espérait en vain ces voix mélodieuses qui se font entendre la nuit dans les villes d'Italie ; elles se taisent toutes quand le temps est froid, et sont remplacées à Bologne par des clameurs qui effrayent quand on n'y est pas accoutumé. Le langage des gens du peuple paraît hostile, tant le son en est rude ; et les mœurs de la populace sont beaucoup plus grossières dans quelques contrées méridionales que dans les pays du Nord. La vie sédentaire perfectionne l'ordre social ; mais le soleil, qui permet de vivre dans les ténèbres, introduit quelque chose de sauvage dans les habitudes des gens du peuple.

Oswald et lady Nelvil ne pouvaient faire un pas sans être assaillis par une quantité de mendiants, qui sont en général le fléau de l'Italie. En passant devant les prisons de Bologne, dont les barreaux donnent sur la rue, ils virent les détenus qui se livraient à la joie la plus déplaisante, s'adressaient aux passants d'une voix de tonnerre, et demandaient des secours avec des plaisanteries ignobles et des rires immodérés ; enfin tout donnait dans ce lieu l'idée d'un peuple sans dignité.

— Ce n'est pas ainsi, dit Lucile, que se montre en Angleterre notre peuple, concitoyen de ses chefs. Oswald, un tel pays peut-il vous plaire ?

— Dieu me préserve, répondit Oswald, de jamais renoncer à ma patrie ! mais quand vous aurez passé les Apennins, vous entendrez parler le toscan, vous verrez le véritable Midi : vous connaîtrez le peuple spirituel et animé de ces contrées ; et vous serez, je le crois, moins sévère pour l'Italie.

On peut juger la nation italienne, suivant les circonstances, d'une manière tout à fait différente. Quelquefois le mal qu'on en a dit si souvent s'accorde avec ce que l'on voit, et d'autres fois il paraît souverainement injuste. Dans un pays où la plupart des gouvernements sont sans garantie, et l'empire de l'opinion presque aussi nul pour les premières

classes que pour les dernières ; dans un pays où la religion est plus occupée du culte que de la morale, il y a peu de bien à dire de la nation, considérée d'une manière générale : mais on y rencontre beaucoup de qualités privées. C'est donc le hasard des relations individuelles qui inspire aux voyageurs la satire ou la louange : les personnes que l'on connaît particulièrement décident du jugement qu'on porte sur la nation ; jugement qui ne peut trouver de base fixe ni dans les institutions, ni dans les mœurs, ni dans l'esprit public.

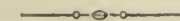
Oswald et Lucile allèrent voir ensemble les belles collections de tableaux qui sont à Bologne. Oswald, en les parcourant, s'arrêta longtemps devant la Sibylle, peinte par le Dominiquin. Lucile remarqua l'intérêt qu'excitait en lui ce tableau ; et, voyant qu'il s'oubliait longtemps à le contempler, elle osa s'approcher enfin, et lui demanda timidement si la Sibylle du Dominiquin parlait plus à son cœur que la Madone du Corrège. Oswald comprit Lucile, et fut étonné de tout ce que ce mot signifiait ; il la regarda quelque temps sans lui répondre, et puis il lui dit :

— La Sibylle ne rend plus d'oracles ; son génie, son talent, tout est fini ; mais l'angelique figure du Corrège n'a rien perdu de ses charmes ; et l'homme malheureux qui fait tant de mal à l'une ne trahira jamais l'autre.

En achevant ces mots, il sortit pour cacher son trouble.

LIVRE VINGTIÈME.

CONCLUSION.



CHAPITRE PREMIER.

Après ce qui s'était passé dans la galerie de Bologne, Oswald comprit que Lucile en savait plus sur ses relations avec Corinne qu'il ne l'avait imaginé, et il eut enfin l'idée que sa froideur et son silence venaient peut-être de quelques peines secrètes : cette fois néanmoins ce fut lui qui craignit l'explication que jusqu'alors Lucile avait redoutée. Le premier mot étant dit, elle aurait tout révélé si lord Nelvil l'avait voulu ; mais il lui en coûtait trop de parler de Corinne au moment de la revoir, de s'engager par une promesse, enfin de traiter un sujet si propre à l'ébranler avec une personne qui lui causait toujours un sentiment de gêne, et dont il ne connaissait le caractère qu'imparfaitement.

Ils traversèrent les Apennins, et trouvèrent par-delà le beau climat d'Italie. Le vent de mer, qui est si étouffant pendant l'été, repandait alors une douce chaleur ; les gazons étaient verts : l'automne finissait à peine, et déjà le printemps semblait s'annoncer. On voyait, dans les marchés, des fruits de toute espèce, des oranges, des grenades. Le langage toscan commençait à se faire entendre ; enfin tous les souvenirs de la belle Italie rentraient dans l'âme d'Oswald ; mais aucune espérance ne venait s'y mêler : il n'y avait que du passé dans toutes ces impressions. L'air suave du midi agissait aussi sur la disposition de Lucile : elle eût été plus confiante, plus animée, si lord Nelvil l'eût encouragée ; mais ils étaient tous les deux retenus par une timidité pareille, inquiets de leur disposition mutuelle, et n'osant se communiquer ce qui les occupait. Corinne, dans une telle situation, eût bien vite obtenu le secret d'Oswald comme celui de Lucile ; mais ils avaient l'un et l'autre le même genre de réserve ; et plus ils se ressemblaient à cet égard, plus il était difficile qu'ils sortissent de la situation contrainte où ils se trouvaient.

CHAPITRE II.

En arrivant à Florence, lord Nelvil écrivit au prince Castel-Forte, et peu d'instants après le prince se rendit chez lui. Oswald fut si ému en le voyant, qu'il fut longtemps sans pouvoir lui parler, enfin il lui demanda des nouvelles de Corinne.

— Je n'ai rien que de triste à vous dire sur elle, répondit le prince Castel-Forte ; sa santé est très-mauvaise et s'affaiblit tous les jours. Elle ne voit personne que moi ; l'occupation lui est souvent très-difficile ; cependant je la croyais un peu plus calme lorsque nous avons appris votre arrivée en Italie. Je ne puis vous cacher qu'à cette nouvelle son émotion a été si vive que la fièvre, qui l'avait quittée, l'a reprise. Elle ne m'a point dit quelle était son intention relativement à vous ; car j'évite avec grand soin de lui prononcer votre nom.

— Ayez la bonté, prince, reprit Oswald, de lui faire voir la lettre que vous avez reçue de moi, il y a près de cinq ans : elle contient tous les détails des circonstances qui m'ont empêché d'apprendre son voyage en Angleterre avant que je fusse l'époux de Lucile ; et, quand elle l'aura lue, demandez-lui de me recevoir. J'ai besoin de lui parler pour justifier, s'il se peut, ma conduite. Son estime m'est nécessaire, quoique je ne doive plus prétendre à son intérêt.

— Je remplirai vos desirs, milord, dit le prince Castel-Forte : je souhaiterais que vous lui fissent quelque bien.

Lady Nelvil entra dans ce moment ; Oswald lui présenta le prince Castel-Forte : elle le reçut avec assez de froideur ; il la regarda fort attentivement. Sa beauté sans doute le frappa ; car il soupira en pensant à Corinne, et sortit. Lord Nelvil le suivit.

— Elle est charmante, lady Nelvil, dit le prince Castel-Forte ; quelle jeunesse ! quelle fraîcheur ! Ma pauvre amie n'a plus rien de cet éclat ; mais il ne faut pas oublier, milord, qu'elle était bien brillante aussi quand vous l'avez vue pour la première fois !

— Non, je ne l'oublie pas, s'écria lord Nelvil ; non, je ne me pardonnerai jamais... et il s'arrêta sans pouvoir achever ce qu'il voulait dire.

Le reste du jour, il fut silencieux et sombre. Lucile n'essaya pas de le distraire ; et lord Nelvil était blessé de ce qu'elle ne l'essayait pas. Il se disait en lui-même :

— Si Corinne m'avait vu triste, Corinne m'aurait consolé.

Le lendemain matin, son inquiétude le conduisit de très-bonne heure chez le prince Castel-Forte.

— Eh bien ! lui dit-il, qu'a-t-elle répondu ?

— Elle ne veut pas vous voir, répondit le prince Castel-Forte.

— Et quels sont ses motifs ?

— J'ai été hier chez elle, et je l'ai trouvée dans une agitation qui faisait bien de la peine. Elle marchait à grands pas dans sa chambre malgré son extrême faiblesse ; sa pâleur était quelquefois remplacée par une vive rougeur qui disparaissait aussitôt. Je lui ai dit que vous souhaitiez de la voir ; elle a gardé le silence quelques instants, et m'a dit enfin ces paroles que je vous rendrai fidèlement, puis-que vous l'exigez : — C'est un homme qui m'a fait trop de mal. L'ennemi qui m'aurait jetée dans une prison, qui m'aurait humiliée et proscrite, n'eût pas déchiré mon cœur à ce point. J'ai souffert ce que personne n'a jamais souffert, un mélange d'attentrissement et d'irritation qui faisait de mes pensées un supplice continu. J'avais pour Oswald autant d'enthousiasme que d'amour. Il doit s'en souvenir ; je lui ai dit une fois qu'il m'en coûterait moins de ne plus l'aimer que de ne plus l'admirer. Il a flétri l'objet de mon culte ; il m'a trompée, volontairement ou involontairement, n'importe : il n'est pas celui que je croyais. Qu'a-t-il fait pour moi ? Il a joué pendant près d'une année du sentiment qu'il m'inspirait ; et quand il a fallu me défendre, et quand il a fallu manifester son cœur par une action, en a-t-il fait une ? peut-il se vanter d'un sacrifice, d'un mouvement généreux ? Il est heureux maintenant, il possède tous les avantages que le monde apprécie ; moi, je me meurs ; qu'il me laisse en paix.

— Ces paroles sont bien dures, dit Oswald.

— Elle est agrie par la souffrance, reprit le prince Castel-Forte ; je lui ai vu souvent une disposition plus douce ; souvent, permettez-moi de vous le dire, elle vous a défendu contre moi.

— Vous me trouvez donc bien coupable ? reprit lord Nelvil.

— Me permettez-vous de vous le dire ? je pense que vous l'êtes, dit le prince Castel-Forte. Les torts qu'on peut avoir avec une femme ne nuisent point dans l'opinion du monde ; ces fragiles idoles, adorées aujourd'hui, peuvent être brisées demain sans que personne prenne leur défense, et c'est pour cela même que je les respecte davantage ; car la morale, à leur égard, n'est défendue que par notre propre cœur. Aucun convenance ne résulte pour nous de leur faire du mal ; et cependant ce

mal est affreux. Un coup de poignard est puni par les lois, et le déshonneur d'un cœur sensible n'est l'objet que d'une plaisanterie : il vaudrait donc mieux se permettre le coup de poignard.

— Croyez-moi, répondit lord Nelvil, moi aussi, j'ai été bien malheureux : c'est ma seule justification ; mais autrefois Corinne eût entendu celle-là. Il se peut qu'elle ne lui fasse plus rien à présent. Néanmoins je veux lui écrire. Je crois encore qu'à travers tout ce qui nous sépare elle entendra la voix de son ami.

— Je lui remettrai votre lettre, dit le prince Castel-Forte ; mais, je vous en conjure, ménagez-la : vous ne savez pas ce que vous êtes encore pour elle. Cinq ans ne l'ont que rendre une impression plus profonde quand aucune autre idée n'en a distraité : voulez-vous savoir dans quel état elle est à présent ? Une fantaisie bizarre, à laquelle mes prières n'ont pu la faire renoncer, vous en donnera l'idée.

En achevant ces mots, le prince Castel-Forte ouvrit la porte de son cabinet, et lord Nelvil l'y suivit. Il vit d'abord le portrait de Corinne, telle qu'elle avait paru dans le premier acte de *Roméo et Juliette*, ce jour, celui de tous où il s'était senti le plus d'entraînement pour elle. Un air de confiance et de bonheur animait tous ses traits. Les souvenirs de ces temps de fête se réveillèrent tout entiers dans l'imagination de lord Nelvil : et comme il trouvait du plaisir à s'y livrer, le prince Castel-Forte le prit par la main, et, tirant un rideau de crêpe qui couvrait un autre tableau, il lui montra Corinne, telle qu'elle avait voulu se faire peindre cette même année, en robe noire, d'après le costume qu'elle n'avait point quitté depuis son retour d'Angleterre. Oswald se rappela tout à coup l'impression que lui avait faite une femme vêtue ainsi, qu'il avait aperçue à Hyde-park ; mais ce qui le frappa surtout, ce fut l'inconcevable changement de la figure de Corinne. Elle était là, pâle comme la mort, les yeux à demi fermés ; ses longues paupières voilaient ses regards, et portaient une ombre sur ses joues sans couleur. Au bas du portrait était écrit ce vers du *Pastor fido* :

A pena si può dir : questa fù rosa.

A peine peut-on dire : elle fut une rose.

— Quoi ! dit lord Nelvil, c'est ainsi qu'elle est maintenant ?

— Oui, répondit le prince Castel-Forte, et, depuis quinze jours, plus mal encore.

A ces mots, lord Nelvil sortit comme un insensé : l'excès de sa peine troublait sa raison.

CHAPITRE III.

Rentré chez lui, il s'enferma dans sa chambre tout le jour. Lucile vint à l'heure du dîner frapper doucement à sa porte. Il ouvrit et lui dit :

— Ma chère Lucile, permettez que je reste seul aujourd'hui ; ne m'en sachez pas mauvais gré.

Lucile se retourna vers Juliette, qu'elle tenait par la main, l'embrassa, et s'éloigna sans prononcer un seul mot. Lord Nelvil referma sa porte, et se rapprocha de sa table, sur laquelle était la lettre qu'il écrivait à Corinne. Mais il se dit en versant des pleurs :

— Serait-il possible que je fisse aussi souffrir Lucile ? A quoi sert donc ma vie, si tout ce qui m'aime est malheureux par moi ?

LETTRE DE LORD NELVIL A CORINNE.

« Si vous n'étiez pas la plus généreuse personne du monde, qu'aurais-je à vous dire ? Vous pouvez m'accabler par vos reproches, et, ce qui est plus affreux encore, me déchirer par votre douleur. Suis-je un monstre, Corinne, puisque j'ai fait tant de mal à ce que j'aimais ! Ah ! je souffre tellement, que je ne puis me croire tout à fait barbare. Vous savez, quand je vous ai connue, que j'étais accablé par le chagrin qui me suivra jusqu'au tombeau. Je n'espérais pas le bonheur. J'ai lutté longtemps contre l'attrait que vous m'inspiriez. Enfin, quand il a eu triomphé de moi, j'ai toujours gardé dans mon âme un sentiment de tristesse, présage d'un malheureux sort. Tantôt je croyais que vous

étiez un bienfait de mon père, qui veillait dans le ciel sur ma destinée, et voulait que je fusse encore aimé sur cette terre, comme il m'avait aimé pendant sa vie. Tantôt je croyais que je désobéissais à ses volontés, en épousant une étrangère, en m'écartant de la ligne tracée par mes devoirs et par ma situation. Ce dernier sentiment prévalut quand je fus de retour en Angleterre, quand j'appris que mon père avait condamné d'avance mon sentiment pour vous. S'il avait vécu, je me serais cru le droit de lutter, à cet égard, contre son autorité : mais ceux qui ne plus ne peuvent nous entendre, et leur volonté sans force porte un caractère touchant et sacré.

« Je me retrouvai au milieu des habitudes et des liens de la patrie ; je rencontraï votre sœur, que mon père m'avait destinée, et qui convenait si bien au besoin du repos, au projet d'une vie régulière. J'ai dans le caractère une sorte de faiblesse qui me fait redouter ce qui agite l'existence. Mon esprit est séduit par des espérances nouvelles ; mais j'ai tant éprouvé de peines, que mon âme malade craint tout ce qui l'expose à des émotions trop fortes, à des résolutions pour lesquelles il faut heurter mes souvenirs et les affections nées avec moi. Cependant, Corinne, si je vous avais vue en Angleterre, jamais je n'aurais pu me détacher de vous. Cette admirable preuve de tendresse eût entraîné mon cœur incertain. Ah ! pourquoi dire ce que j'aurais fait ! Serions-nous heureux ? suis-je capable de l'être ? Incertain comme je le suis, pouvais-je choisir un sort, quelque beau qu'il fût, sans en regretter un autre ?

« Quand vous me rendites ma liberté, je fus irrité contre vous : je rentrai dans les idées que le commun des hommes doit prendre en vous voyant. Je me dis qu'une personne aussi supérieure se passerait facilement de moi. Corinne, j'ai déchiré votre cœur, je le sais ; mais je croyais m'immoler que moi. Je pensais que j'étais plus que vous inconsolable, et que vous m'oublieriez quand je vous regretterais toujours. Enfin les circonstances m'enlacent, et je ne veux point nier que Lucile ne soit digne et des sentiments qu'elle m'inspire, et de bien mieux encore. Mais dès que je sus votre voyage en Angleterre et le malheur que je vous avais causé, il n'y eut plus dans ma vie qu'une peine continue. J'ai cherché la mort pendant quatre ans, au milieu de la guerre, certain qu'en apprenant que je n'étais plus vous me trouveriez justifié. Sans doute vous avez à m'opposer une vie de regrets et de douleurs, une fidélité profonde pour un ingrat qui ne la méritait pas ; mais songez que la destinée des hommes se complique de mille rapports divers, qui troublent la constance du cœur. Cependant, s'il est vrai que je n'ai pu ni trouver ni donner le bonheur ; s'il est vrai que je vis seul depuis que je vous ai quittée, que jamais je ne parle du fond de mon cœur ; que la mère de mon enfant, que celle que je dois aimer à tant de titres, reste étrangère à mes secrets comme à mes pensées ; s'il est vrai qu'un état habituel de tristesse m'ait replongé dans cette maladie dont vous soûlez, Corinne, m'avaient autrefois tiré ; si je suis venu en Italie, non pas pour me guérir, vous ne croyez pas que j'aime la vie, mais pour vous dire adieu, refusez-vous de me voir une fois, une seule fois ? Je le souhaite, parce que je crois que je vous ferais du bien. Ce n'est pas ma propre souffrance qui me détermine. Qu'importe que je sois bien misérable ! qu'importe qu'un poids affreux pèse à jamais sur mon cœur, si je m'en vais d'ici sans vous avoir parlé, sans avoir obtenu de vous mon pardon ! Il faut que je sois malheureux ; et certainement je le serai. Mais il me semble que votre cœur serait soulagé si vous pouviez penser à moi comme à votre ami, si vous aviez vu combien vous m'êtes chère, si vous l'aviez senti par ces regards, par cet accent d'Oswald, de ce criminel dont le sort est plus changé que le cœur.

« Je respecte mes liens, j'aime votre sœur ; mais le cœur humain, bizarre, inconséquent, tel qu'il est, peut renfermer et cette tendresse, et celle que j'éprouve pour vous. Je n'ai rien à dire de moi qui puisse s'écrire : tout ce qu'il faut expliquer me condamne. Néanmoins si vous me voyiez me prosterner devant vous, vous pénétreriez, à travers tous mes torts et tous mes devoirs, ce que vous êtes encore pour moi, et cet entretien vous laisserait un sentiment doux. Hélas ! notre santé est bien faible à tous les deux ; et je ne crois pas que le ciel nous destine une longue vie. Que celui de nous deux qui précèdera l'autre se sente regretté, se sente aimé de l'ami qu'il laissera dans ce monde ! L'innocent devrait seul avoir cette jouissance : mais qu'elle soit aussi accordée au coupable !

« Corinne, sublime amie, vous qui lisez dans les cœurs, devinez ce que je ne puis dire ; entendez-moi comme vous m'entendiez. Laissez-moi vous voir ; permettez que mes lèvres pâles pressent vos mains affaiblies ; ah ! ce n'est pas moi seul qui ai fait ce mal, c'est le même sentiment qui nous a consumés tous les deux ; c'est la destinée qui a frappé deux êtres qui s'aimaient : mais elle a dévoué l'un d'eux au crime, et celui-là, Corinne, n'est peut-être pas le moins à plaindre. »

RÉPONSE DE CORINNE.

« S'il ne fallait pour vous voir que vous pardonner, je ne m'y serais pas un instant refusée. Je ne sais pourquoi je n'ai point de ressentiment contre vous, bien que la douleur que vous m'avez causée me fasse frissonner d'effroi. Il faut que je vous aime encore, pour n'avoir aucun

mouvement de haine : la religion seule ne suffirait pas pour me désarmer ainsi. J'ai eu des moments où ma raison était altérée; d'autres, et c'étaient les plus doux, où j'ai cru mourir avant la fin du jour, par le serrement de cœur qui m'oppressait; d'autres enfin où j'ai douté de tout, même de la vertu; vous étiez pour moi son image ici-bas, et je n'avais plus de guide pour mes pensées comme pour mes sentiments quand le même coup frappait en moi l'admiration et l'amour.

« Que serais-je devenue sans le secours céleste? Il n'y a rien dans ce monde qui ne fût empoisonné par votre souvenir. Un seul asile me restait au fond de l'âme; Dieu m'y a reçue. Mes forces physiques vont en décroissant; mais il n'en est pas ainsi de l'enthousiasme qui me soutient. Se rendre digne de l'immortalité est, je me plais à le croire, le but de l'existence. Bonheur, souffrances, tout est moyen pour ce but; et vous avez été choisi pour déraciner ma vie de la terre : j'y tenais par un lien trop fort.

« Quand j'ai appris votre arrivée en Italie, quand j'ai revu votre écriture, quand je vous ai su là, de l'autre côté de la rivière, j'ai senti dans mon âme un tumulte effrayant. Il fallait me rappeler sans cesse que ma sœur était votre femme, pour combattre ce que j'éprouvais. Je ne vous le cache point : vous revoir me semblait un bonheur, une émotion indéfinissable, que mon cœur enivré de nouveau préférait à des siècles de calme; mais la Providence ne m'a point abandonnée dans ce péril. N'êtes-vous pas l'époux d'une autre? Que pouvais-je donc avoir à vous dire? M'était-il même permis de mourir entre vos bras? Et que me restait-il pour ma conscience, si je ne faisais aucun sacrifice, si je voulais encore un dernier jour, une dernière heure? Maintenant je comparerais devant Dieu peut-être avec plus de confiance, puisque j'ai su renoncer à vous voir. Cette grande résolution apaisera mon âme. Le bonheur, tel que je l'ai senti quand vous m'aimiez, n'est pas en harmonie avec notre nature : il agite, il inquiète, il est si prêt à passer! Mais une prière habituelle, une rêverie religieuse, qui a pour but de se perfectionner soi-même, de se décider dans tout par le sentiment du devoir, est un état doux; et je ne puis savoir quel ravage le seul son de votre voix pourrait produire dans cette vie de repos que je crois avoir obtenue. Vous m'avez fait beaucoup de mal en me disant que votre santé était altérée. Ah! ce n'est pas moi qui la soigne; mais c'est encore moi qui souffre avec vous. Que Dieu bénisse vos jours, milord! soyez heureux, mais soyez-le par la piété. Une communication secrète avec la Divinité semble placer en nous-mêmes l'être qui se confie et la voix qui lui répond; elle fait deux amis d'une seule âme. Chercheriez-vous encore ce qu'on appelle le bonheur? Ah! trouverez-vous mieux que ma tendresse? Savez-vous que dans les déserts du nouveau monde j'aurais béni mon sort, si vous m'aviez permis de vous y suivre? Savez-vous que je vous aurais servi comme une esclave? Savez-vous que je me serais prosternée devant vous comme devant un envoyé du ciel, si vous m'aviez fidèlement aimée? Eh bien! qu'avez-vous fait de tant d'amour? qu'avez-vous fait de cette affection unique en ce monde? un malheur unique comme elle. Ne prétendez donc plus au bonheur; ne m'offensez pas en croyant l'obtenir encore. Priez comme moi, priez; et que nos pensées se rencontrent dans le ciel!

« Cependant, quand je me sentirai tout à fait près de ma fin, peut-être me placera-je dans quelque lieu pour vous voir passer. Pourquoi ne le ferais-je pas? Certainement quand mes yeux se troubleront, quand je ne verrai plus rien au dehors, votre image m'apparaîtra. Si je vous avais revu nouvellement, cette illusion ne serait-elle pas plus distincte? Les divinités, chez les anciens, n'étaient jamais présentes à la mort; je vous éloignerais de la mienne; mais je souhaite qu'un souvenir récent de vos traits puisse encore se retracer dans mon âme défaillante. Oswald, Oswald, qu'est-ce que j'ai dit! vous voyez ce que je suis quand je m'abandonne à votre souvenir.

« Pourquoi Lucile n'a-t-elle pas désiré de me voir? c'est votre femme, mais c'est aussi ma sœur. J'ai des paroles douces, j'en ai même de généreuses à lui adresser. Et votre fille, pourquoi ne m'a-t-elle pas été amenée? Je ne dois pas vous voir; mais ce qui vous entoure est ma famille; en suis-je donc rejetée? Craint-on que la pauvre petite Juliette ne s'attriste en me voyant? Il est vrai que j'ai l'air d'une ombre; mais je saurais sourire pour votre enfant. Adieu, milord, adieu; pensez-vous que je pourrais vous appeler mon frère? mais ce serait parce que vous êtes l'époux de ma sœur. Ah! du moins vous serez en deuil quand je mourrai; vous assisterez, comme parent, à mes funérailles. C'est à Rome que mes cendres seront d'abord transportées; faites passer mon cercueil sur la route que parcourut jadis mon char de triomphe, et reposez-vous dans le lieu même où vous m'avez rendu ma couronne. Non, Oswald, non, j'ai tort. Je ne veux rien qui vous afflige; je veux seulement une larme, et quelques regards vers le ciel, où je vous attendrai. »

CHAPITRE IV.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'Oswald pût retrouver du calme, après l'impression déchirante que lui avait causée la lettre de Corinne. Il finit la présence de Lucile : il passait les heures entières sur le bord de la rivière qui conduisait à la maison de Corinne; et souvent il fut tenté de se jeter dans les flots, pour être au moins porté, quand il ne serait plus, vers cette demeure dont l'entrée lui était refusée pendant sa vie. La lettre de Corinne lui apprenait qu'elle eût désiré de voir sa sœur; et, bien qu'il s'étonnât de ce souhait, il avait envie de le satisfaire; mais comment aborder cette question auprès de Lucile? Il apercevait bien qu'elle était blessée de sa tristesse : il aurait voulu qu'elle l'interrogât, mais il ne pouvait se résoudre à parler le premier; et Lucile trouvait toujours le moyen d'amener la conversation sur des sujets indifférents, de proposer une promenade, enfin de détourner un entretien qui aurait pu conduire à une explication. Elle parlait quelquefois de son désir de quitter Florence pour aller voir Rome et Naples. Lord Nelvil ne la contredisait jamais; seulement il demandait encore quelques jours de retard; et Lucile alors y consentait avec une expression de physionomie noble et froide.

Oswald voulut au moins que Corinne vît sa fille; et il ordonna secrètement à sa bonne de la conduire chez elle. Il alla au-devant de l'enfant comme elle revenait, et lui demanda si elle avait été contente de sa visite. Juliette lui répondit par une phrase italienne; et sa prononciation, qui ressemblait à celle de Corinne, fit tressaillir Oswald.

— Qui vous a appris cela, ma fille, dit-il?

— La dame que je viens de voir, répondit-elle.

— Et comment vous a-t-elle reçue?

— Elle a beaucoup pleuré en me voyant, dit Juliette; je ne sais pourquoi. Elle m'embrassait et pleurait; et cela lui faisait mal, car elle a l'air bien malade.

— Et vous plaît-elle, cette dame, ma fille? continua lord Nelvil.

— Beaucoup, répondit Juliette; j'y veux aller tous les jours. Elle m'a promis de m'apprendre tout ce qu'elle sait : elle dit qu'elle veut que je ressemble à Corinne. Qu'est-ce que c'est que Corinne? mon père, cette dame n'a pas voulu me le dire.

Lord Nelvil ne répondit plus, et s'éloigna pour cacher son attendrissement. Il ordonna que tous les jours, pendant la promenade de Juliette, on la menât chez Corinne; et peut-être eut-il tort envers Lucile, en disposant ainsi de sa fille sans son consentement. Mais, en peu de jours, l'enfant fit des progrès inconcevables dans tous les genres. Son maître d'italien était ravi de sa prononciation. Ses maîtres de musique admiraient déjà ses premiers essais.

Rien de tout ce qui s'était passé n'avait fait autant de peine à Lucile que cette influence donnée à Corinne sur l'éducation de sa fille. Elle savait par Juliette que la pauvre Corinne, dans son état de faiblesse et de dépérissement, se donnait une peine extrême pour l'instruire et lui communiquer tous ses talents, comme un héritage qu'elle se plaisait à lui léguer de son vivant. Lucile en eût été touchée, si elle n'eût pas cru voir dans tous ces soins le projet de détacher d'elle lord Nelvil; mais elle était combattue entre le désir bien naturel de diriger seule sa fille, et le reproche qu'elle se faisait de lui enlever des leçons qui ajoutaient à ses agréments d'une manière si remarquable. Un jour lord Nelvil passait dans la chambre comme Juliette prenait une leçon de musique. Elle tenait une harpe en forme de lyre, proportionnée à sa taille, de la même manière que Corinne, et ses petits bras et ses jolis regards l'imitaient parfaitement. On croyait voir la miniature d'un beau tableau, avec la grâce de l'enfance de plus, qui mêle à tout un charme innocent. Oswald, à ce spectacle, lut tellement ému, qu'il ne pouvait prononcer un mot, et il s'assit en tremblant. Juliette alors exécuta sur sa harpe un air écossais que Corinne avait fait entendre à lord Nelvil, à Tivoli, en présence d'un tableau d'Ossian. Pendant qu'Oswald, en l'écoutant, respirait à peine, Lucile s'avança derrière lui sans qu'il l'aperçût. Quand Juliette eut fini, son père la prit sur ses genoux et lui dit :

— La dame qui demeure sur le bord de l'Arno vous a donc appris à jouer ainsi?

— Oui, répondit Juliette; mais il lui en a bien coûté pour le faire; elle s'est trouvée mal souvent lorsqu'elle m'enseignait. Je l'ai priée plusieurs fois de cesser, mais elle n'a pas voulu, et seulement elle m'a fait promettre de vous répéter cet air tous les ans, un certain jour, le 17 de novembre, je crois.

— Ah! mon Dieu! s'écria lord Nelvil.

Et il embrassa sa fille en versant beaucoup de larmes.

Lucile alors se montra, et, prenant Juliette par la main, elle dit à son époux en anglais :

— C'est trop, milord, de vouloir aussi détourner de moi l'affection de ma fille ; cette consolation n'était due dans mon malheur.

En achevant ces mots, elle emmena Juliette. Lord Nelvil voulut en vain la suivre, elle s'y refusa, et, seulement à l'heure du dîner, il apprit qu'elle était sortie pendant plusieurs heures, seule, et sans dire où elle allait. Il s'inquiétait mortellement de son absence, lorsqu'il la vit revenir avec une expression de douleur et de calme dans la physionomie, tout à fait différente de ce qu'il attendait. Il voulut enfin lui parler avec confiance, et tâcher d'obtenir d'elle son pardon par la sincérité ; mais elle lui dit :

— Souffrez, milord, que cette explication, nécessaire à tous les deux, soit encore retardée. Vous saurez dans peu les motifs de ma prière.

Pendant le dîner, elle mit dans la conversation beaucoup plus d'intérêt que de coutume : plusieurs jours se passèrent ainsi, durant lesquels Lucile se montrait constamment plus aimable et plus animée qu'à l'ordinaire. Lord Nelvil ne pouvait rien concevoir à ce changement. Voici quelle en était la cause. Lucile avait été très-blessée des visites de sa fille chez Corinne, et de l'intérêt que lord Nelvil paraissait prendre aux progrès que les leçons de Corinne faisaient faire à cet enfant. Tout ce qu'elle avait renfermé dans son cœur depuis si longtemps s'était échappé dans ce moment ; et, comme il arrive aux personnes qui sortent de leur caractère, elle prit tout à coup une résolution très-vive, et partit pour aller voir Corinne et lui demander si elle était résolue à la troubler toujours dans son sentiment pour son époux. Lucile se parlait à elle-même avec force, jusqu'au moment où elle arriva devant la porte de Corinne. Mais il lui prit alors un tel mouvement de timidité, qu'elle n'aurait jamais pu se résoudre à entrer, si Corinne, qui l'aperçut de sa fenêtre, ne lui avait envoyé Thérésine pour la prier de venir chez elle. Lucile monta dans la chambre de Corinne, et toute son irritation contre elle disparut en la voyant ; elle se sentit au contraire profondément attendrie par l'état déplorable de la santé de sa sœur, et ce fut en pleurant qu'elle l'embrassa.

Alors commença entre les deux sœurs un entretien plein de franchise de part et d'autre. Corinne donna la première l'exemple de cette franchise ; mais il eût été impossible à Lucile de ne pas le suivre. Corinne exerça sur sa sœur l'ascendant qu'elle avait sur tout le monde ; on ne pouvait conserver avec elle ni dissimulation ni contrainte. Corinne ne cacha point à Lucile qu'elle se croyait certaine de n'avoir plus que peu de temps à vivre, et sa pâleur et sa faiblesse ne le prouvaient que trop. Elle aborda simplement avec Lucile les sujets d'entretien les plus délicats ; elle lui parla de son bonheur et de celui d'Oswald. Elle savait, par tout ce que le prince Castel-Forte lui avait raconté, et mieux encore par ce qu'elle avait deviné, que la contrainte et la froideur existaient souvent dans leur intérieur ; et, se servant alors de l'ascendant que lui donnaient et son esprit et la fin prochaine dont elle était menacée, elle s'occupa généreusement de rendre Lucile plus heureuse avec lord Nelvil. Connaissant parfaitement le caractère de celui-ci, elle fit comprendre à Lucile pourquoi il avait besoin de trouver dans celle qu'il aimait une manière d'être à quelques égards différente de la sienne ; une confiance spontanée, parce que sa réserve naturelle l'empêchait de la solliciter ; plus d'intérêt, parce qu'il était susceptible de découragement ; et de la gaieté, précisément parce qu'il souffrait de sa propre tristesse. Corinne se peignit elle-même dans les jours brillants de sa vie ; elle se jugea comme elle aurait pu juger une étrangère, et elle montra vivement à Lucile combien serait agréable une personne qui, avec la conduite la plus régulière et la moralité la plus rigide, aurait cependant tout le charme, tout l'abandon, tout le désir de plaire qu'inspire quelquefois le besoin de réparer des torts.

— On a vu, dit Corinne à Lucile, des femmes aimées non-seulement malgré leurs erreurs, mais à cause de ces erreurs mêmes. La raison de cette bizarrerie est peut-être que ces femmes cherchaient à se montrer plus aimables, pour se les faire pardonner, et n'imposaient point de gêne, parce qu'elles avaient besoin d'indulgence. Ne soyez donc pas, Lucile, fière de votre perfection ; que votre charme consiste à l'oublier et à ne vous en point prévaloir. Il faut que vous soyez vous et moi tout à la fois ; que vos vertus ne vous autorisent jamais à la plus légère négligence pour vos agréments, et que vous ne vous fassiez point un titre de ces vertus pour vous permettre l'orgueil et la froideur. Si cet orgueil n'était pas fondé, il blesserait peut-être moins ; car user de ses droits refroidit le cœur plus que les prétentions injustes : le sentiment se plaît surtout à donner ce qui n'est pas dû.

Lucile remerciait sa sœur avec tendresse de la bonté qu'elle lui témoignait ; et Corinne lui disait :

— Si je devais vivre, je n'en serais pas capable : mais puisque je dois bientôt mourir, mon seul désir personnel est encore qu'Oswald retrouve dans vous et dans sa fille quelques traces de mon influence, et que jamais du moins il ne puisse avoir une jouissance de sentiment sans se rappeler Corinne.

Lucile revint tous les jours chez sa sœur, et s'étudiait, par une modestie bien aimable, et par une délicatesse de sentiment plus aimable encore, à ressembler à la personne qu'Oswald avait le plus aimée. La curiosité de lord Nelvil s'accroissait tous les jours en remarquant les grâces nouvelles de Lucile. Il devina bien vite qu'elle avait vu Corinne :

mais il ne put obtenir aucun aveu sur ce sujet. Corinne, dès son premier entretien avec Lucile, avait exigé le secret de leurs rapports ensemble. Elle se proposait de voir une fois Oswald et Lucile réunis, mais seulement, à ce qu'il paraît, quand elle se croirait assurée de n'avoir plus que peu d'instants à vivre. Elle voulait tout dire et tout éprouver à la fois ; et elle enveloppait ce projet d'un tel mystère, que Lucile elle-même ne savait pas de quelle manière elle avait résolu de l'accomplir.

CHAPITRE V.

Corinne, se croyant atteinte d'une maladie mortelle, souhaitait de laisser à l'Italie, et surtout à lord Nelvil, un dernier adieu qui rappelât le temps où son génie brillait dans tout son éclat. C'est une faiblesse qu'il faut lui pardonner. L'amour et la gloire s'étaient toujours confondus dans son esprit ; et jusqu'au moment où son cœur fit le sacrifice de tous les attachements de la terre, elle désira que l'ingrat qui l'avait abandonnée sentit encore une fois que c'était à la femme de son temps qui savait le mieux aimer et penser qu'il avait donné la mort. Corinne n'avait plus la force d'improviser, mais dans la solitude elle composait encore des vers ; et depuis l'arrivée d'Oswald elle semblait avoir repris un intérêt plus vif à cette occupation. Peut-être désirait-elle lui rappeler, avant de mourir, son talent et ses succès ; enfin, tout ce que le malheur et l'amour lui faisaient perdre. Elle choisit donc un jour pour réunir, dans une des salles de l'académie de Florence, tous ceux qui désiraient entendre ce qu'elle avait écrit. Elle confia son dessein à Lucile, et la pria d'amener son époux.

— Je puis vous le demander, lui dit-elle, dans l'état où je suis.

Un trouble affreux saisit Oswald en apprenant la résolution de Corinne. Lirait-elle ses vers elle-même ? quel sujet voulait-elle traiter ? Enfin il suffisait de la possibilité de la voir pour bouleverser entièrement l'âme d'Oswald. Le matin du jour désigné, l'hiver, qui se fait si rarement sentir en Italie, s'y montra pour un moment comme dans les climats du Nord. On entendait un vent horrible siffler dans les maisons. La pluie battait avec violence sur les carreaux des fenêtres ; et, par une singularité dont il y a cependant plus d'exemples en Italie que partout ailleurs, le tonnerre se faisait entendre au milieu du mois de janvier, et mêlait un sentiment de terreur à la tristesse du mauvais temps. Oswald ne prononçait pas un seul mot ; mais toutes les sensations extérieures semblaient augmenter le frisson de son âme.

Il arriva dans la salle avec Lucile. Une foule immense y était rassemblée. A l'extrémité, dans un endroit fort obscur, un fauteuil était préparé, et lord Nelvil entendait dire autour de lui que Corinne devait s'y placer, parce qu'elle était si malade, qu'elle ne pourrait pas réciter elle-même ses vers. Craignant de se montrer, tant elle était changée, elle avait choisi ce moyen pour voir Oswald sans être vue. Dès qu'elle sut qu'il y était, elle alla volée vers ce fauteuil. Il fallut la soutenir pour qu'elle pût avancer ; sa démarche était chancelante. Elle s'arrêtait de temps en temps pour respirer ; et l'on eût dit que ce court espace était un pénible voyage. Ainsi les derniers pas de la vie sont toujours lents et difficiles. Elle s'assit, chercha des yeux à découvrir Oswald, l'aperçut, et, par un mouvement tout à fait involontaire, elle se leva, tendit les bras vers lui, mais retomba l'instant d'après, en détournant son visage, comme Didon lorsqu'elle rencontre Enée dans un monde où les passions humaines ne doivent plus pénétrer. Le prince Castel-Forte retint lord Nelvil, qui, tout à fait hors de lui, voulait se précipiter à ses pieds ; il le contint par le respect qu'il devait à Corinne en présence de tant de monde.

Une jeune fille, vêtue de blanc et couronnée de fleurs, parut sur une espèce d'amphithéâtre qu'on avait préparé. C'était elle qui devait chanter les vers de Corinne. Il y avait un contraste touchant entre ce visage si paisible et si doux, ce visage où les peines de la vie n'avaient encore laissé aucune trace, et les paroles qu'elle allait prononcer : mais ce contraste même avait plu à Corinne ; il répandait quelque chose de serein sur les pensées trop sombres de son âme abattue. Une musique noble et sensible prépara les auditeurs à l'impression qu'ils allaient recevoir. Le malheureux Oswald ne pouvait détacher ses regards de Corinne, de cette ombre qui lui semblait une apparition cruelle dans une nuit de délire ; et ce fut à travers ses sanglots qu'il entendit ce chant du cygne, que la femme envers laquelle il était si coupable lui adressait encore au fond du cœur.

DERNIER CHANT DE CORINNE

« Recevez mon salut solennel, ô mes concitoyens ! Déjà la nuit s'avance à mes regards : mais le ciel n'est-il pas plus beau pendant la nuit ? Des milliers d'étoiles le décorent ; il n'est de jour qu'un désert. Ainsi les arbres éternelles révèlent d'immortelles pensées que l'éclat de la prospérité faisait oublier. Mais la voix qui pourrait en instruire s'affaiblit par degrés ; l'âme se retire en elle-même, et cherche à rassembler sa dernière chaleur.

« Dès le premier jour de ma jeunesse, je promis d'honorer ce nom de Romaine, qui fait encore tressaillir le cœur. Vous m'avez permis la gloire, ô vous, nation libérale, qui ne bannissez point les femmes de son temple, vous qui ne sacrifiez point des talents immortels aux jalouses passagères, vous qui toujours applaudissez à l'essor du génie, ce vainqueur sans vaincus, ce conquérant sans dénonces, qui puise dans l'éternité pour enrichir le temps.

« Quelle confiance m'inspiraient jadis la nature et la vie ! Je croyais que tous les malheurs venaient de ne pas assez penser, de ne pas assez sentir, et que déjà sur la terre on pouvait goûter d'avance la félicité céleste, qui n'est que la durée dans l'enthousiasme, et la constance dans l'amour.

« Non, je ne me repens point de cette exaltation généreuse ; non, ce n'est point elle qui m'a fait verser les pleurs dont la poussière qui m'attend est arrosée. J'aurais rempli ma destinée, j'aurais été digne des bienfaits du ciel, si j'avais consacré ma lyre retentissante à célébrer la bonté divine, manifestée par l'univers.

« Vous ne rejetez point, ô mon Dieu, le tribut des talents. L'hommage de la poésie est religieux ; et les ailes de la pensée servent à se rapprocher de vous.

« Il n'y a rien d'étroit, rien d'asservi, rien de limité dans la religion. Elle est l'immense, l'infini, l'éternel ; et, loin que le génie puisse détourner d'elle, l'imagination, de son premier élan, dépasse les bornes de la vie ; et le sublime en tout genre est un reflet de la Divinité.

« Ah ! si je n'avais aimé qu'elle, si j'avais placé ma tête dans le ciel, à l'abri des affections orageuses, je ne serais pas brisée avant le temps : des fantômes n'auraient pas pris la place de mes brillantes chimères. Malheureuse ! mon génie, s'il subsiste encore, se fait sentir seulement par la force de ma douleur ; c'est sous les traits d'une puissance ennemie qu'on peut encore le reconnaître.

« Adieu donc, mon pays ! adieu donc, la contrée où je reçus le jour ! Souvenirs de l'enfance, adieu ! Qu'avez-vous à faire avec la mort ? Vous qui dans mes écrits avez trouvé des sentiments qui répondaient à votre âme, ô mes amis, dans quelque lieu que vous soyez, adieu ! Ce n'est point pour une indigne cause que Corinne a tant souffert ; elle n'a pas du moins perdu ses droits à la pitié.

« Belle Italie ! c'est en vain que vous me promettez tous vos charmes ; que pourriez-vous pour un cœur délaissé ? Ranimeriez-vous mes souvenirs pour accroître mes peines ? Me rappelleriez-vous le bonheur pour me révolter contre mon sort ?

« C'est avec douceur que je m'y soumetts. O vous qui me survivrez ! quand le printemps reviendra, souvenez-vous combien j'aimais sa beauté : que de fois j'ai vanté son air et ses parfums ! Rappelez-vous quelquefois mes vers, mon âme y est empreinte ; mais des muses fatales, l'amour et le malheur, ont inspiré mes derniers chants.

« Quand les desseins de la Providence sont accomplis sur nous, une musique intérieure nous prépare à l'arrivée de l'ange de la mort. Il n'a rien d'effrayant, rien de terrible : il porte des ailes blanches, bien qu'il marche entouré de la nuit ; mais, avant sa venue, mille présages l'annoncent.

« Si le vent murmure, on croit entendre sa voix. Quand le jour tombe, il y a de grandes ombres dans la campagne, qui semblent les replis de sa robe traînante. A midi, quand les possesseurs de la vie ne voient qu'un ciel serein, ne sentent qu'un beau soleil, celui que l'ange de la mort réclame aperçoit dans le lointain un nuage qui va bientôt couvrir la nature entière à ses yeux.

« Espérance, jeunesse, émotions du cœur, c'en est donc fait ! Loin de moi des regrets trompeurs ! si j'obtiens encore quelques larmes, si je

me crois encore aimée, c'est parce que je vais disparaître ; mais si je ressaisissais la vie, elle retournerait bientôt contre moi tous ses poignards.

« Et vous, Rome, où mes cendres seront transportées, pardonnez, vous qui avez tant vu mourir, si je rejoins d'un pas tremblant vos ombres illustres ; pardonnez-moi de me plaindre. Des sentiments, des pensées peut-être nobles, peut-être fécondes, s'éteignent avec moi ; et, de toutes les facultés de l'âme que je tiens de la nature, celle de souffrir est la seule que j'aie exercée tout entière.

« N'importe, obéissons. Le grand mystère de la mort, quel qu'il soit, doit donner du calme. Vous m'en répondez, tombeaux silencieux ! vous m'en répondez, Divinité bienfaisante ! J'avais choisi sur la terre, et mon cœur n'a plus d'asile. Vous décidez pour moi ; mon sort en vaudra mieux. »

Ainsi finit le dernier chant de Corinne ; la salle retentit d'un triste et profond murmure d'applaudissements. Lord Nelvil, ne pouvant soutenir la violence de son émotion, perdit entièrement connaissance. Corinne, en le voyant dans cet état, voulut aller chez lui ; mais ses forces lui manquèrent au moment où elle essayait de se lever : on la rapporta chez elle, et depuis ce moment il n'y eut plus d'espoir de la sauver.

Elle fit demander un prêtre respectable en qui elle avait une grande confiance, et s'entretint longtemps avec lui. Lucile se rendit auprès d'elle ; la douleur d'Oswald l'avait tellement émue, qu'elle se jeta elle-même aux pieds de sa sœur pour la conjurer de le recevoir. Corinne s'y refusa, sans qu'aucun ressentiment en fût la cause.

— Je lui pardonne, dit-elle, d'avoir déchiré mon cœur : les hommes ne savent pas le mal qu'ils font, et la société leur persuade que c'est un jeu de remplir une âme de bonheur, et d'y faire ensuite succéder le désespoir. Mais, au moment de mourir, Dieu m'a fait la grâce de retrouver du calme ; et je sens que la vue d'Oswald remplirait mon âme de sentiments qui ne s'accordent point avec les angoisses de la mort. La religion seule a des secrets pour ce terrible passage. Je pardonne à celui que j'ai tant aimé, continua-t-elle d'une voix affaiblie : qu'il vive heureux avec vous ! Mais quand le temps viendra qu'à son tour il sera près de quitter la vie, qu'il se souvienne alors de la pauvre Corinne ! Elle veillera sur lui, si Dieu le permet ; car on ne cesse point d'aimer, quand ce sentiment est assez fort pour coûter la vie.

Oswald était sur le seuil de la porte, quelquefois voulant entrer malgré la défense positive de Corinne, quelquefois en étant par la douleur. Lucile allait de l'un à l'autre : ange de paix entre le désespoir et l'agonie.

Un soir, on crut que Corinne était mieux ; et Lucile obtint d'Oswald qu'ils iraient ensemble passer quelques instants auprès de leur fille : ils ne l'avaient pas vue depuis trois jours. Corinne, pendant ce temps, se trouva plus mal, et remplit tous les devoirs de sa religion. On assure qu'elle dit un vieillard vénérable qui reçut ses vœux solennels : — Mon père, vous connaissez maintenant ma triste destinée ; jugez-moi. Je ne me suis jamais vengée du mal qu'on m'a fait ; jamais une douleur vraie ne m'a trouvée insensible ; mes fautes ont été celles des passions, qui n'auraient pas été condamnables en elles-mêmes, si l'orgueil et la faiblesse humaine n'y avaient pas mêlé l'erreur et l'excès. Croyez-vous, ô mon père ! vous que la vie a plus longtemps éprouvée que moi, croyez-vous que Dieu me pardonnera ?

— Oui, ma fille, lui dit le vieillard, je l'espère, votre cœur est-il maintenant tout à lui ?

— Je le crois, mon père, répondit-elle : écarter loin de moi ce portrait (c'était celui d'Oswald), et mettez sur mon cœur l'image de celui qui descendit sur la terre, non pour la puissance, non pour le génie, mais pour la souffrance et la mort : elles en avaient grand besoin.

Corinne aperçut alors le prince Castel-Forte, qui pleurait auprès de son lit.

— Mon ami, lui dit-elle en lui tendant la main, il n'y a que vous près de moi dans ce moment. J'ai vécu pour aimer, et sans vous je mourrais seule.

Et ses larmes coulèrent à ce mot ; puis elle dit encore : — Au reste, ce moment se passe de secours ; nos amis ne peuvent nous suivre que jusqu'au seuil de la vie. Là commencent des pensées dont le trouble et la profondeur ne sauraient se confier.

Elle se fit transporter sur un fauteuil, près de la fenêtre, pour voir encore le ciel. Lucile revint alors, et le malheureux Oswald, ne pouvant plus se contenir, la suivit et tomba sur ses genoux en approchant de Corinne. Elle voulut lui parler et n'en eut pas la force. Elle leva ses regards vers le ciel et vit la lune qui se couvrait du même nuage qu'elle avait fait remarquer à lord Nelvil quand ils s'arrêtèrent sur le bord de la mer en allant à Naples. Alors elle le lui montra de sa main mourante, et son dernier soupir fit retomber cette main.

Que devint Oswald ? Il fut dans un tel égarement qu'on craignit d'a-

bord pour sa raison et pour sa vie. Il suivit à Rome la pompe funèbre de Corinne. Il s'enferma long-temps à Tivoli, sans vouloir que sa femme ni sa fille l'y accompagnassent. Enfin l'attachement et le devoir le ramenèrent auprès d'elles. Ils retournèrent ensemble en Angleterre. Lord

Nelvil donna l'exemple de la vie domestique la plus régulière et la plus pure. Mais se pardonna-t-il sa conduite passée? le monde qui l'approuva le consola-t-il? se contenta-t-il d'un sort commun après ce qu'il avait perdu? Je l'ignore; je ne veux, à cet égard, ni le blâmer, ni l'absoudre.

FIN DE CORINNE.



Le génie de Corinne pleurant sur son tombeau



VICAIRE DE WAKEFIELD

PAR GOLDSMITH.

CHAPITRE 1er.

J'ai toujours pensé que l'honnête homme qui se mariait et qui élevait une nombreuse famille rendait plus de service à l'humanité que celui qui, vivant garçon, faisait les raisonnements les plus savants sur la population. Conduit par ce motif, il y avait à peine un an que j'avais pris les ordres que je commençai à penser sérieusement à prendre une femme. Je la choisis comme elle-même choisit l'étoffe de sa robe de noces, non pas pour l'éclat et pour le brillant, mais pour la solidité et le *bon user*. Pour lui rendre justice, c'était une femme d'un excellent caractère; et quant à l'éducation, peu de dames de province pouvaient se vanter d'en avoir reçu une aussi bonne. Elle savait lire dans quelque livre anglais que ce fût, sans être obligée de trop épeler; et pour la cuisine et les fruits confits, tout au sucre qu'au vinaigre, elle n'avait pas son égale. Elle se piquait aussi d'entendre parfaitement le ménage. Cependant je ne me suis jamais aperçu que nous soyons devenus plus riches par toutes ses inventions économiques. Nous nous aimons tendrement l'un l'autre, et notre affection mutuelle s'accrut avec les années. Effectivement, nous n'avions rien qui pût nous rendre mécontents du monde ni de nous-mêmes. Nous avions une jolie maison située dans une belle campagne, et un bon voisinage. L'année s'écoulait dans des amusements moraux ou champêtres, à rendre des visites à nos voisins riches et à soulager ceux qui étaient pauvres. Nous n'avions ni révolutions à craindre ni



Départ de Mose pour le marché.

travaux fatigants à essayer. Toutes nos aventures étaient celles du coin de notre feu, et tous nos voyages se bornaient à passer de l'appartement brun à l'appartement brun. Comme notre maison était située près du grand chemin, nous avions souvent des voyageurs ou des étrangers qui venaient se rafraîchir avec notre vin de groseilles, que nous avions la réputation de faire excellent, et je puis assurer, avec toute la candeur qui doit faire le partage d'un historien, que je n'ai jamais vu aucun de ces gens qui ne l'aient trouvé bon. Nous étions aussi visités souvent par des consins au quatorzième degré, qui tous, sans le secours d'aucun généalogiste, se ressouvenaient très bien de leur parenté avec nous. Il y en avait parmi eux qui ne nous faisaient pas grand honneur en se prétendant nos parents; car exactement tous les aveugles, les boiteux, les estropiés, se mettaient de ce nombre. Cependant ma femme voulait toujours que, comme ils étaient *une même chair et un même sang* avec nous, ils fissent assis à la même table; de manière que si ce n'était pas des amis fort riches, c'étaient au moins des amis contents et satisfaits que nous avions autour de nous: car c'est une remarque qui est certaine, que plus le convive est pauvre, plus il a de plaisir à être bien traité, et, de mon naturel, je suis aussi grand admirateur d'un visage content que d'autres le sont d'une tulipe ou d'une aile de papillon bien nuancée. Il s'en trouvait cependant, dans le nombre de ces parents, qui avaient un mauvais caractère ou un mauvais esprit, en un mot,

qui étaient si incommodes que tous désirions de nous en débarrasser. A ceux-là j'avais attention, la première fois qu'ils nous rendaient visite, de leur prêter ou une redingote, ou une paire de bottes, ou même un cheval de peu de valeur, et j'eus toujours la satisfaction de voir qu'ils ne revinrent point pour me les rendre. Par ce petit artifice, ma maison se trouvait débarrassée de ceux qui ne convenaient pas; mais jamais le ministre de Wakefield ne fut connu pour fermer sa porte ni au voyageur ni à l'indigent.

Nous vécûmes ainsi quelques années dans l'état le plus heureux. Nous ne fîmes cependant pas exempts de ces petites disgrâces que la Providence nous envoie pour relever le prix de ses faveurs. Mon verger fut souvent pillé par les cochers, et la pâtisserie de ma femme fut quelquefois volée par les chats ou les enfants. Il arrivait aussi que le seigneur de la paroisse s'endormait justement à l'endroit le plus touchant de mon sermon, ou que sa femme ne répondait que par une révérence trop courte aux politesses de la miennne à l'église. Mais nous prenions bientôt le dessus sur le chagrin causé par ces petits accidents; et ordinairement, au bout de trois ou quatre jours, nous commençons à être surpris qu'ils eussent pu nous affliger.

Mes enfants, production de la tempérance, étant élevés sans délicatesse, étaient d'une bonne constitution et d'une santé robuste. Les garçons étaient vigoureux et hardis, mes filles somnises et belles. Quand j'étais au milieu de ce petit cercle, que j'espérais qui serait le soutien de ma vieillesse, je ne pouvais m'empêcher de me rappeler la fameuse histoire du comte d'Albenberg, qui, dans le temps que Henri II visitait ses provinces d'Allemagne, pendant que les courtisans venaient au-devant du prince avec leurs trésors, lui amena ses trente-deux enfants, et les présenta à son souverain comme le plus beau présent qu'il eût à lui offrir. De même, quoique je n'eusse que six enfants, je les regardais comme un présent considérable que j'avais fait à mon pays, et pour lequel je pensais qu'il me devait quelque reconnaissance. Notre fils aîné se nommait Georges, du nom de son oncle, qui nous avait laissé dix mille livres sterling. Notre second enfant était une fille à qui je voulais donner le nom de Griselle, qui était celui de sa tante; mais ma femme, qui pendant sa grossesse avait lu des romans, insista pour qu'elle s'appelât Olivia. En moins d'une année ensuite nous eûmes une seconde fille. Je comptais bien que celle-là porterait le nom de sa tante Griselle, mais une parente riche ayant en la fantaisie d'en être la marraine, lui donna le nom de Sophie. Ainsi j'avais deux noms de roman dans ma famille; mais je proteste que je n'y ai aucune part. Le quatrième était un garçon nommé Moïse; et après un intervalle de douze années, nous eûmes encore deux garçons, Dick et Bill.

Il serait inutile de dissimuler la satisfaction que j'avais quand je voyais mes petits autour de moi; mais celle de ma femme était encore, pour ainsi dire, plus grande que la miennne. Quand ceux qui nous faisaient visite venaient dire: « En vérité, madame Primerose, vous avez les plus beaux enfants de tout le pays. — Ah! voisin, répondait-elle, ils sont comme Dieu les a faits, assez beaux, s'ils sont assez bons. *car beau est qui bien fait.* » En même temps, elle disait à ses filles de tenir leur tête droite; et, pour ne rien dissimuler, elles étaient effectivement fort jolies. Je regarde la figure comme une circonstance si indifférente en soi, que je n'aurais pas pensé à parler de celle de mes filles si ce n'est qu'elle était le sujet général des conversations du pays. Olivia, qui était alors âgée d'environ dix-huit ans, avait cette espèce de beauté avec laquelle les peintres représentent ordinairement Hébé, vive, animée, frappante. Les traits de Sophie n'avaient pas tant d'éclat au premier coup d'œil; mais leur effet était souvent plus sûr, car ils étaient doux, modestes, engageants. L'une remportait la victoire du premier coup, l'autre par des efforts répétés, mais toujours suivis du succès.

Le caractère des femmes s'accorde ordinairement avec leurs traits, au moins cela était-il vrai de mes filles. Olivia désirait d'avoir plusieurs amants; Sophie de s'en assurer un. Olivia laissait voir souvent un trop grand désir de plaire; Sophie, dans la crainte d'offenser, s'efforçait de cacher sa supériorité; l'une m'amusait par sa vivacité quand j'étais gai, l'autre me plaisait par son bon sens quand j'étais sérieux; mais ces qualités différentes n'étaient poussées à l'excès ni dans l'une ni dans l'autre, et je les ai vues souvent changer d'humeur ensemble pour un jour entier. Une robe de deuil faisait de ma coquette une prude, et un nouvel ajustement de rubans donnait à la cadette une vivacité surnaturelle. Mon fils aîné Georges, que je destinai à une des professions savantes, étudiait à l'université d'Oxford. Mon second, Moïse, que je destinai aux affaires, recevait dans ma maison une espèce d'éducation mixte. Il serait inutile d'entreprendre de décrire le caractère particulier d'enfants qui n'avaient que fort peu vu le monde: il suffira de dire qu'il y avait dans tous une ressemblance de famille, et qu'à proprement parler, ils avaient tous un caractère général, celui d'être également généreux, crédules, simples et sans méchanceté.

CHAPITRE II.

Le temporel de ma famille était principalement sous la direction de ma femme; le spirituel était entièrement sous la mienne. Le produit de mon bénéfice, qui ne montait qu'à trente-cinq livres sterling par année, je le donnais aux orphelins et aux veuves des ecclésiastiques de notre diocèse; car ayant une fortune suffisante pour moi-même, je ne me souciais pas du revenu temporel, et je sentais un plaisir secret à faire mon devoir sans intérêt. J'avais pris aussi la résolution de ne point me faire substituer dans mes fonctions par un vicaire, et de connaître tous mes paroissiens. J'exhortais les hommes mariés à la tempérance, et les garçons au mariage; en sorte qu'en peu d'années c'était un propos commun qu'il y avait à Wakefield trois choses extraordinaires: un ministre sans orgueil, des garçons qui cherchaient à se marier, et des cabarets qui manquaient de pratiques.

Le mariage a toujours été un de mes sujets favoris, et j'ai écrit un grand nombre de sermons pour prouver l'utilité et le bonheur de cet état; mais il y a un article particulier dans cette matière que je n'étais fait un point capital de soutenir: je prétendais, avec Whiston, qu'il n'était pas permis à un prêtre de l'Eglise anglicane, après la mort de sa première femme, de convoler à de secondes noces; en un mot, j'étais un zélé défenseur de la monogamie.

J'avais été initié de bonne heure dans cette dispute importante, qui a enfanté tant de volumes laborieusement écrits: je publiai moi-même quelques traités sur la matière; et comme ils ne se sont jamais vendus, j'ai la consolation de penser qu'ils ne sont lus que par le petit nombre des élus. Quelques-uns de mes amis appelaient cela mon côté faible; mais, hélas! quand ils parlaient ainsi, ils n'avaient pas, comme moi, fait de la matière le sujet d'une longue contemplation. Plus je réfléchissais sur le sujet, plus il me paraissait important: j'allais même un pas plus loin que Whiston dans le développement de mes principes. Comme il avait fait graver sur la tombe de sa femme qu'elle avait été la seule femme de Guillaume Whiston, je composai une semblable épitaphe pour ma femme, quoique encore vivante, dans laquelle je faisais l'éloge de sa prudence, de son économie et de son obéissance jusqu'à la mort; je la fis copier par une belle main, proprement encadrer, et je la plaçai sur le chambranle de la cheminée, où elle servait à différents usages très utiles: elle avertissait ma femme de ses devoirs et de sa fidélité; elle lui inspirait le désir de mériter les éloges que je donnais à ses vertus, et lui rappelait le souvenir de sa fin.

Ce fut peut-être pour m'avoir entendu si souvent recommander le mariage, que mon fils aîné, aussitôt sa sortie du collège, fixa ses affections sur la fille d'un ecclésiastique de notre voisinage qui avait un bon bénéfice et qui était en état de lui donner une dot considérable; mais la fortune de la demoiselle était son moindre mérite. Tout le monde, excepté mes deux filles, convenait que miss Arabella Wilmot était parfaitement belle: elle joignait à la jeunesse, à un air de santé et d'innocence, un teint si fin et des yeux si parlants que la vieillesse même ne pouvait la regarder avec indifférence. Comme le père savait que j'étais en état de donner un bien honnête à mon fils, il n'était pas éloigné du marché. Convaincu par ma propre expérience que le temps de la recherche est le plus heureux de la vie, je ne fus pas fâché d'en prolonger la durée; et les différents amusements que le jeune couple trouvait tous les jours dans la compagnie l'un de l'autre semblaient augmenter leur passion. Nous étions ordinairement éveillés le matin par quelque concert; quand le jour était beau, nous faisons une partie de chasse à cheval. Le temps entre le déjeuner et le dîner était consacré par les dames à leur toilette et à l'étude; elles lisaient une page, ensuite se regardaient dans le miroir, et le philosophe le plus sévère aurait été obligé d'avouer que souvent la glace présentait plus de beautés que le livre. A dîner, c'était ma femme qui présidait: elle voulait toujours découper et servir elle-même les viandes, parce que c'était l'usage de sa mère, et elle ne manquait pas, à cette occasion, de nous donner l'histoire de chaque plat. Quand nous avions diné, pour empêcher les dames de nous quitter, je faisais ordinairement ôter la table, et souvent les filles, avec l'ordre de leur maître de musique, nous donnaient un petit concert fort amusant. La promenade, le thé, la danse et de petits jeux accouraient le reste du jour, sans le secours des cartes, pour lesquelles j'ai toujours eu de l'aversion; de tous les jeux je n'aimais que le backgammon, auquel mon vieil ami Wilmot et moi risquions quelquefois nos six sous. Je ne puis m'empêcher, à ce sujet, de rapporter un événement de mauvais présage qui m'arriva la dernière fois que nous jouâmes ensemble: je n'avais besoin que d'un quatre, et j'amenai cinq fois de suite deux as.

Quelques mois s'étant écoulés de cette manière, on fixa enfin le jour pour le mariage du jeune couple, qui semblait le désirer très impatiemment. Je n'ai pas besoin de décrire l'air important et *affairé* de ma femme, ni les regards *matois* de mes filles pendant les préparatifs; pour moi, mon attention était fixée sur un autre objet: j'achevais un traité que je me proposais de publier dans peu pour la défense de la monogamie. Comme je regardais cet ouvrage comme un chef-d'œuvre, je ne pus m'empêcher, dans l'orgueil de mon cœur, de le faire voir à mon vieil ami M. Wilmot, et je ne doutais point

qu'il ne m'en fit des compliments; mais je découvris trop tard qu'il était fortement attaché à l'opinion contraire, cela par une bonne raison, car j'appris que dans ce temps même il faisait sa cour à une femme pour se marier en quatrième noces. Cette circonstance produisit, comme on peut bien croire, une dispute entre nous, dans laquelle il se mêla quelque aigreur qui pouvait occasionner la rupture de l'alliance proposée; mais le jour qui précéda celui fixé pour la cérémonie nous convînmes de discuter la matière avec étendue.

La dispute fut soutenue avec une égale chaleur des deux côtés: il m'accusait d'être hétérodoxe, je retournai l'imputation; il repliqua, je repliquai. Au moment où le débat était le plus chaud, je fus appelé hors de la salle par un de mes parents, qui, avec un visage triste, me conseilla de quitter la dispute et de laisser le vieux ministre devenir encore l'époux, s'il le pouvait, au moins jusqu'à ce que l'affaire du mariage de mon fils fût terminée. « Comment, m'écriai-je, abandonner la cause de la vérité; lui laisser la liberté de se remarier, quand je l'ai déjà poussé si loin dans le raisonnement que j'ai l'avantage de l'avoir réduit à l'absurde! Vous me persuaderiez aussitôt d'abandonner ma fortune que ma dispute. — Votre fortune, reprit mon ami, je suis fâché de vous l'apprendre, est presque réduite à rien. Le marchand de la ville sur qui vous aviez placé vos fonds vient de faire banqueroute et est en fuite, et l'on ne croit pas que les créanciers retirent cinq pour cent de leurs créances. Je ne voulais pas vous chagriner, ni votre famille, par cette mauvaise nouvelle, jusqu'à ce que le mariage fût achevé; mais j'ai cru devoir vous en parler plus tôt pour vous engager à modérer votre chaleur dans la dispute; car je suppose que votre prudence vous fera voir à vous-même la nécessité de dissimuler au moins jusqu'à ce que la fortune de la demoiselle soit assurée à votre fils. — Dissimuler! repliquai-je; si ce que vous m'apprenez est vrai, et que je suis réduit à la mendicité, la misère ne fera jamais de moi un malhonnête homme et ne m'engagera point à désavouer mes principes. Je vais, de ce pas, informer tout à l'heure la compagnie de la circonstance qui m'arrive; et quant à ma thèse, je rétracte dès à présent toutes les concessions que j'avais faites à mon adversaire, et je soutiens qu'il ne peut être époux, ni de droit, ni de fait, ni dans aucun sens possible. »

Il serait inutile de décrire les sensations qu'éprouvèrent les deux familles quand je leur appris la nouvelle de ma catastrophe; mais ce que les autres ressentirent ne paraissait rien en comparaison de ce que les jeunes amants parurent souffrir. M. Wilmot, qui paraissait déjà auparavant assez porté à rompre le marché, y fut bientôt déterminé par cette circonstance. Il possédait dans toute sa perfection la vertu de la prudence, la seule qui trop souvent nous reste dans toute sa force à soixante-dix ans.

CHAPITRE III.

La seule espérance qui nous resta alors était que le rapport de notre malheur fût faux ou prématuré; mais une lettre que je reçus de l'homme qui faisait mes affaires à la ville, vint bientôt en confirmer les particularités. La perte de ma fortune, si elle n'eût tombé que sur moi, m'aurait paru une bagatelle; mais la seule peine que j'en ressentais était toute pour ma famille, qui par-là était obligée de devenir humble, sans avoir reçu une éducation qui eût pu l'habituer au mépris.

Pres de quinze jours s'écoulèrent avant que j'entrepris de modérer leur affliction; car une consolation prématurée ne sert qu'à réveiller la douleur. Pendant cet intervalle, mon esprit s'occupait des moyens de soutenir ma famille. A la fin, on m'offrit une petite cure de cinquante livres sterling dans un petit village éloigné où je pouvais conserver mes principes sans être molesté. J'acceptai avec joie l'offre qui m'en fut faite, et je résolus d'augmenter ce faible revenu en faisant valoir une petite ferme.

Cette résolution prise, mon premier soin fut de rassembler les débris de ma fortune. Toutes dettes reçues et payées, je ne me trouvais que quatre cents livres sterling, de quatorze mille que j'avais. Ma principale attention fut donc ensuite de rabaisser la vanité de ma famille au niveau de mes facultés, car je savais qu'une mendicité ambitieuse est le comble du malheur. « Vous ne pouvez pas ignorer, leur disais-je, mes enfants, que toute notre prudence ne pouvait pas prévenir le malheur qui vient de nous arriver; mais elle peut faire plus, elle peut le rendre sans effet. Nous voilà devenus pauvres, mais chers enfants, et la sagesse veut que nous nous conformions à notre humble situation. Abandonnons donc, sans murmurer, cet état qui n'empêche pas un grand nombre de ceux qui le possèdent d'être malheureux, et cherchons dans un état plus simple cette paix du cœur qui peut rendre tout le monde heureux. Les pauvres vivent gaîment sans notre secours, et Dieu ne nous a pas assez maltraités, en nous formant, pour que nous ne puissions pas vivre sans le leur. Oui, mes enfants, quittons dès ce moment toute idée de vivre en gentilshommes. Il nous reste assez pour être heureux, si nous sommes sages, et que le contentement nous indemnise du défaut de fortune. »

Comme mon fils aïné avait fait ses études, je me déterminai à l'envoyer à Londres, où les connaissances qu'il avait acquises dans

l'Université pouvaient l'aider à se soutenir lui-même et nous aider. La séparation d'amis et de parents est peut-être une des circonstances des plus douloureuses de l'indigence. Le jour arriva bientôt où nous de vions nous disperser pour la première fois. Mon fils, après avoir pris congé de sa mère et de ses frères et sœurs, qui mêlaient leurs larmes à leurs embrassements, vint me demander ma bénédiction. Je la lui donnai de tout mon cœur, et j'y ajoutai cinq guinees, qui étaient tout le patrimoine que j'avais alors à lui donner. « Tu vas à Londres à pied, lui dis-je, mon enfant, c'est ainsi qu'un de tes aïeux y a été avant toi. Rogois de moi le même cheval qu'un bon évêque lui donna, ce bâton; prends aussi ce livre, pour te consoler dans le chemin; ces deux lignes, qui s'y trouvent, valent un million: *J'ai été jeune, et à présent je suis vieux, et cependant je n'ai jamais vu le juste abandonné ou sa postérité mendiant son pain.* Que cette assurance soit ta consolation dans ta route. Va, mon enfant, quelque chose qui t'arrive, viens me voir une fois chaque année. Bon courage, et adieu. » Comme je connaissais à mon fils de la probité et de l'honneur, je n'eus point d'inquiétude, en le jetant, pour ainsi dire, nu sur le théâtre du monde; car je savais que, soit qu'il s'y élevât, soit qu'il y tombât, il y jouerait toujours le rôle d'un honnête homme.

Notre départ survint bientôt le sien. Ce ne fut pas sans verser bien des larmes que nous quittâmes un lieu où nous passions depuis si longtemps des jours heureux; et la constance la plus ferme pourrait-elle les retenir dans une pareille occasion? D'ailleurs, un voyage de soixante milles, pour des gens qui jusque-là ne s'étaient pas éloignés à plus de dix milles de chez eux, nous remplissait de crainte. Les cris des pauvres, qui nous suivirent plusieurs milles, contribuaient à augmenter notre douleur. Le premier jour nous arrivâmes sans accident à trente milles de notre demeure future, et nous nous arrêtâmes, pour coucher, à une hôtellerie assez pauvre sur le chemin. Quand on nous eut montré notre chambre, je priai l'hôte, selon ma coutume, de nous donner sa compagnie à souper, ce qu'il accepta avec d'autant plus de plaisir que ce qu'il devait boire devait augmenter la carte pour le lendemain. Cependant sa compagnie me fit plaisir, parce qu'il connaissait tout le pays où j'allais m'établir, particulièrement le chevalier Tornhill, seigneur du lieu où j'allais demeurer, et propriétaire de la ferme que j'avais prise, qui demeurait à peu de distance du village où j'étais. Il me le dépeignit comme un gentilhomme qui ne se souciait de connaître le monde que du côté des plaisirs qu'il pouvait fournir, et qui était remarquable par son attachement pour le beau sexe. Il m'apporta qu'il n'y avait point de vertu qui pût tenir contre ses artifices et ses assiduités, et qu'il y avait à peine une fille de fermier à dix milles à la ronde, un peu jolie, avec laquelle il n'eût été heureux et infidèle. Ce récit me causa du chagrin; mais il fit un effet tout différent sur mes filles, sur le visage desquelles je vis briller l'espoir d'un triomphe prochain. Ma femme elle-même, pleine de confiance dans leurs attraits et dans leur vertu, ne parut pas moins satisfaite. Pendant que nous étions ainsi occupés de nos pensées différentes, l'hôtesse entra dans la chambre pour apprendre à son mari que ce monsieur singulier qui était chez eux depuis deux jours n'avait point d'argent pour payer sa dépense. « Point d'argent! reprit l'hôte, cela est impossible; car ce n'est pas plus loin qu'avant-hier qu'il paya trois guinees à notre bedeau pour racheter du foin et un pauvre soldat estropié qui avait été condamné à être fustigé pour avoir volé des chiens. » L'hôtesse continuant à assurer que le fait n'en était pas moins vrai, l'hôte se préparait à sortir de la chambre, jurant qu'il voulait être payé d'une façon ou d'une autre, quand je le priai de vouloir bien m'introduire chez cet étranger qu'il me venait de dépeindre si charitable. Il y consentit, et me présenta à un homme qui paraissait avoir environ trente ans, vêtu d'un habit qui avait été jadis galonné. Il était bien fait de sa personne, quoique son visage fût marqué des rides de la réflexion. Il avait quelque chose de bref et de sec dans son abord, et il semblait ne rien entendre à la cérémonie ou la mépriser.

Quand l'hôte fut sorti, je ne pus m'empêcher de marquer à l'étranger la peine que je ressentais de voir un homme de sa sorte dans la circonstance où il se trouvait, et je lui offris ma bourse pour satisfaire à ce qu'on lui demandait. « Je l'accepte de bon cœur, me répondit-il, et je suis bien aise que ma dernière inadvertance, en donnant tout l'argent que j'avais sur moi, m'ait donné occasion de voir qu'il reste encore parmi nous quelques cœurs bienfaisants. L'exige cependant, avant de recevoir votre offre, de connaître le nom et la demeure de mon bienfaiteur, pour pouvoir m'acquitter le plus tôt possible. » Je le satisfis pleinement là-dessus, et lui dis non-seulement mon nom, mais aussi le malheur qui m'était arrivé et le lieu où j'allais demeurer. « Cela se rencontre, reprit-il, encore plus heureusement que je n'espérais; car je vais moi-même de ce côté, ayant été retenu ici deux jours par les débordements, qui, à ce que je crois, laisseront demain les chemins praticables. » Je lui témoignai le plaisir que j'aurais de sa compagnie; et ma femme, ainsi que mes filles, se joignant à mon invitation, nous le retinmes à souper avec nous. La conversation, pendant le repas, tout à la fois agréable et instructive, me faisait souhaiter

d'en jouir plus longtemps ; mais l'heure de se retirer et de prendre du repos pour se préparer à la fatigue du lendemain vint interrompre le plaisir que j'avais à l'entendre.

Le lendemain matin, nous partîmes tous ensemble. Ma famille était à cheval, pendant que M. Burchell, notre nouveau compagnon, marchait à pied dans les sentiers le long du grand chemin, nous observant, avec un sourire, que, comme nous étions mal montés, il était trop complaisant pour nous laisser derrière. Comme les eaux n'étaient pas encore tout-à-fait retirées, nous fûmes obligés de louer un guide qui marchait au trot devant nous ; M. Burchell et moi faisons l'arrière-garde. Nous adoucissons la fatigue de la route par des disputes philosophiques, matière qu'il paraissait entendre très bien. Mais ce qui me semblait encore plus extraordinaire, c'est que, quoiqu'il me dût de l'argent, il soutenait ses opinions avec autant d'obstination que si c'eût été lui qui m'en eût prêté. Il m'apprenait de temps à autre, à qui appartenaient les différentes possessions que nous trouvions sur la route. « Celle-ci, me dit-il, en me montrant une très belle maison à quelque distance de nous, appartient à



Sophie sauvée du torrent.

M. Tornhill, un jeune gentilhomme qui jouit d'une grande fortune, quoique absolument dépendante du bon plaisir de son oncle, sir William Tornhill, lequel, content lui-même de peu, laisse son neveu disposer du reste, et réside principalement à la ville. — Quoi ! repris-je, mon jeune seigneur est-il le neveu d'un homme dont les vertus, la générosité et la singularité sont si connues ? J'ai entendu parler de sir William Tornhill comme de l'homme le plus généreux et en même temps le plus capricieux du royaume, le plus bienfaisant. — Peut-être un peu trop, reprit M. Burchell ; au moins, quand il était jeune, poussa-t-il cette bienfaisance à l'excès ; car alors ses passions étaient fortes ; et, comme elles étaient toutes tournées du côté de la vertu, elles l'ont conduit à des excès romanesques. Il visa de bonne heure à la réputation de brave militaire et d'homme de lettres, se distingua bientôt dans le service, et acquit quelque réputation parmi les savants. L'adulation s'attache toujours à l'ambition ; car c'est de toutes les passions celle à qui la flatterie fait le plus de plaisir. Il était environné d'une foule de gens qui ne lui présentaient jamais qu'un côté de leur caractère ; en sorte qu'il commença à perdre, par une affection générale, toute attention à son intérêt particulier. Il aimait tout le monde, parce que le hasard l'empêcha de connaître qu'il y avait des coquins. Les médecins nous parlent

d'une maladie dans laquelle tout le corps devient d'une sensibilité si extrême que le moindre tact cause de la douleur ; ce gentilhomme éprouvait dans son esprit la sensation que ces sortes de malades éprouvent dans leur corps. La plus légère infortune, réelle ou simulée, le touchait au vif, et son âme était malade par une extrême sensibilité aux malheurs d'autrui. Ainsi disposé à secourir, on peut aisément imaginer quelle quantité de gens il trouva disposés à le solliciter. Ses profusions commencèrent à déranger sa fortune, mais non pas son bon cœur ; au contraire, l'un augmenta pendant que l'autre diminuait. Il devint sans prévoyance, en même temps qu'il devint pauvre ; et, quoique ses discours fussent d'un homme sensé, ils étaient d'un fou. Cependant, continuant toujours d'être environné par l'opportunité, et n'étant plus en état de satisfaire à toutes les demandes qu'on lui faisait, au lieu d'argent, il donnait des promesses ; c'était tout ce qu'il pouvait donner, et il n'avait pas assez de résolution pour affliger quelqu'un par un refus. Par ce moyen, il amassa autour de lui une foule de demandeurs, qu'il était bien sûr de tromper dans leur attente, mais dont cependant il désirait de soulager les besoins. Ces gens, après avoir vainement attendu l'effet de ses promesses, le quittèrent avec mépris et avec les reproches qu'il méritait ; mais, à mesure qu'il devint méprisable aux yeux des autres, il le devint aux siens propres. Son esprit était appuyé sur ses flatteurs ; et, ce support lui étant enlevé, il ne trouva point de ressources dans les applaudissements de son propre cœur, qu'il n'avait jamais instruit à se respecter lui-même. Le monde commença à prendre, à son égard, une autre face. La flatterie de ses amis dégénéra en de simples approbations, qui bientôt se tournèrent en avis moins ménagés, et un avis rejeté engendre les reproches. Il s'aperçut alors que ces amis que ses bienfaits avaient amassés autour de lui n'étaient point de tous les gens les plus estimables. Il reconnut que, pour acquérir le cœur d'un autre, il faut lui donner le sien. Enfin, je m'aperçus alors... Mais je m'écarte de ce que je voulais vous dire. Enfin, monsieur, il résolut de commencer à songer à lui-même, et imagina un plan pour rétablir sa fortune délabrée. Pour cela il voyagea à pied, à sa manière singulière, par toute l'Europe ; et, pendant ce temps, ses revenus s'accumulant, avant qu'il eût l'âge de trente ans, sa situation se trouva plus aisée qu'elle ne l'avait jamais été. Sa bonté est devenue à présent plus raisonnable et plus modérée ; mais il conserve toujours le caractère d'un homme singulier et du goût pour les vertus qui s'écartent un peu de la route ordinaire.

J'étais si attentif au récit de M. Burchell, qu'à peine regardais-je devant moi en marchant, quand tout-à-coup nous fûmes alarmés par les cris de ma famille, et, tournant la tête, j'aperçus ma fille au milieu d'un courant rapide qui l'entraînait malgré ses efforts. Elle avait été déjà deux fois à fond, et je ne pouvais arriver assez tôt à son secours ; et, quand je l'aurais pu, mes sensations, à cette vue, étaient trop violentes pour me permettre d'agir : elle aurait infailliblement péri, si mon compagnon, voyant son danger, ne se fût plongé au même instant dans l'eau pour l'en retirer ; et ce ne fut pas sans peine qu'il l'amena sur le bord. En prenant un peu plus haut au-dessus du courant, le reste de ma famille passa heureusement, et alors nous joignîmes nos remerciements à ceux de ma fille. Sa reconnaissance pour son libérateur est plus aisée à imaginer qu'à décrire. Elle le remerciait plus des yeux que de paroles, et elle continuait à s'appuyer sur son bras, comme si elle eût été encore bien aise de recevoir son secours. Ma femme aussi espérait être en état quelque jour de reconnaître son service et de l'en remercier chez nous. Après nous être bien reposés à la première auberge, et avoir diné ensemble, M. Burchell, qui allait du côté opposé au nôtre, nous fit ses adieux, et nous continuâmes notre route. Ma femme, chemin faisant, me fit observer que M. Burchell lui plaisait beaucoup, et protesta que, s'il avait assez de naissance et de fortune pour pouvoir aspirer à une alliance avec une famille comme la nôtre, elle ne connaissait point d'homme qu'elle lui préférât. Je ne pus m'empêcher de sourire en l'entendant parler de cette manière. Quelqu'un, sur le bord de la mendicité, prendre ainsi le ton de l'opulence la plus présomptueuse, c'est de quoi fournir matière de raillerie à un cœur mal fait ; mais, pour moi, je n'ai jamais désapprouvé ces innocentes illusions qui tendent à nous rendre moins malheureux.

CHAPITRE IV.

Le lien de notre nouvelle habitation était un petit hameau composé de fermiers qui cultivaient leurs propres terres et qui étaient également éloignés des deux extrêmes : la richesse et la pauvreté. Comme ils avaient chez eux presque toutes les nécessités de la vie, ils allaient rarement chercher le superflu dans les villes. Éloignés des gens polis, ils conservaient encore une simplicité des premiers temps ; et une longue habitude de la frugalité leur permettait à peine de savoir que la température fût une vertu. Ils travaillaient gaiement les jours de travail ; mais ils observaient les fêtes comme des intervalles de repos et de plaisir. Ils ne manquaient pas de chanter des Noël à la Nativité ; s'envoyaient des neuds d'amour à la Saint-Valentin ; mangeaient des beignets au carnaval ; déployaient leur esprit par des poissons d'avril au premier de ce mois, et cassaient

religieusement des noix la veille de la Saint-Michel. Tout le ban à instruit de notre approche, vint au-devant de son ministre, les habitants parés de leurs plus beaux habits, un fifre et un tambourin à leur tête. On avait préparé, pour nous recevoir, un repas auquel nous primes place joyeusement; et ce qui manqua à la conversation du côté de l'esprit fut suppléé par le rire et la gaieté.

Notre petite habitation était située au pied d'une montagne dont la pente était douce. Un beau bois nous couvrait par derrière, un ruisseau murmurait par devant; d'un côté nous avions un pré, de l'autre une pelouse. Ma ferme consistait en vingt acres environ d'excellente terre, et j'avais payé cent livres de pot-de-vin à mon prédécesseur pour sa cession. Rien ne pouvait surpasser la propreté de mes petites enclosures; les ornés et les baies qui les entouraient étaient d'une beauté inexprimable. Ma maison n'avait qu'un étage, et était couverte de chaume, ce qui lui donnait un air plus coi. Les murailles en dedans étaient proprement blanchies, et mes filles entreprirent de les orner de peintures de leur propre dessin. Quoique la même chambre nous servit de salle de compagnie et de cuisine, cela ne faisait que la rendre plus chaude. D'ailleurs, comme la batterie était tenue dans l'état le plus propre, les plats, les assiettes, le cuivre, bien écurés et disposés avantageusement sur les tablettes, faisaient un effet agréable à la vue et tenaient lieu de beaux ameublements. Il y avait trois autres appartements: un pour ma femme et moi, un autre pour mes deux filles, renfermé dans le nôtre, et le troisième, à deux lits, pour le reste de mes enfants.

La petite république à laquelle je donnais des lois était réglée de cette manière: Au point du jour, nous nous assemblions dans la chambre commune, où le feu avait été allumé par la servante. Après nous être salués les uns les autres avec la cérémonie convenable (car j'ai toujours tenu pour maxime qu'entre personnes, même les plus intimes, il est bon de conserver quelque forme extérieure de politesse, sans quoi la liberté détruit toujours l'amitié), nous nous mettions tous à genoux pour remercier l'Être-Suprême du nouveau jour qu'il nous accordait. Ce devoir rempli, mon fils et moi allions à nos affaires du dehors, tandis que ma femme et mes filles s'occupaient à préparer le déjeuner, qui était toujours prêt à une certaine heure. J'accordais une demi-heure pour ce repas et une heure pour dîner, et ce temps était rempli par des plaisanteries innocentes entre ma femme et mes filles, et par des arguments philosophiques entre mon fils et moi.

Comme nous nous levions avec le jour, nous ne poursuivions jamais nos travaux quand il était fini; mais nous retournions à la maison rejoindre une famille qui nous désirait et qui nous recevait avec un visage riant, un cœur content et un bon feu. Nous n'étions pas même sans compagnie; quelquefois le fermier Flamborough, un de nos voisins, qui ne haïssait pas à causer, et plus souvent un aveugle du lieu, qui jouait de la cornemuse, venaient nous rendre visite et boire de notre vin de groseilles, pour lequel nous n'avions pas perdu notre réputation. Ces bonnes gens avaient différents moyens pour se rendre amusants: tandis que l'un jouait de sa cornemuse, l'autre nous chantait quelque ballade touchante. Le jour se terminait comme nous l'avions commencé. Les plus jeunes de mes garçons étaient chargés de lire les leçons de la Bible du jour: celui qui lisait le plus haut, le plus distinctement et le mieux avait un demi-sou le dimanche pour mettre dans le tronc des pauvres.

Quand ce venait le dimanche, c'était là le jour de parure et de *braverie*, que tous mes édits somptuaires ne pouvaient réprimer. Quelque effet que je m'imaginasse avoir fait sur la vanité de mes filles par mes sermons sur l'orgueil, cependant je les trouvais toujours attachées, dans le cœur, à leurs anciennes parures. Elles aimaient encore les dentelles, les rubans, les gazes et les blondes; ma femme elle-même était toujours à son pon-de-soie cramoisi, parce que je m'étais avisé de lui dire un jour qu'il lui seyait bien.

Ce fut, en particulier, le premier dimanche après notre arrivée que leur coquetterie me mortifia bien. J'avais recommandé la veille à mes filles d'être prêtes le lendemain de bonne heure, car j'ai toujours aimé d'être arrivé à l'église bien avant les paroissiens. Elles m'obéirent ponctuellement; mais quand il s'agit de nous assembler le matin pour déjeuner, je vis descendre ma femme et mes filles arrangées dans toute leur ancienne parure, leurs cheveux plâtrés de poudre et de pomnade, des mouches, de grandes queues retroussées et bouillantes, dont l'étoffe faisait du bruit à chaque mouvement qu'elles faisaient. Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant leur vanité, surtout celle de ma femme, de qui j'attendais plus de discrétion. Le parti que je pris dans cette occasion fut d'ordonner à mon fils, d'un air grave, d'appeler notre carrosse. Mes filles furent surprises à cet ordre: mais je le répétai avec encore plus de sérieux qu'auparavant. « Sûrement, mon cher, vous badinez, dit ma femme; nous pouvons fort bien aller d'ici à l'église à pied: nous n'avons pas besoin de carrosse pour nous y conduire. — Vous vous trompez, lui dis-je; ma chère, nous avons besoin d'un carrosse, car si nous allions à l'église à pied dans cet attirail, tous les enfants de la paroisse courraient après nous pour nous haïr. — En vérité, reprit ma femme, j'avais toujours pensé que mon mari était bien aise de voir mes enfants mis honnêtement et proprement. — Vous pouvez vous tenir

aussi propres que vous voudrez, m'écriai-je en l'interrompant; mais ce n'est pas de la propreté que tout ceci, c'est de la folie. Ces mouches, ces mouches, ces découperies ne serviront qu'à nous faire haïr par toutes les femmes de nos voisins. Non, mes enfants, continuai-je d'un air plus tranquille, il faut refaire ces robes d'une manière plus simple, car tout cet étalage d'ajustement ne va pas à quelqu'un qui n'a pas même le moyen de se soutenir avec décence. Je ne sais même si tous ces falbalas, ces garnitures conviennent aux riches, quand on fait attention qu'à calculer modérément, la nudité des pauvres pourrait être couverte des garnitures superflues des riches. »

Ma remontrance fit effet: elles allèrent à l'instant, d'un air fort tranquille, changer d'habillements, et j'eus la satisfaction de voir le lendemain mes filles s'occuper d'elles-mêmes à diminuer l'ampleur et la queue de leurs robes; et de ce qui en sortit elles en firent des vestes du dimanche pour les deux petits garçons. Ce qui me fit encore plus de plaisir, c'est qu'ainsi diminuées, ces robes ne leur en allaient que mieux.

CHAPITRE V.

À une petite distance de la maison, mon prédécesseur avait fait un beau ombrage d'une d'aulne et de chevre-feuille. Là, quand le temps était beau et que notre ouvrage était fini de bonne heure, nous avions coutume de nous asseoir tous ensemble pour jouir de la vue d'un beau paysage pendant les soirées calmes; nous y prenions aussi quelquefois le thé au goûter, qui n'était plus alors pour nous qu'un repas extraordinaire; et comme ce régal arrivait rarement, c'était pour nous des jours de jouissance, et il fallait voir les cérémonies et l'air d'importance avec lesquels les préparatifs s'en faisaient. Dans ces occasions, les deux petits garçons étaient à table et ils étaient toujours servis quand nous avions fini. Quelquefois, pour varier nos amusements, mes filles chantaient en s'accompagnant de la guitare; et, pendant qu'elles formaient ainsi un petit concert, ma femme et moi nous nous prominions aux environs sur la pelouse émaillée de fleurs; nous nous entretenions avec ravissement de nos enfants, et respirions avec plaisir l'air frais qui apportait à nos pommés la santé et à nos oreilles l'harmonie.

Nous commençâmes, de cette façon, à trouver que chaque état de la vie peut fournir ses plaisirs particuliers. Si chaque matin nous éveillaient pour le travail, chaque soir nous en récompensait par le plaisir de sa cessation.

C'était au commencement de l'automne, un jour de fête (car j'observais les fêtes comme des intervalles nécessaires pour délasser du travail) que j'avais conduit ma famille à notre place ordinaire d'amusement, et que nos jeunes musiciennes avaient commencé leur concert. Comme nous étions en train, nous vîmes un cerf sauter rapidement à côté de nous, environ à vingt pas de l'endroit où nous étions assis; et, par son air hors d'haleine, nous jugeâmes qu'il était poursuivi par les chasseurs. Nous commençâmes à réfléchir sur la détresse de ce pauvre animal, quand nous aperçûmes les chiens et les piqueurs à quelque distance qui suivaient sa piste. Je voulus, dans le moment, rentrer avec ma famille; mais, soit curiosité, surprise ou quelque motif plus caché, ma femme et mes filles ne quittèrent pas leurs sièges. Le chasseur qui était à la tête nous passa rapidement, suivi de cinq ou six autres qui paraissaient également pressés. À la fin, un jeune homme, de meilleure mine que les autres, s'avança, et, nous ayant regardés pendant quelque temps, au lieu de suivre la chasse, il s'arrêta court, mit pied à terre, et ayant donné son cheval à un domestique qui le suivait, nous aborda d'un air de supériorité aisée. Il crut n'avoir point besoin de s'annoncer, et il alla tout droit pour embrasser mes filles, comme certain d'être bien reçu; mais elles avaient appris de bonne heure à déconcerter la présomption d'un regard. Sur cela, il nous apprit que son nom était Tornhill, et qu'il était le seigneur du pays à l'entour. Il se présenta ensuite une seconde fois pour embrasser les femmes; et tel fut le pouvoir de la fortune et des beaux habits qu'il n'éprouva pas un second refus. Ses manières, quoique présomptueuses, étant aisées, nous devînmes bientôt plus familiers; et ayant aperçu par terre quelques instruments, il demanda à être favorisé d'une chanson. Comme je n'étais pas flatté d'une connaissance si disproportionnée, je fis signe de l'œil à mes filles pour leur défendre de chanter; mais mon signe fut contrecarré par un autre de leur mère, auquel elles donnèrent la préférence; en sorte qu'avec un air satisfait elles nous donnèrent une chanson de Dryden. M. Tornhill parut fort content du choix de la chanson et de la manière dont elle avait été chantée, et prit lui-même la guitare; il n'en jouait que très médiocrement; cependant ma fille aînée lui rendit avec usure les compliments qu'il lui avait faits, et l'assura qu'il tirait plus de son de l'instrument que le maître même de qui elle avait appris. Il s'inclina en recevant ce compliment, elle fit une révérence; il loua son goût, elle loua son exécution: un siècle ne les aurait pas pu se faire mieux connaître. Pendant tout cela, la mère, aussi folle que sa fille, et aussi heureuse qu'elle dans ses idées, insistait pour que monsieur nous fit l'honneur d'entrer et de se rafraîchir d'un verre de notre vin de groseilles. Toute la famille semblait s'empresse à lui plaire: mes filles

mirent sur le tapis les sujets de conversation qu'elles croyaient les plus modernes, pendant que Moïse, au contraire, s'avisait de lui faire une ou deux questions sur les Anciens, par lesquelles il eut l'avantage de se faire rire au nez; mais il n'en était pas moins content, car il avait l'heureuse disposition de croire que c'était de son esprit qu'on riait, quand c'était de sa simplicité. Mes petits n'étaient pas moins occupés autour de l'étranger, dont ils ne quittèrent pas les côtés. J'eus bien de la peine à les empêcher, avec leurs doigts sales, de toucher et de tenir le galon de son habit, et de lever les pattes de ses poches pour voir ce qu'il y avait dedans. Il nous quitta sur le soir, mais en nous demandant la permission de nous revoir, qui fut accordée bien aisément à notre seigneur.

Aussitôt qu'il fut sorti, ma femme tint conseil sur ce qui venait de se passer. Elle fut d'avis que c'était une aventure très heureuse, car elle avait toujours vu les choses les plus extraordinaires produire à la fin un bon effet. Elle espérait revoir le jour où nous pourrions encore lever la tête parmi les plus huppés, et elle conclut par protester qu'elle ne voyait pas de raison pourquoi, les deux miss Wrinklers ayant bien trouvé de bons partis, ses filles ne pourraient pas en trouver de semblables. Comme c'était à moi que s'adressait directement cette dernière réflexion, je protestai que je ne voyais pas non plus la raison de l'un ni de l'autre, de même que je ne voyais pas pourquoi l'un gagnait un lot de cent mille livres à la loterie pendant qu'un autre restait avec un billet blanc. « Mais les personnes, ajoutai-je, qui aspirent à des maris au-dessus d'elles ou au lot de cent mille livres, n'en sont pas moins des fous par leur ridicule prétention, soit qu'elles réussissent, soit qu'elles échouent. — Voilà, s'écria ma femme, comme vous cherchez toujours à nous chagriner, moi et mes filles, quand nous sommes un peu gaies. Dis-moi, Sophie, ma chère, que penses-tu de notre nouvelle connaissance? Ne te semble-t-il pas d'un bon caractère? — Extrêmement, maman, répliqua ma fille. Je crois qu'il peut dire beaucoup sur toutes sortes de sujets, et qu'il n'est jamais embarrassé : plus le sujet est même frivole, plus il a à parler dessus. En outre, je vous assure qu'il est fort bel homme. — Oui, reprit Olivia, il est assez bien pour un homme : mais, pour moi, il ne me plaît pas : il est si familier qu'il en est imprudent; surtout il n'est pas soutenable quand il s'avise de jouer de la guitare. » J'interprétai ces deux discours en sens contraire, et je découvris par ce que mes filles venaient de dire que Sophie le méprisait autant intérieurement qu'Olivia l'admirait. « Quelle que soit votre façon de penser sur son compte, mes enfants, je vous avouerai qu'il ne m'a pas beaucoup prévenu en sa faveur : les amitiés disproportionnées finissent toujours par le dégoût; et malgré l'airaisé qu'il affectait, il m'a semblé qu'il sentait parfaitement la distance qu'il y a de lui à nous. Voyons des gens de notre sorte. Il n'y a point, parmi les hommes, de caractère si méprisable que celui de coureur de fortune; et je ne vois pas pourquoi, parmi les femmes, les coureuses de fortune ne seraient pas également méprisables. Ainsi, en supposant même ses vues honorables quant à présent, le mépris succèdera bientôt; mais si elles ne l'étaient pas, je tremble seulement d'y penser; car quoique je n'aie rien à craindre du caractère de mes enfants, je crois que du sien... »

J'allais continuer, quand je fus interrompu par un domestique du chevalier qui venait, avec les compliments de son maître, nous apporter, de sa part, un quartier de venaison et la promesse de venir dîner avec nous dans quelques jours. Ce présent, venu si à propos, plaïda si puissamment en sa faveur que je vis bien que je n'avais plus rien à espérer de tout ce que j'aurais pu dire. Je pris donc le parti de me taire, et je me contentai d'avoir fait voir le danger, laissant à leur prudence à l'éviter. Une vertu qui a besoin d'être perpétuellement gardée ne vaut pas la peine d'une sentinelle.

CHAPITRE VI.

Comme notre dispute avait été poussée avec quelque chaleur, pour raccommoder les affaires nous nous réunîmes dans la conclusion de manger à souper une partie de la venaison que nous venions de recevoir, et mes filles se mirent à la préparer gaiement. « Je suis bien fâché, m'écriai-je, de n'avoir pas quelque voisin ou quelque étranger à inviter pour prendre sa part de notre bonne chère, car je trouve que le plaisir de ces sortes de régal double en le partageant. — Dieu me bénisse, reprit aussitôt ma femme, je vois venir notre bon ami M. Burchell, qui a sauvé notre pauvre Sophie et qui sait si bien vous river votre clou dans la dispute. — Me river mon clou? ma femme, vous vous trompez; je crois que je n'ai personne à craindre sur ce point. Je ne dispute pas que vous ne soyez la première femme du monde pour mettre une oie en pâté; mais pour ce qui est de l'argumentation, je vous prie de me le céder là-dessus. »

Comme j'achevais, le pauvre M. Burchell entra. Il fut salué par toute la famille, qui lui prit la main de bon cœur, pendant que le petit Dick lui approchait une chaise.

L'amitié de ce pauvre homme me faisait plaisir par deux raisons : d'abord, parce que je savais qu'il avait besoin de la mienne; ensuite, parce que je savais qu'il était disposé à être aussi ami qu'il pouvait l'être. On le connaissait dans le voisinage sous le caractère

du pauvre gentilhomme qui n'avait rien voulu faire dans sa jeunesse, quoiqu'il n'eût pas encore plus de trente ans. Il y avait des intervalles où il parlait de très bon sens, mais en général il aimait trop la compagnie des enfants, qu'il avait coutume d'appeler de *petites créatures innocentes*. Il était connu pour leur chanter des romances et leur raconter des histoires, et rarement il allait sans quelque chose pour eux dans ses poches, comme du pain d'épice, des sifflets de deux liards et autres semblables bagatelles. Il venait ordinairement une fois l'année dans le canton et vivait sur l'hospitalité des habitants. Il soupa avec nous, et ma femme ne lui ménagea pas son vin de groseille. La conversation s'anima : il nous chanta de vieilles chansons et raconta aux enfants le conte du *Dain de Bévérland* et de *Griselle*, les *Aventures de Castkin* et de *belle Rosamonde*. Le chant de notre coq, qui chantait toujours à onze heures, nous avertit qu'il était temps d'aller se reposer; mais nous nous trouvâmes fort embarrassés par une difficulté que nous n'avions pas prévue : c'était de savoir comment nous logerions notre hôte. Nous n'avions pas plus de lits qu'il ne nous en fallait pour nous, et il était trop tard pour l'envoyer coucher à l'auberge. Dans cet embarras, le petit Dick lui offrit sa place dans son lit, si son frère Moïse voulait consentir qu'il couchât avec lui. « Et moi, s'écria Bill, je lui donnerai aussi la mienne si mes sœurs veulent me prendre avec elles. — Fort bien, mes enfants, m'écriai-je, l'hospitalité est un des premiers devoirs du chrétien : les bêtes se mettent à couvert dans leurs retraites, et les oiseaux sous les feuillages; mais l'homme malheureux ne peut trouver de refuge que chez ses semblables. Celui qui a été le plus étranger dans le monde a été celui qui est venu pour le sauver; il n'eut jamais de maison, comme s'il eût voulu éprouver s'il restait quelque hospitalité parmi nous. Deborah, criaï-je à ma femme, donnez à chacun de ces enfants un morceau de sucre, et que Dick ait le plus gros, parce qu'il a parlé le premier. »

Le matin, j'appelai de bonne heure ma fille pour aller retourner un regain de foin; et notre hôte s'étant offert à nous aider, fut accepté au nombre des travailleurs. Notre besogne alla vite. J'étais à la tête, et les autres suivaient en ordre. Cependant je ne pus m'empêcher de remarquer l'assiduité avec laquelle M. Burchell aidait ma fille Sophie dans sa tâche : quand il avait fini la sienne, il se joignait à elle, et ils entraient dans une conversation très étroite; mais j'avais une trop bonne opinion du bon sens de Sophie, et je connaissais trop bien son ambition, pour rien craindre pour elle de la part d'un homme dont la fortune était délabrée. Quand nous eûmes fini pour ce jour-là, M. Burchell fut invité à rester comme la veille; mais il nous refusa, devant coucher cette nuit chez un de nos voisins, à l'enfant duquel il portait un sifflet. Quand il fut parti, notre conversation du souper tomba sur le pauvre malheureux hôte qui venait de nous quitter. « Quelle preuve frappante, disais-je, cet homme ne fournit-il pas des misères qui sont la suite d'une jeunesse inconsidérée et extravagante! Il ne manque point du tout de sens; mais cela ne fait que rendre ses premières folies plus impardonnables. Pauvre malheureux! Où sont actuellement ces parasites, ces flatteurs qu'il inspirait autrefois, et sur lesquels il dominait? Ils sont peut-être à présent à faire leur cour au débauché qui s'est enrichi par ses extravagances : ils le louaient autrefois, c'est actuellement le débauché qu'ils louent. Les applaudissements qu'ils donnaient auparavant à son esprit sont changés en sarcasmes sur ses folies. Il est pauvre, et peut-être mérite-t-il de l'être, car il n'a ni l'ambition d'être indépendant ni le talent de se rendre utile. » Peut-être quelques raisons secrètes me firent mettre trop d'aigreur dans mes observations, et Sophie m'en reprit doucement. « Papa, me dit-elle, quelle qu'ait été autrefois sa conduite, son état actuel devrait le mettre à l'abri de la censure. Son indigence présente est une punition suffisante de sa première folie, et j'ai entendu dire à mon papa lui-même que nous ne devons jamais frapper inutilement ceux sur lesquels la main de la Providence tenait déjà levé le fouet de son ressentiment. — Vous avez raison, Sophie, dit Moïse, et un ancien représente fort bien cette conduite maligne sous la fable d'un paysan qui tâchait d'écorcher Marsyas, dont la peau avait déjà été enlevée par Apollon. D'ailleurs, je ne sais si la situation de ce pauvre homme est aussi fâcheuse que mon cher père la représente. Nous ne devons pas juger de ce que sentent les autres par ce que nous sentirions à leur place. Quelque obscure que nous paraîsse l'habitation d'une taupe, cependant l'animal lui-même trouve son appartement suffisamment éclairé; et, à dire vrai, il semble que l'esprit de cet homme s'accorde avec sa situation; car je n'ai jamais entendu personne parler avec plus de vivacité qu'il le faisait aujourd'hui dans la conversation qu'il avait avec vous. » Ces dernières paroles étaient dites sans le moindre dessein; cependant elles firent rougir ma fille, qui tâcha de cacher son désordre par un rire affecté, et en assurant son frère qu'à peine avait-elle pris garde à ce que cet homme lui avait dit; mais qu'elle croyait qu'il avait pu être autrefois un fort aimable gentilhomme. Cet empressement à se défendre et cette rougeur furent des symptômes qui ne me plurent pas intérieurement, mais je réprimai mes soupçons.

Comme nous attendions notre seigneur le lendemain, ma femme se mit à faire un pâté de la venaison. Moïse était assis, pendant que je montrais à lire aux petits. Mes filles paraissaient aussi fort em-

pressées de leur côté; et je remarquai, pendant assez longtemps, qu'elles étaient occupées à faire cuire quelque chose auprès du feu. Je crus d'abord que ce qu'elles faisaient était pour aider leur mère; mais le petit Dick m'apprit tout has qu'elles faisaient une eau pour le visage. J'avais une antipathie naturelle pour les eaux de toute espèce; car je savais qu'au lieu d'embellir, elles ne font que gâter le teint. J'approchai donc insensiblement ma chaise du feu; et, prenant les pincettes, comme pour l'attiser, je renversai, en apparence par accident, toute la composition, et il était trop tard pour recommencer une autre.

CHAPITRE VII.

Quand le matin du jour où nous devions traiter notre jeune seigneur fut venu, on peut penser quelle quantité de provisions furent épuisées pour faire figure. On peut bien s'imaginer aussi que ma femme et mes filles déploierent leur plus riche plumage. M. Tornhill vint avec une couple d'amis et son chapelain, qui était son complaisant. Il voulut poliment envoyer les domestiques, qui étaient en grand nombre, au cabaret voisin, mais ma femme, triomphante de joie, insista pour qu'ils restassent à manger dans la maison: vanité qui, pour le dire en passant, causa trois semaines de jeûne à la famille. Comme M. Burchell nous avait appris, justement la veille, que M. Tornhill faisait des propositions de mariage à miss Wilmot, ci-devant la maîtresse de mon fils Georges, cette nouvelle ne laissa pas que de refroidir un peu l'accueil qu'on lui fit; mais le hasard nous tira d'embarras; car quelqu'un de la compagnie l'ayant nommée, M. Tornhill observa, avec un serment, qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi absurde que d'appeler une horreur comme cela une beauté. « Car je veux être défigurée tout-à-l'heure, continua-t-il, si je n'ai- mais autant prendre une maîtresse à la lueur de la lampe qui est sous l'horloge de Saint-Dunstan. » Il éclata de rire à son propos: aussi fimes-nous. Les plaisanteries des riches réussissent toujours. Olivia, de son côté, ne put s'empêcher de dire tout bas, mais assez haut pour être entendue, qu'il avait un fond de plaisanterie infini.

Après le dîner, je commençai par proposer ma santé ordinaire, l'église: le chapelain m'en remercia, m'assurant que l'Eglise était la seule maîtresse de son cœur. « Allons, Frank, sois sincère, dit le chevalier avec son air de supériorité ordinaire: supposons que l'Eglise soit ta maîtresse, ne lui ferais-tu pas une infidélité pour miss Sophie? — Miss Sophie est aimable, répondit le chapelain. — Fort bien, Frank, s'écria le chevalier: la franchise est la première des vertus; car le dégoût est le plus affreux vice, quoi qu'en disent les moralistes, qui prétendent qu'il ne faut pas dire tout ce qu'on pense: et c'est ce que je peux prouver... — Je voudrais que vous l'entre-prissiez, dit mon fils Moïse, et je crois que je serais en état de vous répondre. — Fort bien (dit le chevalier, qui le devina d'abord et qui fit signe de l'œil au reste de la compagnie pour la préparer au divertissement qu'il allait lui donner); si vous en êtes pour une dispute de sang-froid sur la matière, je suis prêt à accepter le défi; et, d'abord, comment voulez-vous traiter la dispute, analogiquement ou dialogiquement? — Raisonnablement, s'écria Moïse, tout joyeux qu'on lui permit de disputer. — Encore fort bien, dit le chevalier; et, d'abord, avant tout, j'espère que vous ne nierez pas que tout ce qui est, est: si vous ne m'accordez pas cela, je vous déclare que je ne vais pas plus loin. — Pourquoi ne l'accorderais-je pas? répondit Moïse: je crois que je puis le faire, et même avec avantage. — J'espère aussi, reprit M. Tornhill, que vous m'accorderez qu'une partie est moindre que son tout. — Oui, dit Moïse, je l'accorde, cela est trop juste. — J'espère encore que vous ne nierez pas que les deux angles d'un triangle sont égaux à deux droits. — Rien de plus clair, dit mon fils, regardant autour de lui d'un air un peu important. — Fort bien donc, reprit le chevalier, se mettant à parler fort vite, les prémisses ainsi établies, j'observe que l'enchaînement des êtres, procédant en raison double réciproque, produit naturellement un dialogisme problématique, qui prouve, en quelque façon, que l'esprit de la spiritualité peut être rapporté au second prédicament... — Arrêtez! arrêtez! cria Moïse: croyez-vous que je laisse ainsi passer doucement des propositions si hétérodoxes? — Quoi! s'écria le chevalier, comme en colère, vous ne laisserez pas passer mes propositions? Répondez-moi à une question bien simple: Croyez-vous qu'Aristote ait raison quand il dit que les relatifs sont des relations? — Sans difficulté, repliqua Moïse. — Cela étant ainsi, répondez directement à cette proposition: Croyez-vous que l'investigation analytique de la partie de mon enthymème soit défectueuse, *secundum quoad* ou *quod minus*? Si cela est, donnez-moi votre raison, donnez-moi votre raison tout-à-l'heure. — Je proteste, répondit Moïse, que je ne comprends pas bien la force de votre raisonnement; mais, si vous le redniez à une proposition simple, je crois que je pourrais alors y répondre. — Oh! monsieur, reprit le chevalier, votre serviteur très humble! Je vois que vous voulez que je vous fournisse tout à la fois des raisons et de l'intelligence. Non, monsieur: c'est trop exiger. » Cela fit éclater de rire toute la compagnie sur le compte du pauvre Moïse, qui fut le seul qui, par la tristesse de sa figure, déparait le groupe des visages joyeux, et il ne lâcha pas un mot du reste de la fête.

Quoique tout ceci ne me fit pas plaisir, il fit un effet différent sur Olivia, qui s'y méprit, en prenant pour de l'esprit cette plaisanterie, qui n'était que l'effet de la mémoire. Elle regarda en conséquence le chevalier comme un gentilhomme accompli: et, quand on fera attention pour combien entrent dans cette qualification une figure agréable, de beaux habits et une grande fortune, on sera disposé à lui pardonner son erreur. M. Tornhill, quoique réellement ignorant, parlait avec facilité sur les matières ordinaires de la conversation. Il n'est donc pas surprenant que ces talents gagnassent l'affection d'une fille qui, par son éducation, avait appris à estimer en elle-même une apparence superficielle, et conséquemment à l'estimer dans un autre on elle se rencontrait.

Quand notre jeune seigneur fut parti, nous recommençâmes à disputer sur son mérite. Comme c'était sur Olivia qu'il avait fixé plus constamment ses regards, et comme il lui avait adressé plus fréquemment la parole, on ne douta pas que ce ne fût elle qui fût l'objet de ses visites. Les railleries innocentes de son frère et de sa sœur sur ce sujet ne parurent même pas lui déplaire. Ma femme elle-même semblait partager la gloire de ce jour, et se réjouissait de la victoire de sa fille comme si c'eût été la sienne propre. « Puisque tout est ainsi, mon ami, s'écria-t-elle, je vous avouerai à présent que c'est moi qui ai conseillé à mes filles d'encourager les visites du chevalier. J'ai toujours eu un peu d'ambition, et vous voyez actuellement que je n'avais pas tort; car, qui sait comme tout ceci finira. — Qui le sait, effectivement! repris-je avec un soupir. Pour moi, tout ceci ne me plaît pas, et j'aurais mieux aimé quelqu'un de pauvre et d'honnête que ce gentilhomme accompli avec sa fortune et son infidélité; car, sachez que, s'il est tel que je le soupçonne, jamais homme qui pensera légèrement sur la religion n'aura une de mes filles en mariage. — Certainement, mon père, me dit Moïse, vous êtes trop sévère en ceci; car le ciel ne lui demandera jamais compte de ce qu'il aura pensé, mais de ce qu'il aura fait. Il n'y a pas d'homme qui ne soit sujet à avoir mille mauvaises pensées qui s'élèvent dans son esprit, sans qu'il soit le maître de les écarter. Penser librement de la religion peut être un acte involontaire chez ce gentilhomme: en sorte qu'en convenant que ses sentiments sont erronés, cependant, comme il est en cela purement passif, il n'est pas plus blâmable de ce qu'ils s'emparent de son esprit, que le gouverneur d'une ville sans murailles ne le serait de ce que l'ennemi viendrait s'y loger. — Cela est vrai, mon fils, répliquai-je; mais, si le gouverneur invite l'ennemi, alors il est criminel; et c'est toujours là le cas de ceux qui embrassent l'erreur. Ce vice ne consiste pas à se rendre aux preuves qui nous subjuguent, mais à s'avenger volontairement sur les preuves qu'on nous présente. Ils ressemblent à des juges corrompus qui décident une cause sur les preuves qu'une partie leur administre, sans vouloir entendre celles de l'autre. Ainsi, mon fils, quoique nos opinions erronées puissent être involontaires quand nous les formons, cependant, comme nous nous laissons volontairement corrompre en les admettant, ou que nous sommes négligents à les examiner, nous méritons d'être punis pour notre crime ou méprisés pour notre folie. »

Ma femme soutint la conversation, mais sans répondre à l'argument: elle observa que plusieurs personnes très prudentes de notre connaissance étaient des esprits forts, et n'en étaient pas moins de bons maris. D'ailleurs, elle connaissait des filles assez sages pour pouvoir convertir ceux qui seraient leurs maris. « Et qui sait, continua-t-elle, de quoi Olivia est capable: ma fille peut dire bien des choses sur un sujet, et, à ma connaissance, elle est très versée dans la controverse. — Quoi! ma chère, qu'entendez-vous? lui dis-je. Quels livres de controverse a-t-elle pu lire? Je ne me ressouviens pas de lui en avoir jamais mis de tels entre les mains. Vous exagérez sûrement son mérite. — Non, papa, reprit Olivia, ma chère mère a raison, j'ai lu beaucoup de controverses: les disputes de *Twakam* et de *Squarre*, celles de *Robinson Crusô* avec le sauvage *Vredredi*. — Fort bien, ma fille! m'écriai-je, je crois que vous êtes très en état de faire des conversions; c'est pourquoi allez aider votre mère à faire la tourte de groseilles. »

CHAPITRE VIII.

Le lendemain matin, M. Burchell vint nous revoir. Quoique je commençasse, par certaines raisons, à n'être pas content de la fréquence de ses visites, je ne pus cependant refuser de lui tenir compagnie et de lui donner place au coin de mon feu. Il est vrai que l'ouvrage qu'il faisait payait au-delà de sa dépense, car il travaillait vigoureusement avec nous; et, soit qu'il s'agit de fanner le foin ou de le mettre en meule, il était toujours à la tête. D'ailleurs, il avait toujours quelque chose d'amusant à dire, qui diminuait notre fatigue: il était, tout ensemble, si extravagant et si sensé, que je l'aimais: je riais de lui et en avais pitié. Mon seul sujet de mécontentement contre lui naissait de ce qu'il montrait de l'attachement pour Sophie. Il l'appelait, en plaisantant, sa petite maîtresse, et, quand il achetait pour mes filles un ajustement de rubans, celui de Sophie était toujours le plus joli. Je ne savais pas comment cela se faisait, mais chaque jour il semblait qu'il devenait plus sou

esprit augmentait et que sa simplicité prenait un air de supériorité fondé sur la raison.

Nous dînions un jour dans les champs, assis, ou plutôt couchés autour d'un repas frugal, notre nappe étendue sur le foin, et M. Burchell semblait répandre la joie et la gaieté sur la fête. Pour augmenter notre plaisir, deux merles se répondaient de dessus deux hautes opposées. Le rouge-gorge familier venait becqueter dans nos mains des miettes de pain, et tout ce qui nous environnait semblait partager et augmenter notre tranquillité. « Je ne suis jamais assise ainsi, dit Sophie, que je ne me rappelle le sort de ces deux amants, décrit d'une manière si touchante par M. Gay, qui expirèrent dans les bras l'un de l'autre sous la chute d'un morceau de gerbes. Il y a quelque chose de si pathétique dans cette description que j'ai lu cent fois avec un nouveau plaisir. — A mon avis, reprit mon fils, les plus beaux traits de cette description sont fort inférieurs à ceux d'*Acis et Galatée* dans Ovide. Le poète romain entend mieux l'usage des *contrastés*; et c'est de cette figure, adroitement employée, que dépend toute la force du pathétique. — C'est une chose remarquable, s'écria M. Burchell, que les deux poètes dont vous parlez aient également contribué à introduire dans leur pays un faux goût, en surchargeant leurs vers d'épithètes. Les auteurs d'un moindre génie ont trouvé plus aisé de les imiter dans leurs défauts; et la poésie anglaise, de même que celle des derniers siècles de l'empire romain, n'est à présent qu'un mélange d'images redondantes, sans dessein et sans liaison, une chaîne d'épithètes qui augmentent l'harmonie sans servir au sens. Mais peut-être, madame, penserez-vous que, censurant les autres, il est juste que je leur donne occasion de me rendre la pareille; aussi n'ai-je fait cette remarque que pour avoir occasion de lire à la compagnie une ballade qui, parmi ses autres défauts, n'a pas celui que je viens de critiquer.

BALLADE.

Entends ma voix, gentil ermite de ce vallon; guide mes pas, dans ce lieu solitaire, vers la place où la clarté de ta lumière réjouit cette vallée obscure par ses rayons qui m'annoncent un refuge.

Car j'erre ici délaissée et perdue, et mes pas faibles et chancelants sont embarrassés par les broussailles, qui semblent allonger mon chemin à mesure que j'avance.

Garde-toi, mon fils, cria l'ermite, de t'exposer dans cette obscurité dangereuse; car cette lumière qui te séduit n'est qu'un feu follet qui t'égarerait pour te perdre.

Ma porte est toujours ouverte au fils de l'indigent qui n'a point de retraite; et, quoique ma provision soit petite, je la partagerai avec toi de bon cœur.

Reste ici cette nuit et partage librement ce que contient ma cellule, mon lit dur, mon repas frugal, mon bonheur et mon repos.

Je ne condamne pas à la mort les troupeaux qui paissent dans la vallée; j'apprends de l'Être-Suprême, qui a pitié de moi, d'avoir pitié d'eux.

Mais je cueille sur la montagne fertile un repas innocent; elle me fournit des herbes et des fruits, et la fontaine voisine apaise ma soif.

Reste donc ici ce soir, pèlerin; envoie devant toi tes soucis; car les soucis des mortels sont injustes: l'homme n'a besoin que de peu ici-bas, et il n'en a pas besoin pour longtemps.

Les accents de l'ermite étaient aussi doux que la rosée qui tombe du ciel; le voyageur le remercia en s'inclinant, et le suit à sa cellule.

L'humble demeure de l'ermite était située dans un hallier retiré: elle était le refuge du pauvre et du voyageur égaré.

Elle ne renfermait pas sous son toit de paille des provisions qui exigeaient les soins du maître; la porte, s'ouvrant avec un simple loquet, reçut le couple innocent.

C'était à l'heure où les hommes se retirent pour se réjouir ou pour se reposer; l'ermite garnit son petit feu et cherche à égayer son hôte pensif.

Il étale sa provision de végétaux; il le presse, en riant, de manger; et instruit dans la science de la légende, il cherche par des histoires qui en étaient tirées à accourir le temps ennuyeux.

Pres de lui, un petit chat, partageant sa gaieté, déploie ses tours: et grillon chante dans le foyer, le fagot se consume en craquetant.

Mais rien ne peut adoucir la tristesse de l'étranger, car son cœur est accablé du poids de sa douleur, et ses larmes commencent à couler.

L'ermite observe sa tristesse, et son cœur la partage. D'où naissent, infortuné jeune homme, les chagrins de ton cœur?

Est-ce une fortune perdue, une amitié payée d'ingratitude, ou un amour méprisé qui causent tes soucis?

Hélas! les plaisirs que donnent la richesse sont vains et périssables; et ceux qui estiment ces bagatelles, sont encore plus méprisables qu'elles.

Et qu'est-ce que l'amitié? qu'un vain nom, un charme qui nous berce et nous endort, une ombre qui suit la richesse et la renommée, mais qui abandonne le malheureux à lui-même.

L'amour est encore un nom plus vain; c'est l'objet de la plaisan-

terie de l'orgueilleuse beauté, on ne le trouve point sur la terre, excepté peut-être lorsqu'il échauffe le nid de la tourterelle.

Fil fil deviens raisonnable, jeune homme, et méprise le sexe. Il dit, et pendant qu'il parlait, la rougeur trahit son hôte.

Un nombre infini de beautés se déploient à sa vue, semblables aux nuées transparentes qui parent le ciel au lever de l'aurore, aussi brillantes et aussi passagères.

Ses yeux, sa bouche, son sein palpitant, répandent tour-à-tour le trouble dans le cœur de l'ermite: l'aimable voyageur est reconnu être une fille avec tous ses charmes.

Pardonnez, hélas! s'écrie-t-elle aussitôt, à un étranger incivil, à un malheureux abandonné, qui vient ainsi porter ses pas infortunés dans un séjour où le ciel et vous résidez.

Mais ayez pitié d'une fille que l'amour fait ainsi errer à l'aventure, qui cherche le repos, et qui ne trouve que le désespoir qui accompagne ses pas.

Mon père vivait sur les bords de la Tyrrène. C'était un seigneur riche et puissant; tous ses biens devaient m'appartenir: je suis son seul enfant.

Il se présenta un nombre infini d'amants pour m'obtenir de sa tendresse, des amants qui me louaient des charmes qu'ils m'attribuaient, et qui m'aimaient ou feignaient de m'aimer.

Chaque matin leur troupe brillante s'empressait autour de moi avec les présents les plus riches. Parmi eux le jeune Edwin me faisait sa cour, mais ne me parlait jamais d'amour.

Vêtu d'une manière simple, il n'avait ni richesses ni grandeur: un cœur constant était tout son bien, mais ce cœur était tout à moi. La fleur qui s'ouvre aux premiers rayons du jour, la rosée purifiée par le ciel, ne pouvaient être comparées à la pureté de son âme.

La rosée, les fleurs ont des charmes, mais peu durables; il eut leurs charmes, et j'eus leur inconstance.

Car, vaine et orgueilleuse, j'employai tout l'art de la coquetterie pour le tourmenter; et pendant que sa passion touchait mon cœur, je triomphais des peines que je lui causais.

Enfin, accablé par mes mépris, il m'abandonna à ma fierté et alla chercher dans les déserts une solitude où il mourut.

Mais il me reste à présent le repentir de ma faute, et je ne puis l'expier que par ma mort: je veux chercher la solitude où il se retira et m'étendre sur la place où il repose.

Et là, perdue, désespérée, cachée à tous les yeux, je me coucherai par terre et j'y mourrai: c'est ainsi qu'Edwin est mort pour moi, c'est ainsi que je mourrai pour lui.

Non, vous ne le ferez pas, s'écria l'ermite en la serrant contre son sein. La belle, étonnée, était prête à le réprimander: c'était Edwin lui-même qui la serrait entre ses bras.

Regarde, Angeline, toi qui m'as toujours été chère, regarde, ma charmante, ton Edwin si longtemps perdu, rendu à l'amour et à la vie.

Laisse-moi te presser contre mon cœur et oublier dans tes embrassements toutes mes peines, et ne nous séparons jamais, jamais, ô toi, tout mon bien!

Non, jamais nous ne nous séparerons! nous nous aimerons et nous vivrons si constamment l'un pour l'autre que le soupir qui terminera tes jours terminera aussi ceux de ton Edwin.

Pendant que M. Burchell lisait cette ballade, Sophie semblait mêler un air de tendresse à son approbation. Mais notre tranquillité fut bientôt troublée par le bruit d'un coup de fusil tiré tout près de nous, et à l'instant nous vîmes un homme percer à travers la baie pour ramasser le gibier qu'il avait tué. Ce chasseur était le chapelain du chevalier qui venait de tirer un des merles qui nous amusaient tant. Un bruit si fort et venant de si près fit tressaillir mes filles, et je remarquai que dans le mouvement de sa frayeur Sophie s'était jetée dans les bras de M. Burchell. Le chapelain nous aborda et nous demanda pardon de nous avoir effrayés, nous assurant qu'il ne savait pas que nous étions si près. Il s'assit ensuite auprès de ma fille cadette; et, par une politesse de chasseur, il lui offrit le gibier qu'il avait tué dans la matinée. Elle allait le refuser, mais un coup d'œil de sa mère l'avertit bientôt de ne pas le faire. Elle accepta donc le présent, quoique avec quelque répugnance. Ma femme découvrit son orgueil, suivant sa coutume, en me disant à l'oreille que Sophie avait fait la conquête du chapelain, comme sa sœur avait fait celle du chevalier. Je soupçonnai cependant avec plus de probabilité que ses affections étaient placées ailleurs. Le message du chapelain était pour nous avertir que M. Tornhill avait retenu des musiciens et préparé des rafraîchissements, et qu'il se proposait de donner cette nuit un bal aux jeunes demoiselles, au clair de la lune, sur le gazon devant notre porte. Et j'avouerai, continua-t-il, que mon empressement à être le premier à vous apporter cette nouvelle n'était pas désintéressé de ma part. J'attends pour récompense que miss Sophie voudra bien m'honorer de sa main pour danser avec moi. Ma fille répondit qu'elle n'aurait pas de répugnance à sa proposition si elle pouvait l'accepter honnêtement. « Mais voici, dit-elle, un monsieur, en regardant M. Burchell, qui m'a aidée dans ma tâche pendant la journée,

et il est juste qu'il partage mes amusements. » M. Burchell la remercia de sa politesse; mais il la céda au chapelain, ajoutant qu'il allait ce soir à cinq milles de là à un souper de moisson auquel il était invité. Son refus me parut un peu extraordinaire, et je ne concevais pas comment une fille aussi sensée que ma cadette pouvait préférer un homme de moyen âge, d'une fortune dérangée, à un jeune gaillard, vif et éveillé, de 22 ans. Mais comme les hommes sont plus capables de distinguer le mérite des femmes, de même les femmes jugent plus sainement des hommes. Les deux sexes semblent avoir été faits pour s'observer l'un l'autre, et sont pourvus de talents différents pour cette observation mutuelle.

CHAPITRE IX.

A l'instant où M. Burchell venait de nous quitter, et où Sophie venait de consentir à danser avec le chapelain, les petits vinrent, en courant, nous avertir que le chevalier était arrivé avec une grande compagnie. En rentrant au logis, nous trouvâmes notre seigneur avec deux messieurs et deux dames superbement mises, qu'il nous présenta comme des dames de grande qualité et du grand monde, qui étaient de la ville. Il se trouva que nous n'avions pas assez de chaises pour toute la compagnie. M. Tornhill proposa aussitôt que chaque homme prendrait une dame sur ses genoux. Je m'opposai nettement à cette proposition, malgré un regard de mécontentement que ma femme me lança. On envoya Moïse emprunter quelques chaises; et comme il nous manquait aussi des dames pour compléter une contredanse, les deux messieurs de la compagnie de M. Tornhill allèrent avec mon fils pour chercher une couple de danseuse. Ils revinrent, amenant les deux filles de mon voisin Flamborough, qui étaient toutes sœurs, avec des fontanges rouges. Mais il se trouva une malheureuse circonstance qu'on n'avait pas prévue; quoique les demoiselles Flamborough fussent estimées les meilleures danseuses de la paroisse, et qu'elles entendissent en perfection les gigue et les rondes, elles ne savaient point du tout les contredanses. Cela nous embarrassa d'abord; cependant, après qu'on leur eut montré un peu les figures, et qu'on les eut tirées et poussées pour les leur faire entendre, elles commencèrent à bien aller. Notre musique consistait en deux violons, avec un fifre et un tambourin. La lune était très brillante. M. Tornhill et ma fille aînée menaient la danse, au grand plaisir des spectateurs, car les voisins ayant appris ce qui se passait, étaient venus en foule pour nous regarder. Ma fille dansait avec tant de grâce et de vivacité, que ma femme ne put s'empêcher de laisser voir l'orgueil de son cœur, en m'assurant que la petite friponne avait appris d'elle tous les pas qu'elle faisait si bien. Les dames de la ville faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour attraper ses grâces, mais inutilement: la tête leur tournait, elles s'étendaient, languissaient, frémissaient; mais cela ne produisait rien. Les spectateurs avouaient que tout cela était fort beau; mais le voisin Flamborough m'observa que les pas de miss Livy ne s'accordaient pas moins juste avec la musique que l'écho même qui la répétait. Après environ une heure de danse, les dames, dans la crainte de s'enrhumer, rompirent le bal. Une d'elles s'exprima, sur ce sujet, d'une manière qui me sembla bien grossière, en disant que la sueur lui *dégoutait partout*. A notre rentrée à la maison, nous trouvâmes un fort beau souper froid que M. Tornhill avait fait apporter. La conversation devint plus réservée qu'auparavant; les deux dames éclipsèrent entièrement mes filles; car elles ne parlaient d'autre chose que du grand monde et de la haute compagnie, et d'autres sujets semblables à la mode, comme tableaux, goût, pièces de théâtre, musique, etc. Il est vrai que deux ou trois fois elles nous mortifièrent sensiblement, en laissant échapper un jurément; mais cela ne paraissait la marque la plus certaine qu'elles étaient de qualité, quoique j'aie appris depuis que les juréments sont à présent totalement hors de mode parmi le beau monde. Leur parure cependant jetait un voile sur la grossièreté de leur conversation. Mes filles semblaient regarder avec envie leurs perfections supérieures; et ce qui paraissait mal, était considéré comme le superflu de la belle éducation. Mais leur complaisance était encore au-dessus de leurs autres qualités: une d'elles remarqua que si miss Olivia avait un peu plus vu le monde, cela la perfectionnerait beaucoup. Sur quoi l'autre ajouta que si miss Sophie avait passé seulement un hiver à la ville, elle serait tout autre. Ma femme fut très fort de leur avis, ajoutant qu'elle ne désirerait rien tant que de donner à ses filles le bon ton, par le séjour d'un seul hiver à la ville. Je ne pus m'empêcher de répliquer à cela, que leur éducation était déjà au-dessus de leur fortune, et que plus de talents ne serviraient qu'à rendre leur pauvreté ridicule, et à leur donner un goût pour le plaisir qu'elles n'avaient pas droit d'espérer de posséder. « Et à quels plaisirs n'ont pas droit de prétendre, s'écria M. Tornhill, celles qui sont en état d'en procurer de si grands? Pour moi, continua-t-il, ma fortune est assez considérable: l'amour, la liberté et les plaisirs sont mes maximes; mais je veux périr, si l'assurance de la moitié de mon bien pouvait procurer du plaisir à ma charmante Olivia,

s'il n'était pas à elle; et la seule faveur que je demanderais en retour, serait qu'elle me permit d'ajouter ma personne au présent.

Je n'étais pas assez peu instruit du monde, pour ne pas savoir que ce propos était le propos à la mode, pour déguiser l'insolence de la proposition la plus insultante; mais je fis un effort pour cacher mon ressentiment. « Monsieur, répliquai-je vivement, la famille que vous voulez bien honorer actuellement de votre compagnie, a été élevée avec des sentiments d'honneur aussi délicats que les vôtres peuvent l'être: toute tentative pour y donner atteinte, peut entraîner les plus dangereuses conséquences. L'honneur, monsieur, est le seul bien qui nous reste à présent, et c'est un trésor que nous devons garder avec un soin particulier. » Je me repensais bientôt de la chaleur que j'avais mise dans ces dernières paroles, lorsque je vis que le jeune chevalier, me serrant la main, me jura qu'il louait ma façon de penser, en désapprouvant mes soupçons. « Quant à ce que vous venez de me donner à entendre, me dit-il, je vous proteste que rien n'était si éloigné de mon esprit qu'une telle pensée. Non, par tout ce qu'il y a de séduisant au monde, une vertu qui exige un siège en forme ne fut jamais de mon goût; et toutes mes amours ne se font que par des coups de mains. »

Les deux dames, qui avaient paru ne pas entendre le reste, semblèrent fort mécontentes de ce dernier trait de liberté, et commencèrent un dialogue fort sage et fort sérieux sur la vertu. Ma femme, le chapelain et moi, nous nous joignîmes bientôt à cette conversation; et le chevalier lui-même fut à la fin obligé de témoigner du repentir de ses premiers desordres. Nous parlâmes de la tempérance et de la pureté d'une âme qui n'est point souillée par le vice. Je fus bien aise que mes petits eussent veillé plus tard qu'à l'ordinaire, pour être edifiés par une conversation si morale. M. Tornhill alla même plus loin que moi, et me demanda si je n'avais pas d'objections à faire en lisant les prières du soir. J'embrassai avec joie sa proposition, et la soirée se passa de la manière la plus agréable, jusqu'à ce que la compagnie songeât à se retirer. Les dames semblaient très fâchées de se séparer de mes filles, pour lesquelles elles avaient conçu une affection particulière, et elles se joignirent pour me demander le plaisir de les voir chez elles. Le chevalier appuya la demande, et ma femme y joignit ses instances. Dans mon embarras, je donnai deux ou trois excuses que mes filles écartèrent aussitôt; en sorte qu'à la fin je fus obligé de refuser nettement: ce qui me produisit, le jour suivant, des airs de mauvaise humeur et des réponses courtes à essayer.

CHAPITRE X.

Je commençai, depuis ce temps, à m'apercevoir que toutes mes longues et pénibles instructions sur la modération, la simplicité et le contentement dans son état, étaient entièrement méprisées. Les politesses que nous avions reçues de nos supérieurs pour le rang et pour la fortune, réveillèrent cet orgueil que je n'avais fait qu'assoupir, mais que je n'avais pas éteint. Nos fenêtres recommencèrent, comme auparavant, à être chargées d'eau pour le visage et pour le cou. On appréhenda le soleil, comme gâtant la peau, quand on était dehors; et le feu, comme gâtant le teint dans la maison. Ma femme observa que de se lever trop matin gâterait les yeux de ses filles; que de travailler après diner, leur rendrait le nez rouge; et elle me convainquit que jamais les mains ne paraissaient si blanches, que quand elles ne faisaient rien. Au lieu donc de finir les chemises de mon fils Georges, je les vis reprendre leurs anciens chiffonnages, et broder du marly. Les pauvres miss Flamborough, qui leur faisaient auparavant une compagnie agréable, furent négligées, comme des connaissances trop inférieures, et toute la conversation ne roula plus que sur la vie du grand monde, sur la haute compagnie, sur les tableaux, le goût, le spectacle et la musique.

Tout cela aurait encore pu se supporter, si une Egyptienne, qui disait la bonne aventure, ne fût venue achever de tourner nos têtes par des idées de grandeur et d'élévation. La sybille basanée ne parut pas plus tôt, que mes filles accoururent à moi, pour me demander un schelling chacune, afin d'avoir la croix d'argent nécessaire pour l'opération. A dire vrai, j'étais las d'être toujours prudent, et je ne pus m'empêcher de leur accorder leur demande, parce que j'aimais à les voir heureuses. Je leur donnai donc à chacune un schelling. Je dois cependant observer, pour l'honneur de la famille, qu'elles n'étaient jamais sans argent sur elles; car ma femme leur laissait toujours généreusement une guinée dans leur poche, mais avec défenses expresses de jamais la changer. Après qu'elles eurent été enfermées quelque temps avec la diseuse de bonne aventure, je lus aisément dans leurs yeux qu'on leur avait promis quelque chose de grand. « Eh bien, mes enfants, êtes-vous contentes?... Dis-moi, Livy, la diseuse de bonne aventure t'a-t-elle, pour ton schelling, donné quelque chose qui vaille un sou? — Je vous proteste, papa, me répondit-elle, avec un air fort sérieux, que je crois que cette femme a commercé avec quelqu'un que je n'oserais pas nommer; car elle m'a dit positivement qu'avant un an je serais mariée à un chevalier. — Fort bien! Et toi, Sophie, mon enfant, quel mari dois-tu avoir? — Papa, répondit-elle, je dois avoir

un lord, aussitôt après que ma sœur aura été mariée au chevalier. — Quo! m'écriai-je, voilà tout ce que vous avez pour vos deux schellings; l'une un chevalier, l'autre un lord? Folles que vous êtes, pour un schelling, je vous aurais promis un prince ou un Nabab. »

Cette curiosité de mes filles produisit des effets très sérieux. Nous commençâmes à nous croire réservées par les étoiles pour quelque chose de grand, et à anticiper sur notre future élévation.

On a mille fois fait l'observation, et je la ferai encore une fois, que les heures que nous passons dans l'espérance du bonheur sont plus agréables que celles qui sont couronnées par la jouissance. Dans le premier état, nous assaisonnons le mets à notre goût : dans le second, c'est la nature qui l'assaisonne pour nous. Il est impossible de décrire les agréables rêveries auxquelles nous nous abandonnions pour nous satisfaire. Nous considérons que notre fortune se rétablirait; et comme toute la paroisse assurait que le chevalier était amoureux de ma fille, elle en était amoureuse, à force de l'avoir entendu dire. Pendant cet agréable intervalle, ma femme faisait les rêves les plus heureux du monde, qu'elle ne manquait pas de nous raconter tous les matins, avec le plus grand sérieux et la plus grande exactitude. Une nuit elle rêvait de bière et d'os croisés, signe de mariage prochain. Une autre fois, elle rêvait que les poches de ses filles étaient pleines de liards, signe indubitable qu'un jour elles seraient remplies d'or. Mes filles avaient aussi leurs présages. Elles sentaient des baisers sur leurs lèvres; elles voyaient des anneaux dans la chandelle, des bourses dans le feu et des nœuds d'amour au fond des tasses à thé.

Vers la fin de la semaine, nous reçûmes une carte des dames de la ville, par laquelle, en nous envoyant leurs compliments, elles nous marquaient qu'elles espéraient voir toute notre famille à l'église le dimanche suivant. Je m'aperçus, en conséquence, que, pendant toute la matinée du samedi, ma femme et mes filles avaient ensemble des conversations secrètes, et me regardaient de temps en temps avec des yeux qui m'annonçaient qu'il se tramait quelque chose. Je soupçonnai fortement qu'il se machinait quelque projet extraordinaire pour paraître avec éclat le lendemain. Le soir, elles commencèrent leurs opérations en forme, et ma femme entreprit l'attaque. Après le thé, comme je paraissais de bonne humeur, elle commença en ces termes : « Je crois, mon cher ami, que nous aurons demain à l'église beaucoup de belle compagnie. — Peut-être bien, repris-je; mais cela ne doit pas vous inquiéter. Je donnerai toujours un sermon, soit qu'elle y vienne, soit qu'elle n'y vienne pas. — Ah! je m'y attendais bien, reprit-elle; mais je crois, mon cher, que nous devrions paraître à l'église aussi décentement qu'il sera possible; car qui sait ce qui peut arriver? — Vos précautions, répondis-je, sont fort louables. Un extérieur décent à l'église me charme; nous devons y joindre la dévotion et l'humilité à la sérénité et à la satisfaction. — Oui, je sais bien cela, s'écria-t-elle; mais ce que j'entends, c'est que nous devons y aller d'une manière aussi convenable qu'il sera possible, et non pas tout-à-fait comme les manants qui nous environnent. — Vous avez tout-à-fait raison, ma chère, répliquai-je, j'allais vous dire la même chose. La manière convenable est d'y aller d'aussi bonne heure qu'il vous sera possible, pour avoir le temps de faire la méditation avant que le service commence. — Bon, bon, dit ma femme, en m'interrompant, on sait bien tout cela. Ce n'est pas ce dont je veux parler : ce que j'entends, c'est que nous devrions aller à l'église avec décence. Vous savez qu'elle est à deux milles de notre maison; et je vous assure que je n'aime point du tout à voir vos filles obligées de pousser pour entrer dans leur banc, tout essouffées et toutes rouges par la longueur du chemin, et avec l'air de paysannes qui ont disputé une chemise à la course. Voici donc, mon cher, ce que je veux vous proposer. Nous avons nos deux chevaux de charrie, le bidet, qui est depuis neuf ans dans la maison, et son camarade noiraud, qui n'ont presque jamais rien fait depuis un mois, et qui deviennent gras et paresseux; pourquoi ne feraient-ils pas quelque chose aussi bien que nous? Je puis vous assurer que quand Moïse les aura un peu arrangés, ils n'auront point du tout mauvaise mine. »

J'objectai à cette proposition, que marcher à pied serait cent fois plus honnête, que d'aller à cheval sur d'aussi mauvaises montures, Blachery étant borgne, et le poulain sans crins; que l'un et l'autre n'avaient jamais été dressés à porter un cavalier; qu'ils avaient mille vices, et que nous n'avions qu'une selle de femme : toutes ces objections furent inutiles, je fus obligé de céder. Le lendemain matin, je les vis dans une grande occupation pour ramasser tous les attirails nécessaires pour l'expédition. Mais comme je vis que cela prendrait trop de temps, je partis à pied, devant, pour aller à l'église, où elles me promirent de me suivre bientôt. J'attendis près d'une heure dans la chaire, en lisant les prières, jusqu'à ce qu'elles arrivassent; mais ne les voyant point venir, je fus obligé de commencer le service, fort fâché en moi-même de leur absence. Mon chagrin augmenta, quand je vis le service fini, sans que ma famille y fût venue. Je pris, pour m'en retourner, par le grand chemin, qui avait cinq milles, pendant que le chemin de pied n'en avait que deux; et quand je fus à moitié chemin de la maison, j'aperçus la procession qui s'avancait lentement vers l'église; mon

fills, ma femme et les deux petits, perchés sur un des chevaux, et mes deux filles sur l'autre. Je demandai la cause de leur retard; mais je lus bientôt dans leur figure qu'il leur était arrivé mille malheurs dans la route. D'abord, les chevaux avaient refusé de sortir de la maison, jusqu'à ce que M. Burchell eût en la complaisance de les faire avancer deux cents toises, à coups de son bâton; ensuite les sangles de la selle de ma femme avaient rompu, et l'on avait été obligé de s'arrêter pour les raccommoder; enfin, un des chevaux avait pris fantaisie de s'arrêter, sans que prières ni coups eussent pu le déterminer à avancer. Ce caprice ne venait que de lui passer, quand je rencontrais mon monde. J'avoue que quand je vis qu'il n'était pas arrivé de plus grand malheur, leur confusion m'amusa, parce qu'elle me donnait beau jeu par la suite, pour triompher de ma femme, et apprendre à mes filles à être un peu plus humbles.

CHAPITRE XI

La veille de Noël arrivant le lendemain, nous fûmes invités aux divertissements usités à la campagne en ce temps; chez le voisin Flamborough. Notre dernière mortification nous avait un peu humiliés; sans cela, il était probable qu'on aurait rejeté une pareille invitation avec mépris. Cependant nous voulûmes bien consentir à être heureux. L'oie et les puddings de notre honnête voisin étaient bons, et son aile fut trouvée excellente, même par ma femme, qui était une connaisseuse en cette matière. Il est vrai qu'il n'en était pas tout-à-fait de même de sa manière de narrer. Ses histoires étaient fort longues, fort ennuyeuses, toujours relatives à lui-même; et il nous avait déjà fait rire avec, dix fois auparavant; cependant nous fûmes assez polis pour en rire encore une onzième.

M. Burchell, qui était de la partie, était toujours pour mettre en train, par quelque amusement innocent. Il mit donc mes garçons et mes filles à jouer au colin-maillard. Ma femme se mit du jeu, et j'eus du plaisir en pensant qu'elle n'était pas encore trop vieille. Mon voisin et moi nous regardions le jeu, rions à chaque attrape, et vantions notre adresse quand nous étions jeunes. La main chaude suivit, ensuite vint le jeu des questions; enfin, on s'assit par terre pour jouer à la savatte. Comme tout le monde peut bien ne pas connaître cet amusement des premiers siècles, il est nécessaire d'observer que pour jouer ce jeu, la compagnie s'assied à terre en rond, excepté un qui reste debout au milieu, et dont la tâche est d'attraper un soulier que la compagnie se jette de main en main par-dessus les jarrets, à peu près comme une navette de tisserand. Comme il est impossible à celui qui est debout de voir en face tout le cercle, le beau du jeu est de lui donner des coups du talon du soulier, du côté qui est hors de défense. C'était ainsi que ma fille aînée était enfermée au milieu du rond, sautant de côté et d'autre après le soulier, toute rouge et toute bouffie, criant : *Point de tricherie! point de tricherie!* avec une voix capable de rendre sourd un chanteur des rues, quand tout-à-coup entrèrent dans la chambre, devinez qui? rien moins que nos deux grandes connaissances de la ville, lady Blarney et miss Caroline Willelmine-Amélie Skeggs. Je vous laisse à juger de la confusion. Les descriptions ne feraient qu'affaiblir l'idée, si j'entreprenais de peindre la mortification qu'on éprouva. Ah ciel! être surprise par des dames d'un si bon ton, dans des attitudes si vulgaires! Aussi, on ne pouvait pas attendre autre chose qu'un jeu aussi bas de la proposition de M. Flamborough. Nous semblâmes, pendant quelque temps, collés à la terre, comme si nous eussions été pétrifiés d'étonnement.

Le fait était que les deux dames avaient été à notre maison pour nous voir, et que ne nous y ayant pas trouvés, elles étaient venues nous trouver pour s'informer de l'accident qui avait empêché ma famille de paraître à l'église le jour précédent. Olivia se chargea de la réponse pour tous; et, abrégant l'histoire, elle dit qu'elles avaient été jetées de cheval. Les dames furent fort fâchées au récit de l'aventure; mais apprenant qu'il n'était point arrivé d'accident, elles en furent bien charmées. Ayant ensuite appris qu'on avait pensé mourir de peur, elles en furent extrêmement affligées; mais apprenant qu'on avait passé une fort bonne nuit, elles furent de nouveau bien charmées. Elles furent d'une complaisance sans égale pour mes filles. Le dernier jour que nous les avions vues, leurs protestations étaient fortes, alors elles furent pressantes. Elles jurèrent qu'elles désiraient lier une connaissance plus intime. Lady Blarney s'attacha particulièrement à Olivia; miss Caroline-Willelmine-Amélie Skeggs (j'aime à donner aux personnes leurs noms entiers) prit un peu plus de goût pour Sophie. La conversation se soutint entre ces dames, pendant que mes filles admiraient en silence leur belle éducation. Mais comme il peut se faire que mes lecteurs, quelque bourgeois qu'ils soient, soient curieux d'une conversation du grand monde, et d'anecdotes de lords, de ladys et de chevaliers de la Jarretière, je leur demande la permission de leur donner la fin de la présente conversation.

« Tout ce que je sais de l'histoire, disait miss Skeggs, est que cela peut être, ou ne pas être; mais ce dont je puis vous assurer, madame, c'est que toute l'assemblée fut dans le plus grand étonnement. Mylord changea cent fois de couleur, milady s'évanouit, mais sir Tom-

kin, tirant son épée, jura qu'il était à elle jusqu'à la dernière goutte de son sang. — Fort bien, répliqua lady Blarney; mais ce que je ne puis dire, c'est que la duchesse ne m'a jamais dit un mot de cette affaire; je suis sûre qu'elle n'a rien de secret pour moi. — Mais vous pouvez être certaine de ceci, car c'est un fait que le lendemain mylord-duc cria trois fois à son valet-de-chambre: Jernigan! Jernigan! Jernigan! Jernigan! apporte-moi mes jarretières. »

J'ai oublié d'avertir que pendant cette conversation, M. Burchell se comportait très impoliment. Il avait le visage tourné du côté du feu, et à la fin de chaque phrase, il lâchait une expression de mépris et de désapprobation qui nous déplaisait à tous, et qui empêchait, en quelque sorte, la conversation de s'échauffer.

« Outre cela, ma chère Skeggs, continua notre milady, il n'y a pas un mot de cela dans les vers que le docteur Burdock a faits à ce sujet. — J'en suis surprise, s'écria miss Skeggs, car il lui arrive rarement de passer quelque circonstance, d'autant qu'il écrit seulement pour son amusement. — Mais madame peut-elle me faire la faveur de me montrer ces vers? — Ma chère, reprit milady, croyez-vous que je porte ces sortes de choses sur moi? quoique cependant ils soient fort jolis, sûrement, et je crois m'y connaître un peu; au moins je sais ce qui me plaît. En vérité, j'ai toujours admiré les petites pièces de vers du docteur Burdock; car, excepté les siennes et celles de notre chère comtesse d'Hanover-square, le reste est la plus pitoyable chose du monde. Pas un mot du bon ton. — Madame devrait excepter, reprit miss Skeggs, ses productions dans le Magasin des Dames. J'espère que vous conviendrez qu'il n'y a rien dedans qui ne sente le beau monde; mais je suppose que nous n'aurons plus rien de cette part. — Vous savez, répliqua milady, que ma lectrice et demoiselle de compagnie m'a quittée pour se marier un capitaine Roach, et comme ma pauvre vue ne me permet pas d'écrire moi-même, il y a quelque temps que je cherche une personne capable pour la remplacer. C'est ce qui n'est pas aisé à trouver, et certainement trente livres sterling par an ne sont pas trop pour les appointements d'une demoiselle qui sait lire, écrire et se présenter en compagnie. Pour des filles élevées à la ville, ne m'en parlez pas, elles ne sont pas soutenables. — Hélas! je ne le sais que trop, et par expérience, reprit miss Skeggs: car de trois demoiselles de compagnie que j'ai eues dans six mois, une refusait de travailler au linge une heure par jour, l'autre trouva que vingt-cinq louis étaient des appointements trop faibles, et pour la troisième, je fus obligée de la renvoyer, parce que je soupçonnais quelques intrigues entre elle et mon chapelain. La vertu, la vertu, ma chère amie, ne peut être trop payée! Mais où la trouver? »

Ma femme avait été longtemps fort attentive à cette conversation; mais la dernière partie la frappa particulièrement. Trente livres sterling et vingt-cinq guinées faisaient bien cinquante-six livres sterling, cinq schellings, monnaie d'Angleterre, qu'on jetait pour ainsi dire à la tête, et qu'il ne s'agissait que de demander pour obtenir. Elle me regarda un moment, pour voir ce que je pensais; et à dire vrai, je pensais que deux places pareilles conviendraient parfaitement à nos filles. De plus, si le chevalier avait effectivement de l'affection pour ma fille aînée, c'était le moyen de la mettre à portée de faire sa fortune. Ma femme résolut donc de ne pas perdre tant d'avantages, faute de hardiesse, et elle entreprit la harangue pour la famille. « J'espère, dit-elle, que mesdames me pardonneront ma présomption. Il est vrai que je n'ai pas droit de prétendre à de telles faveurs; mais cependant il est naturel que je souhaite l'avancement de mes enfants, et j'ose dire que mes deux filles ont eu une belle et bonne éducation: au moins on ne peut pas en avoir une meilleure dans la province. Elles savent lire, écrire, compter: elles savent travailler à l'aiguille, tricoter, broder, et ont un peu de musique; elles peuvent faire des petits ajustements, broder du marly. Mon aînée sait découper, et ma cadette dit fort bien la bonne aventure dans les cartes. »

Quand elle eut fini ce discours éloquent, les deux dames se regardèrent quelques minutes en silence avec un air d'importance et d'indécision. A la fin, miss Caroline-Wilhelmine-Amélie Skeggs eut la complaisance d'observer que les deux jeunes demoiselles, autant qu'elle pouvait en juger d'après une connaissance aussi légère, leur paraissaient fort convenables pour ces places. « Mais, madame, dit-elle à mon épouse, une affaire comme celle-là exige un parfait examen du caractère, et une connaissance plus particulière les unes des autres; non pas, madame, que je soupçonne la vertu, la prudence et la sagesse de cette jeune demoiselle; mais il y a une certaine forme, madame, une certaine forme dans ces affaires. »

Ma femme approuva très fort ses défiances, observant qu'elle était fort débâta elle-même; mais elle s'en rapporta à nos voisins pour le caractère de ses filles. Notre milady dit que les informations d'autres personnes étaient inutiles, que la recommandation de son cousin le chevalier Tornhill suffisait; et notre demande resta suspendue jusqu'à ce qu'elle lui eût parlé.

CHAPITRE XII.

Quand nous fîmes de retour à la maison, la nuit fut employée dans des projets de grandeur future. Ma femme déploya toute sa

sagacité pour conjecturer laquelle de ses deux filles aurait la place la meilleure et la plus d'occasions de voir la bonne compagnie. Le seul obstacle qui retardait notre avancement était la recommandation du chevalier; mais il nous avait déjà donné tant de marques de son amitié, qu'il n'y avait pas à douter qu'il ne nous l'accordât. Même étant au lit, ma femme continua son sujet favori: « Ma foi, mon cher ami, entre nous, je crois que nous avons fait une excellente journée aujourd'hui. — Assez bonne, répondis-je, ne sachant trop que dire. — Comment, assez bonne? reprit-elle; je crois qu'on ne la peut meilleure. Supposons que nos filles réussissent à faire connaissance à Londres avec des gens de bon goût; et je suis convaincu que Londres est la ville de l'univers la plus propre pour trouver des maris. D'ailleurs, mon cher, on voit tous les jours des choses plus étranges; et si des femmes de qualité se prennent si fort d'amitié pour mes filles, pourquoi des hommes de qualité ne le feraient-ils pas? Entre nous, je vous assure que j'aime beaucoup milady Blarney; elle est si obligeante! Cependant j'aime bien aussi miss Caroline-Wilhelmine-Amélie Skeggs. Et quand elles sont venues à parler de places à la ville, vous avez vu comment je les ai prises sur le temps. Dites-moi, mon cher, ne pensez-vous pas que j'aie bien fait là pour mes enfants? — Ah! repris-je, ne sachant trop que penser là-dessus, Dieu veuille que dans trois mois elles en soient mieux. » Cette observation était de l'espèce de celles que j'avais coutume de faire pour donner à ma femme une grande opinion de ma sagacité; car, si nos filles réussissaient, c'était un souhait pieux de ma part qui se trouvait accompli: s'il arrivait quelque malheur, alors ce que j'avais dit avait l'air d'une prophétie. Cependant toute cette conversation n'était qu'un préparatif à un autre plan de ma femme que je ne redoutais pas moins. Ce n'était autre chose, sinon que, comme nous devions à présent paraître un peu dans le monde, il était convenable que nous vendissions notre bidet, qui était devenu vieux, à une foire voisine, et que nous achetassions à sa place un cheval qui pût porter deux cavaliers dans l'occasion et qui fût de belle apparence, pour aller à l'Eglise ou faire une visite. Je m'opposai d'abord fortement à ce projet; mais il fut soutenu aussi fortement; et, comme je molis, mon antagoniste gagna du terrain, jusqu'à ce qu'elle m'eût amené à consentir à m'en défaire.

Le lendemain était jour de foire, et j'avais dessein d'y aller moi-même, mais ma femme me persuada que j'étais enrhumé, et rien ne put l'engager à me laisser sortir de la maison. « Non, mon cher, dit-elle, Moïse est un garçon adroit, et il s'entend bien à vendre et à acheter avantageusement. Vous savez que tous nos bons marchés ont été faits par lui: il tient bon, et il marchandé jusqu'à ce qu'il ait amené à son point ceux à qui il a affaire. »

Comme j'avais quelque bonne opinion de l'intelligence de mon fils, je ne résistai pas trop à le charger de la commission. Le matin, je vis ses sœurs très occupées à le parer pour la foire, frisant ses cheveux, nettoyant ses bonnets, et lui retroussant son chapeau avec des épingles. Quand sa toilette fut finie, nous eûmes la satisfaction de le voir monté sur le bidet, avec une boîte de sapin devant lui, pour rapporter quelques merceries dedans. Il avait un habit de drap qu'on appelle *tonnerre* et *éclair*, à cause de sa force à résister aux orages, qui, quoique devenu un peu court, était encore trop bon pour être quitté. Sa veste était d'une ratine verte, et ses sœurs avaient noné ses cheveux avec un large ruban noir. Nous le suivîmes tous à quelque distance de la porte, lui criant, tant qu'il fut à notre portée: « Bonne chance, bonne chance! »

Il ne fut pas plus tôt parti, que le sommelier de M. Tornhill vint nous féliciter sur notre bonne fortune, ayant entendu, nous dit-il, son maître parler de nous à des dames avec les plus grands éloges.

Un bonheur ne vient jamais seul. Un autre domestique de la maison du chevalier arriva avec une carte pour mes filles, par laquelle les deux dames leur apprenaient que M. Tornhill ayant rendu de nous tous un compte fort satisfaisant, elles espéraient qu'après quelques informations de plus, elles auraient lieu d'être entièrement satisfaites. « Ah! s'écria ma femme, je vois que ce n'est pas chose aisée d'entrer chez les grands; mais aussi, quand une fois on y est, alors, comme dit Moïse, on n'a plus qu'à dormir. » A cette exclamation originale, que ma femme donnait pour de l'esprit, mes filles applaudirent par un rire éclatant de plaisir. Enfin, elle fut si satisfaite de la nouvelle qu'elle mit la main à la poche et donna au commissionnaire sept sous et demi.

Ce jour était destiné, pour nous, à recevoir des visites. M. Burchell, qui venait de la foire, entra aussitôt. Il apportait à chacun de mes petits un pain d'épice d'un sou, que ma femme se chargea de serrer, pour le leur donner de temps en temps, quand ils bravaient bien. Il apportait aussi à mes filles une couple de boîtes pour renfermer des pains à cacheter, du tabac, des mouches, ou de l'argent quand elles en auraient gagné. Ma femme aimait ordinairement les bourses de peau de belette, comme portant bonheur; mais ces boîtes étaient bonnes en attendant. Nous avions encore de la considération pour M. Burchell, quoique ses manières impolies, lors de la conversation des deux dames, nous eussent déplu; nous ne pûmes même nous empêcher de lui faire part de notre bonne fortune et de lui demander son avis; car, quoique nous ne suivissions guère les avis, nous étions

assez portés à en demander. Quand il lut le billet, il brula la tête, et observa qu'une affaire de cette espèce exigeait la plus grande circonspection. Cet air de défiance déplut beaucoup à ma femme. « Je n'ai jamais douté, monsieur, s'écria-t-elle, que vous ne fussiez toujours disposé à être contre moi et contre mes filles. Vous avez plus de circonspection qu'il n'en faut; cependant je crois que, quand nous voulons demander des avis, nous devrions nous adresser à gens qui auraient su en suivre eux-mêmes de bons. — Il n'est pas question ici, madame, reprit M. Burchell, de ma propre conduite : quoique je n'aie pas fait usage de conseils moi-même, je dois, en conscience, donner les miens à ceux qui en veulent. » Comme j'appréhendais que cette réponse n'attirât une répartie plus dure que spirituelle, je changeai de propos, en feignant de m'étonner pourquoi notre fils était si longtemps à revenir de la foire, étant presque nuit fermée. « N'ayez pas d'inquiétude, repliqua ma femme; soyez sûr qu'il entend ses affaires; je vous garantis qu'il ne vendra jamais ses poules quand elles seront mouillées; je lui ai vu faire des marches surprenantes; je vais, à propos de cela, vous en raconter un qui vous fera mourir de rire... Mais, sur ma vie, le voilà qui revient sans cheval, avec sa boîte derrière son dos. »

Pendant ce discours, Moïse s'avancait lentement, à pied, suant sous le poids de la boîte qu'il avait attachée avec une sangle derrière son dos. « Bonjour, bonjour, Moïse. Eh bien, mon enfant, que nous as-tu rapporté de la foire? — Ma personne, reprit Moïse avec un œil matois, en posant la boîte sur la table. — Oui, oui, nous savons cela, dit ma femme. Mais où est le cheval? — Je l'ai vendu, reprit Moïse, trois livres cinq schellings deux sous. — Fort bien, mon cher enfant; je savais que tu leur en rendrais. Entre nous, trois livres cinq schellings deux sous, ce n'est pas une mauvaise journée. — Allons, donne-moi l'argent. — Je n'ai point rapporté d'argent, dit Moïse; je l'ai placé dans un marché que voici (en tirant de dessous son habit un paquet dans lequel il y avait une grosse de lunettes à verres verts, enchâssés d'argent, avec leurs étuis de chagrin). — Une grosse de lunettes à verres verts! répéta ma femme d'une voix affaiblie. Et tu as vendu le bidet, et tu ne nous rapportes, pour sa valeur, qu'une grosse de méchantes lunettes! — Ma chère mère, s'écria mon fils, pourquoi ne voulez-vous pas écouter la raison? C'est un marché d'or que j'ai fait: je les ai eues pour rien; autrement je ne les aurais point achetées. Les seules chasses d'argent valent le double du prix que j'en ai donné. — Au diable les chasses d'argent, s'écria ma femme hors d'elle-même; je jurerais qu'on n'en aura pas la moitié de la valeur, à les vendre comme vieux argent, cinq schellings l'once. — Vous n'avez pas besoin de tant vous inquiéter de la valeur des chasses, leur dis-je, car je m'aperçois que ce n'est que du cuivre blanchi. — Comment! s'écria ma femme, ce n'est pas de l'argent..., ce n'est pas de l'argent? — Non, lui dis-je, ce n'est pas plus de l'argent que votre poëlon. — Ainsi donc, nous voilà, dit-elle, sans bidet, avec une grosse de lunettes montées en cuivre et des étuis de chagrin! Que la fièvre te serre, chien de trompeur! Oh! le nigaud, qui s'en est laissé revendre! N'aurait-il pas dû mieux connaître ses gens? — Vous avez tort en ceci, ma chère, m'écriai-je: il aurait dû ne point les connaître du tout. — Peste soit du sot, reprit-elle, de rapporter de pareilles drogues...; je les jetterais au feu. — Vous auriez encore plus tort, lui dis-je, ma chère; car, quoique ce ne soit que du cuivre, nous devons les garder, puisqu'il vaut mieux avoir des lunettes montées en cuivre que de ne rien avoir du tout. »

Pendant cette conversation, Moïse commençait à voir clair, il s'apercevait qu'il avait été trompé par un escroc qui, sur sa figure, en avait fait aisément sa dupe. Je pris ce moment pour lui demander les circonstances de son histoire. Par ce que j'en appris, il me parut qu'il avait vendu le cheval et qu'il se promenait dans la foire en en cherchant un autre; qu'un homme à la figure respectable l'emmena dans sa tente sous prétexte d'en avoir un à vendre. « Là, continua mon fils, nous trouvâmes un autre homme bien mis qui demandait à emprunter vingt livres sterling sur les lunettes, disant qu'il avait besoin d'argent et qu'il donnerait sa marchandise au tiers de sa valeur. Le premier homme, qui fit semblant d'être mon ami, me dit à l'oreille de les acheter, et m'avertit de ne pas être assez sot pour manquer un si beau coup. J'en envoyai chercher M. Flamborough; ils lui tinrent les mêmes propos qu'à moi; enfin, nous nous laissâmes persuader d'acheter les deux grosses de lunettes entre nous deux. »

CHAPITRE XIII.

Ma famille avait résolu de briller; mais quelque accident inattendu renversait leur projet aussitôt qu'il était formé. Je tâchais de tirer parti de chaque contre-temps pour augmenter leur raison en proportion de ce que leur ambition perdait. « Vous voyez, mes enfants, m'écriai-je, combien on réussit mal à vouloir en imposer au public en copiant ses supérieurs. Les pauvres qui veulent ne faire société qu'avec les riches sont haïs de ceux qu'ils abandonnent, et méprisés de ceux qu'ils veulent imiter. Toutes associations inégales sont toujours désavantageuses au côté le plus faible. Le riche a tous les plaisirs, et le pauvre a tous les désagrémens qui en peuvent résulter,

À propos de cela, allons, Dick, mon enfant, répète-moi la fable que tu lisais aujourd'hui pour l'instruction de la compagnie.

« Il y avait un jour, cria l'enfant, un géant et un nain qui étaient amis et qui vivaient ensemble. Après s'être promis de se jamais se quitter l'un l'autre, ils allèrent ensemble chercher des aventures. Ils rencontrèrent d'abord deux Sarrazins, contre lesquels ils combattirent. Le nain qui était fort courageux porta à un des deux adversaires un coup de toute sa force; mais ce coup fit si peu de mal au Sarrazin qui, levant son sabre, en déchargea un coup si terrible sur le bras du nain, qu'il le lut coupa net. Celui-ci se trouvait fort embarrassé quand le géant vint à son secours, et en peu de temps laissa les deux Sarrazins morts sur la place. Le nain, de rage, coupa la tête de son antagoniste mort. Ils continuèrent à voyager et rencontrèrent une autre aventure: c'étaient trois satyres qui enlevaient une demoiselle. Le nain n'était plus si hardi qu'il l'avait été d'abord; cependant il porta le premier coup, auquel un satyre riposta de façon qu'il lui jeta un œil hors de la tête. Le géant fut bientôt sur eux, et s'ils ne se fussent pas enfuis, il les aurait certainement tués tous trois. Les deux vainqueurs et la demoiselle furent fort joyeux de la victoire; et la belle délivrée étant devenue amoureuse du géant, ils se marièrent. Ils continuèrent à marcher jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent une bande de voleurs. Pour cette fois, le géant se trouvait en avant, mais le nain n'était pas loin derrière. Le combat fut long et opiniâtre; tout tombait sous les coups du géant, et le nain fut plus d'une fois sur le point d'être tué. À la fin, la victoire se déclara pour les aventuriers; mais le nain perdit une jambe dans le combat. Il se trouvait donc avec une jambe, un bras et un œil de moins, tandis que le géant, qui n'avait pas reçu une seule blessure, lui criait: « Allons, mon petit héros, voilà ce qui s'appelle bien travailler; encore une victoire et nous acquerrons une gloire immortelle. — Non, dit le nain devenu plus sage; non, je vous le déclare, je ne me bats plus; car je vois que dans tous les combats vous gagnez tout l'honneur et tout le profit, et que moi, je porte tous les coups. »

J'allais faire l'application de cette fable, quand mon attention fut détournée du sujet par une dispute violente qui s'éleva entre ma femme et M. Burchell au sujet des places futures de mes filles à la ville. Ma femme insistait fortement sur les avantages qui en résulteraient pour elles. M. Burchell, au contraire la dissuadait de toutes ses forces, de n'en rien faire; et moi je restais neutre. Les raisons de M. Burchell contre le projet ne semblaient que la suite de celles qui avaient été si mal reçues le matin. La dispute s'échauffa, et ma pauvre femme, au lieu de raisonner plus sensément, ne faisait que crier plus haut, et fut à la fin obligée de quitter le combat fante de pouvoir crier. La fin de sa harangue fut cependant fort désagréable pour nous tous. « Je connais, dit-elle, des gens qui ont leurs raisons secrètes pour les avis qu'ils donnent, mais je les prie de vouloir bien ne pas remettre à l'avenir les pieds dans ma maison. — Madame, dit M. Burchell, d'un air fort tranquille qui ne faisait qu'irriter davantage ma femme, quand vous parlez de raisons secrètes vous avez raison, j'en ai de secrètes que je me dispense de dire, parce que vous n'êtes pas capable de répondre à celles dont je ne fais pas un secret. Mais je vois que mes visites ici deviennent importunes, c'est pourquoi je prends mon congé, et je ne reviendrai plus qu'une fois peut-être pour vous dire un dernier adieu quand je quitterai le pays. » En achevant ces mots, il prit son chapeau, et les regards de Sophie qui semblaient lui reprocher sa précipitation ne purent l'empêcher de partir.

Quand il fut sorti, nous nous regardâmes quelques minutes les uns les autres tout confus. Ma femme qui en était cause, s'efforça de cacher son chagrin par un souris forcé et un air d'assurance que je désapprouvai. « Comment! ma femme, m'écriai-je, est-ce ainsi qu'on traite les étrangers? est-ce ainsi qu'on reconnaît leurs bienfaits? Soyez sûre, ma chère, que voilà les expressions les plus dures et qui m'aient été les plus désagréables, il n'en est jamais sorti de plus dures de votre bouche. — Pourquoi m'a-t-il irritée, répondit-elle. Je connais très bien les motifs de ses conseils. Il voudrait empêcher que mes filles n'allassent à Londres afin d'avoir ici le plaisir de la compagnie de ma cadette; mais, quoi qu'il en soit, elle trouvera de meilleure compagnie que celle de tels mangeurs de tous biens. — Mangeur de tous biens! m'écriai-je; osez-vous bien l'appeler ainsi? Est-il possible que nous puissions nous tromper à ce point sur le caractère de cet homme? Il m'a paru en toute occasion l'homme le plus accompli que j'aie jamais connu... Dis-moi, Sophie, dis-moi, mon enfant, t'a-t-il donné quelque preuve d'un attachement secret? — Ses conversations avec moi, mon père, ont toujours été sensées, modestes et agréables, mais il n'y a jamais rien eu d'autre chose. Je me souviens cependant qu'une fois il me dit qu'il n'avait jamais connu de femme qui eût trouvé du mérite à un homme qui n'était pas riche. — Voilà, ma chère, m'écriai-je, le propos ordinaire de ceux qui sont malheureux ou paresseux; mais j'espère que vous avez appris à juger sainement de telles gens, et que vous sentez que ce serait une folie d'attendre son bonheur d'un homme qui a été si peu économe du sien propre. Votre mère et moi nous avons à présent des vues plus avantageuses

pour vous. L'hiver prochain, que vous passerez probablement à Londres, vous fournira des occasions pour faire un meilleur choix.»

Je ne déciderai point quelles furent les réflexions de Sophie dans cette occasion, mais au fond je ne fus pas fâché d'être débarrassé d'un hôte dont j'avais tant à craindre. L'hospitalité violée me pesa un peu sur la conscience; mais j'eus bientôt imposé silence à cette conseillère importune par deux ou trois raisons spécieuses qui servirent à me satisfaire et à me reconcilier avec moi-même. Les reproches que fait la conscience à un homme qui a déjà commis une mauvaise action sont bientôt étouffés. La conscience est une poltronne, qui, quand elle n'a pas eu assez de force pour prévenir une faute, a rarement assez de justice pour en punir le coupable en l'accusant.

CHAPITRE XIV.

Le voyage de mes filles à la ville était à présent résolu. M. Tornhill nous ayant obligeamment promis de veiller lui-même à leur conduite et de nous en informer par lettres. Mais nous jugeâmes qu'il était nécessaire que leurs habillements répondissent à la grandeur de leur attente; ce qui ne pouvait se faire sans quelque dépense. Nous agitâmes donc en plein conseil quels étaient les moyens les plus propres pour faire de l'argent, ou, pour parler plus clairement, ce qu'il serait plus à propos de vendre pour en avoir. Notre délibération ne fut pas longue. Nous décidâmes bientôt que le cheval qui nous restait était totalement inutile pour la charrue, sans son compagnon, et qu'on ne pouvait le monter, parce qu'il lui manquait un œil. Nous résolûmes donc de le vendre à la foire voisine, et que je l'y menerais moi-même pour éviter toute nouvelle surprise. Quoique ce fût la première opération mercantile que j'eusse faite de ma vie, je ne doutais pas que je ne m'en tirasse avec honneur. L'opinion qu'un homme se forme de sa capacité est mesurée sur celle de la compagnie qu'il fréquente; et comme j'étais renfermé dans ma famille, je n'avais pas conçu des sentiments désavantageux de ma sagesse. Cependant, ma femme, le lendemain matin, quand je partis pour la foire, me rappela quand je fus à quelques pas de la maison pour me dire à l'oreille de bien prendre garde à moi.

J'avais, suivant l'usage, en arrivant à la foire, mis mon cheval sur toutes ses allures; mais il ne se présentait pas d'acheteurs. A la fin, il s'en approcha un, qui, après avoir bien examiné le cheval de tous ses côtés, le trouvant borgne, n'en voulut rien offrir. Un autre vint ensuite, qui, lui ayant trouvé un éparvin, dit qu'il n'en voudrait pas quand on le lui donnerait pour la peine seulement de le monter jusque chez lui. Un troisième aperçut qu'il avait des molettes et n'en offrit rien. Un quatrième vit dans ses yeux qu'il avait des javars. Un cinquième, plus impertinent que les autres, me demanda quel diable je venais faire à la foire avec une rosse boiteuse, fourbue, aveugle, qui n'était bonne qu'à envoyer à l'écorcheur. Tout cela commença à me donner à moi-même le plus grand mépris pour le pauvre animal, et j'étais presque honteux à l'approche de chaque nouvel acheteur; car quoique je ne crusse pas entièrement tout ce que les autres m'avaient dit de ma bête, cependant je réfléchissais que le nombre des témoignages formait une forte présomption de la vérité, suivant l'opinion de saint Grégoire sur les bonnes œuvres.

J'étais dans cette situation mortifiante quand un de mes confrères, une ancienne connaissance, qui avait aussi quelques affaires à la foire, s'approcha de moi, et me prenant la main, me proposa d'entrer dans un cabaret et de boire un coup de ce que nous y trouverions. J'acceptai sur-le-champ la proposition; et étant entrés dans un cabaret à bière, on nous plaça dans une petite chambre sur la dernière, où il n'y avait qu'un vieillard vénérable, qui lisait avec attention dans un gros livre. Je n'ai jamais vu de ma vie de figure qui me prévint tant en sa faveur. Des cheveux gris ombrageaient son front et l'inspiraient le respect, et sa vieillesse, verte et vigoureuse, semblait annoncer le résultat de la bonne santé et de la bienveillance. Cependant, sa présence n'interrompit point notre conversation: mon ami et moi nous nous entretenions des différents revers de fortune que nous avions éprouvés. Nous parlâmes de la dispute au sujet des seconds mariages, de ma dernière brochure, de la réplique de l'archidiacre, et des disputes violentes qu'on avait prises contre moi; mais notre attention fut détournée quelque temps de notre conversation par la vue d'un jeune homme qui entra dans la chambre, et dit quelque chose tout bas à l'oreille du vieillard. « Point d'excuses, mon enfant, lui dit le vieillard: faire du bien à nos semblables est un devoir que nous devons remplir. Prenez ceci: je voudrais que vous eussiez besoin de davantage; mais si cinq livres sterling peuvent soulager votre infortune, je vous les donne de tout mon cœur. » Le jeune homme, modeste, versa des larmes de reconnaissance; et cependant la sienne n'égalait pas la mienne. J'aurais volontiers sauté au cou du bon vieillard pour l'embrasser, tant sa bienfaisance me faisait plaisir. Il se remit à lire, et nous continuâmes notre conversation jusqu'à ce que mon compagnon, se rappelant qu'il avait quelques affaires à la foire, sortit, en me priant d'être de retour dans un moment, ajoutant qu'il avait toujours désiré d'avoir le plus longtemps possible la compagnie du docteur Primerose. Le vieillard, entendant mon nom, sembla me regarder avec attention; et quand

mon ami fut dehors, il me demanda, de la manière la plus respectueuse, si j'étais parent du grand Primerose, ce courageux défenseur de la monogamie, qui avait été le boulevard de l'église. Jamais mon cœur ne sentit de joie si pure qu'en ce moment. « Monsieur, m'écriai-je, les louanges d'un homme aussi vertueux que vous l'êtes, ajoutent à la satisfaction que votre bienfaisance a déjà excitée dans mon cœur. Vous voyez en moi le docteur Primerose, le défenseur de la monogamie, qu'il vous a plu d'appeler le grand. Vous voyez cet infortuné ecclésiastique qui a si longtemps, et, si j'ose le dire, avec tant de succès, combattu les seconds mariages. — Monsieur, s'écria l'étranger avec un air pénétré d'une admiration respectueuse, je crains d'avoir été trop familier; mais pardonnez, s'il vous plaît, ma curiosité; je vous en conjure... — Monsieur, lui repliquai-je vivement, en saisissant sa main: bien loin de m'avoir offensé par votre familiarité, je vous conjure d'accepter mon amitié comme vous avez déjà toute mon estime. — J'accepte l'offre avec reconnaissance, me dit-il en me serrant la main: vous, le ferme plier de l'orthodoxie!... Ai-je le bonheur de voir... » J'interrompis ici la suite de son discours; car, quoiqu'en qualité d'auteur loué sur ses ouvrages, je fusse en état de digérer une bonne dose de flatterie; cependant ma modestie, dans ce moment, ne me permit pas d'en avaler davantage. Quoi qu'il en soit, jamais deux amants de roman ne formèrent une amitié plus prompte. Nous parlâmes sur différentes matières: d'abord je jugeai qu'il était plus pieux que savant, et je commençai à croire qu'il méprisait toutes les sciences humaines comme du fumier. Cependant, cela ne diminua en rien mon estime pour lui, car il y avait déjà quelque temps que j'avais commencé moi-même à être de cette opinion. Je pris donc occasion d'observer que le monde, en général, devenait d'une indifférence blâmable sur les matières de doctrine, et s'abandonnait trop aux spéculations humaines. « Ah! oui, monsieur, répliqua-t-il, comme s'il eût réservé toute sa science pour ce moment, il n'est que trop vrai, le monde est sur son déclin: et cependant la cosmogonie, ou création du monde, a embarrassé les philosophes de tous les siècles. Quel mélange d'opinions bizarres n'a-t-on pas formées sur la création du monde? Sanchoniathon, Manethon, Berosé et Occellus Lucanus ont tous tenté de l'expliquer. On trouve ces mots dans le dernier: *Anarchon ara kai ateleutaion topan*, ce qui signifie que *tout n'a ni commencement ni fin*. Manethon, qui vivait vers le temps de Nebuchadon-Asser, Asser étant un mot syriaque qui était le surnom des rois de ce pays, comme *Teyla-Phaël-Asser*, *Nabou-Asser*; Manethon, dis-je, a formé une conjecture aussi absurde; car, comme nous disons communément: *Ek le biblion kubernes*, ce qui veut dire que *l'on n'apprend pas le monde dans les livres*, de même il a tenté d'expliquer... Mais, monsieur, je vous demande pardon, je m'écarte de la question. » Certainement il s'en écartait, et je ne pouvais pas voir ce que la création du monde avait de commun avec notre sujet; mais cela servit à me faire voir qu'il était homme de lettres, et je l'en respectai davantage. C'est pourquoi j'étais résolu de l'éprouver, mais il était trop doux et trop complaisant pour me disputer la victoire. Toutes les fois que je faisais une observation qui semblait une attaque sur la controverse, il souriait, secouait la tête, et ne disait mot, ce qui me faisait croire qu'il pouvait dire beaucoup, s'il le jugeait à propos. Le sujet de la conversation descendit insensiblement de la création aux affaires qui nous amenaient tous deux à la foire. « La mienne, lui dis-je, était de vendre un cheval. » Et fort heureusement il se trouva que la sienne était d'en acheter un pour un de ses fermiers. Aussitôt je lui fis voir mon cheval, et le marché fut tout d'un coup conclu. La seule chose qui restait était de m'en payer le prix. Pour ce faire, il tira de sa poche un billet de banque de trente livres sterling, qu'il me proposa de lui changer. N'étant pas en état de le faire, il ordonna à la maîtresse de lui envoyer son laquais, qui vint aussitôt, vêtu d'une fort jolie livrée. « Abraham, lui dit-il, va me chercher la monnaie de ceci; tu en auras ou chez le voisin Jackson, ou ailleurs. Pendant que le laquais fut dehors, il me fit une déclaration fort pathétique sur la rareté de la monnaie d'argent. J'enchéris sur lui, en me plaignant de la rareté de celle d'or; et quand Abraham revint, nous venions de tomber d'accord que l'argent n'avait jamais été si rare qu' alors. Abraham, de retour, nous dit qu'il avait couru toute la foire, et qu'il n'avait pas pu trouver à changer le billet, quoiqu'il eût offert un demi-écu pour cela. Ce fut un grand contre-temps pour nous tous; mais après un instant de réflexion, le vieillard me demanda si je connaissais, de mes côtés, un certain Salomon Flamborough. Sur ce que je lui répondis que c'était mon voisin, et qu'il ne demeurerait qu'à deux pas de chez moi, « cela étant ainsi, me dit-il, je crois que nous pouvons faire affaire ensemble. Je vais vous donner un mandement sur lui payable à vue; et vous savez que c'est l'homme le plus exact à cinq milles à la ronde. L'honnête Salomon et moi nous avons été liés ensemble longtemps. Je me souviens que je lui gagnais toujours aux trois sauts; mais il avait l'avantage sur moi au saut à cloche-pied. » Un mandement sur mon voisin était de l'argent pour moi, car je connaissais parfaitement sa solvabilité. Le billet fut donc signé et remis entre mes mains; et M. Jenkinson, le vénérable vieillard, Abraham, son valet, et mon cheval, le vieux Blackberry, s'en allèrent trottant fort contents les uns avec les autres.

Laisse seul à mes réflexions, je commençai à songer que j'avais commis une imprudence en prenant un mandement d'un inconnu, et je conclus prudemment de reprendre mon cheval, et, pour cet effet, de suivre mon acheteur; mais il était trop tard: c'est pourquoi je repris le chemin de chez moi, bien résolu de recevoir chez mon voisin l'argent de mon mandement le plus tôt possible. Je le trouvais à sa porte, qui fumait sa pipe; et lui ayant dit que j'avais un petit billet sur lui, il le prit, et le lut à deux fois. « Je crois que vous lisez bien le nom, m'écriai-je, *Ephraïm Jenkinson*... — Oui, oui, me répondit-il, le nom est assez bien écrit, et je connais l'homme aussi, le plus grand coquin qu'il y ait sous le ciel; c'est le même fripon qui vous a vendu les lunettes. N'était-ce pas un homme à face vénérable, des cheveux gris, et point de poches ni justaucorps? Ne vous lâchait-il pas des tirades de grec et des discours sur la cosmogonie, le monde, etc.? A ce propos, je répliquai par un soupir. « Ah! continua-t-il, il n'a qu'une bribe de science, qu'il débite toutes les fois qu'il se trouve en compagnie avec un homme de lettres; mais je connais le coquin, et je veux le faire prendre. »

Quelque mortifié que je fusse déjà, mon plus grand embarras était de savoir comment paraître devant ma femme et mes filles. Un écuyer qui a fait l'école buissonnière n'est pas plus effrayé de se présenter devant son maître, que je l'étais de rentrer à la maison. Je pris cependant la résolution de prévenir leur colère, en commençant par m'y mettre bien fort.

Mais, hélas! en rentrant, je trouvai que ma famille n'était pas disposée à quereller. Ma femme et mes filles étaient en pleurs. M. Tornhill leur avait fait savoir, ce jour-là, qu'il ne fallait plus compter sur le voyage et les places de Londres; que quelques personnes mal intentionnées pour nous ayant fait de mauvais rapports sur notre compte aux deux dames, elles étaient parties le même jour pour Londres; qu'il n'avait pu découvrir ni les auteurs de ces faux rapports, ni en quoi ils consistaient; mais que, quels que fussent et les rapports et les auteurs, il continuait à nous assurer de son amitié et de sa protection. Je les trouvai, par conséquent disposées à supporter avec une grande résignation mon infortune, parce qu'elle se trouvait éclipée par une autre plus sensible pour elles. Mais ce qui nous inquiétait le plus, était de deviner qui pouvait avoir l'âme assez basse et assez noire pour diffamer une famille aussi innocente que la nôtre, qui n'était ni assez élevée pour exciter l'envie, ni assez méchante pour exciter la haine.

CHAPITRE XV.

La soirée et une partie du jour suivant furent employées à chercher vainement à découvrir quels étaient nos ennemis. Il y eut à peine une maison dans le voisinage qui échappât à nos soupçons; et chacun de nous avait ses raisons, qu'il connaissait fort bien, pour fonder son opinion. Pendant que nous étions dans cette perplexité, un de nos petits, qui revenait de jouer dehors, nous rapporta un portefeuille qu'il avait trouvé sur l'herbe. Nous le reconnûmes sur-le-champ pour appartenir à M. Burchell, à qui nous l'avions vu; et, en l'examinant, nous trouvâmes qu'il contenait quelques notes sur différents sujets; mais ce qui attira le plus notre attention, fut un papier cacheté, avec cette suscription: *Copie de la lettre à envoyer aux deux dames, au château de Tornhill*. Il nous vint d'abord à l'esprit que c'était lui qui était l'infâme calomniateur; et nous délibérâmes si nous déchâterions le papier. Ce n'était pas mon avis; mais Sophie, en disant qu'elle était sûre que, de tous les hommes, M. Burchell était le plus incapable d'une telle bassesse, insista pour que le billet fût lu. Le reste de la famille seconda ses instances, et, à leur sollicitation réunie, je lus ce qui suit:

« Mesdames,

« Le porteur vous instruira suffisamment de quelle part vient cette lettre. C'est au moins quelqu'un qui aime l'innocence, et qui est disposé à empêcher qu'on ne la séduise. Je suis informé de bonne part que vous êtes dans l'intention d'emmener à Londres deux jeunes demoiselles, que je connais un peu, en qualité de vos demoiselles de compagnie. Comme je ne veux point voir la simplicité trompée, ni la vertu souillée, je vous avertis ici que cette démarche imprudente, serait suivie des conséquences les plus dangereuses. Ce n'a jamais été ma coutume de traiter avec sévérité les personnes deshonnêtés et infâmes; et, dans cette occasion, je me taisais encore, si je ne voyais que la folie se propose un crime. Profitez donc de l'avis d'un ami, et réfléchissez sur les conséquences qu'il y aurait d'introduire le vice et l'infamie dans une retraite que la paix et l'innocence ont habitée jusqu'ici. »

Nos doutes furent alors levés. Il paraissait bien dans cette lettre quelque chose qui pouvait s'appliquer aux deux parties, et les censures qu'elle contenait pouvaient aussi bien se rapporter aux personnes auxquelles elle avait été écrite qu'à nous. Mais la mauvaise interprétation se présentait trop naturellement, et nous n'allâmes pas plus loin. Ma femme eut à peine la patience de m'attendre jusqu'au bout, car elle déclamaient contre celui qui avait écrit la lettre avec un ressentiment sans bornes. Olivia ne fut pas plus modérée, et Sophie semblait in-

terdite de sa noirceur. Pour moi, je considérais l'action comme une des preuves les plus odieuses d'une ingratitude sans sujet que j'eusse jamais vue. Je ne pouvais en découvrir d'autre raison, que l'envie qu'il avait de retenir ma fille cadette dans la province, pour avoir plus d'occasions de se trouver avec elle. Nous étions tous assis dans cet état, rêvant aux moyens de nous venger, quand notre petit garçon vint, en courant, nous annoncer que M. Burchell arrivait à l'autre bout du champ. Il est plus facile de concevoir que de dépendre les différentes sensations que nous causent la douleur d'une insulte récente, et le plaisir d'une vengeance prochaine. Quoique notre intention ne fût que de lui reprocher son ingratitude, nous résolûmes de le faire de la manière la plus piquante que nous pourrions. Pour cet effet, nous convînmes de le recevoir avec un air ouvert et d'amitié à l'ordinaire, de jaser d'abord avec plus de douceur et d'affection que de contrainte, pour l'amuser un peu; et ensuite au milieu de ce calme flatter, de fondre sur lui comme un ouragan, et de l'accabler par les reproches de sa bassesse. Ce parti pris, ma femme se chargea elle-même de l'exécution, et elle avait réellement des talents pour l'entreprise. Nous le vîmes s'approcher: il entra, prit une chaise, et s'assit... « Il fait bien beau, M. de Burchell. — Oh! fort beau, docteur. Quoique, cependant, par la douleur que me font mes cors, je juge que nous aurons de la pluie... — La douleur de vos cors! s'écria ma femme en éclatant de rire, et ensuite lui demandant pardon de la plaisanterie. — En vérité, madame, reprit-il, je vous pardonne de tout mon cœur; car je vous proteste que je n'aurais pas pensé que ce fût une plaisanterie, avant que vous me l'eussiez dit. — Cela se peut bien, monsieur, dit ma femme, en nous faisant un clin d'œil; et cependant je suis sûre que vous savez combien il en faut de ce poids pour faire une once. — Je crois, madame, en vérité, reprit M. Burchell, que vous avez lu ce matin quelques livres de bons mots, tant vous êtes disposée à en faire: cependant, madame, je vous dirai que j'aimerais mieux une once de bon sens. — Je le crois bien, dit ma femme, en nous regardant encore en riant, quoiqu'elle n'eût pas l'avantage. Cependant j'ai vu quelques gens qui prétendent au bon sens, et qui en ont fort peu. — Il n'y a pas de doute à cela, répliqua son antagoniste, vous avez connu des dames qui passent pour des merveilles quant à l'esprit, et qui n'en ont point du tout. »

Je m'aperçus bientôt que ma femme n'aurait pas l'avantage dans cette dispute; en sorte que je pris le parti de traiter la matière plus sérieusement. A l'esprit et les connaissances, m'écriai-je, ne sont que des bagatelles sans l'honnêteté: c'est elle qui donne du prix à un homme. Le paysan ignorant, mais sans défaut, vaut mieux que le philosophe qui en a beaucoup. Car, qu'est-ce que le génie ou le courage, sans un cœur? L'honnête homme est l'ouvrage le plus noble de la création. — J'ai toujours regardé cette opinion favorite de Pope, répliqua M. Burchell, indigne d'un homme de son génie, et comme basement indigne de sa propre supériorité. Comme la réputation d'un livre ne dépend pas tant de ce qu'il est exempt de défauts, que de ce qu'il contient de grandes beautés, de même celle des hommes devrait dépendre, non pas de leur exemption de défauts, mais de la grandeur des vertus qu'ils possèdent. L'homme savant peut manquer de prudence, le ministre d'état avoir de l'orgueil, et le guerrier avoir de la férocité; mais pour cela leur préférons-nous un bas artisan qui chemine laborieusement au travers de la vie, sans mériter ni censure ni éloges? Il faudrait, par la même raison, donner la préférence aux froides et exactes productions de l'école flamande sur les productions incorrectes, mais sublimes et animées du pinceau italien. — Monsieur, repris-je, votre observation est juste, dans le cas où il y a des vertus brillantes jointes à de petits défauts; mais quand de grands vices se trouvent, dans le même sujet, opposés à des vertus extraordinaires, un tel homme ne mérite que du mépris. — Peut-être, répliqua M. Burchell, y a-t-il des monstres tels que vous les dépeignez, qui réunissent de grands vices à de grandes vertus. Cependant, dans le cours de ma vie, je n'ai point encore trouvé un seul exemple de leur existence: au contraire, j'ai toujours remarqué qu'ou le génie était grand, les affections étaient bonnes. Et, en vérité, la Providence nous a traités bien favorablement en ce point, en abaissant aussi l'entendement, quand le cœur est corrompu, et en diminuant le pouvoir d'être nuisible dans ceux qui en ont la volonté. Cette règle semble s'étendre même aux autres animaux: la petite vermine est traitée, cruelle et lâche, pendant que ceux qui ont la force en partage, sont braves, généreux et doux. — Ces observations sont fort belles, répliquai-je: cependant il me serait aisé, dans ce moment, de citer un homme (en disant cela j'attachai mes regards fixement sur lui) dont la tête et le cœur forment le contraste le plus détestable. Oui, monsieur, continuai-je, je suis bien aise de le démasquer ici, au milieu de sa sécurité imaginaire... Connaissiez-vous, monsieur, ce portefeuille? — Oui, monsieur, répondit-il avec une assurance inconcevable, il est à moi, et je suis bien aise de le retrouver. — Et connaissez-vous aussi cette lettre? m'écriai-je... Non, non, point d'échappatoires... Regardez-moi en face... Connaissiez-vous, vous dis-je, cette lettre? — Cette lettre? oui, c'est moi qui l'ai écrite. — Et comment avez-vous osé avoir la bassesse, la noirceur et l'ingratitude d'écrire une pareille lettre? — Et comment

avez-vous eu la bassesse, vous (en me regardant avec une effronterie sans exemple), de decacheter cette lettre ? Ne savez-vous pas que je puis vous faire tous pendre pour cela ? Je n'ai qu'à aller chez le premier juge de paix, jurer que vous êtes coupable d'avoir ouvert la fermeture de mon portefeuille, et je vous ferai tous pendre devant cette porte. »

Cette insolence, à laquelle je ne m'attendais pas, me jeta dans un transport si violent, que j'avais peine à me contenir. « Ingrat ! coquin ! va-t'en, et ne souille pas plus longtemps ma maison par ton odieuse présence. Va-t'en, et que je ne te voie jamais rentrer chez moi. La seule punition que je te souhaite, est celle d'une conscience alarmée qui sera ton continué bourreau. » En disant ces mots, je lui jetai son portefeuille qu'il ramassa avec un sourire ; et en le refermant avec le plus grand sang-froid, il nous laissa étonnés de sa tranquillité et de son assurance. Ma femme particulièrement étonnée de ce que nous n'avions pu le mortifier ou le faire paraître honteux de ses bassesses. « Ma chère, lui dis-je, voulant calmer des passions qui étaient montées trop haut pour nous, nous ne devons pas être surpris que les méchants soient sans pudeur ; ils ne rougissent que quand on les surprend à faire une bonne action ; pour les mauvaises ils s'en glorifient. »

« Le crime et la honte, à ce que rapporte une allégorie, furent d'abord compagnons, et au commencement de leur voyage ils marchèrent toujours ensemble ; mais leur union leur parut bientôt désagréable et incommode à tous deux. Le crime donnait à la honte des sujets fréquents de mécontentement, et la honte trahissait souvent les projets du crime. Après bien des contestations, ils consentirent donc à se séparer pour toujours. Le crime marchait seul hardiment en avant pour atteindre le destin qui allait devant sous la forme d'un exécuteur. Mais la honte naturellement timide, retourna en arrière pour aller tenir compagnie à la vertu qu'ils avaient laissée derrière au commencement du voyage. C'est ainsi, mes enfants, que quand les hommes sont un peu avancés dans le chemin du vice, ils cessent d'avoir honte de mal faire ; la honte n'accompagne que leurs vertus. »

CHAPITRE XVI.

Quels que fussent les idées et les sentiments de Sophie, le reste de la famille se consola aisément de l'absence de M. Burchell par la compagnie de notre seigneur, dont les visites devinrent plus fréquentes et plus longues. Quoiqu'il n'eût pas réussi à procurer à mes filles les amusements de Londres, comme il se le proposait, il tâchait de les en dédommager en leur procurant tous les petits amusements que notre retraite permettait. Il venait habituellement le matin, et pendant que moi et mon fils nous étions dehors pour nos affaires, il restait à la maison avec le reste de la famille, et les amusait par des descriptions de la ville qu'il connaissait parfaitement. Il répétait toutes les remarques faites dans l'atmosphère des théâtres, et savait par cœur tous les dits notables des beaux esprits avant qu'ils fussent dans les récucils des bons mots. Les intervalles des conversations étaient employés à apprendre à mes filles le piquet, ou quelquefois il mettait mes deux petits aux prises à coups de poing, pour les déniaiser, à ce qu'il appelait. Mais l'espérance que nous avions de le voir notre gendre nous aveuglait en quelque sorte sur tous ses défauts. Il faut avouer que ma femme mettait en usage mille petites ruses pour l'attraper ou, pour se servir d'une expression plus honnête pour elle, qu'elle employait toutes sortes d'arts pour faire briller les perfections de sa fille. Si les gâteaux pour le thé étaient bien secs et bien croquants, ils étaient faits par Olivia. Si le vin de groseille était très bon, c'était Olivia qui avait cueilli les groseilles ; c'était son habileté qui conservait aux fruits confits un vinaigre leur couleur naturelle ; et son talent pour composer un pudding était sans égal. D'autres fois la pauvre femme disait au chevalier qu'elle croyait qu'Olivia et lui étaient de la même taille, et les faisait lever pour voir lequel des deux était le plus grand. Ces petites finesses, qu'elle croyait impénétrables, sautaient aux yeux de tout le monde ; elles plaisaient fort à notre bienfaiteur qui donnait chaque jour de nouvelles preuves de sa passion ; et quoi qu'elles ne fussent jamais venues jusqu'à des propositions de mariage, cependant nous pensions qu'elles n'en étaient guère loin. Son retard à s'expliquer sur ce point, nous l'attribuons quelquefois à une défiance naturelle chez lui, quelquefois à la crainte de déplaire à un oncle riche. Une circonstance qui arriva bientôt ne laissa plus de doute qu'il avait dessein de s'unir à notre famille ; ma femme la regarda même comme une promesse en forme.

Ma femme et mes filles allant rendre une visite au voisin Flamboyant, trouvèrent que sa famille s'était fait peindre depuis peu par un peintre qui courait la campagne et faisait des portraits à quinze schellings la pièce. Comme cette maison et la nôtre étaient depuis longtemps dans une espèce de rivalité sur le chapitre du goût, nous prîmes l'alarme de nous voir prévenus par cette marche qu'ils nous avaient dérobée, et malgré ce que je pus dire (et je dis beaucoup), il fut résolu que nous serions peints aussi. Ayant donc averti le peintre, car que pouvais-je faire ? nous délibérâmes ensuite de faire voir la supériorité de notre goût dans les attitudes de

nos portraits. Car la famille de notre voisin était composée de sept personnes, et chacune était tirée avec une orange à la main, ce qui faisait sept oranges, chose absolument sans goût, sans variété, sans composition. Nous voulûmes avoir quelque chose de plus brillant ; après bien des débats, nous résolûmes unanimement de nous faire peindre tous ensemble dans un tableau de famille qui eût trait à l'histoire. Cela était meilleur marché parce qu'il ne fallait qu'un cadre, et cela était infiniment plus joli, car c'était ainsi que toutes les familles des gens de goût étaient peintes à présent. Comme nous ne nous rappelions pas un sujet historique qui pût nous convenir à tous, nous nous contentâmes de nous faire tirer comme une figure historique mais indépendante l'une de l'autre. Ma femme voulut être représentée en Vénus avec une pièce d'estomac enrichie de diamants, ses deux petits en cupides à ces côtés, pendant que moi, avec ma robe de ministre et ma ceinture, je devais lui présenter les livres de ma dispute sur les seconds mariages. Olivia voulut être peinte en amazone assise sur un parterre de fleurs avec un habit de cheval, vert, galonné en or, et un fouet à la main. Sophie devait être en bergère avec autant de brebis autour d'elle que le peintre pourrait en faire tenir, et Moïse devait être avec un chapeau à plume blanc. Notre goût plut si fort au chevalier qu'il insista pour être dans le tableau de la famille, dans le caractère d'Alexandre-le-Grand, aux pieds d'Olivia. Nous regardâmes cette demande comme une marque de son désir d'entrer dans notre famille, et nous ne pûmes refuser sa proposition. Le peintre se mit donc à l'ouvrage, et, comme il travaillait assidûment et promptement, en quatre jours le tableau fut achevé. La pièce était grande et il n'avait pas épargné les couleurs, ce dont ma femme le loua beaucoup. Nous fîmes tous très contents de l'exécution ; mais une circonstance malheureuse qui ne se présenta à notre esprit que quand le tableau fut fini, nous chagrina tous beaucoup. Il était si grand que nous n'avions pas de chambre dans la maison assez grande pour l'y placer. Il est inconcevable comment nous n'avions pas fait auparavant une réflexion importante ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cela nous était échappé. Au lieu donc de servir notre vanité comme c'était notre dessein, ce malheureux tableau restait contre la muraille de la cuisine où la toile avait été d'abord attachée pour le peindre ; il était trop grand pour entrer dans aucune de nos chambres et pour passer par les portes. Il fournissait matière à la plaisanterie de nos voisins ; l'un le comparait à la chaloupe de Robinson Crusoe qu'il avait bâtie trop grande pour pouvoir la remuer. Un autre disait qu'il ressemblait à ces devoirs qu'on construit dans une bouteille ; quelques-uns enfin s'étonnaient comment il avait pu entrer là, et comment il pourrait en sortir.

Mais en même temps que ce tableau donnait matière de plaisanterie aux uns il fournissait aux autres les interprétations les plus malignes. Le portrait du chevalier qui se trouvait dans les notes nous faisait trop d'honneur pour ne pas exciter l'envie. Des bruits malins commencèrent à courir sourdement sur notre compte ; notre repos fut trouble par des gens qui vinrent avec amitié nous rapporter les discours de nos ennemis. Nous recevions ces propos avec le ressentiment qui convenait, mais ce ressentiment ne fit qu'irriter la calomnie. Nous délibérâmes donc d'imposer silence à la calomnie de nos ennemis, et à la fin nous prîmes une résolution qui ne parut trop fine pour que nous n'en eussions de la satisfaction. Voici quelle elle fut. Comme notre objet important était de connaître le motif des assiduités de M. Tornhill, ma femme se chargea de le sonder, sous prétexte de lui demander son avis sur le choix d'un mari pour sa fille aînée. Si ce plan ne se trouvait pas suffisant pour l'amener à une déclaration, alors il fut résolu de l'effrayer par la supposition qu'il avait un rival ; et l'on imaginait que par ce dernier moyen, quel qu'il fût, on l'amènerait au but. Mais je ne voulus jamais donner mon consentement à ce dernier projet jusqu'à ce qu'Olivia m'eût donné les assurances les plus positives qu'elle épouserait le rival qu'on supposerait à M. Tornhill dans le cas où celui-ci ne préviendrait pas ce mariage en l'épousant lui-même. Tel fut le plan auquel on s'arrêta et que je n'approuvais pas entièrement, quoique je ne m'y opposasse pas trop fortement.

La première fois que M. Tornhill vint nous voir, mes filles eurent soin de s'absenter pour donner à leur mère l'occasion de mettre son projet à exécution ; mais elles n'allèrent pas plus loin que la chambre voisine d'où elles pouvaient entendre toute la conversation. Ma femme mit adroitement la matière sur le tapis, en disant qu'une des demoiselles Flamboyant était sur le point de faire une bonne affaire avec M. Spanker. Le chevalier étant de son avis, ma femme continua la conversation en faisant la remarque que « celles qui avaient du bien étaient toujours sûres de trouver des mariages avantageux ; mais, poursuivit-elle, pour celles qui n'en ont point, le ciel a pitié d'elles. Que signifie la beauté ? que signifient toutes les vertus et toutes les meilleures qualités du monde dans ce siècle intéressé ? Ce n'est pas qui est-elle ? mais qu'a-t-elle ? dont on s'informe. »

— Madame, reprit-il, votre remarque est aussi juste qu'elle est neuve ; mais si j'étais roi, cela ne serait pas de même : les filles aimables, sans fortune, aient alors bon temps. Vos deuxdemoiselles seraient les deux premières pourvues.

— Ah! monsieur, dit ma femme, vous voulez rire; mais moi je voudrais être reine, je saurais bien où elles trouveraient des maris, Mais, à propos, M. Tornhill, vous m'y faites penser, ne connaissez-vous pas quelqu'un qui pût convenir pour mari à mon aînée. Elle a actuellement dix-neuf ans; elle a pris toute sa croissance, elle est bien élevée, et, à mon petit avis, elle ne manque pas de mérite.

— Madame, répliqua-t-il, si vous laissez cela à mon choix, je voudrais trouver quelqu'un qui eût assez de perfection pour rendre un auge heureux; quelqu'un qui eût de la sagesse, de la fortune, de la



La diseuse de bonne aventure.

richesse de goût, de la sincérité; je voudrais tout cela dans un mari pour mademoiselle votre fille. — Oui, mais, dit-elle, connaissez-vous quelqu'un de cette sorte? — Non, madame, reprit-il, il est impossible de connaître personne qui soit digne d'être son mari. C'est un trésor trop grand pour être possédé par un seul homme; c'est une divinité... sur mon âme, je vous disce que je pense: c'est un ange. — Ah! M. Tornhill, vous flattez ma fille; mais nous avons songé à la marier à un de vos fermiers dont la mère est morte depuis peu, et qui a besoin d'une bonne ménagère. Vous savez qui je veux dire... le fermier William. C'est un homme actif, qui est en état de lui donner du pain, et qui nous a déjà fait des propositions (cela était effectivement vrai); mais je serais bien aise, monsieur, d'avoir votre approbation sur notre choix. — Comment, mon approbation pour un tel choix! Sacrifier tant de beauté, d'esprit, de talents, à une créature qui n'en sentira pas son bonheur! Je vous demande pardon, je ne puis jamais approuver une injustice si manifeste. Et j'ai mes raisons... — En vérité, s'écria ma femme, si vous avez vos raisons, c'est autre chose; mais je voudrais bien savoir vos raisons. — Je vous demande bien des excuses, madame, reprit-il; mais je ne puis vous les découvrir: elles sont (dit-il en mettant la main sur sa poitrine) entrées, clouées ici.

Quand il fut parti, nous ne pûmes, après une consultation générale, définir quels étaient ses sentiments. Olivia les regardait comme des preuves de la passion la plus délicate. Pour moi, je considérais les choses d'un autre œil: j'y voyais plus d'amour que de désir de mariage. Cependant, quel que fût leur objet, il fut résolu de suivre le plan de la recherche du fermier William, qui, depuis que nous étions établis dans le pays, avait fait sa cour à ma fille.

CHAPITRE XVII.

Comme je n'envisageais que le bonheur réel de mes enfants, l'assiduité de M. William m'avait plu, parce qu'il avait une fortune

honnête, et qu'il était prudent et sincère. Il ne fallut pas lui donner de grands encouragements pour faire revivre sa première passion; de sorte que deux ou trois jours après, M. Tornhill et lui se rencontrèrent le soir chez nous, et se regardèrent pendant quelque temps avec des yeux de colère. Mais William ne devait point d'arrêrages à son seigneur, en sorte qu'il s'embarrassait fort peu de son indignation. Olivia, de son côté, jouait la coquette en perfection; si l'on peut appeler jouer un rôle, agir dans son propre caractère, feignant de prodiguer toute sa tendresse à son nouvel amant. M. Tornhill parut tout-à-fait affligé de cette préférence, et nous quitta d'un air pensif; ce qui me surprit d'autant plus, qu'il était en son pouvoir de faire cesser fort aisément la cause de son chagrin, en faisant la déclaration d'une passion honnête; mais quelque mal à son aise qu'il parût, Olivia l'était encore davantage. Après ses entrevues avec ses amants, qui furent fort fréquentes, elle cherchait la solitude pour s'abandonner à sa tristesse. La trouvant un soir dans cet état, après avoir fait ses efforts pour soutenir pendant quelque temps une gaieté feinte: « Tu vois, lui dis-je à présent, mon enfant, que toute ta confiance dans la sincérité de la passion de M. Tornhill n'a été qu'un rêve; il souffre la rivalité d'un inférieur, quoiqu'il sache qu'il est en son pouvoir de s'assurer la possession par une déclaration honnête. — Oui, papa, me dit-elle; mais je sais qu'il a ses raisons pour différer. Je sais qu'il en a. La sincérité de ses regards et de ses expressions me convainc qu'il m'estime réellement. Dans peu de temps j'espère qu'il découvrira la générosité de ses sentiments, et vous verrez que l'opinion que j'ai de lui est plus juste que la vôtre. — Olivia, ma chère enfant, lui répondis-je, c'est toi qui as formé et proposé tous les plans qui ont été suivis jusqu'à présent pour l'amener à une déclaration, et tu ne diras pas que je t'ai gênée en rien; mais tu ne dois pas attendre que je veuille jamais servir d'instrument pour qu'un honnête homme soit la dupe de ta passion mal fondée. Je te donnerai tout le temps que tu me demanderas pour amener à une explication ton admirateur prétendu; mais le terme expiré, s'il ne vient point au



Olivia retrouvée.

but, j'exige absolument que la constance de M. William soit récompensée. Le caractère que j'ai soutenu jusqu'à présent dans la vie, demande que je tiens cette conduite; et ma tendresse pour toi, comme père, n'influera jamais sur mon intégrité, comme homme. Nomme donc le jour: tu le prendras si éloigné que tu voudras; et en même temps instruis M. Tornhill du temps précis où j'entends te

donner à un autre. S'il l'aime réellement, son bon sens lui fera voir aisément qu'il n'a qu'un parti à prendre pour ne pas se perdre pour toujours. Elle agréa cette proposition, dont elle ne put s'empêcher de reconnaître la justesse. Elle me renouvela sa promesse, dans les termes les plus positifs, d'épouser M. William, dans le cas où l'autre serait insensible; et, à la première entrevue, nous fixâmes, en présence de M. Tornhill, de ce jour en un mois, le temps de son mariage avec son rival.

Ces mesures rigoureuses semblèrent redoubler l'inquiétude de M. Tornhill; mais ce qu'Olivia elle-même éprouvait m'affectait insensiblement. Dans ce combat entre sa passion et sa raison, elle perdit toute sa vivacité naturelle, et elle cherchait toutes les occasions d'être seule pour pleurer. Une semaine se passa sans que son amant fit aucun effort pour mettre obstacle à son mariage. La semaine suivante, il fut aussi assidu, mais il ne s'ouvrit pas davantage. La troisième, il discontinua entièrement ses visites; et ma fille, au lieu d'en témoigner de l'impatience, semblait d'une tranquillité pensive, que je prenais d'abord pour de la résignation. Pour moi, c'était avec la plus grande satisfaction que je pensais que ma fille allait s'assurer un état aisé et tranquille, et j'applaudissais fréquemment à sa résolution. Quatre jours avant celui fixé pour le mariage, ma petite famille était le soir rassemblée autour d'un bon feu, contant des histoires du temps passé, et faisant des projets pour l'avenir. Nous étions ainsi innocemment occupés riant de toutes les folies qui nous passaient par la tête. « Eh bien; Moïse, m'écriai-je, nous allons bientôt, mon garçon, avoir un mariage dans la famille: qu'est-ce que tu en penses? quel est ton avis là-dessus. — Mon avis, papa, est que tout va fort bien, et je pensais tout-à-l'heure que quand ma sœur sera mariée au fermier William, il nous prêterait alors gratis son pressoir et ses chaudières à brasser. — Oh! sûrement! Moïse, il le fera; et par dessus le marché, il chantera, pour nous égayer, la chanson de la Mort et de la Dame. — Il a appris cette chanson à mon frère Dick, dit Moïse et je crois qu'il la chante. — Oui-da? repris-je? qu'il la chante fort bien. Où est Dick? Allons, qu'il chante avec hardiesse. — Mon frère Dick, répondit le petit Bill, vient de sortir tout-à-l'heure avec ma sœur Olivia; mais M. William m'a appris deux chansons; et si vous voulez, papa, je vous les chanterai. Laquelle aimez-vous mieux, ou du Cygne mourant, ou de l'élegie sur la mort d'un chien enragé? — L'élegie, mon fils, l'élegie plutôt, lui dis-je; je ne l'ai pas encore entendue. Et vous, ma femme, vous savez que le chagrin altère; donnez-nous une bouteille du meilleur vin de groseilles, pour nous soutenir contre la tristesse. Les élégies m'ont tant fait pleurer, dernièrement, que sans un petit coup pour m'égayer, je craindrais que celle-ci m'affectât trop. Et toi, Sophie, prends ta guitare, et racle un petit accompagnement à cet enfant »

T. I.

ELEGIE.

SUR LA MORT D'UN CHIEN ENRAGÉ.

Or, écoutez, petits et grands, prêtez l'oreille à ma chanson; et si vous la trouvez courte elle ne vous tiendra pas longtemps.

Il y avait un homme à Islington, de qui on pouvait dire que c'était un homme qui menait une fort bonne vie toutes les fois qu'il se mettait en prières.

Il avait une âme tendre et charitable; il faisait du bien à ses ennemis comme à ses amis; il revêtait tous les jours celui qui était nu, quand il mettait sur lui ses habits.

Dans cette ville, il y avait un chien, comme il y en a beaucoup, dans ce lieu, de toute espèce: des mâtins, des lévriers et tant d'autres.

Le chien et l'homme furent d'abord amis; mais s'étant brouillés, le chien, pour en venir à son point, devint enragé et mordit l'homme. Les voisins, effrayés, accoururent de toutes les rues des environs, et jurèrent que le chien avait perdu l'esprit d'avoir mordu un si bon maître.

La blessure du pauvre chrétien paraissait à tout le monde dangereuse et mortelle; et en même temps qu'ils jurèrent que le chien était enragé, ils disaient que l'homme en mourrait.

Mais bientôt on vit un grand miracle, qui leur donna le démenti. L'homme guérit de sa morsure, et ce fut le chien qui mourut.

— C'est un bon garçon que Bill, sur mon honneur; et son élegie peut être appelée justement tragique. Allons, mes enfants, à la sante de Bill. Puisse-t-il devenir un jour évêque!

— Je le souhaite de tout mon cœur! s'écria ma femme; et s'il prêche aussi bien qu'il chante, je ne doute pas qu'il y parvienne. Toute notre famille, du côté de ma mère, chantaient très bien; on disait communément, dans le pays, que les Benkensops ne pouvaient jamais regarder droit devant eux, ni les Huggenses souffler une chandelle; qu'aucun des Grogams ne pouvait mettre une chanson sur l'air, ni aucun des Majorams raconter une histoire, mais que pour notre famille... — Quoi qu'il en soit, repris-je, la ballade la plus commune me plaît plus, en général, que toutes nos belles odes modernes, et toutes ces belles ariettes qui, dans un seul couplet, nous pétrifient; et cependant nous louons ces productions, en même temps que nous les méprisons... Passe le verre à ton frère, Moïse. La grande faute des faiseurs d'élegies, c'est qu'ils se désespèrent pour des malheurs qui ne donnent pas la moindre affliction aux gens sensés. Une dame perd son petit chien, et un sot va mettre en vers la triste aventure.

— Cela peut être l'usage, dit Moïse, dans les compositions sublimes; mais pour les chansons du Ranelagh, qui nous parviennent ici, elles sont parfaitement simples, et toutes jetées au même moule.

Colin rencontre Dolly, et lui fait présent de quelques fleurs qu'il achète à la foire, pour mettre dans ses cheveux. Elle lui donne en échange un bouquet. Tous deux vont à l'église, où ils donnent avis aux nymphes et aux bergers de se marier le plus tôt qu'ils pourront.

— Et c'est un fort bon avis, m'écriai-je. On m'a dit aussi que ce Renelagh était l'endroit du monde où un tel conseil devait être donné le plus à propos, car en même temps qu'on y engage à se marier, on y fournit aussi des femmes, et c'est sûrement un excellent marché, mon enfant, que celui où on nous instruit de la marchandise dont nous avons besoin, et où on nous la fournit.

— Oui, mon père, reprit Moïse, et je ne connais que deux marchés en Europe pour les femmes : Renelagh en Angleterre, et Fontardie en Espagne. Le marché d'Espagne ne tient qu'une fois l'année; mais le nôtre tient tous les soirs.

— Tu as raison, mon fils, reprit sa mère, la vieille Angleterre est le pays du monde le plus commode aux hommes pour trouver des femmes... — Et aux femmes pour gouverner leurs maris, dis-je en l'interrompant : car c'est un commun proverbe, que si l'on bâtitait un pont sur la mer, toutes les femmes du continent viendraient chez nous pour prendre modèle sur les nôtres.

Mais, ma femme, donnez-nous une autre bouteille; et Moïse va nous donner une belle chanson. Quelles grâces n'avons-nous pas à rendre au ciel, pour la tranquillité, la santé et les nécessités de la vie qu'il veut bien nous accorder! Je m'estime à présent plus heureux que le plus grand monarque de l'univers : il n'a pas un si bon feu, ni des visages si gais près de lui. Oui, ma chère femme, nous commençons à vieillir; mais le soir de notre vie a toutes les apparences d'être heureux. Nos ancêtres ont vécu sans reproche; et nous laisserons après nous des enfants honnêtes et vertueux. Ils seront notre support pendant notre vie; et après notre mort, ils transmettront notre honneur sans tache à leur postérité... Allons, mon fils, nous attendons ta chanson; il faut que nous fassions chorus... Mais, où est ma chère Olivia? sa voix est si douce et si agréable dans un concert! « A peine avais-je prononcé ces mots, que Dick entra en courant. « O papa! papa! elle est en allée; ma sœur Olivia est en allée pour toujours. — En allée, mon enfant? — Oui, elle est en allée avec deux messieurs dans une chaise de poste : l'un d'eux l'embrassait et la caressait, en l'assurant qu'il mourrait pour elle; et elle criait bien fort, en disant qu'elle voulait retourner; mais, après l'avoir pressée de nouveau, elle est entrée dans la chaise, et a dit : « Oh ! que va devenir mon pauvre papa, quand il saura que je suis perdue! — Il ne nous reste donc plus à présent, mes enfants, m'écriai-je, que d'être misérables, car nous n'aurons plus un seul moment de joie dans notre vie. Que la vengeance éternelle du ciel puisse accabler cet infâme qui me ravit mon enfant! Sûrement Dieu m'exaucera, et le punira, pour m'arracher ainsi une enfant si sage, si vertueuse, que je conduisais au ciel. Hélas! mon enfant, tu vas être misérable et déshonorée!... Oh! mon cœur est déchiré... — Mon père, s'écria mon fils, est-ce là votre courage? — Mon courage? mon enfant. Oui, tu vas voir que j'en ai. Qu'on m'apporte mes pistolets; je veux poursuivre le traître; je le poursuivrai jusqu'au bout du monde : il verra que, quoique vieux, je suis encore son homme. Le coquin! le scélérat!... » En disant ceci j'avais pris mes pistolets, quand ma pauvre femme, dont les passions étaient aussi fortes que les miennes, me prenant entre ses bras : — « Mon cher, mon cher, s'écria-t-elle, la Bible est actuellement la seule arme qui convienne à ton âge. Ouvre ce livre saint, et apprends-y à supporter ton malheur en patience; car il a indignement trompé... » Sa douleur l'empêcha d'achever. « Certes, mon père, me dit mon fils, après une petite course, je crois que votre colère est trop violente, et qu'elle est hors de propos. Vous devriez être le consolateur de ma mère, et vous augmentez son affliction. Ce n'est pas bien fait à vous, à un homme de votre caractère, de maudire personne, même votre plus grand ennemi. Vous ne deviez pas maudire ce scélérat, quelque scélérat qu'il soit.

— Je ne l'ai pas maudit, mon enfant. L'ai-je maudit? — Oui, mon père, vous l'avez maudit; vous l'avez maudit deux fois. — Le ciel veuille donc lui pardonner, et à moi aussi, si je l'ai maudit. Je vois bien à présent, mon fils, qu'il fallait que ce fût une charité plus qu'humaine, que celle qui nous enseigna à bénir nos ennemis. Le ciel soit béni pour le bien qu'il m'a donné, et pour celui qu'il m'a ôté. Mais ce n'est pas, non, ce n'est pas un malheur ordinaire, que celui qui peut arracher des larmes de mes yeux qui n'ont pas pleuré depuis tant d'années. Ma chère enfant!... M'enlever ma chère enfant!... Que la malédiction puisse tomber... Que le ciel me pardonne ce que j'allais dire! Tu te souviens, ma chère amie, combien elle était sage, qu'elle était toute charmante. Jusqu'à ce malheureux moment, tout son soin était de nous plaire. Que n'est-elle morte auparavant? Mais elle est en allée! l'honneur de notre famille est souillé! Non, ce n'est plus dans ce monde que j'ai de bonheur à espérer. Mais, mon enfant, tu les a vus partir : peut-être il l'a enlevée de force. S'il l'a enlevée de force, elle peut être innocente. — Non, mon père, s'écria l'enfant, il l'embrassait seulement, il l'appelait son ange; elle pleurait beaucoup, et elle s'appuyait sur son bras : et la chaise à couru très fort. — C'est une inégale créa-

ture, s'écria ma femme, à qui ses pleurs permettaient à peine d'arrêter, de nous trahir ainsi. Nous ne l'avons jamais gênée dans son inclination. La malheureuse a ainsi quitté ses parents, sans qu'ils lui en eussent donné le moindre sujet, pour conduire vos cheveux blancs au tombeau, où je ne tarderai pas à vous suivre. »

Ce fut ainsi que cette nuit, la première pour nous d'un malheur réel, se passa en plaintes amères, et en accès d'enthousiasme mal soutenus. Je résolus cependant de trouver le ravisseur partout où il pût être, et de lui reprocher sa bassesse. Le lendemain, notre malheureuse fille manquant au déjeuner, on elle avait continué d'inspirer la joie et la gaieté à toute la famille. Ma femme continua, comme elle avait déjà fait, à soulager son cœur par des reproches. « Jamais, s'écria-t-elle, cet opprobre de notre famille ne souillera cette innocente habitation par sa présence. Je ne veux jamais l'appeler davantage ma fille. Non, que la coquine vive avec son coquin de séducteur : elle peut nous déshonorer, mais elle ne nous trompera plus.

— Femme, repris-je, ne parlez pas si durement. Je déteste sa faute autant que vous; mais cette maison et ce cœur seront toujours ouverts à une pauvre pécheresse repentante. Plus tôt elle reviendra de son égarement, plus elle sera la bienvenue. Le plus juste peut faire une première faute; l'artifice peut persuader, la nouveauté surprendre par ses charmes. Une première faute est l'enfant de la simplicité; mais toutes les autres sont la production du crime. Oui, vous dis-je, la malheureuse créature sera toujours la bienvenue dans ce cœur et dans cette maison, fût-elle souillée par mille vies. Je veux encore entendre l'harmonie de sa voix; je veux encore la presser tendrement sur mon sein, si je trouve en elle de la repentance. Mon fils, apporte-moi ma Bible et mon bâton; je veux aller à sa poursuite, quelque part qu'elle soit; et, si je ne puis prévenir sa honte, je puis au moins arrêter la continuation du desordre. »

Quoique l'enfant ne pût pas dépendre de la personne qui avait donné la main à sa sœur pour monter dans la chaise de poste, cependant mes soupçons tombèrent entièrement sur notre jeune seigneur, dont le caractère n'était que trop connu pour ces sortes d'intrigues. Je tournai donc mes pas vers le château de Tornhill, résolu de lui faire les reproches qu'il méritait et de ramener ma fille, si je le pouvais. Mais, avant que d'avoir gagné le château, je rencontrai un de mes paroissiens, qui me dit qu'il avait vu une jeune demoiselle qui ressemblait beaucoup à ma fille, dans une chaise de poste, avec un monsieur, que, par la description, je ne pus juger autre que M. Burchell, et qu'ils couraient très fort. Cette information ne me satisfît point du tout. J'allai donc chez le chevalier; et, quoiqu'il fût fort matin, j'insistai pour lui parler sur-le-champ. Je le vis bientôt paraître avec l'air le plus ouvert et le plus aisé. Il me parut extrêmement surpris de l'évasion de ma fille, protestant sur son honneur qu'il n'y avait point la moindre part. Je blâmai alors mes premiers soupçons, et je n'eus plus d'autre personne sur qui les fixer, que sur M. Burchell, avec lequel je me ressouvins alors qu'elle avait eu depuis peu plusieurs conversations particulières; mais je n'eus plus lieu de douter de sa bassesse, quand une autre personne m'apprit que lui et ma fille étaient actuellement allés aux eaux, environ à trente milles de là, où il y avait une grande compagnie. Sur cet avis, je résolus de les poursuivre à cet endroit. Je marchai bon pas, et je m'informai à plusieurs personnes, le long du chemin, si on les avait vus, sans en rien apprendre; mais, en entrant dans la ville, je rencontrai une personne à cheval, que je me rappelai avoir vue chez le chevalier, qui m'assura que, si j'allais jusqu'à l'endroit des courses, qu'il n'était qu'à trente milles plus loin, je les y trouverais infailliblement; qu'il les avait vus danser aux eaux, cette nuit, et que toute l'assemblée avait été charmée des grâces de ma fille. Je pris donc le lendemain de bon matin le chemin du lieu des courses, et j'y arrivai vers quatre heures de l'après-midi. La compagnie y était fort brillante, et tout le monde était très occupé à continuer le divertissement. Quelle différence d'eux à moi, qui venais pour retrouver une enfant qui s'était écartée du chemin de la vertu! Je crus apercevoir M. Burchell à quelque distance de moi; mais, comme s'il eût craint de me voir, quand j'approchai, il se mela dans la foule, et il me fut impossible de le revoir. Je réfléchis alors qu'il serait inutile de poursuivre ma recherche plus loin, et je résolus de m'en retourner à la maison retrouver une famille innocente à qui ma présence était nécessaire; mais l'agitation de mon esprit et la fatigue du voyage me causèrent une fièvre dont je sentis les symptômes avant de quitter les courses. C'était un nouvel accident fort embarrassant, me trouvant alors à soixante-dix milles de chez moi. Je me retirai donc dans un petit cabaret qui était hors du chemin, dont l'apparence annonçait qu'il était la retraite ordinaire de l'indigence et de la frugalité; et là je pris un lit pour attendre patiemment l'issue de ma maladie. Je languis dans cet endroit environ trois semaines. A la fin, mon tempérament prit le dessus, mais je n'avais pas d'argent pour payer ma dépense. L'inquiétude seule que me causait cette dernière circonstance aurait pu occasionner une rechute, si je n'avais été assisté par un voyageur qui entra par hasard dans le cabaret pour se rafraîchir en passant. Cet homme était justement l'honnête libraire près Saint-Paul, qui a écrit tant de petits livres pour les enfants. Il s'appelait lui-même *le curé*; mais il

était en effet l'ami de l'humanité en général. Il ne fut pas plus tôt entré, qu'il pensa à s'en aller ; car il avait toujours quelques affaires de la dernière importance, et il était alors occupé à ramasser des matériaux pour l'histoire d'un certain M. Thomas Tripp. Je reconnus aussitôt le bonhomme à sa face bourgeonnée ; car il avait publié mes écrits contre les seconds mariages. Je lui empruntai quelque argent, que je promis de lui rendre à mon retour chez moi. Je quittai donc l'hôtellerie ; et, comme j'étais encore faible, je résolus de retourner à la maison à petites journées de dix milles chacune. Ma santé et ma tranquillité ordinaires étaient presque entièrement retablies, et je condamnais alors mon orgueil, qui m'avait fait revolter contre la Providence qui me châtiait. L'homme connaît bien peu les malheurs qui sont au-dessus de ses forces, jusqu'à ce qu'il vienne à les éprouver ; de même l'ambitieux qui voit tout brillant d'en bas, trouve, à mesure qu'il monte, que chaque pas qu'il fait lui découvre quelque désagrément caché qu'il n'avait pas prévu ; de même, par l'effet de la disposition naturelle de notre esprit, toujours occupé à chercher des amusements dans quelque situation qu'il se trouve, le malheureux, à mesure qu'il descend dans l'abîme du malheur qui, vu la hauteur où regnoit le plaisir, lui paraît ténébreux et horrible, trouve quelque chose qui le flatte et qui le surprend. A mesure que nous descendons, les objets s'éclaircissent, des perspectives inattendues nous amusent, et les yeux de l'esprit s'adaptent aux ténèbres qui les environnent.

Il y avait deux heures que je marchais quand j'aperçus de loin une voiture qui me parut être un charriot couvert. Je résolus de l'attendre ; mais quand j'en fus près je reconnus que c'était un charriot qui véhiculait les decorations, les habits et les bagages d'une troupe de comédiens de campagne au village voisin où ils devaient représenter. Il n'y avait que le charretier qui conduisait et un des comédiens dans le charriot, parce que les autres ne devaient arriver que le lendemain. Bonne compagnie en chemin, dit le proverbe, le rend plus court. J'entrai donc en conversation avec le pauvre comédien, et comme j'avais eu moi-même autrefois quelques talents pour le théâtre, je fis une petite dissertation sur ce sujet avec ma liberté ordinaire. Mais comme j'étais fort peu instruit de l'état actuel du théâtre, je demandai quels étaient les auteurs dramatiques à présent en vogue, quels étaient les Drydens et les Otways du jour. « Je crois, monsieur, répondit le comédien, que peu de nos auteurs d'aujourd'hui se croiraient honorés d'être comparés aux auteurs que vous nommez. La manière d'écrire de Dryden et de Rowe est à présent hors de mode. Notre goût a remonté d'un siècle. Fletcher, Ben Johnson et Shakespeare sont les seuls auteurs dont on représente les pièces. — Comment ! m'écriai-je, est-il bien possible que notre siècle puisse s'amuser avec le vieux langage, les mauvaises plaisanteries et les caractères autres qui abondent dans ces pièces ? — Monsieur, répondit mon compagnon de voyage, le public ne s'embarrasse ni du langage, ni de la plaisanterie, ni des caractères. Ce n'est pas là son objet ; il va au spectacle pour s'amuser, et il se trouve fort heureux quand il peut avoir une pantomime à l'abri du nom de Shakespeare ou de Ben Johnson. — En sorte donc, repris-je, je suppose que nos écrivains modernes s'attachent plutôt à imiter la manière de Shakespeare que la nature. — Pour vous dire la vérité, reprit mon compagnon, je crois qu'ils imitent ni l'un ni l'autre, et le public n'exige pas cela d'eux. Ce n'est pas la manière de traiter le sujet, mais la quantité d'actions, d'attitudes et de gestes qu'on peut y introduire qui attire les applaudissements. Je connais une pièce qui ne contenait pas une seule plaisanterie qui est devenue la favorite du public, parce qu'il y avait beaucoup de hausséments d'épaules, et une autre dont la chute fut prévenue par un accès de colique que le poète y avait placé. Non, monsieur, les pièces de Congreve et de Farquhar ont trop d'esprit pour le goût présent. Notre dialogue actuel est bien plus naturel. »

Pendant la conversation, l'équipage de la troupe ambulante arriva au village qui, à ce qu'il parut, avait été instruit de notre arrivée, et qui était sorti pour nous considérer, car mon compagnon observa que les comédiens de campagne avaient toujours plus de spectateurs dehors que dedans. Je ne fis pas réflexion à l'indécence qu'il y avait de me trouver en pareille compagnie, jusqu'à ce que j'eusse aperçu la canaille s'attrouper autour de nous.

Je me réfugiai donc au plus vite au premier cabaret qui se présentait, où je fus introduit dans la salle commune. J'y fus aussitôt accosté par un homme fort bien mis, qui me demanda si j'étais le chapelain de la troupe ou si c'était mon habit de caractère pour la pièce, que je portais. Lui ayant dit le fait et que je n'appartenais pas à la troupe, il eut la complaisance de m'inviter, moi et le comédien, à prendre notre part d'une jatte de punch avec lui et pendant que nous la vidâmes, il parla politique avec tant de véhémence et d'intérêt, que je ne le pris pour rien moins que pour un membre du parlement ; mais ma conjecture fut confirmée quand, après avoir demandé ce qu'il y avait pour souper dans le cabinet, et n'ayant pas été content de ce qui y était, il insista pour que le comédien et moi nous viussions souper chez lui ; ce que j'acceptai après quelques

distances.

La maison où nous allions n'étant qu'à une petite distance du village, celui qui nous invitait nous dit que comme le carrosse n'était pas prêt, il nous y conduirait à pied ; et nous arrivâmes bientôt à une des plus belles maisons de campagne que j'eusse jamais vues. L'appartement où l'on nous introduisit était très élégamment orné et à la moderne. Notre hôte sortit pour donner ses ordres pour le souper ; et le comédien me fit entendre par un clin d'œil que nous étions en bonheur ce jour-là. Lorsqu'on eut servi un souper magnifique, deux dames dans un déshabillé assés entrent, et la conversation commença avec beaucoup de gaieté. La politique était le sujet sur lequel notre hôte s'étendait principalement, car il assurait que la liberté était tout à la fois sa gloire et sa terreur. Quand le couvert fut levé, il me demanda si j'avais lu le dernier *Moniteur*, sur quoi lui ayant répondu que non : mais vous avez lu au moins l'*Auditeur* ? je suppose. — Non, monsieur, ni l'un ni l'autre, répondis-je. — « Cela est étrange, très étrange ! reprit mon hôte. Pour moi, je lis tous les papiers politiques qui paraissent : le *Daily*, le *Public*, le *Ledger*, le *Chronicle*, le *London Evening*, le *Whitehall Evening*, les dix-sept *Magasins* et les deux *Revue*s ; et quoique tous les écrivains de ces différents ouvrages se détestent les uns les autres, je les aime tous. La liberté, monsieur, la liberté est la gloire d'un Anglais, et par mes mines de *Cornouaille* j'en respecte les protecteurs. — En ce cas, m'écriai-je, j'espère que vous respectez le roi. — Oui, reprit mon hôte, quand il fait ce que nous désirons ; mais s'il se comporte comme il a fait dernièrement, je ne me mêlerai plus de ses affaires. Je ne dis rien, je me contente de penser. Il y a beaucoup de choses qui auraient été mieux si je les avais dirigées. Je crois qu'il n'y a pas eu assez d'avis ; il devrait prendre conseil de chaque personne qui voudrait lui en donner, et alors tout en irait mieux. »

— Je voudrais, repris-je, que ces donneurs d'avis qu'on ne demande pas, fussent mis au pilori. C'est le devoir des honnêtes gens d'assister le côté le plus faible de notre constitution, ce pouvoir sacré de la royauté qui a été en déclinant depuis quelques années, et qui perd l'influence qu'il devrait avoir dans l'Etat. Mais une foule d'ignorants orient toujours à la liberté, et s'ils ont quelque poids, ils le mettent basement dans le côté qui penche déjà.

— Comment ! s'écria une des dames, ai-je vécu pour voir quelqu'un d'assez abject, d'assez méprisable, pour être ennemi de la liberté, et défenseur des tyrans ? La liberté ! ce don précieux du ciel, ce privilège des Bretons.

— Est-il bien possible, s'écria de son côté notre hôte, qu'on trouve aujourd'hui des avocats défenseurs de l'esclavage ? des hommes capables d'abandonner honteusement les privilèges des Bretons ? Peut-il y avoir, monsieur, quelqu'un d'assez lâche pour cela ?

— Non, monsieur, répliquai-je, je suis pour la liberté, cet attribut de Dieu ; pour la glorieuse liberté, ce sujet des déclamations modernes. Je voudrais que tous les hommes fussent rois. Je voudrais être roi moi-même. Nous avons tous une même prétention au trône ; nous sommes tous originairement égaux. Telle est mon opinion, et telle fut autrefois celle d'une espèce d'honnêtes gens qu'on appelait *Levellers*. Ils essayèrent de s'ériger en une société, où tous seraient également libres. Mais, hélas ! cela ne pouvait jamais réussir ; car parmi eux, il y avait des individus, les uns plus forts, les autres plus fins ; et ceux-là devinrent maîtres du reste. Car il est aussi sûr, comme il l'est que votre postillon ne monte vos chevaux que parce qu'il est un animal plus fin qu'eux, qu'un autre animal, plus fin ou plus fort que lui, lui montera sur les épaules à son tour. Puisqu'il est donc nécessaire que l'homme soit soumis à quelqu'un, et que les uns soient nés pour commander, et les autres pour obéir, la question est de savoir, puisqu'il doit y avoir des maîtres, s'il vaut mieux les avoir dans sa maison avec nous, ou dans le même village, ou plus loin encore, dans la capitale. Pour moi, monsieur, comme je hais naturellement la présence d'un maître, plus il est loin de nous, plus je suis content. La majeure partie est aussi de mon avis. On a unanimement élu un roi, dont l'élection, d'un côté, diminue le nombre de petit tyrans qu'il y aurait eu, et éloigne la tyrannie, le plus possible, du plus grand nombre du peuple. Ceux qui étaient des tyrans avant l'élection d'un roi, sont naturellement ennemis d'un pouvoir élevé au-dessus d'eux, et dont le poids est supérieur au leur sur les autres ordres inférieurs de l'Etat. C'est pourquoi il est de l'intérêt particulier des grands de diminuer, autant qu'ils le peuvent, l'autorité royale, parce que naturellement tout ce qu'ils lui enlèvent leur retourne ; et tout ce qu'ils ont à faire dans l'Etat, c'est de miner en dessous, autant qu'ils le peuvent, le maître général, pour reprendre leur autorité primitive. Or, un Etat peut être tel dans sa constitution, ses lois tellement ordonnées, et ses sujets, riches et puissants, tellement intentionnés, que tout conspire à détruire la monarchie. Si les circonstances de l'Etat sont telles, par exemple, qu'elles favorisent l'accumulation des richesses, et rendent ceux qui sont déjà opulents encore plus riches, leur force et leur ambition s'accroîtront en même temps. Or, une accumulation de richesses arrive nécessairement dans un Etat qui tire plus de richesses du commerce extérieur que de son industrie intérieure ; car il n'y a que les riches qui puissent faire avec avantage le commerce extérieur, et ces gens ont en même temps tout le produit de l'industrie

intérieure, en sorte que le riche, dans un tel état, a deux sources pour amasser des richesses, pendant que le pauvre n'en a qu'une. C'est par ce moyen qu'on a toujours vu les richesses s'accumuler dans les états commerçants; et ces états sont tous devenus par la suite aristocratiques. Outre cela, les lois même d'un état peuvent contribuer à cette accumulation excessive de richesses dans les mains des particuliers. Comme, par exemple, quand les liens naturels qui unissent les riches et les pauvres sont rompus, et qu'il est réglé que les riches ne se marient qu'entre eux; ou quand les gens sages seront prevenus de servir leur pays comme conseillers, uniquement à cause de leur manque d'opulence, et que par ce moyen on rend les richesses l'objet de l'ambition d'un homme prudent, je dis que par ces moyens et autres semblables, les richesses s'accumuleront. Le possesseur de ces richesses accumulées, quand il s'est procuré les nécessités et les plaisirs de la vie, ne peut employer le superflu de sa fortune qu'à chercher à acquérir du pouvoir; ce qui veut dire, en d'autres termes, à se faire des sujets, en achetant la liberté des indigents ou des âmes vénales, d'hommes, enfin, qui veulent bien, pour du pain, souffrir la tyrannie près d'eux. C'est ainsi que chaque homme opulent ramasse en général autour de lui un cercle du pauvre peuple; et l'état abondant en richesses accumulées peut être comparé au système de Descartes, où chaque globe est entouré de son tourbillon propre. Cependant ceux qui veulent bien se soumettre à se mouvoir ainsi dans le tourbillon d'un grand, ne peuvent être que des gens disposés à l'esclavage, la canaille, dont l'âme est formée pour la servitude, et qui ne connaît de la liberté que le nom. Mais il y aura encore un plus grand nombre d'hommes hors de la sphère de l'influence des opulents: j'entends cet ordre de citoyens qui ont trop de fortune pour se soumettre au pouvoir de leur voisin, et qui cependant n'en ont pas assez pour s'ériger eux-mêmes en tyrans. C'est dans cet état mitoyen que se trouvent communément les arts, la prudence et les vertus de la société: c'est cet ordre seul qui est le conservateur de la liberté, et qu'on peut appeler le peuple. Or, il peut arriver que cet ordre mitoyen perde toute son influence dans l'état, et que sa voix soit étouffée par celle de la canaille; car si la fortune, nécessaire aujourd'hui pour procurer le droit de donner sa voix dans les affaires d'état, est dix fois moindre que celle qui a été jugée nécessaire au temps que la constitution s'est formée, il est évident qu'alors un plus grand nombre de la canaille entrera dans le système politique, et que, se mouvant toujours dans la sphère des grands, ils iront ou la grandeur les dirigera. Dans un tel état, tout ce que l'ordre mitoyen a donc à faire, est de conserver et de défendre, avec le plus grand soin, les droits et les prérogatives d'un seul maître; car le prince divise le pouvoir des riches, et empêche les grands de tomber avec un poids supérieur sur l'ordre qui est au-dessous d'eux. L'ordre mitoyen peut être comparé à une ville dont les opulents forment le siège, et que le prince se hâte de secourir. Tant que les assiégeants sont dans la crainte de l'ennemi extérieur, il est naturel qu'ils offrent à la ville les conditions les plus avantageuses, qu'ils flattent les assiégés en paroles, et qu'ils leur promettent des privilèges. Mais si une fois ils défont le prince, les murailles de la ville ne seront plus qu'une faible défense pour les habitants. On voit ce qu'ils doivent attendre, en considérant la Hollande, Gênes et Venise, où les lois gouvernent les pauvres, et où les riches gouvernent les lois. Je tiens donc, et je donnerais ma vie pour la monarchie, pour ce pouvoir sacré de la monarchie; car s'il y a quelque chose de sacré parmi les hommes, ce doit être le souverain, l'oint du Seigneur; et toute atteinte portée à son pouvoir, dans la guerre comme dans la paix, est une atteinte réelle portée aux libertés des sujets. Les mots de liberté, de patriotisme, de Bretons, ont déjà trop opéré: il est à souhaiter que les vrais enfants de la liberté empêchent qu'ils n'opèrent davantage. J'ai connu dans mon temps beaucoup de ces vaillants champions de la liberté; et cependant je ne m'en rappelle pas un seul qui, dans son cœur et dans sa famille, ne fût un tyran.»

Je m'aperçus que ma chaleur sur la matière avait allongé ma harangue au-delà des bornes de la politesse; mais l'impatience de mon hôte, qui avait fait souvent des efforts pour m'interrompre, ne put se contenir plus longtemps. «Ainsi donc, dit-il, c'est un jésuite, sous les habits d'un ministre, que je trouve avoir à ma table; mais, de par toutes mes mines de charbon de Cornouaille, il décampa d'ici, comme je m'appelle Wilkinson.» Je sentis alors que j'avais été trop loin, et je demandai pardon de la chaleur avec laquelle j'avais parlé. «Pardon! s'écria-t-il en fureur, dix mille excuses n'obtiendraient pas votre pardon pour de tels principes. Abandonner la liberté, la propriété, est, comme dit le gazetier, tendre le dos avec bassesse pour recevoir le bâton. Monsieur, j'exige que vous sortiez tout à l'heure de cette maison, si vous voulez qu'il ne vous arrive pas pire. Je l'exige...» J'allais recommencer mes remontrances, quand nous entendîmes un laquais frapper à la porte. Les deux dames de la compagnie s'écrièrent aussitôt, avec un air d'inquiétude: «Ah! mord... c'est notre maître et notre maîtresse qui rentrent.» Je connus alors que l'homme qui nous traitait, n'était que le sommelier de la maison, qui, dans l'absence de son maître, avait eu envie de se donner les airs de faire le maître pour quelque temps. Et, à dire vrai, il parlait aussi bien politique que la plupart des gentilshommes

de campagne. Mais rien ne peut exprimer quelle fut ma confusion, quand je vis le maître et son épouse entrer; et leur surprise ne fut pas moindre que la nôtre, de trouver chez eux telle compagne et si bonne chère. «Messieurs, dit le véritable maître de la maison, à moi et à mon compagnon, votre très humble serviteur; mais je vous proteste que la faveur que vous me faites est si grande, que je ne sais comment vous en remercier.» Quelque inattendue que notre compagnie lui parût, la sienne ne l'était pas moins pour nous; et je restais muet, en réfléchissant sur mon inconséquence, quand je vis entrer après eux, dans la chambre, miss Arabella Wilmot, qui avait été autrefois destinée à mon fils Georges, mais dont le mariage avait été rompu par l'accident que j'ai rapporté précédemment. Des qu'elle me vit, elles vint se jeter dans mes bras, avec les signes de la joie la plus vive. «Mon cher monsieur, s'écria-t-elle, quel heureux hasard nous procure le plaisir de votre visite? Je suis sûre que mon oncle et ma tante seront charmés de savoir qu'ils ont pour hôte l'honnête docteur Primerose.» En entendant mon nom, le monsieur et la dame s'avancèrent et me dirent que j'étais le bien venu.

M. Arnold et son épouse, qui étaient les maîtres de la maison où j'étais, insistèrent pour que je restasse chez eux quelques jours; et, comme leur nièce, ma charmante pupille, dont mes instructions avaient en quelque façon formé l'esprit, se joignit à eux, j'acceptai cette nuit. On me donna une chambre à coucher magnifique; et, le lendemain matin, de bonne heure, miss Wilmot me fit prier d'aller me promener avec elle dans le jardin. Après qu'elle m'eut fait voir les beautés de l'endroit, elle me demanda s'il y avait longtemps que je n'avais reçu des nouvelles de mon fils Georges. «Hélas! madame, m'écriai-je, voilà trois ans qu'il est absent, sans m'avoir écrit ni à aucun de ses amis. J'ignore où il est; peut-être ne le reverrai-je plus, non plus que le bonheur. Non, ma chère demoiselle, nous ne reverrons plus ces heures agréables que nous passions au coin de notre feu, à Wakefield. Ma petite famille commence à se disperser, et non-seulement la pauvreté, mais le déshonneur, tombent sur nous.» Le bon cœur de miss Wilmot ne lui permit pas d'entendre ce récit sans verser des larmes; et, comme je vis sa sensibilité, je n'entrai pas dans un plus long détail de nos malheurs. Ce fut cependant une consolation pour moi de trouver que le temps n'avait point changé ses affections et qu'elle avait refusé plusieurs partis qui lui avaient été proposés depuis que nous avions quitté le pays. Elle me promena dans tous les endroits où l'on avait fait des augmentations et des embellissements, me montrant les différentes allées, les bosquets, et prenant occasion, sur chaque objet, de me faire quelque question relative à mon fils. Nous employâmes ainsi la matinée, jusqu'au temps où l'on vint nous avertir pour le dîner. Nous y trouvâmes le directeur de la troupe ambulante, qui était venu pour placer des billets pour la *Belle-Pénitente*, qui devait être représentée le soir, et dans laquelle un jeune homme qui n'avait encore jamais paru sur aucun théâtre devait faire le rôle d'*Horatio*. Il semblait fort chaud dans ses louanges du nouvel acteur, et assurait qu'il n'en avait jamais connu qui promit tant. «Bien jouer, observait-il, n'était pas l'affaire d'un jour; mais cet homme, continua-t-il, paraît avoir été formé par la nature pour être sur le théâtre. Sa voix, sa figure, ses gestes, sont admirables. Nous l'avons rencontré par hasard dans notre voyage ici.»

Ce récit excita notre curiosité; et, à la sollicitation des dames, je consentis à les accompagner à la comédie, qui n'était rien autre chose qu'une grange. Comme les personnes avec lesquelles j'étais étaient incontestablement les principaux du lieu, nous fûmes reçus avec beaucoup de respect et placés au premier rang, en face du théâtre, où nous attendîmes quelque temps, impatients de voir *Horatio* paraître. Enfin ce nouvel acteur s'avança, et je vis que c'était mon malheureux fils. Il allait commencer, quand, jetant les yeux sur les spectateurs, il nous aperçut, et resta sans voix et sans mouvement. Les acteurs, derrière la scène, qui croyaient que c'était la timidité naturelle à un débutant qui l'arrêtait, tâchaient de l'encourager, mais, au lieu de commencer il fondit en larmes et se retira. Je ne sais pas quelles furent les sensations que j'éprouvai alors; car elles se succédèrent trop rapidement pour que je puisse les décrire; mais je fus bientôt tiré de ma rêverie par miss Wilmot, qui, pâle et tremblante, me dit de la reconduire chez son oncle. De retour à la maison, M. Arnold, qui ne concevait encore rien à notre conduite extraordinaire, ayant été instruit que le débutant était mon fils, lui envoya son carrosse et une invitation pour venir chez lui; et, comme il persévéra dans son refus de paraître sur le théâtre, les comédiens en mirent un autre à sa place, et nous l'eûmes bientôt avec nous. M. Arnold le reçut avec beaucoup de politesse, et moi avec mes transports ordinaires; car je n'ai jamais pu contrefaire le ressentiment. Miss Wilmot le reçut avec un air d'indifférence affectée, et je voyais qu'elle s'étudiait à jouer ce rôle. Le trouble de son esprit ne paraissait pas encore apaisé: elle lâchait mille propos qui ressemblaient à de la joie, et elle éclatait ensuite de rire de son étourderie. De temps en temps, elle donnait un coup d'œil dans la glace, comme si elle eût été bien aise de s'assurer du pouvoir irresistible de sa beauté, et souvent faisait des questions sans en écouter la réponse.

Après le souper, madame Arnold offrit poliment à mon fils d'en

voyer deux de ses gens chercher son bagage. Il la remercia d'abord de son offre ; mais comme elle insista, il fut obligé de lui avouer qu'un bâton et un sac de voyage étaient tout le mobilier qu'il possédait sur la terre. « Oui, mon fils, m'écriai-je, tu m'as quitté pauvre et tu reviens pauvre, mais du moins tu as beaucoup vu le monde. — Oui, mon père, répondit-il ; mais courir après la fortune n'est pas le moyen de l'attraper ; et, ma foi, depuis quelque temps, j'ai abandonné ma poursuite. — Je crois, dit madame Arnold, que le récit de vos aventures serait amusant. J'en ai entendu souvent raconter la première partie par ma nièce ; mais si vous vouliez nous favoriser du reste, la compagnie vous aurait beaucoup d'obligation. — Madame, reprit mon fils, je puis vous assurer que le plaisir que vous aurez à entendre mon histoire ne sera pas à moitié aussi grand que ma vanité à la raconter. Cependant je ne puis vous promettre d'aventures, car j'ai plus vu que fait. Le premier malheur de ma vie, que vous connaissez, fut grand ; mais s'il m'affligea, il ne m'abattit point. Personne n'eut jamais une plus heureuse disposition à se flatter d'espérances que moi. Moins je trouvais la fortune favorable alors, plus j'espérais qu'elle me récompenserait dans un autre temps ; et comme j'étais au plus bas de sa roue, une nouvelle révolution ne pouvait que m'élever. Je me mis donc en route pour Londres par un beau jour, sans inquiétude pour le lendemain, mais joyeux comme les oiseaux qui chantaient sur mon chemin. Je prenais courage en réfléchissant que Londres était la vraie place où les talents de toute espèce pouvaient être connus et récompensés.

« En arrivant à la ville, mon premier soin fut de remettre votre lettre de recommandation à notre cousin, que je trouvais n'être pas en beaucoup meilleure situation que moi. Mon premier plan, comme vous vous le rappelez, était d'être précepteur dans une école, et je lui demandai son avis là-dessus. Notre cousin reçut ma proposition avec un rire sardonique. « Oui, ma foi, dit-il, voilà une jolie carrière à laquelle on vous a destiné. J'ai été moi-même précepteur dans une pension, et je veux être pendu si je n'eusse pas mieux aimé vivre sous la garde d'un geôlier à Newgate. Je me levais de bonne heure et me couchais tard. Le maître me regardait avec hauteur, la maîtresse me haïssait parce que je n'étais pas beau garçon, les enfants me faisaient enrager à la maison, et je n'avais pas la liberté de sortir pour aller chercher des civilités dehors. Mais êtes-vous sûr que vous soyez propre pour entrer dans une école ? Voyons un peu. Savez-vous mettre la main à tout ? — Non. — En ce cas, vous n'êtes pas bon pour une pension. Savez-vous accommoder les cheveux des enfants ? — Non. — En ce cas, vous n'êtes pas bon pour une pension. Avez-vous eu la petite verole ? — Non. — En ce cas, vous n'êtes pas bon pour une pension. Pouvez-vous coucher trois dans un lit ? — Non. — En ce cas, vous n'êtes pas bon pour une pension. Avez-vous bon appétit ? — Oui. — En ce cas, vous n'êtes pas bon pour une pension, non, mon cher cousin : si vous voulez une profession jolie et aisée, mettez-vous en apprentissage pour sept ans chez un coutelier pour tourner sa roue ; mais fuyez une pension. Cependant, continua-t-il, je vois que vous êtes un garçon qui avez des sentiments et de la science : voudriez-vous, à mon exemple, devenir auteur ? Vous avez lu sans doute dans vos livres que des gens de génie sont morts de faim à ce métier ; mais aujourd'hui je vous ferai voir quarante sots dans la ville qui en vivent et qui s'y enrichissent. Ce sont tous d'honnêtes londrains qui vont tout doucement et tout uniment leur chemin ; qui écrivent sur l'histoire, la politique, et qu'on loue ; qui, s'ils avaient été faits savetiers, auraient toute leur vie accommodé des souliers, sans qu'ils en eussent jamais fait.

« Voyant que le métier de précepteur dans une pension n'était pas fort honorable, je me résolus d'accepter la proposition de mon cousin, et ayant le plus grand respect pour la littérature, je saluai avec vénération la fameuse Grubstreet. Plein d'idées brillantes, je m'imaginai que j'allais marcher sur les pas de Dryden et des Otways. Dans le fait, je considérai la déesse de ce pays comme une mère par excellence ; car, quoique le commerce du monde puisse former le bon sens, la pauvreté que la déesse distribue à ses suivants élève le génie. Plein de ces réflexions, je me mis à l'œuvre ; et considérant qu'il restait les meilleures choses du monde à dire du côté faux, je résolus de faire un livre qui fût tout-à-fait neuf. J'habillai donc trois paradoxes avec vraisemblance. Mes propositions étaient fausses sans doute, mais elles étaient neuves. Les diamants réels de la vérité sont une marchandise qu'on a si souvent importée que je n'avais de ressource que dans l'importation de quelque chose de brillant qui, vu à une certaine distance, leur ressemblât. Quelle importance, quand j'y pense, était perçue sur ma plume pendant que j'écrivais ! Je ne doutais point que tout le monde littéraire ne s'élevât contre mon système, mais j'étais préparé à tenir tête au monde littéraire. Semblable au porc-épic qui se roule sur lui-même, présentant ses piquants pour défense, j'avais ma plume aiguisée contre tout assaillant. »

— Bien, mon enfant, m'écriai-je ; et quel sujet traitas-tu ? J'espère que tu n'oubliais pas l'importance du second mariage des ecclésiastiques. Mais je t'interromps. Continue. Tu publias donc tes paradoxes ; et que dirent les gens de lettres à tes paradoxes ?

— Hélas ! répondit mon fils, le monde littéraire ne dit rien à mes paradoxes, rien du tout. Chacun d'eux était occupé à se louer, lui et

ses amis, ou à critiquer ses ennemis, et malheureusement je n'avais ni amis ni ennemis. J'éprouvai la plus cruelle de toutes les mortifications, le mépris.

« Étant un jour dans un café à réfléchir sur le sort de mes paradoxes, un petit homme entra dans la salle, se plaça à une table devant moi, et après quelques instants de conversation, s'étant aperçu que j'étais lettré, il tira de sa poche un paquet de prospectus, me priant de souscrire pour une nouvelle édition qu'il allait donner de *Properce* avec des notes. Sa demande produisit nécessairement ma réponse, qui fut que je n'avais point d'argent ; et cet aveu de ma part le conduisit à s'informer quelle était la nature de mes espérances. Voyant par mes réponses qu'elles n'étaient pas plus grandes que ma bourse n'était pleine, « Je vois bien, me dit-il, que vous ne connaissez pas la ville : je vais vous donner quelques instructions là-dessus. Regardez ces prospectus ; par leur moyen, j'ai subsisté fort à mon aise pendant douze années. Des l'instant qu'un seigneur revient de ses voyages, qu'un riche créole arrive de la Jamaïque, ou un riche douanier de sa province, je leur propose de souscrire. J'assiege d'abord leur cœur par des flatteries, et quand par ce moyen la brèche est faite, je l'attaque avec mes prospectus. S'ils souscrivent sans difficulté d'abord, alors je renouvelle mes sollicitations pour la permission de leur dédier l'ouvrage. Si je l'obtiens, je leur demande celle de faire graver leurs armes en tête de l'épître dédicatoire. Ainsi, continua-t-il, je vis aux dépens de la vanité, et je m'en moque. Mais, entre nous, je commence à être trop connu ; je serais bien aise que vous vous prêtassiez à m'obliger. Un seigneur de distinction vient de revenir justement d'Italie. Son portier connaît ma figure ; mais comme il ne connaît point la vôtre, si vous voulez vous charger d'aller porter cette pièce de vers, je suis sûr que vous réussirez, et nous partagerons le profit. »

— Dieu me bénisse, m'écriai-je, Georges, est-ce là l'emploi de nos poètes à présent ? Des gens d'un talent supérieur s'abaissent à ces indignités ! Peuvent-ils déshonorer si honteusement la profession, en faisant un vil trafic de louanges pour du pain !

— Oh ! non, mon père, me répondit-il, un vrai poète ne s'abaisse jamais si bas ; car où il y a du génie il y a de l'orgueil. Les hommes que je vous dépeins sont les mendians de la rime. Un véritable poète, en même temps qu'il méprise toutes les difficultés pour acquérir de la gloire, est poltron pour souffrir le mépris ; il n'y a que les gens indignes d'être protégés qui se soumettent à demander de la protection.

« Ayant le cœur trop haut pour m'avilir à ces indignités, et la fortune trop basse pour hasarder un second effort pour la gloire, je fus obligé de prendre un parti moyen et d'écrire pour avoir du pain. Mais je n'avais pas les qualités nécessaires pour une profession où l'adresse seule assure le succès. Je ne pouvais retenir ma passion secrète pour la louange ; en sorte que j'employais à faire des efforts pour écrire bien, ce qui tient peu de place, un temps qui aurait été plus utilement employé à écrire médiocrement mais beaucoup. Mes petits ouvrages ne se remarquaient pas au milieu de la foule des écrits périodiques. Le public avait des occupations trop importantes pour s'amuser à remarquer l'aisance et l'agréable simplicité de mon style, et l'harmonie de mes périodes fut ensevelie dans l'oubli. Mes essais moururent avec les Essais sur la liberté, les Contes orientaux et les Remèdes pour la morsure des chiens enragés, pendant que *l'Ami de lui-même*, *l'Ami de la vérité*, *l'Ami de la liberté*, *l'Ami de l'humanité*, écrivaient mieux que moi, parce qu'ils écrivaient plus vite.

« Je commençai donc à n'avoir pour compagnon que des auteurs négligés, comme moi, qui se plaignaient, se plaignaient et se méprisaient les uns les autres. La satisfaction que nous causaient les écrits de tout auteur que le public estimait était en raison inverse de leur mérite. L'esprit des autres ne pouvait plus me plaire. Le malheur de mes paradoxes avait entièrement tari cette source de contentement pour moi. Je ne pouvais ni lire ni écrire d'une façon qui me plût, car la supériorité dans un autre était l'objet de mon aversion, et écrire était mon métier.

« Au milieu de ces sombres réflexions, étant un jour assis sur un banc dans le parc Saint-James, un jeune homme de bonne famille, que j'avais connu à l'université, m'aborda ; nous nous saluâmes l'un l'autre en hésitant, lui presque honteux d'être connu de quelqu'un aussi mal mérité que j'étais, et moi craignant d'être mépris. Mes craintes s'évanouirent bientôt, car je trouvai qu'au fond, Edward Tornhill était un bon garçon. »

— Que dis-tu, Georges ? m'écriai-je en l'interrompant : Tornhill, tu le nommes ? Ce ne peut être certainement que notre seigneur. — Ah ! s'écria madame Arnold, est-ce que vous êtes si voisin de M. Tornhill ? Il a été longtemps ami de notre famille, et nous attendons dans peu une visite de lui.

« Le premier soin de mon ami, continua mon fils, fut de changer ma décoration par un bel habit qu'il me donna ; ensuite je fus admis à sa table sur le pied d'un demi-annu, d'un demi-favor. Mon emploi était de l'accompagner aux ventes publiques, de l'entretenir gai pendant qu'on faisait son portrait, de prendre la gauche dans son carrosse quand il n'y avait point d'autre compagnie, et de l'aider à faire

la débauche quand il était en humeur libertine. Outre cela, j'avais cent autres petites occupations dans la famille. J'avais beaucoup de petites choses à faire sans qu'on me l'ordonnât; d'être muni d'un tire-bouchon pour le lui présenter, de tenir en son nom les enfants de ses domestiques, de chanter quand on me le demandait, d'être toujours gai, toujours humble, et content si je pouvais.

« Je n'étais cependant pas sans rival dans ce poste honorable. Un capitaine de marine, que la nature semblait avoir formé pour une pareille place, me disputait l'affection de mon protecteur. Sa mère avait été blanchisseuse d'un homme de qualité, et par ce moyen il avait acquis de bonne heure du goût pour les intrigues amoureuses et la généalogie. Comme cet homme faisait l'unique occupation de sa vie de s'introduire dans la connaissance des seigneurs, quoique plusieurs l'eussent éconduit à cause de sa stupidité, d'autres permettaient ses assiduités, parce qu'ils étaient aussi sots que lui. La flatterie était sa profession, il la pratiquait avec une aisance inconcevable, et en même temps que chaque jour le désir d'être flatté croissait chez mon patron, la connaissance que j'acquerrais chaque jour de ses défauts me dégoûtait de le louer. J'étais donc sur le point d'abandonner tout-à-fait le champ de bataille au capitaine quand il se présenta une occasion où mon ami prétendu eut besoin de mon secours. Il ne s'agissait de rien moins que de me battre pour lui contre un gentil-homme avec la sœur duquel on prétendait qu'il en avait mal agi. J'acceptai sans difficulté la commission; et quoique je voie que ma conduite vous déplaît, je crus que je devais cela à l'amitié de ne pas le refuser. Je me battis donc; je désarmai mon adversaire, et j'eus bientôt après la satisfaction de découvrir que la dame insultée n'était qu'une femme du monde, et celui contre qui je m'étais battu un esclave qui vivait avec elle. Les assurances de la reconnaissance la plus vive me furent prodiguées pour le service que je venais de rendre; mais comme mon patron devait quitter la ville dans peu de jours, il ne trouva d'autres moyens de m'être utile que de me recommander à son oncle sir William Tornhill et à un grand seigneur qui avait une place dans le gouvernement. Quand il fut parti, je n'eus rien de plus pressé que d'aller porter ma lettre de recommandation à son oncle. C'était un homme qui passait pour posséder toutes les vertus, et qui cependant était juste. Ses gens me reçurent de l'air le plus honnête, car on voit toujours dans la réception des domestiques le caractère du maître. On m'introduisit dans une grande salle, où sir William Tornhill vint bientôt me trouver. Je lui présentai ma lettre, qu'il lut; et après avoir réfléchi pendant quelques minutes: « Quels sont, monsieur, me dit-il, les services que vous avez rendus à mon parent pour mériter qu'il vous recommande si chaudement? Mais je crois, monsieur, deviner votre mérite auprès de lui. Vous vous serez battu pour lui, et vous attendez que je vous récompense pour avoir été l'instrument de ses vices. Je souhaite de tout mon cœur que le refus que vous éprouvez de moi puisse être pour vous une punition de votre faute; mais plutôt je souhaite qu'il puisse vous conduire au repentir. » Je souffris avec patience la rudesse de ce traitement, parce que je sentais qu'il était juste. Ma seule ressource fut donc dans ma lettre pour l'homme en place. Comme les portes des grands sont presque toujours assiégées par une troupe de gens prêts à les importuner de demandes ridicules, il me fut assez difficile d'être admis à lui parler. Cependant, après avoir dépensé la moitié de ma fortune, qui n'était pas considérable, à faire des présents aux valets, on m'introduisit dans une salle spacieuse pour attendre que l'on eût porté ma lettre à monseigneur. J'eus le temps, avant que la réponse vint, de considérer l'appartement où j'étais: tout était grand et de bon goût. Les peintures, la dorure, les meubles me pétrifiaient d'admiration et m'inspiraient les idées les plus grandes du maître. « Ah! me disais-je à moi-même, combien doit être grand celui qui possède toutes ces choses, qui a dans sa tête les affaires de l'État, et dans sa maison la moitié des richesses du royaume! Certainement la profondeur de son génie doit être immense. » Pendant ces sublimes réflexions j'entendis quelqu'un s'avancer pesamment. « Ah! me dis-je, voilà le grand homme lui-même. » Non, ce n'était qu'une fille de chambre. Bientôt après j'entendis de nouveau marcher. « Ce doit être lui. » Non, ce n'était que le valet de chambre du grand homme. A la fin, sa grandeur parut elle-même. « Est-ce vous, me dit-il, qui êtes le porteur de cette lettre? » Je répondis en m'inclinant. « Ah! dit-il, elle m'instruit que... oui... Eh bien... » A cet instant même un domestique lui remit une carte: et, sans faire davantage attention à moi, il sortit de la salle, me laissant réfléchir à mon aise sur mon malheur. Je ne le vis plus jusqu'à ce qu'un laquais me dit que sa grandeur descendait pour monter en carrosse. Je cours aussitôt en bas, et je joins ma voix à celles de deux ou trois autres personnes qui étaient là comme moi pour demander des grâces. Mais sa grandeur allait trop vite pour nous, et gagnait son carrosse à grandes enjambées, de manière que je fus obligé d'élever ma voix le plus que je pus pour savoir si j'obtiendrais une réponse. Pendant ce temps, il était dans son carrosse, et il murmura à demi-voix une réponse dont j'entendis une moitié; l'autre moitié fut emportée par le bruit des roues de la voiture. Je restai quelque temps le cou tendu dans la posture d'un homme qui prête l'oreille pour tâcher de saisir des sons, jusqu'à ce que, regardant autour de moi, je me trouvais seul à la porte de sa grandeur.

« Ma patience était épuisée. Désespéré de tous les affronts que j'éprouvais, j'étais déterminé à me précipiter, et il ne me manquait qu'un précipice pour m'y jeter la tête la première. Je me considérais comme un de ces meubles de rebut que la nature avait jeté dans son garde-meuble pour y périr dans l'oubli et dans l'obscurité. Il me restait cependant une demi-guinée, et je pensais que la fortune ne pourrait pas m'en priver. Mais, pour m'en assurer, je résolus d'aller à l'instant même la dépenser pendant que je l'avais, et de m'en remettre ensuite au hasard pour le reste. Comme je marchais dans cette résolution, le bureau d'adresse de M. Cripse, qui se trouvait sur mon chemin, sembla m'inviter à y entrer. Dans ce bureau, M. Cripse offre obligeamment à tous les sujets de Sa Majesté une récompense de trente livres par an, pour laquelle ils donnent en échange leur liberté et la permission qu'on les transporte en Amérique comme esclaves. Je me trouvais heureux de trouver une place où je pouvais noyer mes craintes dans le désespoir. J'entrai donc dans sa caverne, car on peut l'appeler ainsi, étant humide et sale. Là, je trouvais un nombre de malheureux, tous dans un état semblable au mien, attendant l'arrivée de M. Cripse et présentant un tableau frappant de l'impatience anglaise. Leurs âmes hautes, broutées avec la fortune, déchargeaient ses injustices sur leurs propres cœurs. M. Cripse descendit enfin, et tous les murmures cessèrent. Il daigna me regarder avec une distinction particulière, et il fut le premier homme qui, depuis un mois, m'eût parlé avec un air souriant. Après quelques questions, il trouva que j'étais propre pour tout au monde. Après avoir réfléchi un peu sur les moyens de m'occuper, il se frappa le front comme s'il venait de penser qu'il était question alors d'une ambassade que le synode de Pensylvanie devait envoyer aux Indiens Chiacas, et il m'assura qu'il s'emploierait pour me procurer la place de secrétaire de cette ambassade. Je savais en moi-même que mon homme mentait, et cependant sa promesse me fit plaisir, par la raison qu'elle était magnifique. Je partageai donc ma demi-guinée: une moitié alla tenir compagnie à ses trente mille livres sterling de fortune, et avec l'autre je résolus d'entrer dans la première taverne pour me rendre plus heureux que lui.

« Comme je sortais de cette résolution, je rencontraï à la porte un capitaine de vaisseau que j'avais connu autrefois légèrement, et il consentit à me tenir compagnie pour vider une jatte de punch. Comme je n'ai jamais déguisé ma situation, il m'assura que j'étais au bord de ma ruine en écoutant les promesses du maître du bureau d'adresse, qu'il n'avait d'autre dessein que de me vendre pour les plantations. « Mais, continua-t-il, je crois que vous pourriez, sans aller si loin, trouver le moyen de gagner aisément votre vie. Croyez-moi: je fais voile demain pour Amsterdam; que ne venez-vous à bord comme passager? Tout ce que vous avez à faire en débarquant est d'enseigner l'anglais aux Hollandais, et je vous assure que vous ne manquerez pas d'écotiers et d'argent. Je suppose, ajouta-t-il, que vous entendez l'anglais, ou bien le diable s'en serait mêlé. » Je l'assurai que pour cela il pouvait en être sûr; mais je lui témoignai quelque doute de savoir si les Hollandais étaient curieux d'apprendre l'anglais. Il m'assura avec un serment qu'ils aimaient la langue anglaise à la folie; et, sur sa parole, je m'embarquai le lendemain pour aller enseigner l'anglais en Hollande. Le vent fut bon, notre voyage fut court; et, après avoir payé mon passage avec la moitié de mes effets, je me trouvais comme un étranger tombé des nues dans une des principales villes de Hollande. Dans mon état, je ne voulais pas laisser passer de temps sans enseigner. Je m'adressai donc à deux ou trois des gens qui passaient, dont l'apparence me parut promettre davantage; mais il était impossible que nous nous entendissions l'un l'autre. Ce ne fut qu' alors que je songeai que, pour apprendre l'anglais à des Hollandais, il fallait d'abord qu'ils m'apprirent le hollandais. Je fus surpris moi-même comment j'avais pu manquer de faire une réflexion si simple; mais il est certain que je ne l'avais pas faite.

« Ce projet ainsi évanoui, j'eus quelque envie de me rembarquer tout de suite pour retourner en Angleterre; mais m'étant trouvé en compagnie avec un étudiant irlandais, notre conversation tourna sur des sujets de littérature; car je vous ferai observer en passant que j'oubliais toujours ma misère quand je trouvais occasion de m'entretenir de ces matières. Il m'apprit que dans l'université où il étudiait, il n'y avait pas deux hommes qui entendissent le grec. Cela me surprit. Je pris à l'instant la résolution d'aller à Louvain et d'y gagner ma vie à enseigner le grec. Je fus encouragé dans mon projet par mon camarade, qui me fit entendre que je pouvais faire ma fortune à ce métier.

« Je me mis en route le lendemain matin, plein d'espérance: chaque jour voyait diminuer le fardeau de mes nippes comme le painier de pain d'Esop, car je les donnais en paiement pour mon logement à mesure que je voyageais. Quand j'arrivai à Louvain, je ne voulus point aller faire ma cour aux professeurs inférieurs; mais je pris le parti d'aller tout droit offrir mes talents au principal lui-même. J'y allais; je fus admis à lui parler, et je lui offris mes services comme maître en langue grecque, dont j'avais appris qu'on manquait dans son université. Le principal parut d'abord douter de

mes talents; mais j'offris de l'en convaincre sur-le-champ en traduisant devant lui en latin une page de tel auteur grec qu'il voudrait choisir. Comme il vit que cela était sérieux, il me parla en ces termes : « Vous voyez jeune homme que je n'ai jamais appris le grec, et je ne vois pas que j'en aie jamais eu besoin. J'en eue le bonnet et la robe de docteur sans grec, et je ne crois pas qu'il serve à rien. »

« J'étais alors trop loin de chez moi pour songer à retourner; ainsi je résolus d'avancer. Je savais un peu de musique, j'avais une voix passable; et de ce qui avait fait autrefois mon amusement je fis un moyen de me procurer ma subsistance. Je traversai la partie de la Flandre où les paysans sont assez pauvres pour être joyeux; car j'ai toujours remarqué qu'ils étaient gais en proportion qu'ils étaient plus malheureux. Quand j'approchais de la maison d'un paysan à la chute du jour, je jouais un de mes airs les plus gais, et cela me procurait non-seulement un logement pour la nuit, mais de quoi vivre pour le lendemain. J'essayai une fois ou deux de jouer pour des gens comme il faut; mais ils trouvaient que je jouais horriblement, et ils ne me donnerent jamais la moindre bagatelle : cela me paraissait d'autant plus extraordinaire que quand je jouais autrefois en compagnie pour mon seul plaisir, mon exécution ne manquait jamais de ravir l'assemblée, surtout les dames; mais comme c'était alors ma seule ressource pour vivre, on la trouvait misérable. ce qui prouve combien le monde est disposé à estimer bas les talents par lesquels un homme gagne sa vie. »

« J'arrivai de cette manière à Paris sans autre dessein que de voir la ville et de m'en retourner. Le peuple de Paris aime beaucoup mieux les étrangers qui ont de l'argent que ceux qui ont de l'esprit. Comme je n'avais ni l'un ni l'autre, vous pouvez bien imaginer que je ne fus pas fort bien accueilli. Après m'être promené dans la ville quatre ou cinq jours et avoir vu les meilleures maisons par les dehors, je me préparais à quitter cette ville où l'hospitalité est vénale, quand, passant dans une des principales rues, je rencontrai notre cousin à qui vous m'aviez recommandé. Sa rencontre me fit beaucoup de plaisir, et la mienne, je crois, ne lui fit pas de peine. Il s'informa des motifs qui m'avaient amené à Paris, et m'apprit que son occupation actuelle en cette ville était de ramasser des tableaux, des médailles, des gravures et des antiques de toute espèce pour un particulier de Londres qui venait d'acquiescer tout d'un coup une grande fortune et du goût. Je fus d'autant plus surpris de voir mon cousin choisi pour cet emploi, que lui-même m'avait assuré plusieurs fois qu'il ne s'entendait pas du tout dans ces matières. Sur ce que je lui demandai comment il avait fait pour devenir connaisseur en si peu de temps, il m'assura qu'il n'y avait rien de plus aisé; que tout le secret consistait en deux règles : l'une de faire toujours l'observation que le tableau aurait pu être meilleur si le peintre avait pris plus de peine; l'autre de louer les ouvrages de Pietro Pérugin. « Mais, me dit-il, comme je vous ai appris autrefois à être auteur à Londres, je veux vous apprendre l'art d'acheter des tableaux à Paris. »

« J'acceptai de bon cœur sa proposition, parce que c'était un moyen de vivre, et que tout ce que je cherchais était de vivre. J'allai donc chez lui, et je me mis mieux par son secours. Je l'accompagnai aux ventes de tableaux où l'on attendait des Anglais pour acheteurs. Je ne fus pas peu surpris de le voir connu des gens du plus beau monde, qui s'en rapportaient à son jugement sur chaque tableau et sur chaque médaille, comme à un guide infailible et au modèle du goût. Il tirait bon parti de ma présence dans ces occasions; car, quand on lui demandait son avis, il me tirait gravement à l'écart et me demandait le mien, levait les épaules, regardait avec finesse, retournait, et assurait la compagnie qu'il ne pouvait donner son opinion sur une affaire de cette importance. Cependant il se trouvait des occasions où il fallait montrer plus d'impudence. Je me ressouvins de l'avoir vu, après avoir dit que la peinture d'un tableau n'était pas assez mollesse, prendre d'un air assuré une brosse et du vernis brun qui se trouvaient là par hasard, et en frotter tranquillement la pièce devant la compagnie, et demander ensuite si les teintes n'avaient pas gagné par l'opération.

« Quand il eut fini sa commission à Paris, il m'y laissa fortement recommandé à plusieurs personnes de distinction comme un homme fort propre à servir de gouverneur à un jeune homme dans ses voyages, et je fus quelque temps après employé en cette qualité par un Anglais qui avait amené son pupille à Paris pour l'envoyer de là faire son tour de l'Europe. Je fus donc choisi gouverneur du jeune homme, sous la condition qu'il se gouvernerait toujours à sa fantaisie. Mon pupille, en effet, entendait bien mieux que moi l'art de ménager l'argent. Il était l'héritier d'un bien de deux cent mille livres sterling qu'un oncle, mort dans les Indes orientales, lui avait laissé; et ses tuteurs, pour le mettre en état de gouverner sa fortune, l'avaient mis apprenti chez un procureur. Aussi l'avarice était sa passion dominante. Toutes les informations en route roulaient sur les moyens d'épargner l'argent, de voyager à moins de frais et de savoir où il pourrait acheter quelques marchandises sur lesquelles il y eût un bénéfice à faire en les revendant à Londres. Il avait assez de goût pour voir les curiosités qui se trouvaient sur le chemin qu'on pouvait voir pour rien; mais s'il fallait payer quelque chose pour les voir, il assurait ordinairement qu'il avait entendu dire que

cela ne valait pas la peine d'être vu. Il ne payait jamais un mémoire sans faire l'observation combien la dépense était prodigieuse en voyageant, et cependant il n'avait pas encore vingt et un ans. Quand nous fîmes à Livourne, en nous promenant sur le port, il s'informa combien coûtait le passage de là en Angleterre par mer. Ayant su que ce n'était qu'une bagatelle en comparaison de la dépense du voyage par terre, il ne put résister à la tentation. Il me paya donc la petite portion d'appointements qui m'était due, me quitta et s'embarqua pour Londres avec un seul domestique.

Je le retrouvai donc encore une fois abandonné au milieu du monde sans ressource; mais j'y étais alors accoutumé. Mon talent pour la musique ne pouvait me servir à rien dans un pays où le moindre paysan était meilleur musicien que moi; mais j'avais acquis alors un autre talent qui pouvait me servir aussi bien : c'était l'habileté à disputer. Dans toutes les universités étrangères, et dans les convents, il y a de certains jours où l'on soutient des thèses philosophiques contre tout venant; et si le disputant montre quelque adresse, il reçoit un petit présent en argent, un diner et un lit pour la nuit. Ce fut ainsi que je fis ma route d'Italie en Angleterre, allant de ville en ville, examinant les hommes de plus près, et je puis dire que j'ai vu les deux côtés du tableau. Mes remarques cependant ne furent pas en grand nombre. J'ai vu que les monarchies étaient le meilleur gouvernement pour les pauvres, et les républiques pour les riches. J'ai vu que dans tout pays la richesse était un nom qui remplace celui de liberté, et qu'il n'y a pas d'homme si ami de la liberté qui ne voulût soumettre la volonté de quelques individus à la sienne.

CHAPITRE XVIII.

Le récit de l'histoire de mon fils était trop long pour avoir été fait en une fois. La première partie avait été racontée le soir, et la seconde s'achevait après le diner du lendemain, quand la vue de l'équipage de M. Thornhill à la porte parut suspendre la satisfaction générale. Le somnolier, qui était alors devenu mon ami, me dit à l'oreille que le chevalier avait déjà fait quelques ouvertures de mariage avec Mademoiselle Wilmot et que l'oncle et la tante de la demoiselle semblaient fort approuver la proposition. M. Thornhill, en entrant, parut se reculer en nous apercevant moi et mon fils; mais j'imputai son mouvement plutôt à la surprise qu'au mécontentement de nous voir. Cependant quand nous nous avançâmes pour le saluer, il nous rendit nos compliments avec l'air de la plus grande candeur, et après quelques minutes sa présence ne parut plus qu'augmenter la gaieté générale.

Après le thé il me tira à l'écart pour me demander des nouvelles de ma fille. Sur ce que je lui appris que mes recherches avaient été vaines, il parut extrêmement surpris, ajoutant que depuis mon départ il avait été souvent chez moi pour consoler le reste de ma famille, et qu'il l'avait laissée en fort bonne santé. Il me demanda ensuite si j'avais fait part de mon infortune à mademoiselle Wilmot et à mon fils. Lui ayant répondu que je ne l'avais pas encore fait, il loua beaucoup ma prudence et ma modération, et me conseilla très fort de leur en faire un secret : « Car, après tout, dit-il, cela ne peut servir qu'à divulguer son déshonneur, et miss Olivia peut n'être pas si coupable qu'on l'imagine. » Nous fûmes alors interrompus par un domestique qui vint avertir le chevalier qu'on le souhaitait pour danser des contredanses. Il me quitta donc, et je demurai tout-à-fait pénétré de la part qu'il paraissait prendre à mes chagrins. Ses assiduités auprès de mademoiselle Wilmot étaient cependant trop remarquables pour qu'on pût s'y méprendre; cependant elle ne paraissait pas en être fort satisfaite et semblait les souffrir plutôt par complaisance pour les volontés de sa tante que par goût; j'avais même la satisfaction de la voir lancer à la derobée sur mon malheureux fils des regards tendres qui ne pouvaient avoir leur cause ni dans la fortune ni dans les assiduités de celui-ci. La tranquillité apparente de M. Thornhill pour lui sembla aussi s'accroître. Il nous avait déjà donné autrefois les assurances les plus obligeantes de s'employer de tout son pouvoir pour nous être utile; mais alors sa générosité ne se borna plus à des promesses. La matinée du jour où je devais partir, M. Thornhill me vint trouver avec l'air de la satisfaction la plus réelle, pour m'apprendre ce qu'il avait fait en faveur de son ami Georges : c'était de lui avoir procuré une place d'enseigne dans un regiment qui allait dans les Indes, qui ne coûterait que cent livres sterling, ayant, par son crédit, obtenu la diminution de deux cents autres. « Ce service, continua le chevalier, est une bagatelle dont je ne veux d'autre récompense que le plaisir d'avoir servi mon ami; et pour les cent livres sterling, si vous n'êtes pas en état de les payer, je vous les avancerai et vous me les rendrez à votre commodité. » Nous manquâmes d'expressions, mon fils et moi, pour exprimer combien nous ressentions une si grande faveur. Je lui donnai mon billet pour la somme, et je lui témoignai autant de reconnaissance que si j'eusse dû jamais ne la lui rendre.

Georges devait partir le lendemain pour Londres afin d'aller s'assurer de sa commission, suivant l'avis de son généreux patron, qui pensait qu'il fallait user de la plus grande discrétion, de peur que dans l'intervalle quelqu'un ne vint faire des propositions plus avantageuses. Le lendemain matin donc, notre jeune officier fut prêt à partir de fort bonne heure, et il semblait le seul d'entre nous que ce départ n'affligeât pas. Ni les dangers ni les fatigues auxquels il allait s'exposer, ni la séparation d'avec ses amis, ni sa maîtresse (car alors mademoiselle Wilmot l'aimait visiblement) qu'il allait quitter, n'abattaient son esprit. Après qu'il eut pris congé du reste de la compagnie, je lui donnai ce que j'avais, ma bénédiction : « Actuellement, mon enfant, m'écriai-je, tu vas combattre pour ton pays. Ressouviens-toi avec quel courage ton brave aïeul a combattu pour la personne sacrée du roi, dans un temps où la fidélité au souverain était une vertu chez les Anglais. Va, mon enfant, ressemble-lui en tout, excepté dans ses malheurs, si c'en fut un de mourir avec mylord Falkland. Va, mon fils, si tu périss dans un combat, éloigné, abandonné, sans être pleuré de ta famille qui t'aime, souviens-toi que les larmes les plus précieuses sont celles que le ciel répand sur le corps sans sépulture d'un brave guerrier. »



Le Prisonnier.

Le lendemain matin je pris congé de la famille honnête qui avait eu la complaisance de me retenir si longtemps, sans oublier de renouveler les témoignages de ma reconnaissance à M. Tornhill pour son dernier service. Je les laissai tous dans le bonheur que l'abondance peut procurer, et je pris le chemin de mon logis, désespérant de jamais retrouver ma fille, mais poussant au ciel des soupirs qui lui demandaient son pardon. J'étais à la distance d'environ dix milles de chez moi, ayant loué un cheval pour m'y porter, parce que j'étais encore faible, et je me consolais par l'espérance de revoir bientôt ce que j'avais de plus cher au monde : mais la nuit venant, je m'arrêtai à une petite hôtellerie sur le bord du chemin, et je demandai à l'hôte sa compagnie pour boire une bouteille de vin. Nous nous assimes au feu de sa cuisine, qui était la meilleure chambre de la maison, et nous parlâmes politique et nouvelles du pays. Entre autres choses, nous parlâmes du jeune chevalier Tornhill, que l'hôte m'assura être aussi détesté qu'un oncle qu'il avait et qui venait quelquefois dans le pays était chéri. Il me dit qu'il faisait toute son étude de débaucher les filles de ceux qui l'admettaient chez eux, et qu'après en avoir joui quinze jours ou trois semaines, il les quittait sans leur donner la moindre récompense, abandonnées et sans ressouvenir. Comme notre conversation en était là, la femme de l'hôte, qui était sortie pour aller chercher de la monnaie, vint, et voyant que son mari jouissait d'un plaisir qu'elle ne partageait pas, elle lui

demanda d'un ton de mauvaise humeur ce qu'il faisait, à quoi il répondit ironiquement en buvant à sa santé. « M. Symmond, lui dit-elle, vous me traitez fort mal, et je ne le souffrirai pas plus longtemps. Vous me laissez les trois quarts de l'ouvrage à faire, et l'autre quart ne se fait pas, tandis que vous ne faites autre chose que gobeletter tout le jour à tout venant, pendant que moi il ne me faudrait qu'une cuillerée de vin pour me guérir d'une fièvre, et je n'en tâte jamais une goutte. » Je m'aperçus de ce qu'elle voulait dire. A l'instant je lui versai un verre, qu'elle reçut en me faisant une révérence et buvant à ma santé. « Monsieur, reprit-elle ensuite, ce n'est pas par rapport au vin que je suis fâchée, mais peut-on être de bonne humeur quand tout va de travers dans une maison ? S'il faut tourmenter les pratiques ou les hôtes pour avoir de l'argent, toute cette besogne est sur mon dos et lui mangerait plutôt ce verre que de se bouger pour le faire. Nous avons actuellement là-haut une jeune femme qui est venue loger ici, et je ne crois pas qu'elle ait d'argent avec toute sa belle politesse. Je sais bien que son argent est bien long à venir, et je voudrais qu'on l'y fit penser. » — Que signifie, reprit l'hôte, l'y faire penser ? Si son argent est lent à venir, il est sûr. — Je n'en sais rien, reprit la femme, mais ce que je sais, c'est que voilà quinze jours qu'elle est ici, et nous n'avons pas encore vu comment son argent est fait. — Eh bien, ma femme, dit l'hôte nous l'aurons en gros. — En gros ? reprit l'hôte, je souhaite que nous l'ayons de quelque façon que ce soit, et je suis résolue que ce sera ce soir, ou bien je la fais décamper armes et bagage. — Considérez, ma femme, dit l'hôte, que c'est une femme de quelque chose, et qu'elle mérite plus d'égards. — Ah ! pour cela, répliqua l'hôte, femme de quelque chose ou de rien, noble ou roturière, elle décampera, elle décampera ! Les gens comme il faut peuvent être de fort honnêtes gens quand ils achètent et paient bien ; mais pour moi je n'en ai jamais vu grand profit venir à la maison. » En achevant ces mots elle courut par un petit escalier étroit qui montait de la cuisine à une chambre au-dessus, et je m'aperçus bientôt par l'élévation de sa voix et par l'aigreur de ses reproches qu'il n'y avait pas d'argent. Je pouvais entendre très distinctement ce qu'elle disait. « Sors d'ici tout-à-l'heure, décampe à l'instant, malheureuse, ou je te donnerai une touche dont tu te sentiras plus de trois mois. Comment, allroureuse, venir se loger dans une honnête maison sans sous ni maille pour payer ! Descends, te dis-je... — Oh ! ma chère dame, criait la femme, ayez pitié de moi, ayez pitié pour une nuit d'une pauvre créature malheureuse ; la mort vous délivrera bientôt de moi. » Je reconnus à l'instant la voix de ma pauvre infortunée Olivia. Je volai à son secours ; je l'arrachai des mains de l'hôte, qui la traînait par les cheveux le long de l'escalier, et je pris dans mes bras la chère malheureuse perdue. « Sois la bienvenue, sois mille fois la bienvenue, ma chère, mon trésor dans les bras de ton pauvre vieux père ! Quoique les vicieux t'abandonnent, il y a encore quelqu'un dans le monde qui ne t'oubliera jamais. Quand tu serais coupable de mille crimes, il te les pardonnera tous. — Oh ! mon cher... (pendant quelques minutes elle n'en put pas dire davantage), mon cher papa, les anges pourraient-ils être plus doux ! Comment puis-je mériter tant de bontés ? Le traître, je le déteste je me déteste moi-même d'être un sujet de honte à tant de bontés. Vous ne pouvez me pardonner ; non, je sais que vous ne pouvez me pardonner. — Si, mon enfant, je te pardonne de tout mon cœur : sois seulement repentante, et nous serons tous heureux ; nous verrons encore des jours agréables, ma chère Olivia ! — Ah ! jamais, jamais, mon cher père, le reste de ma malheureuse vie ne sera qu'infamie au-dehors et honte à la maison. Mais, papa, vous paraissez plus pâle qu'à l'ordinaire. Pourrais-je en être la cause ? Sûrement vous avez trop de sagesse pour vous punir vous-même de mes folies ? — Notre sagesse, jeune enfant, répliquai-je. — Ah ! mon cher père, pourquoi un nom si froid ! s'écria ma fille : voilà la première fois que vous m'avez appelée ainsi. — Je te demande pardon, repris-je, ma chère, mais je voulais te dire que la sagesse n'est qu'une faible défense contre le chagrin, quoique à la fin elle soit sûre. »

L'hôte revint alors pour savoir si nous ne voulions pas avoir une chambre plus belle. J'y consentis, et nous mena dans une où nous pouvions nous entretenir plus librement. Après avoir parlé tendresse jusqu'à ce que nous fussions plus tranquilles, je ne pus m'empêcher de lui demander compte des gradations par lesquelles elle était parvenue à sa malheureuse situation présente. « Ce perfide, me dit-elle, depuis le premier jour que je l'ai vu, m'a fait des propositions honnêtes, quoique secrètes. »

— C'est un perfide effectivement, m'écriai-je. Cependant je suis surpris qu'un homme de tant de bon sens, qui paraissait avoir autant d'honneur, que M. Burchell puisse être coupable d'une telle bassesse, de propos délibéré, et de s'être introduit dans une maison pour la déshonorer.

— Mon cher papa, répondit ma fille, vous êtes dans une étrange méprise : M. Burchell n'a jamais cherché à me séduire ; au contraire, il a saisi toutes les occasions de m'avertir en particulier des artifices de M. Tornhill, que je reconnais à présent être pire qu'il ne me le représentait.

— M. Tornhill! m'écriai-je en l'interrompant, se peut-il faire! — Oui, mon cher père, reprit-elle, c'est M. Tornhill qui m'a séduite, qui a employé les deux dames, comme il les appelait, de mauvaise vie sans éducation et sans pitié, pour nous attirer à Londres. Leurs artifices, vous vous le rappelez, auraient réussi sans la lettre de M. Burchell qui leur faisait les reproches que nous nous sommes tous appliqués à nous-mêmes. Comment il a pu réussir à détruire leur projet, c'est ce que j'ignore encore; mais il a toujours été le plus zélé et le plus sincère de nos amis. — Tu me surprends, ma chère, m'écriai-je; mais je vois à présent que mes premiers soupçons de la bassesse de M. Tornhill n'étaient que trop bien fondés: il peut triompher impunément, car il est riche et nous sommes pauvres. Mais, dis-moi, mon enfant, il fallait sûrement que la tentation fût bien considérable pour te faire ainsi oublier les impressions d'une aussi bonne éducation que celle que tu as reçue et les heureuses dispositions que tu avais à la vertu?

— En vérité, reprit-elle, mon cher père, il doit son triomphe au désir que j'ai eu de le rendre heureux plutôt que moi-même. Je savais que la cérémonie de notre mariage, ayant été faite secrètement par un prêtre papiste, n'était nullement valable et que je n'avais que son honneur pour sûreté. — Quoi! interrompis-je, vous êtes effectivement mariés par un prêtre qui est dans les ordres? — Oui, mon père, répondit ma fille, quoique nous ayons juré l'un et l'autre de cacher son nom. — Eh bien, donc, mon enfant, viens encore une fois dans mes bras, et tu y seras encore mille fois mieux venue qu'aujourd'hui; car actuellement tu es sa femme, sa femme légitime aux yeux de la religion, et toutes les lois humaines, quand elles seraient écrites sur des tables de diamant, ne peuvent affaiblir la sainteté de ce lien sacré. — Hélas! papa, reprit-elle, vous ne savez pas toutes ses infamies. Il a déjà été marié par le même prêtre à six ou huit autres femmes qu'il a séduites et abandonnées comme moi. — Est-ce ainsi? m'écriai-je; en ce cas, il faut faire pendre le prêtre, et il faut que tu rendes plainte demain contre lui. — Mais, mon père, répondit-elle, cela sera-t-il honnête, puisque j'ai juré le secret? — Ma chère, repris-je, si tu as fait une telle promesse, je ne puis ni ne veux l'empêcher d'y manquer. Quand cela pourrait même être utile au public, tu ne dois pas faire de plainte contre lui. Dans toutes les institutions humaines, on permet un petit mal pour en produire un plus grand bien; comme en politique, on peut abandonner une province pour assurer un royaume; en médecine, on peut couper un membre pour sauver le reste du corps; mais en matière de religion, la loi est écrite, et est inflexible, de ne jamais faire mal, et cette loi, mon enfant, est juste. Car autrement, si nous faisons un petit mal pour procurer un plus grand bien, alors un mal certain se trouve commis dans l'attente d'un avantage incertain. Et quand même l'avantage suivrait certainement, cependant l'intervalle qu'on convient être criminel, entre la mauvaise action et le bien qu'on en attend, peut être celui dans lequel nous serons appelés pour rendre compte de ce que nous aurons fait, et où le livre des actions humaines peut se fermer pour nous pour toujours: mais, ma chère, je t'ai interrompue. Continue.

— Le lendemain même du jour que je fus sa femme, continuait-elle, je vis le peu de fond que j'avais à faire sur sa sincérité. Cette matinée même, il me présenta à deux femmes qu'il avait séduites ainsi que moi, mais qui vivaient contentes dans la prostitution. Je l'aimais trop pour pouvoir souffrir tranquillement ces deux rivales, et je m'efforçai d'oublier l'idée de ma honte dans le tumulte des plaisirs. Dans cette vue, je me parais, je chantais, je dansais, mais je n'en étais pas plus heureuse. Les hommes qui venaient nous voir me parlaient à tous moments du pouvoir de mes charmes, et ces discours seuls contribuaient à augmenter ma mélancolie, d'autant plus que j'avais perdu leur pouvoir.

« Ainsi, chaque jour augmenta mes rêveries et son insolence, jusqu'à ce qu'enfin le monstre eut l'infamie de m'offrir à un baronnet de sa connaissance. Ai-je besoin de vous dire à quel point son ingratitude me déchira le cœur? Ma réponse fut la fureur: je demandai à m'en aller. Comme je parlais, il m'offrit une bourse, mais je la lui jetai au visage avec indignation, et le quittai dans un accès de rage qui, pour quelque temps, m'ôta le sentiment de la misère de ma situation; mais quand je vins à regarder autour de moi, je ne me vis que comme un objet vil, abject, coupable, sans un ami dans le monde auquel je pusse recourir.

« Justement dans cet intervalle, un carrosse public passant près de moi, j'y pris une place sans autre intention que de m'éloigner d'un scélérat que je méprisais et que je détestais. J'ai descendu ici, ou, depuis que j'y suis, mes chagrins et la dureté de cette femme ont été ma seule compagnie. Le souvenir des jours de plaisir que j'ai passés avec ma chère mère et ma sœur ne sert qu'à redoubler ma peine; leurs chagrins sont grands, mais les miens le sont encore plus puisqu'ils naissent du crime et de la honte. »

— Prends patience, m'écriai-je, mon enfant, et j'espère que les choses iront mieux. Repose-toi cette nuit, et demain je te ramènerai au logis à ta mère et au reste de la famille, dont tu seras reçue avec tendresse. Ta pauvre mère, tu lui as fendu le cœur: mais elle t'aime encore, ma fille, elle te pardonnera.

Le lendemain matin, je pris ma fille en croupe et me mis en route

pour retourner au logis. Chemin faisant, je m'efforçais de calmer par toutes sortes de raisons ses craintes et ses douleurs, et de l'arrêter de résolution pour soutenir la présence d'une mère offensée. Je prenais occasion de la vue d'un beau paysage qui se présentait à nos yeux pour lui faire voir combien le ciel avait été meilleur envers nous que nous ne sommes les uns envers les autres, et que les malheurs de la façon même de la nature étaient en fort petit nombre. Je l'assurais qu'elle ne trouverait point de changement dans ma tendresse pour elle, et que pendant le reste de mes jours, elle pouvait compter sur mes conseils et mes instructions. Je l'armais contre la censure du monde: je lui faisais voir que les livres étaient une compagnie douce et irréprochable pour les malheureux; et que s'ils ne pouvaient pas nous procurer les plaisirs de la vie, ils nous apprenaient du moins à la supporter.

Je devais mettre le cheval de louage que je montais à une hôtellerie sur le chemin, à environ cinq milles de ma maison; et comme j'étais bien aise de préparer ma famille pour la réception de ma fille, je résolus de la laisser cette nuit dans l'hôtellerie, et de revenir le lendemain matin avec sa sœur Sophie la chercher. Il était nuit avant que nous fussions arrivés à l'hôtellerie; cependant, après lui avoir fait fournir une chambre décente et lui avoir fait préparer les rafraichissements convenables, je l'embrassai et pris le chemin de la maison. Mon cœur sentait un nouveau plaisir à mesure que j'en approchais, semblable à un oiseau que quelque bruit à fait fuir de son nid; mes desirs devançaient mes pas et voltigeaient autour de ma petite famille. Je songeais à toutes les choses tendres que j'allais dire, et je prevenais la bienvenue que j'allais recevoir. Je sentais déjà les tendres embrassements de ma femme, et je souriais à la joie que mes petits témoigneraient de me revoir. Comme je marchais doucement, la nuit s'avancant. Les laboureurs étaient retirés pour prendre leur repos; on ne voyait plus de lumière dans les chaumières; on n'entendait plus d'autre bruit que celui du coq qui chantait ou des chiens qui aboyaient. J'approchai de ma petite retraite avec un plaisir inexprimable; et avant que je fusse à cent pas de la maison, mon chien accourut pour me caresser.

Il était alors près de minuit quand je vins pour frapper à ma porte; tout était calme et tranquille. Mon cœur était dilaté par la joie, quand je fus surpris de voir la maison qui était en flammes et le feu qui sortait par toutes les ouvertures. Je jetai un cri terrible et convulsif, et je tombai sur le pavé sans sentiment. Le bruit que je fis éveilla mon fils, qui, voyant le feu, éveilla à l'instant sa mère et sa sœur. Tous coururent dehors, nus, la tête perdue par la frayeur, et leurs cris me rappelèrent à la vie; mais ce ne fut que pour me présenter de nouveaux objets de frayeur; car pendant ce temps les flammes avaient gagné le toit de la maison, qui s'enfonçait partie par partie, pendant que ma famille, debout, dans une agonie qui ne lui permettait pas de parler, regardait comme si elle se fût amisée de la clarté. Je tournai mes yeux tour-à-tour sur eux et sur la maison, et je regardai autour de moi pour voir mes petits; mais ils n'y étaient pas. « O malheureux que je suis, où sont, m'écriai-je, mes petits? — Ils sont brûlés dans les flammes, » répondit ma femme d'un air calme, et je mourrai avec eux... » Au même instant, j'entendis en dedans le cri des enfants, que le feu venait d'éveiller. Rien n'aurait pu m'arrêter. « Où sont mes enfants! m'écriai-je en me jetant au travers des flammes et brisant la porte de la chambre où ils étaient; où sont mes petits! — Ici, papa, ici, » crièrent-ils tous ensemble. Les flammes prenaient déjà au lit où ils couchaient. Je les saisis tout deux dans mes bras, et je les emportai le plus promptement que je pus au travers des flammes. A peine fus-je sorti que le plancher de la chambre s'enfoua. « A présent, m'écriai-je, serrant mes enfants dans mes bras, que le feu consume ma maison, que tout ce que je possède soit brûlé: les voici, j'ai sauvé mon trésor. Voici, ma chère, voici nos trésors, et nous pourrions encore être heureux. » Nous baisâmes mille fois nos petits; ils nous passaient leurs bras autour du cou et semblaient partager nos transports, tandis que ma femme riait et pleurait tour-à-tour.

Je demeurai alors tranquille spectateur des flammes, et après quelques moments, je commençai à sentir de la douleur à mon bras, qui était grillé considérablement jusqu'à l'épaule. J'étais par là hors d'état d'aider mon fils, soit pour tâcher de sauver quelques effets, soit pour empêcher les flammes de gagner nos grans. Pendant ce temps, l'alarme se répandit chez nos voisins, qui accoururent pour nous secourir; mais tout ce qu'ils purent faire fut d'être, comme nous, tranquilles spectateurs des flammes. Mes effets, parmi lesquels étaient des billets de banque que je conservais pour la dot de mes filles, furent entièrement consumés, à l'exception d'une boîte et de quelques papiers qui étaient dans la cuisine, et de deux ou trois autres bagatelles que mon fils sauva dans le commencement. Les voisins contribuaient autant qu'ils purent à soulager notre malheur. Ils nous apportèrent des habits et nous fournirent des ustensiles de cuisine dans une petite chaumière qui était à quelque distance de notre maison, en sorte qu'au jour nous eûmes du moins une misérable retraite. Mon honnête voisin Flamborough et ses enfants ne furent pas les moins empressés à nous fournir ce qui nous était nécessaire et à nous donner toutes les consolations qu'un bon cœur et une bienfaisance naturelle pouvaient leur suggérer.

Quand les craintes de ma famille furent un peu apaisées, la curiosité de savoir la cause de ma longue absence prit la place. Les ayant donc instruits de chaque particularité, je commençai à les préparer à la réception de notre pauvre égarée, et quoique nous n'eussions rien que la misère à partager avec elle, je les exhortai à l'admettre avec bienveillance à ce qui nous restait. Cette tâche aurait été plus difficile sans le malheur que nous venions d'éprouver, qui avait abaissé l'orgueil de ma femme et qui avait émoussé son affliction pour la fuite de sa fille par d'autres plus sensibles. N'étant pas en état d'aller moi-même chercher ma pauvre fille, parce que mon bras était devenu plus douloureux, j'envoyai mon fils et ma fille, qui furent bientôt de retour, soutenant la malheureuse pécheresse, qui n'osait pas regarder sa mère, que toutes mes instances ne pouvaient pas engager à se réconcilier avec sa fille : car les femmes sont plus impitoyables pour les fautes des autres femmes que les hommes. « Mademoiselle, disait la mère, venez ici dans un bien pauvre endroit, après tant de braverie. Ma fille Sophie et moi ne sommes pas en état d'amuser beaucoup quelqu'un qui est accoutumé à ne voir que des gens de condition. Oui, mademoiselle Olivia, votre pauvre père et moi avons bien souffert à votre sujet : Dieu veuille vous pardonner. » Pendant cet accueil, la malheureuse victime était debout, pâle et tremblante, incapable de pleurer et de répondre; mais je ne pus voir sans rien dire sa détresse; c'est pourquoi, prenant un air de sévérité qui se faisait toujours obéir à l'instant : « Femme, dis-je à la mienne, faites une fois pour toutes attention à ce que je vous dis. Je vous ai ramené une pauvre malheureuse égarée; son retour à son devoir demande le retour de notre tendresse pour elle. Voilà les malheurs réels de la vie qui fondent sur nous, ne les augmentons point par des divisions de famille. Si nous vivons ensemble en bonne intelligence, nous pourrions encore trouver le contentement, parce que nous sommes assez entre nous pour fermer notre porte aux censeurs et pour nous soutenir l'un l'autre. Le ciel promet le pardon à ceux qui se repentent : imitez son exemple. Les anges se rejouissent plus pour un pécheur qui se repent que pour un grand nombre de justes qui n'ont jamais sorti du sentier de la justice; et cela est raisonnable, car le seul effort par lequel nous nous arrêtons court dans la descente glissante qui conduit à la perdition, est en soi un acte qui exige qu'on déploie plus de force que pour une marche tranquille dans un chemin égal et uni. »



Le chevalier Tornhill

CHAPITRE XX.

Il nous fallut quelque assiduité pour rendre notre nouvelle habitation aussi commode que possible, et en peu de temps tout devint aussi serein qu'auparavant. Comme mon bras m'empêchait d'aider mon fils dans nos occupations ordinaires, je faisais à ma famille des lectures de livres que nous avions sauvés en petit nombre, et surtout de ceux qui, en amusant l'imagination, contribuaient à tranquilliser le cœur. Nos honnêtes voisins venaient tous les jours nous voir et nous témoigner la plus tendre sensibilité; ils fixèrent même entre eux un temps où ils devaient tous se réunir pour nous aider à rétablir ma première maison. L'honnête fermier William n'était pas des derniers à nous faire visite, et il nous offrit cordialement son amitié. Il aurait même, de bon cœur, renouvelé ses propositions pour ma fille; mais elle les rejeta de manière à lui ôter toute espérance. Son

chagrin semblait devoir continuer, et elle était la seule personne de notre petite société qui, dans une semaine, ne recouvrit pas sa gaieté ordinaire. Elle avait alors perdu cette innocence qui n'a à rougir de rien, qui lui enseignait autrefois à se respecter elle-même en même temps qu'elle se plaisait à plaire. L'inquiétude possédait à présent fortement son esprit. Sa beauté commença à diminuer en même temps que son tempérament à s'affaiblir, et la négligence dont elle était pour sa personne contribuait encore davantage à cette diminution. Toutes les tendres épithètes que l'on donnait à sa sœur arrachaient un soupir de son cœur et des larmes de ses yeux; et comme un vice, quoique déraciné, en fait presque toujours croître d'autres à sa place, de même sa faute, quoique expiée par le repentir, laissa derrière elle la jalousie et l'envie. Je m'efforçais par mille moyens de diminuer ses chagrins, et j'oubliais même mon mal par l'intérêt que je prenais au sien, recueillant des passages amusants des histoires qu'une bonne mémoire et beaucoup de lecture me rappelaient. « Notre bonheur, lui disais-je, ma chère, dépend d'un être qui peut le faire naître par mille moyens que nous ne pouvons prévoir, et qui se moque de toute notre prudence. S'il te faut un exemple pour prouver cette vérité, je vais te raconter, mon enfant, une histoire qui nous est rapportée par un historien grave, quoiqu'il soit quelquefois un peu romanesque. »

« Mathilde fut mariée fort jeune à un seigneur napolitain de la première distinction, et se trouva veuve et mère à l'âge de quinze ans. Un jour qu'elle caressait son fils encore enfant, à une fenêtre de son appartement qui donnait sur la rivière de Vulture, l'enfant s'élança subitement hors de ses bras dans la rivière et disparut à l'instant. La mère, saisie d'effroi, se jeta à l'eau pour sauver son enfant; mais bien loin d'avoir pu le secourir, elle échappa elle-même avec beaucoup de peine au danger d'être noyée, et fut jetée sur le bord opposé, au moment justement où quelques soldats français pillaient le pays, et la firent prisonnière.

« Comme la guerre se faisait alors entre les Français et les Italiens avec la dernière inhumanité, les Français qui l'avaient prise allaient commettre sur elle les deux extrêmes que suggèrent la passion effrénée et la cruauté. Un jeune officier cependant s'opposa à cette basse résolution; et, quoiqu'ils fussent obligés de faire une retraite très précipitée, il la mit en croupe derrière lui, et la ramena saine et sauve dans la ville de sa naissance. La beauté de la dame avait d'abord charmé ses yeux; son mérite charma bientôt son cœur. Ils se marièrent; il s'éleva aux postes les plus importants; ils vécurent longtemps ensemble et furent heureux : mais le bonheur d'un militaire ne peut jamais être permanent. Après quelques années, les troupes qu'il commandait ayant été repoussées, il fut obligé de se sauver dans la ville où il avait vécu avec sa femme. La place fut assiégée et fut enfin prise. On trouve dans peu d'histoires des exemples d'une inhumanité semblable à celle que les Français et les Italiens exerçaient dans ce temps les uns envers les autres. Les vainqueurs résolurent de faire mourir tous les prisonniers français, mais surtout l'époux de l'infortunée Mathilde, parce que c'était lui qui avait été la principale cause de la longue défense de la place. Leurs résolutions étaient ordinairement exécutées aussitôt qu'elles étaient prises. L'officier prisonnier fut amené, et l'exécuteur avec la hache prête, pendant que les spectateurs, dans un silence terrible attendaient le coup fatal, qui n'était suspendu que jusqu'à ce que le général, qui présidait, eût donné le signal. Ce fut dans cet intervalle d'attente et d'inquiétude cruelle que Mathilde vint pour dire le dernier adieu à son mari et à son libérateur, déplorant sa malheureuse situation et la cruauté du destin qui l'avait sauvée de la mort, dans la rivière de Vulture, pour la rendre témoin de malheurs plus terribles. Le général, qui était un jeune homme, fut frappé de sa beauté et de ses infortunes; mais son émotion augmenta quand il l'entendit parler de ses premiers malheurs. Le général était son fils, l'enfant pour lequel elle avait couru tant de dangers. Il la reconnut tout à coup pour sa mère et tomba à ses pieds. On suppose aisément le reste. Le prisonnier fut mis en liberté, et tout le bonheur que l'amour, l'amitié et le devoir respectueux peuvent procurer se trouva réuni dans ces trois personnes. »

« C'était ainsi que je tâchais d'amuser et de distraire ma fille; mais elle ne me prêtait qu'une attention partagée, car ses propres malheurs occupaient toute la pitié qu'elle avait autrefois pour ceux des autres, et rien ne lui causait de soulagement. En compagnie elle craignait le mépris, et dans la solitude elle ne trouvait qu'affliction. Elle était dans cet état malheureux quand nous reçûmes des avis certains que M. Tornhill allait épouser miss Wilmot, pour laquelle j'avais toujours soupçonné qu'il avait un goût réel, quoique devant moi il saisit toutes les occasions de marquer du mépris pour sa personne et pour sa fortune. Cette nouvelle ne servit qu'à redoubler l'affliction de la pauvre Olivia. Une infidélité si marquée était au-dessus de ce que ses forces pouvaient soutenir. Je résolus cependant de m'informer plus exactement, et de prévenir, s'il était possible, l'exécution de son dessein, en envoyant mon fils chez M. Wilmot l'oncle, avec des instructions pour savoir la vérité du bruit qui courrait, et pour remettre à mademoiselle Wilmot une lettre qui instruisait de la façon dont M. Tornhill s'était comporté envers nous.

Mon fils y alla en conséquence de mes ordres, et revint trois jours après, m'assurant que le bruit était véritable; mais qu'il lui avait été impossible de remettre ma lettre à mademoiselle Wilmot, parce qu'elle était allée, avec M. Tornhill, faire des visites dans le pays aux environs; qu'il l'avait laissée pour lui être rendue. Ils devaient être mariés, nous dit-il, dans peu de jours, ayant paru ensemble à l'église le dimanche précédent en grande pompe, la future accompagnée de six jeunes demoiselles en blanc, et le futur d'autant de jeunes gens. L'approche de leur mariage remplissait tout le pays de joie, et ils se promenaient ordinairement ensemble dans le plus bel équipage qu'on eût vu dans le lieu depuis bien des années. Tous les parents des deux familles étaient là, et particulièrement l'oncle du chevalier, sir William Tornhill, qui avait une si belle réputation. Il ajoutait qu'on ne voyait que des fêtes et réjouissances; que tout le pays faisait l'éloge de la beauté de la demoiselle et de la bonne mine du monsieur; qu'ils étaient tous deux extrêmement amoureux l'un de l'autre, et il finit par dire qu'il ne pouvait s'empêcher de regarder M. Tornhill comme l'homme le plus heureux du monde.

— Eh bien! repris-je, qu'il le soit, s'il le peut. Mais, mon fils, regarde ce lit de paille, ce toit entre-ouvert, ces murailles qui tombent en ruine et ce plancher humide; mon corps ainsi estropié par le feu et mes enfants pleurant autour de moi en me demandant du pain. Tu vois tout cela ici, et cependant, ici, oui, mon fils, ici, tu vois un homme qui ne voudrait pas changer son état pour tout ce prétendu bonheur. Oh! mes enfants, si vous pouviez apprendre à vous entretenir avec votre propre cœur, et connaître quelle bonne compagnie vous pouvez avoir avec lui, vous ne feriez guère attention à la pompe et à l'éclat des méchants. Presque tous les hommes s'accordent à appeler la vie un passage et eux-mêmes des voyageurs. La comparaison peut être encore rendue plus utile en observant que les bons sont joyeux et sereins dans la route, comme des voyageurs qui regagnent leur demeure, et que les méchants, au contraire, a'ont que des intervalles de bonheur, comme des gens qui s'en vont en exil.

Ma compassion pour ma pauvre fille, qui, accablée par ce nouveau coup, s'évanouit, interrompit la suite de mon discours; je dis à sa mère de la soutenir, et au bout de quelque temps elle revint à elle. Depuis ce temps elle parut plus calme, et j'imaginai qu'elle avait pris enfin son parti; mais les apparences me trompèrent. Sa tranquillité n'était qu'une langueur occasionnée par un chagrin excessif. Un secours de provisions que mes paroissiens m'envoyaient charitablement, sembla répandre la joie dans le reste de ma famille, et je n'étais pas fâché de les voir gais et contents. Il aurait été injuste de réprimer leur satisfaction pour les forcer à partager une mélancolie opiniâtre, ou de les accabler du fardeau d'une tristesse qu'ils n'éprouvaient pas. La petite histoire alla donc encore une fois à la ronde; on demanda la chanson, et la joie voulut bien encore une fois visiter notre petite habitation.



M. Burchell.

CHAPITRE XXI.

Le lendemain, le soleil à son lever était extraordinairement chaud pour la saison, ce qui fit que nous résolûmes de déjeuner sur le banc de chevre-feuille. Là, ma fille cadette, à ma prière, joignit sa voix au concert que faisaient les oiseaux autour de nous. C'était en ce lieu que ma pauvre Olivia avait vu pour la première fois son séducteur, et chaque objet servait à lui rappeler sa tristesse; mais la mélancolie qu'excitent ces objets agréables ou qui est inspirée par l'harmonie soulage le cœur au lieu de l'aigrir. Sa mère sensil aussi, à cette occasion, un serrement de cœur mêlé de joie; elle pleura et ama sa fille aussi tendrement qu'aparavant. « Allons, ma chère Olivia, donne-nous ce petit air mélancolique que ton père aimait si fort, la sœur Sophie a déjà chanté : allons, mon enfant, tu feras

plaisir à ton père. » Elle obéit et chanta d'une manière si touchante que j'étais tout ému.

« Quand une jeune personne se laisse séduire et qu'elle reconnaît trop tard que les hommes sont trompeurs, quel charme peut adoucir sa mélancolie? quelle ressource lui reste-t-il pour expier sa faute? »

« Sa seule ressource, pour réparer son erreur, pour cacher sa honte, pour faire repentir l'amant de son infidélité et pour lui déclarer le cœur, est de mourir. »

Comme elle finissait ce dernier couplet, auquel une interruption que son affliction causa dans sa voix donna une douceur particulière, la vue de M. Tornhill, que nous aperçûmes à quelque distance, nous alarma tous; mais surtout elle augmenta la douleur de ma fille aînée, qui, pour fuir son séducteur, rentra dans la maison avec sa sœur. Il fut bientôt près de nous; et, s'avançant vers la place où nous étions assis, il s'informa de ma santé avec son air de familiarité ordinaire. « Monsieur, lui répondis-je, l'air d'assurance que vous avez à présent ne sert qu'à aggraver la bassesse de votre caractère, et il a été un temps où j'aurais châtié votre insolence, pour oser ainsi paraître devant moi; mais à présent l'âge a refroidi mes passions, et mon caractère m'apprend à les réprimer. »

— Je vous avoue, mon cher monsieur, reprit-il, que je suis surpris de votre réception et que je n'entends pas ce qu'elle signifie. J'espère que vous ne pensez pas qu'il y ait en rien de criminel dans la petite promenade que votre fille a faite avec moi dernièrement.

— Va, m'écriai-je, tu es un misérable, un misérable coquin et un impudent menteur; mais votre bassesse vous met à l'abri de ma colère. Cependant, monsieur, je descends d'une famille qui n'aurait pas souffert un pareil affront. Ainsi donc, vil séducteur, pour satisfaire un instant ta passion, tu as rendu une pauvre créature malheureuse pour la vie, et tu as deshonoré une famille qui n'avait pour bien que l'honneur.

— Si vous êtes déterminés, vous et elle, à être malheureux, reprit-il, je ne saurais qu'y faire; mais vous pouvez encore être heureux; et quelque idée que vous vous soyez formée de moi, vous me trouverez toujours disposé à contribuer à votre bonheur. Nous pouvons facilement la marier à un autre, et ce qu'il y a de mieux, elle peut en outre conserver son amant; car je vous proteste que j'aurai toujours pour elle la plus parfaite considération.

Cette proposition honteuse reveilla toutes mes passions; car, quoique l'esprit puisse quelquefois supporter avec calme de grandes injures, de petites bassesses peuvent l'irriter jusqu'à la fureur. — Puis de mes yeux, reptile, m'écriai-je, et ne continue pas à m'insulter par ta présence. Si mon brave George était à la maison, il ne souffrirait pas cela; mais je suis vieux, estropié et accablé de tous côtés.

— Je vous, répondit-il, que vous voulez m'obliger à vous parler plus durement que je n'avais intention de l'être; mais, comme je vous ai fait voir ce que vous pouviez attendre de mon amitié, il ne sera pas hors de propos de vous mettre devant les yeux qu'elles peuvent être pour vous les conséquences de mon ressentiment. Me procurer auquel j'ai transporté votre dernier billet, en exige le paiement, et je ne sais comment prévenir le cours de la justice, sinon en payant moi-même la somme; mais comme j'ai été dernièrement quelques dépenses pour mon mariage, je ne suis pas fort en état à présent. D'un autre côté, mon intendant parle de poursuivre pour les fermages: c'est un homme qui suit ce qui est de son devoir, car moi je ne me mêle jamais de ces sortes d'affaires; cependant je veux bien encore vous obliger, et même je désire que vous et votre fille soyez présents à mon mariage avec mademoiselle Wilmot, que vous ne voudrez pas, je crois, refuser.

— Monsieur Tornhill, répondis-je, entendez bien une fois pour toutes ce que je vais vous dire. Quant à votre mariage je ne consentirai jamais que vous épousez personne autre que ma fille, et quand votre amitié pourrait m'élever jusqu'au trône, ou votre inimitié me plonger dans le tombeau, cependant je m'épriserais l'un et l'autre. Vous m'avez trompé d'une manière horrible, irréparable; mon cœur se reposait sur votre honnêteté, et je n'ai trouvé en vous que bassesse. N'attendez donc plus d'amitié de ma part. Allez, et possédez ce que la fortune vous a donné la beauté, les richesses, la santé et le plaisir. Allez, et laissez-moi abandonné à la misère, à la honte, à la maladie et à l'affliction. Humble comme je suis, mon cœur soutiendra toujours sa dignité, et quoique je vous pardonne je vous méprisera toujours.

— Si cela est ainsi, dit-il, comptez que vous ressentirez les effets de votre insolence, et que nous verrons dans peu lequel est méprisable de nous deux. A ces mots il partit brusquement.

Ma femme et mon fils qui étaient présents à la conversation semblaient pénétrés d'effroi. Mes filles, quand elles virent qu'il était parti, vinrent pour savoir le résultat de notre conférence, et elles ne furent pas moins alarmées que les autres quand elles l'eurent appris.

Nous vîmes bientôt que ce n'était pas en vain qu'il avait menacé, car, dès le lendemain même son homme d'affaires vint me demander mes fermages, que la suite d'accidents que j'ai ci-dessus rapportés me mettait hors d'état de payer. La conséquence de mon

impuissance de satisfaire, fut que le soir mes bestiaux furent saisis, et le lendemain vendus pour la moitié de leur valeur. Alors ma femme et mes enfants me conjurèrent d'accepter toutes sortes de propositions plutôt que de nous exposer à une ruine certaine. Ils me supplièrent même de recevoir encore une fois les visites de M. Turnhill, et employèrent toute leur petite éloquence pour me peindre les extrémités que j'allais souffrir, l'horreur d'une prison dans une saison aussi rigoureuse et le danger que ma santé pourrait courir par l'accident qui m'était arrivé du feu; mais je demeurai inflexible.

« Pourquoi, mes chers trésors, m'écriai-je, pourquoi tâchez-vous ainsi de me persuader une chose qui n'est pas juste? Mon devoir m'a appris à lui pardonner; mais ma conscience ne me permet pas de l'approuver. Voulez-vous que je paraisse applaudir, aux yeux du monde, à une chose que mon cœur condamne intérieurement? Voulez-vous que je flatte honteusement un infâme séducteur, et, pour éviter la prison, que je me soumette aux tourments d'une conscience bourrelée? Non, jamais. S'il faut que nous soyons arrachés de cette retraite, soyons toujours justes, et surtout ou l'on nous jettera, nous pourrions toujours nous retirer dans un appartement agréable, dans notre propre conscience, et descendre dans nos cours avec intrépidité et avec plaisir. »

Cette soirée se passa dans cette conversation. Le lendemain matin, comme il avait tombé beaucoup de neige la nuit, mon fils était occupé à la nettoyer pour ouvrir un passage devant notre porte. Il n'avait pas été longtemps à l'ouvrage, qu'il rentra en courant, tout pâle, pour nous dire que deux hommes qu'il connaissait pour des officiers de justice venaient du côté de la maison.

Ils entrèrent justement comme il parlait, et, s'approchant du lit où j'étais couché, après m'avoir rendu compte de leur état et de l'affaire qui les amenait, ils me firent leur prisonnier, m'ordonnant de me préparer à les suivre à la prison du comté, qui était à onze milles de distance.

« Mes amis, leur dis-je, vous êtes venus par un temps bien rude pour me prendre et me mener en prison; et ce qu'il y a encore de plus malheureux, c'est que j'ai un bras qui a été brûlé dernièrement considérablement, dont la douleur me cause une fièvre lente, que je manque d'habits pour me couvrir, et que je suis trop vieux et trop faible à présent pour pouvoir marcher loin dans une neige épaisse; mais s'il faut que cela soit, j'essaierai à vous obéir. »

Je me tournai ensuite du côté de ma femme et de mes enfants, et je leur dis de ramasser le peu d'effets qui nous restaient et de se préparer à quitter la maison. Je les priai de se dépêcher et chargeai mon fils de secourir sa sœur aînée, à qui le reproche de sa conscience (se regardant comme la cause de tous ces malheurs) avait fait perdre connaissance. J'encourageai ma femme, qui, pâle, et tremblante, serrait dans ses bras nos petits effrayés, qui se collaient contre son sein en silence, n'osant pas regarder les étrangers. En même temps, ma fille cadette préparait les choses pour le départ; et comme je lui répétais plusieurs fois de se hâter, dans une heure de temps nous fûmes prêts à partir.

Nous nous mîmes en devoir de quitter notre paisible voisinage, et nous marchâmes lentement. Ma fille aînée étant affaiblie par une fièvre lente qui, depuis quelques jours, commençait à miner sa constitution; un des officiers, qui avait un cheval, eut la complaisance de la prendre derrière lui; car ces gens-là ne peuvent pas toujours se dépouiller des sentiments d'humanité. Mon fils menait un des petits par la main, ma femme l'autre, et moi je m'appuyais sur ma cadette, qui versait des pleurs, non pas sur ses maux, mais sur les miens.

Nous étions à deux milles de ma maison quand nous vîmes une troupe d'environ cinquante de mes plus pauvres paroissiens qui couraient après nous en poussant de grands cris. Ils saisirent aussitôt, avec des imprécations horribles, les deux officiers de justice, jurant qu'ils ne souffriraient jamais qu'on emmenât leur curé en prison, tant qu'il leur resterait une goutte de sang dans leurs veines; qu'ils le défendraient jusqu'à la mort, et ils allaient le maltraiter. Les conséquences auraient pu devenir fatales, si je n'eusse sur-le-champ interposé mon autorité, et retiré avec bien de la peine les officiers des mains de cette multitude furieuse. Mes enfants, qui regardaient ma délivrance comme certaine, paraissaient être transportés de joie, et avaient peine à en retenir les expressions; mais ils furent bientôt détrompés quand ils m'entendirent adresser ces paroles à ces pauvres bonnes gens, qui étaient venus, à ce qu'ils imaginaient, pour me rendre service.

« Quoi! mes amis, leur criai-je, est-ce ainsi que vous m'aimez? Est-ce ainsi que vous pratiquez les instructions que je vous ai données en chaire. Résister ainsi à la justice est vous ruiner vous et moi. Quel est votre chef? Montrez-moi celui qui vous a ainsi séduits. Aussi sûr comme il vit, il éprouvera mon ressentiment. Hélas! mon cher troupeau aveugle, retournez à vos obligations envers Dieu, envers votre pays et envers moi. Je vous verrai peut-être un jour plus à mon aise que je ne suis à présent, et en état de vous rendre la vie plus heureuse; mais au moins que j'aie la consolation, quand je vous parquerai pour l'immortalité, qu'aucune de mes brebis ne me manque. »

Ils semblèrent alors tout repentis, et, fondant en larmes, ils vin-

rent l'un après l'autre me dire adieu. Je leur serrai à chacun tendrement la main, et leur donnant ma bénédiction, je continuai mon chemin sans trouver d'autre interruption. Nous arrivâmes quelques heures avant la nuit à la ville capitale du comté ou plutôt au village, car il n'était composé que de quelques méchantes maisons ayant perdu toute opulence et ne conservant d'autres marques de sa supériorité que sa prison.

En y entrant, nous descendîmes à une hôtellerie, où nous primes les rafraîchissements que nous primes nous procurer, et où je soupai avec ma famille, avec ma bonne humeur ordinaire. Quand je les vis tous pourvus convenablement pour la nuit, je suivis les officiers du shérif à la prison. C'était un bâtiment qui avait été autrefois construit pour des usages militaires. Il consistait en une vaste chambre, munie de fortes grilles, payée de pierres, qui était comme aux prisonniers pour crimes et pour dettes à certaines heures du jour. Outre cela chaque prisonnier avait une chambre particulière où on l'enfermait pendant la nuit.

Je m'attendais, en y entrant, à ne trouver que des gémissements et les différents cris de la misère; mais c'était tout le contraire. Les prisonniers semblaient tous s'occuper d'une seule chose, d'étouffer toutes réflexions dans la joie et dans les clameurs. On m'avait instruit de la bienvenue qu'il fallait payer dans ces occasions; j'y satisfis aussitôt qu'on me la demanda, quoique le peu d'argent que j'avais fut bien près de sa fin. Ce que je donnai fut aussitôt employé à envoyer chercher des liqueurs, et la prison fut bientôt remplie de ris, de cris et de juréments.

« Comment, me dis-je à moi-même, des hommes si méchants seront-ils joyeux, et moi je serai triste! Je n'ai de commun avec eux que l'emprisonnement, et je crois avoir plus de raison qu'eux pour être content. »

Je tâchais, pendant ces réflexions, de m'égayer; mais la gaieté ne fut jamais produite par effort, car tout effort est par lui-même pénible. Comme j'étais donc assis d'un air pensif dans un coin de la prison, un de mes compagnons d'infortune monta, et, s'asseyant auprès de moi, entra en conversation. Ça toujours été mon usage de ne jamais éviter la conversation de qui que ce soit qui a semblé désirer la mienne; car s'il se trouvait un honnête homme, je pouvais profiter par son entretien; si c'était un méchant, il pouvait profiter par le mien. Je trouvai que celui-ci était un homme qui avait des connaissances et un bon sens naturel, quoiqu'il n'eût point de lettres; mais il avait une parfaite connaissance du monde, comme on l'appelle, ou plutôt de la nature humaine du mauvais côté. Il me demanda si j'avais pris soin de me pourvoir d'un lit, ce qui était une circonstance à laquelle je n'avais point du tout pensé.

« Cela est malheureux, me dit-il; car on ne vous fournit ici que de la paille, et votre chambre est grande et froide; cependant comme vous me paraissez quelqu'un comme il faut, et que je l'ai été moi-même dans mon temps, une partie de mes couvertures est à votre service de tout mon cœur. »

Je le remerciai en lui témoignant ma surprise de trouver tant d'humanité dans une prison, au milieu de la misère, ajoutant, pour lui faire voir que j'étais savant, que « l'ancien sage de la Grèce semblait bien connaître la valeur de la compagnie dans l'affliction, quand il avait dit: *Ton cosmos aïre eïdos ton etairon.* » Et en effet, continuai-je, qu'est-ce que l'univers, s'il ne vous donne pas de société?

— Vous parlez de l'univers, dit mon compagnon de prison: le monde est dans son déclin, et cependant la cosmogonie ou la création du monde a embarrassé les philosophes de tous les siècles. Quelle foule d'opinions bizarres n'ont-ils pas adoptées sur la création du monde? Sanchoniaton, Manethon, Berose et Ocellus Lucanus, ont tous tenté en vain de l'expliquer. Le dernier emploie ces expressions: *Anarchon ara kai ateleutaion topan*, ce qui signifie.... — Je vous demande pardon, monsieur, m'écriai-je, de vous interrompre en si beau champ; mais je crois avoir déjà entendu tout cela. N'ai-je pas eu le plaisir de vous voir une fois à la foire de Welbridge, et votre nom n'est-il pas Ephraïm Jenkinson? Toute sa réponse à ma question fut un soupir. « Vous devez vous rappeler, lui dis-je, un docteur Primerose, de qui vous avez acheté un cheval. »

Il me reconnut alors tout-à-coup; car l'obscurité de la place et l'approche de la nuit l'avaient empêché de reconnaître mes traits d'abord. « Oui, monsieur, reprit M. Jenkinson, je vous remets parfaitement bien. J'ai acheté de vous un cheval que j'ai oublié de vous payer. Votre voisin Flamborough est le seul accusateur que je craigne aux sessions prochaines; car il est dans l'intention de me poursuivre comme monnayeur. Je suis sincèrement fâché, monsieur, de vous avoir trompé, ainsi que d'autres; car vous voyez, continua-t-il, en me montrant ses fers, ce que j'y ai gagné. »

— Eh bien! monsieur, lui répondis-je, la bonté que vous avez eue de m'offrir vos services quand vous n'aviez pas de retour à espérer sera reconnue par les efforts que je ferai pour engager M. Flamborough à adoucir ou à retirer son accusation, et j'enverrai mon fils lui parler à ce sujet à la première occasion. Je ne doute pas qu'il ne m'accorde ce que je lui demanderai; et, quant à moi, vous n'avez aucune inquiétude à avoir de mon accusation.

— Cela étant, reprit-il, toute la reconnaissance que je suis en état de vous témoigner, vous pouvez l'attendre de moi. Je vous donnerai plus de la moitié de mes couvertures pour cette nuit et j'aurai soin de me montrer votre ami dans la prison, où je suis considéré. »

Je le remerciai, et je ne pus m'empêcher de lui témoigner ma surprise de lui voir maintenant un air si jeune, pendant que lorsque je l'avais vu auparavant il paraissait au moins avoir soixante ans... « Monsieur, me répondit-il, vous connaissez peu le monde. J'avais alors une fausse chevelure, et j'avais appris l'art de contrefaire les âges depuis dix-sept ans jusqu'à soixante. Ah! monsieur, si j'avais employé à apprendre un commerce la moitié de la peine que j'ai prise pour apprendre à être un coquin, je pourrais être bien riche aujourd'hui; mais, quoiqu'un coquin, je puis encore vous être utile, et peut-être d'une manière à laquelle vous vous attendez le moins. »

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée des domestiques du geôlier, qui venaient pour faire la revue des prisonniers et pour les renfermer pour la nuit. Un d'eux, avec une botte de paille sous son bras pour mon lit, me mena, par un passage long et étroit, dans une chambre pavée comme la chambre commune, où je fis mon lit dans un coin avec ma paille et les couvertures que M. Jenkinson m'avait données. Cela fait, mon conducteur, qui était assez honnête, me souhaita le bon soir. Après avoir fait ma méditation ordinaire, et avoir remercié l'Être suprême qui me châtrait, je me couchai, et dormis du sommeil le plus tranquille jusqu'au lendemain.

Le lendemain matin, je fus éveillé de bonne heure par ma famille qui fondait en pleurs autour de mon lit. Je les reprimandai doucement de leur affliction, les assurant que je n'avais jamais dormi plus tranquillement. Je m'informai ensuite de ma fille aînée, que je ne voyais pas avec eux. Ils m'apprirent que le trouble et la fatigue de la veille avaient augmenté sa fièvre, et qu'on avait jugé à propos de la laisser à la maison. Mon premier soin fut ensuite d'envoyer mon fils chercher une chambre ou deux pour loger ma famille, aussi près de la prison qu'il pourrait les trouver. Il y alla, mais il ne put trouver qu'une chambre qu'on louait bon marché pour loger sa mère et ses sœurs, et le geôlier eut l'humanité de consentir que lui et ses deux frères couchassent dans la prison avec moi. On leur fit donc un lit dans le coin de ma chambre. Je voulais cependant savoir auparavant si mes petits enfants n'auraient pas de répugnance à coucher dans un endroit qui avait paru les effrayer en y entrant.

« Eh bien! mes enfants, leur dis-je, comment trouvez-vous votre lit? Je pense que vous n'aurez pas peur de coucher dans cette chambre, quelque obscure qu'elle paraisse. »

— Non, papa, dit Dick, je n'ai point peur de coucher partout où vous êtes.

— Et moi, dit Bill, qui n'avait encore que quatre ans, j'aime mieux l'endroit où est mon papa que tout autre. »

Après cela, je réglai les emplois de la famille. Ma fille fut destinée à soigner sa sœur, dont la santé déclina; ma femme devait rester auprès de moi, et mes petits me lire. Et pour vous, mon fils, continuai-je, c'est le travail de vos mains qui doit nous soutenir tous. Votre salaire, comme journalier, sera suffisant, avec de la frugalité, pour nous procurer le nécessaire. Vous avez actuellement seize ans, vous avez de la force, et le ciel a eu ses vues en vous la donnant: son intention a été qu'elle vous servit à sauver de la famine vos père et mère et votre famille malheureuse. Préparez-vous donc cet après-midi à chercher de l'ouvrage pour demain, et apportez-nous chaque soir l'argent que vous aurez gagné dans la journée. »

Après avoir ainsi tout réglé, je descendis dans la chambre commune de la prison, où il y avait plus d'air que dans la mienne; mais je n'y fus pas longtemps que les imprécations, les obscénités et les blasphèmes que j'entendais de tout côté me chassèrent à mon résident. Là, je méditai quelque temps sur l'étrange aveuglement de ces misérables, qui, voyant tout le monde arme contre eux pour leur perte, travaillaient à se faire un ennemi redoutable dans l'éternité.

Leur insensibilité excita ma compassion et effaça pour un temps de mon esprit ma propre misère. Il me parut même qu'il était du devoir de mon état de les retirer de leur folie. Je me déterminai donc à retourner encore une fois, et, en dépit de leur mépris, de leur donner mes avis et de les vaincre par ma persévérance. Me mêlant donc de nouveau avec eux, je fis part de mon dessein à M. Jenkinson, qui en rit, mais qui le communiqua aux prisonniers. La proposition fut reçue avec beaucoup de joie, parce qu'elle promettait une nouvelle matière à amusement à des gens qui n'avaient d'autre ressource pour être gais que celle qu'ils pouvaient tirer du ridicule et de la débauche.

Je leur lus donc une partie de l'office d'une voix haute, mais sans affectation, et je trouvai que cela mérita tout mon auditoire en belle humeur. Des propos obscènes dits à l'oreille, des gemissements d'une contrition burlesque, des mouvements d'yeux ridicules et une toux affectée les faisaient rire de tout leur cœur. Je continuai cependant à lire avec ma gravité ordinaire, convaincu que ce que je faisais pouvait en convertir quelques-uns; mais qu'il ne pouvait point être souillé par le mépris des autres.

Après avoir lu les prières, je commençai une exhortation où je m'étais proposé de les amuser d'abord plutôt que de les reprimander. Je commençai par leur faire remarquer qu'il n'y avait que la vie

de leur utilité qui pût m'engager à la démarche que je faisais; que j'étais leur compagnon de captivité et que mes sermons ne me rapporteraient rien à présent. J'étais fâché, leur dis-je, de les voir si impies, parce qu'ils ne gagnaient rien à l'être, et qu'ils pouvaient par là perdre beaucoup. « Car, soyez sûrs, mes amis, car vous êtes mes amis, quoique le monde rejette votre amitié, soyez sûrs, dis-je, que quoique vous fassiez dix mille jurements dans un jour, cela ne met pas un sou dans votre bourse. Que signifie donc d'appeler à tout moment le diable, de rechercher son amitié, puisque vous voyez combien il vous traite mal? Il ne vous a rien donné ici, vous le voyez, que plein la bouche de jurements, et il vous laisse le ventre vide; et sur ce que je sais de lui, il ne vous donnera rien de bon par la suite. »

« Si un homme n'en use pas bien avec nous, nous cherchons naturellement d'autres connaissances. Ne voudrait-il donc pas bien la peine d'essayer comment vous vous accommoderiez avec un autre maître qui vous fait au moins de belles promesses pour vous engager à venir à lui? Sûrement, mes amis, de tous les fous, celui-là serait le plus grand qui après avoir volé une maison irait se mettre sous la protection des archers; et cependant, êtes-vous plus sages? Vous recherchez tous l'appui de celui qui vous a déjà trompés, et vous vous fiez à un être plus méchant qu'aucun archer; car ceux-ci cherchent seulement à vous attraper pour vous faire pendre ensuite, mais l'autre non-seulement vous attrape et vous fait pendre, mais ce qu'il y a de pis, il ne vous lâche pas même après que vous êtes pendus. »

Quand j'eus fini, je reçus des compliments de mon auditoire, dont quelques-uns vinrent me prendre la main, et, en me la secouant, jurèrent que j'étais un honnête homme, et qu'ils voulaient faire plus ample connaissance avec moi. Je leur promis donc de commencer le service le lendemain, et je commençai à concevoir quelque espérance d'introduire une réforme dans la prison; car j'ai toujours pensé qu'il n'y avait point d'homme si abandonné dont on dût désespérer, le cœur étant toujours ouvert aux traits du reproche quand l'archer sait ajuster et frapper l'endroit convenable. Quand je me fus ainsi satisfait l'esprit, je retournai à ma chambre, où ma femme avait préparé un repas frugal. J'y trouvai aussi M. Jenkinson, qui me demanda la permission de joindre son diner au mien pour avoir le plaisir, comme sa politesse le lui faisait appeler, de ma conversation. Il n'avait pas encore vu ma famille; car, comme elle venait à ma chambre par une porte qui communiquait dans le passage étroit dont j'ai déjà parlé, elle n'était pas obligée de passer par la chambre commune de la prison. Jenkinson, à la première vue de ma fille cadette, parut donc frappé de sa beauté, qu'un air pensif contribuait encore à relever, et mez petits m'attirèrent pas moins son attention.

« — Hélas! docteur, me dit-il, ces enfants sont trop beaux et trop bien élevés pour une demeure comme celle-ci. »

— Ah! repris-je, monsieur Jenkinson, le ciel soit loué de ce que mes enfants sont de bonnes mœurs; s'ils sont vertueux qu'importe le reste.

— Je crois, reprit-il, que cela doit vous donner bien de la consolation de voir ainsi votre petite famille autour de vous.

— De la consolation! répliquai-je; ah! oui, monsieur Jenkinson, c'en est effectivement une grande pour moi, et je ne voudrais pas pour rien au monde être séparé d'eux; car ils peuvent me rendre d'un cachot un palais, il n'y a qu'un moyen dans le monde de troubler mon bonheur, c'est de leur faire quelque tort.

— En ce cas, monsieur, je crains bien d'être coupable envers vous; car je crois voir ici (en regardant mon fils Moïse) quelqu'un à qui j'ai fait tort, et à qui j'en demande pardon. »

Mon fils se rappela aussitôt sa voix et ses traits, quoiqu'il ne l'eût vu auparavant que déguisé; et, lui prenant la main, il lui pardonna en souriant: « Cependant, dit-il, je ne puis concevoir ce que vous avez vu dans ma figure qui vous ait engagé à me regarder comme propre à faire une dupe. »

— Mon cher monsieur, reprit l'autre, ce n'a pas été votre figure, mais vos bas blancs et le ruban noir qui nouait vos cheveux qui m'ont engagé de m'adresser à vous. Mais que cela ne vous humilie point: j'en ai trompé de plus fins que vous dans mon temps; et cependant, avec toutes mes finesses, les sots m'ont attrapé à la fin.

— Je crois, dit mon fils, que le récit d'une vie telle que la vôtre serait instructif et amusant.

— Ni l'un ni l'autre, reprit M. Jenkinson. Les relations qui ne décrivent que les tromperies et les vices de l'humanité retardent notre avancement dans le monde en nous rendant trop soupçonneux dans la vie. Le voyageur qui se défie de tous ceux qu'il rencontre et qui retourne en arrière à la vue de tout homme, qui lui paraît un voleur, arrive rarement à temps où il a affaire.

« Pour moi, je pense, d'après ma propre expérience, qu'un homme fin est le plus sot des hommes. Des mon enfance, j'ai passé pour rusé. Je n'avais que sept ans que les femmes disaient que j'étais un petit homme tout forme. A quatorze ans je connaissais le monde, je me mettais en petit-maître, et j'aimais les femmes. A vingt ans, quoique je fusse droit dans mes actions, j'avais la réputation d'être si fin que personne ne voulait avoir affaire à moi. Je fus donc obligé à la fin de devenir escroc pour ma propre défense, et j'ai vécu depuis la

ête pleine de projets pour attraper et le cœur plein de frayeur d'être découvert.

« J'avais coutume de rire de l'honnête simplicité de votre voisin le bonhomme Flamborough, et, d'une manière ou d'une autre, je l'attrapais ordinairement une fois l'année; cependant ce bonhomme, simple et sans défiance, a fait son chemin et est devenu riche, pendant que moi je continuais à faire des tours, à linasser, et je suis resté dans la pauvreté, sans avoir la consolation de l'honnêteté.

« Cependant, continua-t-il, contez-moi votre histoire, et ce qui vous a amené ici. Peut-être, quoique je n'aie pas été assez habile pour éviter la prison moi-même, le serai-je assez pour en tirer mes amis. »

Pour satisfaire sa curiosité, je l'instruisis de toute la suite d'accidents qui m'avaient plongé dans le malheur où je me trouvais et de l'impuissance absolue où j'étais de m'en retirer.

Quand il eut entendu mon histoire, il réfléchit pendant quelques instants, et, se frappant le front comme s'il venait d'imaginer quelque chose d'important, il nous quitta en disant qu'il essaierait ce qu'on pourrait faire.

Le lendemain matin, je communiquai à ma femme et à mes enfants le plan que je méditais de réformer les prisonniers. Ils le désapprouvèrent beaucoup, m'objectant qu'il n'était ni possible ni convenable, en ajoutant que mes efforts ne contribueraient point à leur réformation, et probablement décréditeraient ma profession.

« Pardonnez-moi, leur dis-je; ces gens, quoique déçus, sont encore des hommes, et c'est un titre pour que je les aime. Les bons avis rejetés retournent enrichir celui qui les a donnés; et, quoique les instructions que je leur donne puissent peut-être ne les pas corriger, elles me rendront certainement meilleur moi-même. Si ces malheureux, mes enfants, étaient des princes, il y aurait des milliers d'hommes qui s'empresseraient à leur offrir leur ministère; mais, à mon avis, une âme, quoique ensevelie dans un cachot, est aussi précieuse qu'une qui est assise sur un trône. Oui, mes enfants, si je puis les réformer, je le ferai. Peut-être tous ne me mépriseront-ils pas; peut-être pourrai-je en retirer un de l'abîme, et ce sera beaucoup de gagné; car y a-t-il sur la terre des diamants aussi précieux que l'âme d'un homme? »

En disant ces mots, je les quittai et descendis à la chambre commune, où je trouvais les prisonniers fort joyeux en m'attendant, et chacun d'eux préparé à faire au docteur quelque tour de prison. Ainsi, quand j'allai pour commencer, l'un tournait ma perruque de travers, comme par accident, et me demandait pardon. Un autre, à quelque distance, avait une adresse particulière pour faire jaillir sa salive d'entre ses dents, et il en inondait mon livre. Un troisième criait *amen* avec un ton si affecté, que cela divertissait beaucoup les autres. Un quatrième avait subtilement tiré mes lunettes de ma poche; mais il y en avait un qui fit un tour qui réjouit beaucoup plus que les autres. Ayant observé de quelle manière j'avais placé mes livres sur la table devant moi, il en ôta fort adroitement un, auquel il substitua un livre de plaisanteries obscènes qui était à lui. Cependant, je fis semblant de ne pas m'apercevoir de tout ce que pouvait faire cette troupe d'êtres malfaisants, mais je continuais tranquillement, intimement persuadé que ce qui leur paraissait ridicule dans mon entreprise ne ferait rire que la première ou la seconde fois, pendant que ce qu'elle avait de sérieux serait un bien durable. Mon dessein réussit, et, en moins de six jours, quelques-uns furent convertis, et tous furent attentifs.

Ce fut alors que je m'applaudis de ma persévérance et de mon habileté, d'avoir ainsi donné de la sensibilité à des misérables qui avaient perdu tous sentiments moraux, et je songeai alors à leur rendre des services temporels en rendant leur condition moins malheureuse. Leur temps, jusque-là, avait été partagé entre la faim et les excès, des débauches erapuleuses et des repentirs cuisants. Leur unique occupation était de se quereller, de jouer aux cartes et de faire des fouloirs de pipes. Cette dernière espèce d'occupation frivole me donna l'idée d'employer ceux qui voudraient travailler à faire des chevilles pour les fabricants de tabac et pour les cordonniers. Le bois nécessaire s'achetait à frais communs, et quand il était travaillé, l'ouvrage était vendu par mes soins; en sorte que chacun gagnait quelque chose chaque jour, une bagatelle, à la vérité, mais assez pour le soutenir.

Je ne m'en tins pas là; j'établis des amendes pour punir le dérèglement, et des récompenses pour l'industrie. Ainsi, en moins de quinze jours, je formai deux espèces de société humaine, et j'eus la satisfaction de me considérer comme un législateur, qui avait retiré des hommes de leur férocité primitive et leur avait enseigné l'amitié et l'obéissance.

Et il serait grandement à souhaiter que le pouvoir législatif voulût ainsi diriger les lois plutôt vers la réformation que vers le châtiment; qu'il voulût bien se persuader que le moyen de déraciner les crimes, n'est pas de rendre les punitions communes, mais formidables. Au lieu de nos prisons actuelles, qui reçoivent ou rendent les hommes criminels, qui renferment des malheureux pour avoir commis un crime, et qui les rendent à la société, quand ils en sortent vivants, propres à commettre mille crimes, il serait à souhaiter

que nous eussions, comme dans les autres pays de l'Europe, des lieux particuliers destinés à la pénitence et à la solitude, où les accusés pussent avoir auprès d'eux des gens qui leur inspirassent le repentir s'ils étaient coupables, et de nouveaux efforts de vertu s'ils étaient innocents; et c'est par ce moyen, et non par l'augmentation des châtements, que l'on peut réformer un État. Je ne puis même m'empêcher de révoquer en doute la validité du droit que les sociétés humaines se sont attribué de punir de mort des crimes légers. Dans le cas de meurtre, ce droit est évident, parce que c'est un droit qui dérive de celui de la défense personnelle, de priver de la vie celui qui n'a point respecté celle d'un autre. Toute la nature s'arme contre les meurtriers; il n'en est pas de même de celui qui vole mon bien. La loi naturelle ne me donne pas le droit de tuer un voleur, d'autant que, par cette loi, le cheval qu'il me dérobe est autant à lui qu'à moi. Si j'ai donc quelque droit, il ne peut dériver que d'un contrat fait entre nous, que celui qui privera un autre de son cheval sera tué; mais d'abord ce contrat est nul, parce qu'un homme n'a pas plus le droit de donner qu'un autre de recevoir sa vie qui ne lui appartient pas. En second lieu ce contrat est injuste; il n'y a pas de proportion, et il serait cassé même dans une cour ordinaire de justice, comme contenant une punition immense pour une commodité, qui n'est qu'une bagatelle, puisqu'il est incontestablement plus utile que deux hommes vivent, qu'il ne l'est qu'un autre aille à cheval; mais un contrat qui serait nul entre deux hommes, l'est également entre cent mille; car, de même que dix millions de cerceles ne peuvent jamais faire un carré, de même la voix d'un milliard d'hommes ne peut rendre valable ce qui est essentiellement nul: c'est là le langage de la raison et de la droite nature. Les sauvages, qui se conduisent presque par la seule loi naturelle, respectent bien davantage que nous la vie les uns des autres. Ils ne répandent le sang que pour venger une première cruauté par la peine du talion.

Nos ancêtres, les Saxons, quelque cruels qu'ils fussent en temps de guerre, n'avaient que peu d'exécutions en temps de paix. Et dans tous les gouvernements naissants qui ont encore l'empreinte de la nature, il n'y a presque point de crime qui soit puni de mort.

C'est parmi les citoyens d'un état qui raffine que les lois pénales, qui sont entre les mains des riches, sont imposées sur les pauvres. Le gouvernement, en vieillissant, semble acquérir l'humeur chagrine et dure de la vieillesse; et, comme si les richesses devenaient plus précieuses en proportion qu'elles augmentent, comme si nos craintes croissaient à mesure que nos trésors s'accroissent, nos possessions sont palissadées chaque jour par de nouveaux édits, et on les entoure de gibets pour effrayer ceux qui voudraient les envahir.

Est-ce la quantité prodigieuse des lois pénales ou la licence de notre peuple, qui fait que ce pays produit plus de condamnés dans une année que la moitié de l'Europe entière? Peut-être est-ce l'effet de tous deux, car l'une produit nécessairement l'autre: quand des lois pénales imposent, sans distinctions, des punitions égales pour des faits que les circonstances rendent différents, le peuple, qui ne voit point de distinction dans le châtement, s'accoutume à n'en point voir dans les crimes, et c'est cependant cette distinction qui est le rempart de la moralité des actions. Par là, il arrive que la multitude des lois produit de nouveaux crimes, et que de nouveaux crimes exigent de nouvelles lois.

Il serait donc à souhaiter que l'autorité, au lieu d'inventer de nouvelles lois pour punir les crimes, au lieu de serrer les liens de la société, jusqu'à produire des mouvements convulsifs qui les rompent, au lieu de faire mourir les coupables comme inutiles, avant que d'avoir éprouvé de quelle utilité ils peuvent être, au lieu de changer la correction en vengeance, il serait, dis-je, à souhaiter que l'autorité essayât de mettre en usage des moyens de prévenir les crimes et de faire des lois qui protégeassent le peuple, plutôt que de le tyranniser. Nous verrions alors que ces créatures, dont l'âme semble des scories, n'avaient besoin que d'être affinées: nous verrions que ces malheureux, que nous condamnons à présent à de longs et cruels supplices, de peur que le luxe ne souffre un moment de leur, pouvaient, s'ils étaient traités convenablement, servir à fortifier l'État dans des temps de danger; que, comme leurs visages sont semblables aux nôtres, leurs cœurs ressemblent aussi aux nôtres: qu'il y a peu de cœurs assez corrompus pour que la persévérance ne puisse pas les corriger; qu'un homme peut voir son dernier crime sans souffrir la mort pour l'avoir commis, et qu'il faudrait peu de sang pour cimenter notre sûreté.

CHAPITRE XXII.

Il y avait déjà plus de quinze jours que j'étais dans la prison, sans que ma chère Olivia vint me rendre visite, et j'avais une grande envie de la voir. Ayant fait part à ma femme de mon désir, le lendemain matin le pauvre fille entra dans ma chambre, appuyée sur le bras de sa sœur. Le changement que je remarquai en elle me frappa : les grâces qui brillaient auparavant dans sa personne étaient effacées ; la main de la mort semblait avoir défigurée ses traits pour m'alarmer ; ses tempes étaient creuses, son front tendu, et une fatale pâleur était répandue sur ses joues.

« Je suis charmé de te voir, ma chère, m'écriai-je ; mais pour quoi cet abattement ? J'espère que tu as trop d'amitié pour moi pour laisser mener par le chagrin une vie que je prise à l'égal de la mienne. Prends courage, ma fille, et nous pourrions encore voir des jours heureux.

— Vous avez toujours été bon envers moi, reprit-elle, mon cher père, et ce qui augmente ma peine, c'est de voir que je ne pourrai jamais partager ce bonheur que vous me promettez. Je crains que le bonheur ne soit plus fait pour moi ici-bas, et j'aspire à me voir sortie d'un lieu où je n'ai trouvé que des malheurs. Je désirerais, mon cher papa, que vous voulussiez faire une soumission à monsieur Tornhill ; vous pourriez par là l'apaiser, et ce serait une consolation pour moi en mourant de vous voir libre.

— Jamais, repris-je, ma fille ; jamais rien ne pourra m'amener à reconnaître ma fille pour une prostituée ; car, quoique le monde puisse regarder ta faute avec mépris, moi je ne la regarde que comme une marque de ta crédulité, et non de la corruption de ton cœur. Ma chère, je ne suis point du tout malheureux dans cet endroit, quelque affreux qu'il puisse paraître, et sois sûre que tant que j'aurai le bonheur de te posséder, il n'aura jamais mon consentement pour te rendre plus malheureuse ; je ne perdrai pas qu'il en épouse une autre. »

Après que ma fille fut sortie, mon compagnon de prison, qui avait été présent à notre conversation, me fit des représentations assez sensées sur mon opiniâtreté à refuser une soumission qui pouvait me procurer ma liberté : il m'observa que le reste de ma famille ne devait point être sacrifié à un seul enfant, à celle surtout qui était la seule qui m'eût donné des sujets de mécontentements. « En outre, ajouta-t-il, je ne sais s'il est juste de s'opposer ainsi à l'union de l'homme et de la femme, comme vous faites à présent, en refusant votre consentement à une union que vous ne pouvez empêcher, mais que vous pouvez rendre malheureuse. »

— Monsieur, lui répondis-je, vous ne connaissez pas l'homme qui nous opprime. Je suis très convaincu que toutes les soumissions que je pourrais lui faire ne me procureraient pas seulement une heure de liberté. On m'a dit que, dans cette même chambre où je suis, un de ses débiteurs qu'il détenait est mort de besoin l'année dernière ; mais quand ma soumission et mon consentement à son mariage pourraient me faire sortir d'ici, et me loger dans le plus beau de ses appartements, il n'aurait ni l'un ni l'autre, parce que quelque chose semble me dire que ce serait approuver un adultère. Tant que ma fille vivra, il ne pourra contracter aucun mariage valable à mes yeux. Si elle n'était plus au monde, je serais à la vérité le plus vil des hommes, si, par ressentiment, je tâchais de séparer ceux qui désirent s'unir. Quelque malhonnête homme qu'il soit, je désirerais alors qu'il se mariât pour prévenir ses débauches futures ; mais aujourd'hui ne serais-je pas le plus cruel des pères de signer un contrat qui mettrait ma fille au tombeau, uniquement pour sortir moi-même de prison, pour m'éviter ainsi une angoisse, d'en causer à mon enfant mille plus cruelles ? »

Il convint de la justice de ma réponse, mais il ne put s'empêcher de m'observer que la vie de ma fille paraissait trop près de sa fin pour que j'eusse encore longtemps à rester dans la prison. « Cependant, continua-t-il, quoique vous refusiez de faire des soumissions au neveu, j'espère que vous n'aurez pas de répugnance à exposer votre cas à l'oncle, qui passe pour le plus honnête et le plus juste du royaume. Je voudrais que vous lui envoyassiez, par la poste, une lettre qui lui donnât avis des mauvais traitements que son neveu vous fait essayer, et je gagerais que vous auriez de lui une réponse dans trois jours. » Je le remerciai de l'idée qu'il me donnait, et je me mis à l'instant en devoir d'écrire ; mais malheureusement je n'avais pas de papier, parce que tout notre argent avait été employé le matin en provision : il m'en fournit obligeamment.

Les trois jours suivants je fus dans l'inquiétude de savoir comment ma lettre serait reçue ; mais dans cet intervalle ma femme me sollicitait fréquemment de me soumettre à toutes sortes de conditions plutôt que de demeurer où j'étais ; et à chaque moment on m'apprenait que la santé de ma fille déclina ; le troisième et le quatrième jours arrivèrent sans que je reçusse de réponse à ma lettre. Il n'y avait pas d'apparence que les plaintes d'un étranger contre un neveu bien-aimé pussent réussir ; ainsi mon espérance s'évanouit bientôt comme les autres. La force d'esprit ne m'abandonnait cependant

pas, quoique la captivité et le mauvais air commençassent à altérer considérablement ma santé, et que mon bras empirât ; mais mes enfants étaient autour de moi, et pendant que j'étais couché sur ma paille, me lisait tour-à-tour ou écoutait mes instructions et pleuraient. Mais la santé de ma fille s'affaiblissait plus vite que la mienne. Chaque nouvelle que je recevais d'elle augmentait mes craintes et ma tristesse. Le cinquième jour après que j'eus écrit à sir William Tornhill, je fus alarmé par la nouvelle qu'elle avait perdu la parole. Ce fut alors que ma prison devint douloureuse. Mon âme désirait de s'échapper pour être auprès du lit de ma fille pour la consoler, la fortifier, pour recevoir ses dernières paroles et lui enseigner le chemin du ciel. On vint me dire enfin qu'elle était expirante, et cependant j'étais privé de la faible consolation de pleurer sur elle. Mon compagnon de prison vint ensuite m'apporter la dernière nouvelle en m'exhortant à la patience ; elle était morte. Le lendemain matin il revint, et il me trouva avec mes deux petits, qui faisaient alors ma seule compagnie et qui employaient leurs efforts innocents pour me consoler. Ils me conjuraient de lire à présent pour moi-même et de ne pas pleurer. « Ma sœur, s'écria l'aîné, n'est-elle pas un ange à présent, mon papa ! Pourquoi donc vous affligez-vous pour elle ? Je voudrais être un ange aussi pour être dehors de ce vilain endroit, pourvu que mon papa fût avec moi. Oui, ajouta le plus jeune, le ciel, où est ma sœur, est un plus bel endroit que celui-ci. Il n'y a là que de bonnes gens, et les gens d'ici sont bien méchants. »

M. Jenkinson interrompit leur babil innocent en m'observant qu'à présent que ma fille n'était plus je devais penser sérieusement au reste de ma famille, et essayer de sauver ma propre vie qui dépendait chaque jour par le besoin et par le mauvais air ; il ajouta qu'il était de mon devoir de sacrifier à présent tout orgueil et tout ressentiment au bien de ceux qui avaient besoin de moi pour les soutenir, et que j'étais actuellement obligé, par rang et par justice, d'essayer de me réconcilier avec mon seigneur.

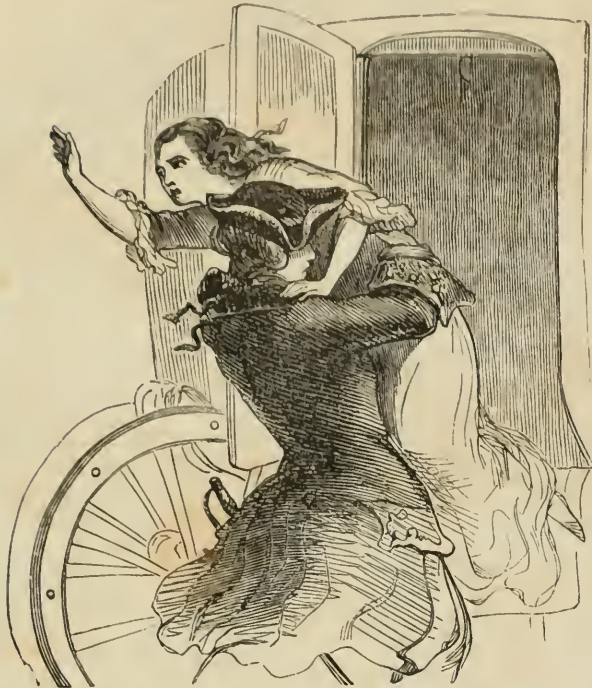
« Dieu soit loué, répondis-je, je n'ai à présent ni orgueil ni ressentiment. Je me détesterais moi-même si je croyais qu'il y eût ou vengeance ou orgueil cachés dans mon cœur. Au contraire, comme mon oppresseur a été autrefois mon paroissien, j'espère le présenter un jour avec une âme sans tache au tribunal éternel. Non, monsieur, je n'ai point de ressentiment à présent, et quoiqu'il m'ait ôté ce que j'estimais plus que tous ses trésors, quoiqu'il m'ait déchiré le cœur, car je suis malade à mourir, bien malade, mon camarade ; cependant tous ses torts ne m'inspireront jamais des désirs de vengeance. Je consens actuellement à approuver son mariage, et si cette soumission peut lui faire plaisir, faites-lui savoir que si je l'ai offensé je lui en demande pardon. » M. Jenkinson prit une plume et de l'encre et écrivit ma soumission presque dans les mêmes termes que j'avais employés, et je la signai. J'envoyai mon fils porter la lettre à M. Tornhill, qui était alors à son château. Il y alla, et au bout d'environ six heures, il revint rapporter une réponse verbale. Il avait eu de la peine, à ce qu'il nous dit, à pouvoir parler au seigneur, parce que les domestiques étaient insolents et soupçonneux ; mais il l'avait vu par hasard, comme il sortait pour quelques affaires concernant son mariage, qui devait se faire dans trois jours. Il continua en nous disant qu'il s'était approché de la manière la plus soumise et qu'il avait donné la lettre, et que M. Tornhill, après l'avoir lue, lui avait fait réponse que la soumission venait à présent trop tard et était inutile ; qu'il avait appris que je m'étais adressé à son oncle, mais que ma lettre avait été honorée du mépris qu'elle méritait ; qu'au reste, toutes les propositions qu'on aurait à faire par la suite devaient être adressées à son procureur et non pas à lui. Il observa néanmoins que, comme il avait très bonne opinion de la prudence des deux jeunes demoiselles, leur intercession lui aurait été plus agréable.

« Eh bien, monsieur, dis-je à mon compagnon, vous voyez à présent le caractère de l'homme qui nous opprime ; il peut être à la fois plaisant et cruel ; mais qu'il fasse ce qu'il lui plaira, je serai bientôt libre en dépit de tous ses verrous pour me renfermer. J'avance vers ce jour qui me paraît plus brillant à mesure que j'en approche. Cette attente soulage mes afflictions, et quoique je laisse après moi une famille orpheline et sans secours, cependant ils ne seront pas entièrement abandonnés ; il se trouvera peut-être quelque ami qui les assistera pour l'amour de leur pauvre père, et quelque autre qui les secourra charitablement pour l'amour de leur père céleste. »

Justement, comme je parlais, ma femme, que je n'avais pas encore vue ce jour-là, entra avec l'air de la consternation et faisant des efforts pour parler sans pouvoir. « Pourquoi, mon amour, m'écriai-je, pourquoi veux-tu ajouter à mon affliction par la tienne ? Oui, quoique notre maître cruel ne veuille point se laisser fléchir à nos soumissions, quoiqu'il m'ait condamné à périr dans ce séjour de la misère, et quoique nous ayons perdu un enfant bien-aimé, tu trouveras encore de la consolation dans nos autres enfants quand je ne serai plus. — Nous avons effectivement perdu, reprit-elle, un enfant bien-aimé. Ma Sophie, ma chère Sophie est perdue, arrachée de nous, enlevée par des scélérats.

— Comment, madame, s'écria mon compagnon de prison, miss Sophie enlevée par des scélérats ? Cela ne peut pas être, sûrement ! » Elle ne put répondre que par un regard fixe et un torrent de

armes ; mais la femme d'un des prisonniers, qui était présente et qui était entrée avec elle, nous fit un récit plus détaillé. Elle nous dit que ma femme, ma fille et elle, faisant un tour de promenade sur le grand chemin, un peu au-delà du village, une chaise de poste à quatre chevaux vint droit à eux et s'arrêta à l'instant ; après quoi un homme bien mis mais qui n'était pas M. Torndil, était descendu de la chaise, avait saisi ma fille par le milieu du corps, et l'ayant



L'enlèvement.

fait entrer de force dans la chaise, avait ordonné au postillon de marcher, en sorte qu'ils avaient été hors de vue en un moment.

« A présent, m'écriai-je, la somme de ma misère est complète. Rien ne peut plus ajouter au malheur de ma situation. Quoi ! pas une de reste. Ne m'en avoir pas laissé une ? Le monstre ! L'enfant que je chérisais le plus ! Elle avait la beauté d'un ange et presque la sagesse d'un ange... Mais soutenez cette femme, ne la laissez pas tomber... Ne m'en avoir pas laissé une ! Hélas ! mon ami, dit ma femme, vous paraissez avoir plus besoin de consolation que moi. Nos malheurs sont grands ; mais je les supporterais, et même de plus grands, si je vous voyais à votre aise. Ils peuvent m'ôter mes enfants et tout ce que je possède au monde, pourvu qu'ils vous laissent à moi. »

Mon fils tâchait de modérer notre douleur. Il nous pria de prendre de la consolation, en nous disant qu'il espérait que nous aurions encore occasion de nous réjouir. « Mon enfant, m'écriai-je, parcours des yeux l'univers et vois si je puis encore espérer quelque consolation. Nous luit-il un seul rayon d'espérance ? La seule qui nous reste n'est-elle pas au-delà du tombeau ? — Mon cher père, reprit-il, j'espère qu'il y a encore quelque chose qui pourra vous donner un intervalle de consolation, car j'ai une lettre de mon frère Georges. — Que dis-tu, mon fils, de ton frère ? Sait-il notre misère ? J'espère, mon enfant, qu'il est exempt des malheurs que le reste de sa famille éprouve. — Oui, mon père, répondit-il, il est parfaitement gai, joyeux et heureux. Sa lettre ne contient que de bonnes nouvelles : il est le favori de son colonel, qui lui a promis de lui faire avoir la première lieutenance qui viendrait à vaquer.

— Et es-tu sûr de tout ce que tu dis ? reprit ma femme. Es-tu sûr qu'il ne soit point arrivé du mal à mon enfant ? — Rien du tout certainement, répondit mon fils, vous allez voir sa lettre, qui vous fera le plus grand plaisir ; et si quelque chose peut vous consoler, je suis sûr qu'elle le fera. — Mais, es-tu sûr, répéta-t-elle encore, que cette lettre vienne de lui et qu'il soit réellement aussi heureux que tu dis.

— Oui, madame, répondit-il, elle est certainement de lui, et il sera un jour l'honneur et le soutien de sa famille. — Je remercie donc la Providence, s'écria-t-elle, de ce que la dernière lettre que je lui ai écrite ne lui est pas parvenue. Oui, mon cher, continua-t-elle en se tournant vers moi, je vous avouerai à présent que, quoique le ciel nous traite avec rigueur, à d'autres égards, il nous a été favorable dans cette occasion-ci. Dans la dernière lettre que j'ai écrite à mon fils, et que j'ai écrite dans l'amertume de mon cœur, j'ai exigé de lui, sur le respect qu'il me doit et sur son honneur, de faire rendre justice à son père et à sa sœur, et de nous venger ; mais, grâce à celui qui dirige tout, la lettre n'a pas été rendue, et je suis tranquille. — Femme, m'écriai-je, vous avez fait là une très mauvaise action, et dans un autre temps mes reproches auraient été plus sévères. Oh ! à quel horrible précipice vous êtes-vous livrée ? Il vous aurait ensevelis, vous et votre fils, dans une ruine éternelle. Il faut reconnaître que la Providence nous a été plus favorable que nous l'avions mérité. Elle a réservé ce fils pour être le père et le protecteur de mes enfants quand je ne serai plus... Que j'ai été injuste de me plaindre de ce que j'étais privé de toute consolation, quand j'apprends qu'il est heureux et qu'il ignore nos afflictions, qu'il me reste encore ce fils pour soutenir sa mère dans son veuvage et pour protéger ses frères et ses sœurs ! Mais je n'y pense pas de dire ses sœurs : il n'en a plus à présent, elles sont toutes per-



Discours dans la prison.

dues, elles m'ont toutes été enlevées, et je suis ruiné... — Mon père, dit mon fils en m'interrompant, permettez-moi de vous lire sa lettre ; je sais qu'elle vous fera plaisir. Je lui en donnai la permission, et il lut la lettre qui suit.

« Mon très honoré père,

« Je détourne pour quelques instants ma vue des plaisirs qui m'environnent pour la fixer sur des objets qui lui sont encore plus agréables, le petit coin du feu de la maison paternelle. Mon imagination me représente le groupe innocent de mes frères et sœurs prêtant une oreille attentive à chaque ligne de la présente. Je vois avec plaisir ces visages qui n'ont jamais éprouvé les difformités que produit le luxe ou le besoin; mais quelque heureux que vous soyez à la maison, je suis sûr que ce sera une augmentation à votre félicité d'apprendre que je suis parfaitement content de mon état et le plus heureux des hommes.

« Notre régiment a reçu un contre-ordre et ne sortira pas du royaume. Le colonel, qui me regarde comme son ami, me mène dans toutes les compagnies qu'il fréquente, et après une première visite, j'ai la satisfaction de voir que, quand j'en fais une seconde, je suis reçu avec considération. J'ai dansé l'autre jour avec milady G***; et si je pouvais oublier la personne que vous savez, je serais peut-être dans le cas de réussir auprès de cette dame; mais c'est mon destin de me ressouvenir des autres, tandis que je suis moi-même oublié par la plupart de mes amis absents, au nombre desquels je crains, mon très honoré père, que je ne doive vous compter, car j'ai attendu longtemps sans effet le plaisir d'une lettre de la maison. Olivia et Sophie avaient aussi promis de m'écrire; mais elles semblent m'avoir oublié: dites-leur de ma part que ce sont deux petites friponnes, et que je suis en ce moment dans la plus grande colère contre elles. Cependant, je ne sais comment il se fait que, quoique je veuille gronder un peu, mon cœur cède à de plus douces émotions. Dites-leur donc, mon cher père, que malgré tout je les aime le plus tendrement et soyez assuré que je demeure à jamais.

« Votre respectueux fils, »

« Quelles grâces n'avons-nous pas à rendre, dans tous nos malheurs, m'écriai-je, de ce qu'un mors un de notre famille est exempt de ce que nous souffrons! Que le Ciel le conserve et continue son bonheur, pour qu'il soit le support de sa mère et le père de ces deux enfants, ce qui est tout le patrimoine que je puis lui laisser à présent. Puisse-t-il préserver leur innocence des tentations que la misère inspire et être leur guide dans le chemin de l'honneur! » A peine avais-je achevé ces mots, que j'entendis un bruit semblable à un tonnerre, qui venait de la prison d'en bas. Ce bruit cessa peu de temps après, et j'entendis dans le passage qui conduisait à ma chambre le bruit des fers qui ressonnaient. Le geôlier entra, tenant un homme blessé, tout saignant, chargé des fers les plus pesants... Je regardais le malheureux avec compassion à mesure qu'il approchait; mais je fus saisi d'horreur quand je reconnus que c'était mon fils.... « Georges, mon enfant, est-ce bien toi que je vois dans cet état, blessé, chargé de fers! Est-ce là le bonheur dont tu jouis! Est-ce là la manière dont tu reviens me voir! Oh! cette vue me déchire le cœur et me fera mourir!

— Oh est votre courage, mon père, répondit mon fils, d'une voix ferme: je dois souffrir, j'ai encouru la mort, et je la verrai sans crainte. Ma dernière consolation est que je n'ai point commis de mort, quoique je ne puisse attendre de grâce.»

J'essayai de contenir pendant quelques minutes la douleur qui me troublait; mais je sentis que mes efforts me coûteraient la vie. « Oh! mon enfant, mon cœur saigne de te voir en cet état, et je ne puis retenir mes larmes. Au moment que je te croyais heureux, que je priais le Ciel pour la continuation de ton bonheur, te voir dans cet état, enchaîné, blessé! Cependant la mort est un bonheur pour un jeune homme; mais moi je suis vieux, je suis un vieil homme, et j'ai vu pour voir tous mes enfants tomber autour de moi avant le temps, tandis que je reste et survis à leur destruction! Puissent toutes les malédictions qui ont jamais effrayé une âme tomber sur le meurtrier de mes enfants! Puisse-t-il vivre, ainsi que moi, pour voir....

— Arrêtez, mon père, reprit mon fils, on vous me forcera à rougir pour vous. Comment pouvez-vous, oubliant votre âge, votre saint ministère, entreprendre ainsi sur la justice du Ciel, et lui adresser des imprecations qui tomberaient bientôt sur votre tête comme pour l'écraser? Non, mon père, songez actuellement à me préparer à cette mort ignominieuse que je dois souffrir bientôt, à m'armer d'espérance et de résolution, à m'inspérer le courage nécessaire pour bousser avec constance cette coupe amère qui me sera bientôt présente.

— Mon enfant, tu ne mourras pas. Je suis sûr que tu n'as pas commis de faute qui mérite un supplice honteux. Mon fils n'a pu se rendre coupable d'un crime qui puisse faire rougir sa famille.

— Je crains, répondit mon fils, que mon crime ne soit pas grave. J'ai envoyé un défi, et la peine de mort est prononcée pour ce cas par le dernier acte du parlement. Quand j'eus reçu la lettre de ma mère, je vins sur-le-champ pour punir l'auteur de notre déshonneur; je lui envoyai un billet pour me joindre au lieu que je lui indiquais. Il n'y a pas répondu en venant en personne, mais en envoyant quatre de ses gens pour me prendre. J'en ai blessé un, et le reste m'a fait prisonnier. Le lâche est résolu à me poursuivre judiciairement: les preuves sont sans réplique; et comme je suis le

premier transgresseur depuis que la loi est faite, je ne vois pas d'espérance de grâce. Mais vous m'avez souvent charmé par des leçons de courage: inspirez-moi ce courage aujourd'hui par votre exemple.

— Eh bien, mon fils, tu retrouveras ces leçons dans mon exemple. Je me sens à présent élevé au-dessus du monde et de tous les plaisirs qu'il peut procurer. Des ce moment mon cœur reçoit les biens qui le tenaient attaché à la terre, et va nous préparer l'un et l'autre pour l'éternité. Oui, mon fils, je te montrerai le chemin: mon âme guidera la tienne dans le passage, car elles prendront leur chan toutes deux ensemble. Je vois et je suis convaincu que tu n'as pas de pardon à espérer ici-bas. Je t'exhorte donc à chercher à l'obtenir à ce grand tribunal ou bientôt nous serons jugés l'un et l'autre; mais ne sois pas avare dans nos exhortations, que nos compagnons de prison les partagent. Honnête geôlier, voulez-vous bien leur permettre de venir ici, pour que je tache de les rendre meilleurs? » En disant ces mots, je fis un effort pour me lever de dessus ma paille; mais je n'en eus pas la force, et de tout ce que je pus faire fut de me tenir appuyé contre la muraille.

Je me recouchai donc sur ma paille et un de mes petits lits à côté de mon lit quand M. Jenkinson entra et me dit qu'on avait des nouvelles de ma fille; qu'une personne l'avait vue, environ deux heures auparavant en la compagnie d'un étrange monsieur; qu'ils s'étaient arrêtés au village voisin pour se rafraîchir, et qu'ils semblaient revenir à la ville. A peine avait-il achevé ce que le geôlier entra avec un air d'empressement et de satisfaction pour m'informer que ma fille était retrouvée. Moise accourut un moment après en criant que sa sœur Sophie était en bas et qu'elle montait avec notre ancien ami M. Burchell.

Comme il m'apprenait cette nouvelle, ma chère enfant entra avec les yeux presque égarés par le plaisir, et elle accourut pour m'embrasser dans le transport de son amitié. Les pleurs et le silence de sa mère montraient aussi sa joie. « Voici, mon papa, voici, s'écria l'aimable enfant, le brave homme auquel je dois ma délivrance; c'est à l'impitoyable de monsieur que je suis redevable de mon bonheur et de ma liberté.... » Un baiser de M. Burchell, dont le plaisir paraissait encore plus grand que le sien, interrompit ce qu'elle allait dire.

« Ah! M. Burchell, m'écriai-je, vous nous voyez dans une bien misérable demeure, et nous sommes actuellement bien différents de ce que nous étions la dernière fois que vous nous avez vus. Vous avez toujours été notre ami. Il y a longtemps que nous avons découvert l'erreur dans laquelle nous sommes tombés à votre égard et que nous nous sommes repentis de notre ingratitude. Après la manière indigne dont je vous ai traité, j'ai honte de vous regarder en face; cependant j'espère que vous serez assez généreux pour me pardonner, puisque j'ai été induit en erreur par un vil et lâche misérable qui, sous le masque de l'amitié, m'a ruiné.

— Il est impossible, répondit M. Burchell, que je vous pardonne, parce que vous n'avez jamais mérité mon ressentiment. Je vis alors votre erreur en partie; mais comme il n'a pas été en mon pouvoir de vous en tirer, je n'ai pu qu'en avoir pitié.

— J'ai toujours pensé, m'écriai-je, que vous aviez l'âme généreuse; mais à présent, j'en suis convaincu. Dis-moi, ma chère, comment tu as été délivrée et quels étaient les séculiers qui t'y avaient.

— En vérité, reprit ma fille, quant au séculier qui m'a enlevée, j'ignore encore qui il est; car, comme nous nous prominions main et moi, il vint derrière nous, et avant que j'eussé eu le temps de crier, il se leva, et me fit entrer de force dans une chaise de poste, et à l'instant les chevaux partirent au grand galop. J'aperçus plusieurs personnes sur le chemin, que j'appelai à mon secours; mais elles ne firent aucun compte de mes prières. En même temps le séculier employait toutes sortes de moyens pour m'empêcher de crier. Il me battait et me menaçait tour à tour, et jurait que si je voulais me taire, il n'avait nul dessein de me faire aucun mal. Pendant tout cela, j'avais croqué la toile du store, qu'il avait levé, et la première personne que j'aperçus à quelque distance fut notre ancien ami M. Burchell, marchant avec sa vitesse ordinaire et tenant en main le grand bâton pour lequel nous avions coutume de tant le plaisanter. Aussitôt que je fus à la portée d'être entendue, j'appelai par son nom et j'implorai son secours. Je répétai mes exclamations plusieurs fois; sur quoi il cria au postillon d'une voix menaçante de s'arrêter; mais celui-ci, loin d'obéir, fonça plus fort. Je crus alors que M. Burchell ne pourrait jamais nous attendre, quand en moins de quatre minutes, je le vis à côté des chevaux et d'un coup de bâton jeter le postillon par terre. Les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes après la chute de leur conducteur; et mon ravisseur, sautant de la voiture en jurant et menaçant, tira son épée et lui commanda de se retirer. Mais M. Burchell vint sur lui, et, après avoir mis son épée en pièces, il le poursuivit près d'un quart de mille; mais il s'échappa. J'étais alors moi-même sortie de la voiture dans le dessein d'aider mon libérateur; mais je le vis bientôt revenir à moi triomphant. Le postillon, qui était revenu de son étourdissement, voulait s'échapper, mais M. Burchell lui ordonna de remonter et de nous conduire à la ville. Comme il ne se trouvait pas en état de résister, il fut obligé d'obéir, quoique la blessure

qu'il avait reçue me parut dangereuse. Il se plaignit le long du chemin de la douleur qu'il ressentait, en sorte qu'à la fin il excita la compassion de M. Burchell, qui, à ma prière, en prit un autre à sa place à l'hôtellerie où nous nous sommes arrêtés en revenant.

— Soyez donc les bienvenus, m'écriai-je, toi, ma chère enfant, et vous, son brave libérateur, soyez mille fois les bienvenus ! Quoique nous n'ayons qu'une pauvre chère à vous donner, nos cœurs sont prêts à vous recevoir. A présent donc, M. Burchell, que vous avez sauvé ma fille, si vous la regardez comme pouvant être une récompense de votre service, elle est à vous. Si vous pouvez consentir à une alliance avec une famille aussi pauvre que la mienne, prenez ma fille, obtenez son consentement. Comme je sais que vous avez déjà son cœur, je vous prie d'accepter le mien, et permettez-moi de vous dire, monsieur, que ce n'est pas un petit présent que je vous fais. On la regarde comme une beauté, cela est vrai ; mais ce n'est pas cela que je veux dire : je vous donne un trésor dans son âme.

— Mais je suppose, répondit M. Burchell, que vous savez l'état de mes affaires et mon impuissance de la soutenir dans l'état qu'elle mérite. — Si cette objection que vous me faites, répliquai-je, est une évasion de mon offre, je m'en desiste ; mais je ne connais pas d'homme si digne de la posséder que vous ; et si j'étais en état de donner à ma fille des millions, et que des millions me la demandassent en mariage, l'honnête et brave M. Burchell serait celui que je choiserais de préférence. »

Son silence à cette proposition me sembla un refus mortifiant ; et, sans répliquer à ma dernière offre, il demanda si nous ne pourrions pas avoir des rafraîchissements de l'hôtellerie voisine. Sur ce qu'on lui dit que oui, il ordonna qu'on lui apportât le meilleur dîner qu'on pourrait préparer sur un ordre aussi prompt. Il ordonna aussi une douzaine de bouteilles du meilleur vin, et quelques cordiaux pour moi, ajoutant avec un sourire, qu'il voulait faire une fois au moins de l'extraordinaire, et que, quoique dans une prison, il n'avait jamais été disposé à être si joyeux. Le garçon de l'hôtellerie parut bientôt avec le dîner ; le geôlier prêta une table et parut extrêmement empressé à servir. Le vin fut rangé sur la table et on y apporta de bons plats.

Ma fille n'avait pas encore entendu parler de la triste situation de son frère, et personne de nous ne voulait arrêter le cours de sa joie par ce récit affligeant. Mais ce fut en vain que je tâchai de paraître joyeux : la position où se trouvait mon malheureux fils laissait percer mon chagrin à travers tous mes efforts pour le dissimuler ; en sorte que je fus obligé, à la fin, d'attrister notre joie par le récit de ses malheurs, en désirant qu'on lui permit de partager avec nous ce moment de plaisir.

Après que mes convives furent revenus de la consternation que mon récit avait produite, je priai aussi qu'on voulût bien admettre à notre repas M. Jenkinson, un de mes camarades de prison ; et le geôlier se chargea de l'aller quérir, avec un air de soumission extraordinaire. On n'entendit pas plutôt le bruit des fers de mon fils dans le passage que sa sœur courut avec impatience à sa rencontre. Pendant ce temps-là, M. Burchell me demanda si mon fils nese nommait pas Georges. Sur quoi lui ayant répondu que oui, il garda le silence. Aussitôt que mon fils entra dans la chambre, j'aperçus qu'il regardait M. Burchell avec des yeux d'étonnement et de respect. « Avance, lui criai-je, mon fils ; quoique nous soyons tombés bien bas, la Providence a la bonté de nous accorder quelque relâche à nos maux. Ta sœur nous est rendue, et voilà son libérateur. C'est à ce brave homme que nous sommes redevables, moi d'une fille, et toi d'une sœur. Donne-lui la main, mon enfant, en signe d'amitié : il mérite notre plus vive reconnaissance. »

Mon fils paraissait, pendant que je parlais, ne pas faire attention à ce que je disais, et continuait à rester respectueusement éloigné. « Mon frère, lui dit sa sœur, pourquoi ne remercies-tu pas mon brave libérateur ? Les braves gens sont faits pour s'aimer les uns les autres. »

Mon fils continuait toujours à garder le silence et son air d'étonnement, quand notre convive, s'apercevant qu'il était reconnu par lui, prit son air de dignité naturel et ordonna à mon fils d'avancer. Jamais je n'ai rien vu de si noble et de si majestueux que l'air qu'il prit en cette occasion. Le plus bel objet dans l'univers, dit un certain philosophe, est un honnête homme aux prises avec l'adversité ; il y en a cependant un plus bel encore, c'est l'honnête homme qui vient la soulager. « Je vous reprends encore, étourdi, dit-il à mon fils, dans la même faute qui.... » Ici il fut interrompu par un des gens du geôlier, qui vint nous avertir qu'une personne de distinction qui arrivait à la ville dans son carrosse avec plusieurs domestiques présentait ses respects au monsieur qui était avec nous et le pria de lui faire savoir quand il pourrait avoir l'honneur de le voir. « Dis à cet homme, répliqua notre convive, d'attendre jusqu'à ce que j'aie le temps de le recevoir. » Et ensuite se tournant vers mon fils : « Je vous trouve donc encore, monsieur, coupable de la même faute pour laquelle je vous ai déjà réprimandé et pour laquelle la loi vous prépare maintenant ses justes châtiments. Vous pensez, peut-être que le mépris que vous faites de votre vie vous donne le droit d'ôter celle d'un autre. Mais où est, je vous prie, monsieur, la différence entre

le duelliste qui hasarde une vie qu'il n'estime pas et l'assassin qui agit plus sûrement ? Un escroc diminue-t-il sa friponnerie quand il allègue qu'il avait mis un jeton au jeu ?

— Hélas ! monsieur, m'écriai-je, qui que vous soyez, ayez pitié d'un pauvre malheureux qui a été séduit : car ce qu'il en a fait n'a été que par une obéissance aveugle aux ordres d'une mère qui, dans la chaleur de son ressentiment, a exigé de lui qu'il vengeât son injure. Voici, monsieur, la lettre qui servira à vous connaître de l'imprudence de la mère et à diminuer la faute du fils. »

Il prit la lettre et la lut promptement. « Ceci, dit-il, quoique ce ne soit pas une excuse complète, a diminué tellement sa faute qu'il me détermine à lui pardonner. Je vois, continua-t-il en prenant alors obligeamment mon fils par la main, je vois que vous êtes surpris de me trouver ici ; mais j'ai souvent visité les prisons pour des sujets moins intéressants. Je suis venu actuellement pour voir rendre justice à un digne et honnête homme pour lequel j'ai l'estime la plus sincère. J'ai été longtemps témoin, sans le faire connaître, de la bienfaisance de votre père. J'ai joui, dans sa petite habitation, d'un respect qui n'était point souillé par la flatterie, et j'ai trouvé, dans l'amusante simplicité du coin de son feu un bonheur qui ne se rencontre pas dans les cours. J'ai fait savoir à mon neveu que mon intention était de venir ici, et j'apprends qu'il y est venu. Ce serait lui faire une injustice, de même qu'à vous, de le condamner sans l'avoir entendu. Si l'on a commis des excès, il y aura réparation ; et je puis, sans vanité, me flatter que personne n'a jamais taxé d'injustice le chevalier William Tornhill. »

Nous apprimes alors que le personnage que nous avions si longtemps reçu chez nous comme une compagnie amusante et sans conséquence, n'était autre chose que le fameux sir William Tornhill, dont les vertus et les singularités étaient connues de presque tout le monde. Le pauvre M. Burchell était, dans le fait, un homme d'une grande fortune et d'un grand crédit, qu'on écoutait avec applaudissement dans le parlement et que le parti opposé respectait, parce qu'il était ami de son pays en même temps qu'il était fidèle à son roi. Ma pauvre femme, en se rappelant la familiarité avec laquelle elle l'avait traité, semblait dans les plus cruelles appréhensions. Mais Sophie, qui, quelques moments auparavant, le regardait comme un homme qui pouvait devenir son époux, voyant alors la distance immense que sa fortune mettait entre eux deux, ne pouvait retenir ses pleurs.

« Ah ! monsieur, s'écria ma femme d'un ton douloureux, comment est-il possible que j'obtienne jamais pardon ! Les insultes que vous avez reçues de moi la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir à notre maison, et ces plaisanteries piquantes que j'eus l'audace de vous faire, je crains, monsieur, que vous ne me les pardonniez jamais. »

— Ma chère madame, répondit-il avec un sourire, si vous avez fait des plaisanteries, j'y ai répondu, et je laisse à juger à la compagnie si ma défense ne valait pas bien votre attaque. Pour vous dire la vérité, je ne connais personne contre qui je sois disposé à être fâché à présent, excepté contre le drôle qui a si effrayé ma petite fille ici. Je n'ai pas eu même le temps d'examiner la figure du coquin assez pour pouvoir le désigner dans un avertissement. Pourriez-vous, Sophie, ma chère, le reconnaître si vous le revoyiez ? — Je ne suis pas sûre que je le puisse, répondit-elle ; cependant je me rappelle qu'il avait une grande marque au-dessus d'un de ses sourcils. — Je vous demande pardon de vous interrompre, madame, dit Jenkinson, qui était auprès d'elle ; mais voulez-vous bien me dire si cet homme portait ses cheveux, et s'ils n'étaient pas ronges ? — Oui, je le crois, dit Sophie. — Et monsieur, continua-t-il en se tournant du côté du chevalier William, a-t-il observé la longueur de ses jambes ? — Je n'ai pas remarqué leur longueur, répondit le baronnet ; mais je suis sûr de leur vitesse, car il m'a surpassé à la course, ce que je croyais que peu d'hommes dans le royaume pouvaient faire. — Sous votre bon plaisir, s'écria Jenkinson, je connais l'homme ; c'est certainement le même, le meilleur coureur d'Angleterre. Il a battu le plus fameux à la course : Timothée Baxter est son nom. Je le connais parfaitement, et je sais dans quel endroit il est actuellement retiré. Si monsieur veut ordonner au geôlier de me laisser sortir avec deux hommes, je m'engage de vous l'amener dans une heure au plus. » Là-dessus le geôlier fut appelé ; et ayant paru aussitôt, le chevalier William lui demanda s'il le connaissait. « J'ai cet honneur, répondit le geôlier ; j'ai l'honneur de connaître très bien le chevalier William Tornhill, et tous ceux qui ont le même honneur désireraient le connaître davantage. — Cela étant, reprit le baronnet, ce que je vous demande est que vous permettiez à cet homme, et à deux de vos domestiques, d'aller de ma part exécuter une commission que je lui donne ; et comme je suis un des juges du comté, je me charge de tout ce qui peut en arriver. — Votre parole me suffit, reprit le geôlier, et vous pouvez, quand il vous plaira, les envoyer partout où vous jugerez à propos. »

En conséquence, Jenkinson fut dépêché pour aller chercher Timothée Baxter, pendant que nous nous amusions à rire de la liberté de notre plus jeune enfant, qui grimpa sur la chaise du chevalier William pour l'embrasser. Sa mère allait le châtier pour sa familiarité ;

mais ce digne homme la prévint, et prenant l'enfant, tout en haillons comme il était, sur ses genoux : « Eh bien ! gros gargon, lui dit-il, te ressouvienstu de ton ancien ami Burchell ? Et ton frère Dick, mon bon ami, est-il là ? Vous voyez que je ne vous ai pas oubliés. » En même temps qu'il leur parlait ainsi, il leur donna un gros morceau de pain d'épice, que les pauvres enfants mangèrent avidement, n'ayant eu qu'un fort léger jeûne le matin.

M. Tornhill entra avec un sourire qui lui était ordinaire, et s'avança pour embrasser son oncle ; mais celui-ci le repoussa avec un air de dédain. « Point de bassesse à présent, s'écria le baronnet d'un air sévère. On ne peut arriver à mon cœur que par le chemin de l'honneur ; mais je ne vois ici que des preuves de fausseté, de lâcheté et d'oppression. Comment se fait, monsieur, que ce pauvre homme, dont vous faisiez profession d'être l'ami, soit traité si durement, sa fille basement séduite, pour récompense de ce qu'il vous a reçu dans sa maison, et lui-même jeté dans une prison, peut-être pour avoir été sensible à l'affront ; son fils aussi, à qui vous n'avez pas osé faire face comme un homme ?

— Est-il possible, dit le neveu en l'interrompant, que mon oncle me reproche comme un crime une conduite que ses instructions répétées m'ont empêché de tenir ?

— Votre refus en cette circonstance, reprit l'oncle, a été juste. Vous avez fort bien agi dans cette occasion, et avec prudence, quoique ce ne fût pas tout-à-fait de même que votre père se serait comporté. Mon frère était effectivement un homme d'honneur.... Cependant votre conduite a été régulière en ce point, et je vous approuve.

— Et j'espère, dit le neveu, que le reste de ma conduite ne vous déplaira pas davantage. J'ai paru dans quelques endroits publics avec la fille de monsieur : cette indiscretion a été traitée de scandale, et on a dit que je l'avais débauchée. J'allai chez le père, en personne, pour éclaircir la chose à sa satisfaction, et je n'ai reçu de lui que des insultes et des injures. Pour le reste, à l'égard de son emprisonnement, mon intention pourrait mieux vous en rendre compte que moi, parce que c'est à lui que je remets le soin de ces sortes d'affaires. Si cet homme a contracté des dettes qu'il ne veuille pas ou même qu'il ne puisse pas payer, c'est l'affaire de ceux qui ont soin des miennes de prendre les voies de droit en pareil cas, et je ne vois point de dureté à user des voies que la loi nous ouvre.

— Si les choses sont comme vous les présentez, s'écria le baronnet, je ne vois rien d'impardonnable dans votre offense ; et quoique votre conduite eût été plus généreuse, en ne laissant pas opprimer monsieur par la tyrannie de vos gens, au moins elle n'a pas été injuste.

— Il ne peut pas me contredire dans un mot de ce que je dis, répliqua le neveu ; je le défie de le faire, et j'ai plusieurs de mes gens prêts à attester ce que je dis. Ainsi, monsieur, continua-t-il, voyant que je gardais le silence (car dans le fait, je ne pouvais pas le contredire), ainsi donc mon innocence est justifiée ; mais quoique à votre considération je sois prêt à pardonner à monsieur tout autre tort, cependant je ne puis vainement mon ressentiment contre lui d'avoir voulu me faire perdre votre estime, et cela dans un temps où son fils cherchait à avoir ma vie. Cette circonstance est si criante que je suis déterminé à laisser la justice avoir son cours. J'ai ici le cartel qui m'a été envoyé et deux témoins pour prouver le défi, et quand mon oncle voudrait m'en dissuader, je veux que justice soit faite et qu'il soit puni suivant la rigueur des lois.

— Monstre que tu es ! s'écria ma femme, n'es-tu pas déjà assez vengé, sans que mon pauvre enfant éprouve encore ta cruauté ? J'espère que M. William Tornhill nous protégera, car mon fils est aussi innocent que l'enfant qui vient de naître. Je suis sûre qu'il l'est et qu'il n'a jamais fait de mal à personne.

— Madame, répondit l'honnête M. William, vos souhaits pour lui ne peuvent être plus sincères que les miens ; mais je suis fâché que sa faute soit si évidente, et si mon neveu persiste..... Mais Jenkinson et les deux gens du geôlier, qui entrèrent dans ce moment, traînant un grand homme bien mis et dont la figure répondait à la description du coquin qui avait enlevé ma fille, attirèrent notre attention. « Le voici, cria Jenkinson, nous le tenons, et si jamais homme fut destiné à la potence, c'est celui-ci. »

A l'instant où M. Tornhill aperçut le prisonnier qu'on amenait et Jenkinson qui le tenait au collet, il sembla saisi de frayeur, il pâlit et voulut s'en aller ; mais Jenkinson, qui aperçut son mouvement, l'arrêta. « Comment, chevalier, lui cria-t-il, vous avez honte de vos deux anciennes connaissances, Jenkinson et Baxter ? Voilà comme les grands oublient leurs amis ; mais nous ne vous oublierons pas. Notre prisonnier, continua-t-il en se tournant du côté de M. William Tornhill, a déjà tout avoué. Il déclare que c'est M. Tornhill qui l'a engagé dans l'affaire de l'enlèvement de la demoiselle ; que c'est lui qui lui a fourni l'habit qu'il a actuellement sur lui et la chaîne de poste. Le complot était que Baxter emmenât la demoiselle dans un endroit de sûreté, qu'il l'épouvanterait par des menaces ; qu'ensuite M. Tornhill arriverait comme par hasard ; qu'il feindrait de vouloir la délivrer ; qu'ils se battraient pendant quelque temps, et que Baxter s'enfuirait, au moyen de quoi M. Tornhill aurait l'occasion de gagner l'affection de la demoiselle sous le titre de son libérateur. »

Le chevalier William se rappela avoir vu souvent l'habit à son neveu ; et quant au reste de l'histoire, le prisonnier en fit le détail le plus circonstancié, en finissant par dire qu'il avait souvent entendu M. Tornhill dire qu'il aimait les deux sœurs à la fois.

« Ciel ! s'écria sir William, quelle vipère nourrissais-je dans mon sein ? C'est un pareil monstre qui paraît si jaloux que justice publique soit faite ; mais on la lui fera. Assurez-vous de lui, geôlier... Mais, non... je crains qu'il n'y ait pas de preuves juridiques pour l'arrêter. Il faut examiner l'affaire auparavant. »

A ces mots, M. Tornhill pria de la manière la plus humble que deux coquins tels que ces deux hommes ne fussent point admis en témoignage contre lui ; mais qu'on interrogeât ses domestiques. « Vos domestiques, dites-vous ? reprit le chevalier William ; ne les appelez pas davantage vos domestiques... Mais voyons cependant ce que ces gens ont à dire. Qu'on appelle le maître-d'hôtel. »

Quand le maître-d'hôtel fut introduit, il vit bien, à l'air de son maître, que son autorité s'évanouissait. « Dis-moi, lui cria sir William d'un air sévère, as-tu vu quelquefois ton maître et ce drôle, que tu vois vêtu de ses habits, en compagnie ensemble ? — Oui, monsieur, répondit le maître-d'hôtel, je les y ai vus mille fois. C'était lui qui avait coutume de lui amener les demoiselles. — Comment s'écria le jeune Tornhill ! en l'interrompant, oses-tu bien en ma présence !... — Oui, reprit le maître-d'hôtel, en votre présence et en présence de tout autre. Pour vous dire vrai, monsieur Tornhill, je ne vous ai jamais aimé ni approuvé ; ainsi, je ne me soucie point si ce que je dis vous déplaît. — A présent, s'écria Jenkinson, dites à monsieur si vous savez quelque chose de moi. — Je ne puis pas dire grand bien de vous, reprit le maître-d'hôtel ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que la nuit que la fille de M. Primerose fut amenée chez vous, vous étiez de la partie. — Voilà, en vérité, s'écria M. William Tornhill, des témoignages bien favorables que vous produisez pour prouver votre innocence. Honte de l'humanité !... Mais, poursuivait-il, continuant son examen, vous me dites, M. le maître-d'hôtel, que c'est là l'homme qui amena la fille de monsieur ? — Non, monsieur, je vous demande pardon, reprit le maître-d'hôtel, ce ne fut pas lui qui l'amena, car ce fut mon maître lui-même qui se chargea de le faire ; mais c'est cet homme qui a amené le prêtre pour faire le prétendu mariage. — Cela n'est que trop vrai, s'écria Jenkinson, je ne puis le nier, ce fut là ma commission, et je l'avoue à ma honte.

— Bon Dieu ! s'écria le baronnet, combien je suis alarmé à chaque nouvelle découverte que je fais de sa méchanceté ! Son crime n'est actuellement que trop évident. Je vois à présent que la poursuite qu'il a continuée n'a été dictée que par l'oppression, la lâcheté et la vengeance. Monsieur le geôlier, mettez en liberté ce jeune officier qui est actuellement prisonnier, et je prends sur moi les conséquences ; je me charge de représenter l'affaire, dans son vrai jour, au magistrat qui l'a fait emprisonner... Mais où est cette infortunée demoiselle elle-même ? Faites-la venir pour la confronter avec ce coquin. J'ai envie de savoir quels moyens il a employés pour la séduire. Faites-la entrer tout-à-l'heure.

— Ah ! monsieur, m'écriai-je, cette question me perce le cœur. J'étais autrefois heureux dans la possession de ma fille ; mais ses malheurs... » Ici je fus interrompu par l'arrivée de miss Arabella Wilnot, qui devait être mariée le lendemain avec M. Tornhill. Sa surprise fut extrême de rencontrer là M. William Tornhill et son neveu, car elle n'était venue que par hasard. Il était arrivé que comme ils traversaient la ville dans leur route pour aller chez une tante qui avait voulu que la célébration du mariage se fît chez elle, ils étaient descendus dans une hôtellerie à l'autre bout de la ville pour prendre quelques rafraîchissements. La jeune demoiselle, ayant aperçu par la fenêtre un de mes petits garçons qui jouait dans la rue, avait envoyé un laquais pour lui amener l'enfant, qui lui avait raconté quelque chose de nos malheurs ; mais elle ne savait pas que c'était M. Tornhill qui en était la cause. Elle avait pris aussitôt le parti de nous venir voir, malgré les représentations que son père lui avait faites sur une pareille visite. L'enfant l'avait conduite, et c'est ainsi qu'elle nous surprit dans une circonstance où on l'attendait si peu.

Je ne puis aller plus loin sans faire une réflexion sur ces rencontres accidentelles, qui, quoiqu'elles arrivent tous les jours, excitent rarement notre surprise. Si ce n'est dans quelque occasion extraordinaire. A quel concours de circonstances fortuites ne devons-nous pas le plaisir et les aisances de la vie ! Combien d'accidents doivent se rennir avant que nous soyons vêtus ou nourris !

Nous gardâmes tous le silence pendant quelques instants, tandis que ma charmante pupille (c'était le nom que je donnais ordinairement à la jeune demoiselle) nous regardait avec des yeux qui annonçaient sa compassion et sa surprise, et qui ajoutaient de nouveaux traits à sa beauté. « En vérité, mon cher monsieur Tornhill (dit-elle au jeune chevalier, qu'elle supposait se trouver là pour nous secourir et non pas pour nous opprimer), je vous en veux un peu d'être venu ici sans moi et de ne m'avoir jamais appris la situation d'une famille qui nous est si chère à tous deux. Vous devez savoir que je prendrai autant de plaisir à contribuer au soulagement de mon cher précepteur que j'estimerai toujours, que vous

pouvez y en prendre vous-même. Mais je vois que vous faites comme votre oncle, vous aimez à vous cacher pour faire le bien.

— Lui, trouver du plaisir à faire du bien! s'écria sir William. Non, ma chère, ses plaisirs sont aussi vus qu'il l'est lui. Vous voyez en lui, mademoiselle, le plus lâche des coquins qui aient jamais déshonoré l'humanité; un malheureux qui, après avoir séduit la fille de ce pauvre homme, après avoir comploté contre l'innocence de la seconde, a jeté le père en prison et le fils aîné dans les fers, parce qu'ils ont eu le courage de ressentir l'injure faite à leur famille. Permettez-moi, mademoiselle, de vous féliciter de ce que vous échappiez aux embrassements d'un tel monstre.

— Ciel! s'écria l'aimable fille, combien j'ai été trompée! M. Tornhill m'a assuré que le fils aîné de monsieur, le capitaine Primerose, était parti pour l'Amérique avec la femme qu'il avait épousée.

— Ma chère demoiselle, s'écria ma femme, tout ce qu'il vous a dit sont autant de mensonges. Mon fils Georges n'est jamais sorti du royaume et n'a jamais été marié. Quoique vous l'avez oublié, il a toujours conservé trop d'attachement pour vous pour penser à une autre; et je lui ai entendu dire qu'il mourrait garçon, puisqu'il ne pouvait pas vous être uni. » Elle continua à s'étendre sur la sincérité de la passion de mon fils; elle représenta son duel avec M. Tornhill dans son vrai jour, et elle fit une digression rapide sur les débauches et les faux mariages du chevalier, et finit par la peinture la plus piquante de sa lâcheté et de sa perfidie.

« Grand Dieu! s'écria miss Wilmot, combien j'ai été près de ma perte! combien j'ai de joie d'y avoir échappé! Ce monsieur m'a dit mille faussetés. Il a eu, à la fin, l'art de me persuader que la promesse que j'avais faite au seul homme que j'estimais ne m'engageait plus, puisqu'il m'avait été infidèle. Ses mensonges m'avaient amenée au point de détester un homme également brave et généreux. » Pendant cette conversation, mon fils fut délivré de ses fers. M. Jenkinson lui avait, en cette occasion, servi de valet de chambre; il avait accommodé ses cheveux et l'avait mis en état de paraître honnêtement. Il entra, bien mis, avec son habit d'ordonnance; et, sans vanité, quoique ce soit mon fils, je puis vous dire qu'il parut un aussi bel homme que jamais il y ait eu dans le militaire. En entrant, il fit une profonde révérence à miss Wilmot en se tenant éloigné d'elle, car il ne savait pas encore l'heureux changement que l'éloquence de sa mère avait produit en sa faveur. Mais il n'y eut point de cérémonies qui pussent arrêter l'impatience de sa maîtresse pour obtenir son pardon. Ses pleurs, ses regards confus, tout concourait à découvrir les sentiments de son cœur pour avoir oublié sa première promesse et s'être laissé tromper par un imposteur. Mon fils parut confus de sa complaisance et ne pouvait la croire réelle. « Surtout, mademoiselle, s'écria-t-il, tout ceci n'est qu'une illusion. Je n'ai pu mériter une telle faveur. Mon bonheur est trop grand, puisque vous prenez encore quelque intérêt à ce qui me regarde. — Non, monsieur, reprit-elle; j'ai été trompée, basement trompée; autrement, rien n'aurait pu me faire violer ma promesse. Vous connaissez mon amitié pour vous: il y a longtemps que vous devez en être persuadé. Mais pardonnez-moi ce que j'ai fait; et comme vous avez eu autrefois les assurances les plus fortes de ma constance, je vous les répéterai ici. Soyez sûr que si votre amie ne peut être à vous, elle ne sera à aucune personne. — Vous ne serez à nul autre qu'à lui, s'écria sir William, si j'ai quelque crédit sur l'esprit de votre père. »

Ce mot fut suffisant pour donner à mon fils Moïse l'idée de courir aussitôt à l'hôtellerie où était le vieux gentilhomme pour l'instruire de tout ce qui venait de se passer. Mais en même temps, M. Tornhill, voyant qu'il était perdu sans ressource et qu'il n'avait plus rien à attendre de la flatterie ni de la dissimulation, conclut que le meilleur parti qui lui restait était de se retourner et de faire face à ceux qui le poursuivaient. Ainsi, mettant bas toute sa honte, il se montra ouvertement pour un coquin.

« Je vois, s'écria-t-il, que je ne puis attendre de justice ici; mais je suis résolu de l'obtenir. Vous savez, monsieur, se tournant vers sir William, que je ne dépend plus de votre générosité. Je la méprise. Rien ne peut me priver de la fortune de miss Wilmot, qui, grâce à l'avarice du père, est assez considérable. Les articles sont signés, sa fortune m'est assurée par une bonne obligation et elle ne peut m'échapper. C'était à sa fortune et non à sa personne que j'en voulais en l'épousant; et, ayant l'une, prenne l'autre qui voudra. »

Ce coup était alarmant. Sir William sentait la justice de ses prétentions, car il avait été partie lui-même pour dresser les articles du mariage. Miss Wilmot, voyant donc que sa fortune était perdue sans ressource, se tourna vers mon fils et lui demanda si cette perte pouvait diminuer de son prix à ses yeux. « Quoique je n'aie plus de fortune, dit-elle, à vous offrir, j'ai au moins ma main à vous donner. »

— Et c'est là, mademoiselle, s'écria son véritable amant, tout ce que j'ai jamais ambitionné, et je vous proteste, ma chère Arabella, par tout ce qu'il y a de plus sacré que votre manque de fortune augmentée à présent mon plaisir, parce qu'il me met à portée de convaincre ma chère amie de ma sincérité.

M. Wilmot entra et parut très content de ce que sa fille était échappée au danger où elle était pres de tomber. Il consentit aisément à l'alliance avec mon fils; mais apprenant qu'on ne voulait pas se départir de sa fortune, qu'il avait assurée par une obligation à M. Tornhill, rien ne put égaler son chagrin. Il voyait que tout son bien devait servir à enrichir un homme qui n'avait rien par lui-même. Il devait bien endurer l'idée que son gendre futur était un coquin; mais qu'il n'eût pas une fortune équivalente à celle de sa fille, c'était un tourment cruel pour lui. Il resta quelque temps enfoncé dans ces spéculations accablantes jusqu'à ce que sir William entreprit de diminuer ses chagrins. « J'avouerai, monsieur, s'écria-t-il, que la circonstance présente ne m'afflige pas absolument. Votre passion immodérée pour le bien est maintenant justement punie. Mais, quoique la jeune personne ne puisse être riche à présent, elle a encore assez pour vivre contente. Vous voyez devant vous un jeune militaire qui veut bien la prendre sans fortune. Ils s'aiment depuis longtemps, et l'amitié que je porte à son père fera que je ne manquerai pas de m'intéresser pour son avancement. Quittez donc cette ambition qui vous trompe, et recevez une fois le bonheur qui se présente à vous. »

— Sir William, répliqua le vieux gentilhomme, soyez sûr que je n'ai jamais gêné ses inclinations et que je ne veux point les gêner à présent. Si elle aime encore monsieur, qu'elle l'épouse, j'y consens de tout mon cœur. J'ai encore, grâce au ciel, quelque bien à lui donner, et votre protection l'augmentera. Que mon ancien ami seulement (en parlant de moi) me donne une promesse d'assurer six cents livres sterling à ma fille si jamais il recouvre sa fortune, et je suis prêt à les unir des ce soir. »

Comme il ne dépendait plus que de moi de rendre le jeune couple heureux, je n'hésitai point à lui donner la promesse qu'il demandait, ce qui n'était pas une grande faveur de la part d'un homme qui avait aussi peu d'espérances que moi. Nous eûmes donc alors la satisfaction de les voir se jeter avec transport dans les bras l'un de l'autre. « Après tous mes malheurs, s'écriait mon fils Georges, me voir ainsi récompensé, c'est plus que je n'aurais jamais espéré. Posséder l'objet le plus estimable après tant de peine, ma présomption n'avait point été jusque-là. — Oui, mon cher Georges, répondit sa charmante future, que le malheureux prenne ma fortune; puisque vous êtes content sans elle, je le suis aussi! Quel heureux échange j'ai fait du plus vil des hommes contre le plus honnête, le plus cher!... Qu'il jouisse de notre fortune! je sens qu'avec vous je pourrais être heureuse, même dans l'indigence. — Je vous promets, répondit le chevalier, d'être fort heureux avec ce que vous méprisez... — Un moment, un moment, s'écria Jenkinson, il y a quelque chose à dire à ce marché, car pour la fortune de cette demoiselle, vous n'en toucherez jamais un liard... Permettez-moi, je vous prie, de vous demander (s'adressant à sir William): Le chevalier peut-il avoir la fortune de cette demoiselle s'il est marié à une autre? — Comment pouvez-vous me faire une question si sotté? répondit le baronnet. Certainement il ne le peut pas. — Je suis fâché de cela, reprit Jenkinson, car comme monsieur et moi sommes d'anciens camarades, j'ai de l'amitié pour lui. Mais en même temps je ne puis m'empêcher de déclarer que son contrat avec miss Wilmot ne vaut pas une pipe de tabac, car il est déjà marié... — Tu en as menti, coquin, tu en as menti (reprit M. Tornhill, qui sembla outré de l'insulte), je n'ai jamais été marié valablement avec aucune femme. — Je vous demande pardon, reprit Jenkinson, vous l'êtes, et j'espère que vous reconnaîtrez l'amitié de votre honnête Jenkinson qui vous amène une femme; et si la compagnie veut bien suspendre sa curiosité pour quelques minutes, je vais la leur faire voir. » A ces mots, il sortit avec sa promptitude ordinaire, et nous laissa tous hors d'état, de former aucune conjecture probable sur son dessein. « Qu'il aille! dit le chevalier. Quelqu'autres choses que je puisse avoir faites, pour celle-ci, je le défie de rien prouver. On ne m'effraie pas à présent avec des fusées. »

— Je ne conçois pas, dit le baronnet, ce que cet homme prétend par là. C'est quelque tour de mauvaise plaisanterie, je suppose. Peut-être, repris-je, monsieur, il est sérieux dans ce qu'il dit; car, quand on réfléchit aux différents moyens que monsieur a mis en usage pour séduire l'innocence, peut-être quelque fille, plus adroite que les autres, aura pu le tromper lui-même. Quand on réfléchit sur le nombre de celles qu'il a séduites, sur le nombre des pères et mères qui sont actuellement dans l'affliction pour le déshonneur qu'il a porté dans leurs familles, je ne serais pas surpris si quelqu'une de ces infortunées... Mais, quelle surprise!... Est-ce ma fille que j'avais perdue que je vois! Est-ce elle que je serre dans mes bras! Oui, c'est ma vie, c'est mon bonheur.

Je croyais l'avoir perdue, ma chère Olivia, et cependant c'est toi que j'embrasse... Et tu vis encore pour me rendre heureux!... Les transports les plus ardents de l'amant le plus sincère n'égalent pas ceux que je ressentis en voyant Jenkinson introduire ma fille. Je la tenais dans mes bras, et elle ne pouvait exprimer son ravissement que par son silence. « Es-tu rendue à ton père, ma chère enfant, m'écriai-je, pour faire la consolation de sa vieillesse!... Oui, s'écria Jenkinson, et ayez pour elle l'estime qu'elle mérite, car elle est votre

filles, honnête, et aussi honnête femme qu'aucune qui soit ici, sans faire injure à personne. Pour vous, chevalier, il est aussi sûr comme il est sûr que vous voilà que cette jeune demoiselle est votre femme légitime, et, pour vous convaincre que je ne dis que la vérité, voilà la licence en vertu de laquelle vous avez été mariés ensemble. » En disant cela, il remit le papier entre les mains du baronnet, qui le lut et le trouva en très bonne forme. « A présent, messieurs, continuait-il, je vois que vous êtes surpris de tout ceci, mais peu de mots vous vont mettre au fait. Ce chevalier fameux, que j'aime de tout mon cœur (mais cela est entre nous), m'a souvent employé dans des commissions un peu chatouilleuses. Entre autres, il me chargea de lui procurer une fausse licence et un faux prêtre pour tromper cette jeune demoiselle par l'apparence d'un mariage. Mais, comme j'étais l'ami du chevalier, qu'ai-je fait? J'ai obtenu une licence en forme, et j'ai procuré un vrai prêtre qui les a mariés ensemble aussi solennellement que jamais on puisse l'être. Peut-être pensez-vous que c'est par honnêteté que j'ai fait cela. Mais j'avoue, à ma honte, que mon dessein était de garder la licence par-devers moi et d'instruire le chevalier que je pourrais prouver son mariage contre lui quand je jugerais à propos, afin de l'amener à me donner de l'argent quand j'en aurais besoin. » Continuant à serrer cette chère enfant dans mes bras, j'interrogeais mon cœur pour savoir si ses transports n'étaient pas une illusion. « Comment avez-vous été assez cruel pour ajouter à mes malheurs par l'histoire de sa mort? Mais peu m'importe à présent; le plaisir que je ressens en retrouvant ma chère fille me dédommage amplement de la douleur que vous m'avez causée.

— La réponse à votre question est simple, dit Jenkinson. Je croyais que le seul moyen d'obtenir votre liberté était de vous soumettre à ce que le chevalier désirait de vous, et de consentir à son mariage avec miss Wilmot; mais, comme vous aviez juré de n'y jamais consentir tant que votre fille serait vivante, je n'ai pas trouvé d'autre moyen d'arranger les affaires de ce vous faire croire que votre fille était morte. J'ai engagé votre femme à m'aider à vous tromper, et nous n'avions pas eu jusqu'à présent d'occasion de vous détromper. »

Il n'y avait plus dans la compagnie que deux figures qui ne parurent pas montrer de la joie. M. Tornhill avait perdu son air d'assurance; il voyait ouvert devant lui le gouffre de l'enfance et de l'indigence, et il était ébranlé d'y tomber. Il se jeta donc aux genoux de son oncle, et il implora sa pitié avec les cris perçants de la douleur. Sir William allait le traiter à coups de pied; mais à ma prière il le releva; et après un moment de silence: « Ces vices, tes crimes, ta noire ingratitude, lui dit-il, ne mériteraient point de pitié; cependant tu ne seras pas totalement abandonné. Tu auras le simple nécessaire pour fournir à tes besoins, mais non pas à tes folies. Cette jeune dame, ta femme, aura le tiers de cette fortune dont je t'ai laissé tout ce qui est devant, et c'est de sa tendresse seule que tu pourras attendre quelque secours par la suite... »

Aussitôt qu'il fut sorti, sir William s'approcha plus poliment de sa nouvelle nièce, et avec un air gracieux il lui fit ses compliments sur l'honneur qu'il avait d'être allié avec elle. Miss Wilmot et son père suivirent son exemple. Ma femme embrassa aussi sa fille avec un redoublement d'affection, et lui témoigna la joie qu'elle avait de ce qu'elle était devenue à présent une honnête femme. Sophie et Moïse firent la même chose à leur tour. M. Jenkinson, notre bienfaiteur, demanda qu'il lui fût permis d'avoir le même honneur. Il semblait qu'il n'y avait plus rien à ajouter à notre satisfaction. Sir William, qui n'avait pas de plus grand plaisir qu'à faire du bien, regardait autour de lui d'un air content, et ne voyait que joie dans les yeux de toute la compagnie, excepté de ma fille Sophie, qui par quelque raison que nous ne pouvions concevoir, ne paraissait pas si parfaitement satisfaite. « Il me paraît, dit-il, à présent que toute la compagnie, excepté une ou deux personnes, est parfaitement contente. Il me reste un acte de justice à faire. Vous savez, monsieur, en m'adressant la parole, toutes les obligations que nous avons l'un et l'autre à M. Jenkinson pour le zèle qu'il a montré à nous découvrir un misérable. Votre fille cadette, miss Sophie, peut, j'en suis sûr, faire son bonheur, et je donnerai au futur cinq cents livres sterling de dot, avec quoi ils pourront vivre ensemble avec aisance. Allons, dit-elle Sophie, que dites-vous de mon arrangement? Ma pauvre fille parut pres de s'évanouir dans les bras de sa mère à cette odieuse proposition. — L'épouser! monsieur, s'écria-t-elle d'une voix douloureuse, non, monsieur, jamais. — Comment, reprit-il, ne point vouloir de M. Jenkinson votre bienfaiteur, un jeune garçon bien fait, avec cinq cents livres sterling et des espérances? — Je vous prie, monsieur, répondit-elle d'une voix étouffée, de vouloir bien abandonner ce projet et de ne pas me rendre si malheureuse. — Y eut-il jamais une pareille obstination! reprit-il. Refuser un homme à qui la famille a tant d'obligations, qui a préservé votre sœur? Pourquoi ne voulez-vous pas de lui? — Non, monsieur, jamais... répondit-elle avec courroux. J'aimerais mieux mourir. — Cela étant ainsi, reprit-il, si vous ne voulez pas de lui... pour moi, je crois que je veux bien de vous. » En disant ces mots, il la pressa contre son sein avec ardeur. Ma chère amie, s'écria-t-il, comment avez-vous pu croire un moment que votre ami Burehell voulût vous tromper ou que sir William Tornhill pût jamais cesser d'admirer une personne qu'il n'a jamais cessé

pour elle-même? J'ai pendant quelques années cherché une femme qui, sans égard pour ma fortune, pût m'aimer pour moi-même. Après avoir tenté vainement d'en trouver une, même parmi les sottes et les laides, quelle doit être enfin ma satisfaction d'avoir fait la conquête d'une personne qui réunit tant d'esprit à tant de beauté!

Se retournant ensuite vers Jenkinson: « Comme je ne puis, monsieur, me détacher moi-même de cette jeune demoiselle, et que je suis sûr que ses sentiments sont conformes aux miens, tout ce que je puis vous donner, c'est la dot que je lui destinais; et vous pouvez aller demain demander, de ma part, cinq cents livres sterling à mon intendant. »

Par ce moyen, nous eûmes à recommencer nos compliments, et lady Tornhill essaya les mêmes cérémonies que sa sœur avait essayées auparavant. A l'instant, l'écuyer de sir William vint l'avertir que les équipages étaient prêts pour nous conduire à l'hôtellerie, où tout était disposé pour notre réception. Ma femme et moi nous menions la bande, et nous quittâmes cette ténébreuse demeure d'affliction. Le généreux baronnet fit distribuer aux prisonniers quarante livres sterling. M. Wilmot, à son exemple, en donna vingt. Nous fûmes reçus avec les acclamations des habitants, et je serrai la main de deux ou trois de mes paroissiens qui se trouvèrent dans le nombre. Ils nous suivirent jusqu'à l'hôtellerie, où nous trouvâmes un repas somptueux et où nous fûmes distribuer des provisions à la populace.

Après souper, comme j'étais fatigué par les alternatives de plaisir et de peine que j'avais éprouvées dans la journée, je demandai la permission de me retirer, et je quittai la compagnie au milieu de la joie qui y régnait. Sitôt que je me trouvai seul, je remerciai Celui qui donne la joie aussi bien que l'affliction, et je reposai d'un sommeil tranquille jusqu'au lendemain matin.

En m'éveillant, je trouvai mon fils aîné à côté de mon lit, où il était venu augmenter ma satisfaction par la nouvelle d'une autre révolution heureuse dans ma fortune. D'abord il me déchargea de l'obligation que j'avais faite en sa faveur le jour précédent; ensuite il m'apprit que le marchand qui avait mes fonds et qui avait fait faillite avait été arrêté à Anvers, où il avait laissé des effets pour plus que ses dettes ne montaient. La générosité de mon fils me fit presque autant de plaisir que cette bonne fortune inattendue; mais j'eus quelques doutes si je pouvais honnêtement accepter son offre. Tandis que je réfléchissais là-dessus, sir William vint à entrer, et je lui communiquai mes doutes. Son opinion fut que comme mon fils se trouvait déjà maître d'une grande fortune par son mariage, je pouvais accepter son offre sans balancer. L'objet cependant qui l'amena à l'église, et que nous fûmes à l'église, comme il avait envoyé la nuit précédente chercher les licences nécessaires, et qu'il les attendait à chaque moment, il espérait que je ne me refuserais pas à rendre toute la compagnie heureuse dans la matinée.

Pendant que nous parlons, un domestique entra pour nous dire que le corrier était arrivé, et comme j'étais alors habillé, je descendis, et je trouvais la compagnie pleine de la gaieté que l'aisance et l'innocence inspirent. Cependant, comme ils se préparaient pour une cérémonie importante, leurs ris ne me plurent pas. Je leur parlai de l'air grave et réservé qu'ils devaient prendre pour cette cérémonie mystique, et je leur lus deux homélies et une exhortation de ma composition pour les préparer à recevoir le sacrement. Cependant je ne pus venir à bout de les rendre plus sérieux. Même en allant à l'église, à laquelle je marchais à leur tête, il ne me fut pas possible de les contenir dans un air de gravité, et je fus plusieurs fois tenté de me retourner pour leur en faire des réprimandes. Quand nous fûmes à l'église, il arriva une autre difficulté dont la solution parut assez facile: ce fut de savoir qui serait marié le premier. La future de mon fils insistait fortement pour que lady Tornhill, ou du moins celle qui allait l'être, passât la première; mais l'autre refusait aussi fortement, protestant qu'elle ne voudrait pas commettre une telle impolitesse pour toutes choses au monde. La contestation se soutint entre elles deux pendant quelque temps avec autant d'opiniâtreté que de politesse. Mais comme, pendant toute cette dispute, j'étais debout, mon livre ouvert, je me lassai d'attendre, et, en le fermant, « Je vois bien, m'écriai-je, que ni l'une ni l'autre ne veulent être mariées, et que nous ferons aussi bien de nous en retourner, car il n'y aura rien de fait aujourd'hui. » Ma vivacité les mit à la raison: le baronnet et sa future furent mariés les premiers; mon fils et son aimable future ensuite.

J'avais eu la précaution d'envoyer le matin un carrosse pour amener mon honnête voisin le fermier Flamborough et sa famille: au moyen de quoi, à notre retour à l'hôtellerie, nous eûmes le plaisir de trouver les deux miss Flamborough arrivées. M. Jenkinson donna la main à l'aînée, mon fils Moïse à la cadette; et je me suis aperçu depuis qu'il a pris une inclination sincère pour elle; en sorte qu'il aura mon consentement et un établissement de moi quand il voudra me les demander. Nous ne fûmes pas plus tôt dans l'hôtellerie qu'un grand nombre de mes paroissiens, qui avaient appris la bonne fortune qui m'était arrivée, vinrent pour me complimenter. Dans ce nombre étaient ceux qui s'étaient mis en devoir de me délivrer des archers et que j'avais réprimandés avec sévérité. Je contai leur histoire à mon gendre sir William, qui sortit et leur fit des reproches

très-vifs sur leur faute ; mais voyant qu'il les avait tout-à-fait affligés, il leur donna à chacun une demi-guinee pour boire à sa santé et se consoler.

Ensuite on nous appela pour le dîner, qui fut somptueux, et qui avait été préparé par le cuisinier de M. Tornhill. Il ne sera pas hors de propos de remarquer, au sujet de M. Tornhill, qu'il demeure actuellement en qualité de gentilhomme de compagnie chez un de ses parents, où il est fort goûté et où il mange ordinairement à la table, excepté, fort rarement, quand il n'y a pas de place. Son temps est employé à faire compagnie à son parent, qui est un peu mélancolique, à l'égayer et à apprendre à donner du cor de chasse. Ma fille aînée, cependant, se le rappelle encore avec regret, et elle m'a dit en secret que s'il se réformait, elle pourrait lui pardonner. Pour revenir au dîner, quand il fut question de s'asseoir à table les cérémonies allaient recommencer. Il fut question de savoir si ma fille aînée, en qualité de dame, ne serait pas assise au-dessus des deux nouvelles mariées ; mais mon fils Georges coupa court à la contestation en proposant que chaque homme se plaçât à côté de sa dame. La proposition fut reçue avec grande approbation de tout le monde, excepté de ma femme, qui ne me parut pas tout-à-fait contente, parce qu'elle

s'attendait à avoir le plaisir d'être au bout de la table et de couper pour toute la compagnie. Malgré ce petit chagrin, il est impossible de décrire la bonne humeur qui régna durant notre repas. Je ne sais si nous eûmes plus d'esprit qu'à l'ordinaire ; mais je sais que nous rîmes davantage, ce qui revint au même. Je me ressouvins entre autres d'une plaisanterie du bon M. Wilmot. Comme il buvait à la santé de mon fils Moïse, qui regardait d'un autre côté, mon fils répondit : « Madame, je vous remercie. » A quoi M. Wilmot, faisant signe des yeux au reste de la compagnie, dit que mon fils pensait à sa maîtresse : sur quoi je crus que les deux miss Flamborough allaient étouffer de rire. Après que le dîner fut fini, je demandai, suivant mon ancienne coutume, qu'on ôtât la table, pour avoir le plaisir de voir encore une fois toute ma famille réunie agréablement autour du feu : mes deux petits étaient sur mes genoux, tandis que le reste de la compagnie, chacun avec sa moitié, s'amusait innocemment.

Sur le bord de mon tombeau, je n'ai plus rien à désirer à présent, tous mes chagrins sont finis ; ma satisfaction est inexprimable. Il ne me reste plus qu'à tâcher d'être encore plus reconnaissant dans ma bonne fortune que je n'ai été soumis dans mes adversités.

FIN DU VICAIRE DE WAKEFIELD.

LES HUMANITAIRES.

MILAN.

A MADAME TRIVULZE BELGIOJOSO.

Dulce et decorum est pro patria mori !

Que viens-tu faire ici, femme? Quelle folie
 Te pousse, champion de la jeune Italie,
 A nous porter l'écho des sanglots débruits
 Qu'étouffent sous leurs pieds les suppôts des tyrans?
 Que viens-tu nous parler de ruines fumantes,
 D'innocents mutilés, des taches infamantes
 Qu'Albert, ce trahissant d'un titre à conquérir,
 Glorie à son front royal, quand il devant perir?
 Il a fait son métier : un roi ne se dévoue
 Qu'à lui-même... et le peuple? — Il l'enchaîne ou le joue...
 De grâce épargne-nous le tableau déchirant
 D'un désespoir sublime avec gloire expirant,
 Quand ta fière cité, joyau de Lombardie,
 Préfère à l'esclavage un suprême incendie ;
 Quand Fernide, croulant sous l'effort du canon,
 N'offre plus qu'un amas de ruines sans nom.
 Que viens-tu parmi nous, héros, ardente femme,
 Prodiguer vainement les grandeurs de ton âme?
 Qui te croira? — Personne. Or, la femme n'est plus,
 (Ainsi qu'aux sombres jours où succomba Jean Hus,
 Et cela, par arrêt d'un moderne concile)
 Qu'un instrument passif de l'homme,.... être imbécille,
 Sans initiative, et n'ayant d'horizon
 Qu'un toit matériel, où, rivee en prison ;
 Son âme (s'il en est?) se cristallise et rouille,
 Entre l'oisiveté, l'aiguille et la quenouille.
 La tirer de l'ornière est folie : et l'on doit
 Resserrer les anneaux de son servage étroit,
 En la claquemurant loin de nos assemblées :
 Car les ardents levains des meurs échevelees
 Coulant de sa parole en attrails séducteurs,
 Vers l'écueil pousseraient le flot des auditeurs...

O sublime Gaton des scrutins populaires!
 Aiglons que le soleil éblouit dans vos aires,
 Avez-vous, en frappant la femme par décrets,
 Interrogé le poulx de l'éternel progrès?
 Non pas. Mais remontez le cours de nos annales,
 A travers les fléaux, les combats... saturnales
 Des rois cherchant la gloire en des fleuves de sang,
 Que voyez-vous? La femme atteindre au premier rang.
 Et, quand sonnent les glas des grandes funérailles,
 Le salut du pays germer de ses entrailles...
 Si, lasse de revers, la France voit ses preux
 Manquer de foi, faillir aux éans généreux,
 Pour réparer ses jours de honte et de défaite,
 Elle a ses Jeanne d'Arc et ses Jeanne Hachette!
 Donc, c'est bien vainement que vos coeurs effrayés
 Tribuns, forment des plans en tremblant essayés,
 Et vos efforts communs s'écrouleront stériles
 Aux aspirations de nos espoirs fébriles.
 Nous voulons l'Italie heureuse... et nous l'avrons!
 Tonne, chant du Départ! Marseillaise! clairons!
 Aux jeunes descendants de nos vieux intrépides,
 Annoncez le signal des victoires rapides,

Et tout va s'ébranler : l'éclair serait moins prompt...
 Soldats, au pas de Suze ! allez venger l'affront
 Dont Waterloo, ce jour de trahison insigne,
 Sur le cœur de la France a buriné le signe ;
 La France, nouveau Christ des peuples, dont la voix
 Fait tressaillir le monde et pâlir tous les rois...

Qu'ai-je dit? Je subis l'illusion d'un rêve.
 Ah! nous ployons encor sous le joug de la trêve
 Que signa malgré nous le Bourgeois de Walmy,
 Comptant sans les retours du cratère endormi,
 Et plantant les jalons de son pouvoir étique
 Sur l'appui dissolvant des rois de la boutique.
 Bien plus, nous descendons : les nations, nos sœurs,
 Nous appellent en vain contre leurs oppresseurs,
 Et, pâles héritiers de Jemmape et d'Argonne,
 Nous n'osons nous hausser jusqu'aux lauriers d'Aucône...
 Oh! si Périer vivait? cet orgueilleux traitant,
 Nous jetterait au front son mépris insultant!
 Pour un trône, il fit plus que nous pour la patrie
 Et pour l'humanité qui se tord, et nous erie :
 « France! ton Février qui me berça d'espoir,
 « Ne serait-ce qu'un leurre, un signal pour déchoir?
 « Et les desseins d'en haut qui t'assignaient le rôle
 « De peser sur le monde, âme, fer et parole,
 « Afin que tous mes droits se redressent vengés,
 « Ces desseins éternels seraient-ils donc changés?
 « Ou bien, faisant défaut à ton saint ministère,
 « Me livres-tu flottante à l'avidité Angletterre,
 « Ce repaire abhorre d'oligarques sanglants,
 « Qui des peuples meurtris absorbent les bilans,
 « Et, pour voir prospérer leurs comptoirs séculaires,
 « Épousent des tyrans les stupides colères?...
 « S'il en était ainsi, France! tremble à ton tour :
 « Tu n'échapperas aux serres du vautour
 « Qui l'observe et retient son envieuse haleine,
 « Jusqu'au moment fatal où, devant la plaine,
 « L'impétueux Baskir, le cosaque du Don,
 « Promèneront sur toi la lance et le brandon,
 « Et, recueillant le fruit de tes luttes rivales,
 « Fouleront l'homme libre aux pieds de leurs cavales,.... »

Nous attendons ce jour. Honte! déception!
 Quand sous les faux semblants de modération,
 L'égoïsme et la peur (ce monstre bicéphale),
 Nous font superposer à la paix tromphale
 Une paix besoigneuse et signée à genoux ;
 L'orgueilleuse Albion se pame... et rit de nous!

Ainsi, femme crois-moi, regagne l'Italie ;
 Toi, chez qui le courage a la vertu s'allie.
 Au spectacle emervant que l'offrent nos débats,
 Tu verras s'émousser ton ardeur aux combats.
 Et ce duel subtilique où la patrie expire,
 Pourrait t'émousser nos meurs du Bas-Empire.

MESSINE.

AUX PATRIOTES SICILIENS.

Exoriatnr aliquis nostris ex ossibus ultor!

Guerre à mort! guerre à mort! c'est le cri de cinq jours :
Cinq jours, sous les efforts du bronze qui foudroie,
Messine a succombé. Mais le fer qui la broie
Ne peut broyer son peuple... Un peuple vit toujours!

Avancez, champions d'un monarque imbécille,
Qui, du vieux despotisme usant les vieux ressorts,
S'épuise à regreffer avec le sang des morts
Son sceptre vermoulu sur l'arbre de Sicile.

Il ne fleurira pas : le cri des innocents,
Les malédictions du vieillard, de la veuve,
Et ce champ de douleur qui de meurtre s'abreuve,
Flétriront ses rameaux en leur sève impuissants.

Entrez... mais, quel silence! à la horde assassine,
Nulle voix ne répond que la voix du trépas,
Et l'écho des débris qu'on foule sous les pas.....
Faut-il s'en étonner? — L'ordre règne à Messine!

L'ordre règne! c'est bien : Filanghiéri l'a dit.
Dans la cité déserte il doit en grande pompe
Publier les arrêts du maître à son de trompe...
Ressuscitera-t-il les morts par un édit?

L'ordre règne! sur qui? Sur la cohorte esclave,
Qui, du dernier Bourbon, seconde les projets.
Mais ce peuple, indocile au joug des vils sujets,
Hors du volcan muet s'agite, ardente lave...

Oh! porte dans les champs ta sainte liberté,
Messinois! reste fier et respire,... abrité
Sous la voûte du ciel, dont les vastes espaces
Et l'air pur dilatant le cœur des fortes races,
Leur donnent pour la mort un mépris souverain,
Qui du droit populaire élargit le terrain.
Tu dois le préférer au repos méphitique
Du serf qui s'alanguit sous la loi despotique,
Et ne peut espérer en ses foyers meurtris,
Que la honte ou la faim, l'insulte ou le mépris.
Ah! vivre ainsi, n'est pas vivre! c'est l'insomnie,
Le marasme énervant des âmes qu'on renie,
Les dévouant aux coups d'un sort immérité,
Dont Dieu même subit la solidarité...

Blasphème! Pharisien de haut et bas étage;
Non, Dieu n'accepte pas le lugubre partage
Des mensonges dictés au nom du Saint des saints
Dont votre ambition couvre ses noirs desseins.

Or, lorsque votre ligue, ivre de son délire,
Croit arriver au but... C'est lui qui leur inspire
Que vivre de la vie honteuse... c'est mourir!
Qu'autour de l'arche sainte il leur faut accourir
Pour combattre à l'abri de ses puissantes ailes,
Et venger l'attentat fait aux lois éternelles.....

Respirez l'air de vos campagnes,
Martyrs par l'orage battus!
A vos enfants, à vos compagnes,
Donnez l'essor de vos vertus :
A leurs larmes, à leur angoisse,
A ce désespoir qui les froisse,
Accordez vos pieux élan;
Et lions envers qui les blesse,
Soyez agneaux pour la faiblesse
De leurs courages chancelants...

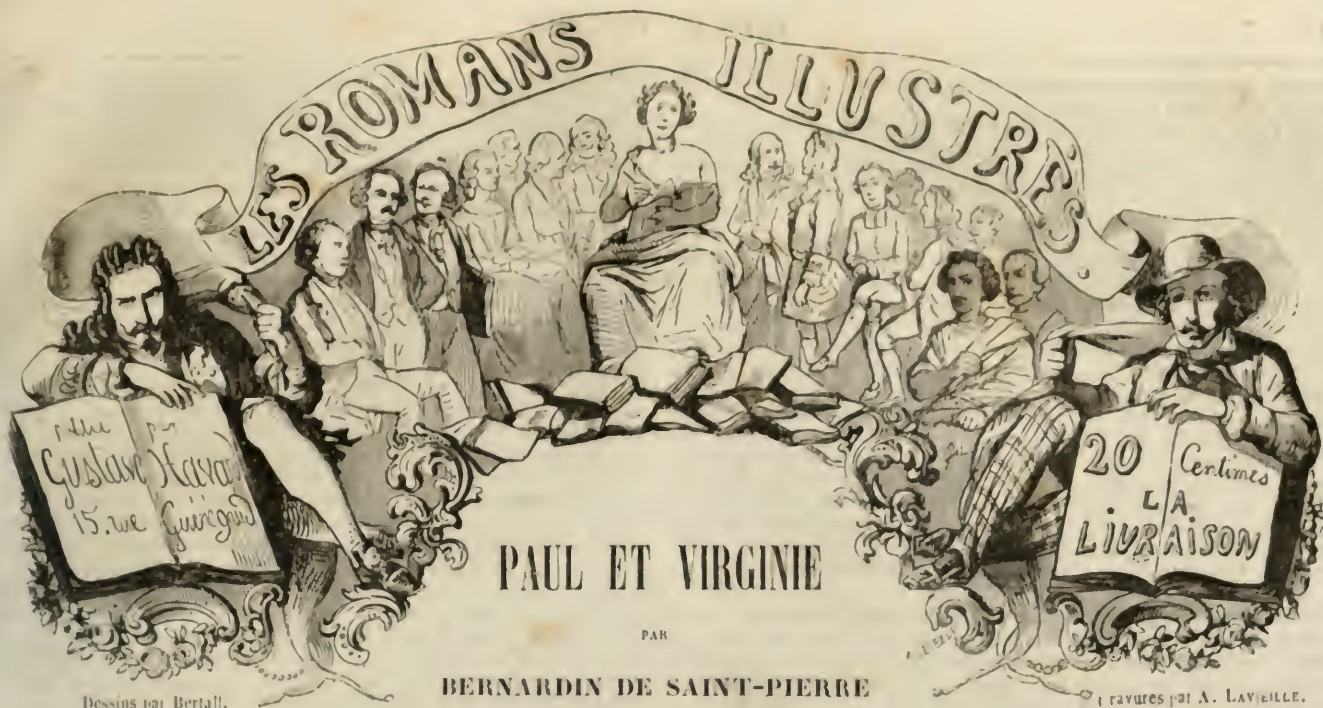
Soutenez la marche tremblante
De ces vénérables aïeux,
Qui, sur la ruine brûlante,
Tourment encor leurs tristes yeux..
Cruel moment! voir disparaître
Le doux foyer qui les vit naître
Et protégea leurs premiers ans,
Simple asyles où leurs pères,
Dans les bras de leurs fils prospères,
Sont morts calmes et bénissants!

Sur ces chers trésors de ton âme,
Veille, guerrier! et ce devoir
Lui rendra la divine flamme
Qui brille au foyer de l'espoir.
Ah! va, le Dieu des causes justes,
Qu'en ses décrets toujours augustes,
Les puissants bravent sans merci,
Te prouvera que sur la terre
Règne sa Providence austère,
Malgré leur orgueil endurci!

Mané! Thécel! Pharès!... c'est l'heure des orgies,
Des bachiques transports et des tables rougies
Par le mélange affreux et du sang et du vin;
L'heure où, de toutes parts, bout l'ignoble levain
Des brutales chansons, du rapt, des infamies,
Que l'ivresse et le meurtre ont pour dignes amies.....
Calabre, Helvétien, Marin, Lazzaroné,
Aveugles instruments du bourreau couronné,
S'élancent pêle-mêle aux viles saturnales,
Battant insolemment le pavé de tes halles,
Messine! et tous leurs chefs joyeux applaudissants,
Mêlent leur folle joie à leurs cris frémissants,
Qu'aiguillonnent la nuit et les vives rafales
Des flammes éclairant leurs marches triomphales.....

Hâtez-vous de jouir, esclaves pleins d'orgueil,
Sur ce sol qui s'appête à vous faire un cercueil...
De ses flancs entr'ouverts vont jaillir des cratères
Destinés à venger les lois humanitaires,
Dont le peuple en ses mains porte les grands arrêts
Contre ses Balthazar... Mané! Thécel! Pharès!...

G. BOUZ.



Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'île de France, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin formé par de grands rochers, née au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et, au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; à droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplémousses; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine; et plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau; un peu sur la droite, le cap Malheureux; et au delà, la pleine mer, où paraissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entre autres le Coin de Miré, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui brisent au loin sur les récifs; mais au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des houquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur leurs cimes on s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leur pied les sources dont se forme la petite rivière des Latauiers. Un grand silence règne dans leur enceinte, ou tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues branches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où

le soleil ne luit qu'à midi; mais dès l'aurore, ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paraissent d'or et de pourpre.

J'ai jamais à me rendre dans ce lieu, ou l'on jouit à la fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour que j'étais assis au pied de ces cabanes, et que j'en considérais les ruines, un homme déjà sur l'âge vint à passer aux environs. Il était, suivant la coutume des anciens habitants, en petite veste et en long caleçon. Il marchait nu-pieds, et s'appuyait sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étaient tout blancs, et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut; et, m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre où j'étais assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole. « Mon père, lui dis-je, pourriez-vous m'apprendre à quoi ont appartenu ces deux cabanes? » — Il me répondit: « Mon fils, ces masures et ce terrain inculte étaient habités, il y a environ vingt ans, par deux familles qui y avaient trouvé le bonheur. Leur histoire est toute chante; mais dans cette île, si tuée sur la route des Indes, quel Européen peut s'intéresser au sort de quelques particuliers obscurs? Qui voudrait même y vivre heureux, mais pauvre et ignoré? Les hommes ne veulent connaître que l'histoire des grands et des rois, qui ne sert à personne. — Mon père, repris-je, il est aisé de juger à votre air et à votre discours que

vous avez acquis une grande expérience. Si vous en avez le temps, racontez-moi, je vous prie, ce que vous savez des anciens habitants de ce désert, et croyez que l'homme même le plus dépravé par les préjugés du monde aime à entendre parler du bonheur que donnent la nature et la vertu. »

Alors, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler diverses circon-



Paul et Virginie

stances, après avoir appuyé quelque temps ses mains sur son front, voici ce que ce vieillard me raconta.

En 1726, un jeune homme de Normandie, appelé M. de la Tour, après avoir sollicité en vain du service en France et des secours dans sa famille, se détermina à venir dans cette île pour y chercher fortune. Il avait avec lui une jeune femme, qu'il aimait beaucoup, et dont il était également aimé. Elle était d'une ancienne et riche maison de sa province; mais il l'avait épousée en secret et sans dot, parce que les parents de sa femme s'étaient opposés à son mariage, attendu qu'il n'était pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette île, et il s'embarqua pour Madagascar, dans l'espérance d'y acheter quelques noirs et de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar vers la mauvaise saison, qui commence à la mi-octobre; et, peu de temps après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles qui y régnent pendant six mois de l'année, et qui empêcheront toujours les nations européennes d'y faire des établissements fixes. Les effets qu'il avait emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, restée à l'île de France, se trouva veuve, enceinte, et n'ayant pour tout bien au monde qu'une négresse, dans un pays où elle n'avait ni crédit ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme après la mort de celui qu'elle avait uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une île presque déserte, dont le terrain était à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce; mais, cherchant quelques gorges de montagne, quelque asile caché où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrants de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts; comme si des rochers étaient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvait apaiser les troubles malheureux de l'âme. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservait un à madame de la Tour que ne donnent ni les richesses ni la grandeur: c'était une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeurait une femme vive, bonne et sensible; elle s'appelait Marguerite. Elle était née en Bretagne, d'une simple famille de paysans, dont elle était chérie, et qui l'aurait rendue heureuse, si elle n'avait eu la faiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage, qui lui avait promis de l'épouser, mais celui-ci, ayant satisfait sa passion, s'éloigna d'elle, et refusa même de lui assurer une subsistance pour un enfant dont il l'avait laissée enceinte. Elle s'était déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle était née, et à aller cacher sa faute aux colonies, loin de son pays, où elle avait perdu la seule dot d'une fille pauvre et honnête, la réputation. Un vieux noir, qu'elle avait acquis de quelques deniers empruntés, cultivait avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de la Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite, qui allaitait son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla en peu de mots de sa condition passée et de ses besoins présents. Marguerite, au récit de madame de la Tour, fut émue de pitié; et, voulant mériter sa confiance plutôt que son estime, elle lui avoua, sans lui rien déguiser, l'imprudence dont elle s'était rendue coupable. « Pour moi, dit-elle, j'ai mérité mon sort; mais vous, madame..., vous, sage et malheureuse! » Et elle lui offrit en pleurant sa cabane et son amitié. Madame de la Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit en la serrant dans ses bras: « Ah! Dieu veut finir mes peines, puisqu'il vous inspire plus de bonté envers moi, qui vous suis étrangère, que jamais je n'en ai trouvé dans mes parents. »

Je connaissais Marguerite, et, quoique je demeure à une lieue et demie d'ici, dans les bois, derrière la Montagne-Longue, je me regardais comme son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entières; mais dans les colonies nouvelles on considère comme ses voisins ceux dont on n'est séparé que par des bois et par des montagnes. Dans ce temps-là surtout, où cette île faisait peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y était un titre d'amitié, et l'hospitalité envers les étrangers, un devoir et un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avait une compagne, je fus la voir, pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trouvai dans madame de la Tour une personne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Elle était alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames qu'il convenait, pour l'intérêt de leurs enfants, et surtout pour empêcher l'établissement de quelque autre habitant, de partager entre elles le fond de ce bassin, qui contient environ vingt arpents. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage. J'en formai deux portions à peu près égales: l'une renfermait la partie supérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne, et qu'on appelle l'Embrasure, parce qu'elle ressemble en effet à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches et de ravins qu'à peine on y peut marcher; cependant il produit de grands arbres, et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie

inférieure qui s'étend le long de la rivière des Lataniers jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisières de prairies, et un terrain assez uni, mais qui n'est guère meilleur que l'autre: car dans la saison des pluies il est marécageux, et dans les sécheresses il est dur comme du plomb; quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de la couper avec des laches. Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échoit à madame de la Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre furent contentes de leur lot; mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure, « afin, me dirent-elles, que nous puissions toujours nous voir, nous parler et nous entraider. » Il fallait cependant à chacune d'elles une retraite particulière. La case de Marguerite se trouvait au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de la Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étaient à la fois dans le voisinage l'une de l'autre et sur la propriété de leurs familles. Moi-même j'ai coupé des palissades dans la montagne; j'ai apporté des feuilles de latanier des bords de la mer pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant ni porte ni couverture. Hélas! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir! Le temps, qui détruit si rapidement les monuments des empires, semble respecter dans ces déserts ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes était achevée, que madame de la Tour accoucha d'une fille. J'avais été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appela Paul. Madame de la Tour me pria aussi de nommer sa fille conjointement avec son amie; celle-ci lui donna le nom de Virginie. « Elle sera vertueuse, dit-elle, et elle sera heureuse. Je n'ai connu le malheur qu'en m'écartant de la vertu. »

Lorsque madame de la Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites habitations commencèrent à être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnais de temps en temps, mais surtout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, était un noir iolof, encore robuste, quoique déjà sur l'âge. Il avait de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivait indifféremment sur les deux habitations les terrains qui lui semblaient les plus fertiles, et il y mettait les semences qui leur convenaient le mieux. Il semait du petit mil et du maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux; et, au pied des roches, des giraumonts, des courges et des concombres, qui se plaisent à y grimper. Il plantait dans les lieux secs des patates, qui y viennent très-sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines, où le grain est petit, mais excellent; le long de la rivière, et autour des cases, des bananiers, qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits avec un bel ombrage, et enfin quelques plantes de tabac, pour charmer ses soucis et ceux de ses bonnes maîtresses. Il allait couper du bois à brûler dans la montagne, et casser des rochers çà et là dans les habitations, pour en aplanir les chemins. Il faisait tous ces ouvrages avec intelligence et activité, parce qu'il les faisait avec zèle. Il était fort attaché à Marguerite, et il ne l'était guère moins à madame de la Tour, dont il avait épousé la négresse à la naissance de Virginie. Il aimait passionnément sa femme, qui s'appela Marie. Elle était née à Madagascar, d'où elle avait apporté quelque industrie, surtout celle de faire des paniers et des étoffes appelées pagnes avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle était droite, propre, et très-fidèle. Elle avait soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, et d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis le superflu de ces deux habitations, qui était bien peu considérable. Si vous y joignez deux chèvres élevées près des enfants, et un gros chien qui veillait la nuit au dehors, vous aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filaient, du matin au soir, du coton. Ce travail suffisait à leur entretien et à celui de leurs familles; mais d'ailleurs elles étaient si dépourvues de commodités étrangères, qu'elles marchaient nu-pieds dans leur habitation, et ne portaient de souliers que pour aller le dimanche de grand matin à la messe à l'église des Pamplemousses, que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis; mais elles se rendaient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parce qu'elles étaient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique? Si ces dames avaient un peu à souffrir au dehors, elles rentreraient chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie et Domingue les apercevaient de cette hauteur sur le chemin des Pamplemousses, qu'ils accouraient jusqu'au bas de la montagne pour les aider à la remonter. Elles lisaient dans les yeux de leurs esclaves la joie qu'ils avaient de les revoir. Elles trouvaient chez elles la propriété, la liberté, des biens qu'elles ne devaient qu'à leurs propres travaux, et des serviteurs pleins de zèle et d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, se donnant les doux noms d'amie, de compagne et de sœurs, n'avaient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles était commun. Seulement, si d'anciens feux plus vifs que ceux de l'amitié se réveillaient dans leur âme, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeait vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutaient encore au bonheur de leur société. Leur amitié mutuelle redoublait à la vue de leurs enfants, fruits d'un amour également infatigable. Elles prenaient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, et à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeaient de lait. « Mon ami, disait madame de la Tour, chacune de nous aura deux enfants, et chacun de nos enfants aura deux mères. » Comme deux bourgeois qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, détaché du tronc maternel, est greffé sur le tronc voisin; ainsi ces deux petits enfants, priés de tous leurs parents, se remplissaient de sentiments plus tendres que ceux de fils et de filles, de frère et de sœurs, quand ils venaient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avaient donné le jour. Déjà leurs mères parlaient de leur mariage, sur leurs berceaux, et cette perspective de félicité conjugale, dont elles charmaient leurs propres peines, finissait bien souvent par les faire pleurer: l'une se rappelant que ses maux étaient venus d'avoir négligé l'hymen, et l'autre, d'en avoir subi les lois; l'une, de s'être élevée au-dessus de sa condition, et l'autre, d'en être descendue, mais elles se consolèrent en pensant qu'un jour leurs enfants, plus heureux, jouiraient à la fois, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaisirs de l'amour et du bonheur de l'égalité.

Rien en effet n'était comparable à l'attachement qu'ils se témoignaient déjà. Si Paul venait à se plaindre, on lui montrait Virginie; à sa vue il souriait et s'apaisait. Si Virginie souffrait, on en était averti par les cris de Paul; mais cette aimable fille dissimulait aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrit pas de sa douleur. Je n'arrivais point de fois ici que je ne les visse tous deux tout nus, suivant la coutume du pays, ponant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et sous les bras, comme on représente la constellation des gémeaux. La nuit même ne pouvait les séparer; elle les surprenait souvent couchés dans le même berceau, jone contre jone, poitrine contre poitrine, les mains passées continuellement autour de leurs cous, et endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner furent ceux de frère et de sœur. L'enfance, qui connaît des caresses plus tendres, ne connaît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie, et ses travaux étaient toujours suivis des ouanges et des baisers de son frère. Pour lui, sans cesse en action, il bêchait le jardin avec Domingue, ou, une petite hache à la main, il le suivait dans les bois, et si, dans ces courses, une belle fleur, un bon fruit, ou un nid d'oiseaux, se présentaient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladait pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontrait un quelque part, on était sûr que l'autre n'était pas loin. Un jour que je descendais du sommet de cette montagne, j'aperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie qui accourait vers la maison, la tête couverte de son jupon qu'elle avait relevé par derrière pour se mettre à l'abri d'une onde de pluie. De loin je la crus seule; et, m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenait Paul par les bras, enveloppé presque en entier de la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes renfermées sous ce jupon bouffant me rappelèrent les enfants de Leda, enlos sous la même coquille.

Toute leur étude était de se complaire et de s'entraider. Au reste, ils étaient ignorants comme des créoles, et ne savaient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétaient pas de ce qui s'était passé dans des temps reculés et loin d'eux; leur curiosité ne s'étendait pas au delà de cette montagne. Ils croyaient que le monde finissait où finissait leur île, et ils n'imaginaient rien d'aimable ou ils n'ignaient pas. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères occupaient toute l'activité de leurs âmes. Jamais des sciences inutiles n'avaient fait couler leurs larmes, jamais les leçons d'une triste morale ne les avaient remplis d'ennui. Ils ne savaient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun; ni être intempérant, ayant à discrétion des mets simples; ni menteur, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avait jamais effrayés en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfants ingrats; chez eux l'amitié filiale était née de l'amitié maternelle. On ne leur avait appris de la religion que ce qui la fait aimer; et, s'ils n'offraient pas à l'église de longues prières, partout où ils étaient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levaient vers le ciel des mains innocentes, et un cœur plein de l'amour de leurs parents.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageaient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçait le retour de l'aurore, Virginie se levait, allait puiser de l'eau à la source voisine, et rentrait dans la maison pour préparer le déjeuner. Bientôt après, quand le soleil dorait les pitons de cette enceinte, Marguerite et son fils se rendaient chez madame de La Tour; alors ils commençaient tous ensemble une prière, suivie du premier repas; souvent ils le prenaient devant la porte, assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissait à la fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, et du fuge de table dans leurs feuilles larges, longues et lustrées. Une nourriture saine et abondante développait rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignait dans leur physionomie la

pureté et le contentement de leur âme. Virginie n'avait que douze ans; déjà sa taille était plus qu'à demi formée; de grands cheveux blonds ombrogeaient sa tête; ses yeux bleus et ses lèvres de corail brillaient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage; ils couraient toujours de concert quand elle parlait; mais, quand elle gardait le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnait une expression d'une sensibilité extrême, et même celle d'une légère mélancolie. Pour Paul, on voyait déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des grâces de l'adolescence. Sa taille était plus élevée que celle de Virginie, son teint déjà rembruni, son nez plus aquilin, et ses yeux, qui étaient noirs, auraient en un peu de fierte, si les longs cils qui rayonnaient autour comme des pinceaux ne leur avaient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, des que sa sœur paraissait il devenait tranquille et allait s'asseoir auprès d'elle. Souvent leur repas se passait sans qu'ils se disent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc représentant quelques-uns des enfants de Niobe; mais, à leurs regards qui cherchaient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfants du ciel, pour ces esprits bienheureux dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées, et l'amitié par des paroles.

Cependant madame de la Tour, voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentait augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disait quelquefois: « Si je venais à mourir, que deviendrait Virginie « sans fortune? »

Elle avait en France une tante, fille de qualité, riche, vieille et dévote, qui lui avait refusé si durement des secours lorsqu'elle se fut mariée à M. de la Tour, qu'elle s'était bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduite. Mais, devenue mère, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, et l'embarras où elle se trouvait, loin de son pays, dénuée de support, et chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui était d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier, et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avait jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivait donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étaient écoulées sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin, en 1758, trois ans après l'arrivée de M. de la Bourdonnais dans cette île, madame de la Tour apprit que ce gouverneur avait à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port Louis, sans se soucier cette fois d'y paraître mal vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. M. de la Bourdonnais lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandait à sa nièce qu'elle avait merité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin; que les passions portaient avec elles leur punition; que la mort prématurée de son mari était un juste châtement de Dieu; qu'elle avait bien fait de passer aux îles plutôt que de déshonorer sa famille en France; qu'elle était après tout dans un bon pays où tout le monde faisait fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissait par se louer elle-même pour éviter, disait-elle, les suites souvent funestes du mariage, elle avait toujours refusé de se marier. La vérité est, qu'étant ambitieuse, elle n'avait voulu épouser qu'un homme de grande qualité; mais, quoiqu'elle fût très-riche, et qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'était trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide et à un cœur aussi dur.

Elle ajoutait par post-scriptum que, toute réflexion faite, elle l'avait fortement recommandé à M. de la Bourdonnais. Elle l'avait en effet recommandé, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré, afin de justifier auprès du gouverneur sa dureté pour sa nièce, en feignant de la plaindre, elle l'avait calomniée.

Madame de la Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt et sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de la Bourdonnais, prévenu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation et de celle de sa fille, que par de durs monosyllabes: « Je verrai... nous verrons... avec le temps... il y a bien des malheureux... Pourquoi indisposer une tante respectable?... C'est vous « qui avez tort. »

Madame de la Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur, et plein d'amertume. En arrivant, elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie: « Voilà le fruit de onze ans de patience! » Mais, comme il n'y avait que madame de la Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre et en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine était-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité: « Qu'avons-nous besoin de tes parents? Dieu nous a-t-il abandonnés? C'est lui seul qui est notre père. N'avons-nous pas vu en lui « reussir jusqu'à ce jour? Pourquoi donc te chagriner? Tu n'es point de « courage. » Et, voyant madame de la Tour pleurer, elle se jeta à son cou, et la serrant dans ses bras: « Chère amie! s'écria-t-elle, chère « amie! » Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix. A ce spectacle Virginie fondait en larmes, pressait alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre sa bouche et contre son cœur; et Paul, les yeux enflammés de colère, criait, serrait les poings, frappait

du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit, Domingue et Marie accoururent, et l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur : « Ah ! madame !... ma bonne maîtresse !... ma mère !... ne pleurez pas. » De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de madame de la Tour. Elle prit Paul et Virginie dans ses bras, et leur dit d'un air content : « Mes enfants, vous êtes cause de ma peine ; mais vous faites toute ma joie. O mes chers enfants, le malheur ne m'est venu que de loin ; le bonheur est autour de moi. » Paul et Virginie ne la comprirent pas ; mais, quand ils la virent tranquille, ils sourirent, et se mirent à la caresser. Ainsi ils continuèrent tous d'être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.



Marguerite quittant son village.

Le bon naturel de ces enfants se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplemousses, une négresse marronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit : « Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive ; il y a un mois que j'erre dans ces montagnes, demi-morte de faim, souvent poursuivie par des chasseurs et par leurs chiens. Je suis mon maître, qui est un riche habitant de la rivière Noire : il m'a traitée comme vous le voyez. » En même temps elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta : « Je voulais aller me noyer ; mais, sachant que vous demeuriez ici, j'ai dit : Puisqu'il y a encore de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas encore mourir. » Virginie, tout émue, lui répondit : « Rassurez-vous, infortunée créature ! Mangez, mangez ; » et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle avait apprêté. L'esclave en peu de moments le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui dit : « Pauvre misérable ! j'ai envie d'aller demander votre grâce à votre maître ; en vous voyant il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui ? — Angé de Dieu, repartit la négresse, je vous suivrai partout où vous voudrez. » Virginie appela son frère, et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit par des sentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes qu'ils grimperent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne sur les bords de la rivière Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche, et un rotin à la main. C'était un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés, et aux sourcils noirs et joints. Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus ; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix, qui tremblait ainsi que tout son corps en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et, levant son rotin vers le ciel, il jura par un affreux serment qu'il pardonnait à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître ; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étaient des-

endu, et, parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait à jeun plus de cinq heures depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : « Ma sœur, il est plus de midi ; tu as faim et soif ; nous ne trouverons point ici à dîner : redescendons le morne, et allons demander à manger au maître de l'esclave. » — Oh non ! mon ami, reprit Virginie, il m'a fait trop de peur. Soudiens-toi de ce que dit quelquefois maman : Le pain du méchant remplit la bouche de gravier. — Comment ferons-nous donc ? dit Paul ; ces arbres ne produisent que de mauvais fruits ; il n'y a pas seulement ici un tamarin ou un citron pour te rafraîchir. — Dieu aura pitié de nous, exauce la voix des petits oiseaux qui lui demandent de la nourriture. » A peine avait-elle dit ces mots qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent, et, après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson qui croissait sur ses bords. Comme ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut parmi les arbres de la forêt un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger ; mais, quoi que sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filaments ; mais son ambier est si dur qu'il fait rebrousser les meilleures haches ; et Paul n'avait pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste : autre embarras ; il n'avait point de briquet, et d'ailleurs dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs ; avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche, qu'il assujettit sous ses pieds, puis avec le tranchant de cette pierre il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différent ; il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds, et le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser le chocolat, en peu de moments il vit sortir du point de contact de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui bientôt après tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligieuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal remplis de joie, par le souvenir de la bonne action qu'ils avaient faite le matin ; mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils se doutaient bien que leur longue absence de la maison jetterait leurs mères. Virginie revenait souvent sur cet objet. Cependant Paul, qui sentait ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderaient pas à tranquilliser leurs parents.



Enfance de Paul et de Virginie.

Après dîner ils se trouvèrent bien embarrassés ; car ils n'avaient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien, dit à Virginie : « Notre case est vers le soleil du milieu du jour : il faut que nous passions, comme ce matin, par-dessus cette montagne que

« tu vois là-bas avec ses trois pitons. Allons, marchons, mon amie. » Cette montagne était celle des Trois-Mamelles, ainsi nommée parce que ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la rivière Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étaient coulé en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa ainsi chargé sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux. « N'aie pas peur, lui disait-il; je me sens « bien fort avec toi. Si l'habitant de la rivière Noire t'avait refusé la grâce « de son esclave, je me serais battu avec lui. — Comment! dit Virginie, « avec cet homme si grand et si méchant? A quoi t'ai-je exposé! Mon « Dieu! qu'il est difficile de faire le bien! il n'y a que le mal facile à faire. » Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa sœur; et il se flattait de monter ainsi la montagne des Trois-Mamelles, qu'il voyait devant lui à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre, et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors: « Mon frère, le jour baisse; tu as encore « des forces, et les miennes me manquent; laisse-moi ici, et retourne « seul à notre case pour tranquilliser nos mères. — Oh! non, dit Paul, « je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ces bois, j'allumerai « du feu, j'abattrai un palmiste, tu en mangeras le chou, et je te ferai « avec ses feuilles un ajoupa pour te mettre à l'abri. » Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre penché sur le bord de la rivière de longues feuilles de scolopendre qui pendaient de son tronc; elle en fit des espèces de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avaient mis en sang; car, dans l'empressement d'être utile, elle avait oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche en s'appuyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frère.

Ils cheminaient ainsi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne des Trois-Mamelles, sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil, qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quittèrent sans s'en apercevoir le sentier frayé dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches, qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des Trois-Mamelles; mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées; le vent se calma, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnait dans ces solitudes, et on n'y entendait d'autre bruit que le bramelement des cerfs, qui venaient chercher leurs gîtes dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force: « Venez, venez au secours de Virginie! » Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises: Virginie!... Virginie!

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin: il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu; mais il n'y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même de branche de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors par son expérience toute la faiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit: Ne pleure point, mon « ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis la cause « de toutes tes peines, et de celles qu'éprouvent maintenant nos mères. « Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parents. Oh! « j'ai été bien imprudente! » et elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul: « Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous. » A peine avaient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. « C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur qui vient, le soir, tuer des « cerfs à l'affût. » Peu après, les aboiements du chien redoublèrent. « Il « me semble, dit Virginie, que c'est Fidele, le chien de notre case; oui, « je reconnais sa voix: serions-nous si près d'arriver, et au pied de notre « montagne? » En effet, un moment après, Fidele était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant, et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvaient revenir de leur surprise, ils aperçurent Domingue qui accourait à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleurait de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens: « O mes jeunes maîtres, leur dit-il, que vos mères ont d'in- « quietude! comme elles ont été étonnées quand elles ne vous ont plus « retrouvés au retour de la messe, ou je les accompagnai! Marie, qui « travaillait dans un coin de l'habitation, n'a su nous dire où vous étiez « allés. J'allais, je venais autour de l'habitation, ne sachant moi-même « de quel côté vous cherchiez. Enfin, j'ai pris vos vieux habits à l'un et « à l'autre, je les ai fait flairer à Fidele; et, sur-le-champ, comme si ce « pauvre animal m'eût entendu, il s'est mis à quêter sur vos pas; il m'a « conduit, toujours en remuant la queue, jusqu'à la rivière Noire. C'est « là où j'ai appris d'un habitant que vous lui aviez ramené une négresse « marronne, et qu'il vous avait accordé sa grâce. Mais quelle grâce! Il

« me l'a montrée attachée, avec une chaîne au pied, à un billot de bois, « et avec un collier de fer à trois crochets autour du cou. De là, Fidele, « toujours quêtant, m'a mené sur le morne de la rivière Noire, où il s'est « arrêté encore en aboyant de toute sa force: c'était sur le bord d'une « source auprès d'un palmiste abattu, et près d'un feu qui fumait encore. « Enfin il m'a conduit ici: nous sommes au pied de la montagne des « Trois-Mamelles, et il y a encore quatre bonnes lieues jusque chez nous. « Allons, mangez, et prenez des forces. » Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits, et une grandealebasse remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscade, que leurs mères avaient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois: « Oh! qu'il est difficile de faire le bien! » Pendant que Paul et elle se rafraîchissaient, Domingue alluma du feu, et ayant cherché dans les rochers un bois tortu qu'on appelle bois de ronde, et qui brûle tout vert en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau, qu'il alluma: car il était déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route: Paul et Virginie ne pouvaient plus marcher; leurs pieds étaient enflés et tout rouges. Domingue ne savait s'il devait aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. « Où est le temps, leur disait-il, où je vous « portais tous deux à la fois dans mes bras? mais maintenant vous êtes « grands, et je suis vieux. » Comme il était dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe, s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit: « Bons petits blancs, « n'ayez pas peur; nous vous avons vus passer ce matin avec une né- « gresse de la rivière Noire; vous alliez demander sa grâce à son mau- « vais maître. En reconnaissance, nous vous reporterons chez vous sur « nos épaules. » Alors il fit un signe, et quatre noirs marrons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules; et, Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route aux cris de joie de toute la troupe, qui les comblait de bénédictions. Virginie attendrie disait à Paul: « O mon ami! jamais Dieu ne laisse un bien- « fait sans récompense. »

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étaient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montèrent, qu'ils entendirent des voix qui criaient: « Est-ce vous, mes enfants? » Ils répondirent avec les noirs: « Oui, c'est nous; » et bientôt ils aperçurent leurs mères, et Marie, qui venaient au-devant d'eux avec des tisons flamboyants. « Malheureux enfants, dit madame de la Tour, d'où venez-vous? « dans quelles angoisses vous nous avez jetés! — Nous venons, dit Vir- « ginie, de la rivière Noire demander la grâce d'une pauvre esclave mar- « ronne à qui j'ai donné ce matin le déjeuner de la maison, parce qu'elle « mourait de faim; et voilà que les noirs marrons nous ont ramenés. » Madame de la Tour embrassa sa fille sans pouvoir parler; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit: « Vous me « payez de tout le mal que j'ai souffert! » Marguerite, ravie de joie, serrait Paul dans ses bras, et lui disait: « Et toi aussi, mon fils, tu as fait « une bonne action. » Quand elles furent arrivées dans leurs cases avec leurs enfants, elles donnèrent bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournaient dans leurs bois en leur souhaitant toutes sortes de prospérités.

Chaque jour était pour ces familles un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie ni l'ambition ne les tourmentaient. Elles ne désiraient point au dehors une vaine réputation que donne l'intrigue, et qu'ôte la calomnie; il leur suffisait d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette île où, comme dans toutes les colonies européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus et même leurs noms étaient ignorés; seulement, quand un passant demandait sur le chemin des Pamplemousses à quelques habitants de la plaine: « Qui est-ce qui demeure là- « haut dans ces petites cases? » Ceux-ci répondaient sans les connaître: « Ce sont de bonnes gens. » Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avaient banni de leurs conversations la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté; car il est impossible de ne pas haïr les hommes si on les croit méchants, et de vivre avec les méchants si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi, la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, sans juger des hommes en particulier, elles ne s'entretenaient que des moyens de faire du bien à tous en général; et quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avaient une volonté perpétuelle qui les remplissait d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étaient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissait point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissait de ravissement et de joie. Elles admiraient avec transport le pouvoir d'une Providence, qui par leurs mains avait répandu au milieu de ces arides rochers l'abondance, les grâces, les plaisirs purs, simples, et toujours renaissants.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze, avait embelli ce que le noir Domingue ne faisait que cultiver. Il allait donc avec lui dans les bois voisins déraciner de jeunes plants de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau vert, et de dattiers, dont le fruit est plein d'une crème sucrée qui

a le parfum de la fleur d'orange ; il plantait ces arbres déjà grands autour de cette enceinte. Il y avait semé des graines d'arbres qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits : tels que l'agathus, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches ; le filas de Perse, qui élève droit en l'air ses girandoles gris de lin ; le papayer, dont le tronc sans branches, formé en colonne hérissée de melons verts, porte un chapeau de larges feuilles semblables à celles du figuier.

Il y avait planté encore des pepins et des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs et de jam-roses. La plupart de ces arbres donnaient déjà à leur jeune maître de l'ombrage et des fruits. Sa main laborieuse avait répandu la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes foncées de rouge, les cierges épineux, s'élevaient sur les têtes noires des roches, et semblaient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendaient çà et là le long des escarpements de la montagne.

Il avait disposé ces végétaux de manière qu'on pouvait jouir de leur vue d'un seul coup d'œil. Il avait planté au milieu de ce bassin les herbes qui s'élèvent pen, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, et enfin les grands arbres, qui en bordaient la circonférence ; de sorte que ce vaste enclos paraissait de son centre comme un amphithéâtre de verdure, de fruits et de fleurs, renfermant des plantes potagères, des lisères de prairies et des champs de riz et de blé. Mais, en assujettissant ces végétaux à son plan, il ne s'était pas écarté de celui de la nature : guidé par ses indications, il avait mis dans les lieux élevés ceux dont les semences sont volatiles, et sur le bord des eaux, ceux dont les graines sont faites pour flotter : ainsi chaque végétal croissait dans son site propre, et chaque site recevait de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces roches forment au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs qui répétaient au milieu de la verdure les arbres en fleurs, les rochers, et l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étaient pour la plupart aussi accessibles au toucher qu'à la vue : à la vérité, nous l'aïdions tous de nos conseils et de nos secours pour en venir à bout. Il avait pratiqué un sentier qui tournait autour de ce bassin, et dont plusieurs rameaux venaient se rendre de la circonférence au centre. Il avait tiré parti des lieux les plus raboteux, et accordé, par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, et les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrassent maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette île, il avait formé çà et là des pyramides, dans les assises desquelles il avait mêlé de la terre et des racines de rosiers, de poincillades, et d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les roches ; en peu de temps ces pyramides sombres et brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins, bordés de vieux arbres inclinés sur leurs bords, formaient des souterrains voûtés inaccessibles à la chaleur, où l'on allait prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisait dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissait à l'abri des vents un arbre domestique chargé de fruits. Là, était une moisson ; ici, un verger. Par cette avenue, on apercevait les maisons, par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatanagues entrelacés de lianes, on ne distinguait en plein midi aucun objet ; sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne, on découvrait tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin, où apparaissait quelquefois un vaisseau qui venait de l'Europe ou qui y retournait. C'était sur ce rocher que ces familles se rassemblaient le soir, et jouissaient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines, et des dernières harmonies de la lumière et des ombres.

Rien n'était plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyait venir de bien loin, s'appelait la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul et Virginie, dans leurs jeux, y avaient planté un bambou, au haut duquel ils élevaient un petit mouchoir blanc, pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'apercevaient, ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite : il me semble alors qu'une voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siècles, et, s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, et que d'autres hommes dans ces mêmes lieux ont senti, pensé et souffert comme lui ; que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre âme dans les champs de l'infini, et lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc sur le petit mâit du pavillon de Paul et de Virginie ces vers d'Horace.

... Fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter iapyga.

Que les frères d'Hélène, astres charmants comme vous, et que le père des vents vous dirigent, et ne fassent souffler que le zéphyr.

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un tatanague, à l'ombre duquel Paul s'assoyait quelquefois pour regarder au loin la mer agitée :

Fortunatus et ille deus qui novit agrestes !

Heureux, mon fils, de ne connaître que les divinités et l'empêtrer !

Et cet autre, au-dessus de la porte de la cabane de madame de la Tour, qui était leur lieu d'assemblée :

At securus quies, et nescia fletu vita.

Ici est une bonne conscience, et une vie qui ne sait pas tromper.

Mais Virginie n'approuvait point mon latin ; elle disait que ce que j'avais mis au pied de sa girouette était trop long et trop savant. « J'osse « mieux aimé, ajoutait-elle : TOUJOURS AGITÉE, MAIS CONSTANTE. — Cette devise, lui répondis-je, conviendrait encore mieux à la vertu. » Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendaient leurs âmes sensibles à tout ce qui les environnait. Elles avaient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférents. Un cercle d'orangers, de bananiers et de jam-roses plantés autour d'une pelouse, au milieu de laquelle Virginie et Paul allaient quelquefois danser, se nommait LA COSCORRE. Un vieux arbre, à l'ombre duquel madame de la Tour et Marguerite s'étaient racontés leurs malheurs, s'appelait les PLEURS ESSUYÉS. Elles faisaient porter les noms de BRETAGNE et de NORMANDIE à de petites portions de terre où elles avaient semé du blé, des fraises et des pois. Domingue et Marie désirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appelaient ANGOLA et FOULLEPOINTE deux endroits où croissait l'herbe dont ils faisaient des paniers, et où ils avaient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenaient les douces illusions de leur pays, et en calmaient les regrets dans une terre étrangère. Hélas ! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, et qui, semblable à un champ de la Grèce, n'offre plus que des ruines et des noms touchants.

Mais, de tout ce que renfermait cette enceinte, rien n'était plus agréable que ce qu'on appelait le Repas de VIRGINIE. Au pied du rocher la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ est un enfoncement d'où sort une fontaine qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au moude, je lui fis présent d'un coco des Indes qu'on m'avait donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produirait servit un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de la Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle fut accouchée de Virginie. Il naquit de ces deux fruits deux cocotiers, qui formaient toutes les archives de ces deux familles : l'un se nommait l'arbre de Paul, et l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crurent tous deux, dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassait au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçaient leurs palmes, et laissaient pendre leurs jeunes grappes de cocos au-dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avait laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avait orné. Sur ses flancs bruns et humides rayonnaient en étoiles vertes et noires de larges capillaires, et flottaient au gré des vents des touffes de scolopendre suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là croissaient des lisères de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des piments, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhalaient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne pendaient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formaient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venaient passer la nuit. Au coucher du soleil, on y voyait voler, le long des rivages de la mer, le corbigean et l'alonette marine, et au haut des airs la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnaient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan indien. Virginie aimait à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venait laver le linge de la famille à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menait paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparait des fromages avec leur lait, elle se plaisait à leur voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu était aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toute sorte d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuait de temps en temps des grains de riz, de maïs et de millet : dès qu'elle paraissait, les merles siffleurs, les bengalis, dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage est couleur de feu, quittaient leurs buissons ; des perruches, vertes comme des émeraudes, descendaient des lataniers voisins ; des perdrix accouraient sous l'herbe : tous s'avançaient pêle-mêle jusqu'à ses pieds comme des poules.

Paul et elle s'amusaient avec transport de leurs jeux, de leurs appetits et de leurs amours.

Amables enfants, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours, en vous exerçant aux bienfaits ! Combien de fois, dans ce lieu, vos meres, vous serrant dans leurs bras, bénissaient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices ! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avaient coûté la vie à aucun animal ! Des calabasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, de dattes, d'ananas, offraient à la fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies, et les sucs les plus agréables.

La conversation était aussi douce et aussi innocente que ces festins. Paul y parlait souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain ; il méditait toujours quelque chose d'utile pour la société ; ici, les sentiers n'étaient pas commodes ; là, on était mal assis ; ces jeunes berceaux ne donnaient pas assez d'ombrage : Virginie serait mieux là.

Dans la saison pluvieuse, ils passaient le jour tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des matras d'herbes et des paniers de bambou. On voyait, rangés dans le plus grand ordre, aux parois de la muraille, des râtaux, des haches, des bêches ; et, auprès de ces instruments de l'agriculture, les productions qui en étaient les fruits : des sacs de riz, des gerbes de blé, et des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignait toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite et par sa mère, y préparait des sorbets et des cordiaux avec le jus des cannes à sucre, des citrons et des cédrats.

La nuit venue, ils soupaient à la lueur d'une lampe. Ensuite, madame de la Tour ou Marguerite racontait quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits, les âmes sensibles de leurs enfants s'enflammaient, ils priaient le ciel de leur faire la grâce d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparaient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormaient au bruit de la pluie qui tombait par torrents sur la couverture de leurs cases, ou à celui des vents, qui leur apportaient le murmure lointain des flots qui se brisaient sur le rivage. Elles bénissaient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoublait par celui du danger éloigné.

De temps en temps, madame de la Tour lisait publiquement quelque histoire touchante de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ils raisonnaient peu sur ces livres sacrés, car leur théologie était toute en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale toute en action, comme celle de l'Évangile. Ils n'avaient point de jours destinés aux plaisirs, et d'autres à la tristesse : chaque jour était pour eux un jour de fête ; et tout ce qui les environnait un temple divin ou ils admiraient sans cesse une intelligence infinie, toute-puissante et amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême les remplissait de consolation pour le passé, de courage pour le présent, et d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avaient développé en elles-mêmes et dans leurs enfants ces sentiments que donne la nature pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'élevait quelquefois dans l'âme la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paraissait triste, tous les autres se réunissaient autour de lui et l'enlevaient aux pensées amères, plus par des sentiments que par des réflexions. Chacun y employait son caractère particulier : Marguerite, une gaieté vive ; madame de la Tour une théologie douce ; Virginie, des caresses tendres ; Paul, de la franchise et de la cordialité. Marie et Domingue même venaient à son secours ; ils s'affligeaient s'ils le voyaient affligé, et ils pleuraient s'ils le voyaient pleurer. Ainsi des plantes faibles se s'entrelacent ensemble pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils allaient tous les dimanches à la messe à l'église des Pamplemousses, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y avait des habitants riches, en palanquin, qui s'empresseraient plusieurs fois de faire la connaissance de ces familles si unies, et de les inviter à des parties de plaisir ; mais elles repoussèrent toujours leurs offres avec honnêteté et respect, persuadées que les gens puissants ne recherchent les faibles que pour avoir des complaisants, et qu'on ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui, bonnes ou mauvaises. D'un autre côté, elles n'étaient pas avec moins de soin l'acointance des petits habitants, pour l'ordinaire jaloux, médisants et grossiers. Elles passèrent d'abord auprès des uns pour timides, et auprès des autres pour lières ; mais leur conduite réservée était accompagnée de marques de politesse si obligantes, surtout envers les misérables, qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches et la confiance des pauvres.

Après la messe, on venait souvent les requérir de quelque bon office ; c'était une personne affligée qui leur demandait des conseils, ou un enfant qui les priaient de passer chez sa mère malade dans un des quartiers voisins. Elles portaient toujours avec elles quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitants, et elles y joignaient la bonne grâce, qui donne tout de prix aux petits services. Elles réussissaient surtout à banir les peines de l'esprit, si intolérables dans la solitude et dans un corps infirme. Madame de la Tour parlait avec tant de confiance de la Divinité,

que le malade, en l'écoutant, la croyait présente. Virginie revenait bien souvent de là les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie ; car elle avait eu l'occasion de faire du bien. C'était elle qui préparait d'avance les remèdes nécessaires aux malades, et qui les leur présentait avec une grâce ineffable. Après ces visites d'humanité, elles prolongeaient quelquefois leur chemin par la vallée de la Montagne-Longue jusque chez moi, ou je les attendais à dîner sur les bords de la petite rivière qui coule dans mon voisinage. Je me procurais, pour ces occasions, quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas indiens par ces douceurs et cordiales productions de l'Europe. D'autres fois, nous nous donnions rendez-vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne sont guère ici que de grands ruisseaux ; nous y apportions de l'habitation des provisions végétales, que nous joignons à celles que la mer nous fournissait en abondance. Nous péchions sur ses rivages des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursins, des huîtres et des coquillages de toute espèce. Les sites les plus terribles nous procuraient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois, assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageait d'ailleurs comme un poisson, s'avancait quelquefois sur les récifs au-devant des lames ; puis, à leur approche, il fuyait sur le rivage devant leurs grandes volutes écumeuses et mugissantes qui le poursuivaient bien avant sur la grève. Mais Virginie, à cette vue, jetait des cris perçants, et disait que ces jeux-là lui faisaient grand peur.

Nos repas étaient suivis des chants et des danses de ces deux jeunes gens ; Virginie chantait le bonheur de la vie champêtre, et les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre, qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la manière des noirs, elle exécutait avec Paul une pantonime. La pantonime est le premier langage de l'homme ; elle est connue de toutes les nations ; elle est si naturelle et si expressive, que les enfants des blancs ne tardent pas à l'apprendre, dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie, se rappelant, dans les lectures que lui faisait sa mère, les histoires qui l'avaient le plus touchée, en rendait les principaux événements avec beaucoup de naïveté. Tantôt, au son du tam-tam de Domingue, elle se présentait sur la pelouse portant une cruche sur sa tête ; elle s'avancait avec timidité à la source d'une fontaine voisine pour y puiser de l'eau. Domingue et Marie, représentant les bergers de Madian, lui en défendaient l'approche, et feignaient de la repousser. Paul accourait à son secours, battait les bergers, remplissait la cruche de Virginie, et en la lui posant sur la tête, il lui mettait en même temps une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevait la blancheur de son teint. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeais du personnage de Raguel, et j'accordais à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois, elle représentait l'infortunée Ruth, qui retourne veuve et pauvre dans son pays, ou elle se trouve étrangère après une longue absence. Domingue et Marie contrefaisaient les moissonneurs. Virginie feignait de glaner çà et là sur leurs pas quelques épis de blé. Paul, imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeait ; elle répondait en tremblant à ses questions. Bientôt, ému de pitié, il accordait l'hospitalité à l'innocence et un asile à l'infortunée ; il remplissait le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, et l'amenaient devant nous comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenait en mariage malgré son indigence. Madame de la Tour, à cette scène, venant à se rappeler l'abandon ou l'avaient laissée ses propres parents, son veuvage, la bonne réception que lui avait faite Marguerite, suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfants, ne pouvait s'empêcher de pleurer ; et ce souvenir confus de maux et de biens nous faisait verser à tous des larmes de douleur et de joie.

Ces drames étaient rendus avec tant de vérité, qu'on se croyait transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orchestre convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène était pour l'ordinaire au carrefour d'une forêt, dont les percés formaient autour de nous plusieurs arcades de feuillage ; nous étions, à leur cent é, abrités de la chaleur pendant toute la journée ; mais, quand le soleil était descendu à l'horizon, ses rayons, brisés par les troncs des arbres, divergeaient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses, qui produisaient le plus majestueux effet. Quelquefois son disque tout entier paraissait à l'extrémité d'une avenue, et il rendait tout étincelant de lumière. Le feuillage des arbres, éclairés en dessous de ses rayons safranés, brillait des feux de la topaze et de l'émeraude ; leurs troncs mousseux et bruns paraissaient changés en colonnes de bronze antique, et les oiseaux, déjà retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de voir une seconde aurore, saluaient tous à la fois l'astre du jour par mille et mille chansons.

La nuit nous surprenait bien souvent dans ces fêtes champêtres, mais la pureté de l'air et la douceur du climat nous permettaient de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les vapeurs ni de près ni de loin. Chacun, le lendemain, retournait dans sa case, et la retrouvait dans l'état où il l'avait laissée. Il y avait alors tant de bonne foi et de simplicité dans cette île sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne formaient point à la clef, et qu'une serrure était un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avait dans l'année des jours qui étaient pour Paul et Virginie

des jours de plus grandes réjouissances : c'étaient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquait pas, la veille, de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment, qu'elle envoyait à de pauvres familles de blancs, nées dans l'île, qui n'avaient jamais mangé de pain d'Europe, et qui, sans aucun secours de noires, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avaient, pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étaient les seuls présents que Virginie pût faire de l'aïeule de l'habitation ; mais elle y joignait une bonne grâce qui leur donnait un grand prix. D'abord, c'était Paul qui était chargé de les porter lui-même à ces familles, et elles s'engageaient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez madame de la Tour et Marguerite. On voyait alors arriver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres, et si timides, qu'elles n'osaient lever les yeux. Virginie les mettait bientôt à leur aise ; elle leur servait des rafraîchissements, dont elle relevait la bonté par quelque circonstance particulière qui en augmentait, selon elle, l'agrément. Cette liqueur avait été préparée par Marguerite, cette autre par sa mère ; son frère avait cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageait Paul à les faire danser ; elle ne les quittait point qu'elle ne les vît contentes et satisfaites ; elle voulait qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. « On ne fait son bonheur, disait-elle, qu'en s'occupant de celui des autres. » Quand elles s'en retournaient, elle les engageait d'emporter ce qui paraissait leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présents du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquait trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissait, avec l'agrément de sa mère, quelques-uns des siens, et elle chargeait Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases. Elle faisait le bien à l'exemple de la Divinité, cachant la bienfaitrice et montrant le bienfait.

Vous autres Européens dont l'esprit se remplit, dès l'enfance, de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre âme, circonscrite dans une petite sphère de connaissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles ; mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avaient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se réglaient sur celles de la nature. Ils connaissaient les heures du jour par l'ombre des arbres ; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits ; et les années, par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandaient les plus grands charmes dans leurs conversations. « Il est temps de dîner, disait Virginie à la famille, les ombres des bananiers sont à leurs pieds ; » ou bien : « La nuit s'approche, les tamarins ferment leurs feuilles. — Quand viendrez-vous nous voir ? lui disaient quelques amis du voisinage. — Aux cannes de sucre, répondait Virginie. — Votre visite nous sera encore plus douce et plus agréable, » reprenaient ces jeunes filles. Quand on l'interrogeait sur son âge et sur celui de Paul : « Mon frère, disait-elle, est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, et moi, de celui du plus petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers vingt-quatre fois leurs fleurs depuis que je suis au monde. » Leur vie semblait attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades ; ils ne connaissaient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avaient besoin ces jeunes gens d'être riches et savants à notre manière ? leurs besoins et leur ignorance ajoutaient encore à leur félicité. Il n'y avait point de jour qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelques lumières : oui, des lumières ; et quand il s'y serait mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissaient ces deux enfants de la nature. Aucun souci n'avait ridé leur front, aucune intempérance n'avait corrompu leur sang, aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur : l'amour, l'innocence, la piété, développaient chaque jour la beauté de leur âme en grâces ineffables dans leurs traits, leurs attitudes et leurs mouvements. Au matin de la vie, ils en avaient toute la fraîcheur : tels, dans le jardin d'Eden, parurent nos premiers parents, lorsque, sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent, et conversèrent d'abord comme frère et comme sœur : Virginie, douce, modeste, confiante comme Eve ; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois, seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disait, au retour de ses travaux : « Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse : quand, du haut de la montagne, je l'aperçois au fond de ce vallon, tu me parais au milieu de nos vergers comme un bouton de rose. Si tu marches vers la maison de nos mères, la perdrix qui court vers ses petits a un corsage moins beau et une démarche moins légère. Quoique je te perde de vue à travers les arbres, je n'ai pas besoin de te voir pour te retrouver ; quelque chose de toi, que je ne puis dire, reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. Lorsque je t'approche, tu ravis tous mes sens. L'azur du ciel est moins beau que le bleu de tes yeux ; le chant des bengalis, moins doux que le son de ta voix. Si je te touche seulement du bout du doigt, tout mon corps frémit de plaisir. Souviens-toi du jour où nous passâmes à travers les cailloux roulant de la rivière des Trois-Namelles. En arrivant sur ses

« bords, j'étais déjà bien fatigué ; mais, quand je t'eus prise sur mon dos, il me semblait que j'avais des ailes comme un oiseau. Dis-moi par quel charme tu as pu m'enchanter. Est-ce par ton esprit ? mais nos mères en ont plus que nous deux. Est-ce par tes caresses ? mais elles m'embrassent plus souvent que toi. Je crois que c'est par ta bonté. Je n'oublierai jamais que tu as marché nu-pieds jusqu'à la rivière Noire, pour demander la grâce d'une pauvre esclave fugitive. Tiens, ma bien-aimée, prends cette branche fleurie de citronnier que j'ai cueillie dans la forêt ; tu la mettras, la nuit, près de ton lit. Mange ce rayon de miel, je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher. Mais auparavant repose-toi sur mon sein, et je serai délassé. »

Virginie lui répondait : « O mon frère, les rayons du soleil au matin, au haut de ces rochers, me donnent moins de joie que ta présence. J'aime bien ma mère, j'aime bien la tienne ; mais, quand elles appellent mon fils, je les aime encore davantage. Les caresses qu'elles te font me sont plus sensibles que celles que j'en reçois. Tu me demandes pourquoi tu m'aimes ; mais tout ce qui a été élevé ensemble s'aime. Vois nos oiseaux : élevés dans les mêmes nids, ils s'aiment comme nous ; ils sont toujours ensemble comme nous. Écoute comme ils appellent et se répondent d'un arbre à l'autre : de même, quand l'écho me fait entendre les airs que tu joues sur ta flûte au haut de la montagne, j'en répète les paroles au fond de ce vallon. Tu m'es cher, surtout depuis le jour où tu voulais te battre pour moi contre le maître de l'esclave. Depuis ce temps-là, je me suis dit bien des fois : — Ah ! mon frère a un bon cœur, sans lui je serais morte d'effroi. Je prie Dieu tous les jours pour ma mère, pour la tienne, pour toi, pour nos pauvres serviteurs ; mais, quand je prononce ton nom, il me semble que ma dévotion augmente. Je demande si instamment à Dieu qu'il ne t'arrive aucun mal ! Pourquoi vas-tu si loin et si haut me chercher des fruits et des fleurs ? N'en avons-nous pas assez dans le jardin ? Comme te voilà fatigué ! tu es tout en nage. » Avec son petit mouchoir blanc, elle lui essayait le front et les joues, et elle lui donnait plusieurs baisers.

Cependant depuis quelque temps Virginie se sentait agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbraient de noir, son teint jaunissait, une langueur universelle abatait son corps. La sérénité n'était plus sur son front ni le sourire sur ses lèvres. On la voyait tout à coup gaie sans joie et triste sans chagrin. Elle fuyait ses jeux innocents, ses doux travaux, et la société de sa famille bien-aimée ; elle errait çà et là dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant partout du repos, et ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle allait vers lui en folâtrant ; puis tout à coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissait, un rouge vif colorait ses joues pâles, et ses yeux n'osaient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disait : « La verdure couvre nos rochers, nos oiseaux chantent quand ils te voient ; tout est gai autour de toi, toi seule es triste. » Et il cherchait à la ranimer en l'embrassant ; mais elle détournait la tête, et fuyait tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentait troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenait rien à des caprices si nouveaux et si étranges. Un mal n'arrive guère seul.

Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques vint étendre ici ses ravages : c'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil au Capricorne échauffe pendant trois semaines l'île de France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins, et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts, l'herbe était brûlée ; des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer ; seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbite de la lune, tout rouge, se levait, dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux, abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissements. Le Cafre même qui les conduisait se couchait sur la terre pour y trouver de la fraîcheur ; mais partout le sol était brûlant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levait, elle s'asseyait, elle se recouchait, et ne trouvait dans aucune attitude ni le sommeil ni le repos. Elle s'achemina, à la clarté de la lune vers sa fontaine ; elle en aperçut la source, qui, malgré la sécheresse, coulait encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraîcheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que, dans son enfance, sa mère et Marguerite s'amusaient à la baigner avec Paul dans ce même lieu ; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avait creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et de la sienne, qui entrelaçaient au-dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis ; et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude, et un feu dévorant la saisit. Aussitôt elle sort, effrayée de ces dangereux

ombrages, et de ces eaux plus brillantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes; plusieurs fois elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression; et, posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.



Lecture de l'ancien Testament.

Madame de la Tour pénétrait bien la cause du mal de sa fille; mais elle-même n'osait lui en parler. « Mon enfant, lui disait-elle, adresse-toi à Dieu, qui dispose à son gré de la santé et de la vie. Il t'éprouve aujourd'hui pour te récompenser demain. Songe que nous ne sommes sur la terre que pour exercer la vertu. »



Virginie essayant le front de Paul.

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Le sommet des montagnes les rassemblait autour d'eux; et de longs sillons de feu sortaient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrents écumeux se précipitaient le long des flancs de cette montagne; le fond de ce bassin était devenu une mer; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île; et l'entrée de ce vallon, une écluse par où sor-

taient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers.

Toute la famille tremblante pria Dieu dans la case de madame de la Tour, dont le toit craquait horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte et les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguaient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étaient vifs et fréquents. L'intrépide Paul, suivi de Domingue, allait d'une case à l'autre, malgré la douleur d'une tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, et enfonçant là un pieu: il ne rentrait que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir, la pluie cessa; le vent alisé du sud-est reprit son cours ordinaire; les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier désir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, et lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta, en souriant, et ils sortirent ensemble de la case. L'air était frais et sonore. Des fumées blanches s'élevaient sur les croupes de la montagne, sillonnée çà et là de l'écume des torrents qui tarissaient de tous côtés. Pour le jardin, il était tout bouleversé par d'affreux ravins; la plupart des arbres fruitiers avaient leurs racines en haut; de grands amas de sable couvraient les lisières des prairies, et avaient comblé le bain de Virginie. Cependant les deux cocotiers étaient debout et bien verdoyants; mais il n'y avait plus aux environs ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploraient par des chants plaintifs la perte de leurs petits.



Virginie à la fontaine.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul: « Vous aviez apporté ici des oiseaux, l'ouragan les a tués. Vous aviez planté ce jardin, il est détruit. Tout périt sur la terre; il n'y a que le ciel qui ne change point. » Paul lui répondit: « Que ne puis-je vous donner quelque chose du ciel! mais je ne possède rien, même sur la terre. » Virginie reprit en rougissant: « Vous avez à vous le portrait de saint Paul. » A peine eut-elle parlé, qu'il courut le chercher dans la case de sa mère. Ce portrait était une petite miniature, représentant l'ermite Paul. Marguerite y avait une grande dévotion: elle l'avait porté longtemps suspendu à son cou étant fille; ensuite, devenue mère, elle l'avait mis à celui de son enfant. Il était même arrivé qu'étant enceinte de lui, et délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en avait contracté quelque ressemblance; ce qui l'avait décidée à lui en faire porter le nom, et à lui donner pour patron un saint qui avait passé sa vie loin des hommes, qui l'avaient elle-même abusée, puis abandonnée. Virginie, en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému: « Mon frère, il ne me sera jamais enlevé tant que je vivrai, et je n'oublierai jamais que tu m'as donné la seule chose que tu possèdes au monde. » A ce ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité et de tendresse, Paul voulut l'embrasser; mais aussi légère qu'un oiseau, elle lui échappa, et le laissa hors de lui, ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disait à madame de la Tour: « Pourquoi ne marions-nous pas nos enfants? ils ont l'un pour l'autre une passion exaltrême, dont mon fils ne s'aperçoit pas encore. Lorsque la nature lui aura parlé, en vain nous veillons sur eux, tout est à craindre. » Madame de la Tour lui répondit: « Ils sont trop jeunes et trop pauvres. Quel chagrin pour nous si Virginie mettait au monde des enfants malheureux qu'elle n'aurait peut-être pas la force d'élever! Ton noir Domingue est bien cassé, Marie est infirme. Moi-même, chère amie,

« depuis quinze ans je me sens fort affaibli. On vieillit promptement dans les pays chauds, et encore plus vite dans le chagrin. Paul est notre unique espérance. Attendons que l'âge ait formé son tempérament, et qu'il puisse nous soutenir par son travail. A présent, tu le sais, nous n'avons guère que le nécessaire de chaque jour. Mais, en faisant passer Paul dans l'Inde pour un peu de temps, le commerce lui fournira de quoi acheter quelques esclaves; et, à son retour ici, nous le marierons à Virginie; car je crois que personne ne peut rendre ma chère fille aussi heureuse que ton fils Paul. Nous en parlerons à notre voisin. »

En effet, ces dames me consultèrent, et je fus de leur avis. « Les mers de l'Inde sont belles, leur dis-je. En prenant une saison favorable pour passer d'ici aux Indes, c'est un voyage de six semaines au plus, et d'autant de temps pour revenir. Nous ferons dans notre quartier une pacotille à Paul; car j'ai des voisins qui l'aiment beaucoup. Quand nous ne lui donnerons que du coton brut, dont nous ne faisons aucun usage, faute de moulins pour l'éplucher; du bois d'ébène, si commun ici qu'il sert au chauffage; et quelques résines qui se perdent dans nos bois; tout cela se vend assez bien aux Indes, et nous est fort inutile ici. »

Je me chargeai de demander à M. de la Bourdonnais une permission d'embarquement pour ce voyage; et avant tout, je voulus en prévenir Paul. Mais quel fut mon étonnement lorsque ce jeune homme me dit, avec un bon sens fort au-dessus de son âge: « Pourquoi voulez-vous que je quitte ma famille pour je ne sais quel projet de fortune? Y a-t-il un commerce au monde plus avantageux que la culture d'un champ qui rend quelquefois cinquante et cent pour un? Si nous voulons faire le commerce, ne pouvons-nous pas le faire en portant notre superflu d'ici à la ville, sans que j'aie courir aux Indes? Nos mères me disent que Domingue est vieux et cassé; mais moi, je suis jeune, et je me renforce chaque jour. Il n'a qu'à leur arriver, pendant mon absence, quelque accident, surtout à Virginie, qui est déjà souffrante. Oh! non, non, je ne saurais me résoudre à les quitter. »

Sa réponse me jeta dans un grand embarras; car madame de la Tour ne m'avait pas caché l'état de Virginie, et le désir qu'elle avait de gagner quelques années sur l'âge de ces jeunes gens, en les éloignant l'un de l'autre. C'étaient des motifs que je n'osais même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à madame de la Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seraient jamais sensibles, l'avait frappée. Elle sortait d'une grande maladie, dégénérée en langueur, et que l'âge rendait incurable. Elle man lait à sa nièce de repasser en France; ou si sa santé ne lui permettait pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignait de lui envoyer Virginie, à laquelle elle destinait une bonne éducation, un parti à la cour et la donation de tous ses biens. Elle attachait, disait-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation. Domingue et Marie se mirent à pleurer; Paul, immobile d'étonnement, paraissait prêt à se mettre en colère; Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osait proférer un mot. « Pourriez-vous nous quitter maintenant? dit Marguerite à madame de la Tour. — Non, mon amie; non, mes enfants, reprit madame de la Tour; je ne vous quitterai point. J'ai vécu avec vous, et c'est avec vous que je veux mourir. Je n'ai connu le bonheur que dans votre amitié. Si ma santé est dérangée, d'anciens chagrins en sont cause. J'ai été blessée au cœur par la dureté de mes parents et par la perte de mon cher époux. Mais depuis j'ai goûté plus de consolation et de félicité avec vous, sous ces pauvres cabanes, que jamais les richesses de ma famille ne m'en ont fait même espérer dans ma patrie. »

A ce discours, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Paul, serrant madame de la Tour dans ses bras, lui dit: « Je ne vous quitterai pas non plus; je n'irai point aux Indes. Nous travaillerons tous pour vous, chère maman; rien ne vous manquera jamais avec nous. » Mais, de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie et qui fut la plus sensible, fut Virginie. Elle parut le reste du jour d'une gaieté douce, et le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venaient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière du matin qui précède le déjeuner, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançait vers l'habitation. C'était M. de la Bourdonnais; il entra dans la case, où toute la famille était à table. Virginie venait de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau; elle y avait joint des patates chaudes et des bananes fraîches. Il y avait pour toute vaisselle des moitiés de calabasses, et pour linge des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure; ensuite, s'adressant à madame de la Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchaient quelquefois de songer aux particulières, mais qu'elle avait bien des droits sur lui. « Vous avez, ajouta-t-il, une fortune et vous attend auprès d'elle. » Madame de la Tour répondit au gouverneur que sa santé altérée ne lui permettait pas d'entreprendre un si long voyage. « Au moins, reprit M. de la Bourdonnais, pour mademoiselle votre fille, si jeune et si jolie, vous ne sauriez sans injustice la priver d'une si grande succession. Je ne vous cache pas que votre tante a employé l'autorité pour la faire venir auprès d'elle; les bureaux m'ont

écrit à ce sujet d'user, s'il le fallait, de mon pouvoir; mais ne l'exercant que pour rendre heureux les habitants de cette colonie, j'attends de votre volonté seule un sacrifice de quelques années, d'où dépend l'établissement de votre fille, et le bien-être de toute votre vie. Pourquoi vient-on aux îles? N'est-ce pas pour y faire fortune? N'est-il pas plus agréable de l'aller retrouver dans sa patrie? »

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portait un de ses noirs. « Voilà, ajouta-t-il, ce qui est destiné aux préparatifs de voyage de mademoiselle votre fille, de la part de votre tante. » Ensuite, il finit par reprocher avec bonté à madame de la Tour de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole, et dit au gouverneur: « Monsieur, ma mère s'est adressée à vous, et vous l'avez mal reçu. — Avez-vous un autre enfant, madame? dit M. de la Bourdonnais à madame de la Tour. — Non, monsieur, reprit-elle; celui-ci est le fils de mon amie, mais lui et Virginie nous sont également chers. — Jeune homme, dit le gouverneur à Paul, quand vous aurez acquis l'expérience du monde, vous connaîtrez le malheur des gens en place; vous saurez combien il est facile de les prévenir, combien aisément ils donnent au vice intriquant ce qui appartient au mérite qui se cache. »

M. de la Bourdonnais, invité par madame de la Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il déjeuna, à la manière des créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, et du zèle même de leurs vieux domestiques. « Il n'y a, dit-il, ici que des meubles de bois, mais on y trouve des visages sérieux et des cœurs d'or. » Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit: « Je désire être votre ami, car vous êtes un honnête homme. » M. de la Bourdonnais reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire; il embrassa Paul en lui serrant la main, et l'assura qu'il pouvait compter sur son amitié.

Après déjeuner, il prit madame de la Tour en particulier, et lui dit qu'il se présentait une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France, sur un vaisseau prêt à partir; qu'il la recommanderait à une dame de ses parentes qui y était passagère; qu'il fallait bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années. « Votre tante, ajouta-t-il en s'en allant, ne peut pas traîner plus de deux ans: ses amis me l'ont mandé. Songez-y bien; la fortune ne vient pas tous les jours. Consultez-vous: tous les gens de bon sens seront de mon avis. » Elle lui répondit que ne désirant désormais d'autre bonheur dans le monde que celui de sa fille, elle laisserait son départ pour la France entièrement à sa disposition.

Madame de la Tour n'était pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque temps Virginie et Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part, et lui dit: « Mon enfant, nos domestiques sont vieux; Paul est bien jeune; Marguerite vient sur l'âge; je suis déjà infirme. Si j'allais mourir, que deviendriez-vous, sans fortune, au milieu de ces déserts? Vous resteriez donc seule, n'ayant personne qui puisse vous être d'un grand secours, et obligée, pour vivre, de travailler sans cesse à la terre, comme une mercenaire. Cette idée me pénètre de douleur. » Virginie lui répondit: « Dieu nous a condamnés au travail; vous m'avez appris à travailler et à le bénir chaque jour. Jusqu'à présent, il ne nous a pas abandonnés, et il ne nous abandonnera point encore: sa providence veille particulièrement sur les malheureux, vous m'avez dit tant de fois, ma mère! Je ne saurais me résoudre à vous quitter. » Madame de la Tour, émue, reprit: « Je n'ai d'autre projet que de te rendre heureuse, et de te marier un jour avec Paul, qui n'est point ton frère. Songe maintenant que sa fortune dépend de toi. »

Une jeune fille qui aime croit que tout le monde l'ignore; elle met sur ses yeux le voile qu'elle a sur le cœur. Mais quand il est soulevé par une main amie, alors les peines secrètes de son amour s'échappent comme par une barrière ouverte, et les doux épanchements de la confiance succèdent aux réserves et aux mystères dont elle s'environnait. Virginie, sensible aux nouveaux témoignages de bonté de sa mère, lui raconta quels avaient été ses combats, qui n'avaient eu d'autre témoin que Dieu seul; qu'elle voyait le secours de sa providence dans celui d'une mère tendre qui approuvait son inclination, et qui la dirigeait par ses conseils; que maintenant, appuyée de son support, tout l'engageait à rester près d'elle sans inquiétude pour le présent, et sans crainte pour l'avenir.

Madame de la Tour, voyant que sa confiance avait produit un effet contraire à celui qu'elle en attendait, lui dit: « Mon enfant, je ne veux point te contraindre; délibère à ton aise, mais cache ton amour à Paul. » Quand le cœur d'une fille est pris, son amant n'a plus rien à lui demander. »

Vers le soir, comme elle était seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'était un ecclésiastique missionnaire de l'île, et confesseur de madame de la Tour et de Virginie. Il était envoyé par le gouverneur. « Mes enfants, dit-il en entrant, Dieu soit loué! vous voilà riches. Vous pourrez écouter votre bon cœur, faire du bien aux pauvres. Je sais ce que vous a dit M. de la Bourdonnais, et ce que vous lui avez répondu. Bonne maman, votre santé vous oblige de rester ici; mais vous, jeune demoiselle, vous n'avez point d'excuse. Il faut obéir à la Providence, à nos vieux parents, même injustes: c'est un sacrifice, mais c'est l'ordre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous; il faut, à son exemple, se dévouer pour le bien de sa famille. Votre voyage

« en France aura une fin heureuse. Ne voulez-vous pas bien y aller, ma chère demoiselle? »

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant : « Si c'est l'ordre de Dieu, je ne m'oppose à rien. Que la volonté de Dieu soit faite! » dit-elle en pleurant.

Le missionnaire sortit, et fut rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant madame de la Tour m'envoya prier par Domingue de passer chez elle pour me consulter sur le départ de Virginie. Je ne fus point du tout d'avis qu'on la laissât partir. Je tiens pour principes certains de bonheur qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, et que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tout, sans exception. Mais que pouvaient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune, et mes raisons naturelles contre les préjugés du monde et une autorité sacrée pour madame de la Tour? Cette dame ne me consulta donc que par bienveillance, et elle ne délibéra plus depuis la décision de son confesseur. Marguerite même, qui, malgré les avantages qu'elle espérait pour son fils de la fortune de Virginie, s'était opposée fortement à son départ, ne fit aucune objection. Pour Paul, qui ignorait le parti auquel on se déterminait, étonné des conversations secrètes de madame de la Tour et de sa fille, il s'abandonnait à une tristesse sombre. « On trame quelque chose contre moi, dit-il, puisqu'on se cache de moi. »

Cependant le bruit s'était répandu dans l'île que la fortune avait visité ces rochers; on y vit grimper des marchands de toute espèce. Ils déployèrent, au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde : de superbes basins de Gondelour, des mouchoirs de Pallacate et de Masulipatan, des mousselines de Dacca, naines, rayées, brodées, transparentes comme le jour; des baftas de Surate, d'un si beau blanc, des chittes de toutes couleurs et des plus rares, à fond salé et à rameaux verts. Ils déroulerent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir; des taffetas roses, des satins à pleine main, des pékins moelleux comme le drap, des nankins blancs et jaunes, et jusqu'à des pagues de Madagascar.

Madame de la Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui ferait plaisir; elle voilla seulement sur le prix et les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mère, à Marguerite et à son fils. « Ceci, disait-elle, était bon pour des meubles, cela pour l'usage de Marie et de Domingue. » Enfin le sac de piastre était employé, qu'elle n'avait pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les présents qu'elle avait distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune, qui lui présageaient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit d'un air accablé : « Ma sœur s'en va; elle fait déjà les apprêts de son voyage. Passez chez nous, je vous prie. Employez votre crédit sur l'esprit de sa mère et de la mienne pour la retenir. » Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations seraient sans effet.

Si Virginie n'avait paru charmante en toile bleue de Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore tout autre chose quand je la vis parée à la manière des dames de ce pays. Elle était vêtue de mousseline blanche doublée de taffetas rose. Sa taille légère et élevée se dessinait parfaitement sous son corset; et ses cheveux blonds, tressés à double tresse, accompagnaient admirablement sa tête virgine. Ses beaux yeux bleus étaient remplis de mélancolie; et son cœur, agité par une passion combattue, donnait à son teint une couleur ammée, et à sa voix des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante, qu'elle semblait porter malgré elle, rendait encore sa langueur plus touchante. Personne ne pouvait la voir ni l'entendre sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de la situation de son fils, lui dit en particulier : « Pourquoi, mon fils, te nourrir de fausses espérances, qui rendent les privations encore plus amères? Il est temps que je te découvre le secret de ta vie et de la mienne. Mademoiselle de la Tour appartient, par sa mère, à une parente riche et de grande condition; pour toi, tu n'es que le fils d'une pauvre paysanne, et qui pis est, tu es bâtarde. »

Le mot de bâtarde étonna beaucoup Paul; il ne l'avait jamais ouï prononcer; il en demanda la signification à sa mère, qui lui répondit : « Tu n'as point en de père légitime. Lorsque j'étais fille, l'amour me fit commettre une faiblesse dont tu as été le fruit. Ma faute t'a privé de la famille paternelle; et mon repentir, de la famille maternelle. Infortunée, tu n'as d'autres parents que moi seule dans le monde! » Et elle se mit à répandre des larmes. Paul, la serrant dans ses bras, lui dit : « O ma mère, puisque je n'ai d'autres parents que vous dans le monde, je vous en aimerai davantage. Mais quel secret venez-vous de me révéler? Je vois maintenant la raison qui éloigne de moi mademoiselle de la Tour depuis deux mois, et qui la décide aujourd'hui à partir. Ah! sans doute elle me méprise. »

Cependant l'heure du souper étant venue, on se mit à table, où chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu, et ne parla point. Virginie en sortit la première et fut s'asseoir au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, et vint se mettre auprès d'elle. L'un et l'autre gardèrent quelque temps un profond silence. Il faisait une de

ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques, et dont le plus habile pinceau ne rendrait pas la beauté. La lune paraissait au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages, que ses rayons dissipaient par degrés; sa lumière se répandait insensiblement sur les montagnes de l'île et sur leurs pitons, qui brillaient d'un vert argenté. Les vents retenaient leurs haleines. On entendait dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux qui se caressaient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air; tous, jusqu'aux insectes, bruissaient sous l'herbe. Les étoiles étincelaient au ciel, et se réfléchissaient au sein de la mer, qui répétait leurs images tremblantes. Virginie parcourait avec des regards distraits son vaste et sombre horizon, distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs. Elle aperçut, à l'entrée du port, une lumière et une ombre; c'étaient le fanal et le corps du vaisseau où elle devait s'embarquer pour l'Europe, et qui, prêt à mettre à la voile, attendait à l'ancre la fin du calme. A cette vue, elle se troubla et détourna la tête pour que Paul ne la vit pas pleurer.

Madame de la Tour, Marguerite et moi, nous étions assis à quelques pas de là, sous des bananiers; et dans le silence de la nuit, nous entendimes distinctement leur conversation, que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit : « Mademoiselle, vous partez, dit-on, dans trois jours. Vous ne craignez pas de vous exposer aux dangers de la mer... de la mer, dont vous êtes si effrayée! — Il faut, répondit Virginie, que j'aie bûsse à mes parents, à mon devoir. — Vous nous quittez, reprit Paul, pour une parente éloignée que vous n'avez jamais vue! — Hélas! dit Virginie, je voulais rester ici toute ma vie; ma mère ne l'a pas voulu. Mon confesseur m'a dit que la volonté de Dieu était que je partisse; et que la vie était une épreuve... Oh! c'est une épreuve bien dure! »

« — Quoi! repartit Paul, tant de raisons vous ont décidée, et aucune ne vous a retenue? Ah! il en est encore que vous ne me dites pas. La richesse a de grands attraits. Vous trouverez bientôt, dans un nouveau monde, à qui donner le nom de frère, que vous ne me donnez plus. Vous le choisirez, ce frère, parmi des gens dignes de vous par une naissance et une fortune que je ne puis vous offrir. Mais, pour être plus heureuse, où voulez-vous aller? Dans quelle terre aborderiez-vous, qui vous soit plus chère que celle où vous êtes née? Où formeriez-vous une société plus aimable que celle qui vous aime? Comment vivrez-vous sans les caresses de votre mère, auxquelles vous êtes si accoutumée? Que deviendra-t-elle elle-même, déjà sur l'âge, à l'âge qu'elle ne vous verra plus à ses côtés, à la table, dans la maison, à la promenade, où elle s'appuyait sur vous? Que deviendra la mienne, qui vous chérit autant qu'elle? Que leur dirai-je à l'une et à l'autre, quand je les verrai pleurer de votre absence? Cruelle! je ne vous parle point de moi; mais que deviendrai-je moi-même quand, le matin, je ne vous verrai plus avec nous, et que la nuit viendra sans nous réunir; et quand j'apercevrai ces deux palmiers plantés à notre naissance, et si longtemps témoins de notre amitié mutuelle? Ah! puis-je qu'un nouveau sort te touche, que tu cherches d'autres pays que ton pays natal, d'autres biens que ceux de mes travaux, laisse-moi l'accompagner sur le vaisseau où tu pars. Je te rassurerai dans les tempêtes, qui te donnent tant d'effroi sur la terre. Je reposerai ta tête sur mon sein; je réchaufferai ton cœur contre mon cœur; et en France, où tu vas chercher de la fortune et de la grandeur, je te servirai comme un ton esclave. Heureux de ton seul bonheur, dans ces hôtels où je te verrai servie et adorée, je serai encore assez riche et assez noble pour te faire le plus grand des sacrifices, en mourant à tes pieds. »

Les sanglots étouffèrent sa voix, et nous entendimes aussitôt celle de Virginie, qui lui disait ces mots entrecoupés de soupirs : « C'est pour toi que je pars... pour toi, que j'ai vu chaque jour courbé par le travail pour nourrir deux familles infirmes. Si je me suis prêtée à l'occasion de devenir riche, c'est pour te rendre mille fois le bien que tu nous as fait. Est-il une fortune digne de ton amitié? Que me dis-tu de ta naissance? Ah! s'il m'était encore possible de me donner un frère, en choisirais-je un autre que toi? O Paul! ô Paul! tu m'es beaucoup plus cher qu'un frère! Combien m'en a-t-il coûté pour te repousser loin de moi! Je voulais que tu m'aideras à me séparer de moi-même, jusqu'à ce que le ciel pût bénir notre union. Maintenant je reste, je pars, je vis, je meurs; fais de moi ce que tu veux. Fille sans vertu! j'ai pu résister à tes caresses, et je ne peux tenir ta douleur! »

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, et la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible : « Je pars avec elle; rien ne pourra m'en détacher! » Nous courûmes tous à lui. Madame de la Tour lui dit : « Mon fils, si vous nous quittez, qu'allons-nous devenir? »

Il répéta, en tremblant, ces mots : « Mon fils... mon fils... Vous ma mère, lui dit-il, vous qui séparez le frère d'avec la sœur! Tous deux nous avons sucé votre lait; tous deux, élevés sur vos genoux, nous avons appris de vous à nous aimer; tous deux nous nous le sommes dit mille fois; et maintenant vous l'éloignez de moi! vous l'envoyez en Europe, dans ce pays barbare qui vous a refusé un asile, et chez des parents cruels qui vous ont vous-même abandonnée! Vous me direz : Vous n'avez plus de droits sur elle; elle n'est pas votre sœur. Elle est tout pour moi, ma richesse, ma famille, ma naissance, tout mon bien. Je n'en connais plus d'autre. Nous n'avons eu qu'un toit, qu'un berceau; nous n'aurons qu'un tombeau. Si elle part, il faut que je la suive. Le gouverneur m'en empêchera? M'empêchera-t-il de me jeter

« à la mer ? Je la suivrai à la nage. La mer ne saurait m'être plus fâ-
 « neste que la terre. Ne pouvant vivre ici près d'elle, au moins je mour-
 « rai sous ses yeux, loin de vous. Mère barbare ! femme sans pitié ! puisse
 « cet océan où vous l'exposez ne jamais vous la rendre ! puissent ses
 « flots vous rapporter mon corps, et, le roulant avec le sien parmi les
 « cailloux de ces rivages, vous donner, par la perte de vos deux enfants,
 « un sujet éternel de douleur ! »



M. de la Bourdonnais.

A ces mots, je le saisis dans mes bras, car le désespoir lui ôtait la rai-
 son. Ses yeux étincelaient ; la sueur coulait à grosses gouttes sur son vi-
 sage en feu ; ses genoux tremblaient, et je sentais, dans sa poitrine brû-
 lante, son cœur battre à coups redoublés.

Virginie effrayée lui dit : « O mon ami ! j'atteste les plaisirs de notre
 « premier âge, tes maux, les miens, et tout ce qui doit lier à jamais
 « deux infortunés, si je reste, de ne vivre que pour toi ; si je pars, de
 « revenir un jour pour être à toi. Je vous prends à témoin, vous tous
 « qui avez élevé mon enfance, qui disposez de ma vie et qui voyez
 « mes larmes. Je le jure par ce ciel qui m'entend, par cette mer que je
 « dois traverser, par l'air que je respire, et que je n'ai jamais souillé du
 « mensonge. »

Comme le soleil fond et précipite un rocher de glace du sommet des
 Apennins, ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme à la voix
 de l'objet aimé. Sa tête altière était baissée, et un torrent de pleurs cou-
 lait de ses yeux. Sa mère, mêlant ses larmes aux siennes, le tenait em-
 brassé sans pouvoir parler. Madame de la Tour, hors d'elle, me dit : « Je
 « n'y puis tenir ; mon âme est déchirée. Ce malheureux voyage n'aura
 « pas lieu. Mon voisin, tâchez d'emmener mon fils. Il y a huit jours que
 « personne ici n'a dormi. »

Je dis à Paul : « Mon ami, votre sœur restera. Demain nous parlerons
 « au gouverneur : laissez reposer votre famille, et venez passer cette
 « nuit chez moi. Il est tard, il est minuit ; la croix du sud est droite sur
 « l'horizon. »

Il se laissa emmener sans rien dire, et après une nuit fort agitée, il se
 leva au point du jour, et s'en retourna à son habitation.

Mais qu'est-il besoin de vous continuer plus longtemps le récit de

cette histoire ? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connaître dans la
 vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révo-
 lution rapide n'est que d'un jour, et une partie de ce jour ne peut rece-
 voir la lumière, que l'autre ne soit livrée aux ténèbres.

« Mon père, lui dis-je, je vous en conjure, achevez de me raconter ce
 « que vous avez commencé d'une manière si touchante. Les images du
 « bonheur nous plaisent, mais celles du malheur nous instruisent. Que
 « devint, je vous prie, l'infortuné Paul ? »

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l'habitation, fut la né-
 gresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardait vers la pleine mer.
 Il lui cria, du plus loin qu'il l'aperçut : « Où est Virginie ! » Marie tourna
 la tête vers son jeune maître, et se mit à pleurer. Paul, hors de lui, re-
 vint sur ses pas, et courut au port. Il y apprit que Virginie s'y était em-
 barquée au point du jour, que son vaisseau avait mis à la voile aussitôt,
 et qu'on ne le voyait plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans
 parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers paraisse derrière nous presque per-
 pendiculaire, ces plateaux verts, qui en divisent la hauteur, sont autant
 d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers diffi-
 ciles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné et inaccessible, qu'on
 appelle le Ponce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de
 grands arbres, mais si élevée et si escarpée, qu'elle est comme une grande
 forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les images, que le
 sommet du Ponce attire sans cesse autour de lui, y entretiennent plu-
 sieurs ruisseaux, qui tombent à une si grande profondeur au fond de la
 vallée située au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'en-
 tend point le bruit de leur chute. De ce lieu on voit une grande partie de
 l'île avec ses mornes surmontés de leurs pitons, entre autres Pieter-
 booth et les Trois-Mamelles, avec leurs vallons remplis de forêts ; puis
 la pleine mer, et l'île de Bourbon, qui est à quarante lieues de là vers



Madame de la Tour.

l'occident. Ce fut de cette élévation que Paul aperçut le vaisseau qui em-
 menait Virginie. Il le vit, à plus de dix lieues au large, comme un point
 noir au milieu de l'Océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le
 considérer ; il était déjà disparu qu'il croyait le voir encore ; et quand il
 fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage,
 toujours battu des vents, qui y agitent sans cesse les sommets des pal-

mistes et des tatamaques. Leur murmure sourd et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, et inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, et les yeux fixés vers la terre. Je marchais après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre et à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation ; et son premier mouvement, en revoyant madame de la Tour, fut de se plaindre amèrement qu'elle l'avait trompé. Madame de la Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major et du missionnaire, était venu chercher Virginie en palanquin, et que, malgré ses propres raisons, ses larmes, et celles de Marguerite, tout le monde criant que c'était pour leur bien à tous, ils avaient emmené sa fille à demi mourante. « Au moins, répondit Paul, si je lui avais fait mes adieux, je serais tranquille à présent. Je lui aurais dit : Virginie, si, pendant le temps que nous avons vécu ensemble, il m'est échappé quelque parole qui vous ait offensée, avant de me quitter pour jamais, dites-moi que vous me la pardonnez. Je lui aurais dit : Puisque je ne suis plus destiné à vous revoir, adieu, ma chère Virginie ! adieu ! Vivez loin de moi contente et heureuse ! » Et comme il vit que sa mère et madame de la Tour pleuraient : « Cherchez maintenant, leur dit-il, quelque autre que moi qui essuie vos larmes ! » Puis il s'éloigna d'elles en gémissant, et se mit à errer çà et là dans l'habitation. Il en parcourait tous les endroits qui avaient été les plus chers à Virginie. Il disait à ses chèvres et à leurs petits chevreaux, qui le suivaient en bêlant : « Que me demandez-vous ? vous ne reverrez plus avec moi celle qui vous donnait à manger dans sa main. » Il fut au Repos de Virginie ; et, à la vue des oiseaux qui voltigeaient autour, il s'écria : « Pauvres oiseaux ! vous n'irez plus au-

pendant nous le suivions pas à pas, craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mère et madame de la Tour le priaient, par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin celle-ci parvint à le calmer, en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appelait son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinait sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison, et à y prendre quelque peu de nourriture. Il



Le vieillard.

« devant de celle qui était votre bonne nourrice. » En voyant Fidèle qui flairait çà et là, et marchait devant lui en quête, il soupira, et lui dit : « Oh ! tu ne la retrouveras plus jamais. » Enfin il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avait parlé la veille ; et, à l'aspect de la mer, où il avait vu disparaître le vaisseau qui l'avait emmenée, il pleura abondamment.



Marguerite.

se mit à table avec nous auprès de la place où se mettait la compagne de son enfance ; et, comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressait la parole, et lui présentait les mets qu'il savait lui être les plus agréables ; mais, dès qu'il s'apercevait de son erreur, il se mettait à pleurer. Les jours suivants, il recueillit tout ce qui avait été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avait portés, une tasse de coco où elle avait coutume de boire ; et, comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisait et les mettait dans son sein. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin, voyant que ses regrets augmentaient ceux de sa mère et de madame de la Tour, et que les besoins de la famille demandaient un travail continu, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt ce jeune homme, indifférent comme un créole pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire et à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarquerait ; et dans l'histoire, pour connaître les mœurs de la société où elle allait vivre. Ainsi, il s'était perfectionné dans l'agriculture et dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour. Sans doute, c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente et inquiète, que les hommes doivent la plupart des sciences et des arts ; et c'est de ses privations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de tout. Ainsi la nature, ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés, et l'instigateur de nos lumières et de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire, et surtout l'histoire mo-

derne, ne l'intéressa guère davantage : il n'y voyait que des malheurs généraux et périodiques, dont il n'apercevait pas les causes ; des guerres sans sujet et sans objet ; des intrigues obscures ; des nations sans caractère, et des princes sans humanité. Il préférait à cette lecture celle des romans, qui, s'occupant davantage des sentiments et des intérêts des hommes, lui offraient quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le Télémaque, par ses tableaux de la vie champêtre et des passions naturelles au cœur humain. Il en lisait à sa mère et à madame de la Tour les endroits qui l'affec- taient davantage : alors, ému par de touchants ressouvenirs, sa voix s'étouffait, et les larmes coulaient de ses yeux. Il lui semblait trouver dans Virginie la dignité et la sagesse d'Antiope, avec les malheurs et la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs et de maximes licen- cieuses ; et quand il sut que ces romans renfermaient une peinture vé- ritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vint à s'y corrompre et à l'oublier.

En effet, plus d'un an et demi s'était écoulé sans que madame de la Tour eût des nouvelles de sa tante et de sa fille ; seulement elle avait appris, par une voie étrangère, que celle-ci était arrivée heureusement en France. Enfin elle reçut, par un vaisseau qui allait aux Indes, un pa- quet, et une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la cir- conspection de son aimable et indulgente fille, elle jugea qu'elle était fort malheureuse. Cette lettre peignait si bien sa situation et son caractè- re, que je l'ai retenue presque mot pour mot.

« Très-chère et bien aimée maman,

« Je vous ai déjà écrit plusieurs lettres de mon écriture ; et, comme « je n'en ai pas eu de réponse, j'ai lieu de craindre qu'elles ne vous « soient point parvenues. J'espère mieux de celle-ci, par les précautions « que j'ai prises pour vous donner de mes nouvelles, et pour recevoir des « vôtres.

« J'ai versé bien des larmes depuis notre séparation, moi qui n'avais « presque jamais pleuré que sur les maux d'autrui ! Ma grand'tante fut « bien surprise à mon arrivée, lorsque, m'ayant questionnée sur mes ta- « lents, je lui dis que je ne savais ni lire ni écrire. Elle me demanda « qu'est-ce que j'avais donc appris depuis que j'étais au monde ; et quand « je lui eus répondu que c'était à avoir soin d'un ménage et à faire votre « volonté, elle me répondit que j'avais reçu l'éducation d'une servante. « Elle me mit, dès le lendemain, en pension dans une grande abbaye au- « près de Paris, où j'ai des maîtres de toute espèce : ils m'enseignent, « entre autres choses, l'histoire, la géographie, la grammaire, la mathé- « matique, et à monter à cheval ; mais j'ai de si faibles dispositions pour « toutes ces sciences, que je ne profiterai pas beaucoup avec ces m- « sieurs. Je sens que je suis une pauvre créature qui a peu d'esprit, « comme ils le font entendre. Cependant les bontés de ma tante ne se « refroidissent point. Elle me donne des robes nouvelles à chaque saison. « Elle a mis près de moi deux femmes de chambre, qui sont aussi bien « parées que de grandes dames. Elle m'a fait prendre le titre de com- « tesse ; mais elle m'a fait quitter mon nom de LA TOUR, qui m'était aussi « cher qu'à vous-même, par tout ce que vous m'avez raconté des peines « que mon père avait souffertes pour vous épouser. Elle a remplacé « votre nom de femme par celui de votre famille, qui m'est encore cher « cependant, parce qu'il a été votre nom de fille. Me voyant dans une « situation aussi brillante, je l'ai suppliée de vous envoyer quelques se- « cours. Comment vous rendre sa réponse ? Mais vous m'avez recom- « mandé de vous dire toujours la vérité. Elle m'a donc répondu que peu « ne vous servirait à rien, et que, dans la vie simple que vous menez, « beaucoup vous embarrasserait. J'ai cherché d'abord à vous donner de « mes nouvelles par une main étrangère, au défaut de la mienne : mais « n'ayant, à mon arrivée ici, personne en qui je pusse prendre confiance, « je me suis appliquée, nuit et jour, à apprendre à lire et à écrire : « Dieu m'a fait la grâce d'en venir à bout en peu de temps. J'ai chargé « de l'envoi de mes premières lettres les dames qui sont autour de moi ; « j'ai lieu de croire qu'elles les ont remises à ma grand'tante. Cette fois, « j'ai eu recours à une pensionnaire de mes amies : c'est sous son adresse « ci-jointe que je vous prie de me faire passer vos réponses. Ma « grand'tante m'a interdit toute correspondance au dehors, qui pourrait, « selon elle, mettre obstacle aux grandes vues qu'elle a sur moi. Il n'y a « qu'elle qui puisse me voir à la grille, ainsi qu'un vieux seigneur de « ses amis, qui a, dit-elle, beaucoup de goût pour ma personne. Pour « dire la vérité, je n'en ai point du tout pour lui, quand même j'en « pourrais prendre pour quelqu'un.

« Je vis au milieu de l'éclat de la fortune, et je ne puis disposer d'un « sou. On dit que, si j'avais de l'argent, cela tirerait à conséquence. Mes « robes mêmes appartiennent à mes femmes de chambre, qui se les dis- « putent avant que je les aie quittées. Au sein des richesses, je suis bien « plus pauvre que je ne l'étais auprès de vous ; car je n'ai rien à donner. « Lorsque j'ai vu que les grands talents que l'on m'enseignait ne me « procuraient pas la facilité de faire le plus petit bien, j'ai eu recours « à mon aiguille, dont heureusement vous m'avez appris à faire usage. « Je vous envoie donc plusieurs paires de bas de ma façon, pour vous et « maman Marguerite, un bonnet pour Domingue, et un de mes mouchoirs

« rouges pour Marie. Je joins à ce paquet des pepins et des noyaux des « fruits de mes collations, avec des graines de toutes sortes d'arbres que « j'ai recueillies, à mes heures de récréation, dans le parc de l'abbaye. « J'y ai ajouté aussi des semences de violettes, de marguerites, de bassi- « nets, de coquelicots, de bluets, de scabieuses, que j'ai ramassées dans « les champs. Il y a dans les prairies de ce pays de plus belles fleurs « que dans les nôtres ; mais personne ne s'en soucie. Je suis sûre que « vous et maman Marguerite serez plus contentes de ce sac de graines que « du sac de piastres qui a été la cause de notre séparation et de mes « larmes. Ce sera une grande joie pour moi si vous avez un jour la sa- « tisfaction de voir des pommiers croître auprès de nos bananiers, et « des hêtres mêler leur feuillage à celui de nos cocotiers. Vous vous croi- « rez dans la Normandie, que vous aimez tant.

« Vous m'avez enjoint de vous mander mes joies et mes peines. Je « n'ai plus de joies loin de vous : pour mes peines, je les adoucis en « pensant que je suis dans un poste où vous m'avez mise par la volonté « de Dieu. Mais le plus grand chagrin que j'y éprouve est que personne « ne me parle ici de vous, et que je n'en puis parler à personne. Mes fem- « mes de chambre, ou plutôt celles de ma grand'tante, car elles sont plus à « elle qu'à moi, me disent, lorsque je cherche à amener la conversation « sur des objets qui me sont si chers : Mademoiselle, souvenez-vous que « vous êtes Française, et que vous devez oublier le pays des sauvages. « Ah ! je m'oubliais plutôt moi-même que d'oublier le lieu où je suis « née, et où vous vivez ! C'est ce pays-ci qui est pour moi un pays de « sauvages ; car j'y vis seule, n'ayant personne à qui je puisse faire part « de l'amour que vous portera jusqu'au tombeau,

« Très-chère et bien aimée maman,

« Votre obéissante et tendre fille,

« VIRGINIE DE LA TOUR. »

« Je recommande à vos bontés Marie et Domingue, qui ont pris tant « de soins de mon enfance ; caressez pour moi Fidèle, qui m'a retrouvé « dans les bois. »

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parlait pas du tout de lui, elle qui n'avait pas oublié, dans ses ressouvenirs, le chien de la maison : mais il ne savait pas que, quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chère qu'à la fin.

Dans un post-scriptum, Virginie recommandait particulièrement à Paul deux espèces de graines : celles de violettes et de scabieuses. Elle lui donnait quelques instructions sur le caractère de ces plantes, et sur les lieux les plus propres à les semer. « La violette, lui mandait-elle, pro- « duit une petite fleur d'un violet foncé, qui aime à se cacher sous les « buissons ; mais son charmant parfum l'y fait bientôt découvrir. » Elle lui enjoignait de la semer sur le bord de la fontaine, au pied de son co- cotier. « La scabieuse, ajoutait-elle, donne une jolie fleur d'un bleu mou- « rant et à fond noir piqueté de blanc. On la croirait en deuil. On l'ap- « pelle aussi, pour cette raison, fleur de veuve. Elle se plaît dans les « lieux après et battus des vents. » Elle le pria de la semer sur le ro- cher où elle lui avait parlé la nuit, la dernière fois, et de donner à ce rocher, pour l'amour d'elle, le nom de ROCHER DES ADIEUX.

Elle avait renfermé ces semences dans une petite boucle dont le tissu était fort simple, mais qui parut sans prix à Paul, lorsqu'il y aperçut un P et un V entrelacés, et formés de cheveux, qu'il reconnut, à leur beauté, pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle fit verser des larmes à toute la famille. Sa mère lui répondit, au nom de la société, de rester ou de revenir à son gré, l'assurant qu'ils avaient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur depuis son départ, et que pour elle en particu- lier elle en était inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assurait qu'il allait rendre le jardin digne d'elle, et y mêler les plantes de l'Europe à celles de l'Afri- que, ainsi qu'elle avait entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui en- voyait des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignait, ajoutait-il, aucune autre semence de l'île, afin que le désir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promp- tement. Il la suppliait de se rendre au plus tôt aux vœux ardents de leur famille, et aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvait désormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul sema avec le plus grand soin les graines européennes, et surtout celles de violettes et de scabieuses, dont les fleurs semblaient avoir quel- que analogie avec le caractère et la situation de Virginie, qui les lui avait si particulièrement recommandées ; mais, soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre, qui ne put venir à sa perfection.

Cependant l'envie, qui va même au-devant du bonheur des hommes, surtout dans les colonies françaises, répandit dans l'île des bruits qui donnaient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui

avait apporté la lettre de Virginie assuraient qu'elle était sur le point de se marier : ils nommaient le seigneur de la cour qui devait l'épouser ; quelques-uns même disaient que la chose était faite, et qu'ils en avaient été témoins. D'abord Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais, comme plusieurs habitants de l'île, par une pitié perfide, s'empressaient de le plaider de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avait lus, il voyait la trahison traitée de plaisanterie ; et comme il savait que ces livres renfermaient des portraits assez fidèles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de madame de la Tour ne vint à s'y corrompre, et à oublier ses anciens engagements. Ses lumières le rendaient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arrivèrent ici depuis, dans l'espace de six mois, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venait me voir souvent, pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes par son expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue et demie d'ici, sur les bords d'une petite rivière qui coule le long de la Montagne-Longue. C'est là que je passe ma vie, seul, sans femme, sans enfants et sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagnie qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes, cherche la solitude. Il est même très-remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs, ou leurs gouvernements, ont produit des classes nombreuses de citoyens entièrement dévoués à la solitude et au célibat. Tels ont été les Egyptiens dans leur décadence, les Grecs du Bas-Empire ; et tels sont de nos jours, les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, et la plupart des peuples orientaux et méridionaux de l'Europe. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés, divisées par tant de préjugés, l'âme est dans une agitation continuelle ; elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse et misérable cherchent à se subjuguier les uns les autres. Mais, dans la solitude, elle dépose ces illusions étrangères qui la troublent ; elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature et de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première limpidité, et, redevenue transparente, réfléchit, avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumière des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'âme. C'est dans la classe des solitaires que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie : tels sont les brames de l'Inde. Enfin, je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paraît impossible d'y goûter un plaisir durable de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on se fait une solitude intérieure, d'où notre opinion sorte bien rarement, et où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul : il est lié avec tout le genre humain par ses besoins ; il doit donc ses travaux aux hommes ; il se doit aussi au reste de la nature. Mais, comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux éléments du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumière, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur, qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes que j'ai voulu servir, et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe et quel ques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température et par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt, au pied d'un arbre, un champ défriché de mes mains, une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir au bonheur le monde même que j'ai quitté : ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitants si misérables ; et, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde. Mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, et que je ne suis plus sur le leur, je ne le hais plus ; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant, sur le bord d'un torrent, tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes ; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égaré, et il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'insoufferts que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres misères. Ils m'écoutaient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderais à acquérir de la gloire ou de la fortune ; mais, voyant que je ne voulais leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvaient moi-même misérable de ne pas courir après leur

malheureux bonheur : ils blâmaient ma vie solitaire ; ils prétendaient qu'eux seuls étaient utiles aux hommes ; et ils s'efforçaient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais, si je me communiquais à tout le monde, je ne me livrais à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse, dans le calme présent, les agitations passées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix ; les protections, la fortune, la réputation, les voluptés, et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vus se disputer avec fureur ces chimères, et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière, qui se brisent en écumant contre les rochers de son lit, et disparaissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps, vers l'océan de l'aveur qui n'a plus de rivages ; et par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'aperçoive pas de mon ermitage, situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élevation du lieu ou nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, surtout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au dehors. La rivière qui coule devant ma porte passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toutes sortes de feuillages : il y a des tatarinaques, des bois d'ébène, et de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olive, et bois de cannelle ; des bosquets de palmistes élèvent çà et là leurs colonnes nues et longues de plus de cent pieds, surmontées à leurs sommets d'un bouquet de palmes, et paraissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, qui, s'enlaçant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues cortines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtements mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, plusieurs espèces d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensible, de régions inconnues, au delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette île, et opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses espèces de perruches, et les pigeons bleus appelés ici pigeons hollandais. Les singes, habitants domiciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris et verdâtre, et leur face toute noire ; quelques-uns s'y suspendent par la queue et se balancent en l'air ; d'autres sautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfants de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillements et des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres australes, que répètent au loin les échos de ces forêts. La rivière, qui coule en bouillonnant sur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà et là dans ses eaux limpides leurs masses vénérables de verdure et d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitants : à mille pas de là elle se précipite de différents étages de rocher, et forme à sa chute une nappe d'eau unie comme le cristal, qui se brise en tombant en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ces eaux tumultueuses, et, dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à la fois et assourdissent, comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux, entretient sur les bords de cette rivière, malgré les ardeurs de l'été, une verdure et une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île, sur le haut même des montagnes.

A quelque distance de là, est un rocher assez éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, et qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur et de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher, madame de la Tour, Marguerite, Virginie, Paul et moi. Comme Virginie dirigeait toujours au bien d'autrui ses actions même les plus communes, elle ne mangeait pas un fruit à la campagne, qu'elle n'en mit en terre les noyaux ou les pépins. « Il en viendra, disait-elle, des arbres qui donneront leurs fruits à quelque voyageur, ou au moins à un oiseau. » Un jour donc qu'elle avait mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après il y eut plusieurs papayers, parmi lesquels il y en avait un femelle, c'est-à-dire qui porte des fruits. Cet arbre n'était pas si haut que le genou de Virginie à son départ ; mais, comme il croît vite, deux ans après il avait vingt pieds de hauteur, et son tronc était entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs de fruits mûrs. Paul, s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avait vu planter par son amie ; et en temps il fut sûr d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas apercevoir de la rapidité de notre vie ; ils vieillissent avec nous d'une vieillesse insensible ; mais ce sont ceux que nous revoyons tout à coup, après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertissent de la vitesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris et aussi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, et d'y voir leurs enfants, qu'il avait laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes pères de famille. Tantôt il voulait l'abattre, parce qu'il lui

rendait trop sensible la longueur du temps qui s'était écoulé depuis le départ de Virginie ; tantôt, le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisait son tronc, et lui adressait des paroles pleines d'amour et de regrets. O arbre dont la postérité existe encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt et de vénération que les arcs de triomphe des Romains ! Puisse la nature, qui détruit chaque jour les monuments de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune et pauvre fille !



Desespoir de Paul.

C'était donc au pied de ce papayer que j'étais sûr de rencontrer Paul quand il venait dans mon quartier. Un jour je l'y trouvai accablé de mélancolie, et j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis point trop ennuyé par mes longues digressions, pardonnables à mon âge et à mes dernières amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme ; et il vous sera aisé de faire la différence des interlocuteurs par le sens de ses questions et de mes réponses.

Il me dit :

« Je suis bien chagrin. Mademoiselle de la Tour est partie depuis deux ans et deux mois ; et depuis huit mois et demi elle ne nous a pas donné de ses nouvelles. Elle est riche ; je suis pauvre : elle m'a oublié. J'ai envie de m'embarquer : j'irai en France ; j'y servirai le roi, j'y ferai fortune, et la grand'tante de mademoiselle de la Tour me donnera sa petite-nièce en mariage quand je serai devenu un grand seigneur.

LE VIEILLARD.

« O mon ami ! ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez pas de naissance ?

PAUL.

« Ma mère me l'a dit ; car, pour moi, je ne sais ce que c'est que la naissance. Je ne me suis jamais aperçu que j'en eusse moins qu'un autre, ni que les autres en eussent plus que moi.

LE VIEILLARD.

« Le défaut de naissance vous ferme, en France, le chemin aux grands emplois. Il y a plus ; vous ne pouvez même être admis dans aucun corps distingué.

PAUL.

« Vous m'avez dit plusieurs fois qu'une des causes de la grandeur de la France était que le moindre sujet pouvait y parvenir à tout, et vous m'avez cité beaucoup d'hommes célèbres, qui, sortis de petits états, avaient fait honneur à leur patrie. Vous vouliez donc tromper mon courage ?

LE VIEILLARD.

« Mon fils, jamais je ne l'abattraï. Je vous ai dit la vérité sur les temps passés ; mais les choses sont bien changées à présent : tout est devenu vénal en France ; tout y est aujourd'hui le patrimoine d'un petit nombre de familles, ou le partage des corps. Le roi est un soleil que les grands et les corps environnent comme des nuages ; il est

« presque impossible qu'un de ses rayons tombe sur vous. Autrefois, dans une administration moins compliquée, on a vu ces phénomènes. Alors les talents et le mérite se sont développés de toutes parts, comme des terres nouvelles, qui, venant à être défrichées, produisent avec tout leur suc. Mais les grands rois qui savent connaître les hommes et les choisir, sont rares. Le vulgaire des rois ne se laisse aller qu'aux impulsions des grands et des corps qui les environnent.

PAUL.

« Mais je trouverai peut-être un de ces grands qui me protégera ?

LE VIEILLARD.

« Pour être protégé des grands, il faut servir leur ambition ou leurs plaisirs. Vous n'y réussirez jamais : car vous êtes sans naissance, et vous avez de la probité.

PAUL.

« Mais je ferai des actions si courageuses, je serai si fidèle à ma patrie, si exact dans mes devoirs, si zélé et si constant dans mon amitié, que je mériterai d'être adopté par quelqu'un d'eux, comme j'ai vu que cela se pratiquait dans les histoires anciennes que vous m'avez fait lire.

LE VIEILLARD.

« O mon ami ! chez les Grecs et chez les Romains, même dans leur décadence, les grands avaient du respect pour la vertu ; mais nous avons eu une foule d'hommes célèbres en tout genre, sortis des classes du peuple, et je n'en sache pas un seul qui ait été adopté par une grande maison. La vertu, sans nos rois, serait condamnée en France à être éternellement plébéienne. Comme je vous l'ai dit, ils la mettent quelquefois en honneur lorsqu'ils l'aperçoivent ; mais aujourd'hui les distinctions qui lui étaient réservées ne s'accordent plus que pour de l'argent.

PAUL.

« Au défaut d'un grand, je chercherai à plaire à un corps. J'épouserai entièrement son esprit et ses opinions ; je m'en ferai aimer.

LE VIEILLARD.

« Vous ferez donc comme les autres hommes, vous renoncerez à votre conscience pour parvenir à la fortune ?

PAUL.

« Oh non ! je ne chercherai jamais que la vérité.

LE VIEILLARD.

« Au lieu de vous faire aimer, vous pourriez bien vous faire haïr. D'ailleurs les corps s'intéressent fort peu à la découverte de la vérité. Toute opinion est indifférente aux ambitieux, pourvu qu'ils gouvernent.

PAUL.

« Que je suis infortuné ! tout me repousse. Je suis condamné à passer ma vie dans un travail obscur, loin de Virginie ! » Et il soupira profondément.

LE VIEILLARD.

« Que Dieu soit votre unique patron, et le genre humain votre corps ! Soyez constamment attaché à l'un et à l'autre. Les familles, les corps, les peuples, les rois, ont leurs préjugés et leurs passions ; il faut souvent les servir par des vices : Dieu et le genre humain ne nous demandent que des vertus.

« Mais pourquoi voulez-vous être distingué du reste des hommes ? C'est un sentiment qui n'est pas naturel, puisque, si chacun l'avait, serait en état de guerre avec son voisin. Contentez-vous de remplir votre devoir dans l'état où la Providence vous a mis ; bénissez votre sort, qui vous permet d'avoir une conscience à vous, et qui ne vous oblige pas, comme les grands, de mettre votre bonheur dans l'opinion des petits ; et, comme les petits, de ramper sous les grands pour avoir de quoi vivre. Vous êtes dans un pays et dans une condition où, pour subsister, vous n'avez besoin, ni de tromper, ni de flatter, ni de vous avilir ; comme font la plupart de ceux qui cherchent la fortune en Europe ; où votre état ne vous interdit aucune vertu ; où vous pouvez être impunément bon, vrai, sincère, instruit, patient, tempérant, chaste, indulgent, pieux, sans qu'aucun ridicule vienne flétrir votre sagesse,

« qui n'est encore qu'en fleur. Le ciel vous a donné de la liberté, de la santé, une bonne conscience, et des amis : les rois, dont vous ambitionnez la faveur, ne sont pas si heureux.

PAUL.

« Ah ! il me manque Virginie ! sans elle, je n'ai rien : avec elle, j'aurais tout. Elle seule est ma naissance, ma gloire et ma fortune ; mais, puisqu'enfin sa parente veut lui donner pour mari un homme d'un grand nom, avec l'étude et des livres on devient savant et célèbre. Je m'en vais étudier ; j'acquerrai de la science, je servirai utilement ma patrie par mes lumières, sans nuire à personne et sans en dépendre ; je deviendrai fameux, et ma gloire n'appartiendra qu'à moi.

LE VIEILLARD.

« Mon fils, les talents sont encore plus rares que la naissance et que les richesses ; et sans doute ils sont de plus grands biens, puisque rien ne peut les ôter, et que partout ils nous concilient l'estime publique : mais ils coûtent cher. On ne les acquiert que par des privations en tout genre, par une sensibilité exquise qui nous rend malheureux au dedans et au dehors par les persécutions de nos contemporains. L'homme de robe n'envie point, en France, la gloire du militaire, ni le militaire celle de l'homme de mer : mais tout le monde y traversera votre chemin, parce que tout le monde s'y pique d'avoir de l'esprit. Vous servirez les hommes, dites-vous ? mais celui qui fait produire à un terrain une gerbe de blé de plus leur rend un plus grand service que celui qui leur donne un livre.

PAUL.

« Oh ! celle qui a planté ce papayer a fait aux habitants de ces forêts un présent plus utile et plus doux que si elle leur avait donné une bibliothèque. » Et en même temps, il saisit cet arbre dans ses bras et le baisa avec transport.

LE VIEILLARD.

« Le meilleur des livres, qui ne prêche que l'égalité, l'amitié, l'humanité et la concorde, l'Evangile, a servi pendant des siècles de prétexte aux fureurs des Européens. Combien de tyrannies publiques et particulières s'exercent encore en son nom sur la terre ! Après cela, qui se flatte d'être utile aux hommes par un livre ? Rappelez-vous quel a été le sort de la plupart des philosophes qui leur ont prêché la sagesse : Homère, qui l'a revêtu de vers si beaux, demandait l'aumône pendant sa vie. Socrate, qui donna aux Athéniens de si aimables leçons par ses discours et par ses mœurs, fut empoisonné juridiquement par eux. Son sublime disciple Platon fut livré à l'esclavage par l'ordre du prince même qui le protégeait ; et, avant eux, Pythagore, qui étendait l'humanité jusqu'aux animaux, fut brûlé vif par les Crotoniates. Que dis-je ? la plupart même de ces noms illustres sont venus à nous défigurés par quelques traits de satire qui les caractérisent, l'ingratitude humaine se plaît à les reconnaître là ; et si, dans la foule, la gloire de quelques-uns est venue nette et pure jusqu'à nous, c'est que ceux qui les ont portés ont vécu loin de la société de leurs contemporains : semblables à ces statues que l'on tire entières des champs de la Grèce et de l'Italie, et qui, pour avoir été ensevelies dans le sein de la terre, ont échappé à la fureur des barbares.

« Vous voyez donc que pour acquérir la gloire orageuse des lettres, il faut bien de la vertu, et être prêt à sacrifier sa propre vie. D'ailleurs, croyez-vous que cette gloire intéresse en France les gens riches ? Ils se soucient bien des gens de lettres, auxquels la science ne rapporte, ni dignités dans la patrie, ni gouvernements, ni entrée à la cour. On persécute peu, dans ce siècle indifférent à tout, hors à la fortune et à la volupté ; mais les lumières et la vertu n'y mènent à rien de distingué, parce que tout est dans l'Etat le prix de l'argent. Autrefois, elles trouvaient des récompenses assurées dans les différentes places de l'Eglise, de la magistrature et de l'administration ; aujourd'hui, elles ne servent qu'à faire des livres. Mais ce fruit, peu prisé des gens du monde, est toujours digne de son origine céleste : c'est à ces mêmes livres qu'il est réservé particulièrement de donner de l'éclat à la vertu obscure, de consoler les malheureux, d'éclairer les nations, et de dire la vérité, même aux rois. C'est, sans contredit, la fonction la plus auguste dont le ciel puisse honorer un mortel sur la terre. Quel est l'homme qui ne se console de l'injustice ou du mépris de ceux qui disposent de la fortune, lorsqu'il pense que son ouvrage ira, de siècle en siècle, et de nations en nations, servir de barrière à l'erreux et aux tyrans ; et que du sein de l'obscurité où il a vécu, il jaillira une gloire qui effacera celle de la plupart des rois, dont les monuments périssent dans l'oubli, malgré les flatteurs qui les élèvent et qui les vantent ?

PAUL.

« Ah ! je ne voudrais cette gloire que pour la répandre sur Virginie, et la rendre chère à l'univers. Mais vous, qui avez tant de connais-

« ces, dites-moi si nous nous marierons. Je voudrais être savant, au moins pour connaître l'avenir.

LE VIEILLARD.

« Qui voudrait vivre, mon fils, s'il connaissait l'avenir ? Un seul malheur prévient nous donne tant de vaines inquiétudes ! la vue d'un malheur certain empoisonnerait tous les jours qui le précéderaient. Il ne faut pas même trop approfondir ce qui nous environne, et le ciel, qui nous donna la réflexion pour prévoir nos besoins, nous a donné les besoins pour mettre des bornes à notre réflexion.

PAUL.

« Avec de l'argent, dites-vous, on acquiert en Europe des dignités et des honneurs ; j'irai m'enrichir au Bengale pour aller épouser Virginie à Paris ; je vais m'embarquer.

LE VIEILLARD.

« Quoi ! vous quitteriez sa mère et la vôtre ?

PAUL.

« Vous m'avez vous-même donné le conseil de passer aux Indes.

LE VIEILLARD.

« Virginie était alors ici ; mais vous êtes maintenant l'unique soutien de votre mère et de la sienne.

PAUL.

« Virginie leur fera du bien par sa riche parente.

LE VIEILLARD.

« Les riches n'en font guère qu'à ceux qui leur font honneur dans le monde ; ils ont des parents bien plus à plaindre que madame de la Tour, qui, faute d'être secourus par eux, sacrifient leur liberté pour avoir du pain, et passent leur vie renfermés dans des couvents.

PAUL.

« Quel pays que l'Europe ! Oh ! il faut que Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle besoin d'avoir une parente riche ? Elle était si contente sous ces cabanes, si jolie et si bien parée avec un mouchoir rouge ou des fleurs autour de sa tête ! Reviens, Virginie ! Quitte les hôtels et les grandeurs. Reviens dans ces rochers, à l'ombre de ces bois et de nos cocotiers. Hélas ! tu es peut-être maintenant malheureuse ?... » Et il se mettait à pleurer. « Mon père, ne me cachez rien ; si vous ne pouvez me dire si j'épouserai Virginie, au moins apprenez-moi si elle m'aime encore, au milieu de ces grands seigneurs qui parlent au roi et qui la vont voir.

LE VIEILLARD.

« O mon ami ! je suis sûr que elle vous aime, par plusieurs raisons ; mais surtout parce qu'elle a de la vertu. » A ces mots, il me sauta au cou, transporté de joie.

PAUL.

« Mais croyez-vous les femmes d'Europe fausses, comme on les représente dans les comédies et dans les livres que vous m'avez prêtés ?

LE VIEILLARD.

« Les femmes sont fausses dans les pays où les hommes sont tyrans. Partout la violence produit la ruse.

PAUL.

« Comment peut-on être tyran des femmes !

LE VIEILLARD.

« En les mariant sans les consulter ; une jeune fille avec un vieillard, une femme sensible avec un homme indifférent.

PAUL.

« Pourquoi ne pas marier ensemble ceux qui se conviennent, les jeunes avec les jeunes, les amants avec les amantes ?

LE VIEILLARD.

« C'est que la plupart des jeunes gens, en France, n'ont pas assez de

« fortune pour se marier, et qu'ils n'en acquièrent qu'en devenant vieux. « Jeunes, ils corrompent les femmes de leurs voisins ; vieux, ils ne peuvent fixer l'attention de leurs épouses. Ils ont trompé étant jeunes, on les trompe à leur tour étant vieux. C'est une des réactions de la justice universelle qui gouverne le monde : un excès y balance toujours un autre excès. Ainsi la plupart des Européens passent leur vie dans ce double désordre ; et ce désordre augmente dans une société à mesure que les richesses s'y accumulent sur un moindre nombre de têtes. L'État est semblable à un jardin, où les petits arbres ne peuvent venir s'il y en a de trop grands qui les ombragent ; mais il y a cette différence que la beauté d'un jardin peut résulter d'un petit nombre de grands arbres, et que la prospérité d'un État dépend toujours de la multitude et de l'égalité des sujets, et non pas d'un petit nombre de riches.

PAUL.

« Mais qu'est-il besoin d'être riche pour se marier ?

LE VIEILLARD.

« Afin de passer ses jours dans l'abondance sans rien faire.

PAUL.

« Et pourquoi ne pas travailler ? je travaille bien, moi !

LE VIEILLARD.

« C'est qu'en Europe le travail des mains déshonore : on l'appelle travail mécanique. Celui même de labourer la terre y est le plus méprisé de tous. Un artisan y est bien plus estimé qu'un paysan.

PAUL.

« Quoi ! l'art qui nourrit les hommes est méprisé en Europe ! Je ne vous comprends pas.

LE VIEILLARD.

« Oh ! il n'est pas possible à un homme élevé dans la nature de comprendre les dépravations de la société. On se fait une idée précise de l'ordre, mais non pas du désordre. La beauté, la vertu, le bonheur, ont des proportions ; la laideur, le vice et le malheur n'en ont point.

PAUL.

« Les gens riches sont donc bien heureux ! ils ne trouvent d'obstacles à rien ; ils peuvent combler de plaisirs les objets qu'ils aiment.

LE VIEILLARD.

« Ils sont la plupart usés sur tous les plaisirs, par cela même qu'ils ne leur coûtent aucunes peines. N'avez-vous pas éprouvé que le plaisir du repos s'achète par la fatigue ; celui de manger, par la faim ; celui de boire, par la soif ? Eh bien, celui d'aimer et d'être aimé ne s'acquiert que par une multitude de privations et de sacrifices. Les richesses ôtent aux riches tous ces plaisirs-là en prévenant leurs besoins. Joignez, à l'ennui qui suit leur satiété, l'orgueil qui naît de leur opulence, et que la moindre privation blesse, lors même que les plus grandes jouissances ne le flattent plus. Le parfum de mille roses ne plaît qu'un instant ; mais la douleur que cause une seule de leurs épines dure longtemps après sa piqûre. Un mal au milieu des plaisirs est pour les riches une épine au milieu des fleurs. Pour les pauvres, au contraire, un plaisir au milieu des maux est une fleur au milieu des épines ; ils en goûtent vivement la jouissance. Tout effet augmente par son contraste ; la nature a tout balancé. Quel état, à tout prendre, croyez-vous préférable, de n'avoir presque rien à espérer et tout à craindre, ou presque rien à craindre et tout à espérer ? Le premier état est celui des riches, et le second, celui des pauvres. Mais ces extrêmes sont également difficiles à supporter aux hommes, dont le bonheur consiste dans la médiocrité et la vertu.

PAUL.

« Qu'entendez-vous par la vertu ?

LE VIEILLARD.

« Mon fils, vous qui soutenez vos parents par vos travaux, vous n'avez pas besoin qu'on vous la définisse ; la vertu est un effort fait sur nous-mêmes pour le bien d'autrui, dans l'intention de plaire à Dieu seul.

PAUL.

« Oh ! que Virginie est vertueuse ! C'est par vertu qu'elle a voulu être

« riche, afin d'être bienfaisante. C'est par vertu qu'elle est partie de cette île : la vertu l'y ramènera. »

L'idée de son retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouissaient. Virginie n'avait point écrit, parce qu'elle allait arriver. Il fallait si peu de temps pour venir d'Europe avec un bon vent ! Il faisait l'énumération des vaisseaux qui avaient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'était embarquée n'en mettrait pas plus de deux : les constructeurs étaient aujourd'hui si savants, et les marins si habiles ! Il parlait des arrangements qu'il allait faire pour la recevoir, du nouveau logement qu'il allait bâtir, des plaisirs et des surprises qu'il lui ménagerait quand elle serait sa femme. Sa femme !... cette idée le ravissait. « Au moins, mon père, me disait-il, vous ne ferez plus rien que pour votre plaisir ; Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour vous. Vous serez toujours avec nous, n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser et de vous réjouir. » Et il allait, hors de lui, porter à sa famille la joie dont il était enivré.

En peu de temps les grandes craintes succèdent aux grandes espérances. Les passions violentes jettent toujours l'âme dans les extrémités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenait se voir, accablé de tristesse. Il me disait : « Virginie ne m'écrit point. Si elle était partie d'Europe, elle m'aurait mandé son départ. Ah ! les bruits qui ont couru d'elle ne sont que trop fondés ! Sa tante l'a mariée à un grand seigneur. L'amour des richesses l'a perdue comme tant d'autres. Dans ces livres qui peignent si bien les femmes, la vertu n'est qu'un sujet de roman. Si Virginie avait eu de la vertu, elle n'aurait pas quitté sa propre mère et moi. Pendant que je passe ma vie à penser à elle, elle m'oublie. Je m'afflige, et elle se divertit. Ah ! cette pensée me désespère. Tout travail me déplaît ; toute société m'ennuie. Plût à Dieu que la guerre fût déclarée dans l'Inde ! j'irais y mourir.

« — Mon fils, lui répondis-je, le courage qui nous jette dans la mort n'est que le courage d'un instant. Il est souvent excité par les vains applaudissements des hommes. Il en est un plus rare et plus nécessaire qui nous fait supporter, chaque jour, sans témoin et sans éloge, les traverses de la vie : c'est la patience. Elle s'appuie, non sur l'opinion d'autrui ou sur l'impulsion de nos passions, mais sur la volonté de Dieu. La patience est le courage de la vertu.

« — Ah ! s'écria-t-il, je n'ai donc point de vertu ! Tout m'accable et me désespère. — La vertu, lui dis-je, toujours égale, constante, invincible, n'est pas le partage de l'homme. Au milieu de tant de passions qui nous agitent, notre raison se trouble et s'obscurcit ; mais il est des places où nous pouvons en rallumer le flambeau : ce sont les lettres.

« Les lettres, mon fils, sont un secours du ciel. Ce sont des rayons de cette sagesse qui gouverne l'univers, que l'homme, inspiré par un art céleste, a appris à fixer sur la terre. Semblables aux rayons du soleil, elles éclairent, elles réjoignent, elles échauffent : c'est un feu divin. Comme le feu, elles approprient toute la nature à notre usage. Par elles nous réunissons autour de nous les choses, les lieux, les hommes et les temps. Ce sont elles qui nous rappellent aux règles de la vie humaine. Elles calment les passions ; elles répriment les vices ; elles excitent les vertus par les exemples augustes des gens de bien qu'elles célèbrent, et dont elles nous présentent les images toujours honorées. Ce sont des filles du ciel qui descendent sur la terre pour charmer les maux du genre humain. Les grands écrivains qu'elles inspirent ont toujours paru dans les temps les plus difficiles à supporter à toute société, les temps de barbarie et ceux de dépravation. Mon fils, les lettres ont consolé une infinité d'hommes plus malheureux que vous : Xénophon, exilé de sa patrie après y avoir ramené dix mille Grecs ; Scipion l'Africain, lassé des calomnies des Romains ; Lucullus, de leurs brigues ; Catinat, de l'ingratitude de sa cour. Les Grecs, si ingénieux, avaient réparti à chacune des Muses qui président aux lettres une partie de notre entendement, pour le gouverner : nous devons donc leur donner nos passions à régir, afin qu'elles leur imposent un joug et un frein. Elles doivent remplir, par rapport aux puissances de notre âme, les mêmes fonctions que les fleuves qui attelaient et conduisaient les chevaux du Soleil.

« Lisez donc, mon fils. Les sages qui ont écrit avant nous sont des voyageurs qui nous ont précédés dans les sentiers de l'infortune, qui nous tendent la main, et nous invitent à nous joindre à leur compagnie lorsque tout nous abandonne. Un bon livre est un bon ami.

« — Ah ! s'écriait Paul, je n'avais pas besoin de savoir lire quand Virginie était ici. Elle n'avait pas plus étudié que moi ; mais, quand elle me regardait en m'appelant son ami, il m'était impossible d'avoir du chagrin.

« — Sans doute, lui disais-je, il n'y a point d'ami aussi agréable qu'une maîtresse qui nous aime. Il y a de plus dans la femme une gaieté légère qui dissipe la tristesse de l'homme. Ses grâces font évanouir les noirs fantômes de la réflexion. Sur son visage sont les doux attrait et la confiance. Quelle joie n'est rendue plus vive par sa joie ? quel front ne se déride à son sourire ? quelle colère résiste à ses larmes ? Virginie reviendra avec plus de philosophie que vous n'en avez. Elle sera bien surprise de ne pas retrouver le jardin tout à fait rétabli, elle qui ne songe qu'à l'embellir, malgré les persécutions de sa parente, loin de sa mère et de vous »

L'idée du retour prochain de Virginie renouvelait le courage de Paul

et le ramenait à ses occupations champêtres. Heureux, au milieu de ses peines, de proposer à son travail une lin qui plaisait à sa passion.

Un matin, au point du jour (c'était le 24 décembre 1744). Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte; ce pavillon était le signal d'un vaisseau qu'on voyait en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportait pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'était embarqué pour aller le reconnaître, suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé était le *Saint-Géran*, du port de sept cents tonneaux, commandé par un capitaine appelé M. Aubin; qu'il était à quatre lieues au large, et qu'il ne mouillera au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, si le vent était favorable. Il n'en faisait point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportait de France. Il y en avait une pour madame de la Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la baissa avec transport, la mit dans son sein et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille, qui attendait son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air, sans pouvoir parler; et aussitôt tout le monde se rassembla chez madame de la Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandait à sa mère qu'elle avait éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand'tante, qui l'avait voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, et enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettait d'arriver à l'île de France que dans la saison des ouragans; qu'elle avait essayé en vain de la fléchir, en lui représentant ce qu'elle devait à sa mère et aux habitudes du premier âge; qu'elle en avait été traitée de fille insensée, dont la tête était gâtée par les romans; qu'elle n'était maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille, et qu'elle eût satisfait cet ardent désir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote; mais qu'il s'était opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre, et d'une grosse mer qui régnait au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue que toute la famille, transportée de joie, s'écria: « Virginie est arrivée! » Maîtres et serviteurs, tous s'embrassèrent. Madame de la Tour dit à Paul: « Mon fils, allez prévenir notre voisin de l'arrivée de Virginie. » Aussitôt Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, et Paul et lui s'acheminèrent vers son habitation.

Il pouvait être dix heures du soir. Je venais d'éteindre ma lampe et de me coucher lorsque j'aperçus à travers les palissades de ma cabane une lumière dans les bois. Bientôt après j'entendis la voix de Paul qui m'appela. Je me lève; et à peine j'étais habillé, que Paul, hors de lui, et tout essouffé, me saute au cou en me disant: « Allons, allons; Virginie est arrivée. Allons au port; le vaisseau y mouillera au point du jour. »

Sur-le-champ nous nous mettons en route. Comme nous traversions les bois de la Montagne-Longue, et que nous étions déjà sur le chemin qui mène des Pamplemousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'était un noir qui s'avancait à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venait, et où il allait en si grande hâte. Il me répondit: « Je viens du quartier de l'île appelé la Poudre-d'Or: « on m'envoie au port avertir le gouverneur qu'un vaisseau de France est mouillé sous l'île d'Ambré. Il tire du canon pour demander du secours, car la mer est bien mauvaise. » Cet homme ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul: « Allons vers le quartier de la Poudre-d'Or, au-devant de Virginie; il n'y a que trois lieues d'ici. » Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisait une chaleur étouffante. La lune était levée; on voyait autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel était d'une obscurité affreuse. On distinguait, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombre, peu élevés, qui s'entassaient vers le milieu de l'île, et venaient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentit pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre; mais, ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étaient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvais douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout, et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avait précédé.

Nous nous hâtons d'avancer sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en page sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre-d'Or. Les flots s'y brisaient avec un bruit épouvantable; ils en couvraient les rochers et les grèves d'écumes d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avait tirées bien avant sur le sable.

À quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitants s'étaient rassemblés. Nous fîmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitants nous raconta que, dans l'après-midi, il avait vu un vaisseau en pleine mer porté sur l'île par les courants; que la nuit l'avait dérobé à sa vue; que, deux heures après le coucher du soleil, il l'avait entendu tirer du canon pour appeler du secours; mais que la mer était si mauvaise qu'on n'avait pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui; que bientôt après, il avait cru apercevoir ses feux allumés, et que, dans ce cas, il craignait que le vaisseau, venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre et la petite île d'Ambré, prenant celle-ci pour

le Coia de Mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis; que, si cela était, ce qu'il ne pouvait toutefois affirmer, ce vaisseau était dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, et nous dit qu'il avait traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambré de la côte; qu'il l'avait sondé, que la tenue et le mouillage en étaient très-bons, et que le vaisseau y était en parfaite sûreté, comme dans le meilleur port: « J'y mettrais toute ma fortune, ajouta-t-il, et j'y dormirais aussi tranquillement qu'à terre. » Un troisième habitant dit qu'il était impossible que ce vaisseau pût entrer dans ce canal, ou à peine les chaloupes pouvaient naviguer; il assura qu'il l'avait vu mouiller au delà de l'île d'Ambré, en sorte que, si le vent venait à s'élever au matin, il serait le maître de pousser au large ou de gagner le port. D'autres habitants ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils contestaient entre eux, suivant la coutume des créoles oisifs, Paul et moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusques au petit point du jour; mais il faisait trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui d'ailleurs était couverte de brume: nous n'entrevismes au large qu'un nuage sombre, qu'on nous dit être l'île d'Ambré, située à un quart de lieue de la côte. On n'apercevait dans ce séjour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions, et quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparaissaient de temps en temps au milieu des nuages qui circulaient autour.

Vers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours; c'était le gouverneur, M. de la Bordonnais, qui arrivait à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils, et d'un grand nombre d'habitants et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à la fois. À peine leur décharge fut faite, que nous aperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau était à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous aperçûmes alors à travers le brouillard le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près, que, malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandait la manœuvre, et les cris des matelots, qui crièrent trois fois Vive le Roi! car c'est le cri des Français dans les dangers extrêmes, ainsi que dans les grandes joies; comme si dans les dangers ils appelaient leur prince à leur secours, ou comme s'ils voulaient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le *Saint-Géran* aperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de la Bordonnais fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitants du voisinage chercher des vivres, des planches, des câbles et des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnés de leurs noirs chargés de provisions et d'agres, qui venaient des habitations de la Poudre-d'Or, du quartier de Flaque et de la rivière du Rempart. Un des plus anciens de ces habitants s'approcha du gouverneur et lui dit: « Monsieur, on a entendu toute la nuit des bruits sourds dans la montagne; dans les bois, les feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse du vent; les oiseaux de marine se réfugient à terre: certainement tous ces signes annoncent un ouragan. — Eh bien, mes amis, répondit le gouverneur, nous y sommes préparés, et sûrement le vaisseau l'est aussi. »

En effet, tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient, à leur centre, d'un noir affreux, et entourés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des paille-en-cul, des frégates, des copeurs d'eau, et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria: « Voila l'ouragan! » et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambré et son canal. Le *Saint-Géran* parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il était mouillé entre l'île d'Ambré et la terre, en dedans de la ceinture de récifs qui entoure l'île de France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et, à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air; mais dans ce mouvement, sa poupe, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, ou le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage; fort il était séparé par de hauts fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait briser sur la côte s'avancait en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis, reculant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambré n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de nappes noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent, qui en balayait la surface, les portait par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-

lieu dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent; et, comme il n'était plus retenu que par une seule ancre, il fut jeté sur les rochers à une demi-encaillure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élançer à la mer, lorsque je le saisis par le bras : « Mon fils, lui dis-je, voulez-vous « périr ? — Que j'aïlle à son secours ou que je meure ! » Comme le désespoir lui ôta la raison, Domingue et moi nous lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisismes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le *Saint-Géran*, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder : car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissa le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu et nerveux comme llercule; il s'approcha de Virginie avec respect : nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la ! sauvez-la ! ne « la quittez pas ! » Mais dans ce moment une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux ! hélas ! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs qu'un mouvement d'humanité avait portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avait voulu sauver à la nage. Cet homme, échappé à une mort presque certaine, s'agenouilla sur le sable en disant : « O mon Dieu, vous m'avez sauvé la « vie ; mais je l'aurais donnée de bon cœur pour cette digne demoiselle « qui n'a jamais voulu se déshabiller comme moi. » Domingue et moi nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connaissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens, et nous cherchâmes de notre côté, le long du rivage, si la mer n'y apporterait point le corps de Virginie; mais le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avaient péri, la plupart doutant, d'après une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence; car il y a des maux si terribles et si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Cependant on avait mis Paul, qui commençait à reprendre ses sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie et son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetait beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes; et un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage fut le corps de Virginie. Elle était à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vue périr. Ses traits n'étaient point sensiblement altérés. Ses yeux étaient fermés, mais la sérénité était encore sur son front : seulement les pâles violettes de la mort se confondaient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains était sur ses habits, et l'autre qu'elle appuyait sur son cœur, était fortement fermée et roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte; mais quelle fut ma surprise lorsque je vis que c'était le portrait de Paul, qu'elle lui avait promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivrait ! A cette dernière marque de la constance et de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amèrement. Pour Domingue, il se frappait la poitrine et

perçait l'air de ses cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares, qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupaient de ce triste office, nous montâmes en tremblant à l'habitation. Nous y trouvâmes madame de la Tour et Marguerite en prières, en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que madame de la Tour n'aperçut, elle s'écria : « Où est ma fille, ma chère fille, « mon enfant ? » Ne pouvant douter de son malheur, à mon silence et à mes larmes, elle fut saisie tout à coup d'étonnements et d'angoisses douloureuses; sa voix ne faisait plus entendre que des soupirs et des sanglots. Pour Marguerite, elle s'écria : « Où est mon fils ? je ne vois point mon fils ! » et elle s'évanouit. Nous courûmes à elle, et, l'ayant fait revenir, je l'assurai que Paul était vivant, et que le gouverneur en faisait prendre soin. Elle ne reprit ses sens que pour s'occuper de son amie, qui tombait de temps en temps dans de longs évanouissements. Madame de la Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances, et, par leurs longues périodes, j'ai jugé qu'aucune douleur n'était égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvrait la connaissance, elle tournait ses regards fixes et mornes vers le ciel. En vain son amie et moi nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres; elle paraissait insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, et il ne sortait de sa poitrine oppressée que de sourds gémissements.

Des le matin, on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avait repris l'usage de ses sens, mais il ne pouvait proférer une parole. Son entrevue avec sa mère et madame de la Tour, que j'avais d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avais pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses mères. Elles se mirent l'une et l'autre auprès de lui, le saisirent dans leurs bras, le baisèrent; et leurs larmes, qui avaient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencèrent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long assoupissement succéda à l'état convulsif de leur douleur, et leur procura un repos léthargique, sensible, à la vérité, à celui de la mort.

M. de la Bourdonnais m'envoya avertir secrètement que le corps de Virginie avait été apporté à la ville par son ordre, et que de là on allait le transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussitôt au Port-Louis, où je trouvais des habitants de tous les quartiers rassemblés pour assister à ses funérailles, comme si l'île eût perdu en elle ce qu'elle avait de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avaient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, et tiraient du canon par de longs intervalles. Des grenadiers ouvraient la marche du convoi; ils portaient leurs fusils baissés. Leurs tambours, couverts de longs crêpes, ne faisaient entendre que des sons lugubres; et on voyait l'abattement peint dans les traits de ces guerriers qui avaient tant de fois affronté la mort dans les combats sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'île, vêtues de blanc, et tenant des palmes à la main, portaient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfants le suivait en chantant des hymnes; après eux venait tout ce que l'île avait de plus distingué dans ses habitants et dans son état-major, à la suite duquel marchait le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avait ordonné pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avait fait si longtemps le bonheur, et que sa mort remplissait maintenant de désespoir, toute la pompe funèbre fut dérangée; les hymnes et les chants cessèrent; on n'entendit plus dans la plaine que des soupirs et des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapeliers et des couronnes de fleurs, en l'invokant comme une sainte. Les mères demandaient à Dieu une fille comme elle; les garçons, des amants aussi constantes; les pauvres, une amie aussi tendre; les esclaves, une maîtresse aussi bonne.

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de la sépulture, des négresses de Madagascar et des Cafres de Mozambique déposèrent autour d'elle des paniers de fruits, et suspendirent des pièces d'étoffes aux arbres voisins, suivant l'usage de leur pays; des Indiennes du Bengale et de la côte Malabare apportèrent des cages pleines d'oiseaux, auxquels elles donnèrent la liberté sur son corps, tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations! et tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau!

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, et en écarter quelques filles de pauvres habitants qui voulaient s'y jeter à toute force, disant qu'elles n'avaient plus de consolation à espérer dans ce monde, et qu'il ne leur restait qu'à mourir avec celle qui était leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemousses, sur son côté occidental, au pied d'une touffe de bambous où, en venant à la messe avec sa mère et Marguerite, elle aimait à se reposer assise à côté de celui qu'elle appelait alors son frère.

Au retour de cette pompe funèbre, M. de la Bourdonnais monta ici, suivi d'une partie de son nombreux cortège. Il offrit à madame de la Tour et à son amie tous les secours qui dépendaient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation, contre sa tante dénaturée; et, s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler : « Je désirais, lui dit-il, votre bonheur et celui de votre famille; Dieu m'en

« est témoin. Mon ami, il faut aller en France ; je vous y ferai avoir du service. Dans votre absence, j'ai soin de votre mère comme de la mienne. » Et en même temps il lui présenta la main ; mais Paul retira la sienne et détourna la tête pour ne pas le voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, ainsi qu'à Paul, tous les secours dont j'étais capable. Au bout de trois semaines, Paul fut en état de marcher ; mais son chagrin paraissait augmenter à mesure que son corps reprenait ses forces. Il était insensible à tout, ses regards étaient éteints, et il ne répondait rien à toutes les questions qu'on pouvait lui faire. Madame de la Tour, qui était mourante, lui disait souvent : « Mon fils, tant que je vous verrai, je croirai voir ma chère Virginie. » A ce nom de Virginie il tressaillit, et s'éloignait d'elle malgré les invitations de sa mère, qui le rappelait auprès de son amie. Il allait seul se retirer dans le jardin, et s'asseyait au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avait pris le plus grand soin de lui et de ces dames, nous dit que, pour le tirer de sa noire mélancolie, il fallait lui laisser faire tout ce qu'il lui plairait, sans le contrarier en rien, qu'il n'y avait que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinait.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le premier usage qu'il en fit fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdais pas de vue, je me mis en marche après lui, et je



Naufrage du Saint-Géran.

dis à Domingue de prendre des vivres, et de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendait cette montagne, sa joie et ses forces semblaient renaitre. Il prit d'abord le chemin des Pamplemousses ; et quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée ; là il s'agenouilla, et, levant les yeux au ciel, il fit une longue prière. Sa démarche me parut d'un bon augure pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers l'Être suprême faisait voir que son âme commençait à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue et moi, nous nous mimas à genoux à son exemple, et nous priâmes avec lui. Ensuite il se leva, et prit sa route vers le nord de l'île, sans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je savais qu'il ignorait, non-seulement où l'on avait déposé le corps de Virginie, mais même s'il avait été retiré de la mer, je lui demandai pourquoi il avait été prier Dieu au pied de ces bambous ; il me répondit : « Nous y avons été si souvent ! »

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai, par mon exemple, à prendre quelque nourriture ; ensuite nous dormîmes sur l'herbe au pied d'un arbre. Le lendemain, je crus qu'il se déterminerait à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque temps dans la plaine l'église des Pamplemousses avec ses longues avenues de bambous, et il fit quelques mouvements comme pour y retourner ; mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pénétrai son intention, et je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes, sur le milieu du jour, au quartier de la Poudre-d'Or. Il descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avait péri le Saint-Géran. A la vue de l'île d'Ambre, et de son canal alors uni comme un miroir, il s'écria : « Virginie ! ô ma chère Virginie ! » et aussitôt il tomba en défaillance. Domingue et moi nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le finies revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut re-

tourner sur les bords de la mer ; mais, l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur et la nôtre par de si cruels souvenirs, il prit une autre direction. Enfin, pendant huit jours, il se rendit dans tous les lieux où il s'était trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avait été demander la grâce de l'esclave de la rivière Noire ; il revit ensuite les bords de la rivière des Trois-Mamelles, où elle s'assit, ne pouvant plus marcher, et la partie du bois où elle s'était égarée. Tous les lieux qui lui rappelaient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa bien-aimée : la rivière de la Montagne Longue,



Mort de Virginie.

ma petite maison, la cascade voisine, le papayer qu'elle avait planté, les pelouses où elle aimait à courir, les carrefours de la forêt où elle se plaisait à chanter, firent tour à tour couler ses larmes ; et les mêmes échos qui avaient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs ne répétaient plus maintenant que ces mots douloureux : « Virginie ! ô ma chère Virginie ! »

Dans cette vie sauvage et vagabonde ses yeux se cavèrent, son teint jaunit, et sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs, et que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappelaient le souvenir de sa perte, et de le transférer dans quelque endroit de l'île où il y eût beaucoup de dissipation. Pour cet effet, je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Wil-



Mort de Paul.

liams, où il n'avait jamais été. L'agriculture et le commerce répandaient dans cette partie de l'île beaucoup de mouvement et de variété. Il y avait des troupes de charpentiers qui écarriçaient des bois, et d'autres qui les sciaient en planches ; des voitures allaient et venaient le long de ses chemins, de grands troupeaux de bœufs et de chevaux y paissaient

dans de vastes pâturages, et la campagne y était parsemée d'habitations. L'élevation du sol y permettait en plusieurs lieux la culture de diverses espèces de végétaux de l'Europe. On y voyait çà et là des moissons de blé dans la plaine, des tapis de fensiers dans les éclaircies des bois, et des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en donnant de la tension aux nerfs, y était même favorable à la santé des blancs. De ces hauteurs, situées vers le milieu de l'île, et entourées de grands bois, on n'apercevait, ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'église des Pamplonnaises, ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes mêmes, qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus, du côté des plaines de Williams, qu'un long promontoire en ligne droite et perpendiculaire, d'où s'élèvent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines où je conduisis Paul. Je le tenais sans cesse en action, marchant avec lui au soleil et à la pluie, de jour et de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, et de donner le change à ses réflexions, par l'ignorance du lieu où nous étions et du chemin que nous avions perdu. Mais l'âme d'un amant retrouve partout les traces de l'objet aimé. La nuit et le jour, le calme des solitudes et le bruit des habitations, le temps même qui emporte tant de souvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée, dès qu'elle rentre dans son repos, elle se tourne vers le pôle qui l'attire. Quand je demandais à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams : « Où irons-nous maintenant ? » il se tournait vers le nord, et me disait : « Voilà nos montagnes, retournons-y. »

Je vis bien que tous les moyens que je tentais pour le distraire étaient inutiles, et qu'il ne me restait d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma faible raison. Je lui répondis donc : « Oui, voilà les montagnes où demeurent votre « chère Virginie, et voilà le portrait que vous lui aviez donné, et qu'en « montrant elle portait sur son cœur, dont les derniers mouvements ont « encore été pour vous. » Je présentai alors à Paul le petit portrait qu'il avait donné à Virginie au bord de la fontaine des corotiers. A cette vue, une joie funeste parut dans ses regards. Il saisit avidement ce portrait de ses faibles mains, et le porta sur sa bouche. Alors sa poitrine s'oppressa, et dans ses yeux à demi sanglants des larmes s'arrêtèrent sans pouvoir couler.

Je lui dis : « Mon fils, écoutez-moi, moi qui suis votre ami, qui ai été « celui de Virginie, et qui, au milieu de vos espérances, ai souvent tâché de « fortifier votre raison contre les accidents imprévus de la vie. Que dé- « plorez-vous avec tant d'amertume ? est-ce votre malheur ? est-ce celui « de Virginie ? »

« Votre malheur ? Oui, sans doute, il est grand. Vous avez perdu la « plus aimable des filles, qui aurait été la plus digne des femmes. Elle « avait sacrifié ses intérêts aux vôtres, et vous avait préféré à la fortune, « comme la seule récompense digne de sa vertu. Mais que savez-vous « si l'objet de qui vous deviez attendre un bonheur si pur n'eût pas été « pour vous la source d'une infinité de peines ? Elle était sans bien, et « déshéritée, vous n'aviez désormais à partager avec elle que votre seul « travail. Revenue plus délicate par son éducation, et plus courageuse « par son malheur même, vous l'auriez vue chaque jour succomber, en « s'efforçant de partager vos fatigues. Quand elle vous aurait donné des « enfants, ses peines et les vôtres auraient augmenté, par la difficulté « de soutenir seule avec vous de vieux parents et une famille naissante.

« Vous me direz : Le gouverneur nous aurait aidés. Que savez-vous « si, dans une colonie qui change si souvent d'administrateurs, vous « aurez souvent des la Bourdonnais ? s'il ne viendra pas ici des chefs « sans mœurs et sans morale ? si, pour obtenir quelque misérable se- « cours, votre épouse n'eût pas été obligée de leur faire sa cour ? Ou « elle eût été faible, et vous eussiez été à plaindre ; ou elle eût été sage, « et vous fussiez resté pauvre : heureux si, à cause de sa beauté et de « sa vertu, vous n'eussiez pas été persécuté par ceux mêmes de qui vous « espériez de la protection !

« Il me fut resté me direz-vous, le bonheur, indépendant de la for- « tune, de protéger l'objet aimé qui s'attache à nous à proportion de sa « faiblesse même, de le consoler par mes propres inquiétudes, de le ré- « jouir de ma tristesse et d'accroître notre amour de nos peines mutuel- « les. Sans doute la vertu et l'amour jouissent de ces plaisirs amers. « Mais elle n'est plus, et il vous reste ce qu'après vous elle a le plus « aimé, sa mère et la vôtre, que votre douleur inconsolable conduira au « tombeau. Mettez votre bonheur à les aider, comme elle l'y avait mis « elle-même. Mon fils, la bienfaisance est le bonheur de la vertu ; il n'y « en a point de plus assuré et de plus grand sur la terre. Les projets de « plaisirs, de repos, de délices, d'abondance, de gloire, ne sont point « faits pour l'homme, faible, voyageur et passager. Voyez comme un « pas vers la fortune nous a précipités tous d'abîme en abîme. Vous « vous y êtes opposé, il est vrai ; mais qui n'eût pas cru que le voyage « de Virginie devait se terminer par son bon bonheur et par le vôtre ? « Les invitations d'une parente riche et âgée, les conseils d'un sage gou- « verneur, les applaudissements d'une colonie, les exhortations et l'au- « torité d'un préte, ont décidé du malheur de Virginie. Ainsi nous cou- « rons à notre perte, trompés par la prudence même de ceux qui nous « gouvernent. Il eût mieux valu sans doute ne pas les croire ni se « fier à la voix et aux espérances d'un monde trompeur. Mais enfin, de

« tant d'hommes que nous voyons si occupés dans ces plaines, de tant « d'autres qui vont chercher la fortune aux Indes ou qui, sans sortir « de chez eux, jouissent en repos, en Europe, des travaux de ceux-ci, il « n'y en a aucun qui ne soit destiné à perdre un jour ce qu'il hérite le « plus, grandeurs, fortune, femme, enfants, amis. La plupart auront à « joindre à leur perte le souvenir de leur propre imprudence. Pour vous, « en rentrant en vous-même, vous n'avez rien à vous reprocher. Vous « avez été fidèle à votre foi. Vous avez eu, à la fleur de la jeunesse, la « prudence d'un sage, en ne vous écartant pas du sentiment de la na- « ture. Vos vœux seuls étaient légitimes, parce qu'elles étaient pures, « simples, désintéressées, et que vous aviez sur Virginie des droits sa- « crés qu'aucune fortune ne pouvait balancer. Vous l'avez perdue, et ce « n'est ni votre imprudence, ni votre avarice, ni votre fausse sagesse, « qui vous l'ont fait perdre ; mais Dieu même, qui a employé les passions « d'autrui pour vous ôter l'objet de votre amour ; Dieu, de qui vous te- « nez tout, qui voit tout ce qui vous convient, et dont la sagesse ne « vous laisse aucun lieu au repentir et au désespoir, qui marchent à la « suite des maux dont nous avons été la cause.

« Voilà ce que vous pouvez vous dire dans votre infortune : Je ne l'ai « pas méritée. Est-ce donc le malheur de Virginie, sa fin, son état pré- « sent, que vous déplorez ? Elle a subi le sort réservé à la naissance, à la « beauté et aux empires même. La vie de l'homme, avec tous ses projets, « s'élève comme une petite tour dont la mort est le couronnement. En « naissant, elle était condamnée à mourir : heureuse d'avoir dénoué les « liens de la vie avant sa mère, avant la vôtre, avant vous ; c'est-à-dire « de n'être pas morte plusieurs fois avant la dernière.

« La mort, mon fils, est un bien pour tous les hommes ; elle est la nuit « de ce jour inquiet qu'on appelle la vie. C'est dans le sommeil de la « mort que reposent pour jamais les maladies, les douleurs, les chagrins, « les craintes, qui agitent sans cesse les malheureux vivants. Examinez « les hommes qui paraissent les plus heureux, vous verrez qu'ils ont « acheté leur prétendu bonheur bien cherement. La considération pu- « blique, par des maux domestiques ; la fortune, par la perte de la santé ; « le plaisir si rare d'être aimé, par des sacrifices continuels. Et souvent, « à la fin d'une vie sacrifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient autour « d'eux que des amis faux et des parents ingrats. Mais Virginie a été « heureuse jusqu'au dernier moment : elle l'a été avec nous par les biens « de la nature ; loin de nous, par ceux de la vertu. Et même, dans le « moment terrible où nous l'avons vue périr, elle était encore heureuse ; « car, soit qu'elle jetât les yeux sur une colonie entière, à qui elle cau- « sait une désolation universelle, ou sur vous, qui couriez avec tant d'in- « trépidité à son secours, elle a vu combien elle nous était chère à tous. « Elle s'est fortifiée contre l'avenir par le souvenir de l'innocence de sa « vie, et elle a reçu alors le prix que le ciel réserve à la vertu : un cou- « rage supérieur au danger. Elle a présenté à la mort un visage serein.

« Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les événements de la vie à sup- « porter pour faire voir qu'elle seule peut en faire usage et y trouver du « bonheur et de la gloire. Quand il lui réserve une réputation illustre, « il l'élève sur un grand théâtre, et la met aux prises avec la mort ; alors « son courage sert d'exemple, et le souvenir de ses malheurs reçoit à « jamais un tribut de larmes de la postérité. Voilà le monument immor- « tel qui lui est réservé sur une terre où tout passe, et où la mémoire « même de la plupart des rois est bientôt ensevelie dans un éternel oubli.

« Mais Virginie existe encore. Mon fils, voyez que tout change sur la « terre, et que rien ne s'y perd. Aucun art humain ne pourrait anéantir « la plus petite particule de matière ; et ce qui fut raisonnable, sensible, « aimant, vertueux, religieux, aurait péri, lorsque les éléments dont il « était revêtu sont indestructibles ? Ah ! si Virginie a été heureuse avec « nous, elle l'est maintenant bien davantage. Il y a un Dieu, mon fils ; « toute la nature l'annonce : je n'ai pas besoin de vous le prouver. Il n'y « a que la méchanceté des hommes qui leur fasse nier une justice qu'ils « craignent. Son sentiment est dans votre cœur, ainsi que ses ouvrages « sont sous vos yeux. Croyez-vous donc qu'il laisse Virginie sans récom- « pense ? Croyez-vous que cette même puissance, qui avait revêtu cette « âme si noble d'une forme si belle, ou vous sentiez un art divin, n'au- « rait pu la tirer des flots ? Que celui qui a arrangé le bonheur actuel des « hommes par des lois que vous ne connaissez pas, ne puisse en prépa- « rer un autre à Virginie par des lois qui vous sont également inconnues ? « Quand nous étions dans le néant, si nous eussions été capables de pen- « ser, aurions-nous pu nous former une idée de notre existence ? Et « maintenant que nous sommes dans cette existence ténébreuse et fugi- « tive, pouvons-nous prévoir ce qu'il y a au delà de la mort, par où nous « en devons sortir ? Dieu a-t-il besoin, comme l'homme, du petit globe « de notre terre pour servir de théâtre à son intelligence et à sa bonté ? « et n'a-t-il pu propager la vie humaine que dans les champs de la mort ? « Il n'y a pas dans l'Océan une seule goutte d'eau qui ne soit pleine d'é- « tres vivants qui ressortissent à nous ; et il n'existerait rien pour nous « parmi tant d'astres qui roulent sur nos têtes ! Quoi ! il n'y aurait d'in- « telligence suprême et de bonté divine précisément que là où nous som- « mes ; et, dans ces globes rayonnants et innombrables, dans ces champs « infinis de lumière que les environnent, que ni les orages ni les nuits « n'obscurcissent jamais, il n'y aurait qu'un espace vain et un néant « éternel ! Si nous, qui ne nous sommes rien donné, osons assigner des « bornes à la puissance de laquelle nous avons tout reçu, nous pourrions

croire que nous sommes ici sur les limites de son empire, où la vie se débat avec la mort, et l'innocence avec la tyrannie.

« Sans doute, il est quelque part un lieu où la vertu reçoit sa récompense. Virginie maintenant est heureuse. Ah ! si du séjour des anges elle pouvait se communiquer à vous, elle vous dirait, comme dans ses adieux : O Paul ! la vie n'est qu'une épreuve, j'ai été trouvée fidele aux lois de la nature, de l'amour et de la vertu. J'ai traversé les mers pour obéir à mes parents ; j'ai renoncé aux richesses pour conserver ma foi, et j'ai mieux aimé perdre la vie que de violer la pudeur. Le ciel a trouvé ma carrière suffisamment remplie. J'ai échappé pour toujours à la pauvreté, à la calomnie, aux tempêtes, au spectacle des douleurs d'autrui. Aucun des maux qui effraient les hommes ne peut plus désormais m'atteindre, et vous me plaignez ! Je suis pure et maltraitable comme une particule de lumière ; et vous me rappelez dans la nuit de la vie ! O Paul ! ô mon ami ! souviens-toi de ces jours de bonheur, où dès le matin, nous goûtions la volupté des cieus, se levant avec le soleil sur les pitons de ces rochers, et se répandant avec ses rayons au sein de nos forêts. Nous éprouvions un ravissement dont nous ne pouvions comprendre la cause. Dans nos souhaits innocents, nous désirions être tout vne, pour jouir des riches couleurs de l'aurore ; tout odorat, pour sentir les parfums de nos plantes ; tout ouïe, pour entendre les concerts de nos oiseaux ; tout cœur, pour reconnaître ces bienfaits. Maintenant, à la source de la beauté d'où découle tout ce qui est agréable sur la terre, mon âme voit, goûte, entend, touche immédiatement ce qu'elle ne pouvait sentir alors que par de faibles organes. Ah ! quelle langue pourrait décrire ces rivages d'un orient éternel que j'habite pour toujours ! Tout ce qu'une puissance infinie et une bonté céleste ont pu créer pour consoler un être malheureux, tout ce que l'amitié d'une infinité d'êtres, réjouis de la même félicité, peut mettre d'harmonie dans des transports communs, nous l'éprouvons sans mélange. Soutiens donc l'épreuve qui t'est donnée, afin d'accroître le bonheur de ta Virginie par des amours qui n'auront plus de terme, par un hymen dont les flambeaux ne pourront plus s'éteindre. Là, j'apaiserais tes regrets ; là j'essuierais tes larmes. O mon ami, mon jeune époux ! élève ton âme vers l'infini, pour supporter des peines d'un moment »

Ma propre émotion mit fin à mon discours. Pour Paul, me regardant fixement, il s'écria : « Elle n'est plus ! elle n'est plus ! » et une longue faiblesse succéda à ces douloureuses paroles. Ensuite, revenant à lui, il dit : « Puisque la mort est un bien, et que Virginie est heureuse, je veux aussi mourir pour me rejoindre à Virginie. » Ainsi mes motifs de consolation ne servirent qu'à nourrir son désespoir. J'étais comme un homme qui veut sauver son ami coulant à fond au milieu d'un fleuve sans vouloir nager. La douleur l'avait submergé. Hélas ! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie, et Paul n'en avait jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mère et madame de la Tour dans un état de langueur qui avait encore augmenté. Marguerite était la plus abattue. Les caractères vifs, sur lesquels glissent les peines légères, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit : « O mon bon voisin ! il m'a semblé, cette nuit, voir Virginie vêtue de blanc, au milieu de bocages et de jardins délicieux. Elle m'a dit : Je jouis d'un bonheur digne d'envie. Ensuite elle s'est approchée de Paul d'un air riant, et l'a enlevé avec elle. Comme je m'efforçais de retenir mon fils, j'ai senti que je quittais moi-même la terre, et que je le suivais avec un plaisir inexprimable. Alors j'ai voulu dire adieu à mon amie ; aussitôt je l'ai vue qui nous suivait avec Marie et Domingue. Mais ce que je trouve encore de plus étrange, c'est que madame de la Tour a fait, cette même nuit, un songe accompagné des mêmes circonstances. »

Je lui répondis : « Mon amie, je crois que rien n'arrive dans le monde sans la permission de Dieu. Les songes annoncent quelquefois la vérité. »

Madame de la Tour me lit le récit d'un songe tout à fait semblable qu'elle avait eu cette même nuit. Je n'avais jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la superstition ; je fus donc frappé de la concordance de leur songe, et je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vint à se réaliser. Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi, entre autres Alexandre, César, les Scipion, les deux Caton, et Brutus, qui n'étaient pas des esprits faibles. L'Ancien et le Nouveau Testament nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin, à cet égard, que de ma propre expérience, et j'ai éprouvé plus d'une fois que les songes sont des avertissements que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnements des choses qui surpassent la lumière de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant si la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme a bien le pouvoir de faire parvenir ses intentions jusqu'au bout du monde par des moyens secrets et cachés, pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploierait-elle pas de semblables pour la même fin ? Un ami console son ami par une lettre qui traverse une multitude de royaumes, circule au milieu des haïnes des nations, et vient apporter de la joie et de l'espérance à un seul homme. Pourquoi le souverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie secrète, au secours d'un

âme vertueuse, qui ne met sa confiance qu'en lui seul ? A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté, lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur ?

Pourquoi douter des songes ? La vie, remplie de tant de projets passagers et vains, est-elle autre chose qu'un songe ?

Quoi qu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chère Virginie, dont il prononçait sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin huit jours après celle de son fils, avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à madame de la Tour, « dans l'espérance, lui dit-elle, d'une douce et éternelle réunion. La mort est le plus grand des biens, ajouta-t-elle ; on doit la désirer. Si la vie est une punition, on doit en souhaiter la fin ; si c'est une épreuve, on doit la demander courte. »

Le gouvernement prit soin de Domingue et de Marie, qui n'étaient plus en état de servir, et qui ne survécurent pas longtemps à leurs maîtresses. Pour le pauvre Fidele, il était mort de langueur à peu près dans le même temps que son maître.

J'amenaï chez moi madame de la Tour, qui se soutenait au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'âme incroyable. Elle avait consolé Paul et Marguerite jusqu'au dernier instant, comme si elle n'avait eu que leur malheur à supporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parlait chaque jour comme d'amis chéris qui étaient dans le voisinage. Cependant elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle priaït Dieu de les lui pardonner, et d'apaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprimes qu'elle était tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris, par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux qu'elle était agitée de vapeurs qui lui rendaient la vie et la mort également insupportables. Tantôt elle se reprochait la fin prématurée de sa charmante petite-nièce, et la perte de sa mère, qui s'en était suivie. Tantôt elle s'applaudissait d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disait-elle, avaient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli : « Que n'envoie-t-on, s'écriait-elle, ces fainéants périr dans nos colonies ? » Elle ajoutait que les idées d'humanité, de vertu, de religion, adoptées par tous les peuples, n'étaient que des inventions de la politique de leurs princes. Puis, se jetant tout à coup dans une extrême opposée, elle s'abandonnait à des terreurs superstitieuses qui la remplissaient de frayeurs mortelles. Elle courait porter d'abondantes aumônes à de riches moines qui la dirigeaient, les suppliant d'apaiser la Divinité par le sacrifice de sa fortune ; comme si des biens qu'elle avait refusés aux malheureux pouvaient plaire au père des hommes ! Souvent son imagination lui représentait des campagnes de feu, des montagnes ardentes, où des spectres hideux erraient en l'appelant à grands cris. Elle se jetait aux pieds de ses directeurs, et elle imaginait contre elle-même des tortures et des supplices ; car le ciel, le juste ciel, envoie aux âmes cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années, tour à tour athée et superstitieuse, ayant également en horreur la mort et la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence, fut le sujet même auquel elle avait sacrifié les sentiments de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passerait après elle à des parents qu'elle haïssait. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie ; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs auxquels elle était sujette, la firent enfermer comme folle, et mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses mêmes achevèrent sa perte ; et, comme elles avaient enduré le cœur de celle qui les possédait, elles dénaturèrent de même le cœur de ceux qui les désiraient. Elle mourut donc ; et ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison pour connaître qu'elle était dépourvue et méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avait dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul, et autour d'eux leurs tendres mères et leurs fidèles serviteurs. Un n'a point élevé de marbres sur leurs humbles terres, ni gravé d'inscriptions à leurs vertus ; mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclair qu'ils ont fui pendant leur vie ; mais, si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse, à consoler la pauvreté mécontente de son sort, à nourrir dans les jeunes amants une flamme durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail, et la crainte des richesses.

La voix du peuple, qui se tait sur les monuments élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé LA CASSE DU SAINT-GÉRAN, du nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous apercevez à trois lieues d'ici, à demi couverte des flots de la mer, que le *Saint-Géran* ne put doubler, la veille de l'ouragan, pour entrer dans le port, s'appelle LE CAP MALHEUREUX ; et voici devant nous, au bout de ce vallon, LA BAIE DE TOMBEAU, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable, comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille, et rendre les derniers devoirs à sa pudeur sur les mêmes rivages qu'elle avait honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis ! mères infortunées ! chère famille ! ces bois qui vous donnaient leurs ombrages, ces fontaines qui coulaient pour vous, ces coteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever ces humbles cabanes. Vos chèvres sont devenues sauvages ; vos vergers sont détruits ; vos oiseaux sont enfuis, et on n'entend plus que

les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfants, comme un voyageur qui erre sur la terre, où je suis resté seul. »

En disant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes ; et les miennes avaient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

FIN DE PAUL ET VIRGINIE.

AVANT-PROPOS.

Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un sol et des végétaux différents de ceux de l'Europe. Nos poètes ont assez reposé leurs amants sur le bord des ruisseaux, dans les prairies et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleurs. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrites et des Virgiles, pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi intéressants que ceux de notre pays. Je sais que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des descriptions enchantées de plusieurs îles de la mer du Sud ; mais les mœurs de leurs habitants, et encore plus celles des Européens qui y abordent, en gâtent souvent le paysage. J'ai désiré réunir à la beauté de la nature entre les tropiques la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre autres celle-ci, que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu. Cependant il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuses. Je puis assurer que celles dont je vais parler ont vraiment existé, et que leur histoire est vraie dans ses principaux événements. Ils m'ont été certifiés par plusieurs habitants que j'ai connus à l'île de France. Je n'y ai ajouté que quelques cir-

constances indifférentes, mais qui, m'étant personnelles, ont encore en cela même de la réalité. Lorsque j'eus formé, il y a quelques années, une esquisse fort imparfaite de cette espèce de pastorale, je priai une belle dame qui fréquentait le grand monde, et des hommes graves qui en vivaient loin, d'en entendre la lecture, afin de pressentir l'effet qu'elle produirait sur des lecteurs de caractères si différents : j'eus la satisfaction de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'en pus tirer, et c'était aussi tout ce que j'en voulais savoir. Mais comme souvent un grand vice marche à la suite d'un petit talent, ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de *Tableau de la Nature*.

Heureusement je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né m'était étrangère ; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche, variée, aimable, magnifique, mystérieuse, et combien je suis dénué de sagacité, de goût et d'expressions pour la connaître et la peindre. Je rentrai alors en moi-même. J'ai donc compris ce faible essai sous le nom et à la suite de mes *Etudes de la Nature*, que le public a accueillies avec tant de bonté, afin que ce titre, lui rappelant mon incapacité, le fit toujours souvenir de son indulgence.





VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE

— LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE. —

— Poésies de Gilbert. — La Grande Journée. — La Marseillaise. — Le Chant du Départ. —

CHAPITRE I^{er}

Qu'il est glorieux d'ouvrir une nouvelle carrière et de paraître tout-à-coup dans le monde savant, un livre de découvertes à la main, comme une comète inattendue étincelle dans l'espace !

Non, je ne tiendrai plus mon livre *in petto* ; le voilà messieurs, lisez. J'ai entrepris et exécuté un voyage de quarante-deux jours autour de ma chambre. Les observations intéressantes que j'ai faites, et le plaisir continu que j'ai éprouvé le long du chemin, me faisaient désirer de le rendre public ; la certitude d'être utile m'y a décidé. Mon cœur éprouve une satisfaction inexprimable lorsque je pense au nombre infini de malheureux auxquels j'offre une ressource assurée contre l'ennui, et un adoucissement aux maux qu'ils endurent. Le plaisir qu'on trouve à voyager dans sa chambre est à l'abri de la jalousie inquiète des hommes ; il est indépendant de la fortune.

Est-il en effet d'être assez malheureux, assez abandonné, pour n'avoir pas un réduit où il puisse se retirer et se cacher à tout le monde ? Voilà tous les apprêts du voyage.

Je suis sûr que tout homme sensé adoptera mon système de quelque caractère qu'il puisse être, et quel que soit son tempérament ; qu'il soit avare ou prodigue, riche ou pauvre, jeune ou vieux, né sous la zone torride ou près du pôle, il peut voyager comme moi ; enfin, dans l'immense famille des hommes qui fourmillent sur la surface de la terre, il n'en est pas un seul, — non, pas un seul (j'entends de ceux qui habitent des chambres)



Le boudoir.

qui puisse, après avoir lu ce livre, refuser son approbation à la nouvelle manière de voyager que j'introduis dans le monde.

CHAPITRE II.

Je pourrais commencer l'étalage de mon voyage par dire qu'il ne m'a rien coûté ; cet article mérite attention. Le voilà d'abord prôné, fêté par les gens d'une fortune médiocre ; il est une autre classe d'hommes auprès de laquelle il est encore plus sûr d'un heureux succès, par cette même raison qu'il ne coûte rien. — Après de qui donc ? Eh quoi ! vous le demandez ? C'est auprès des gens riches. D'ailleurs, de quelle ressource cette manière de voyager n'est-elle pas pour les malades ! ils n'auront point à craindre l'intempérie de l'air et des saisons. — Pour les poltrons, ils seront à l'abri des voleurs ; ils ne rencontreront ni précipices ni fondrières. Des milliers de personnes qui avant moi n'avaient point osé, d'autres qui n'avaient pu, d'autres enfin qui n'avaient pas songé à voyager, vont s'y résoudre à mon exemple. L'être le plus indolent hésiterait-il à se mettre en route avec moi pour se procurer un plaisir qui ne lui coûtera ni peine ni argent ! Courage donc, partons. — Suivez moi, vous tous qu'une mortification de l'amour, une négligence de

l'amitié, retiennent dans votre appartement, loin de la petitesse et de la perfidie des hommes. Que tous les malheureux, les malades et les ennuyés de l'univers me suivent ! — Que tous les paresseux se levent en masse ! — Et vous qui roulez dans votre esprit des projets

sinistres de réforme ou de retraite pour quelque infidélité; vous qui, dans un bonhoir, renoncez au monde pour la vie; aimables anachorètes d'une soirée, venez aussi: quittez, croyez-moi, ces noires dées; vous perdez un instant pour le plaisir sans en gagner un pour a sagesse: daignez m'accompagner dans mon voyage; nous marcherons à petites journées, en riant, le long du chemin, des voyageurs qui ont vu Rome et Paris; — aucun obstacle ne pourra nous arrêter; et nous livrant gaîment à notre imagination, nous la suivrons partout où il lui plaira de nous conduire.

CHAPITRE III

Il y a tant de personnes curieuses dans le monde! — Je suis persuadé qu'on voudrait savoir pourquoi mon voyage autour de ma chambre a duré quarante-deux jours au lieu de quarante-trois ou de tout autre espace de temps; mais comment l'apprendrais-je au lecteur, puisque je l'ignore moi-même? Tout ce que je puis assurer, c'est que, si l'ouvrage est trop long à son gré, il n'a pas dépendu de moi de le rendre plus court; toute vanité de voyager à part, je me serais contenté d'un chapitre. J'étais, il est vrai, dans ma chambre, avec tout le plaisir et l'agrément possible; mais, hélas! je n'étais pas le maître d'en sortir à ma volonté; je crois même que, sans l'entremise de certaines personnes puissantes qui s'intéressaient à moi, et pour lesquelles ma reconnaissance n'est pas éteinte, j'aurais eu tout le temps de mettre un in-folio au jour, tant les protecteurs qui me faisaient voyager dans ma chambre étaient disposés en ma faveur!

Et cependant, lecteur raisonnable, voyez combien ces hommes avaient tort, et saisissez bien, si vous le pouvez, la logique que je vais vous exposer.

Est-il rien de plus naturel et de plus juste que de se couper la gorge avec quelqu'un qui vous marche sur le pied par inadvertance, ou bien qui laisse échapper quelque terme piquant dans un moment de dépit, dont votre imprudence est la cause, ou bien enfin qui a le malheur de plaire à votre maîtresse!

On va dans un pré, et là, comme Nicole faisait avec le Bourgeois Gentilhomme, on essaie de tirer carte lorsqu'il pare tierce; et, pour que la vengeance soit sûre et complète, on lui présente une poitrine découverte, et on court risque de se faire tuer par son ennemi pour se venger de lui. — On voit que rien n'est plus conséquent, et toutefois on trouve des gens qui désapprouvent cette louable coutume! Mais ce qui est aussi conséquent que tout le reste, c'est que ces mêmes personnes qui la désapprouvent et qui veulent qu'on la regarde comme une faute grave, traiteraient encore plus mal celui qui refuserait de la commettre. Plus d'un malheureux, pour se conformer à leur avis, a perdu sa réputation et son emploi; en sorte que, lorsqu'on a le malheur d'avoir ce qu'on appelle *une affaire*, on ne ferait pas mal de tirer au sort pour savoir si on doit la finir suivant les lois ou suivant l'usage, et comme les lois et l'usage sont contradictoires, les juges pourraient aussi jouer leur sentence aux dés. — Et probablement aussi c'est à une décision de ce genre qu'il faut recourir pour expliquer pourquoi et comment mon voyage a duré quarante-deux jours juste.

CHAPITRE IV.

Ma chambre est située sous le quarante-cinquième degré de latitude, selon les mesures du père Beccaria; sa direction est du levant au couchant; elle forme un carré long qui a trente-six pas de tour, en rasant la muraille de bien près. Mon voyage en contiendra cependant davantage; car je la traverserai souvent en long et en large, ou bien diagonalement, sans suivre de règle ni de méthode. — Je ferai même des zigzags, et je parcourrai toutes les lignes possibles en géométrie, si le besoin l'exige. Je n'aime pas les gens qui sont si fort les maîtres de leurs pas et de leurs idées, qui disent: « Aujourd'hui je ferai trois visites, j'écrirai quatre lettres, je finirai cet ouvrage que j'ai commencé. » — Mon âme est tellement ouverte à toutes sortes d'idées, de goûts et de sentiments; elle reçoit si avidement tout ce qui se présente!... — Et pourquoi refuserait-elle les jouissances qui sont éparses sur le chemin difficile de la vie? Elles sont si rares, si clair-semées, qu'il faudrait être fou pour ne pas s'arrêter, se détourner même de son chemin, pour cueillir toutes celles qui sont à notre portée. Il n'en est pas de plus attrayante, selon moi, que de suivre ses idées à la piste, comme le chasseur poursuit le gibier, sans affecter

de tenir aucune route. Aussi, lorsque je voyage dans ma chambre, je parcours rarement une ligne droite: je vais de ma table vers un tableau qui est placé dans un coin; de là je pars obliquement pour aller à la porte; mais, quoique en partant mon intention soit bien de m'y rendre, si je rencontre mon fauteuil en chemin, je ne fais pas de façon, et je m'y arrange tout de suite. — C'est un excellent meuble qu'un fauteuil; il est surtout de la dernière utilité pour tout homme méditatif. Dans les longues soirées d'hiver, il est quelquefois doux et toujours prudent de s'y étendre mollement, loin du fracas des assemblées nombreuses. — Un bon feu, des livres, des plumes; que de ressorts contre l'ennui! Et quel plaisir encore d'oublier ses plumes pour tisonner son feu, en se livrant à quelque douce méditation, ou en arrangeant quelques rimes pour égayer ses amis! Les heures glissent alors sur vous, et tombent en silence dans l'éternité, sans vous faire sentir leur triste passage.

CHAPITRE V.

Après mon fauteuil, en marchant vers le nord, on découvre mon lit, qui est placé au fond de ma chambre, et qui forme la plus agréable perspective. Il est situé de la manière la plus heureuse: les premiers rayons du soleil viennent se jouer dans mes rideaux. — Je les vois, dans les beaux jours d'été, s'avancer le long de la muraille blanche, à mesure que le soleil s'élève: les ormes qui sont devant ma fenêtre les divisent de mille manières, et les font balancer sur mon lit, couleur de rose et blanc, qui répand de tous côtés une teinte charmante par leur réflexion. — J'entends le gazouillement confus des hirondelles qui se sont emparées du toit de la maison, et des autres oiseaux qui habitent les ormes: alors mille idées riantes occupent mon esprit; et, dans l'univers entier, personne n'a un réveil aussi agréable, aussi paisible que le mien.

J'avoue que j'aime à jouir de ces doux instants, et que je prolonge toujours, autant qu'il est possible, le plaisir que je trouve à méditer dans la douce chaleur de mon lit. — Est-il un théâtre qui prête plus à l'imagination, qui réveille de plus tendres idées, que le meuble où je m'oublie quelquefois? — Lecteur modeste, ne vous effrayez point; — mais ne pourrais-je donc parler du bonheur d'un amant qui serre pour la première fois dans ses bras une épouse vertueuse? plaisir ineffable, que mon mauvais destin me condamne à ne jamais goûter! N'est-ce pas dans un lit qu'une mère, ivre de joie à la naissance d'un fils, oublie ses douleurs? C'est là que les plaisirs fantastiques, fruits de l'imagination et de l'espérance, viennent nous agiter. — Enfin, c'est dans ce meuble délicieux que nous oublions, pendant une moitié de la vie, les chagrins de l'autre moitié. Mais quelle foule de pensées agréables et tristes se pressent à la fois dans mon cerveau! Mélange étonnant de situations terribles et délicieuses!

Un lit nous voit naître et nous voit mourir; c'est le théâtre variable où le genre humain joue tour à tour des drames intéressants, des farces risibles et des tragédies épouvantables. — C'est un berceau garni de fleurs; — c'est le trône de l'amour; — c'est un sépulcre.

CHAPITRE VI.

Ce chapitre n'est absolument que pour les métaphysiciens. Il va jeter le plus grand jour sur la nature de l'homme: c'est le prisme avec lequel on pourra analyser et décomposer les facultés de l'homme, en séparant la puissance animale des rayons purs de l'intelligence.

Il me serait impossible d'expliquer comment et pourquoi je me brûlai les doigts aux premiers pas que je fis en commençant mon voyage, sans expliquer dans le plus grand détail, au lecteur, mon système de *l'âme et de la bête*. — Cette découverte métaphysique influe d'ailleurs tellement sur mes idées et sur mes actions, qu'il serait très difficile de comprendre ce livre, si je n'en donnais la clef au commencement.

Je me suis aperçu, par diverses observations, que l'homme est composé d'une âme et d'une bête. — Ces deux êtres sont absolument distincts, mais tellement emboîtés l'un dans l'autre, ou l'un sur l'autre, qu'il faut que l'âme ait une certaine supériorité sur la bête pour être en état d'en faire la distinction.

Je tiens d'un vieux professeur (c'est du plus loin qu'il me souvienne) que Platon appelait la matière *l'autre*. C'est fort bien; mais j'aimerais mieux donner ce nom par excellence à la bête qui est jointe à notre âme. C'est réellement cette substance qui est *l'autre*, et qui

nous lutine d'une manière si étrange. On s'aperçoit bien en gros que l'homme est double; mais c'est, dit-on, parce qu'il est composé d'une âme et d'un corps; et l'on accuse ce corps de je ne sais combien de choses, mais bien mal à propos assurément, puisqu'il est aussi incapable de sentir que de penser. C'est à la bête qu'il faut s'en prendre, à cet être sensible, parfaitement distinct de l'âme, véritable *individu*, qui a son existence séparée, ses goûts, ses inclinations, sa volonté, et qui n'est au-dessus des autres animaux que parce qu'il est mieux élevé et pourvu d'organes plus parfaits.

Messieurs et mesdames, soyez fiers de votre intelligence tant qu'il vous plaira; mais défiez-vous beaucoup de *l'autre*, surtout quand vous êtes ensemble!

J'ai fait je ne sais combien d'expériences sur l'union de ces deux créatures hétérogènes. Par exemple, j'ai reconnu clairement que l'âme peut se faire obéir par la bête, et que, par un fâcheux retour, celle-ci oblige très souvent l'âme d'agir contre son gré. Dans les règles l'une a le pouvoir législatif et l'autre le pouvoir exécutif; mais ces deux pouvoirs se contrarient souvent. — Le grand art d'un homme de génie est de savoir bien élever sa bête, afin qu'elle puisse aller seule, tandis que l'âme, délivrée de cette pénible accointance, peut s'élever jusqu'au ciel.

Mais il faut éclaircir ceci par un exemple.

Lorsque vous lisez un livre, monsieur, et qu'une idée plus agréable entre tout-à-coup dans votre imagination, votre âme s'y attache tout de suite et oublie le livre, tandis que vos yeux suivent machinalement les mots et les lignes; vous achevez la page sans la comprendre et sans vous souvenir de ce que vous avez lu. — Cela vient de ce que votre âme ayant ordonné à sa compagne de lui faire la lecture, ne l'a point avertie de la petite absence qu'elle allait faire; en sorte que *l'autre* continuait la lecture que votre âme n'écoutait plus.



CHAPITRE VII.

Cela ne vous paraît-il pas clair? voici un autre exemple:

Un jour de l'été passé, je m'acheminai pour aller à la cour. J'avais peint toute la matinée, et mon âme, se plaisant à méditer sur la peinture, laissa le soin à la bête de me transporter au palais du roi.

Que la peinture est un art sublime! pensait mon âme; heureux celui que le spectacle de la nature a touché, qui n'est pas obligé de faire des tableaux pour vivre, qui ne peint pas uniquement par passe-temps, mais qui, frappé de la majesté d'une belle physionomie et des jeux admirables de la lumière qui se fond en mille teintes sur le visage humain, tâche d'approcher dans ses ouvrages des effets sublimes de la nature! Heureux encore le peintre que l'amour du paysage entraîne dans des promenades solitaires, qui sait exprimer sur la toile le sentiment de tristesse que lui inspire un bois sombre ou une campagne déserte! Ses productions imitent et reproduisent la nature; il crée des mers nouvelles et de noires cavernes inconnues au soleil: à son ordre, de verts bocages sortent du néant, l'azur du ciel se réfléchit dans ses tableaux; il connaît l'art de troubler les ars et de faire mugir les tempêtes. D'autres fois il offre à l'œil du spectateur enchanté les campagnes délicieuses de l'antique Sicile: on voit des nymphes éperdues fuyant, à travers les roseaux, la poursuite d'un satyre; des temples d'une architecture majestueuse élèvent leur front superbe par-dessus la forêt sacrée qui les entoure: l'imagination se perd dans les routes silencieuses de ce pays idéal; des lointains bleuâtres se confondent avec le ciel, et le paysage entier, se répétant dans les eaux d'un fleuve tranquille, forme un spectacle qu'aucune langue ne peut décrire. — Pendant que mon âme faisait ces réflexions, *l'autre* allait son train, et Dieu sait où elle allait! — Au lieu de se rendre à la cour, comme elle en avait reçu l'ordre, elle dérivait tellement sur la gauche, qu'au moment où mon âme la rattrapa, elle était à la porte de madame de Hautcastel, à un demi-mille du palais royal.

Je laisse à penser au lecteur ce qui serait arrivé si elle était entrée toute seule chez une aussi belle dame.



CHAPITRE VIII.

S'il est utile et agréable d'avoir une âme dégagée de la matière au point de la faire voyager toute seule lorsqu'on le juge à propos, cette faculté a aussi ses inconvénients. C'est à elle, par exemple, que je dois la brûlure dont j'ai parlé dans les chapitres précédents. — Je donne ordinairement à ma bête le soin des apprêts de mon déjeuner;

c'est elle qui fait griller mon pain et le coupe en tranches. Elle fait à merveille le café, et le prend même très souvent sans que mon âme s'en mêle, à moins que celle-ci ne s'amuse à la voir travailler: mais cela est rare et très difficile à exécuter; car il est aisé, lorsqu'on fait quelque opération mécanique, de penser à toute autre chose; mais il est extrêmement difficile de se regarder agir, pour ainsi dire; — ou, pour m'expliquer suivant mon système, d'employer son âme à examiner la marche de sa bête, et de la voir travailler sans y prendre part. — Voilà le plus étonnant tour de force métaphysique que l'homme puisse exécuter.

J'avais couché mes pincettes sur la braise pour faire griller mon pain; et quelque temps après, tandis que mon âme voyageait, voilà qu'une souche enflammée roule sur le foyer: — ma pauvre bête porta la main aux pincettes, et je me brûlai les doigts.



CHAPITRE IX.

J'espère avoir suffisamment développé mes idées dans les chapitres précédents pour donner à penser au lecteur, et pour le mettre à même de faire des découvertes dans cette brillante carrière: il ne pourra qu'être satisfait de lui, s'il parvient un jour à savoir faire voyager son âme toute seule; les plaisirs que cette faculté lui procurera balanceront de restes les *quiproquo* qui pourront en résulter. Est-il une jouissance plus flatteuse que celle d'entendre ainsi son existence, d'occuper à la fois la terre et les cieux, et de doubler, pour ainsi dire, son être? — Le désir éternel et jamais satisfait de l'homme n'est-il pas d'augmenter sa puissance et ses facultés de vouloir être où il n'est pas, de rappeler le passé et de vivre dans l'avenir? Il veut commander les armées, présider aux académies; il veut être adoré des belles; et, s'il possède tout cela, il regrette alors les champs et la tranquillité, et porte envie à la cabane des bergers: ses projets, ses espérances échouent sans cesse contre les malheurs réels attachés à la nature humaine; il ne saurait trouver le bonheur. Un quart d'heure de voyage avec moi lui en montrera le chemin.

Eh! que ne laisse-t-il à *l'autre* ces misérables soins, cette ambition qui le tourmente? — Viens, pauvre malheureux! fais un effort pour rompre la prison, et du haut du ciel où je vais te conduire, du milieu des orbites célestes et de l'empyrée; — regarde la bête, lance dans le monde, cours toute seule la carrière de la fortune et des honneurs; vois avec quelle gravité elle marche parmi les hommes: la foule s'écarte avec respect, et crois-moi, personne ne s'apercevra qu'elle est toute seule; c'est le moindre souci de la cohue au milieu de laquelle elle se promène, de savoir si elle a une âme ou non, si elle pense ou non. — Mille femmes sentimentales l'aimeront à la fureur sans s'en apercevoir; elle peut même s'élever, sans le secours de ton âme, à la plus haute faveur et à la plus grande fortune. — Enfin, je ne m'étonnerais nullement si, à notre retour de l'empyrée, ton âme, en rentrant chez elle, se trouvait dans la bête d'un grand seigneur.



CHAPITRE X.

Qu'on n'aille pas croire qu'au lieu de tenir ma parole en donnant la description de mon voyage autour de ma chambre, je bats la campagne pour me tirer d'affaire: on se tromperait fort, car mon voyage continue réellement; et pendant que mon âme, se repliant sur elle-même, parcourait, dans le chapitre précédent, les détours tortueux de la métaphysique, j'étais dans mon fauteuil, sur lequel je m'étais renversé, de manière que ses deux pieds antérieurs étaient élevés à deux pouces de terre; et, tout en me balançant à droite et à gauche, et gagnant du terrain, j'étais insensiblement parvenu tout près de la muraille. — C'est la manière dont je voyage lorsque je ne suis pas pressé. — Là, ma main s'était emparée machinalement du portrait de madame de Hautcastel, et *l'autre* s'amusait à ôter la poussière qui le couvrait. — Cette occupation lui donnait un plaisir tranquille, et ce plaisir se faisait sentir à mon âme, quoiqu'elle fut perdue dans les vastes plaines du ciel; car il est bon d'observer que, lorsque l'esprit voyage ainsi dans l'espace, il tient toujours aux sens par je ne sais quel lien secret; en sorte que, sans se déranger de ses occupations, il peut prendre part aux jouissances paisibles de *l'autre*; mais si ce plaisir augmente à un certain point, ou si elle est frappée par quelque spectacle inattendu, l'âme aussitôt reprend sa place avec la vitesse de l'éclair.

C'est ce qui m'arriva tandis que je nettoyais le portrait. A mesure que le linge enlevait la poussière et faisait paraître des

boucles de cheveux blonds, et la guirlande de roses dont il sont couronnés, mon âme, depuis le soleil où elle s'était transportée, sentit un léger frémissement de plaisir, et partagea sympathiquement la jouissance de mon cœur. Cette jouissance devint moins confuse et plus vive lorsque le linge, d'un seul coup, découvrit le front éclatant de cette charmante physionomie. Mais se fût-elle trouvée dans les Champs-Élysées, eût-elle assisté à un concert de chérubins, elle n'y serait pas demeurée une demi-seconde, lorsque sa compagne prenant toujours plus d'intérêt à son ouvrage, s'avisait de saisir une éponge mouillée qu'on lui présentait et de la passer tout à coup sur les sourcils et les yeux, — sur le nez, — sur les joues, — sur cette bouche; — ah ! Dieu ! le cœur me bat : sur le menton, sur le sein : ce fut l'affaire d'un moment ; toute la figure parut renaitre et sortir du néant. — Mon âme se précipita du ciel comme une étoile tombante ; elle trouva l'autre dans une extase ravissante, et parvint à l'augmenter en la partageant. Cette situation singulière et imprévue fit disparaître le temps et l'espace pour moi. — J'existai pour un instant dans le passé, et je rajeunis contre l'ordre de la nature. — Oui, la voilà, cette femme adorée, c'est elle-même, je la vois qui sourit ; elle va parler pour dire qu'elle m'aime. — Quel regard ! viens, que je te serre contre mon cœur, âme de ma vie, ma seconde existence ! viens partager mon ivresse et mon bonheur ! — Ce moment fut court, mais il fut ravissant ; et la froide raison reprit bientôt son empire, et, dans l'espace d'un clin d'œil, je vieilliss d'une année entière ; — mon cœur devint froid, glacé, et je me trouvai de niveau avec la foule des indifférents qui pèsent sur le globe.

CHAPITRE XI.

Il ne faut pas anticiper sur les événements : l'empressement de communiquer au lecteur mon système de l'âme et de la bête m'a fait abandonner la description de mon lit plus tôt que je ne devais ; lorsque je l'aurai terminée, je reprendrai mon voyage à l'endroit où je l'ai interrompu dans le chapitre précédent. — Je vous prie seulement de vous ressouvenir que nous avons laissé la moitié de moi-même, tenant le portrait de madame de Hautcastel tout près de la muraille, à quatre pas de mon bureau. J'avais oublié, en parlant de mon lit, de conseiller à tout homme qui le pourra d'avoir un lit de couleur rose et blanc : il est certain que les couleurs influent sur nous au point de nous égayer ou de nous attrister suivant leurs nuances. — Le rose et le blanc sont deux couleurs consacrées au plaisir et à la félicité. — La nature, en les donnant à la rose, lui a donné la couronne de l'empire de Flore ; et lorsque le ciel veut annoncer une belle journée au monde, il colore les nues de cette teinte charmante au lever du soleil.

Un jour nous montions avec peine le long d'un sentier rapide : l'aimable Rosalie était en avant ; son agilité lui donnait des ailes : nous ne pouvions la suivre. — Tout à coup, arrivée au sommet d'un tertre, elle se tourna vers nous pour reprendre haleine, et sourit à notre lenteur. — Jamais peut-être les deux couleurs dont je fais l'éloge n'avaient ainsi triomphé. — Ses joues enflammées, ses lèvres de corail, ses dents brillantes, son cou d'albâtre, sur un fond de verdure, frappèrent tous les regards. Il fallut nous arrêter pour la contempler : je ne dis rien de ses yeux bleus, ni du regard qu'elle jeta sur nous, parce que je ne sortirais de mon sujet, et que d'ailleurs je n'y pense jamais que le moins qu'il m'est possible. Il me suffit d'avoir donné le plus bel exemple imaginable de la supériorité de ces deux couleurs sur toutes les autres, et de leur influence sur le bonheur des hommes.

Je n'irai pas plus avant aujourd'hui. Quel sujet pourrais-je traiter qui ne fût insipide ? Quelle idée n'est pas effacée par cette idée ? — Je ne sais même quand je pourrai me remettre à l'ouvrage. — Si je le continue, et que le lecteur désire en voir la fin, qu'il s'adresse à l'ange distributeur des pensées, et qu'il le prie de ne plus mêler l'image de ce tertre parmi la foule de pensées décousues qu'il me jette à tout instant.

Sans cette précaution, o'en est fait de mon voyage.

CHAPITRE XII.

.....

 le tertre

CHAPITRE XIII.

Les efforts sont vains ; il faut remettre la partie et séjourner ici malgré moi : c'est une étape militaire.

CHAPITRE XIV.

J'ai dit que j'aimais singulièrement à méditer dans la douce chaleur de mon lit, et que sa couleur agréable contribue beaucoup au plaisir que j'y trouve.

Pour me procurer ce plaisir, mon domestique a reçu l'ordre d'entrer dans ma chambre une demi-heure avant celle où j'ai résolu de me lever. Je l'entends marcher légèrement et tripoter dans ma chambre avec discrétion, et ce bruit me donne l'agrément de me sentir sommeiller : plaisir délicat et inconnu de bien des gens.

On est assez éveillé pour s'apercevoir qu'on ne l'est pas tout-à-fait et pour calculer confusément que l'heure des affaires et des ennuis est encore dans le sablier du temps. Insensiblement mon homme devient plus bruyant ; il est si difficile de se contraindre ! d'ailleurs il sait que l'heure fatale s'approche. — Il regarde à ma montre, et fait sonner les breloques pour m'avertir ; mais je fais la sourde oreille ; et, pour allonger encore cette heure charmante, il n'est sorte de chicane que je ne fasse à ce pauvre malheureux. J'ai cent ordres préliminaires à lui donner pour gagner du temps. Il sait fort bien que ces ordres, que je lui donne d'assez mauvaise humeur, ne sont que des prétextes pour rester au lit sans paraître le désirer. Il ne fait pas semblant de s'en apercevoir, et je lui en suis vraiment reconnaissant.

Enfin, lorsque j'ai épuisé toutes mes ressources, il s'avance au milieu de ma chambre, et se plante là, les bras croisés, dans la plus parfaite immobilité.

On m'avouera qu'il n'est pas possible de désapprouver ma pensée avec plus d'esprit et de discrétion : aussi je ne résiste jamais à cette invitation tacite ; j'étends les bras pour lui témoigner que j'ai compris, et me voilà assis.

Si le lecteur réfléchit sur la conduite de mon domestique, il pourra se convaincre que, dans certaines affaires délicates, du genre de celle-ci, la simplicité et le bon sens valent infiniment mieux que l'esprit le plus adroit. J'ose assurer que le discours le plus étudié sur les inconvénients de la paresse ne me déciderait pas à sortir aussi promptement de mon lit que le reproche muet de M. Joannetti.

C'est un parfait honnête homme que M. Joannetti, et en même temps celui de tous les hommes qui convenait le plus à un voyageur comme moi. Il est accoutumé aux fréquents voyages de mon âme, et ne rit jamais des inconséquences de l'autre ; il la dirige même quelquefois lorsqu'elle est seule ; en sorte qu'on pourrait dire alors qu'elle est conduite par deux âmes. Lorsqu'elle s'habille, par exemple, il m'avertit par un signe qu'elle est sur le point de mettre ses bas à l'envers, ou son habit avant sa veste. — Mon âme s'est souvent amusée à voir le pauvre Joannetti courir après la folle sous les berceaux de la citadelle pour l'avertir qu'elle avait oublié son chapeau ; — une autre fois, son mouchoir.

Un jour (l'avouerais-je ?) sans ce fidèle domestique qui la rattrapa au bas de l'escalier, l'étourdie s'acheminait vers la cour sans épée, aussi hardiment que le grand-maitre des cérémonies portant l'auguste baguette.

CHAPITRE XV.

« Tiens, Joannetti, lui dis-je, raccroche ce portrait. » — Il m'avait aidé à le nettoyer, et ne se doutait non plus de tout ce qui a produit le chapitre du portrait que de ce qui se passe dans la lune. C'était lui qui de son propre mouvement m'avait présenté l'éponge mouillée, et qui, par cette démarche, en apparence indifférente, avait fait parcourir à mon âme cent millions de lieues en un instant. Au lieu de le remettre à sa place, il le tenait pour l'essuyer à son tour. — Une difficulté, un problème à résoudre, lui donnait un air de curiosité que je remarquai. — « Voyons, lui dis-je, que trouves-tu à redire dans ce portrait ? — Oh ! rien, monsieur. — Mais encore ? » Il le posa debout sur une des tablettes de mon bureau ; puis, s'éloignant de quelques pas : — « Je voudrais, dit-il, que monsieur m'expliquât pourquoi ce portrait me regarde toujours, quel que soit l'endroit de la chambre où je me trouve. Le matin, lorsque je suis le lit,

sa figure se tourne vers moi, et si je vais à la fenêtre, elle me regarde encore et me suit des yeux en chemin. — En sorte, Joannetti, lui dis-je, que, si la chambre était pleine de monde, cette belle dame lorgnerait de tout côté et tout le monde à la fois? — Oh! oui, monsieur. — Elle souriait aux allants et aux venants tout comme à moi? — Joannetti ne répondit rien. — Je m'entendis dans mon fauteuil, et, baissant la tête, je me livrai aux méditations les plus sérieuses. — Quel trait de lumière! l'œuvre amant! tandis que tu te morfonds loin de ta maîtresse, auprès de laquelle tu es peut-être déjà remplacé; tandis que tu fixes avidement tes yeux sur son portrait et que tu t'imagines (au moins en peinture) être le seul regardé, la perdue effligée, aussi infidèle que l'original, porte ses regards sur tout ce qui l'entoure, et sourit à tout le monde.

Voilà une ressemblance morale entre certains portraits et leur modèle, qu'aucun philosophe, aucun peintre, aucun observateur n'avait encore aperçue.

Je marche de découvertes en découvertes.

CHAPITRE XVI.

Joannetti était toujours dans la même attitude en attendant l'explication qu'il m'avait demandée. Je sortis la tête des plis de mon habit de voyage, où je l'avais enfoncée pour méditer à mon aise et pour me remettre des tristes réflexions que je venais de faire. — « Ne vois-tu pas, Joannetti, lui dis-je après un moment de silence, et tournant mon fauteuil de son côté, ne vois-tu pas qu'un tableau étant une surface plane, les rayons de lumière qui partent de chaque point de cette surface... » Joannetti, à cette explication, ouvrit tellement les yeux qu'il en laissait voir la prunelle tout entière; il avait en outre la bouche entr'ouverte: ces deux mouvements dans la figure humaine annoncent, selon le fameux Le Brun, le dernier période de l'étonnement. C'était ma bête, sans doute, qui avait entrepris une semblable dissertation; mon âme savait de reste que Joannetti ignore complètement ce que c'est qu'une surface plane, et encore plus ce que sont des rayons de lumière. Sa prodigieuse dilatation de ses pupilles m'ayant fait rentrer en moi-même, je me remis la tête dans le collet de mon habit de voyage et je l'y enfongai tellement que je parvins à la cacher presque tout entière.

Je rebus de diner en cet endroit: la matinée était fort avancée, un pas de plus dans ma chambre aurait porté mon diner à la nuit. Je me glissai jusqu'au bord de mon fauteuil, et, mettant les deux pieds sur la cheminée, j'attendis patiemment le repas. — C'est une attitude délicate que celle-là: il serait, je crois, bien difficile d'en trouver une autre qui réunît autant d'avantages, et qui fût aussi commode pour les séjours inévitables dans un long voyage.

Rosine, ma chienne fidèle, ne manque jamais de venir alors tirailler les basques de mon habit de voyage pour que je la prenne sur moi; elle y trouve un lit tout arrangé et fort commode au sommet de l'angle que forment les deux parties de mon corps: un V consonne représente à merveille ma situation. Rosine s'élançait sur moi, si je ne la prends pas assez tôt à son gré. Je la trouve souvent là sans savoir comment elle y est venue. Mes mains s'arrangent d'elles-mêmes de la manière la plus favorable à son bien-être, soit qu'il y ait une sympathie entre cette aimable bête et la mienne, soit que le hasard seul en décide; — mais je ne crois point au hasard, à ce triste système, — à ce mot qui ne signifie rien, — Je croirais plutôt au magnétisme; — je croirais plutôt au martinisme. Non, je n'y croirai jamais.

Il y a une telle réalité dans les rapports qui existent entre ces deux animaux, que, lorsque je mets les deux pieds sur la cheminée par pure distraction, lorsque l'heure du diner est encore éloignée, et que je ne pense nullement à prendre l'étape, toutefois Rosine, présente à ce mouvement, trahit le plaisir qu'elle éprouve en remuant légèrement la queue; la discrétion la retient à sa place, et l'autre, qui s'en aperçoit, lui en sait gré; quoique incapables de raisonner sur la cause qui le produit, il s'établit ainsi entre elles un dialogue muet, un rapport de sensation très agréable, et qui ne saurait absolument être attribué au hasard.

CHAPITRE XVII.

Qu'on ne me reproche pas d'être prolix dans les détails, c'est la manière des voyageurs. Lorsqu'on part pour monter sur le mont Blanc, lorsqu'on va visiter la large ouverture du tombeau d'Empé-

docte, on ne manque jamais de décrire exactement les moindres circonstances: le nombre des personnes, celui des mulets, la qualité des provisions, l'excellent appétit des voyageurs, tout enfin, jusqu'aux faux pas des montures, est soigneusement enregistré dans le journal pour l'instruction de l'univers sédentaire. Sur ce principe, j'ai résolu de parler de ma chère Rosine, aimable animal que j'aime d'une véritable affection, et de lui consacrer un chapitre tout entier. Depuis six ans que nous vivons ensemble, il n'y a pas eu le moindre refroidissement entre nous; ou, s'il s'est élevé entre elle et moi quelques petites altercations, j'avoue de bonne foi que le plus grand tort a toujours été de mon côté, et que Rosine a toujours fait les premiers pas vers la réconciliation.

Le soir, lorsqu'elle a été grondée, elle se retire tristement et sans murmurer: le lendemain, à la pointe du jour, elle est auprès de mon lit, dans une attitude respectueuse; et, au moindre mouvement de son maître, au moindre signe de réveil, elle annonce sa présence par les battements précipités de sa queue sur ma table de nuit.

Et pourquoi refuserais-je mon affection à cet être caressant qui n'a jamais cessé de m'aimer depuis l'époque où nous avons commencé de vivre ensemble? Ma mémoire ne suffirait pas à faire l'énumération des personnes qui se sont intéressées à moi et qui m'ont oublié. J'ai eu quelques amis, plusieurs maîtresses, une foule de liaisons, encore plus de connaissances; — et maintenant je ne suis plus rien pour tout ce monde, qui a oublié jusqu'à mon nom.

Que de protestations, que d'offres de services! Je pouvais compter sur leur fortune, sur une amitié éternelle et sans réserve!

Ma chère Rosine, qui ne m'a point offert de services, me rend le plus grand service qu'on puisse rendre à l'humanité: elle m'aimait jadis, et m'aime encore aujourd'hui. Aussi je ne crains point de le dire, je l'aime avec une portion du même sentiment que j'accorde à mes amis.

Qu'on en dise ce qu'on voudra.

CHAPITRE XVIII.

Nous avons laissé Joannetti dans l'attitude de l'étonnement, immobile devant moi, attendant la fin de la sublime explication que j'avais commencée.

Lorsqu'il me vit enfoncer tout-à-coup la tête dans ma robe de chambre, et finir ainsi mon explication, il ne douta pas un instant que je ne fusse resté court faute de bonnes raisons, et de m'avoïr, par conséquent, terrassé par la difficulté qu'il m'avait proposée.

Malgré la supériorité qu'il en acquerrait sur moi, il ne sentit pas le moindre mouvement d'orgueil, et ne chercha point à profiter de son avantage. — Après un petit moment de silence, il prit le portrait, le remit à sa place, et se retira légèrement sur la pointe du pied. — Il sentait bien que sa présence était une espèce d'humiliation pour moi, et sa délicatesse lui suggéra de se retirer sans m'en laisser apercevoir. — Sa conduite, dans cette occasion, m'intéressa vivement, et le plaça toujours plus avant dans mon cœur. Il aura sans doute une place dans celui du lecteur; et s'il en est quelqu'un assez insensible pour la lui refuser après avoir lu le chapitre suivant, le ciel lui a sans doute donné un cœur de marbre.

CHAPITRE XIX.

« Morbleu! lui dis-je un jour, c'est pour la troisième fois que je vous ordonne de m'acheter une brosse! Quelle tête! quel animal! » — Il ne répondit pas un mot: il n'avait rien répondu la veille à une pareille incartade. « Il est si exact! » disais-je; je n'y concevais rien. — « Allez chercher un linge pour nettoyer mes souliers, » lui dis-je en colère. Pendant qu'il allait, je me repensais de l'avoir ainsi brusqué. Mon courroux passa tout-à-fait lorsque je vis le soir avec lequel il tâchait d'ôter la poussière de mes souliers sans toucher à mes bas: j'appuyai ma main sur lui en signe de réconciliation. — « Quoi! » dis-je alors en moi-même, il y a donc des hommes qui décroissent « les souliers des autres pour de l'argent? » Ce mot d'argent fut un trait de lumière qui vint m'éclairer. Je me ressouvins tout-à-coup qu'il y avait longtemps que je n'en avais point donné à mon domestique. — « Joannetti, lui dis-je en retirant mon pied, avez-vous de l'argent? » Un demi-sourire de justification parut sur ses lèvres à cette demande. — « Non, monsieur; il y a huit jours que je n'ai pas un sou; j'ai dépensé tout ce qui m'appartenait pour vos petites « emplettes. — Et la brosse? C'est sans doute pour cela? » — Il sourit

encore. — Il aurait pu dire à son maître : « Non, je ne suis point une tête vide, un animal, comme vous avez eu la cruauté de le dire à votre fidèle serviteur. Payez-moi 24 livres 10 sous 4 deniers que vous me devez, et je vous achèterai votre brosse. » — Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère.

Que le ciel le bénisse ! Philosophes ! chrétiens ! avez-vous lu ?

« Tiens, Joannetti, lui dis-je, tiens, cours acheter la brosse. — Mais, monsieur, voulez-vous rester ainsi avec un soulier blanc et l'autre noir ? »

« Va, te dis-je, acheter la brosse ; laisse, laisse cette poussière sur mon soulier. » — Il sortit ; je pris le linge et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir.

CHAPITRE XX.

Les murs de ma chambre sont garnis d'estampes et de tableaux qui l'embellissent singulièrement. Je voudrais de tout mon cœur les faire examiner au lecteur les uns après les autres, pour l'amuser et le distraire le long du chemin que nous devons encore parcourir pour arriver à mon bureau ; mais il est aussi impossible d'expliquer clairement un tableau que de faire un portrait ressemblant d'après une description.

Quelle émotion n'éprouverait-il pas, par exemple, en contemplant la première estampe qui se présente aux regards ! — Il y verrait la malheureuse Charlotte, essayant lentement et d'une main tremblante les pistolets d'Albert. — De noirs pressentiments et toutes les angoisses de l'amour sans espoir et sans consolation sont empreints sur sa physionomie ; tandis que le froid Albert, entouré de sacs de procès et de vieux papiers de toute espèce, se tourne froidement pour souhaiter un bon voyage à son ami. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de briser la glace qui couvre cette estampe, pour arracher cet Albert de sa table, pour le mettre en pièces, le fouler aux pieds ! Mais il restera toujours trop d'Alberts en ce monde. Quel est l'homme sensible qui n'a pas le sien, avec lequel il est obligé de vivre, et contre lequel les épanchements de l'âme, les douces émotions du cœur et les élans de l'imagination vont se briser comme les flots sur les rochers ? Heureux celui qui trouve un ami dont le cœur et l'esprit lui conviennent ; un ami qui s'unisse à lui par une conformité de goûts, de sentiments et de connaissances ; un ami qui ne soit pas tourmenté par l'ambition ou l'intérêt ; — qui préfère l'ombre d'un arbre à la pompe d'une cour ! — Heureux celui qui possède un ami !

CHAPITRE XXI.

J'en avais un : la mort me l'a ôté ; elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin pressant pour mon cœur. — Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la guerre ; nous n'avions qu'une pipe à nous deux ; nous buvions dans la même coupe ; nous couchions sous la même toile, et, dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble était pour nous une nouvelle patrie : je l'ai vu en butte à tous les périls de la guerre, et d'une guerre désastreuse. — La mort semblait nous épargner l'un pour l'autre : elle épuisa mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre ; mais c'était pour me rendre sa perte plus sensible. Le tumulte des armes, l'enthousiasme qui s'empare de l'âme à l'aspect du danger, auraient peut-être empêché ses cris d'aller jusqu'à mon cœur. — Sa mort eût été utile à son pays et funeste aux ennemis : — je l'aurais moins regretté. — Mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver ! le voir expirer dans mes bras au moment où il paraissait regorger de santé ; au moment où notre liaison se resserrait encore dans le repos et la tranquillité ! — Ah ! je ne m'en consolerais jamais ! Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur ; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé ; cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du tombeau où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrecroissent leurs branches, les oiseaux chantent sous le feuillage ; les rouches bourdonnent parmi les fleurs ; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort : — et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je me médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaiement son chant infatigable, caché sous l'herbe

qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien dans le grand tout. — La mort d'un homme sensible qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature. L'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur qui se dissipe dans les airs...

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel ; les noires idées qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur. — Non, celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes, dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant ; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. — Ce n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance. — Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader ; et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière.

CHAPITRE XXII.

Depuis longtemps le chapitre que je viens d'écrire se présentait à ma plume, et je l'avais toujours rejeté. Je m'étais promis de ne laisser voir dans ce livre que la face riante de mon âme ; mais ce projet m'a échappé comme tant d'autres : j'espère que le lecteur sensible me pardonnera de lui avoir demandé quelques larmes ; et si quel'un trouve qu'à la vérité (1), j'aurais pu retrancher ce triste chapitre, il peut le déchirer dans son exemplaire, ou même jeter le livre au feu.

Il me suffit que tu le trouves selon ton cœur, ma chère Jenny, toi, la meilleure et la plus aimée des femmes ; — toi, la meilleure et la plus aimée des sœurs ; c'est à toi que je dédie mon ouvrage ; s'il a ton approbation, il aura celle de tous les cœurs sensibles et délicats ; et si tu pardones aux folies qui m'échappent quelquefois malgré moi, je brave tous les censeurs de l'univers.

CHAPITRE XXIII.

Je ne dirai qu'un mot de l'estampe suivante.

C'est la famille du malheureux Ugolin expirant de faim : autour de lui, un de ses fils est étendu sans mouvement à ses pieds ; les autres lui tendent leurs bras affaiblis et lui demandent du pain, tandis que le malheureux père, appuyé contre une colonne de la prison, l'œil fixe et hagard, le visage immobile, — dans l'horrible tranquillité que donne le dernier période du désespoir, meurt à la fois de sa propre mort et de celle de tous ses enfants, et souffre tout ce que la nature humaine peut souffrir.

Brave chevalier d'Assas, te voilà expirant sous cent baïonnettes, par un effort de courage, par un héroïsme qu'on ne connaît plus de nos jours !

Et toi qui pleures sous ces palmiers, malheureuse négresse ! toi qu'un barbare, qui sans doute n'était pas Anglais, a trahie et délaissée ; — que dis-je ? toi qu'il a eu la cruauté de vendre comme une vile esclave malgré ton amour et tes services, malgré le fruit de sa tendresse que tu portes dans ton sein, — je ne passerai point devant ton image sans te rendre l'hommage qui est dû à ta sensibilité et à tes malheurs !

Arrêtons-nous un instant devant cet autre tableau : c'est une jeune bergère qui garde toute seule son troupeau sur le sommet des Alpes : elle est assise sur un vieux tronc de sapin renversé et blanchi par les hivers ; ses pieds sont recouverts par les larges feuilles d'une touffe de *cacalia*, dont la fleur lilas s'élève au-dessus de sa tête. La lavande, le thym, l'anémone, la centaurée, des fleurs de toute espèce, qu'on cultive avec peine dans nos serres et nos jardins, et qui naissent sur les Alpes dans toute leur beauté primitive, forment le tapis brillant sur lequel errent ses brebis. — Aimable bergère, dis-moi où se trouve l'heureux coin de la terre que tu habites ? de quelle bergerie éloignée es-tu partie ce matin au lever de l'au-

(1) Voyez le roman de Werther, lettre xxviii, 12 août.

rore? — Ne pourrais-je aller vivre avec toi? — Mais, hélas! la douce tranquillité dont tu jouis ne tardera pas à s'évanouir : le démon de la guerre, non content de désoler les cités, va bientôt porter le trouble et l'épouvante jusque dans ta retraite solitaire. Déjà les soldats s'avancent; je les vois gravir de montagnes en montagnes, et s'approcher des nues. — Le bruit du canon se fait entendre dans le séjour élevé du tonnerre. — Fuis, bergère, presse ton troupeau, cache-toi dans les antres les plus reculés et les plus sauvages : il n'est plus de repos sur cette triste terre!

CHAPITRE XXIV.

Je ne sais comment cela m'arrive; depuis quelque temps mes chapitres finissent toujours sur un ton sinistre. En vain je fixe, en les commençant, mes regards sur quelque objet agréable, — en vain je m'embarque par le calme, j'essuie bientôt une bourrasque qui me fait dériver. — Pour mettre fin à cette agitation, qui ne me laisse pas le maître de mes idées, et pour apaiser les battements de mon cœur, que tant d'images attendrissantes ont trop agité, je ne vois d'autre remède qu'une dissertation. — Oui, je veux mettre ce morceau de glace sur mon cœur.

Et cette dissertation sera sur la peinture; car, de dissertar sur tout autre objet, il n'y a point moyen. Je ne puis descendre tout-à-fait du point où j'étais monté tout à l'heure : d'ailleurs, c'est le *dada* de mon oncle Tobie.

Je voudrais dire, en passant, quelques mots sur la question de la prééminence entre l'art charmant de la peinture et celui de la musique : oui, je veux mettre quelque chose dans la balance, ne fût-ce qu'un grain de sable, un atome.

On dit en faveur du peintre qu'il laisse quelque chose après lui; ses tableaux lui survivent et éternisent sa mémoire.

On répond que les compositeurs en musique laissent aussi des opéras et des concerts; mais la musique est sujette à la mode, et la peinture ne l'est pas. Les morceaux de musique qui attendrissaient nos aïeux sont ridicules pour les amateurs de nos jours, et on les place dans les opéras bouffons, pour faire rire les neveux de ceux qu'ils faisaient pleurer autrefois.

Les tableaux de Raphaël enchanteront notre postérité comme ils ont ravi nos ancêtres.

Voilà mon grain de sable.

CHAPITRE XXV.

« Mais que m'importe à moi, me dit un jour madame de Hautcastle, que la musique de Chérubini ou de Cimarosa diffère de celle de leurs prédécesseurs? — Que m'importe que l'ancienne musique me fasse rire, pourvu que la nouvelle m'attendrissent délicieusement? — Est-il donc nécessaire à mon bonheur que mes plaisirs ressemblent à ceux de ma trisaïeule? Que me parlez-vous de peinture? d'un art qui n'est goûté que par une classe très peu nombreuse de personnes, tandis que la musique enchante tout ce qui respire? »

Je ne sais pas trop, dans ce moment, ce qu'on pourrait répondre à cette observation, à laquelle je ne m'attendais pas en commençant ce chapitre.

Si je l'avais prévue, peut-être je n'aurais pas entrepris cette dissertation. Et qu'on ne prenne point ceci pour un tour de musicien. — Je ne le suis point, sur mon honneur; — non, je ne suis pas musicien; j'en atteste le ciel et tous ceux qui m'ont entendu jouer du violon.

Mais, en supposant le mérite de l'art égal de part et d'autre, il ne faudrait pas se presser de conclure du mérite de l'art au mérite de l'artiste. — On voit des enfants toucher du clavecin en grands maîtres; on n'a jamais vu un bon peintre de douze ans. La peinture, outre le goût et le sentiment, exige une tête pensante, dont les musiciens peuvent se passer. On voit tous les jours des hommes sans tête et sans cœur tirer d'un violon, d'une harpe, des sons ravissants.

On peut élever la bête humaine à toucher du clavecin, et lorsqu'elle est élevée par un bon maître, l'âme peut voyager tout à son aise, tandis que les doigts vont machinalement tirer des sons dont elle ne se mêle nullement. — On ne saurait, au contraire, peindre la chose du monde la plus simple sans que l'âme y emploie toutes ses facultés.

Si cependant quelqu'un s'avisait de distinguer entre la musique de composition et celle d'exécution, j'avoue qu'il m'embarrasserait un peu. Hélas! si tous les faiseurs de dissertations étaient de bonne

foi, c'est ainsi qu'elles finiraient toutes. — En commençant l'examen d'une question, on prend ordinairement le ton dogmatique, parce qu'on est décidé en secret, comme je l'étais réellement pour la peinture, malgré mon hypocrisie d'impartialité; mais la discussion réveille l'objection, — et tout finit par le doute.

CHAPITRE XXVI.

Maintenant que je suis plus tranquille, je vais tâcher de parler sans émotion des deux portraits qui suivent le tableau de *la Bergère des Alpes*.

Raphaël! ton portrait ne pouvait être peint que par toi-même. Quel autre eût osé l'entreprendre? — Ta figure ouverte, sensible, spirituelle, annonce ton caractère et ton génie.

Pour complaire à ton ombre, j'ai placé auprès de toi le portrait de ta maîtresse, à qui tous les hommes de tous les siècles demanderont éternellement compte des ouvrages sublimes dont ta mort prématurée a privé les arts.

Lorsque j'examine le portrait de Raphaël, je me sens pénétré d'un respect presque religieux pour ce grand homme qui, à la fleur de son âge, avait surpassé toute l'antiquité, et dont les tableaux font l'admiration et le désespoir des artistes modernes. — Mon âme, en l'admirant, éprouve un mouvement d'indignation contre cette Italienne qui préféra son amour à son amant, et qui éteignit dans son sein ce flambeau céleste, ce génie divin.

Malheureuse! ne savais-tu donc pas que Raphaël avait annoncé un tableau supérieur à celui de la *Transfiguration*? — Ignorais-tu que tu serrais dans tes bras le favori de la nature, le père de l'enthousiasme, un génie sublime, un dieu?

Tandis que mon âme fait ces observations, sa *compagne*, en fixant un œil attentif sur la figure ravissante de cette funeste beauté, se sent toute prête à lui pardonner la mort de Raphaël.

En vain mon âme lui reproche son extravagante faiblesse, elle n'est point écoutée. — Il s'établit entre ces deux dames, dans ces sortes d'occasions, un dialogue singulier qui finit trop souvent à l'avantage du *mauvais principe*, et dont je réserve un échantillon pour un autre chapitre.

CHAPITRE XXVII.

Les estampes et les tableaux dont je viens de parler pâlissent et disparaissent au premier coup d'œil qu'on jette sur le tableau suivant: les ouvrages immortels de Raphaël, de Corrège et de toute l'école d'Italie ne soutiendraient pas le parallèle. Aussi je le garde toujours pour le dernier morceau, pour la pièce de réserve, lorsque je procure à quelques curieux le plaisir de voyager avec moi; et je puis assurer que, depuis que je fais voir ce tableau sublime aux connaisseurs et aux ignorants, aux gens du monde, aux artisans, aux femmes et aux enfants, aux animaux même, j'ai toujours vu les spectateurs quelconques donner, chacun à sa manière, des signes de plaisir et d'étonnement: tant la nature y est admirablement rendue!

Eh! quel tableau pourrait-on vous présenter, messieurs; quel spectacle pourrait-on mettre sous vos yeux, mesdames, plus sûr de votre suffrage que la fidèle représentation de vous-mêmes? Le tableau dont je parle est un miroir, et personne jusqu'à présent ne s'est encore avisé de le critiquer; il est, pour tous ceux qui le regardent, un tableau parfait auquel il n'y a rien à redire.

On conviendra sans doute qu'il doit être compté pour un des merveilles de la contrée où je me promène.

Je passerai sous silence le plaisir qu'éprouve le physicien méditant sur les étranges phénomènes de la lumière qui représente tous les objets de la nature sur cette surface polie. Le miroir présente au voyageur sédentaire mille réflexions intéressantes, mille observations qui le rendent un objet utile et précieux.

Vous que l'Amour a tenus ou tient encore sous son empire, apprenez que c'est devant un miroir qu'il aiguise ses traits et médite ses cruautés; c'est là qu'il répète ses manœuvres, qu'il étudie ses mouvements, qu'il se prépare d'avance à la guerre qu'il veut déclarer; c'est là qu'il s'exerce aux doux regards, aux petites mines, aux bouderies savantes, comme un acteur s'exerce en face de lui-même avant de se présenter en public. Toujours impartial et vrai, un miroir renvoie aux yeux du spectateur les roses de la jeunesse et les rides de l'âge, sans calomnier et sans flatter personne. — Seul entre tous les conseillers des grands, il leur dit constamment la vérité.

Cet avantage m'avait fait désirer l'invention d'un miroir moral, où tous les hommes pourraient se voir avec leurs vices et leurs vertus. Je songeais même à proposer un prix à quelque académie pour cette découverte, lorsque de mûres réflexions m'en ont prouvé l'inutilité.

Hélas ! il est si rare que la laideur se reconnaisse et casse le miroir ! En vain les glaces se multiplient autour de nous, et réfléchissent avec une exactitude géométrique la lumière et la vérité ; au moment où les rayons vont pénétrer dans notre œil et nous peindre tels que nous sommes, l'amour-propre glisse son prisme trompeur entre nous et notre image, et nous présente une divinité.

Et de tous les prismes qui ont existé, depuis le premier qui sortit des mains de l'immortel Newton, aucun n'a possédé une force de réfraction aussi puissante et ne produit des couleurs aussi agréables et aussi vives que le prisme de l'amour-propre.

Or, puisque les miroirs communs annoncent en vain la vérité, et que chacun est content de sa figure ; puisqu'ils ne peuvent faire connaître aux hommes leurs imperfections physiques, à quoi servirait mon miroir moral ? Peu de monde y jetterait les yeux, et personne ne s'y reconnaîtrait, — excepté les philosophes. — J'en doute même un peu.

En prenant le miroir pour ce qu'il est, j'espère que personne ne me blâmera de l'avoir placé au-dessus de tous les tableaux de l'école d'Italie. Les dames, dont le goût ne saurait être faux, et dont la décision doit tout régler, jettent ordinairement leur premier coup d'œil sur ce tableau lorsqu'elles entrent dans un appartement.

J'ai vu mille fois des dames, et même des damoiseaux, oublier au bal leurs amants ou leurs maîtresses, la danse et tous les plaisirs de la fête, pour contempler avec une complaisance marquée ce tableau enchanteur, — et l'honorer même de temps à autre d'un coup d'œil, au milieu de la contredanse la plus animée,

Qui pourrait donc lui disputer le rang que je lui accorde parmi les chefs-d'œuvre de l'art d'Apelles ?



CHAPITRE XXVIII.

J'étais enfin arrivé tout près de mon bureau ; déjà même, en allongeant le bras, j'aurais pu en toucher l'angle le plus voisin de moi, lorsque je me vis au moment de voir détruire le fruit de tous mes travaux, et de perdre la vie — Je devrais passer sous silence l'accident qui m'arriva, pour ne pas décourager les voyageurs ; mais il est si difficile de verser dans la chaise de poste dont je me sers, qu'on sera forcé de convenir qu'il faut être malheureux au dernier point — aussi malheureux que je le suis, pour courir un semblable danger. Je me trouvais étendu par terre, complètement versé et renversé ; et cela si vite, si inopinément, que j'aurais été tenté de révoquer en doute mon malheur, si un tintement dans la tête et une violente douleur à l'épaule gauche ne m'en avaient trop évidemment prouvé l'authenticité.

Ce fut encore un mauvais tour de ma moitié. — Effrayée par la voix d'un pauvre qui demanda tout à coup l'aumône à ma porte, et par les aboiements de Rosine, elle fit tourner brusquement mon fauteuil avant que mon âme eut le temps de l'avertir qu'il manquait une brique derrière ; l'impulsion fut si violente que ma chaise de poste se trouva absolument hors de son centre de gravité et se renversa sur moi.

Voici, je l'avoue, une des occasions où j'ai eu le plus à me plaindre de mon âme ; car, au lieu d'être fâchée de l'absence qu'elle venait de faire, et de tancer sa compagne sur sa précipitation, elle s'oublia au point de partager le ressentiment le plus animal, et de maltraiter de paroles ce pauvre innocent. — « Fainéant, allez travailler, » lui dit-elle (apostrophe exécrable, inventée par l'avare et cruelle richesse !) « Monsieur, dit-il alors pour m'attendrir, je suis de Chambéry... — Tant pis pour vous. — Je suis Jacques ; c'est moi que vous avez vu à la campagne ; c'est moi qui menais les moutons aux champs... — Que venez-vous faire ici ? » — Mon âme commençait à se repentir de la brutalité de mes premières paroles. — Je crois même qu'elle s'en était repentie un instant avant de les laisser échapper. C'est ainsi que, lorsqu'on rencontre inopinément dans sa course un fossé ou un borbier, on le voit, mais on n'a plus le temps de l'éviter.

Rosine acheva de me ramener au bon sens et au repentir : elle avait reconnu Jacques, qui avait souvent partagé son pain avec elle, et lui témoignait, par ses caresses, son souvenir et sa reconnaissance.

Pendant ce temps, Joannetti, ayant rassemblé les restes de mon dîner, qui étaient destinés pour le sien, les donna sans hésiter à Jacques.

Pauvre Joannetti !

C'est ainsi que, dans mon voyage, je vais prenant des leçons de philosophie et d'humanité de mon domestique et de mon chien.

CHAPITRE XXIX.

Avant d'aller plus loin, je veux détruire un doute qui pourrait être introduit dans l'esprit de mes lecteurs.

Je ne voudrais pas, pour tout au monde, qu'on me soupçonnât d'avoir entrepris ce voyage uniquement pour ne savoir que faire, et forcé, en quelque manière, par les circonstances : j'assure ici et jure par tout ce qui m'est cher, que j'avais le dessein de l'entreprendre longtemps avant l'événement qui m'a fait perdre ma liberté pendant quarante-deux jours. Cette retraite forcée ne fut qu'une occasion de me mettre en route plus tôt.

Je sais que la protestation gratuite que je fais ici paraîtra suspecte à certaines personnes ; — mais je sais aussi que les gens soupçonneux ne liront pas ce livre : — ils ont assez d'occupation chez eux et chez leurs amis ; ils ont bien d'autres affaires : — et les bonnes gens me croiront.

Je conviens cependant que j'aurais préféré m'occuper de ce voyage dans un autre temps, et que j'aurais choisi, pour l'exécuter, le carême plutôt que le carnaval : toutefois, des réflexions philosophiques, qui me sont venues du ciel, m'ont beaucoup aidé à supporter la privation des plaisirs que Turin présente en foule dans ces moments de bruit et d'agitation. — Il est très sûr, me disais-je, que les murs de ma chambre ne sont pas aussi magnifiquement décorés que ceux d'une salle de bal : le silence de ma *cabine* ne vaut pas l'agréable bruit de la musique et de la danse ; mais, parmi les brillants personnages qu'on rencontre dans ces fêtes, il en est certainement de plus ennuyés que moi.

Et pourquoi m'attacherais-je à considérer ceux qui sont dans une situation plus agréable, tandis que le monde fourmille de gens plus malheureux que je ne le suis dans la mienne ? — Au lieu de me transporter par l'imagination dans ce superbe *casino*, où tant de beautés sont éclipsées par la jeune Eugénie, pour me trouver heureux je n'ai qu'à m'arrêter un instant le long des rues qui y conduisent. — Un tas d'infortunés, couchés à demi nus sous les portiques de ces appartements, somptueux, semblent près d'expirer de froid et de misère. — Quel spectacle ! Je voudrais que cette page de mon livre fût connue de tout l'univers ; je voudrais qu'on sût que, dans cette ville, où tout respire l'opulence, pendant les nuits les plus froides de l'hiver, une foule de malheureux dorment à découvert, la tête appuyée sur une borne ou sur le seuil d'un palais.

Ici, c'est un groupe d'enfants serrés les uns contre les autres pour ne pas mourir de froid. — Là, c'est une femme tremblante et sans voix pour se plaindre. — Les passants vont et viennent, sans être émus d'un spectacle auquel ils sont accoutumés. — Le bruit des carrosses, la voix de l'intempérance, les sons ravissants de la musique, se mêlent quelquefois aux cris de ces malheureux, et forment une horrible dissonance.



CHAPITRE XXX.

Celui qui se presserait de juger une ville d'après le chapitre précédent se tromperait fort. J'ai parlé des pauvres qu'on y trouve, de leurs cris pitoyables, et de l'indifférence de certaines personnes à leur égard ; mais je n'ai rien dit de la foule d'hommes charitables qui dorment pendant que les autres s'amusent, qui se lèvent à la pointe du jour, et vont secourir l'infortuné sans témoin et sans ostentation. — Non, je ne passerai point cela sous silence : — je veux l'écrire sur le revers de la page que tout l'univers doit lire.

Après avoir ainsi partagé leur fortune avec leurs frères, après avoir versé le baume dans ces cœurs froissés par la douleur, ils vont dans les églises, tandis que le vice fatigué dort sur l'édredon, offrir à Dieu leurs prières et le remercier de ses bienfaits : la lumière de la lampe solitaire combat encore dans le temple celle du jour naissant, et déjà ils sont prosternés au pied des autels ; — et l'Eternel, irrité de la dureté et de l'avarice des hommes, retient sa foudre prête à frapper !



CHAPITRE XXXI.

J'ai voulu dire quelque chose de ces malheureux dans mon voyage, parce que l'idée de leur misère est souvent venue me distraire en chemin. Quelquefois, frappé de la différence de leur situation et de la mienne, j'arrêtais tout à coup ma berline, et ma chambre me pa-

ralisait prodigieusement embellie. Quel luxe inutile ! Six chaises ! deux tables ! un bureau ! un miroir ! quelle ostentation ! Mon lit surtout, mon lit couleur de rose et blanc, et mes deux matelas, me semblaient défler la magnificence et la mollesse des monarques de l'Asie. — Ces réflexions me rendaient indifférents les plaisirs qu'on m'avait défendus : de réflexions en réflexions, mon accès de philosophie devenait tel, que j'aurais vu un bal dans la chambre voisine, que j'aurais entendu le son des violons et des clarinettes, sans rien de ma place ; — j'aurais entendu de mes deux oreilles la voix mélodieuse de Marchesini, cette voix qui m'a si souvent mis hors de moi-même. — oui, je l'aurais entendue sans m'ébranler : — bien plus, j'aurais regardé sans la moindre émotion la plus belle femme de Turin, Eugénie elle-même, parée de la tête aux pieds par les mains de mademoiselle Rapous (1). — Cela n'est cependant pas bien sûr.



CHAPITRE XXXII.

Mais, permettez-moi de vous le demander, messieurs, vous amusez-vous autant qu'autrefois au bal et à la comédie ? — Pour moi, je vous l'avoue, depuis quelque temps toutes les assemblées nombreuses m'inspirent une certaine terreur. — J'y suis assailli par un songe sinistre. — En vain je fais mes efforts pour le chasser, il revient toujours, comme celui d'Athalie. — C'est peut-être parce que l'âme, inondée aujourd'hui d'idées noires et de tableaux déchirants, trouve partout des sujets de tristesse, — comme un estomac vicié convertit en poisons les aliments les plus sains. — Quoi qu'il en soit, voici mon songe : — Lorsque je suis dans une de ces fêtes, au milieu de cette foule d'hommes aimables et caressants qui dansent, qui chantent, — qui pleurent aux tragédies, qui n'expriment que la joie, la franchise et la cordialité, je me dis : — Si dans cette assemblée polie il entrait tout à coup un ours blanc, un philosophe, un tigre, ou quelque autre animal de cette espèce, et que, montant à l'orchestre, il s'écriât d'une voix forcenée : — « Malheureux humains ! écoutez la vérité qui vous parle par ma bouche : vous êtes opprimés, tyrannisés, vous êtes malheureux ; vous vous ennuyez. — Sortez de cette léthargie !

« Vous, musiciens, commencez par briser ces instruments sur vos têtes ; que chacun s'arme d'un poignard : ne pensez plus désormais aux délassements et aux fêtes ; montez aux loges, égorguez tout le monde ; que les femmes trempent aussi leurs mains timides dans le sang !

« Sortez, vous êtes libres ; arrachez votre roi de son trône, et votre Dieu de son sanctuaire ! »

— Eh bien ! ce que le tigre a dit, combien de ces hommes charmants l'exécuteront ? — Combien peut-être y pensaient avant qu'il entrât ? Qui le sait ? — Est-ce qu'on ne dansait pas à Paris il y a cinq ans (2) ?

« Joannetti, fermez les portes et les fenêtres. — Je ne veux plus voir la lumière ; qu'aucun homme n'entre dans ma chambre ; — mettez mon sabre à la portée de ma main, — sortez vous-même, et ne reparaissiez plus devant moi ! »



CHAPITRE XXXIII.

« Non, non, reste, Joannetti ; reste, pauvre garçon ; et toi aussi, ma Rosine, toi, qui devines mes peines et qui les adoucis par tes caresses ; viens, ma Rosine ; viens. — V' consonne et séjour. »



CHAPITRE XXXIV.

La chute de ma chaise de poste a rendu le service au lecteur de raccourcir mon voyage d'une bonne douzaine de chapitres, parce qu'en me relevant je me trouvai vis-à-vis et tout près de mon bureau, et que je ne fus plus à temps de faire des réflexions sur le nombre

(1) Fameuse marchande de modes à l'époque du Voyage autour de ma chambre.

(2) On voit que ce chapitre fut écrit en 1794 ; il est aisé de s'apercevoir en lisant cet ouvrage qu'il fut laissé et repris.

d'estampes et de tableaux que j'avais encore à parcourir, et qui auraient pu allonger mes excursions sur la peinture.

En laissant donc sur la droite les portraits de *Raphaël* et de sa maîtresse, le chevalier d'*Assas* et la *Bergère des Alpes*, et longeant sur la gauche du côté de la fenêtre, on découvre mon bureau : c'est le premier objet et le plus apparent qui se présente aux regards du voyageur, en suivant la route que je viens d'indiquer.

Il est surmonté de quelques tablettes servant de bibliothèque ; — le tout est couronné par un buste qui termine la pyramide, et c'est l'objet qui contribue le plus à l'embellissement du pays.

En tirant le premier tiroir à droite, on trouve un écritoire, du papier de toute espèce, des plumes toutes taillées, de la cire à cacheter. — Tout cela donnerait l'envie d'écrire à l'être le plus indolent. — Je suis sûr, ma chère Jenny, que si tu venais à ouvrir ce tiroir par hasard, tu répondrais à la lettre que je t'écrivis l'an passé. — Dans le tiroir correspondant gisent confusément entassés les matériaux de l'histoire attendrissante de la prisonnière de Pignerol, que vous lirez bientôt, mes chers amis (1).

Entre ces deux tiroirs est un enfoncement où je jette les lettres à mesure que je les reçois : on trouve là toutes celles que j'ai reçues depuis dix ans ; les plus anciennes sont rangées, selon leurs dates, en plusieurs paquets : les nouvelles sont pêle-mêle ; il m'en reste plusieurs qui datent de ma première jeunesse.

Quel plaisir de revoir dans ces lettres les situations intéressantes de nos jeunes années, d'être transportés de nouveau dans ces temps heureux que nous ne reverrons plus !

Ah ! comme mon cœur est plein ! comme il jouit tristement lorsque mes yeux parcourent les lignes tracées par un être qui n'existe plus ! Voilà ses caractères, c'est son cœur qui conduisait sa main, c'est à moi qu'il écrivait cette lettre, et cette lettre est tout ce qui me reste de lui !

Lorsque je porte la main dans ce réduit, il est rare que je m'en tire de toute la journée. C'est ainsi que le voyageur traverse rapidement quelques provinces d'Italie, en faisant à la hâte quelques observations superficielles, pour se fixer à Rome pendant des mois entiers. — C'est la veine la plus riche de la mine que j'exploite. Quel changement dans mes idées et dans mes sentiments ! quelle différence dans mes amis ! Lorsque je les examine alors et aujourd'hui, je les vois mortellement agités pour des projets qui ne les touchent plus maintenant. Nous regardions comme un grand malheur un événement ; mais la fin de la lettre manque, et l'événement est complètement oublié : je ne puis savoir de quoi il était question. — Mille préjugés nous assiégeaient ; le monde et les hommes nous étaient totalement inconnus ; mais aussi quelle chaleur dans notre commerce ! quelle liaison intime ! quelle confiance sans bornes !

Nous étions heureux par nos erreurs. — Et maintenant : — Ah ! ce n'est plus cela ! il nous a fallu lire, comme les autres, dans le cœur humain ; — et la vérité, tombant au milieu de nous comme une bombe, a détruit pour toujours le palais enchanté de l'illusion.



CHAPITRE XXXV.

Il ne tiendrait qu'à moi de faire un chapitre sur cette rose sèche que voilà, si le sujet en valait la peine : c'est une fleur du carnaval de l'année dernière. J'allai moi-même la cueillir dans les serres du *Valentin*, et le soir, une heure avant le bal, plein d'espérance et dans une agréable émotion, j'allai la présenter à madame de *Hautcastel*. Elle la prit, — la posa sur sa toilette, sans la regarder et sans me regarder moi-même. — Mais comment aurait-elle fait attention à moi ? elle était occupée à se regarder elle-même. Debout devant un grand miroir, toute coiffée, elle mettait la dernière main à sa parure : elle était si fort préoccupée, son attention était si totalement absorbée par des rubans, des gazes et des pompons de toute espèce amoncelés devant elle, que je n'obtins pas même un regard, un signe. — Je me résignai : je tenais humblement des épingles toutes prêtes, arrangées dans ma main ; mais son carreau se trouvant plus à sa portée, elle les prenait à son carreau, — et si j'avais la main, elle les prenait de ma main — indifféremment ; — et pour les prendre elle tâtonnait, sans ôter les yeux de son miroir, de crainte de se perdre de vue.

Je fis quelque temps un second miroir derrière elle, pour lui faire mieux juger de sa parure ; et sa physionomie se répétant d'un miroir à l'autre, je vis alors une perspective de coquettes, dont aucune ne faisait attention à moi. Enfin, l'avouerai-je ? nous fusions, ma rose et moi, une fort triste figure.

Je finis par perdre patience, et ne pouvant plus résister au dépit

(1) L'auteur n'a pas tenu parole, et si quelque chose a paru sous ce titre, l'auteur du Voyage autour de ma chambre déclare qu'il n'y entre pour rien.

qui me dévorait, je posai le miroir que je tenais à ma main, et je sortis de colère, et sans prendre congé.

« Vous en allez-vous ? » me dit-elle en se tournant de côté pour voir sa taille de profil. — Je ne répondis rien ; mais j'écoutai quelque temps à la porte, pour savoir l'effet qu'allait produire ma brusque sortie. — « Ne voyez-vous pas, disait-elle à sa femme de chambre, « après un instant de silence, ne voyez-vous pas que ce caraco est beaucoup trop large pour ma taille, surtout en bas, et qu'il y faut faire une baste (1) avec des épingles ? »

Comment et pourquoi cette rose sèche se trouve là sur une tablette de mon bureau, c'est ce que je ne dirai certainement pas, parce que j'ai déclaré qu'une rose sèche ne méritait pas un chapitre.

Remarquez bien, mesdames, que j'é ne fais aucune réflexion sur l'aventure de la rose sèche. Je ne dis point que madame de Hautcastel ait bien ou mal fait de me préférer sa parure, ni que j'eusse le droit d'être reçu autrement.

Je me garde encore avec plus de soin d'en tirer des conséquences générales sur la réalité, la force et la durée de l'affection des dames pour leurs amis. — Je me contente de jeter ce chapitre (puisqu'il n'en est un), de le jeter, dis-je, dans le monde, avec le reste du voyage, sans l'adresser à personne, et sans le recommander à personne.

Je n'ajouterai qu'un conseil pour vous, messieurs ; c'est de vous mettre bien dans l'esprit qu'un jour de bal votre maîtresse n'est plus à vous.

Au moment où la parure commence, l'amant n'est plus qu'un mari, et le bal seul devient l'amant.

Tout le monde sait du reste ce que gagne un mari à vouloir se faire aimer par force ; prenez donc votre mal en patience et en riant.

Et ne vous faites pas illusion, monsieur : si l'on vous voit avec plaisir au bal, ce n'est point en votre qualité d'amant, car vous êtes un mari ; c'est parce que vous faites partie du bal, et que vous êtes, par conséquent, une fraction de sa nouvelle conquête : vous êtes une décimale d'amant : ou bien, peut-être, c'est parce que vous dansez bien, et que vous la ferez briller : enfin, ce qu'il peut y avoir de plus flatteur pour vous dans le bon accueil qu'elle vous fait, c'est qu'elle espère qu'en déclarant pour son amant un homme de mérite comme vous, elle excitera la jalousie de ses compagnes ; sans cette considération, elle ne vous regarderait seulement pas.

Voilà donc qui est entendu ; il faudra vous résigner et attendre que votre rôle de mari soit passé. — J'en connais plus d'un qui voudrait en être quitte à si bon marché.



CHAPITRE XXXVI.

J'ai promis un dialogue entre mon âme et l'autre ; mais il est certains chapitres qui m'échappent, ou plutôt il en est d'autres qui coulent de ma plume comme malgré moi, et qui déroutent mes projets : de ce nombre est celui de ma bibliothèque, que je ferai le plus tôt possible. — Les quarante-deux jours vont finir, et un espace de temps égal ne suffirait pas pour achever la description du riche pays où je voyage si agréablement.

Ma bibliothèque donc est composée de romans, puisqu'il faut vous le dire, — oui, de romans, et de quelques poètes choisis.

Comme si je n'avais pas assez de mes maux, je partage encore volontairement ceux de mille personnages imaginaires, et je les sens aussi vivement que les miens : que de larmes n'ai-je pas versées pour cette malheureuse *Clarisse* et pour l'amant de *Charlotte* !

Mais si je cherche ainsi de feintes afflictions, je trouve, en revanche, dans ce monde imaginaire, la vertu, la bonté, le désintéressement, que je n'ai pas encore trouvés réunis dans le monde réel où j'existe. — J'y trouve une femme comme je la désire, sans humeur, sans légèreté, sans détour : je ne dis rien de la beauté ; on peut s'en fier à mon imagination : je la fais si belle qu'il n'y a rien à redire. Ensuite, fermant le livre, qui ne répond plus à mes idées, je la prends par la main, et nous parcourons ensemble un pays mille fois plus délicieux que celui d'Eden. Quel peintre pourrait représenter le paysage enchanté où j'ai placé la divinité de mon cœur ? et quel poète pourra jamais décrire les sensations vives et variées que j'éprouve dans ces régions enchantées ?

Combien de fois n'ai-je pas maudit ce *Cleveland*, qui s'embarque à tout instant dans de nouveaux malheurs qu'il pourrait éviter ! — Je ne puis souffrir ce livre et cet enchaînement de calamités ; mais si je l'ouvre par distraction, il faut que je le devore jusqu'à la fin.

Comment laisser ce pauvre homme chez les *Abaquis* ? que deviendrait-il avec ces sauvages ? J'ose encore moins l'abandonner dans l'excursion qu'il fait pour sortir de sa captivité.

Enfin, j'entre tellement dans ses peines, je m'intéresse si fort à lui et à sa famille infortunée, que l'apparition inattendue des féroces *Ruïntons* me fait dresser les cheveux : une sueur froide me couvre lorsque je lis ce passage, et ma frayeur est aussi vive, aussi réelle que si je devais être rôti moi-même et mangé par cette canaille.

Lorsque j'ai assez pleuré et fait l'amour, je cherche quelque poète, et je pars de nouveau pour un autre monde.



CHAPITRE XXXVII.

Depuis l'expédition des Argonautes jusqu'à l'assemblée des Notables, depuis le fin fond des enfers jusqu'à la dernière étoile fixe au-delà de la voie lactée, jusqu'aux confins de l'univers, jusqu'aux portes du chaos, voilà le vaste champ où je me promène en long et en large, et tout à loisir ; car le temps ne me manque pas plus que l'espace. C'est là que je transporte mon existence, à la suite d'*Homère*, de *Milton*, de *Virgile*, d'*Ossian*, etc.

Tous les événements qui ont eu lieu entre ces deux époques, tous les pays, tous les mondes et tous les êtres qui ont existé entre ces deux termes, tout cela est à moi, tout cela m'appartient aussi bien, aussi légitimement que les vaisseaux qui entraient dans le *Pirée* appartenaient à un certain Athénien.

J'aime surtout les poètes qui me transportent dans la plus haute antiquité : la mort de l'ambitieux *Agamemnon*, les fureurs d'*Oreste* et toute l'histoire tragique de la famille des *Atreïdes*, persécutée par le ciel, m'inspirent une terreur que les événements modernes ne sauraient faire naître en moi.

Voilà l'urne fatale qui contient les cendres d'*Oreste*. Qui ne frémitrait à cet aspect ? *Electre* ! malheureuse sœur, apaise-toi : c'est *Oreste* lui-même qui apporte l'urne, et ces cendres sont celles de ses ennemis !

On ne retrouve plus maintenant de rivages semblables à ceux du *Xanthe* ou du *Scamandre* ; — on ne voit plus de plaines comme celles de l'*Hespérie* ou de l'*Arcadie*. Où sont aujourd'hui les îles de *Lemnos* et de *Crète* ? Où est le fameux labyrinthe ? Où est le rocher qu'*Ariane* délaissée arrosait de ses larmes ? — On ne voit plus de *Thésées*, encore moins d'*Hercules* ; les hommes et même les héros d'aujourd'hui sont des pygmées.

Lorsque je veux me donner ensuite une scène d'enthousiasme, et jouir de toutes les forces de mon imagination, je m'attache hardiment aux plis de la robe flottante du sublime aveugle d'Albion, au moment où il s'élançait dans le ciel, et qu'il ose approcher du trône de l'Eternel. — Quelle muse a pu le soutenir à cette hauteur, où nul homme avant lui n'avait osé porter ses regards ? — De l'éblouissant parvis céleste que l'avare *Mammon* regardait avec des yeux d'envie, je passe avec horreur dans les vastes cavernes du séjour de Satan ; — j'assiste au conseil infernal, je me mêle à la foule des esprits rebelles, et j'écoute leurs discours.

Mais il faut que j'avoue ici une faiblesse que je me suis souvent reprochée.

Je ne puis m'empêcher de prendre un certain intérêt à ce pauvre Satan (je parle du Satan de *Milton*) depuis qu'il est ainsi précipité du ciel. Tout en blâmant l'opiniâtreté de l'esprit rebelle, j'avoue que la fermeté qu'il montre dans l'excès du malheur et la grandeur de son courage me forcent à l'admiration malgré moi. — Quoique je n'ignore pas les malheurs dérivés de la funeste entreprise qui le conduisit à forcer les portes des enfers pour venir troubler le ménage de nos premiers parents, je ne puis, quoi que je fasse, souhaiter un moment de le voir périr en chemin dans la confusion du chaos. Je crois même que je l'aiderais volontiers, sans la honte qui me retient. Je suis tous ses mouvements, et je trouve autant de plaisir à voyager avec lui que si j'étais en bonne compagnie. J'ai beau réfléchir qu'après tout c'est un diable, qu'il est en chemin pour perdre le genre humain, que c'est un vrai démocrate, non de ceux d'Athènes, mais de ceux de Paris, tout cela ne peut me gêner de ma prévention.

Quel vaste projet ! et quelle hardiesse dans l'exécution !

Lorsque les spacieuses et triples portes des enfers s'ouvrirent tout à-coup devant lui à deux battants, et que la profonde fosse du néant et de la nuit parut à ses pieds dans toute son horreur, — il parcourut d'un œil intrépide le sombre empire du chaos ; et, sans hésiter, ouvrant ses vastes ailes, qui auraient pu couvrir une armée entière, il se précipita dans l'abîme.

Je le donne en quatre au plus hardi. — Et c'est, selon moi, un des beaux efforts de l'imagination, comme un des plus beaux voyages qui aient jamais été faits, — après le voyage autour de ma chambre.

(1) Terme national employé en badinant pour rempli.

CHAPITRE XXXVIII.

Je ne finirais pas si je voulais décrire la millième partie des événements singuliers qui m'arrivent lorsque je voyage près de ma bibliothèque; les voyages de *Cook* et les observations de ses compagnons de voyage, les docteurs *Banks* et *Solander*, ne sont rien en comparaison de mes aventures dans ce seul district: aussi je crois que j'y passerais ma vie dans une espèce de ravissement, sans le buste dont j'ai parlé, sur lequel mes yeux et mes pensées finissent toujours par se fixer, quelle que soit la situation de mon âme; et lorsqu'elle est trop violemment agitée, ou qu'elle s'abandonne au découragement, je n'ai qu'à regarder ce buste pour la remettre dans son assiette naturelle: c'est le *diapason* avec lequel j'accorde l'assemblage variable et discord de sensations et de perceptions qui forme mon existence.

Comme il est ressemblant! — Voilà bien les traits que la nature avait donnés au plus vertueux des hommes. Ah! si le sculpteur avait pu rendre visibles son âme excellente, son génie et son caractère! — Mais qu'ai-je entrepris? Est-ce donc ici le lieu de faire son éloge? Est-ce aux yeux des hommes qui m'entourent que je l'adresse? Eh! que leur importe?

Je me contente de me prosterner devant ton image chérie, ô le meilleur des pères! Hélas! cette image est tout ce qui me reste de toi et de ma patrie: tu as quitté la terre au moment où le crime allait l'envahir; et tels sont les maux dont il nous accable, que ta famille elle-même est contrainte de regarder aujourd'hui ta perte comme un bienfait. Que de maux t'eût fait éprouver une plus longue vie! O mon père! le sort de ta nombreuse famille est-il connu de toi dans le séjour du bonheur? sais-tu que tes enfants sont exilés de cette patrie que tu as servie pendant soixante ans avec tant de zèle et d'intégrité? Sais-tu qu'il leur est défendu de visiter ta tombe? — Mais la tyrannie n'a pu leur enlever la partie la plus précieuse de ton héritage, le souvenir de tes vertus et la force de tes exemples: au milieu du torrent criminel qui entraînait leur patrie et leur fortune dans le gouffre, ils sont demeurés inaltérablement unis sur la ligne que tu leur avais tracée; et lorsqu'ils pourront encore se prosterner sur ta cendre vénérée, elle les reconnaîtra toujours.



CHAPITRE XXXIX.

J'ai promis un dialogue, je tiens parole. — C'était le matin à l'aube du jour: les rayons du soleil dorèrent à la fois le sommet du mont Viso et celui des montagnes les plus élevées de l'île qui est à nos antipodes; et déjà elle était éveillée, soit que son réveil prématuré fût l'effet des visions nocturnes qui la mettent souvent dans une agitation aussi fatigante qu'inutile, soit que le carnaval, qui tirait alors vers sa fin, fût la cause occulte de son réveil, ce temps de plaisir et de folie ayant une influence sur la machine humaine comme les phases de la lune et la conjonction de certaines planètes. — Enfin, elle était éveillée et très-éveillée, lorsque mon âme se débarrassa elle-même des liens du sommeil.

Depuis longtemps celle-ci partageait confusément les sensations de l'autre; mais elle était encore embarrassée dans les crêpes de la nuit et du sommeil; et ces crêpes lui semblaient transformés en gazes, en linons, en toiles des Indes. — Ma pauvre âme était donc comme empaquetée dans tout cet attirail, et le dieu du sommeil, pour la retenir plus fortement dans son empire, ajoutait à ses liens des tresses de cheveux blonds en désordre, des nœuds de rubans, des colliers de perles: c'était une pitié pour qui l'aurait vue se débattre dans ces filets.

L'agitation de la plus noble partie de moi-même se communiquait à l'autre, et celle-ci à son tour agissait puissamment sur mon âme. — J'étais parvenu tout entier à un état difficile à décrire, lorsque enfin mon âme, soit par sagacité, soit par hasard, trouva la manière de se délivrer des gazes qui la suffoquaient. Je ne sais si elle rencontra une ouverture, ou si elle s'avisait tout simplement de les relever, ce qui est plus naturel; le fait est qu'elle trouva l'issue du labyrinthe. Les tresses de cheveux en désordre étaient toujours là; mais ce n'était plus un obstacle, c'était plutôt un moyen: mon âme le saisit, comme un homme qui se noie s'accroche aux herbes du rivage; mais le collier de perles se rompit dans l'action, et les perles se défilant roulèrent sur le sofa, et de là sur le parquet de madame de *Hautcastel*; car mon âme, par une bizarrerie dont il serait difficile de rendre raison, s'imaginait être chez cette dame: un gros bouquet de violettes tomba par terre, et mon âme, s'éveillant alors, rentra chez elle, amenant à sa suite la raison et la réalité. Comme on l'imagine, elle désapprouva fortement tout ce qui s'était passé en

son absence et c'est ici que commence le dialogue qui fait le sujet de ce chapitre.

Jamais mon âme n'avait été si mal reçue. Les reproches qu'elle s'avisait de faire dans ce moment critique achevèrent de brouiller le ménage: ce fut une révolte, une insurrection formelle.

« Quoi donc! dit mon âme, c'est ainsi que pendant mon absence, au lieu d'être réparé vos forces par un sommeil paisible, et vous rendre à par là plus propre à exécuter mes ordres, vous vous avisez insolemment (le terme était un peu fort) de vous livrer à des transports que ma volonté n'a pas sanctionnés? »

Peu accoutumée à ce ton de hauteur, l'autre lui répartit en colère:

« Il vous sied bien, MADAME (pour éloigner de la discussion toute idée de familiarité), il vous sied bien de vous donner des airs de décence et de vertu! Eh! n'est-ce pas aux écarts de votre imagination et à vos extravagantes idées que je dois tout ce qui vous déplaît en moi? Pourquoi n'étiez-vous pas là? — Pourquoi auriez-vous le droit de jouir sans moi, dans les fréquents voyages que vous faites toute seule? — Ai-je jamais désapprouvé vos séjours dans l'empyrée ou dans les Champs-Élysées, vos conversations avec les intelligences, vos spéculations profondes (un peu de raillerie, comme on voit, vos châteaux en Espagne, vos systèmes sublimes? — Et je n'aurais pas le droit, lorsque vous m'abandonnez ainsi, de jouir des bienfaits que m'accorde la nature et des plaisirs qu'elle me présente? »

Mon âme, surprise de tant de vivacité et d'éloquence, ne savait que répondre. — Pour arranger l'affaire, elle entreprit de couvrir du voile de la bienveillance les reproches qu'elle venait de se permettre; et afin de ne pas avoir l'air de faire les premiers pas vers la réconciliation, elle imagina de prendre aussi le ton de cérémonie.

— « MADAME, » dit-elle à son tour avec une cordialité affectée... (Si le lecteur a trouvé ce mot déplacé lorsqu'il s'adressait à mon âme, que dira-t-il maintenant, pour peu qu'il veuille se rappeler le sujet de la dispute? — Mon âme ne sentit point l'extrême ridicule de cette façon de parler, tant la passion obscurcit l'intelligence!) — « MADAME, » dit-elle donc, je vous assure que rien ne me ferait autant de plaisir que de vous voir jouir de tous les plaisirs dont votre nature est susceptible, quand même je ne les partagerais pas, si ces plaisirs ne vous étaient pas nuisibles et s'ils n'altéraient pas l'harmonie qui... » Ici mon âme fut interrompue vivement: — « Non, non, je ne suis point la dupe de votre bienveillance supposée: — le séjour forcé que nous faisons ensemble dans cette chambre où nous voyageons; la blessure que j'ai reçue qui a failli me détruire, et qui saigne encore; tout cela n'est-il pas le fruit de votre orgueil extravagant et de vos préjugés barbares? Mon bien-être et mon existence même sont comptés pour rien lorsque vos passions vous entraînent, — et vous prétendez vous intéresser à moi, et vos reproches viennent de votre amitié? »

Mon âme vit bien qu'elle ne jouait pas le meilleur rôle dans cette occasion: — elle commençait d'ailleurs à s'apercevoir que la chaleur de la dispute en avait supprimé la cause, et profitant de la circonstance pour faire une diversion: « Faites du café, » dit-elle à *Joannetti*, qui entra dans la chambre. — Le bruit des tasses attirant toute l'attention de l'insurgente, dans l'instant elle oublia tout le reste. C'est ainsi qu'en montrant un hochet aux enfants, on leur fait oublier les fruits malsains qu'ils demandent en trépigant.

Je m'assoupis insensiblement pendant que l'eau chauffait. — Je jouissais de ce plaisir charmant dont j'ai entretenu mes lecteurs, et qu'on éprouve lorsqu'on se sent dormir. Le bruit agréable que faisait *Joannetti* en frappant de la cafetière sur le chenet retentissait sur mon cerveau, et faisait vibrer toutes mes fibres sensibles, comme l'ébranlement d'une corde de harpe fait ressonner les octaves. — Enfin, je vis comme une ombre devant moi; j'ouvris les yeux, c'était *Joannetti*. — Ah! quel parfum! quelle agréable surprise! du café! de la crème! une pyramide de pain grillé! — Bon lecteur, déjeune avec moi.



CHAPITRE XL.

Quel riche trésor de jouissances la bonne nature a livré aux hommes dont le cœur sait jouir! et quelle variété dans ces jouissances! Qui pourra compter leurs nuances innombrables dans les divers individus et dans les différents âges de la vie? le souvenir confus de celles de mon enfance me fait encore tressaillir. Essierai-je de peindre celle qu'éprouve le jeune homme dont le cœur commence à brûler de tous les feux du sentiment? Dans cet âge heureux où l'on ignore encore jusqu'au nom de l'intérêt, de l'ambition, de la haine et de toutes les passions honteuses qui dégradent et tourmentent l'humanité; durant cet âge, hélas! trop court, le soleil brille d'un éclat qu'on ne lui retrouve plus dans le reste de la vie. L'air est plus pur; — les fontaines

sont plus limpides et plus fraîches ; — la nature a des aspects, les boscages ont des sentiers qu'on ne retrouve plus dans l'âge mûr. Dieu ! quels parfums envoient ces fleurs ! que ces fruits sont délicieux ! de quelles couleurs se pare l'aurore ! — Toutes les femmes sont aimables et fidèles ; tous les hommes sont bons, généreux et sensibles : par-



La Servitude.

tout on rencontre la cordialité, la franchise et le désintéressement, il n'existe dans la nature que des fleurs, des vertus et des plaisirs.

Le trouble de l'amour, l'espoir du bonheur, n'inondent-ils pas notre cœur de sensations aussi vives que variées ?

Le spectacle de la nature et sa contemplation dans l'ensemble et les détails ouvrent devant la raison une immense carrière de jouissances. Bientôt l'imagination, planant sur cet océan de plaisirs, en augmente le nombre et l'intensité ; les sensations diverses s'unissent et se combinent pour en former de nouvelles ; les rêves de la gloire se mêlent aux palpitations de l'amour ; la bienfaisance marche à côté de l'amour propre qui lui tend la main ; la mélancolie vient de temps en temps jeter sur nous son crêpe solennel, et changer nos armes en plaisirs. — Enfin les perceptions de l'esprit, les sensations du cœur, les souvenirs même des sens, sont pour l'homme des sources inépuisables de plaisir et de bonheur. — Qu'on ne s'étonne donc point que le bruit que faisait Joannetti en frappant de la cafetière sur le chenet, et l'aspect imprévu d'une tasse de crème, aient fait sur moi une impression si vive et si agréable.



XLI.

Je mis aussitôt mon *habit de voyage*, après l'avoir examiné avec un œil de complaisance ; et ce fut alors que je résolus de faire un chapitre *ad hoc*, pour le faire connaître au lecteur. La forme et l'utilité

de ces habits étant généralement connues, je traiterai plus particulièrement de leur influence sur l'esprit des voyageurs. — Mon habit de voyage pour l'hiver est fait de l'étoffe la plus chaude et la plus moelleuse qu'il m'ait été possible de trouver ; il m'enveloppe entièrement de la tête aux pieds ; et lorsque je suis dans mon fauteuil, les mains dans mes poches et ma tête enfouie dans le collet de l'habit, je ressemble à la statue de Visnou, sans pieds et sans mains, qu'on voit dans les pagodes des Indes.

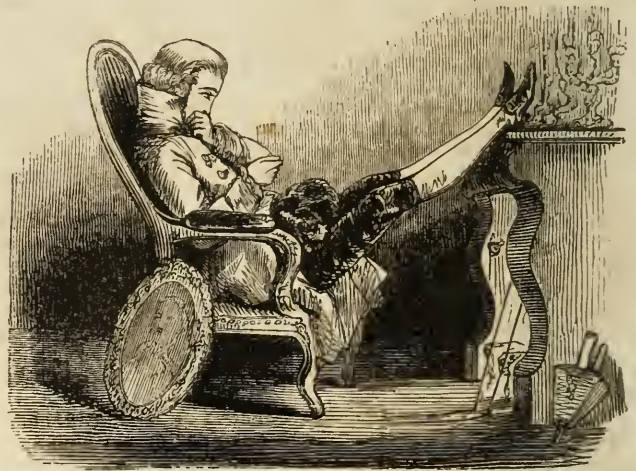
On taxera, si l'on veut, de préjugé l'influence que j'attribue aux habits de voyage sur les voyageurs ; ce que je puis dire de certain à cet égard, c'est qu'il me paraît aussi ridicule d'avancer d'un seul pas mon voyage autour de ma chambre revêtu de mon uniforme et l'épée au côté, que de sortir et d'aller dans le monde en robe de chambre. — Lorsque je me vois ainsi habillé suivant toutes les rigueurs de la pragmatique, non seulement je ne serais pas à même de continuer mon voyage ; mais je crois que je ne serais pas même en état de lire ce que j'en ai écrit jusqu'à présent, et moins encore de le comprendre.

Mais cela vous étonne-t-il ? Ne voit-on pas tous les jours des personnes qui se croient malades parce qu'elles ont la barbe longue, ou parce que quelqu'un s'avise de leur trouver l'air malade et de le dire ! Les vêtements ont tant d'influence sur l'esprit des hommes, qu'il est des valétudinaires qui se trouvent bien mieux lorsqu'ils se voient en habit neuf et en perruque poudrée : on en voit qui trompent ainsi le public et eux-mêmes par une parure soutenue ; — ils meurent un beau matin tout coiffés, et leur mort frappe tout le monde.

On oublait quelquefois de faire avertir plusieurs jours d'avance le comte de... qu'il devait monter la garde : — un caporal allait l'éveiller de grand matin le jour même où il devait la monter, et lui annoncer cette triste nouvelle ; mais l'idée de se lever tout de suite le troublait tellement, qu'il aimait mieux faire dire qu'il était malade, et ne pas sortir de chez lui. Il mettait donc sa robe de chambre et renvoyait le perruquier ; cela lui donnait un air pâle, malade, qui alarmait sa femme et toute sa famille. — Il se trouvait réellement lui-même un peu *défait* ce jour-là.

Il le disait à tout le monde, un peu pour soutenir gageure, un peu aussi parce qu'il croyait l'être tout de bon. — Insensiblement, l'influence de la robe de chambre opérant : les bouillons qu'il avait pris, bon gré mal gré, lui causaient des nausées ; bientôt les parents et les amis envoyaient demander des nouvelles ; il n'en fallait pas tant pour le mettre décidément au lit.

Le soir, le docteur Randon (1) lui trouvait le pouls *concentré*, et ordonnait la saignée pour le lendemain. Si le service avait duré un mois de plus, c'en était fait du malade.



Le V consonne.

Qui pourrait douter de l'influence des habits de voyage sur les voyageurs, lorsqu'on réfléchira que le pauvre comte de... pensa plus d'une fois faire le voyage de l'autre monde pour avoir mis mal à propos sa robe de chambre dans celui-ci ?

(1) Médecin fort connu à Turin lorsque ce chapitre fut écrit.

CHAPITRE XLII.

J'étais assis près de mon feu, après dîner, plié dans mon habit de voyage et livré volontairement à toute son influence, en attendant l'heure du départ, lorsque les vapeurs de la digestion, se portant à mon cerveau, obstruèrent tellement les passages par lesquels les idées s'y rendent en venant des sens, que toute communication se trouva interceptée; et de même que mes sens ne transmettaient plus aucune idée à mon cerveau, celui-ci, à son tour, ne pouvait plus envoyer le fluide électrique qui les anime et avec lequel l'ingénieux docteur Valli ressuscite les grenouilles mortes.



Le mendiant.

On concevra facilement, après avoir lu ce préambule, pourquoi ma tête tomba sur ma poitrine et comment les muscles du pouce et de l'index de ma main droite, n'étant plus irrités par ce fluide, se relâchèrent au point qu'un volume des œuvres du marquis Caraccioli, que je tenais serré entre ces deux doigts, m'échappa sans que je m'en aperçusse et tomba sur le foyer.

Je venais de recevoir des visites, et ma conversation avec les personnes qui étaient sorties avait roulé sur la mort du fameux médecin Cigna, qui venait de mourir et qui était universellement regretté : il était savant, laborieux, bon physicien et fameux botaniste. — Le mérite de cet homme habile occupa ma pensée; et cependant, me disais-je, s'il m'était permis d'évoquer les âmes de tous ceux qu'il peut avoir fait passer dans l'autre monde, qui sait si sa réputation ne souffrirait pas quelque échec?

Je m'acheminai insensiblement à une dissertation sur la médecine et sur les progrès qu'elle a faits depuis Hippocrate. — Je me demandais si les personnages fameux de l'antiquité qui sont morts dans leur lit, comme Périclès, Platon, la célèbre Aspasia et Hippocrate lui-même, étaient morts, comme des gens ordinaires, d'une fièvre putride, inflammatoire ou vermineuse, si on les avait saignés et bourrés de remèdes.

Dire pourquoi je songeai à ces quatre personnages plutôt qu'à d'autres, c'est ce qu'il ne me serait pas possible. — Qui peut rendre raison d'un songe? — Tout ce que je puis dire, c'est que ce fut mon âme qui évoqua le docteur de Cos, celui de Turin et le fameux homme d'Etat qui fit de si belles choses et de si grandes fautes.

Mais, pour son élégante amie, j'avoue humblement que ce fut l'autre qui lui fit signe. — Cependant, quand j'y pense, je serais tenté d'éprouver un petit mouvement d'orgueil, car il est clair que dans ce songe la balance en faveur de la raison était de quatre contre un. — C'est beaucoup pour un militaire de mon âge.

Quoi qu'il en soit, pendant que je me livrais à ces réflexions, mes yeux achevèrent de se fermer, et je m'endormis profondément; mais, en fermant mes yeux, l'image des personnages auxquels j'ai pensé demeura peinte sur cette toile fine qu'on appelle mémoire, et ces images se mêlant dans mon cerveau avec l'idée de l'évocation des morts, je vis bientôt arriver à la file Hippocrate, Platon, Périclès, Aspasia et le docteur Cigna avec sa perruque.

Je les vis tous s'asseoir sur les sièges encore rangés autour du feu. Périclès seul resta debout pour lire les gazettes.

« Si les découvertes dont vous me parlez étaient vraies, disait Hippocrate au docteur, et si elles avaient été aussi utiles à la médecine que vous le prétendez, j'aurais vu diminuer le nombre des hommes qui descendent chaque jour dans le royaume sombre, et dont la liste est commune, d'après les registres de Minos, que j'ai vérifiés moi-même, et constamment la même qu'autrefois. »

Le docteur Cigna se tourna vers moi : « Vous avez sans doute ouï parler de ces découvertes? me dit-il; vous connaissez celle d'Harvey, sur la circulation du sang; celle de l'immortel Spallanzani, sur la digestion, dont nous connaissons maintenant tout le mécanisme? » — Et il fit un long détail de toutes les découvertes qui ont trait à la médecine, et de la foule de remèdes qu'on doit à la chimie; il fit enfin un discours académique, en faisant de la médecine moderne.

« Croirai-je, lui répondis-je alors, que ces grands hommes ignorent tout ce que vous venez de leur dire, et que leur âme, dégagée des entraves de la matière, trouve quelque chose d'obscur dans toute la nature? — Ah! quelle est votre erreur! s'écria le proto-médecin (1) du Péloponèse; les mystères de la nature sont cachés aux morts comme aux vivants; celui qui a créé et qui dirige tout sait, lui seul, le grand secret auquel les hommes s'efforcent en vain d'atteindre; voilà ce que nous apprenons de certain sur les bords du Styx; et, croyez-moi, ajouta-t-il en adressant la parole au docteur, dépouillez-vous de ce reste d'esprit de corps que vous avez apporté du séjour des mortels; et puissez les travaux de mille générations et toutes les découvertes des hommes n'ont pu allonger d'un seul instant leur existence; puisque Caron passe chaque jour dans sa barque une égale quantité d'ombres, ne nous fatiguons plus à défendre un art qui, chez les morts où nous sommes, ne serait pas même utile aux médecins. » — Ainsi parla le fameux Hippocrate, à mon grand étonnement.

Le docteur Cigna sourit : et comme les esprits nesauroient se refuser à l'évidence ni taire la vérité, non seulement il fut de l'avis d'Hippocrate, mais il avoua même, en rougissant à la manière des intelligences, qu'il s'en était toujours douté.



Le café.

Périclès, qui s'était approché de la fenêtre, fit un grand soupir, dont je devinai la cause. Il lisait un numéro du *Moniteur* qui annonçait la décadence des arts et des sciences; il voyait des savants illustres quitter leurs sublimes spéculations pour inventer de nouveaux crimes;

(1) Titre fort connu dans la législation du roi de Sardaigne, ce qui forme ici une plaisanterie purement locale.

et il frémissait d'entendre une horde de cannibales se comparer aux héros de la généreuse Grèce, en faisant périr sur l'échafaud, sans honte et sans remords, des vieillards vénérables, des femmes, des enfants, et commettant de sang-froid les crimes les plus atroces et les plus inutiles.

Platon, qui avait écouté sans rien dire notre conversation, la voyant tout-à-coup terminée d'une manière inattendue, prit la parole à son tour. — « Je conçois, nous dit-il, comment les découvertes que vous faites vos grands hommes dans toutes les branches de la physique sont inutiles à la médecine, qui ne pourra jamais changer le cours de la nature qu'aux dépens de la vie des hommes; mais il n'en sera pas de même sans doute des recherches qu'on a faites sur la politique. Les découvertes de Locke sur la nature de l'esprit humain; l'invention de l'imprimerie, les observations accumulées tirées de l'histoire, tant de livres profonds qui ont répandu la science jusque parmi le peuple; — tant de merveilles enfin auront sans doute contribué à rendre les hommes meilleurs, et cette république heureuse et sage que j'avais imaginée, et que le siècle dans lequel je vivais m'avait fait regarder comme un songe impraticable, existe sans doute aujourd'hui dans le monde. » — A cette demande l'honnête docteur baissa les yeux, et ne répondit que par ses larmes; puis, comme il les essuyait avec son mouchoir, il fit involontairement tourner sa perruque, de manière qu'une partie de son visage en fut cachée. — « Dieux immortels, dit Aspasia en poussant un cri perçant, quelle étrange figure! est-ce donc une découverte de vos grands hommes qui vous a fait imaginer de vous coiffer ainsi avec le crâne d'un autre? »

Aspasia, que les dissertations des philosophes faisaient bâiller, s'était emparée d'un journal des modes qui était sur la cheminée, et qu'elle feuilletait depuis quelque temps, lorsque la perruque du médecin lui fit faire cette exclamation; et comme le siège étroit et chancelant sur lequel elle était assise était fort incommode pour elle, elle avait placé sans façon ses deux jambes nues, ornées de bandelettes, sur la chaise de paille qui se trouvait entre elle et moi, et s'appuyait du coude sur une des larges épaules de Platon.

« Ce n'est point un crâne, lui répondit le docteur en prenant sa perruque et la jetant au feu; c'est une perruque, mademoiselle, et je ne sais pourquoi je n'ai pas jeté cet ornement ridicule dans les flammes du Tartare lorsque j'arrivai parmi vous: mais les ridicules et les préjugés sont si fort inhérents à notre misérable nature, qu'ils nous suivent encore quelque temps au-delà du tombeau. » — Je prenais un plaisir singulier à voir le docteur abjurer ainsi tout à la fois sa médecine et sa perruque.

« Je vous assure, lui dit Aspasia, que la plupart des coiffures qui sont représentées dans le cahier que je feuillette mériteraient le même sort que la vôtre, tant elles sont extravagantes! » — La belle Athénienne s'amusait extrêmement à parcourir ces estampes, et s'étonnait avec raison de la variété et de la bizarrerie des ajustements modernes. Une figure entre autres la frappa: c'était celle d'une jeune dame représentée avec une coiffure des plus élégantes, et qu'Aspasia trouva seulement un peu trop haute; mais la pièce de gaze qui couvrait la gorge était d'une ampleur si extraordinaire, qu'à peine apercevait-on la moitié du visage. Aspasia, ne sachant pas que ces formes prodigieuses n'étaient que l'ouvrage de l'amidon, ne put s'empêcher de témoigner un étonnement qui aurait redoublé en sens inverse si la gaze eût été transparente.

« Mais apprenez-nous, dit-elle, pourquoi les femmes d'aujourd'hui semblent plutôt avoir des habillements pour se cacher que pour se vêtir: à peine laissent-elles apercevoir leur visage, auquel seul on peut reconnaître leur sexe, tant les formes de leur corps sont défigurées par les plis bizarres des étoffes! De toutes les figures qui sont représentées dans ces feuilles, aucune ne laisse à découvert la

gorge, les bras et les jambes; comment vos jeunes guerriers n'ont-ils pas tenté de détruire une semblable coutume? Apparemment, ajouta-t-elle, la vertu des femmes d'aujourd'hui, qui se montre dans tous leurs habillements, surpasse de beaucoup celle de mes contemporaines! » — En finissant ces mots, Aspasia me regardait et semblait me demander une réponse. — Je feignis de ne pas m'en apercevoir; — et pour me donner un air de distinction, je poussai sur la braise, avec les pincettes, les restes de la perruque du docteur qui avaient échappé à l'incendie. — M'apercevant ensuite qu'une des bandelettes qui serraient le brodequin d'Aspasia était dénouée: « Permettez, lui dis-je, charmante personne; » et, en parlant ainsi, je me laissai vivement, portant les mains vers la chaise où je croyais voir ces deux jambes qui firent jadis extravaguer de grands philosophes.

Je suis persuadé que dans ce moment je touchais au véritable somnambulisme, car le mouvement dont je parle fut très réel; mais Rosine, qui reposait en effet sur la chaise, prit ce mouvement pour elle; et sautant légèrement dans mes bras, elle replongea dans les enfers les ombres fameuses évoquées par mon habit de voyage.

Charmant pays de l'imagination, toi que l'Être bienfaisant par excellence a livré aux hommes pour les consoler de la réalité, il faut que je te quitte. — C'est aujourd'hui que certaines personnes dont je dépends prétendent me rendre ma liberté, comme s'ils me l'avaient enlevée! comme s'il était en leur pouvoir de me la ravir un seul instant, et de m'empêcher de parcourir à mon gré le vaste espace toujours ouvert devant moi! — Ils m'ont défendu de parcourir une ville, un point; mais ils m'ont laissé l'univers entier: l'immensité et l'éternité sont à mes ordres.

C'est aujourd'hui donc que je suis libre, ou plutôt que je vais rentrer dans les fers! Le joug des affaires va de nouveau peser sur moi; je ne ferai plus un pas qui ne soit mesuré par la bienséance et le devoir. — Heureux encore si quelque déesse capricieuse ne me fait pas oublier l'un et l'autre, et si j'échappe à cette nouvelle et dangereuse captivité!

Eh! que ne me laissait-on achever mon voyage! Était-ce donc pour me punir qu'on m'avait relégué dans ma chambre, — dans cette contrée délicieuse qui renferme tous les biens et toutes les richesses du monde? Autant vaudrait exiler une souris dans un grenier.

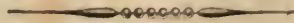
Cependant jamais je ne me suis aperçu plus clairement que je suis double. — Pendant que je regrette mes jouissances imaginaires, je me sens consolé par force: une puissance secrète m'entraîne; — elle me dit que j'ai besoin de l'air du ciel, et que la solitude ressemble à la mort. — Me voilà paré; — ma porte s'ouvre: — j'erre sous les spacieux portiques de la rue du Pô; — mille fantômes agréables voltigent devant mes yeux. — Oui, voilà bien cet hôtel, — cette porte, cet escalier; — je tressaille d'avance.

C'est ainsi qu'on éprouve un avant-goût acide lorsqu'on coupe un citron pour le manger.

O ma bête, ma pauvre bête, prends garde à toi!

MAISTRE.

LE LÉPREUX DE LA CITE D'AOSTE.



La partie méridionale de la cité d'Aoste est presque déserte, et paraît n'avoir jamais été fort habitée. On y voit des champs labourés et des prairies terminées d'un côté par les remparts antiques que les Romains élevèrent pour lui servir d'enceinte, et de l'autre par les murailles de quelques jardins. Cet emplacement solitaire peut cependant intéresser les voyageurs. Auprès de la porte de la ville, on voit les ruines d'un ancien château, dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le comte René de Chalans, poussé par les fureurs de la jalousie, laissa mourir de faim, dans le xv^e siècle, la princesse Marie de Bragançe, son épouse : de là le nom de *Bramafan* (qui signifie *cri de la faim*), donné à ce château par les gens du pays. Cette anecdote, dont on pourrait contester l'authenticité, rend ces masures intéressantes pour les personnes sensibles qui la croient vraie.

Plus loin, à quelques centaines de pas, est une tour carrée, adossée au mur antique et construite avec le marbre dont il était jadis revêtu : on l'appelle la *Tour de la frayeur*, parce que le peuple l'a crue longtemps habitée par des revenants. Les vieilles femmes de la cité d'Aoste se ressouviennent fort bien d'en avoir vu sortir, pendant les nuits sombres, une grande femme blanche, tenant une lampe à la main.

Il y a environ quinze ans que cette tour fut réparée par ordre du gouvernement et entourée d'une enceinte, pour y loger un lépreux et le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agréments dont sa triste situation était susceptible. L'hôpital de Saint-Maurice fut chargé de pourvoir à sa subsistance, et on lui fournit quelques meubles, ainsi que les instruments nécessaires pour cultiver un jardin. C'est là qu'il vivait depuis longtemps, livré à lui-même, ne voyant jamais personne, excepté le prêtre qui, de temps en temps, allait lui porter les secours de la religion, et l'homme qui chaque semaine lui apportait ses provisions de l'hôpital. — Pendant la guerre des Alpes, en l'année 1797, un militaire, se trouvant à la cité d'Aoste, passa un jour, par hasard, auprès du jardin du lépreux, dont la porte était entr'ouverte, et il eut la curiosité d'y entrer. Il y trouva un homme vêtu simplement, appuyé contre un arbre et plongé dans une profonde méditation. Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner et sans regarder, s'écria d'une voix triste : *Qui est là, et que me veut-on ?* Excusez un étranger, répondit le militaire, auquel l'aspect agréable de votre jardin a peut-être fait commettre une indiscretion, mais qui ne veut nullement vous troubler. *N'advancez pas*, répondit l'habitant de la tour en lui faisant signe de la main, *n'advancez pas ; vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre*. Quelle que soit votre infortune, répliqua le voyageur, je ne m'éloignerai point : je n'ai jamais fui les malheureux ; cependant, si ma présence vous importune, je suis prêt à me retirer.

Soyez le bien venu, dit alors le lépreux en se retournant tout-à-coup, *et restez, si vous l'osez, après m'avoir regardé*. Le militaire fut quelque temps immobile d'étonnement et d'effroi à l'aspect de cet infortuné, que la lèpre avait totalement défiguré. Je resterai volontiers, lui dit-il, si vous agréez la visite d'un homme que le hasard conduit ici, mais qu'un vil intérêt y retient.

LE LÉPREUX.

De l'intérêt !... Je n'ai jamais excité que la pitié.

LE MILITAIRE

Je me croirais heureux si je pouvais vous offrir quelque consolation.

LE LÉPREUX.

C'en est une grande pour moi de voir des hommes, d'entendre le son de la voix humaine, qui semble me fuir.

LE MILITAIRE.

Permettez-moi donc de converser quelques moments avec vous et de parcourir votre demeure.

LE LÉPREUX.

Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir. (En disant ces mots, le lépreux se couvrit la tête d'un large feutre dont les bords rabattus lui cachaient le visage.) Passez, ajouta-t-il, ici, au midi. Je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront vous plaire ; vous en trouverez d'assez rares. Je me suis procuré les graines de toutes celles qui croissent d'elles-mêmes sur les Alpes, et j'ai tâché de les faire doubler et de les embellir par la culture.

LE MILITAIRE.

En effet, voilà des fleurs dont l'aspect est tout-à-fait nouveau pour moi.

LE LÉPREUX.

Remarquez ce petit buisson de roses ; c'est le rosier sans épines, qui ne croît que sur les hautes Alpes ; mais il perd déjà cette propriété, et il pousse des épines à mesure qu'on le cultive et qu'il se multiplie.

LE MILITAIRE.

Il devrait être l'emblème de l'ingratitude.

LE LÉPREUX.

Si quelques-unes de ces fleurs vous paraissent belles, vous pouvez les prendre sans crainte, et vous ne courez aucun risque en les portant sur vous. Je les ai semées, j'ai le plaisir de les arroser et de les voir, mais je ne les touche jamais.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc ?

LE LÉPREUX.

Je craindrais de les souiller, et je n'oserais vous les offrir,

LE MILITAIRE.

A qui les destinez-vous ?

LE LÉPREUX.

Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfants de la ville se présentent à la porte de mon jardin. Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux sur moi : *Bon jour, Lépreux*, me disent-ils en riant, et cela me réjouit un peu,

LE MILITAIRE.

Vous avez su réunir ici bien des plantes différentes : voilà des vignes et des arbres fruitiers de plusieurs espèces.

LE LÉPREUX.

Ces arbres sont encore jeunes : je les ai plantés moi-même, ainsi

LE MILITAIRE.

Le charmant réduit ! et comme il est bien fait pour les méditations d'un solitaire !

LE LÉPREUX.

Aussi je l'aime beaucoup ; je vois d'ici la campagne et les laboureurs dans les champs ; je vois tout ce qui se passe dans la prairie, et je ne suis vu de personne.

LE MILITAIRE.

J'admire combien cette retraite est tranquille et solitaire. On est dans une ville, et l'on croirait être dans un désert.

LE LÉPREUX.

La solitude n'est pas toujours au milieu des forêts et des rochers. L'infortuné est seul partout.

LE MILITAIRE.

Quelle suite d'événements vous amena dans cette retraite ? Ce pays est-il votre patrie ?



Le Lépreux.

que cette vigne, que j'ai fait monter jusqu'au-dessus du mur antique que voilà, et dont la largeur me forme un petit promenoir ; c'est ma place favorite... Montez le long de ces pierres ; c'est un escalier dont je suis l'architecte. Tenez-vous au mur.

LE LÉPREUX.

Je suis né sur les bords de la mer, dans la principauté d'Onelle, et je n'habite ici que depuis quinze ans. Quant à mon histoire, elle n'est qu'une longue et uniforme calamité.

LE MILITAIRE.

Avez-vous toujours vécu seul ?

LE LÉPREUX.

J'ai perdu mes parents dans mon enfance et je ne les connus jamais : une sœur qui me restait est morte depuis deux ans. Je n'ai jamais eu d'ami.

LE MILITAIRE.

Infortuné !

LE LÉPREUX.

Tels sont les desseins de Dieu.

LE MILITAIRE.

Quel est votre nom, je vous prie ?

LE LÉPREUX.

Ah ! mon nom est terrible ! je m'appelle *le Lépreux* ! On ignore dans le monde celui que je tiens de ma famille et celui que la religion m'a donné le jour de ma naissance. Je suis *le Lépreux* : voilà le seul titre que j'ai à la bienveillance des hommes. Puissent-ils ignorer éternellement qui je suis !

LE MILITAIRE.

Cette sœur que vous avez perdue vivait-elle avec vous ?

LE LÉPREUX.

Elle a demeuré cinq ans avec moi dans cette même habitation où vous me voyez. Aussi malheureuse que moi, elle partageait mes peines, et je tâchais d'adoucir les siennes.

LE MILITAIRE.

Quelles peuvent-être maintenant vos occupations, dans une solitude aussi profonde ?

LE LÉPREUX.

Le détail des occupations d'un solitaire tel que moi ne pourrait être que bien monotone pour un homme du monde, qui trouve son bonheur dans l'activité de la vie sociale.

LE MILITAIRE.

Ah ! vous connaissez peu ce monde, qui ne m'a jamais donné le bonheur. Je suis souvent solitaire par choix, et il y a peut-être plus d'analogie entre nos idées que vous ne le pensez ; cependant, je l'avoue, une solitude éternelle m'épouvante ; j'ai de la peine à la concevoir.

LE LÉPREUX.

Celui qui chérit sa cellule y trouvera la paix. L'imitation de Jésus-Christ nous l'apprend. Je commence par éprouver la vérité de ces paroles consolantes. Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complètement malheureux, et j'en suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jardin et de mon parterre m'occupe suffisamment ; pendant l'hiver, je fais des corbeilles et des nattes : je travaille à me faire des habits ; je prépare chaque jour moi-même ma nourriture avec les provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les heures que le travail me laisse. Enfin l'année s'écoule, et lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte.

LE MILITAIRE.

Elle devrait vous paraître un siècle.

LE LÉPREUX.

Les maux et les chagrins font paraître les heures longues ; mais les années s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ailleurs encore aux dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraîtra bien singulière, c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des journées entières de la belle saison, immobile sur ce rempart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature : toutes mes idées alors sont vagues, indéterminées ; la tristesse repose dans mon cœur sans l'accabler ; mes regards errent sur cette campagne et sur les rochers qui nous environnent ; ces différents aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de moi-même, et chaque site est un ami que je vois avec plaisir tous les jours.

LE MILITAIRE.

J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable. Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi, et que je ne trouve pas dans le cœur des hommes ce que le mien désire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console ; je m'affectionne aux rochers et aux arbres, et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés.

LE LÉPREUX.

Vous m'encouragez à vous expliquer à mon tour ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les objets qui sont, pour ainsi dire, mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour : aussi, tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les glaciers de Ruitorts, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les pointes bizarres qui dominent la vallée de Rhème. Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes en impose cependant davantage à mes sens : je ne puis voir ces masses énormes, recouvertes de glaces éternelles, sans éprouver un étonnement religieux ; mais, dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris et que j'aime de préférence ; de ce nombre est l'ermitage que vous voyez là-haut sur la sommité de la montagne de Charvensod. Isolé au milieu des bois, auprès d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil couchant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un plaisir singulier à le voir. Lorsque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire, et mon imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété ; il me semble qu'une réminiscence confuse m'apprend que j'ai vécu là jadis dans des temps plus heureux, et dont la mémoire s'est effacée en moi. J'aime surtout à contempler les montagnes éloignées qui se confondent avec le ciel dans l'horizon. Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître en moi le sentiment de l'espérance, mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée où, à une époque de l'avenir, je pourrai goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire, et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible.

LE MILITAIRE.

Avec une âme ardente comme la vôtre, il vous a fallu sans doute bien des efforts pour vous résigner à votre destinée, et pour ne pas vous abandonner au désespoir.

LE LÉPREUX.

Je vous tromperais en vous laissant croire que je suis toujours résigné à mon sort ; je n'ai point atteint cette abnégation de soi-même où quelques anachorètes sont parvenus. Ce sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli : ma vie se passe en combats continus, et les secours puissants de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination. Elle m'entraîne souvent malgré moi dans un océan de désirs chimeriques, qui tous me ramènent vers ce monde dont je n'ai aucune idée, et dont l'image fantastique est toujours présente pour me tourmenter.

LE MILITAIRE.

Si je pouvais vous faire lire dans mon âme, et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos désirs et vos regrets s'évanouiraient à l'instant.

LE LÉPREUX.

En vain quelques livres m'ont instruit de la perversité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité; mon cœur se refuse à les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux; des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errants ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire, et leur sort me semble plus digne d'envie, à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent du Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable et le sentiment confus d'une félicité immense dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule, j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer; et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux habitants qui me connaissent à peine; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerez-je? j'ai quelque fois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi, et de me donner un ami! Mais les arbres sont muets; leur froide écorce me repousse; elle n'a rien de commun avec mon cœur, qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tourments, et la prière ramène un peu de calme dans mon âme.

LE MILITAIRE.

Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps!

LE LÉPREUX.

Ces derniers ne sont pas les plus cruels!

LE MILITAIRE.

Ils vous laissent donc quelquefois du relâche?

LE LÉPREUX.

Tous les mois ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre ordinairement davantage; la maladie diminue ensuite, et semble changer de nature: ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal; mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause.

LE MILITAIRE.

Quoi! le sommeil même vous abandonne!

LE LÉPREUX.

Ah! monsieur, les insomnies! les insomnies! Vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe tout entier sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non! personne ne peut le comprendre. Mes inquiétudes augmentent à mesure que la nuit s'avance; et lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle que je ne sais plus que devenir: mes pensées se brouillent; j'éprouve un sentiment extraordinaire que je ne trouve jamais en moi que dans ces tristes moments. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux; mais pendant que je les examine elles se croisent avec la rapidité de l'éclair, elles grossissent en s'approchant de moi, et

bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autres fois aussi, je vois des nuages sortir de la terre autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncellent et menacent de m'engloutir; et lorsque je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croirez peut-être que ce sont des songes; mais non, je suis bien éveillé. Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreur qui surpasse tous mes autres maux.

LE MILITAIRE.

Il est possible que vous ayez la fièvre pendant ces cruelles insomnies, et c'est elle sans doute qui vous cause cette espèce de délire.

LE LÉPREUX.

Vous croyez que cela peut venir de la fièvre? Ah! je voudrais bien que vous disiez vrai. J'avais craint jusqu'à présent que ces visions ne fussent un symptôme de folie, et je vous avoue que cela m'inquiétait beaucoup. Plût à Dieu que ce fût en effet la fièvre!

LE MILITAIRE.

Vous m'intéressez vivement. J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait.

LE LÉPREUX.

Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur. — Mais ne craignez-vous point de vous trouver si près de moi? Asseyez-vous ici, sur cette pierre; je me placerai derrière le feuillage, et nous converserons sans nous voir.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc? Non, vous ne me quitterez point; placez-vous près de moi. (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du Lépreux, qui la retira avec vivacité.)

LE LÉPREUX.

Imprudent! vous allez saisir ma main!

LE MILITAIRE.

Eh bien! je l'aurais serrée de bon cœur.

LE LÉPREUX.

Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé: ma main n'a jamais été serrée par personne.

LE MILITAIRE.

Quoi donc! hormis cette sœur dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables?

LE LÉPREUX.

Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblable sur la terre.

LE MILITAIRE.

Vous me faites frémir!

LE LÉPREUX.

Pardonnez, compatissant étranger! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes.

LE MILITAIRE.

Parlez, parlez, homme intéressant! Vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous, et vous aidait à supporter vos souffrances.

LE LÉPREUX.

C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations, et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule ou sous les noisetiers qui terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés.

LE MILITAIRE.

Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte?

LE LÉPREUX.

Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus : son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lepre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé; c'était alors une haie de houblon que j'entretenais avec soin et qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous approcher.

LE MILITAIRE.

On dirait que le ciel se plaisait à empoisonner les tristes jouissances qu'il vous laissait.

LE LÉPREUX.

Mais du moins je n'étais pas seul alors; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais à l'aube du jour prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelques branches d'arbrisseau qu'elle y laissait tomber en passant; je suis seul : il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre; mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille : jugez de mon étonnement! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere*. Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis men-

talement ses paroles. Mes yeux étaient pleins de larmes : qui n'eût été touché d'une telle affection? Lorsque je crus que sa prière était terminée : « Adieu, ma sœur, lui dis-je à voix basse; adieu, retire-toi, je me sens un peu mieux; que Dieu te bénisse et te récompense de ta piété! » Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée, car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille.

LE MILITAIRE.

Combien ont dû vous paraître tristes les premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie!

LE LÉPREUX.

Je fus longtemps dans une espèce de stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune : lorsque enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi; elle me rappelle le plus grand de mes malheurs, et le crime qui faillit en être la suite.

LE MILITAIRE.

Un crimel je ne puis vous en croire capable.

LE LÉPREUX.

Cela n'est que trop vrai, et en vous racontant cette époque de ma vie je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être en me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi : cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple et la moins faite en apparence pour me troubler pensa me perdre pour l'éternité. Je venais d'éprouver un nouveau chagrin. Depuis quelques années, un petit chien s'était donné à nous : ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que depuis qu'elle n'existait plus ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi.

Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde; mais il était encore un trésor pour la maison du Lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé *Miracle*, et son nom, qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaité continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence, et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la Doire; mais la populace, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris, et je rentrais dans ma tour plus mort que viv; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir : je me jetai sur mon lit dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile; et quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici, sur cette pierre où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs belles physiologies; ils marchaient lentement; leurs bras étaient entrelacés. Tout-à-coup je les vis s'arrêter : la jeune femme pencha la tête sur le sein de son époux, qui la serrait

dans ses bras avec transport. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerez-je ? l'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur : jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille : c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre. Des vieillards, des femmes, des enfants, les entouraient : j'entendais le murmure confus de la joie ; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle ; les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur ; je détournai mes regards, et je me précipitai dans ma cellule. Dieu ! qu'elle me parut déserte, sombre, effroyable ! C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours ; c'est donc ici où, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours ! L'Éternel a répandu le bonheur, il l'a répandu à torrents sur tout ce qui respire ; et moi, moi seul ! sans aide, sans amis, sans compagne.... Quelle affreuse destinée !

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un être consolateur, je m'oubliai moi-même. Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée ? Pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi ? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est point de bonheur pour toi sur la terre ; meurs, infortuné, meurs ! assez longtemps tu as souillé la terre par ta présence ; puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence ! Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi, et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne ; j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation : des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée, et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure, en criant : Malheur à toi, Lépreux ! malheur à toi ! Et comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement : Malheur à toi ! Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la place de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta longtemps après : Malheur à toi !

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches. C'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort : son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois ; je sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements épars dans la chambre : les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée : « Je ne t'abandonnerai pas en mourant, me disait-elle ; souviens-toi que je serai présente dans tes angoisses. » En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa Bible. A cet aspect, je reculai plein d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter se présenta tout-à-coup à mes yeux dessillés ; je m'approchai en tremblant du livre sacré : Voilà, voilà, m'écriai-je, le secours qu'elle m'a promis ! Et comme je retirai la croix du livre, j'y trouvai un écrit cacheté, que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes, retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrents : tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant. Je pressai longtemps cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pouvoir la lire, et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris, et j'y lus en sanglotant ces paroles qui seront éternellement gravées dans mon cœur : « Mon frère, je vais bientôt te quitter ; mais je ne t'abandonnerai pas. Du ciel, où j'espère aller, je veillerai sur toi ; je prierai Dieu qu'il te donne le courage de supporter la vie avec résignation, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous réunir dans un autre monde : alors je pourrai te montrer toute mon affection ; rien ne m'empêchera plus de t'approcher, et rien ne pourra nous séparer. Je te laisse la petite croix que j'ai portée toute ma vie ; elle m'a souvent consolée dans mes peines, et mes larmes n'eurent jamais d'autres témoins qu'elle. » Rappelle-toi, lorsque tu la verras, que mon dernier vœu fut que tu « pusses vivre ou mourir en bon chrétien. » Lettre chérie ! elle ne me quittera jamais : je l'emporterai avec moi dans la tombe ; c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et pendant quelque temps je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. A mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le ciel pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait

paru si serein et si beau : une étoile brillait devant ma fenêtre ; je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvais une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du Lépreux.

Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon âme finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé. Je n'avais jamais éprouvé de ces moments affreux lorsque ma sœur vivait ; il me suffisait de la savoir près de moi pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait pour moi suffisait pour me consoler et me donner du courage.

Compassant étranger ! Dieu vous préserve d'être jamais obligé de vivre seul ! Ma sœur, ma compagne n'est plus, mais le ciel m'accordera la force de supporter courageusement la vie ; il me l'accordera, je l'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur.

LE MILITAIRE.

Quel âge avait votre sœur lorsque vous la perdit

LE LÉPREUX.

Elle avait à peine vingt-cinq ans ; mais ses souffrances la faisaient paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée, et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore sans une pâleur effrayante qui la déparait : c'était l'image de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir.

LE MILITAIRE.

Vous l'avez perdue bien jeune.

LE LÉPREUX.

Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis : depuis quelque temps, je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée ; de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août) je la vis si abattue, que je ne voulus pas la quitter : elle était dans son fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et, dans l'obscurité la plus profonde, nous eûmes ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient se tarir ; un cruel pressentiment m'agitait. « Pourquoi pleures-tu ? me disait-elle ; pourquoi t'affliger ainsi ? je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses. »

Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers : c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. « Je veux, disait-elle, mourir en regardant le ciel. » Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. « Soutiens-moi seulement, me dit-elle ; j'aurai peut-être encore la force de marcher. » Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers ; je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile, afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle ; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation : je m'éloignai sans la perdre de vue. Je voyais son voile s'élever de temps en temps, et ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau : j'en apportai dans sa coupe ; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. « Je sens ma fin, me dit-elle en détournant la tête ; ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère ; aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi, récite la prière des agonisants. » Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein ; je récitai la prière des agonisants : « Passe à l'éternité ! lui disais-je, ma chère sœur ; délivre-toi de la vie ; laisse cette dépouille dans mes bras ! » Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature ; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre.

Le Lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains ; la douleur ôta la voix au voyageur. Après un instant de silence, le Lépreux se leva. *Etranger*, dit-il, lorsque le chagrin ou le découra-

gément s'approcheront de vous, pensez au solitaire de la cité d'Aoste; vous ne lui aurez pas fait une visite inutile.

Ils s'acheminèrent ensemble vers la porte du jardin. Lorsque le militaire fut au moment de sortir, il mit son gant à la main droite : Vous n'avez jamais serré la main de personne, dit-il au Lépreux; accordez-moi la faveur de serrer la mienne : c'est celle d'un ami qui s'intéresse vivement à votre sort. Le Lépreux recula de quelques pas avec une sorte d'effroi, et levant les yeux et les mains au ciel : Dieu de bonté, s'écria-t-il, comble de tes bénédictions cet homme compatissant.

Accordez-moi donc une autre grâce, reprit le voyageur. Je vais partir; nous ne nous reverrons peut-être pas de bien longtemps; ne pourrions-nous pas, avec les précautions nécessaires, nous écrire quelquefois? une semblable relation pourrait vous distraire, et me ferait un grand plaisir à moi-même. Le Lépreux réfléchit quelque temps. Pourquoi, dit-il enfin, chercherais-je à me faire illusion? Je ne dois pas avoir d'autre société que moi-même, d'autre ami que Dieu; nous nous reverrons en lui. Adieu, généreux étranger, soyez heureux... Le Lépreux ferma la porte et en poussa les verrous.



Les adieux du Lépreux.

FIN DU LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE.

POÉSIES DE GILBERT.

Le Jugement dernier.

Quels biens vous ont produits vos sauvages vertus ?
Iustes, vous avez dit : Dieu nous protège en père ;
Et, partout opprimés, vous rampez abattus
Sous les pieds du méchant, dont l'audace prospère.
Implorez ce Dieu défenseur ;
En faveur de ses fils qu'il arme sa vengeance :
Est-il aveugle et sourd ? est-il d'intelligence
Avec l'impie et l'oppresseur ?

— Méchants, suspendez vos blasphèmes.
Est-ce pour le braver qu'il vous donna la voix ?
Il nous frappe, il est vrai ; mais, sans juger ses lois,
Soumis, nous attendons qu'il vous frappe vous-mêmes.
Ce soleil, témoin de nos pleurs,
Amène à pas pressés le jour de sa justice.
Dieu nous paiera de nos douleurs
Dieu viendra nous venger des triomphes du vice.

— Qu'il vienne donc, ce Dieu, s'il a jamais été !
Depuis que du malheur les vertus sont sujettes,
L'infortuné l'appelle et n'est point écouté :
Il dort, au fond du ciel, sur ses foudres muettes.
Est-ce là ce Dieu généreux ?
Et vous pouvez encore espérer qu'il s'éveille ?
Allez, imitez-vous, et, tandis qu'il sommeille,
Soyez coupables, mais heureux.

Quel bruit s'est élevé ? La trompette sonnante
A retenti de tous côtés ;
Et, sur son char de feu, la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés.
Ces astres teints de sang et cette horrible guerre
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas ! annoncent-ils aux enfants de la terre
Le dernier jour de l'univers ?

L'Océan, révolté, loin de son lit s'élançe,
Et de ses flots sédicioux
Court, en grondant, battre les cieux,
Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense.
C'en est fait : l'Eternel, trop longtemps méprisé,
Sort de la nuit profonde
Où, loin des yeux de l'homme, il s'était reposé.
Il a paru, c'est lui : son pied frappe le monde,
Et le monde est brisé.

Tremblez, humains : voici de ce juge suprême
Le redoutable tribunal.
Ici perdent leur prix l'or et le diadème ;
Ici l'homme à l'homme est égal ;
Ici la vérité tient ce livre terrible
Où sont écrits vos attentats ;
Et la religion, mère autrefois sensible,
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,
Rassemblez-vous, âmes des morts ;
Et, reprenant vos mêmes corps,
Paraissez devant Dieu : c'est Dieu qui vous appelle.
Arrachés de leur froid repos,
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Eternel en désordre s'avancent,
Pâles et secouant la cendre des tombeaux.

O Sion ! oh ! combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de peuples éperdus !
Le musulman, le juif, le chrétien, l'infidèle,
Devant le même Dieu s'assemblent confondus.
Quel tumulte effrayant ! que de cris lamentables !
Ciel ! qui pourrait compter le nombre des coupables ?
Ici, près de l'ingrat,
Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide,
Et ce guerrier perfide
Qui vendit sa patrie en un jour de combat.
Ces juges trafiquaient du sang de l'innocence
Avec ses fiers persécuteurs.
Sous le vain nom de bienfaiteurs,
Ces grands semaient ensemble et les dons et l'offense.
Où fuir ? où vous cacher ? L'œil vengeur vous poursuit,
Vous, brigands, jadis rois, ici sans diadème.
Les autres, les rochers, l'univers est détruit :
Tout est plein de l'Etre suprême.

Coupables, approchez :
De la chaîne des ans, les jours de la clémence
Sont enfin retranchés.
Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence :
Son Dieu dort-il ? Répondez-nous.
Vous pleurez ! vains regrets ! ces pleurs font notre joie.
A l'ange de la mort Dieu vous a promis tous ;
Et l'enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté !
Ciel ! malgré moi, s'égarant sur ma lyre,
Mes doigts harmonieux peignent la volupté !
Fuyez, pécheurs, respectez mon délire.
Je vois les élus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire.
Des enfants doivent-ils connaître la terreur,
Lorsqu'ils s'approchent de leur père ?

Quoi ! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô Ciel, rangea ses volontés
Sous le joug de tes lois augustes !
Des vieillards ! des enfants ! quelques infortunés !
A peine mon regard voit, entre mille justes,
S'élever deux fronts couronnés.

Que sont-ils devenus, ces peuples de coupables
Dont Sion vit ses champs couverts ?
Le Tout-Puissant parlait : ses accents redoutables
Les ont plongés dans les enfers.
Là tombent condamnés et la sœur et le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère ;
Les amis, les amants, et la femme et l'époux,
Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître ;
Légions de méchants, honteux de se connaître,
Et livrés pour jamais au céleste courroux.

Le juste enfin remporte la victoire,
Et de ses longs combats, au sein de l'Eternel,
Il se repose environné de gloire.
Ses plaisirs sont au comble, et n'ont rien de mortel,
Il voit, il sent, il connaît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aimait l'empire ;
Il en est plein, il chante ses bienfaits.
L'Eternel a brisé son tonnerre inutile ;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile. GILBERT.

LA GRANDE JOURNÉE.

Pour la patrie il faut qu'on meure!
O citoyens! voici notre heure;
C'est l'heure de la liberté!
Levons-nous, levons-nous, mes frères!
Dans l'abîme de nos colères,
Jetons un pouvoir détesté!

Entendez-vous sonner l'alarme;
Le tambour bat; le peuple s'arme;
Courons!
Pèle-mêle chacun se rue,
Le drapeau rouge est dans la rue,
Mourons!
Vive la liberté!

Elle est tombée, elle est tombée,
Cette couronne dérobée
D'entre tes mains, ô nation!
Que ces débris dans la poussière
Avec l'opprobre et la misère
Soient en abomination!
Entendez-vous, etc.

Pas de sang! et partout des armes!
Quoi! des lauriers et pas de larmes!
Quels beaux rêves nous avons faits!
Il est à bas, mais dans sa honte
Foulé par le peuple qui monte
Et renversé par ses forfaits!
Entendez-vous, etc.

Les mêmes droits pour tous les hommes;
Frères! aujourd'hui nous les sommes;
Du travail et l'égalité!
Citoyens, au banquet du monde,
Asseyons-nous tous à la ronde
Avec ordre et tranquillité!

Entendez-vous ce cri: Victoire!
Jour d'héroïsme et jour de gloire!
Partons!
Pèle mèle chacun se rue;
Le drapeau rouge est dans la rue;
Chantons:
Vive la liberté!

ALPHONSE ESQUIROS.

LA MARSEILLAISE.

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé:
Contre nous, de la tyrannie,
L'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous dans ces campagnes,
Mugir ces féroces soldats!
Ils viennent jusque dans vos bras,
Egorger vos fils et vos compagnes!

Aux armes, citoyens! formez vos bataillons,
Marchons, marchons, qu'un sang impur
Abreuve nos sillons.
Marchons, marchons, qu'un sang impur
Abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés?...
Français, pour nous, ah! quel outrage,
Quels transports il doit exciter!
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage?

Aux armes, etc.

Quoi! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers?
Quoi! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers?
Grand Dieu! par des mains enchaînées,
Nos fronts sous le joug se ploieraient;
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées!

Aux armes, etc.

Tremblez, tyrans! et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis!
Tremblez, vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix!

bis.

Tout est soldat pour vous combattre:
S'ils tombent nos jeunes héros,
La France en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre.

Aux armes, etc.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups:
Épargnez ces tristes victimes,
A regret s'armant contre nous,
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bonillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère.

Aux armes, etc.

Nous entrerons dans la carrière,
Quand nos aînés ne seront plus;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus.
Bien moins jaloux de leur survivre,
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.

Aux armes, etc.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs,
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs!
Sous nos drapeaux, que la victoire
Accoure à tes mâles accents!
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire!

Aux armes, citoyens! formez vos bataillons,
Marchons, marchons, qu'un sang impur
Abreuve nos sillons.
Marchons, marchons, qu'un sang impur
Abreuve nos sillons.

ROUGET DE LILLY.

LE CHANT DU DÉPART.

La victoire en chantant nous ouvre la barrière,
 La liberté guide nos pas,
 Et du Nord au Midi, la trompette guerrière
 A sonné l'heure des combats.
 Tremblez, ennemis de la France!
 Rois ivres de sang et d'orgueil!
 Le peuple souverain s'avance;
 Tyrans, descendez au cercueil!
 La république nous appelle,
 Sachons vaincre ou sachons périr;
 Un Français doit vivre pour elle,
 Pour elle un Français doit mourir!

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes :
 Loin de nous de lâches douleurs!
 Nous devons triompher quand vous prenez les armes :
 C'est aux rois de verser des pleurs!
 Nous vous avons donné la vie,
 Guerriers! elle n'est plus à vous;
 Tous vos jours sont à la patrie :
 Elle est votre mère avant nous!

La république, etc.

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves!
 Songez à nous au champ de Mars;
 Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
 Le fer béni par vos vieillards;
 Et rapportant sous la chaumière
 Des blessures et des vertus,
 Venez fermer notre paupière
 Quand les tyrans ne seront plus.

La république, etc.

UN ENFANT.

De Barra, de Viala, le sort nous fait envie;
 Ils sont morts, mais ils ont vaincu.
 Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie!
 Qui meurt pour le peuple a vécu.
 Vous êtes vaillants, nous le sommes :
 Guidez-nous contre les tyrans;

Les républicains sont des hommes,
 Les esclaves sont des enfants!

La république, etc.

UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillants époux, les combats sont vos fêtes,
 Partez, modèles des guerriers;
 Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes,
 Nos doigts tresseront vos lauriers.
 Et si le temple de mémoire
 S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
 Nos voix chanteront votre gloire,
 Nos flancs porteront vos vengeurs.

La république, etc.

UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
 Ignorons les aimables nœuds,
 Si, pour s'unir un jour à notre destinée,
 Les citoyens forment des vœux,
 Qu'ils reviennent dans nos murailles
 Beaux de gloire et de liberté,
 Et que leur sang dans les batailles,
 Ait coulé pour l'égalité.

La république, etc.

TROIS GUERRIERS.

Sur ce fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
 A nos épouses, à nos sœurs,
 A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
 D'anéantir les oppresseurs :
 En tous lieux, dans la nuit profonde,
 Plongeant l'infâme royauté,
 Les Français donneront au monde
 Et la paix et la liberté!
 La république nous appelle,
 Sachons vaincre ou sachons périr;
 Un Français doit vivre pour elle,
 Pour elle un Français doit mourir!

M.-J. CHÉNIER.





Dessins par Bertall.

Gravures par A. Laville.

« Cette affaire, dis-je, est mieux réglée en France. »
 Vous avez été en France ? me dit le plus poliment du monde, et avec

si honnête, et dont la délicatesse des sentiments est si vantée partout.
 A peine ai-je mis le pied dans vos Etats...

un air de triomphe, la personne avec laquelle je disputais... Il est bien surprenant, dis-je en moi-même, que la navigation de vingt et un milles, car il n'y a absolument que cela de Douvres à Calais, puisse donner tant de droits à un homme... Je les examinerai.... Ce projet fait aussitôt cesser la dispute. Je me retire chez moi... Je fais un paquet d'une demi-douzaine de chemises, d'une culotte de soie noire... Je jette un coup d'œil sur les manches de mon habit, je vois qu'il peut passer... Je prends une place dans la voiture publique de Douvres. J'arrive. On me dit que le paquebot part le lendemain matin à neuf heures. Je m'embarque : et, à trois heures après midi, je mange en France une fricassée de poulet, avec une telle certitude d'y être, que, s'il m'était arrivé la nuit suivante de mourir d'indigestion, le monde entier n'aurait pu suspendre l'effet du droit d'aubaine. Mes chemises, ma culotte de soie noire, mon portemanteau, tout aurait appartenu au roi de France; même ce petit portrait que j'ai si longtemps porté, et que je t'ai souvent dit, Eliza, que j'emporterais avec moi dans le tombeau, m'aurait été arraché du cou...



Il approche enfin d'un air assez dégagé.

En vérité, c'est être peu généreux que de se saisir des effets d'un imprudent étranger que la politesse et la civilité de vos sujets engagent à parcourir vos

Etats. Par le ciel, sire, le trait n'est pas beau : je fais ce reproche | regarde autour de lui, comme s'il cherchait un objet avec lequel il pour-
 avec d'autant plus de peine, qu'il s'adresse au monarque d'un peuple | rait partager. C'est précisément ce que je cherchais... Je sentais toutes

CALAIS

Je dinaï. Je bus, pour l'acquiescement de ma conscience, quelques rasades à la santé du roi de France, à qui je ne portais point rancune ; je l'honorais et respectais au contraire infiniment, à cause de son humeur affable et humaine ; et quand cela fut fait, je me levai de table en me croyant d'un pouce plus grand.

Non..., dis-je, la race des Bourbons est bien éloignée d'être cruelle... Ils peuvent se laisser surprendre ; c'est le sort de presque tous les princes ; mais il est dans leur sang d'être doux et modérés. Tandis que cette vérité se rendait sensible à mon âme, je sentais sur ma joue un épanchement d'une espèce plus délicate, une chaleur plus douce et plus propice que celle que pouvait produire le vin de Bourgogne que je venais de boire, et qui coûtait au moins quarante sous la bouteille.

Juste Dieu ! m'écriai-je en poussant du pied mon portemanteau de côté, qu'y a-t-il donc dans les biens de ce monde pour agir si fort nos esprits, et causer des querelles si vives entre ce grand nombre d'affectionnés frères qui s'y trouvent ?

Lorsqu'un homme vit en paix et en amitié avec les autres, le plus pesant des métaux est plus léger qu'une plume dans sa main. Il tire sa bourse, la tient ouverte, et

mes veines se dilater; le battement de mes artères se faisait avec un concert admirable; toutes les puissances de la vie accomplissaient en moi leurs mouvements avec la plus grande facilité; et la précieuse la plus instruite de Paris, avec tout son matérialisme, aurait eu de la peine à m'appeler une machine.

Je suis persuadé, me disais-je à moi-même, que je bouleverserais son *Credo*.

Cette idée, qui se joignit à celles que j'avais, éleva en moi la nature aussi haut qu'elle pouvait monter... J'étais en paix avec tout le monde auparavant, et cette pensée acheva de me faire conclure le même traité avec moi-même.

Si j'étais à présent roi de France, me disais-je, quel moment favorable à un orphelin pour me demander, malgré le droit d'aubaine, le portemanteau de son père!

LE MOINE.

Cette exclamation était à peine sortie de ma bouche, qu'un moine de l'ordre de Saint-François entra dans ma chambre pour me demander quelque chose pour son couvent. Personne ne vint que le hasard dirige ses vertus. Un homme peut n'être généreux que de la même manière qu'un autre, selon la distinction des casuistes, peut être puissant. *Scd non quoad hanc...* Quoi qu'il en soit, car on ne peut raisonner régulièrement sur le flux et le reflux de nos humeurs, elles dépendent peut-être des mêmes causes que les marées; et si cela était, ce serait une excuse d'excuse à cette inconstance à laquelle nous sommes si sujets. Je sais bien, pour ce qui me regarde, que j'aimerais mieux qu'on dit de moi, dans une affaire où il n'y aurait ni péché ni honte, que j'ai été dirigé par les influences de la lune, que d'entendre attribuer l'action où il y en aurait à mon *libre arbitre*.

Quoi qu'il en soit, car il faut revenir où j'en étais, je n'eus pas sitôt jeté les yeux sur le moine, que je me sentis *prédéterminé* à ne lui pas donner un sou. Je renouai effectivement le cordon de ma bourse, et je la remis dans ma poche. Je pris un certain air, et, la tête haute, j'avancai gravement vers lui: je crois même qu'il y avait quelque chose de rude et de rebutant dans mes regards. Sa figure est encore présente à mes yeux, et il me semble, en me la rappelant, qu'elle méritait un accueil plus honnête.

Le moine, si j'en juge par sa tête chauve et le peu de cheveux blancs qui lui restaient, pouvait avoir soixante-dix ans. Cependant ses yeux, où l'on voyait une espèce de feu que l'usage du monde avait plutôt tempéré que le nombre des années, n'indiquaient que soixante ans. La vérité était peut-être au milieu de ces deux calculs; c'est-à-dire qu'il pouvait avoir soixante-cinq ans. Sa physionomie, en général, lui donnait cet âge: les rides dont elle était sillonnée ne font rien à la chose, elles pouvaient être prématurées.

C'était une de ces têtes qui sont si souvent sorties du pinceau du Guide. Une figure douce, pâle, n'ayant point l'air d'une ignorance nourrie par la présomption; des yeux pénétrants, et qui cependant se baissaient avec modestie vers la terre, et semblaient aussi viser à quelque chose au delà de ce monde. Dieu sait mieux que moi comment cette tête avait été placée sur les épaules d'un moine, et surtout d'un moine de son ordre: elle aurait mieux convenu à un brachmane, et je l'aurais respectée si je l'avais rencontrée dans les plaines de l'Indostan.

Le reste de sa figure était ordinaire, et il aurait été aisé de la peindre, parce qu'il n'y avait rien d'agréable et de rebutant que ce que le caractère et l'expression rendaient tel. Sa taille, au-dessus de la médiocre, était un peu raccourcie par une courbure ou un pli qu'elle faisait en avant; mais c'était l'attitude d'un moine qui se voue à mendier. Telle qu'elle se présente en ce moment à mon imagination, elle gagnait plus qu'elle ne perdait à être ainsi.

Il fit trois pas en avant dans la chambre, mit la main gauche sur sa poitrine, et se tint debout avec un bâton blanc dans sa main droite. Lorsque je me fus avancé vers lui, il me détailla les besoins de son couvent, et la pauvreté de son ordre. Il le fit d'un air si naturel, si gracieux, si humble, qu'il fallait que j'eusse été ensoreclé pour n'en être pas touché.

Mais la meilleure raison que je puisse alléguer de mon insensibilité, c'est que j'étais *prédéterminé* à ne lui pas donner un sou.

LE MOINE.

Il est bien vrai, lui dis-je pour répondre à une élévation de ses yeux qui avait terminé son discours; il est bien vrai... Je souhaite que le ciel soit propice à ceux qui n'ont d'autre ressource que la charité du public; mais je crains qu'elle ne soit pas assez zélée pour satisfaire à toutes les demandes qu'on lui fait à chaque instant.

A ce mot de demandes, il jeta un coup d'œil léger sur une des manches de sa robe... Je sentis toute l'éloquence de ce langage. Je l'avoue, dis-je, un habit grossier qu'il ne faut user qu'en trois ans, et un ordinaire apparemment fort mince... je l'avoue, tout cela n'est pas grand'chose, mais encore est-ce dommage qu'on puisse les acquérir dans ce monde avec aussi peu d'industrie que votre ordre en emploie pour se les procurer. Il ne les obtient qu'aux dépens des fonds destinés aux aveugles, aux in-

firmes, aux estropiés et aux personnes âgées... Le captif qui, le soir en se couchant, compte les heures de ses afflictions, languit après une partie de cette aumône... Que n'êtes-vous de l'ordre de la Merci au lieu d'être de celui de Saint-François? Pauvre comme je suis, vous voyez mon portemanteau, il est léger; mais il vous serait ouvert avec plaisir pour contribuer à la rançon des malheureux... Le moine me salua... Mais surtout, ajoutai-je, les infortunés de notre propre pays ont des droits à la préférence, et j'en ai laissé des milliers sur les rivages de ma patrie. Il fit un mouvement de tête plein de cordialité, qui semblait me dire que la misère règne dans tous les coins du monde aussi bien que dans son couvent... Mais nous distinguons, lui dis-je en posant la main sur la manche de sa robe, dans l'intention de répondre à son signe de tête, nous distinguons, mon bon père, ceux qui ne désirent avoir du pain que par leur propre travail, et avec ceux qui, au contraire, ne veulent vivre qu'aux dépens du travail des autres, et qui n'ont d'autre plan de vie que de la passer dans l'oisiveté et dans l'ignorance, *pour l'amour de Dieu*.

Le pauvre franciscain ne répliqua pas... Un rayon de rougeur traversa ses joues et se dissipa dans un clin d'œil: il semblait que la nature épuisée ne lui fournissait point de ressentiment... Du moins il n'en fit pas voir... Mais, laissant tomber son bâton entre ses bras, il se baissa avec résignation, ses deux mains contre sa poitrine, et se retira.

LE MOINE.

Il n'eut pas sitôt fermé la porte, que mon cœur me fit un reproche de dureté... Bah! disais-je à trois fois différentes, et prenant un air insouciant; mais ma tranquillité ne revenait pas. Toutes les syllabes disgracieuses que j'avais prononcées se présentaient en foule à mon imagination. Je fis réflexion que je n'avais d'autre droit sur ce pauvre moine que de le refuser, et que c'était une peine assez grande pour lui, sans y ajouter des paroles dures. Je me rappelais ses cheveux gris; sa figure, son air honnête, se retraçaient à mes yeux, et il me semblait l'entendre dire: Quel mal vous ai-je fait?... Pourquoi me traiter ainsi?... En vérité, j'aurais dans ce moment donné 20 francs pour avoir un avocat... Je me suis mal comporté, me disais-je; mais je ne fais que commencer mes voyages... J'apprendrai par la suite à me mieux conduire.

LA DÉSOLIGÉANTE.

J'avais remarqué qu'un homme mécontent de lui-même était dans une position d'esprit admirable pour faire un marché. Il me fallait une voiture pour voyager en France et en Italie. J'aperçus des chaises dans la cour de l'hôtellerie, et je descendis de ma chambre pour en acheter ou pour en louer une. Une vieille désoligéante, qui était placée dans le coin le plus reculé de la cour, me frappa d'abord les yeux, et je sautai dedans: je la trouvai passablement d'accord avec la disposition actuelle de mes sensations. Je fis donc appeler M. Dessein, le maître de l'hôtellerie, mais... mais M. Dessein était allé à vêpres. J'allais descendre, lorsque j'aperçus le moine de l'autre côté de la cour, causant avec une dame qui venait d'arriver à l'auberge. Je ne voulais pas qu'il me vit; je tirai le rideau de taffetas pour me cacher, et, ayant résolu d'écrire mon voyage, je tirai de ma poche mon écriture portative, et je me mis à en faire la préface dans la désoligéante.

PRÉFACE DANS LA DÉSOLIGÉANTE.

Plus d'un philosophe péripatéticien doit avoir observé que la nature, de sa pleine autorité, a mis des bornes au mécontentement de l'homme: elle a exécuté son plan de la manière la plus commode et la plus favorable pour lui, en lui imposant l'invincible nécessité de se procurer l'aisance, et de soutenir les revers de la fortune dans son propre pays. Ce n'est que là qu'elle l'a pourvu d'objets les plus propres à participer à son bonheur et à porter une partie de ce fardeau qui, dans tous les âges et dans toutes les contrées, a toujours paru trop pesant pour les épaules d'une seule personne. Nous sommes doués, il est vrai, du pouvoir de répandre quelquefois notre bonheur hors de ses limites: mais il est bien imparfait, par l'impossibilité de se faire entendre, le manque de connaissances, le défaut de liaisons, la différence qui se trouve dans l'éducation, les mœurs, les coutumes, les habitudes; ce qui nous fait trouver tant de difficultés à communiquer nos sensations hors de notre propre sphère, qu'elles équivalent souvent à une entière impossibilité.

Il s'ensuit de là que la balance du commerce sentimental est toujours contre celui qui sort de chez lui. Les gens qu'il rencontre lui font acheter au prix qu'ils veulent les choses dont il n'a guère besoin; ils prennent rarement sa conversation en échange pour la leur sans qu'il y perde... et il est forcé de changer souvent de correspondant, pour tâcher d'en trouver de plus équitables. On devine aisément tout ce qu'il a à souffrir.

Cela me conduit à mon sujet; et si le mouvement que je fais faire à la désoligéante me permet d'écrire, je vais développer les causes qui excitent à voyager.

Les gens oisifs qui quittent leur pays natal pour aller chez l'étranger

ont leurs raisons ; elles proviennent de l'une ou de l'autre de ces trois causes générales :

- Infirmités du corps,
- Faiblesse d'esprit,
- Nécessité inévitable.

Les deux premières causes renferment ceux que l'orgueil, la curiosité, la vanité, une humeur sombre, excitent à voyager par terre et par mer ; et cela peut être combiné et subdivisé à l'infini.

La troisième classe offre une armée de pèlerins et de martyrs. C'est ainsi que voyagent, sous l'obéissance d'un supérieur, les moines de toutes les couleurs ; que les malfaiteurs vont chercher le châtiement de leurs crimes, ou que les jeunes gens de famille, aimables libertins, sont forcés, par des parents barbares, de voyager sous la tutelle des gouverneurs qui leur sont recommandés par les universités d'Oxford, Aberdeen et Glasgow.

Il y a une quatrième classe de voyageurs ; mais leur nombre est si petit, qu'il ne mériterait pas de distinction s'il n'était nécessaire, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, d'observer la plus grande précision et la plus grande exactitude, pour ne point confondre les caractères. Les hommes dont je veux parler ici sont ceux qui traversent les mers et séjournent dans les pays étrangers par vues d'économie, pour plusieurs raisons et sous divers prétextes. Mais, comme ils pourraient s'épargner et aux autres beaucoup de peines inutiles en économisant dans leurs pays... et que leurs raisons de voyager sont moins uniformes que celles des autres espèces d'émigrants, je les distinguerai sous le titre de

Simple voyageurs.

Ainsi, on peut diviser le cercle entier des voyageurs comme il suit :

- Voyageurs oisifs,
- Voyageurs curieux,
- Voyageurs menteurs,
- Voyageurs orgueilleux,
- Voyageurs vains,
- Voyageurs sombres.

Vient ensuite

- Les voyageurs contraints, les moines,
- Les voyageurs criminels, les coupables,
- Les voyageurs innocents et infortunés,
- Les simples voyageurs ;
- Et enfin, s'il vous plaît,

Le voyageur sentimental, ou moi-même, dont je vais rendre compte. J'ai voyagé autant par nécessité et par le besoin que j'avais de voyager, qu'aucun autre de cette classe.

Je sais que mes voyages et mes observations seront d'une tournure différente de celle de mes prédécesseurs, et que j'aurais peut-être pu exiger pour moi seul une niche à part ; mais, en voulant attirer l'attention sur moi, ce serait empiéter sur les droits du voyageur vain, et j'abandonne cette prétention jusqu'à ce qu'elle soit mieux fondée que sur l'unique nouveauté de ma voiture.

Mon lecteur se placera lui-même comme il voudra dans la liste. Il ne lui faut, s'il a voyagé, que pen d'études et de réflexions pour se mettre dans le rang qui lui convient. Ce sera toujours un pas qu'il aura fait pour se connaître, et je parierais que, malgré ses voyages, il a conservé quelque teinture et quelque ressemblance de ce qu'il était avant qu'il les commençât.

L'homme qui le premier transplanta des ceps de vigne de Bourgogne au cap de Bonne-Espérance ne s'imagina pas, sans doute, quoique Hollandais, qu'il boirait au Cap du même vin que ces ceps de vigne auraient produit sur les coteaux de Beanne et de Pomar... Il était trop légitime pour s'attendre à pareille chose, mais il était au moins dans l'idée qu'il boirait une espèce de liqueur vineuse, bonne, médiocre, ou tout à fait mauvaise. Il savait que tout cela ne dépendait pas de son choix, et que ce qu'on appelle hasard devait décider du succès. Cependant il en espérait la meilleure réussite ; mais, par une confiance trop présomptueuse dans la force de sa tête et dans la profondeur de sa prudence, mon Hollandais aurait bien pu voir renverser l'une et l'autre par les fruits de son nouveau vignoble, et, en montrant sa nudité, devenir la risée du peuple.

Il en est de même d'un pauvre voyageur qui se hisse dans un vaisseau, ou qui court la poste à travers les royaumes les plus policés du globe, pour s'avancer dans la recherche des connaissances et des perfections.

On peut en acquérir en courant les mers et la poste dans cette vue : mais c'est mettre à la loterie. En supposant même qu'on obtienne ainsi des connaissances utiles et des perfections réelles, il faut encore savoir se servir de ce fonds acquis, avec précaution et avec économie, pour le faire tourner à son profit. Malheureusement les chances vont ordinairement au revers, et pour l'acquisition, et pour l'application. Cela me fait croire qu'un homme agirait très-sagement s'il pouvait prendre sur lui de vivre content dans son pays, sans connaissances et sans perfections étrangères, surtout si on n'y manque pas absolument des unes et des autres. En effet, je tombe en défaillance quand j'observe tous les pas que fait un voyageur curieux pour jeter les yeux sur des points de vue et observer des découvertes qu'il aurait pu voir chez lui, comme disait très-bien Sancho Pança à Don Quichotte. Le siècle est si éclairé, qu'à peine il y a quelque pays ou quelque coin dans l'Europe, dont les rayons ne soient pas traversés ou échangés réciproquement avec d'autres. Les rameaux divers des connaissances ressemblent à la musique dans les rues des villes d'Italie : on par-

ticiper *gratis* à ses agréments. Mais il n'y a pas de nation sous le ciel, et Dieu, à qui je rendrai compte un jour de cet ouvrage, Dieu est témoin que je parle sans ostentation, il n'y a pas, dis-je, une nation sous le ciel qui soit plus féconde dans les genres variés de la littérature... où l'on courtise plus les muses... où l'on puisse acquérir la science plus sûrement... ou les arts soient plus encouragés et plus tôt portés à leur perfection... où la nature soit plus approfondie... où l'esprit enfin soit mieux nourri par la variété des caractères...

Où donc allez-vous, mes chers compatriotes ? Nous ne faisons, me dirent-ils, que regarder cette chaise. Votre très-humble serviteur, leur dis-je en sautant dehors et en ôtant mon chapeau. Nous avions envie de savoir, me dit l'un d'eux qui était un voyageur curieux, ce qui occasionnait le mouvement de cette chaise... C'était, dis-je froidement, l'agitation d'un homme qui écrivait une préface... Je n'ai jamais entendu parler, dit l'autre qui était un voyageur simple, d'une préface écrite dans une *désobligeante*. Elle aurait peut-être été plus chaudement faite, lui dis-je, dans un vis-à-vis.

Mais un Anglais ne voyage pas pour voir des Anglais... Je me retirai dans ma chambre.

Je marchais dans le long corridor ; il me semblait qu'une ombre plus épaisse que la mienne en obscurcissait le passage : c'était effectivement M. Dessein, qui, étant revenu de vêpres, me suivait complaisamment, le chapeau sous le bras, pour me faire souvenir que je l'avais demandé. La préface que je venais de faire dans la désobligeante m'avait dégoûté de cette espèce de voiture, et M. Dessein ne m'en parla que par un haussement d'épaules, qui voulait dire qu'elle ne me convenait pas. Je jugeai aussitôt qu'elle appartenait à quelque voyageur idiot, qui l'avait laissée à la probité de M. Dessein, pour en tirer ce qu'il pourrait. Il y avait quatre mois qu'elle était dans le coin de la cour : c'était le point marqué où, après avoir fait son tour d'Europe, elle avait dû revenir. Lorsqu'elle en partit, elle n'avait pu sortir de la cour sans être réparée ; elle s'était depuis brisée deux fois sur le Mont-Genis. Toutes ces aventures ne l'avaient pas améliorée, et son repos oisif dans le coin de la cour de M. Dessein ne lui avait pas été favorable. Elle ne valait pas beaucoup, mais encore valait-elle quelque chose... Et quand quelques paroles peuvent soulager la misère, je déteste l'homme qui est avare...

Je dis à M. Dessein, en appuyant le bout de mon index sur sa poitrine : En vérité, si j'étais à votre place, je me piquerais d'honneur pour me défaire de cette désobligeante ; elle doit vous faire des reproches toutes les fois que vous en approchez.

— *Mon Dieu!* dit M. Dessein, je n'y ai aucun intérêt... Excepté, dis-je, l'intérêt que des hommes d'une certaine tournure d'esprit, monsieur Dessein, prennent dans leurs propres sensations... Je suis persuadé que pour un homme qui sent pour les autres aussi bien que pour lui-même, et vous vous déguisez inutilement ; je suis persuadé que chaque nuit pluvieuse vous fait de la peine... Vous souffrez, monsieur Dessein, autant que la machine.

J'ai toujours observé, lorsqu'il y a de l'*aigre-doux* dans un compliment, qu'un Anglais est en doute s'il se fâchera ou non. Un Français n'est jamais embarrassé : M. Dessein me salua.

Ce que vous dites est bien vrai, monsieur, dit-il ; mais je ne ferais dans ce cas-là que changer d'inquiétude, et avec perte. Figurez-vous, je vous prie, mon cher monsieur, si je vous vendais une voiture qui tombât en lambeaux avant d'être à la moitié du chemin, figurez-vous ce que j'aurais à souffrir de la mauvaise opinion que j'aurais donnée de moi à un homme d'honneur, et de m'y être exposé vis-à-vis d'un *homme d'esprit*.

La dose était exactement pesée au poids que j'avais prescrit ; il fallut que je la prisse... Je rendis à M. Dessein son salut, et, sans parler davantage de cas de conscience, nous marchâmes vers sa remise, pour voir son magasin de chaises.

DANS LA RUE.

Le globe que nous habitons est apparemment une espèce de monde querelleur. Comment, sans cela, l'acheteur d'une aussi petite chose qu'une mauvaise chaise de poste pourrait-il sortir dans la rue avec celui qui veut la vendre, dans des dispositions pareilles à celles où j'étais ? Il ne devait tout au plus être question que d'en régler le prix ; et je me trouvais dans la même position d'esprit, je regardais mon marchand de chaises avec les mêmes yeux de colère, que si j'avais été en chemin pour aller au coin de *Hyde-Parc* me battre en duel avec lui. Je ne savais pas trop bien manier l'épée, et je ne me croyais pas capable de mesurer la mienne avec celle de M. Dessein... Mais cela n'empêchait pas que je ne sentisse en moi les mouvements dont on est agité dans cette espèce de situation... Je regardais M. Dessein avec des yeux percants... Je le jetais sur lui en profil... ensuite en face... Il me semblait un juif... un Turc... Sa perruque me déplaisait... J'implorais tous mes dieux pour qu'ils le maudissent... Je le souhaitais à tous les diables.

Le cœur doit-il donc être en proie à toutes ces émotions pour une bagatelle ? Qu'est-ce que trois ou quatre louis qu'il peut me faire payer de trop ? Passion basse ! me dis-je en me retournant avec la précipitation naturelle d'un homme qui change subitement de façon de penser... Passion basse, vile !... tu fais la guerre aux humains : ils devraient être en garde contre toi... Dieu m'en préserve, s'écria-t-elle, en mettant la

main sur son front... et je vis, en me retournant, la dame que le moine avait abordée dans la cour... Elle nous avait suivis sans que nous nous en fussions aperçus. Dieu vous en préserve, lui dis-je en lui offrant la mienne... Elle avait des gants de soie noire, qui étaient ouverts au bout des pouces et des doigts... Elle l'accepta sans façon, et je la conduisis à la porte de la remise.

M. Dessein avait donné plus de cinquante fois la clef au diable avant de s'apercevoir que celle qu'il avait apportée n'était pas la bonne. Nous étions aussi impatients que lui de voir cette porte ouverte ; et si attentifs à l'obstacle, que je continuai à tenir la main de la dame sans presque m'en apercevoir ; de sorte que M. Dessein nous laissa ensemble, sa main dans la mienne, et le visage tourné vers la porte de la remise, en nous disant qu'il serait de retour dans cinq ou six minutes.

Un colloque de cinq ou six minutes dans une pareille situation fait plus d'effet que s'il durait cinq ou six siècles le visage tourné vers la rue. Ce que l'on se dit dans ce dernier cas ne roule ordinairement que sur des objets et des événements du dehors... Mais, quand les yeux ne sont point distraits, et qu'ils se portent sur un point fixe, le sujet du dialogue ne vient uniquement que de nous-mêmes... Je sentis l'importance de la situation... Un seul moment de silence, après le départ de M. Dessein, y eût été fatal... La dame se serait infailliblement retournée... Je commençai donc la conversation sur-le-champ.

Comme je n'écris pas pour excuser les faiblesses de mon cœur, mais pour en faire le récit, je vais dire quelles furent les tentations que j'éprouvai dans cette occasion, avec la même simplicité que je les ai senties

LA PORTE DE LA REMISE.

Lorsque j'ai dit que je ne voulais pas sortir de la débobligeante, parce que je voyais le moine en conférence avec une dame qui venait d'arriver, j'ai dit la vérité... mais je n'ai pas dit toute la vérité ; car j'étais bien autant retenu par l'air et la figure de la dame avec laquelle il s'entretenait. Je soupçonnais qu'il lui rendait compte de ce qui s'était passé entre nous... Quelque chose en moi-même me le suggérait... Je souhaitais le moine dans son couvent.

Lorsque le cœur devance l'esprit, il épargne au jugement bien des peines... J'étais certain qu'elle était du rang des plus belles créatures. Cependant, je ne pensai plus à elle, et continuai d'écrire ma préface.

L'impression qu'elle avait faite sur moi revint aussitôt que je la rencontrai dans la rue. L'air franc et en même temps réservé avec lequel elle me donna la main, me parut une preuve d'éducation et de bon sens. Je sentais, en la conduisant, je ne sais quelle douceur autour d'elle, qui répandait le calme dans tous mes esprits.

Bon Dieu, me disais-je, avec quel plaisir on mènerait une pareille femme avec soi autour du monde !

Je n'avais pas encore vu son visage... mais qu'importe ? son portrait était achevé longtemps avant d'arriver à la remise. L'imagination m'avait peint toute sa tête, et se plaisait à me faire croire qu'elle était une déesse, autant que si je l'eusse retirée du fond du Tibre... O magicienne ! tu es séduite, et tu n'es toi-même qu'une friponne séduisante... Tu nous trompes sept fois par jour avec tes portraits et tes images... mais aussi tu les fais si gracieux, ils ont tant de charmes... tu couvres tes peintures d'un coloris si brillant, qu'on a du regret à rompre avec toi.

Lorsque nous fûmes près de la porte de la remise, elle ôta la main de son front et la laissa voir... C'était une figure à peu près de vingt-six ans... une brune claire, piquante, sans rouge, sans poudre, et accommodée le plus simplement. À l'examiner en détail, ce n'était pas une beauté ; mais il y avait dans cette figure le charme qui, dans la situation d'esprit où je me trouvais, m'attachait beaucoup plus que la beauté : elle était surtout intéressante... Elle avait l'air d'une veuve qui avait surmonté les premières impressions de la douleur, et qui commençait à se réconcilier avec sa perte : mais mille autres revers de la fortune avaient pu tracer les mêmes lignes sur son visage... J'aurais voulu savoir ses malheurs... et si le même bon ton qui régnait dans les conversations du temps d'Esdras eût été à la mode en celui-ci, je lui aurais dit : *Qu'as-tu ? et pourquoi cet air inquiet ? Qu'est-ce qui te chagrine ? et d'où te vient ce trouble d'esprit ?*

En un mot, je me sentis de la bienveillance pour elle, et je pris la résolution de lui faire *ma cour* de manière ou d'autre... enfin, de lui offrir mes services.

Telles furent mes tentations... et, disposé à les satisfaire, on me laissa seul avec la dame, sa main dans la mienne, ayant le visage tourné vers la remise, et beaucoup plus près de la porte que la nécessité ne l'exigeait.

LA PORTE DE LA REMISE.

Belle dame, lui dis-je, en élevant légèrement sa main, voici un de ces événements qu'amène la capricieuse fortune, de prendre, pour ainsi dire, par la main, deux personnes absolument étrangères l'une à l'autre, de différents sexes, et peut-être de différents coins du monde, et de les placer en un moment ensemble d'une manière si cordiale, que l'amitié elle-même en pourrait à peine faire autant. si elle l'avait projeté depuis un mois.

« Et votre réflexion sur ce point, monsieur, fait voir combien l'aventure vous a embarrassé... »

Lorsque notre situation est telle que nous l'aurions souhaitée, rien n'est plus mal à propos que de parler des circonstances qui la rendent ainsi : Vous remerciez la fortune, continua-t-elle, vous avez raison... Le cœur le savait, et il était content. Il n'y avait qu'un philosophe anglais qui pût en avertir l'esprit, pour révoquer le jugement.

En me disant cela, elle dégacha sa main avec un coup d'œil qui me parut un commentaire suffisant sur le texte.

Je vais donner une misérable idée de la faiblesse de mon cœur, en avançant qu'il éprouva une peine que des causes peut-être plus dignes n'auraient pu lui faire ressentir... La perte de sa main me mortifiait, et la manière dont je l'avais perdue ne portait point de baume sur la blessure... Je sentis alors, plus que je n'ai jamais fait de ma vie, le désagrément que cause une sottise infériorité.

Mais de pareilles victoires ne donnent qu'un triomphe momentané : un cœur vraiment féminin n'en jouit pas longtemps. Cinq ou six secondes changèrent la scène : elle appuya sa main sur mon bras pour achever sa réplique, et je me remis, sans savoir comment, dans ma première situation.

J'attendais qu'elle me parlât... elle n'avait rien à y ajouter.

Jedonnai alors une autre tournure à la conversation. La morale et l'esprit de la sienne m'avaient fait voir que je n'avais pas bien saisi son caractère. Elle tourna son visage vers moi, et je m'aperçus que le feu qui l'avait animé pendant qu'elle me parlait, s'était évanoui... ses muscles s'étaient relâchés, et je revis ce même air de peine qui m'avait d'abord intéressé en sa faveur. Qu'il était triste de voir cet esprit fin et délicat en proie à la douleur ! Je la plaignis de toute mon âme. Ce que je vais dire paraîtra peut-être ridicule à un cœur insensible... mais, en vérité, j'aurais pu en ce moment la prendre et la serrer dans mes bras, quoique dans la rue, sans en rougir.

Mes doigts serraient les siens, et le battement de mes artères, qui s'y faisait sentir, lui apprit ce qui se passait en moi... Elle baissa les yeux... un moment de silence s'ensuivit.

Je craignais avoir fait, dans cet intervalle, quelques légers efforts pour serrer davantage sa main ; car j'éprouvai une sensation plus subtile dans la mienne... Ce n'était pas un mouvement pour retirer la sienne... mais c'était comme si la pensée lui en venait ; et je l'aurais infailliblement perdue une seconde fois, si l'instinct, plus que la raison, ne m'eût suggéré fort à propos une dernière ressource dans ces sortes de périls... c'était de la tenir si légèrement, qu'il semblait que j'étais sur le point de lui rendre sa liberté de mon propre gré ; et c'est ainsi qu'elle me la laissa jusqu'à ce que M. Dessein fût de retour avec la clef. Cependant je me mis à réfléchir sur les moyens d'effacer les mauvaises impressions contre moi qu'aurait pu faire sur son esprit mon histoire avec le pauvre moine, en cas que celui-ci lui en eût fait le rapport.

LA TABATIÈRE.

Le bon vieillard de moine était à quatre pas de nous, lorsque je me rappelais ce qui s'était passé entre lui et moi... il avançait d'un pas timide, dans la crainte, sans doute, de se rendre importun... Il approche enfin d'un air libre... Il avait une tabatière de corne à la main, et il me la présenta ouverte, avec beaucoup de franchise... Vous goûterez de mon tabac, lui dis-je en tirant de ma poche une petite tabatière d'écaïlle que je mis dans sa main... Il est excellent, dit-il. Eh bien, lui dis-je, faites-moi donc la grâce de garder le tabac et la tabatière..., et, lorsque vous en prendrez une prise, souvenez-vous quelquefois que c'est l'offrande de paix d'un homme qui vous a traité brusquement... mais qui n'en avait pas l'intention dans le cœur.

Le pauvre moine devint rouge comme de l'écarlate... Mon Dieu ! dit-il en serrant ses mains l'une contre l'autre, vous n'avez jamais été brusque à mon égard... Oh ! pour cela, dit la dame, je crois qu'il en est incapable. Je rougis à mon tour... Et quelle en fut la cause?... Je le laisse à deviner à ceux qui ont du sentiment... Pardonnez-moi, madame, je l'ai traité très-rudement et sans aucune provocation de sa part... Cela est impossible, dit-elle... Mon Dieu ! s'écria le moine avec une vivacité qui lui paraissait étrangère, la faute en fut à moi et à l'indiscrétion de mon zèle. La dame dit que cela ne pouvait pas être ; et je m'unis à elle pour soutenir qu'il était impossible qu'un homme aussi honnête que lui pût offenser qui que ce soit.

J'ignorais, avant ce moment, qu'une dispute pût causer une irritation aussi douce et aussi agréable dans toutes les parties sensibles de notre existence. Nous restâmes dans le silence... et nous y restâmes sans éprouver cette peine ridicule que l'on ressent, pour l'ordinaire, dans une compagnie où l'on s'entre-regarde dix minutes sans dire mot. Le moine, pendant cet intervalle, frotta sa tabatière de corne sur la manche de son froc... Dès qu'il lui eut donné un peu de lustre, il fit une profonde inclination, et me dit qu'il ne savait pas si c'était la faiblesse ou la bonté de nos cœurs qui nous avait engagés dans cette contestation... Quoi qu'il en soit, monsieur, je vous prie de faire un échange de boîtes... Il me présenta la sienne d'une main, et de l'autre, tenant la mienne, il la baisa, les yeux humides de larmes, la mit dans son sein, et s'en alla sans rien dire.

Ah... je conserve sa boîte... elle vient au secours de ma religion, pour aider mon esprit à s'élever au dessus des choses terrestres... Je la porte toujours sur moi... elle me fait souvenir de la douceur et de la modération de celui qui la possédait, et je tâche de le presser pour modèle dans tous les embarras de ce monde. Il en avait essayé beaucoup. Son histoire, qu'on m'a racontée depuis, était un tissu de peines et de désagrèments; il les avait supportés jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans; mais alors, accablé par le chagrin de voir que ses services militaires étaient mal récompensés, et éprouvant en même temps des revers dans la plus tendre des passions, il abandonna l'épée et le beau sexe à la fois, et se retira dans le sanctuaire, non pas tant de son couvent que de lui-même.

Je sens un poids sur mon cœur en ajoutant qu'à mon retour par Calais, m'étant informé du père Lorenzo, j'appris qu'il était mort depuis trois mois, et qu'il avait désiré être enterré dans un petit cimetière, à deux lieues de la ville, appartenant à son couvent. J'eus un violent désir d'aller visiter son tombeau... Lorsque j'y fus, je tirai de ma poche la petite boîte de corne, je m'assis près de sa tombe, et j'arrachai quelques orties qui n'avaient que faire de croître sur ce lieu sacré. Toute cette scène m'affecta à un tel point, que je versai un torrent de larmes... Mais je suis aussi faible qu'une femme, et je prie le lecteur de ne pas sourire, mais plutôt de me plaindre.

LA PORTE DE LA REMISE.

Pendant tout ce temps, je n'avais pas quitté la main de la dame... il me parut qu'il était peu décent, après l'avoir tenue si longtemps, de la lâcher sans la presser contre mes lèvres, et je m'y hasardai... Son teint pâle et inanimé semblait avoir repris, pendant cette action, son coloris le plus brillant.

Les deux voyageurs qui m'avaient parlé dans la cour vinrent à passer dans ce moment critique, et s'imaginèrent que nous étions, pour le moins, mari et femme. Le voyageur curieux s'approcha, et nous demanda si nous partions pour Paris le lendemain matin... Je lui dis que je ne pouvais répondre que pour moi-même. La dame ajouta qu'elle allait à Amiens... Nous y dinâmes hier, me dit l'un des voyageurs. Vous traverserez cette ville, me dit l'autre, en allant à Paris. J'allais lui faire mille remerciements de m'avoir appris qu'Amiens était sur la route de Paris... mais je tirai de ma poche la petite boîte de corne de mon pauvre moine pour prendre une prise de tabac... Je les saluai d'un air tranquille, et leur souhaitai une bonne traversée à Douvres... Ils nous laissèrent seuls...

Mais, me disais-je à moi-même, quel mal y aurait-il que j'offrisse à cette dame la moitié de ma chaise?... Quel grand malheur pourrait-il s'ensuivre?

Quel malheur? s'écrièrent en foule toutes les passions basses qui se réveillèrent en moi... Ne voyez-vous pas, disait l'AVARICE, que cela vous obligera de prendre un troisième cheval, et qu'il vous en coûtera vingt francs de plus? Vous ne savez pas ce qu'elle est, me disait la PRÉCAUTION... Ni les embarras que cette affaire peut vous causer, disait la LACHÈTE à mon oreille.

Vous pouvez compter, Yorick, ajoutait la DISCRÉTION, que l'on dira que c'est votre maîtresse, et que Calais a été le lieu de votre rendez-vous.

Comment pourrez-vous, après cela, s'écria l'HYPOCRISIE, montrer votre visage en public? ... on vous élève, disait la PUSILLANIMITÉ, dans l'Église?... on y être autre chose qu'un petit chanoine, ajoutait l'ORGUEIL.

Mais... répondais-je à tout cela, c'est une honnêteté... Je n'agis guère que par ma première impulsion, et j'écoute surtout fort peu les raisonnements qui contribuent à endurcir le cœur... Je me retournai précipitamment vers la dame.

Elle n'était déjà plus là... Elle était partie sans que je m'en aperçusse, pendant que cette cause se plaidait, et avait déjà fait douze ou quinze pas dans la rue. Je courus à elle pour lui faire ma proposition du mieux qu'il me serait possible... mais elle marchait la joue appuyée sur sa main, les yeux fixés en terre, et du pas lent et mesuré d'une personne qui pense... Une idée me frappa, qu'elle agissait la même affaire en elle-même. Que le ciel vienne à son secours! dis-je; elle a probablement quelque belle-mère entichée de prudence; quelque tante hypocrite, quelque vieille femme ignorante à consulter en cette occasion, aussi bien que moi. Ainsi, ne me souciait pas d'interrompre la procédure, et croyant qu'il était plus honnête de la prendre à discrétion, plutôt que par surprise, je me retournai doucement et fis deux ou trois tours devant la porte de la remise, tandis que, de son côté, elle réfléchissait en se promenant.

DANS LA RUE.

La première fois que je l'avais vue, j'avais arrêté dans mon imagination qu'elle était charmante; ensuite j'avais posé, comme un second à-tout aussi incontestable que le premier, qu'elle était veuve et dans l'affliction... Je n'allai pas plus loin; cette situation me plaisait... Elle serait restée avec moi jusqu'à minute, que je m'en serais tenu à ce système, et ne l'aurais considéré que sous ce point de vue général.

Elle s'était à peine éloignée de moi de vingt pas, que quelque chose d'intérieur en moi me faisait désirer plus de particularité sur son compte...

L'idée d'une longue séparation vint me saisir et m'alarmer... Il pouvoit se faire que je ne la revisse plus... Le cœur s'attachait à ce qu'il peut, et je voulais au moins des traces sur lesquelles mes soupirs pussent se rejoindre, si je ne la revoyais plus moi-même: en un mot, je voulais avoir son nom, celui de sa famille, son état... Je savais où elle allait, je voulais savoir l'endroit d'où elle venait. Mais comment parvenir à toutes ces connaissances? Cent petites délicatesses s'y opposaient. Je formais vingt plans différents: je ne pouvais pas lui faire des questions directes, la chose du moins me paraissait impossible.

Un petit officier français de fort bon air, qui venait en dansant au bruit d'une ariette qu'il fredonnait, me fit voir que ce qui me semblait si difficile était la chose du monde la plus aisée. Il se trouva entre la dame et moi, au moment qu'elle revenait à la porte de la remise. Il m'aborça, et à peine m'avait-il parlé, qu'il me pria de lui faire l'honneur de le présenter à la dame... Je n'avais pas été présenté moi-même... Il se retourna aussitôt et se présenta sans moi. Vous venez de Paris, apparemment, lui dit-il, madame? Non; mais je vais, dit-elle, prendre cette route. Vous n'êtes pas de Londres? elle répondit que non. Ah! madame vient de Flandre? apparemment que vous êtes Flamande? La dame répondit oui... De Lille, peut-être?... Non... Ni d'Arras, ni de Cambrai, ni de Bruxelles?... La dame dit qu'elle était de Bruxelles.

J'ai eu l'honneur d'assister au bombardement de cette ville dans la dernière guerre... Il faut l'avouer, cette place est admirablement bien située pour cela... Elle était remplie de noblesse quand les Impériaux en furent chassés par les Français... La dame lui fit une légère inclination de tête. Il lui raconta la part qu'il avait eue au succès de cette affaire... la pria de lui faire l'honneur de lui dire son nom, et la salua.

Et madame, sans doute, a son mari? reprit-il, en regardant derrière lui après avoir fait deux pas. Et, sans attendre la réponse, il s'en alla en sautant dans la rue.

Je le considérai avec des yeux attentifs... Apparemment, me dis-je, que je n'ai pas assez médité les importantes leçons de la civilité qu'on a mises dans les mains de mon enfance; car je n'en pourrais pas faire autant.

LA REMISE.

M. Dessein était arrivé avec la clef de la remise à la main, il nous ouvrit les grands battants de son magasin de chaises.

Le premier objet qui me donna dans l'œil fut une autre guenille de désobligeante, le vrai portrait de celle qui m'avait plu une heure auparavant, mais qui depuis avait excité en moi une sensation si désagréable... Il me semblait qu'il n'y avait qu'un rustre, un homme insouciant, qui eût pu imaginer une telle machine, et je pensais à peu près de même de celui qui voudrait s'en servir.

J'observai qu'elle causait autant de répugnance à la dame qu'à moi... M. Dessein s'en aperçut, et il nous mena vers deux chaises qui devaient tout de suite l'objet de ses éloges. Les lords A... et B..., dit-il, les avaient achetées pour faire le grand tour; mais elles n'ont pas été plus loin que Paris: ainsi, elles sont à tous égards aussi bonnes que neuves... Je les trouve trop bonnes, monsieur Dessein; et je passai à une autre qui était derrière, et qui parut me convenir... J'entraî sur-le-champ en négociation du prix... Cependant, dis-je en ouvrant la portière et en montant dedans, il me semble qu'on aurait bien de la peine à y tenir deux... Ayez la bonté, madame, dit M. Dessein en lui offrant son bras, d'y monter aussi... La dame hésita une demi-seconde, et s'y plaça; et M. Dessein, à qui un domestique faisait signe qu'il voulait lui parler, ferma la portière sur nous et nous laissa.

ENCORE LA REMISE

Voilà qui est plaisant, dit la dame en souriant; c'est la seconde fois que, par des hasards fort indifférents, on nous laisse ensemble: cela est comique.

Il ne manque du moins pour le rendre tel, lui dis-je, que l'usage comique que la galanterie d'un Français voudrait faire de cette aventure... Faire l'amour dans le premier moment... offrir sa personne au second.

C'est là leur fort, répondit la dame.

Où le suppose au moins... et je ne sais trop comment cela est arrivé... mais ils ont acquis la réputation de mieux connaître et faire l'amour que toute autre nation de la terre... Pour moi, je les crois très-maladroits... et, dans le vrai, la pire espèce d'archers qui jamais exerça la patience du dieu d'amour.

Croire qu'ils mettent du sentiment dans l'amour!

Je croirais plutôt qu'il est possible de faire un bel habit avec des morceaux de reste et de toute couleur... Ils se déclarent tout d'un coup, à la première rencontre... N'est-ce pas la soumettre l'offre de leur amour et de leur personne à l'examen sévère d'un esprit que le cœur n'a pas encore chauffé?

La dame m'écoutait comme si elle s'attendait à quelque chose de plus. Considérez donc, madame, lui dis-je, en passant ma main sur sa sienne... Que les personnes graves détestent l'amour à cause du nom.

Les intéressées le haïssent, parce qu'elles donnent la préférence à autre chose.

Les hypocrites paraissent l'avoir en horreur, en feignant de n'aspirer qu'aux choses célestes.

Le vrai de tout cela, c'est que nous sommes beaucoup plus effrayés que blessés par cette passion.... Quelque manque d'expérience que l'homme montre dans ces sortes d'affaires, il ne laisse échapper le mot d'amour qu'une heure ou deux au moins après le temps que son silence sur ce sujet est devenu un vrai tourment. Il me semble qu'une suite de petites et paisibles attentions qui n'iraient pas jusqu'à sonner l'alarme... et qui ne seraient pourtant pas assez vagues pour qu'on pût s'y méprendre... accompagnées de temps d'un regard tendre, mais peu ou même point du tout de discours à ce sujet... laisseraient votre maîtresse toute à la nature, qui saura bien amollir son cœur.

Eh bien, dit la dame en rougissant, je crois que vous n'avez pas cessé de me faire l'amour depuis que nous sommes ensemble.

TOUJOURS LA REMISE

M. Desein revint pour nous ouvrir la portière, et dit à la dame que M. le comte de L... son frère, venait d'arriver... Quoique je souhaitasse tout le bien possible à cette dame, j'avouerais que cet événement attrista mon cœur; et je ne pus m'empêcher de le lui dire... car en vérité, madame, ajoutai-je, il est fatal à une proposition que j'allais vous faire...

Il est inutile, dit-elle en m'interrompant et en mettant une de ses mains sur les deux miennes, de m'expliquer votre projet. Il est rare, mon bon monsieur, qu'un homme ait quelque proposition amicale à faire à une femme, sans qu'elle en ait le pressentiment quelques moments auparavant.

Où... la nature, dis-je, l'arme de ce pressentiment, pour la garantir du piège... Mais, dit-elle en me fixant, je n'avais rien à craindre; et, à vous parler franchement, j'étais déterminée à accepter votre proposition. Si je l'eusse acceptée... elle s'arrêta un moment... je crois, reprit-elle, que vous m'auriez disposée à vous raconter une histoire qui aurait rendu la compassion la chose la plus dangereuse qui aurait pu nous arriver dans le voyage.

En me disant cela, elle me tendit la main... Je la baisai deux fois, et elle descendit de la chaise en me disant adieu avec un regard mêlé de sensibilité et de douceur.

DANS LA RUE.

Elle ne m'eut pas sitôt quitté, que je commençai à m'ennuyer. Il me semblait que les minutes étaient des heures, et que je n'ai jamais fait un marché de douze guinées aussi promptement dans toute ma vie, que celui de ma chaise. Je donnai ordre qu'on m'aménât des chevaux de poste, et je dirigeai mes pas vers l'hôtellerie.

Ciel! dis-je en entendant quatre heures sonner, et en faisant réflexion qu'il n'y avait guère plus d'une heure que j'étais à Calais...

Quel gros volume d'aventures, en cet instant si court, ne pourrait pas produire un homme qui s'intéresse à tout, et ne laisse rien échapper de ce que le temps et le hasard lui présentent continuellement!

Je ne sais si cet ouvrage aura jamais quelque utilité, peut-être qu'un autre réussira mieux. Mais qu'importe? C'est un essai que je fais sur la nature humaine... il ne me coûte que mon travail; cela suffit, il me fait plaisir, il anime la circulation de mon sang, dissipe les humeurs sombres, éclaire mon jugement et ma raison.

Je plains l'homme qui, voyageant de Dan à Bersheba, peut s'écrier: Tout est stérile! Oui, sans doute, le monde entier est stérile pour ceux qui ne veulent pas cultiver les fruits qu'il présente; mais, me disais-je à moi-même en frottant gaiement mes mains l'une contre l'autre, je serais au milieu d'un désert, que je trouverais de quoi réveiller mes affections... Un doux myrte, un triste cyprès, m'attireraient sous leur feuillage... Je les bénirais de l'ombrage bienfaisant qu'ils m'offriraient... je graverai mon nom sur leur écorce; je leur dirais: Vous êtes les arbres les plus agréables de tout le désert... Je gémirais avec eux en voyant leurs feuilles dessécher et tomber, et ma joie se mêlerait à la leur, quand le retour de la belle saison les couronnerait d'une riante verdure.

Le savant Smelfungus voyagea de Boulogne à Paris, de Paris à Rome, et ainsi de suite; mais le savant Smelfungus avait la jaunisse. Accablé d'une humeur sombre, tous les objets qui se présentèrent à ses yeux lui parurent décolorés et défigurés... Il nous a donné la relation de ses voyages: ce n'est qu'un triste détail de ses pitoyables sensations.

Je rencontrai Smelfungus sous le grand portique du Panthéon... il en sortait. Ce n'est qu'un vaste cirque pour un combat de coqs, dit-il... Je voudrais, lui dis-je, que vous n'eussiez rien dit de pis de la Vénus de Médicis... J'avais appris, en passant à Florence, qu'il avait fort maltraité la déesse, parce qu'il la regardait comme la beauté la plus prostituée du pays.

Smelfungus revenait de ses voyages, et je le rencontrai encore à Turin... Il n'eut que de tristes aventures sur la terre et sur l'onde à me raconter. Il n'avait vu que des gens qui s'entre-mangent, comme les

anthropophages. Il avait été écorché vif, et plus maltraité que saint Barthélemy, dans toutes les auberges où il était entré.

Oh! je veux le publier dans tout l'univers, s'écria-t-il. Vous ferez mieux, lui dis-je, l'aller voir votre médecin.

Mundungus, homme dont les richesses étaient immenses, se dit un jour: Allez, faisons le grand tour. Il va de Rome à Naples, de Naples à Venise, de Venise à Vienne, à Dresde, à Berlin... et Mundungus, à son retour, n'avait pas retenu une seule anecdote agréable... ou qui portait un caractère de générosité... Il avait parcouru les grandes routes sans jeter les yeux ni d'un côté ni de l'autre, de crainte que l'amour ou la compassion ne le détournât de son chemin.

Que la paix soit avec eux, s'ils peuvent la trouver! Mais le ciel, s'il était possible d'y atteindre avec de pareils esprits, n'aurait point d'objets qui pussent fixer et amollir la dureté de leurs cœurs... Les doux génies, sur les ailes de l'amour, viendraient se réjouir de leur arrivée: ils n'entendraient autre chose que des cantiques de joie, des extases de ravissement et de bonheur... O mes chers lecteurs! les âmes de Smelfungus et de Mundungus... je les plains... elles manquent de facultés pour les sentir... Smelfungus et Mundungus seraient placés dans la demeure la plus heureuse du ciel... les âmes de Smelfungus et de Mundungus s'y croiraient malheureuses, et gémiraient pendant toute l'éternité.

MONTREUIL.

Mon portemanteau était tombé une fois de derrière la chaise; j'avais été obligé de descendre deux fois par la pluie, et je m'étais mis une autre fois dans la boue jusqu'aux genoux, pour aider le postillon à l'attacher... Je ne savais ce qui causait un dérangement si fréquent. J'arrive à Montreuil, et l'hôte me demande si je n'ai pas besoin d'un domestique... A ce mot, je devine que c'est le défaut d'un domestique qui est cause que mon portemanteau se dérange si souvent.

Un domestique! dis-je: oui, j'en ai bien besoin; il m'en faut un. Monsieur, dit l'hôte, c'est qu'il y a ici près un jeune homme qui serait charmé d'avoir l'honneur de servir un Anglais. Et pourquoi plutôt un Anglais qu'un autre? Ils sont si généreux! répond l'hôte. Bon! dis-je en moi-même, je gage que ceci me coûtera vingt sous de plus ce soir... C'est qu'ils ont de quoi faire les généreux, ajouta-t-il. Courage! me disais-je, autres vingt sous à noter. Pas plus tard qu'hier au soir, continua-t-il, un milord anglais offrit un écu à la fille... Tant pis pour mademoiselle Jeanneton, dis-je.

Mademoiselle Jeanneton était fille de l'hôte; et l'hôte, s'imaginant que je n'entendais pas bien le français, se hasarda à m'en donner une leçon. Ce n'est pas tant pis que vous auriez dû dire, monsieur, c'est tant mieux. C'est toujours tant mieux, quand il y a quelque chose à gagner; tant pis, quand il n'y a rien... Cela revient au même, lui dis-je. Pardonnez-moi, monsieur, dit l'hôte, cela est bien différent.

Ces deux expressions, tant pis et tant mieux, étant les deux grands pivots de presque toutes les conversations françaises, il est bon d'avertir qu'un étranger qui va à Paris ferait bien de s'instruire, avant d'arriver, de toute l'étendue de leur usage.

Un jeune marquis, plein de vivacité, demanda à M. Hume, à la table de notre ambassadeur, s'il était M. Hume le poète: Non, dit M. Hume tranquillement. Tant pis, répond le marquis.

C'est M. Hume l'historien, dit un autre. Ah! tant mieux, dit le marquis. Et M. Hume, dont le cœur, comme on sait, est excellent, remercia le marquis pour son tant pis et pour son tant mieux.

L'hôte, après sa leçon, appela la Fleur; c'est ainsi que se nommait le jeune homme qu'il me proposait. Je ne puis rien dire de ses talents; monsieur en jugera mieux que moi; mais pour sa probité, j'en réponds.

Je ne sais quel ton il donna à ce qu'il disait; mais il me fit faire attention à ce que j'allais faire, et la Fleur, qui attendait dehors avec cette impatience qu'ont tous les enfants de la nature en certaines occasions, fit son entrée.

Je suis disposé à penser favorablement de tout le monde au premier abord, et surtout d'un pauvre diable qui vient offrir ses services à un aussi pauvre diable que moi: mais ce penchant me donne quelquefois de la défiance, il m'autorise du moins à en avoir. J'en prends plus ou moins, selon l'humeur qui me domine, et le cas dont il s'agit... Je puis ajouter aussi selon le sexe à qui je dois avoir affaire.

Dès que la Fleur entra dans la chambre, son air nouveau et naturel triompha de la défiance. Je me décidai sur-le-champ en sa faveur, et je l'arrêtai sans hésiter. J'ignore, à la vérité, ce qu'il sait faire; mais je découvrirai ses talents à mesure que j'en aurai besoin... D'ailleurs, un Français est propre à tout.

Pendant la curiosité m'aguillonna; et quelle fut ma surprise! le pauvre la Fleur ne savait que battre du tambour, et jouer quelques marches sur le fifre. Je sentis que ma faiblesse n'avait jamais été insultée plus vivement que dans cette occasion par ma sagesse...

La Fleur avait commencé son entrée dans le monde par satisfaire le noble désir qui enflamme presque tous ses compatriotes... Il avait servi le roi pendant plusieurs années: mais, s'étant aperçu que l'honneur d'être tambour n'ouvrait pas les portes de la récompense, ni la car-

rière de la gloire, il s'était retiré sur ses terres, où il vivait comme il plaisait à Dieu, c'est-à-dire, aux dépens de l'air.

Ainsi, me dit la Sagesse, vous avez pris un tambour pour vous servir dans votre voyage en France et en Italie ? Et pourquoi ne l'aurais-je pas pris ? dis-je. La moitié de notre noblesse ne fait-elle pas le même voyage avec des *lendors* de compagnons qu'elle paye, et qui lui laissent à payer de plus le flûteur, le diable et tout son train ?... Lorsqu'on peut se débarrasser d'un mauvais marché par une équivoque... je trouve qu'on n'est pas à plaindre... Mais, la Fleur, vous savez sans doute faire quelque chose de plus ? Oh que oui !... Il savait faire des guêtres, et jouer un peu du violon. Bravo ! dit la Sagesse... Moi, lui dis-je, je joue de la basse... ainsi nous pourrions concorder... Mais, la Fleur, vous savez raser et accommoder un peu une perruque ? J'ai les meilleures dispositions... C'en est assez pour le ciel, lui dis-je en l'interrompant, et cela doit me suffire... On servit le souper... Je me mis à table. J'avais d'un côté de ma chaise un épagneul anglais, de l'autre un domestique français aussi gai qu'on peut l'être... J'étais content de mon empire... Et si les monarques savaient borner leurs desirs, ils seraient aussi heureux que je l'étais.

La Fleur ne m'a point quitté pendant tous mes voyages, et il sera souvent question de lui. Il est bien juste que j'instruise mes lecteurs sur son compte ; et pourquoi même ne parviendrais-je pas à les intéresser en sa faveur ? Je n'ai jamais eu de raison de me repentir d'avoir suivi les impulsions qui m'avaient déterminé à le prendre : il a été le domestique le plus fidèle, le plus attaché, le plus ingénu qui jamais fût à la suite d'un philosophe. Ses talents de battre du tambour et de faire des guêtres, bons en eux-mêmes, ne m'étaient pas, à la vérité, d'une grande utilité ; mais j'en étais bien récompensé par la gaieté perpétuelle de son humeur... Elle suppléait à tous les talents qu'il n'avait pas : elle aurait même, dans mon esprit, effacé ses défauts. Je trouvais toujours des ressources et des motifs d'encouragement dans son air et ses regards, et une espèce de fil qui me faisait sortir des difficultés que je rencontrais... J'allais dire aussi des siennes ; mais la Fleur était hors de toute atteinte des événements. La faim, la soif, le froid, le chaud, les veilles, la fatigue, ne faisaient pas la moindre impression sur sa physionomie : il était éternellement le même. Je ne sais si je suis philosophe ; Satan veut quelquefois me le persuader ; mais si je le suis, je l'avoue, je me suis trouvé bien des fois humilié en réfléchissant aux obligations que j'ai au caractère philosophique de ce pauvre garçon. Combien de fois son exemple ne m'a-t-il pas excité à m'appliquer à une philosophie plus sublime !... Avec tout cela, la Fleur était un peu fat ; mais c'était plutôt un mouvement de la nature que l'effet de l'art. Il n'eut pas demeuré trois jours à Paris, que cette fatuité disparut.

J'installai le lendemain matin, la Fleur dans sa charge. Je fis devant lui l'inventaire de mes six chemises et de ma culotte de soie noire, et je lui donnai la clef de mon portemanteau. Je lui dis de le bien attacher derrière la chaise, de faire atteler les chevaux, et d'avertir l'hôte de m'apporter son compte.

Ce garçon est heureux, dit l'hôte en adressant la parole à cinq ou six filles qui entouraient la Fleur, et lui souhaitaient affectueusement un bon voyage. La Fleur baisait les mains des filles ; ses yeux se mouillaient, il les essuya trois fois, et trois fois il promit d'apporter des pardons de Rome à toute la bande.

Toute la ville l'aime, me dit l'hôte. On le trouvera de manque à tous les coins de Montreuil ; il n'a qu'un seul défaut, c'est d'être toujours amoureux... Bon ! dis-je en moi-même, cela m'écrira la peine de mettre chaque nuit ma culotte sous mon oreiller ; et je faisais moins, en disant cela, l'éloge de la Fleur, que le mien. J'ai toute ma vie été amoureux d'une princesse, ou de quelque autre, et je compte bien l'être jusqu'à ma mort. Je suis très-persuadé que si j'étais destiné à faire une action basse, je ne la ferais que dans l'intervalle d'une passion à l'autre. J'ai éprouvé quelquefois de ces interrègnes, et je me suis toujours aperçu que mon cœur était fermé pendant ce temps : il était si endurci, qu'il fallait que je fisse un effort sur moi pour soulager ce misérable, en lui donnant seulement six sous. Je me hâtais alors de sortir de cet état d'indifférence. Le moment où je me trouvais ranimé par la tendre passion, était le moment où je redevais généreux et compatissant. J'aurais tout fait pour rendre service, pourvu qu'il n'y eût pas de crime...

Mais que fais je en disant tout ceci ? ce n'est pas mon éloge, c'est celui de la passion.

FRAGMENT.

De toutes les villes de la Thrace, celle d'Abdère était la plus adonnée à la débauche : elle était plongée dans un débordement de mœurs effroyable. C'était en vain que Démocrite, qui y faisait son séjour, employait tous les efforts de l'ironie et de la risée pour l'en tirer ; il n'y pouvait réussir. Le poison, les conspirations, le meurtre, le viol, les libelles diffamatoires, les pasquinades, les séditions y régnaient : on n'osait sortir le jour ; c'était encore pis la nuit.

Ces horreurs étaient portées au dernier point, lorsqu'on représenta à Abdère l'Andromède d'Euripide ; tous les spectateurs en furent charmés ; mais, de tous les endroits dont ils furent enchantés, rien ne frappa plus

leur imagination que les tendres accents de la nature qu'Euripide avait mis dans le discours pathétique de Persée :

O Amour, roi des dieux et des hommes ! etc.

Tout le monde, le lendemain, parlait en vers iambiques ; ce discours de Persée faisait le sujet de toutes les conversations... On ne faisait que répéter dans chaque maison, dans chaque rue :

O Amour, roi des dieux et des hommes !

Tout retentissait du nom d'Amour ; chaque bouche le prononçait comme les notes d'une douce mélodie dont le souvenir charme encore l'oreille, et qu'on ne peut s'empêcher de répéter. On n'entendait de tous côtés qu'Amour ! Amour, roi des dieux et des hommes... Le même feu saisit tout le monde ; et toute la ville, comme si ses habitants n'avaient eu qu'un même cœur, se livra à l'amour.

Les apothicaires d'Abdère cessèrent de vendre de l'ellébore ; les faiseurs d'armes ne vendirent plus d'instruments de mort ; l'amitié, la vertu régnerent partout ; les ennemis les plus irréconciliables s'entre-donnerent publiquement le baiser de paix... Le siècle d'or revint, et répandit ses bienfaits sur Abdère. Les Abdéritains jouaient des airs tendres sur le chalumeau ; le beau sexe quittait les robes de pourpre, et s'asseyait modestement sur le gazon pour écouter ces doux concerts.

Il n'y avait, dit le fragment, que la puissance d'un dieu dont l'empire s'étend du ciel à la terre, et jusque dans le fond des eaux, qui pût opérer ce prodige.

Quand tout est prêt et qu'on a discuté chaque article de la dépense, il y a encore, à moins que le mauvais traitement n'ait remné votre bile en aigrissant votre humeur, une autre affaire à ajuster à la porte avant de monter en chaise. C'est avec les fils et les filles de la pauvreté que vous avez affaire : ils vous entourent... Et que personne ne les rebute... Ce que souffrent ces malheureux est déjà trop cruel, pour y ajouter de la dureté ; il vaut mieux avoir quelque monnaie à leur distribuer, et c'est un conseil que je donne à tous les voyageurs. Ils n'auront pas besoin d'écrire les motifs de leur générosité : ils seront enregistrés ailleurs.

Personne ne donne moins que moi, parce qu'il y a peu de mes connaissances qui aient moins à donner ; mais c'était le premier acte de cette nature que je faisais en France ; je le fis avec attention.

Hélas ! disais-je, en les montrant au bout de mes doigts, je n'ai que huit sous, et il y a huit pauvres femmes et autant d'hommes pour les recevoir.

Un de ces hommes sans chemise, et dont l'habit tombait en lambeaux, se trouva au milieu des femmes. Il s'en retira aussitôt en faisant la révérence. Lorsque le parterre cria tout d'une voix : Place aux dames ! il ne montre pas plus de déférence pour le beau sexe que ce pauvre homme.

Juste ciel ! m'écriai-je en moi-même, par quelles sages raisons as-tu ordonné que la mendicité et la politesse seraient réunies dans ce pays, quand elles sont si opposées dans les autres régions ?

Je lui offris un de mes huit sous, uniquement parce qu'il avait été honnête.

Un pauvre petit homme plein de vivacité, et qui était vis-à-vis de moi, après avoir mis sous son bras un fragment de chapeau, tira sa tabatière de sa poche, et offrit généreusement une prise de tabac à toute l'assemblée... C'était un don considérable pour lui, et chacun le refusa en faisant une inclination... Il les sollicita avec un air de franchise : Prenez, prenez-en, en regardant d'un autre côté ; à la fin chacun en prit. Ce serait dommage, me dis-je, que sa boîte se vidât. J'y mis deux sous, et j'y pris moi-même une prise de tabac pour lui rendre le don plus agréable. Il sentit le poids de la seconde obligation plus que celui de la première... C'était lui faire honneur ; l'autre, au contraire, était humiliante : il me salua jusqu'à terre.

Tenez, dis-je à un vieux soldat qui n'avait qu'une main, et semblait avoir vieilli dans le service, voilà deux sous pour vous... Vive le roi ! s'écria le vieux soldat.

Il ne me restait plus que trois sous ; j'en donnai un pour l'amour de Dieu : c'est à ce titre qu'on me le demandait. La pauvre femme avait la cuisse disloquée : on ne peut pas soupçonner que ce fût pour un autre motif.

Mon cher et très-charitable monsieur !... On ne peut refuser celui-ci, me disai-je.

Milord, anglais !... le seul son de ce mot valait l'argent, et je le payai du dernier de mes sous... Mais, dans l'empressement où j'avais été de les distribuer, j'avais oublié un pauvre honteux qui n'avait personne pour faire la quête, et qui peut-être aurait péri avant d'oser demander lui-même. Il était près de la chaise, mais hors du cercle ; il essayait une larme qui décollait le long de son visage, et il avait l'air d'avoir vu de plus beaux jours. Bon Dieu, me disais-je, et je n'ai pas un sou pour lui donner !... Vous en avez mille, s'écrièrent à la fois toutes les puissances de la nature qui étaient en mouvement chez moi... Je m'approchai de lui, et je lui donnai... il n'importe quoi... Je rougis aisément de dire combien j'étais honteux alors de penser combien peu... Si le lecteur

devine ma disposition, il peut juger entre ces deux points donnés, à vingt ou quarante sous près, quelle fut la somme précise.

Je ne pouvais rien donner aux autres... Que Dieu vous bénisse ! leur dis-je. Et le bon Dieu vous bénisse vous-même, s'écrierent le vieux soldat, le petit homme, etc., etc. Le pauvre honteux ne pouvait rien dire... Il tira un petit mouchoir de sa poche, et essuya ses yeux en se détournant. Je crus qu'il me remerciait plus que tous les autres.

LE BIDET.

Ces petites affaires ne furent pas sitôt ajustées, que je montai dans ma chaise, très-content de tout ce que j'avais fait à Montreuil... La Fleur, avec ses grosses bottes, sauta sur un bidet... Il s'y tenait aussi droit et aussi heureux qu'un prince.

Mais qu'est-ce que le bonheur et les grandeurs dans cette scène factice de la vie ? Nous n'avions pas encore fait une lieue, qu'un âne mort arrêta tout court la Fleur dans sa course. Le bidet ne voulut pas passer. La contestation entre la Fleur et lui s'échauffa, et le pauvre garçon fut désarçonné et jeté par terre.

Il souffrit sa chute avec toute la patience du Français qui aurait été le meilleur chrétien, et ne dit pas autre chose que *diable !* il remonta à cheval sur-le-champ, et battit le bidet comme il aurait pu battre son tambour.

Le bidet volait d'un côté du chemin à l'autre, tantôt par-ci, tantôt par-là ; mais il ne voulait pas approcher de l'âne mort. La Fleur, pour le corriger, insistait... et le bidet entêté le jeta encore par terre.

Qu'à ton bidet, la Fleur ? lui dis-je. Monsieur, c'est le cheval le plus opiniâtre du monde. Eh bien, s'il est obstiné, repris-je, il faut le laisser aller à sa fantaisie. La Fleur, qui était remonté, descendit ; et dans l'idée qu'il ferait aller le bidet en avant, il lui donna un grand coup de fouet ; mais le bidet le prit au mot, et s'en retourna en galopant à Montreuil. *Peste !* dit la Fleur.

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que, quoique la Fleur, dans ces accidents, ne se fût servi que de ces deux termes d'exclamation, il y en a cependant trois dans la langue française. Ils répondent à ce que les grammairiens appellent le positif, le comparatif et le superlatif ; et l'on se sert des uns et des autres dans tous les accidents imprévisibles de la vie.

Diable ! est le premier degré, c'est le degré positif ; il est d'usage dans les émotions ordinaires de l'esprit, et lorsque de petites choses contraires à notre attente arrivent. Qu'on joue, par exemple, au passe-dix, et que l'on ne rapporte deux fois de suite que double as, ou, comme la Fleur, que l'on soit jeté par terre ; ces petites circonstances et tant d'autres s'expriment par *diable !* et c'est pour cette raison que, lorsqu'il est question de coquage, on se sert de cette expression...

Mais dans une aventure où il entre quelque chose de dépitant, comme lorsque le bidet s'enfuit en laissant la Fleur étendu par terre avec ses grosses bottes, alors vient le second. On se sert de *peste !*

Pour le troisième...

Oh ! c'est ici que mon cœur se gonfle de compassion, quand je songe à ce qu'un peuple aussi poli doit avoir souffert pour qu'il soit forcé à s'en servir.

Puissance qui délie nos langues et les rends éloquentes dans la douleur, accorde-moi des termes décents pour exprimer ce superlatif, et quel que soit mon sort, je céderai à la nature !...

Mais il n'y a point de ces termes décents dans la langue française. Je formai la résolution de prendre les accidents qui m'arriveraient avec patience et sans faire d'exclamation.

La Fleur n'avait pas fait cette convention avec lui-même. Il suivit le bidet des yeux tant qu'il le put voir... Et l'on peut s'imaginer, si l'on veut, dès qu'il ne le vit plus, de quelle expression il fit usage pour finir la scène.

Il n'y avait guère de moyens, avec des bottes fortes aux jambes, de rattraper un cheval effarouché. Je ne voyais qu'une alternative, c'était de faire monter la Fleur derrière la chaise, ou de l'y faire entrer.

Il vint s'asseoir à côté de moi, et, dans une demi-heure, nous arrivâmes à la poste de Nampont.

NAMPONT.

L'ÂNE MORT.

Voici, dit-il, en tirant de son bissac le reste d'une croûte de pain, voici ce que tu aurais partagé avec moi si tu avais vécu... Je croyais que cet homme apostrophait son enfant ; mais c'était à son âne qu'il adressait la parole, et c'était le même âne que nous avions vu en chemin, et qui avait été si fatal à la Fleur... Il paraissait le regretter si vivement, qu'il me fit souvenir des plaintes que Sancho Pança avait faites dans une occasion semblable... Mais cet homme se plaignait avec des accents plus conformes à la nature.

Il était assis sur un banc de pierre à la porte. Le panneau et la bride de l'âne étaient à côté de lui ; il les levait de temps en temps, et les

lissait ensuite retomber... puis les regardait et secouait la tête... Il reprit ensuite sa croûte de pain, comme s'il allait la manger... Mais, après l'avoir tenue quelque temps à la main, il la posa sur le mors de la bride, en regardant avec des yeux de désir l'arrangement qu'il venait de faire, et il soupira.

La simplicité de sa douleur rassembla une foule de monde autour de lui ; et la Fleur s'y mêla pendant qu'on attelait les chevaux. J'étais resté dans la chaise, je voyais et j'entendais par-dessus la tête des autres.

Il disait qu'il venait d'Espagne, où il était allé du fond de la Franconie, et qu'il s'en retournait chez lui : il était arrivé jusqu'à cet endroit lorsque son âne mourut. Chacun était curieux de savoir ce qui avait pu engager ce pauvre vieillard à entreprendre un si long voyage.

Hélas ! dit-il, le ciel m'avait donné trois fils, c'étaient les plus beaux garçons de toute l'Allemagne. La petite vérole m'enleva les deux aînés dans la même semaine ; le plus jeune était frappé de la même maladie ; je craignais aussi de le perdre, et je fis vœu, s'il en revenait, d'aller à Saint-Jacques de Compostelle.

Là, il s'arrêta pour payer un tribut à la nature... et pleura amèrement.

Il continua... Le ciel, dit-il, me fit la faveur d'accepter la condition, et je partis de mon hameau avec le pauvre animal que j'ai perdu... Il a participé à toutes les fatigues de mon voyage ; il a mangé le même pain que moi pendant toute la route... enfin, il a été mon compagnon et mon ami.

Chacun prenait part à la douleur de ce pauvre homme. La Fleur lui offrit de l'argent. Il dit qu'il n'en avait pas besoin. Hélas ! ce n'est pas la valeur de l'âne que je regrette, c'est sa perte... J'étais assuré qu'il m'aimait... Il leur raconta l'histoire d'un malheur qui leur était arrivé en passant les Pyrénées... Ils s'étaient perdus, et avaient été séparés trois jours l'un de l'autre : pendant ce temps, l'âne l'avait cherché autant qu'il avait cherché l'âne ; à peine purent-ils manger l'un et l'autre jusqu'à ce qu'ils se fussent retrouvés.

Tu as au moins une consolation, lui dis-je, dans la perte de ton pauvre animal, c'est que je suis persuadé que tu lui as été un tendre maître. Hélas ! dit-il, je le croyais ainsi pendant qu'il vivait ; mais à présent qu'il est mort, je crains que la fatigue de me porter ne l'ait accablé, et que je ne sois responsable d'avoir abrégé sa vie.

Quelle honte pour l'humanité ! me dis-je en moi-même ; si nous ne nous aimions les uns les autres qu'autant que ce pauvre homme aimait son âne... ce serait quelque chose.

LE POSTILLON.

Cette histoire m'affecta. Le postillon n'y prit pas garde, et il m'entraîna sur le pavé au grand galop.

Le voyageur qui brûle de soif dans les déserts sablonneux de l'Arabie n'aspire pas plus vivement au bonheur de trouver une source, que mon âne aspire après des mouvements tranquilles. J'aurais souhaité que le postillon eût parti moins vite ; mais au moment que le bon pèlerin achevait son histoire, il donna de si grands coups de fouet à ses chevaux, qu'ils partirent comme si mille diables étaient à leurs trousses.

Pour l'amour de Dieu ! lui criais-je, allez plus doucement : mais plus je criais, plus il excitait ses chevaux. Que le diable t'emporte donc ! lui dis-je. Vous verrez qu'il continuera d'aller vite jusqu'à ce qu'il me mette en colère... ensuite il ira doucement, afin de me faire goûter les douceurs de cet état.

Il n'y manqua pas. Il arriva à une hauteur, et fut obligé d'aller pas à pas... Je m'étais fâché contre lui... Je m'étais fâché ensuite contre moi-même pour m'être mis en colère...

Un bon galop dans ce moment m'aurait fait du bien...

Allons un peu plus vite, je t'en prie, mon bon garçon, lui dis-je...

Mais le postillon me montra la montagne... Je voulais alors me rappeler l'histoire du pauvre Allemand et de son âne ; mais j'en avais perdu le fil, et il me fut aussi impossible de le retrouver, qu'au postillon d'aller le trot.

Eh bien, que tout aille à l'aventure ; je me sens disposé à faire de mon mieux, et tout va de travers.

La nature dans ses trésors a toujours des lenitifs pour nos maux. Je m'endormis, et ne me reveillai qu'au mot d'Amiens qui frappa mon oreille.

Oh ! oh ! dis-je en me frottant les yeux... c'est ici que ma belle dame doit venir.

AMIENS.

J'eus à peine prononcé ces mots, que le comte de L... et sa sœur passèrent rapidement dans leur chaise de poste. Elle n'eut que le temps de me faire un salut de connaissance, mais avec un air qui semblait désigner qu'elle avait quelque chose à me dire. Je n'avais effectivement pas encore achevé de souper, que le domestique de son frère m'apporta un billet de sa part. Elle me pria, le premier matin que je n'aurais rien à faire à Paris, de remettre la lettre qu'elle m'envoyait à madame de R...

Elle ajoutait qu'elle aurait bien voulu me raconter son histoire, et qu'elle était bien fâchée de n'avoir pu le faire... mais que si jamais je passais par Bruxelles, et que je n'eusse pas oublié le nom de madame de L... elle aurait cette satisfaction.

Ah ! j'irai te voir, charmante femme ! disais-je en moi-même ; rien ne sera plus facile. Je n'aurai, en revenant de l'Italie, qu'à traverser l'Allemagne, la Hollande, et retourner chez moi par la Flandre : à peine y aura-t-il dix postes de plus ; mais y en eût-il dix mille ?... Quelles délices, pour prix de tous mes voyages, de participer aux incidents d'une triste histoire que la beauté qui en est le sujet raconte elle-même !... de la voir pleurer ! C'en serait un plus grand encore de tarir la source de ses larmes ; mais si je ne parviens pas à la dessécher, n'est-ce pas toujours une sensation esquisse d'essuyer les joues mouillées d'une belle femme, assis à ses côtés pendant la nuit et dans le silence ?

Il n'y avait certainement pas de mal dans cette pensée. J'en fis cependant un reproche amer et dur à mon cœur.

J'avais toujours joui du bonheur d'aimer quelque belle. Ma dernière flamme, éteinte dans un accès de jalousie, s'était rallumée depuis trois mois aux beaux yeux d'Eliza, et je lui avais juré qu'elle durerait pendant tous mes voyages... Et pourquoi dissimuler la chose ? Je lui avais juré une fidélité éternelle : elle avait des droits sur tout mon cœur. Partager mes affections, c'était diminuer ces mêmes droits... : les exposer, c'était les risquer... Et là où il y a du risque, il peut y avoir de la perte. Et alors, Yorick, qu'auras-tu à répondre aux plaintes d'un cœur si rempli de confiance, si bon, si doux, si irréprochable ?...

Non, non, dis-je en m'interrompant, je n'irai point à Bruxelles... Mon imagination vint au secours de mon Eliza. Je me rappelai ses regards au dernier moment de notre séparation, lorsque ni l'un ni l'autre n'eûmes la force de prononcer le mot adieu ! Je jetai les yeux sur son portrait qu'elle m'avait attaché au cou avec un ruban noir. Je rougis en le fixant... J'aurais voulu le baiser... une honte secrète m'arrêtait. Cette tendre fleur, dis-je, en le pressant entre mes mains, doit-elle être flétrie jusque dans la racine ; et flétrie, Yorick, par toi qui a promis que ton sein serait son abri ?

Source éternelle de félicité ! m'écriai-je en tombant à genoux, sois témoin, ainsi que tous les esprits célestes, que je n'irai point à Bruxelles, à moins qu'Eliza ne m'y accompagne : dût ce chemin me conduire au suprême bonheur !

Le cœur, dans des transports de cette nature, dira toujours beaucoup trop en dépit du jugement.

LA LETTRE.

La fortune n'avait pas favorisé la Fleur : il n'avait pas été heureux dans ses faits de chevalerie, et, depuis vingt-quatre heures à peu près qu'il était à son service, rien ne s'était offert pour qu'il pût signaler son zèle. Ce pauvre garçon brûlait d'impatience. Le domestique du comte de L..., qui m'avait apporté la lettre, lui parut une occasion propice ; il la saisit. Dans l'idée qu'il me ferait honneur par ses intentions, il le prit dans un cabinet de l'auberge, et le régala du meilleur vin de Picardie. Le domestique du comte, pour n'être pas en reste de politesse, l'engagea à venir avec lui à l'hôtel. L'humeur gaie et douce de la Fleur mit bientôt tous les gens de la maison à leur aise vis-à-vis de lui. Il n'était pas chiche, en vrai Français, de montrer les talents qu'il possédait ; en moins de cinq ou six minutes, il prit son libre ; la femme de chambre, le maître d'hôtel, le cuisinier, la lavasse de vaisselle, les laquais, les chiens, les chats, tous, jusqu'à un vieux singe, se mirent aussitôt à danser. Jamais cuisine n'avait été si gaie depuis le déluge.

Madame de L..., en passant de l'appartement de son frère dans le sien, surprise des ris et du bruit qu'elle entendait, sonna sa femme de chambre pour en savoir la cause ; et dès qu'elle sut que c'était le domestique du gentilhomme anglais qui avait répandu la gaieté dans la maison en jouant du libre, elle lui fit dire de monter.

La Fleur, en montant l'escalier, s'était chargé de mille compliments de la part de son maître pour madame, ajoutant bien des choses au sujet de la santé de madame ; que son maître serait au désespoir si madame se trouvait incommodée par les fatigues du voyage ; et enfin, que monsieur avait reçu la lettre que madame lui avait fait l'honneur de lui écrire... Et sans doute il m'a fait l'honneur, dit madame en interrompant la Fleur, de répondre par un billet.

Elle lui parut dire cela d'un ton qui annonçait tellement qu'elle était sûre du fait, que la Fleur n'osa la détromper... Il trembla que je n'eusse fait une impolitesse ; peut-être eût-il peur aussi qu'on ne le regardât comme un sot de s'attacher à un maître qui manquait d'égards pour les dames ; et, lorsqu'elle lui demanda s'il avait une lettre pour elle : oh ! que oui, dit-il, madame. Il mit aussitôt son chapeau par terre, et, saisissant le bas de sa poche droite avec la main gauche, il commença à chercher la lettre avec son autre main... Il fit la même recherche dans sa poche gauche : Diable ! disait-il. Ensuite il chercha dans les poches de sa veste, et même dans son gousset : Peste ! Enfin il les vida toutes sur le plancher, on vit étala un col sale, un mouchoir, un peign, une mèche de fouet, un bonnet de nuit... Il regarda entre les bords de son chapeau, et peu s'en fallut qu'il ne plaçât la troisième exclamation : Quelle étourderie,

dit-il ! J'aurai laissé la lettre sur la table de l'auberge. Je vais courir la chercher, et je serai de retour dans trois minutes.

Je venais de me lever de table, quand la Fleur rentra pour me conter son aventure. Il me fit naïvement le récit de toute l'histoire, et ajouta par hasard que si monsieur avait oublié de répondre à la lettre de madame, il pouvait réparer cette faute par tout ce qu'il venait de faire... sinon, que les choses resteraient comme elles étaient d'abord.

Je n'étais pas sûr que l'étiquette m'obligât de répondre ou non. Mais un démon même n'aurait pas pu se fâcher contre la Fleur. C'était son zèle pour moi qui l'avait fait agir. S'y était-il mal pris ; me jetait-il dans un embarras ?... Son cœur n'avait pas fait de faute... Je ne crois pas que je fusse obligé d'écrire... La Fleur avait cependant l'air d'être si satisfait de lui-même, que...

Cela est fort bien, lui dis-je, cela suffit... Il sortit de la chambre avec la vitesse d'un éclair, et m'apporta presque aussitôt une plume, de l'encre et du papier... Il approcha la table d'un air si gai, si content, que je ne pus me défendre de prendre la plume.

Mais qu'écrire ? Je commençai et recommençai. Je gâtai inutilement cinq ou six feuilles de papier...

Bref, je n'étais pas d'humeur à écrire.

La Fleur, qui s'imaginait que l'encre était trop épaisse, m'apporta de l'eau pour la délayer. Il mit ensuite devant moi de la poudre et de la cire d'Espagne. Tout cela ne faisait rien. J'écrivais, j'effaçais, je déchirais, je brûlais, et je me remettais à écrire avec aussi peu de succès. Peste de l'étourdi ! dis-je à voix basse... Je ne peux pas écrire cette lettre... Je jetai de désespoir la plume à terre.

La Fleur, qui vit mon embarras, s'avança d'une manière respectueuse, et, en me faisant mille excuses de la liberté qu'il allait prendre, il me dit qu'il avait dans sa poche une lettre écrite par un tambour de son régiment à la femme d'un caporal, laquelle, osait-il dire, pourrait convenir dans cette occasion.

Je ne demandais pas mieux que de le contenter. Voyons-la, lui dis-je.

Il tira de sa poche un petit portefeuille sale, rempli de lettres et de billets doux. Il dénoua la corde qu'il le liait, en tira les lettres, les mit sur la table, les feuilleta les unes après les autres, et, après les avoir repassés à deux reprises différentes, il s'écria : Enfin, monsieur, la voici. Il la déploya, la mit devant moi, et se retira à trois pas de la table, pendant que je la lisais.

LA LETTRE.

MADAME,

Je suis pénétré de la douleur la plus vive, et réduit en même temps au désespoir, par ce retour imprévu du caporal qui rend notre entrevue de ce soir la chose du monde la plus impossible.

Mais vive la joie ! et toute la mienne sera de penser à vous.

L'amour n'est rien sans sentiment.

Et le sentiment est encore moins sans amour.

On dit qu'on ne doit jamais se désespérer.

On dit aussi que monsieur le caporal monte la garde mercredi : alors ce sera mon tour.

Chacun à son tour.

En attendant, vive l'amour ! et vive la bagatelle !

Je suis,

MADAME,

Avec tous les sentiments les plus respectueux et les plus tendres, tout à vous,

JACQUES ROCQUE.

Il n'y avait qu'à changer le caporal en comte... ne point parler de monter la garde le mercredi. La lettre, au surplus, n'était ni bien ni mal. Ainsi, pour contenter le pauvre la Fleur, qui tremblait pour ma réputation, pour la sienne, et pour celle de sa lettre, j'habillai ce chef-d'œuvre à ma guise. Je cachetai ce que j'avais écrit. La Fleur le porta à madame de L..., et nous partimes le lendemain matin pour Paris.

PARIS.

L'agréable ville, quand on a un bel équipage, une demi-douzaine de laquais, et une couple de cuisiniers ! avec quelle liberté, quelle aisance on vit !

Mais un pauvre prince sans cavalerie, et qui n'a pour tout bien qu'un fantassin, fait bien mieux d'abandonner le champ de bataille, et de se confiner dans le cabinet, s'il peut s'y amuser.

J'avoue que mes premières sensations, dès que je fus seul dans ma chambre, furent bien éloignées d'être aussi flatteuses que je me l'étais

figuré... Je m'approchai de la fenêtre, et je vis à travers les vitres une foule de gens de toutes couleurs qui couraient après le plaisir : les vieillards, avec des lances rompues et des casques, qui n'avaient plus leurs masques ; les jeunes, chargés d'une armure brillante d'or, ornés de tous les riches plumages de l'Orient, et joutant tous en faveur du plaisir, comme les preux chevaliers faisaient autrefois dans les tournois pour l'amour et la gloire.

Belas ! mon pauvre Yorick, m'écriai-je, que fais-tu ici ? A peine es-tu arrivé, que ce fracas brillant te jette dans le rang des atomes. Ah ! cherche quelque rue détournée, quelque profond enl-de-sac, où l'on n'ait jamais vu de flambeau darder ses rayons, ni entendu de carrosse ronler... C'est là où tu peux passer ton temps. Peut-être y trouveras-tu quelque tendre grisette qui te le fera paraître moins long. Voilà les espèces de coteries que tu pourras fréquenter.

Je péraï plutôt, m'écriai-je en tirant de mon portefeuille la lettre que madame de L... m'avait chargée de remettre. J'irai voir madame de R... et c'est la première chose que je ferai... La Fleur ? — Monsieur. — Faites venir un perruquier... Vous donnerez ensuite un coup de vergette à mon habit.

LA PERRUQUE.

Le perruquier entre ; il jette un coup d'œil sur ma perruque, et refuse net d'y toucher : c'était une chose au-dessus ou au-dessous de son art. Mais comment donc faire ? lui dis-je... — Monsieur, il faut en prendre une de ma façon... j'en ai de toutes prêtes.

— Mais je crains, mon ami, lui dis-je en examinant celle qu'il me montrait, que cette boucle ne se soutienne pas... — Vous pourriez, dit-il, la tremper dans la mer, elle tiendrait.

Tout est mesuré sur une grande échelle dans cette ville, me disais-je. La plus grande étendue des idées d'un perruquier anglais n'aurait jamais été plus loin qu'à lui faire dire : Trempez-la dans un seau d'eau. Quelle différence ! c'est comme le temps à l'éternité.

Je l'avouerai, je déteste toutes les conceptions froides et flegmatiques, ainsi que toutes les idées minces et bornées dont elles naissent. Je suis ordinairement si frappé des grands ouvrages de la nature, que, si je le pouvais, je n'aurais jamais de comparaison qui ne fût pour le moins une montagne. Tout ce qu'on peut objecter contre le sublime français, dans cet exemple, c'est que la grandeur consiste plus dans le mot que dans la chose. La mer remplit sans doute l'esprit d'une idée vaste ; mais Paris est si avant dans les terres, qu'il n'y avait pas d'apparence que je prisse la poste pour aller à cent milles de là faire l'expérience dont me parlait le perruquier ; ainsi, le perruquier ne me disait rien.

Un seau d'eau fait, sans contredit, une triste figure à côté de la mer ; mais il a l'avantage d'être sous la main, et l'on peut y tremper la boucle en un instant...

Disons vrai ! l'expression française exprime plus qu'on ne peut effectuer ; c'est du moins ce que je pense, après y avoir bien réfléchi.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ces minuties sont des marques beaucoup plus sûres et beaucoup plus distinctives des caractères nationaux, que les affaires les plus importantes de l'Etat, où il n'y a ordinairement que les grands qui agissent. Ils se ressemblent et parlent à peu près de même dans toutes les nations, et je ne donnerais pas douze sous de plus pour avoir le choix entre tous.

Le perruquier resta si longtemps à accommoder ma perruque, que je trouvai qu'il était trop tard pour aller porter ma lettre chez madame de R... Cependant, quand un homme est une fois habillé pour sortir, il ne peut guère se livrer à des réflexions sérieuses. Je pris par écrit le nom de l'hôtel de Modène, où j'étais logé, et je sortis, sans savoir où j'irais... J'y songerai, dis-je en marchant.

LE POULS.

Les petites douceurs de la vie en rendent le chemin plus uni et plus agréable. Les grâces, la beauté, disposent à l'amour ; elles ouvrent la porte de son temple, et on y entre insensiblement.

Je vous prie, madame, d'avoir la bonté de me dire par où il faut prendre pour aller à l'Opéra-Comique ? Très-volontiers, monsieur, dit-elle en quittant son ouvrage.

J'avais jeté les yeux dans cinq ou six boutiques pour y chercher une figure qui ne se renfrogerait pas en lui faisant cette question : celle-ci me plut, et j'entrai.

Elle était assise sur une chaise basse, dans le fond de la boutique, en face de la porte, et brodait des manchettes.

Très-volontiers, dit-elle en posant son ouvrage sur une chaise à côté d'elle ; et elle se leva d'un air si gai, si gracieux, que si j'avais dépensé cinquante louis dans sa boutique, j'aurais dit : Cette femme est reconnaissante.

Il faut tourner, monsieur, dit-elle en venant avec moi à la porte, et en me montrant la rue qu'il fallait prendre, il faut d'abord tourner à votre gauche... Mais prenez garde... il y a deux rues ; c'est la seconde... Vous la suivrez un peu, et vous verrez une église ; quand vous l'aurez passée, vous prendrez à droite, et cette rue vous conduira au bas du Pont-Neuf, qu'il faudra passer... Vous ne trouverez personne qui ne se fasse un vrai plaisir de vous montrer le reste du chemin.

Elle me répéta ses instructions trois fois, avec autant de patience et de bonté la troisième que la première ; et si des tons et des manières ont une signification (et ils en ont une sans doute, à moins que ce ne soit pour des cœurs insensibles), elle semblait s'intéresser à ce que je ne me perdisse pas.

Cette femme, qui n'était guère au-dessus de l'ordre des grisettes, était charmante ; mais je ne supposai pas que ce fut sa beauté qui me rendit si sensible à sa politesse. La seule chose dont je me souviens bien, c'est que je la fixai beaucoup en lui disant combien je lui étais obligé, et je répétai mes remerciements autant de fois qu'elle avait pris la peine de m'instruire.

Je n'étais pas à dix pas de sa porte, que j'avais oublié tout ce qu'elle m'avait dit... Je regardai derrière moi, et je la vis qui était encore sur le pas de sa porte, pour observer si je prendrais le bon chemin. Je retournai vers elle pour lui demander s'il fallait d'abord aller à droite ou à gauche... J'ai tout oublié, lui dis-je. Est-il possible ? dit-elle en souriant. Cela est très-possible, et cela arrive toujours quand on fait moins d'attention aux avis que l'on reçoit qu'à la personne qui les donne.

Ce que je disais était vrai, et elle le prit comme toutes les femmes prennent les choses qui leur sont dues. Elle me fit une légère révérence.

Attendez, me dit-elle en mettant sa main sur mon bras pour me retenir, je vais envoyer un garçon dans ce quartier-là porter un paquet ; si vous voulez avoir la complaisance d'entrer, il sera prêt dans un moment, et il vous accompagnera jusqu'à l'endroit même. Elle cria à son garçon, qui était dans l'arrière-boutique, de se dépêcher, et j'entrai avec elle. Je levai de dessus la chaise où elle les avait mises, les manchettes qu'elle brodait, dans l'intention de m'y asseoir ; elle s'assit elle-même sur une chaise basse, et je me mis aussitôt à côté d'elle.

Il sera prêt dans un moment, monsieur, dit-elle... Et pendant ce moment, je voudrais, moi, vous dire combien je suis sensible à toutes vos politesses. Il n'y a personne qui ne puisse, par hasard, faire une action qui annonce un bon naturel ; mais quand les actions de ce genre se multiplient, c'est l'effet du caractère et du tempérament. Si le sang qui passe dans le cœur est le même que celui qui coule vers les extrémités, je suis sûr, ajoutai-je en lui soulevant le poignet, qu'il n'y a point de femme dans le monde qui ait un meilleur pouls que le vôtre... Tâtez-le, dit-elle en tendant le bras. Je me débarrassai aussitôt de mon chapeau ; je saisis ses doigts d'une main, et j'appliquai sur l'artère les deux premiers doigts de mon autre main.

Que n'as-tu passé en ce moment, mon cher Eugène ! tu m'aurais vu en habit noir, et dans une attitude grave, aussi attentivement occupé à compter son pouls, que si j'eusse guetté le retour du flux et du reflux de la fièvre. Tu aurais ri, et peut-être moralisé sur ma nouvelle profession... Eh bien, je l'aurais laissé rire et sermonner à ton aise... Crois-moi, mon cher Eugène, j'aurais-je dit, il y a depires occupations dans le monde que celle de tâter le pouls d'une femme... Oui... mais d'une grisette ! répliquerais-tu... et dans une boutique tout ouverte ! Ah ! Yorick !

Et tant mieux ! quand mes vœux sont honorés, je me mets peu en peine que le monde me voie dans cette occupation.

LE MARI.

J'avais compté vingt battements de pouls, et je voulais aller jusqu'à quarante, quand son mari parut à l'improviste et déranga mon calcul. C'est mon mari, dit-elle, et cela ne fait rien. Je recommençai donc à compter. Monsieur est assez complaisant, ajouta-t-elle lorsqu'il passa près de nous, pour prendre la peine de me tâter le pouls. Le mari ôta son chapeau, me salua, et me dit que je lui faisais trop d'honneur ; il remit aussitôt son chapeau, et son alla.

Bon Dieu ! m'écriai-je en moi-même, est-il possible que ce soit là son mari !

Une foule de gens savent sans doute ce qui pouvait m'autoriser à faire cette exclamation ; qu'ils ne se fâchent pas si je vais l'expliquer à ceux qui l'ignorent.

A Londres, un marchand ne semble faire avec sa femme qu'un même tout ; quelquefois l'un, quelquefois l'autre, brille par diverses perfections de l'esprit et du corps ; mais ils unissent tout cela, vont de pair, et tâchent de cadrer l'un avec l'autre, autant que mari et femme doivent le faire.

A Paris, il y a à peine deux ordres d'êtres plus différents : car la puissance législative et exécutive de la boutique n'appartient point au mari ; il y paraît rarement... il se tient dans l'arrière-boutique, ou dans quelque chambre obscure, tout seul dans son bonnet de nuit : enfant brut de la nature, il reste tel que la nature l'a formé.

Le génie d'un peuple, dans un pays où il n'y a rien de salique que la monarchie, ayant cédé ce département, ainsi que plusieurs autres, entièrement aux femmes, celles-ci, par un babillage et un commerce continuuel avec tous ceux qui vont et viennent, sont comme ces cailloux de toutes sortes de formes, qui, frottés les uns contre les autres, perdent leur rudesse, et prennent quelquefois le poli d'un diamant... L'époux ne vaut pas beaucoup mieux que la pierre que vous frottez aux pieds.

Très-certainement, il n'est pas bon que l'homme soit seul... Il est fait pour la société et les douces communications. J'en appelle, pour preuve de ce que j'avance, au perfectionnement que notre nature en reçoit.

Comment trouvez-vous, monsieur, le battement de mon pouls ? dit-elle. Il est aussi doux, lui dis-je en la fixant tranquillement, que je me l'étais imaginé. Elle allait me répondre quelque chose d'honnête ; mais le garçon entra avec le paquet de gants. A propos, dis-je, j'en voudrais avoir une ou deux paires.

LES GANTS.

La belle marchande se lève, passe derrière son comptoir, avéint un paquet et le délie. J'avance vis-à-vis d'elle : les gants étaient tous trop grands ; elle les mesura l'un après l'autre sur ma main ; cela ne les rapetissait pas. Elle me pria d'en essayer une paire qui ne lui paraissait pas si grande que les autres... Elle en ouvrit un, et ma main y glissa tout d'un coup... Cela ne me convient pas, dis-je en remuant un peu la tête. Non, dit-elle en faisant le même mouvement.

Il y a de certains regards combinés d'une subtilité unique, où le caprice, et le bon sens, et la gravité, et la sottise, sont tellement confondus, que tous les langages variés de la tour de Babel ne pourraient les exprimer... Ils se communiquent et se saisissent avec une telle promptitude, qu'on sait à peine quel est le contagieux... Pour moi, je laisse à messieurs les dissertateurs le soin de grossir de ce sujet leurs agréables volumes... Il me suffit de répéter que les gants ne convenaient pas... Nous plâmes tous deux nos mains dans nos bras, en nous appuyant sur le comptoir. Il était si étroit, qu'il n'y avait de place entre nous que pour le paquet de gants.

La jeune marchande regardait quelquefois les gants, puis du côté de la fenêtre, puis les gants... et jetait de temps en temps les yeux sur moi. Je n'étais pas disposé à rompre le silence... Je suivais en tout son exemple. Mes yeux se portaient tour à tour sur elle, et sur la fenêtre, et sur les gants.

Mais je perdais beaucoup dans toutes ces attaques d'imitation. Elle avait des yeux noirs, vifs, qui dardaient leurs rayons à travers deux longues paupières de soie, et ils étaient si perçants, qu'ils pénétraient jusqu'au fond de mon cœur... Cela peut paraître étrange ; mais telle était l'impression qu'elle faisait sur moi.

N'importe, dis-je, je vais m'accommoder de ces deux paires de gants ; et je les mis en poche.

Elle ne me les surfit pas d'un sou, et je fus sensible à ce procédé. J'aurais voulu qu'elle eût demandé quelque chose de plus, et j'étais embarrassé comment le lui faire comprendre... Croyez-vous, monsieur, me dit-elle en se méprenant sur mon embarras, que je voudrais demander seulement un sou de trop à un étranger, et surtout à un étranger dont la politesse, plus que le besoin de gants, l'engage à prendre ce qui ne lui convient pas, et à se fier à moi ? Est-ce que vous m'en auriez cru capable ?... Moi ! non, je vous assure ; mais vous l'eussiez fait, que je vous l'aurais pardonné de bon cœur... Je payai ; et, en la saluant un peu plus profondément que cela n'est d'usage à l'égard d'une femme de marchand, je la quittai ; et le garçon, avec son paquet, me suivit.

LA TRADUCTION.

On me mit dans une loge où il n'y avait qu'un vieil officier. J'aime les militaires, non-seulement parce que j'honore l'homme dont les mœurs sont adoucies par une profession qui développe souvent les mauvaises qualités de ceux qui sont méchants, mais parce que j'en ai connu un autrefois... car il n'est plus ; pourquoi ne le nommerais-je pas ? C'était le capitaine Tobie Shandy, le plus cher de tous mes amis. Je ne puis penser à la douceur et à l'humanité de ce brave homme, quoiqu'il y ait bien longtemps qu'il soit mort, sans que mes yeux se remplissent de larmes, et j'aime, à cause de lui, tout le corps des vétérans. J'enjambai sur-le-champ les deux bancs qui étaient devant moi, et me plaçai à côté de l'officier.

Il lisait attentivement, ses lunettes sur le nez, une petite brochure qui était probablement une des pièces qu'on allait jouer. Je fus à peine assis, qu'il ôta ses lunettes, les enferma dans un étui de chagrin, et mit le livre et l'étui dans sa poche. Je me levai à demi pour le saluer.

Qu'on traduise ceci dans tous les langages du monde ; en voici le sens :

« Voilà un pauvre étranger qui entre dans la loge... il a l'air de ne connaître personne, et il demeurera sept ans à Paris, qu'il ne connaît rien de ce soit, si tous ceux qu'il approcherait gardaient leurs lunettes sur le nez... C'est lui qui fermer la porte de la conversation ; ce sera le traiter pire qu'un Allemand. »

Le vieil officier aurait pu dire tout cela à haute voix, et je ne l'aurais pas mieux entendu... Je lui aurais, à mon tour, traduit en français le salut que je lui avais fait ; je lui aurais dit « que j'étais très-sensible à son intention, et que je lui en rendais mille grâces. »

Il n'y a point de secret qui aide plus au progrès de la sociabilité, que de se rendre habile dans cette matière abrégée de se faire entendre, et d'être prompt à expliquer en termes clairs les divers mouvements des yeux et du corps dans toutes leurs inflexions. Quant à moi, par une longue habitude, j'exerce cet art si machinalement, que, lorsque je marche dans les rues de Londres, je traduis tout le long du chemin ; et je me suis sou-

vent trouvé dans des cercles où l'on n'avait pas dit quatre mots, et dont j'aurais pu rapporter vingt conversations différentes, ou les écrire, sans risquer de dire quelque chose qui n'aurait pas été vrai.

Un soir que j'allais au concert de Martini à Milan, comme je me présentais à la porte de la salle pour entrer, la marquise de F... en sortait avec une espèce de précipitation : elle était presque sur moi que je ne l'avais pas vue, de sorte que je fis un saut de côté pour la laisser passer ; Elle fit de même et du même côté, et nos têtes se touchèrent... Elle alla aussitôt de l'autre côté : un mouvement involontaire m'y porta, et je m'opposai encore innocemment à son passage... Cela se répéta encore malgré nous, jusqu'au point que cela en devint ridicule... A la fin, je fis ce que j'aurais dû faire dès le commencement, je me tins tranquille, et la marquise passa sans difficulté. Je sentis aussitôt ma faute, et il n'était pas possible que j'entrasse avant de la réparer. Pour cela je suivis la marquise des yeux jusqu'au bout du passage : elle tourna deux fois les siens vers moi, et semblait marcher le long du mur, comme si elle voulait faire place à quelque autre qui viendrait à passer... Non, non, dis-je, c'est là une mauvaise traduction : elle a droit d'exiger que je lui fasse des excuses, et l'espace qu'elle laisse n'est que pour m'en donner la facilité. Je cours donc à elle, et lui demande pardon de l'embarras que je lui avais causé, en lui disant que mon intention était de lui faire place... Elle répondit qu'elle avait eu le même dessein à mon égard... et nous nous remerciâmes réciproquement. Elle était au haut de l'escalier, et ne voyant point d'écurer près d'elle, je lui offris la main pour la conduire à sa voiture... Nous descendîmes l'escalier, en nous arrêtant presque à chaque marche pour parler du concert et de notre aventure. Elle était dans son carrosse. En vérité, madame, lui dis-je, j'ai fait six efforts différents pour vous laisser passer... Et moi, j'en ai fait autant pour vous laisser entrer... Je souhaiterais bien, ajoutai-je aussitôt, que vous en fassiez un septième... Très-volontiers, dit-elle en me faisant place... La vie est trop courte pour s'occuper de tant de formalités... Je montai dans la voiture, et je l'accompagnai chez elle... Et que devint le concert ? Ceux qui y étaient le savent mieux que moi.

Je veux seulement ajouter que la liaison agréable qui résulta de cette traduction me fit plus de plaisir qu'aucune de celles que j'ai eu l'honneur de faire en Italie.

LE NAIN.

Je n'ai jamais ouï dire que quelqu'un, si ce n'est une seule personne que je nommerai probablement dans ce chapitre, eût fait une remarque que je fis au moment même que je jetai les yeux sur le parterre, et qui me frappa d'autant plus vivement, que je ne me souvenais même pas trop qu'on l'eût faite ; c'est le jeu inconcevable de la nature, en formant un si grand nombre de nains. Elle se joue sans doute de tous les pauvres humains dans tous les coins de l'univers ; mais à Paris, il semble qu'elle ne mette point de bornes à ses amusements. Cette bonne déesse paraît aussi gaie qu'elle est sage.

J'étais à l'Opéra-Comique ; mais toutes mes idées n'y étaient pas renfermées, et elles se promenaient dehors comme si j'y avais été moi-même... Je mesurais, j'examinais tous ceux que je rencontrais dans les rues ; c'était une tâche mélancolique, surtout quand la taille était petite... le visage très-brun, les yeux vifs, le nez long, les dents blanches, la mâchoire en avant... Je souffrais de voir tant de malheureux que la force des accidents avait chassés de la classe où ils devaient être, pour les contraindre à faire nombre dans une autre... Les uns, à cinquante pas, paraissaient à peine être des enfants par leur taille ; les autres étaient noués, rachitiques, bossus, ou avaient les jambes tortues. Ceux-ci étaient arrêtés dans leur croissance, dès l'âge de six ou sept ans, par les mains de la nature ; ceux-là ressemblaient à des pommiers nains qui, dès leur première existence, font voir qu'ils ne parviendront jamais à la hauteur commune des autres arbres de la même espèce.

Un médecin voyageur dirait peut-être que cela ne provient que des bandages mal faits et mal appliqués... Un médecin sombre dirait que c'est faute d'air ; et un voyageur curieux, pour appuyer ce système, se mettrait à mesurer la hauteur des maisons, le peu de largeur des rues, et combien de pieds carrés occupent au sixième ou septième étage les gens du peuple, qui mangent et couchent ensemble. M. Shandy, qui avait sur bien des choses des idées fort extraordinaires, soutenait, en causant un soir sur cette matière, que les enfants, comme d'autres animaux, pouvaient devenir fort grands lorsqu'ils étaient venus au monde sans accidents ; mais, ajoutait-il, le malheur des habitants de Paris est d'être si étroitement logés qu'ils n'ont réellement pas assez de place pour les faire... Aussi, que font-ils ? des riens ; car n'est-ce pas ainsi qu'on doit appeler une chose qui, après vingt ou vingt-cinq ans de tendres soins et de bonne nourriture, n'est pas devenue plus haute que ma jambe ?... Or, M. Shandy étant d'une très-petite stature, on ne pouvait rien dire de plus.

Ce n'est pas ici un ouvrage de raisonnement, et je m'en tiens à la fidélité de la remarque qui peut se vérifier dans toutes les rues et dans tous les carrefours de Paris. Je descendais un jour la rue qui conduit du Carrousel au Palais Royal ; j'aperçus un petit garçon qui avait de la peine à passer le ruisseau, et je lui tendis la main pour l'aider. Quelle fut ma surprise en jetant les yeux sur lui ! le petit garçon avait au moins qua-

rante aus... Mais il n'importe, dis-je... quelque autre bonne âme en fera autant pour moi quand j'en aurai quatre-vingt-dix.

Je sens en moi je ne sais quels principes d'égards et de compassion pour cette portion défectueuse et diminutive de mon espèce, qui n'a ni la force ni la taille pour se pousser et pour figurer dans le monde... Je n'aime point qu'on les humilie... et je ne fus pas sitôt assis à côté de mon vieil officier, que j'eus le chagrin de voir qu'on se moquait d'un bossu au bas de la loge où nous étions.

Il y a, entre l'orchestre et la première loge de côté, un espace où beaucoup de spectateurs se réfugient quand il n'y a plus de place ailleurs. On y est debout, quoiqu'on paye aussi cher que dans l'orchestre. Un pauvre hère de cette espèce s'était glissé dans ce lieu incommode : il était entouré de personnes qui avaient au moins deux pieds et demi de plus que lui... et le nain bossu souffrait prodigieusement ; mais ce qui le gênait le plus, était un homme de plus de six pieds de haut, épais à proportion, Allemand par-dessus tout cela, qui était précisément devant lui, et lui dérobaient absolument la vue du théâtre et des acteurs. Mon nain faisait ce qu'il pouvait pour jeter un coup d'œil sur ce qui se passait : il cherchait à profiter des ouvertures qui se faisaient quelquefois entre les bras de l'Allemand et son corps ; il guettait d'un côté, était à l'affût de l'autre ; mais ses soins étaient inutiles : l'Allemand se tenait massivement dans une attitude carrée : il aurait été aussi bien dans le fond d'un puits. Il étendit en haut très-civilement sa main jusqu'au bras du géant, et lui conta sa peine... L'Allemand tourne la tête, jette en bas les yeux sur lui, comme Goliath sur David, et inexorablement se remet dans sa situation.

Je prenais en ce moment une prise de tabac dans la tabatière de corne du bon moine. Ah ! mon bon père Laurent ! comme ton esprit doux et poli, et qui est si bien modelé pour supporter et pour souffrir avec patience... comme il aurait prêté une oreille complaisante aux plaintes de ce pauvre nain !...

Le vieil officier me vit lever les yeux avec émotion en faisant cette apostrophe, et me demanda ce qu'il y avait. Je lui contai l'histoire en trois mots, en ajoutant que cela était inhumain.

Le nain était poussé à bout, et, dans les premiers transports, qui sont communément déraisonnables, il dit à l'Allemand qu'il couperait sa longue queue avec ses ciseaux. L'Allemand le regarda froidement, et lui dit qu'il en était le maître, s'il pouvait y atteindre.



Elle me répéta ses instructions à trois reprises.

Oh ! quand l'injure est aiguë par l'insulte, tout homme qui a du sentiment prend le parti de celui qui est offensé, quel qu'il soit... J'aurais volontiers sauté en bas pour aller au secours de l'opprimé... Le vieil officier le soulagea avec beaucoup moins de fracas... Il fit signe à la sentinelle, et lui montra le lieu où se passait la scène. La sentinelle y pénétra... Il n'y avait pas besoin d'explication : la chose était visible...

Le soldat fit reculer l'Allemand, et plaça le nain devant l'épais géant... Cela est bien fait ! m'écriais-je, en frappant des mains... Vous ne souffririez pas une chose semblable en Angleterre ? dit le vieil officier.

En Angleterre, monsieur, lui dis-je, nous sommes tous assis à notre aise....



Nos politesses furent réciproques.

Il voulut apparemment me donner quelque satisfaction de moi-même, et me dit : Voilà un bon mot... Je le regardai, et je vis bien qu'un bon mot a toujours de la valeur à Paris. Il m'offrit une prise de tabac.

LA ROSE.

Mon tour vint de demander au vieil officier ce qu'il y avait... J'entendais de tous côtés crier du parterre : *Haut les mains, monsieur l'abbé*, et cela m'était tout aussi incompréhensible qu'il avait peu compris ce que j'avais dit en parlant du moine.

Il me dit que c'était apparemment quelque abbé qui se trouvait placé dans une loge derrière quelques grisettes, et que le parterre l'ayant vu, il voulait qu'il tint ses deux mains en l'air pendant la représentation... Ah ! comment soupçonner, dis-je, qu'un ecclésiastique puisse être un filou ? L'officier sourit, et, en me parlant à l'oreille, il me donna connaissance d'une chose dont je n'avais pas encore eu la moindre idée.

Bon Dieu ! dis-je en pâliant d'étonnement, est-il possible qu'un peuple si rempli de sentiment ait en même temps des idées si étranges, et qu'il se démente jusqu'à ce point ? Quelle grossièreté ! ajoutai-je.

L'officier me dit : C'est une raillerie piquante qui a commencé au théâtre contre les ecclésiastiques, du temps que Molière donna son *Tartuffe*... Mais cela se passe peu à peu avec le reste de nos mœurs gothiques... Chaque nation, continua-t-il, a ses délicatesses et ses grossièretés qui régnaient pendant quelque temps, et se perdent par la suite... J'ai été dans plusieurs pays, et je n'en ai pas vu un seul où je n'aie trouvé des raffinements qui manquaient dans d'autres. Le pour et le contre se trouvent dans chaque nation... Il y a une balance de bien et de mal partout ; il ne s'agit que de la bien observer. C'est le vrai préservatif des préjugés que le vulgaire d'une nation prend contre une autre... Un voyageur a l'avantage de voir beaucoup et de pouvoir faire le parallèle des hommes et de leurs mœurs, et par là il apprend le *savoir-vivre*. Une tolérance réciproque nous engage à nous entr'aimer... Il me fit, en disant cela, une inclination et me quitta.

Il me tint ce discours avec tant de candeur et de bon sens, qu'il justifia les impressions favorables que j'avais eues de son caractère... Je croyais aimer l'homme ; mais je craignais de me méprendre sur l'objet... Il venait de tracer ma façon de penser. Je n'aurais pas pu l'exprimer aussi bien c'était la seule différence.

Rien n'est plus incommode pour un cavalier que d'avoir un cheval entre ses jambes, qui dresse les oreilles et fait des écarts à chaque objet qu'il aperçoit : cela m'inquiète fort peu... mais j'avoue franchement que j'ai

rougi plus d'une fois pendant le premier mois que j'ai passé à Paris, d'entendre prononcer certains mots auxquels je n'étais pas accoutumé. Je croyais qu'ils étaient indécents, et ils me soulevaient... Mais je trouvai, le second mois, qu'ils étaient sans conséquence, et ne blessaient point la pudeur.

Madame de Rambouillet, après six semaines de connaissance, me fit l'honneur de me mener avec elle à deux lieues de Paris dans sa voiture... On ne peut être plus polie, plus vertueuse et plus modeste qu'elle dans ses expressions... En revenant, elle me pria de tirer le cordon... Avez-vous besoin de quelque chose ? lui dis-je... Rien que de pisser, dit-elle.



Ce marchand était un chevalier de Saint-Louis qui vendait des petits pâtés.

Ami voyageur, ne troublez point madame de Rambouillet, et vous, belles nymphes qui faites les mystérieuses, allez cueillir des roses, effeuillez-les sur le sentier où vous vous arrêterez... Madame de Rambouillet n'en fit pas davantage... Je lui avais aidé à descendre de carrosse, et j'eusse été le prêtre de la chaste Castalie, que je ne me serais pas tenu dans une attitude plus décente et plus respectueuse près de sa fontaine.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Ce que le vieil officier venait de me dire sur les voyages, me fit souvenir des avis que Polonius donnait à son fils sur le même sujet ; ces avis me rappelèrent Hamlet, et Hamlet retraça à ma mémoire les autres ouvrages de Shakspeare. J'entrai à mon tour dans la boutique d'un libraire, sur le quai Conti, pour acheter les œuvres de ce poète.

Le libraire me dit qu'il n'en avait point de complètes. Comment ! lui dis-je, en voilà un exemplaire sur votre comptoir. Cela est vrai, mais il n'est pas à moi... Il est à monsieur le comte de B..., qui me l'a envoyé de Versailles pour le faire relier, et auquel je le renverrai demain matin.

Et que fait monsieur le comte de B... de ce livre ? lui dis-je ; est-ce qu'il lit Shakspeare ? Oh ! dit le libraire, c'est un esprit fort... Il aime les livres anglais ; et, ce qui lui fait encore plus d'honneur, monsieur, c'est qu'il aime aussi les Anglais. En vérité, lui dis-je, vous parlez si poliment, que vous forcerez presque un Anglais, par reconnaissance, à dépenser quelques louis dans votre boutique. Le libraire fit une inclination, et allait probablement dire quelque chose, lorsqu'une jeune fille d'environ vingt ans, fort décentement mise, et qui avait l'air d'être au service de quelque dévot à la mode, entra dans la boutique, et demanda *les Égarements du cœur et de l'esprit* ; le libraire les lui donna aussitôt. Elle tira de sa poche une petite bourse de satin vert, nouée d'un ruban de même couleur... Elle la délia, et mit dedans le pouce et le doigt avec délicatesse, mais sans affectation, pour prendre de l'argent, et paya. Rien ne me retenait dans la boutique, et j'en sortis avec elle.

Ma belle enfant, lui dis-je, quel besoin avez-vous des égarements du cœur ? A peine savez-vous encore que vous en avez un, jusqu'à ce que l'amour vous l'ait dit, ou qu'un berger infidèle lui ait causé du mal. Dieu m'en garde ! répondit-elle. Oui, vous avez raison ; votre cœur est bon, et ce serait dommage qu'on vous le dérobat... C'est pour vous un trésor pré-

cieux... Il vous donne un meilleur air que si vous étiez parée de perles et de diamants.

La jeune fille m'écoutait avec une attention docile, et elle tenait sa bourse par le ruban. Elle est bien légère, lui dis-je en la saisissant... et aussitôt elle l'avança vers moi... Il y a bien peu de chose dedans, continuai-je ; mais soyez toujours aussi sage que vous êtes belle, et le ciel la remplira... J'avais encore dans la main quelques écus qui avaient été destinés à l'achat de Shakspeare ; elle m'avait tout à fait laissé aller sa bourse, et j'y mis un écu. Je nouai le ruban, et je la lui rendis.

Elle me fit, sans parler, une humble inclination... C'était une de ces inclinations tranquilles et reconnaissantes, où le cœur a plus de part que le geste : le cœur sent le bienfait, et le geste exprime la reconnaissance. Je n'ai jamais donné un écu à une fille avec plus de plaisir.

Mon avis ne vous aurait servi à rien, ma chère, sans ce petit présent ; quand vous verrez l'écu, vous vous souviendrez de l'avis.

N'allez pas le dépenser en rubans...

Je vous assure, monsieur, que je le conserverai... Et elle me donna la main. Oui, monsieur, je le mettrai à part.

Une convention vertueuse qui se fait entre homme et femme semble sanctifier leurs plus secrètes démarches. Il était déjà tard, et il faisait obscur ; malgré cela, comme nous allions du même côté, nous n'eûmes point de scrupule d'aller ensemble le long du quai Conti.

Elle me fit une seconde inclination lorsque nous nous mîmes en marche ; et nous n'étions pas encore à vingt pas de la porte du libraire, que, croyant n'avoir pas assez fait, elle s'arrêta un petit moment pour me remercier encore.

C'est un petit tribut, lui dis-je, que je n'ai pu m'empêcher de payer à la vertu, et je ne voudrais pas m'être trompé sur le compte de la personne à qui je rends cet hommage... Mais l'innocence, ma chère, est peinte sur votre visage... Malheur à celui qui essaierait de lui tendre des pièges !

Elle parut un peu affectée de ce que je lui disais... Elle fit un profond soupir. Je ne me crus pas autorisé d'en rechercher la cause, et nous gardâmes le silence jusqu'au coin de la rue de Nevers, où nous devions nous séparer.

Est-ce ici le chemin, lui dis-je, ma chère, de l'hôtel de Modène ? — Oui, mais on peut y aller par la rue Guénégaud, qui est un peu plus loin... — Eh bien, j'irai donc par la rue Guénégaud, pour deux raisons : d'abord parce que cela me fait plaisir, et ensuite, pour vous accompagner plus longtemps. — En vérité, dit-elle, je souhaiterais que l'hôtel fût dans la rue des Saints-Pères... — C'est peut-être là que vous demeurez ? lui dis-je. — Oui, monsieur, je suis femme de chambre de madame de R...



La Fleur. — Il y avait dans tout son maintien un air de fête.

— Bon Dieu ! m'écriai-je, c'est la dame pour laquelle on m'a chargé d'une lettre à Amiens. Elle me dit que madame de R... attendait en effet un étranger qui devait lui remettre une lettre, et qu'elle était fort impatiente de le voir... Eh bien, ma chère enfant, dites-lui que vous l'avez rencontré ; assurez-la de mes respects, et que j'aurai l'honneur de la voir demain matin.

C'était au coin de la rue de Nevers que nous disions tout cela... Nous nous étions arrêtés, parce que la jeune fille voulait mettre les deux volumes qu'elle venait d'acheter dans ses poches : je tenais le second,

tandis qu'elle y fourrait le premier, et elle tint sa poche ouverte, afin que j'y misse l'autre.

Qu'il est doux de sentir la finesse des liens qui attachent nos affections !

Nous nous remîmes encore en marche... et nous n'avions pas fait trois pas, qu'elle me prit le bras... J'allais l'en prier ; mais elle le fit d'elle-même, avec cette simplicité irréfléchie qui montre qu'elle ne pensait pas du tout qu'elle ne m'avait jamais vu... Pour moi, je crus sentir si vivement en ce moment les influences de ce qu'on appelle la force du sang, que je ne pus m'empêcher de la fixer, pour voir si je ne trouverais pas en elle quelque ressemblance de famille... Hé ! ne sommes-nous pas, dis-je, tous parents ?

Arrivés au coin de la rue Guénégaud, je m'arrêtai pour lui dire décidément adieu. Elle me remercia encore, et pour ma politesse, et pour lui avoir tenu compagnie. Nous avions quelque peine à nous séparer... Cela ne se lit qu'en nous disant adieu deux fois. Notre séparation était si cordiale, que je l'aurais scellée, je crois, en tout autre lieu, d'un baiser de charité aussi saint, aussi chaud que celui d'un apôtre.

Mais à Paris, il n'y a guère que les hommes qui s'embrassent... Je fis ce qui revient à peu près au même...

Je priaï Dieu de la bénir...

LE PASSE-PORT.

De retour à l'hôtel, la Fleur me dit qu'on était venu, de la part de M. le lieutenant de police, pour s'informer de moi. Diable ! dis-je, j'en sais la raison, et il est temps d'en informer le lecteur. J'ai omis cette partie de l'histoire dans l'ordre qu'elle est arrivée... Je ne l'avais pas oubliée... mais j'avais pensé, en écrivant, qu'elle serait mieux placée ici.

J'étais parti de Londres avec une telle précipitation, que je n'avais pas songé que nous étions en guerre avec la France. J'étais arrivé à Douvres ; déjà je voyais, par le secours de ma lunette d'approche, les hauteurs qui sont au delà de Boulogne, que l'idée de la guerre ne m'était pas plus venue à l'esprit, que celle qu'on ne pouvait pas aller en France sans passe-port... Aller seulement au bout d'une rue et n'en retourner sans avoir rien fait, est pour moi une chose pénible. Le voyage que je commençais était le plus grand effort que j'eusse jamais fait pour acquérir des connaissances, et je ne pouvais supporter l'idée de retourner à Londres sans remplir mon projet... On me dit que le comte de *** avait loué le paquebot... Il était logé dans mon auberge ; j'étais légèrement connu de lui, et j'allai le prier de me prendre à sa suite... Il ne fit point de difficulté, mais il me prévint que son inclination à m'obliger ne pourrait s'étendre que jusqu'à Calais, parce qu'il était obligé d'aller de là à Bruxelles. Mais arrivé à Calais, me dit-il, vous pourrez sans crainte aller à Paris ; lorsque vous y serez, vous chercherez des amis pour pourvoir à votre sûreté. Monsieur le comte, lui dis-je, je me tirerai alors d'embaras... Je m'embarquai donc, et je ne songeai plus à l'affaire.

Mais quand la Fleur me dit que M. le lieutenant de police avait envoyé, je sentis dans l'instant de quoi il était question... L'hôte monta presque en même temps, pour me dire la même chose, en ajoutant qu'on avait singulièrement demandé mon passe-port. J'espère, dit-il, que vous en avez un ? Moi ! non, en vérité, lui dis-je, je n'en ai pas.

Vous n'en avez pas ! Et il se retira à trois pas, comme s'il eût craint que je ne lui communiquasse la peste. La Fleur, au contraire, avança trois pas, avec cette espèce de mouvement que fait une bonne âme pour venir au secours d'une autre... Le bon garçon gagna tout à fait mon cœur ; ce seul trait me fit connaître son caractère aussi parfaitement que s'il m'avait déjà servi avec zèle pendant sept ans, et je vis que je pouvais me fier entièrement à sa probité et à son attachement...

Milord l'écrit l'hôte... Mais, se reprenant aussitôt, il changea de ton... Si monsieur, dit-il, n'a pas de passe-port, il a apparemment des amis à Paris qui peuvent lui en procurer un... Je ne connais personne, lui dis-je d'un air indifférent. Eh bien, monsieur, en ce cas-là, dit-il, vous pouvez vous attendre à vous voir fourrer à la Bastille, ou pour le moins au Châtelet... Oh ! dis-je, je ne crains rien ; le roi est rempli de bonté : il ne fait de mal à personne... Vous avez raison, mais cela n'empêchera pas qu'on ne vous mette à la Bastille demain matin... J'ai loué, repris-je, votre appartement pour un mois, et je ne le quitterai pas avant le temps pour tous les rois de France du monde.

La Fleur vint me dire à l'oreille : Monsieur, mais personne ne peut s'opposer au roi.

Parbleu ! dit l'hôte, il faut avouer que ces messieurs anglais sont des gens bien extraordinaires. Et il se retira en grommelant.

L'HOTEL A PARIS.

Je ne montrai tant d'assurance à l'hôte, et n'eus l'air de traiter la chose si cavalièrement, que pour ne point chagriner la Fleur. J'affectai même de paraître plus gai pendant le souper, et de causer avec lui d'autres choses. Paris et l'Opéra-Comique étaient déjà pour moi un sujet inépuisable de conversation. La Fleur avait aussi vu le spectacle, et il m'avait suivi jusqu'à la boutique du libraire ; mais lorsqu'il me vit en sortir avec la jeune fille, et que j'allais avec elle le long du quai, il jugea inutile de me

suivre un pas de plus ; et, après quelques réflexions, il prit le chemin le plus court pour revenir à l'hôtel, où il avait appris toute l'affaire de la police sur mon arrivée à Paris.

Il n'eut pas sitôt été le couvert, que je lui dis de descendre pour souper. Je me livrai alors aux plus sérieuses réflexions sur ma situation.

Oh ! c'est ici, mon cher Eugène, que tu souriras au souvenir d'un court entrelien que nous eûmes ensemble, presque au moment de mon départ... Je dois le raconter ici.

Eugène, sachant que je n'étais pas plus chargé d'argent que de réflexions, m'avait pris à part pour me demander combien j'avais. Je lui montrai ma bourse : Eugène branda la tête, et dit que ce qu'il y avait ne suffirait pas... Tiens, tiens, dit-il en voulant vider la sienne dans la mienne, augmente tes guinées de toutes celles que j'ai... Mais en conscience, j'en ai assez des miennes... Je t'assure que non ; je connais mieux que toi le pays où tu vas voyager... Cela peut être, mais vous ne faites pas réflexion, Eugène, lui dis-je en refusant son offre, que je ne serai pas trois jours à Paris sans faire quelque étourderie qui me fera mettre à la Bastille, où je vivrai un ou deux mois entièrement aux dépens du roi... Oh ! excusez, répliqua-t-il sèchement, j'avais réellement oublié cette ressource.

L'événement dont j'avais badiné allait probablement se réaliser... Mais, soit folie, indifférence, philosophie, opiniâtreté, ou je ne sais quelle autre cause, j'eus beau réfléchir sur cette affaire, je ne pus y penser que de la même manière dont j'en avais parlé à mon ami au moment de mon départ.

La Bastille!... Mais la terreur est dans ce mot... Et qu'on en dise ce qu'on voudra, ce mot ne signifie autre chose qu'une tour... et une tour ne veut rien dire de plus qu'une maison dont on ne peut pas sortir... Que le ciel soit favorable aux gouteux!... Mais ne sont-ils pas dans ce cas deux fois par an ? Oh ! avec neuf francs par jour, des plumes, de l'encre, du papier et de la patience, on peut bien garder la maison pendant un mois ou six semaines sans sortir. Que craindre, quand on n'a point fait de mal ?... On n'en sort que meilleur et plus sage...

La tête pleine de ces réflexions, enchanté de mes idées et de mon raisonnement, je descendis dans la cour, je ne sais pour quelle raison. Je déteste, me disais-je, les pinceaux sombres, et je n'envie point l'art triste de peindre les maux de la vie avec des couleurs aussi noires. L'esprit s'effraye d'objets qu'il s'est grossis et qu'il s'est rendus horribles à lui-même ; dépouillez-les de tout ce que vous y avez ajouté, et il n'y fait aucune attention... Il est vrai, continuai-je, dans le dessein d'adoucir la proposition, que la Bastille est un mal qui n'est pas à mépriser... Mais ôtez-lui ses tours, comblez ses fossés, que ses portes ne soient pas barricadées, figurez-vous que ce n'est simplement qu'un asile de contrainte, et supposez quelque infirmité qui vous y retient, et non la volonté d'un homme : alors le mal s'évanouit, et vous le souffrez sans vous plaindre. Je me disais tout cela, quand je fus interrompu au milieu de mon soliloque par une voix que je pris pour celle d'un enfant, qui se plaignait de ce qu'on ne pouvait sortir. Je regardai sous la porte cochère... Je ne vis personne, et je revins dans la cour, sans faire la moindre attention à ce que j'avais entendu.

Mais à peine y fus-je revenu, que la même voix répéta deux fois les mêmes expressions... Je levai les yeux, et je vis qu'elles venaient d'un sansonnet qui était renfermé dans une petite cage... *Je ne peux pas sortir, je ne peux pas sortir...* disait le sansonnet.

Je me mis à contempler l'oiseau. Plusieurs personnes passèrent sous la porte, et il leur fit les mêmes plaintes de sa captivité, en volant de leur côté dans sa cage... *Je ne peux pas sortir...* Oh ! je vais à ton aide, m'écriai-je, je te ferai sortir, coûte que coûte... La porte de la cage était du côté du mur, mais elle était si fort entrelacée avec du fil d'archal, qu'il était impossible de l'ouvrir sans mettre la cage en morceaux... J'y mis les deux mains.

L'oiseau volait à l'endroit où je tentais de lui procurer sa délivrance ; il passait sa tête à travers le treillis, et y pressait son estomac, comme s'il eût été impatient... Je crains bien, pauvre petit captif, lui disais-je, de ne pouvoir te rendre la liberté... *Non, dit le sansonnet, je ne peux pas sortir... je ne peux pas sortir...*

Jamais mes affections ne furent plus tendrement agitées... Jamais dans ma vie aucun accident ne m'a rappelé plus promptement mes esprits dissipés par un faible raisonnement. Les notes n'étaient proférées que mécaniquement, mais elles étaient si conformes à l'accent de la nature, qu'elles renversèrent en un instant tout mon plan systématique sur la Bastille ; et, le cœur appesanti, je remontai l'escalier avec des pensées bien différentes de celles que j'avais eues en descendant.

Déguise-toi comme tu voudras, triste esclavage, tu n'es toujours qu'une coupe amère ; et quoique des millions de mortels, dans tous les siècles, aient été formés pour goûter ta liqueur, tu n'en es pas moins amer. C'est toi, ô charmante déesse ! que tout le monde adore en public ou en secret ; c'est toi, aimable LIBERTÉ, dont le goût est délicieux, et le sera toujours, jusqu'à ce que la nature soit changée... Nulle teinture ne peut ternir ta robe de neige, nulle puissance chimique changer ton sceptre en fer... Le bergier qui jouit de tes faveurs est plus heureux en mangeant sa croûte de pain que son monarque de la cour duquel tu es exilée... Ciel !... m'écriai-je en tombant à genoux sur la dernière marche de l'escalier, accorde-moi seulement la santé dont tu es le grand dispensateur, et donne-moi cette belle déesse pour compagne... et fais pleuvoir tes mitres, si c'est

la volonté de la divine providence, sur les têtes de ceux qui les ambitionnent

LE CAPTIF

L'idée du sansonnet en cage me suivit jusque dans ma chambre... Je m'approchai de la table, et la tête appuyée sur ma main, toutes les peines d'une prison se retracèrent à mon esprit... J'étais disposé à réfléchir, et je donnai carrière à mon imagination

Je voulus commencer par les millions de mes semblables qui étaient nés pour l'esclavage... Mais trouvant que cette peinture, quelque touchante qu'elle fût, ne rapprochait pas assez les idées de la situation où j'étais, et que la multitude de ces tristes groupes ne faisait que me distraire... je me représentai donc un seul captif renfermé dans un cachot... Je le regardai à travers sa porte grillée, pour faire son portrait à la faveur de la lueur sombre qui éclairait son triste souterrain.

Je considérai son corps à demi usé par l'ennui de l'attente et de la contrainte, et je compris cette espèce de maladie de cœur qui provient de l'espoir différé... Je le vis, en l'examinant de plus près, presque entièrement défiguré : il était pâle et miné par la fièvre... Depuis trente ans, son sang n'avait point été rafraîchi par le vent d'ouest; il n'avait vu ni le soleil ni la lune pendant tout ce temps... Ni amis, ni parents ne lui avaient fait entendre les doux sons de leurs voix à travers ses grilles... Ses enfants...

Ici mon cœur commença à saigner, et je fus forcé de jeter les yeux sur une autre partie du tableau.

Il était assis sur un peu de paille dans le coin le plus reculé du cachot. C'était alternativement son lit et sa chaise... Il avait la main sur un calendrier qu'il s'était fait avec de petits bâtons, où il avait marqué par des tailles les tristes jours qu'il avait passés dans cet affreux séjour... Il tenait un de ces petits bâtons, et avec un clou rouillé il ajoutait, par une nouvelle entaille, un autre jour de misère au nombre de ceux qui étaient passés. Comme j'obscurcissais le peu de lumière qu'il avait, il leva vers la porte des yeux éteints par le désespoir, les baissa ensuite, secoua la tête, et continua son déplorable travail. Ses chaînes, en mettant son petit bâton sur le tas des autres, se firent entendre... Il poussa un profond soupir... Le fer qui l'entourait me semblait pénétrer dans son âme... Je fondis en larmes... Je ne pus soutenir la vue de cet affreux tableau que mon imagination me représentait... Je me levai en sursaut... J'appelai la Fleur, et je lui ordonnai d'avoir, le lendemain matin, un carrosse de remise à neuf heures précises.

J'irai, dis-je, me présenter directement à M. le duc de Choiseul.

La Fleur m'aurait volontiers aidé à me mettre au lit... mais je connaissais sa sensibilité, et je ne voulus pas lui faire voir mon air triste et sombre : je lui dis que je me coucherais seul, et qu'il pouvait aller en faire autant.

CHEMIN DE VERSAILLES.

Je montai dans mon carrosse à l'heure indiquée. La Fleur se mit derrière, et je dis au cocher de me mener à Versailles le plus grand train qu'il pourrait.

Le chemin ne m'offrant rien de ce que je cherche ordinairement en voyageant, je ne peux mieux en remplir le vide que par l'histoire abrégée de mon sansonnet.

Milord L... attendait un jour que le vent devint favorable pour passer de Douvres à Calais... Son laquais, en se promenant sur les hauteurs, attrapa le sansonnet avant qu'il pût voler. Il le mit dans son sein, le nourrit, le prit en affection, et l'apporta à Paris.

Son premier soin, en arrivant, fut de lui acheter une cage qui lui coûta vingt-quatre sous. Il n'avait pas beaucoup d'affaires; et, pendant les cinq mois que son maître resta à Paris, il apprit au sansonnet, dans la langue de son pays, les quatre mots (et pas davantage) auxquels j'ai tant d'obligation.

Lorsque milord partit pour l'Italie, son laquais donna le sansonnet et la cage à l'hôte : mais son petit chant en faveur de la liberté étant un langage inconnu à Paris, on ne faisait guère plus de cas de ce qu'il disait que de lui... La Fleur offrit une bouteille de vin à l'hôte, et l'hôte lui donna le sansonnet et la cage.

A mon retour d'Italie, je l'emportai avec moi, et lui fis revoir son pays natal. Je racontai son histoire au lord A..., et le lord A... me pria de lui donner l'oïseau. Quelques semaines après, il en fit présent au lord B... le lord B... le donna au lord C...; l'écuier du lord C... le vendit au lord D... pour un schelling; le lord D... le donna au lord E..., et mon sansonnet fit ainsi le tour de la moitié de l'alphabet. De la chambre des pairs il passa dans la chambre des communes, où il ne trouva pas moins de maîtres; mais, comme tous ces messieurs voulaient entrer dedans... et que le sansonnet au contraire ne demandait qu'à sortir, il fut presque aussi méprisé à Londres qu'à Paris.

Plusieurs de mes lecteurs ont assurément entendu parler de lui... et si quelqu'un par hasard l'a jamais vu, je le prie de se souvenir qu'il m'a appartenu...

Je n'ai plus rien à ajouter à son sujet, sinon que depuis lors jusqu'à présent j'ai porté ce pauvre sansonnet pour cimier de mes armoiries.

Que les hérauts d'armes lui tordent le cou, s'ils l'osent...

LE PLACET.

Je ne voudrais pas, quand je vais implorer la protection de quelqu'un, que mon ennemi vit la situation de mon esprit... C'est par cette même raison que je tâche ordinairement d'être mon propre protecteur... mais c'était par force que je m'adressais au duc de Choiseul; si c'eût été une action de choix, je suppose que je l'aurais faite tout comme un autre.

Combien de formes de placets, de la tournure la plus basse, mon servile cœur ne conçut-il pas pendant tout le chemin! Je méritais d'aller à la Bastille pour chacune de ces tournures.

Arrivé à la vue de Versailles, je voulus m'occuper à rassembler des mots, des maximes; j'essayai des attitudes, des tons de voix pour s'insinuer dans les bonnes grâces de M. le duc. Bon! disais-je, j'y suis : c'est ci l'affaire. Oui, tout aussi bien qu'un habit qu'on lui aurait fait sans lui prendre la mesure. Sot, continuai je en m'apostrophant, commence par regarder M. le duc de Choiseul, observe son visage... le caractère qui y est tracé... remarque son attitude en l'écoutant, la tournure et l'expression de toute sa personne, et le premier mot qui sortira de sa bouche te donnera le ton que tu dois prendre. Vous composerez sur-le-champ votre harangue, de l'assemblage de toutes ces choses; elle ne pourra lui déplaire, et passera très-vraisemblablement : c'est lui qui en aura fourni les ingrédients.

Eh bien, dis-je, je voudrais déjà avoir fait ce pas là. Lâche! un homme n'est-il donc pas égal à un autre sur toute la surface du globe? Cela est ainsi dans un champ de bataille; pourquoi cela ne serait-il pas de même face à face dans un cabinet? Crois-moi, Yorick, un homme qui ne prend pas cette noble assurance, se manque à lui-même, se dégrade et dément ses propres ressources dix fois sur une que la nature les lui refuse. Présente-toi au duc avec la crainte de la Bastille dans tes regards et dans ta contenance, et sois assuré que tu seras renvoyé à Paris en moins d'une heure sous bonne escorte...

Ma foi, dis-je, je le crois ainsi... Eh bien, par le ciel! j'irai au duc avec toute l'assurance et toute la gaieté possibles...

Vous vous égarez encore, me dis-je. Un cœur tranquille ne se jette pas dans les extrêmes... il se possède toujours... Bien, bien, m'écriai-je, tandis que le cocher entraînait dans les cours, je vois que je m'en acquitterai très-bien. Et, quand il s'arrêta, je me trouvai, par la leçon que je venais de me donner, aussi calme qu'on peut l'être. Je ne montai l'escalier ni avec cet air craintif qu'ont les victimes de la justice, ni avec cette humeur vive et badine qui m'anime toujours quand je te vais voir, Eliza.

Dès que je parus dans le salon, une personne vint au-devant de moi; je ne sais si c'était le maître d'hôtel ou le valet de chambre, peut-être était-ce quelque sous-secrétaire : elle me dit que M. le duc de Choiseul travaillait. J'ignore, lui dis-je, comment il faut s'y prendre pour obtenir audience; je suis étranger, et ce qui est encore pis dans la conjoncture des affaires présentes, c'est que je suis Anglais. Elle me répondit que cette circonstance ne rendait pas la chose plus difficile... Je lui fis une légère inclination... Monsieur, lui dis-je, ce que j'ai à communiquer à M. le duc est fort important. Il regarda de côté et d'autre, pour voir apparemment s'il n'y avait personne qui pût en avertir le ministre. Je retournai à lui... Jene veux pas, monsieur, lui dis-je, causer ici de méprise... ce n'est pas pour M. le duc que l'affaire dont j'ai à lui parler est importante, c'est pour moi. Oh! c'est une autre affaire, dit-il. Non, monsieur, repris-je, je suis sûr que c'est la même chose pour M. le duc... Cependant je le priai de me dire quand je pourrais avoir accès. Dans deux heures, dit-il. Le nombre des équipages qui étaient dans la cour semblait justifier ce calcul. Que faire pendant ce temps-là? se promener en long et en large dans une salle d'audience ne me paraissait pas un passe-temps fort agréable. Je descendis, et j'ordonnai au cocher de me mener au Cordon-Blen.

Mais tel est mon destin... Il est rare que j'aille à l'endroit que je me propose.

LE PATISSIER.

Je n'étais pas à moitié chemin de l'auberge, que je changeai d'idée. Puisque je suis à Versailles, pensai-je, il ne m'en coûtera pas davantage de parcourir la ville. Je tirai le cordon, et je dis au cocher de me promener par quelques-unes de ses principales rues. Cela sera bientôt fait, ajoutai-je, car je suppose qu'elle n'est pas grande. Elle n'est pas grande! pardonnez-moi, monsieur, elle est fort grande et même fort belle. La plupart des seigneurs y ont des hôtels... A ce mot d'hôtels, je me rappelai tout à coup le comte de B..., dont le libraire du quai Conti m'avait dit tant de bien... Hé! pourquoi n'irais-je pas chez un homme qui a une si haute idée des livres anglais, et des Anglais mêmes? Je lui raconterai mon aventure... Je changeai donc d'avis une seconde fois... à lieu compter même, c'était la troisième. J'avais eu d'abord envie d'aller chez

madame B... rue des Saints-Pères ; j'avais chargé sa femme de chambre de la prévenir que je me rendrais assurément chez elle. Mais ce n'est pas moi qui règle les circonstances qui me gouvernent. Ayant donc aperçu de l'autre côté de la rue un homme qui portait un panier, et paraissait avoir quelque chose à vendre, je dis à la Fleur d'aller lui demander où demeurait le comte de B...

La Fleur revint précipitamment ; et, avec un air qui peignait la surprise, il me dit que c'était un chevalier de Saint-Louis qui venait des petits pâtés... Quel conte ! lui dis-je, cela est impossible. Je ne puis, monsieur, vous expliquer la raison de ce que j'ai vu ; mais cela est ; j'ai vu la croix et le ruban rouge attaché à la boutonnière... J'ai regardé dans le panier, et j'ai vu les petits pâtés qu'il vend ; il est impossible que je me trompe en cela.

Un tel revers dans la vie d'un homme éveillé dans une âme sensible un autre principe que la curiosité... Je l'examinai quelque temps de dedans mon carrosse... Plus je l'examinais, plus je le voyais avec sa croix et son panier, et plus mon esprit et mon cœur s'échauffaient... Je descendis de la voiture, et je dirigeai mes pas vers lui.

Il était entouré d'un tablier blanc qui lui tombait au-dessous des genoux. Sa croix pendait au-dessus de la bavette. Son panier, rempli de petits pâtés, était couvert d'une serviette ouverte. Il y en avait une autre au fond, et tout cela était si propre, que l'on pouvait acheter ses petits pâtés, aussi bien par appétit que par sentiment.

Il ne les offrait à personne, mais il se tenait tranquille dans l'encroûture d'un hôtel, dans l'espoir qu'on viendrait les acheter sans y être sollicité.

Il était âgé d'environ cinquante ans... d'une physionomie calme, mais un peu grave. Cela ne me surprit pas... Je m'adressai au panier plutôt qu'à lui. Je levai la serviette et pris un petit pâté, en le priant d'un air touché de m'expliquer ce phénomène.

Il me dit en peu de mots qu'il avait passé sa jeunesse dans le service ; qu'il y avait mangé un petit patrimoine ; qu'il avait obtenu une compagnie et la croix : mais qu'à la conclusion de la dernière paix, son régiment fut réformé, et que tout le corps, ainsi que ceux d'autres régiments, fut renvoyé sans pension ni gratification... Il se trouvait dans le monde sans amis, sans argent, et bien réellement, ajouta-t-il, sans autre chose que ceci (montrant sa croix). Le pauvre chevalier me faisait pitié ; mais il gagna mon estime en achevant ce qu'il avait à me dire.

Le roi est un prince aussi bon que généreux, mais il ne peut récompenser ni soulager tout le monde ; mon malheur est de me trouver de ce nombre... Je suis marié... Ma femme, que j'aime et qui m'aime, a cru pouvoir mettre à profit le petit talent qu'elle a de faire de la pâtisserie, et j'ai pensé, moi, qu'il n'y avait point de déshonneur à nous préserver tous deux des horreurs de la disette en vendant ce qu'elle fait... à moins que la Providence ne nous eût offert un meilleur moyen.

Je prierais les âmes sensibles d'un plaisir, si je ne leur racontais pas ce qui arriva à ce pauvre chevalier de Saint-Louis, huit ou neuf mois après.

Il se tenait ordinairement près de la grille du château. Sa croix attira les regards de plusieurs personnes qui eurent la même curiosité que moi, et il leur raconta la même histoire avec la même modestie qu'il me l'avait racontée. Le roi en fut informé. Il sut que c'était un brave officier qui avait eu l'estime de tout son corps, et il mit fin à son petit commerce, en lui donnant une pension de quinze cents livres.

J'ai raconté cette anecdote dans l'espoir qu'elle plairait au lecteur : je le prie de me permettre, pour ma propre satisfaction, d'en raconter une autre arrivée à une personne du même état : les deux histoires se donnent jour réciproquement, et ce serait dommage qu'elles fussent séparées.

L'ÉPÉE.

Quand les empires les plus puissants ont leurs époques de décadence, et éprouvent à leur tour les calamités et la misère, je ne m'arrêterai pas à dire les causes qui avaient insensiblement ruiné la maison d'E... en Bretagne. Le marquis d'E... avait lutté avec beaucoup de fermeté contre les adversaires de la fortune : il voulait conserver encore aux yeux du monde quelques restes de l'éclat dont avaient brillé ses ancêtres ; mais les dépenses excessives qu'ils avaient faites lui en avaient entièrement ôté les moyens... Il lui restait bien assez pour le soutien d'une vie obscure... mais il avait deux fils qui semblaient lui demander quelque chose de plus, et il croyait qu'ils méritaient un meilleur sort. Ils avaient essayé de la voie des armes... il en coûtait trop pour parvenir... l'économie ne convenait pas à cet état... Il n'y avait donc pour lui qu'une ressource, et c'était le commerce.

Dans toute autre province de France, hormis la Bretagne, c'était flétrir pour toujours la racine du petit arbre que son orgueil et son affection voulaient voir fleurir... Heureusement la Bretagne a conservé le privilège de secouer le joug de ce préjugé. Il s'en prévaut. Les états étaient assemblés à Rennes ; le marquis en prit occasion de se présenter un jour, suivi de ses deux fils, devant le sénat. Il fit valoir avec dignité la faveur d'une ancienne loi du duché, qui, quoique rarement réclamée, n'en subsistait pas moins dans toute sa force. Il ôta son épée de son côté. La voix, dit-il, prenez-la ; soyez en les fidèles dépositaires, jusqu'à ce qu'une

meilleure fortune me mette en état de la reprendre et de m'en servir avec honneur.

Le président accepta l'épée... Le marquis s'arrêta quelques moments pour la voir déposer dans les archives de sa maison, et se retira.

Il s'embarqua le lendemain avec toute sa famille pour la Martinique. Une application assidue au commerce pendant dix-neuf ou vingt ans, et quelques legs inattendus de branches éloignées de sa maison, lui rendirent de quoi soutenir sa noblesse, et il revint chez lui pour réclamer son épée.

J'eus le bonheur de me trouver à Rennes le jour de cet événement salement. C'est ainsi que je l'appelle. Quel autre nom pourrait lui donner un voyageur sentimental ?

Le marquis, tenant par la main une épouse respectable, parut avec modestie au milieu de l'assemblée. Son fils aîné conduisait sa sœur. Le cadet était à côté de sa mère. Un mouchoir cachait les larmes de ce bon père.

Le silence le plus profond régnait dans toute l'assemblée. Le marquis remit sa femme aux soins de son fils cadet et de sa fille, avança six pas vers le président, et lui redemanda son épée. On la lui rendit. Il ne l'eut pas plutôt, qu'il la tira presque tout entière hors du fourreau... C'était la face brillante d'un ami qu'il avait perdu de vue depuis quelque temps. Il l'examina attentivement, comme pour s'assurer que c'était la même. Il aperçut un peu de rouille vers la pointe : il la porta plus près de ses yeux, et il me sembla que je vis tomber une larme sur l'endroit rouillé ; je ne pus y être trompé par ce qui suivit.

Je trouverai, dit-il, quelque autre moyen pour l'ôter.

Il le remit ensuite dans le fourreau, remercia ceux qui en avaient été les dépositaires, et se retira avec son épouse, sa fille et ses deux fils.

Que je lui envoie ses sensations !

VERSAILLES.

J'entrai chez M. le comte de B... sans essayer la moindre difficulté. Il feuilletait les ouvrages de Shakspeare qui étaient sur son secrétaire, et je lui fis juger par mes regards que je les connaissais. Je suis venu, lui dis-je, sans introducteur, parce que je savais que je trouverais dans votre cabinet un ami qui m'introduirait auprès de vous. Le voilà, c'est le grand Shakspeare, mon compatriote... Esprit sublime, m'écarterai-je, fais-moi cet honneur-là !

Le comte sourit de la singularité de cette manière de se présenter... Il s'aperçut à mon air pâle que je ne me portais pas bien, et me pria aussitôt de m'asseoir. J'obéis ; et, pour lui épargner des conjectures sur une visite qui n'était certainement pas faite dans les règles ordinaires, je lui racontai naïvement ce qui m'était arrivé chez le libraire, et comment cela m'avait enhardi à venir le trouver plutôt que tout autre, pour lui faire part du petit embarras où je m'étais plongé. Quel est votre embarras ? me dit-il ; que je le sache. Je lui fis le même récit que j'ai déjà fait au lecteur.

Mon hôte, ajoutai-je en le terminant, m'assure, monsieur le comte, qu'on me mettra à la Bastille. Mais je ne crains rien ; je suis au milieu du peuple le plus poli de l'univers, et ma conscience me dit que je suis intègre. Je ne suis point venu pour jouer ici le rôle d'espion, ni pour observer la nudité du pays ; à peine ai-je eu la pensée que je fusse exposé. Il ne convient pas à la générosité française, monsieur le comte, dis-je, de faire du mal à des infirmes.

Je vis le teint du comte s'animer lorsque je prononçai ceci... Ne craignez rien, dit-il... Moi ! monsieur, je ne crains réellement rien ; d'ailleurs, continuai-je d'un air un peu badin, je suis venu en riant depuis Londres jusqu'à Paris, et je ne crois pas que M. le duc de Choiseul soit assez ennemi de la joie pour me renvoyer en pleurs.

Je me suis adressé à vous, monsieur le comte, ajoutai-je en lui faisant une profonde inclination, pour vous engager à le prier de ne pas faire cet acte de cruauté.

Le comte m'écoutait avec un grand air de bonté... sans cela j'aurais moins parlé... Il s'écria une ou deux fois : Cela est bien dit... Cependant la chose en resta là, et je ne voulus plus en parler.

Il changea lui-même de discours ; nous parlâmes de choses indifférentes, de livres, de nouvelles, de politique, des hommes... et puis des femmes. Que Dieu bénisse tout le beau sexe ! lui dis-je, personne ne l'aime plus que moi. Après tous les faibles que j'ai vus aux femmes, toutes les satires que j'ai lues contre elles, je les aime toujours. Je suis fermement persuadé qu'un homme qui n'a pas une espèce d'affection pour elles toutes, n'en peut aimer une seule comme il le doit.

Eh bien, monsieur l'Anglais, me dit gaîment le comte, vous n'êtes pas venu ici, dites-vous, pour espionner la nudité du pays... je vous crois... ni encore... j'ose le dire, celle de nos femmes. Mais permettez-moi de conjecturer que si par hasard vous en trouviez quelques-unes sur votre chemin, qui se présentassent ainsi à vos yeux, la vue de ces objets ne vous effrayerait pas.

Il y a quelque chose en moi qui se révolte à la moindre idée indécente. Je me suis souvent efforcé de surmonter cette répugnance, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que j'ai hasardé de dire, dans un cercle de femmes, des choses dont je n'aurais pas osé risquer une seule dans le tête-à-tête, m'eût-elle conduit au bonheur.

Excusez-moi, monsieur le comte, lui dis-je ; si un pays aussi florissant ne m'offrait qu'une terre nue, je jetterais les yeux en pleurant... Pour ce qui est de la nudité des femmes, continuai-je en rougissant de l'idée qu'il avait excitée en moi, j'observe si scrupuleusement l'Évangile, je m'attends tellement sur leurs faiblesses, que si j'en trouvais dans cet état, je les couvrirais d'un manteau, pourvu que je susse comment il faudrait m'y prendre... Mais, je l'avoue, je voudrais bien voir la nudité de leurs cours, et tâcher, à travers les différents déguisements des coutumes, du climat, de la religion et des mœurs, de modeler le mien sur ce qu'il y a de bon...

C'est pour cela que je suis venu à Paris : c'est pour la même raison, monsieur le comte, continuai-je, que je n'ai pas encore été voir le Palais-Royal, le Luxembourg, la façade du Louvre... Je n'ai pas non plus essayé de grossir le catalogue des tableaux, des statues, des églises : je me représente chaque beauté comme un temple dans lequel j'aimerais mieux entrer pour y voir les traits originaux et les légères esquisses qui s'y trouvent, plutôt que le fameux tableau de la transfiguration de Raphaël lui-même.

La soif que j'en ai, continuai-je, aussi ardente que celle qui enflamme le sein du connaisseur, m'a fait sortir de chez moi pour venir en France, et me conduira probablement plus loin... C'est un voyage tranquille que le cœur fait à la poursuite de la nature et des affections qu'elle fait éprouver, et qui nous porte à nous entraîner un peu mieux que nous ne faisons.

Le comte me dit des choses fort obligeantes à ce sujet ; et ajouta poliment qu'il était très-redevable à Shakspeare de lui avoir procuré ma connaissance... Mais à propos, dit-il, cet auteur est si rempli de ses grandes idées, qu'il a oublié une petite bagatelle, qui est de me dire votre nom... Cela vous met dans la nécessité de vous nommer vous-même.

Rien ne m'embarrasse plus que d'être obligé de dire qui je suis... Je parle plus aisément d'un autre que de moi-même ; et j'ai souvent souhaité de pouvoir le faire en un seul mot, pour avoir plus tôt fini. Ce fut le seul moment et la seule occasion dans ma vie où je pus me satisfaire à cet égard. Shakspeare était sous mes yeux ; je me souvins que mon nom était dans la tragédie d'Hamlet ; je cherchai immédiatement la scène des fossoyeurs, au cinquième acte et posant le doigt sur le nom d'Yorick, je présentai le volume au comte... Me voici, lui dis-je.

Il importe peu de savoir si la réalité de ma personne avait effacé ou non de l'esprit du comte l'idée du squelette du pauvre Yorick, ou pour quelle magie il se trompa de sept ou huit siècles... Les Français conçoivent mieux qu'ils ne combinent... Rien ne m'étonne dans ce monde, et encore moins ces espèces de méprises... Je me suis avisé de faire quelques volumes de sermons, bons ou mauvais ; et un de nos évêques, dont je révere d'ailleurs la candeur et la piété, me disait un jour qu'il n'avait pas la patience de feuilleter des sermons qui avaient été composés par le bouffon du roi de Danemark. Mais, monseigneur, lui dis-je, il y a deux Yorick. Le Yorick dont vous parlez est mort et enterré il y a huit siècles... Il florissait à la cour d'Horwendillus... L'autre Yorick n'a brillé dans aucune cour, et c'est moi qui le suis... Il secoua la tête. Mon Dieu ! monseigneur, ajoutai-je, vous voudriez donc me faire penser que vous pourriez confondre Alexandre le Grand avec Alexandre dont parle saint Paul, et qui n'était qu'un chaudronnier ? Je ne sais, dit-il ; mais n'est-ce pas le même.

Ah ! si le roi de Macédoine, lui dis-je, monseigneur, pouvait vous donner un meilleur évêché, je suis bien sûr que vous ne parleriez pas ainsi.

Le comte de B... tomba dans la même erreur.

Vous êtes Yorick ! s'écria-t-il... Oui, je le suis... Vous ? Oui, moi-même ; moi qui ai l'honneur de vous parler. Bon Dieu ! dit-il en m'embrassant, vous êtes Yorick !

Il mit aussitôt le volume de Shakspeare dans sa poche ; et me laissa seul dans son cabinet.

LE PASSE-TEMPS.

Je ne pouvais pas concevoir pourquoi le comte de B... était sorti précipitamment, ni pourquoi il avait mis le volume de Shakspeare dans sa poche... Mais des mystères qui s'expliquent d'eux-mêmes par la suite ne valent pas le temps que l'on perd à vouloir les pénétrer... Il valait mieux lire Shakspeare... Je pris un des volumes qui restaient, et je tombai sur la pièce intitulée : *Beaucoup de bruit et de fracas pour rien*, et, du fauteuil où j'étais assis, je me transportai sur-le-champ à Messine ; je m'y occupais si fort de don Pedro, de Benoît et de Béatrix, que je ne pensai ni à Versailles, ni au comte, ni au passe-port.

Donce flexibilité de l'esprit humain, qui peut aussitôt se livrer à des illusions qui adoucissent les tristes moments de l'attente et de l'ennui... Il y a longtemps que je n'existerais plus, si je n'avais pas erré dans ces plaines enchantées. Des que je trouve un chemin trop rude pour mes pieds ou trop escarpé pour mes forces, je le quitte pour chercher un sentier velouté et mi qui l'imagination a touché de boutons de roses. J'y fais quelques tours, et j'en reviens plus robuste et plus frais. Lorsque le mal m'accable, et que ce monde ne m'offre aucune retraite pour m'y

soustraire, je le quitte, et je prends une nouvelle route... et, comme j'ai une idée beaucoup plus claire des champs Elysées que du ciel, je fais comme Enée, j'y entre par force... Je le vois qui rencontre l'ombre pensive de sa Didon abandonnée, qu'il cherche à reconnaître... Elle l'aperçoit, se détourne en silence de l'auteur de sa misère et de sa honte... Ses sensations se perdent dans les siennes et se confondent dans ces émotions qui m'arrachaient des larmes sur son sort lorsque j'étais au collège.

Ce n'est certainement pas la courir après une ombre vaine et se tourmenter inutilement pour la saisir : on se tourmente bien plus souvent en confiant le succès de ces émotions à la seule raison. J'assurerais hardiment que, quant à moi, je ne fus jamais plus en état de vaincre aussi décidément une seule sensation désagréable dans mon cœur, qu'en y excitant à sa place une autre plus douce et plus agréable.

J'allais finir de lire le troisième acte lorsque le comte B... entra, avec mon passe-port à la main... Monsieur le duc de Choiseul, me dit-il, est aussi bon prophète qu'il est grand homme d'État... Celui qui rit, dit-il, ne sera jamais dangereux. Pour tout autre que le bouffon du roi, je n'aurais pu l'avoir de plus de deux heures... Mais monsieur le comte, lui dis-je, je ne suis pas le bouffon du roi... Mais vous êtes Yorick ? Oui... Et vous riez, vous plaisantez ? Je ris, je plaisante ; mais je ne suis point payé pour cela... C'est toujours à mes propres frais que je m'amuse...

Nous n'avons pas, monsieur le comte, de bouffons à la cour ; le dernier que nous eûmes parut sous le règne licencieux de Charles II. Nos mœurs depuis ce temps, se sont si épurées : nos grands seigneurs sont si désintéressés, qu'ils ne désirent plus rien que les honneurs et la richesse de leur patrie ; nos dames sont toutes si modestes, si réservées, si chastes, si dévotes... Ah ! monsieur le comte, un bouffon n'aurait pas un seul trait de raillerie à décocher...

Oh ! pour cela, s'écria-t-il, voilà du persillage.

DIGRESSION

Le passe-port était adressé à tous les gouverneurs, lieutenants, commandants, officiers généraux et autres officiers de justice ; et M. Yorick, le bouffon du roi, et son bagage pouvaient voyager tranquillement. On avait l'ordre de les laisser passer sans les inquiéter... J'avoue cependant que le triomphe d'avoir obtenu ce passe-port me paraissait un peu trop par la figure que j'y faisais... Mais quels biens dans ce monde sont sans mélange ? Je connais de graves théologiens qui vont jusqu'à soutenir que la jouissance même est accompagnée d'un soupir, et que la plus délicate se termine ordinairement par quelque chose approchant de la convulsion.

Je me souvins que le grave et savant Bevoriskius, dans son commentaire sur les générations d'Adam, étant au milieu d'une note, l'interrompit tout naturellement pour parler de deux moineaux qui étaient sur les bords de sa fenêtre, et qui l'avaient tellement incommodé pendant qu'il écrivait, qu'ils lui avaient enfin fait perdre le fil de sa généalogie.

Cela est étrange ! s'écria-t-il, mais le fait n'en est pas moins vrai. Ils m'embrassaient par leurs caresses... J'eus la curiosité de les marquer à une à une avec ma plume ; et le moineau mâle, dans le peu de temps qu'il m'aurait fallu pour finir ma note, réitéra les siennes vingt-trois fois et demie.

« Que le ciel répand de bienfaits sur ses créatures ! ajouta Bevoriskius. »

Et c'est le plus grave de tes frères, ô malheureux Yorick, qui publie ce que tu ne peux copier ici sans rougir !

Mais cette anecdote n'a rien de commun avec mes voyages... Je demande deux fois... trois fois excuse de cette digression.

CARACTÈRES.

Eh bien, me dit le comte après qu'il m'eut donné le passe-port, comment trouvez-vous les Français ?

On peut s'imaginer qu'après avoir reçu tant d'honnêtetés, je ne pouvais répondre à cette question que d'une manière fort polie.

Passe pour cela, dit le comte ; mais parlez franchement ; tronyez-vous dans les Français toute l'urbanité dont on leur fait l'honneur partout ? Tout ce que j'ai vu, lui dis-je, me confirme dans cette opinion... Oh ! oui, dit le comte, les Français sont polis... Jusqu'à l'excès, repris-je.

Ce mot excès le frappa, il prétendait que j'entendais par là plus que je ne disais. Je m'en défendis pendant longtemps aussi bien que je pus... Il insista sur ma réserve, et il m'engagea à parler avec franchise.

Je crois, monsieur le comte, lui dis-je, qu'il en est des questions que l'on se fait dans la société, comme de la musique ; on a besoin d'une clef pour répondre aux unes, comme pour régler l'autre. Une note exprimée trop haut ou trop bas, dérange tout le système de l'harmonie... Le comte de B... me dit qu'il ne savait pas la musique, et me pria de m'expliquer de quelque autre façon... Une nation civilisée, monsieur le comte, lui dis-je enfin, rend le monde son tributaire. La politesse en elle-même, ainsi que le beau sexe, a d'ailleurs tant de charmes, qu'il répugne au cœur d'en dire du mal... Je crois cependant qu'il n'y a qu'un

seul point de perfection ou l'homme en général puisse arriver. S'il le passe, il change plutôt de qualités qu'il n'en acquiert... Je ne prétends pas marquer par là à quel degré cela se rapporte aux Français sur le point dont nous parlons. Mais si jamais les Anglais parvenaient à cette politesse qui distingue les Français, et s'ils ne perdaient pas en même temps cette politesse de cœur qui engage les hommes à faire plutôt des actes d'humanité que de pure civilité, ils perdraient au moins ce caractère original et varié qui les distingue non-seulement les uns des autres, mais qui les distingue aussi de tout le reste du monde.

Je fouillai dans ma poche, et j'en tirai quelques schellings qui avaient été frappés du temps du roi Guillaume, et qui étaient nois comme le verre : ils pouvaient servir à éclaircir ce que je venais de dire.

Voyez, monsieur le comte, lui dis-je en les posant devant lui sur son bureau : par le frottement de ces deux pièces pendant soixante-dix ans qu'elles ont passé par tant de mains, elles sont devenues si semblables les unes aux autres, qu'à peine pouvez-vous les distinguer.

Les Anglais, comme les anciennes médailles que l'on met à part et qui ne passent que par peu de mains, conservent la même rudesse que la main de la nature leur a donnée. Elles ne sont pas si agréables au toucher, mais en revanche la légende en est si lisible, que du premier coup d'œil l'on voit de qui elles portent l'effigie et la suscription... Mais les Français, monsieur le comte... ajoutai-je, cherchant à adoucir ce que j'avais dit, ont tant d'excellentes qualités, qu'ils peuvent bien se passer de celle-là. Il n'y a point de peuple plus loyal, plus brave, plus généreux, plus spirituel et meilleur. S'ils ont un défaut... c'est d'être trop sérieux.

Mon Dieu ! s'écria le comte en se levant avec surprise...

Mais vous plaisantez, dit-il... Je mis la main sur ma poitrine, et l'assurai gravement que c'était mon opinion...

Le comte me dit qu'il était mortifié de ne pouvoir rester pour m'entendre justifier cette idée. Il était obligé de sortir dans le moment, pour aller dîner chez le duc de Choiseul où il était engagé.

Mais j'espère, me dit-il, que vous ne trouverez pas Versailles trop éloigné de Paris, pour vous empêcher d'y venir dîner avec moi... J'aurai peut-être alors le plaisir de vous voir rétracter votre opinion... ou d'apprendre comment vous la soutiendrez. En ce cas, monsieur l'Anglais, vous ferez bien d'employer tous vos moyens, car vous aurez tout le monde contre vous... Je promis au comte d'avoir l'honneur de dîner avec lui avant de partir pour l'Italie, et je me retirai.

LA TENTATION.

Je revins aussitôt à Paris. Le portier me dit qu'une jeune fille, qui avait une boîte de carton, était venue me demander un instant avant que j'arrivasse. Je ne sais, dit-il, si elle s'en est allée ou non. Je pris la clef de ma chambre, et je trouvai dans l'escalier la jeune fille qui descendait.

C'était mon aimable fille du quai Conti. Madame de R... l'avait envoyée chez une marchande de modes, à deux pas de l'hôtel de Modène : je ne l'avais pas été voir, et elle lui avait dit de s'informer si je n'étais déjà plus à Paris ; et, en ce cas, si je n'avais pas laissé une lettre à son adresse.

Elle monta avec moi dans ma chambre, pour attendre que j'eusse écrit une carte.

C'était une belle soirée de la fin du mois de mai. Les rideaux de la fenêtre, de taffetas cramoisi, étaient bien fermés... Le soleil se couchait, et réfléchissait à travers l'étoffe une si belle teinte sur le visage charmant de la jeune beauté, que je crus qu'elle rougissait... Cette idée me fit rougir moi-même... Nous étions seuls ; et cette circonstance me donna une seconde rougeur avant que la première fût dissipée.

Il y a une espèce agréable de rougeur qui est à moitié criminelle, et qui provient plutôt du sang que de l'homme lui-même... Le cœur l'envoie avec impétuosité, et la vertu vole à sa suite... non pas pour la rappeler, mais pour en rendre la sensation plus délicieuse... elles vont de compagnie...

Je ne la décrirai pas.... Je sentis d'abord quelque chose en moi qui n'était pas conforme à la leçon de vertu que j'avais donnée la veille sur le quai de Conti ; je cherchai une carte pendant cinq ou six minutes, quoique je susse que je n'en avais point... Je pris une plume... je la replaçai ; ma main tremblait, le diable m'agitait.

Je sais aussi bien que tout autre que c'est un ennemi qui s'enfuit si on lui résiste ; mais il est rare que je lui résiste, de peur d'être blessé au combat, quoique vainqueur... j'aime mieux, pour plus de sûreté, céder le triomphe ; et c'est moi-même qui fuis, au lieu de le faire fuir.

La jeune fille s'approcha du secrétaire où je cherchais si inutilement une carte... Elle prit d'abord la plume que j'avais replacée, et m'offrit de me tendre le cornet... et cela d'une voix si douce, que j'allais l'accepter : cependant je n'osai pas. Mais, ma chère, je n'ai point de carte, lui dis-je, pour écrire. Qu'importe ; écrivez, dit-elle naïvement, sur telle autre chose que ce soit.

Ah ! je fus tenté de lui dire : je vais donc l'écrire sur tes lèvres...

Mais je suis perdu, me dis-je, si je fais cela. Je la pris par la main, et la menai vers la porte, en la priant de ne point oublier la leçon que je lui avais donnée... Elle promit de s'en souvenir, et elle fit cette promesse

avec tant d'ardeur, qu'en se retournant elle mit ses deux mains dans le mien... Il était impossible, dans cette situation, de ne pas les serrer ; je voulais les laisser aller, et je les retenais encore... Je ne lui parlai point, je raisonnais en moi-même... L'action me faisait de la peine, mais je tenais toujours ses mains serrées... Au même instant je m'aperçus qu'il fallait recommencer le combat ; je sentais tout mon cœur trembler à cette idée.

Le lit n'était qu'à deux pas de nous... Je lui tenais encore les mains... et je ne sais comment cela arriva... je ne lui dis pas de s'y asseoir... je ne l'y attirai pas... je n'y pensais même pas... cependant nous nous trouvâmes tous deux assis sur le pied du lit.

Il faut, dit-elle, que je vous montre la petite bourse que j'ai faite ce matin pour mettre votre écu... Elle la chercha dans sa poche droite qui était de mon côté, et la chercha pendant quelque temps ; ensuite dans sa poche gauche, et, ne la trouvant point, elle craignait de l'avoir perdue... Je n'ai jamais attendu une chose avec autant de patience. Enfin, elle la trouva dans sa poche droite, et l'en tira pour me la montrer. Elle était de taffetas vert doublé de satin blanc piqué, et n'était pas plus grande qu'il ne fallait pour contenir l'écu qui était dedans. Elle me la mit dans la main ; elle était joliment faite... Je la tins dix minutes, le revers de ma main appuyé sur ses genoux... Je regardai la bourse, et quelquefois à côté.

J'avais un col plissé, dont quelques fils s'étaient rompus. Elle enfila, sans rien dire, une aiguille et se mit à le raccommoder... Je prévis alors tout le danger que courait ma gloire... Sa main, qu'elle faisait passer et repasser sur mon cou, en gardant le silence, agitait violemment les lauriers que mon imagination avait placés sur ma tête.

La boucle d'un de ses souliers s'était défilée en marchant... Voyez, dit-elle en levant son pied, j'allais la perdre si je ne m'en étais pas aperçue... Je ne pouvais pas faire moins, en reconnaissance du soin qu'elle avait pris de me raccommoder mon col, que de rattacher sa boucle... Lorsque j'eus fini, je levai l'autre pied, pour voir si les boucles étaient placées l'une comme l'autre... Je le fis un peu trop brusquement... et la belle fille fut renversée... Et alors...

LA CONQUÊTE.

Où, et alors?... O vous ! dont les têtes froides et les cœurs tièdes peuvent vaincre ou masquer les passions par le raisonnement, dites-moi quelle faute un homme commet à les ressentir ? Comment son esprit est-il responsable envers l'émanateur de tous les esprits de la conduite qu'il tient quand il en est agité ?

Si la nature, en tissant sa toile d'amitié, a entrelacé dans toute la pièce quelques fils d'amour et de désir, faut-il déchirer toute la toile pour les en arracher ? Oh ! châtie de pareils stoïciens, grand maître de la nature ! m'écriai-je en moi-même. En quelque endroit que tu me places pour éprouver ma vertu, quel que soit le péril où je me trouve exposé, quelle que soit ma situation, laisse-moi sentir les mouvements des passions qui appartiennent à l'humanité !... Et, si je les gouverne comme je le dois, j'ai toute confiance en ta justice ; car c'est toi qui nous a formés... nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes.

Je n'eus pas sitôt adressé cette courte prière au ciel, que je relevai la jeune fille. Je la pris par la main et la conduisis hors de la chambre... Elle se tint près de moi jusqu'à ce que j'eusse fermé la porte, et que j'en eusse mis la clef dans ma poche... Alors la victoire était décidée... et seulement alors je lui donnai un baiser sur la joue... Je la pris par la main, et je la conduisis en toute sûreté jusqu'à la porte de la rue.

LE MYSTÈRE.

Un homme qui jugera le cœur humain, jugera aisément qu'il m'était impossible de retourner sitôt dans ma chambre : c'eût été passer d'un morceau musical dont le feu avait animé toutes mes affections à une clef froide... Je restai donc quelque temps sur la porte de l'hôtel, et je m'occupai à examiner les passants et à former sur eux les conjectures que leurs différentes allures me suggéraient ; mais un seul objet fixa bientôt toute mon attention, et confondit toute espèce de raisonnement que je pouvais faire sur lui. C'était un grand homme sec, d'un sérieux philosophique et d'une mine hâlée, qui passait et repassait gravement dans la rue, et n'allait jamais au delà de soixante pas de chaque côté de la porte. Il paraissait avoir à peu près cinquante-deux ans ; il avait une petite canne sous le bras... Son habit, sa veste et sa culotte étaient de drap noir, un peu usé, mais encore propre. A sa manière d'ôter son chapeau et d'accoster un grand nombre de passants, je jugeai qu'il demandait l'aumône, et je préparai quelque monnaie pour la lui donner, quand il s'adresserait à moi en passant... Mais il passa sans me rien demander, et cependant ne fit pas six pas sans s'arrêter vis-à-vis d'une petite femme qui venait devant lui... J'avais plus l'air de lui donner qu'elle. A peine eut-il fini, qu'il ôta son chapeau à une autre qui venait par le même chemin. Un monsieur d'un certain âge avançait lentement, il était suivi d'un jeune homme fort bien mis... Il les laissa passer tous deux sans leur rien demander... Je restai à l'observer une bonne demi-heure, et il fit

pendant ce temps une douzaine de tours en avant et en arrière, en suivant constamment la même conduite.

Il y avait dans cela deux choses bien singulières, et qui me faisaient faire inutilement beaucoup de réflexions; c'était de savoir d'abord pourquoi il ne contait son histoire qu'aux femmes; et ensuite quelle espèce d'éloquence il employait pour toucher leurs cœurs, en jugeant apparemment qu'elle était inutile pour émouvoir ceux des hommes.

Deux autres circonstances me rendaient encore ce mystère plus impénétrable; l'une, qu'il disait tout bas à chaque femme ce qu'il avait à lui dire, et d'une façon qui avait plutôt l'air d'un secret confié que d'une demande; l'autre était qu'il réussissait toujours. Il n'arrêtait pas une seule femme qui ne tirât sa bourse pour lui donner quelque chose.

J'eus beau réfléchir, je ne pus me former de système pour expliquer ce phénomène.

C'était une énigme à m'occuper tout le reste de la soirée, et je me retirai dans ma chambre.

LE CAS DE CONSCIENCE.

Mon hôte me suivit, et à peine fut-il entré, qu'il me dit de chercher un autre logement. Pourquoi cela, lui dis-je, mon ami?... Pourquoi?... N'avez-vous donc pas en pendant deux heures une jeune fille enfermée avec vous? Cela est contre les règles de ma maison... Fort bien! lui dis-je, et nous nous quitterons tous bons amis, car la jeune fille n'a point eu de mal... ni moi non plus, et je vous laisserai comme je vous ai trouvé... C'en est assez, reprit-il, pour perdre mon hôtel de réputation... Cela n'est pas équivoque... Voyez, ajouta-t-il en me montrant le pied du lit où nous avions été assis... J'avoue que cela avait quelque apparence d'un témoignage; mais mon orgueil ne souffrait pas que j'entrasse en explication avec lui: je lui dis donc de se tranquilliser, de dormir aussi bien que je le ferais cette nuit, et que je le payerais le lendemain matin.

Je ne me serais pas soucié, monsieur, de vous voir une vingtaine de filles... Et je n'ai jamais songé, moi, à en avoir une seule, lui dis-je en l'interrompant... Pourvu, ajouta-t-il, que c'eût été le matin... Est-ce que la différence des moments du jour met, à Paris, de la différence dans le mal? Cela en fait beaucoup, monsieur, par rapport à la décence... Je goûte une bonne distinction, et je ne pouvais pas me fâcher bien vivement contre cet homme... J'avoue, poursuivit-il, qu'il est nécessaire à un étranger d'avoir la commodité d'acheter des dentelles, de la broderie, des bas de soie... et ce n'est rien quand une femme qui vend de tout cela vient avec une boîte de carton... cela passe... Oh! en ce cas, votre conscience et la mienne sont à l'abri, sur ma foi; et elle en avait une; mais je n'y ai pas regardé... Monsieur n'a donc rien acheté? dit-il. Rien du tout, dis-je. C'est que je vous recommanderais, monsieur, une jeune fille qui vous vendra en conscience. A la bonne heure, mais il faut que je la voie ce soir... Il me fit une profonde révérence, et se retira sans repliquer.

Je vais triompher de cet homme, me dis-je; mais quel profit en tirerai-je? Je lui ferai voir que ce n'est qu'une âme vile. Et ensuite? ensuite... J'étais trop près de moi, pour dire que c'était pour l'amour des autres... Je n'avais point de bonne réponse à me faire à cette question... Il y avait plus de mauvaise humeur que de principe dans mon projet... et il me déplaît même avant de l'exécuter.

Une jeune grisette entra quelques minutes après, avec une boîte de dentelle... Elle vient bien inutilement, me dis-je, je n'achèterai certainement rien.

Elle voulait me faire tout voir... Mais il était difficile de me montrer quelque chose qui me plût. Cependant elle ne faisait pas semblant de s'apercevoir de mon indifférence. Son petit magasin était ouvert, et elle en étala toutes les dentelles à mes yeux, les déplaça et les replia l'une après l'autre avec beaucoup de patience et de douceur... Il ne tenait qu'à moi d'acheter ou de ne point acheter; elle me laissait le tout pour le prix que je voudrais lui en donner. La pauvre créature semblait avoir grande envie de gagner quelques sous, et fit tout ce qu'elle put pour vaincre mon obstination... Le jeu de ses grâces était cependant plus animé par un air naïf et caressant, que par l'art.

S'il n'y a pas dans l'homme un fonds de complaisance et de bonté qui le rend dupe, tant pis. Mon cœur s'amollit, et ma dernière résolution se changea aussi facilement que la première... Pourquoi punir quelqu'un de la faute des autres? Si tu es tributaire de ce tyran d'hôte, me disais-je en fixant la jeune marchande, je plains ton sort.

Je n'aurais eu que quelques louis dans ma bourse, que je ne l'aurais pas renvoyée sans en dépenser trois. Je lui pris une paire de manchettes.

L'hôte va partager son profit avec elle... Qu'importe? je n'ai fait que payer, comme tant d'autres ont fait avant moi, pour une action qu'ils n'ont pu commettre, ou même en avoir l'idée.

L'ÉNIGME.

La Fleur, en me servant au souper, me dit que l'hôte était bien fâché de l'affront qu'il m'avait fait en me disant de chercher un autre logement. Un homme qui veut passer une nuit tranquille ne se couche point avec de l'inimitié contre quelqu'un, quand il peut se réconcilier. Je dis

donc à la Fleur de dire à l'hôte que j'étais fâché moi-même de lui avoir donné occasion de me faire ce mauvais compliment; vous pouvez même ajouter que si la jeune fille revient encore, je ne veux plus la revoir.

Ce n'était pas à lui que je faisais ce sacrifice, c'était à moi-même... après l'avoir échappé aussi belle, je n'étais résolu de ne plus courir de risques, et de tâcher de quitter Paris, s'il était possible, avec le même fonds de vertu que j'y avais apporté.

Mais, monsieur, dit la Fleur en me saluant jusqu'à terre, ce n'est pas suivre le ton... Monsieur changera sans doute de sentiment. Si par hasard il voulait s'amuser... Je ne trouve point en cela d'amusement, lui dis-je en l'interrompant.

Mon Dieu! dit la Fleur en ôtant le couvert.

Il alla souper et revint une heure après pour me coucher. Personne n'était plus attentif que lui, mais il était encore plus officieux qu'à l'ordinaire. Je voyais qu'il voulait me dire ou me demander quelque chose, et qu'il n'osait le faire. Je ne concevais pas ce que ce pouvait être, et je ne me mis pas beaucoup en peine de le savoir. J'avais une autre énigme plus intéressante à deviner, c'était le manège de l'homme que j'avais vu demandant la charité. J'en aurais bien voulu connaître tous les ressorts, et ce n'est point la curiosité qui m'excitait: c'est en général un principe de recherche si bas, que je ne donnerais pas une obole pour la satisfaire... Mais un secret qui amollissait si promptement et avec autant d'efficacité le cœur du beau sexe, était, à mon avis, un secret qui valait la pierre philosophale. Si les deux ludes m'eussent appartenu, j'en aurais donné une pour le savoir.

Je le tournai et retournai inutilement toute la nuit dans ma tête. Mon esprit, le lendemain en m'éveillant, était aussi épuisé par mes rêves, que celui du roi de Babylone l'avait été par ses songes. Je n'hésiterai pas d'affirmer que l'interprétation de cette énigme aurait embarrassé tous les savants de Paris, aussi bien que ceux de la Chaldée.

LE DIMANCHE.

Cette nuit amena le dimanche. La Fleur, en m'apportant du café, du pain et du beurre, pour mon déjeuner, était si paré, que j'eus de la peine à le reconnaître.

En le prenant à Montreuil, je lui avais promis un chapeau neuf avec une ganse et un bouton d'argent et quatre louis pour s'habiller à Paris: le bon garçon avait on ne peut mieux employé son argent.

Il avait acheté un fort bel habit d'écarlate, et la culotte de même... Cela n'avait été porté que peu de temps... Je lui sus mauvais gré de me dire qu'il avait fait cette emplette à la friperie... L'habillement était si frais, que, quoique je susse bien qu'il ne pouvait pas être neuf, j'aurais souhaité pouvoir m'imaginer que je l'avais fait faire exprès pour lui, plutôt que d'être sorti de la friperie.

Mais c'est une délicatesse à laquelle on ne fait pas beaucoup d'attention à Paris.

La veste qu'il avait achetée était de satin bleu, assez bien brodée en or, un peu usée, mais encore fort apparente; le bleu n'était pas trop foncé, et cela s'assortissait très-bien avec l'habit et la culotte. Outre cela il avait su tirer encore de cette somme une bourse à cheveux neuve et un solitaire; et il avait tant insisté auprès du fripier, qu'il en avait obtenu des jarretières d'or aux genouillères de sa culotte. Il avait acheté de sa propre monnaie des manchettes brodées qui coûtaient quatre francs, et une paire de bas de soie blancs cinq francs. Mais, par-dessus tout, la nature lui avait donné une belle figure qui ne lui coûtait pas un sou.

C'est ainsi qu'il entra dans ma chambre, ses cheveux frisés dans le dernier goût, et avec un gros bouquet à la boutonnière de son habit. Il y avait dans tout son maintien un air de gaieté et de propreté qui me rappela que c'était dimanche. Je conjecturai aussitôt, en combinant ces deux choses, que ce qu'il avait à me dire le soir, était de me demander la permission de passer ce jour-là comme on le passe à Paris. J'y avais à peine pensé, que d'un air timide, mêlé cependant d'une sorte de confiance que je ne le refuserais pas, il me pria de lui accorder la journée, en ajoutant ingénument que c'était pour faire le galant vis-à-vis de sa maîtresse.

Moi, j'avais précisément à la faire vis-à-vis de madame de B... J'avais retenu exprès mon carrosse de remise, et ma vanité n'aurait pas été peu flattée d'avoir un domestique aussi élégant derrière ma voiture... J'avais de la peine à me résoudre à me passer de lui dans cette occasion.

Mais il ne faut pas raisonner dans ces petits embarras, il faut sentir. Les domestiques sacrifient leur liberté dans le contrat qu'ils font avec nous; mais ils ne sacrifient pas la nature. Ils sont de chair et de sang, et ils ont leur vanité, leurs souhaits, aussi bien que leurs maîtres... Ils ont mis à prix leur *abnégation* d'eux-mêmes, si je peux me servir de cette expression; cependant leurs prétentions sont quelquefois si déraisonnables, que si leur état ne me donnait pas le moyen de les mortifier, je voudrais souvent les en frustrer... Mais quand je réfléchis qu'ils peuvent me dire:

Je le sais bien... je sais que je suis votre domestique... Je sens alors que je suis désarmé de tout le pouvoir d'un maître.

La Fleur, tu peux exhaler, lui dis-je...

Mais quelle espèce de maîtresse as-tu faite depuis si peu de temps que tu es à Paris!... Et la Fleur, en mettant la main sur sa poitrine, me dit

que c'était une demoiselle qu'il avait vue chez M. le comte de B... La Fleur avait un cœur fait pour la société; à dire vrai, il en laissait échapper, de manière ou d'autre, aussi peu d'occasion que son maître... Mais comment celle-ci vint-elle? Dieu le sait. Tout ce qu'il en dit, c'est que pendant que j'étais chez le comte, il avait fait connaissance avec la demoiselle au bas de l'escalier. Le comte m'avait accordé sa protection, et la Fleur avait su se mettre dans les bonnes grâces de la demoiselle. Elle devait venir ce jour-là à Paris avec deux ou trois autres personnes de la maison de M. le comte, et il avait fait la partie de passer la journée avec eux sur les boulevards.

Gens heureux! qui, une fois la semaine au moins, mettez de côté vos embarras et vos soucis, et qui, en chantant et dansant, éloignez gaiement un fardeau de peines et de chagrins qui accable les autres nations!

OCCUPATION IMPRÉVUE.

La Fleur, sans y songer plus que moi, m'avait laissé de quoi m'amuser tout le jour.

Il m'avait apporté le beurre sur une feuille de figuier. Il faisait chaud, et il avait demandé une mauvaise feuille de papier pour mettre entre sa main et la feuille de figuier. Cela tenait lieu d'une assiette, et je lui dis de mettre le tout sur la table comme c'était. Le congé que je lui avais donné m'avait déterminé à ne point sortir. Je lui dis d'avertir le traiteur que je dinerais à l'hôtel, et de me laisser déjeuner.

Lorsque j'eus fini, je jetai la feuille de figuier par la fenêtre. J'en allais faire autant de la feuille de papier; mais elle était imprimée. J'y jetai les yeux. J'en lus une ligne, puis une autre, puis une troisième; cela excita ma curiosité. Je fermai la fenêtre, près de laquelle j'approchai un fauteuil, et je me mis à lire.

C'était du vieux français qui paraissait être du temps de Rabelais; c'était peut-être lui qui en était l'auteur. Le caractère en était gothique, et si effacé par l'humidité et par l'injure du temps, que j'eus bien de la peine à le déchiffrer... J'en abandonnai même la lecture, et j'écrivis une lettre à mon ami Eugène... Mais je repris le chiffon. Impatient de nouveau, je l'écrivis aussi, ma chère Eliza, pour me calmer; mais irrité par la difficulté de débrouiller le maudit papier, je le repris encore, et cette difficulté que j'éprouvais à le comprendre n'en faisait qu'augmenter le désir.

Le dîner vint. Je réveillai mes esprits par une bouteille de vin de Bourgogne, et je repris ma tâche. Enfin, après deux ou trois heures d'une application presque aussi profonde que jamais Gruter ou Spon en mirent pour pénétrer le sens d'une inscription absurde, je crus m'apercevoir que je comprenais ce que je lisais... Mais, pour m'en assurer davantage, je m'imaginai qu'il n'y avait pas de meilleur moyen que de le traduire en anglais, pour voir la figure que cela ferait... Je m'en occupai à loisir comme un homme qui écrit des maximes; tantôt en faisant quelques tours dans ma chambre, tantôt en me mettant à la fenêtre; puis je reprenais ma plume. A neuf heures du soir, j'eus enfin achevé mon travail. Alors je me mis à lire ce qui suit.

LE FRAGMENT.

Or, comme la femme du notaire disputait sur ce point un peu trop vivement avec le notaire, je voudrais, dit le notaire en mettant bas son parchemin, qu'il y eût ici un autre notaire pour prendre acte de tout ceci.

Que feriez-vous alors? dit-elle en se levant précipitamment... La femme du notaire était une petite femme vaine et colérique... Et le notaire, pour éviter une scène, jugea à propos de répondre avec douceur: J'irais, dit-il, au lit... Vous pouvez aller au diable, dit la femme du notaire.

Or, il n'y avait qu'un lit dans tout l'appartement, parce que ce n'est pas la mode à Paris d'avoir plusieurs chambres qui en soient garnies; et le notaire, qui ne se souciait pas de coucher avec une femme qui venait de l'envoyer au diable, prit son chapeau, sa canne, son manteau, et sortit de la maison. La nuit était pluvieuse et venteuse, et il marchait mal à son aise vers le Pont-Neuf.

De tous les ponts qui ont jamais été faits, ceux qui ont passé sur le Pont-Neuf doivent avouer que c'est le pont le plus beau, le plus noble, le plus magnifique, le mieux éclairé, le plus long, le plus large qui ait jamais joint deux côtés de rivière sur la surface du globe.

A ce trait, on dirait que l'auteur du fragment n'était pas Français. Le seul reproche que les théologiens, les docteurs de Sorbonne et tous les casuistes fassent à ce pont, c'est que, s'il fait du vent à Paris, il n'y a point d'endroit où l'on blasphème plus souvent la nature à l'occasion de ce météore... et cela est vrai, mes bons amis; il y souffle si vigoureusement, il vous y honspille avec des bouffées si subites et si fortes, que de cinquante personnes qui le passent, il n'y en a pas une qui ne coure le risque de se voir enlever ou de montrer quelque chose.

Le pauvre notaire, qui avait à garantir son chapeau d'accident, appuya dessus le bout de sa canne; mais, comme il passait en ce moment auprès de la sentinelle, le bout de sa canne, en la levant, attrapa la corne

du chapeau de la sentinelle, et le vent, qui n'avait presque plus rien à faire, emporta le chapeau dans la rivière.

C'est un coup de vent, dit en l'attrapant un bacheur qui se trouvait là.

La sentinelle était un Gascon. Il devint furieux, releva sa monstache et mit son arquebuse en joue.

Dans ce temps-là on ne faisait partir les arquebuses que par le secours d'une meche. Le vent, qui fait des choses bien plus étranges, avait éteint la lanterne de papier d'une vieille femme, et la vieille femme avait emprunté la meche de la sentinelle pour la rallumer... Cela donna le temps au sang du Gascon de se refroidir et de faire tourner l'aventure plus avantageusement pour lui... Il courut après le notaire et se saisit de son castor. C'est un coup de vent, dit-il pour rendre sa capture aussi légitime que celle du bacheur.

Le pauvre notaire passa le pont sans rien dire; mais, arrivé dans la rue Dauphine, il se mit à déplorer son sort.

Que je suis malheureux! disait-il. Serai-je donc toute ma vie le jouet des orages, des tempêtes et du vent? Etais-je né pour entendre toutes les injures, les imprecations qu'on vomit sans cesse contre mes confrères et contre moi? Ma destinée était-elle donc de me voir forcé par les fondres de l'Église à contracter un mariage avec une femme qui est pire qu'une furie? d'être chassé de chez moi par des vents domestiques, et dépourvu de mon castor par ceux du pont? Me voilà tête nue, et à la merci des bourrasques d'une nuit pluvieuse et orageuse, et du flux et reflux des accidents qui l'accompagnent. Où aller, où passer la nuit? quel vent, au moins dans les trente-deux points du compas, poussera chez moi les pratiques de mes confrères.

Le notaire se plaignait ainsi, lorsqu'il entendit, du fond d'une allée obscure, une voix qui criait à quelqu'un d'aller chercher le notaire le plus proche... Or, le notaire qui était là se crut le notaire désigné... Il entra dans l'allée, et s'y enfonça jusqu'à une petite porte qu'il trouva ouverte. Là, il entra dans une grande salle, et une vieille servante l'introduisit dans une chambre encore plus grande, où il y avait pour tous meubles une longue pertuisane, une cuirasse, une vieille épée rouillée, et une bandoulière, qui étaient suspendues à des clous à quatre endroits différents le long du mur.

Un vieux personnage, autrefois gentilhomme, et qui l'était encore, en supposant que l'adversité et la misère ne flétrissent pas la noblesse, était couché dans un lit à moitié entouré de rideaux, la tête appuyée sur sa main en guise de chevet... Il y avait une petite table tout auprès du lit, et, sur la petite table, une chandelle qui éclairait tout l'appartement. On avait placé la seule chaise qu'il y eût près de la table, et le notaire s'y assit. Il tira de sa poche une écriture et une feuille ou deux de papier qu'il mit sur la table... Il exprima du coton de son cornet un peu d'encre avec sa plume, et, la tête baissée au-dessus de son papier, il attendait, d'une oreille attentive, que le gentilhomme lui dictât son testament.

Il élas! monsieur le notaire, dit le gentilhomme, je n'ai rien à donner qui puisse seulement payer les frais de mon testament, si ce n'est mon histoire... Et je vous avoue que je ne mourrais pas tranquillement, si je ne l'avais léguée au public... Je vous lègue à vous, qui allez l'écrire, les profits qui pourront vous en revenir... C'est une histoire si extraordinaire, que tout le genre humain la lira avec avidité. Elle fera la fortune de votre maison... Le notaire, dont l'encre était séchée, en puisa encore comme il put. Puissant directeur de tous les événements de ma vie! s'écria le gentilhomme en levant les yeux et les mains vers le ciel; ô toi dont la main m'a conduit à travers ce labyrinthe d'aventures étranges jusqu'à cette scène de désolation, aide la mémoire fautive d'un homme infirme et affligé... dirige ma langue par l'esprit de la vérité éternelle, et que cet étranger n'écrive rien qui ne soit déjà écrit dans ce livre invisible qui doit me condamner ou m'absoudre! Le notaire éleva sa plume entre ses yeux et la chandelle pour voir si rien ne s'opposait à la netteté de son écriture.

Cette histoire, monsieur le notaire, ajouta le moribond, réveillera toutes les sensations de la nature... Elle affligera les cœurs humains. Les âmes les plus dures, les plus cruelles en seront émus de compassion.

Le notaire brûlait d'impatience de la commencer; il reprit de l'encre pour la troisième fois, et le moribond, en se tournant de son côté, lui dit: Écrivez, monsieur le notaire. Et le notaire écrivit ce qui suit.

Où est le reste? dis-je à la Fleur, qui entra dans ce moment dans ma chambre.

LE BOUQUET.

Le reste! monsieur, dit-il quand je lui eus dit ce qui me manquait, il n'y en avait que deux feuilles, celle-ci, et une autre dont j'ai enveloppé les tiges du bouquet que j'avais, et que j'ai donné à la demoiselle que j'ai été trouver sur le boulevard... Je t'en prie, la Fleur, retourne la voir, et demande l'autre feuille, si par hasard elle l'a conservée. Elle l'aura sans doute, dit-il; et il part en volant.

Il ne fut que quelques instants à revenir. Il était essouffé, et plus triste que s'il eût perdu la chose la plus précieuse... Juste ciel, me dit-il, monsieur, il n'y a qu'un quart d'heure que je lui ai fait le plus tendre adieu, et la voiage, en ce peu de temps, a donné le gage de ma tendresse à un valet de pied du comte... J'ai été le lui demander, il l'avait donné

lui-même à une jeune lingère du coin ; et celle-ci en a fait présent à un joueur de violon qui l'a emporté je ne sais où... Et la feuille de papier avec ? Oui, monsieur... Nos malheurs étaient enveloppés dans la même aventure... Je soupirai, et la Fleur soupira, mais un peu plus haut.

Quelle perfidie ! s'écriait la Fleur. Cela est malheureux, disait son maître.

Cela ne m'aurait pas fait de peine, disait la Fleur, si elle l'avait perdu. Ni à moi, la Fleur, si je l'avais trouvée.

L'on verra par la suite si j'ai retrouvé cette feuille... ou point.

L'ACTE DE CHARITÉ.

Un homme qui craint d'entrer dans un passage obscur peut être un très galant homme, et propre à faire mille choses ; mais il lui est impossible de faire un bon voyageur sentimental. Je fais peu de cas de ce qui se passe au grand jour et dans les grandes rues. La nature est retenue et n'aime pas à agir devant les spectateurs. Mais on voit quelque-fois, dans un coin retiré, de courtes scènes qui valent mieux que tous les sentiments d'une douzaine de tragédies du Théâtre-Français réunies... Elles sont cependant bien bonnes... Elles sont aussi utiles aux prédicateurs qu'aux rois, aux héros, aux guerriers ; et, quand je veux faire quelque sermon plus brillant qu'à l'ordinaire, je les lis, et j'y trouve un fonds inépuisable de matériaux. La Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Phrygie, la Pamphlie, le Mexique, me fournissent des textes aussi bons qu'aucun de la Bible.

Il y a un passage fort long et fort obscur qui va de l'Opéra-Comique à une rue fort étroite. Il est fréquenté par ceux qui attendent humblement l'arrivée d'un laque, ou qui veulent se retirer tranquillement à pied quand le spectacle est fini. Le bout de ce passage, vers la salle, est éclairé par un lampion dont la lumière faible se perd avant qu'on arrive à l'autre bout. Ce lamignon est peu utile, mais il sert d'ornement. Il paraît de loin comme une étoile fixée de la moindre grandeur... Elle brûle, et ne fait aucun bien à l'univers.

En m'en retournant le long de ce passage, j'aperçus, à cinq ou six pas de la porte, deux dames qui se tenaient par le bras, et qui avaient l'air d'attendre une voiture : comme elles étaient le plus près de la porte, je pensai qu'elles avaient un droit de priorité. Je me tapis donc le long du mur, près que à côté d'elles, et m'y tins tranquillement... J'étais en noir, et à peine pouvait-on distinguer qu'il y eût la quelqu'un.

La dame dont j'étais le plus proche était grande, maigre, et d'environ trente-six ans ; l'autre, aussi grande, aussi maigre, avait environ quarante ans. Elles n'avaient rien qui dénotât qu'elles fussent femmes ou veuves. Elles semblaient être deux sœurs, vraies vestales, aussi peu accoutumées au doux langage des amants qu'à leurs tendres caresses... J'aurais bien souhaité de les rendre heureuses ; mais le bonheur, ce soir, était destiné à leur venir d'une autre main.

Une voix basse, avec une bonne tournure d'expression, terminée par une douce cadence, se fit entendre, et leur demanda, pour l'amour de Dieu, une pièce de douze sous entre elles deux. Il me parut singulier d'entendre un mendiant fixer le contingent d'une aumône, et surtout de le fixer à douze fois plus haut qu'on ne donne ordinairement dans l'obscurité. Les dames en parurent tout aussi surprises que moi. Douze sous ! dit l'une ; une pièce de douze sous ! dit l'autre. Et point de réponse.

Je ne sais, mesdames, dit le pauvre, comment demander moins à des personnes de votre rang. Et il leur fit une profonde révérence.

Passer, passer, dirent-elles ; nous n'avons point d'argent.

Il garda le silence pendant une minute ou deux, et renouvela sa prière.

Ne fermez pas vos oreilles, mes belles dames, dit-il, à mes accents. Mais, mon bonhomme, dit la plus jeune, nous n'avons point de monnaie. Que Dieu vous bénisse donc, dit-il, et multiplie envers vous ses faveurs ! L'aînée mit la main dans sa poche... Voyons donc, dit-elle, si je trouverai un sou marqué... Un sou marqué ! Ah ! donnez la pièce de douze sous, dit l'homme ; la nature a été libérale à votre égard, soyez-le envers un malheureux qu'elle semble avoir abandonné.

Volontiers, dit la plus jeune, si j'en avais.

Beauté compatissante, dit-il en s'adressant à la plus âgée, il n'y a que votre bonté et votre bienfaisance qui donnent à vos yeux un éclat si doux, si brillant... et c'est ce qui faisait dire tout à l'heure au marquis de Santerre et à son frère, en passant, des choses si agréables de vous deux.

Les deux dames parurent très-affectées ; et toutes deux à la fois, comme par impulsion, mirent la main dans leur poche, et en tirèrent chacune une pièce de douze sous.

La contestation entre elles et le suppliant finit ; il n'y en eut plus qu'une entre elles, pour savoir qui donnerait la pièce de douze sous. Pour finir la dispute, chacune d'elle la donna, et l'homme se retira.

L'ÉNIGME EXPLIQUÉE.

Je courus vite après lui, et je fus tout étonné de voir le même homme que j'avais vu devant l'hôtel de Modène, et qui m'avait jeté l'esprit dans un si grand embarras... Je découvris tout d'un coup son secret, ou au moins ce qui en faisait la base : c'était la flatterie.

Parfais délicieux ! quel rafraîchissement ne donnes-tu pas à la nature ! Comme tu remues toutes ses puissances et toutes ses faiblesses ! Avec quelle douceur tu pénètres dans le sang, et tu l'aides à franchir les passages les plus difficiles qu'il rencontre dans sa route pour aller au cœur !

L'homme, en ce moment, n'était pas gêné par le temps, et il prodigua à ces dames ce qu'il était forcé d'épargner dans d'autres circonstances. Il est sûr qu'il savait se réduire à moins de paroles dans les cas pressés, tels que ceux qui arrivaient dans la rue ; mais comment faisait-il ?... L'inquiétude de le savoir ne me tourmente pas. C'est assez pour moi de savoir qu'il gagna deux pièces de douze sous... Que ceux qui ont fait une fortune plus considérable par la flatterie expliquent le reste ; ils y réussiraient mieux que moi.

ESSAI.

Nous nous avançons moins dans le monde en rendant des services qu'en en recevant. Nous prenons le rejeton fané d'un œillet, nous le plantons, et nous l'arrosons parce que nous l'avons planté.

M. le comte de B... qui m'avait été si utile pour mon passe-port, me le fut encore... Il était venu à Paris, et devait y rester quelques jours... Il s'empressa de me présenter à quelques personnes de qualité qui devaient me présenter à d'autres, et ainsi de suite.

Je venais de découvrir, assez à temps, le secret que je voulais approfondir pour tirer parti de ces honneurs et les mettre à profit. Sans cela, je n'aurais diné ou soupé qu'une seule fois à la ronde chez toutes ces personnes, comme cela se pratique ordinairement ; et en traduisant, selon ma coutume, les figures et les attitudes françaises en anglais, j'aurais vu à chaque fois que j'avais pris le couvert de quelqu'un qui aurait été plus agréable à la compagnie que moi. L'effet tout naturel de ma conduite eût été de résigner toutes mes places l'une après l'autre, uniquement parce que je n'aurais pas su les conserver... Mon secret opéra si bien, que les choses n'allèrent pas mal.

Je fus introduit chez le vieux marquis de... Il s'était signalé autrefois par une foule de faits de chevalerie dans la cour de Cythère, et il conservait encore l'idée de ses jeux et de ses tournois... Mais il aurait voulu faire croire que les choses étaient ailleurs que dans sa tête. Je veux, disait-il, faire un tour en Angleterre ; et il s'informait beaucoup des dames anglaises... Croyez-moi, lui dis-je, monsieur le marquis, restez où vous êtes. Les seigneurs anglais ont beaucoup de peine à obtenir de nos dames un seul coup d'œil favorable ; et le vieux marquis m'invita à souper.

M. P... , fermier général, me fit une foule de questions sur nos taxes... J'entends dire, me dit-il, qu'elles sont considérables. Oui, lui dis-je en lui faisant une profonde révérence ; mais vous devriez nous donner le secret de les recueillir.

Il me pria à souper dans sa petite maison.

On avait dit à madame de Q... que j'étais un homme d'esprit... Madame de Q... était elle-même une femme d'esprit ; elle brûlait d'impatience de me voir et de m'entendre parler... Je ne fus pas plutôt assis, que je m'aperçus que la moindre de ses inquiétudes était de savoir que j'eusse de l'esprit ou non... Il me sembla qu'on ne m'avait laissé entrer que pour que je susse qu'elle en avait... Je prends le ciel à témoin que je ne desserrai pas une fois les lèvres.

Madame de Q... assurait à tout le monde qu'elle n'avait jamais eu avec qui que ce soit une conversation plus instructive que celle qu'elle avait eue avec moi.

Il y a trois époques dans l'empire d'une dame d'un certain ton en France... Elle est coquette, puis déiste... et enfin dévote. L'empire subsiste toujours, à ne fait que changer de sujets. Les esclaves de l'amour se sont-ils envolés à l'apparition de sa trente-cinquième année, ceux de l'incrédulité leur succèdent, viennent ensuite ceux de l'église.

Madame de V... chancelait entre les deux époques ; ses roses commençaient à se faner, et il y avait cinq ans au moins, quand je lui rendis ma première visite, qu'elle devait pencher vers le déisme.

Elle me fit placer sur le sofa où elle était, afin de parler plus commodément et de plus près sur la religion ; nous n'avions pas causé quatre minutes, qu'elle me dit : Pour moi, je ne crois à rien du tout.

Il se peut, madame, que ce soit votre principe ; mais je suis sûr qu'il n'est pas de votre intérêt de détruire des ouvrages extérieurs aussi puissants. Une citadelle ne résiste guère quand elle en est privée... Rien n'est si dangereux pour une jeune beauté que d'être déiste... et je dois cette dette à mon *credo*, de ne pas vous le cacher. Hé ! bon Dieu, madame, quels ne sont pas vos périls ! il n'y a que quatre ou cinq minutes que je suis auprès de vous... et j'ai déjà formé des desseins : qui sait si je n'aurais pas tenté de les suivre, si je n'avais été persuadé que les sentiments de votre religion seraient un obstacle à leur succès ?

Nous ne sommes pas des diamants, lui dis-je en lui prenant la main ; il nous faut des contraintes jusqu'à ce que l'âge s'appesantisse sur nous et nous le donne... Mais, ma belle dame, ajoutai-je en lui baisant la main que je tenais, il est encore trop tôt : le temps n'est pas encore venu.

Je peux le dire... Je passai dans tout Paris pour avoir converti madame de V... Elle rencontra D... et l'abbé M..., et leur assura que je lui en avais plus dit en quatre minutes en faveur de la religion révélée, qu'ils n'en avaient écrit contre elle dans toute leur *Encyclopédie*... Je fus enregistré sur-le-champ dans la coterie de madame de V..., qui différa de deux ans l'époque déjà commencée de son déisme.

Je me souviens que j'étais chez elle un jour; je tâchais de démontrer au cercle qui s'y était formé la nécessité d'une première cause... J'étais dans le fort de mes preuves, et tout le monde y était attentif, lorsque le jeune comte de F... me prit mystérieusement par la main. Il m'attira dans le coin le plus reculé du salon et me dit tout bas : Vous n'y avez pas pris garde... votre solitaire est attaché trop serré... il faut qu'il badine. Voyez le mien. Je ne vous en dis pas davantage. Un mot, monsieur Forick, suffit au sage.

Et un mot qui vient du sage suffit, monsieur le comte, répliquai-je en le saluant.

Monsieur le comte m'embrassa avec plus d'ardeur que je ne l'avais jamais été.

Je fus ainsi dans l'opinion de tout le monde pendant trois semaines. Parbleu, disait-on, ce M. Yorick a, ma foi, autant d'esprit que nous... Il raisonne à merveille, disait un autre. On ne peut être de meilleure compagnie, ajoutait un troisième. J'aurais pu, à ce prix, manger dans toutes les maisons de Paris, et passer ainsi ma vie au milieu du beau monde... Mais quel métier ! j'en rongissais. C'était jouer le rôle de l'esclave le plus vil : tout sentiment d'honneur se révoltait contre ce genre de vie. Plus les sociétés dans lesquelles je me trouvais étaient élevées, plus je me trouvais forcé de faire usage du secret que j'avais appris dans le cul-de-sac de l'Opéra-Comique... Plus la coterie avait de réputation, plus elle était fréquentée par les enfants de l'art... et je languissais après les enfants de la nature. Une nuit que je m'étais vilement prostitué à une demi-douzaine de personnes du plus haut parage, je me trouvai incommodé... j'allai me coucher. Je dis le lendemain de grand matin à la Fleur d'aller chercher des chevaux de poste, et je partis pour l'Italie.

MARIE.

Jamais jusqu'à présent je n'ai senti l'embarras des richesses. Voyager à travers le Bourbonnais, le pays le plus riant de la France, dans les beaux jours de la vendange, dans ce moment où la nature reconnaissante verse ses trésors avec profusion, et où tous les yeux sont rayonnants de joie ; ne pas faire un pas sans entendre la musique appeler à l'ouvrage les heureux enfants du travail, qui portent en folâtrant leurs grappes au pressoir ; rencontrer à chaque instant des groupes qui présentent mille variétés aimables ; se sentir l'âme dilatée par les émotions les plus délicieuses ; juste ciel ! voilà de quoi faire vingt volumes.

Mais, hélas ! il ne me reste plus que quelques pages à remplir, et je dois en consacrer la moitié à la pauvre Marie, que mon ami M. Shandy rencontra près de Moulins.

J'avais lu avec attendrissement l'histoire qu'il nous a donnée de cette fille infortunée à qui le malheur avait fait perdre la raison. Me trouvant dans les environs du pays qu'elle habitait, elle me revint tellement à l'esprit, que je ne pus résister à la tentation de me détourner d'une demi-lieue pour aller, au village où demeuraient ses parents, demander de ses nouvelles.

C'était aller, je l'avoue, comme le chevalier de la *Triste Figure*, à la recherche des aventures fâcheuses. Mais je ne sais comment cela se fait, je ne suis jamais plus convaincu qu'il existe dans moi une âme, que quand j'en rencontre.

La vieille mère vint à la porte. Ses yeux m'avaient conté toute l'histoire avant qu'elle eût ouvert la bouche. Elle avait perdu son mari, enterré depuis un mois. Le malheur arrivé à sa fille avait coûté la vie à ce bon père, et j'avais craint d'abord, ajouta la bonne femme, que ce coup n'achevât de déranger la tête de ma pauvre Marie ; mais, au contraire, elle lui est un peu revenue depuis. Cependant il lui est impossible de rester en repos ; et dans ce moment elle est à errer quelque part dans les environs de la route.

Pourquoi mon poulx bat-il si faiblement que je le sens à peine, pendant que je trace ces lignes ? Pourquoi la Fleur, garçon qui ne respire que la joie, passa-t-il deux fois la main sur ses yeux pour les essuyer ? Pendant que la vieille nous faisait ce récit, j'ordonnai au postillon de reprendre la grand route.

Arrivé à une demi-lieue de Moulins, et à l'entrée d'un petit sentier qui conduisait à un petit bois, j'aperçus la pauvre Marie assise sous un peuplier ; elle avait le coude appuyé sur ses genoux et la tête penchée sur sa main : un petit ruisseau coulait au pied de l'arbre.

Je dis au postillon de s'en aller avec la chaise à Moulins, et à la Fleur de faire préparer le souper, que j'allais le suivre.

Elle était habillée de blanc, et à peu près comme mon ami me l'avait dépeinte, excepté que ses cheveux, qui étaient retenus par un réseau de soie, quand il la vit, étaient alors épars et flottants. Elle avait aussi ajouté à son corset un ruban d'un vert pâle, qui passait par-dessus son épaule et descendait jusqu'à sa ceinture, et son chalumeau y était suspendu. Sa chèvre lui avait été infidèle comme son amant ; elle l'avait remplacée par un petit chien qu'elle tenait en laisse avec une petite corde attachée à son bras. Je regardai son chien ; elle le tira vers elle, en disant : « Toi, Sylvie, tu ne me quitteras pas. » Je fixai les yeux de Marie, et je vis qu'elle pensait à son père, plus qu'à son amant, ou à sa petite chèvre ; car, en proférant ces paroles, des larmes coulaient le long de ses joues.

Je m'assis à côté d'elle, et Marie me laissa essuyer ses pleurs avec mon mouchoir ; j'essuyais ensuite les miens ; puis encore les siens ; puis en

core les miens, et j'éprouvais des émotions qu'il me serait impossible de décrire, et qui, j'en suis bien sûr, ne provenaient d'aucune combinaison de la matière et du mouvement.

Oh ! je suis certain que j'ai une Âme. Les matérialistes et tous les livres dont ils ont infecté le monde ne me convaincront jamais du contraire.

SUITE DE L'HISTOIRE DE MARIE.

Quand Marie fut un peu revenue à elle, je lui demandai si elle se souvenait d'un homme pâle et maigre qui s'était assis entre elle et sa chèvre, il y avait deux ans. Elle me répondit que dans ce temps-là elle avait l'esprit dérangé ; mais qu'elle se le rappelait très-bien, à cause de deux circonstances qui l'avaient frappée ; l'une, que, quoiqu'elle fût très-mal, elle s'était bien aperçue que ce monsieur avait pitié de son état ; l'autre, parce que sa chèvre lui avait pris son mouchoir, et qu'elle l'avait battue pour cela. Elle l'avait lavé dans le ruisseau, et depuis elle le gardait dans sa poche pour le lui rendre, si jamais elle le revoyait. Il me l'avait à moitié promis, ajouta-t-elle. En parlant ainsi, elle tira le mouchoir de sa poche pour me le montrer ; il était enveloppé proprement dans deux feuilles de vigne et lié avec des brins d'osier : elle le déploya, et je vis qu'il était marqué d'un S à l'un des coins.

Elle me raconta qu'elle avait été depuis ce temps-là à Rome, qu'elle avait fait une fois le tour de l'église de Saint-Pierre... qu'elle avait trouvé son chemin toute seule au travers de l'Apennin ; qu'elle avait traversé toute la Lombardie sans argent... et les chemins pierreux de la Savoie sans souliers. Elle ne se souvenait point de la manière dont elle avait été nourrie, ni comment elle avait pu supporter tant de fatigue ; mais Dieu, dit-elle, tempère le vent en faveur de l'agneau nouvellement tendu.

Et tordu au vif ! lui dis-je... Ah ! si tu étais dans mon pays, où j'ai un petit hameau, je t'y mènerais, je te mettrais à l'abri des accidents... Tu mangerais de mon pain, tu boirais dans ma coupe, j'aurais soin de Sylvie. Quand, tes accès te reprenant, tu te remettrais à errer, je te chercherais et te ramènerais. Je dirais mes prières quand le soleil se coucherait... et, mes prières faites, tu jouerais ton chant du soir sur ton chalumeau. L'enceps de mon sacrifice serait plus agréable au ciel, quand il serait accompagné de celui d'un cœur brisé par la douleur.

Je sentais la nature fondre en moi, en disant tout cela ; et Marie, voyant que je prenais mon mouchoir, déjà trop mouillé pour m'en servir, voulut le laver dans le ruisseau... Mais où le ferais-tu sécher, ma chère enfant ? Dans mon sein, dit-elle, cela me fera du bien.

Est-ce que ton cœur ressent encore des feux, ma chère Marie ?

Je touchais là une corde sur laquelle étaient tendus tous ses maux. Elle me fixa quelques moments avec des yeux en désordre, puis, sans rien dire, elle prit son chalumeau et joua une hymne à la Vierge... La vibration de la corde que j'avais touchée, cessa... Marie revint à elle, laissa tomber son chalumeau, et se leva.

Où vas-tu, ma chère Marie ? lui dis-je. Elle me dit qu'elle allait à Moulins. Eh bien, allons ensemble. Elle me prit le bras et allongea la corde pour laisser à son chien la facilité de nous suivre avec plus de liberté. Nous arrivâmes ainsi à Moulins.

Quoique je n'aime point les salutations en public, cependant, lorsque nous fûmes au milieu de la place, je m'arrêtai pour faire mon dernier adieu à Marie.

Marie n'était pas grande, mais elle était bien faite. L'affliction avait donné à sa physionomie quelque chose de céleste. Elle avait les traits délicats, et tout ce que le cœur peut désirer dans une femme... Ah ! si elle pouvait recouvrer son bon sens, et si les traits d'Eliza pouvaient s'effacer de mon esprit, non-seulement Marie mangerait mon pain et boirait dans ma coupe... je ferais plus, elle serait reçue dans mon sein, elle serait ma fille.

Adieu, fille infortunée ; imbibes l'huile et le vin que la compassion d'un étranger verse en passant sur tes blessures... L'être qui deux fois a brisé ton cœur peut seul le guérir pour toujours.

LE BOURBONNAIS.

Ces émotions si douces, ces riants tableaux que je m'étais promis en traversant cette belle partie de la France, pendant le temps des vendanges, s'étaient entièrement évanouis. Il ne m'en restait plus rien... Mon cœur s'était fermé au sentiment du bonheur, depuis que j'avais posé le pied sur une terre d'affliction. Au milieu de toutes ces scènes d'une joie bruyante que je rencontrais à chaque instant, je voyais toujours Marie, dans le fond du tableau, assise et rêveuse sous son peuplier ; j'étais déjà aux portes de Lyon, je la voyais encore.

Charmante sensibilité ! source inépuisable de tout ce qu'il y a de précieux dans nos plaisirs et de doux dans nos afflictions ! tu enchaînes ton martyr sur son lit de paille, ou tu l'élevés jusqu'au ciel. Source éternelle de nos sensations ! c'est ta divinité qui me donne ces émotions... Non, que, dans certains moments funestes et maladifs, mon âme s'abatte et s'effraye de la destruction... ce ne sont que des paroles pompheuses... mais parce que je sens en moi que cette destruction doit être suivie des plaisirs et des soins les plus doux. Tout vient de toi, grand ÉMANATEUR DE

ce monde ! C'est toi qui amollis nos cœurs et nous rends compatissants aux maux d'autrui ; c'est par toi que mon ami Eugène tire les rideaux de mon lit quand je suis languissant, qu'il écoute mes plaintes et cherche à me consoler. Tu fais passer quelquefois cette douce compassion dans l'âme du père grossier qui habite les montagnes les plus âpres : il s'attendrit quand il trouve égorgé un agneau du troupeau de son voisin... Je le vois dans ce moment, sa tête appuyée contre sa houlette, le contempler avec pitié... Ah ! si j'étais arrivé un moment plus tôt, s'écrie-t-il... Le pauvre agneau perd tout son sang, il meurt, et le tendre cœur du berger en saigne.

Que la paix soit avec toi, généreux berger ! Tu t'en vas tout affligé... mais le plaisir balancera ta douleur, car le bonheur entoure ton hameau... heureuse est celle qui le partage avec toi ! heureux sont les agneaux qui bondissent autour de toi !

LE SOUPER.

Un fer se détacha d'un pied de devant du cheval de brancard, en commençant la montée du mont Tarare : le postillon descendit et le mit dans sa poche. Comme la montée pouvait avoir cinq ou six milles de longueur, et que ce cheval était notre unique ressource, j'insistai pour que nous rattachassions le fer aussi bien qu'il nous serait possible ; mais le postillon avait jeté les clous, et sans eux, le marteau qui était dans la chaise ne pouvant pas nous servir, je consentis à continuer notre route.

A peine avions-nous fait cinq cents pas que, dans un chemin pierreux, cette pauvre bête perdit aussi le fer de l'autre pied de devant. Je descendis alors tout de bon de la chaise, et, apercevant une maison à quelques portées de fusil, à gauche du chemin, j'obtins du postillon qu'il me suivrait. L'air de la maison et de tout ce qui l'entourait ne me fit point regretter mon désastre. C'était une jolie ferme entourée d'un beau clos de vigne et de quelques arpents de blé. Il y avait d'un côté un potager rempli de tout ce qui pouvait entretenir l'abondance dans la maison d'un paysan, et de l'autre un petit bois qui pouvait servir d'ornement et fournir le chauffage... Il était à peu près huit heures du soir lorsque j'y arrivai... Je laissai au postillon le soin de s'arranger, et j'entrai tout droit dans la maison.

La famille était composée d'un vieillard à cheveux blancs, de sa femme, de leurs fils, de leurs gendres, de leurs femmes et de leurs enfants.

Ils allaient se mettre à table pour manger leur soupe aux lentilles. Un gros pain de froment occupait le milieu de la table, et une bouteille de vin à chaque bout, promettant de la joie pendant le repas : c'était un festin d'amour et d'amitié.

Le vieillard se leva aussitôt pour venir à ma rencontre, et m'invite, avec une cordialité respectueuse, à me mettre à table. Mon cœur s'y était mis dès le moment que j'étais entré. Je m'assis tout de suite comme un des enfants de la famille ; et, pour en prendre plus tôt le caractère, j'empruntai, à l'instant même, le couteau du vieillard, et je coupai un gros morceau de pain. Tous les yeux, en me voyant faire, semblaient me dire que j'étais le bienvenu, et qu'on me remerciait de ce que je n'avais pas paru en douter.

Était-ce cela, on, dis-le moi, Nature, était-ce autre chose qui me faisait paraître ce morceau si friand ! A quelle magie étais-je redevable des délices que je goûtais en buvant un verre de vin de cette bouteille, et qui semble encore m'affecter le palais ?

Le souper était de mon goût ; les actions de grâces qui le suivirent en furent encore plus.

ACTIONS DE GRACES.

Le souper fini, le vieillard donne un coup sur la table avec le manche de son couteau. C'était le signal de se lever de table et de se préparer à danser. Dans l'instant, les femmes et les filles courent dans une chambre à côté pour arranger leurs cheveux, et les hommes et les garçons vont à la porte pour se laver le visage, et quitter leurs sabots pour prendre des souliers. En trois minutes, toute la troupe est prête à commencer le bal sur une petite esplanade de gazon qui était devant la cour. Le vieillard et sa femme sortent les derniers. Je les accompagne, et me place entre eux sur un petit sofa de verdure près de la porte.

Le vieillard, dans sa jeunesse, avait su jouer assez bien de la vielle, et il en jouait encore passablement. La femme l'accompagnait de la voix ; et les enfants et les petits enfants dansaient... Je dansais moi-même, quoique assis...

Au milieu de la seconde danse, à quelques pauses dans les moments où ils semblaient tous lever les yeux, je crus entrevoir que cette élévation était l'effet d'une autre cause que celle de la simple joie... Il me sembla, en un mot, que la religion était mêlée pour quelque chose dans la danse... Mais, comme je ne l'avais jamais vu s'engager dans ce plaisir, je commençais à croire que c'était l'illusion d'une imagination qui me trompe continuellement, si, la danse finie, le vieillard ne m'eût dit : Monsieur, c'est là ma coutume ; pendant toute ma vie, j'ai toujours eu pour règle, après souper, de faire sortir ma famille pour danser et se réjouir, bien sûr que le contentement et la gaieté de l'esprit sont les meil-

leurs actions de grâces qu'un homme comme moi, qui n'est point instruit, peut rendre au ciel.

Ce seraient peut-être même aussi les meilleures des plus savants prélats, lui dis-je.

LE CAS DE DÉLICATESSE.

Quand on est arrivé au sommet de la montagne de Tarare, on est bientôt à Lyon. Adieu alors à tous les mouvements rapides ! Il faut voyager avec précaution ; mais il convient mieux aux sentiments de ne pas aller si vite. Je fis marché avec un voiturier pour me conduire dans ma chaise aussi lentement qu'il voudrait à Turin par la Savoie.

Les Savoyards sont pauvres, mais patients ; tranquilles, et doués d'une grande probité. Chers villageois, ne craignez rien ! le monde ne vous enviera pas votre pauvreté, trésor de vos simples vertus. Nature ! parmi tous ses desordres, tu agis encore avec bonté lorsque tu agis avec parcimonie. Au milieu des grands ouvrages qui l'environnent, tu n'as laissé que peu ici pour la faux et la faucille ! mais ce peu est en sûreté ; il est protégé par toi. Heureuses les demeures qui sont ainsi mises à l'abri de la cupidité et de l'envie !

Laissez d'ailleurs le voyageur fatigué se plaindre des détours et des dangers de vos routes, de vos rochers, de vos précipices, des difficultés de les gravir, des horreurs que l'on éprouve à les descendre, des montagnes impraticables et des cataractes qui roulent avec elles de grandes pierres qu'elles ont détachées de leur sommet, et qui barrent le chemin. Les habitants d'un village voisin avaient travaillé à mettre de côté un fragment de ce genre entre Saint-Michel et Madane ; et, avant que mon conducteur pût arriver à ce dernier endroit, il fallait plus de deux heures d'ouvrage pour en ouvrir le passage... Il n'y avait point d'autre remède que d'attendre avec patience. La nuit était pluvieuse et orageuse. Cette raison et le délai causé par les mauvais chemins obligèrent le voiturier d'arrêter à cinq milles de ses relais, dans une petite auberge près de la route.

Je pris aussitôt possession de ma chambre à coucher... L'air était devenu très-froid : je fis faire bon feu, et je donnai des ordres pour le souper... Je remerciais le ciel de ce que les choses n'étaient pas pires, lorsqu'une voiture, dans laquelle était une dame avec sa femme de chambre, arriva dans l'auberge.

Il n'y avait pas d'autre chambre à coucher dans la maison que la mienne : l'hôtesse les y amena sans façon, en leur disant qu'il n'y avait personne qu'un gentilhomme anglais... qu'il y avait deux bons lits, et un cabinet à côté qui en contenait un troisième... La manière dont elle parlait de ce troisième lit, n'en fit pas beaucoup d'éloge. Toutefois, dit-elle, il y a trois lits, et il n'y a que trois personnes ; et elle osa avancer que le monsieur ferait de son mieux pour arranger les choses. Je ne voulus pas laisser la dame un moment en suspens ; je lui déclarai d'abord que je ferais tout ce qui serait en mon pouvoir.

Mais cela ne voulait pas dire que je la rendrais la maîtresse absolue de ma chambre. Je m'en crus tellement le propriétaire, que je pris le droit d'en faire les honneurs. Je priai donc la dame de s'asseoir ; je la plaçai dans le coin le plus chaud, je demandai du bois ; je dis à l'hôtesse d'augmenter le souper, et de ne point oublier que je lui avais recommandé de donner le meilleur vin.

La dame ne fut pas cinq minutes auprès du feu, qu'elle jeta les yeux sur les lits. Plus elle les regardait, plus son inquiétude semblait augmenter. J'en étais mortifié et pour elle et pour moi, ses regards et le cas en lui-même m'embarrassèrent autant qu'il était possible que la dame le fût elle-même.

C'en était assez pour causer cet embarras, que les lits fussent dans la même chambre. Mais ce qui nous troublait le plus, c'était leur position. Ils étaient parallèles et si proches l'un de l'autre, qu'il n'y avait de place entre les deux que pour mettre une chaise... Ils n'étaient guère éloignés du feu. Le manteau de la cheminée d'un côté, qui avançait fort avant dans la chambre, et une grosse poutre de l'autre, formaient une espèce d'alcôve qui n'était point du tout favorable à la délicatesse de nos sensations... Si quelque chose pouvait ajouter à notre perplexité, c'était que les deux lits étaient si étroits, qu'il n'y avait pas moyen de songer à faire coucher la femme de chambre avec sa maîtresse. Si cela avait été faisable, l'idée qu'il fallait que je couchasse auprès d'elle aurait glissé sans aisément sur l'imagination.

Le cabinet nous offrit peu ou point de consolation : il était humide, froid ; la fenêtre en était à moitié brisée ; il n'y avait point de vitres... le vent soufflait, et il était si violent, qu'il me fit tousser quand j'y entrai avec la dame pour le visiter. L'alternative ou nous nous trouvâmes réduits était donc fort embarrassante. La dame sacrifierait-elle sa santé à sa délicatesse, en occupant le cabinet et en abandonnant le lit à sa femme de chambre, ou cette fille prendrait-elle le cabinet, etc., etc. ?

La dame était une jeune Piémontaise d'environ trente ans, dont le teint l'aurait disputé à l'éclat des roses. La femme de chambre était Lyonnaise, vive, leste, et n'avait pas plus de vingt ans. De toute manière il y avait des difficultés... L'obstacle de la grosse pierre de roche qui barrait notre chemin, et qui fut cause de notre détresse, quelque grand qu'il parût, n'était qu'une bagatelle, en comparaison de ce qui nous embarrassait en ce moment : ajoutez à cela que le poids qui accablait nos esprits n'était

pas allégé par la délicatesse que nous avions de ne pas nous communiquer l'un à l'autre ce que nous sentions dans cette occasion.

Le souper vint, et nous nous mîmes à table. Je crois que si nous n'eussions pas eu de meilleur vin que celui qu'on nous donna, nos langues auraient été liées jusqu'à ce que la nécessité nous eût forcés de leur donner de la liberté... Mais la dame avait heureusement quelques bouteilles de bon vin de Bourgogne dans sa voiture, et elle envoya sa femme de chambre en chercher deux. Le souper fini, et restés seuls, nous nous sentîmes inspirés d'une force d'esprit suffisante pour parler au moins sans réserve de notre situation; nous la retournâmes dans tous les sens; nous l'examinâmes sous tous les points de vue. Enfin, après deux heures de négociations et de débats, nous convinmes de nos articles, que nous stipulâmes en forme d'un traité de paix; et il y eut, je crois, des deux côtés, autant de religion et de bonne foi que dans aucun traité qui jamais eut l'honneur de passer à la postérité.

En voici les articles :

Art. 1^{er}. Comme le droit de la chambre à coucher appartient à monsieur, et qu'il croit que le lit qui est plus proche du feu est le plus chaud, il le cède à madame.

Accordé de la part de madame, pourvu que les rideaux des deux lits, qui sont d'une toile de coton presque transparente, et trop étroits pour bien fermer, soient attachés à l'ouverture avec des épingles, ou même entièrement cousus avec une aiguille et du fil, afin qu'ils soient censés former une barrière suffisante du côté de monsieur.

II. Il est demandé de la part de madame, que monsieur soit enveloppé toute la nuit dans sa robe de chambre.

Refusé, parce que monsieur n'a pas de robe de chambre, et qu'il n'a, dans son portemanteau, que six chemises et une culotte de soie noire.

La mention de la culotte de soie noire fit un changement total dans cet article... On regarda la culotte comme un équivalent de la robe de

chambre. Il fut donc convenu que j'aurais toute la nuit ma culotte de soie noire.

III. Il est stipulé et on insiste de la part de madame, que, dès que monsieur sera au lit, et que le feu et la chandelle seront éteints, monsieur ne dira pas un seul mot pendant toute la nuit.

Accordé, à condition que les prières que monsieur fera ne seront pas regardées comme une infraction au traité.

Il n'y eut qu'un point d'oublié. C'était la manière dont la dame et moi nous nous déshabillerions, et nous nous mettrions au lit. Il n'y avait qu'une manière de le faire, et le lecteur peut la deviner... Je proteste que, si elle ne lui paraît pas la plus délicate et la plus décente qu'il y ait dans la nature, c'est la faute de son imagination... Ce ne serait pas la première plainte que j'aurais à faire à cet égard.

Enfin, nous nous couchâmes. Je ne sais si c'est la nouveauté de la situation ou quelque autre chose qui m'empêcha de dormir; mais je ne pus fermer les yeux... Je me tournais tantôt d'un côté, tantôt de l'autre... Et cela dura jusqu'à deux heures du matin, qu'impatienté de tant de mouvements inutiles, il m'échappa de m'écrier : O mon Dieu !

Vous avez rompu le traité, monsieur, dit avec précipitation la dame, qui n'avait pas plus dormi que moi... Je lui fis mille excuses, mais je soutenais que ce n'était qu'une exclamation... Elle voulut que ce fût une infraction entière du traité... et moi je prétendais qu'on avait prévu le cas par le troisième article.

La dame ne voulut pas céder, et la dispute affaiblit un peu sa barrière. J'entendis tomber par terre deux ou trois épingles des rideaux.

Sur mon honneur, madame, ce n'est pas moi qui les ai détachées, lui dis-je en étendant mon bras hors du lit, comme pour affirmer ce que je disais...

J'allais ajouter que pour tout l'or du monde, je n'aurais pas voulu violer l'idée de décence que je...

Mais la femme de chambre qui nous avait entendus, et qui craignait les hostilités, était sortie doucement de son cabinet, et, à la faveur de l'obscurité, s'était glissée dans le passage qui était entre le lit de sa maîtresse et le mien.

De manière qu'en étendant le bras, je saisis la femme de chambre...

FIN DU VOYAGE SENTIMENTAL.



La Tentation.

LES ROMANS ILLUSTRÉS



MANON LESCAUT

PAR

L'ABBÉ PRÉVOST

Dessins par J.-A. Beauce.

Gravures par A. Lavettelle.

PREMIERE PARTIE.

Je suis obligé de faire remonter mon lecteur au temps de ma vie où je rencontrai pour la première fois le chevalier des Grieux. Ce fut environ six mois avant mon départ pour l'Espagne. Quoique je sortisse rarement de ma solitude, la complaisance que j'avais pour ma fille m'engageait quelquefois à divers petits voyages, que j'abrégeais autant qu'il m'était possible.

Je revenais un jour de Rouen, où elle m'avait prié de solliciter une affaire au parlement de Normandie, pour la succession de quelques terres auxquelles je lui avais laissé des prétentions du côté de mon grand-père maternel. Ayant repris mon chemin par Evreux, où je couchai la première nuit, j'arrivai le lendemain pour dîner, à Passy, qui en est éloigné de cinq ou six lieues. Je fus surpris, en entrant dans ce bourg, d'y voir tous les habitants en alarme. Ils se précipitaient de leurs maisons pour courir en foule à la porte d'une mauvaise hôtellerie, devant laquelle étaient deux chariots couverts. Les chevaux, qui étaient encore attelés, et qui paraissaient fumants de fatigue et de chaleur, marquaient que ces deux voitures ne faisaient qu'arriver.

Je m'arrêtai un moment pour m'informer d'où venait le tumulte; mais je tirai peu d'éclaircissements d'une populace curieuse, qui ne faisait nulle attention à mes demandes, et qui s'avavançait toujours vers l'hôtellerie, en se poussant avec beaucoup de confusion. Enfin, un archer, revêtu d'une bandoulière, et le mousquet sur l'épaule, ayant paru



à la porte, je lui fis signe de venir à moi. Je le priai de m'apprendre le sujet de ce désordre. Ce n'est rien,

accompagnait cette malheureuse bande étaient aussi dans la chambre, je pris le chef en particulier, et je lui demandai quelques lumières sur

monsieur, me dit-il, c'est une douzaine de filles de joie que je conduis, avec mes compagnons, jusqu'au Havre-de-Grâce, où nous ferons embarquer pour l'Amérique. Il y en a quelques-unes de jolies, et c'est apparemment ce qui excite la curiosité de ces bons paysans.

J'aurais passé après cette explication, si je n'eusse été arrêté par les exclamations d'une vieille femme qui sortait de l'hôtellerie en joignant les mains, et criant que c'était une chose barbare, une chose qui faisait horreur et compassion. De quoi s'agit-il donc? lui dis-je. Ah! monsieur, entrez, répondit-elle, et voyez si ce spectacle n'est pas capable de fendre le cœur. La curiosité me fit descendre de mon cheval, que je laissai à mon palefrenier. J'entraî avec peine en perçant la foule, et je vis en effet quelque chose d'assez touchant.

Parmi les douze filles, qui étaient enchaînées six à six par le milieu du corps, il y en avait une dont l'air et la figure étaient si peu conformes à sa condition, qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une personne du premier rang. Sa tristesse et la saleté de son linge et de ses habits l'enlaidissaient si peu, que sa vue m'inspira du respect et de la pitié. Elle n'avait néanmoins de se tourner, autant que sa chaîne pouvait le permettre, pour dérober son visage aux yeux des spectateurs. L'effort qu'elle faisait pour se cacher était si naturel, qu'il paraissait venir d'un sentiment de modestie.

Comme les six gendarmes qui

le sort de cette belle fille. Il ne put m'en donner que de fort générales. Nous l'avons tirée de l'hôpital, me dit-il, par ordre de M. le lieutenant général de police. Il n'y a pas d'apparence qu'elle y eût été renfermée pour ses bonnes actions. Je l'ai interrogée plusieurs fois sur la route; elle s'obstine à ne me rien répondre. Mais, quoique je n'aie pas reçu ordre de la ménager plus que les autres, je ne laisse pas d'avoir quelques égards pour elle, parce qu'il me semble qu'elle vaut un peu mieux que ses compagnes. Voilà un jeune homme, ajouta l'archer, qui pourrait vous instruire mieux que moi sur la cause de sa disgrâce. Il l'a suivie depuis Paris, sans cesser presque un moment de pleurer. Il faut que ce soit son frère ou son amant.

Je me tournai vers le coin de la chambre où ce jeune homme était assis. Il paraissait enseveli dans une rêverie profonde. Je n'ai jamais vu de plus vif image de la douleur. Il était mis fort simplement; mais on distinguait au premier coup d'œil un homme qui a de la naissance et de l'éducation. Je m'approchai de lui. Il se leva; et je découvris dans ses yeux, dans sa figure et dans tous ses mouvements, un air si fin et si noble, que je me sentis porté naturellement à lui vouloir du bien. Que je ne vous trouble point, lui dis-je, en m'asseyant près de lui. Voulez-vous bien satisfaire la curiosité que j'ai de connaître cette belle personne, qui ne me paraît point faite pour le triste état où je la vois?

Il me répondit honnêtement qu'il ne pouvait m'apprendre qui elle était sans se faire connaître lui-même, et qu'il avait de fortes raisons pour souhaiter de demeurer inconnu. Je puis vous dire néanmoins ce que ces misérables n'ignorent point, continua-t-il en montrant les archers; c'est que je l'aime avec une passion si violente, qu'elle me rend le plus infortuné de tous les hommes. J'ai tout employé, à Paris, pour obtenir sa liberté. Les sollicitations, l'adresse et la force m'ont été inutiles; j'ai pris le parti de la suivre, dit-elle aller au bout du monde. Je m'embarquai avec elle. Je passerai en Amérique.

Mais, ce qui est de la dernière inhumanité, ces lâches coquins, ajouta-t-il en parlant des archers, ne veulent pas me permettre d'approcher d'elle. Mon dessein était de les attaquer ouvertement à quelques lieues de Paris. Je m'étais associé quatre hommes qui m'avaient promis leur secours pour une somme considérable. Les traites m'ont laissé seul aux mains, et sont partis avec mon argent. L'impossibilité de réussir par la force m'a fait mettre les armes bas. J'ai proposé aux archers de me permettre du moins de les suivre, en leur offrant de les récompenser. Le désir du gain les y a fait consentir. Ils ont voulu être payés chaque fois qu'ils m'ont accordé la liberté de parler à ma maîtresse. Ma bourse s'est épuisée en peu de temps; et maintenant que je suis sans un sou, ils ont la barbarie de me repousser brutalement lorsque je fais un pas vers elle. Il n'y a qu'un instant, qu'ayant osé m'en approcher malgré leurs menaces, ils ont eu l'insolence de lever contre moi le bout du fusil. Je suis obligé, pour satisfaire leur avarice et pour me mettre en état de continuer la route à pied, de vendre ici un mauvais cheval qui m'a servi jusqu'à présent de monture.

Quoiqu'il parût faire tranquillement ce récit, il laissa tomber quelques larmes en le finissant. Cette aventure me parut des plus extraordinaires et des plus touchantes. Je ne vous presse pas, lui dis-je, de me découvrir le secret de vos affaires; mais si je puis vous être utile à quelque chose, je m'offre volontiers à vous rendre service. Hélas! reprit-il, je ne vois pas le moindre jour à l'espérance. Il faut que je me soumette à toute la rigueur de mon sort. J'irai en Amérique. J'y serai du moins libre avec ce que j'aime. J'ai écrit à un de mes amis, qui me fera tenir quelque secours au Havre-de-Grâce. Je ne suis embarrassé que pour m'y conduire et pour procurer à cette pauvre créature, ajouta-t-il en regardant tristement sa maîtresse, quelque soulagement sur la route. Eh bien, lui dis-je, je vais finir votre embarras. Voici quelque argent que je vous prie d'accepter. Je suis fâché de ne pouvoir vous servir autrement.

Je lui donnai quatre louis d'or, sans que les gardes s'en aperçussent; car je jugeais bien que s'ils lui savaient cette somme, ils lui voudraient plus cherement leurs secours. Il me vint même à l'esprit de faire marcher avec eux, pour obtenir aux jeunes amant la liberté de parler continuellement à sa maîtresse jusqu'au Havre. Je fis signe au chef de s'approcher, et je lui en fis la proposition. Il en parut honteux, malgré son effronterie. Ce n'est pas, monsieur, répondit-il d'un air embarrassé, que nous refusions de la laisser parler à cette fille, mais il voudrait être sans cesse auprès d'elle; cela nous est incommode; il est bien juste qu'il paye pour l'inconvenance. Voyons donc, lui dis-je, ce qu'il faudrait pour vous empêcher de la sentir. Il eut l'audace de me demander deux louis. Je les lui donnai sur-le-champ: Mais prenez garde, lui dis-je, qu'il ne vous échappe quelque friponnerie; car je vais laisser mon adresse à ce jeune homme, afin qu'il puisse m'en informer, et comptez que j'aurai le pouvoir de vous en faire punir. Il m'en coûta six louis d'or.

La bonne grâce et la vive reconnaissance avec laquelle ce jeune inconnu me remercia achevèrent de me persuader qu'il était né quelque chose et qu'il méritait ma libéralité. Je dis quelques mots à sa maîtresse, avant que de sortir. Elle me répondit avec une modestie si douce et si charmante, que je ne pus m'empêcher de faire, en sortant, mille réflexions sur le caractère incompréhensible des femmes.

Étant retourné à ma solitude, je ne fus point informé de la suite de cette aventure. Il se passa près de deux ans, qui me la firent oublier tout

à fait, jusqu'à ce que le hasard me fit renaitre l'occasion d'en apprendre à fond toutes les circonstances.

J'arrivais de Loudres à Calais, avec le marquis de... mon élève. Nous logeâmes, si je m'en souviens bien, au Lion-d'Or, où quelques raisons nous obligèrent de passer le jour entier et la nuit suivante. En marchant l'après-midi dans les rues, je crus apercevoir ce même jeune homme dont j'avais fait la rencontre à Passy. Il était en fort mauvais équipage, et beaucoup plus pâle que je ne l'avais vu la première fois. Il portait sur le bras un vieux portemanteau, ne faisant qu'arriver dans la ville. Cependant, comme il avait la physionomie trop belle pour n'être pas reconnu facilement, je le remis aussitôt. Il faut, dis-je au marquis, que nous abordions ce jeune homme.

Sa joie fut plus vive que toute expression, lors qu'il m'eut remis à son tour. Ah! monsieur, s'écria-t-il en me baisant la main, je puis donc encore une fois vous exprimer mon immortelle reconnaissance. Je lui demandai d'où il venait. Il me répondit qu'il arrivait, par mer, du Havre-de-Grâce, où il était revenu de l'Amérique peu auparavant. Vous ne me paraîsez pas fort bien en argent, lui dis-je; allez-vous-en au Lion-d'Or où je suis logé, je vous rejoindrai dans un moment.

J'y retournai en effet, plein d'impatience d'apprendre le détail de son infortune et les circonstances de son voyage d'Amérique. Je lui fis mille caresses, et j'ordonnai qu'on ne le laissât manquer de rien. Il n'attendit point que je le pressasse de me raconter l'histoire de sa vie. Monsieur, me dit-il, vous en usez si noblement avec moi, que je me reprocherais comme une basse ingratitude d'avoir quelque chose de réservé pour vous. Je veux vous apprendre non-seulement mes malheurs et mes peines, mais encore mes désordres et mes faiblesses: je suis sûr qu'en me condamnant, vous ne pourrez pas vous empêcher de me plaindre.

Je dois avertir ici le lecteur que j'écrivis son histoire presque aussitôt après l'avoir entendue, et qu'on peut s'assurer par conséquent que rien n'est plus exact et plus fidèle que cette narration. Je dis fidèle jusque dans la relation des réflexions et des sentiments, que le jeune aventurier exprimait de la meilleure grâce du monde. Voici donc son récit, auquel je ne mêlerai, jusqu'à la fin, rien qui ne soit de lui.

J'avais dix-sept ans, et j'achevais mes études de philosophie à Amiens, où mes parents, qui sont d'une des meilleures maisons de P... m'avaient envoyé. Je menais une vie si sage et si réglée, que mes maîtres me proposaient pour l'exemple du college. Non que je fisse des efforts extraordinaires pour mériter cet éloge; mais j'ai l'humeur naturellement douce et tranquille: je m'appliquais à l'étude par inclination, et l'on me comptait pour des vertus quelques marques d'aversion naturelle pour le vice. Ma naissance, le succès de mes études et quelques agréments extérieurs m'avaient fait connaître et estimer de tous les honnêtes gens de la ville.

J'achevai mes exercices publics avec une approbation si générale, que M. l'évêque, qui y assistait, me proposa d'entrer dans l'état ecclésiastique, où je ne manquerais pas, disait-il, de m'attirer plus de distinction que dans l'ordre de Malte, auquel mes parents me destinaient. Ils me faisaient déjà porter la croix, avec le nom de chevalier des Grioux. Les vacances arrivant, je me préparais à retourner chez mon père, qui m'avait promis de m'envoyer bientôt à l'Académie.

Mon seul regret, en quittant Amiens, était d'y laisser un ami avec lequel j'avais toujours été tendrement uni. Il était de quelques années plus âgé que moi. Nous avions été élevés ensemble; mais le bien de sa maison étant des plus médiocres, il était obligé de prendre l'état ecclésiastique, et de demeurer à Amiens après moi, pour y faire les études qui conviennent à cette profession. Il avait mille bonnes qualités. Vous le connaîtrez par les meilleures, dans la suite de mon histoire, et surtout par un zèle et une générosité en amitié, qui surpassent les plus célèbres exemples de l'antiquité. Si j'eusse alors suivi ses conseils, j'aurais toujours été sage et heureux. Si j'avais du moins profité de ses reproches dans le précipice où mes passions m'ont entraîné, j'aurais sauvé quelque chose du naufrage de ma fortune et de ma réputation. Mais il n'a point recueilli d'autre fruit de ses soins que le chagrin de les voir inutiles, et quelquefois durement récompensés par un ingrat qui s'en offensait et qui les traitait d'importunités.

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas! que ne le marquais-je un jour plus tôt! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes qui se retirèrent aussitôt; mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait pour faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante, que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, n' regardai une fille avec un peu d'attention; moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur.

Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amena à Amiens, et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse.

L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes desirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments; car elle était bien plus expérimentée que moi : c'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'était déjà déclaré, et qui a causé dans la suite tous ses malheurs et les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parents par toutes les raisons que mon amour naissant et mon éloquence scolastique purent me suggérer. Elle n'affecta ni rigueur ni dédain. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyait que trop qu'elle allait être malheureuse; mais que c'était apparemment la volonté du ciel, puisqu'il ne lui laissait nul moyen de l'éviter. La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt l'ascendant de sa destinée, qui m'entraînait à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que si elle voulait faire quelque fond sur mon honneur, et sur la tendresse infinie qu'elle m'inspirait déjà, j'emploierais ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parents, et pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois, en y réfléchissant, d'où me venait alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer; mais on ne ferait pas une divinité de l'amour s'il n'opérait souvent des prodiges : j'ajoutai mille choses pressantes.

Ma belle inconnue savait bien qu'on n'est point trompeur à mon âge : elle me confessa que si je voyais quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croirait m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répétais que j'étais prêt à tout entreprendre; mais n'ayant point assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la servir, je m'en tenais à cette assurance générale, qui ne pouvait être d'un grand secours ni pour elle ni pour moi. Son vieil Argus étant venu nous rejoindre, mes espérances allaient échouer, si elle n'eût en assez d'esprit pour suppléer à la stérilité du mien. Je fus surpris, à l'arrivée de son conducteur, qu'elle m'appelât son cousin, et que, sans paraître déconcertée le moins du monde, elle me dit que puisqu'elle était assez heureuse pour me rencontrer à Amiens, elle remettrait au lendemain son entrée dans le couvent, afin de se procurer le plaisir de souper avec moi. J'entrai fort bien dans le sens de cette ruse; je lui proposai de se loger dans une hôtellerie dont le maître, qui s'était établi à Amiens après avoir été longtemps cocher de mon père, était dévoué entièrement à mes ordres.

Je l'y conduisis moi-même, tandis que le vieux conducteur paraissait un peu murmurer, et que mon ami Tiberge, qui ne comprenait rien à cette scène, me suivait sans prononcer une parole. Il n'avait point entendu notre entretien. Il était demeuré à se promener dans la cour pendant que je parlais d'amour à ma belle maîtresse. Comme je redoutais sa sagesse, je me défilai de lui par une commission dont je le priai de se charger. Ainsi j'eus le plaisir, en arrivant à l'auberge, d'entretenir seule la souveraine de mon cœur.

Je reconnus bientôt que j'étais moins enfant que je ne le croyais. Mon cœur s'ouvrit à mille sentiments de plaisir dont je n'avais jamais eu l'idée. Une douce chaleur se répandit dans toutes mes veines. J'étais dans une espèce de transport qui m'ôta pour quelque temps la liberté de la voix, et qui ne s'exprimait que par mes yeux.

Mademoiselle Manon Lescaut, c'est ainsi qu'elle me dit qu'on la nommait, parut fort satisfaite de cet effet de ses charmes. Je crus apercevoir qu'elle n'était pas moins émue que moi. Elle me confessa qu'elle me trouvait aimable, et qu'elle serait ravie de m'avoir obligation de sa liberté. Elle voulut savoir qui j'étais, et cette connaissance augmenta son affection, parce qu'étant d'une naissance commune, elle se trouva flattée d'avoir fait la conquête d'un amant tel que moi. Nous nous entretenîmes des moyens d'être l'un à l'autre.

Après quantité de réflexions, nous ne trouvâmes point d'autre voie que celle de la fuite. Il fallait tromper la vigilance du conducteur, qui était un homme à ménager, quoiqu'il ne fût qu'un domestique. Nous réglâmes que je ferais préparer pendant la nuit une chaise de poste, et que je reviendrais de grand matin à l'auberge, avant qu'il fût éveillé; que nous nous déroberions secrètement, et que nous irions droit à Paris, où nous nous ferions marier en arrivant. J'avais environ cinquante écus, qui étaient le fruit de mes petites épargnes; elle en avait à peu près le double. Nous nous imaginâmes, comme des enfants sans expérience, que cette somme ne finirait jamais, et nous ne comptâmes pas moins sur le succès de nos autres mesures.

Après avoir soupé, avec plus de satisfaction que je n'en avais senti, je me retirai pour exécuter mon projet. Mes arrangements furent d'autant plus faciles, qu'ayant eu dessein de retourner le lendemain chez mon père, mon petit équipage était déjà préparé. Je n'eus donc nulle peine à faire transporter ma malle, et à faire tenir une chaise prête pour cinq heures du matin; c'était le temps où les portes de la ville devaient être ouvertes; mais je trouvai un obstacle dont je ne me défiais point, et qui faillit de rompre entièrement mon dessein.

Tiberge, quoique âgé seulement de trois ans plus que moi, était un garçon d'un sens sûr et d'une conduite fort réglée. Il m'aimait avec une tendresse extraordinaire. La vue d'une aussi jolie fille que mademoiselle Manon, mon empressement à la conduire, et le soin que j'avais eu de me défaire de lui en l'éloignant, lui firent naître quelques soupçons de mon amour. Il n'avait osé revenir à l'auberge où il m'avait laissé, de peur de m'offenser par son retour; mais il était allé m'attendre à mou-

logis, où je le trouvai en arrivant, quoiqu'il fût dix heures du soir. Sa présence me chagrina. Il s'aperçut facilement de la contrainte qu'elle me causait. Je suis sûr, me dit-il sans déguisement, que vous méditez quelque dessein que vous voulez me cacher; je le vois à votre air. Je lui répondis assez brusquement que je n'étais pas obligé de lui rendre compte de tous mes desseins. Non, reprit-il; mais vous n'avez toujours traité en ami, et cette qualité suppose un peu de confiance et d'ouverture. Il me pressa si fort et si longtemps de lui découvrir mon secret, que, n'ayant jamais eu de réserve avec lui, je lui fis l'entière confiance de ma passion. Il la reçut avec une apparence de mécontentement qui me fit frémir. Je me repentis surtout de l'indiscrétion avec laquelle je lui avais découvert le dessein de ma fuite. Il me dit qu'il était trop parfaitement mon ami pour ne pas s'y opposer de tout son pouvoir; qu'il voulait me représenter d'abord tout ce qu'il croyait capable de m'en détourner; mais que si je ne renonçais pas ensuite à cette misérable résolution, il avertirait des personnes qui pourraient l'arrêter à coup sûr. Il me tint là-dessus un discours sérieux qui dura plus d'un quart d'heure, et finit encore par la menace de me dénoncer, si je ne lui donnais ma parole de me conduire avec plus de sagesse et de raison.

J'étais au désespoir de m'être trahi si mal à propos. Cependant, l'amour m'ayant ouvert extrêmement l'esprit depuis deux ou trois heures, je fis attention que je ne lui avais pas découvert que mon dessein devait s'exécuter le lendemain, et je résolus de le tromper à la faveur d'une équivoque. Tiberge, lui dis-je, j'ai cru jusqu'à présent que vous étiez mon ami, et j'ai voulu vous éprouver par cette confiance. Il est vrai que j'aime, je ne vous ai pas trompé; mais pour ce qui regarde ma fuite, ce n'est point une entreprise à former au hasard. Venez me prendre demain à neuf heures; je vous ferai voir, s'il se peut, ma maîtresse, et vous jugerez si elle mérite que je fasse cette démarche pour elle. Il me laissa seul, après mille protestations d'amitié.

J'employai la nuit à mettre ordre à mes affaires, et m'étant rendu à l'hôtellerie de mademoiselle Manon, vers la pointe du jour, je la trouvai qui m'attendait. Elle était à sa fenêtre, qui donnait sur la rue; de sorte que m'ayant aperçu, elle vint m'ouvrir elle-même. Nous sortîmes sans bruit. Elle n'avait point d'autre équipage que son luge, dont je me chargeai moi-même. La chaise était en état de partir; nous nous éloignâmes aussitôt de la ville.

Je rapporterai dans la suite quelle fut la conduite de Tiberge, lorsqu'il s'aperçut que je l'avais trompé. Son zèle n'en devint pas moins ardent. Vous verrez à quel excès il le porta, et combien je devrais verser de larmes en songeant quelle en a toujours été la récompense.

Nous nous hâtâmes tellement d'avancer, que nous arrivâmes à Saint-Denis avant la nuit. J'avais couru à cheval, à côté de la chaise, ce qui nous avait guère permis de nous entretenir qu'en changeant de chevaux; mais lorsque nous nous vîmes si proche de Paris, c'est-à-dire presque en sûreté, nous primes le temps de nous rafraîchir, n'ayant rien mangé depuis notre départ d'Amiens. Quelque passionné que je fusse pour Manon, elle sut me persuader qu'elle ne l'était pas moins pour moi. Nous étions si peu réservés dans nos caresses, que nous n'avions pas la patience d'attendre que nous fussions seuls. Nos postillons et nos hôtes nous regardaient avec admiration; et je remarquais qu'ils étaient surpris de voir deux enfants de notre âge qui paraissaient s'aimer jusqu'à la fureur.

Nos projets de mariage furent oubliés à Saint-Denis; nous fraudâmes les droits de l'église, et nous nous trouvâmes époux sans y avoir fait réflexion. Il est sûr que, du naturel tendre et constant dont je suis, j'étais heureux pour toute ma vie si Manon m'eût été fidèle. Plus je la connaissais, plus je découvrais en elle de nouvelles qualités aimables. Son esprit, son cœur, sa douceur et sa beauté formaient une chaîne si forte et si charmante, que j'aurais mis tout mon bonheur à n'en sortir jamais. Terrible changement! Ce qui fait mon désespoir a pu faire ma félicité. Je me trouve le plus malheureux de tous les hommes par cette même constance dont je devais attendre le plus doux de tous les sorts et les plus parfaites récompenses de l'amour.

Nous primes un appartement meublé à Paris; ce fut dans la rue V... et, pour mon malheur, auprès de la maison de M. de B..., célèbre fermier général. Trois semaines se passèrent, pendant lesquelles j'avais été si rempli de ma passion, que j'avais peu songé à ma famille et au chagrin que mon père avait dû ressentir de mon absence. Cependant, comme la débauche n'avait nulle part à ma conduite, et que Manon se comportait aussi avec beaucoup de retenue, la tranquillité où nous vivions servit à me faire rappeler peu à peu l'idée de mon devoir.

Je résolus de me réconcilier, s'il était possible, avec mon père. Ma maîtresse était si aimable que je ne doutai point qu'elle ne pût lui plaire si je trouvais moyen de lui faire connaître sa sagesse et son mérite; en un mot, je me flattai d'obtenir de lui la liberté de l'épouser, ayant été désabusé de l'espérance de le pouvoir sans son consentement. Je communiquai ce projet à Manon; et je lui fis entendre qu'outre les motifs de l'amour et du devoir, celui de la nécessité pouvait y entrer aussi pour quelque chose, car nos fonds étaient extrêmement altérés, et je commençais à revenir de l'opinion qu'ils étaient inépuisables.

Manon reçut froidement cette proposition. Cependant, les difficultés qu'elle y opposa n'étant prises que de sa tendresse même et de la crainte de me perdre si mon père n'entraînait point dans notre dessein après avoir connu le lieu de notre retraite, je n'eus pas le moindre soupçon du coup cruel qu'on se préparait à me porter. À l'objection de la nécessité, elle

répondit qu'il nous restait encore de quoi vivre quelques semaines, et qu'elle trouverait après cela des ressources dans l'affection de quelques parents à qui elle écrirait en province. Elle adoncit son refus par des caresses si tendres et si passionnées, que moi qui ne vivais que dans elle, et qui n'avais pas la moindre défiance de son cœur, j'applaudis à toutes ses réponses et à toutes ses résolutions.

Je lui avais laissé la disposition de notre bourse et le soin de payer notre dépense ordinaire. Je m'aperçus peu après que notre table était mieux servie, et qu'elle s'était donné quelques ajustements d'un prix considérable. Comme je n'ignorais pas qu'il devait nous rester à peine douze ou quinze pistoles, je lui marquai mon étonnement de cette augmentation apparente de notre opulence. Elle me pria, en riant, d'être sans embarras. Ne vous ai-je pas promis, me dit-elle, que je trouverais des ressources? Je l'aimais avec trop de simplicité pour m'alarmer facilement.

Un jour que j'étais sorti l'après-midi, et que je l'avais avertie que je serais dehors plus longtemps qu'à l'ordinaire, je fus étonné qu'à mon retour on me fit attendre deux ou trois minutes à la porte. Nous n'étions servis que par une petite fille qui était à peu près de notre âge. Étant venue m'ouvrir, je lui demandai pourquoi elle avait tardé si longtemps. Elle me répondit, d'un air embarrassé, qu'elle ne m'avait point entendu frapper. Je n'avais frappé qu'une fois; je lui dis: Mais si vous ne m'avez pas entendu, pourquoi êtes-vous venue m'ouvrir? Cette question la déconcerta si fort, que, n'ayant pas assez de présence d'esprit pour y répondre, elle se mit à pleurer en m'assurant que ce n'était point sa faute, et que madame lui avait défendu d'ouvrir la porte jusqu'à ce que M. de B... fût sorti par l'autre escalier qui répondait au cabinet. Je demeurai si confus, que je n'eus point la force d'entrer dans l'appartement. Je pris le parti de descendre, sous prétexte d'une affaire, et j'ordonnai à cette enfant de dire à sa maîtresse que je retournerais dans le moment, mais de ne pas faire connaître qu'elle m'eût parlé de M. B....

Ma consternation fut si grande, que je versais des larmes en descendant l'escalier, sans savoir encore de quel sentiment elles partaient. J'entrai dans le premier café, et, m'y étant assis devant une table, j'appuyai la tête sur mes deux mains pour y développer ce qui se passait dans mon cœur. Je n'osais rappeler ce que je venais d'entendre; je voulais le considérer comme une illusion, et je fus près, deux ou trois fois, de retourner au logis sans remarquer que j'y eusse fait attention. Il me paraissait si impossible que Manon m'eût trahi, que je craignais de lui faire injure en la soupçonnant. Je l'adorais, cela était sûr; je ne lui avais pas donné plus de preuves d'amour que je n'en avais reçu d'elle; pourquoi l'aurais-je accusée d'être moins sincère et moins constante que moi? Quelle raison aurait-elle eu de me tromper? Il n'y avait que trois heures qu'elle m'avait accablé de ses plus tendres caresses et qu'elle avait reçu les miennes avec transport; je ne connaissais pas mieux mon cœur que le sien. Non, non, repris-je, il n'est pas possible que Manon me trahisse; elle n'ignore pas que je ne vis que pour elle, elle sait trop bien que je l'adore: ce n'est pas là un sujet de me haïr.

Cependant la visite et la sortie furtive de M. de B... me causaient de l'embarras; je rappelais aussi les petites acquisitions de Manon, qui me semblaient surpasser nos richesses présentes. Cela paraissait sentir les libéralités d'un nouvel amant. Et cette confiance qu'elle m'avait marquée pour des ressources qui m'étaient inconnues? J'avais peine à donner à tant d'énigmes un sens aussi favorable que mon cœur le souhaitait.

D'un autre côté, je ne l'avais presque pas perdue de vue depuis que nous étions à Paris: occupations, promenades, divertissements, nous avions toujours été l'un à côté de l'autre. mon Dieu! un instant de séparation nous aurait trop affligés. Il fallait nous dire sans cesse que nous nous aimions; nous serions morts d'inquiétude sans cela. Je ne pouvais donc m'imaginer presque un seul moment où Manon pût s'être occupée d'un autre que moi.

A la fin, je crus avoir trouvé le dénouement de ce mystère. M. de B..., dis-je en moi-même, est un homme qui fait de grosses affaires et qui a de grandes relations; les parents de Manon se sont servis de cet homme pour lui faire tenir quelque argent; elle en a peut-être déjà reçu de lui; il est venu aujourd'hui lui en apporter encore. Elle s'est fait sans doute un jeu de me le cacher pour me surprendre agréablement; peut-être m'en aurait-elle parlé si j'étais rentré à l'ordinaire au lieu de venir ici m'affliger; elle ne me le cachera pas, du moins, lorsque je lui en parlerai moi-même.

Je me remplis si fortement de cette opinion, qu'elle eut la force de diminuer beaucoup ma tristesse. Je retournai sur-le-champ au logis; j'embrassai Manon avec ma tendresse ordinaire; elle me reçut fort bien. J'étais tout d'abord de lui découvrir mes conjectures, que je regardais plus que jamais comme certaines; je me retins dans l'espérance qu'il lui arriverait peut-être de me prévenir en m'apprenant ce qui s'était passé.

On nous servit à souper. Je me mis à table d'un air fort gai; mais, à la lumière de la chandelle, qui était entre elle et moi, je crus apercevoir de la tristesse sur le visage et dans les yeux de ma chère maîtresse; cette pensée m'en inspira aussi. Je remarquai que ses regards s'attachaient sur moi d'une autre façon qu'ils n'avaient accoutumé; je ne pouvais démêler si c'était de l'amour ou de la compassion, quoiqu'il me parût que c'était un sentiment doux et languissant. Je la regardai avec la même attention, et peut-être n'avait-elle pas moins de peine à juger de la situation de mon cœur par mes regards; nous ne pensions ni à parler ni

à manger. Enfin je vis tomber des larmes de ses beaux yeux: perfides larmes!

Ah dieux! m'écriai-je, vous pleurez, ma chère Manon; vous êtes affligée jusqu'à pleurer, et vous ne me dites pas un seul mot de vos peines! Elle ne me répondit que par quelques soupirs qui augmentaient mon inquiétude; je me levai en tremblant, je la conjurai, avec tous les empressements de l'amour, de me découvrir le sujet de ses pleurs: j'en versais moi-même en essuyant les siens. J'étais plus mort que vif; un barbare aurait été attendri des témoignages de ma douleur et de ma crainte.

Dans le temps que j'étais ainsi tout occupé d'elle, j'entendis le bruit de plusieurs personnes qui montaient l'escalier. On frappa doucement à la porte; Manon me donna un baiser, et, s'échappant de mes bras, elle entra rapidement dans le cabinet, qu'elle ferma aussitôt sur elle. Je me figurai qu'étant un peu en désordre, elle voulait se cacher aux yeux des étrangers qui avaient frappé. J'allai leur ouvrir moi-même.

A peine avais-je ouvert, que je me vis saisi par quatre hommes, que je reconnus pour les laquais de mon père. Ils ne me firent point de violence, mais deux d'entre eux m'ayant pris par les bras, le troisième visita mes poches, dont il tira un petit couteau qui était le seul fer que j'eusse sur moi. Ils me demandèrent pardon de la nécessité où ils étaient de me manquer de respect; ils me dirent naturellement qu'ils agissaient par l'ordre de mon père, et que mon frère aîné m'attendait en bas dans un carrosse. J'étais si troublé, que je me laissai conduire sans résister et sans répondre: mon frère était effectivement à m'attendre. On me mit dans le carrosse auprès de lui, et le cocher, qui avait ses ordres, nous conduisit à grand train jusqu'à Saint-Denis. Mon frère m'embrassa tendrement, mais ne me parla point, de sorte que j'eus tout le loisir dont j'avais besoin pour rêver à mon infortune.

J'y trouvai d'abord tant d'obscurité, que je ne voyais pas de jour à la moindre conjecture; j'étais trahi cruellement, mais par qui? Tiberge fut le premier qui me vint à l'esprit: Traître! disais-je, c'est fait de ta vie si mes soupçons se trouvent justes! Cependant je fis réflexion qu'il ignorait le lieu de ma demeure, et qu'on ne pouvait par conséquent l'avoir appris de lui. Accuser Manon, c'est de quoi mon cœur n'osait se rendre coupable; cette tristesse extraordinaire dont je l'avais vue comme accablée, ses larmes, le tendre baiser qu'elle m'avait donné en se retirant, me paraissaient bien une énigme, mais je me sentais porté à l'expliquer comme un désespérement de notre malheur commun; et dans le temps que je me présentais de l'accident qui m'arrachait à elle, j'avais la crédulité de m'imaginer qu'elle était encore plus à plaindre que moi.

Le résultat de ma méditation fut de me persuader que j'avais été aperçu dans les rues de Paris par quelques personnes de connaissance qui en avaient donné avis à mon père. Cette pensée me consola; je comptais d'en être quitte pour des reproches ou pour quelques mauvais traitements qu'il me faudrait essayer de l'autorité paternelle: je résolus de les souffrir avec patience et de promettre tout ce qu'on l'exigerait de moi pour me faciliter l'occasion de retourner plus promptement à Paris, et d'aller rendre la vie et la joie à ma chère Manon.

Nous arrivâmes en peu de temps à Saint-Denis. Mon frère, surpris de mon silence, s'imagina que c'était un effet de ma crainte. Il entreprit de me consoler, en m'assurant que je n'avais rien à redouter de la sévérité de mon père, pourvu que je fusse disposé à rentrer doucement dans le devoir et à mériter l'affection qu'il avait pour moi. Il me fit passer la nuit à Saint-Denis, avec la précaution de faire coucher les trois laquais dans ma chambre.

Ce qui me causa une peine sensible fut de me voir dans la même hôtellerie où je m'étais arrêté avec Manon en venant d'Amiens à Paris. L'hôte et les domestiques me reconnurent et devinèrent en même temps la vérité de mon histoire. J'entendis dire à l'hôte: Ah! c'est ce joli monsieur qui passait, il y a six semaines, avec une petite demoiselle qu'il aimait si fort. Qu'elle était charmante! Les pauvres enfants, comme ils se caressaient! Pardi! c'est dommage qu'on les ait séparés! Je feignais de ne rien entendre et je me laissais voir le moins qu'il m'était possible.

Mon frère avait, à Saint-Denis, une chaise à deux dans laquelle nous partîmes de grand matin, et nous arrivâmes chez nous le lendemain au soir. Il vit mon père avant moi pour le prévenir en ma faveur en lui apprenant avec quelle douceur je m'étais laissé conduire, de sorte que j'en fus reçu moins durement que je ne m'y étais attendu; il se contenta de me faire quelques reproches généraux sur la faute que j'avais commise en m'absentant sans sa permission. Pour ce qui regardait ma maîtresse, il me dit que j'avais bien mérité ce qui venait de m'arriver en me livrant à une inconnue, qu'il avait en meilleure opinion de ma prudence, mais qu'il espérait que cette petite aventure me rendrait plus sage. Je ne pris ce discours que dans le sens qui s'accordait avec mes idées. Je remerciai mon père de la bonté qu'il avait de me pardonner, et je lui promis de prendre une conduite plus soumise et plus réglée. Je triomphais au fond du cœur, car de la manière dont les choses s'arrangeaient, je ne doutais point que je n'eusse la liberté de me dérober de la maison, même avant la fin de la nuit.

On se mit à table pour souper; on me railla sur ma conquête d'Amiens et sur ma fuite avec cette fidèle maîtresse. Je reçus les coups de bonne grâce: j'étais même charmé qu'il me fût permis de m'entretenir de ce qui m'occupait continuellement l'esprit; mais quelques mots lâchés par mon père me firent prêter l'oreille avec la dernière attention. Il parla de

perdit et de service intéressé rendu par M. B... Je demeurai interdit en lui entendant prononcer ce nom, et je le pria humblement de s'expliquer davantage. Il se tourna vers mon frère pour lui demander s'il ne m'avait pas conté toute l'histoire ; mon frère lui répondit que je lui avais paru si tranquille sur la route, qu'il n'avait pas cru que j'eusse besoin de ce remède pour me guérir de ma folie. Je remarquai que mon père balançait s'il acheverait de s'expliquer ; je l'en suppliai si instamment, qu'il me satisfit, ou plutôt qu'il m'assassina cruellement par le plus horrible de tous les récits.

Il me demanda d'abord si j'avais toujours eu la simplicité de croire que je fusse aimé de ma maîtresse. Je lui dis hardiment que j'en étais sûr, que rien ne pouvait m'en donner la moindre défiance. Ha, ha, ha, s'écria-t-il en riant de toute sa force, cela est excellent ! Tu es une jolie dupe, et j'aime à te voir dans ces sentiments-là. C'est grand dommage, mon pauvre chevalier, de te faire entrer dans l'ordre de Malte, puisque tu as tant de dispositions à faire un mari patient et commode. Il ajouta mille railleries de cette force sur ce qu'il appelait ma sottise et ma crédulité.

Enfin, comme je demeurais dans le silence, il continua de me dire que, suivant le calcul qu'il pouvait faire du temps, depuis mon départ d'Amiens, Manon m'avait aimé environ douze jours ; car, ajouta-t-il, je sais que tu partis d'Amiens le 28 de l'autre mois ; nous sommes au 29 du présent ; il y en a onze que M. B... m'a écrit ; je suppose qu'il lui en ait fallu huit pour lier une parfaite connaissance avec ta maîtresse ; ainsi qui ôte onze et huit de trente et un jours qu'il y a depuis le 23 d'un mois jusqu'au 29 de l'autre, reste douze, un peu plus ou moins. Là-dessus les éclats de rire recommencèrent.

J'écoutais tout avec un saisissement de cœur auquel j'appréhendais de ne pouvoir résister jusqu'à la fin de cette triste comédie. Tu sauras donc, reprit mon père, puisque tu l'ignores, que M. B... a gagné le cœur de ta princesse ; car il se moque de moi de prétendre me persuader que c'est par un zèle désintéressé pour mon service qu'il a voulu te l'enlever. C'est bien d'un homme tel que lui, de qui d'ailleurs je ne suis pas connu, qu'il faut attendre des sentiments si nobles ! Il a su d'elle que tu es mon fils ; et, pour se délivrer de tes importunités, il m'a écrit le lieu de ta demeure et le désordre où tu vivais, en me faisant entendre qu'il fallait main-forte pour s'assurer de toi. Il s'est offert de me faciliter les moyens de te saisir au collet ; et c'est par sa direction et celle de ta maîtresse même, que ton frère a trouvé le moment de te prendre sans vert. Fêchete-moi maintenant de la durée de ton triomphe. Tu sais vaner assez rapidement, chevalier, mais tu ne sais pas conserver tes conquêtes.

Je n'eus pas la force de soutenir plus longtemps un discours dont chaque mot m'avait percé le cœur. Je me levai de table, et je n'avais pas fait quatre pas pour sortir de la salle, que je tombai sur le plancher, privé de sentiment et de connaissance. On me les rappela par de prompts secours. J'ouvris les yeux pour verser un torrent de pleurs, et la bouche pour proférer les plaintes les plus touchantes. Mon père, qui m'a toujours aimé tendrement, s'employa avec toute son affection pour me consoler. Je l'écoutais, mais sans l'entendre. Je me jetai à ses genoux, je le conjurai, en joignant les mains, de me laisser retourner à Paris, pour poignarder B... Non, disais-je, il n'a pas gagné le cœur de Manon ; il lui a fait violence ; il l'a séduite par un charme ou par un poison ; il l'a peut-être forcée brutalement. Manon m'aime ; ne le sais-je pas bien ! Il l'aura menacée le poignard à la main, pour la contraindre de m'abandonner. Que n'aurait-il pas fait pour me ravir une si charmante maîtresse ! O dieux ! dieux ! serait-il possible que Manon m'eût trahi et qu'elle eût cessé de m'aimer !

Comme je parlais toujours de retourner promptement à Paris, et que je me levais même à tous moments pour cela, mon père vit bien que, dans le transport où j'étais, rien ne serait capable de m'arrêter : il me conduisit dans une chambre haute, où il laissa deux domestiques avec moi pour me garder à vue. Je ne me possédais point ; j'aurais donné mille vies pour être seulement un quart d'heure à Paris. Je compris que, m'étant déclaré si ouvertement, on ne me permettrait pas aisément de sortir de ma chambre. Je mesurai des yeux la hauteur des fenêtres. Ne voyant nulle possibilité de m'échapper par cette voie, je m'adressai doucement à mes deux domestiques. Je m'engageai, par mille serments, à faire un jour leur fortune s'ils voulaient consentir à mon évasion. Je les pressai, je les caressai, je les menaçai ; mais cette tentative fut encore inutile. Je perdis alors toute espérance. Je résolus de mourir ; et je me jetai sur un lit avec le dessein de ne le quitter qu'avec la vie. Je passai la nuit et le jour suivant dans cette situation. Je refusai la nourriture qu'on m'apporta le lendemain.

Mon père vint me voir l'après-midi. Il eut la bonté de flatter mes peines par les plus douces consolations. Il m'ordonna si absolument de manger quelque chose, que je le fis par respect pour ses ordres. Quelques jours se passèrent, pendant lesquels je ne pris rien qu'en sa présence et pour lui obéir. Il continuait toujours de m'apporter les raisons qui pouvaient me ramener au bon sens et m'inspirer du mépris pour l'infidèle Manon. Il est certain que je he estimais plus ; comme ni aurais-je estimé la plus volage et la plus perfide de toutes les créatures ? Mais son image, les traits charmants que je portais au fond du cœur, y subsistaient toujours. Je me sentais bien : Je puis mourir, disais-je ; je le devrais même

après tant de honte et de douleur ; mais je souffrirais mille morts sans pouvoir oublier l'ingrate Manon.

Mon père était surpris de me voir toujours si fortement touché ; il me connaissait des principes d'honneur, et ne pouvant douter que sa trahison ne me la fit mépriser, il s'imagina que ma constance venait moins de cette passion en particulier que d'un penchant général pour les femmes. Il s'attacha tellement à cette pensée, que, ne consultant que sa tendre affection, il vint un jour m'en faire l'ouverture. Chevalier, me dit-il, j'ai en dessein jusqu'à présent de te faire porter la croix de Malte ; mais je vois que tes inclinations ne sont point tournées de ce côté-là. Tu aimes les jolies femmes ; je suis d'avis de t'en chercher une qui te plaise. Explique-moi naturellement ce que tu penses là-dessus.

Je lui répondis que je ne mettais plus de distinction entre les femmes, et qu'après le malheur qui veit de m'arriver, je les détestais toutes également. Je t'en chercherai une, reprit mon père en souriant, qui ressemblera à Manon, et qui sera plus fidèle. Ah ! si vous avez quelque bonté pour moi, lui dis-je, c'est elle qu'il me faut rendre. Soyez sûr, mon cher père, qu'elle ne m'a point trahi ; elle n'est pas capable d'une si noire et si cruelle lâcheté. C'est le perfide B... qui nous trompe, vous, elle et moi. Si vous saviez combien elle est tendre et sincère, si vous la connaissiez, vous l'aimeriez vous-même. Vous êtes un enfant, reprit mon père. Comment pouvez-vous vous aveugler jusqu'à ce point, après ce que je vous ai raconté d'elle ? C'est elle-même qui vous a livré à votre frère. Vous devriez oublier jusqu'à son nom, et profiter, si vous êtes sage, de l'indulgence que j'ai pour vous.

Je reconnais trop clairement qu'il avait raison. C'était un mouvement involontaire qui me faisait prendre ainsi le parti de mon infidèle. Hélas ! repris-je après un moment de silence, il n'est que trop vrai que je suis le malheureux objet de la plus lâche de toutes les perfidies. Oui, continuai-je en versant des larmes de dépit, je vois bien que je ne suis qu'un enfant. Ma crédulité ne leur coûtait guère à tromper. Mais je sais bien ce que j'ai à faire pour me venger. Mon père voulut savoir quel était mon dessein : J'irai à Paris, lui dis-je, je mettrai le feu à la maison de B..., et je le brûlerai tout vif avec la perfide Manon. Cet emportement fit rire mon père, et ne servit qu'à me faire garder plus étroitement dans ma prison.

J'y passai six mois entiers, pendant le premier desquels il y eut peu de changement dans mes dispositions. Tous mes sentiments n'étaient qu'une alternative perpétuelle de haine et d'amour, d'espérance et de désespoir, selon l'idée sous laquelle Manon s'offrait à mon esprit. Tantôt je ne considérais en elle que la plus aimable de toutes les filles, et je languissais du désir de la revoir ; tantôt je n'y apercevais qu'une lâche et perfide maîtresse, et je faisais mille serments de ne la chercher que pour la punir.

On me donna des livres qui servirent à rendre un peu de tranquillité à mon âme. Je repris un goût infini pour l'étude. Vous verrez de quelle utilité il me fut dans la suite. Les lumières que je devais à l'amour me firent trouver de la clarté dans quantité d'endroits d'Horace et de Virgile, qui m'avaient paru obscurs auparavant. Je fis un commentaire amoureux sur le quatrième livre de l'Énéide ; je le destina à voir le jour, et je me flatte que le public en sera satisfait. Hélas ! disais-je en le faisant, c'était un cœur tel que le mien qu'il fallait à la fidèle Didon.

Tiberge vint me voir un jour dans ma prison. Je fus surpris du transport avec lequel il m'embrassa. Je n'avais point encore eu de preuves de son affection qui pussent me la faire regarder autrement que comme une simple amitié de collège, telle qu'elle se forme entre les jeunes gens qui sont à peu près du même âge. Je le trouvais si échangé et si formé depuis cinq ou six mois que j'avais passé sans le voir, que sa figure et le ton de son discours m'inspirèrent du respect. Il me parla en conseiller sage plutôt qu'en ami d'école. Il plaignit l'égarément où j'étais tombé. Il me félicita de ma guérison, qu'il croyait avancée ; enfin il m'exhorta à jolir de cette erreur de jeunesse pour ouvrir les yeux sur la vanité des plaisirs. Je le regardai avec étonnement : il s'en aperçut.

Mon cher chevalier, me dit-il, je ne vous dis rien qui ne soit solidement vrai, et dont je ne sois convaincu par un sérieux examen. J'avais tantôt de penchant que vous vers la volupté ; mais le ciel m'avait donné en même temps du goût pour la vertu. Je me suis servi de ma raison pour comparer les fruits de l'une et de l'autre, et je n'ai pas tardé longtemps à découvrir leurs différences. Le secours du ciel s'est joint à mes réflexions. J'ai conçu pour le monde un mépris si échangé et si formé depuis cinq ou six mois que j'avais passé sans le voir, que sa figure et le ton de son discours m'inspirèrent du respect. Il me parla en conseiller sage plutôt qu'en ami d'école. Il plaignit l'égarément où j'étais tombé. Il me félicita de ma guérison, qu'il croyait avancée ; enfin il m'exhorta à jolir de cette erreur de jeunesse pour ouvrir les yeux sur la vanité des plaisirs. Je le regardai avec étonnement : il s'en aperçut.

Mon cher chevalier, me dit-il, je ne vous dis rien qui ne soit solidement vrai, et dont je ne sois convaincu par un sérieux examen. J'avais tantôt de penchant que vous vers la volupté ; mais le ciel m'avait donné en même temps du goût pour la vertu. Je me suis servi de ma raison pour comparer les fruits de l'une et de l'autre, et je n'ai pas tardé longtemps à découvrir leurs différences. Le secours du ciel s'est joint à mes réflexions. J'ai conçu pour le monde un mépris si échangé et si formé depuis cinq ou six mois que j'avais passé sans le voir, que sa figure et le ton de son discours m'inspirèrent du respect. Il me parla en conseiller sage plutôt qu'en ami d'école. Il plaignit l'égarément où j'étais tombé. Il me félicita de ma guérison, qu'il croyait avancée ; enfin il m'exhorta à jolir de cette erreur de jeunesse pour ouvrir les yeux sur la vanité des plaisirs. Je le regardai avec étonnement : il s'en aperçut.

Mon cher chevalier, me dit-il, je ne vous dis rien qui ne soit solidement vrai, et dont je ne sois convaincu par un sérieux examen. J'avais tantôt de penchant que vous vers la volupté ; mais le ciel m'avait donné en même temps du goût pour la vertu. Je me suis servi de ma raison pour comparer les fruits de l'une et de l'autre, et je n'ai pas tardé longtemps à découvrir leurs différences. Le secours du ciel s'est joint à mes réflexions. J'ai conçu pour le monde un mépris si échangé et si formé depuis cinq ou six mois que j'avais passé sans le voir, que sa figure et le ton de son discours m'inspirèrent du respect. Il me parla en conseiller sage plutôt qu'en ami d'école. Il plaignit l'égarément où j'étais tombé. Il me félicita de ma guérison, qu'il croyait avancée ; enfin il m'exhorta à jolir de cette erreur de jeunesse pour ouvrir les yeux sur la vanité des plaisirs. Je le regardai avec étonnement : il s'en aperçut.

Mon cher chevalier, me dit-il, je ne vous dis rien qui ne soit solidement vrai, et dont je ne sois convaincu par un sérieux examen. J'avais tantôt de penchant que vous vers la volupté ; mais le ciel m'avait donné en même temps du goût pour la vertu. Je me suis servi de ma raison pour comparer les fruits de l'une et de l'autre, et je n'ai pas tardé longtemps à découvrir leurs différences. Le secours du ciel s'est joint à mes réflexions. J'ai conçu pour le monde un mépris si échangé et si formé depuis cinq ou six mois que j'avais passé sans le voir, que sa figure et le ton de son discours m'inspirèrent du respect. Il me parla en conseiller sage plutôt qu'en ami d'école. Il plaignit l'égarément où j'étais tombé. Il me félicita de ma guérison, qu'il croyait avancée ; enfin il m'exhorta à jolir de cette erreur de jeunesse pour ouvrir les yeux sur la vanité des plaisirs. Je le regardai avec étonnement : il s'en aperçut.

cette fortune à un nouvel amant; qu'il avait suivi son carrosse jusqu'à sa maison, et qu'il avait appris d'un domestique qu'elle était entretenue par les libéraux de M. B.... Je ne m'arrêtai point là, continua-t-il; j'y retournai le lendemain pour apprendre d'elle-même ce que vous étiez devenu. Elle me quitta brusquement lorsqu'elle m'entendit parler de vous, et je fus obligé de revenir en province sans aucun autre éclaircissement. J'y appris votre aventure et la consternation extrême qu'elle vous a causée, mais je n'ai pas voulu vous voir sans être assuré de vous trouver plus tranquille.

Vous avez donc vu Manon! lui répondis-je en soupirant. Hélas! vous êtes plus heureux que moi, qui suis condamné à ne la revoir jamais! Il me fit des reproches de ce soupir, qui marquait encore de la faiblesse pour elle. Il me flatta si adroitement sur la bonté de mon caractère et sur mes inclinations, qu'il me fit naître, dès cette première visite, une forte envie de renoncer comme lui à tous les plaisirs du siècle, pour entrer dans l'état ecclésiastique.

Je goûtai tellement cette idée, que, lorsque je me trouvais seul, je ne m'occupai plus d'autre chose. Je me rappelai les discours de M. l'évêque d'Amiens, qui m'avait donné le même conseil, et les présages heureux qu'il avait formés en ma faveur, s'il m'arrivait d'embrasser ce parti. La piété se mêla aussi dans mes considérations. Je mènerai une vie sainte et chrétienne, disais-je; je m'occuperai de l'étude et de la religion, qui ne me permettront point de penser aux dangereux plaisirs de l'amour. Je mépriseraï ce que le commun des hommes admire; et comme je sens que mon cœur ne désirera que ce qu'il estime, j'aurai aussi peu d'inquiétudes que de désirs.

Je formai là-dessus, d'avance, un système de vie paisible et solitaire. J'y faisais entrer une maison écartée, avec un petit bois et un ruisseau d'eau douce au bout du jardin; une bibliothèque composée de livres choisis, un petit nombre d'amis vertueux et de bon sens, une table propre, mais frugale et modérée. J'y joignais un commerce de lettres avec un ami qui ferait son séjour à Paris et qui m'informerait des nouvelles publiques, moins pour satisfaire ma curiosité que pour me faire un divertissement des folles agitations des hommes. Ne serai-je pas heureux, ajoutais-je; toutes mes prétentions ne seront-elles point remplies? Il est certain que ce projet flattait extrêmement mes inclinations. Mais à la fin d'un si sage arrangement je sentais que mon cœur attendait encore quelque chose; et que pour n'avoir rien à désirer dans la plus charmante solitude, il fallait y être avec Manon.

Cependant Tiberge continuant de me rendre de fréquentes visites pour me fertiliser dans le dessein qu'il m'avait inspiré, je pris l'occasion d'en faire l'ouverture à mon père. Il me déclara que son intention était de laisser ses enfants libres dans le choix de leur condition, et que, de quelque manière que je voulusse disposer de moi, il ne se réserverait que le droit de m'aider de ses conseils. Il m'en donna de fort sages qui tendaient moins à me dégoûter de mon projet qu'à me le faire embrasser avec connaissance.

Le renouvellement de l'année scolastique approchait. Je convins avec Tiberge de nous mettre ensemble au séminaire de Saint-Sulpice, lui pour achever ses études de théologie, et moi pour commencer les miennes. Son mérite, qui était connu de l'évêque du diocèse, lui fit obtenir de ce prélat un bénéfice considérable avant notre départ.

Mon père, me croyant tout à fait revenu de ma passion, ne fit aucune difficulté de me laisser partir. Nous arrivâmes à Paris. L'habit ecclésiastique prit la place de la croix de Malte, et le nom d'abbé des Grioux celle de chevalier. Je m'attachai à l'étude avec tant d'application, que je fis des progrès extraordinaires en peu de mois. J'y employais une partie de la nuit et je ne perdais pas un moment du jour. Ma réputation eut tant d'éclat, qu'on me félicitait déjà sur les dignités que je ne pouvais manquer d'obtenir; et, sans l'avoir sollicité, mon nom fut couché sur la feuille des bénéfices. La piété n'était pas plus négligée; j'avais de la ferveur pour tous les exercices. Tiberge était charmé de ce qu'il regardait comme son ouvrage, et je l'ai vu plusieurs fois répandre des larmes en s'applaudissant de ce qu'il nommait ma conversion.

Que les résolutions humaines soient sujettes à changer, c'est ce qui ne m'a jamais causé d'étonnement; une passion les fait naître, une autre passion peut les détruire; mais quand je pense à la sainteté de celles qui m'avaient conduit à Saint-Sulpice, et à la joie intérieure que le ciel m'y faisait goûter en les exécutant, je suis effrayé de la facilité avec laquelle j'ai pu les rompre. S'il est vrai que les secours célestes sont à tous moments d'une force égale à celle des passions, qu'on m'explique donc par quel funeste ascendant on se trouve emporté tout d'un coup loin de son devoir sans se trouver capable de la moindre résistance, et sans ressentir le moindre remords.

Je me croyais absolument délivré des faiblesses de l'amour. Il me semblait que j'aurais préféré la lecture d'une page de saint Augustin ou un quart d'heure de la méditation chrétienne à tous les plaisirs des sens, sans excepter ceux qui m'auraient été offerts par Manon: cependant un instant malheureux me fit retomber dans le précipice; et ma chute fut d'autant plus irréparable, que, me trouvant tout d'un coup au même degré de profondeur d'où j'étais sorti, les nouveaux désordres où je tombai me portèrent bien loin vers le fond de l'abîme.

J'avais passé près d'un an à Paris sans m'informer des affaires de Manon. Il m'en avait d'abord coûté beaucoup pour me faire cette violence; mais les conseils toujours présents de Tiberge, et mes propres réflexions

m'avaient fait obtenir la victoire. Les derniers mois s'étaient écoulés si tranquillement, que je me croyais sur le point d'oublier éternellement cette charmante et perdue créature. Le temps arriva auquel je devais soutenir un exercice public dans l'école de théologie; je fis prier plusieurs personnes de considération de m'honorer de leur présence. Mon nom fut ainsi répandu dans tous les quartiers de Paris: il alla jusqu'aux oreilles de mon infidèle. Elle ne le reconnut pas avec certitude sous le nom d'abbé; mais un reste de curiosité, ou peut-être quelque repentir de m'avoir trahi (je n'ai jamais pu démêler lequel de ces deux sentiments), lui fit prendre intérêt à un nom si semblable au mien; elle vint en Sorbonne avec quelques autres dames. Elle fut présente à mon exercice, et sans doute qu'elle eut peu de peine à me remettre.

Je n'eus pas la moindre connaissance de cette visite. On sait qu'il y a, dans ces lieux, des cabinets particuliers pour les dames, où elles sont cachées derrière une jalousie. Je retournai à Saint-Sulpice, convert de gloire et chargé de compliments. Il était six heures du soir. On vint m'avertir, un moment après mon retour, qu'une dame demandait à me voir. J'allai au parler-sur-le-champ. Dieux! quelle apparition surprenante! j'y trouvais Manon. C'était elle; mais plus aimable et plus brillante que je ne l'avais jamais vue. Elle était dans sa dix-huitième année. Ses charmes surpassaient tout ce qu'on peut décrire: c'était un air si fin, si doux, si engageant! l'air de l'amour même. Toute sa figure me parut un enchantement.

Je demurai interdit à sa vue; et ne pouvant conjecturer quel était le dessein de cette visite, j'attendais, les yeux baissés et avec tremblement, qu'elle s'expliquât. Son embarras fut pendant quelque temps égal au mien; mais, voyant que mon silence continuait, elle mit la main devant ses yeux pour cacher quelques larmes. Elle me dit, d'un ton timide, qu'elle confessait que son infidélité méritait ma haine; mais que, s'il était vrai que j'eusse jamais eu quelque tendresse pour elle, il y avait eu aussi bien de la dureté à laisser passer deux ans sans prendre soin de m'informer de son sort, et qu'il y en avait beaucoup encore de la voir dans l'état où elle était, en ma présence, sans lui dire une parole. Le désordre de mon âme, en l'écoutant, ne saurait être exprimé.

Elle s'assit. Je demurai debout, le corps à demi tourné, n'osant l'envisager directement. Je commençai plusieurs fois une réponse que je n'eus pas la force d'achever. Enfin, je fis un effort pour m'écrier douloureusement: Perfide Manon! Ah! perfide! perfide! Elle me répéta, en pleurant à chaudes larmes, qu'elle ne prétendait point justifier sa perfidie. Que prétendez-vous donc? m'écriai-je encore. Je prétends mourir, répondit-elle, si vous ne me rendez votre cœur, sans lequel il est impossible que je vive. Demande donc ma vie, infidèle! repris-je en versant moi-même des pleurs que je m'efforçai en vain de retenir, demande ma vie, qui est l'unique chose qui me reste à te sacrifier; car mon cœur n'a jamais cessé d'être à toi.

A peine eus-je achevé ces derniers mots, qu'elle se leva avec transport pour venir m'embrasser. Elle m'accabla de mille caresses passionnées. Elle m'appela par tous les noms que l'amour invente pour exprimer ses plus vives tendresses. Je n'y répondais encore qu'avec langueur. Quel passage, en effet, de la situation tranquille où j'avais été, aux mouvements tumultueux que je sentais renaitre! J'en étais épouvanté. Je frémisais, comme il arrive l'orsqu'on se trouve la nuit dans une campagne écartée: on se croit transporté dans un nouvel ordre de choses; on y est saisi d'une horreur secrète dont on ne se remet qu'après avoir considéré longtemps tous les environs.

Nous nous assimes l'un près de l'autre. Je pris ses mains dans les miennes. Ah! Manon, lui dis-je en la regardant d'un œil triste, je ne m'étais pas attendu à la noire trahison dont vous avez payé mon amour. Il vous était bien facile de tromper un cœur dont vous étiez la souveraine absolue, et qui mettait toute sa félicité à vous plaire et à vous obéir. Dites-moi maintenant si vous en avez trouvé d'aussi tendres et d'aussi soumis. Non, non, la nature n'en fait guère de la même trempe que le mien. Dites-moi du moins si vous l'avez quelquefois regretté. Quel fond dois-je faire sur ce retour de bonté qui vous ramène aujourd'hui pour le consoler? Je ne vois que trop que vous êtes plus charmante que jamais; mais au nom de toutes les peines que j'ai souffertes pour vous, belle Manon, dites-moi si vous serez plus fidèle.

Elle me répondit des choses si touchantes sur son repentir, et elle s'engagea à la fidélité par tant de protestations et de serments, qu'elle m'attendrit à un degré inexprimable. Chère Manon, lui dis-je avec un mélange profane d'expressions amoureuses et théologiques, tu es trop adorable pour une créature. Je me sens le cœur emporté par une délectation victorieuse. Tout ce qu'on dit de la liberté à Saint-Sulpice est une chimère. Je vais perdre ma réputation et ma fortune pour toi; je le prévois bien, je lis ma destinée dans tes beaux yeux; mais de quelles pertes ne serai-je pas consolé par ton amour! Les faveurs de la fortune ne me touchent point; la gloire me paraît une fumée; tous mes projets de vie ecclésiastique étaient de folles imaginations; enfin tous les biens différents de ceux que j'espère avec toi sont des biens méprisables, puisqu'ils ne sauraient te voir un moment, dans mon cœur, contre un seul de tes regards.

En lui promettant néanmoins un oubli général de ses fautes, je voulus être informé de quelle manière elle s'était laissée séduire par B.... Elle m'apprit que, l'ayant vue à sa fenêtre, il était devenu passionné pour elle; qu'il avait fait sa déclaration en fermier général, c'est-à-dire en lui marquant dans une lettre que le paiement serait proportionné aux faveurs;

qu'elle avait capitulé d'abord, mais sans autre dessein que de tirer de lui quelque somme considérable qui pût servir à nous faire vivre commodément; qu'il l'avait éblouie par de si magnifiques promesses, qu'elle s'était laissée ébranler par degrés; que je devais juger pourtant de ses remords par la douleur dont elle m'avait laissé voir des témoignages la veille de notre séparation; que, malgré l'opulence dans laquelle il l'avait entretenue, elle n'avait jamais goûté de bonheur avec lui, non-seulement parce qu'elle n'y trouvait point, me dit-elle, la délicatesse de mes sentiments et l'agrément de mes manières, mais parce qu'un million même des plaisirs qu'il lui procurait sans cesse elle portait au fond du cœur le souvenir de mon amour et le remords de son infidélité. Elle me parla de Tiberge, et de la confusion extrême que sa visite lui avait causée. Un coup d'épée dans le cœur, ajouta-t-elle, m'aurait moins ému le sang. Je lui tournai le dos sans pouvoir soutenir un moment sa présence.

Elle continua de me raconter par quels moyens elle avait été instruite de mon séjour à Paris, du changement de ma condition, et de mes exercices de Sorbonne. Elle m'assura qu'elle avait été agitée pendant la dispute; qu'elle avait eu beaucoup de peine, non-seulement à retenir ses larmes, mais ses gémissements même et ses cris, qui avaient été plus d'une fois sur le point d'éclater. Enfin elle me dit qu'elle était sortie de ce lieu la dernière, pour cacher son désordre, et que, ne suivant que le mouvement de son cœur et l'impétuosité de ses desirs, elle était venue droit au séminaire, avec la disposition d'y mourir si elle ne me trouvait pas disposé à lui pardonner.

Où trouver un barbare qu'un repentir si vif et si tendre n'eût pas touché? Pour moi, je sentis dans ce moment que j'aurais sacrifié pour Manon tous les évêchés du monde chrétien. Je lui demandai quel nouvel ordre elle jugeait à propos de mettre dans nos affaires. Elle me dit qu'il fallait sur-le-champ sortir du séminaire, et remettre à nous arranger dans un lieu plus sûr. Je consentis à toutes ses volontés sans réplique. Elle entra dans son carrosse pour aller m'attendre au coin de la rue. Je m'échappai un moment après sans être aperçu du portier. Je montai avec elle. Nous passâmes à la friperie: je repris les galons et l'épée. Manon fournit aux frais, car j'étais sans un sou; et, dans la crainte que je ne trouvasse de l'obstacle à ma sortie de Saint-Sulpice, elle n'avait pas voulu que je retournasse un moment à ma chambre pour y prendre mon argent. Mon trésor d'ailleurs était médiocre, et elle assez riche des libéralités de B.... pour mépriser ce qu'elle me faisait abandonner. Nous confîrâmes chez le fripier même sur le parti que nous allions prendre.

Pour me faire valoir davantage le sacrifice qu'elle me faisait de B...., elle résolut de ne pas garder avec lui le moindre ménageant. Je veux lui laisser ses meubles, me dit-elle, ils sont à lui; mais j'emporterai, comme de justice, les bijoux et près de soixante mille francs que j'ai tirés de lui depuis deux ans. Je ne lui ai donné nul pouvoir sur moi, ajouta-t-elle; ainsi nous pouvons demeurer sans crainte à Paris, en prenant une maison commode où nous vivrons heureusement.

Je lui représentai que si l'il y avait point de péril pour elle, il y en avait beaucoup pour moi, qui ne manquerais point tôt ou tard d'être reconnu, et qui serais continuellement exposé au malheur que j'avais déjà essayé. Elle me fit entendre qu'elle aurait du regret à quitter Paris. Je craignais tant de la chagriner, qu'il n'y avait point de hasards que je ne méprisasse pour lui plaire: cependant nous trouvâmes un tempérament raisonnable, qui fut de louer une maison dans lequel village voisin de Paris, d'où il nous serait aisé d'aller à la ville, lorsque le plaisir ou le besoin nous y appellerait. Nous choisîmes Chaillot, qui n'en est pas éloigné. Manon retourna sur-le-champ chez elle. J'allai l'attendre à la petite porte du jardin des Tuileries.

Elle revint une heure après, dans un carrosse de louage, avec une fille qui la servait, et quelques malles où ses habits et tout ce qu'elle avait de précieux était renfermé.

Nous ne tardâmes point à gagner Chaillot. Nous logeâmes la première nuit à l'auberge, pour nous donner le temps de chercher une maison, ou du moins un appartement commode. Nous en trouvâmes, dès le lendemain, un de notre goût.

Mon bonheur me parut d'abord établi d'une manière inébranlable. Manon était la douce et la complaisance même. Elle avait pour moi des attentions si délicates, que je ne crus trop parfaitement dédommagé de toutes mes peines. Comme nous avions acquis tous deux un peu d'expérience, nous raisonnâmes sur la solidité de notre fortune. Soixante mille francs, qui faisaient le fond de nos richesses, n'étaient pas une somme qui pût s'étendre autant que le cours d'une longue vie. Nous n'étions pas disposés, d'ailleurs, à resserrer trop notre dépense. La première vertu de Manon, non plus que la mienne, n'était pas l'économie. Voici le plan que je lui proposai. Soixante mille francs, lui dis-je, peuvent nous soutenir pendant dix ans. Deux mille écus nous suffiront chaque année si nous continuons de vivre à Chaillot. Nous y menerons une vie honnête, mais simple. Notre unique dépense sera pour l'entretien d'un carrosse et pour les spectacles. Nous nous réglons. Vous aimez l'Opéra, nous irons deux fois la semaine. Pour le jeu, nous nous bornerons tellement, que nos pertes ne passeront jamais deux pistoles. Il est impossible que dans l'espace de dix ans il n'arrive point de changement dans ma famille; mon père est âgé, il peut mourir; je ne trouverai du bien, et nous serons alors au-dessus de toutes nos autres craintes.

Cet arrangement n'eut pas été la plus folle action de ma vie, si nous eussions été assez sages pour nous y assujettir constamment; mais nos

résolutions ne durèrent guère plus d'un mois. Manon était passionnée pour le plaisir; je l'étais pour elle: il nous naissait, à tous moments, de nouvelles occasions de dépense; et, loin de regretter les sommes qu'elle employait quel quefois avec profusion, je fus le premier à lui procurer tout ce que je croyais propre à lui plaire; notre demeure de Chaillot commença même à lui devenir à charge.

L'hiver approchait; tout le monde retournait à la ville, et la campagne devenait déserte. Elle me proposa de reprendre une maison à Paris. Je n'y consentis point; mais pour la satisfaire en quelque chose, je lui dis que nous pouvions y louer un appartement meublé, et que nous y passerions la nuit lorsqu'il nous arriverait de quitter trop tard l'assemblée où nous allions plusieurs fois la semaine; car l'incommodité de revenir si tard à Chaillot était le prétexte qu'elle apportait pour le vouloir quitter. Nous nous donnâmes ainsi deux logements, l'un à la ville et l'autre à la campagne. Ce changement mit bientôt le dernier désordre dans nos affaires, en faisant naître deux aventures qui causèrent notre ruine.

Manon avait un frère qui était garde du corps. Il se trouva malheureusement logé à Paris dans la même rue que nous. Il reconnut sa sœur en la voyant le matin à sa fenêtre. Il accourut aussitôt chez nous. C'était un homme brutal et sans principes d'honneur. Il entra dans notre chambre en jurant horriblement; et comme il savait une partie des aventures de sa sœur, il l'accabla d'injures et de reproches.

J'étais sorti un moment auparavant; ce qui fut sans doute un bonheur pour lui ou pour moi, qui n'étais rien moins que disposé à souffrir une insulte. Je ne retournai au logis qu'après son départ. La tristesse de Manon me fit juger qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Elle me raconta la scène fâcheuse qu'elle venait d'essuyer, et les menaces brutales de son frère. J'eus tant de ressentiment, que j'eusse couru sur-le-champ à la vengeance, si elle ne m'eût arrêté par ses larmes.

Pendant que je m'entretenais avec elle de cette aventure, le garde du corps rentra dans la chambre où nous étions, sans s'être fait annoncer. Je ne l'aurais pas reçu aussi civilement que je le fis, si je l'eusse connu; mais, nous ayant salués d'un air riant, il eut le temps de dire à Manon qu'il venait lui faire des excuses de son emportement; qu'il l'avait crue dans le désordre, et que cette opinion avait allumé sa colère; mais que s'étant informé qui j'étais, d'un de nos domestiques, il avait appris de moi des choses si avantageuses, qu'elles lui faisaient désirer de bien vivre avec nous.

Quoique cette information, qui lui venait d'un de mes laquais, eût quelque chose de bizarre et de choquant, je reçus son compliment avec honnêteté; je crus faire plaisir à Manon; elle paraissait charmée de le voir porté à se réconcilier. Nous le retinmes à dîner.

Il se rendit en peu de moments si familier, que, nous ayant entendus parler de notre retour à Chaillot, il voulut absolument nous tenir compagnie. Il fallut lui donner une place dans notre carrosse. Ce fut une prise de possession; car il s'accoutuma bientôt à nous voir avec tant de plaisir, qu'il lit sa maison de la nôtre, et qu'il se rendit le maître, en quelque sorte, de tout ce qui nous appartenait. Il m'appela son frère; et, sous prétexte de la liberté fraternelle, il se mit sur le pied d'amener tous ses amis dans notre maison de Chaillot, et de les y traiter à nos dépens; il se fit habiller magnifiquement à nos frais; il nous engagea même à payer toutes ses dettes. Je fermis les yeux sur cette tyrannie, pour ne pas déplaire à Manon, jusqu'à fendre de ne pas m'apercevoir qu'il tirait d'elle, de temps en temps, des sommes considérables. Il est vrai qu'étant grand joueur, il avait la fidélité de lui en remettre une partie lorsque la fortune le favorisait; mais la nôtre était trop médiocre pour fournir longtemps à des dépenses si peu modérées.

J'étais sur le point de m'expliquer fortement avec lui, pour nous délivrer de ses importunités, lorsqu'un funeste accident m'épargna cette peine en nous en causant une autre qui nous abîma sans ressource.

Nous étions demeurés un jour à Paris pour y coucher, comme il nous arrivait fort souvent. La servante, qui restait seule à Chaillot dans ces occasions, vint m'avertir le matin que le feu avait pris pendant la nuit dans ma maison, et qu'on avait eu beaucoup de difficultés à l'éteindre. Je lui demandai si nos meubles avaient souffert quelque dommage; elle me répondit qu'il y avait eu une si grande confusion, causée par la multitude d'étrangers qui étaient venus au secours, qu'elle ne pouvait être assurée de rien. Je tremblai pour notre argent, qui était renfermé dans une petite caisse. Je me rendis promptement à Chaillot. Diligence inutile! la caisse avait déjà disparu.

J'éprouvai alors un peu à aimer l'argent sans être avare. Cette perte me pénétra d'une si vive douleur, que j'en pensai perdre la raison; je compris tout d'un coup à quels nouveaux malheurs j'allais me trouver exposé: l'indigence était le moindre. Je connaissais Manon; je n'avais déjà que trop éprouvé que, quelque fidèle et quelque attachée qu'elle me fût dans la bonne fortune, il ne fallait pas compter sur elle dans la misère; elle aimait trop l'abondance et les plaisirs pour me les sacrifier. Je la perdrai! m'écriai-je. Malheureux chevalier! tu vas donc perdre encore tout ce que tu aimes! Cette pensée me jeta dans un trouble si affreux, que je balançai, pendant quelques moments, si je ne ferais pas mieux de finir tous mes maux par la mort.

Cependant je conservai assez de présence d'esprit pour vouloir examiner auparavant s'il ne me restait nulle ressource. Le ciel me fit naître une idée qui arrêta mon désespoir: je crus qu'il ne me serait pas impossible de cacher notre perte à Manon, et que, par industrie ou par quel-

que faveur du hasard, je pourrais fournir assez honnêtement à son entretien pour l'empêcher de sentir la nécessité.

J'ai compté, disais-je pour me consoler, que vingt mille écus nous suffiraient pendant dix ans : supposons que les dix ans soient écoulés, et que nul des changements que j'espérais ne soit arrivé dans ma famille. Quel parti prendrais-je ? Je ne le sais pas trop bien ; mais ce que je ferais alors, qui m'empêche de le faire aujourd'hui ? Combien de personnes vivent à Paris, qui n'ont ni mon esprit, ni mes qualités naturelles, et qui doivent néanmoins leur entretien à leurs talents, tels qu'ils les ont !

La Providence, ajoutais-je en réfléchissant sur les différents états de la vie, n'a-t-elle pas arrangé les choses fort sagement ? La plupart des grands et des riches sont des sots ; cela est clair à qui connaît un peu le monde. Or il y a là dedans une justice admirable. S'ils joignaient l'esprit aux richesses ils seraient trop heureux, et le reste des hommes trop misérable. Les qualités du corps et de l'âme sont accordées à ceux-ci comme des moyens pour se tirer de la misère et de la pauvreté. Les uns prennent part aux richesses des grands, en servant à leurs plaisirs : ils en font des dupes ; d'autres servent à leur instruction : ils tâchent d'en faire d'honnêtes gens ; il est rare, à la vérité qu'ils y réussissent ; mais ce n'est pas là le but de la divine sagesse : ils tirent toujours un fruit de leurs soins, qui est de vivre aux dépens de ceux qu'ils instruisent ; et, de quelque façon qu'on le prenne, c'est un fonds excellent de revenu pour les petits que la sottise des riches et des grands.

Ces pensées me remirent un peu le cœur et la tête. Je résolus d'abord d'aller consulter M. Lescaut, frère de Manon. Il connaissait parfaitement Paris ; et je n'avais eu que trop d'occasions de reconnaître que ce n'était ni de son bien, ni de la paye du roi, qu'il tirait son plus clair revenu. Il me restait à peine vingt pistoles, qui s'étaient trouvées heureusement dans ma poche. Je lui montrai ma bourse, en lui expliquant mon malheur et mes craintes, et je lui demandai s'il y avait pour moi un parti à choisir entre celui de mourir de faim ou de me casser la tête de désespoir. Il me répondit que se casser la tête était la ressource des sots ; pour mourir de faim, qu'il y avait quantité de gens d'esprit qui s'y voyaient réduits quand ils ne voulaient pas faire usage de leurs talents ; que c'était à moi d'examiner de quoi j'étais capable ; qu'il m'assurerait de son secours et de ses conseils dans toutes mes entreprises.

Cela est bien vague, monsieur Lescaut, lui répondis-je : mes besoins demanderaient un remède plus présent ; car que voulez-vous que je dise à Manon ? A propos de Manon, reprit-il, qu'est-ce qui vous embarrasse ? N'avez-vous pas toujours avec elle de quoi finir vos inquiétudes quand vous le voudrez ? Une fille comme elle devrait nous entretenir, vous, elle et moi. Il me coupa la réponse que cette impertinence méritait, pour continuer de me dire qu'il me garantissait avant le soir mille écus à partager entre nous, si je voulais suivre son conseil ; qu'il connaissait un seigneur si libéral sur le chapitre des plaisirs, qu'il était sûr que mille écus ne lui coûteraient rien pour obtenir les faveurs d'une fille telle que Manon.

Je l'arrêtai. J'avais meilleure opinion de vous, lui répondis-je ; je m'étais figuré que le motif que vous aviez eu pour m'accorder votre amitié était un sentiment tout opposé à celui où vous êtes maintenant. Il me confessa impudemment qu'il avait toujours pensé de même, et que sa sœur ayant une fois violé les lois de son sexe, quoiqu'en faveur de l'homme qu'il aimait le plus, il ne s'était réconcilié avec elle que dans l'espérance de tirer parti de sa mauvaise conduite.

Il me fut aisé de juger que jusqu'alors nous avions été ses dupes. Quelque émotion néanmoins que ce discours m'eût causée, le besoin que j'avais de lui m'obligea de répondre en riant que son conseil était une dernière ressource qu'il fallait remettre à l'extrémité. Je le priai de m'ouvrir quelque autre voie.

Il me proposa de profiter de ma jeunesse et de la figure avantageuse que j'avais reçue de la nature, pour me mettre en liaison avec quelque dame vieille et libérale. Je ne goûtai pas non plus ce parti, qui m'aurait rendu infidèle à Manon.

Je lui parlai du jeu comme du moyen le plus facile et le plus convenable à ma situation. Il me dit que le jeu, à la vérité, était une ressource ; mais que cela demandait d'être expliqué : qu'entreprendre de jouer simplement, avec les espérances communes, c'était le vrai moyen d'achever ma perte ; que de prétendre exercer seul, et sans être soutenu, les petits moyens qu'un habile homme emploie pour corriger la fortune, était un métier trop dangereux ; qu'il y avait une troisième voie, qui était celle de l'association ; mais que ma jeunesse lui faisait craindre que messieurs les confédérés ne me jugeassent point encore les qualités propres à la ligue. Il me promit néanmoins ses bons offices auprès d'eux ; et, ce que je n'aurais pas attendu de lui, il m'offrit quelque argent lorsque je me trouverais pressé du besoin. L'unique grâce que je lui demandai, dans les circonstances, fut de ne rien apprendre à Manon de la perte que j'avais faite, et du sujet de notre conversation.

Je sortis de chez lui moins satisfait encore que je n'y étais entré ; je me repentis même de lui avoir confié mon secret ; il n'avait rien fait pour moi que je n'eusse pu obtenir de même sans cette ouverture ; et je craignais mortellement qu'il ne manquât à la promesse qu'il m'avait faite de ne rien découvrir à Manon. J'avais lieu d'appréhender aussi, par la déclaration de ses sentiments, qu'il ne formât le dessein de tirer parti d'elle, suivant ses propres termes, en l'enlevant de mes mains, ou du moins en lui conseillant de me quitter pour s'attacher à quelque amant plus riche

et plus heureux. Je fis là-dessus mille réflexions qui n'aboutirent qu'à me tourmenter et à renouveler le désespoir où j'avais été le matin. Il me vint plusieurs fois à l'esprit d'écrire à mon père, et de feindre une nouvelle conversion pour obtenir de lui quelques secours d'argent ; mais je ne rappelai aussitôt que, malgré toute sa bonté, il m'avait resserré six mois dans une étroite prison pour ma première faute ; j'étais bien sûr qu'après un éclat tel que l'avait dû causer ma fuite de Saint-Sulpice, il me traiterait beaucoup plus rigoureusement.

Enfin cette confusion de pensées en produisit une qui remit le calme tout d'un coup dans mon esprit, et que je m'étonnai de n'avoir pas eue plus tôt : ce fut de recourir à mon ami Tiberge, dans lequel j'étais bien certain de retrouver toujours le même fond de zèle et d'amitié. Rien n'est plus admirable et ne fait plus d'honneur à la vertu, que la confiance avec laquelle on s'adresse aux personnes dont on connaît parfaitement la probité ; on sent qu'il n'y a point de risque à courir : si elles ne sont pas toujours en état d'offrir du secours, on est sûr qu'on en obtiendra du moins de la bonté et de la compassion. Le cœur, qui se ferme avec tant de soin au reste des hommes, s'ouvre naturellement en leur présence, comme une fleur s'épanouit à la lumière du soleil, dont elle n'attend qu'une douce influence.

Je regardai comme un effet de la protection du ciel de m'être souvenu si à propos de Tiberge, et je résolus de chercher les moyens de le voir avant la fin du jour. Je retournai sur-le-champ au logis pour lui écrire un mot, et lui marquer un lieu propre à notre entretien. Je lui recommandais le silence et la discrétion, comme un des plus importants services qu'il pût me rendre dans la situation de mes affaires.

La joie que l'espérance de le voir m'inspirait effaça les traces de chagrin que Manon n'aurait pas manqué d'apercevoir sur mon visage. Je lui parlai de notre malheur de Chaillot comme d'une bagatelle qui ne devait point l'alarmer ; et Paris étant le lieu du monde où elle se voyait avec le plus de plaisir, elle ne fut pas fâchée de m'entendre dire qu'il était à propos d'y demeurer jusqu'à ce qu'on eût réparé à Chaillot quelques légers effets de l'incendie.

Une heure après, je reçus la réponse de Tiberge, qui me promettait de se rendre au lieu de l'assignation. J'y courus avec impatience. Je sentais néanmoins quelque honte d'aller paraître aux yeux d'un ami dont la seule présence devait être un reproche de mes désordres ; mais l'opinion que j'avais de la bonté de son cœur et l'intérêt de Manon soutinrent ma hardiesse.

Je l'avais prié de se trouver au jardin du Palais-Royal. Il y était avant moi. Il vint m'embrasser aussitôt qu'il m'eut aperçu ; il me tint serré longtemps entre ses bras, et je sentis mon visage mouillé de ses larmes. Je lui dis que je ne me présentais à lui qu'avec confusion, et que je portais dans le cœur un vil sentiment de mon ingratitude ; que la première chose dont je le conjurais, était de m'apprendre s'il m'était encore permis de le regarder comme mon ami, après avoir mérité si justement de perdre son estime et son affection. Il me répondit du ton le plus tendre que rien n'était capable de le faire renoncer à cette qualité ; que mes malheurs même, et si je lui permettais de le dire, mes fautes et mes désordres avaient redoublé sa tendresse pour moi ; mais que c'était une tendresse mêlée de la plus vive douleur, telle qu'on la sent pour une personne chère qu'on voit toucher à sa perte sans pouvoir la secourir.

Nous nous assimes sur un banc. Hélas ! lui dis-je avec un soupir parti du fond du cœur, votre compassion doit être excessive, mon cher Tiberge, si vous m'assurez qu'elle est égale à mes peines. J'ai honte de vous les laisser voir, car je confesse que la cause n'en est pas glorieuse ; mais l'effet en est si triste, qu'il n'est pas besoin de m'aimer autant que vous faites pour en être attendri.

Il me demanda, comme une marque d'amitié, de lui raconter sans déguisement ce qui m'était arrivé depuis mon départ de Saint-Sulpice. Je le satisfis ; et, loin d'altérer quelque chose à la vérité ou de diminuer mes fautes pour les faire trouver plus excusables, je lui parlai de ma passion avec toute la force qu'elle m'inspirait. Je la lui représentai comme un de ces coups particuliers du destin qui s'attache à la ruine d'un misérable, et dont il est aussi impossible à la vertu de se défendre qu'il l'a été à la sagesse de les prévoir. Je lui fis une vive peinture de mes agitations, de mes craintes, du désespoir où j'étais deux heures avant que de le voir, et de celui dans lequel j'allais retomber si j'étais abandonné par mes amis aussi impitoyablement que par la fortune ; enfin j'attendris tellement le bon Tiberge, que je le vis aussi affligé par la compassion que je l'étais par le sentiment de mes peines.

Il ne se lassait point de m'embrasser et de m'exhorter à prendre du courage et de la consolation ; mais comme il le supposait toujours qu'il fallait me séparer de Manon, je lui fis entendre nettement que c'était cette séparation même que je regardais comme la plus grande de mes infortunes ; et que j'étais disposé à souffrir non-seulement le dernier excès de la misère, mais la mort la plus cruelle avant que de recevoir un remède plus insupportable que tous mes maux ensemble.

Expliquez-vous donc, me dit-il ; quelle espèce de secours suis-je capable de vous donner, si vous vous révoltez contre toutes mes propositions ? Je n'osais lui déclarer que c'était de sa bourse que j'avais besoin. Il le comprit pourtant à la fin ; et, m'ayant confessé qu'il croyait m'entendre, il demeura quelque temps suspendu, avec l'air d'une personne qui balance. Ne croyez pas, reprit-il bientôt, que ma rêverie vienne d'un refroidissement de zèle et d'amitié ; mais à quelle alternative me réduisez-

vous, s'il faut que je vous refuse le seul secours que vous voulez accepter, ou que je blesse mon devoir en vous l'accordant ? car n'est-ce pas prendre part à votre désordre que de vous y faire persévérer ?

Pendant, continua-t-il après avoir réfléchi un moment, je m'imagine que c'est peut-être l'état violent où l'indigence vous jette qui ne vous laisse pas assez de liberté pour choisir le meilleur parti. Il faut un esprit tranquille pour goûter la sagesse et la vérité. Je trouverai le moyen de vous faire avoir quelque argent. Permettez-moi, mon cher chevalier, ajouta-t-il en m'embrassant, d'y mettre seulement une condition ; c'est que vous m'apprendrez le lieu de votre demeure, et que vous souffrirez que je fasse du moins mes efforts pour vous ramener à la vertu, que je sais que vous aimez, et dont il n'y a que la violence de vos passions qui vous écarte.

Je lui accordai sincèrement tout ce qu'il souhaitait, et je le priai de plaindre la malignité de mon sort, qui me faisait profiter si mal des conseils d'un ami si vertueux. Il me mena aussitôt chez un banquier de sa connaissance, qui m'avança cent pistoles sur son billet, car il n'était rien moins qu'en argent comptant. J'ai déjà dit qu'il n'était pas riche : son bénéfice valait mille écus ; mais comme c'était la première année qu'il le possédait, il n'avait encore rien touché du revenu ; c'était sur les fruits futurs qu'il me faisait cette avance.

Je sentis tout le prix de sa générosité : j'en fus touché jusqu'au point de déplorer l'aveuglement d'un amour fatal qui me faisait violer tous les devoirs ; la vertu eut assez de force, pendant quelques moments, pour s'élever dans mon cœur contre ma passion, et j'aperçus, du moins dans cet instant de lumière, la honte et l'indignité de mes chaînes. Mais ce combat fut léger et dura peu. La vue de Manon m'aurait fait précipiter du ciel ; et je m'étoimai, en me retrouvant près d'elle, que j'eusse pu traiter un moment de honteuse une tendresse si juste pour un objet si charmant.

Manon était une créature d'un caractère extraordinaire. Jamais fille n'eut moins d'attachement qu'elle pour l'argent ; mais elle ne pouvait être tranquille un moment avec la crainte d'en manquer. C'était du plaisir et des passe-temps qu'il lui fallait. Elle n'eût jamais voulu toucher un sou si l'on pouvait se divertir sans qu'il en coûtât ; elle ne s'informait pas même quel était le fond de nos richesses, pourvu qu'elle pût passer agréablement la journée ; de sorte que, n'étant ni excessivement livrée au jeu, ni capable d'être éblouie par le faste des grandes dépenses, rien n'était plus facile que de la satisfaire en lui faisant naître tous les jours des amusements de son goût. Mais c'était une chose si nécessaire pour elle d'être ainsi occupée par le plaisir, qu'il n'y avait pas le moindre fond à faire sans cela sur son humeur et sur ses inclinations. Quoiqu'elle m'aimât tendrement, et que je fusse le seul, comme elle en convenait volontiers, qui pût lui faire goûter parfaitement les douceurs de l'amour, j'étais presque certain que sa tendresse ne tiendrait point contre de certaines craintes. Elle m'aurait préféré à toute la terre avec une fortune médiocre ; mais je ne doutais nullement qu'elle ne m'abandonnât pour quelque nouveau B... lorsqu'il ne me resterait que de la constance et de la fidélité à lui offrir.

Je résolus donc de régler si bien ma dépense particulière que je fusse toujours en état de fournir aux siennes, et de me priver plutôt de mille choses nécessaires que de la borner même pour le superflu. Le carrosse m'effrayait plus que tout le reste, car il n'y avait point d'apparence de pouvoir entretenir des chevaux et un cocher.

Je découvris ma peine à M. Lescaut. Je ne lui avais point caché que j'eusse reçu cent pistoles d'un ami. Il me répéta que si je voulais tenter le hasard du jeu, il ne désespérait point qu'en sacrifiant de bonne grâce une centaine de francs pour traiter ses associés, je ne pusse être admis, à sa recommandation, dans la ligue de l'industrie. Quelque répugnance que j'eusse à tromper, je me laissai entraîner par une cruelle nécessité.

M. Lescaut me présenta, le soir même, comme un de ses parents. Il ajouta que j'étais d'autant mieux disposé à réussir, que j'avais besoin des plus grandes faveurs de la fortune. Cependant, pour faire connaître que ma misère n'était pas celle d'un homme de néant, il leur dit que j'étais dans le dessein de leur donner à souper. L'offre fut acceptée. Je les traitai magnifiquement. On s'entretint longtemps de la gentillesse de ma figure et de mes heureuses dispositions ; on prétendit qu'il y avait beaucoup à espérer de moi, parce qu'ayant quel que chose dans la physionomie qui sentait l'honnête homme, personne ne se défierait de mes artifices ; enfin on rendit grâce à M. Lescaut d'avoir procuré à l'ordre un novice de son mérite, et l'on chargea un des chevaliers de me donner pendant quelques jours les instructions nécessaires.

Le principal théâtre de mes exploits devait être l'hôtel de Transylvanie, où il y avait une table de pharaon dans une salle, et divers autres jeux de cartes et de dés dans la galerie. Cette académie se tenait au profit de M. le prince de B... qui demeurait alors à Clagny, et la plupart de ses officiers étaient de notre société. Le dirai-je à ma honte ? Je profitai en peu de temps des leçons de mon maître ; j'acquis surtout beaucoup d'habileté à faire une volte-face, à filer la carte ; et, m'aidant fort bien d'une longue paire de manchettes, j'escamotais assez légèrement pour tromper les yeux des plus habiles et ruiner sans affectation quantité d'honnêtes joueurs. Cette adresse extraordinaire bâta si fort les progrès de ma fortune, que je me trouvais en peu de semaines des sommes considérables, outre celles que je partageais de bonne foi avec mes associés.

Je ne craignis plus alors de découvrir à Manon notre perte de Chaillot ; et, pour la consoler en lui apprenant cette fâcheuse nouvelle, je louai une maison garnie où nous nous établîmes avec un air d'opulence et de sécurité.

Tiberge n'avait pas manqué, pendant ce temps-là, de me rendre de fréquentes visites. Sa morale ne finissait point. Il recommençait sans cesse à me représenter le tort que je faisais à ma conscience, à mon honneur et à ma fortune. Je recevais ses avis avec amitié ; et quoique je n'eusse pas la moindre disposition à les suivre, je lui savais bon gré de son zèle, parce que j'en connaissais la source. Quelquefois je le raillais agréablement en présence même de Manon, et je l'exhortais à n'être pas plus scrupuleux qu'un grand nombre d'évêques et d'autres prêtres qui savent accorder fort bien une maîtresse avec un bénéfice. Voyez, lui disais-je en lui montrant les yeux de la mieune, et dites-moi s'il y a des fautes qui ne soient pas justifiées par une si belle cause. Il prenait patience. Il la poussa même assez loin ; mais lorsqu'il vit que mes richesses augmentaient, et que non-seulement je lui avais restitué ses cent pistoles, mais qu'ayant loué une nouvelle maison et doublé ma dépense, j'allais me replonger plus que jamais dans les plaisirs, il changea entièrement de ton et de manières : il se plaignit de mon endurcissement ; il me menaça des châtimens du ciel, et il me prédit une partie des malheurs qui ne tardèrent guère à m'arriver. Il est impossible, me dit-il, que les richesses qui servent à l'entretien de vos désordres vous soient venues par des voies légitimes. Vous les avez acquises injustement : elles vous seront ravies de même. La plus terrible punition de Dieu serait de vous en laisser jouir tranquillement. Tous mes conseils, ajouta-t-il, vous ont été inutiles ; je ne prévois que trop qu'ils vous seront bientôt importuns. Adieu, ingrat et faible ami. Puissent vos criminels plaisirs s'évanouir comme une ombre ! puisse votre fortune et votre argent périr sans ressource ; et vous, rester seul et nu pour sentir la vanité des biens qui vous ont follement enivré ! C'est alors que vous me trouverez disposé à vous aimer et à vous servir ; mais je romps aujourd'hui tout commerce avec vous, et je déteste la vie que vous menez.

Ce fut dans ma chambre, aux yeux de Manon, qu'il me fit cette harangue apostolique. Il se leva pour se retirer. Je voulus le retenir ; mais je fus arrêté par Manon, qui me dit que c'était un fou qu'il fallait laisser sortir.

Son discours ne laissa pas de faire quelque impression sur moi. Je remarquai ainsi les diverses occasions où mon cœur sentit un retour vers le bien, parce que c'est à ce souvenir que j'ai dû ensuite une partie de ma force dans les plus malheureuses circonstances de ma vie.

Les caresses de Manon dissipèrent en un moment le chagrin que cette scène m'avait causé. Nous continuâmes de mener une vie toute composée de plaisir et d'amour. L'augmentation de nos richesses redoubla notre affection. Vénus et la Fortune n'avaient point d'esclaves plus heureux. Dieux ! pourquoi nommer le monde un lieu de misères, puisqu'on y peut goûter de si charmantes délices ! Mais, hélas ! leur faille est de passer trop vite. Quelle autre félicité voudrait-on se proposer si elles étaient de nature à durer toujours ? Les nôtres eurent le sort commun, c'est-à-dire de durer peu et d'être suivies par des regrets amers.

J'avais fait au jeu des gains si considérables, que je pensais à placer une partie de mon argent. Mes domestiques n'ignoraient pas mes succès, surtout mon valet de chambre et la suivante de Manon, devant lesquels nous entretenions souvent sans défiance. Cette fille était jolie ; mon valet en était amoureux. Ils avaient affaire à des maîtres jeunes et faciles qu'ils s'imaginèrent pouvoir tromper aisément. Ils en conçurent le dessein, et ils l'exécutèrent si malheureusement pour nous, qu'ils nous mirent dans un état dont il ne nous a jamais été possible de nous relever.

M. Lescaut nous ayant un jour donné à souper, il était environ minuit lorsque nous retournâmes au logis. J'appelai mon valet, et Manon sa femme de chambre : ni l'un ni l'autre ne parurent. On nous dit qu'ils n'avaient point été vus dans la maison depuis huit heures, et qu'ils étaient sortis après avoir fait transporter quelques caisses, suivant les ordres qu'ils disaient avoir reçus de moi. Je pressentis une partie de la vérité ; mais je ne formai point de soupçons qui ne fussent surpassés par ce que j'aperçus en entrant dans ma chambre. La serrure de mon cabinet avait été forcée, et mon argent enlevé avec tous mes habits. Dans le temps que je réfléchissais seul sur cet accident, Manon vint, tout effrayée, m'apprendre qu'on avait fait le même ravage dans son appartement.

Le coup me parut si cruel, qu'il n'y eut qu'un effort extraordinaire de raison qui m'empêcha de me livrer aux cris et aux pleurs. La crainte de communiquer mon désespoir à Manon me fit affecter de prendre un visage tranquille. Je lui dis en badinant que je me vengerais sur quelque dupe, à l'hôtel de Transylvanie. Cependant elle me sembla si sensible à notre malheur, que sa tristesse eut bien plus de force pour m'affliger, que ma feinte n'en avait eu pour l'empêcher d'être trop abattue. Nos sommes perdues, me dit-elle les larmes aux yeux. Je m'efforçai en vain de la consoler par mes caresses. Mes propres pleurs trahissaient mon désespoir et ma consternation. En effet, nous étions ruinés si absolument, qu'il ne nous restait pas une chemise.

Je pris le parti d'envoyer chercher sur-le-champ M. Lescaut. Il me conseilla d'aller à l'heure même chez M. le lieutenant de police et M. le grand prévôt de Paris. J'y allai, mais ce fut pour mon plus grand malheur ; car, outre que cette démarche et celle que je fis faire à ces deux

officiers de justice ne produisirent rien, je donnai le temps à Lescaut d'entretenir sa sœur et de lui inspirer pendant mon absence une horrible résolution. Il lui parla de M. de G... M..., vieux voluptueux qui payait prodigieusement ses plaisirs ; et lui fit envisager tant d'avantages à se mettre à sa solde, que, troublée comme elle l'était par notre disgrâce, elle entra dans tout ce qu'il entreprit de lui persuader. Cet honorable marché fut conclu avant mon retour, et l'exécution remise au lendemain, après que Lescaut aurait prévenu M. de G... M...

Je le trouvai qui m'attendait au logis ; mais Manon s'était couchée dans son appartement, et elle avait donné ordre à son laquais de me dire qu'ayant besoin d'un peu de repos, elle me pria de la laisser seule pendant cette nuit. Lescaut me quitta après m'avoir offert quelques pistoles, que j'acceptai.

Il était près de quatre heures lorsque je me mis au lit ; et m'y étant encore occupé longtemps des moyens de rétablir ma fortune, je m'endormis si tard, que je ne pus me réveiller que vers les onze heures au midi. Je me levai promptement pour aller m'informer de la santé de Manon ; on me dit qu'elle était sortie une heure auparavant avec son frère, qui l'était venu prendre dans un carrosse de louage. Quoiqu'une telle partie faite avec Lescaut me parût mystérieuse, je me fis violence pour suspendre mes soupçons. Je laissai couler quelques heures, que je passai à lire. Enfin, n'étant plus le maître de mon inquiétude, je me promenai à grands pas dans mes appartements. J'aperçus dans celui de Manon une lettre cachetée qui était sur la table. L'adresse était à moi, et l'écriture de sa main. Je l'ouvris avec un frisson mortel ; elle était dans ces termes :

« Je te jure, mon cher chevalier, que tu es l'idole de mon cœur, et que qu'il n'y a que toi au monde que je puisse aimer de la façon dont je t'aime ; mais ne vois-tu pas, ma pauvre chère âme, que dans l'état où nous sommes réduits, c'est une sotte vertu que la fidélité ? Crois-tu qu'on puisse être bien tendre lorsqu'on manque de pain ? La faim me causerait quelque méprise fatale : je rendrais quelque jour le dernier soupir en croyant en pousser d'amour. Je t'adore ; compte là-dessus ; mais laisse-moi pour quelque temps le ménagement de notre fortune. Malheur à qui va tomber dans mes filets ; je travaille pour rendre mon chevalier riche et heureux. Mon frère t'apprendra des nouvelles de ta Manon ; il te dira qu'elle a pleuré de la nécessité de te quitter. »

Je demurai, après cette lecture, dans un état qui me serait difficile à décrire ; car j'ignore encore aujourd'hui par quelle espèce de sentiments je fus alors agité. Ce fut une de ces situations uniques auxquelles on n'a rien éprouvé qui soit semblable : on ne saurait les expliquer aux autres, parce qu'ils n'en ont pas l'idée ; et l'on a peine à se les bien démêler à soi-même, parce qu'étant seules de leur espèce, cela ne se lie à rien dans la mémoire, et ne peut même être rapproché d'aucun sentiment connu. Cependant, de quelque nature que fussent les miens, il est certain qu'il devait y entrer de la douleur, du dépit, de la jalousie et de la honte. Heureux s'il n'y eût pas entré encore plus d'amour !

Elle m'aime, je le veux croire ; mais ne faudrait-il pas, m'écriai-je, qu'elle fût un monstre pour me haïr ? Quels droits eut-on jamais sur un cœur que je n'aie pas sur le sien ? que me reste-t-il à faire pour elle après tout ce que je lui ai sacrifié ? cependant elle m'abandonne ! et l'ingrate se croit à couvert de mes reproches en disant qu'elle ne cesse pas de m'aimer ! Elle appréhende la faim ! Dieu d'amour ! quelle grossièreté de sentiments, et que c'est répondre mal à ma délicatesse ! Je ne l'ai pas appréhendée, moi qui m'y expose si volontiers pour elle en renonçant à ma fortune et aux douceurs de la maison de mon père ; moi qui me suis retranché jusqu'au nécessaire pour satisfaire ses petites humeurs et ses caprices ! Elle m'adore, dit-elle. Si tu m'adorais, ingrate, je sais bien de qui tu aurais pris des conseils ; tu ne m'aurais pas quitté, du moins sans me dire adieu. C'est à moi qu'il faut demander quelles peines cruelles on sent de se séparer de ce qu'on adore. Il faudrait avoir perdu l'esprit pour s'y exposer volontairement.

Mes plaintes furent interrompues par une visite à laquelle je ne m'attendais pas. Ce fut celle de Lescaut. Bourreau ! lui dis-je en mettant l'épée à la main, où est Manon ? qu'en as-tu fait ? Ce mouvement l'effraya. Il me répondit que si c'était ainsi que je le recevais lorsqu'il venait me rendre compte du service le plus considérable qu'il eût pu me rendre, il allait se retirer et ne remettrait jamais les pieds chez moi. Je courus à la porte de la chambre, que je fermai soigneusement. Ne t'imagina pas, lui dis-je en me tournant vers lui, que tu puisses me prendre encore une fois pour dupe, et me tromper par des fables. Il faut défendre ta vie ou me faire retrouver Manon. La ! que vous êtes vil ! réparait-il ; c'est l'unique sujet qui m'amène. Je viens vous annoncer un bonheur auquel vous ne pensez pas, et pour lequel vous reconnaîtrez peut-être que vous m'avez quelque obligation. Je voulus être éclairci sur-le-champ.

Il me raconta que Manon, ne pouvant soutenir la crainte de la misère, et surtout l'idée d'être obligée tout d'un coup à la réforme de notre équipage, l'avait prié de lui procurer la connaissance de M. de G... M..., qui passait pour un homme généreux. Il n'eut garde de me dire que le conseil était venu de lui, ni qu'il eût préparé les voies avant que de l'y conduire. Je l'y ai menée ce matin, continua-t-il, et cet honnête homme a été si charmé de son mérite, qu'il l'a invité d'abord à lui tenir compagnie à sa maison de campagne, où il est allé passer quelques jours. Moi, ajouta Lescaut, qui ai pénétré tout d'un coup de quel avantage cela pouvait être pour vous, je lui ai fait entendre adroitement que Manon avait essayé des pertes considérables ; et j'ai tellement piqué sa générosité,

qu'il a commencé par lui faire présent de deux cents pistoles. Je lui ai dit que cela était honnête pour le présent ; mais que l'avenir amènerait à ma sœur de grands besoins ; qu'elle s'était chargée d'ailleurs du soin d'un jeune frère qui nous était resté sur les bras après la mort de nos père et mère, et que s'il la croyait digne de son estime, il ne la laisserait pas souffrir dans ce pauvre enfant qu'elle regardait comme la moitié d'elle-même. Ce récit n'a pas masqué de l'attendrir. Il s'est engagé à louer une maison commode pour vous et pour Manon ; car c'est vous-même qui êtes ce pauvre petit frère orphelin. Il a promis de vous embellir proprement et de vous fournir tous les mois quatre cents bonnes livres, qui en feront, si je compte bien, quatre mille huit cents à la fin de chaque année. Il a laissé ordre à son intendant, avant que de partir pour sa campagne, de chercher une maison et de la tenir prête pour son retour. Vous reverrez alors Manon, qui m'a chargé de vous embrasser mille fois pour elle, et de vous assurer qu'elle vous aime plus que jamais.

Je m'assis en rêvant à cette bizarre disposition de mon sort. Je me trouvai dans un partage de sentiments, et par conséquent dans une incertitude si difficile à terminer, que je demurai longtemps sans répondre à quantité de questions que Lescaut me faisait sur l'autre. Ce fut dans ce moment que l'honneur et la vertu me firent sentir encore les pointes du remords, et que je jetai les yeux, en soupirant, vers Amiens, vers la maison de mon père, vers Saint-Sulpice et vers tous les lieux où j'avais vécu dans l'innocence. Par quel immense espace n'étais-je pas séparé de cet heureux état ! Je ne le voyais plus que de loin comme une ombre qui s'attrait encore mes regrets et mes desirs, mais trop faible pour exciter mes efforts. Par quelle fatalité, disais-je, suis-je devenu si criminel ! L'amour est une passion innocente ; comment s'est-il changé pour moi en une source de misères et de désordres ? Qui m'empêchait de vivre tranquille et vertueux avec Manon ? Pourquoi ne l'épousai-je point avant que d'obtenir rien de son amour ? Mon père, qui m'aimait si tendrement, n'y aurait-il pas consenti si je l'en eusse pressé avec des instances légittimes ? Ah ! mon père l'aurait chérie lui-même comme une fille charmante trop digne d'être la femme de son fils ; je serais heureux avec l'amour de Manon, avec l'affection de mon père, avec l'estime des honnêtes gens, avec les biens de la fortune et la tranquillité de la vertu. Revers funeste ! Quel est l'infâme personnage qu'on vient ici me proposer ! Quoi, j'ai partagé... mais y a-t-il à balancer si c'est Manon qui l'a réglé, et si je la perds sans cette complaisance ? Monsieur Lescaut, m'écriai-je en fermant les yeux comme pour écarter de si chagrinantes réflexions, si vous avez eu dessein de me servir, je vous en rends grâces. Vous auriez pu prendre une voie plus honnête ; mais c'est une chose finie, n'est-ce pas ne pensons donc plus qu'à profiter de vos soins et à remplir votre promesse.

Lescaut, à qui ma colère suivie d'un fort long silence avait causé de l'embarras, fut ravi de me voir prendre un parti tout différent de celui qu'il avait appréhendé sans doute : il n'était rien moins que brave, et j'en eus de meilleures preuves dans la suite. Oui, oui, se hâta-t-il de me répondre, c'est un fort bon service que je vous ai rendu, et vous verrez que nous en tirerons plus d'avantage que vous ne vous y attendez. Nous concertâmes de quelle manière nous pourrions prévenir les défiances que M. de G... M... pouvait concevoir de notre fraternité en me voyant plus grand et un peu plus âgé peut-être qu'il ne se l'imaginait. Nous ne trouvâmes point d'autre moyen que de prendre devant lui un air simple et provincial, et de lui faire croire que j'étais dans le dessein d'entrer dans l'état ecclésiastique, et que j'allais pour cela tous les jours au collège. Nous résolûmes aussi que je me mettrais fort mal la première fois que je serais admis à l'honneur de le saluer.

Il revint à la ville trois ou quatre jours après. Il conduisit lui-même Manon dans la maison que son intendant avait eu soin de préparer. Elle fit avec moi aussitôt Lescaut de son retour, et eut l'air-ci m'en ayant donné avis, nous nous rendîmes tous chez elle. Le vieil amant en était déjà sorti.

Malgré la résignation avec laquelle je m'étais soumis à ses volontés, je ne pus réprimer le murmure de mon cœur en la voyant. Je lui parus tri te et languissant. La joie de la retrouver ne l'emporta pas tout à fait sur le chagrin de son infidélité ; elle, au contraire, paraissait transportée du plaisir de me revoir. Elle me fit des reproches de ma froideur. Je ne pus m'empêcher de laisser échapper les noms de perfide et d'infidèle que j'accompagnai d'autant de soupirs.

Elle me raila d'abord de ma simplicité ; mais lorsqu'elle vit mes regards s'attacher toujours tristement sur elle, et la peine que j'avais à digérer un changement si contraire à mon humeur et à mes desirs, elle passa seule dans son cabinet. Je la suivis un moment après. Je l'y trouvai tout en pleurs. Je lui demandai ce qui les causait. Il est bien aisé de le voir, me dit-elle : comment veux-tu que je vive si ma vue n'est plus propre qu'à te causer un air sombre et chagrin ? Tu ne m'as pas fait une seule cresse depuis une heure que tu es ici, et tu as reçu les miennes avec la majesté du Grand Turc au sérail.

Ecoutez, Manon, lui répondis-je et l'embrassant, je ne puis vous cacher que j'ai le cœur mortellement affligé. Je ne parle point à présent des alarmes où votre fuite imprévue m'a jeté, ni de la cruauté que vous avez eue de m'abandonner sans un mot de consolation après avoir passé la nuit dans un autre lit que moi. Le charme de votre présence m'en ferait bien oublier davantage. Mais croyez-vous que je puisse penser sans soupirs et même sans verser des larmes, continua-je en versant quelques-unes, à la triste et malheureuse vie que vous voulez que je mène

dans cette maison ? Laissons ma naissance et mon honneur à part ; ce ne sont plus des raisons si faibles qui doivent entrer en concurrence avec un amour tel que le mien ; mais cet amour même, ne vous imaginez-vous pas qu'il gémit de se voir si mal récompensé, ou plutôt traité si cruellement par une ingrate et dure maîtresse ?...

E le m'interrompit : Tenez, dit-elle, mon chevalier, il est inutile de me tourmenter par des reproches qui me percent le cœur lorsqu'ils viennent de vous. Je vois ce qui vous blesse. J'avais espéré que vous consentiriez au projet que j'avais fait pour rétablir un peu notre fortune, et c'était pour ménager votre délicatesse que j'avais commencé à l'exécuter sans votre participation ; mais j'y renonce puisque vous ne l'approuvez pas. E le ajouta qu'elle ne me demandait qu'un peu de complaisance pour le reste du jour ; qu'elle avait déjà reçu deux cents pistoles de son vieil amant, et qu'il lui avait promis de lui apporter le soir un beau collier de perle avec d'autres bijoux, et par dessus cela la moitié de la pension annuelle qu'il lui avait promise. Laissez-moi seulement le temps, me dit-elle, de recevoir ces présents ; je vous jure qu'il ne pourra se vanter des avantages que je lui ai donnés sur moi, car je l'ai remis jusqu'à présent à la ville. Il est vrai qu'il m'a baisé plus d'un million de fois les mains ; il est juste qu'il paye ce plaisir, et ce ne sera point trop que cinq ou six mille francs en proportionnant le prix à ses richesses et à son âge.

Sa résolution me fut beaucoup plus agréable que l'espérance des cinq mille livres. J'eus lieu de reconnaître que mon cœur n'avait point encore perdu tout sentiment d'honneur, puisqu'il était si satisfait d'échapper à l'infamie ; mais j'étais né pour les courtes joies et les longues douleurs. La fortune ne me délivra d'un précipice que pour me faire tomber dans un autre. Lorsque j'eus marqué à Manon par mille caresses combien je me croyais heureux de son changement, je lui dis qu'il fallait en instruire M. Lescaut, afin que nos mesures se prissent de concert. Il en murmura d'abord ; mais les quatre ou cinq mille livres d'argent comptant le firent entrer gaiement dans nos vues. Il fut donc réglé que nous nous trouverions tous à souper avec M. de G... M..., et cela pour deux raisons : l'une pour nous donner le plaisir d'une scène agréable en me faisant passer pour un écolier, frère de Manon ; l'autre pour empêcher ce vieux libertin de s'émanciper trop avec sa maîtresse, par le droit qu'il croirait s'être acquis en payant si libéralement d'avance. Nous devions nous retirer, Lescaut et moi, lorsqu'il monterait à la chambre où il comptait de passer la nuit ; et Manon, au lieu de le suivre, nous promit de sortir et de la venir passer avec moi. Lescaut se chargea du soin d'avoir exactement un carrosse à la porte.

L'heure du souper étant venue, M. de G... M... ne se fit pas attendre longtemps. Lescaut était avec sa sœur dans la salle. Le premier compliment du vieillard fut d'offrir à sa belle un collier, des bracelets et des pendants de perles qui valaient au moins mille écus. Il lui compta ensuite en beaux louis d'or la somme de deux mille quatre cents livres qui faisait la moitié de la pension. Il assaisonna son présent de quantité de douceurs dans le goût de la vieille cour. Manon ne put lui refuser quelques baisers ; c'était autant de droits qu'elle acquerrait sur l'argent qu'il lui mettait entre les mains. J'étais à la porte, où je prêtai l'oreille en attendant que Lescaut m'avertit d'entrer.

Il vint me prendre par la main lorsque Manon eut serré l'argent et les bijoux ; et, me conduisant vers M. de G... M..., il m'ordonna de lui faire la révérence. J'en fis deux ou trois des plus profondes. Excusez, monsieur, lui dit Lescaut, c'est un enfant fort neuf. Il est bien éloigné, comme vous voyez, d'avoir les airs de Paris ; mais nous espérons qu'un peu d'usage le façonnera. Vous aurez l'honneur de voir ici souvent monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers moi ! faites bien votre profit d'un si bon modèle.

Le vieil amant parut prendre plaisir à me voir. Il me donna deux ou trois petits coups sur la joue en me disant que j'étais un joli garçon, mais qu'il fallait être sur mes gardes à Paris, où les jennes gens se laissent aller facilement à la débauche. Lescaut l'assura que j'étais naturellement si sage, que je ne parlais que de me faire prêtre, et que tout mon plaisir était de faire de petites chapelles. Je lui trouve l'air de Manon, reprit le vieillard en me haussant le menton avec la main. Je répondis d'un air niais : Monsieur, c'est que nos deux chairs se touchent de bien proche ; aussi j'aime ma sœur comme un autre moi-même. Entendez-vous, dit-il à Lescaut ; il a de l'esprit. C'est dommage que cet enfant-là n'ait pas un peu plus de monde. Oh ! monsieur, repris-je, j'en ai vu beaucoup chez nous dans les églises, et je crois bien que j'en trouverai à Paris de plus sots que moi. Voyez, ajouta-t-il, cela est admirable pour un enfant de province.

Toute notre conversation fut à peu près du même goût pendant le souper. Manon, qui était badine, fut plusieurs fois sur le point de gâter tout par ses éclats de rire. Je trouvais occasion en soupant de lui raconter sa propre histoire et le mauvais sort qui le menaçait. Lescaut et Manon tremblaient pendant mon récit, surtout lorsque je faisais son portrait au naturel ; mais l'amour-propre l'empêcha de s'y reconnaître, et je l'achevai si adroitement, qu'il fut le premier à le trouver risible. Vous verrez que ce n'est pas sans raison que je me suis étendu sur cette ridicule scène.

Enfin l'heure du sommeil étant arrivée, il parla d'amour et d'impudence. Nous nous retirâmes, Lescaut et moi. On le conduisit à sa chambre, et Manon étant sortie sous prétexte d'un besoin, nous vint joindre

à la porte. Le carrosse, qui nous attendait trois ou quatre maisons plus bas, s'avança pour nous recevoir. Nous nous éloignâmes en un instant du quartier.

Quoiqu'à mes propres yeux cette action fût une véritable friponnerie, ce n'était pas la plus injuste que je crusse avoir à me reprocher. J'avais plus de scrupule sur l'argent que j'avais acquis au jeu. Cependant nous profitâmes aussi peu de l'un que de l'autre ; et le ciel permit que la plus légère de ces injustices fût la plus rigoureusement punie.

M. de G... M... ne tarda pas longtemps à s'apercevoir qu'il était dupé. Je ne sais s'il fit dès le soir même quelques démarches pour nous découvrir, mais il eut assez de crédit pour n'en pas faire longtemps d'inutiles, et nous assez d'imprudence pour compter trop sur la grandeur de Paris et sur l'éloignement qu'il y avait de notre quartier au sien. Non-seulement il fut informé de notre demeure et de nos affaires présentes, mais il apprit aussi qui j'étais, la vie que j'avais menée à Paris, l'ancienne liaison de Manon avec B... la tromperie qu'elle lui avait faite ; en un mot, toutes les parties scandaleuses de notre histoire. Il prit là-dessus la résolution de nous faire arrêter et de nous traiter moins comme des criminels que comme de fessés libertins. Nous étions encore au lit lorsqu'un exempt de police entra dans notre chambre avec une demi-douzaine de gardes. Ils se saisirent d'abord de notre argent, ou plutôt de celui de M. de G... M... ; et nous ayant fait lever brusquement, ils nous conduisirent à la porte, où nous trouvâmes deux carrosses, dans l'un desquels la pauvre Manon fut enlevée sans explication, et moi, traîné dans l'autre à Saint-Lazare.

Il faut avoir éprouvé de tels revers pour juger du désespoir qu'ils peuvent causer. Nos gardes eurent la dureté de ne me pas permettre d'embrasser Manon, ni de lui dire une parole. J'ignorai longtemps ce qu'elle était devenue. Ce fut sans doute un bonheur pour moi de ne l'avoir pas su d'abord, car une catastrophe si terrible m'aurait fait perdre le sens et peut-être la vie.

Ma malheureuse maîtresse fut donc enlevée à mes yeux et menée dans une retraite que j'ai horreur de nommer. Quel sort pour une créature toute charmante qui eût occupé le premier trône du monde si tous les hommes eussent eu mes yeux et mon cœur ! On ne l'y traita pas barbalement, mais elle fut resserrée dans une étroite prison, seule et condamnée à remplir tous les jours une certaine tâche de travail comme une condition nécessaire pour obtenir quelque dégoûtante nourriture. Je n'appris ce triste détail que longtemps après, lorsque j'eus essuyé moi-même plusieurs mois d'une rude et ennuyeuse pénitence.

Mes gardes ne m'ayant point averti non plus du lieu où ils avaient ordre de me conduire, je ne connus mon destin qu'à la porte de Saint-Lazare. J'aurais préféré la mort dans ce moment à l'état où je me crus près de tomber. J'avais de terribles idées de cette maison. Ma frayeur augmenta lorsqu'en entrant les gardes visitèrent une seconde fois mes poches pour s'assurer qu'il ne me restait ni armes ni moyen de défense.

Le supérieur parut à l'instant ; il était prévenu sur mon arrivée. Il me salua avec beaucoup de douceur. Mon père, lui dis-je, point d'indignités ; je perdrai mille vies avant que d'en souffrir une. Non, non, monsieur, me répondit-il : vous prendrez une conduite sage, et nous serons contents l'un de l'autre. Il me pria de monter dans une chambre haute. Je le suivis sans résistance. Les archers nous accompagnèrent jusqu'à la porte, et le supérieur, y étant entré, leur fit signe de se retirer.

Je suis donc votre prisonnier ? lui dis-je. Eh bien, mon père, que prétendez-vous faire de moi ? Il me dit qu'il était charmé de me voir prendre un ton raisonnable ; que son devoir serait de travailler à m'inspirer le goût de la vertu et de la religion, et le mien de profiter de ses exhortations et de ses conseils ; que pour peu que je voulusse répondre aux attentions qu'il aurait pour moi, je ne trouverais pas du plaisir dans ma solitude. Ah ! du plaisir, repris-je ; vous ne savez pas, mon père, l'unique chose qui est capable de m'en faire goûter. Je le sais, reprit-il ; mais j'espère que votre inclination changera. Sa réponse me fit comprendre qu'il était instruit de mes aventures et peut-être de mon nom. Je le priai de m'éclaircir. Il me dit naturellement qu'on l'avait informé de tout.

Cette connaissance fut le plus rude de tous mes châtimens. Je me mis à verser un ruisseau de larmes, avec toutes les marques d'un affreux désespoir. Je ne pouvais me consoler d'une humiliation qui allait me rendre la fable de toutes les personnes de ma connaissance et la honte de ma famille. Je passai ainsi huit jours dans le plus profond abattement sans être capable de rien entendre ni de m'occuper d'autre chose que de mon opprobre. Le souvenir même de Manon n'ajoutait rien à ma douleur. Il n'y entrait du moins que comme un sentiment qui avait précédé cette nouvelle peine ; et la passion dominante de mon âme était la honte et la confusion.

Il y a peu de personnes qui connaissent la force de ces mouvements particuliers du cœur. Le commun des hommes n'est sensible qu'à cinq ou six passions dans le cercle desquelles leur vie se passe, et où toutes leurs agitations se réduisent. Otez leur l'amour et la haine, le plaisir et la douleur, l'espérance et la crainte, ils ne sentent plus rien ; mais les personnes d'un caractère plus noble peuvent être remuées de mille façons différentes ; il semble qu'elles aient plus de cinq sens et qu'elles puissent recevoir des idées et des sensations qui passent les bornes ordinaires de la nature. Et comme elles ont un sentiment de cette grandeur que les élève au-dessus du vulgaire, il n'y a rien dont elles soient plus jalou-

ses. De là vient qu'elles souffrent si impatiemment le mépris et la risée, et que la honte est une de leurs plus violentes passions.

J'avais ce triste avantage à Saint-Lazare. Ma tristesse parut si excessive au supérieur, qu'en appréhendant les suites, il crut devoir me traiter avec beaucoup de douceur et d'indulgence. Il me visitait deux ou trois fois le jour. Il me prenait souvent avec lui pour faire un tour de jardin, et son zèle s'épuisait en exhortations et en avis salutaires. Je les recevais avec douceur; je lui marquais même de la reconnaissance: il en tirait l'espoir de ma conversion.

Vous êtes d'un naturel si doux et si aimable, me dit-il un jour, que je ne puis comprendre les désordres dont on vous accuse. Deux choses m'étonnent: l'une, comment avec de si bonnes qualités vous avez pu vous livrer à l'excès du libertinage; et l'autre, que j'admire encore plus, comment vous recevez si volontiers mes conseils et mes instructions après avoir vécu plusieurs années dans l'habitude du désordre. Si c'est repentir, vous êtes un exemple signalé des miséricordes du ciel; si c'est bonté naturelle, vous avez du moins un excellent fonds de caractère qui me fait espérer que nous n'aurions pas besoin de vous retenir ici longtemps pour vous ramener à une vie honnête et réglée.

Je fus ravi de lui voir cette opinion de moi. Je résolus de l'augmenter par une conduite qui pût le satisfaire entièrement, persuadé que c'était le plus sûr moyen d'abrèger ma prison. Je lui demandai des livres. Il fut surpris que m'ayant laissé le choix de ceux que je voulais lire, je me déterminai pour quelques auteurs sérieux. Je feignis de m'appliquer à l'étude avec le dernier attachement, et je lui donnai ainsi dans toutes les occasions des preuves du changement qu'il désirait.

Cependant il n'était qu'extérieur. Je dois le confesser à ma honte, je jouai à Saint-Lazare un personnage d'hypocrite. Au lieu d'étudier quand j'étais seul, je ne m'occupais que de génir de ma destinée. Je maudissais ma prison et la tyrannie qui m'y retenait. Je n'eus pas plutôt quelque relâche du côté de cet accablement où m'avait jeté la confusion, que je retombai dans les tourments de l'amour. L'absence de Manon, l'incertitude de son sort, la crainte de ne la revoir jamais, étaient l'unique objet de mes tristes méditations. Je me la figurais dans les bras de G... M...; car c'était la pensée que j'avais eue d'abord; et, loin de m'imaginer qu'il lui eût fait le même traitement qu'à moi, j'étais persuadé qu'il ne m'avait fait éloigner que pour la posséder tranquillement.

Je passais ainsi, des jours et des nuits dont la longueur me paraissait éternelle. Je n'avais d'espérance que dans le succès de mon hypocrisie. J'observais soigneusement le visage et les discours du supérieur pour m'assurer de ce qu'il pensait de moi, et je me faisais une étude de lui plaire comme à l'arbitre de ma destinée. Il me fut aisé de reconnaître que j'étais parfaitement dans ses bonnes grâces. Je ne doutai plus qu'il ne fût disposé à me rendre service.

Je pris un jour la hardiesse de lui demander si c'était de lui que mon élargissement dépendait. Il me dit qu'il n'en était pas absolument le maître, mais que sur son témoignage il espérait que M. de G... M..., à la sollicitation duquel M. le lieutenant général de police m'avait fait renfermer, consentirait à me rendre la liberté. Puis-je me flatter, repris-je doucement, que deux mois de prison que j'ai déjà essayés lui paraîtront une expiation suffisante? Il me promit de lui en parler si je le souhaitais. Je le priai instamment de me rendre ce bon office.

Il m'apprit deux jours après que G... M... avait été si touché du bien qu'il avait entendu de moi, que non-seulement il paraissait être dans le dessein de me laisser voir le jour, mais qu'il avait même marqué beaucoup d'envie de me connaître plus particulièrement, et qu'il se proposait de me rendre une visite dans ma prison. Quoique sa présence ne pût m'être agréable, je la regardai comme un acheminement prochain à ma liberté.

Il vint effectivement à Saint-Lazare. Je lui trouvai l'air plus grave et moins sot qu'il ne l'avait eu dans la maison de Manon. Il me tint quelques discours de bon sens sur ma mauvaise conduite. Il ajouta, pour justifier apparemment ses propres désordres, qu'il était permis à la faiblesse des hommes de se procurer certains plaisirs que la nature exige, mais que la friponnerie et les artifices honteux méritaient d'être punis.

Je l'écoutai avec un air de soumission dont il parut satisfait. Je ne m'offensai pas même de lui entendre lâcher quelques railleries sur ma fraternité avec Lescaut et Manon, et sur les petites chapelles dont il supposait, me dit-il, que j'avais dû faire un grand nombre à Saint-Lazare, puisque je trouvais tant de plaisir à cette pieuse occupation. Mais il lui échappa, malheureusement pour lui et pour moi-même, de me dire que Manon en aurait fait aussi sans doute de fort jolies à l'hôpital. Malgré le frémissement que le nom d'hôpital me causa, j'eus encore le pouvoir de le prier avec douceur de s'expliquer. Hé oui, reprit-il, il y a deux mois qu'elle apprend la sagesse à l'hôpital général, et je souhaite qu'elle en ait tiré autant de profit que vous à Saint-Lazare.

Quand j'aurais eu une prison éternelle ou la mort même présente à mes yeux, je n'aurais pas été le maître de mon transport à cette affreuse nouvelle. Je me jetai sur lui avec une si furieuse rage, que j'en perdîs la moitié de mes forces. J'en eus assez néanmoins pour le renverser par terre et pour le prendre à la gorge. Je l'étranglais, lorsque le bruit de sa chute et quelques cris aigus que je lui laissais à peine la liberté de pousser attirèrent le supérieur et plusieurs religieux dans ma chambre. On le délivra de mes mains.

J'avais presque perdu moi-même la force et la respiration. O Dieu! m'écriais-je en poussant mille soupirs; justice du ciel; faut-il que je vive

un moment après une telle infamie? Je voulus me jeter encore sur le barbare qui venait de m'assassiner. On m'arrêta. Mon désespoir, mes cris et mes larmes passaient toute imagination. Je fis des choses si étonnantes, que tous les assistants, qui en ignoraient la cause, se regardaient les uns les autres avec autant de frayeur que de surprise.

M. G... M... rajustait pendant ce temps-là sa perruque et sa cravate; et, dans le dépit d'avoir été si maltraité, il ordonnait au supérieur de me resserrer plus étroitement que jamais, et de me punir par tous les châtimens qu'on sait être propres à Saint-Lazare. Non, monsieur, lui dit le supérieur, ce n'est point avec une personne de la naissance de M. le chevalier que nous en usons de cette manière. Il est si doux d'ailleurs et si honnête, que j'ai peine à comprendre qu'il se soit porté à cet excès sans de fortes raisons. Cette réponse acheva de déconcerter M. G... M...; il sortit en disant qu'il saurait faire plier et le supérieur et moi et tous ceux qui oseraient lui résister.

Le supérieur, ayant ordonné à ses religieux de le conduire, demoura seul avec moi. Il me conjura de lui apprendre promptement d'où venait ce désordre. O mon père! lui dis-je en continuant de pleurer comme un enfant, figurez-vous la plus horrible crianté, imaginez-vous la plus détestable de toutes les barbaries, c'est l'action que l'indigne G... M... a eu la lâcheté de commettre. Oh! il m'a percé le cœur. Je n'en reviendrai jamais. Je veux vous raconter tout, ajoutai-je en sanglotant. Vous êtes bon, vous aurez pitié de moi.

Je lui fis un récit abrégé de la longue et insurmontable passion que j'avais pour Manon, de la situation florissante de notre fortune avant que nous eussions été dépossédés par nos propres domestiques, des offres que G... M... avait faites à ma maîtresse, de la conclusion de leur marché, et de la manière dont il avait été rompu. Je lui représentai les choses, à la vérité, du côté le plus favorable pour nous. Voilà, continuai-je, de quelle source est venu le zèle de M. de G... M... pour ma conversion. Il a eu le cœur de me faire renfermer ici par un pur motif de vengeance. Je lui pardonne; mais, mon père, ce n'est pas tout: il a fait enlever cruellement la plus chère moitié de moi-même; il l'a fait mettre honteusement à l'hôpital; il a eu l'impudence de me l'annoncer aujourd'hui de sa propre bouche. A l'hôpital, mon père! O ciel! ma charmante maîtresse, ma chère reine à l'hôpital, comme la plus infâme de toutes les créatures! Où trouverai-je assez de force pour ne pas mourir de douleur et d'honte!

Le bon père, me voyant dans cet excès d'affliction, entreprit de me consoler. Il me dit qu'il n'avait jamais compris mon aventure de la manière dont je la racontais; qu'il avait su à la vérité que je vivais dans le désordre; mais qu'il s'était figuré que ce qui avait obligé M. G... M... d'y prendre intérêt était quelque liaison d'estime et d'amitié avec ma famille; qu'il ne s'en était expliqué à lui-même que sur ce pied; que ce que je venais de lui apprendre mettrait beaucoup de changement dans mes affaires, et qu'il ne doutait point que le récit fidèle qu'il avait dessein d'en faire à M. le lieutenant général de police ne pût contribuer à ma liberté.

Il me demanda ensuite pourquoi je n'avais pas encore pensé à donner de mes nouvelles à ma famille, puisqu'elle n'avait point eu de part à ma captivité. Je satisfis à cette objection par quelques raisons prises de la douleur que j'avais appréhendé de causer à mon père, et de la honte que j'en aurais ressentie moi-même. Enfin, il me promit d'aller de ce pas chez le lieutenant général de police, ne fût-ce, ajouta-t-il, que pour prévenir quelque chose de pis de la part de M. G... M..., qui est sorti de cette maison fort mal satisfait, et qui est assez considéré pour se faire redouter.

J'attendis le retour du père avec toutes les agitations d'un malheureux qui touche au moment de sa sentence. C'était pour moi un supplice inexplicable de me représenter Manon à l'hôpital. Outre l'infamie de cette demeure, j'ignorais de quelle manière elle y était traitée; et le souvenir de quelques particularités que j'avais entendues de cette maison d'horreur renouvelait à tous moments mes transports. J'étais tellement résolu de la secourir à quelque prix et par quelque moyen que ce pût être, que j'aurais mis le feu à Saint-Lazare s'il m'eût été impossible d'en sortir autrement.

Je réfléchis donc sur les voies que j'avais à prendre s'il arrivait que le lieutenant général de police continuât de m'y retenir malgré moi. Je mis mon industrie à toutes les épreuves; je parcourus toutes les possibilités. Je ne vis rien qui pût m'assurer une évasion certaine, et je craignais d'être renfermé plus étroitement si je faisais une tentative malheureuse. Je me rappelai le nom de quelques amis de qui je pouvais espérer du secours; mais quel moyen de leur faire savoir ma situation? Enfin, je crus avoir formé un plan si adroit, qu'il pourrait réussir; et je remis à l'arranger encore mieux après le retour du père supérieur, si l'inutilité de sa démarche me le rendait nécessaire.

Il ne tarda point à revenir. Je ne vis pas sur son visage les marques de joie qui accompagnent une bonne nouvelle. J'ai parlé, me dit-il, à M. le lieutenant général de police; mais je lui ai parlé trop tard. M. de G... M... l'est allé voir en sortant d'ici, et l'a si fort prévenu contre vous, qu'il était sur le point de m'envoyer de nouveaux ordres pour vous resserrer davantage.

Cependant, lorsque je lui ai appris le fond de vos affaires, il a paru s'adoucir beaucoup; et riant un peu de l'incontinence du vieux M. de G... M..., il m'a dit qu'il fallait vous laisser ici six mois pour le satisfire

d'autant mieux, a-t-il dit, que cette demeure ne saurait vous être inutile. Il m'a recommandé de vous traiter honnêtement, et je vous réponds que vous ne vous plaindrez point de mes manières.

Cette explication du supérieur fut assez longue pour me donner le temps de faire une sage réflexion. Je conçus que je m'exposerais à renverser mes desseins si je lui marquais trop d'empressement pour ma liberté. Je lui témoignai au contraire que dans la nécessité de demeurer, c'était une douce consolation pour moi d'avoir quelque part à son estime. Je le priai ensuite, sans affectation, de m'accorder une grâce qui n'était de nulle importance pour personne, et qui servirait beaucoup à ma tranquillité; c'était de faire avertir un de mes amis, un saint ecclésiastique qui demeurait à Saint-Sulpice, que j'étais à Saint-Lazare, et de permettre que je reçusse quelquefois sa visite. Cette faveur me fut accordée sans délibérer.

C'était mon ami Tiberge dont il était question; non que j'espérasse de lui les secours nécessaires pour ma liberté; mais je voulais l'y faire servir comme un instrument éloigné, sans qu'il en eût même connaissance. En un mot, voici mon projet: je voulais écrire à Lescaut et le charger, lui et nos amis communs, du soin de me délivrer. La première difficulté était de lui faire tenir ma lettre; ce devait être l'office de Tiberge. Cependant, comme il le connaissait pour le frère de ma maîtresse, je craignais qu'il n'eût peine à se charger de cette commission. Mon dessein était de renfermer ma lettre à Lescaut dans une autre lettre que je devais adresser à un honnête homme de ma connaissance, en le priant de rendre promptement la première à son adresse; et comme il était nécessaire que je visse Lescaut pour nous accorder dans nos mesures, je voulais lui marquer de venir à Saint-Lazare et de demander à me voir sous le nom de mon frère aîné qui était venu exprès à Paris pour prendre connaissance de mes affaires. Je remettais à convenir avec lui des moyens qui nous paraîtraient les plus expéditifs et les plus sûrs. Le père supérieur fit avertir Tiberge du désir que j'avais de l'entretenir. Ce fidèle ami ne m'avait pas tellement perdu de vue qu'il ignorât mon aventure; il savait que j'étais à Saint-Lazare, et peut-être n'avait-il pas été lâché de cette disgrâce qu'il croyait capable de me ramener au devoir. Il accourut aussitôt à ma chambre.

Notre entretien fut plein d'amitié. Il voulut être informé de mes dispositions. Je lui ouvris mon cœur sans réserve, excepté sur le dessein de ma fuite. Ce n'est pas à vos yeux, cher ami, lui dis-je, que je veux paraître ce que je ne suis point. Si vous avez cru trouver ici un ami sage et réglé dans ses desirs, un libertin réveillé par les châtements du ciel, en un mot un cœur dégoûté de l'amour et revenu des charmes de sa Manon, vous avez jugé trop favorablement de moi. Vous me voyez tel que vous me laissâtes il y a quatre mois, toujours tendre, et toujours malheureux, par cette fatale tendresse dans laquelle je ne me lasse point de chercher mon bonheur.

Il me répondit que l'aveu que je faisais me rendait inexorable: qu'on voyait bien des pécheurs qui s'enivraient du faux bonheur du vice jusqu'à le préférer hautement au vrai bonheur de la vertu; mais que c'était du moins à des images de bonheur qu'ils s'attachaient, et qu'ils étaient les dupes de l'apparence; mais que de reconnaître comme je le faisais que l'objet de mes attachements n'était propre qu'à me rendre coupable et malheureux, et de continuer à me précipiter volontairement dans l'infortune et dans le crime, c'était une contradiction d'idées et de conduite qui ne faisait pas honneur à ma raison.

Tiberge, repris-je, qu'il vous est aisé de vaincre lorsqu'on n'oppose rien à vos armes! Laissez-moi raisonner à mon tour. Pouvez-vous prétendre que ce que vous appelez le bonheur de la vertu soit exempt de peines, de traverses et d'inquiétudes? Quel nom donnez-vous à la prison, aux croix, aux supplices et aux tortures des tyrans? Direz-vous, comme font les mystiques, que ce qui tourmente le corps est un bonheur pour l'âme? Vous n'oseriez le dire, c'est un paradoxe insoutenable. Ce bonheur que vous relevez tant est donc mêlé de mille peines, ou, pour parler plus juste, ce n'est qu'un tissu de malheurs au travers desquels on tend à la félicité. Or, si la force de l'imagination fait trouver du plaisir dans ces maux mêmes, parce qu'ils peuvent conduire à un terme heureux qu'on espère, pourquoi traitez-vous de contradictoire et d'insensé dans ma conduite une disposition toute semblable? J'aime Manon; je tends au travers de mille douleurs à vivre heureux et tranquille auprès d'elle. La voie par où je marche est malheureuse, mais l'espérance d'arriver à mon terme y répand toujours de la douceur; et je me croirai trop bien payé par un moment passé avec elle de tous les chagrins que j'essuie pour l'obtenir. Toutes choses me paraissent donc égales de votre côté et du mien; ou s'il y a quelque différence, elle est encore à mon avantage, car le bonheur que j'espère est proche, et l'autre est éloigné; le mien est de la nature des peines, c'est-à-dire sensible au corps; et l'autre est d'une nature inconnue qui n'est certaine que par la foi.

Tiberge parut effrayé de ce raisonnement. Il recula deux pas en me disant de l'air le plus sérieux que non-seulement ce que je venais de dire blessait le bon sens, mais que c'était un malheureux sophisme d'impiété et d'irréligion; car cette comparaison, ajouta-t-il, du terme de vos peines avec celui qui est proposé par la religion, est une idée des plus libertines et des plus monstrueuses!

J'avoue, repris-je, qu'elle n'est pas juste; mais prenez-y garde, ce n'est pas sur elle que porte mon raisonnement. J'ai eu dessein d'expliquer ce que vous regardez comme une contradiction dans la persévérance

d'un amour malheureux; et je crois avoir fort bien prouvé que si c'en est une, vous ne sauriez vous en sauver plus que moi. C'est à cet égard seulement que j'ai traité les choses d'égaux, et je soutiens encore qu'elles le sont.

Répondez-vous que le terme de la vertu est infiniment supérieur à celui de l'amour? Qui refuse d'en convenir? Mais est-ce de quoi il est question? Ne s'agit-il pas de la force qu'ils ont l'un et l'autre pour faire supporter les peines? Jugeons-en par l'effet. Combien trouve-t-on de déserteurs de la sévère vertu, et combien en trouverez-vous peu de l'amour?

Répondez-vous encore que s'il y a des peines dans l'exercice du bien, elles ne sont pas infailibles et nécessaires; qu'on ne trouve plus de tyrans ni de croix, et qu'on voit quantité de personnes vertueuses mener une vie douce et tranquille? Je vous dirai de même qu'il y a des amours paisibles et fortunés; et, ce qui fait encore une différence qui m'est extrêmement avantageuse, j'ajouterai que l'amour, quoiqu'il trompe assez souvent, ne promet du moins que des satisfactions et des joies, au lieu que la religion veut qu'on s'attende à une pratique triste et mortifiante.

Ne vous alarmez pas, ajoutai-je en voyant son zèle prêt à se chagriner. L'unique chose que je veux conclure ici, c'est qu'il n'y a point de plus mauvaise méthode pour dégoûter un cœur de l'amour, que de lui en décrier les douceurs et de lui promettre plus de bonheur dans l'exercice de la vertu. De la manière dont nous sommes faits, il est certain que notre félicité consiste dans le plaisir. Je défie qu'on s'en forme une autre idée; or le cœur n'a pas besoin de se consulter longtemps pour sentir que de tous les plaisirs, les plus doux sont ceux de l'amour. Il s'aperçoit bientôt qu'on le trompe lorsqu'on lui en promet ailleurs de plus charmants; et cette tromperie le dispose à se délier des promesses les plus solides.

Prédicateur qui voulez me ramener à la vertu, dites-moi qu'elle est indispensablement nécessaire; mais ne me dégoûtez pas qu'elle est sévère et pénible. Établissez bien que les délices de l'amour sont passagères, qu'elles sont défendues, qu'elles sont suivies par d'éternelles peines; et ce qui fera peut-être encore plus d'impression sur moi, que plus elles sont douces et charmantes, plus le ciel sera magnifique à récompenser un si grand sacrifice; mais confessez qu'avec des cœurs tels que nous les avons, elles sont ici-bas nos plus parfaites félicités.

Cette fin de mon discours me rendit sa bonne humeur à Tiberge. Il convint qu'il y avait quelque chose de raisonnable dans mes pensées. La seule objection qu'il ajouta fut de me demander pourquoi je n'entrais pas du moins dans mes propres principes en sacrifiant mon amour à l'espérance de cette rémunération dont je me faisais une si grande idée. O mon cher ami! lui répondis-je, c'est ici que je reconnais ma misère et ma faiblesse; hélas oui, c'est mon devoir d'agir comme je raisonne! mais l'action est-elle en mon pouvoir? De quels secours n'aurais-je pas besoin pour oublier les charmes de Manon? Dieu me pardonne, reprit Tiberge, je pense que vous en avez encore un de nos jansénistes. Je ne sais ce que je suis, répliquai-je, et je ne vois pas trop clairement ce qu'il faut être; mais je n'éprouve que trop la vérité de ce qu'ils disent.

Cette conversation servit du moins à renoueler la pitié de mon ami. Il comprit qu'il y avait plus de faiblesse que de malignité dans mes désordres. Son amitié en fut plus disposée dans la suite à me donner des secours sans lesquels j'aurais péri infailliblement de misère. Cependant je ne lui fis pas la moindre ouverture du dessein que j'avais de m'échapper de Saint-Lazare. Je le priai seulement de se charger de ma lettre; je l'avais préparée avant qu'il fût venu, et je ne manquai point de pretextes pour colorer la nécessité d'écrire. Il eut la fidélité de la porter exactement; et Lescaut reçut, avant la fin du jour, celle qui était pour lui.

Il me vint voir le lendemain, et il passa heureusement sous le nom de mon frère. Ma joie fut extrême en l'apercevant dans ma chambre. J'en fermai la porte avec soin. Ne perdons pas un seul moment, lui dis-je, apprenez-moi d'abord des nouvelles de Manon, et donnez-moi ensuite un bon conseil pour rompre mes fers. Il m'assura qu'il n'avait pas vu sa sœur depuis le jour qui avait précédé mon emprisonnement; qu'il n'avait appris son sort et le mien qu'à force d'informations et de soins; que s'étant présenté deux ou trois fois à l'hôpital on lui avait refusé la liberté de lui parler. Malheureux G... M..., m'écriai-je, que tu me le payeras cher!

Pour ce qui regarde votre délivrance, continua Lescaut, c'est une entreprise moins facile que vous ne pensez. Nous passâmes hier la soirée, deux de mes amis et moi, à observer toutes les parties extérieures de cette maison, et nous jugeâmes que vos fenêtres étant sur une cour entourée de bâtiments comme vous nous l'aviez marqué, il y aurait bien de la difficulté à vous en tirer. Vous êtes d'ailleurs au troisième étage, et nous ne pouvons introduire ici ni cordes ni échelles. Je ne vois donc point ressource du côté du dehors. C'est dans la maison même qu'il faudrait imaginer quelque artifice.

Non, repris-je; j'ai tout examiné, surtout depuis que ma clôture est un peu moins rigoureuse par l'indulgence du supérieur: la porte de ma chambre ne se ferme plus avec la clef; j'ai la liberté de me promener dans les galeries des religieux, mais tous les escaliers sont bouchés par des portes épaisses qu'on a soin de tenir fermées la nuit et le jour; de sorte qu'il est impossible que la seule adresse puisse me sauver.

Attendez, repris-je après avoir un peu réfléchi sur une idée qui me parut excellente, pourriez-vous m'apporter un pistolet? Aisément, me dit Lescaut; mais voulez-vous tuer quelqu'un? Je l'assurai que j'avais si peu dessein de tuer, qu'il n'était pas même nécessaire que le pistolet fût chargé. Apportez-le-moi demain, ajoutai-je, et ne manquez pas de vous trouver le soir, à onze heures, vis-à-vis la porte de cette maison avec deux ou trois de nos amis: j'espère que je pourrai vous y rejoindre. Il me pressa en vain de lui en apprendre davantage. Je lui dis qu'une entreprise telle que je la méditais ne pouvait paraître déraisonnable qu'après avoir réussi. Je le priai d'abrégier sa visite afin qu'il trouvât plus de facilité à me revoir le lendemain. Il fut admis avec aussi peu de peine que la première fois. Son air était grave; il n'y a personne qui ne l'eût pris pour un homme d'honneur.

Lorsque je me trouvai muni de l'instrument de ma liberté, je ne doutai presque plus du succès de mon projet. Il était bizarre et hardi; mais de quoi n'étais-je pas capable avec les motifs qui m'animait? J'avais remarqué, depuis qu'il m'était permis de sortir de ma chambre et de me promener dans les galeries, que le portier apportait chaque jour, au soir, les clefs de toutes les portes au supérieur, et qu'il régnait ensuite un profond silence dans la maison, qui marquait que tout le monde était retiré. Je pouvais aller sans obstacle, par une galerie de communication, de ma chambre à celle de ce père. Ma résolution était de lui prendre ses clefs en l'épouvantant avec mon pistolet s'il faisait difficulté de me les donner, et de m'en servir pour gagner la rue; j'en attendis le temps avec impatience. Le portier vint à l'heure ordinaire, c'est-à-dire un peu après neuf heures. J'en laissai passer encore une pour m'assurer que tous les religieux et les domestiques étaient endormis. Je partis enfin avec mon arme et une chandelle allumée. Je frappai d'abord doucement à la porte du père pour l'éveiller sans bruit. Il m'entendit au second coup; et, s'imaginant sans doute que c'était quelque religieux qui se trouvait mal et qui avait besoin de secours, il se leva pour m'ouvrir. Il eut néanmoins la précaution de demander au travers de la porte qui c'était et ce qu'on voulait de lui? Je fus obligé de me nommer; mais j'affectai un ton plaintif pour lui faire comprendre que je ne me trouvais pas bien. Ah! c'est vous, mon cher fils, me dit-il en ouvrant sa porte; qu'est-ce donc qui vous amène si tard? J'entrai dans sa chambre; et l'ayant tiré à l'autre bout, opposé à la porte, je lui déclarai qu'il m'était impossible de demeurer plus longtemps à Saint-Lazare; que la nuit était un temps commode pour sortir sans être aperçu, et que j'attendais de son amitié qu'il consentirait à m'ouvrir les portes ou à me prêter ses clefs pour les ouvrir moi-même.

Ce compliment devait le surprendre. Il demeura quelque temps à me considérer sans me répondre. Comme je n'en avais pas à perdre, je repris la parole pour lui dire que j'étais touché de toutes ses bontés, mais que la liberté étant le plus cher de tous les biens, surtout pour moi à qui on la ravissait injustement, j'étais résolu de me la procurer cette nuit même à quelque prix que ce fût; et, de peur qu'il ne lui prit envie d'élever la voix pour appeler du secours, je lui fis voir une honnête raison de silence que je tenais sous mon justaucorps. Un pistolet! me dit-il. Quoi! mon fils, vous voulez m'ôter la vie pour reconnaître la considération que j'ai eue pour vous? — A Dieu ne plaise, lui répondis-je; vous avez trop d'esprit et de raison pour me mettre dans cette nécessité; mais je veux être libre, et j'y suis si résolu, que si mon projet manque par votre faute, c'est fait de vous absolument. — Mais, mon cher fils! reprit-il d'un air pâle et effrayé, que vous ai-je fait? quelle raison avez-vous de vouloir ma mort? — Eh non, répliquai-je avec impatience. Je n'ai pas dessein de vous tuer si vous voulez vivre: ouvrez-moi la porte, et je suis le meilleur de vos amis. J'aperçus les clefs qui étaient sur la table; je les pris et je le priai de me suivre en faisant le moins de bruit qu'il pourrait.

Il fut obligé de s'y résoudre. A mesure que nous avançons et qu'il ouvrait une porte, il me répétait avec un soupir: Ah, mon fils! ah! qui l'aurait jamais cru? — Point de bruit, mon père, répétai-je de mon côté à tout moment. Enfin nous arrivâmes à une espèce de barrière qui est avant la grande porte de la rue. Je me croyais déjà libre et j'étais derrière le père avec ma chandelle à la main et mon pistolet dans l'autre.

Pendant qu'il s'empressait d'ouvrir, un domestique qui couchait dans une chambre voisine, entendant le bruit de quelques verrous, se lève et met le nez à sa porte. Le bon père le crut apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna avec beaucoup d'imprudence de venir à son secours. C'était un puissant coquin qui s'élança sur moi sans balancer. Je ne le marchandai point; je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine. Voilà de quoi vous êtes cause, mon père, dis-je assez fièrement à mon guide. Mais que cela ne vous empêche point d'achever, ajoutai-je en le poussant vers la porte. Il n'osa refuser de l'ouvrir. Je sortis heureusement et je trouvai à quatre pas Lescaut qui m'attendait avec deux amis, suivant sa promesse.

Nous nous éloignâmes. Lescaut me demanda s'il n'avait pas entendu tirer un pistolet. C'est votre faute, lui dis-je, pourquoi me l'apportiez-vous chargé? Cependant je le remerciai d'avoir eu cette précaution, sans laquelle j'étais sans doute à Saint-Lazare pour longtemps. Nous allâmes passer la nuit chez un traiteur où je me remis un peu de la mauvaise chère que j'avais faite depuis près de trois mois. Je ne pus néanmoins m'y livrer au plaisir; je souffrais mortellement dans Manon. Il faut la délivrer, disais-je à mes trois amis. Je n'ai souhaité la liberté que dans cette vue. Je vous demande le secours de votre adresse: pour moi, j'y emploierai jusqu'à ma vie.

Lescaut, qui ne manquait pas d'esprit et de prudence, me représenta qu'il fallait aller bride en main; que mon évasion de Saint-Lazare et le malheur qui m'était arrivé en sortant causeraient infailliblement du bruit; que le lieutenant général de police me ferait chercher, et qu'il avait les bras longs: enfin, que si je ne voulais pas être exposé à quelque chose de pis que Saint-Lazare, il était à propos de me tenir couvert et renfermé pendant quelques jours pour laisser au premier feu de nos ennemis le temps de s'éteindre. Son conseil était sage; mais il aurait fallu l'être aussi pour le suivre. Tant de lenteur et de ménagement ne s'accordait pas avec ma passion. Toute ma complaisance se réduisit à lui promettre que je passerais le jour suivant à dormir. Il m'enferma dans sa chambre, où je demeurai jusqu'au soir.

J'employai une partie de ce temps à former des projets et des expédients pour secourir Manon. J'étais bien persuadé que sa prison était encore plus impénétrable que n'avait été la mienne. Il n'était pas question de force et de violence, il fallait de l'artifice; mais la déesse même de l'invention n'aurait pas su par où commencer. J'y vis si peu de jour, que je remis à considérer mieux les choses lorsque j'aurais pris quelques informations sur l'arrangement intérieur de l'hôpital.

Aussitôt que la nuit m'eut rendu la liberté, je priai Lescaut de m'accompagner. Nous liâmes conversation avec un des portiers qui nous parut homme de bon sens. Je feignis d'être un étranger qui avait entendu parler avec admiration de l'hôpital général et de l'ordre qui s'y observe. Je l'interrogeai sur les plus minces détails; et, de circonstances en circonstances, nous tombâmes sur les administrateurs, dont je le priai de m'apprendre les noms et les qualités. Les réponses qu'il me fit sur ce dernier article me firent naître une pensée dont je m'applaudis aussitôt, et que je ne tardai point à mettre en œuvre. Je lui demandai, comme une chose essentielle à mon dessein, si ces messieurs avaient des enfants. Il me dit qu'il ne pouvait pas m'en rendre un compte certain; mais que pour M. de T..., qui était un des principaux, il lui connaissait un fils en âge d'être marié, qui était venu plusieurs fois à l'hôpital avec son père. Cette assurance me suffisait.

Je rompis presque aussitôt notre entretien, je fis part à Lescaut, en retournant chez lui, du dessein que j'avais conçu. Je m'imagine, lui dis-je, que M. de T... le fils, qui est riche et de bonne famille, est dans un certain goût du plaisir comme la plupart des jeunes gens de son âge. Il ne saurait être ennemi des femmes, ni ridicule au point de refuser ses services pour une affaire d'amour. J'ai formé le dessein de l'intéresser à la liberté de Manon. S'il est honnête homme et qu'il ait des sentiments, il nous accordera son secours par générosité. S'il n'est point capable d'être conduit par ce motif, il fera du moins quelque chose pour une fille aimable, ne fût-ce que par l'espérance d'avoir part à ses faveurs. Je ne veux pas différer de le voir, ajoutai-je, plus longtemps que jusqu'à demain. Je me sens si consolé par ce projet, que j'en tire un bon augure.

Lescaut convint lui-même qu'il y avait de la vraisemblance dans mes idées, et que nous pouvions espérer quelque chose par cette voie. J'en passai la nuit moins tristement.

Le matin étant venu, je m'habillai le plus proprement qu'il me fut possible dans l'état d'indigence où j'étais, et je me fis conduire dans un fiacre à la maison de M. de T... Il fut surpris de recevoir la visite d'un inconnu. J'aurai bien de sa physionomie et de ses civilités. Je m'expliquai naturellement avec lui; et, pour échauffer ses sentiments naturels, je lui parlai de ma passion et du mérite de ma maîtresse comme de deux choses qui ne pouvaient être égalées que l'une par l'autre. Il me dit que quoiqu'il n'eût jamais vu Manon, il avait entendu parler d'elle, du moins s'il s'agissait de celle qui avait été la maîtresse du vieux G... M.... Je ne doutai point qu'il ne fût informé de la part que j'avais eue à cette aventure; et, pour le gagner de plus en plus en me faisant un mérite de ma confiance, je lui racontai le détail de tout ce qui était arrivé à Manon et à moi. Vous voyez, monsieur, continuai-je, que l'intérêt de ma vie et celui de mon cœur sont entre vos mains. L'un ne m'est pas plus cher que l'autre. Je n'ai point de réserve avec vous parce que je suis informé de votre générosité, et que la ressemblance de nos âges me fait espérer qu'il s'en trouvera quelqu'une dans nos inclinations.

Il parut fort sensible à cette marque d'ouverture et de candeur. Sa réponse fut celle d'un homme qui a du monde et des sentiments; ce que le monde ne donne pas toujours et qu'il fait perdre souvent. Il me dit qu'il mettait ma visite au rang de ses bonnes fortunes; qu'il regardait mon amitié comme une de ses plus heureuses acquisitions, et qu'il s'efforcera de la mériter par l'ardeur de ses services. Il ne promit pas de me rendre Manon, parce qu'il n'avait, me dit-il, qu'un crédit médiocre et mal assuré; mais il m'offrit de me procurer le plaisir de la voir, et de faire tout ce qui serait en sa puissance pour la remettre entre mes bras. Je fus plus satisfait de cette incertitude de son crédit que je ne l'aurais été d'une pleine assurance de remplir tous mes desirs. Je trouvai dans la modération de ses offres une marque de franchise dont je fus charmé. En un mot, je me promis tout de ses bons offices. La seule promesse de me faire voir Manon m'aurait fait tout entreprendre pour lui. Je lui marquai quelque chose de ces sentiments d'une manière que le persuada aussi que je n'étais pas d'un mauvais naturel. Nous nous embrassâmes avec tendresse et nous devînâmes amis, sans autre raison que la bonté de nos cœurs, et une simple disposition qui porte un homme tendre et généreux à aimer un autre homme qui lui ressemble.

Il poussa les marques de son estime bien plus loin: car avant com-

biné mes aventures, et jugeant qu'en sortant de Saint-Lazare je ne devais pas me trouver à mon aise, il m'offrit sa bourse et il me pressa de l'accepter. Je ne l'acceptai point, mais je lui dis : C'est trop, mon cher monsieur. Si, avec tant de bonté et d'amitié, vous me faites revoir mi chère Manon, je vous suis attaché pour toute ma vie. Si vous me rendez tout à fait cette chère créature, je ne croirai pas être quitte en versant tout mon sang pour vous servir.

Nous ne nous séparâmes qu'après être convenus du temps et du lieu où nous devions nous retrouver. Il eut la complaisance de ne pas me remettre plus loin que l'après-midi du même jour.

Je l'attendis dans un café, où il vint me rejoindre vers les quatre heures, et nous prîmes ensemble le chemin de l'hôpital. Mes genoux étaient tremblants en traversant les cours. Puissance d'amour ! dis-je, je reverrai donc l'idole de mon cœur, l'objet de tant de pleurs et d'inquiétudes ! Ciel ! conservez-moi assez de vie pour aller jusqu'à elle, et disposez après cela de ma fortune et de mes jours ; je n'ai plus d'autre grâce à vous demander.

M. de T... parla à quelques concierges de la maison, qui s'empressèrent de lui offrir tout ce qui dépendait d'eux pour sa satisfaction. Il se fit montrer le quartier où Manon avait sa chambre, et l'on nous y conduisit avec une clef d'une grandeur effroyable qui servit à ouvrir sa porte. Je demandai un valet qui nous menait et qui était celui qu'on avait chargé du soin de la servir, de quelle manière elle avait passé le temps dans cette demeure. Il nous dit que c'était une douceur angélique ; qu'il n'avait jamais reçu d'elle un mot de dureté ; qu'elle avait versé continuellement des larmes pendant les six premières semaines après son arrivée, mais que depuis quelque temps elle paraissait prendre son malheur avec plus de patience, et qu'elle était occupée à coudre du matin jusqu'au soir, à la réserve de quelques heures qu'elle employait à la lecture. Je lui demandai encore si elle avait été entretenue proprement. Il m'assura que le nécessaire du moins ne lui avait jamais manqué.

Nous approchâmes de sa porte. Mon cœur battait violemment. Je dis à M. de T... : Entrez seul et prévenez-la sur ma visite, car j'appréhende qu'elle ne soit trop saisie en me voyant tout d'un coup. La porte nous fut ouverte. Je demeurai dans la galerie. J'entendis néanmoins leurs discours. Il lui dit qu'il venait lui apporter un peu de consolation ; qu'il était de mes amis, et qu'il prenait beaucoup d'intérêt à notre bonheur. Elle lui demanda avec le plus vif empressement si elle apprendrait de lui ce que j'étais devenu. Il lui promit de m'amener à ses pieds, aussi tendre, aussi fidèle qu'elle pouvait le désirer. Quand ? reprit-elle. — Aujourd'hui même, lui dit-il : ce bienheureux moment ne tardera point ; il va paraître à l'instant si vous le souhaitez. Elle comprit que j'étais à la porte. J'enrai lorsqu'elle y accourait avec précipitation. Nous nous embrassâmes avec cette effusion de tendresse qu'une absence de trois mois fait trouver si charmante à de parfaits amants. Nos soupirs, nos exclamations interrompues, mille noms d'amour répétés languissamment de part et d'autre formèrent pendant un quart d'heure une scène qui attendrissait M. de T... Je vous porte envie, me dit-il en nous faisant à sa voir ; il n'y a point de sort glorieux auquel je ne préférasse une maîtresse si belle et si passionnée. — Aussi mépriserais-je tous les empereurs du monde, lui répondis-je, pour m'assurer le bonheur d'être aimé d'elle.

Tout le reste d'une conversation si désirée ne pouvait manquer d'être infiniment tendre. La pauvre Manon me raconta ses aventures, et je lui appris les miennes. Nous pleurâmes amèrement en nous entretenant de l'état où elle était et de celui d'où je ne faisais que de sortir. M. de T... nous consola par de nouvelles promesses de s'employer ardemment pour finir nos misères. Il nous conseilla de ne pas rendre cette première entrevue trop longue, pour lui donner plus de facilité à nous en procurer d'autres. Il eut beaucoup de peine à nous faire goûter ce conseil. Manon surtout ne pouvait se résoudre à me laisser partir. Elle me fit remettre cent fois sur ma chaîne. Elle me retenait par les habits et par les mains. Hélas ! dans quel lieu me laissez-vous ! disait-elle. Qui peut m'assurer de vous revoir ? M. de T... lui promit de la venir voir souvent avec moi. Pour le lieu, ajouta-t-il à regrettement, il ne faut plus l'appeler l'hôpital ; c'est Versailles depuis qu'une personne qui mérite l'empire de tous les cœurs y est renfermée.

Je fis en sortant quelques libéralités au valet qui la servait, pour l'engager à lui rendre ses soins avec zèle. Ce garçon avait l'âme moins basse et moi si dure que ses pareils. Il avait été témoin de notre entrevue. Le tendre spectacle l'avait touché. Un louis d'or, dont je lui fis présent, acheva de me l'attacher. Il me prit à l'écart en descendant dans les cours. Monsieur, me dit-il, si vous voulez me prendre à votre service ou me donner une honnête récompense pour me dédommager de la perte de l'emploi que j'occupe ici, je crois qu'il me sera facile de délivrer mademoiselle Manon.

J'ouvris l'oreille à cette proposition ; et, quoique je fusse dépourvu de tout, je lui fis des promesses fort au-dessus de ses desirs. Je comptais bien qu'il me serait toujours aisé de récompenser un homme de cette étoffe. Sois persuadé, lui dis-je, mon ami, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour toi, et que ta fortune est aussi assurée que la mienne. Je voulus savoir quels moyens il avait dessein d'employer. Nul autre, me dit-il, que de lui ouvrir le soir la porte de sa chambre et de vous la conduire jusqu'à celle de la rue, où il faudra que vous soyez prêt à la recevoir. Je lui demandai s'il n'était point à craindre qu'elle ne fût reconnue en tra-

versant les galeries et les cours. Il confessa qu'il y avait quelque danger ; mais il me dit qu'il fallait bien risquer quelque chose.

Quoique je fusse ravi de le voir si résolu, j'appelai M. de T... pour lui communiquer ce projet et la seule raison qui pouvait le rendre douteux. Il y trouva plus de difficultés que moi. Il convint qu'elle pouvait absolument s'échapper de cette manière : Mais si elle est reconnue, continuait-il, si elle est arrêtée en fuyant, c'est peut-être fait d'elle pour toujours. D'ailleurs il vous faudrait donc quitter Paris sur-le-champ ; car vous ne seriez jamais assez caché aux recherches : on les redoublerait autant par rapport à vous qu'à elle. Un homme s'échappe aisément quand il est seul ; mais il est presque impossible de demeurer inconnu avec une jolie femme.

Quelque solide que me parût ce raisonnement, il ne put l'emporter dans mon esprit sur un espoir si proche de mettre Manon en liberté. Je le dis à M. de T..., et je le priai de pardonner un peu d'imprudence et de témérité à l'amour. J'ajoutai que mon dessein était en effet de quitter Paris pour m'arrêter, comme j'avais déjà fait, dans quelque village voisin. Nous convînmes donc avec le valet de ne pas remettre son entreprise plus loin qu'au jour suivant ; et, pour la rendre aussi certaine qu'il était en notre pouvoir, nous résolûmes d'apporter des habits d'homme dans la vue de faciliter notre sortie. Il n'était pas aisé de les faire entrer ; mais je ne manquai pas d'invention pour en trouver le moyen. Je priai seulement M. de T... de mettre le lendemain deux vestes légères l'une sur l'autre, et je me chargeai de tout le reste.

Nous retournâmes le matin à l'hôpital. J'avais avec moi, pour Manon, du linge, des bas, etc., et par-dessus mon justaucorps un surtout qui ne laissait rien voir de trop enflé dans mes poches. Nous ne fîmes qu'un instant dans sa chambre. M. de T... lui laissa une de ses deux vestes. Je lui donnai mon justaucorps, le surtout me suffisant pour sortir. Il ne se trouva rien de manqué à son ajustement, excepté la enlotte que j'avais malheureusement oubliée.

Oubli de cette pièce nécessaire nous eût sans doute apprêté à rire si l'embarras où il nous mettait eût été moins sérieux. J'étais au désespoir qu'une bagatelle de cette nature fût capable de nous arrêter. Cependant je pris mon parti, qui fut de sortir moi-même sans enlotte. Je laissai la mienne à Manon. Mon surtout était long ; et je me mis, à l'aide de quelques épingle, en état de passer décentement à la porte.

Le reste du jour me parut d'une longueur insupportable. Enfin la nuit étant venue, nous nous rendîmes dans un carrosse un peu au-dessous de la porte de l'hôpital. Nous n'y fîmes pas longtemps sans voir Manon paraître avec son conducteur. Notre portière étant ouverte, ils monteront tous deux à l'instant. Je regus ma chère maîtresse dans mes bras. Elle tremblait comme une feuille. Le cocher me demanda où il fallait toucher : Touche au bout du monde, lui dis-je, et mène-moi quelque part où je ne puisse jamais être séparé de Manon.

Ce transport dont je ne fus pas le maître faillit de m'attirer un fâcheux embarras. Le cocher fit réflexion à mon langage, et lorsque je lui dis ensuite le nom de la rue où nous voulions être conduits, il me répondit qu'il craignait que je ne l'engageasse dans une mauvaise affaire ; qu'il voyait bien que ce beau jeune homme qui s'appelait Manon était une fille que j'enlevais de l'hôpital, et qu'il n'était pas d'humeur à se perdre pour l'amour de moi.

La délicatesse de ce coquin n'était qu'une envie de me faire payer la voiture plus cher. Nous étions trop près de l'hôpital pour ne pas filer doux. Tais-toi, lui dis-je ; il y a un louis d'or à gagner pour toi. Il m'aurait aidé après cela à brûler l'hôpital même.

Nous gagnâmes la maison où demeurait Lescant. Comme il était tard, M. de T... nous quitta en chemin avec promesse de nous revoir le lendemain ; le valet demeura seul avec nous.

Je tenais Manon si étroitement serrée entre mes bras, que nous n'occupâmes qu'une place dans le carrosse. Elle pleurait de joie, et je sentais ses larmes qui mouillaient mon visage.

Lorsqu'il fallut descendre pour entrer chez Lescant, j'eus avec le cocher un nouveau démêlé dont les suites furent funestes. Je me repensais de lui avoir promis un louis, non-seulement parce que le présent était excessif, mais par une autre raison bien plus forte, qui était l'impuissance de le payer. Je fis appeler Lescant. Il descendit de sa chambre pour venir à la porte. Je lui dis à l'oreille dans quel embarras je me trouvais. Comme il était d'une humeur brusque, et nullement accoutumé à ménager un frère, il me répondit que je me moquais. Un louis d'or ! ajouta-t-il, vingt coups de canne à ce coquin-là ! J'eus beau lui représenter doucement qu'il allait nous perdre ; il m'arracha ma canne avec l'air d'en vouloir maltraiter le cocher. Celui-ci, à qui il était peut-être arrivé de tomber quelque fois sous la main d'un garde du corps ou d'un mousquetaire, s'enfuit de peur avec son carrosse en criant que je l'avais trompé, mais que j'aurais de ses nouvelles. Je lui répétai inutilement d'arrêter.

Sa fuite me causa une extrême inquiétude. Je ne doutai point qu'il n'avertit le commissaire. Vous me pardrez, dis je à Lescant ; je ne serai pas en sûreté chez vous, il faut nous en éloigner dans le moment. Je prêtai le bras à Manon pour marcher, et nous sortîmes promptement de cette dangereuse rue. Lescant nous fut compagne.

Le chevalier des Grieux ayant employé plus d'une heure à ce récit, je le priai de prendre un peu de répit et de nous tenir compagnie à souper. Notre attention lui fit juger que nous l'avions écouté avec plaisir. Il nous avoua que nous trouverions quelque chose encore de plus intéres-

sant dans la suite de son histoire ; et, lorsque nous eûmes fini de souper, il continua dans ces termes :

SECONDE PARTIE.

C'est quelque chose d'admirable que la manière dont la Providence enchaîne les événements. A peine avions-nous marché cinq ou six minutes, qu'un homme dont je ne découvris point le visage reconnut Lescaut. Il le cherchait sans doute aux environs de chez lui, avec le malheureux dessein qu'il exécuta. C'est Lescaut, dit-il en lui lâchant un coup de pistolet ;



il ira souper ce soir avec les anges. Il se déroba aussitôt. Lescaut tomba sans le moindre mouvement de vie. Je pressai Manon de fuir, car nos secours étaient inutiles à un cadavre, et je craignais d'être arrêté par le guet, qui ne pouvait tarder à paraître. J'enfilai, avec elle et le valet, la première petite rue qui croisait. Elle était si éperdue, que j'avais de la peine à la soutenir. Enfin j'aperçus un fiacre au bout de la rue. Nous y montâmes. Mais lorsque le cocher me demanda où il fallait nous conduire, je fus embarrassé à lui répondre. Je n'avais point d'asile assuré, ni d'ami de confiance à qui j'osasse avoir recours. J'étais sans argent, n'ayant guère plus d'une demi-pistole dans ma bourse. La frayeur et la fatigue avaient tellement incommodé Manon, qu'elle était à demi-pâmée près de moi. J'avais d'ailleurs l'imagination remplie du meurtre de Lescaut, et je n'étais pas encore sans appréhension de la part du guet. Quel parti prendre ! Je me souvins heureusement de l'auberge de Chaillot, où j'avais passé quelques jours avec Manon, lorsque nous étions allés dans ce village pour y demeurer. J'espérai non-seulement y être en sûreté, mais d'y pouvoir vivre quelque temps sans être pressé de payer. Mène-nous à Chaillot, dis-je au cocher. Il refusa d'y aller si tard à moins d'une pistole ; autre sujet d'embarras. Enfin nous convînmes de six francs : c'était toute la somme qui restait dans ma bourse.

Je consolais Manon en avançant, mais au fond, j'avais le désespoir dans le cœur. Je me serais donné mille fois la mort, si je n'eusse pas eu dans mes bras le seul bien qui m'attachait à la vie : cette seule pensée me remettait. Je la tiens du moins, disais-je ; elle m'aime, elle est à moi : Tiberge a beau dire, ce n'est pas là un fantôme de bonheur. Je verrais périr tout l'univers sans y prendre intérêt : pourquoi ? parce que je n'ai plus d'affection de reste.

Ce sentiment était vrai ; cependant, dans le temps que je faisais si peu de cas des biens du monde, je sentais que j'aurais eu besoin d'en avoir du moins une petite partie pour mépriser encore plus souverainement tout le reste. L'amour est plus fort que l'abondance, plus fort que les trésors et les richesses ; mais il a besoin de leurs secours ; et rien n'est plus désespérant pour un amant délicat que de se voir ramené par là, malgré lui, à la grossièreté des âmes les plus basses.

Il était onze heures quand nous arrivâmes à Chaillot. Nous fûmes reçus à l'auberge comme des personnes de connaissance. On ne fut pas surpris de voir Manon en habit d'homme, parce qu'on est accoutumé, à Paris et

aux environs, de voir prendre aux femmes toutes sortes de formes. Je la fis servir aussi proprement que si j'eusse été dans la meilleure fortune. Elle ignorait que je fusse mal en argent. Je me gardai bien de lui en rien apprendre, étant résolu de retourner seul à Paris le lendemain pour chercher quelque remède à cette fâcheuse espèce de maladie.

Elle me parut pâle et maigre, en soupant. Je ne m'en étais point aperçu à l'hôpital, parce que la chambre où je l'avais vue n'était pas des plus claires. Je lui demandai si ce n'était pas encore un effet de la frayeur qu'elle avait eue en voyant assassiner son frère. Elle m'assura que, quelque touchée qu'elle fût de cet accident, sa pâleur ne venait que d'avoir essayé pendant trois mois mon absence. Tu m'aimes donc extrêmement, lui répondis-je ? — Mille fois plus que je ne puis dire, reprit-elle. — Tu ne me quitteras donc plus jamais, ajoutai-je ? — Non, jamais, répliqua-t-elle. Cette assurance fut confirmée par tant de caresses et de serments, qu'il me parut impossible en effet qu'elle pût jamais les oublier. J'ai toujours été persuadé qu'elle était sincère. Quelle raison aurait-elle eue de se contrefaire jusqu'à ce point ? Mais elle était encore plus volage, ou plutôt elle n'était plus rien, et elle ne se reconnaissait pas elle-même, lorsqu'ayant devant les yeux des femmes qui vivaient dans l'abondance, elle se trouvait dans la pauvreté et dans le besoin. J'étais à la veille d'en avoir une dernière preuve qui a surpassé toutes les autres, et qui a produit la plus étrange aventure qui soit jamais arrivée à un homme de ma naissance et de ma fortune.

Comme je la connaissais de cette humeur, je me hâtai le lendemain d'aller à Paris. La mort de son frère et la nécessité d'avoir du linge et des habits pour elle et pour moi étaient de si bonnes raisons, que je n'eus pas besoin de prétextes. Je sortis de l'auberge avec le dessein, dis-je à Manon et à mon hôte, de prendre un carrosse de louage ; mais c'était une gasconnade. La nécessité m'obligeant d'aller à pied, je marchai fort vite jusqu'au Cours-la-Reine, où j'avais dessein de m'arrêter. Il fallait bien prendre un moment de solitude et de tranquillité pour m'arranger et prévoir ce que j'allais faire à Paris.

Je m'assis sur l'herbe. J'entrai dans une mer de raisonnements et de réflexions qui se réduisirent à peu près à trois principaux articles : j'avais besoin d'un prompt secours pour un nombre infini de nécessités présentes ; j'avais à chercher quelque voie qui pût du moins m'ouvrir des espérances pour l'avenir ; et, ce qui n'était pas de moindre importance, j'avais des informations et des mesures à prendre pour la sûreté de Manon et pour la mienne. Après m'être épuisé en projets et en combinaisons sur ces trois chefs, je jugeai encore à propos d'en retrancher les deux derniers. Nous n'étions pas mal à couvert dans une chambre de Chaillot ; et pour les besoins futurs, je crus qu'il serait temps d'y penser lorsque j'aurais satisfait aux présents.

Il était donc question de remplir actuellement ma bourse. M. de T... m'avait offert généreusement la sienne ; mais j'avais une extrême répugnance à la remettre moi-même sur cette matière. Quel personnage que d'aller exposer sa misère à un étranger et de le prier de nous faire part de son bien ! Il n'y a qu'une âme lâche qui en soit capable, par une bassesse qui l'empêche d'en sentir l'indignité ; ou un chrétien humble, par un excès de générosité qui le rend supérieur à cette honte. Je n'étais ni un homme lâche, ni un bon chrétien : j'aurais donné la moitié de mon sang pour éviter cette humiliation.



Tiberge, disais-je, le bon Tiberge me refusera-t-il ce qu'il aura le pouvoir de me donner ? Non, il sera touché de ma misère ; mais il m'assassinera par sa morale. Il faudra essayer ses reproches, ses exhortations, ses menaces ; il me fera acheter ses secours si cher, que je donnerais encore une partie de mon sang plutôt que de m'exposer à cette scène fâcheuse qui me laissera du trouble et des remords. Bon, reprenais-je, il faut donc renoncer à tout espoir, puisqu'il ne me reste point d'autre

voie, et que je suis si éloigné de m'arrêter à ces deux-là que je verserais plus volontiers la moitié de mon sang que d'en prendre une, c'est-à-dire tout mon sang, plutôt que de les prendre toutes deux. Oui, mon sang tout entier, ajoutai-je après une réflexion d'un moment, je le donnerais plus volontiers, sans doute, que de me réduire à de basses supplications.

Mais il s'agit bien ici de mon sang ! Il s'agit de la vie et de l'entretien de Manon, il s'agit de son amour et de sa fidélité. Qu'ai-je à mettre en balance avec elle ? Je n'y ai rien mis jusqu'à présent : elle me tient lieu de gloire, de bonheur et de fortune. Il y a bien des choses, sans doute, que je donnerais ma vie pour obtenir ou pour éviter ; mais estimer une chose plus que ma vie n'est pas une raison pour l'estimer autant que Manon. Je ne fus pas longtemps à me déterminer après ce raisonnement. Je continuai mon chemin, résolu d'aller d'abord chez Tiberge, et de là chez M. de T...

En entrant à Paris, je pris un fiacre, quoique je n'eusse pas de quoi le payer : je comptais sur les secours que j'allais solliciter. Je me fis conduire au Luxembourg, d'où j'envoyai avertir Tiberge que j'étais à l'attendre. Il satisfait mon impatience par sa promptitude. Je lui appris l'extrémité de mes besoins sans nul détour. Il me demanda si les cent pistoles que je lui avais rendues me suffiraient ; et, sans m'opposer un seul mot de difficulté, il me les alla chercher dans le moment avec cet air ouvert et ce plaisir à donner qui n'est connu que de l'amour et de la véritable amitié.

Quoique je n'eusse pas eu le moindre doute du succès de ma demande, je fus surpris de l'avoir obtenue à si bon marché, c'est-à-dire sans qu'il m'eût querellé sur mon impénitence. Mais je me trompais en me croyant tout à fait quitte de ses reproches, car lorsqu'il eut achevé de me compter son argent et que je me préparais à le quitter, il me pria de faire avec lui un tour d'allée. Je ne lui avais point parlé de Manon ; il ignorait qu'elle fût en liberté ; ainsi sa morale ne tomba que sur ma fuite téméraire de Saint-Lazare et sur la crainte où il était, qu'au lieu de profiter des leçons de sagesse que j'y avais reçues, je ne repris le train du désordre.

Il me dit qu'étant allé pour me visiter à Saint-Lazare le lendemain de mon évasion, il avait été frappé au delà de toute expression en apprenant la manière dont j'en étais sorti ; qu'il avait eu là-dessus un entretien avec le supérieur ; que ce bon père n'était pas encore remis de son effroi ; qu'il avait en néanmoins la générosité de déguiser à M. le lieutenant général de police les circonstances de mon départ, et qu'il avait empêché que la mort du portier ne fût connue au dehors ; que je n'avais donc, de ce côté-là, nul sujet d'alarmes ; mais que s'il me restait le moindre sentiment de sagesse, je profiterais de cet heureux tour que le ciel donnait à mes affaires ; que je devais commencer par écrire à mon père et me remettre bien avec lui ; et que si je voulais suivre une fois son conseil, il était d'avis que je quittasse Paris pour retourner dans le sein de ma famille.

J'écoutai son discours jusqu'à la fin. Il y avait bien là des choses satisfaisantes. Je fus ravi premièrement de n'avoir rien à craindre du côté de Saint-Lazare : les rues de Paris me redevenaient un pays libre ; en se-

j'étais disposé à rentrer dans l'ordre de mes devoirs et de ses volontés. Mon espérance était de l'engager à m'envoyer de l'argent sous prétexte de faire mes exercices à l'Académie ; car j'aurais eu peine à lui persuader que je fusse dans la disposition de retourner à l'état ecclésiastique. Et dans le fond je n'avais nul éloignement pour ce que je voulais lui promettre ; j'étais bien aise, au contraire, de m'appliquer à quelque chose d'honnête et de raisonnable, autant que ce dessein pourrait s'accorder avec mon amour. Je faisais mon compte de vivre avec ma maîtresse et de faire en même temps mes exercices. Cela était fort compatible.

Je fus si satisfait de toutes ces idées, que je promis à Tiberge de faire partir le jour même une lettre pour mon père. J'entraî effectivement dans un bureau d'écriture en le quittant, et j'écrivis d'une manière si tendre et si soumise, qu'en relisant ma lettre je me flattai d'obtenir quelque chose du cœur paternel.



Quoique je fusse en état de prendre et de payer un fiacre après avoir quitté Tiberge, je me fis un plaisir de marcher fièrement à pied en allant chez M. de T... Je trouvais de la joie dans cet exercice de ma liberté, pour laquelle mon ami m'avait assuré qu'il ne me restait rien à craindre. Cependant il me revint tout d'un coup à l'esprit que ses assurances ne regardaient que Saint-Lazare, et que j'avais, outre cela, l'affaire de l'hôpital sur les bras, sans compter la mort de Lescaut, dans laquelle j'étais mêlé, du moins comme témoin. Ce souvenir m'effraya si vivement, que je me retirai dans la première allée, d'où je fis appeler un fiacre. J'allai droit chez M. de T..., que je fis rire de ma frayeur. Elle me parut risible à moi-même, lorsqu'il m'eut appris que je n'avais rien à craindre du côté de l'hôpital, ni de celui de Lescaut. Il me dit que dans la pensée qu'on pourrait le soupçonner d'avoir eu part à l'enlèvement de Manon, il était allé le matin à l'hôpital, et qu'il avait demandé à la voir, en feignant d'ignorer ce qui était arrivé ; qu'on était si éloigné de nous accuser, ou lui, ou moi, qu'on s'était empressé, au contraire, de lui apprendre cette aventure comme une étrange nouvelle, et qu'on admirait qu'une fille aussi jolie que Manon Lescaut eût pris le parti de fuir avec un valet ; qu'il s'était contenté de répondre froidement qu'il n'en était pas surpris, et qu'on fait tout pour la liberté.

Il continua de me raconter qu'il était allé de là chez Lescaut, dans l'espérance de m'y trouver avec ma charmante maîtresse ; que l'hôte de la maison, qui était un carrossier, lui avait protesté qu'il n'avait vu ni elle, ni moi ; mais qu'il n'était pas étonnant que nous n'eussions point paru chez lui, si c'était pour Lescaut que nous devions y venir, parce que nous aurions sans doute appris qu'il venait d'être tué à peu près dans le même temps ; sur quoi il n'avait pas refusé d'expliquer ce qu'il savait de la cause et des circonstances de cette mort. Environ deux heures auparavant, un garde du corps des amis de Lescaut l'était venu voir et lui



cond lieu, je m'applaudis de ce que Tiberge n'avait pas la moindre idée de la délivrance de Manon et de son retour avec moi : je remarquais même qu'il avait évité de me parler d'elle, dans l'opinion apparemment qu'elle me tenait moins au cœur puisque je paraissais si tranquille sur son sujet. Je résolus, sinon de retourner dans ma famille, du moins d'écrire à mon père, comme il me le conseillait, et de lui témoigner que

avait proposé de jouer. Lescant avait gagné si rapidement, que l'autre s'était trouvé cent écus de moins en une heure, c'est-à-dire tout son argent. Ce malheureux, qui se voyait sans un sou, avait prié Lescant de lui prêter la moitié de la somme qu'il avait perdue; et sur quelques difficultés nées à cette occasion, ils s'étaient querellés avec une animosité extrême. Lescant avait refusé de sortir pour mettre l'épée à la main, et l'autre avait juré, en le quittant, de lui casser la tête; ce qu'il avait exécuté le soir même. M. de T... eut l'hométeté d'ajouter qu'il avait été fort inquiet par rapport à nous, et qu'il continuait de m'offrir ses services. Je ne balançai point à lui prendre le lieu de notre retraite. Il me pria de trouver bon qu'il allât souper avec nous.

Comme il ne me restait qu'à prendre du linge et des habits pour Manon, je lui dis que nous pouvions partir à l'heure même, s'il voulait avoir la complaisance de s'arrêter un moment avec moi chez quelques marchands. Je ne sais s'il crut que je lui faisais cette proposition dans la vue d'intéresser sa générosité, ou si ce fut par le simple mouvement d'une belle âme; mais ayant consenti à partir aussitôt, il me mena chez les marchands qui fournissaient sa maison: il me fit choisir plusieurs étoffes d'un prix plus considérable que je ne me l'étais proposé; et lorsque je me disposais à les payer, il défendit aux marchands de recevoir un sou de moi. Cette galanterie se fit de si bonne grâce, que je crus pouvoir en profiter sans honte. Nous primes ensemble le chemin de Chaillot, où j'arrivai avec moins d'inquiétude que je n'en étais parti.

Ma présence et les politesses de M. de T... dissipèrent tout ce qui pouvait rester de chagrin à Manon. Oublions nos terreurs passées, ma chère âme, lui dis-je en arrivant, et recommençons à vivre plus heureux que jamais. Après tout, l'amour est un bon maître: la fortune ne saurait nous causer autant de peines qu'il nous fait goûter de plaisirs. Notre souper fut une vraie scène de joie.

J'étais plus fier et plus content avec Manon et mes cent pistoles que le plus riche partisan de Paris avec ses trésors entassés. Il faut compter ses richesses par les moyens qu'on a de satisfaire ses desirs. Je n'en avais pas un seul à remplir. L'avenir même me causait peu d'embarras. J'étais presque sûr que mon père ne ferait pas difficulté de me donner de quoi vivre honorablement à Paris, parce qu'étant dans ma vingtième année, j'étais en droit d'exiger ma part du bien de ma mère. Je ne cachai point à Manon que le fond de mes richesses n'était que de cent pistoles. C'était assez pour attendre tranquillement une meilleure fortune, qui semblait ne me pouvoir manquer, soit par mes droits naturels ou par les ressources du jeu.

Ainsi, pendant les premières semaines, je ne pensai qu'à jouir de ma situation, et la force de l'honneur, autant qu'un reste de ménagement pour la police, me faisant remettre de jour en jour à renouer avec les associés de l'hôtel de Transilvanie, je me réduisis à jouer dans quelques assemblées moins décriées, où la faveur du sort m'épargna l'humiliation d'avoir recours à l'industrie. J'allais passer à la ville une partie de l'après-midi, et je revenais souper à Chaillot, accompagné fort souvent de M. de T..., dont l'amitié croissait de jour en jour pour nous.

Manon trouva des ressources contre l'ennui. Elle se lia dans le voisinage avec quelques jeunes personnes que le printemps y avait ramenées. La promenade et les petits exercices de leur sexe faisaient alternativement leur occupation. Une partie de jeu dont elles avaient réglé les bornes fournissait aux frais de la voiture. Elles allaient prendre l'air au bois de Boulogne; et le soir, à mon retour, je retrouvais Manon plus belle, plus contente et plus passionnée que jamais.

Il s'éleva néanmoins quelques nuages qui semblèrent menacer l'édifice de mon bonheur. Mais ils furent nettement dissipés; et l'humeur folâtre de Manon rendit le dénouement si comique, que je trouve encore de la douceur dans un souvenir qui me représente sa tendresse et les agréments de son esprit.

Le seul valet qui composait notre domestique me prit un jour à l'écart pour me dire, avec beaucoup d'embarras, qu'il avait un secret d'importance à me communiquer. Je l'encourageai à parler librement. Après quelques détours, il me fit entendre qu'un seigneur étranger semblait avoir pris beaucoup d'amour pour mademoiselle Manon. Le trouble de mon sang se fit sentir dans toutes mes veines. En a-t-elle pour lui? interrompis-je plus brusquement que la prudence ne le permettait pour m'éclaircir.

Ma vivacité l'effraya. Il me répondit d'un air inquiet que sa pénétration n'avait pas été si loïn; mais qu'ayant observé depuis plusieurs jours que cet étranger venait assidûment au bois de Boulogne, qu'il y descendait de son carrosse, et que, s'engageant seul dans les contre-allées, il paraissait chercher l'occasion de voir ou de rencontrer mademoiselle, il lui était venu à l'esprit de faire quelque liaison avec ses gens pour apprendre le nom de leur maître; qu'ils le traitaient de prince italien, et qu'ils le soupçonnaient eux-mêmes de quelque aventure galante; qu'il n'avait pu se procurer d'autres lumières, ajouta-t-il en tremblant, parce que le prince, étant alors sorti du bois, s'était approché familièrement de lui et lui avait demandé son nom; après quoi, comme s'il eût deviné qu'il était à notre service, il l'avait félicité d'appartenir à la plus charmante personne du monde.

J'attendais impatiemment la suite de ce récit. Il le finit par des excuses timides que je n'attribuai qu'à mes imprudentes agitations. Je le pressai en vain de continuer sans déguisement. Il me protesta qu'il ne savait rien de plus, et que ce qu'il venait de me raconter étant arrivé le jour

précédent, il n'avait pas revu les gens du prince. Je le rassurai non-seulement par des éloges, mais par une honnête récompense; et, sans lui marquer la moindre défiance de Manon, je lui recommandai d'un ton plus tranquille de veiller sur toutes les démarches de l'étranger.

Au fond, sa frayeur ne laissa de cruelles doutes. Elle pouvait lui avoir fait supprimer une partie de la vérité. Cependant, après quelques réflexions, je revins de mes alarmes jusqu'à regretter d'avoir donné cette marque de faiblesse. Je ne pouvais faire un crime à Manon d'être aimée. Il y avait beaucoup d'apparence qu'elle ignorait sa conquête. Et quelle vie allais-je mener, si j'étais capable d'ouvrir si facilement l'entrée de mon cœur à la jalousie!

Je retournai à Paris le jour suivant, sans avoir formé d'autre dessein que de hâter le progrès de ma fortune en jouant plus gros jeu, pour me mettre en état de quitter Chaillot au premier sujet d'inquiétude. Le soir, je n'appris rien de nuisible à mon repos. L'étranger avait reparu au bois de Boulogne; et, prenant droit de ce qui s'y était passé la veille pour se rapprocher de mon confident, il lui avait parlé de son amour, mais dans des termes qui ne supposaient aucune intelligence avec Manon. Il l'avait interrogé sur mille détails. Enfin, il avait tenté de le mettre dans ses intérêts par des promesses considérables; et, tirant une lettre qu'il tenait prête, il lui avait offert inutilement quelques louis d'or pour la rendre à sa maîtresse.

Deux jours se passèrent sans aucun autre incident. Le troisième fut plus orageux. J'appris, en arrivant de la ville assez tard, que Manon, pendant sa promenade, s'était écartée un moment de ses compagnes, et que l'étranger, qui la suivait à peu de distance, s'étant approché d'elle au signe qu'elle lui en avait fait, elle lui avait remis une lettre qu'il avait reçue avec des transports de joie. Il n'avait eu le temps de les exprimer qu'en baissant amoureusement les caractères, parce qu'elle s'était aussitôt dérobée. Mais elle avait paru d'une gaieté extraordinaire pendant le reste du jour; et depuis qu'elle était rentrée au logis, cette humeur ne l'avait pas abandonnée. Je frémis sans doute à chaque mot. Es-tu bien sûr, dis-je tristement à mon valet, que tes yeux ne t'aient pas trompé? Il prit le ciel à témoin de sa bonne foi.

Je ne sais à quoi les tourments de mon cœur m'auraient porté, si Manon, qui m'avait entendu rentrer, ne fût venue au-devant de moi, avec un air d'impatience et des plaintes de ma lenteur. Elle n'attendit point ma réponse pour m'accabler de caresses; et, lorsqu'elle se vit seule avec moi, elle me fit des reproches fort vifs de l'habitude que je prenais de revenir si tard. Mon silence lui laissant la liberté de continuer, elle me dit que, depuis trois semaines, je n'avais pas passé une journée entière avec elle; qu'elle ne pouvait soutenir de si longues absences; qu'elle me demandait du moins un jour, par intervalles; et que dès le lendemain elle voulait me voir près d'elle, du matin au soir.

J'y serai, n'en doutez pas, lui répondis-je d'un ton assez brusque. Elle marqua peu d'attention pour mon chagrin; et dans le mouvement de sa joie, qui me parut en effet d'une vivacité singulière, elle me fit mille peintures plaisantes de la manière dont elle avait passé le jour. Étrange fille! me disais-je à moi-même: que dois-je attendre de ce prélude? L'aventure de notre première séparation me revint à l'esprit. Cependant je croyais voir dans le fond de sa joie et de ses caresses un air de vérité qui s'accordait avec les apparences.

Il ne me fut pas difficile de rejeter la tristesse dont je ne pus me défendre pendant notre souper, sur une perte que je me plaignis d'avoir faite au jeu. J'avais regardé comme un extrême avantage, que l'idée de ne pas quitter Chaillot le jour suivant fût venue d'elle-même. C'était gagner du temps pour mes délibérations. Ma présence éloignait toutes sortes de craintes pour le lendemain; et si je ne remarquais rien qui m'obligeât de faire éclater mes découvertes, j'étais déjà résolu de transporter, le jour d'après, mon établissement à la ville, dans un quartier où je n'eusse rien à démêler avec les princes. Cet arrangement me fit passer une nuit plus tranquille; mais il ne m'étoit pas la douleur d'avoir à trembler pour une nouvelle infidélité.

A mon réveil, Manon me déclara que, pour passer le jour dans notre appartement, elle ne prétendait pas que j'en eusse l'air plus négligé, et qu'elle voulait que mes cheveux fussent accommodés de ses propres mains. Je les avais fort beaux. C'était un amusement qu'elle s'était donné plusieurs fois. Mais elle y apporta plus de soins que je ne lui en avais jamais vu prendre. Je fus obligé, pour la satisfaire, de m'asseoir devant sa toilette, et d'essuyer toutes les petites recherches qu'elle imagina pour ma parure. Dans le cours de son travail, elle me faisait tourner souvent le visage vers elle, et, s'appuyant des deux mains sur mes épaules, elle me regardait avec une curiosité avide. Ensuite, exprimant sa satisfaction par un ou deux baisers, elle me faisait reprendre ma situation pour continuer son ouvrage.

Ce badinage nous occupa jusqu'à l'heure du dîner. Le goût qu'elle y avait pris m'avait paru si naturel, et sa gaieté sentait si peu l'artifice, que, ne pouvant concilier des apparences si constantes avec le projet d'une noire trahison, je fus tenté plusieurs fois de lui ouvrir mon cœur, et de me décharger d'un fardeau qui commençait à me peser. Mais je me flattais, à chaque instant, que l'ouverture viendrait d'elle, et je m'en faisais d'avance un délicieux triomphe.

Nous rentrâmes dans son cabinet. Elle se mit à rajuster mes cheveux, et ma complaisance me faisait céder à toutes ses volontés; lorsqu'on vint l'avertir que le prince de... demandait à la voir. Ce nom m'échauffa

jusqu'au transport. Quoi donc! m'écriai-je en la repoussant; qui? quel prince? Elle ne répondit point à mes questions. Faites-le monter, dit-elle froidement au valet. Et se tournant vers moi: Cher amant! toi que j'aime, reprit-elle d'un ton enchauteur, je te demande un moment de complaisance; un moment, un seul moment! je t'en aimerai mille fois plus, je t'en saurai gré toute ma vie.

L'indignation et la surprise me lièrent la langue. Elle répétait ses instances, et je cherchais des expressions pour les rejeter avec mépris. Mais, entendant ouvrir la porte de l'antichambre, elle empoigna d'une main mes cheveux, qui étaient flottants sur mes épaules, elle prit de l'autre son miroir de toilette: elle employa toute sa force pour me trainer dans cet état jusqu'à la porte du cabinet, et, l'ouvrant du genou, elle offrit à l'étranger, que le bruit semblait avoir arrêté au milieu de la chambre, un spectacle qui ne dut pas lui causer peu d'étonnement. Je vis un homme fort bien mis, mais d'assez mauvaise mine.

Dans l'embarras où le jetai cette scène, il ne laissa pas de faire une profonde révérence. Manon ne lui donna pas le temps d'ouvrir la bouche; elle lui présenta son miroir: Voyez, monsieur, lui dit-elle, regardez-vous bien, et rendez-moi justice. Vous me demandez de l'amour: voici l'homme que j'aime, et que j'ai juré d'aimer toute ma vie. Faites la comparaison vous-même: si vous croyez lui pouvoir disputer mon cœur, apprenez-moi donc sur quel fondement, car je vous déclare qu'aux yeux de votre servante très-humble tous les princes d'Italie ne valent pas un des cheveux que je tiens.

Pendant cette folle harangue, qu'elle avait apparemment méditée, je faisais des efforts inutiles pour me dégager; et, prenant pitié d'un homme de considération, je me sentais porté à réparer ce petit outrage par mes politesses. Mais s'étant remis assez facilement, sa réponse, que je trouvais un peu grossière, me fit perdre cette disposition. Mademoiselle, mademoiselle, lui dit-il avec un sourire forcé, j'ouvre en effet les yeux, et je vous trouve bien moins novice que je ne me l'étais figuré.

Il se retira aussitôt sans jeter les yeux sur elle, en ajoutant d'une voix plus basse que les femmes de France ne valent pas mieux que celles d'Italie. Rien ne m'invitait, dans cette occasion, à lui faire prendre une meilleure idée du beau sexe.

Manon quitta mes cheveux, se jeta dans un fauteuil, et fit retentir la chambre de longs éclats de rire. Je ne dissimulerai pas que je fus touché jusqu'au fond du cœur d'un sacrifice que je ne pouvais attribuer qu'à l'amour. Cependant la plaisanterie me parut excessive. Je lui en fis des reproches; elle me raconta que mon rival, après l'avoir obsédée pendant plusieurs jours au bois de Boulogne, et lui avoir fait deviner ses sentiments par des grimaces, avait pris le parti de lui en faire une déclaration ouverte, accompagnée de son nom et de tous ses titres, dans une lettre qu'il lui avait fait remettre par le cocher qui la conduisait avec ses compagnes; qu'il lui promettait au delà des monts une brillante fortune et des adorations éternelles; qu'elle était revenue à Chaillot dans la résolution de me communiquer cette aventure; mais, qu'ayant conçu que nous en pouvions tirer de l'amusement, elle n'avait pu résister à son imagination; qu'elle avait offert au prince italien, par une réponse flatteuse, la liberté de la voir chez elle; et qu'elle s'était fait un second plaisir de me faire entrer dans son plan sans m'en avoir fait naître le moindre soupçon. Je ne lui dis pas un mot de ses lumières qui m'étaient venues par une autre voie; et l'ivresse de l'amour triomphant me fit tout approuver.

J'ai remarqué dans toute ma vie que le ciel a toujours choisi, pour me frapper de ses plus rudes châtements, le temps où ma fortune me semblait le mieux établie. Je me croyais si heureux avec l'amitié de M. de T... et la tendresse de Manon, qu'on n'aurait pu me faire comprendre que j'eusse à craindre quelque nouveau malheur; cependant il s'en préparait un si funeste, qu'il m'a réduit à l'état où vous m'avez vu à Passy, et par degrés à des extrémités si déplorables, que vous aurez peine à croire mon récit fidèle.

Un jour que nous avions M. de T... à souper, nous entendîmes le bruit d'un carrosse qui s'arrêtait à la porte de l'hôtellerie. La curiosité nous fit désirer de savoir qui pouvait arriver à cette heure. On nous dit que c'était le jeune G... M..., c'est-à-dire le fils de notre plus cruel ennemi, de ce vieux débauché qui m'avait mis à Saint-Lazare, et Manon à l'Hôpital. Son nom me fit monter la rougeur au visage. C'est le ciel qui me l'amène, dis-je à M. de T..., pour le punir de la lâcheté de son père. Il ne m'échappera pas que nous n'ayons mesuré nos épées. M. de T..., qui le connaissait, et qui était même de ses meilleurs amis, s'efforça de me faire prendre d'autres sentiments pour lui. Il m'assura que c'était un jeune homme très-amable, et si peu capable d'avoir eu part à l'action de son père, que je ne le verrais pas moi-même un moment sans lui accorder mon estime et sans désirer la sienne. Après avoir ajouté mille choses à son avantage, il me pria de consentir qu'il allât lui proposer de venir prendre place avec nous, et de s'accommoder du reste de notre souper. Il prévint l'objection du péril où c'était exposé Manon, que de découvrir sa demeure au fils de notre ennemi, en protestant, sur son honneur et sur sa foi, que, lorsqu'il nous connaîtrait, nous n'aurions point de plus zélé défenseur. Je ne fis difficulté de rien après de telles assurances.

M. de T... ne nous l'amena point sans avoir pris un moment pour l'informer qui nous étions. Il entra d'un air qui nous prévint effectivement en sa faveur: il m'embrassa, nous nous assimes; il admira Manon, moi, tout ce qui nous appartenait, et le mangea d'un appétit qui fit honneur à notre souper.

Lorsqu'on eut desservi, la conversation devint plus sérieuse. Il baissa les yeux pour nous parler de l'excès où son père s'était porté contre nous. Il nous fit les excuses les plus soumises. Je les abrégé, nous dit-il, pour ne pas renouveler un souvenir qui me cause trop de honte. Si elles étaient sincères des le commencement, elles le devinrent bien plus dans la suite; car il n'ent pas passé une demi-heure dans cet entretien, que je m'aperçus de l'impression que les charmes de Manon faisaient sur lui. Ses regards et ses manières s'attendrirent par degrés. Il ne laissa rien échapper néanmoins dans ses discours; mais, sans être aidé de la jalousie, j'avais trop d'expérience en amour pour ne pas discerner ce qui venait de cette source.

Il nous tint compagnie pendant une partie de la nuit, et il ne nous quitta qu'après s'être félicité de notre connaissance, et nous avoir demandé la permission de venir nous renouveler quelquefois l'offre de ses services. Il partit le matin même avec M. de T..., qui se mit avec lui dans son carrosse.

Je ne me sentais, comme j'ai dit, aucun penchant à la jalousie. J'avais plus de crédulité que jamais pour les serments de Manon. Cette charmante créature était si absolument maîtresse de mon âme, que je n'avais pas un seul petit sentiment qui ne fût de l'estime et de l'amour. Loïn de lui faire un crime d'avoir plu au jeune G... M..., j'étais ravi de l'effet de ses charmes, et je m'applaudissais d'être aimé d'une fille que tout le monde trouvait aimable. Je ne jugeai pas même à propos de lui communiquer mes soupçons. Nous fûmes occupés, pendant quelques jours, du soin de faire ajuster ses habits, et à délibérer si nous pouvions aller à la comédie sans appréhender d'être reconnus. M. de T... revint nous voir avant la fin de la semaine; nous le consultâmes là-dessus. Il vit bien qu'il fallait dire oui, pour faire plaisir à Manon. Nous résolûmes d'y aller le soir même avec lui.

Cependant cette résolution ne put s'exécuter; car m'ayant tiré aussitôt en particulier: Je suis, me dit-il, dans le dernier embarras depuis que je ne vous ai vu, et la visite que je vous fais aujourd'hui en est une suite. G... M... aime votre maîtresse: il m'en a fait confidence. Je suis son intime ami, et disposé en tout à le servir; mais je ne suis pas moins le vôtre. J'ai considéré que ses intentions sont injustes, et je les ai condamnées. J'aurais gardé son secret, s'il n'avait dessein d'employer pour plaire que les voies communes; mais il est bien informé de l'humeur de Manon. Il a su, je ne sais d'où, qu'elle aime l'abondance et les plaisirs; et comme il joint déjà d'un bien considérable, il m'a déclaré qu'il veut la tenter d'abord par un très-gros présent, et par l'offre de dix mille livres de pension. Toutes choses égales, j'aurais peut-être eu beaucoup plus de violence à me faire pour le trahir: mais la justice s'est jointe à l'amitié en votre faveur, d'autant plus qu'ayant été la cause imprudente de sa passion en l'introduisant ici, je suis obligé de prévenir les effets du mal que j'ai causé.

Je remerciai M. de T... d'un service de cette importance, et je lui avouai, avec un parfait retour de confiance, que le caractère de Manon était tel que G... M... se le figurait, c'est-à-dire qu'elle ne pouvait supporter le nom de la pauvreté. Cependant, lui dis-je, lorsqu'il n'est question que du plus ou du moins, je ne la crois pas capable de m'abandonner pour un autre. Je suis en état de ne la laisser manquer de rien, et je compte que ma fortune va croître de jour en jour. Je ne crains qu'une chose, ajoutai-je, c'est que G... M... ne se serve de la connaissance qu'il a de notre demeure pour nous rendre quelque mauvais office.

M. de T... m'assura que je devais être sans appréhension de ce côté-là; que G... M... était capable d'une folie amoureuse, mais qu'il ne l'était point d'une bassesse; que s'il avait la lâcheté d'en commettre une, il serait le premier, lui qui parlait, à l'en punir et à réparer par là le malheur qu'il avait eu d'y donner occasion. Je vous suis obligé de ce sentiment, repris-je; mais le mal serait fait, et le remède fort incertain. Ainsi le parti le plus sage est de le prévenir en quittant Chaillot pour prendre une autre demeure. Oui, reprit M. de T..., mais vous aurez peine à le faire aussi promptement qu'il faudrait; car G... M... doit être ici à midi: il me le dit hier, et c'est ce qui m'a porté à venir si matin pour vous informer de ses vues. Il peut arriver à tout moment.

Un avis si pressant me fit regarder cette affaire d'un œil plus sérieux. Comme il me semblait impossible d'éviter la visite de G... M..., et qu'il me le serait aussi, sans doute, d'empêcher qu'il ne s'ouvrit à Manon, je pris le parti de la prévenir moi-même sur le dessein de ce nouveau rival. Je m'imaginai que, me sachant instruit des propositions qu'il lui ferait, et les recevant à mes yeux, elle aurait assez de force pour les rejeter. Je découvris ma pensée à M. de T..., qui me répondit que cela était extrêmement délicat. Je l'avoue, lui dis-je; mais toutes les raisons qu'on peut avoir d'être sûr d'une maîtresse, je les ai de compter sur l'affection de la mienne. Il n'y aurait que la grandeur des offres qui pût l'efflourer, et je vous ai dit qu'elle ne connaît point l'intérêt. Elle aime ses aises, mais elle m'aime aussi; et dans la situation où sont mes affaires, je ne saurais croire qu'elle me préfère le fils d'un homme qui l'a mise à l'Hôpital. En un mot, je persistai dans mon dessein; et m'étant retiré à l'écart avec Manon, je lui déclarai naturellement tout ce que je venais d'apprendre.

Elle me remercia de la bonne opinion que j'avais d'elle, et elle me promit de recevoir les offres de G... M... d'une manière qui lui ôterait l'envie de les renouveler. Non, lui dis-je, il ne faut pas l'écarter par une brusquerie, il peut nous nuire. Mais tu sais assez, toi, que, pour le faire en riant, comment te défaire d'un amant désagréable ou incommode. Elle reprit, après avoir un peu rêvé: Il me vient un dessein admirable,

et je suis toute glorieuse de l'invention. G... M... est le fils de notre plus cruel ennemi ; il faut nous venger du père, non pas sur le fils, mais sur sa course. Je veux l'écouter, accepter ses présents et me moquer de lui.

Le projet est joli, lui dis-je, mais tu ne songes pas, ma pauvre enfant, que c'est le chemin qui nous a conduits droit à l'hôpital. J'eus beau lui représenter le péril de cette entreprise, elle me dit qu'il ne s'agissait que de bien prendre nos mesures, et elle répondit à toutes mes objections. Donnez-moi un amant qui n'entre point aveuglément dans tous les caprices d'une maîtresse adorée, et je conviendrai que j'eus tort de céder si facilement. La résolution fut prise de faire un dupe de G... M..., et, par un tour bizarre de mon sort, il arriva que je devins la sienne.

Nous vîmes paraître son carrosse vers les onze heures. Il nous fit des compliments fort recherchés sur la liberté qu'il prenait de venir dîner avec nous. Il ne fut pas surpris de trouver M. de T..., qui lui avait promis la veille de s'y rendre aussi, et qui avait fait quelques affaires pour se dispenser de venir dans la même voiture. Quoiqu'il n'y eût pas un seul de nous qui ne portât la trahison dans le cœur, nous nous mîmes à table avec un air de confiance et d'amitié. G... M... trouva aisément l'occasion de déclarer ses sentiments à Manon. Je ne dus pas lui paraître gênant ; car je m'absentai exprès pendant quelques minutes.

Je m'aperçus à mon retour qu'on ne l'avait pas désespéré par un excès de rigueur. Il était de la meilleure humeur du monde ; j'affectai de le paraître aussi ; il riait intérieurement de ma simplicité, et moi de la sienne. Pendant tout l'après-midi, nous fûmes l'un pour l'autre une scène fort agréable. Je lui ménageai encore avant son départ un moment d'entretien particulier avec Manon ; de sorte qu'il eut lieu de s'applaudir de ma complaisance autant que de la bonne chère.

Aussitôt qu'il fut monté en carrosse avec M. de T..., Manon accourut à moi les bras ouverts, et m'embrassa en éclatant de rire. Elle me répéta ses discours et ses propositions, sans y changer un mot. Ils se réduisaient à ceci : Il l'adorait, il voulait partager avec elle quarante mille livres de rente dont il jouissait déjà, sans compter ce qu'il attendait après la mort de son père. Elle allait être maîtresse de son cœur et de sa fortune ; et, pour gage de ses bienfaits, il était prêt à lui donner un carrosse, un hôtel meublé, une femme de chambre, trois laquais et un cuisinier.

Voilà un fils, dis-je à Manon, bien autrement généreux que son père. Parlons de bonne foi, ajoutai-je ; cette offre ne vous tente-t-elle point ? Moi ? répondit-elle en ajustant à sa pensée deux vers de Racine,

Moi ! vous me soupçonnez de cette perdition ?
Moi ! je pourrais souffrir un visage odieux
Qui rappelle toujours l'hôpital à mes yeux ?

Non, repris-je en continuant la parodie :

J'aurais peine à penser que l'hôpital, madame,
Fût un trait dont l'amour l'eût gravé dans votre âme.

Mais c'en est un bien séduisant qu'un hôtel meublé, avec une femme de chambre, un cuisinier, un carrosse, trois laquais ; et l'amour en a peu d'aussi forts.

Elle me protesta que son cœur était à moi pour toujours, et qu'il ne recevrait jamais d'autres traits que les miens. Les promesses qu'il m'a faites, me dit-elle, sont un aiguillon de vengeance plutôt qu'un trait d'amour. Je lui demandai si elle était dans le dessein d'accepter l'hôtel et le carrosse. Elle me répondit qu'elle n'en voulait qu'à son argent.

La difficulté était d'obtenir l'un sans l'autre. Nous résolûmes d'attendre l'entière explication du projet de G... M..., dans une lettre qu'il avait promis de lui écrire. Elle la reçut en effet le lendemain par un laquais sans livrée, qui se procura fort adroitement l'occasion de lui parler sans témoins. Elle lui dit d'attendre sa réponse, et elle vint m'apporter aussitôt sa lettre. Nous l'ouvrimmes ensemble.

Otre les lieux communs de tendresse, elle contenait le détail des promesses de mon rival. Il ne bornait point sa dépense ; il s'engageait à lui compter dix mille francs en prenant possession de l'hôtel, et à réparer tellement les diminutions de cette somme, qu'elle l'eût toujours devant elle en argent comptant. Le jour de l'inauguration n'était pas reculé trop loin. Il ne lui en demandait que deux pour les préparatifs, et il lui marquait le nom de la rue et de l'hôtel où il lui promettait de l'attendre l'après-midi du second jour, si elle pouvait se dérober de mes mains. C'était l'unique point sur lequel il la conjurait de le tirer d'inquiétude ; il paraissait sûr de tout le reste, mais il ajoutait que si elle prévoyait de la difficulté à s'échapper, il trouverait le moyen de rendre sa fuite aisée.

G... M... était plus fin que son père. Il voulait tenir sa proie avant que de compter ses espèces. Nous délibérâmes sur la conduite que Manon avait à tenir. Je fis encore des efforts pour lui ôter cette entreprise de la tête, et je lui en représentai tous les dangers ; rien ne fut capable d'ébranler sa résolution.

Elle fit une courte réponse à G... M... pour l'assurer qu'elle ne trouverait pas de difficulté à se rendre à Paris le jour marqué, et qu'il pouvait l'attendre avec certitude.

Nous réglâmes ensuite que je partais sur-le-champ pour aller louer un nouveau logement dans quelque village, de l'autre côté de Paris, et que je transporterais avec moi notre petit équipage ; que le lendemain après-midi, qui était le temps de son assignation, elle se rendrait de bonne heure à Paris ; qu'après avoir reçu les présents de G... M... elle le prierait instamment de la conduire à la comédie ; qu'elle prendrait avec elle tout ce qu'elle pourrait porter de la somme, et qu'elle chargerait du

reste mon valet qu'elle voulait mener avec elle. C'était toujours le même qui l'avait délivrée de l'hôpital, et qui nous était infiniment attaché. Je devais me trouver avec un fiacre, à l'entrée de la rue Saint-André-des-Arts, et l'y laisser vers les sept heures, pour m'avancer dans l'obscurité à la porte de la comédie. Manon me permettait d'inventer des prétextes pour sortir un instant de sa loge, et de l'employer à descendre pour me rejoindre. L'exécution du reste était facile. Nous aurions gagné mon fiacre en un moment, et nous serions sortis de Paris par le faubourg Saint-Antoine, qui était le chemin de notre nouvelle demeure.

Ce dessein, tout excellent qu'il était, nous parut assez bien arrangé. Mais il y avait dans le fond une folle imprudence à s'imaginer que, quand il eût réussi le plus heureusement du monde, nous eussions jamais pu nous mettre à couvert des suites. Cependant nous nous exposâmes avec la plus téméraire confiance. Manon partit avec Marcel ; c'est ainsi que se nommait notre valet. Je la vis partir avec douleur. Je lui dis en l'embrassant : Manon, ne me trompez-vous point ? me serez-vous fidèle ? Elle se plaignit tendrement de ma défiance, et elle me renouvela tous ses serments.

Son compte était d'arriver à Paris sur les trois heures. Je partis après elle. J'allai me morfondre, le reste de l'après-midi, dans le café de Féré, au pont Saint-Michel. J'y demeurai jusqu'à la nuit. J'en sortis alors pour prendre un fiacre que je postai, suivant notre projet, à l'entrée de la rue Saint-André-des-Arts ; ensuite je gagnai à pied la porte de la comédie. Je fus surpris de n'y pas trouver Marcel, qui devait être à m'attendre. Je pris patience pendant une heure, confondu dans une foule de laquais, et l'œil ouvert sur tous les passants. Enfin, sept heures étant sonnées, sans que j'eusse rien aperçu qui eût rapport à nos desseins, je pris un billet de porter pour aller voir si je découvrirais Manon et G... M... dans les loges. Ils n'y étaient ni l'un ni l'autre. Je retournai à la porte, où je passai encore un quart d'heure, transporté d'impatience et d'inquiétude. N'ayant rien vu paraître, je rejoignis mon fiacre, sans pouvoir m'arrêter à la moindre résolution. Le cocher, m'ayant aperçu, vint quelques pas au-devant de moi pour me dire, d'un air mystérieux, qu'une jolie demoiselle m'attendait depuis une heure dans le carrosse ; qu'elle m'avait demandé à des signes qu'il avait bien reconnus, et, qu'ayant appris que je devais revenir, elle avait dit qu'elle ne s'impatience point à m'attendre.

Je me figurai aussitôt que c'était Manon. J'approchai. Mais je vis un joli petit visage qui n'était pas le sien. C'était une étrangère qui me demanda d'abord si elle n'avait pas l'honneur de parler à M. le chevalier des Grioux. Je lui dis que c'était mon nom. J'ai une lettre à vous rendre, reprit-elle, qui vous instruira du sujet qui m'amène, et par quel rapport j'ai l'avantage de connaître votre nom. Je la priai de me donner le temps de la lire dans un cabaret voisin. Elle voulut me suivre, et elle me conseilla de demander une chambre à part. De qui vient cette lettre ? lui dis-je en montant. Elle me remit à la lecture.

Je reconnus la main de Manon. Voici à peu près ce qu'elle me marquait : « G... M... l'avait reçue avec une politesse et une magnificence au-delà de toutes ses idées. Il l'avait comblée de présents. Il lui faisait envisager un sort de reine. Elle m'assurait néanmoins qu'elle ne m'oublierait pas dans cette nouvelle splendeur ; mais que n'ayant pu faire consentir G... M... à la mener ce soir à la comédie, elle remettait à un autre jour le plaisir de me voir, et que, pour me consoler un peu de la peine qu'elle prévoyait que cette nouvelle pouvait me causer, elle avait trouvé le moyen de me procurer une des plus jolies filles de Paris. Il serait la porteuse de son billet. Il était signé : Votre fidèle amante, MANON LESCAUT. »

Il y avait quelque chose de si cruel et de si insultant pour moi dans cette lettre, que, demeurant suspendu quelque temps entre la colère et la douleur, j'entrepris de faire un effort pour oublier éternellement mon ingratitude et parjure maîtresse. Je jetai les yeux sur la fille qui était devant moi. Elle était extrêmement jolie, et j'aurais souhaité qu'elle l'eût été assez pour me rendre parjure et infidèle à mon tour. Mais je n'y trouvais point ces yeux fins et languissants, ce port divin, ce teint de la composition de l'amour, enfin, ce fonds inépuisable de charmes que la nature avait prodigués à la perle de Manon. Non, non, lui dis-je en cessant de la regarder, l'ingratitude qui vous envoie savait fort bien qu'elle vous faisait faire une démarche inutile. Retournez à elle et dites-lui de ma part qu'elle jouisse de son crime, et qu'elle en jouisse s'il se peut sans remords. Je l'abandonne sans retour, et je renonce en même temps à toutes les femmes, qui ne sauraient être aussi aimables qu'elle, et qui sont sans doute aussi lâches et d'aussi mauvaise foi.

Je fus alors sur le point de descendre et de me retirer sans prétendre davantage à Manon et la jalousie mortelle qui me déchirait le cœur se déguisant en une morne et sombre tranquillité, je me crus d'autant plus proche de ma guérison, que je ne sentais nul de ces mouvements violents dont j'avais été agité dans les mêmes occasions. Hélas ! j'étais la dupe de l'amour autant que je croyais l'être de G... M... et de Manon.

Cette fille, qui m'avait apporté la lettre, me voyant prêt à descendre l'escalier, me demanda ce que je voulais donc qu'elle rapportât à M. de G... M... et à la dame qui était avec lui ? Je rentra dans la chambre à cette question ; et, par un changement incroyable à ceux qui n'ont jamais senti de passions violentes, je me trouvais tout d'un coup, de la tranquillité où je croyais être, dans un transport terrible de fureur. Va, lui dis-je, rapporte au traître G... M... et à sa perfide maîtresse le désespoir où

ta maudite lettre m'a jeté ; mais apprends-leur qu'ils n'en riront pas longtemps, et que je les poignarderai tous deux de ma propre main. Je me jetai sur une chaise. Mon chapeau tomba d'un côté et ma canne de l'autre : deux ruisseaux de larmes amères commencèrent à couler de mes yeux. L'accès de rage que je venais de sentir se changea en une profonde douleur. Je ne fis plus que pleurer en poussant des gémissements et des soupirs. Approche, mon enfant, approche, m'écriai-je en parlant à la jeune fille ; approche, puisque c'est toi qu'on envoie pour me consoler. Dis-moi si tu sais des consolations contre la rage et le désespoir, contre l'envie de se donner la mort à soi-même après avoir tué deux perfides qui ne méritent pas de vivre. Oui, approche, continuai-je en voyant qu'elle faisait vers moi quelques pas timides et incertains. Viens essayer mes larmes, viens rendre la paix à mon cœur, viens me dire que tu m'aimes, afin que je m'accoutume à l'être d'une autre que de mon infidèle. Tu es jolie, je pourrai peut-être t'aimer à mon tour. Cette pauvre enfant, qui n'avait pas seize ou dix-sept ans, et qui paraissait avoir plus de pudeur que ses pareilles, était extraordinairement surprise d'une si étrange scène. Elle s'approcha néanmoins pour me faire quelques caresses ; mais je l'écartai aussitôt en la repoussant de mes mains. Que veux-tu de moi ? lui dis-je. Ah ! tu es une femme, tu es d'un sexe que je déteste et que je ne puis plus souffrir. La douceur de ton visage me menace encore de quelque trahison. Va-t'en et laisse-moi seul ici. Elle me fit une révérence, sans oser rien dire, et elle se tourna pour sortir. Je lui criai de s'arrêter. Mais apprends-moi du moins, repris-je, pourquoi, comment, à quel dessein tu as été envoyée ici ? Comment as-tu découvert mon nom et le lieu où tu pouvais me trouver ?

Elle me dit qu'elle connaissait de longue main M. de G... M... ; qu'il l'avait envoyé chercher à cinq heures, et qu'ayant suivi le laquais qui l'avait avertie, elle était allée dans une grande maison, où elle l'avait trouvé qui jouait au piquet avec une jolie dame, et qu'ils l'avaient chargée tous deux de me rendre la lettre qu'elle m'avait apportée, après lui avoir appris qu'elle me trouverait dans un carrosse au bout de la rue Saint-André. Je lui demandai s'ils ne lui avaient rien dit de plus. Elle me répondit, en rougissant, qu'ils lui avaient fait espérer que je la prendrais pour me tenir compagnie. On t'a trompé, lui dis-je ; ma pauvre fille, on t'a trompée. Tu es une femme, il te faut un homme ; mais il t'en faut un qui soit riche et heureux, et ce n'est pas ici que tu peux le trouver. Retourne, retourne à M. de G... M... Il a tout ce qu'il faut pour être aimé des belles ; il a des hôtels meublés et des équipages à donner. Pour moi, qui n'ai que de l'amour et de la constance à offrir, les femmes méprisent ma misère, et font leur jouet de ma simplicité.

J'ajoutai mille choses, ou tristes, ou violentes, suivant que les passions qui m'agitaient tour à tour cédaient ou reprenaient le dessus. Cependant, à force de me tourmenter, mes transports diminuèrent assez pour faire place à quelques réflexions. Je comparai cette dernière infortune à celles que j'avais déjà essayées dans le même genre, et je ne trouvais pas qu'il y eût plus à désespérer que dans les premières. Je connaissais Manon ; pourquoi m'affliger tant d'un malheur que j'avais dû prévoir ? pourquoi ne pas m'employer plutôt à chercher du remède ? il était encore temps ; je devais du moins n'y pas épargner mes soins, si je ne voulais avoir à me reprocher d'avoir contribué, par ma négligence, à mes propres peines. Je me mis là-dessus à considérer tous les moyens qui pouvaient m'ouvrir un chemin à l'espérance.

Entreprendre de l'arracher avec violence des mains de G... M..., c'était un parti désespéré qui n'était propre qu'à me perdre, et qui n'avait pas la moindre apparence de succès. Mais il me semblait que si j'eusse pu me procurer le moindre entretien avec elle, j'aurais gagné infailliblement quelque chose sur son cœur. J'en connaissais si bien tous les endroits sensibles ! J'étais si sûr d'être aimé d'elle ! Cette bizarrerie même de m'avoir envoyée une jolie fille pour me consoler, j'aurais parié qu'elle venait de son invention, et que c'était un effet de sa compassion pour mes peines.

Je résolus d'employer toute mon industrie pour la voir. Parmi quantité de voies que j'examinai l'une après l'autre, je m'arrêtai à celle-ci : M. de T... avait commencé à me rendre service avec trop d'affection pour me laisser le moindre doute de sa sincérité et de son zèle. Je me proposai d'aller chez lui sur-le-champ et de l'engager à faire appeler G... M... sous le prétexte d'une affaire importante. Il ne me fallait qu'une demi-heure pour parler à Manon. Mon dessein était de me faire introduire dans sa chambre même, et je crus que cela me serait aisé dans l'absence de G... M...

Cette résolution m'ayant rendu plus tranquille, je payai libéralement la jeune fille, qui était encore avec moi ; et, pour lui ôter l'envie de retourner chez ceux qui me l'avaient envoyée, je pris son adresse, en lui faisant espérer que j'irais passer la nuit avec elle. Je montai dans mon fiacre et je me fis conduire grand train chez M. de T... Je fus assez heureux pour l'y trouver. J'avais en là-dessus de l'inquiétude en chemin. Un mot le mit au fait de mes peines et du service que je venais lui demander.

Il fut si étonné d'apprendre que G... M... avait pu séduire Manon, qu'ignorant que j'avais en part moi-même à mon malheur, il m'offrit généreusement de rassembler tous ses amis pour employer leurs bras et leurs épées à la délivrance de ma maîtresse. Je lui fis comprendre que cet éclat pouvait être pernicieux à Manon et à moi. Réservons notre sang, lui dis-je, pour l'extrémité. Je médite une voie plus douce et dont

je n'espère pas moins de succès. Il s'engagea, sans exception, à faire tout ce que je demanderais de lui ; et, lui ayant répété qu'il ne s'agissait que de faire avertir G... M... qu'il avait à lui parler, et de le tenir dehors une heure ou deux, il partit aussitôt avec moi pour me satisfaire.

Nous cherchâmes de quel expédient il pourrait se servir pour l'arrêter si longtemps. Je lui conseillai de lui écrire d'abord un billet simple, daté d'un cabaret, par lequel il le prierait de s'y rendre aussitôt pour une affaire si importante, qu'elle ne pouvait souffrir de délai. J'observerai, ajoutai-je, le moment de sa sortie, et je m'introduirai sans peine dans la maison, n'y étant connu que de Manon et de Marcel, qui est mon valet. Pour vous, qui serez pendant ce temps-là avec G... M... vous pourrez lui dire que cette affaire importante pour laquelle vous souhaitez de lui parler est un besoin d'argent, que vous venez de perdre le vôtre au jeu, et que vous avez joué beaucoup plus sur votre parole avec le même malheur. Il lui faudra du temps pour vous mener à son coffre-fort, et j'en aurai suffisamment pour exécuter mon dessein.

M. de T... suivit cet arrangement de point en point. Je le laissai dans un cabaret où il écrivit promptement sa lettre. J'allai me placer à quelques pas de la maison de Manon. Je vis arriver le porteur du message, et G... M... sortir à pied, un moment après, suivi d'un laquais. Lui ayant laissé le temps de s'éloigner de la rue, je m'avançai à la porte de mon infidèle, et, malgré toute ma colère, je frappai avec le respect qu'on a pour un temple. Heureusement ce fut Marcel qui vint m'ouvrir. Je lui fis signe de se taire. Quoique je n'eusse rien à craindre des autres domestiques, je lui demandai tout bas s'il pouvait me conduire dans la chambre où était Manon, sans que je fusse aperçu. Il me dit que cela était aisé en montant doucement par le grand escalier. Allons donc promptement, lui dis-je, et tâche d'empêcher, pendant que j'y serai, qu'il n'y monte pers-une. Je pénétrai sans obstacle jusqu'à l'appartement.

Manon était occupée à lire. Ce fut là que j'eus lieu d'admirer le caractère de cette étrange fille. Loin d'être effrayée et de paraître timide, en m'apercevant, elle ne donna que des marques légères de surprise dont on n'est pas le maître à la vue d'une personne qu'on croit éloignée. Ah ! c'est vous, mon amour, me dit-elle en venant m'embrasser avec sa tendresse ordinaire. Bon Dieu, que vous êtes bachel qui vous auriez attendu aujourd'hui dans ce lieu ? Je me dégageai de ses bras, et, loin de répondre à ses caresses, je la repoussai avec dédain, et je fis deux ou trois pas en arrière pour m'éloigner d'elle. Ce mouvement ne laissa pas de la déconcerter. Elle demeura dans la situation où elle était, et elle jeta les yeux sur moi en changeant de couleur.

J'étais dans le foud si charmé de la revoir, qu'avec tant de justes sujets de colère, j'avais à peine la force d'ouvrir la bouche pour la querreller. Cependant mon cœur saignait du cruel outrage qu'elle m'avait fait. Je le rappelais vivement à ma mémoire pour exciter mon dépit, et je tâchais de lui faire briller dans mes yeux un autre feu que celui de l'amour. Comme je demeurai quelque temps en silence, et qu'elle remarqua mon agitation, je la vis trembler, apparemment par un effet de sa crainte.

Je ne pus soutenir ce spectacle. Ah ! Manon, lui dis-je d'un ton tendre, infidèle et parjure Manon ! par où commencerai-je à me plaindre ! Je vous vois pâle et tremblante ; et je suis encore si sensible à vos moindres peines, que je crains de vous affliger trop par mes reproches. Mais, Manon, je vous le dis, j'ai le cœur percé de la douleur de votre trahison ; ce sont là des coups qu'on ne porte point à un amant, quand on n'a pas résolu sa mort. Voici la troisième fois, Manon, je les ai bien comptées : il est impossible que cela s'oublie. C'est à vous de considérer, à l'heure même, quel parti vous allez prendre ; car mon triste cœur n'est plus à l'épreuve d'un si cruel traitement ; je sens qu'il succombe et qu'il est prêt à se fendre de douleur. Je n'en puis plus, ajoutai-je en m'asseyant sur une chaise ; j'ai à peine la force de parler et de me soutenir.

Elle ne me répondit point ; mais, lorsque je fus assis, elle se laissa tomber à genoux et elle appuya sa tête sur les miens, en cachant son visage de ses mains. Je sentis en un instant qu'elle les mouillait de ses larmes. Dieux ! de quels mouvements n'étais-je point agité ! Ah ! Manon, Manon, repris-je avec un soupir, il est bien tard de me donner des larmes, lorsque vous avez causé ma mort ! Vous affectez une tristesse que vous ne sauriez sentir. Le plus grand de vos maux est sans doute ma présence, qui a toujours été importune à vos plaisirs. Ouvrez les yeux, voyez qui je suis ; on ne verse pas des pleurs si tendres pour un malheureux qu'on a trahi et qu'on abandonne cruellement.

Elle baisait mes mains sans changer de posture. Inconstante Manon, repris-je encore, fille ingrate et sans foi, où sont vos promesses et vos serments ? Amante mille fois volage et cruelle, qu'as-tu fait de cet amour que tu me jurais encore aujourd'hui ? Juste ciel ! ajoutai-je, est-ce ainsi qu'une infidèle se rit de vous après vous avoir attesté si saintement ! C'est donc la parjure qui est récompensée ! Le désespoir et l'abandon sont pour la constance et la fidélité !

Ces paroles furent accompagnées d'une réflexion si amère, que je laissai échapper malgré moi quelques larmes. Manon s'en aperçut au changement de ma voix. Elle rompit enfin le silence. Il faut que je sois bien coupable, me dit-elle tristement, puisque j'ai pu vous causer tant de douleur et d'émotion ; mais que le ciel me punisse si j'ai cru l'être ou si j'ai eu la pensée de le devenir.

Ce discours me parut si dépourvu de sens et de bonne foi, que je ne pus me défendre d'un vif mouvement de colère. Horrible dissimulation !

m'écriai-je, je vois mieux que jamais que tu n'es qu'une coquine et une perfide. C'est à présent que je connais ton misérable caractère. Adieu, lâche créature, continua-je en me levant; j'aime mieux mourir mille fois que d'avoir désormais le moindre commerce avec toi. Que le ciel me punisse moi-même si je l'honore jamais du moindre regard! Demeure avec ton nouvel amant, aime-le, déteste-moi, renonce à l'honneur, au bon sens; je m'en ris, tout m'est égal.

Elle fut si épouvantée de ce transport, que, demeurant à genoux près de la chaise d'où je m'étais levé, elle me regardait en tremblant et sans oser respirer. Je fis encore quelques pas vers la porte en tournant la tête et tenant les yeux fixés sur elle. Mais il aurait fallu que j'eusse perdu tous sentiments d'humanité pour m'endurcir contre tant de charmes.

J'étais si éloigné d'avoir cette force barbare, que, passant tout d'un coup à l'extrémité opposée, je retournai vers elle ou plutôt je m'y précipitai sans réflexion; je la pris entre mes bras. Je lui donnai mille tendres baisers; je lui demandai pardon de mon emportement; je confessai que j'étais un brutal, et que je ne méritais pas le bonheur d'être aimé d'une fille comme elle.

Je la fis asseoir, et, m'étant mis à genoux à mon tour, je la conjurai de m'écouter en cet état. Là, tout ce qu'un amant soumis et passionné peut imaginer de plus respectueux et de plus tendre, je le renfermai en peu de mots dans mes excuses. Je lui demandai en grâce de prononcer qu'elle me pardonnait. Elle laissa tomber ses bras sur mon cou, en disant que c'était elle-même qui avait besoin de ma bonté pour me faire oublier les chagrins qu'elle me causait, et qu'elle commençait à craindre avec raison que je ne goûtasse point ce qu'elle avait à me dire pour se justifier. Moi! interrompis-je aussitôt; ah! je ne vous demande point de justification; j'approuve tout ce que vous avez fait. Ce n'est point à moi d'exiger des raisons de votre conduite: trop content, trop heureux, si ma chère Manon ne m'ôte point la tendresse de son cœur! Mais, continua-je, en réfléchissant sur l'état de mon sort, toute-puissante Manon, vous qui faites à votre gré mes joies et mes douleurs, après vous avoir satisfaite par mes humiliations et par les marques de mon repentir, ne me sera-t-il point permis de vous parler de ma tristesse et de mes peines? Apprendrai-je de vous ce qu'il faut que je devienne aujourd'hui, et si c'est sans retour que vous allez signer ma mort en passant la nuit avec mon rival?

Elle fut quelque temps à méditer sa réponse. Mon chevalier, me dit-elle en reprenant un air tranquille, si vous vous étiez d'abord expliqué si nettement, vous vous seriez épargné bien du trouble, et à moi une scène bien affligeante. Puisque votre peine ne vient que de votre jalousie, je l'aurais guérie en m'offrant à vous suivre sur-le-champ au bout du monde. Mais je me suis figuré que c'était la lettre que je vous ai écrite sous les yeux de M. de G... M..., et la fille que nous vous avons envoyée, qui causaient votre chagrin. J'ai cru que vous auriez pu regarder ma lettre comme une raillerie; et cette fille, en vous imaginant qu'elle était allée vous trouver de ma part, comme une déclaration que je renonçais à vous pour m'attacher à G... M... C'est cette pensée qui m'a jetée tout d'un coup dans la consternation; car, quelque innocent que je fusse, je trouvais en y pensant que les apparences ne m'étaient pas favorables. Cependant, continua-t-elle, je veux que vous soyez mon juge après que je vous aurai expliqué la vérité du fait.

Elle m'apprit alors tout ce qui lui était arrivé depuis qu'elle avait trouvé G... M... qui l'attendait dans le lieu où nous étions. Il l'avait reçue effectivement comme la première princesse du monde. Il lui avait montré tous les appartements, qui étaient d'un goût et d'une propreté admirables. Il lui avait compté dix mille livres dans son cabinet, et il y avait ajouté quelques bijoux, parmi lesquels étaient le collier et les bracelets de perles qu'elle avait déjà eus de son père. Il l'avait menée de là dans un salon qu'elle n'avait pas encore vu, où elle avait trouvé une collation exquis: il l'avait fait servir par les nouveaux domestiques qu'il avait pris pour elle, en leur ordonnant de la regarder désormais comme leur maîtresse; enfin il lui avait fait voir le carrosse, les chevaux et tout le reste de ses présents; après quoi il lui avait proposé une partie de jeu, pour attendre le souper.

Je vous avoue, continua-t-elle, que j'ai été frappée de cette magnificence. J'ai fait réflexion que ce serait dommage de nous priver tout d'un coup de tant de biens, en me contentant d'emporter les dix mille francs et les bijoux; que c'était une fortune toute faite pour vous et pour moi, et que nous pourrions vivre agréablement aux dépens de G... M...

Au lieu de lui proposer la comédie, je me suis mis dans la tête de le sonder sur votre sujet, pour pressentir quelles facilités nous aurions à nous voir, en supposant l'exécution de mon système. Je l'ai trouvé d'un caractère fort traitable. Il m'a demandé ce que je pensais de vous, et si je n'avais pas eu quelque regret à vous quitter. Je lui ai dit que vous étiez si aimable, et que vous en aviez toujours usé si honnêtement avec moi, qu'il n'était pas naturel que je pusse vous haïr. Il a confessé que vous aviez du mérite, et qu'il s'était senti porté à désirer votre amitié.

Il a voulu savoir de quelle manière je croyais que vous prendriez mon départ, surtout lorsque vous viendriez à savoir que j'étais entre ses mains. Je lui ai répondu que la date de notre amour était déjà si ancienne, qu'il avait eu le temps de se refroidir un peu; que vous n'étiez pas d'ailleurs fort à votre aise, et que vous ne regarderiez peut-être pas ma perte comme un grand malheur, parce qu'elle vous déchargerait d'un fardeau qui vous pesait sur les bras. J'ai ajouté qu'étant tout à fait convaincue que vous agiriez pacifiquement, je n'avais pas fait difficulté de vous dire que je

venais à Paris pour quelques affaires; que vous y aviez consenti, et qu'y étant venu vous-même, vous n'aviez pas paru extrêmement inquiet lorsque je vous avais quitté.

Si je croyais, m'a-t-il dit, qu'il fût d'humeur à bien vivre avec moi, je serais le premier à lui offrir mes services et mes civilités. Je l'ai assuré que, du caractère dont je vous connaissais, je ne doutais point que vous n'y répondissiez honnêtement: Surtout, lui ai-je dit, s'il pouvait vous servir dans vos affaires, qui étaient fort dérangées depuis que vous étiez mal avec votre famille. Il m'a interrompue pour me protester qu'il vous rendrait tous les services qui dépendraient de lui; et que, si vous vouliez même vous embarquer dans un autre amour, il vous procurerait une jolie maîtresse qu'il avait quittée pour s'attacher à moi.

J'ai applaudi à son idée, ajouta-t-elle, pour prévenir plus parfaitement tous ses soupçons; et, me confirmant de plus en plus dans mon projet, je ne souhaitais que de pouvoir trouver le moyen de vous en informer, de peur que vous ne fussiez trop alarmé lorsque vous me verriez manquer à notre assignation. C'est dans cette vue que je lui ai proposé de vous envoyer cette nouvelle maîtresse dès le soir même, afin d'avoir une occasion de vous écrire; j'étais obligée d'avoir recours à cette adresse parce que je ne pouvais espérer qu'il me laissât libre un moment.

Il a ri de ma proposition; il a appelé son laquais, et, lui ayant demandé s'il pourrait retrouver sur-le-champ son ancienne maîtresse, il l'a envoyée de côté et d'autre pour la chercher. Il s'imaginait que c'était à Chaillot qu'il fallait qu'elle allât vous trouver; mais je lui ai appris qu'en vous quittant je vous avais promis de vous rejoindre à la comédie, ou que, si quelque raison m'empêchait d'y aller, vous vous étiez engagé à m'attendre dans un carrosse au bout de la rue Saint-André; qu'il valait mieux, par conséquent, vous envoyer là votre nouvelle amante, ne fût-ce que pour vous empêcher de vous y morfondre pendant toute la nuit. Je lui ai dit encore qu'il était à propos de vous écrire un mot pour vous avertir de cet échange, que vous auriez peine à comprendre sans cela. Il y a consenti; mais j'ai été obligée d'écrire en sa présence, et je me suis bien gardée de m'expliquer trop ouvertement dans ma lettre.

Voilà, ajouta Manon, de quelle manière les choses se sont passées. Je ne vous déguise rien, ni de ma conduite, ni de mes desseins. La jeune fille est venue, je l'ai trouvée jolie, et comme je ne doutais point que mon absence ne vous causât de la peine, c'était sincèrement que je souhaitais qu'elle pût servir à vous désennuyer quelques moments; car la fidélité que je souhaite de vous est celle du cœur. J'aurais été ravie de pouvoir vous envoyer Marcel; mais je n'ai pu me procurer un moment pour l'instruire de ce que j'avais à vous faire savoir. Elle conclut enfin son récit, en m'apprenant l'embarras où G... M... s'était trouvé en recevant le billet de M. de T... Il a balancé, me dit-elle, s'il devait me quitter, et il m'a assuré que son retour ne tarderait point: c'est ce qui fait que je ne vous vois point ici sans inquiétude, et que j'ai marqué de la surprise à votre arrivée.

J'écoutai ce discours avec beaucoup de patience. J'y trouvais assurément quantité de traits cruels et mortifiants pour moi, car le dessein de son infidélité était si clair, qu'elle n'avait pas même eu le soin de me le déguiser. Elle ne pouvait espérer que G... M... la laissât toute la nuit comme une vestale. C'était donc avec lui qu'elle comptait de la passer. Quel aveu pour un amant! Cependant je considérai que j'étais cause en partie de sa faute, par la connaissance que je lui avais donnée d'abord des sentiments que G... M... avait pour elle, et par la complaisance que j'avais eue d'entrer aveuglément dans le plan téméraire de son aventure. D'ailleurs, par un tour naturel du génie qui m'est particulier, je fus touché de l'ingénuité de son récit, et de cette manière bonne et ouverte avec laquelle elle me racontait jusqu'aux circonstances dont j'étais le plus offensé. Elle pêche sans malice, disais-je en moi-même; elle est légère et imprudente, mais elle est droite et sincère. Ajoutez que l'amour suffisait seul pour me fermer les yeux sur toutes ses fautes. J'étais trop satisfait de l'espérance de l'enlever le soir même à mon rival. Je lui dis néanmoins: Et la nuit, avec qui l'auriez-vous passée? Cette question que je lui fis tristement l'embarrassa. Elle ne me répondit que par des *mais* et des *si* interrompus.

J'eus pitié de sa peine; et, rompant ce discours, je lui déclarai nettement que j'attendais d'elle qu'elle me suivit à l'heure même. Je le veux bien, me dit-elle; mais vous n'approuvez donc pas mon projet? Ah! n'est-ce pas assez, repartis-je, que j'approuve tout ce que vous avez fait jusqu'à présent? Quoi! nous n'emporterons pas même les dix mille francs? répliqua-t-elle: il me les a donnés; ils sont à moi. Je lui conseillai d'abandonner tout et de ne penser qu'à nous éloigner promptement; car quoi qu'il y eût à peine une demi-heure que j'étais avec elle, je craignais le retour de G... M... Cependant elle me fit de si pressantes instances pour me faire consentir à ne pas sortir les mains vides, que je crus lui devoir accorder quelque chose, après avoir tant obtenu d'elle.

Dans le temps que nous nous préparions au départ, j'entendis frapper à la porte de la rue. Je ne doutai nullement que ce ne fût G... M...; et dans le trouble où cette pensée me jeta, je dis à Manon que c'était un homme mort s'il paraissait. Effectivement, je n'étais pas assez revenu de mes transports pour me modérer à sa vue. Marcel finit ma peine en m'apportant un billet qu'il avait reçu pour moi à la porte: il était de M. de T...

Il me marquait que G... M... étant allé lui chercher de l'argent à sa maison, il profitait de son absence pour me communiquer une pensée fort plaisante: qu'il lui semblait que je ne pouvais me venger plus agréa-

et j'espère que vous me ferez la grâce, à la fin, de m'apprendre où est mon fils.

Je compris, sans beaucoup de réflexions, que c'était une chose d'une terrible conséquence pour nous, d'être une fois renfermés au Châtelet. J'en prévis en tremblant tous les dangers. Malgré toute ma fierté, je recommençais qu'il fallait plier sous le poids de ma fortune, et flatter mon plus cruel ennemi pour en obtenir quelque chose par la soumission. Je le pria d'un ton honnête de m'écouter un moment. Je me rends justice, monsieur, lui dis-je; je confesse que la jennesse m'a fait commettre de grandes fautes, et que vous êtes assez blessé pour vous en plaindre. Mais si vous connaissez la force de l'amour, si vous pouvez juger de ce que souffre un pauvre malheureux jeune homme à qui l'on enlève tout ce qu'il aime, vous me trouverez peut-être pardonnable d'avoir cherché le plaisir d'une petite vengeance, ou du moins vous me croirez assez pûni par l'affront que je viens de recevoir. Il n'est besoin ni de prison ni de supplice pour me forcer de vous découvrir où est M. votre fils. Il est en sûreté; mon dessein n'a pas été de lui nuire, ni de vous offenser. Je suis prêt à vous nommer le lieu où il passe tranquillement la nuit, si vous me faites la grâce de nous accorder la liberté.

Ce vieux tigre, loin d'être touché de ma prière, me tourna le dos en riant; il lâcha seulement quelques mots pour me faire comprendre qu'il savait notre dessein jusqu'à l'origine. Pour ce qui regardait son fils, il ajouta brutalement qu'il se retrouverait assez, puisque je ne l'avais pas assassiné. Conduisez-les au petit Châtelet, dit-il aux archers, et prenez garde que le chevalier ne vous échappe. C'est un rusé qui s'est déjà sauvé de Saint-Lazare.

Il sortit et me laissa dans l'état que vous pouvez vous imaginer. O ciel! m'écriai-je, je recevrai avec soumission tous les coups qui viennent de ta main; mais qu'un malheureux coquin ait le pouvoir de me traiter avec cette tyrannie, c'est ce qui me réduit au dernier désespoir! Les archers nous prièrent de ne pas les faire attendre plus longtemps. Ils avaient un carrosse à la porte. Je tendis la main à Manon pour descendre. Venez, ma chère reine, lui dis-je, venez vous soumettre à toute la rigueur de notre sort. Il plaira peut-être au ciel de nous rendre quelque jour plus heureux.

Nous partîmes dans le même carrosse: elle se mit dans mes bras. Je ne lui avais pas entendu prononcer un mot depuis l'arrivée de G... M...; mais se trouvant seule alors avec moi, elle me dit mille tendresses, en se reprochant d'être la cause de mon malheur. Je l'assurai que je ne me plaindrais jamais de mon sort, tant qu'elle ne cesserait pas de m'aimer. Ce n'est pas moi qui suis à plaindre, continuai-je; quelques mois de prison ne m'effrayent nullement, et je préférerai toujours le Châtelet à Saint-Lazare; mais c'est pour toi, ma chère âme, que mon cœur s'intéresse. Quel sort pour une créature si charmante! Ciel! comment traitez-vous avec tant de rigueur le plus parfait de vos ouvrages! Pourquoi ne sommes-nous pas nés l'un et l'autre avec des qualités conformes à notre misère? Nous avons reçu de l'esprit, du goût, des sentiments: hélas! quel triste usage en faisons-nous, tandis que tant d'âmes basses et dignes de notre sort jouissent de toutes les faveurs de la fortune!

Ces réflexions me pénétraient de douleur; mais ce n'était rien en comparaison de celles qui regardaient l'avenir; car je sêchais de crainte pour Manon. Elle avait déjà été à l'hôpital; et, quand elle en fût sortie par la bonne porte, je savais que les reches en ce genre étaient d'une conséquence extrêmement dangereuse. J'aurais voulu lui exprimer mes frayeurs; j'appréhendais de lui en causer trop. Je tremblais pour elle sans oser l'avertir du danger, et je l'embrassais en soupirant, pour l'assurer du moins de mon amour qui était presque le seul sentiment que j'osasse exprimer. Manon, lui dis-je, parlez sincèrement, m'aimerez-vous toujours? Elle me répondit qu'elle était bien malheureuse que j'en pusse douter. Eh bien, repris-je, je n'en doute point, et je veux braver tous nos ennemis avec cette assurance. J'emploierai ma famille pour sortir du Châtelet; et tout mon sang ne sera utile à rien si je ne vous en tire pas aussitôt que je serai libre.

Nous arrivâmes à la prison: on nous mit chacun dans un lieu séparé. Ce coup me fut moins rude parce que je l'avais prévu. Je recommandai Manon au concierge, en lui apprenant que j'étais un homme de quelque distinction, et lui promettant une récompense considérable. J'embrassai ma chère maîtresse avant de la quitter; je la conjurai de ne pas s'affliger excessivement, et de ne rien craindre tant que je serais au monde. Je n'étais pas sans argent; je lui en donnai une partie; et je payai au concierge, sur ce qui me restait, un mois de grosse pension d'avance pour elle et pour moi. Mon argent eut un fort bon effet. On me mit dans une chambre proprement meublée, et l'on m'assura que Manon en avait une pareille.

Je m'occupai aussitôt des moyens de hâter ma liberté. Il était clair qu'il n'y avait rien d'absolument criminel dans mon affaire; et, supposant même que le dessein de notre vol fût prouvé par la déposition de Marcel, je savais fort bien qu'on ne punit point les simples volontés. Je résolus d'écrire promptement à mon père, pour le prier de venir en personne à Paris. J'avais bien moins de honte, comme je l'ai déjà dit, d'être au Châtelet qu'à Saint-Lazare. D'ailleurs, quoique je conservasse tout le respect dû à l'autorité paternelle, l'âge et l'expérience avaient diminué beaucoup ma timidité. J'écrivis donc, et l'on ne fit pas difficulté au Châtelet de laisser sortir ma lettre; mais c'était une peine que j'aurais pu

m'épargner si j'avais su que mon père devait arriver le lendemain à Paris.

Il avait reçu celle que je lui avais écrite huit jours auparavant. Il en avait ressenti une joie extrême; mais de quelque espérance que je l'eusse flatté au sujet de ma conversion, il n'avait pas cru devoir s'arrêter tout à fait à mes promesses. Il avait pris le parti de venir s'assurer de mon changement par ses yeux, et de régler sa conduite sur la sincérité de mon repentir. Il arriva le lendemain de mon emprisonnement.

Sa première visite fut celle qu'il rendit à Tiberge, à qui je l'avais prié d'adresser sa réponse. Il ne put savoir de lui ni ma demeure ni ma condition présente: il en apprit seulement mes principales aventures, depuis que je m'étais échappé de Saint-Sulpice. Tiberge lui parla fort avantagement des dispositions que je lui avais marquées pour le bien dans notre dernière entrevue. Il ajouta qu'il me croyait entièrement déchargé de Manon; mais qu'il était surpris néanmoins que je ne lui eusse pas donné de mes nouvelles depuis huit jours: mon père n'était pas dupe. Il comprit qu'il y avait quelque chose qui échappait à la pénétration de Tiberge, dans le silence dont il se plaignait; et il employa tant de soins pour découvrir mes traces, que, deux jours après son arrivée, il apprit que j'étais au Châtelet.

Avant de recevoir sa visite, à laquelle j'étais fort éloigné de m'attendre sitôt, je reçus celle de M. le lieutenant général de police, ou, pour expliquer les choses par leur nom, je subis l'interrogatoire. Il me fit quelques reproches; mais ils n'étaient ni durs ni désobligeants. Il me dit avec douceur qu'il plaignait ma mauvaise conduite; que j'avais manqué de sagesse en me faisant un ennemi tel que M. de G... M...; qu'à la vérité il était aisé de remarquer qu'il y avait dans mon affaire plus d'imprudence et de légèreté que de malice; mais que c'était néanmoins la seconde fois que je me trouvais sujet à son tribunal, et qu'il avait espéré que je fusse devenu plus sage après avoir pris deux ou trois mois de leçons à Saint-Lazare.

Charmé d'avoir affaire à un juge raisonnable, je m'expliquai avec lui d'une manière si respectueuse et si modérée, qu'il parut extrêmement satisfait de mes réponses. Il me dit que je ne devais pas me livrer trop au chagrin, et qu'il se sentait disposé à me rendre service, en faveur de ma naissance et de ma jeunesse. Je me hasardai à lui recommander Manon et à lui faire l'éloge de sa douceur et de son bon naturel. Il me répondit en riant qu'il ne l'avait point encore vue; mais qu'on la représentait comme une dangereuse personne. Ce mot excita tellement ma tendresse, que je lui dis mille choses passionnées pour la défense de ma pauvre maîtresse; et je ne pus m'empêcher même de répandre quelques larmes. Il ordonna qu'on me reconduisit à ma chambre. Amour! amour! s'écria ce grave magistrat en me voyant sortir, ne te réconcilieras-tu jamais avec la sagesse?

J'étais à m'entretenir tristement de mes idées et à réfléchir sur la conversation que j'avais eue avec M. le lieutenant général de police, lorsque j'entendis ouvrir la porte de ma chambre: c'était mon père. Quoique je dusse être à demi préparé à cette vue, puisque je m'y attendais quelques jours plus tard, je ne laissai pas d'en être frappé si vivement, que je me serais précipité au fond de la terre si elle s'était entr'ouverte à mes pieds. J'allai l'embrasser avec toutes les marques d'une extrême confusion. Il s'assit, sans que ni lui ni moi eussions encore ouvert la bouche.

Comme je demeurais debout, les yeux baissés et la tête découverte. Asseyez-vous, monsieur, me dit-il gravement, asseyez-vous. Grâce au scandale de votre libertinage et de vos friponneries, j'ai découvert le lieu de votre demeure. C'est l'avantage d'un mérite tel que le vôtre de ne pouvoir demeurer caché: vous allez à la renommée par un chemin infailible. J'espère que le terme en sera bientôt la Grève, et que vous aurez effectivement la gloire d'y être exposé à l'admiration de tout le monde.

Je ne répondis rien. Il continua: Qu'un père est malheureux, lorsqu'après avoir aimé tendrement un fils, et n'avoir rien épargné pour en faire un honnête homme, il n'y trouve à la fin qu'un fripon qui le déshonore! On se console d'un malheur de fortune: le temps l'efface et le chagrin diminue: mais quel remède contre un mal qui augmente tous les jours, tel que les désordres d'un fils vicieux qui a perdu tous sentiments d'honneur! Tu ne dis rien, malheureux, ajouta-t-il; voyez cette modestie contrefaite et cet air de douceur hypocrite; ne le prendrait-on pas pour le plus honnête homme de sa race?

Quoique je fusse obligé de reconnaître que je méritais une partie de ces outrages, il me parut néanmoins que c'était les porter à l'excès. Je crus qu'il m'était permis d'expliquer naturellement ma pensée.

Je vous assure, monsieur, lui dis-je, que la modestie où vous me voyez devant vous n'est nullement affectée: c'est la situation naturelle d'un fils bien né qui respecte infiniment son père et surtout un père irrité. Je ne prétends pas non plus passer pour l'homme le plus réglé de notre race. Je me connais digne de vos reproches; mais je vous conjure d'y mettre un peu plus de bonté, et de ne pas me traiter comme le plus infâme de tous les hommes. Je ne mérite pas des noms si durs. C'est l'amour, vous le savez, qui a causé toutes mes fautes. Fatale passion! hélas! n'en connaissez-vous pas la force, et se peut-il que votre sang, qui est la source du mien, n'ait jamais ressenti les mêmes ardeurs? L'amour m'a rendu trop tendre, trop passionné, trop fidèle, et peut-être trop complaisant pour les désirs d'une maîtresse toute charmante; voilà mes

crimes. En voyez-vous là quelqu'un qui vous déshonore? Allons, mon père, ajoutai-je tendrement, un peu de pitié pour un fils qui a toujours été plein de respect et d'affection pour vous, qui n'a pas renoué comme vous pensez à l'honneur et au devoir, et qui est mille fois plus à plaindre que vous ne sauriez vous l'imaginer. Je laissai tomber quelques larmes en finissant ces paroles.

Un cœur de père est le chef-d'œuvre de la nature; elle y règne, pour ainsi parler, avec complaisance, et elle en règle elle-même tous les ressorts. Le mien, qui était avec cela homme d'esprit et de goût, fut si touché du tour que j'avais donné à mes excuses, qu'il ne fut pas le maître de me cacher ce changement. — Viens, mon pauvre chevalier, me dit-il, viens m'embrasser, tu me fais pitié. Je l'embrassai. Il me serra d'une manière qui me fit juger de ce qui se passait dans son cœur. Mais quel moyen prendrons-nous donc, reprit-il, pour te tirer d'ici? Explique-moi toutes tes affaires sans déguisement.

Comme il n'y avait rien, après tout, dans le gros de ma conduite, qui pût me déshonorer absolument, du moins en la mesurant sur celle des jeunes gens d'un certain monde, et qu'une maîtresse ne passe point pour une infamie dans le siècle où nous sommes, non plus qu'un peu d'adresse à s'attirer la fortune du jeu, je fis sincèrement à mon père le détail de la vie que j'avais menée. A chaque faute dont je lui faisais l'aveu, j'avais soin de joindre des exemples célèbres, pour en diminuer la honte.

Je vis avec une maîtresse, lui disais-je, sans être lié par les cérémonies du mariage; M. le duc de... en entretient deux aux yeux de tout Paris; M. D... en a une depuis dix ans, qu'il aime avec une fidélité qu'il n'a jamais eue pour sa femme. Les deux tiers des honnêtes gens de France se font honneur d'en avoir. J'ai usé de quelque supercherie au jeu; M. le marquis de... et le comte de... n'ont point d'autres revenus; M. le prince de... et M. le duc de... sont les chefs d'une bande de chevaliers du même ordre. Pour ce qui regardait mes desseins sur la bourse des deux G... M..., j'aurais pu prouver aussi facilement que je n'étais pas sans modèles; mais il me restait trop d'honneur pour ne pas me condamner moi-même, avec tous ceux dont j'aurais pu me proposer l'exemple; de sorte que je priai mon père de pardonner cette faiblesse aux deux violentes passions qui m'avaient agité, la vengeance et l'amour.

Il me demanda si je pouvais lui donner quelques ouvertures sur les plus courts moyens d'obtenir ma liberté, et d'une manière qui pût lui faire éviter l'éclat. Je lui appris les sentiments de bonté que le lieutenant général de police avait pour moi. Si vous trouvez quelques difficultés, lui dis-je, elles ne peuvent venir que de la part des G... M...; ainsi je crois qu'il serait à propos que vous prissiez la peine de les voir. Il me le promit.

Je n'osai le prier de solliciter pour Manon; ce ne fut point un défaut de hardiesse, mais un effet de la crainte où j'étais de la revolver par cette proposition, et de lui faire naître quelque dessein funeste à elle et à moi. Je suis encore à savoir si cette crainte n'a pas causé nos plus grandes infortunes en m'empêchant de tenter les dispositions de mon père, et de faire des efforts pour lui en inspirer de favorables à ma malheureuse maîtresse. J'aurais peut-être excité encore une fois sa pitié. Je l'aurais mis en garde contre les impressions qu'il allait recevoir trop facilement du vieux G... M... Que sais-je? Ma mauvaise destinée l'aurait peut-être emportée sur tous mes efforts; mais je n'aurais eu qu'elle, du moins, et la cruauté de mes ennemis à accuser de mon malheur.

En me quittant, mon père alla faire une visite à M... de G... M... Il le

trouva avec son fils, à qui le garde du corps avait honnêtement rendu la liberté. Je n'ai jamais su les particularités de leur conversation; mais il ne m'a été que trop facile d'en juger par ses mortels effets. Ils allèrent ensemble (je dis les deux pères) chez M. le lieutenant général de police, auquel ils demandèrent deux grâces: l'une, de me faire sortir sur-le-champ du Châtelet, l'autre, d'enfermer Manon pour le reste de ses jours,

ou de l'envoyer en Amérique. On commençait, dans le même temps, à embarquer quantité de gens sans aveu pour le Mississippi. M. le lieutenant général de police leur donna sa parole de faire partir Manon par le premier vaisseau.

M. de G... M... et mon père vinrent aussitôt m'apporter ensemble la nouvelle de ma liberté. M. de G... M... me fit un compliment civil sur le passé; et m'ayant félicité sur le bonheur que j'avais d'avoir un tel père, il m'exhorta de profiter désormais de ses leçons et de ses exemples. Mon père m'ordonna de lui faire des excuses de l'injure prétendue que j'avais faite à sa famille, et de le remercier de s'être employé avec lui pour mon élargissement.

Nous sortîmes ensemble sans avoir dit un mot de ma maîtresse. Je n'osai même parler d'elle aux guichetiers en leur présence. Hélas! mes tristes recommandations eussent été bien inutiles: l'ordre cruel était venu en même temps que celui de ma délivrance. Cette fille infortunée fut conduite une heure après à l'hôpital, pour y être associée à quelques malheu-



BEAUCE

reuses qui étaient condamnées à subir le même sort.

Mon père m'ayant obligé de le suivre à la maison où il avait pris sa demeure, il était presque six heures du soir lorsque je trouvai le moment de me dérober de ses yeux pour retourner au Châtelet. Je n'avais dessein que de faire tenir quelques rafraîchissements à Manon, et de la recommander au concierge; car je ne me promettais pas que la liberté de la voir me fût accordée. Je n'avais point encore eu le temps, non plus, de réfléchir aux moyens de la délivrer.

Je demandai à parler au concierge. Il avait été content de ma libéralité et de ma douceur; de sorte qu'ayant quelque disposition à me rendre service, il me parla du sort de Manon comme d'un malheur dont il avait beaucoup de regret, parce qu'il pouvait m'affliger. Je ne compris point ce langage. Nous nous entretenîmes quelques moments sans nous entendre. A la fin, s'apercevant que j'avais besoin d'une explication, il me la donna telle que j'ai déjà eu horreur de vous la dire, et que je l'ai encore de vous la répéter.

Jamais apoplexie violente ne causa d'effet plus subit et plus terrible. Je tombai, avec une palpitation de cœur si douloureuse, qu'à l'instant que je perdis la connaissance, je me crus délivré de la vie pour toujours. Il me resta même quelque chose de cette pensée lorsque je revins à moi. Je tournai mes regards vers toutes les parties de la chambre et sur moi-même, pour m'assurer si je portais encore la malheureuse qualité d'homme vivant. Il est certain qu'en ne suivant que le mouvement naturel qui fait chercher à se délivrer de ses peines, rien ne pouvait me paraître plus doux que la mort, dans ce moment de désespoir et de consternation. La religion même ne pouvait me faire envisager rien de plus insupportable après la vie, que les convulsions cruelles dont j'étais tourmenté. Cependant, par un miracle propre à l'amour, je retrouvai bientôt assez de force pour remercier le ciel de m'avoir rendu la connaissance et la raison. Ma mort n'eût été utile qu'à moi; Manon avait besoin de ma vie pour la délivrer, pour la secourir, pour la venger. Je jurai de m'y employer sans ménagement.

Le concierge me donna toute l'assistance que j'eusse pu attendre du

meilleur de mes amis. Je reçus ses services avec une vive reconnaissance. Hélas ! lui dis-je, vous êtes donc touché de mes peines ! Tout le monde m'abandonne ; mon père même est sans doute un de mes plus cruels persécuteurs : personne n'a pitié de moi. Vous seul, dans le séjour de la dureté et de la barbarie, vous marquez de la compassion pour le plus misérable de tous les hommes ! Il me conseillait de ne point paraître dans la rue sans être un peu remis du trouble où j'étais. Laissez, laissez, répondis-je en sortant ; je vous reverrai plus tôt que vous ne pensez. Préparez le plus noir de vos cachots, je vais travailler à le mériter.

En effet, mes premières résolutions n'allaient à rien moins qu'à me défaire des deux G... M... et du lieutenant général de police, et foudre ensuite à main armée sur l'hôpital, avec tous ceux que je pourrais engager dans ma querelle. Mon père lui-même eût à peine été respecté dans une vengeance qui me paraissait si juste ; car le concierge ne m'avait pas caché que lui et G... M... étaient les auteurs de ma perte.

Mais lorsque j'eus fait quelques pas dans les rues, et que l'air eut un peu rafraîchi mon sang et mes humeurs, ma fureur fit place peu à peu à des sentiments plus raisonnables. La mort de nos ennemis eût été d'une faible utilité pour Manon, et elle m'eût exposé sans doute à me voir ôter tous les moyens de la secourir. D'ailleurs, aurais-je en recours à un lâche assassinat ? Quelle autre voie pouvais-je m'ouvrir à la vengeance ? Je renuicillis toutes mes forces et tous mes esprits pour travailler d'abord à la délivrance de Manon, remettant tout le reste après le succès de cette importante entreprise.

Il me restait peu d'argent ; c'était néanmoins un fondement nécessaire par lequel il fallait commencer. Je ne voyais que trois personnes de qui j'en pusse attendre ; M. de T..., mon père et Tiberge. Il y avait peu d'apparence d'obtenir quelque chose des deux derniers, et j'avais honte de fatiguer l'autre par mes importunités. Mais ce n'est point dans le désespoir qu'on garde des engagements. J'allai sur-le-champ au séminaire de Saint-Sulpice, s'en m'embarasser si j'y serais reconnu. Je fis appeler Tiberge. Ses premières paroles me firent comprendre qu'il ignorait encore mes dernières aventures. Cette idée me fit changer le dessein que j'avais de l'attendrir par la compassion. Je lui parlai, en général, du plaisir que j'avais eu de revoir mon père ; et je le priai ensuite de me prêter quelque argent, sous prétexte de payer, avant mon départ de Paris, quelques dettes que je souhaitais tenir inconnues. Il me présenta aussitôt sa bourse. Je pris cinq cents francs sur six cents que j'y trouvai : je lui offris mon billet ; il était trop généreux pour l'accepter.

Je tournai de là chez M. de T... Je n'eus point de réserve avec lui. Je lui fis l'exposition de mes malheurs et de mes peines ; il en savait déjà jusqu'aux moindres circonstances, par le soin qu'il avait eu de suivre l'aventure du jeune G... M... Il m'écouta néanmoins, et me plaignit beaucoup. Lorsque je lui demandai ses conseils sur les moyens de délivrer Manon, il me répondit tristement qu'il y voyait si peu de jour, qu'à moins d'un secours extraordinaire du ciel, il fallait renoncer à l'espérance ; qu'il avait passé exprès à l'hôpital depuis qu'elle y était renfermée ; qu'il n'avait pu obtenir lui-même la liberté de la voir ; que les ordres du lieutenant général de police étaient de la dernière rigueur, et que, pour comble d'infortune, la malheureuse bande où elle devait entrer devait partir le surlendemain du jour où nous étions.

J'étais si consterné de son discours, qu'il eût pu parler une heure sans que j'eusse pensé à l'interrompre. Il continua de me dire qu'il ne m'était point allé voir au Château, pour se donner plus de facilité à me servir, lorsqu'on le croirait sans liaison avec moi ; que depuis quelques heures que j'en étais sorti, il avait eu le chagrin d'ignorer où je m'étais retiré, et qu'il avait souhaité de me voir promptement, pour me donner le seul conseil dont il semblait que je pusse espérer du changement dans le sort de Manon ; mais un conseil dangereux auquel il me priait de cacher éternellement qu'il eût part, c'était de choisir quelques braves qui eussent le courage d'attaquer les gardes de Manon, lorsqu'ils seraient sortis de Paris avec elle. Il n'attendit point que je lui parlasse de mon indigence. Voilà cent pistoles, me dit-il en me présentant une bourse, qui pourront vous être de quelque usage ; vous me les remettrez lorsque la fortune aura rétabli vos affaires. Il ajouta que si le soin de sa réputation lui eût permis d'entreprendre lui-même la délivrance de ma maîtresse, il m'eût offert son bras et son épée.

Cette excessive générosité me toucha jusqu'aux larmes. J'employai pour lui marquer ma reconnaissance toute la vivacité que mon affliction me laissait de reste. Je lui demandai s'il n'y avait rien à espérer par la voie des intercessions auprès du lieutenant général de police : il me dit qu'il y avait pensé ; mais qu'il croyait cette ressource inutile, parce qu'une grâce de cette nature ne pouvait se demander sans motif, et qu'il ne voyait pas bien quel motif on pouvait employer pour se faire un intercesseur d'une personne grave et puissante ; que si l'on pouvait se flatter de quelque chose de ce côté-là, ce ne pouvait être qu'en faisant changer de sentiment à M. de G... M... et à mon père, et en les engageant à prier eux-mêmes M. le lieutenant général de police de révoquer sa sentence. Il m'offrit de faire tous ses efforts pour gagner le jeune G... M..., quoiqu'il le crût un peu refroidi à son égard, par quelques soupçons qu'il avait conçus de lui à l'occasion de notre affaire ; et il m'exhorta à ne rien omettre de mon côté pour fléchir l'esprit de mon père.

Ce n'était pas une légère entreprise pour moi ; je ne dis pas seulement par la difficulté que je devais naturellement trouver à le vaincre, mais par une autre raison qui me faisait même redouter ses reproches ; je

m'étais dérobé de son logement contre ses ordres, et j'étais fort résolu de n'y pas retourner, depuis que j'avais appris la triste destinée de Manon. J'appréhendais avec sujet qu'il ne me fit retener malgré moi, et qu'il ne me reconduisît de même en province. Mon frère aîné avait usé antefois de cette méthode. Il est vrai que j'étais devenu plus âgé ; mais l'âge était une faible raison contre la force. Cependant je trouvais une voie qui me sauvait du danger, c'était de le faire appeler dans un endroit public, et de m'annoncer à lui sous un autre nom. Je pris aussitôt ce parti. M. de T... s'en alla chez G... M... et moi un Luxembourg, d'où j'envoyai avertir mon père qu'un gentilhomme de ses serviteurs était à l'attendre. Je craignais qu'il n'eût quelque peine à venir, parce que la nuit approchait. Il parut néanmoins peu après suivi de son laquais ; je le priai de prendre une allée où nous pussions être seuls. Nous fîmes cent pas pour le moins sans parler ; il s'imaginait bien, sans doute, que tant de précautions ne s'étaient pas faites sans un dessein d'importance. Il attendait ma harangue, et je la méditais.

Enfin j'ouvris la bouche. Monsieur, lui dis-je en tremblant, vous êtes un bon père. Vous m'avez comblé de grâces ; et vous m'avez pardonné un nombre infini de fautes ; aussi le ciel m'est-il témoin que j'ai poné vous tous les sentiments du fils le plus tendre et le plus respectueux. Mais il me semble... que votre rigueur... Eh bien, ma rigueur ! interrompit mon père, qui trouvait sans doute que je parlais lentement pour son impatience. Ah ! monsieur, repris-je, il me semble que votre rigueur est extrême dans le traitement que vous avez fait à la malheureuse Manon. Vous vous en êtes rapporté à M. de G... M... Sa haine vous l'a représentée sous les plus noires couleurs. Vous vous êtes formé d'elle une affreuse idée. Cependant c'est la plus douce et la plus aimable créature qui fut jamais. Ce n'a-t-il plu au ciel de vous inspirer l'envie de la voir un moment ! Je ne suis pas plus sûr qu'elle est charmante, que je le suis qu'elle vous l'aurait paru. Vous auriez pris parti pour elle. Vous auriez détesté les noirs artifices de G... M... ; vous auriez en compassion d'elle et de moi. Hélas ! j'en suis sûr. Votre cœur n'est pas insensible ; vous vous seriez laissé attendrir.

Il m'interrompit encore, voyant que je parlais avec une ardeur qui ne m'aurait pas permis de finir sitôt. Il voulut savoir à quoi j'avais dessein d'en venir par un discours si passionné. A vous demander la vie, répondis-je, que je ne puis conserver un moment si Manon part une fois pour l'Amérique. Non, non, me dit-il d'un ton sévère, j'aime mieux te voir sans vie, que sans sagesse et sans honneur. N'allons donc pas plus loin, m'écriai-je en l'arrêtant par le bras ; ôtez-la-moi, cette vie odieuse et insupportable ; car, dans le désespoir où vous me jetez, la mort sera une faveur pour moi. C'est un présent digne de la main d'un père.

Je ne te donnerais que ce que tu mérites, répliqua-t-il. Je connais bien des pères qui n'auraient pas attendu si longtemps pour être eux-mêmes tes bourreaux ; mais c'est ma bonté excessive qui t'a perdu.

Je me jetai à ses genoux : Ah ! s'il vous en reste encore, lui dis-je en les embrassant, ne vous endurez donc pas contre mes pleurs. Songez que je suis votre fils... Hélas ! souvenez-vous de ma mère. Vous l'aimiez si tendrement ! Auriez-vous souffert qu'on l'eût arrachée de vos bras ? vous l'auriez défendue jusqu'à la mort. Les autres n'ont-ils pas un cœur comme vous ? Peut-on être barbare après avoir une fois éprouvé ce que c'est que la tendresse et la douleur ?

Ne me parle pas davantage de ta mère, reprit-il d'une voix irritée ; ce souvenir éclauffe mon indignation. Tes désordres la feraient mourir de douleur, si elle eût assez vécu pour les voir. Finissons cet entretien, ajouta-t-il ; il m'importune, et ne me fera point changer de résolution. Je retourne au logis : je t'ordonne de me suivre.

Le ton sec et dur avec lequel il m'intima cet ordre me fit trop comprendre que son cœur était inflexible. Je m'éloignai de quelques pas, dans la crainte qu'il ne lui prit envie de m'arrêter de ses propres mains. N'augmentez pas mon désespoir, lui dis-je, en me forçant de vous désober. Il est impossible que je vous suive. Il ne l'est pas moins que je vive, après la dureté avec laquelle vous me traitez : ainsi je vous dis un éternel adieu. Ma mort, que vous apprendrez bientôt, ajoutai-je tristement, vous fera peut-être reprendre pour moi des sentiments de père. Comme je me tournais pour le quitter : Tu refuses donc de me suivre ? s'écria-t-il avec une vive colère : va, cours à ta porte. Adieu, fils ingrat et rebelle ! Adieu, lui dis-je dans mon transport, adieu, père barbare et dénaturé !

Je sortis aussitôt du Luxembourg. Je marchai dans les rues comme un furieux jusqu'à la maison de M. de T... Je levais, en marchant, les yeux et les mains pour invoquer toutes les puissances célestes. Ociel ! disais-je, serez-vous aussi impitoyable que les hommes ? Je n'ai plus de secours à attendre que de vous.

M. de T... n'était point encore retourné chez lui ; mais il revint après que je l'y eus attendu quelques moments. Sa négociation n'avait pas réussi mieux que la mienne ; il me le dit d'un visage abattu. Le jeune G... M..., quoique moins irrité que son père contre Manon et contre moi, n'avait pas voulu entreprendre de le solliciter en notre faveur. Il s'en était défendu par la crainte qu'il avait lui-même de ce vicillard vindicatif, qui s'était déjà fort emporté contre lui, en lui reprochant ses desseins de commerce avec Manon.

Il ne me restait donc que la voie de la violence, telle que M. de T... m'en avait tracé le plan ; j'y réduisis mes espérances. Elles sont bien incertaines, lui dis-je ; mais la plus solide et la plus consolante pour moi est celle de périr du moins dans l'entreprise. Je le quittai, en le priant de

ne secourir par ses vœux ; et je ne pensai plus qu'à m'associer des camarades à qui je pusse communiquer une étincelle de mon courage et de ma résolution.

Le premier qui s'offrit à mon esprit fut le même garde du corps que j'avais employé pour arrêter G... M... J'avais dessein aussi d'aller passer la nuit dans sa chambre, n'ayant pas eu l'esprit assez libre pendant l'après-midi pour me procurer un logement. Je le trouvai seul : il eut de la joie de me voir sorti du Châtelet. Il m'offrit affectueusement ses services : je lui expliquai ceux qu'il pouvait me rendre. Il avait assez de bon sens pour en apercevoir toutes les difficultés ; mais il fut assez généreux pour entreprendre de les surmonter.

Nous employâmes une partie de la nuit à raisonner sur mon dessein. Il me parla des trois soldats aux gardes dont il s'était servi dans la dernière occasion, comme de trois braves à l'épreuve. M. de T... m'avait informé exactement du nombre des archers qui devaient conduire Manon : ils n'étaient que six. Cinq hommes hardis et résolus suffisaient pour donner l'épouvante à ces misérables, qui ne sont point capables de se défendre honorablement lorsqu'ils peuvent éviter le péril du combat par une lâcheté.

Comme je ne manquais point d'argent, le garde du corps me conseilla de ne rien épargner pour assurer le succès de notre attaque. Il nous faut des chevaux, me dit-il, avec des pistolets, et chacun notre mousqueton. Je me charge de prendre demain le soin de ces préparatifs. Il faudra aussi trois habits communs pour nos soldats, qui n'oseraient paraître dans une affaire de cette nature avec l'uniforme du régiment. Je lui mis entre les mains les cent pistoles que j'avais reçues de M. de T... ; elles furent employées le lendemain jusqu'au dernier sou. Les trois soldats passèrent en revue devant moi : je les animai par de grandes promesses ; et, pour leur ôter toute défiance, je commençai par leur faire un présent à chacun de dix pistoles.

Le jour de l'exécution étant venu, j'en envoyai un de grand matin à l'Hôpital, pour s'instruire, par ses propres yeux, du moment auquel les archers partiraient avec leur proie. Quoique je n'eusse pris cette précaution que par un excès d'inquiétude et de prévoyance, il se trouva qu'elle avait été absolument nécessaire. J'avais compté sur quelques fausses informations qu'on m'avait données de leur route, et m'étant persuadé que c'était à la Rochelle que cette déplorable troupe devait être embarquée, j'aurais perdu mes peines à l'attendre sur le chemin d'Orléans. Cependant je fus informé, par le rapport du soldat aux gardes, qu'elle prenait le chemin de Normandie, et que c'était du Havre-de-Grâce qu'elle devait partir pour l'Amérique.

Nous nous rendîmes aussitôt à la porte Saint-Honoré, observant de marcher par des rues différentes ; nous nous réunîmes au bout du faubourg. Nos chevaux étaient frais : nous ne tardâmes point à découvrir les six gardes et les deux misérables voitures que vous vîtes à Passy il y a deux ans. Ce spectacle faillit m'ôter la force et la connaissance. O fortune, m'écriai-je, fortune cruelle ! accorde-moi ici du moins la mort ou la victoire.

Nous fîmes conseil un moment sur la manière dont nous ferions notre attaque. Les archers n'étaient guère plus de quatre cents pas devant nous, et nous pouvions les couper en passant au travers d'un petit champ autour duquel le grand chemin tournait. Le garde du corps fut d'avis de prendre cette voie, pour les surprendre en fondant tout d'un coup sur eux. J'approuvai sa pensée, et je fus le premier à piquer mon cheval. Mais la fortune avait rejeté impitoyablement mes vœux.

Les archers, voyant cinq cavaliers accourir vers eux, ne doutèrent point que ce ne fût pour les attaquer. Ils se mirent en défense, en préparant leurs baïonnettes et leurs fusils d'un air résolu.

Cette vue, qui ne fit que nous animer le garde du corps et moi, ôta tout d'un coup le courage à nos trois lâches compagnons : ils s'arrêtèrent comme de concert ; et, s'étant dit entre eux quelques mots que je n'entendis point, ils tournèrent la tête de leurs chevaux pour reprendre le chemin de Paris à bride abattue.

Dieux ! me dit le garde du corps, qui paraissait aussi éperdu que moi de cette infâme désertion, qu'allons-nous faire ? nous ne sommes que deux. J'avais perdu la voix, de fureur et d'étonnement. Je m'arrêtai, incertain si ma première vengeance ne devait pas s'employer à la poursuite des lâches qui m'abandonnaient. Je les regardais fur, et je jetais les yeux de l'autre côté sur les archers ; s'il m'eût été possible de me partager, j'aurais fondu tout à la fois sur ces deux objets de ma rage ; je les dévorais tous ensemble.

Le garde du corps, qui jugeait de mon incertitude par le mouvement égaré de mes yeux, me pria d'écouter son conseil. N'étant que deux, me dit-il, il y aurait de la folie à attaquer six hommes aussi bien armés que nous, et qui paraissent nous attendre de pied ferme. Il faut retourner à Paris, et tâcher de réussir mieux dans le choix de nos braves. Les archers ne sauraient faire de longues journées avec deux pesantes voitures ; nous les rejoindrons demain sans peine.

Je fis un moment de réflexion sur ce parti ; mais, ne voyant de tous côtés que des sujets de désespoir, je pris une résolution véritablement désespérée : ce fut de remercier mon compagnon de ses services ; et, loin d'attaquer les archers, je résolus d'aller, avec soumission, les prier de me recevoir dans leur troupe, pour accompagner Manon avec eux jusqu'au Havre-de-Grâce, et passer ensuite au delà des mers avec elle. Tout le monde me persécuta ou me trahit, dis-je au garde du corps ; je n'ai plus de fond à faire sur personne ; je n'attends plus rien ni de la fortune ni

du secours des hommes ; mes malheurs sont au comble ; il ne me reste plus que de m'y soumettre ; ainsi je ferai les vœux à toute espérance. Puisse le ciel récompenser votre générosité ! Adieu ; je vais aider mon mauvais sort à consommer ma ruine, en y courant moi-même volontairement. Il fit inutilement ses efforts pour m'engager à retourner à Paris. Je le priai de me laisser suivre mes résolutions et de me quitter sur-le-champ, de peur que les archers ne continuassent de croire que notre dessein était de les attaquer.

J'allai seul vers eux d'un pas lent, et le visage si consterné, qu'ils ne durent rien trouver d'effrayant dans mes approches. Ils se tenaient néanmoins en défense. Rassurez-vous, messieurs, leur dis-je en les abordant ; je ne vous apporte point la guerre, je viens vous demander des grâces. Je les priai de continuer leur chemin sans défiance, et je leur appris, en marchant, les faveurs que j'attendais d'eux.

Ils consultèrent ensemble de quelle manière ils devaient recevoir cette ouverture. Le chef de la bande prit la parole pour les autres. Il me répondit que les ordres qu'ils avaient de veiller sur leurs captives étaient d'une extrême rigueur ; que je lui paraissais néanmoins si bon homme, que lui et ses compagnons se relâcheraient un peu de leur devoir ; mais que je devais comprendre qu'il fallait qu'il m'en coûtât quelque chose. Il me restait environ quinze pistoles ; je leur dis naturellement en quoi consistait le fond de ma bourse. Eh bien, me dit l'archer, nous en userons généreusement. Il ne vous en coûtera qu'un écu par heure pour entretenir celle de nos filles qui vous plaira le plus ; c'est le prix courant de Paris.

Je ne leur avais pas parlé de Manon en particulier, parce que je n'avais pas dessein qu'ils connussent ma passion. Ils s'imaginèrent d'abord que ce n'était qu'une fantaisie de jeune homme, qui me faisait chercher un peu de passe-temps avec ces créatures ; mais lorsqu'ils crurent s'être aperçus que j'étais amoureux, ils augmentèrent tellement le tribut, que ma bourse se trouva épuisée en partant de Mantes, ou nous avions couché le jour que nous arrivâmes à Passy.

Vous dirai-je quel fut le déplorable sujet de mes entretiens avec Manon pendant cette route, ou quelle impression sa vue fit sur moi, lorsque j'eus obtenu des gardes la liberté d'approcher de son chariot ? Ah ! les expressions ne rendent jamais qu'à demi les sentiments du cœur ; mais figurez-vous ma pauvre maîtresse enchaînée par le milieu du corps, assise sur quelques poignées de paille, la tête appuyée languissamment sur un côté de la voiture, le visage pâle et mouillé d'un ruisseau de larmes qui se faisaient un passage au travers de ses paupières, quoiqu'elle eût continuellement les yeux fermés. Elle n'avait pas même eu la curiosité de les ouvrir lorsqu'elle avait entendu le bruit de ses gardes qui craignaient d'être attaqués. Son linge était sale et dérangé, ses mains délicates exposées à l'injure de l'air : enfin tout ce composé charmant, cette figure capable de ramener l'univers à l'idolâtrie, paraissait dans un désordre et un abattement inexprimables.

J'employai quelque temps à la considérer, en allant à cheval à côté du chariot. J'étais si peu à moi-même, que je fus sur le point plusieurs fois de tomber dangereusement. Mes soupirs et mes exclamations fréquentes m'attirèrent d'elle quelques regards. Elle me reconnut, et je remarquai que, dans le premier mouvement, elle tenta de se précipiter hors de la voiture pour venir à moi ; mais, étant retenue par sa chaîne, elle retomba dans sa première attitude.

Je priai les archers d'arrêter un moment, par compassion ; ils y consentirent par avarice. Je quittai mon cheval pour m'asseoir auprès d'elle. Elle était si languissante et si affaiblie, qu'elle fut longtemps sans pouvoir se servir de sa langue ni remuer les mains. Je les mouillais pendant ce temps-là de mes pleurs ; et, ne pouvant proférer moi-même une seule parole, nous étions l'un et l'autre dans une des plus tristes situations dont il y ait jamais eu d'exemple. Nos expressions ne le furent pas moins lorsque nous eûmes retrouvé la liberté de parler. Manon parla peu : il semblait que la honte et la douleur eussent altéré les organes de sa voix ; le son en était faible et tremblant.

Elle me remercia de ne l'avoir pas oubliée, et de la satisfaction que je lui accordais, dit-elle en soupirant, de me voir du moins encore une fois, et de me dire le dernier adieu. Mais lorsque je l'eus assurée que rien n'était capable de me séparer d'elle, et que j'étais disposé à la suivre jusqu'à l'extrémité du monde, pour prendre soin d'elle, pour la servir, pour l'aimer et pour attacher inseparablement ma malheureuse destinée à la sienne, cette pauvre fille se livra à des sentiments si tendres et si douloureux, que j'appréhendai quelque chose pour sa vie d'une si violente émotion. Tous les mouvements de son âme semblaient se réunir dans ses yeux. Elle les tenait fixés sur moi. Quelquefois elle ouvrait la bouche sans avoir la force d'achever qu-lques mots qu'elle commençait. Il lui en échappait néanmoins quelques-uns : c'était des marques d'admiration sur mon amour, de tendres plaintes de son excès, des doutes qu'elle pût être assez heureuse pour m'avoir inspiré une passion si parfaite, des instances pour me faire renoncer au dessein de la suivre, et chercher ailleurs un bonheur digne de moi, qu'elle me disait que je ne pouvais espérer avec elle.

En dépit du plus cruel de tous les sorts, je trouvais ma félicité dans ses regards et dans la certitude que j'avais de son affection. J'avais perdu, à la vérité, tout ce que le reste des hommes estima, mais j'étais maître du cœur de Manon, le seul bien que j'estimais. Vivre en Europe, vivre en Amérique, que m'importait-il en quel endroit vivre si j'étais sûr d'y être heureux en y vivant avec ma maîtresse ? Tout l'univers

n'est-il pas la patrie de deux amants fidèles ? Ne trouvent-ils pas l'un dans l'autre, père, mère, parents, amis, richesses et félicité ?

Si quelque chose ne causait de l'inquiétude, c'était la crainte de voir Manon exposée aux besoins de l'indigence. Je me supposais déjà avec elle dans une région inculte et habitée par des sauvages. Je suis bien sûr, disais-je, qu'il ne saurait y en avoir d'aussi cruels que G... M... et mon père. Ils nous laisseront du moins vivre en paix. Si les relations qu'on en fait sont fidèles, ils suivent les lois de la nature. Ils ne connaissent ni les fureurs de l'avarice qui possèdent G... M..., ni les idées fantastiques de l'honneur, qui m'ont fait un ennemi de mon père : ils ne troubleront point deux amants qu'ils verront vivre avec autant de simplicité qu'eux. J'étais donc tranquille de ce côté-là.

Mais je ne me formais point des idées romanesques par rapport aux besoins communs de la vie. J'avais éprouvé trop souvent qu'il y a des nécessités insupportables, surtout pour une fille délicate qui est accoutumée à une vie commode et abondante. J'étais au désespoir d'avoir éprouvé inutilement ma bourse, et que le peu d'argent qui me restait fut encore sur le point de m'être ravi par la friponnerie des archers. Je concevais qu'avec une petite somme j'aurais pu espérer non-seulement de me soutenir quelque temps en Amérique, où l'argent était rare, mais d'y former même quelque entreprise pour un établissement durable.

Cette considération me fit naître la pensée d'écrire à Tiberge, que j'avais toujours trouvé si prompt à m'offrir les secours de l'amitié. J'écrivis, dès la première ville où nous passâmes. Je ne lui apportai point d'autre motif que le pressant besoin dans lequel je prévoyais que je me trouverais au Havre-de-Grâce, où j'ai lui confessais que j'étais allé conduire Manon ; je lui demandais cent pistoles. Faites-les-moi tenir au Havre, lui disais-je, par le maître de la poste. Vous voyez bien que c'est la dernière fois que j'importune votre affection, et que ma malheureuse maîtresse m'étant enlevée pour toujours, je ne puis la laisser partir sans quelques soulagemens qui adoucissent son sort et mes mortels regrets.

Les archers devinrent si intraitables lorsqu'il eurent découvert la violence de ma passion, que, redoublant continuellement le prix de leurs moindres faveurs, ils me réduisirent bientôt à la dernière indigence. L'amour, d'ailleurs, ne me permettait guère de ménager ma bourse. Je m'oubliais du matin au soir près de Manon ; et ce n'était plus par heure que le temps m'était mesuré ; c'était par la longueur entière des jours. Enfin, ma bourse étant tout à fait vide, je me trouvais exposé aux caprices et à la brutalité de six misérables qui me traitaient avec une hauteur insupportable. Vous en fûtes témoin à Passy. Votre rencontre fut un heureux moment de relâche qui me fut accordé par la fortune. Votre pitié à la vue de mes peines fut ma seule recommandation auprès de votre cœur généreux. Le secours que vous m'accordâtes libéralement servit à me faire gagner le Havre, et les archers tinrent leur promesse avec plus de fidélité que je ne l'espérais.

Nous arrivâmes au Havre. J'allai d'abord à la poste. Tiberge n'avait point encore eu le temps de me répondre ; je m'informai exactement quel jour je pouvais attendre sa lettre. Elle ne pouvait arriver que deux jours après ; et, par une étrange disposition de mon mauvais sort, il se trouva que notre vaisseau devait partir le matin de celui auquel j'attendais l'ordinaire. Je ne puis vous représenter mon désespoir. Quoi ? m'écriai-je, dans le malheur même il faudra toujours que je sois distingué par des excès ! Manon répondit : Hélas ! une vie si malheureuse mérite-t-elle le soin que nous en prenons ? Mourons au Havre, mon cher chevalier. Que la mort finisse tout d'un coup nos misères. Irons-nous les traîner dans un pays inconnu où nous devons nous attendre à d'horribles extrémités, puisqu'on a voulu m'en faire un supplice ? Mourons, me répéta-t-elle, ou du moins donnez-moi la mort, et va chercher un autre sort dans les bras d'une amante plus heureuse. Non, non, lui dis-je ; c'est pour moi un sort digne d'envie que d'être malheureux avec vous.

Son discours me fit trembler. Je jugeai qu'elle était accablée de ses maux. Je m'efforçai de prendre un air plus tranquille, pour lui ôter ces funestes pensées de mort et de désespoir. Je résolus de tenir la même conduite à l'avenir, et j'ai éprouvé dans la suite que rien n'est plus capable d'inspirer du courage à une femme, que l'intrépidité d'un homme qu'elle aime.

Lorsque j'eus perdu l'espérance de recevoir du secours de Tiberge, je vendis mon cheval. L'argent que j'en tirai, joint à celui qui me restait encore de vos libéralités, me composa la petite somme de dix-sept pistoles. J'en employai sept à l'achat de quelques soulagemens nécessaires à Manon ; et je serrai les dix autres avec soin, comme le fondement de notre fortune et de nos espérances en Amérique. Je n'eus point de peine à me faire recevoir dans le vaisseau. On cherchait alors des jeunes gens qui fussent disposés à se joindre volontairement à la colonie. Le passage et la nourriture me furent accordés gratis. La poste de Paris devant partir le lendemain, j'y laissai une lettre pour Tiberge. Elle était touchante, et capable de l'attendrir sans doute au dernier point, puisqu'elle lui fit prendre une résolution qui ne pouvait venir que d'un fonds infini de tendresse et de générosité pour un ami malheureux.

Nous mîmes à la voile. Le vent se cessa point de nous être favorable. J'obtins du capitaine un lieu à part pour Manon et pour moi. Il eut la bonté de nous regarder d'un autre oeil que le commun de nos misérables associés. Je l'avais pris en particulier dès le premier jour ; et, pour m'attacher de lui quel que considération, je lui avais découvert une part de mes infortunes. Je ne crus pas me rendre coupable d'un mensonge hon-

teux en lui disant que j'étais marié à Manon. Il feignit de me croire, et il m'accorda sa protection. Nous en reçûmes des marques pendant toute la navigation. Il eut soin de nous faire nourrir honnêtement : et les égards qu'il eut pour nous servirent à nous faire respecter des compagnons de notre misère. J'avais une attention continuelle à ne pas laisser souffrir le moindre incommode à Manon. Elle le remarquait bien ; et cette vue, jointe au vif ressentiment de l'étrange extrémité où je m'étais réduit pour elle, la rendait si tendre et si passionnée, si attentive aussi à mes plus légers besoins, que c'était entre elle et moi une perpétuelle émulation de services et d'amour. Je ne regrettais point l'Europe ; au contraire, plus nous avançons vers l'Amérique, plus je sentais mon cœur s'élargir et devenir tranquille. Si j'eusse pu m'assurer de n'y pas manquer des nécessités absolues de la vie, j'aurais remercié la fortune d'avoir donné un tour si favorable à nos malheurs.

Après une navigation de deux mois, nous abordâmes enfin au rivage désiré. Le pays ne nous offrit rien d'agréable à la première vue. C'étaient des campagnes stériles et inhabitées où l'on voyait à peine quelques oiseaux et quelques arbres dépouillés par le vent. Nulle trace d'homme ni d'animaux. Cependant le capitaine ayant fait tirer quelques pièces de notre artillerie, nous ne fûmes pas longtemps sans apercevoir une troupe de citoyens de la Nouvelle-Orléans, qui s'approchèrent de nous avec de vives marques de joie. Nous n'avions pas découvert la ville : elle est cachée de ce côté-là par une petite colline. Nous fûmes reçus comme des gens descendus du ciel.

Ces pauvres habitants s'empressaient pour nous faire mille questions sur l'état de la France et sur les différentes provinces où ils étaient nés. Ils nous embrassaient comme leurs frères, et comme de chers compagnons qui venaient partager leur misère et leur solitude. Nous prîmes le chemin de la ville avec eux ; mais nous fûmes surpris de découvrir, en avançant, que ce qu'on nous avait vanté jusqu'alors comme une bonne ville n'était qu'un assemblage de quelques pauvres cabanes. Elles étaient habitées par cinq ou six cents personnes. La maison du gouverneur nous parut un peu distinguée par sa hauteur et par sa situation. Elle est défendue par quelques ouvrages de terre autour desquels règne un large fossé.

Nous fûmes d'abord présentés à lui. Il s'entretint longtemps en secret avec le capitaine ; et revenant ensuite à nous, il considéra l'une après l'autre toutes les filles qui étaient arrivées par le vaisseau. Elles étaient au nombre de trente ; car nous en avions trouvé au Havre une autre bande qui s'était jointe à la nôtre. Le gouverneur les ayant longtemps examinées, fit appeler divers jeunes gens de la ville, qui languissaient dans l'attente d'une épouse. Il donna les plus jolies aux principaux, et le reste fut tiré au sort. Il n'avait point encore parlé à Manon ; mais lorsqu'il eut ordonné aux autres de se retirer, il nous fit demeurer elle et moi. J'apprends du capitaine, nous dit-il, que vous êtes mariés, et qu'il vous a reconnus sur la route pour deux personnes d'esprit et de mérite. Je n'entre point dans les raisons qui ont causé votre malheur ; mais s'il est vrai que vous ayez autant de savoir-vivre que votre figure me le promet, je n'épargnerai rien pour adoucir votre sort, et vous contribuerez vous-mêmes à me faire trouver quelque agrément dans ce lieu sauvage et désert.

Je lui répondis de la manière que je crus la plus propre à confirmer l'idée qu'il avait de nous. Il donna quelques ordres pour nous faire préparer un logement dans la ville, et il nous retint à souper avec lui. Je lui trouvai beaucoup de politesse pour un chef de malheureux bannis. Il ne nous fit point de questions en public sur le fond de nos aventures. La conversation fut générale ; et malgré notre tristesse nous nous efforcâmes, Manon et moi, de contribuer à la rendre agréable.

Le soir, il nous fit conduire au logement qu'on nous avait préparé. Nous trouvâmes une misérable cabane composée de planches et de boue, qui consistait en deux ou trois chambres de plain-pied, avec un grenier au-dessus. Il y avait fait mettre six chaises et quelques commodités nécessaires à la vie.

Manon parut effrayée à la vue d'une si triste demeure. C'était pour moi qu'elle s'affligeait beaucoup plus que pour elle-même. Elle s'assit lorsque nous fûmes seuls, et elle se mit à pleurer amèrement. J'entrepris d'abord de la consoler ; mais lorsqu'elle m'eut fait entendre que c'était moi seul qu'elle plaignait, et qu'elle ne considérait dans nos malheurs communs que ce que j'avais à souffrir, j'affectai de montrer assez de courage et même assez de joie pour lui en inspirer. De quoi me plaindrais-je, lui dis-je ? je possède tout ce que je désire. Vous m'aimez, n'est-ce pas ? quel autre bonheur me suis-je jamais proposé ? Laissons au ciel le soin de notre fortune. Je ne la trouve pas si désespérée. Le gouverneur est un homme civil, il nous a marqué de la considération ; il ne permettra pas que nous manquions du nécessaire. Pour ce qui regarde la pauvreté de notre cabane et la grossièreté de nos meubles, vous avez pu remarquer qu'il y a peu de personnes ici qui paraissent mieux logées et mieux meublées que nous : et puis tu es un chimiste admirable, ajoutai-je en l'embrassant, tu transformes tout en or.

Vous serez donc la plus riche personne de l'univers, me répondit-elle ; car s'il n'y eut jamais d'amour tel que le vôtre, il est impossible d'être aimé plus tendrement que vous l'êtes. Je me rends justice, continua-t-elle : je sens bien que je n'ai jamais mérité ce prodigieux attachement que vous avez pour moi. Je vous ai causé des chagrins que vous n'avez pu pardonner sans une bonté extrême. J'ai été légère et volage ; et même en vous aimant éperdument, comme j'ai toujours fait, je n'étais qu'une ingrâte. Mais vous ne sauriez croire combien je suis changée : mes lar-

mes, que vous avez vu couler si souvent depuis notre départ de France, n'ont pas eu une seule fois mes malheurs pour objet. J'ai cessé de les sentir aussitôt que vous avez commencé à les partager. Je n'ai pleuré que de tendresse et de compassion pour vous. Je ne me console point d'avoir pu vous chagriner un moment dans ma vie. Je ne cesse point de me reprocher mes inconstances, et de m'attendrir en admirant de quoi l'amour vous a rendu capable pour une malheureuse qui n'en était pas digne, et qui ne payerait pas bien de tout son sang, ajouta-t-elle avec une abondance de larmes, la moitié des peines qu'elle vous a causées.

Ses pleurs, son discours, et le ton dont elle le prononça, firent sur moi une impression si étonnante, que je crus sentir une espèce de division dans mon âme. Prends garde, lui dis-je, prends garde, ma chère Manon; je n'ai point assez de force pour supporter des marques si vives de ton affection; je ne suis point accoutumé à ces excès de joie. O Dieu! m'écriai-je, je ne vous demande plus rien. Je suis assuré du cœur de Manon; il est tel que je l'ai souhaité pour être heureux; je ne puis plus cesser de l'être à présent; voilà ma félicité bien établie. Elle l'est, reprit-elle, si vous la faites dépendre de moi, et je sais bien où je puis compter aussi de trouver toujours la mienne.

Je me couchai avec ces charmantes idées, qui changèrent ma cabane en un palais digne du premier roi du monde. L'Amérique me parut un lieu de délices après cela. C'est à la Nouvelle-Orléans qu'il faut venir, disais-je souvent à Manon, quand on veut goûter les vrais douceurs de l'amour: c'est ici qu'on s'aime sans intérêt, sans jalousie, sans inconstance. Nos compatriotes y viennent chercher de l'or; ils ne s'imaginent pas que nous y avons trouvé des trésors bien plus estimables.

Nous cultivâmes soigneusement l'amitié du gouverneur. Il eut la bonté, quelques semaines après notre arrivée, de me donner un petit emploi qui vint à vaquer dans le fort. Quoiqu'il ne fût pas bien distingué, je l'acceptai comme une faveur du ciel: il me mettait en état de vivre sans être à charge à personne. Je pris un valet pour moi, et une servante pour Manon. Notre petite fortune s'arrangea: j'étais réglé dans ma conduite, Manon ne l'était pas moins; nous ne laissions point échapper l'occasion de rendre service et de faire du bien à nos voisins. Cette disposition officieuse et la douceur de nos manières nous attirèrent la confiance et l'affection de toute la colonie; nous fûmes en peu de temps si considérés, que nous passions pour les premières personnes de la ville après le gouverneur.

L'innocence de nos occupations et la tranquillité où nous étions continuellement servirent à nous faire rappeler insensiblement des idées de religion. Manon n'avait jamais été une fille impie; je n'étais pas non plus de ces libertins outrés qui font gloire d'ajouter l'irrégularité à la dépravation des mœurs: l'amour et la jeunesse avaient causé tous nos désordres. L'expérience commençait à nous tenir lieu d'âge; elle fit sur nous le même effet que les années. Nos conversations, qui étaient toujours réfléchies, nous mirent insensiblement dans le goût d'un amour vertueux. Je fus le premier qui proposai ce changement à Manon. Je connaissais les principes de son cœur: elle était droite et naturelle dans tous ses sentiments, qualité qui dispose toujours à la vertu. Je lui fis comprendre qu'il manquait une chose à notre bonheur: C'est, lui dis-je, de le faire approuver du ciel. Nous avons l'âme trop belle et le cœur trop bien fait l'un et l'autre pour vivre volontairement dans l'oubli du devoir. Passe d'y avoir vécu en France, où il nous était également impossible de nous aimer et de nous satisfaire par une voie légitime; mais en Amérique, où nous ne dépendons que de nous-mêmes, où nous n'avons plus à ménager les lois arbitraires du sang et de la bienséance, où l'on nous croit même mariés, qui empêche que nous ne le soyons bientôt effectivement, et que nous n'oublions notre amour par des serments que la religion autorise? Pour moi, ajoutai-je, je ne vous offre rien de nouveau en vous offrant mon cœur et ma main; mais je suis prêt à vous en renouveler le don au pied d'un autel.

Il me parut que ce discours la pénétrait de joie. Croiriez-vous, me répondit-elle, que j'y ai pensé mille fois depuis que nous sommes en Amérique? La crainte de vous déplaire m'a fait retenir ce désir dans mon cœur. Je n'ai point la présomption d'aspirer à la qualité de votre épouse. Ah! Manon, répliquai-je, tu serais bientôt celle d'un roi si le ciel m'avait fait naître avec une couronne. Ne balançons plus; nous n'avons nul obstacle à redouter: j'en veux parler dès aujourd'hui au gouverneur, et lui avouer que nous l'avons trompé jusqu'à ce jour. Laissons craindre aux amants vulgaires, ajoutai-je, les chaînes indissolubles du mariage; ils ne les craindraient pas s'ils étaient sûrs, comme nous, de porter toujours celles de l'amour. Je laissai Manon au comble de la joie après cette résolution.

Je suis persuadé qu'il n'y a point d'honnête homme au monde qui n'ait approuvé mes vues dans les circonstances où j'étais; c'est à-dire asservi fatalement à une passion que je ne pouvais vaincre, et combattu par des remords que je ne devais point étouffer. Mais se trouvera-t-il quelqu'un qui accuse mes plaintes d'injustice, si j'aimais de la rigueur du ciel à rejeter un dessein que je n'avais formé que pour lui plaire? Hélas! que dis-je! à le rejeter; il l'a puni comme un crime. Il m'avait souffert avec patience tandis que je marchais aveuglément dans la route du vice; et ses plus rudes châtimens m'étaient réservés lorsque je commençais à retourner à la vertu. Je crains de manquer de force pour achever le récit du plus funeste événement qui fut jamais.

J'allai chez le gouverneur, comme il m'en était convenu avec Manon, pour

le prier de consentir à la cérémonie de notre mariage. Je me serais bien gardé d'en parler, à lui ni à personne, si j'eusse pu me promettre que son aumônier, qui était alors le seul prêtre de la ville, m'eût rendu ce service sans sa participation; mais n'osant espérer qu'il voudrait s'engager au silence, j'avais pris le parti d'agir ouvertement.

Le gouverneur avait un neveu nommé Symelet, qui lui était extrêmement cher. C'était un homme de trente ans, brave, mais emporté et violent. Il n'était point marié. La beauté de Manon l'avait touché dès le jour de notre arrivée; et les occasions sans nombre qu'il avait eues de la voir, pendant neuf ou dix mois, avaient tellement enflammé sa passion, qu'il se consumait en secret pour elle. Cependant, comme il était persuadé, avec son oncle et toute la ville, que j'étais réellement marié, il s'était rendu maître de son amour jusqu'au point de n'en laisser rien éclater; et son zèle s'était même déclaré pour moi dans plusieurs occasions de me rendre service.

Je le trouvai avec son oncle lorsque j'arrivai au fort. Je n'avais nulle raison qui m'obligeât de lui faire un secret de mon dessein, de sorte que je ne fis point difficulté de m'expliquer en sa présence. Le gouverneur m'écouta avec sa bonté ordinaire. Je lui racontai une partie de mon histoire, qu'il entendit avec plaisir; et lorsque je le priai d'assister à la cérémonie que je méditais, il eut la générosité de s'engager à faire toute la dépense de la fête. Je me retirai fort content.

Une heure après, je vis entrer l'aumônier chez moi. Je m'imaginai qu'il venait me donner quelques instructions sur mon mariage; mais, après m'avoir salué froidement, il me déclara, en deux mots, que M. le gouverneur me défendait d'y penser, et qu'il avait d'autres vues sur Manon. D'autres vues sur Manon! lui dis-je avec un mortel saisissement de cœur; et quelles vues donc, M. l'aumônier? Il me répondit que je n'ignorais pas que M. le gouverneur était le maître; que Manon ayant été envoyée de France pour la colonie, c'était à lui de disposer d'elle; qu'il ne l'avait pas fait jusqu'alors, parce qu'il l'a croyait mariée; mais qu'ayant appris de moi-même qu'elle ne l'était point, il jugerait à propos de la donner à M. Symelet, qui en était amoureux.

Ma vivacité l'emporta sur ma prudence. J'ordonnai fièrement à l'aumônier de sortir de ma maison, en jurant que le gouverneur, Symelet, et toute la ville ensemble, n'oseraient porter la main sur ma femme ou ma maîtresse, comme ils voudraient l'appeler.

Je fis part aussitôt à Manon du funeste message que je venais de recevoir. Nous jugeâmes que Symelet avait séduit l'esprit de son oncle depuis mon retour, et que c'était l'effet de quelque dessein médité depuis longtemps. Ils étaient les plus forts. Nous nous trouvions dans la Nouvelle-Orléans comme au milieu de la mer, c'est-à-dire séparés du reste du monde par des espaces immenses. Où fuir, dans un pays inconnu, désert ou habité par des bêtes féroces et par des sauvages aussi barbares qu'elles? J'étais estimé dans la ville; mais je ne pouvais espérer d'émouvoir assez le peuple en ma faveur pour en obtenir un secours proportionné au mal; il eût fallu de l'argent. J'étais pauvre. D'ailleurs, le succès d'une émotion populaire était incertain; et si la fortune nous eût manqué, notre malheur serait devenu sans remède.

Je roulais toutes ces pensées dans ma tête; j'en communiquai une partie à Manon; j'en formais de nouvelles sans écouter sa réponse; je prenais un parti; je le rejetais pour en prendre un autre; je parlais seul, je répondais tout haut à mes pensées; enfin, j'étais dans une agitation que je ne saurais comparer à rien, parce qu'il n'y en eut jamais d'égale. Manon avait les yeux sur moi; elle jugeait par mon trouble de la grandeur du péril; et, tremblant pour moi plus que pour elle-même, cette tendre fille n'osait pas même ouvrir la bouche pour m'exprimer ses craintes.

Après une infinité de réflexions, je m'arrêtai à la résolution d'aller trouver le gouverneur, pour m'efforcer de le toucher par des considérations d'honneur et par le souvenir de mon respect et de son affection. Manon voulut s'opposer à ma sortie; elle me disait, les larmes aux yeux: Vous allez à la mort; ils vont vous tuer; je ne vous reverrai plus; je veux mourir avant vous. Il fallut beaucoup d'efforts pour la persuader de la nécessité où j'étais de sortir, et de celle qu'il y avait pour elle de demeurer au logis. Je lui promis qu'elle me reverrait dans un instant. Elle ignorait, et moi aussi, que c'était sur elle-même que devait tomber toute la colère du ciel et la rage de nos ennemis.

Je me rendis au fort: le gouverneur était avec son aumônier. Je m'abaissai, pour le toucher, à des soumissions qui m'aurait fait mourir de honte si je les eusse faites pour toute autre cause. Je le pris par tous les motifs qui doivent faire une impression certaine sur un cœur qui n'est pas celui d'un tigre féroce et cruel.

Ce barbare ne fit à mes plaintes que deux réponses, qu'il répéta cent fois. Manon, me dit-il, dépendait de lui; il avait donné sa parole à son neveu. J'étais résolu de me modérer jusqu'à l'extrémité: je me contentai de lui dire que je le croyais trop de mes amis pour vouloir ma mort, à laquelle je consentirais plutôt qu'à la perte de ma maîtresse.

Je fus tout persuadé, en sortant, que je n'avais rien à espérer de cet opiniâtre vieillard, qui se serait damné mille fois pour son neveu. Cependant je persistai dans le dessein de conserver jusqu'à la fin un air de modération; résolu, si l'on en venait aux excès d'injustice, de donner à l'Amérique une de ces plus sanglantes et des plus horribles scènes que l'amour ait jamais produites.

Je retournai chez moi en méditant sur ce projet, lorsque le sort, qui

voulait hâter ma ruine, me fit rencontrer Synnelet. Il lut dans mes yeux une partie de mes pensées. J'ai dit qu'il était brave; il vint à moi: Ne me cherchez-vous pas? me dit-il. Je connais que mes desseins vous offensent, et j'ai bien prévu qu'il faudrait se couper la gorge avec vous: allons voir qui sera le plus heureux. Je lui répondis qu'il avait raison, et qu'il n'y avait que ma mort qui pût finir nos différends.

Nous nous écartâmes d'une centaine de pas hors de la ville. Nos épées se croisèrent; je le blessai et je le désarmai presque en même temps. Il fut si enragé de son malheur, qu'il refusa de me demander la vie et de renoncer à Manon. J'avais peut-être droit de lui ôter tout d'un coup l'une et l'autre; mais un sang généreux ne se dément jamais. Je lui jetai son épée. Re commençons, lui dis-je, et songez que c'est sans quartier. Il m'attaqua avec une furie inexprimable. Je dois confesser que je n'étais pas fort dans les armes, n'ayant en que trois mois de salle à Paris. L'amour conduisait mon épée. Synnelet ne laissa pas de me percer le bras d'outre en outre; mais je le pris sur le temps, et je lui fournis un coup si vigoureux, qu'il tomba à mes pieds sans mouvement.

Malgré la joie que donne la victoire après un combat mortel, je réfléchis aussitôt sur les conséquences de cette mort. Il n'y avait pour moi ni grâce ni délai de supplice à espérer. Connaissant, comme je faisais, la passion du gouverneur pour son neveu, j'étais certain que ma mort ne serait pas différée d'une heure après la connaissance de la sienne. Quelque pressante que fût cette crainte, elle n'était pas la plus forte cause de mon inquiétude. Manon, l'intérêt de Manon, son péril et la nécessité de la perdre, me troublaient jusqu'à repandre de l'obscurité sur mes yeux et à m'empêcher de reconnaître le lieu où j'étais. Je regrettai le sort de Synnelet; une prompt mort me semblait le seul remède de mes peines.

Cependant ce fut cette pensée même qui me fit rappeler promptement mes esprits, et qui me rendit capable de prendre une résolution. Quoi! je veux mourir, m'écriai-je, pour finir mes peines! Il y en a donc que j'appréhende plus que la perte de ce que j'aime. Ah! souffrons jusqu'aux plus cruelles extrémités pour secourir ma maîtresse; et remettons à mourir après les avoir souffertes inutilement.

Je repris le chemin de la ville; j'entrai chez moi, j'y trouvai Manon à demi morte de frayeur et d'inquiétude; ma présence la ranima. Je ne pouvais lui déguiser le terrible accident qui venait de m'arriver. Elle tomba sans connaissance entre mes bras au récit de la mort de Synnelet et de ma blessure; j'employai plus d'un quart d'heure à lui faire retrouver le sentiment.

J'étais à demi mort moi-même; je ne voyais pas le moindre jour à sa sûreté ni à la mienne. Manon, que ferons-nous? lui dis-je lorsqu'elle eut repris un peu de force; hélas! qu'allons-nous faire? Il faut nécessairement que je m'éloigne. Voulez-vous demeurer dans la ville? Oui, demeurez-y; vous pouvez encore y être heureuse; et moi je vais, loin de vous, chercher la mort parmi les sauvages ou entre les griffes des bêtes féroces.

Elle se leva malgré sa faiblesse; elle me prit la main pour me conduire vers la porte. Fuyons ensemble, me dit-elle, ne perdons pas un instant. Le corps de Synnelet peut avoir été trouvé par hasard, et nous n'aurions pas le temps de nous éloigner. Mais, chère Manon, repris-je tout éperdu, dites-moi donc où nous pouvons aller. Voyez-vous quelque ressource? Ne vaut-il pas mieux que vous tâchiez de vivre ici sans moi, et que je porte volontairement ma tête au gouverneur?

Cette proposition ne fit qu'augmenter son ardeur à partir; il fallut la suivre. J'eus encore assez de présence d'esprit, en sortant, pour prendre quelques liqueurs fortes que j'avais dans ma chambre, et toutes les provisions que je pus faire entrer dans mes poches. Nous dîmes à nos domestiques, qui étaient dans la chambre voisine, que nous partions pour la promenade du soir (nous avions cette coutume tous les jours); et nous nous éloignâmes de la ville plus promptement que la délicatesse de Manon ne semblait le permettre.

Quoique je ne fusse pas sorti de mon irrésolution sur le lieu de notre retraite, je ne laissais pas d'avoir deux espérances sans lesquelles j'aurais préféré la mort à l'incertitude de ce qui pouvait arriver à Manon. J'avais acquis assez de connaissance du pays, depuis près de dix mois que j'étais en Amérique, pour ne pas ignorer de quelle manière on apprivoisait les sauvages. On pouvait se mettre entre leurs mains sans courir à une mort certaine. J'avais même appris quelques mots de leur langue et quelques-unes de leurs coutumes, dans les diverses occasions que j'avais eues de les voir.

Avec cette triste ressource, j'en avais une autre du côté des Anglais, qui ont comme nous des établissements dans cette partie du nouveau monde. Mais j'étais effrayé de l'éloignement: nous avions à traverser, jusqu'à leurs colonies, de stériles campagnes de plusieurs journées de longueur, et quelques montagnes si hautes et si escarpées, que le chemin en paraissait difficile aux hommes les plus grossiers et les plus vigoureux. Je me flattais néanmoins que nous pourrions tirer parti de ces deux ressources: des sauvages pour nous aider à nous conduire, et des Anglais pour nous recevoir dans leurs habitations.

Nous marchâmes aussi longtemps que le courage de Manon put la soutenir, c'est-à-dire environ deux lieues, car cette amante incomparable refusa constamment de s'arrêter plus tôt. Accablée enfin de lassitude, elle me confessa qu'il lui était impossible d'avancer davantage. Il était déjà nuit; nous nous assimes au milieu d'une vaste plaine, sans avoir pu

trouver un arbre pour nous mettre à couvert. Son premier soin fut de changer le linge de ma blessure, qu'elle avait pansée elle-même avant notre départ. Je m'opposai en vain à ses volontés; j'aurais achevé de l'accabler mortellement si je lui eusse refusé la satisfaction de me croire à mon aise et sans danger, avant que de penser à sa propre conservation. Je me soumis durant quelques moments à ses desirs; je reçus ses soins en silence et avec honte.

Mais lorsqu'elle eut satisfait sa tendresse, avec quelle ardeur la mienne ne prit-elle pas son tour! Je me dépouillai de tous mes habits pour lui faire trouver la terre moins dure en les étendant sous elle. Je la fis consentir, malgré elle, à me voir employer à son usage tout ce que je pus imaginer de moins incommode. J'échauffai ses mains par mes baisers ardents et par la chaleur de mes soupirs. Je passai la nuit entière à veiller près d'elle, et à prier le ciel de lui accorder un sommeil doux et paisible. O Dieu! que mes vœux étaient vifs et sincères; et par quel rigoureux jugement aviez-vous résolu de ne les pas exaucer!

Pardonnez si j'achève en peu de mots un récit qui me tue. Je vous raconte un malheur qui n'eut jamais d'exemple; toute ma vie est destinée à le pleurer. Mais quoique je le porte sans cesse dans ma mémoire, mon âme semble reculer d'horreur chaque fois que j'entreprends de l'exprimer.

Nous avions passé tranquillement une partie de la nuit. Je croyais ma chère maîtresse endormie, et je n'osais pousser le moindre souffle, dans la crainte de troubler son sommeil. Je m'aperçus dès le point du jour, en touchant ses mains, qu'elle les avait froides et tremblantes; je les approchai de mon sein pour les échauffer. Elle sentit ce mouvement, et, faisant un effort pour saisir les miennes, elle me dit d'une voix faible qu'elle se croyait à sa dernière heure.

Je ne pris d'abord ce discours que pour un langage ordinaire dans l'infortune, et je n'y répondis que par les tendres consolations de l'amour. Mais ses soupirs fréquents, son silence à mes interrogations, le serrement de ses mains, dans lesquelles elle continuait de tenir les miennes, me firent connaître que la fin de ses malheurs approchait.

N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments, ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdis; je reçus d'elle des marques d'amour au moment même qu'elle expirait: c'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable événement.

Mon âme ne suivit point la sienne. Le ciel ne me trouva sans doute point assez rigoureusement puni; il a voulu que j'aie trainé depuis une vie languissante et misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.

Je demurai plus de vingt-quatre heures la bouche attachée sur le visage et sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein était d'y mourir; mais je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps serait exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer, et d'attendre la mort sur sa fosse. J'étais déjà si proche de ma fin, par l'affaiblissement que le jeûne et la douleur m'avaient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs fortes que j'avais apportées; elles me rendirent autant de force qu'il en fallait pour le triste office que j'allais exécuter. Il ne m'était pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvais, c'était une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée pour m'en servir à creuser; mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse; j'y plaçai l'idole de mon cœur après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits, pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle; je la considérai longtemps; je ne pouvais me résoudre à fermer sa fosse. Enfin, mes forces recommençant à s'affaiblir, et craignant d'en manquer tout à fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours, dans le sein de la terre, ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable; et, fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du ciel, et j'attendis la mort avec impatience.

Ce qui vous paraîtra difficile à croire, c'est que pendant tout l'exercice de ce lugubre ministère il ne sortit point une larme de mes yeux ni un soupir de ma bouche. La consternation profonde où j'étais, et le dessein déterminé de mourir, avaient coupé le cours à toutes les expressions du désespoir et de la douleur. Aussi ne demurai-je pas longtemps dans la posture où j'étais sur la fosse, sans perdre le peu de connaissance et de sentiment qui me restait.

Après ce que vous venez d'entendre, la conclusion de mon histoire est de si peu d'importance, qu'elle ne mérite pas la peine que vous voulez bien prendre de l'écouter. Le corps de Synnelet ayant été rapporté à la ville, et ses plaies visitées avec soin, il se trouva non-seulement qu'il n'était pas mort, mais qu'il n'avait pas même reçu de blessure dangereuse. Il apprit à son oncle de quelle manière les choses s'étaient passées entre nous, et sa générosité le porta sur-le-champ à publier les effets de la mienne. On me fit chercher; et mon absence avec Manon me fit soupçonner d'avoir pris le parti de la fuite. Il était trop tard pour envoyer sur mes traces; mais le lendemain et le jour suivant furent employés à me poursuivre.

On me trouva, sans apparence de vie, sur la fosse de Manon; et ceux qui me découvrirent en cet état, me voyant presque nu et sanglant de ma blessure, ne doutèrent point que je n'eusse été volé et assassiné,

ils me portèrent à la ville. Le mouvement du transport réveilla mes sens ; les soupirs que je poussi en ouvrant les yeux, et en gémissant de me retrouver parmi les vivants, firent connaître que j'étais encore en état de recevoir du secours : on m'en donna de trop heureux.

Je ne laissai pas d'être renfermé dans une étroite prison. Mon procès fut instruit ; et comme Manon ne paraissait point, on m'accusa de m'être défilé d'elle par un mouvement de rage et de jalousie. Je racontai naturellement ma pitoyable aventure. Synnelet, malgré les transports de douleur ou ce récit le jeta, eut la générosité de solliciter ma grâce. Il l'eût.

J'étais si faible, qu'on fut obligé de me transporter de la prison dans mon lit, où je fus retenu pendant trois mois par une violente maladie. Ma haine pour la vie ne diminuait point ; j'invoquais continuellement la mort, et je m'obstinaï longtemps à rejeter tous les remèdes. Mais le ciel, après m'avoir puni avec tant de rigueur, avait dessein de rendre utiles mes malheurs et mes châtimens : il m'éclaira de ses lumières, qui me firent rappeler des idées dignes de ma naissance et de mon éducation.

La tranquillité ayant commencé à renaitre un peu dans mon âme, ce changement fut suivi de près par ma guérison. Je me livrai entièrement aux inspirations de l'honneur, et je continuai de remplir mon petit emploi, en attendant les vaisseaux de France, qui vont une fois chaque année dans cette partie de l'Amérique. J'étais résolu de retourner dans ma patrie, pour y réparer, par une vie sage et réglée, le scandale de ma conduite. Synnelet avait pris le soin de faire transporter le corps de ma chère maîtresse dans un lieu honorable.

Ce fut environ six semaines après mon rétablissement, que, me promenant seul un jour sur le rivage, je vis arriver un vaisseau que des affaires de commerce amenaient à la Nouvelle-Orléans. J'étais attentif au débarquement de l'équipage. Je fus frappé d'une surprise extrême en reconnaissant Tiberge parmi ceux qui s'avançaient vers la ville. Ce fidèle ami me remit de loin, malgré les changements que la tristesse avait faits

sur mon visage. Il m'apprit que l'unique motif de son voyage avait été le désir de me voir et de m'engager à retourner en France ; qu'ayant reçu la lettre que je lui avais écrite du Havre, il s'y était rendu en personne pour me porter les secours que je lui demandais, qu'il avait ressenti la plus vive douleur en apprenant mon départ, et qu'il serait parti sur-le-champ pour me suivre, s'il eût trouvé un vaisseau prêt à faire voile ; qu'il en avait cherché pendant plusieurs mois dans divers ports, et qu'en ayant enfin rencontré un à Saint-Malo, qui levait l'ancre pour la Martinique, il s'y était embarqué dans l'espérance de se procurer de là un passage facile à la Nouvelle-Orléans ; que le vaisseau malouin ayant été pris en chemin par des corsaires espagnols, et conduit dans une de leurs îles, il s'était échappé par adresse ; et qu'après diverses courses, il avait trouvé l'occasion du petit bâtiment qui venait d'arriver pour se rendre heureusement près de moi.

Je ne pouvais marquer trop de reconnaissance pour un ami si généreux et si constant. Je le conduisis chez moi ; je le rendis le maître de tout ce que je possédais. Je lui appris tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ en France ; et, pour lui causer une joie à laquelle il ne s'attendait pas, je lui déclarai que les semences de vertu qu'il avait jetées autrefois dans mon cœur commençaient à produire des fruits dont il allait être satisfait. Il me protesta qu'une si douce assurance le dédommageait de toutes les fatigues de son voyage.

Nous avons passé deux mois ensemble à la Nouvelle-Orléans, pour attendre l'arrivée des vaisseaux de France ; et nous étant mis enfin en mer, nous primes terre, il y a quinze jours, au Havre-de-Grâce. J'écrivis à ma famille en arrivant. J'ai appris, par la réponse de mon frère aîné, la triste nouvelle de la mort de mon père, à laquelle je tremble, avec trop de raison, que mes égarements n'aient contribué. Le vent étant favorable pour Calais, je me suis embarqué aussitôt, dans le dessein de me rendre, à quelques lieues de cette ville, chez un gentilhomme de mes parents, où mon frère m'écrit qu'il doit attendre mon arrivée.

AVIS DE L'AUTEUR

DES

MÉMOIRES D'UN HOMME DE QUALITÉ.

Quoique j'eusse pu faire entrer dans mes Mémoires les aventures du chevalier des Grioux, il m'a semblé que, n'y ayant point un rapport nécessaire, le lecteur trouverait plus de satisfaction à les voir séparément. Un récit de cette longueur aurait interrompu trop longtemps le fil de ma propre histoire. Tout éloigné que je suis de prétendre à la qualité d'écrivain exact, je n'ignore point qu'une narration doit être déchargée des circonstances qui la rendraient pesante et embarrassée : c'est le précepte d'Horace :

« Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,
« Pleraque differat, ac presens in tempus omittat. »

Il n'est pas même besoin d'une si grave autorité pour prouver une vérité si simple, car le bon sens est la première source de cette règle.

Si le public a trouvé quelque chose d'agréable et d'intéressant dans l'histoire de ma vie, j'ose lui promettre qu'il ne sera pas moins satisfait de cette addition. Il verra dans la conduite de M. des Grioux un exemple

terrible de la force des passions. J'ai à peindre un jeune aveugle qui refuse d'être heureux pour se précipiter volontairement dans les dernières infortunes ; qui, avec toutes les qualités dont se forme le plus brillant mérite, préfère par choix une vie obscure et vagabonde à tous les avantages de la fortune et de la nature ; qui prévoit ses malheurs sans vouloir les éviter ; qui les sent et qui en est accablé sans profiter des remèdes qu'on lui offre sans cesse, et qui peuvent à tous moments les finir ; enfin un caractère ambigu, un mélange de vertus et de vices, un contraste perpétuel de bons sentiments et d'actions mauvaises. Tel est le fond du tableau que je présente. Les personnes de bon sens ne regarderont point un ouvrage de cette nature comme un travail inutile. Outre le plaisir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'événements qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs ; et c'est rendre, à mon avis, un service considérable au public que de l'instruire en l'amusant.

On ne peut réfléchir sur les préceptes de la morale sans être étonné de les voir tout à la fois estimés et ne-

gligés ; et l'on se demande la raison de cette bizarrerie du cœur humain , qui lui fait goûter des idées de bien et de perfection dont il s'éloigne dans la pratique. Si les personnes d'un certain ordre d'esprit et de politesse veulent examiner quelle est la matière la plus commune de leurs conversations , ou même de leurs rêveries solitaires , il leur sera aisé de remarquer qu'elles tournent presque toujours sur quelques considérations morales. Les plus doux moments de leur vie sont ceux qu'ils passent , ou seuls ou avec un ami , à s'entretenir à cœur ouvert des charmes de la vertu , des douceurs de l'amitié , des moyens d'arriver au bonheur , des faiblesses de la nature qui nous en éloignent , et des remèdes qui peuvent les guérir. Horace et Boileau marquent cet entretien comme un des plus beaux traits dont ils composent l'image d'une vie heureuse. Comment arrive-t-il donc qu'on tombe si facilement de ces hautes spéculations , et qu'on se retrouve sitôt au niveau du commun des hommes ? Je suis trompé , si la raison que je vais en rapporter n'explique bien cette contradiction de nos idées et de notre conduite : c'est que tous les préceptes de la morale n'étant que des principes vagues et généraux , il est très-difficile d'en faire une application particulière au détail des mœurs et des actions.

Mettons la chose dans un exemple. Les âmes bien nées sentent que la douceur et l'humanité sont des vertus aimables , et sont portées d'inclination à les pratiquer : mais sont-elles au moment de l'exercice ; elles demeurent souvent suspendues. En est-ce réellement

l'occasion ? sait-on bien quelle en doit être la mesure ? ne se trompe-t-on point sur l'objet ? Cent difficultés arrêtent : on craint de devenir dupe en voulant être bien-faisant et libéral ; de passer pour faible en paraissant trop tendre et trop sensible ; en un mot , d'excéder ou de ne pas remplir des devoirs qui sont renfermés d'une manière trop obscure dans les notions générales d'humanité et de douceur. Dans cette incertitude , il n'y a que l'expérience ou l'exemple qui puissent déterminer raisonnablement le penchant du cœur. Or , l'expérience n'est point un avantage qu'il soit libre à tout le monde de se donner ; elle dépend des situations différentes où l'on se trouve placé par la fortune. Il ne reste donc que l'exemple qui puisse servir de règle à quantité de personnes dans l'exercice de la vertu.

C'est précisément pour cette sorte de lecteurs que des ouvrages tels que celui-ci peuvent être d'une extrême utilité , du moins lorsqu'ils sont écrits par une personne d'honneur et de bon sens. Chaque fait qu'on y rapporte est un degré de lumière , une instruction qui supplée à l'expérience ; chaque aventure est un modèle d'après lequel on peut se former ; il n'y manque que d'être ajouté aux circonstances où l'on se trouve. L'ouvrage entier est un traité de morale réduit agréablement en exercice.

Un lecteur sévère s'offensera peut-être de me voir reprendre la plume à mon âge pour écrire des aventures de fortune et d'amour ; mais si la réflexion que je viens de faire est solide , elle me justifie ; si elle est fautive , mon erreur sera une excuse.

FIN DE MANON LESCAUT.



L'abbé Prévost.



Dessins par G. STAAL.

Grav. par ECOSSE.

AVANT-PROPOS.

Une trouvaille littéraire très-précieuse est celle de la suite de *l'Histoire de Manon Lescaut* et du *chevalier des Grieux* (livres troisième, quatrième et cinquième), imprimée à Amsterdam en 1760 par Marc-Michel Rey, l'année même du dernier voyage en Hollande de l'abbé Prévost.

Rien d'ailleurs dans cette édition, dont nous possédons un exemplaire à peu près unique, ne prouve que ces troisième, quatrième et cinquième parties soient de l'abbé Prévost; mais, si on n'a pas de preuves matérielles, ne peut-on pas se décider sur le style? L'abbé Prévost avait une manière toute personnelle d'enchaîner la vérité à l'imagination.

Le dix-huitième siècle a produit les trois plus beaux romans de la langue française, *Gil Blas*, *Candide*, *Manon Lescaut*. La satire, l'esprit, la passion, sont l'âme de ces trois chefs-d'œuvre: jamais on n'a mieux raconté l'histoire familière de l'humanité; pour certains esprits qui osent dire ce qu'ils pensent, il n'y a pas loin de ces trois odyssées à celle d'Homère. Depuis Régnier, Molière et la Fontaine, on n'avait jamais vu



..... j'aperçus des hommes qui venient à moi. — PAGE 10.

de plus franche gaieté, de plus vive satire, de plus profonde passion.

Nous laissons à nos lecteurs le droit de décider si cette suite d'un chef-d'œuvre est de l'abbé Prévost. Peut-être trouvera-t-on ces pages détestables: l'abbé Prévost en a signé d'excellentes; peut-être les trouvera-t-on excellentes: l'abbé Prévost en a signé de détestables. On jugera. Tout ce qui se rattache à un chef-d'œuvre est digne de la curiosité littéraire.

Quelle physionomie poétique, romanesque, singulière, que celle de l'abbé Prévost, qui fut trois fois jésuite, deux fois soldat, longtemps exilé, toujours amoureux, soit dans les marais de la Hollande, soit dans les humes de l'Angleterre, soit dans la cellule du cloître ou dans les cabarets de Paris!

L'abbé Prévost eut la bonne foi pour lui, soit qu'il fût avec les bénédictins ou avec les soldats, soit qu'il priât Dieu ou sa maîtresse. Il représente tout à tour des Grieux ou Tiberge; ces deux caractères de son roman ne répondent-ils pas aux deux natures qui se combattaient sans relâche dans ce cœur si grand et si faible? Des Grieux et Tiberge, c'est l'action et

la réaction, la folie qui s'échappe, la raison qui prend le dessus. Le romancier n'a pu exprimer les contradictions de son cœur et de sa

ait qu'en se peignant sous deux figures qui contrastent. Pour l'abbé Prévost, la vie fut un roman et un voyage. Son histoire, racontée simplement, demanderait tout un volume : c'est là une étude digne de tenter un esprit poétique. Que d'épisodes charmants ! que de contrastes pittoresques, soit que le héros, un beau math d'avril, pendant que l'oiseau château, s'échappe du couvent pour aller revêtir l'uniforme du mousquetaire, soit qu'il revienne, le cœur blisé par une folle passion, frapper aux portes d'un monastère, désormais son tombeau, le tombeau le plus triste, celui du cœur !

Tous les hommes poursuivent ici-bas une chimère : la fortune, la gloire, l'amour, la poésie, — sirènes qui n'ont pas vieilli depuis l'âge d'or et qui nous appellent toujours à tous les dangers du rivage. — L'abbé Prévost y a-t-il songé ? Manon, sa chère Manon, est la personnification de sa chimère ; c'est l'image enlâtée qui vient toujours passer sous ses yeux, soit qu'il chante au corps de garde, soit qu'il rêve ou qu'il prie dans sa cellule. Sa chimère est faite d'amour et de poésie ; qu'on lui permette de la suivre, de l'aimer, de la perdre, de l'aimer encore, il n'en demande pas davantage. Que lui importent et la gloire et la fortune ? Manon ! Manon ! voilà son rêve, voilà sa vie. Oui, des Grioux, c'est lui, c'est lui qui poursuit cette image charmante. Comme l'image du bonheur, elle lui échappe dès qu'il la saisit.

Cette suite de l'histoire de Manon Lescaut a paru dans la *Revue de Paris*. On a jugé en général qu'il fallait plutôt attribuer ces trois dernières parties à la Clos, l'auteur des *Liaisons dangereuses*. On y a cru reconnaître son style un peu déclamatoire. Quoi qu'il en soit, ces trois dernières parties renferment assez de pages qui ont l'accent du cœur, assez d'intérêt romanesque, assez de sentiments bien exprimés pour mériter l'honneur d'une édition durable. Ce qu'on ne saurait nier, c'est qu'on y retrouve la vraie Manon et le vrai des Grioux, non pas sans doute dans toute la grâce adorable des vingt ans, mais toujours illuminés par cette passion charmante et fatale, toujours emportés par les battements du cœur. Qui sait ? Peut-être des Grioux a-t-il existé sous le nom du comte de P..., et ces trois dernières parties de son histoire sont-elles écrites par lui-même !

ARSENE HOUSSEY.

LIVRE TROISIÈME.

Dans mon chagrin, je me parle à moi-même des misères de mon cœur. Ne se console-t-on pas à force de larmes ?

A mon retour d'Amérique, mon frère me conduisit vers la tombe de mon père ; mais, le dirai-je ? sur cette tombe ce fut encore Manon, ma chère Manon, que je pleurai.

En vain mon frère et Tiberge, qui connaissaient bien toutes les faiblesses de mon pauvre cœur, tentaient de m'arracher à mes souvenirs par de graves entretiens sur l'immortalité de l'âme. Ce monde où nous sommes n'est que le commencement d'un monde plus beau, disait Tiberge ; notre cœur, là-haut, ne s'attachera plus aux biens périssables ; nous aimerons dans le ciel, mais non plus ces sirènes qui nous entraînent vers tous les dangers de la mer. Si nous aimons dans le ciel, répondis-je tristement à Tiberge, croyez-vous donc que j'oublie Manon ? La mort elle-même ne glacera point mon cœur, et je chercherai cette pauvre fille même parmi les anges.

Je vivais encore avec Manon ; son cher fantôme me suivait partout, dans les salles désertes du château, dans les détours du parc. Mon frère et Tiberge me croyaient avec eux, j'étais avec Manon. C'était elle qui me parlait, et, quand ma bouche distraite lui répondait, mon âme était toute à cette ombre adorée. J'attendais le soir avec anxiété, car, dès que la nuit répandait l'ombre autour de moi, mon imagination affaiblie croyait voir apparaître l'image tant attendue. Je tendais les bras, je sanglotais et je tombais agenouillé. La nuit, quand je cachais mes yeux tout rouges sur l'oreiller, j'éspérais que le sommeil rouvrirait le passé à mon esprit. Les songes sont des comédiens qui nous jouent sans cesse nos passions dans nous-mêmes ; mais ces fidèles rapporteurs des idées de la veille ne me rappelaient que mon supplice : j'assistais une fois de plus à l'agonie de Manon, je la couvrais pieusement d'un peu de sable, et je m'éveillais pour pleurer encore. Pleurer ! je n'avais plus de larmes depuis longtemps ; mais ne pleure-t-on pas sans larmes ?

Je ne saurais dire combien de fois les songes me représentèrent Manon ensevelie sous le sable du désert. Au fond de ma douleur j'avais pourtant quelque lueur d'espérance comme au fond de l'abîme on entrevoit le ciel. Ainsi il m'arriva de rêver que la morte soulevait le sable, et que je revenais à temps pour voir se rouvrir ses beaux yeux, qui ont été sa perte comme la mienne.

Mon frère ne me parlait pas du ciel, comme faisait Tiberge, pour me détacher de ce qu'il appelait ma folie. Allons, chevalier, me disait-il, c'est assez mourir avec les morts, vivons avec les vivants. Vous êtes jeune, il y a encore des femmes sous le soleil ; ceux-là qui n'ont qu'une passion ne sont pas des hommes. J'étais indigné d'un tel langage. Oublier Manon dans les bras d'une autre ! Je ne l'oubliais, disais-je, que dans les bras de la mort. Je veux mourir.

La mer m'attirait. Un matin, je pris la poste sans avertir d'abord mon frère, non plus que Tiberge. Où allais-je ? J'allais tout droit au Havre-de-Grâce. Je ne voulais plus m'embarquer ; mais il me semblait que mes larmes seraient plus douces à répandre sur cette jetée d'où j'étais parti avec Manon, malheureux, mais vivant ; car je ne vivais plus qu'à moitié ; mon pauvre cœur avait à peine un battement çà et là. Ah ! quelle honte terrible, et pourtant douce, en la revoyant cette mer calme comme la mort où j'étais, furieuse comme la passion qui m'emportait encore ! La vague venait jusqu'à mes pieds. J'aurais voulu qu'elle m'engloutit et me portât jusqu'à ce désert où dormait Manon. Pourquoi n'étais-je pas mort avec elle ? Je m'en voulais beaucoup d'avoir manqué de courage. Mon sommeil eût été si doux là-bas, dans le silence éternel du désert ! Je lui aurais pris la main, j'aurais appuyé mon front sur son sein, et je ne me serais éveillé que dans un monde meilleur. J'étais lâchement revenu dans mon pays. Y a-t-il un pays quand on n'aime plus ?

Tout bouleversé par ma douleur, je quittai le rivage pour aller retrouver ma place dans le premier vaisseau en partance pour le Nouvel-Orléans. Mais Tiberge ? mais mon frère ? Arrivé devant le capitaine, je compris que je ne devais point partir, je lui demandai quelques vagues renseignements, et je retournai sur la jetée pour pleurer encore.

Quand je reparus au château, un soir, pendant le souper, Tiberge et mon frère pâlirent comme s'ils avaient vu entrer une ombre, tant j'étais accablé.

Quelques mois se passèrent sans apporter la paix à mon cœur. J'étais si profondément malheureux que je résolus d'en finir avec la vie. La vie, en effet, ne me gardait plus rien que je pusse envier. Je n'étais pas né ambitieux, je n'ai aimé l'argent que les jours où il en fallait à Manon. Depuis sa mort la fortune m'était une odieuse inutilité. Comment aurai-je le courage de traverser la vie sans horizon qui m'attire ? Mieux vaut mourir une fois que de mourir mille fois. Voilà ce que je me disais un soir, tout pensif au bord de l'étang du parc. Je m'étais penché un peu comme si je dusse voir l'image de Manon dans le miroir flottant. C'est la mort, c'est Manon ! m'écriai-je en me jetant avec une sombre volupté.

Quand je revins à moi, Tiberge, pâle et défilé, se promenait devant mon lit. Que s'est-il passé ? lui demandai-je sans m'inquiéter de la présence du médecin et des valets. Hélas ! me répondit Tiberge, votre frère a voulu vous sauver, mais il est mort. Mort ! dis-je avec effroi. Oui, reprit Tiberge. Ce brave garçon qui vous soulève la tête s'est jeté à l'eau trop tard : vous vous étiez si cruellement débattu contre votre sauveur que vous aviez épuisé ses forces. Il était d'ailleurs malade depuis la mort de votre père. Il vous l'a caché parce qu'il vous plaignait plus que lui-même. O mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je avec désespoir, c'était moi qu'il fallait frapper dans votre justice.

Tiberge me prit la main. Maintenant, me dit-il, vous vivrez pour aimer celui que vous avez tant de fois outragé. Dieu n'a pas voulu de votre mort ; vous vivrez pour expier vos fautes. Je n'écoutais pas Tiberge, je m'étais levé et je m'étais précipité vers la chambre de mon frère, repoussant le médecin qui me conjurait d'attendre que mes forces fussent revenues pour un pareil spectacle.

Oui, oui ! m'écriai-je avec angoisse, je suis indigne de la miséricorde de Dieu ! je vivrai pour souffrir ; je me condamne à traîner cette vie de douleurs comme le galérien traîne son boulet.

Mon frère mort, je devenais le comte de P... Ce ne fut pas sans chagrin que je me séparai de ce nom si doux et si triste du chevalier Desgrioux. Quelle radieuse jeunesse avait couronné ce nom d'amoureux, et, le dirai-je ? d'aventurier ! Mon premier devoir, après les funérailles de mon frère, fut de distribuer en son nom, aux pauvres du pays, un don de cinq mille écus. Consoler les autres, c'est déjà se consoler soi-même. Je passai quelques jours dans un morne accablement. Tiberge, tout à Dieu et à moi-même, cherchait à me prouver que j'avais en lui un ami et un frère à la fois. Il était si dévoué dans son amitié, qu'il allait jusqu'à me bercer de mes propres chimères. Un soir, je le suppliai de me parler de Manon.

Parlez-moi de Manon, trompez ma raison même et faites-moi croire, s'il est possible, qu'un Dieu protecteur pourra faire un miracle pour me la rendre un jour. Tiberge flatta ma faiblesse ; toute sa religion, toute sa théologie, vint à son secours pour me prouver que l'apparition de Manon ne lui semblait pas impossible : on ne guérit les faibles qu'avec leurs idées. Il me fit recommencer le récit de toutes les particularités de l'enterrement de Manon, pour essayer de trouver des possibilités à sa résurrection ; elle pouvait n'être qu'évanouie, me disait-il, quand vous la mites dans le sable. La déclaration que vous en fîtes tout de suite aura pu donner à Synnelet le temps de l'exhumer avant qu'elle fût morte. Ah ! l'interrompis-je, il l'aura donc profanée, morte ou vive, cet indigne rival ! C'est encore un tourment de plus pour un cœur aussi délicat que le mien ; j'aimerais presque autant m'arrêter à l'idée de sa mort, dans la résolution où je suis de ne pas tarder à la suivre.

Tiberge se promettait bien, quand j'aurais repris le dessus, d'employer une autre éloquence pour arracher ensuite cette belle fille de mon souvenir. Il ne m'en parlait donc plus que vaguement ; il imaginait tous les moyens possibles pour me distraire et me dissiper ; il me conseilla de quitter ces lieux remplis de deuil ; il ne tarda pas à se repentir de m'avoir fait cette proposition ; car je ne l'eus pas plutôt entendue, que je l'acceptai ; mais, en formant tout de suite le projet de

retourner en Amérique, je lui demandai s'il ne voudrait pas m'y accompagner. Vous n'avez représenté, lui dis-je, que Manon pourrait y vivre encore, et je me ferais toute la vie un reproche sanglant de n'avoir pas fait les dernières tentatives pour m'en assurer. Ce fut alors que Tiberge comprit qu'il était quelquefois dangereux de flatter trop nos faiblesses; on traite un affligé comme un enfant, on ne voit pas les suites de ce qu'on lui promet pour le consoler. Il lui fallut toute l'unction possible pour me faire renoncer à cette chère espérance. Vous retourneriez, me dit-il, dans des lieux que vous ne pourriez envisager qu'avec horreur, quand vous y recevrez la confirmation d'un malheur dont vous n'avez déjà que trop de preuves. Je vous trompais moi-même quand je vous laissais entrevoir là-dessus quelque espoir; vous n'avez démontré cette catastrophe, et depuis le fidèle récit que vous m'en avez fait, j'en ai lu moi-même la conviction sur le visage de votre rival. Synnelet, quand vous fûtes arrivé au Nouvel-Orléans, fut très longtemps malade; il a pensé mourir lui-même du chagrin de la mort de Manon; y a-t-il rien de plus fort pour vous convaincre? Nous nous arrêtâmes cependant à une idée qu'il me suggéra. On ne pense plus à vous, me dit-il, dans cette triste ville; je ferai écrire par un négociant de Paris qui a de sûrs correspondants dans ces pays; il y mettra tant de précaution, que les enquêtes qu'il y fera faire ne seront point suspectes; nous en attendrons les réponses, et dans l'intervalle je consens de tout mon cœur à aller faire avec vous le tour de l'Italie, si vous voulez entreprendre ce voyage.

Je souscrivis avec indifférence à tous ses conseils; il ordonna les apprêts de ce grand voyage, et nous partîmes pour Paris. Tiberge eut soin de ne me pas faire séjourner longtemps dans un lieu qui avait été le théâtre de mon amour et de mes folies, mais, sur toute la route que nous parcourûmes ensuite, il me fit arrêter un peu pour visiter les églises et les paysages, les curiosités de la nature et des arts.

Nous avions passé trois mois à Lyon, et nous nous préparions à en partir, lorsqu'un jour nous promenant, Tiberge et moi, sur les remparts, nous nous vîmes assaillis par une bande d'archers qui se saisirent d'abord de mon épée, ensuite de ma personne; Tiberge ne portait point d'armes. Il ne fut pas difficile à la multitude de s'assurer de nous et de nous entraîner scandalusement dans la prison des criminels, avant que nos gens, qui gardaient notre carrosse à l'autre bout du rempart, pussent savoir ce que nous étions devenus: on nous mit séparément dans des cachots, et Tiberge, qui prévoyait bien que nous étions pris pour d'autres, se livra à tout le zèle que son amitié pour moi lui faisait renouveler.

On se trompe, dis-je-t-il aux geôliers, nous ne sommes pas des coupables; mais, si vous avez quelque pitié, empêchez que le jeune homme qu'on arrête avec moi ne puisse se livrer au désespoir: il en a de puissants raisons.

On ne manqua pas le lendemain de me faire subir un interrogatoire; on me demanda mon nom, mon pays: je dis que j'étais le comte de P... Vous êtes un imposteur, me dit le juge, vous vous appelez le chevalier des Grioux. Nous savons de vos tours; mais enfin nous y mettrons bon ordre; celui-ci sera sans doute le dernier, car la punition qu'on l'en prépare l'ôttera le désir d'en faire d'autres. Je me sentis si suffoqué, que je n'eus pas la force de répondre: peut-être était-ce l'humiliation de m'entendre tutoyer par un petit marchand en robe? J'avouerai aussi que le souvenir d'avoir été le chevalier des Grioux me rendit confus et m'ôtâ la voix. Ce fut bien pis quand mon petit homme, reprenant le ton aigre: Eh! qu'as-tu fait, me dit-il, qu'as-tu fait, malheureux, des diamants de la marquise de B...? On ne les a pas trouvés parmi tes trésors; elle n'y perdra rien; car ton magot est assez considérable pour les payer; mais qu'en as-tu fait, scélérat? dis-le-moi tout à l'heure.

L'imagination fait bien du chemin en une minute; je compris donc dans le même instant que ces prétendus diamants occasionnaient une méprise qu'il ne me serait pas difficile de faire éclaircir. Quant à ce qu'on pouvait reprocher au chevalier des Grioux, j'avais tout à mettre sur le compte de la jeunesse; je n'avais que trop subi le châtement de mes fautes; je ne m'en embarrassai donc guère, et, prenant d'abord le ton de douceur qui me convenait, j'avouai, en écoutant battre mon cœur, que j'avais été le chevalier des Grioux. J'expliquai comment je m'appelais le comte de P... Je dis qu'on ne devait pas être étonné de ce que, devant faire le tour de l'Italie, je m'étais muni de beaucoup d'argent; que cela aurait dû servir au contraire à me faire traiter avec plus d'égards, et à réprimer surtout des impertinences dont la suite ne sauverait pas le repentir. Le ton ferme et le regard fier dont j'accompagnai ma réponse aigriront encore plus le personnage. Il s'éloigna en écumant de colère et en me disant qu'il me ferait bientôt pendre.

Il alla sans doute interroger Tiberge à son tour: on trouva dans nos deux réponses à peu près la même conformité. Tiberge fit la sienne avec plus de sang-froid; les préventions n'étaient pas contre lui, il se fit écouter; mais notre petit sénateur s'obstinait à nous trouver coupables. Il faut que je le dise à la honte de l'humanité, c'est un trophée pour ces petits messieurs les conseillers qu'un premier homme qu'ils condamnent à mort. Combien de fois n'en ai-je pas vu depuis venir d'un air important dans les foyers, une main au jabot et la tête enfoncée dans les épaules, y dire comme une merveille: *Je viens de faire pendre un homme!* Le Lyonnais aspirait apparemment à cette première prérogative, ce qui éloignait notre justification. Nous fîmes plusieurs jours sans

voir personne et traités avec une extrême rigueur. Je supportais mon état en expiation de mes fautes réelles, heureux si je n'avais eu que cette occasion de me repentir d'avoir été le chevalier des Grioux.

Un matin, mes geôliers vinrent me dire qu'on me donnerait à l'avenir plus de liberté, et j'allais voir Tiberge, à qui on avait enfin permis de venir. Ce pauvre ami, qui entra le moment d'après dans ma chambre, n'était pas reconnaissable; il avait souffert de son côté; il n'était pas à beaucoup près d'une constitution aussi robuste que la mienne. Il m'arracha autant de larmes de pitié que de tendresse: c'était moi qui l'avais mis en cet état; c'était son amitié pour moi qui lui avait fait subir un sort si cruel. Nous restâmes embrassés sans pouvoir nous exprimer notre douleur. Enfin, nos soupirs et nos sanglots un peu calmés, il m'apprit ce qu'il pouvait savoir de notre aventure, et que c'était encore à ses soins courageux que nous devions l'espect de liberté dont nous allions profiter en attendant notre entier élargissement. Il me dit qu'après plusieurs tentatives pour gagner un de ses geôliers par des offres de récompense qui ne lui avaient pas réussi, il s'était avisé de lui prêcher la morale: chose inouïe, et qu'on aura peine à croire d'une créature aussi basse. Où l'argent n'avait rien fait, l'esprit de religion devint plus puissant et vainqueur; il est vrai que, sur ce chapitre, Tiberge était bien éloquent, et j'ai sûrement un reproche à me faire; car, s'il ne s'était pas associé à mes malheurs, nous le verrions sans doute aujourd'hui exceller dans un genre où tant de gens échouent, et peut-être serai-je un jour comptable des âmes que je l'aurai empêché de convertir. Quoi qu'il en soit, il en séduisit une pour l'amour de Dieu, il démontra à son gardien radouci qu'il faisait un grand crime, qu'il laissait périr deux malheureux, quand il ne tenait qu'à lui de leur procurer les moyens d'établir leur innocence. Celui-ci avait donc fourni à Tiberge les moyens d'écrire au comte de L..., notre ancien camarade, et Tiberge le fit si pathétiquement que ce dernier, qui se laissait aller, comme les autres, à la force de la prévention, et qui n'avait pas osé prendre notre défense, s'intéressa si chaudement dans la suite, qu'on commençait à ne nous plus regarder comme des coupables, et c'était ce qui nous avait mis un peu plus au large. Le comte de L... eut aussi la permission de nous venir voir; il nous apprit (car il est bien temps d'apprendre aussi au lecteur le sujet de notre détention), il nous apprit que, la veille de notre emprisonnement, on avait volé à la marquise de B... pour trente mille francs de diamants, et ce jour-là même nous lui avions été faire ma visite; que les sons n'avaient pas d'abord tombé sur nous; mais que M. de Vigny, jeune étourdi, s'étant trouvé le soir même à souper chez le commandant de la ville avec la marquise, il y avait été beaucoup question de cette aventure, et que ce jeune homme y avait dit que le comte de P... lui paraissait un homme suspect, qu'il l'avait connu à Paris sous le nom de chevalier des Grioux, qu'il l'avait vu en liaison avec des gens mal famés; qu'il l'avait vu tantôt superbe et tantôt sans habit; que l'air d'opulence sententi d'un nom et d'un titre, l'association d'un abbé, le prétexte de voyager pour dissiper des chagrins, sans être adressé aux supérieurs d'une ville, que tout cela sentait terriblement son aventurier; que le comte de P... ayant été chez la marquise, le jour même du vol, avec son prestelet, il ne faisait aucun doute que ces messieurs n'eussent enlevé l'écrin, et que, s'il était à la place de la marquise, il en ferait informer. Le comte de L... ajouta que la marquise avait suivi son conseil, qui s'était trouvé unanime dans l'assemblée; que le lendemain elle avait porté plainte et obtenu un décret pour nous faire arrêter; qu'on avait été le moment d'après faire la visite de tous nos effets, qui avaient été portés au greffe avec notre argent comptant, qui se montait à quinze cents louis; que les domestiques de louage que nous avions pris, étant connus depuis longtemps dans Lyon pour d'honnêtes gens, on les avait congédiés sur notre argent, avec ordre de se représenter; que, dans l'intervalle, on avait écrit à M. le lieutenant de police de Paris; qu'on avait trouvé des notes très-analogues à ce préjugé sur les registres de la police, et que toute la ville était très-convaincue que nous avions fait le larcin; qu'on nous regardait comme des gens bien déterminés, parce que nous ne nous coupons dans aucune de nos réponses; qu'en un mot, on augurait fort mal de nos affaires. Il ajouta que la quantité d'argent qu'on nous avait trouvée faisait croire que ce n'était pas notre coup d'essai; qu'enfin, quand il avait voulu s'intéresser pour nous sur la lettre de Tiberge, il avait trouvé tous les esprits révoltés, et qu'il avait eu toutes les peines du monde à dissuader les juges.

Nous n'eûmes pas de peine à le confirmer dans les bons sentiments que la lettre de Tiberge lui avait fait prendre; je lui racontai une grande partie de mes aventures. Il nous quitta en nous promettant qu'il allait demander notre liberté sur sa caution.

Mais à peine fut-il parti qu'on vint nous annoncer le juge lui-même, qui venait de recevoir avis du prévôt de Roanne, qu'un homme qu'on avait fait exécuter la veille pour assassinat avait déposé, avant d'expirer sur la roue, que c'était lui qui avait commis le vol des diamants de la marquise de B... et que c'était injustement qu'on retenait deux honnêtes gens dans les prisons de Lyon; qu'il ne les avait jamais vus ni connus. Le jeune conseiller nous donna le dos après cette conte-barangue, sans me donner le temps de lui répondre. Je voulais profiter de la liberté qui m'était rendue pour lui demander une justice plus ample; Tiberge me fit ressouvenir que les mauvais témoignages qu'avait donnés de moi le lieutenant de police de Paris nous éloigneraient

de toute sorte de satisfaction; que le plus court parti, quoiqu'il fût bien dur, était d'aller redemander nos effets et notre argent, et de sortir d'une ville où nous venions d'éprouver innocemment une si cruelle disgrâce.

Nous arrivâmes un matin à Valence. Le premier jour, Tiberge affecta beaucoup de lassitude pour avoir un prétexte de repos; mais il passa toute la nuit à faire des déprêches. Pendant son voyage de l'Amérique et depuis son retour, il n'avait guère pu cultiver ses parents ni ses amis; il fut obligé d'entrer dans des détails très-longes sur le sujet de notre voyage, sur l'accident auquel nous avait déjà exposés notre imprudence, pour déterminer un ministre à qui il s'adressait et des gens de la première distinction à nous envoyer à Avignon des lettres. Il ne fut pas moins embarrassé pour réparer le tort qu'on avait fait à notre bourse; cependant (il ne s'était point couché) tout était prêt quand je me levai: il avait même eu le soin de faire les lettres qu'il fallait que je signasse pour les banquiers; car, quant aux amis, je n'en devais pas compter parmi mes anciennes connaissances, et je n'avais eu le temps ni le désir d'en faire depuis ma nouvelle fortune: nos lettres partirent de Valence pour Paris tandis que nous montions en chaise pour Avignon, où nous devions attendre les réponses. Nous ne pûmes y aller ce second jour; un petit désordre arrivé à notre voiture nous obligea même de séjourner vingt-quatre heures dans un petit endroit par-delà l'Isère dont j'ai oublié le nom. Tiberge voulait que nous mangeassions aux tables d'hôte partout où nous nous arrêtions; c'était toujours un objet de dissipation, et mon ami ne laissait rien passer de ce qui pouvait me distraire; mais Tiberge, avec de si bonnes intentions, me menait toujours comme par la main à ce qu'il eût voulu me faire éviter. On distinguera cette fatalité plusieurs fois dans la suite.

Deux marchands qui allaient à Beaucaire, un financier de Paris qui venait de faire une banqueroute considérable, à ce que nous sûmes dans la suite, et qui changeait de boîtes d'or à chaque prise de tabac qu'il prenait, un jeune officier provençal en plus mince équipage que les gens de ce pays n'ont coutume de retourner chez eux, et un prieur de bénédictins qui allait à Rome, voilà ce qui composait notre dîner. Le bénédictin, qui marchait à petites journées pour ne pas trop fatiguer sa grosse révérence, demanda des nouvelles à ceux qui étaient en poste; l'officier, qui venait de Paris, qui avait suivi, à franc étrier, la chaise du financier depuis Dijon, et qui commençait à se familiariser avec son compagnon de route, s'offrit à raconter ce qu'il savait de nouveau: il débuta par une critique sur le ministère, déshonora beaucoup de femmes de la cour, fit l'énumération de toutes ses bonnes fortunes, rapporta mille tours d'escroquerie qui passaient, disait-il, pour des gentilles dans cette grande ville de Paris; il s'appesantissait sur les portraits de tous ceux qui avaient causé son désastre à lui-même. Paris fourmille, continua-t-il, de ces jolis messieurs qui croient que le bien des sots est le patrimoine des gens d'esprit; mais le plus délié de tous est le sieur Turcquin, fameux traitant qui, la veille de mon départ, a emporté un petit capital de dix millions que d'honnêtes usuriers lui avaient confié pour leur faire valoir un peu plus que l'intérêt ordinaire. Cela est fort bien employé; j'aime, dans toutes les professions, les gens qui enchrissent; tromper les fins, c'est être digne de jouer: j'affectionne le personnage, et, Dieu me damne! mon camarade, ajouta-t-il au financier en lui versant une rasade, vous avez assez l'air d'être un millionnaire, je voudrais que ce fût vous qui eussiez fait le coup et que vous voulussiez me donner le quart de la pacotille: nous boirions de bon cœur à la santé des imbéciles qui payeraient nos futurs plaisirs.

Le narrateur ne croyait pas vraisemblablement si bien rencontrer, et, si le financier eût été homme à se déconcerter, la moindre rougeur nous l'eût décelé sur l'heure; mais ces gens-là n'emportent pas des millions pour en rougir. Le financier prit la chose sur le même ton de plaisanterie. J'ai autant l'air, dit-il, d'un traitant qui fait banqueroute, que vous avez l'air d'un Provençal qui s'est laissé détromper par des Parisiens: si la chose est vraie, pour votre honneur vous ne deviez pas le dire; on sait depuis longtemps que les gens de votre pays ne vont à Paris qu'avec des intentions et des dispositions contraires. Ah! j'aime qu'on me riposte, repartit l'officier, vous me mettez à mon aise, et, sur ce pied-là, vous me permettez de faire tout haut le calcul que je faisais tout bas. Attendez. Si je ne me trompe, je suis parti de Paris le 17, mon traitant en était parti le 16; je me suis mis dans la brouette du courrier, nous avons couru le jour et la nuit jusqu'à Dijon, je puis bien avoir gagné sur vous vingt-quatre heures; j'ai quitté la bronette qui me rouait pour suivre votre chaise: allons, je n'en veux pas davantage, vous êtes mon homme, la chose est claire; quand partageons-nous? Les voyageurs se mirent à rire, la scène dura encore quelques instants; je la rapporte, quoiqu'elle me soit étrangère, parce que ce qui va suivre et qui va me regarder fait exactement le pendant de l'histoire du financier, duquel, d'ailleurs, j'aurai à parler dans la suite. Je n'avais, d'un autre côté, prêté mon attention au discoureur que parce que, depuis le commencement du dîner, je le fixais comme quelqu'un que j'avais vu ailleurs.

Le père prieur, continua-t-il, a demandé des nouvelles, donnons-lui celle de Lyon: le maître de poste nous a assuré, en nous faisant souper, qu'elle était toute fraîche, la voici:

« Deux fameux coquins, contr'efaisant les gens de qualité, se sont introduits à Lyon dans toutes les bonnes maisons. »

Je n'y pus tenir, je mis l'épée à la main et j'allais m'élançer sur lui comme un furieux pour la lui plonger dans le sein. quand Tiberge, faisant un mouvement pour m'arrêter, donna le temps à l'officier de se mettre en défense; j'écartai violemment Tiberge de la main gauche et je fondis sur mon ennemi avec toute la rage qu'il devait m'inspirer. Nous ne nous croisâmes pas longtemps; le premier coup que je lui portai l'étendit sur le carreau.

Bien n'égalait le vacarme que cette scène produisit: nous n'entendions autour de nous que des cris furieux: Au meurtre! à l'assassin! au voleur! Les domestiques s'armaient déjà dans les cuisines; Tiberge me saisit par le bras, et, profitant du moment de trouble qui régnait dans toute la maison, m'entraîna par une porte qui donnait sur le chemin, me dit qu'il était important que nous ne fussions pas arrêtés dans ce petit endroit, que nous étions sur les terres du pape, mais qu'il n'y avait que trois quarts de lieue à faire pour retourner sur les terres de France, qu'il fallait fuir à pied de toutes nos forces, en laissant là tous nos équipages. En effet, nous fîmes grande diligence; en moins d'une demi-heure nous repassâmes l'Isère et nous nous trouvâmes en sûreté.

J'étais trop agité pour deviner ce que Tiberge se proposait; je lui demandai ce qu'il comptait que nous allions devenir; il me proposa d'entrer dans un petit bois qui se trouvait sur notre gauche pour nous y délasser et prendre conseil. Nous nous y enfouâmes et nous nous assîmes sur l'herbe.

O Providence! m'écriai-je, n'êtes-vous pas lasse de me poursuivre? les crimes que vous avez à me reprocher méritent-ils tant de rigueur, et Tiberge, qui est toute vertu, vous a-t-il offensé pour que les mêmes coups rejaillissent sur sa tête en tombant sur la mienne? Nous avons tous péché contre elle, me répondit mon ami: je remets à d'autres temps à vous entendre les reproches qu'elle aurait à me faire; mais ce qui nous presse le plus, c'est de prendre un parti dans la circonstance présente. Ah! finissons, lui dis-je, cher ami, ou plutôt laissez-moi finir; je suis un malheureux que le sort accable et qu'il accablait toujours; cessez de vous associer à mes peines, retournez dans votre famille, allez éclairer l'univers. S'il était possible qu'une âme comme la vôtre sentit les plus légers remords, vous expiriez plus de fautes par le bien que vous pouvez procurer au reste du monde que par votre persévérance à secourir un seul homme que le ciel s'obstine à persécuter. Considérez mon état: privé cruellement de tout ce qui me rendait la vie supportable (car la privation de Manon me paraissait toujours ma plus grande misère); soupçonné d'être un voleur de grands chemins et menacé de ne pouvoir jamais effacer ces soupçons; coupable de la mort d'un homme, mort forcée, qu'on fera passer pour un meurtre; obligé de me sauver comme un assassin; proscriit, sans doute, et fugitif comme eux dans le fond des bois: non, Tiberge, je ne suis pas capable de résister à tant de chagrins à la fois!

Disant ces mots je regardai mon épée.

Que faites-vous? me dit-il; vous irritez de nouveau cette Providence à qui, tout à l'heure, vous aviez recours de si bonne foi. Expliquez-moi donc, Tiberge, lui répondis-je, comment je peux irriter la Providence en lui rendant ma vie; l'avais-je demandée à Dieu? Il me l'a donnée sans me consulter, suis-je l'auteur de la passion qui s'est trouvée chez moi la plus forte, qui a dirigé par son pouvoir suprême toutes les actions de ma vie, et, si j'en ressens aujourd'hui les malheureuses suites sans pouvoir vaincre cette passion toujours triomphante, dites-moi donc comment je fais un crime en voulant en anéantir le principe?

Tiberge ne manqua pas d'arguments pour détruire mon sophisme.

Le soir même, ayant appris que l'officier n'était pas mortellement atteint, j'allai à lui. Il fut le premier à me demander pardon. On lui avait dit la vérité sur notre compte; il pensait d'ailleurs que celui qui savait si bien manier l'épée était un bon gentilhomme et non un obscur coquin. Deux hommes qui se sont noblement battus sont presque deux amis. L'officier, après m'avoir pressé la main, me raconta son histoire en peu de mots. Il avait joué à Paris; il avait perdu sa petite fortune au pharaon, à cet hôtel de Transylvanie où, grâce à ses longues manchettes, j'escamotais si lestement les cartes. Dévorant ma honte, je n'eus pas un mot à dire. Je ne quittai ce pauvre garçon qu'après m'être assuré de le retrouver et de pouvoir lui faire tenir, non-seulement ce qu'il avait perdu, mais encore les intérêts de la somme.

La justice du pape, se rendit fort coupable envers moi; je ne pus jamais ravoir mes effets, chacun de ces petits juges s'en était approprié une partie: on me fit cent chicanes pour garder le tout. Je ne regrettais que ma voiture; nous nous trainâmes enfin, comme nous pûmes, à Avignon.

Nous allâmes d'abord jusqu'à Avignon sans distraction; nous rendîmes nos devoirs au vice-légat. Tiberge voulut que je me répandisse dans tous les cercles de cette ville, qui est remplie de la meilleure compagnie du monde. Tiberge ne prévoyait pas le triste plaisir qui devait me rettenir à Avignon. On nous mena voir la fameuse fontaine de Vaucluse dont tant d'auteurs ont fait la description. Tout le monde sait qu'elle est célèbre par le tombeau de la belle Laure, par les amours et les poésies de Pétrarque. Je trouvai ce lieu si propre à entretenir mes amoureux soucis, que je n'en voulais plus sortir; j'y relisais sans cesse ce tendre poème. Oh! Pétrarque, disais-je quelquefois, tu n'as pas tout dit! j'ai senti plusieurs fois dans mon âme des ivresses et des déchirements dont je ne vois point la vive peinture dans tes tableaux; il te fallait mon

cœur avec ton esprit, on il aurait fallu, sans doute, que Manon eût été ta Laure!

Tiberge s'apercevant qu'au milieu des agréments multipliés que nous offrait la ville d'Avignon, je redoublais de mélancolie, ne fut pas longtemps à en pénétrer le motif; il fit tous ses efforts pour m'arracher de ce lieu où je m'enivrais de tristesse; mais rien n'était capable de m'en faire partir. Tiberge, si vous aviez de l'amitié pour moi, laissez-moi y terminer ma vie; je ne ferai plus rien contre elle; Dieu peut-il s'offenser que je me choisisse moi-même une sépulture! Eh quoi! lui disais-je, ces chers amants, Laure et Pétrarque, ont pensé, ont agi comme moi; ils ont tout sacrifié à une passion qui les a immortalisés; ils vivent encore et sont respectés dans la mémoire de tout le monde! leur créateur seul pourrait-il les condamner? Vous blasphémez sans le savoir, me répondit Tiberge; la force de votre passion vous entraîne, et c'est d'abord un crime de ne vous laisser guider que par elle. Pouvez-vous pénétrer les décrets de cette sage Providence? savez-vous si ces âmes molles ne sont pas punies chaque jour de la gloire même que leur accorde un monde voluptueux et profane? L'air puricieux qu'exhale encore leur tombe, et que viennent ici respirer chaque jour ceux qui sont assés fatigués pour suivre leur dangereux exemple, est chaque jour un nouveau crime pour eux, dont ils sont responsables. Et savez-vous si cette même Providence n'a pas permis les crimes de ceux-la pour la gloire de ceux qui savent résister?

Que parlez-vous de crime? répondis-je à Tiberge; je vois bien que vous n'avez pas lu Pétrarque, vous n'avez vu la pudeur régner sans cesse et servir de modèle dans les ouvrages de ce poète! Eh bien! reprit vivement Tiberge, ne comparez donc plus Laure à Manon. Si la première était innocente, l'autre a vécu coupable; elle est morte dans le crime. Ah! m'écriai-je, cruel ami, qu'oses-tu me rappeler? Mes genoux tremblants se déroberent, je tombai sur les marches du tombeau et je m'y évanouis.

Tiberge me proposa un matin une promenade hors la ville dans notre voiture ordinaire. Il avait fait baisser le rideau sur le devant, sous prétexte de nous garantir du soleil; il anima notre conversation pour détourner mon attention de ce qui allait se passer; il me peignait sans cesse les regrets que lui causait l'état où il m'avait mis, et, dans le moment où il m'exprimait tout son repentir, le carrosse s'était arrêté et on y avait attelé six chevaux de poste sans que je m'en fusse aperçu; nous étions peut-être à une demi-lieue de la ville, je commençai à remarquer tout d'un coup le redoublement de notre marche. — Apparemment, dit Tiberge, que le cocher appréhende quelque orage, puisqu'il nous fait regagner la ville si vite. Je continuai à lui parler sans m'inquiéter davantage; cependant, arrivés à la première poste, il ne put m'empêcher de voir qu'on changeait de chevaux.

Il se jeta à mes genoux, dans le carrosse même, en me demandant pardon de la supercherie qu'il venait de me faire. Je n'avais pas deux partis à prendre: Mon ami, me dit-il, il fallait que je vous enlevasse de cette ville fatale, ou que je vous y visse mourir.

Quelque étonné que je fusse de son entreprise et quelque regret que je donnasse à la perte d'un séjour qui avait paru si doux aux tristesses de mon âme, je sentis une petite satisfaction de voir Tiberge réduit à ma façon de penser. Et ce l'amour-propre qui s'avise d'être, par intervalle, plus fort chez nous que les grandes passions! Quoi! ce philosophe si hérissé, me disais-je, cède donc à la puissance de mes arguments! Je me plus à le fortifier dans ces idées, et nous en raisonnions pendant que la voiture faisait la plus grande diligence; nous nous vîmes aux portes d'Aix sans que j'eusse pu lui faire le moindre reproche sur mon enlèvement.

Dès le lendemain, nous prîmes le chemin de Marseille.

Sur le point d'arriver, Tiberge me parla de Dieu: Vous croyez, me dit-il, que je suis encore enchaîné dans les langes du préjugé; mais je me souviens qu'un de nos régents m'a dit dans ma grande jeunesse que, la première fois de sa vie qu'on entra dans une église, si on demandoit une grâce à Dieu, et qu'on la lui demandait avec cette onction attendrissante qui sait si bien le toucher, ce Dieu de paix était toujours disposé à nous l'accorder. Permettez-moi de faire arrêter la voiture devant la première demeure de ce suprême bienfaiteur qui se trouvera sur notre passage quand nous serons entrés dans Marseille; et promettez-moi que vous lui demanderez sincèrement la grâce de chasser l'infortunée Manon de votre souvenir; car, enfin, si vous pouviez l'oublier, cette tendresse inutile que vous conservez pour elle et qui vous consume s'augmenterait par degrés, et vous jureriez d'un calme suffisant pour sentir que vous l'avez procuré, et pour remercier l'auteur d'une tranquillité si désirable; je ferai les mêmes vœux de mon côté.

Je consentis de bon cœur à ce que me proposait Tiberge, et je trouvai moi-même une joie intérieure à me livrer à ce conseil. Nous prévinâmes les postillons du dernier relais, et ce fut moi le premier qui, après avoir traversé quelques rues de la ville, criai d'arrêter là où je voyais plusieurs carrosses assemblés devant une petite église.

Je sautai, plutôt que je ne de-cendis, de la voiture. Mes entrailles, dis-je à Tiberge, commencent à s'agiter; ce Dieu que je vais implorer commence-t-il à me répondre? Je le brassai devant tout le monde avant d'entrer: il remarqua sur mon visage une joie qu'il n'y avait pas vu régner depuis longtemps; il se félicitait déjà de toute son âme de m'avoir si bien pénétré. Nous entrâmes; l'église était presque inaborn-

dable; nous nous prosternâmes, et je fis la prière la plus ardente du plus profond de mon cœur.

Après nous être relevés, nous demandâmes dans quelle église nous étions, quelle fête on y allait célébrer, pourquoi, en un mot, nous y apercevions tant de monde pour un jour ordinaire? Un suisse vint à nous, nous reconnâmes pour des étrangers, et, au lieu de nous répondre, il nous offrit de nous conduire au premier rang pour voir la cérémonie. Nous le suivîmes avec une vague curiosité. Quand nous fûmes arrivés à la grille du chœur, nous reconnûmes que nous étions dans un convent de filles. Le suisse nous dit alors que nous allions assister au spectacle d'une religieuse qui devait prononcer ses vœux.

C'était comme un jour de fête dans toute l'église. Les religieuses elles-mêmes semblaient réveillées à la vie par cette solennité. Les plus courbées par la prière, les plus près du ciel par l'extase, levaient la tête tout enivrées par le bruit et par le mouvement, par l'éclat des cierges et par le chant de l'orgue, car on sait que, le plus souvent, ces pauvres filles, qui ne vivent qu'en compagnie de la mort, n'ont pas même les pompes du catholici-me pour soutenir leur ferveur. Elles prient Dieu dans l'ombre et le silence du tombeau.

Cependant la religieuse, qui avait mourir pour revivre en Dieu, s'avavançait lentement à l'autel, conduite par ses sœurs. Voyez, me dit Tiberge, ce sont les joies du ciel qui passent devant vous.

A cet instant, la religieuse souleva son voile pour prononcer tout haut les expressions de son sacrifice. — Mon Dieu! m'écriai-je en me précipitant contre la grille avec la douleur d'un lion qui se voit enfermé, c'est Manon. Arrêtez!... N'écoutez pas son serment... Manon! Manon, ne m'entends-tu donc pas?

La jeune religieuse, pâle comme la mort, quoiqu'elle fût toute au ciel déjà par la pensée, sembla se rappeler un songe et tourna ses beaux yeux vers moi.

Manon, car c'était elle, avait reconnu ma voix. Dès qu'elle reconnut ma figure, elle sévauoit.

Le scandale que je venais de donner à l'assemblée attira sur moi tous les regards; on fit plus, car le suisse, qui nous avait amenés si officieusement, vint me dire avec brutalité de sortir de l'église: tout le monde quitta sa place pour m'entourer; je ne pouvais plus proférer une seule parole; mais je me saisis des barreaux de la grille: je regardais Manon sans vouloir écouter pers-mec. Je voyais cette fille adorée, je ne pouvais douter que ce ne fût elle-même, je la retrouvais tout à la fois morte et vivante; j'ouvrais la bouche pour l'appeler, et, semblable à celui qui se réveille à demi, qui se croit poursuivi par son ennemi le plus cruel et qui ne peut appeler du secours, je faisais de vains efforts pour faire éclater mon cœur. Je vis emporter Manon, qu'on ne pouvait faire revenir à elle. Une religieuse vint avertir que la cérémonie serait remise à un autre jour. Je fus contraint de sortir avec un convoi de curieux que Tiberge avait bien de la peine à comprimer. Enfin il m'entraîna à notre carrosse.

Vous l'avez vue, dis-je à Tiberge quand je pus lui parler, me blâmez-vous encore d'adorer tant de charmes? Mais... où suis-je? Manon! ma chère maîtresse!... Qui l'a conduite là? Comment pourrai-je la voir? Où me menez-vous? Pourquoi m'arrachez-vous d'un lieu qui renferme tout ce que j'aime?

Je lui fis tant de questions de ce genre à la fois, qu'il eût été bien difficile de me répondre. Je le regardai et le trouvai enseveli dans une profonde méditation sur tout ce qu'il venait de voir et d'entendre. Il ne savait ce que tout cela voulait dire; il crut que mon cerveau venait de se déranger et que je perdais la raison. C'était encore l'excès de son zèle qui m'avait fait faire cette prétendue extravagance; mais pouvait-il se reprocher ce qu'il avait employé peu d'heures auparavant dans la vue de me guérir? Il était confondu, il ne me répondit pas un seul mot jusqu'à l'auberge où nos postillons nous descendirent.

On nous fit entrer dans une salle au rez-de-chaussée, tandis que nos valets montoient nos équipages à l'appartement qu'on nous destinait. Tiberge, gardant toujours son même silence, se jeta dans un fauteuil en couvrant son front de sa main droite. J'allai lui sauter au cou avec transport: Félicitez-moi donc, cher ami, lui dis-je, d'avoir retrouvé ce que j'adore. C'est encore à vos sages conseils que je dois ce dernier bienfait; oui, c'est ce Dieu que vous m'avez dit d'implorer qui me la rend. O Seigneur! ce moment de plaisir me pénètre de toute votre puissance! Vous pouvez créer des millions d'âmes, mais vous ne pouviez vous montrer plus grand à mes yeux qu'en opérant un miracle si doux à mon cœur. Je continuai: Mais pourquoi donc, Tiberge, ne partagez-vous point ma joie? Pourquoi ce silence obstiné sur un ami dont vous faites le bonheur? Car enfin Manon m'est rendue, je ne sais quelles raisons l'obligent à prendre le parti du cloître; mais elles ne peuvent que me la représenter fidèle! Elle ne l'a point achevé ce sacrifice fatal qui achevait mon malheur! Elle m'a vu, elle m'a reconnu, puisqu'elle s'est évanouie...

Je quittai Tiberge avec précipitation pour courir hors de la chambre; j'appelai celui de mes gens que je connaissais le plus alerte. Vast-en, lui dis-je, cours au convent; demande comment se porte la novice! Voilà ma bourse, elle est à toi si tu reviens au plus vite.

Je rentrai, Tiberge, qui ne s'était point levé de son fauteuil, et qui m'avait vu le quitter comme un crevelé au milieu d'un discours assez suivi, sans deviner ce que j'allais faire, et qui me vit rentrer quelques

moments après avec l'air d'inquiétude que cette réflexion sur la santé de Manon venait de me donner, ne douta plus que le passage de l'extrême joie à cet air pensif ne provint de mes différents accès de folie; il me regardait avec des yeux où l'étonnement, la douleur, l'incertitude, l'effroi et le repentir se peignaient tour à tour et tout ensemble. Il avait le dos tourné à la porte; le domestique rentra tout essoufflé, pouvant à peine prolérer d'une voix basse: *Fort bien*, en accompagnant ces deux mots d'un signe de tête; tout cela se fit sentir à mon cœur sans que Tiberge pût le voir ni l'entendre; je sautai tout d'un coup de dessus ma chaise, et, plein de l'allégresse que me causait cette chère nouvelle, j'allai encore une fois embrasser Tiberge, qui, pour le coup, croyait, qu'il faudrait bientôt me faire attacher. Mais qu'as-tu? lui dis-je, es-tu devenu fou? Tu me regardes d'un air égaré et interdit: tu m'aimes, j'ai retrouvé Manon, et tu ne me dis rien! Oui, me répondit-il enfin, oui, mon cher comte, j'ai perdu l'esprit, ou vous ne jouissez pas de tout le vôtre; car je ne comprends rien à tout ce que j'ai vu depuis une demi-heure, et j'attends que vous fussiez revenu de tout votre désordre pour vous répondre. Eh bien! vous avez vu une fille qui ressemble à Manon, et, vous figurant tout à coup que c'est elle, vous vous livrez d'abord à l'imprudencence, ensuite à la joie; l'inquiétude lui succède, et la joie reprend le dessus à son tour: voilà pourtant le rôle que vous jouez depuis notre arrivée, et vous voulez que je sois de moitié dans vos égarements! Reconnaissez votre erreur. Reconnais toi-même la tienne, lui répondis-je; c'est Manon, c'est elle-même; mon cœur ni le sien n'ont pu se méprendre. Ne s'est-elle pas évanouie? Une fille indifférente et qui ne m'aurait pas reconnu n'eût pris d'intérêt qu'au vœu qu'elle avait à prononcer. C'est elle, je te le jure: il ne s'agit plus de m'opposer tes doutes; il faut employer le temps qui nous reste: j'ai déjà su qu'elle était hors de danger, je saurai bientôt par elle-même quelle main l'a tirée du tombeau. Mais, mon ami, que faut-il faire pour la revoir? lui écrirai-je? irai-je la voir? Si les religieuses ne veulent pas me la laisser approcher, emploierai-je la force, la protection ou l'adresse? Nous sommes ici bien recommandés, je vais porter mes lettres à l'évêque, je lui dirai d'interposer son autorité pour tout suspendre. Je reverrai Manon! elle m'aimera! je passerai le reste de mes jours avec elle: je mettrai ma fortune à ses pieds; elle est toujours belle; elle vient de donner la plus grande marque de sagesse. Ah! tu n'es pas fait pour concevoir toute ma joie.

Tiberge se rappela tout ce qui s'était passé, il ne voyait rien dans mon discours qui sentit le dérangement, si ce n'est la réalité de Manon, qu'il croyait impossible. Comment avez-vous su, me dit-il, qu'elle se porte mieux? Je fis rentrer le domestique, qui, s'étant un peu reposé de sa course, nous rapporta avec plus de sang-froid que la novice, qui s'était trouvée mal, se portait beaucoup mieux; qu'il avait demandé à une tonnière son nom et qu'elle s'appelait mademoiselle Lescaut: qu'il n'avait pas fait d'autres questions, parce que je lui avais dit de faire la plus grande diligence.

Eh bien! dis-je à Tiberge, en croiras-tu ce garçon plus que mon cœur et mes yeux?

Qu'on se représente un homme raisonnable qui ne croit point aux revenants, et à qui on dit qu'on a vu vivante la même personne qu'on lui avait dit avoir enterrée soi-même. Qu'on se représente un bon ecclésiastique pénétré de tous les mystères du christianisme qui, après avoir fait tous les efforts possibles pour chasser du cœur de son ami une passion qu'il a crue contraire à son salut, va se trouver dans l'obligation peut-être de la servir lui-même, si la rencontre ne tient point du prestige; qu'on se représente le modèle des vrais amis, qui a abandonné sa famille, son pays, son état, qui s'est associé aux malheurs d'un homme pour lui conserver son honneur et contribuer à sa tranquillité, et qui va peut-être être réduit à lui laisser faire, pour dernière ressource, ce que les gens du monde appellent un mariage de fou, s'il ne veut pas le laisser vivre dans le crime; plus on vaudra songer à tout cela de sang-froid, plus on trouvera que la situation de Tiberge était terrible.

Je fis toutes les tentatives imaginables pour voir ma chère maîtresse; on me ferma tous les parloirs. Qu'on juge de ma douleur quand j'appris que c'était Manon elle-même qui refusait de se présenter à ma vue! que pouvais-je penser de cette étrange résolution? Pouvais-je me croire indigne de ses regards? On a dû voir, par tout ce que j'ai rapporté, que je méritais plus que jamais sa tendresse: a-t-elle pu douter que je n'aie arrosé son tombeau de mes larmes? que dis-je? Manon a pensé que je lui devais plus que des pleurs, sans doute; mais, si je n'étais déchiré le cœur pour la suivre dans la nuit éternelle, elle a dû réfléchir depuis qu'étant rappelée à la lumière, elle m'en aurait vu privé pour toujours; et elle a dû me justifier. Manon se repentirait-elle de m'avoir aimé? Aurait-elle horreur de sa vie passée? En serait-elle touchée au point de me sacrifier à son salut? Mais j'aurais donc été moi-même l'artisan de mon malheur en la rappelant aux sentiments chrétiens que je lui inspirais dans notre dernier asile; et ce serait là comme le ciel récompenserait des intentions si pures, lui qui s'est appliqué à punir si sévèrement mes fautes! Non, grand Dieu! je ferai tort à la justice si je persistais dans cette idée. La prière et les mortifications peuvent bien réparer ses fautes, mais notre union approuvée les efface; elle peut reprendre aujourd'hui toute sa vertu. Dieu peut-il se refuser à des inspirations si justes? Non, Manon a sûrement d'autres motifs. Cependant elle a vécu parmi les morts, du moins a-t-elle été mise comme eux sous la terre! Elle a peut-

être retrouvé la vie, quand elle était encore couverte du sable que j'avais mis sur elle! A combien de réflexions cruelles n'a-t-elle pas dû se livrer en cet état? A quels vœux n'a-t-elle pas dû s'engager pour sortir de l'affreuse situation où elle se trouvait? Le ciel l'a secourue; elle remplit ses engagements: son zèle l'emporte sur son amour; mais mon amour l'emporte sur le sien. Ah! Manon, tu ne m'aimes pas comme je t'aime. Je ne te retrouve donc que pour être assuré de ta perte... Je te saurai vivante, et tu ne vivras pas pour moi...

C'est ainsi que j'extravaguais en cherchant à approfondir les raisons qui forçaient Manon à refuser de me voir. Je lui écrivis les lettres les plus tendres et les plus désespérées; elle ne voulait pas seulement les recevoir, ou me les rendait cachetées. Si le lecteur s'est intéressé à mon amour, s'il s'est mis quelquefois à ma place, il se peindra mieux l'effroi de ma situation que je ne pourrais le lui rendre. J'essayai tout, je mis tout en usage; j'intéressai enfin, par le récit de mes aventures, l'évêque même de Marseille, prélat respectable par sa piété sans exemple; il eut la bonté de donner ses ordres pour faire suspendre les vœux de la demoiselle Lescaut, et il poussa pour moi la complaisance jusqu'à me promettre de la voir et de lui parler de moi.

J'avais bien senti que ce n'était pas à Tiberge à agir dans cette conjoncture, et je n'avais pas voulu là-dessus mettre sa délicatesse à l'épreuve; était-ce à lui, était-ce à sa piété à faire des efforts pour détourner une fille d'une action sainte, quelque légitime qu'en eût pu devenir le motif? Cependant, quand je vis que l'évêque m'avait donné sa parole d'aller voir Manon le lendemain, je me crus autorisé à supplier mon ami d'y aller le jour même, tant j'avais peur de perdre l'instant de lui faire parler de moi; je l'en priai avec cette chaleur qui pouvait tout sur le cœur de ce véritable ami. Il alla se présenter à la porte: il osa même s'annoncer de la part de l'évêque. On dit à Manon qu'un ecclésiastique, envoyé de la part de monseigneur, avait deux mots à lui dire; elle vint au parloir.

Tiberge m'a avoué depuis qu'à son aspect il s'était vivement troublé; cependant il s'était remis après avoir tourné avec son adresse ordinaire ce qu'il avait à lui dire. Il me rapporta qu'en prononçant mon nom, Manon était devenue furieuse; qu'elle m'avait traité d'ingrat, de parjure, d'infidèle, et qu'elle l'avait quitté avec toutes les marques de l'indignation et de la colère.

On croit que je m'altraisai de cette réponse; au contraire, un autre passé et un autre avenir se peignirent à mes esprits, je poussai un grand soupir comme quelqu'un qui est prêt à succomber sous l'effort d'un grand fardeau et qui en est tout d'un coup délogé. En effet, j'entrevis que Manon était trompée, puisque je n'étais sûrement ni parjure, ni ingrat, ni infidèle. J'entrevis qu'il m'allait être fort aisé de la désabuser; je sentis que le sacrifice qu'elle avait déjà fait était moins l'effet de la grâce que l'ouvrage du dépit; que, par grandeur de sentiments, elle aimait mieux faire son tombeau d'un cloître que d'imiter par vengeance dans le monde l'inconstance dont elle me croyait coupable. Je me flattai que, son erreur seule s'opposant à mon bonheur, il me serait aussi facile d'être heureux qu'il me l'était de la désabuser; que je la posséderais enfin quand elle me croirait innocent. Je passai toute la nuit dans ces espérances menteuses.

Le lendemain, l'évêque me fit dire qu'il avait été au couvent et qu'il n'y avait plus trouvé personne. Manon, craignant les puissances qui s'étaient déjà mêlées de son affaire, et ayant appris par Tiberge qu'il n'était que l'avant-courreur de l'évêque qui devait aller voir, craignit d'être la victime de l'autorité, et, voulant sérieusement exécuter son projet, elle jugea que la ville de Marseille ne lui laisserait jamais la facilité de le remplir. Elle prit sur-le-champ toutes ses mesures, elle fit avertir les personnes qui lui prêtaient leur secours de venir la chercher le jour même que Tiberge lui avait fait sa visite, et la nuit elle sortit non-seulement du couvent, mais encore de la ville.

Je demeurai interdit à cette fondroyante nouvelle; tout ce que l'esprit pourrait me suggérer, à présent que je la rapporte d'une âme plus tranquille, n'approcherait pas de ce que je sentis d'horrible et d'aceablant; on dira que je ne connaissais que le désespoir, mais aussi on conviendra qu'on a vu peu d'hommes en avoir tant de sujet. Je fis donc, comme à mon ordinaire, tout ce que je pus pour m'y livrer.

Monseigneur l'évêque, à qui j'allai porter mes plaintes et mes regrets, ajouta à toutes ses grâces celle de retourner avec moi au couvent pour apprendre de l'abbesse même ce que pouvait être devenue mademoiselle Lescaut. Elle nous dit que le sieur Marsaing, capitaine de navire, la lui avait amenée comme sa nièce, qu'elle avait pris l'habit du monastère, que l'année de son noviciat s'était passée de façon à faire désirer à toute la communauté de l'acquiescer, qu'on n'avait démêlé en elle qu'un fonds de mélancolie qui pouvait s'attribuer au tempérament; mais que le jour des vœux la scène que j'avais donnée au public et l'évanouissement de Manon lui avaient fait soupçonner qu'il y avait dans tout cela une intrigue, et qu'elle était fort aise que le capitaine qui la lui avait donnée fût venu la reprendre; qu'elle n'avait fait aucune difficulté de la rendre le soir précédent, et qu'elle ne s'était pas même informée de ce que cette fille pourrait devenir. C'était toujours beaucoup de savoir le nom de son ravisseur (car j'appellais ainsi celui qui me privait de ma chère maîtresse); j'allai du même pas à l'amirauté m'informer de l'heure du départ et de la route qu'avait pu prendre Marsaing. On me dit que c'était un de ces capitaines ordinaires qui naviguaient alternativement sur tou-

tes les mers, suivant les commissions qu'ils en avaient des différents armateurs qui les employaient; qu'il avait fait plusieurs voyages en Guinée, à l'Amérique, dans l'Archipel, et qu'à présent son expédition était pour Livourne, qu'il avait mis à la voile à la pointe du jour, et que, comme le vent était favorable, il devait être déjà loin. Je demandai si on ne pouvait pas me dire dans quel temps à peu près il avait été à l'Amérique. On consulta les registres, sur lesquels on trouva qu'il était revenu depuis treize mois environ du Nouvel-Orléans : tout cela parut bien se rapporter, et quand je me fus encore assuré chez ses armateurs qu'il devait s'arrêter huit ou dix jours à Gênes avant d'aller jusqu'à Livourne, je fis équiper une tartane, ne doutant pas que je ne l'eusse bientôt rattrapé.

Je retournai à l'auberge porter toutes mes découvertes à Tiberge. Enfin, lui dis-je, elle ne m'échappera plus, car elle ne sera pas grillée dans l'endroit où je la pourrai rejoindre : j'irai me jeter à ses genoux ; elle entendra ma justification ; elle me rendra toute la tendresse que je mérite. Partons, mon ami, le vent souffle : ah ! qu'il me tarde de la serrer dans mes bras et sur mon cœur qui l'appelle !

Tiberge, à son tour, se laissa conduire comme je voulus ; nous nous embarquâmes avec la plus grande diligence, et nous cinglâmes pour la rivière de Gênes.

Notre petite traversée fut courte et heureuse avec le meilleur vent ; nous doublâmes le cap de Nole et la pointe de Final en deux jours, et le troisième nous débarquâmes dans le beau port de cette ville surnommée la Superbe, et qui le mérite à tous égards. Mon premier soin fut de m'informer dans toute la rade s'il n'était point arrivé de navire venant de Marseille, la veille ou le même jour. On nous assura fort qu'on n'en avait point vu ; le capitaine du port nous le certifia. Nous jugeâmes que le navire monté par Marsaïng n'avait pas si bien marché que notre tartane, que nous avions bien pu gagner ce temps-là sur lui, et même plus, et qu'il arriverait le soir ou le lendemain. Je restai tout le reste du jour sur le port ; le jour d'après, j'y retournai de très-grand matin, mais cette journée ne fut pas plus heureuse, et l'inquiétude s'empara de moi pour régner encore longtemps dans mon âme, car plusieurs jours se passeraient sans que nous vissions rien arriver.

Tiberge ne me conseillait plus rien ; il semblait que cet ami se fût ralenti depuis que nous avions retrouvé Manon. Je ne savais à quoi attribuer ce changement ; il était devenu rêveur, taciturne, hébété, pour ainsi dire : j'étais bien loin d'en soupçonner la cause ; il me passa mille idées vagues par la tête, et je ne m'arrêtai à pas une ; il me vint une réflexion cependant qui me fit frémir : je me rappelai ce qu'il m'avait dit sur la beauté éclatante de Manon, le jour qu'il s'était présenté à elle. Ciel ! en serait-il amoureux ? m'écriai-je. Tiberge ! ce modèle de vertu ! cet homme de Dieu ! cet homme à toute épreuve ! serait-il possible que les charmes de Manon l'eussent touché ? Toi qui n'eus jamais le moindre désir ! toi qui mets ton triomphe à les réprimer dans les autres ! toi que la probité, la religion, la candeur, l'amitié, trouvent toujours prêt pour les plus grands sacrifices ! toi, tu serais devenu faible ! Mais de quoi ne sont pas capables ces charmes enchanteurs de qui personne n'a pu jusqu'à présent se défendre ? n'en ai-je pas trop fait jusqu'aujourd'hui la cruelle expérience ? Tout ce qui a vu Manon n'est-il pas devenu jaloux de son bonheur ? Tout ce qui l'a abordée n'a-t-il pas voulu me la ravir ? Ce trait manquait à toutes mes infortunes ; Tiberge ! Ah ! Manon, tu séduirais donc Dieu lui-même, Dieu qui t'a créée si belle !

Cependant, venant à réfléchir ensuite que si Tiberge se fût laissé enflammer pour elle, il serait le premier à me conseiller avec plus d'empressement de marcher sur ses traces, je l'excusais, et je me savais mauvais gré de l'avoir accusé ; puis ma jalousie devenant la plus forte : Tiberge est plein d'honneur, me disais-je, il se résiste à lui-même, il fait des efforts pour vaincre une passion naissante, mais il y succombera ; Manon ne fait pas ses conquêtes à demi.

Je passai le jour et la nuit dans ces cruels combats que ma jalousie livrait à l'amitié de Tiberge : n'avais-je pas assez de l'inquiétude des accidents qui pouvaient être arrivés à Manon, du chagrin d'en être encore séparé, de la crainte de la perdre pour toujours ? fallait-il appréhender encore que mon ami le plus cher me l'enlevât ? Je résolus de m'éclaircir de ses sentiments, sinon par sa bouche, du moins par ses actions. Le lendemain matin du cinquième jour que nous avions passé à Gênes, je lui dis : Il n'y a pas d'apparence que Marsaïng relâche dans ce port, il aura été en droiture à Livourne. Tiberge, il y va de ma tranquillité et de ma vie, courons où mon amour m'appelle, courons chercher Manon !

Mon ami fut un moment sans me répondre, comme s'il avait voulu méditer son discours. Enfin il prit la parole en ces termes : Cher comte, vous m'avez vu ardent à vous servir tant que j'ai cru votre Manon morte ; vous m'avez donné des marques trop évidentes de votre désespoir, pour que je vous laissasse à vous-même : je vous aimais trop, et je vous aime trop encore, je vous aimais trop pour ne pas travailler de tout mon pouvoir à vous guérir ; la gloire d'une si belle cure ne fut pas le prétexte de ma résolution : ma tendre amitié seule m'a guidé, tant que j'ai espéré de vous faire oublier ce qui n'était plus ; mais aujourd'hui que vous l'avez retrouvée (et reperdue peut-être) me convient-il de vous suivre et de vous faire renouer avec elle ? Si vous vouliez vous servir de toute votre raison et considérer vous-même ce que vous allez faire, vous renoncerez à courir après elle. Je ne vous parle point de

mal que vous avez déjà fait, en vous opposant à des vœux qui allaient expier tous ses crimes ; vous diriez que je vous moralise, et je ne veux pas parler aujourd'hui qu'en homme du monde ; laissons donc à cette paix troublée, paix qui allait devenir précieuse à son cœur, et que vous ne pourrez jamais lui rendre. Je vous ai déjà dit que je ne voulais parler qu'à votre raison, et c'est peut-être la dernière fois que je vous ouvrirai mon cœur. Je suppose donc que vous l'avez retrouvée, comment comptez-vous vous conduire avec elle ?

Tiberge, lui répondis-je, je la ramènerai par les preuves de mon innocence à tout l'amour qu'elle avait pour moi ; vous-même vous le cimenterez dans nos cœurs par le lien le plus indissoluble ; je la mènerai sur mes terres jouir en paix du bien de mes aïeux.

C'est à ces dignes aïeux que je vous attendais, reprit-il ; que diraient-ils, s'ils pouvaient reparaitre dans la suite comme Manon, de voir que vous auriez choisi cette fille pour les faire revivre par elle ?

J'avais envoyé retenir une felouque pour Livourne ; mais les vents étant devenus contraires, il fallut se déterminer à attendre jusqu'au lendemain, ce qui nous donna le temps d'approfondir notre matière ; en reprenant la conversation, je crus entrevoir plus d'intérêt de sa part dans sa persévérance à me conseiller d'abandonner Manon, que de raisons convaincantes pour mon salut. Justement, me disais-je, il en est épris ; il ne veut pas que je la rejoigne, c'est toujours autant de gagné pour son cœur, s'il peut m'empêcher de l'épouser ; il y met toute son application ; il espère peut-être me la faire oublier pour jamais. Pourtant, il me voit aller à sa poursuite, et il dit qu'il ne veut plus me suivre : quelles sont donc ses raisons ? Je m'y perds.

La jalousie est une autre passion qui nous aveugle, ou qui nous fait voir ce qui n'existe pas ; nous sommes ingénieux à nous tourmenter nous-mêmes : quoi qu'il en soit, il m'importait de deviner Tiberge, et je crus qu'il fallait feindre avec lui pour le démêler davantage. Je lui dis que je m'étais toujours trouvé si bien de tous ses avis, qu'après avoir bien réfléchi à tout ce qu'il m'avait dit ce jour-là, j'étais déterminé à l'en croire sur un article, et que je ne penserais peut-être plus à mon mariage avec Manon, mais que cette pauvre fille que j'avais vue prête à faire une action forcée, que le désespoir sans doute lui avait seul suggérée, pourrait bien à la première occasion se sacrifier tout à fait et s'en repentir dans la suite ; que je ne devais pas lui laisser prendre ce parti violent sans lui avoir fait connaître auparavant toute ma façon de penser pour elle, et sans lui avoir offert assez de bien pour finir ses jours dans le monde, au cas qu'elle aimât mieux y rester, encore que je ne véusse pas avec elle ; que j'allais donc me rendre pour cet effet à Livourne : qu'il ne devait pas trouver étonnant que je cherchasse à sauver Manon de son désespoir, lui qui m'avait tant de fois sauvé du mien. J'ajoutai que je m'apercevais depuis longtemps combien son amitié pour moi lui avait attiré de disgrâces, que j'en craignais pour lui de nouvelles, que je le priais de ne me pas suivre dans ce voyage, et que, cependant, s'il le voulait, je ne pourrais le trouver mauvais.

Tiberge, qui ne m'avait jamais vu parler de si grand sang-froid ni avec tant d'indifférence pour Manon, me répondit froidement qu'il était prêt à tout, même à retourner en France, quand il aurait en le temps de voir et de connaître la ville ; que je pouvais partir quand je le jugerais à propos. Nous dinâmes, et j'allai seul sur le port donner l'ordre à mon petit équipage pour le lendemain de grand matin ; je me promennai ensuite sur les bords de la mer en réfléchissant à tout ce qui s'était passé entre Tiberge et moi. Tiberge, me dis-je, veut rester à Gênes et me laisser aller seul à Livourne : quel peut être son dessein ? Espère-t-il que le vaisseau qui porte Manon, arrêté par quelque cas qu'il ne peut prévoir, arriverait ici pendant que je serai allé plus loin ? Sans doute, car il n'est pas naturel qu'il consente à me quitter si des intérêts plus forts ne l'arrêtent, et je ne connais que ceux qui lui peuvent venir de son amour pour Manon qui lui puissent faire abandonner les miens.

Si Tiberge eût voulu venir, malgré ma prière, à Livourne, je n'aurais pas douté que ce ne fût son amour qui l'y eût conduit ; il voulait rester, je trouvais dans son séjour une nouvelle preuve de cet amour. J'étais jaloux, et c'est le sort des jaloux que tout, jusqu'aux contraires, leur porte ombrage. Cependant mon cœur ne pouvait plus rester dans cette cruelle incertitude ; j'allai retrouver Tiberge, résolu de m'expliquer plus ouvertement avec lui.

Eh bien ! Tiberge, lui dis-je, je pars demain et vous restez : si d'aventure Manon allait arriver pendant que je serai à Livourne, que lui direz-vous ? Je lui dirai, me répondit-il, que vous lui conservez tous les sentiments qu'un galant homme doit à ce qu'il a fortement aimé, que vous êtes prêt à lui faire un sort honnête, si elle aime mieux rester dans le monde, et que ce soit son peu de fortune qui la détermine seul à se faire religieuse ; mais que vous ne l'aimez plus et que vous lui laissez toute sa liberté. N'est-ce pas là votre intention ? J'étais hors de moi. Courage, Tiberge ! vous lui ajouterez que, si vous n'étiez pas prêtre, vous l'épouseriez à ma place, car je n'ai que trop vu que vous ne sauriez vous défendre de l'aimer.

Tiberge me prit tristement la main et me regarda en silence. Ses yeux étaient troubles ; j'y vis briller une larme. Voilà, lui dis-je, une réponse eloquente, mais je n'y entends rien. Parlez-moi sans détour. Pourquoi vous avouer ma faiblesse ? murmura Tiberge. Ainsi, vous l'aimez ? m'écriai-je furieux, attendri, perdant la tête. Ecoutez-moi, reprit Tiberge, comme s'il cherchait à lire dans son cœur : je ne sais si je l'aime en-

core, mais je l'ai aimée. Ne vous ai-je pas dit qu'au parloir du convent où j'allai lui parler de vous, je ressentis une agitation surnaturelle quand je la vis apparaître plus belle que jamais, parce que sa beauté avait pris dans cette sainte maison un caractère de noblesse et de gravité? Elle me parla de vous avec indignation; je n'écoutais pas: toute mon âme était dans mes yeux. Sans doute, Dieu voulait me punir d'avoir trop compté sur ma force.

Tiberge ne put arrêter ses larmes. Ne suis-je pas bien à plaindre? Me laisser aller à la tentation, aux joies de la terre, moi qui ne vivais qu'en Dieu! aimer d'un amour périssable avec cette âme faite pour aimer le ciel! aimer Manon, le crime en personne! aimer la maîtresse de mon ami!

Je n'avais plus le ressentiment de la jalousie, je plaignais Tiberge, je ne pensais plus à moi-même. Mais rassurons-nous, me dit-il en essayant un sourire; j'ai tant crié, j'ai tant banni les songes compatibles, que, peu à peu, Manon s'est éloignée de mes esprits. Je dégagerai mes pieds des épines fleuries; votre rival d'un jour redeviendra votre ami de tous les âges. Je dis plus, et je vais bien vous étonner; j'ai fait de très-longues méditations sur vous-même, et plus j'examine tout ce qui vous est arrivé depuis votre retour de l'Amérique, plus j'ai sondé votre cœur, plus je lui ai fait soutenir d'épreuves, et plus je vois que votre amour pour la belle Manon est l'âme de votre vie, plus je trouve que sa dernière action l'en rend digne. Continuez donc à l'aimer de tout votre cœur, mon cher conte. Ne croyez pas que j'aie pu former le projet de vous abandonner; je vous suivrai, s'il le faut, aux extrémités de la terre; je ferai tout pour vous rendre Manon, je saurai bien vous justifier dans le monde.

J'embrassai Tiberge avec cordialité. Il me semblait qu'il m'avait rendu Manon et qu'il me la faisait trouver présente. Jamais ce cher ami, qui m'avait plusieurs fois sauvé la vie, n'avait rien fait de si doux pour mon cœur. Attendez, me dit Tiberge, quand nous fûmes un peu plus tranquilles, je mets une petite condition à notre marché, donnez-moi votre parole que vous l'exécuterez. Quelle est-elle? lui répondis-je; je vous promets tout ce que vous pourrez me demander. C'est, ajouta-t-il, si le ciel vous accorde des fils de votre mariage avec mademoiselle Lescaut, que vous ne confiiez à personne qu'à moi le soin de leur éducation. Va, nous les élèverons ensemble, lui dis-je, car je ne crois pas que nous nous séparions de la vie.

Dès que le jour put éclairer notre départ, nous nous embarquâmes pour Livourne; je n'étais point géographe, je ne savais pas que le trajet d'une de ces villes à l'autre fût si court; je fus tout étonné d'y être si tôt rendu, et je me repentis mille fois de n'y avoir pas envoyé un exprès pendant que nous étions à Gênes; nous nous serions épargné peut-être bien des peines, mais nous n'y avions pensé ni l'un ni l'autre. Enfin, nous mimas pied à terre et nous allâmes au plus vite aux informations sur le compte de Marsaing. Nous apprimes qu'il y était venu depuis peu de jours, qu'il y avait laissé quelques marchandises qui s'étaient déchargées avec bien de la précipitation; qu'il n'y avait séjourné que deux fois vingt-quatre heures, et qu'il était reparti pour la France. Je demandai s'il n'avait pas des femmes dans son bâtiment, et s'il ne les avait pas débarquées. On ne put me donner là-dessus d'éclaircissement, ce qui nous fit courir, Tiberge et moi, tous les couvents de la ville sans rien apprendre. Nous allâmes dans l'auberge de ce maudit capitaine, que nous découvrimus par hasard; on nous dit qu'il avait avec lui deux femmes, dont une faisait l'admiration de tous ceux qui la regardaient, qu'on ne savait si c'était sa femme ou sa fille; qu'il les avait emmenées toutes deux.

Ah! Manon, ma chère Manon! m'écriai-je, vous m'êtes donc encore ravie! Où courir? où la chercher? Quels sont les desseins d'un homme qui l'amène ici, qui repart avec elle, qui se détourne de son chemin? Où va-t-il la conduire? Je m'égarais en mille et mille espaces. Je voyais Manon partout, je ne la trouvais nulle part. Tiberge me dit que, sans doute, le capitaine, ayant des commissions pour Gênes, il avait pu les remettre à son retour de Livourne au lieu de les faire en y allant. Nous nous serons croisés en chemin; retournons à Gênes. Nous retournâmes donc à Gênes, mais ce fut un voyage inutile. En vain nous y restâmes deux jours, courant les églises, les couvents et les hôtels. Il ne nous restait qu'à partir pour Marseille où peut-être, après une tempête, Marsaing était retourné, où sans doute nous devions apprendre de ses nouvelles par ses amateurs. Nous nous remîmes en mer. J'étais tombé dans un profond chagrin. Dieu! me disais-je, ne veut pas du spectacle de notre amour. Manon, ma chère maîtresse! si tu savais comme mon cœur t'appelle!

A peine en mer, nous subîmes une tempête terrible. On a tant lu de tempêtes dans les romans que je ne m'appliquerai point ici à donner des portraits effrayants de la nôtre. Tout ce que j'en dirai, c'est que nous pensâmes périr, et que je n'envisageais pas cette mort comme quelque chose de redoutable. Les horreurs d'une mer écumeuse qui semble dévorer d'avance tout ce qui s'y engouffre ne me présentaient point un tableau si affreux, je contempiais les flots comme un asile où j'allais ensevelir mes malheurs et ma vie. Manon, courant les mers de son côté pouvait être livrée aux mêmes dangers, et je trouvais un sinistre plaisir à imaginer que nous aurions au moins la même sépulture; en suite, venant à penser que, si elle y survivait, et qu'elle se trouvât ou poursuivie par quelque ravisseur, ou exposée par son indigence à des

maux que j'aurais pu lui épargner, je regrettais de périr sans avoir pu lui donner des secours et sans m'être justifié dans son esprit. Cette mort, qui tantôt m'avait semblé douce, me représentait alors tout ce qu'elle avait de cruel.

Cependant, l'orage se dissipa, et ramena peu à peu le calme sur les flots et dans mon cœur; nous remouillâmes dans le port de Marseille, et nous ne fîmes qu'une course chez les amateurs de Marsaing, qui nous dirent qu'ils n'en attendaient pas si tôt des nouvelles.

Quand nous leur eûmes appris qu'il ne s'était point arrêté à Gênes, ni en allant, ni en revenant de Livourne, qu'il n'avait passé que deux jours à Livourne, qu'il avait dit qu'il retournait en France, et qu'il n'avait point paru dans leur port, nous les vîmes s'alarmer et former mille conjectures qui me causaient encore plus de trouble qu'à eux. Quoi! me dit l'un d'eux, il n'est resté que deux jours à Livourne? Et sa cargaison était pour ce pays-là! Nous conptions qu'il y passerait un mois, nous ne comprenons rien à sa manœuvre! C'est un voleur qui aura conduit notre navire dans quelque pays étranger pour y vendre le bâtiment et sa charge; d'autant mieux, qu'il avait des ordres pour déposer des effets précieux à Gênes, qu'il n'y a point laissés. Un autre disait: Il y a eu une tempête considérable, le navire aura péri. Un autre ajoutait: Si la tempête ne l'a pas abîmé, elle l'aura jeté fort loin, et les Salletins l'auront pris.

Aucune de ces idées n'était faite pour m'apporter de la consolation; je ne voyais que des extrêmes de côté et d'autre. Manon était donc ou chez les étrangers, entre les bras d'un ravisseur, ou noyée, ou au pouvoir des pirates. Comment supporter tant d'appréhensions à la fois? A laquelle s'arrêter qui n'eût été désespérante? Je ne pus retenir mes larmes, je tombai dans les bras de Tiberge.

Les marchands provençaux chez qui j'étais ne furent guère attendris de ce spectacle: plus effrayés de la perte de leur argent que de l'état d'un pauvre amoureux tout défaillant, ils ne donnerent pas le moindre secours. Tiberge appela nos domestiques, et me fit mettre dans une chaise à porteurs: on me transporta à l'hôtel, où je souffris une cruelle secousse.

Pendant ma maladie, Tiberge n'avait rien négligé pour apprendre des nouvelles de Marsaing. Les marchands, n'en entendant plus parler, avaient fait visiter la côte, et, n'ayant trouvé aucun débris de naufrage, ils assurèrent que le vaisseau n'avait pas péri. Le commissaire de l'amirauté, chargé de la partie des captifs, et que Tiberge avait été voir exprès à Toulon, ne put rien lui dire de positif, parce qu'il y a dans les parages de Salé des corsaires et des pirates. Si Marsaing, lui dit-il, avait été pris par des corsaires, je le saurais; mais s'il a été pris par des pirates, espèces de brigands qui détruisent le bâtiment quand ils ont pillé tout ce qu'il renferme, cela ne peut venir à ma connaissance qu'à la longue et par bien des hasards. De sorte qu'il ne me restait plus d'espérance de ce côté-là que celle de savoir Manon prise et vendue par des voleurs; la ressource de la croire dans les pays étrangers était si vague, que nous ne pouvions l'envisager sans être embarassés de choisir au hasard parmi tous les ports où Marsaing aurait pu l'avoir conduite.

Tiberge avait appris que les Pères de la Merci, qui vont de temps en temps à la rédemption des captifs, allaient incessamment partir pour Alger, Tunis et Tripoli. Il me proposa de les suivre. Vous, Tiberge, vous viendriez avec moi chez les infidèles? lui disais-je. J'irai partout avec vous, me répondit-il; nous philosopherons là-dessus en route. Partons, j'ai déjà prévenu les Pères.

Nous nous munîmes de tout le crédit que pouvaient nous donner nos correspondances, et nous nous confiâmes de nouveau au caprice des vents et de l'orage. Cependant, après quelques lenteurs, nous abordâmes au premier port sans avoir encouru de dangers.

Si je faisais un roman, j'aurais beau champ pour placer ici un épisode, il serait même de règle de ne pas mener impunément mon héros en Barbarie; j'aurais mille scènes tragiques ou voluptueuses à rapporter: cette différence de mœurs, ces sultanes lascives, ces cruautés, ces esclavages, tout cela mis en contraste avec mes inquiétudes et ma douleur, avec l'état de Tiberge, tout cela, dis-je, me fournirait une matière intarissable; mais, comme j'amuse ici mon cœur dans la seule vue de me rappeler à moi-même les événements de ma vie, comme si je trouvais de la douceur à me raconter mes maux passés, je ne m'écarterais pas de mon sujet. Je ne sais pas même si je ne passerai pas par-dessus les petites aventures qui ont pu m'arriver là-bas.

Quoi qu'il en soit, nous parcourûmes les trois royaumes sans qu'il nous arrivât rien de bien particulier, et sans rien avoir pu découvrir qui nous marquât les traces de Manon; les Pères mêmes, que nous avions instruits de nos desseins, avaient fait des perquisitions inutiles: nous n'attendions que leur retour pour repasser en Europe, désolés que nos recherches eussent été vaines, et nous promettant de parcourir le monde entier, jusqu'à ce que nous eussions trouvé la terre heureuse qui portait tout mon bien.

Nous repartîmes donc pour la troisième fois à Marseille, obligés de suivre la destination des Pères de la Merci.

Notre projet de faire le tour de la Méditerranée se trouvait dérangé, parce qu'il ne nous restait plus assez d'argent pour l'exécuter. Nous sentîmes la nécessité de revenir à Paris et même dans ma province pour rétablir l'ordre de mes correspondances pécuniaires. Nous avons le tour du

monde à faire, me disait Tiberge, peu importe par où nous commencerons. C'est le hasard qui doit nous faire retrouver Manon; il n'y a pas plus de certitude à commencer plutôt par un endroit que par un autre; de la Picardie, où sont vos terres, nous nous embarquerons pour l'Angleterre ou la Hollande; il y a même à parier que si le capitaine a voulu s'approprier le bien de ses commettants, il sera sorti de la Méditerranée, et aura été dans ces pays de liberté où il est de la politique de donner asile aux malheureux qui viennent les enrichir de la dépouille des autres.

Nous revînmes dans mes terres avec toute la précipitation possible, en ne faisant que traverser Paris, comme nous avions fait avant d'aller à Marseille. Mais, au premier voyage de Paris, le hasard m'avait fait rencontrer chez des marchands un homme que j'avais précédemment connu, à qui j'avais été obligé de dire, pour m'en défaire, que j'étais devenu l'héritier de ma maison, et que, n'étant à Paris que pour des emplettes, j'y resterais fort peu de jours; celui-ci en avait fait part à d'autres; de manière que toutes les personnes de ma connaissance ayant su le changement de ma fortune, m'avaient écrit, les unes pour m'en féliciter, les autres pour se féliciter eux-mêmes: ils apprenaient que je pouvais leur payer quelques restes de comptes. Toutes ces lettres s'étaient accumulées, parce que je n'avais point donné d'ordres pour qu'on me les fit parvenir; dans un premier moment, je voulus les jeter au feu sans les ouvrir, bien résolu de ne conserver aucune de mes anciennes liaisons. Tiberge m'arrêta en me représentant qu'il pouvait y en avoir d'intéressantes. Nous brûlerons, dit-il, tout ce qui ne le sera pas; il s'en pourrait trouver de M. T..., qui vous a rendu de grands services, ou d'autres que vous regretteriez de n'avoir pas lus.

Nous les ouvrimmes donc l'une après l'autre: Justes dieux! m'écriai-je, en voyant une de la main de Manon. Je portai à ma bouche ces chers caractères, comme si j'avais tenu celle qui les avait tracés; je déchirai précipitamment le cachet, et je lus ces lignes:

« Adieu. Vous m'avez trahie, comptant sur ma mort; je vis, et je vous pardonne. Je vais demander à Dieu la force de vous oublier. « Que votre femme vous accorde des enfants comme ceux que j'attends de vous et du ciel. Adieu! »

Ma femme! m'écriai-je, elle est donc folle! La lettre était datée du convent de Marseille et des premiers mois de l'année du novice de Manon; je n'ens pas la force de la lire tout entière. Chaque mot, depuis le premier, m'avait saisi de douleur; je l'avais donnée à Tiberge au moment où mes pleurs et mes sanglots m'avaient arrêté.

Ah! qu'on aime sa douleur et qu'on trouve de volupté à s'y abandonner de bonne foi! On dirait qu'elle emploie moins de force contre nous quand nous n'essayons pas de la combattre; elle se ralentit du moins, et elle s'épuise; elle nous laisse ensuite à nous-mêmes, et fait place aux réflexions qui nous donnent assez de courage pour la détruire.

Tiberge convenait avec moi de tout ce que cette lettre avait d'accablant, il me la relisait même, et nous formions mille conjectures qui ne pouvaient nous apprendre comment Manon pouvait me croire marié; nous supputâmes, par le temps qu'il y avait de notre départ de l'Amérique jusqu'à celui où elle avait écrit, qu'elle avait pu, en effet, recevoir au Nouvel-Orléans deux fois des lettres de France depuis que j'y étais de retour, et que, sans doute, quelque rival, Synnelet peut-être, avait travaillé à la confirmer dans son erreur. Quoi qu'il en soit, disais-je à Tiberge, elle est fidèle, et, si je la retrouvais encore sans qu'elle eût rempli ses vœux, elle me rendrait tout son amour en apprenant toute mon innocence: il ne faut donc pas perdre un instant à la chercher. Allons, Tiberge; mais, avec ce désir si marqué de renoncer à toute la terre, elle n'aura pas été en Angleterre ni en Hollande, puisqu'il est de la religion même de ce pays de n'y point souffrir l'établissement de ces asiles sacrés pour les cœurs au désespoir. N'importe, me dit Tiberge, plus j'y réfléchis, plus je me persuade que Marseing n'aura pu porter ses rapines qu'à Londres. Cette ville est tout un monde; c'est la seule où un réfugié puisse jouir en paix (s'il en est un pour les cœurs criminels) du fruit des vols qu'il a faits ailleurs. L'extrême liberté y confond le droit des gens; il aura pu y débarquer Manon, pour de là la faire conduire ailleurs; mais sa cargaison et son navire étaient tout ce qui devait diriger sa marche: si nous en apprenons des nouvelles, nous le suivrons jusqu'à ce qu'il nous dise le sort de votre maîtresse, et nous courrons du moins avec plus de certitude. Il n'y a pas à balancer, et, si vous m'en croyez, nous partirons demain pour Calais.

J'y consentis; dès que le jour parut, nous nous mîmes en route. Nous arrivâmes le lendemain à Calais, d'où nous nous embarquâmes sans halte pour Douvres. Nous y abordâmes le soir et nous descendîmes dans une auberge qui était presque remplie par un nombre considérable de voyageurs. Après un léger souper, nous nous couchâmes. La quantité de voyageurs qui étaient arrivés avant nous ne nous avait pas permis de choisir nos logements; nous couchions dans deux chambres séparées.

On m'avait donné une très-petite chambre, qui n'était séparée d'une autre que par une cloison de planches; à peine y ai-je été un quart d'heure recueilli, que j'ai entendu dans la chambre voisine pousser de très-grands soupirs; j'ai prêté une oreille plus attentive; j'ai entendu la voix d'une femme. Mon cœur a tressailli. Manon! si c'était ta voix. J'étais de toute mon âme; mais les bruits du dehors couvraient la voix. Hélas! me suis-je trompé? cette voix traînante n'est pas la sienne.

Je compris que deux femmes s'entretenaient tristement. Je m'étais soulevé et j'écoutais sans respirer. Allez, mademoiselle, disait l'une, il faut prendre une brave détermination: il vous a trahie, oubliez-le. Hélas! répondait l'autre, ma raison me le conseille; mais, dans ce mauvais monde, c'est son cœur qu'on écoute. Bonne nuit, mademoiselle, reprit la première: allez, j'ai plus de philosophie que vous, je me suis déjà vingt fois consolée de la perfidie de mon premier amoureux. La demoiselle ne daigna pas répliquer. Un instant après, elle se plaignit de ce que cette fille eût éteint la lumière. Cette fois, je crus bien reconnaître la voix de Manon. Je m'élançai hors du lit, cherchant à m'habiller en toute hâte. Tiberge frappa à ma porte un flambeau allumé à la main. Mon cher conte, me dit-il, je ne sais si je dois vous apprendre... Je sais tout! lui dis-je avec exaltation. Que savez-vous? me demanda-t-il. Je ne sais rien, parlez, repliquai-je d'un air suppliant.

Tiberge s'asseyant sur mon lit continua ainsi: J'étais tout à ma prière quand un valet de l'hôtellerie est entre et m'a prié d'inscrire mon nom sur le registre des voyageurs; qu'ai-je vu en déposant la plume! le nom de mademoiselle Lescaut! Elle est là, dis-je à Tiberge en lui pressant la main. Je frappai donc contre la cloison. On ne répondit pas. Je frappai une seconde fois. Mademoiselle, entendez-vous? dit sa compagne. Le silence me fit juger qu'elle écoutait. C'est, dis-je d'une voix tremblante, le chevalier Desgrieux qui vous demande un quart d'heure d'entretien. J'entendis un cri perçant. En reconnaissant ma voix, Manon était tombée sans connaissance. Qu'avez-vous, mademoiselle? dit sa compagne en s'élançant à son lit. Comme Manon ne répondait pas: Secourez-la, dis-je à cette fille; nous allons vous porter de la lumière. En effet, cette fille ne consulta que son effroi et vint toute nue à la porte, où nous nous étions déjà rendus avec la lumière. Je la reconnus pour une ancienne amie de Manon, Marianne, surnommée la Bouquetière, parce qu'elle avait vendu à tout le monde les roses de sa bouche. Elle me reconnut aussi et tomba sur le plancher.

C'est ici qu'il faut se représenter l'état de Tiberge, un ecclésiastique qui se trouve à cinq heures du matin dans une hôtellerie où personne n'est éveillé, un flambeau à la main, dans la chambre de deux femmes, dont l'une, évanouie dans ses draps, est bientôt embrassée par un amant éperdu, qui semble se jeter plutôt sur le même lit, pour y mourir avec ce qu'il aime, que pour lui donner du secours, dont l'autre est couchée nue au milieu de la chambre. Je ne lui ai jamais demandé comment il s'était tiré des premiers instants de cette aventure. Enfin, l'amie de Manon se leva et vint devant le lit. Je tenais encore Manon embrassée, elle commençait à rouvrir ses beaux yeux. Manon, mon adorable Manon, m'écriai-je, quand je jugeai qu'elle pouvait m'entendre, oserais-je l'approcher ainsi, si je n'étais qu'un parjure et si j'avais pu cesser un moment d'adorer tous tes charmes? Dieu te répondra de ma tendresse; sois donc enfin désabusée; je t'aime, je t'ai toujours aimée, je t'ai cherchée à travers les périls et j'allais parcourir le monde entier pour te chercher encore.

Cette chère fille, qui ne pouvait alors parler, se transporta tout d'un coup, et, se livrant au sentiment le plus cher à son âme, elle me passa ses bras autour du cou avec une ardeur digne des beaux jours, et porta ma tête sur son sein, où je sentis bientôt tout le feu dévorant de son cœur.

Cher chevalier, me dit-elle enfin, est-il vrai que le ciel te rende à mes vœux et qu'il te rende avec tout ton amour et toute ta confiance? Et elle me regardait avec une attention curieuse, comme si elle eût voulu pénétrer encore dans mes regards la vérité de ce que j'allais lui répondre. Oui, lui répondis-je à mon tour, avec cette candeur qu'il est impossible au mensonge de contrefaire, oui, divine Manon! trop belle Manon! adorable idole de ma vie! oui, tu me retrouves toujours le même, j'en atteste les dieux! Parle donc, Tiberge, où es-tu? Mais Tiberge s'était éloigné.

Je n'en veux pas davantage, me répondit Manon, j'en crois plus ce que se passe en mon cœur que tous les témoignages de l'univers; viens donc te confondre encore dans mes embrassements. Nos cœurs semblaient venir jusque sur le bord de nos lèvres, ils s'élançaient comme pour passer d'un corps à l'autre. Heure d'ivresse adorable qu'il faut voir et non pas peindre! Oui, je crois que la mort même nous eût paru douce en nous frappant alors du même coup.

Tiberge venait de descendre quand il avait cru que Manon n'était plus en danger, il avait voulu donner le temps à la Bouquetière de se rajuster, et il observait au dehors si cette scène n'avait point été aperçue; il rentra et certifia tout ce que j'avais pu dire à Manon pendant ce moment d'absence; il voulut m'entraîner de cette chambre; les voyageurs se levèrent et allaient bientôt prendre, chacun de leur côté, leur essor. Vous vous rejoindrez, me dit-il, quand tout le monde sera parti. Manon prendra quelques heures de repos. Sortons, mon cher conte.

Il fallut que Manon parût désoler ce moment de calme pour m'arracher de ses bras, quoique ce ne fût que pour quelques heures. Nous nous quittâmes, mais ce ne fut pas sans remettre nos âmes dans ce premier état d'effusion, par nos embrassements redoublés, dont nous ne voulions jamais voir la fin ni l'un ni l'autre.

J'allais de temps en temps sur la galerie qui régnait autour des appartements, pour écouter si je n'entendais pas du bruit dans la chambre de Manon, ou si je ne verrais personne qui essayât de me l'enlever, car le peu d'habitude d'être heureux fait qu'on est inquiet de son bonheur

même. Le ciel n'est jamais plus près de l'orage qu'au milieu des beaux jours. Laissez-la goûter toute sa joie et la comprendre, me disait Tiberge, nous allons bientôt la revoir plus calmée et plus en état de nous conter tout ce qu'elle a souffert depuis votre absence. La Bouquetière ouvrit la porte et vint nous dire que Manon, ne s'étant point rendormie, nous faisait dire de passer chez elle.

Je ne peux plus me priver si longtemps de ta présence, mon cher chevalier, me dit-elle; rémissons-nous une bonne fois pour ne plus nous quitter. Nos embrassements recommencèrent et ne cédèrent qu'aux représentations de Tiberge.

Manon était déjà si abattue qu'il n'y avait pas moyen de l'exposer ce jour-là aux fatigues de la route. Nous arrangémes que nous passerions cette journée-là à Douvres, sans sortir de l'auberge, et que le lendemain, après la traversée, nous reprendrions le chemin de mes terres; que Manon choisirait celle qui lui serait la plus agréable, et que nous y fixerions notre séjour. Mais nous n'étions pas à la fin de tous les dangers. Qui peut répondre d'un jour de paix et de bonheur dans la tempête des passions?

C'était à qui raconterait la suite de nos tristes aventures. Nous nous interrogeons des yeux, nous nous répondions par des baisers. Manon, quoiqu'elle aimât à parler, même quand elle ne disait rien, ce qui arrive aux plus honnêtes femmes, ne voulut pas me détailler tous ses chagrins sans avoir appris les miens. Elle me supplia de commencer. Je n'avais que trois mots à lui dire: Je t'aime, je t'ai cherchée, je t'ai retrouvée. J'employai à cela toute la matinée; ce ne fut pas sans nous attendrir et sans rire beaucoup. Le récit était souvent interrompu par nos embrassements. Tiberge n'était pas là. Ce pauvre ami avait peut-être, qui le sait? retrouvé toutes les agitations de son cœur. Pour nous, redevenus, malgré les leçons du malheur, aussi fous et aussi enfants qu'autrefois, nous prenions la joie comme il faut la prendre, sans regarder ni en arrière ni en avant.

Cependant comme j'étais impatient de savoir les événements étranges qui avaient pu rappeler Manon à la vie et me rendre cette chère fille quand je m'y attendais le moins, je la priai de prendre à son tour la parole; elle le fit à peu près de la manière suivante, s'interrompant quelquefois pour essuyer une larme ou pour se jeter sur mon cœur.

LIVRE QUATRIÈME.

Il faut, mon cher comte, ou plutôt mon cher chevalier, car tu seras toujours pour moi le chevalier des Griens, il faut que je me remette sous le sable où vous m'aviez enterrée, pour ne vous faire perdre aucune des situations où j'ai été réduite depuis ce jour fatal, qui nous a séparés; quoi qu'il en doive coûter à votre cœur, ne craignez point la peinture de ces instants terribles; nous nous les représenterons plus

d'une fois avec plaisir, pour nous faire trouver plus délicieux les moments de bonheur que nous aurons à leur comparer dans la suite.

Je ne sais combien de temps avait duré ma léthargie ou mon épuisement; mais, quand je retrouvai mes sens, je ne pouvais comprendre ma situation, et mon âme s'égarait pleine d'étonnement, sans s'arrêter à aucune idée qui pût l'éclairer; accablée d'un poids considérable, mais incompréhensible, puisqu'il prenait régulièrement tous les contours de moi-même, j'essayais de faire des mouvements qui étaient toujours comprimés; mes deux mains étaient croisées sur ma poitrine; vos habits, qui me couvraient le visage et le cœur, avaient laissé, par leurs plis, quelques vides où le sable ne s'était point introduit. Je sentis que je pouvais agiter les mains dans un petit espace, je fis des efforts plus grands pour leur donner plus d'essor; je m'aperçus que ce qui me pressait était mouvant en quelque sorte; je ne doutai plus que je n'eusse été nouvellement couverte d'une terre qui n'avait pas encore en le

temps de se consolider; mes mains gravissaient, en s'élevant, jusqu'à ce qu'enfin elles se firent un passage. Je sentis renaître mes espérances, je travaillai avec courage, et sans trop de peine, à me dégager, au moins la tête, afin qu'il me fût possible de recevoir la respiration qui commençait à me manquer. J'y parvins, non sans avoir cruellement à souffrir.

Dieu sans doute soutenait mes forces à tout moment chancelantes; enfin, quand j'eus le visage découvert, je me reposai, et c'est des ce moment seulement que je m'abandonnai à des réflexions suivies et que je formai diverses conjectures; la mort ne m'avait point encore montré tout ce qu'elle avait d'horrible. Un homme qui se noie voit son danger, il y pense en pensant aux moyens mêmes de se sauver; mais moi qui ne comprenais pas ma situation, je n'envisageais pas encore cette mort qui en devait être la suite; quand je pus voir le ciel, et que je pensai que je n'avais pu être ainsi abîmée que pour être privée pour toujours de sa lumière; quand je me demandai qui avait pu me vouloir tant de mal, je m'égarais de nouveau et je ne savais à quoi me résoudre. Je vous croyais en pareil état; j'imaginai que l'oncle de Synnelet nous avait fait poursuivre et qu'il nous avait immolés tous deux à sa ven-

geance; qu'on nous avait percés de coups et qu'on nous avait enterrés. Je portais mon attention sur moi, pour sentir où je pouvais avoir été blessée; mes sens se promenaient intérieurement dans toutes les parties de moi-même. Ils ne m'auront point, disais-je, que des coups légers; mais mon amant, ils l'auront exterminé dans leur rage! Juste Dieu! l'avez-vous pu permettre? Cette crainte ranima ma vigueur, je travaillai de nouveau, et vers le coucher du soleil, je pus me mettre sur mon séant et distinguer que je n'avais aucune blessure. La terre au loin ne m'avait point paru remuée, et nulle éminence sur sa surface ne m'annonçait qu'on vous eût fait éprouver le même sort. En portant ma vue jusqu'où elle pouvait s'étendre, pour vous chercher, j'aperçus des hommes qui venaient à moi; leur nombre me les fit prendre pour mes ennemis; je me recouchai pour me dérober à leur vue; et, ce que vous aurez peine à croire, je me recouvris de sable pour m'enterrer moi-même toute vive, plutôt que de me voir exposée à leur nouvelle férocité; je n'en pus jamais venir à bout assez vite; ils s'approchèrent de



.. L'une évanouie dans ses draps, est bientôt embrassée par un amant éperdu... — PAGE 9.

moi, et je reconnus l'aumônier avec les gens de Synnelet, à qui j'inspirai un effroi mortel. Les plus hardis avaient peine à en revenir. Après toutes les simagrées de leur frayeur, ils me débarrassèrent et me firent lever; mais je ne pouvais me soutenir. On me porta; on me fit faire autant de chemin que nous en avions fait ensemble; je ne voyais point que nous approchassions de la ville: l'aumônier, qui ne m'avait point voulu répondre, quelque question que je lui fisse sur votre compte, me déposa dans une maison isolée au bord d'un bois; il me fit garder par ceux qui l'avaient accompagné et nous quitta; j'ai su depuis qu'il avait été donner avis de tout ce qui venait d'arriver à Synnelet. On eut la prudence de me faire reprendre mes forces par degrés, et je restai là plusieurs jours sans entendre parler de personne, mais bien soignée par une bonne vieille et ses filles, à qui l'aumônier m'avait recommandée comme la parente de M. le gouverneur.

Je ne me ferai pas un mérite des réflexions qui me roulaient dans la tête; elles vous concernaient toutes; vous étiez ma seule inquiétude; jugez de ce que je souffrais sans que je vous le raconte. Je voulais courir au hasard pour vous chercher, mais je n'étais plus qu'une ombre.

J'essayai plusieurs fois de séduire quelques-uns de mes gardes pour les envoyer à la ville savoir de vos nouvelles; je n'en trouvai qu'un prêt à me servir; mais hélas! à quelle condition? vous le dirai-je? J'en fus trop humiliée moi-même pour n'en avoir pas perdu jusqu'au souvenir. Je me regardais comme votre épouse; je me comparai à toutes celles qu'on avait mises à pareille épreuve pour sauver leurs maris; je me dis tout ce qu'il y avait à dire pour et contre; si vous existiez, je ne vous savais pas en commettant une action qui vous aurait plus fait souffrir que la mort même; et, si vous n'existiez plus, ma honte me restait en pure perte. Cependant l'ardente envie que j'avais d'être instruite de votre sort me fit imaginer une alternative; je promis à ce malheureux tout ce qu'il me demandait, s'il m'apportait des preuves qu'il vous eût parlé et qu'il vous eût instruit de ma retraite, bien persuadée que, si vous l'appreniez, vous seriez aussitôt que lui près de moi pour ma défense; s'il me rapportait que vous n'existiez plus, je n'avais que

le désespoir pour ressource, et je me serais moi-même soustraite par la mort à ses brutales prétentions. Je me munis à cet effet d'un couteau que je serrai précieusement sur mon cœur. Je le fis partir le lendemain sous quelques prétextes qu'il exposa à ses camarades; il ne revint pas le même jour, parce que le trajet de là à la ville demandait plus de temps que je ne l'avais imaginé. Le troisième jour, je le vis arriver seul sur le midi. Mon sang se glaça, quand je pensai que vous ne l'aviez pas devancé: il m'apprit que vous aviez été pris et mis en prison, qu'il lui avait été impossible de vous parler, mais que Synnelet n'étant pas mort de la blessure qu'il avait reçue de vous, il avait demandé lui-même votre grâce. Je lui fis sentir qu'il ne convenait pas qu'on nous vît longtemps ensemble à son retour de la ville. Il me répondit qu'il aimait mieux aussi que nous achevassions la conversation la nuit, et qu'il était sûr du moyen d'entrer dans ma chambre quand tout le monde serait endormi. Il me quitta en me laissant en proie à toute la frayeur que devaient me causer ces dernières paroles. Une

heure après je vis arriver l'aumônier; quand il se fut un peu remis de l'extrême chaleur, il vint auprès de moi et me parla en ces termes: Vous verrez bientôt, mademoiselle, arriver dans ces lieux l'homme à qui vous paraissez la plus belle et à qui vous êtes la plus chère. Le chevalier! m'écriai-je toute transportée. J'étais prête à lui sauter au cou. Votre chevalier! me répondit-il, ce monstre qui vous avait enterrée toute vive pour se débarrasser de vous! non. Le ciel l'a puni de son forfait abominable, nous l'avons trouvé à demi dévoré des bêtes féroces; il n'a survécu qu'autant de temps qu'il en fallait pour nous avouer son crime, et nous vous cherchions partout pour vous donner une sépulture honorable, quand nous vous avons trouvée vivante.

On ne débite pas le plus monstrueux de tous les mensonges sans que le visage en laisse apercevoir quelques marques; le rapport de mon commissionnaire et l'air faux de l'aumônier me rassurèrent sur les alarmes qu'on voulait me donner sur votre compte, et je continuai de l'é-

couter tranquillement pour savoir où il en viendrait. Il poursuivait de la sorte: J'ai porté à Synnelet l'heureuse nouvelle de votre résurrection; vous ne sauriez croire, mademoiselle, quel bonheur j'ai versé sur sa plaie: il vous adore, il brûle de venir vous le dire lui-même; il m'a chargé de vous annoncer qu'il viendra vous offrir sa main, des que ses forces pourront le lui permettre; vous serez la plus heureuse personne du pays, et je vous demande l'honneur de votre protection. Vous êtes un fourbe atroce, monsieur l'aumônier, lui dis-je tout indignée, je suis la femme du chevalier des Grioux; les serments que nous sommes faits d'être toujours unis sont plus forts qu'une vaine cérémonie administrée par un prêtre; Dieu ne veut que des sacrifices purs, offerts par des mains plus pures encore. Mon amour vit, je ne puis être à d'autres sans être parjure, et, quand il ne vivrait pas, tous les Synnelet du monde ne me feraient pas renoncer à la gloire de lui être fidèle après sa mort même; vous voulez me tromper, et vous vous y prenez lourdement, car si le chevalier des Grioux était mort, comme vous le dites, pourquoi ne m'auriez-vous pas menée droit à la ville, quand vous m'avez trouvée? Réponds, si tu l'oses, à cette preuve convaincante de ton im-



Je saisis un flambeau de cuivre... je le lui lançai de toutes mes forces à la tête... — PAGES 16-17.

posture! D'ailleurs, un de tes gens, qui vient de la ville, m'a rapporté que le chevalier était en prison et qu'il allait avoir sa grâce. Quelle foi puis-je donc ajouter à tes discours? Mais ton Synnelet, ajoutai je tout de suite, pleine de fureur, et en lui montrant mon couteau, qu'il m'approche: voilà qui me délivrera de sa présence odieuse! ce couteau ne sortira plus de mes mains, et, si quelqu'un s'avise de franchir les trois derniers pas qu'il lui faudrait faire pour arriver jusqu'à moi, je me perce à ses yeux. Je sens que je vais être en butte à la persécution, que j'en serai tôt ou tard la malheureuse victime, ainsi rien ne me paraîtra plus doux que de me délivrer par la mort de ce qui me serait plus affreux que la mort.

Mes yeux étincelants, le ton de fermeté avec lequel je proférai ces paroles, le bras levé, la pointe du couteau tournée sur mon cœur, le firent sur-le-champ reculer de frayeur à la distance prescrite. Ne me parle jamais de plus près, lui dis-je, toi ni les tiens, ou tu verras quel cas je fais de la vie. L'aumônier ne sut que me répondre; je défilai

que mon discours l'avait animé de colère, et, ne sachant à qui s'en prendre, il la passa sur le malheureux qui avait été à la ville et qui m'en avait apporté les nouvelles. Il le fit venir et le fit garrotter en ma présence par ses camarades, pour être gardé jusqu'à ce que M. le gouverneur vint à décider de son sort. Je me trouvais soulagée de ce côté, car les dernières paroles que ce forcené m'avaient proférées m'avaient causé la plus vive inquiétude.

L'aumônier retourna à la ville; je n'abandonnai pas mon arme; je me faisais servir au milieu de ma chambre: quand on servait je me réjouissais dans un des coins, et je ne m'approchais de la table qu'après que tout le monde s'en était éloigné. Quand je voulais me coucher, j'allais barricader les portes et les fenêtres pour qu'on ne me surprit point pendant mes instants rares de sommeil, et je n'entraîs dans mon lit qu'avec le fatal couteau si cher à mon désespoir.

Ma vie d'ailleurs était si uniforme que, jusqu'à l'arrivée de Synnelet en ces tristes lieux, je n'ai rien d'intéressant à vous dire. Pour ce qui me regarde, je vous fais grâce de mes réflexions, réflexions d'un cœur brisé: je craindrais de pénétrer le vôtre davantage et j'éviterai autant que je pourrai de l'énoncer.

L'aumônier revint encore une fois avant Synnelet, mais ce fut pour une expédition qui me fit frémir. Il apporta la sentence du malheureux qui m'avait voulu servir. M. le gouverneur, pour donner un exemple rigide de l'exactitude avec laquelle il voulait qu'on servit les indignes amours de son neveu, l'avait condamné à la mort; l'aumônier l'exhorta très cavalièrement, et ses camarades le pendirent presque sous mes yeux, avant que j'eusse en le temps de demander sa grâce; mais l'aurais-je demandée? Il n'était donc plus possible, après cet exemple, de rien tenter pour vous faire savoir où j'étais.

Enfin Synnelet arriva après plusieurs semaines et se présenta en amant soumis. Il avait passé une partie de sa jeunesse en France et avait en vérité le ton du monde: vous l'avez assez connu, et, si son fol amour ne lui eût pas tourné la tête, il eût été incapable de tous les traits indignes qu'il employa pour déranger la mienne.

Si vous ne me ramenez pas mon chevalier, lui dis-je fièrement, n'espérez pas que je vous écoute, et ne croyez pas avoir le privilège de m'approcher de plus près que les autres. Tout est perdu pour moi, puisque vous ne me rendez pas ce que j'aime: je n'ai plus rien à désirer ni à craindre, et ce couteau protecteur m'affranchira du plus affreux des esclavages. C'eût été quelque chose d'assez plaisant pour toute autre que moi de voir un galant faire le traîsi à quatre pas de ses amours, sans oser en approcher davantage; mais il ne devait pas se soumettre pour longtemps à cette ridicule contrainte. Belle Manon, me dit-il, votre état me fait pitié; croyez-vous qu'il me serait difficile de vous désarmer, si je le voulais absolument (le mot était déjà donné et on en était au moment); mais, quand vous me connaîtrez bien, vous verrez que vous n'avez pas besoin de la gêne que vous vous donnez à vous-même; je ne devrai jamais rien qu'à votre cœur: s'il doit me détester toute la vie, du moins n'aurez-vous jamais à vous plaindre de moi et je vous donnerai bientôt des preuves que mon amour respectueux, autant qu'il est violent, mériterait du retour de votre part, si vous n'étiez pas préoccupée pour un traître, indigne mille fois de la tendresse que vous lui gardez. Je voulais vous faire accroire qu'il était mort pour vous éviter le récit de son crime; mais je vois bien que ce n'est pas la feinte qu'il me faut employer avec vous.

A cet instant je me sentis frapper le poignet armé du couteau. Ma main s'engourdit sans ressentir une vive douleur: le couteau alla tomber à quelque distance; deux hommes agiles accoururent et se ruèrent par terre pour le ramasser; ils s'en emparèrent pendant que je me baissais pour le reprendre de la main gauche.

Tout le monde sait combien les sauvages sont adroits à décocher une flèche: Synnelet, averti de mes résolutions funestes par l'aumônier, avait amené celui qui était le plus expert en cet art, lui avait fait répondre de son coup sur sa tête; celui-ci, d'un des côtés de la chambre, m'avait lancé une flèche émousée et garnie de façon qu'elle me frappa sans me faire aucun mal.

Synnelet vint s'exposer lui-même à toute ma fureur. Eh bien! belle Manon, me dit-il, je suis votre vainqueur et c'est moi qui m'expose à vos coups; je vous rendrai ce couteau si cher; mais si vous voulez m'entendre, je vous désabuserai de toutes les erreurs où vous êtes, et, si vous avez décidé ma mort, je souffrirai plutôt mille morts que de rien entreprendre qui puisse vous déplaire.

Il se jeta à mes genoux: Qu'on lui rende son couteau. Mais non, s'écria-t-il en me remettant son épée, elle servira mieux votre colère: frappez-moi, Manon, si vous ne devez jamais m'accorder votre tendresse.

Il était fort près de moi: j'acceptai son épée, mais c'était pour la tourner contre moi-même; il suivait de l'œil tous mes mouvements, et le circuit que décrivait mon bras pour me frapper lui fit bientôt connaître mon dessein; il n'eut pas de peine à le prévenir en me reprenant son épée. Grand Dieu! s'écria-t-il, si le chevalier des Grioux était encore digne d'un amour si excessif, je lui sacrifierais tout le mien dans cet instant même; mais, encore une fois, Manon, il ne mérite pas de posséder un cœur comme le vôtre, et je reproche bien à ma générosité

d'avoir imploré sa grâce: vous seriez vengée; mais j'ai cru qu'il suffisait d'avoir été aimé de vous pour mériter de la pitié. D'ailleurs, on aurait pu penser que c'était moins votre intérêt que mon amour pour vous qui portait mon oncle à la vengeance, et, supposé que vous vinsiez à m'aimer un jour, j'en éloignais le moment, en le faisant punir sans vous avoir persuadée de son crime, n'aurais-je pas... Quel est-il donc? lui dis-je en l'interrompant. Hélas! reprit-il d'un air triste, n'avez-vous donc pas remarqué, pendant votre traversée du Havre-de-Grâce au Nouvel-Orléans, que le chevalier des Grioux s'est souvent entretenu avec une des malheureuses qui vous accompagnait dans votre exil. On la nommait, je crois, Olympe: il paraît qu'elle était aussi infortunée que vous: beaucoup de faiblesses et beaucoup de désordres, c'était tout son crime; mais elle était plus jolie et moins coupable que toutes ces pauvres créatures que Paris rejetait de son sein. Eh bien! dis-je à Synnelet avec impatience. Eh bien! continua-t-il, en revenant de pleurer sur la fosse où il vous avait enterrée toute vivante, le chevalier des Grioux rencontra cette fille en prison et lui conta son chagrin: elle pleura avec lui... Achevez! m'écriai-je toute pâle. Vous ne devinez pas, belle Manon, qu'ils se sont consolés ensemble? C'est impossible! dis-je avec colère: je réponds du cœur de mon amant. Ah! mademoiselle, poursuivait Synnelet, vous ne connaissez guère les hommes: celui-ci vous a aimée, mais le tombeau met un siècle de distance entre les cœurs les plus passionnés. Non-seulement le chevalier des Grioux a pris goût à la belle Olympe, mais il s'est embarqué avec elle pour la France, où il espère la faire rentrer à la faveur d'un nom de guerre. J'ai moi-même prié mon oncle pour lui faciliter les moyens de retourner dans son pays. Nous nous sommes quittés sans rancune en nous donnant la main.

J'étais confondue, j'étais plus morte que sous le sable où vous m'avez enterrée. Je ne trouvais pas un mot à répliquer. Une voix plaignait pour vous dans mon cœur, mais une autre voix affirmait à mon esprit que tout ce roman était vrai: vous n'avez quelquefois parlé de cette fille avec faveur pendant la traversée, pourquoi ne l'eussiez-vous pas aimée après ma mort? Le cœur est si fragile! C'est un abîme, on s'y perd.

Synnelet me laissa à mon chagrin et à mon dépit. Je voulais mourir, je voulais vivre pour me venger. Je tombai agenouillée; je levai les yeux au ciel, et, dans une sainte effusion, je promis à Dieu de lui consacrer mes jours, si je pouvais retourner en France.

Quoique cette promesse fût solennelle et qu'elle calmât mon cœur, un instant après je tentai de gagner la vieille et ses filles pour avoir la liberté: elles furent inexorables, et mes tentatives ne servirent qu'à me faire observer de plus près.

Synnelet revint, toujours plus tendre et plus soumis. Quel est donc le pouvoir de vos charmes? me disait-il; vous me traitez avec la plus grande rigueur, il ne tient qu'à moi de mépriser vos mépris mêmes; mon oncle est après Dieu le maître de cette contrée, il me persécute pour m'obliger à me servir de tous mes droits sur vous; je meurs de mon amour, et c'est moi qui suis votre esclave! Qu'employez-vous donc pour m'enchanter de la sorte? En effet, je trouvais rare, et je n'en reviens pas encore aujourd'hui, qu'un homme ait été capable à la fois d'une pareille délicatesse et d'un artifice soutenu et combiné, comme celui qu'il employait chaque jour pour vous chasser de mon cœur.

Synnelet repartit et revint plusieurs fois encore; il ne me parlait jamais que de son désir de me plaire; il voulait ne devoir ma main qu'à son amour et à ma tendresse. Vous allez revenir à la ville, me disait-il; là, si je ne parviens pas à toucher votre cœur, du moins aurai-je le plaisir de vous contempler sans cesse.

Ma retraite avait quelque chose de conforme aux sentiments qui régnaient au fond de mon âme; je commençais à l'aimer; je suppliai Synnelet de m'y laisser du moins pour quelque temps. Mais, pensai-je tout à coup, j'en apprendrai plus par la voix publique que je ne pourrai faire dans ma retraite: retournons à la ville.

Synnelet me ramena et me fit occuper le plus bel appartement de la maison de son oncle. Nous y passâmes quelques semaines sans qu'il se démentit de sa soumission; mais il m'en accablait. Je lui annonçai que, si on exerçait jamais sur moi la violence, on pouvait peut-être me posséder un quart d'heure; mais que, si on m'aimait véritablement, on s'en repentirait toute la vie. Synnelet me parut moins pénétré du respect qu'il m'avait toujours fait paraître. Si mon oncle, dit-il, veut absolument que notre mariage s'achève, il faudra bien que je le laisse agir; je sais que j'aurai à souffrir de vos premières répugnances; mais vous vous ferez à mon amour et à votre devoir, et je suis sûr que nous vivrons les meilleurs amis du monde dans la suite.

L'air cavalier avec lequel il me débitait ces paroles, le danger où je me trouvais exposée dans une maison et dans un pays où on avait tout pouvoir sur moi, me firent imaginer un expédient bizarre, auquel j'eus recours avec succès. L'aumônier avait la permission de me venir voir et s'acquittait faiblement de la charge qu'on lui avait donnée de me rendre par les principes du christianisme à ce qu'on exigeait de moi: je n'avais pas pour lui une aversion décidée; je ne comprenais pas pourquoi, car il m'avait donné assez de sujets de me plaindre; mais il est sans doute des sympathies qui préviennent nos cœurs. Ne tremblez

point, mon cher chevalier, laissez-moi vous conter sans vous troubler d'où celle-là pouvait naître; néanmoins, soit qu'elle se fit vraiment sentir, soit que j'entrevisse qu'il pouvait un jour me secourir, je ne lui parlai pas avec la dureté que j'aurais dû lui faire voir, et je lui dis même que je m'étonnais de la complaisance que j'avais à l'écouter sans haine. D'où cela peut-il venir, monieur l'aumônier? Ah! sans doute, me répondit-il en se jetant à mes genoux, de tout l'amour que j'ai pour vous, belle Manon; vous m'autorisez vous-même à vous déclarer le feu qui consume mon âme: je sais combien il est illégitime: je sais qu'il me fait trahir ma religion et mes maîtres; mais il est si dévorant, qu'il ne me laisse plus la liberté de me posséder, et que j'aime mieux mourir que de ne pas vous le faire connaître. Mais, continua-t-il, si vous voulez mettre cet excessif amour à l'épreuve, il pourra vous servir, j'ai des ressources ici; ou ne me soupçonnera jamais de vous être favorable; et je ne doute pas qu'avec le temps je ne vous débarrasse de Synnelet, qui vous est odieux, et que je ne vous rende à votre patrie.

Je m'étais levée dans les commencements de son discours. A genoux devant mon fauteuil, il y appuyait ses deux mains. Synnelet entra; des que l'aumônier le vit, il leva les mains au ciel en restant toujours à genoux; Synnelet lui demanda ce qu'il faisait là. Il se retourna en feignant de ne l'avoir pas aperçu, et, prenant le ton de l'hypocrisie la plus attendrissante: Je suppliais le Tout-Puissant, répondit-il, d'inspirer à mademoiselle les sentiments nécessaires au bonheur de vos jours, que tous mes conseils ne peuvent lui faire naître. Synnelet le remercia de son zèle et nous annonça qu'il était obligé de s'absenter pour tout le jour. Ecoutez, me dit-il avant de partir, écoutez M. l'aumônier; c'est un saint homme, qui ne vous parlera que pour votre bien, et dont les lumières et les connaissances ne peuvent que vous mettre dans le bon chemin. Pour partir d'ici, me dis-je à moi-même, après avoir eu le temps de réfléchir à tout ce que m'avait dit l'aumônier et à la conduite que j'avais à tenir avec lui. Il se releva, et, me pressant de retourner à mon fauteuil pour se replonger à mes genoux: J'aime mieux, lui dis-je, que vous me parliez debout: on pourrait encore nous surprendre. Ah! charmante Manon, me dit-il, je lis dans vos yeux que je ne suis pas indigne de votre cœur. Que voulez-vous que je fasse de l'amour dont vous me parlez? lui répondis-je. Je ne vous aime point; où cela nous mènera-t-il? Votre état! Qu'appellez-vous mon état? reprit-il; j'ai celui-là ici parce qu'il m'y fait vivre; mais dans un autre pays je n'en ai plus; débarrassé de mon habit, je ne suis plus qu'un homme. Mais Dieu, m'écriai-je, à qui vous avez promis... Sortez de l'erreur, me répondit-il. Là-dessus il me tint des discours auxquels une raison plus faible que la mienne se serait laissé prendre, pour me persuader que toutes nos idées sur notre culte et sur nos mystères n'étaient qu'une convention de ceux d'entre les hommes qui s'étaient les premiers arrogé le droit de commander aux autres; qu'il était du secret ainsi que tous ceux de sa profession, et que je ne devais pas m'arrêter à ces bagatelles. Il me fit fremir et admirer tout ensemble comment j'en étais réduite à me servir, pour retourner moi-même à ce Dieu que j'adorais dans mon cœur, du bras d'un homme qui le reniait hautement, ou qui s'efforçait de me donner les preuves les plus convaincantes que, s'il en existait un, il ne se mêlait en aucune manière des actions des hommes.

Où, belle Manon, poursuivait l'aumônier, je vous promets de vous enlever d'ici par le premier vaisseau qui viendra d'Europe. Quand en attend-on? lui dis-je. Au plus tard dans un mois, me répondit-il. Mais vous ne savez pas, lui répliquai-je, que l'oncle de Synnelet vient de me déclarer qu'il voulait que mon mariage s'accomplît avec son neveu dans quinze jours; comment parer-on-ils à cet inconvénient? Voyous si cet amour dont vous me parlez tant sera fertile en stratagèmes; voyous si cet homme sublime, qui trouve tant de moyens pour saper les fondements d'une religion établie sur les plus solides principes, en trouvera pour arrêter la puissance d'une passion criminelle? Il réfléchit un instant, et me dit: J'en sais un tout simple, mademoiselle; le vieux gouverneur a eu autrefois le cœur aussi tendre qu'un autre, ranimez les étincelles d'un feu qui couve sous la cendre, rien n'est impossible à vos charmes; paraissez le préférer à son neveu, il ne pourra se défendre de vous aimer. Par tendresse pour son neveu, il sera quelque temps à lui cacher votre amour; vous nourrirez son espoir; il voudra donner des couleurs honorées à ses actions; il éloignera peut-être ce neveu, que sais-je? Ce sera à votre adresse à conduire cette intrigue. Du moins gagnerez-vous du temps jusqu'à ce qu'il arrive des vaisseaux, et ce sera à moi à me charger du reste.

Je ne pus m'empêcher de sourire: c'était là précisément le projet bizarre qui me roulait par la tête depuis quelques jours, et je confessai à l'aumônier qu'il n'avait pas les gants de cette invention. Ah! me dit-il, belle Manon! n'en augurez-vous pas que nos cœurs sont faits l'un pour l'autre, puisque déjà leur opinion est la même sur ce qui doit, dans ce moment, vous intéresser davantage. Ce n'est pas là tout à fait ma conclusion, lui dis-je, mais soyez prudent, je veillerai à mon rôle, songez à bien exécuter le vôtre; et, avant tout, dites-moi toute la vérité sur le chevalier des Grieux. Est-il parti avec une femme? l'aumônier me jura par le ciel et par l'enfer que vous étiez parti avec une fille perdue nommée Olympe, dont vous aviez fait votre maîtresse.

Je lui dis de me laisser; je ne pus m'empêcher de réfléchir aux faiblesses qui maltraient un cœur dévoré par l'amour; car, me disais-

je, cet aumônier est une grande dupe si, avec l'esprit le plus fort, il peut se persuader que Manon va se jeter entre les bras d'un prêtre renégat, ou peu s'en faut, pour aller courir le monde avec lui et s'associer à ses crimes et à sa misère, tandis que je refuse opiniâtrement Synnelet, homme riche, jenne et presque beau, le fils de mon supérieur et le maître de mes actions et de ma vie! N'importe, profitons de son aveuglement pour partir, car rien ne m'est si insupportable que ce séjour.

Je ne me fis pas tout à fait à la réponse de l'aumônier sur ma dernière question; je voulais sonder la-dessus encore quelque autre personne. Un secrétaire du gouverneur m'ayant présenté une pièce de vers en forme d'épigramme qu'il avait composée et que je trouvais analogue à la tristesse de mon cœur, je le retins près de moi, et après mille propos indifférents je fis tomber la conversation sur ma catastrophe, qui avait été longtemps l'histoire à la mode dans tout le Nouvel-Orléans. Peut-être, disais-je, celui-là n'a-t-il aucune raison pour me dénigrer la vérité. Il me raconta votre départ avec les mêmes circonstances. C'était comme un jeu. J'étais en prison chez le gouverneur; je ne voyais que l'aumônier, Synnelet et une servante dévouée à son maître comme un chien, qui me répétait chaque jour la même histoire.

Je vous avoue, mon cher chevalier, que, ne pouvant pas vous comprendre, vous perdez tous les jours quelques flammes de ma tendresse; je sentis que je parviendrais par degrés à vous chasser tout à fait de mon souvenir; et je fis alors à Dieu, plus solennellement, la promesse de n'être jamais à aucun autre homme et de me vouer à lui.

Le vieux gouverneur ne tarda pas à me fournir l'occasion que j'avais désirée; il avait fait une absence pour des tournées imprévues; à son retour, il me vint voir.

Je vous avais accordé quinze jours, me dit-il, voilà près de deux mois expirés, vous devez vous être toute consultée. Je prétends, mademoiselle, que mon neveu vous épouse la semaine prochaine, et, pour vous faire voir qu'on ne cherche point à vous séduire et à vous détourner injustement d'un amour ridicule, lisez vous-même une lettre que je viens de recevoir de France. Il était arrivé la veille une de ces frégates en course qui avait apporté des ordres de la cour concernant le service du pays et qui devait repartir quand le gouverneur aurait fait ses dépêches; l'aumônier m'en avait prévenue en m'avertissant que ce n'était pas là une occasion favorable pour notre départ.

Je lus alors une lettre maudite qui avait été fabriquée pour être produite en cette occasion. Elle était signée d'un vieil ami du gouverneur, homme de condition, dont le nom m'a échappé, qui mandait que le chevalier des Grieux, devenu riche par la mort de son père, lui avait demandé sa fille en mariage, qu'il avait appris que c'était un maître libertin; que ses aventures l'avaient forcé d'aller au Mississipi, mais qu'il paraissait corrigé: que le chevalier lui-même lui avait avoué que l'amour seul qu'il avait eu pour une certaine petite Manon lui avait fait faire bien des sottises, mais que, pour les oublier et pour l'en punir, il l'avait abandonnée dans le désert. Ce vieil ami demandait dans la suite de sa lettre comment vous vous étiez comporté au Nouvel-Orléans, et si on avait trouvé en vous le repentir sincère de vos fautes.

Cette lettre, où l'on avait imaginé la mort de votre père au hasard, puisqu'on vous y nommait toujours le chevalier des Grieux, ne me parut cependant pas fabriquée, et vous conviendrez qu'elle était bien faite pour me jeter dans le désespoir; je m'y voyais méprisée par vous autant qu'abandonnée; vous y faisiez vous-même l'aveu du crime d'abandon; le dépit m'inspira du mépris à mon tour, et, ne perdant pas de vue mon projet de départ, j'avouai au gouverneur que ce n'était plus le sentiment que je conservais pour vous, puisque vous n'en méritiez plus, qui m'éloignait de Synnelet, mais un penchant plus raisonnable dont je n'étais pas la maîtresse. J'ai en tant à souffrir des écarts de ce jeune homme, lui dis-je tout de suite, que si jamais je m'engageais de mon plein gré dans les liens du mariage, je désirerais trouver un homme dur, qui me consolât par sa sagesse. Je le regardais tendrement en lui disant ces paroles. Si jamais j'ai désiré que ma figure prît quelque empire sur un homme, ce fut sur celui-là. Je l'animai de tout ce que je crus capable de le séduire; je lui pris les mains en le priant de ne me pas contraindre. Mon père, lui dis-je, car désormais je voudrais que vous voulussiez bien m'en servir, pourquoi Synnelet n'a-t-il pas votre âge et votre figure!

Je me jetai à ses genoux en me couvrant le visage d'une rougeur qui ne m'avait jamais servi si à propos. Mes yeux mouillés cherchaient amoureusement sa réponse dans les siens; le vieillard me releva, m'embrassa et versa des larmes. Oh! Manon, s'écria-t-il, la plus belle de toutes les filles! que je suis charmé de tes sentiments, ils me réjouisent et me comblent de joie! Va, tu seras heureuse; mon neveu n'est qu'un sot qui ne mérite pas en effet ta tendresse.

Il se rengorgea tout de suite comme quelqu'un qui croit devoir un bonheur si imprévu à sa bonne mine. Ne songez plus, dit-il, qu'un moment de nous unir et au moyen de guérir ce pauvre garçon sans le désespérer (car au fond je serais fâché de le perdre). Ce n'est pas une petite affaire, mais j'en viendrai à bout. Sois toujours inexorable avec lui de ton côté, et laisse-moi conduire toute l'intrigue.

Tout en finissant son discours, le bonhomme se permettait déjà de

petites privautés, comme si c'eût été le jour de nos noces. Il me quitta en me disant qu'il allait faire ses réponses à la cour, et qu'il répondrait aussi au vieux ami qu'il pouvait donner sa fille au chevalier Desgrieux, que ce jeune homme avait pris d'autres sentiments depuis ma mort, et qu'il était devenu sage. N'est-ce pas, ma fille, continua-t-il, tu as pardonné à ce garçon? tu ne veux pas l'opposer à sa fortune. Je vous croyais coupable, je ne vous croyais plus amoureux, ce qui était bien pis. Il me paraissait bien douloureux de donner moi-même mon consentement à votre mariage. Faites comme il vous plaira, dis-je tristement.

Je rendis compte de mes succès à l'aumônier; nous n'attendions plus que le moment heureux qui devait nous faire finir cette comédie en quittant nous-mêmes la scène.

Le vieux gouverneur, après avoir fait ses dépêches, s'était livré à toute la joie de cette journée : elle lui causa une révolution singulière; à minuit, il se trouva mal dans son lit, il mit toute la maison en alarmes : il était fort âgé, quoique encore vert; il eut une fièvre violente qui mit ses jours en péril. Dieu! disais-je à l'aumônier, s'il allait en mourir! quel moyen de me soustraire à l'amour de son neveu, qui allait devenir le maître du pays et de ma personne? Nous nous désespérions; cependant, ce qui nous avait d'abord paru si fort à craindre nous devint favorable quelques jours après, car le vieux gouverneur n'en mourut pas; il traîna fort longtemps et eut toutes les peines du monde à se rétablir, et, quand Synnelet me persécutait avec trop d'importunité, je le menaçais de le dire à son oncle, qui de son côté avait remis au temps de son rétablissement à reparler de cette affaire. Pendant cette maladie, qui dura deux mois, sans que nous vissions arriver de navire, j'étais assez souvent auprès du lit du malade pour troubler quelquefois ses meilleurs moments par les plaintes que je lui faisais de son neveu et les appréhensions où je le mettais que notre mariage ne les brouillât tous les deux. Comptez sur moi, me dit-il un jour, je vais l'envoyer en France pour lui faire solliciter ma survivance : je lui représenterai qu'il ne lui convient pas de se marier pendant que je suis au lit, que je veux d'ailleurs avoir l'agrément de la cour sur ce mariage, et, pendant qu'il sera en Europe, nous nous marierons. Je ne vis pas d'abord tout le danger de cette résolution, et quand j'en fis part à l'aumônier : Ciel! s'écria-t-il, nous sommes perdus, mademoiselle, et nous n'exécuterons plus rien si vous permettez que Synnelet parte; nous allons donc nous trouver dans le même vaisseau avec lui, et, quand il nous verra, il nous fera remettre à terre, ils me feront pendre, et, pour qu'il ne vous arrive plus de vous échapper, ils vous épouseront sur-le-champ. Ne vous effrayez pas, lui répondis-je, je mène à présent le bonhomme comme je veux; Synnelet restera, je vous le promets.

En effet, le vieux gouverneur n'eut pas seulement le temps d'en parler à son neveu; je lui représentai qu'il était inutile qu'il se privât de sa présence, que Synnelet commençait à se lasser de mes rigueurs, et que je lui promettais, avec le temps, d'éteindre tout son amour et de lui voir donner les mains lui-même à notre union.

Enfin, un beau matin, on attacha sur le haut de la ville le signal ordinaire pour annoncer une voile au large. Je tressaillis comme si j'allais vous revoir. Je me disais que c'était pour Dieu seul que je retouruais en France, mais mon cœur pensait à vous seul, mon cher conte.

C'était un navire d'armateurs de Marseille, conduit par un capitaine nommé Marsaing. L'aumônier s'entendit sans peine avec lui. Tout alla bien. La nuit la plus orageuse nous couvrit de ses ombres; je n'étais plus observée depuis longtemps; l'aumônier fit, sous mes fenêtres, un signal convenu; à trois heures du matin, je me dérobai par un petit escalier; un canot nous attendait à l'entrée du port, nous y montâmes avec la joie de la délivrance : on nous mena rapidement à bord; comme le capitaine n'attendait que nous pour lever l'ancre, nous nous éloignâmes bientôt à toutes voiles. Le capitaine du vaisseau avait avec lui sa femme; je leur demandai la permission de faire mettre mon lit dans leur chambre; ils y consentirent; on parvint à l'y arranger, malgré les murmures sourds du prêtre amoureux, qui regardait déjà ce navire comme le champ où il allait cueillir le fruit de ses services.

Je mis tous mes soins à me faire aimer de la femme du capitaine, afin d'avoir un prétexte pour lui tenir dans le jour une fidèle compagnie : c'était une de ces femmes ordinaires qu'il me fut aisé de subjuguier; quelques ouvertures que je lui fis sur mes malheurs la mirent bientôt dans mes intérêts. J'entrevis que j'aurais en elle un appui, si l'aumônier ne se contenait pas dans les bornes du plus scrupuleux respect. Pour le capitaine, c'était un fiéffé coquin, sous des dehors de bonhomie. En me promenant sur le pont un soir, je le vis entrer furtivement dans une cabine, où il s'enferma comme pour commettre une mauvaise action. Une heure après, sa femme, qui le cherchait partout, me demanda si je ne l'avais pas rencontré. Je crois bien, lui dis-je toute distraite, qu'il est là-bas encore dans cette cabine. Elle alla frapper à la porte de cette retraite indigne. Il sortit bientôt et ferma subitement la porte. Que fais-tu donc toujours là? lui demanda sa femme. Mes comptes, répondit-il sèchement. Le lendemain, à la même heure, le hasard m'avait encore conduite sur le pont par un beau clair de lune. Même comédie que la veille. La curiosité m'entraîna à la porte. J'entendis parler. On ne faisait pas des comptes, car je reconnus une voix de femme dans l'éloignement. Mais alors un homme du bâtiment

vint à moi et me pria de rentrer, déclarant que le capitaine, une fois minuit sonné, me souffrait personne sur le pont; que ses ordres étaient rigoureux et qu'il était là pour y veiller. J'obéis, mais tout en me promettant d'avoir la clef de cette énigme. Je me jetai sur mon lit sans pouvoir dormir. Une heure après, j'entendis le capitaine qui descendait chez sa femme. Dès que je jugeai qu'il était endormi, je retournai bravement sur le pont et j'allai frapper à la porte mystérieuse. On ne répondit pas; je frappai encore. Cette fois on vint ouvrir. Je vis apparaître une jeune femme à peu près nue, qui, ne s'attendant pas à ma visite, poussa un cri d'effroi. Ne vous effrayez pas, lui dis-je d'une voix amie; je connais votre secret et je ne le trahirai point. Tout en parlant ainsi, j'étais entrée dans la cabine. Il était temps, car l'homme de garde allait me surprendre. Puisque vous êtes si bien avec le capitaine, dis-je à l'inconnue, vous me protégerez auprès de lui et me ferez protéger contre les tentatives erminelles de l'aumônier qui m'ennuie. L'inconnue répondit par un éclat de rire. La bonne rencontre! dit-elle en me tendant la main. Nous étions dans la nuit la plus profonde. La bonne rencontre! dis-je avec surprise, je ne vous comprends pas. Allons donc, répliqua-t-elle, vous êtes Manon, et je suis Marianne, autrement dit la Bouquetière. Nous n'espérons pas retourner si vite en France. Cette fille me raconta qu'elle avait vu le capitaine dans un cabaret; qu'il l'avait trouvée jolie, qu'elle s'était montrée rigoureuse sur le point d'honneur, qu'elle n'avait consenti à tomber en son pouvoir qu'à la condition de partir avec lui soit pour retourner en France, soit pour aller ailleurs, mais loin d'un pays où elle vivait dans l'esclavage. Après bien des débats, il avait bien voulu la prendre dans son bâtiment, mais à la dérobee, car il était marié, et sa femme voulait être tout à fait sa femme. Il avait mis un matelot dans sa confidence. Cet homme montait jour et nuit la garde à la porte de la cabine où nous étions.

Marianne alluma une lampe et me fit les honneurs de sa prison. Il y avait de quoi se tenir debout et se coucher. Vous savez, me dit-elle en riant, que j'ai depuis longtemps pris l'habitude de vivre couchée. Je lui fis quelques représentations sur ses tristes folies. Mais elle n'avait pas comme moi entrevu le ciel et elle se moqua de moi. Je la quittai, après lui avoir promis de trouver l'instant de rentrer chez elle les nuits suivantes.

Nous avions avec l'aumônier, sur le tillac, des entretiens particuliers, sans cesser d'être en vue à tout l'équipage. Je ne pouvais m'empêcher de lui parler de ma reconnaissance; il saisissait ces instants pour me renouveler les expressions de son amour. A la fin, bien assurée de la protection de mes hôtes et convaincue que la connaissance que l'on avait de son état à notre bord le réduirait, au moins sur le vaisseau, à la modération que j'en devais exiger, je résolus de m'ouvrir à lui sincèrement pour ne pas flatter et nourrir davantage ses feux ridicules.

Monsieur l'abbé, lui dis-je (car quand vous voudrez que je vous appelle par votre nom, vous me le ferez savoir), je suis pénétrée des soins que vous vous êtes donnés pour moi et du sacrifice même que vous avez fait de votre place pour me tirer de l'Amérique. Vous ne l'avez pas fait pour Dieu, puisque vous ne croyez pas qu'il se mêle de nos actions, aussi vous n'attendez de lui aucune récompense; je suis donc seule votre obligée, et c'est à moi à vous récompenser. Les promesses que je me suis faites de renoncer à tout commerce avec les hommes ne me permettent pas de payer de ma main le prix de vos services; quand je ne serais point asservie à des préjugés qu'il me paraissent raisonnables, que dis-je! quand je ne serais pas persuadée qu'il y a une religion et des lois qui défendent ces assortiments monstrueux, auxquels je ne peux penser sans frémir, pourrais-je compter sur les serments que vous feriez au pied des autels en recevant ma main, vous qui êtes prêt à violer tous ceux que vous avez faits sur les mêmes autels de ce Dieu dont vous êtes l'infidèle ministre et dont vous interprétez les lois selon que l'intérêt de vos passions le demande? Parjure sans scrupule à votre Dieu, vous le seriez sans regret à votre épouse. Vous vous êtes épris de moi, parce que j'ai un peu de figure; l'amour que les sens seuls font naître ne dure qu'autant qu'eux : d'ailleurs, c'est chez moi un parti pris de me vouer à la solitude. Ainsi, voici quelles sont mes intentions. Le gouverneur m'a donné à peu près pour cinquante mille livres de diamants ou de bijoux; quand nous serons débarqués, j'en prendrai une part pour payer ma dot dans le couvent que je choisirai; nous ferons présent au capitaine d'une autre part; je vous abandonnerai tout le reste : vous vous ferez 1,500 livres de rente, vous reprendrez votre état, qui vous sera encore de quelque secours, et vous y vivrez en honnête homme.

Il m'écoutait attentivement, je lui avais enjoint de ne me pas interrompre; je poursuivis ainsi : Il vous paraît peut-être étonnant que Manon, cette fille que ses égarements seuls vous ont fait connaître, entreprene de vous représenter vos devoirs; mais soyez sûr que l'exemple d'un débauché converti est plus propre à bien faire connaître la vertu que toute la ferveur inhabile d'un théologien qui ne l'a jamais mise en opposition pratique avec les vices. Je lui débitai là-dessus une morale dont je fus étonnée moi-même : jamais je n'avais eu tant d'éloquence; il pétillait de me répondre. Son esprit lui aurait fourni des arguments, je l'en empêchai toujours. Que l'esprit de la bonne cause m'inspirât, ou qu'on se plaise à se laisser persuader par ce qu'on aime, ou bien que j'eusse été assez heureuse pour rappeler le sentiment dans son

âme, je le voyais en secret m'applaudir. Il me laissa achever ma tirade, que je terminai par trois ou quatre de ces sentences gravées dans tous les cœurs par Dieu lui-même.

J'ai si fort présent, mademoiselle, me dit-il, tout ce que vous m'avez dit, et je veux y répondre avec tant d'ordre, que, premièrement, je n'oublie point ce que vous m'avez demandé mon nom; il vous a peu intéressé jusqu'à ce jour; on ne m'appelait que l'Aumônier à Amérique, et vous n'avez pas cru dans ce temps qu'il vous importait de m'en savoir davantage; je m'appelle Lescaut. Lescaut! lui répondis-je, tout tournée qu'il portât mon nom. Et de quelle province êtes-vous? De Bourgogne. De quelle ville? de Dijon. Savez-vous mon nom? lui demandai-je. Non, me dit-il; on vous a toujours nommée madame des Grioux au Nouvel-Orléans jusqu'à votre séparation; le chevalier vous a donné le nom de Manon lors de votre catastrophe; je ne sais si vous en portez un autre. Eh bien! lui dis-je, je m'appelle Manon Lescaut et je suis de Dijon. Je n'en suis pas la dupe, me répondit-il, pensant que je voulais lui faire accroire que je pouvais être sa parente pour mettre une digne plus forte à ses prétentions, et je n'en croirai rien jusqu'à ce que vous me l'avez prouvé. Malgré l'étonnement que me causait cette heureuse découverte, j'eus assez de prévoyance pour ne pas vouloir parler la première; il pouvait profiter de mon ouverture pour bâtir une histoire à sa fantaisie après celle que je lui aurais faite sur la vérité; je lui dis de commencer à me parler de sa famille avec assez de particularités pour me faire apercevoir s'il y avait quelque affinité entre nous; je le vis dans la même défiance. Je lui proposai alors d'écrire chacun de notre côté ce qui pourrait nous faire reconnaître. Il y consentit; il pouvait encore me tromper en me forgeant une naissance différente de la sienne, mais, soit qu'il n'y songeât pas, soit qu'il voulût bien pour ce moment être de bonne foi, ou que, se figurant que je lui en avais imposé, il ne crût pas que je pusse avoir la moindre connaissance de sa famille, nous travaillâmes séparément à mettre les choses comme elles étaient, chacun de notre côté. Une heure après, nous étant rapprochés les papiers à la main, nous les échangeâmes; mais à peine eut-il lu la moitié de l'écrit, qu'il me sauta au cou en me nommant sa chère nièce; moi, je le laissai faire, parce que je venais de lire aussi qu'il était frère de mon père.

Je ne m'étonnais plus des penchans intérieurs qui me l'avaient fait supporter malgré ses vices; il attribua aussi à la force du sang toute celle de son amour; nous scandaliâmes un peu l'équipage par nos embrassemens redoublés; mais on nous rendit toute notre gloire quand on fut éclairé; car nous nous empressâmes aussi de rendre notre histoire publique.

A quelle joie ne me livrai-je pas alors, mon cher comte? Je venais de me soustraire aux persécutions de mes ennemis en Amérique; il ne m'en restait plus qu'un qui se trouvait mon oncle; je devenais maîtresse de toutes mes volontés, avec assez de facilité pour remplir le seul projet que j'eusse envisagé avec plaisir; si votre cruel et cher souvenir ne m'avait pas toujours occupée, je me serais regardée comme la plus heureuse personne de l'univers.

Il me restait encore sur le cœur un petit sujet d'amertume; j'étais fâchée de savoir mon oncle dans des sentimens si éloignés de ceux que j'aurais voulu trouver dans un homme de ma famille; j'entrepris de le rapprocher de Dieu; vous ne vous y attendiez pas, mon cher comte; cependant il n'est que trop vrai que je mis toute ma gloire à venir à bout de cette conversion. Nos journées étaient longues, je ramenais toujours la conversation à cette matière; vous diriez que je vous prêchais, si je vous rapportais tout ce que j'employai de force, d'unction, de ferveur et d'éloquence même (je ne sais où je la prenais), pour effacer de son cœur ces lustes erreurs que j'y avais vues régner. Quoiqu'il en soit, j'eus la consolation, sinon de l'avoir persuadé, du moins de lui faire faire la plus authentique promesse qu'il se conduirait dans tout le reste de sa vie sur mes principes. Et j'aime à croire qu'il me la gardera inviolablement.

Je lui fis alors un détail fort long de toutes nos aventures, et je satisfaisais dans mon exemple même toutes les occasions de lui prouver que les crimes ne restaient jamais impunis. Il me fit à son tour le récit des circonstances de sa vie, qui était tout simple: il avait de tout temps été destiné aux ordres sacrés; il avait fait toutes les études nécessaires pour parvenir au dernier avec tout le succès possible; il prétendait alors à de grands bénéfices; mais une scène éclatante qui lui était arrivée l'avait pour ainsi dire exilé depuis une vingtaine d'années en Amérique. Vous serez bien surprise, me dit-il, ma chère nièce, quand je vous dirai que jusqu'au moment de vous voir, exactement je n'avais jamais connu ce que c'était que l'amour; j'ai quarante cinq ans, et je vous jure à présent que j'acheverai ma vie sans chercher d'autres occasions de recevoir de sa part une seconde blessure. Quant aux sentimens que j'ai pu vous donner de ma façon de penser sur les mystères, ils ne sont point à moi; un capucin defroqué est venu il y a cinq ou six ans à l'Amérique, il s'était lié avec moi de la plus étroite amitié; quelques vaisseaux anglais ayant relâché sur nos côtes, il fit les plus grandes tentatives pour me déterminer à fuir en Angleterre; il se servit pour me séduire de toute la mauvaise logique que je vous ai rendue, il m'avait presque ébranlé par l'esprit et la force qu'il savait donner à ses faux raisonnemens; cependant je l'ai laissé partir seul, et

c'est d'après lui, ou d'après l'amour incalculable que vous m'avez inspiré, que je vous parlais.

Cependant nous avions un vent si constamment favorable, et nous avions un si bon voilier, que nous achevâmes notre traversée en beaucoup moins de temps que n'en mettent ordinairement les autres bâtimens pour cette course. Avant de mouiller dans le port de Marseille, qui était celui de notre destination, nous avions prévenu le capitaine et sa femme du dessein que j'avais de devenir religieuse; nous les priâmes de me faire passer pour leur nièce dans le couvent que je choisis; je les récompensai assez pour les faire entrer dans mes vues, qui n'avaient rien que d'honnête, et nous n'eûmes pas plutôt mis pied à terre, que je cherchai une retraite conforme à mes souhaits; j'en trouvai une comme je la voulais dès le premier mois de mon arrivée.

Mon oncle, qui avait assisté à ma prise d'habit, dans le couvent où vous m'avez vu, craignit que le vieux gouverneur du Nouvel-Orléans, désespéré d'avoir perdu sa proie, n'écrit en cour, qu'il ne donnât à l'évasion de son aumônier avec une fille une tournure plus maligne encore qu'elle ne se présentait d'elle-même, qu'il ne demandât une celatante punition, et que la cour ne fût prévenue avant qu'il pût la déshabuser; craignant enfin d'être arrêté avant de pouvoir travailler à sa justification, il me représenta qu'il devait aller lui-même exposer qu'il m'avait reconnue pour sa nièce dès mon arrivée à l'Amérique, et que c'était là ce qui l'avait engagé à me délivrer d'une tyrannie inhumaine. Je trouvai sa précaution fort raisonnable; je lui avais donné en entrant au couvent tout ce que j'avais apporté de l'Amérique. Il partit et il m'écrivit plusieurs fois pendant mon année de noviciat que son affaire était arrangée, qu'il avait parlé avec un évêque qu'il n'aurait pas un bon bénéfice, qu'il était sur le point de perdre sa cure et qu'il désirait que ce bénéfice le mit à la portée de me voir autant qu'il le désirait. Je répondis à ses lettres que ce n'était pas la ce qu'il m'avait promis; qu'il paraissait avoir oublié mes maximes et la parole qu'il m'avait donnée de s'y conformer, que j'eusse désiré, pour me convaincre de toute la pureté de ses mœurs, qu'il eût pris un autre chemin pour se placer, et que j'avais même des remords sur les présents du gouverneur, qui troublaient ma tranquillité. Je n'ai pas eu le temps de recevoir ses réponses à mon dernier mandement.

Je ne passai pas, comme vous pouvez le croire, mon année de noviciat sans me livrer de cruels combats; vous m'êtes toujours présent, tous les tableaux de notre folle vie passaient sans cesse sous mes yeux; mille songes vous offraient à moi avec toute votre fidélité, et mon réveil me retraçait votre abandon. Trois mois s'étaient passés dans ces agitations violentes, j'avais même prié mon oncle l'aumônier de s'informer de vous à son arrivée. Apparemment que, tout pénétré encore de mes sermons, il jugea que mon repos dépendait entièrement de votre oubli; il m'écrivit qu'il avait su que vous jouissiez dans votre ménage d'une paix parfaite. Je vous avoue que je trouvais à mon tour du plaisir à la tromber, et ce fut après avoir reçu cette lettre de mon oncle que je pris le parti, dans un moment de douleur plus vive, de vous écrire cette lettre qui vous a désolé. Dans mes instans de ferveur, je suppliais Dieu de m'envoyer un peu de haine contre vous; il fallait que mon amour fût bien enraciné dans le fond de mon cœur, puisque je recourais à des moyens, j'ose dire si impies, dans le fort de ma dévotion, pour vous en arracher. Mais non! c'était cet amour lui-même qui me dictait de vous peindre encore mes fureurs, comme si vous eussiez pu trouver le moyen de les modérer. Vous ne pouviez me faire de réponse; cependant mon oncle, de son côté, m'ayant abusée, et vous croyant tranquille dans vos terres, je pris ce silence encore pour une dernière marque de dédain; il ne servit qu'à redoubler mes mépris. Enfin mon année expira et j'allais faire les vœux d'une d'esse-perée; vous ne pouvez vous figurer tout ce que les jours, tout ce que les nuits qui précéderent cette cérémonie eurent pour moi de terrible; un voix criait toujours au fond de mon cœur, mais elle était bientôt étouffée.

Je ne connais point d'état plus cruel que celui où je me voyais réduite; j'appuyais mon front et mon cœur sur le marbre des autels, je passais mes nuits à pleurer et à prier; mais, au lieu d'entendre le concert des anges, j'entendais toujours les voix du monde. Enfin je me trouvai toute tremblante à l'autel; vous jetâtes un cri, je me tournai vers vous; je vous reconnus sans pouvoir entendre ce que vous me disiez; il n'en fallait pas tant, dans ma situation, pour m'accabler. Vient-il ici, me dis-je en revenant à moi, insulter à ma misère? Le sacrifice était fait; pourquoi vient-il me rappeler que c'est un sacrifice?

Le sieur Marsaig et sa femme m'avaient toujours continué leur secours. Comme leur vaisseau était depuis peu de retour d'une autre traversée au Nouveau-Monde, ils accoururent au bruit du scandale que j'avais donné dans le couvent. Je leur dis que j'étais toujours dans les sentimens de prononcer des vœux, mais que, dans ce monastère, j'aurais toute ma vie à rougir devant les autres religieuses de ce qui m'était arrivé, et que je les priais de m'en chercher un autre; ils me le conseillèrent d'autant mieux, qu'ils m'assurèrent savoir que vous n'étiez venu à Marseille que pour me faire un mauvais parti, que votre femme voyageait avec vous et parlait de moi avec indignation. Quand Tiberge, qui venait pour me parler de vous, m'eut quittée, le sieur Marsaig vint me dire qu'il n'y avait pas de temps à perdre, que vous aviez apporté des ordres du ministre pour le commandant et pour l'évêque, et

qu'il ne s'agissait pas moins que de me faire retourner à l'hôpital, où j'avais déjà été mise plusieurs fois; il ajouta avec mystère qu'il partait le lendemain matin, sur son vaisseau, pour Livourne, que si je voulais il m'y conduirait, que j'eserais à l'abri de toute crainte dans le pays étranger et que j'y pourrais suivre ma vocation, puisqu'on professait dans cette ville la religion catholique. Je ne pensais qu'aux horreurs de l'hôpital. J'acceptai l'offre du sieur Marsaing tout de suite, sans réfléchir à tout ce qu'il me disait; nous n'attendîmes que la nuit pour sortir du convent; il me mena droit à son bord, où je retrouvai la Bouquetière, que le capitaine tenait rigoureusement sous sa loi sans que sa femme y prit garde; cette pauvre Marianne avait peur d'être ressaisie par les archers et reconduite au désert. Elle attendait une occasion pour recouvrer sa liberté dans un meilleur pays, en Italie ou en Angleterre. Dès que le jour parut, nous fîmes route pour Livourne.

On traîna contre moi une petite trahison, et on eut soin de me la cacher jusqu'à ce qu'on ne craignît plus les emportements de ma part qui pouvaient la déceler. L'auteur de ce complot était dans notre vaisseau quand nous partîmes de Marseille; mais il n'osa se montrer à mes yeux pendant cette courte traversée.

Le sieur Marsaing me mena à terre le premier jour de notre arrivée, pour ne me rien faire soupçonner. Le second, il me ramena au vaisseau, me disant que jusqu'à ce qu'il m'eût trouvé un logement convenable, avant de me choisir un convent, il était plus d'écarter que je fîsse compagnie à sa femme dans le bord que de loger dans une auberge. Mais quel fut mon étonnement quand, le troisième jour, de très-grand matin, il déploya ses voiles et que je vis que nous quittions le port de Livourne!

Je montai sur le tillac pour lui en demander la raison. Le capitaine était occupé à commander ses manœuvres, il me reçut presque brutalement, et me dit d'aller l'attendre dans sa chambre jusqu'à ce qu'il y descendît pour m'instruire.

J'allai frapper à la porte de sa chambre, où sa femme était verrouillée; elle vint m'ouvrir, elle en sortit en m'y faisant entrer précipitamment. Je m'aperçus qu'elle m'y enfermait; je crus que c'était une badinerie et je lui parlai à travers la serrure, mais je sentis tirer ma robe en dedans de la chambre; je me retournai et je vis un homme vêtu superbement qui me tirait d'une main et qui tenait une glace de l'autre. Il ne me fut pas difficile de le reconnaître pour le prince italien à qui j'avais fait à Paris la mauvaise plaisanterie du miroir. Vous vous imaginez peut-être que sa vue inopinée, dans un lieu où je n'étais pas la maîtresse et où j'étais enfermée seule avec lui, me fit évanouir. Il n'aurait peut-être pas demandé autre chose, mais mon indignation et ma colère me donnèrent des forces. J'attendis son fade début pour lui répondre; il me présenta la glace à son tour: Regardez-vous, me dit-il, belle Manon, et voyez si vous n'êtes pas faite pour réduire un homme épris de tant de charmes aux dernières extrémités. I se jeta à mes genoux. Vous êtes libre à présent, me dit-il; vous fuyez votre amant furieux qui voulait vous perdre; vous allez, sans doute par désespoir, embrasser un genre de vie pour lequel vous n'étiez point née; la misère, peut-être, vous avait réduite; vous aimez la dépense, je suis prodigieusement riche, et rien ne me paraît d'un trop haut prix avec vous. Oui, belle Manon! continua-t-il en me serrant une main qu'il approchait déjà de ses lèvres, soyez sûre que je ne connaîtrai jamais que vos volontés, et que je n'aurai jamais d'autre but que celui de vous servir.

Je compris que je ne pourrais triompher de cet homme qu'en lui inspirant autant de respect qu'il paraissait avoir d'amour; c'est pourquoi je pris sur-le-champ avec lui un ton de dignité et un air de souveraineté qui déconcerta sa principauté. La première de mes volontés, lui dis-je, est que vous fassiez ouvrir la porte dans la minute, si vous voulez que je vous parle et que je vous regarde. Il alla tout de suite faire sans doute le signal convenu; on ouvrit. Je vous ordonne, lui dis-je aussi majestueusement, de faire entrer ici la femme du capitaine et de ne me jamais parler que devant elle. Elle doit être de votre gracieux complot; elle vous servira d'auxiliaire.

Il alla, avec toute la douceur possible, la chercher. Elle ne fut pas plutôt entrée que je l'accablai des reproches les plus humiliants. Cette femme se mit à pleurer et n'eut pas la force de me répondre.

L'Italien m'assura que ses vœux étaient les plus doux. C'est ce que je verrai, lui dis-je brusquement. Sans vouloir l'entendre davantage, je sortis de la chambre pour aller prendre l'air; et, pour montrer que la tranquillité d'âme me mettait au-dessus de la crainte, je tirai, sur le tillac, un livre de ma poche et je fis semblant d'y lire; je fis semblant, car je voyais trouble.

La Bouquetière vint vers moi: Eh bien! mademoiselle, est-ce que vous lisez votre bréviaire? me demanda-t-elle en se penchant au-dessus de mon livre. Je lui contai en peu de mots mon aventure. Elle se prit à rire: Soyez sans inquiétude et sans crainte, mademoiselle; si le prince persiste, je me jetterai entre vous et lui.

J'eus beau prier le prince et le capitaine de m'abandonner, au premier port venu, à mes infortunes et d'oublier que j'existais, puisque je ne voulais plus vivre que pour Dieu; j'eus beau les menacer de ma vengeance et de ma mort, ils continuèrent à espérer, l'un pour sa récompense odieuse, l'autre pour sa passion frénétique, que je finirais par m'attendrir et reconnaître que la fortune m'offrait ses plus vives tenta-

tions. Le vent était bon, la mer favorable, le bâtiment dévrait l'espace. Où allons-nous? demandais-je tous les jours. Nul ne voulait ou ne pouvait me répondre. La Bouquetière croyait que nous allions vers la principauté de mon ravisseur; elle me conseillait de prendre mon parti; elle me demandait à devenir ma première dame d'honneur. Elle ne comprenait pas mes airs farouches. Tu n'as donc pas un souvenir dans ton cœur? lui dis-je un jour avec indignation. Je comprends, dit-elle avec sa philosophie habituelle: mon cœur veut vivre, le vôtre veut mourir.

Enfin, la femme du capitaine, qui m'aimait et qui, tout en servant les desseins du prince, cherchait à me défendre de ses attaques, m'avoua tout, un soir que je pleurais sur le tillac. Elle me dit que le prince, revenant de Paris, avait séjourné à Marseille, dans le temps que mon aventure du convent faisait un bruit surprenant dans la ville; qu'il avait su, elle ne savait comment, que c'était son mari et elle qui s'intéressaient à mon sort et qui m'avaient fait entrer dans cette communauté; qu'il était venu leur conter que nous avions été intimement liés, qu'il avait appris par eux mes desseins; qu'il leur avait recommandé de me proposer d'aller à Livourne; qu'ensuite il leur avait promis de faire leur fortune s'ils voulaient passer en Angleterre avant de vendre leurs marchandises en Italie, pensant bien que je ne voudrais pas le suivre dans un autre navire; que, quand nous serions arrivés à Londres, le capitaine reconduirait son vaisseau à sa première destination; qu'il sentait bien que ses commettants n'approuveraient pas ce retardement, mais que sa récompense les dédommagerait de tous les événements à cet égard. Comme la femme du capitaine en était là de sa confiance, nous arrivâmes devant Portsmouth. Je dis au prince que je voulais prendre terre, parce que je n'avais rien de plus à cœur que de retourner en France; il m'assura que j'en trouverais plus de facilités à Londres. Nous ne fûmes que peu de jours à nous y rendre.

Le prince me parut de la plus grande docilité. Il ne fallait pas être grand politique (et les gens de cette nation ont la réputation de l'être) pour juger que, s'il me paraissait avoir oublié sa promesse d'attendre sans violence que mon amour s'éveillât pour lui, j'aurais été très-fondée à lui faire une scène, qui lui serait devenue disgracieuse, en débutant dans un pays où il voulait s'attirer des regards, et où il avait à traiter quelque affaire importante; c'est pourquoi il parut le plus honnête de tous les hommes tant que nous fûmes dans le vaisseau, et il dit au capitaine qu'il me conduirait à son auberge, pour me faciliter lui-même les moyens de passer en France.

On avait rendu au capitaine une grande partie de ma dot, il me la remit; le prince voulut y joindre des présents, je les refusai. Je dis que je ne voulais pas loger dans son auberge, mais dans celle où logerait le capitaine; le prince parut encore y consentir, et, quand notre vaisseau fut à l'entrée de la Tamise, on descendit dans un canot quelques équipages, tous les miens, le prince, Marsaing, sa femme, Marianne et moi, et nous remontâmes cette rivière pour arriver à Londres; dès que nous eûmes pris terre, le prince parla bas à un de ses gens, il finit tout haut en lui disant de faire avancer un carrosse de louage; je descendis du canot en tenant la dame Marsaing sous le bras; il fallut cependant la quitter pour monter dans le carrosse. Le prince, qui m'y soulevait, monta tout de suite, son valet de chambre ferma rapidement la portière sur nous deux; le carrosse partit comme la foudre; je ne revis plus le capitaine, ni sa femme, ni Marianne. Malgré mes cris affreux, le cocher avait le mot, le prince et ses gens connaissaient Londres, nous entrâmes dans une grande auberge à sa discrétion. On ne s'arrêta point à mes plaintes, on feignit de ne point entendre mon langage; les gens de ce lieu, accoutumés sans doute à de pareilles aventures, me riaient au nez en me disant: *She is vastly pretty*.

Vous êtes étonné, mon cher chevalier, de ce que je n'ai pas marqué dans le carrosse toute ma rage à mon ravisseur. Les forces m'avaient abandonnées, je m'étais contentée de crier, espérant que, dans une ville policée, mes cris m'attireraient du secours; et, quand j'avais vu que le carrosse marchait toujours, je m'étais livrée à des craintes qui m'avaient presque ôté l'usage de mes sens. Le prince me tenait encore son flacon sur le nez quand nous descendîmes à l'auberge.

On me fit monter, malgré moi, dans une chambre au second étage; je ne montais pas un degré que je ne sentisse mes jambes tremblantes prêtes à m'abandonner; je me laissais conduire comme une criminelle qui va au supplice et qui semble à tout moment voir la hache sur sa tête.

Le prince ne m'y eut pas plutôt fait entrer, qu'il me déclara en termes forts clairs qu'il prétendait voir la fin de toutes mes rigneurs cette nuit-là même; que je m'y résignasse; que je ferais de vaines tentatives pour lui échapper; que tout était à sa dévotion dans cette maison; que les portes en étaient scrupuleusement fermées, et qu'il allait donner des ordres pour notre souper.

Ah! mon cher comte, les grands périls, la mort, Synnelet, l'aumônier, votre inconstance même, rien n'avait encore fait sentir à mon cœur la révolution convulsive qui agita tout mon être. Je regardais le prince avec des yeux où il devait lire la fureur et le désespoir; j'épiais le moment où je pourrais m'emparer de son épée pour le poignarder; j me devina et se tint un peu à l'écart: je saisis un flambeau de cuivre

qu'on avait apporté pour nous éclairer, je le lui lançai de toutes mes forces à la tête avec la lumière, qui tomba avec lui et s'éteignit. Je l'avais dangereusement blessé; car, après sa chute, je ne l'entendis que soupirer. Je voulus profiter de cet instant pour me sauver; mais je ne voyais plus à me conduire: je pensai lui marcher sur le corps, mon pied s'embarrassa dans un des plis de son habit, je tombai aussi, et je ressentis une douleur si vive que je perdis toute connaissance.

Le bruit de nos chutes attira du monde; on nous transporta sur des lits qui se trouvaient dans la même pièce; je revins la première, et je vis le valet de chambre du prince jeter de grands cris sur l'état de son maître, qu'il regardait comme un homme mort; l'aubergiste, qui parlait fort bon français, dit qu'il craignait les suites de cette aventure, que sa maison serait ruinée, s'il n'en donnait avis à la justice, il lui dépêcha un de ses garçons; il me semblait que c'était un secours pour moi que cette justice: je repris courage, je me levai, et dès que le shérif parut avec sa cohorte, je m'accusai moi-même d'avoir jeté un flambeau à la tête du prince, et j'ajoutai que, désirant de tout mon cœur qu'il en pût mourir, si on voulait me mener en prison, je rendrais compte de ma conduite à la cour.

Vous irez, me dit en français cette sorte de commissaire; vous irez, ma gentille demoiselle, en me passant la main sous le menton: c'est grand dommage, vous êtes bien jolie; je pourrais vous mettre sous ma protection, si vous voulez... Point d'impertinence, lui répondis-je gravement. Il lit écrire, un secrétaire me fit répéter mes dépositions, et on me mena fort civilement concher à Newgate. Le prince ne fut pas témoin de toute la joie que je ressentais de l'avoir puni avant son crime, et d'aller partager plutôt le lit des criminels que le sien.

L'entrée de cette prison me parut celle d'un palais, quoique cette prison soit infame. Je ne fus interrogée que deux jours après. Je recommandai qu'on prit les témoignages des gens du navire français qui devaient être dans le port; mais j'appris le lendemain qu'il n'y était déjà plus. Marsaing, ayant su notre scène tragique, et craignant justement d'être impliqué dans cette malheureuse affaire, avait repris le large sans vouloir en apprendre le dénomment, aimant mieux renoncer aux récompenses qui lui avaient été promises que d'attendre la mort du prince, dont on pouvait à bon droit le regarder comme le premier auteur. Croyant emmener sa maîtresse, il était même parti sans emmener sa femme. Il n'emmena ni l'une ni l'autre; car Marianne était redescendue lestement dans une nacelle pendant que le navire levait l'ancre au commandement de Marsaing.

La nouvelle de son départ m'affligea. Cependant on me permit de me choisir deux avocats pour défendre ma cause. La maladie du prince devenait assez dangereuse, mes avocats me dirent de ne pas m'en inquiéter; ils ne voyaient pas grand mal à toute mon affaire, et d'ailleurs ils m'apprirent qu'en Angleterre les lois penchaient toujours, par leurs constitutions, à la plus grande faveur pour les femmes.

J'avais sur moi en or ce que le capitaine m'avait remis de ma dot. Il est permis à Londres aux prisonniers, même criminels, de se faire bien servir. Je répandis mes libéralités dans la prison; le geôlier avait pour moi plus de douceur que je ne devais l'espérer; il me dit que, si je voulais me faire servir par une femme de chambre, il y avait une malheureuse Française dans la prison même, qu'il allait mettre à la paille faute d'argent pour payer sa nourriture, et qu'elle la gagnerait en me servant. J'y consentis, il me la fit venir, et je la reconnus pour avoir été autrefois à mon service à Paris. Ursule me dit qu'en me quittant, lorsque j'avais été enlevée par ordre de M. le lieutenant de police, elle avait servi une demoiselle qui l'avait fait beaucoup voyager; qu'elle avait fini ses caravanes par Londres; qu'elles s'y étaient bronillées; qu'on l'avait mise à la porte sans la payer; qu'elle avait été bientôt emprisonnée pour dettes.

Le prince italien était au lit. Mes avocats, apprenant qu'il était touché de mon emprisonnement, me conseillèrent de présenter une requête pour demander que mes juges se transportassent chez lui pour y recevoir ses dépositions: il avait jusque-là fulminé contre moi; l'orgueil de la principauté italienne avait été trop humilié, la rage de m'avoir perdue lui avait dicté ses fureurs et ses accusations; mais la peur de me perdre lui fit tout avouer, il déclara qu'il méritait son sort, qu'il m'avait enlevée malgré moi et malgré le ciel même, à qui il demandait pardon; il m'envoya une cassette dans laquelle il y avait deux mille sequins, qui me furent remis et que je distribuai aux pauvres de la prison; enfin, je fus par lui si pleinement justifiée, que peu de jours après on prononça ma grâce en me donnant toute liberté. Mon intention était de regagner Paris, où je comptais aller trouver mon oncle l'aumônier. Je pris une chaise de poste pour me rendre à Douvres, et j'y montai avec Ursule à la porte de la prison, à cinq heures du matin.

Nous n'avions pas fait une lieue dans la campagne, que plusieurs hommes à cheval et armés entourèrent ma voiture; un d'entre eux vint mettre le pistolet sur la poitrine du conducteur, en lui disant de marcher, par ordre supérieur, où on le conduirait, s'il ne voulait pas perdre la vie; le même homme vint à moi, et me dit fort poliment de n'être point effrayée, qu'on ne me ferait aucun mal; mais qu'on lui avait commandé de me mener à fort peu de distance, où j'apprendrais les raisons qu'on avait de me détourner de ma route. Les cavaliers de cette bande

qui nous précédèrent firent signe à cet endroit à mon postillon de prendre sur la gauche; celui qui m'avait parlé était à mes côtés, et le fit obéir au signal avec d'autant plus de facilité que ceux de derrière le mettaient dans le cas de n'oser résister. Nous marchâmes une demi-lieue dans un chemin de traverse; on me fit descendre de ma chaise pour monter dans une autre; on congédia mon voiturier, et on changea encore de route. Après une heure environ de nouveau trajet, on me fit mettre pied à terre dans une maison de campagne fort élégante, où on m'offrit tout ce qui me serait nécessaire. Je ne voulus rien prendre qu'on ne m'eût appris chez qui j'étais, et pourquoi l'on m'avait enlevée. Je demandai à ceux qui m'arrêtaient ainsi si l'on en voulait à ma bonne, et j'offris de la donner; on me répondit qu'on voulait, au contraire, l'augmenter, mais qu'on ne pouvait, pour le présent, m'en apprendre davantage; que le lendemain je verrais celui qui avait donné tous ces ordres, et qu'il me ferait part lui-même de ses intentions.

Tous ces gens n'avaient apparemment que cette commission; car, après qu'ils m'eurent remise entre les mains d'un concierge et de quelques domestiques des deux sexes qui ne parlaient pas français, ils se rafraîchirent tous et repartirent.

On m'avait conduite dans un appartement fort beau, mais fort élevé. Le concierge nous ayant fait plusieurs signes pour nous engager à prendre quelque nourriture, nous le refusâmes; on nous enferma et on nous laissa seules.

Je fus fort aise d'avoir ce moment de liberté pour réfléchir aux causes de cet événement étrange et imprévu: à quoi l'attribuer? Je n'avais vu dans ma prison que mes avocats et mes juges, je n'avais pu donner de tentation à personne, et personne ne m'avait parlé sur un ton à me faire craindre de nouvelles poursuites amoureuses. Cette nouvelle scène était bien faite pour me donner de nouvelles alarmes; le moyen d'éloigner un si puissant danger? car je me voyais enfermée à un troisième étage, dans une maison isolée, où mes cris ne seraient d'aucune ressource; ma fermeté avait été assez publique pour qu'on ne me laissât plus de flambeau de cuivre sous la main; j'allais devenir la proie de quelque homme déterminé, qui ne paraissait pas vouloir me ménager, et qui prendrait sûrement toutes les précautions possibles pour que je ne pusse lui échapper; je n'avais donc évité tant d'écueils que pour tomber dans de plus terribles! car pouvais-je entrevoir rien de plus affreux que ce que j'avais à craindre? Dieu peut-il, connaissant le fond de mon cœur, me réduire toujours au désespoir pour lui tenir ma promesse? Quelle est donc ma destinée? Veut-il que je succombe? et peut-il le vouloir? ou vent-il seulement m'éprouver? Alors, c'est à lui à me prêter de nouvelles armes; attendons de sa main celles qu'il me fournira.

Cependant je réfléchissais tout haut à ma situation, afin qu'Ursule pût m'aider dans mes conjectures, et y joignit même les siennes; et pas une de celles que nous formions ne nous paraissait raisonnable. Le prince était certainement encore au lit, il ne pouvait être question de lui. Ursule me dit que mon histoire avait fait grand bruit dans la ville de Londres; que quand elle était sortie pour aller faire mes commissions, elle en avait entendu parler partout, qu'on l'avait même interrogée plusieurs fois, sachant qu'elle venait de la prison; mais qu'elle n'avait répondu que vaguement à toutes ces questions, qui lui paraissaient venir d'une curiosité générale plutôt que d'un intérêt particulier. Mais, mademoiselle, me dit-elle, j'attribue moins tout cet éclat au flambeau si bien assésé qu'à la renommée de vos charmes, dont on faisait partout des portraits merveilleux en parlant de vous; et connaissant, comme je fais, le génie de la nation anglaise, je ne serais point étonnée qu'un de ces messieurs ne fût devenu amoureux de vous, sans vous avoir vue et sur la réputation de votre beauté, et sur la singularité de ce qu'on a pu savoir de vos aventures. Je connais un lord de beaucoup d'esprit, ajouta-t-elle, qui aime passionnément madame de Sévigné, morte il y a plus de cent ans, sur la lecture de ses lettres; la tête lui tourne toutes les fois qu'il en parle; il la cherche dans les nouveaux visages qu'il voit, et on craint nation est très-singulière; ajoutez à cela qu'il y a des gens fort riches dans ce pays-ci, qui ne plaignent pas la dépense pour satisfaire leurs fantaisies; un de ceux-là aura voulu vous voir, quoi qu'il lui en coûte; si vous grâce ne répondait pas à l'idée que chacun s'en est faite, il y aurait à espérer qu'en vous voyant votre ravisseur pourrait ne pas vous contraindre; mais je ne suis que trop sûre que l'audacieux qui vous verra, quel qu'il puisse être, redoublera de tendresse. Tu es galante, dis-je à Ursule en l'interrompant; mais le plus aimable et le plus important de tous les hommes me présenterait ses hommages que les dédaignerais; mon parti est pris de n'en écouter aucun, et de me donner plutôt mille fois la mort que de renoncer au vœu que j'ai formé de passer mes jours dans la retraite.

Je me jetai dans un fauteuil en achevant ces paroles, et je m'y enfonçai dans une profonde méditation que me suggéra un projet que je communiquai tout de suite à Ursule.

Il n'y a que toi, lui dis-je, qui puisses, dans ce moment, me rendre le plus signalé de tous les services, si tes conjectures se vérifient. Te sens-tu pour moi assez de zèle pour me tirer d'embarras? Ursule se jeta à mes genoux, qu'elle embrassa en les arrosant de ses larmes. Je vous dois tout, me dit-elle, je voudrais voir répandre mon sang pour vous; mon premier attachement vous en est un plus sûr garant que mes obli-

gations dernières. Parlez, ma chère maîtresse, que faut-il que je fasse ? Vous ne me commanderez rien de difficile, le véritable désir de vous convaincre de mes sentiments aplaira tout ; expliquez-moi seulement ce que vous exigez de moi. J'étais charmée de la trouver dans de si bonnes dispositions ; mais, plus cette fille me montrait de délicatesse, plus je devais craindre qu'elle n'entrât pas dans mes vues ; je m'enhardis cependant à les lui proposer.

Tu es jeune et jolie, lui dis-je ; voici peut-être une occasion de faire ta fortune, si mon ravisseur ne m'a point encore vue : prends ma place ; tu n'as pas, comme moi, renoncé au monde ; nous changerons d'habits ; je mettrai encore plus de désordre dans les tiens que je vais prendre, je ne défigurerai de mon mieux. Prends dans ma malle la robe qui te parera davantage. Je te coifferai avec soin. Les gens de cette maison ne nous ont point assez fixés pour qu'ils ne soient pas la dupe de notre déguisement ; ils ne pourront nous trahir. Tu plairas, ma chère Ursule ; moi, jouant le rôle de ta femme de chambre, je saurai te faire respecter ; je dirai que tu es fille de très-grande maison, que tu mérites des égards ; et toi, tu paraîtras ne pas t'éloigner d'une alliance raisonnable, si on mérite que tu l'acceptes et si on sait gagner ton cœur. Oui, Ursule, si nous sommes toutes les deux bienadroites, j'angure bien de cette aventure : elle te conduira peut-être à un établissement honnête. Ne te fais point un vain scrupule de tromper un Anglais par une naissance supposée : ils ne connaissent point les mésalliances ; tout leur est bon, et tu as de quoi combler les vœux de ceux qui y mettraient plus de délicatesse.

Je m'aperçus qu'Ursule changeait de couleur pendant ma proposition ; elle fut un moment sans me répondre, elle me prit les mains, qu'elle me serrait tendrement, et elle répandit un torrent de larmes. Je vois bien, lui dis-je, que tu vas me refuser.

Dans quel embarras, répondit-elle, venez-vous de me jeter, mademoiselle ! Si je pouvais vous convaincre d'une vérité rare peut-être dans une fille de vingt-six ans, et surtout de mon espèce, vous sentiriez tout ce que peut avoir d'accablant pour moi le danger où m'exposerait cette démarche ; mais, après tout, que peut-elle avoir de si révoltant pour vous ? Vous connaissez le monde, et vous faites le vœu de le quitter : ce vœu, vous ne le formez que pour expier vos fautes volontaires ; une faute forcée de plus sera-t-elle plus difficile à réparer ? Ah ! Ursule, lui repartis-je, qu'oses-tu imaginer ! Je reconnais ton innocence à l'ingénuité de ta réponse ; mais si tu savais qu'il est mille fois plus cruel d'être forcé à la tendresse que de la laisser croître en nous, tu concevrais toute l'horreur de ma position. La volupté, ce cher trésor de deux cœurs qui s'aiment, est le martyre le plus insupportable quand on veut nous y assujettir en esclaves ; ces doux plaisirs que nourrit une tendre union de sentiments la détruisent par l'indifférence : la contrainte, à plus forte raison, en fait des peines ; la répugnance et le dégoût en font de vrais supplices.

Mais, reprit-elle fort judicieusement, plus vos craintes sont fondées pour vous, et plus elles doivent doubler mes alarmes : suis-je faite d'un autre limon que vous ? tout ce que vous envisagez de terrible ne doit-il pas être encore plus effrayant pour moi, qui suis moins aguerrie ? Tu as raison, lui répliquai-je, laisse-moi donc mourir, Ursule, aide-moi même à me donner la mort, puisqu'il n'y a plus que ce moyen de me soustraire à cette dernière infortune. Je me levai brusquement, je parcourus la chambre en cherchant des yeux quelque instrument qui pût servir mon désespoir. Alors je vis Ursule tomber tremblante à mes genoux : Je vous dois la vie, me dit-elle, c'est maintenant à moi, mademoiselle, à mourir pour vous ; calmez ces injustes transports, je suis prête à vous servir comme vous le désirez. Allons, ajouta-t-elle tout de suite, commençons le déguisement sans perdre de temps. Je lui sautai au cou, je l'assurai que j'emploierais toute mon intelligence à lui faire tirer un parti légitime de cette aventure, si les circonstances pouvaient le permettre, et je la flattai d'imaginer quelque ruse pour la tirer d'affaire, si nos forces réunies nous devenaient inutiles.

Nous nous travestîmes : je lui fis la toilette la plus complète, et n'épargnai rien pour relever ses attraits. En une demi-heure, elle eut l'air d'une duchesse, et, le moment d'après, mes cheveux en désordre, une robe sale, des manchettes déchirées, me donnèrent l'air d'une soubrette chiffonnée. Nous répétions, comme vous voyez, notre rôle pour le lendemain, puisque nous n'attendions pas notre ravisseur le même jour. D'ailleurs, nous étions bien aises d'accoutumer les domestiques à ce coup d'œil ; je prévins même Ursule que, quand on viendrait nous offrir à manger, il fallait qu'elle acceptât, qu'elle se mit seule à table, que je me tiendrais debout pendant qu'elle mangerait les premiers morceaux, qu'elle me dirait ensuite de m'asseoir, et que je me mettrais respectueusement à un bout de la table.

On ne tarda pas à nous venir demander par des signes si nous avions faim, et on vint servir plusieurs plats. Ces gens ne nous marquèrent, par aucun étonnement, qu'ils eussent pris garde à notre métamorphose. Nous nous couchâmes de bonne heure, et, à la pointe du jour, nous fîmes sur pied pour arranger la parure d'Ursule et pour désordonner de plus en plus la mienne.

Sur les dix heures du matin, nous entendîmes le bruit d'une voiture qui arrêtait à la porte de la maison : je courus à la fenêtre ; j'en vis

descendre un homme seul, tout encauchonné. Il était suivi de deux shires armés jusqu'aux dents, qui me parurent farouches. Il se présenta. J'allai ouvrir la porte, tandis qu'Ursule s'étendait mollement sur le bras d'un fauteuil où elle venait de s'asseoir. Le nouveau venu m'ordonna par un signe de lui traîner un fauteuil devant Ursule. La pauvre fille eut bien de la peine à ne pas se lever elle-même pour éviter cette servitude. Mademoiselle Manon, dit-il en français travesti d'anglais, je vous aime à la fureur et à la folie. En parlant, il avait découvert la figure de trente ans la plus flegmatique de la Grande-Bretagne. Il était fort laid ; un nez rouge, des oreilles rouges, des cheveux rouges. Monsieur, lui répondit Ursule, je suis vivement touchée de votre tendresse pour moi, mais vous ne m'avez jamais vue ! C'est pour cela que je vous aime ; vous ressemblez au portrait que mon cœur m'avait peint. Si vous voulez, je vous offre mon cœur et mes guinées ; si vous ne voulez pas, je vous enlève. Telle fut sa déclaration d'amour. Ursule ne savait que répondre à cette éloquence. Vous me donnerez au moins le temps de vous aimer ? lui dit-elle. Oh ! cela m'est égal, vous m'aimerez quand vous voudrez. Il se leva : Mettez votre pelisse et partons pour Londres. Oui, dit Ursule en soupirant ; mais cette fille qui m'accompagne veut retourner en France, dans sa famille : donnez-lui-en les moyens, elle viendra nous rejoindre plus tard. Oh ! oui, reprit le galant sans même me regarder, je lui donnerai beaucoup de guinées. Il prit la main d'Ursule et l'emmena. Oh ! je suis amoureux ! poursuivit-il, comme s'il eût dit : Je vais descendre l'escalier.

Nous montâmes bientôt en voiture. On daigna m'accorder une place dans la chaise, à côté de ma servante, qui se contraignait beaucoup pour ne pas me conserver sa déférence. Nous rentrâmes dans Londres, et nous mîmes pied à terre dans un hôtel du plus haut goût, tout peuplé de valets. Je songeais à l'inconstance des destinées, qui avaient fait d'abord une servante d'Ursule, et qui, par ma volonté, allaient lui donner un rang dans le monde. Elle voulut que je demeurasse quelques heures avec elle. Elle me baisa les mains en versant des larmes, assez résolue à accepter le sort si inattendu que lui offrait ce grand seigneur anglais.

Elle ordonna en souveraine à son cocher de me conduire au plus tôt à Douvres, où je voulais m'embarquer pour Calais. Je partis sous mes habits d'emprunt. Arrivée ici, je retrouvai dans mes malles un costume plus en rapport avec ma position. Mais vous savez la fin de mon histoire, mon cher chevalier, puisque vous m'avez retrouvée en cette hôtellerie. J'oubliais de vous dire qu'en y arrivant j'ai vu la Bouquetière sur le seuil. Elle m'avait cherchée à Londres ; mais, craignant la prison, elle n'avait jamais osé me visiter à Newgate. Elle se jeta à mon cou, elle voulait aussi retourner en France, elle me supplia de la regarder comme une compagne de voyage toute dévouée. Je lui aurais demandé volontiers la même grâce, malgré ses principes, tant j'avais peur d'être seule. Vous savez le reste : nous sommes ici depuis deux jours, attendant le départ retardé du paquebot.

LIVRE CINQUIÈME.

Manon termina ainsi la seconde phase de son histoire. Nous nous promenâmes un peu par la ville avec Tiberge, qui n'avait pas l'air joyeux que mon bonheur aurait dû lui donner. Une vague inquiétude passait sur sa figure. Il regardait le ciel comme s'il y cherchait un conseil ou une consolation.

Ce jour-là, Marianne, qui depuis la veille avait entamé une aventure dans l'hôtellerie, s'embarqua pour le Havre-de-Grâce, sous le nom de la baronne de Montval, avec une espee de marquis de fraîche date, dont la vraie position dans le monde était d'avoir un oncle fermier général.

Nous revînmes en Picardie avec Tiberge sans que rien de fâcheux signalât notre traversée et notre voyage. Parmi les terres de la succession de mon père, la plus simple et la plus retirée fut choisie par Manon : c'était un petit château perdu au fond des bois, qui avait plutôt l'air d'un monastère que d'un séjour d'amoureux. J'y étais à peine allé trois ou quatre fois dans ma vie, quand mon père me conduisit tout enfant chez ses fermiers. Nous le meubiâmes au plus vite tant bien que mal. La chambre de Manon avait vue sur un torrent que précipitait la montagne voisine. Dès qu'elle y fut installée, elle passait quelques heures tous les jours à sa fenêtre, se complaisant à ce bruit si triste, comme s'il fallait à son cœur un pareil spectacle. Je m'apercevais peu à peu que sa mélancolie, au lieu de se dissiper, augmentait de jour en jour. Elle avait pris cela en Amérique ; elle s'en était nourrie au couvent ; elle trouvait un charme singulier à s'y abandonner encore, quoiqu'elle n'eût retrouvé et qu'elle eût foi en notre bonheur futur.

Nous nous mariâmes, peu après notre arrivée, en ce petit château. Cet hymen ne fut solennel que pour nous-mêmes, car il eut lieu sans éclat au dehors. Que nous importait le monde ! c'était seulement pour Dieu et pour nous que nous en arrivions à cette cérémonie.

J'espérais bien qu'une fois mis, Manon retrouverait sa tranquillité d'âme. En effet, durant les premiers mois, je remarquai plus de calme en elle. Un sourire tendre et amoureux était revenu sur ses lèvres. En nous promenant dans le parc, elle s'appuyait sur mon bras avec plus de laisser-aller, comme si enfin elle s'abandonnait sans crainte à sa destinée — jusque-là si orageuse; mais cette sérénité de son âme dura peu. Je m'aperçus, trop tôt hélas! que sa bouche était distraite au milieu de nos embrassements. Elle s'enfermait chez elle, et semblait tourner de plus en plus à la religion; moi-même je me surpris souvent agenoüillé. Je ne sais plus ce que je demandais à Dieu, tant ma prière était confuse. Peut-être lui demandais-je qu'il voulût bien accorder des enfants à Manon; mais le ciel fut sourd à cette prière-là.

J'oubliais de dire que Tiberge, qui avait été présent à notre union, nous avait quittés pour aller passer une saison dans sa famille. Quand il revint, il nous trouva tristes et comme découragés. Nous n'avions plus rien à nous dire; nous errions, comme des ombres, sous les tilleuls du parc. Manon surtout était silencieuse comme les statues. Nous nous étions tant dit que le bonheur serait avec nous, que nous n'avions plus la force d'être heureux.

Manon sembla se ranimer un peu au retour de Tiberge: elle fut plus expansive avec lui. Il m'arriva de les surprendre très-émus par la conversation. Je vous avais répété, mon cher comte, me dit-il un jour qu'il venait d'avoir avec elle un long entretien, je vous avais répété que Dieu finit toujours par avoir raison du faible cœur de sa créature. Voyez comme l'amour humain est périssable, puisque le vôtre, que je croyais le plus vil, le plus persistant, commence déjà à sentir des défaillances! Qui vous a dit cela! m'écriai-je en interrompant Tiberge; est-il possible que Manon vous ait avoué qu'elle ne m'aimait plus! Allons, reprit-il, vous voilà encore dans votre erreur: Manon vous aime toujours, elle est religieusement attachée à ses devoirs; mais, que voulez-vous? son cœur s'est élevé plus haut, et je suppose que le vôtre lui pardonnera, si je vous dis qu'elle aime Dieu.

O passion humaine! m'écriai-je tout atterré, tu n'as que la force et la durée de l'orage. Quand l'orage a passé, il reste le ciel plus beau et plus grand; mais le ciel dans toute sa pureté, le ciel où est Dieu, ne vous offense pas, Tiberge, vaut-il les folles et adorables agitations de l'orage? Manon, qui nous écoutait, entra d'un air étourdi et fit semblant de ne pas avoir le mot de notre entretien.

Je remarquai plus que jamais sa pâleur et son abattement. Je pensai que la solitude lui était mauvaise, et je la déterminai, sans sans peine, à venir passer l'hiver à Paris; moi-même ce ne fut pas sans des combats sans nombre, que je me résignai à ce voyage terrible dans ce pays où j'avais failli perdre l'esprit et l'honneur. Nous y arrivâmes vers la fin de décembre, au temps où les cercles se rouvrent, où l'on oublie l'hiver à force de folies. Je ne savais quel parti prendre; je voulais d'abord ne pas me mêler au monde, hormis dans les spectacles; mais, pour vivre à peu près solitaire à Paris, était-ce la peine d'avoir quitté la province? et puis je vins à songer qu'après tout le scandale de mes aventures n'avait été répandu que parmi les joueurs, les filles d'Opéra et quelques personnages à peu près étrangers à la bonne compagnie. On ne connaissait d'ailleurs sous le nom du chevalier des Grieux, un amoureux de vingt ans; maintenant que j'avais pris le titre de comte de P..., et que la passion m'avait vieillie plus vite que les années, nul ne viendrait dire qui j'étais autrefois. Je conduisis donc Manon dans les cercles à la mode: elle y prit d'abord quelque plaisir, parce que la curiosité est presque la moitié de la vie chez les femmes; mais les cercles etaient devenus graves et sentencieux: la philosophie y avait pénétré, les beaux esprits seuls y trouvaient leur compte. Les femmes avaient beau être jolies, elles y perdaient leur empire.

Manon, qui ne s'était jamais amusée par convention, s'y ennuya beaucoup. Ah! me dit-elle un jour, comme j'aimais bien mieux le petit cabaret où nous soupions si gaiement jusqu'au matin. Quel charmant tapage, le bruit des verres et des chansons! Quelle fleur de jeunesse! Qui l'oublie du monde où nous sommes et du monde où Dieu nous appelle! Ah! mon cher chevalier, où êtes-vous?

J'étais la triste comme si je pleurais sur mon tombeau. Il y a deux hommes en nous, celui de la folie et celui de la raison; je pleurais le premier.

Eh bien! dis-je à Manon, nous irons souper au cabaret; je retrouverai toute ma gaieté, n'ai-je pas toujours tout mon amour? Manon se jeta à mon cou. A la bonne heure, voilà qui est bien dit; oublions tous les mauvais rêves de l'Amérique, et redevenons jeunes, ne fût-ce que pendant une nuit.

Elle s'attifa en conséquence avec plus de laisser-aller que d'habitude; elle retrouva, comme par magie, un petit bouquet qui reliait le charme si coquet de sa figure. C'était presque la Manon du beau temps. Râtons-nous, me dit-elle, comme si elle eût pressenti qu'il ne fallait pas nous donner le temps de réfléchir.

Nous partîmes sans nous inquiéter de la mine chahie des valets de l'hôtel; nous nous jetâmes dans un fiacre et nous descendîmes au petit cabaret de la Pomme d'Or, où plus d'une lois, au retour du jeu ou du théâtre, nous avions soupé avec un écu. Elle jeta sa mante sur une table, et parla haut pour se faire obéir, car elle commanda la fête. On

nous apporta du vin. Allons, mon cher chevalier, me dit-elle, ne perdons pas les minutes. Nous sommes amoureux, nous voilà rémis, qui sait ce qui nous attend demain? Cette chère fille m'avait ainsi parlé autrefois en pareille rencontre. Je fis de mon mieux pour répondre à cette ouverture, mais je pensai trop que c'était un jeu. Nous ne ressentîmes pas à revivre du bonheur évanoui, ce dieu du hasard qui passe quand on ne songe pas à lui. Le vin nous parut amer; il ne donna plus l'ivresse ni la gaieté. Manon versait à boire en fredonnant un air de danse: Eh bien! mon cher chevalier, votre verre est encore plein, à quoi pensez-vous donc? Qu'est-ce que la vie? lui dis-je tristement. Bête question quand on est amoureux! Il est vrai que vous ne l'êtes plus.

Ah! Manon, je voudrais mourir à tes pieds. Il s'agit bien de mourir — il faut vivre. Qu'est-ce que la vie? Voyons, mon cher chevalier, ne renaissez-vous donc pas ce réduit charmant avec ses amours au plafond et ses maades court-vêtues sur le lambris. Ah! comme on a aimé ici. Qui c'était une faveur des belles années. Mais ne trouvez-vous pas que tout cela a vieilli? Autrefois il y avait ici une gaieté bruyante qui sentait ses vingt ans. On chantait, on dansait... Et on s'embrassait, par-dessus! Et elle m'embrassait. Comme toutes ces peintures ont pâli! ce que c'est que le temps! Ah! chevalier, autrefois, vous n'aviez pas le temps de regarder au plafond! Hélas! on ne s'amuse peut-être plus à Paris. Ce qui est certain, c'est que je n'y vois plus de jolies filles comme toi, ma chère maîtresse. Le siècle vieillit et devient philosophe. Ce siècle finira mal. Il a commencé par toutes les folies de la régence; après un pareil carnaval il faudra bien se couvrir le front de cendres. En vérité, monsieur le comte, nous aurions mieux fait de lire une page de Bossuet que de venir ici. Nous fîmes beaucoup de bruit comme pour nous prouver à nous-mêmes que nous nous amusions beaucoup; mais nous nous levâmes de table fort tristes et nous retournâmes à l'hôtel fort silencieux.

C'en est fait, me dis-je en rentrant, nous ne vivrons plus que du passé. Nous essayerions en vain de rebâtir notre château de cartes; on n'est pas bercé deux fois par le même rêve. L'amour est le dieu des aventures et des romans; dès que la vie s'étaye sur la raison, il disparaît en se moquant.

Je n'osais interroger Manon qui, de son côté, se jetait en plein désenchantement. Notre tentative avait échoué; elle ne voyait que trop que le bonheur cherché est impossible à trouver. Mais nous n'avions garde de nous confier les tristes réflexions qui nous étaient venues. Pour expliquer notre abattement, je lui dis qu'à ce souper au cabaret il nous manquait des amis. Oui, dit-elle; mais où sont-ils? Ah! si nous avions rencontré la Bouquetière et ses cinquante amants! Elle m'avoua qu'elle avait averti la Bouquetière de notre séjour à Paris, et que cette fille devait venir le lendemain. Monsieur le comte, me dit-elle en rougissant de cette entrevue promise, ne vous offensez pas de la présence de Marianne; je ne veux la voir que par curiosité, désirant savoir comment elle a pu recommencer ses folies.

La Bouquetière vint le lendemain. Manon lui fit mille questions; Marianne éclatait en folie et en gaieté. Voyons, Marianne, lui dis-je à mon tour, donnez-moi le secret de votre bonne humeur. C'est bien simple, dit-elle: je vais de tourbillon en tourbillon, je n'ai pas une heure pour réfléchir et me voir passer. C'est une vie bien malheureuse que la mienne, trahie par l'un, abandonnée par l'autre, jalouse de celui-ci, surprise par celui-là, aujourd'hui riche, demain sans ressources; mais que vous dirai-je? je me trouve heureuse de mon malheur comme vous vous trouvez peut-être un jour malheureux de votre bonheur.

Manon s'était singulièrement animée pendant que Marianne expliquait sa vie. Elle a raison, murmura-t-elle, croyant ne se parler qu'à elle-même. Mais j'avais entendu. Oui, dis-je aussi, elle a raison. L'homme est ainsi fait: heureux du malheur, malheureux du bonheur.

La Bouquetière nous quitta et revint le soir même d'un air mystérieux. Monsieur le comte, me dit-elle, j'ai à vous apprendre une fâcheuse nouvelle: M. Synnelet est ici; je l'ai vu à l'Opéra. J'ai appris de bonne source qu'il n'avait pu vaincre son amour et qu'il venait se distraire en France. Ne lui laissez pas voir madame la comtesse, car il se porterait à des extrémités.

Manon était sortie; elle entra avec une lettre de Tiberge. Elle brisa le cachet et la lut tout haut. Tiberge nous parlait des premiers beaux jours et nous demandait s'il nous verrait bientôt. Répondz-lui vous-même, dis-je à Manon. Eh bien! s'écria-t-elle en respirant avec plus de liberté, répondons-lui par notre retour.

Nous partîmes sans laisser un regret à Paris. Durant les premiers jours de notre arrivée, nous retrouvâmes cette sérénité qui prend le masque du bonheur. Tiberge, qui était venu, nous avertit qu'il allait entrer irrévocablement dans la vie monastique. Il avait assez couru le monde. Quoi que je pusse lui dire pour l'attacher à notre maison, il tint bon dans son dessein; Manon elle-même échoua dans ses prières...

Aurai-je la force de terminer ce récit?

Quand nous touchâmes au jour fixé pour le départ de Tiberge, je surpris cette conversation entre mon ami, mon seul ami, et la seule femme que j'aie aimée. C'était le soir, dans une sombre allée du parc. J'étais

descendu de ma chambre, où j'écrivais à un procureur pour un procès important qui menaçait de m'enlever une de mes terres. J'avais laissé brûler ma lumière, qui sans doute indiquait à Manon que j'étais toujours là. Oui, madame, lui dit Tiberge, je pars; c'est Dieu qui le veut. Vous partez et vous ne reviendrez plus! murmura Manon d'une voix étouffée; vous partez!... Mais je vous aime!... Ah! madame, s'écria Tiberge en tombant à genoux devant elle, j'ai été le premier coupable. A Marseille, ne vous rappelez-vous pas mon trouble en vous revoyant? Dès ce jour, vous êtes venue vous placer entre mon cœur et Dieu.

Après un silence, Tiberge, se relevant, continua ainsi : Vous comprenez, madame, pourquoi je veux partir. Je ne vous dirai pas combien je trouvais doux de vivre auprès de vous, mais c'est une ivresse qui a déjà trop duré. Dieu ne la pardonnera-t-il? Et mon ami le plus cher! Je voulais vivre pour lui; mais je n'aperçois que je ne vis plus que pour vous. Adieu, madame! priez Dieu pour moi. Adieu! murmura Manon en retenant ses larmes; adieu! n'oubliez pas que c'est pour moi qu'il faut prier.

Ils ne se sont pas revus : ils ne se reverront pas ; mais pourtant j'ai le cœur plus triste que jamais.

Ah! Manon! Manon! pourquoi n'es-tu pas restée enterrée sous le sable du désert!

Ici se terminait le manuscrit intitulé : SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEVALIER DES GRIEUX ET DE MANON LESCAUT, trouvé dans les papiers de la succession du comte de P..., en 1760.

On lit dans une lettre du temps :

« Le comte de P... est mort sans héritiers; il vivait seul; sa femme s'était retirée au couvent, ne voulant vivre qu'en Dieu. Il paraît qu'ils s'étaient aimés jusqu'à la folie, mais ils n'ont pas pu vivre longtemps ensemble, tant il est vrai que l'amour aime l'imprévu et l'impossible. »

FIN DE LA SUITE DE MANON LESCAUT.



Sa femme s'était retirée au couvent.

ROMANS DU JOUR ILLUSTRÉS

LE PACTE DE FAMINE

SCÈNE
D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ
PAR ÉLIE BERTHET



Le peuple chez Malisset.

PAR
GUSTAVE HAVARD
15 rue Guingambet

20 Centimes
La livraison

ALEXANDRE DUMAS

Victor Hugo

BALZAC

Eugène Sue

George SAND

Lion Solon

Frédéric Lemaître

PAUL FÉVAL

Mais

Saint-Louis

Thibaut

Agar de Beau

Leube

ALPHONSE KARR

LATOURNIE

Jean de Kocq

ÉLIE BERTHET

Julie G

Amance G

Paul Jacroic

Jules J

Meloni Waldor

Amance de Paris

Teiry

Jules Sandeau

Amance de Paris

Amance de Paris

Amance de Paris

A. L. VIERNET

Jules Sandeau

LE PACTE DE FAMINE.

I

Le renégat.

Le 15 novembre 1768, au plus fort de la famine qui désola Paris et la France à cette époque, une foule nombreuse se pressait dans la halle aux blés, que l'architecte Camus de Muzière venait d'achever. On s'agitait, on se questionnait l'un l'autre, et sans doute les nouvelles qu'on échangeait à voix basse n'étaient pas satisfaisantes, car la consternation était peinte sur tous les visages. Il y avait là, contre l'usage, de pauvres femmes couvertes de haillons, au teint pâle, traînant par la main des enfants demi-nus; elles s'approchaient timidement des groupes pour saisir quelques mots au passage, puis elles s'éloignaient en donnant des signes de désespoir. La colère et la menace brillaient dans les regards de quelques hommes du peuple; mais ils n'osaient élever la voix et ils se serraient la main en silence avec une sombre énergie. Une troupe de soldats armés gardait, le fusil sur l'épaule, les avenues du marché, et des personnages rébarbatifs parcouraient les groupes, épiaient les gestes et l'attitude des mécontents. Ce dépitement de forces comprimait également les cris de rage et les plaintes douloureuses; il ne sortait de cette foule mobile qu'un murmure sourd, étouffé par la terreur.

Au milieu de ces gens en guenilles, ou du moins modestement vêtus, qui remplissaient la halle, deux hommes, dont l'extérieur annonçait l'opulence et dont l'air tranquille semblait insulter à la tristesse commune, se promenaient en causant amicalement et attiraient particulièrement l'attention. L'un, âgé d'environ trente ans, était en habit noir, et le reste de son costume, complètement noir aussi, l'eût fait prendre pour un membre du clergé, si l'épée, dont la poignée d'acier ciselé se jouait sur les poches de sa veste de velours, n'eût désigné un laïque attaché à la haute administration cléricale. Ses cheveux légèrement poudrés, seulement pour se conformer à la mode, encadraient un visage noble, régulier, plein de caractère et d'expression. Son compagnon, au contraire, gros financier d'une quarantaine d'années, à la tournure commune, avait une de ces figures fraîches, rondes, fleuries, faites pour relâcher une béatitude toute matérielle ou pour recevoir l'empreinte d'un éternel sourire. Son costume annonçait plus de recherche et de richesse que celui du personnage vêtu de noir. Ses manchettes et son jabot étaient de la plus fine dentelle de Malines; son habit de couleur changeante, les diamants qui brillaient à ses doigts, l'ampleur de sa perruque à la conseillère, son air fier et dédaigneux trahissaient un heureux du siècle au milieu des pauvres plébéins rassemblés dans le marché public.

C'étaient donc sur ces deux personnages que se portait surtout la curiosité passablement hostile de la foule. Quand ils s'approchaient en ricanant de quelque groupe, on s'avertissait par un signe, on se taisait, on baissait la tête et on ne reprenait la conversation à voix basse que lorsqu'ils étaient passés.

L'intimité qui semblait exister entre ces deux hommes était en effet de nature à exciter l'attention de ceux qui les connaissaient l'un et l'autre, et à justifier des suppositions étranges. Ce personnage si bouffi de graisse et d'importance s'appelait Pierre Malisset: c'était un ancien boulanger de la rue Baudrier, qui, après avoir fait banqueroute, avait acquis une funeste célébrité dans les marchés de blés, où il achetait d'immenses quantités de grains pour le compte du roi. Or, on se disait à l'oreille que cette entreprise des *blés du roi*, présentée comme un grand acte de prévoyance de la part du gouvernement, n'était, en effet, qu'un vaste système d'accaparement au profit de quelques financiers dont Malisset était l'agent responsable. On racontait qu'un pacte secret,

flétri du nom de *pacte de famine*, avait été conclu par les meneurs de cette société; au moyen d'une ferme énorme qu'ils payaient aux ministres et à la cour, ils avaient acquis le droit de vendre au poids de l'or le pain dont se nourrissait le peuple. Malisset et ses complices passaient donc pour être les auteurs de la misère publique; on assurait qu'il dépendait d'eux de ramener l'abondance dans Paris et dans la France entière, alors en proie aux horreurs de la disette. Aussi l'indignation publique ne trouvait-elle pas de termes assez énergiques pour maudire très-has cet audacieux, qui, couvert de bijoux, venait ainsi la braver ouvertement.

Mais une chose plus étonnante encore que l'audace de Malisset, c'était de voir à ses côtés, et sur le pied d'une familiarité amicale, un homme qui avait toujours été l'ennemi des accapareurs, qui les avait attaqués, soit clandestinement dans des pamphlets, soit ouvertement devant les parlements dans des mémoires d'économie sociale. Prévot de Beaumont, ainsi s'appelait le compagnon de Malisset, était secrétaire du clergé, avait passé jusque-là pour un chaud partisan des idées philanthropiques du docteur Quesnai, dont plus tard Turgot devint le continuateur. Les habitués de la halle avaient eu souvent occasion de le voir au milieu d'eux lorsqu'il venait les questionner avec intérêt sur les causes de la rareté des grains et sur les moyens d'y remédier; ils le connaissaient bon, généreux, ami du pauvre; ils ne pouvaient donc comprendre cette subite et bizarre liaison entre deux hommes si peu faits pour s'entendre.

— Parbleu! disait l'un avec une rage concentrée, ne voyez-vous pas que votre M. de Beaumont a fait comme les autres écrivassiers? Ces gens-là ont l'air de défendre le peuple, mais c'est pour qu'on achète leur silence. Les accapareurs sont riches; ils ont encore fermé la bouche à celui-là, et ils se sont fait de lui un trophée, afin de nous apprendre que nous ne devons compter que sur nous-mêmes.

— Silence donc! silence! reprit son voisin d'un air mystérieux; je connais M. le secrétaire du clergé, moi, et je sais qu'il s'occupe activement des intérêts du peuple... Si l'on osait parler, on vous en dirait plus long; mais soyez convaincu, si M. de Beaumont paraît maintenant être l'intime de ce scélérat de Malisset, il a de bonnes raisons pour cela.

— Peut-être Malisset l'a-t-il pris pour sauvegarde, dit un autre; on a parlé d'émeute, et ce poltron d'accapareur n'est pas fâché d'avoir près de lui quelqu'un dont l'influence pourrait le tirer d'un mauvais pas.

— Croyez-vous qu'il en ait besoin? dit le premier avec ironie en désignant les soldats postés aux entrées du marché.

Pendant que cette conversation avait lieu dans un coin obscur de la halle, Malisset et Prévot de Beaumont, après une assez longue promenade à travers la foule, s'étaient approchés de la porte qui donne dans la rue de Grenelle; là ils s'arrêtèrent et ils échangèrent quelques paroles dernières avant de se séparer. Or, les soupçons exprimés par un des précédents interlocuteurs au sujet du secrétaire du clergé étaient bien fondés, si l'on en juge par le dialogue des deux nouveaux amis.

— Eh bien! mon cher, disait le financier en haussant les épaules, vous le voyez, le peuple est très-sage, et ce serait folie de se porter son avocat, quand il ne songe pas lui-même à protester... Je vous félicite donc d'avoir renoncé enfin à vos projets de réforme, d'être venu franchement à nous... Vous avez des talents administratifs très-précieux, nous saurons les employer... votre charge de secrétaire du clergé, je crois, ne conduit pas à grand'chose. Vous avez, m'a-t-on dit, un père, une femme, un enfant, une famille, enfin, et vous n'êtes pas riche. Il faut songer à votre fortune!

Le jeune homme répondit par un signe équivoque.

— Depuis notre dernière et récente entrevue, continua Malisset d'un ton de bonhomie, j'ai vu nos messieurs, je leur ai fait vos conditions. Venez ce soir souper à ma petite maison; ils y seront tous, et vous les trouverez, j'espère, de bonne composition. Plusieurs d'entre eux ont

cependant encore sur le cœur une certaine proposition adressée par vous à M. d'Inau, et qui avait pour but de nous faire tous pendre. Mais je compte annoncer votre conversion franche, complète, définitive, je me porterai garant de votre bonne foi, et toutes les difficultés seront levées; nous ne voulons pas la mort du pêcheur. Eh bien! mon cher, sur ma parole, ajouta-t-il en riant, aux termes où nous en sommes, je puis convenir avec vous que vous commenciez à nous faire peur! N'abusez pas de mon avert.

— Vraiment, demanda Beaumont de même, moi, je vous faisais peur, et pourquoi?

— Non pas, reprit Malisset en éludant la question, que nous ayons aucun danger à craindre de votre part ou de la part de tout autre... Notre ami et coassocié, le lieutenant de police Sartine, veille pour nous, et si l'on osait... Mais brisons là, interrompit-il en lui tendant la main avec une apparence de cordialité; merci de n'avoir pas craint, vous, homme populaire, de vous compromettre publiquement avec moi, moi la bête noire de cette canaille. Car je vous ai véritablement compromis, ajouta-t-il d'un air qui voulait donner une grande opinion de son adresse, les badands, tout à l'heure, jetaient sur vous des regards encore plus fribonds que sur moi. Je viens de vous faire brûler vos vaisseaux!

— Que m'importe, répondit le secrétaire du clergé en souriant, si vous et vos amis vous devez remettre ma barque à flot.

— Pas mal, jeune homme, dit le gros financier d'un ton protecteur, en frappant sur l'épaule de Prévot; j'aime à vous voir cette bonne lumme... Mais, vraiment, ajouta-t-il en baissant la voix, toute réflexion faite, il me semble possible d'augmenter encore le prix du grain d'une livre tournois au moins par quintal... ces bonnes créatures-là ne bougeront pas davantage!

— Haussez, haussez encore, répondit Prévot de Beaumont avec une chaleur trop énergique pour être naturelle.

Il ajouta aussitôt d'un ton moqueur :

— Plus le mulet est chargé, mieux il marche.

Tous les deux poussèrent de bruyants éclats de rire.

— Allons, nous nous entendrons, dit Malisset en se dirigeant vers sa voiture qui l'attendait à la porte de la halle. Venez ce soir à ma petite maison du Roule, vous la connaissez déjà... nous causerons gaiement le verre à la main.

— A ce soir, dit Beaumont en s'inclinant.

Ils allaient se séparer; une ruineur qui s'éleva à quelques pas d'eux attira leur attention. Un homme, misérablement vêtu, parlait avec chaleur au milieu d'un groupe; la hardiesse et la véhémence de son langage devaient faire trembler pour lui quand on connaissait la brutale et inévitable police qui gouvernait alors la capitale et la France.

— N'est-ce pas une infamie, s'écriait-il, cinquante livres le sac de blé? Comment vivront les pauvres gens! Il faudrait donc que nous allions paître l'herbe dans les champs comme les troupeaux? J'avais deux enfants, moi qui vous parle : l'un est mort de faim dans la famine de 1752; certainement l'autre mourra de la même manière pendant celle-ci? Ah! si le roi savait ce que l'on fait en son nom pour réduire au désespoir le pauvre monde?... S'il savait à quel prix ses agents accaparent le blé et à quel prix ils le revendent!

Un murmure d'approbation accueillit ces plaintes. Malisset, qui allait monter dans son carrosse en fredonnant un air d'opéra, revint sur ses pas. Sûr d'être soutenu, il marcha droit à l'homme qui venait d'élever la voix.

— Que parles-tu d'accaparements, drôle? demanda-t-il avec mépris : sais-tu devant qui tu oses prononcer de telles paroles? Sais-tu qui je suis?

— Vous êtes M. le contrôleur général de la manutention des blés du roi, dit l'homme du peuple en baissant involontairement les yeux.

— Eh bien! maraud, qu'as-tu voulu faire entendre au sujet de l'administration philanthropique dont je suis le chef?... Ignores-tu, toi qui te plains, que cette administration, aux termes de ses statuts, doit donner douze cents livres par an aux pauvres, et que cette somme est prise sur des bénéfices déjà presque nuls! Va, si, au lieu de crier à l'accaparement, toi et tant d'autres faméants vous travaillez à la terre, ou si vous payiez exactement vos impôts au trésor de Sa Majesté, il n'y aurait pas de famine!

Ces paroles, prononcées d'un ton sévère, ne reçurent pas de réponse. A la vérité, quelques fronts se plissèrent, quelques poings se fermèrent convulsivement, mais personne ne souffla.

— Tiens, dit Malisset en paraissant se radoucir et en présentant au plaignant un écu de six livres, si vraiment tu es père de famille, voilà de quoi acheter du pain pour aujourd'hui. Mais va-t'en bien vite, sinon je vais donner l'ordre de te mettre dans un lieu où tu ne pourras plus claquerbauder contre personne.

Et il s'éloigna avec le secrétaire du clergé auquel il dit en souriant.

— Tout ceci ne prouve rien. Nous allons préparer la hausse pour demain. A ce soir donc, Prévot, à ce soir, chez moi, et tout ira bien.

Il monta dans sa voiture en présence du peuple consterné, fit encore un signe d'adieu à Prévot et disparut.

II

La recrue.

Alors le jeune homme vêtu de noir rentra dans la halle, et sembla chercher quelqu'un du regard; puis il s'avança vers un homme du peuple appuyé contre la muraille dans un coin isolé; ce nouveau personnage avait le costume et le tablier de cuir d'un ouvrier.

— Boyrel, lui dit-il à voix basse, je n'ai pu refuser à ce Malisset de me montrer en public avec lui pour preuve de ma sincérité. Hâte-toi de rassurer nos amis que cette démarche a sans doute étouffés... dis-leur que nos projets tiennent toujours pour ce soir. Je compte sur toi.

L'ouvrier s'inclina respectueusement et se perdit dans la foule. L'attention de Prévot de Beaumont tomba alors sur le malheureux qui venait de se plaindre avec tant d'amertume. Il était encore là, entouré de pauvres gens comme lui qui applaudissaient, mais seulement du regard et du geste, à ses audacieuses paroles; il tournait et retournait dans ses mains la pièce d'argent du financier, et il disait avec son intrepide franchise :

— Oui, c'est cela, ils nous volent des millions et ils nous font l'aumône d'un écu! Ne faut-il pas leur baiser la main à ces gens charitables qui, avec l'argent pris sur notre faim et notre misère, achètent de beaux habits, des hôtels, des carrosses! Ah! s'il y avait ici des gens de cœur qui ne voudraient pas se laisser arracher le dernier morceau de pain de la bouche...

Il s'interrompit tout à coup en voyant fuir tous ses auditeurs. Il se retourna vivement, et il se trouva en face d'une escouade de soldats.

— A moi! mes amis, s'écria-t-il sans reculer d'un pas.

La foule continua de fuir vers le côté opposé de la halle; les soldats cernèrent l'audacieux orateur et s'emparèrent de lui.

— Les lâches! murmura-t-il d'un ton méprisant en regardant le vide qui s'était formé tout à coup autour de lui.

On allait le conduire en prison, lorsque Prévot de Beaumont s'élança vers l'exempt de police qui commandait l'escouade, et lui dit avec autorité :

— Laissez aller cet homme, je réponds de lui.

— Qui êtes-vous? demanda l'exempt en le toisant avec insolence.

Prévot de Beaumont lui glissa quelques mots à l'oreille.

— Alors, c'est différent, dit l'homme de police avec une sorte d'ironie en faisant signe à ses liniers de lâcher leur proie; si vous êtes l'ami de M. le contrôleur général, je n'ai rien à dire; c'est votre affaire.

Les soldats poussèrent brutalement le pauvre diable et lui administrèrent quelques bouffades que Prévot ne put empêcher; puis ils retournèrent à leur poste en échangeant de grossières plaisanteries. Le secrétaire du clergé s'empressa d'entraîner son protégé, de peur qu'il ne laissât échapper encore des paroles trop hardies. Ils traversèrent ensemble la halle, si pleine un moment auparavant, et maintenant déserte, puis ils sortirent par la porte qui donne rue du Four.

Quand ils furent à quelque distance du marché, dans une de ces rues solitaires qui l'avoisinent, Prévot se mit à examiner celui à qui il venait de rendre un si grand service. C'était un homme de taille moyenne, dont les habits, sans être élégants, n'attestaient cependant pas une profonde misère. Son visage mâle ne portait pas la trace de la faim et des privations; ses petits yeux noirs, enfoncés, mobiles, exprimaient plus d'astuce et d'avidité que de courage et de résignation. Dans la scène qui venait d'avoir lieu, et qui pouvait avoir pour lui de si funestes conséquences, il n'avait montré ni faiblesse ni étonnement; mais cette sécurité était-elle le résultat d'un grand courage ou d'un complet désespoir? C'est ce que de Beaumont ne pouvait expliquer.

— Tu dois être bien malheureux, dit-il après un moment d'examen silencieux, pour t'être compromis avec tant d'imprudence. Qui es-tu? comment te nommes-tu?

— Je m'appelle Jérôme Picot, répondit l'inconnu avec un peu d'hésitation, et, comme vous le dites, je suis bien malheureux. Je suis père de famille; j'ai une femme et un enfant à ma charge. Jusqu'ici j'ai vécu bien misérablement, mais enfin j'ai vécu de mon état de tissand. Comme l'argent est rare et le pain cher, mon maître m'a renvoyé depuis plusieurs jours; ma famille et moi nous sommes sans ressources. Aujourd'hui, en allant à la halle, j'ai appris que le prix du grain était encore augmenté; ma foi, le désespoir et la colère m'ont tournée la tête, et sans votre bienveillante protection, dont je vous remercie mille et mille fois...

— A quoi bon cette colère? dit Beaumont tranquillement; pourquoi rendre les gens du roi responsables de la cruelle famine qui désole Paris! L'année a été stérile, et les fonds manquent dans les caisses de prévoyance et de secours; voilà tout le secret de la misère publique.

Celui qui se donnait le nom de Jérôme Picot fixa sur son interlocuteur un regard pénétrant, et lui dit avec une expression railleuse :

— Ecoutez, monsieur; le peuple n'est pas dupe de tous ces mensonges. Ce n'est ni la stérilité de l'année, ni la pénurie du trésor qui causent la famine, et s'il en voulait les preuves, il irait les chercher dans les

bureaux de la rue Saint-Laurent, de la rue Bourbon-Villeneuve, de la rue...

— Parle plus bas. Sais-tu bien que tu désignes là les bureaux de l'administration des blés du roi ?

— Les bureaux des accapareurs qui ruinent la France au nom de Louis le Bien-Aimé, répondit Jérôme d'une voix grave, les bureaux de ces misérables qui ont fait le pacte de famine, et qui, depuis plus de trente ans, s'engraissent de la misère publique !... La famine de 1744, où mon père mourut de besoin ; celle de 1752, où mon fils expira sur le sein tari de sa mère qui manquait de nourriture depuis plusieurs jours ; celle d'aujourd'hui, qui fera peut-être périr ma femme, l'enfant qui me reste et moi avec eux : tout cela est leur ouvrage... Oh ! continua Jérôme avec rage, s'il se trouvait un homme assez généreux, assez ami du peuple pour démasquer ces scélérats, pour venir devant le roi ou à la barre du parlement dénoncer tout haut ce que l'on dit tout bas...

Il y avait dans ces paroles une allusion trop directe, qui excita la dé fiance de Prévot ; il interrompit brusquement son interlocuteur.

— Ceci est un conte absurde, fit-il en présentant un nouvel écu de six livres à Jérôme qui accepta sans trop se faire prier ; tiens, voilà de quoi subvenir aux besoins de demain, puisqu'on a déjà pourvu aux besoins de la journée. Je ne puis faire davantage, car je ne suis pas riche. Maintenant, voici ton chemin, voilà le mien, et adieu.

Malgré ce ton décidé, Prévot de Beaumont ne se montrait pas plus empressé de s'éloigner que Jérôme lui-même. L'un et l'autre s'étaient arrêtés sur le trottoir sans s'inquiéter des passants qui les coudoyaient, et chacun d'eux semblait attendre que l'autre reprît l'entretien.

— Eh bien ! dit Jérôme d'un ton brusque ; je ne puis m'empêcher de vous dire que vous êtes un brave jeune homme ! et si je ne vous avais vu avec Malisset, le plus fiefé coquin de la terre...

La main de Prévot s'appuya tout à coup sur l'épaule du tisserand, et la pressa d'une manière significative.

— Tu es donc véritablement un homme de cœur et de résolution ? demanda-t-il vivement comme s'il venait de prendre un parti.

— N'ai-je pas fait mes preuves tout à l'heure au milieu de ces lâches ?

— C'est vrai, mais ce n'est pas encore assez. Serais-tu disposé à risquer ta vie, s'il le fallait, pour faire cesser cet horrible fléau qui désole le pays ? Pourrais-tu jurer par tout ce qu'il y a de plus sacré de concourir à l'exécution d'un projet qui aurait pour but de forcer les hommes puissants à punir ceux qui affament le peuple ?

— J'en jurerais par le souvenir de mon père et de mon enfant, tous deux morts de faim !

— Dieu a entendu ton serment, dit Beaumont avec un accent solennel. C'est assez, maintenant tu es mon ami ; pardonne-moi ma défiance.

— C'est assez pour vous, mais non pour moi !... A mon tour, qui êtes-vous ?

— Qu'importe ?

— Mais ces liaisons avec l'infâme Malisset et les autres accapareurs...

— Ne faut-il pas jouer de ruse jusqu'à ce qu'on puisse agir ouvertement de force ? dit le secrétaire du clergé d'une voix sourde ; erois-tu qu'on puisse s'emparer d'un secret d'Etat, sans de longues et pénibles manœuvres ? J'ai besoin de preuves authentiques pour combattre nos ennemis. Ces preuves, j'en ai déjà eu par la ruse, il en faut arracher d'autres par la force, tu m'aideras, si tu veux, dans cette dernière partie de mon noble projet... Quant à ces misérables, je les hais plus que toi, parce que je les connais mieux.

— Eh bien, donc, que faut-il faire ?

— Viens ce soir, à la nuit, dans le faubourg du Roule, près de la petite maison de Malisset. Tu y trouveras beaucoup d'autres personnes ; on te demandera ce que tu veux ; tu répondras *du pain* !

— C'est bien ; j'y serai.

— Tu auras des armes.

— Oui.

— Une poignée de main silencieuse termina l'entretien, et Prévot de Beaumont s'éloigna sans se retourner.

Quand il eut disparu à l'angle d'une rue, Jérôme Pichot, ou du moins celui qui avait pris ce nom, releva la tête et aspira une longue bouffée d'air, comme un acteur qui vient de jouer un rôle pénible. Puis il regarda autour de lui. Deux hommes de figures suspectes, le chapeau enfoncé sur les yeux, et armés de gros bâtons, le suivaient à quelque distance. Si tôt qu'ils le virent seul, ils accoururent.

— Tout va bien, camarades, leur dit-il en argot d'un ton joyeux. Allons boire ; nous avons dix minutes à nous.

III

Le conseiller au parlement.

Pendant que le secrétaire du clergé poursuivait ainsi l'accomplissement de quelque périlleux projet, on l'attendait avec impatience dans sa demeure de la rue de la Barillerie. Au second étage d'une maison d'assez belle apparence, dans une pièce meublée avec élégance, deux personnes étaient assises, devant une vaste cheminée de marbre, où brillait un feu vif à cause de la rigueur de la saison. A la place d'honneur, un vieillard d'un aspect vénérable, presque octogénaire, occupait un fauteuil de damas à grandes fleurs. Ses jambes, immobiles et étendues douillettement sur un tabouret, annonçaient un goutteux. Cependant les traits de ce vieillard avaient conservé une sévérité de lignes, indice d'une âme forte et inflexible ; ils portaient l'empreinte de cette dignité solennelle dont les magistrats français gardèrent si longtemps les traditions. L'autorité accordée par le droit romain aux pères de famille sur leurs enfants et sur les personnes de leur maison, semblait revivre dans ce personnage austère. La roideur et la majesté de son attitude, sa posture à la Louis XIV, dont les longues boucles flottaient sur ses épaules, achevaient de donner à toute sa personne un caractère de commandement qui inspirait le respect. Un peintre l'eût pris pour modèle, s'il eût voulu personnifier la paternité dans une époque, où la paternité et la vieillesse étaient une religion.

Ce vieillard était M. Anselme de Beaumont, ancien conseiller au parlement de Paris et père de Prévot de Beaumont, le héros de cette histoire ; il paraissait très-occupé à lire un de ces volumineux in-folios qui ne peuvent être que des ouvrages ecclésiastiques ou des livres de jurisprudence ; calme et silencieux, il ne faisait d'autre mouvement qu'un geste machinal pour tourner de temps en temps une page du massif volume, arrangé convenablement sur un pupitre près de son fauteuil. Cependant on eût pu deviner à ses lèvres légèrement pincées, au regard rapide qu'il jetait de côté par intervalles, qu'il ne donnait pas réellement à sa lecture une attention absolue. Un sentiment de curiosité, d'inquiétude même, se faisait jour à travers cette dignité que le vieillard paraissait avoir tant à cœur de conserver.

Sur un pliant, de l'autre côté de la cheminée, était une jeune femme d'une figure mélancolique mais régulièrement belle. Son costume ne se distinguait que par une simplicité de bon goût ; elle n'avait ni papiers ni poudre, comme une maîtresse de maison dans son intérieur ; elle tenait à la main un ouvrage de tapisserie. Mais son ouvrage l'occupait moins encore que le livre de droit n'occupait l'ancien magistrat ; car elle se levait à chaque instant pour aller coller son front aux vitres d'une fenêtre, donnant sur la rue ; puis elle revenait à son siège en soupirant, pour se relever un moment après. Parfois aussi elle calmait d'un signe les écarts un peu vifs d'un joli petit garçon de trois ou quatre ans qui jouait sur le tapis aux pieds de M. de Beaumont ; l'enfant, tout jeune qu'il était, semblait déjà comprendre ce respect pour le vieillard dont sa mère lui donnait l'exemple, et il se taisait aussitôt.

Enfin la jeune dame, après une dernière et infructueuse promenade à la fenêtre, vint s'asseoir près d'un guéridon de laque et murmura avec accablement :

— Voici la nuit... il n'est pas encore de retour !

M. de Beaumont releva lentement la tête et fixa ses yeux gris sur la jeune femme ; elle restait penchée sur son ouvrage, comme si elle venait de se parler à elle-même.

— Angèle, dit le magistrat en éloignant doucement son pupitre, je ne vois pas pourquoi le retard de votre mari vous préoccupe aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire... C'est encore à l'heure où il remplit les devoirs de sa charge à l'archevêché.

Angèle laissa tomber une larme sur son ouvrage. Le vieillard s'en aperçut.

— Qu'y a-t-il donc, ma fille ? demanda-t-il en tressaillant : pourquoi pleurez-vous ? Depuis quelques jours on semble se cacher de moi. Mon fils et vous, vous avez des secrets que je ne connais pas ; depuis quand donc ne méritai-je plus la confiance de mes enfants ?

Angèle ne répondit pas et donna un libre cours à ses sanglots. M. de Beaumont reprit avec autorité :

— Parlez, Angèle, j'exige la vérité... Pourquoi ces larmes ? Je vous prie, je vous ordonne de répondre...

La jeune femme essuya ses yeux, s'appuya sur le fauteuil du vieux magistrat et essaya de sourire. Puis elle lui dit en faisant une petite moue câline et en joignant les mains d'un air suppliant :

— Mon excellent père, promettez-moi de ne pas le gronder...

— Mon fils a donc commis quelque faute ? Si cela est, pourquoi, moi qui suis son père et son juge naturel, ne lui adresserais-je pas des reproches ?... S'il n'y a rien à lui reprocher, pourquoi demander son pardon ?

Cette logique rigoureuse brisa l'assurance factice de la pauvre petite

femme; elle s'éloigna avec une sorte d'effroi et retomba sur son siège en pleurant toujours.

— Allons, ma fille, reprit le vieillard d'un ton radouci qui, cette fois, commandait la confiance, c'est mal de me tourmenter!

Angèle emprisonna les deux mains ridées et chargées de bagues de M. de Beaumont dans ses petites mains blanches et potelées.

— Eh bien! oui, mon père, dit-elle avec chaleur, vous saurez tout, vous me conseillerez, vous m'éclairerez. Depuis bien longtemps ce secret enfermé dans mon cœur veut s'épancher dans le vôtre, car je sais combien vous êtes prudent, juste et bon!

— Mais tout cela, petite folle, reprit le vieillard d'un ton moitié grondeur, moitié affectueux, ne m'explique pas pourquoi le retard de votre mari...

— Mon mari, depuis huit jours, n'a pas paru dans les bureaux de l'archevêché! dit Angèle tout d'une haleine.

Aucune émotion ne se trahit sur les traits du vieux légiste.

— Et pourquoi mon fils, demanda-t-il d'une voix austère, néglige-t-il ainsi les devoirs d'une charge qui le fait vivre lui et sa famille?

— Pourquoi, monsieur! Dieu seul le sait!... N'avez-vous pas vu combien il est sombre et contraint avec nous depuis plusieurs jours? La nuit il écrit continuellement ou il prononce des mots entrecoupés comme s'il avait la fièvre... Ensuite, avez-vous remarqué ces hommes aux figures hâves, aux costumes misérables qui l'attendent dans la rue quand il monte ici quelques moments pour vous saluer et embrasser son enfant? Ce que signifie ceci, mon père, c'est ce que je me demande, tout le jour quand je l'attends sans le voir venir, toute la nuit quand je pleure en silence; c'est ce que je vous demande, à vous, qui connaissez si bien son cœur, à vous qui l'avez élevé, qui devez deviner ses pensées.... »

M. de Beaumont opposa un calme, peut-être apparent seulement, aux plaintes douloureuses d'Angèle.

— Eh bien! ma fille, qu'y a-t-il là pour tant vous effrayer? Ne savez-vous pas que votre mari s'est passionné pour les idées des économistes, et qu'il les soutient secrètement par ses écrits?... Ces études n'auraient rien que de louable, si elles ne l'empêchaient pas de remplir ses fonctions de secrétaire du clergé... Ne vous effrayez pas, encore une fois; je parlerai à Prévot, je le gronderai...

— Et il ne vous écontera pas! dit Angèle d'un ton bref, comme en désespoir de se faire comprendre.

— Il ne m'écontera pas, moi? s'écria le magistrat en se redressant, Angèle, ce serait alors pour la première fois.

— Oh! pardon! pardon! monsieur; mais ne jugez-vous pas à ses yeux ardents, à son front pâle, à cette expression triste et revêue de son visage, que mon mari nourrit secrètement quelque projet terrible devant lequel seront impuissantes les larmes d'une femme et les volontés d'un père?

M. de Beaumont se laissa aller dans son fauteuil d'un air abattu.

— Allons, dit-il avec un profond soupir, Angèle, je le vois, vous avez conçu les mêmes craintes que moi; je cherchais à me dissimuler la gravité du mal; mais, puisque ce mal est réel, nous pouvons parler de notre funeste découverte... Jusqu'ici je n'ai pas voulu presser Prévot de mes questions; car, je vous l'avouerai, malgré sa soumission à mes volontés, j'ai senti cette fois combien je pourrais compromettre ma dignité de père, qui doit toujours être sainte et respectée... Mais il n'y a plus ni hésitations ni faiblesses possibles... il faudra que mon fils s'explique, Angèle; il faudra qu'il m'apprenne dans quel but il compromet son avenir, celui de son enfant, le vôtre et le mien; car lui, c'est nous, et s'exposer au péril c'est nous y exposer tous!

Après un moment de silence il reprit :

— D'où vous vient cette pensée, Angèle, que votre mari songe à exécuter quelque projet... illégal?

L'ancien magistrat n'avait pas trouvé d'expression plus énergique pour caractériser ses craintes.

— Ce qui m'a donné cette pensée? reprit la jeune femme. Ses actions, ses paroles, ses gestes; son exaltation quand il parle des misères du peuple, son indignation quand on prononce devant lui les noms de ceux qu'on accuse d'en être les auteurs, ses relations avec des gens d'une classe inférieure... Tenez, mon père ajouta-t-elle en baissant la voix, il y a là, dans la chambre de mon mari, une cassette toujours parfaitement close qui doit jouer un grand rôle dans cette affaire; j'ai vu Prévot en tirer des papiers et les examiner avec une satisfaction enthousiaste; il les méditait, il les commentait; dans ces moments de contemplation, ses yeux brillaient comme des charbons ardents... Mon père, cette cassette contient notre sort à tous!

— Vous croyez? répondit M. de Beaumont dominé par l'énergie de la jeune femme; mais enfin, quel projet lui supposez-vous?

— Il veut arracher le masque aux accapareurs de grains, dénoncer en plein parlement le pacte de famine, et présenter aux juges les preuves authentiques de cette execrable convention, dit Angèle en pâlisant.

— C'est-à-dire, reprit le vieux magistrat comme entraîné par ses prévisions, attaquer en face le gouvernement; et s'il ne réussit pas, ou même s'il réussit, tomber dans les cachots de la Bastille qui se refermeront sur lui comme un tombeau!

Un morne silence suivit cette explication. Le vieillard était pensif, Angèle pleurait toujours.

— Vous allez trop loin, ma fille, dit enfin M. de Beaumont de son ton austère et majestueux; laissez-moi éclaircir cette affaire avec Prévot. Il aime son enfant, il nous aime tous deux... s'il voulait s'engager dans quelque entreprise insensée, vous verriez ce que peut un père sur un fils respectueux.

Comme il achevait ces mots, des pas précipités se firent entendre dans l'escalier, et presque au même instant Prévot de Beaumont entra dans la salle.

IV

La malédiction.

Le vieux goutteux se redressa pour prendre une attitude imposante. La jeune femme sourit et s'élança vers son mari en lui présentant son enfant. Prévot était encore plus animé qu'à l'ordinaire; sa démarche avait quelque chose de vif et d'impétueux qui annonçait une profonde préoccupation.

— Bonjour, Angèle, dit-il, en déposant rapidement un baiser sur le front de sa femme; bonjour; mon père, ajouta-t-il en pressant affectueusement la main du vieillard. Je suis venu bien tard, et cependant je ne peux vous accorder un instant... je vais faire un peu de toilette... une affaire importante me réclame...

Et sans attendre de réponse, il entra dans la chambre voisine pour changer de costume.

— Vous voyez, mon père! dit Angèle avec désespoir.

Prévot ne tarda pas à reparaitre; il était en brillante toilette, quoique toujours vêtu de noir. Avant de partir, il s'approcha de madame de Beaumont :

— Angèle, dit-il en s'efforçant de paraître calme, je vais à un bal, à une fête; peut-être reviendrai-je bien tard, peut-être même ne rentrerai-je pas avant le jour... Ne vous effrayez pas et surtout ne m'attendez pas...

La jeune dame regarda tristement son père, comme pour lui faire entendre que leurs prévisions s'accomplissaient déjà. Prévot, sans remarquer ce mouvement, ajouta plus bas :

— Ma bonne amie, je vous demande un service sans importance, mais dont je vous expliquerai le motif demain... Si, lorsque le jour paraîtra je ne suis pas de retour, vous prendrez une cassette qui est dans ma chambre, et vous la cacherez en lieu sûr...

— Prévot! Prévot! murmura Angèle avec angoisse en se laissant aller sur un fauteuil, vous me faites trembler!

Mais son mari ne l'avait pas entendue. Il allait sortir sans lui dire un dernier adieu, sans embrasser son enfant qui lui tendait ses petits bras, sans saluer son vieux père infirme, quand la voix sonore et imposante du vieillard éclata comme la foudre.

— Où allez-vous, monsieur? restez... je le veux.

Prévot de Beaumont s'arrêta tout à coup et se retourna. Il pâlit en voyant l'expression de majesté et de résolution répandue sur les traits de l'ancien magistrat. Il prévit une lutte, et il se hâta de répondre avec une respectueuse déférence :

— Je crois vous l'avoir dit, mon excellent père; je vais à un souper chez le contrôleur général des greniers du roi. Il y aura nombreuse société, et nous devons causer d'affaires... Pardonnez-moi, ajouta-t-il en faisant un mouvement pour sortir, l'heure me presse et l'on m'attend en bas... Demain je vous expliquerai ma conduite... demain sans doute mes vœux seront comblés, et alors, mon père, je ne vous laisserai plus seul si souvent, non plus que ma bonne Angèle... Je serai toujours près de vous, comme autrefois... Adieu, adieu.

— Restez! répéta M. de Beaumont avec un geste impérieux qui cloua le jeune secrétaire à sa place.

— Mon fils, reprit-il d'un ton plus doux, après un moment de silence, pour la première fois de votre vie, vous vous défiez de moi; pour la première fois, vous vous cachez de votre père comme d'un ennemi... mais je vous ai deviné... vous tramez quelque chose qui épouvanterait sans doute un pauvre vieillard malade et une faible femme... Mon devoir, monsieur, est, s'il le faut, de vous imposer les conseils de mon expérience, de vous éclairer, de vous sauver de vous-même... Vous êtes ici devant un tribunal bien plus auguste, bien plus sacré que les tribunaux institués par les lois humaines. Votre famille vous demande, monsieur, sur quel coup de dé vous jouez son existence et son bonheur?

Prévot de Beaumont resta immobile et les yeux baissés comme un écolier d'un bon naturel, mais opiniâtre, qui reçoit une réprimande de son précepteur. Il était impatient d'échapper à cette torture morale, mais il n'osait s'y soustraire brusquement.

— Et d'abord, monsieur, continua le rigide vieillard après une pause

dites-moi sans détours pourquoi ces liaisons avec des hommes méprisables, tels que ce Malisset?...

— Mon père, je traite en ce moment une affaire grave qu'il serait trop long de vous expliquer. Demain, vous saurez tout, je vous le jure; demain est bien proche. L'heure où je suis attendu va sonner, pardonnez-moi si je vous quitte... Oh! mon père, vous ne pouvez pas comprendre...

— Répondez, répéta le vieillard avec force; comment, mon fils, élevé dans des principes sévères, ose-t-il se mêler aux fêtes de ces débauchés, prendre part à leurs orgies, quand il néglige sa bonne et honnête femme, la mère de son enfant?

Prévoit saisit avidement l'occasion de prendre le change.

— Ah! je vois de quoi il s'agit! dit-il en jetant un regard terrible sur la pauvre Angèle; on vous a fait des plaintes sur mon peu d'assiduité auprès de ma femme; la jalousie...

— Oh! ne crois pas cela! ne crois pas cela! s'écria madame de Beaumont toute tremblante; je ne doute pas de toi, Prévot: je crois à ton amour!

— Vous ne me trompez pas avec ces subterfuges, s'écria l'ancien magistrat; vous oubliez que je suis habitué à interroger des coupables... Répondez: qu'allez-vous faire?

Toutes ces adjurations, ces prières, ces menaces, vinrent se briser contre la volonté énergique de Prévot, comme les vagues d'un torrent contre un pic de granit. Renonçant à la ruse, il montra cette fermeté indomptable qui semblait être le fond de son caractère.

— Adieu, mon père, adieu, Angèle, répéta-t-il d'un ton bref en se dirigeant vers la porte; demain vous me bénirez...

Alors le vieillard fit un effort désespéré. Oubliant ses souffrances et ses inimitiés, il se dressa de toute sa hauteur par un mouvement convulsif, s'élança vers la porte et se plaça sur le passage de son fils; celui-ci recula avec une terreur religieuse.

— Ainsi donc tout ce que je craignais est vrai! s'écria l'aïeul d'un ton solennel; voulez-vous que je vous dise où vous allez, moi? Vous allez à la Bastille, malheureux, et peut-être... à l'échafaud!

Un cri s'échappa douloureusement de la poitrine d'Angèle; elle tomba presque évanouie aux pieds de son mari.

— Je vais où un grand devoir m'appelle, dit Prévot de Beaumont avec un regard sublime; si je dois être martyr, eh bien, mon père, souvenez-vous qu'il y a là-haut une palme brillante pour les martyrs!

— Mais vous n'avez pas le droit d'aspirer à cette palme, s'écria le vieillard immobile à son poste, vous ne vous appartenez pas. Vous ne sortirez d'ici qu'en nous foulant sous vos pieds!

— Tu ne sortiras pas! éclata Angèle en saisissant avec frénésie les vêtements de son mari.

Prévot hésita quelques secondes. Son père, ce vieillard en cheveux blancs était toujours là, obstacle vivant et infranchissable, sur son passage. Sa jeune et belle femme, pâle, oppressée, se traînant à ses pieds en prononçant des paroles suppliantes. Son petit enfant blond et rose était là aussi, pleurant de voir pleurer sa mère, élevant ses petites mains pour implorer une faveur dont l'instinct lui faisait presque comprendre le prix. Certes, il y avait dans ce tableau de quoi émouvoir un homme bon et généreux par nature, quelle que fût d'ailleurs l'inflexibilité de sa volonté ou l'impérieuse conscience de son devoir.

Pendant cette lutte intérieure, dont les péripéties se trahissaient énergiquement sur le visage du jeune enthousiaste, un bruit singulier retentit tout à coup dans la rue comme un signal; au même instant une voix, qui devait sortir de quelque poitrine vigoureuse, fit entendre avec un accent plaintif ces deux seuls mots: *Du pain!*

Alors une nouvelle ardeur sembla passer dans les membres de Prévot de Beaumont. Son œil brilla.

— L'entendez-vous? s'écria-t-il; mon père, il y a quelque chose de plus puissant encore que la voix de la famille: c'est la voix d'un grand peuple qui souffre et qui a faim; cette voix m'appelle, je dois lui obéir sans retard.

Il enleva le vieillard dans ses bras avec autant de facilité qu'il eût fait de l'enfant lui-même, s'ouvrit passage et s'enfuit rapidement sans regarder derrière lui.

— Sois maudit! sois maudit! s'écria M. de Beaumont en fureur, comme s'il eût voulu poursuivre son fils de ses imprécations.

— Mon Dieu! ayez pitié de lui et de nous! murmura Angèle.

Prévot de Beaumont, en fuyant le théâtre de cette scène déchirante, descendit dans la rue obscure et solitaire où l'homme grossièrement vêtu qu'il avait appelé Boyrel l'attendait depuis longtemps. Il lui fit signe de le suivre, et ils commencèrent à longer les quais presque déserts pour gagner le faubourg Saint-Honoré. Beaumont marchait en silence, la tête penchée sur la poitrine, en proie à ses tumultueuses pensées. Mais bientôt son énergique volonté domina les sentiments de son cœur; l'air frais de la nuit en glissant autour de son front contribua à calmer l'effervescence de son sang. Il passa la main sur ses yeux, regarda autour de lui, et dit enfin à son robuste compagnon qui marchait à ses côtés avec une sorte d'insouciance intrépidité:

— As-tu une famille, Boyrel?

— Oui, répondit l'homme du peuple brusquement, une femme qui gronde quand je ne lui rapporte pas le soir l'argent de ma journée, et

des enfants qui pleurent quand il leur faut s'étendre sur leur paille sans avoir soupé!

Prévot de Beaumont redevint pensif.

— Boyrel, dit-il enfin, quand donc la famille égoïste comprendra-t-elle que l'intérêt de tous doit passer avant celui de quelques-uns?

Pendant cette conversation ils avaient franchi la barrière du Roule et ils étaient arrivés, en suivant les rues désertes et à peine éclairées, à l'endroit où sont à présent les rues de Montaigne et du Colysée. Ce quartier, aujourd'hui si peuplé, était alors un vaste terrain nu, marécageux, où les voleurs avaient beau jeu par une soirée aussi noire. Cependant, sur cette vaste étendue de terrain vague, qui s'étendait d'un côté jusqu'à l'avenue de Neuilly et de l'autre jusqu'à la plaine de Mousseaux, on voyait s'élever çà et là d'élégantes et mystérieuses habitations, à demi cachées dans des massifs de feuillages, entourées de grilles et de murailles pour tenir les curieux à distance respectueuse. Le jour, ces *petites maisons*, comme on appelait ces luxueuses demeures, semblaient entièrement désertes. Un grand silence régnait à l'entour, les volets en étaient fermés, rien n'annonçait qu'elles eussent d'autres habitants que de vieilles femmes à mine discrète ou des domestiques sans livrée. Mais la nuit cette solitude se peuplait; des lumières brillaient à toutes les fenêtres; le son doux et lointain des instruments de musique arrivait jusqu'au passant atterré dans ces quartiers dangereux. On voyait çà et là glisser dans l'ombre, sur ces terrains non pavés, des équipages sans fanons et sans écussons; les grilles dorées s'ouvraient comme d'elles-mêmes; puis, un moment après, commençait quelque bruyante orgie qui durait jusqu'au lendemain.

Ce fut vers une de ces petites maisons que se dirigèrent Prévot et son compagnon en quittant les quartiers fréquentés. Cependant à mesure qu'ils avançaient on eût pu voir qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans ce lieu écarté. Des ombres noires se montraient çà et là par petits groupes, avec des chuchotements mystérieux. Plus les deux amis approchaient de l'habitation que Prévot venait de montrer à son compagnon par un geste muet, et dont les fenêtres rayonnaient de lumières, plus ces groupes devenaient nombreux. Enfin, quand ils furent arrivés à une muraille dont l'ombre augmentait encore l'obscurité, ils s'arrêtèrent; un homme qui les suivait depuis un moment, leur demanda avec un accent singulier:

— Que voulez-vous?

— Ne me reconnaissez-vous pas? demanda Prévot de Beaumont.

L'inconnu ôta son chapeau et fit signe à d'autres personnes qui erraient à quelque distance. Bientôt une foule de gens dont on devinait les traits menaçants rien qu'à entendre leurs voix, et la vigueur rien qu'au bruit de leurs pas, se rapprochèrent du lieu où Prévot s'était arrêté.

— Tout est prêt, mes amis? demanda le secrétaire du clergé.

— Oui, répondit-on.

— Nos gens sont-ils à leur poste pour agir au coup de dix heures?

— Oui... les bureaux sont déjà cernés.

— C'est bien; notre tâche à nous est de nous emparer de tous les misérables réunis dans cette infâme maison... A l'heure convenue, je vous donnerai le signal de cette fenêtre, que vous voyez d'ici... Courage, braves gens, demain vous aurez du pain et vous serez vengés!

Un murmure sourd produit par des imprécations étouffées, des menaces, des plaintes, témoigna des sentiments de haine dont la foule était animée contre les accapareurs. Prévot de Beaumont s'approcha de la porte de la petite maison.

— Encore un mot, dit-il, n'y a-t-il pas ici un ouvrier tisserand nommé Jérôme Picot?

Le nom circula dans la foule, mais personne ne répondit, personne même ne connaissait celui qui le portait.

— C'est étrange! dit le secrétaire du clergé d'un ton rêveur.

Mais ne voyait rien qui pût exciter sa défiance, il salua de la main, et s'élança vers la grille en disant:

— Au moment où dix heures sonneront, soyez prêts.

V

La petite maison

La petite maison du financier Malisset tenait à l'intérieur ce que promettait son apparence coquette et somptueuse. Les escaliers dérobés en bois de citronnier, chefs-d'œuvre de menuiserie et de sculpture, étaient couverts de tapis moelleux qui étouffaient le bruit des pas. Des portières de damas s'abaissaient et se soulevaient en silence devant les habitants de cette opulente demeure; des domestiques alertes et muers comprenant à demi-mot, obéissant à un signe, allaient et venaient pour satisfaire les plus frivoles caprices de leurs maîtres voluptueux. Des fleurs qu'on ne voyait pas embaumaient l'air tiède de ce séjour féérique; une musique invisible comme les fleurs, et douce comme leurs

parfums, se faisait entendre par intervalles. Une prodigieuse quantité de bougies étincelait dans des candélabres d'argent et de cristal, répandant des flots de lumière.

Mais c'était surtout dans le salon où se tenaient en ce moment les hôtes de Malisset, que le luxe avait épuisé tous ses raffinements. L'œil ne rencontrait que des tentures de soie, des coussins de velours, des bronzes, des marbres, des broderies, de l'or. Les consoles étaient chargées de ces petites bagatelles sans nom dont chacune vaut la fortune d'une honnête famille. Des fresques peintes par les plus grands maîtres offraient partout des images gracieuses. Au plafond, une Vénus, enlevée dans un char de saphir par deux colombes blanches, semblait laisser tomber sur les assistants un sourire et une pluie de roses. Sur les lambris, Boucher avait représenté des scènes d'amour dans le goût de l'époque. De beaux bergers poudrés, ornés de rubans, étaient à genoux devant des pastourelles en paniers et en talons rouges; celles-ci, appuyées sur leurs houlettes, les regardaient sans colère, tandis que des amours aux traits malins voltigeaient autour d'eux, en laissant flotter au zéphir une bande de gaze sur laquelle un vers de Gentil-Bernard servait de devise. De grandes glaces reflétaient ces merveilles et les multipliaient à l'infini.

La société réunie dans ce boudoir en était en quelque sorte le complément indispensable. D'épais financiers, couverts de bijoux et de dentelles, riaient d'un gros rire, en agitant leurs breloques de perles sur leurs ventres arrondis. Un petit abbé, frisé, musqué et insolent, disait tout haut des impertinences graveleuses qui ne faisaient rougir personne et dont il ne rougissait pas. Deux ou trois femmes, en tuniques de satin, à la taille mince et élancée, assises languissamment autour du feu dans des fauteuils dorés, minaudaient en causant modes, opera et cachemires.

Dans un coin du salon, Malisset s'entretenait chaleureusement avec Rousseau, l'un de ses associés les plus importants. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, aux manières sèches et hautaines, qui fronçait le sourcil d'un œil opiniâtre en écoutant le maître du logis.

— Malisset, dit-il enfin en se levant, vous le voulez, j'y consens; mais certainement vous nous faites faire une sottise... Cet homme à qui vous allez livrer nos secrets s'est toujours montré notre ennemi.

— Mais mon cher Rousseau, s'écria Malisset avec impatience, puisque je connais parfaitement Prévot de Beaumont, que je réponds de lui corps pour corps.

— Bon! bon! reprit le financier en hochant la tête; cependant votre protégé nous a attaqués devant les parlements de Rouen et de Grenoble; il a écrit contre nous plusieurs de ces pamphlets qui finiront par nous faire égorger par la populace quelque beau jour, si Sartines n'y prenait garde... Il y a bien là de quoi nous mettre en défiance.

— Ces pamphlets ne sont pas de lui! s'écria Malisset.

— Oui, vous pouvez le nier... en effet, on ne signe pas ces choses-là... mais niez-vous aussi qu'il ait composé avec Turgot ce fameux mémoire...

— Je vous ai expliqué tout cela, reprit Malisset. Cela prouve seulement que Beaumont a voulu se faire craindre pour se faire payer plus cher... Maintenant il vient à nous, franchement. Accueillons-le à bras ouverts, sa conversion nous fera le plus grand bien auprès du public; on le croira de bonne foi dans son amitié comme dans ses attaques... Qu'en dites-vous, messieurs? ajouta-t-il en se tournant vers les autres assistants qui jouaient au tric-trac en attendant le souper.

— Vraiment, dit l'un d'eux, ce Beaumont est un aigrefin qui a manqué très-adroitement pour en venir à compter avec nous, et, ma foi, puisque Malisset s'est tant avancé, le plus court est de nous excuser... Il faut jeter un gâteau à Cerbère quand on ne peut l'enchaîner.

— Oui, reprit Rousseau d'un ton d'humeur, et ce sera un gâteau de moins dans la part des autres...

— Voilà, ce qui le blesse, ce cher ami, dit Malisset en riant et en frappant sur l'épaule de son associé; la plus minime fraction en moins dans ses dividendes mensuels lui donne le fièvre... Mais songez donc, ajouta-t-il en baissant la voix, que les recettes du mois se sont élevées à trois millions, et que pour une bagatelle...

— Trois millions! trois millions! grommela Rousseau. C'est pardi un beau denier avec un ministre des finances qui nous presse continuellement et une cour gourmande, qui avalerait tout si nous la laissions faire! trois millions!...

— A l'amende! messieurs, dit gaiement une femme qui partageait avec Malisset le soin de faire les honneurs de la maison; monsieur le surintendant, pour avoir parlé de millions avant le souper, malgré vos promesses, vous me donniez cet attelage gris pommelé dont vous me leurrez depuis si longtemps!

— Vous l'aurez, Fanny! s'écria Malisset en riant; je suis pris en flagrant délit, je l'avoue.

— Et vous, monsieur le conseiller du roi, dit une autre femme d'un ton mignard en s'adressant à Rousseau, vous me donnerez enfin les boucles de diamants que je veux porter dans mon rôle nouveau... vous êtes coupable aussi, vous devez être puni.

— Vous demandez toujours, Cydalise, gronda l'avare financier.

— Un bon mouvement, Rousseau, dit Malisset, faites comme moi...

D'ailleurs la canaille payera tout cela; nous haïssons demain le prix du blé.

— Vive la canaille! dit l'abbé.

— Vive la canaille! répétèrent les autres assistants en riant.

— M. Prévot de Beaumont! annonça un domestique

Ce nom produisit un effet magique sur l'assemblée. Les femmes relevèrent vivement la tête; les financiers se turent tout à coup; au milieu de cette attention générale entra le secrétaire du clergé.

Il salua avec aisance, sans forfanterie comme sans humilité. Son maintien ne décelait aucun embarras en présence de ce monde nouveau pour lui. Un sourire poli errait sur ses lèvres; ses manières indiquaient l'intention d'être parfaitement convenable avec ces gens qu'il avait tant de raisons de ne pas considérer comme des amis.

Le brusque sans façon de Malisset ne contribua pas peu en ce moment à faire disparaître la froideur causée par la présence de Prévot de Beaumont dans cette réunion intime. Le financier s'approcha de lui, le prit par la main et le présenta à ses invités en s'écriant d'un ton jovial :

— Le voilà, messieurs, ce philosophe farouche qui nous a fait si longtemps la guerre! il a heureusement fini par comprendre qu'une bonne paix avec nous lui serait plus lucrative... Félicitez-moi tous de cette excellente conquête, messieurs, car c'est à moi, à moi seul que vous la devez!...

Prévot de Beaumont salua de nouveau et cette fois avec une effronterie marquée, comme s'il eût voulu justifier par sa contenance les paroles peu mesurées de son introducteur. Les autres financiers, habitués à ce langage du monde avec lequel on pallie si bien les infamies, semblaient déconcertés par cette présentation passablement cynique. L'un d'eux cependant adressa au nouvel arrivé quelques mots de politesse.

— Allons, allons, laissons les compliments! reprit Malisset avec sa bonhomie de bas lieu; si j'ai engagé M. de Beaumont à venir nous rejoindre ici préférablement à tout autre endroit, c'est qu'ici nous pourrions nous entendre sans phrases, sans détours, en petit comité... Après souper nous dirons deux mots d'affaires sérieuses...; en attendant, mon cher de Beaumont, permettez-moi de vous présenter à ces aimables dames.

Il l'entraîna vers le canapé où les femmes chuchotaient entre elles, sans doute, au sujet du nouveau venu. Le premier mouvement du jeune homme fut de se détourner avec dégoût; mais il regarda la magnifique pendule en rocailles qui ornait la cheminée: elle ne marquait encore que neuf heures.

Il adressa à ces coquettes fardées, au regard effronté, à la contenance hardie, des compliments ampoulés, comme c'était la mode alors, sur la fraîcheur de leur teint, la douceur de leurs yeux et la candeur de leur maintien.

Bientôt le souper fut annoncé, et on passa dans une salle à manger resplendissante d'argenterie, de cristaux et de porcelaines. Les hommes avaient repris toute leur confiance, les femmes toute leur gaieté. Au moment où l'on allait se mettre à table, une demi-heure sonnait à la pendule du boudoir.

— Ils n'achèveront pas ce souper! pensa Beaumont en offrant galamment la main à Cydalise.

Le repas était délicieux; les mets les plus rares, les plus exquis fumaient dans les plats de vermeil. Les vins les plus généreux pétillaient dans les verres artistement ciselés. La musique cachée se faisait entendre toujours, légère et sautillante. La joie se montrait sur tous les visages; les propos égrillards et les épigrammes s'échangeaient d'un bout à l'autre de la salle.

— Buvez à nos amours! dit un des convives en élevant son verre au-dessus de sa tête.

— A nos amours! répétèrent les autres en chœur.

Prévot de Beaumont écouta si le timbre de la pendule résonnait dans la pièce voisine. Les modulations de la musique, les rires argentins des femmes, vinrent seuls frapper son oreille. Il prit tranquillement son verre et but en souriant, comme les autres, aux amours de ses compagnons de table.

Un moment après, ce fut le tour de Malisset de porter un toast.

— A la santé du peuple de Paris, s'écria-t-il, ce bon peuple que nous nourrissons si mal et qui nous nourrit si bien!

— A la santé du peuple de Paris! répéta-t-on avec de grands éclats de rire.

Prévot de Beaumont écouta encore; dix heures sonnèrent.

Il lança son verre à l'autre bout de la salle, et se leva en s'écriant d'une voix tonnante :

— Le peuple de Paris portera sa santé lui-même avec votre vin et dans vos verres, messieurs!

VI

Le peuple

Cette action et ces paroles, quoiqu'elles n'eussent pas encore un sens précis pour tous les assistants, attirèrent sur Prévot l'attention générale : les uns le regardaient avec effroi, les autres avec étonnement.

— Eh bien, monsieur, qu'avez-vous donc ? demanda Malisset. Etes-vous déjà ivre ? Pourquoi quitter la table sitôt ?

— Je quitte cette table, reprit le jeune homme avec une profonde expression de haine, et en se rapprochant de la fenêtre, parce que dans ce vin délicieux il y a les larmes d'une nation entière, parce que ces rires, ces toasts, cette musique ne peuvent m'empêcher d'entendre les malédictions d'un million de familles qui manquent de pain ; parce que vous êtes des infâmes, et que l'heure de la vengeance est venue pour vous !

— Cet homme est fou, balbutia un des financiers. Il faut envoyer prier Sartines...

— Vous n'y avez donc jamais songé ? continua le secrétaire du clergé debout près de la fenêtre de laquelle il pouvait plonger son regard dans la plaine environnante ; vous n'avez donc jamais pensé, pendant que vous vous livriez à vos orgies nocturnes, prodiguant à vos maîtresses l'or extorqué à la misère publique, qu'une nuit peut-être, pendant quelque-une de vos fêtes de grands seigneurs, ce pauvre misérable peuple, si humilié, si foulé aux pieds, viendrait tout à coup demander sa part à votre table somptueuse, briser dans vos dents votre coupe de cristal, faire taire vos rires et votre musique, en vous disant de sa voix menaçante : « Du pain ! du pain ! »

Ce cri se prolongea jusqu'à la campagne voisine ; mille voix s'élevèrent tout à coup de dehors au milieu du silence et répétèrent, semblables à un écho formidable : Du pain ! du pain !

En même temps les portes de la maison furent enfoncées ; la foule se répandit d'abord dans la cour avec des vociférations et des menaces ; puis des pas précipités retentirent dans l'intérieur de la maison même. Les femmes étaient évanouies dans leurs fauteuils ; les financiers, pâles et tremblants, se regardaient avec terreur.

— Fuyons ! fuyons ! s'écria Malisset en s'élançant vers une issue cachée ; nous sommes trahis !

Mais l'impitoyable de Beaumont avait prévu cette tentative ; il tira son épée et vint se placer devant la porte secrète.

— Par ici, mes amis ! cria-t-il aux gens de dehors.

Malisset, éperdu, tomba à ses pieds :

— Sauvez-nous, dit-il rapidement ; nous avons assez d'or pour en remplir cette salle du plancher au plafond ; tout sera pour vous.

— Sauvez-nous, répétèrent les autres en entendant les cris de la foule qui se rapprochaient toujours ; notre fortune...

— Cette fortune revient aux pauvres, à qui vous l'avez extorquée par vos coupables manœuvres, dit Prévot avec un sourire insultant ; d'ailleurs, insensés que vous êtes, aurais-je maintenant le pouvoir d'arrêter le torrent impétueux dont j'ai brisé les digues ?

— Oh ! je suis perdu ! balbutia Malisset ; c'est moi qu'ils haïssent surtout ; je vais être massacré...

— Ils ne toucheront pas un seul cheveu de votre tête, dit le jeune secrétaire en étendant sur lui son épée nue ; vous et les autres, vous appartenez à la justice !

En ce moment, la foule se rua dans le salon avec des hurlements de joie. Cependant, en dépit de la haine qui animait ces hommes du peuple, un embarras involontaire vint se mêler au désir de la vengeance, quand ils se virent, eux, avec leurs vestes grossières, leurs haillons, leurs figures sauvages, dans cet asile somptueux de la mollesse et du plaisir. Ces crépines d'or, ces mille bougies, ce service éblouissant, ces belles femmes évanouies, ces riches seigneurs pâles d'effroi, tout les frappa d'une sorte de stupeur ; mais Prévot de Beaumont les rappela aussitôt au sentiment de la réalité.

— Approchez, mes amis, s'écria-t-il avec un accent de triomphe ; notre œuvre est bien commencée... Nous avons pris dans un même coup de filet tous ces hommes odieux qui depuis tant d'années font la ruine de la France... Tenez, ajouta-t-il en montrant un des prisonniers qui se couvrait les yeux avec la main pour ne pas voir les figures menaçantes qui l'entouraient, celui-ci est Perruchot, régisseur général des armées du roi... il a été chargé d'affamer le Berri, le Perche, la Picardie, l'Artois, la Normandie, la Bretagne, le Maine, la Touraine et l'Anjou. Cet autre, continua-t-il, c'est Rousseau, conseiller du roi ; il a eu pour tâche de causer la famine dans la Brie, la Beauce, le pays Chartrain, la Bourgogne, la Champagne. Cet autre, c'est Trudaine de Montigny, l'insolent qui se vante de savoir le mieux faire suer de l'argent au peuple... Cet autre encore, c'est Cromot, le premier commis du contrôleur général ; voilà Goujet, le directeur-caissier de l'horrible entreprise ; enfin, celui qui roule à nos pieds avec tant de lâcheté, c'est Malisset, l'exécration Malisset, le premier signataire, l'agent responsa-

ble, le provocateur du Pacte de Famine. Je vous les ai tous promis, les voilà !

— A mort ! à mort ! s'écrièrent quelques hommes exaspérés par cette longue énumération de crimes.

— Non, s'écria Prévot de Beaumont en faisant de son corps un rempart aux financiers ; souvenez-vous de vos promesses. Si j'avais pu arrêter le fléau qui désole mon pays sans avoir recours à la force, j'aurais agi différemment. Mais, quoiqu'on n'ait pas voulu prendre les mesures légales que je proposais, nous n'en devons pas moins nous rappeler que c'est à un tribunal régulier de juger ces coupables ! Nous les garderons cette nuit ; demain nous les conduirons à la barre du parlement.

— Allons donc ! dit un des assistants d'un ton farouche ; le roi Louis est du complot... il donnera l'ordre au parlement de renvoyer ces coquins, et le parlement obéira... Il vaut mieux nous venger de suite.

Cet avis parut un moment sur le point de prévaloir. Les yeux caves, les physionomies maigres et livides de ces hommes souffrants rongés par la misère, n'exprimaient aucune pitié. Mais le chef de la conspiration se hâta d'effacer l'impression produite par cette proposition.

— Vous vous trompez, dit-il d'une voix ferme à celui qui venait de parler. Le roi, au milieu de sa puissance, n'oserait pas avouer qu'il a donné l'ordre de vendre le pain du peuple au poids de l'or... Ces misérables sont de ceux qu'on désavoue toujours quand ils n'ont pas réussi. Le parlement contient des hommes courageux et justes qui, vous le savez, ne reculeraient pas devant une lutte avec le roi lui-même. Demain, quand nous présenterons solennellement la preuve du crime, le parlement condamnera les coupables. Du moins on ne dira pas que le peuple s'est vengé de ses persécuteurs en les assassinant !

Un murmure approbateur accueillit ces paroles. Quelques-uns des accapareurs avaient repris un peu de courage en voyant quel système de légalité suivaient les révoltés. L'un d'eux dit avec timidité à Prévot de Beaumont, peut-être afin de connaître toute l'étendue du danger :

— Ces preuves dont vous parlez, monsieur, n'existent pas. Ce pacte qu'on nous reproche si amèrement est une invention de nos ennemis ; vous vous repentirez de votre précipitation.

Le chef des conjurés jeta un regard de dédain sur son interlocuteur.

Insensé ! reprit-il, aurais-je joué ma vie dans une pareille entreprise sans savoir ce que je faisais ? sans m'être assuré de l'existence des preuves qui peuvent seules expliquer et excuser ma rébellion ? Ce traité existe, monsieur Perruchot, ajouta-t-il avec une ironie foudroyante ; il est daté du 28 août 1763 ; il est signé de votre nom et du nom de quatre autres encore... Oh ! depuis longtemps je travaille aussi, moi, pour la cause du peuple ! j'ai eu ma police aussi ; j'ai semé l'or, moi aussi, tout humble que je suis, et je possède des preuves claires, positives, dont j'aurais pu me servir pour tenter de vous écraser. Mais elles ne me suffisaient pas encore ; ce n'est pas seulement le déshonneur d'une suspicion que je demande contre vous, mais une flétrissure entière, une condamnation capitale. Je veux présenter à vos juges ce pacte odieux signé de vous, exécuté par vous, et dont vous avez encore dépassé la lettre sacrilège ; au moment où je vous parle, messieurs, le peuple est en marche pour saisir tous les papiers relatifs à vos infernales spéculations. Une troupe s'est portée chez vous, monsieur Cromot ; une autre chez vous, rue de la Jussienne, monsieur Perruchot ; une autre chez vous, monsieur de Caumont, rue Notre-Dame-des-Victoires ; une autre chez vous, monsieur Malisset, dans la rue Saint-Laurent ; chez vous tous, tant que vous êtes ici qui avez pris part à cet agiot parricide. Et dans une heure, dans une heure, entendez-vous, ces preuves que vous avez cru enlouiées dans les entrailles de la terre, seront dans mes mains, à moi, dans les mains du peuple que vous avez honteusement dépouillé ; et, demain, elles passeront sous les yeux de vos juges. Oh ! toutes les mesures ont été bien prises !

— Nous sommes perdus, dit un des financiers à ses compagnons d'infortune.

— Je l'avais prévu, murmura Rousseau, ce Beaumont est pour nous le génie du mal.

VII

La trahison

En ce moment, un homme hors d'haleine et tout en sueur entra précipitamment dans la salle, il vint dire quelques mots à l'oreille de Prévot de Beaumont, qui pâlit involontairement.

— Etes-vous bien sûr de cette nouvelle ? demanda le secrétaire du clergé.

Le messager fit un signe affirmatif.

Beaumont lui recommanda le silence par un geste suppliant.

— Mes amis, reprit-il en s'adressant aux gens du peuple qui avaient pris sans façon quelques morceaux sur la table et mangeaient avec avi-

dit, je vais donner du courage à nos camarades en leur apprenant le succès de notre entreprise... Pour vous, vous répondrez sur vos têtes à vos familles, à votre patrie, des personnes que je laisse à votre garde. Si le Pacte de Famine, renouvelé de nos jours, existe depuis dix-huit ans, c'est que le peuple a eu trop de patience... Il faut cette fois un exemple!... Ces hommes, ajouta-t-il en tendant la main vers les financiers, vous les devez à la vengeance du pays!

— Ils ne nous échapperont pas! dit-on de tous les points de la salle.

— Et ces femmes, demanda un des insurgés en montrant les malheureuses créatures tremblantes d'effroi, qu'en ferez-vous?

— Ce sont peut-être des filles du peuple que le luxe a corrompues, dont le mauvais exemple a flétri le cœur!... Disons-leur comme le Christ: Allez, et ne pechiez plus!

Les femmes sortirent en silence, sans oser regarder derrière elles.

Prévoit de Beaumont prit à part Boyrel, qui lui servait d'aide de camp.

— Je reçois de mauvaises nouvelles, lui dit-il; il est urgent que je m'assure par moi-même si nos gens ont réussi dans Paris... Boyrel, tu as de l'influence sur tes compagnons; veille à ce qu'ils ne se rendent coupables d'aucun excès et qu'ils ne laissent pas échapper nos ennemis!

— Comptez sur moi, lui fut-il répondu d'un ton ferme.

— A demain donc! dit Prévoit de Beaumont avec enthousiasme à ses compagnons; vous serez veugés et vous aurez du pain!

— Du pain! du pain! s'écria la foule comme pour le saluer.

Prévoit de Beaumont sortit brusquement avec l'homme qui venait de lui apporter des nouvelles.

Le calme et la confiance que le secrétaire du clergé avait montrés à ses gens n'étaient pas dans son cœur. Sitôt qu'il fut hors de la petite maison, sa physionomie changea tout à coup et il demanda tristement à son compagnon:

— Il est donc vrai, tout va mal...

— Je le crains, monsieur. Je commandais la troupe qui s'est rendue chez le grand-maître des eaux et forêts, rue Notre-Dame-des-Victoires. Je me suis approché en silence du côté de la place des Petits-Pères, pendant qu'une autre troupe de cent hommes environ débouchait du côté de Feydeau. Nous nous croyions sûrs d'atteindre sans encombre la maison que nous devions attaquer, lorsque tout à coup nous avons vu des baïonnettes briller dans l'ombre; des sentinelles nous ont crié: Qui vive! Toute la rue était pleine de soldats.

— Cela est impossible, répliqua Prévoit avec précipitation, vous vous êtes trompés; la peur aura grossi les objets... Nous ne sommes pas trahis, nous ne pouvons pas être trahis! aucun homme du peuple ne serait assez lâche, assez insensé pour désertir ainsi sa cause, celle de ses frères... et cependant...

Il réfléchit un moment et songea à Jérôme Picot; mais il abandonna aussitôt cette pensée.

— Allons, cela est impossible encore, répéta-t-il en doublant le pas; un père de famille si malheureux, un ouvrier sans ouvrage... son fils mort de faim... Convenez que vous en avez peur, continua-t-il en se levant avec force le cœur du messager; vous avez vu tout simplement le guet et vous avez pris pour de véritables soldats les pauvres diables toujours battus qui le composent. Car enfin, continua-t-il avec énergie, si nous étions trahis, serais-je libre, moi, l'instigateur et le chef de ce coup de main? Ne m'aurait-on pas arrêté dans la maison de Malisset, autour de laquelle sans doute on a répandu une foule de gens de police. Vous voyez pourtant que je puis encore leur tailler de l'ouvrage?

Tout en causant, ou était entré dans Paris. Prévoit heurtait et couloyait les passants, entraînant avec lui son compagnon, honnête père de famille, prudent et posé, que la misère seule avait jeté dans ce périlleux complot.

— Ecoutez, monsieur, dit cet homme avec le bon sens de ceux qui ont l'éducation de l'expérience, la police aura reçu, sans doute, l'avis de la conspiration un peu tard et aura couru d'abord au plus pressé. Or, comme je crois, ajouta-t-il en baissant la voix, qu'il valait mieux pour elle et pour ceux qui lui donnent des ordres, sauver les pièces accusatrices dont nous voulions nous emparer...

Un mouvement brusque de Prévoit apprit à l'interlocuteur combien cette supposition lui semblait probable. Cependant, le chef de cette généreuse entreprise ne voulait pas croire au renversement de ses projets.

Ils n'échangèrent plus une parole jusqu'à la place des Petits-Pères. Les lanternes ayant été brisées, une obscurité profonde y régna. Au moment où ils approchaient de l'entrée de la rue voisine, une voix s'éleva qui criait d'un ton impérieux:

— Qui vive? au large!

— C'est le guet, répétait de Beaumont refusant toujours de se rendre à l'évidence.

Il essaya de passer outre et répondit d'un air tranquille par la formule d'usage.

— Au large! au large! cria la sentinelle.

Prévoit résista: un coup de feu partit. A la lueur de la détonation, le jeune homme, qui n'avait pas été blessé, vit, comme on le lui avait annoncé, la rue pleine de soldats.

Il n'y avait plus moyen de se faire illusion; les troupes venaient de prendre les armes et s'avançaient déjà pour s'emparer de ceux qui

étaient la cause de cette alerte. Prévoit et son compagnon s'enfuirent rapidement: ils s'engagèrent dans les rues étroites et obscures où ils pouvaient braver toute poursuite. Au bout d'un instant, Prévoit s'arrêta.

— Eh bien! je n'ai pas encore perdu tout espoir, dit-il avec une obstination courageuse. Nous avons encore les bureaux de la rue Saint-Laurent, ceux de la rue de la Jussienne et les autres... et si nous avons eu le bonheur de prévenir cette abominable police sur un seul de ces points, nous pouvons nous relever... Frère, courons à la maison de Rouseau, rue du Petit-Bouillon... Là doit se trouver cette copie du pacte que je voudrais acquérir au prix de tout mon sang... Si l'on a réussi de ce côté, la victoire est encore à nous.

L'homme du peuple secoua la tête en murmurant:

— C'est inutile; on m'a assuré qu'un régiment entier de cavalerie gardait les abords du quartier Saint-Sulpice.

— Allons toujours! s'écria Prévoit se roidissant avec désespoir contre une vérité incontestable; allons toujours! si nous ne faisons d'autre bien, nous empêcherons du moins quelques honnêtes gens de se compromettre inutilement.

Le père de famille se laissa conduire; mais il obéissait à un sentiment de pitié pour cet héroïque jeune homme, car il n'avait plus aucune espérance de succès.

Un moment après, ils débouchaient sur la place Saint-Sulpice. Elle était noire et de loin elle semblait déserte; mais un piétinement de chevaux, des cliquetis d'armes, un bruit confus de voix en disaient assez. Il y avait là en effet tout un régiment de cavalerie.

— C'est donc vrai! murmura Prévoit de Beaumont en laissant tomber ses bras d'un air accablé.

Des gens du peuple qui rôdaient dans l'ombre lui firent signe de les suivre à l'angle de la place.

— Eh bien! quelle nouvelle? demanda Prévoit haletant.

— Tout est perdu à l'égard des bureaux, répondit un des rôdeurs tristement, nous avons complètement échoué. Les maisons des accapareurs sont protégées par des troupes nombreuses.

— Mais les accapareurs eux-mêmes sont en notre pouvoir! s'écria Prévoit avec chaleur, Malisset et ses complices sont nos prisonniers; nous pouvons encore gagner la partie...

— Expliquez-vous, dirent ceux qui l'entouraient.

— Est-il possible de réunir encore une centaine d'hommes courageux et dévoués?

— Oui; au premier appel beaucoup de nos amis vont accourir ici.

— Eh bien! profitons du moment de stupeur de la police pour mettre en sûreté nos prises... Ces soldats ont été purement passifs jusqu'ici; mais, si je ne me trompe, ils ne tarderont pas à prendre l'offensive pour nous disperser et opérer des arrestations... Prévenons-les... Un de vous va courir à la petite maison de Malisset, faubourg du Roule; il portera l'ordre à Boyrel de conduire les prisonniers dans ma maison, rue de la Barillerie... Là, Boyrel nous trouvera tous, car vous allez me suivre, mes amis... Ces papiers, dont la possession est si importante à la cause du peuple, j'en possède quelques-uns, et s'ils ne suffisent pas demain pour faire condamner par le Parlement les accapareurs, ils suffiront du moins, je l'espère, pour les flétrir et nous faire absoudre.

L'effet de ces paroles fut prompt et décisif. Quelques-uns des émeutiers hésitèrent pourtant et se retirèrent afin de ne pas courir les hasards de cette nouvelle entreprise. Mais le plus grand nombre se rapprocha du secrétaire du clergé et lui dit avec détermination:

— Nous vous suivrons!

Prévoit sembla retrouver sa confiance, qui avait fléchi un instant.

— Marchons donc, mes amis, dit-il avec une ardeur nouvelle. Venez tous et veillez bien sur moi, car je suis maintenant votre seul espoir! Il prit le chemin des quais, entraînant à sa suite la foule électrisée.

VIII

La cassette.

Comme Prévoit de Beaumont l'avait prévu, les troupes, qui d'abord se tenaient sur la défensive, reçurent bientôt des ordres pressants pour attaquer à leur tour et disperser les rassemblements. La bande nombreuse qui accompagnait le secrétaire du clergé fut obligée de se fractionner plusieurs fois et de prendre des détours, afin d'éviter les patrouilles qui déjà se montraient dans toutes les directions. Les réverbères, assez mal entretenus à cette époque, éclairaient d'une lueur douteuse cette marche précipitée; à chaque instant on rencontrait d'autres groupes qui s'enfuyaient avec défiance. Les bourgeois paisibles, effrayés de ces bruits sinistres d'émeute, s'étaient enfermés dans leurs maisons. Cependant des lumières brillaient à presque toutes les fenêtres malgré l'heure avancée de la nuit; et sans doute derrière les vitres bien des yeux cherchaient à apercevoir furtivement ce qui se passait à l'exté-

rieur, bien des oreilles écoutaient les *qui vive* des patrouilles ou les protestations des malheureux qu'on arrêtait.

Prévoit de Beaumont, grâce à ses précautions et à sa prudence, parvint à éviter les partis armés qui sillonnaient la ville, et on arriva à la rue qu'il habitait. Cette rue semblait encore plus sombre et plus déserte que les autres. Un inconnu, arrêté sous une porte cochère, semblait être seul debout dans ce quartier isolé; il s'éloigna rapidement à la vue de cette bande tumultueuse.

Le chef des conjurés, sans faire attention à ce léger incident, s'arrêta devant sa maison. Puis, levant la tête, il aperçut de la lumière aux fenêtres de la salle où avait eu lieu le soir même sa douloureuse scène avec sa famille.

— Attendez-moi ici, dit-il à demi-voix à ses compagnons; votre présence effrayerait une pauvre femme timide et un vieillard qui n'a plus le courage du patriotisme... D'ailleurs, toute réflexion faite, ma maison ne convient pas pour l'exécution de nos plans; elle doit être étroitement surveillée et entourée d'espions... Il nous faudra conduire ailleurs nos prisonniers... mais il importe, avant tout, de nous munir des importants papiers que je vous ai promis; un moment de patience.

Il tira de sa poche une clef avec laquelle il ouvrit la porte, et il laissa dans la rue la foule inquiète, après avoir fait signe à l'un de ses compagnons de prendre garde à quelque surprise. Alors il monta l'escalier d'un pas égal et tranquille, comme s'il eût craint, par une précipitation trop grande, de jeter l'alarme dans la maison.

Le calme qui y régnait lui sembla de favorable augure. Cependant il chercha à rasséréner son visage pour augmenter encore la sécurité des personnes chères qui l'attendaient sans doute. Il traversa l'antichambre sans bruit, et il entra dans la pièce où se tenait d'ordinaire la famille.

Tout était tranquille; à la lueur d'une bougie qui brûlait sur la table, il vit son père endormi dans son fauteuil, la main encore étendue sur un in-folio, comme si ce sommeil eût résulté d'une assoupissante lecture autant que de l'épuisement de l'âme et du corps. Son fils dormait aussi dans un berceau entouré de rideaux de gaze; la douce haleine de l'enfant, l'haleine oppressée du vieillard s'alternaient au milieu du silence de l'appartement. Angèle veillait seule, assise devant le foyer presque éteint; son front était appuyé sur sa main; la pâleur de ses joues faisait ressortir encore l'état fiévreux de son regard. Quand Prévoit entra, elle poussa un cri de joie, et se précipita dans ses bras.

— C'est lui, mon père! s'écria-t-elle avec transport; le voilà! il nous est rendu! Nos alarmes étaient fausses: voyez, mon père, c'est bien lui! il ne nous quittera plus maintenant!... Mon Dieu, je vous remercie!...

Et en parlant ainsi, elle riait, elle pleurait, elle pressait son mari dans ses bras. Prévoit était profondément ému de tant d'affection; une grosse larme tomba de ses yeux.

— Calme-toi, Angèle! dit-il, pourquoi ces craintes, ma bien-aimée? ne dois-je pas toujours revenir près de toi, près de notre père, près de notre enfant?

Angèle l'embrassa mille fois; elle était folle de bonheur.

Cependant M. de Beaumont s'était éveillé lentement, et écartait les cheveux qui couvraient en partie sa figure vénérable; ses yeux s'arrêtèrent d'abord sur Prévoit, qui était à quelques pas de lui, et oubliant, dans ce premier mouvement, les événements de la soirée, il lui sourit avec bonté.

— C'est vous, mon fils? lui dit-il.

Mais aussitôt la mémoire lui revint; son visage changea; un ton sévère remplaça cette douceur d'un instant.

— C'est donc vous, monsieur? reprit-il. Après être resté sourd aux prières de votre femme, aux ordres de votre père, après avoir joué leur bonheur et leur vie en même temps que les vôtres, vous venez sans doute réclamer indulgence et pardon!

— Oui! oui, pardonnez-moi comme elle, dit Prévoit de Beaumont en désignant Angèle. Monsieur, ajouta-t-il avec une profonde tendresse, savez-vous combien est lourde la malédiction d'un père?

Ces mots, dits avec mélancolie, semblèrent toucher vivement M. de Beaumont. Il tendit la main à son fils.

— Soit, reprit-il d'une voix altérée, je révoquerai cette malédiction uneste échappée dans un moment de colère et de désespoir, si vous voulez désormais vivre pour nous, pour nous seuls, si vous renoncez à ces projets insensés qui, j'en suis sûr maintenant, auraient des suites terribles!

— Je ne puis encore promettre ceci, mon père; demain peut-être je reviendrai à vous pour toujours; mais en ce moment... des devoirs impérieux m'appellent.

— Qu'est-ce à dire? dit le vieillard en retirant sa main.

— Mon Dieu! toujours ces inexorables volontés! s'écria Angèle éperdue; pourquoi m'avoir donné tant de bonheur pour me le retirer si vite! Mais où vas-tu, Prévoit, à cette heure, par cette nuit noire? Paris n'est pas tranquille; il y a des émeutes, des soldats dans les rues... mon ami, mon bien-aimé, serais-tu donc du nombre des conspirateurs?

— Vous oubliez, ma fille, qu'il n'est pas prudent de vouloir le retourner, dit M. de Beaumont avec une amère ironie.

Prévoit baissa la tête tristement, sans répondre, et entra dans la chambre voisine pour y chercher les papiers dont il avait besoin. Au bout d'un moment il reparut, pâle, tremblant, les cheveux hérissés comme s'il venait de voir un spectre se dresser devant lui.

— La cassette, la cassette, s'écria-t-il sans pouvoir s'expliquer davantage.

— Prévoit, mon ange, mon mari, pardonne-moi, s'écria Angèle en tombant à genoux.

— Eh bien! ces papiers...

Elle designa du doigt le foyer, où se voyait encore la forme légère des papiers réduits en cendres.

— Je les ai brûlés pour que tu renonces à tes projets de rébellion, pour que tu restes toujours auprès de ta famille, dont le bonheur dépend de toi.

— Malheureuse, qu'as-tu fait?

— Elle a agi par mon ordre, s'écria le vieux magistrat en se levant avec autorité.

Mais cette fois Prévoit regarda son père en face, et lui dit d'un ton hardi :

— Vous avez commis un crime, monsieur; ces papiers appartenaien au pauvre peuple, qui avait fondé sur eux sa dernière espérance... Ah! si vous n'étiez pas mon père, ce serait mon tour de vous maudire!

Il retomba épuisé dans un fauteuil; il resta absorbé dans sa douleur, et quelques sanglots sortirent de sa poitrine. Mais cet abattement ne fut pas de longue durée; bientôt il releva la tête. Son visage exprimait la plus sublime résignation, il dit avec un calme mélancolique à sa femme agenouillée devant lui :

— Relève-toi, Angèle; votre punition à tous les deux sera bien cruelle; vous avez voulu me sauver, vous m'avez précipité dans l'abîme...

— Oh! non, non, mon bien-aimé, laissez-nous croire...

Un triste sourire se joua sur les lèvres de Prévoit.

— Je suis gravement compromis dans les événements de cette nuit, reprit-il. Ces papiers devaient être demain sous les yeux du parlement et ils eussent suffi peut-être pour me justifier... Maintenant je n'aurai pas de juges, on étouffera ma voix entre les murailles d'une prison, comme celle d'un obscur agitateur. On n'eût pas osé faire disparaître sans une apparence de légalité un citoyen qui protestait particulièrement contre un abus.

— Il a raison! s'écria le vieillard frappé d'une idée subite, tout recours à un tribunal est impossible maintenant, la preuve des griefs populaires étant anéantie... Mon Dieu! ajouta-t-il avec un cri du cœur, n'ai-je vécu si longtemps que pour causer la perte de mon fils?

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et demeurèrent étroitement embrassés.

— Prévoit, s'écria la jeune femme, ils vont venir l'arrêter. Fuis, au nom du ciel! fuis pendant qu'il est temps encore...

— Le peuple est en bas qui m'attend pour me flétrir sans doute du nom de traître, dit le secrétaire du clergé de la même voix triste et résignée; d'ailleurs où me cacher, que mes ennemis puissants ne sachent me trouver?

— Oh! fuyez, fuyez! reprit à son tour M. de Beaumont; fuyez, mon fils, cherchez à échapper quelques jours seulement à la captivité... Pendant ce temps, nous travaillerons à obtenir votre grâce; nous irons nous jeter aux pieds du roi, nous l'implorerons, nous le supplierons...

— Il est trop tard, murmura Prévoit en faisant signe d'écouter.

En effet la rue, jusque-là silencieuse, retentit tout à coup de mille bruits divers. On entendit d'abord les pas précipités d'une foule de gens qui s'enfuyaient, des cris de détresse, puis un galop de chevaux, des cliquetis d'armes, le roulement d'une voiture. On approcha avec grand fracas, on s'arrêta devant la maison même, et bientôt une voix forte prononça du dehors ces terribles paroles :

— Ouvrez, au nom du roi!

Quelques minutes après, une nuée de gens de police et de soldats se précipitait dans la salle où étaient Prévoit de Beaumont et sa famille. A leur suite en ra Malisset, dont la figure bouleversée rayonnait pourtant d'une joie infernale; il était assisté d'un commissaire et d'un inspecteur de police.

— Vous êtes mon prisonnier, dit le commissaire au secrétaire du clergé; rendez-moi votre épée.

Prévoit obéit sans résistance.

— Montrez-moi la lettre de cachet, dit le pauvre vieux magistrat, qui ne voyait que la légalité pour défendre son fils.

Le commissaire exhiba un papier timbré de la griffe royale et signé de Duval, secrétaire de M. de Sartines. Pendant ce temps, Malisset disait à l'infortuné jeune homme d'un ton insultant :

— Eh bien! chacun son tour, monsieur le philanthrope! Tout à l'heure c'était à nous de trembler devant vos goujats et votre canaille; maintenant nous prenons notre revanche... vous payerez cher, je vous jure, le quart d'heure que vous nous avez fait passer. Imprudent! ajouta-t-il plus bas, vous oubliez que si nous sommeillions, nous, notre ami le lieutenant de police avait les yeux ouverts... quoique, en vérité, ajouta-t-il avec amertume, comme s'il se parlait à lui-même, il ait été bien lent à nous secourir!

— Nous n'avons connu que fort tard tous les détails du complot, monsieur, dit respectueusement l'inspecteur qui avait entendu ces dernières paroles; il nous a fallu obtenir des ordres pour faire marcher les troupes, puis courir aux bureaux menacés, avant d'aller vous délivrer des mains de cette populace... Je vous l'assure, nous n'avons pas perdu de temps!

Le son de cette voix fit tressaillir Prévot; il regarda l'inspecteur avec attention.

— Jérôme Picot! s'écria-t-il enfin.

L'agent de police sourit ironiquement.

— Oui, reprit-il, ce matin j'étais Jérôme Picot, le pauvre tisserand, le père de famille dont l'enfant est mort de faim; mais, ce soir, je suis l'inspecteur Marais, qu'on veut bien appeler, ajouta-t-il avec modestie, la plus fine mouche de police de sûreté.

Prévot se détourna avec dégoût et dit seulement :

— Au moins ce n'est pas un homme du peuple qui a trahi la cause du peuple.

— Marchons, s'écria le commissaire, à qui M. de Beaumont venait de rendre la lettre de cachet avec un geste de désespoir.

— Je veux le suivre, dit Angele en se précipitant dans les bras de son mari; au nom du ciel, messieurs, ne nous séparez pas!

— Et votre fils! et moi! dit le vieillard douloureusement.

Le commissaire et l'inspecteur Marais lui-même semblaient émus de pitié à la vue de cette scène déchirante; mais un signe de Malisset les rappela à leur devoir. On repoussa brutalement la pauvre femme, qui alla tomber dans les bras de son père, et on entraîna Prévot de Beaumont.

— Adieu, mon père; adieu, Angele; adieu, mon enfant! s'écria-t-il d'une voix brisée: que Dieu et le peuple vous pardonnent comme je vous pardonne moi-même!

Angele trouva encore assez de force pour s'élançer vers son enfant, que le bruit de cette scène avait excité; elle le prit dans ses bras.

— Il te vengera! s'écria-t-elle d'une voix perçante en l'élevant au-dessus de sa tête.

Un éclat de rire de Malisset lui répondit. M. de Beaumont reçut l'enfant dans ses bras; la mère tomba évanouie de toute sa hauteur.

Quand elle revint à elle, des personnes de la maison lui prodiguèrent les soins les plus affectueux. M. de Beaumont sanglotait et tenait encore sur ses genoux le petit garçon, qui observait avec étonnement ce désespoir de son aïeul. Malisset et quelques gens de police étaient encore là, occupés à fouiller dans les papiers du secrétaire du clergé...

— Allons! il n'y a rien, dit enfin le surintendant d'un ton de regret; on nous aura trompés...

Il se préparait à sortir, sans même jeter un regard sur ses malheureuses victimes, quand Angele se leva tout à coup avec cette vigueur passagère que donne une fièvre ardente.

— Où est-il? s'écria-t-elle.

— A la Bastille, et pour toujours! dit le financier durement.

IX

La mansarde.

Le soir du 15 juillet 1789, Paris était en alarmes. Le tocsin sonnait à toutes les églises, les tambours battaient le rappel; de moment en moment, on entendait les coups de canon que l'on tirait pour tenir le peuple en éveil; on voyait passer des troupes des bourgeois bizarrement armés et courant vers la Bastille.

C'était, en effet, ce vieux rempart solide encore de la féodalité que l'on allait attaquer. Ces bataillons, mal alignés, mal vêtus, mal disciplinés des faubourgs s'avancèrent vers la formidable prison d'Etat en poussant des cris de liberté. Plus d'un, parmi les révoltés, sentait encore son cœur se glacer rien qu'à entendre ce terrible nom de *la Bastille*. On se souvenait de tous les hommes énergiques engloutis, depuis quelques années, par la lugubre forteresse. On prononçait presque en tremblant le nom des martyrs qui avaient gemi derrière ces murs de douze pieds d'épaisseur. Le pauvre peuple ne savait ni les souffrances du Masque de fer, ni les tortures de tant de grands seigneurs, victimes mortes et oubliées des siècles précédents; mais il déplorait, en regardant ses armes, les douleurs de l'infortuné Masers de Latude, le sort affreux d'un de ses plus braves défenseurs, Prévot de Beaumont, qui, disait-on, était mort depuis vingt deux ans à la Bastille, après une courte incarcération à Vincennes.

Or, pendant que la ville entière était en rumeur, pendant que les femmes, les enfants, les vieillards suivaient, en marchant au pas du tambour, leurs maris, leurs pères, leurs fils enrégimentés pour la cause populaire, les habitants d'une mansarde de la rue du Temple semblaient prendre une vive part aux événements qui se préparaient. La propreté, ce luxe du pauvre, donnait au simple et modeste mobilier de la petite pièce où ils étaient réunis, un caractère d'élégance et de bon goût.

Deux portraits en pied, richement encadrés, ornaient ce réduit. L'un représentait un vieillard en robe rouge de conseiller au parlement; l'autre, un jeune homme vêtu de noir, à l'œil inspiré, au regard grave et fier à la fois. Au bas de cette dernière toile, on pouvait encore lire sur un petit ecusson à demi effacé, peut-être par des larmes: *Hommage à*

mon Angele, le jour de sa fête, le... 1761. Evidemment, ces tableaux avaient pour leurs propriétaires un prix inestimable. C'était vers eux qu'on devait tourner les regards résignés dans la tristesse; c'était à eux qu'on devait sourire dans les moments de bonheur. Les âmes de ceux qu'ils représentaient semblaient être les génies tutélaires de ce pauvre foyer.

L'aspect des habitants de la mansarde, où l'on devinait que le froid se faisait vivement sentir en hiver, quoiqu'en ce moment l'air embrasé d'une soirée d'été circulât lourdement sous les combles, présentait le même contraste de noblesse et de pauvreté. C'était, d'abord, une femme de quarante-cinq ans environ; ses traits distingués, mélancoliques, désaient qu'elle avait été belle. Les souffrances, plus encore que l'âge, avaient dû creuser les rides profondes de cette figure douce et résignée. Quoique le costume de cette dame fût d'une étoffe commune et peu coûteuse, son extérieur trahissait une personne née pour le monde et l'opulence. Assise en face du portrait qui représentait un homme vêtu de noir, elle regardait les nobles traits reproduits sur la toile, comme la Madeleine devait regarder le Christ, du pied de la croix. Son visage était pâle; des larmes silencieuses coulaient sur ses joues, et ses lèvres murmuraient une prière. Debout près d'elle, et silencieux comme elle, un beau jeune homme contemplant aussi avec recueillement la peinture sacrée. Il portait l'uniforme des bas officiers des gardes françaises, et sûrement il ne devait qu'à son mérite le grade dont il était revêtu, car ce grade ne s'achetait pas. Son épée, jetée négligemment sur une table voisine, semblait attendre d'être tirée du fourreau pour le peuple. Enfin, un vieillard en veste grossière et en tablier de cuir se tenait à quelques pas, dans l'attitude du plus profond respect; il s'appuyait d'une main sur un vieux fusil rouillé et retournait dans l'autre son chapeau orné d'une large cocarde tricolore.

Cette contemplation pieuse semblait durer depuis quelques instants, quand la dame abaissa sur le jeune garde française ses yeux remplis de larmes.

— Jules, s'écria-t-elle avec exaltation, te souviendras-tu que tu es le fils de Prévot de Beaumont, et que tu as à venger ton père?

— Oh! je m'en souviendrai, ma mère, dit le jeune homme avec orgueil.

Madame de Beaumont, car c'était elle, sourit doucement. Puis elle fit signe à son fils de se rapprocher, et elle lui dit d'un air solennel :

— Avant de te laisser partir pour défendre une sainte cause, je te dois compte des motifs qui me poussent, moi pauvre femme et mère craintive, à te mettre les armes à la main, à t'exposer peut-être au sort du héros dont tu es le fils!

L'émotion la força de s'arrêter pendant quelques instants. Jules saisit ses deux mains qu'il couvrit de baisers. Elle reprit :

— Je t'ai parlé bien souvent, mon fils, de cette épouvantable nuit où je vis ton père pour la dernière fois. Tu étais encore presque au berceau, tu n'as pu en garder le souvenir; mais en ce moment terrible où l'on entraîna Prévot, je lui dis en te prenant dans mes bras: « Ton fils te vengera. » Ce vœu que j'ai fait en ton nom, Jules, c'est à toi de l'accomplir... Quand je le prononçai, j'étais riche encore, je ne savais pas qu'un jour cette cause du peuple deviendrait la mienne, que j'aurais aussi, et pour toi et pour moi, à déplorer la cherté du pain... Quoi qu'il en soit, ton père, en m'entendant prononcer ces paroles, nous regarda avec une suave espérance, sourit et s'abandonna à ses gardes... depuis ce temps, Dieu et les pierres de quelque cachot savent seuls ce qu'il est devenu!

Jules de Beaumont essaya d'interrompre Angele, dont ces souvenirs déchiraient le cœur, mais elle continua :

— Ce n'est pas tout, mon enfant, je te dois l'aveu d'une faute dont j'ai bien des fois demandé pardon à Dieu et à la mémoire de ton noble père. J'ai été bien coupable, le jour où voulant conserver à sa famille l'homme prédestiné qui avait une haute mission à remplir, j'ancantis les papiers dont la perte a causé tant de maux... Peut-être un pauvre vieillard, mort depuis en gémissant des suites de ma faute (et Angele jeta un regard sur un des portraits), pouvait-il réclamer une part dans la responsabilité de cet acte insensé, car il eût été trop hardi pour une femme ignorante et soumise aux ordres de son mari, comme je l'étais... Mon fils, c'est toi qui es chargé d'acquitter la dette de ton aïeul et la mienne envers ce malheureux peuple, qui, depuis si longtemps, souffre de la faim!

— Et je l'acquitterai, ma mère, je l'acquitterai, je vous le jure.

— Tu sais le reste, Jules; à cette époque déjà si éloignée de nous, je voudrais plusieurs fois aller me jeter aux pieds du roi pour lui demander la grâce de mon infortuné mari; je ne pus jamais pénétrer jusqu'au trône. Je me disposais à renouveler mes tentatives, quand on vint brutalement m'annoncer que ton père était mort en prison. On s'empara de tout ce qu'il possédait; on nous chassa de cette maison où tu étais né. Je fus forcée de me retirer dans cette mansarde avec une modique rente, qui est toute ma fortune, et ces deux portraits arrachés au prix de mes derniers bijoux, à la rapacité de nos persécuteurs... ce fut alors, mon fils, continua la pauvre femme en levant les yeux sur le vieil ouvrier d'un air affectueux, que cet excellent Boyrol, l'ami et le compagnon de ton père, vint nous trouver et nous offrit ses secours... il nous a aidés du travail de ses mains quand nos ressources ne pouvaient suffire à nos besoins, lui, père de famille, et qui avait aussi, de son côté, à lutter contre la misère!

Boyrel voulut parler ; mais la voix de madame de Beaumont était si vibrante et si plaintive, sa douleur avait un tel caractère de grandeur et de majesté, qu'il n'osa l'interrompre.

— J'ai dû te rappeler ces faits, mon fils, reprit-elle, afin qu'au moment de combattre les persécuteurs de ton père, tu comprennes bien tous tes devoirs, et aussi, Jules, pour que tu saches par quel douloureux sacrifice je veux expier mes anciennes fautes... je n'ai que toi, mon fils, pour tout bien, pour toute gloire et toute espérance, et je t'envoie peut-être à la mort !



Le Prévot de Beaumont.

Cette fois son courage de femme spartiate se brisa, elle laissa échapper des sanglots.

— Non ! ma mère, non ! je ne mourrai pas, s'écria le jeune garde française en la pressant sur son cœur ; Dieu serait injuste de vous priver ainsi un à un de tous ceux que vous avez aimés sur terre... Je reviendrai près de vous, je reviendrai bientôt... et cependant j'aurai vengé mon père, j'aurai purifié de mes larmes la pierre du cachot où il a rendu le dernier soupir !

— Allons ! courage, morbleu ! dit à son tour le vieux Boyrel d'un ton cordial quoique rude, toutes les balles et tous les boulets n'arrivent pas à leur destination, que diable ! d'ailleurs, madame, ajouta-t-il en baissant la voix et en se rapprochant d'Angèle avec mystère, M. Jules ne manquera pas d'amis. Pour ma part je sais combien il est bouillant et emporté, je veillerai sur lui, soyez-en sûre !

— Oh ! oui, veillez sur lui, dit Angèle en joignant les mains ; mettez le comble à vos bienfaits en le protégeant dans les combats comme vous l'avez protégé dans les misères de son enfance. N'oubliez pas qu'il est le dernier de la veuve dans cet impôt d'enfants généreux que chaque mère paye aujourd'hui à la patrie. N'oubliez pas...

— Je n'oublierai rien, interrompit Boyrel, qui sentait combien ces épanchements affaissaient le courage. Allons, monsieur, continuait-il en prenant son fusil et en se tournant vers Jules de Beaumont, il est temps d'aller retrouver nos camarades, ils sont si impatients, qu'ils commenceraient sans nous... et vous, madame, bon espoir ! Vous verrez que tout ira mieux que vous ne pensez ! Qui sait, ajouta-t-il comme entraîné par une idée dominante, quels secrets nous découvrirons derrière les vieilles murailles de cette prison d'Etat ? qui sait si des morts ne se lèveront pas comme par miracle du fond de ses cachots obscurs ? On raconte d'étranges choses sur la Bastille, et peut-être...

— Que voulez-vous dire ? s'écria le garde française avec précipitation.

— Eh bien, reprit le vieillard en étudiant l'effet de ses paroles, si l'on croit certains bruits répandus depuis peu, il serait possible que l'on trouvât dans les caveaux de la Bastille bien des vivants qui ont disparu depuis longtemps, et dont les familles ont reçu les extraits mortuaires, sans vouloir donner des espérances peut-être vaines...

— Malheureux ! vous allez la tuer avec vos récits incroyables ? s'écria Jules en courant pour soutenir sa mère qui chancelait ; et moi, ajouta-t-il en portant la main à sa poitrine, vous voulez donc que mon cœur se brise à force de battements ?

— En effet, ceci est un conte absurde, dit brusquement le vieillard, je suis un fou de vous rapporter de semblables propos ; cependant... partons partons ! interrompit-il précipitamment.

Il allait entraîner Jules quand un nouvel événement vint attirer son attention.

Pendant que le jeune de Beaumont faisait ses adieux à sa mère, une grande rumeur s'était élevée dans la rue en face de la maison. Bientôt ce furent des imprécations, des menaces proférées par mille voix irritées ; enfin un hurra terrible monta jusqu'à la mansarde où se passait la scène mélancolique que nous venons de raconter. Boyrel connaissait de loin le bruit de l'ennemi comme le marin connaît le bruit de la mer ; il courut à la fenêtre.

— Un rassemblement, dit-il, vient d'arrêter en face même de cette maison une magnifique voiture... un homme, un vieillard en descend... il est bien vêtu, mais son chapeau m'empêche de voir ses traits.

— A mort l'aristocrate ! A la lanterne, l'accapareur de blés ! hurla la foule avec rage.



La malédiction.

Boyrel se retourna vivement vers madame de Beaumont et vers son fils.

— Vous l'entendez ! dit-il avec une joie cruelle ; un de ces misérables vient de tomber entre les mains du peuple ; on l'aura reconnu sans doute pendant qu'il fuyait... Eh bien ! que justice se fasse, puisque le jour de la justice est venu !

— Oui, que justice se fasse, répéta Jules.

Et il cherchait à éloigner sa mère de la rue.

— Cependant, dit Angèle en frémissant, si l'on s'était trompé, si l'on avait pris pour un accapareur de blés quelque paisible bourgeois...

Elle n'avait pas achevé ces mots, que des pas précipités se firent

entendre dans l'escalier de la mansarde. Tout à coup la porte s'ouvrit ; un homme s'élança, pâle et hors d'haleine dans la petite chambre en s'écriant d'une voix suppliante :

— On me poursuit ! sauvez-moi ! sauvez-moi !

Comme l'avait dit Boyrel, c'était un vieillard dont l'extérieur annonçait l'opulence. Son air égaré, ses vêtements en désordre, attestaient l'effroi dont il était saisi ; il n'avait plus d'épée, et une cocarde tricolore qui ornait son chapeau montrait jusqu'à quel point il était disposé à céder aux exigences du moment.

X

La révélation.

Quoique cet ennemi ne parût pas bien redoutable, Boyrel attacha sur lui pendant quelques secondes un regard magnétique, puis tout à coup



Le serment.

il porta rapidement son fusil à l'épaule ; on eût dit d'un chasseur surpris un moment, ajustant une bête fauve qui vient de se lever sous ses pas.

Madame de Beaumont poussa un cri d'effroi.

— Boyrel, ce serait une lâcheté ! dit Jules en avançant le bras pour détourner le coup.

Il n'en eut pas besoin. Une réflexion aussi rapide que l'éclair avait fait changer de détermination au vieil ouvrier. Il laissa tomber son fusil, se précipita sur l'étranger et le saisit avec violence par le collet de son habit.

— Tu ne nous échapperas pas cette fois ! cria-t-il d'une voix tonnante en le secouant comme un roseau.

Le malheureux tomba sur ses genoux.

— Boyrel, dit le garde française en cherchant à dégager le suppliant de ses mains de l'ouvrier, vous êtes trop cruel dans votre haine !... Si cet

homme est un de nos ennemis, comme vous paraissez le croire, livrez-le au peuple qui le cherche ; mais que son sang ne coule pas sous les yeux et dans la demeure de ma mère !

— Ce sang, versé ici, serait une juste et légitime expiation ! s'écria Boyrel avec autorité. Jeune homme, savez-vous pour qui vous demandez grâce ?

— Oh ! je suis un honnête homme, un bon patriote, je vous le jure ! s'écria l'inconnu ; on m'a pris pour un autre... je suis un ami du peuple, moi... Ils viennent, continua-t-il en désignant l'escalier où se faisait déjà entendre un bruit confus de voix et de pas ; ils me tuent ! sauvez moi ; je suis un honnête homme.



Débarance du Prévôt de Beaumont.

— Infâme ! vous, un honnête homme ? Mais vous ne savez donc pas chez qui vous êtes, monsieur Pierre Malisset ?

Ce nom retentit comme un éclat de la foudre sur la tête des assistants. Madame de Beaumont se leva tout à coup, et désigna du doigt le financier prosterné :

— C'est lui, mon fils, s'écria-t-elle ; que ton père me pardonne de n'avoir pas reconnu d'abord un de ses assassins.

Mais, effrayée de la sentence qu'elle venait de porter par ce geste et ces paroles, elle retomba sur son siège en se couvrant les yeux.

— Pierre Malisset ! répéta Jules de Beaumont.

Il hondit et tira son épée qui flamboyait moins encore que ses yeux.

Mais au même instant la foule qui cherchait Malisset se rua dans la chambre. Des hommes armés de leur seule colère, des femmes aux cheveux épars, des enfants même envahirent cette étroite mansarde pour s'emparer de l'ennemi commun.

— Le voilà ! disait-on ; c'est Malisset ! C'est ce brigand qui a si longtemps affamé le peuple ! A mort ! à la lanterne !

Des mains crispées par la rage se tendirent vers le financier.

Mais Boyrel n'avait pas lâché son prisonnier ; il repoussa par un effort énergique, le jeune de Beaumont qui voulait frapper l'assassin de son père ; la foule qui voulait mettre en pièces un de ses plus cruels ennemis. Il traîna Malisset jusqu'au pied du portrait de Prévôt de Beaumont, comme pour le mettre sous la sauvegarde de cette sainte image.

— Silence et arrière tous, s'écria-t-il d'une voix qui domina le tumulte et les vociférations ; si je n'avais besoin que cet homme vécu

encore quelques instants, aurais-je laissé à d'autres le soin de nous venger.

— Non, non, pas de retards ! répondit-on de tous côtés ; vous êtes des traîtres, vous voulez le sauver !

— Qui ose appeler traîtres, dit Boyrel d'une voix imposante, le fils et l'ami de Prévot de Beaumont, dans la maison de Prévot de Beaumont, en présence de la veuve de Prévot de Beaumont ?

A ce nom révéral, la foule se recula avec respect. L'ouvrier jouit un moment de ce triomphe.

— Mes amis, reprit-il avec chaleur, j'ai conservé la vie de ce misérable, parce que j'attends de lui de grandes et importantes révélations... J'ai voulu apprendre de sa bouche ce qu'il a fait, lui et ses infâmes complices, de l'homme sublime dont vous voyez ici le fils et la femme.

Cette question produisit sur Malisset l'effet d'une pile galvanique sur un cadavre. Il se releva, et s'appuyant contre la muraille, il demanda timidement :

— Et si je réponds avec sincérité, si je vous apporte de bonnes nouvelles au sujet de celui dont vous me parlez, dites, me ferez-vous grâce ?

La foule resta immobile et muette ; mais Angèle, dans un élan d'enthousiasme, se précipita aux genoux du financier. Le peu de mots qu'il venait de prononcer lui avait donné de bien douces espérances.

— Oh ! oui, oui, parlez, monsieur, s'écria-t-elle, dites-moi qu'on m'a trompée, qu'il existe encore, dites cela, monsieur, et, je vous le jure, vous serez libre ; je me traînerai à deux genoux s'il le faut, devant ces braves gens pour leur demander votre vie, et ils ne me la refuseront pas !

— Et moi, dit le jeune garde française en élevant son épée, je pourrais, je crois, vous défendre jusqu'à la dernière goutte de mon sang contre une nation entière, si vous m'apprenez que mon père est encore vivant !...

— Il est encore vivant ! dit Malisset en relevant la tête, et il osa pour la première fois regarder la foule.

Des cris de joie et d'étonnement s'échappèrent de toutes les bouches. Angèle tomba évanouie dans les bras de son fils.

Le premier moment de trouble et d'agitation passé, Boyrel, qui faisait les fonctions de juge-instructeur devant le tribunal populaire, reprit en s'adressant à Malisset :

— Ne nous trompez pas, monsieur ; malheur à vous si vous mentez !... Où est à présent Prévot de Beaumont ?

Malisset se tut pendant quelques secondes. Il semblait hésiter entre deux écueils également redoutables ; mais il pensa sans doute qu'en face d'une révolution les secrets d'Etat les plus importants ne pouvaient plus être des secrets : le danger le plus pressant l'emporta.

— M. Prévot de Beaumont est encore à la Bastille ! dit-il enfin.

— Vous l'entendez ! s'écria Jules en courant vers la porte, mes amis, à la Bastille !

Boyrel l'arrêta au moment où il allait sortir, entraînant une partie des assistants avec lui.

— Vous ne savez pas encore si cet homme ne nous trompe pas, afin de se sauver, dit-il ; laissez-moi l'interroger encore.

Le jeune homme revint près de sa mère ; elle le remercia par son sourire divin, d'avoir été oubliée dans cet élan d'amour filial.

Monsieur, reprit Boyrel en se tournant vers Malisset, il nous faut la vérité et la vérité entière... Prenez-y garde ! Nous voulons connaître le sort de notre défenseur, à partir du jour de son arrestation. Parlez avec franchise, puisqu'on vous a promis de vous pardonner à ce prix. Nous le savons bien, on n'a pas eu de pitié pour l'ennemi des accapareurs ; nous ne vous croirions pas si vous disiez qu'on l'a traité avec douceur !

Malisset promena des regards inquiets sur ceux qui l'entouraient. Comme l'avait dit Boyrel, un mensonge n'aurait pu tromper le peuple ; d'un autre côté, la vérité nue était peut-être de nature à soulever contre lui quelque nouvel orage. Il se résigna pourtant à dire la vérité ; d'ailleurs, dans le désordre d'esprit où il était, il n'avait pas le temps de préparer un mensonge.

— M. Prévot de Beaumont, balbutia-t-il, avait commis un de ces crimes que certains gens haut placés ne pardonnent pas. Sans se douter peut-être de l'importance de son entreprise, il avait menacé une institution sans laquelle, malheureusement, l'Etat ne pouvait plus se soutenir à cause du déplorable état des finances. Le traité des blés du roi...

— Le pacte de famine ! hurla le peuple.

— Le pacte de famine donc, puisqu'il vous plaît d'appeler ainsi cet acte financier, reprit Malisset tremblant, était un de ces secrets auxquels on ne doit pas toucher sous peine de haute trahison... Or on avait acquis la certitude que Prévot de Beaumont savait tout ce qui était relatif à ces vastes spéculations. Il n'avait pas besoin de fournir, par un appel aux armes, un prétexte à son arrestation ; le jour où il avait laissé seulement soupçonner de l'hostilité contre ces manœuvres, il était perdu. Aussi ne faut-il pas s'étonner des rigueurs exercées contre lui dans les cinq prisons qu'il a successivement traversées !

— Cinq prisons ! répéta Angèle en levant les mains au ciel.

— Dites tout ! s'écria Jules d'une voix retentissante.

— Oui, cinq prisons, reprit Malisset de plus en plus convaincu que la

vérité dans toute son horreur pouvait seule le sauver parce qu'elle ne serait pas suspecte à ses auditeurs ; d'abord il a été transporté à Vincennes. Là, on l'a enchaîné par le milieu du corps dans un cachot obscur ; il couchait sur une planche ; sa nourriture se composait de deux onces de pain et d'un verre d'eau.

Un cri d'horreur s'éleva dans l'assemblée.

— Oh ! je repousse la responsabilité de semblables cruautés ! continua le financier. Je vous l'ai dit, braves gens, d'autres plus puissants et plus vindicatifs ont accompli cette épouvantable vengeance... Je suis un homme paisible, et depuis que je me suis retiré des affaires, je vis tranquille et sans passion dans ma retraite.

— Et vous jouissez en paix des richesses que vous nous avez extorquées hardi à hard, dit une voix menaçante.

Malisset feignit de n'avoir pas entendu cette interpellation.

— Depuis, reprit-il, en cherchant à abrégier ce pénible interrogatoire, M. de Beaumont a été transporté à la Bastille, où il a souffert les mêmes traitements qu'à Vincennes. De là, il a été envoyé à Charenton, et confondu avec les malheureux fous de cette maison, puis à Bicêtre, où il a été confondu avec les assassins, enfin il a été ramené à la Bastille, et il a été oublié.

— Mais, demanda madame de Beaumont, en faisant un effort pour prononcer quelques paroles, que signifie cet extrait mortuaire, cette confiscation de nos biens ?...

— On savait, madame, que vous aviez le projet d'aller vous jeter aux pieds du roi pour lui demander la grâce de votre mari ; il fallait à tout prix prévenir cette démarche ; elle eût été un scandale public.

— On plutôt les ennemis implacables de Prévot craignaient que le roi ne fit grâce !

— Le roi ne le pouvait pas, madame, dit Malisset comme entraîné par la force de la vérité ; le roi savait tout, et tout se faisait par son ordre.

— Vous l'entendez ! s'écria Boyrel en regardant la foule.

On entendit des imprécations contre le feu roi Louis XV, le Bien-Aimé.

— Eh bien ! comment Turgot et Necker qui, dit-on, étaient des ministres probes et honnêtes, n'ont-ils pas rendu la liberté à l'infortuné Prévot ? demanda un des assistants.

— Turgot et Necker avaient annoncé en arrivant au pouvoir qu'ils feraient pendre les accapareurs, qu'ils déchireraient le pacte de famine... Mais il y a quelque chose de plus puissant que les ministres et même que les rois, c'est la nécessité d'Etat. Le pacte existe encore et Prévot de Beaumont est encore à la Bastille.

Malisset s'arrêta et sembla attendre avec inquiétude de nouvelles questions.

— Voyez-vous cet homme !... s'écria Boyrel d'un ton exalté en désignant le financier, il vient de faire pour la révolution le plus beau plaidoyer qui soit jamais sorti d'une bouche humaine ! Avec de semblables récits un peuple peut reculer des montagnes.

— Laissez-moi donc me retirer, demanda Malisset timidement.

— Qu'il parte ! dit une voix dans la foule ; sa franchise l'a sauvé pour aujourd'hui, nous verrons plus tard.

Une demi-heure après, Boyrel, qui venait d'accompagner Malisset jusqu'à sa voiture pour le défendre contre les émeutiers, rentra dans la mansarde. La foule s'était retirée ; madame de Beaumont et son fils, agenouillés devant le portrait de Prévot, priaient toujours et pleuraient, mais cette fois de bonheur et d'espérance.

— Enfant, dit-il de sa voix rude, votre père vous attend à la Bastille !

— Mon père ! s'écria le jeune homme ; je croyais avoir à le venger, j'ai à le sauver... marchons !

Il embrassa sa mère et suivit Boyrel.

XI

Le combat.

Le lendemain dès le matin (14 juillet 1789), une foule immense était réunie devant la porte principale de la Bastille. Le temps était beau, le ciel pur ; le soleil brillait dans tout son éclat. Ce chaud soleil des jours caniculaires, qui brûle les cerveaux et fait fermenter dans les âmes les passions destructives, n'avait pas cette fois encore manqué son effet sur la population parisienne ; elle s'agitait menaçante et terrible autour de la forteresse.

Cependant le vieil et noir édifice ne s'était pas encore ému du bruit de cet orage prochain. Ses neufs tours s'élevaient toujours fièrement, avec leurs couronnes de créneaux gigantesques, avec leurs ceintures de murailles et de fossés. Pas un soldat ne se montrait aux petites fenêtres ouvertes çà et là comme des meurtrières ; on eût dit que la Bastille voulait se défendre seulement par l'épaisseur de ses murs, par la masse imposante de sa construction, *mole sua*. Son pont-levis été levé, ses ca-

nous, bourrés de mitraille, dormaient immobiles au haut des plates-formes ; elle attendait.

A midi, pas un seul coup de fusil n'avait encore été tiré. Le peuple et la Bastille, comme deux adversaires géants, se mesuraient du regard sans qu'aucun d'eux osât attaquer l'autre le premier.

Tout à coup une nouvelle troupe déboucha bruyamment par la rue de la Cerisaie. Les arrivants étaient armés :

— Vingt-sept mille fusils et des canons sont au pouvoir du peuple ! dit l'un d'eux d'une voix joyeuse. Que ceux qui n'ont pas d'armes aillent en chercher à l'hôtel des Invalides.

Un hurra universel accueillit cette grande nouvelle ; aussitôt une partie de la foule se précipita vers le boulevard en poussant déjà des acclamations de triomphe.

Cependant une petite troupe de gens déterminés et bien pourvus d'armes s'étaient cantonnés près de la place ; elle ne sembla pas s'apercevoir de l'espèce de mouvement rétrograde occasionné par cette désertion momentanée. Jules de Beaumont et Boyrel qui en étaient les chefs s'entretenaient à demi-voix d'un hardi projet qu'ils méditaient, quand un de ces personnages importants, qui jouent dans les émeutes le rôle de la monnaie du coche, s'approcha du jeune militaire, et lui dit avec brusquerie :

— Est-ce ici votre place, monsieur ! ne devriez-vous pas être avec vos camarades, les gardes françaises ?... en ce moment ils conduisent ici les canons que nous venons de prendre aux Invalides !

Jules de Beaumont lui jeta un regard de dédain et de colère.

— Moi, m'éloigner un seul instant ! s'écria-t-il, oubliant dans sa préoccupation filiale que l'étranger n'était pas dans la confiance de ses secrets ; moi, perdre de vue une minute ces murailles derrière lesquelles gémit mon père !... Monsieur, ajouta-t-il avec chaleur en montrant une des grosses pierres sur lesquelles s'abattait le pont-levis, j'ai passé la nuit sur le seuil de la Bastille pour qu'on ne me ravisse pas le trésor qu'elle renferme... mon poste est là, au premier rang, et vous allez voir que je ne reculerai pas.

Un jeune ouvrier de la bande de Boyrel parut tenant à la main deux de ces lourdes haches dont se servent les charpentiers pour équarrir les poutres.

Boyrel en prit une, Jules de Beaumont s'empara de l'autre. Le meneur les regarda avec étonnement, sans comprendre leur projet.

En avant du pont-levis, sur les bords extérieurs du fossé, s'élevait un corps de garde abandonné par la garnison, qui s'était retirée dans l'intérieur de la forteresse ; le toit de ce corps de garde pouvait être atteint facilement, et de là on pouvait se porter à portée d'abattre les chaînes du pont. Ce fut vers cet édifice que se dirigèrent Boyrel et son pupille. Jules, lesté, ardent, eut promptement escaladé le toit, et il s'élança vers le point le plus rapproché des chaînes en brandissant sa pesante hache. La foule attentive ne savait encore dans quel but ces deux hommes s'exposaient à recevoir à bout portant le feu des assiégés.

Boyrel allait ainsi frapper la chaîne du pont ; Jules de Beaumont le retint par le bras.

— Au nom de mon père ! s'écria-t-il avec solennité, laissez-moi porter le premier coup à la Bastille !

Et sa hache s'abattit lourdement sur les énormes anneaux de fer ; Boyrel l'imita. Les coups des deux audacieux se firent entendre, à intervalles égaux, par-dessus le tumulte et se prolongèrent dans les vastes cours de la vieille prison d'État.

En ce moment, une terreur panique s'empara de la foule. On venait de voir des fusils sortir des meurtrières, des artilleurs se montraient au haut des tours, tenant des mèches allumées au-dessus de leurs pièces. La plupart des assaillants prirent la fuite, épouvantés par cette terrible démonstration.

— Ces gens-là sont fous ! dit le meneur en jetant loin de lui son beau fusil neuf afin de courir plus vite ; par leur précipitation, ils vont nous faire massacrer tous.

D'autres, plus généreux, poussèrent de grands cris pour avertir Jules et Boyrel du péril ; mais Jules et Boyrel ne semblaient rien entendre. Les soldats qui venaient d'apparaître tout à coup aux fenêtres, aux meurtrières, derrière les créneaux, préférèrent des menaces et des imprecations en leur ordonnant de descendre de leur poste au plus vite ; mais les téméraires, sans se déranger, sans même tourner la tête pour savoir ce qu'il y avait à craindre, continuaient leur bruyante besogne, frappant en cadence les chaînes de fer qui commençaient à céder.

— Reprenez-vous, ou vous êtes morts ! cria une voix terrible du haut d'une tour.

Jules et Boyrel frappèrent à la fois un coup plus terrible que les autres ; les chaînes se rompirent, le pont tomba avec un bruit épouvantable, livrant aux assiégeants l'entrée de la première enceinte de la Bastille.

— Vive la liberté ! cria le peuple en s'avancant avec impétuosité au milieu du nuage de poussière que cette chute venait d'élever.

— Mon père ! mon père ! dit Jules de Beaumont.

Il jeta sa hache, devenue inutile, et s'élança dans l'avant-cour, où déjà se ruait la foule. Une effroyable décharge de mousqueterie se fit entendre ; Jules s'empara du fusil d'un homme blessé mortellement à ses côtés, et quand Boyrel vint joindre son pupille, le combat était défi-

nitivement engagé entre la garnison de la Bastille et la population parisienne.

On connaît la suite des événements de cette mémorable journée ; à cinq heures, la Bastille était prise.

Pendant la lutte, ni Boyrel, ni Jules de Beaumont ne reculèrent d'un pas. Entourés de quelques ouvriers, parents ou amis du vieux Boyrel, on les vit continuellement charger et décharger leurs armes, sans s'inquiéter de ceux qui tombaient autour d'eux ; ils semblaient puiser une ardeur toujours nouvelle dans ce nom magique de Prévot de Beaumont, qu'ils prononçaient parfois en jetant aux échos de la prison féodale le bruit d'une explosion nouvelle. Cependant, Boyrel n'avait pas oublié les prières de la mère de Jules ; souvent il le prit par le bras pour lui faire éviter une balle, souvent il le couvrit de son corps le jeune soldat que son courage emportait trop loin. L'homme du peuple continuait d'acquitter la dette du peuple envers la courageuse famille de Beaumont.

Jules fut le premier à pénétrer dans l'intérieur de la forteresse, aussitôt que le second pont-levis fut baissé ; mais Boyrel, encore tout échauffé par le combat, s'arrêta sur le revers extérieur du fossé. Il appela le jeune ouvrier qui avait précédemment apporté des haches, et il lui donna une mission pour madame de Beaumont, qui était en proie sans doute à de mortelles inquiétudes.

Jules, entraîné par son impatience filiale, avait traversé la grande cour sans faire attention à la scène de terreur et d'extermination dont elle était le théâtre ; il ne voyait rien dans ce moment suprême où il allait enfin apprendre le secret de l'impitoyable Bastille à l'égard de ce père qu'il vénait comme Dieu sans avoir jamais vu que son image. Un vaste escalier était devant lui ; il le franchit avec rapidité, fit tourner lourdement sur ses gonds rouillés une porte en chêne de vingt pieds de haut ; alors une longue suite de corridors humides et obscurs se montra devant lui.

Sans s'arrêter pour réfléchir ou pour chercher un guide, il s'élança dans ce dédale sans fin de galeries et de cachots. A mesure qu'il s'éloignait de la porte par laquelle il était entré, l'obscurité et le silence devenaient plus complets. Bientôt il n'entendit plus ces cris effrénés, ces coups de fusil continus qui retentissaient encore dans le lointain ; les murs de la Bastille étouffaient le tumulte du dehors, comme ils avaient si longtemps étouffé les soupirs du dedans.

— Prévot de Beaumont ! Prévot de Beaumont ! cria-t-il d'une voix forte.

Il s'arrêta pour écouter si quelque plainte, quelque gémissement répondrait à cet appel. Sa voix se prolongea dans la profondeur des corridors, un écho sec répéta encore quelques instants le bruit de ses pas ; puis tout retomba dans un silence morne et sépulcral.

XII

Le cachot.

Tout à coup, à l'angle d'une galerie basse, plus effrayante que les autres, le jeune garde française aperçut une porte donnant accès dans les souterrains du château. Une petite lampe, à demi éteinte, faite d'huile, éclairait faiblement les premières marches d'un escalier qui semblait descendre dans les entrailles de la terre. Son cœur se serra à cette vue ; on eût dit de l'entrée d'un tombeau. Mais le souvenir de son père vint lui rendre la force et le courage.

— Il est là ! murmura-t-il en courant vers les souterrains.

Il s'enfonçait déjà dans ce gouffre méphitique et ténébreux, quand un bruit confus se fit entendre à l'autre bout de la galerie. Bientôt il reconnut Boyrel, accompagné de quelques-uns de ses compagnons qui s'étaient munis de flambeaux. Au milieu d'eux marchait un porte-clefs qu'ils avaient amené de force pour leur servir de guide. Boyrel courut avec joie vers son pupille, et il voulut lui faire des reproches de l'avoir quitté un moment.

— Boyrel, interrompit précipitamment l'impétueux Beaumont, un seul mot : mon père...

— Il vit ; il est là, répondit le vieil ouvrier en désignant l'entrée du souterrain.

— C'était Dieu qui me conduisait ! s'écria Jules en tombant dans les bras de son ami.

On se mit à descendre l'escalier tortueux et glissant des cachots. Tout en marchant sous ces voûtes noircies par le temps et par la fumée des lampes, Jules trouva assez de force pour demander au porte-clefs dans quel état ils allaient trouver son père.

— Oh ! il se porte bien, celui-là ! dit le géblier d'un ton bourru, et adouci néanmoins par la terreur que lui inspirait la victoire du peuple : c'est un de ces corps de fer qui sentent les prisons... Cependant, ajouta-t-il avec un geste expressif, quelquefois la raison...

— Oh ! mon Dieu ! serait-il devenu insensé ?

Le géblier, sans s'expliquer davantage s'arrêta devant une porte basse

dont il chercha longtemps la clef dans l'énorme trousseau suspendu à sa ceinture. La minute qui s'écoula pendant cette recherche parut un siècle aux assistants. Quand la porte s'ouvrit, tous se précipitèrent dans le cachot; Jules s'avança les bras tendus vers le prisonnier, il s'arrêta aussitôt frappé d'horreur.

À la lueur des torches qui portaient ses compagnons, car le jour pénétrait seulement dans ce souterrain par un étroit soupirail qui brillait à la voûte comme une étoile près de s'éteindre, il aperçut, gisant sur un peu de paille, une pauvre créature écrasée sous le poids de ses chaînes. C'était un vieillard maigre, jama, aux membres roidis par l'humidité du cachot. Il était vêtu d'un de ces sarreaux de toile grossière, costume ordinaire des prisonniers de la Bastille. Une longue chevelure blanche et une barbe blanche presque aussi longue que la chevelure, empêchaient de voir son visage profondément sillonné de rides. Il porta péniblement à ses yeux sa main décharnée, comme si l'éclat subit des lumières eût blessé sa vue.

— Qui est là? demanda-t-il d'une voix cassée et traînante.

Jules, revenu de son premier mouvement de surprise et de terreur, allait s'élançer vers le vieillard et lui prodiguer les noms les plus doux; mais Boyrel, qui voyait quels ménagements nécessitait la faiblesse physique et morale du malheureux prisonnier, retint par le bras l'impétueux jeune homme et lui fit signe de se taire. Jules obéit avec effort à cette injonction, dont il sentait l'importance. Tout le monde se tut à son exemple.

Alors Boyrel, dont les yeux étaient pleins de larmes, se mit à genoux devant le vieillard.

— Ami, soupira-t-il, c'est la liberté.

Le prisonnier ne répondit pas; mais une expression de béatitude céleste se montra sur son visage, comme si un ange se fût penché sur lui pour glisser à ses oreilles des consolations divines.

— Vos sens ne vous trompent pas, Prévot de Beaumont, continua Boyrel, devinant sa pensée; c'est un homme qui vous parle, c'est un frère...

— Qui êtes-vous donc? demanda le vieillard après un nouveau silence.

— Je suis, dit Boyrel avec plus de force et avec un accent solennel, je suis un envoyé du peuple que vous avez tant aimé, et je viens vous dire: Prévot de Beaumont, levez-vous, vous êtes libre!

Le prisonnier sembla retrouver une partie de ses facultés; il s'agita sur la paille.

— Cet appel, je l'ai attendu bien des heures, dit-il; il ne s'est pas fait entendre... Maintenant, il est trop tard; ils ont épuisé ma force et mon courage; ils ont tué avant le temps, et l'âme qui pense et le corps qui agit... Voyez, je ne peux plus me lever à la voix du peuple, et puis mes souvenirs se sont éteints... Oh! aidez-moi donc, aidez-moi donc! continua-t-il en s'agitant, comme s'il eût voulu réveiller son intelligence engourdie par tant d'années de souffrances.

Boyrel ordonna au geôlier d'ôter les fers du prisonnier, et pendant que Jules, tout palpitant d'émotion, l'aidait dans cette pieuse occupation, il fit boire au vieillard quelques gouttes d'une potion cordiale qu'il avait eu soin d'apporter. Pendant cette opération, Prévot, qui jusque-là avait tenu sa main devant ses yeux pour les garantir de l'éclat des lumières, la laissa tomber un moment et poussa un grand cri. Il venait de voir les nombreux spectateurs de cette scène lugubre.

— Ces hommes, qui sont-ils? demanda-t-il avec une terreur d'enfant.

Jules ne pouvait plus se contenir; mais Boyrel sentit qu'il n'était pas prudent d'éprouver sitôt le malheureux prisonnier par une forte émotion.

— Prévot de Beaumont, reprit-il, ne connaît-il plus les enfants de ce peuple pour lequel il s'est si noblement dévoué autrefois?... ne vous souvient-il plus de cette vie passée, de cette vie si pleine de grands projets, de riches espérances et d'actions héroïques?

Le vieillard parut réfléchir, et dit en s'animant à mesure qu'il parlait:

— Attendez, oui, je commence à me souvenir... les pauvres avaient faim, n'est-ce pas? partout la misère, des figures pâles, des haillons, des cris de rage... moi j'eus pitié de ces souffrances: oui, c'est cela. Il y avait une ligue entre quelques méchants; moi je voulais briser cette ligue. Oh! j'y suis maintenant; le Pacte de Famine! je voulais anéantir le Pacte de Famine!...

Prévot de Beaumont s'arrêta encore; Boyrel lui donna quelques gouttes de cordial, et le martyr sembla retrouver peu à peu les forces nécessaires à la continuation de ce douloureux entretien.

— Vous souvient-il aussi, reprit Boyrel en soulevant avec précaution la tête de Prévot, tandis que Jules frictionnait en silence les bras et les jambes de son père endolori par les fers, vous souvient-il aussi d'un pauvre ouvrier qui vous aidait de son crédit auprès des petites gens comme lui? cet ouvrier, cet ami, c'était Boyrel, le charpentier... c'était moi...

Le vieillard chercha dans sa tête une idée vague et presque effacée; il dit au bout d'un moment:

— J'ai oublié votre nom, frère, mais je me souviens de votre personne.

Il tendit sa main tremblante à Boyrel; ce fut Jules de Beaumont qui la couvrit de larmes et de baisers. Le vieil ouvrier lui fit signe de prendre patience encore quelques instants. Il allait recommencer ses questions

quand le vieillard, qui, pendant cette pose avait balbutié quelques paroles intelligibles, se dressa tout à coup sur son séant:

— Attendez, s'écria-t-il en se pressant le front comme pour aider l'effort de la mémoire, je me souviens encore... mon père! qu'avez-vous fait de mon père?... et Angèle, cette douce et belle créature qui m'est apparue si souvent dans mes rêves du cachot, au temps où je rêvais encore, qu'est-elle devenue?... et mon fils, cet enfant si blond et souriant qui devait me venger?...

— Le voici, mon père! s'écria le jeune de Beaumont en s'élançant dans ses bras, il a tenu le vœu que sa mère avait fait en son nom.

Pendant cette scène, plusieurs assistants avaient éteint leurs flambeaux dont l'éclat fatiguait la vue de l'infortuné Prévot; une seule torche était restée allumée, et cette lueur douce lui permettait de distinguer tout ce qui l'environnait. Il put donc contempler ce fils que le ciel lui rendait. Quand il eut envisagé ce noble et beau jeune homme dont les traits exprimaient tant de bonheur, de vénération et d'amour, un cri d'orgueil et de joie s'échappa de sa poitrine; il le pressa dans ses bras, et une larme, la dernière peut-être, coula lentement sur ses joues osseuses, comme pour annoncer que dans ce vieillard presque mourant quelques minutes auparavant, le cœur venait de se réveiller après l'intelligence et la mémoire.

Tout à coup le prisonnier repoussa son fils.

— Enfant, qu'as-tu fait de ta mère? demanda-t-il.

Jules allait répondre, quand madame de Beaumont, prévenue par les soins de Boyrel, entra dans le cachot; elle se jeta à genoux sur la paille où gisait le martyr.

— Je viens vous demander pardon pour votre père qui n'est plus! s'écria-t-elle. Prévot de Beaumont, ayez pitié de moi, car depuis plus de vingt ans j'ai cruellement expié ma faiblesse... Mon fils, ajouta-t-elle en s'adressant à Jules, intercédez pour votre mère.

Le prisonnier les regarda tous deux à genoux; une ineffable expression de félicité se montra sur son visage. Il leur tendit la main; mais, comme si cette dernière émotion eût été trop violente pour son organisation défaillante, il s'affaissa sur la paille en prononçant des mots inarticulés.

— Le voilà retombé dans ses accès, dit le geôlier avec indifférence. Maintenez-vous ne pourrez de longtemps tirer de lui une parole...

— Portons-le en haut, dit Boyrel, l'air de la liberté le ranimera peut-être.

Il le prit dans ses bras; Jules souleva avec de religieuses précautions la tête de son père, tandis qu'Angèle soutenait en pleurant ses mains glacées. Puis ils montèrent lentement l'escalier du souterrain, accompagnés de leurs amis; ce triste cortège s'avança vers la grande porte qui donnait dans la cour principale de la Bastille.

Cette cour présentait en ce moment un aspect grandiose et terrible. Le soleil couchant dorait encore les créneaux des hautes tours, mais l'obscurité commençait déjà dans l'enceinte profonde qu'entouraient ces bâtiments lugubres. Les ponts-levis, baissés, laissaient apercevoir dans le lointain la foule bruyante, les batteries de canon dirigées par le peuple contre la forteresse. Un nuage de poussière et de fumée planait dans une atmosphère tiède et immobile au-dessus de toutes ces têtes flottantes. Des gardes françaises avec leurs brillants uniformes, des gens du peuple en vestes grises ou demi-nus, des clercs de la basoche avec leur costume écarlate, et même des ecclésiastiques en soutane noire, mais tous armés, tous glorieux de leur cocarde tricolore, la poitrine encore haletante de la fatigue du combat, allaient et venaient, faisant entendre continuellement des cris de triomphe et de menace, de haine et de liberté. Ça et là des cadavres étaient foulés aux pieds; à l'écart, dans les angles obscurs de cette cour, gémssaient quelques blessés qu'on ne regardait pas. On avait aussi transporté là des prisonniers arrachés, comme Prévot de Beaumont, aux impitoyables souterrains de la Bastille. La foule se pressait alentour pour voir ces victimes des passions politiques, ces squelettes vivants qui avaient oublié leur nom et leur histoire, et dont plusieurs moururent de saisissement à la vue de la lumière du ciel.

Sans doute, cet éclat lumineux, cet air libre et léger, ce mouvement et ce bruit, au sortir d'un cachot où tout était silencieux, immobile et noir, produisit sur Prévot de Beaumont une impression non moins profonde. Il s'agita convulsivement entre les bras de ses libérateurs; son organisation débile et malade fut sur le point de se briser sous l'action d'une vivacité surabondante. On le déposa sur le perron, exposé aux regards de la foule, et il resta quelques instants sans mouvement et sans voix.

Cependant les gens du peuple qui remplissaient la cour, à la vue de cet homme effrayant de vieillesse et de maigreur, à la vue des soins respectueux et pleins d'amour que lui prodiguaient ce jeune militaire, cette femme en pleurs, ces jeunes gens, attentifs et empressés, accoururent avec empressement pour savoir quelle était cette triste victime des vengeances du pouvoir. Bientôt le nom de Prévot de Beaumont fut dans toutes les bouches; on se rappelait son dévouement, ses souffrances. Dans ce moment d'enthousiasme, il n'en fallait pas tant pour exciter l'admiration jusqu'au fanatisme; chacun voulait contempler les traits flétris de celui qui avait fait jadis une si terrible guerre aux accapareurs et au pacte de famine.

— Vive Prévot de Beaumont! crièrent mille voix.

— Portons-le en triomphe autour des remparts de la Bastille ! proposa l'orateur du matin.

— Oui, oui, en triomphe ! répéta-t-on de toutes parts.

On voulut élever le prisonnier sur quelques bras entrelacés ; mais Boyrel se jeta au-devant des enthousiastes et s'écria d'une voix de tonnerre en les repoussant :

— Insensés ! ne voyez-vous pas qu'il va mourir ?

Cependant, cette vigoureuse constitution, qui avait résisté aux privations et aux tortures du cachot, n'avait pas cédé tout à fait sous l'influence dévorante d'un air trop vif et trop pur. Bientôt elle sembla reprendre le dessus. Le vieillard, le premier moment de crise passé, respira plus librement ; on redoubla de soins pour le rappeler à lui, et on eut enfin la joie de lui voir rouvrir les yeux.

Le peuple salua par un redoublement de vivats et de cris de liberté ces symptômes favorables, et cette fois les acclamations ne semblaient pas frapper inutilement l'oreille de Prévot de Beaumont. Il écouta un moment, sa physionomie prit une expression de méditation profonde ; puis tout à coup fit un violent effort, se leva debout, au grand étonnement des spectateurs, et prononça quelques paroles qu'on ne put entendre.

Aussitôt, un profond silence s'établit dans cette vaste cour ; les blessés eux-mêmes retinrent leurs plaintes et leurs gémissements. Tous les regards se tournèrent spontanément vers ce cadavre vivant, à la longue barbe blanche, aux membres tordus, comme s'il sortait d'une tombe étroite. Debout sur le perron, du haut duquel il dominait la foule, appuyé, d'un côté, sur un jeune homme pleine de force et de vigueur, de l'autre, sur une femme vieille et courbée comme lui, il tendit son bras décharné vers la foule attentive :

— Le grand peuple qui a conquis la liberté, dit-il d'une voix faible et cependant distincte, le peuple qui me fait revoir la lumière du jour, ce peuple a-t-il du pain ?

Un silence morne et solennel régna encore pendant quelques mi-

nutes. Puis, du milieu de la foule, sortit une voix lamentable qui répondit :

— Non !

Prévot de Beaumont resta un moment immobile, comme s'il n'avait pas compris cette parole. Puis son œil s'anima, il fit un geste sublime de colère et de pitié :

— Pourquoi donc avez-vous pris la Bastille ? s'écria-t-il.

Huit jours après (le 22 juillet), madame de Beaumont et Jules veillaient sur l'infortuné prisonnier qui, depuis cette scène, n'avait pas eu un moment lucide. On l'avait transporté dans un petit appartement de la rue du Temple, et, d'un moment à l'autre, on s'attendait à le voir expirer. Cependant on eût dit que son âme ardente ne pouvait quitter ce corps usé avant quelque grand événement dont l'espérance la rattachait à la terre. Elle errait sur ces lèvres pâles et contractées, prête à s'envoler vers le ciel aussitôt qu'un signal inconnu lui serait donné.

La mère et le fils pleuraient en regardant cet infortuné qui ne leur avait été rendu que pour leur être enlevé si vite, quand tout à coup Boyrel, les vêtements en désordre et haletant d'une course rapide, entra dans la chambre, il s'approcha du lit où gisait le moribond :

— Prévot de Beaumont, s'écria-t-il, réjouissez-vous : le Pacte de Famme est anéanti. Foulon et Bertier, les chefs des accapareurs, viennent d'être mis à mort par le peuple ; les frères Lelen sont en fuite, et Pinié, le caissier de cette bande exécration, s'est brûlé la cervelle dans la forêt du Vesinet...

A cette nouvelle, Prévot se souleva sur son lit et dit avec une douceur ineffable, en exhalant son dernier soupir :

— Adieu, mes amis ; je puis mourir maintenant, le peuple aura du pain.

Le martyr mourut et la famine continua. Que la honte en retombe sur les véritables auteurs ! La postérité saura leurs noms.

FIN DU PACTE DE FAMME.

AGRIPPA D'AUBIGNE

I

Le jour de la Toussaint 1578, au plus fort des guerres de religion, une petite cavalcade, composée d'une douzaine de personnes, suivait un chemin raboteux qui côtoyait la petite rivière de Laurence, à deux lieues environ de Limoges. Le temps était pluvieux et sombre. Il y avait dans ces voyageurs quelque chose de soupçonneux et de contraint qui n'eût pas échappé à un observateur attentif. Ils semblaient de temps en temps sonder du regard la profondeur des halliers et des bois ; on eût dit que leur main était toujours prête à fouiller dans les fontes de leurs pistolets. Du reste, à cette époque où tout bon catholique se croyait obligé d'afficher sa foi au dehors, soit en faisant broder une croix sur son pourpoint ou sur son chapeau, soit en laissant en évidence un scapulaire ou un chapelet, il eût été impossible de rien remarquer dans ces étrangers qui fit reconnaître de fideles enfants de l'Eglise. Leur extérieur grave et sévère devait au contraire *mal sentir la foi* aux yeux de la population fanatique du pays, et peut-être même la conscience des soupçons qu'ils devaient inspirer donnait-elle à ces étrangers la défiance qui perçait dans leurs allures ?

A leur tête était un homme d'environ vingt-huit à trente ans, aux

traits nobles et spirituels, au regard fier et bienveillant à la fois. Son costume, de la plus grande simplicité, se composait d'un justaucorps de buffle, d'un haut-de-chausse de couleur foncée et d'un chapeau garni d'une plume noire ; cependant, malgré cet équipage austère, on reconnaissait dans cet étranger un homme de naissance, habitué à commander. Il montait un magnifique cheval, encore plein de fougue et de vigueur quoiqu'il fût facile de deviner, à la démarche lente et fatiguée des autres montures, que la petite troupe était depuis plusieurs jours en voyage et que la traite de la journée avait été longue. On eût dit, à voir la vivacité et l'élégance de ce bel animal, qu'il était plus habitué à s'élaner sur un champ de bataille, au bruit des canons et des arquebuses, qu'à trotter tristement à travers une campagne solitaire, où le péril, s'il y avait péril, ne devait pas se présenter en face.

Après ce cavalier venaient trois autres gentilshommes, vêtus avec plus de luxe peut-être, mais évidemment d'un rang inférieur à celui du premier. Par-dessous les manteaux courts, tels qu'on les portait à cette époque, on apercevait les bouffantes de velours de leurs chausses, relevées de crevés de satin. Leurs bottes, unies d'éperons d'or, laissaient apercevoir à l'endroit de la jarrettière des bas de soie, nouveauté alors rare et précieuse. Leurs fraises, fortement empesées, n'avaient pu être abattues par la pluie fine et serrée qui tombait en ce moment. Ce costume était celui des jeunes seigneurs de la cour, et dénotait des personnages in-

portants. Le reste de la troupe se composait de laquais et d'hommes d'armes, qui, l'arquebuse sur l'épaule, échangeaient de temps en temps à voix basse quelques observations en désignant les châteaux que l'on apercevait dans le lointain.

Le gentilhomme à la plume noire avait du reste des manières bien capables de piquer la curiosité de ses compagnons. Il marchait le premier, le front soucieux, l'œil en alerte, la main sur la garde de son épée; par moments il se retournait pour demander à ceux qui le suivaient la route qu'il fallait prendre, et il alla à droite et à gauche éclairer la marche à travers les buissons et les châtaigneraies comme s'il eût redouté quelque embuscade. Souvent aussi, pendant que le cortège continuait à avancer au petit pas, il s'arrêtait, descendait de cheval, tirait de l'escarcelle suspendue à sa ceinture des tablettes sur lesquelles il traçait rapidement quelques caractères, puis revenait au galop, avec un air satisfait, joindre le gros de la troupe.

L'étranger, après une de ces haltes, se rapprochait vivement de ses compagnons, ses tablettes à la main, quand un des jeunes gens qui l'accompagnaient lui dit d'un ton de bonne humeur :

— Eh bien ! monsieur le capitaine, venez-vous encore de lever le plan de quelqu'un de ces châteaux dont l'occupation pourra plus tard être utile à la cause que vous servez ?

— Mieux que cela, dit en souriant celui à qui l'on venait de donner le titre de capitaine.

— Allons, reprit son interlocuteur, vous venez d'écrire une note sur quelque hobereau du voisinage pour les mémoires que vous devez léguer à la postérité, à propos de nos guerres civiles.

— Mieux que cela, monsieur de Prinçai, reprit le capitaine tranquillement, je viens de faire un sonnet.

— Un sonnet ! répétèrent les autres gentilshommes en riant.

— Vraiment on s'y perd, continua de Prinçai d'un ton jovial ; homme de guerre, historien, poète satirique, c'est à ne pas se connaître dans vos titres et qualités, et cependant le nom illustre de...

— Ne prononcez pas mon nom, dit le capitaine en baissant la voix ; les arbres ont des oreilles, monsieur, et des branches pour suspendre les huguenots, ajouta-t-il plus bas encore. Revenons à mon sonnet, je ne serais pas fâché d'avoir votre avis.

— Il est sans doute encore sur l'ingratitude de votre maître et ami le roi de Navarre ?

— Le roi de Navarre n'est plus mon maître, reprit le capitaine avec fierté, il n'est plus mon ami. Si je sers encore en ce moment sa cause, c'est qu'elle est juste et honorable, c'est qu'elle est la cause de ma religion. Mais... tenez, ajouta-t-il en s'interrompant et en prenant un ton joyeux, laissons là le Béarnais, il n'a rien à voir dans mon sonnet. Il est adressé à la belle Suzanne de Lezai, dont je suis amoureux ; je vais vous le lire tout en cheminant.

— Voyons cela, dirent les gentilshommes en se rapprochant de lui. Le capitaine ouvrit ses tablettes et prit l'air imposant d'un poète qui va déclamer une épopée. Cependant, avant de commencer sa lecture, il jeta autour de lui un regard scrutateur, et il s'arrêta tout à coup.

On était arrivé à un endroit où la rivière formait un gué. Vis-à-vis des voyageurs s'élevait une hauteur escarpée au sommet de laquelle apparaissait une petite tour seigneuriale. Des halliers et des bois épais semblaient, aussi bien que la position naturelle, défendre l'approche de cette habitation. Le capitaine la montra du doigt à ses compagnons.

— Quel est ce manoir ? dit-il avec curiosité.

— C'est le village de Couriera, monsieur, dit de Prinçai. C'est là, ajouta-t-il plus bas, que vous attend en ce moment le capitaine Mas, pour terminer l'affaire qui vous amène en Limousin.

Le soldat poète ne répondit rien, mais il se hâta de replacer ses tablettes dans sa ceinture et il sembla réfléchir profondément en regardant le village.

— Eh bien ! monsieur, oubliez-vous que le capitaine Mas vous attend avec les consuls de la ville de Limoges, au rendez-vous convenu ?

— Je pense, monsieur de Prinçai, dit le capitaine en hochant la tête, que si j'étais catholique aussi bien que je suis huguenot, et si je tenais dans cette forteresse, qui m'a l'air assez solide, un des plus rudes champions de la réforme, je n'aurais garde de le lâcher.

— Toujours vos soupçons ! dit l'autre gentilhomme. Vous défiez-vous donc du capitaine Mas ? Souvenez-vous au moins que nous sommes ici trois gentilshommes limousins qui, en vous amenant dans ce pays, avons engagé notre honneur de vous défendre contre tous les pièges des catholiques ? D'ailleurs, le capitaine est incapable...

— Il trahit bien sa ville natale, dit l'étranger avec un accent méprisant. Enfin, marchons ! Dieu veuille que ni vous ni moi ne soyons dupes des méchants.

Ce gentilhomme, pour qui ses compagnons paraissaient avoir tant de déférence, était Agrippa d'Aubigné, si célèbre par ses aventures, ses ouvrages, et dont la petite-fille devait acquérir encore plus de célébrité (Mme de Maintenon). Jeté dès l'enfance au milieu des discordes religieuses, il avait combattu avec un zèle infatigable pour la réforme ; emporté continuellement par le tourbillon de la guerre, il avait acquis cette témérité des hommes qui par état affrontent la mort à chaque instant. Aussi sa défiance ne paraissait-elle pas provenir de l'inquiétude qu'il devait naturellement éprouver de se voir à la merci de gens à peu près inconnus de lui dans un pays ennemi, à une époque où le fanatisme se

croyait tout permis pour le bien de sa cause, mais de la crainte qu'un grand projet qu'il avait conçu, qu'une grande espérance qu'il avait caressée, ne se réalisât pas par défaut de circonspection et de prudence. Tel était le motif des soupçons de cet homme de fer que rien ne pouvait faire trembler pour lui-même, mais qui aimait avec passion l'intérêt de son parti. La suite de cette histoire prouvera si le but qu'il voulait atteindre valait qu'il affrontât des dangers réels.

La troupe se mit en marche, mais à peine avait-elle fait quelques pas, que l'on entendit des cris perçants sortir d'un bois du voisinage. Les chevaux s'arrêtèrent comme par instinct.

II

— Vous disiez le pays si tranquille ! dit d'Aubigné avec un accent de triomphe, en s'assurant que ses pistolets n'avaient pas été mouillés par la pluie.

— C'est une voix de femme, répondit un des gentilshommes avec calme ; si ce damné capitaine Mas n'avait pas eu ce moment d'autres affaires, je croirais que c'est lui qui se donne le plaisir d'enlever quelque donzelle du voisinage.

— Une femme, répéta d'Aubigné en se redressant sur sa selle. Écoutez.

Des plaintes et des supplications se firent entendre alors distinctement. D'Aubigné, sans prendre conseil de personne, mit l'épée à la main, rendit les rênes à son cheval et partit avec la rapidité de l'éclair. En quelques secondes il eut disparu dans le bois.

Au détour d'un buisson épais, il aperçut devant lui deux hommes à pied qui voulaient forcer une jeune fille d'une grande beauté à descendre de la vieille haquenée sur laquelle elle était montée, et la menaçaient avec insolence. D'Aubigné arriva sur les agresseurs l'épée haute ; mais à sa vue ils prirent la fuite et s'enfoncèrent dans le fourré. Seulement le capitaine eut le temps de remarquer que l'un d'eux était d'une haute taille, et portait une longue barbe noire.

Il s'approcha de la belle éplorée ; elle semblait près de s'évanouir, et il demanda courtoisement si elle savait pourquoi elle avait été attaquée et quels étaient les gens qui venaient de s'enfuir. La jeune fille prit un ton piteux et lui dit, dans le patois du pays, que d'Aubigné comprenait assez bien, grâce à ses fréquentes relations avec la noblesse du centre de la France :

— Monsieur, ils vont peut-être revenir ; ne m'abandonnez pas.

— Mais, encore une fois, ma belle aventurière, qui êtes-vous ? que faites-vous seule dans ce bois ? quels étaient ces manants !

— Hélas ! monsieur, je l'ignore, dit la jeune fille en pleurant. Je m'appelle Siméone ; je suis la fille de l'hôtelier des Trois-Épées, près la porte de l'Arène à Limoges. Je revenais d'un village à quelques lieues d'ici, où j'étais allée voir mon oncle, vassal de monseigneur le prévôt ; je m'en retournais paisiblement à Limoges, quand tout à coup ces deux hommes se sont précipités devant mon cheval en m'ordonnant de descendre.

— Et que voulaient-ils ?

— Je ne sais, monsieur, dit la jeune fille ; à moins qu'ils n'aient supposé que je portais de l'argent...

D'Aubigné sourit.

— Et dans le voisinage il n'y a personne dont vous puissiez invoquer le secours ?

— Personne, monsieur, excepté saint Martial et saint Siméon, mes deux patrons, que Dieu assiste !

D'Aubigné examina attentivement la jeune fille. Elle était vêtue d'une robe de serge montante et fermée jusqu'au menton. Une large fraise godronnée entourait son cou, et une sorte de coiffe assez élevée faisait ressortir des traits doux et délicats auxquels la douleur prêtait un charme de plus. Il réfléchit quelques minutes ; cette rencontre lui semblait singulière dans un semblable moment.

— Vous êtes catholique ? demanda-t-il en attachant son regard sur la croix d'argent suspendue au coup de la suppliante.

— Oh ! oui, monsieur, s'écria la jeune fille en faisant un grand signe de croix, et elle ajouta avec naïveté : Et vous ?

— N'importe ! dit d'Aubigné sans répondre à sa question ; saint Martial et saint Siméon me paraissent des protecteurs peu sûrs, à cette époque de troubles, pour une jeune et jolie fille qui court la campagne. Quoique mes affaires personnelles soient assez pressantes, je ne veux pas vous abandonner. Ainsi donc, si vous voulez attendre quelques heures à la Couriera, où j'ai un rendez-vous ce soir, vous pourrez profiter de mon escorte pour retourner à la ville en toute sûreté.

— Oh ! j'accepte, mon bon seigneur, répondit Siméone avec empressement, que la sainte Vierge et tous les anges vous récompensent de votre générosité !

D'Aubigné s'inclina avec grâce pour dissimuler un peu l'ironie qui se peignit sur son visage à cette pieuse exclamation ; en ce moment ils

furent rejoints par le reste de la troupe. D'Aubigné raconta son aventure ; la jeune fille salua les gentilshommes en baissant les yeux et ou se mit en marche vers le village.

Au moment où l'on approchait de la Couriera, les voyageurs virent tout à coup venir au-devant d'eux, au grand galop de son cheval, un homme jeune encore qui leur faisait des signes d'amitié. Il avait un costume demi guerrier, demi-bourgeois, qui l'eût fait prendre volontiers pour un de ces fiers-à-bras, détraqués de grands cheniins, assez communs dans ces temps d'anarchie et de guerres civiles. Air audacieux et insolent, moustache en croc, chapeau pointu et garni d'une plume orgueilleuse, large ceinture bien fournie d'armes, immense rapière qui battait les flancs du cheval, rien n'y manquait pour compléter un type de ces effrontés coquins qui vivaient alors de rapines et de pillage.

Ce personnage était Ballot de Limoges, plus connu sous le nom de capitaine Mas, homme perdu de vices et de débauches, condamné même à être pendu dans sa ville natale, et qui avait échappé on ne savait comment à la justice du prévôt. Il avait pourtant trouvé sans doute un moyen de faire oublier ses fautes passées, puisqu'il avait, disait-on, un certain crédit parmi le populaire et les autorités municipales. Ce crédit, réel ou imaginaire, joint à la bonne opinion que le personnage avait de son courage et de son mérite, lui donnait un air d'importance qui s'exagéra encore à la vue des passants.

Tel était l'homme avec lequel Agrippa d'Aubigné semblait devoir débattre d'importants intérêts. Il chercha à donner à ses traits une expression avantageuse.

— Soyez le bienvenu, monsieur, dit-il à d'Aubigné d'un ton qui voulait imiter celui d'une brusque cordialité, soyez le bienvenu sur la terre du Limousin. Vous y êtes attendu, vous et les vôtres, avec une vive impatience, et votre maître, le roi de Navarre, qui vous envoie vers nous...

— C'est bien, c'est bien, capitaine Mas, interrompit d'Aubigné avec un dégoût qu'il ne chercha pas à dissimuler, trêve de protestations et de compliments.

Et il ajouta : Les consuls de Limoges sont-ils déjà arrivés au lieu du rendez-vous ?

Le capitaine Mas détourna la tête comme s'il n'avait pas entendu cette question. Il tendit la main aux autres gentilshommes, qui la serrèrent amicalement. D'Aubigné répéta sa demande ; mais le capitaine parut occupé à écouter l'histoire de Siméon, qu'il paraissait bien connaître, et avec laquelle il échangea un regard d'intelligence.

— La galanterie de notre noble allié était bien connue, même chez nous, reprit Mas, et on n'en devait pas moins attendre...

— Il n'est venu aucun messager pour moi ? interrompit d'Aubigné.

— Non, monsieur.

— S'il s'en présentait un, il faudrait me l'envoyer sur-le-champ ; j'attends des nouvelles.

On était à la porte de l'espèce de petite forteresse qui donnait sur le village de la Couriera. La porte solide et garnie de pointes de fer paraissait avoir résisté déjà à bien des attaques. D'Aubigné jeta un coup d'œil soupçonneux sur cet édifice ambigu qui tenait autant du manoir seigneurial que de la prison.

— C'est ici que doit avoir lieu l'entrevue, dit le capitaine Mas en sautant à bas de son cheval.

III

L'aspect de la tour devant laquelle on s'était arrêté n'était donc pas de nature à enlever à d'Aubigné ses soupçons. Le souvenir de la Saint-Barthélemy, tout récent encore, n'était pas effacé de la mémoire des huguenots, et Agrippa, engagé dans une entreprise périlleuse, pouvait bien hésiter à s'enfermer avec un homme passablement suspect, dans une enceinte de solides murailles, quand il avait eu déjà des raisons de craindre même la rase campagne. Cependant, les gentilshommes qui l'accompagnaient et sur lesquels il pensait devoir compter ne manifestaient aucune défiance. Il mit donc pied à terre et se prépara à pénétrer dans le manoir, dont la porte venait de s'ouvrir comme d'elle-même au bruit des arrivants.

Au moment où il allait en franchir le seuil, son regard tomba sur la jeune fille qu'il avait prise sous sa protection peu d'instants auparavant. Elle était aussi descendue de sa haquenée ; le coude appuyé sur la selle, elle l'examinait mélancoliquement ; une larme roulait sur sa joue fraîche. D'Aubigné s'approcha d'elle :

— Eh bien ! ma belle affligée, lui dit-il avec bonté, vous pleurez encore ; courage, mon enfant ; je vous ai promis de vous ramener ce soir saine et sauve à votre père, et je tiendrai ma parole.

La jeune fille ne fit pas un mouvement, pas un geste, mais une vive expression de douleur se peignit sur son visage.

— Au lieu de laisser cette pauvre petite exposée à la pluie, reprit

d'Aubigné en s'adressant au capitaine Mas, ne pourrions-nous, pendant la durée de notre conférence, lui donner un abri dans la tour ?

— Monsieur, répondit le capitaine avec un singulier sourire, en regardant la jeune fille, vous savez que le secret...

— Vous avez raison ! dit brusquement d'Aubigné.

Il se dépoûlla de son manteau, le jeta sur les épaules de sa protégée pour la garantir de la pluie, la recommanda à un laquais, puis il entra dans la tour suivi seulement des trois gentilshommes et du capitaine.

La salle où ils pénétrèrent formait le rez-de-chaussée de la tour ; elle était sombre et humide. Quelques armures rouillées, quelques bois de cerfs rongés par le temps en formaient toute la décoration ; des bancs grossièrement sculptés composaient l'ameublement. Cependant un grand feu brillait dans une colossale cheminée dont le manteau portait encore des traces d'armoiries.

— Cette mesure de la Couriera, dit le capitaine Mas en entrant le premier, est tout ce que les procès et les injustices de MM. les évêques de Limoges m'ont laissé ; et si je cherche à me venger, personne ne pourra dire que ma vengeance n'est pas juste et légitime !

D'Aubigné ne voyant aucun étranger dans la salle, s'écria avec colère :

— Qu'est-ce à dire, capitaine ? ne m'aviez-vous pas assuré que ces consuls étaient de la conspiration, qu'ils devaient se trouver ici pour s'entendre avec eux sur les moyens de me livrer la ville. Où sont-ils donc ?

— Monsieur, répondit Mas avec confusion, les consuls m'ont chargé de vous dire...

— Que vous êtes un traître ! s'écria d'Aubigné avec un accent terrible. En venant dans ce pays sous la sauvegarde de votre honneur, j'ai fait la démarche d'un insensé ! Et j'ai pu croire que les premiers magistrats d'une grande cité étaient d'accord pour livrer la ville qu'ils administrent avec un homme décrié, perdu de débauches, tel que vous ! Capitaine Mas, je vous le répète, vous êtes un traître.

— Imprudent, s'écria le capitaine pâle de colère.

Il porta la main à la coquille de son épée et voulut s'élancer sur d'Aubigné. Les autres gentilshommes s'y opposèrent.

— Qu'osez-vous dire, monsieur ? dit l'un d'eux avec un accent de reproche.

— Si cet homme se trouve offensé, s'écria le fougueux calviniste, je lui rendrai raison à armes courtoises. Vous m'avez dit, messieurs, qu'un parti s'était formé en Limousin pour les protestants, que le jour où j'aurais des forces suffisantes pour opérer un coup de main, vous pouviez, avec l'aide de vos consuls, me faire ouvrir les portes de Limoges ; eh bien ! des troupes du roi de Navarre, du vicomte de Turenne, du prince de Condé seront dans peu d'heures ici ; nous avons tenu nos promesses, comment tenez-vous les vôtres ? Où sont les preuves et les garanties que je suis en droit d'exiger de vous ?

— Monsieur, dit un des jeunes gentilshommes avec noblesse, s'il vous faut des otages pour votre sûreté tant que vous serez dans notre province, je vous engage ma parole d'aller sur-le-champ me remettre entre les mains de vos partisans.

— Et moi aussi, répétèrent les deux autres gentilshommes.

— Oh ! vous, vous êtes de bonne foi, je le suppose du moins, reprit d'Aubigné. Mais qui m'assure, continua-t-il en montrant le capitaine, que vous n'êtes pas aussi les dupes de cet homme ?

Mas avança de quelques pas.

— Monsieur, dit-il d'un ton sombre, je répondrai ceci au sieur Agrippa d'Aubigné, qui vient de m'insulter d'une manière si sanglante : nous trouverons avant peu un terrain favorable à un duel, et nous verrons alors si les huguenots ont l'épée aussi leste que la langue. Quant aux garanties raisonnables peut-être exigées par l'envoyé des réformés, je suis prêt, aussi bien que ces gentilshommes, à aller me remettre comme otage entre les mains de qui il appartiendra jusqu'à la conclusion définitive de nos projets.

Ces paroles, prononcées avec un calme apparent, firent impression sur d'Aubigné. Il réfléchit un moment et reconnut sans doute qu'il s'était laissé emporter trop loin par son indomptable caractère. Il se renferma donc dans les limites de la tactique prudente qui l'avait dirigé jusque-là dans cette entreprise épineuse, et il reprit d'un ton radouci :

— Pacte arrêté, capitaine ; faisons d'abord les affaires, vous de votre vengeance, moi de ma religion, et à la première occasion duel à mort entre nous deux. Je vous ai mal jugé peut-être, quoique j'aie mené moi-même une vie assez licencieuse pour que je ne doive pas me montrer bien scrupuleux sur les mœurs des autres ; n'en parlons plus. Quand vous le voudrez, vous trouverez en moi un ennemi loyal disposé à vous accorder réparation de vos griefs.

Ils se serrèrent la main d'un air significatif, et tous s'assirent autour du foyer pour causer de leurs projets communs.

Nous n'entrerons pas dans les détails de cette petite conspiration ; ils se trouvent consignés dans l'*Histoire universelle* de d'Aubigné lui-même.

Les conjurés étaient profondément occupés à discuter les moyens à employer pour la réussite de leurs plans, quand le bruit du galop d'un cheval se fit entendre au dehors. En même temps on frappa avec violence à la porte de la tour.

— Voilà le messager que j'attendais ! s'écria d'Aubigné avec joie.

La porte s'ouvrit ; un laquais presque mourant de fatigue et de faiblesse s'élança dans la salle en agitant des papiers qu'il tenait à la main.

IV

— Donne, mon fidèle Court, dit Agrippa vivement en lui faisant un signe amical.

Le messager lui tendit d'abord une grande lettre, scellée d'un sceau royal. D'Aubigné la regarda sans l'ouvrir ; mais il s'approcha précipitamment de la cheminée et la jeta dans les flammes, où elle fut consumée aussitôt.

— Y pensez-vous, monsieur ? s'écria Court stupéfait ; une lettre du roi de Navarre ! Il me l'a remise lui-même en me recommandant...

— En voilà quatre qui ont le même sort, dit d'Aubigné avec dédain. Et que l'a-t-il dit ? ajouta-t-il en baissant la voix.

— Il vous supplie de ne pas trop vous exposer et de revenir près de lui le plus tôt possible ; il réparera les injustices dont vous avez à vous plaindre ; il sera votre ami le plus chaud et le plus dévoué.

— Et qu'ai-je besoin des protestations hypocrites d'un ingrat ! répliqua d'Aubigné avec colère. Tenez, messieurs, continua-t-il, je vous prends pour juges entre lui et moi. J'ai combattu pendant toute ma vie pour lui et les siens ; je suis couvert de blessures reçues à son service, et pour me récompenser, le Béarnais, le bon Henri, comme on l'appelle, a voulu me faire assassiner.

Les auditeurs possédèrent un cri d'étonnement.

— Et cependant vous êtes ici son représentant ! dit le capitaine Mas.

— Non, mais le représentant des réformés que vous appelez les huguenots, reprit Agrippa avec impatience. Limoges est un poste important à occuper pour mes frères en religion ; je veux leur donner Limoges, comme un dernier cadeau, avant de quitter la France. Je me dévoue à un parti qui est le mien, et non pas à un roi égoïste que j'ai renié. Quand nous aurons mené à bien cette affaire, j'irai demander du service au prince Casimir, fils de l'électeur palatin ; peut-être trouverai-je plus de gratitude dans un étranger que dans mon maître légitime.

Après avoir prononcé ces paroles d'une voix altérée, il se tourna vers le messager :

— Tu as encore des lettres pour moi ? lui dit-il.

Court lui remit deux autres papiers. D'Aubigné ouvrit l'un d'eux avec un frémissement de joie, et il en parcourut rapidement le contenu.

— Bonne Suzanne ! dit-il en déposant un baiser sur ce qu'il venait de lire.

Puis, s'apercevant que les assistants souriaient d'un air moqueur, il s'empessa d'ouvrir la troisième dépêche.

— Messieurs, reprit-il après y avoir jeté un coup d'œil, le prince de Condé m'annonce que, quinze à dix-huit cents hommes seront cachés après-demain dans les bois voisins de Limoges. Lui-même sera à la tête des troupes. A nos postes donc, tous tant que nous sommes ! Vous, capitaine Mas, oubliez un moment notre querelle pour ne songer qu'à vos promesses ; plus tard nous réglerons nos comptes personnels. Je vais vous accompagner à Limoges, et je vous aiderai à préparer les voies ; nous verrons les consuls ; malgré tout, je veux avoir confiance en vous ; faites-moi rougir de mes soupçons, je ne demande pas mieux. Vous messieurs Prinçai et du Bouschet, vous allez joindre le vicomte de Turenne, et vous serez gardés comme otages. J'ai votre parole de gentilshommes. Courage, messieurs, dans quelques jours la ville appartiendra à la bonne cause, et la réforme ne sera pas ingrate envers ceux qui leur auront fait ce magnifique présent.

Tout le monde s'inclina en signe d'assentiment. D'Aubigné tira de sa ceinture ce qu'il fallait pour écrire, prépara plusieurs missives et les remit à Lavalère, le troisième des gentilshommes qui l'avaient accompagné.

— Vous, monsieur, lui dit-il, vous allez porter ces lettres au prince de Condé qui sera demain à Bellac, à huit lieues d'ici, et vous lui direz ce qui se passe. Que Dieu combatte pour la bonne cause !

Grâce à l'ascendant de cet homme intrépide qui, un moment auparavant, se croyait presque prisonnier à la Couriera, personne ne trouva d'objection à faire à ses ordres. Tous lui serrèrent la main. Dubouschet et Prinçai partirent sur-le-champ avec leurs laquais pour Saint-Gelais, où était alors le roi ; Lavalère prit la route de Bellac.

Pendant ces arrangements, un éclat extraordinaire brillait dans les yeux du capitaine Mas.

— Monsieur, dit-il à d'Aubigné, vous allez à Limoges et j'y vais aussi ; mais nous ne pouvons faire route ensemble. Quelques fredaines dont vous avez entendu parler et qui m'ont attiré de votre part de si cruels reproches m'ont donné dans le pays une funeste célébrité. Si l'on me voyait en compagnie d'un étranger, on pourrait concevoir des soupçons, et notre projet veut surtout du secret. Suivez la jeune fille à qui vous avez porté secours à quelques pas d'ici ; son père tient une hôtellerie

sous les murs de la ville. Là vous serez en sûreté et à l'abri du soupçon ; demain j'irai vous y trouver.

D'Aubigné fit un signe de tête et sortit. Le capitaine Mas sauta sur son cheval et partit après avoir légèrement salué l'aventurier.

Cet empressement rendit à d'Aubigné sa défiance. Les laquais des gentilshommes étaient avec leurs maîtres, et il se trouvait seul avec l'homme de confiance qui lui avait apporté les dépêches ; il se retourna vers la solide porte de chêne qui venait de se refermer derrière lui.

— J'en suis enfin dehors, murmura-t-il en souriant, et ce n'est, par-dieu ! pas ma faute. Mais n'importe, continua-t-il, s'ils ont de mauvaises intentions, je n'en suis pas moins perdu !

Puis il releva vivement la tête.

— *Audaces fortuna juvat*, reprit-il d'un ton insouciant, à la garde de Dieu !

La fille de l'hôtelier était encore dans l'attitude où il l'avait laissée, appuyée contre la selle de son cheval, le visage pâle, les yeux gros de larmes. Une de ses mains pressait convulsivement la petite croix suspendue à son cou. Le manteau que d'Aubigné avait jeté sur elle semblait n'avoir pas été dérangé pendant le temps de la conférence, comme si elle eût redouté le contact de sa main avec ce vêtement d'un hérétique.

— Allons ! mon enfant, lui dit d'Aubigné avec douceur en s'approchant d'elle, ne vous désolez plus ; vous allez revoir votre bonhomme de père, et si son vin n'est pas trop mauvais, si ses lits ne sont pas trop durs, il aura l'honneur de m'héberger la nuit prochaine. Je suis soldat et par conséquent peu difficile ; surtout je paye bien. Marchons donc, et ce soir je veux porter votre santé avec l'hyponocras de votre père.

Siméone, en entendant ces paroles, était devenue plus pâle encore.

— Vous voulez prendre gîte chez nous ? s'écria-t-elle avec un indigne effroi.

— Pourquoi non, mon enfant ? répondit d'Aubigné en l'aidant à se remettre en selle.

Elle ne répondit rien, mais de ce moment une lutte violente sembla s'élever en elle. D'Aubigné, toujours préoccupé, fit un signe à Court, qui devait l'accompagner ; ils remontèrent sur leurs chevaux et suivirent la jeune fille, qui, machinalement, venait de prendre le chemin de la ville. Bientôt ils perdirent de vue le village et le manoir de la Couriera, sur l'emplacement duquel devait s'élever plus tard la maison de campagne du célèbre Turgot.

La petite cavalcade s'avancait dans un chemin sombre et en mauvais état ; de chaque côté, des massifs de châtaigniers projetaient des branches basses et épaisses qui embarrassaient sa marche. Siméone, toujours vêtue du manteau de d'Aubigné, car la pluie tombait encore en abondance, servait de guide ; derrière elle, le gentilhomme questionnait avec intérêt son valet de confiance sur l'armée du roi de Navarre et sur ses amis.

V

Tout à coup une voix triste se fit entendre près de lui

— Monsieur d'Aubigné, disait-on.

Il leva vivement la tête ; sa jeune conductrice s'était arrêtée à l'angle d'un bois et semblait l'attendre. Une grande détermination se peignait sur ses traits.

— Vous savez mon nom ? demanda le calviniste au comble de l'étonnement.

La jeune fille fit signe au valet de s'éloigner un peu.

— Je sais votre nom, dit-elle en français, quoiqu'elle eût paru jusqu'ici comprendre seulement le patois du pays ; oui, je sais votre nom, répéta-t-elle d'un ton mystérieux et solennel ; je sais encore que vous êtes un des plus célèbres et des plus terribles chefs des hérétiques, je sais que vous êtes un excommunié, un ennemi de Dieu et des saints ; je sais que vous venez chez nous pour brûler nos églises, torturer nos prêtres et disperser nos fidèles ; et cependant, comme vous avez été compatissant pour moi quand vous pensiez que j'avais besoin de votre secours, j'ai pitié de vous à mon tour.

— Que voulez-vous dire ? demanda d'Aubigné.

— Je veux dire, reprit Siméone d'un ton ferme, que vous ne devez pas faire un pas de plus, qu'il faut fuir, fuir sur-le-champ, sans regarder derrière vous, pendant qu'il en est temps encore. On vous a tendu un piège...

— Cela est possible, répondit le huguenot ; mais précisez-moi ce que j'ai à craindre, de qui je dois me défier.

— Je ne puis vous en dire davantage, répondit Siméone avec désespoir ; j'ai déjà manqué à un serment solennel ; je suis damnée aussi. Défiez-vous de tout le monde, de mon père, de moi-même, et fuyez bien vite ou vous êtes perdu...

— Je ne renoncerais pas ainsi à mes projets, mon enfant. Une femme

s'exagère facilement les difficultés ; que penseraient mes compagnons d'armes si je manquais une grande entreprise par trop de précipitation à partager les craintes d'une femme ? Pour m'arrêter, il faut que je voie moi-même le péril ; il faut que j'aie des faits, des noms propres...

— Vous n'en saurez pas davantage, dit la jeune fille avec angoisse ; mais, je vous en supplie, ayez pitié de vous-même, de moi... Partez et songez à votre âme pécheresse !

D'Aubigné réfléchit un moment ; mais les aveux de Siméone étaient obscurs ; sur la foi de semblables allégations, il ne pouvait renoncer à ses desseins. D'ailleurs, qui pouvait le trahir ? Le capitaine Mas, celui dont il se défiait le plus, ne l'avait-il pas tenu en son pouvoir à la Courriera sans même chercher à venger une injure personnelle ? D'ailleurs, s'il était véritablement trahi, les traitres devaient avoir les moyens de l'empêcher de reculer. Il pressa donc de nouveau Siméone de s'expliquer plus clairement, mais elle resta inébranlable.

Eh bien ! donc, j'en courrai la chance, reprit-il avec résolution.

— Mon Dieu ! vous l'avez frappé d'aveuglement ! murmura la fille de l'hôtelier en faisant un signe de croix.

On se remit en marche ; d'Aubigné était pensif et rêveur. Bientôt il s'approcha de son compagnon, qui se tenait à quelque distance, et lui parla un moment à voix basse.

— Court, ajouta-t-il, il doit y avoir quelque chose de vrai dans les aveux de cette enfant. Pars sur-le-champ, tu sais où tu trouveras le prince de Condé ; va au-devant de lui et dis-lui de ma part que pas un homme d'armes ne doit mettre le pied sur le sol limousin avant qu'on ait reçu de mes nouvelles !

— Mais, monsieur, s'il y a des dangers, vous allez donc les affronter seul ?

— Quelqu'un doit se dévouer, reprit d'Aubigné ; je n'abandonnerai pas la partie tant qu'il y aura une ombre d'espérance de la gagner. Va donc, et sois prompt.

Le valet déposa un baiser sur la main de son maître, tourna bride et disparut au galop. D'Aubigné rejoignit Siméone : elle versait d'abondantes larmes ; elle avait tout deviné.

— Je ne voulais sauver que vous, murmura-t-elle, vous qui m'avez secourue, qui m'avez protégée et convertie de votre manteau, et, par ma faute, tous ces hérétiques échapperont à la vengeance du ciel encore une fois ! Oh ! mon Dieu, je suis damnée !

Elle sanglotait et elle s'arrachait les cheveux avec désespoir. D'Aubigné parut un moment convaincu de la nécessité de fuir ; tant d'insistance de la part de sa conductrice avait ébranlé sa résolution ; mais, parvenu à une hauteur, il aperçut la ville de Limoges avec sa ceinture immense de murailles crénelées et de tours.

— Le sort en est jeté ! dit-il avec enthousiasme en fouettant son cheval ; au moins je n'exposerai que moi.

Siméone le suivit en poussant un profond soupir, et ils n'échangèrent plus une seule parole le reste du voyage.

Bientôt ils se trouvèrent dans un faubourg sale, tortueux, encombré de boue et d'immondices. Des maisons de bois, noires, croulantes, à l'aspect misérable, bordaient le côté droit de la route ; au bruit des chevaux, quelques bourgeois avançaient leurs têtes aux fenêtres pour voir les arrivants. A gauche, comme pour faire contraste, s'élevaient les ruines imposantes du vaste amphithéâtre, bâti autrefois par les Romains. Les immenses arceaux couverts de lierre se dessinaient en noir, aux dernières lueurs du crépuscule, comme de grands fantômes. En face des voyageurs, à l'extrémité du faubourg les murailles de la ville formaient une ligne sombre ; deux grosses tours flanquaient une porte dont on levait en ce moment le pont-levis, et au-dessus de ce pont-levis une colossale statue de saint Martial, l'apôtre des Gaules, entourée des écussons de France, d'Angleterre et de Bretagne, se montrait vaillamment au milieu du brouillard. C'était la *Porte de l'Arène*, ainsi appelée du théâtre romain qui en était voisin.

D'Aubigné, en véritable homme de guerre, observa attentivement l'état des fortifications de la ville ; il cherchait déjà sans doute les avantages que les localités pourraient présenter pour la réussite de ses projets, quand la haquenée de sa conductrice s'arrêta tout à coup devant une maison plus vaste que les autres, mais sombre, raboteuse, bizarre, sur le devant de laquelle on pouvait lire, au milieu d'une enseigne vermoreuse : *Aberge des Trois-Épées*. Un homme de haute taille, aux vêtements grossiers, et dont le chapeau était orné d'une croix, se tenait sur le seuil de la porte.

— Vous voilà enfin, Siméone ! cria-t-il d'une voix sévère ; vous revenez bien tard, ma fille, et je ne m'attendais guère à vous voir en compagnie.

— Mon père, dit Siméone l'en descendant lentement de sa haquenée, ce voyageur prend gîte chez nous pour cette nuit.

— Soyez le bienvenu, mon gentilhomme, reprit l'hôtelier avec une ironie singulière, si vous venez ici au nom de monseigneur saint Martial, le patron de notre ville, celui qui la sauve des entreprises des méchants.

D'Aubigné examina celui qui venait de lui adresser ces paroles, peut-être secrètement menaçantes ; il tressaillit en le voyant porter la main sur la bride de son cheval.

— Ceci est étrange ! murmura-t-il.

Il venait de recueillir dans l'aubergiste un des deux hommes qui

avaient attaqué ou paru attaquer Siméone dans la forêt de la Courriera.

VI

La nuit était froide et sombre ; le vent chassait la pluie contre les petites vitres en losange de l'auberge des Trois-Épées. Le silence régnait au dehors ; seulement, de temps en temps, les cris des sentinelles qui veillaient sur les murailles de la ville se prolongeaient dans le lointain et jusque sous les portiques ruines de l'amphithéâtre romain.

Cependant tout le monde ne dormait pas dans l'hôtellerie, excepté pourtant d'Aubigné. Habitué depuis longtemps aux aventures hardies et périlleuses, il s'était décidé, après avoir réfléchi sur sa situation présente, à souper copieusement et avec l'insouciance d'un homme prêt à tout. Le souper terminé, sans faire attention au bonsoir ironique de son hôte et aux gestes suppliants de Siméone, il s'était retiré dans sa chambre ; il avait placé ses pistolets sous son oreiller et il s'était endormi en songeant à la dame de ses pensées.

Or, pendant que l'aventurier reposait si paisiblement, la même tranquillité ne régnait pas dans une petite chambre située au-dessus de la sienne. Une lampe de fer éclairait tristement les murailles nues, les meubles noirs et antiques de ce réduit. A cette douteuse lueur on eût pu voir la fille de l'hôtelier, plus pâle et plus triste que jamais, s'agiter convulsivement dans le grand fauteuil sculpté sur lequel elle était assise. Elle tenait à la main une lettre qu'elle s'efforçait de déchiffrer, et quand une bouffée de vent venait s'abattre sur la maison, quand un craquement de meuble ou une goutte de pluie, pénétrant à travers le toit délabré, se faisaient entendre, elle tressaillait et détournait la tête avec terreur.

Cet état violent durait déjà depuis longtemps ; Siméone, habillée encore comme la veille, ne songeait pas au repos dont elle avait besoin après une journée de fatigue. Son cœur battait avec violence sous sa robe de serge brune ; elle tremblait, et elle murmurait parfois des mots étouffés par les sanglots.

Enfin elle vint se prosterner devant une grossière image de madone, suspendue à la cheminée, et elle se mit à prier avec ferveur et en silence.

Elle était dans cette posture depuis quelques instants quand un bruit léger se fit entendre dans la maison ; et cette fois ce n'étaient ni la pluie, ni un craquement de meuble qui l'avaient causé, mais des pas furtifs et mystérieux. La jeune fille toujours à genoux s'inclina encore davantage devant la madone avec une indicible terreur.

La porte s'ouvrit et un homme entra dans la chambre. C'était Marc Renaud, le maître du logis.

Il était pieds nus et sans lumière ; dans ses mains étincelait un de ces terribles poignards de l'époque, connus sous le nom de *miséricorde*.

Sans prononcer une parole, il vint s'agenouiller auprès de sa fille ; elle ne fit pas un mouvement ; tous les deux semblaient unir leurs prières dans une même pensée.

Au bout d'un moment l'hôtelier se leva et dit d'une voix sombre :

— Priez Dieu, ma fille, de bénir la main qui va frapper un de ses plus redoutables ennemis !

Il allait sortir, Siméone l'arrêta vivement.

— Père, murmura-t-elle, faut-il donc qu'il meure ?

— Oui.

— Qu'a-t-il donc fait ?

L'hôtelier attacha sur elle un regard foudroyant.

— Ce qu'il a fait, Siméone ? Ne le savez-vous ou l'avez-vous oublié ?

Il appartient à cette race exécrable d'hérétiques qui desolent la France et qui veulent renverser notre sainte religion ! Depuis ce terrible combat de Laroche-l'Abeille où j'étais, et où ces misérables damnés firent arquebuser les bons catholiques par leurs laquais, j'ai juré de ne jamais épargner la vie d'un huguenot, dùt mon sang tout entier se mêler au sien ? C'est pour amener plus sûrement celui-ci dans le piège, que j'ai consenti à la ruse proposée par le capitaine Mas. Et maintenant que tout a réussi, maintenant que l'esprit du démon l'a poussé dans cette maison, sous ma main, sous mon poignard, vous me demandez pourquoi il faut qu'il meure ?

— Mon père, dit Siméone en se jetant dans les bras de Marc Renaud, je sais que c'est œuvre sainte de mettre à mort ces detestables rebelles, et plus d'un depuis le jour où vous avez fait ce serment a reçu de votre main le châtiement du ciel... C'est qu'ils étaient injustes et cruels, et saint Martial lui-même vous les avait livrés ; mais celui-là, mon père, il est bon et généreux... N'avez-vous pas vu avec quel dévouement il m'a prise sous sa protection quand il me croyait en danger, avec quelle douceur il m'a traitée ? Il m'a couverte de son manteau, mon père, comme saint Martin couvrit le pauvre, il a cherché à me consoler quand il me voyait affligée ! Oh ! mon père, grâce au moins pour lui !

Marc garda un moment le silence; une sombre indignation se montra sur son visage.

— Ainsi donc, reprit-il en croisant les bras sur sa poitrine, ma fille elle-même défend la cause de ces réprouvés qui, dans leurs conciliabules abominables, foulent aux pieds l'hostie consacrée, brisent les images de la Vierge et des saints, et répandent le sang des enfants encore à la mamelle? Elle demande la grâce d'un des plus puissants, des plus redoutables, des plus impies parmi les sacrilèges, d'un ami d'Henri de Bourbon, d'un homme que j'ai vu l'œil en feu et l'épée haute à cette affreuse boucherie de Laroche-Abeille, et que j'ai reconnu du premier coup d'œil quand il est venu ce soir me demander l'hospitalité? Siméone, ne craignez-vous, en priant pour cet homme, que Satan, qui le protège, n'étende son pouvoir sur votre âme?

Siméone fit un geste d'horreur, puis elle tomba aux genoux du fanatique.

— Mon père, je suis coupable, je le sais; je suis damnée et mon bon ange s'est retiré de moi; mais ne le tuez pas; il appartient à une race criminelle et maudite, mais lui, je vous le répète, il est juste et généreux. Dieu ne peut vous ordonner ce meurtre! Mon père, vous marcherez sur mon corps pour aller jusqu'à lui! C'est moi qui l'ai fait venir jusqu'ici; sa bienveillance pour votre fille l'a poussé dans cette maison; je ne veux pas qu'il meure!

Marc la regarda avec un étonnement mêlé de désespoir; le poignard s'échappa de sa main.

— Siméone, reprit-il à voix basse, qu'avez-vous dit? D'où vient cet intérêt pour ce huguenot? Pourquoi ces larmes, cette douleur? Que saint Martial nous protège! cet homme est un redoutable magicien qui a jeté un sort sur ma fille!

Siméone tressaillit.

— Un sort! répéta-t-elle; oui, mon père, il a sans doute employé contre moi quelque sortilège, car sa mort serait plus douloureuse pour moi qu'un coup de votre poignard; oui, je crois, mon père, j'aime ce huguenot plus que Dieu lui-même!...

Elle se couvrit le visage avec la main en sanglotant. Marc la serra convulsivement dans ses bras.

— Ma fille! ma pauvre enfant! oh! comment ai-je mérité cette infortune? Mon Dieu! que vous ai-je fait? Damnée, perdue à jamais!

Et il ajouta d'un ton ferme, en cherchant à se dégager:

— Tu vois bien qu'il faut le tuer pour rompre le charme.

Mais Siméone, sans répondre, enlaça son père dans des étreintes énergiques. Il voulut faire un pas, il l'entraîna avec lui. Pendant cette lutte silencieuse, une lettre tomba par terre. Les yeux de Marc s'arrêtèrent sur ce papier.

— Qu'est-ce ceci? demanda-t-il.

— Une lettre échappée de l'escarcelle du huguenot pendant son souper et que mon ignorance ne m'a pas permis de lire.

— Si c'était quelque formule magique! reprit l'hôte avec effroi, si c'était le pacte qu'il a fait avec Satan.

Tous les deux se signèrent; cette absurde superstition effrayait Marc plus encore qu'un assassinat. Pendant quelques minutes il regarda la lettre sans oser s'en emparer. Mais enfin la pensée qu'elle pouvait contenir des secrets importants à la cause catholique vint sans doute traverser son esprit. Il s'approcha en tremblant et se baissa pour la ramasser, non sans s'être précautionné de nouveaux signes de croix.

Dès qu'il en eut lu quelques lignes, un sourire dédaigneux contracta ses lèvres.

— Une lettre d'amour! dit-il.

— D'amour! répéta Siméone en tressaillant.

— Oui, une grande dame, Suzanne de Lezai, écrit à ce huguenot; ils s'aiment, ils doivent s'épouser; ils font des projets de bonheur.

Un long silence suivit ces paroles; la poitrine de Siméone était soulevée de spasmes affreux. L'hôtelier reprit son poignard et se prépara à quitter la chambre; la jeune fille resta immobile.

— Malheureuse, qu'avez-vous donc pensé? dit son père avec menace.

Elle continua de sangloter. Marc, sans ajouter une parole, allait sortir quand des coups violents frappés à la porte de la rue l'arrêtèrent court. Sa fille et lui se regardèrent avec étonnement. De nouveaux coups mêlés à des juréments étouffés retentirent au milieu du silence.

— Maudit soit celui qui retarde la vengeance de Dieu! murmura l'hôtelier.

Il ouvrit sans bruit une fenêtre qui donnait sur le faubourg. La nuit était noire, il était impossible de rien distinguer au milieu de l'obscurité.

VII

— Qui vient troubler mon repos à cette heure? demanda-t-il avec colère.

Quelques mots intelligibles furent prononcés au dehors. Marc se retira de la fenêtre, alla ouvrir la porte; un instant après le capitaine Mas entra dans la chambre où était Siméone. Il semblait sortir de quelque taverne, à en juger par son visage enluminé et sa démarche chancelante. Il se dépoilla de son manteau imbibé de pluie et il dit à Marc en lui frappant familièrement sur l'épaule:

— Eh bien! maître, j'arrive à temps...

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, maître Renaud, reprit le capitaine en désignant du doigt le poignard de l'aubergiste, que je sais très-bien où passent les huguenots qui logent quelquefois ici et qu'on ne voit plus sortir. Mais ce gentilhomme n'est pas pour toi, vois-tu; il est destiné aux gens du pré-vôt ainsi que beaucoup d'autres, et nous ferons du tout un très-beau feu de joie sur la place du château à quelques jours d'ici. C'est pour te dire cela que j'ai quitté les pots d'hypocras de ton voisin Blanchet et que je suis venu par cette nuit infernale. Ainsi donc, bas les griffes, mon maître! ce friand morceau-là est réservé à tes seigneurs!

— Cependant, capitaine, souvenez-vous de nos conventions. Quand je me suis prêté à la ruse que vous aviez imaginée pour conduire le ré-pronvé dans le piège, quand j'ai consenti que ma fille jouât le rôle d'une affligée pour entraîner cet aventurier débauché dans vos filets, vous m'avez promis...

— Et la ruse a parfaitement réussi, répondit Mas avec un éclat de rire; les beaux yeux de ta fille ont fait leur effet sur notre galant chevalier, protecteur des infantes, et, par ma foi! ta gentille Siméone a bien joué son rôle, Marc; c'est une justice à lui rendre; comme aussi toi-même tu as été un mirifique détrompeur de grands chemins.

En parlant ainsi, il voulut prendre un baiser à la jeune fille, toujours absorbée dans sa douleur. Marc le repoussa rudement et porta la main à son arme en grinçant des dents.

— Là! là! comme tu te fâches! dit le capitaine subitement dégrisé par cette manifestation; eh bien! causons sérieusement, Marc, puisque tu ne veux pas qu'on rie, et tâche de m'écouter de toutes tes oreilles.

Il se jeta sur un siège et continua d'un ton insouciant en jouant avec l'agrafe de son ceinturon.

— Tu sais, mon cher tavernier, que j'ai fait quelques fredaines; je suis forcé d'en convenir, j'ai fait des fredaines, et quelques-unes même m'ont bien justement mérité la hart, aussi je n'ignore pas que tôt ou tard je dois être pendu; seulement je veux que ce soit le plus tard possible.

Or donc, le prévôt, non plus que les consuls, messieurs de Verthamont et de la Garde-du-Bois, ne paraissent guère disposés à me pardonner mes peccadilles dernières, quand je leur ai promis, pour obtenir la liberté et la vie, de tendre un piège aux huguenots et de livrer bon nombre de ces mécréants pour ma rançon. On m'a donc fait grâce provisoirement, et tu sais comment je m'y suis pris. J'ai été trouver les hérétiques et je leur ai proposé de leur donner Limoges par surprise; j'ai dit que les consuls étaient du complot, j'ai mêlé quelques gentilshommes du pays à ma conjuration pour rire, et j'ai inspiré assez de confiance pour qu'une expédition fût préparée contre notre ville. Ce d'Aubigné est la sentinelle perdue des hérétiques; s'il ne donne pas le signal d'avancer, nous en serons pour nos espérances manquées et pour le meurtre d'un seul homme qui perd chaque jour son influence dans son parti. Si, au contraire, il reste ici pour servir d'appelant aux autres, ne comprends-tu pas que nous pourrions faire avant peu la plus grande rafle de huguenots qui se soit jamais vue?

— Je comprends, dit l'hôtelier d'un ton grave, que vous voulez m'enlever une victime qui m'appartient et que cela est contraire au serment solennel...

— Mais, tête de fer, crois-tu que j'ai plus envie que toi de laisser aller l'empoisonnement que nous avons pris? Ne faut-il pas que je tiens aussi ma promesse aux consuls? D'ailleurs, ces imbéciles de Pringai et de Bouschet, que tu sais esclaves de leur parole, se seront indubitablement présentés comme otages aux huguenots; si d'Aubigné meurt, ils mourront aussi, et on ne me pardonnera pas d'avoir donné deux vies pour une seule. Si, au contraire, les huguenots viennent ici en nombre, et si nous les prenons tous au même piège, on excusera tout et on ne regrettera pas deux traîtres. Or, d'Aubigné lui-même m'a donné bonne espérance; les huguenots arriveront demain croyant nous surprendre; et ils seront commandés, entends-tu bien, Marc Renaud, par Turenne, le prince de Condé, tout l'enfer, que sais-je, moi! peut-être même par le roi de Navarre...

— Le roi de Navarre! répéta l'hôtelier dont les yeux s'allomèrent.

— Oui, le roi de Navarre, qui, dit-on, donnerait trois autres de ses villes pour Limoges seule, et tu sens que si on excite leur défiance par la disparition de d'Aubigné...

— Mais s'il nous échappe!

— Il ne tentera pas de nous échapper, car il ne se doute de rien. Demain matin, les gens du prévôt rôderont sous un déguisement autour de la maison; et d'ailleurs ne serons-nous pas là tous les deux. S'il avait quelque crainte, et s'il voulait fuir, alors...

— Non, reprit l'hôtelier dont le sombre fanatisme n'admettait pas de retard; il vaut mieux qu'il meure de suite. Les ordres sont donnés par lui; qu'importe qu'il aille au-devant de ceux qui arrivent, puisqu'il a déjà excité leur confiance par l'exemple de la sienne?

— An fait, dit le capitaine en haussant les épaules, maintenant les

oiseaux s'avancent à plein vol dans les filets ; demain soir les huguenots arriveront sans defiance ; on pourra peut-être...

— Ils ne viendront pas, s'écria la jeune fille qui, jusqu'ici, était restée plongée dans un morne abattement ; les huguenots sont prevenus, et ils ne mettront pas le pied sur le sol limousin s'ils n'en reçoivent l'ordre express du sieur d'Aubigné.

— Que signifie ceci, Siméone ? demanda l'hôtelier.

— Mon pere, dit la jeune fille, j'ai annonce au huguenot qu'il y avait de la trahison dans cette entreprise. Il n'a rien redouté pour lui, mais il a expédié un valet au prince de Conde pour lui ordonner qu'on suspendit la marche.

— Miserable ! s'écria Marc en levant son poignard au-dessus de la tête de Siméone.

La jeune fille resta froide et impassible. On la pressa de questions ; elle répondit qu'elle avait engagé d'Aubigné à fuir, mais sans lui dévoiler le secret du complot.

— Et il n'a pas cru vos paroles ? demanda le capitaine avec empressement.

— Non, répondit-elle avec un soupir.

— Je reconnais bien là cette intrepidité aveugle que l'on vante tant dans Agrippa d'Aubigné ! reprit Mas. Le malheur est grand, maître Renaud, et votre fille a fait des sottises. Mais tout peut se réparer encore ; il ne s'agit que de redoubler cette confiance que l'hérétique paraît avoir en nous, et pour cela, maître, il faudra faire des sacrifices et ajourner la vengeance. Qui sait même s'il ne faudrait pas consentir à le laisser partir pour qu'il aille rassurer ses allies ?

— Jamais ! dit Marc Renaud avec un accent terrible.

— Allons ! allons ! pas de colere, dit le capitaine d'un air de bouhémie, j'ai promis aux consuls de leur servir tout une capitotade de huguenots ; si je ne réussis pas, je serai pendu. Que diable, Marc, mon ami, il faut faire quelque chose pour me vieille connaissance et une vieille pratique ! Tu seras bien avancé d'avoir planté ta Miséricorde dans les côtes d'un calviniste de plus, si cet exploit vaut la potence à ce pauvre capitaine Mas, qui a bu chez toi tant de pots de jurançon ! D'ailleurs ta fille a commis une grande faute, et il faut que ce soit toi qui la répare !...

L'hôtelier se couvrit le visage en signe de désespoir.

— Ainsi voilà qui est entendu ! reprit le capitaine, tu me laisseras faire. Seulement tu empêcheras Siméone d'adresser une seule parole au huguenot ; tu l'enfermeras dans sa chambre, ce sera plus sûr.

Marc fit un signe d'assentiment.

— Et prends-y bien garde, continua Mas avec un sourire moqueur, en regardant Siméone, les belles filles prisonnières aiment assez les chevaliers errants !

— Elle est maudite ! dit le tavernier.

— A propos, où as-tu placé notre homme ? demanda Mas.

— Dans la chambre au-dessous.

— Malheureux ! et s'il nous avait entendus !

Un roulement sonore s'éleva de l'étage inférieur.

— Il dort, dit le capitaine Mas avec un sourire sinistre.

— Mon Dieu ! comment le sauver ! pensait Siméone.

Le jour se levait et toutes les cloches de la ville étaient mises en branle pour célébrer la solennité du jour des Morts. Le pont-levis de la ville était déjà baissé, et le faubourg de l'Arène était parcouru dans tous les sens par les habitants de la campagne, quand Agrippa d'Aubigné parut se réveiller et appela d'un ton joyeux son fatigant hôtelier.

— Holo, maître Renaud ! maître le diable ! criait-il, ne puis-je donc avoir à déjeuner ?

L'hôtelier parut ; son visage était pâle sous sa longue barbe noire. Son regard était morne et abattu.

— C'est aujourd'hui jour de fête et de prière, mon gentilhomme, répondit-il, et tout bon catholique doit faire abstinence en commémoration des trépassés.

— Tu as, pardieu, raison, reprit d'Aubigné. Aussi me garderai-je de prendre un copieux repas, mon hôte ! Un morceau de pain et un gobelet de vin me suffiront, quoiqu'un voyageur ait toujours droit à quelque privilège ! Dieu me garde de profaner ce saint jour !

— Il croit me tromper, disait Marc Renaud en allant chercher ce que lui demandait le voyageur ; c'est bon, il ne se doute de rien.

Pendant que d'Aubigné achevait son frugal déjeuner, il demanda à l'hôtelier, qui restait sombre et silencieux à côté de lui :

— Et ta fille, la gentille Siméone, que fait-elle ? Ne la verra-t-on pas aujourd'hui ? Est-elle enfin remise de sa frayeur, la pauvre petite ?

— Elle prie pour les trépassés, pour les bons catholiques égorgés lâchement par les huguenots.

— Et peut-être aussi pour les huguenots massacrés en guet-apens par les catholiques, dit tranquillement d'Aubigné en avalant un gobelet de vin. Bien de mieux, mon hôte ; c'est de la charité chrétienne.

Marc sembla faire un effort pour se contenir en entendant ces paroles. Le voyageur se leva.

— Allons, dit-il tranquillement, il faut que je voie cette bonne ville de Limoges, dont on dit tant de merveilles.

— Vous allez visiter l'intérieur sans doute ?

— L'extérieur, maître ; j'ai été homme de guerre, vois-tu, et avant tout des tours et des murailles doivent occuper un soldat.

— Après des reliques de saints et des églises.

— Soit.

Tout en parlant, d'Aubigné avait bouclé le ceinturon de son épée et il avait caché ses pistolets sous son manteau. Cette action sembla éveiller toute la defiance de Marc.

— Je vous accompagnerai, mon gentilhomme.

— Toi ? demanda le voyageur avec un impertinable sang-froid.

— Moi-même ! monsieur, j'ai été homme de guerre aussi ; je vous désignerai chaque porte et chaque tour par son nom. Nous causerons de nos batailles.

— Viens donc, reprit d'Aubigné.

Et, malgré son calme apparent, on eût pu voir ses lèvres se serrer convulsivement et sa main tourmenter ses pistolets sous son manteau.

Ils sortirent en causant et descendirent le faubourg. D'Aubigné interrogeait son guide sur tout ce qu'il voyait, sur les ruines romaines sur la force de la ville, sur les mœurs des habitants. Arrivé à la porte de l'Arène, où veillait une garde nombreuse, il tourna à gauche et suivit le fossé alors à sec où l'on nourrissait quelques cerfs pour faire des cadeaux aux grands personnages qui avaient bien mérité des habitants de Limoges. Le calviniste se faisait tout expliquer, discutait longuement l'utilité de chaque fortification, et tout en parlant, on eût dit qu'il cherchait à entraîner son guide dans les endroits les plus solitaires ; mais soit hasard, soit que la fête du jour eût attiré près des remparts un plus grand nombre de passants qu'à l'ordinaire, il voyait toujours à quelque distance des hommes à tonneures bizarres dont quelques-uns semblaient être des marchands forains. Après quelques tours et détours, il voulut regagner le faubourg, et alors il s'aperçut qu'une grande agitation régnait à la porte de la ville, et que ces étrangers le suivaient toujours. Sans adresser à son guide aucune observation, il se rapprocha de l'auberge, et au moment où il allait entrer, Siméone, qui était à la fenêtre, lui jeta un regard suppliant et plein de désespoir.

À peine Agrippa d'Aubigné, toujours suivi par son hôte qui ne le perdait pas de vue, était-il de retour à l'hôtellerie, que plusieurs des marchands ambulants qu'il avait vus sur les remparts vinrent lui offrir les menues quincailleries dont ils étaient chargés. Il voulut les repousser, mais ils redoublèrent d'instances pour qu'il fit quelques acquisitions, et tout en lui vantant leurs marchandises, ils l'interrogeaient adroitement sur son nom, son pays, ses qualités. L'un d'eux par son insolence semblait vouloir provoquer une querelle. D'Aubigné, malgré son caractère irascible, montrait une patience angélique. Du premier coup d'œil, il avait reconnu dans ces marchands des soldats déguisés.

Cependant sa position commençait à devenir embarrassante, quand le capitaine Mas parut.

— Que veut cette canaille ? dit-il d'un ton dédaigneux. Holà ! qu'on vide bien vite le logis, mes maîtres ; mon ami le capitaine n'a pas besoin de toutes ces bagatelles.

— Ma foi, monsieur, dit d'Aubigné d'un ton jovial, vous arrivez à temps ; vous m'aidez à jeter tous ces truands-là par la fenêtre.

— Volontiers, dit Mas avec un celat de rire.

En même temps il s'approcha de celui qui semblait être le chef de la bande et lui parla vivement tout bas d'un ton impérieux. Le faux marchand sembla faire quelque résistance, puis il sortit brusquement avec ses compagnons.

— Qui sont ces gens-là ? demanda d'Aubigné d'un ton détaché.

— Des espions du prévôt, lui dit mystérieusement le capitaine ; vous savez que le prévôt n'est pas dans le secret de notre entreprise ; on s'est délié de vous, et on a envoyé ces gens pour savoir qui vous étiez. Je craignais qu'ils ne reviennent à la charge.

Puis il s'approcha de Marc et lui dit à l'oreille :

— Le prévôt est comme toi, il est trop pressé. Va lui dire que trop de précipitation fera manquer l'entreprise, et qu'il ne faut pas perdre tant de saumons pour une sardine. Pendant ce temps, je veillerai sur notre homme.

Marc Renaud lui serra la main et sortit en murmurant :

— Vous me repandez de lui sur votre tête.

Aussitôt qu'il fut hors de l'auberge, d'Aubigné à son tour prit la main du capitaine, et lui dit avec une franchise cordiale :

— Pardou, capitaine, de l'injure que je vous ai faite hier en doutant de vous. Le soin que vous prenez de ma conservation me fait rougir de mes soupçons ; pour vous le prouver, je degage M. de Princin et du Bouschet de leur parole. Je ne veux pas d'otages ; entre gens d'honneur ces precautions sont inutiles. Permettez-moi d'aller au-devant de nos amis, et tout s'arrangera.

— C'est ce que j'allais vous proposer, monsieur, les gens du prévôt vont revenir et nous serions peut-être dans l'embarras. Or, je veux voir monseigneur le prince de Conde entrer en triomphe dans notre ville. Seulement, d'Aubigné, souvenez-vous que vous ne devez une réparation pour l'outrage d'hier.

— Vous l'aurez, capitaine, soyez-en sûr ; et maintenant à cheval : ce soir nous prenons la ville, et demain je suis tout à vous.

Ils descendirent à l'écurie ; le cheval de d'Aubigné fut scélé en un clin d'œil ; celui du capitaine était prêt. Au bout de quelques minutes, tous les deux portaient au grand trot et tournaient le dos à la porte de la ville, qui était plus que jamais encombrée d'hommes d'armes. Au moment où ils s'éloignaient un cri d'indicible joie se fit entendre. D'Aubi-

gué leva la tête, et il aperçut encore Siméone à sa fenêtre ; elle avait les yeux tournés vers le ciel, et semblait prier en signe d'action de grâce.

Les deux cavaliers gardèrent le silence ; quand ils eurent dépassé les dernières maisons du faubourg, Mas demanda à son compagnon de route d'un air détaché :

— Cette petite fille ne vous a-t-elle pas conté des sornettes hier pendant votre voyage ? Je crois avoir entendu dire...

Et, tout en parlant ainsi, il portait d'un air indifférent la main aux fontes de ses pistolets. D'Aubigné jeta les yeux autour de lui et aperçut quelques passants qui étaient tout proche. Il répondit du même ton :

— Mais, oui ; elle aura sans doute entendu causer nos laquais sur le complot, et elle a eu peur. Je crois même, pardieu, qu'elle savait mon nom. Terreurs d'enfant !

— Eh bien ! dit le capitaine en le regardant d'un air joyeux, croyez-vous qu'elle a eu la sottise de dire que, sur ses révélations, vous avez envoyé contre-ordre à nos gens !

— Elle a eu raison, monsieur ! dit d'Aubigné avec un éclat terrible.

Et avant que le capitaine Mas eût pu se mettre en défense, il avait été enlevé de sa selle et jeté à quelques pas par un bras vigoureux. On ne voyait plus aucun passant. Le traître resta un moment à terre tout étourdi de sa chute.

— Merci, capitaine, reprit d'Aubigné en saisissant d'une main la bride du cheval de son ennemi et de l'autre armant son pistolet ; merci de m'avoir sauvé deux fois la vie, mon maître : la nuit dernière, en faisant tomber le poignard des mains de mon hôte fanatique, ce matin en chassant les gens du prévôt ! Vous avez trop voulu, capitaine, vous n'aurez rien !

Mas voulut s'approcher.

— Si vous faites un pas vous êtes mort ! cria le huguenot. Je pourrais maintenant me venger de votre trahison ; mais vous seriez trop heureux de mourir de la main d'un honnête homme ; c'est le bourreau qu'il vous faut, maître ; je vous laisse à la potence. Seulement vous ne me poursuivrez pas.

Un coup de pistolet renversa le cheval du capitaine. Le calviniste

s'arma aussitôt de son second pistolet ; Mas ne semblait plus songer à faire résistance, et d'Aubigné allait partir quand des cris perçants se firent entendre derrière lui. Il tourna vivement la tête et aperçut une jeune fille à cheval ; un homme qui faisait des gestes furieux la suivait à quelque distance de toute la rapidité de sa course. La jeune fille était Siméone, qui s'échappait de sa prison.

— Fuyez, monsieur, fuyez ; s'écria-t-elle d'aussi loin que sa voix pouvait se faire entendre. Les gens du prévôt vous poursuivent. Que saint Martial vous protège !

En achevant ces mots, elle poussa une plainte déchirante. Son père, qui la poursuivait, venait de lui enfoncer un poignard dans la poitrine. Elle tomba.

— Fuyez, fuyez ! répéta-t-elle en se roulant toute sanglante sur la poussière ; je meurs, je suis damnée. Que Dieu ait pitié de votre âme !

D'Aubigné examina un moment cette affreuse scène. L'hôtelier, éperdu, regardait appuyé contre un arbre sa fille qu'il venait de tuer. Mais lui-même semblait frappé de terreur et oubliait d'attaquer d'Aubigné, qui ne songeait plus à se défendre. Tout à coup le huguenot aperçut une troupe d'archers qui s'avançaient avec rapidité de son côté. Il tourna bride et enfonça ses éperons dans les flancs de son magnifique cheval, en murmurant :

— Pauvre fille !

Le capitaine Mas fut pendu à Limoges peu de temps après. Les gentilshommes Prinçai et du Bouschet, qui ne voulurent pas croire les avertissements de d'Aubigné lorsqu'il leur raconta son aventure, éprouvèrent le même sort.

La réconciliation du héros de cette histoire et du roi de Navarre fut aussi la suite de l'échauffourée de Limoges. Henri ayant entendu dire que d'Aubigné avait été pris dans cette affaire, mit à part quelques diamants de la reine sa femme pour payer la rançon d'un de ses plus fidèles serviteurs. L'inimitié du sujet ne tint pas devant cette preuve d'affection du roi ; d'Aubigné vint trouver son maître, et tout fut oublié pour quelques mois. L'ingratitude bien connue d'Henri ne pouvait être rachetée entièrement par quelques bons mouvements isolés ; c'est ce qui explique les plaintes continuelles de d'Aubigné contre le Béarnais dans tous ses ouvrages.

FIN D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ.





Dessins par J.-A. Beaucé.

Gravures par A. Lavielle.

LA JUIVE DE WILLEIKA.

I

Une profonde inquiétude régnait dans la petite ville de Willeika, en Lithuanie. Le bruit sourd du canon, qui résonnait de loin en loin, annonçait une bataille meurtrière, et la plupart des habitants, assis sur le seuil de leurs maisons, l'œil fixe et l'esprit perdu dans mille conjectures, attendaient dans un morne silence le dénoûment du drame sanglant qui se jouait si près d'eux.

La soirée était belle et le ciel pur; seulement on voyait çà et là dans la direction du champ de bataille se détacher des nuages de fumée que poussaient et dissipait une brise légère.

Cependant la canonnade se ralentissant peu à peu ne tarda point à se perdre complètement dans l'espace, et la solitude des alentours ne fut bientôt plus troublée que par les hurlements des loups affamés qui se ruaient avec délices sur la curée de cadavres que leur avait faite le carnage.

Persuadés que l'ennemi avait dû opérer sa retraite dans la direction de Wilna, les habitants sentirent s'évanouir leur frayeur. « C'est fini! le danger est lointin! » tels étaient les mots qui couraient de bouche en bouche. On se pressait, on se félicitait, on s'embrassait. La sécurité donnait carrière à l'hyperbole. La perte des vaincus était exagérée, le nombre des morts triplé, quintuplé. Puis à chaque détail, à chaque mensonge, un hurra d'allégresse!



Jessica demandant de l'or à son père.

De tous les citoyens de Willeika, nul ne se livrait à la joie avec plus de transports qu'Isaac l'Israélite. Assis sur le degré le plus élevé de son élégant balcon, il ne laissait passer personne sans l'appeler du geste et de la voix, pour lui faire répéter des nouvelles qu'il avait entendues déjà peu d'instants auparavant. La crainte et l'horreur que lui inspirait l'arrivée des troupes ennemies s'expliquaient facilement par l'extérieur confortable de sa maison. Son magasin et sa cave, richement garnis de provisions de toute espèce, ainsi que de whisky, d'hydromel, de vins de France et de Hongrie, étaient un appât bien séduisant pour des hommes exténués de fatigues et de privations.

Isaac eût volontiers partagé avec eux ses provisions; mais il demandait en revanche de bonnes espèces, et ces fils d'Adad et de Belphegor, comme il les appelait, ne l'ayant jamais payé en d'autre monnaie qu'en coups de plat de sabre, il en résultait que le vieillard nourrissait une aversion profonde contre tout ce qui portait des armes, n'importe le genre.

Il est vrai de dire aussi que le malheureux Isaac avait supporté la majeure partie des désastres dont la guerre avait frappé Willeika. Envieux de ses richesses, qu'il avait péniblement

amassées à la sueur de son front, supportant, pour un gain chétif, la fatigue, les injures et les mauvais traitements, ses concitoyens s'effor-

caient de l'abreuvier de mille debaires. Aussi les chagrins et le travail l'avaient-ils vieilli bien avant le temps. Son dos s'était voûté. L'inquiétude et l'insomnie avaient sillonné ses joues de rides profondes et rarifié ses cheveux et sa barbe grisonnante; mais son esprit n'avait rien perdu de son activité ni de sa vigueur, et l'on voyait sa physionomie, autrefois si mobile, s'animer et se rajourir à la seule idée d'une spéculation lucrative. Les relations commerciales d'Isaac s'étendaient depuis Riga jusqu'à Odessa, de Saint-Petersbourg à la capitale des anciens czars. Juifs et chrétiens avaient une égale considération pour son nom; la guerre même, tout en frappant ses économies de contributions arbitraires, lui rapportait des sommes immenses pour des avances et des fournitures dont il s'était chargé. Ses voitures sillonnaient toutes les routes, et sans diminuer sa ferveur pour la bonne cause, remplissaient avec le même zèle les magasins de Minsky et de Wilna, de Luerk et de Haluga; et depuis le commencement de la campagne, le pauvre Isaac avait presque doublé sa fortune. Faut-il s'étonner après cela que la pensée d'une invasion ennemie dût le plonger dans des trances mortelles! et encore ses richesses n'étaient-elles pas l'unique cause de son anxiété. Une passion plus noble que la passion de l'or dominait son âme: l'amour paternel. Le négociant ne venait qu'après le père; et Jessica, sa fille unique, Jessica, son bien, sa consolation, sa gloire, était le but de tous ses vœux et de toutes ses pensées. Ce fut d'abord à elle qu'il courut, dans l'enivrement de sa joie, annoncer la consolante nouvelle de la retraite de l'ennemi.

La jeune fille était assise dans le coin le plus obscur de l'appartement d'Isaac; sa belle tête était inclinée, et les boucles épaisses de ses cheveux noirs, que, d'après l'usage des vierges israélites, aucun lien ne retenait, jetaient un sombre voile sur ses traits, ordinairement enjoués; ses yeux, pleins d'âme et d'expression, entièrement cachés à présent sous de longs cils, ne cessaient de fixer son collier de perles qui, soulevé par de profonds soupirs, se balançait sur la gaze richement brochée, qui couvrait son sein; et dans sa préoccupation profonde, ses doigts jouaient machinalement avec les cordons d'un surtout de velours précieux, bordé de rares fourrures de Sibérie, et serrant sa taille svelte et gracieuse.

— Sois tranquille, ma fille, lui dit Isaac, et cesse de te désoler. Les ennemis battus se dirigent vers Wilna; ils ne viendront plus nous effrayer de leurs coups de feu, nous menacer de leurs sabres, nous piller, nous égorgent!

La jeune fille leva lentement la tête, puis son regard mélancolique retomba presque aussitôt vers la terre.

— Pourquoi ton œil est-il troublé et ta bouche muette, ma chère enfant? pourquoi soupires-tu et ne te réjouis-tu pas avec ton père de ce que le Seigneur n'a pas abandonné son peuple?

— Ces infortunés, mon père, ne sont-ils pas des hommes? Songez-vous à leur cruelle situation, au sort affreux qui les attend?

— Enfant que tu es, ne sais-tu donc pas que ce sont des Edomites qui ont ravagé le pays; des fils de Philistins que le Seigneur a détruits lui-même; que le glaive de l'ange exterminateur a moissonnés par milliers dans une nuit? C'est donc un devoir pour nous de nous réjouir et de témoigner notre reconnaissance au Dieu des armées. Ainsi, va, mon enfant, continua-t-il, va me chercher le talith; je veux me rendre à la synagogue pour célébrer ce jour de fête et entonner les psaumes à sa louange!

Jessica se leva alors avec un profond soupir, ouvrit une armoire, et en tira une espèce de manteau de soie blanche ornée sur les bords de larges franges bleues.

Pendant ce temps, Isaac s'était approché d'un bassin, et après s'être lavé les mains et s'être couvert du talith, il sortit, non sans avoir jeté sur sa fille un regard de tendresse et de joie.

A peine eut-il franchi le seuil que, refermant la porte sur elle, Jessica se retourna tout en larmes. « Que le ciel ait pitié de moi, car je suis seule et abandonnée! »

II

Il y avait cinq mois environ que le pays de Wilna était devenu le théâtre de la guerre. Des affaires importantes avaient nécessité le départ d'Isaac, qui, arrêté à Bress-Littewsky par des obstacles de toute espèce, s'était vu contraint d'y faire quelque séjour. Cependant plusieurs scènes sanglantes, aux alentours de Willeika, avaient signalé l'approche et les progrès de l'armée française en Lithuanie. Dans un tel état de choses, la pensée de sa chère enfant restée seule et sans défense, de son or pillé, de sa maison déserte, ne laissait au malheureux israélite ni sommeil ni

repos. Il profita donc d'un changement de position opéré par le gros de l'armée ennemie pour hâter son départ: montant dans un léger drosky attelé de trois vigoureux chevaux de l'Ukraine, il se dirigea vers la vilé qui contenait toutes ses affections. Déjà il touchait au terme de son voyage, et sa satisfaction intérieure s'épanchait en calculs et en supputations faites à demi-voix, lorsque des difficultés imprévues vinrent se jeter au travers de ses méditations commerciales, et ranimer sa double anxiété.

Il s'agissait de franchir en ligne directe plusieurs routes qu'avaient sillonnées tout récemment plusieurs divisions de l'armée française, et qu'encombraient alors une multitude de trainards et de bagages.

Après avoir attendu des heures entières pour laisser passer une longue file de fourgons, Isaac s'était vu forcé de faire un grand détour pour sortir de la bagarre, heureux encore de pouvoir sauver son propre attelage, car déjà plusieurs soldats avaient jeté des yeux d'envie sur les vigoureux chevaux de l'Ukraine.

De nouvelles terreurs attendaient l'israélite et son domestique Sallu sur le chemin qu'ils venaient de prendre. Un combat acharné avait été livré dans les lieux mêmes qu'ils traversaient; et l'approche du crépuscule ajouta encore à l'horreur du tableau qui s'offrait à leur vue. La plaine était jonchée de cadavres presque entièrement dépouillés, et dont la nudité sanglante formait un affreux contraste avec la blancheur de la neige. Ça et là remuait encore un blessé abandonné ou oublié dans les tortures de l'agonie, et un râle profond, un jurement, à demi articulé, de désespoir et d'impuissance, interrompaient seuls par moments le silence de cette scène de désolation.

Isaac frémissait d'épouvante. — Dieu d'Israël, aie pitié de nous! s'écria-t-il. Et ses dents claquèrent d'horreur...

— Maître, reprit Sallu en se tournant vers lui, ne sommes-nous pas ici comme dans la vallée de Josaphat? Ezéchiel ne devait pas être moins épouvanté que nous lorsqu'à sa voix les ossements de cette vallée se levèrent...

— Silence! insensé, dit Isaac irrité, et dont une froide sueur inondait tout le corps, silence!

Dans ce moment, un des chevaux se cabra avec une telle violence, qu'il faillit briser un des brancards de la voiture, qui venait de heurter contre un monceau de cadavres.

Plusieurs batteries devaient avoir été établies en cet endroit, et une canonnade soutenue devait y avoir causé ces ravages. Les boulets avaient sillonné tout le terrain, et les grenades y avaient fait de telles crevasses en éclatant, que le drosky menaçait à chaque instant de verser. Les chevaux devenaient de plus en plus ombrageux. Sallu se vit enfin forcé de mettre pied à terre, afin de les contenir, et d'examiner de plus près le chemin où depuis longtemps ils ne marchaient plus qu'au pas. Ils longeaient à présent, sur un terrain coupé de petites broussailles, une rangée de retranchements qui avaient été enlevés à la baïonnette par l'ennemi.

Isaac et Sallu perdirent ici presque le courage de continuer leur route. A chaque pas que faisaient les chevaux, ils marchaient sur un des cadavres que la mitraille y avait renversés, ou les écrasaient sous les roues de la voiture qui s'avancait péniblement. Le sang se figeait dans leurs veines, et les cheveux se dressaient sur leurs têtes.

— Oh! que ne donnerais-je pas, s'écria tout à coup Isaac, à qui le danger seul pouvait arracher un mot aussi dissonnant pour ses oreilles de commerçant que le verbe *donner*, — que ne donnerais-je pas pour être sorti de ce sentier d'horreur et d'épouvante!

— Maître, dit Sallu, je n'oserais l'affirmer, mais je pense que nous ne devons pas être éloignés de la karsma de Krasnoë, où les routes de Willeika et de Wilna se séparent. Là, nous pourrions nous arrêter et faire reposer un peu nos chevaux. Voyez-vous cette lumière qui brille l-bas dans la forêt? Si je ne me trompe, elle doit venir des fenêtres de la karsma, et nous avons tout au plus une demi-heure de marche pour y arriver.

Isaac partagea l'avis de son conducteur, et le chariot fut dirigé vers l'auberge.

Il n'y avait guère de voyageurs passant devant la karsma de Krasnoë, où se croisaient plusieurs chemins fréquentés, qui n'entrassent dans cette maison de vaste apparence, soit pour y passer la nuit, soit pour s'y reposer et faire manger leurs chevaux. Plusieurs bâtiments, servant d'écuries, de remises et de granges, venaient aboutir à l'édifice principal, et formaient une vaste cour dont nos deux fils d'Israël s'approchèrent lentement et avec précaution. Déjà leurs oreilles avaient été frappées d'une rumeur lointaine et confuse, qui semblait partir de la façade de la maison, et qu'ils attribuaient à la présence fort désagréable pour eux d'hôtes militaires. Les alentours de l'auberge présentaient l'aspect le plus affligeant. Ça et là des monceaux de cendres et de charbons, reste de feux de bivac abandonnés; des gerbes à demi brûlées, des débris de toits et de poutres calcinés par les flammes, des vases brisés et jetés pêle-mêle avec des entrailles d'animaux domestiques, témoignaient énergiquement des déprédations et des excès auxquels s'étaient livrés, à leur passage, les colonnes ennemies.

Isaac et Sallu, se frayant un chemin à travers les décombres, menèrent leur voiture sous une remise éloignée d'une centaine de pas, et qu'avait épargnée la destruction générale. Pendant que Sallu s'occupait à débarasser les chevaux de leurs harnais, Isaac se hasarda, non sans de grandes précautions, à aller aux écoutes.

Il se glissa donc le long de la muraille, trébuchant presque à chaque pas ; et déjà il tournait le dernier angle du bâtiment lorsque le choc imprévu d'un corps lourd lui fit perdre l'équilibre : le juif tomba en poussant un cri d'effroi involontaire. Ses mains crispées rencontrèrent la crinière d'un cheval, et cette découverte avait à peine calmé sa frayeur, qu'un poignet vigoureux le saisit à la gorge. — Qui vive ! cria une voix rauque.

— Un juif, un malheureux juif, balbutia le pauvre diable, dont le cou était serré comme dans un étau.

— Un espion plutôt ! Et l'étreinte du poignet devint plus forte.

— Oh ! miséricorde, pitié, monseigneur, pour un malheureux marchand juif !

— Allons, tais-toi, et en avant, marche, misérable !

Et de rudes et fréquentes poussées le jetèrent tout haletant jusque sur le seuil de l'auberge. A l'intérieur, quelle effroyable orgie ! Les armoires étaient brisées ; les tonneaux, qu'on avait enlevés des caves, défoncés ; le vin ruisselait et formait sur le plancher une boue épaisse dont l'odeur était à la fois fétide et enivrante. Meubles, lits de plume, linge, vaisselle, tout avait été jeté pêle-mêle dans cette espèce de mare qui conduisait à une salle commune dont les parois tremblaient sous les éclats d'un infernal vacarme. Un ignoble ramas de trainards, de conducteurs de bagages et autres gens de cette sorte, s'était campé autour de toutes les tables. Le butin des dernières batailles, des croix d'or, des montres, des bijoux, se vendaient ou s'échangeaient, et chaque marché conclu se scellait avec la bouteille, qui circulait et que l'on vidait à longs traits. Le bruit confus des voix, le mélange des différentes langues, les juréments, les chants, les disputes, les clamurs de l'ivresse, retentissaient d'une façon horrible et discordante. A l'aspect de ces moustaches retroussées, de ces figures fortement empoivrées par le tabac et l'eau-de-vie, de ces uniformes bigarrés, et surtout de ces armes menaçantes qui traînaient bruyamment sur le plancher, Isaac sentit faillir son cœur, car il venait de reconnaître qu'il avait affaire à la classe la moins humaine et la plus rapace de l'armée.

— Voilà un espion que je vous amène, cria son gude en entrant.

— A la potence ! à la potence ! fut la consolante réponse qu'entendit Isaac.

— Juif, tu la danseras ! cria de dessous une table une voix énergique et rauque ; toutefois nous daignons encore t'octroyer la faveur de faire ton testament, à condition, bien entendu, que nous serons tes légataires universels.

Un rire bruyant interrompit l'orateur.

— Bravo ! beugla l'assemblée.

— Miséricorde, mes bons seigneurs, je suis innocent.

— Trêve de discours, reprit son conducteur, il faut mourir ; ainsi en avant avec ton argent ! Fais les parts, je vais te servir de notaire.

De nouveaux hurras accueillirent cette agréable plaisanterie.

— Eh bien, te décideras-tu, vieux reître ? Où sont tes ducats ?

— Mes ducats ! mes ducats ! s'écria Isaac d'une voix lamentable (et ses mains pressaient convulsivement sa ceinture), où prendrais-je des ducats ? je ne suis qu'un pauvre juif.

— Alors donne ce que tu as, dit un autre ; nous ne sommes pas difficiles, nous prendrons aussi de l'argent, des écus, des roubles.

— Je ne possède pas un denier, mes bons seigneurs ; vous ne trouverez pas une obole sur moi.

— A d'autres, à d'autres de pareils contes, mon petit juif ! reprit le loustic de l'assemblée. Je suis chargé d'exécuter tes dernières volontés, ainsi dis vite ce que tu veux laisser à ces messieurs.

— Je prends son chapeau, cria un chasseur, car mon schako a été brûlé au bivac.

— Moi, je m'adjudge ses souliers ; les miens sont assez bons pour un pendu.

L'angoisse d'Isaac était à son comble ; il tomba à genoux.

— Ayez pitié de moi, messeigneurs, ayez pitié de moi ! Je donnerai tout ce que je possède, mais ne me faites pas de mal.

— A quoi vous amusez-vous donc avec ce pauvre diable ? dit alors un homme d'une belle apparence, maréchal des logis d'un régiment d'étrangers au service de France, qui penlant toute cette scène avait observé le juif d'un regard scrutateur, et n'avait perdu aucun de ses mouvements, ne rougissez-vous pas de lui prendre les misérables chiffons qu'il porte sur le dos ? Allons, marche, juif, ajouta-t-il en le poussant vers la porte, dépêche-toi de te sauver !

Isaac partit comme l'éclair ; mais le maréchal des logis, se tournant aussitôt vers un de ses gens, lui dit à l'oreille :

— Suis-le, Balafre, et remarque ce qu'il fera et où il ira.

Cette décision arbitraire souleva dans l'assemblée un murmure de mécontentement qui cependant n'éclata point, car les plaignants n'étaient pas les plus forts. A mille pas de l'auberge campait un détachement de cavalerie qui eût pu au besoin donner du poids aux paroles du maréchal des logis ; celui-ci fronça le sourcil et tout le monde se tut.

Puis le sous-officier, impassible, attendit, en se promenant les bras croisés, le retour du Balafre. Dès qu'il parut, il l'emmena dans le coin le plus obscur de l'appartement où reposait sur une botte de paille, enveloppé sous son manteau, un homme grièvement blessé, selon toute apparence, et qui paraissait assoupi ou parfaitement indifférent sur tout ce qui se passait autour de lui.

— Eh bien, quoi de nouveau ?

— Ils sont deux, répondit le Balafre ; ils sont (avec leur voiture sous la remise, et paraissent, d'après ce que j'ai pu entendre, avoir l'intention de suivre leur route vers Wilna.

— Il ne faut pas qu'ils nous échappent, répliqua le maréchal des logis ; le coquin, j'en suis sûr, a beaucoup d'argent sur lui. Je l'ai vu aux grimaces qu'il faisait lorsqu'on lui en demandait, et à l'inquiétude qui se peignait sur sa physionomie chaque fois qu'il portait la main à sa ceinture, dans laquelle il le reconferme probablement.

— Mais alors pourquoi l'avoir laissé partir ? demanda le Balafre.

— Crois-tu que je veuille partager avec cette canaille ! répartit l'autre. Pas si fou ! Va, fais signe à Sokolsky, comme même avec toi, si tu veux, le Napolitain ; à vous trois vous serez plus que suffisants. Attendez-moi sur la route, au coin de la forêt, à droite du camp.

Balafre partit aussitôt, et fut immédiatement suivi du maréchal des logis, qui sortit la tête haute et sans saluer.

Le blessé se leva alors de sa misérable couche, et, à la faveur du tumulte qui allait toujours croissant, il disparut de la chambre sans avoir été remarqué.

III

Pendant que Sallu se hâtait d'atteler les chevaux, Isaac, assis sur le seuil de la remise, et les membres encore paralysés par l'effroi, se confondait en actions de grâces et en prières.

— Moïse et Abraham, murmurait-il entre ses dents, sauvez-moi de cette oppression ! Etendez votre main puissante sur moi. Frappez ces Moabites d'épouvante, changez-les en pierres !

Il n'avait pas achevé ces dernières paroles, qu'il se sentit frapper doucement sur l'épaule. Il se retourna en contenant à peine un cri de terreur, et aperçut près de lui un homme enveloppé dans un manteau blanc.

— Sois sur tes gardes, lui dit celui-ci ; des brigands te guettent dans la forêt voisine ; tu es perdu si tu sors d'ici !

— Miséricorde ! s'écria Isaac au désespoir, ne le suis-je pas aussi en y restant ? Si les scélérats qui sont dans l'auberge me découvrent, ne me feront-ils pas souffrir, comme ils en avaient le projet ? Ne m'ont-ils pas menacé de me dévaliser, de me pendre ? Oh ! qui que vous soyez, ayez pitié de moi, secourez-moi, sauvez-moi ! le juste Dieu d'Israël vous en récompensera !...

Et il embrassait les genoux de l'étranger ; et ses bras s'élevaient convulsivement vers le ciel.

L'étranger parut hésiter un moment ; puis soudain se tournant vers Isaac :

— Eh bien, soit, glissez-vous tout doucement le long de la muraille. Au coin de l'aile gauche de l'auberge, vous trouverez un cheval tout sellé, vous retirerez avec précaution les pistolets des fontes, et vous me les apporterez ici.

Isaac, dont la frayeur ne pouvait s'expliquer l'usage qu'il voulait faire de ces armes, éprouva à ces mots un de ces doutes, un de ces cruelles hésitations qui sont plus poignantes à l'âme que la réalité la plus déchirante. Cependant il obéit, car l'espérance n'abandonne jamais l'infortuné.

Sallu, aidé de l'étranger, tira avec le moins de bruit possible la voiture sur la grand-route. L'épaisse couche de neige qui blanchissait sa

surface amortit heureusement pour eux le bruit des roues. Nul écho ne s'éveilla dans l'effrayant silence qui les environnait.

Aussitôt que son maître fut de retour avec les pistolets, Sallu monta sur la voiture, où l'étranger venait de prendre place à côté d'Isaac, et ils partirent aussi vite que le permettait l'obscurité et le mauvais état du chemin.

Le vacarme dont retentissait la karsma s'éteignit peu à peu dans l'éloignement. Notre juif commençait à se tranquilliser, lorsque, s'élançant tout à coup de la forêt voisine, et saisissant les chevaux par la bride, plusieurs hommes s'écrièrent avec une voix tonnante :

— Halte ! la bourse ou la vie !

Sallu effrayé arrêta : Isaac, comme frappé de la foudre, roula de son siège dans le fond de la voiture ; l'étranger seul se leva intrépidement, arma ses pistolets, et cria à celui qui se trouvait le plus près :

— Arrière, si tu tiens à la vie !

— Prenez garde à la vôtre ! répliqua l'assaillant en brandissant son sabre.

L'étranger, toujours intrépide, fit feu, et Sokolsky tomba en poussant un cri terrible.

Les chevaux, effrayés par l'explosion, prirent le mors aux dents, renversèrent tout ce qu'il leur faisait obstacle, et parcoururent comme le vent ce chemin difficile que l'effroi semblait aplanir devant eux.

Ce ne fut qu'après avoir laissé entre le danger et lui une assez grande distance, qu'Isaac se décida à sortir de sa cachette. Sa terreur avait disparu et fait place à la reconnaissance. Il se répandit en actions de grâces, en protestations de gratitude, et en mille questions qui toutes restèrent sans réponse. Déconcerté par cet opiniâtre silence, il se retira alors dans un des coins de la voiture, afin de ne pas troubler plus longtemps les réflexions ou le sommeil du singulier compagnon que le hasard lui avait donné.

Le jour commençait à poindre lorsqu'ils sortirent de la forêt. Willeika se dessinait à peu de distance dans l'horizon. Isaac s'approcha alors de nouveau de son compagnon de voyage, toujours immobile, afin de l'examiner de plus près.

Le manteau blanc, qu'il avait jeté sur ses épaules, était tombé et permettait d'y voir deux épaulettes d'or. La croix d'honneur brillait sur sa poitrine. Ces signes ne laissaient aucun doute sur le rang de ce brave jeune homme, qui, ainsi qu'Isaac le reconnut à la couleur et aux parements de son uniforme, appartenait à l'un de ces régiments polonais qui s'étaient couverts de gloire dans cette dernière bataille, dont il avait la veille parcouru le théâtre.

L'étranger portait son bras gauche en écharpe et paraissait également blessé à la tête, autour de laquelle il avait roulé son mouchoir. Le grand jour permit à Isaac de distinguer des gouttes de sang qui, après avoir imbibé le linge de la plaie, commençaient à rougir le manteau blanc. Il reconnut en même temps, avec un sentiment de peine indicible, à la pâleur mortelle répandue sur ses traits, à ses lèvres décolorées et sans mouvement, et à la roideur de tous ses membres, qu'il était évanoui ; effet inévitable des violentes secousses de la route et des douleurs de sa blessure qui s'était rouverte ; à le voir on eût dit un cadavre.

— Miséricorde ! s'écria Isaac, cet homme est mort... Il se meurt ! Sallu !... il va succomber à ses blessures... Brûle le pavé, ménage pas les chevaux ; il est peut-être temps encore de le sauver !

Et au bout de quelques minutes, les chevaux, haletants et couverts d'écume, s'étaient arrêtés devant la demeure d'Isaac.

IV

Au bruit de la voiture, Jessica, que l'inquiétude tenait éveillée, s'élança vers la porte. Prête à se jeter au cou de son père, quel ne fut pas son effroi à l'aspect d'un homme couvert de sang !

— Cours, ma fille, s'écria Isaac, soutenant son libérateur dans ses bras ; envoie chercher Elisama le chirurgien, cours vite, bien vite !..

La jeune fille jeta sur le blessé un regard de la plus tendre compassion, et, rentrant précipitamment dans la maison de son père, donna ses ordres, puis revint auprès du blessé, avec le linge et les onguents néces-

saires pour un premier pansement. Le pauvre jeune homme avait été transporté avec de grandes précautions sur un lit près duquel Isaac le juif gémissait et se tordait les bras.

— Miséricorde ! s'écriait-il, je suis un homme perdu ! Il est mort, et les nazarcens vont croire que je l'ai assassiné ! Ils m'en demanderont compte à moi, moi qui donnerais volontiers mon propre sang pour le rendre à la vie !

Cependant Jessica, se penchant sur le front pâle du jeune homme, et prêtant l'oreille aux pulsations presque imperceptibles de son cœur :

— Il vit, s'écria-t-elle, son cœur bat ! Alors arrachant des mains de sa suivante le vase contenant du baume de Saba, elle en laissa tomber doucement quelques gouttes sur les tempes et sur les lèvres entr'ouvertes de l'étranger. Son regard inquiet s'était fixé sur ses yeux. Un cri involontaire lui échappa lorsque sa paupière s'ouvrit, et qu'un regard faible s'arrêta sur le sien. Pauvre fille ! Le plus brûlant regard d'amour n'aurait pas trouvé plus vite et plus sûrement le chemin de son cœur.

Le sang de la jeune fille s'arrêta de terreur et d'espérance, lorsque le chirurgien sonda la profonde blessure qu'un coup de sabre paraissait lui avoir faite au front. La douleur que lui causa cette opération le réveilla pour la seconde fois et colora momentanément ses joues pâles. Ses yeux se levèrent vers Jessica avec une expression douloureuse. Un frisson inconnu parcourut tous les membres de la jeune Israélite, et des larmes coulèrent sur son joli visage. Une exclamation d'Elisama la tira de sa rêverie.

— Que le Dieu d'Abraham soit loué ! dit-il, en retirant la sonde, la blessure n'est pas mortelle ; le retard apporté au pansement la rend dangereuse, mais tout péril disparaîtra bientôt si des soins assidus lui sont prodigués.

Ces mots consolants rendirent la vie à Jessica. — Oh ! les soins ne lui manqueront pas ! pensa-t-elle.

Et dès cet instant elle ne quitta plus le chevet du malade, attentive, inquiète, passant tour à tour de l'anxiété à l'espoir.

— Pauvre jeune homme ! se disait-elle, je lui dois la vie de mon père. Et ses yeux, fixés sur le visage pâle mais plein de noblesse du malade, se mouillaient des larmes de la reconnaissance.

De la reconnaissance, eh non ! c'était plus que de la reconnaissance. Un pareil sentiment eût été trop froid pour son âme aimante ; et le bonheur qui se peignait sur ses beaux traits, quand le chirurgien déclara que le danger était passé, ce bonheur-là n'était pas de la reconnaissance !

— Où suis-je ? s'écria le jeune homme, lorsque pour la première fois, après un sommeil profond, il ouvrit les yeux et aperçut la figure gracieuse de Jessica à son côté.

— A Willeika, répondit-elle avec une joie inquiète, en entendant ces premiers mots, encore à peine articulés, sortit de la bouche de son protégé ; à Willeika, dans la maison de mon père.

— De ton père ! continua l'étranger, consultant ses souvenirs ; ton père ! quel est-il ? Qui es-tu toi-même, aimable enfant ?

— Je m'appelle Jessica, je suis la fille d'Isaac Nikolajew, le juif de Willeika.

Le regard de l'étranger se rembrunit.

— Et pourquoi suis-je ici ? reprit-il avec impatience. Pourquoi pas à l'hôpital de Willeika ? n'est-ce pas à Novogorodeck que j'ai été blessé ?

La jolie juive, d'une voix douce et suppliante, le pria de se tranquilliser. Puis elle lui raconta par quelle série d'événements il se trouvait dans cette maison ; et la voix de la charmante fille s'anima ; ses yeux brillèrent quand elle vint à parler du généreux secours qu'il avait prêté à son père.

— Mes camarades ont-ils au moins de mes nouvelles ? interrompit l'officier d'un ton plus doux.

— Nous ignorions votre nom !

— Que ne m'avez-vous fait transporter à Wilna ?

— Votre état le permettait-il ? et devions-nous exposer les jours de notre libérateur ?

Et la jeune fille baissa la tête d'un air confus. Le malade n'avait pas prononcé jusqu'ici un seul remerciement.

Tous deux restèrent un instant silencieux et pensifs, puis soulevant la tête avec un sourire de reconnaissance :

— Merci, mille fois merci de vos soins, ma belle enfant, dit le jeune homme... mais votre père, ne pourrais-je le voir ?

— Vous le verrez. Et elle sortit le cœur plein de tristesse et de vagues regrets.

Dés qu'Isaac parut :

— Vieillard, je suis reconnaissant de ton hospitalité ; mais je n'aurai point de tranquillité que tu n'aies fait parvenir de mes nouvelles à mon régiment. Informe le colonel **, à Wilna, que le capitaine Lozinsky est malade dans ta maison.

Le juif promit, et Lozinsky rassuré cessa de se montrer impatient et soucieux. Désormais docile aux exhortations de la belle Jessica, il lui exprimait sa gratitude avec un touchant abandon, pressant parfois la main de la jeune fille, qui rougissait de plaisir et de bonheur !

Lozinsky put bientôt quitter le lit, et parcourir la maison et le jardin. A la chaleur étouffante de l'air enfermé de la chambre, il préférait la suave fraîcheur que lui offraient ses allées ombreuses ; appuyé sur le bras de la jeune fille, il se promenait doucement ; tous deux passaient là dans de douces causeries des heures entières qui ne leur semblaient que des instants. La jeune Israélite écoutait, avec une attention mêlée d'étonnement et d'une orgueilleuse joie, le récit des aventures de sa vie militaire. Son imagination le suivait sur tous les champs de bataille, franchissant avec lui les défilés et les rivières ; elle avait des cris d'ivresse pour tous ses triomphes et des pleurs pour tous ses revers. Pour lui, il était enchaîné par son esprit naturel, cultivé sans prétention, par la justesse de son jugement et par son tact exquis.

L'attachement cordial qu'il portait à la jeune fille s'accrut de l'estime qu'elle lui inspirait.

— Jessica, lui dit-il un jour, en dégageant son beau front de ses boucles épaisses ; tu ne saurais croire combien tu ressembles à une de mes parentes ; cette étonnante ressemblance me frappe souvent et m'est d'autant plus agréable, qu'elle rappelle sans cesse à mon cœur une aussi bonne et jolie fille que toi.

Le cœur de la jeune juive bondit de joie à ces mots ; mais presque au même moment un sentiment de jalousie se glissa dans son âme.

— Comment s'appelle cette parente à laquelle je ressemble tant ? demanda-t-elle.

— Malvina, répondit Lozinsky.

— Malvina ! reprit Jessica, un beau nom ! Elle n'est, sans doute, pas moins belle que son nom ? continua-t-elle avec une préoccupation visible.

— Comment ne le serait-elle pas, répartit Lozinsky en souriant, puisqu'elle te ressemble !

Le joli visage de la jeune juive se couvrit d'une vive rougeur.

— Que ne donnerais-je pas pour la voir ! s'écria-t-elle avec une confusion croissante.

— Je puis facilement te procurer ce plaisir, répondit Lozinsky en tirant de son sein un petit étui en or, suspendu à son cou par une tresse de cheveux. Vois, ajouta-t-il en lui présentant un portrait en miniature ; c'est elle ! c'est Malvina !

— Qu'elle est belle ! s'écria Jessica en pâlisant. Oh ! vous m'avez flattée, je suis bien loin d'être aussi jolie.

— Oh ! non, non, Jessica, tu es digne de lui être comparée.

La belle juive secoua la tête d'un air incrédule, et le reste du jour elle fut préoccupée et rêveuse.

Cependant la convalescence de Lozinsky faisait de rapides progrès. Un soir qu'il était demeuré plus longtemps qu'à l'ordinaire dans le jardin, craignant que l'air froid du soir ne nuisit à sa santé, Jessica, qui depuis quelque temps semblait éviter sa rencontre, se décida à l'aller chercher elle-même.

Entrant d'un pas timide dans le bosquet, elle vit le jeune officier étendu sur un banc de gazon, et tenant dans ses mains un portrait qu'à son trouble elle reconnut être celui de la rivale, de Malvina. Les regards mélancoliques du jeune homme s'y fixaient avec une indicible expression de bonheur et d'amour, et ses lèvres s'y collaient par moment avec une sorte de frénésie qui déchira le cœur de la pauvre enfant. Un soupir, arraché par la vue de ce portrait, ne tarda pas à trahir sa présence.

— C'est toi, Jessica ! dit Lozinsky en se retournant. Qui me procure le plaisir de te voir, ma chère amie ?

— La soirée est bien fraîche, répondit-elle d'une voix émue, et je crains que vous ne compromettiez votre santé en demeurant plus longtemps en ce lieu.

— C'est de ta faute aussi, reprit-il en plaisantant, tu me négliges enuement, et quand on me laisse seul ainsi, je m'oublie.

— Mais vous n'étiez pas seul, répliqua la jeune juive avec un accent qui ressemblait presque à un reproche.

— Tu as raison, ma bonne ; Malvina et toi me teniez compagnie.

— Malvina, je le crois bien ! Elle doit vous être bien chère... C'est sans doute une parente bien proche.

— Mais pas déjà si proche, répondit Lozinsky, c'est une pupille de mon père ; nous avons été élevés ensemble comme frère et sœur.

— Ainsi, dit Jessica après un moment d'hésitation, vous aimez Malvina comme une sœur ?

— Et comme une fiancée ! ajouta tranquillement Lozinsky.

A ces mots, la jeune fille, dont un frisson convulsif parcourut tous les membres, jeta un cri, car le poison qu'elle avait sucé peu à peu pénétrait et glaçait son cœur.

— Mais qu'as-tu donc, ma bonne amie ? s'écria Lozinsky effrayé ; tu pâlis, tu trembles !

— Le froid m'a saisi, répondit-elle d'une voix étouffée par les larmes ; le vent est si rude, ne reutrons-nous pas ?

— Pauvre enfant ! que ne le disais-tu plus tôt ? Je ne me le pardonnerais jamais, si tu te rendais malade à cause de moi !

Lozinsky, entourant alors pour la soutenir sa taille gracieuse de ses bras, doubla le pas pour attendre la maison plus vite.

Sur le seuil de la porte, Jessica le remercia, et, gagnant précipitamment sa chambre, se laissa tomber en sanglotant sur une chaise.

Elle commençait à s'apercevoir, la malheureuse ! qu'elle l'aimait, cet homme que semblaient devoir à jamais séparer d'elle son rang, sa religion et les engagements de son cœur.

V

Le lendemain, Lozinsky, trop soucieux et trop absorbé dans ses propres pensées pour s'apercevoir du changement qui s'était opéré dans toute la personne de Jessica, ne remarqua pas le sombre nuage qui couvrait son front, et qui depuis quelque temps déjà lui avait fait perdre son enjouement naturel. Silencieuse et triste, elle se trouva un jour en présence du jeune homme, et prenant enfin courage, elle se décida à l'accoster.

— Vous êtes sans doute malade, monsieur le capitaine ; la fraîcheur de l'autre soir vous aura fait mal. Vous souffrez encore de votre blessure ?

— Non, ma belle enfant, reprit Lozinsky en lui tendant amicalement la main ; je suis bien, très-bien maintenant, et c'est là le sujet de ma tristesse, car je m'en veux de languir ici oisif et inutile, alors que l'armée s'avance à grands pas, et que mes frères d'armes font moisson de gloire.

Et il soupira.

Et la jeune fille soupira.

— Lozinsky, si vous fussiez resté à Novogorodeck, votre cadavre serait resté enseveli sous les cadavres ; votre nom eût été perdu parmi tant d'autres noms ! une seule personne aurait pleuré votre trépas ; voulez-vous donc aujourd'hui, par votre imprudence, préparer à cette amie des chagrins sans remède, car vous ne pourriez supporter les fatigues de la campagne, Lozinsky, non, vous ne le pourriez pas !

— Jessica, l'amie dont tu parles préférerait mon trépas à ma honte ; et il y a de la honte pour un militaire, Jessica, à ne pas se battre quand les autres se battent. Oh ! si tu m'aimais comme elle, enfant, tu penserais comme elle !

Une larme roula sur les joues de la jeune fille.

— Honte ou trépas ! s'écria-t-elle, tous les deux me tueraient.

— Aimable fille ! pourquoi tant de charmes et de nobles qualités restent-ils cachés à Willeika ? Un ange comme toi est-il fait pour devenir la proie d'un ignoble marchand qui ne saura ni l'apprécier ni te comprendre ?

Et le jeune officier, enlaçant la taille de la jeune fille, fixait sur sa figure si gracieuse et si expressive des regards d'admiration et de tendresse.

— Capitaine, dit la jeune fille en se dégageant doucement, quiconque méprise le sort que Dieu lui a fait, se prépare bien des maux.

Après une pause :

— Ainsi, c'est votre séjour dans la maison du juif Isaac qui causa toute votre peine ?

— Non, Jessica, le devoir, entends-tu, le devoir m'ordonne impérieusement de partir ; si l'argent que j'attendais me fût parvenu, je ne serais plus ici ; mais sans ressources, sans chevaux, comment atteindre un corps d'armée dont...

— N'est ce que cela, capitaine? Oh! que ne parliez-vous plus tôt, vous! le sauveur de mon père! Vous, sans ressources, sans chevaux! Oh! attendez! de grâce... un instant!

Et elle s'élança légère comme une sylphide dans le cabinet de son père.

Le vieil Isaac, ses lunettes sur le nez, pesait avec une religieuse attention des pièces d'or qu'il empilait ensuite avec une satisfaction exprimée par une légère grimace; il se disposait à serrer le tout dans son coffre-fort.

— Arrêtez! mon père, s'écria la jeune fille, dont l'arrivée n'avait point distrahit un seul instant le vieil avare, arrêtez! cet or ne doit point entrer dans votre caisse.

— Que dis-tu donc, chère enfant, y penses-tu?

Et Isaac était là, ébahi, cherchant à lire dans les yeux de sa fille si elle avait bien toute sa raison.

— Cet or serait-il faux? mais tu te trompes, je l'ai pesé, et je m'y connais, vois-tu, Jessica.

— Cet or, mon père, il faut le donner à Lozinsky.

A ce mot, vous eussiez vu la physionomie du juif passer par toutes les phases de la stupéfaction.

Ce mot donner lui serra la gorge; il étouffa sa voix pendant quelques instants.

— Donner mon or! s'écria-t-il enfin.

— Oui, le donner, mon père, et le donner à votre sauveur, à Lozinsky.

Et la belle juive, les joues en feu, les yeux étincelants, expliqua tout au vieillard qui secouait la tête d'impatience et de mauvaise humeur!

Des sentiments divers se combattaient dans l'âme d'Isaac le juif, d'Isaac le marchand. Il aimait le caractère de Lozinsky, mais il aimait aussi l'argent, l'argent était son dieu, et puis la présence du jeune officier dans sa maison le garantissait du pillage, des contributions arbitraires; sa fortune se trouvait donc par ce départ doublement compromise.

— Mais Lozinsky ne saurait nous quitter, ma fille; à peine est-il rétabli de ses blessures. Il se ferait tuer, et pourquoi? pour l'honneur? beau motif!

— Mais il le veut ainsi, mon père, et nous n'avons pas le droit de le retenir. Le laisserons-nous se mettre en route sans secours?

— Non, mille fois non, Jessica! puis-je oublier l'appui qu'il m'a prêté au jour du péril!

La reconnaissance avait pris le dessus dans le cœur du vieillard.

— Porte-lui cet or; tous les ducats sont de poids. Je lui donnerai de plus une lettre pour Mardochée de Wilna, qui le fournira d'armes et de chevaux. Sallu le conduira jusque dans cette ville. Mais, ajouta-t-il en essayant une larme, que le Dieu de Sion le protège et commetté un ange à sa garde, car c'est un brave jeune homme sans fiel et sans tache!

— Puisse-t-il en être ainsi! pensa Jessica. Et elle courut rejoindre Lozinsky dont la joie et les transports lui saignèrent le cœur.

L'idée qu'elle travaillait au bonheur de Lozinsky fut seule capable de la tirer de ses douloureuses pensées. Elle eut soin de hâter elle-même les apprêts du voyage et de glisser furtivement dans le portemanteau de son protégé un second rouleau d'or, cadeau de sa mère mourante.

Pendant que Lozinsky faisait à son hôte affligé de touchants adieux, la pauvre Jessica, agenouillée dans un coin éloigné du jardin, les mains jointes et les yeux baignés de larmes, adressait au ciel cette prière qui résumait toutes ses souffrances.

— Oh! toi qui guéris les cœurs brisés et qui adoucis leur douleur, aie pitié de moi!

VI

Bien des semaines s'étaient écoulées; l'armée française était entrée à Moscou; mais pas la moindre nouvelle de Lozinsky.

— Il est mort, disait souvent Isaac, il est mort le pauvre garçon; sans cela il m'eût depuis longtemps écrit et rendu mon argent.

— Mort! se disait Jessica, assise à la croisée et l'œil tristement fixé sur le ciel brumeux de l'automne. Mort! oh! il ne l'est pas pour moi! Le posséderais-je davantage, s'il vivait encore!

L'arrivée d'un homme en costume de voyage vint interrompre les regrets du père et les méditations de la fille, c'était Mardochée de Wilna.

— Frère, cria celui-ci d'une voix de triomphe, je t'apporte une lettre du nazaréen avec la somme que tu lui as avancée.

— O digne jeune homme! ne l'avais-je pas dit qu'il me payerait?

Et il étendait la main vers les sacs d'or avec une convulsion de joie, le juif!

Jessica s'était élancée sur la lettre, et elle lisait et relisait vingt fois les protestations d'amitié de Lozinsky pour elle et pour son père!

— Que veut dire ceci? s'écria tout à coup ce dernier après avoir compté et recompté l'argent sur la table. Il y a cent pièces de plus que je ne lui en ai prêtées! — Miséricorde! continua Isaac, me prend-il pour un usurier?

Jessica se troubla.

— Mais non, mon père, il croit sans doute vous devoir cela pour le séjour qu'il a fait chez nous.

Et le front de Jessica s'était coloré d'une vive rougeur.

— Malédiction sur moi! murmura Isaac, je serais un misérable si j'acceptais quelque chose de lui pour ce léger service.

— Mais, dit Mardochée, si ce fier nazaréen ne veut rien te devoir, prends ce qui te revient, et renvoie-lui le reste.

Isaac commença alors, et tout en branlant la tête, à examiner les pièces reluisantes, et son mécontentement s'apaisa peu à peu.

— Mardochée, dit-il à son beau-frère, il faut avouer que c'est un bien brave jeune homme que ce capitaine. Quels ducats! Mardochée, ils sont tout neufs!

Cependant Jessica, ranimée un instant par la lettre de Lozinsky, ne tarda point à retomber dans sa mélancolie habituelle, et la nouvelle des désastres de Moscou rendit plus poignantes encore sa douleur et son anxiété.

— Ma fille, dit un matin Isaac à Jessica, c'en est fait d'eux, bons ou mauvais! Dieu les a tous détruits: ils tombent par milliers la nuit, par milliers le jour, béni soit le Seigneur!

Dans son enthousiasme, Isaac ne remarqua pas la pâleur mortelle de sa fille.

— Oh! sans doute, pensa-t-elle, ces bruits sont exagérés; et d'ailleurs Dieu ne l'épargnerait-il pas, lui, si bon, si généreux.

Mais ces scènes, dont jusqu'à présent on avait fait une peinture si hideuse, acquéraient de jour en jour un effrayant caractère de certitude et ne tardèrent pas à apparaître aux yeux de Jessica dans toute l'horreur de la réalité. Déjà affluant de tous côtés dans la ville des fuyards qui, à peine couverts de quelques haillons, les yeux caves, le teint livide, la barbe épaisse et en désordre, se traînaient péniblement à l'aide de grands bâtons. Ils périsaient dans les rues, quelquefois près d'atteindre le but d'un dernier effort.

Le silence de la nuit était à tout moment troublé par leurs cris de détresse. Surpris par le froid et la faim, harcelés par les bêtes féroces, il couvraient chaque jour de leurs cadavres le sentil des maisons. La mortalité était si effrayante, que le cimetière de Willeika pouvait à peine suffire à leur sépulture.

Le sang de Jessica se glaça dans ses veines au récit et à l'aspect de tous ces malheurs. Elle passait dans la chambre qu'occupait naguère Lozinsky des jours entiers, le cœur serré d'une anxiété à la fois douloureuse et douce, absorbée dans la pensée du bien aimé que la guerre avait séparé d'elle. Souvent elle s'abandonnait au songe enivrant de son retour. Plus souvent encore elle était poursuivie des terribles scènes de la guerre; Lozinsky lui apparaissait alors déchiré par la mitraille, couvert de blessures, étendu, abandonné sans secours sur la terre couverte de neige qu'il rougissait de son sang; ou dans un désespoir impuissant, couché près d'un bivac presque éteint, elle le voyait s'endormir pour l'éternité, ou lutter contre les bêtes féroces qui suivaient ses traces sanglantes, et s'éteindre dans une affreuse agonie.

Les jours s'écoulaient pour elle au milieu de ces douloureuses sensations. Les débris de l'armée française s'approchaient de la Bérésina, et une division ennemie s'avancait à sa rencontre pour lui en couper le passage, et lui enlever par là la dernière planche de salut. C'était de Borisow, point de la plus haute importance, que commença le combat sanglant, qui, malgré la brillante valeur qu'elles y déployèrent, finit si désastreusement pour les troupes françaises; et c'était le soir même de ce tragique événement que les habitants de Willeika, tranquilisés par l'issue de la bataille, rentrèrent chez eux, et qu'Isaac courut à la synagogue pour remercier Dieu de la délivrance de ces hôtes si redoutés.

— Que Dieu tourne ses regards vers moi, car je suis malheureuse et abandonnée! s'écria dans sa douleur la pauvre jeune fille qui, lorsque son père fut sorti, retomba sur une chaise et donna un libre cours à ses larmes. Mais bientôt un rayon d'espoir ranima son courage.

— Qui sait, pensa-t-elle, si Lozinsky n'est pas à cette heure bien

près de moi? oh! s'il passe aux environs de Willeika, il s'arrêtera quelques instants, j'en suis sûre, dans la maison du juif Isaac; et elle souriait à cette douce idée lorsqu'Isaac, hors d'haleine, se précipita dans l'appartement. Le talith flottait sur ses épaules, son visage était pâle et effaré, le front ruisselant de sueur et le visage contracté d'effroi :

— Ils arrivent; ils sont là...

— Qui, mon père?

Et la voix de Jessica tremblait d'impatience, car sa première pensée était pour Lozinsky.

— Qui?... Les Français! Ils descendent les hauteurs de Gaing; leur avant-garde touche déjà aux portes de la ville... entends-tu? entends-tu? les voilà... Leurs trompettes sonnent à nos portes; et les murs tremblent devant eux comme ceux de Jéricho et de Gibéa!

En effet le pavé résonnait sous les pieds des chevaux. Jessica s'approcha de la croisée, et ses yeux s'arrêtèrent sur la grande place où un escadron de cavalerie venait de prendre position. Les soldats avaient mis pied à terre, et plusieurs d'entre eux, accompagnés du chef civil des juifs, se dirigeaient vers la maison d'Isaac.

— Miséricorde! s'écria ce malheureux, en entendant leurs pas dans le vestibule!... que veulent-ils de moi? piller mes chambres, encombrer mes écuries; et le bon capitaine n'est pas là pour me protéger!

La porte s'ouvrit alors brusquement, et les étrangers entrèrent suivis du supérieur des juifs.

— Nikolajew, dit ce dernier avec une joie malicieuse, jaloux qu'il était d'Isaac, ces étrangers ont besoin d'un guide pour Jarry, conduis-les!

— A Jarry? s'écria Isaac, partagé entre la surprise et l'épouvante; à Jarry? les conduire à Jarry! le jour du Sabbat!

— Il le faut... toute résistance est inutile... d'ailleurs il y a à peine quinze werstes d'ici là.

— Quinze werstes! grand Dieu! je n'en ferai pas un seul, car la loi dit formellement: Chacun se réjouira dans sa famille, et ne sortira pas de la ville, le septième jour.

— Voudriez-vous résister à l'autorité, brave Isaac?

— Pourquoi voulez-vous me fourvoyer dans une mauvaise voie? Il est écrit: Qu'il soit lapidé et qu'il meurt, celui-là qui ne se souvient pas du jour de repos et ne le célèbre pas!

— A quoi bon tout ce bavardage! s'écria brusquement le chef du détachement; ce vieux barbu sait-il le chemin de Jarry?

— Il le sait, je vous le jure.

— Alors en avant! et s'il refuse d'avancer, qu'on l'attache sur un cheval.

Isaac tre-saillit, son regard venait de s'arrêter avec épouvante sur celui qui les avait prononcés, le son de cette voix l'avait frappé; et ses genoux fléchirent lorsqu'il reconnut les traits rudes du maréchal des logis de l'anberge de Krasnoé.

— Miséricorde! ayez pitié de moi, messeigneurs, je payerai un guide qui vous conduira à ma place... Je suis vieux et faible... je m'égarerais dans la forêt par cette nuit obscure; je périerais de froid dans la neige.

— Rassure-toi; fusse-tu aussi vieux que le juif errant, nous te donnerons des jambes. Et, sans égard pour ses cris et ses prières, les soldats lui lièrent les mains et le égèrent dans la rue.

Au bout de quelques minutes le détachement était en route pour Jarry.

Ce nouveau malheur frappa Jessica comme un coup de foudre; elle demeura comme anéantie dans les bras de sa suivante, puis, sortant tout à coup de sa léthargie. — Entends-tu, Mirjam, entends-tu, dans le vestibule, un bruit d'éperons? oh! c'est lui, il vient pour nous protéger!

Elles s'élança vers la porte, elle tomba dans les bras d'un homme d'une stature colossale couvert d'un ample manteau de cavalier.

A la bonne heure, cria celui-ci d'une voix rauque, voici un accueil convenable! je ne fus jamais si bien reçu dans ce maudit pays.

S'arrachant précipitamment des mains de l'étranger, Jessica courut dans le fond de la chambre cacher sa honte et sa douleur.

La colonne qui s'était montrée sur les hauteurs de Gaing s'était retirée vers la droite; mais un escadron de l'arrière-garde avait reçu l'ordre de se rendre à Willeika et d'occuper Jarry avec ce même détachement qui, un quart d'heure auparavant, avait pris Isaac pour guide. Si maison était la plus apparente de la ville fut destinée à recevoir le chef d'escadron, le même qui s'était annoncé chez Jessica d'une façon si bruyante et si solennelle. Séricourt, c'était son nom, ne se reconnut d'abord point par un extérieur agréable. Sa haute stature semblait encore grandie par les plis du vaste manteau qui l'enveloppait; l'énorme monture qui couvrait sa large supérieure, et la cicatrice profonde qui descendait rouge comme du sang de son front sur sa joue droite, rendaient plus repoussante encore l'expression déjà si dure de ses traits.

Son humeur et ses manières étaient en harmonie avec son extérieur. Elevé dans les camps, sans éducation, étranger à toute émotion douce, il n'avait pour toutes ses actions qu'une seule et unique règle: conséquence

obligée de ses singulières idées sur l'honneur. Toujours le premier à la face du danger, des balles et des coups de sabre, il narguait la mort sous toutes ses formes; insolent, spadassin, querelleur, il jouissait de la réputation de duelliste sans égal jusqu'au jour où un officier polonais, qu'il avait provoqué au Prado de Madrid, lui lança au travers du visage un coup de sabre dont la marque était restée. Il n'avait jamais revu son vainqueur, mais il nourrissait contre lui une haine implacable. Séricourt s'était acquis du reste par sa fermeté et sa bravoure une influence puissante sur ses soldats qui l'aimaient et l'admiraient. Le premier de ces sentiments s'expliquait surtout par sa facilité à fermer les yeux sur leurs déprédations et leurs rapines. Séricourt ne leur demandait que d'être braves sur le champ de bataille; le reste lui importait peu.

Tel était Séricourt, et certes Isaac et sa fille ne pouvaient trouver un hôte plus dangereux.

Mais son cœur avait une partie vulnérable; il était sensible aux charmes des dames, et quand l'éclat de la beauté était rehaussé par la dignité de la vertu, Séricourt, enchaîné par le respect, mettait un frein à sa hardiesse bourrue et grossière.

Ainsi fit-il vis-à-vis de Jessica, dont l'aspect plein de charmes l'avait séduit et dont la modestie calme et imposante le réduisit au ton de la bienséance et d'une galanterie décente.

— Ma fille, lui dit-il, le second jour, lorsqu'elle le remerciait d'avoir, à sa prière, rétabli l'ordre dans la ville et mis un frein aux excès de ses soldats, ma fille, tu vois comme je t'aime. De par le diable, il fallut que ce fut toi qui me fit une pareille demande. Mes soldats ne me traitent-ils pas aujourd'hui de fat amoureux? — Le sacrifice que je te fais de ma popularité ne mériterait-il pas récompense, chère Jessica, dit-il en entourant de ses bras la taille svelte et élancée de la jeune fille.

La jeune juive lui lança un regard de mépris et sortit.

— Obstinée, s'écria-t-il avec colère et en frappant le parquet de son sabre: obstinée, tu seras à moi, dussent le ciel et l'enfer se liguer pour te défendre!

Et, proférant mille blasphèmes, il s'élança sur son cheval, et galopa vers Jarry.

— A cheval! cria-t-il en arrivant, au poste avancé. Il se précipita avec sa cavalerie sur un piquet ennemi qui lui était opposé, et enleva sa position avec la rapidité de l'éclair.

VII

— Jessica, dit-il à la jeune fille, en entrant dans sa chambre le lendemain de cet événement, un rapport que je viens de recevoir de Jarry m'informe que nous sommes attaqués: le chat s'est réveillé; il montre ses griffes. Il faut que je parte. Veux-tu me suivre? Oh! si tu savais comme je t'aime! je ne puis me séparer de toi.

— Cessez vos plaisanteries, répondit Jessica, en retirant sa main qu'il avait saisie avec amour.

— Jessica, je te le répète, je t'aime, je t'aime avec passion! il faut que tu sois à moi; je ne puis vivre sans toi... Toute l'armée russe viendra à Willeika pour m'en chasser que je ne partirai pas sans toi!

— Cette obstination ne pourrait tourner qu'à votre désavantage, répondit Jessica en le raillant; car, pour moi, je n'ai rien à craindre de la part de mes compatriotes.

— Créature froide et misérable! s'écria Séricourt dépité; puis, haussant aussitôt son ton à la prière caressante, et la saisissant tendrement entre ses bras: Viens avec moi, lui dit-il, quitte Willeika; suis-moi.

— Y songez-vous? monsieur le commandant; moi, vous suivre? Jamais!

— Hé! qui peut donc te retenir en ces lieux? Dans quelques heures l'ennemi sera aux portes de Willeika, toutes les horreurs de la guerre l'attendent; le pillage, l'incendie...

— Juste Dieu! s'écria la jeune juive en se tordant les mains.

— Tu es seule ici, sans protection et sans aide. Ton père, bien sait quel a été son sort! ne reviendra probablement jamais de Jarry, puisque jusqu'à présent il n'a donné aucun signe de vie à une distance si rapprochée; tous les gens que tu as dépêchés, tu es encore à les attendre. Ta vieille nourrice, le seul de tous les gens qui ne t'ait point quittée, de quel secours peut-elle être pour toi?

— O mon père, mon pauvre père! ils l'auront tué, les misérables!

— Sois raisonnable, mon enfant, reprit Séricourt, ne t'expose pas aux

dangers les plus imminents ; abandonne-toi à mes bons soins, à ma protection. Dès que tout péril aura cessé, je te ferai reconduire dans la maison de ton père.

La jeune juive fondait en larmes.

— Pauvre fille, continua Sérécourt en la pressant sur son cœur, ne crains rien : viens, viens avec moi ; un brillant avenir t'attend dans ma patrie. Viens, mon père est riche, immensément riche, et je suis son unique héritier : viens !

Jessica se détourna de lui avec un regard où se peignaient à la fois l'étonnement et l'horreur.

— Eh bien, écoute, je t'offre ma main ; deviens ma femme ; peu m'importe ta croyance devant le monde. Mais le temps presse, décide-toi ; il n'y a pas un instant à perdre.

— Ma résolution est toute prise, repartit Jessica d'un ton ferme : je reste.

— Ainsi, tu ne veux pas me suivre ? s'écria le commandant, le visage enflammé de fureur.

— Jamais ! répliqua la jeune juive.

— Mes offres, tu les méprises ?

— Oui.



Lozinsky.

— Misérable juive ! ne m'irrite pas davantage ; j'ai honte de m'être abaissé jusqu'aux prières. Moi qui suis ton maître, que m'importent tes refus quand j'ai la force.

— Je méprise tes menaces comme j'ai méprisé tes prières ! s'écria Jessica rouge d'indignation. Oh ! puisse-je à jamais vivre dans la pauvreté et la misère plutôt que de devenir ta femme.

Sérécourt grinça les dents de rage.

— Eh bien, honte et misère sur toi ! que l'opprobre te sonille, Jessica la juive ! Tu me dédaignes, moi, Sérécourt ? A demain l'infamie et la prostitution, Jessica : demain tu seras ma maîtresse ; et quand je serai

reçu de tes faveurs, au tour de mon escadron ! De mon escadron tout entier, entends-tu ! Je veux que la femme la plus misérable de l'armée te montre au doigt avec horreur et dégoût. Voyez donc, dira-t-elle, voyez donc Jessica la juive !

Et il s'avança pour saisir la jeune fille.

Mais s'élançant, rapide comme l'éclair, vers les armes du commandant déposées sur la cheminée : — Monstre ! s'écria Jessica en armant un pistolet, encore un pas, et ta cervelle va sauter !

Le commandant resta stupéfait. La porte s'ouvrit en ce moment, et le maréchal des logis entra.



La convalescence.

— Quelle nouvelle ? dit brusquement le commandant en marchant à sa rencontre.

— Mauvaise, mon commandant ; le détachement de Jarry a été forcé de se replier sur Willeika. L'ennemi, en colonnes serrées, nous suivait de près.

— Que l'escadron monte à cheval, qu'un peloton parte à l'instant et se dévoue pour arrêter l'ennemi près du pont de la forêt !

— Cela fait, ajouta Sérécourt après un moment de réflexion, vous re-viendrez me trouver et m'amènerez quelques hommes d'élite et une voiture.

Le maréchal des logis sortit.

— Tu vois ce qui se passe, dit, en se promenant à grands pas dans la chambre le commandant à la jeune fille, qui, blanche et immobile comme une statue, était demeurée dans la même position près de la table. Les instants sont comptés : décide-toi.

Jessica fit un signe négatif.

Sérécourt s'approcha d'elle, et, d'une voix plus douce :

— Je t'en conjure, par tout ce qu'il y a au monde de plus saint, ne me pousse pas à bout ! ta résistance est inutile.

— Jamais, reprit la juive d'un air déterminé, je ne quitterai jamais cette maison pour vous suivre...

— Eh bien, qu'il en arrive ce qu'il voudra ! s'écria Sérécourt, écumant de colère, tu seras à moi à quelque prix qu'il puisse m'en coûter

Le maréchal des logis entra à ces mots.

— Emparez-vous de cette femme, enfermez-la dans la voiture, et partez !

Le maréchal des logis s'approcha alors de Jessica. Celle-ci saisit son pistolet ; mais elle fut désarmée avant d'avoir pu en faire usage.

de haut en bas. Quelque résistance qu'on lui eût opposée, Sérécourt était parvenu à force de courage à se frayer un chemin avec sa petite troupe, qui se formait dans la plaine au delà de la ville.

— Ils ne nous suivent pas, dit un des cavaliers, au moment où Sérécourt se levait sur les étriers pour tâcher de découvrir où était restée l'autre moitié de l'escadron.

— Et ils ne nous suivront même jamais, reprit un autre ; ils étaient déjà coupés et entamés lorsque nous avons fait notre mouvement sur Willeika.

— Par le flanc droit ! s'écria au même instant le commandant en lâchant un juron énergique, car l'ennemi débouchait de la ville et menaçait de les envelopper. Cependant la bonne contenance de ce petit nombre de braves lui imposa, et il n'essaya pas de les inquiéter. Sérécourt, prenant le commandement de l'arrière-garde, continua sa marche rétrograde en bon ordre.

— Console-toi, Isaac Nikolajew, dit le rabbin Nathan, dans la maison duquel se trouvait le pauvre juif, dévoré par une fièvre ardente, et le corps brisé par la fatigue et les mauvais traitements qu'il avait essayés ;



Le commandant Sérécourt.



Jessica et Sérécourt.

— Emmenez-la, continua le commandant, sans pitié pour la jeune fille, qui, prête à s'évanouir, venait de tomber sur une chaise : faites-vous aider par les hommes qui vous ont suivis, et tâchez de gagner une avance assurée sur l'ennemi, que j'arrêterai jusqu'à ce que vous soyez hors de la ville.

Il sortit précipitamment, et était à peine dans la rue, que quelques balles sifflèrent à ses oreilles. L'escadron était rangé en bataille devant Willeika.

— En avant, marche ! cria-t-il aux siens, qui le reçurent avec des hurras prolongés ; il faut mettre ces présomptueux à la raison, dit-il en montrant les tirailleurs ennemis qui les serraient déjà de très-près.

— Trompettes, sonnez la charge ! Les cavaliers s'élançèrent sur ses pas et repoussèrent l'ennemi jusque dans la forêt, où des renforts les attendaient.

— Enfer et diable ! ils veulent nous couper la retraite ; arrêtez-les encore un moment ici, dit-il à l'officier qui était après lui le premier en grade, jusqu'à ce que je me sois emparé du défilé sur lequel ils se dirigent. Il fit alors volte-face avec un peloton, et se jeta impétueusement sur les ennemis surpris. Le combat s'engagea, et les rues de Willeika devinrent bientôt le théâtre d'un horrible carnage. Les balles se croisaient en tout sens, les habitants s'étaient cachés dans leurs maisons ; toutes les portes étaient fermées, excepté celle de la demeure d'Isaac, qui avait été pillée

console-toi ! le Seigneur te rendra tes forces, il te sortira de cette position cruelle. Le Seigneur ne délaisse jamais ses enfants. Et pour toute réponse le malheureux Isaac se roulait de désespoir dans son lit et s'arrachait les cheveux.

Dès qu'il fut moins agité, le rabbin lui fit avaler quelques cuillerées d'une potion qui procura à Isaac un sommeil de quelques heures.

Nathan l'avait trouvé à quelque distance de Jarry, évanoui et couché sur la neige ; touché de pitié, il l'avait placé sur son traîneau, et était parvenu, à force de soins, à le rappeler à la vie.

Pénétré par le froid jusqu'à la moelle des os, maltraité et lafoué par les

cavaliers auxquels il servait de guide, Isaac avait marché toute la nuit à la tête du détachement. Dès que le jour commença à paraître et qu'on aperçut Jarry dans le lointain, le maréchal des logis s'avança vers lui.

— Eh bien, juif, s'écria-t-il, comment trouves-tu ta promenade du sabbat? as-tu compté les lieues pour lesquelles tu seras obligé de faire pénitence dans la cendre et la poussière?

Isaac ne put contenir un regard d'effroi : — Quelle pénitence plus forte puis-je faire? ne suis-je pas aux trois quarts mort de fatigue et de froid? mes mains ne sont-elles pas engourdis par la douleur? Laissez-moi partir, mon bon seigneur, continua-t-il d'un ton suppliant; faites dénouer les liens qui me serrent les mains, et permettez-moi de me retirer en paix; vo ci Jarry devant vous, vous ne pouvez pas vous tromper.

— Non, sacrebleu! dit le maréchal des logis en élevant la voix, tu ne partiras que quand tu nous auras payé une bonne rançon; si tu n'as pas d'argent, les coreligionnaires de Jarry t'en avanceront.

— Je n'ai pas d'argent, mon bon seigneur, répondit Isaac tremblant. Oh, par pitié! laissez-moi partir! Ma fille, ma Jessica doit mourir d'inquiétude!

— Ah! cette jolie fille est la tienne? dit le maréchal des logis; alors ne crains rien pour elle. Notre commandant se chargera d'adoucir les chagrins de l'absence; il a pour adoucir les femmes une merveilleuse puissance.

Et le maréchal des logis riait d'un rire de Méphistophélès.

— Que dites-vous! s'écria Isaac, tout pâle d'épouvante et de colère, un tel homme dans ma maison? auprès de ma fille? Que Dieu aie pitié de moi!

— Tu devrais être trop heureux, misérable mécréant! que ta chienne de race fût croisée du pur sang d'un soldat.

Isaac ne se posséda plus.

— Païen maudit! fils de Béal et de Baal, malédiction sur toi! s'écria-t-il en lançant sur son persécuteur un regard foudroyant; que ta fin soit celle d'Aman! que la terre t'engloutisse comme Dathan et Abiram!

— Te tairas-tu, drôle? Camarades, serrez le gosier du vieux reître. ... Mais, par Dieu, je ne me trompe pas, c'est bien lui! c'est le brigand qui a tué notre pauvre Sokolsky d'un coup de pistolet! Attends, scélérat, tu vas avoir ta récompense! Qu'on lui brise le crâne, et qu'on le laisse sur la neige, le diable ne tardera pas à venir prendre son âme maudite.

A ces mots il enfonce ses éperons dans les flancs de son cheval et galopa vers la ville; mais les cavaliers, plus humains que leur chef, et sachant d'ailleurs à qui attribuer la mort de Sokolsky, détachèrent les mains d'Isaac.

— Sauve-toi, juif, lui crièrent-ils, et garde-toi de tomber dans ses mains! car il ne tient pas plus compte de la vie d'un juif que nous d'un verre d'eau-de-vie lorsqu'il est bu.

Isaac voulait courir, mais ses forces étaient tellement épuisées, qu'il tomba sans connaissance sur le bord de la grande route, et, sans le secours de son coreligionnaire Nathan, il fût mort de fatigue et de froid.

Isaac fut bientôt rétabli, et la première pensée fut de retourner à Willeika; et il pressait Nathan de lui en fournir les moyens.

— Nikolajew, lui dit celui-ci d'un ton solennel, tu peux retourner dans la maison de tes pères, car les ennemis, les persécuteurs, l'ont quittée; mais il a plu au Seigneur d'éprouver ta foi comme celle de Job, en te châtiant dans ce que tu as de plus cher au monde.

— Que dites-vous, Nathan? demanda Isaac effrayé; que m'est-il arrivé?

— On s'est battu dans Willeika, et Dieu a permis que ta maison fût pillée et brûlée, et ton argent enlevé.

— Miséricorde! ma maison brûlée! brûlée! Mon argent, mes économies amassées si péniblement, mes ducats, mes beaux ducats, miséricorde! je suis un homme ruiné, un misérable mendiant. Mais mon enfant, ma fille, qu'est devenue Jessica?

— Prosterne-toi devant le Seigneur, dit Nathan à Isaac; ne te révolte pas contre celui qui a fait connaître sa parole à Jacob et sa loi à Israël, qui a demandé à Abraham la tête de son fils, et qui a vu avec plaisir le sacrifice que Jephthé lui fit de sa fille!

— Miséricorde! est-elle morte?

— Mieux vaudrait pour elle et pour toi, peut-être! les Philistins l'ont entraînée dans leur camp, où ils la traitent en servante.

Ce fut un coup de foudre pour le malheureux père; il s'arracha les cheveux en blasphémant.

— Silence! Isaac, n'insultez pas le Dieu de vos pères!

Et le pauvre juif, rappelé à lui par ces paroles sévères, frappa le sol de son front, priant, s'humiliant et fondant en larmes. Oh! ma fille! ma Jessica; mon enfant, je veux la voir; j'irai la chercher au milieu de ses persécuteurs, je l'arracherai de leurs mains, j'irai, Nathan!

— Mon frère, dit le rabbin, tu te précipites dans la gueule du lion; mais je ne puis te retenir, car c'est ton enfant, la chair de ta chair, et,

n'en doute pas, le Dieu qui a retiré de la fournaise ardente et du repaire des bêtes féroces ceux qui ont en foi en lui aux jours de la persécution, ce Dieu te tendra une main secourable et te couvrira de ses ailes protectrices.

Lorsqu'après l'avoir remercié avec toute l'effusion d'une reconnaissance profondément sentie, Isaac fit ses adieux à son libérateur, celui-ci lui glissa dans la main une bourse bien remplie.

— Prends cette bourse, lui dit-il; que ce talisman te serve à sauver ta fille, car le cœur des nazaréens n'est pas plus insensible que le nôtre au son de l'or!

Séricourt n'avait rejoint son régiment que près du Niemen; une grande partie de son escadron manquait à l'appel, et de ce nombre était le maréchal des logis, qui avait fui sans doute dans une autre direction, traînant après lui la belle juive. L'inquiétude de Séricourt, en abordant son colonel, s'expliquera facilement par la réputation de sévérité que le vieil officier s'était faite dans toute l'armée. Aussi n'était-ce pas sans motif qu'on lui avait confié le commandement d'un régiment composé de soldats de toutes les nations, de déserteurs, de prisonniers de guerre, etc. La dignité et l'énergie du vieux militaire avaient fait des prodiges, et son régiment pouvait être cité comme un modèle. A son aspect, les plus indisciplinés tremblaient, dans les rangs régnait un silence solennel.

Appuyé sur son sabre, entouré des officiers du régiment, le colonel, debout, semblait méditer l'exorde d'un discours. Ses yeux, étincelant sous d'épais sourcils, parcouraient le cercle attentif et respectueux. Il y avait dans ce regard mobile du vieil militaire quelque chose de sombre et de préoccupé.

Séricourt entra tout à coup. A sa brusque arrivée, la figure du colonel devint plus sévère, et s'adressant au jeune officier :

— Vous ne deviez rester à Willeika qu'autant que l'ennemi ne ferait pas de nouveaux progrès, et vous ne deviez pas courir la chance d'un combat égal et désavantageux. Vous revenez avec un escadron à moitié détruit. Silence! continua-t-il d'un ton plus rude encore, au moment où Séricourt se préparait à lui répondre; si je vous croyais coupable de négligence, le capitaine rapporteur du régiment ferait déjà son devoir; et, se radoucissant : — Je vous connais, commandant, votre intrépidité me répond de ce que vous avez fait : sous un chef tel que vous, l'escadron s'est bien battu, j'en suis sûr; mais je crains fort qu'il ne faille attribuer notre perte à l'esprit de désordre et d'indiscipline qui s'est glissé dans vos rangs. Commandant, si vous n'avez pas agi contre la teneur de vos instructions, une attaque imprévue peut seule expliquer ce désastre, dont je vous demanderai compte.

Séricourt baissa les yeux, et une vive rougeur colora son front.

— J'espère encore que les hommes qui nous manquent ne sont point au pouvoir de l'ennemi, que plusieurs d'entre eux rejoindront le régiment. A leur arrivée, une enquête aura lieu, et je pense, commandant, que vous justifierez votre conduite. Il est temps de faire un exemple qui nous préserve d'une entière destruction. Jetez un regard autour de vous, messieurs, ce n'est ni le glaive de l'ennemi, ni la rigueur de la saison qui nous moissonnent; nous érasons nous-mêmes notre tombe. Loin de nous ménager quelques ressources en cas de désastre, nous avons tout dévasté, brûlé les maisons, incendié les chaumières. Nous avons, par une dureté sans exemple, exaspéré les habitants du pays contre nous. Aussi jouissent-ils de nos souffrances, profitent-ils de notre défaite pour nous porter le dernier coup. Les soldats qui firent trembler l'Europe tremblent aujourd'hui devant de vils paysans. Partout la haine, la vengeance et la trahison nous poursuivent; et cependant chaque jour encore nous irritons l'ennemi par de nouvelles cruautés. Devrions-nous périr comme des brigands, ou tomber comme de braves soldats?

Le visage du colonel était enflammé et menaçant à ces dernières paroles; les officiers, consternés, se turent.

Des cris plaintifs partirent de la rue à cet instant.

— Que veut dire cela? s'écria le colonel en ouvrant une fenêtre; des violences sous mes yeux!

Il vit alors une jeune fille se débattant dans une voiture qu'entouraient plusieurs cavaliers. Un juif, qu'ils cherchaient vainement à chasser, s'élevait fortement cramponné à la roue, et appelait au secours d'une voix lamentable; tandis que la foule, qui grossissait à chaque instant, s'opposait de son côté à ce que la voiture avançât.

— Que signifie ceci? demanda le colonel, rouge d'indignation, en se tournant vers Séricourt; ces hommes-là sont de votre escadron, commandant : qu'est-ce que cela signifie?

Séricourt, embarrassé, ne répondit rien.

— Adjudant, continua le colonel toujours plus en colère, faites monter à l'instant le maréchal des logis que j'aperçois auprès de ces soldats; qu'on arrête la voiture!

L'adjudant s'éloigna. Le colonel se promenait à grands pas dans son appartement.

— Quel est ce bruit? demanda-t-il au maréchal des logis qui entra. Pourquoi cette femme se trouve-t-elle sur cette voiture? que veut ce juif?

— C'est le père de la prisonnière, mon colonel, répondit celui-ci avec une contenance ferme jusqu'à l'effronterie; cette juive a livré, à Willeika, notre escadron à l'ennemi, et son père, qui ne fut pas étranger à cette trahison, nous était depuis longtemps signalé comme espion. Nos soldats l'avaient déjà poursuivi une fois, dans la forêt de Krasnoé, mais il s'était échappé à l'aide de ses complices, dont l'un tua le pauvre Sokolsky. Le hasard vint enfin de nous le livrer. Il s'était sans doute jeté sur les traces de sa fille dans l'espoir de nous la dérober à la première occasion.

— Enfer et diable! cria le colonel, encore une fois trahis, et trahis par cette canaille! Avez-vous des preuves contre eux?

— Nous avons intercepté la correspondance de la fille avec son père, lorsque celui-ci était à Jarry. Ces lettres prouvent clairement qu'ils s'entendaient avec l'ennemi. Quant à la mort de Sokolsky, ce soldat que vous voyez là-bas près de la voiture, mon colonel, et qui porte à la figure une large cicatrice, pourra déposer de la vérité du fait, et servir de témoin contre le juif, dont il connaît bien la figure depuis ce jour-là.

— S'il en est ainsi, dit le colonel, ils expieront leur crime. Que l'on jette sur-le-champ le père et la fille dans une prison séparée, de peur qu'ils ne puissent concerter leurs réponses. Vous, capitaine rapporteur, informez-vous scrupuleusement des moindres circonstances de cette affaire. Je ne puis l'examiner moi-même en cet instant; mais, demain, le conseil de guerre prononcera sur le sort des prévenus. Je serai moi-même présent à la procédure, et malheur à eux s'ils ne parviennent à se justifier complètement!

— A vos compagnies, messieurs, dit-il aux officiers; que dans une heure le régiment soit sous les armes, je passerai en revue ses tristes débris.

Tout le monde se retira. Le maréchal des logis suivit Séricourt dans sa demeure. Le régiment était depuis quelques instants en bataille, lorsqu'ils virent tous deux se placer à leur rang.

VIII

Jessica, réveuse, était assise dans une chaumière déserte et presque ruinée, près d'un feu à demi consumé. Le jour venait de finir, et la pauvre juive, s'agenouillant pieusement, se mit à réciter à demi-voix sa prière du soir.

Elle fut interrompue par un *qui vive* du factionnaire placé à sa porte: — Votre commandant, répondit une voix. Le soldat se rangea respectueusement de côté et présenta les armes. Jessica vit au même instant la porte s'ouvrir, et Séricourt était devant elle.

— Que voulez-vous, monsieur? demanda-t-elle effrayée, en se levant avec vivacité; éloignez vous, ou je crie au secours.

— Tais-toi! malheureuse, dit Séricourt, si tu ne veux pas te perdre, toi et ton père.

— Qui vous amène? Suis-je votre prisonnière? Je me flattais qu'ici du moins je serais à l'abri de vos odieuses persécutions!

— Ton obstination t'a jetée dans ce cachot; tremble, si tu persistes, car tu ne sais pas encore quel affreux sort t'attend.

— Je n'en connais pas de plus affreux que d'être en ton pouvoir.

— Sache donc, insensée, que la mort t'attend, la mort la plus ignominieuse! Tu es accusée de nous avoir trahis à Willeika.

— Dieu éternel! s'écria Jessica avec horreur, la méchanceté peut-elle aller si loin! Mais non, personne n'ajoutera foi à cette infâme accusation, et j'obtiendrai justice.

— Tu l'espère en vain. Sans preuves de ton innocence, qui vaudra te défendre? Crois-moi, ne joue pas si légèrement ta vie, car l'homme de qui ton sort dépend sacrifierait plutôt mille femmes comme toi qu'un seul homme de son régiment. Tu peux compter que tu ne verras plus coucher le soleil, et que bientôt tu dormiras au fond du Niémen.

Jessica était terrifiée.

— Vois, ajouta-t-il, ce qui t'attend, au lieu d'une vie pleine de charme, d'amour; choisis entre les deux.

Elle se détourna de lui avec mépris, et sans daigner lui répondre.

— Ne sois pas si fière de tes vaines bravades, continua Séricourt exaspéré; tu pourrais t'en repentir demain, et demain il sera trop tard. Crois-moi, suis mes conseils, accepte mes propositions.

— Que faut-il donc faire? quelle ressource me reste-t-il?

— La fuite. Tout est préparé pour te sauver; le même homme qui t'a amenée ici l'accompagnera dans un lieu où tôt ou tard j'irai te rejoindre.

— Et mon père, que deviendra-t-il? ne m'accompagnera-t-il pas?

— Impossible! y penses-tu?

— Oh! lui, mon père, rester abandonné à la rage de nos persécuteurs! moi le quitter pour vous suivre! Jamais! Quoi qu'il arrive, je reste ici.

— Ne me fais pas perdre patience, dit Séricourt; si je pars, tu es perdue. Cesse de te flatter d'un vain espoir. Tu ne sortiras de cette chaumière que pour être à moi, ou pour aller au conseil et à la mort.

— Je choisis la mort si mon père n'est pas sauvé, dit d'un air résolu Jessica.

— Eh bien, ton père est déjà hors de danger; en ce moment, il est loin d'ici.

— Mon père serait sauvé! s'écria la jeune fille en se levant précipitamment. Oh! dois-je le croire? dites-vous la vérité? m'en donnez-vous votre parole?

— Je le jure sur l'honneur! moi-même j'ai tout disposé pour son évacuation. Vois, Jessica, c'est encore pour toi que j'ai compromis mon honneur et ma vie. Mon amour m'a fait oublier tous mes devoirs. Oh! continua-t-il en la serrant tendrement dans ses bras, consens à me suivre, et je te dédommagerai avec usure de tous les chagrins que j'ai causés.

— Retire-toi! s'écria Jessica en le repoussant avec force. Dieu d'Israël, je te rends grâce, mon père est libre et en sûreté! Je suis heureuse maintenant, et rien ne me fera sortir d'ici.

— Es-tu folle? dit Séricourt étonné.

— Moins que tu ne penses, misérable! C'est toi qui t'es pris dans ton propre piège, et as rendu désormais tes ruses inutiles.

Séricourt ne put contenir un geste de fureur.

— Arrière, scélérat, arrière! ou je crie au secours. Moi te suivre! moi t'aimer! plutôt mourir mille fois, plutôt être enterrée vive sous les glaces du Niémen que de vivre dans tes bras!

— Eh bien, meurs donc! s'écria Séricourt écumant de colère et se précipitant hors de la cabane.

Jessica tomba à genoux, rendit mille grâces au ciel pour l'heureuse délivrance de son père.

La revue du régiment était à peine terminée, que le maréchal des logis prit à part le Balafre.

— Ecoute, lui dit-il, nos affaires vont mal.

— Mal! comment cela?

— Le colonel a eu vent de l'aventure de Krasnoé.

— Diable! il nous fera tous fusiller sans miséricorde.

— C'est le moins qui puisse nous arriver, reprit inopinément le maréchal des logis; je ne connais qu'un seul moyen de nous tirer d'affaire, c'est de nous débarrasser du juif.

— Oui; mais comment? dit le Balafre.

— Nous le laisserons s'échapper; rien n'est plus facile.

— Nous! et qui entendez-vous par ce mot?

— Eh! parbleu, toi et moi! A la brune, tu seras de faction près de lui; alors je lui ferai une peur d'enfer. Je le menacerai de la fusillade, et il se sauvera à toutes jambes.

— Pas mal imaginé; mais il pourrait fort bien m'arriver d'être condamné à occuper la place d'honneur qui lui est destinée.

— Pas du tout! tu te sauveras avec lui.

— Moi, déserteur! dit en levant la tête le Balafre étonné.

— Ne dirait-on pas que c'est la première fois de ta vie que tu échappes par l'agilité de tes jambes à ton élévation future? D'ailleurs nos chances de guerre sont loin d'être belles, et, quelque part que tu ailles, tu seras plus heureux que maintenant.

Le Balafre demeura indécis.

— Oh! que ne donnerais-je pas, moi, pour être loin de ce maudit pays, où tôt ou tard je mourrai de froid, si les loups ne me dévorent! Le juif te servira de guide; la petite somme rondelette que nous lui laisserons aplanira les difficultés de ton voyage.

— C'est défilé! s'écria le Balafre avec résolution, je pars avec le juif; préparez tout, et n'oubliez pas sa cassette.

Accroupi sur un peu de paille, et plongé dans les pensées les plus déchirantes, Isaac grelottait de froid dans le coin de l'étable qui lui servait

de prison, lorsque le maréchal des logis, ouvrant doucement la porte, l'appela à voix basse.

— Juif! où es-tu, juif?

— Me voici, répondit Isaac en se levant; qui est là? qui m'appelle?

— Dépêche-toi, il faut partir d'ici.

— Où faut-il aller? que veut-on de moi?

— Il faut partir, ou tu seras fusillé demain.

— Moi, fusillé? miséricorde! Eh! qu'ai-je donc fait?

— Tu es dénoncé comme espion, et accusé d'avoir donné la mort à un cavalier de notre régiment dans la forêt de Krasnoé; et notre colonel, qui n'entend pas raillerie, te fera fusiller demain si tu ne peux justifier de ton innocence.



La justice de Dieu.

— Miséricorde, quelle horrible calomnie! je suis innocent.

— Veux-tu te taire, maudit criard! Ce drôle-là, avec ses jérémiades, nous mettra encore une patrouille sur le dos. Ecoute, tu es accusé d'espionnage, et comme tu ne peux prouver le contraire, on te farcira la tête de plomb, si tu ne te hâtes de prendre la fuite.

— Où me sauver? que deviendra ma fille?

— Ta fille? elle restera avec nous.

— Quoi! ma fille avec vous! ma fille dans cette vallée de Tophet, au pouvoir de Moloch? Non; plutôt mourir mille fois que d'abandonner mon enfant!

— Mais ne te désole donc pas d'avance; on ne lui fera pas de mal.

Mais Isaac, s'emportant de plus en plus :

— Vous pouvez me battre de verges, me déchirer, me couper les mains et les pieds, me martyriser comme Eléazar et ses sept frères du livre des *Machabées*, je ne sors pas d'ici sans ma fille.

— Maudit juif, es-tu fou? dit le maréchal des logis en lui appliquant la main sur la bouche, entends donc raison. Ta fille n'est plus au pouvoir du commandant; elle est arrêtée parce que tu es gravement compromis; mais si tu t'échappes, le colonel, ne pouvant l'accuser seule, lui rendra la liberté; et comme nous partons aujourd'hui ou demain, tu pourras, dès que nous serons éloignés, venir retrouver ta fille.

— Hum! dit Isaac un peu tranquilisé, mais se défiant toujours du rusé maréchal des logis, puis-je me fier à vous? Vous n'êtes pas homme à vous inquiéter de la vie d'un pauvre juif.

— Que le diable soit de l'imbécile! Ne vois-tu pas que la pitoyable affaire de Willeika nous inquiète, que nous ne pouvons expliquer à notre colonel la perte de notre monde que par la trahison, et que nous l'arrangerons comme il nous plaira quand nous serons débarrassés de toi?

— Eh bien, soit! En m'éloignant, j'agis dans l'intérêt de ma fille; je pars, c'est décidé; mais comment tromper la vigilance du soldat qui est de garde à ma porte?

— Tout est prévu; il partira avec toi; vous vous dirigerez du côté de Mosty, où se trouvent les avant-postes ennemis; mais garde-toi bien de te tenir trop près de Grodno, qui est encore occupé par nos soldats. Je pense que tu connais le pays.

— Le dieu d'Abraham m'enseignera le meilleur chemin, répondit Isaac. D'ailleurs, j'ai été assez souvent à Mosty et à Grodno, et je connais parfaitement ces routes.

— Eh bien, dépêche-toi; il est à peine sept heures maintenant, tu auras une avance de douze heures lorsqu'on s'apercevra seulement de ton absence; et si on s'en apercevait plus tôt, nous avons maintenant bien autre chose à faire qu'à courir après un juif évadé. Ah! encore un mot: quel est l'état de ta bourse? Je pense que ma peine, ainsi que celle du brave homme qui t'attend à la porte, mérite bien une récompense.

Isaac tira en soupirant la bourse de Nathan, et le maréchal des logis la vida en grande partie dans sa poche.

— Tiens, dit-il à Balafre, en sortant avec Isaac et en glissant dans la main du cavalier le peu qui restait dans la bourse; partez, et tâchez de ne pas être vus. De cette porte de derrière à la forêt il y a à peine cent pas; courez et n'épargnez pas votre haleine, car on pourrait, ma foi, vous la raccourcir diablement si l'on mettait la main sur vous.

Il les regarda courir quelques instants, et dès qu'il les eut vus traverser la plaine de neige et se perdre dans l'épaisseur de la forêt, il se dirigea vers la demeure de Séricourt pour s'informer jusqu'à quel point il avait réussi près de la belle Jessica.

Le colonel entra dans une grande colère lorsqu'il apprit, par le rapport, la fuite d'Isaac et la désertion du soldat commis à sa garde.

— Le traître! espère-t-il que j'épargnerai sa fille? Non! sur mon honneur, elle payera pour lui. Faire désertir les hommes du poste! il faut que ce coquin ait des fourberies à lui! Sa fille est, dit-on, d'une beauté ravissante; ne vous laissez pas séduire, capitaine; car, fût-elle aussi belle qu'une Vénus, il n'y aura pour elle ni compassion ni pitié. Où en est l'instruction de son procès? Avez-vous interrogé le maréchal des logis?

— Il persiste dans sa première déclaration, et voici un billet qui vient à l'appui de ce qu'il a avancé. C'est une lettre écrite par la prévenue à son père, qui se trouvait à Jarry, et interceptée par le poste détaché en cet endroit.

— Voyons, dit le colonel; et, prenant le papier, il lut :

« Mon père,

« Que tardez-vous à amener nos libérateurs? Celui qui soutint nos ancêtres contre leurs ennemis combatta avec vous. Le nombre des fils des Ammonites est faible à Willeika, et, dans l'orgueil de leur courage, ils se croient à l'abri de toute attaque. Si vous guidiez seulement quelques hommes déterminés par Uniza qu'ils ont abandonné, il n'en échapperait pas un seul. »

— Infâme! s'écria le colonel.

— Le maréchal des logis assure en outre, continua le capitaine rapporteur, avoir bien reconnu le juif à la tête de la colonne ennemie qui tourna l'escadron et lui coupa la retraite.

— Assez, reprit avec force le colonel, assez! plus de pitié! plus de miséricorde! Je ferai jeter à l'eau cette misérable, pour servir d'exemple à tous les espions, à tous les traîtres qui nous environnent. Faites assembler tout de suite le conseil; que Séricourt y assiste. Sa conduite me paraît singulière. Il reste encore dans cette affaire un mystère que je pénétrerai. Ce maréchal des logis m'est connu depuis longtemps pour

un rusé coquin : je n'ose, en vérité, ajouter foi à la déposition de ce drôle.

Le conseil de guerre venait de s'assembler chez le colonel. Aussitôt Jessica y fut conduite. Tandis qu'elle traversait un vestibule un peu obscur, un officier enveloppé dans son manteau se fit jour à travers ses gardes et lui dit à voix basse :

— Demande un délai de vingt-quatre heures, ou tu es perdue.

Jessica parut devant le conseil, d'un air respectueux, mais sans que ses traits annonçassent la moindre inquiétude. Elle jeta sur ses juges un regard timide, où l'on remarquait pourtant cette dignité que donne une conscience sans tache.

Jessica fut introduite dans une petite salle où étaient réunis plusieurs officiers présidés par le colonel. Sur une table voisine occupée par le capitaine rapporteur étaient déposés les papiers de la procédure. Tous les yeux se tournèrent avec intérêt vers la jeune juive, qui supporta ces regards sans effroi ; seulement son front se couvrit de rougeur en apercevant Séricourt, qui, pâle et les bras croisés, n'osait lever les yeux. L'interrogatoire commença. Jessica répondit avec douceur et fermeté à toutes questions qui lui furent adressées.

— Ton père, dit le colonel, impatienté des formes lentes de la justice, entretint avec nos ennemis des intelligences secrètes ; il trama notre ruine.

— Mon père aime trop son pays pour ne pas vouer une haine mortelle à ceux qui le déchirent et le dévastent par la guerre ; mais il a trop de confiance dans le Dieu d'Israël pour se mêler aux querelles des puissants et des impies.

— Ton père se trouvait à Jarry, lorsque nos ennemis marchèrent sur Willeika ; qu'y faisait-il ?

— Ce furent vos soldats eux-mêmes, monsieur le colonel, qui l'entraînèrent dans cette ville pour leur servir de guide.

— Pourquoi, sitôt qu'ils y furent arrivés, ne revint-il pas à Willeika ?

— Je n'en sais rien. Tout ce que je puis dire, c'est que tous les excès qui s'y sont commis n'auraient pas eu lieu s'il s'y fût trouvé.

— N'as-tu pas écrit à ton père à Jarry, et ne l'as-tu pas pressé à plusieurs reprises de revenir ?

— J'ai envoyé deux messagers différents à mon père pour le prier de ne pas me laisser plus longtemps seule et sans protection ; mais aucun d'eux ne m'a rapporté de réponse.

— Est-ce là la lettre que tu as écrite ? demanda le colonel en lui présentant un papier.

— Elle ressemble à celle que j'ai envoyée à mon père par Sallu, notre valet.

— Eh bien, lis, et reconnais ce que tu as écrit.

Jessica la parcourut. Son visage devint tout à coup pourpre d'indignation.

— Que celui qui a inventé une pareille calomnie, s'écria-t-elle en élevant les yeux vers le ciel, soit confondu par celui qui sonde les cœurs et connaît seul la vérité !

— Ainsi, tu n'as pas excité ton père à nous faire écraser par l'ennemi ?

— Jamais je n'en eus même la pensée. Je conjurais mon père de hâter son retour pour me délivrer des poursuites et des persécutions auxquelles m'exposaient son absence et mon isolement.

— Ne peux-tu rien produire, dit le capitaine rapporteur, à l'appui de ta justification ? ne peux-tu détruire par quelques preuves les inculpations de ton accusateur ?

— Quel est-il ? demanda Jessica.

— C'est cet homme, répondit le capitaine en montrant le maréchal des logis. La trahison de ton père lui est connue ; c'est lui-même qui a intercepté les messages que tu lui as envoyés.

La jeune juive jeta alors sur le maréchal des logis un regard du plus profond mépris, qu'il soutint avec l'imperturbable effronterie qui ne l'abandonnait jamais.

— Ainsi, il n'y a personne ici, s'écria-t-elle en fixant Séricourt, qui élève la voix en ma faveur ?

Tous les regards suivirent la direction du sien. Séricourt pâlit encore davantage ; mais il demeura immobile.

— Monsieur le commandant, dit alors le capitaine rapporteur, ne connaissez-vous aucune circonstance qui puisse atténuer la culpabilité de l'accusée ?

Séricourt, sans lever les yeux, hocha la tête pour toute réponse.

Tout à tour se peignirent sur le visage de Jessica l'étonnement, l'horreur et le plus profond dédain.

— Que le Dieu de mes pères me sauve, s'écria-t-elle, puisqu'aujourd'hui tout sentiment d'honneur et de justice est mort sur la terre !!!

Irrité de l'incompréhensible conduite de Séricourt, le colonel se tourna vers le capitaine rapporteur :

— Achevez, monsieur ; qui vous arrête ? La chose est claire. Voyons vos conclusions.

— Les voici, dit celui-ci d'une voix embarrassée : Attendu les faits articulés dans l'acte d'accusation, auxquels le commandant paraît donner une approbation tacite ; attendu la fuite du juif Isaac, qui atteste sa culpabilité et celle de sa fille, qui n'a pu fournir aucune preuve de son innocence, je déclare l'accusée coupable du crime de trahison. La loi punit ce crime de mort ; et, dans les circonstances graves où se trouve l'armée sans cesse harcelée par l'ennemi, il me semble impossible d'adoucir les rigueurs de la loi.

Bien que cet arrêt fût en quelque sorte prévu, tous les membres du conseil restèrent atterrés ; et, quelque pressante que se présentât l'accusation, il n'est aucun d'eux qui ne se fût empressé de s'élever contre l'application de la loi, s'il eût osé émettre franchement son avis. Mais la figure sévère et impassible du colonel paralysa ces dispositions favorables.

L'assemblée était muette et immobile, quand tout à coup Séricourt se leva spontanément :

— Le délai ! je demande le délai ! s'écria-t-il ; puis il retomba sur son siège, et tressaillit au mot terrible — la mort !

La jeune juive, dont une effrayante pâleur couvrit soudain les traits, s'était jetée à genoux, et, l'œil égaré, les mains jointes :

— Oh ! si votre honneur, si votre loi vous défendent de tuer une créature innocente et faible ; si vous ne voulez pas être ici-bas sans être poursuivis par les remords, et ne pas avoir à rendre compte là-haut devant le juge éternel du meurtre d'une pauvre fille innocente, sacrifiée à votre vengeance, grâce pour moi ! Différez l'exécution de votre jugement, afin que vous n'appreniez pas trop tard combien vous avez été injustes et barbares !

Un profond silence régna pendant quelques minutes dans la salle.

— N'y a-t-il donc pas une seule voix qui s'élèvera en ma faveur ? Tous ces cœurs sont-ils inflexibles ? continua-t-elle désespérée ; ont-ils abjuré tout sentiment d'humanité et de compassion ? N'y a-t-il personne entre vous qui ait laissé dans sa patrie une fille, un enfant unique, qui ne désire la presser sur son cœur à son retour, et qui ne tremble que la justice de Dieu ne le punisse en elle de sa cruauté ?

Les larmes étouffèrent sa voix, et le colonel détourna la tête : les paroles de Jessica lui avaient déchiré le cœur. Il avait perdu depuis peu une fille qu'il avait tendrement aimée. La jeune juive vit son émotion.

— Oh ! vous êtes père, peut-être, dit-elle au colonel ébranlé, vous connaissez les joies et les douleurs de la famille ! Oh ! ayez pitié de moi ! au nom de vos enfants, accordez-moi un délai, un délai d'un jour seulement ! Peut-être Dieu m'enverra-t-il un ami qui prouvera mon innocence. Oh ! continua-t-elle comme frappée d'un souvenir soudain, oh ! s'il était près d'ici ! s'il pouvait savoir le sort qui m'attend, il s'empresserait d'accourir, et ce délai suffirait pour me sauver.

Le capitaine, devinant à son air embarrassé la pensée du colonel, se hasarda à dire qu'un sursis de si peu de temps...

— Je lis dans tous les regards, interrompit le colonel, ce que moi-même je ne rongis pas d'avouer. Je désire de tout mon cœur que dans ces vingt-quatre heures cette malheureuse puisse justifier de son innocence. Mais si elle n'y peut parvenir, que justice ait son cours. Ainsi, dit-il en se tournant vers la jeune fille, prie Dieu qu'il t'envoie un libérateur ; sinon, abandonne tout espoir. Commandant, ajouta-t-il en se tournant d'un air sévère du côté de Séricourt dont il avait remarqué tous les mouvements, vous me répondez de la prisonnière sur votre honneur. Cela dit, le colonel se retira après avoir lancé un regard significatif à Séricourt. Celui-ci sortit de la salle du conseil en grinçant des dents et en se frappant le front avec d'horribles juréments, lorsqu'il entendit l'adjudant de service ordonner de prendre encore dans son escadron les hommes qui devaient être commis à la garde de la prisonnière.

— Misérable ! dit-il au maréchal des logis en le saisissant violemment à la gorge lorsqu'il se trouva seul avec lui ; misérable ! qu'as-tu fait ? Si je ne puis la sauver, je t'étrangle, et je me fais sauter moi-même la cervelle.

— Belle récompense pour mon dévouement ! répliqua le maréchal des logis effrontément. Vous voudriez peut-être que j'eusse dit dans ma déposition que c'est d'après votre ordre que je l'ai enlevée à Willeika, et que c'est pour l'amour d'elle que vous avez fait écharper la moitié de l'escadron ? Comment le colonel eût-il appris cette confidence ?...

— Insolent suppôt de l'enfer ! quel langage m'oses-tu tenir en face ?... Sors d'ici, sors, coquin, cria-t-il avec exaspération en le poussant violemment dehors, sors, ou je t'étrangle !

Le maréchal des logis se retira en jurant.

IX

— Le sursis que tu avais demandé est expiré, dit le colonel à Jessica, lorsqu'au bout de vingt-quatre heures elle se trouva de nouveau devant le conseil. Ne peux-tu rien dire pour ta justification? Parle sans crainte, et rends justice aux dispositions favorables de tes juges.

— Ce que je pourrais dire, répondit la jeune fille en soupirant, ne servirait qu'à me faire rougir, sans convaincre mes juges de mon innocence; car ils ne croiraient pas à ma sincérité.

— Tu parlais hier d'un libérateur, dit le colonel en jetant tour à tour sur Séricourt et sur la jeune fille un regard scrutateur. Tu le vois, personne ne se pré-ente pour prendre ta défense.

— Et cependant, dit Jessica en levant les yeux, mon cœur me dit qu'il n'est pas loin d'ici.

Et elle promenaït autour d'elle des regards désolés, quand elle s'écria tout à coup :

— Bien puissant ! le voici !...

Un officier, revêtu de l'uniforme d'un régiment étranger, entra en ce moment.

— Pardon, mon colonel, si j'ose me présenter en ce lieu; que le danger de cette infortunée me serve d'excuse! Elle est aussi innocente que son père du crime dont on l'accuse. Je suis prêt à le prouver; mais je signale à votre justice un scélérat qui ose ajouter la calomnie à tous les autres crimes.

— Qui êtes-vous, monsieur? quel est votre nom? demanda le colonel étonné.

— Je m'appelle Lozinsky, et je suis capitaine dans le 4^e régiment de lanciers. Un concours singulier d'événements m'a fait connaître les moindres détails de l'affaire qui vous occupe. Isaac Nikolajew n'a jamais été espion. Ce coquin (il montra le maréchal des logis) s'est entendu avec les complices de son brigandage pour l'assassiner et le piller dans la forêt de Krasnoë; et c'est moi-même qui l'ai sauvé en frappant de mort un des complices de ce guet-apens.

Lozinsky raconta alors tout ce qui s'était passé dans le karsma de Krasnoë et l'histoire de sa guérison dans la maison d'Isaac.

— Qu'avez-vous à répondre à cette accusation? demanda le colonel au maréchal des logis.

— Je demande que l'on prouve ce que l'on avance, répliqua celui-ci avec une effronterie sans exemple.

— Misérable! répondit Lozinsky, voici un témoignage qui te clora la bouche à l'instant même.

Il fit aussitôt ouvrir la porte, et l'on aperçut le Balafré chargé de chaînes et entouré de soldats. Le maréchal des logis perdit tout à fait contenance.

— Que veut dire cela? demanda le colonel surpris.

— C'est un homme, dit Lozinsky, qui prit part à l'affaire de la forêt de Krasnoë, et que ce coquin a poussé à désertir son poste.

Le coupable baissa les yeux lorsqu'il vit tous les regards de l'assemblée s'attacher sur lui avec indignation.

— Une patrouille du régiment auquel j'appartiens, continua Lozinsky, parcourant hier soir la forêt de Mosty, aperçut deux hommes qui lui parurent suspects, et qui se dirigeaient à grands pas vers les postes ennemis les plus rapprochés. Elle se mit à leur poursuite, les arrêta et les conduisit devant moi.

J'eus bientôt reconnu Isaac, et la large cicatrice que ce cavalier porte sur sa figure ne tarda pas à me convaincre que c'était l'un des hôtes de la karsma de Krasnoë, complices de l'accusateur de cette pauvre enfant. En comparant sa déposition aux paroles d'Isaac, je n'eus pas de peine à deviner la vérité; et je suis venu ici pour la faire briller au grand jour.

— Le juif a donc été repris? demanda le colonel.

— Mon père est donc encore ici? demanda presque en même temps Jessica, encore pleine d'inquiétude.

— Ne crains rien, mon enfant, reprit Lozinsky; aucun danger ne vous menace; dans un instant vous serez lavés de tout soupçon.

— Il reste une difficulté à résoudre, dit le colonel, dont les doutes n'étaient pas encore entièrement éclaircis. La lettre que cette fille a adressée à son père à Jarry...

— Cette lettre, mon colonel, n'avait pas pour but d'appeler nos ennemis à Willeika; les persécutions auxquelles était exposée cette pauvre jeune fille furent les seuls motifs qui la dictèrent. Cet écrit, autre sans doute que celui qui est sous vos yeux, a été saisi sur le messager envoyé

par la jeune fille et soustrait par le misérable, qui l'a peut-être oublié dans un coin de son portemanteau.

Le colonel fit un signe. On chercha dans le portemanteau du maréchal des logis, qui, atterré par ces preuves accablantes, demeura muet et immobile; et l'on trouva la lettre de Jessica, dont l'écriture était contrefaite à s'y méprendre, et le sens entièrement dénaturé.

La jeune juive leva avec une pieuse reconnaissance ses mains vers le ciel.

— Qu'on mette ce misérable en prison et aux fers à l'instant même! s'écria le colonel indigné; qu'il subisse le sort du juif! Il sera fusillé à sa place.

— Je n'ajouterai rien de plus, continua Lozinsky. Celui, ajouta-t-il en fixant de nouveau sur Séricourt son regard pénétrant, qui pourrait donner de nouveaux renseignements, n'est sans doute pas d'humeur à prendre la parole. Je crois d'ailleurs, mon colonel, avoir suffisamment prouvé l'innocence du prévenu. Permettez-moi donc de ramener cette enfant dans les bras de son malheureux père.

— Achievez votre noble tâche, monsieur le capitaine, et soyez persuadé que ceux qui ont failli me faire commettre une injustice aussi cruelle n'échapperont pas à la punition qu'ils n'ont que trop méritée. Quant à vous, noble jeune homme, comptez sur ma reconnaissance. Vous m'avez épargné des regrets bien amers!

Jessica s'inclina devant le colonel avec une émotion silencieuse.

— Va, mon enfant, dit le vieillard ému jusqu'aux larmes en la relevant, que Dieu me pardonne les angoisses que je t'ai causées! cours rejoindre ton père!

La jeune juive se saisit de sa main, qu'elle arrosa de larmes, et sortit aussitôt avec Lozinsky.

— Messieurs, dit alors le colonel aux officiers réunis, vous êtes indignés comme moi, de l'acte infâme qui vient de nous être révélé; le drapeau français a été profané. Justice doit être faite du scélérat qui a compromis ainsi l'honneur de tout le corps. Il est seul criminel, j'aime à le croire; mais il faudra pourtant, continua-t-il avec un accent expressif, et les yeux fixés sur le visage enflammé de Séricourt, que celui sur qui pèse un affreux soupçon se justifie! le régiment tout entier l'exige.

Il salua alors les assistants, qui s'éloignèrent gravement et en silence. Il fit signe au capitaine rapporteur de rester, et demeura longtemps enfermé avec lui.

Jessica était dans les bras de son père, et ils versaient tous deux des larmes de reconnaissance et de joie.

— Oh! venons, ma fille, s'écria Isaac en la serrant plus fortement sur son cœur, remercier le Seigneur, le Dieu d'Israël; il ne nous a pas abandonnés à nos ennemis, et nous leur avons échappé comme l'oiseau aux filets de l'oiseleur.

— Oui, répondit Jessica, remercions le Dieu de nos pères qui a rempli notre bouche de chants d'allégresse, et notre cœur de contentement; mais n'oublions pas non plus le noble jeune homme qui a triomphé de ceux qui s'étaient ligués contre nous, et qui a couvert de honte le visage de ceux qui tramaient notre ruine.

— Viens, mon enfant, allons embrasser les genoux de cet homme généreux. Et ils se dirigèrent vers l'appartement que Lozinsky occupait à l'auberge où ils s'étaient arrêtés; mais toutes les recherches qu'ils firent pour le trouver furent inutiles. Isaac commença à devenir soucieux, et Jessica elle-même ne put se défendre d'un profond sentiment d'inquiétude pour les jours de son bien-aimé; car les regards que lui avait lancés Séricourt et son geste menaçant n'avaient point échappé aux regards pénétrants de la jeune fille. Effectivement, à peine l'avait-il remise dans les bras de son père, qu'un envoyé du commandant lui remit un cartel. Le rendez-vous était sur la lisière de la forêt.

Lozinsky courut à l'endroit désigné: son adversaire l'y attendait déjà avec deux officiers de son régiment.

— Trêve de paroles, monsieur le capitaine, s'écria-t-il dès qu'il l'aperçut, d'une voix tremblante de colère, trêve de paroles; nos sabres seuls pourront nous mettre d'accord.

— Ce n'est pas, autant que je me le rappelle, répondit Lozinsky avec calme, la première fois que nous les aurons mesurés.

Les joues pâles de Séricourt devinrent pourpres de colère.

— Ce dont je vous suis redevable, j'espère, dit-il, vous le payer avec usure aujourd'hui.

— C'est sans doute, répliqua Lozinsky avec une intention ironique qui n'échappa pas à son adversaire, de peur d'oublier ma dette que vous la portez depuis si longtemps écrite sur le front.

Séricourt ne se posséda plus, et tira son sabre avec un jurement horrible.

— Arrêtez, monsieur, dit Lozinsky, ce n'est pas cette vieille affaire qui nous amène aujourd'hui sur le terrain. Vous m'avez demandé des explications sur certaines paroles et sur certaines allusions qui vous étaient adressées il y a une heure. Je vous déclare donc, en présence de ces messieurs, que vous êtes à mes yeux le plus misérable des hommes, vous qui, pour couvrir une action honteuse, étiez au moment de laisser commettre un assassinat; et pourquoi? parce que vous aviez échoué dans une séduction, parce que votre honneur se trouvait gravement compromis! que le infamie!

Lozinsky n'avait pas fini ces mots, que Séricourt, écumant de rage, lui porta un coup désespéré. Il n'eut que le temps de s'effacer et de tirer son sabre pour parer les coups de ce furieux. Mais au même instant le commandant glissa sur la neige, chancela, et vint rencontrer, en tombant, le sabre de son adversaire, qui lui traversa la poitrine. Des flots d'un sang noir s'échappèrent de sa bouche avec d'horribles blasphèmes.

Lozinsky, l'abandonnant aux soins des témoins, regagna avec précipitation la ville, afin d'accélérer encore davantage après cette affaire les préparatifs de son départ.

Grâces aux soins généreux de leur libérateur, Isaac et sa fille purent prendre à Grodno quelques jours d'un repos bien nécessaire pour réparer leurs fatigues. Mais le régiment de Lozinsky ayant reçu l'ordre de partir, ce brave jeune homme se vit forcé de faire ses adieux à ses anciens hôtes plus tôt qu'il ne l'aurait désiré.

— Les circonstances m'obligent à m'éloigner, dit-il à Isaac en lui prenant cordialement la main; mais soyez sans inquiétude, j'ai tout disposé pour que vous puissiez rejoindre Willeika à l'abri de tout danger. Voici d'ailleurs une lettre pour le commandant des avant-postes, il est de mes amis, et, à ma recommandation, il s'empressera de vous protéger.

Isaac répondit aux adieux touchants du jeune officier par des actions de grâces et des bénédictions.

Mais Lozinsky s'adressant à la belle juive immobilisée et silencieuse à côté de son père :

— Jessica, dit-il, ne me souhaitera-t-elle pas aussi un heureux voyage?

La jeune fille releva son visage baigné de larmes, et d'une voix tremblante :

— Que Jéhova vous bénisse, vous et les vôtres! Sa grâce est infinie, et il ne condamne pas tous les cœurs aux douloureuses épreuves qu'il me fait subir. Puissiez-vous vivre heureux près de l'objet sur lequel reposent toutes vos affections!

Elle détourna la tête, et des larmes inondèrent son visage, que couvrit une pâleur mortelle.

A quelques années de là, après que les revers successifs de Napoléon eurent anéanti son armée, et que les rois d'Europe, fiers et orgueilleux de ses défaites, l'eurent exilé sur un misérable rocher de la Méditerranée, les Polonais, que la France avait vus si longtemps fideles à ses glorieuses couleurs, regagnaient tristement, un à un, les longues plaines de leur patrie.

Un d'eux, le capitaine Lozinsky, se dirigeait vers le vieux château de ses pères, où l'attendait une union sur laquelle, depuis longtemps, il avait fondé le bonheur qui devait charmer son existence. Il était près du but de son voyage, lorsqu'il apprit indirectement que le vieux juif de Willeika était mort de chagrin. Sa fille, que l'on disait dévorée d'un amour sans espoir, avait renoncé au mariage, et avait dit au monde un éternel adieu; et ce malheureux père n'avait pu résister à la douleur lente que lui causait l'isolement ou l'abandon de sa fille l'avait plongé.

Cette nouvelle attrista Lozinsky, car il ne pouvait se dissimuler que sa présence seule avait troublé le repos de la jeune fille, et que, sans le séjour qu'il avait fait dans la maison d'Isaac, Jessica vivrait encore heureuse et insouciant dans les bras de son père.

Lozinsky se maria peu après: et, malgré le bonheur dont sa jeune épouse remplissait tous ses instants, malgré la réalisation de ses doux rêves d'adolescence, de temps en temps le souvenir de la belle juive, malheureuse à cause de lui, de la bonne Jessica si digne d'un meilleur sort, venait troubler sa tranquillité et souvent plisser son front au milieu d'une douce scène d'intérieur. C'était le léger nuage qui obscurcit quelques moments la pureté d'un beau jour.

FIN DE JESSICA LA JUIVE.

LA CONFESSION DE ZULMÉ

PAR GINGUENÉ.

Dans sa jeunesse, Ginguéné avait obtenu, pour son début, un charmant succès de société, succès auquel se rattache une particularité assez piquante. La *Confession de Zulmé*, qui circula d'abord manuscrite et sans nom d'auteur dans les salons, trouva sur-le-champ des hommes de beaucoup d'esprit qui n'hésitèrent pas à prendre sur eux le hasard de ce joli péché. Ginguéné s'en amusa quelque temps; et lorsque nombre de gens se disputèrent la paternité de cette jolie petite pièce, il trouva un excellent moyen pour mettre chacun d'accord; il la fit imprimer dans l'*Almanach des Muses* de 1779 y mit son nom, et personne ne s'avisa de réclamer

Depuis cette époque, la *Confession de Zulmé* ne fut imprimée qu'une seule et unique fois, et elle est devenue tellement rare, que beaucoup d'amateurs l'ont manuscrite dans leurs bibliothèques. Nous pouvons même affirmer que la Bibliothèque nationale, où nous l'avons demandée, ne la possède pas.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce léger et spirituel badinage qui, avec quelques fables, est le seul titre poétique de Ginguéné qu'on puisse faire valoir. Nous ferons seulement remarquer aux personnes d'un goût fin et délicat, combien il y a de grâce et d'agrément dans cette

petite composition pleine de fraîcheur, où l'auteur a su varier avec bonheur le rythme poétique, et qui a toute l'harmonie de la poésie de Cresset avec une précision qui manque quelquefois à celle-ci.

Qu'exigez-vous, belle Zulmé ?
Moi qu'en ministre saint tout à coup transformé,
Dans les replis de votre conscience
Je porte avec sévérité
Le flambeau de la pénitence !
Moi, confesseur de la beauté,
D'un sage directeur ai-je donc l'apparence ?
Ai-je cet air de gravité,
Cette modeste et bête arrogance
Qui s'établit en toute humilité
Juge suprême d'une offense
Qui blesse la divinité ?

Non ; mais cependant, quand j'y pense,
Avec ces messieurs-la, par un certain côté,
Je pourrais bien avoir un peu de ressemblance.

Lorsque, les yeux sur la terre attachés,
Une pénitente jolie
Leur conte ces heureux péchés
Qui font le charme de la vie ;
Souvent au récit des plaisirs
Qu'en rougissant on leur confie,
Leur âme, agitée, attendrie,
S'ouvre aux feux brûlants des desirs,
Et, pleins d'une flamme profane,
Qu'allume dans leurs sens un démon tentateur,
Ils partagent du fond du cœur
Tous ces jolis forfaits que leur bouche condamne.

Hélas ! Zulmé, je le sens bien,
Malgré cette grâce efficace
Qui des élus est, dit-on, le soutien,
J'en ferais autant à leur place.

Enfin vous le voulez, il faut vous obéir :
Que ne ferait-on pas dans l'espoir de vous plaire ?
Quoique novice en cette affaire,
Me voilà revêtu du sacré ministère ;
Recueillez-vous, ma sœur, le guichet va s'ouvrir.

Commençons. A l'orgueil vous êtes-vous livrée ?
Moi, je le crois : quand on a vos attraits,
De tous les cœurs quand on est adorée,
De cet encens qui brûle et ne s'éteint jamais
Sur les autels dont on est entourée,
Pourrait-on quelquefois n'être pas enivrée ?
Tout vous conduit vers ce piège trompeur,
Et le miroir qui répète vos charmes,
Et les tendres regards, et l'hommage flatteur
De mille amants qui vous rendent les armes,
Et vos talents, et cet air séducteur,
Et cette taille de déesse,
Et ces beaux yeux où la noblesse
Succède à la tendre langueur,
Et la langueur à la finesse :
Aussi j'excuse en vous cette faiblesse ;
L'humilité ne sied qu'à la laideur.

Poursuivons. Êtes-vous encline à l'avarice ?
Vous rougissez ! vous avez bien raison :
C'est, ma sœur, un fort vilain vice,
Un vice pour lequel il n'est point de pardon.

Inutile dépositaire
De tous les trésors de l'amour,
N'en doutez pas, vous répondrez un jour
Du bien que vous aurez pu faire.

Rassurez-vous pourtant, non, il n'est point d'erreurs
Qu'un bon repentir ne répare :
Renoncez donc à vos rigueurs,
Soyez, pour gagner tous les cœurs,
Econome de vos faveurs ;
Mais n'en soyez jamais avare.

Le péché des gourmands, parlez-moi sans détour,
Est-il aussi le vôtre ? Ah ! ce serait dommage.
Ce dieu dont votre bouche est le charmant ouvrage,
Qui d'un corail si pur en orna le contour,
Se plut à la former pour un plus digne usage ;
Elle est faite, Zulmé, pour le tendre langage,
Les soupirs, les aveux, les baisers de l'amour.

Si quelquefois de la colère
Vous avez senti les accès,
Sans doute les efforts d'un amant téméraire
De votre cœur avaient troublé la paix.

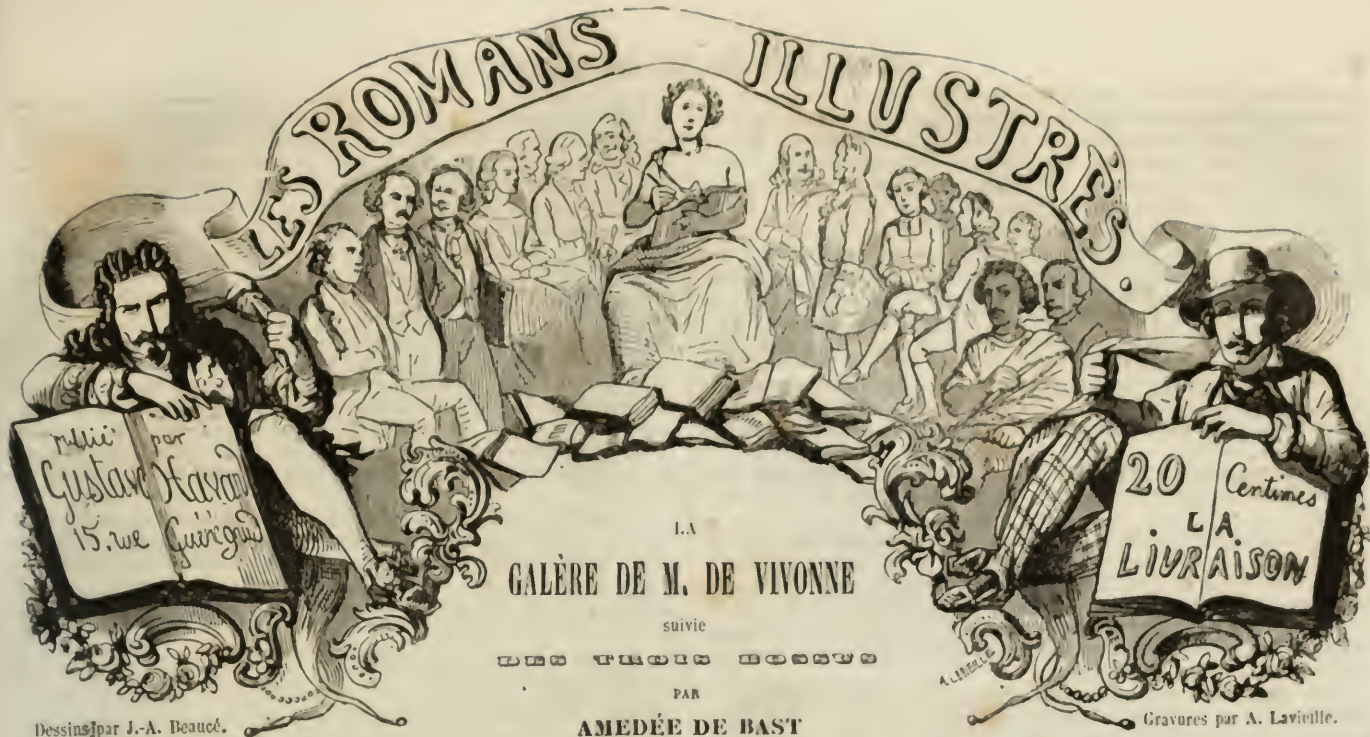
Zulmé, votre courroux n'était pas légitime :
Epris de vos attraits, piqué de vos refus,
Son audace était-elle un crime ?
Croyez-moi, ne vous fâchez plus
Contre une erreur si naturelle :
Les desirs qu'on sent naître en vous voyant si belle,
Nuisent bien au respect qu'exigent vos vertus.

Votre âme, j'en suis sûre, des tourments de l'envie
A toujours su se garantir.
Qui pourrait vous faire sentir
Un mouvement de jalousie ?
Que restait-il aux dieux encore à vous donner ?
En appas, en talents, vous n'avez point d'égaux.
D'un sentiment si bas peut-on vous soupçonner ?
Il n'est fait que pour vos rivales.

Il est un péché moins affreux,
Auquel, je l'avouai, je vous crois fort sujette,
Péché que plus d'une fillette
Entre deux draps commet souvent seulette...
Ne baissez point vos deux grands yeux,
Que rien n'alarme ici votre délicatesse ;
Ce péché-là, Zulmé, ce n'est que la paresse.
Ne cherchez point à vous en corriger ;
Et de l'amour si le souffle léger
Au point du jour vous berce d'heureux songes
Pour le bien de l'humanité.
Puisent de si riants mensonges
Vous inspirer du goût pour la réalité !

Enfin ma tâche est bientôt achevée :
De six péchés, objet du céleste courroux,
Votre conscience est lavée.
Il en reste un, le plus charmant de tous :
De celui-là, s'il est sur la liste des vôtres,
Non-seulement je vous absous,
Mais en faveur de ce péché si doux
Je vous pardonne tous les autres.





Dessins par J.-A. Beaucé.

Gravures par A. Lavieille.

LA
GALÈRE DE M. DE VIVONNE
suivie
PAR
AMÉDÉE DE BAST

PREMIÈRE PARTIE.
UNE DESCENTE DE JUSTICE.

Le pont Saint-Michel, au dix-septième siècle, était le *Rialto* de Paris. Les maisons dont il était couvert ne le cédaient point pour l'originalité de leur construction et la richesse de leurs boutiques aux édifices du célèbre pont de Venise. Le pont Saint-Michel unissait les deux quartiers de la capitale, alors les plus peuplés et les plus importants : le quartier de l'Université et le quartier du Palais, le centre des lumières et le centre de la justice, c'est-à-dire, de la civilisation, de la concorde et de la paix.

Les boutiques du pont Saint-Michel étaient occupées en grande partie par des orfèvres, par des joailliers et des chasubliers. L'or, l'argent, les pierres précieuses taillées, façonnées de mille manières différentes pour les exigences de la mode ou les cérémonies du sanctuaire, s'étaient dans chaque boutique derrière de longs carreaux de verre de Bohême. Plus d'un rival de Benvenuto Cellini exposait dans ce bazar perpétuel des coupes, des tabatières, des croix, des reliquaires, des drageoirs admirablement ciselés et qui n'avaient d'autres défauts que d'avoir été travaillés par des mains françaises. Car notre sot engouement pour l'étranger ne date pas d'hier, et les Italiens, les Espagnols, les Flamands et les Anglais ont usuré tour à tour, depuis le quinzième siècle, dans les arts aussi bien que dans les sciences, les suffrages, les sympathies de notre volage nation.

Le 3 mars 1672, un commissaire du Châtelet, deux contrôleurs de l'hôtel des Monnaies et le syndic du corps des orfèvres (1), le luxe que vous lui reprochez : c'est en jetant de la poudre aux yeux du public qu'on l'enjôle et qu'on le captive ; la cour se laisse attraper aussi :



Le pavillon.

espèce de solennité dans la principale boutique d'orfèvrerie du pont Saint-Michel. Cette descente de justice avait amené tout le quartier ; chacun était sur sa porte, et les commentaires, les suppositions, les hypothèses trottaient de seuil en seuil et de pavé en pavé.

— Quoi donc ! disait l'un, orfèvre de son métier, notre riche confrère Chouquet a-t-il voulu naturaliser en France l'or de Manheim (2) ? ou bien le service de vermeil qu'il a fabriqué il y a quelques mois pour M^{me} la marquise de Montespan, a-t-il paru au roi trop cher et trop léger ?

— J'ai toujours pensé, ajouta un vieux chasublier, qui était le Nestor et l'oracle du pont Saint-Michel, j'ai toujours pensé que M. Chouquet avait fait une fortune trop rapide pour qu'il n'y eût pas dans ses affaires un vilain dessous de cartes. Voilà quarante ans passés, moi, que je travaille, et je suis loin d'être riche. M. Chouquet, établi à peine depuis vingt-cinq ans, mène aujourd'hui un train de grand seigneur, et affiche un faste méconnu jusqu'ici. Il y a du mystère là-dedans, et la justice, à ce qu'il semble, veut en avoir le cœur net.

— Mon cher monsieur Godard, répliquait une grosse joaillière, veuve de son troisième mari, et qui passait dans le quartier pour avoir plus gagné avec ses douaires qu'avec son commerce, vous êtes un marchand de la vieille roche, et vous ne comprenez rien au train actuel des affaires, mon avis est que M. Chouquet a plus gagné que perdu en étalant

bien que la ville, et c'est avec la cour que M. Chouquet a amassé du bien. Trédame! le cher homme aime à se faire honneur de sa fortune, et il ne fait pas mal; mais ce que je lui reproche, moi, c'est son ambition: il veut à toute force se faire nommer échevin (3), et marier du même coup sa fille à un avocat. L'ambition, mon compère, va à un bourgeois comme des manchettes à un moine, et je ne puis pas digérer les mésalliances, qu'elles partent d'en haut ou d'en bas. Demandez-moi un peu si un orfèvre ne pourrait pas se contenter d'un orfèvre pour gendre, sans aller chercher un mortier ou un bonnet fourré de docteur és lois.

— Vous êtes dans l'erreur, madame Favien, interrompit un petit homme, dont le ton magistral, l'habit noir râpé et la plume fichée entre l'oreille droite et la perruque à calotte, indiquaient suffisamment le métier; oui, vous êtes dans l'erreur: ce n'est point un avocat que mademoiselle Fanchette Chouquet épouse, mais un jeune gentilhomme, le marquis d'Allainval, l'un des quatre écuyers d'honneur de madame de Montespan.

— Bon! monsieur Guillard, êtes-vous bien sûr de ce que vous nous dites là? fit la grosse joaillière en écarquillant ses yeux sur l'interrompé.

— Je n'avance rien dont je ne sois sûr, et parfaitement sûr, répliqua sèchement maître Guillard en se rengorgeant. Et, ajouta-t-il, en puisant une énorme pincée de tabac dans sa boîte de corne, je ne suis pas de ces gens qui fabriquent des nouvelles, et qui les débitent à tout bout de champ pour se donner des airs de personnes bien informées. Je dédaigne ces sortes de bavardages, et je méprise souverainement ceux qui les inventent et ceux qui les propagent.

Cette épigramme, lancée à brûle-pourpoint et prononcée à haute voix, décontenança la joaillière. Le vieux Guillard, tout pauvre qu'il était, jouissait sur le pont Saint-Michel, dont il habitait une lucarne depuis quarante ans, d'une espèce de popularité. Il partageait, avec le chasublier Godard, le droit de tout dire et de tout critiquer. Pour Godard, c'était le privilège de la fortune; pour Guillard, c'était le privilège d'une indigence noblement supportée et d'un cœur ami de la justice et de la vérité. Guillard était un de ces écrivains publics qui tapissaient, au dix-septième siècle, les murailles de la grande salle. Clerc de procureur, praticien habile à vingt-cinq ans, il eût pu arriver, comme tant d'autres, à l'une des charges si productives et si enviées de procureur au parlement ou de procureur au Châtelet; trop peu soucieux des richesses, ou trop philosophe, il avait négligé dans sa jeunesse les moyens de se faire une position dans le monde; et, à trente ans à peine, il s'installait dans une échoppe de la salle des pas perdus. Heureux et libre, fier et frondeur, Guillard se consolait aisément de la constante médiocrité de sa fortune en fustigeant de sa parole âcre et moqueuse les intrigants de toutes les castes, les sots de toutes les conditions et les orgueilleux de toutes les classes. Humble avec les humbles, bon avec les bons, Guillard était l'implacable ennemi des méchants, des calomnieux, des médians. Il trouvait merveilleusement le défaut de la cuirasse de ses adversaires, et la lutte, si on osait la provoquer ou la soutenir, n'était jamais longue: le terrible écrivain public désarmait, terrassait sans pitié ses ennemis, et mettait presque toujours les rieurs de son côté.

Il n'était pas profitable de vivre en état d'hostilité avec un homme dont le blâme était dangereux; aussi la joaillière, loin de se formaliser du rude coup de boutoir de l'écrivain, se rapprocha de lui.

— Monsieur Guillard, fit-elle d'une voix mielleuse, sur ce pied-là, nous allons avoir un beau mariage dans notre quartier... Un gentilhomme, écuyer de madame la marquise de Montespan, ça doit épouser en grande pompe. Je crois bien pourtant, entre nous, que les frais de la nocce seront faits par monsieur Chouquet, car un marquis n'épouse guère une bourgeoise que lorsqu'il est ruiné. Ces sortes d'alliances se font pour redorer le blason et payer des dettes...

— Et quant cela sera-t-il, madame Favien, repartit l'écrivain, où serait le mal? L'opulence bourgeoise ne doit-elle pas payer la rançon de la vanité? L'or s'échange contre la gloriole; et pour arriver à la fortune, tous les moyens sont bons pour le vulgaire des mortels. Les uns, comme le jeune marquis d'Allainval, ne se font pas scrupule d'épouser une petite bourgeoise; les autres, comme plusieurs femmes de ma connaissance, se marient successivement à des vieillards cacochymes, et s'engraissent des libéralités *in extremis* de ces époux d'un jour. Que voulez-vous, ma chère madame Favien, l'humanité est ainsi faite, et tel, selon la parabole, qui voit une paille dans l'œil de son voisin, ne s'aperçoit pas de la poutre qui est dans le sien.

A ce coup inattendu, à cet argument *ad mulierem*, la joaillière se déconcerta tout à fait et entra dans sa boutique, non sans adresser une révérence presque gracieuse au satirique écrivain de palais.

Maître Guillard prit ainsi, et tour à tour à partie, les orateurs des divers groupes qui stationnaient près de la boutique de l'orfèvre Chouquet; et, grâce à lui, grâce à sa verve malicieuse et acérée, le pont se trouva bientôt aussi complètement libre que si une patrouille du guet y fût venue rétablir le bon ordre.

Après s'être assuré que les bavards et les curieux étaient rentrés chacun dans leurs maisons, l'écrivain s'achemina lentement, les mains derrière le dos, vers le palais de justice, s'arrêtant toutefois de temps à autre pour jeter un coup d'œil sur le champ de bataille qu'il avait gagné, et pour voir si quelque blessé ne se relevait pas pour arborer de nouveau l'étendard de la médisance.

— Ils ne s'y frotteront pas d'aujourd'hui, grommela l'écrivain en doublant le pas; je puis retourner à ma besogne. D'ailleurs, s'il survenait du nouveau, mon filleul, Philippe Asselin, ne manquerait pas de venir m'avertir... Pauvre jeune homme! cœur d'or! Ah! que celui-là mériterait bien mieux que la plupart des faquins qui s'enrichissent, d'attacher un clou au char de fortune!... Mais bastel! il n'a que de la probité, du talent, de l'honneur, du dévouement; on n'arrive jamais qu'à l'hôpital avec ce bagage-là. Mais je suis là, moi, et un jour, peut-être, mes minces économies pourront l'aider à sortir de la foule, à s'illustrer dans son art... oui, dans son art, car un ouvrier tel que lui est un artiste véritable. Peut-être aussi M. Chouquet saura-t-il reconnaître et rémunérer son aptitude, son travail, son attachement presque filial à son établissement. Nous verrons bien... En attendant, Guillard, mon ami, allez grossoyer vos requêtes et donner vos consultations aux plaideurs de la basse Normandie; votre chaise curule vous attend, et le gros pilier doit s'étonner à bon droit de ne vous avoir point encore vu ce matin attacher à ses flancs noirs votre enseigne et votre chevaleresque devise: *semper et fortiter*.

Et l'écrivain, tout en dialoguant ainsi avec lui-même, arriva dans la cour de la sainte Chapelle, dont il gravit pesamment les degrés, et gagna, par le large escalier qui reliait alors la petite basilique de Saint-Louis aux galeries marchandes, la vaste salle des pas perdus, où il s'installa majestueusement dans sa chaise de bois blanc, placée à peu de distance de l'endroit où s'étendait jadis la fameuse table de marbre, si admirée des plaideurs et si chère aux mœurs françaises (4).

Cependant le riche orfèvre Chouquet, averti par Philippe Asselin, son premier ouvrier, de la présence dans sa boutique des suppôts de la justice et des principaux personnages de sa corporation, s'était hâté de descendre du somptueux appartement qu'il occupait dans sa maison, et dont les fenêtres donnaient, en nombre égal, et sur la rivière et sur le pont. L'orfèvre, qui avait adopté, par ses relations fréquentes avec la cour, les modes et les allures du grand monde, parut, enveloppé dans une belle robe de chambre de taffetas rouge à fleurs d'argent; et, abordant ses visiteurs avec un salut sec pour les gens de justice, édulcoré, pour ses confrères des six corps, d'un sourire de bienveillance et d'amitié:

— Eh bien! messieurs, leur dit-il, que se passe-t-il donc, et qui m'attire l'honneur de votre visite? Suis-je devenu, sans m'en douter, un grand criminel? et hier soir à Marly pour recevoir les témoignages de satisfaction du roi et de la marquise de Montespan, suis-je destiné ce matin à vous suivre dans les tours de la Bastille ou dans le donjon de Vincennes? Répondez, messieurs, répondez-moi, de grâce, et faites cesser mes incertitudes.

Ces paroles, prononcées avec une certaine hauteur, et avec cette morgue que Molière, quelques années auparavant, venait de traduire d'une manière si comique dans sa pièce du *Bourgeois gentilhomme*, ne produisirent que peu ou point d'effet sur les gens de justice.

— Monsieur, répliqua le commissaire du Châtelet, nous venons ici en vertu d'un ordre de monsieur le procureur général de la cour des monnaies (5). Cet ordre, que voici, porte que des perquisitions et recherches seront effectuées dans votre domicile et vos ateliers...

— Et de quoi suis-je donc accusé, monsieur? interrompit vivement l'orfèvre.

— D'employer des poinçons faux; d'avoir introduit dans le commerce une grande quantité de pièces d'argenterie qui ne sont pas au titre exigé par les lois et règlements; enfin de vous être...

— Assez, assez, monsieur, interrompit encore l'orfèvre en prenant une pose tout à fait digne et austère, je n'ai pas besoin d'en entendre davantage. Faites votre devoir, messieurs; quant à moi, je ne crains rien, j'ai toujours fait le mien.

Et d'un geste il invita le commissaire, les sergents, les huissiers et les contrôleurs délégués de la cour des monnaies, à commencer leurs perquisitions. Ce mouvement de l'orfèvre fut solennel et dramatique, et ses quarante ouvriers, qui, à l'aspect des robes noires, avaient suspendu leurs travaux, accueillirent par un frémissement de sympathie et de respect le muet langage de leur maître.

— Mon très-cher confrère, dit alors le syndic du corps de l'orfèvrerie en se rapprochant de Chouquet, l'honneur de notre corps se compose de l'honneur de tous ses membres. Ne soyez donc pas étonné de notre présence céans. Avertis par une lettre officielle de M. le procureur général de la cour des monnaies de l'accusation dont vous étiez l'objet, nous avons voulu nous associer à cette visite de la justice, moins, vous en êtes convaincu, je l'espère, par une vaine curiosité que pour rendre hommage à votre réputation, jusqu'à ce jour si intacte, d'honneur et de probité. Nous voulons être les premiers à proclamer votre innocence, comme nous avons été les premiers à apprendre ce fâcheux résultat de l'envie et de la malveillance; car, nous n'en doutons pas, cher confrère, tout ceci provient de la malicieuse haine de vos ennemis. Vous allez être nommé échevin par les libres suffrages de vos pairs, et cette haute dignité de la bourgeoisie de Paris excite bien des convoitises et encore plus de brigues. Au surplus, M. le prévôt des marchands (6) a daigné faire savoir ce matin même à notre corporation qu'il était si persuadé de votre innocence, qu'il ne contremanderait pas la cérémonie qui devait avoir lieu ce soir à l'hôtel de ville, cérémonie, vous le savez, où l'on doit élire les nouveaux échevins et où ils doivent prêter le serment de fidélité au roi et aux lois du royaume.

— Mes chers confrères, répliqua l'orfèvre, je vous suis très-reconnais-
sant de votre démarche, et je ne devais pas attendre moins de votre zèle
aux intérêts d'honneur de notre corporation et de votre fraternelle sym-
pathie à mon égard. De puis vingt-cinq ans que je fais partie de notre
honorable corps, vous ne rendrez la justice d'avoir que je n'ai pas un
seul jour de célérité dans l'estime générale. J'ai passé par toutes les charges
du corps des orfèvres, et tour à tour membre du bureau, syndic, grand-
garde, j'ai eu le bonheur de me concilier tous les esprits justes, éclairés
et droits. Je recueille aujourd'hui le fruit de ma conduite et de mes ef-
forts pour la constante harmonie et la perpétuelle illustration des six
corps de marchands de la ville de Paris, et je vous remercie du fond du
cœur, messieurs, d'être venus vous associer volontairement à cette visite
de justice qui tournera à la confusion de mes ennemis et de mes accu-
sateurs.

Le riche orfèvre avait en effet beaucoup d'envieux. La fortune rapée
qu'il avait faite, car au dix-septième siècle un marchand qui, en vingt-
cinq années, amassait quinze à vingt mille livres de rente, était regardé
comme très-favorisé par les circonstances et par la Providence; les rela-
tions incessantes qu'il avait avec la cour et les grands seigneurs, le luxe
qu'il affichait dans sa demeure, dans ses habits, dans ses domestiques
même, lui avaient suscités beaucoup d'ennemis.

Il faut dire aussi que le caractère et les façons d'agir de Chouquet n'é-
taient guère capables de désarmer les gens que ses richesses offusquaient.
L'air de la cour avait complètement métamorphosé l'orfèvre: il était de-
venu vain, glorieux, plein de morgue et de hauteur. Oubliant les humbles
traditions du comptoir paternel, la modeste allure et la simplicité gau-
loise de ses ancêtres, il se faisait une étude de singer les grands seigneurs:
la vanité de l'orfèvre ne se traduisait pas par l'impertinence gracieuse
de l'homme de cour étincelant des mérites de sa race et des vertus de
ses aïeux; mais elle se révélait par cette morgue bourgeoise, cette hau-
teur gourmée, indice de la petitesse d'esprit, et de la sécheresse de l'âme
chez ceux qui se font gloire d'être les fils de leurs œuvres. Aussi, dans
le nombre même de ses confrères, qui s'étaient joints aux magistrats
d'enquête, s'en trouvait-il plus d'un qui faisait secrètement des vœux pour
la chute d'un homme qui avait renié les mœurs de sa caste et les préjugés
respectables de sa profession.

L'accroissement de la fortune avait fait naître naturellement chez l'or-
fèvre le soif des honneurs. Il s'était mis sur les rangs de l'échevinage
pour arriver à l'aubliissement, et il avait réussi à s'assurer l'élection.

Il avait une fille, une fille unique, aussi recherchée pour sa beauté que
pour ses richesses, et la marquise de Montespan avait donné les mains
au mariage de Fanchette avec l'un de ses écuyers, le marquis d'Alainval,
jeune homme fort pauvre, mais cavalier charmant, et qui pouvait pré-
tendre à tout, grâce à la protection toute-puissante de la favorite.

Ce double succès comblait de joie l'orfèvre, il réalisait presque en un
jour le rêve de toute sa vie. Mais ce rêve devait s'évanouir sans retour si
la justice venait à rencontrer chez lui de la culpabilité.

Le commissaire, les délégués de la cour des monnaies et leurs sup-
pôts s'étaient empressés, sur l'invitation même de l'orfèvre, de commen-
cer leurs perquisitions. En un clin d'œil, ils se répandirent à tous les
étages de la maison. La boutique, les ateliers, les appartements même de
Chouquet furent soumis à de minutieuses recherches. Chaque pièce d'ar-
genterie achevée ou non achevée, chaque enclume, chaque forge, chaque
meuble fut examiné avec soin. Cependant l'orfèvre, s'appuyant gravement
sur les bras de sa fille, qui était accourue se ranger auprès de son père,
suivait avec une nonchalance parfaitement naturelle, les diverses évolu-
tions des limiers de la justice, et s'entretenait d'un front calme et d'une
mine placide avec ses confrères, comme s'il eût assisté lui-même comme
curieux à l'expédition dangereuse ou son honneur et sa fortune étaient
en jeu.

Tout était presque terminé, et déjà le commissaire du Châtelet et les
adressés de la cour des monnaies se disposaient à se retirer, après avoir
adressé quelques compliments flatteurs à maître Jean-Baptiste Chouquet,
lors qu'un sergent de la douzaine, vieux routier, qui furetait encore dans
les pièces du rez-de-chaussée, jeta un cri de triomphe et appela d'une
voix de stentor le commissaire et ses compagnons.

Il y avait de quoi.

Dans une espèce de buffet ou de garde-manger placé contre une des
fenêtres qui dominaient sur la rivière et, en quelque sorte, suspendue sur
le fleuve, le sergent de la douzaine venait de trouver six faux poinçons,
une cinquantaine de lingots d'argent à bas titre, du poids total de trente
ou quarante livres, une estampille contrefaite de l'hôtel des monnaies de
Paris, et divers autres instruments servant à la perpétration du crime
d'alliage des métaux (7).

A cette vue, Jean-Baptiste Chouquet perdit un peu de sa fermeté; une
pâleur livide s'étendit sur ses traits. Mais la jeune fille s'évanouit et tomba
comme frappée de la foudre entre les bras de son père.

— Verbalisez, mes chers, s'écria l'orfèvre en se penchant sur Fan-
chette. Bitez-moi, déshonorez-moi tout à votre aise, mais laissez-moi
donner les soins nécessaires à mon enfant... Je suis père avant d'être
marchand.

— Vous ne serez pas ruiné, mon maître, cria une voix; vous ne serez
point déshonoré, car le vrai coupable va se montrer aux yeux de la
justice.

Et un jeune homme s'élança hors du groupe des ouvriers et vint se

placer fièrement devant le commissaire du Châtelet et les délégués de la
cour des monnaies.

C'était Philippe Asselin.

— C'est moi, messieurs, s'écria-t-il, qui suis le criminel. Je me dé-
nonce et je me livre: mon maître est innocent.

L'étonnement se peignit sur tous les visages.

— Comprenez-vous, jeune homme, dit le commissaire, toute la gra-
vité de votre démarche? Savez-vous qu'il s'agit des galères? Ne l'avez-
vous bien avant d'assumer sur votre tête une si terrible responsabilité?

— Je suis le seul coupable, répartit Philippe Asselin, je vous le ré-
pète, messieurs, et mon maître ainsi que mes camarades sont innu-
cents.

— Vous ne connaissiez donc pas les lois qui punissent les contrefac-
teurs, dit un délégué de la cour des monnaies, et vous n'aviez donc pas
mesuré la profondeur de l'abîme où tôt ou tard vous alliez tomber?

— J'espérais ne jamais être découvert, répliqua simplement Asselin.

— Mais outre, reprit le délégué, les péris d'une fabrication claudes-
tine et de l'emploi de faux poinçons, n'auriez-vous pas dû être arrêté
dans vos coupables projets par la pensée que, d'un moment à l'autre,
vous pourriez compromettre la maison respectable où vous travaillez, et
l'orfèvre, père de famille, qui vous avait reçu depuis votre enfance au
nombre de ses ouvriers?

— Cette idée ne m'était pas venue à l'esprit, répondit stoïquement le
jeune homme; au surplus, je demande pardon à mon maître d'avoir pu
compromettre un instant la réputation d'honneur et de probité dont il
jouit à si juste titre.

Jean-Baptiste Chouquet avait reconquis toute son assurance; sa tête,
courbée un instant comme celle du Sicambre sous les faisceaux des lic-
teurs de la justice, s'était relevée plus glorieuse que jamais. Quant à
Fanchette, chacune de ses paroles prononcées par Philippe Asselin avaient
été des gouttes de baume qui l'avaient rappelée au sentiment. Les yeux de
la jeune fille, où se peignaient tour à tour la gratitude, l'admiration et la
tendresse, étaient fixés sur Philippe, dont la noble physionomie rayonnait
comme la figure des martyrs de la nouvelle loi.

— Mon ami, dit le commissaire du Châtelet, que sa vieille expérience
rendait peu crédule en fait de vertus et de crimes, mon ami, parlez ici
sans voiles... sans arrière-pensée... Quels étaient vos motifs en vous
livrant ainsi à des actes contraires aux lois, à la morale, à la probité?

— Je voulais m'établir, répondit Philippe d'une voix ferme et aceren-
tuée, et comme je n'ai pour toute fortune que mon travail, ce travail ne
m'aurait jamais mis à même de devenir maître à mon tour. C'est donc par
la faute des lois que je me suis mis en hostilité contre les lois. Si le com-
merce était libre, si le monopole et le privilège n'primaient pas les sueurs
et le talent du simple ouvrier, jamais, non jamais je n'aurais été cou-
pable (8).

— Ainsi, c'est l'ambition, c'est le désir de parvenir qui vous a entraîné
dans le mal? fit le commissaire du Châtelet.

— J'accèpte, monsieur le commissaire, l'explication que vous voulez
bien donner, répartit Asselin, et je me renferme désormais dans le si-
lence le plus absolu.

— Cet ouvrier, dit le contrôleur de la cour des monnaies en s'adres-
sant à l'orfèvre, était-il un bon sujet? Etiez-vous satisfait, monsieur, de
son travail, de sa conduite, de ses mœurs? Vous paraissait-il, en un mot,
digne en tous points de l'estime des honnêtes gens?

— Je n'ai eu constamment qu'à me louer de Philippe Asselin, répon-
dit l'orfèvre; c'est mon premier ouvrier; il a appris son état dans mon
atelier, et il faisait honneur à son maître par son talent et par son lu-
meur laborieuse. Je suis surpris, plus que personne, qu'il ait succombé à
une tentation coupable; je ne m'en explique pas bien les motifs... Il
faut qu'un peu d'ambition lui ait dérangé la cervelle. Quoi qu'il en soit,
je vous prie d'user d'indulgence envers ce pauvre jeune homme, que
j'aime, et qui appartient à une famille honorable... Son père était lieute-
nant des gardes de M. le maréchal Duplessis-Praslin, et il est mort seu-
lement il y a quelques années, en disant à son fils, alors à peine âgé de
dix ans: « Mon enfant, je ne te laisse point de biens, mais je te laisse un
nom sans tache. Sois art'san ou soldat, voilà les deux voies où l'on peut
gagner honorablement son pain de chaque jour; fais peu de cas des ri-
chesses, mais fais toujours grande estime de tout ce qui est bon, honnête
et vertueux. »

— Et voilà, dit le commissaire en attachant ses regards sur l'ouvrier,
voilà comment vous avez suivi les conseils de votre père au lit de mort!

— Monsieur le commissaire, répliqua Philippe, dont les yeux s'étaient
mouillés de larmes au souvenir de la mort de son vieux père, laissez-moi
conscience si je suis coupable, et je le suis, ajouta-t-il d'un ton plus as-
suré, le sois de me faire des reproches; elle saura bien s'en acquitter.
Quant à vous et à ces messieurs, contentez-vous d'exécuter les ordres qui
vous ont été donnés et de livrer le coupable à la justice. Je suis prêt à vous
suivre.

— Voilà bien de l'endurcissement ou bien de l'héroïsme, dit tout bas le
contrôleur de la cour des monnaies au commissaire du Châtelet. Mais n'im-
pôrte, instruisez, monsieur, et n'allons pas chercher, comme on dit,
midi à quatorze heures. Nous avons tous fait preuve de zèle, le coupable
s'est remis entre nos mains; notre mission est dès lors accomplie. Ver-
balisons, interrogeons, confiscons les objets saisis et partons avec notre
prisonnier.

On se mit aussitôt à la besogne. Après un interrogatoire sommaire qu'on fit subir à Philippe Asselin, les scribes du commissaire et de la cour des monnaies verbalisèrent et posèrent les éléments de la procédure qui devenait amplement se dérouler devant la chambre criminelle du Châtelet (9). Après lecture faite de l'interrogatoire et des procès-verbaux à Philippe Asselin, qui ne fit aucune objection sur la rédaction de ces actes, on se disposa à partir, et les sergents de la douzaine entourèrent l'ouvrier.

— Quoi donc ! messieurs, fit l'orfèvre, d'une voix légèrement émue, allez-vous donc emmener ce pauvre garçon comme un vil criminel ! Où le conduisez-vous ?

— Dans les prisons du grand Châtelet, répondit froidement le commissaire.

— O mon père ! exclama Fanchette en cachant sa jolie tête dans les bras de l'orfèvre ; on va le mener en prison, en prison au Châtelet, lui ! notre pauvre Philippe, notre...

— Il faut que justice se fasse, ma fille, répondit tout haut Chouquet en se débarrassant doucement des étreintes presque convulsives de son enfant.

— Oui, mademoiselle, ajouta Philippe Asselin, comme le dit fort bien votre père, il faut que justice se fasse ; mais ne me plaignez pas, mademoiselle, je suis plus heureux que vous ne le pensez, car je connais mon crime, et je m'en repens.

— Marchons ! fit le commissaire.

— Oui, marchons, exclama Philippe Asselin ; aussi bien, il y a trop longtemps que cela dure.

La porte de la boutique fut ouverte avec fracas, et tous les suppôts de la justice s'écoulèrent comme une nuee de corbeaux. Philippe Asselin, escorté de quatre sergents de la douzaine, armés de leurs baguettes d'ébène à pomme d'ivoire, ferma la marche.

En franchissant le dernier degré de la boutique (il fallait monter de sept à huit marches pour pénétrer dans les boutiques du pont Saint-Michel), Philippe Asselin se retourna pour contempler encore une fois l'atelier où il avait si longtemps travaillé libre et content, pour adresser un dernier adieu à son maître... et peut-être aussi à mademoiselle Fanchette.

Les yeux de la jeune fille rencontrèrent ceux du jeune ouvrier, et alors, entraînée par un sentiment irrésistible, elle mit la main sur son cœur, tomba aux genoux de l'orfèvre et s'écria : — Mon père ! mon père ! mon père !!!

Jean-Baptiste Chouquet s'empressa de relever sa fille, et l'attirant sur son cœur :

— Je conçois, dit-il, mon enfant, toute la douleur que tu dois éprouver... Philippe a été le compagnon de tes jeux, l'ami de ton enfance, et le voilà captif !... Mais l'ambition n'est pas toujours un crime... Les magistrats auront égard à ses bons antécédents, à son repentir... Quant à moi, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour désarmer la rigueur des lois. On peut amoindrir le châtement qui lui est réservé. Dès ce soir, je cours chez madame de Montespan, pour lui demander son appui.

Tirant alors de la poche de sa veste une bourse pleine d'argent : — Portez cela au géôlier principal du grand Châtelet, dit-il à un domestique, que ce pauvre Philippe ne manque de rien. Il a failli me faire bien du mal... mais innocemment j'en suis sûr... Le pauvre garçon jouait avec le feu sans se douter qu'il pourrait s'y brûler les doigts.

Puis se retournant avec une majestueuse gravité vers les députés du corps de l'orfèvrerie qui étaient restés pour le féliciter et le congratuler :

— Allez dire, messieurs, s'écria-t-il d'un accent tout à la fois plein de fierté et de bienveillance, allez dire à nos chers confrères que Jean-Baptiste Chouquet, indignement calomnié par ses ennemis, et peut-être aussi par ses amis, est sorti victorieux des embûches qu'on avait tendues sous ses pas, et que ce soir, où ce soir, il sera proclamé l'un des quatre échevins de la ville de Paris !!!

LA PRISON DE LA TOURNELLE.

Les affaires criminelles ne languissaient pas au Châtelet. L'instruction du procès de Philippe Asselin fut suivie avec une grande rapidité, et au bout de quinze jours les débats s'ouvrirent. Ils furent solennels, car le lieutenant criminel en personne avait pris place sur le siège de la présidence, et, d'un autre côté, le corps des orfèvres, le plus riche et le plus puissant des six corps des marchands de la ville de Paris, indirectement en cause dans cette affaire, s'était fait une espèce de point d'honneur d'assister régulièrement aux audiences. La jeunesse, la fermeté, la noble et pure physionomie de Philippe Asselin lui avaient concilié tout d'abord les sympathies des magistrats et du public, et ces sympathies, jointes aux mystérieuses lacunes de quelques points de la procédure, contribuaient à exciter la curiosité générale. L'un des avocats les plus en renom alors du barreau de Paris, M^e Badurla prêtait à l'accusé l'appui de son expérience et de sa parole ; mais l'éloquence de l'avocat, le bon vouloir des juges et les sollicitations de haut lieu qui venaient en aide à la défense devaient échouer contre l'opiniâtre volonté de Philippe Asselin,

qui s'avouait coupable, et qui persistait à donner sur son crime les plus minutieux détails.

En face d'une semblable franchise, l'indulgence des magistrats, le talent de l'avocat ne pouvaient plus rien. Aux termes de la loi pénale de l'époque, Philippe Asselin fut condamné à cinq ans de galère et à une amende de dix-huit mille livres au profit de l'État. Bien que les juges eussent adouci autant qu'il leur était possible la sévérité de la peine, — car ils pouvaient appliquer dix ans de galère et trente mille livres d'amende, — cette condamnation emportait avec elle le stigmate de l'infamie ; les galères alors étaient le *ne plus ultra* de la dégradation civile, et le théâtre, les arts, les modes n'allaient point encore chercher au dix-septième siècle, dans ces sentines du vice et du crime, des héros, des sujets de tableaux ou de gravures, des habillements à forme plus ou moins hideuse. Les galères étaient un monde à part dont les mœurs, les coutumes et le langage étaient inconnus des citoyens.

Aujourd'hui la langue de Corneille, de Bossuet, de Racine et de Fénelon s'est enrichie du jargon des bagnes, mais il faut dire aussi que nos ancêtres étaient de pauvres hères, *minus habens*, qui ne cultivaient pas l'art pour l'art, et qui ignoraient les grands secrets du style. Les infortunés avaient la faiblesse d'applaudir le *Cid*, *Horace*, *Phédre*, *Athalie*, d'admirer les *Oraisons funèbres*, et l'*Esprit des Lois*, et tout cela de la meilleure foi du monde. Ils n'étaient pas mûrs pour comprendre les beautés de *Robert Macaire*, de *Lucrece Borgia*, d'*Antony* et du *Juif errant*.

L'avocat Badurla interjeta appel, malgré son client, au parlement de Paris, et le parlement confirma purement et simplement la sentence des premiers juges.

Ce fut alors que le condamné fut transféré des prisons du grand Châtelet à la prison de la Tournelle (10).

Cette prison, horrible au dehors, plus horrible encore au dedans, se composait d'une haute tour et de quelques bâtiments informes, groupés autour de son donjon. C'était dans ce lieu funeste que les criminels condamnés aux galères attendaient le départ de la double chaîne qui devait les conduire à Toulon ou à Brest.

Un gouverneur, car la Tournelle avait un gouverneur, aussi bien que la Samaritaine sur le Pont-Neuf, et une compagnie du guet à pied, tenaient garnison dans ce cloaque, d'où partaient, comme d'une bouche de l'enfer, à toutes les heures du jour et de la nuit, des cris des blasphèmes, des imprécations et des juréments affreux. Des cliquetis de chaînes, car les condamnés, parqués cinq par cinq dans d'étroits cabanons, avaient les fers aux pieds et aux mains, se mêlaient constamment à des rugissements féroces ou à des refrains obscènes, et jetaient l'épouvante et l'effroi dans l'âme du petit nombre de bourgeois qui s'avançaient le soir, après le couvre-feu, sur les glacis du quai Saint-Bernard et sur les trottoirs du pont de la Tournelle.

Objet de terreur pour les criminels, objet de crainte et de dégoût pour les citoyens, cette prison de la Tournelle, accroupie sur les bords du fleuve, comme une fée édentée et malfaisante, semblait receler dans son giron de pierre et de bois toutes les abjections, tous les instincts immoraux de la populace de Paris.

Philippe Asselin n'avait voulu recevoir personne pendant sa détention au grand Châtelet. Vainement son parrain Guillard, l'écrivain public de la salle des pas perdus, l'avait-il supplié, par mainte et mainte épître, de le laisser pénétrer jusqu'à lui, Philippe était resté inflexible et s'était borné à répondre au bon homme que le moment n'était pas encore venu de se dire un éternel adieu. Le transfèrement du jeune homme des prisons du Châtelet aux cachots de la Tournelle, détermina enfin Philippe à acquiescer aux désirs de l'écrivain, et il lui fit dire qu'il était prêt à le recevoir.

A cette nouvelle si impatiemment attendue, Guillard abandonna précipitamment sa chaise curule et courut à la Tournelle muni d'une permission parfaitement en règle du procureur général du parlement.

On conduisit l'écrivain dans un cachot puant, sombre et presque submergé par les infiltrations de la rivière, cachot où par faveur spéciale on avait enfermé seul Philippe Asselin, qui, couché sur une paille fétide, avait déjà les fers aux pieds et aux mains.

— Malheureux enfant, s'écria l'écrivain public, en franchissant le seuil de ce bouge infernal, qu'as-tu fait ! Que dirait ton père, s'il te voyait dans ce pitoyable état ! Que dois-je dire moi-même, moi qui t'ai servi de père !...

Mais les yeux de Guillard s'arrêtèrent alors sur cette crèche effroyable où gisait le prisonnier, sur ces dalles suantes et livides, où tous les crimes, où tous les remords avaient passé, sur ces murailles noires et immondes où la bave des limaces semblait tracer des hiéroglyphes et des arabesques infernales, et il n'eut plus la force de continuer ses reproches.

Loin de là, l'indignation fit place à la pitié ; la colère à la miséricorde, et le pauvre écrivain, le cœur brisé par ce déchirant spectacle, ne put achever sa mercuriale, et se jeta en sanglotant au cou de celui qu'il venait accabler du poids de sa vertu.

— Pauvre enfant ! pauvre enfant ! murmura-t-il en embrassant son fils-leul, le voilà donc, je le revois encore, je lui parle... Mais ces fers... oh ! ces fers ! qu'ils sont lourds !... Et dire qu'il les a mérités. Mais non, non, je te connais, Philippe, tu ne les a pas mérités, n'est-il pas vrai ? Dis-moi, dis-moi que tu es innocent, et alors je ferai bon marché de la justice

des hommes... Avoue-moi, Philippe, que tu es innocent du crime dont on te punit.

— Mon cher parrain, répondit Philippe Asselin, qui, d'abord vivement ému de la profonde douleur de l'écrivain, avait fini par maîtriser les sentiments divers qui se heurtaient dans son âme, mon cher parrain, Dieu seul doit savoir si je suis innocent.

— Tu l'es, interrompit l'écrivain, tu l'es, Philippe. Je n'ai pas vécu depuis soixante ans au milieu des hommes, sans savoir discerner le vrai d'avec le faux. Oui, tu es innocent : la manière dont tu l'es livré à la justice, l'ambiguïté de tes interrogatoires, les difficultés dont tu hérissais la défense de ton avocat, — aurai-je besoin de te dire que j'ai suivi pied à pied toutes les phases de ton procès, — ton aptitude à détruire, à faire croquer pièce à pièce l'indulgence de tes juges, qui t'ont mis vingt fois sur la voie d'une justification facile, tout me prouve que chez toi c'était un parti pris de te faire condamner. Mais le motif de ce dévouement extraordinaire, quel est-il Philippe ? je te le demande comme un père, comme un ami.

— Vous croyez, mon cher parrain, que je me suis fait criminel par dévouement ? fit le jeune ouvrier d'une voix calme et douce.

— J'en suis convaincu, Philippe.

— Vous pourriez vous tromper, mon cher parrain.

— Je ne le crois pas.

— Pardonnez-moi. Au surplus, cinq années sont bientôt passées à mon âge, et à mon retour je vous dirai tout le mystère, si toutefois il y en a...

— Ainsi, reprit tristement l'écrivain, tu refuses à ton parrain, à ton vieil ami, à celui qui a veillé sur ton enfance avec la sollicitude d'un père, la satisfaction de te savoir innocent du crime que tu vas expier pendant cinq mortelles années au milieu des scélérats et des bandits !

Un léger frémissement passa sur les traits du jeune homme. Il souleva ses fers et répondit :

— Mon corps peut souffrir impatiemment ces pesantes chaînes, mais mon âme est libre et pure sous les voûtes de ce cachot, et elle se conservera pure et libre au milieu même de mes affreux compagnons.

— Allons ! cœur d'acier, fit l'écrivain, la tendresse, l'amitié ne sauraient ébranler ton funeste courage. J'ai tout deviné, j'ai tout pénétré, tu ne m'apprendrais rien maintenant. Philippe, tu n'es point coupable ; tu portes ici les fers destinés à un autre. ; que ce dévouement sans exemple soit apprécié dès ce moment par celui qui voit tout, qu'il soit plus tard célébré par les hommes ! Tu acceptes l'infamie par reconnaissance ou par excès d'amour ! ! Gloire à toi ! dans ce siècle si fécond en ingrats, en amants sans cœur et sans âme, il est beau de contempler un enfant gravissant encore le Golgotha pour l'honneur de l'humanité !

— Mon cher parrain...

— Tais-toi, Philippe, tais-toi, mon enfant, interrompit l'écrivain, je ne cherche plus à forcer le tabernacle de ta conscience, j'en ai la clef dans mon cœur. Ne parlons plus de ce qui s'est passé. Tu me connais, je suis philosophe chrétien, et même quelque peu stoïcien. J'ai donc un point de vue particulier pour juger les hommes et leurs actions.

Sans préjugés pour mon propre compte, je me suis toujours cependant fait une loi de respecter ceux des autres. Partant de ce principe, mon cher Philippe, je m'expatrierais avec toi, lorsque tu auras payé ta dette à la société. Quelques économies péniblement amassées depuis trente ans nous mettront à même de nous embarquer pour les colonies espagnoles.

Ton talent dans l'orfèvrerie ne manquera pas de moyens de s'exercer dans ces contrées, car les femmes y sont belles et coquettes, et les prêtres riches et puissants. Ton art ne vit, tu le sais, que par le sanctuaire et par le plaisir : Dieu et l'amour, l'amour et Dieu, ces deux grands maîtres ou plutôt le seul maître du monde ; car ainsi que saint Paul l'a fort bien exprimé, *Deus charitas est*, Dieu est l'amour même. Nous partions donc pour la Nouvelle-Espagne, et là tu oublieras, tu déchireras les cinq pages hideuses de ta vie, et tu vivras heureux et content au sein des arts, de l'opulence et de l'amitié.

— Mon bon parrain ! fit le jeune homme en étendant sa main vers l'écrivain.

— Mais comme il convient de prévenir toutes choses en affaires, j'ai prévu le cas où je serais mort avant que tu ne fusses revenu à la liberté. A cet effet, je viens d'acheter ces jours derniers une maison dans la rue de la Calandre : elle m'a coûté quinze mille livres ; c'étaient toutes mes économies de quarante années ! Cette somme, je la destinai à t'établir à Paris.... Le ciel en a ordonné autrement ; elle te servira à t'expatrier et à te faire Espagnol, toi, fils d'un brave officier français ! Enfin n'importe. Si j'ai donc rendu mon âme à Dieu quand tu reviendras à Paris, tu te présenteras chez M^e Chabot, notaire royal, place Maubert ; c'est un honnête homme, c'est mon ami de collège, c'est lui qui sera le dépositaire de mes dernières volontés, et qui rendra la maison que j'ai achetée sous son nom pour t'en remettre le prix.

— Mon cher parrain, je vous retrouverai plein de vie et de santé ! exclama Philippe profondément attendri de la sollicitude paternelle de l'écrivain.

— Je l'espère bien, mon enfant, répondit Guillard, et je compte également faire connaissance avec les descendants de Fernand Cortez et de Montezuma ; mais en affaires, vois-tu, il ne faut laisser au hasard que ce que l'on ne peut pas lui ôter. Comme un autre, je fais parfois des ro-

mans et j'emploie des fils d'or et des toiles d'araignée pour en ourdir les trames ; mais quand il s'agit de travailler sur la réalité, de fonder ou de créer pour l'avenir, j'use de câbles et de chaînes pour joindre le présent à cet avenir qui appartient à tous et à personne.

— Eh bien, mon excellent parrain, voilà qui est parfaitement convenu : dans cinq ans, je viens vous retrouver à Paris, nous mettons ordre à nos affaires, et puis nous nous embarquons pour l'Amérique. Qu'il me sera doux, mon cher parrain, de vous consacrer mon existence tout entière et de vous prouver que mon cœur est resté constamment fidèle aux sentiments de tendresse et de gratitude que je vous dois ! Ah ! croyez le bien, mon parrain, sous ce rapport, du moins, je ne mourrai pas insolvable.

Le vieil écrivain ne répondit pas, mais il prit la main de son filleul et la serra avec effusion.

— Mon cher parrain, reprit Philippe, nous sommes tous mortels et cette vérité vulgaire...

— N'a pas besoin d'être démontrée, ajouta l'écrivain.

— Je puis mourir là-bas, reprit Asselin, comme vous pouvez mourir à Paris.

— C'est incontestable.

— Dans le cas donc où il ne me serait plus permis de revoir ma chère patrie, mon herceau bien-aimé, Paris, enfin, voilà, poursuivit le jeune homme, en remettant un papier plié et soigneusement cacheté à l'écrivain, en cédant que je vous prie de conserver précieusement et dont vous prendrez connaissance si vous apprenez ma mort. Jusque-là, mon cher parrain, je la confie à votre discrétion et à votre honneur.

— Il y a un demi-siècle que je reçois des confidences, répondit l'écrivain, et ma mémoire, comme le coq que j'occupe dans la salle des pas perdus, est le tombeau des secrets.

— Je le sais, mon parrain. Ce paquet contient, outre mes dernières volontés, une lettre adressée à une personne... dont vous lirez le nom. Vous la remettrez en mains propres à son adresse...

— Tout ce que tu désires sera ponctuellement exécuté, Philippe, si le cas y échoit. Mais, mon enfant, je te répète ce que tu me disais tout à l'heure, nous nous retrouverons... mon cœur me l'assure. Il y a un Dieu pour les bonnes gens, et ce Dieu te protégera et te sauvera.

Puis après quelques instants de silence, Philippe Asselin demanda à l'écrivain ce qu'il y avait de nouveau sur le pont Saint-Michel.

Guillard ne se méprit pas sur la portée de cette question, et il répondit en attachant ses yeux de lynx sur la physiognomie du jeune homme :

— Le pont Saint-Michel ! oh ! depuis trois semaines il s'y est opéré bien du changement ! Chouquet a vendu son fonds dès le lendemain du jour où il a été nommé échevin, et il est allé s'installer dans le somptueux hôtel qu'il s'était fait construire dans le nouveau quartier Saint-Germain. Mais peu de temps après, lorsqu'il a prêté son serment de fidélité entre les mains du roi, et reçu ses lettres d'anoblissement, il a fait distribuer dix mille écus aux pauvres des diverses paroisses de Paris.

— Cela est bien, fit Asselin.

— C'est selon, riposta l'écrivain.

— Et mademoiselle Faichette, reprit le jeune ouvrier avec une hésitation qu'il n'échappa point à Guillard.

— Elle est mariée au jeune marquis d'Allainval, répondit l'écrivain, et par une coïncidence singulière, elle prononçait le *Oui* suprême, dans la chapelle du château de madame de Montespan à Viarmes, au moment même où le lieutenant criminel prononçait au Châtelet la sentence qui le condamnait à cinq ans de galères ! !

Une pâleur affreuse couvrit les traits du jeune ouvrier ; ses yeux se fermèrent malgré lui ; les artères de ses tempes battirent avec violence, et il se laissa glisser sur la paille qui lui servait de siège et de lit.

L'écrivain avait dépassé le but, ou du moins il l'avait atteint trop rudement.

— Barbare que je suis ! s'écria-t-il, était-il nécessaire de donner un coup de stylet à ce pauvre enfant, pour arriver à une certitude complète. Ai-je besoin de le torturer, de le mettre sur le chevalet de la question pour saisir la vérité ? Je la tiens cette certitude, je la possède cette vérité !... Trêve donc de persécutions cruelles, de sermons inutiles, de reproches qui n'aboutissent à rien qu'à navrer l'âme de cet infortuné, qui n'aura bientôt plus pour soutien que son courage !

Guillard, tout en se parlant ainsi, s'était penché sur Philippe, lui jetait à même la cruche du cachot de l'eau fraîche sur le visage, lui frappait dans les mains, lui soufflait dans les yeux et dans les oreilles. Le jeune homme reprit peu à peu ses sens.

— Eh bien, Philippe, qu'as-tu donc ? fit l'écrivain.

— Rien, mon cher parrain, presque rien ; une faiblesse causée par l'air épais et malsain de ce cachot, sans doute ; mais soyez tranquille, je ne serai point malade, et le voyage que je vais faire me remettra tout à fait... Quel voyage, et quel but !

— Quand la chaîne partira-t-elle ? demanda Guillard avec une anxieuse curiosité.

— Demain, à cinq heures du matin, repartit Philippe en rougissant,

comme s'il eût revêtu déjà l'odieuse houppelande et l'ignoble bonnet qui forment la toilette du matin des dégragés de nos jours.

— Demain ! exclama Guillard... demain !... et moi qui ne t'ai point apporté d'argent !...

— En a-t-on besoin où je vais ? repartit Philippe en étouffant un soupir.

— On en a besoin partout, répéta l'écrivain ; l'argent est l'ami de toutes les conditions et de toutes fortunes ; il charme le courtisan orgueilleux et dissipateur, l'avare sans entrailles, le bourgeois économe ou magnifique, le pauvre et l'indigent. Il y a autant de rayons de bonheur et d'espérance dans une pièce de vingt-quatre sous que dans un louis d'or. Mon cher fillen, crois-moi, l'argent est bon et utile, même aux... même où tu vas aller.

— Mon parrain, gardez cet argent pour le retour ; il me sera plus agréable alors.

— Le retour ne sera point déshérité par le départ, je t'assure. Enfant, je te quitte ; mais demain, à la pointe du jour, je serai le premier à la poterne de cet infâme édifice... je t'accompagnerai... aussi loin que je pourrai.

— Mon parrain, je vous en conjure, épargnez-vous cet horrible spectacle, ne me rendez pas faible... ne me rendez pas lâche.

— Philippe, je te donnerai l'exemple du courage et de la résignation. Tu me verras les yeux secs, tu me verras la figure placide... Mais je veux te serrer encore une fois dans mes bras... je veux te dire un dernier adieu. Me refuseras-tu encore cette marque de tendresse... Philippe ?

— Oh ! non, non, mon cher et bon parrain, puisque vous me promettez d'être aussi stoïque que moi.

L'écrivain prit congé du captif, mais le lendemain dès le premier chant du coq, Guillard était en sentinelle sur l'étroite esplanade qui séparait le guichet de la Tournelle de la porte Saint-Bernard.

— La chaîne va-t-elle bientôt partir ? se hasarda-t-il à demander à un cavalier de maréchaussée qui faisait piaffer son cheval sur la chaussée, et qui semblait attendre impatiemment l'ouverture de la porte entrée par laquelle sortaient les charrettes chargées de captifs.

— Laquelle ? il y a deux chaînes, celle de Toulon et celle de Brest.

— Celle de Toulon, dit à tout hasard l'écrivain.

— Celle de Toulon sortira à quatre heures et demie ; celle de Brest à cinq heures, repartit laconiquement le cavalier. La première ne tardera pas à sortir, car on finit en ce moment le ferrement, n'entendez-vous pas ?

L'écrivain prêta l'oreille, et il entendit en effet des coups redoublés de marteaux qui tombaient sur des enclumes. Puis un cri rauque et strident, comme un cri de tigre et un mugissement de taureau, s'éleva dans les airs et le fit involontairement frissonner.

C'étaient les clameurs d'allégresse de cette horde de brigands qui saluait son départ de la Tournelle comme une délivrance. Désormais ces êtres dégradés, que la société repoussait de son sein, allaient avoir de l'air, du soleil, de la lumière, de l'espace ; toutes les richesses de la nature et de Dieu, et à l'horizon le fantôme de la liberté ! de la liberté si belle, si bonne, si douce et si charmante même lorsqu'elle n'apparaît que sous les voiles nébuleux du fantôme ou sous l'arc mystérieux de l'espérance !

— Les oiseaux sont accouplés, exclama grossièrement le soldat de maréchaussée, et ils vont prendre leur volée.

En effet, trois charrettes, chargées chacune de douze prisonniers et escortées par des soldats de marine et des argousins armés de bâton, car, dans ce temps de convenance et de délicatesse sociale, on ne volait pas que les armes, gloire et appui de l'Etat, fussent prostituées à des fonctions de basse police, débouchèrent sur le quai par l'horrible porte toute bardée de fer, et qui s'était ouverte en criant sur ses gonds ronillés comme une matrone vieille et lubrique qui voit s'échapper son jeune amant.

Dans la première charrette, l'écrivain reconnut son pauvre Philippe calme, froid et résigné. Ils échangèrent un geste d'affection, une larme sans doute qu'ils se déroberent mutuellement ; puis Guillard, ainsi que quelques autres personnes, dont le préjugé n'affaiblissait point les sentiments on l'humanité, se mirent à suivre parallèlement les charrettes, qui allaient au pas, entourées d'une force armée respectable.

A cette époque, il était permis aux prisonniers, mais surtout aux galériens, de recevoir sur leur route les tributs de la charité publique. A cet effet, les deux condamnés, ou les moins criminels, ou les plus remarquables par la figure, les manières et l'éducation, se tenaient à genoux sur le devant de la charrette, tenant à la main l'affreuse calotte ou bonnet destiné à recueillir les épaves toujours nombreuses de la bienfaisance populaire. Philippe Asselin et son compagnon de chaîne furent désignés pour remplir cet office.

Le triste cortège traversa la place Maubert. Là, les aumônes abondèrent, car les femmes des halles de Paris, dont le langage au dix-septième et au dix-huitième siècle n'était pas toujours un modèle de décence et de politesse, étaient, comme de nos jours, des prodiges de charité. On prit ensuite la rue Saint-Victor, et, selon la coutume, deux chanoines de cette

abbaye de Saint-Victor si riche, si savante et si magnifique envers les pauvres, donnèrent à chaque captif un pain, une mesure de vin et un écu de six livres. Une exhortation concise, simple, parfaitement appropriée aux âmes de ceux à qui elle s'adressait, leur était débitée à haute voix *coram populo*, et se terminait par ces mots : *Pax Domini sit semper vobiscum*. Nobles et touchantes paroles qui invitaient ces hommes, courbés au même joug, à vivre en paix, à vivre en chrétiens sous la colère de la société qui se venge, et sous la miséricorde de Dieu qui pardonne.

La caravane atteignit, par le faubourg Saint-Victor, le village de Villejuif. En cet endroit, il n'était plus permis aux amis ou parents des condamnés de continuer la conduite. L'écrivain fit de longs adieux, des adieux pleins de soupirs et pleins de larmes à son fillen. Guillard s'appretait à descendre de la charrette où il s'était hissé à grand'peine, lorsqu'une jeune femme s'élança d'un élégant équipage stationné à quelques pas de là et vint jeter dans le bonnet du forçat une bourse pleine d'or.

La marquise d'Allainval s'écria l'écrivain, Fanchette ! murmura bien bas Philippe Asselin.

DEUXIÈME PARTIE.

LA PRISE DE MESSINE.

Les habitants de Messine, soulevés en 1675 contre les Espagnols, implorèrent le secours de la France. Louis XIV leur envoya le vainqueur de Ruyter, le vice-amiral Abraham Duquesne et Louis de Rochechouart, duc de Vivonne, général des galères et frère de la marquise de Montespan. A la tête d'une flotte formidable, les deux généraux de Louis XIV firent tout ce qu'on était en droit d'attendre de leur expérience et de leur courage. Le 27 avril, Duquesne battait et dispersait la flotte espagnole, supérieure en forces à la flotte française, et le lendemain 28, Vivonne se présentait devant le port de Messine avec ses galères et cinq vaisseaux de la flotte royale.

Mais les Espagnols occupaient encore les deux forts qui défendent et qui dominent l'entrée du port de Messine et une partie de la rade. De ces deux points admirablement fortifiés par la nature et par l'art, et dont les feux se croisaient, l'ennemi faisait pleuvoir sur les vaisseaux français un déluge de projectiles : les boulets, les bombes, la mitraille sifflaient et éclataient en même temps sur ces nobles vaisseaux qui manœuvraient, impassibles au milieu de ces foudres incessants qui déchiraient leurs voiles, laburaient leurs flancs et jonchaient de morts et de blessés le double pont des bâtiments.

L'impétueux Vivonne, que la marche régulière de ses vaisseaux impatiente, se décide à forcer le port avec ses galères. Il se fait descendre dans la galère capitane, et tandis que les vaisseaux répondent par des décharges terribles au feu meurtrier des Espagnols, il vogue à pleines voiles avec ces bâtiments légers, rangés sur deux lignes, vers l'entrée du port.

Les Espagnols ont remarqué l'audacieuse manœuvre de l'amiral français. Tous leurs efforts vont tendre à abîmer ces frères embarcations que six cents forçats à la casaque rouge font glisser à force de rames sur les eaux bleues et placides de la Méditerranée.

Le feu des Espagnols se concentre sur l'espace occupé par les galères, et bientôt le clapotement informe des rames est étouffé par les cris des mourants et les plaintes des blessés.

— Enfants, s'écrie Vivonne, n'ayez pas peur, je suis plus gros que vous (Vivonne était d'une corpulence monstrueuse), et les boulets ne m'ont pas encore atteint !... Courage, courage ! c'est pour le roi, c'est pour la France qu'il faut vaincre ou mourir aujourd'hui !...

Un cri immense, trois fois répété de vive le roi, poussé par les soldats et par les galériens, prouva que, devant la glorieuse mort des batailles, le sublime et chaste souvenir de la patrie exaltait tous les courages et purifiait toutes les âmes, même celle de ces hommes que la société avait frappés et avilis. Sur ces nefs rapides, qui bravaient à chaque instant le trépas et la destruction, il n'y avait plus ni grands seigneurs ni soldats, ni forçats, il n'y avait plus que des Français qui brûlaient du saint amour de la patrie, et qui rivalisaient d'ardeur pour faire triompher le drapeau de la France.

La galère capitane, montée par Vivonne, se présente hardiment la première aux feux de l'ennemi, dont elle devient bientôt le point de mire. On la reconnaît de loin, cette reine des galères, à la magnificence des sculptures qui ornent sa proue, aux tritons, aux néréides, aux dauphins, qui se dressent capricieusement en forme de cariatides à l'entour de sa poupe

mais surtout à l'ampleur et à la forme de son pavillon, aux couleurs de France et de Navarre, qui flotte majestueux et fier à l'avant du navire.

A l'aspect de ce symbole de victoire, les Espagnols multiplient leurs efforts ; leurs canonniers se surpassent. Trois fois, le pavillon de la galère capitaine tombe à la mer, coupé par un boulet ; trois fois il est remplacé par des marins et des soldats, qui se dévouent, et qui trouvent dans les plis de l'oriflamme un glorieux linceul.

Un quatrième coup de canon vient emporter le quatrième drapeau, et jonche de morts et de débris l'avant de la galère, qui marche toujours. Une hésitation, qui tient beaucoup plus de l'étonnement que de l'épouvante, se manifeste à bord, et semble paralyser l'enthousiasme et l'audace des plus braves. Le duc de Vivonne s'en aperçoit.

— Marquis d'Allainval, dit-il à un jeune officier de marine qui était auprès de lui, voilà le moment de payer les épaulettes de lieutenant de vaisseau que le roi vous a données à crédit. Allez, allez vite remplacer le pavillon... C'est une mission glorieuse, et je vous protège en vous la donnant. La mort est là, peut-être, mais à coup sûr l'honneur y est aussi... courez-y...!

Le jeune marquis d'Allainval resta cloué à sa place sans répondre une seule parole. Vivonne le regarda, et il le vit pâlir et chanceler sur ses jambes, qui flageolaient.

— Vous êtes un lâche, marquis, lui dit Vivonne à l'oreille ; et quand on est si avare de ses jours, on n'embrasse pas une carrière où le mépris de la vie est une vertu et un devoir.

Puis descendant de son banc de quart et promenant autour de lui des regards pleins d'héroïsme :

— Mes enfants, s'écrie Vivonne, dont la voix domine le bruit de l'artillerie et de la mousqueterie : nous allons atteindre le rivage, et il ne sera pas dit que nous aborderons sans le pavillon national. Allons, un homme de bonne volonté !

Un jeune forçat cessa de ramer, et se dressant vivement sur ses jambes, malgré le bâton de l'argousin (11), qui était déjà levé sur sa tête :

— Me voici tout prêt, monseigneur, si vous daigniez me laisser faire, dit-il.

Vivonne regarda le galérien ; d'un geste, il fit abaisser le gourdin du garde-chiourme ; d'un autre geste, il ordonna qu'on ôtât les fers du captif.

— Tu as donc du cœur ? demanda Vivonne, quand le jeune forçat, délivré de sa chaîne, eut sauté légèrement sur le maître plancher et se fut approché à une distance respectueuse de son général.

— Je suis Français avant d'être galérien, répondit résolument le jeune homme, et sous cette casaque bat un cœur aussi noble que sous plus d'un habit doré.

Et en disant ces mots, le forçat laissait tomber sur le marquis d'Allainval un indéfinissable regard de mépris, car il avait tout observé et tout entendu.

— Ton nom ? dit Vivonne.

— Philippe Asselin.

— C'est bien. Tu sais ce que tu as à faire ?

— Oui, monseigneur.

— Va donc.

A peine cette parole était-elle prononcée, que Philippe Asselin, chargé d'un nouveau pavillon, s'élançait avec la légèreté d'un aigle et l'audace d'un lion sur la proue de la galère. Mais, comme ceux qui l'avaient précédé dans cette périlleuse mission, il ne se contenta pas de planter le drapeau dans la boule de bronze qui lui servait de support ; il s'établit lui-même fièrement sur cet étroit espace, tenant entre ses bras, hampe vivante, le glorieux pavillon, et narguant ainsi les boulets espagnols et la fureur des vents.

Des cris d'admiration partirent de la galère capitaine et de toutes les galères. Vivonne lui-même, qui se connaissait si bien en bravoure et en intrépidité, fut frappé de cette héroïque témérité :

— Assure le pavillon, s'écria-t-il, et redescends, je te l'ordonne.

— Monseigneur, repart Philippe Asselin d'une voix calme, nous ne sommes plus qu'à trois encablures du rivage... Permettez-moi de vous desoigner...

— Tu vas périr sans utilité, repart Vivonne.

— Mais non pas sans gloire, monseigneur, et c'est tout ce que j'ambitionne.

En effet, plus on approchait du bord, plus le feu des Espagnols prenait d'activité : la mousqueterie des troupes rangées sur le rivage venait en aide à l'artillerie dont les boulets passaient en grande partie sur la tête des assaillants. Mais les balles, à défaut de gros projectiles, s'adressaient toujours au pavillon de la galère capitaine. Aussi, de moment en moment, on voyait le blanc drapeau se mouchefer de larges taches de sang... c'était le sang de Philippe Asselin qui, toujours inébranlable et ferme à son poste, ne laissait apercevoir ni incertitude ni fatigue.

Vivonne était passé de l'admiration à l'enthousiasme pour la constance héroïque du jeune forçat. Brusquez l'attaque, cria-t-il avec son porte-

voix aux autres commandants des galères, et jetez en hâte votre infanterie sur le rivage.

Il voulait sauver la vie de Philippe Asselin, en diminuant les chances qu'il avait encore à subir.

L'ordre de Vivonne fut exécuté avec une extrême précision : toutes les galères, par un mouvement oblique, se trouverent décalonnées à moins de six brasses du rivage. Dans cette position, l'infanterie qui les montait commença un feu bien nourri, tandis que quelques centaines de volontaires se jetèrent à la nage, et coururent fondre sur les bataillons espagnols qui, terrifiés par tant d'audace, lâchèrent pied et laissèrent Vivonne et ses troupes maîtres du champ de bataille.

La victoire était entière : le port de Messine était à nous, et on entendait au loin les cloches de la ville qui célébraient la défaite de la tyrannie et l'arrivée des Français.

Philippe Asselin redescendit alors tout saignant de son glorieux piedestal et s'achemina vers le banc ignominieux qu'il avait quitté pour reprendre ses rames.

— Où vas-tu ? lui demanda Vivonne.

— Reprendre mes fers et ma rame, monseigneur, repartit le forçat.

— L'homme qui a teint de son sang à la face de l'ennemi le drapeau de la France, ne peut plus être captif. Le baptême du feu a lavé jusqu'aux dernières traces de ton crime... Si tu es criminel, répondit Vivonne à haute voix, tu es libre, Philippe Asselin, et au nom du roi, ajouta l'amiral en ôtant son chapeau, je brise tes fers et je te donne 500 louis : un héros doit redevenir honnête homme.

— Ah ! monseigneur ! s'écrie Philippe Asselin, monseigneur !...

Le jeune forçat ne put en dire davantage, l'excès de la joie plus encore que la perte de son sang le fit évanouir. Il tomba sans mouvement aux pieds du duc de Vivonne.

Que l'on prenne les plus grands soins de ce jeune homme, dit Vivonne aux officiers qui l'entouraient, et surtout qu'on ne le renvoie pas en France, avant qu'il ne m'ait été présenté.

Cela dit, l'amiral descendit à terre et se mit en marche à la tête de ses troupes pour entrer dans Messine, dont les portes s'ouvraient aux Français au milieu des acclamations, des vivats, et des clameurs d'allégresse du peuple sicilien.

L'AVEU.

Vivonne fut accueilli par les Messinois comme un libérateur impatientement attendu. La noblesse, le clergé, la bourgeoisie s'empressèrent de venir déposer aux pieds du représentant de Louis XIV et de la France le tribut de leur gratitude et de leur admiration. Le peuple ne resta pas étranger à ces manifestations de la reconnaissance nationale, et il accueillit les soldats et les marins français en amis et en frères. Des illuminations splendides, un feu d'artifice comme on sait en faire en Italie, des danses effrénées qui rappelaient celles des Dactyles et des Corybantes sous les oliviers de l'île de Crète signalèrent ce jour mémorable.

A l'hôtel de ville on remarquait un transparent gigantesque sur lequel on lisait en lettres de feu le mot : *Libertas!* puis plus bas le portrait en pied de Louis XIV avec les attributs de Hercule, terrassant l'Espagne, avec ces vers de Virgile au-dessous : *Deus nobis hæc otia fecit.* Touchante et spirituelle flatterie d'un peuple qui payait ainsi noblement par sa gratitude les trésors et le sang que la France venait réclamer pour fonder son indépendance.

Vivonne et ses principaux officiers étaient logés dans le magnifique palais des anciens vice-rois de Messine, monument de marbre et d'airain, d'albâtre et d'or, de porphyre et de bronze ; ce palais était une des merveilles de l'Italie moderne. Les chefs-d'œuvre de Raphaël, du Titien, de l'Albane, de Carrache et du Corrège s'y déployaient de toutes parts, et des jardins délicieux qui rappelaient tour à tour les ombrages de Tibur, les sites pittoresques de Salone et de Caprée, et qui se prolongeaient jusqu'au bord de la mer, semblaient offrir aux vainqueurs les délices d'un nouveau Capoue. Vivonne, pas plus qu'Annibal, ne sut se défendre des doux et voluptueux loisirs que donne la victoire. Maître du peuple de Messine dont il flattait les goûts par ses largesses et sa magnificence, chéri des femmes qu'il subjuguait par l'atténuation de ses manières et par les grâces de son esprit et de son langage, il passa en fêtes, en carroussels et en festins le temps qu'il aurait mieux employé à affermir sa conquête et à assurer l'influence de la France sur ce peuple amoureux de nouveautés et qui se laisse aussi vite de ses tyrans que de ses libérateurs.

Cependant Vivonne, enivré d'amour, d'hommage, de musique et de vin, n'oublia pas l'homme qui à l'heure du péril avait éveillé son attention et sa sollicitude. Dans le même jour il voulut récompenser la bravoure et punir la lâcheté ; il fit appeler Philippe Asselin et le marquis d'Allainval.

Tous deux se présentèrent devant le duc ; d'Allainval tout resplendissant de broderies, le front haut et superbe comme tous les hommes du lendemain, comme tous les parasites du banquet de la victoire, Philippe

Asselin, comme tous les hommes de cœur, avec une contenance fière et modeste à la fois, avec ce sourire qui sied si bien à la jeunesse valeureuse et à la conscience calme et pure.

— Monsieur le marquis, dit Vivonne en s'adressant à d'Allainval, les fruits et les joies du triomphe ne peuvent pas être goûtés également par tous... Il y aurait injustice... vous m'entendez? Voilà trois jours que vous êtes à Messine et que vous y jouissez — plus peut-être que mes plus braves matelots — de tous les plaisirs qu'offre cette opulente cité. Trois jours! c'est beaucoup, c'est même trop. Je vous ordonne, en conséquence, de monter à bord de la frégate le *Phénix* dont je vous confie le commandement, sous la direction, bien entendu, — et le duc appuya sur ces mots, — d'un enseigne de vaisseau qui a toute ma confiance. J'apprends que les pirates d'Alger, à l'instigation des Espagnols, désolent quelques petites îles de la Méditerranée... Vous leur ferez la chasse, vous les poursuivrez partout où vous aurez l'espoir de les atteindre; vous les châtierez d'une façon exemplaire. Voici, au surplus, mes instructions écrites, continua Vivonne, en tendant au marquis une dépêche cachetée, vous ne les lirez qu'en mer, à trente lieues au moins au large. Vous m'avez entendu, partez!!

— Monseigneur!... fit le marquis.

— Point d'observations, monsieur le marquis, interrompit Vivonne; à défaut des autres qualités du soldat, ayez au moins l'obéissance et la soumission. Partez, vous dis-je, et que le canon des forts m'annonce d'ici à une heure votre sortie de la rade de Messine.

L'amiral accompagna ces paroles d'un geste fier et impérieux.

Le marquis n'avait rien à opposer à un congé si formel, il se retira la tête basse, la rougeur au front et la rage dans l'âme.

Cette honte, distillée de si haut sur la tête d'un officier, fit frémir de pitié Philippe Asselin.

Vivonne fit alors approcher le forçat. Les traits de l'amiral, naguère empreints d'une sévérité terrible, se rassérénèrent tout à coup, et reprenant son affabilité habituelle :

— Eh bien, Philippe Asselin, fit-il d'un ton de voix plein d'indulgence et de bonté, je vais vous renvoyer dès aujourd'hui en France; êtes-vous content? Me promettez-vous désormais de dompter les funestes penchants qui vous avaient entraîné au crime? me promettez-vous en un mot de vivre dorénavant en honnête homme et en bon citoyen?

— Monseigneur, je serai ce que j'ai toujours été, repartit le jeune homme.

La surprise se peignit sur les traits de Vivonne. Philippe s'en aperçut et ajouta aussitôt :

— Oni, monseigneur, je serai honnête homme après ma délivrance, comme j'ai eu le bonheur de l'être avant ma captivité. Ces paroles vous étonnent, monseigneur, et vous pensez qu'à l'exemple des autres malheureux, mes anciens compagnons, que le glaive de la loi a frappés, je cherche à rejeter mon infamie et ma condamnation sur une erreur de la justice. Détrompez-vous monseigneur, et pour vous prouver jusqu'à l'évidence que je ne méritais pas l'ignominieuse peine que j'ai subie pendant trois ans, daignez me permettre de vous faire l'aveu d'un secret que je voulais ensevelir avec moi; vous verrez, monseigneur, que la clémence du roi, la vôtre n'est pas tombée sur une tête indigne d'un si grand bienfait.

— Parlez, Philippe Asselin, parlez, dit Vivonne, dont l'esprit chevaleresque aimait tous les genres d'aventure, et qui ne doutait pas de la candeur et de la sincérité de son jeune protégé.

— Je suis le fils de Guillaume-Barthélemy Asselin de Novicourt, gentilhomme verrier (12) de la province de Normandie, reprit le jeune homme, gentilhomme verrier! cela vous indique assez, monseigneur, que mon père n'avait ni terres, ni rentes, ni châteaux. A treize ans il prit le parti des armes, et à quarante ans il devenait, par l'éclat encore plus que par l'ancienneté de ses services, lieutenant des gardes de monseigneur le maréchal Duplessis-Praslin.

— Votre père était ce brave Novicourt que moi, tout jeune encore, j'ai connu quand je faisais ma première campagne, en qualité de volontaire, sous les ordres de M. le maréchal Duplessis? s'écria Vivonne.

— Lui-même, monseigneur. En bas âge, je perdis ma mère; peu d'années après, mon père, usé par les fatigues de la guerre, par les chagrins domestiques, mourait aussi, et me laissait orphelin et sans fortune; car vous n'ignorez pas, monseigneur, que les rudes fonctions d'officier des gardes d'un maréchal de France rapportent plus de gloire et de considération que de profits.

— Je le sais, fit le duc; mais que devintes-vous alors, pauvre enfant?

— Mon père, à son lit de mort, me confia, ou pour mieux dire me donna, poursuivit Philippe Asselin, à un de ses anciens amis, qui gagnait laborieusement sa vie sous les voûtes de la grande salle du palais de justice de Paris, à rédiger des placets et des mémoires pour les plaideurs. C'était le testament d'Endamidas. Ce bon Guillard, c'était le nom de cet ami, accepta le legs de mon père mourant, et m'adopta dès lors pour son enfant.

— Le brave homme! Continuez, mon ami, exclama le duc.

— M. Guillard me mit d'abord au collège d'Harcourt, pour y faire

mes études. J'obtins quelques succès dans mes classes; mais à mesure que l'âge et la raison me venaient, je songeais aux sacrifices énormes que je devais imposer à mon bienfaiter, à mon second père. Je rongissais du pain et de l'instruction que je recevais, puisque ce pain et cette instruction étaient le prix des veilles et des travaux de l'homme généreux qui me servait de père.

Je ne pus supporter l'idée de perpétuer la dette que je prélevais sur le nécessaire de M. Guillard, et je résolus de l'affranchir d'un tribut onéreux; j'avais pourtant un goût bien vif, bien prononcé pour l'étude!!! J'étais déjà en troisième... Mais obtenir de la science aux dépens de la délicatesse et du cœur me semblait presque un crime.

— Bien, très-bien, mon enfant, interrompit le duc de Vivonne attendri.

— J'avais des précautions à prendre vis-à-vis de monsieur Guillard; si je lui avais communiqué mes scrupules, il se serait gendarmé et m'aurait forcé de continuer mes classes: car c'est un homme de la vieille roche, dont le caractère est aussi inflexible que le cœur est bon et dévoué. Je me décidai à agir de ruse, et à masquer autant que possible les véritables motifs de ma conduite... Mais pardonnez-moi, monseigneur, d'entrer dans ces puérils détails, daignez vous rappeler que c'est ici un plaider que je mets sous vos yeux, et faites grâce à ma prolixité.

— Continuez, continuez, Philippe Asselin, répliqua Vivonne. Les aventures d'un homme de courage sont toujours intéressantes à entendre.

— Je dis à mon parrain que je ne me sentais plus aucune vocation pour les sciences, reprit Philippe Asselin; le gourmanda ce qu'il appelait alors ma tiédeur et ma nonchalance, mais je ne me rebutai point, et je revins si souvent à la charge, qu'il me dit enfin: Mon cher filleul, je vois avec peine que l'abandon de tes études est devenu chez toi une idée fixe. Je ne veux pas contrarier tes goûts, et, après tout, il vaut mieux être un habile artisan qu'un savant incomplet. Je consens donc, mais en faisant mes réserves, à ce que tu désires. Choisis l'état que tu veux embrasser. Mon choix ne fut pas long à faire. Je répondis à mon parrain que je voulais être orfèvre. Va donc pour l'orfèvrerie, me répondit M. Guillard, et tâche d'y devenir aussi illustre que saint Eloi (13).

L'orfèvrerie touche par bien des points aux beaux-arts. Chez les Grecs, chez les Romains, chez les Orientaux même, elle s'alliait à la sculpture, à la gravure, à la peinture, à la poésie. Il faut apporter dans le travail des métaux précieux une rectitude de main, une justesse de coup d'œil qui ne s'acquiert pas, et qui vient bien plus des lumières de l'intelligence que de la pratique journalière. L'orfèvrerie chez les peuples puissants est monumentale comme la sculpture et l'architecture: elle transmet comme elle les faits mémorables d'une nation et les grands événements du monde à la postérité la plus reculée.

Elle lègue aux générations futures la figure des héros, des philosophes et des sages: en un mot, l'orfèvrerie tient une place importante dans le palais des rois comme dans le temple des dieux; elle orne de ses merveilles et qu'elle fait étinceler de ses prodiges. La coupe d'Antoine et de Cléopâtre; le cimetière de Mahomet II; la chasse de Saint-Pierre, à Rome, sont des monuments d'orfèvrerie de trois époques célèbres. Les ouvrages de Benvenuto Cellini, au seizième siècle, resteront aussi comme un témoignage irrécusable de l'alliance qui existe entre les arts et l'orfèvrerie: l'orfèvre Florentin fut sculpteur, graveur et poète...

— Et brave guerrier, interrompit Vivonne, car le pape Clément VII lui confia la défense du château Saint-Ange, et Benvenuto Cellini le défendit avec autant de bravoure que de prudence.

— Mon imagination, reprit Philippe Asselin, me représentait ces fastes brillants de l'orfèvrerie, et dans mon outrecoissance, monseigneur, faut-il le confesser ici, je nourrissais l'espoir de restaurer l'orfèvrerie de mon pays, et de devenir le Benvenuto Cellini de la France.

— Tu le deviendras, s'écria Vivonne dans un accès d'enthousiasme artistique.

— Mon parrain me mit en apprentissage chez Jean-Baptiste Chouquet, l'un des plus riches et des plus occupés orfèvres de Paris. C'était bien débiter, car Jean-Baptiste Chouquet était un homme habile et savant dans son art. Je m'appliquai de toutes mes forces à ma nouvelle profession, et je fis des progrès rapides. Ces progrès étonnèrent et intéressèrent si vivement mon patron, qu'il abrégea le temps de mon apprentissage, et qu'il me fit ouvrier. Ouvrier, c'est un beau titre, mais cela ne suffisait pas à mon ambition; je redoublai d'efforts, et, au bout de deux années, je devenais contre-maitre ou premier ouvrier, je commandais à tous les autres, j'étais l'*alter ego* de mon patron, auquel le nombre et la qualité de ses pratiques et de ses relations commerciales ne permettaient plus de veiller à la partie purement matérielle de sa maison opulente et splendide comme celle de Jacques Cœur et de Semblançay.

Tous mes vœux étaient comblés. Je gagnais honorablement ma vie: je n'étais plus à la charge de mon cher et vénéré parrain, dont j'amassais en secret le bien-être à venir; j'étais aimé de mes camarades et estimé de mon maître; en un mot, j'aurais été le plus fortuné des mortels, si un fol amour ne s'était emparé de mon cœur.

Le duc de Vivonne se prit à sourire. Philippe Asselin rougit et hésitait à continuer son récit, lorsque l'amiral lui dit en souriant: — Nous connaissons cela, je suis d'une famille où on cultive l'amour, et où il y a autant de

passion pour les beaux yeux que de passion pour la gloire. Continuez, Philippe Asselin, continuez.

Philippe reprit en rougissant de plus en plus :

Mademoiselle Fanchette, c'est le nom de la fille de mon patron, était une personne accomplie. Sa figure était charmante, mais son âme était encore plus belle que ses traits, et de toute sa personne s'épanouissait cette fleur de bonté, de candeur et de bienveillance qui rehausse encore l'éclat d'un beau visage et le prestige qui s'attache à une opulente héritière. Plus jeune que moi de trois ans, j'avais partagé ses jeux, lors de mon entrée chez son père. Devenu homme et ouvrier, les jeux avaient cessé, mais ils m'avaient laissé au cœur ce sentiment qu'enfant on nomme amitié, qu'homme on appelle amour. Toutefois, trop pénétré de la bassesse de ma fortune pour élever mes vœux jusqu'à la fille de mon maître, trop soigneux de son propre repos pour l'initier aux vagues tourments qu'elle partageait peut-être sans le savoir, je n'effarouchai jamais les chastes oreilles de la jeune fille du langage de la passion qui me tuait. Je renfermai soigneusement mon amour dans le tabernacle de mon âme, et si le timbre de la voix de Fanchette, si le sourire de ses lèvres venaient me troubler et me faire pâlir pendant mon travail, je me blessais aussitôt légèrement à la main, et forcé de sortir, j'abandonnais le champ de bataille à mon adorable ennemie. Hélas ! que de fois ces blessures que je me faisais en jouant arrachèrent-elles des cris d'effroi et d'épouvante à Fanchette ! que de fois n'a-t-elle pas voulu étancher ce sang qui coulait à cause d'elle ! Comme je la repoussais alors, et qu'il en coûtait à mon cœur de refuser ces soins, cette pitié fraternelle, qui m'aurait en causé tant d'ineffables, tant de douces sensations ! Mais je comprenais toute la gravité de ma position ; pour rien au monde je n'aurais voulu perdre la confiance de mon patron et l'estime de moi-même. La distance qui nous séparait était infranchissable : mademoiselle Fanchette était une créature délicieuse que je devais admirer, mais que je ne devais pas aimer. Mon cœur était la sentinelle de mon amour, et il ne le laissait point passer.

Cependant Jean-Baptiste Chouquet, mon patron, au faite des honneurs de sa classe, car il avait été tour à tour membre, syndic et grand-garde du corps de l'orfèvrerie, aspirait encore à s'élever plus haut dans les dignités bourgeoises. Il voulait être l'un des quatre échevins de la ville de Paris. Son ambition ne s'arrêtait pas là, anobli par le fait même de son élection il voulait marier sa fille à un homme de noble race qui pût étendre sur ses richesses et sur ses parchemins de fraîche date, les splendeurs d'un antique blason. Le premier désir de Jean-Baptiste Chouquet se réalisa : il fut porté sur la liste des candidats et accepté par le roi. Son second vœu ne tarda pas non plus à s'accomplir, madame la marquise de Montespan, dont mon maître était le familier, lui choisit, en quelque sorte, un époux pour sa fille...

— Ma sœur fait des mariages ! interrompit Vivonne en riant, je ne m'en serais pas douté. Athénais me semblait peu propre à river les chaînes de l'hymen... C'est par esprit de contradiction sans doute ou par esprit de pénitence.

— Cet époux, reprit Philippe Asselin, était l'un des quatre écuyers d'honneur de madame la marquise de Montespan, le jeune marquis d'Allainval...

— Quoi ! s'écria Vivonne, le marquis d'Allainval, ce poltr..., cet insensé qui n'a pas su... m'obéir à l'attaque de Messine... et que je viens de congédier à l'instant ?

— Lui-même, monseigneur.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Hélas ! monseigneur, les traits d'un rival ne s'oublient pas, et j'ai eu toutes les facilités du monde de le voir sur le pont Saint-Michel, quand il venait faire la cour à mademoiselle Fanchette.

— Je ne m'étonne plus, se dit le duc à voix basse, et en se parlant à lui-même, du rapide avancement de ce jeune homme et des recommandations de la marquise à son sujet. Je ferai compliment à Athénais (14) de son protégé ; elle use merveilleusement bien de son influence sur l'esprit du roi... Trente hommes semblables sur une flotte feraient battre Duquesne lui-même. Mais poursuivez, poursuivez, Philippe Asselin.

— Les choses en étaient là, continua le jeune homme, quand M. Jean-Baptiste Chouquet, dénoncé au procureur général de la cour des monnaies, reçut un matin la visite de la justice dans tout son funèbre attirail. Les perquisitions, d'abord infructueuses, produisirent la saisie de plusieurs lingots d'or et d'argent au bas titre, et de quelques faux poinçons imitant les marques légales de l'hôtel des monnaies de Paris. Cette découverte non-seulement renversait les espérances de mon patron, mais encore le déshonorait et le ruinait... Une pensée me traversa alors l'esprit, pensée soudaine et vive comme l'éclair, je me dévouai par reconnaissance pour mon maître et encore plus par amour pour Fanchette. Je me dénonçai comme le vrai coupable, et j'assumai sur ma tête toute la responsabilité de ce délit que les lois punissent si rigoureusement. Ce fut ainsi, monseigneur, que je sacrifiai à ma maîtresse plus que la vie... je lui imolai mon honneur. Je passai en jugement, je fus condamné sans vouloir me défendre... Vous savez le reste, monseigneur... Depuis trois ans j'expie sur les galères du roi un crime imaginaire... Mais mon patron est échevin de la bonne ville de Paris, et mademoiselle Fanchette est marquise

d'Allainval, et jouit des honneurs du tabouret chez la reine et du fauteuil chez madame la marquise de Montespan.

— Vous êtes un héros en amour comme en guerre, s'écria Vivonne quand Philippe Asselin eut achevé son récit. Mais, dites-moi, n'aviez-vous donc pris aucune précaution pour vous réhabiliter plus tard et faire éclater votre innocence ?



M. de Vivonne.

— Aucune, monseigneur. Seulement, avant de partir pour Toulon, je remis à mon vieux parrain Guillard une lettre qu'il ne devait ouvrir que dans le cas où je mourrais pendant ma captivité. Dans cette lettre je lui révélais le mystère de ma conduite, — mystère, au surplus, qu'il a parfaitement pénétré malgré mes dénégations, — et j'avouais mon innocence. Puis j'y joignais un billet à la marquise d'Allainval, dans lequel je lui dévoilais pour la première fois mon amour, mon dévouement et mon martyre. Oh ! monseigneur, ces deux lettres ne seront jamais lues, car mon premier soin, après avoir embrassé mon bon vieux parrain, sera de les anéantir... Je ne veux pas qu'il reste de vestige d'un sacrifice que j'ai cru bon et bien de faire. Que m'importent les préjugés des hommes ! n'ai-je pas pour moi Dieu, ma conscience et vous, monseigneur !

— Brave jeune homme, dit Vivonne en se levant et en embrassant Philippe Asselin, votre âme est aussi belle que votre courage, et chez vous l'amour du dévouement, la bravoure passent toutes les bornes de l'imagination ; ils sont fabuleux. Que prétendez-vous faire à votre retour en France ?

— Mon intention et celle de mon parrain, répondit Philippe, est de nous embarquer pour les colonies espagnoles, où je m'établirai dans une grande ville du Mexique comme artiste orfèvre français.

— Vous n'irez point au Mexique ; vous resterez en France et à Paris, Philippe, je le veux et je vous l'ordonne, répliqua le duc ; j'ai dit que vous seriez le Benvenuto Cellini de la France, et je tiens à ce que ma prophétie s'accomplisse, entendez-vous ?

— Monseigneur, le séjour de Paris sera peut-être pour moi un enfer ; vous connaissez les préventions qui planent sur les hommes qui ont été comme moi.

— Ne vous préoccupez pas de cela ; sans développer votre secret, qu'il importe de garder encore pour l'honneur de deux familles, je vais écrire en cour d'abord, puis à ma sœur la marquise de Montespan, au ministre de la marine, au procureur général du parlement de Paris. Je vous garantis à Paris, sécurité, bonheur et fortune.

— En ce cas, monseigneur, je vous obéirai.

— Voici, ajouta Vivonne, en prenant sur son bureau une cassette d'é-

bène, voici les cinq cents louis que je vous ai promis et accordés au nom du roi. Vous pourrez avec cette somme fonder un établissement de quelque importance; d'ailleurs, à mon retour en France et à Paris, j'irai moi-même poser la première pierre de votre prospérité commerciale.

Philippe s'inclina.

— Ce n'est pas tout, reprit le duc, je joins pour mon propre compte, au don du roi, cette autre somme de cent louis, que vous allez employer immédiatement à visiter la Sicile, cette noble terre qui porte encore l'empreinte de la domination et de la tyrannie des Romains. La Sicile est riche en sites, en débris superbes, en monuments admirables; vous êtes artiste, vous deviendrez grand artiste; il faut vous inspirer de toutes les splendeurs de la nature et de l'art: l'Étna et Palerme ont des droits égaux à votre enthousiasme. Allez, mon cher Philippe, allez entreprendre ce glorieux pèlerinage; dans un mois, vous reviendrez à Messine, et un bâtiment de la flotte sera prêt pour vous ramener en France... Adieu, mon ami, nous nous reverrons.

Philippe Asselin, pénétré de reconnaissance, allait se jeter aux genoux du vainqueur de Messine; Vivonne l'en empêcha, le serra une seconde fois dans ses bras, et le congédia enfin, en lui adressant ces paroles pleines d'esprit et de bonté:

— Je vous avais engagé, Philippe, à redevenir honnête homme; cette recommandation était inutile; je vous engage aujourd'hui à devenir grand artiste. Les conquêtes de France ne se font pas seulement avec les canons et les épées, elles se font aussi avec l'intelligence et les lumières. Ces dernières conquêtes sont les plus pures et les plus durables. J'ai pris Messine; prenez, vous, toute la Sicile, et faites passer dans vos ouvrages toutes les merveilles et toutes les inspirations de cette délicieuse contrée.

Philippe Asselin parcourut la Sicile; il visita toutes les villes modernes, tous les temples debout, comme toutes les cités détruites et tous les monuments réservés. Il assista à une éruption de l'Étna et aux processions de Palerme, deux choses que l'on contemple toujours avec enthousiasme, car là sont des torrents de lave, de bitume, de soufre et de noirs silex, qui semblent rouler vers les profondeurs de l'enfer; ici des pluies de fleurs, des averses de parfums et d'encens, qui s'envolent par grappes onduleuses, par nuages roses et blancs vers les voûtes du ciel.

Au bout d'un mois, Philippe Asselin revenait à Messine et s'embarquait immédiatement sur le navire qui devait le reporter sur la terre sacrée de la patrie, de la patrie! qu'il avait quittée en vil forçat, qu'il allait saluer en soldat glorieusement blessé par le feu de l'ennemi, en citoyen possesseur de pénates d'or et d'argent!!!

Heureuse métamorphose!

Au moment même où le navire qui portait Philippe Asselin sortait du port de Messine, un bâtiment de guerre français y entra tristement, ses vergues en deuil et son pavillon en berne. Ce bâtiment de guerre était la frégate *le Phénix*; elle ramenait à Messine un corsaire algérien capturé par elle dans les parages de la Sardaigne, et le cadavre de son commandant, le marquis d'Alainval, tué pendant l'action.

Le jeune marquis, écrasé sous le poids de la honte, avait voulu reconquérir l'estime de son amiral et l'honneur de son nom. Dans un engagement terrible qu'il eut avec les pirates à la poursuite desquels il avait été envoyé, il se jeta bravement un des premiers à l'abordage et paya glorieusement de sa vie les palmes de la victoire.

— Infortuné jeune homme! s'écria Philippe Asselin, en se découvrant pieusement devant le cénotaphe à voile qui passait devant lui. Le canon des forts se mit à tonner lentement pour saluer les dépoüilles mortelles du jeune marin, tandis que le navire de Joseph Asselin cinglait vil et joyeux vers les côtes de Provence.

LA BOUTIQUE DE L'ORFÈVRE.

L'intervention puissante du duc de Vivonne avait opéré des miracles; dès son arrivée à Paris, Philippe Asselin s'était vu parfaitement accueilli par le corps des orfèvres, et sans information préalable, et sur l'ordre du roi, il avait été reçu maître orfèvre et admis ainsi à jouir des immunités, privilèges et prérogatives attachés à tous les membres qui faisaient partie des six corps de marchands. Bien que les trois années qui s'étaient écoulées depuis la fatale condamnation prononcée contre Asselin par les juges du Châtelet n'eussent pu suffire pour effacer complètement dans l'esprit de ses nouveaux confrères la catastrophe qui en avait été le résultat, il est juste de dire qu'aucune voix ne s'éleva contre la réception par lettres de fusion de Philippe Asselin. La bourgeoisie de Paris était alors, comme elle est aujourd'hui, très-prudente, très-éclairée et très-indulgente; et d'ailleurs, avec cette perspicacité tout athénienne qui la distingue, elle avait parfaitement senti que la culpabilité n'était pas là où la loi avait fulminé une peine infamante. La vérité s'était fait jour dans toutes les âmes,

mais l'esprit de corps et l'orgueil bourgeois, qui est pour le moins aussi inflexible que l'orgueil nobiliaire, n'avaient point permis d'approfondir les choses et de déchirer le voile d'une procédure qui recélait tant de mystères. L'honneur des six corps, et la considération attachée à ses membres, devaient passer avant les intérêts de l'humanité, de la justice et de la vérité.

Philippe Asselin s'était installé au palais, dans l'une des plus belles boutiques de la galerie qu'on appelait la galerie Mercière. En peu de mois son magasin, fourni abondamment des ouvrages les mieux travaillés et les plus gracieux, obtint une vogue extraordinaire. La cour et la ville, c'est-à-dire les seigneurs de la cour de Louis XIV, les financiers et les fermiers généraux, se firent ses tributaires. Une pièce d'argenterie de quelque importance, *sur-tout, vase, aiguière, fontaine, soupière ou cafetière*, n'aurait point été de bon goût si elle n'eût été fabriquée dans les ateliers de Philippe Asselin.

La mode, il faut en convenir, était cette fois d'accord avec le bon sens. Philippe Asselin avait abordé tous les genres de sujets dans les pièces d'orfèvrerie qu'il fabriquait et qu'il ciselait avec un soin, une patience et un talent tout florentin. Il mettait à tous ses ouvrages le cachet d'une imagination vive, féconde et variée. L'histoire, le paysage, la mythologie étaient de son domaine. Sur un surrier, il faisait jaillir de son spirituel burin le charmant épisode d'Aristée des Georgiques de Virgile; au fond d'une piscine il traduisait en rayons d'or les amours de Thétis et de Pélée; sur cette autre, la défense de Mézières par Bayard, le chevalier sans peur et sans reproches; là une chasse toute frémissante de péripéties diaboliques; ici un souvenir de Sicile, une vue de Gataone ou un de ces sites admirables sur lesquels se penchent des ruines et se dressent les tombeaux des chevaliers normands conquérants de la Sicile. La poésie et le patriotisme éclairaient ainsi dans toutes les œuvres de Philippe Asselin.

L'écrivain public Guillard avait quitté sa chaire curule de la salle des pas perdus pour venir auprès de son cher filleul remplir les fonctions de majordome. Le vieux praticien, formaliste jusqu'au bout des ongles, était merveilleusement propre à diriger une maison. Aussi le magasin et les ateliers et la comptabilité du jeune orfèvre, étaient-ils tenus avec un ordre, une régularité, une clarté au-dessus de tout éloge. Guillard avait dans ses attributions tout le matériel de la profession: la paye des ouvriers; la réception et la délivrance des commandes; les recouvrements au dehors et les recettes au dedans. Philippe Asselin s'était réservé la distribution du travail, la surveillance des ateliers: ce double devoir accompli, il rentrait, lui, dans son atelier particulier où nul visiteur, où nul ami, pas même le vieux Guillard, n'était admis. Philippe, comme tous les hommes supérieurs dans les arts, comme Benvenuto Cellini, comme Gérard Dow, comme Rembrandt, comme Jean Goujon, aimait à travailler dans le silence et dans le mystère. Son génie avait besoin de se recueillir et de s'isoler pour créer: il y a en effet dans la solitude un soleil moral qui mûrit les inspirations et qui dore de ses invisibles rayons toutes ces grandes pensées qui s'échappent de l'âme de l'artiste pour s'incarner ensuite, si l'on peut s'exprimer ainsi, en bronze, en toile, en pierre ou en airain. Le véritable artiste répugne à recevoir l'éloge ou la critique par miettes et par brins. Il médite, réfléchit, opère, et quand l'œuvre est terminée, il la jette encore toute palpitante au milieu de la foule, et s'écrie comme Michel-Ange au peuple romain entassé sous les portiques du Vatican: Ai-je réussi? La voix du peuple répond alors, et c'est la voix de Dieu et de la postérité.

Maintes fois le bon Guillard avait voulu pénétrer dans l'*atrium* mystérieux de son filleul; maintes fois le vieil écrivain public avait cherché sous mille prétextes à s'introduire dans l'arcane atelier de l'orfèvre; et les prétextes il les faisait naître quand ils ne se présentaient pas d'eux-mêmes. Toujours Philippe Asselin le recevait sur le seuil de ce réduit enchanté, et, comme le dragon du jardin des Hespérides, faisait reculer l'indiscrette curiosité de l'écrivain. Cette expressive prudence, ces ténébres dans une vie, d'ailleurs si pure et si bien ordonnée, désespéraient Guillard, qui aimait toujours Philippe avec les entrailles et le cœur d'un père.

— Il se défie de moi, s'écriait parfois le vieillard avec amertume. Il se cache! il m'interdit l'accès de ce qu'il appelle son sanctuaire! Que fait-il seul, toujours seul dans ce réduit? Essayerait-il là quelques industries diaboliques? Combinerait-il une fusion criminelle de métaux?... Ah! non, non, reprénait l'écrivain, chassons ces mauvaises pensées, ces misérables hypothèses, Philippe est un honnête homme, un marchand plein de qualités, un artiste plein d'humanité: le contact du crime n'a rien laissé d'impur ni dans son âme ni dans ses actions. Il peut tout faire, excepté le mal. Tranquillons-nous donc, laissons-le agir comme il l'entend, et respectons son secret. Tôt ou tard, au surplus, n'en deviendrai-je pas le dépositaire?... Philippe est mon enfant, et il me doit l'aveu de ses peines, ainsi que de ses plaisirs.

Cette résolution une fois bien arrêtée, l'écrivain public ne chercha plus à éclaircir le mystère de l'atelier de Philippe. Celui-ci s'aperçut de ce changement et dit un jour:

— Mon cher parrain, il me semble que vos tentatives pour entrer dans mon *atrium* sont moins fréquentes qu'autrefois?

— Moins fréquentes! dis-tu, Philippe, repartit Guillard, dis donc qu'elles n'existent plus.

— Et pourquoi donc, mon cher parrain, n'existent-elles plus? reprit Philippe Asselin.

— Mon ami, te souviens-tu d'un certain conte de M. Perrault, la *Barbe-Bleue*, que je te lisais pour t'amuser quand tu étais petit? Dame! il y a quinze bonnes années, au moins, de cela, les contes de M. Perrault étaient tout nouveaux, tu étais tout enfant et moi je n'étais pas encore bien vieux.

— Je me rappelle parfaitement ce joli conte, répondit Philippe.

— Eh bien, si tu te le rappelles, tu ne dois point avoir oublié le terrible cabinet où la Barbe-Bleue défend à sa femme d'entrer sous peine de mort.

— Très-bien.

— Elle y entra, la pauvre femme, et sa curiosité y fut mise à une rude épreuve, car elle n'y trouva que deux cadavres...

— Mon cher parrain, qu'a de commun le cabinet de la Barbe-Bleue avec mon atelier?

— Rien, j'en suis convaincu. Mais moi, j'ai mis à profit la moralité du conte de M. Perrault, moralité excellente, et qu'on peut appliquer en mille circonstances de la vie. La curiosité portée sa punition avec soi, et je n'ai pas voulu être puni. Voilà la clef de ma conduite.

Philippe comprit le reproche indirect et la leçon que cette parabole contenait, et prenant les mains du vieillard, qu'il serra avec effusion entre les siennes :

— Mon cher parrain, lui dit-il, je ne puis pas avoir de secret pour vous... et si mon atelier est impénétrable même à vos regards, c'est que l'art est le secret de Dieu lui-même, et qu'il n'est donné qu'à l'artiste de le connaître. Mais bientôt, oui bientôt, je l'espère, le résultat de mes longues heures de retraite vous sera connu, et je pense bien, mon bon parrain, que vous m'absoudrez du péché d'ingratitude ou de dissimulation dont vous me croyez peut-être atteint.

— Toi, ingrat! toi, dissimulé! mon cher Philippe, et moi te juger ainsi! ah! détrompe-toi, l'amitié dans ses jalouses exigences peut exhaler quelques plaintes, lancer quelques âpres regrets..., mais elle ne calomnie jamais.

On était à la fin de février 1678. Il y avait déjà deux ans que Philippe Asselin était établi au palais, dans la galerie Mercière, lorsqu'un jour, Guillard, que les affaires de la maison avaient appelé à Versailles, arriva tout essouffé auprès de son filleul, et s'écria :

— M. le duc de Vivonne est de retour! il a été aujourd'hui même reçu par le roi.

— Le duc de Vivonne est à Versailles! exclama Philippe, qui ne put maîtriser son émotion; ah! mon cher parrain, vous ne pouviez m'annoncer une plus heureuse nouvelle! Dieu soit loué, ajouta l'orfèvre, ma besogne est terminée, et ma reconnaissance pour mon illustre bienfaiteur vivra autant que sa gloire!

Ces dernières paroles étaient lettre-closes pour Guillard, qui n'en demanda pas pourtant l'explication à son filleul. Le vieil écrivain se borna à conseiller à Philippe d'écrire immédiatement au maréchal (16), pour lui rappeler la promesse qu'il avait faite à Messine, de venir poser à Paris, la première pierre de la prospérité commerciale de son protégé.

— Votre avis est excellent, mon cher parrain, fit l'orfèvre, et je vais le suivre tout de suite.

Philippe écrivit aussitôt cette lettre au duc de Vivonne :

« Monseigneur,

« Vous m'avez fait soldat, vous m'avez fait artiste; et dans ces deux nobles professions, je me suis efforcé de mériter votre estime et vos suffrages. Daignez, monseigneur, couronner vos bienfaits et mes espérances en venant visiter l'atelier d'un homme qui vous doit tout, et qui veut tout désormais rapporter à vous. Vous m'avez proposé pour modèle l'illustre Benvenuto Cellini; eh bien, monseigneur, l'atelier de ce grand artiste était souvent visité par les Médicis. Je ne suis pas, il est vrai, un Benvenuto, mais vous êtes un Mortemart, c'est-à-dire d'une famille où l'on compte les Médicis de la France, et votre place est là partout où il y a des palmes et de la gloire à acquérir ou à inspirer. J'ose croire, monseigneur, que vous n'avez oublié aucune de vos promesses, et que vous voudrez bien exaucer les vœux

« De votre très-humble, très-obéissant, et très-reconnaissant serviteur,

« PHILIPPE ASSELIN,
« Orfèvre, aux galeries du Palais

« 28 février 1678. »

La réponse ne se fit pas attendre. Dès les premiers jours de la semaine qui suivit l'envoi de cette missive, un riche équipage aux armes de la

maison de Mortemart, et attelé de quatre chevaux s'arrêtait dans la cour du Mai, et le maréchal duc de Vivonne, accompagné de deux dames, qui, selon l'usage du temps pour les femmes de qualité, portaient un masque de velours sur le visage, en descendit. Lui, Vivonne, monta dans une chaise à porteurs, les deux dames dans une autre, et on arriva, en gravissant les degrés du large escalier, qu'on appelait alors l'escalier du premier président, dans la galerie des Merciers. Les deux chaises à porteurs s'arrêtèrent simultanément à la porte de la boutique de l'orfèvre.

Philippe reconnut aussitôt son illustre visiteur.

— Monseigneur le duc de Vivonne! s'écria-t-il en se précipitant à sa rencontre.

— Moi-même, mon cher Philippe, répondit le duc, et avec deux dames qui, aussi curieuses que moi, veulent contempler le chef-d'œuvre dont tu as sans doute enrichi l'orfèvrerie française.

Philippe s'inclina par trois fois devant les dames masquées.

— L'Italie, la belle et riante Sicile t'aura inspiré, sans doute? reprit Vivonne en s'appuyant d'une main sur une canne de jonc à pomme d'or, et de l'autre sur l'épaule de l'orfèvre. Il faut l'arranger pour nous rendre les amphores de Syracuse, les vases de Corinthe et les coupes de Florence. Mais avoue-moi, mon cher Philippe, qu'il faut bien t'aimer pour venir, dans l'état où je suis, de Versailles à Paris te visiter. Ne me trouves-tu pas encore engraisé depuis notre séparation, et n'ai-je pas l'air d'un hippopotame?

Vivonne en effet, quoique jeune encore, avait pris un embonpoint excessif. Les fatigues de la guerre et les veilles de la cour ne pouvaient rien contre ce luxe de santé qui vermillonnait ses joues, s'épanouissait sur son front, mais chargeait son corps d'une obésité qui lui ôtait l'allure et les grâces d'un guerrier et d'un courtisan.

— Le roi, tu le sais, Philippe, m'a donné le bâton de maréchal de France; mais c'est bien plus pour me soutenir que pour commander ses armées et ses flottes. Est-il possible, mon ami, qu'une citadelle ambulante telle que moi puisse désormais monter à cheval! à peine sur mes vaisseaux ai-je la force de garder l'équilibre!

— Monseigneur, répondit l'orfèvre, le talent d'un général est dans sa tête, et non dans l'activité de ses membres; vous l'avez bien fait voir au passage du Rhin et à Messine.

— Flateur! répondit le duc avec cet à-propos et cet enjouement pleins de sel qu'on appelait à la cour l'esprit des Mortemart (16), as-tu donc des prétentions à briller à l'OEIL-de-Bœuf autrement que par les chefs-d'œuvres? Rengaine tes éloges, et montre-nous ton magasin.

Philippe Asselin conduisit le duc de Vivonne et les deux dames dans son atelier, leur expliqua les procédés de la fabrication, fit forger devant eux des barres d'or et d'argent, et par un de ces raffinements de courtoisie dont en France on a seul le secret, présenta au maréchal et aux deux dames trois splendides dragoirs en vermeil sur lesquels étincelaient les armoiries de l'illustre maison de Rochefort.

Puis il les introduisit dans son atelier particulier, dans cet atelier où aucun être humain, depuis deux ans, excepté lui, n'avait mis le pied.

À peine le duc de Vivonne eut-il franchi le seuil du cabinet et eut-il jeté les yeux sur l'immense pièce d'orfèvrerie qui y était installée, qu'il s'écria plein de joie : Voilà ma galère capitaine!!!

— Oui, monseigneur, répondit Philippe, c'est votre galère capitaine!! Je vous la dédie, et je vous conjure de l'agréer comme un immortel témoignage de ma reconnaissance. Depuis deux ans entiers, je consacre plusieurs heures du jour et toutes mes nuits à ce travail, que je voulais rendre digne et de la France et de vous. Je dis de la France, car ce fut de cette galère que partit devant Messine le signal de la victoire, et à ce titre, la nef que vous montiez doit avoir une part aux bénédictions et aux hommages de la nation.

— Voilà donc le grand secret divulgué! s'écria Guillard. Ah! monseigneur, ajouta-t-il en s'adressant au duc de Vivonne, si vous saviez combien les longues retraites de mon cher filleul dans ce cabinet m'ont causé d'inquiétude et d'insomnies!!!

— C'est un ouvrage admirable, s'écrièrent les deux dames masquées.

— C'est un chef-d'œuvre, dit Vivonne, en parcourant curieusement de l'œil toutes les parties du travail.

C'était un chef-d'œuvre, en effet; jamais l'or et l'argent n'avaient sous la main d'un orfèvre obéi plus ponctuellement, plus élégamment à la rectitude du souvenir et aux fantaisies de l'imagination. La galère capitaine était là, représentée avec ses voiles, ses mâts, ses rameurs, son équipage prêt pour le combat, son pavillon hissé pour le carnage, sa carène, ses pierriers, son tillac étincelant de haches, de fusils et de mousquets; rien n'était omis, rien n'était oublié dans cette miniature d'or, dans cet abrégé de navire, dans cette page de métal d'un grand événement historique. On ne savait, en examinant ce travail, ce que l'on devait le plus admirer de la patience de l'ouvrier ou de la prodigieuse création de l'artiste.

Plus Vivonne contemplant l'œuvre, plus son saisissement augmentait. — Philippe, dit-il à l'orfèvre, ton ouvrage est merveilleux, mais il y manque pourtant quelque chose.

— Il y manque quelque chose, monseigneur ?

— Oui, Philippe ; ici, à cette place ! (et le maréchal désignait du doigt la proue de la galère), il doit se trouver un soldat, un héros qui affronte les boulets de l'ennemi pour maintenir le pavillon de la France. Je vois le pavillon, mais je ne vois pas son intrépide défenseur... Il me le faut, entends-tu !... il me le faut.

— Monseigneur, j'obéirai, répondit l'orfèvre en s'inclinant et en rougissant.

L'admiration des deux dames ne le cédait pas à l'enthousiasme de Vivonne, et c'était, à chaque détail d'une perfection ou d'un mérite caché, des exclamations de surprise.

Jamais en effet, depuis les grands travaux d'orfèvrerie de saint Eloi, au septième siècle, l'orfèvrerie française n'avait produit un morceau si important et si capital. On sentait que l'artiste s'était inspiré des grands ouvrages de l'antiquité dans cette partie ; mais outre que les descriptions des auteurs (car il ne reste plus rien de l'orfèvrerie des Grecs et des Romains (17), et les barbares du moyen âge ont tout fondu), n'étant pas toujours exactes, laissaient beaucoup à désirer, et ne donnaient pas, comme l'œuvre elle-même, le sentiment qui a présidé à sa création, le sujet de Philippe Asselin étant contemporain, puisé dans nos mœurs, dans notre



Guillard.

tactique navale, il n'avait pu assimiler à son œuvre les idées et les formes antiques. La pensée et l'exécution appartenaient donc réellement à l'artiste français, et s'il devait quelque chose à ses devanciers de l'antiquité, du moyen âge et de la renaissance, c'étaient les procédés de la fabrication et la poésie répandue sur l'ensemble général de l'ouvrage.

Après avoir épuisé toutes les formules de la louange et de l'encouragement, après avoir répété à Philippe Asselin qu'il acceptait avec bonheur la dédicace de son œuvre, le maréchal duc de Vivonne, prenant la main de l'orfèvre avec une noble familiarité, ajouta :

— Mon cher Philippe, tu t'étais déjà réhabilité par ta valeur guerrière ; aujourd'hui, tu te réhabilites encore par le talent. Mais ce n'est pas tout : le roi, instruit de ton dévouement sublime, par la personne même qui en avait été l'objet, a ordonné, usant de sa royale prérogative, que le jugement qui t'a jadis condamné fût biffé sur les registres du Châtelet et du parlement de Paris. Enfin, pour effacer jusqu'aux derniers vestiges de la peine imméritée que tu as subie, Sa Majesté m'a ordonné de te remettre ce brevet qui te nomme orfèvre du roi.

— Orfèvre du roi !!! Ah ! monseigneur, s'écria Asselin, monseigneur, je mourrai certainement de bonheur et de joie.

— Garde-t'en bien ! interrompit Vivonne en souriant ; tu as encore un autre bonheur à goûter. Mon cher Philippe, tu m'as fait une belle et charmante surprise ; je veux à mon tour t'en faire une qui ne sera ni moins belle ni moins charmante.

— Mesdames, ajouta le maréchal en se tournant vers les deux dames qui l'accompagnaient, veuillez, je vous prie, ôter vos masques.

Les deux dames se démasquèrent aussitôt, et Philippe Asselin reconnut

la marquise de Montespan et la marquise d'Allainval, la fille de l'orfèvre Jean-Baptiste Chouquet.

Philippe se précipita aux genoux de la jeune veuve, en s'écriant : Fanchette ! Fanchette !

Puis, rappelé presque aussitôt au respect qu'il devait à la marquise de Montespan, au duc de Vivonne et à la marquise d'Allainval elle-même, Philippe Asselin se releva tout confus ; mais les larmes qui coulaient de ses yeux prouvèrent plus que tous les discours possibles les sentiments qui agitaient son âme.

— Pardonnez-moi, madame la marquise, dit-il à madame de Montespan ; excusez-moi aussi, madame, ajouta-t-il en s'adressant à la marquise d'Allainval, j'avais, sans y songer, remonté ma vie de six années !!

— Je vous excuse de grand cœur, repartit la jeune veuve en tendant à l'orfèvre une main qu'il couvrit de baisers et de larmes ; je sais tout ce que vous avez fait pour ma famille et pour moi, et ce billet écrit par vous m'a instruite depuis longtemps de votre amour et de votre généreux sacrifice.

Et la marquise montra au jeune orfèvre un papier qu'elle tenait à la main ; il reconnut la lettre qu'il avait adressée à M^{lle} Chouquet du cachot de la Tournelle.

— Vous possédez cette lettre ! exclama Philippe ; mais elle ne devait vous être remise que dans le cas où j'aurais succombé....

Et il jeta sur l'écrivain public un regard de reproche, en s'écriant : Ah ! mon parrain, qu'avez-vous fait ?...

— Mon cher filleul, dit Guillard, j'ai dû obtempérer aux injonctions de monsieur le procureur général du parlement, qui n'ignorait pas l'existence de ces pièces, et qui m'a ordonné de les déposer entre ses mains. Depuis cinquante ans je suis habitué à respecter et à obéir aux ordres de la justice. Voilà ma justification.

— Et le procureur général du parlement, ajouta le duc de Vivonne, ne faisait qu'obéir lui-même aux ordres exprès du roi. C'est moi, mon cher Philippe, qui suis le vrai coupable dans cette affaire, et aussi un peu peut-être ma sœur, fit-il en désignant madame de Montespan, qui était jalouse de fonder avec moi votre fortune d'amour comme votre fortune d'argent ; car, mon cher Philippe, la jeune et belle marquise d'Allainval redevient pour vous la fille de l'orfèvre Chouquet. Elle abdique les futilités privilégiées d'une noblesse de quelques jours pour s'unir à l'homme qui lui a sacrifié plus que la vie.

— Est-il possible ! s'écria Philippe Asselin, hors de lui, quoi ! Fanchette, ... Quoi ! madame, vous descendriez jusqu'à moi !!! La veuve brillante du marquis d'Allainval deviendrait l'épouse obscure d'un artisan !

— Loin de croire descendre, Philippe, repartit la jeune veuve, je pense, au contraire, m'élever. L'orgueil paternel m'a fait marquise : l'amour, — et un amour partagé, — et madame d'Allainval appuya sur ce mot — me rend à ma première condition. La noblesse est partout, dans les belles actions, dans le talent, dans l'amour généreux et dévoué... Philippe, vous êtes prince à ces titres-là, et vous avez gagné depuis longtemps vos lettres de noblesse.

— Vous avez raison, madame, et vous parlez comme un ange, reprit le maréchal de Vivonne, redevenez bourgeoise, ou plutôt, car notre Philippe Asselin est de bonne souche et de ces vieilles races de gentilshommes qu'on retrouve toujours sur les champs de bataille, mais qu'on ne voit jamais à la cour des rois, — contentez-vous d'un rang moins brillant, mais aussi respectable dans le monde ; rappelez-vous surtout qu'un certain César, soldat comme moi, a dit qu'il valait mieux être le premier dans un village que le second dans Rome. Conservez pourtant ces grâces, ces attraits, ce doux langage qui vous ont concilié à la cour tant de sympathies, et que la bourgeoisie de Paris vous mette au rang de ses saintes comme naguère la cour vous avait mise au rang de ses idoles.

Le mariage de Philippe Asselin, l'orfèvre du roi, et de Fanchette Chouquet, marquise douairière d'Allainval, ne tarda pas à se conclure sous les auspices du maréchal duc de Vivonne et de madame de Montespan. Grâce à ce puissant patronage, l'établissement de Philippe Asselin, dans les galeries du palais, prit une extension considérable : quand le talent s'unit à la faveur, rarement n'en résulte-t-il pas de grands et fructueux avantages.

Les pièces d'orfèvrerie qui sortaient des ateliers de Philippe Asselin étaient recherchées dans toutes les grandes capitales et dans toutes les cours de l'Europe, et on achetait chez lui au poids de l'or les moindres hochets inventés par le caprice et par la mode, car tout chez lui était marqué au coin du bon goût, de la solidité et du talent. Les magnifiques meubles d'argent massif commandés par Louis XIV, pour le château de Versailles, furent fabriqués par Philippe Asselin (18) ; et les principaux palais de Vienne, de Londres et de Saint-Petersbourg, possèdent encore des ouvrages de cet artiste célèbre, qui fut à bon droit surnommé le Benvenuto Cellini de la France, selon l'horoscope qu'en avait tiré le maréchal de Vivonne.

En peu d'années, Philippe Asselin amassa une fortune considérable, dont il fit un noble et digne usage ; car il fut tout à la fois splendide et bienfaisant. Rien ne manqua à sa popularité et à sa gloire : nommé échecvin en 1695, il fut admis à l'Académie des beaux-arts en 1698, et reçut le cordon noir en 1699 (19). La belle marquise d'Allainval l'aïda à faire les honneurs d'une fortune si loyalement acquise, et continua dans le châ-

teau de Triel, que l'orfèvre du roi avait acheté, à mériter la réputation d'esprit, de bonté, de vertu indulgente et enjouée qu'elle s'était acquise autrefois dans la petite cour de la marquise de Montespan. Le duc de Vivonne, qui accompagnait parfois ses sœurs les marquises de Montespan, de Mortemart et de Thianges, venait souvent visiter la châtelaine de Triel, et se plaisait à badiner et à jouer avec les joyeux enfants de son aimable Fanchette.

— Mes amis, leur disait-il souvent en les prenant sur ses genoux, ce beau château, ces riantes prairies, ce parc admirable, ces belles eaux, ces délicieux jardins vous appartiendront un jour. Mais pour réprimer l'orgueil qui pourrait vous saisir, pénétrez-vous bien de cette pensée, que le talent, la vertu, le travail, le courage sont les seules choses dont on puisse s'enorgueillir... et ne cessez jamais de vous rappeler... *la Galère de M. le duc de Vivonne!!!* (20).



Le chef-d'œuvre de Philippe Asselin

NOTES DE LA GALÈRE DE M. DE VIVONNE.

(1) Le commerce de Paris était divisé, comme on sait, en six corps de marchands. Ces six corps étaient : le corps des drapiers, le corps des épiciers, le corps des merciers, le corps des pelletiers, le corps des bonnetiers et le corps des orfèvres. Ce dernier était le plus riche et le plus considéré. Les autres branches de commerce et d'industrie étaient également divisées en communautés; ainsi il y avait la communauté des marchands de vins, des couteliers, des savetiers, des cordonniers, etc. Ces sages et fraternelles associations disparurent en 1789; on y revient aujourd'hui avec des modifications.

(2) L'or de Manheim était un grossier alliage de cuivre, d'or et d'argent. Sous le règne de Louis XIV, un Allemand, nommé Isaac Fortmann, mit cette espèce de métal à la mode, en fabriquant de très-belles tabatières qu'il donnait à un prix modéré; mais Louis XIV ayant dit un jour à madame de Montespan, qui lui montrait un collier d'or de Manheim, dont elle avait fait l'acquisition chez Fortmann : Faites-moi la grâce, madame, de ne point vous parer de ces brinborions sans valeur; le métal et l'ouvrier allemand furent perdus sans retour, et on en revint à l'or du Pérou et aux ouvriers français. L'or de Manheim ne fut plus employé que pour les bijoux et ornements à l'usage du peuple.

(3) Les échevins étaient, sous l'ancienne monarchie, ce que sont les maires aujourd'hui. Le nombre de ces édiles était fixé à quatre sous Louis XIV. On en élisait deux tous les ans, le jour de la Saint-Roch. On tirait le premier du corps des conseillers de ville ou de celui des quarantiers; le second était choisi parmi les avocats ou notaires, ou encore parmi les membres des six corps de marchands. L'échevinage donnait la noblesse, mais, par une clause même des lettres d'anoblissement, le roi stipulait qu'un des fils du nouvel anobli devait rester dans le commerce pour perpétuer les traditions d'honneur et de probité qui avaient mérité au chef de la famille une si éclatante distinction. Il faut avouer qu'il y avait du bon dans le gouvernement qui régissait nos pères. Pourquoi n'exige-t-on pas aujourd'hui, que la démanigaison de se faire gentilhomme est passée à l'état de manie, de semblables garanties de nos banquiers, de nos baigneurs, de nos épiciers, promus à l'ordre équestre?

(4) La table de marbre occupait, avant l'incendie de 1618, tout le travers de la grande salle du palais. On donnait, par extension, ce nom à trois juridictions : la connétable, l'amirauté, la réformation des eaux et forêts. C'est sur la table de marbre que les clercs de la bazoche représentaient aux fêtes royales les premières comédies composées en français.

(5) La cour des monnaies, la seule juridiction qui n'ait point été conservée (en changeant de nom) par la révolution, avait pour ressort tout le royaume, excepté ce que l'on en démembra pour former la cour des monnaies de Lyon. Cette importante juridiction connaissait du titre, cours et police des monnaies; des affaires qui concernaient leur administration ou leur fabrication; des malversations qui se commettaient par les maîtres et officiers des monnaies, ouvriers en or et en argent, pour les manufactures seulement de leurs ouvrages. Elle connaissait aussi des statuts, réglemens, réceptions et jurandes des orfèvres, joailliers, bijoutiers, graveurs et batteurs d'or, saisies faites par leurs gardes et jurés. La cour des monnaies se composait d'un premier président, de huit présidents, de trente-six conseillers, de deux avocats, d'un procureur général, de deux substitués, d'un greffier en chef et de dix-huit huissiers. Outre ce personnel déjà considérable, il y avait un prévôt général des monnaies, créé pour faire exécuter les arrêts de la cour, avec un lieutenant, trois exempts, un greffier et plusieurs archers. Mais il est à remarquer qu'à Paris les poursuites dirigées par la cour des monnaies ne pouvaient être valables qu'autant qu'elles étaient appuyées par la ju-

ridiction normale du Châtelet. Le Châtelet était en effet le premier et le plus ancien degré de juridiction des citoyens de Paris : c'était le tribunal par excellence de la Cité. Aussi voyons-nous constamment toutes les affaires où se révèle la cour des monnaies, figurer un commissaire du Châtelet, qui seul était apte à imprimer à la procédure ce cachet de légalité et d'autorité qu'on veut obtenir avant tout sous toutes les dominations possibles.

(6) Le prévôt des marchands était alors ce qu'est aujourd'hui le préfet de la Seine. Chef de la maison de ville, il était nommé pour deux ans; mais le roi le continuait ordinairement pour quatre prévôts, c'est-à-dire pour huit ans. La juridiction du prévôt des marchands était fort étendue et comprenait non-seulement les arrivages des subsistances et marchandises, mais encore la police des rivières de Seine, Marne, Oise, etc.

(7) L'année même où l'on abattit les maisons du pont Saint-Michel (en 1804), le bras de la Seine qui passe sous ses arches se trouva, pendant les chaleurs de juillet et d'août, complètement à sec. Des enfants du peuple, qui allaient barboter dans les filets d'eau qui serpentaient dans la vase, trouvèrent une grande quantité de lingots d'or et d'argent, des plats, des assiettes, des couverts d'argent, des tabatières de même métal et une infinité d'autres objets précieux. Voici comment on expliqua la présence de ces trésors dans le lit de la rivière. Beaucoup d'orfèvres qui habitaient, comme nous l'avons déjà dit, les maisons du pont Saint-Michel, étaient souvent surpris dans leurs fabrications frauduleuses par les visites inattendues des grand gardes et des syndics de leur corps, ou bien par les contrôleurs de la cour des monnaies. Pour échapper au châtiement légal et au déshonneur qui en résultaient pour eux, ils sacrifiaient alors les pièces d'argenterie confectionnées avec du métal au-dessous du titre, ou poinçonnées avec de faux poinçons, et les jetaient dans la rivière, par les fenêtres de leurs logis, qui donnaient sur le fleuve. On a évalué, en 1814, les différentes pièces d'argenterie trouvées entre les arches du pont Saint-Michel, à plus de six cent mille francs. C'était un trésor qui grossissait ainsi depuis plus de cent cinquante ans.

(8) Les maîtrises et les jurandes étaient la plaie du commerce et de l'industrie, avant la révolution de 1789. Le talent, la bonne conduite ne suffisaient pas à l'ouvrier laborieux, pour s'établir maître à son tour; il fallait de l'argent, et souvent beaucoup. Cependant le corps des orfèvres se distinguait, entre tous les autres corps des marchands, par ses tendances véritablement libérales. Ainsi, lorsqu'il y avait quelques places de maîtres à remplir, on recevait les apprentis par ordre de date des brevets sans passe-droit. Outre les maîtres d'apprentissage, il est bon de remarquer que l'on comptait encore comme faisant partie du corps les orfèvres qui travaillaient et qui demeuraient dans les palais de nos rois, et particulièrement aux galeries du Louvre, ce qui donnait encore plus d'extension et de force à cette précieuse industrie. La manufacture royale des Gobelins avait aussi le droit de donner des privilèges pour l'établissement de deux cents orfèvres; mais ces orfèvres formaient une communauté particulière et indépendante de celle-ci.

(9) Sous la dénomination générale du Châtelet, on comprenait plusieurs juridictions importantes, telles que le parc civil, le présidial, la chambre civile, la chambre de police, la chambre criminelle, la chambre de robe-courte, la chambre des auditeurs. Le parc civil était présidé par le lieutenant civil; le présidial par des lieutenants particuliers; la chambre civile par le lieutenant civil; la chambre de police par le lieutenant de police; la chambre criminelle par le lieutenant criminel; la chambre de robe-courte par le lieutenant criminel de robe-courte; la chambre des auditeurs par un juge auditeur. La chambre criminelle dont il est ici question, connaissait des matières criminelles et cas prévôtaux. Ses at-

tributions étaient fort étendues par suite de cette adjonction des cas privilégiés, qui la rendaient l'arbitre d'une foule de procès, qui intéressaient à un très-haut degré soit la vie, soit la fortune des citoyens. Les appels se faisaient au parlement de Paris. Au surplus, toutes ces juridictions du Châtelet existent encore, mais sous d'autres noms; rien n'est changé.

(10) La cour de cette prison était contiguë à la porte Saint-Bernard, et par conséquent à la droite du pont dans les grosses eaux, les malheureux qui occupaient les cachots inférieurs avaient de l'eau jusqu'à mi-corps. Cette tour s'appelait de la Tournelle, parce que les criminels qui y étaient provisoirement renfermés avaient été jugés en dernier ressort par la chambre de la Tournelle du parlement, et cette chambre était ainsi appelée, parce que tous les conseillers du Parlement y siégèrent tour à tour. Il ne reste plus rien aujourd'hui de cette Tournelle qui datait du treizième siècle; elle fut démolie vers la fin du dix-huitième siècle. La porte dont elle était voisine a conservé le nom de la Tournelle; ce pont était presque neuf encore lorsque la Tournelle a été abattue.

On lisait en effet sur une table de marbre qui fut brisée en 1792, cette inscription :

DU REÈNE DE LOUIS QUATORZE,
DE LA PBEVOTE DE MESSIRE
ALEXANDRE DE SEVE,
PRÉVOST DES MARCHANDS, ETC.,
CE PRÉSENT PONT A ÉTÉ PATI.

Et plus bas ces deux vers, qui ne manquent pas d'élégance :

Edifas recto et submersum flumine ponteus,
Non est officii, sed pietatis opus.

1656.

Le pont actuel de la Tournelle avait remplacé un pont de bois que les eaux emportèrent en 1639.

Les prisons du Grand-Châtelet, qui occupaient la vaste place que l'on nomme aujourd'hui place du Châtelet, étaient sombres, humides et malsaines, mais semblaient pourtant un lieu plein de délices auprès du cloaque de la Tournelle, où des reptiles et d'énormes rats venaient livrer chaque nuit des assaut aux captifs. La Tournelle était le vestibule, non seulement du baigne, mais encore de l'enfer. Ceci ne justifie pas, mais explique les vociférations continuelles qui s'échappaient de cet antre de meurtre, de tortures et de douleurs.

(11) On appelait et on appelle encore, je crois, *argousin*, les hommes chargés de discipliner et de conduire les forçats. C'est un métier dangereux, mésestimé, mais utile.

(12) On sait que le privilège de souffler le verre et de confectionner des bouteilles était affecté à la pauvre noblesse des provinces de France avant la révolution de 1789.

(13) Saint Eloi, orfèvre et trésorier du roi Dagobert au septième siècle, fut ensuite évêque de Noyon et l'un des colonnes de l'épiscopat français. Il fit d'excellents ouvrages d'orfèvrerie, dont quelques-uns se voyaient encore dans le trésor de Saint-Denis, avant 1789. Aussi grand évêque que grand ouvrier, Eloi se rendit aussi populaire par son inépuisable charité et son éloquence que par la perfection de ses ouvrages.

(14) Athénaïs était le petit nom de la marquise de Montespan.

(15) Le duc de Vivonne fut nommé maréchal de France peu de mois après son expédition de Sicile, en juin 1675.

(16) Un jour Louis XIV, qui n'aimait point à lire, demanda à Vivonne qui lisait constamment, même à Versailles. Mais, que vous fait la lecture? — Sire, répartit Vivonne aussitôt, la lecture fait à mon esprit ce que vos perdrix font à mes jones. (Vivonne avait de très-belles couleurs.) Cette boutade fit rire le roi, qui répliqua : Lisez donc toujours, Vivonne.

Madame de Montespan, sœur du duc de Vivonne, était aussi très-spirituelle et avait des réparties aussi vives qu'originales. En présentant la veuve Scarron à Louis XIV (on sait que madame Scarron était gouvernante des enfants de madame de Montespan), elle s'étendit en éloges sur le compte de cette dame, et ces éloges étaient si magnifiques, que madame Scarron perdit contenance. Lorsque la gouvernante se fut retirée, Louis XIV fit observer à madame de Montespan qu'elle venait de mettre à une rude épreuve la modestie de la Scarron. Allons donc, sire, riposta la marquise, madame Scarron est une prude; ces femmes-là rougissent toujours et à propos de rien. Mais soyez convaincu que quelque éloge que j'aie pu faire de sa vertu, cette femme-là a encore une meilleure opinion d'elle-même que moi-même. La suite prouva que madame de Montespan avait bien jugé sa gouvernante.

(17) Pétrone, dans le dîner de Trimalcion, donne la description suivante d'une pièce d'argenterie merveilleuse... Sur les bords d'un grand bassin qui couvrait toute la table, on voyait les douze signes du zodiaque, placés en rond, et dans une égale distance; et sur chaque signe un mets qui y convenait. Sur celui du Bélier, il y avait un mouton; sur celui du Taureau, une pièce de bœuf; sur les Gémeaux, des rognons; sur les Poissons, deux barbeaux, et ainsi du reste. Au milieu de ce bassin, il y avait une assiette de miel, entourée de feuilles de vigne... Ce service était double; des esclaves enlevèrent le premier, et le second se trouva dessous. Des écailles de tortue, doublées d'or, contenaient des volailles, et dans le plat du milieu, qui représentait un crocodile sur le dos, se trouvait un lièvre avec des ailes, qui figurait Pégase. Dans les angles et les extrémités de la salle, on voyait quatre petits satyres, qui par plusieurs endroits du corps jetaient de la sauce, qui tombait dans un bassin, où il y avait des poissons qui semblaient nager en pleine rivière.

Les Romains, qui avaient des Apicius, des Lucullus et des Lépidus étaient donc, sous le rapport des arts culinaires, nos maîtres, et ils le seront encore longtemps.

(18) Les meubles d'argent, fauteuils, tables, dressoirs, etc., du château de Versailles furent envoyés par Louis XIV lui-même à la monnaie de Paris, pendant les années 1695, 1697 et 1698, pour venir en aide au trésor épuisé par la guerre, et soulager la misère du peuple. Beaucoup de rois de nos jours, qui ne sont pas absolus, n'en feraient pas autant. Ces meubles avaient coûté plus de 16 millions d'écus de six francs.

(19) Le cordon noir ou de Saint-Michel était exclusivement réservé aux savants, aux artistes et aux gens de lettres. Cette décoration avait d'autant plus de prix, qu'elle ne servait guère d'a-point à la corruption et à la vénalité.

(20) Le chef-d'œuvre de Philippe Asselin passa à la mort du duc de Vivonne (en 1688) entre les mains de la marquise de Montespan. A la mort de la marquise, le duc du Maine, son fils, hérita de cette riche galère, et la fit transporter à son château de Sceaux, où elle resta jusqu'à l'époque où le duc de Penthièvre, petit-fils du duc du Maine, et aussi charitable que son grand-oncle était prodigue et magnifique, le fit fonder dans une calamité publique, et distribua l'argent qu'il en avait retiré aux pauvres de son domaine, qui étaient considérables. L'orfèvre du roi, Philippe Asselin, laissa des élèves qui soutinrent dignement la renommée de l'orfèvrerie française; de ce nombre était le célèbre Germain, que Voltaire a immortalisé dans ses vers, et que l'illustre maréchal de Villars a honoré de son amitié.

LES TROIS BOSSUS

PAR AMÉDÉE DE BAST.

LA VEILLE DE LA BATAILLE DE NERWINDE.

A l'extrémité orientale de la plaine de Nerwinde, s'élevait, au dix-septième siècle, sur un coteau agrestement sillonné de bouquets de bois et de jaunissantes moissons, le château des Ramures. Ce manoir vénérable, dont l'architecture rappelait la sombre époque de la féodalité, après avoir longtemps appartenu aux comtes de Nassau, était passé entre les mains d'une famille protestante française qui s'y était établie depuis les dernières années du règne de Charles-Quint, et peu de temps après les massacres de la Saint-Barthélemy. Cette famille était originaire du Languedoc, et son nom patronymique était des Ramures. Le château avait fini par être appelé du nom de ses nouveaux possesseurs, et l'exil avait ainsi conquis sur la terre étrangère un titre et un souvenir de la patrie.

Ce fut dans ce château des Ramures que le maréchal de Luxembourg installa son quartier général peu de jours avant la bataille fameuse où le grand capitaine devait ajouter une palme immortelle aux lauriers déjà cueillis les années précédentes à Fleurus, à Leuze et à Steinkerke.

Le vieux baron des Ramures, quatrième du nom, était mort depuis vingt ans, laissant à sa veuve Jeanne-Marguerite de Montluc, comme lui d'origine française, le soin d'éteindre de nombreuses dettes qu'il avait contractées lors du siège de la Rochelle, sous le cardinal de Richelieu, pour secourir les protestants français, et d'élever une nièce orpheline et aveugle qu'il avait recueillie dès le berceau.

La dame des Ramures s'acquitta du premier point avec une rigide ponctualité. L'économie sévère dont elle usa dans la dépense de ses revenus, lui permit, en moins de quinze ans, de combler l'énorme déficit laissé par son époux ; elle purgea ses biens des hypothèques qui les grevaient, améliora ses terres, agrandit les dépendances de son château qu'elle répara à grands frais, et mit dans tous ses domaines un ordre admirable. Quant au second point, la nourriture et l'éducation de sa nièce, la châtelaine ne s'en occupa que médiocrement. Soit que son aptitude à débrouiller le chaos domestique l'empêchât de se livrer au plus doux sentiment de la nature, celui d'aimer et de s'attacher une puvre et frêle créature, sans fortune, et privée d'un sens qui double et triple les félicités humaines, soit qu'étrangère aux tendres émotions de la maternité (la châtelaine n'avait jamais eu d'enfant), la dame des Ramures eût le cœur fermé à tous les instincts affectueux, elle prit beaucoup moins de soucis de sa nièce que de son parc, de ses troupeaux et de ses fermes : la jeune aveugle vivait, ou plutôt végétait, comme une proscrite au milieu de sa propre famille.

Tabitha-Paisible, tel était le nom de la jeune aveugle, réunissait cependant dans sa personne tout ce qui attache les cœurs, tout ce qui enchaîne les sympathies ; elle était belle, et sa physionomie, d'une extrême distinction et d'une ineffable douceur, respirait je ne sais quoi de chaste et d'angélique, comme les têtes de Vierge de Daniel de Volterre ; sa

taille, haute et bien prise, avait toute la grâce possible, et lorsque Tabitha, vêtue d'une simple robe de mousseline et les cheveux épars, errait à tâtons dans les ombreuses allées du parc des Ramures, et caressait doucement, de ses petites mains blanches, l'écorce des vieux chênes, pour reconnaître son chemin, on l'eût prise volontiers pour une de ces druidesses de la Gaule, cherchant avec sa faucille d'or l'arbre qui recélait le gui sacré.

La dame des Ramures avait d'abord frémi en apprenant que le maréchal de Luxembourg s'était décidé à fixer le quartier général dans son château ; elle craignait la dépense qu'un tel hôte, entouré d'un nombre si considérable d'officiers et de serviteurs, pourrait lui occasionner. La châtelaine, de l'économie avait passé à la parcimonie, et de la parcimonie à l'avarice ; c'est la marche ordinaire de la passion de l'or. Ses inquiétudes étaient donc de véritables angoisses, et elle jetait un regard d'effroi sur ces brillants officiers qui devaient, dans son opinion, mettre bientôt à sec les celliers du manoir, épuiser les provisions de toute espèce qui dormaient dans ses greniers, et inaugurer l'orgie sous les lambris d'une demeure où jusque-là les mœurs rigides du protestantisme avaient régné dans toute leur austère gravité. Mais quand la dame des Ramures eut acquis la certitude que le général de l'armée française payait au comptant tout ce qu'on fournissait à ses officiers et à sa suite ; quand elle eut vu la discipline admirable que Luxembourg savait maintenir parmi ses soldats ; l'exquise urbanité des officiers, la politesse de tous, elle se félicita intérieurement du choix que le maréchal avait fait de son château pour quartier général, puisque, outre l'honneur d'être protégée par une si illustre hospitalité, elle aurait encore l'avantage de vendre à un prix fort raisonnable les produits amoncelés de ses métairies, de ses terres, de ses basses-cours et de ses vergers.

Mais la châtelaine ne s'applaudissait pas seule du séjour des Français dans le vaste domaine des Ramures. Tabitha-Paisible bénissait aussi l'arrivée de ces hôtes bienveillants, de ces soldats terribles sur le champ de bataille, mais humains, polis, généreux, compatissants dans les loisirs de la paix et dans les courtes trêves de la guerre. Jamais la jeune aveugle n'avait été l'objet de tant de soins, de tant d'égards, de tant de sollicitude. C'était à qui lui rendrait, parmi les officiers et les gens de la suite du maréchal, le plus d'hommages et de bons offices. René de Mibray, premier valet de chambre et secrétaire de M. de Luxembourg, se faisait entre autres remarquer par l'espèce de culte qu'il avait voué à Tabitha-Paisible. Dès que son service auprès du général en chef était terminé, René courait auprès de la jeune fille, lui offrait un bras courtois, la conduisait sous les plus frais ombrages, auprès des fleurs les plus suaves, près du nid du rossignol le plus mélodieux, et là, lui parlait de la France, la patrie de sa famille à elle, sa patrie absente à lui. Il lui apprenait la

noms des grands rois, des grands poètes, des grands guerriers et des grands artistes de cette glorieuse France, et tout cela avec bonheur, avec un orgueil d'homme et de citoyen ! car on n'est jamais si fier de son pays que lorsqu'on en est éloigné ? Quelquefois il lui récitait des vers de Corneille, de Racine, de la Fontaine, et la jeune fille, émerveillée de ces grandes pensées du *Cid* et de *Polyeucte*, de cette riche poésie de Britannicus et d'Athalie, de cette vive et profonde raison de Jean Lapin et de maître Gilles, rongissait de plaisir et d'émotion, et, les mains jointes, l'oreille tendue à cette harmonie inconnue, suspendait toutes les forces de son intelligence aux lèvres éloquentes de son compagnon. Un nouveau sens se révélait au cœur de Tabitha ; elle commençait à comprendre qu'à défaut des rayons de soleil qu'elle ne voyait pas, d'autres rayons pouvaient inonder son âme d'une félicité sans bornes et ces rayons étaient ceux de la poésie fille du ciel ! Souvent Tabitha témoignait le désir d'apprendre par cœur ces beaux vers qui la faisaient tour à tour frissonner ou transir, et René laissait alors tomber dans la mémoire de la jeune fille ces hémistiches un à un, comme des perles dans un vaisseau d'ivoire.

Ainsi, tandis que le château des Ramures était le théâtre des bruyants préparatifs d'une bataille sanglante, tandis que les échos de la vaste forêt retentissaient sans cesse du bruit des chariots de guerre, des fanfares, avant-coureurs de la mêlée, des hennissements des chevaux, des cris des soldats, des roulements sourds et prolongés des tambours, une pauvre fille aveugle et un pauvre jeune homme bossu, car René, tout grand et tout bien fait qu'il était d'ailleurs, avait une proéminence assez prononcée entre les deux épaules, s'enivraient, blottis au pied d'un vieux chêne, des parfums des fleurs et de la poésie et échangeaient par de chastes étreintes, par de douces paroles, par de délicates confidences, les pensées les plus secrètes et les douloureuses les plus amères de leur âme froissée par la bizarrerie de la nature et les lois intrangressibles de la société.

— Monsieur René, disait un jour Tabitha, je n'ai jamais regretté si amèrement le sens qui me manque, que depuis votre arrivée ici. Il me semble que j'aurais autant de plaisir à vous voir qu'à vous entendre.

— Oh ! mademoiselle, répondait René ingénument, je ne voudrais pas, moi, que vous me vissiez !

— Et pourquoi donc, monsieur René ?

— Pourquoi ? pourquoi ? mademoiselle, parce que je suis... bossu.

— Bossu ? ah ! qu'est-ce cela ?

René arracha un lis dont les corolles d'albâtre se penchaient sur la brune chevelure de la jeune fille, et le lui mettait entre les mains :

— Touchez ce lis, lui dit-il, sentez comme sa tige est droite et flexible... voilà comme vous êtes... voilà comme doit être la taille de l'homme, que Dieu a fait à son image. Moi, voilà comme je suis, ajouta-t-il en brisant la tige du lis en le couchant sur le bras de la jeune fille.

— Infortuné ! s'écria Tabitha, je ne suis donc pas seule malheureuse au monde !

— Oh ! non, mademoiselle, non, reprit René avec feu. Ma difformité m'a empêché de prendre le parti des armes, où ma naissance pauvre, mais noble, m'aurait facilité les moyens de parvenir. J'ai été obligé de réfréner les élans d'une ambition, et peut-être d'un courage qui m'auraient incité à entreprendre de grandes choses. Disgracié de la nature, objet de risée ou au moins de compassion pour mes semblables, je me suis jeté dans la servitude pour échapper à la raillerie incessante de ce monde qui n'épargne rien, ni les aberrations de la nature, ni les travers de l'esprit.

— Oh ! oui, interrompit Tabitha en soupirant et en faisant un retour sur sa propre infirmité, le monde délaisse ordinairement ceux à qui le Créateur a refusé ses dons les plus précieux. J'en sais quelque chose moi, monsieur René ; avant que vous ne vissiez ici, j'ignorais ce que valait au cœur une parole affectueuse, une sympathie fraternelle. Rebutée de tous, même des valets au logis, mon existence était un pesant fardeau... et cependant j'étais forcée de cacher mes larmes comme d'autres cachent leurs plaisirs ! Grâce à vous, monsieur René, la pauvre aveugle a appris à apprécier l'amitié qu'elle ne connaissait que de nom... et lorsque vous ne serez plus ici, — car vous allez nous quitter bientôt, après la bataille peut-être !... — eh bien ! je penserai à nos bonnes causeries, à vos instructifs entretiens, à la... pitié que vous m'avez témoignée, et alors je me trouverai moins malheureuse.

En prononçant ces paroles, la jeune fille éprouvait une émotion visible, et de ses yeux fermés, comme ceux d'une statue antique, descendaient deux larmes qui allaient se perdre sur l'albâtre de son sein.

— De la pitié ! mademoiselle, s'écria René en prenant la main de Tabitha, ah ! dites de l'amitié, de la reconnaissance, de l'...

— Non, vous avez beau dire, interrompit la jeune fille dont le tact ex-

quis avait reconnu dans l'agitation fébrile de René, la déclaration d'un sentiment qu'elle partageait peut-être sans vouloir l'autoriser, vous avez beau dire, M. René, j'aurais tant de plaisir à vous voir ! La voix est le timbre de l'âme, et votre voix est si pure ! Non, non, on ne peut être difforme avec une belle âme... Oh ! oui, je voudrais vous voir, répétait-elle encore en touchant légèrement le front de René.

— Eh ! que verriez-vous, mademoiselle, reprit René, un pauvre jeune homme doué peut-être de quelques utiles avantages de physionomie, mais disgracieux dans sa tournure, dans ses mouvements, dans sa démarche ; un paria de la création, un être qui n'a de l'homme que l'âme et le cœur, un grotesque enfin...

— Ne le croyez pas, mademoiselle, dit alors une voix, René de Mibray est bossu, c'est vrai, mais beaucoup moins que moi, beaucoup moins même que notre illustre patron, le maréchal de Luxembourg. René, mademoiselle, a une belle et imposante physionomie, un caractère d'ange, un esprit de démon : il est savant comme un docteur de Sorbonne, rangé comme un sage de la Grèce, et brave comme un gentilhomme, c'est tout dire. Si quelqu'un de nous trois, — car, mademoiselle, vous saurez que le château de madame votre tante enserre trois bossus : le maréchal de Luxembourg, René de Mibray et moi, — si quelqu'un, dis-je, a le droit de pester contre le sort, c'est moi, moi, Guymond Desbourval, qui ne suis pas plus haï que le feu nain de François I^{er}, Triboulet, de caustique mémoire, dont la tête assez semblable, pour la grosseur, à celle de Jupiter Olympien, se balance entre deux montagnes, Ossa et Pélion, et dont la voix nasillarde et chevrotante conviendrait mieux à un capucin qu'à un gentilhomme de vieille race, qui a l'honneur d'être, depuis plus de vingt ans, attaché à la glorieuse maison de Montmorency, dans la personne de M. le maréchal de Luxembourg, en qualité de premier maître d'hôtel.

Le survenant était en effet Guymond Desbourval, premier maître d'hôtel du maréchal de Luxembourg, et l'un des hommes les plus spirituels du dix-septième siècle, qui en a produit un si grand nombre. Guymond Desbourval était effroyablement contrefait ; mais sa laideur, dont il était le premier à rire, était accompagnée de si rares et de si nobles qualités, qu'on oubliait facilement sa difformité pour ne songer qu'aux grâces piquantes de sa conversation et à la variété pleine d'agrément de son esprit. Guymond Desbourval était auprès du maréchal de Luxembourg sur le même pied que Gourville était auprès du grand Condé. Les grands seigneurs d'alors ne se faisaient pas scrupule d'introduire dans leur intimité les hommes recommandables par leurs talents, leur bravoure ou leur esprit, fussent-ils dépourvus d'ailleurs de naissance et de fortune. La roture à cette époque était moins préjudiciable aux gens de lettres que la pauvreté aujourd'hui.

— René de Mibray, poursuivit Guymond, je viens donc vous chercher, comme un autre Renaud, et vous arracher des bras de votre Armide. C'est par l'ordre exprès de M. le maréchal. Il donne aujourd'hui, veille de la bataille, un grand dîner à tous les lieutenants généraux sous ses ordres, et il veut avoir toute sa maison auprès de lui. Hélas ! mon cher René, beaucoup de nos convives d'aujourd'hui n'existeront peut-être plus demain à pareille heure, et aux explosions enchanteresses des flacons de vin de Champagne succéderont bientôt les décharges bien autrement bruyantes de l'artillerie et de la mousqueterie. Préparons-nous donc à la mort par le plaisir, et humectons les lauriers à cueillir par des libations empruntées au falerne de la France. Il est bon de respirer, avant le combat, les arômes de la patrie, et Germanicus ne livrait point de bataille sans avoir préalablement répandu sa coupe de cécube sur l'autel de la Victoire. Allons, venez, René, venez ; le *morituri salutant* va se répéter encore dans les champs de Nerwinde.

René, aux premiers mots du maître d'hôtel, s'était levé.

— Je suis prêt à vous suivre, monsieur Desbourval, dit-il. Puis, se tournant vers Tabitha :

— Vous n'allez pas rester seule ici, mademoiselle ; nous permettez-vous de vous reconduire au château ?

— Hélas ! repartit la jeune fille, jardin, parc, château, c'est tout un pour moi, quand vous n'êtes plus à mes côtés. Mais n'importe, je vous suis ; et, si je ne puis voir les héros qui demain vont verser leur sang pour le triomphe de la France, du moins je tâcherai de les entendre. Ah ! il y a aussi de la poésie dans la conversation des guerriers, la veille d'une bataille.

— Il y a plus que cela, mademoiselle, repartit Guymond, il y a de la philosophie.

La jeune fille se mit en marche, appuyée sur le bras du maître d'hôtel et de René. En voyant ainsi cette noble et belle vierge s'avancer majestueusement entre deux bossus, l'imagination se reportait à ces époques fabuleuses où les fées bienfaisantes descendaient sur la terre escortées de mains difformes ou de lutins capricieux pour semer sur le seuil des châteaux et des chaumières, des fleurs, des talismans, des gâteaux et des perles.

LE FESTIN DE M. LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG

A l'issue du conseil de guerre qui avait été tenu au château des Barmes, pour régler l'attaque du lendemain et arrêter la place de bataille des différents corps, le maréchal de Luxembourg avait retenu à dîner les lieutenants généraux, les maréchaux de camp et les mestres de camp de la cavalerie, et les colonels des quatre plus vieux régiments de l'armée : Picardie, Navarre, Champagne et Normandie. Une table de quarante convets avait été dressée, et chacun s'y assit selon l'ordre de la hiérarchie militaire et de l'ancienneté.

Le général en chef, ayant à sa droite le prince de Conti (1), et à sa gauche le plus vieux colonel de l'armée, le marquis de Champillac (2), commandant le régiment de Navarre, occupait le centre de cette table martiale, qui réunissait l'élite des soldats de la France. Dans une salle voisine de la salle du festin, la musique du régiment des gardes, et celle des deux compagnies des mousquetaires, exécutaient, par intervalle, des symphonies guerrières. Tous les drapeaux des régiments de l'armée, appendus circulairement aux murailles de la salle, présentaient un aspect imposant : la plupart de ces drapeaux, mutilés et troués par la mitraille aux batailles de Fleurus, de Leuze et de Steinkerque, étalaient leurs glorieuses blessures, et répandaient autour des convives un parfum d'honneur, de poudre et de gloire.

Le maréchal de Luxembourg avait affecté de déployer dans ce banquet tous les prestiges de la puissance du commandement militaire. Derrière son fauteuil se tenait debout son capitaine des gardes (2), son premier maître d'hôtel, Guymond Desbourval, son valet de chambre, René de Mibray, tous trois en habits de cérémonie. Des valets à la livrée du roi faisaient le service de la table, et à la porte de la salle du festin veillaient deux sentinelles, dont les pertuisanes à treffe d'or chatoyaient capricieusement aux rayons du soleil.

— Eh bien, monseigneur, dit le maréchal au prince de Conti, le jour si désiré par vous va enfin arriver. Le prince d'Orange se décide à recevoir la bataille. Les reconnaissances que j'ai faites ce matin, et les renseignements que m'ont donnés depuis ces messieurs, ajouta-t-il en désignant les maréchaux de camp, ne me laissent aucun doute sur les intentions de l'ennemi. Monseigneur, de la prudence surtout ; ne prodiguez pas votre vie, comme à Steinkerque ; songez que je suis responsable de votre personne au roi et à la France.

— Mon cher maréchal, repartit le prince de Conti en riant, donnez-moi, vous, ainsi que ces messieurs, l'exemple de la circonspection en face de l'ennemi. Sinon, vous ne trouverez pas mauvais que j'agisse comme tout le monde. Un prince du sang de France, monsieur, est trop heureux d'affronter les mêmes périls que vous. Ce serait un triste privilège de la naissance que de ne pouvoir point mêler son sang, dans l'occasion, à celui de tant de braves soldats qui combattent pour la gloire du roi et de la France.

Un murmure approbateur circula dans l'assemblée : le prince de Conti venait de faire vibrer, dans tous ces cœurs de lions, la corde sublime de l'amour de la patrie.

— Monseigneur, dit le vieux marquis de Champillac, s'il m'était permis d'ajouter un mot à ce que vient de vous recommander M. le maréchal, je vous dirais, avec tout le respect que je vous dois, qu'un grand prince tel que vous, dont l'existence est utile et nécessaire à l'Etat, ne doit point se jeter dans la mêlée, le pistolet au poing, comme un mousquetaire, ainsi que vous l'avez fait à Steinkerque. Je serais votre grand-père, mon prince, et mes cheveux blancs m'autorisent à vous tenir ce langage, qui n'est point celui d'un courtisan, mais celui d'un soldat. Une victoire qui nous coûterait votre personne n'en serait plus une, ni pour la France, ni pour l'armée.

— Mon cher colonel, répondit le prince de Conti, avec une grâce charmante, quand j'aurai reçu comme vous, dix-huit blessures sur le champ de bataille, quand mes cheveux auront blanchi, non par le poids des ans mais par les fatigues et les vicissitudes de la guerre, comme les vôtres, alors je serai peut-être un peu plus ménager de mes jours. Vous voyez que je ne vous prendrai point alors pour modèle, mon brave colonel, puisque, malgré votre âge et vos blessures, on vous voit toujours le premier sur la brèche, le premier à l'attaque et le dernier à la retraite.

— A soixante-seize ans, monseigneur, ce qu'un vieux soldat a de mieux à faire, c'est d'attendre la mort contre la hampe de son drapeau, répliqua le marquis de Champillac.

— Quelqu'un, parmi vous, messieurs, dit le maréchal de Luxembourg,

en s'adressant aux plus jeunes maréchaux de camp, s'est-il approché des lignes de M. le prince d'Orange ?

— Le je les ai considérées à une portée de mousquet, monsieur le maréchal, répondit le comte d'Harcourt.

— Eh bien ? fit Luxembourg.

— Elles sont formidables, reprit d'Harcourt, et M. le prince d'Orange y fait élever constamment de nouveaux retranchements qui seront imprenables.

— Monsieur, interrompit Luxembourg froidement, ce mot-là n'est pas français. M. le prince d'Orange élève des retranchements, eh bien, nous les prendrons, c'est moi qui vous le dis.

— Je serais désolé, monsieur le maréchal, reprit d'Harcourt, qui sentit aussitôt toute l'inopportunité et toute la maladresse de sa réponse, que vous prissiez ce que je viens de dire pour une opinion arrêtée. J'ai mal exprimé ma pensée, j'ai voulu donner à entendre que ces retranchements étaient faits et armés selon toutes les règles de l'art.

— Monsieur le comte, répliqua Luxembourg, j'avais déjà donné une interprétation française à vos paroles — un homme de votre nom et de votre courage ne peut pas penser autrement qu'il n'agit.

En ce moment, un aide de camp du maréchal de Luxembourg entra tout essoufflé dans la salle.

— Monsieur le maréchal, dit-il, un homme a franchi nos avant-postes, et s'est fait arrêter par nos vedettes. Il demande instamment à vous parler, et prétend qu'il a des choses de conséquence à vous communiquer.

— Quel est cet homme ? fit Luxembourg.

— Une manière de paysan, un rustre dont le langage n'est pas très-intelligible, mais qui semble pourtant doté d'une finesse peu commune. Il m'a chargé de vous remettre cette noix, et il m'a dit en me la donnant : M. le maréchal de Luxembourg ne l'aura pas plutôt ouverte, qu'il saura que je suis ici et qu'il me fera venir.

Le maréchal prit la noix, l'ouvrit avec son couteau, retira de l'intérieur un petit morceau de papier qu'il lut attentivement, et dit :

— Voilà un excellent plat de dessert qui ne se trouvait pas sur le menu de mon maître d'hôtel. Qu'on m'amène cet homme, ajouta-t-il en s'adressant à l'aide de camp, et qu'on le traite bien.

Puis se tournant vers le prince de Conti :

— Je vous demande pardon, monseigneur, d'avoir brisé si incongrûment devant vous la missive de bois qui m'était adressée, mais vous savez qu'un général d'armée n'est point obligé d'observer les convenances à son quartier général, comme à l'Oeil-de-Bœuf.

Un indice, un renseignement, une vague rumeur, rien n'est à négliger pour lui. Au surplus, vous allez voir mon correspondant ; c'est tout bonnement une de ces créatures auxquelles l'appât d'un gain considérable fait braver cent fois une mort cruelle et ignominieuse. Mon espion, *puisqu'il faut l'appeler par son nom*, poursuivit Luxembourg, est un intrépide coquin, qui prend tous les costumes, qui parle tous les idiomes et qui contrefait tous les tons. Il va paraître aujourd'hui devant vous sous l'habit d'un bûcheron ; une autre fois, si la guerre continue, vous ne serez pas surpris de le reconnaître sous les vêtements d'un ecclésiastique, d'un bourgeois ou d'un soldat.

— C'est un Protée, fit le prince de Conti.

— Un véritable Protée, reprit le maréchal, dont le *Pastor Aristane* est une bourse bien garnie de pistoles. Mais le voici, je pense.

L'espion, en effet, ne tarda pas à paraître, les yeux bandés et escorté de quatre gardes du maréchal. Luxembourg lui fit ôter son bandeau, et l'espion, après avoir roulé ses yeux de condor sur tous les convives, sans effronterie, mais aussi sans timidité, les reporta sur le maréchal et attendit les questions.

— Eh bien, Eyben, vous voilà ? dit le général, vous ne voulez donc pas me laisser surprendre demain, comme à Steinkerque (4) ?

— Votre Seigneurie n'ignore pas qu'il n'y eut aucunement de ma faute, répondit Eyben. Je m'étais présenté à vos avant-postes, et, comme aujourd'hui, j'avais été repoussé. L'idée ne me vint pas alors d'employer le stratagème dont j'ai usé ce soir.

Le prétendu bûcheron, qui s'était exprimé en mauvais patois flamand avec l'aide de camp du maréchal, parlait en ce moment très-facilement le français.

— C'est possible, fit Luxembourg. Et vous venez me donner les renseignements promis, Eyben ?

— Oui, monseigneur.

— M. prince d'Orange est toujours bien résolu à nous attendre dans ses retranchements (5) ?

— Plus résolu que jamais, monseigneur, et il se flatte de remporter demain une victoire éclatante. Il a rappelé autour de lui les divers corps qui manœuvraient sur ses derrières, et il attend encore cette nuit des renforts considérables.

— Vous connaissez le chiffre au juste de ses forces, Eyben ?

— Oui, monseigneur, et j'aurai l'honneur de vous donner tous les éclaircissements désirables.

— Pas à moi, mais à Artagnan, comme d'habitude..... et cette nuit même.

Puis, après un moment de silence :

— Que fait-on au camp de M. le prince d'Orange ? reprit Luxembourg.

— On est dans la joie et dans l'allégresse, répondit l'espion, car les soldats, électrisés par la présence de Guillaume, disent tous que l'armée française sera demain battue à plates coutures.

— J'espère, messieurs, s'écria le maréchal en promenant sur ses convives un regard plein de confiance et de noblesse, que demain nous leur donnerons un éclatant démenti.

— Et, reprit Luxembourg, que fait et que dit M. le prince d'Orange ?

— Oh ! il se donne des mouvements incroyables pour son plan de bataille ; il parcourt ses retranchements et ses lignes, encourageant les soldats, caressant les officiers, complimentant les généraux, et promettant à tous la victoire. Toujours à cheval, toujours alerte, il semble se multiplier pour se montrer aux troupes dans vingt endroits différents.

— Messieurs, s'écria Luxembourg, c'est un digne ennemi que nous avons en tête. Il y a de la gloire à vaincre un tel homme. Et comment s'exprime M. le prince d'Orange sur l'armée française et son général ? demanda Luxembourg.

— En termes assez peu polis, répliqua l'espion. Il a donné des sobriquets à vos régiments : il appelle le régiment de gardes, *des pierrots* ; le régiment de Picardie... (6).

— Assez ! assez ! interrompit Luxembourg... Et que dit-il de moi ?

— Oh ! monseigneur, je n'oserai jamais vous rapporter les paroles de M. le prince d'Orange...

— Pourquoi ?

— Parce que, monseigneur, elles sont trop... trop malhonnêtes.

— Dis toujours.

— Monseigneur !...

— Je te l'ordonne, parle.

— Eh bien, monseigneur, il a dit tout haut (historique) : *Je ne pourrai donc jamais battre ce bossu-là !*

— Bossu ! qu'en sait-il, s'écria Luxembourg avec un mouvement héroïque, il ne m'a jamais vu par derrière.

Puis, ce moment de sublime amour-propre passé, le maréchal se retourna vers son premier maître d'hôtel et son premier valet de chambre, et leur dit en souriant :

— Mes amis, vous voyez comme on nous traite !

Le feu du courage était monté au front de René de Mibray. Cet élan d'indignation et de bravoure, qui agite dans certaine circonstance les cœurs généreux, lui fit oublier un instant et son humble condition et sa nature défectueuse, et le silence respectueux qu'il devait garder au milieu d'une si imposante assemblée.

— Monseigneur, dit-il à son maître, depuis bientôt dix ans que j'ai l'honneur d'être à vous, je ne vous ai jamais rien demandé : accordez-moi aujourd'hui une faveur.

Luxembourg le regarda fixement.

— Que veux-tu, René ?

— La permission de combattre demain sous vos yeux, comme volontaire dans les rangs des grenadiers de Navarre. Monseigneur, je vous demande cette permission, non pas comme une faveur, mais comme une grâce.

Tous les convives étaient sous l'influence du double sentiment de la compassion et de la curiosité. Il était beau de voir un pauvre jeune homme, disgracié de la nature, briguer l'honneur de combattre dans les rangs des plus intrépides.

— René répondit le maréchal après quelques moments de silence, je t'accorde ce que tu me demandes. Es-tu content ?

— Oh ! monseigneur, fit René en s'inclinant devant le maréchal.

— Puisque vous êtes en train de tout accorder, monseigneur, dit Guymond Desbourval, octroyez-moi donc aussi le droit de guerroyer demain. Je ne me mêlerai pas aux grenadiers du régiment de Navarre comme René qui est bel homme en comparaison de moi, mais je ferai le coup de pistolet avec les mousquetaires, et que Dieu me confonde, si pas un ira aussi bien que moi.

La prière de René avait touché ; la demande de Guymond fit presque sourire les convives. Guymond, nous l'avons dit, était si horriblement contrefait, que l'idée même de le voir transformé en soldat était bouffonne.

— Y penses-tu, Guymond ? fit le maréchal.

— J'y pense, et très-sérieusement, monseigneur, répliqua le maître d'hôtel, et si sérieusement, que si vous ne jugez pas à propos de me gratifier de cette petite faveur, je prendrai moi-même la liberté de vous désobéir.

— Mais, mon pauvre Guymond...

— Je sais tout ce que vous allez m'opposer, monseigneur, interrompit Guymond, qui avait son franc-parler avec le maréchal, et qui usait, dans cette occasion, de son privilège de tout dire ; mais je vous ferai obéir, avec tout le respect possible, qu'un cœur d'homme peut battre dans le corps d'un monstre, et qu'un bon coup d'escopette, tiré froidement par un bossu, peut encore mieux faire vider les arçons à un grenadier à cheval, eût-il six pieds de haut. Monseigneur, c'est ici la cause des bossus français que je prétends défendre, et il est temps de prouver à M. le prince d'Orange et à l'Europe, que les enfants de la France, qu'ils soient droits ou difformes, ont tous dans l'âme la vertu qui fait les grands capitaines et les braves soldats.

Cette flatterie indirecte, mais délicate et de bon goût, fit rire le maréchal de Luxembourg, et toute la compagnie partagea l'hilarité de l'amblytrion, en louant le dévouement, le courage et l'esprit de Guymond Desbourval.

— Allons, Guymond, tu te battras aussi, fit le maréchal. Messieurs, ajouta Luxembourg en se levant de table, vous voyez ce qu'on peut attendre d'une nation qui inspire aux plus chétifs de ses enfants de si rares et de si nobles témoignages de patriotisme. Soyons fiers de notre pays, messieurs, et augmentons sans cesse, pour la gloire du roi et de la France, l'héritage d'honneur que nous ont laissé nos aïeux.

Tout le monde s'était levé. Luxembourg prit un verre de vin de Champagne, et porta la santé de Louis XIV. Ce toast fut salué par des cris de Vive le roi ! et par les fanfares de la musique militaire.

— Messieurs, reprit Luxembourg, retournez à vos cantonnements respectifs. Mes aides de camp vous porteront cette nuit mes derniers ordres ; et à la pointe du jour, trois coups de canon, tirés du parc de ce château, vous donneront le signal d'entrer en ligne. Adieu, messieurs ; à demain !

Puis, se tournant vers son capitaine des gardes, et désignant Eyben :

— Qu'on garde cet homme à vue, dit-il, et qu'on ne le laisse communiquer avec personne.

Et Luxembourg, se rapprochant de l'espion :

— Eyben, ajouta-t-il, demain, si tes déclarations sont inexactes, tu seras pendu à la grand'garde du camp !... Si, au contraire, tu as dit vrai, cinq cents louis d'or récompenseront ton zèle.

— Monseigneur, je suis sûr de les avoir.

— Tant mieux pour toi, fit Guymond Desbourval ; quant à nous, mon cher René, allons nous préparer au combat ; il faut que vous et moi gagnions nos éperons dans la journée de demain, et que l'histoire dise un jour qu'un illustre bossu a fait triompher les drapeaux de la France dans les champs de Nerwinde, et que deux autres bossus ont contribué de toutes leurs forces au gain de la bataille. Je n'ai certes pas la prétention de tailler de la besogne à M. l'évêque de Meaux ; mais, à défaut d'oraisons funèbres, nous aurons, si nous succombons, l'estime des honnêtes gens et une larme de la patrie victorieuse.

— Ce sera la plus belle et la plus noble des récompenses, fit René, et trois fois fortunés ceux qui l'obtiennent au prix même de leur sang !

LE JOUR DE LA BATAILLE DE NERWINDE.

Le château des Ramures, naguère si plein de bruit, était calme et silencieux. Au fracas des armes, au son des instruments de guerre, au *Qui vive ?* des sentinelles avait succédé une sombre et taciturne placidité. Le soleil brillait au ciel, mais les oiseaux ne chantaient pas, et la nature tout entière semblait être engourdie ; à peine quelques cigales babillardes révélaient-elles sous le feuillage du parc la présence d'une saison chère aux moissonneurs. Tous les objets paraissaient avoir pris une teinte funèbre, et le lézard dans le creux des murailles, l'araignée dans sa toile tremblante, le lièvre dans son gîte étroit, étaient comme frappés d'immobilité. De nombreuses troupes de corbeaux qui planaient dans l'immensité du ciel rompaient seules le silence de tous les êtres, par leurs croassements de joie ; ils sentaient les hécatombes humaines qu'on allait livrer à leur voracité.

C'est qu'à moins de deux lieues du château des Ramures se dénouait le drame stratégique le plus sanglant du siècle ; c'est qu'à peu de distance de ce manoir féodal, témoin de tant de combats depuis quatre cents ans, plus de cent mille hommes se battaient avec un acharnement sans exemple, et se disputaient pied à pied un terrain encombré déjà de morts et de mourants.

Les décharges d'artillerie et de mousqueterie se succédaient sans relâche et faisaient trembler le sol à plusieurs lieues de distance. Les vapeurs épaisses de la poudre s'élevaient dans les airs comme des nuages, et interceptaient parfois les rayons du soleil ; parfois aussi on entendait les rugissements des soldats et les cris plaintifs des blessés qui perçaient les profondeurs de l'espace et couvraient le bruit des tambours, les aigres arpeges des fifres, les vagissements de la trompette et le roulement des timbales. C'était tantôt un tumulte de géants, et tantôt un silence de mort plus effroyable encore.

Dès le matin, la dame des Ramures avait rassemblé tous ses domestiques dans la vieille salle d'armes du château, et leur avait dit : Mes enfants, non loin d'ici, deux puissantes armées vont en venir aux mains : Des hommes, des chrétiens vont s'entrégorger sans savoir pourquoi, hélas ! préparez-vous tous à secourir les blessés quels qu'ils soient, sans distinction d'uniforme, car tous ces hommes sont mes frères en Jésus-Christ. Coupez ces linges, façonnez des bandes, des compresses, faites de la charpie. Pendant que vous serez occupés à ces pieux exercices, je vous ferai la lecture de la Bible, et nous puiserons tous, dans les divins enseignements de ce livre, la force nécessaire pour supporter les maux de la guerre et les afflictions de la vie.

Tout le monde avait obéi ; hommes, femmes et enfants s'étaient groupés autour de la châtelaine et travaillaient avec ferveur. Les femmes et les enfants parfiaient de vieux linge ; les hommes éventraient des sacs de laine pour en faire des matelas à l'usage des blessés. La dame des Ramures, assise dans sa chaise de bois de chêne sculpté, vêtue de noir et les lunettes de corne sur le nez, lisait lentement les versets de la Bible, et s'interrompait de temps à autre pour rassurer ses gens et les exhorter à la patience et à la résignation aux décrets de la Providence. Quelquefois l'explosion d'une mine ou la détonation de soixante pièces d'artillerie, que la direction du vent semblait rapprocher, faisait courber la tête à toute l'assistance ; la dame des Ramures seule ne bougeait pas, et continuait sa lecture à haute voix, sans laisser paraître la moindre émotion. C'est qu'il y avait du vieux sang français dans les veines de cette femme, de ce sang militaire qui égalise les sexes dans les grands périls, et qui jette les Jeanne d'Arc et les Jeanne Hachette dans l'armure des héros.

Tabitha-Paisible était assise au pied de sa tante sur un petit pliant de velours d'Utrecht. La jeune aveugle n'avait pas voulu rester oisive, et ses jolis doigts faisaient aussi de la charpie ; mais lorsque les échos de la vaste salle gémissaient sous les lointaines explosions des canons ou sous le sec grondement des feux de pelotons, elle s'arrêtait tout à coup, levait sa noble tête comme un cygne menacé par le chasseur, et semblait vouloir planer par les yeux de l'intelligence sur le champ de bataille que son imagination lui forgeait.

— Travaillez donc, Tabitha, disait alors la dame des Ramures, et écoutez, non le vain bruit des hommes en fureur, mais la parole de Dieu.

Et la jeune fille reprenait à tâtons et d'une main tremblante, son ouvrage délaissé, penchait sa mélancolique figure sur la chaise de sa tante, et pleurait en silence.

Car Tabitha n'ignorait pas que son ami, son guide, son consolateur, se battait. René de Mibray avait cru devoir informer la jeune fille de la résolution qu'il avait prise ; le matin même, avant de partir avec M. le maréchal de Luxembourg, René avait fait ses adieux à Tabitha, adieux peut-être éternels ! Et il lui avait dit, en déposant un baiser respectueux sur sa main : Mademoiselle, je vais faire de mon mieux pour mériter votre amitié. Dans ce peu de mots, il y avait tout un thème de roman que la jeune fille avait brodé de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, de

l'espérance et de l'amour, dans le chaste tabernacle de sa pensée ; mais chaque coup de canon venait ébranler le fragile édifice de son bonheur, de ses illusions chères ; cet éclat de la foudre des batailles n'avait-il point atteint son ami ? René ne tombait-il point sous le choc des bataillons ennemis ? Elle se le figurait alors, étendu sur le champ de carnage, sans mouvement et sans vie... et elle se remettait à pleurer. Ses yeux, hélas ! ne lui servaient qu'à cela !

Ce n'était pas sans raison que Tabitha frémissait pour les jours de René ; jamais bataille n'avait été plus chaudement et plus intrépidement disputée que la bataille de Nerwinde.

Le prince d'Orange, dont l'armée était d'un tiers plus forte que l'armée française, avait convert sa ligne de bataille de retranchements hérissés d'une nombreuse artillerie. Il fallut emporter ces retranchements les uns après les autres à la pointe de la baïonnette, et, ce premier obstacle surmonté, combattre encore d'épais bataillons qui se tenaient immobiles derrière ces remparts improvisés, comme de seconds remparts vivants. Les Français, repoussés trois fois par une grêle de boulets et de mitraille, revinrent trois fois à la charge, et parvinrent enfin à se rendre maîtres de ces redoutes qui vomissaient par cent bouches d'airain la destruction et la mort.

Le régiment de Navarre soutint sa vieille réputation de bravoure ; il attaqua avec un élan admirable la gauche de l'ennemi ; cependant, rebuté par deux attaques successives, et démoralisé par la perte de son colonel et de soixante officiers, il hésitait à braver une troisième fois les flots de mitraille qui décimait ses rangs déjà éclaircis, lorsqu'un grenadier volontaire s'élança hors des rangs de la compagnie colonelle (7), gravit l'escarpe du retranchement, tue de sa main un officier ennemi, s'empara du drapeau qu'il portait, et le jeta aux soldats de Navarre. « Mes camarades, s'écrie-t-il, il y a encore d'autres drapeaux à prendre, suivez-moi ! » A cette héroïque invitation, les soldats français se précipitèrent avec une nouvelle ardeur, les baïonnettes se croisent, les épées étincellent, les grenades éclatent, et le retranchement est emporté.

Ce grenadier volontaire était le bossu René de Mibray.

A la droite de l'ennemi les succès étaient les mêmes pour l'armée française. Ce fut alors que le maréchal de Luxembourg, pour fixer la victoire, attaqua en personne le prince d'Orange, à la tête des mousquetaires de la maison du roi et de quatorze bataillons. Cette brillante attaque, où l'on vit trente officiers généraux, l'épée à la main et à pied comme les soldats, guider la colonne et rivaliser avec les grenadiers de courage et d'audace, acheva la défaite de l'armée du prince d'Orange, qui se mit immédiatement en retraite.

Deux cents mousquetaires furent tués à cette attaque et parmi les blessés, sur la crête du retranchement, on trouva Guymond Desbourval, qui avait voulu vaincre ou mourir sous les yeux de son maître en partageant ses dangers.

Toute la ligne était nettoyée, tous ces retranchements formidables, élevés si péniblement par Guillaume, étaient couverts de soldats français, et le drapeau de Louis XIV flottait majestueusement sur les parapets teints du sang de leurs défenseurs. L'armée était dans l'ivresse de la victoire, les soldats mettaient leurs chapeaux au bout de leurs fusils en faisant retentir l'air des cris de *vive le roi !* Les officiers s'embrassaient.

On s'empressait autour du maréchal de Luxembourg, qui, calme et tranquille au milieu de voluptés d'un triomphe, comme au milieu du feu, décernait à chacun les éloges qui lui étaient dus, consolait les blessés, et promettait à tous les grâces du roi et les bénédictions de la patrie.

Après ces premiers moments donnés à la politique militaire et à l'humanité, le maréchal écrivit, assis sur un canon démonté des retranchements du prince d'Orange, sur un chiffon de papier, cette lettre au roi, qui restera à jamais comme un modèle de modestie, de précision et de laconisme chevaleresque :

« Artagnan, qui a bien vu l'action, en rendra bon compte à Votre Majesté. Vos ennemis y ont fait des merveilles, vos troupes encore mieux. Pour moi, Sire, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos ordres. Vous m'avez dit de prendre une ville et de donner bataille : je l'ai prise et je l'ai gagnée.

« Le maréchal DE LUXEMBOURG. »

Le maréchal de Luxembourg, après avoir donné ses derniers ordres sur le champ de bataille pour la marche des troupes et la poursuite du prince d'Orange, revint, entouré de son nombreux état-major, à son quartier général, au château des Ramures. A la suite du maréchal, deux cents chevaux traînaient les pièces de canon prises sur les ennemis et un détachement de mousquetaires portait les trente-quatre drapeaux, trophées glorieux de cette sanglante journée. Une litière portée par quatre valets à la livrée du maréchal cheminait doucement en arrière, escortée pieusement par un grenadier du régiment de Navarre. Cette litière transportait Guymond Desbourval, dont les deux jambes avaient été labourées profondément par un boulet, et le grenadier de Navarre était René de Mibray.

Guymond, malgré les atroces souffrances qui l'étreignaient, n'avait rien perdu de son heureux naturel. Sa gaieté dominait ses angoisses, et il était encore épicurien sous la faux de la mort.

« René, dit-il au grenadier, nous devons être satisfaits. Tous trois,

M. de Luxembourg, vous et moi, avons réhabilité les bossus dans l'esprit de M. le prince d'Orange. L'affaire a été chaude, parbleu, et je n'ai jamais entendu un concert si bien fourni de haute musique. Enfin voilà qui est réglé, Dieu merci ! nous leur avons amplement rendu la monnaie de leurs pièces à ces mangeurs de fromage... Ce qui me fâche, mon pauvre René, c'est de ne pouvoir jouir des fruits de la victoire... Je suis un homme occis... mon ami... et j'aurais pourtant eu tant de bonheur à célébrer notre triomphe avec quelques bouteilles de vin de Chambertin ou de Champagne !

— Eh ! mon cher Guymond, qui vous dit donc que vous ne pourrez pas un peu plus tard faire vos libations en l'honneur de nos armes. On ne meurt pas de toutes les blessures, répliqua René.

— Oh ! je mourrai des miennes, René ; c'est une chose prévue d'avance, et je ferai aussi bien, par ma foi ! car si nos Esculapes sont obligés de me retrancher les deux jambes que cet impertinent boulet a si cruellement endommagées, que me restera-t-il donc ? un torse de Lapon, et de quel Lapon encore, d'un Lapon bossu ! Oh ! tenez, René, je frissonne rien que d'y penser, je serais trop laid... j'aime mieux mourir.

— Il faut vivre, au contraire, mon cher Guymond, il faut vivre pour continuer à aimer et à servir notre glorieux maréchal, qui a pour vous tant d'affection...

— Cela est vrai, René, car c'est lui-même qui a ordonné ma translation au château des Ramures ; il veut m'avoir auprès de lui, blessé comme bien portant... il m'a embrassé même, je crois, du moins on me l'a dit, lorsque j'étais étendu comme un crocodile sur cette infernale redoute... Mais, que diable ferait le maréchal d'un maître d'hôtel qui n'aurait plus de jambes... ou des jambes de bois ; et tourné comme je le serais ! Oh ! cela serait hideux et passerait les bornes de la plaisanterie... Mais vous, René, mon ami, vous aurez été plus heureux que moi, tant mieux, vous êtes plus jeune et plus à même de goûter la vie... Qu'avez-vous fait de votre côté ?

— Ma foi, Guymond, j'ai fait comme les autres, j'ai brûlé des cartouches, j'ai donné des coups de baïonnette ; je n'en ai pas reçu, par exemple...

— Comment ! René, vous n'en avez pas reçu ? Mais, si mes yeux ne sont pas tout à fait éteints par le sang que j'ai perdu et que je perds encore, il me semble que votre uniforme est tailladé comme un haut-de-chausses espagnol.

René se regarda et vit, en effet, son habit lacéré par les coups de baïonnette.

— Et votre figure... un coup de sabre, par ma foi, que votre plaque aura amorti... Et votre bonnet !

René porta la main à sa figure, il la retira pleine de sang ; il ôta son bonnet à poil qu'il secona, et une vingtaine de balles s'en échappèrent et roulèrent sur le pavé de la route.

— Ce n'est que comme cela que vous vous retirez de la bataille, reprit Guymond ; à la bonne heure, René, mon ami.

— Tout cela est moins que rien, fit René.

— Tout cela est beaucoup, René, et prouve tout ce que vous ne dites pas. Néanmoins vous êtes dans un meilleur état que moi... Pourquoi ne vous ai-je pas suivi dans les rangs de Navarre, peut-être serais-je encore de ce monde ; mais la crainte du ridicule... C'est aujourd'hui, René, qu'on s'aperçoit que le ridicule tue un homme.

— Pas toujours, Guymond ; et ce ridicule dont vous parlez ne peut pas atteindre l'homme qui prend les armes pour défendre et glorifier son pays.

— Vous avez raison, René, je crois que si nous retournions en France, personne ne s'aviserait de rire de la bosse de M. le maréchal, de la vôtre et de la mienne, qui dame le pion aux deux vôtres. Le corps des bossus nous doit des statues, et nous ne les aurons pas volées, ni les uns ni les autres.

Ce fut en discourant de la sorte que le cortège arriva au quartier général. La dame des Ramures vint au-devant du maréchal, qu'elle accueillit avec toute la grâce et l'amabilité dont elle était susceptible.

— Vous voyez, madame, dit M. de Luxembourg à la châtelaine, que votre hospitalité nous est douce et agréable : nous y revenons dans toutes les fortunes.

Le maréchal ordonna que son maître d'hôtel Guymond fût l'objet des soins les plus assidus de la part de ses propres chirurgiens, et se retira avec quelques-uns de ses lieutenants généraux dans son cabinet, pour rédiger les dépêches qu'on devait envoyer le lendemain à la cour, et qu'Artagnan ne devait précéder que d'un jour.

Pendant que les canonnières parquaient leurs canons, pendant que les mousquetaires suspendaient les drapeaux conquis aux voûtes du château des Ramures, René de Milbray s'était mis en quête de Tabitha-Paisible, qu'il brûlait de revoir. Il parcourut vainement le château et les jardins sans la rencontrer. Enfin, après de nouvelles recherches, il l'aperçut dans le parc, au même endroit où, la veille, ils avaient causé si longuement, jusqu'à l'apparition de Guymond Desbourval. La jeune fille était agenouillée ; elle semblait prier, et tenait dans ses mains le lis brisé que René lui avait donné. Quel était l'objet de sa dévote méditation ? Priait-elle pour le salut de son ami ? Était-ce des actions de grâces qu'elle rendait au ciel pour avoir épargné les jours de celui qu'elle aimait presque à son insu ? Dieu seul et elle le savaient. René, à l'aspect de Tabitha, demeura immobile, et attendit, pour adresser la parole à la jeune aveugle, qu'elle eût achevé son pieux exercice.



Capitaine René de Milbray, je vous salue !

Tabitha, après quelques moments encore de méditation, se releva, s'appuya contre le vieux chêne dont le dôme de feuillage lui avait servi de temple, porta à ses lèvres le lis brisé, puis, se croisant les bras, le cou tendu, l'oreille au guet, tâcha, à l'aide de l'ouïe, qui est la vue des aveugles, de saisir tous les bruits qui partaient du château.

— Mademoiselle Tabitha, dit alors René, d'un timbre de voix si doux, que les cris des grillons maraudeurs la couvraient presque, pardonneriez-vous à René de Milbray de veur troubler votre solitude ?

Aux accents de cette voix bien connue, une teinte de pourpre s'étendit sur tous les traits de la jeune aveugle ; son cœur bondit dans sa poitrine, ses genoux tremblèrent... Elle s'assit, et laissa tomber en même temps de ses mains le lis, chaste et candide indice des mystères de son âme.

— C'est vous, monsieur René ! fit Tabitha en tâchant de donner à sa voix une inflexion qui ne trahit pas son trouble, c'est vous ! Que Dieu soit béni de vous avoir préservé des coups de l'ange exterminateur !

— Cela ne pouvait pas être, mademoiselle ; un autre ange priait peut-être pour moi, ou du moins, m'accompagnait de ses vœux : je devais être invulnérable.

— Ah ! tant mieux ! fit la jeune aveugle, qui feignit de ne pas comprendre l'allusion de René, et qui rougit davantage ; tant mieux, monsieur René ! D'ailleurs, vous êtes si bon, si généreux, si compatissant, que vous devez avoir des amis là-haut, ajouta-t-elle en élevant sa main vers le ciel, comme vous en avez ici-bas.

Puis après une pause :

— J'ai oui dire, monsieur René, reprit Tabitha, que vous vous êtes cou-

vert de gloire. Vous avez, m'a-t-on dit, rivalisé de courage avec les plus braves... Vous avez fait des prodiges.

— Et qui vous a fait un éloge si outré de ma conduite, mademoiselle ? demanda le jeune homme.

— Un des aides de camp de M. le maréchal, qui a précédé d'une heure l'arrivée de M. de Luxembourg dans le château. Monsieur René, nous l'écoutions tous avec... plaisir ; car, ici, chacun vous aime, vous honore, vous respecte... Vous êtes si bon, monsieur René, pour la pauvre aveugle !

— C'est un rêve de gloire que j'ai réalisé, mademoiselle ; pourquoi d'autres rêves plus précieux encore à mon âme ne peuvent-ils se réaliser également !

— Vous faites, monsieur René, des châteaux en Espagne ?

— Qui n'en fait pas ? Qui ne cherche pas à dorer, à embellir son avenir ?... Ah ! mademoiselle, si l'humilité de ma condition actuelle me permettait d'aspirer à la main d'une personne...

— Que vous aimez ? interrompit Tabitha.

— Que j'adore, répartit René.

— Et qui vous aime ?

— Je ne sais.

— Vous vous marieriez avec elle ?

— Ce serait le plus cher de mes désirs.

— Et cette personne est jeune, belle, agréable ; il ne lui manque rien, ni du côté des qualités du corps, ni du côté des qualités du cœur et de l'esprit ?

— Je vous disais tout à l'heure que c'est un ange.

— Faites-moi donc son portrait, monsieur René, je suis curieuse.

— Son portrait ! Hélas, mademoiselle, il faudrait être doué d'un talent que je ne possède pas.

— N'importe, essayez.

— Eh bien, cette personne est grande comme vous, belle et bonne... comme vous ; indulgente et sensible comme vous... Elle possède la plus belle âme du monde, et cette noblesse de l'âme se révèle jusque dans ses moindres actions, dans ses plus simples paroles. Sa voix est douce et tendre comme celle de la fauvette, ses mouvements sont gracieux comme ceux du cygne, dont elle a la blancheur. Enfin...

— Enfin ? fit Tabitha, dont le cœur battait à rompre son corsage de moire.

— Enfin, reprit René, tout aussi ému que sa compagne, elle est... aveugle... comme vous.

A ce dernier mot, prononcé d'une voix chevrotante, la rougeur de Tabitha fit place à une pâleur mortelle. Elle porta instinctivement les mains sur ses yeux, comme pour arrêter les larmes de joie qui allaient en jaillir, et dit :

— Quoi ! monsieur René, c'est moi, moi que vous aimez !...

— Oui, mademoiselle, répondit René en se jetant aux genoux de la jeune fille et en prenant une de ses mains dans les siennes ; c'est vous que j'aime, c'est à vous que je voudrais consacrer ma vie.

— Tout de bon ?

— Tout de bon ! répéta René.

— Mon Dieu, monsieur René, cet aveu, je suis trop sincère pour le nier, me rend bien heureuse ; mais réfléchissez, je vous prie, au lourd fardeau dont vous vous chargeriez. Qu'est-ce qu'une aveugle, sinon qu'une entrave, un embarras, un tableau perpétuel d'imperfection et de misère dans toutes les phases de la vie ! Qu'est-ce qu'une épouse qui ne peut voir son époux ? qu'est-ce qu'une mère qui ne peut contempler ses enfants ?... Oh ! monsieur René, j'ai trop... d'amitié pour vous... pour encourager vos vœux.

— La femme aveugle ne peut pas voir son époux, dites-vous, mademoiselle, répartit René ; mais elle ne fait qu'un avec lui, et deux yeux suffisent pour conduire un seul corps et une seule âme. Elle ne peut contempler ses enfants, mais elle les embrasse, elle les réchauffe de son souffle, elle les nourrit, elle les aime ! Quant à cette prétendue imperfection, mademoiselle, oubliez-vous donc que si vous êtes aveugle, moi je suis bossu... Avons-nous quelque chose à nous reprocher ?

— Votre affection est ingénieuse à aplanir les difficultés, monsieur René ; mais, quelles que soient les suites... de ce château en Espagne, croyez bien, monsieur, que l'aveu que vous venez de me faire ne sortira jamais de mon cœur ni de ma mémoire. Tabitha se rappellera éternellement l'amitié que vous lui avez montrée, l'attachement que vous lui avez promis, et... de loin comme de près... fera des vœux pour votre félicité. Il est tard, monsieur René, rentrons au château ; vos devoirs et les miens nous y appellent.

Tabitha s'était levée ; et, avec l'imposante attitude d'une vierge, indiquait au jeune homme le chemin de la retraite.

— N'accepterez-vous pas mon bras, mademoiselle, pour regagner le château ? fit René.

— Non, non, répondit Tabitha ; seule je suis venue ici, seule je dois m'en retourner. N'ayez point d'inquiétude, je saurai bien retrouver ma route.

René s'éloigna à pas lents, mais quand il fut à quelque distance de Tabitha, il vit la jeune fille se baisser, ramasser le lis qu'elle avait laissé échapper de ses mains, et le glisser furtivement dans son corsage.

— Je suis aimé, pensa René. Allons, c'est un jour de bonheur pour moi, puisque j'ai récolté un peu de gloire et beaucoup d'amour. Désormais je daterai ma vie de la journée de Nerwinde.

Le secrétaire valet de chambre se rendit dans l'appartement du maréchal, où M. de Luxembourg ne tarda pas à entrer.

Le vainqueur de Nerwinde, tout fatigué qu'il était des travaux de la journée, paraissait calme et allègre. Sa figure rayonnait d'un éclat surnaturel, et sur son front, naguère plissé durant les péripéties du combat, s'épanouissait une satisfaction intérieure.

Le jeune valet de chambre s'approcha pour délayer la cuirasse du maréchal.

— Monsieur, dit Luxembourg en repoussant doucement le serviteur, je ne puis plus user de vos services.

— Comment, monseigneur ! s'écria René stupéfait, aurais-je eu le malheur d'encourir votre disgrâce ?

— Non, René de Mibray, non, répondit le maréchal en souriant ; mais tout maréchal de France que je suis, je ne puis garder au nombre de mes valets de chambre un capitaine de grenadiers du régiment de Navarre.

René fut frappé comme de la foudre.

— Capitaine au régiment de Navarre ! s'écria-t-il ; moi, monseigneur, moi, René de Mibray !

— Oui, vous, vous-même, poursuivit Luxembourg, et c'est au nom du roi que je vous confère le brevet de ce grade. Demain vous serez reconnu en cette qualité à la tête du régiment de Navarre, qui applaudira, j'en suis certain, au choix du roi et au mien.

— Est-il possible, monseigneur ?... Oh ! non, non ; vous vous jouez de ma crédulité, de mon ambition peut-être... Cela n'est pas, cela ne peut pas être.

— Cela peut être et cela est, monsieur de Mibray, répondit Luxembourg avec dignité ; depuis quand un Montmorency en impose-t-il ? Monsieur de Mibray, votre belle conduite d'aujourd'hui a effacé jusqu'aux dernières taches de votre servitude. Vous êtes gentilhomme verrier (8) ; l'indigence de votre maison, la triste bizarrerie de la nature, vous avait contraint de chercher ailleurs que dans la carrière des armes une existence insupportable. Vous vous êtes attaché à moi, mais je serais traître à la France si je lui dérobaï plus longtemps un brave soldat. Vous avez reconquis vos titres de noblesse ; je vous restitue à l'armée, qui vous a adopté aujourd'hui, et que vous avez émerveillée par votre intrépidité. Capitaine René de Mibray, je vous salue.

Et Luxembourg ôta son chapeau devant son valet de chambre, devenu, par la justice du général en chef et la grâce du roi, officier du régiment de Navarre.

— Mais, monseigneur, reprit René au comble de la joie, et en couvrant de baisers de gratitude la main du héros, je suis bossu !...

— Et moi aussi, monsieur, répliqua le maréchal avec un grand flegme ; cela m'a-t-il empêché de devenir maréchal de France et de battre le roi Guillaume ?

LE LENDEMAIN DE LA BATAILLE DE NERWINDE.

L'état de Guymond Desbourval avait empré toute la nuit. Le maître d'hôtel avait persisté, malgré les instances des chirurgiens et les sollicitations même du maréchal de Luxembourg, qui l'aimait plus comme un ami que comme un serviteur, à ne point se laisser amputer les deux jambes. — La mort aura tout ou rien, s'écriait-il, et mon individu n'est pas assez considérable pour que je puisse faire le moindre sacrifice à son détriment. D'ailleurs, j'ai pris la résolution de mourir comme Vatel, ce phénix des maîtres d'hôtel. Par point d'honneur, Vatel s'est tué, parce que la marée n'arrivait pas assez vite au château de Chantilly, et j'avoue que je n'aurais peut-être pas poussé aussi loin que lui l'héroïsme de la cuisine. Moi, je succomberai pour l'honneur des bossus, j'apprendrai au monde que nous sommes capables, aussi bien que les autres, des plus grandes choses. Le souvenir de Vatel sera impérissable dans la mémoire des gourmands : eh bien ! le mien pourra occuper le cœur de ceux qui placent les autels de Mars avant les fourneaux de Cœsus. Je ne mourrai pas tout entier.

Cependant le mal faisait de rapides progrès, et vers le matin Guymond Desbourval, qui sentait que la vie allait lui échapper, fit prier M. le maréchal de Luxembourg, la baronne des Ramures, René de Mibray et Tabitha-Paisible de se rendre dans sa chambre. Tout le monde s'y rendit, et le pauvre moribond, rassemblant tout ce qui lui restait de forces et de présence d'esprit, s'exprima en ces termes en s'adressant à M. de Luxembourg d'abord :

— Je n'aurais pas voulu, mon cher et illustre maître, dit-il, décamper sans vous avoir vu une dernière fois. Pendant plus de vingt années, j'ai eu l'honneur d'être attaché à votre service, et pendant vingt années, je l'atteste ici sur ce lit de mort, nul n'a été plus affectionné et plus dévoué à votre personne. De votre côté, vous m'avez témoigné en mille occasions une considération, et j'oserai dire, une amitié dont je me suis constamment efforcé de me rendre digne. Recevez donc ici, monsieur le maréchal, avec mes adieux, l'expression d'une reconnaissance qui ne s'éteindra qu'avec moi.

Le maréchal, attendri, prit la main de Guymond, qu'il serra avec effusion, et s'assit au chevet du lit du mourant.

— René de Mibray, continua le maître d'hôtel, vous avez relevé hier votre blason renversé, et par vos beaux faits d'armes, vous vous êtes replacé au rang de vos ancêtres. Dieu soit loué ! Je sais que M. le maréchal a rémunéré dignement au nom du roi votre bravoure, et que vous êtes, dès à présent, capitaine au régiment de Navarre ; mais les honneurs reçus n'amènent pas avec eux la fortune, surtout pour les hommes de cœur, et vous êtes pauvre. Je veux corriger ce travers du hasard. René, je vous fais mon légataire universel ; cent mille livres en bons fonds de terre ; vingt mille livres en contrats et en meubles, vous mettront à même de faire une figure digne de votre état, et de vous marier selon vos goûts. Acceptez, mon cher René, ce don de votre vieil ami, et acceptez-le sans remords, car il ne laisse après lui ni enfants ni famille. Guymond Desbourval est né incognito dans un palais, et meurt incognito dans un camp !

René de Mibray allait témoigner sa gratitude au bon Desbourval, quand celui-ci l'interrompit.

— Ne me remerciez pas, René, dit-il, un mourant n'accepte rien, pas même de la gratitude. Est-ce un si grand effort, d'ailleurs, que de disposer des richesses qu'on ne peut emporter ni dans le ciel, ni dans la

terre... et puis, je sais ce que je fais... ces trésors ne fonderont pas votre bonheur à vous seul.

Après s'être reposé quelques moments, car la voix du malade baissait progressivement, Guymond s'adressant à la dame des Ramures :

— Madame, lui dit-il, vous avez ici, sans le savoir peut-être, une créature angélique que Dieu a frappée dans le sens le plus précieux, moins pour l'éprouver sans doute, que pour laisser ignorer à cet ange les turpitudes et la laideur des hommes. René de Mibray aime cet ange, et il le rendra heureux sur la terre ; je vous demande la main de mademoiselle Tabitha pour mon ami, et c'est en mourant que je vous supplie de lui accorder cette grâce inestimable. René est gentilhomme, René a un grade dans les troupes du roi de France, René est presque riche ; il ne doit rien lui manquer à vos yeux.

— C'est un triste legs que vous voulez faire à votre ami, repartit la dame des Ramures, dont cette scène touchante n'effleurait pas même le cœur, et Tabitha est un déplorable joyau pour un homme.

— Le legs, reprit le moribond, est le plus beau de tous ceux que je fais à René, et ce joyau sera le plus riche diamant de son écrin.

— Tabitha est sans fortune, sans espérances, elle est aveugle... je l'ai élevée par charité, j'ai obéi aux intentions de mon époux, je ne ferai rien au delà.

— Par charité, madame, fit Guymond, nous autres épicuriens, nous avons un autre terme pour désigner un devoir. Mais, qu'importe, nous acceptons votre nièce telle qu'elle est, n'est-il pas vrai, René ?

— Oh oui ! cent fois oui ! s'écria René en se jetant aux genoux de Tabitha, qui pleurait avec plus de bonheur que de honte.

— Soit alors, reprit la dame des Ramures, j'accorde ma nièce Tabitha à M. René de Mibray.

— Et moi, dit le maréchal de Luxembourg, je dote la jeune aveugle de quarante mille écus !

— Bravo ! monseigneur, dit Guymond, tandis que René, tenant Tabitha par la main, se précipitait aux pieds du maréchal :

— Ainsi, monseigneur, il est dit que je vous devrai tous les genres de félicité.

— Monseigneur, madame la baronne, monsieur et madame Mibray, reprit Guymond Desbourval, je sens que mes forces sont épuisées, et qu'il ne me reste plus que quelques instants à vivre. Quittons-nous ; que le lendemain d'une victoire glorieuse et profitable à la France, que la veille d'un mariage, — car, René, je veux, entendez-vous, que vous vous marierez demain, — vos cœurs ne soient point attristés par le spectacle de la destruction. Adieu, monsieur le maréchal ; adieu René... Nous nous reverrons là-haut ; là, et les difformités de la taille, comme les difformités de la fortune, s'évanouiront devant l'égalité de Dieu !!!

Guymond Desbourval mourut quelques heures après. Ses obsèques furent célébrées le lendemain avec une grande pompe, au milieu même du camp français, et avec tous les honneurs militaires, par l'ordre exprès du maréchal de Luxembourg. Le lendemain aussi, et au milieu du camp, on célébra le mariage de René de Mibray et de Tabitha-Paisible. René, une heure avant, avait été reconnu capitaine sur le front de bandière du régiment de Navarre.

Les soldats racontèrent longtemps sous la tente les exploits de Guymond Desbourval et de René de Mibray ; la mort héroïque du premier, et les amours du second, et en mémoire du maréchal de Luxembourg, de Guymond Desbourval et de René de Mibray les Thucydides de bivac surnommèrent la bataille de Nerwinde, la bataille des Trois-Bossus.

Cent douze ans après, les soldats français appelaient la bataille d'Austerlitz, la bataille des Trois-Empereurs.

FIN DES TROIS BOSSUS.

NOTES DES TROIS BOSSUS.

(1) François-Louis de Bourbon, prince de Conti, se distingua d'une manière particulière au siège de Luxembourg, en 1684 ; dans la campagne de Hongrie, en 1685, à Fleurus, en 1690 ; à Steinkerque, en 1692, et à Nerwinde en 1695. Sa grande réputation de bravoure le fit être roi de

Pologne en 1698. Il avait autant d'esprit que de courage. Entrant un jour dans l'église de Notre-Dame de Paris, avec le maréchal de Luxembourg, pour assister à *Te Deum* que l'on allait chanter pour la victoire de la Marseille, gagnée par Catinat, et la cathédrale se trouvant alors tendue

des drapeaux pris par Luxembourg à Fleurus, Steinkerque, et tout récemment à Nerwinde : *Messieurs*, dit le prince en écartant la foule qui obstruait la porte, *laissez passer le tapissier de Notre-Dame*.

(2) Le marquis de Champillac, colonel du régiment de Navarre, avait soixante-seize ans à la bataille de Nerwinde. Il avait conservé, malgré son grand âge, toute la vigueur de la jeunesse, et ce fut lui qui, le premier, attaqua, l'épée à la main, les retranchements du prince d'Orange, à la tête de son régiment. Il reçut trois coups de feu, et comme ses grenadiers s'empresaient autour de lui pour le relever. « Prenez le retranchement d'abord, mes enfants, s'écria-t-il ; vous penserez à votre colonel ensuite. Vive le roi ! » Le marquis de Champillac mourut huit jours après, des suites de ses blessures.

(5) Les maréchaux de France avaient, sous les règnes de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, une compagnie de gardes exclusivement réservée à leur personne. Ces gardes étaient choisis parmi les plus anciens et les plus braves soldats de l'armée, et commandés par un capitaine. Sous Louis XV, et après le maréchal de Saxe, cette prérogative fut abolie.

(4) Luxembourg avait été surpris à la bataille de Steinkerque, ce qui ne l'empêcha pas d'être victorieux. Ses ennemis voulurent tirer parti de ce malheur, qu'il avait si habilement réparé, et cherchèrent à le noircir auprès de Louis XIV, en grossissant sa faute. « Eh ! qu'aurait-il fait de plus, s'il n'avait pas été surpris ! » répondit le monarque. Cette noble parole ferma la bouche aux envieux.

(5) Le prince d'Orange, Guillaume de Nassau, était roi d'Angleterre depuis 1689, mais Louis XIV ne l'ayant pas reconnu, les généraux français ne l'appelaient que le prince d'Orange.

(6) L'uniforme des régiments français, qui étaient alors blancs et ornés de passe-poils de diverses couleurs, avait donné l'idée au roi d'Angleterre de comparer les soldats qui en étaient revêtus à diverses espèces d'animaux ou de personnages burlesques.

(7) On appelait alors compagnie colonelle la 1^{re} compagnie de grenadiers du 1^{er} bataillon de chaque régiment.

(8) Les gentilshommes verriers étaient nombreux en France avant la révolution, surtout dans la province de Normandie. Ces gentilshommes tiraient leur origine des anciens seigneurs qui se croisèrent au treizième siècle pour aller en Palestine, et qui se ruinèrent pour parer aux frais du voyage. Ils revinrent en France, et, dénués de tout, ils furent obligés de se livrer au métier de souffleurs de verre. Les rois rehaussèrent cette industrie en ordonnant par des édits qu'il fallait être gentilhomme pour souffler le verre. Ce métier rapportait peu, et les gentilshommes verriers étaient tous très-pauvres et la plupart chargés d'enfants.

Cette caste particulière dans la noblesse a fourni à la France des hommes distingués en tout genre. Des guerriers, des magistrats, des savants, des artistes et des poètes appartenant à des familles de gentilshommes verriers. Sous Louis XIV, le poète Saint-Amand, fils d'un chef d'escadre, était issu d'une famille verrière ; c'est ce qui fit faire à Maynard cette épigramme :

Votre noblesse est mince
Car ce n'est pas d'un prince,
Daphnis, que vous sortez ;
Gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu les qualités.

FIN DES NOTES DES TROIS BOSSUS.



Les trois Bossus.



LA SALAMANDRE

Dessins par J. A. BEAUCÉ.

Gravures par A. LAVIEILLE.

CHAPITRE PREMIER.

LE BUREAU DE TABAC.

Par divers moyens on arrive à pareille fin.

MONTAIGNE.

Les mouvements les plus minutieux de sa méchante femme étaient réglés aussi juste que la meilleure montre marine fabriquée par Harisson.

Bruox. — Don Juan.

Vers le milieu de la rue de Grammont existait à Paris, en 1815, un bureau de tabac fort achalandé; rien n'y manquait; on voyait à l'extérieur le long rouleau de fer-bilanc qui renfermait une lampe sans cesse allumée, l'énorme tabatière de buis, et, au-dessus, une fresque de quatre pieds carrés représentant l'inévitable priseur qui, le pouce et l'index à la hauteur de ses narines dilatées, aspirait avec délices la poudre odorante. Aussi, une foule d'Allemands, de Russes, de Prussiens, de Bava- rois, d'Anglais, désireux de charmer les loisirs du corps de garde, se pressaient chez



Pierre Huet.

M. Formon, qui leur débitait d'innocentes distractions en carottes, cigares ou cigares.

Par un beau soir de juillet, l'air était tiède, le ciel pur, et l'atmosphère se chargeait d'une poussière épaisse qui tourbillonnait sous les pieds des chevaux; de brillants équipages se croisaient dans tous les sens, et les plumes bigarrées qui ondoyaient sur les shakos étrangers se mêlaient aux voiles et aux écharpes blanches dont toutes les femmes se paraient alors; les boulevards s'emmaillait pour ainsi dire d'une foule de cocardes aux couleurs vives et variées, sans compter les riches dolmans des cosaques de la garde russe, le costume pittoresque des chasseurs écossais, et le sombre aspect des hus- sards de la mort, qui fai- sait encore ressortir l'é- legance de ces splen- dides uniformes, tous étin- celants de broderies et de galons.

Or, ce soir-là, le bureau de tabac de M. Formon ne desamplassait pas; mais les habitués cherchaient en vain derrière le comptoir la bonne et

longue figure du débitant. A toutes les questions qu'on lui faisait à cet égard, son commis François répondait d'un air mystérieux qui irritait encore la curiosité générale. C'était : — Si vous ne préisez que le tabac que mon maître vous vendra désormais, vous n'écarterez guère. A un autre, militaire imberbe, qui demandait à haute voix des cigares, et d-s plus forts, François disait d'un air sarcastique : — Si mon maître était ici, c'est la main au chapeau que l'approcheriez, au lieu de frapper sur le comptoir avec votre grand sabre (qui ne ferait pas de mal à un enfant), de frapper sur mon comptoir comme un forgeron sur son enclume ! Et cent autres propos pareils. Enfin chacun s'étonnait de la disparition de M. Formon, dont la patience et la douceur étaient généralement connues et appréciées. L'absence du débitant surpréna moins quand on saura la scène bizarre qui se passa dans un petit appartement simple et modeste placé au dessus du bureau de tabac, et occupé par M. Formon. Or ce digne homme allait, venait, s'agitait au milieu de son étroit salon, tantôt s'approchait de la fenêtre pour y jeter un rapide regard, tantôt revenait s'asseoir et consultait sa pendule avec inquiétude.

M. Formon pouvait avoir cinquante ans, était grand, malgré d'épais cheveux gris couvraient son front bas et déprimé ; ses yeux d'un vert clair, son menton rentré, sa bouche très-évoignée de son nez court et camard, donnaient à sa figure une expression de simplicité remarquable.

— Elisabeth, dit-il en s'arrêtant devant une femme d'une quarantaine d'années, qui, couchée sur une petite table, écrivait avec rapidité, Elisabeth, que pensez-vous de ce retard ? presque huit heures et rien de nouveau... On aura trompé mon cousin, et j'aime autant cela.

Elisabeth fit un violent geste d'impatience, et jetant sa plume avec vivacité :

— Trompé... trompé... Vous le désirez, sans doute ? — Allons, allons, ne va pas te fâcher : ça te fait plus de mal qu'à moi, tu le sais bien. — Me fâcher ! s'écria-t-elle, et ses petits yeux jaunes étincelaient sous les longues dentelles d'un bonnet à barbes. Me fâcher... n'en ai-je pas le droit ? N'est-ce pas malgré votre répuance que j'ai tenté de vous faire rendre une position décente ? que j'ai tenté de vous arracher à votre ignoble comptoir où vous passeriez votre vie à vendre, sans rougir, du virginie et du makouba. — Chère amie, le makouba est supérieur au virginie. Dis donc : à vendre, sans rougir, du makouba, etc. — Quelle turpitude ! Et vous n'avez pas honte de la bassesse de vos goûts ? — Mais non, mais non ; je me trouve bien comme cela ; je suis au fait de tout ce qui se passe dans le quartier où l'on m'aime assez : car, il faut être juste, je ne fais de mal à personne, et je rends service quand je le puis ; j'ai mes petites habitudes bien douces, bien tranquilles, mon café au lait le matin, le soir ma partie de dominos et ma bouteille de bière ; jamais de soucis, mon débit me rapporte assez pour ne pas m'inquiéter de l'avenir. Ma foi ! si ce n'est pas là le bonheur, où diable faut-il le chercher ?... Et encore j'oublie de parler de mon excellente, de ma parfaite compagne, ajouta le bon débitant en faisant l'agréable.

L'impatience de sa parfaite compagne ne connut plus de bornes. Se levant de sa chaise avec vivacité, elle saisit son mari par le bras et le traîna presque jusqu'au fond du salon. Là, tirant un léger voile de gaze, elle découvrit le portrait d'un officier de marine dont le costume paraissait appartenir au siècle dernier. Au-dessus du portrait, incrusté dans le cadre, brillait un riche écusson, fond de gueules avec une étoile d'azur, supporté par deux lions à queue recourbée, et surmonté d'une couronne de marquis.

— Tenez ! s'écria-t-elle en poussant si rudement le malheureux Formon qu'il tomba agenouillé sur le sofa ; tenez, regardez... et mourez de honte en songeant à ce que vous fîtes et à ce que vous devriez être.

Le débitant soupira en jetant les yeux sur cet antique portrait, secoua tristement la tête, essaya une larme et reprit d'un ton de reproche :

— Allons, encore ce portrait. Mon Dieu ! Elisabeth, quelle cruauté de réveiller sans cesse de tels souvenirs ! Tout ceci est fini et ne peut revenir, j'ai plus que l'espérance de revoir notre terre de Longetour, où j'ai passé une si heureuse enfance. Pauvre vieux château où j'ai serré la main mourante de mon père ! où j'ai baisé les cheveux blancs de ma bonne mère qui s'éteignit en me disant : — Albert, tu seras heureux, car tu es un bon fils. Pauvre mère, si charitable, si chère aux infortunés... Ils ont jeté tes cendres au vent, détruit ta chapelle, et notre ancien château si plein de souvenirs domestiques... Ah !

Ici le bonhomme fit une pause, resta un instant absorbé, et reprit, en passant rapidement la main sur son front : — Bah !... bah !... Tout ceci est passé, oublié : aim-i n'en parlons plus, je t'en supplie. J'ai pris, tu le sais, Elisabeth, d'autres goûts, d'autres habitudes... maintenant l'obscurité convient mieux à mon âge et à mon caractère. Je n'ai jamais eu d'ambition... laisse-moi mourir ici, tranquille, en paix. Abandonne les démarches que tu as tentées : tu sais mieux que personne dans quelle pénible position tu me places, si l'on m'accorde ce que tu as demandé en mon nom et bien malgré moi.

— Mais je vous trouve encore singulier ! reprit sa femme avec un accent de colère concentrée. Est-ce donc pour vous seul que j'ai mis en jeu tant de puissantes protections que la restauration nous a rendues ? non vraiment ; vous n'en valez pas la peine ; c'est pour notre nom. — Notre nom, notre nom ! dit le débitant avec une légère nuance d'impatience ; notre nom ! Tu peux bien dire mon nom. Et si je renonce volontairement à mon titre, tu peux bien y renoncer aussi, car enfin... toi qui es

si fière... — Eh bien ! achevez donc, monsieur, achevez. — Eh bien ! je ne te dis pas cela pour te fâcher, puisque tu es l'épouse de mon cœur... de mon choix ; mais enfin, ton père était... frangier, drapier, rue aux Ours.

Quelque cette dernière partie de sa phrase fût prononcée presque intelligiblement par le débitant, je ne sais pourtant ce qui fût arrivé, à voir les éclairs que lançaient les yeux d'Elisabeth, si François n'eût interrompu ce dangereux dialogue.

— Madame... madame..., dit-il en entrant, voici un paquet qu'un gendarme vient d'apporter, et il présenta à sa maîtresse une volumineuse dépêche ministérielle scellée de trois cachets.

— Donnez, et sortez, dit Elisabeth d'une voix impérieuse ; puis elle rompit précipitamment l'enveloppe, tandis que son mari la regardait avec autant d'anxiété qu'un patient qui attend son arrêt. — Bravo ! s'écria-t-elle avec transport, après avoir lu. On ne m'avait pas trompée, on m'a tenu parole. Et s'avançant vers son mari : — Moi, sieur Formon, marquis de Longetour, nous pouvons enfin reprendre notre titre. — Notre titre ! dit le marquis entre ses dents. — Grâce à la puissante protection de notre famille. — Notre famille ! soupira encore le débitant. — Grâce à notre famille, le grade de capitaine de frégate vous est accordé ; car le temps que vous avez passé en émigration et dans votre ignoble comptoir, ce temps vous compte comme un service effectif. De plus on vous nomme au commandement d'une corvette de guerre, et vous êtes chargé d'une mission importante ! Lisez...

Le marquis demeura stupé et ébahi. Entin il s'écria :

— Allons donc, Elisabeth ! une corvette ! une corvette de guerre à moi qui n'ai pas navigué depuis vingt ans, à moi qui, avant la révolution, n'ai fait qu'une traversée de Rochefort à Bayonne... Mais c'est absurde ! Que le diable vous emporte..., car vous êtes la femme la plus folle que je connaisse, dit enfin le marquis désespéré. — Je refuse le commandement, ajouta-t-il en jetant la dépêche sur la table. — Vous le refusez, articula sourdement la marquise en faisant sentir à son mari la pointe de ses ongles aigus. — Vous le refusez..., répéta-t-elle. Non, non, je ne crois pas ! Et, tenant toujours le bras de son mari serré dans sa main sèche et ossense, e le sourit d'un air vraiment d'abolique.

Et le pauvre Formon, vaincu par son habitude de s'abandonner, par la peur que lui inspirait sa femme, murmura à voix basse :

— Allons, allons ! j'accepte, Elisabeth... — C'est bien. Maintenant, signez cette lettre de remerciements, écrite d'avance au ministre. — Ainsi, Elisabeth, tu le veux décidément. Songe bien que... — Signez. — Je suis perdu ! s'écria-t-il avec douleur en jetant la plume. — Enfin, dit la marquise, nous allons reprendre un rang que nous n'avions jamais dû quitter. Suivez-moi, marquis. — Adieu ! adieu le temps le plus heureux de ma vie ! dit tristement l'ex-débitant en suivant les pas de sa femme.

Un mois après, le marquis de Longetour partit pour Toulon, afin de prendre son commandement. Et voilà comment M. Formon ne vendit plus ni chiques ni cigares.

CHAPITRE II.

SAINT-TROPEZ.

Tu veux voler, et crains le vertige. Est-ce nous qui nous sommes jetés à ta tête, ou toi à la nôtre ?
CÆTÈRE. — Faust.

Lève-toi, lève-toi, beau soleil de Provence ; lève-toi. Déjà l'Elbe se décompe en bleu sur cette nappe resplendissante de clarté dont tu inondes l'horizon... Lève-toi. Viens couvrir d'un voile de pourpre et de lumière les hautes montagnes de la Corse, et dorer les eaux paresseuses qui baignent le golfe de Fréjus.

Mais tes rayons ont déjà dissipé les tremblantes et fraîches vapeurs qui couvraient sur la mer pour s'élever vers toi...

Vers toi, doux soleil, qui nous apportes de l'Italie la chaleur et la volupté ! Aussi la Provence vaient l'Italie. Voyez là-bas ces masses verdoyantes, couvertes d'une neige de fleurs à corolles d'or, qui répandent de si doux parfums ; ces maisons blanches à toits rouges, ces terrains calcinés. Ne dirait-on pas une villa de Toscane ? Et pourtant c'est Hyères, la fertile Hyères, qui aime à voir ses beaux orangers et ses ravissantes bastides se réfléchir dans les eaux bleues de la Méditerranée.

Oh ! nos Provençales, qui serrent leurs épais cheveux sous les mailles soyeuses d'une résille verte, qui cachent leurs gorges brunes et dorées dans un étroit corset noir à festons rouges..., nos Provençales valent bien les Italiennes de l'Arno.

Nos filles de Provence ont aussi le soir leurs danses au bord de la mer, leurs danses vives, animées et lascives. Le soir aussi, quand la lune argente les bois de myrtes, la brise embaumée se tait quelquefois pour laisser bruir d'ardents baisers, de tendres frissonnements entrecoupés de silences... qui font rêver et tressaillir.

Mais déjà le soleil, tombant d'aplomb sur les toits bruns de Saint-

Tropez, découpe de larges ombres sur les rochers de quartz, de granit et de porphyre qui encadrent le golfe de Grimaud, à la pointe duquel est creusé ce petit port. Toutes les facettes brillantes de ces roches de mille couleurs s'éclairaient tour à tour. Les cassures cristallisées des granacites, des staurides, scintillaient, flambaient, étincellaient en reflets roses, bleus, verts, marés, chatoyants... Et puis le sable est tellement mêlé de quartz et de mica, que la côte paraît semée d'une poussière d'argent, et de franges aux lames transparentes et dorées qui s'y déroulent.

Tranquille et vieux port de Saint-Tropez ! patrie d'un brave amiral, du noble Suffren, il ne te reste plus de ton ancienne splendeur que ces deux tours roigies par un soleil ardent, crevassées, ruinées, mais parées de vertes couronnes de lierre et de guirlandes de convolvulus à leurs blêmes...

Que de fois les Sarrasins maudits, bravant la protection des comtes de Provence, ont fait échouer leurs sacoleves au pied de ton môle, leurs sacoleves qu'ils venaient charger de ces jeunes Provençales toujours si recherchées aux bazars de Smyrne et de Tunis ! Pauvres jeunes filles de Saint-Tropez ! pour vous plus d'espoir d'être arrachées à vos familles en pleurs, enlevées par quelque maudit pirate, et déposées palpitantes, mais curieuses, sous les riches portiques du palais d'un émir. Plus d'espoir de quitter vos chaumières de briques, vos nattes de joncs, l'eau salée de la mer, pour les bains parfumés sous les sycomores, les tapis de Cachemire, et les coupoles élégantes aux peintures moresques ! Bonnes filles, que je conçois vos naïfs regrets !... Au moins autrefois on attendait avec espoir la saison de l'enlèvement ; car enfin, c'était un avenir que cette venue de pirates.

Et toi aussi, l'on peut te plaindre, pauvre port de Saint-Tropez ! car ce ne sont plus de ces fringants navires aux banderoles écarlates qui mouillent dans les eaux désertes ; non, c'est quelquefois un lourd bateau marchand, un maigre mystik ; et si, par hasard, une mince golette, au corsage étroit et serré comme une abeille, vient s'abattre à l'abri de ton môle, tout le bourg est en émoi.

Et, par la sainte couronne de la Vierge ! il était en émoi, je vous le jure, le 17 juin 1815, car le navire qui se balançait dans la rade n'était :

Ni une Tartane aux voiles latines, ni un Both avec ses deux fœs légers et flottants comme le fichu d'une femme, ni un hogre avec son humier immense, ni une Mulette aux sept voiles triangulaires, ni une Gondole vénitienne blanche et or, avec des rideaux de pourpre, ni un fleu qui déploie ses deux vastes antennes comme les ailes du Léviathan, ni un Padouan fier de sa voilure étagée en damier.

Ce n'était enfin :

Ni un Praliau-plary de Macassar, ni un Balour des îles de la Sonde, ni un Piabap du Magellan, ni un Gros-bois des Antilles, ni un Yacht anglais, ni un Catimaron, ni une Hourque, ni une Palme, ni une Prame, ni une Bisayume, ni une Bécasse, ni un Melet, ni une Balancelle, ni une Cheligue, ni un Champan, ni un Houari, ni un Dinga, ni une Prague, ni une Cague, ni une Yole, ni... Enfin, c'était... c'était... LA SALAMANDRE !

CHAPITRE III.

LA SALAMANDRE.

..... Victoria nulla est,
Quam que confessos animo quoque subigat hostes.
CLAUDIAN, *De sexto consulatu Honorii*, v. 248-249.

Drôle ! combien de diables as-tu à ta solde ?
SCHILLER. — *Fiesque*.

LA SALAMANDRE !... Joli nom, élégant, coquet, expressif ; coquet, élégant comme cette toute gracieuse corvette, si lesté, si preste, si fine de formes, si carrée de voilure, si élancée de mâture !

Vive, vive comme un poisson, somnise, obéissante au gouvernail, à virer de bord dans un bassin ! La chargeait-on de voiles jusqu'aux royales ? souple et alerte, inclinant ses hautes flèches qui pliaient comme des roseaux, elle volait sur les lames avec la rapidité de la monette.

Et ce n'était pas seulement un navire de parade et de course, non, cordieu ! non ; à peine le vent déroulait-il les plis d'un pavillon rival, qu'elle parlait haut et longtemps, fort et loin.

Aussi ai-je dit que son nom était expressif. Expressif, oui ! Si vous l'aviez vue, cette fière corvette, en 1815, tonnante, furieuse, échelée, ses manœuvres au vent, bondir avec ivresse au milieu des éclairs qui jaillissaient de ses trente caronades de bronze ! A ces torrents de flamme, à cette lave de boulets et de mitraille qu'elle vomissait de sa batterie, on eût dit le cratère embrasé d'un volcan, ou un lac de feu dont elle était la véritable *Salamandre*.

Oh ! si vous l'aviez vue, la mauvaise, mordre une frégate anglaise avec ses grappins d'abordage, ses grappins rouges et brillants, tant les bordées étaient vives et nourries ! Dans cet effrayant combat, elle se montra digne de son nom ; engagée à la frégate, elle fit feu une dernière fois, feu de si près que les canonniers des deux navires se brisaient la

tête à coups de refoiloirs, s'arrachaient les anses et se poignardaient d'un pont à l'autre. Trois fois les grappins cassèrent, trois fois elle aborda l'Anglais, acharné comme elle, intrépide comme elle ! Puis, le feu prit à bord de la corvette... le feu qui se croise, qui s'allonge, qui se tord, qui grimpe aux cordages, qui siffle dans les voiles, qui étirent les mâts dans sa spirale brûlante. Le feu ! le feu ! on ne s'en aperçut seulement pas à bord, on ne pensait qu'à couler l'Anglais. D'ailleurs, pas d'explosion à craindre ; il ne restait pas un grain de poudre dans la sainte-barbe. On en use, allez ! en sept heures de combat, quand une volée n'attend pas l'autre !

Intrépide *Salamandre* ! le feu la rongea jusqu'à ses œuvres vives, et la mer la soulevait : et elle flamba toujours, ménageant sa dernière volée comme un prodige ménage sa dernière pièce d'or, attendant l'occasion d'écraser l'Anglais. Enfin, enfin ! l'ennemi présente la poupe ; la *Salamandre* rugit, le canon tonne, le fer pleut... Hourra !... coulé... hourra !... coulé... plus d'Anglais.

Hourra ! Une traînée de cadavres qui tournoya dans le remous que fit la frégate en s'engloutissant : des débris de grément et de mâture... Et puis ce fut tout. Alors on songea à éteindre l'incendie, et on y parvint.

Oh ! qu'ainsi elle était changée, ma brave et digne *Salamandre* !

Elle ne dressait plus insolentement ses mâts, elle n'était plus avec complaisance un grément lisse et peigné comme une chevelure de femme ; ce n'était plus sa batterie étincelante, ses peintures de mille couleurs, qui couraient sur sa poupe, se croisaient, se déroulaient en merveilleuses arabesques ! Non, ce n'était plus cela. Toute brûlée, déchiquetée, trouée par la mitraille, rongie par le sang, noircie par la poudre, fumante, coulant bas d'eau, elle regarda le port, la vaillante, avec son fanneau tricolore cloué à sa poupe ! Car des mâts, ah ! oui, des mâts, il n'en restait pas plus que sur un ponton. Et les manœuvres retombaient brisées sur les précédentes sillonnées par mille éclats, mille boulets ! Et pourtant que ce négligé lui allait bien, à la coquette !

Ainsi quelquefois vous voyez au bal une vive et folle jeune fille, aux yeux brillants, à la peau vermeille et veloutée : une gaze transparente minucieusement arrêtée entoure sa jolie taille ; ses cheveux parfumés sont symétriquement arrondis en boucles luisantes ; sa ceinture et son écharpe sont régulièrement posées ; on compterait les plis de sa colerette ; et puis, en elle tout est joie et délire, délire et joie d'enfant qui rit, et rit encore, emportée par la valse bouffante.

Cette gaieté, cette symétrie de toilette plaisent, je veux bien ; pourtant, oh ! je trouverais pourtant moins d'élégance, mais plus de charmes dans cette ceinture froissée, dans cette écharpe tombante, cette chevelure dénouée ; oh ! plus de charmes dans une légère palur, dans une douce tristesse, dans ce regard devenu languissant et voilé. Oh ! plus de charmes dans tout ce ravissant désordre qui prouve enfin... que la *Salamandre* était mille fois plus pittoresque, plus poétique, plus enivrante après le combat.

Aussi les vingt hommes qui seuls, quoique blessés, restèrent en état de la remorquer, la conduisirent avec amour et respect dans la rade de Toulon pour la radouber. C'était vraiment conscience de réparer un bâtiment dans cet état, depuis la gubire jusqu'au gouvernail : ce n'était qu'une plaie, qu'un trou. Mais il s'était fait monument ; mais c'était toujours LA SALAMANDRE.

Mais, à moins d'être lâche comme un espion, on devenait brave en mettant le pied sur la *Salamandre* : car on y respirait je ne sais quel parfum de goudron, quelle bonne odeur de vieille poudre brûlée qui faisait noblement battre le cœur !

Mais ces planches cicatrisées, ces canons mâchés par les boulets, ce pont, noir du sang qui l'avait pénétré... Tout cela avait une voix, une forte et puissante voix qui disait une des glorieuses pages de nos guerres maritimes. Mordieu, oui ! ceux qui, ayant passé par ce baptême de feu, restaient de l'ancien équipage, pouvaient, je vous le jure, initier les novices.

Aussi la Restauration trouva la *Salamandre* rétablie, hautaine, fringante et prête à mordre.

Oh ! elle savait bien, l'insolente, qu'elle avait dans ses flancs cent vingt braves matelots, entre autres dix-neuf restant de l'ancien équipage, et que l'on désignait à bord sous le nom de Flambaris. Ajoutez à cela une centaine de marins de l'ex-garde impériale, et vous aurez une idée des compagnons d'élite qui montaient ce hardi navire.

Il fallait voir ces hommes figures brunes, tannées, cicatrisées, basanées, des têtes de fer, des épaules d'Hercule et des cœurs d'enfants, intrépides et insouciant, téméraires et bons.

Mais ces diables de marins, quoiqu'ils sussent que Bonaparte n'aimait pas la marine, ils l'avaient vu dans cette désastreuse campagne de Russie, qu'ils avaient aussi faite ! Ils l'avaient vu partager son pain, ses vêtements avec ses soldats, et ils l'avaient aimé ; parce qu'ils trouvaient en lui ce qui était en eux, courage et bonté. Or, en 1815, des qu'ils surent les affaires de Rochefort et la noble et belle proposition du brave commandant Collet, et le passage de l'Empereur à bord du *Bellerophon*, ils pleurèrent de rage et devinrent sombres et farouches. Puis, apprenant les sauglantes réactions du Midi, ils murmurèrent. Quelques rixes eurent lieu avec les habitants de Toulon ; enfin, pour éviter de nouvelles querelles, on envoya la corvette attendre le moment du départ dans le port de Saint-Tropez.

Pauvre chère corvette, elle quitta la rade non plus comme autrefois,

ses canons sortis, ses manœuvres tendues, fongueuse, impatiente, dressant au plus haut mât son glorieux pavillon, comme un gage de défi. Non, mardieu ! elle sortit triste et comme honteuse, presque sans artillerie, armée en flûte. Ils ne l'avaient châtée, les misérables ! Il ne lui restait plus que son nom, qui faisait encore tressaillir les Anglais ; il ne lui restait que son équipage de flambaris et de marins de l'ex-garde, tristes et mornes comme elle. Or, ce bâtiment sombre et chagrin, qui s'ennuie tout seul dans le port de Saint-Tropez, c'est elle, c'est la *Salamandre*, que le soleil éclaire de ses premiers rayons.

CHAPITRE IV.

PIERRE HOCET.

Vous êtes un polisson ! — Parlons d'autre chose. Depuis que nous parlons, j'ai une question sur les lèvres. HOCET.

Le profit de l'un est le dommage de l'autre. MONTAIGNE.

Dès que le soleil parut au-dessus de l'horizon, on battit au drapeau et on hissa le pavillon. Noble et saint usage. — N'y a-t-il pas quelque chose de grand, de poétique, à confondre cette idée de soleil qui se lève, et d'étendard qui monte... salué par les premiers feux du jour ? Puis un coup de sifflet, long, aigu, saccadé, retentit, et les matelots vinrent un à un, pieds nus, munis de brosses, de grès, de sable, et commencèrent à polir, gratter, nettoyer le pont de la corvette, qui bientôt fut blanc et uni comme du marbre. Un officier, enveloppé d'une vaste houppelande bleue, et coiffé d'un bonnet à franges d'or, monta sur le pont et fut s'asseoir près du couronnement.

Arrivé là, il ôta son bonnet, et le soleil éclaira une figure brune vigoureusement arrêtée. Il paraissait avoir quarante ans ; ses traits, sans être beaux, exprimaient un caractère de franchise et de courage qui plaisait tout d'abord ; seulement, ses mouvements d'une impétuosité mal contenue prouvaient qu'il n'était pas dans son état ordinaire. Tantôt il marchait à pas précipités, tantôt il s'asseyait, et l'on n'entendait que ces mots prononcés à voix basse : — Diable d'enfant !... maudit enfant !

Un nouveau personnage parut sur le pont. C'était un petit homme gros, lourd, à cheveux blonds fades, qui portait des lunettes vertes sur un long nez, une casquette et une redingote grise.

— Bonjour à notre cher lieutenant, dit le petit gros homme. — Ah ! bonjour, commissaire, répondit l'officier fort préoccupé.

Et les gens les moins physionomistes du monde auraient pu lire sur sa noble et impressionnable figure qu'il ne voyait pas le commissaire avec plaisir. L'entretien continua cependant.

— Voilà un beau temps, mon cher lieutenant, un soleil à éblouir. — En effet, il fait très-beau.

Après une pause de quelques minutes, le lieutenant rompit le silence.

— Commissaire, dit-il, je suis le seul officier de la *Salamandre* qui soit resté de l'ancien état-major (iei il soupira), et l'équipage, que je n'ai pas quitté depuis onze ans, me demande chaque jour la solde arriérée qu'on lui doit. Ne pourriez-vous pas écrire à Toulon à ce sujet ? — Mon cher lieutenant, vos souhaits ont été prévus. J'ai reçu hier les mandats et les fonds, et je compte faire aujourd'hui la paye. — Allons, vous êtes un brave, commissaire, et mes matelots apprendront cette nouvelle avec joie. Pauvres gens... qu'on les paye, au moins... Ils l'ont bien gagné. Et puisqu'on nous chasse... — Permettez, lieutenant, on ne vous chasse pas, mais cet équipage m'a l'air un peu... — Un peu quoi ? — Non... non... je ne dis pas ça : mais on pourrait penser que... — Penser quoi ? — Non, non, vous ne me comprenez pas... Mais ils paraissent regretter un ordre de choses qui n'est plus, et ils ont tort... — Brisons là, commissaire. Dites-moi : avez-vous vu mon fils aller à terre ?

Et la figure de l'officier prit une expression de tristesse, car cette question parut lui être péniblement échappée.

— Qui ? M. Paul ? — Oui, oui, mon fils. — Non, mon cher lieutenant ; je le croyais à bord. Est-ce qu'il n'y est pas ? — Non, et son absence m'inquiète, car il est à terre sans ma permission ; je le punirai comme père et comme officier. — Mais êtes-vous bien sûr, au moins ? — Très-sûr, répondit l'officier avec impatience. — Imbécile, pensa-t-il en lui-même ; comme si l'inquiétude d'un père pouvait laisser exister un doute. — Mais, reprit le commissaire, voilà M. de Merval qui pourra peut-être vous en dire davantage. — Il suffit, monsieur ; je n'ai pas besoin de mettre tout le bord dans ma confidence.

Le nouveau venu était un jeune enseigne, blond, joli, frais, élégant ; et, quoiqu'il fût encore de très-bonne heure, son uniforme était bontonné, serré avec un soin minutieux ; ses épaulettes neuves étincelaient au soleil, et un charmant poignard à manche de nacre pendait à un cordon de soie noire à cotilants d'or. Quand il ôta son chapeau ébré pour saluer le lieutenant, on vit une épaisse chevelure blonde peignée, bouclée, qui eût fait honneur à une femme.

— *How do you do*, dit-il en riant à l'officier. — Très-bien, mon cher Merval ! Mais quelle diable d'habitude avez-vous toujours de m'aborder en parlant anglais ? Cette langue-là, voyez-vous, jeune homme, ne me va pas ! — Ce cher lieutenant, une vieille rançonne de guerre... bah ! bah ! vous avez tort. Je les ai, Dieu merci, assez vus, et je puis vous assurer qu'ils sont bons diables. — Et fameux marins, fameux marins ! dit le commissaire ; marins à nous en revendre. Ah ! ah !

Le lieutenant lui jeta un coup d'œil méprisant, rougit et ne répondit pas.

— Oui, mon cher commissaire ; mais sous ce rapport-là vous les valez, c'est-à-dire, nous les valons ! dit l'enseigne. Le lieutenant s'était brusquement écarté après la sotte phrase du commissaire. — Je n'y tiens plus, il faut que j'envoie à terre. Ah ! mon fils ! mon fils !... s'écria-t-il. Puis, se tournant vers un timonier : — Appelez maître la Joie !

Cinq minutes après on vit poindre, s'élever et grandir une longue figure à l'ouverture du petit panneau.

Puis cette figure s'avança à deux pas du lieutenant, ôta son bonnet de laine, prit son long sifflet d'argent, l'approcha de ses lèvres prêtes à s'y coller, et attendit. C'était maître la Joie, un ancien de la *Salamandre*, un flambaris, oh ! un pur flambaris ! Il est impossible de se figurer quelque chose de plus triste, de plus morose, de plus rechigné, de plus laid que cette figure, jaune, ossuse, flétrie, chauve, maigre et anguleuse.

— Avance ici ! dit le lieutenant.

La grande figure avança d'un pas.

— Plus près, doné !

Il avança à toucher le lieutenant, qui lui parla un instant à l'oreille. La Joie fit un signe de tête expressif, remit son bonnet, ne dit pas un mot, mais fit résonner un bruit aigu et modulé, qui dans la langue nautique signifie : — En barque les canotiers du canot major. —

Cinq minutes après, ni plus ni moins, les douze hommes qui composaient l'équipage de cette embarcation étaient debout, les avirons levés, à bâbord de la corvette. Maître la Joie y descendit, s'assit à bâbord du canot, après avoir respectueusement relevé les bouses de drap bleu fleurdelisées qui le couvraient, et siffila un coup, les avirons tombèrent à la fois, fendirent les lames, on n'entendit qu'un bruit, et pas une goutte d'eau ne jaillit.

Il siffila encore, et les avirons entamèrent les vagues d'un seul mouvement avec une cadence, une harmonie telles, qu'on eût cru ces douze rames mises en mouvement par une même machine. Puis la Joie, qui était à la barre, mit le cap sur le débarcadère du port, et disparut bientôt derrière le môle.

CHAPITRE V.

L'ÉTAT-MAJOR.

On avale à pleine gorge le mensonge qui nous flatte, et l'on boit goutte à goutte une vérité qui nous est amère. DUMÈRE.

Nos actions sont comme les bouts rimés, que chacun fait rapporter à ce qu'il lui plaît.

On ne devrait s'étonner que de pouvoir encore s'étonner. LA ROCHEFOUCAULD. — *Maximes*.

Le maître d'hôtel ayant annoncé que le déjeuner était servi, le commissaire, le lieutenant et l'enseigne descendirent dans le carré, où ils trouvèrent déjà attablé le docteur du bord, homme d'une cinquantaine d'années, coloré, vigoureux, à cheveux gris, épais et crépus.

— Que le diable te berce, Pierre ! dit le docteur au lieutenant ; voilà une heure que le déjeuner attend : ce sera froid, et notre cuisinier provençal dira qu'il n'y peut rien. — Nous voici, bon docteur, nous voici. — Calme-toi, dit le lieutenant en prenant la place d'honneur au haut bout de la table.

Pendant quelques instants, on n'entendit que le bruit des fourchettes et des assiettes. Le docteur l'interrompit.

— Dis donc, Pierre, sait-on quand enfin arrive notre nouveau commandant ? Oh ! c'est qu'il faut un rude compagnon pour conduire cette barque-là ! l'équipage est solide, mais tapageur en diable. Ça aime la terre, c'est passé au feu et à l'eau, des démons incarnés, mais bons, mais braves, et qu'il faut conduire comme tu les conduis, Pierre, avec une barre de fer ! Pourtant que je sois perdu si j'y conçois quelque chose ! car ils se feraient bacher tous pour toi jusqu'au dernier. Enfin, j'espère qu'on aura choisi pour les commander quelqu'un de ces vieux marins froids, durs et inflexibles, d'une volonté inébranlable dans le service, mais humains et commodes dans les autres relations. Et sais-tu quel est le commandant, dis, Pierre ? Sais-tu d'où il sort, comment il se nomme ? — On m'a dit son nom, répondit le lieutenant avec indifférence : c'est le baron... ou le marquis... ou le comte de Longtour... Marquis, je erois. En vérité, je m'y perds avec leurs damnés titres, car c'est aussi bête que si l'on di-ait : le chevalier mât d'hune ou la comtesse la grand-

voile... Mais pardon, pardon! Merval, dit le lieutenant en tendant la main au jeune enseigne avec cordialité; j'oubliais que vous étiez.... comte, je crois...

L'expression pénible qui avait un instant rembruni la figure de l'enseigne disparut, et il serra la main que Pierre lui offrait. — Je suis enseigne de vaisseau à bord de *la Salamandre*, et fier d'être sous les ordres d'un brave tel que vous, lieutenant. — Monsieur est comte en effet, reprit le commissaire; je l'ai sur mon rôle du bord. Egbert-Bleudonné-Vincent-Beauclair, comte, pardieu! comte de Merval... comte y est bien. — C'est bon, c'est bon, commissaire, dit l'enseigne en rougissant, je sais mon nom. — Oui, monsieur; mais vous êtes comte, c'est un beau titre. Je voudrais bien être comte, moi! Et vous, docteur? — Taisez-vous donc, commissaire, dit le docteur; vous êtes bête comme une oie. — Hein, comment! dit le gros petit homme qui devint rouge comme une pomme d'api. — Je dis bête comme une oie, reprit imperturbablement le docteur en le regardant entre les deux yeux. — Allons, allons, ne vous fâchez pas, dit le lieutenant en souriant. Vous savez, commissaire, que le docteur a son franc parler; il y a vingt-trois ans que je le connais ainsi, et vous ne le changerez pas. — Non, pardieu, pas! dit le docteur. Tel que vous me voyez, jeune homme, j'ai dit à l'amiral... qu'il s'était conduit comme un polisson devant l'ennemi; qu'il avait fait hacher un tas de braves gens par sa lâcheté! Et je ne le sais malheureusement que trop bien, puisque, blessé moi-même, je les ai pansés, soignés, amputés comme mes propres enfants. Ainsi vous voyez bien, commissaire, que je puis vous dire que vous êtes bête comme une oie, puisque j'ai dit à un amiral qu'il était un polisson. — Allons, assez, docteur, dit Pierre prenant pitié du commissaire qui paraissait assis sur des charbons ardents. — Mais dites donc, commissaire, reprit le docteur, je ne vous en veux pas pour ça, au moins. Touchez là. Vous vous y tenez. Une campagne ensemble et vous verrez que le vieux Garnier est un bon matelot; mais il faut qu'il lâche tout ce qui lui barbouille le cœur; ce que je vous ai dit, voyez-vous, il fallait que ça fit dit. — Et ce nouveau commandant a-t-il de beaux combats? demanda le jeune enseigne. — Ma foi! dit Pierre, je ne les connais pas. Longtour!... connais-tu ça, toi, docteur, Longtour? — Pas plus que le poisson dont voici la queue. Et vous, Merval? demanda le docteur à l'enseigne. — Je ne le connais pas non plus. — Ce serait pourtant dommage de gaspiller un tel équipage; il y a tant à faire avec ces gens-là, quand on sait les conduire. Mais je suis tranquille, on connaît *la Salamandre*, et on ne nous enverra qu'un loup de mer. — Mais à propos, reprit le docteur en s'appuyant sur la table et traçant des losanges sur le fond de son assiette avec son couteau, et vous, Merval, où avez-vous servi? Sortez-vous des écoles de Toulon ou de Brest? — Monsieur, dit l'enseigne, ma famille n'a jamais quitté ses souverains légitimes, et j'ai suivi ma famille. — Ah! j'entends, vous avez servi aux Anglais. Jeune homme, ce n'est pas beau, dit le docteur en secouant la tête. — Monsieur! monsieur! dit l'enseigne en pâlisant. — Je dis que ce n'est pas beau, reprit le docteur en continuant ses losanges.

Cet incident réveilla Pierre qui semblait absorbé.

— Allons, messieurs. — Monsieur m'insulte, dit le bouillant jeune homme. — Merval! Merval! dit le lieutenant. — Je vous dis que ce n'est pas beau de servir les Anglais. Voilà tout. — Vous me rendrez raison, et tout à l'heure, s'écria l'enseigne en se levant de table. — Oh! oh! oh! dit le docteur sans abandonner ses losanges, oh! voilà bientôt vingt-cinq ans que le vieux Garnier navigue, et ce n'est pas un enfant qui lui fera peur. Jeune homme, depuis Trafalgar j'ai vu bien des combats, j'ai été blessé cinq fois, ce qui m'a valu ce bout de ruban rouge. Mon ami Pierre, que voilà, vous dira si je crains de passer un de mes matelots sous le feu. Mais je ne me bats pas pour des misères. Et puis, voyez-vous, je dois compte de ma vie à ces pauvres marins que je soigne depuis onze ans; ce sont mes enfants à moi; ils ont confiance en moi, ils trouvent toujours le vieux Garnier quand ils souffrent. Je ne m'appartiens plus, demandez-leur plutôt. Tenez, je ne vous en veux pas, touchez là. Seulement vous avez servi les Anglais; à mon avis, vous avez eu tort, ce n'est pas beau, et voilà tout. — Merval, dit le lieutenant, je vous en prie, je vous ordonne de m'écouter.

A force de raisons, bonnes ou mauvaises, on calma l'enseigne, qui, plein de bonnes qualités, était loyal, brave, et peu rancunier. Le premier il tendit la main au docteur.

— Je vous ai dit ce que je pensais, répondit celui-ci en lui serrant cordialement la main; maintenant nous naviguerons cent ans ensemble, voyez-vous, que je n'en ouvrirais pas la bouche; mais il fallait que ce fût dit.

Un pilotin descendit, et, s'adressant au lieutenant: — Lieutenant, voilà le canot-major qui accoste. M. Paul est à bord. — Enfin! dit le lieutenant. Dites à M. Paul de se rendre dans ma chambre, et faites désarmer le canot.

Et Pierre luet donnant l'exemple, on se leva de table.

— Vous n'oubliez pas la paye de nos hommes, dit-il au commissaire. — A midi je commencerai, lieutenant, vous pouvez en donner l'avis. — Cela suffit, dit Pierre luet. Et il monta dans la batterie; car, en l'absence du commandant qu'on attendait, il occupait l'appartement de cet officier supérieur. — Je vous trouve enfin, monsieur, c'est fort heureux, dit-il en ouvrant la porte de la galerie où l'aspirant attendait.

CHAPITRE VI.

L'ASPIRANT.

Que tu sais bien dorer ton mariage lointain!
Qu'il est beau l'horizon de ton riant matin,
Quand le premier amour et la fraîche espérance
Nous entraînent l'espace où notre âme s'élance,
N'emportant avec soi qu'innocence et beauté,
Et que d'un seul objet notre cœur est enchanté,
Dis comme Roméo: — Non ce n'est pas l'aurore!
Amours toujours; l'esceu ne chante pas encore.
Tout le bonheur de l'homme est dans ce seul instant.
Le sentier de nos jours n'est vert qu'en le montant.

ALPHONSE DE LAMARTINE. — *Novissima Verba*.

Ainsi, à la vue des souffrances de la mort, s'épure,
comme dans un feu, l'âme chrétienne; ainsi elle se
dépouille de ce qu'il y a de terrestre et de trop sensible,
même dans les affections les plus innocentes.

BOSSUET. — *Oraisons funèbres*.

Mais un mot sur lui, sur cet enfant. Car à peine avait-il seize ans... et toutes les illusions de cet âge. Illusions si bonnes, si naïves, si fraîches, si poétiques! Il avait un de ces cœurs vierges et candides si pleins de nobles croyances, qu'au récit d'une belle action ou d'une courageuse infortune il pleurait... il pleurait de joie ou de pitié. C'est que l'existence avait une séve puissante de jeunesse et de conviction; c'est que cette âme tendre et pure encore croyait à tout, admirait tout.

Pour cette âme la vie était un prisme éblouissant, coloré de ses vagues désirs d'amour, de fortune et de gloire; tout était soleil et printemps, confiance et vertu. Et puis, pour cet enfant, l'objet idéal du culte le plus profond, le plus idolâtre, après son père, c'était une femme. Oh! pour lui, une femme, c'était une croyance, son but, son avenir, l'éternel bonheur que Dieu réservait sans doute à sa chaste jeunesse. Eternel! oui. Car dans sa pensée il ne la quitterait pas cette femme adorée, ni dans ce monde ni dans l'autre. Pauvre enfant! vivre de sa vie, mourir de sa mort! Et puis après, pour vos deux âmes d'ange, le ciel. C'était là ton rêve!

Noble rêve, sainte et naïve espérance de ce jeune cœur! C'est que le souvenir de sa tendre mère avait épuré son amour; c'est que ce religieux souvenir se mêlait à toutes ses pensées des qu'il songeait à cette femme qu'il aimerait un jour; c'est qu'il regardait comme un devoir sacré de lui rendre à elle tout ce profond et touchant amour que sa bonne mère avait autrefois eu pour lui. Car elle n'était plus, sa mère; non, Pierre la perdit alors que son fils n'avait que huit ans encore, et le prit avec lui à bord de *la Salamandre*. Aussi ce pauvre petit fut-il privé bien jeune des soins maternels d'une femme qui reverseait sur lui tout l'amour qu'elle ne pouvait prodiguer à son mari absent. Et, vous le savez, dès qu'une mère craint pour la vie de son époux, elle est deux fois plus tendre pour son enfant.

Or, depuis ce fatal événement, Paul ne quitta pas son père. Elevé à bord, à l'école de cette vie dure et sauvage, la sublimité et les harmonies de cette nature toujours primitive se reflétaient dans cette jeune âme si ardente et si vive, et y firent germer les plus nobles sentiments.

Tout enfant, son père se plaisait à lui faire admirer les tableaux variés et grandioses qui se déroulaient sans cesse à sa vue. Tantôt hercé dans les humes au bruit de la tempête, Paul souriait à sa voix mugissante. Tantôt le vieux maître la Joie, le prenant sur son dos, le portait à la cime du mât le plus élevé, et là, façonnant ses petites mains au rude toucher des manœuvres, il lui apprenait en jouant la pratique de cette pénible profession; et c'était plaisir de voir souvent Paul, dans sa folle joie, se lançant au bout d'un cordage, se suspendre au-dessus de l'abîme et s'y balancer insouciant! De tels jeux, une telle existence, développent fortement le physique et le moral; le cœur se trompe à ces dangers continus; aussi Pierre retira-t-il Paul des mains de ses *berceuses*, comme il disait, quand il eut atteint sa dixième année, et se chargea de son éducation.

L'exemple se joignant à la théorie, le jeune homme fit de rapides progrès, fut nommé aspirant, et reçut sa première blessure dans un des glorieux combats de *la Salamandre*. Son père le vit tomber, soignant, brisé, détourna les yeux, et continua froidement le commandement qu'il avait commencé. Mais après le combat, quand il eut déposé avec le porte-voix le caractère dur et impassible du marin, cet homme de fer, inébranlable au milieu du feu, pleura, sanglota comme une jeune mère auprès du berceau de son fils. Des nuits entières, il les passa près de lui, le veillant seul, le soignant seul, épiant ses moindres désirs, oppressé, attentif, soumis aux plus poignants caprices de sa souffrance, dévorant ses larmes quand, dans son délire, Paul, ne le reconnaissant pas, l'appelait à grands cris. Oh! qu'il y avait de douleur, de profonde et atroce douleur dans la voix de ce pauvre père disant tout bas: —

Mais je suis là, mon enfant, mon Paul... Mon Dieu, mon Dieu, je suis là. C'est moi, c'est ma main, c'est la main de ton père que tu serres dans tes mains brûlantes et sèches... Paul, mon Paul, mon enfant !... Il ne me connaît plus. Oh ! je suis bien malheureux ! Paul, hélas ! ne l'entendait pas, et disait toujours : — Mon père !

Instinctive et sublime invocation, dernier cri d'espérance et d'amour, admirable illusion, qui, colorant les ténèbres d'une cruelle agonie, faisait croire à cet enfant qu'un père pouvait, comme Dieu, prolonger nos jours.

Mais la mort n'atteignit pas cette âme si belle, Paul se rétablit, et son père devint presque fou de joie. Dans sa longue convalescence, il ne le quitta pas d'un moment. Pour l'amuser, il lui contait ses merveilleux et lointains voyages, ses hardis combats. Puis, quand un sommeil réparateur fermait les paupières de Paul, il se taisait, et, respirant à peine, penché sur son hamac, il le contemplant avec amour, avec idolâtrie, et ne retenait pas de grosses larmes de joie ; car c'était alors de joie qu'il pleurait, le pauvre père, en entendant son enfant l'appeler au milieu d'un rêve riant et paisible !

Paul, en état de faire une nouvelle campagne sur *la Salamandre*, sortit du port pour combattre cette frégate que vous savez. Ce fut le dernier combat de la corvette avant 1814. Combat terrible et sanglant, dans lequel Pierre reçut à son tour une dangereuse blessure. Et c'était chose touchante que de voir le fils rendre à son père ses soins assidus, avec cet égoïsme de dévouement, cette jalousie d'affection innée chez les belles âmes. Pierre se rétablit, et ce fut une fête pour l'équipage. Car Pierre Huet était autant aimé que redouté, et méritait en effet d'inspirer ces deux sentiments si opposés, par sa sévérité dans le service et l'attachement qu'il avait voué à ses marins ; or, depuis longtemps ils l'avaient deviné : les matelots ont, à cet égard, un instinct qui ne les trompe jamais. Si pourtant la jalousie avait pu avoir place dans une si belle âme, Pierre eût peut-être été jaloux de l'influence que son fils exerçait sur l'équipage.

C'est une contradiction bizarre dans le caractère et la nature de l'homme, que de voir les êtres les plus forts, les plus terribles, préférer obéir à des êtres faibles et inoffensifs. Est-ce conscience de cette espèce de supériorité qui consiste à remettre son sort, sa volonté, entre des mains débiles que l'on briserait si facilement ? Peut-être aussi l'homme fort qui se soumet au faible croit-il prouver par là qu'une telle soumission est toute volontaire. Toujours est-il que l'influence de Paul semblait magique à bord : il exerçait une espèce de merveilleux empire, lui, chétif enfant, sur ces hommes de fer qui avaient vu vingt batailles et ne savaient plus ce que c'était que le danger. Et puis, ces hommes, superstitieux comme tous les hommes naïfs et énergiques, croyaient à je ne sais quelle prédiction d'un vieux *calier* qui fait l'existence, le destin de *la Salamandre* à l'existence, au destin de l'aspirant. Aussi jamais ce navire ne paraissait plus propre, mieux tenu, que lorsque Paul était de service. Enfin, on eût dit l'ange gardien de *la Salamandre*. C'est qu'aussi il était bon, courageux, intrépide, généreux ; et, chez lui, les dehors répondaient à la bonté de son âme.

D'une taille moyenne, mais élancée, souple et gracieuse, son allure participait de son caractère et de son état : hardie, libre et franche. Ses grands cheveux châtains ombrageaient un front saillant, blanc et poli comme celui d'une jeune fille : ses yeux noirs étaient bien fendus, vifs, perçants, spirituels ; son nez aquilin, sa bouche légèrement arquée et un menton à fossette un peu saillant, lui donnaient une expression de hauteur et de fierté qui lui allaient à ravir. Joignez à cela un teint rose et frais qui devenait pourpre à la première émotion, une moustache soyeuse et naissante qui ombrageait sa lèvre rouge... et vous aurez une ravissante figure d'enfant qui aurait fait tourner toutes les têtes des filles de Saint-Tropez, surtout quand son joli uniforme bleu à aiguillettes d'or serrait bien sa fine taille dessinée par le ceinturon de son poignard courbe, et qu'il portait noblement son chapeau bordé.

Mais Pierre Huet ne laissait pas le jeune homme descendre à terre ; non qu'il voulût en faire un moine, mais il savait que les marins de *la Salamandre* étaient haïs pour leur opinion prononcée : il savait que les Provençaux, exaltés dans la leur, les voyaient avec peine, et, en bon et tendre père, il craignait pour son fils. Or, le fils ne partageait pas ces craintes ; et comme, d'après les ordres du lieutenant, aucune embarcation ne pouvait quitter le bord, la veille, Paul s'était laissé glisser le long de l'échelle du couronnement, et avait franchi à la nage la petite distance qui séparait le navire de la côte du golfe.

CHAPITRE VII.

LE PÈRE ET LE LIEUTENANT.

Un père est le seul dieu sans athée ici-bas.
ERNEST LEGOUVÉ. — *Poésies inédites.*

homme, saurai-je pourquoi vous avez quitté le bord sans permission ?

— Ce reproche était fait par l'officier. Le père ajouta mentalement : — Et au risque de te noyer, malheureux enfant ! — Père, vois-tu... je vais te dire... Et en prononçant ces mots Paul s'approcha timidement de son père, et appuyant une de ses mains sur le fauteuil, et de l'autre prit celle de Pierre.

Le bon lieutenant sentit son courage faiblir à ce mot *père* prononcé d'une voix douce et soumise. Aussi reprit-il sèchement, en reculant son fauteuil avec vivacité pour échapper aux caresses de son fils : — Il s'agit de service, monsieur ; appelez-moi lieutenant, et éloignez-vous. — Au moins, comme ça, je ne faiblirai pas, pensa-t-il.

L'enfant fit une petite moue pleine de malice et de grâce, rougit et changea de ton. Sa voix, de tremblante et faible, devint nette et brève. Il releva fièrement la tête, et répondit avec assurance :

— Lieutenant, je me suis absenté du bord parce que je m'ennuyais. J'ai eu tort ; qu'on me punisse ! — Je veux savoir, monsieur, ce que vous avez été faire à terre. — Lieutenant, permettez-moi de vous le cacher ; j'ai manqué au service, punissez-moi. — Monsieur... dit Pierre avec fermeté. — Lieutenant, ma vie militaire vous regarde ; ma vie privée ne regarde que mon père. — Eh bien ! mon fils, j'exige... — Alors c'est différent, père ; tu vas tout savoir.

Alors aussi ce fut la voix douce et soumise qui parla.

— Allons ! se dit Pierre, il faut lui céder. Après tout, en faisant le supérieur, je n'aurais rien appris, car il a un caractère du diable. Au moins, comme ça, je saurai tout. Mais je ne veux pas le regarder, car j'aurais plus envie de l'embrasser que de le gronder. Il ressemble tant à sa mère ! — Voyons, Paul, parlez.

L'enfant s'approcha de son père : et, pour cette fois, il put appuyer ses deux bras sur le dossier du fauteuil ; puis, il baissa la tête au niveau de celle de Pierre, l'embrassa, et dit à voix basse, avec un profond soupir :

— Vois-tu, père, je crois que je suis amoureux. — En voilà bien d'un autre ! — Tu sais bien, père, qu'il y a huit jours, j'ai été avec la chaloupe chercher des barriques au débarcadère. Pendant que les hommes arrimaient les tonnes dans la chaloupe, je me suis promené sur la côte ; et là-bas... tiens, tu peux le voir d'ici : c'est ce petit pavillon au milieu des oranges. — Allons ! bien, je le vois. Après. — Eh bien ! père, j'ai vu là... oh ! une jolie femme qui regardait... Ma foi ! je ne sais pas ce qu'elle regardait... — Eh bien !... — Eh bien ! père, caché derrière un rocher pour qu'elle ne me vit pas, je suis resté plus d'une heure à la contempler. Et mon cœur battait et ma vue se troublait ; et, en revenant, il me semblait que je t'aimais deux fois plus, bon père ! — C'est donc pour cela, monsieur, que la chaloupe a autant tardé ? dit Pierre d'un ton qui cachait mal son émotion. — Lieutenant, reprit l'autre avec sa diable de voix brève, je vous ai donné des raisons que vous avez acceptées.

Il abusait de l'amour de son père, le maudit enfant.

— Paul !... — Allons ! reprit-il, père, ne te fâche pas ; tu vas tout savoir. Hier soir, je me suis affalé par l'échelle de poupe, j'ai mis mes habits dans un petit coffre que j'ai poussé devant moi, et j'ai été à terre à la nage. — Quelle imprudence ! tu sais bien, malheureux que ta blessure t'engourdit souvent la jambe au point de ne pouvoir nager. — Bah ! père, est-ce que j'avais le temps de penser à cela ? Et puis j'espérais la voir. — Enfin, l'avez-vous vue ? dit Pierre sans trop songer à ce qu'il y avait de peu grave dans sa demande. — Non, père. — Et que diable avez-vous fait pendant toute la nuit ? — Je me suis promené, père, promené autour de son jardin, devant ses fenêtres ; et je serais encore à les regarder, si ce vieux scélérat de maître la Joie ne m'avait pas surpris, et si je n'avais pas craint de trop l'inquiéter, père, dit l'enfant avec une admirable expression d'amour et de tendresse. — Et voilà tout, Paul, toute la vérité ? — Je ne mens jamais, père. — A la bonne heure. Mais tout cela est fort mal. Tu sais, mon enfant, que les Provençaux n'aiment pas *la Salamandre* ; il se passe d'étranges choses dans le Midi ; ces paysans sont méchants, et je crains pour toi comme pour nos matelots. Promets-moi donc de ne plus descendre à terre. — Non, père, parce que j'y descendrais quand je devrais y aller sur des charbons ardents, mais sans manquer à mon service. — Maudit entêté !... Mais, au moins, allez-y armé ! — Oui, père ; cela, je te le promets. — Je suis d'une faiblesse inotie pour vous, Paul, et un jour vous me le reprocherez. Ah ça, comme tu as manqué ouvertement à la discipline, mon cher enfant, tu garderas les arrêts vingt-quatre heures... mais j'irai te tenir compagnie. — Bon père, cher père ! dit l'enfant en l'embrassant. — A la bonne heure, dit le bon lieutenant. Mais si tu savais ce que j'ai souffert d'inquiétude ! je n'ai pas dormi de la nuit. Pauvre ami, je n'ai plus que toi au monde ; songes-y donc.

Et il renfonça une grosse larme qui allait couler, car il entendit frapper à sa porte.

— Entrez ! dit Pierre en se retournant vers les fenêtres de la galerie pour qu'on ne vit pas ses yeux humides. Qu'est-ce ? — Lieutenant, dit un pilotin, le commissaire demande s'il peut commencer la paye. — Sans doute. Faites avvertir l'équipage.

Nous avons laissé Pierre et son fils dans la galerie de la corvette.

— Saurai-je, monsieur, dit Pierre en s'asseyant assez loin du jeune

CHAPITRE VIII.

LA PAYE.

Ils n'ont que de faibles appointements, mais ce qu'on appelle le *tour du baton* est si considérable que rien n'y est plus commun que les fortunes rapides.

THEOPHILE. — Voyages.

Il est bien juste, messieurs, que les contribuables, que cette précieuse et respectable base de l'édifice social; que les contribuables, dis-je, connaissent dans ses plus petits détails l'emploi des deniers publics. C'est au flambeau de notre conscience, messieurs, que vous avez examiné, pesé, discuté, analysé chaque dépense et chaque recette; et je suis heureux et fier à la fois, messieurs, de pouvoir proclamer à cette tribune que sous notre administration de grandes économies ont été faites. D'immenses améliorations sont proposées; et pour atteindre ce but, c'est sans crainte, c'est appuyé sur l'intérêt des imposés eux-mêmes, que je viens présenter à la Chambre un projet tendant à ajouter quelques centimes additionnels à l'impôt.

Discours tout fait pour un commissaire royal chargé de soutenir la discussion du budget.

D'après les ordres du lieutenant, le commissaire avait fait la paye, et le silence rigoureux qui régnait ordinairement à bord de la *Salamandre* était interrompu par un tintement métallique partant de tous les coins du navire.

— Enfin, dit le commissaire, qui, pour remplir ses fonctions, avait revêtu son habit bleu brodé d'argent à retroussis écarlates; enfin, répéta-t-il en ramassant des registres et des papiers éparés sur la table du carré de la corvette, voilà donc ce maudit arriéré payé! — trois ans de solde... — Et il était temps, car avec de pareils enrégés...

A ce moment, une espèce de grognement sourd et inarticulé qui partait de la porte interrompit le monologue du commissaire.

— Allons... encore, dit-il; voyons, qu'est-ce que me veut-on?

Le grognement devint plus prononcé, et on put entendre ce mot: — Mon commissaire... C'est moi... mon commissaire. — Qui, toi? qui es-tu? que veux-tu?

Et le commissaire se leva vivement de sa chaise, fut à la porte, prit l'important par un revers de sa veste; et, l'amenant sous le jour du grand panneau, il put, à la faveur de cette lumière éblouissante, le contempler à son aise. C'était, sur sa parole, une tête digne de Rembrandt!

Figurez-vous un homme de taille moyenne, mais fortement constitué, un visage presque violet, tant il était pourpre, entouré de larges favoris noirs et touffus qui se rejoignaient à des cheveux blancs, ras, courts et rigides comme une brosse. Une énorme cicatrice, qui commençait au front, traversait le soleil, l'œil (il était borgne) et la joue gauche, allait se perdre dans sa barbe; mais tellement creuse, la cicatrice, qu'on y aurait logé le petit doigt. Quoiqu'on fût au mois de juin et qu'il fit une chaleur étouffante, cet homme portait deux chemises: d'abord une de laine rouge, puis une autre blanche, dont le collet, précieusement brodé, se rabattait sur la première. Enfin une veste de drap bleu fort longue, bordée au collet et aux manches d'un galon d'or, et un pantalon de grossière étoffe complétaient son habillement. Quand le commissaire l'attrapa sous la lumière du panneau, il se laissa faire, n'avançant qu'à pas lents, et fixant d'un air honteux son œil unique sur l'administrateur.

— Ah! c'est toi, maître Bouquin... Eh bien, que veux-tu? Allons, réponds donc! — Mon commissaire, dit l'autre en roulant en spirale, en côte, en rhombe, le bonnet de laine à carreaux bleus qu'il tenait dans sa main, mon commissaire... c'est que... c'est que je crois qu'on me carotte. — Hein?... — Oui, mon commissaire... qu'on me libuste, et que je n'ai pas mon compte. — Comment... — Trois ans, mon commissaire, trois ans d'arriéré, à 700 francs... c'est 2,100 francs, et je n'en ai mordu que 1,919, cinq sols et deux liards. Et il montrait une immense sacoche qu'il tenait sous son bras. — Ah! c'est-à-dire que tu demandes des comptes? — Non, mon commissaire... Faites excuse: je demande mon compte. — Rien de plus juste, mon garçon, rien de plus juste. Jour de bien! si l'on pouvait me croire capable de refuser les moindres éclaircissements! Ah! bien, oui... Non, non, vous gagnez trop bien votre argent, mes braves, mes dignes amis, vous le gagnez trop honorablement pour qu'on ne vous démontre pas, à un sou, qu'est-ce que je dis, à un sou, à un liard, à un denier pres, qu'on ne vous fait tort de rien... Entends-tu bien cela, maître Bouquin? Et il répéta en accentuant fortement: — Qu'on ne vous fait tort de rien. — Commu... commu... mon commissaire. — Comment, commu? — Je dis commu, mon commissaire, parce que l'autre d'avant vous disait tout d'même. — Mais c'est juste; c'est dans votre manœuvre à vous, comme c'est dans la nôtre de dire: — Bange à larguer les huniers. Allez, allez, mon commissaire; j'écoute

— Eh bien, donc, les sept cents francs par an font tant par mois, tant par semaine, tant par jour; mais il y a, vois-tu, maître Bouquin, des années bissextiles et des mois de vingt-huit jours; ensuite, la valeur des monnaies courantes se trouvant souvent altérée, et les gourdes d'Espagne qu'on vous a données en payement ayant une valeur de quarante-sept centimes de plus que les pièces de cent sous, font que... tu suis bien? — Oui, commissaire, dit l'autre qui se mordait les lèvres jusqu'au saug, en prêtant la plus vigoureuse attention à ce discours administratif. — Font que... reprit le commissaire avec une nouvelle volubilité, font que la valeur des pièces cent sous doit décroître d'autant sur le capital et sur le total des sommes que le trésor vous paye scrupuleusement... entends-tu, maître Bouquin? scrupuleusement... pour l'amortissement intégral de la solde arriérée... Tu suis bien?... J'espère que c'est assez clair. — La solde arriérée... oui, commissaire, je commence à y être. Et le malheureux se pressait le front, comme pour faire entrer dans son cerveau rebelle l'explication claire et lucide de l'administrateur. — Or, reprit celui-ci, tes 700 francs étant déjà soumis aux fluctuations inévitables opérées par le change sur la valeur des gourdes d'Espagne, et les écus de six livres étant aussi de leur côté soumis à une dévaluation notable et diminitive, font que la valeur des gourdes leur étant opposée, seulement quant aux années bissextiles et aux mois de vingt-huit jours, il résulte nécessairement... Tu comprends bien? mais ne te gêne pas: si cela ne te paraît pas assez clair, maître Bouquin, dis-le. Comprends-tu bien? — Oui, commissaire... Et il ouvrait son œil à faire trembler. — Je reprends: Des années bissextiles et des mois de vingt-huit jours, il résulte nécessairement, il est patent, il est avéré, il est notoire, qu'en défalquant d'un côté la diminution opérée sur les gourdes, la diminution de paye voulue par la proportion des années bissextiles et des mois de vingt-huit jours, et qu'en balançant d'un autre côté, mais en balançant à votre avantage, — entends-tu bien toujours? — à votre avantage l'augmentation des écus de six francs, les écus de six francs l'emportent de beaucoup, mais l'emportent énormément, sur les pièces de cent sous, l'emportent au moins de 475 francs. Ainsi, tu vois qu'en ajoutant ces 475 francs à tes 1,785, cela te fait 2,260; et, à ton dire, remarque bien ceci, on ne l'en doit que 2,100. Est-ce vrai?... Enfin, réponds; est-ce vrai? — Ça, c'est vrai, mon commissaire, on ne m'en doit que 2,100, reprit Bouquin en essuyant la sueur qui ruisselait sur son visage. — Eh bien! tu vois donc bien que c'est au contraire toi qui redevrais 160 francs, puisqu'on ne t'en doit que 2,100; car ce n'est pas moi, c'est toi qui l'as dit, et qu'on t'en donne 2,260. Ainsi, tu vois donc, mon garçon, que je pourrais te redemander 160 francs, que je le devrais peut-être pour t'apprendre à te mêler de tes supérieurs et du gouvernement qui vous donne toujours plus qu'il ne doit et se trompe toujours dans votre intérêt, comme tu vois; mais pour cette fois je serai bon enfant. Que cela te serve de leçon: garde tes 160 francs de surplus, entends-tu, maître Bouquin? garde-les, et que ce soit pour toi un nouveau motif de béurr l'ordre de choses que le ciel nous a rendu... Allez! va, maître Bouquin, et dis bien à tes camarades que s'ils ont quelques explications à me demander, je suis tout prêt à les leur donner aussi claires et aussi lucides que celles-ci. Oh! mon Dieu, pas de préférence; ce que l'on fait pour l'un, on doit le faire pour l'autre.

Et ce disant, le commissaire prit en chantonnant ses registres sous son bras, entra dans sa chambre et ferma sa porte, laissant maître Bouquin tout en nage, stupéfait, confondu, ébahi, et, ce qui est plus fort, convaincu de la générosité et du désintéressement du gouvernement à son égard.

— Sac-é-dieu! dit-il en s'essuyant le front, j'aimerais mieux prendre trois ris dans une grande voile, au fort d'un ouragan, que d'être obligé de me mettre à recomprendre le commissaire. Ah! voilà une langue! quelle platine! Avec tout ça, il paraît tout de même que c'est moi qui redevrais, et que j'y gagne 160 francs. Qu'est-ce donc que ce vieux can-can de la Joie était venu me chanter, que le commissaire nous tondait comme des moutons?

Et le digne homme courut chercher maître la Joie.

— Eh bien! matelot, lui dit Bouquin en l'abordant, eh bien! nous nous trompons: il paraît que la... la fructuration... les années bissextiles, et l'amoir... l'avor... l'acor... enfin c'est égal, le nom n'y fait rien... sont cause que nous rabiotons 160 francs... au lieu d'en perdre 450; que si le gouvernement n'était pas bon matelot, il nous forcera de remettre à la gamelle... et que le commissaire a navigué droit et sans embarcades.

Pour toute réponse, la Joie regarda fixement Bouquin entre les deux yeux, prit son grand sifflet dans sa poche, et en tira deux sons brèves.

— Je t'en f... dit Bouquin qui parut saisir parfaitement le sens de l'harmonie expressive de la Joie. Que la drisse du pavillon me serve de cravate si ce n'est pas vrai.

Le nouvelle modulation du sifflet, que Bouquin traduisit encore, car il répliqua: — Tu es entêté comme un marsouin, puisque c'est comme ça, vois-tu, la Joie, il fallait y aller toi-même.

Et Bouquin monta sur le pont, laissant dans la batterie son ami au long sifflet.

Or il faut savoir que la Joie, maître d'équipage de la corvette, était l'être le plus silencieux, le plus morne qui fût au monde. Il s'était fait une habitude de ne parler que le moins possible, et la plupart du temps il ne répondait à ses égaux ou à ses inférieurs que par des modulations que l'on avait fini par comprendre; ce qui paraît moins étonnant quand

on saura que dans les habitudes nautiques la plupart des commandements se font au sifflet, dont le bruit sonore et aigu domine les mugissements des vents et des vagues. Ainsi pour maître la Joie, le sifflet, c'était une langue nouvelle, une langue à lui, tour à tour gaie, triste, colère ou satisfait, une langue admirable pour traduire les impressions qui agitaient le vieux marin. A la manière dont il embouchait l'instrument pour commander une manœuvre, aux sons plus ou moins rudes, plus ou moins coulants qu'il en tirait, l'équipage devinait la nuance de son humeur.

Le bruit était-il cadencé, perlé, coupé de roulades et de roucoulements qui montaient et descendaient en gammes brillantes, éclataient, vibraient, retentissaient en modulations harmonieuses :

— Oh ! bon ! disaient tout bas les matelots ; il y aura bon quart ; maître la Joie est dans une bonne brise.

Au contraire, le sifflet ne laissait-il échapper qu'un cri sec, froid et dur, rauque et impératif, sans aucune fioriture :

— Veillons au grain, répétaient-ils à voix presque inintelligible : le vent a l'air de venir du côté des calottes, et si ce vent-là continue, il pleuvra des averses de coups de poing et de coups de pied.

Or ces prédictions météorologiques et psychologiques étaient d'ordinaire réalisées par l'événement. Mais ce jour-là il n'y avait place que pour l'espérance et la gaieté, que la *paye* avait fait naître dans l'âme des marins.

CHAPITRE IX.

PROBLÈME.

Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leur misère continue.

PASCAL. — *Pensées.*

L'inconstance du branle divers de la fortune fait qu'elle nous doive présenter toute espèce de visage.

MONTAIGNE.

Certes ! si le bonheur existe, il existait ce jour-là à bord de la *Salamandre*. Le bonheur ! être fantastique et réel que chacun évoque sous une apparence si diverse. Ainsi au déclin du jour, quand le soleil, semant l'atmosphère de toutes les couleurs du prisme, inonde l'horizon de sa chaude lumière, qui se dégrade depuis le blanc le plus éblouissant jusqu'au rouge sombre et violacé, vous voyez quelquefois un nuage aux contours fugitifs et dorés, que la brise du soir balance encore au milieu des vapeurs de ce ciel brûlant.

Ce nuage n'a qu'un aspect, et il en a mille... Pour l'un, c'est une colonnade gothique, élégante et grêle avec ses vitraux chatoyants... Celui-là y admire un arbre aux branches d'or et aux feuilles de pourpre. L'autre y voit une figure largement drapée, puissante comme *Jéhovah* ; et celui-ci les lignes délicates et aériennes d'une ravissante tête de jeune fille au cou de cygne. Ainsi est-il du bonheur ! être idéal et positif, vrai comme la lumière et le son, et insaisissable comme eux ! le bonheur, qui revêt tour à tour les formes les plus opposées et n'en garde aucune. Car enfin, le bonheur ! est-ce une bouche de femme qui murmure à votre oreille un doux mot de tendresse ? une main tremblante qui ne fuit pas la vôtre ? est-ce une longue, longue promenade sur un gazon émaillé, sous la voûte épaisse des vieux chênes qui couronnent une île fraîche et verte... une promenade... avec son bras lié au vôtre... alors que le silence, et les reproches, et la tristesse, et les éclats d'une gaieté enfantine, et les brusques tressaillements... alors enfin que tout est amour, aveu, et que pourtant le mot amour n'a pas été dit ? Ou bien, le vrai bonheur, le bonheur durable qui baigne, qui inonde à jamais l'âme d'une joie céleste, serait-ce après l'aveu ?

Quand toute palpitante, toute heureuse du sacrifice qu'elle vous a fait, parce qu'elle a joué son avenir avec vous et qu'elle peut perdre : parce qu'elle prévoit des larmes bien amères à verser un jour... parce qu'enfin une femme qui aime a besoin de souffrir ? Est-ce après l'aveu ? quand, assis à ses genoux, elle vous dit avec un sourire si plein de larmes : — Oh ! maintenant, mon bonheur est à toi !... ma vie c'est toi, ma pensée c'est toi, mon âme c'est encore toi ! Maintenant, vois-tu, d'un mot tu peux me rendre la plus malheureuse des femmes, d'un mot tu peux me tuer... aussi, ange, ange adoré, mon amour ce n'est pas de l'amour... c'est un sens nouveau... un sens qui absorbe, efface tous les autres... un sens qui seul fait qu'elle existe. Le bonheur ! serait-il plutôt le dédain des déceptions humaines, parce qu'on les comprend, parce qu'on les prévoit toutes ? Ainsi vous trouvez une pauvre jeune fille, belle et misérable, côtoyant le vice et prête à y tomber... Vous en avez pitié... vous la tirez de sa fange ; vous parfumez, vous habillez ce corps, vous essayez de donner une âme à ce corps, en tâchant d'y faire germer la reconnaissance : et puis, grâce à vos soins purs et désintéressés, son esprit se façonne, ses grâces viennent, sa beauté se complète... Vous souriez à votre ouvrage... Et un soir votre ouvrage se sauve avec un laquais ; mais, haussant les épaules, vous dites en riant : — Je m'y at-

tendais ! et pas une fibre n'a douloureusement vibré dans votre cœur flétri. Serait-ce le bonheur, cela ? ou bien, mieux encore, un ami d'enfance avec lequel vous avez mis tout en commun, vous, ayant tout, et lui, rien ; un frère que vous avez soutenu de votre épée, un frère enfin qui vous trouvait pour plus tard avec lui quand il souffrait : ce tendre et bon frère profite d'une réaction politique pour vous d'ouïllier et vous envoyer à l'échafaud ; et, comme il arrive pour vous y voir aller :

— Viens donc, paresseux ! tu as falli arriver trop tard ! lui criez-vous en riant.

Car vous ne trouvez pas un sentiment, pas même de la haine ou de la vengeance dans votre âme desséchée ! Vraiment ? serait-ce là le bonheur ? serait-il dans cette mort morale du cœur qui le laisse aussi insensible à la joie ou à la peine qu'un membre séparé du tronc l'est à la douleur ?

— Le bonheur ! Se révèle-t-il plutôt au milieu du luxe et de ses prestiges ? est-ce une maison de prince, des terres royales, des chiens et des chevaux, d'étréscelantes livrées, d'antiques armoiries, la classe et ses nobles fanfares qui font battre le cœur ?

La chasse ! la chasse ! Piqueurs, sonnez ; mente, pousse tes cris, fais glapir tes cent voix. Tout est bruit et délire, aboiements des chiens qui mordent leurs couples ; éclats retentissants des trompes, hennissements des chevaux qui bondissent et creusent le sol.

— Allons ! Away Talbot ! mon bon cheval de race ! Away ! mon cheval favori ! toi, choisi dans les coursiers de pur sang, de généalogie célèbre et sans tache, qui piaffait dans mes écuries dallées de marbre blanc. O mon fringant et noble Talbot ! avec l'argent que tu m'as coûté j'aurais doté trois rosières, payé vingt actions désintéressées ; mais aussi que ta crinière est fine, lisse et luisante ! que ton garrot est saillant ! que tes jarrets sont nerveux ! que tes jambes sont sèches, larges et plates ! que ton sabot est délicatement arrondi ! que ta robe est soyeuse et dorée, mon Talbot ! Comment aurais-je jamais trop payé un cheval tel que toi ! Away ! on sonne le trébuché, Away ! franchis fossés et barrières, sante, bondis, car ton rein vigoureux et élastique se détend comme un ressort d'acier ; Away Talbot ! emporte-moi, rapide, enivré ; car c'est une ivresse aussi qu'une course désordonnée.

Mais, en parlant d'ivresse, le bonheur serait-il au fond du verre de l'homme ivre, quand, y laissant sa raison, y noyant même son imagination d'abord excitée, il se borne à jouir, en végétal, de cet épanouissement nerveux que les esprits procurent à tout son être qui ne pense plus, qui ne voit plus, qui n'entend plus ? Le bonheur ! Dormirait-il chez ce bourgeois toujours épicié, toujours coiffé de loutre, toujours gras, toujours vermeil, toujours hissant, toujours satisfait, toujours honnête ? Chez ce bourgeois dont la femme s'appelle Véronique, est sur le retour, brune, adorée de son époux, acorte, vive et colère quand elle parle à son mari, mais qui montre ses dents blanches dès que le premier garçon de boutique lui serre les genoux derrière le comptoir ? Chez cet épicié qui nomme toujours sa fille Azéda, son fils Théobald, et l'habille en artiller ou en lancier ? Chez cet épicié, toujours électeur, toujours abonné du *Constitutionnel*, juré, sergent de la garde nationale, amateur d'opéras-comiques, de vaudevilles, de gravures guillerettes — c'est son mot — et de la nature champêtre des prés Saint-Gervais ? Chez cet épicié qui lit Voltaire, jure par saperlotte, et usait d'une tabatière Tonquet lorsqu'il y avait une écharpe, qui ne va jamais à la messe parce qu'il est esprit fort et que la religion est bonne pour le peuple ? L'épicié serait-il enfin le bonheur incarné ?

Et elle est peut-être nécessaire cette longue et fatigante digression sur la chose introuvable, cette rapide et incomplète analyse de goûts si opposés, si variés, si inverses, pour vous amener à comprendre la bizarrerie, la folie des différents genres de bonheur qui se trament à bord de la *Salamandre* ! ni plus vrais, ni plus faux que ceux que nous avons énumérés. En effet, la plupart des marins rassemblés dans la batterie étaient assis, couchés, debout, comptant et recomptant leurs écus et les enfouissant dans leurs longues bourses. Puis, en attendant l'heure de mettre en pratique leur singulière théorie d'amusements, ils en parlaient avec ivresse et joie : se promettant, se jurant de se débarrasser au plus vite de cet or qui les gênait et les troublait dans la manœuvre, disaient-ils, par le son criard qu'il rendait. Ce point principal fut donc irrévocablement arrêté, non pourtant sans avoir été faire préalablement une visite, soit au lieutenant Pierre, soit au vieux Garnier, afin de leur remettre la moitié de leur paye destinée à leurs pères, mères, femmes ou enfants. Ceci est un usage reconnu, sacré, établi. Cette répartition faite, ils respirèrent librement, et purent alors se livrer (spéculativement) àux plus vifs plaisirs.

— Hourra ! disait l'un en secouant sa bourse ; il y a au fond de cela les trente meilleurs bidons de vin du Cap qui aient jamais pris source dans un tonneau pour venir se décharger dans le gosier d'un honnête marin ! — Par toutes les *alcaouetas* de Cadix ! disait l'autre en caressant avec amour la rotundité de sa sacoche, je tâte bien ici la peau la plus fine, la plus douce... j'y vois les yeux les plus noirs, la gorge la plus blanche... Oh ! viens, Roson, Théréson, Toinon, que je t'embrasse... viens, bonne fille : il faut qu'avec toi, en deux jours, le trou aux écus soit à sec... Viens, Roson, Théréson, Toinon... que je t'embrasse.

Et il embrassait Roson, Toinon et Théréson, dans la vénérable personne de sa vieille sacoche.

— Et toi, Gironon, que feras-tu de ta caisse ? dit un autre à un com-

pagnon qui paraissait absorbé en finissant de compter son argent, et disait : — Le scélérat m'a fait la queue! C'était peut-être le seul qui, avec maître Bouquin, eût pensé à vérifier ses comptes. — Moi, dit Giromon avec gravité, j'achèterai à Toulon, vois-tu? un uniforme de commissaire, un chapeau de commissaire, une épée de commissaire, enfin tout le bazar d'un commissaire. Et puis, je dirai à un bourgeois, à un soldat ou à un calfat : Tu vas t'habiller en commissaire.

— Et puis? demandèrent quelques voix.

— Et puis je lui dirai : Maintenant je te donnerai tout l'argent que tu voudras; mais faut que tu me laisses te f... des coups à crever dans ta peau, à te déralinguer l'échine. — Tiens! au fait, c'est assez embêtant d'être fibusté, d'être fait la queue du matin au soir. Au moins, comme ça, je me figurerai que je me venge sur un vrai commissaire, un voleur de commissaire, que je lui rends ce qu'il m'a pris, et ça soulage (1). — Oh! fameux, fameux, Giromon! dit l'interlocuteur. Veux-tu que j'en sois? dis : veux-tu m'en mettre? — Du tout, fais-en un, fais un faux commissaire, comme moi. Ça serait pas assez d'un pour deux; il ne serait pas assez fort, à moins de trouver un robuste, un colosse. — Moi, disait un autre, je vais rassembler tous les musiciens que je trouverai à Saint-Tropez, et je les ferai naviguer de conserve à ma suite : — des violons, des clarinettes, des cors de chasse, des grosses caisses, des trompettes, des guimardes et des pianos... tout le tremblement, une musique de possédés qui sera là à me jouer... voyons! à me jouer... une délicieuse air de romance que je sais; celle de : *Cassons nous les reins et buvons le grog...* ou bien celle de : *Bouton d'amour*. — Mais du tout, Parisien, dit un autre. Faut faire jouer à chacun un air diverse... Ça sera plus riche. — Oui, t'as raison, chacun un air diverse. Quel bonheur! Et ça pendant que je mangerai, que je boirai, que je marcherai, que je dormirai, que... — Tout ça, reprit un canonier en l'interrompant, tout ça ne vaut pas le bonheur de quitter ce chien d'uniforme pour porter des habits bourgeois. Un garrick, un chapeau à trois cornes et des bottes. Oh! des bottes... des bottes... c'est ça qui est charmant pour ceux qui, comme nous, sont obligés de trimer toute leur vie pieds nus sur ce gueux de pont. — Et des bretelles donc! s'écria Giromon. Des bretelles... quelles délices! Comme je vais m'en donner! Moi qui n'en ai porté qu'une fois dans une relâche... à Calcutta. — Ah! reprit le Parisien, Calcutta... c'est là un pays! T'en souviens-tu, Giromon, de Calcutta? Oh! Calcutta, patrie trop adorée, pays du bonheur, oùs qu'on peut rouler de coups deux Indiens pour une poignée de riz. — Quelle vie douce! toujours en palanquin, à chameau ou à éléphant. Et les femmes! Dieu de Dieu! Des bayadères charmantes, pas habillées du tout, qui vous éventent avec des queues de paon. — Et quelle nourriture!... Voilà une nourriture! des piments si forts que, lorsqu'on en a mangé, on peut s'arracher la peau de la langue. — Ah! voilà le bonheur, dit-il avec un profond soupir de regret.

Et cent autres propos qu'il serait trop long d'énumérer. Or, la nuit vint surprendre l'équipage au milieu de ces rians projets, de ces douces et piquantes causeries où l'âme naïve de ces bons marins se révélait au grand jour, où elle apparaissait toute nue, mais timide et honteuse. On eût dit une jeune vierge qui laisse tomber en rougissant son dernier voile. Voile si diaphane, que le joli corps satiné, poli, se dessine comme un nuage rose sous le blanc tissu.

CHAPITRE X.

LA SALAMANDRE A REÇU SA PAYE HIÉR.

Mais, au clair de la lune et quand le vent souffle d'un certain point du ciel, s'élève un étrange son qui n'a rien de terrestre. Byron. — *Don Juan*.

Voilà l'ouvrage de ta négligence! Tu fais toujours des bévues, on c'est à dessein que tu jones ces tours. SHAKESPEARE. — *Songes d'une nuit d'été*.

Ce que femme veut, Dieu le veut. Proverbe.

Etranger, artiste ou voyageur, toi qui l'arrêtes tout à coup pour poser ton bâton de frêne, essuyer ton visage, et prêter une oreille attentive au bruit sourd et lointain, aux clameurs voilées par la distance qui t'arrivent confuses; ne crains rien, il n'y a aucun danger : seulement attends un jour encore pour entrer à Saint-Tropez; car, vois-tu, la Salamandre a reçu sa paye hier.

Etranger, la nuit est si belle, si douce, si transparente, les aloès et les oranges y répandent des parfums si suaves, si pénétrants : le ciel est

(1) Il est inutile de dire ici que ces plaisanteries, traditionnelles chez les matelots, n'attaquent en rien la probité, le talent et le haut savoir du corps de l'administration de la marine, qui rend de si grands services à cette armée. Chez les matelots, je le répète, c'est un texte à plaisanteries analogues à celles que les soldats de terre se permettent sans cesse sur les payeurs, les intendants et les employés des vivres.

si bleu; les étoiles si étincelantes! Assieds-toi, assieds-toi au pied de ce mûrier sauvage, aux feuilles veloutées; assieds-toi, reste au sommet de la montagne; et peut-être avant l'aurore verras-tu quelque spectacle inconnu et bizarre; car la Salamandre a reçu sa paye hier. Peut-être le doux repos que tu vas prendre sur ce gazon tout embaumé de thym et de serpolet, ton doux repos sera-t-il un peu interrompu. Tes paupières, fermées par le sommeil, verront peut-être à travers leur tissu une leur rougeâtre poindre, s'élever, puis tourbillonner dans l'air, en y déroulant de larges et brillantes volutes de feu. Tu ouvriras les yeux; et la côte, le golfe, la mer et le ciel, tout sera illuminé, couvert d'une teinte pourpre et flamboyante; et Saint-Tropez brûlera, petillera, et des juréments, des cris, des éclats de rire et de joie, des chants et des imprécations se mêleront aux tintements, aux volées des cloches, aux roulements du tambour, aux explosions des fusils et des signaux d'alarme; car peut-être l'incendie secouera-t-il la son manteau de flamme; car la Salamandre a reçu sa paye hier. Ou bien demain, si tu passes ta nuit bonne et tranquille, en descendant du coteau, tu entreras dans la ville. Or tu as vu quelquefois, n'est-ce pas, dans une cité, les traces du passage d'une trombe ou d'un ouragan?

Ce sont des toits brisés, des fenêtres enlevées, des carreaux en poudre, des portes fendues, des volets arrachés qui pendent et se balancent au vent. Ce sont des débris qui jonchent les rues de pierres amoncelées, de poutres en morceaux.

Là bien! tu verras à peu près le même spectacle. Tu apercevras quelque craintive figure de femme qui soulève toute tremblante le pan d'un rideau, et hasarde un coup d'œil dans la rue. Tu verras des enfants, plus hardis, s'aventurer dehors des maisons, et jeter d'abord un coup d'œil interdit sur ce tableau, puis, moins peureux, s'approcher, et ramasser un chapeau de marin, tout froissé, un long sifflet d'argent, quelques pièces d'or ou une cravate richement brodée. Car la Salamandre a passé par là; et si tu l'interroges, il te dira naïvement : — Ah! monsieur, ce n'est rien : c'est la Salamandre qui a reçu sa paye hier.

Et tout cela pouvait être vrai; car hier, jusqu'à la nuit, l'équipage a devisé, causé de ses projets; mais il fallait les exécuter. Or on savait que le lieutenant était inflexible, et qu'il n'accordait que très-rarement des permissions pour aller à terre, et il s'agissait du moyen à employer afin de s'y rendre à son insu. Et tu sauras, étranger, qu'il est plus facile de trouver une fille de quinze ans moralement vierge, un ami qui respecte votre maîtresse, un cheval sans défauts, un livre sans préface, un coucher de soleil sans poésie, un surnuméraire aux Bouffes, un poème didactique amusant, une rivière sans eau — je ne parle ni de l'Espagne, ni des jardins anglais, — que d'empêcher un équipage de marins qui a de l'argent d'aller à terre. Et la Salamandre a reçu sa paye hier!

Ainsi donc, vers les minuit, l'enseigne de garde voyant un calme parfait, une mer magnifique, abandonna le pont et descendit dans sa chambre, en recommandant à maître la Joie de bien veiller sur le navire. Maître la Joie veilla tant qu'il put : mais le temps était superbe, il n'y avait rien à craindre pour le navire; d'ailleurs, il serait réveillé au premier bruit : il abaissa donc son caban sur ses yeux, s'accroupit sur le banc de quart et s'endormit.

Aussitôt un mousse embusqué entre deux caronades descendit vite avertir les marins, qui s'étaient mis tout habillés dans leurs hamacs. D'un bond ils furent à bas de leurs lits suspendus; les hommes de quart quittèrent aussi le pont, tout l'équipage, moins les maîtres et les officiers couchés dans leurs chambres, se réunit dans la batterie. On ferma les panneaux en dedans, on ouvrit un sabord; et, comme les trois embarcations de la corvette étaient amarrées le long des flancs du navire, flambarts et autres, au nombre de quatre-vingt-douze, descendirent par le sabord, se casèrent dans les canots, et s'éloignèrent sans faire le plus léger bruit, les avirons ayant été soigneusement garnis. Au bout d'une demi-heure, ils étaient à terre, mettant les officiers et les maîtres dans l'impossibilité de les rejoindre, n'ayant laissé aucune embarcation à bord.

Et cette fuite était dans l'ordre des choses, était normale, naturelle; c'est un fait physique qui devait résulter de l'influence magnétique des piastres sur l'organisation du matelot. Or ils ne pouvaient échapper à la loi commune imposée à tous les êtres sub-marins, ces dignes matelots de la Salamandre qui avait reçu sa paye hier.

Ce qui certainement eût été un objet digne d'étude pour un physionomiste, ce fut l'expression qui contracta la figure de maître la Joie, lorsque, réveillé par l'air frais et piquant du matin, il se secoua dans l'épaisseur de son caban comme un lion dans sa crière, rabattit son capuchon, frotta ses yeux, regarda autour de lui, et, pour la première fois, vit que les dix matelots de garde, qui la nuit suffisaient pour le service de rade, n'étaient plus à leur poste. Il crut rêver. Le brave maître fit le tour du pont, et ne vit rien, absolument rien.

— Les carognes, se disait-il, seront descendus se coucher; c'est un peu fort. Nous allons, à ce qu'il paraît, jouer à *tape-ton-dos* sur le cuir de ces chiens-là. Et voilà qui va leur annoncer que la danse sera chaude, dit-il en embouchant son grand sifflet.

Ah! mon Dieu! c'était à faire frémir; quel son perçant, aigre, dur, impérieux, menaçant! Jamais le sifflet n'avait eu, je crois, une voix aussi terrible; c'était bien autre chose que les trompettes du jugement dernier, ma foi! Le coup de sifflet ayant retenti, maître la Joie le remit dans sa poche, et, confiant, attendit son effet en se promenant les bras

croisés, secouant la tête d'un air irrité et murmurant d'effroyables blasphèmes. Pas le plus léger bruit n'agita le navire; on eût dit une baigneuse dormant sur une mer d'azur. On fit silence, profond silence. Maître la Joie s'arrêta court; ses sourcils s'écartèrent, et, pour la première fois depuis treize ans, je crois, l'apparence, la faible et incertaine apparence d'un sourire vint errer sur ses lèvres plissées.

— Ils ont une peur d'enfer, et ils n'osent pas monter, dit le brave homme. C'est tout de même agréable de pouvoir avec ça — et il tirait son sifflet qu'il regardait avec satisfaction — de pouvoir avec ça, reprit-il, faire plus trembler quatre-vingts gredins qui ne craignent ni le feu, ni l'eau, de les faire plus trembler que ne le feraient un ouragan des tropiques ou une volée à mitraille; c'est tout de même un bel état que la marine.

Après s'être laissé entraîner à ces vaniteuses réflexions, maître la Joie prêta de nouveau l'oreille. Silence, même silence.

— Ils sont là tapis comme des congres dans leur trou, à ne pas oser bouger; ils savent bien que le sifflet les prévient que le premier qui va montrer son museau en dehors du panneau va recevoir une ration de calottes, à ne savoir où les mettre.

Le même silence régnait toujours.

— Bah! se dit maître la Joie, qui par hasard se trouva dans un moment d'indulgence inaccoutumée, j'ai peut-être sifflé trop dur. Ça peut bien se faire; car je ne me rappelle jamais avoir hurlé de cette façon-là. Voyons, adoucissons un peu; car il faut en finir: voilà le soleil levé, et le pavillon n'est pas encore hissé.

Et ainsi qu'une femme tapage quelquefois sur un mot trop cruel, sur une brusque détermination qui opère l'effet opposé à celui qu'elle attendait, maître la Joie fit entendre un son qui, s'il ne promettait pas un jour serein, annonçait toujours un temps passable. Rien, même silence. Alors il fallut voir maître la Joie penché sur le grand panneau, le bras tendu, son sifflet d'une main, les yeux stupidement ouverts, les narines gonflées, passer par toutes les teintes, depuis le blanc pâle jusqu'au rouge pourpre et violet. Les coups de sifflet devenaient précipités, brefs, sa cadés, colères, furieux, tonnants et retentissants comme les éclats de la foudre. Son pied battait chaque mesure, mais d'une force à enfoncer le pont. Silence, toujours silence. Enfin, exaspéré, il se baisse pour ouvrir le panneau. Impossible: fermé en dedans. Tous... tous les panneaux fermés! Maître la Joie rugissait. Il se précipite sur les bastingages, à babord, se penche, regarde, ne voit plus les embarcations, et comprend trop tard toute l'affreuse vérité. Alors il bondit, il saute, il crie, il écume. Les aspects, les barres de cabestans, les gargoussières, les cabillots, tout ce qu'il rencontre sous sa main vole en éclats et roule sur le pont. A ce bruit infernal, les officiers, le lieutenant se réveillent et se lèvent à la hâte. Ainsi quelquefois, au milieu de la nuit, l'explosion d'une arme à feu ou des cris réveillent en sursaut toute une maison: chaque fenêtre s'ouvre, se garnit; c'est une myriade de têtes à moitié endormies, coiffées, décoiffées, bâillantes, grondantes, se frottant les yeux, s'accoudant et demandant enfin: — Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

De même, au furieux tapage de la Joie, le lieutenant, le docteur, le commissaire, l'enseigne et les quelques maîtres qui étaient restés à bord montrèrent leurs figures encore alourdis par le sommeil aux sabords, aux fenêtres des écoutilles et de la galerie, et se tendirent vers le pont.

— Ah ça, dis donc, la Joie, est-ce que tu as une fièvre chaude? Mais il faut attacher ce goux-là et le saigner à blanc, dit le bon docteur. — La Joie! la Joie! que signifient ces cris? dit enfin le lieutenant d'une voix sévère. — Partis, lieutenant! Tous partis, les chiens: tous à terre, dans les embarcations. — Mais encore une fois, qui? — L'équipage, lieutenant; tous à terre, les brigands. — Nous aurions dû nous en douter, dit le lieutenant, ils ont de l'argent... Mais dis-moi, la Joie, ont-ils pris la vole? — Je n'y pensais plus, dit la Joie. Est-ce heureux!

Il se précipita à l'avant.

— Aussi prise! aussi la vole... Mais ce n'est pas par eux, c'est par M. Paul. Voilà un morceau de son aiguillette accrochée aux bossoirs; en descendant, il ne s'en sera pas aperçu. — Maudit enfant! dit Pierre. Quel exemple! — Mais que faire, lieutenant? que faire? disait la Joie en se mordant les poings. — Attendre. Ils reviendront, je n'en doute pas. Mais ce que je crains, ce sont les disputes, les rixes, les querelles avec les Provençaux. Et mon fils, mon fils qui peut s'y trouver compromis. Malédiction! malédiction! — Allons! dit le bon docteur, voilà des scélérats qui vont me revenir avec des entailles et des horions. Je n'ai qu'à visiter ma caisse, ma charpie et mes onguents. — Et vous aurez raison, major, reprit la Joie, car je vous réponds, moi, qu'il va se passer de craintes choses à Saint-Tropez; que les couteaux joueront, et qu'il y aura autant de sang que de vin répandu. Et l'on devait s'y attendre, comme dit le lieutenant, car la Salamandre a reçu sa paye hier.

CHAPITRE XI

ALICE.

Que son œil était pur et sa lèvre candide!
Que son œil inondait son âme de clarté!
Le beau lac de Nemi, qu'un coup souffle ne ride,
A moins de transparence et de luidité:
Dans cette âme avant elle on voyait ses pensées!

A. DE LAMARTINE. — *Le premier Regret.*

Par une nuit d'été lourde, chaude et suffocante, à la lueur douteuse d'une lampe qui projetait de grandes ombres sur les murs d'une chambre modestement meublée, une jeune fille à moitié couchée caclait sa figure dans ses mains et paraissait profondément absorbée. Ses bras nus, blancs et effilés révélaient les formes les plus élégantes et les plus fines, une nature svelte et gracieuse, une de ces enveloppes délicates qui, par un singulier caprice de la création, renferment presque toujours une âme puissante et passionnée. Les longues mèches de ses cheveux châtains, se déroulant capricieuses sur son col frêle et satiné, voilaient aussi le visage de la jeune fille; car on ne voyait que son petit menton rose, arrondi et couvert d'une peau si transparente et si fraîche, qu'elle laissait paraître un réseau de veines d'azur.

Par un brusque tressaillement, elle redressa la tête, poussa un long soupir, étendit les bras; puis, regardant une montre d'or suspendue à son alcôve, près d'une croix d'ivoire ombragée d'un rameau de buis béni, elle s'écria:

— Seulement deux heures... deux heures... Oh! quelle nuit!... quelle nuit! Jamais le temps ne m'avait paru si long. Et puis, je ne sais, mais j'ai chaud... j'étouffe: j'ai beau respirer, l'air me manque; et mes mains sont brûlantes. Mon Dieu! mon Dieu! qu'ai-je donc?

Et d'assise qu'elle était, se couchant brusquement, elle croisa ses deux bras sur le bord de son lit, et y laissa tomber sa tête. Ses traits alors se dessinèrent vaporeux et confus, à la lumière incertaine de la lampe; c'était quelque chose d'aérien, d'insaisissable; on eût dit que cette lueur tremblante, qui, tantôt dorée, brillait d'un vif éclat, tantôt obscure, ne jetait plus qu'un pâle reflet, donnait tour à tour à ce charmant visage une expression de douce sérénité ou de profonde amertume. Mais étaient-ce bien des ombres et des lumières factices qui éclairaient ou assombrissaient ce jeune front? N'était-ce pas plutôt cette âme de vierge mobile et changeante qui s'y reflétait tour à tour sombre ou gaie, heureuse ou souffrante?

Car qui saura jamais le cœur d'une jeune fille, abîme mille fois plus profond que le cœur d'une femme? Entre elles deux, c'est la différence de l'idéal au vrai. Chez une femme l'avenir est fait, arrêté, presque prévu; chez une jeune fille tout paraît voilé, tout est incertitude, désirs vagues, espoir et frayeur, joie et chagrin. Cette âme, c'est une harpe éolienne, vibrant au moindre souffle qui vient effleurer ses cordes sonores; c'est une harmonie confuse, bizarre, sans suite, incomplète, et qui pourtant ravit et attriste, fait pleurer et sourire.

— Oh! dit Alice, que je voudrais ne pas penser, être fleur, arbre, oiseau, m'envoler dans l'air, ou fleurir au bord d'un ruisseau! Oui, je voudrais être fleur! fleur qui se flétrit et qui tombe sans regretter sa mère. Mais pourtant qu'une fleur doit être isolée! et quand le soleil se couche donc, quelle tristesse pour elle! Une fleur, en voici sur la robe que j'avais hier au bal! A voir leurs feuilles si vertes, leurs couleurs si vives, on les croirait véritables. Quel mensonge pourtant! Et dire qu'une pauvre fleur des champs, bien vraie, bien naturelle, serait fanée, morte en un jour, tandis que ces menteuses garderaient encore longtemps leur éclat faux et emprunté!

Et je ne sais quelle rapide et fugitive pensée lui révéla, dans cette naïve comparaison, l'avantage d'une coquette fautive et froide sur une fille aimante et ingénue.

— Le bal! reprit-elle, — et déjà l'expression mélancolique avait disparu, ses yeux brillaient, et par hasard la lampe étincelait aussi; — le bal! il était beau ce bal! C'était la danse, des pas qui se croisaient, vifs et animés, des femmes étincelantes de pierreries, des femmes qui souriaient, des hommes qui souriaient, mais la bouche seule souriait. Il y avait sur tous ces fronts de l'ennui et de l'insouciance. Pourtant les diamants scintillaient, les parfums épandaient leurs suaves odeurs, les glaces flamboyaient de mille feux, de mille cristaux, et je ne sais pourquoi tout cet éclat ne remplissait que mes yeux; mon âme resta vide et ne se souvient de rien. Car l'âme n'a pas de mémoire pour ce qui n'est que bruit et vaine couleur. Oh! mon Dieu, que c'est triste de n'avoir pas seulement de quoi se souvenir! Oui, qu'ainsi la vie est triste, triste, dit Alice.

Et déjà ses yeux bleus si doux se baignaient de larmes; et c'est en soupirant qu'elle se retourna dans son lit, et que, arrondissant ses bras, elle joignit ses deux mains au-dessus de sa tête en enlaçant ses jolis doigts.

Et la lampe touchait à sa fin, et les ombres luttèrent contre cette lueur mourante. A ce moment le regard d'Alice se fixa sur la croix et la branche de buis attachées dans son alcôve.

— Voilà, dit-elle à voix basse, voilà le crucifix de ma mère, la croix qu'elle a baisée mourante, le rameau saint qui a béni son cercueil!

Et une larme roula sur sa joue pâle.

— Cette croix ne m'a quittée ni au couvent ni ici. Le couvent! pourquoi n'a-t-on retirée du couvent? J'y étais si bien! Quez aimais les fêtes de l'église, la vapeur de l'encens! que j'aimais à porter les rubans de la bannière de la Vierge toute blanche et brodée d'or! que j'aimais à chanter avec mes compagnes les beaux cantiques au bruit sonore de l'orgue! Quelle douce et grave musique que celle de l'orgue! Quelquefois elle me faisait tressaillir, elle me faisait mal! Et les roses que nous effeuillions pour la Fête-Dieu! et les vêtements que nous faisions pour les pauvres mères! Et nos hymnes au Christ qui se sacrifia pour sauver le monde! Quel dévouement! Aussi, avec quel amour, quelle idolâtrie je chantais ses louanges! Le servir dans son temple, l'adorer toute ma vie, l'adorer! car je sens là, oh! là, dit-elle douloureusement en appuyant avec force ses deux mains sur son sein qui bondissait... oh! je sens là un immense besoin d'amour et de sacrifice.

Elle reprit après un moment de silence :

— Pourqu' m'emmener, me faire quitter la France? j'aurais été si heureuse au couvent! Aimer le Christ, le prier tout le jour, le prier surtout! Y a-t-il quelque chose au-dessus de la félicité qu'on éprouve à le prier? Oui, peut-être à le prier pour quelqu'un. Mais je suis injuste : je vais rejoindre mon père qui me laissa tout enfant. Et pourtant, malgré moi, ce voyage m'attristait et m'oppressait; l'idée seule de voir mon père vient quelquefois rendre mes pensées moins sombres. Oh! mon Dieu, dit-elle, pitié, pitié pour moi, si ce voyage doit m'être fatal!

Et la lampe s'éteignait. A peine, à de longs intervalles, sa flamme un instant ramuée éclairait faiblement la chambre et dessinait sur les murs de larges ombres tremblantes et fantastiques.

Le cœur d'Alice se serra. Elle eut presque peur; et, poussée par ce besoin qu'éprouvent quelquefois les femmes de jeter leur sort aux mains du hasard et d'y chercher la science de l'avenir, elle s'écria avec une singulière exaltation, mais d'une voix ferme et convaincue :

— Je suis à jamais vouée au malheur sur cette terre, si la lampe expire avant que j'aie dit trois fois : Ma mère, qui es au ciel, prie Dieu pour ton enfant!

Et Alice, pâle, haletante, commença d'une voix altérée :

— Ma mère, qui es au ciel, prie Dieu pour ton enfant!

La lampe vacilla et jeta une faible lueur.

— Ma mère, qui es au ciel, prie Dieu pour ton enfant!

La lampe petilla en lançant une vive clarté. Le cœur d'Alice fut soulagé d'un poids énorme, et confiante elle continua :

— Ma mère, qui es au ciel...

Mais la lampe palissante frissonna et s'éteignit avant qu'elle eût achevé sa prière.

— Oh! ma mère, je suis perdue! s'écria la jeune fille d'une voix déchirante.

Et, sanglotant, elle tomba, sa tête cachée dans ses mains. A peine une minute s'était-elle écoulée, qu'elle releva son visage baigné de larmes, comme pour jouir avec amertume des ténèbres qui lui prédisaient un avenir si funeste. Mais quelle fut sa surprise, sa joie, quand elle vit un doux et faible rayon du soleil, qui, bordant ses volets d'une légère lueur dorée, se jouait dans la chambre, et allait s'épanouir sur le Christ d'ivoire et le rameau béni, qu'il semblait entourer d'une pâle auréole de lumière. Cette tendre et mystérieuse clarté, si inattendue, si rassurante, qui se glissait au milieu de cette profonde obscurité, comme l'espérance dans un cœur souffrant, vint calmer la jeune fille et rendit sa tristesse moins cruelle.

— Oh! ma mère, tu as entendu ton enfant! dit-elle avec ivresse, avec délire, en s'agenouillant pour remercier Dieu.

Puis, fatiguée des émotions si vives et si diverses qu'elle avait évoquées, elle ferma ses yeux encore humides, entr'ouvrit ses lèvres roses, et les derniers mots qui s'exhalèrent avec sa fraîche et voluptueuse haleine furent :

— Ma mère... les anges du ciel... bonheur!

Et elle s'endormit entre une larme et un sourire.

Dors, jeune fille, dors! Fasse le ciel que ce rayon matinal soit l'aurore d'un beau jour pour toi! Dors! Alice, qu'un songe gracieux et pur comme ton cœur vienne te bercer.

Dors, enfant! peut-être les regretteras-tu ces nuits agitées, cruelles et presque sans sommeil.

Pauvre enfant, après avoir respiré l'atmosphère de ce monde brillant et paré, où tout est fleurs, parfums et lumière, ivresse et volupté, désirs brûlants et folles amours, peut-être les regretteras-tu, ces longues heures de solitude et de tristes rêveries; peut-être, au milieu d'une gaieté convulsive et mentelée, les regretteras-tu, ces douces larmes que tu versais toute seule en pensant à ta mère. Peut-être regretteras-tu ton monde à toi, ton monde idéal que tu créais pour toi, que tu peignais pour toi; ton monde où tu étais souveraine, où, évoquant vingt avens, tu pouvais, insouciant et capricieuse, les créer d'un souffle.

Dors, Alice! et si ton cœur virginal pouvait jouir des tourments que tu causes, je te dirais que depuis hier soir le fils du lieutenant de ta Sa-

lamandre, que Paul, le beau et timide Paul, que tu ne connais pas, est assis, pleurant, malheureux, au pied des rochers qui entourent le mur de ton jardin d'orangers, espérant toujours entrevoir la figure d'ange à travers leur épais ombrage.

CHAPITRE XII.

L'AUBERGE DE SAINT-MARCEL.

C'est, je vous en avertis, une taverne peu commune. — *BERKE. — La Femme folle.*
A los Borrachos... felicidad. — *JUANILLO BÉRÉS.*

L'auberge de Saint-Marcel est une hôtellerie provençale située tout au plus à une demi-lieue de Saint-Tropez, assez proche de la côte, isolée, tranquille, éloignée de toute habitation, vaste, commode, en un mot une excellente taverne, une digne taverne, dans laquelle les buveurs ne sont au moins gênés ni par l'importance des convenances sociales, ni par l'exigence des règlements de police.

Aussi les marins qui venaient par hasard mouiller à Saint-Tropez affectionnaient singulièrement cette hôtellerie. Après chaque campagne ils descendaient bien vite à terre, pour accourir joyeusement à cette chère auberge, toujours avenante, toujours gaie, toujours prête à les recevoir de son mieux, de quelque opinion qu'ils fussent.

En vérité, pour ces pauvres matelots cette taverne était comme une maîtresse qu'on est toujours sûr de retrouver après une longue absence, et qu'on n'interroge jamais sur les jours passés, pourvu que son accueil soit cordial et franc.

Or, l'accueil de l'auberge de Saint-Marcel était toujours cordial et franc; un peu intéressé, il est vrai; mais que voulez-vous? Le vieux Marius, son possesseur, industriel assez versé dans l'étude des sciences abstraites, avait établi une échelle de proportion qui lui démontrait mathématiquement que l'argent des marins valait pour eux cinq fois moins que pour d'autres, par l'immense facilité avec laquelle ils le dépensaient; aussi leur faisait-il mathématiquement payer cinq fois la valeur de tout ce qu'ils consommaient chez lui. Voilà pour le moral de l'auberge de Saint-Marcel. Quant au physique, elle était blanche, avec une jolie terrasse entourée d'une légère balustrade de bois, où serpentait une de ces belles vignes du Midi, aux feuilles si vertes, au corps brun et noueux; enfin les volets étaient peints en rouge, d'un vilain rouge, par exemple, d'un rouge de sang.

Et puis une modeste enseigne, représentant saint Marcel, se balançait au-dessus de la porte principale, abritée par une espèce d'avent, formé par la saillie d'un grand balcon. Il y avait encore un bouquet de platanes et de tilleuls qui ombrageaient les tables de pierre dispersées çà et là sous cette délicieuse verdure.

Ce jour-là, il était assez tard, et le soleil disparaissait derrière les montagnes, en jetant des reflets éclatants et dorés sur les murailles blanches de l'auberge; le ciel était pur, l'air calme, enfin tout annonçait un beau soir d'été. Et il n'y a rien de tel qu'un beau soir d'été pour prolonger un gai repas, à la lueur douteuse de la lune; pour aspirer avec délice la brise de mer qui vient rafraîchir un front brûlant, rongé par un vin généreux. Or, à entendre les cris et les chants qui retentissaient alors dans l'auberge de Saint-Marcel, on pouvait présumer que la brise aurait bien des fronts à rafraîchir ce soir-là.

On pouvait aussi juger de l'importance des hôtes qui y banquettaient alors; par trois voitures dételées et abritées sous un hangar; par un bruit, un tapage infernal, qui faisaient trembler le peu de vitres qui restaient encore, les portes, les volets, et agitaient jusqu'à la paisible et sainte image de saint Marcel, qui frissonnait au bout de son support; par les plats, bouteilles vides ou pleines, verres, chaises et meubles, qui, partant de temps à autre des trois grandes fenêtres du balcon s'élançaient rapides, décrivaient paraboliquement leur courbe, et allaient éclater çà et là comme des bombes; par des chapeaux, des habillements de toutes sortes, des carricks, des chales, des bottes à revers, des toques de femmes, et cinq ou six paires de bretelles qui prenaient à l'envi le chemin des assiettes et des chaises.

Mais aussi il est vrai de dire, il est juste de déclarer que jusque-là on n'avait jeté par la fenêtre ni homme ni femme. Il paraissait pourtant que ce genre de projectile allait succéder aux autres; car on vit descendre de la terrasse, attaché au bout d'un drap, le propriétaire de l'auberge, le père Marius, pâle, d'air fatigué, se tordant, se dandinant, jurant et maugréant.

Les mains invisibles qui tenaient le drap se trompant — on ne peut pas tout savoir — se trompant sur la véritable hauteur de la maison, lâchèrent un peu trop tôt, et le vieux Marius parcourut, ma foi très-rapidement, onze pieds qui lui restaient à descendre pour prendre terre. Il tomba sur les genoux en disant avec son accent provençal :

— Damnés chiens de ponantais (1)! nous allons voir! Et d'un bond il se releva et se précipita vers la porte; elle était fermée.

(1) Les Provençaux désignent ainsi les gens du Nord.

Alors Giromon — le marin qui habitait des hommes en commissaire pour s'amuser à les battre — Giromon parut au balcon.

C'est assez dire que ces hôtes turbulents n'étaient autres que les flambarts de *la Salamandre* qui avaient reçu leur paye hier : on le sait.

Giromon parut donc au balcon. Mais dans quel état, mon Dieu ! Le visage pourpre, violacé, incandescent, les yeux brillants comme des étoiles ; les cheveux poudrés — le malheureux s'était fait poudrer par luxe ; — vêtu d'une chemise à manchettes et à jabot de la plus fine batiste, d'une vaste culotte de soie noire et d'un habit marron qui regrettait déjà son collet, une manche et un de ses pans. Il interpella Marius, qui hurlait de terribles imprécations.

— Nous t'avons prié de descendre, vois-tu, vieux sorcier, parce que tu nous sciais le dos avec tes : Allez-vous-en. — Mais, guenx que vous êtes, dit l'autre, depuis cette nuit vous brisez tout chez moi ; vous défoncez mes tomeaux. — On te les payera. — Vous cassez mes tables. — On te les payera. — Vous cassez mes chaises, mes verres, mes... — On te les payera, on te les payera. — Vous avez déjà manqué de mettre deux fois le feu à ma maison. — On te la payera. Mais j'y pense, on va te la payer ta maison ; et alors elle sera à nous, et si tu as le malheur d'en approcher, tu danseras une danse où les entrechats se feront sur tes reins. Voyons ! combien vaut-elle, ta cassine ?



Paul.

Et Giromon leva la tête, regarda attentivement de côté et d'autre, comme un architecte expert, et dit :

— En veux-tu dix mille francs avec tout ce qui est dedans, et tu nous laisseras la paix, hein ? Allons ! c'est fait, ta cassine est à nous ; et avant de nous en aller nous ferons avec un feu de Saint-Jean ; c'est justement aujourd'hui le jour. Et pour te prouver que les flambarts sont de bons enfants, ce sera pour toi la braise.

Et Giromon, enchanté de son idée, rentra malgré les dénégations de Marius. Car Marius épouvanté frissonnait, parce qu'il savait les matelots capables d'être de l'avis de Giromon, et de comprendre, d'adopter cette idée bizarre. Cinq minutes après, Giromon reparut avec deux pesantes sacoches.

— Voilà ta somme, chien de mangeur d'huile ! maintenant ta maison est à nous. Prends de l'air, ou nous descendons t'appuyer une chasse. Allons, file ! tu nous gênes, et ça nous rend honteux et ces dames honteuses. Voilà ton argent.

Et les sacoches tombèrent lourdes en faisant entendre un tintement sourd et métallique. Marius les ramassa, puis il s'écria :

(1) Les gens du Nord appellent ainsi les Provençaux.

— Ah ! vous me chassez de chez moi, voleurs, pillards, brigands, bonapartistes que vous êtes. Je sais bien ce qu'il y a à faire, allez, scélérats de ponantais ! Et s'adre sant à Giromon : — Tu vois bien mes volets, ils sont rouges, eh bien, il y aura bientôt ici de quoi les reteindre, et c'est vous qui fournirez la couleur ! Et il disparut avec les sacoches. — Tu dis, vilain chameau, que nous repeindrons tes volets ? Comme c'est à nous, nous les repeindrons si nous voulons, entends-tu ? Est-ce que nous sommes tes esclaves, eh ! chien de mangeur d'huile ? Oui, oui, tu fais bien de fider, sans quoi ton compte était bon. — Enfin, dit Giromon avec un profond soupir de joie intime et de satisfaction complète, enfin nous sommes chez nous ; nous voilà ce qui s'appelle chez nous.

Et il entra dans la salle avec cet aplomb, cette confiance du propriétaire qui marche sur son terrain. Il rentra. Quel spectacle et quel bruit !.

CHAPITRE XIII.

BEAUX-ARTS.

Pas de chagrin qui ne soit oublié
Avec les arts et l'amitié.

M. Scribe.

Les femmes étaient là, comme partout, parées,
musquées et coquettes, une vie çà et là.

JULES JANIN. — *La Confession.*

Oh ! n'aimez-vous pas une de ces imposantes symphonies où cent musiciens attentifs concourent à exprimer un seul son composé de mille sons, une harmonie unique composée de mille harmonies, où cent musiciens lisent enfin, d'une seule et grande voix, un immense poème musical, tour à tour vif et triste, folâtre et passionné ?

N'aimez-vous pas à songer avec admiration que ces bruits si divers, si opposés, se perdent en un seul, et que ces extrêmes ne se touchent que pour s'unir en une mélodie ravissante ? car ce sont les éclats retentissants et métalliques du cuivre, et les cris doux et plaintifs du basson, les accords sourds et cavernaux des instruments à cordes, et les chants purs et suaves des flûtes, les vibrations sonores de la harpe et les roulements funèbres des timbales. Quels contrastes de sons !

Et penser que tout cela a sa phrase ou son mot à dire, que tout complète l'effet général ; que depuis le solo ambitieux des premières parties jusqu'au tintement modeste du triangle d'acier, tout a la même importance, le même pouvoir, pour rendre l'harmonie expressive et grandiose.

Si vous aimez tout cela, alors vous aimerez, vous admirerez l'immense et tonnante voix de l'orgie qui rugissait dans la taverne de Saint-Marcel.

Mais, je vous le jure, il n'y avait pas non plus un bruit, un son à retrancher dans cette sauvage harmonie ; car cette harmonie aussi a ses exigences et ses règles immuables ; une orgie d'une belle facture, c'est si peu commun ! il faut tant de choses pour compléter sa mélodie à elle !

Il faut de tout, depuis les rires fous jusqu'aux pleurs de rage ; de tout, depuis les refrains joyeux jusqu'aux blasphèmes et aux hurlements, il faut aussi des cris de fureur aigres et perçants ; il faut des voix de femmes au timbre encore pur et frais, mais qui commence à trembler. Il faut des gémissements sourds, des hommes qui tombent lourds et avinés. Il faut les imprécations, les injures des gens qui se querellent, des mots de déli, des bruits de soufflets et des cris de mort. Le cliquetis et le froissement d'épées qui se croisent est aussi d'un admirable effet. Mais malheur ! c'est aussi rare qu'un véritable tam-tam dans un orchestre.

Que vous dirai-je ! il faut la sonorité mordante des verres et des bouteilles qui éclatent ; il faut l'aigre grincement des fourchettes que les ivres font crier sur la porcelaine.

Enfin là aussi tout est important, nécessaire, depuis les trépignements frénétiques d'une ronde en délire qui tourne et bondit, jusqu'au doux bruissement d'un baiser pris et rendu dans l'ombre ; il faut de tout, vous dis-je !

Et il y avait de tout cela dans la grand'salle de la taverne de Saint-Marcel, qui tremblait dans ses fondements aux accords de cette harmonie complète, oh ! bien complète, mais bizarre, mais effrayante comme ces bruits sans nom qui s'échappaient des bouches de l'enfer du Dante. Car les marins de *la Salamandre* étaient si heureusement doués par la nature, qu'ils improvisaient d'une manière admirable les différentes parties de l'œuvre gigantesque qui s'exécutait dans l'hôtellerie du respectable Marius.

Braves musiciens, bien nés pour cette musique !

Mais c'était peu encore que d'entendre la musique, il fallait voir le tableau ! car si l'orgie avait sa mélodie à elle, elle avait aussi sa couleur à elle. C'était une couleur puissante et sombre, une couleur vive, tranchée, heurtée : des tons doublés d'éclat et de vigueur ; car sur les visages le blanc devenait pourpre, le pourpre violet, et le violet bleu. Les yeux ne brillent pas, ils flamboient. Les veines ne sont pas gon-

flées, elles sont convulsivement tendues, tendues à casser. Et ce n'est pas tout ! l'orgie a aussi des formes comme elle a une couleur. Les corps semblent n'avoir plus de charpente osseuse, à voir leurs poses molles et flasques, à les voir non tomber, mais s'affaisser et ployer sur eux-mêmes ; les angles s'émoussent, les saillies s'effacent, s'arrondissent. Et c'est grand dommage, en vérité, car le dessin y perd, et si le dessin répondait à la couleur, ce serait sublime. Enfin l'atmosphère elle-même change et se colore d'une vapeur chaude et rougeâtre qui, voilant le tableau, lui donne je ne sais quelle apparence mystérieuse et fantastique d'un effet prodigieux.



Maître la Joie.

Et voyez comme souvent la nature se plaît à parfaire des organisations complètes ! Ces dignes marins de *la Salamandre*, déjà si heureusement doués par elle pour faire de la musique, ne l'étaient pas moins pour faire de la peinture en action, de la peinture chaude et vigoureuse, de la peinture doublée, que dis-je, doublée ? quadruplée de ton. Et l'on peut dire aussi : braves peintres, bien nés pour cette peinture. Vous avez entendu, maintenant regardez !

Au milieu d'une vaste salle aux solives noires, à peine éclairée par la lumière tremblante et indécise de quelques lampes de cuivre, s'allongeait une table énorme, couverte de débris de verres, de bouteilles et de plats ; une table toute salie, toute souillée, toute tachée de vin. Et autour de cette table hurlait, glapissait, tonait, buvait et rebuvait l'équipage de *la Salamandre*, habillé grotesquement, ivre, débraillé, hébété, et brisé par des excès de tout genre. Puis de loin en loin, comme pour contraster avec ces visages bruns et empourprés, apparaissent les figures pâles et marbrées de quelques pauvres filles amenées là par leur mauvais destin. Enfin, sur quatre-vingts matelots, il n'y en avait, au plus, que trente ou trente-cinq d'ivres morts qui se toraient ou dormaient sous la table. Les gens raisonnables tenaient, eux, de gais propos en achevant quelques bouteilles oubliées. — Enfin, dit l'un en brisant un flacon dont il avait à peine bu le quart, — enfin, c'est vivre, ça ! — Oh ! criait un autre en prenant avec amour et licence la taille de sa voisine — car le véritable amour est fort impertinent, parce que le respect c'est de l'indifférence ; — oh ! Thérèse, je t'aime et je t'adore. Je le dis tout haut, sans crainte de te compromettre, parce qu'après tout nous ne sommes pas... des curés. — Eh ! Parisien, disait Giromon, c'est pas dans ton Paris qu'on fait de ces festins, de ces bastringues-là ? De vingt-trois mille francs que nous avions hier à nous tous, la maison payée et brûlée, demain il ne nous restera pas un guenard de sou, un scélérat, un gredin de sou, mille tonnerres ! Et il frappait sur la table avec un air de joie et de satisfaction impossible à décrire. — Et n'y a pas à dire, ajoutait un autre, n'y a pas à dire que d'autres que les flam-

barts de *la Salamandre* casseront des bouteilles et caresseront des filles ici, au moins. Après nous la fin du monde. Un fen de joie de la maison, et on dira dans le pays : C'est l'équipage de *la Salamandre* qui s'est drôlement amusé ; voilà des êtres bien heureux ! — Et ça sans remords, au moins, bégayait le Parisien. On a une famille... on satisfait à sa famille et aux... aux... enfin aux choses de la nature. Moitié de la paye pour la nature, et l'autre moitié pour la folie : car, vois-tu, nous nous consacrons à la folie, Giromon. — Je crois, cordon bien ! dit ce dernier avec une gravité ivre qui eût fait honneur à un juge. — Mais, reprit le Parisien, pour dessert, qu'est-ce que nous pourrions bien faire ? Si nous envoyions les femmes par la fenêtre, pour jouer à pile ou face ?

Les femmes se regardèrent fort émuës.

— Non, Parisien : nous en répondons. — Si nous nous f... des coups entre nous. — Oh ! la bonne idée ! la bonne idée ! ça va, Parisien. Eh ! mais, prends donc garde à toi, eh ! Richard. En voilà encore un qui porte lamentablement la voile ! il est déjà à la cape. Allons, file ; c'est ça, sous la table, va donc ! Ils vont s'abimer là-dessous, ils vont se mordre, c'est sûr. En voilà-t-i ! en voilà-t-i ! Eh ! dis donc toi, la belle blonde ; veux-tu pas jouer à enfoncer toute cette serviette dans la bouche de Bernard ? Mais finis donc ! vois donc ses yeux, comme il les ouvre. Quelle bêtise ! il n'en mange pas, de serviettes ; ça l'étoufferait ! Je te dis qu'il va étouffer. Là, là, te voilà bien avancée. Ah ! es-tu bête, va ! — Bon, bon, encore un d'affalé, reprit Giromon en voyant tomber Bernard à moitié suffoqué ; le vin les détruira, c'est sûr, et ils périront par le vin. Et des vrais flambarts... Quel malheur ! Oh ! dis donc, Parisien, pour les conserver à leurs respectables parents et à leurs amis, si nous fumions ceux qui sont soûls ? dit Giromon. En êtes-vous, les autres ? — Oui, oui, crient ceux qui restaient sur leurs jambes : fumons-les, car ils pourraient s'avarier. — Le cochon fumé se conserve bien mieux, dit un plaisant. — Oui, oui, c'est ça. C'est pour leur bien, d'ailleurs ; et ils verront qu'ils n'ont pas affaire à des ingrats.



C'est que je crois qu'on me carotte... — Hein ?... — Oui, mon commissaire..., qu'on me fibuste, et que je n'ai pas mon compte.

Et on dérangea la table, et on plaça les ivres-morts croisés les uns sur les autres ; puis on les entoura de chapeaux de paille, d'écharpes de femmes, de serviettes, de bâtons et de paille arrachés aux chaises. Les malheureux se laissaient faire, articulaient quelques plaintes étouffées, quelque plaisanterie bouffonne, pleuraient ou riaient à demi ; seulement ceux qui supportaient le poids de ce bûcher humain faisaient entendre de sourds gémissements.

— Tiens ! bégayait l'un, on nous met en pile comme des mâts de rechange. Alors nous sommes des matelots de rechange. — Qu'est-ce donc,

murmurait un autre, qu'est-ce donc qui prend mon dos pour son hamac et ma tête pour son sac ?

— Et cent autres propos que le Parisien interrompit en criant :

— Allons ! fumons... fumons... — Ils vivront cent ans de plus, cria l'un. — Faut-il que nous soyons bous enfants, ajouta l'autre. — Et, en se réveillant, dit Giromon, seront-ils étonnés de se trouver conservés comme s'ils sortaient d'un tonneau ! — Allons ! allons ! au feu... fumons-les...

Et la lampe s'approcha d'un énorme monceau de paille de chaises qui devait communiquer rapidement la flamme à tous les linges et vêtements qui les entouraient.

— Allons ! c'est dit, les autres ? demanda encore le Parisien. — Je le crois cordien bien ! et rappelle-toi, mon garçon, qu'un lieu-laït n'est jamais perdu, ajouta philosophiquement Giromon. — Adieu, vat... alors, dit le Parisien.

Et la meche de la lampe s'approcha des combustibles. A ce moment, si critique pour ces malheureux qu'on allait fumer si philanthropiquement, d'effroyables cris retentirent au dehors, et la maison trembla sous les coups réitérés qui ébranlaient la porte massive de l'hôtellerie.

La lampe tomba des mains du Parisien, qui, suivi de Giromon, s'élança à une fenêtre qu'il entra'ouvrit.

— Nos s sommes f....., dit-il au Parisien. Tiens, regarde. — Bah ! reprit l'autre, c'est notre dessert qui nous arrive. Justement, nous ne savions que faire !

CHAPITRE XIV.

LE PICHON JOUEIC DES DIABLES (1).

Là, crève... Soyez tranquilles, camarades, ne prenez pas garde à cette misère.

SCHILLER. — *Les Brigands.*

Le plaisir surpasse de beaucoup la fatigue que nous avons subie pour en jouir.

SHAKESPEARE. — *Richard II.*

L'étonnement ou l'effroi de Giromon était en vérité bien légitime.

A la lueur sanglante d'un grand nombre de torches de résine qui jetaient au loin leurs reflets ruges et venaient brusquement empourprer les parties saillantes de l'auberge de Saint-Marcel, on voyait s'agiter comme des ombres une foule considérable étrangement vêtue, bizarrement éclairée par les jets d'une lumière capricieuse qui étincelait aussi çà et là sur des couronnes, des armes ou des vêtements tout luisants d'or et d'argent.

Alors cette singulière cohue paraissait calme et formait un cercle immense autour de la taverne.

C'était je ne sais quelle corporation composée d'hommes grotesquement habillés en diables, en satyres, en femmes, en dieux, en fannes ; tout cela couvert de clinquant et d'oripeaux, de fange et de haillons qui faisaient encore ressortir l'expression sauvage et féroce de leurs yeux noirs et de leurs visages bruns et tannés.

Quand le tumulte fut tout à fait apaisé, un Provençal d'une taille athlétique sortit du cercle. Il était en costume de femme, et représentait la reine de Saba dans cette farce ignoble mêlée encore aux cérémonies religieuses les plus imposantes. On voyait le roi Hérode avec sa mitre de papier doré, l'Auton et le Christ, Proserpine et la Vierge, sans parler d'une myriade d'anges, de diables, de démons et de saints subalternes, armés de faux, de fourches, de bâtons ; en partie ivres, car à l'occasion de ces sortes de solennités on faisait de fréquentes stations dans les tavernes, après avoir suivi dans le jour les processions paroissiales de la Saint-Jean et y avoir pompeusement figuré, selon un usage qui remonte, je crois, à Jean I^{er}, comte de Provence ; or, cet usage s'est perpétué de nos jours, et l'autorité municipale fait encore annoncer le programme et la marche de ces hideuses cérémonies.

La reine de Saba avait la figure couverte de fard et de monches ; sa barbe noire était poudrée comme ses longs cheveux, et une robe blanche toute souillée laissait voir ses larges épaules et ses bras velus : une espèce de mauvais manteau écarlate lui ceignait les reins, et un diadème de carton argenté couvrait sa tête énorme.

Agitant une massue de chêne grossièrement sculptée qui lui servait de sceptre, la reine de Saba réclama le silence et fit retentir une voix qui eût fait honneur à un chœur de cathédrale, et dit, dans le patois provençal le plus renforcé, à peu près ce qui suit :

— Mes pichons, il y a ici un ramassis de gueux, de buonapartistes, qui osent faire fête profane le saint jour de la Saint-Jean, et qui ont battu et volé notre brave compatriote le père Marius. Ces chiens de

Français (1), ces scélérats de Ponantais l'ont chassé de sa maison ; mais ben enusement qu'il a trouvé des amis, nous venons le venger, mes pichons ! — Oui, oui, vengeance ! Tue ! tue les buonapartistes, les chiens ! hurla, vociféra la troupe tout d'une voix en se ruant en tumulte contre la porte qui était heureusement verrouillée à l'intérieur. — Les gredins ont fermé leur porte ! cria la reine de Saba en la frappant à grands coups de sa massue. Voulez-vous ouvrir, chiens que vous êtes ! nous venons venger le père Marius. — Oui, oui, répéta la troupe, vengeons Marius ! à mort les buonapartistes ! — On les a chassés de Toulon ! chassons-les d'ici ! — Tue ! tue ! comme à Nîmes, enfants ! hurlait la reine de Saba qui rugissait de rage en ébranlant les gonds de la porte.

A ce moment une fenêtre s'ouvrit, et l'on vit apparaître la figure de Giromon, tenant à sa main un goulot de bouteille cassée dont il s'était fait un porte-voix qu'il emboucha immédiatement, et ces mots tombèrent du haut du balcon :

— Ohé ! de la canaille de mangeurs d'huile ! que héciez-vous, ohé ?

Cette interpellation allait déclencher un ouragan de cris et de hurlements ; d'un geste la reine de Saba contint sa troupe et répondit :

— C'est toi, gueux de Ponantais, de buonapartiste, qui es de la canaille, que tu as chassé un vieillard de chez lui, et que tu as fait la noce un jour de fête de religion, entends-tu ? Et si tu ne nous ouvres pas tout à l'heure, il y aura du rouge, entends-tu, jacobin ! Réponds à cela. — Toi, vois-tu, di gravement Giromon ; toi, je prendrai ta robe pour voile de pouïouse, tes jambes pour mats, tes bras pour vergues, ton corps pour carcasse, et je te f..... à l'eau avec six ponces de lame dans le ventre en guise de lest. — Tue ! tue ! le chien ! — La reine fit faire silence et dit : — Tu vas voir que...

Giromon l'interrompit et ajouta :

— Attends donc, j'oubliais ; et comme quand tu seras navire c'est ta grosse tête qui servira de figure à l'avant, alors je te baptiserai... le vilain b.....

Et Giromon ferma la fenêtre, après avoir fait une grimace fort énergique.

— Tron de l'air ! dit la reine de Saba, enfonçons la porte, mes pichons ! et ne souffrons pas que ces buonapartistes nous molestent. — Oui, oui, tue ! crient cent voix.

Et on se précipita sur la porte qui ne pouvait résister longtemps ; déjà un ais était rompu, lorsque du balcon qui s'avancait en saillie, une énorme table de chêne lourde et massive tomba d'aplomb sur les assaillants ; la reine de Saba ne fut heureusement pas atteinte, mais cinq ou six démons ou satyres roulèrent écrasés, le roi Hérode fut contus, et la vierge Marie eut l'épaule démise.

Cet incident redoubla la colère des Provençaux, mais calma un peu leur ardeur. — Ils se mirent hors de portée des projectiles de cette nature pour se consulter. Mais le conseil fut interrompu par Giromon, qui reparut à la fenêtre avec son bienheureux porte-voix.

— Ohé ! des mangeurs d'huile ! voulez-vous nous rendre notre table ? nous avons encore quelques bidons à vider et quelques-uns de vos reins à déralinguer. — A mort ! tue le chien ! crient quelques-uns. — Laissez-le, mes pichons, dit la reine de Saba ; Julien et Jean-Marie vont revenir. — Vous ne tuerez rien du tout, reprit Giromon. Ah ! vous croyez que les flambarts se laisseront fouetter comme des monsses ? rien du tout ; vous ne tuerez rien du tout, et...

Giromon ne put continuer. Un coup de feu partit ; il disparut de la fenêtre, et son dernier mot fut : — S... lâches !... C'étaient Julien et Jean-Marie qui étaient revenus avec des carabines.

— Bien ! bien ! hurla la troupe. Bien ! Ainsi meurent les buonapartistes et les Français ! — Mes pichons, dit la reine de Saba, au lieu d'enfoncer la porte, barricadons-la ; et puis nous monterons sur la terrasse : il y a là un judas que je connais ; il donne dans la grande salle, et nous pourrons de là les déquiller à notre aise.

Et la porte fut fermée au dehors, barrée par la table que l'on couvrit de pierres, de poutres, de façon que toute fuite était impossible aux malheureux marins. L'aspect de la grande salle étit bien changé ; plus de cris, plus d'ivresse, plus de joie. Les flambarts entouraient le pauvre Giromon, qui avait reçu une balle dans la gorge, et respirait encore. Le Parisien, agenouillé, lui soutenait la tête, et les autres, pâles, immobiles, fixaient sur lui des regards stupides.

— Mes bons matelots, dit enfin Giromon d'une voix faible et sifflante, c'est tout de même vexant d'avoir échappé si s'uvent aux pannes, d'être un flambart, pour être tué comme un chien enragé ! Enfin !... où est le Parisien ? — Me voilà, mon vieux, mon pauvre matelot. — Ah ! c'est que je vois tout gris, et je ne te reconnais pas. Je suis f....., Parisien. — Non ! non ! — Si. Mais écoute... Promets-moi une chose ? — C'est fait, quoi que ce soit... C'est fait, mon matelot. — Eh bien ! épouse mon épouse, Parisien. Elle n'a pas droit à une pension. Elle crèverait de faim après ma mort, et ma petite fille aussi ; et cette idée-là, vois-tu, matelot, me rendrait la gaffe fièrement dure à avaler. Enfin, veux-tu ? Je sais que ça t'embêtera... — Oh ! oui ; mais c'est égal, ta fille aura un père, mon bon matelot, répondit le Parisien en s'essayant l'œil avec le poing. — Maintenant embrasse-moi. Donnez-moi la main, vous autres. Adieu, mes pauvres flambarts ! Ça me vexa de ne pouvoir pas dire

(1) Le petit jeu des diables. C'est ainsi que se nomme cette bizarre procession. Voir les annales de Provence.

(1) Les paysans provençaux disent toujours, en parlant des habitants du reste de la France, les Français.

adieu au lieutenant et à M. Paul avant de filer mon loch ! Mais vous leur direz, car vous les verrez vous autres, si ces chiens la vous laissent la langue et les yeux.

Ici sa voix s'affaiblit et sa respiration devint de plus en plus sifflante et embarrassée. Les matelots se rapprochèrent.

— Allons ! continua Giromon avec effort ; voilà que je coule à fond. Adieu, mes vieux flambarts ; aussi bien notre temps est passé, voyez-vous ? Notre pavillon a déteint ; les Anglais nous passent à pouper ;.... aussi, j'aime autant aller voir si les navires de la-haut ont des voiles d'étais et des royales... Adieu, flambarts ! Je veux être à l'eau. Entendez-vous ? jeté à l'eau avec un boulet de 36 aux pattes. C'est le tombeau d'un marin... Adieu, encore ! adieu, Parisien. Aime un peu ma pauvre fille, ne bats pas trop mon épouse, et... ma foi ! vous ne me dénoncerez pas, vous autres ; ainsi... vive l'empereur ! Et il retomba mort.

— Ah ! chiens de bonapartistes ! Vive l'empereur ! Tenez ! en voilà de votre monstre d'empereur, de votre ogre d'empereur !

Et trois coups de feu éclatèrent par l'étroite entrée du judas. Giromon reçut une seconde balle dans la tête — balle perdue ; — le Parisien eut le bras effleuré ; Bernard le canonnier eut l'épaule fracassée, et tomba sur le coup.

— Mais ces gueux-là vont nous tuer comme des mouches ! cria le Parisien. Sortons d'ici, crochons-nous corps à corps, vengeons Giromon ! — A l'abordage, l'abordage ! à l'abordage ! Si vous n'avez pas vos couteaux, prenez ceux de la table, ajouta-t-il.

Et il s'élança dans l'escalier qui menait à la terrasse en brandissant un énorme couteau à découper dont il s'était armé. Malheur ! la porte était fermée, et ils entendaient le bruit sourd que faisaient une partie des Provençaux postés sur la terrasse en démolissant le plafond de la grande salle, pendant que les autres veillaient aux fenêtres qu'ils avaient barricadées, comme la porte, en se guindant sur le balcon. Bientôt une grêle de pierres et de plâtras annonça que les assaillants venaient de pratiquer une large ouverture au plafond à la faveur de laquelle les trois escopettes purent jouer dans toutes les directions, et mettre une dizaine de flambarts hors de combat. Heureusement les munitions manquèrent.

— Mes pichons, dit la reine de Saba, ouvrons la porte de cette terrasse maintenant, et allons les achever. Nos couteaux sont frais, et nous verrons si les Bretons ont du beurre ou du sang dans les veines. — Enfin ! crièrent les flambarts, la partie va être égale, quoique vous soyez deux contre un. — Vous avez voulu du sang ! il y aura du sang, dit sourdement le Parisien les dents serrées en entourant son poignet d'une serviette pour mieux assujettir le manche de son couteau. — Je suis à toi, mon pichon, cuisinier au grand couteau, dit la reine au Parisien en sautant dans la salle. — Ah ! viens donc, belle femme ! que je te fasse un collier d'acier français, hurla le Parisien en s'élançant à la rencontre du gigantesque Provençal. Le reste de la troupe s'étant aussi précipité, soit par l'escalier, soit par l'ouverture du plafond, la mêlée s'engagea furieuse.

CHAPITRE XV.

COMBAT.

Un soldat. — Ils ont barré le passage, et la porte est obstruée par des cadavres.

Un autre soldat. — J'ai la tête brisée, camarades. Au secours ! Je n'y vois plus !

Byron. — *La Métamorphose du bossu.*

Quel beau clair de lune il fut ce soir !

Un danseur à sa danseuse.

Silence ! pas un cri ! car un cri trahit une blessure ! Silence ! on mord en silence quand on est désarmé ; on égorge en silence, l'on tue en silence et l'on tue beaucoup, car le sang arrose le plancher. Mais pas un cri ! Et cette masse ivre, ardente, se croise, s'étend, se tord, se roule, tombe et se relève. Ongles et dents, tout est bon pourvu que le sang vienne à la peau. Mais pas un cri ! Silence ! excepté le bruit des pieds qui s'appuient, lourds, pour lutter ; le soupir qu'on étouffe en mourant, le choc du fer, le grincement de deux lames qui se rencontrent sur la même poitrine — car il faisait obscur, une seule lampe restait. — Silence ! on n'entend pas un cri ! Et les fenêtres ayant été ouvertes par les assaillants, on voyait, à la douce clarté de la lune, un riant paysage, des bois d'orangers couverts de fleurs, et un frais ruisseau qui serpentait argenté au milieu d'une vaste prairie ; puis les lucioles suspendaient aux lauriers-roses leurs pyramides de feux chatoyants, et le Poril chantait de sa voix grêle et sonore.

Les cadavres des blessés commençaient à gêner les combattants. On marchait bien sur ces corps, mais ce point d'appui était faux, on trébuchaient souvent ; et dans une lutte corps à corps, couteau à couteau, morsure à morsure, tout l'avantage est pour celui qui peut comme ce Provençal se mettre à deux genoux sur son ennemi, et lui dire avec un cruel sourire, avec deux yeux flamboyants, rouges et fixes :

— Tu es à moi ! tiens donc, enfer ! voilà mon poignard tout frais pour un autre Français !

— Ou comme ce marin qui disait à Hérode :

— Ma lame est cassée, mais je briserai tes dents avec le manche. Ah ! le sens-tu ? Je le crois, car tes dents ont serré la poignée comme dans un étau, garde-le, va ! je prends ta dague. Cordien ! le manche est bien mouillé ! C'est du sang !... Oh ! que de sang !

Et on voyait, à la douce clarté de la lune, un riant paysage, des bois d'orangers couverts de fleurs, et un frais ruisseau qui serpentait argenté au milieu d'une verte prairie ; puis les lucioles suspendaient aux lauriers-roses leurs pyramides de feux chatoyants, et le Poril chantait de sa voix grêle et sonore.

— Enfin te voilà ? cria le Parisien à la reine ; depuis un quart d'heure je te cherche pour venger mon matelot, et te mettre au col l'acier que je te promiss, belle femme ! — Tu es jaloux de mes faveurs, pichon ! dit le colosse avec un ricardement de hyène. — Oui, je veux te toucher au cœur ! répondit le Parisien, qui fut d'un bond sur la reine de Saba. — Oh ! viens, mon pichon, que je t'embrasse ; je serai homme catin. Et pour souvenir je porterai ta tête en fanfaronne, murmura le Provençal en étrecinant le Parisien dans ses bras de fer.

Leurs figures se touchaient. Ils restèrent ainsi une seconde, sentant leur souffle s'échapper de leurs narines gonflées.

Tout à coup la reine ouvre les bras en poussant un cri atroce, arraché par la surprise et la douleur. C'était un mourant qui lui dévorait la jambe. Le Parisien recula d'un pas, leva son grand couteau, qui tomba d'aplomb et en sifflant sur la poitrine de la reine, et s'y enfonça jusqu'au manche. — Enfin, j'ai touché ton cœur ! hein ! ma reine ? dit le Parisien en retournant son couteau dans la blessure, pour agrandir la plaie. — Oh oui ! tron de l'air ! tu m'as touché ; mais je te donnerai un dernier baiser d'amour !

Et le Provençal, avec la rage convulsive d'un mourant, se jeta sur le Parisien et le mordit à la lèvre et à la joue avec une violence telle, que ses dents, traversant les muscles, allèrent froisser les dents du marin. Ils tombèrent tous deux. Et on voyait, à la douce clarté de la lune, un riant paysage, des bois d'orangers couverts de fleurs, et un frais ruisseau qui serpentait argenté au milieu d'une verte prairie ; puis les lucioles suspendaient aux lauriers-roses leurs pyramides de feux chatoyants, et le Poril chantait de sa voix grêle et sonore.

— Le Parisien est mort ! cria un flambart. — Vengeance ! vengeance pour le Parisien ! — Vengeance pour la reine ! crièrent les Provençaux.

Et la mêlée devint plus sanglante, plus profonde. Comme les forces commençaient à s'épuiser, on se mit à blasphémer ; rien n'aide comme cela. Mais les Provençaux étaient en nombre supérieur, protégés d'ailleurs par les habits, les hommes de carton qui les déguisaient : les matelots étaient épuisés, eux, par les excès de la veille. Déjà ils faiblissaient, accablés par la multitude. Déjà le succès doublait la force et le courage des Provençaux, lorsque la voix du Parisien vint ranimer les marins. Il était parvenu à s'arracher des dents de la reine, en laissant la moitié de sa lèvre. Il était couvert de sang.

— Courage ! courage ! Si nous laissons notre peau ici, arrachons-en de la leur, cria-t-il.

Et il se jeta à corps perdu sur Proserpine, en disant :

— Je suis galant ce soir. Que de maîtresses !

Et d'un côté on combattait avec l'acharnement du désespoir, et de l'autre avec la certitude et la conscience d'une victoire que les marins ne pouvaient disputer longtemps. C'était une effroyable boucherie. Il y avait du rouge en effet, comme avait dit la reine de Saba.

Et on voyait, à la douce clarté de la lune, un riant paysage, des bois d'orangers couverts de fleurs, et un frais ruisseau qui serpentait argenté au milieu d'une verte prairie ; puis les lucioles suspendaient aux lauriers-roses leurs pyramides de feux chatoyants, et le Poril chantait de sa voix grêle et sonore. Mais la voix du Poril, à cet instant, ne résonna pas seule ; un autre son, grêle aussi, mais aigu, mais perçant, mais pénétrant, vint retentir dans le silence de la nuit. Et ce bruit, s'approchant de plus en plus, devenait de plus en plus vif, étourdissant, expressif.

On peut le dire, c'était le son d'un sifflet bien connu à bord de *la Salamandre*. Et l'on devinait que celui qui en tirait ces bienheureuses modulations courait très-fort ; car les sons étaient comme accentués par une marche précipitée. Et les pas d'une troupe d'hommes résonnerent sur le gazon. Et une troupe assez nombreuse de marins, commandés par Paul et la Joie, déboucha du bouquet de tilleuls, en criant :

— Courage, enfants ! voici du renfort ! En avant les flambarts ! en avant *la Salamandre* !

Et Paul, voyant les échelles encore plantées près du balcon, s'élança, suivi de la Joie, qui était sur ses talons ; et, en une minute, tout son monde ayant escaladé le balcon, se précipita dans la grande salle. Il était temps, je vous le jure !

CHAPITRE XVI.

EN AVANT LES FLAMBARIS !

Bonheur de se revoir !
MADAME MALIBRAN.

En avant les flambarts ! en avant *la Salamandre* ! furent les premiers mots que crièrent les nouveaux venus en se précipitant au milieu de cette furieuse et implacable mêlée.

Ce renfort inespéré, le bruit du sifflet de la Joie, la voix de Paul, tout cela donna une telle énergie, une telle puissance aux matelots, que la chance tourna, que le combat ne dura qu'un moment : l'avantage décisif, positif, resta à *la Salamandre*.

Les marins étant toujours munis, comme on sait, d'une multitude de bouts de corde et de bitord, on garrotta ce qui restait de Provençaux capables de faire un mouvement, et il y en avait bien peu. Puis on descendit dans la salle basse chercher les femmes, qui étaient évanouies, et les marins ivres, qui dormaient pour la plupart du meilleur et du plus profond sommeil ; car, au moment du danger, leurs camarades les avaient portés là pour les dérober à cette sanglante mêlée. Ces pauvres gens se plainquirent fort d'être réveillés si tôt.

— Êtes-vous embêtants ! dit l'un. Vous ne pouvez pas vous amuser sans faire un tremblement, un sabbat, comme vous faisiez tout à l'heure là-haut ? — C'est vrai, reprit un autre ; amusez-vous, mais laissez les autres dormir. — Et ne tirez plus de fusées ni de pétards, dit un troisième en étendant les bras et en se retournant pour achever son sommeil. — Alors, la Joie, dit Paul, faites-les prendre, porter et arrimer dans les embarcations.

Puis, en s'adressant aux nouveaux venus :

— Vous autres, formez une garde échelonnée d'ici à la côte, jusqu'au moment de pousser au large, car je crains d'avoir tout le pays sur les bras.

On releva les corps du pauvre Giromon et de onze marins bien dangereusement blessés, et on les descendit, afin de les transporter jusqu'à la côte, à bras ou dans les voitures qui avaient promené l'équipage. Les flambarts, assez forts pour marcher et manœuvrer, répartis avec les marins amenés par Paul, furent destinés à conduire les canots à bord de *la Salamandre*.

Quand ce petit convoi fut prêt à se mettre en route, Paul fit une ronde minutieuse pour s'assurer qu'aucun de ses flambarts ne restait dans la taverne, et donna le signal du départ.

— Monsieur Paul, dit le Parisien, j'ai oublié quelque chose. — C'était d'incendier la taverne de Marius. — Allons, va, et reviens vite : le soleil va se lever, et on est inquiet à bord.

Le Parisien fut à peine deux minutes absent, et reparut aussitôt en disant : — Il ne faut pourtant pas gaspiller de l'argent pour rien. — Marche ! dit Paul.

Le sifflet de la Joie retentit, et la caravane se mit en route. Paul, le dernier, surveillait tout avec la plus minutieuse attention.

On arriva bientôt sur le rivage où étaient mouillées toutes les embarcations de *la Salamandre*.

Les blessés furent placés dans la chaloupe, les gens ivres dans le grand canot. Paul ordonna d'orienter les voiles, et l'on mit le cap sur *la Salamandre*, qui sortait peu à peu de la brume que les premiers rayons du soleil venaient dissiper.

Cet air frais et piquant du matin, frappant les ivrognes au visage, les réveilla un peu, et leur rendit sinon tout à fait la raison, au moins la gaieté.

Ce furent alors des chants de fête, des roulades et des accords, des plaisanteries sans fin, que les coups de sifflet réitérés de maître la Joie ne pouvaient comprimer. Ces malheureux n'avaient pas la moindre perception de ce qui s'était passé, et leurs cris de joie contrastaient singulièrement avec les gémissements et les plaintes des blessés de l'autre canot, qui soupiraient vivement après les soins du bon Garnier. Reste à expliquer comment Paul arriva si à propos au secours de ses flambarts.

Absent de *la Salamandre*, ayant été, selon son usage, rêder autour de la maison d'Alice jusqu'au coucher du soleil, il se disposait à retourner à son bord, lorsqu'il rencontra sur la côte vingt matelots, sous la conduite d'un maître, que l'on envoyait à Saint-Tropez pour renforcer l'équipage de la corvette.

En arrivant auprès de la petite baie qui sert de débarcadère, il fut fort surpris de voir à cette heure toutes les embarcations de *la Salamandre* mouillées là sans qui que ce fût pour les garder.

Il commençait à avoir quelques soupçons, lorsqu'il vit au loin poindre, puis approcher, puis devenir de plus en plus distinct un homme qui nageait ; ce nageur arrivait sur la côte : c'était la Joie, dépêché par le lieutenant, qui, ayant vainement attendu toute la journée, sans aucun moyen de communication, s'était décidé à envoyer la Joie aux informa-

tions, et à lui faire faire à la nage la lieue qui séparait *la Salamandre* de la côte.

La Joie raconta tout à Paul ; celui-ci, frémissant sur les suites de cette désertion, sachant la haine que les Bretons et les Provençaux se portaient, leur différence d'opinion et leur caractère implacable, se mit à la tête des nouveaux venus ; et, suivi de la Joie, qui s'habilla fort décemment, grâce à la précaution qu'il avait eue d'apporter ses habits attachés sur sa tête, ils parcoururent toutes les tavernes de Saint-Tropez sans rencontrer les flambarts.

Enfin, la Joie se rappela l'auberge de Saint-Marcel pour y avoir été quelquefois causer avec son matelot Bouquin ; et, vu son état d'isolement et de tranquillité, la soupçonna fort, cette brave hôtellerie, de receler les marins de *la Salamandre*.

Or, on sait qu'il ne se trompait pas, et qu'il arriva bien à temps pour empêcher de finir le massacre des pauvres flambarts, qui maintenant sont en sûreté et regagnent la corvette à toutes voiles.

Enfin, Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète, mais le destin ne pouvait destinier à périr sous le couteau des assassins un aussi brave équipage, si musicien, si peintre, si fou dans ses orgies, si gai dans le combat.

Un équipage qui s'individualisait en un seul homme ; la même volonté, les mêmes désirs. Faut-il boire ? buvons ! Faut-il tuer ? tuons ! sans rancune contre la fatalité qui change un jour de folle joie en carnage sanglant et acharné : mon Dieu ! non ; il est surpris, voilà tout, et se demande : Qu'est-ce qui aurait dit cela hier ? Et puis si cet équipage avait péri, que serait devenue *la Salamandre*, s'il vous plaît ? car cet équipage, c'est sa vie, son sang. Cet équipage qui circule dans ses batteries, dans ses ponts, dans ses mâts, dans ses hunes, qui se divise dans les rampeaux infinis de ses cordages. Mais c'est le sang qui circule dans les artères, dans les veisceaux, dans les veines. C'est le sang qui anime le corps ; c'est l'équipage qui anime *la Salamandre*, qui lui donne un air de vie, de fête, d'existence ; c'est son cœur, c'est sa tête. Alors elle frémit, elle tremble ; elle va, elle vient, elle a une voix, un souffle, la vie s'échappe de tous ses sabords ; alors elle est entourée de ce bruit inexplicable qui n'est pas un bruit, mais qui s'exhale de toute créature vivante ; est-ce un écho de la pensée ? de l'animation ? je ne sais ; mais enfin ce bruit vous dit : — Ceci existe.

Et sans ce bruit *la Salamandre* n'existerait pas.

Voyez-la plutôt là, toute seule, toute triste, privée de son équipage depuis hier... C'est le silence, c'est le sommeil de la mort. Comme elle est froide et incolore ! comme elle est lugubre ! on dirait d'un de ces corps pétrifiés que les magiciens des ballades frappaient d'un trépas passager.

Mais, bon magicien, l'as-tu donc touchée de ta baguette, que la voilà qui frémit dans toute sa membrure, qui balance doucement ses vergues, qu'un frissonnement de plaisir court dans ses agrès ? Oh ! voilà qu'elle remue ! voilà qu'elle s'agite ! voilà qu'elle existe ! Elle existe, car son équipage est arrivé à bord. Elle existe, car sa batterie est pleine, ses ponts garnis, ses hunes remplies. Elle existe ! Aussi voyez comme son aspect a changé : elle n'est plus triste, elle n'est plus morne ; elle n'est plus froide et honteuse comme une femme qui n'a qu'un amant. Elle est fière, elle est hautaine, elle est heureuse, elle est souriante, elle fait la belle, se mire dans les flots... Elle, coquette, se penche et se redresse en faisant chatoyer l'éclat de ses mille pavillons ; elle est radieuse, libertine, insolente !

Et puis, quand ce pauvre soleil vient la couvrir pompeusement d'une robe d'or et de pourpre, elle reçoit cet hommage avec indifférence et dédain, comme une courtisane blasée qui se laisse envelopper avec insouciance des tissus les plus riches et les plus étincelants.

CHAPITRE XVII.

RETOUR.

A vrai dire, c'était un triste sommeil, entrecoupé de clameurs et de sursauts.

JULES JANIN. — *La Confession*.

Dignus est intrare in nostro docto corpore.

MOLIÈRE. — *Le Malade imaginaire*.

On l'a dit, d'après les instructions de Pierre, la Joie s'était jeté à la nage afin d'aller à terre et de tâcher de trouver le moyen de ramener une embarcation pour rétablir la communication.

Aussi le lieutenant, l'enseigne, le commissaire et le docteur furent-ils agréablement surpris de voir les quatre canots arriver à pleines voiles.

— Je m'étonne que ce vieux la Joie ait aussi vite réussi, dit Pierre. — Que diable veux-tu, répondit le médecin, il n'y a pas de grandes ressources à terre ; du vin, du vin, et puis du vin, voilà tout, aussi ils vont nous arriver dans un état... — J'espère, lieutenant, dit le commissaire, que vous allez faire un exemple sévère ? — Je sais mon devoir, mou-

sieur. — Mais taisez-vous donc, commissaire, dit le vieux Garnier; est-ce que vous savez ce que c'est qu'un marin? est-ce que vous croyez que, lorsque ces pauvres diables-là, après deux ou trois ans de campagne, vont prendre à terre un jour de bon temps, ils ont grand tort? Je vous donne six mois, à vous, qui vous plaignez déjà de la vie de bord, et puis nous verrons. — Mais, Dieu me damne, dit Merval, il y a du sang et des morts dans les embarcations! — Dites donc du vin et des ivrognes! dit Garnier. — Non, pardieu! Merval a raison, reprit le lieutenant en braquant sa longue vue; j'en étais sûr! une rixe, des coups échangés avec les Provençaux, une affaire d'opinion, peut-être? Malédiction! mes pauvres flambaris, mes pauvres matelots! Et Paul, et mon fils! — Soyez tranquille, dit Merval, je le vois. Il tient le gouvernail de la chaloupe. Il n'a rien. — Diable! dit le docteur; à mon coffre, de la charpie, du linge! Voilà, par exemple, bien du sang perdu! Enfin, c'est égal.

Et le bonhomme descendit à sa chambre. — Et voilà ce qu'il y a de pénible, Merval, disait le lieutenant; voilà de braves, de loyaux marins dont j'excuse la conduite, parce que je connais les privations qu'ils endurent si courageusement, et il faut que je les reçoive à bord avec dureté, avec rigueur, que je sévisse. — Bah! bah! dit l'enseigne, vous traitez vos matelots trop doucement; les Anglais... — Les Anglais, les Anglais, monsieur, n'ont pas du sang français dans les veines. C'est à coups de corde que vous les conduisez au feu, et celui-là a un triste courage, monsieur, qui ne se bat que placé entre deux périls ou gorgé de rhum et de vin. Je n'ai fait donner des coups de corde ici que onze fois depuis neuf ans, monsieur; j'ai vu mes flambaris au feu, et je sais ce qu'ils y font. — Chacun son opinion, lieutenant. Mais voici nos hommes.

En effet, les embarcations avaient accosté, mais pas un matelot ne parut sur le pont. Honteux, confus, ils sautèrent tous par les sabords: il n'y eut que les blessés qui furent laissés à bord, ainsi que le pauvre Gréouin. Paul mit l'état-major au fait de tout, et le lieutenant ordonna au maître la joie de faire monter l'équipage sur le pont. Les marins parurent, la tête baissée, insonnants et résignés. Pierre se plaça sur son banc de quart, prit sa figure sévère, et dit:

— Tout homme qui abandonnera le bord sans permission sera puni de huit jours de fers. Quand cet abandon aura le caractère de complot et de désertion, les chefs seront punis de vingt coups de corde. L'équipage de la *Salamandre* est dans ce cas: nommez-moi les chefs.

Il savait bien, le digne officier, qu'il n'avait pas de réponse.

— Puisque vous vous refusez à les nommer, la bordée qui ne sera pas de quart restera douze heures aux fers par jour, pendant un mois. — Rompez les rangs! marche! La bordée de babord, rendez-vous aux fers. — Capitaine d'armes, veillez-y.

Tout ceci était tellement prévu, connu d'avance par l'équipage, qu'il n'y eut pas un murmure, pas un mot; et, en vérité, Pierre paraissait plus peiné qu'eux.

— Bonnes, braves gens! dit-il en les voyant descendre un à un avec insouciance; pour un jour de plaisir, et quel plaisir! ils vont recommencer deux ans, trois ans de la vie la plus dure, la plus pénible, et pas une plainte! Pauvres gens! Mais voyons les blessés.

Il rejoignit le docteur, qui allait, venait, jurait, tempêtait dans la batterie où on les avait provisoirement déposés.

— Vous ne pouvez donc pas, brutes que vous êtes, leur disait-il, emporter vos bâtons ou des sabres pour aller à terre, hein! et m'assommer ces gredins-là? C'est bien la peine d'être Bretons, de joner du bâton à deux bouts, pour se laisser égorger comme des imbéciles. — Mais, major, dit l'un, nous avions nos couteaux. — Ah oui! vos couteaux! Vous êtes encore de beaux ânes pour joner des couteaux avec ces chiens de Provençaux! Tiens! regarde-moi cette plaie! sont-ce vos épingles qui feraient de ces entailles-là? Je vous dis que vous êtes des brutes, des ânes, des animaux. Ah ça, rappelez-vous bien ce que je vais vous dire. Si demain matin je vois, je m'aperçois à la plaie de quelqu'un qu'il a dû souffrir aujourd'hui ou cette nuit, et qu'il ne m'a pas envoyé chercher on fait réveiller, si je m'aperçois enfin que quelqu'un ait souffert sans me le dire, vous entendez bien? — Oui, major. — Eh bien! ce quelqu'un-là ira aux fers pour quinze jours, après sa guérison, je vous le jure, parce que ce n'est pas la première fois que ça vous arrive, malheureux que vous êtes! — Mais, major... — Il n'y a pas de mais, major! Est-ce que vous croyez, dit le bonhomme exaspéré, est-ce que vous croyez que vous êtes ici pour souffrir comme des damnés, et moi pour me gratter les oreilles et dormir comme un moine? Est-ce que vous croyez que des gens comme vous, animaux que vous êtes, ne méritent pas tous les soins possibles! Est-ce que ma vie ne vous est pas consacrée, misérables!... — Si, major! — si major! dirent les autres avec une peur effroyable, car le bon Garnier exhalait sa philanthropie avec une fureur inouïe; si, major! nous savons que vous êtes notre bon vieux major, et que vous nous soignez crânement. — Belle malice! je me soufletterais, si je ne le faisais pas. Allons! mes enfants, c'est dit! courage, ça ne sera rien: tranquillisez-vous, et n'oubliez pas les fers, si vous souffrez sans le dire! — Oui, major.

Enfin le bon Garnier, tout grondant, rejoignit le lieutenant, qui tenait une lettre ouverte.

— Eh bien! lui dit Pierre, notre commandant, le marquis de Longue-tour arrive. — Et quand? — Mais on m'annonce de Toulon son inspection pour demain. — Monsieur Longue-tour... — Oui, le marquis de Lon-

getour, capitaine de frégate... Je n'ai pas idée de ce nom-là. — Ni moi non plus; et ça m'est égal. Je retourne à mes blessés; j'ai oublié de leur dire quelque chose.

Et, pendant le jour qui suivit, l'arrivée du nouveau commandant fut le sujet de tous les entretiens à bord de la *Salamandre*.

CHAPITRE XVIII.

TOILETTE.

Ah! qu'orque portée à un vice décent, tu es charitable, mais non libertine; éblouie, mais non aveugle. BARON. — La Toilette.

— Quelle toilette! Mais ce prétendu est amoureux, ma chère!

— C'est un homme...

Réponse de femme.

Vrai Dieu! quelle toilette! quel luxe! quelle grâce! Oh! ce n'est pas la tournure roide et empesée d'une horreur danoise, sèche et droite comme une vieille fille, ou la taille massive et carrée d'une bonne grosse galotte hollandaise, lourde et épaisse comme une ménagère. C'est quelque chose de fin, de souple, d'élégant, de voluptueux. Car elle se met si bien, la *Salamandre*! Elle a tant et tant de goût!

Et puis, voyez-vous, une corvette comme elle ne suit pas les modes, elle les invente. Aussi la première elle porta des voiles de perroquet démesurément échantonnées. La première, elle peignit en rouge l'intérieur des voiles des sabords, qui, relevés sur sa lisse blanche comme la neige, s'y découpaient en losanges de pourpre. Mais il fallait avoir sa tournure, sa figure, sa beauté, pour porter de telles choses: il fallait enfin être la *Salamandre*! Car je me rappelle qu'un jour, à Caïro, une corvette anglaise voulut singer la toilette de la Française: mon bien! si vous l'aviez vue auprès, cette pauvre Anglaise, elle était si ridicule, que ça faisait pitié. Pauvre Anglaise!

Et pourtant, c'était bien le même rouge aux sabords, la même échanturée aux perroquets, mais il lui manquait ce je ne sais quoi, cette distinction, cette *race* aristocratique, si peu commune chez les corvettes et chez les femmes! Oui, on voit bien, ma jolie *Salamandre*, que vous attendez votre nouveau maître! quel goût d'ajustements! quelle recherche de minutieuse propreté! Comme votre pont est blanc et net! comme vous tenez votre mâture droite et alignée! Qu'il y a de symétrie dans vos manœuvres arrondies avec art! Comme vous vous drapez voluptueusement les plus oudoyants de vos basses voiles!

Mais que vois-je? comment! coquette, vous avez sorti votre bel écriin! vous avez mis vos étincelantes garnitures de haches d'armes, votre ceinture de caronades en bronze à batteries d'acier qui lamboient comme des diamants! Mon bien, que je suis ébloui! Jusqu'à vos lunettes qui ont leurs colliers de pistolets à crosse de cuivre, et leurs tromblons évasés à la moresque qui vous donnent un air si mutin. Et puis, vous êtes couronnée de tous vos pavots, qui émaille l'azur du ciel des nuances les plus vives et les plus variées: c'est le bleu des Anglais, le rouge des Turcs, le jaune des Espagnols, le blanc et bleu des Hellènes, le vert et blanc du Chili; que sais-je encore, moi? En vérité, ma jolie *Salamandre*, vous êtes toute chatoyante d'acier, d'or, de couleurs et de lumière!

Et pourquoi tous ces brillants apprêts, je vous prie? Pour recevoir ce digne et bon marquis de Longue-tour, qui a abandonné pour vous son tranquille comptoir, sa mélangée femme, son existence heureuse et oisive, ses dominos, son café, ses modestes habitudes. Hélas! hélas! je crains bien, folle, libertine que vous êtes! je crains bien que ce pauvre homme ne soit mené, conduit, tourmenté, perdu par vous, peut-être. Lui si doux, vous si hautaine; lui si peureux, vous si intrépide; lui si chaste, si timide, vous si impertinente, si amoureuse, faisant les doux pavillons à tous les navires que vous rencontrez.

Hélas! encore hélas! je crains qu'il n'y ait entre vous et lui une bien grande incompatibilité d'humeur, comme on dit, et que vous ne l'obligiez peut-être à former une demande en séparation.

Car enfin vous voudrez garder votre brave et fier amant Pierre Luot, pauvre! pauvre marquis!

Et s'il devenait amoureux de vous? car vous vous êtes faite belle aujourd'hui! vous ne l'aimez pas, et pourtant vous voulez le séduire!

En vérité, les corvettes et les femmes sont des démons incarnés.

Au fait, jamais la *Salamandre* n'avait été si bien, si pimpante. Tous ses flambaris et ses nouveaux marins amenés par Paul étaient galamment habillés de pantalons blancs, de vestes bleues à boutons à l'oreille; puis leurs ceintures rouges tranchaient avec la blancheur des chemises brodées en bleu au collet, qui, rabattu sur la veste, laissait voir des cols bruns et vigoureux. Enfin, un petit chapeau à forme très-basse, à bords très-étroits, couvert d'une coiffe blanche serrée par un large ruban noir, complétait leur habillement uniforme. Les maîtres, contre-maîtres et

quartiers-maitres se reconnaissaient aux gauds, dont leurs manches et leurs collets étaient garnis.

Le plus grand silence régnait à bord ; il était neuf heures, et on avait annoncé le marquis pour neuf heures et demie. Aussi l'état-major était rassemblé sur le pont. Pierre et les officiers militaires, vêtus du grand uniforme de la marine — à retroussis écarlates, et brodés d'or aux manches et au collet — portaient, au lieu d'épée, un poignard attaché par des cordons de soie. Le bon docteur avait les insignes de son grade brodés sur du velours rouge, et le commissaire portait les siens, en argent, sur du drap bleu. Paul, lui, était fier comme un enfant de son aigrette d'or et du beau poignard à manche de nacre que son père lui avait donné.

— Ne voyez-vous pas quelque chose, maître timonier ? demanda le lieutenant. — Oui, lieutenant ; voici, je crois, un canot portant le pavillon attaché qui double la pointe. — Enfin nous allons connaître notre commandant ! dit Pierre en prenant la longue-vue. Oui, c'est bien lui. Monsieur Merval, faites mettre tout le monde à son poste de combat pour recevoir le capitaine.

Ce qui fut fait.

— Est-il gras ou maigre ? demanda le docteur à Pierre. — Ma foi ! je n'en sais rien. A cette distance-là, vois toi-même. — Il me paraît bien maigre ! dit tristement le docteur après avoir regardé. Mauvais signe, pour la table s'entend. — Allons, allons, messieurs ! à vos postes, dit le lieutenant : le canot approche et va accoster tout à l'heure.

En effet, l'embarcation, montée par douze vigoureux matelots, décrivit un grand cercle avant que d'aborder, et vint, avec une juste-se merveilleuse, perdre son aire, son élan, juste au pied de l'échelle de tribord.

A ce moment, Pierre parut au haut, à l'entrée de la coupée. Le sifflet de maître la Joie retentit, le tambour battit aux champs, on hissa la corvette, et deux belles tire-veilles, garnies de drap écarlate, furent jetées le long du bord pour faciliter l'ascension de l'ex-débitant, qui avait déjà ôté trois fois son chapeau et paraissait fort embarrassé pour monter.

CHAPITRE XIX.

L'INSPECTION.

Tu le connais bien ; il a ses manières. Tu comprends ?

Raymann. — Bien, bien ! je comprends.

SCHILLER. — *Les Brigands.*

— Mes compagnons, qu'en dites-vous ?

— Hum ! hum ! oh ! oh !

— Je suis de votre avis.

BURKE. — *La Femme folle.*

M. Formon, marquis de Longetour, pendant la longue station qu'il avait faite derrière son comptoir, s'était un peu négligé sur la gymnastique maritime : aussi paraissait-il fort embarrassé pour monter à une échelle dont les échelons, appliqués sur les flancs du navire, laissaient à peine la place de poser le bout du pied.

Pourtant, s'aidant de deux tire-veilles, ou cordons qui pendaient de chaque côté, il commença sa périlleuse ascension. Arrivé à la moitié de l'échelle, il fit un faux pas, glissa, et se fut infailliblement tué s'il n'eût eu la présence d'esprit de se cramponner aux cordages. Mais, n'ayant plus de point d'appui, il resta suspendu, et tournoya dans les airs.

Alors un matelot de l'embarcation lui remit respectueusement les pieds sur l'échelle, et il put, grâce à ce secours inattendu, arriver sur le pont.

— Quelle diable de manœuvre fait-il donc ? disait le vieux Garnier ; est-ce qu'il essaye si les tire-veilles sont solides ? Mais décidément il paraît bien maigre ! — Je vous salue, messieurs. Mais votre escalier n'est pas commode.

Tels furent les premiers mots que l'ex-débitant adressa aux officiers réunis sur le pont de la corvette. M. de Longetour était emprisonné dans un bel uniforme tout neuf, avait un chapeau tout neuf, des épaulettes toutes neuves, une épée toute neuve. Oh oui ! toute neuve, toute convertie de cette légère couche humide et grasse qui atteste de la pureté virginale de l'acier. — Il était rayonnant, radieux, éblouissant ainsi, M. Formon, marquis de Longetour !

— Non, ma foi ! votre escalier n'est pas commode, répéta-t-il encore en saluant les officiers. — Nous sommes désolés, commandant, répondit Pierre, de n'en avoir pas d'autre à vous offrir ; mais permettez-moi de vous présenter l'état-major de la... Ah ! mon lieu ! prenez donc garde, commandant : vous allez tomber dans la cale.

C'était M. de Longetour qui, en reculant trois pas pour se donner une contenance, s'était approché de l'ouverture du grand panneau, et allait probablement disparaître au milieu du discours de Pierre sans ce charitable avertissement.

— Commandant, reprit Pierre, si vous voulez vous donner la peine

de descendre dans votre galerie, j'aurai l'honneur de vous présenter nominativement vos officiers.

Mais le commandant était tellement étonné de tout ce qui venait de se passer, qu'au lieu de se diriger vers l'arrière, il se précipita vers l'avant du navire, suivi de l'état-major qui ne concevait rien à cette bizarrerie.

— Il va voir probablement les cuisines ? dit le docteur. Allons, c'est d'un bon naturel !

Enfin l'ex-débitant, se souvenant qu'autrefois la galerie se trouvait à l'arrière, après avoir fait le tour de la corvette, revint auprès du commandement.

Il est vrai que cette promenade put passer aux yeux de l'équipage pour une inspection. Le lieutenant descendit alors, et précéda son supérieur dans la batterie où était situé le logement du commandant. Le digne marquis entra chez lui, et fut fort étonné du luxe qu'il y trouva.

— C'est très-gentil, tout ça ! dit-il à Pierre, fort gentil ! Mais, voyons présentez-moi, je vous prie, messieurs les officiers.

Pierre commença :

— M. de Merval, enseigne de vaisseau. — M. de Merval, enseigne... Enseigne?... Ah ! j'y suis : nous appelions ça autrefois capitaine de flûte, je crois. Et nous portions alors, autant que je puis me le rappeler, nous portions l'habit bleu et la veste, bordés d'un galon à la Bourgogne ; l'été, Sa Majesté nous accordait la faveur de porter du canot. C'était, ma foi ! bien frais. Enchanté, monsieur de Merval, de faire votre connaissance !

Et le bon marquis salua. Pierre et le docteur échangeèrent un coup d'œil de surprise. Pierre continua la nomenclature.

— M. Paul l'uet, aspirant de première classe, faisant le service d'officier à bord. — Mais vous vous appelez l'uet aussi, vous, lieutenant ? — Oui, commandant ; c'est mon fils. — Ah ! bah ! charmant jeune homme ! ah ! il est aspirant ! Nous nommions cela... attendez donc... ah ! j'y suis ! gardes du pavillon de la marine. Nous avions alors un habit bleu de roi, doublé de serge écarlate ainsi que les parements et le justaucorps, le bas écarlate, le chapeau à la mousquetaire, le ceinturon façon de peau d'élan, doublé et piqué de fil d'or, boucles unies. C'était, pardieu ! d'un fort bon air ! et ce joli garçon-là eût été très-bien ainsi ! — Ah ça ! dit le brave commandant en frappant légèrement la joue de Paul ; ah ça ! nous sommes bien sage ? Papa est-il content ?

Paul rougit, contint avec peine une forte envie de rire, et salua. Pierre continua :

— M. Garnier, chirurgien-major de la *Salamandre*.

Le vieux docteur s'avança.

— Ah ! ah ! monsieur le docteur, ravi de vous connaître ! J'espère que nous nous verrons comme amis, mais voilà tout ! car j'ai une peur enragée de vos outils ! — Pourtant, commandant, tout à l'heure, en vous voyant faire vos tours au bout des tire-veilles, j'ai bien cru que nous allions faire tout à fait connaissance.

Ceci fut dit malgré les coups d'œil et les signes réitérés du lieutenant, qui redoutait la franchise de Garnier.

— Le fait est, docteur, reprit le commandant, le fait est que j'ai assez drôlement pironné. — Oh ! mais très-drôlement, commandant ; nous en avons ri comme des bossus !

Le Pierre devint rouge de colère.

— Tant mieux ! j'aime qu'on s'amuse et qu'on soit gai ! — Oh ! mais...

Le lieutenant interrompit le docteur qui allait riposter au commandant, et présenta le commissaire.

— M. Gabilot, agent comptable, commissaire du bord. — Agent comptable, dit le commandant qui n'était pas au bout de ses souvenirs d'autrefois ; agent comptable ! bien... nous appelions cela officier de plume. Ils étaient habillés de gris, collet de velours cramoisi et bas cramoisis. — Monsieur le commandant est trop honnête ! répondit l'administrateur, trop bon de se souvenir de ces détails ; et, à ce sujet, je saisirai l'occasion de manifester mon dévouement pour la famille régnante que la Providence nous a rendue, que la Providence... — Mais taisez-vous donc, commissaire, dit le docteur à demi-voix en interrompant l'administrateur, on vous parle bas cramoisis, et vous répondez Providence ! C'est bête à manger du foin.

L'ex-débitant ne voulut pas être en reste, et reprit :

— Personne plus que moi, messieurs, ne la vénère et la respecte, cette famille que la Providence nous a rendue, je lui dois d'ailleurs le plaisir de vous connaître, et j'en suis enchanté ? Vous m'avez l'air bien bons enfants ! Ah ça ! j'espère que nous nous entendrons bien ? et je me sens déjà disposé à vous aimer, à vous aimer tous, à vous porter dans mon cœur comme mes enfants. Ah ça ! nous nous soutiendrons, n'est-ce pas ? et vous m'aidez de vos conseils, car j'en aurai bien besoin, voyez-vous. Enfin, mes amis, pour finir par un mot qui doit trouver de l'écho dans tous les cœurs, — vive, vive le roi ! cria le bon marquis, ému jusqu'aux larmes et jetant son chapeau en l'air.

Le commissaire partit alors d'un tel éclat de voix, d'un cri royaliste tellement inattendu et éclatant, que le docteur en fit un bond furieux. Le lieutenant était au supplice. Il s'approcha du marquis, et lui demanda s'il voulait voir la corvette plus en détail.

— Non, non, mon ami, nous verrons cela plus tard. Mais, avant, je voudrais dire deux mots à ces braves qui sont là-haut.

Et il monta suivi de ses officiers. Le sifflet de la Joie fit faire silence, et le marquis prit la parole.

— Mes braves amis, le roi m'envoie pour vous commander, et je ferai tout pour mériter cette faveur. J'espère que nous nous entendrons bien aussi, nous autres.

Pierre toussa très-fort en regardant le marquis.

Celui-ci continua nonobstant :

— Et vous serez tous mes enfants. — Eux aussi, dit Garnier. Ah ça ! mais c'est pis qu'une mouette avec ses petits. — Car, mes amis, reprit l'ex-débitant, vous verrez que votre vieux commandant est un bonhomme qui ne fera de mal à personne, entendez-vous ? à personne, et qui, au contraire, se mettrait en quatre pour vous... et qui vous soutiendra si on voulait vous faire quelque chose. — Et le digne homme commençait à pleurer d'attendrissement.

Pierre s'approcha et lui dit tout bas :

— Assez, assez, commandant ; laissez-moi achever.

Et au fait, les marins, peu habitués à ces larmes, commençaient de rire et de chuchoter.

— A la bonne heure, dit le marquis en s'essuyant les yeux. — Matelots, reprit Pierre, le commandant me charge d'ajouter que, tout en désirant vous rendre heureux, il veut que la discipline la plus sévère règne toujours à bord ; il entend que les moindres fautes soient punies comme par le passé. Il m'ordonne de vous dire que vous le trouverez dur et inflexible, si vous ne vous montrez pas dignes de votre ancienne réputation. Rompez les rangs !... Marche... — Que la bordée qui n'est pas de quart retourne aux fers.

La figure des marins reprit son expression d'insouciance et de résignation, que l'éloquence du marquis avait un peu déridée, et ils se dirent en descendant aux fers :

— Avec son air bon enfant, il paraît tout de même que c'est un vieux ragueur, que le nouveau. As-tu entendu ce qu'il a dit au lieutenant de nous héler ? C'est encore un loup de mer, ça, un dur à cuire. Faut pas s'y faire mordre !

Pauvre marquis, ils le jugeaient bien mal, mon Dieu !

— Mon cher lieutenant, dit le commandant à Pierre, maintenant voulez-vous un peu descendre chez moi ? j'ai à vous dire deux mots. — J'ai moi-même à causer avec vous, commandant. — Voyez comme cela se trouve, dit l'ex-débitant.

Et ils descendirent.

CHAPITRE XX.

RÉVÉLATION.

Le roi est infatigable. *Charte.*

— Avant tout, mon cher lieutenant, dit le marquis, je vous demanderai la permission de quitter ce diable d'uniforme, car, en vérité, j'étonne la-dedans. — A votre aise, commandant. — Ah ! je suis libre enfin. Comme c'est lourd !... Et l'épée, et le diable de chapeau qui me fait loucher... C'est qu'au fait il y a si longtemps, mon cher ami, que je suis bourgeois, bon bourgeois, que j'ai perdu tout à fait l'habitude du harnais, comme on dit. — Il y a donc longtemps que vous n'avez navigé, commandant ? — Ah ! s'il y a longtemps... je le crois bien. Mais, mon ami, il faut, voyez-vous, de la franchise avant tout. Ainsi, écoutez-moi :

En 90, j'émigré en Allemagne, et j'y restai jusqu'en 1805 : je sollicitai alors de l'Empereur la faveur de rentrer dans le grade de lieutenant, que j'avais lors de la révolution. Il me refusa net, prétextant, ce qui était vrai, que j'avais dû me rouiller un peu, vu que Vienne ne pouvait passer pour un port de mer. Mais un de mes parents, le duc de Saint-Arc, alors chambellan de Bonaparte, obtint pour moi une régie de tabac. C'était une compensation. — Un bureau de tabac ! Comment, monsieur, c'est d'un bureau de tabac que vous sortez ! s'écria Pierre avec un étonnement douloureux. — Oui, mon cher. Mais attendez donc. Ma foi, je me trouvais fort bien de mon nouvel état ; tranquille, obscur, ayant oublié mon ancienne fortune, mon titre, des espérances qui ne devaient plus se réaliser, je vécut ainsi jusqu'au moment de la restauration. Alors vint la loi qui reconnaissait le temps de service des officiers émigrés, soit pendant l'émigration, soit pendant l'usurpation : ce qui me fut d'abord bien égal. Mais j'ai une diable de femme, lieutenant, un démon incarné, ajouta-t-il à voix basse, comme si, même à bord, il eût craint d'être entendu par Elisabeth. Or, ma diable de femme s'imagina d'écrire à mon cousin le duc de Saint-Arc, qui, de chambellan, s'était naturellement transformé en gentilhomme de la chambre. Par le plus grand des hasards, je me trouvais possesseur de quelques papiers de famille fort importants pour lui ; ma diable de femme, mon démon de femme les lui proposa. Il accepta, et, par reconnaissance, me fit remettre en activité et donner un grade supérieur à celui que je remplissais avant la révolution. Vous pensez bien, mon bon ami, que je refusai. — L'h bien ! alors, commandant ! — Eh bien ! alors, mon ami, mon enragée de femme fit tant et

tant, qu'elle me força d'accepter ; elle répondit malgré moi au ministre et m'emmena elle-même ici si le bon Dieu ne m'avait pas fait la grâce de lui envoyer une plémésie qui la retient à Paris. — Ah ! monsieur, monsieur, prenez-y garde ! vous êtes dans une position bien dangereuse, je vous en avertis ; car enfin vous avez tout à fait oublié votre état. — Tout à fait, tout à fait, mon cher. — La manœuvre ? — Aussi. — La théorie ? tout de même. — Il est alors inutile de vous parler de la tactique, de l'astronomie ? — Mais comment diable voulez-vous que j'aie appris cela ? car avant la révolution j'étais bien jeune, et, ma foi ! les plaisirs... Vous concevez... Je vous le répète : comment voulez-vous que j'aie appris ça dans mon bureau ? — Mais alors, monsieur, il en est temps encore, réusez... refusez... Vous jouez votre vie et celle d'un équipage de bons et braves marins, monsieur, encore une fois, refusez. — Refusez... refusez... C'est bien facile à dire. Et ma femme ? — Mais, cordon ! votre femme, à ce que je vois, porterait mieux que vous les épaulettes. — Entre nous, mon ami, c'est très-vrai ; et c'est pour cela que je ne puis refuser sans son consentement, et elle ne me le donnera jamais. — Mais enfin, monsieur, que comptiez-vous donc faire en acceptant ? — Ma foi ! mon cher ! j'avais deux partis à prendre : faire le capable ou avouer mon ignorance. En prenant le premier, je ne pouvais pas jouer mon rôle huit jours de suite ; en prenant le second, j'avais la chance de rencontrer un galant homme comme vous, — et le marquis tendit la main à Pierre, — de lui tout avouer, de lui demander ses conseils et de me confier à sa générosité.

La colère de Pierre tomba devant cette franchise. Ce pauvre vieillard avait l'air si humble, si repentant, si embarrassé, que le bon lieutenant répondit :

— Votre confiance ne sera pas trompée, monsieur, et je vous sais gré de votre aver. Je dois pourtant vous avertir que ce n'est pas à vous, que je connais à peine, mais à vos épaulettes, qui, pour moi, représentent un signe, un grade qui doit toujours rester sans tache ; que c'est à ce grade que je me dévoue, monsieur. C'est un fanatisme, je le sais ; mais tant que Pierre l'uet vivra, ses soins, ses espérances, sa vie et jusqu'à son honneur, s'il le fallait, tout sera sacrifié pour que l'honneur de notre marine, de notre pavillon, ne soit pas souillé, et pour qu'un officier portant des épaulettes de commandant soit respecté et respectable aux yeux de son équipage ; car, sans cela, monsieur, il n'y a point de subordination possible. Pour exiger l'obéissance passive et absolue qui est l'âme de la navigation, monsieur, il faut qu'un moins le grade représente le courage et le savoir aux yeux des matelots. C'est pour cela que dorénavant je mettrai tous mes soins à vous empêcher de paraître déplacé dans le poste que vous occupez. Mais encore une fois, monsieur, vous vous êtes mis de gaieté de cœur dans une bien fatale position. — Enfin, lieutenant, que voulez-vous que j'y fasse, moi ? C'est fait maintenant : ainsi... — Eh ! monsieur, je le sais. Malheureusement, le mal est irréparable. Vous êtes noble, appuyé, protégé ; j'écrirai au ministre pour lui exposer le véritable état des choses, qu'on me traiterait de bonapartiste et qu'on me renverrait. Or, j'aime mieux veiller moi-même au salut de la pauvre *Salamandre* et de mes lambarts. Ainsi, monsieur, c'est entendu. Mais, par grâce, pas un mot de manœuvre, et surtout ne contrariez jamais mes ordres ; et, dans un cas que vous verriez pressant, faites semblant de me dire deux mots à l'oreille, et j'aurai l'air d'exécuter vos ordres. — Oui, lieutenant ; dit l'autre avec soumission. — Pour commencer, vous allez signer un ordre du jour que j'écrirai, par lequel vous témoignerez votre satisfaction à l'équipage. — Oui, lieutenant. — Et puis vous accorderiez le pardon des hommes aux fers. — Oui, lieutenant. — Il faudra aussi double ration de vin à ces braves gens, pour votre bienvenue. C'est l'usage. — Oui, lieutenant. — Et surtout gardez-vous, une fois en mer, de monter sur le pont pendant le mauvais temps ; vous me gêneriez. Seulement, vous me ferez appeler pour être censé me communiquer vos ordres. — Oui, lieutenant.

A ce moment le vieux Garnier entra.

Alors Pierre, saluant le marquis de Lougetour, lui dit de l'air le plus respectueux :

— Vous n'avez plus d'ordres à me donner, commandant ? — Des ordres ! reprit l'ex-débitant ; c'est au contraire vous... Non, non, je n'en ai plus. Ah ! c'est-à-dire, nous avons des passagers, entre autres M. de Szallie, qui va à Smyrne, et la corvette est mise à sa disposition ; ensuite madame et mademoiselle de Bléna, qui vont aussi à Smyrne rejoindre M. de Bléna, banquier immensément riche, m'a-t-on dit. Ces trois personnes mangeront à ma table ; quant à leur logement, je ne sais... — J'y veillerai, commandant. — Et moi, commandant, dit le vieux Garnier, je viens réclamer pour mes enfants : le poste des malades est placé tout à fait à l'avant de la batterie, et les pièces de chasse me gênent horriblement. Si le commandant voulait donner des ordres à ce sujet ? — Mon vieux ami, reprit Pierre en voyant l'embarras du marquis, le commandant, auquel j'ai parlé de cet arrangement, m'a dit ce qu'il désirait faire à ce sujet. — Oui, oui, c'est convenu, docteur, reparti le marquis ; mais j'espère, messieurs, que vous voudrez bien dîner avec moi aujourd'hui ? — Nous aurons cet honneur, commandant, répondit Pierre, en saluant avec respect et subordination son supérieur.

Il sortit avec Garnier.

— Eh bien ! il a l'air assez bon enfant, dit le docteur ; mais il ne me fait pas l'effet d'avoir eu souvent les yeux piqués par l'eau des lames du cap ? — Tu te trompes, mon vieux ami, tu te trompes : c'est un

homme solide, qui connaît, je crois, fort bien son affaire, mais qui, n'a-t-il dit, a l'habitude de tout faire commander par son second, qui n'est que son porte-voix; et c'est assez désagréable... — Ma foi! oui; mais enfin si c'est un marin, c'est déjà beaucoup. Nous avons tant de peur d'avoir un âne! — C'est ce qui le prouve, bon docteur, qu'il ne faut douter de rien. — Eh! mais, que vois-je? une embarcation, et bien garnie, ma foi! Voilà de jolies malades, heureux docteur. — Vraiment! ce sont nos passagers, dit Garnier en courant à l'escalier avec l'agilité d'un jeune homme.

Ce fut l'enseigne Merval qui reçut respectueusement madame et mademoiselle de Blène, qui furent introduites auprès du commandant par Pierre Huet.

Mais tâchons d'expliquer le fanatisme de Pierre pour le grade, qui paraîtrait outré pour ceux qui ne connaissent pas toutes les exigences de la vie maritime. Cette abnégation inconcevable pour un signe conventionnel n'aurait pas besoin de commentaire, si l'on savait à quel degré était alors, et est encore porté aujourd'hui dans la marine, le point d'honneur, l'esprit de corps. Et de fait ce fanatisme, — si c'en est un, — a sa logique positive et irréfutable. La manœuvre et les mœurs nautiques veulent que le despotisme le plus absolu règne à bord, veulent que l'obéissance y soit passive et instantanée; car, à terre, dans une armée, l'exécution d'un ordre hâtée ou retardée d'une minute, d'une seconde, ne peut rien entraîner de bien fâcheux. — A la mer, la moindre hésitation peut amener la perte d'un bâtiment, corps et biens.

On comprendra donc que, s'il existe le plus léger doute sur la capacité du chef suprême dont les officiers subalternes ne sont que les échos, cette confiance aveugle, qui fait braver tous les périls, sera altérée, refroidie; au lieu d'obéir au premier mot, on discutera les ordres, et bientôt le doute, l'insubordination et la révolte viendront briser cet admirable échafaudage de la hiérarchie maritime, basée en droit sur le courage et le savoir.

Ainsi Pierre, en se dévouant au grade du marquis, pensait autant à lui et à ses camarades qu'à son commandant; car, du jour où l'influence morale du chef est méconnue, que devient, je vous prie, celle des inférieurs?

Et cette influence n'est-elle pas la question vitale, le pivot, la base de la société nautique? N'est-elle pas le puissant levier au moyen duquel un seul meut et gouverne la destinée, l'existence de cinq cents hommes? A terre, le sol ne manque jamais au soldat; il voit où on le conduit; les villes, les montagnes, les forêts, sont des guides; en mer ce sont des étoiles inconnues, des observations astronomiques au-dessus de leur intelligence qui conduisent les matelots. Pas un mot, une question au sujet de la route. — Allez, — il va; — arrêtez, — il arrête; — risque ta vie au bout d'une vergue, — il la risque. — Où est-il, où va-t-il? il n'en sait rien; il n'a pas le droit de craindre un écueil, lors même qu'il serait au milieu des brisants. — Et il passe des mois, des années dans cette ignorance, emporté par la tempête, bercé par le calme, sans savoir où la tempête l'emporte, où le calme le berce.

Et puis, pour les matelots, un hamac dur et étroit, une nourriture grossière, une eau corrompue, le travail et les coups, pour eux une batterie sombre où ils sont entassés et privés d'air; tandis que pour leur commandant, c'est un appartement vaste et commode, les recherches du luxe le plus raffiné, les mets les plus délicats, dont ils respirent l'odeur avec délices, les pauvres marins, en mangeant de la viande salée et le biscuit, alors que les valets de leur supérieur transportent son repas dans une riche vaisselle!

Ne faut-il pas, je le répète, que ces gens, dont la force numérique est hors de toute proportion avec la force numérique des officiers qui les commandent, ne faut-il pas que pour excuser une telle disparité d'existence, pour se résigner à la vie la plus grossière et la plus fatigante, pour jouer cent fois leur vie sur un mot, sur un signe, ne faut-il pas que ces gens aient le respect le plus profond pour leur chef, la confiance la plus entière dans son courage et son savoir, qu'ils aient enfin la conscience intime de leur infériorité et de sa supériorité, et qu'à la subordination ils rattachent l'idée de leur conservation personnelle?

Et cette conscience, ils l'ont instinctive, parce que l'homme reconnaît toujours involontairement la supériorité de l'esprit sur le corps; ils ont cette conscience, les matelots, parce qu'ils sentent qu'ils ne sont que le bras qui exécute, tandis que le commandant est la tête qui pense et qui conçoit. Ils ont cette conscience intime, je le sais; mais par cela même que cette croyance à la haute capacité de leur chef impose aux marins une aussi profonde soumission, une croyance opposée amènerait aussi des résultats effrayants.

C'est ce que Pierre avait compris, car il craignait que l'équipage, s'apercevant de l'incapacité du marquis, ne le désignât, lui, Pierre, pour le remplacer, et Pierre, avec ses idées arrêtées sur la discipline, avec la connaissance qu'il possédait du cœur du peuple marin, savait que cette première atteinte aux droits du chef amènerait nécessairement la ruine de tous les autres; car en matière d'attaque contre la hiérarchie militaire, c'est comme un collier dont on a ôté la première perle: toutes les autres glissent et se perdent.

On parlera, je l'espère, cette bien longue et bien aride digression; mais elle était, je crois, nécessaire pour l'intelligence complète du caractè-

re de Pierre, qui n'est pas une abstraction mais un fait, un portrait psychologique dont nous pourrions citer vingt originaux.

Au bout d'une heure, Paul revint d'une corvée qu'il avait été faire sur la côte. Il monta; mais, arrivé sur le pont, il devint pâle, ses yeux se troublèrent, et il fut obligé de s'appuyer contre le bastingage. Il voyait Alice! Alice à bord de la *Salamandre*!

CHAPITRE XXI.

LES PASSAGERS.

Chose étrange! belle comme elle était, elle ne se doutait pas, malgré ses dix-sept ans, qu'elle fût belle, ou brune, ou petite, ou grande; jamais elle n'avait pensé le moins d'elle-même.

Brunos. — *Don Juan*.

Comment! tu as bien voulu venir l'ennuyer avec nous! Marc C... — *Les deux Frères*.

Il est doux de se dire: — Ce cœur est à moi, mais tout à moi! — car, avant que de m'appartenir, il n'avait jamais battu, jamais le rouge n'était monté aux joues de cette jeune fille, jamais son œil humide ne s'était voilé, jamais elle n'avait eu à fuir une pensée obsédante; jamais, rêveuse, elle n'avait oublié les heures, ou caché sa tête dans le sein de sa mère.

Hélas! hélas! en vérité, ces cœurs-là, ces vierges-là ne se trouvent guère que dans les couvents ou dans les harems. Car dans nos mœurs, dans notre Paris, la fille de dix-huit ans la plus sage, la plus surveillée, la plus chaste, la plus vertueuse, la plus confiante en sa mère, la plus méprisante envers ses femmes, a eu combien, et combien d'amours, mon Dieu!

D'abord de trois à cinq ans — les femmes commencent si jeunes — amour de poupée, amour de chaque minute, amour de nuit, amour de jour; sans comparaison aucune, de tous c'est le plus vif. — De cinq à dix ans, amour de *petit mari* à *petite femme*, amour que les grands parents tolèrent et encouragent; car rien ne les amuse autant que les scènes de jalousie, de tendresse et de bouderie en miniature. — A douze ans, amour d'écolière à maître de dessin et de piano; sa main douce et blanche se promène si gracieuse sur les touches, on fait si élégamment glisser le crayon sur le vélin! Il est si poli avec la gouvernante qui assiste toujours à la leçon! — A quinze ans, amour du voisin d'en face, du surnuméraire frais et blond qui apparaît vermeil à sa lucarne au milieu des vertes guirlandes de capucines et de gobelets. — Depuis seize jusqu'à dix-huit, oh! c'est alors une débauche complète! Oh! des myriades d'amours de myriades de danseurs de chaque hiver, blonds, bruns, pâles, colorés, grands, petits, spirituels, niais ou stupides. C'est à faire frémir!

Amours toujours chastes, je le sais, ne se trahissant pas même par le regard, si vous voulez; mais amours *pensés*, *véniels*, comme on dit; mais amours qui altèrent prodigieusement cette fraîcheur de sensations, cette virginité d'émotions délicate et insaisissable, comme le duvet d'une fleur ou d'un fruit.

Etonnez-vous donc, après cela, de trouver, sous l'aile maternelle, des filles de dix-huit ans déjà blasées, adroites et rusées à désespérer un juge, et qui n'ont pour répondre à votre passion — si par hasard vous aviez de la passion — qui n'ont plus qu'un amour menteur; car le vrai, le naturel, elles l'ont usé depuis la poupée jusqu'à la valse.

Aussi combien l'âme d'Alice contrastait-elle avec ces cœurs usés avant l'âge! — Elle si pure, si primitive; elle qui n'avait été au bal que pour jurer de n'y plus aller; elle qui, élevée dans un couvent par une amie de sa mère, avait épuré son cœur au lieu de le flétrir; elle qui n'avait aimé que Dieu, que le Christ! Noble et sublime amour, tout de contemplation, tout ascétique, qui avait donné un inconcevable développement à son imagination jeune, ardente et chaste. Après de ce divin amour, que pouvait être pour elle un amour terrestre, commun et bâtarde? car chez elle tout devait être extrême, crime ou vertu, mais jamais de vices.

On le sait, Alice avait quitté son couvent avec peine; mais l'idée d'un voyage sur mer et l'espoir de revoir son père avaient adouci ses regrets. Arrivée à bord de la *Salamandre*, elle examina tout avec sa curiosité de jeune fille, et trouva dans Paul le cicéron le plus attentif et le plus zélé. Car Paul n'était pas timide de cette timidité niaise qui est souvent la conscience des sots ou qui résulte d'une éducation fautive et gourmée. Au contraire, l'aspirant était ouvert et confiant à l'excès. Il disait tout ce qui lui venait à l'esprit; et, comme son père avait développé en lui les plus nobles sentiments, tout ce qu'il disait était empreint d'une élévation d'idées bien rare. Et l'amour qu'il avait pour Alice ne changea pas cette disposition à la franchise, il l'augmenta. Pour ce cœur pur, l'amour était comme la vertu, un sentiment dont on devait être fier, un mot qu'on ne devait pas prononcer, mais un fait qu'il fallait prouver par le respect et le plus religieux dévouement.

Aussi Alice remarqua Paul, mais sans émotion ; elle le rechercha, mais avec calme ; elle l'entendait avec plaisir : c'était du bonheur et non du délire.

Deux jours après l'arrivée des passagères à bord de *la Salamandre*, Paul passait tout le temps que lui laissait son service avec Alice et madame de Blène, qui le trouvait charmant. Et Paul leur disait toute son âme, parlait de lui avec cette assurance candide, ce besoin d'épancher au dehors ce qu'il ressentait, qui est un des heureux privilèges d'une organisation neuve et intime ; il ne lui venait pas un instant à la pensée qu'il pût être importun ou ennuyeux, car cette confiance était à ses yeux une marque profonde de confiance et d'estime de sa part. Et il la jouait ainsi parce qu'il eût été tout fier d'en inspirer une pareille.

Aussi leur disait-il toutes ses espérances, leur racontait-il ses campagnes, ses voyages avec une naïveté enchanteresse, leur parlait-il de sa pauvre mère avec des larmes dans les yeux et le sourire sur les lèvres, parce que le souvenir de son père venait changer cette poignante amertume en mélancolie douce. Et Alice pleurait et souriait aussi ; et la bonne madame de Blène disait, en essayant ses yeux : — Allons, enfants ! parlons d'autre chose. Et c'était alors Alice qui racontait sa vie à elle, son enfance, sa joie et ses peines ; son regret de quitter sa pieuse et sainte existence, son espoir de voir son père, son incertitude de l'avenir.

A ce mot d'avenir, Paul s'électrisait. Il disait le sien à lui : il serait tué ou amiral, il aurait de vaillants combats, des blessures, une grande renommée : et tout cela, pour sa femme, ajoutait-il en rougissant.

— Et cette femme sera bien heureuse et bien fière de vous, disait Alice : vous êtes si bon, si noble ! vous aimez tant votre père, monsieur Paul !

Et quelquefois c'était le marquis de Formon, si peu capitaine de frégate, mais si bonhomme, le digne lieutenant, le vieux Garnier qui augmentaient le cercle ; et l'on causait, et l'on riait, et le docteur tourmentait le commissaire ; et l'enseigne Merval prodiguait ses soins à Alice, mais Alice n'y prenait pas garde.

Et tout allait pour le mieux, et Alice était heureuse, et tout le monde était heureux. Seulement on désirait bien de partir : mais il fallait attendre M. de Szaffie, aux ordres duquel le gouvernement avait mis la corvette pour aller à Smyrne.

CHAPITRE XXII.

LE PILOTE VERT.

Je vais vous conter un conte. — Silence !
WALTER SCOTT. — *Péccat du Pic.*

C'était quelques jours après l'arrivée de madame de Blène à bord de *la Salamandre* ; ce soir-là la nuit était belle, belle comme une nuit de Provence ; seulement la lune se voila d'une teinte d'un rouge cuivre, et la chaleur devint presque subitement étouffante, car la faible brise qui apportait un peu de fraîcheur dans l'air s'éteignit tout à fait. Alors la mer fut calme, lisse et polie comme un miroir dans lequel se serait reflétée la singulière couleur de la lune. Maître Bouquin, gravement assis sur la drôme, ayant à ses pieds, ou groupés autour de lui, les matelots de quart, était occupé à leur raconter une de ces merveilleuses histoires qui de tout temps ont charmé les ennuis du service. Les uns, couchés sur le dos, les mains jointes, fermaient les yeux comme pour mieux savourer le miel des récits de maître Bouquin. Les autres se serraient près de lui, les coudes sur les genoux, le cou tendu, les yeux écarquillés, et semblaient absorber les paroles au passage. Enfin quelques-uns, vrais sybarites, ne se contentant pas d'une seule jouissance, se partageaient entre leur pipe et la narration, qui, durant déjà depuis quelque temps, avait été interrompue un instant.

— Figurez-vous donc, enfants, disait maître Bouquin en remettant sa boîte à chique dans sa poche, après y avoir glorieusement puisé ; figurez-vous donc que le Pilote Vert montait un vaisseau. Mais quel vaisseau ! mes garçons ! Les mâts d'un trois-ponts auraient été tout au plus bons pour servir de cabillots à ses râteliers. Enfin, une supposition : vous auriez eu à monter à la pompe de son grand mât, en montant par tribord et en redescendant par babord : eh bien ! mes garçons, vous seriez partis mousses, n'est-ce pas ? eh bien ! vous seriez revenus tout vieux, tout vieux, avec des cheveux blancs. Oui, garçons : vingt-cinq ans pour monter et vingt-cinq ans pour descendre du grand mât !

Ici l'auditoire fit éclater sa surprise et son admiration par une gamme ascendante de jurons et de blasphèmes. Maître Bouquin sourit, reufonça la chique énorme qui gonflait sa joue, et continua :

— Pour lors, mes garçons, le Pilote Vert naviguait avec ça, il fallait voir ! avec des tempêtes affreuses, des tremblements d'ouragan que le feu aurait pris à la mer. Il se couvrait de voiles comme nous avec des brises folles. Et quelles voiles ! garçons, quelles voiles ! le Pilote Vert aurait mis dans sa voile de petit perroquet une escadre de cent vaisseaux ; il en aurait noué les quatre coins comme un mouchoir de poche

dans lequel on met des marrons ; et il vous aurait porté ça à la main, pas plus gêné que ça.

Pour lors, le Pilote Vert poursuivait donc le pauvre petit sloop, qui était blanc et or avec des voiles bleu clair, et qui fuyait, qui trottait, qui torchait de la toile à charvier. Mais bah ! le Pilote Vert avançait toujours en se poussant de fond, parce que l'Océan n'était pas un fait assez creux pour sa quille. Il avançait donc, mes garçons, comme je vous le dis, en se poussant de fond avec une gaffe. Vous jugez quelle gaffe ! V'la qu'est bon, et que mon pauvre petit sloop blanc et or, avec ses voiles bleues, n'était pas à deux portées de canon du Pilote Vert, que, devinez ce qu'il fait, le petit gredin ? y met en panne ! — C'te force, dit l'un. — Ah ! le gueux ! la s... bête ! le chien ! dit un autre exaspéré de la sottise du petit sloop, en se dressant furieux sur le pont. — Après tout, s'il est pincé, il n'aura que ce qu'il mérite, dit un autre moins enthousiaste. — Pour lors, en voila bien d'une autre ! reprit Bouquin en bourrant sa troisième chique. Voilà que le Pilote Vert vous approche tout près, tout près, pour jeter sur le pauvre petit sloop un hameçon gros comme dix mille fois la maîtresse ancre d'un trois-ponts. — Dieu de dieu ! s'écria l'un. — Ah ! pour lors, oui ; il allait vous le pêcher, le sloop, à la ligne comme on pêche une sardine. — Ah ! scélérat, caïman, Parisien de Pilote Vert ! dit l'un. — Silence donc ! cria l'auditoire. — Pour lors, mes garçons, il en approche encore un peu. Et remarquez bien que toutes les voiles du Pilote Vert étaient serrées, et qu'il se poussait de fond, parce qu'il ne faisait qu'une tempête ordinaire, et que ce vent-là n'était pas assez fort pour faire vaciller ses voiles. Eh bien ! voila que tout à coup mon gredin de Pilote Vert commence à filer, à filer, deux, trois, cinq, dix, quinze nœuds à sec de voiles et à reculons, car il avait viré lof pour lof pour pincer le petit sloop.

Ici l'étonnement et l'admiration étant à leur point culminant, se manifestèrent par des regards éblouis et par des gestes expressifs.

— Pour lors, v'la qu'est bon, mes garçons ! reprit Bouquin, enchanté de l'effet qu'il produisait ; v'la qu'est bon ; et vous jugez de la joie du petit sloop blanc et or avec ses voiles bleues. Le voila donc qui bisse en signe de triomphe des pavillons à tous ses mâts ; mais, mes garçons, ces pavillons, c'étaient des flammes de feu de toutes sortes de couleurs, qui allaient, qui venaient, qui brillaient que c'était superbe à voir.

Mais c'est pas tout, mes garçons. Sur son pont, qui était d'argent, il y avait des canons d'or que de très-belles femmes, presque pas habillées que pour la pudeur, chargeaient avec de délicieux parfums en guise de poudre. Et, mes garçons, au lieu du gueux de sabbat que font nos pièces de 36 en crachant, les canons d'or du petit sloop, quand ils parlaient, faisaient une musique superbe ; la fumée embaumait l'air, et la flamme du coup, c'était doux et frais comme le vent qui nous vient de là-bas, du côté des oranges.

— Dieu de dieu ! dit un sybarite, j'aurais bien voulu être quartier-maître canonnier dans cet équipage de très-belles femmes-là. Toutes les nuits j'en aurais mis deux aux fers dans mon hamac, pour la chose de la discipline, ou qu'elles auraient été fautives, quoique je ne les aurais pas chagrénées de service ; oh, non ! — Mais mords donc ta langue. Poirot ! cria l'auditoire. — Et, mes garçons, reprit Bouquin, on voyait toujours dans le loin mon gueux de Pilote Vert qui filait, qui filait, qui filait toujours malgré lui. — Mais comment donc ça, maître ? — Voilà la chose, mes garçons ; je vous ai dit que le petit sloop avait toutes ses ferrures en or pur. — En or massive, maître ? — Certainement, en or massive : c'est là le mérite ; et il n'y avait donc pas à bord du petit sloop un filerlin de fer, pas une aiguille seulement. — Mais les tailleurs, maître ? — Mais, animal, puisqu'on l'a dit que son équipage de très-belles femmes n'était pas habillé que pour la pudeur ! répliqua Poirot que cette circonstance avait singulièrement frappé. — Pour lors, mes garçons, continua Bouquin qui s'arrangeait parfaitement des interruptions qui lui donnaient le loisir de faire de fréquents voyages à sa boîte à chique ; pour lors, mes garçons, le Pilote Vert était plein de fer, lui, et le petit sloop, qu'était très-bon marin, savait que par le 506° degré de latitude nord il y a, mes garçons, une montagne d'aimant, de pur aimant, de six mille lieues de tour. — Ah ! maître ! dit l'un avec un accent d'incrédulité bien prononcé. — Chien que tu es ! si ce n'est pas vrai, alors pourquoi que nos boussoles, qui sont de pur acier, tournent toujours au nord ?

Un énorme coup de poing, joint à cette raison irréfutable, fermement la bouche du sceptique, à la grande satisfaction de l'auditoire qui le but.

— Pour lors, mes garçons, les navigateurs qui n'ont pas la précaution d'éviter la montagne d'aimant ou d'avoir toutes leurs ferrures en or pur, ce qui embêterait les armateurs et le gouvernement, parce que ça revient à très-cher, voyez-vous... si, comme je vous le dis, ils n'ont pas la précaution de l'éviter, une fois qu'ils en sont à deux cent soixante-trois lieues et un quart, ni plus ni moins, mes garçons, les vaisseaux commencent à filer, à filer, mais plus vite que ça, droit à la montagne d'aimant ; et, une fois qu'ils en sont à sept lieues, ils sautent hors de l'eau comme des poissons volants, et vont se plaquer à la montagne, sur la ferrure de leur bout-dehors de plein fœ, comme des épingle sur une pelote. Et, comme l'aimant ne peut rien sur l'or, ceux qui sont grésés en or s'en moquent pas mal ! Voilà pourquoi le Pilote Vert filait si vite, et que le petit sloop blanc en or restait en place. Malheureusement pour le petit sloop, voila qu'il sort du fond de la mer...

A ce moment de son récit, maître Bouquin poussa un cri perçant :

— Sacredieu ! dit-il en portant avec vivacité la main à sa cuisse gauche ; enfants, il va se passer quelque chose dans l'air ! — Quoi donc, maître ? Est-ce que c'est le Pilote Vert qui vous hele ça à l'oreille ? — Non, cordieu, gargons ! c'est mon barometre, ma cuisse ! Depuis ma dernière blessure, je sais le temps d'avance, et je puis vous prédire quelque chose de soigné pour bientôt. Oh ! encore ! allons, allons ! debout, gargons, debout ! Assez de contes comme ça ! Il s'agit de veiller au grain, et nous en frisons un fameux ! — Au fait, maître, comme la lune a une drôle de couleur.

Et Bonquin, sans répondre, descendit rapidement chez le commandant, où l'état-major et les passagers étaient réunis.

— Mesdames ! dit Pierre après avoir regardé par une des fenêtres de la galerie, il n'y a aucun danger ; mais descendez dans le carré de la corvette, c'est prudent.

Puis ayant fait signe au commandant de rester chez lui :

— Allons, messieurs ! montons sur le pont voir ce dont il s'agit, et je redescends prendre vos ordres, commandant, et vous rendre compte de ce que c'est.

Les dames se rendirent dans le carré avec le commissaire et le docteur ; le commandant resta chez lui, Pierre et les officiers montèrent sur la pont. Il était temps !

CHAPITRE XXIII.

LE TYPHON.

Tu arrives par un temps infernal, Étrier ? BERKE.

Quand le lieutenant arriva sur le pont, le sifflet de maître la Joie avait déjà rassemblé l'équipage.

La chaleur était lourde et insupportable, et on entendait gronder le tonnerre, non à coups redoublés et retentissants, mais avec un bruit sourd, égal et prolongé, comme le roulement d'un tambour couvert d'un érèpe.

La couleur de la lune devint de plus en plus opaque, et elle disparut sous une espèce de vapeur violette, qui, s'étendant avec rapidité sur le ciel, le voila d'une terne demi-teinte, et donna un reflet pâle et rouge à tous les objets.

Et les longues lames qui, malgré le calme, se déroulaient pesamment sur la grève, dégageaient tant de lueurs phosphorescentes qu'elles semblaient couvrir d'une écume de feu les rochers noirs de la côte, qui gardaient, dans leurs cavités, des traces flamboyantes du passage des vagues.

Et les poissons, venant à la surface de l'eau, y glissaient, se croisaient et se fuyaient, en laissant, sur cette mer calme et polie, de longs sillages de flammes qui étincelaient en cercles, en lignes, en losanges rapides et éblouissants.

Et une forte odeur de bitume se répandit tout à coup dans l'atmosphère déjà imprégnée, surchargée de fluide électrique, et y dégagait une foule de miasmes sulfureux qui petillaient comme des bulles d'air au fond de l'eau.

Et un éclair blafard sillonna le ciel, et un violent coup de tonnerre retentit au-dessus de la corvette.

— Messieurs les officiers, à vos postes ! cria le lieutenant. Maître, les chaînes du paratonnerre sont-elles en état ? Assurez-vous-en, c'est d'une haute importance ! Je crains une trombe d'air, un typhon, dit-il à Merval. Cette rade fait entonner. Ah ! j'aimerais mieux un coup de cape ! Mais la brise ne se fait pas, et j'aime mieux entendre le vent parler. — Tout est paré là-haut ! cria une voix de la hune du grand mât.

Le sifflet de la Joie répondit que c'était bien.

— Merval, dit le lieutenant, veillez à...

Ici Pierre fut interrompu par un violent coup de tonnerre accompagné d'un éclair lumineux, ardent, qui sembla enflammer l'électricité depuis longtemps accumulée et condensée autour de la *Salamandre*.

En un instant, le sommet des mâts, l'embranchement des vergues, les chaînes de haubans, enfin tout ce qui offrait la plus petite surface de fer, fut surmonté d'une flamme bleue, légère et rapide, qui, sans se fixer, voltigeait dans les ténèbres.

— C'est le feu Saint-Elme ! dit le lieutenant. Veillez à la barre, timonier, car le temps devient bien noir.

En effet, l'air devenait tellement épais, tellement dense, l'obscurité si complète, qu'on ne se voyait pas.

— Allumez les fanaux ! cria Pierre.

Mais à peine ce commandement était-il prononcé, qu'une immense colonne d'air est portée sur la corvette avec la rapidité de la foudre et une détonation épouvantable.

La commotion fut affreuse ; la *Salamandre* s'inclina sous le poids du vent, se pencha, et déjà sa lisse de tribord effleurait l'eau.

Pierre se précipita sur la barre.

Elle ne gouverne plus, commandant ! — s'écria-t-il comme s'il eût

interrogé son chef. Puis il reprit : — Bien, commandant ! — A bas le mât d'artimon ! Coupez, la Joie, coupez tout !

La Joie courait chercher une hache. — Arrêtez... cria Pierre ; non non, il gouverne. Brave navire ! brave *Salamandre* ! disait-il en voyant la corvette se redresser noblement.

Et ce fut un grand bonheur, car à peine eut-elle repris son équilibre, que le typhon tomba sur elle avec toute sa violence, et semblait l'enfoncer au niveau de l'eau.

Les secousses étaient affreuses, saccadées ; le fluide électrique sillonnait le pont dans tous les sens ; les canons paraissaient enflammés, et le navire était comme entouré d'une auréole de feu ; les mâts et les vergues semblaient les conducteurs d'une immense machine qui allaient puiser dans les nuages le bruit et les flammes. A ces terribles détonations se joignait une vibration métallique et perçante ; les vergues craquaient sur leurs palans, et cette masse ignée paraissait d'autant plus éblouissante que les ténèbres profondes entouraient et la mer et la côte.

Un moment, à la lueur funèbre qui entourait la *Salamandre*, on vit un canot qui faisait force de rames pour atteindre la corvette. Mais on ne le vit qu'un moment, car ce terrible phénomène dura à peine deux minutes ; la nuée électrique passa rapide et laissa la rade dans l'obscurité la plus complète. Pas un seul mot n'avait encore été prononcé à bord, tant la surprise avait été violente, lorsque ce silence fut interrompu par ces paroles :

— Ohé ! de la *Salamandre* ! ohé !... — Qui vive ? demanda le lieutenant. — Officier... embarcation du port. — Accoste, répondit-il. Puis s'adressant à la Joie : — Eh bien ! maître, est-ce que le typhon vous a rendu sourd ? n'entendez-vous pas ? Un officier... Allons ! allons ! aux tire-villes.

En effet, la Joie, comme le reste de l'équipage, avait été paralysé un instant par cet incident si peu prévu. L'en à peu le calme revint ; on monta deux fanaux de la batterie. Le sifflet du maître se fit entendre, et Merval s'avança à la coupée pour recevoir l'étranger qui arrivait par un si mauvais temps. Le lieutenant était descendu chez le commandant, qu'il trouva couché sur un sofa, la tête sous les coussins et dans un état à faire pitié.

Merval n'attendit pas longtemps ; l'étranger parut bientôt sur le pont, accompagné d'un officier de marine et d'un enseigne qui devait compléter l'état-major de la corvette.

Merval les salua ; l'étranger lui rendit son salut, et lui dit :

— Monsieur, je suis le passager qu'on attend ; pourrais-je parler à votre commandant, et seriez-vous assez bon pour faire placer à bord mon valet de chambre et mes gens qui sont dans cette chaloupe ? — Je vais donner les ordres nécessaires, monsieur. Mais vous avez été bien heureux d'échapper à la bourrasque qui a pris une autre direction. — En effet, c'est fort heureux, monsieur. Mais veuillez me mener auprès du commandant.

Merval pria Paul de conduire le passager auprès du marquis.

Il était impossible de voir les traits de M. de Szaffie, car un grand manteau noir tout trempé d'eau de mer l'enveloppait presque en entier ; seulement il paraissait de haute taille.

À peine l'étranger était-il descendu chez le marquis que Pierre repartit sur le pont.

— Enfin, dit-il à Merval, voilà notre passager arrivé ; et si la brise se fait, nous quitterons cette diable de rade. Mais faites donc décharger cette chaloupe. — J'en ai chargé votre fils, monsieur, dit l'enseigne un peu piqué. — Vous voulez sans doute parler de l'aspirant de service, répondit froidement Pierre, qui, selon son habitude et son rigorisme, isolait toujours les liens de la famille de la subordination et de la hiérarchie militaires. Puisqu'il a manqué à son service, punissez-le, monsieur de Merval ; vous êtes son supérieur.

Et le bon lieutenant lui tourna le dos.

Paul était descendu pour rassurer Alice et madame de Blène, que cet événement avait beaucoup effrayées, et qui étaient dans des transes horribles malgré les protestations du vieux médecin.

Au bout d'un quart d'heure le marquis monta sur le pont.

— Ah ! on respire, au moins, dit-il, et j'en avais besoin. Ah ça ! lieutenant, nous parlons demain matin : notre passager le veut ainsi. — Ah ! c'est différent, s'il a le pouvoir de commander au vent de se faire du nord-ouest. — Mais si le vent le permet, mon ami ; c'est bien entendu.

— Du reste, c'est possible : car le temps se dégorge, il tombe quelques grosses gouttes de pluie, et nous pourrions bien avoir du nord-ouest. — Tant mieux. Avez-vous vu le passager ? — Non, commandant. — Il n'est pas causeur ; il m'a demandé son appartement, a fait venir son valet de chambre, m'a salué, et s'est retiré. — Quelle figure a-t-il ? — Mais très-bien ; pâle, l'air un peu haut, un peu fier, de ces figures que... enfin il n'a pas ce qui s'appelle l'air d'un bon enfant. — Ma foi, commandant, peu m'importe ; mais ce qui m'importe davantage, c'est que vous m'accordiez toute cette nuit. — Pourquoi donc faire, lieutenant ? J'ai une horrible envie de dormir. — C'est possible mais vous ne dormirez qu'après avoir appris et m'avoir récité la manœuvre d'appareillage que vous commanderez peut-être demain ; il est impossible que vous vous en dispensiez. — Mais je dirai que je suis malade. — Avec le vieux Garnier, c'est impossible ; il vous dirait, il vous prouverait que vous mentez. — Mais... — Il n'y a pas de mais, commandant, ce sera ainsi. Mon poste est à l'avant, il faut que j'y sois. Une fois l'ancre levée, je revien-

drai vous trouver. — Allons, comme vous voudrez, dit le bon Longe-tour en soupirant et disant à part lui : C'est en vérité une autre Elisabeth, que ce diable de lieutenant.

Et les matelots couchés dans les batteries, en voyant les lampes brûler chez leur commandant, se dirent :

— Il est enragé, ce vieux gueux-là ; il est à embêter le lieutenant sur la théorie, c'est sûr, pour voir s'il est fort sur la manœuvre. — As-tu vu, dis donc, Poirot, comme il a ordonné tout de suite de couper le mat d'artimon, quand la corvette a eu l'air de ne pas gouverner ? c'est un vieux dur-à-cuire qui ne boude pas. — Et qu'est-ce qui dirait ça à le voir avec sa redingote fourrée et son bonnet de loutre ? objectait un troisième. — Enfin la coque ne fait pas le navire, comme on dit, et nous allons d'ailleurs le voir travailler, car on dit que c'est demain que nous filons notre nouil. — Ma foi ! tant mieux, car je commence à me scier ici.

Et bientôt, excepté les matelots de quart, l'équipage de *la Salamandre* fut enseveli dans un profond sommeil.

CHAPITRE XXIV.

MISÈRE.

Comment ! tu as bien voulu venir l'envoyer avec nous ? Marc C. — *Les deux Frères.*

La promenade que l'enseigne Merval faisait le lendemain matin de l'avant à l'arrière et de l'arrière à l'avant de la corvette fut interrompue par des cris perçants qui partirent de la poulaine.

— Qu'est-ce donc ? demanda l'enseigne au timonier. — Rien, monsieur ; c'est qu'on s'amuse avec Misère ; car le vilain rat sera sorti de la cale. — Ah !... fit l'enseigne ; et il continua sa promenade, après avoir recommandé de s'arrêter la main.

La cale d'un navire est la partie la plus basse du bâtiment ; elle est dans toute son étendue divisée et subdivisée en plusieurs cavités, dans lesquelles on renferme les poudres, les cordages, le vin, le biscuit ; c'est enfin un immense magasin où l'on va puiser sans cesse ; c'est la ville souterraine qui nourrit la ville supérieure.

Ville peuplée d'un peuple à part, car les caliers qui l'habitent ne paraissent que très-rarement sur le pont, sont voués aux travaux les plus pénibles, et arrangent leur existence au milieu de ces ténèbres éternelles. Mais aussi, comme à terre et en mer on a toujours prêté un pouvoir surnaturel aux gens qui vivent dans l'isolement, à terre, ce sont les ermites, les bergers, qui jouissent du don divinatoire ; en mer, ce sont les caliers.

— Quelqu'un sait-il l'avenir ?

C'est un calier.

— Quelque chose s'est-il égaré ?

On s'adresse au calier, soit comme adepte de la science de l'avenir, soit comme très-apte, selon les esprits forts, à connaître les lieux de recels toujours fort multipliés dans les profondeurs du faux-pont.

— Enfin, quelque singulier présage météorologique vient-il surprendre les matelots ?

On en demande l'explication au calier, qui, au dire des marins, n'est soumis par aucune influence étrangère, parce que, ne voyant jamais le ciel et ne connaissant rien au temps, il doit apporter la plus grande naïveté dans ses prédictions.

La fosse aux lions, partie réservée de la cale, est ordinairement l'habitation, le boudoir, le cénacle du maître calier.

Il en était ainsi à bord de *la Salamandre* ; et maître Buyk le calier était tellement attaché à sa fosse et peu jaloux de jouir de l'air extérieur et de la vue de la nature, que, lorsqu'on passa la corvette au feu, au lieu d'aller à terre, il demanda la permission de rester dans un ponton pendant le temps du radoub, et revint vite prendre possession de sa fosse sitôt que la corvette fut sortie du bassin.

Or, maître Buyk, d'ailleurs devin fort habile et fort estimé à bord, participait, quant au moral, de la froide dureté du parquet de fer qui couvrait son plancher. Voyez plutôt. Sur un coffre assez bas, un homme accroupi tenait sa tête dans ses mains. C'était maître Buyk.

Il portait pour tout vêtement un pantalon de toile grise, et pas de chemise, selon son habitude, vu la chaleur étouffante qui règne dans cet espace étroit et presque privé d'air et de jour. Il paraissait d'une taille moyenne, maigre, mais merveilleusement musclé. La fleur du foin qui éclairait la fosse ne jetait qu'une clarté douteuse et rougeâtre. Il leva sa tête. Ses cheveux étaient gris et rares ; ses yeux creux et ternes ; ses pommettes saillantes ; et, par négligence, il portait sa barbe longue.

— Misère ! cria-t-il d'une voix forte

On ne répondit pas.

— Misère ! Misère ! Misère !..

Silence.

— Misère ! Misère ! Misère ! Misère !

A la quatrième fois, une voix faible et éloignée répondit avec un accent de terreur :

— Me voilà, me voilà, maître... Me voilà...

Et la voix approchait en répétant toujours : — Me voilà ! me voilà !

Enfin, un enfant de sept à huit ans sauta d'un bond dans la fosse : — C'était Misère.

Maître Buyk était toujours assis. Il fit un signe de la main. Misère sentit un léger frisson courir par tout son corps en allant prendre dans un coin de la porte une espèce de martinet fait de plusieurs bouts de corde à mauds bien serrés. Il le présenta au maître ; puis il se mit à genoux et tendit le dos. Et c'était pitie que ce pauvre corps maigre, chétif, souffreteux, jaune et étolé. Maître Buyk parla :

— Je t'ai appelé quatre fois, et tu n'es pas venu.

Et quatre coups fortement appliqués lonetterent l'enfant, qui ne poussa pas un cri, pas une plainte, se releva, prit le martinet, dont il s'essuya les yeux sans que le maître pût le voir, le remit au clou, et revint se planter debout devant le maître.

— A présent, dis-moi : pourquoi as-tu tardé autant ? — Maître, on me battait la-haut. — Tu mens ! tu jonas. — Je jouais ! maître, je jouais ! mon bien ! je jonas ! Qui donc voudrait jouer avec moi ? dit le triste et chétif enfant avec un accent d'amertume indéfinissable. — Les autres mousses me battent quand je leur parle ; ils me prennent mon pain, ils m'appellent rat de cale. Et tout à l'heure, maître, on m'a foneté la-haut parce qu'ils disent que dix coups de fouet à un mousse donnent du bon vent. — Oh ! maître, allez, vous m'avez bien nommé... *Misère!* ajouta-t-il en soupirant, car il n'osait pleurer, et tout son corps meurtri et bien tremblait comme la feuille : la chaleur était étouffante, et il avait froid. — Quel temps fait-il donc ? — Depuis hier, il vente du nord-ouest, maître. — Et le vent du nord-ouest souffle toujours ? demanda Buyk d'une voix tonnante. — Oui, maître, dit l'enfant tout peureux. — Il souffle du nord-ouest ! répéta le maître tout pensif. — Oui, maître. — Qui te parle ? Et ces trois mots furent accompagnés d'un souflet.

Maître Buyk tomba dans une profonde méditation qu'il n'interrompit que pour faire des figures et des signes avec des cailloux, des bouts de corde et son couteau. L'enfant ne bougeait ; immobile, craignant de s'attirer de nouveaux coups, retenant son haleine.

Et en vérité, Misère était bien à plaindre. Ce malheureux avait été embarqué à bord par pitié ; sa mère était morte à l'hôpital, et maître Buyk l'ayant pour ainsi dire adopté, en avait fait son mousse, et lui faisait bien, je vous assure, payer le pain qu'il ne mangeait pas toujours, le pauvre enfant ! Enfin Misère était si chétif, si souffrant, que, pour cet être maladif, il eût fallu de l'air, du soleil, des jeux d'enfant, bruyants et animés, une bonne vie joyeuse et insouciant, du repos et du sommeil. Lui, au contraire, ne quittait la cale que le moins possible, tant il redoutait les autres mousses, qui le poussaient, le tourmentaient et le battaient. Aussi le seul plaisir du misérable, c'était la nuit, pendant que son maître dormait, de se glisser comme une couleuvre sur le pont, de monter sur les bastingages, et de la dans les porte-haubans.

Alors sa pauvre figure souffrante s'épanouissait, frappée, ranimée qu'elle était par ce bon air marin ; il éprouvait un bonheur d'enfant à voir les lames hondir, bouillonner, et se briser sur l'avant du navire en l'inondant d'une clarté phosphorescente ; à regarder les étoiles briller dans le ciel, à écouter la voix de la mer, et à rester une heure sans être battu. Mais ces moments de vif plaisir étaient courts et rares ; tant il craignait de ne pas répondre à la voix terrible de maître Buyk. Aussi, par instant, le faible cerveau de ce malheureux se dérangeait. Alors, pâle et livide, un affreux sourire sur les lèvres, agrandissant ses yeux d'une manière horrible, il disait de sa petite voix grêle et stridente :

— Le rat de cale a de bonnes dents, et il rongera la noix.

Et en prononçant ces paroles inintelligibles, il tournait sur lui-même avec une effrayante rapidité ; puis enfin, épuisé, il tombait dans un sommeil léthargique, que son maître interrompait à grands coups de corde, le rappelant ainsi à lui-même. Toujours est-il que maître Buyk lui ordonna d'aller chercher maître Bonquin. Le mousse monta en soupirant dans la batterie, car il prévoyait ce qui l'attendait. En effet, à peine parut-il, que ce furent des cris accompagnés de coups.

— Ah ! te voilà, rat de cale ! A toi, rat de cale ! criaient l'un. — C'est ce gremlin-là qui mange les cables et boit le goudron, disait un autre. — Tiens, Misère, mets ça dans la soute aux coups de poing ! — Au rat ! au rat ! au rat !

Et tous les marins, et surtout les mousses de la batterie, hurlant, trépanant, poursuivirent Misère, qui semblait glisser entre les canons comme une couleuvre, tant la peur lui donnait d'agilité.

Enfin il grimpa sur le pont pour chercher maître Bonquin. Nouveau malheur : maître Bonquin causait avec le lieutenant sur l'arrière ; et il savait à quoi il s'exposait s'il eût mis le pied sur cette partie du pont réservée aux officiers. Enfin, le bonheur voulut que maître Bonquin finit sa conversation.

— Maître Buyk vous demande, maître Bonquin, dit le mousse. — Ah ! c'est toi, mauvais rat ! J'y vas. Va lui dire, et empêche...

Et maître Bonquin accompagna cette réponse d'un coup de pied, comme pour ne pas déroger à l'habitude contractée à l'égard de Misère, puis s'assit dans la fosse aux lions en disant : — Quel diable me veut-il, le vieux sorcier ? En voilà un qui peut se vanter d'être touchéement philosophe !

CHAPITRE XXV.

PRÉDICTIONS.

Trois fois j'ai consulté mademoiselle Lenormant. C'est une folle, mais elle dit de singulières et étonnantes choses. L'EMPEREUR ALEXANDRE.

Je ne puis nier de surprenants effets de la seconde vue. WALTER SCOTT. — *Teuchoc.*

— Eh bien ! vieux caïman, tu veux donc faire un coup de gueule avec un ancien ? dit Bouquin en entrant avec précaution dans le réduit du calier. — Mais sacre dieu ! ajouta Bouquin, il fait un noir dans ta cassine, un noir, que si l'on y bidonnait on ne saurait pas si on a bu deux bouteilles ou si on en a bu quatre. Mais puisque tu parles de boire, dit-il au calier qui n'en parlait pas du tout, alors affale ici un bidon de n'importe quoi ; car j'ai une toux sèche que le major m'a dit de soigner, et tu sais que ce n'est pas dans mon intérêt, mais dans celui du major que nous chérissons tous comme un père, que je te demande à bidonner : car, avant tout, il faut adoucir mon estomac qui est souffrant, et ça lui fera honneur, au major.



L'inspection.

Et, comme preuve de son état maladif, maître Bouquin fit trembler, frissonner, résonner *la Salamandre* au bruit retentissant de ses vastes poumons. Maître Buyk, absorbé dans ses calculs, ne répondit rien à Bouquin ; mais, allongeant le bras, il déposa près de son ami un glorieux bidon plein de vin. Ce silence était trop du goût de Bouquin pour qu'il songeât à l'interrompre, et l'on entendit un bruit sourd et mesuré comme celui d'une fontaine qui coule, preuve de l'empressement de Bouquin à mettre à couvert la responsabilité médicale du vieux Garnier. Quand Bouquin eut vidé à peu près le bidon, s'adressant au calier :

— Ah ça, vieux, que diable me veux-tu ? — Ecoute, Bouquin, dit l'autre avec une imperturbable gravité. Nous n'avons pas tiré l'horoscope du nouveau commandant, et ça se doit, puisque nous allons peut-être mettre à la voile aujourd'hui. — C'est juste, dit Bouquin après avoir bu de nouveau, et en faisant claquer sa langue contre son palais. — Je t'ai donc fait descendre, Bouquin, afin d'avoir des renseignements sur lui.

Va, je l'écoute, et tâche de te rappeler par quel vent il est venu à bord. — Par une brise de sud-ouest à décorner les bœufs. — Va toujours, dit le calier. — Pour lors, c'est un grand, taillé en mâd d'hune, qui porte des chaussons de lisière, une redingote jaune, et une casquette en poil, comme le portier de l'arsenal. — Et il vient f... comme ça sur le pont de *la Salamandre*, sur le pont d'une brave corvette de guerre ! dit le calier exaspéré. — Pour ce qui est de ça, vois-tu, Buyk, je sens comme toi que c'est humiliant pour la corvette et pour l'équipage, qui n'est pas dressé aux redingotes jaunes. — C'est un navire perdu, dit sérieusement le calier. — Tu crois ! — Et le lieutenant, qu'est-ce qu'il dit de cela ? —



Misère se mit à genoux et tendit le dos.

Dame, il rage : d'autant plus que la vieille bête n'est pas commode et qu'elle a des dents. Ah ! non, elle n'est pas commode avec ses chaussons de lisière ; faut voir comme il tortille ça avec son air bon enfant. Et l'autre jour j'entendais le lieutenant dire très-haut, comme pour que tout le monde l'entendit, que le commandant était un très-bon, mais un très-bon marin, seulement qu'il n'en avait pas l'air. Et au fait il a plutôt l'air de l'oncle à défunt Giromon qui donne de l'eau bénite à la porte de Saint-Louis. — C'est étonnant. — Et que le maître de timonerie, qui a vu un point que le commandant a fait, dit que c'est étonnement bien entendu. Et ça nous passe, nous autres, car, si tu l'avais vu arriver à bord, il avait l'air de ces bourgeois qui viennent en rade pour voir les navires, et qui vous demandent un tas de bêtises. Pourtant c'est un vieux ragur, un dur à cuire ; faut pas s'y frotter. — Son nom ? — Et c'est un noble avec ça ; un *rentrant*, le marquis de Longetour. — Ainsi, dit le calier, son nom commence par une L, il est venu par un vent de sud-ouest, et il est arrivé à bord ?... — Un vendredi. — Un vendredai ! — Et, au lieu d'aller d'abord vers l'arrière, il a tout de suite été du côté de l'avant. — Diable ! — Et, quand on a hissé le pavillon, la drisse a fait trois nœuds. — Oh ! — Et c'était treize jours avant la trombe, par laquelle le passager que nous menons à Smyrne est arrivé... Tu sais, ce bel homme qui a l'air si fier ? — Et sept jours avant que ce pauvre Giromon ait été assassiné par ces gneux de mangeurs d'huile. — Sept jours... Ah ! j'oubliais : le jour même où M. Paul est tombé dans le panneau du faux pont et a manqué se tuer.

A ces mots, maître Buyk fit un bond furieux sur son coffre.

— Assez, assez ! s'écria-t-il ; assez, Bouquin ! Pauvre corvette, pauvre *Salamandre* ! Vois-tu, Bouquin, ce marquis-là, c'est la mort de la corvette ; et, en disant de la corvette, je dis de M. Paul ; car l'un ne peut aller sans l'autre, puisqu'il est né le jour où elle a été lancée à l'eau. Oui, c'est sa mort à ce pauvre M. Paul, qui, je vous l'ai dit cent fois, est son ange gardien. Oh ! pauvre *Salamandre*, dit tristement Buyk

Moi qui t'ai vu lancer ; moi qui ai été lancé avec toi, puisque j'étais déjà installé dans ma fosse aux liens, tu n'en as pas pour bien longtemps encore.

— Ah ! bah, matelot, tu barbotes.

— Je barbote ! dit sévèrement le calier, je barbote !... Etais-ce vrai ou non quand, avant le combat de la corvette avec la frégate anglaise, je vous avais prédit que, si *la Salamandre* avait une avarie majeure, M. Paul en aurait une aussi, et, bien plus, aurait la même ? Eh bien ! quelle a été l'avarie majeure de *la Salamandre* ?

— Dans les œuvres vives ; dans le flanc à babord, au-dessous du neuvième sahod. Je le vois comme si j'y étais ; et même que j'ai bien cru que nous allions boire.

— Eh bien ! n'est-ce pas au flanc et à babord, c'est-à-dire au côté gauche, que le pauvre M. Paul a été blessé ! Quand je vous dis, entêtés que vous êtes, que ce qui arrive à l'un doit arriver toujours à l'autre, et que ton marquis causera la perte de tous les deux. Mais il y a une chose à faire, une seule...

— Laquelle, matelot ?

— C'est d'envoyer le commandant par-dessus le bord, voir s'il peut s'habituer à vivre avec les poissons, et si les nageoires lui pousseront !

— C'est pas une idée ridicule ; mais pour ça, vois-tu, vieux, il y a là-haut quelque chose qui gêne.

— La Providence ?

— Quelle bêtise ! Du tout : le lieutenant, qui nous ferait arranger la tête à la sauce aux carottes, et qui ferait un manger délicieux pour les requins.

Et puis, vois-tu, maître Buyk, si ça est, ça sera, comme disait cet Ottoman avec lequel j'ai bu à Alexandrie, malgré sa... chose... sa...

— Sa religion, tu veux dire.

— Oui, sa religion, qu'il enfonçait pas mal, l'Ottoman. Et c'est fameux, tu avoueras, Buyk, pour former des novices au feu, par exemple, que la religion de l'Ottoman. On leur dit : — Si vous êtes blessés, vous le serez, sinon, non. En avant ! et tape dessus. — Moi, je suis de l'avis de l'Ottoman, parce que c'est très-clair. Si nous laissons nos os ici, ils y resteront ; si nous ne les laissons pas, ils n'y resteront pas.... Quant à faire baigner le commandant sans le prévenir, c'est une farce dont je ne me mêle pas ; et je ne t'engage pas même, mon matelot, à dire ça tout haut, parce que je suis sûr qu'il y a des gercettes à bord, et que je te soupçonne d'avoir de la peau sur les reins. Mais j'entends le sifflet du vieux la Joie. Tiens, qu'y a-t-il donc ? Tout le monde sur le pont. Nous allons peut-être appareiller. A tantôt, vieux. Merci de la bonne aventure.

Et il laissa Buyk combiner de nouveau les renseignements qu'il venait d'avoir.

Et en effet on entendit à bord le bruit confus et agité qui remplit le navire, alors que tout l'équipage se hâta de monter sur le pont pour une manœuvre importante.



L'auberge de Saint-Marcel.

CHAPITRE XXVI.

L'APPAREILLAGE.

Perfice grossus meos remisit tuis.
Psaume 16.

Ainsi que le lieutenant l'avait prévu, à la suite du typhon, la brise souffla du nord-ouest. Tous les préparatifs du départ et de l'appareillage furent faits ; et quand Bouquin parut sur le pont, l'équipage de *la Salamandre* y était rangé ; les gabiers dans les hunes ; l'enseigne Merval, Paul, veillaient au cabestan, et l'on n'attendait plus que le lieutenant et le commandant.

Le vieux enseigne, le commissaire et les deux enseignes étaient fort occupés du nouvel arrivant, de M. de Szaffie.

— L'avez-vous vu, vous, docteur ? demanda le commissaire. — Oui, ce matin, un instant.

— Quel homme est-ce ?

— Un grand, dit le nouvel officier, — un vieux enseigne appelé Bidaud, — un grand, l'air assez fier ; et puis... un regard... un drôle de regard.

— Les yeux gris comme Bonaparte, ajouta le docteur : c'est fort beau.

— C'est fort laid, interrompit Merval, qui vint prendre part à la conversation. — Je l'ai vu aussi moi, une minute, à la fenêtre de la galerie. Il a une tournure très-distinguée, une main de femme... mais je n'aime pas sa figure ; il a l'air fat et impertinent.

— Non, répéta le docteur : il a plutôt l'air ennuyé.

— Et on pourrait dire un peu dur, un peu méchant, dit Bidaud. Et pourtant, quelquefois, on le croirait très-bon enfant. Il n'est pas causeur, par exemple ; et puis quand il parle... je ne sais pas, mais on dirait toujours qu'il se moque de vous.

— Allons donc ! fit Garnier.

— C'est commé ça. Je l'ai amené de Toulon ici,

docteur. Eh bien ! il me disait noir, je répondais noir, parce que ça me semblait noir ; et puis il me disait blanc, et ça me paraissait encore blanc... quoique le noir m'eût paru noir... et que le blanc...

— Ah ! bien ! dit le docteur en l'interrompant, monsieur Bidaud, je ne sais pas si c'est à cause du noir, mais ce que vous dites là est diablement obscur. — Avec son blanc et son noir, on dirait qu'il est gris, l'ancien. — Est-ce que vous comprenez, vous, Merval ?

— Moi ? pas du tout.

— C'est donc une charade, monsieur Bidaud ? Alors le mot ! le mot ! cria le docteur.

Heureusement pour le pauvre M. Bidaud, le commandant et Pierre parurent sur le pont.

Le commandant, agrafé, serré dans son uniforme, pale, abattu, l'eût éteint, dans un état à faire pitié; puis le lieutenant qui lui dit, après l'avoir salué militairement :

— Commandant, je vais exécuter vos ordres.

Et Pierre se rendit à l'avant de la corvette, ordonna de virer un cabestan pour mettre *la Salamandre* à pic sur ses cables, lui saut le marquis seul à seul avec son porte-voix qu'il retourna dans tous les sens. Il semblait au malheureux commandant que les yeux de l'équipage étaient fixés sur lui; ses cheveux se dressaient, il avait des bondissements dans les oreilles, et il envoyait mentalement Elisabeth à toutes les légions de diables qui peuplent l'enfer. La voix du lieutenant se fit entendre. Voix cent fois plus horrible aux oreilles du marquis que toutes les trompettes du jugement dernier.

— Commandant, nous sommes tout à fait à pic! cria Pierre.

Le marquis eût voulu s'abîmer dans la mer; le misérable ne se rappelait plus un mot de la leçon que Pierre lui avait donnée et répétée vingt fois pendant la nuit.

— Commandant, répéta Pierre, nous sommes à pic! — Ah! vraiment! Eh bien! — Eh bien! commandant? demanda M. Bidaut. — Eh bien!... Et le malheureux Longetour tordait son porte-voix; il était en nage. Il voyait tout tourner autour de lui. Enfin il répondit avec effort : — Eh bien! allons-nous-en. — Plait-il, commandant? dit l'autre. — Oui, partons! partons!

Pierre n'y concevait rien, et cria encore :

— Mais nous sommes à pic, commandant. Est-ce que nous ne dérapons pas?

Cette interrogation lut un trait de lumière pour le commandant, qui se prit à crier de toutes ses forces :

— Dérapez! certainement si, dérapez tout de suite. — Le malheureux ne se souvient de rien, se dit Pierre; il faut en avoir pitié. Et, s'approchant du commandant, il lui dit tout bas : — Vous n'avez pas même de la mémoire : c'est une honte! Remettez-moi votre porte-voix, vite! La corvette abat à contre-vent. — Mais, mon ami, je sais... — Commandant! commandant! nous abattons sur babord! cria Merval avec une sorte d'effroi. — Votre porte-voix, monsieur! dit encore Pierre à voix basse. — Mais pensez donc... aux yeux de l'équipage... Tenez... voilà que je me rappelle... Attendez donc... — Larguez!... — Mais nous culons vers la côte, commandant, orient Merval et Paul. — Vous m'y forcez, dit Pierre d'une voix étouffée; je me perds pour vous!

Et Pierre, ne se possédant plus, repoussa le marquis, s'élança sur le banc de quart, et cria :

— Range à larguer, border et hisser les huniers, toute la barre à tribord!

A cette voix bien connue, à ce commandement bref, accentué, l'équipage agit avec un ensemble inconcevable, comme s'il eût été mû par un seul et même ressort. La corvette ne courait plus aucun danger, et commençait à revenir sur tribord. Pour aider son mouvement et rendre l'appareillage complet, il eût fallu faire border le grand et le petit foc. Pierre le savait mieux que personne : pourtant il ne commanda pas cette manœuvre, descendit du banc de quart et dit tout bas au commandant :

— La manœuvre est mauvaise, monsieur; mais le navire ne court aucun danger. Ordonnez de border le grand foc et l'artimon, de brasser babord derrière, en me faisant observer tout haut que j'ai oublié ce point important.

Le marquis, enchanté de prendre la revanche de son humiliation, emboûcha son porte-voix, et cria ce commandement à peu près à la lettre. Il y eut bien quelques mots techniques d'écorchés; mais l'équipage, habitué à leur ensemble, comprit parfaitement, et exécuta la manœuvre en se disant pour la première fois :

— C'était bien la peine que le lieutenant interrompît le commandant pour oublier ça! A quoi pense-t-il donc? C'est ce vieux gœux-là qui n'oublie rien. Oh! il entend la machine. Mais le lieutenant a tout de même eu tort d'interrompre le commandant; et il lui en coûra, c'est sûr.

La brise gonflant les larges voiles de *la Salamandre*, elle céda à leur impulsion, et eut bientôt doublé la pointe du golfe de Grimaud. Une fois la corvette en route, le commandant, sur un signe de Pierre, descendit dans sa chambre, et fut bientôt rejoint par son lieutenant.

— En vérité, monsieur! lui dit Pierre, il est moui que vous ayez aussi peu de mémoire. — C'est qu'ainsi, lieutenant, c'est difficile en diable! Mais, grâce à vous, je m'en suis assez joliment tiré. Recevez mes remerciements! — Il s'agit bien de remerciements, monsieur! il faut, au contraire, me punir. Car, à cause de vous, pour la première fois de ma vie j'ai manqué à la discipline, en commandant à votre place sans que vous m'en eussiez donné l'ordre formel aux yeux de l'équipage. — Mais c'était pour le bien du service, mon ami. — Mais, monsieur, c'est d'un exemple effroyable. Comprenez donc bien qu'un équipage se verrait sur des brisants, à deux doigts de sa perte, convaincu de périr, que pas un homme, pas un officier n'a le droit de changer un mot aux ordres du commandant. Comprenez donc, monsieur, que ce que j'ai fait, moi, dans un motif louable, peut être fait dans un motif criminel : que c'est déjà un malheur pour la discipline, et qu'une sévérité excessive peut seule en

atténuer l'effet dangereux. — Mais il est singulier, mon ami, que vous vouliez m'obliger à vous punir quand... — Vous voulez donc me faire mourir à petit feu, avec toutes vos objections, monsieur? Vous ne voulez donc pas comprendre qu'il ne s'agit pas de vous, mais de votre grade? de cela! cria Pierre en secouant avec violence l'épaulette du marquis; de cela, monsieur! que c'est pour vous et pour nous une question de vie ou de mort; que, si une telle faute restait impunie, encouragé par ce mauvais exemple, demain l'équipage discuterait nos ordres, murmurerait, se révolterait peut-être, nous menacerait, et ferait la course avec la corvette. — Allons, allons! ne vous fâchez pas, mon ami : je ferai ce que vous voudrez. Allons, voyons! vous serez puni, là, puisque ça vous fait plaisir.

Pierre haussa les épaules de pitié.

— Croyez-vous donc, monsieur, qu'il ne soit pas pénible, cruellement pénible, à mon âge, d'être porté sur le journal du bord comme insubordonné; moi, monsieur, qui suis fanatique de la subordination! Mais peu importe, car l'exemple d'une punition sévère infligée à un officier pour une faute de discipline est salutaire pour l'équipage, et ne peut que rendre plus profond chez lui le respect inaltérable qu'il doit avoir pour la subordination. Et pourtant, monsieur, ce que vous allez écrire sur ce journal, et par mon ordre, brisera peut-être les seules espérances qui me restent! — Eh bien! alors? — Eh bien! monsieur, je sais sacrifier tout cela à l'honneur du corps auquel j'appartiens, et ma conscience me paye largement. Vous êtes en vue, vous, monsieur, et moi je suis obscur : s'il y a cinq cents lieutenants de vaisseau, il n'y a que cinquante capitaines de frégate, qui doivent être, aux yeux des matelots, des hommes purs et choisis. D'ailleurs, monsieur, une tache paraît plus sale sur l'habit brodé d'un commandant que sur le frac bleu d'un officier subalterne. — Mais, mon Dieu! puisque je vais vous punir, que diable voulez-vous de plus? — C'est bien heureux! dit Pierre.

Et le marquis, écrivant sous la dictée du lieutenant, consignés dans son journal l'acte d'insubordination de Pierre, qui avait osé, en plein pont, interrompre les ordres de son commandant, et qui, pour ce méfait, avait été condamné à quinze jours d'arrêts forcés.

Le même fait fut consigné à bord du journal de l'état-major. On jugera de l'importance de ces deux journaux quand on saura qu'ils sont scrupuleusement conservés à bord, et envoyés au ministre à l'arrivée du bâtiment en France, pour servir de renseignements sur la conduite des officiers et de preuves historiques à l'appui de la traversée et de la mission que le bâtiment avait à remplir. — Enfin, le vendredi 15 août 1815, *la Salamandre* sortit de la rade de Saint-Tropez sur les onze heures du matin; et à cinq heures du soir on ne distinguait déjà plus les hautes terres de la Corse.

CHAPITRE XXVII.

BUENO VIAGE.

Jeune ou vieux, imprudent ou sage,
Toi qui de cieus en cieus errant comme un nuage,
Suis l'instinct d'un plaisir ou l'aspect d'un besoin,
Voyageur, où vas-tu si loïn?
N'est-ce donc pas ici le but de ton voyage?
Victor Hugo. — *Ode XIV.*

Ah! vous croyez être heureux? Me voici.
MATHURIN. — *Bertran.*

Glisse, vole, rapide sur la mer azurée, chère et digne *Salamandre!* Adieu, France, adieu! Adieu, belle Provence, aux orangers si doux, aux couteaux si aigus, au climat si tiède et si voluptueux, aux habitants si hospitaliers! adieu encore, adieu!

Tu vas à Smyrne, brave corvette, à Smyrne, splendide ville d'Orient, ville d'or et de soleil, ville aux kiosques verts et rouges, aux bassins de marbre remplis d'une eau limpide et parfumée, aux frais ombrages de sycomores et de palmiers, vi le de harems et de paresse, ville d'opium et de café, ville complète s'il en fut!

Oh! la vie d'Orient! la vie d'Orient! seule existence qui ne soit pas une longue déception! car là ne sont point de ces bonheurs en théorie, de ces félicités spéculatives; non! non! c'est un bonheur vrai, positif, prouvé.

Et qu'on ne croie pas y trouver seulement une suite de plaisirs, purement matériels. C'est au contraire la vie du monde la plus spiritualisée, comme toutes les vies paresseuses et contemplatives. — Car enfin connaissez-vous un Oriental qui ne soit pas poète? ne puise-t-il pas la poésie on l'ivresse, — car l'ivresse est de la poésie accidentelle — ne puise-t-il pas la poésie à trois sources : dans son narguilek, dans sa tasse et dans son tain?

La poésie du narguilek, poésie aérienne, diaphane et indéfinie comme

la vapeur embaumée qui s'en exhale. C'est une harmonie confuse, un rêve léger, une pensée que l'on quitte et qu'on reprend, une gracieuse figure qui apparaît quelquefois nue, quelquefois demi-voilée par la fraîche fumée du tabac levantin.

Puis la poésie du café, déjà plus forte, plus arrêtée. Les idées se nouent, s'enlacent et développent, avec une merveilleuse lucidité, leur éclatant tissu. L'imagination déploie ses ailes de feu, et vous emporte dans les plus hautes régions de la pensée. Alors les siècles se dérolent à vos yeux, colorés et rapides, comme ces rages qui semblent fuir quand le flot vous emporte. Alors les hautes méditations sur les hommes, sur l'âme, sur Dieu; alors tous les systèmes, toutes les croyances; on adopte tout, on éprouve tout, on croit à tout. Pendant ce sublime instant d'hallucination, on a revêtu tour à tour chaque conviction; on a été le Christ, Mahomet, César, que sais-je, moi?

Enfin la poésie de l'opium, poésie toute fantastique, nerveuse, convulsive, aère, dernier terme de cette vie poétique qu'elle complète. Ainsi ce que Faust a tant cherché, ce qui a damné Manfred, l'opium vous le donne. Vous évoquez les ombres, les ombres vous apparaissent. Voulez-vous assister à d'affreux mystères? alors c'est un drame infernal, bizarre, surhumain, des êtres sans nom, des sons indéfinissables, une angoisse qui tuerait si elle était prolongée; et puis, toujours maître de votre faculté volitive qui sommeille, d'une pensée, vous changez ce hideux tableau en quelque ravissante vision d'amour, de femmes ou de gloire.

Et puis, avoir plané dans ces hautes sphères et goûté ces sublimes jouissances intellectuelles, vous prenez terre dans votre harem. Là une foule de femmes belles, soumises, aimantes; car, fussiez-vous laid et difforme, elles vous aiment: là des plaisirs sans nombre, variés, délicats et recherchés. C'est alors la vie matérielle qui succède à la vie intellectuelle. Alors, plongé dans l'engourdissement de la pensée qui se repose, vous devenez stupide, inerte; tous vos sens dorment, moins un, et cet un s'accroît encore de l'absence momentanée des autres: aussi êtes-vous heureux, comme un sot; et vous savez le bonheur des sots, *bone Deus!*

Et ceci n'est pas une vaine théorie, une utopie faite à plaisir.

Le tabac ne trompe pas, le café ne trompe pas, l'opium ne trompe pas; leur réaction sur notre organisme nerveux est positive et physiologiquement prouvée et déduite. Il faut que notre organisation morale cède à leur influence: tristes ou gais, heureux ou malheureux, nos sensations intimes s'effacent devant une bouffée de tabac, dix grains de café ou un morceau d'opium.

Les femmes de votre harem ne vous trompent pas non plus. C'est un fait que leur peau fraîche et satinée, que leur chevelure noire et soyeuse, que leurs dents blanches, que leurs lèvres rouges; ce sont des faits que leurs caresses ardentes et passionnées; car, élevées au sérail, vous êtes le seul homme qu'elles aient vu et qu'elles verront jamais.

Ainsi, si votre tabac, votre café et votre opium sont de qualité supérieure, si vous êtes assez riche pour mettre six mille piâtres à une Géorgienne, trouvez-moi donc une seule déception dans cette existence tout intellectuelle, dont le bonheur entier, complet, ne repose pas sur des bases fragiles et mouvantes comme le cœur d'une femme ou d'un ami, mais sur des faits matériels que l'on achète à l'once et qu'on trouve dans tous les bazars de Smyrne et de Constantinople!

Et c'est dans ce pays par excellence que tu conduis toute cette honnête société que tu berces dans ton sein, madigne *Salamandre!*

Depuis cinq jours le ciel te bénit, car il est impossible d'avoir une mer plus calme, une brise plus favorable; de mémoire de marin, on n'avait vu un temps aussi égal.

Le bon marquis s'habituaît parfaitement à sa nouvelle existence. Pierre ordonnait la route, Pierre faisait les observations astronomiques, Pierre dirigeait la manœuvre, Pierre veillait à la rigoureuse discipline du navire; en un mot Pierre faisait tout, mais toujours de façon à mettre son commandant en relief, lui laissant l'honneur de ce qui était bien, en cela admirable ministre responsable d'un roi infallible.

Le vieux Garnier tourmentait toujours le commissaire, jurait, blasphémait, tempêtait après ses enfants quand ils avaient le malheur de cacher une souffrance. L'enseigne Merval, n'ayant pu réussir auprès d'Alice, faisait de l'amitié avec madame de Bleue. Le nouvel officier Bidaud mangeait, était de quart, et dormait.

On le sait, Paul aimait Alice, lui; mais l'amour de Paul était profond et religieux, car le souvenir de sa mère se rattachait à toutes ses pensées et venait épurer et sanctifier cette passion: passion tellement liée à son existence qu'il y croyait comme à sa vie, que c'était sa vie, que si, au milieu de cette joie qui l'inondait, il eût pu songer à mourir, il n'eût pas dit — mourir, — mais — ne plus être aimé d'Alice.

Enfin il s'était habitué à cet amour comme on s'habitue à exister, ne s'en étonnant pas plus qu'on ne s'étonne de vivre; et pourtant le pauvre enfant n'avait pas encore osé risquer un aveu, parce qu'il pensait que toute sa conduite était un aveu.

Alice, elle, recherchait Paul. Alice passait des heures à écouter Paul parler de ses projets, de son père, de son enfance. Les larmes lui ve-

naient aux yeux en voyant cette âme si noble et si pure se joindre d'un sens moindres mots. Alice admirait ce caractère si naïf, si plein d'illusions qu'elle partageait, ne croyant qu'à la vertu, et attribuant toujours le vice au hasard ou à la fatalité; et puis, si brave, si hardi! Paul, pour la voir quelquefois à la fenêtre de sa chambre, ne se suspendait-il pas au bout d'une corde, au risque de se tuer; et tout cela pour un coup d'œil, un sourire, un signe de sa blanche main?

En vérité, je crois aussi qu'Alice aimait Paul; car elle était tout heureuse d'un bonheur calme et serein. Seulement elle eût voulu un aveu, la jeune fille; car elle surprenait souvent sa tante et le père de Paul échanger des regards singuliers. Elle eût voulu un aveu: car pour sa virginité ignorante, tout l'amour était là, dans le mot — je t'aime. — Jusque-là c'était peut-être de l'amitié; jusque-là elle pouvait douter. Et puis ce mot je t'aime — devait causer un tressaillement si vif, une émotion si profonde... Aussi la pauvre enfant ne soupirait qu'après l'aveu de Paul. Quant au passager que l'on conduisait à Smyrne, M. de Szaffie, il avait fait une singulière impression à bord.

Jusqu'alors cette petite colonie s'était entendue à merveille; chacun, comme on dit vulgairement, chacun avait fait son nid. On jouissait des qualités; on excusait les défauts; et ces mutuelles concessions rendaient la vie passable. Mais surtout ce qui caractérisait les rapports de cette société en miniature, c'était une confiance entière, un abandon sans bornes.

Du jour où Szaffie fut à bord cet état de choses changea. Non qu'il fût importun et tracassier: il était au contraire impossible de rencontrer un homme plus poli, de manières plus nobles et plus distinguées, rempli de tact et de goût, prévenant, sans morgue, oubliant sa haute position, et par cela même en assurant l'influence. Mais il y avait dans lui quelque chose d' inexplicable, de bizarre.

Il avait au plus trente ans. Sa figure était régulièrement belle, pâle et grave. Ses grands yeux avaient quelquefois une ravissante expression de grâce et de douceur, mais le plus souvent disaient un sentiment de tristesse amère et hantaine. Sa taille était élevée, svelte, admirablement bien prise; et le soin minutieux qu'il mettait à une toilette d'une simplicité élégante en eût fait au physique un homme accompli, si ces misérables avantages extérieurs n'avaient pas été effacés chez lui par l'éclat de la bizarrerie de sa conversation, qui absorbait tellement qu'on ne pensait plus qu'à l'entendre.

Mais ces moments étaient bien rares. Quelquefois pourtant sa figure s'animait; ses joues se coloraient, et alors les idées les plus ingénieuses, les plus complètes, les plus neuves, jaillissaient en foule. C'étaient des opposés sans tranchées, heurtées: des larmes et des rires; la naïveté d'un enfant et la triste moquerie d'un vieillard; quelquefois d'effrayants paradoxes, d'effrayantes vérités sur l'homme, sur la femme; des railleries sanglantes sur le genre humain. Et alors, comme si l'auditoire lui eût manqué, il se taisait, retombait dans son silence, sa taciturnité habituelle, se levait et allait s'asseoir à sa place favorite, dans un caïot amarré en dehors du couronnement de la corvette, où il passait des heures entières à méditer.

Cette bizarrerie était peut-être chez cet homme singulier la conscience de sa supériorité; car rien ne lui paraissait étranger. Il avait parlé marine à Pierre, physiologie au vieux Garnier, peinture à madame de Bleue, musique à Alice, mais toujours avec un ton si froid, quoique d'une exquise politesse, avec une indifférence si marquée pour la personne avec laquelle il s'entretenait, qu'on éprouvait une sorte de répulsion d'autant plus pénible que la première impression que Szaffie faisait éprouver tendait à vous rapprocher de lui.

Toujours est-il que sa présence comprimait la gaieté et l'abandon. Une fois qu'il était sorti, les poitrines se dilataient, le sourire reparais-sait sur les lèvres. Or, cinq jours après le départ de France, il était assez tard: on avait servi le café dans la galerie du commandant, qui avait convié une partie de son état-major; et justement Szaffie venait de quitter l'appartement pour monter sur le pont.

Jamais sa raillerie n'avait été plus mordante, plus cruelle. Jamais il ne s'était d'abord élevé à une telle hauteur de sarcasme foudroyant, puis descendu à une philosophie plus douce et plus consolante — de façon que, sa pensée se neutralisant par ces deux systèmes, il avait laissé la société dans un état de doute et de stupeur inconcevable. — Diable d'homme! où va-t-il chercher tout ça? dit le bon marquis en frappant sur ses cuisses. — Je n'y comprends pas un mot, à cet être-là, reprit le docteur. Il vous attriste ou vous console; on l'aime et on le hait; tout cela en moins d'un quart d'heure. Je voudrais bien le voir malade, car c'est au lit qu'on juge les hommes à fond. Oh! s'il pouvait tomber malade! — Et puis, dit Alice, il y a un tel dédain, une telle assurance dans ses expressions, qu'il paraît vouloir imposer à tous ses convictions, qu'elles soient fausses ou raisonnables. Quant à moi, je suis loin de les partager toutes. Il y en a surtout qui montrent une âme bien ulcérée... ou bien affreuse. Ne trouvez-vous pas, monsieur Paul? — Mais oui, mademoiselle. Comme vous, je trouve que quelquefois il montre les hommes bien en laid. Et je le plains; car il ne sait pas voir tout ce qu'il y a de beau, de noble et de grand en eux. Les crimes et les vices, ce n'est que l'ombre du tableau. Mais, tenez, s'il connaissait mon père seulement, il ne douterait plus de l'humanité, dit l'enfant, qui fut payé de sa croyance li-

liale par un sourire d'Alice. — Le fait est, ajouta madame de Blène, qu'il a dans le regard quelque chose de saisissant dont on ne se rend pas compte. — Pour moi, reprit Alice, je le répète, je suis sûre que c'est un homme bien méchant ou bien malheureux.

Et elle resta pensive et rêveuse.

— Peut-être tous les deux, dit le vieux docteur; et c'est ce que je saurai si le bon Dieu m'entend et lui envoie une bonne gastrite. — Ce n'est, ma foi! pas ce qu'il mange qui le rendra malade, toujours! dit le marquis. Excepté une espèce de pilaw à la turque que lui fait son cuisinier, il ne mange rien; et il ne boit que ce diable de breuvage que son valet de chambre lui apprête: du thé froid mêlé avec un peu de vin de Champagne. — Quel ragoût! dit le docteur. C'est peut-être, voyez-vous, qu'autrefois il a trop vécu, commandant. — Que voulez-vous? ajouta philosophiquement le marquis: on ne peut pas être et avoir été... — Et pourtant, commandant, nous allons faire une partie d'échecs, et nous en avons fait une hier. Répondez à cela. — Ma foi! docteur, je répondrai: jouons...

Et ils s'installèrent au damier, tandis que madame de Blène prit sa tapisserie. Paul était sorti pour prendre son quart. Alice s'appuya sur la fenêtre pour contempler le soleil qui se couchait pur et flamboyant à l'horizon. Szaffie aussi contemplait le soleil couchant.

CHAPITRE XXVIII.

SZAFFIE.

Alors je suis tenté de prendre l'existence
Pour un sarcasme amer d'une aveugle puissance,
De lui parler sa langue, et, semblable à mourant
Qui trompe l'agonie et rit en expirant,
D'abîmer ma raison dans un dernier délire,
Et de finir aussi par un éclat de rire.

A. DE LAMARTINE. — *Harmonies.*

Pierre était de quart lorsque Szaffie monta sur le pont. Le bon lieutenant s'avança vers lui, et, après avoir échangé quelques mots, prétextant un ordre à donner pour quitter Szaffie, car il avait été frappé de l'expression qui assombrissait le pâle visage du passager. Le désir de la solitude était clairement écrit sur ce front soucieux, dans ce sourire amer qui arquait cette lèvre inférieure, rouge et mince. Aussi, à peine le lieutenant fut-il éloigné, que Szaffie monta sur le couronnement, et fut de là dans l'embarcation, où il s'assit. Puis, cachant sa tête dans ses mains, il parut absorbé dans une profonde méditation. Szaffie était alors plongé dans un de ces moments si rares de recueillement et de franchise intime où forcément on reste face à face avec soi en présence des faits et des souvenirs. Et, par une soudaine puissance intuitive, il put embrasser d'un coup d'œil sa vie présente et passée. D'une naissance distinguée, orphelin, il avait été mis fort jeune en possession d'une grande fortune. A son entrée dans le monde, il y fut accueilli avec une faveur incroyable. Sa figure, d'une rare beauté, sa richesse, un esprit d'une singulière étendue, lui valurent des succès inouïs pour son âge. Aussi usa-t-il vite cette fraîcheur d'émotions, cette exaltation pure et chaste, ces croyances sublimes que Dieu met dans le cœur de chaque homme, admirables sensations que les uns ménagent jusqu'à la vieillesse, et que d'autres dissipent en un jour. Et Szaffie, lui, les ayant dissipées, sentit son âme vide et sèche qu'il n'avait pas encore vingt ans. Ces succès de femmes qu'il avait trouvés si faciles, il les méprisa; il en chercha d'autres dans l'ambition, et, par une fatalité singulière que les mœurs de l'époque font peut-être comprendre, tout lui réussit encore dans cette nouvelle voie. Alors il commença de regarder les hommes et les femmes en grande pitié.

Car, par un singulier caprice de notre organisation, ce sont toujours les hommes qui ont le plus à se louer du monde qui exécutent le plus ce monde. On le conçoit: l'homme, supérieur surtout, a de ces moments de tristesse amère, de découragement profond dont le caractère principal est un sentiment prononcé de mépris pour lui-même. Et quand il vient à penser que lui, lui si dégradé à ses propres yeux, est adulé, recherché, prôné par le monde, en vérité, il doit le dédaigner ou le haïr beaucoup ce monde! Et Szaffie, blasé sur tout, parce que tout lui avait réussi, tomba dans une mélancolie incurable. Ses pensées devinrent sombres et poignantes; et, pendant deux années, il monta ou descendit tous les degrés qui mènent au suicide. Arrivé là, il réfléchit une dernière fois, fouilla encore son cœur, mais il le trouva mort, mort et insensible à tout. Une dernière fois il remonta des effets aux causes et rencontra, dans le bonheur qui l'avait poursuivi, la source des maux imaginaires ou réels qui le torturaient sans relâche. Alors, par un sentiment que l'on taxera si l'on veut de monomanie, il se prit à exécuter, à maudire ce monde qui, en le faisant si heureux, l'avait rendu si misé-

nable. Et son cœur, qui ne vibrait plus aux mots d'amour, de vertu ou d'ambition, eut un écho prolongé pour ce mot — haine. — Et Szaffie bondit de joie; il avait découvert une nouvelle corde dans son âme, une mine féconde en émotions.

— Après tout, dit-il, que ce soit par l'excès de bonheur ou de chagrin, le monde m'a rendu misérable; il a usé toutes mes sensations; j'en retrouve une, cuisante, aiguë, implacable: le monde en supportera la réaction.

Et désormais il n'agit plus que sous l'obsession de cette idée: faire tout le mal possible à l'humanité, — non ce mal physique que les lois poursuivent et condamnent, mais ce mal, cet assassinat moral qu'elles tolèrent, que la société encourage même quelquefois. Meurtrier spiritualiste, Szaffie voulait tuer l'âme et non le corps.

— On ne croit plus même à Satan, se dit-il; j'y ferai bien croire, moi! et par les seuls moyens donnés à l'intelligence et à la nature de l'homme.

Et ce nouvel avenir qu'il se créait excita puissamment l'imagination ardente et désordonnée de Szaffie. Il sentit qu'il avait plus que jamais besoin de tous ses avantages. Aussi reparut-il dans le monde plus beau, plus séduisant et prévenu: jugeant le monde d'après lui, il voyait les hommes et les femmes sous des couleurs si sombres, il leur prêtait des vœux et des arrière-pensées tellement misérables, que la réalité était toujours au-dessous de ses soupçons. Mais, par une fatalité singulière, avec ce cœur flétri et désabusé, Szaffie avait conservé la tête d'un jeune homme, l'imagination d'un poète, une de ces imaginations colorées et puissantes qui jettent sur tout un brillant manteau de poésie; qui, jointe à une profonde dissimulation, lui donnait les moyens de jouer toutes les convictions, toutes les émotions pour arriver à son but. Et si jeune, si beau, si riche, dans une sphère sociale élevée, n'avait-il pas tous les moyens d'y parvenir?

Quant à lui, son rôle était facile: sa haine de l'humanité, le mettant sans cesse en garde contre les faussetés humaines, lui assurait l'avantage de n'être jamais surpris par elles. Ainsi, la bassesse la plus sordide, l'ingratitude la plus flagrante, le caprice le plus révoltant, le trouvaient toujours insensible et prévenu: jugeant le monde d'après lui, il voyait les hommes et les femmes sous des couleurs si sombres, il leur prêtait des vœux et des arrière-pensées tellement misérables, que la réalité était toujours au-dessous de ses soupçons. Mais, par une fatalité singulière, avec ce cœur flétri et désabusé, Szaffie avait conservé la tête d'un jeune homme, l'imagination d'un poète, une de ces imaginations colorées et puissantes qui jettent sur tout un brillant manteau de poésie; qui, jointe à une profonde dissimulation, lui donnait les moyens de jouer toutes les convictions, toutes les émotions pour arriver à son but. Et si jeune, si beau, si riche, dans une sphère sociale élevée, n'avait-il pas tous les moyens d'y parvenir?

Et songer pourtant que cette jeune et charmante enveloppe, quelquefois si marquée de cette douce et triste mélancolie qui semble révéler une âme tendre et naïve; songer que tout cela mentait! — que cette jeunesse mentait, — que ces dehors séduisants, si pleins de vie et de séve, que cette parole chaleureuse et animée, que ces élans de naïve admiration pour la vertu ou de mépris pour le crime: — songer que tout cela mentait! — songer que c'est du fond de son âme vide et ténébreuse, de son âme haineuse, incrédule et glacée, que Szaffie dirigeait l'effet de ces mensonges si élégamment, si brillamment masqués!

Ainsi il ne croyait pas à l'amitié, non! — et l'amitié le trouvait toujours facile, ouvert et bienveillant; car de son puissant coup d'œil il découvrait vite dans chacun le vice ou la qualité qu'il cherchait à flatter ou à éteindre. Aussi toutes les séductions irrésistibles de son esprit, de sa fortune, de sa position, étaient tendues vers le côté faible du caractère de chacun, tel minime qu'il fût, persuadé que, pour qui sait jouer des hommes, tout humain a sa corde apparente ou cachée à faire doucement vibrer. Ainsi il ne croyait pas à l'amour qu'il avait réduit à n'être pour lui qu'un fait, défilant ainsi ses déceptions. Et pourtant le langage le plus pur et le plus brûlant, les séductions les plus ingénieuses, les soins les plus délicats, le dévouement le plus inouï, il employait tout pour arriver à son but.

Il ne croyait plus à l'amour; et pourtant ses yeux humides se baignaient encore de larmes, son cœur bondissait, ses lèvres tremblaient; et c'était le son de sa voix mélodieuse et douce: c'étaient des mots de passion, haletants, frénetiques, ivres; des caresses âpres et corrosives, des baisers qui répondaient au cœur comme une étincelle électrique. Et puis, quand enfin une pauvre femme ainsi enivrée, fascinée, amoureuse, éperdue, oubliant tout pour lui, torturée par le remords, disait en pleurant d'affreuses larmes: — Au moins, mon Dieu! je suis aimée!

Encore tout chaud de ses baisers, Szaffie répondait à cela par quelque froid et cruel sarcasme qui dévoilait son âme tout entière. Ainsi il l'avouait: sa passion feinte, c'était un moyen; la possession, encore un moyen d'atroce réaction sur une femme confiante et passionnée. Pas d'amour, plus même de désirs, seulement sa victime était dans sa dépendance absolue, comme un homme dont on sait le secret et que l'on met vingt fois par jour face à face avec l'échafaud. Et le misérable jouissait des sanglots déchirants qui s'échappaient alors, avait cette plaie morale qu'il faisait saigner, et aimait à voir ce cœur tout pantelant se tordre et éclater en cris de douleur, de remords et d'amour. Puis, quand il était las de l'irritation nerveuse que ce spectacle affreux lui causait, il retombait dans son néant, comme ces corps inanimés que le galvanisme ne fait plus mouvoir. Et malheur! les avantages physiques et intellectuels dont il était si admirablement doué ne lui donnaient que trop les moyens d'essayer son atroce système de désenchantement sur des êtres faibles, confiants et inoffensifs, qu'il amenait à lui par cette puissance d'attraction dont quelques hommes sont doués.

Telle est l'analyse imparfaite de ce caractère, qui quelquefois, par une juste punition de Dieu, tombait dans de lugubres et poignantes réflexions. En effet, à ce moment, Szaffie, en contemplant l'abîme sans fond qu'il avait creusé lui-même dans son cœur, était saisi comme d'un vertige. Car il voyait son âme nue, froide et desséchée, son âme qu'il avait cruellement dépouillée de ses fraîches et naïves illusions du jeune âge, de ces illusions que Dieu nous donne, comme un prisme aux mille nuances, pour colorer de ses magiques reflets ce qu'il y a de désespérant dans la réalité. Car, dans ce ténébreux voyage de sa pensée, Szaffie voyait son âme vide et sombre, sans un souvenir sur lequel il pût se reposer; sans une idée consolante à laquelle il pût s'arrêter comme à une fraîche oasis au milieu de cet immense et aride désert. Il ne trouvait rien dans son âme, rien que le néant et le désespoir; car, ayant brisé tous les liens qui pouvaient l'attacher à l'humanité, il se voyait à jamais seul au monde, seul avec sa haine. Et Szaffie leva la tête; son visage était plus pâle que de coutume, et il y avait sur son front une effrayante expression de douleur incurable et profonde.

— Oh! dit-il, vivre ainsi, est-ce vivre! J'ai vécu d'amour!... Maintenant je vis de haine. Mais cette vie usée comme l'autre, une fois cette dernière sensation éteinte, car la haine s'use... — Eh bien! après?... se demanda-t-il. — Eh bien! après... le suicide! je ne l'aurai reculé que pour y revenir! — Et après? — Oh! après... après... le néant! — le néant! horrible pensée!... ne plus être!... Et si pourtant ma vie, morne et glacée, m'était trop à charge! ah! ah! atroce folie! se jeter dans le néant pour échapper au néant! — Oh! si je pouvais croire à l'enfer!...

Et il écha sa tête dans ses mains. Puis, relevant sa tête avec violence, dressant le front contre le ciel :

— Eh bien! l'enfer, ce serait une sensation peut-être! dit-il avec un affreux sourire. — Puis-je d'ailleurs maintenant aimer les autres quand je m'exécra moi-même! Non, non! dit-il les dents serrées. Que ma destinée de mal s'achève donc d'abord! Et après... Eh bien! après, l'enfer! s'il y en a... Mais non, il n'y en a pas! reprit-il avec une expression de désespoir et de regret singulier.

Et ce caractère inflexible et dur comme le fer, s'élançant d'un bond au-dessus des pensées accablantes qui l'avaient abattu un instant, ne retira de cette méditation qu'un sentiment plus amer contre l'humanité. Il descendit sur le pont. L'enseigne Merval, qui avait pris le quart, s'approcha de lui.

— Eh bien! monsieur, lui dit le frivole et insouciant jeune homme, seriez-vous poète? Cette belle nuit doit vous inspirer? Confiez-moi donc le sujet sur lequel vous venez de méditer. — Sur la charité évangélique, monsieur, répondit Szaffie avec un sourire qui glaça l'enseigne.

CHAPITRE XXIX.

BRANLE-BAS DE COMBAT.

Oh là! Étrik, je me défie du compère.

BURKE.

Le lendemain matin, au lever du soleil, l'état-major de la corvette était déjà rassemblé sur le pont. Pierre braquait sa longue-vue sur un point assez éloigné. Au près de Pierre, le commandant, l'œil fixe, le cou tendu, l'air inquiet, paraissait attendre avec anxiété le résultat des observations de son lieutenant. — J'en étais sûr, dit Pierre en fermant la lunette d'un coup de paume de main. Puis il se retourna vers le marquis. — Ah ça! commandant, lui dit-il, je dois vous prévenir d'une chose : c'est que depuis quelque temps les pirates algériens font la course, et qu'il serait possible... Eh bien! eh bien! qu'avez-vous donc? Comme vous pâlisiez! — Non, mon ami. C'est nerveux, je sais ce que c'est. — Très-bien! je vous disais donc qu'il serait possible que nous eussions à donner la chasse à quelque forban. Ainsi je vais faire, en tout cas, battre le rappel, ouvrir la soute aux poudres, et veiller à ce qu'on fasse le branle-bas de combat. — Ah! mon Dieu! mon Dieu! le combat, nous sommes perdus! dit le pauvre marquis à voix basse, les yeux effroyablement ouverts et frappant dans ses mains; allons-nous-en, allons-nous-en! — Oui, commandant, dit Pierre à voix haute ayant l'air de répondre à son supérieur; et s'avançant vers Merval : — Faites gréer les bonnettes, monsieur! L'intention du commandant est que nous sachions au plus tôt à quoi nous en tenir sur ces voiles. — Oui, lieutenant, dit l'enseigne.

Et il ordonna la manœuvre, qui fut exécutée à l'instant.

— Mais, dit le marquis pâle comme la mort en prenant le lieutenant par le bras, êtes-vous bien sûr qu'il n'y a rien à craindre, au nom du ciel? — Oui, commandant, reprit de nouveau Pierre de sa voix forte et tonnante. — Monsieur de Merval, ajouta-t-il, le commandant trouve que nous ne portons pas assez de toile, et que nous allons trop doucement. Faites, je vous prie, hisser les cotecatacoës.

La manœuvre suivit le commandement, et la corvette fila avec une étonnante vitesse. Et Rouquin dit tout bas à la Joie, qui remettait son grand sifflet dans sa poche :

— As-tu vu ce vieux serpent-là, avec son bonnet de poil? En fait-il de la toile, en fait-il! Le lieutenant aime bien la voile, mais c'est un mousse auprès du vieux. Eh! mais... vois donc, matelot, vois donc : les boute-hors des basses vergues à toucher l'eau. Voilà un loup de mer! Qui est-ce qui se douterait de ça?

En effet la corvette s'inclinait et volait, rapide comme une flèche.

— Mais, Dieu du ciel, nous allons verser! disait l'ex-débitant de l'air le plus piteux et le plus effrayé. — Un mot de plus, commandant, et je fais mettre les royales. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire, par les royales! reprit le pauvre marquis; mais je comprends. Allons! je me tais, je me tais. Mais est-ce que réellement vous allez faire ouvrir la chose aux poudres? — C'est l'affaire d'un moment. Avez-vous quelque chose... dans la soute? — Hein? — Avez-vous des effets, des coffres sur l'endroit qui sert d'entrée à la sainte-barbe? — Est-ce près de chez moi? — Pardieu! le panneau est sous votre lit. — Le panneau... de l'endroit aux poudres... ou... le panneau! Comment! je couche sur les poudres! — Vous couchez sur la sainte-barbe : après? N'est-ce pas la place d'honneur, monsieur? Un capitaine de vaisseau n'est-il pas là convenablement placé pour faire sauter son navire, si la chance tourne? — Sauter! Qui parle de ça, sauter? Ah! mou Dieu! nous sommes perdus! — Tenez, commandant! reprit Pierre à voix basse en conduisant le marquis dans sa chambre pour n'être entendu de personne, tenez, monsieur! maintenant, voyez-vous, j'ai une peur, moi! — Laquelle, lieutenant? — C'est que vous ne soyez lâche. — Monsieur! — Mais, soyez tranquille! tant que Pierre sera lieutenant de *la Salamandre*, tant qu'il pourra toucher la gâchette d'un pistolet, je vous réponds, moi, que vos épaulettes resteront pures... et malgré vous, encore! — Que voulez-vous dire? — Je veux dire que, si je vous voyais sur le point de faire une lâcheté... vous comprenez bien : une lâcheté? — Eh bien? — Eh bien! je vous tuerais! — Mon Dieu! mon Dieu! — Oui, je vous tuerais! Je serais fusillé, mais votre uniforme serait sans tache! — Mais au nom du ciel! — Au nom du ciel, pensez bien à tout ceci! J'ai les yeux sur vous, et je vous donne ma parole d'honneur, ma parole de marin, que je le ferai comme je vous le dis. Et Pierre n'a jamais manqué à un serment! Ainsi écoutez-moi. Nous allons attendre cette voile là-bas; ce n'est peut-être rien, c'est peut-être beaucoup. Je vais, d'après vos ordres, ordonner le branle-bas de combat; dans une demi-heure, nous serons à portée du canon, et il est possible que ça chauffe! vous sentez-vous le courage de répéter les commandements que je vous soufflerai? — Quand? — Quand le combat sera engagé, s'il y a combat. — Mais, dans le combat, je ne puis donc pas rester ici, tranquille? — Ah! bien! Puisqu'il en est ainsi, monsieur, qu'il y ait combat ou non, dès que nous serons à portée de canon, je vous ferai prévenir. Vous monterez sur le pont; arrivé là, vous regarderez les boussoles et la mâture, et puis vous me direz : — Lieutenant, commandez la manœuvre; et que Dieu fasse que nos canons trouvent à qui parler! ou autre chose, à votre choix, mais dans le même sens; et alors, vous vous percherez sur votre banc de quart, d'où vous ne bougerez pas que le feu ne soit terminé. Et songez-y bien, monsieur : au moindre signe de peur, à la moindre hésitation, je serai là, je vous le répète, je serai là, et je vous veillerai, dit Pierre en portant son index auprès de son œil gauche qui parut flamboyer au pauvre marquis. Maintenant, commandant, reprit-il respectueusement, je vais m'occuper de tout, et j'attendrai vos ordres. — Mais...

Pierre sortit en faisant un profond salut.

CHAPITRE XXX.

LA VOIE.

Enfin, la voilà!
SCHILLER. — *Les Brigands.*

En sortant de la chambre du commandant, Pierre rencontra son fils dans la batterie.

— Eh bien! père, est-ce vrai? dit l'enfant rayonnant de joie. Un combat? — C'est possible, mon ami. Et, à cause de cela, tu vas descendre avec moi un instant dans ma chambre.

Ils descendirent.

— Paul, dit le lieutenant en prenant un sabre suspendu au-dessus de sa couchette, tu prendras ce sabre; entends-tu? c'est une excellente lame turque, montée à l'espagnole, avec une coquille et une garde qui couvrent la main et l'avant-bras. Dans un combat d'abordage, c'est une arme précieuse. — Mais père, et toi? — Tu sais que j'ai le sabre de ce pauvre Brémont, qui est excellent. Tes pistolets sont-ils en état? —

Oui, père. — Va me les chercher ; que je les voie. — Mais, père, ils sont en état. — Paul, allez me les chercher. — Oui, père, dit l'enfant en embrassant Pierre.

Pierre le suivit des yeux ; puis, les levant au ciel :

— Mon Dieu ! dit-il avec une admirable expression de ferveur ; mon Dieu, ne nous séparez pas encore !

Paul revint avec ses pistolets.

Il fallut voir avec quel soin Pierre en fit jouer les ressorts et les batteries.

— Cette détente est trop molle, dit-il.

Et il jeta un des pistolets sur son lit, en prit un autre au faisceau d'armes, l'examina soigneusement, et le remit à son fils. — Tiens, mon ami. Et mets deux balles, entends-tu ? Et surtout, Paul, ménage tes coups : pas d'imprudence, comme la dernière... — Mais l'arme blanche, père ? — L'arme blanche... l'arme blanche, monsieur, ne vaut pas l'arme à feu quand on vise juste. Et puis surtout, Paul, restez à votre poste... Vous m'entendez, à votre poste dans la batterie, et non sur le pont. — Mais, père... — Monsieur... — Oui, oui, père ; j'y resterai. Mais toi ? — Moi, mon poste est à l'arrière, comme toujours, à la manœuvre. — C'est bien en vue, père. — Vilain jaloux ! dit le bon lieutenant en souriant.

A ce moment un timonier descendit.

— Lieutenant, l'officier de quart vous fait prévenir que l'on est presque à portée de canon de la voile en vue. — Dites que je vais monter, répondit Pierre. — M'ons ! mon enfant, embrasse-moi, et soyons hommes.

Il faut avoir serré sur son cœur un père ou un ami dans une circonstance pareille, pour savoir ce qu'il y a de profonde et intime tendresse dans cet embrassement qui peut être le dernier.

Quand Pierre et son fils parurent sur le pont, on ne vit pas la plus légère trace d'émotion sur leur physionomie.

— Eh bien ! lieutenant, dit Merval en lui passant la longue-vue, nous savons ce que c'est.

En effet, après avoir assuré le pavillon de la *Salamandre* d'un coup de canon à poudre qui resta sans réponse, on avait essayé d'un second à boulet, qui réussit mieux.

— C'est heureux, dit le lieutenant en voyant un pavillon rouge se hisser lentement à la corne d'un grand brick étroit, hardi, élancé. — Bouquin a bien visé, car le boulet s'est logé en plein bois, dit Merval. Mais voyez donc : voilà le goéland qui abaisse ses ailes et qui met en panne. Il veut nous envoyer un canot, sans doute, lieutenant ! — C'est possible, et je vais prévenir le commandant.

On n'a pas oublié la conversation du malheureux marquis et de Pierre. Selon les intentions de ce dernier, l'ex débitant était monté sur le pont en grand uniforme, avait tant bien que mal balbutié la phrase que Pierre lui avait apprise, et grimpé sur son banc de quart. Roide, immobile, les yeux fixés sur Pierre qui ne le quittait pas du regard, il attendit. Certes, si le marquis méritait une punition, il la reçut ample et large pendant la demi-heure d'incertitude qui le tint en suspens, n'ayant d'autre distraction que celles causées par Pierre, qui venait de temps à autre lui dire à l'oreille :

— Songez à ce que je vous ai promis. A la première hésitation, vous entendez...

Et, après cette communication amicale, Pierre le saluait profondément comme s'il se fût entretenu de choses importantes de service. Et l'équipage, voyant la roideur et l'impassibilité du marquis au milieu du mouvement inséparable des préparatifs d'un combat, prit aisément cette pétrification pour le sang-froid et l'habitude du danger. Aussi Bouquin dit-il à la Joie en lui montrant le marquis :

— Il est bien mal ficelé en uniforme ; il a l'air d'un moule à f... bête, mais c'est un chien qui ne doit pas bouder au feu. Planté comme un mât, il ne bougera pas de son banc de quart, le vieux gueux, il ne bougera pas : le lieutenant a beau lui parler à l'oreille, rien du tout, il ne remue pas seulement la tête.

Au premier coup de canon que la *Salamandre* tira pour assurer son pavillon, le malheureux marquis, quoique prévenu, fit un effroyable bond sur son banc.

— Ah ! le vieux caïman ! dit Bouquin en tirant la Joie par sa veste. Ah ! le vieux gueux ! le voilà qui saute de joie de voir commencer la danse de *prends garde à ta peau* ! Est-il enragé pour le feu, hein, la Joie ? Sois calme, sois calme : on va la danser, et la mitraille aussi, vieux enragé, vieux mangeur de boulets, va !

Mais heureusement pour le mangeur de boulets, l'enragé, l'amateur de la mitraille et de la *prends garde à ta peau*, le feu ne continua pas ; au contraire, comme on l'a vu, le brick hissa son pavillon après l'invitation un peu brusque que lui fit la *Salamandre*, et envoya un canot à bord de la corvette. Alors Pierre, s'approchant du marquis, lui dit à l'oreille :

— Sauf le saut du banc de quart, je suis assez content. Descendez chez vous.

L'ex-débitant ne se le fit pas dire deux fois.

Dans ce canot, manœuvré par quatre hommes fort proprement vêtus à l'égyptienne, c'est-à-dire vêtus d'une chemise, d'une calotte rouge, d'une culotte qui ne vient qu'aux genoux, il y avait un monsieur d'une quarantaine d'années, assez chargé d'embonpoint, habillé d'un gilet chamois et d'une redingote olive ; il était coiffé d'une casquette bleue, je crois. Il monta lestement à bord, salua l'enseigne Merval qui était au haut de la coupée, et lui dit en fort bon français, avec un accent qui trahissait un peu son origine normande :

— Pourrai-je savoir, lieutenant, en quoi je puis vous être utile ? — Vous avez bien longtemps tardé à hisser votre pavillon, monsieur, fit observer Pierre, étonné de voir ce gros homme, bas Normand, naviguant sous le pavillon turc. — Ma foi ! lieutenant, reprit l'autre, je dors mal. Mon second est malade, et, avant que j'aie pu me faire entendre de ces animaux-là — il montra les Égyptiens — il s'est passé juste le temps de recevoir un de vos boulets — il ôta sa casquette — dans ma précipite. — Mais vous êtes Français, monsieur ? demanda Pierre. — Oui, lieutenant, natif de Vire. — Et comment naviguez-vous sous pavillon turc ? — Mais je suis Turc aussi. — Monsieur, répondez sérieusement, c'est un officier de la marine royale de France qui vous interroge. — Mais, mon Dieu ! lieutenant, je suis Turc, en cela que j'ai apostasié. — Ah ! vous êtes renégat, dit Pierre avec une expression méprisante. — Pour vous servir, dit l'autre en ôtant sa casquette. — Et vous allez où ? demanda Pierre. — A Gibraltar, porter des grains d'Odessa. Voici mes lettres, mes papiers, lieutenant, visés par le consul anglais à Constantinople.

Tout était parfaitement en règle.

— Je vais, monsieur, si vous le permettez, dit Pierre, envoyer un de mes officiers pour visiter votre brick. C'est un engagement pris entre les trois puissances, afin d'atteindre, si l'on peut, Sam-Bai le pirate. — Que Dieu !... Je veux dire que Mahomet vous aide, lieutenant ! Mais quand vous voudrez visiter mon bord, je suis prêt, car j'ai hâte d'arriver. — Monsieur de Merval, dit Pierre, prenez le canot major, armez-le en guerre, et veuillez aller examiner ce brick : vous ne ferez votre rapport.

Le sifflet de la Joie retentit. On mit l'embarcation à la mer, on l'arma, et Merval, accompagné du renégat, quitta la corvette.

— Lieutenant, je vous présente mes civilités, dit le bas Normand en saluant Pierre. — Adieu, monsieur, dit celui-ci avec une froideur glaciale ; et il ajouta tout haut : Merval, laissez la moitié de votre monde armé dans le canot, et à la moindre démonstration hostile un signal. Ce brick, vous le savez, est sous nos canons, mais n'importe, de la prudence.

Et l'embarcation quitta la *Salamandre*. Pierre la suivit des yeux. Au bout d'une demi-heure elle revint, et Merval monta à bord.

— Eh bien ! Merval ? demanda Pierre. — Eh bien ! lieutenant, il n'y a pas un mot à dire ; il est chargé de blé jusqu'à sa chambre ; seulement l'équipage est nombreux, voilà tout. Son second est un Italien, renégat comme lui : il était couché et fort pale. Il m'a répondu en assez mauvais français aux questions que je lui ai faites, et tout se rapporte à ce que ce gros homme nous a dit. — Vous n'avez pas vu d'armes ? — Non : quelques fusils, voilà tout. C'était assez propre dans sa cabine. Pour un renégat, il a l'air d'un assez bon homme ! — Oui, oui ; mais je n'aime pas l'apostasie : ce n'est qu'un calcul, et c'est bas. — Je suis de votre avis. Mais le voila qui demande s'il peut partir, dit Merval en montrant à son supérieur un signal du brick. — Faites lui signe que oui, dit Pierre.

Et une flamme bleue et jaune fut hissée à la corne de la *Salamandre*. A peine ce signal eut-il été aperçu par le brick, qu'il démasqua son grand hunier, et commença à voguer doucement, profitant de la brise qui était assez fraîche. Puis, quand il fut hors de portée du canon de la corvette, il laissa tomber d'un coup toutes ses voiles, décala tout, depuis ses royales jusqu'aux basses voiles, avec une prestesse, une précision admirables, orienta grand large une des amures les plus favorables à la vitesse, et se prit à fuir avec une vélocité prodigieuse.

— Voilà un brick de commerce qui navigue et manœuvre mieux que bien des bâtiments de guerre, dit le lieutenant en secouant la tête. — Prenons-nous la chasse ? demanda Merval. — Du tout, il est en règle. Et d'ailleurs, quelque bonne marcheuse que soit la *Salamandre*, ce brick-là lui rendrait les huniers. Il n'y faut plus songer maintenant. — Pourquoi diable aussi se sauve-t-il si vite ? dit Merval. — Ma foi, je n'en sais rien, répondit le lieutenant en descendant chez le marquis lui rendre compte de l'événement.

Et le digne homme, tout content d'avoir échappé au danger qu'il redoutait, demanda à Pierre s'il ne pouvait pas doubler la ration des matelots.

— C'est justement demain dimanche, dit Pierre ; très-bien, commandant, ça égayera leur bal, car ils m'ont demandé la permission de danser, et je la leur ai accordée en votre nom. — Et vous avez bien fait, dit l'ex-débitant.

La nouvelle des intentions généreuses du commandant ayant vite circulé, chacun fut penser gaiement au bal du lendemain.

CHAPITRE XXXI.

PARADOXES.

Silence! enfant des passions: silence! Si ton cœur murmure, que ta langue n'outrage pas ton Dieu!
HYRON. — *Le Ciel et la Terre.*

Il y avait quelque chose de tristement bouffon dans le désappointement de l'équipage de *la Salamandre* et de son état-major, qui s'attendaient à un combat sanglant. C'était comme un drame sans dénouement, un amour brisé avant sa dernière phase, une ambition qui avorte; c'était enfin une de ces déceptions si communes qui viennent brutalement railler les prévisions les plus sagement assises.

Et de fait, ces préparatifs de guerre, ces émotions instinctives de crainte, que les plus braves partagent toujours quand va se résoudre une question de vie ou de mort; ces témoignages de grave et profonde tendresse qu'on ne se donne qu'en ces moments solennels, tout cela aboutissant à un bas Normand renégat qui faisait paisiblement son commerce de blé. Tant d'exaltations bouillantes obligées de se refroidir tout à coup! Il y avait là, je le répète, quelque chose de triste pour des hommes qui, ayant fait d'avance le sacrifice de leur vie, ayant surmonté ce qui coûte le plus, le premier moment, n'avaient plus qu'à espérer des chances favorables d'un combat, si rare en temps de paix. Aussi, tous les fronts étaient-ils sombres et plissés. Paul surtout ne cachait pas son chagrin: perdre une si belle occasion de se distinguer, et aux yeux d'Alice encore! Le pauvre enfant exhalait ses plaintes avec une amertume qui frappa Szaffie. Szaffie avait déjà remarqué le caractère de Paul; cette nature primitive, franche et passionnée, contrastait tellement avec les organisations batardes et flétries qu'il avait rencontrées jusqu'alors, que l'envie lui vint de creuser ce cœur si neuf et si candide.

Où, Szaffie, poussé par une infernale méchanceté, voulait dessécher — d'autres diraient éclairer — cette jeune âme, parce que la sienne était desséchée; arracher ce pauvre enfant à ses illusions si poétiques, à travers lesquelles il ne voyait dans le monde que des sentiments purs, des affections douces. Parce que lui, Szaffie, n'y voyait plus que haine, vices et crimes.

Car, ainsi qu'on l'a dit ailleurs, il s'attachait à tuer l'âme et non le corps. Il appelait cela faire *voir vrai!*

Et tel est le néant de la justice des hommes, qu'ils punissent de mort pour avoir fait au corps une blessure qui se guérit ou qui tue à l'instant, mais qu'ils laissent impunément torturer, déchirer une âme, y filtrer goutte à goutte un poison violent qui la brûle à petit feu, qui la change en une plaie incurable qui saigne jusqu'au tombeau. Assassinez le physique, on vous tue! Assassinez le moral, on vous laisse calme, on vous loue même quelquefois. Et ceci est infâme! infâme... Car au moins, pour un coup de poignard, deux heures d'agonie, et tout est dit. Mais arracher d'un cœur neuf et convaincu sa naïveté et sa conviction, mais c'est un coup de poignard qui dure toute la vie! Mais dire à cet homme qui s'agenouille et s'écrie:

— Mon Dieu, je traîne une vie amère et atroce; ma mère est morte, mes enfants sont morts, ma femme est morte; mais je souffre tout, parce que tu es juste, parce qu'un jour, si j'ai souffert sans me plaindre les épreuves que tu me fais subir, je reverrai la-haut et ma mère, et ma femme, et mes enfants. Aussi, je ne désire pas la mort, mais si tu me l'envoies, je la bénirai!...

Mais lui répondre, à ce malheureux: — Dieu, s'il existe, ne t'entend pas; il s'occupe de la création, et non de la créature. Ta famille est morte? Néant après toi! néant! Cabanis et Bichat l'ont prouvé. Toujours et partout néant! Comprends-tu bien? Ainsi, au lieu d'espérer, oublie. La mort est la fin de tout. Si tu souffres trop, tu as la Seine! Ne te plains donc pas, Sybarite!

Et bien! celui qui aura tué froidement cette âme si pleine de vie et d'espérance, celui qui poussera mathématiquement cet homme au suicide, irréfragable conséquence de la mort morale et de l'extinction de toute croyance, déduite positive qui s'applique à l'homme ou au corps social tout entier... eh bien! celui là sera-t-il moins coupable que l'homme ardent et jaloux qui tue sa maîtresse ou son ennemi? Et c'est sous le poids de ce désenchantement atroce que Szaffie voulait étouffer l'âme de Paul.

Ce combat si impatiemment attendu et qui trahit tant d'espérances, fut son point de départ. Sa raillerie cruelle et puissante trouva dans cet incident une image fidèle des déceptions qui torturent notre existence. Et Paul lui parla de la gloire.

Alors Szaffie lui peignit la position de son père, de Pierre Huet, brave, loyal, couvert de blessures, vieux de victoires et de services, voyant

d'un seul bond un homme stupide et lâche se placer au-dessus de lui... Paul, ne sachant que répondre à des taits, lui dit son glorieux et noble état, qui récompensait bien de l'injustice des hommes. Alors Szaffie lui en montra les privations, la monotonie, le despotisme qui régnait sur les plus douces affections de la nature, qui changeait les relations de père à fils en soumission d'esclave à maître. Et le pauvre enfant, voulant sortir de ce cadre étroit d'individualité où Szaffie le serrait comme dans un étau, avec son enthousiasme de crédulité poétique et touchante, lui parla d'amour, de génie, d'amitié... Alors Szaffie, avec des chiffres d'un positif effrayant, lui répondit:

— La vertu? c'est de l'or ou un tempérament plus ou moins négatif. Le crime? une organisation voulue par la forme du crâne. L'amour? un appareil nerveux. Le génie? un cerveau plus ou moins développé. Et tout cela encore est soumis au bas et ignoble pouvoir de l'ivresse. De sorte que le souffle de Dieu, l'émanation divine, ne peut lutter contre l'influence d'un produit matériel d'une coupe de vin. De sorte que l'amour le plus exalté, l'amitié la plus vive, le génie le plus puissant se fondent et s'effacent sous le souffle glacé de la fièvre.

Et cette hideuse théorie épouvanta l'enfant; car Szaffie colorait son tableau de couleurs si sombres, de faits si cruellement probables, d'une éloquence si acérée et si incisive, que le malheureux Paul fut comme étourdi, comme saisi de vertige.

Pour un moment, il devint comme ce fou dont parle je ne sais plus quel poète, qui, possédé par le démon du savoir, ne voyait plus la peau délicate et rosée de la femme, ses yeux purs et transparents, sa chevelure de soie... non, cette ravissante enveloppe lui échappait... mais de son regard aigu et acéré il découvrait les veines saignantes qui se croisaient sous cette peau, les nerfs qui agitaient ces yeux, les muscles rouges qui faisaient mouvoir ce corps. Horreur! là il ne voyait plus qu'un cadavre animé... Mais il voyait vrai; il voyait le fond des choses, comme on dit. Et Paul aussi commença à voir vrai, à voir le fond des choses, et ainsi à douter. Et le scepticisme est un pas immense vers le désenchantement. Et Paul resta immobile, atterré, fasciné par l'effrayante conversation, par le regard profond de Szaffie. Oui, Paul, au lieu de croire, commençait à douter. Cette raillerie si mordante, si algébrique, devait laisser des traces éternelles dans son esprit vif, impressionnable et intelligent.

Oh! malheur! Malgèze Paul, qui jusqu'alors avait échappé à cette éducation abstraite et positive, dernier degré d'une extrême civilisation qui se consume par ses propres lumières, et qui a dépouillé notre société de ses dernières illusions.

Et ceci est un mal irréparable: car qui retrouvera jamais une croyance perdue? Qui ne donnerait tout le froid et profond savoir du sceptique pour l'émotion du petit enfant qui joint les mains devant le Christ, et lui demande pardon d'une faute ou une vieilleries heureuses pour sa mère? Qui ne donnerait l'implacable raison, la science désespérante du matérialiste, pour la conviction consolante de celui qui croit à un autre monde peuplé de tout ce qui nous fut cher? Qui ne changerait cet amer mépris du monde, cette insensibilité triste et muqueuse qui nous met au-dessus de toute déception, pour ce temps de crédulité naïve où nous nous laissons tromper avec tant de bonheur?

Oh! que l'âme est vide et desséchée, alors! Oh! voir dans tout intérêt, calcul, arrière-pensée... Ne croire à rien, n'aimer rien, être forcément méchant ou malheureux! Que cette vie est atroce! Et penser pourtant que Paul avait fait le premier pas dans cette vie! et que ce premier pas est tout! car je ne sais quelle pente fatale de notre esprit nous fait courir au-devant du malheur avec une désolante frénésie; nous fait oublier en un instant des années de bonheur et d'espérance, pour nous vouer volontairement à un avenir de larmes et de chagrins! Oh! serait-ce donc qu'il y a écrit au fond du cœur de l'homme: — Tu ne peux grandir que de toute la profondeur de ton infortune! Oh! serait-ce donc que l'implacable ambition de quelques-uns irait chercher un aliment jusque dans le désespoir!

Malgèze Paul! car au moins Szaffie, desséché par le savoir, blasé par le plaisir, avait encore sa haine pour vivre! Il avait substitué quelque chose à ce qu'il voulait détruire chez Paul! Parce que Szaffie avait une âme fortement trempée, un de ces caractères absolus, entiers, que Dieu jette sur la terre organisés et complets, pour le bien comme pour le mal extrême. Parce que maintenant l'âme de Szaffie, c'était l'immense cratère d'un volcan; il avait tout englouti: friches, eaux, gazons, verdure et doux ombrages, mais il pouvait au moins vomir la lave brûlante qui bouillait dans ses entrailles.

Mais l'âme de Paul! mon Dieu! l'âme de Paul, ce n'était qu'une frêle et tendre fleur qui, arrachée de sa tige, flétrie, fanée, devait tomber et mourir. Aussi le malheureux enfant sentit son cœur se briser; ses yeux se mouillèrent de larmes cruelles, et il dit à Szaffie:

— Ah! monsieur, monsieur! pourquoi, grand Dieu, m'avez-vous dit cela? Si vous saviez le mal que vous me faites!... Quel affreux système que le vôtre!

Alors Szaffie, avec sa merveilleuse facilité à heurter les émotions, à renverser les idées qu'il avait fait naître, lui répondit que ce système accablant n'était pas le sien, mais celui de quelques hommes assez malheureux pour ne croire à rien. — Quant à moi, ajouta-t-il avec un sou-

rire sardonique, je crois au progrès, à la perfection infinie de l'humanité.

Mais ce dernier système fut accusé si faiblement, fut empreint de teintes si pâles et si froides, et l'autre, au contraire, si vigoureusement coloré, que, sombre, imposant, terrible, il resta de toute son effrayante hauteur dans l'esprit de Paul. Szaffie le laissa seul.

Délivré de l'obsession de cet être infernal, Paul essaya de sortir des ténèbres où son âme était douloureusement plongée : l'enfant évoqua sa tendresse pour son père, son amour pour Alice. Ces doux et tendres souvenirs vinrent bien luire à sa pensée, comme des rayons d'espérance et de consolation ; mais, ainsi qu'un oiseau dont l'aile est brisée, le malheureux faisait de vains efforts pour atteindre à cette plénitude de bonheur, à cette sérénité d'âme qu'il éprouvait naguère.

C'est alors que Paul eut vaguement la conscience de ce que serait sa vie désormais. Effrayé, éperdu, par un instinct sublime, il courut chez son père. Un factionnaire était à la porte de sa chambre. On sait que Pierre avait ordonné à son commandant de le punir de quinze jours d'arrêts forcés pour son acte d'insubordination admirable. Les quinze jours n'étaient pas écoulés.



Le commandant de la Salamandre.

— Je veux parler à mon père, dit l'enfant d'une voix altérée. — Monsieur Paul, le lieutenant a défendu de laisser entrer peronne. C'est la consigne des arrêts forcés et du commandant. — Mais, dit Paul en tremblant de douleur, je vous dis que je veux parler à mon père. — Lieutenant, cria le marin, c'est M. Paul qui veut vous parler. Faut-il le laisser passer? — Monsieur, dit Pierre à son fils en paraissant à la porte avec une expression de mécontentement, monsieur, ne savez-vous pas la consigne? — Père, par pitié!... père... que je te parle... Oh! j'ai à te dire... Enfin... je souffre bien, père...

A cette voix émue, entrecoupée, le bon lieutenant fut sur le point de faiblir. Déjà il levait la main pour ordonner au marin de laisser passer ; mais son inflexible attachement à la discipline le retint.

— C'est impossible, Paul, dit-il ; et si vous souffrez, voyez mon vieil ami Garnier.

Et il eut le courage de fermer sa porte.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit Paul.

Et il tomba, assis sur l'escalier du faux pont, sa tête cachée dans ses mains. Puis comme frappé d'une idée subite :

— Au moins Alice m'entendra peut-être, dit-il. Et il disparut.

CHAPITRE XXXII.

AMOUR.

Belle comme la première femme souriant à cet aimable et dangereux serpent, dont l'emblème était déjà gravé dans son cœur, une fois séduite ; et séduisant de plus en plus à son tour.

BYRON. — *La Fiancée d'Abydos.*

Le commandant faisait sa partie d'échecs avec madame de Blène. Alice était assise rêveuse dans la galerie. Grâce à la forte préoccupation des joueurs, Paul passa presque inaperçu. Il s'approcha d'Alice. Elle fut frappée de sa pâleur et de son émotion.

— Grand Dieu ! monsieur Paul ! qu'avez-vous ? lui dit-elle. — Oh ! mademoiselle Alice ! dit Paul, ayez pitié de moi ! La jeune fille tressaillit. — Ayez pitié de moi ! — C'était presque un aveu. — Expliquez-vous, monsieur Paul, répondit-elle avec intérêt. Expliquez-vous... Qu'avez-vous ? — Oh ! j'ai besoin de bonheur, mademoiselle, j'ai besoin de me rattacher à mon père... à vous... Car je sens qu'une effroyable fatalité m'entraîne et m'emporte... Oh ! prouvez-moi qu'il y a du vrai dans la vie... que tout n'est pas mensonge, haine et désespoir... Oh ! aimez-moi... Par pitié... aimez-moi, ou je meurs !

Ce langage contrastait tellement avec le caractère de Paul, qu'Alice fut émue jusqu'au fond du cœur.

— Mais quelles horribles pensées viennent donc vous accabler, monsieur Paul ? vous, si confiant dans l'avenir, si heureux, si sûr de votre bonheur ? — Oui, oui, je l'étais il y a deux heures, mais maintenant... il a tout changé... C'est lui, lui seul !... mais quelle affreuse puissance a-t-il donc, cet homme ? — Mais, au nom du ciel ! de qui parlez-vous ? demanda Alice. — De Szaffie ! répondit Paul avec un accent de terreur.

Alice frissonna de tout son corps.

— Oui, continua Paul, c'est lui, c'est Szaffie... Cet homme étrange a une éloquence si funeste... Je sentais toutes ses paroles m'arriver là, à mon âme, aiguës, pénétrantes et froides... Les leçons de mon père, les derniers vœux de ma mère, tout s'effaçait de ma pensée... Sa voix s'étendait sur tout comme un voile... Et j'étais là, haletant, éperdu, attiré vers lui... l'écoutant avec terreur et avidité... voulant fuir et ne le pouvant... sentant le poignard arriver à mon cœur, et n'ayant pas le courage de faire un mouvement pour l'éviter... Mais tout ceci est faux ; c'est un rêve, une vision... Non, le bonheur existe... car vous êtes là, mademoiselle... La vertu existe... car j'ai vu mon père... Oh ! oui, il me trompait... N'est-ce pas, qu'il me trompait, quand il me disait qu'il n'y avait pas de bonheur sur la terre?... Il y en aurait tant pour moi si... — Vous m'aimez, car... — Tenez, mademoiselle, je n'ai plus la force de vous le cacher, je vous aime. Oh ! je vous aime ! Que cet aveu ne vous irrite pas... Pardon ! dit le pauvre enfant, oh ! pardon ! cet aveu, je ne vous l'aurais peut-être jamais fait... Mais je souffre tant... Oh ! tenez, prenez cet anneau... c'est celui qui tomba de la main de ma mère quand elle m'embrassa pour la dernière fois... Oh ! prenez-le ! c'est mon trésor... C'est mon bien le plus précieux ; et ne doit-il pas être à vous, si vous m'aimez?... dit-il en le lui offrant avec une timidité charmante. — Alice ! Alice ! dit madame de Blène, viens donc décider entre le commandant et moi. — Paul, mon ami, alors vous viendrez à mon secours, dit le bon marquis.

Ces mots rappelèrent Paul à lui ; Alice prit l'anneau en tremblant, le mit à son doigt, jeta sur Paul un regard enchanteur et entra dans la grand'chambre.

Et la nuit, bercée dans son lit, Alice ne dormait pas. Son cœur battait ; elle éprouvait un sentiment d'angoisse et de douleur inexplicable, et se disait avec effroi : — Quelle infernale influence a-t-il donc ? Avoir d'un mot changé l'âme de Paul ! Cette âme formée par l'amour d'un père, épurée par les vœux d'une mère mourante... Quelle puissance !

CHAPITRE XXXIII.

AMOUR ET HAINE.

Mais c'est dans le malheur que l'amour se révèle.
MAD. É. DE GIRARDIN. — *Il m'aime.*

Oh ! que la nuit est belle sur les flots assoupis de la Méditerranée ! La nuit, alors que le navire insouciant laisse flotter ses grandes voiles

blanches au souffle indécis d'une brise expirante! alors que la mer le balance comme un enfant au berceau! alors que les étoiles brillent sur le fond bleu des vagues comme autant de paillettes d'or tombées du ciel! alors que la lune sillonne au loin ses reflets d'une lumière éblouissante et nacrée!

Et le silence de ces nuits, que je l'aime!... Que j'aime le sourd et mélancolique murmure de la mer qui dort! Que j'aime à entendre l'aspiration éloignée du echalot qui vient joner sur les ondes et lancer de brillants jets d'eau tout blanchissants d'écume! Que j'aime le sillage harmonieux du navire, qui bruit faible et doux comme des feuilles sèches sous les pas légers d'une femme!

Et Ici Alice s'arrêta, rongit, et resta un moment pensive. Puis elle reprit :

— Oui, oui, je l'aime, je le vois bien, en comparant ce que j'éprouve pour les autres à ce que je ressens pour lui. Enfin ce jeune enseigne est beau comme Paul, brave comme lui; mais il n'a rien dans le cœur, mais c'est une âme vulgaire et commune... Aussi, bonheur ou malheur pour lui, peu m'importe. Sa voix m'est indifférente, et j'aime la voix de Paul. Il ne me laisse ni un souvenir ni un regret : au lieu que j'aime à voir Paul, à être près de lui... J'aime sa présence, à lui, tandis que...

Ici Alice s'arrêta de nouveau; car, par une crainte inexplicable, deux fois elle avait fui devant une idée à laquelle elle revenait involontairement.

— Eh bien! après tout, reprit-elle comme surmontant un sentiment de honte envers elle-même, pourquoi donc reculerais-je devant cette pensée? Eh bien! oui... il est un être que je hais; sa vue me fait mal, sa voix m'irrite; je le hais, oh! oui, je le hais!... Et que je voudrais aimer Paul autant que je le hais, *lui!*

Et ses joues étaient brûlantes, et elle respirait à peine.

— Oh! c'est la haine qui change le cœur mieux que l'amour! C'est la haine que j'ai pour *lui* qui m'a changée! Quand je pense... à *lui*, ce ciel me paraît triste et sombre; cette mer, lugubre. Enfin, si moi, moi craintive et timide, si je pense à *lui*, c'est pour le maudire. Et pourtant, que m'a-t-il fait? Je ne sais. Mais ses regards me fatiguent, sa politesse exquise et froide me blesse et me torture. Il est si haut, si fier, *lui*, et Paul est si bon; et puis ses éternels sarcasmes contre les hommes, les femmes; ses plaisanteries amères sur le bonheur et l'amour. Que me fait tout cela, à moi? Et ses regards ont une expression si sévère... Car je le regarde... et c'est malgré moi; c'est en me maudissant *lui* et moi. Et sa figure pâle et triste me suit partout... depuis que je l'ai vu, depuis que je le hais!



L'aveu.

Que j'aime à voir *la Salamandre* s'avancer silencieuse au milieu de ces imposantes harmonies de la mer et des cieux! Que j'aime à voir, sur le couronnement de la corvette, Alice, vêtue de blanc, qui seule, immobile au milieu des ombres transparentes de la nuit, laisse errer au loin son humide regard!

La journée de la veille lui paraissait un songe. Et elle y rêvait.

— Paul m'aime! pensait-elle. Il m'aime, il me l'a avoué. Et cet aveu, qui doit toujours irriter, m'a-t-on dit, ne m'a laissé qu'une impression douce et calme. — Aimer! n'est-ce donc que cela? — Est-ce que je l'aime, lui? Oh! oui! je le crois, car sa figure est si douce; il est si bon, si brave, si noble; il aime tant son père! Il se souvient tant de sa mère! Quand il m'en parle, sa voix est si touchante, si pénétrée!... Et me parler de mère, à moi, c'est remuer tout ce que j'ai de tristesse et de mélancolie dans l'âme. Et puis cet anneau, c'était à sa mère. Il me l'a donné, parce qu'il m'aime et que je l'aime; — car enfin je l'aime, — oui. Et je pensais pourtant que ce mot bouleversait tout notre être. Je croyais que ce mot changeait notre vie, nos sens, changeait tout, tout, jusqu'à notre langage; tout, jusqu'à l'air que nous respirions, jusqu'à la nature que nous voyions. Et pourtant je ne sens en moi aucun changement : je vis, je respire comme avant; c'est le même ciel, ce sont les mêmes eaux. C'est toujours moi, je me touche, c'est toujours moi... Alice. — Et je l'aime! — oui, car pour lui je n'ai que des vœux de bonheur. Si je pense à son avenir, c'est pour prier Dieu de le lui rendre calme et prospère... Et hier, combien je souffrais de le voir chagrin! de voir ce pauvre enfant, si pur et si heureux, souffrant et abattu par l'influence de...



Le rat passé au grès.

Oui, il était là, appuyé sur cette échelle, quand je suis montée sur le pont pour la première fois. — Il avait l'air sombre et pensif; il m'a saluée profondément, et jamais je n'oublierai l'expression de ses grands yeux, qui se sont arrêtés un instant sur moi... pour ne plus s'y fixer depuis. Jamais je n'oublierai l'expression de ce regard long, arrêté, profond, — que j'ai senti presque physiquement...

Et, je me le rappelle, Paul fut étonné comme moi de ce qu'il y avait

d'étrange et de peu commun dans cet homme. Je dis à Paul combien son abord m'avait frappée. Il avait éprouvé la même impression que moi. Et chaque jour depuis... oh! chaque jour ma haine s'est augmentée. Oh! je donnerais la moitié de mon existence pour quitter ce bâtiment, pour être arrivée, pour ne plus le voir... jamais... ne plus le voir! Mais, mon Dieu! l'oublierai-je?

Et Alice tomba dans une douloureuse rêverie...

— Seriez-vous son frange, mademoiselle? dit une voix douce.

Et Alice frissonna. C'était lui, c'était Szaffie. Pour la première fois, il lui parlait à elle, à elle seule; pour la première fois, sa voix avait un accent d'intérêt pour elle. Elle se sentit mourir; le cœur lui manqua.

CHAPITRE XXXIV.

CRROYEZ-VOUS QUE JE SOIS HEUREUSE?

Pourtant il est parmi vous des créatures célestes.

BYRON. — *Don Juan.*

Mais, hélas! le danger n'a rien qui nous repousse;
La voix qui nous égare est souvent la plus douce.

MAD. E. DE GIRARDIN. — *Magdeleine.*

Il me dit, « Je vous hais » comme il dirait « Je t'aime. »
SEXTES DELAUNAY. — *Peanayota, poëme inédit.*

Alice, ne pouvant surmonter son émotion, s'appuya sur le bastingage de la corvette.

— Mademoiselle, oserais-je vous offrir mon bras? dit Szaffie en s'approchant. — Non, non, monsieur! répondit d'abord Alice avec une expression d'effroi involontaire. Puis elle ajouta : — Mlle Graces, monsieur.

Elle voulait aller rejoindre madame de Blène. Impossible! Alice se sentait clouée là. Szaffie salua respectueusement en entendant le refus, et dit :

— Je vois, mademoiselle, que ma présence est impotente, et que l'éloignement que je vous inspire vous empêche d'accepter de ma part même le plus léger service. Je me retire. Mais, permettez-moi, mademoiselle, d'envoyer quelqu'un auprès de vous, car, ajouta-t-il avec un profond accent d'intérêt, vous paraissez bien souffrir. Et il me serait pénible de vous voir manquer des soins nécessaires, parce que c'est moi qui vous les offre. — Monsieur, je me trouve mieux, beaucoup mieux. Mais je ne sais qui a pu vous autoriser à penser... — A penser... que vous me haïs-siez, Alice? répondit Szaffie. Mais une sympathie rarement déçue, une voix secrète qui nous avertit alors que le sentiment que nous éprouvons nous-mêmes est partagé. Et vous voyez que cet instinct ne m'a pas trompé, Alice.

La jeune fille croyait rêver; Szaffie l'appelait — Alice — tout d'abord, lui adressant la parole avec cet abandon qui n'existe qu'au bout de longues années d'intimité ou après les preuves d'une affection mutuelle. Elle ne sut que répondre. Elle se troubla, sentit son cœur battre et bondir. Mais Szaffie ne parlait plus, qu'elle écoutait encore. Il reprit :

— Enfin j'ai su que vous me haïs-siez, Alice, parce que du jour où je vous ai vue, moi aussi je vous ai haïe.

Alice tressaillit.

— Oui, car vous vîntes me rappeler cruellement des émotions perdues, des croyances écartées à jamais, des songes passés de bonheur et d'amour. Oui, Alice, car vous fûtes l'ange que le damné voit du fond de l'enfer. Aussi chaque jour ma haine s'augmenta de chacune de vos perfections, de chacun de vos charmes. Oui, je vous maudis, parce que je ne puis plus aimer.

Alice palit.

— Il faut un cœur pour aimer, Alice; il faudrait un cœur digne du vôtre, un cœur ardent et jeune, une âme pure où votre âme, si elle s'y régnait, trouvât les mêmes pensées douces et consolantes, comme un oiseau du ciel qui ne quitte son nid que parce qu'il sait retrouver ailleurs le même soleil, les mêmes parfums et les mêmes fleurs! Mais dans mon âme, Alice, ajouta-t-il avec un sourire amer, oh! vous ne trouveriez que haine, mépris et incrédulité. C'est un gouffre effrayant qu'un cœur vide et desséché, Alice... Pauvre ange, vous y tomberiez abîmée dans le néant et le désespoir!

Puis, prenant la main d'Alice, dont les yeux étaient mouillés de pleurs, il continua d'une voix douce et pénétrante :

— Mais je pense avec joie et tristesse qu'il est un avenir de bonheur pour vous. Oui, il existe, Alice, une âme sœur de la vôtre, un cœur qui peut vous rendre ce que vous lui donnerez : un enfant à l'aurore de la vie, comme vous; pur, confiant et sensible comme vous, beau comme vous. Et il vous aime. Et vous, Alice, aimez-le; il faut l'aimer...

Pourtant, Alice, si de nouvelles douleurs pouvaient avoir place dans mon cœur, elles augmenteraient comme mes jours : mais mon cœur est plein.

Car, savez-vous, enfant, ce qu'il y aurait de profonde amertume à se dire : — Le voi à donc enfin, ce bonheur ineffable, le voilà donc réalisé par d'autres que par moi, ce rêve de toute ma vie, ce rêve que je ne puis seulement plus rêver! — Oh! Alice, vous comprendriez ma haine, si vous souffriez ce que je souffre!

Une larme tomba sur la main d'Alice qui, respirant à peine, s'écria involontairement :

— Et qui vous dit, mon Dieu! que je sois heureuse, moi?

Et elle fondit en larmes, car cette scène était au-dessus de ses forces. Aussi, au moment où madame de Blène montait sur le pont, Szaffie n'eut que le temps de lui dire : — Je crois, madame, que mademoiselle votre nièce est indisposée. — Me voilà, me voilà, dit le bon docteur. Mais descendons en bas, car l'air du soir vous aura frappée, mademoiselle!

CHAPITRE XXXV.

LE FIANCÉ.

Le cœur!... un abîme. POPE.

Alice, cachant ses larmes, était descendue dans sa chambre; et, désirant être seule, avait supplié sa tante de s'éloigner, voulant dormir un peu, disait-elle.

— Oh! malheur, malheur à moi! murmurait-elle, malheur à moi! Qu'ai-je entendu? Et je ne suis pas morte... là... à ses pieds! — Il ne peut m'aimer, m'a-t-il dit. Il m'ordonne d'en aimer un autre! — il ne peut m'aimer! — Est-ce donc que mes regards lui ont appris que j'avais de l'amour pour lui? Oh! mon Dieu! quel serait donc mon sort si je l'aimais, lui? Je serais donc humiliée, repoussée, méprisée! Il faudrait donc me traîner à ses pieds et lui crier : Grâce! grâce! Et si je l'aimais, moi, si je l'aimais de toutes les forces de mon âme; si, par une inexplicable influence, cette âme si triste et si souffrante m'attirait à elle; si j'espérais cicatriser ses plaies douloureuses; s'il y avait autant de pitié que d'amour dans mon cœur!

Il ne peut m'aimer! Et si... mais cette pensée me fait rougir, comme si une autre bouche que la mienne la proférait... Et si, par une contradiction fatale, par un affreux caprice de ma destinée, je... je l'aimais peut-être, moi, parce qu'il ne peut pas m'aimer! Mais non, oh! non, mon Dieu! Je suis folle. Mon Dieu, pardonne-moi; l'âme créée à ton image ne peut être faite aussi basse, aussi misérable; non, c'est erreur de mon imagination; je suis malade, j'ai la fièvre, je suis folle, folle, en délire. Car enfin Paul peut bien m'aimer, lui! Paul qu'il m'ordonne d'aimer, c'est une âme candide, bonne, noble. Je l'aimerai, oui, oui, je l'aime déjà ainsi! Paul... Paul! où êtes-vous? je n'aime que vous, Paul!...

Et Alice était dans un état d'exaltation difficile à décrire.

— Alice! Alice! dit une voix basse.

La jeune fille tressaillit; cette voix venait de la fenêtre ouverte. Paul y parut.

— Ciel! Paul! Monsieur Paul! dit-elle en s'y précipitant; comment êtes-vous là? — Oh! mademoiselle, n'est-ce pas ma place de chaque instant quand je suis libre? Que vous soyez ici ou non, n'y viens-je pas? Car pour moi vous êtes toujours là, vous ou votre souvenir. Oh! laissez-moi là, — dit l'enfant à genoux sur le sabord. — M'avez-vous entendue, monsieur Paul? — Il est donc vrai! je ne m'abusais pas; c'était votre voix : vous m'avez appelé!

Et il fut dans la chambre. Alice ne pouvait nier.

— Ecoutez, Paul; vous m'aimez? — Vous avez l'anneau de ma mère, mademoiselle. — J'en suis digne, Paul; car je vous aime, Paul, je vous aime!

L'enfant fut à ses pieds.

— Ecoutez-moi, dit-elle d'une voix émue et précipitée. Quoique la fortune de mon père soit considérable, quoique nous soyons bien jeunes tous deux, je suis sûre d'obtenir son consentement à notre mariage. Il faut que votre père fasse la demande de ma main à ma tante; et elle y consentira. Alors, Paul, vous ne me quitterez pas d'un moment, vous aurez le droit de ne pas me quitter; car nous serons fiancés ici, et vous serez près de moi, toujours, toujours près de moi. Entendez-vous, Paul? le voulez-vous?

Paul était fon, ivre, délirant de joie. Son rêve se réalisait; cette femme adorable qu'il devait aimer au nom des vertus de sa mère, sa croyance, son Dieu, la voilà : c'est Alice, Alice, qui lui disait : Je te préfère, toi, pauvre enfant. Elle l'aimait; elle le lui disait...

Aussi, Paul ne trouva pas un mot à répondre. — A genoux devant elle, les mains jointes et serrées, on eût dit qu'il priait.

Puis un déluge de larmes vint baigner ses joues, et il ne put que dire : Oh ! Alice ! — oh ! ma mère ! tu m'as entendu !

Et Alice était haletante. Par cette démarche inouïe, inattendue, elle croyait échapper à l'amour qu'elle éprouvait pour Szaffie, sans pouvoir se rendre compte de sa violence. Cet aveu élevait entre elle et lui une barrière qu'elle n'oserait désormais franchir. Fiancée, vouée à Paul de sa propre volonté à elle, — il y aurait crime, inlamie à le tromper, pensait-elle, et je suis incapable de tomber jusque-là.

— Comment, Alice ! vous m'aimez ! — Oui, je vous aime, je n'aime que vous, Paul, que vous !... Et vous m'aimez, vous ? Oh ! dites-le, ce mot ; répétez-le, que je l'entende... Oh ! vous pouvez m'aimer, n'est-ce pas ? Ce mot me fait tant de bien ! Dites-moi aussi que je vous aime ; que c'est de mon gré que je vous l'ai dit ; et que, si je vous avais menti, je serais infâme : entendez-vous bien, Paul ? infâme... infâme ! — Je ne vous comprends pas, Alice. — Non, non : je vous aime ! N'êtes-vous pas l'époux de mon choix ? votre mère et la mienne sont là-haut qui béniront notre union... Mon Paul, mon bon Paul !

Mais Paul, entendant marcher dans la galerie, baisa la main d'Alice, et disparut par le sabord.

— Au moins, dit la jeune fille, cette affreuse pensée ne m'obsédait plus, me voilà plus tranquille : je l'oublierai. — Oh ! ma tante, que je souffre ! dit Alice à madame de Blène, qui entra dans sa chambre.

CHAPITRE XXXVI.

LE RAT PASSÉ AU GRÈS.

La vie est un voyage :
Tâchons de l'embellir.
Poésies de l'Empire.

Il s'était écoulé quelques jours depuis qu'Alice avait avoué à Paul qu'elle l'aimait. Seulement elle le pria de ne pas encore parler de la demande à son père. Mais Paul ne la quittait pas selon son désir. Sans cesse auprès d'elle, heureux, ravi, il avait tout à fait oublié la conversation de Szaffie : et la joie qui inondait son âme avait effacé les pensées cruelles et sombres qui l'avaient un instant agité.

Szaffie, lui, parut fort rarement sur le pont et même chez le commandant. Il se renferma dans sa chambre, prétextant une indisposition légère : ce qui combla d'abord les vœux du bon docteur, qui n'attendait, on le sait, qu'après cela, pour *commettre* Szaffie. Mais l'espoir du vieux Garnier fut déçu, et Szaffie refusa ses soins. Seulement une fois, Szaffie s'était approché d'Alice pour lui dire : — Alice, vous êtes heureuse, je le vois ; vous l'aimez... Ne vous l'avais-je pas conseillé ! Et c'est là le bonheur, n'est-ce pas ? Et il s'éloigna. Alice ne répondit rien, mais elle palpitait extrêmement.

— Il me l'a conseillé ! pensait-elle. Ne croit-il pas que c'est parce qu'il me l'a dit, que j'aime Paul ? Je l'aime, parce qu'il est bon, brave et loyal... Je l'aime, parce que cet amour fait mon bonheur.

Puis, après quelques minutes de silence, joignant ses mains avec force : — Oh ! mourir ! mourir ! dit-elle en regardant le ciel.

Et pour la première fois, peut-être, les attentions de Paul lui parurent pesantes ; sa présence la gêna. Elle aussi prétextait une indisposition pour rester dans sa chambre.

— Et vous avez tort, dit le vieux docteur ; car, voyez-vous, c'est aujourd'hui dimanche. Nous avons bal ce soir, et ça vous aurait amusée, car nos marins dansent entre eux. C'est bien naturel, un jour consacré au plaisir.

Cecl ne déclina pas Alice, qui descendit chez elle. Et au fait, comme avait dit le docteur, ce jour était consacré au plaisir. Et une des preuves convaincantes de cette liesse était des cris perçants qui retentissaient à l'avant de la corvette.

— Grâce ! grâce ! disait une petite voix faible, tout en recoupee de larmes. — Passez-le au grès, le vilain rat ! passez-le au grès ! répétait-on en chœur. — Oh ! vous me faites du mal ! continua la petite voix. — Pourquoi donc, scélérat, n'es-tu pas venu laver ton groin avec les autres mousses ? Tu rongerais quelque chose dans la cale, hein ? — Mais, mon Dieu ! sitôt que maître Buyk me l'a permis, j'y suis allé. — C'est pas vrai ! Au grès, au grès, le rat ! — Oui, oui, au grès, le rat, au grès ! répétaient en chœur une dizaine de voix au-dessus desquelles les cris aigus des mousses perçaient affreusement. — Mon Dieu ! mon Dieu ! que vous a-je donc fait, pour me faire tant de mal ? cria Misère. — Tu nous as fait que tu nous embêtes, et qu'on a bien le droit de s'amuser un peu, et que nous voulons voir de quelle couleur devient la peau d'un rat quand on la frotte avec du grès.

Cette plaisanterie fit rire aux larmes l'auditoire, qui couvrit de bravos et de cris la voix du malheureux enfant. Misère se débattait au milieu d'une foule de matelots et de mousses. On l'avait deshabillé en entier, sauf son pantalon, et on s'appretait à lui froter le corps avec du sable et de l'étaupe (.). Enfin deux vigoureux matelots le saisirent, et tièrent immobiles ses pauvres membres si chétifs et si grêles, puis on l'étendit sur un mat de rechange.

— Tenez, tenez ! Parisien, dit le pauvre petit misérable à l'un de ses bourreaux et tremblant de frayeur, Parisien, ne me faites pas de mal, et je vous donnerai mon pain et mon vin. Je n'ai que ça, mon Dieu ! je n'ai que ça à moi ; mais je vous le donnerai, si on ne me le prend pas. — Je crois bien, vilain rat ; tu irais grignoter un biscuit dans les soutes.

Ici, nouveaux rire fous.

Et on jeta sur Misère une couche de sable fin et blanc.

— Oh ! vous m'en jetez plein les yeux. Vous m'avez aveuglé. Grâce ! grâce ! Que vous a-je fait ? dites-le moi ! Que vous ai-je donc fait ? mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! cria l'enfant d'une voix déchirante et colere. — Frottez, frottez, maintenant, il va devenir rouge ; parce que, voyez-vous, le rat marin, c'est comme le homard : ça devient rouge à la cuisson, et ça va lui cuire, allez ! dit le Parisien.

Nouveaux rires. Et l'on commença de froter tout le corps de Misère avec de l'étaupe imbibée d'eau de mer ; mais cette eau acre et mordante, se mêlant à ce sable fin et tranchant, causait au malheureux une atroce douleur : car cette boue corrosive entraînait dans les écorchures qu'il faisait ça et là.

— Voulez-vous me laisser ! voulez-vous me laisser ! hurla l'enfant. — Ah ! il est encore fameux, le moussaillon ! Quand tu seras lavé, rat... — Dieu ! Dieu ! que je souffre ! Oh ! Parisien, je vous en prie, Parisien, laissez-moi, laissez-moi ! je ferai tout ce que vous me direz de faire. Tenez ! j'en mangerai, du grès, si vous voulez, Parisien ; j'en mangerai, dites ? voulez-vous ? Mais pas ça, oh ! pas ça !... Par pitié !... Oh ! grâce !... Tenez ! mais voyez donc... ma poitrine est au vif !

Le frottement continua ; que dis-je ? il redoubla !

— Vous ne voulez donc pas me laisser ! Mon Dieu ! si ma mère était là ! si ma mère n'était pas morte ! dit l'enfant.

Et sa figure prit une singulière expression. La douleur devint aiguë et nerveuse.

— Ah ! ma mère ! ma mère ! on me torture... Viens me défendre, ma mère.

Et le malheureux perdait la raison. La souffrance était au-dessus des forces de cet être si débile et si frêle.

— Ah ça, est-il bête, ce vilain rat ! Est-ce qu'il est fou ? Il n'y a pas de *rote* ici : entends-tu, sauvage ? — Ah ! la voilà, ma mère, la voilà qui vient ! Faites-moi souffrir... Oh ! bien, bien ! vous me déchirez tout le corps ; mais ma mère vient, et vous allez voir !

Et il riait, le misérable.

— Il est fou !... Regarde donc ses yeux, Parisien, dit un matelot ; on dirait du feu !

Misère était tombé, en effet, dans un de ces accès de démence qui suivaient toujours le mauvais traitement dont on l'accablait. Ses yeux brillèrent, s'agrandirent d'une manière effroyable, devinrent fixes, et un sourire pareil à un sourire sardonique du monarque retrouva ses lèvres ballardées. Les matelots le tenaient toujours, mais ils ne frottaient plus.

Misère continua :

— Ma mère, c'est moi ; entends-tu, c'est ton petit Georges, qu'ils appellent Misère... je sais bien pourquoi... et qu'ils battent toute la journée. Tu viens, n'est-ce pas ? Tu m'apportes des habits, car j'ai froid ; du pain, car ils me prennent le mien, et j'ai faim... bis ? tu me réchaufferas dans ton lit, auprès de la grande cheminée ? dis, ma mère, n'est-ce pas ? Et puis le matin, tu me donneras du gâteau de blé noir, que tu faisais pour ton petit Georges ? Et puis, le dimanche, tu me feras prier le bon Dieu et baiser l'enfant Jésus, dis ? car ici j'ai oublié de prier. Mais non, non, tu ne peux pas venir : tu es morte, toi... comme mon père, qui est mort... Il n'y a que votre petit Georges qui ne soit pas mort. Mais on le tue un peu tous les jours, entends-tu, ma mère ? Ils m'envoient à toi, à toi !

Et Misère ferma les yeux. Les matelots se regardèrent. Leur conduite n'était pas dictée par une atrocité froide, c'était gaieté brutale. Ils jouaient avec ce malheureux comme un enfant joue avec un pauvre oiseau qu'il martyrise. Ceux qui tenaient Misère avaient les larmes aux yeux : ils le lâchèrent et l'assirent sur la drôme. Ce mouvement rappela l'enfant à lui, sans le rendre à la raison. Il se releva d'un bond ; et, tournant comme un bateau avec une étonnante rapidité, il se mit à crier d'une petite voix aiguë :

— Le rat... le rat... a de bonnes dents... Il a rongé, rongé la noix, rongé... rongé.

Et il faisait claquer ses dents les unes contre les autres avec une in-

(1) Opération fort souvent répétée à bord, et particulièrement à l'égard des novices bretons.

crovable vivacité. Puis, toujours tournant, il arriva au panneau de l'avant, se jeta au bout d'une corde et disparut. Quelques minutes encore, on entendit ces mots, pendant que Misère disparaissait dans les profondeurs de la cale :

— Rougée, rougée, la noix... Rougée, car le rat a de bonnes dents, rougée...

Puis la voix s'éteignit. C'est que Misère était arrivé au fond de la cale.

Quoique le malheureux fût dans un état de démence complète, pourtant une idée fixe, une idée de vengeance le dominait ; et, pour l'exécution de cette idée seulement, il paraissait avoir conservé toute sa raison. Or Misère se glissa dans une soute ; et, s'approchant d'un tonneau qu'il déplaça, il s'accroupit près de la muraille de la corvette. Et, au moyen d'une tarière et d'une scie qu'il avait dérobées, il finit d'entamer la coque du navire, et d'y faire une ouverture de quatre pieds de long sur deux de large. Il travaillait à ceci depuis bien longtemps ; c'était ce qu'il appelait *ronger la noix*.

A ce moment, le mince doublage de cuivre qui enveloppait le navire en dehors empêchait seul l'eau d'entrer dans la corvette. Mais au moyen d'un coup de ciseau donné dans la première planche de ce cuivre, les autres pouvaient se détacher immédiatement, et donner entrée aux lames qui devaient faire sombrer *la Salamandre*. Misère prit le ciseau ; mais il s'arrêta. Car il pensa au bal du soir. Il attendit donc.

CHAPITRE XXXVII.

LE BAL.

En avant deux ! TOLBECQ.

Le soir, les matelots un peu ivres, très-gais, très-bruyants, montèrent sur le pont ; puis deux Bretons de Ploërmel embouchèrent le bignoux national, espèce de cornemuse à deux becs, fort peu harmonieuse, mais aigre et criarde. Et, pour le bal, la hiérarchie militaire avait presque entièrement disparu ; le mousse figurait modestement face à face avec le quartier-maître, qui l'avait souvent châtié ; les novices recevaient les soins empreints des gabiers, et maître la Joie lui-même, avec une gravité singulière, lançait des pas de bourrées vis-à-vis de maître Bouquin, qu'il avait choisi pour danseuse, et que, dans un accès de gaieté surprenante, il appelait joyeusement madame *Bouquine*.

Quelques vieux, vieux flambarts qui n'aimaient plus la danse, ou qui ne trouvaient pas les danseuses à leur goût, contemplaient ce spectacle, accroupis sur les bastingages, fumant leur pipe, et pour toute conversation se renvoyaient d'effroyables bouffées de tabac alternativement par la bouche et par le nez. Le bon commandant souriait à ce tableau pastoral, content de la gaieté de ces braves gens, et seulement contrarié d'être agrafé dans son uniforme. — Gageons, Pierre, dit le vieux Garnier au lieutenant, gageons que j'invite le commissaire à danser. — Vous n'êtes pas galant, docteur, dit madame de Blène. — Oh ! madame, je suis trop vieux, et je laisse cet honneur au commandant ou au premier lieutenant. — Oh ! vous voyez, commandant, dit madame de Blène, il faut envier le bonheur de la médiocrité ; car, si le pouvoir a ses charmes, il a aussi ses ennuis. — Madame, répondit le marquis, se rappelant la galanterie du dernier siècle ; madame, en attendant les ennuis je jouis des charmes.

Et il lui prit galamment la main.

— Oh ! quelle folie, commandant ! danser à notre âge !... — Le cœur ne vieillit pas, objecta spirituellement M. de Longetour. — Le cœur, bien, commandant, le cœur... mais il s'agit des jambes. — Oui, mais vous donnez du cœur aux jambes, riposta le marquis avec cette piquante étourderie qui rappelait les beaux jours du maréchal de Mirepoix.

Il n'y avait rien à répondre à cela ; il fallait se rendre... Madame de Blène se rendit.

— Mais vraiment, commandant, je refuse ; ma nièce est souffrante... — Du tout, dit le docteur ; je viens de chez le commandant, j'ai écouté à sa porte, et elle dort... elle dort parfaitement. Ainsi, madame, pas d'excuse... — Commissaire, voulez-vous me faire l'honneur de danser cette contredanse avec moi ? — Allons donc, vous plaisantez, dit le commissaire. — Mais du tout ; il faut bien faire un vis-à-vis au commandant et à madame... et vous êtes fort bien. Oui, commissaire ; il ne vous manque, par exemple, qu'un bolivar et des marabouts. — Mais j'y pense, dit Merval, si on réveillait mademoiselle Alice. — Au fait, dit le bon lieutenant qui cherchait Paul des yeux.

A ce moment le bignoux avait cessé sa musique discordante, les danseurs reprenaient haleine, et il régnait un de ces brusques silences qui surprennent quelquefois les assemblées les plus tumultueuses. Alors on

entendit un éclat de rire grêle, mordant, qui semblait venir du ciel. Puis ces mots tombèrent du haut des mâts :

— Ah... ah... ah... le rat a de bonnes dents ; il a rongé... rongé la noix : la noix est rongée ; gare au trou... Le rat avait de bonnes dents.

L'équipage, l'état-major, tout le monde resta pétrifié, tâchant de découvrir de quel endroit venait cette voix étrange. Puis on entendit comme le bruit d'un poids assez lourd qui tombait à la mer. Le lieutenant courut au couronnement, regarda et s'écria :

— Un homme à la mer... Puis, immédiatement après, avec le plus grand sang-froid : — Aux pompes ! Gréez les pompes !

Il est impossible de décrire l'effet que produisirent ces paroles, répétées de bouche en bouche.

— Aux pompes ! aux pompes ! cria encore le lieutenant en se précipitant vers l'avant. — Voulez-vous donc couler sans avoir essayé d'échapper à la mort ?

A peine ces mots étaient-ils prononcés, que le calier, maître Buyk, parut sur le pont.

— Il y a, cria-t-il, quatre pieds de bordage en dérive, et la cale s'emplît ! — Aux pompes... tout le monde aux pompes ! répéta le lieutenant. Les embarcations à la mer, et peine de mort pour le premier qui abandonnera le navire avant son tour.

Cette voix comme et le sifflet de maître la Joie mirent autant d'ordre qu'on en pouvait espérer ; les pompes furent mises en jeu, et on s'occupa de mettre les embarcations à la mer. A ce moment, Paul allait quitter le pont ; son père l'aperçut.

— A votre poste, monsieur... A l'avant ! lui dit-il. — Mais, mon père ! Alice... — Monsieur ! m'entendez-vous ? répéta Pierre d'une voix tonnante.

Paul ne put répondre un mot ; et, entraîné par cette habitude d'obéissance passive, il courut à son poste. Il rencontra la tante d'Alice, madame de Blène, qui faisait tous ses efforts pour rompre la couche épaisse des matelots qui lui barraient le passage. Ces braves se pendaient aux cordes des pompes.

— Vous ne pouvez passer, madame, lui dit-il. — Mais au nom du ciel ! ma nièce... Alice... — Elle est en sûreté, madame ! Si la corvette coule, ou sauvera d'abord les femmes. — Mais, mon Dieu ! mon Dieu ! je veux la voir, je veux passer. — C'est impossible, madame : vous arrêteriez le service, et le peu de chance de salut que nous avons dépend des pompes. — Allons, allons, mes garçons, courage, dit Paul en donnant l'exemple d'une prodigieuse activité.

Le lieutenant, son porte-voix à la main, était calme au milieu de cet affreux danger ; de minute en minute il se penchait pour voir les progrès de l'eau qui gagnait déjà la batterie, et de temps à autre donnait les ordres nécessaires pour éviter la confusion. Et cet admirable équipage avait été si bien habité par lui à une exacte et sévère discipline, que cette manœuvre, d'où dépendait la vie de tous, était faite avec autant de silence, de sang-froid que s'il se fût agi d'un simple exercice. Le lieutenant, absorbé par une surveillance de toutes les secondes, n'avait pu s'occuper du commandant, qui perdait la tête et était complètement démoralisé. Pierre chercha des yeux l'ex-débitant. On venait alors de mettre la yole à la mer. Le marquis, s'en étant aperçu, enjambait déjà le plat-bord pour s'y jeter, lorsque Pierre l'arrêta par un pan de son habit.

— Où allez-vous donc, monsieur ? lui dit-il. — Parbleu ! je me sauve, vous le voyez bien. Lâchez-moi donc, nous coulons. — Misérable ! murmura le lieutenant en le ramenant de force sur le pont. — Je suis votre commandant, et je vous ordonne de me laisser, reprit l'autre en se débattant. — Mais tu ne sais donc pas, malheureux, que le premier homme qui abandonne le bord avant les femmes et les mousses, est puni de mort ? Tu ne sais donc pas que le commandant est le dernier, entends-tu, le dernier qui doit quitter son bâtiment ? — Mais je ne veux pas mourir, moi ! Eh bien ! oui, j'ai peur, là ! je suis indigne de commander ; je donne ma démission. Laissez-moi me sauver ! répondit le marquis.

Et l'ex-débitant tâchant d'échapper aux mains de Pierre, qui tremblait que l'équipage ne s'aperçût de ce débat.

— Sauve qui peut ! sauve qui peut ! cria enfin le marquis en délire à un moment où la corvette s'inclina et parut s'abîmer. — Tais-toi ! dit Pierre en mettant violemment la main sur la bouche du marquis : tais-toi, infâme ! Ce cri de lâcheté est toujours puni de mort ! Il va l'être, car je t'ai promis que tu ne déshonorerais pas tes épaulettes !

Et Pierre, exaspéré, furieux, tira son poignard pour en frapper le commandant. Heureusement la lame glissa et ne fit qu'effleurer le bras du vieillard.

— Lieutenant, eh bien ! lieutenant ! dit la Joie en se précipitant sur Pierre. — Le misérable veut m'assassiner ! cria le marquis pâle et tremblant.

Pierre revint à lui, et continua, avec un accent de colère simulée :

— Pourquoi, aussi commandant, ne voulez-vous pas sauver mon fils, et lui donner l'ordre de s'embarquer dans la yole ?

Par cet admirable mensonge, par cet interprétation naturelle donnée

à sa conduite, Pierre sauvait l'honneur de son commandant, mais il se perdait.

— Mais vous savez, lieutenant, que les officiers s'embarquent toujours les derniers, et M. Paul est officier, dit la Joie en tenant toujours Pierre par le milieu du corps. — Retirez-vous, maître, dit Pierre à la Joie en paraissant se remettre; mon amour pour mon fils m'a emporté. Je suis coupable, commandant, je me résigne à mon sort. Voici mon poignard.

Le marquis, stupéfait, prit machinalement le poignard. A ce moment, maître Bouquin accourut tout essouffé.

— Commandant, c'est tout au plus si les pompes franchissent, lui dit-il.

Maître Buyk, après s'être affalé le long du bord, tâcha de clouer une plaque de plomb sur la voie d'eau.

— Voici les ordres du commandant, reprit froidement Pierre : que les pompes ne s'arrêtent pas. M. Merval, faites brasser le grand hunier sur le mât; nous allons mettre en panne pour nous reconnaître un peu. Faites continuer les préparatifs que l'on a commencés pour mettre la chaloupe à la mer, monsieur Bidaud, et allez à la cale voir ce que l'on gagne d'eau. Maître Bouquin, que l'ordre règne dans la batterie; faites veiller des hommes aux palans. Si la circonstance l'exigeait, nous nous allégerions de notre artillerie, et vous, maître Galfat, entendez-vous avec le maître charpentier pour remédier au plus tôt à cette avarie.

Et ces détails, arrêtés, minutieux, ces ordres précis et exacts, étaient donnés de sa voix ordinaire sans la plus légère émotion. Mais le danger paraissait toujours imminent.

CHAPITRE XXXVIII.

NAUFRAGE.

Une occasion, mon cher Tom.

BYRON. — *Mémoires.*

Non, le feu du ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embraser.

ROUSSEAU. — *Julie.*

Après avoir longtemps pleuré, charmée, obsédée par le souvenir de Szaffie qu'elle ne pouvait fuir, maudissant l'amour profond qu'elle ressentait pour lui; ayant vingt fois invoqué la mort, Alice s'était endormie, abattue, brisée par la douleur.

Eveillée par le tumulte qui régnait sur le pont, elle entendit ces mots affreux : — La corvette périt... nous coulons.

— Mon Dieu! qu'est-ce que cela? s'écria-t-elle en se levant à demi.

La porte de sa chambre s'ouvrit.

— Au nom du ciel! ma tante!

C'était Szaffie.

Il ferma la porte, puis :

— Nous sommes perdus, Alice; avant dix minutes, la corvette sera engloutie. — Que dites-vous? — Une voie d'eau vient de se déclarer; nous périssons!

En effet, le sabord, qui ordinairement s'élevait à deux pieds hors de l'eau, était descendu d'un pied et s'abaissait encore.

— C'est vrai, nous allons mourir! dit Alice pensive.

Et ses joues devinrent pourpres, et un éclair brilla dans ses yeux humides de leurs dernières larmes.

— Mourir! dit-elle encore, le ciel m'a donc entendue.

Et son visage rayonna. Szaffie, s'approchant d'elle, prit ses mains brûlantes dans les siennes.

— Et c'est parce que nous allons mourir, Alice, que je suis venu mourir près de toi. Et je donnerais ma vie pour cette mort... dût ma vie recommencer longue et prospère.

A ce moment, un effroyable cri d'angoisse retentit sur le pont, et le sabord s'abaissa jusqu'au niveau de la mer.

— Entends-tu, Alice? dit-il en la serrant contre lui avec passion. — Oh! j'entends bien, Szaffie. Je vais donc mourir, enfin, et avec vous! — Oui, avec moi.

Et sa bouche s'attacha sur la bouche d'Alice. A cette impression profonde, électrique, à ce baiser mordant, la tête d'Alice se perdit. Le feu lui resta aux lèvres, tout son être se concentra sous cette caresse ardente, et elle tomba anéantie dans les bras de Szaffie.

— Oh! bénie soit la mort qui vient! murmurait-elle; si elle me donne e temps et la force de t'avouer que je t'aime, Szaffie, que je t'aime, toi

qui ne peux plus aimer; mais au bord de la tombe on peut faire cet aveu sans être infame, n'est-ce pas? — Oh! Alice! — et il la couvrait de baisers délirants. — L'amour, le bonheur, nous aura tués avant la mort qui vient... Oui; mais, avant de mourir, crois-tu que j'aie le temps de te faire oublier une de tes douleurs, d'effacer un de tes chagrins, à toi que j'adore et que je croyais haïr? Te haïr! toi, mon démon et mon ange! toi, mes larmes et ma joie, toi! Oh! dis que tu ne souffres plus, dis que tu me pardonnes ma haine. Car ma haine, reprit-elle avec exaltation, ma haine, mais je la comprends maintenant, mais c'était de l'amour brûlant et comprimé; mon âme, mon Szaffie, c'était de l'amour, entends-tu bien? de l'amour! — Et moi aussi, Alice, mon Alice, ma haine c'était de l'amour, c'était la rage de ne pouvoir dévorer de baisers tes yeux, ta bouche, tes cheveux, toi, toi, tout toi, Alice!

Et Alice, frémissante, enivrée, se tordait sous les caresses passionnées de Szaffie.

— Oh! Szaffie, soupirait-elle d'une voix éteinte, tu l'as dit : ces ardentes voluptés m'auront tuée avant les flots, merci au ciel. — Oui, Alice, merci au ciel ou à l'enfer. — Le ciel et l'enfer, c'est toi, Szaffie; car tu m'enivres et tu ne m'aimes pas, mon amour!... Mais que m'importe? je t'aime, moi, je meurs avec toi : oh! mais j'aurais voulu mourir pour toi. Veux-tu que je me perde à jamais pour toi, dis? Veux-tu que je blasphème Dieu à ce moment terrible! Veux-tu que pour toi je me damne pour l'éternité? Croiras-tu que je t'aime, après cela? dit Alice les dents serrées. — Oui, dit Szaffie en se dressant avec une effroyable expression d'ironie, oui, blasphème, blasphème!

A ce moment une nappe d'eau déferla dans la chambre par le sabord.

— Oh! Szaffie! s'écria Alice épouvantée. Et elle l'étreignit violemment de ses deux bras, colla sa bouche à la sienne, tomba dans un spasme nerveux, et s'évanouit.

Szaffie l'emporta rapidement dans la batterie; puis s'arrêtant :

— J'espère, malgré tout, qu'il n'y a aucun danger pour nous; du moins le lieutenant m'avait bien assuré qu'il n'en existait plus quand je suis descendu chez elle.

Puis la regardant avec un sourire :

— Encore une qui à son réveil ne croira plus à l'amour; — verra vrai. — Que de chagrins je lui épargne! Désabusée si jeune!... Quel avenir de coquetterie, si elle comprend sa position! Mais où trouver madame de Blenc pour lui remettre ce précieux fardeau?

CHAPITRE XXXIX.

LE JOURNAL.

Sancta simplicitas! Il n'est pas question de cela. Témoignez, sans en plus savoir. — *Goethe. — Faust.*

Si le nez de Cléopâtre eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé.

PASCAL. — *Pensées.*

En effet, quand Szaffie descendit chez Alice, les pompes commençaient à franchir; on avait réussi à fermer les fenêtres de l'arrière, et l'on avait fait incliner la corvette sur le flanc opposé à la partie atteinte, afin de remédier à l'avarie. Au bout d'une heure, le calme étant rétabli à bord, la Salamandre en bonne route, Pierre donna ses dernières instructions à Merval, et descendit chez le marquis.

A sa vue, le commandant eut un cruel serrement de cœur.

— Monsieur, lui dit Pierre, pardonnez-moi, car j'ai été sur le point de commettre un crime; mais vous l'avez voulu...

Le bon Longetour, se levant, répondit :

— Vous auriez dû respecter mes cheveux gris, lieutenant, seulement mes cheveux gris; car je sens bien que, comme commandant, je ne mérite que votre mépris; que vous faites tout ce que vous pouvez pour excuser mes bévues aux yeux de l'équipage. Je sais que, grâce à vous, je passe même pour entendre quelque chose à mon affaire; qu'au moment même où ma lâcheté vous révoltait, vous vous êtes sacrifié pour moi : je sais tout cela, mon ami; aussi je dois excuser un moment de vivacité... Donnez-moi donc votre main; allons, et n'en parlons plus. — En vérité, monsieur, dit Pierre en lui serrant la main, je n'ai pas le courage de vous en vouloir; et, pourtant, savez-vous ce dont vous serez cause? — Non, mon ami; du tout, du tout. — Grâce à vous, monsieur, mon enfant, mon pauvre Paul, sera bientôt orphelin. — Grand Dieu! expliquez-vous. — Voulez-vous lire ceci? dit Pierre en présentant au marquis un livret de marin.

Le commandant prit et commença :

« Tout officier qui, dans un combat ou dans un naufrage, refusera d'exécuter un ordre du commandant;

« Tout officier qui portera l'épée ou la main sur son supérieur pendant le service, sera... »

Le commandant ne put achever, pâlit, et fut obligé de s'appuyer sur le dos de son siège. Pierre reprit le livret et continua sans émotion :

« Cet officier sera puni de mort. » Et il posa le livret sur la table.

Le commandant tomba anéanti dans son fauteuil; Pierre croisa ses bras et lui dit :

— Vous voyez, monsieur, la loi est formelle à cet égard. Or, j'ai porté mon poignard sur vous; tranchons le mot, j'ai voulu vous assassiner, vous, commandant du navire, en plein pont, à la vue de tout l'équipage, dans un de ces moments où il faut que la discipline la plus sévère, la plus absolue, règne à bord. Je vous le répète, la loi est formelle : Peine de mort ! — Mais c'est impossible; mais, excepté la Joie, personne ne vous a peut-être vu... mais d'ailleurs je ne porterai pas plainte. Ainsi... — Tout s'est passé devant nos matelots; et vous ne porteriez pas plainte, que le bruit public m'accuserait, que moi-même, monsieur, je me constituerais prisonnier. — Et moi, monsieur, je dirais hautement au conseil : Tout ceci est arrivé parce que je me suis conduit comme un lâche, parce que j'ai voulu abandonner mon bord, et mon lieutenant s'y est opposé; c'est donc moi qui mérite la mort. Car enfin je n'ai pas l'habitude du feu ni de l'eau, c'est vrai, s'écria le digne marquis en se levant; j'ai peur d'un naufrage ou d'un boulet, c'est encore vrai, mais il ne sera pas dit que j'aurai été assez misérable pour laisser fusiller un brave militaire, un père de famille, un loyal marin comme vous, Pierre.

Et, pour pénération, l'excellent homme se jeta tout en larmes dans les bras du lieutenant, qui, tout ému, lui répondit :

— Remettez-vous, commandant. Vous êtes bon, sensible, vous avez des qualités que je respecte; dans toutes les positions du monde, excepté dans celle de capitaine de frégate, vous seriez très-bien, très-honorablement placé. Enfin, c'est un malheur, la faute est faite; il n'y a aucun remède. Mais je vous jure, sur Dieu et l'honneur, que je n'aurai pas dans le cœur le moindre sentiment de haine contre vous à mon dernier moment. — Mon Dieu! mon Dieu! disait le bon commandant en pleurant à chaudes larmes; malheur, malheur à moi!... Encore une fois, Pierre, reprit le marquis en essayant ses pleurs, ce ne sera pas, ça ne peut pas être.

Pour toute réponse, Pierre prit le journal du commandant, et écrivit ce qui suit :

« Aujourd'hui, le nommé Huet (Pierre), âgé de quarante-deux ans, né à Quimperle, chevalier de la Légion d'honneur, lieutenant de vaisseau, embarqué comme second à bord de la corvette de S. M. *la Salamandre*, s'étant oublié jusqu'à porter un coup de poignard à moi, capitaine des vaisseaux du roi, commandant ladite corvette, dans l'exercice de mes fonctions, revêtu de mon uniforme; ce crime ayant été commis parce que je me refusais à donner l'ordre de faire sauver son fils, aspirant à bord; j'ai convoqué pour demain un conseil de guerre extraordinaire, afin de connaître de ce délit, et prendre des mesures convenables; le prévenu étant en cas de récidive, et ayant déjà gravement manqué à la subordination, en interrompant mon commandement en plein pont. Et j'ai ordonné provisoirement que ledit Pierre Huet cessât ses fonctions, et fût retenu prisonnier dans sa chambre jusqu'à nouvelles informations.

« Fait à bord, le, etc.

« Signé : le capitaine de frégate, commandant la corvette de S. M. *la Salamandre*. »

Puis Pierre se leva et dit au commandant :

— Voulez-vous signer ceci? Je l'ai rédigé moi-même, parce que vous n'auriez pas su la forme de cette déclaration. — Jamais, jamais, s'écria le marquis après avoir lu. — Votre résistance est inutile; car, à l'heure qu'il est, dit Pierre, d'après mon ordre, le lieutenant Bidaud consigne la même chose sur le journal de l'état-major, qui fait foi comme le vôtre. — Alors, dit le marquis, je vais écrire au bas... toute la vérité... — Monsieur, s'écria Pierre, devenant rouge de colère, osez-vous donc consigner l'acte de lâcheté la plus inouïe sur un des journaux de la marine française? Savez-vous que ces journaux-là seront peut-être un jour de l'histoire, monsieur? — Vous y consignez bien un mensonge! — Ce mensonge ne me déshonore pas. On pourra lire sur le journal de *la Salamandre* : — Pierre Huet, entraîné par son amour pour son enfant, s'est oublié jusqu'à frapper son commandant; il a été puni, et est mort en brave. — Mais on n'y lira pas : — Un commandant de la marine française est le seul, est le premier qui ait crié « sauve qui peut » à son bord. — Non, non! dût la foudre m'écraser à l'instant, vous n'ajouterez pas un mot, et vous signerez ceci sans tarder. Car enfin, pensez-vous, monsieur, que, depuis une heure, vous parlez supplicé avec un condamné à mort? Et, dit Pierre en se calmant, j'aime mieux un autre sujet de conversation.

Le commandant signa; il sanglotait.

— Bien, dit Pierre. Maintenant j'ai une grâce à vous demander : c'est que mon fils ignore ce qui s'est passé; son âge l'empêche de faire partie du conseil, et je connais l'équipage, mes bons flambards, le pauvre enfant ne saura rien avant notre arrivée à Smyrne, où se trouve la division qui fournira le conseil supérieur destiné à me juger en dernier ressort! Encore un mot, commandant. Depuis cinq ans, je soutiens un vieux

matelot invalide, brave et honnête homme, qui n'a que moi au monde pour s'intéresser à lui. Il se nomme Gratin, et demeure à Brest. Permettez-moi de me remplacer auprès de lui, car, sans cela, il mourrait de faim. Allons! c'est dit? adieu, commandant. Je me rends dans ma chambre; je dirai à Paul que vous m'avez ordonné les arrêts pour une faute de service. M. Bidaud fera la route et le point; il en est, je crois, capable.

Pierre sortit, et le marquis resta plongé dans de douloureuses réflexions.

CHAPITRE XL.

PRESENTIMENTS.

Hélas! vous n'avez aujourd'hui sauvé la vie; vous avez détourné de moi le poignard de l'assassin. Pourquoi avez-vous arrêté le coup? Toute incertitude serait fine, et, pure de tout reproche, je reposerais tranquillement dans le tombeau.

SCHILLER. — *Marie Stuart*.

Hélas! ces larmes! si tu savais que de flots il en sera versé!

BYRON. — *Cain*.

Enfin nous voici encore une fois en route, chère et digne *Salamandre*. Tu as été, il est vrai, un peu retardée par le vouloir de Misère.

Pauvre Misère, dors en paix dans ta sépulture transparente. Ton idée était bonne, mais, enfant, tu t'es trop hâté d'en annoncer l'exécution. Deux minutes de silence, et tes projets réussissaient au gré de tes jeunes désirs. Pourquoi te jeter à la mer, ne pas attendre, ne pas rester à la cime du grand mât? Peu à peu tu aurais vu s'abîmer la corvette, et cette foule qui t'avait battu si souvent! cette foule que toi, faible enfant, tu dominais de la hauteur immense du grand mât et de ta vengeance! Jeunesse, amour, beauté, gloire et génie, tout s'engloutissait sous tes pieds, et toi qu'on méprisait, toi mousse, toi géant, tu contemplais d'en haut cette longue et douloureuse agonie. Et puis le mât, à son tour, s'abaissant, disparaissait peu à peu. Et enfin arrivait le moment où, seul, sur l'immensité de la mer, effleurant son niveau, tu aurais paru marcher sur les flots, à l'instar de saint Jacques, et pu crier miracle. Et dire pourtant que tu as maladroitement sacrifié tous ces avantages au plaisir de lancer, du haut de ton mât, je ne sais quel pitoyable jeu de mots sur une noix rongée par un rat.

Enfin, vogue, vogue, bonne *Salamandre*. Nous approchons de la côte d'Afrique, et la brise se fait.

Qui croirait, à te voir si tranquille, si calme, qu'il y a dans ton sein des passions qui fermentent, des cœurs qui se brisent, des pensées de mort, des cris et des larmes? Mon Dieu! tout cela ne rend ni ta coque moins noire, ni ton gréement moins fin, ni ta voilure moins élégante!

Qu'on s'égorge, qu'on pleure du sang, ton enveloppe, nette et froide, ne trahit rien. Et pourtant, peut-être, ainsi que ces fées des ballades si fraîches, si roses, qui, vêtues d'or et d'azur, forment des danses magiques sur le lac solitaire, effleurant à peine sa surface limpide du bout de leurs pieds blancs et délicats; et qui pourtant, gonflées de rage et de fureur, se changent en larves et en goules hideuses, dès que la lune se lève sanglante derrière les noirs sapins de la forêt... Ainsi peut-être ce monde en miniature qui, il y a peu de jours, se pressait, s'agitait, s'aimait ou se cherchait à ton bord; ces dévouements, ces amitiés, ces amours, tout cela n'attend-il peut-être aussi qu'une lutte sanglante, pour fouler aux pieds, comme dans la ballade, fleurs et parfums, écharpes flottantes et brillants insignes, pour changer en cris de meurtre et de désespoir ces doux mots qu'on se dit si bas, ces protestations qu'on se fait si haut, pour changer en morsures cruelles et acérées ces douces morsures que fait une bouche caressante, et qui laissent, sur une peau satinée, des traces si chères aux amants.

Mais que dis-je, bonne *Salamandre*? Peut-être est-ce, au contraire, un soleil radieux et pur qui se lèvera au lieu de cet astre funèbre de la nuit; un soleil étincelant qui pétillera et scintillera sur les vagues en mille reflets brisés, rompus, ardents, éblouissants; un soleil bienfaisant qui réchauffe de sa lumière dorée la nichée de petits alevons que la mer porte et balance dans leur nid tout tapissé des lichens verts à fleurs roses.

Car, enfin, ainsi que dit Paul à Szaffie, tout n'est pas hiver et ténèbres, il y a un printemps et un soleil aussi, ou mieux des compensations.

Car si Alice est encore en proie à un spasme nerveux et violent qui l'agite depuis que Szaffie l'a emportée mourante dans la batterie pour la confier aux soins empressés de sa tante chérie; si Alice, n'ayant plus sa raison, tressaille et est douloureusement au milieu d'un éffrayant délire; si Paul, respirant à peine, les yeux baignés de larmes, a passé le jour et la nuit entière assis à sa porte, prêtant l'oreille et sentant son cœur se

briser à chaque cri convulsif que poussait la malheureuse jeune fille, qui, selon sa promesse, doit être sa fiancée, à lui l'amant de son choix, car elle doit être sa fiancée, à moins de passer pour infame : elle l'a dit... si Pierre Huet, seul dans sa chambre, sa tête appuyée dans ses mains, songe que dans un mois il sera fusillé comme un criminel, parce que son supérieur s'est conduit comme un lâche; si le pauvre maquis, contemplant avec horreur sa position, se voit, lui bonhomme, sans méchanceté, cause de la mort de son lieutenant, qu'il aime de tout son cœur et qu'il tremble de ne pouvoir sauver... si l'équipage, muet et morne, paraît frappé d'avance du coup qui doit atteindre Pierre, Pierre que les matelots plaignent sans l'excuser, tant est enraciné chez eux, grâce aux efforts constants du lieutenant, le respect dû au chef et l'horreur de l'insubordination; si ces braves gens regardent Paul d'un œil d'intérêt en suspendant la conversation commencée quand il s'approche d'eux, de façon que le pauvre enfant est le seul à bord qui ignore le sort futur de son père; si le bon vieux Garnier, tout en prodiguant les soins les plus paternels à mademoiselle de Blene, se dit : — Ceci n'est pas clair; il y a quelque inamie là-dessous; et Pierre est incapable d'avoir manqué à ce point au commandant... et cependant on l'a vu... Pauvre... pauvre Pierre! qui aurait pensé que tu dusses finir ainsi... fusillé comme un chien! — si le commissaire, l'enseigne Merval et Bidand, quoique sympathisant peu à ces douleurs si généralement senties, ne pouvant échapper à cette tristesse contagieuse répandue à bord depuis les derniers événements, sont aussi taciturnes et moroses, comme pour ne pas contraster avec l'affliction générale; si, enfin, tant de calamités et de lugubres réflexions assombrissent l'intérieur autrefois si gai de la *Salamandre*: par cette loi des compensations, Szaffie est froid et impassible, et promène partout et sur tout son regard d'aigle. Comme dans sa haine profonde il enveloppait le genre humain, tout ce qui, directement ou indirectement, affligeait le genre humain, était pour lui une joie et un sujet d'étude. Et je ne sais par quelle infernale prévision il pressentait d'affreux événements... Le ciel était sombre et couvert; le vent commençait à siffler, la mer à mugir sourdement... et, comme ces tigris qu'une inconcevable faculté guide et attire autour du logis des mourants, Szaffie se promenait sur le pont de la corvette, en y évoquant déjà dans sa pensée de funèbres images. Ses pas semblaient arrêtés et lourds comme ceux de la statue du Commandeur de *don Giovanni*. Il était pâle, et un sourire sardonique errait sur ses lèvres minces et rouges.

— Je n'ai jamais cru aux pressentiments, disait-il; mais qui m'expliquera pourquoi j'ai la conscience d'être à la veille ou au moment de quelque effroyable catastrophe? chose bizarre! j'éprouve une sensation intime, poignante, aiguë, dont je ne puis me rendre compte. Et si j'allais mourir... Mourir! déjà mourir!... Ce serait affreux... Oh! non, non; je me lie à mon étoile. Et puis Satan en pleurerait, comme disent les bonnes gens, ajouta-t-il en riant.

CHAPITRE XLI.

THÉORIE.

Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécutions et de haine que nos bonnes qualités. — La Rochefoucauld. — *Maximes*.

Swift, n'étant ni jeune, ni beau, ni riche, ni même aimable, inspira les deux passions les plus extraordinaires dont on ait ouï parlé, celles de Vanessa et de Stella. — Bross. — *Mémoires*.

La brise soufflait toujours violemment du nord, le ciel était obscur, la mer grosse, et le vent soulevait les longs cheveux bruns de Paul, qui, appuyé sur une des canonades de la batterie, paraissait abîmé dans une contemplation douloureuse. Sa figure, ordinairement rose, calme et souriante, était d'une pâleur mortelle; des larmes séchées luisaient sur ses joues, et ses yeux ardents ne quittaient pas un anneau qu'il tenait à la main.

La tête du pauvre enfant s'égarait; c'était l'anneau de sa mère qu'Alce venait de lui rendre en ajoutant : — Je n'en suis plus digne, Paul, oubliez-moi.

Derrière Paul, le contemplant, immobile, était Szaffie.

Il s'approcha.

— Qu'avez-vous, Paul? vous paraissez accablé.

Paul tres-saillit, cacha son anneau, et répondit : — Je n'ai rien, monsieur. — Votre figure est altérée pourtant. Est-ce parce que le commandant a puni votre père de quelques jours d'arrêts? — Paul, on le sait, ignorait la scène du coup de poignard et ses conséquences. — Mais, reprit Szaffie, c'est une suite de la hiérarchie militaire; le lâche punit le brave, c'est dans l'ordre. Votre père se sacrifie pour ce vieillard imbécile. Car je sais tout, et, pour prix de son sacrifice, il sera peut-être

perdu un jour. Mais tout cela soit la marche naturelle des choses humaines, Paul. — C'est vrai, monsieur; vice, crime, infamie, voilà les seules choses qui ne trompent jamais, qu'on retrouve telles qu'on se les est figurées. — Oh là! Paul! que veut dire ceci? La sagesse vous est venue vite depuis l'autre jour, enfant. — Oh! c'est que maintenant, ajouta Paul avec un rire amer et poignant, c'est que maintenant je suis digne de vous comprendre. Oui, je commence à douter de tout, de moi-même. — Paul, c'est un grand pas. — Oui, à douter de tout, monsieur, à me demander s'il n'est pas impossible qu'un serment fait sur la cendre d'un mort, sur un souvenir sacré, ne soit pas... Mais dites-moi, vous que l'expérience a dû instruire, dites-moi : pour être aimé d'une femme, ce n'est pas assez, n'est-ce pas, que d'être loyal et dévoué, de ne vivre que pour elle, de voir en elle son avenir, sa croyance, son bien? Ce n'est pas assez, n'est-ce pas? Mais par pitié, répondez, répondez! — Écoutez-moi, Paul. Supposez par la pensée un homme d'un génie immense, d'une beauté parfaite, d'une richesse royale, d'une âme sublime. Eh bien! Paul... — Hélas, monsieur! faut-il donc tout cela pour être aimé? — Il faut tout cela, Paul, pour se voir souvent sacrifié à un être dégradé, stupide et difforme. — Oh! monsieur, c'est une cruelle raillerie. — Je ne raille pas, je parle vrai! Paul, il n'est pas donné aux passionnés de l'homme ou de la femme de s'arrêter à un terme, tel complet qu'il soit; l'activité de l'esprit humain ne s'éteindrait pas même dans la possession d'un être idéal. Ainsi, Paul, une femme arrivant à rencontrer une perfection, ne s'en tiendra pas là : par cela même qu'elle n'aura plus rien à chercher au-dessus, elle cherchera au-dessous, et se jettera dans les contrastes. Or, une fois aux contrastes, les plus tranchants sont les meilleurs; c'est l'histoire de la femme de Joconde : — car, sous un vernis de fadeur et de légèreté, il y a la une vérité bien profonde et bien vraie, soit qu'on l'applique au physique ou au moral. Avez-vous lu Joconde, Paul? — Non, monsieur. — Eh bien! Joconde était un prince riche, beau, aimable et spirituel. Il quitte sa femme pour faire un voyage; elle était encore chaude de ses baisers d'adieu qu'il revient à l'improviste, — et la trouve couchée avec un laquais crétin, idiot et difforme. C'est, comme je vous le disais, l'irrésistible besoin des contrastes. C'est encore cet ancien symbole du fruit défendu, appliqué au moral; c'est encore l'amour de l'imprévu, du bizarre, qui leur fait mettre des pagodes et des monstres sur leur cheminée ou dans leur lit. — Oh! c'est horrible! horrible! dit Paul en cachant sa tête dans ses mains. — Et, je vous le répète, ce que je dis de la difformité physique, s'applique bien mieux encore à la difformité morale; mais c'est une recherche. — Pour en revenir à l'homme complet que nous supprimons, figurez-vous, Paul, notre type idéal, notre grand homme, amant passionné d'une femme jeune et belle; mais cette femme aura mille moyens de fouler aux pieds cet homme dont la supériorité l'écrase et la blessera toujours; et elle les emploiera. Car il n'y a chez la femme qu'un sentiment profond et inaltérable, c'est celui de l'amour-propre.

Songez donc, Paul, que d'un baiser elle pourra faire un sot, un crétin, plus grand que lui grand homme; plus grand, Paul, surtout à ses yeux à lui, qui se verra sacrifié, qui verra un cré in jouir du bonheur qu'on lui refuse.

Alors, Paul, voyez les tortures, écoutez les cris, les sanglots de ce grand homme, qui aime avec plus de frénésie encore depuis qu'on le délaisse! Le voilà qui renie sa gloire, son nom célèbre, son génie, sa beauté, sa richesse; le voilà qui se maudit, lui Byron, lui Bonaparte, lui Dante, lui... que sais-je moi? Le voilà qui s'abhorre, le voilà, par l'infériorité caprice de cette femme, amené, lui si grand, à donner avec délices son sang, son âme, s'il le pouvait, pour être stupide pendant une heure, une seconde, toute sa vie! puisque sa maîtresse aime les geus stupides, et qu'elle n'aime plus les grands hommes.

Et vous croyez, Paul, qu'il existe une femme capable de résister à la jouissance de se dire : — Par un caprice frivole, caprice né en lissant mes cheveux ou en chiffonnant une écharpe; moi, moi femme faible, obscure et sans nom, j'ai amené l'homme qui fait l'orgueil, l'éclat et la gloire d'une nation, d'un monde, d'un univers! à maudire ces dons divins, l'envie des hommes, l'admiration des autres femmes; à les maudire et à crier les mains jointes, à genoux, les yeux en larmes : Mon Dieu! non Dieu! fais-moi donc aussi abject que tu m'as fait puissant; et elle m'aimera peut-être! — Non, non, aucune fille d'Ève ne résisterait à cette tentation, Paul! — Mais, au nom du ciel! que faire donc? que croire? — Un vieux vers hindou le dit : *S'attendre à tout, pour ne s'émouvoir de rien*. — Mais c'est le doute, cela : c'est l'incrédulité qui ronge le cœur. — Oui, Paul; tant qu'on a un cœur. Mais après? Mais quand on n'en a plus, de cœur; quand, flétri, desséché, il est mort, insensible et froid, on défie le monde et ses déceptions : car alors ce cœur n'est plus qu'un cadavre que l'on expose aux tortures sociales, — et l'on rit. — Mais c'est infâme! cria Paul comme en délire. Pour être aimé, la vertu, l'honneur, l'amour, la pureté, ne sont donc rien? Il fut donc de la corruption, des vices? — Oui, Paul. Le vice, le vice élégant plaît beaucoup aux femmes. Le vice suffit pour une liaison ordinaire; mais pour une grande, une frénétique passion, une passion chaude et ardente, il faut le crime. Une âme corrompue, insolente et sceptique les intrigue et les amuse; une âme crielle les effraye. Or, chez elles l'amour est prise que tous jours terreur ou curiosité. Lazzini et Richelieu pour le vice, les héros brigands des Calabres et de l'Espagne pour le crime, voilà mes

exemples, Paul. — Ainsi, dit Paul dont le cœur se contractait affreusement, pour être heureux avec elles... — Oh! Paul, vous demandez là beaucoup. Pour être heureux, il faut voir dans la femme un fait; par amour-propre ne posséder qu'une fois, défiant ainsi ce qu'on appelle une trahison; dire après: Merci ou adieu; et changer souvent. — Mais si l'on aime, si l'on aime avec délire, avec passion? — Vous me demandez le moyen d'être heureux, Paul? les vrais bonheurs sont négatifs, sont dans l'insensibilité morale; aussi faut-il dépouiller vite, et user, n'importe sur qui, ce superflu de passion, de délire, comme vous dites. — Mais, au nom du ciel! que reste-t-il donc, alors? — Il reste des sens à satisfaire, tant qu'on a des sens; et quand on n'en a plus, le passe-temps d'analyser de sang-froid ces êtres si inexplicables, en les faisant passer à votre gré, ou au leur, par toutes les émotions, des plus douces aux plus cuisantes; puis, de leur raconter, après, comment votre passion n'a été qu'une étude psychologique; comment de leur âme, que vous rendiez heureuse ou souffrante, vous aviez fait un livre où vous lisiez; et que, tout étant lu, il fallait fermer le livre ou le déchirer.

Paul était dans un état impossible à décrire. Pour la seconde fois, cet homme implacable le tenait sous son infernale obsession. Mais, ce qui faisait entrer plus avant au cœur de Paul l'amertume de ces effrayants paradoxes, c'était le souvenir de la conduite d'Alice et un soupçon vague, un instinct indéfinissable qui lui disait qu'elle si pure, si aimante, devait pourtant servir d'appui, d'exemple à cet atroce système; aussi, éperdu, fasciné, il tenta un dernier effort, avec cette rage froide du joueur qui, avec son dernier louis, met sa vie sur une carte.



Saffie.

— Monsieur! dit-il à voix basse et sourde, sortons des généralités, arrivons à une chose personnelle, à moi. Tenez, monsieur! j'ai jamais une jeune fille, belle, pure et chaste. Oh! je l'aimais avec cette passion, même avec respect: car je l'aimais au nom de ma mère, monsieur! Comprenez-vous bien: au nom des vertus de ma mère?

Un jour que je souffrais, oh! je souffrais beaucoup! j'avais besoin d'épancher ma douleur, de dire à quelqu'un: Pitié pour moi! J'allai chez mon père. Il ne voulut pas me voir. Alors, j'allai chez elle, et, vous le savez peut-être, jamais on ne désire tant d'être aimé que quand on souffre.

Mon aveu s'échappa avec mes larmes, et elle ne me repoussa pas; au contraire, quelques jours après, elle me dit: Paul, je vous aime; Paul, c'est de mon plein gré que je vous dis que je vous aime; Paul, c'est au nom de l'anneau de votre mère que je vous nomme mon fiancé devant Dieu! Aussi, Paul, si je vous trompais, je serais infâme: entendez-vous? Paul, infâme!

Enfin, monsieur, vous jugez de mon délire, de ma joie; je n'osais espérer autant d'elle, moi. Je ne le lui demandais pas. Pourquoi me l'eût-elle dit, si ce n'eût pas été vrai? Elle n'avait aucune raison pour me tromper; n'est-ce pas? Et pourtant, ce matin, oh! ce matin. Et Paul cacha sa tête dans ses mains.



Où allez-vous donc, monsieur? — Parbleu! nous coulons, je me sauve.

— Eh bien! Paul? dit froidement Saffie; ce matin, Alice vous rend votre anneau, et vous dit: Paul, oubliez-moi.

Paul se dressa, comme s'il eût été mordu par un serpent.

— Vous le savez? — Oui. Ne vous ai-je pas dit que le cœur de la femme est ainsi fait? Paul, vous êtes jeune, vous avez une âme noble, confiante, pure et naïve. Vous croyez à tout, vous admirez tout; mais ici il y a un homme qui n'a plus aucune conviction consolante, qui ne croit à rien, qui ne peut aimer rien, qui hait l'humanité tout entière d'une haine implacable.

Et Saffie semblait grandir à mesure qu'il développait ainsi son odieux caractère.

— Et tu as pensé être aimé, enfant dévoué et plein de cœur, quand il y avait près de toi un homme flétri et corrompu? Tu as pensé être aimé, quand une femme avait à choisir entre un ange ou un Satan? — Mon Dieu! mon Dieu! ma tête se creève... Que voulez-vous dire? bégaya Paul; quel est cet homme, ce Satan? — Moi! — Vous?

Et Paul tomba renversé sur une caronade. Puis, se relevant d'un bond, il serra violemment le bras de Saffie, et s'écria:

— Tu mens! ou si c'est vrai, je te tue! — Enfant, dit Saffie en se dégageant de la main de Paul, je t'instruis, je t'éclaire, je joins l'exemple au précepte: et tu veux tuer ton bienfaiteur! c'est mal. Voici quelqu'un, calme-toi; songe à la réputation de mon Alice!

Et Saffie entra chez le commandant.

CHAPITRE XLII.

INCERTITUDE.

— En êtes-vous bien sûr, au moins ? Notre vie en dépend. — Très-sûr. GERTZ. — Faust.

— Oh ! que je t'aime, mon amour ! Quelle femme ne serait pas jalouse de moi ! — Oui. Mais vous avez aimé quelque fat, imagine, — sans parler de votre mari ; — de sorte que j'ai l'honneur de succéder à un sot, et après une lutte peut-être... Mais c'est une dérision que votre amour, ma chère. Et vous avez cru au mien. c'est aussi par trop naïf.

M. S. J. — *Pensées en actions.*

— Commandant ! disait le vieux Bidaut, mon estime m'éloigne de quinze lieues du banc de Térin. — Et la mienne de deux lieues tout au plus, commandant, reprenait Merval. — Et ce diable de lieutenant qui me force de le mettre aux arrêts, et qui n'est pas là ! Il est vraiment d'un égoïsme trop cruel, pensait le marquis. — Et vous, commandant, votre estime où vous met-elle ? — Mon estime ? — Oui, commandant.

Et le marquisse vouait à Satan.

— Mon estime?... Attendez donc... — Voilà votre routier, commandant. Faut-il voir?... — Non ! non ? dit vivement le marquis. Mon estime se rapporte... à celle de M. Bidaut... Oui, oui, elle s'y rapporte parfaitement.

Ma foi, tant pis ! pensa-t-il. C'est le plus vieux : ce doit être le plus savant ; et ça me tire d'embarras. D'ailleurs, donner gain de cause aux jeunes, c'est d'un mauvais effet.

— Ainsi, commandant, vous approuvez ma route ? dit le vieux Bidaut. — Oui, mon cher ami. — Il suffit, commandant, répondit Merval en se retirant.

C'est à ce moment que Szallie entra dans la chambre du commandant.

— Bonjour, commandant. — Bonjour, mon cher passager. — Mademoiselle de Blène va-t-elle mieux ? demanda Szallie en montrant du doigt la porte de la chambre des dames, qui communiquait dans la galerie du commandant. — Mais le docteur dit que l'irritation nerveuse est presque calmée. C'est la peur. Elle est, du reste, bien reconnaissante de ce que vous l'avez sauvée ; car, dans son délire, elle ne faisait que vous appeler. Dame ! c'est que, sans vous, elle courait risque d'être noyée dans sa chambre, ajouta le bon marquis d'un air d'intérêt. Mais un bienfait n'est jamais perdu, comme on dit. — Vous avez bien raison, commandant. Mais j'entends du bruit chez ces dames. — C'est probablement madame de Blène qui amène sa nièce dans la galerie pour lui faire prendre un peu l'air

En effet, Alice, pâle, soufrante, entra appuyée sur le vieux Garmier et sur le bras de sa tante.

— Doucement, doucement, disait le bon docteur. Vous êtes encore si faible, mademoiselle, et...

Alice poussa un cri violent de surprise. Elle venait de voir Szallie.

Madame de Blène la retint heureusement, tourna la tête, et voyant Szallie :

— Mon Dieu ! monsieur, pardon ; mais votre présence a été si sensible à ma pauvre Alice... — Je vais me retirer, madame. — Non, monsieur. Je vous dois tant, elle vous doit tant, pour le secours que vous lui avez porté, votre vue lui sera bien douce : c'est seulement la première émotion qu'elle n'a pu surmonter.

En effet, Alice revint à elle, et son premier regard chercha Szallie, et s'arrêta sur lui avec cette admirable expression de tristesse, de résignation, de bonheur et d'amour, qui révèle un de ces chagrins dont les femmes sont si heureuses. Szallie détourna les yeux, s'approcha d'elle, et s'informa de sa santé avec sa politesse accoutumée, sèche et glaciale. Pas une émotion, pas un de ces regards rapides et profonds qui disent tant de choses ; rien dans la voix, pas une larme dans les yeux ;

rien, que le savoir-vivre d'un homme du monde avec une femme indifférente pour lui.

— Ce n'est plus rien, maintenant, dit le docteur. Mademoiselle est remise ; tout cela était nerveux, et sans danger. Mais permettez-moi, madame, de vous quitter... Mes enfants m'attendent.

Le bon docteur sortit.

— Allons, allons ! tout va bien, dit le marquis. Nous arriverons bientôt à Smyrne sans encombre. En attendant, madame de Blène, si nous faisons notre partie comme toujours ? Ces diables d'événements nous ont interrompus. — Allez, ma tante, répondit Alice, qui vit l'incertitude de madame de Blène ; je me sens très-bien. D'ici je vous vois et je vous entends. Si j'ai besoin de quelque chose, je vous le dirai.

Madame de Blène alla dans la grande chambre, qui n'était séparée de la galerie que par une légère cloison, dans laquelle s'ouvraient deux portes.

Szallie resta seule avec Alice.

— Oh ! Szallie ! dit la jeune fille en cachant sa tête dans ses mains. — Souffrez-vous, mademoiselle ? répondit-il avec son sang-froid de glace. — Vous me le demandez, Szallie ? dit Alice à voix basse. Que me reste-t-il, maintenant ?... le dés-honneur. — Ne trouvez-vous pas, mademoiselle, que, dans le cœur des femmes, l'amour ne tient qu'une place bien secondaire ? D'abord la vertu ; d'abord les convenances ; d'abord les de-

voirs ; d'abord... que sais-je, moi ? Et puis, après tout cela, vient l'amour ; et encore elles l'appellent dés-honneur. En vérité, les femmes emploient ce qu'elles ont de plus vif dans l'esprit et dans l'âme, non à aimer, mais à organiser leurs passions, à s'arranger un amour commode et discret, une place ion tranquille, qui vient à son tour, après les devoirs ou les plaisirs. Il y a un jour, une heure pour cela. On lit sur son memento : A telle heure, oublier mes devoirs de fille ou d'épouse. Cette heure passée.



Une nuit d'été.

on se remet à adorer son mari, ou à dire : Mère, béunis ta fille ! Alice croyait rêver. Cette raillerie froide et calme la confondait. La pauvre enfant ne sut que répondre. — Moi, reprit Szaffie, si j'avais à être aimé d'une femme, je voudrais que rien ne passât avant son amour pour moi. Cet amour, d'abord avoué haut, au grand jour ; fille ou femme, peu m'importe. Il faudrait qu'elle sacrifiât à cet amour réputation, convenances et vertu.

— Grand Dieu ! Szaffie, dit Alice à voix basse : est-ce donc ainsi qu'il faut vous aimer ? — Oui, — dit Szaf le avec une expression de hauteur et de raillerie. — Eh bien ! dit Alice, ainsi je vous aimerais, Szaffie. Oui ! reprit-elle ; et ses yeux se remplirent de larmes. — Oui, si vous le voulez, je le dirai à la face du ciel... Je dirai : Je l'aime ; je n'aime que lui. Je me suis perdue pour lui ; j'ai oublié vertu, honneur, devoirs ; et maintenant son amour, c'est ma vertu, c'est mon honneur, c'est tout moi. Oui, je le dirai, Szaffie : je suis fière d'être heureuse par lui, et méprisée pour lui ! s'écria Alice rayonnante.

Et elle prit la main de Szaffie, qu'elle voulut baiser. Il la lui retira.

— Et qui vous dit que vous seriez aimée?... que vous êtes aimée ? lui demanda-t-il amèrement. — Oh ! comme tu disais, Szaffie : *est instinct qui nous avrait que notre sensation est partagée*. C'est l'amour qui me dit cela ; l'amour et le souvenir de ma faute... Non, non, Szaffie, de mon bonheur, voulais je dire. — Mais l'amour te trouble, jeune fille ! — Je ne vous comprends pas, Szaffie, dit Alice tremblante. — Eh bien ! comprends-moi donc...

Ici la porte de la galerie du commandant s'ouvrit avec fracas, et le lieutenant parut.

— Enfer ! malédiction ! dit-il ; ce misérable Bidaut a fait une erreur de calculs ! nous devons être sur le banc Térin. Votre roulier, votre roulier, commandant ? vite ! vite !

Et Pierre, sans répondre aux interpellations du marquis, d'Alice, de Szaffie, prit un compas, fit un calcul, et s'élança sur le pont. On a dit que Pierre, confiné aux arrêts, avait remis le soin de faire la route à l'enseigne Bidaut, qu'il croyait capable. Celui-ci, soit erreur, soit ignorance, calcula mal, et se crut beaucoup plus éloigné du banc qu'on ne l'était réellement. Pourtant, depuis deux ou trois heures, la couleur de l'eau changeait visiblement ; on prenait une foule de poissons, et les longues herbes qui flottaient de toutes parts annonçaient que l'on naviguait sur un haut-fond. Paul avait été retiré de l'état de stupeur dans lequel la conversation de Szaffie l'avait plongé par maître la Joie, qui lui dit, en lui touchant respectueusement le bras :

— Monsieur Paul, je viens de lire mon flambeau de la mer, et il me dit que nous courons sur le banc Térin... Voyez donc cette eau, ces herbes... Ciel ! monsieur Paul, le lieutenant serait mieux ici que dans sa chambre !

Paul regarda l'eau, et comprit tout le danger qui échappait aux yeux de l'enseigne Bidaut, persuadé que l'on était bien loin de ce dangereux parage. Paul, cette fois, rompit la consigne, et prévint son père, qui, effrayé, monta sur le pont, de là chez le commandant, pour s'assurer de l'effrayante position du navire. Par son ordre, maître Bouquin avait jeté la sonde. On faisait à bord un grand silence ; car cette épreuve était décisive.

— Eh bien ! dit Pierre avec anxiété à Bouquin, penché en dehors du porte-haubans. Combien ? — Nous sommes par dix-huit brasses, lieutenant, dit le marin en retirant la sonde.

Il y eut un moment, sur la figure si impassible de Pierre, une expression rapide de douleur, de résignation, de désespoir. Pourtant il sauta sur son banc de quart, et commanda avec son sang-froid habituel. Seulement son ton bref, pressé, impératif, annonçait que la manœuvre était d'une haute importance.

— Range à haler bas les bonnettes ! cria-t-il ; et venez au vent, timonier. Bouquin, quelle est la sonde ? — Quinze brasses, lieutenant. — Au vent, monsieur ; tout au vent ! Entendez-vous ? cria-t-il avec une vivacité extraordinaire. Et il attachait ses yeux ardents sur la voileure. Loffez ! loffez tout.

On était sur le banc Térin. Il n'était plus temps. La corvette en loffant donna presque aussitôt un coup de talon. Elle courut encore un moment, en donna un second, enfin un troisième. Elle s'arrêta dans un endroit où la sonde n'annonçait pas cinq mètres d'eau. La dernière secousse répondit profondément au cœur de chacun.

CHAPITRE XLIII.

LE BANC DE SABLE.

Homme immortel, admire les beautés de la nature, et dis, dans la joie de ton cœur : — Tout est à moi ! — admire-les pendant qu'il est permis à tes yeux charmés de les voir encore. Un jour viendra où elles ne s'appartiendront plus.

HYRON. — Lara,

Voici bientôt l'homme face à face avec l'homme.
M. S. J. — Pensées diverses.

Au premier coup de talon que donna la corvette en s'échouant sur le banc de sable, l'équipage poussa un grand cri d'étonnement. Au second coup, on fit silence. Au troisième, on ne cria pas, mais un sourd gémissement s'échappa de toutes les poitrines. Il y avait pourtant encore de l'espoir, dans ce long soupir. Mais au quatrième coup, quand la Salamandre, brutalement arrêtée au milieu de sa course, craqua dans sa membrure, déstabilisée par les secousses profondes et sourdes qui faisaient oïller sa quille, comme le corps d'un énorme serpent qui se renne ; alors un seul cri, un cri déchirant, immense, retentit au-dessus du bruit des lames qui grossissaient et venaient déferler sur les flancs de la corvette.

Et puis l'équipage se tut, car ce cri était celui de l'instinct vital qui avait prédominé un instant sur l'habitude et la volonté. Ce cri, poussé par l'homme et non par le marin, avait été la dernière expression d'une nature qui devait faire place à l'abnégation du soi, au dévouement et au sang-froid, au milieu des affreux périls que cet événement préageait. L'équipage redevint donc calme et impassible ; le sifflet de maître la Joie retentit, et chacun se rendit à son poste, sans craindre et sans mépriser le danger. On attendait le lieutenant, qui était descendu chez le commandant. Alice et sa tante s'y trouvaient, et étaient dans un état de stupeur difficile à décrire.

— Mesdames, dit Pierre, tout n'est pas entièrement perdu ; mais il y a beaucoup à craindre ! Veuillez descendre dans le carré, sous la conduite du docteur.

Alice et sa tante descendirent.

— Monsieur, dit Pierre à Szaffie, le concours d'un homme de cœur ne peut qu'être fort utile dans une telle circonstance. Voulez-vous bien monter sur le pont ? — A vos ordres, monsieur, dit Szaffie. Seulement je prends quelques papiers.

Il entra un instant dans sa chambre, prit une bourse, une boîte de vermeil assez grande, et monta sur le pont.

Pierre resta seul avec le commandant, pale, défait, entièrement démoralisé.

— Monsieur, lui dit Pierre, par votre ignorance vous venez de faire échouer la corvette, en donnant raison à bidaut contre Merval. La route que ce dernier officier indiquait était la seule, la bonne. Ceci n'a rien d'étonnant et devait arriver... Ah ! monsieur ! monsieur ! les protecteurs imprudents qui vous ont nommé vont peut-être avoir à se reprocher d'affreux malheurs. Enfin, le mal est irréparable ; mais, comme je n'ai pas envie de vous voir recommencer la scéne de l'autre jour, vous ne quitterez pas cette chambre.

Le bon marquis fut allégé d'un poids énorme.

— Vous allez vous coucher dans votre cadre. Je dirai qu'à la dernière secousse, un de vos membres vous a grièvement blessé, que vous ne pouvez paraître sur le pont. — Lieutenant, nous sommes donc perdus ?... Ça se peut. Mais comme vous pouvez avoir peur et monter en haut, je vais vous enfermer ici. Quand il n'y aura plus que vous et moi à bord, alors je viendrai vous ouvrir, et nous nous embarquerons les derniers ; c'est d'un ordre. — Mais, mon Dieu ! dit le marquis en se dressant sur son séant ; si...

Pierre était déjà dehors, et le marquis entendit le bruit des serrures des trois portes, que le lieutenant ferma successivement. Quand Pierre repaît sur le pont, il était revêtu de son grand uniforme, comme en un jour de combat ou de fête.

Il monta sur le banc de quart.

— Enfants ! dit-il, tout n'est pas désespéré. Il faut de l'ordre dans ce que nous allons tenter pour relever la corvette. Le commandant vient d'être dangereusement blessé et ne peut paraître ; mais j'ai reçu ses instructions, et il veille sur vous. Si nos efforts ne peuvent rien, alors, ayant fait notre devoir, nous abandonnerons la corvette, en sauvant les femmes, les malades, les mousses, les novices d'abord, puis vous, puis les officiers, et moi et le commandant les derniers. Je compte sur vous, comptez sur moi.

Puis, se retournant vers le timonier :

— Maître, dit-il, bissez le grand pavillon de France.

Et le drapeau blanc déroula majestueusement ses larges plis, au milieu du profond et religieux silence de l'équipage. Pierre le montra aux marins, et dit : — Mes braves matelots, pensez à cela, — blanc ou tricolore, c'est toujours la France... Soyez-en dignes. — Vive la France! — Vive la France! cria l'équipage tout d'une voix avec l'exaltation du sang-froid, si l'on peut s'exprimer ainsi, et chacun se mit à l'œuvre.

Le banc sur lequel la corvette avait échoué étant composé de vase et de petits coquillages, elle resta quelque temps immobile dans le sillon qu'elle y avait creusé. Si la brise n'augmentait pas, si la mer ne devenait pas trop grosse, on pouvait donc espérer quelques chances de succès. Aussi, grâce à l'inconcevable activité de Pierre, qui paraissait se multiplier, on commença les importants travaux du sauvetage dans un morne et religieux silence. On alléga la corvette de tous ses poids, de son artillerie; les voiles furent amenées avec précipitation, on dépassa les mats de perroquet, on recala les mats de hune, et tout fut disposé pour retirer la *Salamandre* de ce dangereux écueil. Le cahier l'avait bien prédit. — Matelot, disait Bouquin à la Joie, la corvette est f... — (Que veux-tu? répondit la Joie en faisant étalagner un câble, que veux-tu? les corvettes, comme les matelots, c'est pas éternel; c'est comme les verres: si ça ne se cassait pas, ça durerait trop longtemps. — Tiens, la Joie, il y a là-bas un nuage roux qui me fait lancer. Ah! le guenx, c'est-il vilain! C'est du vent, c'est sûr. — Ne le regarde pas, et aide-moi à raidir l'étai de grand mat. — Oui, matelot; mais ça porte malheur au lieutenant d'avoir voulu poignarder le commandant. — Ça lui porte bonheur, dis donc. Comment, Bouquin! dans un naufrage, il peut se noyer, et j'aime mieux ça que de le fusiller: c'est bon pour les soldats. — Allons, la Joie, on a mouillé l'ancre là-bas: nous allons voir si l'on peut dégager la corvette; ça va se décider, matelot; voilà l'instant décisive, comme dit c't autre. Et puis, comme dit l'Ottoman, si ça se fait, ça se fera; si ça ne se fait pas, eh bien, ça ne se fera pas.

Paul, Merval, Bidaud, étaient dans la batterie à l'avant, et avaient exécuté les ordres de Pierre : — au moyen de câbles que l'on fit mouiller à une longue distance de la *Salamandre*, on vira au cabestan, qui, faisant rappel sur les autres, devait attirer peu à peu le navire sur la partie décollée du banc et le remettre à flot. En effet, il avança de quelques pieds. Mais malheureusement, ce fond de vase n'offrant pas de tenue aux patentes des ancres, elles ne purent y mordre; elles cédèrent, et la *Salamandre* ne bougea plus. Pierre fit alors poser deux béquilles on mats de chaque côté pour la soutenir, dans le cas où elle viendrait à chavirer. Puis, voyant l'horizon se marbrer de nuages rongeurs et rapides, il reconnut que le vent se faisait, car les lames devinrent plus creuses en déferlant sur ce haut-fond.

La *Salamandre*, immobile jusqu'alors, commença à ressentir quelques légères secousses que lui imprimait la force croissante des vagues. Pierre regarda encore un moment à l'horizon, consulta la boussole, et se dit : — Tout est fini; à juger du vent, il nous reste à peine une heure pour construire un radeau, et c'est notre dernière espérance. Ce qu'il y avait de bizarre dans cette affreuse position, c'est qu'aux yeux de nos braves marins le danger ne se présentait pas sous une forme menaçante: le ciel était encore pur; la mer assez belle, la corvette presque immobile. Ce n'était pas enfin un de ces naufrages déchainés et impétueux, où les lames furieuses vous emportent et vous brisent sur des rochers aigus. Non, c'était un naufrage calme et effrayant comme une colère froide, un naufrage dont il était possible de calculer les chances et les progrès avec une exactitude presque mathématique; c'était une mort dont on pouvait préciser l'heure. On pouvait se dire : — L'horizon est à dix lieues, le grain s'y forme, dans une heure il tombera à bord: et alors cette mer si unie se gonflera foudroyée par la force du vent, déferlera sur ce haut-fond, et à chaque lame la corvette sera enlevée, puis précipitée sur le banc de toute la hauteur de ces énormes vagues. Or, au bout de dix minutes, ce sera fini de la *Salamandre*.

Ce raisonnement détermina Pierre à ordonner la construction d'un radeau. Szaffie observait tout avec un sang-froid imperturbable; il souriait presque, car il prévoyait quelque drame effrayant; et, quoiqu'il dût y avoir son rôle comme le reste des passagers, il ne le redoutait pas; car le seul côté favorable de son affreux caractère était un courage indomptable et un profond mépris de la mort, que sa vie explique peut-être.

— Peut-être aussi, pensait-il, vais-je voir enfin la civilisation aux prises avec la nature brute, les sentiments les plus purs luttant contre l'instinct animal. Peut-être vais-je savoir à quel degré de notre échelle organique l'esprit le cède au corps, l'âme à la bête. Oh! ceci sera bien curieux.

Et il promenait sur tout son regard pénétrant.

— Enfants, avait dit Pierre, il ne faut pas vous le cacher, il ne reste aucun moyen de sauver la corvette. Travaillons à un radeau, c'est notre seule chance de salut pour gagner la côte.

L'équipage vit clairement que tout était perdu. Il eut bien un moment de regret intime de quitter cette bonne *Salamandre* qui les berçait depuis si longtemps; mais la nécessité l'emporta, et les marins se mirent

à travailler au radeau avec cette fisonomie qui les caractérisait. Dans le radeau, ils ne voyaient qu'un navire moins commode, voilà tout.

— J'y suis pas en core embarqué, à bord d'un radeau; et vous, Parisien? demanda-t-il un novice. — J'y suis embarqué deux fois. Une navigation superbe, le fait, oh! une très-bonne air; c'est pas comme dans ces grend de faux-pont où l'on étouffe. Et puis au ray de l'eau, garçon, on est au ray de l'eau; ce qui fait qu'on peut s'amuser à tirer les requins par la queue, et que de son lit on n'a qu'à allonger le bras pour prendre des bonites à la main; et toi m'avoueras que c'est flatteur. — Veux-tu le faire, Parisien, et travailler, ça rigne? dit la Joie; et toi, ch! novice!... Regardez-moi ce b...! Il est adroit de son mais comme un cochon de sa mère. — C'est ça tout le monde, objecta le Parisien, n'a pas l'agrément d'avoir vu le jour dans la capitale, et d'être un marin, un crane, un fumax, un...

Un glorieux coup de poing du maître interrompit cette vaniteuse nomenclature.

— Tu ne veux donc pas mordre la langue, chien de nègre, marron, caïman, et travailler au radeau, puisque nous n'avons plus que ça. On l'a bien nommé Parisien (1), va? Veux-tu travailler sans parler, que j'te dis? — Ou y va, ou y va, maître, dit l'incorrigible Parisien; j'ai entendu: vous m'avez dit ça sur l'oreille gauche, en rabattant du côté de la joue.

Et la construction du radeau avançait rapidement: au-dessous des mâtures dont l'assemblage composait sa masse, Pierre fit placer quelques rangs de barriques vides pour le soutenir et l'élever au-dessus du niveau de l'eau. Il fit ensuite déposer de menu bois entre les charpentes et par-dessus les pièces principales, de manière à établir une plate-forme, la plus unie possible, qui fut recouverte de planches; ensuite, des chandeliers de hastingage, installés tout autour du radeau, devaient supporter des filières en corde, faisant garde-corps.

Enfin, quelques jarriques y furent descendues pour servir de signaux; on y planta, le plus solidement que possible, un petit mat de hune, garni d'une voile de perroquet (on n'eût encore le radeau de poudre, d'une boussole, d'un compas, et cette file machine fut amarée par un grelin à l'arrière de la corvette. A peine ces travaux étaient-ils terminés, que la mer, qui avait considérablement grossi pendant le temps qu'on mit à la construction du radeau, devint forte et houleuse; le vent était sec et serré, et les lames, se brisant sur le banc, commençaient à ébranler la corvette. Pierre pâlit, et ordonna de couper les bas mats, pour alléger le navire. A ce moment, le calmar monta pour annoncer qu'il quille le crevat. En effet, les vagues, devenant de plus en plus hautes et fortes, commençaient à soulever la *Salamandre*. D'après l'ordre de Pierre, on se jeta aux pompes. Elles ne purent franchir. Il ne restait aucun espoir de conserver la corvette. Pierre ordonna le départ à l'instant.

— Et nos sacs! dirent quelques marins.

Le sac d'un matelot contient toute sa fortune, tout son avoir.

— Il s'agit bien de vos sacs! s'écria Pierre; je défends à qui que ce soit de descendre dans ce faux-pont. Tout le monde aux embarcations, à son numéro; les gabiers et chargeurs, au radeau!

Et aucun marin ne songea d'avantage à son sac.

— Monsieur, dit Pierre à Merval, vous allez faire embarquer d'abord les malades dans la chaloupe, puis les femmes, les mousses, les novices et les matelots. Vous donnerez une touline au grand canot, et vous remorquerez le radeau. Moi et le commandant, nous nous embarquerons les derniers dans la yole.

Puis voyant au loin la nappe d'écume qui arrivait avec le grain :

— Embarque, embarque! cria-t-il, car le temps presse.

Et ce fut un admirable spectacle que ces hommes impassibles, graves, silencieux, allant rejoindre leur poste, quittant ce navire un à un, ce navire où ils laissent tout ce qu'ils possédaient au monde, pour affronter des périls incalculables, et tout cela sans se flânder, sans un mot de regret; allant la comme à une manœuvre, tant était absolue et entière la discipline que Pierre avait établie à bord! Quand les embarcations furent garnies de leurs équipages, on procéda à l'embarquement des malades. Le vieux Garnier les accompagnait, ployant sous le faix d'une énorme caisse, dont il ne voulait charger personne. — C'était pour ses enfants, disait-il.

— Allons, allons! ajouta-t-il, allons, mes enfants! le mouvement vous fera du bien; et puis vous changerez d'air. Au total, vous y gagnerez.

Et, en leur adressant ces singulières consolations, le bon docteur les arrangeait le mieux possible dans la chaloupe. Puis parurent à la coupée Alice et sa tante, accompagnées de leurs femmes. Chose singulière, Alice avait toute sa raison, était d'un admirable sang-froid, et encourageait sa tante. Cette organisation nerveuse et exaltée puisait sa grande énergie dans l'horreur même de ce position. Seulement, en voyant Szaffie, elle pâlit. On amerra les femmes dans un lantern, et on les descendit l'une après l'autre sur le radeau. Quel le commandant, le malheureux enfant, étourdi par tout ce qui venait de se passer, par l'importance de son service, avait presque oublié le chagrin. La vue d'Alice les lui rap-

(1) L'Écriture dit: Pierre est parvenu à l'âge de dix ans, et fut nommé Parisien pour une insulte. Voir le Dictionnaire de Marine de Woillez.

pela tons. Son cœur se brisa; il détourna les yeux, une larme brûlante s'en échappa. Et Alice était assise pres de lui, à le toucher. Ce fut un moment de douleur atroce. Le porte-voix de Pierre résonna, et on prêta l'oreille.

— Tout le monde est-il à son poste? — Oui, lieutenant, dit Merval; j'ai donné la touline au radeau, et j'attends vos ordres. — Oui, lieutenant, dit Bidand; je remorque la chaloupe, et j'attends. — Oui, lieutenant, dit enfin Paul; le radeau est paré, et j'attends vos ordres pour larguer l'amarre. — Les boussoles et les instruments y sont-ils? demanda encore le lieutenant. — Je les ai dans la chaloupe, dit Merval. — Avez-vous aussi le coffre des journaux? — Il est attaché au mât du radeau, répondit Paul. — Eh bien, dit Pierre, que les seconds maîtres de chaque embarcation fassent l'appel pour s'assurer que personne ne reste à bord.

On fit l'appel; l'équipage était complet, moins les six gabiers qui amarrèrent la yole dans laquelle Pierre devait rejoindre le radeau.

— Range à larguer l'amarre! cria alors Pierre d'une voix retentissante, quoique profondément ému, et Bouquin leva son couteau sur le seul cordage qui retint encore le radeau à la Salamandre. — Largez tout! cria Pierre.

Et le cordage tendu étant coupé, le radeau s'éloigna, remorqué par les canots.

Ce dernier commandement fut celui qui porta le plus au cœur des marins. Ce cordage était le dernier lien qui attachât leur existence à la Salamandre; une fois rompu, il n'y avait plus d'espoir, tout était fini entre eux et la corvette. Il était temps d'ailleurs, car les lames devenaient affreuses. Une, entre autres, accourant du large, s'avancait, s'avancait monstrueuse et bouillonnante, se dressant presque à la hauteur des hunes de la corvette; mais quand elle rencontra la résistance que lui opposait le bane, alors, doublant de force et de violence, elle prit la corvette en flanc, et lui donna une telle secousse, qu'elle la coucha presque sur tribord, et que Pierre et ses six gabiers furent renversés sur le pont. Pierre s'appretait à descendre chez le commandant, pour le délivrer et l'embarquer avec lui dans la yole. Comme il mettait le pied sur la première marche de l'escalier, il fut jeté avec tant de force sur l'angle du panneau, qu'il se fit à la tête une affreuse blessure; et la commotion fut si forte qu'il tomba évanoui et couvert de sang. Szaffie était resté aussi à bord, car il voulait tout voir jusqu'à la fin. Ce fut lui qui releva Pierre, banda sa plaie avec son mouchoir, et dit aux canotiers, tout émus de l'accident arrivé au lieutenant :

— Allons! embarquons-nous : la mer devient mauvaise, le radeau est déjà loin, et nous aurons affaire pour le rallier.

On descendit le pauvre lieutenant dans la yole, que la force des lames élevait quelquefois à la hauteur des bastingages; et Szaffie, jetant un dernier regard sur le pont, dit avec un affreux sourire :

— Ce que j'aime assez, c'est que ce bon marquis reste là. Il va bien s'ennuyer tout seul.

Et le canot s'éloigna le dernier de la Salamandre. Il atteignit bientôt le radeau, où l'on déposa Pierre, toujours évanoui. Le marquis y restait oublié; mon Dieu! oui. Les gens de la chaloupe le croyaient dans le radeau, et les gens du radeau le croyaient dans la chaloupe. Le fait est qu'il était à bord de la Salamandre. Pauvre corvette! Tous les yeux se tournaient vers elle, qui apparaissait encore quelquefois quand les lames s'abaissaient, se dressant, sombre et lugubre, avec son immense pavillon blanc que le vent déployait comme un lincaul sur le ciel noir et orageux.

Une fois sorti des agores du bane, le radeau navigua plus facilement; la mer était forte; mais, ne brisant plus sur un haut-fond, elle était tenable. Au bout d'une heure, on ne voyait plus la corvette; seulement, à de longs intervalles, on distinguait son pavillon, mais vague comme les ailes blanches du goéland qui vole au loin. Puis on ne vit plus rien, car la nuit approcha, et le temps devint bien sombre, bien sombre!

CHAPITRE XLIV

NUIT D'ÉTÉ.

C'est un esprit que le destin a débainé contre moi pour m'obséder. Je ne forme pas une espérance, que le serpent infernal ne se précipite sur mon passage. SCHILLER. — *Marie Stuart*

C'est une douce clarté que la clarté de la lune; quand elle se reflète brillante et pure sur l'eau paisible d'un lac; mais alors que, souvent cachée par des nuages épais et rapides, elle apparaît, à de longs intervalles, rouge et sanglante comme un sinistre météore, oh! que sa lueur funèbre est le digne flambeau d'une nuit d'orage et de désespoir! Nuit terrible que celle-ci!... Les flots soulevés, impétueux, noirs, marbrés

d'une écume blanche, se heurtaient, se confondaient en un immense tombillon dont les mille crêtes se dessinaient sombres sur le ciel transparent, quoique voilé, de la Méditerranée. Et quel bruit! Si parfois la tempête abaissait sa voix tourmentée qui mourait en effleurant les vagues d'un sourd gémissement, après un affreux silence elle se prenait à rugir avec une nouvelle furie. C'étaient alors des sifflements aigus et métalliques, un grondement lourd et roulant, des éclats secs, précipités et plaintifs qui ressemblaient à des cris d'angoisse.

C'était le choc des lames qui se brisaient, bondissantes sur le radeau. Car le radeau tournoyait sur ce gouffre béant, tournoyait au milieu de cette effroyable tourmente. Le radeau tout seul : les embarcations non pontées, qui le remorquaient, n'avaient pu tenir contre cette mer déchainée. Elles avaient sombré, corps et bien, avec Merval et Bidand et leur équipage. Sombré en englantissant avec elles les boussoles et les vivres! — le corps et l'âme du radeau! Et le radeau voguait au souffle indompté de la tempête, car son mât s'était plié, rompu, brisé. Mais ses poutres unies, son plancher n'offrant aucune résistance, aucune surface à la violence du vent, il ne pouvait couler. Seulement, à chaque coup de mer, il était entièrement inondé, submergé, balayé par les lames qui s'y abattaient et le traversaient dans toute sa longueur. Et depuis cinq jours cette tempête durait.

Aussi, ce n'est plus l'équipage fringant, brave et soumis de la Salamandre qui se presse sur cette frêle machine : c'est une troupe affreuse et maudite. Ce sont des êtres sans noms, décolorés, cadavéreux, trempés d'eau, échevelés, aux yeux sanglants et farouches, aux barbes longues, aux vêtements en lambeaux, qui ont de hideux sourires sur leurs lèvres gercées et saignantes; car depuis cinq jours aussi la faim les dévore. Ce sont des hommes livrés à toute la fougue impérieuse de leurs besoins. Hors l'instinct vital, chez eux tout est mort. Il n'y aurait d'espoir que dans un prompt trépas.

Mais non : la faim crispe leurs entrailles; la soif brûle leur gorge; leurs blessures, vives et rouges, sont encore avivées par l'aéreté du sel marin, ils ont la rage au cœur et le blasphème à la bouche; mais ils tiennent à la vie, ils s'y attachent des étreintes de l'agonie. Arrivés à ce point, le suicide leur est impossible; car le suicide est un raisonnement, et ils ne raisonnent plus.

Et puis, c'est que le suicide grandit rarement au milieu des privations et de la misère... — Il lui faut des jouissances somptueuses et enivrantes, des parfums et des femmes, des fleurs et des vins exquis. Il lui faut concentrer, en un seul, tous les plaisirs rêvés ou connus, en remplir sa coupe d'or étincelante de pierreries, et dire, après avoir humé la dernière goutte de cette ambrosie : — La coupe est vide!... Adieu.

Car alors seulement la vie dégoûte, parce qu'elle a débordé par tous les sens. Mais au sein des maux les plus affreux, alors qu'un souffle vous reste à peine, oh! on le soigne, on l'attise ce souffle, comme on avive la dernière étincelle qui luit encore au fond d'un foyer qui s'éteint. Aussi tenaient-ils à la vie, à bord du radeau; car pour nourrir les trente hommes qui survivaient, il ne restait que trois livres de biscuit et un tonneau de vin. D'un commun accord, ils pouvaient, les malheureux, mettre un terme à cette horrible agonie... Mais non!... non, il fallait vivre... vivre de larmes, de haine, de torture et de crimes... qu'importe? on vivait...

L'instinct vital le voulait ainsi.

Et il n'y avait plus là de père et de fils, de matelots et d'officiers, de femmes et de filles.

Il y avait là des êtres qui avaient faim, — qui, pour manger, devaient tout tenter.

Heur aux forts, malheur aux faibles...

Un seul pourtant paraissait être au-dessus de ces besoins irritants : c'était Szaffie. Seul, sa figure n'avait pas changé. Il était resté le même, calme, impassible et froid.

Debout, appuyé au tronçon du mât, il observait.

À chaque coup de mer qui venait inonder le radeau, les uns courbaient la tête, les autres opposaient au choc cuisant des vagues des débris de planches et de mâture.

D'autres ne faisaient aucun effort pour s'y soustraire; couchés, dans un engourdissement léthargique, les yeux ouverts, ternes et vitreux, ils mordaient entre leurs dents un bout de cordage que le hasard y avait jeté, et ne le quittaient plus.

Ceux-là, ayant les jambes prises et brisées entre les ais du radeau, riaient. La douleur et la faim les avaient rendus fous.

Le plus grand nombre, debout, serrés les uns contre les autres, obéissaient, comme une masse animée, aux oscillations du radeau, dont ils occupaient le centre.

À l'arrière se tenaient Paul, son père, le vieux Garnier, Alice, et sa tante, Szaffie.

Par un reste d'instinct de subordination, on avait laissé le peu de vivres qui restassent encore sous la garde des officiers.

Le lieutenant était couché à l'abri d'un rempart de barriques, enveloppé d'un caban oriental, et regardait Paul qui regardait Alice.

Alice accroupie, ruisselante d'eau, frissonnant de froid, sa tête ap-

puyée sur ses genoux qu'elle enveloppait de ses deux bras amaigris, attachait un regard fixe et arrêté sur Szaffie.

Madame de Blène ne voyait plus, ne pensait plus : elle était inerte.

A ce moment, la tempête parut redoubler de force ; le radeau, soulevé par de hautes lames qui le prenaient en travers, avait quelquefois une position presque perpendiculaire.

Alors les marins suivant l'impulsion de ces affreuses secousses étaient violemment jetés de l'arrière à l'avant.

En vain les officiers tâchèrent de donner quelques ordres pour concentrer l'agglomération au milieu.

Ils ne furent pas écoutés.

Dans ce moment terrible, les marins se crurent en danger de mort, et après quelques mots échangés entre eux, debout, rampant, ou se traînant, accrochés aux filières, armés de haches et de piques, ils s'avancèrent vers l'arrière du radeau.

— Nous voulons le vin, dit la Joie en brandissant une hache : nous voulons nous soulager pour érever en paix.

Pierre se dressa tout à coup, embrassa le tonneau d'un bras, et de l'autre tendit un pistolet en disant :

— Misérables ! c'est notre seule ressource... il faut la ménager. — Ton pistolet ne partira pas ! il est mouillé, répondit la Joie en abaissant le canon du bout de sa hache. — Le vin... f... ? — Le vin ! le vin ! répétèrent les autres. Le vin, ou la mort ! — Vous osez vous révolter ! cria le lieutenant en cherchant une arme. — Il n'y a plus d'officiers ici ! nous sommes les plus forts : nous aurons le vin ! — Non ! — Si !

Et la Joie s'avança en menaçant Pierre.

Paul se précipita sur lui ; mais le marin l'abattit d'un coup de hache.

Pierre, voulant venger son fils, fut aussi blessé.

Alors, sanglants, furieux, ils essayèrent de se défendre, appuyés par le docteur et deux matelots fidèles ; mais ils furent renversés, foulés aux pieds et rejetés sur l'avant du radeau.

Dans ce tumulte, madame de Blène, repoussée jusqu'au bord du radeau, disparut emportée par la mer en tendant les mains à Alice.

Mais Alice la vit se noyer sans pouvoir lui porter secours, car elle-même s'accrochait fortement à une poutre pour ne pas rouler dans les flots.

— A boire ! f... , dit la Joie tout saignant, se tenant d'une main aux filières, et de l'autre tendant un gobelet de fer-blanc. — A boire ! puisons à même, et mourons soûls, dirent les autres.

Et ils se précipitèrent en foule sur le tonneau qui fut défoncé, pillé, gaspillé en un moment.

Et l'ivresse gagnant vite ces cerveaux affaiblis par tant de privations, au milieu du fracas des vagues, des rugissements de la tempête, ils se prirent à chanter d'une voix éteinte d'étranges paroles, incohérentes et lugubres comme la chanson d'un fou.

A la clarté rougeâtre de la lune, quelques-uns essayaient de danser en trébuchant ; puis, gorgés de boisson, alourdis par le vin, ils tombaient ivres-morts, roulaient çà et là sur le radeau, et, au moment où ils se penchaient, disparaissaient dans la mer sans pousser un cri.

Le Parisien, tout à fait ivre, aperçut Alice, accroupie près d'une barrique vide.

— Tiens, bois ! lui dit-il en heurtant les dents de la jeune fille avec son gobelet de fer.

Alice but avec délices jusqu'à la dernière goutte. Le rouge et la chaleur lui montèrent au visage.

— Tu deviens belle, bégaya le Parisien. Pour la peine, baise-moi.

Et le marin effleura de sa bouche impure la bouche d'Alice, qui dit, en le repoussant faiblement :

— Oh ! ce vin m'a fait tant de bien ! J'ai encore soif, encore.

— Regarde donc, Paul ? disait Szaffie.

Et il montrait à l'enfant Alice et le marin.

— Vois-tu, Paul ?

Et il se penchait à l'oreille du malheureux, qui souffrait horriblement d'une blessure à la tête.

— Vois-tu, Paul ? je te l'avais dit... Croyez donc à quelque chose ! Subordination, pudeur de la jeune fille, dévouement, amour, tout cela, Paul, tout cela cède à l'irrésistible influence de la faim ou de la soif ! Nobles sentiments qui dépendent d'un besoin si ignoble, qui...

Mais tu ne m'entends plus ; tu t'évanouis ! Oh ! tu m'entendras, dit Szaffie avec un sourire infernal.

Et, lui faisant respirer un cordial dont il était muni, il le rappela à lui.

— Ah ! par pitié ! va-t'en, va-t'en, murmura Paul. — Je te sauve, enfant. Tiens ! mange.

Et Szaffie, ayant, avec le plus grand mystère, entr'ouvert la boîte de vermeil qu'il avait emportée avec lui lors de son départ de la corvette, en tira un morceau d'une substance solide et compacte, et la donna à Paul.

Paul la porta avidement à ses lèvres ; puis, par un mouvement de sublime réflexion, il s'arrêta, la partagea en trois petits morceaux, et se traîna vers son père. Alice était trop loin : il n'eut pas la force de la joindre.

CHAPITRE XLV.

UNE VOILE ! UNE VOILE !

Et c'est donc là la vie ! BYRON. — *Cain*.

O mes songes dorés ! SCHILLER. — *Les Brigands*.

Deux jours après, la tempête s'était entièrement calmée. Le ciel était bleu, l'air pur, le soleil à son lever.

Le vin avait été perdu ; le biscuit foulé aux pieds, écrasé. On avait alors mangé des cuirs, des chapeaux, des souliers, des ceinturons. On avait bu avec rage de l'eau de mer. On s'était mis des clous et des petits morceaux de plomb dans la bouche, espérant que cette fraîcheur métallique étancherait sa soif. On avait mangé de l'étonne, du linge.

Il y avait eu un nouveau massacre pour se disputer un goeland qui s'était abattu à bord. On avait mangé le vieux Garnier, qui était mort en maudissant ses enfants. On avait mangé les deux tiers du Parisien, qu'on avait tiré au sort. Mais cette exécrable nourriture avait encore abrégé les jours de ceux qui l'avaient partagée.

A peine deux ou trois matelots et Szaffie pouvaient-ils se tenir debout, les yeux fixés sur l'horizon : ils regardaient sa ligne vaporeuse et incertaine avec une inconcevable attention. Ils croyaient apercevoir une voile. Une voile !

Szaffie surtout y attachait ses regards avec une constance opiniâtre, car il commençait à partager l'horreur de cette position. Au moment du naufrage, par une prévision concevable, il s'était muni d'une substance très-nourrissante, concentrée dans un petit volume (1). Il avait ainsi échappé jusqu'alors aux tortures de la faim. Mais son moyen d'existence diminuait. Il perdait l'espérance de voir le radeau jeté sur la côte d'Afrique par les courants, car le vent avait soufflé si violemment de terre qu'ils devaient en être fort éloignés : aussi ce fut avec une expression de joie impossible à décrire qu'il s'écria :

— Une voile ! une voile !

Ce mot magique — une voile — répondit jusqu'au cœur des mourants ; les yeux éteints se ranimèrent, les blessés se soulevaient avec peine, et tournaient leurs regards affaiblis vers l'endroit que désignait Szaffie. D'autres joignaient les mains, d'autres riaient aux éclats ; quelques-uns furent assez heureux pour pouvoir pleurer.

Ce mot — une voile — fut comme un baume consolateur qui s'épanchait sur les blessures, calma les douleurs et fit oublier jusqu'à la faim !

L'espérance vint éteindre toutes les haines, et tous les sentiments violents s'effacèrent à cette pensée.

Ces hommes, naguère si cruels, si farouches, se cherchaient, se rapprochaient, se tendaient les mains, s'embrassaient, en poussant des cris de joie délirants, qui partaient du fond de l'âme.

Quelques-uns, dans un engourdissement complet, ne pouvant prendre part à cette ivresse générale, leurs camarades leur criaient, en les secouant :

— Nous sommes sauvés, matelots ; une voile ! — Mon Dieu, oui ! une voile !

Paul et son père échangèrent un coup d'œil sublime, et s'embrassèrent avec un bonheur muet et profond. Alice, anéantie, sommeillait dans un assoupissement nerveux qui se trahissait par de brusques tressaillements. Elle n'entendit rien. Pauvre enfant !

— Une voile !... ce mot fut répété, chanté, murmuré, crié avec une joie, un délire toujours croissants.

Car peu à peu le bâtiment sauveur devenant plus distinct, on vit bientôt la voilure d'une frégate resplendir aux feux du soleil.

Oh ! qu'il y eut un admirable moment d'exaltation, alors que toute incertitude cessa, et que ce signe de salut fut accueilli par mille voix retentissantes ! Alors que ces matelots, naguère insoucients, durs et impies, se sentirent pénétrés d'une reconnaissance religieuse qui les inonda !

Pauvres gens ! leur âme, ulcérée par de longues souffrances, ne pouvait contenir un bonheur si grand : leur joie déborda, et ils éprouvèrent le besoin de l'épancher dans une prière de gratitude et d'amour. A l'instant

(1) De la chair de venaison macérée, scélérée avec du sucre. Les Indiens, dans leurs longues chasses, n'emportent pas d'autres provisions. Une once de cette substance suffit par jour pour nourrir un homme robuste, ce livrait même à un violent exercice.

quelques bretons se mirent à chanter un naïf cantique à Notre-Dame de Bon Secours.

— A genoux, enfants! cria Pierre.

Et tous, tous s'agenouillèrent avec ferveur. Ces yeux ardents se mouillèrent de douces larmes : et c'était un tableau sublime, que celui de ces hommes pâles, souffrants et déchirés, joignant leurs mains tremblantes et amaigries, pour remercier Dieu de ce secours inattendu.

Elle était majestueuse la simple prière de ces hommes intrépides qui, s'élevant au milieu de l'immensité des vagues, semblait saluer le soleil naissant comme l'aurore de ce beau jour!

Qui semblait recomposer un divin présage dans l'éclat de cet astre flamboyant de clarté effaçant les ombres d'une nuit obscure, comme le bonheur et le calme allaient éteindre jusqu'au souvenir de leurs affreuses tortures. Et la frégate avançait toujours sur le radeau serrant le vent au plus près.

— On quittera le radeau comme on y est entré, dit Pierre avec son habituel machinal de discipline. Les femmes d'abord, les mousses, les novices, les matelots et l'état-major. — L'état-major, c'était lui et son fils. — Oui, oui, notre bon lieutenant, répondirent les marins avec une joyeuse soumission; car, avec l'espérance et la conviction du salut commun, étaient revenus la subordination, le dévouement, l'amour, le respect qu'ils avaient pour le lieutenant. — Père... tu ne seras jamais assez fort pour monter à bord? dit Paul; mais bah! avec une chaise. — Mon Paul, mon enfant, répondit Pierre en l'embrassant, je ne sais quelle voix secrète me disait que nous ne nous quitterions pas encore. Et, vrai! le ciel ne pouvait nous séparer; car je l'implorais souvent pour toi, en secret, mon enfant, tous les soirs. Et il n'abandonne jamais ceux qui l'implorent... Tu le vois, Paul? — Oh! ma mère me l'avait bien dit, répondit le pauvre enfant avec une admirable expression de croyance et de tendresse, en baisant les mains de son père. — Eh bien! eh bien! dit en ce moment Szaffie avec un accent de profonde inquiétude... Vois donc, toi. — Et il montrait la frégate à un marin occupé à ses préparatifs de départ. — Oh, monsieur! dit celui-ci, elle laisse arriver. Après elle va masquer... Mais non... oh!... oh!... — Enfer! rage!... cria tout à coup Szaffie en frappant du pied avec violence. — Quoi!... qu'y a-t-il? demanda-t-on. — Elle ne nous a pas vus, et vire de bord, mes beaux chanteurs de cantiques! s'écria Szaffie d'une voix tonnante, les yeux flamboyants et en grinçant des dents à se les briser. — Oh! c'est impossible, dit Pierre.

Et c'était vrai. La frégate louvoyait; quand elle eut fini sa bordée, elle vira de bord pour en prendre une autre et faire ainsi sa route au plus près du vent.

Aussi le bâtiment s'éloigna, diminua peu à peu de hauteur, s'amoin-drit, se voila de vapeur, devint presque imperceptible et disparut dans les profondeurs de l'horizon.

Tant qu'il y eut une ligne des voiles de la frégate au-dessus de la surface de la mer, il y eut un rayon d'espoir au fond du cœur de ces malheureux... parce qu'ils ne pouvaient pas, ils ne voulaient pas croire à une aussi atroce dérision du destin. Mais quand il n'y eut plus rien à l'horizon... rien... rien que le soleil étincelant sur la mer bleue, calme et déserte,

Oh alors!... ce fut la situation la plus poignante, la plus aiguë qui puisse fouiller le cœur d'un homme. Aussi, comme dans toutes les puissantes réactions du moral sur le physique, l'affaissement, la torpeur, succédèrent d'abord à l'état d'exaltation que l'espoir avait fait naître.

Cet engourdissement du corps et de la pensée dura quelques instants. On eût dit que ces misérables avaient besoin de cet espace de temps pour être précipités de l'immense hauteur de l'espérance jusqu'aux abîmes sans fond du désespoir; pour bien savourer l'amertume de cette infernale déception, pour bien comprendre toute l'horreur de leur position désespérée, pour la bien voir face à face; et puis, quand cette conviction fut bien entrée au cœur de chacun, froide et acérée comme la morsure d'un mourant, quand la mer et l'horizon furent bien vides, bien déserts, oh! alors ce fut un horrible mélange d'épouvantables blasphèmes contre ce ciel qu'on avait invoqué, de cris de rage et de mort, poussés par ces hommes qui s'embrassaient naguère.

Alors la haine, la faim, que l'espoir avait un instant endormies, se dressèrent plus implacables et plus sanglantes que jamais.

Alors ces malheureux, comme pour se venger sur eux-mêmes de leur misère commune, se ruèrent les uns contre les autres, se frappant, se déchirant, exaspérés par une effrayante frénésie.

Szaffie, lui, poussa aussi un cri terrible, arraché par la douleur, et tomba anéanti. C'était un de ces insensés qui tâchait de lui couper le pied avec un couteau.

Le lendemain, cet accès de rage frénétique était passé; la faim avait pris le dessus.

Pierre et son fils étaient couchés près l'un de l'autre; leur raison commençait aussi à les abandonner. Tout semblait tourner autour d'eux.

Ils avaient le vertige.

Mais par-dessus tout dominait le sentiment d'une faim de tigre.

— Paul, dit Pierre d'une voix creuse et saccadée, j'ai bien faim, où avais-tu en ce que tu m'as donné hier? — C'était Szaffie. — En a-t-il encore? — Je ne sais pas. — Viens voir, nous lui prendrons; nous sommes deux.

Et ils se traînèrent en rampant près de Szaffie qui semblait sans mouvement.

Pierre lui mit le genou sur l'estomac, et lui appuya son poignard sur la gorge pendant que Paul le fouillait.

Paul trouva la boîte de verneil; Pierre le vit l'ouvrir.

— Donne! donne! dit-il à son fils. — Attends. — Non, donne. — C'est à moi! dit Paul en arrachant le pain qu'elle contenait et le portant à sa bouche. — J'en aurai un bien... cria Pierre en se jetant sur son fils avec un hurlement féroce.

Et une lutte affreuse s'engagea.

Ils réveillèrent Szaffie.

— Oh! vous m'avez volé, vous vouliez m'assassiner. Tu vois, Paul, dit-il d'une voix faible en examinant les chances de cet effrayant combat; c'est le poignard qui va décider entre ton père et toi... Maintenant... ah! la belle bouchée qui a failli être parricide... Eh bien! mange... mange...

La nuit vint heureusement voiler cette horrible scène.

Le lendemain, Szaffie, sortant d'une espèce de somnolence lourde et nerveuse, se crut sous l'influence d'un cauchemar affreux.

CHAPITRE XLVI.

LA CALENTURE.

Et moi, je meurs! je meurs! Non, Dieu, tu n'es pas juste! FRÉDÉRIC SOULIÉ. — *Christine.*

La folie n'est que la concentration de toutes les idées dans une seule pensée à l'extrême.

CABANIS. — *Physique et Morale.*

Il était midi. Le soleil presque vertical des atterrages d'Afrique, alors dans toute sa force, épanouissait ses rayons enflammés sur les eaux calmes et limpides, et les faisait miroiter de mille feux.

Le radeau, immobile sur cette mer unie, polie comme une glace, s'y réfléchissait dans les plus petits détails.

Les fragiles remparts de barriques et de filière ayant presque tous été brisés, arrachés par la tempête, le pont ne s'élevait pas à plus d'un pied hors de l'eau, sans aucun garde-corps.

Cà et là flottaient des lambeaux de vêtements, de cordages, de planches, éclairés, dorés par le soleil qui s'y jouait; quelques armes rouillées, tordues, étincelaient aussi sur le pont.

Hors les blessés à mort et les cadavres, tous les matelots étaient debout, les yeux brillants, les lèvres rouges, le teint coloré, animé, resplendissant.

Seulement, au lieu de sentir cette chaleur douce et pénétrante que ces symptômes extérieurs semblaient annoncer, ils étaient baignés d'une sueur froide, leurs membres étaient roides et glacés.

Mais, excepté ce phénomène et un tic nerveux qui donnait à presque toutes les physiognomies une expression bizarre et effrayante, rien ne disait en eux la longue torture qu'ils venaient d'éprouver.

Car les uns réparaient autant que possible le désordre de leur toilette, rajustaient leurs vestes déchirées, nouaient leurs cravates, en se disant: — Le lieutenant va commencer l'inspection: faut être propres.

D'autres croyaient voir au loin une ville toute resplendissante d'or, de marbre et de verdure, qui s'élevait en amphithéâtre.

— C'est là Smyrne, disaient-ils, et nous voilà arrivés. Dieu! est-ce beau? Vois donc ces dômes d'argent, ces bassins, ces orangers; et des femmes qui nous appellent! Viens-y, matelot... viens donc! donne ton bras.

Et ils s'avançaient sur le bord du radeau, marchaient toujours comme si le pont et la mer n'eussent fait qu'une même surface, trébuchaient à l'extrémité des planches, tombaient, et étaient engloutis dans les vagues.

Alors quelques gouttes d'eau jaillissaient, l'onde se plissait, des bulles d'air venaient bouillonner, et puis la mer redevenait pleine, unie comme avant.

Ceux-là, assis autour d'une barrique vide, croyaient se délecter à une table abondamment servie.

— Passe moi donc ce poulet, matelot, disait l'un. — En voici; et il est fameux, répondait l'autre en imitant le geste de quelqu'un qui sert. — Quel vin! — Quel pain blanc! — Quelle viande fraîche! — Je m'en régale, ma foi! on n'est pas toujours à terre!

Ici c'était la danse, des pas mal affermis, une valse rapide entre deux marins commencée sur le radeau et terminée dans la mer.

D'autres croyaient revoir la chambrée où ils étaient nés, leurs femmes, leurs enfants, tout ce qui leur était cher. Ils s'attendaient à voir alors, baisaient leurs enfants au front, et leur promettaient de ne plus naviguer.

Mais tout cela avec le rire aux lèvres ou les larmes aux yeux, avec la meilleure foi du monde. C'était un délire qui s'exprimait par des voix si convulsives, si maternelles, qu'un aveugle eût pris les aberrations de cette fièvre pour des réalités.

C'est qu'un des symptômes de cette fièvre est de développer à l'extrême le délire culminant de chacun, de mettre en relief sa pensée fixe et habituelle, comme dans toutes les folies complètes ou passagères. De là cette vérité naïve que les malheureux mettaient dans la description de leurs rêves insensés.

À la vue de cet affreux délire si froid, si serein, Szaffie resta frappé de stupéur.

Car, ayant, ainsi que Paul, pris quelques atomes de nourriture, il ne partageait pas cet état d'excitation comatense, cette exaltation cérébrale dévorante, développée par un soleil ardent et par la réaction sympathique d'un estomac crispé sur un cerveau affaibli, la chaleur enfin, cette espèce de mirage moral, ne lui faisait pas éclater le crâne en offrant à sa vue, comme à celle de ces malheureux, de trompeuses images de sites enchantés, de festins, de femmes ou de famille.

Szaffie et Paul étaient seuls de sang-froid au milieu de cette effrayante orgie intellectuelle.

Quoique affaiblis par de longues privations, ils avaient conservé assez de lucidité d'esprit pour tout voir, pour tout entendre; Paul surtout, sustenté par cette parcelle de nourriture que, la veille, il avait disputée à son père.

Aussi éprouvait-il une horrible angoisse à la vue de ce spectacle qui devait plus affreux encore par l'apparition d'Alice...

D'Alice meurtrie, souillée, les cheveux en désordre, d'Alice pâle et amaigrie, mais les joues couvertes d'un vil et délatant incarnat, les yeux brillants et donés pour ce moment d'une force surnaturelle; d'Alice qui se leva lentement du milieu des deux barriques où elle s'était tenue jusque-là; qui se leva droite et roide comme une statue, à moitié couverte par le caban que Pierre lui avait laissé. Elle s'avança.

Paul cacha sa tête dans ses mains.

Elle parut chercher quelqu'un des yeux; puis, son regard tombant sur Szaffie, elle repoussa avec une force surprenante les marins qui obstruaient le passage, et arriva près de Szaffie.

— Oh! Szaffie, dit Alice d'une voix douce et faible en se penchant sur lui avec tendresse, tu es à moi, à moi, mon amour, mon amour adoré que seul j'ai aimé de toute mon âme.

Mais Paul voulut s'éloigner, le misérable ne le put. Il avait assez de force morale pour entendre, mais la force physique lui manquait pour fuir.

— J'ai cru aimer Paul, pauvre ange! je me trompais. C'était pour moi comme une compagne, comme une sœur; c'était une amie faible et tendre, voilà tout.

Mais toi, oh! toi! dit-elle en se redressant avec orgueil, tu es mon amour; chacun de tes regards est pour moi un plaisir et une torture; et puis tes caresses brûlent et enivrent... Oh! tes caresses, depuis ce jour où, craignant la mort, je me suis donnée à toi, toute à toi, je les ai toujours senties... Tes caresses! l'impression m'en est restée et dure encore! — De ce jour, ma vie n'a été qu'un long plaisir. Car tes baisers... je les ai encore aux lèvres. — Oh! oh! mourir! cria Paul d'une voix débrûtée. — Qui parle de mourir?... Vivre avec toi, Szaffie, vivre. Viens, Szaffie, viens. Ma tante est morte, je crois, comme mon père, comme ma mère, comme tout le monde est mort pour moi, du jour où je t'ai aimé. Viens, je suis à toi!... Tiens, vois-tu cette chambre bleue? c'est la mienne... ce lit à rideaux blancs? c'est le mien; le tien, voulais-tu dire. Ces fleurs que tu aimes, c'est moi qui les ai mises dans ces vases d'albâtre. Viens, mon amour, car tu es mon amour... Que me fait le mépris du monde? je n'ai pas besoin du monde pour te dire: Tu es ma vie, mon âme! Que me fait le monde?... le monde, c'est toi!... Viens, Szaffie! viens mourir pour revivre et mourir encore au milieu de ces voluptés enivrantes, dont le souvenir me dévore; car depuis... ce n'est plus le sang, c'est le désir! le désir qui circule et bat dans mes veines!

Les yeux de Szaffie devinrent étincelants.

Puis Alice ajouta en feignant de se déshabiller:

— Tiens... cette robe noire qui me rendait si blanche... elle tombe... Que ces lacets sont cruels! Tiens... tiens... ils sont brisés... Au vent ma longue chevelure brune que tu aimes tant! qu'elle tombe sur mes épaules?... Maintenant, oh! viens, mon amour, viens... je t'attends... Oh! viens donc...

Et le malheureux enfant fit le simulacre de monter dans un lit, en jamba le radeau et tomba dans la mer. Paul poussa un cri terré, se dressa sur son séant, les mains tendues en avant, mais il ne put se lever. — Sauve-le donc, monstre! cria-t-il en montrant Alice qui reparut un instant à la surface de l'eau en étendant les bras.

Son dernier mot fut: — Szaffie.

— Elle meurt heureuse, répondit Szaffie d'une voix sourde; et une larme brilla dans ses yeux. — Alice!... Alice!... Mon père... Alice!... cria Paul en se tortant.

Cette voix, ce mot père, arracha Pierre à sa préoccupation; car ce malheureux, ayant été privé par son enfant d'un peu de nourriture, partageait le délire général. Le lieutenant s'imaginait prendre la hauteur du soleil, et s'occupait avec soin cette observation astronomique.

— Tout à l'heure, Paul, lui dit-il: je suis à toi, mon enfant; c'est qu'il faut, vois-tu, que *la Salamandre* soit en route. Le commandant m'a bien donné le point: car il est brave et expérimenté le commandant.

Puis ayant l'air de serrer ses instruments:

— Maintenant, Paul, je suis à toi, à toi, mon enfant chéri que j'aime, qui es tout pour moi, que j'ai soigné comme il m'a soigné. Oh! mon Paul! soins pour soins, existence pour existence.

Ce dernier coup venait accabler l'enfant.

Oh! il se maudissait...

— Paul, mon enfant... Je souffre... je ne sais, mais je suis blessé à la tête et au bras... Tiens... je ne sais qui m'a fait cela... Mais j'en souffre... Mon enfant, viens... viens, mon Paul; que je te sente près de moi, et je ne souffrirai plus. Nous allons d'ailleurs arriver à Smyrne; et là, ajouta-t-il tout bas, et là je t'apprendrai une bonne nouvelle. J'ai demandé pour toi mademoiselle Alice à sa tante, enfin tu verras. Pauvre enfant! quand je pense que tu vas être heureux; car ton bonheur, c'est ma pensée de chaque jour, de chaque heure. Vois-tu, oh! Paul, si ce bonheur arrivait, quelle joie pour mes vieux jours! Embrasse-moi donc, ingrat!

Et le lieutenant se pencha sur son fils, qui frissonna en sentant les lèvres glacées de son père.

Puis Pierre, se redressant, s'écria:

— Me voici, commandant! à vos ordres.

Et il alla s'asseoir au centre du radeau, où il parut converser avec quelqu'un.

— Oh! malheur! enfer!... La mort, mais la mort donc! criait Paul. Je suis infame! — Pourquoi la mort, Paul? dit Szaffie. Tu es arrivé au terme de la science, à te mépriser, toi et les autres; car, Paul, tu le sais... tu l'as vu, et tu croiras... que...

Et il s'arrêta, car il commençait à s'affaiblir, ses idées s'obscurcissaient. Mais, dominé par son affreux système, il voulait le suivre jusqu'au bout, jusqu'au tombeau.

— Oh bien! tu le vois, continua-t-il d'une voix sourde et entre coupée; tu le vois... c'est prouvé!

La mère l'emporte sur l'esprit...; l'instinct animal est le plus fort. Honneur, respect, amour, pudeur... paternité... tout se tait des que la faim parle. Alice..., ton père!...

— Oh! laisse-moi! Va-t'en, cria Paul, va-t'en! Tu es donc Satan! — Plût à Dieu! dit Szaffie.

Et un dernier sourire amer et ironique contracta ses lèvres.

— Oh! dit Paul d'une voix mourante en tâchant de se rouler au bord du radeau pour tomber dans la mer.

CHAPITRE XLVII.

BARCA-GANA.

Adorer Dieu dans la créature.

BEN ARAB, poète persan.

C'est un bien beau lac que le lac Tsad, aux eaux si limpides et si vertes qu'on voit briller sur le sable qui tapisse son lit de riches et chatoyantes coquilles nacrées et de nombreuses branches de coraux rouges et éclatants.

Quelquefois le frêne aux écailles d'azur et aux nageoires dorées vient mordre une des longues racines jaunes des Lotus qui flottent sur l'onde, et, entraînant avec lui les corolles bleues de cette jolie fleur, il disparaît sous les rameaux pourpres du banc de corail.

Où bien c'est le héron blanc à tête noire qui dresse sur ses pattes

roses, le couploÿé, attendant sa proie, reste immobile au bord de l'eau, comme ces figures symboliques du culte des Hindous.

Situé dans le creux du bassin formé par les montagnes inaccessibles de Bonrou, bien loin de Tripoli et de la côte d'Afrique, ce lac apparaît li, frais, pur, ignoré, comme une goutte de rosée au fond d'une touffe d'herbes.

Entouré d'acacias, de cocotiers, de palmiers, de bananiers qui rélléchissent leurs mille nuances de verdure dans ses eaux transparentes, c'est à peine si l reste une place au milieu pour y voir trembler le bleu du ciel, tant ces arbres sont élevés et touffus!



Alice.

Et puis, la grève est si égale, si blanche; la prairie qui la cerne est d'un gazon si frais, si émaillé, que c'est un lieu de délices pour les fous aux plumes violettes, les sarcelles, les pélicans, les grues qui viennent y jouer en sortant de l'eau, et faire étinceler au soleil les diamants qui tombent de leurs ailes humides.

Mais, mon Dieu! quels cris, quelle peur! Voilà que la troupe aquatique tournoie, s'envole, et va s'abattre sur un petit îlot, couvert de jeunes mélèzes, de thuyas et de tubéreuses.

Pauvres oiseaux, pourquoi fuir? Ce n'est pourtant pas une image bien effrayante que celle de Leila, jeune Indienne jolie, svelte, accorte et brune, qui s'avance pensive, vêtue d'un bouakan de coton ponceau attaché autour de sa taille avec une ceinture de soie blanche.

Leila tenait à la main une petite corbeille de jones, qu'elle remplit de leurs choisies avec soin. Arrivée près d'un magnolia fleuri, elle s'apprêtait à le dépouiller de sa brillante couronne, lorsqu'elle poussa un petit cri de surprise et s'arrêta.

Allongeant alors en cône une feuille de bananier épaisse et luisante, elle y fit rouler, en le poussant avec une branche d'acacia fleurie, un gros œuf d'un blanc mat et rosé, puis posa la feuille sur la cime d'un lilas de berse.

Reprenant alors sa corbeille émaillée, parfumée, de mille fleurs, elle la livra aux flots du lac, et, inquiète, suivit du regard cette nacelle embaumée.

Alors la faible brise qui caressait la surface des eaux s'engouffra dans ces feuilles de roses, rugit dans les étamines de ces lits vermeils et entraîna le navire sur l'ilôt où s'étaient réfugiés les oiseaux.

Triste et terrible naufrage dont les débris épars s'attachèrent à des brins d'herbes ou à de petits coquillages de toutes couleurs qui scintillaient comme des pierreries.

Leila parut pourtant peinée de ce naufrage, car ce fut avec une expression de chagrin qu'elle prit l'œuf renfermé dans la feuille, et, pensive, elle s'arrêta plus d'une fois avant d'atteindre le temple de Lari.

Aussi le soleil se coucha comme elle y arrivait.

Le temple de Lari formait à l'intérieur un long parallélogramme construit en bambous odorants, liés entre eux par des câbles de coton aux couleurs vives et tranchées que Leila distinguait à peine: car plusieurs nids de taméos, remplis de vers luisants dont ces oiseaux garnissent leurs retraites, jetaient seuls quelque clarté au milieu des ténèbres. Et, à voir ces nids entourés d'une auréole bleuâtre, qui rayonnaient çà et là suspendus dans l'ombre, on eût dit de nombreuses girandoles de saphir, reflétant les lueurs changeantes et prismatiques de l'opale.

Peut-être cet aspect lugubre eût augmenté le chagrin de Leila, si les chants du taméos, qui s'exhalaient en murmures harmonieux et plaintifs, n'étaient venus, par leur ravissante et naive mélodie, changer la tristesse de la jeune Arabe en mélancolie douce et rêveuse. Leila s'avança vers le sanctuaire.



L'élû du grand scheik des Vallons Verts.

Au fond du temple, le coupant dans toute sa largeur, s'étendait un vaste rideau pourpre de damas de Perse, à fleurs d'argent. Son étoffe soyeuse et transparente paraissait cacher un foyer de lumière. Car des reflets d'un rouge vif éclataient d'abord sur l'arête des colonnades de bambous le plus rapprochées du sanctuaire; puis, s'affaiblissant, se dégradant, cette teinte, d'abord foncée, allait s'éteindre et mourir décolorée dans les ténèbres qui enveloppaient le reste de cet asile sacré.

Tout près du rideau, richement empourprée par les tons qui s'en échappaient, une légère balustrade de roseaux peints semblait défendre l'entrée du sanctuaire. Cette élégante galerie était ornée de merveil-

lenses arabesques faites de plumes de paon, de colibris, de verlas ; et les mille nuances de ces beaux plumages se confondaient avec tant d'art sur un fond obscur, qu'on eût dit du velours noir brodé d'or, d'azur, de rubis et d'émeraudes. Au milieu de ce mirifique grillage s'élevait, soutenue par un roseau curieusement ciselé, une petite plaque d'or assez large, et recouverte d'une couche de coton blanc, moelleux, et parfumé de feuilles de roses. Ce fut sur ce lit éblouissant, au milieu de ces fleurs, que Leila déposa l'œuf sacré.



Gratien.

Puis, prenant une sorte de psaltérion à deux cordes suspendu à un bambou, elle en tira un son qui vibra et retentit un instant au-dessus du murmure des oiseaux. Et, ayant replacé l'instrument, Leila s'éloigna du sanctuaire à reculons, les mains croisées sur son sein, en chantant une hymne maldivie. La jeune fille, à mesure qu'elle s'éloignait du lieu sacré, diminuait, selon l'usage, la sonorité de sa voix. Aussi, lorsqu'elle fut arrivée près de la porte du temple, la voix de Leila, qui n'était plus qu'un murmure, prononça le dernier mot de l'hymne.

Quand le silence annonça que l'adorateur de Lari avait disparu, le grand-prêtre Barca-Gana sortit d'un des côtés du temple où était située sa case, s'avança près du rideau, vit l'œuf et se prosterna.

Barca-Gana était un grand-prêtre de soixante ans, d'une couleur fortement olivâtre, décharné, et son œil étincelait sous de longues paupières blanches. Dernier sectaire d'une tribu errante qui, venue du golfe Perlique, s'était établie dans les montagnes inaccessibles de Bournou, Barca-Gana avait apporté les superstitions de sa terre natale ; et, comme plusieurs sectes des Égyptiens, des Hindous et des Persans, il adorait Dieu dans la créature : la Grue était l'oiseau sacré de ces idolâtres.

Barca-Gana, vêtu d'un bouakan vert qui l'entourait entièrement, avait la tête couverte d'un voile de crêpe orange à fleurs d'or, attaché sur son front avec des bandelettes de pierreries. Il s'approcha du petit coussin où était déposé l'œuf divin, l'œuf de grue ; et après plusieurs genuflexions se mit à chanter sur un rythme monotone et cadencé les paroles suivantes en langue maldivie :

« Ouvre le sanctuaire : c'est un rayon de la flamme céleste, un atome de sa lumière, une étincelle de son feu.

« Etre choisi par le grand scheik des vallons verts, toi qui fécondes le germe de ton souffle,

« Ouvre le sanctuaire.

« Pour toi seront les lézards sacrés, à écailles bleues, et tu les mangeras. Pour toi seront les dattes remplies de lait et de miel, et tu les mangeras ; pour toi seront les conchies moelleuses de coton, pour toi choisi par le grand scheik des vallons verts pour féconder le germe divin de ta chaleur.

« Ouvre le sanctuaire.

« Ma tête est ceinte du tailek, et mes épaules du bouakan : ouvre le sanctuaire. C'est une étincelle du feu divin que tu vas aviver de ton souffle, toi choisi par le grand scheik des vallons verts. »

Une main invisible tira le rideau qui glissa sur un bambou, et une nappe de clarté resplendissante inonda l'intérieur du temple.

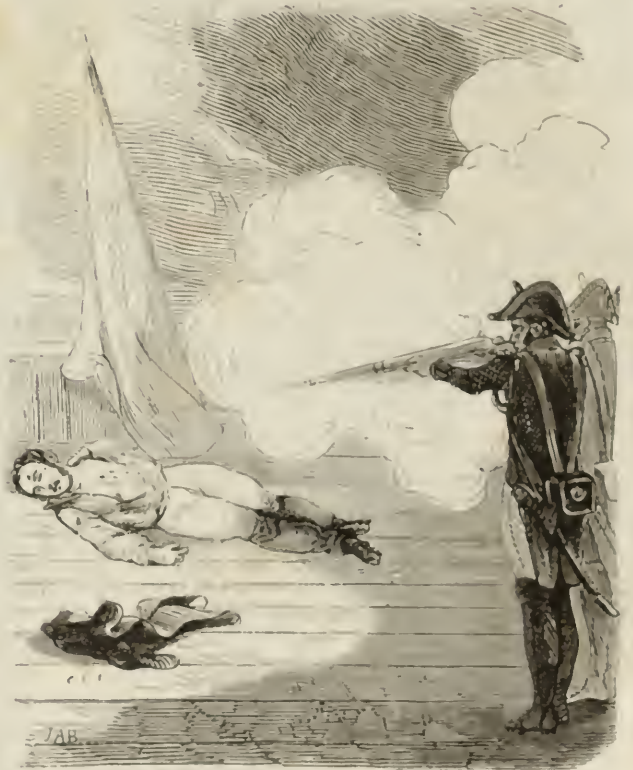
Barca-Gana fut lui-même comme ébloui du spectacle qui s'offrait à sa vue.

CHAPITRE XLVIII.

L'ÉLU DU GRAND SCHEIK DES VALLONS VERTS.

Ainsi le monde ! Un Béotien.

L'espace caché par le rideau formait un demi-cercle un peu allongé, construit en barbous, comme le reste du temple, mais peints d'un



Le dernier coup de onze heures à l'horloge du port.

pourpre vif et éclatant, rehaussés par des anneaux d'or qui simulaient les bases et les chapiteaux de ces colonnes élégantes.

Du milieu du dôme, où allaient se joindre les roseaux verts qui surmontaient la colonnade rouge, pendait une vaste lampe d'argile, aussi

richement colorée qu'un vase étrusque, remplie de menu bois d'aloès, dont la flamme blanche et pure répandait plus de parfums que de clarté.

Au centre de ce sanctuaire s'élevait un autel carré, soutenu par des pieds de bronze et recouvert des plus riches tissus des Indes et de Perse : voiles d'or et de soie, cachemires aux vives couleurs, gaze brodée d'argent et d'écarlate, tout se mêlait, se confondait en draperies onduyantes qui serpentaient autour de cette espèce de lit, fait de quatre couches du coton le plus fin et le plus blanc.

De chaque côté de ce lit, deux énormes éventails de plumes de paon rafraîchissaient l'air, agités par des mains invisibles.

Enfin, couché dans ce lit, coiffé d'une royale couronne de plumes de grues, ornée de diamants, apparaissait, au milieu des plaques d'or qui flamboyaient sur ses épaules, des signes symboliques éblouissants de pierres précieuses qui étincelaient sur sa poitrine, sur ses bras, autour de son cou, apparaissait, dis-je, l'air grave, soucieux, préoccupé, apparaissait l'ex-débitant, l'ex-capitaine de frégate, l'ex-marquis de Longtour, pour le moment élu du grand scheik des vallons verts.

Le digne marquis était prodigieusement engraisé. Sa figure, vermeille, lisse et pline, annonçait une santé parfaite; et sa longue barbe lui donnait un certain air druidique assez imposant.

Pourtant le mari d'Elisabeth fit une grimace colérique en voyant Barca-Gana soulever respectueusement la couverture de cachemire pour glisser dans le lit l'œuf sacré.

— Allons, bon, dit le marquis, bon ! encore un à faire éclore !

Ces animaux-là me prennent pour un four ou pour une poule censive ! Ils abusent diablement de ma chaleur naturelle pour faire sortir de leur coquille ces maudites grues ! Et si on me les laissait encore ! ça me ferait une compagnie, ces animaux s'attacheraient à moi... Mais non : une fois qu'ils peuvent se tenir sur leurs pattes, on me les enlève. Allons, allons ! c'est bon : va-t'en, vieil animal, dit le marquis en voyant les génuflexions de Barca-Gana, qui sortait du sanctuaire à reculons. Allons, me voilà en repos jusqu'à dix heures.

A dix heures, ils m'apporteront des lézards cuits dans des épices et des dattes confites dans du miel et de la crème. J'ai eu une peine inouïe à m'habituer à ces repas-là, et maintenant je m'en trouve bien : je me fais aux lézards. C'est pourtant une drôle de nourriture. Mon Dieu ! mon Dieu ! qui m'aurait dit, il y a quatre mois, quand je faisais ma partie de dominos au café Saint-Maglaire, qu'un jour je serais réduit à couvrir des œufs de grue en Afrique et à manger des lézards ?

Dame ! aussi, pourquoi le lieutenant a-t-il été assez scélérat pour m'abandonner dans la corvette ! Oh ! je ne lui pardonnerai jamais ça ; et si je revois la France... Car enfin, s'il ne m'avait pas abandonné, ce misérable Sam-Bai, qu'ils ont bêtement laissé échapper en prenant le renégat pour un marchand de blés d'Odessa ; cet infâme apostat venant, le soir même du naufrage, de je ne sais quelle croisière maudite, n'aurait pas vu la corvette échouée sur le banc et prête à s'enlourir ; n'aurait pas envoyé ses gens pour piller à bord ; ne m'aurait pas trouvé dans mon cadre plus mort que vif ; ne m'aurait pas pris à son bord, amené sur la côte, et vendu comme esclave à un enragé qui a voulu d'abord me faire faire des tonneaux. Puis, voyant que je n'y mordais pas, il m'a mis à tirer de l'eau ; mais je n'étais pas assez fort. Enfin, heureusement pour moi, je dis heureusement, parce que c'est un bouhéir auprès de mes autres existences, cet animal à grande barbe a traqué contre moi un chameau et deux fusils, et il m'a amené dans ces montagnes, m'a attaché dans ce diable de lit, m'a couvert d'oripeaux, et depuis trente-trois jours me fait faire le bête de métier que je fais. Jusqu'à quand cela durera-t-il, mon Dieu ! Et les autres !... Où sont-ils maintenant ? Et le coquin de lieutenant ? et Alice ? et madame de Blene ? et l'équipage ? et leur radeau ? Noyés peut-être... Je suis mieux ici. Mais quel mieux ! Oh ! Elisabeth !... Elisabeth ! Maudite sois-tu vingt fois... C'est ta faute ; sans toi, je serais encore rue de Grammont à vendre du makouba, à la bonne prise.

Et le bonhomme resta pensif, absorbé, jusqu'à l'heure de son repas ; après quoi il s'endormit du sommeil des justes et des élus du grand scheik des vallons verts.

Le lendemain matin le marquis fut réveillé en sursaut par un bruit inaccoutumé. Au lieu de la langue aiguë et gutturale qui résonnait dans le temple, il entendit des voix européennes. Son cœur battit, et il pensa mourir de joie en voyant son grand radeau s'ouvrir, et trois officiers anglais, en habits rouges, s'avancer de l'air du monde le plus dévotieux, conduits par Barca-Gana, qui voulait bien les admettre à adorer le saint mystère.

A peine le marquis les eut-il aperçus qu'il s'écria, palpitant : — Au nom du ciel ! qui que vous soyez, ayez pitié de moi.

Les trois Anglais se regardèrent avec un inconcevable étonnement ; car ils étaient bien loin d'avoir reconnu un Européen sous ce bizarre accoutrement.

— Vous êtes Français, monsieur ? dit l'un d'eux. — Oui, mon Dieu ! Français : capitaine de frégate, et ici depuis trente-trois jours, pour mes péchés. Par pitié, emmenez-moi... sauvez-moi. — Il est impossible, monsieur, reprit le bon Anglais, de vous enlever par force ; mais je me rends à Tripoli, au retour d'un voyage dans l'intérieur de l'Afri-

que, ordonné par lord Bathurst. Je verrai le consul de votre nation, monsieur, et j'userai de l'influence que le nôtre a sur le dey pour vous faire rendre à la liberté — Et je n'aurai pas assez d'années pour vous faire, monsieur, si vous réussissez, dit le marquis. — Bon courage, monsieur ! Dans trois jours nous serons à Tripoli, et avant peu vous aurez de nos nouvelles. Adieu, car je craignais qu'un plus long entretien ne devienne dangereux pour vous.

En effet, Barca-Gana commençait à froncer le sourcil ; mais l'interprète des Anglais l'ayant rassuré, il conduisit les étrangers hors du temple, et fut absolument rassuré quand il les vit, eux et leur suite, descendre les rampes étagées de ces hautes montagnes.

Ces officiers faisaient partie de l'expédition de découverte qui précéda celle du malheureux et illustre major Laing. Ayant appris par leurs interprètes qu'il existait dans les montagnes de Bournou une secte étrangère à la religion de Mahomet, ils avaient voulu la voir ; et de là leur rencontre fortuite et si heureuse pour l'ex-débitant, Barca-Gana, lui, avait fait une excellente affaire en achetant le marquis.

Selon l'usage de toutes les sectes de l'Indoustan qui adorent les oiseaux, les émigrants de Bournou ne laissent jamais les oiseaux couvrir les œufs dont doivent sortir les oiseaux sacrés. Ces oiseaux leur paraissent d'une essence plus pure quand ils doivent à l'homme cette seconde vie que donne l'incubation. Aussi est-ce un grand honneur d'être choisi pour remplir cet office.

Mais Barca-Gana pensa qu'un blanc, qu'un homme d'une espèce si à part, si peu commune, ferait un bien meilleur effet dans le lit sacré aux yeux des croyants, et qu'il féconderait tout aussi bien. C'est lui par ces idées qu'il acheta le bon marquis, comme un charlatan achète, de préférence, un cheval d'une robe extraordinaire pour traîner son char.

Malheureusement Barca-Gana ne jouit pas longtemps de son idée. Les officiers anglais, à leur arrivée à Tripoli, exposèrent l'affaire aux consuls européens ; le dey fut invoqué, et par ses ordres une escorte d'Arabes et le chancelier du consul partirent pour aller arracher le digne Bournou à ses galliniques occupations.

Le dey alla même plus loin pour complaire au consul anglais ; car, sans le consulter, il fit décapiter les habitants de Lari, pendre Barca-Gana comme idolâtre, et plaça Leila dans son séail.

Quant au marquis, il arriva à Tripoli, frais, bien portant, monté sur un chameau du dey. Trois jours après, un navire partant pour Gènes fut chargé d'une dépêche du consul au gouvernement français, et d'un rapport où le marquis fulminait son indignation contre Pierre, qui l'avait enfermé à bord au moment du naufrage ; il annonçait de plus son prochain retour, sitôt qu'une occasion pour la France se rencontrerait.

CHAPITRE XLIX.

LES JUGES.

Je requiers justice et vindicte !

P. L. JACOB. — *Le Roi des Ribauds.*

La dépêche du marquis arriva bien à propos à Cherbourg, où le brick du commerce *les deux Amis* avait transporté les naufragés du radeau, qu'il avait recueillis en mer le lendemain du jour où ces malheureux avaient été atteints de la calenture.

Depuis quelque temps, le conseil de guerre qui jugeait Pierre, était rassemblé ; l'accusation était basée sur le rapport du journal de *la Salamandre*, qui, on le sait, avait été conservé sur le radeau.

Pierre était donc accusé de tentative de meurtre suivie d'exécution sur la personne de son commandant, pendant l'exercice de ses fonctions. Les deux moins avaient été entendus, et le peu de matelots qui restaient de l'équipage de *la Salamandre*, au nombre desquels étaient Bouquin et la Joie, furent obligés de témoigner contre le lieutenant ; car les faits étaient si positifs, si évidents, qu'ils ne purent même en atténuer la gravité. Le précieux document envoyé par le marquis vint compléter l'accusation intentée contre Pierre, et donna une vigoureuse impulsion à la procédure, en la renforçant d'un nouveau délit. C'était, je crois, vers le 20 novembre. L'air brumeux du port se condensait en un épais brouillard, qui voilait tous les bâtiments mouillés en rade.

Il était huit heures, et un long canot, amarré au débarcadère du môle, se balançait, soulevé par une houle assez forte. Les canotiers, assis sur leurs bancs, les avirons levés, devisaient entre eux : tandis que le patron, accroupi à l'arrière, nettoyait avec un soin minutieux, les bancs destinés à recevoir probablement des officiers d'un haut grade, à voir le pavillon qui se déployait à la poupe de l'embarcation.

Il fut distrait de son travail par un matelot d'une cinquantaine d'an-

nés, à cheveux presque blancs, ayant une jambe de bois, mal vêtu, et portant un sac qui annonçait que cet homme arrivait d'un long voyage.

— Maître, dit ce vieux matelot en ôtant un chapeau de paille enduit d'une épaisse couche de goudron; maître, vous êtes patron de l'amiral, n'est-ce pas? — Oui, après? — C'est que vous me rendriez un grand service de me laisser embarquer à bord de votre canot, pour y aller. — A bord de l'amiral? — Oui, maître. — Veux-tu filer ton norud, vieux congre! C'est ici le canot du général et des officiers supérieurs qui vont au conseil de guerre. — Ah! mon Dieu, maître! dit le vieux matelot avec une incroyable expression de crainte et d'angoisse. Quel conseil de guerre? — Tu m'embêtes, à la fin! Le conseil qui juge le lieutenant Pierre Huet. — Le lieutenant Huet! Oh! dit le marin en cachant son front dans ses mains ridées. — Tu le connais doue? dit le patron ému sans savoir pourquoi. — Si je le connais! — Mais, reprit le maître, va-t'en, voilà le général et les officiers. — A vos avirons, vous autres! et debout.

A ces ordres, les canotiers se levèrent, tenant leur chapeau d'une main et leur aviron de l'autre.

C'était le général et cinq officiers supérieurs.

— Range-toi donc, dit l'amiral en repoussant rudement le vieux marin, qui était resté immobile devant l'embarcation.

Rappelé à lui, le matelot arrêta résolument le général par un pan de son habit.

— Eh bien! qu'est-ce? Que diable veut-il, celui-là? — Général, dit Gratien, — le vieux marin s'appelait ainsi, — général, je viens de l'est à pied, marchant jour et nuit, avec ça, dit-il en frappant sur sa jambe de bois avec son bâton. Ce voyage, je l'ai fait pour voir mon lieutenant, mon brave lieutenant, qui me donne du pain et m'empêche de mourir de faim depuis cinq ans. Oh! général! vous me laisserez aller le voir, n'est-ce pas, général? Un vieux matelot qui aime son officier, ça se conçoit, n'est-ce pas, général? — C'est trop juste, mon brave! dit l'officier. Viens, tu verras ton lieutenant. Patron, fais placer cet homme à l'avant. — Oh! merci, mon général, dit Gratien en se précipitant dans le canot avec la vivacité d'un jeune homme, malgré sa jambe de bois.

Le général occupa la première place de la droite de l'embarcation; les autres officiers se placèrent suivant leur grade ou leur ancienneté. Et le patron mit le cap sur le vaisseau amiral.

Après quelques minutes de silence, un capitaine de frégate s'adressant au général :

— Savez-vous, général, que la dépêche du commandant Longetour est accablante pour Huet? — C'est vrai, monsieur; on n'a jamais vu un plus grand oubli de la discipline! — Une chose qui me passe, dit un autre, c'est que Huet, sachant que le coffre de journaux était sur le radeau, ne l'a pas jeté à la mer. C'était si facile, car c'est même un miracle que ce coffre, tout imperméable qu'il fût, y soit resté. — Mais Pierre Huet est un homme d'honneur, monsieur, répondit le général, un brave officier, égaré un moment par l'amour excessif qu'il avait pour son fils. C'est une faute que l'on doit punir, mais qu'on peut excuser. — Si l'on peut excuser une attaque aussi violente contre la discipline, général, répondit l'officier rapporteur, petit homme grêle, sec, aux yeux faux et verts, car ce n'est pas la première fois que Pierre Huet y attendait, ainsi que nous l'avons vu d'après par les rapports de M. le marquis de Longetour. La discipline était odieuse à M. Pierre Huet, oui, elle lui était odieuse, la discipline, cette reine qui doit régner absolue et tyrannique, ajouta le petit homme d'une voix aigre et avocassière. — Monsieur, dit le général avec une dignité froide et calme qui trahissait pourtant son impatience, monsieur le rapporteur, vous attaquez l'accusé devant le conseil.

Et le silence le plus absolu régna jusqu'au moment où l'embarcation atteignit le vaisseau amiral.

— Général, ne m'oubliez pas, dit Gratien au moment où l'officier supérieur allait monter à bord. — Non, mon brave. Patron, fais conduire cet homme auprès de M. Pierre Huet. — Oui, général.

CHAPITRE L.

LE PÈRE ET LE LIEUTENANT.

Un père est le seul Dieu sans athée ici-bas.
ERNEST LEGOUVÉ. — *Poésies inédites.*

Dans une des chambres du vaisseau, faiblement éclairée par l'ouverture d'un hublot qui y laissait pénétrer un pâle rayon de lumière, étaient réunies deux personnes, Pierre Huet et Paul.

Pierre, assis devant un bureau couvert de quelques papiers, ne savait pas voir la moindre émotion; mais Paul, dans un état de stupeur

effrayant, tenait les deux mains de son père dans les siennes en attachant sur lui ses yeux fixes, encore agrandis par sa maigreur, car Paul était méconnaissable, tant la souffrance l'avait changé.

— Mais, disait l'enfant, mais, père... c'est impossible! impossible! ils ne peuvent te condamner... — Le crime est capital, Paul, répondit Pierre d'une voix sourde. — Mais, au nom du ciel! explique la vérité, père... dis ce qui en est; que c'est faux... enfin, prends un défenseur au moins. — Je vous ai dit, mon fils, que ma faute était réelle, aux yeux du monde. Elle ne le serait pas que je saurais encore me sacrifier au maintien de cette discipline au nom de laquelle on m'accuse. — Mais, mon père, c'est infâme à vous de vouloir mourir ainsi... Je ne suis donc rien pour vous, moi? — Paul, je suis officier avant que d'être père; plus le sacrifice est grand, plus il est louable, répondit le fatigué et opiniâtre marin. — Mais, mon Dieu! savez-vous que c'est un crime que vous commettez là! s'écria Paul avec violence. Mais vous oubliez donc que, si ma mère vous voit et vous entend, elle vous maudit; vous oubliez donc que son dernier mot a été : « Vis pour notre Paul! » Vous savez bien, d'ailleurs, que, si vous mourez, je me tuerai aussi! — Paul! dit Pierre avec autorité. — Oui, ajouta l'enfant exaspéré, oui, je me tuerai, à vos pieds, devant vous; car, à la fin, je ne laisserai des sacrifices que je vous fais. Je vis bien, moi! et mes illusions m'ont été arrachées une à une. Je vis bien, moi! et Alice est morte à mes yeux en prononçant le nom d'un homme qui ne l'aimait pas et qu'elle n'avait présumé, à moi, qu'elle n'aimait, oh! qui l'aimait tant! Je n'ai pas seize ans, et le monde est déjà désert pour moi; je n'ai plus que vous, vous seul! Et, pour faire respecter un homme lâche et stupide, vous, brave et loyal, vous mourez... vous m'endriez basement une mort honteuse que vous n'avez pas méritée. — Paul, je fais mon devoir. — Votre devoir! mais c'est infâme, cela; votre devoir! mais vous me le prouvez aussi, vous : tout est égoïsme sur la terre; car enfin, savez-vous que je pourrais douter de votre amour pour moi, mon père! — O mon Paul, mon enfant, quelle pensée! dit le pauvre père tout pleurant. — Oh! pardon, père, pardon! mais entendez-moi, écoutez ton Paul que tu aimes tant; c'est pour toi, c'est pour t'engager à vivre que je te dis tout cela... — Mais, malheureux enfant, tu me tués; c'est une torture affreuse... Maintenant, je voudrais revenir sur mes pas; le puis-je? c'est un fait qui s'est passé aux yeux de l'équipage, c'est un fait clair et patent, avoué par moi, prouvé. Mon Dieu! mon Dieu! est-ce à toi à me faire des reproches!... tu devais pourtant bien sentir si mon cœur battait quand nous nous embrassions avant d'aller au feu. — Tu as raison, père, répondit Paul avec un calme qui contrasta singulièrement avec l'exaspération passagère qui l'avait animé un instant, et sa figure prit même une expression de douce sérénité. — Tu as raison, après tout, vois-tu? ce que je t'en disais, moi... c'était pour toi; maintenant que tu m'as prouvé que tu ne peux échapper à ton sort... je serai raisonnable.

Pierre ne comprenait pas, mais son cœur se brisait.

— Tu sens bien une chose; Alice est morte, n'est-ce pas? Après ta mort, fils d'un condamné, il me faudrait quitter la marine, et vivre je ne sais où. Et puis, pour qui vivre? Avoue donc, père, avoue, au fond de ton cœur de loyal marin, que je serais fou de penser à te survivre. — Paul!... dit Pierre effrayé. — Non, là... figure toi que moi, moi ton fils, j'ai été condamné à mort... me survivrais-tu? — Oh! mon Dieu! — Mon père, c'est au nom de ma mère que je vous supplie de parler vrai. De dire ce que vous avez dans le cœur. — Vuyons, père, me survivrais-tu?

Pierre ne répondit rien, et cacha sa tête dans ses mains en faisant entendre un gémissement cruel.

— J'en étais sûr, dit l'enfant; est-ce que je pouvais avoir une pensée qui ne fût pas la tienne? D'ailleurs, je ne vivrais pas; tu vois comme je suis souffrant; je deviendrais fou... mieux vaut mourir avec toi. Ah ça! père, on te juge aujourd'hui, c'est donc demain... Eh bien! à demain, père; là comme au feu, le père et le fils seront côte à côte et tomberont du même coup. Je te demande un peu si je puis désirer, ambitionner autre chose; si ce n'est pas là la fin conséquente de ma vie maintenant. Mais réponds moi donc, père, mon Dieu! que tu as l'air triste et sérieux! mais pourquoi ça? Mais regarde donc ton Paul, au moins, dit l'enfant en abaissant les mains de Pierre qui cachait son visage.

C'est que Pierre éprouvait une émotion impossible à décrire; il comprenait le désir de son fils. Il sentait que pour son malheureux enfant la vie n'était plus possible, car il jugeait d'après lui; et il savait que, comme Paul, lui n'eût pas hésité un moment.

— Mais dis donc, père, je ne sais, mais la tête me tourne et le cœur me manque... c'est une de mes faiblesses... Tu vois... que... et... père.

Il pâlit; ses yeux se fermèrent, et il s'évanouit dans les bras de Pierre. Ce pauvre enfant, usé par les privations du radeau, par le chagrin, était d'une faiblesse inouïe; c'est au plus s'il y avait huit jours qu'il se levait, convalescent d'une longue et douloureuse maladie.

— Malédiction! il se trouve mal; c'est la troisième fois depuis hier... Et il portait Paul sur son lit.

A ce moment Gratien entra.

— Mon bon lieutenant! dit-il en prenant les mains de Pierre. — Toi ici, mon vieux Gratien... c'est le ciel qui l'envoie. Aide-moi, aide-moi à secourir mon enfant! — C'est une faible-se, lieutenant; du vinaigre! — En

voici.—Ce ne sera rien, lieutenant, dit Gratiem.—Ecoute-moi, Gratiem, tu m'es dévoué... — Je viens de Brest à pied, jour et nuit, pour vous voir, lieutenant. — Eh bien ! tiens, prends... voici de l'or, c'est tout ce qui me reste... Emmène mon fils où tu voudras, enferme-le, garde-le de gré ou de force, mais que je ne le voie plus... Mon arrêt va être prononcé aujourd'hui et exécuté demain... Tu conçois, Gratiem ? — Oui, lieutenant, dit le marin d'une voix ferme.

La porte s'ouvrit. — Lieutenant, le conseil est assemblé, dit le capitaine d'armes. — Je monte, monsieur, répondit le lieutenant. Le sous-officier se retira.

Alors, s'approchant de Paul toujours évanoui, le pauvre père se baissa sur lui et l'embrassa avec une émotion déchirante.

— Adieu, adieu, mon Paul, mon enfant, adieu tout ! Je ne te verrai plus, plus, jamais, jamais ! Si... oh ! si... bientôt, peut-être. Que je souffre ! Quelle cruauté ! Mais maintenant, c'est impossible ! mes yeux ont renforcé l'accusation ; il y a des témoins ; tout est fini, il n'y a plus à revenir. — Adieu encore, mon enfant, mon pauvre enfant ! Et mourir sans que tu m'aies embrassé ! c'est affreux, affreux !

Et le misérable cherchait les lèvres de son fils, les appelait de son haleine, baisait ses cheveux, son front, le mouillait de pleurs en lui disant adieu.

Et il allait à la porte, mais il revenait encore à son fils pour le couvrir de larmes et de baisers.

— Tiens, je mourrais ici ! Gratiem, ouvre la porte.

Gratiem, dont le cœur était brisé, ouvrit la porte, et l'on vit le piquet destiné à conduire Pierre dans la chambre du conseil.

Cette vue rappela le lieutenant à lui-même ; il boutonna son uniforme, dégarni de ses épaulettes et de son ruban, essuya ses yeux, prit son chapeau, et dit au sous-officier, d'une voix ferme et imposante :

— Marchons, monsieur.

Et les pas lourds des hommes de garde retentirent dans la batterie. Arrivés près de la chambre du conseil, les armes posées à terre résonnèrent sourdement, et Pierre, accompagné de deux hommes, entra dans la chambre du conseil.

Pendant ce temps, Gratiem, profitant de la faiblesse et de l'évanouissement de Paul, le transporta à terre, aidé par les matelots du bord.

CHAPITRE LI.

LE JUGEMENT.

Dieu seul est juste. *Le Coran, verset XI.*

Le conseil, assemblé dans la grand'chambre, se composait d'un amiral, qui le présidait, de trois capitaines de vaisseau, de deux capitaines de frégate, et de l'officier rapporteur.

Quand Pierre entra, on le fit placer devant le président, qui, s'adressant à l'officier, lui dit : — Monsieur, veuillez faire connaître les charges.

Le petit homme aux yeux verts se leva, prit un énorme cahier et lut ce qui suit :

« Messieurs, c'est au nom de la discipline indignement outragée par un homme qui, par sa position, devait la respecter davantage, que nous réclamons l'application des peines les plus sévères contre l'accusé Pierre lluet, lieutenant de vaisseau de la marine royale, déjà coupable d'avoir, en plein pont, interrompu et changé les ordres de son commandant, pour ordonner une manœuvre qui aurait pu être préjudiciable au salut de la corvette. Mais qu'est-ce que c'est que ce délit, messieurs, auprès des autres ? Car, dans cette effrayante procédure, nous tombons d'abîme en abîme ! Ecoutez, messieurs. Au moment d'un grand danger, oubliant le respect dû au chef et à l'ordre immuable établi à bord, aveuglé par une tendresse égoïste pour son fils, l'accusé ne poussa-t-il pas l'oubli de tout devoir jusqu'à exiger de son commandant l'ordre de faire sauter d'abord cet aspirant, contre tous les usages reconnus à bord ? Mais à quel excès osa-t-il se porter, messieurs, quand le brave commandant, avec la froide inflexibilité qui caractérise le marin, lui refusa cette demande inouïe ? Le lieutenant Pierre, messieurs, osa tirer son poignard et en frapper son chef à la vue de tout l'équipage, dans un de ces moments décisifs où la subordination la plus parfaite, l'obéissance la plus passive, peuvent seules donner les moyens de sauver le navire. Vous frémissez, messieurs, vous frémissez d'horreur : que sera-ce donc quand vous apprendrez un autre attentat ! La corvette est en danger de nouveau par l'ignorance d'un des officiers de quart. Dans ce moment critique, où la présence du commandant sur le pont est comme le phare allumé qui guide au loin le navire et dirige sa marche au milieu des écueils blanchissants de l'écumée des vagues qui s'y déroulent écumantes et bouillonnantes, comme furieuses et voulant l'engloutir, lui qui arrache les

naufragés à la mer furibonde par la bienfaisante charté qu'il projette au loin sur l'immensité des vagues comme une étoile proméée par la main de la Providence éternelle... »

A la fin de cette phrase, qu'il prononça d'une haleine, l'avocat devint bleu ; mais il reprit, après avoir respiré largement :

« C'est dans ce moment, messieurs, que, craignant sans doute que son brave et inflexible supérieur ne s'opposât de nouveau à ses projets, que ledit Pierre, messieurs, ose enfermer le commandant chez lui, privant ainsi volontairement et sciemment l'équipage des ordres et des talents de cet officier supérieur, qui, dit-on, d'après le compte que ledit Pierre a rendu lui-même de la capacité de son commandant, qui devaient, dis-je, retirer le navire de son échouage périlleux. Ne vous paraît-il pas alors, messieurs, que ledit Pierre, ayant sciemment privé la corvette des avis de son chef, est seul responsable de la perte de ce bâtiment ?

« Ce dernier document nous a été transmis par M. le marquis de Longueville lui-même, qui, par une clémence digne de son beau caractère, cherche autant que possible à atténuer les torts de son lieutenant. Et c'est ici l'occasion, messieurs, de répondre aux calomnies que l'on a versées sur une estimable classe d'officiers, un moment éloignés de tout service actif. Vous voyez, messieurs : le marquis de Longueville est abandonné au milieu des dangers les plus affreux. Fort de son courage, il attend ; des pirates l'enlèvent et le conduisent dans l'intérieur de l'Afrique ; et, malgré des dangers sans nombre, il profite de ses loisirs pour se livrer à des recherches et à des expériences scientifiques d'histoire naturelle, nous écrit-il lui-même, joignant ainsi la persévérance et l'assiduité d'un homme d'étude au courage d'un homme de mer.

« Mais revenons, messieurs, à des tableaux moins consolants pour l'humanité ; revenons à l'accusé et à ses fautes. C'est donc au nom de la discipline outragée, messieurs, que je proteste contre les dispositions bienveillantes que pourrait faire naître cette pièce. Mon accusation, messieurs, se base sur des faits. La conduite du sieur lluet est du plus mauvais exemple, et ne saurait être excusée par le motif de tendresse filiale qui en est le mobile ; et je finirai, messieurs, par cette phrase bien simple, mais bien expressive, je crois : avant d'être père, on doit se souvenir qu'on est officier. »

A ces mots seulement, Pierre fit un bond sur sa chaise.

« — Je réclame donc, messieurs, contre ledit lluet Pierre l'application de l'article du code pénal, comme prévenu :

« 1° De manque à la subordination envers son commandant ;

« 2° De tentative de meurtre sur la personne de son commandant, pendant l'exercice de ses fonctions ;

« 3° D'avoir sciemment concouru à l'échouage de la corvette, en la privant des ordres et de la présence du commandant, et d'avoir en outre exposé cet officier à périr, en le privant volontairement de tout secours. »

Et le petit homme se rassit.

— Accusé, avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ? demanda l'amiral à Pierre d'un air d'intérêt. — Non, monsieur le président — Avez-vous un avocat ? — Non, monsieur le président. — Vous persistez dans votre silence ? — Oui, monsieur le président. Seulement, je déclare, à la face de Dieu et des hommes, que si je n'avais été blessé et renversé sans connaissance au moment de quitter la corvette, je n'aurais pas laissé le commandant enfermé chez lui. — Mais pourquoi l'avez-vous enfermé ? — C'est une question à laquelle je ne puis répondre, monsieur le président.

Le président sortit avec les membres du conseil.

Pierre resta seul, la tête penchée dans ses mains, tout seul. Le peu de flambarts qu'on avait recueillis à bord du radeau étaient consignés à terre, après avoir été entendus comme témoins.

Le conseil rentra, et le président lut ce qui suit d'une voix émue :

« — Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, etc.

« Aujourd'hui, 20 novembre 1815, s'est assemblé à bord du vaisseau amiral en ce port, après avoir entendu la messe du Saint-Esprit, le conseil de guerre maritime en grande tenue, en vertu de l'ordonnance de Sa Majesté ; les débats relatifs au sieur Pierre lluet, ex-lieutenant de la marine royale, étant terminés, et toutes les formalités voulues par le décret du 24 juillet 1806 ayant été remplies ;

« Oû le capitaine-rapporteur et l'accusé ; le conseil, après avoir délibéré à huis clos, en présence de M. le procureur de Sa Majesté ; M. le président, ayant recueilli les voix, a reconnu, à l'unanimité, la procédure régulièrement instruite, et a reconnu, aussi à l'unanimité, Pierre lluet coupable de tentative de meurtre, suivie d'exécution, sur la personne de son commandant.

« Et ayant écarté les autres chefs de l'accusation, le conseil condamne, en son âme et conscience, et à l'unanimité des voix, le nommé Pierre lluet à la peine capitale, l'arrêt devant être exécuté dans les vingt-quatre heures ; et en outre condamne l'accusé aux frais envers l'Etat.

« Fait, clos, jugé et arrêté à bord du vaisseau amiral, au port de Cherbourg, le jour, mois, an précités, vers onze heures moins un quart

du matin. Et MM. les membres du conseil ont signé avec le greffier la minute du jugement, etc. »

En entendant son arrêt, Pierre ne dit pas un mot; aucune émotion ne se peignit sur sa figure, car depuis longtemps il vivait avec cette idée. Seulement, s'adressant au président :

— Mon général, seriez-vous assez bon pour m'accorder deux mots d'entretien? — Je suis à vous, monsieur. Veuillez nous laisser, messieurs, dit-il aux membres du conseil, qui sortirent. — Général, dit Pierre quand ils furent seuls, me reconnaissez-vous? — Oui, Pierre, dit l'officier en lui tendant la main; je vous ai vu au feu, et je sais qui vous êtes. C'est une inexplicable fatalité, car je ne connais personne dévoué plus que vous à la discipline. — Général, j'ai un fils. — J'y avais pensé, Pierre. Et son avenir ne doit pas vous inquiéter. — Son avenir! Non! dit Pierre tristement. Il se tuera! — Mon ami, cette idée... — Il se tuera, général, je le sais. Seulement je voudrais, je voudrais... que nous ne soyons pas séparés; vous m'entendez? — Pierre, mon ami, je ne partage pas vos craintes. Votre fils... — Il se tuera, répondit Pierre. Seulement, général, pensez à ma prière pour nous deux; j'y tiens. Je n'ai jamais été cagot, mais je suis sûr qu'il y a quelque chose là-haut! C'est dit, général. — Dans le cas où le malheur que vous prévoyez arriverait, foi de marin! ce sera. — Merci, général. Adieu! dit Pierre en lui tendant la main. — Venez donc là, mon brave, répondit l'amiral en lui ouvrant les bras. Ce n'est pas la première fois! N'est-ce pas moi qui vous ai donné l'accolade de légionnaire!

Et les deux marins tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Adieu! adieu, général! pensez à nous! dit Pierre en voyant l'amiral s'éloigner.

Il regagna sa chambre. Il n'y trouva plus son fils... Il s'assit tristement à la place où son enfant s'était assis, et passa la nuit à méditer....

Il devait être fusillé à onze heures du matin, sur un ponton, par un peloton de gendarmes.

CHAPITRE LII.

VISITE.

Quel ennui! — BERKE.

Profitant de l'évanouissement de Paul, Gratien l'avait conduit chez son logeur, place du port, au *Chasse-Mariée*.

On le sait, c'était la veille du jour où l'on devait fusiller Pierre. Son exécution avait été fixée au lendemain matin. Le signal était le dernier coup de onze heures à l'horloge du port. La petite chambre, provisoirement habitée par Paul, était ordinairement destinée aux matelots qui attendaient un embarquement avantageux sur un navire de commerce.

Des murs couverts d'un papier jaune à fleurs, tombant en lambeaux, quelques gravures colorées représentant des épiques des guerres de Bonaparte, une chaise, une table boiteuse et un lit de sangle, voici l'ameublement.

Située au quatrième étage, l'unique fenêtre de cette mansarde donnait sur une ruelle infecte, et le jour n'arrivait que péniblement à travers des carreaux verdâtres au milieu desquels s'élevaient des fonds de hottelles.

C'était le soir, — sur les quatre heures.

Le ciel, brumeux et chargé de brouillards de novembre, se voilait de plus en plus, et bientôt l'obscurité commença d'envahir ce misérable réduit. Paul, assis sur le bord du lit, ne s'en aperçut pas. Le pauvre enfant, la tête baissée, les mains croisées sur ses genoux, les jambes pendantes, paraissait être dans un état d'insensibilité profonde. Ses yeux s'ouvraient, secs et ardents.

Quatre heures sonnèrent, et la cloche de l'arsenal faisant entendre ses tintements prolongés, Paul fut tiré de son inertie.

— Quatre heures! dit-il après avoir compté chaque coup. A présent que fait mon père?... Encore dix-neuf heures à compter. C'est bien long! J'aime cette horloge car elle me dira le moment de la mort de mon père. Elle me dira: Paul, es-tu prêt? Il t'attend. Elle ne me trompera pas. Demain, pour lui et pour moi, le dernier coup d'onze heures sera le signal d'une grande joie, car c'est un signal qui nous réunit pour toujours. Mais que faire jusque là? Je m'ennuie tant! Pourquoi que cette nuit, que demain, une de mes faiblesses ne me prenne pas. Oh! non, le ciel est trop juste pour me refuser ce bonheur-là! dit-il amèrement.

Qui n'aurait dit cela, pourtant, il y a six mois? C'est une existence bien fatale que la mienne! Qu'ai-je donc fait à Dieu pour être aussi malheureux? Et il me semblait avoir tant d'avenir, et de riant avenir devant moi! J'avais un père qui me chérissait; j'étais brave, j'étais jeune; ma profession me plaisait, et j'aimais, oh! j'aimais un ange!

Puis, après un moment de silence :

— Mais voilà quelque chose de bien affreux! ajouta-t-il. Je ne sais si la douleur, le chagrin ou la maladie ont usé toutes les fibres de mon cœur!... Mais je ne le sens plus... je pense à Alice, à mon père qui sera

tué demain, à moi, qui me tuera demain; j'y pense, et cela sans émotion cruelle ou poignante. Ma vie passée, présente ou future, c'est comme un livre que j'aurais lu, et qui m'aurait laissé des souvenirs, mais pas d'impressions. Ce que j'éprouve seulement, c'est de l'ennui, mais pas un ennui prononcé, et le désir d'être à demain.

Non, non! dit-il après un nouveau silence, non, j'ai beau songer à tout ce qui me fut cher, à toutes mes espérances perdues; j'ai beau toucher du doigt des plaies autrefois si vives et si saignantes, évoquer d'atroces souvenirs; rien, rien, je n'éprouve rien, ni haine, ni désespoir, ni regret; mon âme est morte à toutes les sensations!...

C'est l'effet de l'extrême chagrin, sans doute, peut-être aussi de la maladie. Mais c'est une chose singulière: peut-être aussi est-ce la certitude que j'ai de mourir demain. Mais, de fait, je n'éprouve rien que de l'ennui, toujours de l'ennui.

A ce moment, un léger frôlement agita la porte.

— Ah! c'est ce bon vieux Gratien qui fait sa faction. Il est là pour m'empêcher de sortir, comme si j'y pensais, mon Dieu!

La porte s'ouvrit, et quelqu'un s'avança dans l'obscurité, car la nuit était venue tout à fait.

— C'est toi, Gratien? demanda l'enfant. — Non, Paul, répondit une voix bien connue, qui fit tressaillir le fils du lieutenant. — Szaffie! dit Paul stupéfait.

CHAPITRE LIII.

PROPOSITION.

Oh! la damnation éternelle! mais une minute de haine. Bertram.

En entendant la voix de cet homme qui venait lui rappeler ses malheurs les plus cuisants, qui venait presque les résumer dans son odieuse personne, Paul sentit un faible mouvement au fond de son cœur bétri. Le misérable pensa que la haine au moins allait vibrer dans son âme. Mais non, non, tous les ressorts de cette âme avaient été brisés à jamais. Cette émotion passagère ne fut que de la surprise à peine durable un instant, et puis Paul retomba dans son insensibilité morale.

Gratien parut avec une lampe.

— Laissez-nous, lui dit Paul.

Gratien sortit.

Szaffie, amaigri par les privations qu'il avait aussi partagées, paraissait plus pâle que de coutume; mais c'était le même calme, le même sang-froid, la même expression hautaine et railleuse.

— Eh bien, Paul? — Eh bien! monsieur, quand vous êtes entré, j'ai cru sentir en moi un sentiment de haine et de colère: je me trompais... Oh! que vous devez me mépriser, me trouver bien infame! dit l'enfant avec un rictus amer, car je vous vois là, près de moi, et je n'ai ni le pouvoir, ni la force, ni la volonté de vous tuer: comprenez-vous cela? — Oui, Paul, ceci devait arriver. Après les grandes joies, les grandes souffrances; après les grandes souffrances, le néant, la mort morale... Aussi l'on peut appliquer à l'âme ce que les joueurs disent du jeu: il y a deux plaisirs dans le jeu, d'abord le plaisir de gagner; après celui de gagner, le plaisir de perdre: car cent fois mieux vaut perdre que de ne pas jouer. Aussi cent fois mieux vaut souffrir que d'être plongé dans l'engourdissement où vous êtes, Paul. — Oh! ceci est une grande vérité, Szaffie; car si je souffrais, je pourrais vous haïr; et si je pouvais vous haïr, je vous tuerais; mais je ne le puis. — Ecoutez-moi. Il y a bientôt huit ans, comme vous, Paul, j'étais à la veille de me tuer; comme vous, j'avais le cœur mort et froid: la seule différence, c'est que la satiété du bonheur m'amenait où la satiété du malheur vous conduit... — au suicide — peu importe, le résultat est le même... Or, je viens vous proposer d'employer le moyen qui m'a sauvé, car vous m'intéressez, Paul. — Que voulez-vous dire? — Une fois votre père mort, en supposant que vous puissiez sortir de l'état de torpeur qui vous accable, quel serait, croyez-vous, le premier sentiment qui s'éveillerait dans votre âme?

Paul réfléchit un instant, puis il reprit: — La haine des hommes, et le besoin de me venger sur vous!

— La haine des hommes, bien; quant au besoin de vous venger sur moi, niaiserie et injustice. Car, après tout, enfant, est-ce moi qui ai fait les événements, est-ce moi qui ai dit à ton père: Scide d'une discipline imaginaire, sacrifie à ton idole ton honneur, ton ambition, ton fils et ta vie?

Est-ce moi qui ai dit à Alice: Méprise et torture le cœur si naïf et si candide de Paul, et aime-moi? Non; j'ai dit à Alice: Il y a une âme pure et chaste comme la tienne, cherche cette âme, comprends-la, aime-la; car mon âme, jeune fille, est sombre, vide et desséchée. Eh bien! malgré cela, à cause de cela, Paul, elle est venue à moi et s'est éloignée de toi, parce que c'était dans sa nature de femme: — à cause de cela Alice, élevée au couvent, ayant toutes les vertus et toutes les nobles convictions, m'a préféré à toi, et c'est à cause de toutes ces vertus qu'elle m'a préféré. Une femme corrompue n'aurait pas hésité une minute: elle t'eût choisi, enfant.

Tu parles de me tuer, Paul ! Est-ce moi ou la haine qui a changé la soumission en révolte, l'amour en haine, la pudeur en fureur amoureuse ? N'ai-je pas partagé vos privations, moi ? Comme vous, n'ai-je pas joué ma vie ? Mon seul avantage, à moi, fut de voir de sang-froid : car, je te l'ai dit, rien ne m'étonne, parce que je m'attends à tout. — Enfin, que voulez-vous de moi ? dit l'enfant avec insouciance. — Écoute, Paul. Tu as seize ans, tu es beau, courageux ; pour haïr le monde, tu as les motifs les plus terribles que jamais la fatalité ait accumulés sur la tête d'un homme. Ton besoin de vengeance doit être implacable et acéré, car les hommes l'ont ravi père, maîtresse, illusions et avenir !

Viens avec moi, Paul. Je suis riche, mon expérience te servira ; tous deux nous nous parerons par une conformité de haine. Viens, Paul : tu es la seule créature humaine à laquelle je puisse m'intéresser, parce que toi seul tu peux servir mes projets et les rendre plus complets. Viens ! Une femme t'a trompé : eh bien ! si jeune, si beau, si desabusé, si flétri. C'est maintenant que les femmes seront à toi, à tes pieds ; alors, Paul, alors aussi tu leur feras verser des larmes atroces : elles aussi sentiront leur cœur se briser. Songes-y bien : toutes les souffrances que tu as souffertes, tu les imposeras à l'humanité ! Parce que ton cœur a été ulcéré, toutes les femmes supporteront la réaction de ton désespoir ; innocentes ou coupables, peu importe : tu as pleuré du sang, elles pleureront du sang. Viens, viens, Paul ! et ce n'est rien encore : si l'amour te donne le pouvoir d'écraser ce sexe, l'ambition te donnera celui de te venger des hommes. Viens, Paul ! Je puis t'ouvrir une large et vaste carrière dans les places, dans les honneurs, nous trouverons encore là un puissant moyen d'action sur l'humanité, nous dominerons les hommes d'une effroyable hauteur ; ton esprit s'agrandira, enfant ! et qui sait ? arriverons nous peut-être à compter non plus par douleur d'homme, mais par douleur de nations ! Comprends-tu, Paul ? de nations ? Faire de la vengeance sur une telle échelle, pousser un cri de vengeance qui retentisse dans la postérité ! Viens, Paul ; et si le cadre te paraît encore trop étroit, eh bien ! il existe à Rome un plus puissant levier ; et tu n'es pas marié, ni moi non plus !...

Viens, te dis-je. Et d'ailleurs c'est beau chez toi la vengeance, parce que tu venges un père et une maîtresse. Songe donc, Paul !... — L'humanité, — quelle immense hécatombe à leurs mânes ! Viens, quittons cette ville ; suis-moi à Paris... viens, viens ! — Non, non, je dois mourir, mourir ici avec mon père ! — Mais, misérable enfant, à qui ta mort nuira-t-elle ? Mais c'est l'action d'un fou que de se venger de l'humanité sur soi-même. — Voyez-vous, Szallie, je vous ai écouté avec attention, avec attention j'ai épié si aucune de vos paroles éveillerait quelque chose en moi, haine, espoir ou désespoir, mon cœur est resté muet, — muet. Tu en es sûr ? — J'en suis sûr. — Pauvre Paul, je te plains alors, parce que j'avais compté sur toi. J'aurais dû m'y attendre. Oh ! il faut une âme forte et puissante pour résister aux coups du bonheur complet ou du malheur complet ; mais ton âme était faible et débile. Encore une fois, réfléchis, interroge ton cœur : rien ? rien ? — Non, répondit Paul pensif, rien. Je ne comprends pas qu'on puisse vivre quand le monde est désert. — Mais la vengeance, misérable ? — Mais puisque je n'en ressens pas le besoin à votre vue, c'est que mon cœur est mort, bien mort. — Adieu donc, Paul... adieu.

Et pour la première fois peut-être, une larme de pitié ou de regret mouilla les yeux de Szallie.

C'est qu'aussi il y avait quelque chose d'affreux à voir cet enfant, si jeune, si beau, pâle, flétri, mourant, déjà mort ; car la mort physique n'était plus qu'un fait sans importance ; à voir ce pauvre enfant tout seul, dans cette chambre délabrée, sans ami, sans un parent, isolé au milieu du monde, n'ayant approché ses lèvres de la coupe de la vie que pour en sentir toute l'amertume, et s'éteignant là sans se plaindre, sans un regret, sans un murmure, sans pouvoir même verser une larme.

— Encore adieu ! dit Szallie ; et il disparut. — Adieu ! dit Paul. Puis, regardant sa montre : au moins, c'est une heure de passée avec insouciance.

Et l'on entendit résonner les fouets des postillons, et les vitres de la chétive auberge vibrèrent au bruit sonore et retentissant d'une voiture qui s'éloignait avec rapidité.

CHAPITRE LIV.

GRATIEN.

— A ta santé ! hélas ! — A la tienne... — Trinque...
SCHILLER. — *Les Brigands.*

Le lendemain matin à huit heures, Paul appela Gratien.

Le matelot entra.

— Écoute, mon vieux Gratien, dit Paul en ouvrant un tiroir de la table. Voilà, je crois, cinq mille et quelques cents francs ; c'est tout ce que nous avons mon père et moi : je te les donne. — Merci, monsieur Paul. — Parce que tu conçois bien que quand on est mort on n'a plus besoin de rien. — Oui, monsieur Paul. — On fusille mon père aujourd'hui à onze heures. — Oui, monsieur Paul. — Alors je me tuera à onze heures. — Mais tu ne me réponds pas ; je compte pourtant sur toi pour m'avoir des armes. — Monsieur Paul... — Eh bien ! alors ? Tu comprends que si tu m'en empêches aujourd'hui, demain, après-demain, je trouverai toujours le moment et le moyen ; ainsi... — Oui, monsieur Paul. — Enfin, Gratien, tu m'as vu maître, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur Paul ; et le pauvre homme sentait son cœur se gonfler. — Oui, monsieur Paul, que même c'était moi qui vous promettais, qui vous berçais et qui vous mettais à cheval sur ma jambe de bois quand vous étiez plus grand. — Eh bien, mon bon vieux Gratien, tu m'aimais alors, dis ? — Oh ! oui, monsieur Paul. — Eh bien, ne me refuse donc pas ce que je te demande ; serais-tu content, toi, si on te le refusait ? Enfin, si au lieu de n'avoir eu qu'une jambe emportée tu en avais eu deux, si tu avais été bien sûr de mourir, aurais-tu été content que ton matelot te refusât de te casser la tête pour t'empêcher de souffrir davantage ? — Oh ! non, monsieur Paul, ça, c'est un devoir sacré qu'on se doit entre matelots : quand on peut épargner une souffrance à un ami, faut le faire ; celui qui ne le ferait pas serait un misérable et un lâche... — Eh bien ! Gratien, je suis ton ami aussi, moi, et tu refuserais au fils de ton lieutenant, à l'enfant que tu as bercé, ce que tu ne refuserais pas à un camarade ! tu me refuses cela... quand tu sais que mon père va être fusillé... Enfin une fois mort, lui, tu conçois bien que je ne pourrais pas lui survivre, que je souffrirais trop... — Et tu me refuses ! tu aimais mieux me voir mourir de chagrin que d'un coup de feu, comme tout soldat doit mourir... Tu me refuses... dis... mon bon mon vieux Gratien ? — Eh bien ! tenez... Non, monsieur Paul, puisque vous le voulez. Et puis, je conçois qu'après votre père mort, comme ça... ça serait une douleur qui ne finirait pas... oh ! oui, une fière douleur... une douleur de toute la vie, mon pauvre monsieur Paul. — Tu vois bien, mon bon vieux Gratien, que j'ai raison ; ainsi, achète-moi deux pistolets, et charge-les toi-même à deux balles, toi-même, entends-tu ? — Soyez tranquille, monsieur Paul, dit Gratien en essayant une larme. — Va, et sois ici avant la demie de dix heures. Ah ça, je compte sur vous, Gratien, foi de marin ? — Foi de marin, monsieur Paul, dit Gratien après avoir hésité un instant. Il sortit.

Neuf heures sonnerent, neuf heures et demie, dix heures. A dix heures un quart, Paul entendit plusieurs pas à la porte de sa chambre. Il fronça le sourcil, craignant quelque supercherie de Gratien ; mais ce dernier entra, ayant les deux pistolets sous sa veste, seulement il paraissait tout honteux et embarrassé. — Monsieur Paul, dit-il en retournant ces armes de tous les côtés, les yeux baissés. Vous m'avez dit de n'en rien dire à personne. — Certainement : eh bien ! qu'avez-vous fait ? — Monsieur Paul, c'est que j'ai rencontré maître la Joie et maître Bouquin dans la rue, deux anciens du radeau, qui m'ont dit qu'ils voudraient bien vous voir avant. — Fais-les entrer, Gratien. La Joie et Bouquin s'avancèrent timidement. — Eh bien ! mes vieux flambarts, dit Paul, vous venez me dire adieu ? — Oh ! monsieur Paul, répondit la Joie, on n'oublie pas, voyez-vous, ceux qu'on aime bien. C'est moi, monsieur Paul, qui vous ai appris à faire votre premier nœud d'agni. C'est moi qui vous ai reçu dans mes bras quand vous avez été blessé, et vous vous en êtes souvenu, car jamais vous n'avez brutalisé le vieux la Joie, comme font tant de jeunes officiers. Et puis c'est triste, allez, monsieur Paul, de penser qu'après vous et le lieutenant, il ne restera que nous deux Bouquin, des flambarts de la Salamandre. Car Gratien m'a tout dit, monsieur Paul ; c'est beau à vous ça ! c'est d'un bon fils et d'un brave marin ce que vous faites là ; n'y a que les femmes et les curés qui diront que vous avez eu tort. Seulement, monsieur Paul, moi et Bouquin, nous voudrions bien... mais je n'ose pas. — Demande, mon vieux la Joie. — Eh bien, monsieur Paul, nous voudrions avoir quelque chose de vous, un bouton d'uniforme, la moindre chose ; pardon, excuse, monsieur Paul, c'est que ça serait notre relique à nous deux Bouquin... — Je te le promets, la Joie. Dix heures et demie sonnèrent. — Allons, adieu, mes amis, dit Paul ; laissez-moi... C'est pour onze heures ; pas un mot à personne. — Comptez sur nous, monsieur Paul. — Allons ! embrassez-moi. Et Bouquin et la Joie embrassèrent Paul en pleurant. — Adieu, mon vieux Gratien ; adieu et merci. — Mon pauvre monsieur Paul ! disait celui-ci. Et tous les trois descendirent l'escalier à pas lents. Paul écrivit ce qui suit, dès que l'horloge du port sonna onze heures moins un quart :

« Je me tue, ne pouvant survivre à la mort de mon père. Je donne et lègue à Gratien, Jacques, matelot invalide, tout l'argent qui se trouve dans ce tiroir. Je désire qu'on donne à la Joie, maître d'équipage, mon poignard d'uniforme que l'on trouvera à bord du vaisseau amiral, dans la chambre de mon père. Je désire aussi qu'on donne à Bouquin, maître canonier, mon aiguillette, que l'on trouvera au même endroit, comme témoignage d'amitié et de reconnaissance envers ces deux braves marins. Je désire, enfin, être enterré avec mon père.

« Fait ce 15 novembre, à onze heures moins dix minutes du matin, cinq minutes avant que mon père n'ait été fusillé.

« PAUL HUET. »

Au premier coup d'onze heures, Paul arma les pistolets.

Seu derniers mots furent :

— Pardonne-moi ! oh ! mon Dieu ! si c'est un crime — Attends-moi, pere ! Je te suis. — Ma mere... Alice !...

Au dernier coup d'onze heures, Pierre Huet tombait fusillé sur le ponton.

Au dernier coup d'onze heures, Paul Huet tombait sur le parquet de la petite chambre de l'auberge du Chasse-Marée.

L'amiral n'oublia pas la promesse qu'il avait faite à son compagnon d'armes.

Pierre et son fils ne furent pas séparés.

L'amiral, Gratien, Bouquin et la Joie furent les seuls qui suivirent le convoi du pere et du fils.

Le soir, les trois matelots, qui avaient été s'étonnir dans une taverne, étaient un peu ivres et parlaient d'incendier le port de Cherbourg, pour venger Pierre et son enfant.

Le projet n'eut heureusement pas de suite.

Gratien jouit d'une honnête aisance jusqu'à la fin de ses jours.

La Joie tomba à la mer, dans une tourmente, et se noya.

Son matelot Bouquin mourut de la fièvre jaune à la Martinique.

CHAPITRE LV.

UN SALON.

La scène se passe à l'hôtel de Saint-Arc, un mois après la mort de Paul et de son pere.

C'est un de ces anciens et admirables salons du faubourg Saint-Germain, qui datent du dix-septieme siecle. Les mille moulures et arabesques des portes, des planchers et des panneaux, ont été nouvellement dorées, et se détachent brillantes sur le fond blanc des boiseries. De grandes fenêtres voilées de larges et lourds rideaux de soie pourpre donnent sur un jardin : d'autres portes, paralleles à ces croisées, s'ouvrent sur une serre chaude, délicieuse, toute parfumée, embaumée de fleurs d'hiver : des tapis épais et moelleux garnissent cette serre, et de hautes volières, remplies de bengalis, donnent un charme de plus à cette belle et vigoureuse végétation.

Il est nuit. De riches candélabres, placés dans les coins de cet immense salon, se relèvent au milieu des glaces, et jettent une pâle lueur dans la serre, seulement éclairée par cette douce clarté.

Plusieurs portraits de famille annoncent que cet hôtel est habité par des gens d'antique et glorieuse origine.

Six heures sonnent.

Un valet de chambre ouvre les deux battants de la porte du salon.

Entrent : la duchesse de Saint-Arc. Cinquante ans, taille imposante, l'air spirituel et bon, mise avec un goût et une simplicité extrêmes.

La comtesse d'Hermilly. Dix-neuf ans, une figure ravissante, les plus beaux yeux du monde, les pieds et les mains d'une distinction rare ; brune, pâle et la peau très-blanche ; toilette exquise. Mariée depuis un an au comte d'Hermilly.

Elles entrent en se donnant le bras, et vont s'asseoir sur une des causeuses placées de chaque côté d'une immense cheminée.

LA DUCHESSE. — Que vous êtes donc bonne, ma chère Marie, d'être venue sitôt, et de m'avoir épargné tous les ennuis de ma toilette, en me racontant vos folies !

LA COMTESSE. — Vous appelez cela des folies, bon Dieu ! Que M. d'Hermilly n'est-il pas là, lui qui me reproche toujours mon sérieux.

LA DUCHESSE. — Il il a raison, Marie. Vous n'êtes pas de votre âge.

LA COMTESSE. — C'est plutôt lui qui n'est pas du sien.

LA DUCHESSE. — Le fait est qu'à trente ans, il a le tort de se croire jeune, le défaut d'être charmant, et de se trouver le plus heureux des hommes. Je vous le répète, Marie, vous êtes une folle, et s'il était là je vous gronderais devant lui. Préférez-vous qu'il fût comme M. de Servieux, sans cesse triste, préoccupé, d'un pessimisme à faire désirer la fin du monde ?

LA COMTESSE. — Est-ce que vous l'avez ce soir, ce bon M. de Servieux, ce vieil ami de ma mère ?

LA DUCHESSE. — Oui ; mais ce n'est pas tout. J'ai une célébrité, oh ! une grande célébrité, arrivée tout récemment à Paris.

LA COMTESSE (avec curiosité). — Ah ! mon Dieu ! Qui doute cela ?

LA DUCHESSE. Le marquis de Longetour, un parent de M. de Saint-Arc, un héros, un véritable Jean Bart. C'est tout un roman !

LA COMTESSE. — Conte-moi donc cette belle histoire.

LA DUCHESSE. — Ma chère enfant, ce serait beaucoup trop long. Seulement, on dit qu'e, pris par des pirates, emmené dans l'intérieur de l'Afrique, il a vu les choses du monde les plus curieuses, et a fait de nombreuses découvertes en histoire naturelle ; car l'Académie des sciences veut le recevoir comme correspondant. Mais ce qu'il y a de plus beau, c'est qu'il n'a été fait prisonnier, dit-on encore, que parce qu'il

n'a pas voulu quitter son bâtiment, perdu sans ressource. Son équipage l'abandonna, et il eut le courage d'y rester seul. Ces marins ont un singulier amour pour leurs vaisseaux.

LA COMTESSE. — Voilà de la fidélité et de la constance, j'espère. Est-il marié ?

LA DUCHESSE. — Beaucoup. — Avec cela c'est un vieillard fort simple, fort bon, fort doux, mais un de ces caracteres entiers, un de ces courages indomptables qui ne se réveillent qu'au milieu des grands périls. Enfin de ces gens que les obstacles seuls grandissent.

LA COMTESSE. — Je serai bien curieuse de voir votre marin.

LA DUCHESSE. — Je lui suis fort attachée, vraiment ; aussi, aurai-je le plus grand plaisir à lui apprendre aujourd'hui qu'on va, j'espère, lui accorder un grade supérieur, comme récompense de sa belle et noble conduite. Il a d'ailleurs été fort appuyé par le passé, car qu'il devait mener à Smyrne, m'a-t-il dit, et qui a rendu de lui les meilleurs témoignages ; mais c'est encore un autre roman que celui-ci.

LA COMTESSE. — Et de deux. Mais c'est la journée des brancards.

LA DUCHESSE. — M. de Longetour m'a présenté son passager, et je vous avoue, Marie, que c'est un des hommes les plus singuliers que j'ai rencontrés.

LA COMTESSE. — C'est encore un vieux marin, bien brusque, bien laid, avec de grandes balafres sur le visage.

LA DUCHESSE. — C'est un homme de trente ans au plus, de la meilleure compagnie, d'une beauté pleine de distinction, d'un esprit fort original et fort extraordinaire ; peignant comme un ange et excellent musicien.

LA COMTESSE. — Mais c'est en vérité un héros de roman.

LA DUCHESSE. — Surtout si vous ajoutez à cela un nom de fort bonne maison, une grande fortune, des équipages du meilleur goût, les plus beaux chevaux de Paris ; et encore avez-vous une idée incomplète de M. de Szaffie.

LA COMTESSE. — Mais j'en ai beaucoup entendu parler. Vous le recevez ?

LA DUCHESSE (souriant). — Je sais que les envieux ou les méchants racontent un enlèvement accompagné de circonstances épouvantables, l'accusent d'avoir fait mourir de chagrin cette pauvre baronne de Pavy, et de cent autres forfaits pareils.

LA COMTESSE. — Et tout cela est faux. Vous croyez, madame ?

LA DUCHESSE. — La preuve que je considère la source de ces bruits comme fort douteuse et fort impure, ma chère Marie, c'est que M. de Szaffie est reçu dans mon salon.

UN VALET DE CHAMBRE (annonçant). — M. le chevalier de Servieux.

Entre le chevalier de Servieux. Il baise la main de la duchesse de Saint-Arc, et s'incline devant la comtesse d'Hermilly.

LA DUCHESSE. — Que vous êtes aimable de venir un peu tôt, monsieur de Servieux ! Vous allez nous rendre bien tristes, nous faire bien peur de l'avenir, n'est-ce pas ? Voilà d'abord une de vos séides admirablement disposée à vous entendre.

M. DE SERVIEUX (souriant). — C'est une guerre à mort, madame la duchesse. Mais avouez au moins que la tristesse chez un vieillard est quelquefois de la conscience ou de l'abnégation. Pourtant, par esprit de contradiction, je serai gai aujourd'hui ; c'est d'ailleurs moins le besoin de contrariété qui opérera cette grande révolution dans mon esprit, que la certitude que j'ai de vous être agréable en vous apprenant une bonne nouvelle.

LA DUCHESSE. — Que voulez-vous dire ?

M. DE SERVIEUX. — Oh ! je ne veux vous parler ni de nouveaux bienfaits à répandre, ni de vos visites du matin, dont les pauvres savent seuls le secret, ni de la reconnaissance de ces veuves d'officiers morts à Waterloo, que vous secourez si généreusement, ni de...

LA DUCHESSE (avec impatience). — Monsieur de Servieux !

M. DE SERVIEUX. — M'y voici, madame. C'est tout simplement d'une note de la main du ministre, rédigée à La hâte. Je l'ai vu à la Chambre, et il m'a remis ces mots écrits au crayon.

LA DUCHESSE (lisant). — « La promotion de M. le marquis de Longetour au grade de capitaine de vaisseau, et sa nomination de commandeur de la Légion d'honneur, ont été signées aujourd'hui. »

C'est parfait ! Mille grâces, mon cher monsieur de Servieux.

M. DE SERVIEUX. — Pas de grâces, madame, car c'est une justice. Ce digne officier lutte de tout son pouvoir contre le danger, et, quand il n'y a plus de ressource, par un fanatisme admirable, il se refuse à quitter le bâtiment que le roi lui a confié, y reste, et éprie ce dévouement sublime par une captivité affreuse dans les déserts de l'Afrique, on il s'occupe encore de rendre des services à la science... — Vous m'avouerez que c'est admirable, madame ! — Voilà ce qu'on m'a raconté, et on le tient de bonne source. Et ce n'est pas tout. Car ce brave marin avait, en outre, pour lieutenant un homme fort digne, qui a voulu l'assassiner à la vue de tout son équipage, revolta sans doute de la fermeté qu'il ne s'attendait pas à trouver chez notre loyal capitaine. Il parait même, d'après le procès, que c'est ce misérable qui a causé la perte du bâtiment, que M. de Longetour avait déjà sauvé une fois. Heureusement justice a été faite ! et notre marine n'a pas à regretter un officier dont elle doit être si fière !

LA DUCHESSE. — Et puis M. de Longetour avait émigré, et un émigré

ne peut nécessairement être qu'un imbécile et un lâche. Bêtement il est pénible d'être aussi mal compris, et de ne recueillir que de la haine et de la calomnie, pour le peu de bien qu'on essaye de faire.

M. DE SERVIEUX. — On nous prend pour des croquemitaines, et notre cause est jugée en dernier ressort quand on a parlé de donjons et d'ailes de pigeons. Mais ces plaisanteries disent autant que les proscriptions de 93. La querelle n'est pas finie, madame la duchesse; la France nous hait, car on ne relève pas des croyances détruites comme on relève un trône.

LA DUCHESSE. — Allons, vous êtes un souge-cieux, le Cazotte de la Restauration.

Entre un valet de chambre qui remet une lettre à la duchesse.

LA DUCHESSE (décachetant la lettre.) — Vous permettez, monsieur de Servieux?

M. de Servieux s'incline et s'entretient avec la comtesse d'Hermilly.

LA DUCHESSE. — Quel contre-temps! c'est désolant! (Souriant.) Mais, après tout, je reverrai ce bon M. de Lougetour, mais je ne reverrai jamais une pareille épître; ainsi, tout est pour le mieux (Riant aux éclats). C'est qu'aussi ces marins sont si singuliers! Mais on dit que tous ces gens de haut courage ou d'esprit supérieur sont toujours menés de la sorte par leurs femmes. Lisez donc cela tout haut, monsieur de Servieux, et je vous délève de nous attrister après. Et cela vous égayera aussi, Marie; car, je ne sais, mais depuis un moment vous paraissez rêveuse.

LA COMTESSE. — Mais pas du tout.

M. DE SERVIEUX (lisant). — « Ma chère parente, comme on peut bien parler franchement entre amis et parents, je vous avoue que je ne puis avoir le plaisir d'aller dîner avec vous aujourd'hui, non par ma volonté, mais par celle de ma diable d'Elisabeth, de ma maudite femme que vous connaissez bien. J'ai prié, menacé, je n'ai pu rien obtenir, je ne sais par quel caprice elle m'a refusé, mais elle n'a pas voulu. Et comme je parlais d'aller chez vous malgré tout, car enfin à mon bord c'était autrement, eh bien! madame et chère parente, elle m'a enfermé, enfermé à double tour, et c'est de ma prison que je vous écris cette lettre, que j'ai jetée par la fenêtre à un commissionnaire, en lui disant de la porter tout de suite à l'hôtel Saint-Arc. Ne m'en veuillez donc pas, ma chère parente, car je serais désolé que vous me crussiez ingrat, après toutes les bontés dont vous m'avez comblé depuis mon retour de Tripoli. J'étais bien sûr de vous avoir écrit de Toulon à mon arrivée en France, huit jours avant mon départ pour Paris. Je retrouve ma lettre dans le secrétaire d'Elisabeth, qui l'aura oubliée. Ne m'en veuillez donc pas,

ma chère parente, et plaignez un prisonnier. Si j'avais été à mon bord, cela ne se serait pas passé ainsi. Surtout qu'Elisabeth ne sache rien, je vous en supplie. J'ai appris, en arrivant, que mon lieutenant avait été fusillé. C'est un grand malheur, car c'était un brave; j'aurais tout donné au monde pour le sauver; ainsi, madame, les démarches que je vous avais priée de tenter à ce sujet deviennent inutiles, et j'en suis au désespoir, bien au désespoir. Agréez, etc. »

M. de Servieux remet la lettre à la duchesse.

LA DUCHESSE. — L'excellent homme! Il plaint son lieutenant encore!

M. DE SERVIEUX. — C'est pourtant une chose bizarre, et prouvée, que ces courages de fer, que ces hommes indomptables au milieu du danger, sont d'une faiblesse inouïe, une fois rentrés dans la vie privée.

LA DUCHESSE (souriant). — C'est toujours Hércule aux pieds d'Omphale, monsieur de Servieux. — Mais il faut lui répondre à ce pauvre marquis.

Sonnant et parlant à un valet de chambre

Qu'on m'apporte ce qu'il faut pour écrire.

(Ecrivant.) — « Mon cher parent, je prends un bien vif intérêt à votre captivité; pour en adoucir les ennuis, je vous envoie une note du ministre; après tout, ce qui me console un peu, c'est de voir une femme (et votre femme) vous faire expier tout le despotisme que vous faisiez, dit-on, à votre bord.

« A bientôt, j'espère, car madame de Lougetour ne saurait être toujours impitoyable. — Mille regrets et amitiés, mon cher parent.

« DUCHESSE DE SAINT-ARC. »

LA DUCHESSE DE SAINT-ARC (ployant la lettre, la cachetant et la donnant au valet). — Portez cette lettre.

M. DE SERVIEUX. — Ah! le malheureux, que je le plains! si Elisabeth intercepte la correspondance, il est mis au secret.

LA DUCHESSE. — Et au pain et à l'eau, peut-être. Gardé à vue, qui sait...

LE VALET DE CHAMBRE (annonçant). — Monsieur le duc.

Le duc de Saint-Arc baise la main de la comtesse, la conversation s'engage et n'est interrompue que par le valet, qui nomme successivement les convives, enfin il annonce :

Monsieur de Szaffie.

LA COMTESSE D'HERMILLY (tournant vivement la tête). — C'est lui! Qu'il est bien!

Dix minutes après, un maître d'hôtel ouvrant les deux battants de la porte :

Madame la duchesse est servie!

FIN DE LA SALAMANDRE.



Le dernier coup de onze heures à l'horloge du port.



LE MARQUIS
DE L'ÉTORIÈRE

Des-ins par J. A. BEAUCÉ.

Gravures par A. LAVIEILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Le tailleur.

On voyait en 1769, rue Saint-Honoré, non loin du Palais-Royal, une modeste boutique de tailleur ayant pour enseigne une énorme paire de ciseaux dorés suspendus au dessus de la porte à une tringle de fer.

Maitre Landry, propriétaire de la boutique des *Ciseaux d'or*, petit homme grêle, pâle, apathique, offrait un contraste frappant avec sa femme, dame Madeleine Landry.

Celle-ci, âgée de trente-cinq à quarante ans, était active et robuste; ses traits durs, son allure masculine, son ton brusque, impérieux, montraient assez qu'elle exerçait dans le ménage une domination absolue.

C'était par un jour de décembre sombre et pluvieux, onze heures venaient de sonner. Maitre Landry, assis sur son établi, maniait alternativement les ciseaux et l'ai-



J. A. BEAUCÉ.

Le Bénédicité. — PAGE 17.

flegmatique Allemand de vingt ans environ, aux joues roses et bouffies, à la longue chevelure plus jaune que blonde, à l'air stupide et lent.

La femme du tailleur semblait possédée d'un violent accès de mauvaise humeur. Landry et son apprenti gardaient un respectueux silence. Enfin Madeleine, s'adressant à son mari, lui dit avec mépris :

— Va, tu n'as pas de sang dans les veines... tu te laisseras enlever jusqu'à ta dernière pratique, imbécile d'homme que tu es!

Landry échangea un coup de coude et un coup d'œil avec Martin Kraft, se tint coi, et fit manœuvrer son aiguille avec un redoublement de dextérité.

Sans doute irritée de la résignation de sa victime, la ménagère reprit, en s'adressant impétueusement à son mari :

— A qui est-ce que je parle, s'il vous plaît?

Le tailleur et l'apprenti restèrent muets. Madeleine, exaspérée, appliqua un vigoureux soufflet à son mari, en lui disant :

— Il me semble que quand je parle d'imbécile, c'est à toi que je m'adresse, et que tu pourrais bien me répondre... mal appris que tu es!

— Par sainte Geneviève! s'écria le tailleur en mettant sa main sur sa joue et en se tournant du côté de son apprenti, comment trouvez-tu cela, Kraft?

L'apprenti ne répondit que par un violent coup de fer, appliqué sur les coutures d'un habit; mais ce coup de fer avait une telle expression d'emportement, que dame Landry, d'une main leste, lulligea au fleugmatique Allemand la même correction qu'à Landry en lui disant :

— Et moi, je t'appren-drai à blâmer ma conduite, fainéant que tu es!

— Comment trouvez-vous ça, maître Landry? dit à son tour l'apprenti en se tournant vers son maître.

Celui-ci, pour mettre fin à l'irritation de sa femme, lui dit avec le plus grand calme :

Maintenant, Madeleine, explique-toi tranquillement; nous voilà bien avertis, nous deux Kraft, de prêter attention à ce que tu vas dire.

— C'est heureux!... Quant à ce que j'ai à te dire, ça ne sera pas long... Paresseux... indolent! Voilà encore une de tes meilleures pratiques, le valet de chambre du conseiller au parlement, rien que cela, qui s'adresse à notre voisin Mathurin!

— Comment! ta pratique nous quitte? demanda le tailleur à son apprenti d'un air indigné, afin de lâchement détourner sans doute la colère de sa femme sur le malheureux Kraft. Comment, Martin, tu nous donnes de pareils clients? Tu n'as pas de honte? Ce ne sont pas les mêmes qui agissent ainsi! Jour de Dieu! ils me sont fideles comme le fil à l'aiguille... comme le dé l'est au doigt... comme...

— Ta, ta, ta! dit madame Landry en interrompant le tailleur, comme comme vous en dégoîsez, maître Landry! C'est donc pour cela que le clerc de M. Buston, le procureur au Châtelet, qui est bien votre pratique à vous, vous a quitté pour aller, lui aussi, chez ce damné Mathurin!

— Que veux-tu, femme! il faut que ce Mathurin ait quelque sorcellerie pour attirer ainsi les chalands chez lui, dit tristement Landry; car je détie aucun ouvrier de l'honorable corporation des tailleurs de conduire mieux et plus solidement que moi. Sainte Geneviève, patronne de notre homme ville, sait si je détourne la millième partie d'un quart d'aune des étoffes qu'on me donne!... C'est tout de même pour les passemen-tiers; et...

— Mon Dieu! faites-moi grâce de l'énumération de vos belles qualités, monsieur Landry. Notre voisin Mathurin est un fripon, un fourbe, soit; mais au moins il s'ingénie, il se remue, il a de bonnes connaissances, il n'est pas toute la journée comme vous les bras croisés.

— Faites excuse, ce sont les jambes, madame, que maître Landry a croisées toute la journée, dit Kraft d'un air sentencieux.

— Ecoutez un peu cet animal! dit la ménagère en jetant un regard significatif à l'apprenti, qui baissa la tête et recommença de faire manœuvrer son fer avec ardeur.

Madame Landry reprit :

— Tu n'as pas une belle pratique! Toujours des artisans, des clercs de procureurs, des employés aux gabelles; pas seulement un gentilhomme!

— Pour ce qui est des gentilshommes, Madeleine, dit le tailleur en hasardant un timide reproche, j'en ai un dans mes pratiques, et tu m'empêches de travailler pour lui...

Madeline rougit de colère, et s'écria :

— Tu oses encore me parler de ton marquis, de ton monsieur le charmant, de cet aigrefin qui nous doit trois cents livres depuis un an, et dont nous n'avons jamais pu arracher un rouge liard!

— Dame! tu veux des pratiques de gentilshommes aussi!

— Je veux la pratique de gentilshommes qui payent, et non de ces fripons qui viennent battre le pavé de Paris. P'épée au côté, le feutre sur l'oreille, et duper des imbéciles comme toi, de pauvres marchands comme nous!

Le tailleur leva les mains au ciel :

— On voit bien, Madeleine, que tu ne connais pas plus M. le marquis que le Grand Turc... Lui, un fripon! lui, un aigrefin, lui! Pauvre jeune homme si doux, si gentil, si triste... et puis si joli... qu'on resterait une heure rien qu'à le regarder... comme un Jésus de cire!

— Si joli, si joli! répéta la ménagère en imitant son mari; et qu'est-ce que cela prouve? A-t-on vu sottise pareille? Nous paye-t-il davantage parce qu'il est joli? Encore une fois, qu'est-ce que ça te fait?

— Ça me fait, ça me fait que, lorsque je vois un si gentil seigneur pauvre et malheureux... j'ai le cœur tendu, et que je n'ai pas le courage de lui demander mon argent... Voilà ce que ça me fait. Enfin, Martin Kraft lui-même a ressenti ça comme moi; tu l'as envoyé chez M. le marquis pour le relancer à propos de son mémoire; eh bien! qu'est-ce que Martin t'a dit en revenant?... qu'au lieu de lui demander de l'argent, il lui avait demandé s'il n'avait pas besoin de quelque habit nouveau.

— Tout cela prouve que Martin Kraft est un oison comme toi!

— Le fait est que ce seigneur était si joli, qu'on aurait dit une figure de bois peinte de Nuremberg, dit gravement l'Allemand, qui ne trouva pas d'autre comparaison artistique pour exprimer son admiration.

— A l'autre, maintenant!... dit dame Landry en haussant les épaules avec mépris; puis elle ajouta : — Mais patience... patience... pas plus tard qu'aujourd'hui, moi, j'irai montrer à ce monsieur si charmant que Madeleine Landry ne se paye pas de cette monnaie d'enjôleur...

Un fiacre s'arrêta devant la boutique du tailleur. Il pleuvait alors à torrents.

La ménagère prit un air plus avenant, croyant voir quelque pratique sortir de cette voiture; mais, à son grand étonnement, le cocher, après être descendu lentement et pesamment de son siège, regarda l'enseigne de la boutique, et entra chez le tailleur...

— Maître Landry? demanda-t-il d'une grosse voix en secouant sa houppelande toute ruisselante de pluie.

— D'abord, vous n'avez pas besoin de vous tremousser comme un chien qui sort de l'eau pour demander maître Landry, dit aigrement Madeleine. Que lui voulez-vous?

— Ma brave dame, si je me tremousse, c'est que je suis traversé... noyé... comme vous pouvez voir, et ce que j'épanchie ici est toujours un peu d'humidité de moins.

— Bien obligée de la préférence, dit la ménagère.

— Quant à maître Landry, je veux lui parler de la part d'un jeune seigneur... Ah! jarnigoi! quel charmant petit gentilhomme!... Aussi vrai que je m'appelle Jérôme Sicard, jamais je n'ai vu un plus joli seigneur... Allons, bon! dit le cocher en s'interrompant, voilà mon chapeau qui me fait gouttière dans le cou.

Et il se remit à secouer sa coiffure.

Dame Madeleine allait éclater de nouveau, lorsque la glace du fiacre s'abalsa.

Un homme de cinquante ans environ, gros, coloré, poudré, vêtu de noir, se mit à appeler le cocher d'une voix de Stentor.

Voyant l'inutilité de ses cris, il ouvrit la portière, sauta du fiacre et entra dans la boutique.

— Me diras-tu, drôle que tu es, pourquoi tu m'arrêtes ici au lieu de me conduire à l'hôtel de Soubise? s'écria-t-il.

— Pardon, excuse, mon bourgeois. C'est que j'avais à faire une commission pour un joli seigneur.

— Et que m'importe à moi ton seigneur? Je suis pressé. Allons, marche à ton siège.

— Une minute, mon bourgeois... J'ai promis à ce gentilhomme de faire sa commission, il faut que je la fasse.

— Ah! tu refuses de marcher!... Prends bien garde; si tu ne te remets pas en route à l'instant, tu auras des nouvelles de M. le lieutenant de police... je t'en prévient.

— A la bonne heure, j'irai passer une nuit au For-l'Évêque, si vous voulez, vous en êtes bien le maître; mais j'anrai tenu la promesse que j'ai faite à ce jeune gentilhomme.

Après de nouvelles instances et de nouvelles menaces, voyant sans doute qu'il ne gagnerait rien sur l'enfêtement du cocher, le gros homme vêtu de noir, qui était l'intendant de madame la maréchale princesse de Rohan-Soubise, s'assit en maugréant.

— Mais, s'écria l'acariâtre Madeleine en tirant Sicard par sa manche, allez-vous dire enfin ce que vous avez à dire à mon mari? Et elle montra Landry, qui regardait cette scène bouche béante.

— Voilà l'histoire, dit le cocher de fiacre. Je passais il y a une heure dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré; il pleuvait à verse. Je vois sous la porte de l'hôtel Pompadour un jeune homme qui s'y était mis à l'abri; mais ce jeune homme était si gentil qu'on l'aurait pris pour un bon ange. Quoique nous soyons en hiver, il avait un pauvre habit de tricot brun à passements noirs.

— Un habit de tricot brun à passements noirs! c'est notre habit! s'écria dame Landry; c'est-à-dire c'est monsieur le charmant, c'est ce maudit marquis; il n'a que cet habit-là dont nous lui avons fait crédit... il n'est pas bien difficile à reconnaître.

— Eh bien! sarpejeu, si quelqu'un a jamais mérité de porter des habits brodés, c'est lui, à coup sûr; car, comme je m'appelle Jérôme Sicard, jamais je n'ai vu quelqu'un ressembler davantage à un bon ange.

— Eh bien! voyons avec votre bon ange... Est-ce de l'argent qu'il vous a donné pour nous remettre? Nous paye-t-il enfin les trois cents livres qu'il nous doit depuis un an? — De l'argent!... pauvre petit Jésus du bon Dieu. Certes non, il ne vous en envoie pas! Qu'est-ce qui aurait le cœur de lui en demander, puisque moi-même je l'ai conduit pour rien au Palais-Marchand?...

— Eh bien, ma femme? dit le tailleur d'un air triomphant.

— Taisez-vous, imbécile... il a friponné ce cocher comme il vous a friponné... Autre preuve que c'est un chevalier d'industrie.

— Friponné!... s'écria le digne Sicard en frappant du pied avec colère. Friponné! apprenez, ma commère, que ce gentil seigneur ne friponne personne. Si je l'ai conduit pour rien, c'est que ça m'a fait plai-

sir. Le voyant ainsi arrêté à cause de la pluie, j'ai avancé mon fiacre près de l'hôtel, et je lui dis : — Montez, mon gentilhomme. — Merci, mon garçon, me répondit-il d'une petite voix douce comme une musique. — Mais vous allez être trempé jusqu'aux os. — C'est possible ; dis-moi seulement, mon ami, quelle heure il est. — Onze heures, mon gentilhomme. — Onze heures, et j'ai affaire au Palais-Marchand à onze heures et demie, s'écria-t-il malgré lui en regardant tristement la pluie et les ruisseaux qui étaient entrés de rivières. — Mais montez donc, mon gentilhomme, que je reprends ; en vingt minutes je vous y mène, moi, au Palais-Marchand, tandis qu'à pied, et par le temps qu'il fait, vous n'y serez jamais avant midi. — Merci, mon garçon, me dit-il, moitié soupirant, moitié souriant, je n'ai pas d'argent... ainsi ne perds pas ici ton temps. — Pas d'argent ! que je m'écrie en ouvrant la portière, et en fourrant ce joli seigneur presque de force dans ma voiture, car il était mince comme un roseau. Ça ne sera pas, jarnidieu ! Jérôme Sicard qui laissera un gentilhomme comme vous manquer un rendez-vous faute d'un pièce de vingt-quatre sous ! Prenez mon numéro, vous me retrouverez plus tard, monsieur. Et, sans lui donner le temps de me répondre, je saute sur mon siège, et en dix-huit minutes je vous le dépose au Palais-Marchand.

— Allons, il est dit qu'il les ensorcèlera tous, jusqu'à un cocher de fiacre, reprit dame Landry ; mais patience... patience...

— Finiras-tu bientôt ? s'écria l'intendant de la princesse de Soubise.

— Dans l'instant, mon bourgeois. Arrivé au Palais-Marchand, mon gentilhomme me dit : — Mon garçon, donne-moi ton numéro ; tout ce que je désire, c'est de pouvoir un jour reconnaître ton bon procédé et te payer cette course comme tu le mérites ; car sans ton secours je n'arrivais pas à une audience très-importante pour mon procès ; mais, puisque tu es si obligeant, rends-moi encore un service. J'étais sorti pour aller aussi chez mon tailleur, lui dire de ne pas manquer de m'apporter l'habit qu'il m'a promis pour ce soir. Ce tailleur demeure rue Saint-Honoré, à l'enseigne des *Ciseaux d'or* ; si cela ne te dérange pas trop de ton chemin, passe à cette boutique, et dis au tailleur que M. le marquis de L. et... Les... Létorière, c'est ça, de Létorière, attend ce soir l'habit dont il lui a pris mesure il y a quinze jours. — Que ça soit mon chemin ou non, que je lui réponde, j'irai tout de même. Là-dessus vous me prenez à l'heure, mon bourgeois, et le cocher se retourna vers l'intendant, je passe par la rue Saint-Honoré, ce qui ne vous dérangeait pas de beaucoup, et je fais ma commission auprès de ce digne chevalier du dé et de l'aiguille, ajouta le cocher en s'adressant à Landry. Maintenant, tailleur, n'oubliez pas l'habit de ce gentilhomme ; si vous voulez me dire à quelle heure il sera prêt, je viendrai vous prendre pour vous mener chez lui... gratis... sarpejen ! toujours gratis ! car je suis sûr qu'obliger quelqu'un qui ressemble autant à un bon ange, ça doit vous porter bonheur... Maintenant, mon bourgeois, pardon, excuse. Et il se tourna vers l'intendant de madame Rohan-Soubise. Quand vous voudrez, nous marchons.

L'intendant, attentif à cette scène singulière, se sentait intéressé malgré lui ; il ne se hâta pas de regagner sa voiture, surtout lorsqu'il entendit dame Landry s'écrier avec aigreur, en lançant à son mari des regards à la fois étonnés et irrités :

— Vous avez donc osé, malgré ma défense, promettre encore un habit à cette mauvaise paye ? mais vous ne l'avez pas commencé, j'espère ?

— Mais... ma bonne...

— Il n'y a pas de mais, répondez !

— J'ai fait mieux que le commencer, ma bonne, je l'ai fait, dit le tailleur en baissant tristement la tête.

— Vous avez fait cet habit ? et avec quoi ? et à quelle heure ? Me répondez-vous !... Depuis huit jours je ne vous ai pas vu, vous et votre digne apprenti, travailler à autre chose qu'à ces huppelandes de ratine et à ces habits de peluche.

Voulant venir au secours de son patron, Martin Kraft se hasarda de dire : — C'est moi, madame Landry, qui ai acheté avec mes économies cinq aunes de drap de Ségovie, couleur amarante, enfin de quoi faire l'habillement complet, avec trois aunes de taffetas changeant pour la garniture de la veste et de l'habit... Nous y avons travaillé, maître Landry et moi, pendant la nuit, pour que ça ne prenne pas sur notre travail du jour.

— Ainsi, pendant que je dormais tranquillement, honnêtement, tu te levais comme un vil criminel pour faire ce beau chef-d'œuvre ! s'écria la ménagère.

— Dame ! que veux-tu ? Ce pauvre petit seigneur nous faisait tant de peine à nous deux, Martin Kraft ! Par sainte Geneviève, c'était pitié que de le voir en plein hiver avec son malheureux habit de tricot brun. Nous n'avons pu résister au plaisir de le vêtir comme un gentilhomme qu'il est... Sois tranquille, tôt ou tard il nous payera... Je mettrai ma main au feu qu'il est aussi honnête qu'il est charmant.

Jérôme Sicard, grand et gros homme de trente-deux ans environ, avait écouté la narration du tailleur avec une satisfaction croissante. Lorsque maître Landry eut terminé son récit, le cocher lui tendit sa large main et lui dit :

« Touchez là, digne tailleur ; envoyez à l'instant notre femme cher-

cher une bouteille de votre meilleur vin, que nous trinquions ensemble, sarpejen ! Et vous aussi, brave apprenti, vous boirez votre part de cette bouteille ; car vous honorez les ciseaux et l'établi mieux que pas un de votre respectable corporation.

— Si vous ne buvez que le vin que je vous servirai, vous ne risquez pas de perdre le peu de raison qui vous reste, dit aigrement dame Landry ; vous méritez bien, en effet, de trinquer avec mon sot de mari, puisque vous vous laissez ensorcèler comme lui par le premier fripon venu. Mais, puisque vous faites si bien les commissions de cet enjôleur de marquis, vous pouvez lui aller dire que l'habit ne sortira pas d'ici avant qu'il nous ait payé les trois cents livres qu'il nous doit déjà... Vous pouvez le prévenir aussi, pour en finir, que je vais aller moi-même lui porter son mémoire. Si ce beau marquis n'est pas chez lui, je l'attendrai... S'il ne me donne pas au moins un à-compte aujourd'hui même, j'irai chercher le commissaire, et je vous ferai voir, moi, qu'une femme a plus de cœur que vous autres, poules mouillées que vous êtes.

— Pour mouillé... je suis mouillé... je l'avoue, dit Jérôme Sicard ; mais quant à poule... ma commère, si j'avais mon fouet, ou seulement l'aune que mon digne ami a là sur son établi, et que vous fussiez mon épouse, je vous démontrerais vertement que je ne suis pas une poule, mais un vaillant coq, très-capable de vous corriger pour vous apprendre à refuser un verre de vin aux amis... Ceci soit dit sans rancune... mais que le bon Dieu fasse que cela vous donne l'heureuse idée de vous servir de votre aune à l'endroit de votre femme, brave tailleur ! dit Sicard ; puis, s'adressant à l'intendant : — Mon bourgeois, je suis à vos ordres.

— C'est bien heureux ! dit celui-ci, sans être néanmoins très-fâché de ce retard, car cette scène l'avait amusé.

Le cocher parti, dame Landry prit son coqueluchon, sa mante, un large parapluie, ordonna à son mari de lui apporter l'habit de Ségovie destiné à M. de Létorière, mit ce vêtement sous clef, et sortit dans toute l'exaspération de sa colère pour aller attendre chez lui *monsieur le charmant*, ainsi qu'elle appelait par dérision le marquis.

CHAPITRE II.

L'ex-régent du Plessis.

La demeure du marquis n'était pas très-éloignée de la boutique de son créancier. M. de Létorière habitait une petite chambre et un cabinet, au cinquième étage d'une maison de la rue Saint-Florentin.

Il partageait ce pauvre asile avec le docteur Jean-François Dominique, ex-régent des études au collège du Plessis.

Par une bizarrerie attachée à sa destinée, le jeune marquis, destiné à charmer des gens de tant de conditions diverses, avait d'abord exercé son inconcevable attrait sur ce vieux maître d'étude qui l'avait pris dans la plus tendre affection.

Malgré mille malins tours de l'espiègle enfant, le docte Dominique avait reconnu dans son élève tant d'esprit, tant de cœur, tant de noblesse d'âme, qu'il s'y était singulièrement attaché. — Peut-être encore la rare aptitude que le marquis, un des *humanistes* les plus distingués du collège du Plessis, montrait pour l'étude des langues anciennes, avait-elle aussi déterminé le dévouement extraordinaire du vieux professeur pour son élève.

L'abbé du Vighan, oncle de M. de Létorière, avait durant six années payé la pension de son neveu, pauvre orphelin, au collège du Plessis. Pendant un voyage de l'abbé, le soldé d'un trimestre avait été arriéré. Le marquis, interprétant d'une manière fâcheuse pour sa délicatesse quelques mots du principal au sujet de ce retard de paiement, s'était résolument décidé à quitter le collège.

Dominique, instruit des projets de son élève, fit tout au monde pour l'en dissuader ; mais le marquis avait dix-neuf ans et une volonté déterminée. Le pauvre régent, ne pouvant l'empêcher de faire cette sottise, voulut au moins l'accompagner dans sa fuite, tant il craignait de laisser le jeune marquis seul au milieu des hasards d'une grande ville.

Dominique fit lui-même tous les préparatifs d'évasion ; par une sombre nuit, le maître et l'écolier escaladèrent les murs du collège, non sans danger pour le vieux professeur, assez peu fait à ce genre d'exercice.

Le principal, satisfait peut-être de se voir débarrassé d'un élève mutin et turbulent, ne fit aucune démarche pour rechercher le fugitif.

Létorière possédait une quinzaine de louis ; Dominique avait sur les

gabelles une petite rente de cinquante pistoles : tels furent les premiers fonds de leur établissement.

Le père du marquis avait légué pour toute fortune à son fils deux ou trois interminables procès. Le plus considérable, qui durait depuis cinquante ans, avait été entamé contre les ducs de Brunswick-Oels et les princes de Brandebourg-Barenth, au sujet de reprises de la grand'tante de M. de Létorière, mademoiselle d'Olbrense, qui, lors de la révocation de l'édit de Nantes, avait émigré et épousé un des agnats de la duché de Brunswick.

Pauvre gentilhomme de Xaintonge, sans appui, sans crédit, Létorière désespérait de pouvoir jamais suivre les procès d'où pouvait dépendre pour lui une fortune inespérée : vingt fois sur le point de s'engager et de se faire soldat, les instances du bon Dominique l'avaient jusqu'alors empêché de prendre ce parti.

L'ex-régent du Plessis avait soigneusement parcouru les dossiers de ces litigieuses affaires. Par amour pour son élève, il était devenu presque procureur. Le bon droit du marquis lui semblait évident ; il ne fallait, disait-il, que prendre patience, et un jour ou l'autre les procès seraient indubitablement gagnés.

De plus en plus enthousiaste du marquis, il le comparait bravement à Alcibiade, tant il lui reconnaissait de charme et de séduction. Jean-François Dominique se réservait modestement le rôle austère de Socrate, et ne cessait de prédire à son élève la fortune la plus brillante.

— Mais, mon pauvre Dominique, lui disait le jeune homme, je n'ai que la cape et l'épée, pas de protecteur ; sans vous je serais seul au monde.

— Mais vous êtes *charmant*, mon enfant ; mais on vous aime dès qu'on vous voit ; mais on vous chérit dès qu'on vous connaît, à cause de votre bon et généreux naturel ; mais vous avez de l'esprit ; mais vous possédez le latin et le grec aussi bien que moi ; mais vous entendez l'allemand comme le français, grâce aux soins de feu monsieur votre père qui vous a fait élever par un valet de chambre germain ; mais vous êtes un très-bon gentilhomme, quoique vous ne remontiez pas à Euryales, fils d'Ajax, comme Alcibiade, que j'appelle mon héros parce que vous lui ressemblez extrêmement. Prenez donc patience, votre carrière sera plus brillante encore peut-être que celle de mon héros... Oui, cela sera !... Aussi vrai que Socrate sauva la vie de son élève à Potidée ! Mais je connais votre cœur, et je suis sûr qu'une fois au comble de la prospérité, vous n'oublierez pas plus le vieux Jean-François Dominique qu'Alcibiade n'a oublié le vieux philosophe !

Quelque bizarres, quelque folles que parussent ces prédictions aux yeux du jeune marquis, elles suffirent assez longtemps pour remonter son courage, pour lui donner quelque espoir de gagner un de ses procès, et surtout pour l'empêcher de s'engager comme simple soldat, ainsi qu'il en avait souvent manifesté l'intention, au grand désespoir de Dominique.

Madeleine Landry arriva bientôt rue Saint-Florentin. Après avoir monté les cinq étages qui conduisaient à la demeure de son créancier, la femme du tailleur s'arrêta un moment sur le palier, afin de reprendre haleine et de pouvoir donner un libre cours à sa colère.

Lorsqu'elle fut remise de sa marche précipitée, elle frappa. Un pas lourd et traînant se fit entendre ; la porte s'ouvrit.

Au grand étonnement de Madeleine, un homme d'une épouvantable laideur s'offrit à sa vue.

Cet homme était l'ex-régent du Plessis. Jean-François Dominique avait alors cinquante ans environ ; il était grand et osseux. Sa figure maigre, pâle, démesurément longue, portait les traces des ravages de la petite-vérole ; ses cheveux rares et gris étaient noués derrière sa tête avec un ruban de fil. Une vieille couverture de laine, dans laquelle il se drapait majestueusement, lui servait de robe de chambre. Sa physionomie avait une expression de morgue pédantesque et de contentement de soi fort remarquable.

L'aspect de la chambre qu'il occupait était pauvre ; mais il régnait dans cette pièce une minutieuse propreté. Au fond de l'alcôve on voyait un petit lit composé d'un seul matelas ; une commode, une table et quatre chaises de noyer soigneusement cirées formaient tout l'ameublement. La porte entr'ouverte d'un petit cabinet sombre laissait apercevoir dans l'obscurité un lit de sangle soigneusement bordé. Quoique l'hiver fût extrêmement rigoureux, il n'y avait pas de trace de feu dans la cheminée de cette chambre glaciale. Enfin au pied de la couchette de bois peint on voyait deux petits portraits au pastel dans d'assez riches bordures de bois doré : l'un représentait un homme d'un âge mûr, coiffé d'une perruque à la Louis XIV et portant la croix de Saint-Louis attachée à une des agrafes de sa cuirasse. L'autre portrait était celui d'une femme d'une rare beauté, vêtue en Diane chasseresse.

Il régnait dans cette chambre une apparence de pauvreté fière qui eût attendri toute autre femme que Madeleine Landry.

— Est-ce que ce n'est pas ici que demeure un M. Létorière ? dit-elle brusquement au grand vieillard, qui portait sa couverture de laine en manière de toge romaine.

Ces mots : *Un M. Létorière*, parurent choquer désagréablement l'ex-

régent du collège du Plessis. Il répondit avec une sorte de dignité caustique : — Tout ce que je sais, c'est que haut et puissant seigneur Lancelot-Marie-Joseph du Vignau, sieur de Marsailles et marquis de Létorière... loge dans cet appartement, ma bonne femme...

— Bonne femme... ah ! bonne femme !... s'écria Madeleine en courroux. — Je vais vous faire voir, moi, si je suis une bonne femme ! Où est votre maître, votre beau marquis de l'Aigrefin ? votre haut et puissant seigneur de la Friponnerie !

Jean-François Dominique se redressa dans sa toge, étendit son long bras nu et décharné du côté de la porte, et dit d'une voix impériale : — Sortez d'ici à l'instant même ! Monsieur le marquis, mon noble élève, n'est pas rentré... j'ignore quand il rentrera... mais, de toute façon, je présume qu'il n'aura aucune satisfaction de vous voir, ma chère... car, si la colère défigure les traits les plus charmants, dit le sage, *à fortiori*, elle rend hideux ceux que la nature a traités en marâtre ! Ceci s'adressant particulièrement à vous, faites-moi la grâce de... Et Dominique montra de nouveau la porte d'un geste très-significatif.

A cette insulte, la femme du tailleur s'exaspéra ; elle jeta son parapluie à terre, s'assit brusquement sur une chaise en s'écriant : — C'est bien à toi, vilain hibou... de parler de la laideur des autres !... Ce beau fils est ton élève... dis-tu ?... Jésus Dieu ! je le crois bien, car tu as l'air d'un passé maître en indignité ! vieux misérable !... Mais moi, je ne sors pas d'ici... que je ne sois payée... entends-tu ?... payée... ou, parsainte Madeleine ma patronne, si je sors, ce sera pour aller chercher monsieur le commissaire...

— Ah ça, payée, et de quoi, s'il vous plaît ? demanda Dominique.

— Je veux être payée des habits que votre batteur de pavé a sur le dos. Je suis la femme de maître Landry, tailleur aux *Ciseaux d'or* ; et si mon mari a été assez dupe pour vous faire crédit jusqu'à présent, je ne serai pas assez sotte, moi, pour l'imiter... Il me faut mon argent... je ne sors pas d'ici que je n'aie mon argent...

— Comment ! s'écria Dominique en se croisant les bras de l'air du monde le plus dédaigneux, c'est pour un si misérable objet que tu viens me rompre les oreilles de ton affreux ramage, que tu viens tourmenter M. le marquis ! Mais tu oublies donc qu'autrefois les villes de la Grèce se disputaient l'honneur d'offrir leurs services à Alcibiade ? que les Éphésiens dressaient ses tentes ? que ceux de Chios nourrissaient ses chevaux ? que les Lesbien entretenaient ses tables ? et tout cela *gratis*... entends-tu bien, *gratis* ; tout cela pour avoir seulement l'honneur d'offrir quelque chose à Alcibiade ! Et toi, misérable artisanne, pour trois cents méchantes livres, qui ne font pas la dixième partie d'un talent ! pour une misère que te doit M. le marquis, mon élève, qui est ou qui sera, pardieu, bien autre chose qu'Alcibiade, tu viens piailler comme une orfraie ! Mais, vieille folle, bénis donc le jour, au contraire, où mon élève a daigné jeter les yeux sur ton ignoble atelier ! rappelle-toi donc que le cordonnier d'Athènes qui eut le bonheur de faire le premier des *chaussures à Alcibiade*, gagna plus d'argent dans une année que tu n'en gagneras dans ta misérable vie, entends-tu bien ?

Madeleine Landry voyant l'exaspération de ce grand homme vêtu d'une couverture, et qui parlait d'Alcibiade, eut avoir affaire à un fou.

— Mais au moins, apportes-tu l'habit que M. le marquis a bien voulu commander à ton mari ? reprit Dominique. Songes-y bien ; qu'il redouble d'attention et de dextérité pour parfaire ce vêtement, car il s'agit de son avenir de tailleur ; et, s'il contente mon élève, sa fortune est faite... Voyons, où est-il, cet habit ? Et Dominique s'avança gravement vers Madeleine.

Celle-ci se dressa brusquement sur sa chaise, décidée à sauter aux yeux de celui qu'elle prenait pour un insensé.

— Ne m'approche pas ! où je te fends la tête d'un coup de parapluie, s'écria-t-elle.

— Mais vous êtes folle, ma chère dame... qui songe à vous violenter ? Vous n'apportez donc pas l'habit ? reprit Dominique d'un air moins menaçant.

— Comment ! si je n'apporte pas l'habit ? impudent ! reprit Madeleine un peu rassurée. Certes non, je ne l'apporte pas ; et ce n'est pas ma faute si votre élève a sur le dos celui que mon imbécile de mari lui a vendu, et dont je viens exiger le paiement ; car, je vous le répète, je ne sors pas que je ne sois payée... Si on ne me paye pas, il y a encore, Dieu merci, de la place au For-l'Évêque pour y mettre les fripons... Quand on n'a pas de quoi payer de beaux habits, eh bien ! tout marquis qu'on est, on porte une veste de bure, et on ne vole pas le temps et la marchandise des pauvres ouvriers.

A ce moment des pas légers se firent entendre dans l'escalier.

— C'est M. le marquis, s'écria Dominique.

— Ah ! nous allons avoir beau jeu ! s'écria dame Madeleine.

— Ma chère dame, dit Dominique, cette fois d'un ton suppliant, ménagez-le : foi de Dominique, vous serez payée...

— Tarare !... Nous allons le voir, ce marquis de contrebande !

A ce moment la porte s'ouvrit lentement, et le marquis parut.

— Je n'aurai pas le courage d'assister à cette scène, dit Dominique en tremblant. Et il se renferma dans son cabinet noir.

CHAPITRE III.

Le débiteur.

A la vue du marquis, Madeleine se dressa comme un coq de combat en attachant des yeux brillants de colère sur le jeune homme.

Le marquis de Létorière avait alors vingt ans environ. Les portraits qu'on a de lui et les témoignages unanimes de ses contemporains s'accordent à le représenter comme le type de l'idéalité la plus séduisante.

A cet âge, ses proportions, d'une légèreté exquise, se rapprochaient plus encore de l'Amour grec que de l'Antinoüs.

Tous les trésors de la statuaire antique n'offraient, dit-on, rien de comparable à la beauté harmonieuse de ses formes. Sous cette enveloppe charmante la nature avait caché des muscles d'acier, un courage de lion, un esprit éminent, une âme élevée, un caractère généreux.

Son visage enchanteur n'était pas d'une beauté sévère et mâle; mais on ne pouvait rien imaginer de plus joli... et le *joli* était alors d'un merveilleux à-propos. Une taille et une force herculéennes eussent été une sorte de non-sens, puisqu'on n'avait plus à se barder de fer. Un air digne et grave eût été hors de saison, puisque les imposantes per-ruques léonines du siècle de Louis XIV n'étaient plus de mode.

Si l'étorière porta d'une manière si charmante la poudre rose, les dentelles, les rubans, la soie et les pierreries, c'est que tous ses traits, c'est que toutes ses habitudes étaient donés d'une grâce presque féminine, admirablement en rapport avec l'élégance presque efféminée du costume et de la parure des hommes de ce temps-là. S'il posséda l'art de plaire et de séduire au plus haut degré, c'est que sa physiologie ravissante savait exprimer tout à tour la finesse, la moquerie, la fierté, l'audace, la tendresse et la mélancolie.

Au dire des gens de son temps, le regard et le timbre de la voix du marquis de Létorière avaient surtout un charme et une puissance irrésistibles, que les partisans d'une science nouvelle attribuaient sans doute à l'attrait magnétique.

Mais, à l'époque dont nous parlons, le marquis n'était qu'un pauvre adolescent, et, magnétique ou non, son attrait allait être mis à une rude épreuve par la femme de son tailleur.

Madeline Landry sentit sa colère s'exaspérer à la vue de son débiteur.

Létorière, trempé de pluie, avait les mains bleues de froid et le front presque caché par les boucles humides de ses beaux cheveux châtain qu'il portait alors sans poudre.

Lorsqu'il vit Madeleine, il ne put réprimer un mouvement d'étonnement chagrin; pourtant il la salua poliment, et, attachant sur elle ses grands yeux noirs, à la fois si tristes et si doux, il lui dit de sa voix harmonieuse et perlée :

— Que me voulez-vous, madame?

— Je veux que vous me payiez l'habit que vous avez sur le dos, car il m'appartient... à moi et à mon mari Landry, tailleur de *M. le marquis*, répliqua Madeleine d'une voix aigre, en toisant insolemment son débiteur.

Une rougeur de honte colora les joues du jeune homme, un mouvement d'amère impatience plissa ses sourcils; mais il réprima cette émotion, et répondit doucement :

— Je ne puis malheureusement pas vous payer encore, madame.

— Vous ne pouvez pas ne payer!... c'est facile à dire; mais, moi, je ne m'arrange pas de cette monnaie-là! Quand on n'a pas de quoi payer ses habits, on ne s'en fait pas faire... Je ne sors pas d'ici que je n'aie mon argent... Et Madeleine Landry s'assit brutalement, tandis que Létorière resta debout.

— Ecoutez-moi, madame... D'ici à un mois j'ai la certitude de pouvoir vous satisfaire, je vous en donne ma foi de gentilhomme... Ayez seulement l'obligeance de m'accorder un délai... je vous en prie...

Ces mots : « Je vous en prie, » furent prononcés avec une inflexion de voix si noble et si touchante, que Madeleine, déjà frappée de cette profonde infortune qui semblait courageusement soufferte, craignit de se laisser apitoyer. Elle voulut brûler ses vaisseaux, et répondit à la prière de son débiteur par une injure grossière :

— Belle garantie que votre foi de gentilhomme!... Que voulez-vous que je fasse de cela?

— Madame! s'écria le marquis; puis, se contenant, il reprit d'une voix douloureuse et fière : — Madame, il est cruel à vous de me parler ainsi... Vous êtes une femme, je vous dois de l'argent... Je suis chez moi... Que puis-je vous répondre? Ne cherchez donc pas à rendre plus pénible encore ma position, que je vous souhaite de ne jamais connaître!

— Mais vous n'aurez pas plus d'argent dans un mois que maintenant, dit durement Madeleine. C'est une histoire que vous me contez là!

— Si dans un mois mon oncle, M. l'abbé de Vighan, auquel je compte m'adresser, n'est pas revenu de Hanovre, dans un mois je me fais sol-

dat, et le prix de mon engagement vous sera fidelement remis... Vous le voyez, madame, je puis vous donner ma parole de gentilhomme que vous serez payée.

Le marquis parlait de cette résolution désespérée avec tant de dignité, avec un accent si sincère que Madeleine, émue, se repentit d'avoir été trop loin, et reprit :

— Je ne veux pas vous forcer à vous engager, moi; mais enfin, je veux être payée : il y a assez longtemps que cela dure... Vendez quelque chose... alors...

— Vendez quelque chose ici, madame?... Et d'un regard navré il lui montra cette pauvre chambre froide et nue.

A ce geste si cruellement significatif, Madeleine baissa les yeux, son cœur se serra; pourtant elle ajouta en balbutiant et en montrant les deux cadres dorés :

— Mais ces deux tableaux?

— Ces tableaux? et le marquis ajouta d'un air noble et grave : C'est tout ce qui me reste de mon père... de ma mère... Madame, ce sont leurs portraits, et pour la première fois ils voient leur fils rougir de sa pauvreté.

A ces dernières paroles, Madeleine compara l'intérieur de sa maison, où régnait au moins l'aisance, à cette chambre glacée, misérable retraite d'un gentilhomme (dors on croyait encore aux gentilshommes) : elle sentit sa colère se changer presque en pitié, surtout lorsqu'elle s'aperçut que le jeune marquis tremblait de froid sous ses habits mouillés.

Chez les organisations violentes, les contrastes se touchent : dame Landry, depuis son départ de sa boutique, s'était toujours maintenue dans un état d'irritation presque exaspérée; ce paroxysme ne put durer : comme tous les sentiments exagérés, sa colère tomba pour ainsi dire à plat dès la première réflexion que lui suggéra son cœur naturellement bon.

Le marquis était si joli, il avait répondu à ses injures avec une dignité si triste et si calme, il paraissait si souffrant du froid, lui sans doute élevé au milieu du luxe, que la brave femme, éprouvant d'ailleurs l'irrésistible attrait qu'inspirait ce singulier personnage, passa presque sans transition de l'outrage au respect, de la dureté à la commisération; elle rajusta sa coiffure à la hâte, balbutia quelques mots inintelligibles, et disparut au grand étonnement du marquis.

L'ex-régent, qui attendait sans doute l'issue de l'entretien pour sortir de son antre, entrebâilla la porte de son cabinet et dit :

— Cette misérable harpie est donc partie? Pardonnez-moi! mais j'ai lâchement fui devant l'ennemi...

— Vous étiez là, mon bon Dominique? Eh bien! vous eussent entendu; mon Dieu... mon Dieu... quelle humiliation! Passer aux yeux de cette femme pour un homme de mauvaise foi! Ah! c'est horrible! Dominique, je suis résolu; si mon oncle n'arrive pas, je me fais soldat. Je paye cette dette maudite du prix de mon engagement; au moins, ainsi, je n'aurai plus à rougir.

— Vous engager? renoncer à toutes vos espérances!

— Ce sont des folies. Je suis encore allé aujourd'hui au palais. Il n'y a aucun espoir. Il faudrait, pour continuer le procès contre les princes allemands ou l'intendant de Naïntonge, déposer chez le procureur plus d'argent que je n'en aurai jamais : j'y renonce. Mais, tenez, Dominique, je ne me sens pas bien, j'ai froid. Et le marquis s'assit en tremblant sur le bord de son lit.

— Pauvre enfant! je le crois bien, dit le régent avec un soupir douloureux. Recevoir cette pluie glacée, rentrer sans trouver une étincelle de feu, et être accueilli par l'algarde de cette sorcière que je voudrais pouvoir mettre dans la cheminée en guise de fagots; car, hélas! pour du bois, Dieu sait si je...

— Bon Dominique, assez, dit Létorière en lui mettant la main sur la bouche. N'avez-vous pas déjà trop fait pour moi? N'avez-vous pas abandonné votre classe, votre état?

— Et Socrate? Est-ce que ce sage, est-ce que ce grand philosophe n'abandonna pas tout... pour suivre Alcibiade!!! Seulement, comme il ne faisait pas aussi froid à Athènes qu'à Paris... Socrate n'avait pas le chagrin de voir son élève grelotter de froid; mais, tenez, croyez-moi... conchez-vous... ôtez vos habits mouillés, vous aurez plus chaud dans votre lit.

— Vous avez raison, Dominique, car je ne sais, mais il me semble que j'ai la fièvre.

— Allons, il ne manquerait plus que cela, vous voir tomber malade! Puis, se retournant d'un air courroucé, Dominique s'écria, en montrant le poing à la porte par laquelle était sortie Madeleine :

— Et c'est toi, sorcière maudite! qui as causé cette révolution à mon malheureux élève par tes imprudentes érailleries! Je regrette maintenant de ne pas t'avoir mise dehors par les épaules.

Au milieu de l'apostrophe de Dominique, la porte s'ouvrit, et le régent vit entrer avec étonnement un commissionnaire chargé de deux énormes farourdes et de quelques paquets de sarments de vigne.

— Tu te trompes, ce bois n'est pas pour nous, mon garçon, dit Dominique avec un soupir.

— Est-ce que ce n'est pas ici que demeure monsieur le marquis de Létorière, mon bourgeois?

— Si fait.

— Eh bien! le bois est pour ici. La grosse dame en coqueluchon brun

a dit qu'elle allait revenir avec de la braise et de quoi faire un lait de poule pour monsieur le marquis.

— La grosse dame en coqueluchon brun? demanda Dominique d'un air stupéfait.

— Oui, mon bourgeois, celle qui m'a payé le bois.

— Qui a payé le bois! l'entendez-vous, mon digne élève? Vous allez avoir du feu! s'écria avec joie Dominique en se retournant vers Létorière, qui, presque subitement saisi d'un violent accès de fièvre, s'était mis au lit.

Heureusement dame Landry vint elle-même expliquer cette énigme d'un air confus. La digne ménagère tenait d'une main une cafetière pleine d'eau bouillante, et de l'autre quelques charbons allumés sur une pelle.

Lorsque le commissionnaire fut parti, dame Landry s'écria en voyant la pâleur du marquis :

— Pauvre jeune gentilhomme, il a la fièvre, c'est sûr! C'est le froid qui l'aura saisi; et moi qui n'ai pas eu honte de le retenir à causer pendant qu'il grelottait... Allons, allons, ne restez pas là à me regarder comme un homme de cire, mon cher monsieur. Mettez donc le bois dans la cheminée, allumez donc le feu, pendant que je vais casser les œufs pour faire le lait de poule. Avez-vous une tasse bien propre au moins? Puis, allant vers le lit, elle toucha sa mince couverture. — Mais, Jésus-Dieu, monsieur le marquis n'est pas couvert, allez donc lui chercher deux ou trois couvre-pieds bien chauds. Et sa tête? elle est beaucoup trop basse; il faudrait un oreiller. Allez donc en chercher un. Et des rideaux! Comment cette alcôve n'a-t-elle pas de rideaux? ni les fenêtres non plus?... Vous voyez bien que le grand jour fera mal aux yeux de monsieur le marquis. Mais allez donc; je ne puis pas tout faire, non plus!

L'honnête régent, auquel s'adressaient ces ordres si divers et si précipités, restait ébahi devant Madeleine, cherchant à comprendre la cause de ce revirement subit. Tout à coup il s'écria en se parlant à lui-même :

— C'est son charme! Il n'y a pas de doute, c'est le charme naturel dont il est doué qui opère; il séduit la tailleuse, comme Alcibiade a séduit Timée, femme d'Agis, roi de Lacédémone, et cela sans offenser la vertu, ce qui est encore bien plus beau et plus méritoire! — Ma chère dame, je vous l'avouerai, nous n'avons malheureusement ni oreillers, ni rideaux, ni couvertures, reprit tristement Dominique.

— Quelle misère! dit tout bas Madeleine émue. Puis, voyant le régent toujours drapé dans sa toge, elle s'écria : Mais en attendant que le lit soit mieux garni, donnez-moi toujours cette couverture, au lieu de vous en envelopper comme un véritable carême-prenant; à votre âge, n'avez-vous pas de honte? Et la ménagère tirait résolûment un des pans de la toge improvisée de Dominique. Mais celui-ci, retournant son vêtement avec énergie, s'écria :

— Ma bonne dame, écoutez-moi donc... Laissez-moi donc... ne tirez donc pas si fort... c'est une question de convenance... Je puis vous confier cela... à vous qui êtes d'un âge respectable et de plus femme d'un tailleur... Et Dominique dit à voix basse : Mon haut-de-chausses, comme disaient nos pères, étant absolument hors de service... et n'ayant pas de robe de chambre, je suis obligé de substituer cette manière de manteau romain à un habillement plus commode.

— Est-il bien possible? dit Madeleine en abandonnant le pan de la couverture. Si c'est ainsi, je vous enverrai ce soir Landry. Puis elle ajouta à voix basse, en attisant un feu clair et brillant qui jetait sa réjouissante clarté dans cette chambre misérable : Monsieur le marquis dort-il?... S'il ne dort pas, faites-lui boire ceci. » Et elle lui donna une tasse remplie d'un chaud breuvage.

Dominique s'approcha du lit sur la pointe du pied.

— Comment vous trouvez-vous? dit-il à son élève.

— J'ai froid... je souffre de la tête... dit celui-ci d'une voix faible. Mais quel est ce feu?... Comment avous-nous du feu?

— Il y a du feu parce que vous êtes charmant... C'est cette bonne et digne femme qui l'a fait; voilà un breuvage excellent... bien chaud, que vous allez boire : c'est encore elle qui vous l'a préparé. Courage... courage!... Voici enfin votre étoile qui se lève sous la physionomie respectable de dame Landry...

Le marquis, souffrant d'une horrible migraine, ne comprit pas grand-chose à ce que lui disait Dominique, et surtout de quel lever d'étoile il parlait; néanmoins il prit la tasse, but, et tomba dans un profond assoupissement. Alors la digne femme s'approcha du lit en retenant son souffle, elle borda les draps avec un soin tout maternel, et revint auprès de Dominique.

— Il faut être généreux et me pardonner, monsieur, lui dit-elle; tout à l'heure j'ai été bien grossière à l'égard de M. le marquis; mais, voyez-vous, c'est mou comme qui m'avait monté la tête; il faut dire aussi que je ne l'avais pas vu, ce pauvre gentilhomme! si jeune, si joli, orphelin de père et de mère avec ça... et puis un seigneur comme lui manquer de feu en plein hiver, quand des ouvriers comme nous ont toujours un bon poêle bien chaud... Tenez, mon digne monsieur, je me reprocherai toujours d'avoir osé parler effrontément à M. le marquis, mais soyez sûr au moins que, tant que Madeleine Landry vivra, elle sera sa servante bien humble... Enfin, monsieur (et la bonne dame baissait les yeux en tirant un petit sac de sa poche), en venant ici, j'ai touché un billet de trois cents livres, voilà M. le marquis alité, peut-être aura-t-il besoin de

quelque chose, d'un médecin; à lui je n'aurais jamais osé proposer cela, mais avec vous je suis plus hardie... Tenez, monsieur, nous mettrons cela sur le mémoire, et oubliez les vilaines paroles que je vous ai dites...

— Pour cela nous sommes parfaitement quittes, ma chère dame, vous m'avez traité de libon, je vous ai traité d'orfraie, n'en parlons plus; mais quant à ce prêt, je dois vous prévenir que le retour de M. l'abbé du Vigban, oncle de mon élève, peut être retardé, et que de bien longtemps peut-être il nous sera impossible de vous rendre ce que vous nous offrez généreusement, c'est vrai; mais, d'après la scène de ce matin, je puis craindre...

— Ne parlez jamais de cela, monsieur, ou je mourrai de honte, foi d'honnête femme. M. le marquis nous rendra ça quand il le pourra; Dieu merci! nous n'attendons pas après soixante pistoles pour vivre.

— Je prends donc ce prêt sur moi, ma digne dame; d'ailleurs mon semestre prochain de ma rente sur la gabelle vous répondra de la somme.

— A la bonne heure! il me semble maintenant que je suis à moitié pardonnée de mon insolence. Ah ça! monsieur, je retourne chez moi chercher tout ce qui manque à M. le marquis, et je reviendrai tous les jours, si vous le permettez, m'établir près de lui comme sa garde; car les hommes n'entendent rien à soigner les malades, soit dit sans vous offenser, monsieur.

Et Madeleine laissa Dominique auprès du lit de son élève, et en possession d'un excellent feu, jouissance que le vieillard ne connaissait plus depuis bien longtemps.

CHAPITRE IV.

Mystères.

La maladie de M. de Létorière tirait à sa fin, il était presque convalescent, grâce aux soins assidus de Madeleine, de son mari et de l'apprenti Kraft. Tous avaient rivalisé de dévotion avec le bon Dominique. Le marquis s'était montré si affectueusement reconnaissant de ces touchantes preuves d'intérêt, il semblait tellement les justifier et les mériter par la délicatesse et par la bonté de son cœur, que le tailleur et sa femme se montraient de plus en plus attachés à leur joli seigneur, comme ils appelaient le marquis.

Le printemps approchait; un jour Dominique, qui était sorti pour tâcher de décider un procureur à suivre un des procès de Létorière, rentra d'un air à la fois rayonnant et étonné; l'apprenti Kraft le suivait portant avec peine une immense corbeille de fruits et de fleurs les plus rares. Sur un petit papier, attaché par une épingle à un magnifique ananas, on lisait ces mots : *A Monsieur le marquis de Létorière.*

Après avoir admiré ce charmant cadeau avec une curiosité enfantine, et en vain cherché de quelle part il pouvait venir, car un homme inconnu avait laissé la corbeille chez le portier, le marquis remplaça l'adresse de ce présent par celle-ci : *A mes bons amis Landry et sa femme*, et il chargea Kraft de porter de sa part les fruits et les fleurs à maître Landry.

— Tu leur diras que j'ignore d'où me vient ce don, mais c'est la première et la seule chose que je puisse leur offrir, et je la leur envoie comme gage de ma reconnaissance éternelle.

Quelques jours après autre surprise : dans un charmant nécessaire à écrire qui fut laissé chez le portier par un garçon de Bordier, célèbre ébéniste, le marquis trouva ce billet :

« Votre cœur ne dément pas ce qu'on attendait de vous. C'est bien. Envoyez ces deux lettres à leur adresse. »

Dans un des compartiments du nécessaire, Létorière trouva deux lettres cachetées. Sur l'une on lisait :

A monsieur Landry, tailleur, aux Ciseaux d'or.

Sur l'autre : *A monsieur Buston, procureur au Châtelet.*

Ce dernier, l'homme de loi chargé des procès du marquis, n'avait jusqu'alors voulu tenter aucune démarche dans la crainte de ne pas être remboursé de ses frais.

Létorière et Dominique se regardèrent avec ébahissement.

— Que vous disais-je? s'écria l'ex-régent, me croirez-vous maintenant? vous déliez-vous de votre destinée? Quand je vous dis que vous n'aurez rien à envier au fils de Clinias!

Étourdi de cette aventure, dont il ne comprenait pas encore les suites, le marquis pria Dominique de porter la lettre du procureur à son adresse, et envoya celle de maître Landry par son portier. Une heure après le tailleur, Madeleine et l'apprenti étaient aux genoux du jeune gentilhomme.

« Grâce à vous, monsieur le marquis, j'ai la pratique de monseigneur le duc de Bourbon! s'écria Landry. C'est un bénéfice clair et net de six mille livres par an! Me voilà riche à jamais!

— Grâce à vous, monsieur le marquis, notre voisin Mathurin, qui nous enlevait toutes nos pratiques, va crêver de dépit, disait Madeleine.

— Grâce à vous, monsieur le marquis, dame Madeleine, dans sa co-

lère de voir désertier nos chaland, ne me donnera plus de soufflets! disait Martin Kraft.

— Mes amis, répondit Létorière, je suis ravi du bonheur qui vous arrive; mais je vous jure que malheureusement j'y suis étranger.

— Ah! monsieur le marquis, pourquoi dire cela? s'écria Madeleine d'un ton de reproche; et, tirant de sa poche la précieuse missive, elle lut: « Maître Landry est prévenu qu'à l'express recommandation de M. le marquis de Létorière, S. A. S. monseigneur le duc de Bourbon daigne le nommer à l'emploi de tailleur du corps et de sa maison. » Vous voyez bien, monsieur le marquis! reprit Madeleine. Et, regardant Létorière avec des yeux baignés de joyeuses larmes, elle ajouta: Cet emploi nous rend fortunés pour toujours... Eh bien! foi d'honnête femme, la corbeille de fleurs et le billet que M. le marquis a eu la bonté de nous envoyer hier nous ont fait peut-être plus de plaisir encore.

— Et vous avez raison, mes amis, dit Létorière; car hier c'était bien moi qui vous envoyais ce présent, dont j'ignorais la source. Mais aujourd'hui je ne savais pas ce que contenait cette lettre, c'est un mystère que je ne puis pénétrer.

A ce moment Dominique entra, la figure complètement bouleversée; il avait monté les cinq étages avec tant de hâte qu'il pouvait à peine parler; les seuls mots qu'il faisait entendre d'une voix entrecoupée étaient: Riche... riche... le procureur... procès... Je le disais bien! — Et il se jeta au cou de son élève en manière de péroraison.

— Mon bon Dominique, remettez-vous, lui dit le marquis. Apprenez-moi quelle heureuse nouvelle vous transporte...

— Oui, par le ciel! elle est heureuse, cette nouvelle, dit l'ex-régent encore haletant. Figurez-vous donc que je me rends chez ce Buston... cet oiseau de proie... votre procureur... Quand les clercs me voient entrer dans l'étude, ils recommencent les indécentes plaisanteries qu'ils ont coutume de me faire... je les méprise socrairement, et je demande maître Buston. Comme d'habitude, ces impudents polissons me répondent en chœur et sur tous les tons: Il n'y est pas! il n'y est pas! Au milieu de ce tapage infernal, je m'approche du premier clerc, et je lui montre ma lettre... Ah! si vous aviez vu sa figure! s'écria Dominique en éclatant de rire et en frappant sur ses cuisses.

— Eh bien! eh bien! achevez donc, s'écria le marquis.

— Eh bien, le premier clerc ouvrait déjà la bouche pour se livrer à son insolente gaieté; mais, dès qu'il eut reconnu l'écriture de la lettre, il devint sérieux comme un âne qu'on étrille, imposa silence à ses camarades, se leva, et me dit respectueusement: — Je vais avoir l'honneur de conduire monsieur Dominique chez mon patron. J'arrive chez le procureur jusqu'alors invisible ou insolent. Autre scène! le vautour devient tourtereau, et me roucoule ces mots après avoir lu la lettre: — Je n'ai jamais un instant douté du gain du procès de M. le marquis contre l'intendance de Xaintonge, au sujet des bois de Brion... Cette lettre lève les seules difficultés qui s'opposaient à la poursuite de cette affaire, dont je vais d'abord m'occuper, en attendant que le dossier du grand procès contre les princes allemands soit en ordre. J'ai d'ailleurs tellement foi dans la bonté de la cause de M. le marquis, que je vous offre, monsieur, de lui ouvrir chez moi un crédit de vingt mille livres... cette somme ne s'élevant pas à la cinquième partie de celle qu'il touchera, je n'en doute pas, pour ses reprises sur l'intendance de Xaintonge.

— Mais c'est un rêve!... un rêve!... dit le marquis en mettant les mains à son front.

— Franchement, ça m'en avait tout l'air, reprit Dominique; et, pour m'assurer de la réalité de ce que je voyais, j'acceptai l'offre de maître Buston, comme étant votre fondé de pouvoir.

— Eh bien?... s'écria Létorière.

— Eh bien! dit Dominique en remettant un portefeuille au marquis, sur mon simple reçu, il m'a remis vingt mille livres que voici, en bons à vue sur la ferme générale...

Il serait impossible de peindre l'étonnement et la joie des acteurs de cette scène.

Après des remerciements et des bénédictions sans nombre, le tailleur, sa femme et son apprenti se retirèrent.

Le marquis, resté seul avec Dominique, s'épuisa en vaines conjectures pour deviner d'où venait cette mystérieuse protection. Bordier, l'ébéniste, ne put donner aucun renseignement sur l'acheteur du nécessaire. Le procureur garda le silence le plus obstiné sur le contenu et sur l'auteur de la lettre qui avait opéré un si grand changement dans sa manière de voir à l'endroit des procès du marquis. Plus tard le secrétaire des commandements de M. le duc de Bourbon répondit que son Altesse avait elle-même ordonné la nomination de maître Landry comme tailleur de sa maison.

Lorsque le marquis fut tout à fait rétabli, il alla occuper avec Dominique un petit appartement dans le faubourg Saint-Germain. Le brave Jérôme Siard, ce cocher de fiacre qui avait voulu conduire Létorière gratis, parce qu'il ressemblait à un bon ange, y fut installé à sa grande joie comme valet de chambre. Ce fut la seule récompense qu'il sollicita, lorsque le marquis lui demanda de quelle façon il pouvait reconnaître sa dette envers lui. Il est inutile de dire que Siard, maître Landry et sa femme furent d'ailleurs généreusement et délicatement récompensés de leurs soins.

Chose singulière! aucune des nobles actions du marquis ne demeurait inconnue à son mystérieux protecteur. Un petit billet arrivait par la

poste, et contenait ces mots: — « C'est bien... continuez, on veille sur vous... »

D'autres fois on lui donnait des conseils pleins de sagesse; on l'engageait à joindre des plaisirs du monde et de son âge, mais à toujours conserver la droiture et la loyauté de son caractère; car on y comptait pour l'avenir.

D'autres fois on engageait Létorière à faire les exercices d'académie qui convenaient à un gentilhomme. Il suivit ce conseil, et bientôt excella dans l'escrime, dans l'équitation et dans tous les jeux qui demandent de la souplesse et de la légèreté.

Tantôt ces lettres, qui révélèrent une affection croissante et réfléchie, arrivaient au marquis par des moyens charmants et inattendus. C'était dans un admirable vase de Sèvres rempli de fleurs qu'un inconnu laissait au concierge. C'était encore dans un sachet de satin, merveilleusement brodé à son chiffre et à ses armes, qu'il trouvait au fond de sa poche en revenant du jeu de paume.

Cette singulière correspondance dura depuis environ un an, lorsque Létorière gagna son procès contre l'intendance de Xaintonge.

Le lendemain du jugement un palefrenier, vêtu à la livrée du marquis, amena deux magnifiques chevaux anglais, dont la mode commençait à se répandre. Le harnachement et les housses étaient des merveilles de richesse et d'élégance. Une lettre ainsi conçue accompagnait ce nouveau présent:

« Votre procès est gagné, vous pouvez vivre comme il convient à un gentilhomme de votre rang. Vous irez chez Chérin le généalogiste; il rédigera vos titres de noblesse; vous les déposerez sur l'archiviste, afin de pouvoir être présenté au roi et avoir vos entrées à la cour. Vous aurez sans doute l'honneur de suivre les classes de S. M. Ces chevaux vous serviront... On est content de vous. »

A toutes les questions que fit Létorière le palefrenier ne répondit autre chose sinon qu'un inconnu avait acheté les chevaux chez Gabart, fameux marchand de l'époque, en disant qu'on apporterait plus tard les harnachements. Quant à l'inconnu, c'était un homme vêtu de noir, assez gros et âgé de cinquante ans environ.

Quelque temps après cette nouvelle surprise, le marquis reçut ce billet:

« Allez ce soir au bal de l'Opéra; attendez au coin du roi, entre minuit et une heure; mettez un domino noir et attachez-y un ruban bleu et blanc. »

Létorière, de sa vie, n'était allé au bal de l'Opéra. Sans mener une existence de reclus, son temps avait jusqu'alors été employé à ses exercices d'académie, à des promenades avec Dominique, à de longues lectures des poètes grecs et latins, et à de fréquentes séances à la Comédie-Française.

Quoique Dominique n'eût pas une très-grande connaissance du cœur humain, il était quelquefois inquiet en voyant son élève rester si calme dans l'âge où les passions se révèlent ordinairement avec tant de violence; un moment le digne homme avait pensé que le protecteur mystérieux du marquis était une femme, mais il n'avait pas fait part de ses soupçons à Létorière.

Lorsque celui-ci prévint Dominique qu'il irait au bal de l'Opéra, l'ex-régent eut l'heureuse idée d'accompagner son élève. Létorière se réjouit fort de ce plaisir, et partit avec Dominique.

Une fois lancés dans ce tourbillon, les deux amis, aussi désorientés que les provinciaux, eurent mille peines à retrouver le coin du roi, et furent d'abord victimes des railleries des spectateurs; le marquis avait une taille si mince, une tournure si élégante, un si joli pied, des mains si charmantes, qu'on le prit facilement pour une femme, tandis que Dominique, grand, osseux, gauche et empêtré, passa pour son mari.

Létorière rongissait de colère sous son masque, et il fallut toute l'autorité, toutes les supplications de Dominique pour l'empêcher d'éclater. Enfin deux dominos les abordèrent.

Le plus grand prit le bras de Dominique, pendant que le plus petit, s'approchant de Létorière, lui dit ces mots à l'oreille: « Continuez... on est content... Tenez... et espérez. »

Le marquis se sentit mettre une petite boîte dans la main, et, avant qu'il ait pu dire un mot et faire un mouvement, le domino se perdit dans la foule.

Létorière était dans l'enchantement. La voix qui lui avait dit à l'oreille ces mêmes mots que son protecteur inconnu lui avait si souvent écrits était une voix de femme d'une douceur infinie; il lui avait aussi semblé voir briller deux grands yeux bleus à travers la soie du masque.

Ivre de joie, sentant mille émotions nouvelles s'éveiller dans son cœur, le marquis oublia complètement Dominique, et eut la folle idée de retrouver son domino, croyant reconnaître entre mille les grands yeux bleus qui s'étaient arrêtés sur les siens avec une si singulière expression de tendresse. Vers les cinq heures du matin il comprit la vanité de ses recherches, et rentra chez lui impatient de savoir ce que contenait la boîte.

Elle renfermait une de ces bagues à larges échatons alors très à la mode; elle était entourée de diamants; on y voyait peint sur un ongle, avec une délicatesse admirable, un charmant oeil bleu au milieu d'un nuage, dont l'expression était telle que Létorière reconnut aussitôt et

regard doux et tendre de son domino. Sur l'exergue on lisait ces mots en caractères microscopiques : « Il vous suit partout. »

La lettre contenait ces mots : « Vous avez vingt ans, vous êtes jeune, beau, noble, spirituel et charmant ; vous avez assez d'argent pour être prodigue. Votre avenir est entre vos mains... on veut voir si les conseils qu'on vous donne depuis un an continueront de porter leurs fruits. On ne vous écrira plus... vous avez votre libre arbitre, mais on vous suit partout. Dans quatre années à dater de ce jour, que votre conduite ait ou non répondu à ce qu'on attend de vous, vous recevrez une lettre. D'ici là courage, espoir et persévérance. »

Pendant un mois le marquis faillit à devenir fou de curiosité. Il parcourait les promenades comme un insensé, interrogeant avec anxiété tous les yeux bleus qu'il rencontrait, et les comparant à sa bague. Bien de beaux yeux bleus se baissèrent timidement devant son regard ardent et inquiet, d'autres lui répondirent avec langueur, d'autres avec colère, mais il ne découvrit rien.



L'ex-régent du Plessis. — PAGE 4.

Il se souvint qu'on lui avait ordonné de déposer ses titres sur l'architrave pour être reçu à la cour ; il remplit les formalités voulues, et attendit le retour d'un de ses parents éloignés, M. le comte d'Appreville, pour avoir l'honneur d'être présenté au roi Louis XV

CHAPITRE V.

Le cavalier.

Un jour le marquis se promenait sur le bord du grand canal de Versailles, rêvant tristement et se croyant abandonné de sa mystérieuse protectrice. Il venait du manège, son costume de cheval faisait merveilleusement valoir l'élégance de sa taille. C'était un habit vert à galons d'or, une culotte écarlate, une veste pareille et de grandes bottes de maroquin noir bien luisantes qui se détachaient sur des genouillères

de fine baïste. A quelques pas de lui Létorière vit un cavalier assez âgé qui, malgré tous ses efforts, ne pouvait obliger sa monture à passer pres d'un piédestal de marbre.

Deux personnes assistaient à ce débat : l'une des deux, âgée de cinquante à soixante ans, vêtue d'un habit de taffetas gris-perle, à brandebourgs de soie de même couleur, avait une physionomie à la fois belle, noble et bienveillante ; elle donnait le bras à un homme plus avancé en âge, assez petit, légèrement voûté, superbement vêtu à la vieille mode de la Régence, et dont le pâle visage était sillonné de rides profondes.

Celui de ces deux gentilshommes qui était le plus simplement vêtu dit à l'autre en lui montrant Létorière :

— Quel charmant visage !... quelle jolie tournure !... Mais je n'ai jamais rien vu de plus enchanteur... Et vous, maréchal ?

— Hum... hum... dit ce dernier avec une toux sèche. Ce p'tit m'siellà ? il est assez ben... mais il a l'air gauche, comme un dommeux d'eau bénite, répondit M. le duc de Richelieu, qui avait conservé cette vieille façon de parler vulgaire autrefois adoptée par les roués de la Régence.

— Lui ? ce joli visage ? Ce serait donc pour donner de l'eau bénite à des saints de votre espèce ? dit l'autre en souriant avec malice.

Le cheval se défendait toujours ; le cavalier, las des moyens de douceur, employait tour à tour la cravache et l'éperon, mais n'obtenait de sa monture que des pointes et des ruades formidables.

Peu à peu M. de Richelieu et l'autre promeneur se rapprochèrent du marquis. Voyant des personnes d'un âge vénérable s'avancer vers lui, Létorière salua respectueusement.

— Eh bien ! jeune homme... qui aura raison de l'homme ou du cheval dans cette discussion ? dit l'ami de M. de Richelieu.

— Ma foi ! je ne sais trop, monsieur ! L'écuyer raisonne à coups de cravache, sa monture répond par des ruades. Cette conversation-là peut durer encore longtemps.

Cette réponse, faite sans trop d'assurance, mais avec la gaieté confiante de la jeunesse, fit sourire le promeneur.

— Vous en parlez bien à votre aise, mon jeune maître... Je voudrais bien vous voir... à la place de cet écuyer... Vous ne savez donc pas que cette bête est une jument de l'Ukraine?... Elle arrive d'Allemagne, c'est un vrai démon... dont la Guérinière lui-même n'a pu venir à bout...

— Si j'étais à la place de cet écuyer, monsieur, je serais peut-être non pas plus habile, mais plus heureux, dit résolument le marquis.

— Vraiment ! Eh bien ! voulez-vous essayer ? voulez-vous monter Barbara ?

— Cette jument est si belle... si fière... malgré sa méchanceté... que j'accepte de tout mon cœur, monsieur ; d'ailleurs l'herbe est si verte qu'on ne peut désirer un meilleur tapis pour se laisser choir, répondit joyeusement Létorière.

— J'ai une peur horrible qu'il ne se casse le cou, dit tout bas le compagnon de M. de Richelieu.

— Avec un minois pareil, si espiègle et si enjoleux, on ne craint ni chevaux, ni hommes, ni femmes... et si l'on tombe... on ne tombe jamais seul... Je reviens sur son compte, il a l'air très-déluré...

— Holà ! Saint-Clair, reprit l'autre en s'adressant à l'écuyer, ne t'opiniâtre pas davantage ; descends de cheval... Ce jeune gentilhomme a besoin d'une leçon, et tu vas la lui donner, ajouta-t-il en riant.

Saint-Clair obéit à cet ordre et descendit de cheval.

Létorière, un peu choqué des dernières paroles de l'inconnu, lui répondit avec une fermeté respectueuse :

— Je recevrai toujours avec plaisir ou résignation les leçons que je demanderai ou que je mériterai, monsieur ; mais, ici, je ne crois m'être mis dans aucun de ces deux cas...

L'inconnu et M. de Richelieu se regardèrent en comprimant une violente envie de rire.

— Faut prendre garde, dit tout bas le maréchal, il a l'air d'un fameux batailleur !

— Vous allez voir qu'il va me proposer un cartel, et cela devant vous, le doyen des maréchaux de France, le président du tribunal du point d'honneur, dit l'autre ; et il ajouta, en regardant le marquis d'un air très-sérieux :

— Vous le prenez bien haut, mon jeune maître !

— Vive Dieu ! je le prends comme il faut ! monsieur ! s'écria Létorière en se campant résolument sur la banche.

A cette bravade, M. de Richelieu et l'inconnu éclatèrent de rire, et le marquis commençait à s'irriter fort, lorsque Saint-Clair, qui n'était pas sans peine descendu de cheval, s'approcha le chapeau à la main et dit au gentilhomme vêtu de gris :

— Sire, on ne fera jamais rien de cette jument.

— Le Roi !... s'écria le marquis avec confusion, et il mit un genou en terre et baissa la tête d'un air repentant.

— Par saint Louis, mon jeune ami, dit Louis XV en souriant, j'ai vu l'heure où vous alliez vertement nous rappeler que tous les gentilshommes sont nos pairs, et qu'aux vieux temps un chevalier pouvait croiser la lance avec un souverain.

— Ah !... sire, pardon... pardon...

— Allons... relevez-vous, gentil paladin... Et par un mouvement plein de cette grâce majestueuse que ce roi, le plus aimable et le plus spirituel des rois, mettait dans ses moindres actions, il effleura du bout du

doigt la joue de Létorière, qui, toujours agenouillé, baisa cette belle main royale avec une vénération profonde...

Létorière se releva, le front couvert d'une rougeur charmante, ses beaux yeux noirs tout humides de larmes, tant il était profondément touché de l'ineffable bonté de son roi.

Cette émotion si pure, si jeune, si naïve, frappa délicieusement Louis XV. La flatterie la plus adroite ne lui eût pas causé cette double impression.

— Comment vous appelez-vous, mon enfant? demanda-t-il au marquis en le regardant avec intérêt.

— Charles-Louis du Vighan, marquis de Létorière... sire



Le débiteur. — PAGE 5.

— Vous êtes de Xaintonge, dit le roi, qui connaissait à merveille la généalogie de sa noblesse.

— Mais vous avez déposé vos titres, ajouta-t-il, vous deviez m'être présenté... pourquoi ne l'avez-vous pas été?

— Sire, j'attendais le retour de M. le comte d'Appreville, mon parent... pour avoir cet honneur...

— Maréchal de Richelieu, voulez-vous lui servir de parrain? dit le roi en s'adressant au duc, qui répondit par une inclination respectueuse.

— Ah ça!... dit le roi, je n'oublie pas... mon enfant, que vous avez presque critiqué Saint-Clair... il lui faut une réparation... Osez-vous toujours affronter Barbara? Et le roi montra la jument qui, tenue en main, pointait et se cabrait, malgré les menaces et les caresses de l'écurier. Ne craignez-vous pas cette fougueuse?

— Je ne crains qu'une chose, sire, c'est de me montrer au-dessous de la grâce insigne dont le roi daigne m'honorer en m'ordonnant de monter à cheval devant lui.

— Mais c'est qu'il est charmant; il répond avec une grâce parfaite... avec un tact exquis, dit le roi à M. de Richelieu, pendant que Létorière, le cœur tout palpitant d'émotion, s'approchait de la redoutable Barbara.

— Le roi... me dit quelquefois que j'ai un vieux connaissanceux en figures, eh ben! j'puis prédire au roi qu'avant six mois ce jeune faucon aura pris sa volée... Et alors gare à lui, ça sera un grand mangeux de colombes, j'en réponds.

— Votre patronage lui aura porté bonheur, maréchal, dit le roi en souriant; puis tout à coup il s'écria avec effroi: Ah!... le malheureux enfant! il va se faire tuer... Saint-Clair lui a abandonné les rênes, et la damnée jument ne veut pas se laisser approcher... Quelles roades!... quelles pointes!... il ne pourra pas seulement venir à bout de l'enfourcher. C'est une diablesse au montoir... Saint-Clair... pourquoi ne la lui as-tu pas tenue pour qu'il puisse la monter?...

— Sire, reprit le vieil écurier d'un ton bouffon, ce monsieur m'a dit qu'il se tirerait bien d'affaire lui seul...

— Et, par le ciel! il s'en tire... dit le roi avec étonnement; mais voyez donc, maréchal!... sur ma parole... il l'a ensorcelée... Voilà qu'il l'approche, et elle ne bouge plus... Il la caresse... et la mauvaise ne lui répond pas par un coup de dent... ou par un coup de pied... Que dis-tu de cela, Saint-Clair?

— Sire... je dis... je dis... je dis que je n'y comprends plus rien... Ordinairement on ne peut la monter qu'à l'aide du torché-nez, tant elle est ombrageuse et effarée...

— Et le voilà en selle... ma foi!... s'écria le roi charmé; et il y est à merveille... plein de grâce et de souplesse... Qu'en dites-vous, Richelieu?... Qu'en dis-tu, Saint-Clair? reprit Louis XV, dont la figure rayonnait de plaisir en voyant l'habileté de son jeune protégé.

— Ma foi... je dirai au roi que ce garçon-là, tout jeune qu'il est, est un fin cavalier... Mais faut qu'il possède quelque charme pour avoir apaisé c'te vilaine donneuse de coups de pied... répondit le maréchal.

— On ne peut pas dire, sire, que la position de ce gentilhomme soit absolument mauvaise, dit le vieux Saint-Clair. Il ne manque pas d'assiette; son corps et ses jambes sont bien placés, il paraît avoir la main ferme et légère à la fois...



Le domino. — PAGE 7.

— Eh! que diable veux-tu de plus?... dit le roi. Mais voyons... si elle passera devant cette statue de marbre qui l'effraye si fort. Non, non, elle se défend... quels bonds!... Ah! le malheureux!

— C'est qu'il paraît vissé sur son dos. Il ne bouge pas plus qu'un terme, s'écria le maréchal... avec son air mignon; aut qu'il soit fort comme un Illecole

— Monseigneur sait bien que ce n'est rien que de supporter les honds d'un cheval... c'est à les prévenir et à les empêcher que consiste la science... répondit Saint-Clair.

— En ce cas, tu dois être satisfait, reprit le roi. Regarde, regarde... la voilà qui passe devant la statue aussi facile... aussi commode qu'une haquende... Ah çà, il est donc sorcier? s'écria Louis XV en regardant avec étonnement le maréchal et Saint-Clair, non moins surpris que lui.

Létorière, après avoir fait plusieurs fois passer et repasser la jument devant la statue qui l'avait d'abord tant effrayée, s'approcha du roi; le marquis tenait son chapeau de la main droite, de la gauche il rassemblait Barbara, qui piaillait et mâchait son mors le plus coquettement du monde; on eût dit qu'elle était fière du poids léger qu'elle portait. La figure du jeune gentilhomme, encore animée par cet exercice et par l'orgueilleuse joie d'avoir si bien réussi devant le roi, était resplendissante de bonheur et de beauté.

En voyant son protégé si joli, si radieux, si jeune, Louis XV le regardait avec cet intérêt doux et mélancolique que les hommes avancés en âge ou rassasiés de plaisir éprouvent souvent à contempler la joie confiante, la folle ardeur de la jeunesse.

Cet excellent prince se sentait tout heureux de pouvoir, par un généreux caprice de souverain, ouvrir à cet enfant un avenir brillant comme un conte de fées. — Il est quelquefois bien bon d'être roi! dit-il à M. de Richelieu avec un attendrissement involontaire.

Le vieux maréchal, avant de répondre, sembla interroger le regard du prince afin de pénétrer le sens de cette exclamation qu'il ne comprenait pas. Tout était mort dans ce cœur usé par une ambition étroite, mais effrénée, et racorni par un égoïsme impitoyable. Incapable de saisir l'intention du roi, le maréchal répondit par une fadeur de cour.

— S'il est quelquefois bon d'être roi, sire, il est toujours bon d'être le sujet de Votre Majesté.

Louis XV sourit d'un air fin et froid, et répondit : — C'est plaisir que de se voir ainsi deviné. Puis, s'adressant à Létorière, qui attendait toujours ses ordres : — Ah çà, mon enfant, dites-moi, comment avez-vous fait pour dompter si vite et si facilement cette créature indomptable?

— Votre Majesté m'avait dit que cette jument arrivait d'Allemagne; sachant que les Allemands parlent beaucoup à leurs chevaux, et qu'ils les conduisent presque autant avec la parole qu'avec la main ou avec l'éperon, je lui ai parlé allemand; reconnaissant sans doute une langue à laquelle elle était habituée, elle s'est calmée presque aussitôt.

— Mais il a raison. Rien de plus simple... vois-tu bien, Saint-Clair... dit le roi.

— Oui, sire, reprit timidement Létorière en jetant un coup d'œil sur le vieux Saint-Clair, qui semblait profondément humilié, oui, sire... rien n'est plus simple... quand on parle allemand...

Cette réponse presque hardie était dictée par un sentiment si délicat et si généreux, que Louis XV, vivement touché, s'écria : — Bien... très-bien, mon enfant... vous avez raison; si mon vieux Saint-Clair avait su parler allemand, il eût fait comme vous... mais comme il est trop âgé pour l'apprendre maintenant, et que Barbara ne paraît avoir aucun goût pour la langue française, gardez cette jument... marquis de Létorière, le roi vous la donne...

Le marquis salua respectueusement.

— Richelieu, vous me le présenterez demain à mon petit lever, dit le roi au maréchal. Puis, faisant un geste affectueux à Létorière, Louis XV regagna le château.

Le lendemain Létorière fut officiellement présenté; peu de jours après Louis XV se l'attacha comme écuyer, et plus tard lui donna une cornette dans les mousquetaires.

De ce moment, la faveur de Létorière ne fit que croître, car l'affection du roi pour lui augmenta chaque jour.

Il serait trop long de dire comment le favori devint l'homme à la mode par excellence; mais cette progression est simple et naturelle. A tous les rares avantages de l'esprit, de la beauté, de la naissance et du cœur, il se joignit bientôt, chez Létorière, un goût exquis en toutes choses. Ses chevaux, ses ameublements, sa parure, devinrent le type de l'élégance et du bon goût. Enfin, au bout de quatre ans, le pauvre écolier du collège du Plessis était devenu un des plus brillants seigneurs de la cour, et inspirait à la fois l'admiration, l'envie, la haine, l'adoration, comme tous les gens doués de facultés supérieures.

Cette narration ne comporte pas le récit des nombreuses bonnes fortunes dont le marquis fut le héros, ou du moins dont on le supposa le héros, car sa discrétion était profonde et absolue.

Seulement ce qu'on sut bien, c'est que jamais on n'eut à lui reprocher une bassesse ou une perfidie en amour. Dans deux duels il se montra plein de bravoure et de générosité. Le seul défaut qu'on pût lui reprocher était une grande prodigalité, à laquelle il suffisait, grâce au gain de son procès contre l'intendance du Poitou, et aussi à la munificence et aux bontés du roi, qui le nomma successivement abbé commendataire de la Trinité de Vendôme, commandeur des ordres réunis de Saint-Lazare et de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, mestre de camp de cavalerie, conseiller d'Etat, d'épée, et grand-sénéchal d'Aunis.

Telle était la prodigieuse fortune à laquelle était arrivé Létorière environ quatre ans après son heureuse rencontre avec le roi.

A travers ses succès de toutes sortes, Létorière n'avait jamais oublié

les grands yeux bleus du bal de l'Opéra, et presque chaque jour il contemplait sa bague avec tristesse.

Malgré cette devise : « Il vous suit partout, » écrite au-dessous d'un si charmant azur, qui semblait le regarder avec une tendresse pleine de confiance et de sérénité, le marquis craignait d'être complètement oublié par sa mystérieuse protectrice. Depuis quatre années il n'en avait eu aucune nouvelle. Tantôt il tremblait que sa réputation d'homme à bonnes fortunes, en éveillant chez l'inconnue une juste jalousie, ne l'eût à jamais éloignée de lui; tantôt il craignait que l'absence, qu'une maladie, que la mort même ne lui eût ravi cette singulière affection.

Par un sentiment bizarre et inexplicable, dans le cours de ses galanteries, Létorière avait toujours rigoureusement fui les séductions des yeux bleus... quelque cruel que ce sacrifice lui eût souvent paru. Il eût redouté de profaner, peut-être à son insu, un amour qu'il rêvait si peu semblable aux autres amours. Plus il avançait dans une vie que le destin lui faisait si belle et peut-être trop facilement heureuse, plus il songeait avec idolâtrie, presque avec regret, à ce temps de calme et de bonheur tranquille, où la seule émotion de son existence était de recevoir une de ces lettres dans lesquelles l'inconnue lui donnait des conseils si pleins de sagesse.

Il voyait arriver avec effroi le terme fatal qu'on lui avait assigné, au bout duquel il devait recevoir une dernière lettre qui déciderait de sa destinée. Cette lettre, il la reçut quatre années, jour pour jour, après sa rencontre au bal de l'Opéra. Elle était ainsi conçue :

« Depuis cinq ans je vous aime... Depuis cinq ans je vous ai suivi à travers toutes les phases de votre vie obscure ou éclatante, pauvre ou fortunée... Vous êtes digne du cœur que je vous offre avec confiance... Je suis orpheline, je suis libre de ma main, je vous l'offre... Aucune puissance humaine ne peut changer ma résolution d'être à vous. Si vous refusez de réaliser mes projets les plus chers, retirée dans un cloître, chaque jour je demanderai au ciel de vous accorder le bonheur dont j'aurais voulu vous combler.

« JULIE DE SOISSONS,
Princesse de S*** C*** (1).

CHAPITRE VI.

Mademoiselle de Soissons.

Mademoiselle Victoire-Julie de Soissons, princesse de S*** C***, habitait avec sa tante, madame la maréchale princesse de Rohan-Soubise. Agée de vingt-cinq ans environ, la princesse Julie était plutôt jolie que belle; sa taille moyenne avait une grâce parfaite. Quoique la mode de la poudre fût alors dans toute sa vogue, c'est à peine si mademoiselle de Soissons consentait à en couvrir légèrement ses magnifiques cheveux blonds cendrés, que par fantaisie elle roulait elle-même, au grand avantage de son visage enchanteur. — Ses yeux étaient bleus, sa bouche vermeille, ses dents perlées, l'ovale de son visage fin et allongé; son teint, trop brun pour une blonde, était pourtant si pur, si fraîchement animé, qu'on ne le désirait pas d'une blancheur plus éclatante. L'expression habituelle des traits de la jeune princesse était mélancolique et douce.

D'un naturel à la fois impressionnable et réservé, le moindre émotion couvrait ses joues et son cou charmant d'une vive rougeur.

Entendait-elle raconter quelque trait touchant et pitoyable, ses yeux se voilaient aussitôt de larmes. Quoique princesse de sang royal, personne ne ressentait moins qu'elle l'orgueil du sang; les exigences de son éminente position lui pesaient. Par goût elle préférait une vie simple et obscure à l'existence fastueuse à laquelle elle se voyait condamnée. Très-concentrée, très-fièrre, de la noble fierté d'une âme qui sait sa supériorité, la princesse Julie passait pour dédaigneuse, et n'était que délicate et craintive.

Les natures vulgaires, prétentieuses ou égoïstes surtout, lui faisaient horreur. Le trait le plus saillant de son caractère était une volonté inébranlable. Cette frêle enveloppe cachait le cœur le plus vaillant et le plus résolu. Aucune considération humaine n'aurait pu influencer ses décisions, lorsqu'elle les croyait basées sur la justice et sur la raison. Par un bizarre contraste, malgré sa naissance princière, malgré la noblesse de son cœur, malgré sa fermeté, malgré son esprit aussi aimable que cultivé, la princesse Julie se montrait presque toujours de la plus incroyable timidité, même devant les personnes qui ne pouvaient l'égaliser en rien.

Orpheline et habitant depuis sept ans avec madame la maréchale de Rohan-Soubise, mademoiselle de Soissons ne sentait pour sa parente aucune sympathie. Tous les secrets de son cœur étaient réservés pour Marthe, sa nourrice, naïve et bonne créature qui l'avait élevée et qui la chérissait avec l'aveugle tendresse d'une mère.

(1) De hautes convenances nous engageant à remplacer ces deux noms par des astérisques.

Depuis cinq ans, mademoiselle de Soissons avait refusé opiniâtrément les partis les plus brillants, comme naissance et comme fortune; depuis cinq ans, elle aimait le marquis de Létorière.

Son cœur singulièrement bon, son caractère un peu romanesque, son esprit indépendant, n'avaient pu rester insensibles au récit de la misère si courageusement soufferte par le jeune gentilhomme.

Lorsque Jérôme Sicard était venu faire la commission de Létorière, après l'avoir conduit *gratis* au Palais-Marchand, on se souvient qu'un homme sortant du fiacre avait vu dame Landry dans l'exaspération de sa colère contre le marquis. Curieux de connaître le dénouement de l'aventure, cet homme, intendan de madame de Rohan-Soubise, retournant quelques jours après à la boutique des Ciseaux d'or, trouva dame Madeleine dans l'enthousiasme de son débiteur. L'intendant raconta ce fait singulier à la nourrice de mademoiselle de Soissons, dame Marthe, en y joignant des détails plus circonstanciés. Dame Marthe redit tout à la princesse Julie; telles furent les causes premières du vif intérêt que celle-ci porta bientôt à M. de Létorière.

Pendant la maladie du jeune marquis, souvent Julie envoya la fidèle nourrice, bien encoqueluchonnée, s'informer de l'élève de Dominique.

Lors de la convalescence de Létorière, dame Marthe fut encore chargée de faire porter secrètement chez lui la corbeille de fleurs et de fruits dont on a parlé, sans laisser deviner de quelle part venaient ces dons, puis d'épier le jour où il sortirait. La princesse désirait vivement voir enfin cet enchanteur, qui charmait les régents de collège les plus pédants, les tailleuses les plus rebelles et les cochers de fiacre les plus grossiers.

Comme une femme de sa condition ne pouvait jamais sortir seule ou à pied, Marthe dut s'informer s'il n'existait pas, dans la rue Saint-Florentin, quelque boutique où l'on pût aller s'embusquer pour guetter le jeune malade, sous le prétexte d'emplettes.

Il se trouva justement une obscure modiste presque en face de la maison habitée par Létorière. Sachant l'heure à laquelle sortait régulièrement le marquis, Julie, au risque de passer pour très-bizarre, monta en voiture avec une des femmes de compagnie de sa tante, et alla chez cette modiste inconnue commander plusieurs coiffures.

Elle aperçut bientôt, à travers les vitres, l'ex-régent et son élève. Il y avait une expression de mélancolie si touchante sur l'adorable visage du jeune gentilhomme, et Dominique semblait l'entourer de soins si tendres, si paternels, que mademoiselle de Soissons fut émue jusqu'aux larmes.

Sa commande faite, la princesse se fit conduire aux Tuileries. Létorière y arriva bientôt, et alla s'asseoir au soleil avec Dominique.

Lorsque mademoiselle de Soissons put contempler à son aise la figure ravissante de ce jeune homme, elle ressentit une impression profonde et nouvelle; son sein battit avec force; elle trembla, elle rougit... elle aimait.

Du caractère singulier dont était la princesse, il est hors de doute qu'à ses yeux, une des plus grandes séductions de Létorière fut le malheur dont il était poursuivi. Pour l'âme généreuse et élevée de cette jeune fille, il y avait là presque un tort du destin à réparer.

Maîtresse de revenus considérables, sûre du secret et de la fidélité de Brissot, qui avait appartenu au prince son père, mademoiselle de Soissons le chargea de s'informer des affaires de Létorière. Instruit de tout, l'intendant écrivit au procureur, qui était le sien, de poursuivre le procès et de faire au marquis les avances nécessaires. Ce fut encore lui qui obtint l'emploi de Landry, au moyen d'un présent fait à un des officiers subalternes de M. le duc de Bourbon, chargé de toutes ces nominations.

Longtemps la princesse se contenta de rêver en secret à cet amour chaste et passionné, d'attendre avidement les rares occasions où elle rencontrait le marquis, et de lui écrire de temps à autre. Lorsque, par ses soins ignorés, il eut gagné son procès, elle résolut de le laisser livré à son libre arbitre, et de voir s'il serait digne d'elle. Elle lui écrivit une dernière fois, lui remit ce billet à l'Opéra, et attendit.

Le jour où le marquis fut présenté au roi, mademoiselle de Soissons accompagnait madame la dauphine; elle se trouvait assez près de Louis XV pour entendre ce prince dire à tout venant, en montrant son jeune protégé :

— Avouez qu'il est charmant!

Avec quelle joie, avec quelle fierté la princesse vit pour ainsi dire son choix approuvé par ces paroles du prince, qui, on l'a dit, attachait aussitôt le marquis à sa personne.

Mademoiselle de Soissons, jusque-là très-insouciant des fêtes de la cour et des petits voyages de Marly, rechercha dès lors toutes les occasions d'y paraître. Louis XV aimait beaucoup son jeune écuyer, qu'il fit bientôt entrer dans sa maison militaire. A la chasse, à la promenade, il faisait remarquer avec complaisance la bonne grâce et l'adresse de Létorière, dont il citait les réparties fines et délicates.

Par un contraste bizarre, plus l'amour de la princesse Julie faisait de progrès dans son cœur, plus elle fuyait les occasions, non de rencontrer, mais de faire connaissance avec M. de Létorière.

Après deux années de séjour à la cour, et les succès du marquis étaient au comble. On lui prêtait mille bonnes fortunes. Chose encore bizarre! la jalousie de mademoiselle de Soissons ne s'en alarmait pas. La passion chaste et fière de cette jeune fille n'y donnait le courage de prendre en pitié les éphémères et folles amours qu'on attribuait

au marquis. Elle se sentait si sûre, si digne d'être éperdument adorée, d'être préférée à toutes des qu'elle se révélerait à lui, qu'elle demeura longtemps presque insouciant des nombreuses galanteries de Létorière.

La princesse Julie avait voulu suivre des yeux celui qu'elle aimait, pour juger s'il serait digne d'elle... Elle trouvait simple qu'il jouit des succès que devaient lui valoir les rares attraits dont il était doué. Mais elle voudrait savoir si son cœur resterait noble et généreux au milieu de tant d'environnements.

Lorsqu'il s'agit de sentiments élevés, il n'est pas de petits indices; les faits journaliers ont à cet égard une autorité plus probante peut-être que les grands éclats de dévouement; les uns sont dans la vie des accidents, les autres des habitudes.

Ainsi trois personnes pauvres et obscures avaient rendu de véritables services à Létorière pendant ses jours mauvais: Dominique, le tailleur et sa femme.

Ce fut avec ravissement que mademoiselle de Soissons apprit par Marthe que le marquis continuait de garder Dominique près de lui, et qu'il le traitait avec une amitié pleine de déférence.

Bien souvent Létorière racontait avec un sentiment d'orgueilleuse gratitude les obligations qu'il avait à ces excellentes gens. Un homme de cet âge, que la prospérité la plus inouïe, que les succès les plus éclatants n'aveuglent pas, qui reste simple, bon, et surtout hautement reconnaissant envers de si obscurs bienfaiteurs, devait être regardé comme un homme de noble cœur.

Le projet de mademoiselle de Soissons était irrévocablement arrêté. Elle voulait franchement, hardiment offrir sa main à celui qu'elle en trouvait si digne.

Aucune objection de naissance, de fortune, n'aurait pu changer ses projets. Elle était orpheline, elle se considérait comme libre de se choisir un mari. Profondément indifférente à toutes les raisons que sa tante lui donnait chaque jour pour lui prouver à elle, princesse d'une maison royale, la nécessité de certaines alliances, la princesse Julie répondait nettement qu'elle n'avait pas besoin de s'autoriser d'aucun exemple, mais que mademoiselle de Montpensier avait épousé M. de Lauzun... Quant à elle, elle se marierait sans scrupule à un artisan, si un artisan lui semblait mériter son amour.

Madame de Rohan-Soubise, complètement ignorante du secret de sa nièce, traitait ces maximes d'imaginaires, de folles rêveries mises à la mode par le roman de Rousseau. Mademoiselle de Soissons ne répondait rien et suivait sourdement son plan avec une incroyable persistance.

Son amour s'augmentait pour ainsi dire de tous les succès de celui qu'elle aimait. On eût dit qu'elle attendait que le marquis fût à l'apogée de ses triomphes pour lui offrir son amour comme leur consécration suprême.

Lorsqu'elle fut certaine de la noblesse et de la solidité de son choix, sans remords, sans honte, avec toute la sécurité de la candeur, avec toute la serene confiance d'une belle âme, elle écrivit à M. de Létorière la lettre que l'on sait pour lui offrir sa main.

Heureusement pour lui et pour mademoiselle de Soissons, Létorière comprit toute la grandeur, toute la religion d'un tel amour. Blasé sur des succès trop faciles, il se consacra désormais tout entier à l'adoration de cette jeune fille qui venait si noblement lui confier son avenir.

Souvent il vit la princesse en secret et en présence de Marthe. Mademoiselle de Soissons voulait que, sans tarder, le marquis demandât sa main à madame de Rohan-Soubise, comme pure formalité. La jeune fille se réservait d'user de son droit et de son inébranlable volonté, selon l'acquiescement ou le refus de sa tante.

En homme d'honneur et de bon sens, Létorière fit comprendre à mademoiselle de Soissons que, selon la perte ou le gain du procès important qu'il poursuivait alors contre les ducs de Brunswick-Oels et le prince de Brandebourg-Bareuth, il serait reconnu ou non de maison princière, et aurait alors une fortune digne de soutenir ce rang. Selon lui, il fallait donc attendre l'issue de ce procès pour tenter une démarche auprès de madame la maréchale de Rohan-Soubise.

Si le procès était gagné, la position de M. de Létorière devenait si éminente qu'on ne pouvait faire aucune objection raisonnable à son mariage avec la princesse Julie; si le procès était perdu, il était alors temps de se passer du consentement de la famille de mademoiselle de Soissons. Mais il ne fallait pas inutilement et prématurément provoquer un éclat toujours fâcheux.

Tel fut l'avis de M. de Létorière. La princesse Julie se montrait d'un avis contraire; son caractère résolu ne s'accommodait pas de ces tempéraments. Le marquis lui proposa de s'en rapporter au jugement du roi, qui le comblait de plus en plus des marques d'une touchante bonté.

Mademoiselle de Soissons accepta cet arbitre. Louis XV approuva la délicatesse de Létorière, et lui promit d'écrire à son ambassadeur à Vienne pour faire bien succéder ses justes prétentions.

Depuis un mois le bon Dominique était parti pour Vienne, afin de prendre les renseignements les plus précis sur les dispositions des membres du conseil autrichien, appelés à décider en dernier ressort sur cet important procès qui durait depuis près d'un siècle.

On concevait avec quelle impatience Létorière attendait le retour de

son ancien professeur. De l'heureuse ou mauvaise issue de la cause du marquis dépendait presque son mariage avec mademoiselle de Soissons.

CHAPITRE VII.

Le procès.

A l'époque dont il s'agit, M. de Létorière occupait une charmante maison isolée, dont le jardin domait sur le rempart, non loin du pavillon d'Ilanovre, une des dépendances de la magnifique demeure de M. le maréchal de Richelieu.

L'habitation du marquis ressemblait beaucoup plus à une petite maison, comme on disait alors, qu'à un hôtel. Tout y était élégant, somptueux, mystérieux et retiré. Dans l'été, de grands arbres formaient autour du jardin une enceinte de verdure impénétrable aux regards ; dans l'hiver, un immense rideau de lierre, très-artistement disposé sur des treillages arrondis en forme d'arbres, s'élevait au-dessus des murs et remplaçait le feuillage de la belle saison.

Ce jour-là Létorière, retiré dans son cabinet, attendait Dominique, qui devait arriver de Vienne.

Les princes contre lesquels plaidait le marquis avaient en Allemagne une très-grande influence. On disait que le conseil aulique était dans leurs intérêts ; seul, Létorière avait à lutter contre ces redoutables adversaires.

Le vieux professeur était parti muni d'une lettre du roi pour l'ambassadeur de France à Vienne. Louis XV prévenait son représentant qu'il prenait un grand intérêt au gain du procès de M. de Létorière, et lui ordonnait de favoriser de tout son pouvoir les démarches secrètes de l'homme de confiance du marquis.

Enfin le bruit d'une chaise de poste retentit, et bientôt Jean-François Dominique entra dans le cabinet de Létorière.

— Eh bien ! Dominique, avons-nous quelque espoir ? dit le marquis en l'embrassant avec cordialité.

— J'en doute... monsieur le marquis...

— Ces conseillers auliques sont donc intraitables ?

— Hélas ! je le croirais, sans le ressouvenir d'Alcibiade, qui, après tout, a séduit Tisapherne !... Mais je crois ces Germains encore plus rebelles, encore plus farouches que cet ombrageux satrape !

— Et quels sont ces conseillers ? Avez-vous quelques renseignements sur eux ?

— J'en ai assez, j'en ai trop de renseignements ! C'est ce qui fait que je me désole. Ces conseillers sont au nombre de trois : le baron de Hlenferster, le plus terrible chasseur et le plus redoutable buveur de toute la Germanie ; un Nemrod, qui ne quitte ses forêts que pour venir siéger au conseil deux fois par semaine. Il y a ensuite le docteur Aloysius Sphex, un savant commentateur de Perse, je crois, toujours hérissé de latin comme un porc-épic ; et enfin le sieur de Flaesinlingen, gourmand comme une autruche et mené par sa femme, la plus sèche, la plus acariâtre, la plus aigre protestante qui ait jamais eu une Bible attachée à son côté par une chaîne d'argent.

— Vos portraits sont touchés de main de maître, Dominique, ils me semblent assez rébarbatifs. Et ces messieurs du conseil sont-ils absolument dans les intérêts des princes allemands ?

— Ils y sont jusqu'au cou. Pour cette fois seulement ces trois conseillers, qui se détestent cordialement, sans doute à cause de la différence de leurs goûts, se sont trouvés d'accord, chose rare, car ordinairement l'appui de l'un suffit pour vous attirer immédiatement l'animadversion des deux autres.

— Ainsi les princes allemands...

— Ont autant d'espoir de gagner que vous avez de chances de perdre ; car vous passez à Vienne pour quelque chose de pire que le démon.

— Moi ? vous plaisantez, Dominique !

— Plût au ciel ! mais cela n'est que trop vrai... Votre réputation d'homme à bonnes fortunes, de voluptueux, de muguet, de sybarite, a pénétré jusqu'à Vienne ; aux yeux de ces graves Germains, vous passez pour un feu follet, pour un lutin, pour un sylphe, pour quelque chose enfin d'aussi brillant que subtil, indéfinissable et dangereux. Deux siècles plus tôt, ils vous auraient reçu à grands renforts d'exorcismes et d'eau bénite. Mais, dans ce siècle philosophique et éclairé, ils se contenteront de vous fermer la porte au nez en vous disant *vade retro*, car ils croiraient recevoir le diable en personne, et malheureusement votre procès sera définitivement jugé dans quinze jours par ces trois juges ! Ah ! que Pluton..... les ait un jour pour agréables ! ajouta Dominique en manière d'imprécation.

Après un assez long silence, le marquis se leva, écrivit quelques mots, sonna, et remit sa lettre à un de ses gens en disant :

— Portez cela à l'hôtel de Rohan-Soubise ; vous demanderez dame Marthe, et vous attendrez la réponse.

— Ce soir je partirai pour Vienne, dit Létorière à son professeur.

— Vous voulez donc tenter l'aventure, séduire vos juges ? Au fait,

Alcibiade mangeait le brouet noir à Sparte, faisait le centaure en Thrace, et se couronnait de violettes en chantant sur sa lyre les vers voluptueux de la molle Ionie.

— Je n'ai pas la prétention de séduire mes juges, mon vieil ami ; mais, dans ces sortes d'affaires, il vaut mieux voir par ses yeux.

La conversation dura encore quelque temps entre Dominique et son ancien élève et roula sur les circonstances particulières du procès.

Au bout d'une demi-heure, le laquais revint et remit un billet à Létorière, qui s'écria avec un grand étonnement :

— Y pense-t-elle ? Mais puisqu'elle le veut, soit.

Puis il demanda sa voiture, et sortit en priant Dominique de surveiller les préparatifs de son départ pour le soir même.

CHAPITRE VIII.

L'hôtel de Soubise.

Quatre personnes causaient dans un charmant petit boudoir de laque rouge de Coromandel.

Les meubles de cette délicieuse pièce, une des merveilles de l'hôtel de Rohan-Soubise, étaient couverts de brocart fond d'argent à larges dessins cramois. Les rideaux de la fenêtre et des portières, faits de pareille étoffe, tombaient en plis majestueux. Un vase du Japon, or, pourpre et azur, haut de trois pieds, rempli de fleurs et placé devant la croisée, ressemblait à un store émaillé des plus vives couleurs. Sur des étagères d'argent massif, délicatement travaillées et incrustées de charmants médaillons de corail dus au ciseau de quelque habile artiste florentin, on voyait une foule de chinoïseries impossibles à décrire à cause de leurs formes bizarres.

Près de la cheminée du plus beau rouge antique, et dont la frise était ornée d'une guirlande de fleurs et de fruits en pierres fines, était un petit lit à la duchesse, véritable miniature ; rideaux, baldaquins, housses, touffes de plume sur le dais, rien n'y manquait. Un imperceptible épagneul noir, marqué de feu, aux longues soies coquettement nattées de rubans cerise et argent, dormait dans ce lit, à demi caché sous l'étre-don. Une soucoupe de vieux sèvres bleu de roi, contenant de la pâte de macaron émietlée dans du lait d'amande, attendait le délicat *Puff* à son réveil.

Madame la maréchale princesse de Rohan-Soubise, sa nièce (mademoiselle de Soissons), M. le comte de Lugeac et M. l'abbé d'Arcueil, tels étaient les acteurs de la scène suivante.

M. de Lugeac venait d'arriver à l'hôtel de Rohan-Soubise. — Que vous avez perdu, madame la maréchale, dit-il, de ne pas assister hier au concert spirituel !... vous eussiez été témoin de la chose la plus extraordinaire du monde.

— Quoi donc ? demanda l'abbé. Est-ce que Jean-Jacques et Arouet se seraient embrassés en public ? Est-ce qu'on aurait chanté les louanges du chancelier ?

— Mais dites donc vite cette belle aventure, reprit la maréchale.

— Hier, au concert, M. de Létorière a été applaudi... mais applaudi à tout rompre, dit M. de Lugeac avec un sentiment de jalousie très-évidente.

— Applaudi ?... Comme M. de Létorière n'est ni prince du sang ni comédien, que je sache du moins, je ne vois pas à quel titre on l'aurait applaudi, dit sèchement la maréchale, qui, sans motif connu, et par prévision sans doute, détestait cordialement le marquis.

Mademoiselle de Soissons rougit extrêmement et cassa un fil de sa tapisserie dans un mouvement d'impatience dont sa tante ne s'aperçut pas.

— M. de Létorière a été applaudi pour son habit, reprit le comte.

— Quelque folle toilette ! Il faut que ce beau marquis fasse toujours parler de lui, dit l'abbé.

— Non pas folle, mais en vérité si magnifique et si élégante à la fois, que moi, qui ne me pique pas d'être fort des amis du marquis, je suis assez généreux pour avouer que de ma vie je n'ai rien vu de plus charmant que lui ainsi vêtu... Mais aussi, quand on passe sa vie à s'occuper de futilités pareilles, c'est bien le moins qu'on obtienne de ces succès-là.

— Racontez-nous donc ce miracle de toilette, dit la maréchale. Je vous dirai ensuite une assez singulière anecdote au sujet de M. de Létorière ; ce sera un curieux contraste avec toutes ses magnificences d'aujourd'hui.

— Et moi donc ! dit l'abbé. Pas plus tard que ce matin, monseigneur l'archevêque de Paris m'en a fait cent contes, de ce beau marquis.

— Pour en finir avec cette toilette, madame, dit M. de Lugeac, lorsque la première partie du concert fut chantée, on vit entrer Létorière dans la loge de M. le bailli de Solar, ambassadeur de Sa Majesté le roi de Sardaigne. Et M. de Lugeac s'inclina du côté de mademoiselle de Soissons, cousine de ce roi. La loge était vide ; le marquis resta debout quelque temps pour examiner la salle. Il portait un habit moiré de couleur paille tout uni, avec les parements d'étoffe glacée d'or et de vert

de mer, sur l'épaule une aiguillette or et vert; vous voyez, madame, que jusqu'ici rien n'est plus simple.

— Les nuances sont assez bien assorties, voilà tout, dit l'abbé.

— Mais, reprit le comte, ce qui était vraiment merveilleux, c'était la garniture de cet habit. D'abord, le ruban de Steinkerque du marquis était attaché par une magnifique agrafe d'émeraudes; puis ses grands et ses petits boutons, et jusqu'à la monture de son épée, tout était en magnifiques primes d'opales qui jetaient des feux verts, azur et orangés, presque aussi éblouissants que les diamants qui encadraient ces superbes pierres (1).

— Mais une garniture pareille vaut plus de vingt mille écus! s'écria l'abbé.

— Je le crois bien, reprit M. de Lugeac, aussi est-ce une bien folle prodigalité: toujours est-il que, lorsque le marquis parut dans cette loge, ainsi magnifiquement vêtu, sous cheveux, légèrement poudrés au *gorre* avec de la poudre écru, tombant à sa mode, en boucles onduleuses de chaque côté des tempes; toujours est-il, madame la maréchale, qu'il y eut dans le public une sorte d'extase, d'admiration, puis succéda un murmure de plus en plus approbateur, et enfin des braves presque universels retentirent.

— Mais c'est, en vérité, une ovation toute païenne que cette sorte apothéose à la beauté d'un homme! dit la maréchale avec un sourire de dédain. Du reste, ce qui est tout aussi amusant que l'enthousiasme des Parisiens pour les grâces charmantes de M. de Létorière, c'est l'admiration profonde qu'il a de lui-même... La vanité de ce nouveau Narcisse est, dit-on, si ridiculement exaltée depuis quelque temps, qu'il devient d'un superbe indomptable: ce ne sont que belles désespérées, éplorées, qui en vain appellent à grands cris ce dédaigneux Céladon... Aucune femme ne lui paraît plus sans doute digne de ses hommages.

— Ou peut-être, madame, n'en trouve-t-il qu'une seule digne de son amour, dit mademoiselle de Soissons en levant son noble et beau visage, qui rayonnait de bonheur, d'amour et d'orgueil en entendant faire cet éloge indirect de la fidélité du marquis.

La maréchale, ne s'apercevant pas de l'émotion de mademoiselle de Soissons, continua:

— Mais, chère princesse, s'il en était ainsi, on connaîtrait ce phénix, cet amour pharamineux! car la discrétion n'est pas le fait de M. de Létorière. Non, non, croyez-moi... s'il est fixé comme vous le dites, son choix est alors si indigne, qu'il est obligé de le cacher au monde.

— Peut-être au contraire est-ce le monde qui, aux yeux de M. de Létorière, n'est pas digne de connaître son secret, reprit mademoiselle de Soissons.

Cette seconde repartie frappa la maréchale, qui s'écria:

— En vérité, chère Julie, on voit bien que vous ne connaissez pas M. de Létorière, puisque vous le défendez.

— Nous causons ici de généralités, madame: soyez sûre que si j'avais à prendre la défense de quelqu'un qui m'intéresserait, je la prendrais hardiment et sans feinte... lorsque l'heure me semblerait venue, dit mademoiselle de Soissons avec un singulier accent.

— Oh! je vous sais d'une rare vaillance à ce sujet, ma chère enfant; vos amis sont bien vos amis, mais, en revanche, vos ennemis sont bien vos ennemis! Permettez donc qu'à mon tour j'aie mes préférences et mes antipathies... Franchement, M. de Létorière est fort dans ces dernières, je hais tout ce qui sent l'intrigue et le souterrain. Ce marquis n'avait il y a cinq ans que la cape et l'épée, je me demande comment il peut avoir à cette heure des garnitures d'habit de vingt mille écus, un grand état de maison, les plus beaux chevaux du monde, et jouer aussi gros jeu qu'un fermier général.

— Je crois, madame, que les personnes qui se font ces questions-là savent toujours comment les résoudre, dit sèchement Julie.

— Quant à moi, je vous jure, ma chère, que j'y serais fort empêchée, reprit la maréchale de l'air le plus naturel: mais, si j'avais le malheur d'être des amis de l'opulent M. de Létorière, je ne désirerais rien de mieux pour sa réputation que de le voir brûler comme sorcier, quelque incrédule que je fusse à la pierre philosophale.

A ce dernier sarcasme, mademoiselle de Soissons regarda la pendule avec une sorte d'impatience inquiète et se contint.

— Sa magnificence est véritablement inconcevable, reprit M. de Lugeac. Les uns, il est vrai, disent qu'il est heureux au jeu, les autres affirment que le roi et madame Dubarry lui veulent beaucoup de bien et lui ont fait gagner deux procès très-importants: au reste, il est évident que Sa Majesté en est ensorcelée comme tout le monde: et puis on dirait vraiment que tout ce que touche ce marquis devient or... Croyez-vous, madame, qu'il a pu mettre à la mode un pauvre diable de tailleur qui lui faisait crédit lorsqu'il sortait de page? Le marquis ne s'en cache pas et le dit tout haut. Ce Landry des *Ciseaux d'or*, dont les magasins sont éblouissants, qui est maintenant un des plus riches artisans de Paris, doit cette fortune inespérée à l'influence de ces seuls mots répétés par toute la ville: « C'est le tailleur du beau Létorière! »

— Franchement, dit la maréchale avec impatience, toutes ces imaginations-la ressemblent fort aux contes de Perrault.

— Ce qui se rapproche davantage d'un conte de fée, reprit M. de Lugeac, c'est la description de sa chambre à coucher. On parle d'une toilette complète en or ciselé par Gouttière et enrichie de pierreries.

— Moi, dit l'abbé, j'ai entendu mille fois répéter à monseigneur l'archevêque de Paris que M. de Létorière était presque le serpent du paradis terrestre. « S'il a encore affaire à l'officialité de Paris, me disait ce matin ce bon prélat, je le ferai masquer d'un capuce, comme un pénitent noir, pour cacher son regard et étouffer le timbre de sa voix; car, dans une question de préséance qui intéressait un de ses parents, ce tentateur a bouleversé tout mon chapitre et fasciné mes chanoines, qui ne parlaient plus que par lui. »

A ce moment, la portière du boudoir se souleva, et un valet de chambre annonça à haute voix: Monsieur le marquis de Létorière!

— M. de Létorière chez moi!... Mais je ne l'ai jamais reçu... Quelle audace! s'écria la maréchale avec autant d'étonnement que de colère.

CHAPITRE IX

Le départ.

En entendant annoncer le marquis, madame de Rohan-Soubise s'était levée; le comte et l'abbé l'imitèrent, ainsi que la princesse Julie.

Le marquis trouva ces quatre personnes debout. La maréchale en grand habit, le regard arrogant, irrité, superbe; l'abbé, par manière de contenance, caressait Pull, qui, réveillé en sursaut, hognait légèrement; le comte, accoudé sur le marbre de la cheminée, jouait négligemment avec ses chaînes de montre; mademoiselle de Soissons, calme et résolue, s'appuyait d'une main sur son métier à broder, et regardait Létorière d'un air à la fois tendre et reconnaissant.

Le marquis avait à peine respectueusement salué madame de Rohan-Soubise, que celle-ci se retourna vers M. de Lugeac, lui montra M. de Létorière avec un geste de souverain mépris, et lui demanda: Qui est monsieur?

Le comte, assez embarrassé, hésitait à répondre, lorsque le marquis lui dit durement: Monsieur de Létorière dispense monsieur de Lugeac d'être sa caution auprès de madame la maréchale de Soubise.

— C'est à ma seule prière, madame, que M. le marquis de Létorière a bien voulu venir ici, dit la princesse Julie d'une voix ferme et décidée.

— A votre prière?... à vous... Julie?... s'écria madame de Rohan-Soubise au comble de l'étonnement. C'est impossible!

— Quelque inconnu que je sois malheureusement à madame la maréchale, j'ose espérer qu'elle comprendra pourtant qu'il a fallu les ordres formels de mademoiselle de Soissons pour m'amener à l'hôtel de Soubise. bonheur que jusqu'ici j'ai du moins eu la modestie ou le bon goût... de ne jamais ambitionner, reprit à son tour le marquis d'un ton de persillage très-marqué.

— Princesse Julie... expliquez-vous... ceci a déjà trop duré! s'écria impérieusement la maréchale.

Le comte et l'abbé firent un mouvement pour sortir, mais mademoiselle de Soissons leur dit:

— Veuillez rester, messieurs, afin d'être témoins de ce que j'ai à dire à madame.

Les deux gentilshommes s'inclinèrent respectueusement; mademoiselle de Soissons s'adressant alors à sa tante...: J'ai prié M. de Létorière de venir ici, madame, parce que je voulais lui dire devant vous et vous dire devant lui mes intentions irrévocables!... Je suis orpheline et libre de mes actions tant qu'elles seront dignes de ma naissance; mais vous êtes ma parente, madame, mais je sais ce que je vous dois, je ne puis mieux vous prouver mon respect qu'en vous faisant part d'une résolution d'où dépend ma destinée...

A l'exception du marquis, les acteurs de cette scène étrange étaient au comble de l'étonnement. Madame de Rohan-Soubise, stupéfaite de la fermeté du langage de la princesse Julie, ne pouvait croire ce qu'elle entendait.

Mademoiselle de Soissons continua:

— J'ai offert ma main à M. de Létorière; il l'a acceptée...

— Vous avez offert votre main! s'écria la maréchale. Princesse Julie... vous n'avez pas votre raison... ou tout ceci n'est qu'une indigne plaisanterie!

— Ah! mademoiselle! dit Létorière avec un accent de reproche, en voyant la jeune fille manquer ainsi à la promesse qu'elle lui avait faite, d'attendre l'issue du procès pour prendre une dernière décision.

La princesse Julie se retourna vers lui:

— Vous allez savoir pourquoi j'agis ainsi, dit-elle; et elle ajouta, en s'adressant à sa tante d'un air solennel: J'ai toute ma raison, et ce que je dis est grave... Devant Dieu qui m'entend, devant vous, madame, devant vous, comte de Lugeac, et devant vous, abbé d'Arcueil, moi, Julie-Victoire de Soissons, je jure de n'avoir d'autre époux que M. le marquis

(1) Voir, pour ces détails et pour d'autres particularités biographiques concernant Létorière, les spirituels et charmants *Souvenirs de madame la marquise de Crequy*.

de Létorièrre que voici ; et elle lui tendit la main avec un geste de sublimé grandeur et de simplicité.

Le marquis prit cette main charmante qu'il baisa avec la plus respectueuse et la plus vive tendresse.

Cette scène était si imprévue, si fondroyante, que la maréchale resta un moment muette en interrogeant du regard le comte et l'abbé non moins pétrifiés.

— Et moi, reprit le marquis, je jure de consacrer ma vie à la noble princesse qui m'honore de son choix...

— Et moi, par toute l'autorité que me donne ma parenté, s'écria impétueusement madame de Rohan-Soubise en sortant de sa stupeur, je vous déclare, mademoiselle, que cette honteuse alliance est impossible, et qu'elle n'aura pas lieu !

— L'honneur que daigne me faire mademoiselle de Soissons me dispense, madame, de répondre aux outrageantes paroles que vous venez de m'adresser, dit le marquis, vivement ému par cette scène.

La princesse Julie reprit en s'adressant à sa tante :

— Avec la délicatesse qui devait caractériser l'homme à qui je confiais ma destinée, M. de Létorièrre voulait attendre l'issue du procès dont le conseil antique de l'Empire va s'occuper, pour accepter formellement la main que je lui avais librement offerte ; s'il gagne son procès, il sera reconnu de maison princière, et il n'y aura plus entre nous de différence de rang, ainsi qu'on dit ; mais si cette proposition était de sa part noble et délicate, j'étais lâche, moi, en l'acceptant ; je semblais reconnaître les exigences que je n'admets pas, je semblais attendre l'heureuse issue du procès pour me décider. Cela ne me pouvait convenir ; j'ai donc voulu loyalement, ouvertement, madame, vous déclarer quelle est mon inébranlable volonté : que ce procès soit gagné ou perdu, M. de Létorièrre part ce soir pour Vienne... Ce soir, je me rendrai à l'abbaye de Montmartre, où j'attendrai son retour ; vous devez comprendre, madame, qu'il m'est maintenant impossible de demeurer chez vous un jour de plus...

— Sans doute l'hôtel de Soubise vous déplaît fort, mademoiselle ; pourtant il faudra bien vous résigner à n'en sortir que pour faire un mariage digne de votre maison, ou entrer à jamais dans un couvent...

— A moins, madame, que Sa Majesté n'ait pour agréable que je sois libre de me retirer à l'instant près de madame la supérieure de l'abbaye de Montmartre, dit mademoiselle de Soissons en remettant à madame de Rohan-Soubise une lettre qu'elle tira de sa poche.

— L'écriture du roi ! s'écria la maréchale.

— Hier, j'ai écrit à Sa Majesté, qui a le secret de ma résolution ; lisez sa réponse, qui vous est adressée, madame :

« Ma cousine, par des raisons à moi connues, je désire que mademoiselle de Soissons se retire à l'abbaye de Montmartre jusqu'à nouvel ordre.

« Votre affectueux,

« Louis. »

Madame de Rohan-Soubise, au comble de l'étonnement, relut la lettre deux fois.

— A merveille ! dit-elle avec un dépit concentré ; vous l'emportez, mademoiselle... Mais Sa Majesté peut revenir... reviendra sans doute sur une détermination qui lui a été surprise... Et je vais de ce pas me rendre auprès du roi.

— Je crois assez connaître les intentions de Sa Majesté, madame, pour être certaine de la vanité de votre démarche, dit mademoiselle de Soissons. Puis elle tendit sa main à M. de Létorièrre : Adieu, mon ami, allez à Vienne... Je vous attendrai à l'abbaye de Montmartre...

Le soir même, M. de Létorièrre était en route pour Vienne.

CHAPITRE X.

Le châtelain de Henferester.

A dix lieues au nord de Vienne s'élevait le vaste manoir d'Henferester ; cet antique édifice noirci par le temps, aux murailles revêtues de lierre, aux toits couverts de mousse, semblait désert et abandonné. Le corps de logis principal, et une grosse tour qui le flanquait à l'est, tombait presque en ruines. La seule partie habitée du château était la tour de l'ouest ; à quelques haies de buis poussant en tous sens sur l'esplanade entourée de tilleuls qui s'étendaient devant la porte du château, on devinait les traces d'un ancien parterre alors envahi par les ronces et par les herbes parasites.

L'automne tirait à sa fin, le feuillage des grands massifs de bois qu'on voyait à l'horizon commençait à prendre de riches teintes pourprées.

Le ciel était gris et pluvieux, l'air humide et froid : la nuit s'approchait, la haute et étroite fenêtre qui éclairait le rez-de-chaussée de la tour s'illumina tout à coup ; les couleurs de ses vitraux, quoiqu'un peu noircis par la fumée, resplendirent d'un vif éclat, et les armes des sei-

gneurs d'Henferester brillèrent au milieu de l'obscurité, qui devenait de plus en plus profonde.

La salle basse de la tour formait une immense pièce circulaire ; c'était à la fois la salle à manger et la cuisine du châtelain d'Henferester. Les étages supérieurs contenaient plusieurs chambres délabrées, auxquelles on montait par une spirale de pierre rude et étroite. Une corde, attachée à l'humide muraille par des pitons de fer rouillés, aidait à gravir cet incommode escalier.

Un grand feu brillait dans l'immense cheminée de la cuisine ; une lampe de cuivre à trois becs, suspendue aux solives enfumées du plafond, éclairait cette pièce ; sur les murs, à peine recrépis, on voyait ici des bois de cerfs qui supportaient des fusils et des couteaux de chasse, ailleurs des défenses et des traces de sangliers, ainsi que plusieurs têtes de loups empaillés.

Le sol, battu comme l'aire d'une grange, était semé de paille hachée en guise de tapis. Dans un coin, une énorme barrique de bière était mise en perce sur deux pontons. Au-dessus de ce muids s'élevaient deux autres tonneaux de différentes grandeurs. L'un contenait du vin du Blün ; l'autre, plus petit, du kirchenwaser de la forêt Noire. De chaque côté des tonneaux étaient rangés des widerkom d'étain de capacités également variées.

Un peu plus loin, deux grands barils s'adossaient à la muraille, l'un rempli de lard salé, l'autre de choucroute conservée dans du vinaigre. Une fourchette et une cuiller de fer, suspendues au-dessus des deux barils, faisaient, pour ainsi dire, pendants aux widerkom rangés près des tonneaux.

Enfin une huche renfermant une douzaine de pains aussi grands que des meules de moulin complétait l'aménagement culinaire de cette salle.

A l'exception d'un quartier de dain qui rôtissait devant l'énorme brasier de la cheminée, et d'une marmite de fonte où bouillaient le lard et la choucroute, rien ne rappelait l'apparence d'une cuisine. On ne trouvait là ni ces savants fourneaux, ni ces moules, ni ces casseroles si ingénieusement variées et si chères aux gourmands.

Pour tous ustensiles, il y avait un gril accroché devant la gueule du four, béante sous le manteau de la cheminée, et un grossier tourne-broche mis en mouvement par un chien.

Enfin un quartier de dain, semblable à celui qui rôtissait, était accroché tout saignant à un crochet de fer près de la porte d'entrée.

Grâce aux émanations combinées de la venaison, du lard, de la choucroute, de la bière, du vin et du kirchenwaser, il régnait dans cette pièce voûtée une atmosphère si épaisse, ou, pour mieux dire, si nourrissante, que des estomacs délicats auraient pu rigoureusement s'en rassasier.

La pluie, mêlée de grêle, tombait au dehors avec violence, et pétillait aux vitraux.

Deux vieux Germains à cheveux blancs, vêtus de casaques grises serrées par des ceintures de buffle, s'occupaient des préparatifs du repas du châtelain de Henferester, qui, en chasse depuis le matin, n'était pas encore de retour.

Ces préparatifs étaient simples. Des domestiques approchèrent de la cheminée une table de chêne massive et très-longue ; à son haut bout ils mirent la chaire de bois de chêne du châtelain, chaire assez grossièrement sculptée à ses armes, au dossier terminé en manière de dais, et dont aucun coussin n'amortissait la dureté.

Devant la chaire les serveurs posèrent une assiette ou plutôt un plat d'argent, un morceau de pain de deux livres et trois widerkom aussi d'argent et armoriés, qui servaient à la fois au châtelain de verres et de bouteilles. Le premier, destiné à la bière, contenait deux pintes ; le second, destiné au vin, une pinte, le troisième, destiné au kirchenwaser une demi-pinte.

Ces widerkom étaient généralement remplis une seconde fois pendant le courant du repas ; de nappes, de serviettes, de couverts, on n'en parle que pour mémoire, ces objets étant regardés comme une superfluité ridicule. Les chasseurs de cette époque avaient toujours à leur ceinturon deux couteaux de chasse ; l'un droit et long, destiné à plonger la bête ; l'autre large, recourbé, un peu plus grand qu'un couteau de table ordinaire, était destiné à faire la curée ; c'est de ce dernier qu'ils se servaient pour couper leurs viandes à leurs repas.

Les valets distribuèrent ensuite des plats d'étain et des morceaux de pain de chaque côté de la table. Ces places inférieures étaient réservées aux différents serveurs du châtelain, selon leur importance.

Le seigneur de Henferester, fidèle aux vieilles et patriarcales traditions germaniques, mangeait avec ses domestiques. A sa droite était la place d'Erhard Truches, son piqueur ; à sa gauche, celle de Selbitz, son majordome !

Ce dernier, après avoir mis la choucroute à bouillir et la venaison à rôtir, s'occupait de préparer le couvert avec Link, vieux palefrenier.

Quant aux femmes, on n'en voyait jamais dans le château. Tous les samedis, la vieille Wilhelmine, ménagère du ministre, venait faire et cuire le pain pour la semaine, pendant que le châtelain était au conseil à Vienne. Le mercredi, autre jour de conseil, dame Wilhelmine mettait en ordre le linge du château, toujours en l'absence du seigneur, qui avait le beau sexe dans l'antipathie la plus profonde.

— Le seigneur tarde bien à venir, dit le majordome en regardant avec tristesse le quartier de daim qui commençait à se dessécher.

— La nuit est noire et la pluie tombe bien fort, maître Selbitz... Peut-être la chas e aura-t-elle emmené le seigneur dans la forêt d'Harterassen... Maître Erhard Truches avait envoyé dire ce matin par Karl, le valet de chiens, que c'était un sanglier que le seigneur avait à chasser... et toujours les sangliers sortent des bois de Fersenfak, gagnent la plaine des Marais, se rembûchent dans la forêt d'Harterassen, et vont se faire prendre dans l'étang du prieuré... Tout cela fait au moins huit lieues pour aller et autant de retraite, maître Selbitz...

— Et par la nuit, et par la pluie, et par les mauvais chemins de la forêt, c'est long... Mais, écoute donc, Link, dit le majordome en prêtant l'oreille, n'est-ce pas le son de la trompe du seigneur?

— Non, maître Selbitz, c'est le vent qui souffle dans la girouette.

— Quelle heure peut-il être? dit le majordome; car l'usage des pendules était aussi inconnu au château qu'à Otati.

— Il doit être entre six et sept heures, maître Selbitz; car *Elphin*, le cheval roman du seigneur, demande son avoine à grands cris depuis un bout de temps... Tenez... l'entendez-vous? Patience... patience! vieil *Elphin*, dit la palefrenier en se retournant du côté de la porte: quand tes compagnons Kol et Lipper seront arrivés, tu auras ta provende, mais pas avant; vieux gloton!

— Pour le coup, c'est bien la trompe du seigneur que j'entends, s'écria le majordome. Dieu soit béni!... Quel temps! Allons... cours tenir l'étrier à monseigneur, Link... pendant que je vais jeter au feu une hotte de pommes de pin pour le faire flamber.

— C'est bien la trompe du seigneur, dit Link après avoir attentivement écouté; mais il ne sonne pas joyeusement sa fanfare ou la retraite prise. Ah! maître Selbitz, mauvaise chasse! mauvaise chasse!

— Raison de plus pour ne pas le faire attendre. Allons, hâte-toi!

Le palefrenier sortit en courant. Selbitz, après avoir avivé le feu, mit sur le plat d'argent du seigneur une grande lettre à cachet rouge, qu'un exprès de Vienne avait apportée dans la journée.

A ce moment, on entendit le claquement sonore d'un fouet et une voix de stentor retentissante et grondeuse qui s'écriait:

— Allons, au diable noir!... chiens maudits!... Erhard, fais attention si le cheval pie mange bien; car la journée a été rude!

Puis on entendit le bruit de grosses bottes ferrées et éperonnées; la porte s'ouvrit, et le châtelain d'Henferester entra au milieu d'une douzaine de chiens courants, couverts de boue et ruisselants de pluie, qui se précipitèrent dans la cuisine pour prendre place devant la cheminée et s'y sécher.

Le châtelain leur accordait ce privilège, autant par amour pour la race canine que par intérêt pour son plaisir, sachant que les chiens qui rentrent un chenil grelottants et glacés tombent souvent malades.

Le châtelain d'Henferester, homme colossal, âgé de quarante-cinq à cinquante ans, semblait d'une force herculéenne. En entrant, il jeta sur la buche un vieux chapeau de feutre. Ses cheveux, d'un blond ardent, étaient coupés court; sa barbe rousse, qu'il ne rasait que les jours de conseil, était si épaisse et si abondante, qu'elle couvrait presque tout son visage. Ses traits, fortement accusés, hâlés par le grand air, étaient durs et ne manquaient pas d'une certaine noblesse.

Son vieux justaucorps vert était trempé de pluie et boutonné jusqu'au menton. Ses bottes de daim semblaient noires de vétusté, et ses grosses bottes fortes, couvertes de boue, lui montaient presque au milieu des cuisses; son ceinturon de cuir supportait ses couteaux de chasse à manche de corne. Il portait en sautoir une grande trompe de enivre terni, et tenait dans sa large main velue son fouet et sa lourde carabine.

Après avoir remis cette arme et sa troupe à son majordome, qui les suspendit au mur, le châtelain s'approcha du feu d'un air mécontent, distribua quelques rudes coups de botte à ses chiens pour se faire faire place, et s'assit lourdement dans sa chaire, en disant à sa mente d'une voix irritée:

— Arrière, fainéants, maladroits! vous mériteriez plutôt de faire tourner la roue du tourne-broche, que de suivre la voie d'un noble animal de vénerie... Mettre bas après cinq heures de chasse!... et cela parce que le fort du sanglier était trop fourré, n'est-ce pas? Vous êtes donc devenus bien délicats... hum?... Et jusqu'à toi, vieux Ralph! ajouta-t-il d'un air torieux en allongeant un coup de pied au chien à qui s'adressait cette interpellation.

Le majordome, voyant l'humeur de son maître, voulut la calmer en lui rappelant le souvenir de chasses plus heureuses:

— Je comprends que monseigneur soit mécontent quand il ne fait pas bonne chasse, car il n'y est pas habitué; mais...

— C'est bon... c'est bon... dit le châtelain d'un ton bourru. Ôte ce daim de la broche, et fais-moi souper, car j'ai une faim de diable. Ce sanglier nous a menés jusqu'à la forêt de Harterassen; là les chiens ont mis bas devant un fourré d'ailleurs si épais, qu'il eût vraiment fallu la enrasse d'un sanglier pour y pénétrer.

— Monseigneur voit donc bien que ce n'est pas tout à fait la faute de ses braves chiens... Mais monseigneur est tout trempé, s'il voulait changer?

— Changer!... Et pourquoi voulez-vous que je change, maître Selbitz le douillet? s'écria le châtelain d'un air courroucé; me prenez-vous pour une femmelette? pour un Français?... Est-ce que j'ai jamais l'habitude

de changer en revenant de la chasse? Est-ce que mes chiens changent? Est-ce que mes chevaux changent?

— Non, sans doute, monseigneur, mais vos habits fument sur votre corps, comme la cuve de dame Wilhelmine lorsqu'elle fait la lessive.

— C'est la preuve qu'ils sechent et que l'humidité s'en va...

— Mais... monseigneur...

— Mais taisez-vous, maître Selbitz le sot, maître Selbitz le bavard, et donnez-moi un coup de kirchenwaser.

Puis, avisant la lettre qui était sur son assiette, le châtelain ajouta:

— Qu'est-ce que cela, Selbitz?

— Une lettre qu'un courrier de M. le comte de Hasfeld a apportée.

— Au diable les affaires! C'est bien assez d'aller à Vienne deux fois par semaine, dit le châtelain en décachant la lettre.

Cette lettre était ainsi conçue:

« Je dois vous prévenir, mon cher baron, que le marquis français, M. de Létorièrre, doit arriver aujourd'hui chez vous pour vous solliciter au sujet de mon procès; je n'ai pas besoin de vous rappeler la promesse formelle que vous m'avez faite de joindre votre vote à ceux de vos collègues, pour faire triompher la cause de monseigneur le duc de Brandebourg... Agrérez, mon cher baron, etc. »

— Et que diable ce Français vient-il faire ici? s'écria le châtelain avec empitement. Par les saints rois de Cologne, je ne puis donc pas être un moment en repos?... Voilà ce muguet de Versailles qui vient me relancer ici comme un sanglier dans sa bauge... Dans ma pensée son procès est perdu... arêhperdu... que vent-il de plus?... Est-ce qu'il croit, d'ailleurs, que je me serais intéressé à lui? un impudent petit-maître qui brode au tambour, et qui met, dit-on, du rouge et des mouches?... un de ces hommes à bonnes fortunes, aussi corrompus qu'efféminés, toujours pendus aux cotillons des femmes? Mais, par l'enfer! je ne puis échapper à ce marquis!... S'il vient, je suis obligé de lui donner l'hospitalité; il y a quinze lieues d'ici à Vienne, je ne puis le renvoyer sans le voir. Au diable les plaideurs et les procès!... Et s'il arrive ce soir?... il faudra lui offrir de passer la nuit ici; et où le coucher, encore?... tout est si délabré ici... Et ce beau-fils va m'arriver en litère comme une femme en mal d'enfant!

Le baron frappa du pied avec colère, appela son majordome, et lui dit d'un air irrité:

— Voilà qu'il m'arrive peut-être un Français ici ce soir... un marquis... un plaideur... Du temps qu'il fait, on ne peut le laisser retourner à Vienne... Où le mettrons-nous, lui et sa suite? car ce mignon voyage sans doute avec tout son attirail de coiffeurs... d'habileurs et de parfumeurs!

— Ma foi, monseigneur, dit le majordome en se grattant l'oreille, il n'y a que la chambre aux rats où il ne pleuve pas.

— Eh bien donc, va pour la chambre aux rats! Puis le baron ajouta avec une sorte d'ironie amère: — Et pour donner une brillante idée de l'hospitalité qu'on reçoit au château d'Henferester, et surtout pour que ce douillet visiteur ait toutes ses aises, n'oubliez pas, majordome, de couvrir son lit de ses plus belles couvertures de soie, de le garnir d'édredon, de draps de fine toile de Frise; de bien battre le tapis de Turquie; de mettre des bougies parfumées dans les candélabres de vermeil, et de faire bassiner le lit avec des charbons de bois d'aloès... Entendez-vous, bien, majordome?

— Oui, oui, monseigneur, dit maître Selbitz tout en s'occupant de retirer du feu le quartier de daim, le lard et la choucroute, et très-joyeux de la plaisanterie de son maître, oui, monseigneur, soyez tranquille, je vous entends: la paille du lit sera fraîche et bien remuée; la couverture de laine bien battue, le plancher bien balayé, les rideaux et les tentures de toiles d'araignées bien secouées, et les volets bien ouverts, pour que la lune jette une belle clarté dans la chambre de votre hôte; enfin, puisqu'il est si douillet et si frileux... son lit sera bassiné... avec le chien du tourne-broche.

Le châtelain ne put s'empêcher de rire de cette facétie de son majordome, qui ne faisait que décrire très-exactement la chambre aux rats, d'ailleurs en tout semblable à celle que le baron occupait lui-même, tant ce dernier était indifférent aux habitudes du bien-être le plus vulgaire.

— A table... dit le châtelain avec impatience, en approchant sa chaise et en prenant à son ceinturon son couteau de curée.

A ce moment on entendit résonner la trompette que portent habituellement les postillons allemands.

— C'est peut-être ce damné marquis, s'écria le châtelain. Hô!... Erhard!... Selbitz! courez le recevoir.

Et le baron, se levant lourdement de sa chaise, s'avança vers la porte, en disant d'un ton bourru: — Il faut qu'il ait le diable au corps pour voyager par un temps pareil... Mais bah!... au fond de sa chaise de poste... il est encore mieux qu'il ne sera dans le château. Voyons donc un peu ce beau mignon... ce beau-fils, le plus efféminé de tous les efféminés de la cour de France.

Et le baron sortit pour remplir, malgré lui, les devoirs de l'hospitalité à l'égard de son hôte.

CHAPITRE XI.

Le souper.

Contre l'attente du châtelain, Létorière descendit de cheval au lieu de descendre de chaise, et abandonna sa monture aux soins du postillon.

Le maître de Henferester comprenait trop bien les devoirs de sa position pour faire un mauvais accueil à un gentilhomme qui venait le solliciter. Il trouva d'ailleurs Létorière beaucoup moins délicat et beaucoup moins petit-maitre qu'il ne l'avait cru. Il fallut une certaine énergie pour faire quinze lieues sur un cheval de poste, en pleine nuit et par un temps épouvantable.

Lorsque le marquis entra, il faillit être suffoqué par l'atmosphère *substantielle* dont nous avons parlé ; il s'y joignait de plus une forte odeur de chenil, causée par la présence de la meute. A la vue de l'étranger les chiens commencèrent d'aboyer avec un merveilleux accord...

Le marquis s'arrêta, parut écouter ces hurlements avec une satisfaction indicible, et s'écria en tres-bon allemand



Le cavalier. — PAGE 8.

— Sur ma foi, baron, je n'ai jamais entendu de chiens mieux gorgés que les vôtres ! Par saint Hubert ! voilà de quoi faire battre le cœur d'un vrai chasseur ! Puis, sans s'occuper du châtelain, le marquis se mit à examiner, à détailler avec un sérieux intérêt les qualités des chiens qui s'approchaient de lui, et reprit d'un ton d'admiration croissante : — Bons chiens ! braves chiens ! Nos chiens de Normandie et de Poitou ne valent pas cela... Les vôtres sont mieux coiffés, mieux jarretés. Voilà, pardieu ! les plus beaux chiens d'ordre que j'aie vus de ma vie !... Viens ici, mon beau... Et Létorière prit un grand chien blanc à manteau noir par les deux pattes de devant, le regarda en connaisseur pendant quel-

ques minutes, et d'un air approbateur il dit au châtelain, qui restait ébahi : — Voilà un de vos meilleurs chiens, baron. C'est un de vos limiers, n'est-ce pas ? Il y a longtemps qu'il vous en sert ! Tant mieux ! les longues années font les bons limiers...

Étourdi par l'assurance et par la volubilité du marquis, le châtelain, trop franc chasseur, trop fier de ses chiens pour se formaliser de l'attention qu'ils excitaient, et surtout frappé de l'observation de Létorière au sujet du limier, répondit presque machinalement : — Mais qui vous a dit, monsieur, que ce chien... Morek, fût mon limier ?



Le châtelain de Henferester. — PAGE 15.

— Comment ! qui me l'a dit, baron ? D'abord la trace de la *botte*, qui se voit à son cou, sur son pelage usé, aussi clairement qu'on voit les marques de la bricole sur le poitrail d'un cheval de trait, et puis sa voix sourde et voilée, qui prouve assez qu'il ne crie jamais... En voilà plus qu'il ne faut pour révéler un limier à celui qui n'est pas novice dans la confrérie des joyeux veneurs ! Et puis quel nez développé ! Et l'os de la chasse, donc !... aussi saillant que le doigt ! Croyez-moi, baron, de votre vie vous ne trouverez un plus fin limier !... Ménagez-le donc... Ah ça ! je vois là un quartier de daim qui refroidit ; ne le laissons pas se morfondre plus longtemps ; j'ai une faim de tous les diables ! Vous allez voir comme je joue des mâchoires !... touchez là, baron ! Par saint Hubert, notre patron commun, vous êtes un brave de la vieille Allemagne !.. On me l'a dit, et maintenant j'en suis sûr...

— Monsieur, pourrai-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ? demanda le baron de plus en plus étonné des façons cavalières du marquis.

— C'est juste, baron. Je me nomme le marquis de Létorière ; je viens pour vous parler de mon procès. Mais comme il faut voir clair dans ce chaos, plus noir que l'enfer, et qu'il fait nuit, nous attendrons le jour... c'est-à-dire demain matin, pour en causer... Maintenant à table, à table ! puisque je me suis invité sans cérémonie !... excusez la rudesse de mes façons, mais je suis un enfant des forêts...

Le châtelain resta stupéfait ; il s'attendait à voir un petit-maitre parlant du bout des lèvres, prétentieux, musqué, délicat, ignorant en vénerie autant qu'un bontiquier de Leipsick, et il trouvait un jeune homme joyeux, résolu, qui semblait savant chasseur, et dont l'habillement pouvait lutter de négligence avec le sien.

Le baron se trouvait dans des dispositions presque favorables à Létorière. L'admiration que ce dernier avait manifestée pour les chiens augmentait encore la bienveillance du châtelain pour son hôte; aussi lui répondit-il avec cordialité : — Le manoir de Henniferster est à vos ordres, monsieur le marquis; je voudrais seulement vous offrir une meilleure hospitalité.

— Vous êtes trop difficile, baron. Si vous me connaissiez mieux, vous verriez que je ne pouvais en désirer une plus selon mes goûts. A table, baron! Et le marquis s'approcha du feu.

Létorière avait subi une complète transfiguration morale et physique. Le gentilhomme qu'on avait applaudi au théâtre pour la superlative élégance de son habillement, pour la grâce et pour le charme de sa personne, portait alors un vieil habit de chasse bleu à collet de velours jadis rouge, de grandes bottes non moins fortes, non moins croûtées, non moins éperonnées que celles du Nemrod allemand. Un nœud de cuir rattachait ses cheveux sans poudre, mis en désordre par le mouvement de la route; sa barbe était à moitié longue, et la blancheur délicate de ses mains disparaissait sous une légère teinture de suie qui les faisait paraître aussi hâlées que celles du châtelain. Tout enfin était changé dans le marquis, jusqu'au timbre enchanteur de sa voix, alors brusque et un peu enrouée.

Aucune de ces particularités n'échappa au baron.

— Sais-tu, Erhard, dit-il tout bas à son piqueur, sais-tu que ce Français a reconnu tout de suite le vieux Moick pour un limier et pour un de nos meilleurs chiens?

— Vraiment, monseigneur? dit Erhard d'un air de doute.

— C'est comme cela, Erhard; je commence à croire qu'ils savent en France ce que c'est que la chasse.

Puis s'adressant à son majordome, pendant que le marquis se séchait au feu, le baron lui dit :

— Ote les couverts, Selbitz les Français ne sont pas habitués à nos manières allemandes.

Selbitz allait exécuter cet ordre à son grand mécontentement et à celui d'Erhard, lorsque Létorière, craignant de se faire deux ennemis auprès du châtelain par une susceptibilité mal entendue, s'écria :

— Ah çà! baron, vous voulez donc que je demande mon cheval et que je retourne à Vienne sans souper? Et pourquoi diable faites-vous ôter le couvert de ces braves gens? Suis-je donc moins bon gentilhomme que vous pour me trouver choqué de vos habitudes domestiques?

— C'est notre vieille coutume allemande, il est vrai, dit le châtelain, mais je croyais qu'en France...

— Baron, nous sommes ici en Allemagne, chez un des plus dignes représentants de la vieille noblesse de l'empire. La règle de sa maison doit être inviolable; ainsi donc, mon digne veneur, et il s'adressa à Erhard Truschel : et vous, mon brave directeur de la famille des tonnes, tonneaux et tonnelets, reprenez vos places avec l'agrément du baron, qui, je l'espère, ne me refusera pas cette grâce.

Sur un signe du châtelain, les deux serviteurs, tout joyeux, replacèrent leurs couverts au bas bout de la table. Le baron montra de la main un siège au marquis, chacun se prépara à attaquer le quartier de

dain et l'immense plat de choucroute au lard qui fumait sur la table.

Le baron plongeait son couteau dans la venaison pour la découper, lorsque Létorière s'écria, d'un air grave et solennel, en mettant sa main sur le bras du châtelain :

— Un moment, baron!... du diable, moi, si je dîne jamais avant d'avoir dit le *Benedicite* et les *Grâces*.

Le châtelain fronça le sourcil, et répondit d'un air aussi impatient qu'embarrassé :

— Depuis la mort de mon chapelain, j'ai un peu oublié le texte, mais je les dis d'intention... Ah çà! toi, ne sais-tu pas le *Benedicite*... Erhard?

— Non, monseigneur, dit Erhard d'un ton bourru... Je le dis pendant un jour pour toute l'année, et c'est hier que j'ai fait ma provision.

— Et toi, Selbitz?

— Moi, monseigneur, c'est mon frère le ministre à Blumenhal qui le dit tous les jours pour moi...

— Ah çà! baron, vous et les vôtres, vous êtes donc des Turcs? Alors ce sera moi qui réciterai le *Benedicite*.

Et le marquis, se levant, dit à haute voix : « Grand saint Hubert, faites, s'il vous plaît, que la venaison soit grasse, le vin bon, l'appétit franc et la soif intarissable... » Puis il vida d'un trait le widerkom qui tenait une pinte de vin du Rhin, s'essuya les moustaches du revers de sa main, et dit *amen* en reposant la coupe sur la table.

Cette plaisanterie fit rire aux éclats le digne châtelain; imitant la promesse de son hôte, il but d'un coup sa pinte de vin, répéta *amen* d'une voix de stentor, et trouva décidément son plaideur un convive très-réjouissant.

Les deux serviteurs, tout aussi égayés que leur maître par l'étrange *Benedicite* du marquis, modérèrent néanmoins les éclats de leur gaieté.

— Selbitz, dit le châtelain, bientôt animé par le feu du repas et par les saillies de Létorière, va remplir nos widerkom; n'oublie pas le tien et celui d'Erhard; c'est fête aujourd'hui à Henniferster en l'honneur de mon hôte...

Et le baron tendit affectueusement sa large main au marquis, dont il serra rudement le poignet, autant par cordialité que par envie de montrer sa force.

Létorière, qui sous une enveloppe délicate cachait une force athlétique,

répondit aussi rudement à cette pression. Le châtelain, qui ne s'attendait pas à cette preuve de vigueur, dit en riant d'un air étonné :

— Une tige d'acier est souvent aussi forte qu'une grosse barre de fer, notre hôte.

— Mais, malheureusement, baron, un grand verre contient plus qu'un petit, reprit le marquis.

Bientôt le vin et la bière circulèrent; le baron vit avec une sorte d'orgueil national Létorière, après avoir mangé cinq ou six tranches de venaison, bravement attaquer la choucroute au lard fumé, dont il vanta l'appétissant saveur, en vidant deux ou trois fois son moyen et son grand widerkom.

Tout en satisfaisant cet appétit furieux, Létorière ne restait pas muet. Son esprit vif et naturel, se mettant à la hauteur de son convive, le ra-



Le marquis de Létorière.

vissait par mille facettes ; en un mot, Selbitz et Erhard virent, à leur grand étonnement, leur maître, ordinairement grave et taciturne, rire dans cette soirée beaucoup plus qu'il n'avait ri pendant bien des années.

Le piqueur reconnaissait dans Létorière un veneur consommé, écoutait religieusement ses moindres paroles, lorsque le baron lui ordonna de reconduire ses chiens au chenil et de leur donner à souper. Une seconde marmite destinée à la meute fut ôtée du feu.

Le majordome desservit, mit sur la table les *widerkom* de Kirchenwaser, un pot de grès rempli de tabac, et présenta au baron une pipe vénérable. Celui-ci la remplit en disant à Létorière, avec qui il se sentait tout à fait en confiance : — Ah çà, la fumée du tabac ne vous incommodent pas, marquis ?

Pour toute réponse le marquis tira de sa poche une énorme pipe qui attestait de longs et nombreux services, et commença de la bourrer avec une aisance très-expérimentée.

— Vous fumez donc aussi, marquis ? s'écria le châtelain ravi, joignant les mains avec admiration.

— Est-ce qu'on vit sans fumer... baron?... Au retour d'une chasse, après un bon repas, qu'y a-t-il de préférable au plaisir de fumer sa pipe, les pieds sur les chenets, en buvant de temps à autre une gorgée de kirchenwaser... ce sauvage fils de la forêt Noire... qui est, à mon avis, autant au-dessus de l'eau-de-vie de France qu'un coq de bruyère est au-dessus d'un coq de basse-cour ? Et, après cette audacieuse flatterie, le marquis s'enveloppa d'un épais nuage de fumée.

Le châtelain, animé par de fréquentes libations, et dont la tête n'était peut-être pas aussi calme et aussi froide que celle de son hôte, regardait le marquis avec une sorte d'extase ; il ne pouvait comprendre comment un corps si frêle en apparence était si vigoureux, comment un Français pouvait boire et fumer autant et plus que lui, le *widerkom-rivier*, le vainqueur des plus redoutables buveurs de l'Empire.

— A la santé de votre maîtresse, mon hôte, dit-il gaiement au marquis.

— Ma maîtresse?... c'est ma carabine ! dit Létorière en s'allongeant près du feu, et en *tisonnant* avec le bout de ses fortes bottes, dont les semelles avaient un ponce d'épaisseur. Au diable les femmes ! Elles ne peuvent sentir l'odeur du tabac, de l'eau-de-vie ou du chenil, sans porter leur bacon à leur nez. Est-ce que vous faites beaucoup de cas des femmes, vous, baron ?

— J'aime mieux entendre le bruit des éperons que le froufrou des jupons, mon hôte ; mais à mon âge c'est sagesse, dit le baron de plus en plus étonné de voir le marquis partager ses goûts rustiques et ses antipathies pour l'afféterie du beau sexe.

— A tout âge, c'est sagesse, baron ; et je donnerais toutes les guitares amoureuses, toutes les mélancoliques guinbardes des troubadours pour la vieille trompe d'un forestier.

— Savez-vous une chose, mon hôte ? dit le baron en heurtant sa coupe contre celle du marquis.

— Bites, baron, reprit le marquis en bourrant de nouveau sa pipe.

— Eh bien ! avant de vous avoir vu, sachant que vous veniez pour m'intéresser à votre procès, que malheureusement...

— Au diable le procès !... baron, s'écria Létorière : que celui qui en parlera ce soir soit condamné à boire une pinte d'eau !

— Soit ! marquis... Eh bien ! avant de vous avoir vu, il me semblait que j'aurais aimé faire buisson creux que de vous recevoir ; franchement je redoutais votre arrivée... Je vous croyais un muguet, un beau-liis.

— Merci, baron. Eh bien ! alors, moi, je vous croyais un Alcendor, un berger cythéréen.

— Maintenant, quoique je ne vous connaisse que de ce soir, reprit le baron, je vous dirai tout aussi franchement que, lorsque vous quitterez le pauvre manoir de Henferster, j'aurai perdu le meilleur compagnon qu'on puisse trouver pour passer gaiement une longue soirée au coin du feu.

— Et pour passer une rude journée de chasse au fond des forêts. Au diable le muguet qui préfère le bal et la galanterie à la bouteille, à la pipe et à la vénerie ! Si vous voulez me prouver que vos chiens sont aussi bons qu'ils sont beaux, baron, vous verrez que je suis digne de les appuyer !

— Touchez là !... mon hôte... demain au point du jour nous serons en chasse.

— Va comme il est dit, baron... nous parlerons du procès après-demain, pas avant... toujours la pinte d'eau à celui qui en reparlera !

— Bravo, mon hôte, dit le baron. Mais il se fit tard : si vous êtes fatigué, le vieux Selbitz va vous conduire dans votre chambre, c'est-à-dire dans une espèce de halle meublée d'un grabat, c'est tout ce que je puis vous offrir... ma chambre est pis encore.

— Ah çà ! sans cérémonie, baron ; si ça vous gêne, je prendrai une de mes bottes pour traversin, vous me donnerez une brassée de paille, et je passerai une excellente nuit devant ce brasier qui brûlera jusqu'au jour.

— J'ai passé ainsi bien des nuits dans des huttes de charbonniers, dit le châtelain avec un soupir de regret, lorsque je chassais dans la forêt Noire ; mais enfin, mon hôte, tel mauvais que soit votre lit, il vaudra toujours mieux que ce sol battu comme une aire.

— A demain matin donc, mon hôte, je sonnerai moi-même le réveil, dit le marquis ; mais, en attendant, laissez-moi sonner le bonsoir, baron ! Et Létorière, prenant au mur la troupe du châtelain, sonna cette dernière fanfare avec une telle perfection, avec un ton de chasse si franc et si puissant, que le baron, enthousiasmé, s'écria :

— Depuis trente ans que je chasse, je n'ai jamais ouï une trompe pareille !

— C'est tout simple, baron ; c'est que vous n'avez jamais bien pu vous entendre vous-même : votre trompe est trop juste pour que vous ne soyez pas passé maître dans cette noble science... Mais à demain, baron ; bonne nuit ! Et surtout ne rêvez ni d'eau, ni de vin aigre, ni de bouteilles vides !

— A demain, marquis !

Et le baron, appelant Selbitz, lui ordonna de conduire son hôte dans la chambre aux rats, dont on connaît la description ; seulement un grand feu y était allumé.

Létorière, fatigué de la journée, s'endormit bientôt profondément, et le châtelain l'imita, après avoir plusieurs fois répété à Selbitz et à Erhard, en leur donnant ses ordres pour le lendemain, qu'il était dommage que ce jeune gentilhomme fût Français, car il était bien digne d'être né en Germanie.

CHAPITRE XII.

Les confidences.

Le lendemain, à son réveil, le baron apprit par Selbitz que le marquis était parti au point du jour avec Erhard Trusches, pour aller faire le bois, et avait chargé le majordome de présenter ses excuses au châtelain.

— Qui se serait pourtant attendu, d'après la réputation du marquis, à trouver en lui un si rude chasseur et un si rude buveur, Selbitz ? Car sais-tu bien qu'hier il m'a tenu tête à table, et que nous avons vaillamment vidé nos *widerkom* ? dit le châtelain.

— Oui, monseigneur, et il a gagné la chambre aux rats d'un pas aussi ferme que s'il n'avait bu que du petit-lait à souper.

— Allons, allons, dit le baron en recevant des mains de son majordome ce qui lui était nécessaire pour s'habiller pour la chasse, allons, Selbitz, il faut avouer qu'après tout ce marquis est un brave et digne gentilhomme ; avec cela d'une gaieté qui vous réjouit le cœur ! Quels bons contes il nous faisait... Je voudrais bien le voir passer quelques jours au château : car c'est, sur ma foi, un agréable compagnon. Quoiqu'il y ait plus de vingt ans de différence entre nous deux, il me semble que nous sommes liés depuis des années ; enfin, si ce n'était pas une connaissance d'hier, je dirais... et du diable si je sais pourquoi, Selbitz, je dirais que je ressens de l'amitié pour lui ; ma foi, vivent les caractères francs et ouverts, il n'y a rien de tel !

Après avoir mangé à la hâte une tranche de venaison froide, une jatte de soupe à la bière, et bu deux pintes de vin du Rhin, le baron monta à cheval et arriva bientôt au rendez-vous qu'il avait donné à Erhard Trusches dans un des carrefours de la forêt.

Il y trouva le piqueur, son valet et sa meute.

Erhard Trusches semblait triste et absorbé ; le baron, surpris de ne pas voir Létorière au rendez-vous, s'informa de lui à Erhard.

Après un moment de silence, Erhard dit d'un air à la fois timide et inquiet : — Monseigneur connaît-il bien son hôte ?

— Que veux-tu dire, Erhard ? s'écria le baron. Où est le marquis ? Ne t'a-t-il pas accompagné ce matin pour faire le bois ?

— Oui, monseigneur ; c'est pour cela que je vous demande si vous êtes sûr de lui... Tenez, monseigneur, cela me portera malheur d'avoir plaisanté hier au souper sur le *Benedicite* !

— Ah çà ! t'expliqueras-tu ?

— Je veux dire, monseigneur... et Erhard ajoutait à voix basse et presque en tremblant : que je crains bien que *voire hôte* ne soit *celui* qui apparaît quelquefois au clair de la lune, dans les carrefours solitaires de la forêt, pour offrir aux chasseurs désespérés trois balles, une d'or, une d'argent et une de plomb, et le tout au prix de leur âme ! ajouta Erhard d'un air sombre et effrayé.

— Ah çà ! tu prends mon hôte pour le diable, maintenant ! s'écria le baron en haussant les épaules en riant. Allons, ton coup du matin t'a renversé la cervelle, vieux Erhard !

Le piqueur secoua la tête. — Alors, monseigneur, expliquez-moi comment il se fait que celui que vous appelez votre hôte, que celui qui n'est jamais venu dans cette forêt, la connaisse aussi bien que moi ?

— Que veux-tu dire ? reprit le baron très-étonné.

— Ce matin, au point du jour, je suis parti avec le marquis. — Maître Erhard, m'a-t-il dit, si tu veux me prêter un limier, nous nous partagerons la quête de la forêt. Je parourrai les encintes du prieuré de la Chapelle-à-l'Ermitte, du Sapin-Fondroyé et de la Mare-Noire...

— Il t'a dit cela ? reprit le baron stupéfait.

— Comme je vous le dis, monseigneur, et il a ajouté : — J'ai bon espoir de détourner un dix-cors, car la demeure de la Chapelle-à-l'Ermitte est très-bonne pour le cerf. Toi, maître Erhard, de ton côté, tâche de détourner un sanglier. Dans les forêts d'Érichs il y en a toujours, tant les fourrés sont épais. De la sorte, le baron aura le choix entre le pied et la trace (1). — Mais, monsieur le marquis, lui ai-je dit tout ébahi, vous connaissez donc bien notre forêt, vous y avez donc bien souvent chassé? — Je n'y ai jamais chassé, me dit-il, mais je la connais aussi bien que toi... Allons, bonne chance, maître Erhard, m'a-t-il répondu. Et là-dessus, il a disparu sous le bois, en emmenant le pauvre Moick, notre meilleur limier, qu'il va peut-être changer en loup-cervier ou en bête à sept pattes par ses maléfices diaboliques.

Le baron n'était nullement superstitieux; mais il ne comprenait rien aux discours d'Erhard, qu'il savait trop respectueux pour se permettre une plaisanterie à son égard. Néanmoins il ne pouvait admettre que le marquis fût doué des connaissances topographiques dont parlait le piqueur.

— Et toi, qu'as-tu dans ta quête? demanda-t-il à Erhard.

— Celui que vous appelez votre hôte m'a porté malheur, monseigneur... Je n'ai rien.

— Bien! comment rien!... Mais c'est la première fois depuis deux ans que tu n'as rien au rapport! et un jour où nous devons chasser devant un étranger, encore!

— Où le mauvais esprit peut, les hommes ne peuvent rien, monseigneur, dit Erhard d'un air grave. Celui que vous appelez votre hôte n'a qu'à sonner de sa trompe, et tous les animaux de la forêt viendront à lui comme l'oiseau vient au serpent.

— Allons, va au diable, vieux fou! s'écria le châtelain avec dépit.

— Je n'irai pas bien loin pour cela, monseigneur, murmura-t-il à voix basse, en montrant Létorièr qui sortait d'un taillis en tenant le vieux Moick en laisse.

— Vivat, baron! s'écria Létorièr, si le cœur vous en dit, vous pouvez courre un dix-cors, et frapper à ma brisée de la Chapelle. A la largeur de ses pinces, je parierais qu'il est de ces gros cerfs à chanfrein blanc et à jambes blanches. le roi de France en a quelques-uns de semblables dans son domaine de Chambord: je reconnaitrais leur pied entre mille. Ils sont d'un magnifique corsage.

— Vous avez bonne chance, marquis, dit le baron; mais vous êtes sorcier.

— Ce n'est pas moi qui suis sorcier, baron, c'est votre limier qui est excellent. C'est à lui que je dois mon cerf. Quant à toi, mon brave Erhard, ajointa-t-il en se tournant vers le piqueur, si tu l'avais eu au bout de ton cordeau, tu aurais fait ce que j'ai fait. Ah çà! baron, à cheval, à cheval! il y a une bonne lieue d'ici à ma brisée, et les jours de novembre sont courts. Tiens, voilà ton limier, Erhard. En même temps le marquis mit un louis dans la main du veneur.

Mais celui-ci, profitant du moment où le marquis ne pouvait le voir, jeta la pièce comme si elle eût été rougie au feu, et du bout de sa botte il la cacha sous des feuilles sèches.

— Belle monnaie d'enfer, dit-il tout bas; si je l'avais mis dans ma poche, dans un quart d'heure, au lieu d'une pièce d'or, j'y aurais eu une chanve-souris rouge ou une grenouille noire. Puis le piqueur prit le cordeau de son limier avec autant de précaution que si le marquis avait eu la peste et regarda son chien avec un attendrissement inquiet, le croyant à tout jamais maléficié.

Après avoir mis ses bottes fortes par-dessus ses guêtres de daim, le marquis monta le vieil Elphin, et le baron remarqua avec un nouveau plaisir que son hôte était excellent cavalier.

— Baron... s'écria Létorièr en arrivant dans une enceinte de la forêt, voici ma brisée... faites découpler, je vais entrer dans le fourré avec trois ou quatre de vos plus vieux chiens pour attaquer...

— Un moment, dit le baron d'un air sérieux, vous passez pour un sorcier aux yeux d'Erhard Trusches; il chassera mal s'il vous prend pour le diable, car il pensera plus à son âme qu'à la voie du cerf...

— Comment? Expliquez-vous, baron.

— Viens ici, Erhard, dit le châtelain.

Le piqueur s'avança d'un air inquiet et craintif.

— N'est-il pas vrai, continua le châtelain, que tu ne comprends pas comment mon hôte, qui n'est jamais venu dans cette forêt, la connaît si bien? Comment il sait que l'enceinte de la Chapelle-à-l'Ermitte est la meilleure demeure du cerf, et qu'il faut placer les relais à la Croix-Blanche et à la lisière de la plaine du prieuré?

— C'est la vérité, dit Erhard à voix basse... Les hommes ne peuvent pas en savoir si long...

— Et du diable si j'y comprends moi-même quelque chose, marquis, dit le baron.

Après avoir haussé les épaules en souriant, le marquis tira de sa poche un petit livret recouvert de cuir, et s'avança vers Erhard: — Tiens, vieux sauglier, voici mon grimoire.

Le piqueur recula d'un air effrayé.

Le marquis ouvrit le livret et déploya sur l'arçon de sa selle une carte oriestière spécialement destinée à la vénerie impériale, et sur laquelle

les enceintes, les routes, les sentiers, les demeures et les passées des animaux étaient scrupuleusement indiqués et raisonnés.

— La carte de la vénerie impériale!... s'écria le baron. J'aurais dû m'en douter... voilà le mystère expliqué; mais il faut une admirable perspicacité, une rare habitude de la chasse pour en faire un tel usage. Ah! marquis... marquis... vous n'avez pas votre second... en Europe... Donner à courre la première fois qu'on quête dans une forêt... c'est ce que j'ai vu de plus fort! Comprends-tu maintenant, vieux fou?... dit le baron au piqueur: c'est à se mettre à genoux devant le marquis... notre maître à tous!

— Oui, oui, monseigneur, je comprends, et Dieu soit loué, car il aurait pu arriver un grand malheur... En disant ces mots, Erhard prit son tire-bourre et déchargea sa carabine.

— Que fais-tu là... Erhard? dit le baron.

Le piqueur montra au baron une balle noire sur laquelle une croix était tracée, et lui dit: — A la première enceinte j'aurais pourtant envoyé cette balle charmée dans le corsage de M. le marquis, que je premais pour le diable... le vieux Ralph dit qu'il n'y a rien de tel pour conjurer les sorts.

— Malheureux!... s'écria le baron.

— Il a raison, dit Létorièr avec le plus grand sang-froid; mais tu as oublié, Erhard, qu'il faut, pour que le charme soit complet, avoir trois pièces d'or dans sa poche gauche, afin que le diable ne puisse pas entrer dans votre bourse, et le marquis jeta trois louis à Erhard, qui cette fois ne les ensevelit pas sous des feuilles...

Le cerf attaqué fut bientôt sur pied.

Il est inutile de décrire les divers incidents de cette chasse, durant laquelle Létorièr montra une expérience consommée; l'animal fut pris, et le marquis, arrivant le premier à l'hallali, tua bravement d'un coup de couteau le cerf qui tenait dangereusement aux chiens.

Les chasseurs arrivèrent au château à la nuit tombante. Selbitz avait, comme la veille, préparé le lard, la choucroute, la venaison, les grands, les moyens et les petits wideikom bien remplis.

Comme la veille, le baron et le marquis firent honneur à ce repas: comme la veille, ils hourrèrent leur pipe après souper, et ils s'établirent au coin du feu, pendant que le majordome s'occupait des soins du ménage.

Quoique le baron se sentit subjugué par l'esprit jovial et par le caractère ouvert et résolu du marquis, il éprouvait un peu de dépit à rencontrer dans un homme si jeune un rival vaincu, soit à la chasse, soit à table.

Létorièr, trop adroit pour ne pas deviner le baron, lui ménageait un éclatant triomphe.

Le châtelain, qui, du reste, s'intéressait véritablement à son hôte, voulut remettre de lui-même la conversation sur le procès.

— Au diable le procès!... s'écria le marquis. C'est mon refrain... Si je perds ma cause, j'aurai gagné un bon compagnon. Touchez là, baron! Je voudrais avoir vingt procès pour les perdre de la sorte!... Mais mon widerkom est vide... holà, Selbitz! holà... vieux Satan!... Le kirschenschwager s'est évaporé devant ma soif comme la rosée devant le soleil.

— Pauvre garçon! il cherche sans doute à s'étourdir, pensa le châtelain; je ne dois pas le laisser boire seul.

Et le baron fit remplir sa coupe.

— Baron, une chanson, dit Létorièr très-animé. Connaissez-vous la *Retraite*? On dit que l'air et les paroles ont été composés par l'un de vos vieux chasseurs.

— Chantez toujours, marquis; je vous dirai si je la connais.

Et Létorièr, après avoir vidé de nouveau son widerkom, préluda par quelques heim! heim! sonores, et entonna la chanson suivante d'une voix de stentor:

Au loin la trompe résonne!
Le cerf est mort!
Que l'hallali sonne, sonne,
C'est un dix-cors...

— Allons, en chœur, baron... Vive Dieu! c'est à propos aujourd'hui!

— De toute mon âme, marquis, je ne connaissais pas cet air de retraite, mais il est, pardieu, digne de Mozart! Et le baron répéta ce refrain d'une voix si puissante, qu'il fit trembler les vitraux.

— Écoutez le mineur, baron... C'est mélancolique comme les derniers sons d'une troupe lointaine pendant une belle nuit.

Et le marquis continua d'une voix moins éclatante, et sur une mesure plus lente:

Déjà l'étoile
Du soir paraît,
Le jour se voile,
Dans la forêt
Tout se tait!

Voici l'heure de la retraite,
Qu'à coupler les chiens on s'apprête

(1) Pied de cerf, trace de sanglier.

A cheval, piqueurs, et sonnez!
 Vos montures éperonnez.
 Voici la nuit bruno
 Et la blanche lune...
 Reutrons au manoir
 Sans voir
 Le chasseur noir!

La voix du marquis sembla s'affaiblir en chantant ces dernières paroles sur un rythme mélancolique et presque triste; ses traits perdirent leur expression de joyeuse insouciance, et un nuage de tristesse passa sur son front, qu'il appuya bientôt sur sa main.

Selbitz, qui était en ce moment debout derrière la chaise de son maître, lui dit à voix basse, en montrant le marquis :

— Quand la fleur est trop abreuvée, elle penche sur sa tige : quand il s'agit de bien boire, aujourd'hui n'est pas toujours fils d'hier. Allez! allez! monseigneur, vous serez toujours le *widerkom-vierge*. Voilà le Français qui s'appuie le front sur sa main gauche; c'est toujours comme cela que commençait l'ivresse du forestier général de Hasbrec; mais, il faut être juste, ça lui prenait dès le premier jour.

Le baron sourit d'un air d'orgueilleuse satisfaction et répondit à voix basse :

— Que veux-tu, Selbitz! c'est si jeune... mais, malgré sa jeunesse; c'est un rude jouteur. Lier il m'a tenu tête : lutter deux jours de suite, c'était trop pour lui. Mais, après moi, je ne connais personne qui puisse l'égaliser...

— Achevez-le donc, monseigneur... achevez-le donc pour l'honneur de la vieille Allemaque, dit le traître majordome.

— Eh bien, marquis! dit le châtelain à voix haute, votre chanson est-elle déjà finie? Ne buvons-nous pas à votre glorieuse chasse d'aujourd'hui?

— Buvons, dit le marquis en tendant son *widerkom* d'un bras qui semblait alourdi... Puis, après avoir bu, il répéta à voix basse et triste ces deux derniers vers de sa chanson :

Voici la nuit bruno
 Et la blanche lune...
 Reutrons au manoir
 Sans voir
 Le chasseur noir!

Il a le vin lugubre, dit le baron à son majordome.

— Il me rappelle le comte Ralph, qui, vous le savez, monseigneur, à la dixième bouteille environ, entonnait presque toujours le psaume des morts, répondit Selbitz à voix basse.

— Allons, marquis : au premier sanglier que nous prendrons, dit le châtelain, voulant porter un dernier coup à la raison de Létorière.

— Buvons... dit Létorière, qui commença dès lors à donner quelques légers symptômes d'ivresse, en parlant d'une manière tour à tour lente et brusque, triste et joyeuse. La chasse, baron... c'est bon, la chasse... le vin aussi... ça étourdit... ça emporte... on n'a pas le temps de penser... et puis on a l'air gai... et au fond on est... Mais, bah!... tenez, baron... il faut que je vous fasse une confidence.

— Oh! déjà des confidences?... dit le majordome, c'est comme le ministre de Blumenthal... mais le révérend ne les commençait guère qu'au huitième *widerkom*... Vous souvenez-vous, monseigneur... de la bonne histoire qu'il nous a dite sur la gaillarde meunière du Val-aux-Primevères?

— Tais-toi donc, et écoute, dit le châtelain, qui reprit tout haut : Parlez, parlez, marquis... Allons, buvons à vos confidences...

— Eh bien donc! baron... figurez-vous que mon procès me tourne la cervelle...

— Vraiment, marquis! dit-il tout haut. J'en étais sûr, reprit-il à voix basse, ce pauvre garçon voulait s'étourdir...

— Vrai comme voilà mon verre vide..., je ne voulais pas vous dire cela, baron...; mais vous êtes mon ami... je dois tout vous confier... apprenez donc que j'ai fait une visite à mes juges...

— Ah bah! dit le baron assez satisfait de l'expansion involontaire de son hôte, et très-curieux de surprendre peut-être le secret de ses démarches, vous avez vu vos juges?

— Oui..., baron...; d'abord un nommé... un nommé... Spectre...

— Vous voulez dire Spheh, marquis!

— Spheh ou Spectre... ça n'est égal... Mais mille carabines! baron, laissez-moi rire... quoique ça soit d'un de vos confrères... ce n'est pas ma faute, je fais autant de cas d'un savant en us... que d'un verre cassé ou d'un cheval fourbu...

— Bien dit, marquis, vous n'êtes pas fait plus que moi pour respirer l'odeur des bouquins... Nous aimons trop l'air des forêts!

— Figurez-vous donc... baron... que ce vieux Spectre, j'aime mieux l'appeler Spectre parce que ça dit son nom et sa figure... a eu l'insolence de me demander au bout de deux minutes d'entretien... si je parlais latin?

— Vous... marquis... vous, parler latin! dit le baron en partageant

l'indignation du marquis. Ah çà! où avait-il mis ses lunettes? Est-ce que vous avez l'air de quelqu'un qui parle latin? A-t-on vu un vieil impudent pareil? Pour qui diable vous prenait-il?

— Vous sentez, baron, qu'on ne peut pas s'entendre dire cela de sang-froid... même par son juge... Ah çà, lui dis-je, est-ce que j'ai l'air d'un rat rongeur de vieux livres? d'un buveur d'encre? d'un cuisinier? Parler latin? mille diables! Si je ne venais pas pour vous demander votre appui pour mon procès... je vous ferais voir comment je traite ceux qui me disent que je parle latin!

— Bien touché, mon hôte... j'aurais donné cent florins pour avoir assisté à cette scène, dit le baron en riant aux éclats.

— Alors le docteur m'a déclaré tout net qu'il n'avait rien à me dire sur mon procès, et que je pouvais considérer ma cause comme perdue parce que j'étais connu!... Mille morts! baron... j'étais connu!!! c'était trop, il m'avait déjà demandé si je parlais latin... Jen'ai pu me maîtriser, et je lui ai franchement proposé un coup d'épée...

— A Spheh! un coup d'épée... reprit le châtelain en riant à perdre haleine, le vieux singe a dû être impayable... et qu'a-t-il dit?

— Il n'a rien dit du tout; il a levé les mains au ciel et a disparu comme par enchantement derrière une pile de gros livres; alors je m'en suis allé... me doutant bien que le docteur me garderait rancune, et du diable si je sais pourquoi; car on peut échanger un coup d'épée et être amis malgré cela...

— Il est d'une naïveté rare, dit tout bas le châtelain, il faut qu'il s'abuse singulièrement sur ses manières et sur son extérieur.

Létorière reprit : — Il me restait à voir le conseiller Flachsingen : j'arrive chez lui, je le demande, on me met face à face avec une vieille sorcière vêtue de noir, qui aurait pu passer pour la femelle du savant, tant elle était sèche et maigre. Elle tenait par-dessus le marché une Bible à la main. J'ai affaire au conseiller et non pas à sa femme, dis-je au laquais. Moi ou le conseiller, c'est tout un, reprend la sorcière; dites-moi, monsieur, ce que vous avez à dire à mon mari. Alors, baron, moi qui ne manque pas d'adresse, j'imagine un moyen pour faire fuir la femme et faire venir le mari.

— Voyons, marquis, dit le châtelain en ajoutant tout bas : Quand celui-là sera fin et adroit, je boirai de l'eau pure... c'est rude et nouveau comme le chêne, mais franc comme l'osier. Eh bien! ce moyen, marquis?

— Mille diables, madame, dis-je à la conseillère, ce que j'ai à dire au conseiller est trop crû pour vos chastes oreilles; c'est un procès réservé pour le *huis clos*. Dites toujours, monsieur. Alors, baron, je me mets à lui raconter un conte de caserne qui aurait fait rougir un Pandour.

A cette nouvelle facétie, le baron eut un nouvel accès de gaieté, et s'écria : — Un conte de caserne! à la prude et dévote Flachsingen!.. Je donnerais, le diable m'emporte, mon limier Moïck pour avoir assisté à cette scène-là. Et qu'a-t-elle dit?

— Elle est devenue rouge comme une écrevisse, m'a appelé insolent, et m'a fait signe de sortir.

— Si c'est comme cela que vous procédez pour intéresser vos juges à votre cause, mon hôte, je vous en fais mon compliment, dit le châtelain.

— Et que diable vouliez-vous que je trouve à dire, moi, à un savant et à une prude? On ne se refait pas!

— Certes non, murmura le baron, le pauvre garçon est comme moi, il aurait bien de la peine à s'accoutumer au jargon d'un docteur et au bavardage d'une vieille femme.

— Il ne me restait plus que vous à visiter, baron. Je vous ai visité... vous êtes un brave... et j'ai peur de vous ennuyer de mes affaires... Mais ce procès... si vous saviez... si je le perdais!... J'ai l'air comme ça insouciant; mais tenez, si cela était... si je le perdais! s'écria Létorière avec énergie, je n'y survivrais pas; je prierais, morbleu, sainte cartouche et ma carabine d'avoir pitié de moi!

Après avoir laissé échapper ce sinistre secret, Létorière sembla rassembler ses idées, passa la main sur son front, et regardant autour de lui d'un air étonné :

— Ah çà, où suis-je?... Vous êtes là, baron?... Allons, allons... votre vin du Rhin est capiteux en diable, mon hôte, j'ai dormi, je pense... Et le marquis abaissait malgré lui ses paupières qui semblaient alourdies.

— Vous n'avez pas dormi, mais vous en avez, je crois, bien envie, mon hôte, et votre coupe est pleine.

— Alors, videz-la pour moi, baron... car... le procès... le cerf... aujourd'hui... Ah!... au diable le procès... vive la chasse!... A boire... à vous, baron!... et Létorière feignit de tomber assoupi et appuya sa tête sur ses deux bras.

— Il refuse de boire, je suis vainqueur! s'écria le châtelain. Et aussitôt il appela Selbitz et Erhard, autant pour constater son triomphe sur les Français, que pour leur ordonner de l'aider à monter dans la chambre aux rats.

Létorière, dont la tête était aussi calme que celle du baron, se préta à l'aide qu'on lui donnait, sembla monter machinalement l'escalier qui conduisait à la chambre, et tomba lourdement sur son grabat.

Le baron se trouvait dans un étrange embarras. S'il s'intéressait profondément à Létorière, surtout depuis que ce dernier lui avait laissé croire qu'il ne survivrait peut-être pas à la perte de son procès, le

bon châtelain avait aussi formellement promis sa voix aux princes allemands, dont il croyait les droits fondés.

Pour accorder son désir d'obliger le marquis avec sa parole déjà donnée, le baron eut recours à un singulier compromis : « Nos votes seront secrets : du caractère dont je connais Sphex et Flachsingen, d'ailleurs très-partisans des princes, se dit-il, il est hors de doute qu'ils voteront tous deux contre ce pauvre Létorière, surtout après l'algare que j'ai faite au savant et à la conseillère. Or leur hostilité assure le triomphe de la partie adverse du marquis. Maintenant, pourvu que les princes allemands gagnent, ainsi que le veut la justice, qu'importe que ce soit à l'unanimité ou à la majorité de deux voix contre une ? Tout ce que je désire, moi, c'est de pouvoir, sans causer d'injustice, renvoyer ce pauvre marquis avec de bonnes paroles et une preuve de mon amitié ; car je n'aurai jamais le courage de dire non à un aussi brave vengeur et à un si jovial compagnon. »

Cette résolution prise, le châtelain attendit avec impatience le réveil de son hôte, et lui annonça qu'ayant réfléchi toute la nuit à son procès, sa conviction s'était modifiée, et qu'il lui donnait sa parole de voter pour lui.

Létorière, après avoir mille fois remercié le baron, repartit pour Vienne. Quoiqu'il eût dit au châtelain, le marquis n'avait encore vu ni le conseiller Sphex ni la femme du conseiller Flachsingen.

CHAPITRE XIII :

Le docteur Sphex.

Le docteur Aloysius Sphex habitait une maison très-rétirée, située au fond d'un des faubourgs de Vienne. De lourds barreaux garnissaient les fenêtres ; d'épaisses lames de fer augmentaient encore la solidité d'une porte basse et étroite, fermée par une forte serrure.

Il fallait bravement passer entre deux énormes chiens des montagnes, enchaînés derrière cette porte, pour arriver à une petite cour intérieure, où l'herbe croissait de toutes parts, et qui conduisait à la cuisine. Dans cette pièce froide et nue se tenait la vieille ménagère du docteur, accroupie près de deux tisons éteints.

Le docteur habitait au premier étage une vaste bibliothèque poussiéreuse, en désordre, encombrée d'in-folios qui semblaient n'avoir pas été ouverts depuis longtemps. Une haute fenêtre à petits vitraux, encadrés de plomb et à demi cachés par un pan de vieille tapisserie, jetait dans cette retraite un jour douteux et rare. Une vaste cheminée à colonnes torsées, en pierre et à manteau sculpté, avait été transformée en corps de bibliothèque, car le docteur n'allumait jamais de feu, dans la crainte d'incendier ses livres.

Afin de se garantir du froid piquant de l'automne, le conseiller s'était imaginé de se retrancher dans une vieille chaise à porteurs, qu'il avait fait placer au milieu de son cabinet d'étude : fermant les glaces de ce meuble, il se trouvait ainsi assez commodément établi pour lire et pour écrire.

Le docteur Sphex, petit vieillard maigre, frêle, aux sourcils épais, aux yeux perçants, au sourire caustique, à la mâchoire inférieure très-prominentement, aux pommettes ridées, avait une physionomie singulièrement sardonique et maligne.

Lorsque deux heures sonnèrent à son antique pendule de marqueterie, le conseiller sortit de sa chaise avec une précision presque automatique.

Il portait un vieil habit noir fort usé ; il s'enveloppa d'une sorte de houppelande grise, mit un chapeau à larges bords sur sa Perruque rousse, et, pour mieux assujettir sa coiffure, il se servit d'un mouchoir à carreaux, plié en triangle, dont il noua les deux pointes sous son menton.

Après avoir mis ses lunettes dans une de ses poches, et dans l'autre un précieux Elzevir, petit volume relié en chagrin noir, le docteur Sphex prit sa canne et se prépara à sortir.

Mais, comme si une réflexion soudaine lui fût venue, il retourna sur ses pas, traversa la bibliothèque, et entra dans une autre pièce dont il ferma la porte derrière lui.

Les yeux du vieillard semblaient rayonner de joie.

Il prit une clef suspendue à la chaîne de sa montre, ouvrit le coffret, et en tira avec un religieux respect une boîte en cuivre, plate et oblongue.

Elle contenait un manuscrit de format in-4° sur vélin. La forme des caractères de l'écriture était celle employée au dixième siècle ; les titres et les lettres capitales étaient dorés et ornés de vignettes.

Après avoir contemplé ce manuscrit avec le regard avide, inquiet et insatiable que l'avare plonge dans son trésor, le docteur Sphex remit sa boîte en place et ferma soigneusement le coffret qui contenait ce précieux monument de calligraphie.

Ainsi rassuré sur l'existence et sur la conservation de son bien le plus cher, le conseiller sortit pour faire sa promenade accoutumée.

En passant devant la cuisine de sa ménagère, il lui dit d'un air bourru :

— Si le marquis français revient encore à la charge, que je sois chez moi ou non, dites-lui toujours que je suis absent.

— Il est encore venu ce matin, monsieur.

— C'est bon, c'est bon ; qu'ai-je besoin de voir cet étourneau, ce muguet, ce beau fils, qui, dit-on,

Non pudet ad morem distincti vivere Natta (1).

Le vieillard se dirigea vers une petite vallée située derrière les faubourgs, et appelée le Creux-des-Tilleuls.

De même que certains amateurs dédaigneusement exclusifs n'admettent qu'une école de peintre et n'admirent qu'un maître de cette école, le docteur Sphex s'était passionné pour les Satires de Perse et mettait cet ouvrage au-dessus de tous les autres poètes latins de l'antiquité.

Non-seulement il possédait toutes les éditions de ce poète, depuis la plus rare, l'édition princeps de Brescia (1470), jusqu'à la plus moderne, celle de Homs (1770) mais il avait acquis, à un très-haut prix, le manuscrit dont on a parlé, et qu'il considérait comme un trésor inestimable.

Le conseiller avait traduit, commenté Perse, et le commentait journellement encore. A force de se pénétrer de l'esprit de cet auteur, il avait fini par s'en assimiler tellement les pensées, qu'il s'appliquait continuellement à lui-même et aux autres des citations empruntées à ce satirique stoïcien.

Son admiration touchait à la monomanie. De même qu'à l'aide du microscope l'observateur découvre des mondes inconnus sur un brin d'herbe ou dans une goutte d'eau, l'imagination exaltée du docteur trouvait, sous les plus simples paroles de son auteur chéri, les significations les plus profondes.

Le conseiller s'achemina donc à pas lents vers le lieu de sa promenade quotidienne. Il s'approchait de l'arbre renversé qui lui servait ordinairement de siège, lorsqu'il entendit parler à haute voix...

Contrarié de trouver sa place prise, le docteur s'arrêta derrière un buisson de houx.

Mais que devint-il, lorsqu'il entendit une voix pure et suave réciter, avec l'accentuation la plus savamment prosodique et la plus finement expressive, ces vers de la première satire de Perse :

O curas hominum ! O quantum est in rebus inane ! etc. (2)

Le conseiller suspendit sa respiration, écouta, et, lorsque la voix s'arrêta, il s'avança brusquement pour voir quel était l'étranger qui semblait si bien goûter son auteur de prédilection.

Il vit un jeune homme très-négligemment vêtu ; plusieurs rouleaux de papier sortaient des poches de son vieil habit noir ; il avait à côté de lui un assez volumineux in-4°. Tout l'extérieur de Létorière, car c'était lui, donnait enfin l'idée la plus juste d'un pauvre poète : étroite cravate de grosse toile, vieux feutre rougi de vétusté, visage pâle et légèrement famélique, rien ne manquait à cette autre transfiguration.

A la vue du vieux conseiller, le marquis se leva respectueusement.

— N'est-ce pas, jeune homme, que notre Perse est le roi des poètes ? s'écria vivement Sphex en frappant du plat de sa main sur l'Elzevir qu'il venait de tirer de sa poche, et en s'approchant d'un air radieux vers Létorière.

— Monsieur, dit le marquis d'un air étonné, je ne sais...

— J'étais là, j'étais là, derrière cette touffe de houx ; je vous ai entendu réciter le commencement de la première satire de notre poète, de notre Dieu ! Car, par Hercule, jeune homme, je vois que vous l'appréciez comme moi ! jamais Toscan n'a dû prononcer avec plus de pureté que vous l'inimitable poésie de notre commun héros ; et franchement, mon vieux cœur est tout réjoui de cette rencontre aussi heureuse qu'inespérée.

Hunc, Maerine, diem numera meliore lapillo (3),

s'écria le vieillard ; et il tendit cordialement la main à sa nouvelle connaissance, après avoir emprunté cette citation à son auteur chéri.

— Si ce n'était prétendre trop, monsieur, répondit Létorière avec humilité, j'oserais vous répondre :

Non equidem hoc dubites, amborum fœdere certo
Consentire deos, et ab uno sidere duci (4).

— Bravo ! mon jeune ami, impossible de répondre avec plus d'esprit et plus d'à-propos ! Il faut que vous connaissiez mon Perse, mon inimi-

(1) Qui n'a pas honte de vivre comme un Natta (vaurien célèbre).

(2) Quels soins occupent l'homme ! ô que de vanité dans la vie !..

(3) Marquez ce jour, Maerine, avec la pierre favorable.

(4) N'en doutez pas, les dieux ont voulu nous lier par des rapports certains et nous donner la même constellation pour guide.

table stoïque, aussi bien que je le connais : mais ce que vous avez, et ce que, hélas ! je n'ai pas, c'est cette belle et harmonieuse prononciation toute musicale qui m'a transporté ! Aussi, ajouta le conseiller en hésitant, si je l'osais, je vous demanderais, au nom de notre commune admiration, de me dire encore une fois les premiers vers de la troisième satire.

— Avec plaisir, monsieur, dit en souriant Létorière.

Hæc codo, ut admoveam templis et farre litabo (1).

— De mieux en mieux ! s'écria le savant en frappant dans ses mains. Mais, à propos de cette citation, quelle signification donnez-vous à *far* ? et le docteur attacha un regard presque inquiet sur le jeune homme dont il voulait mettre la science à l'épreuve par cette question.

— Selon ma modeste expérience, répondit bravement le marquis, *far* signifie la graine dont on fait la farine ; et, contrairement à l'opinion de Casaubon et de Scaliger, je crois que cette expression s'applique non au pain, mais au blé, à l'orge, à toutes espèces de grains, en un mot ; car vous le savez, monsieur, le *far* était avec le sel la plus commune des offrandes ; c'est elle, je crois, que Virgile désigne par ces mots : *fruges, salsa... salsa mola...* C'est donc en manière d'humble offrande à notre commune divinité, monsieur, que je vais dire les vers qui vous plaisent. Puis Létorière récita généreusement la satire tout entière, en donnant à sa voix harmonieuse une expression tour à tour si fine, si mordante ou si énergique, que le docteur Sphex, enthousiasmé, s'écria :

— C'est qu'il ne laisse rien échapper ! pas une nuance ! pas une intention ! il ne s'arrête pas à la surface des mots ! il les scrute, il les creuse, il les traverse, il pénètre sous cette écorce brillante et en fait ressortir le sens profond et caché. Jeune homme... jeune homme... ajouta Sphex en se levant, hommage à vous ; car lire ainsi, c'est traduire ! Traduire ainsi, c'est s'assimiler tellement à l'esprit de l'original que c'est presque substituer l'individualité de l'auteur à la vôtre ! Or, je vous déclare qu'un homme assez heureux, assez rarement doué pour s'individualiser avec Perse, mérite à mes yeux presque autant d'égarés qu'en mériterait Perse lui-même ! oui, je considère ce phénomène d'assimilation comme une sorte de parenté... de génération intellectuelle ! Or donc, touchez là, jeune homme... Sans l'immense différence d'âge qui nous sépare, je dirais que nous sommes frères en intelligence, procréés du même père !

Le docteur Sphex avait parlé avec tant de véhémence et tant d'enthousiasme que Létorière le regardait avec un profond étonnement, craignant de s'être trompé et d'avoir sous les yeux un monomane au lieu du conseiller aulique qu'il attendait.

Le savant, interprétant différemment ce silence, dit au marquis : — Voyez un peu, j'agis comme un vieux fou. Je vous traite de frère, et je ne songe seulement pas à vous demander à quel savant latiniste j'ai l'honneur de parler.

— Mon nom est Létorière, monsieur, dit le marquis en saluant.

— Létorière ! s'écria Sphex en se redressant brusquement. Seriez-vous, par hasard, parent du marquis du même nom ?

— C'est moi qui suis le marquis de Létorière, monsieur.

— Vous?... vous?... vous?... dit le docteur sur trois tons différents. Allons donc, c'est impossible. Le marquis de Létorière est, dit-on, aussi ignorant qu'une carpe, aussi léger qu'un papillon ; c'est un de ces beaux diseurs de fadaïses, incapables de comprendre un mot de latin, et qui, en fait de Perse, ne connaissent guère que les étouffes de ce nom-là ! ajouta le conseiller, très-satisfait de cette détestable plaisanterie.

— Je vois avec peine qu'on m'a calomnié, monsieur, dit le marquis.

— En vérité ! Sérieusement vous seriez M. de Létorière ? dit Sphex d'un air stupéfait.

— J'ai l'honneur de vous l'affirmer, monsieur, dit le marquis.

— Mais êtes-vous ici pour un procès?... Répondez, monsieur !... répondez ! ne me trompez pas !

— Monsieur ! dit le marquis comme s'il eût été choqué de l'indiscrétion du conseiller.

— Pardon de ma vivacité, monsieur... Si j'ai l'air si bien instruit de ce qui vous regarde, c'est que... et le docteur hésita, c'est que j'ai quelques parents dans le conseil aulique, et je suis informé de tout ce qui s'y passe.

— Eh bien ! il est vrai, monsieur, je suis malheureusement ici pour un procès, dit en soupirant Létorière.

— Mais, mon jeune ami, reprit le conseiller, permettez-moi de vous dire que vous me semblez très-insouciant de vos affaires !... Vous venez réciter des vers aux zéphyrs :... d'admirables vers, il est vrai ; mais, entre nous, ce n'est guère là le moyen de gagner votre procès... Croyez-moi, jeune homme, si la justice est aveugle, elle n'est pas sourde... et il est mille moyens d'intéresser vos juges.

— Hélas ! monsieur, j'ai vu mes juges... et c'est parce que je les ai vus... que je conserve peu d'espoir. Dans mon chagrin, je demande aux lettres des consolations et des renseignements : j'en demande surtout à mon poète favori... Je cherchais la force de lutter contre le mauvais sort

en relisant ses vers. Ne trouvez-vous pas, monsieur, que sa poésie énergique, fière et sonore, doit ranimer les âmes affaiblies, ainsi que le bruit guerrier d'un clairon ranime les soldats découragés ?

Le savant fut profondément touché de l'expression à la fois simple et digne avec laquelle Létorière prononça ces derniers mots.

— Pardonnez à un vieillard, lui dit-il, l'intérêt qu'il vous témoigne ; mais ne vous exagérez-vous pas aussi les mauvaises dispositions de vos juges?... Avez-vous bien fait ce qu'il fallait pour les intéresser à votre cause, avant d'en désespérer ainsi ?

— Ceux de mes juges que j'ai vus, monsieur, ne pouvaient guère avoir de sympathie pour moi, et je ne devais pas d'ailleurs compter leur en imposer.

— Pourquoi cela, mon jeune ami ?

— Notre poète pourrait au besoin vous répondre, monsieur :

Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno.

*Hic satur irriguò mavult turgescere somno ;
Hic campo indulget (1)...*

— Je comprends, je comprends, dit le conseiller en souriant de la juste et maligne application de ces vers : je sais qu'on dit de par Vienna que le conseiller Flachsinngen aurait bien figuré parmi les gourmands convives du festin de Trimalchyon, et que le brutal chatelain de Henferester aurait pu lutter dans le cirque de Rome contre les bêtes sauvages ! En effet, vous, pauvre lettré ! pauvre poète ! pauvre rossignol au doux chant.... quels rapports pouviez-vous avoir avec cette panse inerte de Flachsinngen, qui ne songe qu'à sa table ? Qu'auriez-vous pu lui dire, si ce n'est :

*Quæ tibi summa boni est? Uncta vixisse patella
Semper (2)...*

Il en est de même de ce gladiateur, de cette brute de Henferester.... dont je ne puis voir le lourd et grand corps sans me rappeler ces vers de notre dieu :

*Hic aliquis de gente hircosa centurionum
Dicat : quod satis est sapio militi ; non ego curo
Esse quod Arcesilas ærumnosique Solones (3).*

— Hé bien ! vous avouerez, monsieur, reprit le marquis en souriant, que, n'ayant en vérité pas autre chose à dire à mes juges, je ne devais guère espérer de les intéresser. Hélas !... je ne suis ni un coureur de forêts ni un gourmand... sans cela peut-être aurais-je éveillé quelque sympathie chez mes juges !

— Mais tous les conseillers ne sont pas des gladiateurs et des moutons menés par leurs femmes, mon jeune ami...

At me nocturnis juvat impallescere chartis (4).

— Ah ! monsieur... tout mon malheur est de ne pas avoir de juges qui vous ressemblent...

— On n'avait pourtant parlé d'un certain docteur Sphex, dit le conseiller en attachant un regard perçant sur le marquis, d'un vieux bonhomme qui n'était pas sans lettres... qui jugeait le matin et se livrait le soir à ses études chéries...

His mane edictum, post prandia Callirhoë do (5).

— Je me suis plusieurs fois présenté à la porte de M. le conseiller Sphex, monsieur, dit Létorière, et si ce que vous me dites est vrai, je regrette doublement de ne l'avoir pas rencontré, car c'est peut-être le seul de mes juges auquel j'aurais pu inspirer quelque sentiment de bienveillance, ou dont j'aurais pu réclamer l'intérêt au nom de nos goûts communs.

— Par Hercule !... jeune homme, n'en doutez pas !... Mais tout n'est pas désespéré... je connais assez cet original de Sphex ; si vous voulez m'accompagner, je me ferai un plaisir de vous recommander, et même de vous présenter à lui.

(1) Chacun son goût, aucun ne se ressemble ; celui-là préfère s'enraiser à table et dans les bras du sommeil ; celui-là aime les durs exercices du champ de Mars.

(2) Pour vous le souverain bien quel est-il ? De faire chère-lie tous les jours.

(3) Mais j'entends un vieux bouc de centurion me répondre : J'ai autant de savoir qu'il m'en faut à moi ! j'ai bien besoin de devenir un Arcesilas ou un Solon morose !

(4) Mais à moi il me plaît de pâlir sur les livres.

(5) Un édit le matin à ces gens, et le soir Callirhoë ! (et le soir mes plaisirs).

(1) Puissé-je apporter au temple cette offrande, et l'orge suffira pour faire agréer ma prière.

— Comment pourrai-je, monsieur, reconnaître et mériter cette précieuse faveur ?

— Jeune homme, les gens comme vous et comme le conseiller Sphex sont rares ; et chacun doit gagner à la rencontre que je vous propose. Donnez-moi votre bras et marchons.

Le vieillard se faisait un malin plaisir de la surprise qu'il ménageait à Létorière ; celui-ci ne manquait pas, en effet, de se récrier sur la bizarrerie et sur le bonheur du destin, lorsque, en arrivant au logis du conseiller, celui-ci découvrit son incognito.

Au grand étonnement de la vieille Catherine, le docteur lui ordonna de mettre deux convets, car le marquis n'avait pu refuser de partager le repas du conseiller, qui lui avait dit en manière d'allusion à la fragilité de sa vie :

Positum est argente catino,
Durum olus, et populi cribro decussa farina (1).

annonce d'ailleurs réalisée de tous points. Un anachorète se fût à peine contenté des mets servis dans la bibliothèque par la vieille Catherine.

Le conseiller, de plus en plus enchanté de son hôte, lui lut ses traductions, ses commentaires ; et, faveur inespérée, dernier terme et dernière preuve de confiance, lui montra le précieux manuscrit.

A cette vue, Létorière manifesta une admiration si passionnée, si jalouse, que le docteur commença à regarder son hôte d'un air inquiet, et se repêcha presque son imprudente confiance.

— Est-ce que vous habitez seul votre maison avec votre ménagère ? dit tout à coup le marquis d'un air sombre en serrant entre ses mains le précieux manuscrit, comme s'il eût voulu se l'approprier.

— Serait-il assez enthousiaste de Perse pour vouloir m'assassiner et me voler mon manuscrit ? se demanda le conseiller avec une lourde terreur mêlée d'admiration.

Mais le marquis, lui remettant le manuscrit entre les mains, d'un air égaré, s'écria :

— Pour l'amour du ciel, monsieur, cachez, cachez ceci !... Pardonnez à un insensé !

Et il sortit précipitamment de la chambre, en mettant ses mains sur ses yeux.

Le conseiller referma le secret et trouva son hôte assis, d'un air accablé, dans la bibliothèque.

— Qu'avez-vous, jeune homme ? lui dit le savant avec intérêt.

— Hélas ! monsieur, pardonnez-moi !... A la vue de ce manuscrit, une pensée infame, monstrueuse, m'est venue... malgré la sainte loi de l'hospitalité.

— Vous avez en l'envie de me ravir mon trésor ?

Létorière baissa la tête d'un air confus.

— Touchez là, mon jeune ami. Je vous comprends... Je ne vous comprends que trop, dit le conseiller en poussant un soupir. C'est un grand honneur que vous venez de rendre à notre auteur ; et si vous saviez l'histoire de ce manuscrit... Et, après un moment de silence, il ajouta : Vous verriez que je dois excuser la terrible tentation dont vous n'avez pu vous défendre.

Malheureusement la confiance du conseiller s'arrêta là.

Les deux amis passèrent le reste de la journée à analyser, à grand renfort d'érudition, les jugements de Casaubon, de Kurnig, de Luperti, sur leur poète favori. Ils y découvrirent des beautés cachées qui avaient échappé à tous les éditeurs.

Létorière, par un heureux hasard de mémoire, porta jusqu'à l'extase l'admiration de Sphex, en lui faisant remarquer que ce passage de la satire III : « Les leçons de ce sage portique où est peinte la défaite du Mégare, » se rapportait à Zénon, chef du stoïcisme. En un mot, dans ce long et savant entretien, Létorière, admirablement servi par ses souvenirs, par l'étude approfondie qu'il avait récemment faite de Perse, à la recommandation de Dominique, et par la surprenante flexibilité de son esprit, captiva complètement le docteur Sphex.

Cependant pas un mot du procès n'avait été dit de part et d'autre. Le marquis s'en taisait par prudence, le conseiller par embarras : car, quelque bien disposé qu'il fût pour Létorière, il pensait avec amertume que sa voix ne suffirait pas pour assurer le gain de la cause de son jeune protégé.

— Quel dommage ! s'écria le conseiller, que vous quittiez sitôt Vienne ! nous aurions pas é de longues et délicieuses journées dans l'admiration toujours renaissante de notre dieu, et nous aurions dit comme lui :

Unum opus et requiem pariter disponimus ambo,
Atque verecunda laxamus serua morsa (2).

— Je sens cette privation comme vous, monsieur le conseiller. Mal-

(1) On vous sert sur un plat glacé des légumes tout crus avec un pain de farine d'orge mal passé.

(2) Nous nous mettrons au travail, nous le quitterons ensemble, et un modeste repas égayera ensuite nos sérieuses matinées.

heureusement il faut sacrifier ses plaisirs à ses devoirs. Et Létorière se leva.

Trappé de la réserve du marquis à l'encontre de son procès, le conseiller dit, en attachant sur son hôte un regard pénétrant :

— Mais ce procès, nous l'oublions.

— Le moyen de songer, monsieur, à de tristes intérêts matériels lorsqu'on parle de l'objet de son culte avec quelqu'un qui partage notre admiration !

— Hum ! hum ! dit le docteur en secouant la tête ; et, souriant d'un air caustique, il récita ces vers :

Mens bona, fama, fides ! hæc elare, et ut audiat hospes,
Illi sibi intorsum, et sub lingua murrurat : Oh ! si
Edulit patrum præclarum funus (1) !.

— Oui... oui... on dit tout haut : J'oublie mon procès... et tout bas on vote aux dieux infernaux le méchant conseiller qui ne nous donne pas une parole d'espoir... n'est-il pas vrai ?

— Que voulez-vous, monsieur ? dit le marquis en souriant, et répondant par une citation du même livre :

Messe tenus propria vive (2).

— Et vous croyez avoir récolté l'indifférence, jeune homme ? s'écria le savant en riant de cet à-propos. Eh bien ! moi, je vous démentirai. Il ne sera pas dit que la voix du vieux Sphex ne protestera pas du moins contre le jugement d'une pense comme Flachsinngen ou d'un vieux bouc de centurie, d'un gladiateur brutal comme Hlenferester. Dans mon opinion, l'équilibre entre vos droits et ceux des princes allemands était si parfaitement égal, qu'il ne fallait qu'un souffle pour faire pencher la balance.

— Seis etenim justum gemina suspendere lance
Ancipitis libræ (3) !.

dit le marquis : Ne doutant pas de l'intégrité du juge, je n'ai jamais douté du succès de ma cause auprès de lui.

Enchanté de cette nouvelle citation, le conseiller s'écria :

— Et vous avez bien fait, jeune homme ; ma voix sera solitaire ; mais ainsi elle protestera d'une façon plus éclatante encore contre un jugement que je regarderai comme inique s'il vous est contraire, comme je le crains. Adieu donc... C'est après-demain que nous prononçons sur votre cause... que les dieux vous soient favorables ! Quant à moi, par Castor ! je sais ce que j'ai à faire. Et le docteur termina l'entretien par cette dernière citation :

Ast vocat officium : trabe rupta, Brutia saxa
Prendit amicum inops : renique onnem surdaque vota
Condidit Ionio (4) !.

CHAPITRE XIV.

Le conseiller Flachsinngen.

Le lendemain du jour où Létorière avait quitté le docteur Sphex, une agitation extraordinaire régnait dans la maison du conseiller aulique Flachsinngen. Il était onze heures du matin : madame Martha Flachsinngen, grande femme de quarante ans environ, sèche, pâle et grave, vêtue d'une longue robe brune, portant une collerette empesée et une sorte de béguin de velours noir, était en conférence avec son mari le conseiller, gros homme pansu, coloré, à l'air jovial et ricaneur.

Enveloppé dans une robe de chambre de lampas, la tête entourée d'un bonnet de nuit serré par un ruban couleur de feu, le conseiller semblait écouter sa femme avec une déférence mêlée d'impatience.

(1) Sagesse, honneur, vertu, voilà ce qu'on demande tout haut. Voici les prières sous-entendues qu'on fait tout bas : Oh ! si un convoi magnifique emportait le beau-père !

(2) Il faut vivre de ce qu'on récolte.

(3) Vous savez en effet tenir d'une main impartiale la balance de la justice.

(4) Mais vous avez à rendre un bon office ; votre ami a fait naufrage, il s'est sauvé sans une obole sur les rochers de Lucanie, son avoir et ses vœux matides, tout au fond de la mer !

La conseillère tenait dans ses doigts décharnés un billet qu'elle relisait pour la seconde fois avec une attention profonde, en pesant sur chaque mot.

Ce billet était ainsi conçu :

« M. le marquis de Létorière aura l'honneur de se présenter aujourd'hui, à midi, chez *madame* la conseillère de Flachsinsingen, si elle daigne le recevoir. »

Après avoir lu, elle reprit :

— Se présenter chez *madame* la conseillère, quelle audace !



JAB.

Le docteur Spheh. — PAGE 21.

— Mais, Martha, dit humblement le conseiller, je ne vois pas ce qu'il y a d'audacieux à...

— Vous ne voyez pas ! Oh ! certes, vous êtes si pénétrant, vous ne voyez pas qu'une telle lettre, de la part d'un voluptueux, d'un débauché, d'un Nabu. hodonosor comme ce marquis de Létorière, est pire encore qu'une insulte ! car c'est pour ainsi dire une préméditation, une menace d'insulte !

— Comment cela, Martha ?

— Mais vous avez donc oublié tout ce qu'on raconte de cet homme abominable ? qui ne laisse après lui, dit-on, que filles séduites... qu'épouses coupables?... Ne savez-vous pas que c'est un Pharaon, qui croit vous ensorceler d'un coup d'œil... une manière de Tarquin éfrené, qui la première fois qu'il se trouve avec une femme ose lui parler le langage de la galanterie la plus perverse !

— Le fait est que c'est un de ces verts-galants que les maris, les pères et les mères donnent au diable vingt fois par jour, hé, hé, hé ! répondit le conseiller en riant d'un gros rire.

Cet accès d'importune hilarité fut sévèrement puni par la conseillère, qui pinça vertement son mari en s'écriant :

— Vous êtes pourtant assez misérable pour rire sottement, lorsque vous avez en main la preuve qu'un pareil débordé a peut-être la prétention de mettre le comble à ses triomphes infernaux en attaquant l'honneur de votre femme !...

Le conseiller regarda la conseillère d'un air ébahi en joignant les mains :

— Attaquer votre honneur, Martha ! Eh ! bon Dieu du ciel, qui pense à cela ?

— Oh ! quel homme ! quel homme ! Mais écoutez donc !

Et la conseillère relut une troisième fois la lettre...

« M. de Létorière aura l'honneur de se présenter aujourd'hui, à midi, chez *madame* de Flachsinsingen. »

— Comprenez-vous bien ? chez *madame*. Est-ce clair ? Ce n'est pas chez monsieur le conseiller qu'il veut se présenter, c'est chez *madame* la conseillère. C'est donc une espèce de rendez-vous qu'il me demande. Il ne le cache pas, il ne prend pas de détours, il l'avoue sans honte ; et vous, vous ne bondissez pas, vous restez là, indifférent à cet affront ! Allez, allez, Flachsinsingen, vous n'êtes pas digne d'avoir une honnête femme ! Me demander un rendez-vous ! l'impudique ! répéta la conseillère avec indignation.

— Comment, Martha, vous supposez sérieusement que le marquis songerait?... Allons donc ! vous êtes folle, archifolle ! s'écria le conseiller. S'il vous demande un rendez-vous, c'est pour vous parler au sujet de son procès ; rien de plus simple. Comme tout le monde, il sait que j'ai placé toute une confiance en vous, c'est-à-dire que vous me menez par le nez ; eh bien ! pour m'influencer, il veut d'abord tout naturellement agir sur vous, Martha.

— Agir sur moi ! Comment agir sur moi ! C'est bien ce que j'empêcherai au péril de mes jours ! s'écria la conseillère d'un ton héroïque.

A ce moment on entendit une voiture s'arrêter à la porte.



Le creux des tilleuls. — PAGE 21.

— Ciel ! c'est lui, dit la conseillère en s'appuyant sur le fauteuil de son mari. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Flachsinsingen, ne me quittez pas ; au nom du ciel, défendez-moi de cet audacieux !

Mais la voiture continua sa route ; c'était une fausse alerte.

Martha passa la main sur son front, et dit avec émotion :

— Le cœur m'a manqué, je l'avoue ; mais on n'est pas maîtresse de sa terreur.

— Ah çà ! puisque vous avez si peur de ce marquis, pourquoi diable le recevez-vous, l'affrontez-vous ? demanda naïvement le conseiller.

— Pourquoi ? pourquoi ? répéta Martha d'un air indigné, en montrant son mari avec un geste de souverain mépris. Il me demande pourquoi ?

Voilà bien la question d'une âme hontusement absorbée par la glotonnerie ! Pourquoi ? Pourquoi le guerrier qui fuit lâchement devant l'ennemi est-il déshonoré ? Pourquoi éprouve-t-on l'or par le feu ? Pourquoi le juste qui a vaillamment combattu, qui a résisté, est-il supérieur au juste qui n'a pas lutté ? Pourquoi l'Écriture (et Martha montra sa Bible ouverte au livre des Juges), pourquoi l'Écriture dit-elle : « Vous qui vous êtes exposés volontairement au péril, bénissez le Seigneur. Parlez, vous qui montez sur des ânesses d'une beauté singulière, et qui marchez sans crainte dans... »

— Allons... voilà que c'est Holopherne maintenant, s'écria piteusement le conseiller.

— Mais, malgré ma résolution, continua Martha, comme je ne suis après tout qu'une faible femme, comme ce mécréant est capable de se porter aux plus affreux excès... tout ce que je vous demande, c'est de vous tenir bien armé et bien à portée de me secourir, si mes efforts étaient malheureusement vains !

— Mais, Martha, rassurez-vous, rassurez-vous ; on ne se juge jamais bien soi-même... et je vous jure qu'il y a en vous... un certain air... un certain je ne sais quoi... qui fait que jamais imprudent ne se hasardera... à vous manquer de respect... Ainsi je n'ai pas besoin de m'armer pour...

— Vous savez si je veux ce que je veux ? dit la conseillère en interrompant le conseiller, et en jetant sur lui un regard qui sembla le fasciner. Quoique je regrette beaucoup de retarder l'heure de votre dîner, vous allez pourtant prendre une arquebuse, et, caché sous cette table, vous assisterez à cette entrevue... prêt à venir à mon aide, si besoin est, lorsque je crierai : A moi, Flachsingen !

— Que je me cache sous cette table avec une arquebuse ! Et pourquoi faire ? mon Dieu !

— Je vous dis, moi, monsieur, que cela sera, et cela sera.

La scène se passait dans le cabinet du conseiller ; un assez grand nombre d'armes du moyen âge étaient accrochées sur la boisserie comme objets de curiosité.

La conseillère choisit une arquebuse et un poignard, qu'elle mit sur la table ; elle examina quelque temps un léger bouclier persan et un corselet de mailles d'acier, et fut sur le point de se revêtir de ces armes défensives pour résister plus sûrement aux attaques présumées du marquis ; mais, se croyant suffisamment pourvue avec le poignard, elle revint près de son mari.



Martha Flachsingen. — PAGE 24

— Mais, s'écria le conseiller en interrompant sa femme avec impatience, mais, encore une fois, vous êtes folle ! Qui est-ce qui pense à vous combattre sur votre ânesse ? à vous attaquer ? à lutter avec vous ? à vous éprouver par le feu ?... Est-ce qu'à votre âge on... Ah bah !... allons donc ; vous me feriez dire quelque sottise, Martha.

— Joignez maintenant l'insulte à la grossièreté ; rien ne m'étonne de vous.

— Mais, encore une fois, ne le recevez pas, ce marquis, ne le recevez pas ! s'écria le conseiller exaspéré : mon parti est bien pris de soutenir les droits des princes allemands, puisque vous le voulez ! ainsi ce que vous dira ou non ce Nabuchodonosor, ce Pharaon, ce Tarquin, ne changera rien à la chose ; soyez tranquille, je n'ai pas besoin qu'il vous attaque, comme vous dites, ni que vous lui résistiez, pour vous tenir pour la plus honnête femme de toute la Germanie. Ainsi, n'y pensez plus, fermez votre porte, et laissez-moi aller surveiller les fourneaux de Lipper ; mon estomac m'avertit qu'il est bientôt midi, et je compte si fort sur un certain brochet au four, avec une sauce à la gelée de groseilles, que j'en ai rêvé toute la nuit.

Après avoir laissé parler son mari, madame de Flachsingen reprit d'un air de mépris calme et concentré : Je comprends, monsieur, que vous ne songiez qu'à votre ignoble sensualité lorsque la vertu de votre femme peut être attaquée... C'est donc moi qui me chargerai de défendre votre honneur et le mien. Nouvelle Judith, je braverai cet Holopherne, et comme elle je dirai : « Donnez-moi, Seigneur, assez de constance dans le cœur pour le mépriser, et assez de force pour le perdre... »



L'entrevue — PAGE 27.

— Ce poignard sera pour moi ; cette arquebuse sera pour vous. Débora n'eut qu'un clou pour arme ; Judith, une épée ; Hahlah, des ciseaux... Martha aura un poignard.

— Mais, Martha, prenez garde, cette arquebuse est restée chargée depuis le jour où j'ai voulu l'essayer... A quoi bon, juste ciel, tout cet attirail !

Une voiture s'arrêta de nouveau à la porte. La conseillère ressentit une forte émotion de terreur, lorsque sa servante vint lui dire :

— C'est un marquis français qui demande madame...

— Jésus-Dieu !... c'est lui... du courage ! dit-elle à voix basse ; et elle ajouta : Quand je sonnerai, Claire, vous introduirez cet étranger.

La servante sortie, la conseillère embrassa solennellement son mari, et lui dit d'une voix émue :

— Allons, allons, Flachsingen, le moment est venu... armez votre arquebuse, et que Dieu me sauve !...

— Et elle leva le tapis en faisant du geste à son mari le signe de se glisser sous la table.

— Mais, ma femme, je vais étouffer là-dessous... c'est absurde !

— M'entendez-vous ? dit Martha d'un air impérieux.

— Mais... il est inutile !...

— Flachsingen, n'avez-vous entendue ? dit la conseillère furieuse, en saisissant son mari par le bras et en accentuant pour ainsi dire chacun de ses mots par un pincement énergique.

— Il faut que je sois, par Dieu ! aussi faible, aussi sot que vous êtes folle pour me prêter à ce manège, dit le conseiller en se frottant le bras et en s'introduisant sous la table avec assez de peine.

— Maintenant, quand je crierai : A moi, Flachsingen ! sortez de là, et faites feu sans pitié sur le Philistin ! lui dit sa femme ; puis elle rabbaissa le tapis, qui étouffa les derniers murmures du conseiller.

Sûre de cet auxiliaire caché, Martha fit de savants préparatifs de défense. La table, sous laquelle était le conseiller, devait se trouver entre elle et l'adversaire qu'elle redoutait. De plus, Martha se flauqua de deux chaises et s'entoura d'un paravent ; elle avait aussi à sa portée un long poignard de Toledo.

Mors la conseillère agita sa sonnette avec un cruel serrement de cœur, après avoir dit à voix basse : Tenez-vous prêt... Flachsingen !...

Quelques sons inarticulés sortirent de dessous le tapis, la porte s'ouvrit, Létorière entra et la conseillère mit la main sur son arme.

CHAPITRE XV

L'entrevue.

Cette fois encore la métamorphose du marquis était complète. Il ne semblait pas avoir plus de vingt ans ; ses cheveux châtains sans poudre, partagés au milieu de son front, encadraient sa charmante figure, alors candide et ingénue. Il était vêtu de noir, baissait timidement les yeux, tournait son chapeau entre ses mains d'un air embarrassé, et restait à la porte sans oser faire un pas.

La conseillère, émue, irritée, menaçante, qui, une main sur la garde de son poignard, s'attendait à voir entrer un brillant et hardi seigneur au regard effronté, aux allures audacieuses, au propos délibéré, resta stupéfaite à l'aspect de cet adolescent d'une si rare beauté, qui, tout intimidé, semblait hésiter à s'approcher d'elle.

Ne pouvant en croire ses yeux, et craignant quelque méprise, Martha lui dit d'une voix aigre :

— Etes-vous bien M. le marquis de Létorière ?

— Oui, madame la conseillère, répondit le marquis d'une voix tremblante, sans lever les yeux et en rougissant beaucoup.

— Vous venez de France ?

— Oui, madame la conseillère : il y a trois jours que je suis arrivé....

A cette voix douce, d'un timbre si pur et si jeune, l'étonnement de Martha redoubla ; elle abandonna ses armes, se pencha vers le marquis, et lui dit d'une voix un peu moins grondeuse :

— Vous êtes enfin M. de Létorière, qui sollicitez pour un procès ?

— Oui, madame la conseillère...

— Pour un procès contre les ducs de Brunswick et de Brandebourg ?

— Oui, madame la conseillère...

En entendant ces réponses d'une naïveté presque niaise, et balbutiées avec tous les dehors de la crainte, Martha, rassurée, se leva et fit même deux pas vers la porte, en disant au marquis :

— Mais approchez-vous donc, monsieur...

Létorière, pour la première fois, leva ses grands yeux tendres et mélancoliques, les attacha quelque temps sur la conseillère, puis les voila de nouveau sous leurs longues paupières.

De sa vie Martha n'avait rencontré un regard à la fois si doux, si séduisant ; elle se sentit émue, et dit au marquis avec une sorte de brusque impatience :

— Mais approchez-vous donc... monsieur... on dirait en vérité que je vous fais peur...

— Oh ! non, madame la conseillère... vous ne me faites pas peur... car la femme vertueuse est un excellent portage, et elle sera donnée à l'homme pour ses bonnes actions, » dit l'Écriture...

— Il cite l'Écriture ! s'écria Martha avec admiration, et elle reprit tout à fait rassurée : — Je vous intimide donc bien ?

— Mais... madame... c'est que vous avez l'air si imposant... Vous ressemblez tant à une des filles de notre roi, que le cœur me bat malgré moi ; et le marquis mit, avec un mouvement plein de grâce, sa main sur son cœur. Mon Dieu... je puis à peine parler. Ah ! ne m'en voulez pas, madame, on n'est pas maître de cela, dit Létorière en jetant un regard à la fois timide et implorant sur la conseillère, singulièrement flattée de l'effet qu'elle produisait, et de sa ressemblance avec une des filles du roi de France.

— Mais je ne sais si je rêve ou si je veille, se disait Martha ; comment ! c'est là cet effronté ? cet audacieux ? ce séducteur impitoyable ? Mais peut-être se joue-t-il de moi ? peut-être cette apparence candide n'est-elle qu'une feinte abominable du mauvais esprit ? Peut-être est-ce une ruse du tigre qui s'approche à pas lents de sa proie pour mieux la saisir et la dévorer ?

A mesure que ces soupçons lui vinrent à l'esprit, la conseillère, imitant elle-même, jusqu'à un certain point, dans sa retraite, la démarche oblique et soupçonneuse du tigre, regagna prudemment son fort, c'est-à-dire la table, et dit tout bas à son mari :

— Préparez votre arquebuse, Flachsingen... le moment approche.

Au brusque mouvement que fit le tapis, il fut impossible de deviner si le conseiller armait son arquebuse ou s'il faisait un geste d'impatience.

Une fois bien retranchée et à portée de son poignard, la conseillère reprit son accent impérieux, sa physionomie rébarbative, et dit durement à Létorière :

— Eh bien ! que voulez-vous, monsieur ? mon mari est convaincu de la justice des droits des princes allemands, et toutes vos démarches seront inutiles.

— Adieu donc, madame, puisque vous ne voulez pas daigner m'entendre. Je n'ai plus d'espoir... Hélas ! mon Dieu ! que je suis malheureux !

Le marquis, mettant une de ses mains sur ses yeux, se dirigea vers la porte d'un air douloureusement abattu.

A ce mouvement, qui était loin d'annoncer des intentions hostiles, à cet accent profondément désolé, la conseillère oublia tous ses soupçons, sortit pour la seconde fois de son fort, s'approcha du marquis et lui dit d'une voix très-adoucie, qui trahissait un peu de dépit :

— Mais qui vous dit que je ne veux pas vous entendre, jeune homme ? Pourquoi vous en aller ?... Quoique le gain de votre procès soit compromis, il est du devoir de mon mari d'écouter vos réclamations... Confiez-moi cela... rassurez-vous ; ai-je donc l'air si terrible ? Voyons, venez près de moi, n'ayez pas peur. Et ce disant, Martha prit le marquis par la main et l'amena à pas lents pres d'un fauteuil en lui répétant : Rassurez-vous donc, il ne faut pas être si craintif non plus, mon enfant.

A ce moment, un bruyant éclat de rire se fit entendre, le tapis de la table se souleva tout à coup, et le gros conseiller parut, son arquebuse à la main, en s'écriant avec un redoublement d'hilarité :

— Où est donc votre poignard ? où est donc votre cuirasse ? où est donc votre bouclier, Martha ?... C'est vous maintenant qui êtes obligée de rassurer ce Pharaon ! ce Nabuchodonosor... Ah ! ah ! ah ! voilà Judith qui calme l'émotion d'Holopherne !

Tout ceci était à peu près incompréhensible pour Létorière, qui, un moment surpris de la brusque apparition du conseiller, n'eut bientôt qu'à comprimer l'envie de rire qu'excitait la grotesque tournure de Flachsingen.

Mais Martha, aussi courroucée qu'humiliée des railleries de son mari sur les folles précautions qu'elle avait prises, se précipita vers le conseiller d'un air indigné en s'écriant :

— N'avez-vous pas de honte de recourir à de si vils moyens pour venir espionner votre femme ? Oh ! l'odieux tyran ! oh ! l'abominable jaloux ! Lui ai-je, mon Dieu ! jamais donné lieu de douter de ma vertu ?

Et Martha leva les yeux au ciel pour prendre Dieu à témoin de l'injustice des soupçons du pauvre conseiller, qui, étourdi, hébété par ces reproches si inattendus, resta béant, son arquebuse à la main.

— Comment, ma femme, dit-il, vous ?...

— Je ne veux rien entendre, s'écria Martha en le prenant par le bras... Laissez-moi !...

— Mais... pour ant...

— Sortez, monsieur, sortez ! votre présence me fait un mal affreux... Et Martha poussait rudement son mari vers la porte d'un cabinet qui ouvrait sur cette pièce.

— Mais... ma femme !... Et le conseiller se rebéquait encore.

— Et devant ce jeune homme ! Mon Dieu, que va-t-il penser de moi ? s'écria Martha.

— Mais, par le diable ! c'est vous qui...

— S'embusquer là traitreusement avec une arquebuse ! ajouta Martha.

— Mais enfin... ma femme !... Et le conseiller, perdant du terrain, était toujours refoulé vers la porte.

— Un véritable guet-apens, digne d'un bandit italien ! reprit Martha avec horreur.

— Pourtant, ma femme, c'est vous qui...

— Un conseiller antique jouer un tel rôle ! Ah ! vous m'épouvantez... sortez ! sortez !

Et après une assez longue lutte Flähsinlingen disparut enfin dans le cabinet, dont sa femme poussa les verrous.

— Ah çà ! se dit en riant Létorière lorsqu'il se vit ainsi enfermé avec Martha, ce n'est, pardieu ! plus elle, mais bien moi maintenant qui vais peut-être avoir besoin de défenseur. Je regrette fort la présence de l'homme à l'arquebuse, ajouta-t-il en regardant autour de lui avec un certain effroi.

Martha revint bientôt, les yeux baissés comme une prude offensée.

— Que je suis confuse de cette scène, monsieur !... Hélas ! mon mari est malheureusement jaloux... affreusement jaloux !... Jésus-Dieu, sans le moindre motif... Il est enfin si visionnaire que, sachant que je devais avoir un entretien avec vous... avec un jeune gentilhomme... et la conseillère hésitait, qu'on disait si... enfin... dont la réputation était tellement... en un mot... mon mari s'était caché pour... Mais, mon Dieu ! vous me comprenez de reste.

— Oui, madame on n'avait déjà dit que M. le conseiller était bien jaloux... dit finalement le marquis.

— Ah !... on vous avait dit cela ! Et Martha minaudait.

— Oui, madame, on n'avait dit que M. le conseiller était très-jaloux de l'influence que vous exerçiez sur ses clients, qui s'adressaient toujours à vous plutôt qu'à lui. On vous sait si bonne... d'un jugement si droit... Et pourtant votre mari devrait vous béniir chaque jour ; car l'Écriture dit que « le mari qui a une bonne femme est heureux, » et que « le nombre de ses années se multipliera au double. »

Ceci fut prononcé avec une telle expression de virgine innocence, avec un accent si doux et si religieux, que Martha stupéfaite, après avoir longtemps regardé cette physionomie enchanteresse, se dit : — Mais c'est un véritable agneau au pascal... pauvre innocent !... toujours les textes saints à sa pensée... Comme il m'intéresse ! Et elle reprit tout haut :

— Mais, dites-moi, comment, si jeune, vos parents vous laissent-ils voyager seul ? Comment concilient-ils les soins d'un procès si important à votre inexpérience ?

— Hélas ! madame, je suis orphelin, je suis pauvre... je n'ai pas d'appui, je n'ai pour ami et pour guide que mon vieux précepteur.

— Mais comment se fait-il qu'intéressant comme vous l'êtes vous ayez une réputation telle que la vôtre ?

— Moi, madame ? demanda Létorière avec une simplicité angélique. Et quelle réputation, mon Dieu ?

La conseillère était stupéfaite ; elle croyait bien à l'exagération de certaines renommées, mais qu'un adolescent d'une candeur si rare, d'une éducation si sainte, pût passer pour un séducteur effréné, c'est ce qu'elle ne pouvait comprendre.

— Vous n'avez pas de parent de votre nom à la cour de France ? dit-elle d'un air inquiet au marquis.

— Non, madame.

— Ce sont les princes allemands qui auront évidemment répandu ces bruits fâcheux sur leur adversaire, pensa Martha. Mais, dites-moi, quelles démarches avez-vous faites jusqu'à présent ?

— Hélas ! de bien inutiles, madame. Je suis allé d'abord chez M. le baron de Henferester.

— Juste ciel ! pauvre enfant, vous vous êtes aventuré dans l'antre de cet affreux Polyphème ?

— Oui, madame. Oh ! il m'a bien fort effrayé... et puis...

— Allez... allez, dites-moi tout, et, pour vous mettre à l'aise, apprenez que mon mari et moi nous détestons cordialement le baron.

— Je ne le savais pas, madame... C'est pour cela que je craignais de vous dire...

— Non, non, dites tout.

— Eh bien, madame, je suis allé au château de Henferester. M. le baron d'abord commencé par se moquer de moi, parce que je venais en voiture au lieu de venir à cheval.

— Le vilain centaure ! il se figure que tout le monde est comme lui, de fer et d'acier, dit Martha avec mépris.

— Lorsque j'ai commencé à lui parler de mon procès, il m'a dit de sa grosse voix : « D'abord à table... nous causerons mieux le verre à la main. »

— L'ivrogne ! je le reconnais bien là.

— N'osant pas contrarier M. le baron, je me suis mis à table ; mais, au risque de lui déplaire, par exemple, comme il n'avait pas dit le *Benedicite*, je lui ai demandé la permission de le dire.

— Pauvre petit martyr ! A merveille, mon enfant... Et ce brutal vous a laissé dire, j'espère ?

— Oui, madame ; mais ensuite il a beaucoup ri, ce qui m'a bien scandalisé...

— Je le crois... Malheureuse brebis, où vous étiez-vous égarée, mon Dieu !

— Comme je mangeais très-pén, M. le baron m'a dit : — Vous avez donc diné ? — Non, monsieur, mais l'Écriture dit : « Ne vous empressiez point étant au festin. »

— Bien répondu à ce glouton ; mon enfant, vous auriez pu ajouter, en manière de prédiction, que « l'insomnie, la colique et les tranchées

seront le partage de l'homme intempérant (1). » Car c'est, en vérité, tout ce que je lui souhaite, à ce vilain brutal ! ajouta la conseillère.

— Alors, madame, il m'a donné un grand verre tout rempli de vin pur en me disant de trinquer avec lui. — Mais, monsieur, lui ai-je dit, je ne bois jamais de vin pur. Alors, madame, il s'est mis à rire aux éclats, et m'a répondu : — C'est égal... buvez toujours à votre maîtresse.

— Parler ainsi à un enfant de cet âge, quelle corruption abominable ! Et la conseillère leva les mains au ciel.

— Je n'ai pas compris ce que voulait me dire M. le baron ; j'ai tremplé mes lèvres dans ce grand verre et je l'ai remis sur la table tout interdit. Alors le baron m'a regardé de travers en me disant d'une grosse voix : — Vous ne buvez pas de vin, vous ne mangez pas, vous ne parlez pas. Peut-être serez-vous plus communicatif entre un *widerkom* de kirchenwaser et une pipe bien bourrée de tabac.

— Du kirchenwaser ! une pipe ! Oh ! le vieux poudour ! vouloir donner ses odeurs goûts de corps de garde à cet adolescent, qui ressemble plutôt à une fille qu'à un jeune homme !

— Mais, ai-je répondu à M. le baron, je ne bois jamais de liqueurs fortes, et je n'ai jamais fumé... Alors il s'est mis à jurer, mais à jurer, que j'en étais honteux pour lui, et il m'a dit : — Vous ne fumez pas, vous ne buvez pas ; je vois que nous ne nous entendrons guère, car moi je ne m'intéresse qu'aux gens qui me ressemblent !... Du moins chassez-vous ? — Oui, monsieur le baron. J'ai chassé les alouettes au miroir. — Alors, madame, il s'est mis à rire et à jurer encore plus fort qu'il n'avait fait jusque là, et m'a dit : — J'emme l'omme, excusez ma franchise, mais le chatain de Henferester aimerait mieux ne toucher à un verre, à une bride ou à une carabine de sa vie, que de s'intéresser à un chasseur d'alouettes... Je ne puis rien pour vous. Et voilà, madame, comme j'ai quitté M. le baron, et comme je suis revenu tout désespéré...

— Et le docteur Spheg, l'avez-vous vu ? dit Martha en râlissant.

— Oui, madame. Mais il m'a demandé avant tout si je connaissais la littérature profane... et un certain auteur qui n'est nommé l'Erse, qu'on dit illisible pour des jeunes gens de mon âge. Je lui ai dit que non ; alors il m'a dit que ma cause était mauvaise, que mes adversaires avaient des droits certains... Et j'ai vu qu'il n'y avait pas plus d'espoir de ce côté là que de l'autre.

La conseillère se sentait profondément émue.

— Ecoutez, mon enfant, dit-elle au marquis, vous m'intéressez plus que je ne le saurais dire... Je suis bien chagrine de voir les autres conseillers si contraires à vos intérêts ; mais je n'y puis rien de mon côté ; tout ce qui dépend de moi, c'est de tâcher de vous assurer la voix de mon mari...

— Ah ! madame, il serait vrai ! s'écria Létorière avec l'expression de la plus vive reconnaissance. Ah ! l'Écriture a bien raison de dire : « La femme forte est la joie de son mari ; elle lui fera passer en paix toutes les années de sa vie... » Oui, madame, car je bénirai votre mari, et il sera fier d'avoir, grâce à vous, fait triompher le bon droit.

— Toujours l'Écriture ! on dirait en vérité un petit pasteur, dit Martha avec abandon. Mais, reprit-elle, n'allez pas après cela concevoir de folles espérances, ne vous désespérez pas non plus ; le baron et le docteur peuvent revenir de leurs préventions... Et Martha ajouta en elle-même : — Qu'il m'en coûte de le tromper, mais il a bien peu de chance, mais je n'ai pas le courage de le désespérer.

— Ah ! madame ! s'écria Létorière en se jetant à ses genoux, je le sens, vous serez mon bon ange... C'est à vous que j'attribuerai tout le bonheur qui m'arrivera désormais... Mon Dieu ! madame, que vous êtes bonne et généreuse ! Oh ! laissez-moi la, à vos pieds, vous remercier encore.

La conseillère très-émue, très-attendrie, détourna la tête et dit doucement au marquis, en lui donnant sa main à baiser :

— Allons ! allons, enfant, relevez-vous, ne restez pas là...

Le marquis, toujours à genoux, prit résolument la main qui lui était offerte, la porta bravement à ses lèvres en fermant les yeux, et dit d'une voix reconnaissante et passionnée :

— Oh ! madame, comment jamais reconnaître tant de bontés !...

— Eh bien ! eh bien ! petit fou, dit Martha en dégageant doucement sa main et en donnant de l'autre un léger soufflet à Létorière, allez-vous me faire repentir de mes bontés ?...

Depuis que le marquis s'était jeté aux genoux de Martha, la figure réjouie du conseiller, toujours armé de son arquebuse, avait graduellement apparue à un œil-de-bœuf qui surmontait la porte du cabinet où il était enfermé.

Voilà sa femme si peu disposée à recourir au poignard pour repousser l'holopherne, le Tarquin, le Nabuchodonosor, le conseiller voulut joyeusement se venger de son incarceration, et tira son coup d'arquebuse en l'air, en disant : — Martha, n'avez-vous pas crié : « A moi, Flähsinlingen ! »

Puis, accoudé sur le support de la fenêtre, il se mit à rire aux éclats.

La conseillère, au récit de cette nouvelle facétie de son mari, prit le parti d'y se trouver mal.

Létorière se sauva en appelant au secours et laissa Martha entre les mains de ses femmes et de son mari, qui, voyant la lachryme issue de sa plaisanterie, descendit à la hâte pour se faire pardonner son impertinence.

(1) *Ecclesiast.*, ch. xxxi, v. 25.

CHAPITRE XVI.

Le jugement.

Le jour du jugement du procès de Létorière, les trois conseillers se rendirent au palais. Leur vote devait être secret et déposé dans une urne.

Avant la séance, Henferester, Flachsingen et SpheX échangeèrent quelques froides civilités, en s'examinant avec assez d'inquiétude; un moment le docteur pensa à intéresser Flachsingen en faveur de Létorière, mais il eut peur de compromettre la cause de son protégé au lieu de la servir. Chacun des conseillers éprouvant à peu près la même crainte, ils se cachèrent mutuellement le sens de leur vote, et causèrent de choses indifférentes à la cause.

— Ce brave jeune homme va sûrement perdre son procès; il sera victime de l'injuste partialité de mes confrères, mais au moins ma voix protestera en sa faveur.

Telles furent les réflexions que chaque juge fit à part soi.

Lorsque les pièces du procès eurent été exposées de nouveau par les commissaires-rapporteurs, après une longue séance employée à écouter, et non à discuter les faits, les trois conseillers se levèrent et déposèrent solennellement leurs votes dans l'urne.

Le châtelain de Henferester, qui ce jour-là présidait la cour, ordonna au greffier de dénouer le scrutin.

Chaque conseiller avait écrit sur un billet le nom de la partie qui lui semblait devoir gagner la cause.

Le greffier plongea la main dans l'urne, tira un bulletin et lut: « Le marquis de Létorière. »

— C'est mon vote! se dit chaque conseiller.

Au second bulletin, le greffier lut encore: « Le marquis de Létorière. »

Les conseillers commencèrent à se regarder avec inquiétude.

Au troisième bulletin, le greffier lut encore: « Le marquis de Létorière. »

La stupéfaction des trois magistrats fut complète.

Le greffier enregistra le jugement. Toutes les formalités judiciaires remplies, les conseillers rentrèrent dans leur salle de délibération.

Malgré leur joie de voir le marquis gagner sa cause à l'unanimité, ils étaient singulièrement étonnés de cette étrange coïncidence d'opinion; aussi se hâtèrent-ils d'en venir aux explications.

— Comment, diable! avez-vous voté pour le marquis? s'écria impétueusement le baron en s'adressant à Flachsingen et à SpheX d'un air ébahi.

— J'allais vous faire la même question, baron! reprit SpheX. Comment vous êtes-vous décidé à lui donner votre voix? Et vous aussi, Flachsingen?

— Mais, moi, c'est bien différent, dit le châtelain. Entre nous, nous pouvons parler franchement: vous m'avouerez qu'à égalité de droits on penche pour ses préférences, n'est-ce pas! Eh bien! c'est parce que mes clients et ceux du marquis chassent ensemble, comme on dit, que je lui ai donné ma voix. En un mot, c'est un homme dont le caractère, dont les manières, dont les habitudes me plaisent. Je lui avais promis mon vote en désespoir de cause, sachant bien que vous deviez tous deux lui être hostiles. Je suis ravi puisqu'il a gagné; mais que le diable m'étrangle si je comprends comment et pourquoi vous avez voté pour lui!

— Le caractère et les habitudes du marquis vous plaisent! dirent à la fois SpheX et Flachsingen au baron avec stupéfaction.

— Certes, jamais plus hardi chasseur n'a sonné de la trompe dans nos forêts, jamais plus gai compagnon, jamais plus franc buveur n'a vidé son widerkom rubis sur l'ongle, comme disent les Français!

Les deux conseillers partirent d'un commun éclat de rire aux yeux du châtelain.

— Un hardi chasseur!... un sonneur de trompe, lui!... pauvre jeune latiniste! pauvre lettré! dit SpheX en donnant cours à son hilarité et haussant les épaules de pitié.

— Un rude buveur!... un gai compagnon!... ce candide adolescent qui cite la Bible à tout propos!... ce jeune homme timide qui ne pouvait regarder ma femme sans rougir jusqu'aux oreilles! dit Flachsingen avec un rire non moins sardonique.

— Lui!... le marquis?... un lettré... un latiniste?... Le marquis citer la Bible et rougir devant une femme! répéta à son tour le châtelain avec des éclats de rire immodérés. Ah çà! mes maîtres, vous êtes fous, ou plutôt vous voyez toutes choses à travers vos lunettes.

— Vous êtes fou vous-même, avec vos cors de chasse et vos widerkoms! s'écria SpheX impatient. Que peut-il y avoir de commun, je vous prie, entre le marquis et ces grossiers amusements de gladiateurs et d'ivrognes? ajouta le docteur avec une expression de souverain mépris. Vous ne tomberiez pas dans cette erreur, mon cher baron, si vous

aviez entendu Létorière réciter et commenter les admirables vers du roi des poètes latins de l'antiquité!...

— Et moi! s'écria le baron courroucé, je crois à ce que mes yeux ont vu, et non aux rêves de votre imagination malade! Devant moi le marquis a tué un cerf du plus beau coup de conteau de chasse qu'un veneur ait jamais donné! Devant moi il a somé de la trompe mieux que le premier piqueur de la vénerie impériale! En deux jours il a bu devant moi plus de bière, plus de vin du Rhin et plus de kirschenwaser que vous n'en boirez dans toute votre vie, docteur SpheX! Devant moi il a monté mon vieil Elphin que bien des écuyers trouveraient difficile! Eh bien! encore une fois, je vous dis, à vous et à Flachsingen, que Létorière, ce rude et hardi cavalier, se sert trop bien de l'épéon, de la trompe et du verre pour perdre son temps à pâler sur de vieux bouquins ou à rougir devant une femme!... Encore une fois, vous êtes deux songe-creux...

A cette apostrophe du châtelain, les deux autres conseillers se récrièrent: bientôt la discussion devint si violente, que les trois juges, parlant à la fois et ne pouvant s'entendre, en vinrent aux personnalités.

Il fallut la présence d'un huissier du conseil pour mettre un terme à cet incompréhensible entretien.

L'huissier s'approcha de Flachsingen et lui parla bas à l'oreille.

— Messieurs, dit-il, c'est ma femme qui désirerait me parler; voulez-vous l'entendre? elle ne peut qu'éclairer la discussion, car elle a conversé pendant deux heures entières avec M. de Létorière... Écoutez-la et vous verrez que ce que j'avance est de la plus rigoureuse vérité.

— Qu'elle entre si elle veut, s'écria le châtelain. Mais, malgré tous les jupons de Germanie, je répète que j'ai vu Létorière tuer un cerf de sa main, et qu'il boit aussi bravement que moi.

— Et malgré tous les veneurs, tous les piqueurs et tous les buveurs d'Allemagne, s'écria le docteur SpheX, je soutiens que j'ai entendu Létorière me réciter des vers de Perse, et les commenter plus doctement que ne le ferait le plus savant professeur de nos universités! Or, vous ne me ferez jamais croire, baron, qu'un homme aussi lettré, qu'un homme d'un esprit aussi délicat, aille courir les forêts comme un braconnier et boire comme un pandour.

— Et moi, malgré tous les professeurs, tous les piqueurs, tous les buveurs de l'empire, je soutiens que j'ai vu Létorière trembler comme un enfant devant ma femme, qui a été obligée de le rassurer, et que je lui ai entendu citer la Bible aussi saintement qu'un pasteur! s'écria à son tour Flachsingen exaspéré. Il n'y a qu'à voir le marquis pour s'assurer qu'il n'y a rien dans son air, dans sa tournure qui sente le gladiateur.

La conseillère entra au milieu de ces assertions si diverses.

— Je ne doute pas, messieurs, dit Flachsingen, que ma femme ne vous mette d'accord; elle est demeurée jusqu'ici étrangère à notre discussion, et...

Mais Martha ne laissa pas achever son mari, et, s'adressant au baron et au docteur d'un air affable et complimenteur:

— Il n'est bruit, messieurs, dans le palais, que du gain du procès de M. de Létorière; permettez-moi de vous féliciter de cette unanimité de jugement si inespérée... Grâce à votre sage union, messieurs, on peut dire que la cause de l'innocence et de la religion est gagnée! Car, pour moi, M. de Létorière, ce pauvre enfant, représente à merveille l'innocence et la religion au moral et même au physique, si cela se peut dire, car il a l'air d'un ange.

— Eh bien! que vous disais-je, messieurs? s'écria Flachsingen.

— Et de quel diable d'ange et d'enfant parlez-vous là, si il vous plaît, madame? s'écria le baron.

La conseillère reprit d'un ton un peu aigre:

— Je parle, monsieur le baron, d'un pauvre enfant que vous connaissez aussi bien que moi, car vous avez voulu faire boire, faire fumer, faire chasser cette innocente créature lorsqu'elle a été vous visiter pour vous intéresser à son procès. Oh! je sais tout, monsieur le baron; mais, échappant à vos tentations, cet ange a courageusement résisté; il a bu de l'eau pure comme son âme, et n'a pas craint de vous rappeler à vos devoirs religieux que vous aviez oubliés...

— Mais, morbleu, madame! s'écria le châtelain, vous ne savez...

— Je sais tout, je sais tout, vous dis-je! reprit la conseillère avec volubilité; mais je vous pardonne, en voyant par votre vote que le seul ascendant de l'innocence a suffi pour faire tomber vos injustes préventions.

Le châtelain devint éramoisi et se dit à lui-même: — Si cela dure dix minutes de plus, j'aurai un coup de sang, j'en suis sûr...

— Mais, madame, dit le docteur SpheX, vous vous trompez étrangement... et...

— Et vous aussi, monsieur, reprit la conseillère, vous lui avez donné votre voix; gloire à vous! Vous avez bien fait; mais maintenant, dites-moi: comment avez-vous pu croire qu'un adolescent si religieusement élevé... si religieusement nourri des saintes Écritures... aurait souillé sa chaste mémoire de toute votre abominable littérature profane! Pourquoi lui avoir fait un crime de ne pas connaître les vers d'un certain... Perse... dit-on, le plus effronté des satiriques?

— Mais, par Hercule!... madame, c'est au contraire lui...

— Ah!... par Hercule!... quel affreux jurement païen! s'écria la conseillère en levant les mains au ciel. Je sais tout, vous dis-je... Mais je vous dirai comme j'ai dit au baron: Puisque vous êtes revenu de vos in-

justes préventions... puisque vous vous êtes joint à mon mari pour faire triompher notre virginal protégé... gloire à vous... honneur vous soit rendu!!

— Mon cher baron... je me sens les nerfs horriblement agacés par cette scène, dit le docteur en pâlisant et en prenant les mains du châtelain par un mouvement d'impatience convulsive, je ne suis pas bien...

— Et moi, mon pauvre docteur, je suffoque... j'ai des vertiges, ma tête se fend!... J'étouffe... j'ai besoin d'air!

La porte s'ouvrit, et l'huissier vint annoncer que M. le marquis de Létorière demandait à avoir l'honneur de saluer et de remercier MM. les conseillers.

— C'est Dieu... qui nous l'envoie! s'écria la conseillère, qu'il entre! qu'il entre, ce doux agneau pascal!...

— Vous allez voir cet agneau buveur d'eau pure! dit le baron avec un sourire sardonique.

— Vous allez voir cet ennemi de l'antiquité profane, dit le docteur sur le même ton... en se frottant joyeusement les mains.

— Vous allez voir ce Nemrod... dit Flachsingen.

— Vous allez voir la perle des jouvenceaux, dit Martha avec la plus profonde, avec la plus intime conviction.

CHAPITRE XVII.

Les adieux.

Létorière entra.

La surprise des quatre spectateurs fut au comble; ils restèrent pétrifiés et se regardèrent avec ébahissement.

Le marquis était vêtu avec la plus remarquable élégance: il portait un habit de velours bleu céleste, brodé d'un feuillage d'or et d'argent d'une délicatesse extrême; sa veste, de drap d'argent, était pailletée d'or, ainsi que son haut-de-chausse de même couleur que l'habit; des bas de soie blanc-rosé à coins d'or; des souliers à talons rouges; une épée à monture d'or, rehaussée d'ornements d'argent du plus beau travail; une aiguillette bleue, argent et or, un chapeau à plumes blanches, que le marquis tenait à la main, complétaient cet éblouissant costume.

Cette complète métamorphose eût déjà suffi pour renverser toutes les conjectures, ou plutôt pour confondre tous les souvenirs des conseillers et de Martha; mais ce qui excitait davantage encore leur étonnement, c'était l'impossibilité où ils étaient de retrouver dans la figure de Létorière aucune des expressions qui les avaient individuellement frappés.

Ainsi, dans ce charmant gentilhomme si magnifiquement vêtu, à l'air à la fois spirituel et malin... à la tournure d'une élégance et d'une grâce si parfaites, quoique un peu efféminée, le baron ne retrouvait plus son agreste chasseur si débraillé, si négligé... le docteur cherchait en vain son savant humaniste, à tournure de poète affamé, et dame Martha demandait tout aussi vainement, aux yeux noirs et brillants du marquis, le regard timide et voilé de l'adolescent citateur de la Bible.

Létorière sentit la nécessité de mettre un terme à l'étonnement de ses juges, il les salua profondément et leur dit:

— Me sera-t-il permis, messieurs, de vous témoigner ici toute ma profonde gratitude, et d'en réitérer l'assurance à chacun de vous en particulier?

Les trois Allemands se regardèrent stupefaits, et attendirent en silence la fin de cette scène étrange.

Létorière s'avança près de madame de Flachsingen, lui prit la main avec un mouvement de la plus aimable galanterie, la porta à ses lèvres, et lui dit d'une voix douce et grave: — Je savais d'avance, madame, que pour mériter votre intérêt, que pour être à la hauteur de votre noble caractère, il fallait avoir comme vous une âme pure et religieuse... en me montrant à vous sous ces dehors, je n'ai pas menti. J'ai un moment emprunté votre langage, madame, et croyez qu'il est trop noble et trop beau pour que je l'oublie jamais... Et il la salua respectueusement.

— Quant à vous, monsieur le baron, pour vous prouver que je suis toujours digne de faire partie de la confrérie des joyeux vengeurs, je n'ai d'autre moyen que de vous supplier de venir l'année prochaine faire la Saint-Ilubeit à mon château d'Obbreuse... Si vous daignez accompagner monsieur le baron, dit le marquis au docteur Sphex, nous continuerons nos commentaires sur notre poète favori. Enfin, messieurs, autrefois c'était seulement par goût que j'aimais la chasse, la lecture des poètes anciens et de l'Écriture... maintenant, ce sera par reconnaissance et par souvenir de votre précieuse intérêt...

Le disant, Létorière salua profondément les trois conseillers, qui restèrent sans parole, et sortit.

Adieux de ce gain qui assurait son mariage avec mademoiselle de Soissons, Létorière rentra chez lui, lorsqu'il reçut ce billet que la princesse lui avait écrit par un courrier:

« Le roi se meurt... ma liberté, notre avenir sont menacés... Venez! venez... »

Tombant du plus rayonnant espoir dans une effrayante angoisse, le marquis partit à l'instant pour Paris.

CHAPITRE XVIII.

Le retour.

Le jour même de son retour à Paris, M. de Létorière, au moment où il se débattait pour se rendre à Versailles en toute hâte auprès du roi, reçut la visite de M. le baron d'Ugeon, parent de madame de Soubise. Accompagné de deux seconds, il vint demander au marquis satisfaction de la conduite blessante que ce dernier, avant son départ pour l'Allemagne, avait tenue envers la maréchale, à l'hôtel de Soubise.

Tres-étonné de cette récrimination, que rien ne motivait, M. de Létorière, sans refuser ce duel, déclara qu'arrivant de Vienne à franc étrier pour voir une dernière fois le roi son maître, qu'on disait mourant, il ne consentait à se battre qu'après avoir rempli ce devoir sacré.

La bravoure du marquis était trop connue pour que sa proposition ne fût pas acceptée. Il fut convenu que, lorsque M. de Létorière serait prêt à accepter la rencontre, ses seconds en prévendraient M. le baron d'Ugeon.

Après avoir prié Dominique de se rendre à l'abbaye de Montmartre, et de remettre une lettre de sa part à la princesse Julie, le marquis partit pour Versailles.

Louis XV se mourait d'une petite vérole pourprée.

Cette terrible maladie, si rapidement contagieuse, et qui laissait des traces si effroyables, avait causé une grande épouvante parmi les courtisans. Létorière trouva les petits appartements, occupés par le roi mourant, presque déserts. Cette panique était d'autant plus grande, qu'on ne connaissait pas alors la vaccine. À peine les gens de service étaient-ils restés à leur poste. Louis XV avait formellement défendu de laisser entrer chez lui M. le dauphin et les autres princes et princesses, dans la crainte d'exposer la famille royale à cette funeste contagion.

M. le vicomte de T..., un des gentilshommes ordinaires de la chambre, alors en service, était dans la pièce qui précédait l'appartement du roi lorsque Létorière arriva, pâle et douloureusement ému.

Le marquis, oubliant dans ce moment affreux les usages de la cour, allait soulever la portière du cabinet qui menait chez Louis XV, lorsque le vicomte s'approcha vivement et lui dit à voix basse, en lui mettant la main sur le bras:

— Arrêtez, monsieur; vous n'avez pas les entrées de la chambre de Sa Majesté.

— On dit, monsieur, le roi presque délaissé par ses serviteurs; ils redoutent la contagion... S'il est vrai que la mort règne dans cette chambre, on peut braver l'étiquette pour y entrer, dit Létorière avec amertume, et il fit un mouvement pour passer outre.

— Encore une fois, vous ne pouvez vous présenter chez Sa Majesté, monsieur... reprit le vicomte de T... Je ne sais d'ailleurs si elle consentirait à vous recevoir.

— Allez donc le lui demander, monsieur; le roi ne refusera pas les services de celui qu'il a toujours comblé de ses bontés.

La proposition d'entrer dans la chambre de Louis XV parut fort effrayer M. de T..., qui répondit fièrement au marquis, et toujours à voix basse:

— Je n'ai d'ordres à recevoir que de monsieur le premier gentilhomme en service, monsieur.

À ce moment une voix assez faible et bien connue des deux interlocuteurs demanda:

— Qui est là? Qui parle ainsi à voix basse?

— C'est le roi!... Il vous a entendu, monsieur. Vous répondrez des suites de ceci, dit M. de T...; et il reprit tout haut: Que Votre Majesté daigne m'excuser si je lui réponde sans entrer; mais j'exécute ses ordres formels. La personne qui est là, sire, est...

— C'est Létorière qui supplie le roi de lui permettre de s'approcher, dit le marquis à demi-voix en interrompant M. de T...

— Vraiment... c'est vous, mon enfant! vous êtes donc de retour? s'écria Louis XV avec une grande expression de contentement. Puis, réfléchissant qu'il pouvait exposer le marquis au danger de la contagion en lui permettant l'accès de sa chambre, le prince ajouta:

— Non... non... l'air de cet appartement est mortel... N'entrez pas, je vous le défends...

— Pour la première fois de ma vie, j'oserai méconnaître un ordre du roi... Mais j'ai un devoir à accomplir et je l'accomplirai, s'écria Létorière, qui, soulevant la portière, s'avança vers le lit du monarque.

— Sortez... sortez à l'instant même! malheureux enfant! s'écria le prince en se levant sur son séant et en étendant sa main vers la porte d'un air impérieux.

Mais Létorière se précipita sur la main de Louis XV; malgré ses ef-

forts, il la baisa respectueusement à plusieurs reprises, et s'agenouilla près du lit, en disant :

— Que le roi me pardonne mon audace... mais maintenant il n'y a plus de motif pour qu'il repousse mes soins...

— Sortez... laissez-moi !... reprit Louis XV.

— Il y a quatre ans, j'étais plus heureux... le roi daignait me laisser baiser sa main royale dans le jardin de Versailles, dit le marquis avec un accent de vénération filiale.

— Mais il y a quatre ans... ma main ne pouvait pas vous communiquer une épouvantable maladie... la mort peut-être ! s'écria Louis XV douloureusement ému.

La courageuse insistance de Létorière touchait d'autant plus cet excellent prince, qu'à l'exception de quelques valets intérieurs, il avait été abandonné par presque tous les courtisans.

Les grands officiers de sa couronne, que leur devoir aurait dû retenir auprès de sa personne, n'avaient obéi que trop fidèlement à ses ordres, qui leur déendaient de rester près de lui.

Les beaux traits du roi, défigurés par la violence de la maladie, révélaient déjà les approches d'une mort prochaine. A ce moment suprême, les funestes dissentiments, les sombres agitations politiques qui avaient obscurci la fin de son règne, lui causaient de nouvelles préoccupations. Le noble dévouement de Létorière vint un moment faire diversion aux pensées accablantes qui rendaient si pénibles les derniers moments du roi.

— Vous êtes un insensé... vous mériteriez toute ma colère pour oser me désobéir et vous exposer ainsi... s'écria Louis XV d'un accent plus chagrin que sévère, en attachant un regard attendri sur Létorière qui, toujours agenouillé près du lit, gardait un profond silence.

— Que le roi ait pitié de moi !... mais cette occasion est peut-être la seule où je puisse lui témoigner ma reconnaissance.

— Mais encore une fois cette maladie est contagieuse... Vous ne voyez donc pas qu'on m'abandonne... que je suis seul... que je veux être seul ! se hâta d'ajouter le prince avec amertume, comme s'il eût voulu déguiser sa première pensée — le dévouement du marquis faisant paraître plus hideuse encore aux yeux du roi l'ingratitude de ses courtisans.

— Brave et noble cœur ! ajouta Louis XV en contemplant le marquis avec attendrissement. Tu n'as pas peur, toi... tu es fidèle...

— Que le roi récompense donc ma fidélité en m'accordant ce qu'il m'accorde à personne... le droit de le servir, de rester près de lui !... dit Létorière en joignant ses mains d'un air suppliant.

— Il le faut bien... maintenant, dit Louis XV. Puis il reprit presque avec désespoir : Mais tu es jeune ! mais tu es beau ! mais tu es aimé ! et tout cela, tu le risques pour venir près de moi ! Tout cela, tu me le sacrifies peut-être, pauvre jeune homme !... quand tant d'autres... Et, après un moment de silence, Louis ajouta : Il doit y avoir foule chez le dauphin pour saluer le roi Louis XVI.

— Sire, que dites-vous !

— C'est le sort des rois qui s'en vont, mon enfant... Ah ! si je n'avais que l'oubli, que la mort à redouter !... Mais la France... la France... où va-t-elle ? et mon petit-fils, quel sera son avenir ?...

— Sire, la France vous a nommé le *Bien-Aimé* ; longtemps encore vous justifierez ce nom, et monseigneur le dauphin le méritera un jour...

— Je ne m'abuse pas... je suis faible, j'approche de ma fin... ajouta Louis XV en secouant tristement la tête ; et puis je crois que certaines morts ont significatives : le maréchal d'Armanières, le marquis de Chauvelin sont morts subitement devant moi... dans mon cabinet... c'est un avertissement du ciel...

— Ne pensez pas cela, sire. Cette maladie est dangereuse, mais les soins...

— Les soins seront impuissants, je le sens ; aussi est-il affreux pour moi de penser que j'ai peut-être inutilement compromis votre existence... mais maintenant il est trop tard. Votre imprudence... non, non... votre généreux dévouement a rendu tout regret stérile... Mais dites-moi, j'ai appris avec joie le gain de votre procès. Maintenant, rien ne peut plus s'opposer à votre union avec la princesse Julie... Oh ! il m'a fallu rompre bien des lances pour vous contre la maréchale et contre la maison de Savoie, ajouta Louis XV en souriant doucement avec une adorable expression de bonté. Il m'a fallu user de toute mon autorité pour empêcher qu'on ne retirât mademoiselle de Soissons de l'abbaye de Montmartre.

— Ah ! sire, que de bontés ! vous daignez penser...

— C'est le moment où jamais : demain peut-être il serait trop tard...

Toute ma crainte est qu'après moi la princesse Julie ne trouve pas d'appui chez mon petit-fils... Mais si Dieu me donne quelques jours, j'y arriverai ; il me sera doux de vous laisser aussi heureux que vous le méritez, mon cher enfant...

La maladie du roi fit de rapides et d'effrayants progrès. Létorière ne le quitta pas d'une minute. Il est inutile de dire de quels soins tendre, respectueux et touchants il entourait le roi mourant. La vue du marquis semblait calmer les douleurs de Louis XV. Plusieurs fois il lui tendit la main en silence avec une douce expression de gratitude. Bientôt tout espoir de sauver le prince s'évanouit, et Létorière assista, l'œil fixe et morne, à l'agonie, à la fin du souverain qui avait eu pour lui les bontés d'un père...

CHAPITRE XIX.

Le duel.

Après la mort de Louis XV, le marquis de Létorière quitta Versailles en toute hâte pour se rendre à Paris, et de là à l'abbaye de Montmartre, pour y voir la princesse Julie. Se sentant pendant la route tour à tour brûlant et glacé, il attribua ce malaise douloureux aux émotions cruelles qui venaient de l'agiter. A peine arrivé, il interrogea Dominique sur la princesse. Louis XV mourant n'avait que trop bien prévu l'avenir. Un exempt de la prévôté de France était établi à l'abbaye, par ordre du roi Louis XVI, pour empêcher mademoiselle de Soissons de sortir et de recevoir les personnes qui ne seraient pas munies d'une autorisation de madame de Soubise. Dominique n'avait donc pu ni voir la princesse, ni lui faire remettre les lettres du marquis.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Létorière. Sans doute il comptait sur la fermeté et sur le caractère de mademoiselle de Soissons ; mais il savait aussi la toute-puissance de la maison de Savoie, et l'influence de madame de Soubise à la nouvelle cour. Il était plongé dans l'amertume de ces réflexions, lorsque les seconds de M. le baron d'Ugeon vinrent lui demander quelle heure il lui convenait d'assigner pour la rencontre promise. Il parut cruel au marquis de courir les chances d'un duel avant d'avoir revu la princesse Julie ; mais il avait déjà sollicité un délai, il ne pouvait en exiger un second. Il se résolut donc de se trouver le lendemain, à trois heures de l'après-midi, avec ses témoins, derrière les murs de la ferme des Mathurins, endroit alors fort isolé.

Le marquis avait trente-six heures à lui ; pendant cet intervalle, il espérait trouver le moyen de s'introduire près de mademoiselle de Soissons, ou de lui faire au moins parvenir une lettre.

Dame Landry fut dépêchée à l'abbaye de Montmartre, déguisée en marchande d'olporteuze ; elle avait un assortiment complet de linons, de batiste, de crêpes, de rubans et de dentelles. Pour se faire bien venir de la tourière, elle lui donna une belle guimpe. La sœur, enchantée, lui promit de la laisser entrer dans les cours à l'heure de la promenade de ces dames, qui ne manqueraient pas de lui faire de nombreux emplettes. Madeleine s'informa des personnes de distinction qui habitaient l'abbaye. La tourière nomma la princesse Julie.

— Madame Marthe, nourrice de mademoiselle de Soissons, n'est-elle pas avec elle ? demanda la femme du tailleur.

— Sans doute, reprit la sœur, et dans un instant vous la verrez, car elle descend presque toujours à cette heure, pour le service de sa maîtresse.

— C'est qu'on m'a recommandée à madame Marthe, dit Madeleine, et je suis sûre que, par sa protection, je pourrai vendre bien des choses à la princesse ; j'ai surtout là... une pièce de dentelle qui ne déparerait pas la robe d'une reine, et la tailleuse, entr'ouvrant une toilette, montra un magnifique échantillon à la tourière.

— Jésus, mon Dieu ! que c'est beau ! Monseigneur l'archevêque n'en a pas de plus belle à son rochet, lorsqu'il vient officier ici.

— Et il se pourrait bien, dit Madeleine, que la princesse achetât cette merveille pour en faire cadeau à monseigneur ; c'est du moins ce que m'a dit la personne qui m'a recommandée à dame Marthe.

— La voici justement, dit la tourière.

Marthe entra l'air triste et morne.

— Voilà une marchande qui vous est recommandée, madame Marthe, dit la tourière. Elle a les plus belles dentelles qui se puissent voir.

— Je n'ai besoin de rien, dit Marthe d'un air chagrin.

— Mais, madame... reprit Madeleine en hésitant et en tâchant de faire un signe d'intelligence à la nourrice, on m'avait dit que madame la princesse... désirerait faire emplette de dentelles, et...

— On vous a trompée, on plutôt vous voulez me tromper, ma mie, reprit agréement dame Marthe. Vous m'avez tout l'air de ces marchands ambulantes qui se gardent bien de revenir voir si on est content des objets qu'elles ont vendus.

— Vous ne me confondriez pas avec ces misérables, madame, dit Madeleine en redoublant ses signes d'intelligence, si vous saviez quelle est la personne qui m'a recommandée à vous.

— Et qui cela ?

— M. le marquis de Létorière...

A ce nom, dame Marthe échangea un regard rapide et profond avec Madeleine. Les deux femmes s'étaient comprises. La tourière ignorait le nom et même l'existence du marquis.

Néanmoins la nourrice, ne voulant pas éveiller les soupçons en se rendant sitôt à ce nom, reprit d'un ton bourru :

— Cherchez d'autres dupes, ma mie, je ne connais pas ce marquis-là.

— C'est pourtant le neveu de M. l'abbé du Vighan, reprit Madeleine.

— Le neveu de M. l'abbé du Vighan !... c'est bien différent, s'écria la

nourrice; que ne disiez-vous cela plus tôt? Le neveu de M. l'abbé du Vlgban ne peut recommander que d'honnêtes personnes. Et qu'avez-vous à vendre?

— Cette pièce de dentelle. Et Madeleine jeta un coup d'œil expressif à Marthe. Elle est bien n'écrit et belle d'un bout à l'autre; la princesse peut la dérouler, elle n'y trouvera pas un défaut.

— Je vais la lui montrer... et n'avez-vous que cela?

— Je n'ai que cela de digne de votre maîtresse.

— Attendez-moi, je reviens, dit Marthe.

Au fond de ce paquet de dentelle était une lettre du marquis, il demandait à Julie le moyen de pénétrer jusqu'à elle. Mademoiselle de Soissons lui répondit qu'elle se considérait comme sa femme devant Dieu, qu'elle était résolue à fuir l'abbaye, si elle en trouvait la possibilité, malgré la surveillance dont on l'entourait. Elle pouvait à toute heure aller prier dans la chapelle. Cette chapelle était séparée du jardin du cloître par un long passage souterrain. Une partie des murailles donnait sur la campagne; en les escaladant à un endroit que mademoiselle de Soissons désignait, on trouvait dans le jardin, à côté d'une fontaine, la porte du passage souterrain. Cette porte forcée, on arrivait jusqu'à la chapelle. Mademoiselle de Soissons prévenait Létorière que chaque nuit, à une heure, elle l'y attendrait pour lui jurer, au pied des autels, de n'être qu'à lui, et pour aviser aux moyens de fuir en Angleterre et d'échapper aux persécutions de sa famille.

La princesse Julie mit cette lettre écrite à la hâte dans le rouleau de dentelle, et Marthe le rapporta à Madeleine en lui disant que la princesse n'avait pas trouvé la garniture assez magnifique.

Instruit des résolutions de mademoiselle de Soissons, le marquis envoya Jérôme Sicard étudier les localités. Les murs du cloître étaient très-élevés, mais entourés de fondrières déertées. On pouvait les escalader avec sécurité. Malheureusement les préparatifs indispensables à cette entreprise ne permirent pas au marquis de la tenter avant la nuit du lendemain.

Pour la première fois il craignit la mort en pensant que son duel devait précéder son entrevue avec mademoiselle de Soissons.

Létorière passa une nuit péniblement agitée. Son sommeil fut troublé par des visions étranges. A son réveil, il se sentit faible, abattu. Pour la première fois, il pensa qu'il était peut-être victime de la contagion et de son dévouement à Louis XV. Son médecin reconnut en effet des symptômes alarmants de petite vérole pourée; mais la maladie ne devait atteindre son entier développement que le lendemain. Par un point d'honneur mal entendu, et contrairement aux avis de ses deux témoins, le marquis s'opiniâtra à vouloir se battre le jour même et malgré sa faiblesse, contre M. le baron d'Ugeon.

A trois heures un quart la rencontre eut lieu; les amis du marquis, ayant sa rougeur fêlée et son abattement, crurent de leur devoir d'en appeler à la loyauté de M. d'Ugeon, et de lui demander de remettre le duel, sans toutefois avoir prévenu Létorière de leur démarche. Mais un mot dur et blessant de M. d'Ugeon sur ce nouveau délai ayant rendu toute conciliation impossible, le combat commença. Létorière était en escrime d'une force supérieure, sa bravoure était éprouvée, mais les rapides approches de la contagion l'affaiblissaient déjà si extrêmement, qu'il perdit tous ses avantages, et reçut un coup d'épée en pleine poitrine. Ses seconds le transporterent chez lui, et l'abandonnèrent aux soins du pauvre Dominique.

CHAPITRE XX.

L'abbaye.

Onze heures venaient de sonner à l'horloge du cloître de l'abbaye de Montmartre. La nuit était orageuse; le ciel gris et voilé malgré la clarté de la lune qui paraissait à de longs intervalles sous des nuages noirs déchirés par le vent. Pour se rendre à la chapelle, mademoiselle de Soissons devait traverser, en sortant de son appartement, une galerie ouverte dont les arceaux donnaient sur une des cours intérieures de l'abbaye.

Au milieu de cette cour s'élevait le tombeau de madame la comtesse d'Egmont, cette si charmante et si malheureuse fille de M. le maréchal de Richelieu. La princesse Julie avait reçu, par l'entremise de sa nourrice et de dame Landry, un mot de Létorière. Il lui annonçait qu'il ferait tout au monde pour s'introduire dans l'abbaye cette nuit même. Il était onze heures; mademoiselle de Soissons, oppressée par d'implicables pressentiments, se mit à prier sur les marches de la tombe de madame d'Egmont. D'un moment à l'autre le marquis pouvait arriver par le passage souterrain de la chapelle. Le silence était profond et seulement interrompu par les gémissements du vent qui s'engouffrait sous les arceaux. Malgré sa résolution, malgré le noble et religieux dessein qui dictait sa conduite, malgré la pureté de son âme, la princesse Julie s'épouvantait presque d'avoir donné un rendez-vous à Létorière dans la chapelle de

l'abbaye. Elle y voyait un sacrilège. Peu à peu ses terreurs cessèrent pour faire place à une anxiété, à une inquiétude dévorante.

Une lampe brûlait dans la chapelle et ne jetait qu'une lueur douteuse au milieu des ténérures. Mademoiselle de Soissons, agenouillée près de la porte qui communiquait au souterrain du cloître, écoutait avidement de ce côté. Enfin des pas se firent entendre, la serrure fut brisée, et Létorière parut devant la princesse, qui ne put retenir un cri de surprise et d'amour.

— Enfin c'est vous, je vous revois, mon ami!... s'écria-t-elle avec une joie délirante; et elle ajouta aussitôt: Mais venez dans la galerie, sortons de ce saint lieu.

Lorsque la clarté de la lune permit à la princesse de voir le marquis, mademoiselle de Soissons fut frappée de la pâleur de ses traits. Il était enveloppé d'un manteau brun, et marchait avec peine. Malgré sa blessure reçue le jour même, malgré les progrès de la contagion, malgré les pleurs et les supplications de Dominique, le marquis, accompagné de Jérôme Sicard, était parvenu à escalader les murs de l'abbaye.

— Je vous revois enfin, Julie, dit-il avec un accent de tendresse inexprimable.

— Pour bientôt ne plus jamais nous séparer, mon ami! dit la princesse en tendant sa main au marquis.

— Ma main! non, non, juste ciel! s'écria Létorière en reculant effrayé. Et il s'enveloppa plus étroitement encore dans son manteau.

Mademoiselle de Soissons, au comble de l'étonnement, le regardait en silence.

— Julie, Julie, pardon si je m'éloigne ainsi de vous; mais, apprenant la maladie du roi, apprenant qu'il était abandonné de tous, je suis venu près de lui, je ne l'ai pas quitté d'un instant jusqu'à sa mort.

— Ah! je comprends, s'écria la princesse. Cette terrible maladie est contagieuse, et votre dévouement vous coûtera peut-être la vie, nous coûtera peut-être notre honneur.

— Non, non, rassurez-vous, Julie, tout espoir n'est pas perdu... Quoique souffrant, j'ai voulu vous voir pour vous ôter toute inquiétude, pour vous dire que mon procès était gagné, et que maintenant aucun obstacle ne s'opposait plus à notre honneur.

— Aucun... aucun autre que la mort, peut-être, s'écria la princesse avec désespoir. Mon Dieu, mon Dieu, dans quelle effroyable inquiétude je vais vivre!

— Baissez-vous... Madeleine Landry tâchera de venir donner chaque jour de mes nouvelles à Marthe. Vous le voyez... je ne suis pas gravement malade, puisque j'ai pu venir... dit le marquis d'une voix faible.

— Je ne pourrai jamais vivre dans une si mortelle inquiétude, reprit la princesse, je fuirai avec vous... cette nuit même.

— Julie... c'est impossible... rien n'est préparé pour cela. Au nom du ciel, attendez... ne compromettez pas notre avenir par une démarche précipitée.

— Mais je vois bien, moi, que vous êtes horriblement souffrant, je ne vous laisserai pas seul dans un tel état... c'est impossible. L'énergie, le courage, ne me manquent pas: où vous avez passé, je passerai. Une fois sortie d'ici, j'irai me mettre sous la protection du bailli de Solar, on n'osera pas m'arracher ouvertement de l'asile que j'aurai choisi chez l'ambassadeur de Sardaigne. Mais au moins là... chaque jour... chaque heure... je saurai de vos nouvelles.

— Encore une fois, Julie, cela est impossible, dit Létorière en se soutenant à peine et en s'appuyant sur un des supports de la tombe de madame d'Egmont.

— Et vous croyez, reprit mademoiselle de Soissons avec exaltation, vous croyez que pendant cinq ans je vous aurai suivi pas à pas avec toute la sollicitude d'une mère... que j'aurai bravement lutté contre le vœu de ma famille pour aujourd'hui vous abandonner souffrant, presque mourant, sans je ne sais quel prétexte de convenances. Non, non, cet amour est trop pur et trop saint pour craindre de se montrer le front haut.

— Julie... pardonnez-moi, murmura Létorière en tombant sur une des marches de la tombe; je ne vous ai pas tout dit.

— Mon Dieu, mon Dieu, il se trouve mal.

— Silence, Julie! Une dernière prière... que je sente vos lèvres sur mon front.

— Mais il va mourir!!! mais il meurt! Charles!... mon Charles! s'écria la princesse désespérée en s'agenouillant auprès du marquis, toujours si étroitement enveloppé dans son manteau que ce fut en vain que mademoiselle de Soissons chercha sa main.

— Je ne vous ai pas dit que le baron d'Ugeon m'avait appelé en duel, continua Létorière d'une voix de plus en plus affaiblie.

— Un parent de la maréchale!... ils l'ont assassiné... traitreusement assassiné!

— Non... je me suis battu... ce matin... avec lui... il s'est totalement conduit... et j'ai reçu... dans la poitrine... une blessure... Julie, ajouta le marquis d'une voix éteinte, j'ai voulu vous revoir... Adieu... Cette lueur... vous savez... vous la reprendrez... Votre regard m'aura suivi partout... jusqu'à la mort... Mon Dieu, pardonnez-moi!... je me croyais assez fort pour ne mourir que demain... Julie... encore... Adieu...

Et Létorière mourut en prononçant ce dernier mot.

On lit ces lignes dans les Souvenirs de madame la marquise de Créquy : « La princesse Julie, pauvre malheureuse enfant, n'a jamais revu son bel ami, M. de Létorière... Ses plaies étaient ouvertes, et tout le sang qui lui restait s'écoula pendant la fin de la nuit... Il expira sans nul secours, et le lendemain matin il fut trouvé mort sur les dalles du cloître.

« C'était peut-être sur la pierre qui couvre la tombe de ma pauvre amie, madame d'Egmont. Ayant été élevée à l'abbaye de Montmartre,

elle avait sollicité comme un bienfait d'être inhumée auprès de madame de Vibraye, son amie d'enfance et dignitaire de cette maison.

« On étouffa cette horrible affaire. — Ce cadavre était magnifique ; on l'enveloppa dans un suaire, on le fit rapporter dans son lit, et l'on dit que M. de Létorière était mort de la petite vérole. »

Quelques années après, la princesse Julie épousa un prince de Saxe-Cobourg.

FIN DU MARQUIS DE LÉTORIÈRE.



Le dernier baiser. — PAGE 31



Dessins par J.-A. Beauclé.

Gravures par A. Lavielle.

I

Le festin.

Sur la côte de Coromandel, non loin de Madras, dans les terres autrefois désertes, on trouve un paysage si beau, que les voyageurs n'en ont jamais parlé, car les phrases leur manquent, et ils aiment mieux laisser dans l'Inde une omission qu'une injustice.

M. Sonnerat est le seul qui ait hasardé cette exclamation :

« Que la nature indienne est belle dans la solitude de Timnevely (1) ! »

Puis il a fait la statistique des factoreries de Madras.

J'ai sur mes devanciers un avantage considérable pour peindre ce paysage : je ne l'ai pas vu.

Si je l'avais vu, je ne le peindrais pas.

Voici donc mon tableau, dont je garantis la ressemblance : il y a un lac, bleu comme une immense cuve d'indigoterie, qui perce une infinité de petits golfes dans une longueur de six lieues ; sur trois côtés, l'horizon de ce lac est fermé par une haute montagne, et par des collines vertes en formes capricieuses, ressem-



Les tigres.

blant assez à une succession de dos gigantesques de diomadaïres.

Du côté de la plaine, le rivage est comme un vaste jardin de tulpiers jaunes, jalonnés par intervalles de hauts palmiers, les uns groupés étroitement comme les membres d'une famille bien unie, les autres isolés, comme des égoïstes ou des misanthropes qui fuient la société.

Pe même que le lac a creusé des baies dans la terre, ainsi la terre, par imitation, a jeté dans le lac de petits promontoires aigus comme des aiguilles de clochers qui flotteraient sur l'eau ; ces terrains ambitieux sont couverts de touffes profondes de verdure ardente, où se mêlent les ébeniers, les mancléas, les caquiers, les érables, que la nature a prodigués pour favoriser les tigres qui veulent venir boire au lac, la nuit, sans être vus des pâles humains.

Maintenant, si vous prenez la peine de regarder au pied de la montagne, vous trouverez un *chattram* délicieux (1).

Ses quatre colonnades d'ébène rappellent un peu l'ordre Postum, adora à Londres. Sa toiture fort élevée laisse un vaste passage à la circulation de l'air ; son escalier de bois de santal a vingt-

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec la province ainsi nommée, et qui est située au cap de Coromandel.

(1) Du sanscrit *thatour*, quatre.

deux marches, et la dernière se baigne dans le lac, à côté d'un tronçon de jeunes et candides éléphants qui boivent l'eau et le soleil.

Dans la position où vous êtes, le *chattram* vous cache une ravissante maison de campagne, comme Adam la rêvait dans le paradis terrestre, après sa faute, quand la terre maudite se hérissa de charbons.

Cette demeure voluptueuse appartenait, en 18... au plus riche négociant de Madras. Son nom était Mounoussamy; il naquit Indien et idolâtre, et il n'avait pas trop changé de religion, en se faisant méthodiste, pour épouser la plus belle Hollandaise de Batavia, laquelle avait reçu, comme don d'amitié, du riche Palmer, une dot d'un million de piâstres.

Palmer aurait fait l'annonce au Pérou.

Héva était le nom de la belle Hollandaise, épouse de Mounoussamy. A la date nébuleuse que j'ai citée plus haut, elle avait vingt quatre ans.

Si vous n'avez jamais été dans l'Inde, vous ne pouvez vous faire une idée de la fascination qu'exerce une jeune femme du beau sang européen dans ces climats qui brûlent le corps et l'âme.

Malheur à l'étranger qui venait s'asseoir un instant sous le péristyle de la maison d'Héva, pour admirer le lac de Tinnevely! un des nombreux domestiques de l'Indien avait ordre de l'inviter à dîner, et ce repas, accepté avec tant de joie, empoisonnait moralement le pauvre voyageur: il voyait Héva, et il oubliait son pays, sa famille, et même sa femme et ses enfants, s'il en avait.

Le mari d'Héva était à cet âge heureux où les passions doivent laisser l'homme en repos; d'ailleurs on disait qu'il ne connaissait pas la jalousie, vice des pays froids, ignoré sur la côte de Coromandel; aussi, dans sa richesse, sa solitude et ses ennuis, il ne demandait pas mieux que d'avoir toujours nombreuse compagnie à sa maison; mais cette société de voyageurs, de savants, d'artistes, de parasites des quatre parties du monde, était toute composée de jeunes gens épris de sa femme, et se surveillant si bien les uns les autres, que le mari pouvait fermer les yeux et compter, en pleine confiance, sur la perpétuité de son honneur conjugal.

Si Pénélope n'avait eu qu'un seul poursuivant, Ulysse aurait été Ménélas; elle eut cent amoureux, et elle garda vingt ans sa vertu, nuit et jour, sa broderie à la main.

Héva ne comptait que vingt poursuivants, et elle se plaignait quelquefois à son mari de ce qu'elle n'avait pas autant de bonheur que Pénélope; le sage Indien lui disait alors:

— Charme de mes yeux, belle Héva, nous n'avons que vingt couverts à notre table et vingt chambres dans notre maison.

Règle-toi là-dessus.

En ce temps là parut sur le lac de Tinnevely un jeune savant que M. de Lacépède avait envoyé dans l'Inde pour chercher un touraco blanc (*turraeus albus*).

Le muséum naturel de Paris, malgré ses richesses universelles, était incomplet; il lui manquait cet oiseau, dont Saavers avait porté le dessin à Londres.

M. de Lacépède n'en dormait pas.

Le voyageur envoyé à la découverte du touraco blanc se nommait Gabriel de Nancy.

Il avait des lettres de crédit pour tous les comptoirs de l'Inde, et des lettres de recommandation pour tous les savants.

Les dernières lettres restèrent en portefeuille, mais les premières n'y firent pas long séjour.

Il avait déjà dépensé soixante mille francs des deniers des contribuables, et le touraco blanc n'était pas découvert.

Ayant épuisé quelques presqu'îles, trois continents, deux côtes et une foule d'archipels, Gabriel attaqua le Tinnevely.

M. de Lacépède attendait toujours l'oiseau, la paille à la main.

Le soleil, après avoir brûlé l'Inde, descendait sur l'Océan, lorsque Gabriel arriva devant la demeure de Mounoussamy.

Héva était assise sous un manguié, et elle écoutait nonchalamment les doux propos de ses adorateurs, rangés en cercle autour d'elle.

L'époux tournait les épaules à la société: et, par vieille habitude d'Indien, il comptait les grains du chapelet nommé *Pottah*.

Gabriel, quoique savant, avait un costume élégant, une figure spirituelle, et il montait fort bien à cheval.

Deux nègres affranchis, et plus esclaves que jamais, prirent les chevaux de Gabriel et de son domestique. Mounoussamy se leva et dit au jeune Français:

— Soyez le bienvenu dans mes domaines! que mon lac vous soit doux!

Les adorateurs d'Héva firent un assez triste accueil à Gabriel.

Héva salua le nouvel arrivant avec son éventail de plumes de bengalis.

Gabriel exposa l'objet de sa mission scientifique en peu de mots.

Mounoussamy fit un geste qui désignait les bois et les montagnes du nord et du midi, comme s'il avait voulu lui dire qu'il mettait ses domaines à sa disposition.

On sonna le souper.

Les vingt adorateurs se levèrent comme un seul homme pour offrir vingt bras à la belle épouse, qui prit le bras de son mari, selon l'usage indien.

La salle à manger frappa Gabriel.

Elle était toute à claire-voie, et décorée de colonnettes en bois de Santal, style pagode.

Aux quatre angles, quatre fontaines coulaient dans des bassins de granit d'Élora; quatre nègres, juchés sur des piédestaux d'ébénier, agitaient dans l'air de larges éventails de plumes de paons; les sièges des convives étaient formés de barettes de nautéas, des masses tranches et reboutées de feuilles d'acanthé servaient d'escaueaux; les noix de betel fumaient dans une cassolette d'ambre gris; et aux deux bouts de la table jolissaient, de la queue de deux dragons de porcelaine japonaise, d'immenses panaches de fleurs et de rameaux d'arbres odorants, des aigrettes où s'entremêlaient tous les caprices de nuances et de parfums de la puissante nature indienne: le spondias, surnommé la fleur de Cythère, le wampoi, originaire de la Chine; le lavantera du Cachemire, le riana, le fâsé, le marsama, qui secoue ses fleurs rondes et jaunes comme des grelots d'or.

Mais rien ne décorait cette salle de festin comme la jeune Héva, la maîtresse de la maison. Elle embaumait, elle éclairait, elle ravissait les convives; on ne regardait qu'elle, et elle ne regardait rien.

— Sita, la déesse, épouse du *Dieu-Bleu*, assise nonchalamment sous un manguié; Lakkmé, la déesse du plaisir, née dans le jardin Mandana, ne sont pas plus belles qu'Héva dans le temple de Ten-Tauly; disait l'Indien Mirpour, négociant retiré des affaires, et l'une des meilleures maisons de commerce de Madras; et son voisin, M. Goulab, ex-banquier à Calcutta, et natif du village de Kioula, lui disait:

— Si j'étais le Dieu-Bleu, je m'incarnerais pour elle une dixième fois.

Et les yeux noirs de Goulab lançaient des flammes d'une lueur sinistre.

Le jeune Français Gabriel disait à son voisin, sir Edward Klerbbs de Londres:

— Si je pouvais emmener cette femme à Paris, seulement pour la faire figurer dans *Fernand Cortez*, je ferais la fortune de M. de Jouy.

Le mari d'Héva mangeait comme un tigre à jeun, et buvait comme boit la plaine altérée de Tchoultry, quand il pleut après une sécheresse de trois étés.

Les autres convives ne disaient rien, et ils avalaient des soupirs.

On servait des plats étranges et à profusion; les vins de Constance, de Lafia, de Kerana, coulaient à flots dans ces belles coupes qui taillent le Jénidar sur la roche de Theomok.

Les savants buvaient comme des ignorants.

Héva mangeait du bout des lèvres, à la pointe d'une aiguille d'or, des parcelles d'un jambon de Labiata, l'ours superbe qui désole l'île de Pannay.

Elle semblait faire cette concession à l'humaine nature, pour laisser douter encore de sa divinité.

Il fallait voir avec quel geste de nonchalance dédaigneuse elle refusait une brochette de troupiales rouges ou une aile de pécomerops, dont la queue a douze plumes.

Par intervalles, elle aspirait quelques gouttes de cette boisson que les Indiens composent avec du poivre, du tamarin et du jus de wampoi.

Alors, tous les yeux s'attachaient sur son bras, qui se repliait comme un cou de cygne, en agitant les grelots de pierreries d'un bracelet d'ambre jaune sur une coupe de lapis-lazzuli; et toutes les mains restaient immobiles, la fourchette levée sur les assiettes chinoises, de peur que les regards ne laissassent échapper une seule des grâces adorables qui éclataient en ce moment au bout de ses doigts, aux fossettes de ses joues, et même dans les plis du crêpe nankin, noué sur le corsage de son *sari* indien.

L'époux imperturbable affectait de ne pas regarder sa femme, et cette impudence de bonheur irritait les convives. Mounoussamy semblait leur dire:

— Je vous permets de la dévorer des yeux à mon festin.

Le jeune Français Gabriel, lorsque la conversation devenait générale, disait à son voisin:

— Dans quelle espèce classez-vous ce mari indien?

— Il y a trois mois que je cherche son chapitre dans l'*Histoire naturelle* de Sonnerat, et je ne le trouve pas, répondait sir Edward Klerbbs.

— Croyez-vous qu'il aime sa femme?

— Peut-être non, peut-être comme tous les convives à la fois.

— Croyez-vous que sa femme l'aime?

— Sa femme n'aime personne de la société, c'est positif; mais puisqu'il faut qu'à son âge, et dans ce climat, elle aime quelqu'un, nous sommes désespérés d'admettre que ce quelqu'un est son mari.

— C'est désolant, disait Gabriel; peut-on aimer un homme qui a le trint brouzé comme la porte d'une pagode, qui a une mâchoire de dents d'éléphant, des lèvres de mandrille, des yeux de tigre noir, un cou de rhinocéros? Un homme qui s'est composé son corps en volant quelque chose à chacun des monstres de l'Asie? Oh! c'est impossible, cette femme n'aime pas son époux.

— Ah! les femmes! les femmes! disait Klerbbs mélancoliquement.

— Allons donc! y pensez-vous, monsieur Klerbbs? Si cet Indien venait à Paris, dans le monde, avec madaame, au bout de trois jours, on lui ferait voir qu'un Indien est un sot.

— C'est possible, mais il n'ira pas à Paris. Voulez-vous que je vous donne un bon conseil, mon voisin ?

— Donnez, monsieur Klerbbs.

— Vous pouvez vous sauver encore, il en est temps : demain, à la pointe du jour, remonte à cheval et partez.

— Je ne partirai pas. J'attends une lettre de M. de Lacépède, que le télinga de Madras doit m'apporter ici. Les intérêts de la science avant tout.

— Eh ! mon Dieu ! moi aussi je suis venu explorer le Tinnevely dans les intérêts de la science. La Société royale de Londres m'entretient à grands frais pour découvrir un ouvrage inédit sur la religion des Malabars, dont parle le Carnatic. J'ai déjà dévoré deux mille livres, et je n'ai rien découvert. En ce moment, je suis censé me promener sur les rives du fleuve Triblicam, ayant sous les pieds du sable à cuire les œufs d'autruche, et, sur la tête, du soleil à rôti ma cervelle sous mon crâne ! Et je mange au frais à cette table depuis trois mois !... Oh ! je rougis de ma lâcheté ! J'attends ici des lettres de Traquebar : on attend toujours des lettres dans ce monde.

— Vraiment, monsieur Klerbbs, je n'ai jamais vu une femme plus séduisante ; sa beauté attend une expression dans toutes les langues ; elle a des cheveux d'un noir indien qui ont des reflets adorables et un luxe tropical de végétation ; elle a des yeux d'un velours limpide qui rayonnent parfois comme deux flammes de Bengale sur l'ivoire rosé des joues ; elle a surtout...

— Arrêtez-vous là, mon cher monsieur le nouveau venu ; vous en savez déjà trop pour votre malheur. Suivez un conseil d'ami ; partez.

— Oh ! c'est impossible, monsieur Klerbbs ; il faut que je côtoie le lac de Tinnevely...

— Vous ne côtoierez rien...

— Mais monsieur de Lacépède est...

— Ah ! monsieur de Lacépède est à trois mille lieues d'ici, et vous vous moquez de lui et de tous ses oiseaux empailés.

— Monsieur Klerbbs... avez-vous, comme moi, surpris au passage le sourire qu'elle a lancé à son mari ?

— Certainement.

— Ce sourire m'a fait frémir ; je ne sais pourquoi.

— Ah !

— Quel sourire ! j'ai cru voir le soleil se lever à Ceylan sur un banc de perles et de corail !... Est-ce qu'elle aimerait ce mari, monsieur Klerbbs ?

— Vous vous ferez à vous-même cette question vingt fois le jour, et vous ne vous répondrez jamais.

— Oh ! mon Dieu !... à Paris... un mari de cette allure !... Oh !...

— Mon cher monsieur Gabriel, si tous les maris étaient de la trempe de cet Indien, il n'y aurait pas tant de malheurs en vaudevilles... Il se fait respecter d'une lieue à la ronde, celui-là... Je vais vous citer ses deux derniers traits. L'autre jour, au bord du lac, il tua d'un coup de pistolet, à cinquante pas, un indri de la grosseur d'un écureuil ; l'animal resta sur la branche du caquie, où il mangeait des fruits rouges dont il est friand. — Vous ne l'avez pas tué, lui dit son ex-associé Goulab en ricanant. Mounoussamy fit un de ses sourires à la *Boudha-Coura*, un sourire du mauvais esprit des nuits (excusez mon érudition) ; puis d'un bond il s'élança comme un tigre du Bengale sur l'arbre, pour saisir l'indri mort et le montrer à Goulab ; mais au moment où sa main s'allongea à l'extrémité du rameau flottant, l'animal tomba dans le lac. Mounoussamy se suspendit à la branche d'une main, de l'autre il ramassa l'indri sur le lac, et, se repliant sur lui-même comme un serpent, il remonta sur l'arbre sans avoir mouillé un pli de son pantalon blanc. Un clown, à notre théâtre d'Atlesley, gagnerait cent livres par soir pour exécuter ce tour. — Voici l'autre fait : hier, le père de ce troupeau d'éléphants, que vous avez vu sur les bords du lac, donna de grandes inquiétudes à toute notre société : ce monstre fut atteint tout à coup d'un violent paroxysme, il s'avança vers nous la trompe levée et les oreilles tendues ; il mugissait comme un volcan avant l'éruption. La belle Héva poussa un cri de terreur. Mounoussamy coupa tranquillement une forte tige d'aloes, comme vous couperiez un chalumeau de riz, et, se précipitant sur l'éléphant, il le força de prendre un bain dans le lac, comme s'il eût été un caniche. Allez maintenant plaisanter avec des maris de ce genre-là, quand même vous seriez éléphant. L'Indien Goulab, qui est fou d'Héva, et qui connaît Mounoussamy mieux que personne, tremble comme la feuille du cassier à l'idée de réussir dans ses amours. L'autre soir, un de ces convives me disait en pâlisant : — Je suis un homme perdu ! je crois qu'Héva m'a souri.

— Quel diable de conte bleu me faites-vous là ! dit Gabriel, et quel jeu étrange jenez-vous donc tous ici ? Vous êtes vingt à vous cotiser pour faire la cour à une femme et pour trembler devant son mari ! C'est de l'indien tout pur ; je n'y comprends rien.

— Ah ! monsieur Gabriel, si vous croyez trouver dans le Tinnevely les mœurs et les usages de la vie parisienne, vous êtes dans une grave erreur. Vous avez changé de planète. Les Parisiens sont singuliers : ils voudraient retrouver partout le boulevard de Gand, les salons de la Chaussée-d'Antin et les maris de Molière. Eh, mon Dieu ! si *l'Feat ou trest India* s'habillait et parlait à l'instar de Paris, autant vaudrait rester chez soi au coin de son feu ; ce serait une grande économie de bouf salé, de tempêtes, de naufrages et de maux de cœur.

En ce moment, la conversation, excitée par les boissons du tropique, devint générale, et l'Indien même parla.

— Écoutez ce qu'on dit autour de vous, monsieur Gabriel, dit Klerbbs, et vous verrez que vous n'êtes pas dans un hôtel de la rue de Provence, ou dans un castel normand.

En effet, la conversation était sortie complètement des habitudes naseubondes de cette vie absurde et constitutionnelle qu'on mène à Londres et à Paris.

Il semblait que chacun racontait un rêve, une histoire qu'il s'attribuait, et qui ne pouvait appartenir qu'aux personnages des tapisseries chinoises, ou aux bas-reliefs des temples souterrains d'Elora.

Quoique les convives parlassent tous anglais, du milieu de cette langue sourde et si anguleuse, à cause de ses doubles V, s'élevaient à chaque instant des syllabes des belles appellations indiennes, harmonieuses comme les désinences du grec et du latin.

Quelquefois le bruit des paroles s'éteignait subitement, car toutes les oreilles s'ouvraient pour recueillir la mélodie qui s'échappait des lèvres de la reine du festin.

Héva conta un épisode de son enfance aventureuse : tantôt c'était un combat de bulles et de tiges que son protecteur Palmer lui avait ménagé à grand frais, pour l'amuser un instant ; tantôt elle parlait de la merveilleuse fête de son mariage, lorsque Palmer changea une montagne en volcan d'artifice, versa toute une indigoterie sur une forêt d'érables et d'ébéniers élevés en bûcher jusqu'aux nues, et l'incenda pour parfumer l'air à trente milles à la ronde, et faire luire, dans la nuit, un jour bleu sur le lac et les collines de Tinnevely.

Elle disait aussi le galant caprice de l'Indien, son mari, qui, après avoir semé l'or pour enlever à la côte de Coromandel tous ses pigeons blancs et verts, les plus beaux pigeons du monde, leur fit attacher aux pattes des clochettes d'argent, selon l'usage indien, et les fit échapper comme un nuage harmonieux, par le kiosque de sa chambre nuptiale.

Les nouveaux venus à ce festin, à quelque nation qu'ils appartenissent, comprenaient que l'Asie seule avait été de tout temps le pays de la fière opulence, depuis Darius jusqu'à Palmer, et que partout ailleurs la richesse même du millionnaire est étriquée et liardeuse ; qu'elle s'emprisonne dans les sépulcres numérotés de ses villes, qu'elle peint à la détrempe de la pluie de ses fêtes de campagne, fêtes sablées, peignées, tirées au cordeau avec le compas de l'ennemi ; que Northumberland à Londres, et Rothschild à Paris, croient être arrivés à l'apogée du faste lorsqu'ils ont lancé une meute de trois cents chiens aboyeurs à la piste d'un renard, ou qu'ils ont éroué dans une bicoque de la Chaussée-d'Antin, pleine de sœurs au dedans, transie de pluie ou de neige au dehors, mille pauvres invités qui entendent un duo bouffe, en s'écraçant mutuellement les orteils dans des souliers de satin.

L'opulence n'a jamais été comprise que dans ces régions splendides où le riche sait faire avec le soleil un magnifique échange de rayons et d'or.

Lorsque le dessert pyramidal cueilli dans les vergers de l'Inde vint embaumer la nappe, Mounoussamy se permit un sourire, et dit :

— Demain matin vous serez prêts à l'aube, milords, mes convives, tous à cheval, et je vous recommande de choisir de bons chevaux.

— Mille remerciements, nabab Mounoussamy ! vous êtes grand comme Aureng-Zeb, premier roi marate ! s'écria l'Indien Goulab, qui ressemblait à un éléphant déguisé en homme et mugissant l'amour.

— De quoi le remercie-t-il, ce monsieur ? demanda Gabriel à Klerbbs.

— Mounoussamy a tenu sa parole, répondit Klerbbs ; il nous avait promis depuis deux mois une chasse pour demain, et nous l'aurons.

— Une chasse !... A quoi chassez-vous ?

— Au tigre... Nous ne connaissons pas d'autre gibier ici.

— Monsieur Gabriel, dit Mounoussamy d'un bout de la table à l'autre, et d'une voix qui vibrait comme un tam-tam, monsieur Gabriel, êtes-vous sûr de votre cheval ?

— Oui, répondit Gabriel à tout hasard ; et il ajouta tout bas : — Mon cheval n'est pas plus fort sur les tiges que moi.

L'Indien fit un signe de tête, et, haussant la voix, il ajouta :

— Mes amis, à la dernière étoile qui se couche sur le mont de *Goala* (des *Bergers*), nous partirons. Mes écuries seront ouvertes toute la nuit ; ceux qui ne se fient pas à leurs chevaux choisiront parmi les miens... Maintenant, à votre liberté, mes amis.

Il se leva, et tous les convives se levèrent.

Héva, debout et nonchalamment appuyée au bras de son mari, distribua une vingtaine de sourires à toute la société ; chacun savoura le sien ; il n'y eut pas de jaloux.

Klerbbs et Gabriel sortirent les derniers de la salle du festin.

Gabriel suivait langoureusement des yeux la séduisante étrangère, qui passait sous des arches de néfliers du Japon, et lutinaït avec leurs belles fleurs flottant sur son visage et ses épaules.

Son mari lui lançait des regards de lion amoureux, des regards qui faisaient trembler les hommes.

Les deux Indiens Goulab et Mirpour, escortant de près les deux époux, essayaient de continuer la conversation du repas ; mais le maître, sans se retourner, ne leur jetait, par-dessus sa tête, que des monosyllabes secs et désespérants.

Les autres convives se dispersaient par groupes, selon leurs habitudes et leurs amitiés.

— Vous êtes un homme perdu, dit Klerbbs à Gabriel; ils ont tous commencé comme vous, et Circé les a changés tous en porceaux; il est temps encore de vous sauver, lorsqu'il vous reste un peu de forme humaine. Sauvez-vous! Demain, quand vous vous regarderez, comme Narcisse, au miroir du lac, vous serez tenté de manger des glands et de prendre vos deux mains pour deux pieds.

L'arrivée du téluga, ou facteur de la poste de Madras, suspendit le conseil amical de Klerbbs.

Le messager indien laissa tomber le bâton aux plaques de fer flottantes qui éloignent le terrible serpent *cobra-cappell*, et distribua ses lettres, enfermées dans une boîte de fer-blanc.

Il y en avait une pour Gabriel; M. de Lacépède lui envoyait le rapport qu'il avait lu à l'Académie des sciences, et qui se terminait ainsi :

« . . . Tout nous fait espérer que les efforts de notre jeune et savant voyageur Gabriel de Nancy seront couronnés de succès; nous aurons bientôt un *TERRACUS ALBUS* à montrer à la jalouse Albion, et la plus belle collection ornithologique dont l'Europe s'honore ne sera plus déparée par une lacune indigne du musée français. »

— C'est bon, c'est bon! dit Gabriel qui s'était mis à l'écart pour lire sa lettre.

Il chercha Klerbbs, mais il avait disparu. Resté seul, il s'appuya contre un pilier du *chattiram*, et se soumit à un examen. Ce qu'il aperçut au fond de son âme le fit trembler: c'était un amour chauffé à quarante degrés Réaumur.

— Au bout de quelques heures j'en suis donc là! s'écria-t-il mentalement; mais comment finissent les amours qui débutent ainsi?

Et il froissa la lettre de M. Lacépède dans ses mains.

Around de lui les hommes avaient fait silence; mais la nature était pleine du fracas solennel des nuits de l'Inde: sous le ciel étoilé du Timnevely tout prend des dimensions colossales; dans nos campagnes d'Europe il y a des chants de grillons sous les herbes, et des coassements sous les roseaux des marais; mais dans ce coin de l'Inde les nuits retentissent du rugissement des tigres qui se disputent l'abreuvoir: ce sont les grenouilles du lac de Timnevely.

— Oui, se dit Gabriel, cette nature doit donner un amour puissant comme elle; un amour qui éclate et grandit dans une nuit comme la tige de l'aloès!... Je chasserai le tigre demain... et la tigresse au retour.

En rentrant dans la maison, il remarqua les deux Indiens Goulab et Mirpour qui se parlaient mystérieusement.

II

La chasse au tigre.

A l'heure où les bengalis s'éveillent et chantent sous la haute feuille des *tennamaram*, douze péons à cheval et la carabine en bandoulière étaient déjà échelonnés sur la route déserte qui mène à la montagne de Goala.

Les chasseurs européens arrivèrent ensuite, tous armés comme des forteresses et vêtus de blanc; puis les deux Indiens Goulab et Mirpour: le dernier venu fut Mounoussamy.

A la clarté des candélabres qui brûlaient sur la terrasse de l'habitation, Gabriel ne reconnut qu'à peine l'heureux époux d'Héva, tant il était changé à son avantage.

Mounoussamy avait pris le costume de *Kouwéra*, le dieu des richesses; il était nu jusqu'à la ceinture, et son pantalon de cachemire rouge, semé de fleurs, tombait en se rétrécissant sur la cheville, que pressait un anneau d'or: il montait aussi, comme *Kouwéra*, un cheval blanc d'ivoire, dont l'extrémité de la queue avait une teinte écarlate, et qui agitait trois colliers de perles à son poitrail.

L'Indien et le cheval semblaient ne composer qu'un seul être lorsqu'ils passèrent devant la troupe des chasseurs.

Le cavalier emportait son cheval à la pointe de ses genoux, et laissant flotter la bride rouge comme un ornement inutile, il agitait d'une main sa carabine, et de l'autre il jetait des pièces d'or aux mendiants, nommés *vingalassan*, qui apaisent par leurs prières les *shaktis*, divinités terribles redoutées des chasseurs indiens.

Le chef des péons distribua aux siens une provision de feuilles de

betel mêlées avec la noix d'arec, et saupoudrées avec de la chaux de coquillages.

Les péons mâchent cette drogue comme nos marins le tabac.

Un porteur d'eau du Gange passa en criant: *Ganga-Tirta*! Les chasseurs indiens, restés fidèles au culte de *Siva*, et dont le front était marqué de la poudre blanche, trempèrent leurs cheveux et leurs doigts dans l'eau apportée du fleuve saint, et regardèrent de travers leur maître apostat, qui ne touchait pas l'eau du Gange.

Mounoussamy ne remarqua pas cet incident.

Enfin le fauconnier donna le signal du départ au son du *ridaadi*, espèce de tambour qu'on bat avec une seule baguette, et, comme un vol d'hippogriffes, les chasseurs s'élançèrent du lac vers les montagnes du nord.

Quand l'aurore versa dans le ciel ses teintes safranées, la caravane modéra l'ardeur de sa course, et les chevaux allèrent le pas.

Un silence profond régnait dans ces solitudes, où rien n'annonçait le passage de l'homme; le velours épais des hauts gazons amortissait même le bruit des pieds des chevaux.

C'était en ce moment un spectacle magnifique.

Quarante cavaliers, muets comme des statues équestres, traversaient une prairie vierge toute émaillée de fleurs agrestes que la Flore indienne ne mentionne pas.

En tête se pavanait gracieusement le mari d'Héva, qui ressemblait à Wichon visitant ses pagodes; les douze péons l'escortaient, tons coiffés du turban rouge, la levre chargée de la moustache noire, la carabine au dos, la peau de tigre flottant sur le cheval.

Les voyageurs et les savants européens fermaient la marche, chevauchant deux à deux, et jetant par intervalles quelques regards en arrière, pour découvrir le lointain et bienheureux horizon où dormait, sous un dôme de palmiers, la belle et blanche reine du Timnevely.

En sa qualité de Français et de savant, Gabriel ne s'accommoda pas longtemps de ce silence forcé qui était une des rigueurs de cette terrible chasse; il se rapprocha, jambe contre jambe, de son ami de la veille, le philosophe Klerbbs, et engagea une conversation à la sourdine avec lui.

— Ma parole d'honneur, dit-il, il faut être fou comme ce mari de pagode pour quitter sa femme et courir après un tigre fabuleux!... Quant à moi, je ne crois pas aux tigres, à moins qu'ils ne soient dans des cages ou empaillés. Ce que je vois de plus clair dans cette chasse, c'est un soleil qui se lève là-bas sur un rocher noir, et qui va nous brûler la cervelle avant midi. Mon cher monsieur Klerbbs, je suis tenté de battre en retraite; voulez-vous retourner avec moi à l'habitation du Lac?

— Y pensez-vous, mon cher monsieur? Vous oseriez donner votre démission de soldat en face de l'ennemi! Un Français! Oh! que dirait le *Madras Review*?

— Mais, quand l'ennemi n'existe pas, il n'y a pas de déshonneur à se retirer devant lui.

— Cela est vrai, mon cher monsieur Gabriel; mais ici l'ennemi existe, croyez-le bien. Regardez Mounoussamy qui tient sa carabine en arrêt. Nous sommes dans les tigres jusqu'au cou; cette prairie est émaillée de tigres, je le crains.

— Je vous crois, sir Klerbbs; mais je comptais si peu sur le gibier, que je n'ai pas chargé ma carabine et mes pistolets d'arçon. Avez-vous de la poudre et des balles?

— Voici ma provision; prenez... et ne mettez pas une charge de Touraco.

— Oh! voyez, sir Edward, une charge affreuse! je crains plus pour ma joue que pour le tigre... Hélas! je suis obligé de bourrer mes armes avec une moitié de lettre de M. de Lacépède. Si le *Journal des sciences* savait cela!

— C'est bien, vous voilà prêt, monsieur Gabriel; le tigre peut venir.

— Mais encore une fois, sir Edward, concevez-vous cette rage de M. Mounoussamy?

— Certainement je la conçois; cet Indien est un fin drôle qui a un projet, et qui ne serait pas fâché de donner en pâture aux tigres une brochette de quelques amoureux de sa femme; il travaille à cela en ce moment. Mais je connais des gens qui sont encore plus fins que lui...

— Vraiment, sir Edward?

— Chut! parlons beaucoup plus bas, monsieur Gabriel. Il y a des mystères qui chevauchent avec nous... vous êtes le dernier venu, et vous ne savez rien... je suis des anciens, moi.

— Il y a des mystères, sir Edward?

— Eh! cela vous étonne! il y en a partout des mystères. Dans nos pays froids, où le soleil ne brille que par son absence, il y a de petits mystères de boudoir et de coin du feu qui sont clairs comme le jour, et qui se ressemblent tous. Dans ces régions splendides et ardentes il y a des mystères ténébreux que la passion invente et qui ne se ressemblent pas... Vous ouvrez de grands yeux, monsieur Gabriel... Quand vous les ouvririez davantage, vous ne verriez rien.

— Sir Edward, vous piquez singulièrement ma curiosité avec vos énigmes.

— Oh! vous en trouverez bientôt le mot vous-même, et vous m'épargneriez une indiscretion.

— Il faut vous dire, sire Edward, que je n'ai jamais deviné une énigme de ma vie.

— Vous commencez aujourd'hui.

— Un peu de complaisance, sir Edward Klerbbs, mettez-moi sur la voie.

— Vous y êtes, mon cher compagnon; vous y êtes à cheval. Dites-moi, que voyez-vous autour de vous?

— Un désert et des cavaliers.

— C'est tout?

— Oui, il me semble, sir Edward Klerbbs... c'est tout.

— Vous ne voyez pas qu'il y a des passions ardentes, inexorables, qui rugissent autour d'un homme! Vous ne voyez pas que les tigres ne sont pas ceux que nous cherchons?

— Je ne vois pas cela.

— Ah! mon Français volage et léger, vous avez étudié le cœur de l'homme dans Cornille et la Bruyère, n'est-ce pas?

— Quelle diable de question me faites-vous là, sir Edward?

— Oui, mon cher compagnon; nous avons, vous à Paris et nous à Londres, deux ou trois observateurs à lunettes qui ont étudié le cœur de l'homme dans le département de la Seine et dans le comté de Middlesex, et qui ne se sont jamais doutés que le monde était habité, au delà de Montmartre et d'Aunstead, par des millions de cœurs humains qui ne ressemblaient nullement à ceux qu'ils avaient étudiés dans le *Misanthrope* ou le *Scandals-School*. Le sot qui a dit : *Tutto il mondo è fatto come nostra famiglia*, était un Italien paralytique de Florence, qui n'a jamais quitté son troisième étage de la place du Marché-Neuf.

— A la bonne heure, sir Edward Klerbbs; mais où voulez-vous donc arriver avec vos éternelles préfaces?

— Je veux arriver à plusieurs choses, mon cher monsieur; avant tout je veux vous prouver que, dans cet ouragan d'amour qui mugit autour d'Héva, je suis le seul qui garde son sang-froid et son cœur libre... lier je vous ai trompé... je ne suis pas amoureux.

— Vous n'êtes pas amoureux!

— Je ne le suis jamais; c'est mon principe. J'ai quitté Londres parce qu'Addison m'ennuyait avec son livre d'observations qui n'observe rien. J'ai voulu étudier le cœur humain dans l'Asie indienne, monde à part, où les fleurs sont des arbres où les canaux sont des fleuves, où les fleuves sont des mers, les fontaines des cataractes, les chiens des lions, les chats des tigres, les chevaux des éléphants. Le hasard m'a poussé dans l'habitation de ce nabab, et j'y vois représenter depuis trois mois une comédie auprès de laquelle le *Misanthrope* est l'alphabet de l'intrigue et de l'observation. Chez nous, avec nos visages blancs, rasés et grêles, nous trahissons à chaque instant nos petites luttes intérieures; mais ici, avec leurs faces d'airain, les hommes se dérobent à l'exploitation de l'œil le plus intelligent; il n'y a jamais un pli sur leur chair de métal. Je suis obligé d'être sorcier pour deviner une seule parole de mon voisin. Aussi quel triomphe lorsque je surpris une pensée sous ces épidermes de bronze! Je me voterais volontiers une statue et des autels.

Gabriel fit un signe d'impatience très-significatif, et Klerbbs, s'apercevant que ses longs préambules fatiguaient son interlocuteur, parla plus clairement.

— Je vois, poursuivait-il, je vois, mon cher compagnon, que vous êtes un de ces hommes qui ne devinent rien. Le temps presse, il faut vous faire toucher les choses du doigt. Dans un instant peut-être je puis avoir besoin de votre courage et de votre bras.

— Ceci est clair, sir Edward Klerbbs; comptez sur moi.

— Oh! le danger n'est pas pour ma tête; il me menace que l'Indien notre amphitryon.

Gabriel arma sa carabine et ses pistolets, et se raffermir sur ses étrières.

— Mon très-cher compagnon, poursuit Klerbbs mystérieusement, Mounoussamy joue depuis trois mois une partie d'échecs avec Goulab et Mirpour; c'est aujourd'hui qu'il doit être *mat*. De part et d'autre les *pièces* sont habilement poussées; je suis leur jeu et je juge les coups.

— Ils veulent assassiner le mari d'Héva?

— Vous n'y êtes pas. Ils ne veulent pas l'assassiner; ils sont trop religieux, trop lâches, trop fins, pour verser du sang à la mode des Européens, qui se font empoigner sottement par des procureurs du roi... Ils ont livré Mounoussamy aux tigres, et les tigres ne craignent ni les cours d'assises ni l'échafaud.

— Et les vingt péons qui lui servent de gardes du corps? et nous?

— Nous!... nous ferons ce que nous pourrons... Quant aux vingt péons, ils ne feront rien; ils sont vendus à Goulab. Ils appartiennent comme lui à la secte intolérante de Siva, et ils ne pardonnent pas son apostasie à Mounoussamy.

— Et Mounoussamy connaît-il tous ces horribles projets?

— Le rusé coquin le soupçonne, mais il veut les voir s'accomplir à ses risques et périls. D'ailleurs il compte sur son courage, sur sa force, sur son cheval. Vingt fois j'ai ouvert la bouche pour lui faire part de mes observations, mais il me l'aurait fermée avec ses mains de bronze; je connais mon Indien. Maintenant assez causé. L'œil aux tigres, qu'ils aient quatre pattes ou deux pieds.

Le paysage qui s'étalait en ce moment devant la caravane était plein de grâce et de fraîcheur.

Il était impossible qu'une pensée de mort et de sang osât s'élever au milieu de cette nature virgine et tranquille qui semblait ne se revêtir de tons ses attraits que pour les oiseaux et le soleil. La petite rivière de Lutchni, ornée de deux épaisses franges de gazon, s'échappait des profondeurs d'un vallon mystérieux, et descendait avec un bruit charmant vers un horizon de collines où elle se perd dans l'abîme nommé le *Gouroul*. C'est une des merveilles de l'Inde.

La rivière de Lutchni arrive par une pente insensible à la gueule énorme du Gouroul; elle se détache en nappes verticales d'azur, et tombe dans un gouffre d'une profondeur inconnue.

Aucun bruit n'accompagne cette immense chute d'eau qui étieut son fracas dans les entrailles de la terre, et ne le fait pas remonter aux oreilles humaines.

Seulement une trombe de fumée s'élève de l'abîme, et semble plutôt appartenir à un soupirail des feux infernaux qu'à l'écume d'une cataracte brisée dans de ténébreuses horreurs.

C'est avec une sorte d'épouvante qu'on découvre cette prodigieuse masse d'eau qui s'écoule en silence et ne reveille aucun écho, ni dans sa tombe ni sur les flancs escarpés du mont Gouda.

A l'autre bord du gouffre, la terre, n'étant pas tourmentée par le trauchant de la cataracte, se hérise d'un incroyable luxe de végétation; elle jette horizontalement des arbres sauvages qui semblent vouloir faire par imitation une cascade de verdure, et combler leur moitié d'abîme avec des masses flottantes de rameaux échoués.

Le signal de halte fut donné sur les bords de la rivière de Lutchni. La caravane avait fait environ dix lieues.

Les péons préparèrent le repas, et mirent le couvert sur le gazon.

Mounoussamy détacha trois éclaireurs habitués à flairer le tigre, comme les chiens le cerf; et, la première faim assouvie, on plaça des sentinelles comme en pays ennemi, et chaque chasseur, s'abritant dans une fraîche arête de verdure, usa de la permission qui lui était donnée de se reposer ou de dormir en attendant le cri indien du réveil.

Le soleil avait fait un peu moins des deux tiers de sa course lorsque les chasseurs remonterent à cheval.

C'était l'heure que les Indiens jugent la plus favorable pour la chasse au tigre.

Les éclaireurs venaient d'arriver, et Mounoussamy, après avoir écouté leur rapport, établit son plan d'attaque.

Il donna ordre à dix péons d'envahir, par un long détour, les gorges de Ravana, toutes peuplées de tigres, et de pousser le formidable gibier dans le vallon opposé de Lutchni, où les autres chasseurs devaient s'embusquer derrière un épais rideau de cocotiers.

Les péons lièrent leurs chevaux à des arbres, et, après avoir frotté avec des fleurs de tulipier leurs pieds nus, durs comme du bronze et souples comme des griffes d'aigle, ils s'élancèrent de la plaine aux corniches saillantes des gorges de Ravana.

De ces hauteurs inaccessibles les yeux du péon plongeant sur les épais buissons de lianes et de lioux qui recélaient la famille des monstres du Bengale; et, quand une tête énorme de tigre effarouché s'allongea, avec des contractions de rage, par-dessus les feuilles et flâtrait l'air où passait quelque ennemi, aussitôt d'énormes blocs de rochers pleuvaient en mille éclats sur l'aleôte révélée, et la famille bondissait à découvert en poussant un rugissement d'alarme qui pénétrait les plus secrètes tanières des gorges de Ravana.

Les tigres, comme tous les animaux d'un naturel intraitable, vivent seuls et ne frayent jamais avec leurs voisins.

Les mâles se font une guerre acharnée à l'époque de leurs amours; mais, dès qu'ils sont établis convenablement, ils s'accordent une trêve, et se contentent de se saluer de loin par une effroyable contraction du narines, lorsqu'ils vont à la curée ou à l'abreuvoir.

L'instinct de la conservation et de la propriété les obligeant à veiller sur les domaines que la nature leur donna, et qu'ils doivent transmettre intacts à leurs enfants, ils suspendent soudainement leurs inimitiés pour repousser l'ennemi commun, lorsque l'homme les menace d'une appropriation.

Alors ils forment une alliance momentanée, qui finit avec le danger.

Telles sont les mœurs des tigres du Bengale, les plus beaux animaux de la création, n'en déplaise à l'homme orgueilleux, habillé par Humann.

Klerbbs et Gabriel, embusqués comme les autres chasseurs à l'entrée du vallon de Lutchni, sentirent frissonner leurs chevaux comme si un accès de froid polaire les eût saisis brusquement.

— Voilà les tigres! s'écria Mounoussamy.

Une pâleur mortelle couvrit une douzaine de visages européens.

Gabriel et Klerbbs soutinrent dignement l'honneur de leurs nations; ils caressèrent leurs chevaux, dont les oreilles s'allongeaient démesurément, et qui soufflaient un ouragan par les narines; ils examinèrent l'amorce de leurs carabines, et coururent se placer à côté de Mounoussamy.

— L'Indien leur tendit la main et les félicita par un geste sur leur bonne contenance.

— Je ne reconnais pas mes chevaux de chasse, dit Mounoussamy ; ils tremblent comme des gazelles.

Goulab et Mirpour gardèrent un visage impassible, et ne parurent pas remarquer le regard accusateur que leur lançait l'Indien.

— Est-ce vous, Goulab, qui avez choisi les chevaux ? dit Mounoussamy.

Goulab fit un signe négatif.

— Est-ce vous, Mirpour ?

Même signe négatif.

Klerbbs lança un coup d'œil rapide à Gabriel.

Les yeux noirs de Mounoussamy rayonnèrent comme deux tisons qui s'enflamment : il ne soupçonnait plus la trahison, il la tenait évidente dans ses mains.

Malheureusement, il fallait songer à se défendre contre des ennemis bien plus terribles que les deux Indiens.

Un tigre énorme, vomi des gorges de Ravana, traversait la plaine, qui ne lui offrait aucun abri, et se dirigeait vers la vallée de Lutchmi.

Il traçait dans l'air, à chaque bond, une ellipse immense, et l'œil fasciné du chasseur, qui embrassait à la fois vingt de ces bonds, tant ils étaient rapides, croyait voir un pont de tigres à vingt arches se former et disparaître à l'instant.

Le monstre s'arrêta tout à coup à cent pas du rideau de verdure qui cachait les ennemis, et poussa un miaulement sourd, semblable au son prolongé de l'orgue qui s'éteint dans les tons graves.

Sa peau, d'un fauve doré, rayonnait au soleil comme un manteau de brocart vénitien veiné de bandes d'ébène ; ses quatre pattes, tendues au raccourci, se balançaient sur leurs jointures ; sa queue horizontale ondulait comme un serpent, et la rude peau de son mufle, retirée vers les yeux par une contraction furieuse, laissait à découvert ses dents d'ivoire, aiguës comme des poignards.

Les hennissements que poussaient les chevaux ressemblaient à des plaintes articulées sortant de poitrines humaines ; leurs erinières s'agitaient comme des tresses de couleuvres vivantes ; les cavaliers luttèrent avec eux pour les retenir immobiles sur le terrain ; mais du côté des hommes la force s'épuisait, et du côté des animaux la terreur, arrivée au comble, n'écouait plus l'ordre muet de la bride et de la main.

La carabine de Mounoussamy s'abattit et fit feu.

Le tigre poussa un cri rauque ; il se dressa sur ses pattes de derrière, et avec ses pattes de devant il saisit son mufle et le secoua vivement comme pour en arracher la balle qui venait de l'atteindre.

Puis il s'étendit à plat ventre et rampa comme un boa en frottant avec rage son mufle contre le gazon, et, se relevant encore de toute sa hauteur, il se lança par bonds désespérés vers les roseaux de la rivière de Lutchmi.

— Blessé ! blessé ! s'écria Mounoussamy ; et il précipita son cheval dans la direction du tigre, ses pistolets à la main.

Au même instant, deux autres tigres tombaient au vol des gorges de Ravana.

Les cavaliers européens ne purent maîtriser davantage leurs chevaux ; ils furent emportés sur la route de Tinnevely avec toute la furie d'élan que le délire et l'effroi donnaient aux pieds de ces animaux.

Klerbbs et Gabriel sautèrent courageusement à terre pour ne pas abandonner Mounoussamy.

Goulab et Mirpour suivirent au galop les Européens, et tous ces déserteurs disparurent en un clin d'œil dans les bocages de l'horizon méridional.

Gabriel et Klerbbs passèrent la rivière de Lutchmi, nageant d'une main, et tenant de l'autre au-dessus du niveau de l'eau leurs carabines et leurs pistolets.

Ils mettaient ainsi la petite rivière entre eux et les tigres, et pouvaient secourir avec leurs armes l'Indien isolé sur l'autre rive, et engagé avec ses formidables ennemis.

Emporté par son ardeur, Mounoussamy courait toujours sur le tigre blessé, et il l'atteignit à peu de distance du Gouroul ; le monstre reçut là le coup de grâce ; il expira en déchirant le gazon avec ses dents.

Mounoussamy se retourna et se vit seul.

Gabriel et Klerbbs, privés du secours indispensable que donne le cheval dans cette terrible chasse, n'avaient pris conseil que de leur courage en se faisant piétons pour venir en aide à l'intrepide nabab ; mais en suivant la rive gauche du Lutchmi, ils rencontrèrent dans les accidents du terrain marécageux et entrecoupé de ravins des obstacles insurmontables ; en cet endroit, la rivière était profondément encaissée et si rapide, qu'ils ne pouvaient la traverser sans s'exposer à une mort certaine ; d'ailleurs, quels secours auraient-ils pu donner en se replaçant sur l'autre rive, lorsque de nouveaux et de plus terribles rugissements, multipliés par les échos, leur annonçaient que les gorges de Ravana semblaient vomir toute la population féline en Bengale ?

Nos deux voyageurs, excités par une curiosité poignante, grimpèrent sur un arbre qui dominait ces solitudes, et Klerbbs, arrivé le premier au dernier échelon de l'observatoire végétal, dit à Gabriel, en lui montrant un horrible troupeau de monstres fauves veinés de noir :

— Eh ! mon ami, croyez-vous aux tigres, maintenant ?

— Ils passeront la rivière, dit Gabriel en plaçant sa carabine et ses pistolets en affût dans les branches de l'arbre.

— Je les en délie. Là, devant nous, la rivière paraît calme ; c'est un torrent... Mais l'Indien ! l'Indien ! où est-il ?

— Sir Edward, regardez là-bas... au midi... ce sont les peons qui ont repris leurs chevaux caqués dans le bois et qui nous abandonnent aussi comme les autres.

— Eh ! mon Dieu ! je l'avais prévu. Ils ont déchainé les tigres contre Mounoussamy, et maintenant leur métier est fait... Les lâches !

Un cri de désespoir, un cri surhumain et corrosif comme un tantum, un cri impossible à noter, et qui semblait sortir de la poitrine d'un colosse de bronze animé dans un rêve, rempli ces solitudes, et leur donna soudainement un caractère inexprimable de désolation.

L'Indien avait poussé ce cri : il venait de voir se consommer la trahison dans la fuite des peons, ses domestiques ; il se trouvait seul avec trois coups de feu dans sa main, devant une meute de tigres qui tombaient des montagnes en bondissant, comme un torrent animé dont chaque vague aurait eu des yeux de flamme, des dents d'acier et une tempête de rugissements.

Klerbbs et Gabriel découvrirent alors le malheureux Indien qui sortait d'un massif d'arbres et poussait vigoureusement son cheval vers des rochers sombres qui fermaient l'horizon comme un rempart.

— Oh ! s'écria Gabriel, il faut le secourir à tout prix !

Et il allait s'élançer au pied de l'arbre : Klerbbs le retint d'un bras vigoureux.

— Mon ami, lui dit-il, voici la nuit ; il nous faut une heure pour atteindre Mounoussamy, en passant sur les corps de vingt tigres. Voulez-vous tenter le coup ? Dites oui, et je tombe de l'arbre avant vous.

Gabriel prit ses cheveux noirs à deux mains et ne parla plus.

La nuit, qui descend toujours si vite dans ces régions équinoxiales, arrivait avec ses horreurs.

A la deuxième teinte du crépuscule, nos deux voyageurs assistèrent aux efforts suprêmes de l'Indien.

La meute des tigres le suivait au vol ; et lui, arrivé au rempart de rochers, se dressa debout sur son cheval comme pour l'escalader à l'aide de ses ongles de fer.

Retombé sur sa selle, il lança de nouveau son cheval sur le chemin escarpé qu'il avait parcouru, et, profitant d'un moment d'effroi que deux coups de pistolet tirés sur les tigres venaient de leur donner, il les silhouetta comme un vent, et atteignit sans blessure les rives du fleuve ; aussi lestes que son cheval, les plus agiles tombèrent en même temps sur les roseaux de Lutchmi ; l'Indien désarmé sentit bientôt leur souffle ardent à ses pieds nus ; debout comme un écuyer du Cirque sur le dos de son cheval, il lutta quelque temps encore, en meurtrissant avec le bois de fer de sa carabine les mufles béants allongés vers lui.

Le cheval ensanglanté bientôt, et déchiré sur sa croupe par des dents furieuses, emporta son maître du côté de l'abîme du Gouroul.

Les tigres se réimèrent tous pour donner un dernier assaut.

Le cheval chancela sur ses jarrets brisés ; l'Indien vit douze gueules enflammées s'entr'ouvrir, et du haut de sa selle qui s'éroulait sous lui, il s'élança dans le Gouroul, au milieu des ténèbres de la nuit et de l'abîme.

III

Après la chasse.

Gabriel et Klerbbs avaient seulement entrevu, à la lueur des premières étoiles, l'effroyable drame qui venait de se dénouer dans les abîmes sans fond du Gouroul.

Quelque temps encore, ils entendirent une plainte lugubre et intermittente qui attestait l'agonie du cheval ou du cavalier ; les rugissements avaient cessé, mais des râles stridents et prolongés annonçaient que la furie des bêtes s'exerçait contre un cadavre.

Enfin la rive du Lutchmi devint silencieuse : les tigres avaient regagné les gorges du Ravana.

Nos deux voyageurs descendirent de l'arbre, et ils ne perdirent pas de temps à se communiquer leurs impressions ou à prendre un parti.

Les yeux fixés vers les étoiles du midi, ils s'éloignèrent avec lenteur et précaution des rives de ce fleuve de mort.

A chaque frémissement de feuilles, ils s'arrêtaient le con tendu, l'oreille au bruit, courbés comme des chasseurs qui craignent d'effrayer le gibier ; la main droite à la détente de la carabine, la gauche allongée sur le canon : mais, cette fois, c'était le gibier qui chassait le chasseur. Puis ils se disaient par un signe de tête :

— Ce n'est rien, il faut poursuivre notre marche!

Et ils cheminaient encore à tâtons, d'un pas de funambules, la respiration supprimée, les yeux au bout des pieds, craignant toujours de réveiller un tigre endormi, de rouler dans un lit d'hyènes, de troubler quelque puissant hyménoée de panthère ou de serpent.

Quelquefois, lorsqu'une arête vive et tortueuse de broussailles, comprimée sous leurs talons, se relevait en se roulant autour de la jambe, un frisson mortel glaçait leurs veines, car ils se croyaient piqués par le terrible *cobra-cappell*, qui siffle sur les grèves de la Triplicam au brûlant milieu du jour, et qui, la nuit, s'engourdit dans la mousse des collines, et se replie en trois cercles comme un bracelet oublié au désert par la belle Svabâ, épouse d'Agni, le dieu du feu.

Ces angoisses dévorèrent les deux voyageurs tant que les étoiles brillèrent au ciel. A l'aube, les objets se dessinèrent et reprirent leur forme naturelle.

Gabriel rompit le premier le silence en disant :

— Béni soit le jour! je suis comme Ajax, fils de Télamon, je suis poltron la nuit.

— Êtes-vous bien sûr, dit-il à Klerbbs, que nous avons marché dans la direction du lac de Tinnevely?

— Moi? je ne suis sûr de rien! Nous avons marché au hasard, il me semble qu'il y a dix nuits que nous marchons, et je ne serais pas étonné de me trouver en Chine au lever du soleil.

— Voilà pourtant bien la constellation de la *Croix du Sud* avec laquelle nous nous sommes dirigés.

— La *Croix du Sud*, mon cher Gabriel? Le diable me caresse si j'ai remarqué une seule fois les étoiles, à moins qu'elles n'aient roulé sous mes pieds! j'avais l'œil au tigre et au serpent.

— Tenons conseil, Klerbbs.

— Soit, tenons conseil, je vous écoute; commencez; la séance est ouverte.

— Attendons le lever du soleil; dès que nous connaîtrons l'Est, nous connaîtrons les autres points cardinaux.

— Adopté! La séance est levée.

— Asseyons-nous et causons.

— Nous pouvons même dormir un peu. Je crois que nous sommes sur le sommet d'une montagne; on ne risque rien ici.... dormons; je suis brisé.

— Dormir! Êtes-vous fou, Klerbbs? Ne craignez-vous pas de vous réveiller dans le ventre d'un lion?

— Gabriel, je suis comme vous pour les tigres, je ne crois pas aux lions, à moins qu'ils ne soient en cage ou empaillés.

— Ce pauvre Mounoussamy!

— Ah! nous avons assez pleuré sur lui... c'est un malheur consommé.... Les maris qui ont de trop belles femmes font toujours mauvaise fin. C'est une leçon dont je profiterai.

— Oh! sir Klerbbs, ne plaisantons pas sur cette horrible catastrophe.

— Gabriel, ne faites pas trop le vertueux; on dirait que nous sommes en Europe. Nous sommes dans l'Inde, du moins je le suppose, car je crains furieusement, au lever du soleil, de rencontrer un Chinois... Or, en faisant la part de la douleur que vous cause, ainsi qu'à moi, la triste mort de Mounoussamy, vous devez trouver, après vos larmes, une secrète et honteuse consolation dans le veuvage de la belle Iléva. Vous êtes jeune, vous êtes Français, vous avez la grâce et l'esprit de votre nation, vous êtes pauvre aussi, en votre qualité de savant; eh bien! avec tous ces avantages vous devez l'emporter, après le deuil, sur tous vos rivaux. Voyons, parlez-moi franchement, Gabriel; avouez que mes paroles ne sont que l'écho de votre pensée. Gabriel, vous avez déjà fait votre plan...

— Mais quelle fureur avez-vous de plaisanter ainsi?... Moi? j'ai encore dans la tête tous les tigres du Bengale qui me rongent la cervelle... Comment diable voulez-vous que je songe?...

— Vous y songez, Gabriel; je connais le cœur humain!... Cependant je n'insiste pas... j'attends demain... à moins que nous ne soyons dans un autre pays.... Parole d'honneur! je crois que cette montagne est un bastion de la muraille de la Chine...

— Klerbbs, ouvrez les yeux... je m'aperçois que vous parlez en rêvant... levez-vous donc; voici le jour... allons, debout!

— Vive le jour! je fermais les yeux pour ne pas voir la nuit... Oh! quel admirable point de vue! quel grand et magnifique paysage! il me semble que je suis à Richmond, au balcon de *Star and garter*, première auberge du monde!... Mais tout ce paysage indien ne vaut pas un déjeuner... je meurs de faim... je mangerais un lion!

— Eh bien! mon cher Klerbbs, levez-vous, et doublons le pas; nous déjeunerons...

— Et où?

— Parbleu! à la maison de Mounoussamy!

— Ah ça! vous croyez donc que la veuve continuera à tenir auberge pour les passants?... Nous trouverons la maison vide! La veuve ne recevra personne dans son désespoir... notre déjeuner est très-compromis... N'importe! il faut continuer notre chemin... D'abord, orientons-nous... le soleil va se lever là... l'habitation de la belle veuve est donc dans cette direction, en face au midi... Oui! voilà au nord, je crois, le Mont-des-Bergers, où nous avons fait une si belle chasse!... Il faut des-

endre dans la plaine et marcher droit devant nous... allons!... nous arriverons toujours quelque part.

Le soleil n'était pas levé, mais la campagne déjà s'inondait de cette lumière qui respandit avant l'astre à l'horizon de l'aurore.

On voyait dans le lointain se glisser rapidement au carrefour des bois, ou au gouffre des vallées, d'horribles formes de monstres indiens, ivres de sang, qui se hâtaient de regagner leurs tanières, comme si la nature leur eût défendu de troubler par leur présence la douce sérénité du soleil levant.

Les arbres gigantesques, disséminés sans nombre sur une plaine sans limites, paraissaient comme des courtisans immobiles et silencieux qui attendent le lever d'un roi.

Sous quelques-uns de ces merveilleux aspects, la campagne ressemblait à une belle femme qui se pare pour recevoir son époux: elle déroulait sa chevelure de rizières blondes... elle pendait à son cou un petit fleuve sinucux comme un collier d'argent; elle faisait saillir du milieu de deux collines charmantes de superbes tiges d'aloès épanouis comme un bouquet de fiancé; elle se voilait d'une prairie comme d'une robe de cachemire à mille fleurs.

Quand le soleil qui se lève sans ennui, depuis six mille ans, pour se donner à lui seul le spectacle de ce paysage inconnu et sublime, quand le radieux époux de cette nature se révéla sur la montagne fleuve, comme un œil d'or qui s'ouvrirait tout à coup au front d'un géant, toute la campagne sembla tressaillir sous les embrassements du ciel; une harmonie, formée de toutes les voix des arbres, des fleuves, des cascades, des oiseaux, des torrents, des fleurs, des vallées, des collines, éclata partout, comme l'hymne premier chanté à l'aurore de la création.

Nos deux voyageurs oublièrent longtemps la fatigue et la faim devant ce spectacle merveilleux; mais ils rentrèrent bientôt dans les réalités de la vie, en s'apercevant avec effroi que cette nature si belle était remplie d'embûches, et que son éclat ne donnait que l'aveuglement.

Bien dans tout ce qu'ils voyaient ne leur rappelait un seul des sites parcourus la veille avec la caravane des chasseurs; ils marchaient sur une terre inconnue, et leurs yeux, qui interrogeaient des horizons infinis, ne rencontraient aucun arbre isolé, aucun accident de terrain, aucune forme saisissante de colline déjà salués par eux, en sortant de l'habitation de Tinnevely.

Décidément, ils avaient été séparés par une chaîne de montagnes de la côte de Madras, et leur course haletante et aveugle de la nuit les avait entraînés sous un autre ciel et vers les rivages d'une autre mer.

Le pays qu'ils traversaient les épouvantait par moments, à cause de sa beauté singulière; rien du premier coup d'œil n'annonçait le désert: ce n'était pas la plaine du Nil ou la forêt vierge d'Amérique, ou quelque autre de ces paysages qui se couvrent des horreurs de la solitude, et avertissent le voyageur de ne pas s'aventurer dans ces domaines de la désolation.

Sur cette partie de l'Inde, la terre semble cultivée avec soin, arrosée avec amour; on s'attend à chaque pas à voir arriver les laboureurs et les bûcherons, et à surprendre derrière les massifs d'arbres un clocher de village ou une vaste métairie animée par une famille joyeuse de fermiers.

L'effroi vous saisit enfin lorsque vous avez reconnu que toute cette richesse n'appartient à personne; que ces arbres se découpent gracieusement, ces collines s'arrondissent, ces petits fleuves coulent avec amour, ces prairies se couvrent de fleurs pour les tigres, les hyènes, les lions et les éléphants, seuls maîtres souverains de cette région splendide, fille aimée de la mer et du soleil.

Les fruits sauvages qui pendaient aux arbres dans ce grand vergers de la nature ne donnaient qu'un soulagement passager à la faim de nos deux voyageurs.

L'horizon se déroulait toujours devant eux dans la même uniformité d'étendue infinie; six heures de course ardente ne les rapprochaient pas d'une coudée; toujours des montagnes après les collines, des plaines après les montagnes, des forêts après les plaines, des prairies après les forêts, des roches nues après les prairies; toujours une campagne incalculable, écartelée de verdure et d'ardité puissances toutes deux.

Après un silence fort long, qui ressemblait à la sombre méditation du désespoir, Klerbbs, qui marchait le premier, s'arrêta et dit à son compagnon :

— Je vais vous effrayer en vous annonçant qu'il est trois heures: encore quatre heures, et nous voilà retombés dans les ténèbres de la nuit et les gueules de tigres.

Gabriel croisa les bras et secoua la tête mélancoliquement, les yeux fixés sur le soleil, qui descendait du zénith avec une rapidité désespérante.

— Ah! dit Gabriel, je me rappellerai cette chasse aux tigres!

— Parbleu! mon cher ami, je voudrais bien être dans le cas de me la rappeler! Mais il faut commencer par arriver à quelque gîte où il nous soit permis de nous rappeler quelque chose. Quant à moi, je suis au bout de ma science topographique, et je n'ai plus le courage de faire un pas. Voyons, il faut prendre un parti. Nous sommes brisés, nous nageons dans nos sueurs; nos vestes blanches et nos pantalons éclatent en lambeaux; nous en avons lassé des échantillons à tous les buissons de l'Asie; nous ressemblons à des parias, et nous risquons d'être traités comme tels par le premier Indien de bonne maison qui nous ren-

contrera. Ce serait une insigne folie de continuer notre route dans un pays où il n'y a pas de route. Arrêtons-nous ici, passons à l'état de naufragés, bâtissons une cabane, fondons une colonie; le pays est beau et fertile; nous avons des armes et des munitions: voilà un délicieux verger de cocotiers et d'arbres à pain; voilà de l'eau claire comme le cristal: Romulus n'en avait pas autant, et il a réussi, c'est incontestable. Il n'y a pas au monde une plus belle végétation, un plus beau soleil. Ici on rit de pitié quand on songe que quatre pieds carrés dans le *West-Kent* se vendent cent livres. Dieu nous vend l'Asie pour rien. Quelle admirable spéculation de terrain! Je l'achète à ce prix, et je partage avec vous.

— Sir Edward, parlez-vous sérieusement?

— Oh! très-sérieusement; d'autant plus que je crois que, cette nuit, à notre départ du théâtre des tigres, nous avons tourné le dos à la véritable route de Timnevely, et que nous nous écartons ainsi, depuis vingt heures, du point où nous voulons nous rendre.

— Serait-ce possible, Klerbbs?

— Je suis sûr de mon fait maintenant; nous sommes à trente lieues au moins du lac de Timnevely; ainsi, il n'y a pas à balancer; bâtissons sur ce terrain deux tentes, une pour vous, une pour moi, et commençons par dormir. Je suis accablé de sommeil; c'est le cas, cette nuit, de mettre en action le *Midsummer night's dream* de Shakspeare, nous ne manquerons pas de personnages pour le rôle du lion.

— Hélas! mon ami Klerbbs, il faut donc renoncer à voir cette étoile du Timnevely, cette reine des roses du Bengale, cette divine Héva!...

— Mon ami Gabriel, quand nous serons un peuple puissant, nous élèverons les Sabines. Pour le moment, songeons à nous établir en garçons.

Et Klerbbs, sans perdre de temps, coupa de longues branches d'érable, les dépouilla de leurs feuilles, en fit des pieux solides, et les enfouça dans la terre, selon le procédé de Robinson.

Gabriel, voyant que son compagnon prenait son projet au sérieux, vint à son aide, et posa des pieux.

— Très-bien! très-bien Gabriel, avant le coucher du soleil nous aurons une maison... Vous soupirez, Gabriel; voyons, quelle noire idée vous traverse l'esprit?

— Ah! mon ami, je soupire en songeant qu'en ce moment il y a d'heureux mortels qui passent sur les trottoirs du boulevard Italien, à Paris, qui prennent des sorbets chez Tortoni, qui lisent les affiches au coin des rues, qui dînent au rocher de Cambré!... et nous! nous!

— Nous! nous, Gabriel? Oh! je ne prendrais pas leur place pour leur céder la mienne! Les villes m'ennuient à la mort... et puis il est si doux de fonder une ville!

Gabriel poussa un éclat de rire qui, pour la première fois depuis Adam, fit rire les échos de l'Asie-Majeure.

Les deux voyageurs laissèrent tomber les pieux de leurs mains, et rirent avec les échos.

Cet accès de gaieté folle se fût prolongé indéfiniment entre les hommes et la nature, si les oreilles des deux amis n'eussent été frappées au même instant par les sons clairs et distincts d'un instrument qui ressemblait à une mandoline.

Klerbbs et Gabriel saisirent leurs carabines et gardèrent une immobilité de statues.

Les sons se rapprochaient, et ils paraissaient se mêler à un chant mélancolique et nasillard.

Bientôt, à quelques pas, se montrèrent deux Indiens, vêtus d'une longue tunique blanche, et portant devant eux, en sautoir, une espèce de mandoline au manche démesuré.

C'étaient deux chanteurs ambulants, appelés dans l'Inde *sarada-caran*.

Les chanteurs ne firent paraître aucune émotion en apercevant les jeunes gens; ils s'avancèrent et leur tendirent la main pour leur demander une aumône.

— Pour le coup, nous sommes sauvés! s'écria Gabriel rayonnant de joie; ces gens-là connaissent le pays.

Et il leur donna une piastre.

Les chanteurs, pour reconnaître une si noble largesse, commencèrent une complainte sur la bataille de Rama et de Ravana.

Au second couplet, Klerbbs les arrêta par un geste brusque de la main, et leur dit, en anglais, de lui montrer la route jusqu'à la plus prochaine habitation. Les Indiens ne le comprirent pas.

— Savez-vous un peu d'indoustani? dit Klerbbs à Gabriel.

— J'ai remporté trois prix d'indoustani au collège de France, j'ai traduit l'*Adarpyram*, mais dans l'Inde on ne me comprend pas.

— Et moi, s'écria Klerbbs en se frottant le front, j'ai traduit, à Cambridge, le grand poète Azz-Eddin-el-Moadessi, et si un Indien ne me parle pas anglais, je ne le comprends pas. Si jamais je rentre à Cambridge, je destine mon professeur. Heureusement, je parle la langue universelle; ils me comprendront, ceux-là.

Klerbbs plaça les deux chanteurs côte à côte, prit le bras de Gabriel, et, se plaçant derrière les Indiens, il leur fit signe de marcher vite en leur montrant le soleil à l'horizon du couchant, et contrefaisant le cri du lion.

Les Indiens sourirent et se mirent en marche.

Klerbbs et Gabriel allongèrent joyeusement le pas; et l'Anglais, se retournant vers ses pieux délaissés, les salua de la main, en disant:

— Il est bien pénible d'abandonner ainsi une ville au berceau.

Les deux *sarada-caran* marchaient sans hésitation, et de ce pas résolu qui annonce la connaissance exacte du terrain.

Parfois ils se retournaient pour donner un sourire de consolation aux voyageurs qu'ils remorquaient à travers plaines et collines.

Klerbbs répétait à chaque instant, sous diverses formes, un anathème contre le professeur d'indoustani de l'université de Cambridge.

Gabriel était absorbé dans une seule pensée, et il disait par intervalles ce monologue:

— Je parierais volontiers que nous sommes à quarante lieues de la maison d'Héva.

Le soleil avait disparu derrière une longue crête de montagnes, que les voyageurs côtoyaient dans le vallón, et qui leur dérobaient totalement la campagne et l'horizon du midi.

Quelques signes de culture commençaient à se révéler çà et là, et l'on voyait comme de légères aigrettes de fumée se détacher de la cime lointaine des arbres.

Bientôt Klerbbs et Gabriel virent avec joie un sentier tracé par des pieds humains, et des laboureurs, nommés dans l'Inde *tottakavars*, descendirent d'une côte sur ce sentier, portant leurs instruments de travail sur leurs épaules.

Gabriel n'aurait pas été plus transporté de bonheur s'il eût vu la divine Héva passer avec sa grâce de créole et son châle de crêpe chinois.

— Je conçois, disait Klerbbs, qu'il y a des moments où je pourrais embrasser un labourer indien.

Enfin, le bras d'un *sarada-caran* s'allongea vers un massif d'arbres, et nos voyageurs saluèrent une maison de brahmane, peinte en rouge par lignes verticales.

La nuit tombait.

Aux dernières lueurs du crépuscule, ils reconurent que cette maison devait être habitée par un brahmane des premières castes.

Elle n'avait point de fenêtres; une toiture de joncs et de feuilles sèches de palmiers la défendait contre la pluie et le beau temps, et un enclos de maçonnerie contre les bêtes fauves.

Devant la porte s'élevait une sorte de treille nommée *pandel*, couverte de paille et de branches vertes; un peu plus loin dormait un petit étang destiné aux ablutions de famille.

À l'angle méridional de la maison, un grossier piédestal supportait la statue informe de *Ganesha*, dieu pénate du foyer domestique indien.

Le brahmane Syaly habitait cette maison; il reçut avec une affabilité grave nos deux jeunes voyageurs, et les conduisit d'abord devant l'image de *Ganesha*, qui fut honorée des profondes révérences de Klerbbs.

Gabriel ne se prosterna pas.

Syaly les introduisit ensuite dans la salle de réception, et leur offrit du lait caillé nommé *dhuy*, deux flacons de jus de palmier, et de la liqueur fermentée nommée *sourá*.

Klerbbs et Gabriel s'assirent à l'indienne sur la natte fraîche, et ils prirent leur repas frugal.

Le brahmane parlait assez bien le français et l'anglais; mais il eut la politesse de n'adresser aucune question aux deux étrangers; il se contenta d'échanger avec eux quelques paroles sur des sujets indifférents.

De leur côté, Klerbbs et Gabriel n'osèrent faire aucune interrogation.

Après souper, la conversation prit une tournure intéressante.

Le brahmane Syaly était fort instruit, et surtout il était doué d'un orgueil national digne d'un Anglais.

Il ne laissa pas échapper l'occasion de placer l'Inde au-dessus de tous les pays du globe.

Il se moqua d'Homère, qui avait inventé une mythologie dépourvue d'imagination, et touchant par tous ses points à la réalité.

Il attaqua l'architecture religieuse grecque, qui rasait la terre avec le chapiteau de ses colonnes, et s'était copiée elle-même à l'infini.

Alors il cita les mille poèmes de la mythologie de l'Indoustani, dont les titres seuls sont plus longs que les œuvres d'Homère; puis il déroula l'éternel chapitre des métamorphoses de Brahma, et il s'appropriait à décrire l'architecture idéale et merveilleuse des temples souterrains d'Elephanta et d'Elora, cette architecture de rêves et de visions sublimes, lorsqu'il s'aperçut que ses deux auditeurs, vaincus par le sommeil, dormaient profondément.

Le brahmane n'avait pas souvent l'occasion, dans sa solitude, d'exercer son érudition religieuse, et il s'était jeté avidement sur ces deux voyageurs comme sur une proie de controverse que la Providence lui envoyait.

Le devoir de l'hospitalité lui prescrivait pourtant de respecter leur repos; mais il n'en fut pas moins piqué de deux choses, du sacrilège commis par Gabriel, qui ne s'était pas incliné devant sa statue domestique, et de l'irrévérence avec laquelle les voyageurs avaient accueilli son discours sur les incarnations.

Le soleil était levé depuis assez longtemps, lorsque Gabriel et Klerbbs se réveillèrent après un sommeil réparateur.

Comme ils rajustaient les délabrements de leur toilette, ils entendi-

rent des voix qui chuchotaient au dehors, mêlées à des piétinements de chevaux.

Ils se rapprochèrent de la persienne qui voilait la porte, et furent saisis d'un étrange étonnement, lorsque la conversation suivante arriva à leurs oreilles.

Une voix forte disait en anglais :

— Ce sont deux chanteurs ambulants que nous avons interrogés ce matin à l'habitation de Mounoussamy, et qui nous l'ont dit.

— Ils ne vous ont pas trompés, répondait le brahmane, je leur ai donné l'hospitalité hier au soir.

— Je vous ordonne donc de les livrer au nom du *king's-proctor* de Madras, disait l'autre voix.

— Je ne refuse pas de vous les livrer, disait le brahmane; mais ils dorment encore, et la loi de l'hospitalité me défend de troubler leur sommeil. Ces deux jeunes gens ne m'inspirent aucun intérêt : ils sont couverts de haillons comme des ravageurs de jardins; ils ont leurs chaussures en lambeaux, et tout en eux annonce qu'ils ont fait un mauvais coup. De plus, je suis convaincu qu'ils n'ont aucune religion.

— Oh ! pour le coup, ceci est trop fort ! s'écria Gabriel dans la maison. Et, soulevant la persienne, il s'élança sous le *pandet*, suivi de Klerbbs.

Les deux amis trouvèrent là six cavaliers eipayes et un officier anglais.

— Je vous arrête au nom de la loi ! dit l'officier.

— Nous ? s'écrièrent à la fois Klerbbs et Gabriel.

— Et qui donc ? dit l'officier : n'êtes-vous pas les nommés Klerbbs et Gabriel de Nancy, sans profession ?

— Oui... Mais pourquoi nous arrêtez-vous ?

— Voici l'ordre d'arrêt du *king's-proctor*.

— Mais de quoi sommes-nous accusés ? dit Gabriel.

— Vous le saurez à Madras.

— Voilà qui est singulier, dit Klerbbs... Eh bien ! nous vous suivrons, capitaine; allons à Madras.

L'officier fit un signe : on amena deux vieux chevaux pour Klerbbs et Gabriel : les prisonniers furent placés au centre de l'escouade, et l'on partit.

Tout ce monde suivit un sentier escarpé qui coupait la crête de la montagne auprès de laquelle était située la maison du brahmane, et, lorsqu'on fut parvenu au sommet, Klerbbs et Gabriel découvrirent à gauche dans la plaine le lac de Timnevely.

Une exclamation de surprise échappa simultanément aux deux prisonniers.

— Un seul mot, capitaine, dit Klerbbs; est-ce que nous ne nous arrêterons pas à cette habitation là-bas ?

— Vous vous arrêterez à Madras, dit l'officier, et pour longtemps.

— Ceci est plus fabuleux que les dix incarnations de Brahma ! dit Gabriel.

IV

A Madras

Après une longue route dans la campagne, Klerbbs et Gabriel arrivèrent à Madras, et furent enfermés dans la prison du fort Saint-Georges.

La justice est toujours plus expéditive dans les colonies que dans les métropoles.

Les deux prisonniers ne tardèrent pas à paraître devant leurs juges; ils s'étaient épuisés en conjectures sur la cause de leur arrestation.

Klerbbs répétait toujours qu'on les accusait sans doute d'avoir essayé de fonder une ville au désert, crime prévu peut-être dans un code indien à eux inconnu.

— Ce sont les deux chanteurs qui nous ont dénoncés ! disait Gabriel.

Je comprendrais parfaitement cette accusation, disait Klerbbs, si Madras était encore administré par le code *mdou*, comme la vieille *Tchinnapatnam*; mais depuis l'avènement de lord Cornwallis à l'administration suprême du pays, nous n'avons à rendre compte de nos actions qu'à des juges anglais.

— Et des juges anglais, ajoutait Gabriel, ont trop de bon sens pour nous condamner parce que nous avons coupé dans l'*East-India* quatre pieux d'érable pour passer la nuit.

— Ce serait probablement un exemple qu'ils voudraient donner aux naturels du pays, remarquait Klerbbs avec beaucoup de sagacité.

— Préparez votre plaidoyer en conséquence, disait Gabriel.

Comme ils s'entretenaient ainsi, l'*attorney général* entra dans leur cachot suivi d'un secrétaire.

Le magistrat s'assit, et, s'adressant aux deux prisonniers, il leur dit :

— Klerbbs et Gabriel de Nancy, vous êtes accusés d'assassinat sur la personne de l'Indien Mounoussamy, sujet de la Grande-Bretagne; avez-vous quelque chose à répondre à cela ?

Les deux amis poussèrent un cri en élevant leurs mains au-dessus de leur tête.

— Qu'avez-vous à répondre à cela ? répéta l'*attorney général*.

— Tout et rien, dit Klerbbs, à notre choix !

— Il y a contre vous des témoignages accablants, dit le magistrat.

— Oh ! c'est une horrible dérision ! s'écria Gabriel.

— Prenez garde, jeune homme ! dit l'homme de loi, vous prenez de l'irritation, vous vous emportez ! donc...

— Oui, interrompit vivement Gabriel, les innocents qu'on accuse sont toujours dans une position étrange; prennent-ils la chose froidement comme Klerbbs, ou dit : — Oh ! s'ils étaient vraiment innocents, quel cri de vérité sortirait de leur poitrine ! Se livrent-ils à un juste mouvement d'indignation et de colère, comme moi, on dit : — Oh ! l'innocence est calme et sa parole tranquille, car elle n'a rien à redouter. Si je suis coupable parce que je m'indigne, Klerbbs est innocent parce qu'il ne s'indigne pas.

— Vous vous êtes distribué vos rôles, dit le magistrat; mais l'œil exercé de la justice ne s'y méprendra pas. Faites des aveux, et peut-être la clémence...

— Nous ne voulons point de clémence, nous voulons la justice, dit Gabriel, s'il y en a à Madras.

— La justice, dit le magistrat, est sur tous les points du globe où flotte cette devise : *Dieu et mon droit*.

Et il se leva en lançant un regard sévère sur les deux prisonniers.

Dès ce moment, Klerbbs et Gabriel furent séparés; toute communication entre eux leur fut interdite jusqu'au jour des débats.

La vieille ville, la ville noire, la ville européenne, la ville chinoise, toutes ces villes qui forment Madras s'étaient beaucoup émuees à l'annonce de ce procès; les Indiens riches et les pauvres attendaient avec anxiété son issue pour juger la justice des Anglais, leurs maîtres, et pour savoir s'ils auraient la sage impartialité de sacrifier un homme de leur nation, un homme souillé du sang d'un Indien.

À l'aurore du jour des débats, toutes les avenues du palais où s'installa le tribunal étaient inondées d'un peuple de toutes couleurs, mosaïque humaine qui ne pave que les rues de Madras.

Les juges étaient au nombre de cinq, présidés par le *criminal judge*; l'*attorney général* était à son banc.

On amena les prisonniers.

Ils portaient le costume dévasté de leur malheureuse chasse; cependant les dames de la haute société blanche et cuivrée de Madras trouvèrent que ces jeunes gens étaient fort bien, et qu'ils ne ressemblaient nullement à des assassins.

Après avoir interrogé les prévenus sur leur âge, leur profession, leur pays, leur domicile, le juge criminel fit appeler les témoins.

Quatorze témoins déposèrent comme un seul : Mirpour et Goulab, et les douze péons de Mounoussamy.

Ils affirmèrent tous que Gabriel et Klerbbs avaient assassiné leur maître et leur ami entre les rives de Lutchmi et les gorges de Ravand, et que, pour se dérober à leur poursuite, ils s'étaient jetés à la nage et perdus dans la vallée de Lutchum, où les arbres sont aussi touffus et serrés que des épis dans les rizières.

Après eux, vint déposer le brahmane Syaly; il dit que Gabriel et Klerbbs étaient arrivés dans sa maison le soir du lendemain de l'assassinat; que leurs physionomies étaient sinistres, leurs mains ensanglantées, leurs habits en lambeaux, comme ceux d'assassins qui auraient lutté longtemps avec leur victime; et il versa des larmes sur la mort de Mounoussamy, qui était, disait-il, son ami et son voisin derrière la montagne.

Enfin les deux *sarada-caran* déposèrent aussi.

Ils dirent qu'ils avaient vu les deux prévenus occupés à tailler des pieux dans le désert pour construire une cabane, et que l'un d'eux leur avait donné une piastre pour acheter leur discrétion.

Mors l'*attorney général* se leva et parla ainsi :

« S'il est un crime évident, palpable, clair comme le soleil qui nous éclaire, c'est celui qui est soumis à ce tribunal. Vous avez entendu les fondroyantes dépositions des témoins, qui sont tous dignes de foi, plutôt à cause de leur caractère plein de candeur et d'ingénuité qu'à cause de leur position sociale; mais, comme dit Blakstone, *regardez le visage du témoin et non son habit*. Je vois d'un côté douze péons, honnêtes et laborieux serviteurs, qui certes ne se sont pas accordés pour déposer unanimement contre les prévenus, et qui, tout en pleurant la mort de leur maître, ne voudraient pas la venger par la mort de deux innocents à eux inconnus. Je vois ensuite deux riches négociants, fils de ces honnêtes climats, deux Indiens qui se sont retirés des affaires commerciales pour prendre un peu de ces doux loisirs que le poète de Mantoue a célébrés dans ses vers harmonieux. Goulab et Mirpour ont perdu un ami, un véritable ami, et la perte d'un ami est irréparable : c'est un trésor qu'on ne trouve qu'une fois.

« Parlerai-je des deux chanteurs ambulants, dont la déposition, insi-

gnifiante au premier abord, n'est pas moins accablante lorsqu'on l'examine de près? Que vous ont dit ces naïfs enfants de la nature? Ils ont vu Klerbbs et Gabriel perdus dans les solitudes, où le remords et la crainte du châtement les retenaient, se construisant à la hâte une informe cabane, pour y ensevelir désormais une vie qui n'appartient plus qu'à la main de l'exécuteur. Ces deux hommes, élevés dans la mollesse et les plaisirs, séparés violemment de la société par la barrière du crime, s'étaient déjà condamnés eux-mêmes à subir un exil perpétuel au milieu des bêtes fauves, dignes émules de leur forfait!

« Et maintenant, me sera-t-il permis de dire toute ma pensée? Oui, et aucune considération humaine ne saura m'écarter de la ligne de mon devoir. Je dirai tout; je ne cacherai rien.

« Une chose, sans doute, vous a frappés, honorables juges: vous vous êtes demandé quel intérêt si grand a pu porter ces deux prévenus à commettre un crime atroce? car, selon la morale du savant légiste Makerson: « tout crime suppose un intérêt; » axiome qui n'est que le corollaire d'un autre plus connu: *is fecit cui prodest*. Ici l'intérêt qui a porté deux hommes au crime, ce n'est ni la vengeance ni la soif d'un vil métal; c'est une passion adultère, ou, pour mieux dire, c'est l'association de deux amours infâmes! On a tué le mari pour... Je n'arrête, honorables juges! je craindrais moi-même de souiller l'air pur de cette enceinte, si j'achevais une parole que mon silence exprime bien mieux. C'est pour arriver à ce but odieux que Gabriel et Klerbbs se construisaient un repaire dans les bois, à dix milles du lac de Tinnevely, afin d'y cacher l'innocente victime de leur infernale passion. Insensés! vous espériez donc que rien dans cet asile solitaire ne troublerait vos nuits et vos jours? Ah! tous les torrents qui viennent de la montagne Bleue ne peuvent laver une goutte de sang! toutes les fleurs de ces sauvages jardins de l'Inde n'auraient pu donner un adoucissement à vos remords! vous vous seriez écriés sans cesse, comme lady Macbeth: « Il y a toujours là une odeur de sang! tous les parfums de l'Arabie n'embaumeront jamais cette main! » (*Here's the smell of the blood still: all the perfumes of Arabia will not sweeten this hand!*)

« D'autres témoins appartenant à diverses nations européennes n'ont assisté que de loin à l'assassinat du malheureux nabab. Nous ne les avons pas appelés dans cette enceinte. Ils disent qu'il n'ont rien vu, et qu'ils ne peuvent rien affirmer ni en faveur ni contre les prévenus. Eh bien! j'affirme, moi, que le silence de ces Européens, unis par de longues relations avec les prévenus, est plus accablant que le témoignage de quinze Indiens. *Silent! clamant!* « Ils se taisent, ils crient, » comme dit Cicéron dans sa première Catilinaire. *Silent! clamant!*

« Je ne puis passer sous silence une autre déposition terrible, quoiqu'elle soit exprimée dans un langage concis, aimé des lettrés de l'Indoustan. Le savant et sage brahmane Syaly vous a dépeint en termes frappants la dégradation physique et morale dans laquelle étaient tombés les prévenus, lorsqu'ils vinrent dans les ténèbres lui demander l'hospitalité! Quoi! ces hommes, qui connaissaient parfaitement les lieux, ont évité l'habitation du lac! Quoi! ils ont mis une haute montagne entre la maison de Momoossamy et la maison du brahmane! Et s'ils étaient innocents, pourquoi ne se sont-ils pas présentés la veille, comme les autres, chez la veuve de l'Indien!... Mais ils ont erré à travers les plaines pour éviter des visages accusateurs; et si la justice ne fût pas tombée à l'improvise sur les coupables, ils auraient gagné Pondichéry, ils auraient traversé les mers pour ensevelir leur forfait et leurs noms dans quelque asile lointain, où le glaive de notre loi n'a pas d'action sur les criminels!

« Le crime est donc prouvé jusqu'à l'évidence. Il faut montrer à nos compatriotes les Indiens que la justice est égale pour tous. Nous sommes heureux de reconnaître qu'en cette occasion la justice est d'accord avec une sage politique. Je vous livre donc sans crainte, honorables juges, ces deux hommes; votre sentence ne peut être douteuse. Et toi, infortuné Indien, toi qui as trouvé dans les déserts des chrétiens plus féroces que les monstres de l'Asie, que tes mânes s'apaisent, ton sang répandu sera vengé!

Ce plaidoyer était un mélange de mauvais goût, d'emphase, de rhétorique banale et de traits heureux; mais il produisit une vive impression sur le tribunal et sur l'auditoire.

Les deux prévenus gardèrent une attitude de dignité, qui fut généralement regardée comme l'expression de l'impudence et de l'endurcissement du cœur.

Le juge criminel, dont la conviction était déjà faite, prit un visage béatin, et dit aux prévenus:

— Avant d'accorder la parole à votre défenseur, je veux vous demander si vous n'avez rien à dire dans l'intérêt de la cause.

— Rien, murmura Gabriel.

Klerbbs croisa les bras, jeta nonchalamment sa tête en arrière, et dit:

— Pour la rareté du fait, je voudrais me voir pendre demain matin... Et le jeune Anglais fit un de ces sourires auxquels les yeux ne donnent pas un rayon, un sourire de fou.

Le président, après une légère pause, reprit:

— La parole est au défenseur des accusés.

L'avocat se leva, en secouant les immenses flocons de sa perruque d'emprunt, étendit verticalement son bras vers le plafond, pour ramener au coude les plis de la manche de sa robe, et dit:

— Honorables juges de la cour criminelle, la cause...

Gabriel se leva vivement sur son banc, et, imposant silence à l'avocat, il s'écria:

— Nous ne voulons pas être défendus. Une défense est une insulte pour nous! Assez, monsieur!... Klerbbs approuva tranquillement par un signe de tête ces paroles de son ami.

Le juge criminel prit un ton solennel, et, s'adressant à l'avocat, qui déjà s'asseyait, il dit:

— Obéissez au tribunal; défendez les accusés, monsieur.

L'avocat se leva de nouveau, et commença ainsi:

« Messieurs, je ne me dissimule pas la pénible tâche que la cour m'a confiée. Je prends la parole après un magistrat dont la voix éloquente a ému nos âmes, mais je puiserai dans mon cœur la force nécessaire pour remplir dignement mon devoir d'humanité.

« Vous voyez devant vous, honorables juges, deux jeunes gens qui appartiennent aux classes élevées de la société, deux voyageurs avides de science, et qui viennent chercher, à la sueur de leur front et au péril de leur vie, un peu de cette gloire que recueillaient les Colomb et les Vasco de Gama: l'étude est leur seule passion, la gloire leur seule récompense. L'un est envoyé par la Société royale de Londres pour découvrir l'*Histoire des Malabars*, écrite avant Aureng-Zeb, ce tyran qui fit décapiter son frère; l'autre remplit une mission non moins importante: il voyage dans l'Inde pour compléter la collection ornithologique du Musée de Paris, ce *pandemonium* de tous les êtres de la création.

« Je demande à la cour qu'il me soit permis de lire la moitié d'une lettre que M. de Lacépède...

— Avocat, les lettres de M. de Lacépède ne sont pas en cause. Venez au fait.

« Honorables juges, poursuivit l'avocat, le respectable attorney général est tombé dans une grave contradiction. Il a dit, dans un passage de son éloquent discours, que les deux prévenus avaient voulu construire dans le désert, avec une intention criminelle, et il a établi sur cette conjecture la base fondamentale de l'accusation. Eh bien! honorables juges, le respectable attorney a dit, en finissant, que l'intention de Klerbbs et de Gabriel était de fuir le désert pour s'embarquer à Pondichéry. Je vous le demande, honorables juges, comment concilier ces deux choses? Quoi! Gabriel et Klerbbs veulent fonder un établissement dans le Tinnevely, et ils courent chercher un vaisseau sur la côte de Coromandel! Au nom de Dieu! que l'accusation soit plausible! L'affaire est grave, très-grave; il s'agit de la vie de deux innocents.» (Murmures dans l'auditoire.)

Le président, d'une voix perçante:

— Au moindre signe d'approbation ou d'improbation, je fais évacuer la salle.

L'avocat, élevant la voix au diapason de la menace du président:

— Oh! non! non! vous ne les condamnez pas, parce que la science réclame leurs services, et que l'Europe a les yeux sur eux! Vous ne les condamnez pas, parce que les témoignages qui se sont élevés contre mes clients sont vagues, et semblent tous dictés comme une leçon d'écolier à des...

L'attorney se leva furieux et s'écria:

— Les témoins sont placés sous ma protection, ils ont parlé selon leur conscience, et je ne souffrirai pas qu'il soit porté atteinte à leur honneur!

— Vous ne les condamnez pas, parce que vous n'avez entendu aucun témoignage à décharge.

— Produisez-en! produisez-en! reprit l'attorney.

— Que j'en produise? Eh! mon Dieu! envoyez une assignation aux tiges des gorges de Ravana!

— Bravo! s'écria Gabriel.

— Il a fini par trouver cela, dit Klerbbs; c'est très-beau!

Le président frappa sur la table et dit:

— La cause est suffisamment instruite. Les prévenus ont-ils quelque chose à ajouter à la défense de leurs avocats?

— Oui, dit Klerbbs, une chose bien simple, une seule: nous sommes innocents.

— Voilà tout? demanda le juge.

— Oui! Il nous semble que c'est suffisant.

— La séance est suspendue, dit le juge.

Klerbbs se pencha à l'oreille de Gabriel et lui dit:

« Oh! je suis bien tranquille. Je connais les juges anglais des colonies; ils jouent très-bien leur jeu.

« Le procès qu'ils nous font est une concession aux naturels du pays. Voilà leur politique.

« Nous sommes absous. »

La législation qui régit la métropole ne s'introduisit que fort tard dans les colonies.

A cette époque, Madras ne connaissait pas le jury.

Des magistrats spéciaux jugeaient les crimes, et d'une façon fort expéditive toujours.

La délibération ne dura pas un quart d'heure.

Le président débita un long préambule, qui n'était que la répétition du discours de l'attorney, et à la fin il prononça une sentence de mort.

Klerbbs et Gabriel s'inclinèrent comme pour remercier.

Le président se leva et dit :

— Klerbbs et Gabriel, la loi vous donne vingt-quatre heures pour vous préparer à la mort... Qu'on emmène les condamnés.

Quatre soldats cipayes escortèrent Klerbbs et Gabriel à la prison voisine.

Un pasteur de la communion d'Augshourg et un missionnaire de la propagande attendaient les deux condamnés sur le seuil de leurs cachots, et ils y entrèrent avec eux.

La ville indienne célébrait dans ce jour le *Raous-Jatreh*, la fête des amours de Krishna. Fœrebanales du Coronandel.

Un heureux hasard causa la mort de deux chrétiens avec les rejoissances publiques : aussi la foule épuisait ses démonstrations d'allégresse et dansait au son du *bin* et du *star* sur la place du Gouvernement, où les potences et le bourreau étaient attendus.

V

La justice humaine.

La nuit qui suivit le jugement rendu contre Klerbbs et Gabriel ne vit pas un seul homme endormi dans Madras, depuis le pont des Arméniens jusqu'à l'édifice neuf, non ce le Panthéon.

Il y a aussi un Panthéon à Madras !

Depuis que les hommes s'efforcent de supprimer Dieu, ils hâtissent des faulx partout.

L'exécution devait avoir lieu le lendemain, à l'heure où le *bérailje* atte les boeufs au *tandijel* de voyage, où le batteur de riz descend à la plaine de Tehoultry pour gagner le pain de son jour.

Dans ce torrent animé de visages de démons qui se ruinaient vers la place des potences, on n'apercevait aucune trace de lassitude, quoique les orgies infernales de la nuit dernière eussent été dignes du dieu Krishna chez nous, peuple à face blême, la chair souffrante révèle à l'extérieur l'épuisement des forces ; mais ces cornations de bronze que boucaie le soleil indien ne trahissent aucun secret : on croirait voir des liasses de damnes, dont les corps se sont colorés aux flammes de l'enfer, et qui, revenus sur la terre, n'ont repris à l'homme que ses passions, en lui laissant sa faiblesse.

A chaque centre de ces tourbillons d'êtres surnaturels, qui s'élançaient à la cime de leurs bambous et pirouettaient avec eux en sifflant comme des bois, on aurait pu voir, se multipliant partout, deux Indiens gigantesques, dont les yeux semblaient lancer des grâbes de feu du Bengale, et dont la voix tartareenne excitait ce monde en délire, ivre du feu de la débauche et des liqueurs.

Ces deux êtres surnaturels savaient les paroles qui crispent les pieds de l'Indien et le font bouillir comme un fêre de la tanière au valloin.

L'un était ce Goulab, qu'on aurait pris pour Wichou incarné, une onzième fois, en éléphant ; l'autre, ce Mirpour, qui avait sur son corps la souple ondulation de la panthere, et sur sa face les contractions rudes et nerveuses du lion.

Un intérêt mystérieux avait mêlé ces deux monstres humains aux saturnales de cette nuit ; ils étaient sortis dans un costume indigent de leur superbe habitation de la rivière Triplican, sur la route d'Elora, et ils avaient entraîné tout le peuple de la ville noire à travers les rues et les places de Madras, poussant avec lui de formidables cris de rejoissance en l'honneur des juges qui vengeaient sur deux Européens la mort du nabab de Tannevely.

Le soleil vint éclairer la fête de ces démons, qui remplissaient, comme les flots orangeux d'un lac de bronze en fusion, la vaste place où le bourreau attendait les condamnés.

A quelques pas des potences, Goulab et Mirpour dominaient les têtes indiennes, et attachaient les yeux sur le carrelour lointain, où le funèbre cortège, sorti de la prison, devait se montrer à chaque instant.

Les heures pourtant s'écoulaient, et les criminels ne paraissaient pas.

Le bourreau, debout sur une haute estrade, donnait des signes d'impatience, et promenait ses regards de l'horloge publique au soleil.

Pardons apparaissent deux cavaliers de la milice, à l'extrémité de la place, et les Indiens troupes saluaient cette avant-garde par une explosion déclamatoire de rales aigus, semblables à une symphonie de tiges.

Puis le silence retombait sur cette multitude, et la soif du sang qui la devorait ne se manifestait plus que par des ondulations de têtes d'airain qui semblaient excitées par le vent du gôle de Coronandel.

La nuit, un roulement de tambours annonça l'arrivée de la milice, et les canons de la batterie du fort s'allongèrent sur les créneaux.

Un cavalier, lancé au galop, passa entre les deux haies des miliciens indiens et remit un pli au bourreau de Madras.

Celui-ci lut avec lenteur l'ordre qui lui était envoyé et fit un sourire stupide et féroce, un sourire qui ne se forme que sur des lèvres de bourreau.

Puis il souleva une liasse de cordes, la posa nonchalamment sur les épaules d'un de ses valets, et descendit de son estrade.

Il donna un regard mélancolique d'adieu à ses potences, comme s'il eût été désespéré de voir que de si beaux instruments, si fièrement posés par sa main, allaient rentrer sous le hangard sans avoir fonctionné, comme deux malheureux qui s'en reviendraient du sillon, en laissant les épis debout.

Goulab fit un bond de sa place au pied des potences et interrogea le bourreau ; celui-ci ne répondit qu'en montrant la lettre et haussant les épaules de l'air d'un homme qui accuset d'injustice les dispensateurs du pardon.

Des murmures stridents s'élevèrent aussitôt dans la populace.

On enlevait une proie à cette arce de tigres !

Cette injustice, exercée effrontément contre un pauvre peuple affamé de chair humaine et chassé de la table du festin, allait amener une insurrection, mais il ne fallut qu'un mouvement de soldats et une fleur de meche dans la batterie du fort pour mettre en déroute ces hideux convives avant le premier cri de révolte.

Goulab et Mirpour se perdirent dans les tourbillons de la foule ; une terreur de mort les glaça tous deux ; des pressentiments sinistres les éclairèrent confusément sur la scène mystérieuse dont ils venaient d'être témoins.

Ces deux hommes fauves, que la fortune avait élevés de la tanière au palais, et de la nudité sauvage au luxe du nabab, s'estimèrent heureux de se retrouver dans leur costume primitif, avec cette différence pourtant que leurs larges ceintures res étaient une somme énorme en quadruples espagnoles ; n'osant plus rentrer à leur habitation, de peur d'y rencontrer quelque révélation accablante, ils s'enfoncèrent dans le désert qui mène aux solitudes sacrées des temples d'Elora, résolus d'y attendre les événements à la faveur d'un espionnage qu'il leur serait aisé d'établir et de trouver parmi les frères indiens, fanatiques sectateurs de Siva.

A l'aube de ce jour, un riche Indien, surnommé *Talaïperi* un grand prévôt, et frère de Mamoussamy, s'était présenté chez l'atorney général pour une communication qui ne souffrait aucun retard.

Le magistrat fut réveillé en sursaut par les cris de désespoir que poussa l'Indien, lorsque les domestiques refusèrent de l'introduire sous prétexte que l'audience ne commençait qu'à midi.

L'atorney soula, et, apprenant que le solliciteur était son prédécesseur avant la colonisation anglaise, il lui fit ouvrir sa porte, et, dans le plus simple des négligés, il voulut bien lui accorder, hors l'heure, une audience extraordinaire.

Talaïperi, revêtu d'un costume européen des plus élégants, se précipita dans la chambre de l'atorney avec un visage dont la pâleur semblait percer sous sa couche de bronze.

— Justice ! justice ! s'écria l'Indien ! honorable attorney ! justice !

— Vous la trouverez toujours ici, dit le magistrat.

— On va exécuter Klerbbs et Gabriel ?... demanda Talaïperi avec une inquiétude fiévreuse.

— Dans quelques heures.

— Ils sont innocents ! innocents !

— Ils sont condamnés !

— Ils ne sont pas morts, honorable attorney ; ils ne sont pas morts !

— Ils sont morts aux yeux de la justice...

— Alors ils vivront, s'écria l'Indien... J'ai exercé quinze ans, dans la ville noire, les fonctions de grand prévôt, et mon nom a toujours été salué comme juste. Je suis le frère de Mamoussamy, et, lorsque je viens vous arracher deux têtes innocentes, deux jeunes gens accusés du meurtre de mon frère, je mérite d'être écouté.

— Monsieur, dit l'atorney, vous perdez votre temps ; Klerbbs et Gabriel sont innocents, dites-vous ?... Avez-vous entendu mon plaidoyer d'hier ?

— Non, *your worship*.

— Ah ! si vous l'aviez entendu, vous ne viendriez pas me faire un drame à la pointe du jour... Tenez, je vous prie de jeter un coup d'œil sur ce journal, c'est l'*Evening-Chronicle* de Madras ; vous y lirez mon discours.

— Mais, honorable attorney, si, malgré votre discours, mon frère Mamoussamy venait en personne vous dire que Gabriel et Klerbbs ne l'ont point assassiné !...

Le magistrat recula de trois pas, et laissa tomber le journal.

— Mamoussamy, votre frère, n'a pas été assassiné ? s'écria l'atorney du ton de l'homme qui redoute plus une blessure à travers son amour-propre, qu'il ne souffrît la résurrection d'une victime pour laquelle il a plaidé.

— Ah ! infortuné, *your worship*, mon cher frère est mort... Mais voici une lettre qui décharge complètement Klerbbs et Gabriel, et fait retomber sur d'autres la responsabilité du crime.

— Et qui a écrit cette lettre ?

— Mon frère Mounoussamy.

— Celui qui est mort ?

— Oui, honorable attorney.

— Êtes-vous fou, notre ancien grand prévôt ?

— Voici la lettre. Ayez la bonté de la lire, honorable attorney. Hier, en mettant de l'ordre dans les papiers de mon frère, j'ai trouvé cette lettre exposée, bien en relief, pour être découverte à la première perquisition. Elle est à votre adresse comme à la mienne. Le temps presse, lisez cette lettre, au nom de Dieu !

Le magistrat haussa les épaules et lut la lettre de Mounoussamy.

Cette lettre était datée de la veille du jour qui vit disparaître l'Indien dans les ténèbres mystérieuses de la rivière de Lutchni ; elle était ainsi conçue :

« Mon bien-aimé frère,

« Nous partons demain matin pour chasser le tigre, entre le mont des Bergers et les gorges de Ravana. Depuis un an, je vis avec deux hommes qui veulent me perdre, et qui jouent avec moi un jeu plein de

tres horreurs. Si demain, je succombais dans cette chasse, il ne faut pas que la justice s'égare ; les assassins ne seront pas impunis ; je les dénonce d'avance sous les noms de Goulab et de Mirpour. Adieu, mon cher frère ; je désire, en écrivant cette lettre, que vous ne la lisiez pas.

« MOUNOUSSAMY.

« A l'habitation du lac. »

Lecture faite, l'attorney retourna la lettre en tous les sens, et, ramassant l'*Evening-Chronicle*, il relut son discours, confronta les deux pièces, et, après avoir balbutié quelques monosyllabes entrecoupés de pauses, il s'éleva jusqu'à la phrase complète :

— Mon grand prévôt, dit-il, êtes-vous bien sûr que cette lettre soit de votre frère ? Reconnaissez-vous sa main ?

— Si je la reconnais ! Tenez, honorable attorney, voici cent lettres de mon frère dans ce portefeuille. Appelez vingt négociants de Madras, montrez-leur l'adresse de cette lettre, et vous verrez si, du premier coup, ils ne nomment pas Mounoussamy.

— Ah ! c'est qu'il faut agir avec précaution dans ces sortes de cas ! Je connais mon devoir... la chose jugée !... Ah !... Je vais mander sur-le-champ les banquiers et les négociants du voisinage...

— Mais avant tout, honorable attorney, faites suspendre l'exécution...

— Oh ! il n'y a rien à craindre !... Nous avons encore plusieurs heures...

Il sonna ; deux domestiques parurent, et il leur donna ses ordres.

En attendant les banquiers et les négociants, l'attorney relut encore son discours, et, frappant le journal du revers de sa main, il disait :

— C'est pourtant bien clair et de tout point victorieux, ce que j'ai dit là... mes arguments sont indestructibles !... mes remarques subsistent !...

— Oui, disait le frère ; mais la lettre...

— Oh ! la lettre ! la lettre !... ne précipitons rien... Il y avait hier cinq juges, et moi... six magistrats unanimes d'opinion !... nous ne sommes pas six aveugles !... Vous n'avez pas assisté aux débats, vous... mille personnes distinguées y assistaient... il n'y a eu qu'une voix.

— Et les accusés ont-ils avoué leur crime ?

— Non, certes, ils ne l'ont pas avoué... La belle raison !... en voyez-vous beaucoup de criminels de cette espèce ?... Ils se font pendre avant d'avouer... c'est le cœur humain.

Les chefs des principales maisons de commerce de Madras arrivèrent bientôt en toute hâte, obéissant à l'ordre qui leur avait été envoyé à domicile. Tous, sans hésiter, reconnurent la main de Mounoussamy.

— Appelez ici toute l'Inde commerçante, dit l'ex-grand prévôt, et vous entendrez la même chose, honorable attorney !

— C'est possible !... c'est possible ! dit le magistrat... Mais il peut se faire encore que Mounoussamy se soit trompé sur le compte de Goulab et Mirpour... C'était un mari jaloux, qui peut-être...

— Eh bien ! honorable attorney, appelez ici Goulab et Mirpour... Appelez la veuve de Mounoussamy, vous serez toujours obligé de convenir qu'en tout état de choses il ne faut pas exécuter aujourd'hui Gabriel et Klerbbs, et qu'une nouvelle procédure doit commencer. La lettre de Mounoussamy, lue hier à l'audience, aurait sans doute été de quelque poids dans la balance de la justice... c'est incontestable !

— Non ! non ! cette lettre n'aurait pas détruit l'effet de mon discours... Oh ! il y a un passage tiré de *Macbeth* : *Tous les parfums de l'Arabie*... si vous aviez vu l'auditoire !... quelle pâleur sur les visages !... Non ! non ! la lettre de Mounoussamy... Cependant il ne faut rien précipiter ; je vais envoyer mes ordres au domicile de Goulab et de Mirpour... je veux voir aussi la veuve du nabab, votre frère... Il n'y a pas de concession que je ne fasse pour vous satisfaire dans vos justes susceptibilités... Mais croyez-le bien, Gabriel et Klerbbs sont coupables.

— Honorable attorney ! s'écria Talaïperi avec une émotion extraordinaire, ils sont innocents ! Je garantis leur innocence sur ma tête ! Prenez-moi pour otage, enfermez-moi dans le fort, et, si ces hommes sont coupables, faites-moi pendre avec eux !

Talaïperi avait un accent si persuasif en disant ces paroles, que l'attorney fut ému lui-même, et qu'il déposa l'*Evening-Chronicle* sur son bureau.

Le magistrat fit ensuite deux ou trois fois le tour de son cabinet, sans dire un mot et les yeux fixés sur le parquet, puis il prit une feuille de papier, la doubla lentement, égalisa les feuillettes avec les ongles du pouce et de l'index, et, après avoir essayé plusieurs fois sa plume, il écrivit trois lignes dont il avait l'air de méditer chaque mot.

Un *baillif* fut introduit : le magistrat lui remit un billet pour le gouverneur.

Deux *sheriffs officers* reçurent aussi de secrètes instructions !

— Monsieur Talaïperi, dit l'attorney, des ordres vont être transmis pour faire suspendre l'exécution à demain... Je vois clair dans l'affaire maintenant... il y a d'autres coupables... quatre au lieu de deux !... J'en tiens deux, je vais saisir les autres dans l'instant. Vous pouvez vous retirer : la justice vous remercie de votre zèle. Je vous recommande la plus grande discrétion. Il ne faut pas donner l'éveil aux deux complices de Klerbbs et Gabriel.

Et il fit un signe de tête et de main pour congédier Talaïperi.



Gabriel de Nancy.

rusés et d'embûches : j'attends un hasard heureux qui les dévoile, et je les écrase sous mes pieds comme deux serpents. Je ne connais malheureusement qu'une partie des mille pièges dont ils m'entourent dans ma propre maison, mais je veux enfin leur fournir l'occasion de se déclarer nettement mes ennemis. Ils parlent depuis trois mois d'une chasse au tigre avec tant d'obstination, qu'ils me font présumer que leur plan d'attaque ouverte est attaché au jour de cette chasse. Je veux donc en finir avec eux. La chasse aura lieu demain. Il y a dans notre caravane beaucoup de poltrons ; ceux-là ne m'inquiètent guère ; je n'en attends ni hostilité, ni secours. Je compte d'abord sur moi, et, après moi, sur deux jeunes voyageurs, un Anglais et un Français qui, pour l'honneur de leur nation, ne se feront jamais les complices de mes deux scélérats. Quand aux péons, ce sont des esclaves indiens ; le feu d'une amorce les mettra sur les ailes du vent.

« Mes brigands se nomment Goulab et Mirpour. L'un est épris de ma femme, l'autre a commis un vieux crime à Calcutta, de complicité avec son ami, et l's continuent mutuellement à se servir pour exploiter d'au-

— Honorable attorney, dit celui-ci en sortant du cabinet, je ne quitte pas votre maison, je reste dans le vestibule, toujours à vos ordres... mais souvenez-vous bien que Gabriel et Klerbbs sont innocents.

L'attorney fit un signe d'impatience et tourna brusquement le dos à l'Indien.

Une demi-heure après, l'exécutif des hautes œuvres descendait de son estrade, et rentrait en ville, sans avoir travaillé, ainsi que nous l'avons vu.

L'habitation de Goulab et de Mirpour fut bientôt cernée par une escouade de soldats, ayant en tête quatre *sheriffs officers*.



Héva.

Les deux Indiens avaient flairé le danger comme des bêtes fauves plus subtiles que les attorneys; mais on trouva trois péons, de ceux qui avaient déposé dans le procès.

Ils furent conduits chez l'attorney général, qui était en conférence avec le juge criminel et le gouverneur, lord Cornwallis.

Là, les trois péons, intimidés par les menaces des magistrats et par l'imposante figure du chef suprême de la colonie, firent des aveux décisifs; ils dirent que leurs autres compagnons s'étaient embarqués, le matin même, sur un *kattamaram* qui faisait voile pour Pondichéry, et qu'ils avaient reçu des largesses de Goulab. Ils racontèrent les événements de la chasse aux tigres tels qu'ils s'étaient passés, et déposèrent contre leurs propres dépositions; ils s'avouèrent coupables, en s'efforçant d'atténuer leur crime, et le rejetant sur Goulab et Mirpour, qui les avaient séduits avec de l'or et des promesses brillantes.

L'attorney général leur adressa plusieurs questions tendant à établir la complicité de Gabriel et de Klerbbs; mais les péons ne connaissaient, dirent-ils, ces deux jeunes Européens que par le courage qu'ils avaient montré sur les rives du Lutchm, lorsqu'ils s'élançèrent, seuls, au secours de Mounoussamy, dans le plus terrible des moments.

— Mais, dit l'attorney, c'est sans doute alors que Gabriel et Klerbbs auraient pu assassiner le nabab, puisqu'ils restaient seuls avec lui?

— Eh! ils n'étaient pas seuls! dirent les péons; il y avait entre l'Indien et les deux Européens quarante tigres assez forts pour dévorer *Tchina-Patnam!*

— Avez-vous vu aujourd'hui Goulab et Mirpour? demanda le juge criminel.

— Nous les avons suivis toute la nuit, dans les rues de la ville, et, ce matin, sur la place du Gouvernement. Ils ont disparu lorsque le bourreau s'est retiré; nous croyions les retrouver à leur habitation, mais ils n'y étaient pas.

— Il est clair comme le jour, dit l'attorney, que ces deux Indiens sont coupables; mais l'innocence des deux autres accusés n'est pas établie. J'ai dit hier, dans mon discours...

Lord Cornwallis interrompit le magistrat par un léger mouvement de la main, et lui dit, après avoir fait retirer les péons sous bonne escorte :

— Mon cher attorney, votre zèle est louable, et je l'honore; mais l'œil le plus clairvoyant peut s'égarer une fois. Écoutez-moi : j'ai reçu ce matin la visite de la veuve de Mounoussamy; j'ai vu les deux prisonniers; j'ai vu le vieux missionnaire catholique qui a passé la nuit auprès de Gabriel; j'ai vu Talaiperi, l'ex-grand prévôt, qui jouit à Madras de l'estime générale; je connais, de plus, les mœurs de Goulab et de Mirpour, sur lesquels j'exerce depuis longtemps une surveillance particulière. Eh bien! d'après tout ce que j'ai appris, tout ce qui m'a été confié, tout ce que j'ai vu, tout ce que je sais, je n'hésite pas à déclarer que Gabriel et Klerbbs sont innocents, et que cependant hier un tribunal a pu les croire coupables. Les annales de la justice offrent cent exemples de ce genre. Il faut se résigner à la légère contrariété de reconnaître l'erreur.

Le juge criminel approuva par un geste non équivoque les paroles du noble lord.



Il est si doux de fouler une ville!

L'attorney fit un mouvement de bras et de tête qui signifiait tout ce qu'on voulait, mais on aurait pu voir, un instant après, à la contraction de son nez vulturien, qu'une violente colère avait été refoulée au fond de son cœur, par la suprême parole de lord Cornwallis, ce roi du Coromandel.

Une bonne heure après cet entretien, Talaiperi, muni d'un ordre du juge criminel, également revêtu de la signature du gouvernement, se rendit à la prison, où déjà deux *sheriffs officers* avaient signifié au géolier la sentence d'élargissement.

Klerbbs et Gabriel, rendus à la liberté, furent conduits par Talaiperi chez le gouverneur, qui leur adressa de nobles paroles.

— Croyez bien, messieurs, leur dit-il à la fin de leur entretien, que je suis prêt à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous faire oublier vos cruelles angoisses de ces derniers jours. Venez souvent à mes soirées de réception, je veux vous serrer la main affectueusement devant la haute société de Madras; et souvenez-vous que je serai heureux de vous rendre un service de quelque nature qu'il soit, aujourd'hui ou dans l'avenir.

Les deux jeunes gens, émus jusqu'aux larmes, se confondirent en actions de grâces, et sortirent du palais avec Talaïperi.

Un palanquin élégant, on *tandigel*, traîné par deux bœufs blancs, de la race de ceux qui franchissent en quinze heures les trente-trois lieues de Madras à Pondichéry, stationnait sur la place avec les deux *bouds* ses conducteurs. Talaïperi montra le palanquin aux deux Européens, en les invitant à y prendre leur place.

— Où nous conduisez-vous, notre noble ami? demanda Klerbbs.

— A notre habitation de Tinnevely, répondit l'Indien.

— C'est passer de l'enfer au paradis, dit Gabriel.

— Vous vous trompez, dit l'Anglais à l'oreille de Gabriel; je crois que vous ne ferez que changer d'enfer.

Gabriel soupira profondément et ne répondit que par un silence expressif.

Comme le palanquin traversait le pont des Arméniens, Talaïperi montra l'habitation de Goulab aux deux amis; elle était toujours cernée par des soldats, et, malgré l'éloignement on pouvait distinguer, par les larges croisées ouvertes, des groupes d'officiers de police qui continuaient leurs perquisitions.

— Oh! dit Talaïperi en allongeant le bras hors du palanquin, cherchez, cherchez l'éléphant, vous ne le trouverez pas; il faut d'autres yeux pour le voir et d'autres mains pour le saisir!

Gabriel et Klerbbs, bercés par le palanquin, et vaincus par le sommeil, après plusieurs nuits d'insomnie brûlante, s'étaient endormis profondément.

VI

L'habitation du lac.

Dans cette vie, il ne faudrait jamais revoir ce qu'on a vu avec plaisir une première fois.

Le retour est fatal.

L'homme le plus heureux serait celui qui marcherait toujours devant lui, à travers les neuf mille lieues qui encerclent notre petit globe, en disant des adieux éternels à tous les bonheurs de surprise qu'il rencontrerait.

Rentré à l'habitation du lac, Gabriel n'y avait rien trouvé de ce qu'il attendait.

Héva était absente; elle passait dans une modeste maison de Madras les premiers mois de son veuvage, et ne recevait d'autre visite que celle de son beau-frère Talaïperi.

L'opulence qui éclatait dans la maison de campagne de Mounoussamy avait disparu avec le maître.

Plus de grands festins, plus de convives, plus d'amour, plus de gaieté.

Un silence de mort régnait aux appartements inférieurs; les oiseaux passaient entre les lames de persiennes; des guirlandes de fleurs desséchées tombaient des kiosques comme des chevelures de désolation; les gerbes d'eau ne dépassaient plus le marbre des bassins.

L'Éden avait perdu son Eve.

Gabriel et Klerbbs, grâce aux bontés de Talaïperi, auraient pu se croire les maîtres de cette maison.

Le sage Indien voulait, par la plus large hospitalité, leur faire oublier des nuits et des jours bien cruels, et honorer, en même temps, le courage qu'ils avaient montré sur les rives du Lutchmi, quand ils se précipitèrent héroïquement au secours de son frère.

Le nombre de ses domestiques attachés au service de l'habitation n'avait pas été diminué, mais presque tout le personnel en était changé: quelques Indiens, d'une fidélité éprouvée, avaient échappé seuls à cette épuration.

Des serviteurs anglais remplaçaient les péons douteux ou traîtres. L'intelligence qui avait présidé à l'établissement de cette domesticité nouvelle témoignait assez de l'intérêt qu'Héva portait encore à cette maison, et Gabriel en concluait que la belle veuve quitterait les ennuis de Madras lorsque les convenances le permettraient.

Les deux amis, servis par une vingtaine de domestiques, menaient une vie assez monotone, la seule qui ressemble au bonheur.

Klerbbs songeait sérieusement à remplir le but de sa vœu scientifique, et il consentit à visiter, assis dans un fauteuil, la vaste bibliothèque de Mounoussamy, pour y découvrir *l'Histoire de Malabars*.

Gabriel allait à la chasse au toulou, dans la vaste forêt qui s'étendait de la terrasse de la maison à la montagne.

Souvent le jeune savant, aventuré sur les hauteurs de Tinnevely, jetait un regard mélancolique sur la double haie de grands arbres qui ombragent la route de Madras, et dans chaque plainte du vent il croyait reconnaître le bruit sourd des roues du *tandigel* qui devait ramener Héva sous les douces et flûtantes arcades de ses nalliers du Japon, et devant les volières aux treillis d'argent, où mille oiseaux dorés appelaient leur jeune maîtresse au lever du soleil et au tomber du jour.

Un matin, Klerbbs descendit de son appartement en habit de voyage, et fit ses adieux à Gabriel.

Il partait, disait-il, pour visiter la province de Carnatic et passer quelques jours à Tranquebar.

D'après de nouveaux renseignements, il comptait découvrir dans cette excursion le manuscrit de *l'Histoire des Malabars*.

Gabriel ne pouvait accompagner son ami; son destin était lié désormais à cette habitation solitaire, que la présence d'une femme devait peupler bientôt de toutes ses grâces, de tous ses enchantements.

— Mon voyage ne sera pas long, dit Klerbbs en serrant les mains de Gabriel, et pour l'abrégé encore, je ne me donnerai aucune peine pour trouver ce que je cherche.

Malheur à qui cherche! il ne trouve jamais. Je me laisserai découvrir par *l'Histoire des Malabars*. Adieu, et ne chasse jamais aux tigres.

— Adieu, Klerbbs, dit Gabriel; reviens-moi bientôt, et écris-moi. A ton retour, tu me trouveras peut-être fiancé.

— Mon cher ami, dit Klerbbs en montant à cheval, je crains que la belle veuve ne se soit brûlée incognito sur le tombeau de son mari selon l'usage indien.

Les mains des deux amis s'agitèrent quelque temps encore pour échanger de loin des saluts, et Klerbbs disparut au galop dans des massifs d'ebéniers.

Gabriel recommença une vie d'isolement qui ne pouvait lui donner aucune distraction salutaire.

Chaque jour il se préparait à voir lever à l'horizon de Madras l'étoile d'amour attendue, et chaque soir, lorsque les ténèbres couraient avec les bois autour du lac, comme un rempart d'ebène, et que les solennelles harmonies des nuits indiennes s'élevaient dans de mystérieux lointains, il sentait que l'espoir conçu à l'aurore, sous des nuages de rose, s'échappait avec le dernier reflet du crépuscule, éteint à l'horizon de la mer.

Le jeune homme comprenait qu'il y avait autour de lui une atmosphère de doux poisons et devant lui un avenir assombri de toutes ses incertitudes, mais il n'avait pas la force de fuir.

Il était opprimé par un souvenir d'amour contre lequel il n'y avait plus de résistance soutenable.

Voir une jeune et belle femme dans quelque bourgeoise et froide résidence d'une ville d'Europe, dans une étroite cage de maison, la quitter par un escalier glissant; penser à elle sur le pavé pluvieux d'une rue bruyante, et l'oublier le lendemain, c'est là ce qu'il est aisé de faire, et ce que tous les hommes ont fait.

Mais il renait de lui-même, comme le foie de Prométhée, l'amour qui éclata dans un festin, un soir, sous des étoiles serènes, dans le ravissement d'un paysage inconnu, au milieu des parfums qui montent de la terre au ciel, au milieu des fleurs qui jouent dans les cheveux de la femme, au milieu d'une fête qui vous enlève à la réalité de ce monde, et vous fait toucher votre plus beau rêve.

Un pareil souvenir ne s'évapore plus.

Toujours, dans les ennuis qui sonnent avec les heures, on revoit ce festin, ces étoiles, ces fleurs, cette fête, tout ce cortège étincelant qui s'agit à la femme aimée, et fait corps avec elle, et l'éleve si haut dans le délire de la passion, que toute autre femme semble n'être plus que l'ombre dérisoire de cette reine, qui porte avec elle toutes les joies du ciel et de la terre.

Gabriel, seul maître de cette maison, retrouvait à chaque pas devant lui la femme absente et adorée.

Il y avait partout de délicieuses négligences, de charmants caprices qui attestaient le passage d'Héva; et le lori familier, qui déployait ses ailes peintes sur le perchoir d'ébène, trompé lui-même par toutes les brillantes fantaisies amoncelées au salon sur les laques et les émaux de Chine, entonnait un chant de joie, et secouait gracieusement sa jolie tête pour demander un baiser à des lèvres de corail.

C'était partout un éblouissant chaos de toutes les inutilités heureuses qui s'emballent aux mains de la femme: des éventails semés d'oiseaux bleus, s'échappant d'un kiosque chinois; des nuages de broderies, délaissés avec une adouable nonchalance; des vases du Japon, sur lesquels une main folâtre avait noué, au couvercle, un nœud de rubans sur la vénérable tête de Brahma; des cristaux, à vives arêtes, dont la grande évasee laissait tomber des tulipes fleuries; des dièux de porcelaine à demi brisés; un échaquier avec toutes ses pièces renversées

dans un accès de colère enfantine, sous le coup d'un *mat* trop précoce.

La main d'Héva était partout, absente, elle habitait sa maison.

Le beau-frère d'Héva, le sage Talaiperi, quand il revenait de Madras à l'habitation du Lac, disait quelquefois à Gabriel :

— Nous sommes vraiment désolés de ne pas pouvoir vous donner quelques distractions, quelques amusements de campagne; mais vous comprenez mieux que personne notre position; l'habitation est en deuil.

Cependant le temps, ce dieu qui console, vous fera, j'espère, de meilleurs jours au sein de notre famille et de quelques bons amis.

Gabriel répondait que cette solitude était pour lui pleine de charmes; qu'il pouvait y exercer royalement sa passion favorite, la chasse, et qu'ensuite il trouvait deux excellents remèdes contre l'ennui, l'étude et la méditation.

Sur ces entrefaites, Gabriel reçut une lettre de Klerbbs; elle était ainsi conçue :

Tranquebar, juin 18...

« Mon cher Gabriel,

« Je n'ai pas encore eu le bonheur de trouver l'*Histoire des Malabars*; il est vrai que j'ai eu le malheur de la chercher. J'ai fouillé la province de Carnatic, et la pagode de Vilhour, qu'on m'avait désignée comme une bibliothèque d'histoires indiennes. Fiez-vous aux renseignements! la pagode de Vilhour est en ruine; ce n'est plus qu'un recueil de serpents. Décidément, je ne cherche plus.

« L'autre jour, une société de jeunes Anglais m'a proposé de faire le septième dans une chasse aux tigres, sur les bords du fleuve Caveri. Il y a, tout près de Tranquebar, disaient-ils, un vieux fort ruiné, qui est un club de tigres. J'ai fait mille remerciements à ces messieurs. Assez de tigres! n'est-ce pas, Gabriel?

« Je puis recevoir une lettre de vous, à Tranquebar, et, votre lettre écrite, ne m'écrivez plus, nous parlerons de pres; cela vaut mieux.

« Votre bien dévoué,

« EDWARD KLERBBS. »

La réponse que fit Gabriel à cette lettre est le récit de quelques événements survenus la veille à l'habitation du Lac; la voici :

« Mon cher Klerbbs,

« Votre lettre m'a porté bonheur; une chose heureuse n'arrive jamais seule : Héva est ici.

« Hier, au retour de la chasse, à quatre heures du soir, deux piqueurs ont fait trembler sous leur galop la grande allée de nautéas.

« Voici madame! ont dit les domestiques. Talaiperi est descendu sur la terrasse pour recevoir la reine du Timnevely.

« Moi, je n'ai su quel poste m'assigner; il me semblait que j'étais déplacé partout; j'aurais voulu être sur les arbres, avec les oiseaux.

« Deux palanquins se sont arrêtés devant le *chattiram*. Dans le premier, il y avait les femmes d'Héva; je n'ai pas vu l'éblouissante forme qui descendait du second : mes yeux se sont fermés.

« Quand je les ai rouverts, Talaiperi me présentait à Héva; j'ai senti la terre onduler sous mes pieds : ma poitrine s'est gonflée; ma langue s'est desséchée d'amertume; mon front a brûlé les racines de mes cheveux.

« J'ai balbutié une de ces phrases de présentation qui sont admises comme ne devant rien signifier; la mieune était tissée d'anglais, de français, de malais et de hollandais. Je n'ai pas entendu ce qu'Héva m'a dit; mes oreilles sont trop grossières pour recueillir la mélodie angélique descendue des lèvres de cette femme!

« Cependant, je me suis revolté contre moi-même et j'ai fait un énergique appel à mon courage, comme si j'eusse été en face d'un extrême péril.

« Oh! j'ai senti que ma destinée était invinciblement liée à cette femme, que ma vie était dans elle. On n'a qu'une fois des pressentiments aussi lumineux! elle a été faite pour moi; un autre l'avait prise contre moi; il est mort, elle est veuve; l'ordre est rétabli.

« Heureusement, dans ce monde qui l'entourait, personne n'a remarqué mon émotion; tous les yeux ne regardaient qu'elle; les plus viles esclaves ennoblaient leurs visages en regardant le sien.

« Les autres m'ont enlardi; j'ai levé mes yeux sur elle, et je n'ai rien vu qu'elle après. Elle portait une robe de deuil, plus rayonnante que la plus belle parure de bal; une gaze transparente essayait de couvrir ses bras; son cou, dépouillé de ses ornements, s'élevait blanc et pur, encadré par l'ébène fluide des cheveux et le noir du corsage. Une légère teinte de tristesse semblait lutter sur son visage contre le sourire près de poindre. Ses yeux n'annonçaient pas trop de larmes répandues; ils avaient l'éclat velouté de Paris et la limpidité du diamant. Lorsqu'elle a paru dans la première salle, il y a eu dans les volantes une lueur de chants de joie et un frémissement d'ailes qui l'ont fait tressaillir de bonheur.

« Décidément sa tristesse de veuve n'était pas désespérante pour moi.

« J'attendais qu'elle me parlât, j'avais soif de ses paroles, et pourtant je désirais me confondre parmi ses serviteurs qui se sont arrêtés sur le seuil de la salle, et sont rentrés dans leurs ténèbres et leur neut.

« Elle s'est assise; elle a dénoué le *madras* à la créole qui couvrait le haut de sa tête; elle a pris un éventail et nous a priés de nous assoir à côté d'elle, son beau-frère et moi.

« J'ai obéi machinalement. Un miroir voisin m'a dit que j'étais affreux de pâlour. Je n'ai pas eu le temps d'analyser mes sensations; je les subissais, en renvoyant mon autopsie morale à de plus calmes moments.

« Monsieur, m'a-t-elle dit, j'attendais cette occasion pour vous exprimer combien je vous suis reconnaissante de votre noble conduite sur les bords du Lutchi, et combien j'ai souffert en apprenant la fatale méprise qui vous a donné tant de tourments!

« La confusion de Babel est retombée sur ma langue. Aucun interprète n'aurait pu traduire ma réponse : j'étais jaloux de ces oiseaux qui avaient, pour lui répondre, des concerts dignes d'elle, et qui se pressaient aux treillis des cages, pour se suspendre à son cou d'ivoire, comme un collier d'émeraudes vivantes et de rubis ailés.

« Heureusement, elle a cru que je lui avais répondu quelque chose, et elle a ajouté :

« Votre ami, sir Edward Klerbbs, nous reviendra-t-il bientôt?

« Bientôt, ai-je répondu, comme un écho sec qui ne rend exactement que ce qu'on lui donne.

« C'est un jeune homme digne de toute estime, a-t-elle dit en appuyant sur chaque mot; sir Edward a l'esprit français fondu dans le flegme britannique. Mon mari l'aimait beaucoup.

« Je sentais que je reprenais mes esprits, et deux mots, deux mots bien simples que je dois, hélas! entendre souvent, m'ont de nouveau bouleversé. Vous ne sauriez croire tout ce que j'ai souffert d'aigu et de glacé à ces deux mots *mon mari!* ils emportaient avec eux tant de pouvoir d'un côté, tant de soumission de l'autre! Je n'aurais jamais cru que, dans de certaines conditions, ces deux mots fussent aussi désolants.

« L'arrivée de deux étrangers, qui suivaient de près le palanquin d'Héva, m'a soulagé quelques instants. Ce sont les avocats, ou hommes d'affaires, qui viennent s'établir ici pour débrouiller le chaos d'une immense succession.

« Ils étaient à leur aise, ceux-là; ils sont entrés comme ils entrent chez eux; ils ont salué Héva, ainsi qu'ils auraient salué une femme ordinaire. Comment se fait-il que tout homme qui la voit pour la première fois ne tombe pas à ses pieds?

« Le plus âgé de ces hommes d'affaires a ouvert deux croisées pour mieux examiner la salle, car le jour baissait.

« Ceci est très-beau, a-t-il dit, très-beau!... Toute la maison est de même sans doute : c'est du vrai luxe anglo-indien! Le mort avait du goût. Mais, dans ce désert, tout cela ne vaut pas dix mille piastres; nous en aurions cinquante mille aux portes de Madras! Dans un immeuble la position est tout.... Les dépendances s'étendent-elles bien loin, madame?

« Monsieur, a répondu Héva, il est tard, je suis un peu fatiguée, vous causerez de ces choses ennuyeuses avec mon beau-frère. On va sonner le dîner dans l'instant.

« Elle nous a gracieusement salués, et je l'ai suivie des yeux, tant qu'elle a été visible, à travers les salles et les galeries qu'éclairait encore le rayon horizontal du soleil couchant.

« Excusez-moi, Klerbbs, de vous raconter minutieusement tous ces détails; je sais, en les écrivant, que chacune de mes phrases est accueillie par votre sourire railleur; mais je vous pardonne votre esprit : j'aime mieux que vous l'exerciez contre moi que contre un autre; parce que vous avez échappé par miracle aux yeux de cette femme. Vous avez une fierté intolérante; un peu de pitié, je vous prie, pour l'ami moins heureux que vous.

« Au dîner, nous étions cinq. La conversation s'était établie entre Talaiperi et les hommes d'affaires sur la prééminence commerciale que l'avenir réservait à Calcutta, aux dépens de Madras. Les hommes ne savent jamais ce qu'il faut dire devant une femme. Je suis sûr que mon silence, pendant cette conversation, a été favorablement remarqué par Héva. Une femme nous distingue souvent pour la plus mince nuance de conduite et d'à-propos. C'est une erreur de croire qu'il faut gagner des batailles et se faire couronner de lauriers pour plaire à une femme; il faut quelquefois se taire et rester immobile, quand les autres parlent et s'agitent à ses côtés.

« Klerbbs, vous devez me trouver bien vain, n'est-ce pas? mais il ne tenait qu'à moi de garder mon orgueil au fond du cœur, à l'exemple de ceux qui s'appellent modestes. J'ai mieux aimé vous envoyer ma pensée la plus secrète, tout en relief sur une feuille de papier. Au reste, je me trouve si absurde, depuis l'arrivée d'Héva, que j'ai besoin, pour ne pas me désespérer, de me savoir gré de la moindre chose qui puisse me relever à ses yeux.

« Je vous écris au milieu de la nuit, ma lettre devant partir à la pointe du jour. La maison est calme, à cette heure, mais cette tranquillité ne ressemble pas à celle de l'autre nuit. On sent que la déesse est rentrée au temple; on sent que cette vaste habitation a maintenant une âme, que ce silence est bruyant, que ce désert est peuplé. Il y a un souffle enivrant qui agite les fleurs des kiosques et le clavier des persiennes; il y a une animation divine qui circule dans l'air et l'embaume; il y a

même dans la nature une expansion de molles extases qui semblent ne venir du ciel que pour moi.

« Adieu, Klerbbs, adieu, mon vieux compagnon de deux jours. Arrivez! arrivez! je serai plus fort quand je serai deux.

« GABRIEL N***

« P. S. Goulab et Mirpour se sont dérobés aux poursuites de la justice. On les a vus se pavaner, en costume européen, sur le port à Pondichéry. D'autre part, on affirme qu'ils se sont embarqués pour Baviaria.

« N'acceptez aucune chasse aux tigres; ne vous laissez pas entraîner par ces graves fous, vos compatriotes. Oui, vous avez raison, assez de tigres; le nom seul de ces animaux me zèbre la peau de lames de feu.

« Mon touraco blanc est sans doute perché sur le volume de votre *Histoire des Malabars*.

« G. »

Gabriel pla cette lettre, et la déposa sur la table à côté de son lit, pour ne pas oublier à son réveil de la donner au téluga.

Puis, il voulut respirer quelques instants l'air de la nuit et la fraîcheur du lac, et s'accouda sur le balcon de sa croisée, à demi voilée par des réseaux de fleurs grimpautes à clochettes.

Les nuits indiennes ont des attraits incomparables: elles ont l'éclat des jours septentrionaux, et elles vous invitent à les contempler.

Gabriel se laissa mollement entraîner à cette séduction de la nature; il s'oublia devant cette autre reine invisible qui lui parlait avec ses harmonies, et le caressait avec son souffle embaumé.

Des gerbes de lumière douce pleuvaient des étoiles, et couvraient, comme une rosée de gouttes d'opale, la cime déliée des montagnes et des bois: le lac copiait le firmament et lui renvoyait ses constellations; mais, sur un côté de ses rives, il semblait garder les ténèbres compactes de la nuit, dans des massifs de plantes fluviales et dans les abîmes de ses grottes.

Le regard, qui ne rencontrait partout que l'enchantement et la grâce, s'arrêtait avec une sorte de terreur sur ce coin sombre et mystérieux du divin tableau d'une nuit du Timnevely.

Gabriel détournait ses regards de cette perspective effrayante, en accusant la nature qui jette toujours quelque point noir dans son plus bel azur, et se complaisait dans l'imperfection, lorsqu'il lui serait si aisé d'être parfaite; puis, il laissait encore retomber ses yeux sur ce côté du lac, avec cet instinct dépravé qui pousse l'homme à tout ce qui l'afflige, et l'arrache à ce qui lui sourit.

À force de sonder ces abîmes de ténèbres, Gabriel crut découvrir quelques mouvements de feuillages qui n'étaient pas excités par les impulsions brutales des animaux, et annonçaient au contraire la précaution calme d'un être intelligent.

Un bruit d'eau sourde accompagna un craquement de branches, et une tête humaine se détacha sur la limite des ténèbres, dans un fond d'azur lumineux et étoilé.

Gabriel retint son souffle et s'imposa l'immobilité d'une statue, les yeux fixés sur cette étrange apparition.

La nuit donne aux objets une grandeur indéterminée; aussi, la tête qui se leva d'entre les noires feuilles parut énorme à Gabriel; un instant il eut l'idée qu'elle appartenait à un éléphant, et son esprit préoccupé de la crainte d'un danger vague se rassura.

De tous les animaux qui se cachent la nuit, avec une pensée, le plus redoutable, c'est l'homme.

Gabriel vit ensuite, dans le petit golfe des massifs ténébreux, les eaux se troubler, perdre leurs teintes lumineuses et se hérissier de petites lignes vagues, comme si des corps agiles et vigoureux les traversaient à la nage pour gagner un rivage invisible.

Les rameaux sombres que l'apparition avait agités au bord du lac reprirent leur immobilité de rempart d'ébène.

Quelle chose de menaçant et de mystérieux venait de s'accomplir là, mais il n'était donné à personne de le comprendre; ce secret s'était plongé dans les abîmes de la nuit et du lac.

Gabriel ne détacha plus ses yeux de ce coin du tableau. Il se posa comme une sentinelle vigilante pour garder le sommeil d'Héva, et cette pensée lui donna des frissons de joie.

À l'aube, il descendit sur la terrasse, dès qu'il vit les jardiniers sortir de la ferme, leurs instruments sur l'épaule: il aborda le premier qui passa devant lui, et, après lui avoir fait quelques questions insignifiantes, il lui demanda des nouvelles de ce troupeau d'éléphants privés qu'il avait vu autrefois sur les bords du lac.

Le jardinier répondit que la veuve de Mounoussamy les avait donnés au gouverneur, qui les avait placés au jardin zoologique de Madras.

La nuit et le lac gardèrent leur mystère.

Gabriel examina de près les massifs de feuillages, d'où s'était levée une tête humaine; il vit beaucoup de rameaux brisés à hauteur d'homme, et de larges vestiges sur les gazons d'alentour.

Il avait eu d'abord l'intention de tout dire à Talaiperi et à Héva pour attirer leur surveillance sur ce coin de ténèbres et d'embûches; mais il craignit que la belle veuve ne reprit le chemin de Madras si la campagne ne lui offrait aucune sûreté dans ses nuits.

Il adopta l'avis contraire.

Il résolut de ne pas révéler cette effrayante apparition, et de veiller toujours, dans l'ombre, ses armes à la main, prêt à s'élançer vers le lac au moindre signe de danger, à la tête des domestiques.

Cette idée lui en suggéra une autre; il regagna sa chambre, rouvrit sa lettre à Klerbbs, et ajouta cet autre *post-scriptum*:

« Mon cher Klerbbs, oubliez tout ce que je viens de vous écrire, et ne pensez qu'à ces derniers mots: — ARRIVEZ, NON PAS EN VOUS PROMETTANT, MAIS AU VOL DE LA VOILE ET DU CHEVAL. J'AI BESOIN DE VOTRE AMITIÉ. »

Il remit sa lettre au téluga, et, trop ému des scènes de la nuit pour songer au repos, il attendit le lever d'Héva sous la colonnade du *chattram*, ouverte aux rayons de l'aurore.

Peinte ou vraie, la douleur qui commence avec le veuvage subit chaque jour une décroissance notable, manifestée au moral par des velléités de sourire, et au physique par des nœuds de rubans de couleur modeste.

Arrive un jour où quelque parole de gaieté tombe à l'improviste sur une veuve: soudain un violent effort suspend la douleur, et la sombre dame hasarde un premier sourire d'essai.

Une révolution s'opère dès ce moment.

Il n'y a que le premier sourire qui coûte.

La robe est chargée de continuer le deuil.

Dans l'Inde surtout, une veuve est si enchantée de ne plus monter sur le bûcher de son mari, grâce à la conquête européenne, qu'elle doit être moins inconsolable que partout ailleurs, les épithètes exceptées.

Nous ne serons donc point étonnés de trouver la belle veuve du Timnevely dans une phase de consolation assez prononcée quelques jours après sa rentrée à la maison du Lac.

Cependant elle aimait, disait-on, beaucoup son mari.

Cela se conçoit encore; elle s'aimait encore plus elle-même, et une jolie femme, quelque grande que soit sa désolation, craint toujours qu'une douleur trop prolongée ne la vieillisse avant l'âge et n'altère son teint.

Elle ne se console pas par indifférence envers le défunt, mais par une tendresse bien naturelle pour sa beauté.

On pouvait donc admettre qu'Héva aimait son mari.

Gabriel avait organisé un plan d'attaque assez habile, dans un de ces moments lucides où la passion peut raisonner.

Il n'était pas homme à brusquer une déclaration, dès les premiers jours, à une veuve qui aurait pu la regarder comme une insulte à sa robe de deuil.

Certainement il pouvait trouver Didon, mais il craignait Andromaque.

Avant tout, notre jeune homme s'était décidé à étudier le caractère d'Héva, en supposant qu'elle eût un caractère, chose rare chez une femme belle, opulente, ennuyée, étourdie, enivrée par un hymne éternel d'adorations. Il voulait aussi laisser supposer qu'il était arrivé graduellement à une passion extrême, et que son amour n'était pas une improvisation d'écolier qui s'éprend de la seule femme rencontrée dans un désert avant de la connaître, et l'oublie à la première distraction.

Aussi il adopta une tactique savante qui consistait à voir Héva seulement aux heures obligées, à l'éviter sans affectation, à la rencontrer toujours comme par hasard, à lui parler avec cette gaieté douce et naturelle qui fait rechercher un homme sans redouter un prétendant.

La scène effrayante et mystérieuse que Gabriel avait entrevue, la nuit de l'arrivée d'Héva, ne s'étant plus renouvelée, le jeune homme se persuada bientôt qu'il avait été dupe de quelque vision, et sa vigilance s'endormit.

Un matin, Héva descendit au déjeuner avec une robe qui n'était plus le deuil, mais qui n'était pas encore la parure.

Elle reçut ce jour-là quelques visites de ses anciens adorateurs européens, convives ordinaires des festins de Mounoussamy.

Ces voyageurs sédentaires furent accueillis gracieusement; Héva leur fit comprendre qu'ils pouvaient rentrer chez elle dans leurs anciennes habitudes de commensaux et d'amis; ils n'étaient pas aussi nombreux que du vivant de l'époux; c'est que la plupart, se croyant compromis, ou moins par leur lâcheté innocente, dans l'affaire de la chasse aux tigres, n'osaient plus rentrer sur les domaines de l'Indien.

Gabriel n'avait pas de rivaux bien redoutables dans cette pléiade de désœuvrés amoureux; cependant il les revit avec peine.

Ces hommes apportaient beaucoup d'ennuis avec eux; ils gâtaient le salon et le paysage; ils passaient comme un nuage lourd dans l'atmosphère d'azur où rayonnait Héva.

Heureusement Klerbbs arriva pour animer la scène.

On était à table vers le milieu du jour; les convives parlaient bas.

Gabriel causait avec Talaiperi sur les avantages qu'on retirait de la coupe des bois d'ébène à la lune de juin: Héva causait avec sa perruche de choses plus importantes. On entendit un galop de cheval dans l'allée, et l'ombre d'un cavalier passa comme le vent sur la terrasse de la maison.

— C'est sir Edward Klerbbs, s'écria la belle veuve.

Et, comme tous les convives se levaient pour le recevoir, le jeune homme entra tenant d'une main sa cravache et de l'autre une boîte d'acajou.

On s'aperçut qu'il comprimait un mouvement de surprise en voyant Héva parée d'un sourire charmant et d'une robe de couleur inconsolable.

Klerbbs baisa respectueusement la main de la jeune veuve, et accepta de grand cœur la place offerte à son côté.

Gabriel ne sut comment expliquer une douleur froide qu'il ressentit à la poitrine, et un accès de chaleur qui lui tordait les muscles du cou ; il aurait mis volontiers cette double sensation sur le compte du retour de son ami ; mais il y avait quelque chose de trop poignant au fond d'une pareille secousse pour l'accepter dans un sens consolateur.

Klerbbs arrivait de Madras dans un costume de dandy achevé.

Il s'excusa gracieusement de se présenter ainsi en habit de voyage, et promit de reprendre l'uniforme des campagnards indiens avant le soir.

— Oui, madame, dit-il en répondant à la première question d'Héva, j'ai fait un voyage délicieux, surtout à la fin, en arrivant. On ne part jamais que pour goûter le plaisir du retour.

— Et la science, sir Edward Klerbbs, où est-elle ? dit Héva en souriant et présentant son joli doigt au bec de la perruche.

— La science est en bon chemin, madame : j'ai découvert qu'on peut aller en dix heures de Pondichéry à Madras.

— Avec un bon cheval.

— Avec un mauvais cheval... Voilà la beauté de la découverte.

La conversation s'établissait sur un ton de frivolité joyeuse qui mettait Klerbbs à son aise.

Le veuvage était âgé de six mois ; c'est un an dans les pays chauds. Klerbbs jugea la position et le terrain du premier coup.

Il adopta des allures lestes et fringantes ; il se mit au niveau de la douleur modérée qui régnait au logis, et ne fut nullement déconcerté par la présence du frère de Mounoussamy, qui lui-même avait un visage consolé.

Pourtant la conversation prit bientôt une tournure étrange, surtout aux oreilles de Gabriel ; Héva s'y révéla sous un jour tout nouveau, qui jeta notre jeune amoureux dans de singulières perplexités.

Héva se reversa nonchalamment sur le dossier flexible de son fauteuil, et fit cette question :

— Où en êtes-vous de l'*Histoire des Malabars*, sir Edward Klerbbs ?

— Je l'ai, madame, je la tiens.

— Vous l'avez enfin trouvée ?

— Non, je l'ai faite.

— En langue indienne ?

— Non, traduite de l'indoustani sur l'original.

— Qui n'existe pas !

— Est-ce ma faute, madame, s'il n'existe pas ? Peut-on forcer un original à exister ? Soyons raisonnables... Ah ! madame, je m'aperçois que vous êtes constante ; voilà toujours Sliga, votre perruche favorite...

— Toujours, sir Edward ; elle est adorable ! elle mord comme un ange !

— Tout votre peuple se porte bien dans les volières, madame ?

— J'ai perdu Liza !

— Ah ! cette pauvre bête !... Liza ! qui chantait si bien, et qui caressait comme un démon !

— Morte ! sir Edward.

— A propos, j'ai vu vos éléphants à Madras, ils maigrissent à vue d'œil ; ils n'ont reconnu. Ils veulent revoir votre lac : l'un d'eux m'a montré de sa trompe six pieds d'eau bourbeuse, et il a secoué la tête :

— Hélas ! me disait-il, voilà maintenant notre beau lac de Timevely ! Je leur ai promis d'écrire au gouverneur pour leur faire creuser un bassin... Vous voyez, madame, que dans mon voyage toutes les branches de la science ont été cultivées par moi avec quelque succès.

— Comment donc ! mais c'est merveilleux tout ce que vous avez fait en si peu de temps ! La traduction de l'*Histoire des Malabars*, et une visite à mes éléphants !

— Et trente-trois lienes en dix heures !

— Ah ! j'oubliais cela ! pardon, sir Edward, vous avez fait tant de choses qu'il est permis d'en oublier une à la table des matières. Par le serpent *Ananta* ! comme disent les Indiens, je ne suis point étonnée que votre départ ait été si précipité et votre court voyage si long. Eh ! mon Dieu, vous aviez le Gange à boire.

— Non, madame, plaisanterie à part, ce petit voyage aura quelque résultat ; vous verrez.

Héva, sur cette phrase, hasarda le premier éclat de rire de son veuvage. Gabriel sourit du bout des lèvres. Les convives étaient ébahis.

— Avez-vous eu quelques aventures amusantes ? dit Héva revenue au sérieux.

— J'ai failli en avoir deux. La première à Bangalore : j'ai eu le projet d'enlever Lakemi, la statue de la déesse de la beauté ; j'en aurais fait don à la galerie nationale de Londres ; mais sir Wales l'avait achetée et laissée sur place dans sa pagode de Bangalore, où il va la saluer deux fois par jour ; fantaisie d'Anglais ! J'ignorais cette circonstance,

et, croyant que Lakemi appartenait au public voyageur, je l'avais descendue de son piédestal, et placée sur un *garrî* traîné par deux bœufs. Je me votais déjà des remerciements au nom de la science, lorsque sir Wales, qui venait faire sa première adoration à Lakemi, m'a rencontré triomphant comme Paris enlevant Hélène. Nous avons eu une discussion fort vive et un duel au pistolet dans la pagode déserte de Bangalore. J'avais pour témoin la statue de Varahavaram, incarnation de Wichnou en sanglier ; le témoin de sir Wales était Matsyavaram, l'incarnation en poisson. Sir Wales a reçu une balle dans le gras de son épaule, qui est heureusement fort gras. Touché de son malheur, je lui ai replacé Lakemi sur son piédestal ; il m'a exhibé ses titres de propriété, je me suis excusé : nous nous sommes quittés bons amis.

— Et votre seconde aventure, sire Klerbbs ?

— La seconde est un secret.

— Ah ! vous avez des secrets pour vos amis, sir Edward ! ce n'est pas bien.

— Moi ! je n'ai pas de secrets. Je suis tombé dans le secret d'un autre, voilà tout.

— Quelque belle brahmanesse, au teint d'ébène, que vous avez conduite à Madras ?

— Oh ! vous serez à mille lienes de mon secret tant que vous ne sortirez pas des brahmanesses !

— Sir Edward, dit Héva en se levant, donnez-moi le bras, et allons respirer un peu de fraîcheur sous les arbres ; on étouffe dans cette salle.

On se divisa deux à deux ; Gabriel seul ne prit aucun compagnon de promenade : il voulait méditer sur ce bizarre entretien, si frivole en apparence, et qui semblait cacher au fond une intimité significative entre la belle veuve et sir Edward Klerbbs.

Héva et le jeune Anglais se promenaient d'un pas négligent, et ils avaient l'air de continuer la conversation de la table.

Héva marchait avec sa gracieuse nonchalance de créole, son bras suspendu au bras de Klerbbs ; et, par intervalles, les boucles de sa chevelure superbe s'agitaient, sous un accès de gaieté triste, comme de petites vagues d'ébène sur l'ivoire velouté des épaules.

Klerbbs abattait, comme Tarquin, du bout de sa cravache, la tête des fleurs agrestes qui dépassaient le niveau du gazon.

Des éclats de rire mélodieux, que les femmes, dans certaines occasions, puisent à la source des pleurs, retentissaient sous le portique sonore du *chattiram*.

Gabriel suivait de loin tous leurs mouvements, et ses lèvres convulsives semblaient vouloir exprimer un monologue de désespoir qui mourait sur elles ; devant ses yeux, tous les objets avaient changé de forme et de couleur.

Le lac, d'un vert limpide, était plombé comme le Cocyte, les arbres se déguisaient tous en cyprès ; une crêpe sombre éteignait les rayons du soleil ; la campagne prenait l'aspect d'un cimetière, et l'air murmurait des plaintes confuses comme les paroles souterraines des morts.

Enfin Gabriel éprouva la sensation de l'âme du purgatoire soudainement amnistiee, en voyant le bras d'Héva se détacher de Klerbbs.

L'entretien mystérieux était sans doute épuisé.

La veuve marchait vers son beau-frère Talaiperi, et Klerbbs vers Gabriel.

Avec une étourderie brusque et feinte, Klerbbs serra les mains de son ami qui se les laissa serrer, et lui dit :

— Enfin, mon cher Gabriel, nous voilà l'un à l'autre. C'est pour vous que j'arrive, et j'ai failli voir tomber le jour sans vous parler... Eh bien ! quelle étrange figure avez-vous ! Vos mains sont froides, avec trente-trois degrés Réaumur !... Voyons... parlez... Pourquoi m'appeler du fond du Coromandel pour me tendre une main glacée et garder un silence de fantôme ?

— Sir Edward, êtes-vous mon ami ? dit Gabriel d'une voix qui cherche la respiration à chaque syllabe.

— En doutez-vous ?

— J'en douterai si vous me refusez ce que je vous demande.

— Demandez, demandez.

— Il faut que vous partiez sur-le-champ.

— Ah ! pour le coup, laissez-moi rire un peu... C'est pour cela que vous m'avez appelé ?... Pour me congédier !... Mais songez que j'ai fait cent vingt lienes tout d'un trait ! Êtes-vous fou, Gabriel ?

— Oui.

— Mon Dieu, quel *oui* ! Comme vous avez dit ce *oui* ! Je voudrais prendre ce *oui* et l'empailler pour le donner à Talma.

— Sir Edward, voudriez-vous avoir la bonté de parler une minute sérieusement ?

— Je le veux bien.

— Savez-vous que j'aime cette femme, sir Edward, que je l'aime d'un amour effréné, comme on doit aimer dans ce pays et avec ce soleil ? d'un amour qui s'est formé de toutes les passions que le ciel de l'Inde a versées dans ce désert, et qui n'ont trouvé, depuis leur création, que moi pour les recueillir et m'en incendier le cœur ?

— Après, Gabriel ?

— Consentez-vous à partir maintenant, sir Edward ?

— Où voulez-vous que j'aille, Gabriel ? J'ai épuisé l'Inde... Voulez-

vous me forcer à fonder une seconde ville? Vous savez que cela porte malheur...

— Sir Edward, il y a des limites à la raillerie, entre amis!... dit Gabriel avec une dignité menaçante.

— Donnez-moi votre main, Gabriel, dit Klerbbs affectueusement; vous me croyez votre rival, n'est-ce pas? Vous êtes dans l'erreur. Un jour, un jour solennel... souvenez-vous-en... je vous dis que je n'aimais pas Héva... C'était un de ces jours où l'on ne peut mentir... D'ailleurs, je vous connaissais à peine... Aujourd'hui je ne l'aime pas plus qu'a-lors...

— Vrai? bien vrai, Klerbbs?

— Sur mon honneur de gentilhomme, je n'ai jamais aimé cette femme!

— Les apparences sont bien trompeuses alors!

— Comme elles le sont souvent dans les affaires de la vie, comme elles le sont toujours dans les passions.

— Et pourquoi ne l'aimiez-vous pas, cette femme?

Gabriel fit cette question par étonnement et par curiosité; mais au fond de ces deux motifs il y avait un sentiment étrange et inexplicable.

Gabriel voyait quelque chose de vaguement injurieux pour lui et pour Héva dans cette froide indifférence de Klerbbs.

On sent quelques grains d'estime dans la provision de haine que l'on porte à un rival: on lui sait gré d'abord de la préférence donnée à la femme qu'on aime, et après on le deteste cordialement.

Klerbbs recula de deux pas devant cette question de Gabriel. Celui-ci la répéta.

— Bien! voilà maintenant qu'il va s'irriter contre moi parce que je n'aime pas son Héva, dit Klerbbs en riant.

— Oui: pourquoi ne pas l'aimer puisqu'elle vous aime?

— Elle m'aime! elle m'aime! dit Klerbbs avec accompagnement d'écarts de rire; où diable avez-vous découvert cela?

— Il faut être aveugle pour ne pas le voir.

— Vous étiez aveugle quand vous l'avez vu, mon ami!

— Klerbbs, vous me trompez avec une adresse infernale; vous avez l'esprit français et le génie anglais.

— Gabriel, ayez confiance en moi. Votre esprit français parle des femmes légèrement et à tout propos; notre génie anglais a plus de réserve. Doit-on, parce qu'une femme est dix fois millionnaire, la ruiner dans sa réputation? Voilà donc ce que vous exigiez de moi! Heureusement Héva ne peut être ruinée ni dans sa fortune ni dans son honneur. Remarque bien, Gabriel, mon geste, mon visage et ma voix sont sérieux... Vous doutez encore?... Quelle mélanche acharnée!... Voyons, que faut-il faire pour vous mettre à votre aise et vous calmer l'esprit?

— Il faut partir.

— Je partirai... Quand?

— Aujourd'hui.

— C'est bientôt... Gabriel... Si vous remettiez mon exil à demain?

— Ce diable d'homme! on ne sait jamais s'il parle sérieusement ou non!

— Gabriel, il faut vraiment que nous ayons été dévorés tous deux par des tigres et des *attorneys* pour que je me résigne à subir les tortures que vous me donnez depuis une heure! Mon amitié montre une patience à toute épreuve... Gabriel, je vous jure, foi de gentilhomme, que je partirai demain!

— C'est impossible demain!... Si je vous revois encore une fois... deux minutes... votre bras au bras de cette femme... elle riante ou mélancolique comme tantôt... vous familier, comme un homme heureux... elle, avec cette grâce d'enfer qui damnerait un ange du paradis! vous, avec ce visage calme qui ne desire rien... Si je vous revois ce soir à table, votre coude touchant le sien, votre pied sur la frange de sa robe; si je vous revois à la nuit tombée, elle et vous regardant les mêmes étoiles, foulant les mêmes gazons, cueillant les mêmes fleurs, respirant les mêmes parfums, je sens que ma pauvre raison ne luttera pas contre mon désespoir; je sens que mon front se brisera, et que malgré moi mes pieds emporteront ma tête jusqu'à vous deux, ma tête avec des yeux sanglants, des lèvres d'écumé, des sourires de fou! Klerbbs, sauvez-moi de cette désolation! Partez! partez!

Klerbbs prit les mains de Gabriel.

— Je partirai... dit-il d'une voix dont l'émotion garantissait la sincérité... je partirai, Gabriel... mais, avant de partir, je voudrais au moins savoir pourquoi je suis venu... Vous aviez sans doute un motif quand vous m'avez appelé... Quelque grand danger?...

Gabriel mit ses mains sur son front comme pour recueillir ses souvenirs...

— Voulez-vous que je vous montre votre lettre, Gabriel?

— Ah! je me rappelle!... oui... il y avait un danger!... je le croyais, du moins...

— Je l'ai cru aussi, moi... je suis arrivé avec ma boîte de pistolets et en costume de bataille, en habit de bal, pour ne pas être enterré comme un paria, en cas de mort. J'entre, et je vous trouve à table! à table avec Héva! avec Héva que je ne croyais plus revoir... quelque jour vous saurez pourquoi... car, puisqu'il faut tout dire, lorsque je suis parti, Gabriel, c'était sans projet de retour... je comptais ne plus vous

rencontrer qu'à Paris. J'allais à Tranquebar pour une affaire qui m'occupe depuis mon arrivée dans l'Inde...

— L'*Histoire des Malabars*?...

— Bah! cette histoire est un conte!... Je vais vous dire mon secret. Ce n'est pas mon habitude de dire des secrets... J'allais à Tranquebar pour me marier.

Gabriel fit un bond comme un tigre frappé au front d'une balle.

— Oui, Gabriel, poursuivit Klerbbs, j'épouse la fille du consul anglais, une jeune demoiselle charmante avec laquelle on m'a fiancé à Londres. Je me désennuyais en courant l'Inde pour attendre la majorité nuptiale de miss Ermînia, ma belle prétendue, dont je suis raisonnablement fou. Cette ancienne passion m'a sauvé d'Héva. Maintenant vous savez à peu près tout. Êtes-vous content? Non, pas encore?... Voulez-vous voir vingt lettres de mon futur beau-père, sir Douglas W..., consul à Tranquebar? Voilà mon portefeuille... lisez... Voulez-vous voir le portrait de ma femme à douze ans? une miniature de Swift; la voilà sous mon jabot de batiste, en épingle; un portrait pas plus grand qu'un *half-crown*. Voulez-vous voir miss Ermînia, ma prétendue? venez à Tranquebar; ce n'est qu'à trente lieues de Pondichéry; vous connaîtrez une ville curieuse: les Indiens la nomment *Tarabambour*, la ville des ondes de la mer! Voulez-vous danser à mes noces? venez le 24 juillet prochain, vous signerez au contrat.

— Klerbbs, dit Gabriel profondément ému, s'il y a au monde une amitié sainte, c'est la nôtre; elle a été contractée dans une nuit formidable; elle fut écrite en caractères d'étoiles dans le ciel; elle était vieille d'un siècle le lendemain. J'ai foi dans cette amitié. Excusez-mes doutes, ils sont le triste fruit d'un amour qui, dans son délire, méconnaît l'amitié... J'ai été injuste... oui, vous avez besoin de repos... vous partirez demain...

— Bien! vous me donnez un sursis... je vois que je n'ai encore gagné que la moitié de votre confiance...

— C'est elle! c'est elle maintenant que je crains!... une femme jeune, vive, capricieuse, passionnée, libre, maîtresse de ses actions...

— J'entends: vous redoutez une scène à la Putiphar... eh bien! nous ne nous quitterons plus jusqu'à demain... Vraiment, vous avez un visage d'agonie; je veux vous ménager comme un convalescent; j'veux mettre du luxe dans la complaisance de mon amitié. Je ne verrai qu'avec vos yeux, je ne marcherai qu'avec vos pieds, je ne dormirai qu'avec votre sommeil. Est-ce assez?

— Non.

— Ah! Gabriel, vous mettez du luxe dans votre exigence.

— Mon Dieu! est-ce ma faute à moi si je sens toujours bouillonner mon sang au souvenir des regards qu'elle vous a lancés! au souvenir de son cri de joie qui saluait ce matin votre arrivée... Klerbbs, donnez-moi la vie, accordez-moi une dernière faveur: rompez violemment avec cette femme; je veux que vous ayez le courage d'être son ennemi.

— Donnez-moi un plan d'attaque.

— Vous savez combien elle aime Sliga, sa jolie perruche...

— Oui... elle n'aime que cela...

— Je vais la tuer sur son perchoir...

— Pauvre bête!

— Et quand Héva désolée demandera l'auteur de ce crime, vous direz: C'est moi.

— Gabriel, c'est votre dernière exigence, n'est-ce pas?

— Oui, Klerbbs.

— Je dirai: C'est moi!... mais, pour ne pas mentir, je vais moi-même tuer l'oiseau.

Et Klerbbs fit quelques pas résolus dans la direction de la maison; Gabriel le retint vivement.

— Je suis content, dit-il; je tiens votre dévouement pour accompli. Laissez-vous vivre Sliga.

— Avouez, Gabriel, que vous êtes aussi un peu jaloux de la perruche...

— Je suis jaloux de tout; jaloux de la fleur qu'elle touche, de l'arbre qu'elle regarde, du hamac qui la berce, de l'air qui l'environne, de la brise qui joue dans ses cheveux, de l'indri qui lutine avec elle; jaloux de tout ce qui lui donne un sourire, une larme, un bonheur!

— Alors, mon cher Gabriel, remerciez les tigres! Eh! que deviendriez-vous, mon pauvre ami, si son puissant mari vivait encore? Avec un peu de raison, Gabriel, on se console de la jalousie de l'arbre, de la fleur, de la brise, de l'oiseau; mais un mari! un mari!... vous seriez mort étranglé par le désespoir.

— Mort!

— Que les tigres soient bénis!... Maintenant, Gabriel, il faut que je vous donne le secret de mon dévouement pour vous, car ce dévouement vous paraîtrait fabuleux si vous aviez votre sang-froid. Il n'est sorte de service que je ne sois prêt à vous rendre. Si j'aimais Héva, je vous l'aurais sacrifiée; jugez de mes dispositions à votre égard. Vous m'avez tantôt rappelé la terrible nuit qui commença notre amitié; vous n'avez oublié qu'une chose, un cri, un sentiment d'héroïsme, un cri élané de votre poitrine avec un accent de vérité sublime qui vibre encore dans mon cœur. Vous l'avez oublié, vous?

— Probablement...

— C'est bien esprit français de l'oublier, c'est bien génie anglais de

s'en souvenir. Toujours donc je me rappellerai cette scène de l'arbre du Lutchmi, lorsque vous vous écriâtes, les mains dans vos cheveux et les yeux étincelants de courage : *Oh ! il faut le secourir à tout prix !*... Celui que vous vouliez secourir... c'était le mari d'Héva.

— Encore aujourd'hui, s'il vivait, j'irais le secourir dans le même danger. Il me semble que tout cela est fort naturel... N'avez-vous pas fait la même chose, vous ?

— Moi ! je vous ai retenu ! Je ne me sens pas assez d'héroïsme pour affronter tous les tigres du Bengale au bénéfice d'un mari indien. J'aime à genoux celui qui le fait, mais je ne l'imite pas. Or, maintenant, s'il y a un homme digne d'Héva, c'est vous ; oui, vous avez gagné ce paradis.

— En attendant je suis en enfer.

— Patience ! mon cher damné, tout finit dans ce monde, même le malheur... Assez de lamentations aujourd'hui... notre absence sera remarquée... rentrons, Gabriel... Me permettez-vous, mon ami, de proposer une partie d'échecs à votre Héva ?

— Non.

— Quel non sec ! C'est l'élixir du despotisme en trois lettres... Ah ! je vois qu'il vous reste encore au cœur une ombre de défiance... Je veux l'effacer... Gabriel, vous croyez qu'Héva m'aime... vous le croyez... Eh bien ? Héva me déteste ; en voici la raison : je suis le seul homme qu'elle n'a pas enchaîné à son palanquin. Elle m'a prodigué les agaceries en pure perte ; elle m'a donné de ses regards qui font mourir, et j'ai vécu ; elle a chanté à mes oreilles des mélodies de sirène, j'étais sourd. Si j'eusse donné dans le piège, elle aurait, le même soir, mêlé mon nom aux éclats de rire qui réjouissaient son mari. Je n'ai pas voulu donner ce plaisir à l'un et à l'autre ; mais Héva l'orgueilleuse a regardé ma froideur étudiée comme une insulte à ses charmes toujours victorieux : elle n'avait point d'amour à me donner, elle m'a donné de la haine. Ce matin, elle a cru que mon retour était un repentir : mon langage l'a détrompée. Enfin, elle m'a retiré sa haine pour me donner son estime, là, tantôt, en tête-à-tête sous les arbres, lorsque je lui ai dit mon secret, en lui annonçant mon mariage et mon ancienne passion pour miss Erminia. Cela donnait pleine satisfaction à son amour-propre de coquette, et elle m'a quitté joyeusement avec ces mots : Ah ! sir Edward, si votre cœur eût été libre, vous m'auriez aimée ! Adorée à genoux ! lui ai-je dit. Et vous l'avez vue courir comme une gazelle vers son beau-frère Talaïperi.

Le rayon du sourire et l'éclat de la jeunesse reparurent sur le visage de Gabriel. Les deux amis échangèrent encore quelques paroles affectueuses, et se dirigèrent vers l'habitation.

Comme ils traversaient la terrasse, un des amoureux espagnols, dont le nom avait quatre noms et trois Y, les aborda tristement, et leur dit :

— Vous ne savez pas la nouvelle, messieurs ?

— Nous ne savons pas la nouvelle, répondit Klerbbs.

— La voici : les deux hommes d'affaires de madame arrivent à l'instant de Madras, et ils annoncent la décision du conseil colonial. Toute la fortune de Moumoussamy appartient au frère. Héva n'aura rien, pas même sa dot !

— Héva est ruinée ! s'écria Gabriel transporté de joie ! Oh ! tous les bonheurs m'arrivent aujourd'hui !

— C'est un coup de politique anglaise, dit l'Espagnol, qui ne fit aucune attention au cri joyeux de Gabriel ; c'est un coup de juge anglais. On a voulu assurer la plus grande fortune de l'Inde contre les caprices d'une femme, et la maintenir sur la tête d'un Indien dévoué qui sera naturalisé Anglais au premier jour. Quelle injustice ! même la dot !... On dit qu'il n'y a pas eu de contrat.

— C'est sagement jugé, dit Klerbbs, j'approuve la décision.

L'Espagnol regarda Klerbbs fixement et courut annoncer la nouvelle à ses compagnons d'infortune amoureuse.

— Maintenant, dit Gabriel à Klerbbs, je suis à mon aise vis-à-vis de la belle veuve. Ma délicatesse est en bonne position. Je tremblais à l'idée qu'elle ne prit mon amour pour une spéculation d'aventurier. Ce soir même, je brusque ma déclaration. Qu'en pensez-vous ?

— Oui, le moment est favorable. Si elle vous ménage un tête-à-tête, prenez l'occasion aux cheveux.

En entrant dans le vestibule, ils trouvèrent Talaïperi et les deux hommes de loi qui s'entretenaient à voix basse de l'affaire de l'héritage ; Héva, nonchalamment étendue sur un divan, souleva sa tête et leur dit :

— Messieurs, voilà une heure que vous murmurez des phrases ennuyeuses à mes oreilles. Allez dire aux juges coloniaux qu'ils sont des sots, et que tout soit fini.

Puis, s'adressant aux jeunes gens, elle leur dit, d'un ton de gaieté charmant :

— Messieurs, félicitez-moi, je viens de perdre dix millions... Voulez-vous les jouer aux échecs, sir Edward ?

— Madame, dit Klerbbs, je ne suis pas assez riche pour faire votre partie ; il vous reste votre grâce et votre beauté. Si j'étais le Pérou, je me jouerais contre ce reste de votre fortune.

— Et le Pérou perdrait ! sir Edward.

— Tant mieux pour le Pérou ! il serait bon à quelque chose, au moins. Je ne refuse pas de faire votre partie, madame, mais vous ga-

guez avec une promptitude désespérante pour moi. J'ai l'honneur de vous proposer un adversaire plus digne de vous... mon ami Gabriel. Il a joué avec Deschappelles à Paris, et avec le brahmane Tiéki à Djagrenat.

— Et j'ai perdu, dit Gabriel en s'avançant de quelques pas avec une vivacité déguisée en nonchalance.

— Ah ! dit Héva, monsieur a joué avec Deschappelles ! quel avantage vous faisait-il ?

— J'en rougis, madame, il me donnait la pièce.

— Mon oncle, le grand juge de Batavia, recevait de M. Deschappelles le pion et deux traits. Ils ont joué à Anvers. Voulez-vous bien placer vos pièces, monsieur Gabriel... Vous mettez votre Reine noire sur la case blanche !... vous êtes distrait... vos pions ne sont pas en ligne... bien maintenant !... à vous le trait, monsieur Gabriel, je suis chez moi... ah ! le gambit de la Reine ! c'est du nouveau dans l'Inde.

— Mais vous n'intéressez pas la partie ? dit Klerbbs.

— Oui, c'est juste... voyons, prenons un enjeu...

— L'honneur ? dit Gabriel.

— Quelque chose de moins, dit Héva, et qui ne coûte pas si cher.

— Me permettez-vous de faire votre jeu, madame ? dit Klerbbs.

— Faites, sir Edward.

— Si Gabriel perd, il vous écrira un madrigal dans cette langue française que vous aimez tant ; si vous perdez, vous lui donnerez votre perruche qu'il aime tant.

— Accepté ! dit Héva.

— Je vais préparer une cage pour Sliga, dit Klerbbs.

— Oh ! dit Héva, sir Edward, ne faites pas le fanfaron pour le compte d'autrui... *Echec au roi*.

— Déjà ! dit Klerbbs, au quatrième coup, vous avez, madame, des prétentions au mat ?... C'est le coup du berger !... il n'est pas neuf !... c'est un berger indien qui l'a inventé.

— J'ai perdu ! dit Gabriel.

— Mais c'est une surprise ! dit Héva, recommençons.

— Je ne sais pas jouer, dit Gabriel en riant ; vous le voyez !

— Alors payez, dit Klerbbs ; voici mon crayon et du papier de Chine.

Gabriel écrivit alors ce sonnet :

A UNE BELLE VEUVE.

Partout j'ai promené ma fortune inconstante !
J'ai franchi du cap Horn aux glaces des Lapons,
Les mers sur les vaisseaux, les fleuves sur les ponts ;
Bien des nuits j'ai dormi sous l'arbre et sous la tente.

Polaires océans où tombent les harpons,
Blanes déserts sablonneux, solitude éblouissante,
Tout m'attire et me plaît, toute zone me tente ;
Dès qu'un pays lointain m'appelle, je réponds.

J'ai vu l'Américain noir et nu dans sa case ;
Cent fois, comme d'habitude, j'ai changé de climat ;
J'ai bu l'eau du Niger, du Nil et du Takase

J'allais chercher l'amour aux harems du Caucase ;
La reine de ces lieux, me fixant sur ma case,
Avec ses beaux yeux noirs m'a fait échec et mat !

— C'est charmant, monsieur Gabriel, dit Héva en prenant le papier. laissez-moi le relire.

— Ce serait assez bon à Drontheim, dit Klerbbs, chez l'évêque d'Islande, qui est le premier joueur d'échecs des pays froids ; mais, au cœur de l'Inde, ce n'est pas assez brûlant, mon cher Gabriel.

— Taisez-vous donc, sir Edward, dit Héva en le frappant au visage avec une tige de réséda fleuri ; vous êtes un vilain jaloux. Ces vers sont charmants ; sir Edward n'en a jamais adresse de meilleurs à miss Erminia.

— J'attends sa majorité ; je respecte les mineures. On est très-méditant à Tranquebar.

— Monsieur Gabriel, dit Héva, j'allais vous offrir votre revanche aux mêmes conditions ; mais voilà mon cher beau-frère qui a son sixième secret d'aujourd'hui à me dire à l'oreille ; je comprends son signe. Peut-être veut-il me rendre mes dix millions... Je suis désolée de vous quitter, messieurs, pour dix millions.

Héva se leva et présenta sa main à Gabriel avec une grâce de jeune reine.

Le jeune homme, ivre de joie, oubliant qu'il avait des lèvres, et baisa la main avec le front.

— N'avez-vous pas encore une main, madame, dit Klerbbs en se baissant.

— Allez vous marier ! lui dit Héva, et elle sortit.

Le rayon qui éclairait la salle s'éteignit devant Gabriel.

Héva ne reparut plus dans cette journée.

Le dîner fut triste ; elle n'y était pas.

On se disait à l'oreille qu'un Indien de la campagne avait annoncé que Mirpour et Goulab, arrêtés à Calcutta, venaient d'arriver prisonniers à Madras, et que leur jugement aurait lieu dans deux jours.

Cette nouvelle replongeait Héva dans de tristes souvenirs et recommençait pour ainsi dire son veuvage.

Ce soir-là, on éleva quelques doutes sur la sincérité de la gaieté d'Héva.

On joue la joie comme la douleur.

Klerbbs et Gabriel se retirèrent dans leur appartement d'assez bonne heure.

Gabriel s'était emparé de Klerbbs, et, sous prétexte de causer avec lui et de fumer jusqu'à minuit, il fit son geôlier.

La nuit était sombre et orageuse.

Le tonnerre grondait vers le sud, les éclairs illuminaient le lac comme un miroir ardent.

L'horizon envoyait des rugissements sourds et des échos de foudre.

Les deux amis s'accoudèrent au balcon, derrière le rideau flottant de fleurs pariétaires, plongés tous deux dans ce mystérieux silence qui se fait aux demeures de l'homme, quand le ciel indien parle aux déserts.

Tout à coup, Gabriel se rapprocha de Klerbbs avec précaution, mit ses yeux dans ses yeux, et détournant la tête, puis s'inclinant du côté du lac, il sembla lui dire :

— Regarde !

VII

Une nuit de terreur.

Le souffle s'arrêta sur les lèvres de Gabriel, Klerbbs appuya sa tête sur la rampe du balcon, et, à travers le réseau des fleurs, il suivit la direction donnée par le signe de Gabriel.

Sur un coin des bordures ténébreuses du lac, et à la lueur rapide d'un éclair, on vit se détacher un profil humain dans un fond lumineux.

En Europe, et dans nos campagnes, presque peuplées comme les villes, une semblable apparition n'exciterait aucune défiance ; mais sur un point reculé de la province de Madras, à cette époque de la colonisation, la présence d'un être humain, à minuit, dans un désert, était effrayante.

L'habitation n'avait pourtant rien à redouter d'un ennemi isolé ; elle était même défendue contre les attaques des hommes et des animaux : sa seule porte roulait son bois de fer, à triple couche, sur des gonds de bronze comme la porte d'une pagode.

Les légères persiennes des croisées inférieures cachaient des panneaux de métal, semés de clous, comme les comptoirs des banquiers, à la cité de Londres.

Ce système de fortification domestique suffisait pour décourager les Indiens marrons et les péons infidèles.

Au reste, aux heures du milieu de la nuit, personne n'osait s'aventurer autour de l'habitation.

Souvent les tigres, attirés par l'odeur des chevaux et des bœufs, venaient bondir sous les étables et disparaissaient, comme des oiseaux de proie, devant l'immobilité menaçante des portes, qui semblaient les regarder avec leurs soupiraux ronds et illuminés.

Les tigres noirs, plus hardis que les autres, s'aecroupissaient quelquefois comme des sphinx sur les marbres de la terrasse, et promenaient autour d'eux des regards tranquilles et insolents, comme si, pendant la nuit, l'univers leur appartenait.

Ces monstres sont les plus effrayants que l'Asie ait inventés : ils regardent l'homme avec une attention étrange, et attachent sur sa face leurs grands yeux, dont les orbes sont d'ébène, avec un cercle de vif argent.

Klerbbs recula dans la chambre sur la pointe des pieds, ouvrit doucement sa boîte à pistolets, et revint, armé des deux mains, reprendre sa place au kiosque, après avoir éteint la lampe.

À chaque rayonnement de l'éclair, la sombre et mobile silhouette se dessinait toujours par-dessus les masses ténébreuses, et dans ce moment, rapide comme la pensée, on pouvait même voir s'agiter des boucles de cheveux sur le front du fantôme du lac.

Klerbbs mit ses lèvres sur l'oreille de Gabriel, et lui dit, d'une voix si basse qu'elle était presque le silence :

— Un ami ne vient pas, tête nue, dans une nuit d'orage, dans une ménagerie de tigres, prendre cette position au bord du lac.

— C'est juste, dit Gabriel, sur le même ton.

— Donc, c'est un ennemi, dit Klerbbs... Il y a cinquante pas à peu près d'ici au lac... Qu'en pensez-vous ?

— A peu près.

— Je vais les mesurer avec une halle.

— Attendez, Klerbbs... j'entends du bruit dans l'allée de la ferme... les feuilles sèches remuent... c'est ce pauvre Çourà qui a peur de l'orage, et vient demander asile!... Ce chien est intelligent ; il a flairé quelque chose dans l'air... il s'arrête!... il allonge son museau vers le lac... il se rapetisse, et marche à plat ventre du côté de l'apparition...

Klerbbs, le pistolet tendu, pressa la détente au premier éclair. Le coup de feu retentit comme un éclat de tonnerre dans cette solitude aux mille échos. Puis un silence de mort retomba sur les rives du lac.

— Voilà un horrible mystère, dit Gabriel ; Çourà n'a pas aboyé !

— Oh ! dit Klerbbs, maintenant que le fantôme est tué, descendons et allons le chasser. Je n'ai jamais vu de fantôme indien.

— Comment savez-vous qu'il est tué ? dit Gabriel.

— Eh ! n'ai-je pas tiré sur lui ?

— Oui.

— Eh bien ! il est mort.

— Et ce chien ! ce chien ! qui n'a pas aboyé, qui s'est avancé vers l'apparition et qui ne revient pas... Çourà ! Çourà ! Çourà !...

— Je vais l'appeler, moi, vous allez le voir accourir... il faut prendre la voix du bonze enroumé... Çourà ! Çourà ! Çourà !... Il y a là-bas un écho qui ne dort pas, et qui m'imité parfaitement... Çourà !... Çourà !... Oh ! je suis têtue comme un Anglais ! je veux que Çourà vienne ! Quel diable de nom ces Indous donnent à leurs chiens !... Descendons. Avant je vais recharger mon pistolet... Prenez vos armes aussi, Gabriel... Je vous remercie de m'avoir rappelé de Traouquebar... J'adore ces aventures ! voilà la vie ! Comprenez-vous les gens qui croient qu'on ne peut exister que sur un morceau de boue détrempe à la pluie, qu'on appelle une capitale du nord de l'Europe ? Descendons.

— Klerbbs ! Klerbbs ! dit Gabriel qui n'avait pas quitté le kiosque ; mon ami, nous avons fait une sottise... nous nous sommes oubliés... j'entends du bruit dans les chambres... votre imprudent coup de pistolet a réveillé tout le monde !

— Eh bien ! ils se rendormiront !

En effet des bruits de pas et des grincements de croisées se faisaient entendre sur la façade opposée au lac.

Gabriel montra du doigt à Klerbbs la mobile clarté des lampes rallumées qui se reflétait sur les coupols noirs de la forêt voisine.

— Au nom de Dieu, dit Gabriel, n'effrayons pas Héva ! elle partirait pour Madras, et adieu mes amours.

— Je me charge de lui faire un conte. Vous, ne parlez pas ; vous gâtez tout avec vos distractions d'écolier amoureux.

— Chut ! dit Gabriel, on frappe à la porte de notre chambre.

— Ouvrons ! dit Klerbbs tranquillement.

La porte ouverte, Talaïperi entra.

Son visage était d'une pâleur horrible, malgré sa teinte bronzée ; il avait dans la voix une telle émotion, que les deux amis ne comprirent pas d'abord ce qu'il venait leur dire.

Ce ne fut qu'à la seconde explication que Gabriel devina que la belle veuve les invitait à descendre chez elle, à l'étage inférieur.

Klerbbs et Gabriel obéirent avec empressement.

Ils franchirent l'escalier d'un bond, et on les introduisit dans une magnifique chambre, où jamais les pas d'un homme n'avaient pénétré, depuis la veille de la chasse aux tigres.

Héva était assise sur un lit de repos, dans un négligé adorable ; elle avait revêtu à la hâte le *sari* des grandes dames indiennes, et noné à son cou un châle chinois, peint et léger comme des ailes de papillon.

Ses pieds jouaient dans le velours de la sandale des odalisques, et les boucles de ses cheveux, ramenés confusément en arrière par des nœuds de crêpe et de rubans, laissaient dans un découvert admirable les tempes et le front.

Une large et vive flamme, hérissée comme une boucle de chevelure d'or sur la coquille d'un candélabre, éclairait le milieu de la salle et laissait dans une ombre douce et mystérieuse les tentures, les meubles et les ornements. On ne distinguait que deux tableaux de couleur brillante et paillerée, brodés plutôt que peints par des artistes indiens : l'un représentait la houri céleste, montée sur un chameau fantaisie, qui avait des visages de femme à chaque genou ; l'autre représentait le *Sourir*, le soleil et son conducteur *Arcana*, dirigeant le char lumineux que traînait un cheval à sept têtes.

Un parfum suave comme celui que Ceylan envoie au Coromandel, le soir, quand il ouvre l'écran de ses coquillages, un parfum de gynécée indien, semblait s'exhaler de l'alcôve et embaumait le temple d'Héva.

En entrant, Gabriel et Klerbbs furent tentés de s'agenouiller : Héva les ramena promptement à des idées terrestres en leur disant d'un ton aigre-doux :

— Eh bien ! messieurs, vous prenez minuit pour midi ! Que se passe-t-il donc chez moi ? Faut-il rire ? faut-il s'alarmer ?

— Ni l'un ni l'autre, madame, dit Klerbbs. J'ai tué un tigre sur les bords du lac.

Héva fit un mouvement de tête convulsif.

— Un tigre ! dit-elle. Ces monstres nous en veulent bien ! Il y avait longtemps qu'ils avaient oublié le chemin de ma maison... Ces diables d'animaux comprennent que mon pauvre Samy n'est plus là pour leur joster une balle entre les yeux.

Deux larmes brillèrent sur les joues d'Héva ; Gabriel les sentit couler dans sa poitrine comme les laves du volcan de la jalousie.

— Madame, dit Klerbbs, je m'offre de grand cœur à remplacer votre mari... pour les tigres...

— Sir Edward ! dit Héva d'un ton sec non soupçonné jusqu'à ce moment, sir Edward, il y a des heures sérieuses et des souvenirs qu'il faut respecter.

Klerbbs s'inclina devant la belle veuve, et protesta de son dévouement et de son affection en termes énergiques et graves.

— Quelle horrible nuit ! dit Héva... Mon Dieu ! pourquoi n'ai-je pas la force de m'arracher à cette maison... C'est qu'il y a partout ici, partout... des souvenirs de lui !... Pauvre Samy !... Sir Edward, vous avez été bien étonné, bien léger !... A minuit ! un coup de feu ! et sur un tigre !... devant ma maison !...

— J'ai cru, madame, qu'on devait tuer un de vos ennemis, à toute heure et partout.

— Savez-vous bien, sir Edward, que chaque nuit, à la même heure, mon sommeil se débat contre un rêve effroyable, un rêve infernal... C'est un val désert plein de rugissements et de bruits de cataractes ; c'est un fleuve ensanglanté qui roule des lambeaux d'étoffes d'or et des ossements rongés ; c'est un horrible festin, où le plus puissant des hommes dévore la chair des tigres, où les tigres dévorent ma chair. Et des cris prodigieux, comme des cavernes les pousserient, tonnent dans les solitudes ! et j'entends le râle d'agonie d'un géant écrasé sous un roc ! et je me réveille en sursaut, dans des étreintes de bras d'airain, et de larges griffes d'acier, avec des parfums de chair morte à mon chevet, et des souffles rauques à mes oreilles !... voilà mes nuits... pardonnez-moi la fausse gaieté de mes jours.

Gabriel et Klerbbs, posés en statues, contemplaient Héva et gardaient un silence plein de pensées étranges.

Héva tenait ses grands yeux ouverts et fixes, les bras étendus jusqu'aux genoux, le sein balotant, les lèvres convulsives, comme si elle revoyait encore le songe de ses nuits en se réveillant... elle parut faire un effort sur elle-même, et, se tournant vers les jeunes gens, elle dit :

— Mon beau-frère n'est pas entré avec vous, messieurs ?

— Non, madame, répondit Klerbbs.

— Ce bon Talaperi ! il a cru que sa présence me gênerait... J'ai pour-propre de déguiser mes chagrins devant lui... je ne sais pourquoi... Sir Edward, ouvrez une croisée... L'air me manque... L'aube tardera-t-elle à poindre ?

— La nuit est toujours bien noire, madame... toujours l'orage sans pluie...

— Oh ! oui ! je le sens cet orage... Un ciel lourd... Il me semble que des nuages plombés passent sur mon front... Vous ne voyez rien au bord du lac ?

— Rien que des éclairs... dans le lointain, des losanges de feu.

— Sir Edward, avez-vous entendu aboyer Çourà quand vous avez tiré le tigre ?

— Non, madame.

— Non !... c'est singulier !... il sent le tigre d'une lieue... Je ne l'ai pas entendu non plus, mon beau chien...

— Il passe la nuit à la ferme, peut-être...

— Sir Edward, dites à l'antichambre qu'on aille me chercher Çourà.

— Oui, madame.

— Monsieur Gabriel, vous êtes bien taciturne...

— Eh ! madame ! je suis resté dans votre rêve !...

— C'est que vous avez figuré noblement dans la réalité ! vous avez assisté à cette horrible scène du désert ! vous n'avez pas suivi les assassins et les lâches ! et, ce qui est encore mieux, vous ne vous êtes vanté de rien, comme votre ami, ce noble Anglais qui est plus sérieux qu'il en a l'air. Je le connais.

— Nous n'avons fait que notre devoir, madame.

— Le devoir est une chose facile que personne ne fait.

— Madame, dit Klerbbs en rentrant, votre chien n'est pas à la maison : Shéti, son gardien, ne l'a pas vu depuis hier au soir.

— Shéti est un négligent qui m'a déjà perdu deux chiens... Je suis...

— Voulez-vous, madame, que j'aille voir à la ferme ?

— Oh ! sir Edward ! à cette heure !... Si quelqu'un de ces monstres rôde encore par-là...

— Je le tuerai, madame, et je mettrai sa fourrure aux pieds de votre lit.

— Ce pauvre Çourà... oh ! il n'est pas chien à se laisser avaler par un tigre !... Sir Edward, je suis désespéré de vous dire que je consens... mais je veux que vous soyez accompagné de votre ami.

A ce dernier mot, Klerbbs et Gabriel avaient déjà disparu.

Ils ouvrirent avec précaution la porte de la terrasse, et la refermèrent derrière eux.

Quand ils furent seuls sous les grands arbres de la ferme, Klerbbs s'arrêta, et, croisant sur sa poitrine ses deux bras armés de pistolets, il dit :

— Mon cher Gabriel, il faut que je parle un instant, sans rien dire ; je ne sais par où commencer. Regardons-nous.

Après une longue pause, Klerbbs dit :

— Résumons cette conversation muette. Héva est une femme inexplicable ; c'est un fruit de l'Inde. Il est inutile d'aller chercher son chien à la ferme... il n'y est pas. J'ai saisi la première occasion de m'échapper. J'aime mieux un tête-à-tête avec le tigre qui a dévoré le mari qu'avec la femme qui le pleure : c'est moins dangereux... Enfin, pour finir mon résumé, allons voir le gibier que j'ai abattu vers le lac : homme ou tigre, nous l'enterrerons dans quelque grotte pour ne pas effrayer Héva.

— Un moment ! dit Gabriel ; nous sommes censés aller à la ferme, et nous avons du temps... Klerbbs ! cette femme aimait son mari !

— Je le crois, Gabriel.

— Et quel mari !... Un vieux Indien de trente-cinq ans, laid comme une statue de pagode...

— C'est peut-être nous qui sommes laids !

— Allons donc, Klerbbs, c'est impossible ! Elle joue un jeu indien antérieur aux échecs, un jeu que nous ne connaissons pas ; elle vise à partager l'héritage du mort.

— Non, Gabriel, tu la calomnies ; elle aimait son mari ; je m'en doutais du vivant du nabab, maintenant je ne doute plus. Mais que t'importe cela ? Le monde est plein de jeunes veuves qui ont aimé plusieurs maris ; au contraire, l'amour qu'une femme a donné au premier garantit celui qu'elle donnera au second. Je voudrais bien que ma future Erminia fût une veuve de cette espèce. Hélas ! elle a quinze ans !

— Oh ! il est impossible de parler raison avec vous, Klerbbs.

— Venez, venez, grand sage ! Allons au lac. Héva nous attend.

Les deux amis arrivèrent bientôt à ces ténébreux massifs de verdure où, deux fois, une tête humaine s'était levée dans la nuit.

Ils remarquèrent une large trouée que le chien avait faite violemment pour passer de l'autre côté.

Passant eux-mêmes par la même brèche, ils touchèrent bientôt le sol qui gardait encore les vestiges de l'apparition.

De larges traces de pieds humains se reconnaissaient sur le gazon, courbés à des intervalles de pas gigantesques.

Klerbbs et Gabriel fonillèrent la haie naturelle du lac, les labyrinthes de verdure, les gerbes touffues de bambous, les échelons des lianes, les grottes couronnées de mousses éplorées : ils ne trouverent aucun cadavre.

De temps en temps, Klerbbs disait :

— Je suis sûr de mon coup : je ne crois pas aux fantômes ; ils n'existent pas dans l'Inde. J'ai tué quelque chose qui vivait. Il me faut un cadavre ! ce lac me doit un cadavre ; il me le donnera demain.

Après une heure de recherches inutiles, Gabriel entraîna Klerbbs à l'habitation. La porte s'ouvrit au premier coup frappé.

Héva vint recevoir les jeunes gens à la porte de sa chambre et les fit asseoir sur un divan. Klerbbs prit la parole.

— Madame, dit-il, nous avons cherché Çourà dans tous les environs ; nous l'avons appelé à fatiguer les échos... Ce pauvre chien !...

Héva poussa un cri terrible, et se dressa convulsivement, comme si un serpent l'eût piquée au pied.

Les jeunes gens se levèrent aussi ; Gabriel, pâle comme un agonisant ; Klerbbs, avec la nonchalance d'un stoïcien.

Il n'y a pas d'acier mieux aiguisé que le cri d'une femme dans une nuit de terreur.

Héva montra du doigt de larges et fraîches gouttes de sang sur les habits blancs de Klerbbs et de Gabriel ; elle fit un effort, et s'écria :

— C'est du sang humain ! horreur !... Qui avez-vous assassiné ?

Les jeunes gens, sortant des ténèbres de la nuit, et éblouis par l'éclat de la lampe, n'avaient pu remarquer encore ces horribles taches.

Au cri d'Héva, Talaperi entra, et s'écria avec un accent de désespoir incompréhensible :

— D'où vient ce sang ? d'où vient-il ? dites !

Klerbbs imperturbable répondit :

— Je crois deviner : c'est bien simple. J'ai tiré le tigre, je l'ai blessé ; nous l'avons cherché, le croyant mort, et nous avons ramassé dans les broussailles le sang de l'animal blessé.

Gabriel répétait automatiquement avec le geste chaque mot de Klerbbs.

Une éclaircie de satisfaction parut sur le visage de Talaperi.

Héva s'était assise, et elle semblait rassurée par le ton calme et naturel de Klerbbs.

— Oh ! c'est horrible ! dit-elle, je crois retomber dans ce songe fatal de toutes mes nuits !... Il se passe en moi quelque chose d'affreux et d'inexplicable... j'ai peur !... ôtez ce sang de mes yeux !

Klerbbs et Gabriel se retirèrent pour rentrer dans leur appartement.

Quand ils se furent revêtus d'autres habits, ils envoyèrent un domestique prendre les ordres de madame.

Talaperi monta lui-même et leur dit :

— Voici le jour, on voit clair dans la campagne; nous allons accompagner madame aux rives du lac... Il n'y a plus de danger à présent.

— Ne quittons pas nos armes, cependant, Gabriel, dit Klerbbs; le soleil n'est pas levé.

Ils trouvèrent Héva dans le vestibule. Elle secoua la tête et dit :

— Enfin elle est finie cette horrible nuit!

Talaïperi marchait le premier, Klerbbs donnait le bras à Héva, Gabriel fermait la marche.

— Oui! c'est un tigre! s'écria Talaïperi en bondissant comme un écuyer.

Klerbbs rejeta brutalement Héva en arrière pour la recouvrir de son corps, et il arma ses pistolets.

Gabriel fit un saut comme une arche de pont, et tomba à côté de son ami.

Talaïperi poussa un éclat de rire en voyant cette fausse alerte qu'il avait excitée sans le vouloir, et, montrant la trouée profonde que le chien avait faite dans le massif de verdure, il dit :

— Voyez, le tigre a passé par-là; en nous courbant un peu, nous passerons comme lui; et tout près d'ici nous trouverons les traces du sang de l'animal que sir Edward a blessé.

En effet, sur une assez longue étendue de terrain, la verdure gardait des vestiges incontestables en apparence, et qui prouvaient que Klerbbs avait dit la vérité.

Héva serra les mains des deux jeunes gens, et reprit avec eux le sentier de l'habitation.

— Oui, disait-elle, je resterai dans cette maison, malgré toutes les angoisses auxquelles je m'expose. Ailleurs, je le sens, je mourrais d'ennui.

— Madame, dit Gabriel, nous ferons bonne garde.

— Mais, dit Héva en souriant, est-ce que vous restez ici éternellement?

— Si vous l'exigez, madame, dit Klerbbs, nous y resterons davantage.

— Toujours le même, sir Edward!... Et ce pauvre Courà! qu'est-il devenu?... Courà! Courà!... oh! Courà est perdu sans retour!... Ce bon chien aimait tant mon mari!... Ces infâmes tigres ne nous laisseront pas en repos un jour!...

— Il faut demander un régiment de cipayes à lord Cornwallis, dit Klerbbs, et ravager tous les clubs de tigres, la baïonnette au bout du fusil.

— Messieurs, dit Héva avec un accent de haine que la soif de la vengeance inspirerait contre des hommes et non contre des animaux, Messieurs, si j'avais encore ma fortune, j'en donnerais de grand cœur la moitié à celui qui m'apporterait douze tigres tués dans une nuit.

— Mais lord Cornwallis, dit Klerbbs, vous prêtera volontiers...

— Non, je ne voudrais pas employer une armée... ce serait leur faire trop d'honneur; je voudrais qu'un homme seul fit cela pour moi, en prononçant mon nom, et qu'il me les apportât pour les fouler aux pieds, tous humiliés, cousus l'un à l'autre, douze tigres orgueilleux, déguisés en tapis. Je serais heureuse et triomphante de penser qu'il y en a un dans le nombre qui était à la chasse de Lutchmi, et que j'écrase sa tête, sous ma sandale de femme, à chaque pas, à toute heure du jour.

— Oui, je comprends cela, madame, dit Klerbbs; c'est bien anglais.

— Vous donneriez la moitié de votre fortune, dit Gabriel; c'est encourageant.

— Si je l'avais encore, dit Héva.

— Il vous reste l'enjeu que sir Edward mettait à côté du Pérou, hier, à la partie d'échecs.

— Oui, dit Héva, je sens, moi qui ne veux aimer personne, je sens qu'à une époque indéterminée je pourrais donner mon affection à l'intrépide exécuteur de mes volontés. J'ai mon caractère à moi; j'ai des idées qui m'appartiennent. Je ne sais pas comment on vit en Europe; je ne connais que les usages de ma nature. Oui, si un homme m'obéissait à ce point, je jure que je le prendrais pour mari... Mais, ajouta-t-elle en souriant, je demande une chose impossible... c'est un caprice de vengeance!... Je suis folle en disant cela! Excusez-moi.

— Madame, dit Gabriel avec une voix tremblante, vous avez eu une nuit bien agitée. Suivez un conseil que tous vos amis vous donneraient. Allez prendre un peu de repos. Les heures matinales apportent avec elles un sommeil bien doux.

— Le conseil est bon, et je vous le donne aussi à vous et à sir Edward. Adieu, messieurs; nous nous reverrons à déjeuner.

Lorsque les deux amis se trouvèrent seuls, Gabriel dit à Klerbbs :

— Mon cher, séparons-nous pour quelques heures; j'expire d'insomnie. A mon réveil, je t'annonce que je serai fou.

VIII

Douze tigres pour une femme.

— Mon ami, dit Klerbbs à l'oreille de Gabriel encore endormi, tout le monde est debout depuis une heure dans la maison. Ouvrez les yeux. J'ai mon journal du matin à vous lire : il est intéressant.

Le jeune homme dormait de ce sommeil léger qu'interrompt la chute d'un atome.

Il ouvrit soudainement ses yeux pour voir et ses oreilles pour écouter.

— Vous m'avez promis d'être fou à votre réveil, dit Klerbbs; je viens m'assurer d'abord si vous tenez votre parole... Vous êtes fou, très-bien! Maintenant, je vous annoncerai que j'ai rencontré, ce matin, il y a quatre heures, le brahmane Syali!

— Quel brahmane?

— Vous n'êtes pas encore bien éveillé... Comment! vous avez oublié le brahmane qui nous endormit un soir avec les dix incarnations de Wichnou, et qui demeure de l'autre côté de cette montagne, notre voisin?

— Ah! ce misérable qui a déposé contre nous dans le procès?

— Lui-même. Il est tombé dans le chemin de l'habitation, celui qui mène à Madras, au moment où je fumais mon *chirout* en me promenant. Il voulait m'éviter; mais je me suis posé en dieu Terme sur la ligne de son cheval. Je lui ai demandé s'il allait faire quelque déposition à Madras pour donner d'autres Européens au bourreau. Le pauvre homme, tremblant de peur comme un brahmane lettré, m'a dit qu'il allait chercher le docteur Phytian, le premier médecin de Madras, un dévoué philanthrope qui fait des visites dans la campagne à quinze livres d'honoraires par mille. Il n'y a qu'un millionnaire qui puisse se faire guérir par le docteur Phytian. Ensuite, j'ai vu que le peureux brahmane éprouvait un vif regret de m'avoir dit cela, et il m'a fait promettre de n'en parler à personne. Je le lui ai promis; aussi je n'en parlerai qu'à vous, parce que vous êtes moi. Il faut tenir ses promesses, même avec les brahmanes. Gabriel, que dites-vous de ma découverte?

— Je dis qu'il y a un malade à la cabane de Syali!...

— Un millionnaire dans une cabane!

— Oui, Edward; cela paraît suspect!...

— Gabriel, cela est clair : la chose que j'ai blessée la nuit dernière d'un coup de pistolet!...

— Est un millionnaire!

— Vous y êtes, Gabriel.

— Un millionnaire qui bravait les tonnerres, les ténèbres, les tigres!...

— Et moi!... c'est incroyable! Mais nous ne sommes pas au bout. Écoutez la fin, Gabriel... En quittant le brahmane, j'ai suivi le petit chemin qui traverse la montagne, et je me suis avancé de l'autre côté, assez près de la maison de Syali, pour examiner la physionomie des lieux. Je ne me suis permis qu'un espionnage décent. Savez-vous qui j'ai vu tranquillement assis devant la porte de la cabane?... devinez!... Courà! Courà! notre chien de garde!... Ce chien indien, ne voyant plus aucun de ses compatriotes à l'habitation du Lac, aurait-il donné sa démission et passé au brahmane?... Le malade est-il un des amis de Courà?... Le brahmane a-t-il le secret de charmer les chiens comme les serpents?... A toutes ces questions que je me suis posées, je n'ai pu me répondre rien de satisfaisant. Mais ce chien m'a bien étonné!... Si Goulab et Mirpour n'avaient pas été arrêtés, ainsi qu'on nous l'a dit, je croirais que ma balle a touché un de ces coquins, et que le chien, qui ignore leur histoire, a suivi, par attachement national, un Indien blessé. Quoi qu'il en soit, croyez bien qu'il y a un mystère compliqué au fond d'une découverte si simple.

— Oui, sir Edward, je pense comme vous; mais suivons notre principe; ne disons rien à Héva! rien à Héva! gardons les mystères pour nous.

— Bien entendu, Gabriel.

— La nuit dernière doit l'avoir singulièrement agitée... L'avez-vous vue ce matin?

— Un seul instant... à son balcon... Elle avait sur son visage une pâleur adorable; je l'ai saluée, et je lui ai montré une lettre que je recevais de Tranquebar... Mon futur beau-père est furieux contre moi. Ces consuls ont une existence mathématique! Ce beau-père voudrait que j'attendisse l'heure de l'hygiène, comme il dit, aux pieds de sa fille! Il m'annonce que Tranquebar jase beaucoup sur mon compte, à propos d'une belle veuve, et que mon honneur doit me conseiller de mettre fin aux commérages de Tranquebar; il se plaint surtout des méchancetés de la société danoise. Les consuls s'ennuient à la mort dans leurs résidences, et ils s'accrochent à tout ce qui peut les secouer un peu. Nous avons des affaires plus sérieuses ici, n'est-ce pas, Ga-

brill? Voyons, parlons de vous, maintenant - je m'aperçois que votre tour de parler est venu. Parlez.

— Il me faut douze tigres à tout prix, sir Edward.

— Ah! vous voyez à l'article de folie! douze tigres, je sais, pour Héva : une brochette de tigres. C'est embarrassant.

— C'est même impossible, mais il faut les trouver.

— Il nous faut douze mille francs, les avez-vous, Gabriel?

— Pas du tout, il ne faut pas acheter douze tigres, il faut que je les tue, moi, en plein camp, et que je vienne les déposer, comme un tapis de Perse en douze compartiments, aux pieds d'Héva.

— Douze tigres! quel cadeau de nocces!. Au reste, ce sont les mœurs du pays. A Paris, on vous demanderait un épagnou, une perrièche, un serin. Ici la fantasia a d'autres prétentions. Fausta, la maîtresse de l'empereur Gallus, fut plus exigeante qu'Héva : elle échangeait une caresse contre un lion. Au bout de six mois, le préfet d'Afrique épousa l'Atlas et Barca. Si cette intrigue impériale eût duré six ans, les lions passaient à l'état de sphinx, il n'y en avait plus... Revenons à nos moutons, quel est votre plan de coup de filet pour ces douze tigres?

— Ce n'est pas sur moi que je compte; c'est sur vous, sir Edward. Vous êtes du peuple qui invente, inventez; vous êtes Anglais, c'est votre métier. Il me faut un piège à tigres, une grande souricière pour des chats géants. Je vous mets sur la voie, mais il me la faut tout de suite, mon lion Klerbbs. Je suis arrivé à la furie de l'amour; la dernière nuit m'a brûlé vif. Quelle femme! Si elle me demandait le monde, je m'embarquerais pour le lui rapporter, en mille voyages, par livraisons. Douze tigres, ce n'est rien.

— D'accord; mais encore ce rien est difficile à cueillir... Ah! si mon oncle sir Edmund était ici! quel ingénieur!

— Et où est-il votre sir Edmund?

— A Manchester. Il a inventé le *silk-embroidery* et le...

— Mais s'il est à Manchester, que m'importe tout ce qu'il a inventé! je ne compte que sur son neveu, sir Edward.

— Voulez-vous, Gabriel, que je lui écrive pour m'inventer une souricière de tigres?

— Allons donc, prenez pitié de moi, et ne plaisantez pas. Est-ce ma faute si dans cette vie il y a toujours un côté risible près des choses sérieuses? est-ce ma faute si je suis amoureux d'une femme indienne qui a perdu son mari bien-aimé dans douze gueules de tigres? Il faut subir ma destinée, et ne pas rire de mon étrange position.

— Gabriel, je crois avoir trouvé votre... Attendez... Laissez-moi faire mon plan au crayon... Ah! si mon cher oncle sir Edmund... Un moment, un moment... vous aurez vos tigres... douze, et le troisième par dessus le marché, si vous le voulez... Oui, c'est cela... Je suis le digne neveu de sir Edmund; je n'ai pas dégénéré... Voilà une invention qui sera brevetée pour la sûreté du chasseur. *Potent safety...* voyez, Gabriel... c'est tout simplement l'inverse de la ménagerie; ce sera l'homme qui sera en cage, et le tigre viendra le regarder. Une bonne cage de fer de six pieds de haut, armée en dehors de banonnettes comme un hérisson : douze pieds de circonférence pour la consolider sur la base. Je connais à Madras un ouvrier chinois qui vous balera cette cage en six jours. Il a des tiges de fer en nombre, et toutes prêtes pour les kiosques métalliques, fort à la mode à Tchauly. Vous faites porter votre cage sur un chariot vulgaire, de l'autre côté du lac, en plein désert, à dix-neuf milles de l'habitation d'Héva, pendant le jour. Vous l'assujettissez fortement sur sa base. Je serai avec vous, et je vous aiderai. Nous amènerons des bœufs, qui seront liés par de bonnes cordes à des troncs d'arbres, touchant à la cage. Au tomber de la nuit, vous abattrez avec deux balles ces bœufs. L'odeur du sang et les mugissements d'agonie de ces animaux attireront, à coup sûr, plus de tigres que n'en demande Héva. Vous aurez un arsenal de fusils, et vous choisirez les plus beaux tigres. N'oubliez pas les noirs. Certes, il faut vous attendre à un concert formidable qui déchirera vos oreilles, à de terribles assauts, à des scènes horribles; mais je ferai donner à votre rage des soins si minutieux, que vous pourrez dire aux tigres, en montrant la pointe de vos banonnettes : Vous n'irez pas plus loin!... Je vais vous esquiver un dessin représentant cette chasse; vous copierez en action mon dessin.

— Sir Edward, dit Gabriel, les yeux fixés sur le plan crayonné par son oncle, je ne sais si vous parlez sérieusement, mais je crois que votre idée mérite d'être prise en considération. Vraiment, je ne vois pas de graves objections à faire à ce plan. Par malheur, vous ne prouvez pas me secourir. Il faut que je jure sur l'honneur devant Héva que j'ai tué, seul, mes douze tigres... seul!

— Eh bien! vous serez seul. Je vous aiderai dans les préparatifs, et, avant le coucher du soleil, je rentrerai à l'habitation. Si Héva me demande de vos nouvelles, je lui dirai que vous serez occupé toute la nuit à tuer des tigres, et qu'elle ne s'inquiète pas pour si peu de chose. Le lendemain j'irai vous aider à transporter ici votre gibier. Si il va vous donner seulement un sourire par titre, vous serez payé.

— Je l'épouserai! Klerbbs, je l'épouserai! Quelle femme résisterait à une telle preuve d'amour! J'épouserai Héva! toutes les félicités du ciel et de la terre sont dans ces deux mots... Klerbbs, une pensée vient de me tomber sur le front comme un coup de tonnerre! Savez-vous qu'il me faut beaucoup d'argent pour ma chasse en cage.

— Tranquillisez-vous. C'est prévu déjà. Je vais à Madras. Je verrai lord Cornwallis, et je lui rappellerai qu'il nous a promis de nous rendre tout service que nous lui demanderons. Or, je le prierai de me donner un ordre pour faire confier à moi, sous le gouvernement, dans quarante-huit heures, une machine scientifique, dont le plan a été envoyé par la Société royale de Londres, et qui est destinée à l'exploitation agricole des Landes de Tchauly. Je demanderai de plus un faisceau de fusils et deux bœufs, sous le prétexte de fonder une colonie devant la cataracte d'Héra. Lord Cornwallis sera enchanté de s'acquitter d'une dette à si bon marché.

— Sir Edward, vous êtes adorable!

— Ne m'adorez pas encore; attendez la réussite.

— Je réussirai, mon ami; c'est infaillible. Voilà justement comme on arrive aux grands résultats!... en tatonnant sur une voie de plaisanteries! Une bagatelle souvent est la porte de toute idée sublime. Christophe Colomb, à table, cherchait un plat favori, caché derrière une jatte de lait : ses convives nièrent l'existence du plat; il retira la jatte et le leur montra. Cela le fit tomber en rêverie. Quelques années après, il découvrait l'Amérique derrière l'Océan. Klerbbs, je suis exigeant, il faut partir pour Madras.

— Dans une heure.

— Mon cher Edward, que de peines je vous donne pour le caprice d'une femme! Nous sommes de bien grands fous, vraiment! Une femme a une fantaisie, elle trouvera cent amoureux pour aller lui ramasser son idée folle à mille lieues et la lui rapporter! Je pense à un amoureux dont j'ai oublié le nom, qui était plus infortuné que moi; celui-là me console : il aimait une Héva qui lui demandait chaque jour quelque chose d'extravagant. Un soir, elle se mit à regarder une étoile avec des yeux de convoitise. L'amoureux se vit perdu, et il ne se sauva qu'avec ce quatrain :

La nuit, quand sous un ciel sans voile,
L'heure d'amour vient à sonner,
Ne regardez pas cette étoile,
Je ne puis pas vous la donner.

— Ah! je conviens, Gabriel, qu'Héva est plus raisonnable. Aussi nous la contenterons. Mais il ne faut jamais qu'elle sache le procédé ingénieux que nous avons employé.

— Jamais! jamais!

— Il faut que rien dans son idée ne rapetisse la grandeur et le péril du dévouement, afin que vous en recueilliez tout le bénéfice.

— C'est cela!

— Tout est donc bien arrêté, Gabriel?

— Tout, Edouard. Je crains que ce Chinois, qui fait des kiosques de fer ne soit parti.

— Un Chinois parti! Dans cinquante ans, je le trouverais encore, empaillé au *Tchina-Bazar* sous son parasol.

— Et lord Cornwallis, si...

— Gabriel, point de si de doute avec un Anglais!

— Pardon, sir Edward... C'est que ma vie est entre vos mains...

— Je vous la rendrai. Comptez sur moi.

Il y eut encore quelques paroles insignifiantes échangées entre les deux amis.

Puis, sir Edward fit ses préparatifs de départ.

On trouva facilement un prétexte pour justifier l'absence de Klerbbs.

Il allait passer quelques jours à Madras, disait Gabriel, pour les affaires de son mariage.

— Tant mieux! avait dit Héva, ce jeune homme, monsieur Gabriel, vous rendra léger comme lui. Nous causerons au moins dix jours de choses sérieuses... Vous saurez que personne ne m'a encore apporté mes douze tigres.

— Ah! madame, avait répondu Gabriel, on est bien peu galant dans l'Inde. Moi-même...

— Taisez-vous, enfant! Voyez comme il prend un air sérieux en disant cela! Je vous défends de faire une sottise; c'est que je vous connais. Je vous défends d'être fou.

En disant cette phrase, Héva regardait Gabriel avec ce sourire provocateur qui annonce chez une femme quelque intention de nouer une intrigue, par amour ou par ennui.

Gabriel se tenait dans une extrême réserve, comme un homme qui, voulant débiter par un coup d'éclat, ne veut pas compromettre son plan et son avenir avec des galanteries banales dont se sert le genre humain d's amoureux.

Ainsi, les entretiens de Gabriel et d'Héva ne se renouvelèrent, pendant deux jours, qu'à de rares intervalles, et ils ne furent remarquables que par leur brièveté.

Vers la fin du deuxième jour, Gabriel reçut deux lettres de Madras; une de ces lettres était confidentielle, mais il lui était recommandé de montrer l'autre, qui expliquait sa promenade à Madras; voici ces deux lettres :

Madras, juillet 18...

« Mon cher Gabriel,

« Lord Cornwallis a été parfait. Je lui ai expliqué mes plans d'agriculture et de colonisateur d'un air grave que j'avais emprunté à un savant de mes amis, et que je lui ai rendu en sortant; cette dette me pesait.

« Le gouverneur m'a donné tout pouvoir sur papier officiel.

« J'ai couru chez mon Chinois, et je lui ai montré l'ordre de Son Excellence, et mon plan. Le Chinois n'a jeté sur mon plan qu'un œil oblique, et il m'a dit 1. Cet 1 signifiait qu'il comprenait tout le mécanisme du travail demandé, avec ses détails et accessoires, et qu'il serait prêt dans deux jours.



Sir Edward.

« J'ai fait une visite de politesse à l'attorney général. Il m'a reçu avec une froideur qui me dispensera d'une seconde visite. Cet homme mourra dans l'impénitence finale.

« L'*Evening-Chronicle* de ce jour renferme le paragraphe suivant, sous la rubrique LATEST INTELLIGENCE :

« Le savant économiste sir Edward Klerbbs va faire des essais agricoles dans les terres incultes au nord de Madras; le gouvernement a mis à sa disposition tous les instruments nécessaires pour favoriser cette vaste entreprise. C'est ainsi que Son Excellence répond aux « aveugles écrivains de la métropole ! »

« Toutes les choses de ce pauvre monde vont comme cela, mon cher Gabriel.

« Demain, à quatre heures du soir, vous me rencontrerez au nord du lac, avec tout mon attirail de chasse. J'élèverai un drapeau rouge sur le plus haut des palmiers du désert. Je serai à dix pas ce drapeau. Votre cheval me servira pour mon retour.

« Adieu, à demain.

« EDWARD KLERBBS. »

AUTRE LETTRE.

Madras, juillet 18...

« Mon cher ami,

« Je vous écris, *in greatest haste*, pour vous annoncer que mon futur beau-père est toujours furieux contre moi. Il prétend que le mois de juillet est commencé, ce qui est incontestable, puisque le mois de juin est fini depuis quinze jours. Je n'ai rien à répondre à cela, aussi je ne réponds pas.

« Mettez-moi au plus bas degré de l'autel où vous adorez la reine de l'Inde.

« Je vous serreraï les mains au premier jour.

« Adieu !

« EDWARD.

« P. S. J'avais oublié de vous dire que j'ai reçu à Madras une lettre de ce beau-père furieux. »

Gabriel montra cette dernière lettre à Héva, qui la lut en souriant, et dit avec mélancolie :

— Voilà donc comment les hommes traitent le mariage ! Je ne suis pas dupe, moi, de sir Edward : il a une maîtresse à Madras, et il ne se mariera pas.



Les gouttes de sang.

L'arrivée de deux importuns suspendit cette conversation. Les importuns arrivent toujours dans ces moments.

Le soir, après le repas, Gabriel, en saluant Héva qui se retirait, lui dit :

« Vous m'avez donné une idée, madame; oui, je crois que sir Edward a une maîtresse à Madras; je veux le surprendre et lui faire un sermon. Demain, je tombe devant lui à Madras, et je l'épouvante avec ma vertu.

— Et nous reviendrez-vous bientôt ?

— Après-demain, madame. Je suppose qu'on peut vivre vingt-quatre heures loin d'ici. Je veux l'essayer.

Héva présenta sa main à Gabriel, et laissa rayonner sur sa figure un sourire d'une expression toute nouvelle pour lui.

Gabriel s'embrasa de ce premier rayon de bonheur; il crut voir luire l'aube de l'amour sur le front céleste d'Héva.

Il sortit sur la terrasse, et jeta un rapide coup d'œil à l'horizon lointain du lac, comme s'il cherchait déjà sur les cimes confuses des arbres le drapeau rouge de sir Edward.

IX

La cage

Au jour fixé, à l'heure convenue, Gabriel arriva au rendez-vous solennel que sir Edward lui avait donné. Le premier regard qu'il jeta sur les bouquets de palmiers clair-semés au désert rencontra le drapeau rouge.

Quelques instants après, il descendait de cheval et serrait les mains de son ami.

Sir Edward venait de congédier trois Indiens stupides qu'il avait amenés de Madras pour l'aider dans son travail.

A l'arrivée de Gabriel, tout était prêt.

— Mon Chinois a fait un chef-d'œuvre, dit Klerbbs en montrant la cage; seulement, il a corrigé mon plan. La cage a dix-huit pieds de circonférence, et les baionnettes de défense sont entremêlées de larges arêtes de fer épineux. En vous plaçant au centre, vous serez hors de la portée de la plus longue griffe, en supposant qu'une patte endiablée s'allonge à travers ces chevaux de frise, ce qui est impossible. Voilà vos fusils en faisceau. Ils sont chargés au rhinocéros; vous les avez sous la main. A huit heures, vous aurez un quart de lune; c'est suffisant... Voyez comme votre citadelle est solide! ou la croirait bâtie sur le roc: les assauts de tous les tigres du Bengale la trouveraient inébranlable. Ah! je suis content de mon œuvre! mon oncle sir Edmund a un neveu digne de lui.

— C'est vraiment admirable, dit Gabriel.

Je suis étonné qu'on n'ait jamais songé à cela depuis Aureng-Zeb.

— Une chose fort simple pourtant, comme toute grande découverte... Voyez comme le site est bien choisi!... Une vaste plaine déserte qui expire à ces rochers bruns. Le club des tigres est là-bas, dans ces énormes crevasses ouvertes par des volcans. J'ai entendu dire au pauvre Mounoussamy que ces rochers conduisent, par une longue crête, aux gorges de Ravana. Quel malheur pour moi de ne pouvoir pas m'associer à vous cette nuit!

— Oh! impossible! impossible! Edward, vous savez...

— Je le sais. Allons, je me sacrifie. D'ailleurs, ma présence est nécessaire à l'habitation.

— Vous dites cela d'un air singulièrement mystérieux, sir Edward!

— C'est qu'à Madras j'ai appris d'étranges choses... Il est faux que Goulab et Mipour soient arrêtés. Ces deux coquins ont mis en défaut tous les limiers de la justice. Lord Cornwallis m'a dit :

« Je connais ce Goulab; il a la patience de lion amoureux, la ruse et l'entêtement du mandrille. Dites à la belle veuve d'établir bonne garde autour d'elle. A Madras, elle ne craindrait rien; dans son désert, elle est, à son insu, sous la griffe de ce monstre. On m'a rapporté que Goulab s'était longtemps caché dans les souterrains d'Elora; mais, depuis que les Indiens qui lui sont vendus ont répandu dans la campagne le faux bruit de son arrestation, il est sorti de son repaire, et il rampe prudemment comme un boa dans la direction du lac. »

— Voilà ce que m'a dit le gouverneur.

— Edward, vous me donnez des frissons de mort!... Décidément, j'abandonne cette chasse, et je retourne avec vous pour veiller sur Héva...

— Non, Gabriel, c'est inutile. Voici pourquoi. Il est maintenant hors de doute que c'est Goulab qui a été blessé par moi, l'autre nuit, dans les

buissons du lac; que Goulab; il est couché dans la maison du brahmane Syaly; que Goulab n'a pas aboyé parce qu'il a reconnu un ami de la maison; enfin, que le docteur Phytian a été appelé pour panser la blessure de Goulab. Tout cela est de la dernière évidence, n'est-ce pas?

— Incontestablement.

— Or, nous ne craignons rien encore de Goulab; il est couché dans le lit du brahmane. Je ne crains pas qu'il vienne, cette nuit, rôder autour de la place pour combiner quelque plan d'escalade; d'ailleurs, je serai à mon poste. Demain nous écrirons à lord Cornwallis, et notre Goulab sera pris dans sa tanière avant le coucher du soleil.

— J'approuve; il n'y a aucune objection à faire à cela.

— Adieu donc, mon cher Gabriel; retirons-nous chacun dans notre cage, vous pouvez chasser aux tigres, moi aux Goulab. Je me suis donné le poste le plus périlleux.

— Adieu, mon cher Edward... A demain; je vous attends ici. Venez me délivrer trois heures après le lever du soleil.

— Bonne chance et bon courage! Adieu, Gabriel.

Lorsque le bruit du galop du cheval de Klerbbs s'évanouit, la solitude devint silencieuse et menaçante

autour de Gabriel. Le jeune homme regardait le soleil incliné sur l'horizon, et l'étoile semblait descendre avec une lenteur affectée vers les nuages de pourpre qui l'attendaient pour l'ensevelir.

Enfin, comme la plus attendue des nuits arrive toujours, la dernière lueur du crépuscule s'éteignit sur la cime des palmiers, et Gabriel éprouva ce saisissement qui vient au cœur du plus fort dans les heures solennelles de la vie. Les deux horufs étaient tombés sur l'herbe, mortellement blessés, et déjà leurs rugissements retentissaient dans la solitude.



Il y a trois cents nuits que je l'épie, brigand!

Quand toutes les étoiles levées annonçèrent aux monstres de l'Asie que la terre leur appartenait, il y eut, dans les échos des roches lointaines, un râle strident qui signifiait que l'odeur du sang frais arrivait avec la brise aux naseaux subtils des bêtes fauves.

Le festin était large, les convives accouraient; l'amphitryon caressait une double détente de la pointe du doigt.

Deux tigres noirs, qui semblaient tomber du ciel comme deux aéro-lithes, s'abattirent sur le flanc convulsif d'un taureau, et tout à coup ils relevèrent fièrement leurs gueules sanglantes au léger bruit que fit le chasseur en ajustant son fusil à travers les barreaux.

En même temps, d'autres tigres fauves bondissaient dans les ténèbres en les sillonnant des tisons de leurs yeux, et ils s'arrêtaient brusquement, comme des chevaux sur la lèvre d'un précipice à pic à vingt pas de la cage de Gabriel; et, deux pattes ployées en arrière et frissonnantes, le poitrail en avant, les oreilles aplaties, la tête fixe et agitée par saccades, ils examinaient ce hérissé colossal, immobile au désert, cet étrange ennemi inconnu à leur expérience, à leurs traditions de famille, à leur instinct.

Les plus affamés abandonnaient la solution de l'énigme et se ruaient sur les bœufs, en disputant, à coups de griffes, leur part de cette chair savoureuse qu'ils sentaient mourir sous leurs dents avec des spasmes rauques de rage et de volupté.

Il n'y a dans ces moments qu'une énergique surexcitation de colère qui puisse rendre à l'homme son courage et sa raison.

Gabriel poussa un cri terrible, comme on fait dans un rêve étouffant pour se réveiller, et il tira deux coups de carabine.

Un silence solennel retomba sur cette scène.

Les animaux, aceropis en cercle, restèrent immobiles, comme les sphinx de l'avenue du temple de Karnak, et l'on n'entendit plus que le chant monotone de l'insecte qui, perdu sous le buisson voisin, glorifiait la splendeur de la nuit, dans son sublime dédain pour le tigre et pour l'homme.

Le feu et la détonation suspendirent quelques instants le festin et les accès de rage des animaux.

Les deux cadavres de leur famille, étendus roides sur l'herbe, ne firent aucune impression sur les autres.

A deux nouveaux coups de feu, ils ne répondirent, après un moment d'hésitation, que par un assaut général, comme s'ils avaient tenu conseil.

Ils s'élançèrent contre cet ennemi insolent qui venait sur leurs domaines leur disputer une proie si opulente.

Repoussés de tous côtés par les lames de fer, plus solides que leurs dents et leurs griffes, ils tombaient en arrière, avec des ondulations furieuses, d'horribles craquements de mâchoires, et des cris de rage folle qui ressemblaient à l'éruption d'un orgue immense plein de sauvages rugissements.

Les blessures reçues les irritaient encore contre cet inébranlable ennemi de fer; par intervalles, le jeune chasseur se croyait dans un kiosque tapissé de têtes de tigres, têtes gonflées par la colère, monstrueuses, sanglantes, illuminées de deux escarboucles, et secouant des flots d'étincelles, comme le fer rouge sous le marteau.

Il y avait surtout de terribles frissons à subir lorsque Gabriel sentait courir sur son visage l'extrémité velue d'une queue de tigre, énergiquement recourbée à travers les barreaux; car il semblait alors qu'une brèche était ouverte à la citadelle, et que, chasseur et remparts, tout allait être broyé dans les gueules des monstres du désert.

A cette phase de ce drame inouï, Gabriel, semblable au marin brave, mais novice, qui frissonne à la première volée de canons, et sourit à la seconde, Gabriel avait ressaisi tout son sang-froid.

Il prodiguait, à bout portant, les coups de carabine sans les compter, et il devina bientôt que le découragement était du côté des ennemis.

Les animaux tremblèrent à leur tour, comme s'ils eussent reconnu qu'ils luttaient follement contre une puissance supérieure.

Déjà les plus intelligents regagnaient, à pas mesurés, les montagnes paternelles, se retournant quelquefois pour lancer un râle sourd au théâtre sanglant du combat.

Les blessés marchaient avec effort vers un buis-on de nopals, s'y abritaient comme dans une ambulance, allongeaient leurs grands corps, et, déposant de leurs lèvres sur leur griffe droite une salive mêlée d'écume rougie, ils lavaient la plaie vive de leurs mufles et de leurs fronts.

D'autres, les plus intraitables sans doute, avalaient des lambeaux de bœuf, se désaltèrent dans une mare de sang, et, répondant par un cri rauque à chaque coup de carabine mal ajusté, ils s'acheminaient encore, quoique rassasiés, sur leur proie à demi dévorée; et les deux griffes antérieures plongeant au cou d'un taureau.

Les dents aux cornes, le dos convulsif, le poil hérissé, ils traînaient sur l'herbe ce reste de festin, comme des convives prévoyants qui, surpris par des éclats de foudre, au milieu d'un repas en plein air, emportent chez eux les viandes pour les besoins du lendemain.

Enfin, il fut permis à Gabriel de respirer.

Il n'entendait plus qu'à une distance rassurante les cris agonisants de la colère des monstres, semblables aux échos affaiblis et lointains qui annoncent la fin de l'orage, et rendent l'espoir au laboureur.

Gabriel rechargé cependant toutes ses armes, car une idée effrayante le frappa dans ce premier moment de trêve: il craignait de revoir, avant l'aube, une nouvelle armée de tigres recrutés dans les montagnes, accourant pour venger une défaite et glaner dans le charnier du festin.

Heureusement, tout était bien fini.

Le chasseur aurait succombé sous ses émotions, à un second assaut.

Au premier rayon de l'aube, Gabriel tressaillit d'orgueil en lisant autour de lui le bulletin de sa victoire.

Seize tigres étaient couchés morts sur le gazon, encore menaçants, les griffes et le mufle tournés vers la cage, comme de braves soldats tombés à la face de l'ennemi.

De nombreuses flaque de sang, çà et là stagnantes, attestaient des blessures profondes emportées aux tanières.

Les bœufs avaient disparu; la place qu'ils occupaient gardait encore leurs formes, et l'œil du chasseur suivait, bien loin dans la campagne, le sillon sanglant qu'avaient tracé leurs grands squelettes traînés par un attelage de tigres.

Les barreaux de la cage étaient souillés de taches rouges, et plusieurs lames, mal assujetties, avaient ployé sous la furie des assauts.

Grâce aux exquis provisions de table que la sage prévoyance de Klerbbs avait mêlées aux provisions de guerre, Gabriel répara ses forces abattues.

Il déjeunait, triomphant, sur le champ de bataille, et le premier témoin de sa victoire fut le soleil, qui laissa tomber sur son dôme de fer une couronne d'or.

Quelques milans à tête blanche, nommés dans l'Inde *tchankura*, vinrent tournoyer, au lever de l'astre, sur la plaine du carnage; mais ils n'osèrent s'abatre sur les cadavres.

Gabriel dédaigna ces oiseaux et ne leur fit pas l'honneur d'un salut.

Cependant le soleil montait dans l'azur du zénith, et sir Edward, toujours si exact, ne paraissait pas. Gabriel mourait d'inquiétude, les yeux tournés vers le midi.

La distance, en ligne directe, de ce désert à l'habitation, pouvait être parcourue à cheval en quelques heures, mais, à cause des longs détours que nécessitaient les accidents de terrain, la course était double.

Ce ne fut qu'à la mi-journée que sir Edward arriva; il amenait avec lui un cheval tout sellé pour Gabriel.

La pantomime de sir Edward, en descendant de cheval, fut plus éloquente qu'une série d'éloges accordés au courage de Gabriel.

L'Anglais fit tournoyer ses mains sur sa tête et les laissa tomber, comme épuisées par des convulsions d'enthousiasme, dans les mains de Gabriel.

— Mon ami, dit Klerbbs, vous avez gagné le paradis! vous épouserez Héva!

— Quelle épouvantable nuit!

— Oui! Gabriel, mais quel beau jour! Vous avez accompli les douze travaux d'Hercule, et vous trouverez la belle Omphale au bout du chemin. Elle vous attend... J'ai bien tardé, n'est-ce pas?... c'est qu'il y a du nouveau à l'habitation... L'attorney général est chez vous... notez que je dis *chez vous*... Ce magistrat a été envoyé à l'habitation par lord Cornwallis pour étudier les localités et diriger des recherches contre Goulap et Mirpour, dans un centre d'opérations. Il y a des bruits alarmants qui circulent au sujet de ces deux brigands. Le gouverneur en sait plus qu'il n'en dit. Héva ignore tout; je la laisse dans son heureuse sécurité. Je ne veux rien dire ni rien faire sans vous, Gabriel...

— Mais Héva? Héva? parlez-moi d'Héva!

— Elle est à vous! Ah! si vous l'aviez vue!... les femmes les plus réservées se trahissent dans de certains moments... Après nous être débarrassés des longs entretiens de l'attorney général, lequel, par parenthèse, continue à me regarder de travers, j'ai eu, à l'écart, ce dialogue avec votre Héva:

« — Mais où donc s'est perdu votre ami, sir Edward? m'a-t-elle dit avec cette insouciance qui marque un souci.

« — Gabriel est à la chasse, madame.

« — Seul?

« — Seul; sur mon honneur, il est seul.

« — De quel côté?

« — Vers les roches noires, bien loin d'ici.

« — Il est donc fou, votre ami?

« — Non, madame; il vous apportera ce soir un superbe tapis de douze tigres...

« — Ne plaisantez pas, sir Edward ! s'est-elle écriée ; M. Gabriel est-il véritablement aux roches noires ? »

« — Foi de gentilhomme ! lui ai-je répondu avec cet air sérieux qu'on ne peut feindre. »

« — Sir Edward ! m'a-t-elle dit en me serrant les mains, pas une minute de plus ici ! Prenez avec vous six de mes plus intrépides serviteurs, et courez au secours de ce pauvre Gabriel. J'exige que vous me le rameniez vivant. Partez ! »

— Voilà donc, cher Gabriel, sous quels favorables auspices je suis parti de l'habitation. J'ai laissé mes six domestiques à un mille là-bas, dans un labyrinthe d'ébeniers : ils ne doivent rien voir de ce que vous avez fait, jusqu'à ce que la cage disparaisse dans le lac. Les serviteurs d'Héva ne verront que les tigres morts, et point de cage. Quel horrible mystère pour eux !... Allons ! ne perdons pas de temps, et noyons cette citadelle de fer, elle a fait son service.

Lorsque la cage eut disparu sur les bords du lac où elle s'élevait, Klerbbs tira un coup de pistolet pour appeler les domestiques : c'était le signal convenu.

— Voici maintenant, dit Klerbbs, le cri de l'esclave au triomphateur. C'est une lettre que je vous apporte ; elle modérera votre joie qui vous serait funeste.

— Oui, vous avez raison, donnez... C'est une lettre d'un membre de l'Institut... Je la lirai demain... Voyons le *post-scriptum* seulement...

« La science ornithologique compte sur vous... N'oubliez pas dans « vos explorations le colibri aux ailes d'argent, que Somcerat désigne « sous le nom de MARGARITA-VOLANS. »

— Seize tigres ! dit Edward en joignant ses mains... Voyez ce que coûte une femme !

Quand les domestiques arrivèrent, Klerbbs leur ordonna de placer le monstrueux gibier dans le chariot qui avait transporté la cage, et d'y atteler des chevaux en guise de bœufs.

Une sédition faillit éclater parmi les domestiques ; ils reculèrent d'effroi devant les cadavres, dont quelques-uns semblaient encore les regarder avec de grands yeux sanglants, que la mort n'avait pas fermés.

Klerbbs et Gabriel furent obligés d'aider les serviteurs dans ce rude travail, qui fit perdre encore deux heures à la petite caravane.

Les chevaux témoignèrent aussi beaucoup de répugnance pour cette corvée ; mais, comme ils étaient de ceux qui avaient vu les tigres vivants, ils s'habituaient bientôt à des tigres morts.

On se mit en marche, mais la pesanteur du chariot et le poids de la charge ralentissaient beaucoup le mouvement des roues.

On avançait avec une lenteur désespérante pour Gabriel.

Les deux amis chevauchaient côte à côte et veillaient sur le précieux chariot.

— Nous arriverons fort tard, disait Gabriel avec un soupir significatif.

— Je n'en suis pas fâché, disait sir Edward, à cause de cet attorney général ; je voudrais même qu'il fût dans son lit lorsque nous arriverons. Il nous regarderait comme des hommes plus féroces que des tigres, et il persisterait plus que jamais dans la mauvaise opinion qu'il a de nous.

— Eh ! je me moque bien, moi, de l'attorney général et de son opinion ! Chaque minute perdue est un siècle de bonheur retranché de ma vie !

— Quel noble amour est le vôtre, mon cher Gabriel ! et que mon beau-père futur, sir Douglas, serait heureux d'avoir un gendre comme vous ! Mes affaires sont, hélas ! si embrouillées à Tranquebar ! La calomnie a répandu le bruit que j'avais eu un duel à Bangalore avec un Anglais, pour une femme ! La calomnie a cela de terrible, qu'il y a toujours au fond de ces contes quelque atome de vérité... Je vous ai conté mon duel avec sir Wales pour sa statue de pagode... On a bâti là-dessus une fable qui a mis mon beau-père au comble de l'exaspération... J'espère que tout s'arrangera, et que le médisant Tranquebar sera confondu... Mon plan de vie est fait. D'abord je me marie ; je donne ma démission de savant. J'habite l'Inde anglaise. Mon père, quoique avare, m'assure cinq cents livres de rente. Je donne à mes enfants la seule éducation qui soit une fortune, l'éducation polyglotte ; et nous vivons en communauté tous les quatre, vous et moi, Héva et Erminia, donnant l'exemple des vertus conjugales à la côte de Coromandel.

— Vous êtes charmant, sir Edward... Oui, parlez-moi d'Héva ! parlez-moi d'Héva !... Le nom d'une femme ! quatre lettres ! cela suffit pour enchanter cette solitude et la parer de toutes les grâces de l'Asie ! Edward, répétez-moi ce qu'elle vous a dit ; répétez-moi ces dernières paroles du ciel, en me jetant le dernier écho de sa voix... Oh ! si j'avais été à moins de ses angouisses, je serais tombé à ses genoux divins ! Je serais mort de joie dans la poussière de ses pieds !

— Oui, Gabriel, cette femme vous aime ; elle vous aime depuis le jour où elle consentit à jurer sa perruche aux échecs contre vous. Je connais les femmes, et surtout les jeunes veuves, lesquelles sont plus femmes encore que les autres. Héva sera fidèle à la mémoire de son

mari tant qu'il restera un point noir sur ses vêtements. A sa première robe blanche, vous l'épouserez.

— Et ce maudit chariot embourbe qui n'avance pas ! Et la nuit ! la nuit qui va tomber !

— Nous ne craignons rien, Gabriel, nous sommes tous armés jusqu'aux dents, et nos domestiques ne sont pas des péons.

— Oh ! ce n'est pas le danger que je redoute !... Héva doit être dans des trances mortelles...

— Tant mieux ! tant mieux ! Gabriel. Vous figurez-vous aussi quels transports de joie, quels élans de furieux délire accueilleront votre retour ! quelles douces et blanches mains poliront vos cheveux souillés de sang ! Hero et Léandre vont revivre ce soir au Coromandel.

— Edward, nous n'avancions pas ! nous n'avancions pas ! La route est affreuse ! L'orage de l'autre nuit a creusé des ravins partout. Nous n'avancions pas, mon ami ! attelons nos chevaux pour reufort.

— Temps perdu ! L'attelage suffit. Bientôt nous sortons du désert ; nous serons en plaine. C'est le chemin de ronces qui mène au paradis.

Gabriel se tut, et il demeura longtemps silencieux, abîmé dans la pensée que renfermaient les dernières paroles de son ami.

C'était l'heure où la société de la maison d'Héva se retirait dans les appartements supérieurs, car les veillées étaient courtes, les Indiens de la campagne aimant mieux jouer des heures qui suivent l'aube, heure de fraîcheur odorante et de gracieuse sérénité.

Les deux amis remarquèrent un mouvement de gestes et d'inquiétude parmi les domestiques.

Les premiers désignaient aux autres le point de l'horizon où s'élevait la montagne boisée au pied de laquelle était l'habitation d'Héva.

Jusqu'à ce moment, cet horizon s'était voilé de toutes les ténèbres de la nuit, et son obscurité profonde, mise en relief, dans les teintes transparentes et étoilées du reste du tableau, servait même de point de reconnaissance, et dirigeait la marche de la petite caravane.

Tout à coup cette grande masse d'ombre lointaine, fornée par la forêt et la montagne, jeta des lueurs vives, comme si elle se fût embrasée au feu des étoiles.

— Voilà quelque chose de bien effrayant ! dit Gabriel d'une voix émue.

— C'est un feu de berger ; ce n'est rien.

La voix de l'Anglais manqua d'assurance en répondant à son ami.

— Le feu grandit à vue d'œil, reprit Gabriel...

— C'est peut-être une attention d'Héva, dit Klerbbs... elle place un phare pour nous éclairer dans la nuit.

— Un phare !... c'est toute une forêt qui s'embrase à l'horizon...

— Ne vous alarmez pas ainsi, Gabriel... Héva nous a parlé un jour de cet immense feu de joie qui éclaira la nuit de son mariage ; elle pense que vous n'avez pas oublié son récit ; c'est une allégorie nuptiale qu'elle vous envoie dans les ténèbres, pour vous exciter au retour.

— Oh ! je n'admets pas cette explication ; elle est trop forcée... Edward, abandonnons le chariot, et lançons-nous à toute bride vers l'incendie.

Edward ne put répondre qu'en imitant son ami, car, celui-ci, emporté au vol du cheval, était déjà bien loin du chariot.

X

Conclusion.

C'était comme une course au clocher engagée entre Klerbbs et Gabriel.

Ils passaient comme des êtres surnaturels à travers les masses d'arbustes et par-dessus les ravins et les buissons, couchés sur la crinière de leurs chevaux.

A chaque élan, le tableau vers lequel ils se précipitaient devenait plus horrible.

L'incendie tombait de la montagne sur la plaine comme une immense cataracte de flammes.

Des tourbillons de fumée éclatante voilaient le ciel ; les craquements des arbres déracinés, qui s'éroulaient en charbons gigantesques, mêlés aux pétilements furieux des feuilles vertes, formaient un fracas

épouvantable, comme celui des ouragans des tropiques; le lac, embrasé par les reflets de l'incendie, était comme la planète de ce nouveau et effrayant soleil qui roulait en fusion sur l'Éden du Coromandel.

Les deux amis, arrivés à cent pas du *chattiram*, s'élançèrent de leurs chevaux dans l'allée, et coururent vers la terrasse, où des cris formidables et les aboiements d'un chien désolé semblaient appeler tous les secours humains.

— Ce feu sort de la tête d'un démon! s'écria Edward.

Un cri déchirant, tel que le pousse une femme au milieu d'une ville prise d'assaut, retentit dans les entrailles de Gabriel.

À la clarté de l'incendie qui rapprochait les objets en les éclairant mieux que le soleil, Gabriel vit passer au vol, sous les arbres, un groupe bien connu de lui.

L'Indien Goulab emportait dans ses bras, comme le milan la colombe, la belle Héva toute ruisselante de cheveux noirs.

Au même instant, un autre Indien colossal, agile comme le tigre, et dont le front secouait des bandelettes saignantes, tombait sur le ravisseur Goulab, avant Klerbbs et Gabriel.

Le géant bronzé étendit Goulab à ses pieds d'un coup de poignard, en lui criant :

— Il y a trois cents nuits que je t'épie, brigand!

Héva sembla jeter son âme dans un cri de joie, et l'Indien vainqueur l'emporta convulsif de terreur et de saisissement, ses beaux bras levés au ciel, et ses beaux yeux remplis d'une expression qu'aucune crise humaine n'a jamais donnée au regard de la femme.

Une minute vit passer cette histoire.

Cet Indien, qui semblait sortir des entrailles de la terre, était le mari d'Héva, le nabab Mounoussamy.

Prenez toutes les contractions de surprise, toutes les nuances de terreur qui ont passé sur les visages de Saül devant la Pythonisse, et de Brutus devant le fantôme de Philippe, et vous aurez à peine une idée de la face bouleversée de Gabriel, lorsqu'il reconnut l'Indien resuscité...

Il aura sans doute cette figure de suprême désolation, le premier homme qui rencontrera l'Antéchrist sur la route de Josaphat...

Klerbbs s'oublia pour ne songer qu'à son ami; il le porta dans ses bras et l'entraîna, mourant, loin de l'endroit où venait de se passer la terrible scène.

Héva et son mari avaient disparu.

L'incendie n'avait plus que quelques degrés de la montagne à descendre pour dévorer le toit de l'habitation.

La ferme de l'habitation était située dans une plaine découverte, que l'incendie ne pouvait atteindre.

C'est là que Klerbbs conduisit Gabriel chancelant, comme un soldat conduit son camarade blessé à l'ambulance.

Gabriel marchait avec les pieds de son ami; ses yeux fixes et démesurément ouverts semblaient annoncer que sa raison avait subitement reçu une atteinte fatale.

Klerbbs n'osait l'interroger, de peur de recevoir une de ces réponses qui effrayent, parce qu'elles ne viennent que du mécanisme de la langue et des lèvres, sans avoir passé par le cerveau.

Un des corps de logis de la ferme avait ses croisées ouvertes et éclairées; on entendait même un grand bruit de voix dans les salles supérieures, et Klerbbs comprit que toute la société de l'habitation s'était réfugiée dans cet a-ile par un chemin détourné.

Il n'osa pas frapper à la porte pour demander une place, car il n'aurait su comment expliquer l'affreux état de Gabriel; et, d'ailleurs, il supposait avec raison que l'Indien et Héva s'étaient aussi réfugiés chez leur fermier.

Ce fut dans une petite grange ouverte, pleine de fenilles sèches de bambons et de paille de riz, que Klerbbs conduisit Gabriel; il y régnait une obscurité profonde, malgré la clarté de l'incendie.

Le pauvre blessé, toujours silencieux, s'étendit sur l'édredon végétal des sauvages Indiens, et Klerbbs s'assit à ses côtés sur le même lit, désespéré de ne pouvoir lui donner un secours, car au moindre bruit, pouvait descendre de la ferme quelque fantôme infernal ou divin qui aurait tué Gabriel en venant le secourir.

Cependant, comme les forces physiques du malheureux jeune homme avaient été épuisées par les rudes fatigues de la dernière nuit, suivie de ce jour plus accablant encore, un sommeil favorable lui vint après la crise nerveuse.

La nature a quelquefois la bonté de se faire médecin, et de guérir par des procédés mystérieux dont elle garde le secret par amour-propre d'auteur.

Klerbbs écoutait avec joie la respiration qui murmurait doucement aux lèvres de Gabriel, et qui avait perdu, après une heure de sommeil agité, ses symptômes alarmants.

Moins inquiet sur le sort de son ami, il se leva avec précaution et sortit de la grange pour prêter l'oreille aux bruits extérieurs et saisir,

dans les moindres indices, quelque révélation sur les événements du jour.

Il entendit d'abord un bruit de chevaux et de roues du côté du lac.

C'était le chariot qui arrivait, après avoir rencontré des contrariétés sans nombre dans sa marche.

Klerbbs ne voulut pas laisser avancer plus loin ce trophée d'un dévouement inutile; il courut vers les domestiques, et leur dit avec l'assurance d'un ambassadeur parlant au nom de son souverain :

« Madame vous ordonne de continuer votre route, et d'aller à Madras; vous vous arrêterez à *Ast et India in*, et vous y attendrez sir Edward Klerbbs.

« Deux d'entre vous se détacheront du convoi, à un mille d'ici, et attendront à cheval de nouveaux ordres.

« Allez, et arrivez avant le jour.

« Madame le veut. »

Un domestique se disposait à faire une humble observation; mais Klerbbs brisa la phrase commencée par un geste dominateur, et le convoi se mit en marche pour Madras.

Klerbbs revint à la porte de la grange, sur la pointe des pieds, et s'assura que rien n'était changé dans l'état de Gabriel.

Alors, il suivit dans toute sa longueur le mur de la ferme, en se voyant des masses flottantes d'un rideau de mirriers de Chine, et s'approcha de la croisée ouverte d'une salle basse, où les domestiques s'entretenaient, en buvant.

— Moi, disait l'un, je m'en doutais; cela ne m'a pas surpris. Une nuit, le mois de mai dernier, Mary me dit : Il y a quelque chose, là-bas, de sombre, sous le manguié du lavoir. Je regardai, et je vis une ombre passer sur le lac, au clair de la lune.

— Eh bien! c'était notre maître le nabab! Il attendait Goulab toutes les nuits.

— Mais comment s'est-il échappé du milieu de tant de tigres à la chasse du Lutelmi? demandait une des femmes.

— Eh! ne l'avez-vous pas entendu raconter cela? disait un domestique; c'est un tour de jongleur de la fête d'Agni. Il s'est moqué des tigres à leur barbe; il a fait cent fois le même tour de force, là-bas, sur le lac; le seigneur Mounoussamy s'est précipité dans le Gouroul, non pas du côté de l'eau, mais du côté des arbres; il s'est accroché aux branches, et il est remonté le lendemain, après le lever du soleil.

— Et pourquoi n'est-il pas venu chez madame tout de suite? demandait-on.

— Pour faire ce qu'il a fait cette nuit; c'est une vengeance à l'indienne. Notre maître aime beaucoup sa femme, mais il aime encore plus la vengeance. Il y a toujours du tigre dans le sang de ces hommes. Son frère Talaperi était seul dans le secret, il gardait la femme et la maison. Vous n'avez pas vu l'autre nuit le désespoir du seigneur Talaperi, lorsqu'il a cru que sir Klerbbs avait tué son frère dans les buissons du lac? Sir Klerbbs a cru blesser un tigre, il a blessé au front le nabab; ces Indiens ont heureusement des fronts d'airain. C'est le brahmane Syaly qui cachait le Mounoussamy dans sa maison, de l'autre côté de la montagne. Quand Goulab, aidé de ses péons, a mis le feu aux quatre coins de la forêt, pour forcer madame à s'échapper de l'habitation, la clarté de l'incendie a frappé le Mounoussamy dans la maison du brahmane. Le rusé nabab a reconnu la griffe de Goulab, et tout malade et blessé qu'il était, il a franchi le vallon comme le vent, et il est tombé sur Goulab comme la foudre du ciel. Il faut que cet attorney général soit bien entêté: il a voulu soutenir à notre maître qu'il n'était pas Mounoussamy; il ne l'a pas voulu reconnaître; il ne l'a pas salué. Tantôt, quand je suis monté aux chambres pour servir à souper à l'attorney, il m'a dit :

« Écoute, John, comment appelles-tu cet Indien qui est blessé au front et qui a tué Goulab? »

« — Mounoussamy, ai-je répondu.

« — En es-tu bien sûr? m'a dit l'attorney d'un air sombre.

« — Si j'en suis sûr! ai-je repris, il y a dix ans que je le sers.

« — C'est bon! » m'a-t-il dit d'un ton sec.

Klerbbs entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait, et en deux bonds il regagna la grange.

Ce qu'il avait recueilli lui suffisait.

Un serrement de cœur l'avait saisi en apprenant que c'était lui qui avait blessé Mounoussamy dans cette effroyable nuit, où une révélation mystérieuse fit pousser à Héva un cri d'horreur devant les taches de sang qu'il avait rapportées du lac avec Gabriel.

Désormais, pour l'un et pour l'autre, cette maison était inhabitable.

Il fallait partir sur-le-champ et ne pas regarder en arrière, de peur de voir, l'un, l'ami qu'il avait blessé à la tête; l'autre, la femme qui l'avait blessé au cœur.

Dans cette situation pleine d'anxiété douloureuse, Klerbbs résolut de s'assurer de l'état normal de Gabriel à son réveil, et de faire un appe-

énergique à son courage, pour exciter en lui une forte et salutaire détermination.

Au premier mouvement de Gabriel, Klerbbs l'appela d'une voix ferme, comme il eût fait en temps ordinaire, et il lui dit :

— Mon cher ami, les chevaux nous attendent; il faut arriver à Madras avant le jour.

Gabriel se souleva brusquement à demi, et tendit la main à Klerbbs, qui la serra comme on fait à un ami en lui apprenant la mort d'une personne adorée.

— A deux mille lieues de son pays, dit Klerbbs, on est obligé d'avoir du courage et d'être un homme en toute occasion.

— Vous serez content de moi, Edward, dit Gabriel en se levant; ma tête est un peu faible, mais l'air de la nuit me remettra. Un rocher m'est tombé sur le front; puisque je ne suis pas mort de ce coup, je vivrai.

— Très-bien! Dans ces sortes de maladies, partir sur-le-champ est un premier remède.

— Partons! dit Gabriel.

Les deux amis gagnèrent la grande allée, et à peu de distance du dernier arbre, ils trouvèrent les deux domestiques; Klerbbs leur ordonna de rentrer à la ferme à pied, et s'empara de leurs chevaux, il courut au galop, avec Gabriel, sur la route de Madras.

L'ardeur de la première course s'étant modérée, Klerbbs, après quelques préambules légitimes, conta mot à mot à Gabriel la conversation qu'il avait entendue sous la croisée de la salle basse des domestiques. Ce récit ne provoqua aucune réflexion de la part de Gabriel; ce silence inquiéta Klerbbs.

En arrivant à Madras à l'aube, Klerbbs laissa Gabriel à l'hôtellerie et courut retener deux passages à bord d'un brick qui partait pour Pondichéry ce matin même.

— Mon cher Gabriel, dit-il en rentrant, le mal d'amour est comme le mal de poitrine: pour guérir, il faut changer d'air.

— Je reste, dit Gabriel.

— Tu restes à Madras?

— Oui.

— Et que feras-tu à Madras seul? car je pars, moi.

— Je la verrai... cette femme!

— Gabriel, tu m'avais promis d'être un homme...

— Je le serai... Je veux la voir une fois, une seule fois encore, et je me tue à ses pieds.

— Fou! comme si j'allais te permettre cela!... Mais est-ce ainsi que les Français comprennent la sainte amitié? J'ai fait pour toi tout ce que tu as voulu; j'ai manqué à ma parole, j'ai négligé ma fiancée, j'ai inventé une cage de fer, je me suis brouillé avec mon beau père, on a peu près; te croyant en péril, je t'ai apporté de Tranquebar mes armes et mon bras; et aujourd'hui je te prie de venir signer à mon contrat de mariage, et ce premier service que je te demande, tu me le refuses, sous prétexte que tu veux te tuer aux pieds d'Héva!

— Oui, Klerbbs, dit Gabriel ému; oui, tu as raison, je suis un ingrat!... Mais que veux-tu?... c'est ainsi! ne sens-tu pas que c'est ton bonheur même qui met le comble à mon désespoir?...

— Quel bonheur?

— Tu vas te marier, Edward, avec une femme charmante, la perle du Coromandel. Moi, je resterai seul. Que ferai-je à Tranquebar? Je te verrai heureux après d'une épouse adorée, et ce spectacle de tous les jours me rappellera les époux du Timnevely, sous le même ciel, dans les mêmes paysages, sur la même mer! Je frémis encore à une autre idée...

— Quelle idée? Voyons ton idée.

— Oh! impossible...

— Parle, parle... Tu crains de devenir amoureux de ma femme?... Je t'ai deviné!... Quel homme!

— Edward, il faut que je retourne en France seul, sans toi... et je n'ai pas la force de subir cet isolement... j'aime mieux mourir ici.

— Ecoute-moi, Gabriel... Je ne tiens pas du tout à me marier. Veux-tu chasser l'amour par l'amour? Lord Cornwallis te donnera une lettre de recommandation pour le consul anglais de Tranquebar; moi je disparaîtrai du monde indien. Tu t'installeras chez sir Douglas; tu deviendras l'idole de la famille, tu aimeras miss Erminia, et tu l'épouseras.

— Quelle atroce plaisanterie me fais-tu là, Edward?

— Tu devrais me connaître assez pour croire que je parle sérieusement. Je ne suis pas de ceux qui s'imaginent qu'il n'y a qu'une femme dans le monde. J'aime miss Erminia de cet amour universel que je puis donner à toutes les jolies femmes, et si tu veux l'aimer, je m'embarque sur le *Star*, qui part ce soir pour Southampton. J'irai te rejoindre à Paris, et tu me présenteras à ma tante Gabriel, qui sera enchantée de ne pas m'avoir épousé... Tu ris, mon ami; c'est toujours bon de rire. Ecoute encore: tu sais que toutes mes plaisanteries ont toujours amené des actions sérieuses; oui, je n'irai pas tant d'hommes qui parlent sérieusement pour arriver à des sottises; accepte-moi tel que je suis, léger à

l'enveloppe et grave au fond. Mes deux oncles sont morts du spleen pour avoir été le contraire; je ne veux pas mourir comme eux.

— Edward, dit Gabriel avec affection, je voulais mourir pour elle, mais tu m'ontes qu'on vive pour toi. J'ai signé à ton contrat de mariage, je t'a accompagnerai à Tranquebar.

— Bravo! te voilà rendu homme et Français. Crois-le bien, mon ami, si tous les hommes qui sont morts pour des femmes étaient revus un mois après, ils ne se seraient pas tués une seconde fois. Agis comme un ressuscité.

— Ah! Edward! Edward! le coup a été bien terrible! bien terrible!

— Oui, j'en conviens; on adore une femme, on lui tue douze tigres, on va l'épouser, et voilà qu'un affreux géant de mari...

— Edward! Edward!

— C'est juste, ne parlons plus de cela. C'est un fait accompli... Nous allons avoir des distractions... Tu verras... Nous danserons à mes noces, nous aurons un festin de quinze jours; nous serons graves pour nous amuser. Le beau sexe est laid à Tranquebar, à eau e des blancs, mais il y aura quelque créole charmante pour faire exception; tu l'en empareras, et nous désolerons Tranquebar... Allons, tout marche bien. Adieu Madras!... Va te reposer, Gabriel; va, mon ami... je t'embrasserai bientôt toutes nos petites affaires... J'écrirai quelques lignes diplomatiques à Moumoussamy pour donner un prétexte honnête à notre départ précipité... Je verrai lord Cornwallis... je le prierai d'expédier, en ton nom, les seize peaux de tigres à M. de Lacépède, à Paris... Diab! il ne faut pas perdre ce trésor!... Quant à nos bagages, nous sommes à l'état de Bias: la flamme de ce Goulab nous a tout dévoré. Je songerai à l'indispensable. Ne te mêle de rien. Dors; etourdis-toi. Dans quelques heures nous danserons à la pointe des vagues au golfe du Bengale, cette mer qui continue le Gange. Tu verras comme une passion est petite quand on la regarde du haut de l'océan indien! On rougit de soi, on se fait des excuses; on se livre aux embrassements amoureux de cette puissante nature, fille de Dieu, qui vous berce sur un lit de perles et de corail. Voilà une épouse digne de toi! Je te la livre dans une heure; celle-là ne te demande pas un tapis de tigres pour sa chambre nuptiale; elle t'inondera de voluptés divines; elle roulera des flots d'azur à tes pieds, des flots d'étoiles sur ta tête, des brises de parfums dans tes cheveux. Allons, ami, relève-toi! Un instant, et je te reviens. Adieu... mes mains dans tes mains!

L'ardente parole de l'amitié retrempa Gabriel, le rendit à la vie, le renouvela.

Quand un désespoir s'accomplit, un ami a manqué. Gabriel fut étonné de découvrir au fond de son âme un courage suffisant pour s'éloigner et vivre.

Klerbbs, à son retour, le trouva prêt au sacrifice.

La voile frissonnait aux mâts; de petites vagues bleues, pailletées de grains de soleil, arrivaient, harmonieuses comme des cascades de perles; les pavillons riaient dans l'air, les matelots chantaient sur les verges, les oiseaux de mer et les chaloupes ailées rasaient ensemble l'onde bengalienne.

La joie tombait du ciel en rosée lumineuse; le sol il semblait se haïguer dans le golfe, comme le roi de l'Inde à son lever.

— Mon ami, dit Klerbbs en montrant l'échelle du vaisseau, ceux qui sont morts, frappés au cœur par une passion, avaient de la boue au seuil de leur maison et du brouillard sur leurs toits.

L'enchantement de la traversée livra les deux amis à la contemplation, et ne leur permit d'échanger que des phrases intermittentes sans intérêt.

On arriva bientôt à Pondichéry.

Il y avait déjà tout un monde entre cette ville et le lac d'Héva.

Gabriel entra en convalescence.

Sir Edward, accompagné de Gabriel, se rendit, en arrivant à Pondichéry, chez le consul anglais pour lui faire sa visite.

On lui répondit, à l'*Office*, que le consul était parti pour Tranquebar sur l'invitation de son collègue, sir Douglas, qui célébrait le mariage de sa fille.

— Il n'y a pas de temps à perdre, dit Klerbbs à Gabriel. Les invités arrivent avant nous. Heureusement, la cérémonie ne peut se faire sans moi.

Et, s'adressant au *clerk*, Edward lui fit cette question:

— A-t-on dit quel jour le mariage aurait lieu?

— Il a été célébré hier, dit le *clerk*.

— Hier! s'écria Edward; il a donc été célébré sans l'époux?

— C'est le consul qui a accompagné sir Wales chez son beau-père.

— Qu'est-ce que sir Wales? demanda Edward.

— C'est le gendre de sir Douglas le père de miss Erminia.

— Ah! voilà du neuf! Sir Wales, celui que j'ai blessé à Bangalore... il s'est piqué... je lui avais pris sa statue, il m'a pris ma femme. J'aime mieux mon lot.

Klerbbs salua et sortit avec Gabriel.

— Mon cher, lui dit-il en descendant l'escalier, le beau-père m'a tenu rigueur. Je m'y attendais. A ton tour de me consoler maintenant. Nous voilà de pair dans l'infortune de l'amour ! Au fond, j'en suis bien aise, ne serait-ce que pour te donner l'exemple d'une héroïque résignation.

— Ah ! tu ne l'aimais pas, toi, cette femme ! dit Gabriel avec un accent qui trahissait une douleur encore vive.

— Gabriel, dit Klerbbs d'un ton de mentor irrité, voilà un soupir qui ne me plaît pas ! Point de rechute, entends-tu ?... Je vais t'imposer un dernier remède qui sera souverain, et dont je prendrai ma part.

— Quel remède ? demanda Gabriel timidement.

— Il est affiché là, en gros caractères, au coin de la rue Suffren. Lis... *Sous charge pour le Havre, le beau trois-mâts l'ALCIDE*... Il part ce soir, ce beau *trois-mâts*. O bonheur ! ce soir, nous serons sur la grande route de Paris.

— Allons payer notre passage ! dit Gabriel d'un ton violemment résolu.

— Bravo ! s'écria Edward, le Rubicon est passé !

Cinq mois après le départ de l'*Alcide*, on lisait dans la chronique du *Journal des Savants* :

« Le jeune et hardi voyageur Gabriel de Nancy est arrivé de l'Inde, après avoir exploré la presqu'île du Gange dans l'intérieur, et côtoyé Malabar et Coromandel. La science ornithologique sera redevable à M. Gabriel de Nancy de quelques découvertes précieuses. Le rapport qu'il a présenté à l'Institut prouve évidemment que le *turracus albus* appartient à l'Afrique méridionale, et que l'Inde ne possède aucun individu de cette espèce. L'infatigable voyageur a apporté seize superbes tigres du Bengale morts et parfaitement conservés, grâce aux ingénieux procédés de la Société de taxidermie établie à Madras. Le ministre, pour reconnaître le zèle de M. Gabriel de Nancy, va lui confier une nouvelle mission. Notre intrépide voyageur, muni d'instructions précieuses, partira bientôt pour visiter le midi de l'Afrique, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au Zanguebar. On ne saurait confier en de meilleures mains les intérêts de la science ornithologique. »

FIN D'ÉVA.

UN AMOUR DE SÉMINAIRE

PAR LE MÊME.

J'ai connu au séminaire d'Issy un jeune abbé que je ne désignerai que par son surnom, Adrien ; sa famille est de Compiègne ; aujourd'hui, elle habite Paris ; elle est dans l'aisance et jouit d'une bonne réputation de voisinage, la seule que les bourgeois puissent ambitionner.

Adrien fut irrésistiblement poussé par sa vocation vers l'état ecclésiastique ; il descendit du collège d'Henri IV, et, sans daigner traverser Paris, il courut s'enfermer dans ce calme et frais séminaire qu'on aperçoit parmi des massifs d'arbres, après le village de Vaugirard.

Rien ne lui souriait dans ce monde, à l'âge où le malheur même est riant ; plein d'âme et de feu, il se méprit sur la nature de ses sensations passionnées ; il se crut organisé pour ces mystiques extases où le prêtre se fond d'amour au pied de l'autel, où son cœur est une fête continuelle ; il se disait, le pauvre enfant : Je veux être Paul ou Jérôme, sans passer comme eux parmi le monde et l'impiété.

Je l'ai souvent accompagné dans ses promenades aux allées du parc d'Issy ; nous nous avançons vers le parapet qui domine les prairies de la Seine ; Paris mugissait à notre droite, comme une ville prise d'assaut ; la rivière fuyait, emportant son trésor de cadavres et d'immon-

dices ; devant nous Chaillot montait à Passy, dans le nuage industriel de la pompe à feu. Tout cela était triste.

Adrien me disait : Ce Paris que nous voyons est l'image du monde ; le monde nous cache ses plaies, ses douleurs, ses angoisses, pour nous montrer ce qu'il y a de serein et d'aimable. Ainsi, cette grande ville nous dérobe ses maisons, ses palais, ses rues ; nous ne voyons d'elle que ses clochers et ses dômes saints ; laissez-vous prendre à cet artifice de la cité criminelle ; entrez, vous trouverez sous vos pieds tant d'embûches et de fange, que vous n'aurez plus loisir de regarder là-haut, et de songer à Dieu.

Il avait au cœur beaucoup de pensées comme celles-là, et il les disait à ses amis, dans les heures de l'épanchement, le soir après vêpres, devant la mélancolique chapelle du parc, lorsque la vapeur du dernier grain d'encens passait avec la brise sous les arbres, et que le *Pange lingua* vibrait encore à nos oreilles ; ravissante et chaste mélodie qui changeait en nous le vieil homme, rendait nos pas légers sur la terre, et nous conseillait de bonnes actions.

Un jour, le supérieur appela le jeune Adrien, et lui dit : Implérez

les lumières de l'Esprit Saint; vous serez sous-diaque à la première ordination, dans un mois.

Adrien tressaillit de joie. Il allait briser le dernier lien qui l'attachait au monde, et prononcer des vœux redoutables, qu'on ne peut plus rompre sans pactiser avec l'enfer. Il tourna ses regards vers Paris, et lui dit : C'est aujourd'hui qu'il n'y a plus rien de commun entre moi et toi, ô Babylone! je suis prêt pour les vœux!

Le jeudi suivant, jour de promenade, les jeunes séminaristes poussèrent jusqu'à Versailles; Adrien s'était écarté de ses condisciples et méditait seul sur la pelouse qui mène à Trianon. Son âme était calme, toute détachée du monde, pure comme l'âme d'un séraphin; mais il sentait, hélas! dans le fond de cette quiétude religieuse, bouillonner, par intervalles, une ardeur indéfinissable qui ne semblait pas s'adresser à Dieu. La journée était belle, l'air tiède, le buisson embaumé; Trianon et Versailles se renvoyaient leurs magnifiques souvenirs, et s'entretenaient de leurs nobles histoires à jamais éteintes. Sans doute l'imagination mystique d'Adrien était fort éloignée de toutes les pensées profanes qui sont encore attachées au château de Louis XIV; eh bien, le jeune séminariste entendit tout à coup comme une voix de tentation qui murmurait à son oreille les noms de Fontanges et de la Vallière. Il ferma les yeux, et s'arrêta pour se recueillir en Dieu; il psalmodia lentement la prière du soir, *Procul recedat somnia*; il prit ensuite son rosaire, et l'égreña d'un doigt convulsif, en prononçant les paroles de saint Bernard : « Le serviteur de Marie ne péra jamais. »

Pour la première fois de sa vie, il ne put donner à une pensée charnelle une distraction pieuse; en rouvrant les yeux pour suivre son chemin, il rencontra du premier regard la colonnade de Trianon, voluptueuse dans ses bois comme un temple de Guide ou d'Amathonte; il mit les mains sur ses lèvres pour leur interdire de respirer cet air de molle langueur qui s'infiltrait dans sa poitrine comme un poison incendiaire; puis il ouvrit son livre d'offices, pour se fortifier, avec les paroles du Psalmiste, contre l'orage de son cœur. Que n'aurait-il pas donné pour être transporté tout à coup, par un ange, dans sa cellule du séminaire, toute tapissée de versets choisis dans l'Écclésiaste, toute parfumée de l'amour de Dieu! Chaste asile, placé sous la protection de saint Louis de Gonzague, le patron de la pureté! Mais sur la pelouse de Trianon, douce aux pieds comme le velours de la chambre d'une reine; sous ces beaux arbres qui semblaient soupiner encore les hymnes de fête du grand roi; dans ce parc langoureux tout retentissant d'oiseaux et de fontaines, rien ne prêtait un appui sauveur au pauvre ecclésiastique; sur les pages bénies de son bréviaire, il voyait des lettres magiques et des noms de femmes; malgré lui, il prononçait ces noms, et ces noms semblaient se fonder dans sa bouche en rosée amère. Les arbres de Versailles, avec leurs claires harmonies, la chute des gerbes dans le cristal sonore des bassins, les roulades lascives des rossignols, remplissaient les bosquets d'éclatantes syllabes; toutes ces voix mêlées semblaient nommer Fontanges, Montbazou, la Vallière, Maintenon, Montespan; et dans les éclaircies du parc, les statues, voilées d'ombres flottantes, ou colorées de rayons, apparaissaient de loin avec des formes qui répondaient à ces gracieux noms de femmes; on aurait cru voir, sur des piédestaux, ces amantes royales, tout à coup divinisées, recevant sur leurs autels l'encens et les fleurs dans le lieu même où elles avaient tant vécu, tant gémi, tant aimé.

Oh! que la solitude est mauvaise à qui n'est pas avec Dieu! dit Adrien frissonnant de peur. La Sagesse a bien raison: la foule n'est point à redouter; on ne voit rien dans la foule; mais ici, dans ce désert, tout est peuplé d'images impures. Oh! mon Dieu! toi qui m'as sauvé tant de fois des fantômes charnels des nuits, sauve-moi du démon de midi. *A demone meridiano!*

Et il allait rejoindre ses amis, dont il entendait les voix joyeuses, lorsque deux dames s'offrirent soudainement à lui, comme si elles fussent sorties de dessous terre.

La plus âgée, la mère sans doute, lui dit :

— Votre société n'est pas éloignée d'ici, monsieur l'abbé; en suivant cette allée, vous la trouverez à la grande pièce d'eau.

Adrien demeura interdit.

— Madame... dit-il.

Et il s'arrêta court sans pouvoir continuer.

La dame dut attribuer ce trouble à la timidité de l'ecclésiastique; elle ajouta :

— J'ai cru que vous cherchiez vos amis, monsieur l'abbé, vous paraissiez indécis dans votre démarche. Je vous demande pardon si j'ai interrompu vos méditations pieuses.

Adrien fit un effort pour trouver quelque chose qui ressemblât à une réponse.

— Non, madame... Je vous remercie beaucoup. En effet, je cherchais les séminaristes... je ne connais pas bien ce parc, etc...

— Vous êtes sulpicien, sans doute, dit la dame.

— Oui, madame, sulpicien; nous sommes venus nous promener à Versailles.

— La promenade est un peu longue, dit l'autre dame avec un sourire céleste.

Adrien ferma les yeux, s'inclina profondément, et partit sans pouvoir même balbutier les formules d'usage.

Ce trouble qui l'avait saisi était bien naturel dans le cœur du pauvre abbé : jamais il n'avait vu, sous un gracieux chapeau de paille, s'arrondir et rayonner une plus belle figure de jeune femme; c'était l'éblouissante carnation de la sainte heureuse et opulente, l'idéale expression de la vierge de sang noble, la vierge blonde, rose, veloutée, suave, créée pour Trianon et Versailles, comme Fontanges ou Montespan. Adrien courait au hasard sur la pelouse, comme bouleversé par une tempête intérieure; l'image divine était encore sous ses yeux, sa voix mélodieuse à son oreille; il ouvrit son bréviaire et le ferma; il prit son rosaire et le laissa tomber sur le gazon; il détacha de son livre le portrait de sainte Catherine de Sienne, qui servait de signet; il baisa ce portrait avec des lèvres de flamme, et, sous l'obsession charnelle qui le dévorait, ces baisers devots qu'il donnait à l'image de la sainte se transformèrent en baisers profanes, il devora le portrait. Effrayé de son illusion, et chancelant comme après une crise d'amour, il s'appuya contre un arbre, lança au ciel un regard de détresse et lui renvoya le cri du Calvaire : *Ehe, Elie*, pourquoi m'abandonnez-vous? Et comme son œil descendait du ciel sur la terre, il aperçut, à l'extrémité de l'allée, la robe blanche de la jeune femme, son ombrelle abattue sur ses souples épaules, sa main gauche chargée d'un bouquet de fleurs; Adrien la suivit quelques minutes d'un regard agouissant; elle avait disparu derrière les boulingrins; il la perdait et la retrouvait selon les caprices des allées; enfin le massif du bosquet se ferma sur elle, et ne permit plus aux éclaircies de laisser luire un seul pli de la robe blanche aux yeux du pauvre Adrien.

Ce furent les séminaristes qui rejoignirent Adrien; un de ses amis intimes l'aperçut assis sous un arbre, les yeux fixes et tournés vers le bosquet où la vision s'était évanouie. — Nous te cherchons, Adrien, lui dit-il; depuis deux heures, je soutiens thèse contre ces messieurs; nous jouons à la Sorbonne; tu nous as manqué, toi qui es le grand casuiste de la maison. Tu sauras qu'on m'a traité d'hérétique; nous discutons sur la grâce; j'ai soutenu, moi, que l'homme ne péchait que par insuffisance de la grâce; je pense que, si la grâce était suffisante, l'homme ne pécherait jamais. Suis-je un hérétique, Adrien?

Les séminaristes entourèrent Adrien; il était pâle comme un cadavre. — Messieurs, leur dit-il, si vous le permettez, nous parlerons de cela un autre jour; je me trouve mal...

Il n'eut pas besoin d'ajouter d'autre excuse pour se dispenser de soutenir thèse sur la grâce suffisante; son état de faiblesse était visible; on lui prodigua ces soins affectueux et fraternels qu'on trouve dans la vie du séminaire. Mais lui, cette fois, rongissait de ces soins, parce que la cause secrète qui les avait rendus nécessaires était une cause criminelle; il se vit contraint de mentir à Dieu et à ses frères; il leur dit qu'un passage subit de la chaleur au frais des arbres l'avait incommode, qu'un peu de repos et la prière lui rendraient ses forces indubitablement. On trouva tout cela naturel; une voiture fut appelée, deux séminaristes y montèrent avec lui, on reprit la route de Paris.

À nuit qui suivit cette journée n'eut pas une heure de sommeil à donner au pauvre Adrien; après les exercices du soir, il était resté en prière dans la chapelle; là, un peu de calme lui était revenu au cœur; le parfum mystique de l'encens et de la cire éteinte, la clarté religieuse de la lampe du tabernacle, les images des deux chérubins voilés de leurs ailes, le tableau vénéré de saint Louis de Gonzague, tout dans cette chapelle le ramenait à des émotions qui lui étaient chères, à des séraphiques souvenirs qui lui rafraîchissaient le sang. Après, il revint le docteur où il s'était endormi tant de fois de ce sommeil tranquille que Dieu donne au chevet du juste; mais cette nuit Dieu semblait avoir abandonné Adrien. À peine le jeune séminariste ferma-t-il la paupière, qu'il était secoué brusquement sur son lit par une voix douce comme celle d'un ange, et cette voix, hélas! ne descendait pas du ciel; il priait, et ne priait que des lèvres, il collait son visage sur son chevet pour absorber toutes ses pensées en Dieu, dans une attitude de méditation qui lui était habituelle; alors il entrevoyait un horizon immense, sombre, inconnu, où tourbillonnaient des flots d'étoiles; le jour semblait se glisser par degrés sur ce fond de tableau noir comme la nuit.

Sur des vapeurs indécises comme celle de l'ambre, sous des ombrages transparents comme le feuillage des acacias, flottait une image aérienne, un visage rose avec des cheveux blonds et des regards d'azur; puis, la vision fuyait, l'horizon reprenait sa première teinte, des myriades de pâles étoiles tournoyaient encore dans l'infini. C'était la vision du delire; la prière était une œuvre morte, le sommeil ne venait pas.

Une semaine s'écoula avec des jours et des nuits troublés par les mêmes fantômes. Le jeudi ramena la promenade. Adrien revint le parc de Versailles; il s'écarta, comme la première fois, de ses amis; il s'assit dans l'allée de Trianon avec l'attitude désouillée d'un homme qui attend. Rien ne parut. Le gazon était doux, l'air enivrant, la lumière sérène; mais tout ce paysage lui semblait pâle et mort.

Son habit lui imposait trop de ménagement et de réserve pour qu'il pût se hasarder à questionner les personnes qui sortaient de ces petites fermes, éparses dans le bois, et qui paraissaient au fait des localités et des habitudes des promeneurs; car Adrien s'était abandonné à

L'idée que les deux dames avaient leur domicile dans le parc, ou du moins qu'elles habitaient Versailles, et cette supposition, caressée avec complaisance, équivalait maintenant à une certitude. Il parvint les longues allées, il fouilla le parc dans tous ses rayons, dans tous ses massifs les plus secrets; il visita les deux Trianon au pas de course; les galeries en étaient désertes, et l'introduit qui en explique les tableaux avait peine à suivre Adrien, car il n'écoutait pas et ne regardait pas: il glissait sur le parquet poli. En sortant sur la terrasse, Adrien entendit une voix qui disait: Ce pauvre prêtre est fou. Le rouge lui monta au visage; il composa soudainement sa démarche, et, se retournant vers celui qui avait parlé, il dit avec beaucoup de douleur: Je n'ai pas l'honneur d'être prêtre, je ne suis qu'un simple tonsuré.

Une sorte de désespoir s'empara du pauvre Adrien; il avait donc trahi, aux yeux du monde, les secrets orages de son cœur; il avait livré sa soutane à l'insulte du passant, son intérieur était donc à découvert; sa passion était écrite sur son visage. De quel front oserait-il maintenant se présenter devant ses supérieurs, et mentir; car ce n'est pas seulement la parole double qui fait le mensonge; le visage muet ment aussi lorsqu'il prend une expression contraire à l'état de l'âme et du cœur.



Adrien.

Ce jour-là, après le repas du soir au séminaire, le supérieur prit familièrement le bras d'Adrien, et il l'entraîna dans cette petite allée du jardin qui aboutit à la fontaine. — C'est donc jeudi prochain, mon cher enfant, lui dit-il, que vous entrez dans les ordres sacrés. Je vois avec une grande joie que vous avez, depuis quelque temps, cette gravité, cette tenue décente qu'exige votre sainte profession. Je vous observe beaucoup, Adrien, parce que je vous aime, et je vous félicite sincèrement d'avoir quitté ces allures de dissipation que vous portiez même dans le lieu saint. Ce n'est pas que j'aie aperçue, sous ces dehors un peu évaporés, quelque arrière-pensée mondaine; mais, croyez-moi, le reflet d'une pensée pieuse sied mieux au visage du lévite qu'un sourire folâtre, tout innocent qu'il soit.

Le supérieur s'aperçut que des larmes coulaient sur les joues d'Adrien, et il ajouta :

— Ce n'est point un reproche que je vous fais, mon cher enfant. Votre vie passée, quoique un peu étourdie, est pure; personne ne le sait mieux que moi, qui ai reçu tous vos aveux au sacré tribunal. En vous louant de vos résolutions présentes, ne croyez pas que j'incrimine votre conduite passée. Je ne vois, dans ce changement qui s'est opéré en vous, qu'une bonne inspiration venue d'en haut. Vous touchez à cette époque de la vie où vous devez vous déponiller de ce qui reste en vous du levain du vieil homme; vous allez donner à Dieu, sans retour, votre âme et votre corps; vous avez dignement compris votre nouvelle position, vos nouveaux devoirs; j'en rends grâce à Dieu, pour vous et pour moi; ne pleurez pas, Adrien; vous êtes pur devant les hommes et devant Dieu.

Adrien embrassa le supérieur, et se dirigea vers la chapelle du parc, en évitant avec soin toute autre rencontre, parce qu'il n'avait à échanger aucune parole qui fût digne de ses chefs, de ses amis et de la sainteté du lieu.

Malgré toutes ces précautions, il fut abordé par un joyeux condisciple au retour de la chapelle.

— As-tu reçu tes ornements de Paris? demanda-t-il vivement à Adrien.

— Pas encore, répondit Adrien avec hésitation.

— Mais qu'attendent-ils donc pour te les envoyer? Il faut écrire demain à l'économe de Saint-Sulpice; moi j'ai reçu les miens; ils sont superbes, trop beau peut-être pour un sous-diacre. Je viens de les essayer; ma soutane me gêne un peu sous le bras; le drap est magnifique; je voulais la renvoyer à Paris pour faire corriger ce défaut; mais nous n'avons pas de temps à perdre; je souffrirai un peu pendant la cérémonie. Sais-tu qu'elle sera longue la cérémonie! On ordonnera vingt-deux sous-diacres, quatorze diacres, dix-huit prêtres. C'est monseigneur qui officie. Tu ne connais pas mon étole?

— Ton étole? non.

— Superbe, et toute en soie blanche; je te la montrerai demain au jour. C'est ma sœur qui l'a brodée.

— Tu as une sœur?

— Comment!...

— Ah! oui, tu as une sœur; c'est juste, je l'avais oublié.

— Que tu es heureux, toi, Adrien, tu oublies tout ce qui appartient au monde; tu ne songes qu'à Dieu; tu n'auras pas de peine à prononcer tes vœux; n'est-ce pas, dis?

— Oh! grâce à Dieu, j'espère que... Et toi, regrettes-tu quelque chose dans ce monde que tu quittes jeudi prochain?

— Moi, Adrien... que te dirai-je?... je ne sais pas...

— Tu regrettes quelque chose, tu n'es pas sincère envers moi; voyons, parle...

— Pas si haut! on peut nous écouter... Mon Dieu! comme tu me regardes, Adrien!...

— Voyons, voyons, parle-moi, parle-moi, que regrettes-tu?

— Ecoute! je ne puis faire cette confidence qu'à toi. Tu sais que j'aime passionnément la musique; tu sais que nous exécutions des quatuors, tous les jeudis, chez mon cousin, rue du Poi-de-Fer?

— Oui, oui, après... Eh bien! chez ton cousin, il y avait?...

— Il y avait deux autres de mes amis qui sont au Conservatoire, et aujourd'hui j'ai fait la dernière fois ma partie de violoncelle avec eux. Ah! nous avons bien pleuré en nous quittant!

— C'est là tout ce que tu regrettes?

— Eh! n'est-ce pas assez! Enfin, je me suis dit qu'il fallait faire ce sacrifice à Dieu. Jeudi prochain, nous devons exécuter la symphonie en *ut*. Ah! que tu es heureux, Adrien!...

La nuit tombait, le candide jeune homme ne vit pas l'horrible contraction qui défigura les joues pâles d'Adrien. Un instant après, les deux abbés étaient entrés dans la salle du jeu de paume, où la récréation était animée. Adrien, à la faveur du tumulte, monta au dortoir pour veiller.

Ce fut encore une de ces nuits brûlantes, comme les connaissent au cloître ces hommes infortunés qui se sont mépris sur la nature de leur organisation, qui d'abord ont déposé, en face de l'autel, la flamme intérieure qui les dévorait, parce qu'ils la croyaient sainte, et qui plus tard l'ont étouffée pour la rallumer dans un foyer profane, emportant toujours avec eux des regrets, des angoisses, des remords, comme le criminel sacrilège qui a éteint la lampe du sanctuaire pour dérober les vases du tabernacle à la faveur de la nuit, et livrer ensuite les calices sacrés aux sensualités d'une lèvres impie, dans ces orgies mondaines dont s'attristent les bienheureux.

La plus fatale de ces nuits couvrit enfin Adrien de ses ténèbres, et faillit l'étouffer sous la double étreinte de la passion et du désespoir. Au pied de son lit, une main amie avait étalé, avec une certaine coquetterie séminaristique, les vêtements sacrés du sous-diaconat: une belle soutane neuve, objet d'envie pour les jeunes tonsurés; une cein-

ture de soie moirée, l'étole, la manipule, ces insignes des plus pures, des plus saintes fonctions. Adrien regardait tout cela comme l'esclave regarde la chaîne qu'on va river à ses pieds. C'était le lendemain qu'il devait revêtir, à Saint-Sulpice, cet uniforme des soldats de Dieu. Encore quelques heures, et le doigt de l'archevêque posait entre le monde et Adrien une barrière d'airain qu'aucune puissance ne peut renverser sans donner de la joie à l'enfer et contrister les anges.



La rencontre.

Adrien s'endormit un instant; ce fut le démon sans doute qui lui envoya ce sommeil. Une veille agitée l'eût sauvé peut-être; ce moment de repos le perdit.

Il eut un songe ! il lui semblait qu'il était dans le parc de Versailles, sur la pelouse qui mène à la grande pièce d'eau, et il entendit, à sa gauche, à travers le frémissement des feuilles, une voix qui l'appelait par son nom, une voix douce comme la première note d'amour que l'alonette donne à l'aurore, sur la cime d'un peuplier italien. Il s'arrêta devant la statue de Diane, qui le regardait avec des yeux bleus et vivants. Une impression non ressentie encore bouleversa le pauvre Adrien endormi; il eut honte de lui-même; la statue descendit de son piédestal, et jeta autour de son cou ses bras de marbre, polis et veloutés comme l'épiderme d'une vierge de quinze ans. Les fontaines de la rotonde jouaient en petites gerbes mélodieuses; la feuillée retentissait de chants aériens, comme une volière à mille oiseaux; la pelouse était une mosaïque d'héliotropes qui caressaient doucement la plante des pieds nus et embaumaient l'air du plus dangereux des parfums. Adrien tomba de langueur sur le gazon; il n'entendit plus que vaguement le jeu des gerbes et le chant des oiseaux; il essaya de parler, la parole se fonda sur sa lèvres convulsives... Il se réveilla épouvanté.

A la pâle lueur de sa lampe à demi éteinte, il aperçut son étole posée en croix au pied de son lit.

— Non, non, s'écria-t-il, jamais ! jamais ! Puisque Dieu m'abandonne, j'abandonne Dieu !

C'était le jour des jours, le jour solennel, la fête des élus; aux premières clartés de l'aube, le séminaire entier se réveilla dans l'allégresse.

Un bruit joyeux remplissait les corridors du dortoir. Les plus diligents avaient déjà envahi les voitures qui devaient les conduire à Paris.

Adrien, étourdi de ce tumulte inaccoutumé, s'habillait machinalement et ne répondait pas aux acensations de paresse que ses amis lui lançaient à travers la porte et la mince cloison.

Au départ, le silence le plus rigoureux fut recommandé par le supérieur, ce qui mit Adrien un peu plus à l'aise. La sainte caravane traversa Vaugirard et arriva de bonne heure à Saint-Sulpice, déjà tout étincelant de bougies, tout parfumé d'encens.

Une foule immense remplissait l'église; l'autel était paré avec magnificence; un clergé nombreux et brillant entourait le trône où l'archevêque attirait tous les regards. Les abbés admis à l'ordination étaient rangés en demi-cercle dans le sanctuaire; les statues des évangélistes semblaient leur sourire du haut de leurs piédestaux. Adrien laissait tomber sa tête sur son sein; il se façonnait à la résignation.

L'archidiaque éleva la voix et dit :

— Que ceux qui doivent être ordonnés sous-diacres s'approchent.

Et il les appelait chacun par son nom. Le neophyte appelé répondait : *Adsum* — je suis présent. — Adrien ne répondit rien. L'archidiaque répéta le nom; Adrien répondit : *Absum* — je suis absent. — Personne n'y prit garde.



La fuite

Une femme fondait en larmes devant la rampe du sanctuaire; c'était la mère d'Adrien. Elle était arrivée le matin, à l'aube, de Compiègne, pour jouir du bonheur de son fils; elle était bien joyeuse aussi, elle, la sainte femme ! Elle ne détachait ses yeux du tabernacle que pour les fixer sur Adrien; son orgueil maternel aurait voulu mettre tous les assistants dans la confidence de son bonheur; elle plaçait sur ce fils alors toutes les consolations promises à sa vieillesse; elle voyait, dans un avenir bien proche, le jour d'ineffable jubilation où la prêtrise serait conférée à Adrien; elle le suivait à sa première messe, à son premier sermon; elle regardait avec complaisance l'autel où le fils priait pour

la mère au *Memento* de la consécration, la chaire où Adrien devait monter pour annoncer aux hommes la sainte parole de Dieu. Le monde profane ne peut comprendre tout le trésor d'allegresse qu'il y a au fond du cœur d'une mère qui voit naître son fils aux augustes cérémonies, aux divins mystères de l'autel. La mère d'Adrien respirait de joie.

L'archevêque se prosterna sur les marches de l'autel; le cœur entonna les litanies des saints. C'est le glorieux dénombrement de la milice triomphante; il donne du courage à ceux qui combattent encore dans cette vallée de pleurs.

Adrien prêtait une oreille distraite à ces retentissantes invocations qui font une sainte violence aux bienheureux, afin qu'ils intercedent pour les vivants. On priait Paul, qui de persécuteur devint martyr; on priait Jean, qui mourut à la porte Latine; Étienne, qui fut lapidé; Laurent, qui louait Dieu sur les tisons; Cosme et Damien, Gervais et Protais, ces Nisus et Euryale de notre légende; sainte Thérèse, qui ne consentait à vivre qu'à la condition de souffrir; Jérôme, qui pensait aux délices de Rome sous le palmier du désert; Augustin, que sa mère Monique réconciliait avec Dieu...

À ce nom, Adrien leva brusquement la tête et jeta un rapide regard sur la foule; il vit un visage inondé de pleurs et de joie, un visage bien connu, bien cher, bien vénéré; il vit sa mère, autre Monique, priant sans doute pour lui, nouvel Augustin. La sainte femme salua son fils en souriant à travers ses larmes; Adrien ne rendit pas le salut; il attacha longtemps ses yeux sur ce visage, où se peignait tant d'émotion de bonheur, afin d'y puiser un peu de courage pour la terrible épreuve de ce jour. Hélas! l'enfer veillait!

Les litanies étaient terminées; l'archidiaque conduisit les abbés devant le trône de l'archevêque, et lui dit: La sainte mère l'Église catholique demande que vous confériez le sous-diaconat à ces ecclésiastiques ici présents.

L'ARCHEVÊQUE. — Savez-vous s'ils en sont dignes?

Un soupir étouffé monta vers la voûte.

L'ARCHIDIACRE. — Autant que l'humaine faiblesse le permet, j'affirme qu'ils sont tous dignes de cette fonction.

L'ARCHEVÊQUE. — O vous! mes enfants bien-aimés, soyez exempts de tous désirs charnels qui combattent contre l'âme; soyez purs et chastes comme il convient aux ministres du Christ. — *Vos. filii dilectissimi, estote assumpti a carnalibus desideriis, quæ militant adversus animam; estote nitidi, puri, casti, sicut decet ministros Christi.*

Ces paroles roulèrent harmonieusement dans l'église, et la bouche sacrée qui les prononçait leur donnait une onction qui pénétrait les cœurs et les purifiait de tout levain terrestre; elles manquèrent leur chaste effet sur Adrien; elles le réveillèrent en sursaut comme des aiguillons. Dans le langage le plus dévot il y a une volupté mystérieuse qui vous fait songer au monde, si elle ne vous emporte pas soudainement au ciel. Ceux qui ont passé de l'adolescence à la puberté dans les murailles d'un cloître savent seuls quelle indéfinissable émotion vient tout à coup les assaillir, lorsque la prière s'échappe en accents passionnés, en paroles d'amour, en versets odorants et snaves, auxquels répondent des voix de jeunes vierges, des voix douces, comme le son qui tombe et tremble sur un timbre d'or. L'âme se fond de langueur à ces syllabes latines qui parlent de roses mystiques, de lis de Saron, des tours d'ivoire, du platane au bord des ruisseaux, des vierges belles et brunes, du bien-aimé qui attend la fille de Sion sur une couche de baume et de cinnamome. À tous ces chastes emblèmes de l'Église et de l'époux, le néophyte se brûle, comme à un foyer profane; il serre ses bras contre le lin blanc, contre l'étoffe bénie dont il est revêtu, et ce lin et cette étoffe donnent la flamme à ses mains qui les touchent; s'il respire, la tentation pénètre en lui avec les parfums des fleurs qui couvrent l'autel, avec l'odeur irritante de la cire et de l'encens; s'il ouvre les yeux, il voit de jeunes femmes à genoux, bien plus dangereuses dans leur pudeur sainte que la courtisane sur son char; s'il écoute, il entend leurs voix; s'il se recueille et ferme les yeux, oh! alors l'enfer se charge du tableau; c'est un combat éternel entre une chair toujours faible et une pensée pieuse qui vient d'en haut et ne le sauve jamais.

C'est ainsi que la voix du monde, empruntant une langue mystique, retenait Adrien sur les marches de l'autel. Il n'avait qu'une parole à dire pour être à Dieu, si toutefois on peut être à Dieu lorsqu'on porte au fond du cœur une image à laquelle on sacrifie en secret.

Dans ces jours décisifs, la pensée est si promptement qu'elle peut résumer en un instant tous les plaidoyers du monde et de Dieu. Adrien regarda autour de lui, il ne vit qu'une résignation douce et heureuse sur les visages de ses amis; il regarda l'autel et vit un abîme; il se rappela la formule des vœux et recula devant un inévitable parjure. Derrière lui, il vit le monde avec ses séductions, son fracas, ses folies; entre abîme, dit-il, damnation des deux côtés. Entre ces deux précipices, un ange se leva, la blonde vierge de Trianon; gracieuse image, une seule fois entrevue, et à jamais présente. Adrien caressa ce fantôme, même sur le sacré parvis; il se demanda s'il pouvait l'oublier; non, non. L'apparition radieuse le suivra partout dans sa vie de prêtre, à la chaire, au confessionnal, à la consécration; elle l'enveloppera d'un tissu de sacrilèges. En ce moment, où il peut encore penser à elle sans crime, que

peuvent la voix de l'archevêque, le chant de l'archidiaque, les psalmodies lentes et pieuses de ses amis? Adrien est à Trianon; il foule un gazon de velours; il entend le frôlement d'une robe, le son d'une voix d'ange; il se rappelle le songe de la dernière nuit; il se retrouve sous l'impression de volupté fiévreuse qui mit un crime dans son réveil, et ferme ses yeux pour ne pas voir sa mère, sa pauvre mère toute joyeuse de son fils.

L'archevêque appelle Adrien par son nom.

— Qui m'appelle? s'écrie le jeune homme. Il est pâle et convulsif; ses amis l'entourent et le conduisent au prélat.

— Recevez, lui dit l'archevêque, cette étoile blanche de la main de Dieu...

Un grand tumulte se fait dans le sanctuaire; la cérémonie est interrompue; un cri de femme retentit dans l'église; la foule s'émeut, regarde, interroge; Adrien s'était échappé de l'autel, comme un taureau des mains du sacrificateur.

Le lendemain, dans une petite maison de Compiègne, la mère d'Adrien lui parlait ainsi:

— La miséricorde de Dieu est grande, mon fils; il t'appela à lui, tu as résisté à sa voix; mais il te pardonnera. On se sauve dans le monde comme dans l'église, pourvu qu'on vive suivant les préceptes de Dieu. Tu peux encore trouver un saint bonheur dans le mariage, avec une femme et des enfants; c'est aussi une digne vocation que celle de père de famille; élever des créatures pour aimer et servir Dieu, c'est une mission chrétienne que Dieu récompense, quand elle est saintement remplie. Écoute ta mère, Adrien, prie surtout avec foi, ferveur et confiance, afin que Dieu t'amène par la main l'épouse choisie, comme il fit autrefois pour Rebecca. Oui, tu la trouveras digne de toi celle qui est dans tes vœux; vous associerez vos deux âmes; elle sera la chair de ta chair, les os de tes os; ne pleure plus, enfant, viens embrasser ta mère, ta bonne mère qui ne vit plus que de ta vie, qui souffre de tes douleurs, qui sera si heureuse de ta joie...

— Tu ne sais pas combien j'ai besoin de tes paroles, ma bonne mère. lui disait Adrien; oh! parle-moi toujours ainsi; répète-moi bien que nous la chercherons cette femme céleste, que nous la découvrirons dans quelque coin de ce monde, à moins que ce ne soit un de ces anges que Dieu envoyait autrefois aux hommes, lorsqu'ils étaient purs. Ta voix a déjà guéri ma fièvre, rafraîchi mon sang; je me retrouve fort et serene... Oh! quelle horrible scène, hier à l'église! dis, ma mère, quel scandale!

— Ne pensons plus à cela, mon fils...

— Oui, ma mère, n'y pensons plus... C'est accablant!

— N'aimes-tu pas mieux être libre aujourd'hui de tout pacte avec l'Église, qu'enchaîné par des vœux qui l'auraient rendu peut-être sacrilège?...

— Oh! oui! oui! ma mère, sacrilège!... Je suis calme, je suis heureux... Nous la découvrirons, n'est-ce pas?...

— Qui, mon fils?

— L'ange...

— Ah! oui! Adrien, l'ange de Trianon; sois tranquille... Dieu nous aidera; Dieu permet l'amour chaste. Le mariage est un sacrement...

— Sans doute, c'est un sacrement institué par Jésus-Christ, comme l'ordre... On peut se sanctifier dans tous les états... Tout le monde ne peut pas être prêtre...

— Bien, mon fils, tu viens de sourire; c'est un symptôme de guérison... Donne-moi ta main, que je tâte ton pouls... Tu n'as plus qu'une agitation bien légère... presque rien... C'est un miracle après la mauvaise nuit que tu as eue...

— Que nous avons eue, ma mère... Croyez-vous qu'elle habite Versailles?...

— Qui?...

— La femme...

— Ah!... mais oui, Versailles ou Paris... Nous la retrouverons, mon ami. Songe à ton rétablissement, c'est le plus pressé.

Je suis tout à fait bien, ma mère; je puis me lever, je puis marcher; demain je veux aller à Versailles.

— Non, mon ami, attends, tu n'es pas assez fort.

— Eh bien! après-demain... Crois-tu qu'elle soit riche?

— N'es-tu pas riche, toi aussi! mon bien est le tien. Tu as vingt mille francs de rente; avec ta fortune on peut prétendre à un parti de cour; jeune, riche et beau, quelle femme te refuserait pour époux? À moins que...

— À moins que?...

— Si elle était déjà engagée...

— Non, non, c'est impossible! Une jeune personne de seize ans au plus... O ma mère, que tu es heureuse de ne pas aimer une femme!

— Enfant!... écoute-moi; tu as passé une nuit bien agitée; crois-moi, dors un peu; le sommeil guérit; je ne te quitte pas, moi, je reste à ton chevet; je garderai ton sommeil.

— Ma bonne mère ! Oui, tu as raison ; je vais dormir une heure. Si mon sommeil était pénible, réveille-moi... Je crains les songes.. récite, pour moi, pendant que je dors, l'hymne *Te lucis ante terminum* ; elle ecarte les mauvais rêves.

— Oui, mon enfant, que ton bon ange te couvre de ses ailes ! Dors, je prierai.

Quelque temps après, la ville de Compiègne se pavait des toits aux clochers ; c'était une grande fête royale ; le château resplendissait de toilettes ; le parc était tout joyeux de bruit et de foule. Adrien, toujours mélancolique, parce que l'ange de Trianon était remonté aux cieux, comme il le disait à sa mère, Adrien vint se mêler à cette foule pour lui emprunter un peu d'insouciance et de distractions. Mille groupes de curieux s'étaient réunis sur la terrasse du château, et tous les regards paraissaient converger sur un seul point. Adrien se laissa gagner par la contagion de la curiosité ; lui aussi regarda dans la même direction : tous ces yeux suivaient avec admiration une dame magnifiquement parée. Adrien tomba de faiblesse sur ses genoux ; ses voisins s'alarmèrent et lui tendirent les mains pour le relever, car il était pâle comme un cadavre.

— La voilà, enfin, dit-il ! On le fit asseoir sur un banc de gazon... Ses deux bras étaient tendus vers l'apparition...

— Savez-vous quelle est cette femme ? demanda-t-il à la personne qui l'avait secouru dans sa faiblesse.

— Mais oui, monsieur, répondit-elle.

— Vous le savez !

— Mais tout le monde le sait, mon bon monsieur.

— L'ange de Trianon ! Oh ! qu'elle est belle !.. Que fait-elle ici ?..

— Elle vient de se marier...

— Se marier !... Et avec qui ?

— Mais d'où sortez-vous, mon cher monsieur ?

— Avec qui ?..

— Avec le roi des Belges.

Adrien poussa un cri lugubre et tomba la face contre terre.

— Mais il n'en est pas mort. Dieu et sa mère lui sont venus en aide. Adrien est aujourd'hui un excellent époux, à Batavia, il a épousé la nièce du gouverneur, et il enseigne le catéchisme aux esclaves malais.

FIN D'UN AMOUR DE SÉMINAIRE.

LA PÊCHE AU LION

PAR LE MEME.

Le monde savant connaît Belzoni, illustre voyageur qui a découvert la seconde pyramide, et publié un ouvrage sur l'Égypte et sur le cours du Nil, depuis le Takase jusqu'à la mer, en oubliant toutefois la presqu'île de Meroë, qui, d'après Hérodote, fut le berceau des Gymnosophistes, et qui a le privilège d'avoir conservé, vivant sur les arêtes de ses nupals, le scarabée sacré cher aux prêtres d'Isis.

Ne vous alarmez point de la gravité de mon début. L'ennui est fils du sérieux, et il recule toujours devant un parricide qui rendrait les livres

fort amusants, s'il s'accomplissait. Ce que l'ennui n'ose faire par pitié filiale, faisons-le ce soir.

Avant d'embrasser la profession honorable de savant, Belzoni était danseur de corde, et lorsque Méhémet-Ali, absorbé par les soins de l'héritage des Pharaons, et privé d'un bon conseil, Joseph, laissait tomber sur sa barbe sa tête pleine d'un souci pyramidal, il appelait Belzoni, qui n'était pas encore savant, et le priait de danser sur une corde tendue entre deux palmiers. Cet exercice est très-pénible en Égypte, et

la sueur du fumambule, coulant sur le chaivre tordu, rend le terrain glissant. Belzoni fit quelques chutes et donna sa démission. M. Hogges, de la Société royale de Londres, lui conseilla de se faire savant, et il obéit. En Egypte, il est assez difficile d'acquérir de la science depuis que le grand Omar a rendu à l'humanité l'immortel service de brûler la bibliothèque d'Alexandrie, ce qui console les bibliothécaires présents, déjà si mal logés à l'étroit. Cependant Belzoni eut le bonheur d'acquérir une haute réputation dans la science, en fumant beaucoup de pipes devant l'inscription de la colonne de Pompée, et en expliquant à M. Hogges quelques hiéroglyphes, comme des rébus du jour de l'an et des énigmes du *Charivari*.

Un jour M. Hogges lut dans un journal anglais la traduction d'un feuilleton des *Debats*, dans lequel notre célèbre compositeur, l'lecteur Berlioz, qui est aussi un homme d'infiniment d'esprit et de style, indiquait un nouveau moyen de traverser les déserts sablonneux, sans être exposé aux vieux inconvénients de ce voyage. Il s'agissait de monter en aérostat suspendu et attelé à un dromadaire, attelé lui-même à un fellah. Ce plan était peut-être une ingénieuse plaisanterie du spirituel écrivain, mais M. Hogges le prit au sérieux et le communiqua à Belzoni. Le savant Italien, qui se souvenait de la corde horizontale, sourit à l'essai de la corde verticale, et demanda mille livres à M. Hogges pour avoir l'honneur de l'accompagner dans son voyage aérien.

M. Hogges lui dit : Je ne tiens pas à mille livres, comme tout Anglais; voici mon mandat sur M. Jules Pastré, à Alexandrie. Les frais de notre voyage seront si considérables, que cette somme disparaît dans la masse. Il faut d'abord que le vice-roi nous donne des firmans, et envoie des Arabes jusqu'aux montagnes de la Lune, sources présumées du Nil, pour y établir, sous de bonnes huttes, des dépôts de zinc et de toutes sortes de provisions. Je payerai le zinc, les provisions et les Arabes. Il nous faut toute la provision de bandrouche qui est à Alexandrie, pour arrondir un aérostat immense. Enfin, nous devons avoir des dromadaires de rechange pour entretenir l'attelage et le renouveler au besoin.

Alors Belzoni lui dit : Monsieur Hogges, ce que vous me dites là m'encourage à vous demander mille livres de plus, pour être plus digne encore de l'honneur de vous accompagner. Une occasion pareille ne se présente qu'une fois et je veux la saisir. J'ai à Venise une femme fort chère et trois enfants.

Une larme mouilla un œil de Belzoni, et M. Hogges, attendri, accorda tout. — Voici maintenant, dit M. Hogges, le but de ce voyage : tout voyage doit avoir un but sérieux. Nous ne voulons pas faire une promenade en l'air pour amuser les autruches, les crocodiles et les ibis. L'Europe nous regarde, selon son usage. Nous voulons achever l'œuvre périlleuse déjà commencée par Mongo-Park, Prit hi, Bruce, Rossignol et bien d'autres : nous voulons découvrir les sources du Nil sans être incommodés, comme nos devanciers, par la chaleur, les insectes, la poussière, le sable et les bosses de dromadaire. Il nous sera donné de découvrir les sources, à moins que le Nil n'ait pas de sources, ce qui serait contraire aux habitudes des fleuves de tous les pays. Depuis le règne de Georges III, la trésorerie a dépensé soixante-dix millions pour trouver le bœreau du Nil : avec cette somme, on aurait fait boire du porter et du sherry aux ouvriers jusqu'à la fin de l'Angleterre, si l'Angleterre doit avoir une fin quelque jour, ce que je ne crois pas. Aujourd'hui, c'est à mes frais que nous faisons cette expédition, et le lord de la trésorerie nous remboursera peut-être l'argent.

— Alors, dit Belzoni, cela m'autorise à vous demander mille livres de plus, parce que je suis le seul savant attaché à cette expédition.

— Accordé, dit le généreux Hogges.

Il fallut trois mois pour organiser le service de l'aérostat. Belzoni employa ce délai à fouiller quelques nouveaux puits de la seconde pyramide, et il découvrit deux mines de momies vierges, de l'espèce d'elles que M. White, chimiste à Londres, *King-William street*, fait étuver proprement pour ses remèdes contre les maladies du larynx.

Tout étant prêt, Belzoni, M. Hogges et madame Hogges, jeune Alexandrine de trente ans, s'embarquèrent sur le Nil, et le remonteront jusqu'aux roches brunes de Phil. M. Hogges avait pris des leçons d'aérostat d'un élève de Garnerin, qui s'était fait musulman au Caire pour épouser un sérail, en haine du mariage. Belzoni, avec son intelligence naturelle, devina bientôt tout le mécanisme du métier. On venait de faire, entre Akmounain et Assouan une répétition générale avec les accessoires, laquelle avait parfaitement réussi. On allait s'élançer vers l'azur sous de favorables auspices, et respirer en Egypte cette fraîcheur aérienne que le Mont Blanc garde sur ses sommets. Voyager ainsi, c'est se baigner sous les pieds une succession de crêtes de montagnes à l'infini, en économisant les bases. Ainsi parlait le savant Italien.

Bientôt le désert, nu et sans arrosage, se déroula devant eux. Madame Hogges menaça son mari de se précipiter entre deux crocodiles endormis sur un lit de roseaux, si elle n'était pas accablée comme compagne de ce beau voyage. M. Hogges, redoutant beaucoup plus les

pourvoyeurs de sérail que les crocodiles, donna la main à sa courageuse épouse, et l'embarqua sur la vaste nacelle. On déroula une corde sans fin, tendue à la corderie du vice-roi, et on l'assujétit par un énorme crochet de fer à une ceinture de cuir qui ceintait un dromadaire entre ses deux bosses. Un Arabe conduisait l'animal. Le ballon s'éleva majestueusement dans les airs.

Belzoni et les époux Hogges éprouvèrent des frissons de joie en s'élevant au-dessus du niveau de la chaleur. Du haut des airs, la vaste plaine avait une blancheur éblouissante et, à l'inverse des ascensionnaires du Mont-Blanc, la terre leur parut couverte de neige — ce qui leur donna plus de fraîcheur encore. Madame Hogges prit son chapeau, et les deux voyageurs, qui avaient oublié leurs manteaux en Egypte, comme Joseph, commencèrent une partie d'écarté. L'aérostat, poussé au trot du dromadaire, plus agile que le cheval, laissait le vent lourd en arrière : on filait douze nœuds à l'heure. A midi, M. Hogges quitta le jeu pour relever une erreur géographique de Bruce, lequel a oublié sur ses cartes de consacrer un point noir à la presqu'île de Meroe. De la nacelle de l'aérostat on découvrait, à gauche, sous une zone ardente, les quarante pyramides qu'Hérodote le Véristique a comptées sur ses dix doigts.

La nuit venue, l'aérostat descendit dans le vallon osseux formé par les bosses du dromadaire. Les voyageurs avaient atteint déjà l'oasis de Belk-Alzir, qui sert, pour ainsi dire, de péristyle végétal à la vallée profonde où l'armée de Cambyse fut asphyxiée par le kamsio, au retour de son expédition contre les augustes nez des dieux d'Egypte et des sphinx.

A l'aurore du lendemain, le ballon reprit son essor : trente Arabes, envoyés d'avance à l'oasis, avaient fait les préparatifs nécessaires à la seconde ascension. C'était le second relais. Au départ, le thermomètre Fahrenheit marquait déjà 53° 8' 3", et, quand l'aérostat eut épuisé la corde, le mercure descendit à 4° 9'... 5"... L'aspect du pays devenait affreux. Vers le nord, couraient des montagnes nues qui pourraient bien être une déviation de l'épine dorsale du Mokatan, égarée au désert. L'Abyssinie apparaissait entre quatre horizons avec ses pâles horreurs : à d'énormes intervalles se révélaient quelques oasis comme des points noirs sur une carte blanche. Les autruches ressemblaient à des hirondelles rasant le sol. Un coup de vent supérieur ayant enlevé des mains de Hogges les cinq cartes de son jeu, au moment où il disait : Coupe, atout et passe mon roi, toute distraction fut enlevée au trio voyageur. Seulement Belzoni se baissait par intervalles, pour essayer de ramasser un aigle dans les airs.

Lorsque l'immense obélisque de Nen-Assoûn marqua midi comme une aiguille solaire sur un cadran, M. Hogges se pencha, pour faire la sieste, sur un trousseau de cordes, et son épouse l'imita. Belzoni, abandonné de ses compagnons et ne sachant que faire, se rendit amoureux de madame Hogges, et composa un sonnet italien qu'il écrivit au crayon, avec l'intention de l'offrir au moment opportun. Il faut toujours qu'un Italien fasse des sonnets.

Madame Hogges se réveilla un peu avant son mari, et Belzoni, avec un sourire gracieux, lui présenta sa déclaration d'amour. Le sonnet commençait ainsi : *Nel cielo tua bellezza*. Madame Hogges lut le sonnet et s'excusa de ne pas le comprendre. L'audacieux Belzoni prit la main de la jeune voyageuse et la serra vivement : révoltée de cette impertinence, elle poussa un cri, et M. Hogges bondit sur son oreiller.

C'était un mari fort jaloux et méfiant : en se réveillant il vit un grand trouble sur le visage de Belzoni, et une teinte de colère pudique aux joues brunes de sa femme. Le sonnet éclaircit bientôt la situation : il était sur les genoux de la femme, et le vent avait oublié de l'enlever. M. Hogges s'empara de cette pièce de conviction, et la traduisit en anglais, en lançant à ce que vers un regard indigné sur l'inflâme séducteur aérien. Belzoni baissait les yeux comme un coupable. L'époux, cruellement outragé, méditait un duel à vingt pas. L'épouse tendait ses bras vers la terre, comme pour supplier le ciel de sauver son honneur et son mari. Le moment était solennel, le silence effrayant, la hauteur démesurée. Quelques aigles, seuls témoins de cet incident, rasaient la nacelle.

Une violente secousse, imprimée par la corde au ballon, détourna les esprits de cette scène de jalousie. Quelque chose de terrible menaçait sans doute les voyageurs. M. Hogges serra le sonnet dans son portefeuille, et ouvrit les cinq tubes de sa lunette d'approche pour examiner la situation des choses de la terre. Ce qu'il vit le glaça d'effroi. L'Arabe conducteur avait disparu, et le dromadaire fuyait au bout de sa corde, ayant aux trousses deux superbes lions à tous crins.

— Nous sommes perdus ! s'écria M. Hogges. Et il céda le télescope à sa femme, qui regarda et pâlit sous les couches brunes de sa figure alexandrine. Belzoni, absorbé par son amour, qui avait déjà de profondes racines (les passions vont vite en aérostat, c'est le chemin de fer de l'amour), Belzoni, sentimental comme Pétrarque, composait un autre sonnet sur le bonheur de mourir avec madame Hogges et d'être enseveli dans le même tombeau, le ventre d'un lion : *Nella stessa tomba, colla mia Laura*.

Les deux lions atteignirent le dromadaire, et tout à coup le ballon s'arrêta dans le ciel, comme le soleil de Josue. L'émotion des époux Hoggés était au comble, et ils se cédaient mutuellement la limette, comme font deux voisins au théâtre, pour voir déclamer un ténor de cent mille francs lorsqu'il ne chante pas. Belzoni s'abandonnait intérieurement à tout le délire de son amour, et sa pose était calme comme celle de Daniel dans la fosse aux lions.

Cependant, d'après le rapport infallible de sa limette, les lions ne perdaient pas leur temps : on eût dit qu'ils avaient subi un long jeûne au désert, depuis le grand festin de l'armée de Cambyses. L'un des deux, la femelle sans doute, détacha un quartier de dromadaire, et le porta probablement à sa jeune famille, domiciliée dans les grottes du Mokatan abyssin. Le lion qui restait s'accroupit, en sphinx nonchalant, devant les trois autres quartiers du chameau, comme un lazaronne devant un plat napolitain, se mit à dévorer, pièce à pièce, l'attelage de l'aérostat.

— Mon Dieu ! s'écria M. Hoggés en embrassant sa femme, qu'allons-nous devenir ? Cette insolence de bonheur conjugal irrita Belzoni, et il éprouva l'horrible velléité de lancer cet heureux époux, par-dessus la nacelle, dans la fosse aux lions, en guise de dessert, après le repas du dromadaire.

— Voilà un lion — disait Hoggés, comme pour s'expliquer nettement la crise — voilà un lion qui va dévorer sa proie jusqu'à la dernière tranchée, jusqu'au dernier os. Il lui faudra sans doute plusieurs jours pour voir la fin d'un dromadaire : il partira souvent, et reviendra souvent, à ses heures d'appétit, comme on va chez un restaurateur.

Puis, lorsque tout sera dévoré, quel sera notre destin ? Les vivres vont nous manquer. Le ballon restera planté ici comme un navire à l'ancre ; et, si nous dérâpons, Dieu sait où le vent nous poussera. Les quatre points cardinaux sont quatre gouffres, quatre écueils, quatre tours d'Ugolin ; espoir nulle part. Encore cette fois, les sources du Nil gardent leurs mystères. O ciel ! notre secourable voisin, viens à notre secours !

M. Hoggés avait bien raisonné. L'appétit n'est pas éternel, même dans l'estomac d'un lion. Celui-ci, après avoir mangé deux bosses et bu quelques litres de sang frais, se retira d'un pas joyeux, en secouant sa crinière, jouant du bout de sa queue avec les arêtes des nopals, et poussant, par intervalles, des rugissements mielleux, comme un gastronome qui fredonne une chanson après un bon repas.

— Mais que dites-vous de cela, monsieur Belzoni ? s'écria Hoggés en croisant les mains sur son front, vous avez une tranquillité o'fensante pour nous. Voyez, que faut-il faire ? Donnez un avis.

— Ah ! dit Belzoni avec des soupirs mystérieux, la vie m'est odieuse ; et il m'est fort égal d'être enterré dans les nuages ou ailleurs. Votre bonheur me révolte, et je ne demande pas mieux que de vous voir expirer dans mes bras.

— Prenez donc pitié de cette pauvre femme qui pleure et tremble, monsieur Belzoni !

— Savez-vous bien, monsieur Hoggés, que je perds, moi, les trois mille livres de notre traité ! soixante-quinze mille francs, monnaie de France ! Prenez pitié de moi !

Sur ces entretiens la nuit tomba, et il fallut bien se résigner à la passer au même gîte. On entendait au-dessous mugir les bêtes fauves, comme on entend, dans un lit d'auberge, les coassements des marais ; par moments, l'hôtellerie de baudruche éprouvait une secousse brusque ; c'était sans doute quelque animal carnassier qui arrachait une côtelette au dromadaire et faisait un *media nocte* en passant. Belzoni fredonnait à la sourdine une octave du Tasse, comme un gondolier venant à l'ancre devant Saint-Marc. Hoggés, armé d'une perche chassait les aigles, qui, prenant l'aérostat pour une montagne endormie sur un nuage, menaçaient de crever la baudruche d'un coup de bec, et de donner passage au gaz évaporé. Cette nuit fut bien longue ; madame Hoggés goûta pourtant quelques heures de sommeil.

Le lendemain, à l'aurore, la limette d'approche permit de distinguer les ravages que les convives avaient faits sur la nappe blanche du festin. Quelques miettes de dromadaire restaient encore ; le squelette se montrait dans sa nudité sanglante, et, si une faim extrême ne poussait pas de ce côté quelque animal à jeun ou amoureux des os décharnés, il fallait s'attendre à une station perpétuelle dans la région des nuages, l'aérostat passant à l'état de planète fixe et servant de demi-lune aux astronomes abyssins.

La puissante carcasse du dromadaire retenait toujours la corde de l'aérostat à son crochet de fer, et il était défendu aux navigateurs aériens d'aborder aux côtes du squelette, car les bêtes fauves du voisinage n'auraient pas manqué d'accourir pour dévorer les voyageurs descendus en s'aidant de leur corde de salut. Le *statu quo* était aussi d'espérer que tout autre procédé de manœuvre.

Malheureusement la discorde regnait dans la population de l'aérostat.

Les plus vives passions étaient aux prises. Deux hommes composaient ce peuple, bercé par le vent sur un cratère de lions, et les deux camps se rangerent en bataille pour s'égorger. S'ils avaient eu deux presses dans leurs bagages de nacelle, on aurait vu éclore deux journaux, et la femme aurait ouvert un cabinet de lecture. Voilà l'homme ! Etouchez-vous ensuite des violentes disputes des Grecs, lorsque Mahomet II était aux portes de Constantinople, menaçant la croix avec les deux bees du croissant turc.

Belzoni, dans un louable désir de paix, fit à M. Hoggés une proposition assez étrange.

— Monsieur, lui dit-il, les lois anglaises et votre religion autorisent le divorce, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, dit Hoggés.

— Je consens à vous aider dans ce péché, si vous signez cet écrit, que j'ai rédigé au clair de la lune la nuit dernière.

— Est-ce encore mille livres que vous me demandez ? dit Hoggés.

— Moins que cela ; je vous demande le divorce avec madame.

— Ciel ! s'écria Hoggés comme on appelle un voisin à son secours.

— Si vous hésitez, je coupe la corde, et nous allons voyager dans la lune tous les trois. Votre existence tient à un fil ; voilà un couteau ouvert ; je suis votre Parque, je vais couper.

Hoggés arrêta le bras de Belzoni.

— Et les sources du Nil, monsieur Belzoni, les sources du Nil ?

— Je me moque des sources du Nil comme d'un verre d'eau ; j'aime votre femme, et, si vous ne me promettez pas de faire prononcer le divorce devant un tribunal anglais, à notre descente sur la terre, je creve votre ballon.

— Il le ferait comme il le dit ! s'écria madame Hoggés en essayant ses yeux avec un nuage. Sacrifiez-vous pour vos enfants, cher Hoggés, et oubliez-moi.

— Vous voyez, dit Belzoni, que madame accepte le divorce.

— Eh ! mon Dieu ! s'écria la voyageuse, dans notre position que n'accepterait-on pas ! nous sommes à deux mille toises au-dessus des lois humaines et du code social !

Hoggés voila son front d'un nuage, et demanda un quart d'heure de réflexion. Belzoni tira sa montre et fit un signe d'acquiescement.

Le quart d'heure expiré, M. Hoggés renoua l'entretien, et dit :

— Savez-vous bien, monsieur Belzoni, que ce que vous me demandez là est horrible ?

— Voilà donc, monsieur Hoggés — dit M. Belzoni en reprenant son couteau — voilà donc ce qu'un quart d'heure de réflexion a produit ! Je vous le répète, monsieur, j'aime votre femme ; je l'aime d'un amour de deux mille toises au-dessus du niveau de la mer ; je l'aime comme on doit aimer au vestibule du paradis. C'est une passion inexorable ; ainsi n'essayez pas de la contrarier. D'ailleurs, vous n'avez plus de droits sur votre femme.

— Ah ! ceci est trop fort ! s'écria M. Hoggés ; je n'ai plus de droits sur ma femme ! et qui me les a ôtés, ces droits ?

— Notre nouvelle position, monsieur. Vos droits sont brisés. Ce que vous avez contracté sur la terre n'a plus de valeur dans un nuage. Réfléchissez encore, votre existence ne tient plus qu'à un fil.

— Monsieur Belzoni, soyez juste...

— Je suis amoureux !

— Et moi aussi, monsieur Belzoni ; je suis amoureux de ma femme.

— Insolent ! s'écria Belzoni ; mesurez vos expressions, ou réduisez mon désespoir. Comment avez-vous l'audace de me parler de votre amour ?

— Mais il me semble que j'en ai le droit ! dit M. Hoggés avec dignité ; ne suis-je pas l'époux légal de ma femme ?

— Malheureux ! s'écria Belzoni en se levant avec une violence de mouvements qui faillit les faire chavirer dans les flots de l'air, malheureux ! ce divorce que vous me refusez, je vais le prendre. Le tranchant de cette lame d'acier va nous lancer dans l'infini ; nous allons nous élever vers des régions si hautes, qu'il nous faudra cinq ans pour descendre. Au début de ce voyage, je vous précipiterai dans l'espace, comme Mentor de Télémaque, et nous restons seuls, madame et moi, dans le palais flottant, libres comme l'air, heureux de vivre sans témoins ; ne recevant de lois que de nous-mêmes ; affranchis du joug des despotes ; mangeant des aigles et buvant la pluie à nos repas, humiliant la terre du haut de notre nacelle ; arguant les cadis d'Égypte et les constables de Londres, fondant un monde nouveau, comme Adam

et Eve, et élevant nos lits dans des idées de grandeur et de liberté que la boue de Londres ne leur donnerait pas! Un jour, nous descendrons sur quelque zone hospitalière, au centre de l'Afrique, près d'un lac couronné d'ombrages, notre jeune famille, née au ciel, apportera à la terre les vertus qui lui manquent, et la ville que nous bâtirons, nous et nos enfants, sera une cité vierge, et pure de tous les maux invétérés que vos habitants et citoyens d'Europe transmettent à leurs nouveaux de génération en génération. Voilà mon plan : méditez-en toute la profondeur, et si vous n'êtes pas le dernier des hommes, vous lui donnerez toute votre adhésion, et vous vous précipitez vous-même pour ne pas entraver mes nobles desseins, et vous dérober par la fuite au spectacle de notre bonheur.

— Monsieur Belzoni, dit Hogges tout ému de cette allocution, vous me demandez une chose au-dessus des forces humaines... Permettez-moi de vous rappeler à des idées d'honneur; il y a une fable qui dit : *Deux coqs vivaient...*

— Au diable vos fables! monsieur Hogges! dit Belzoni; je ne les aime pas. Les Anglais n'ont jamais au bec que des histoires de coqs. Nous sommes des hommes, vous et moi, et madame n'est pas une... — Respectez madame, ou je saurai bien la faire respecter ici!

— Eh! bien! je ne demande pas mieux, dit Belzoni, dont la douceur de caractère était épuisée, il faut que cela finisse et le sort des armes en décidera. Choisissez vos témoins, l'heure et le lieu.

A ces mots, madame Hogges, qui avait écouté cette fâcheuse irritation la tête voilée d'un nuage, sortit de son asile vaporeux, et, poussant un cri lamentable, elle se précipita entre les combattants, comme Hésiode entre Tatinus et Romulus dans le tableau de David.

— Qu'allez-vous faire, insensés! s'écria-t-elle; vous n'avez pas un mètre de terrain sous les pieds, à vous deux, et vous songez à vous ranger en bataille? et moi, que deviendrai-je, dans ce pays de l'air que je ne connais pas? que deviendrai-je, si vous tombez tous deux frappés de mort. Certainement, la famine pourra m'obliger, malgré moi, à me nourrir de vos corps; mais, quand ces faibles provisions seront épuisées, à quelle auberge céleste dois-je m'adresser? quel marché public m'est ouvert au milieu de ces nuages? Au nom du ciel, notre voisin, prenez pitié d'une pauvre femme isolée que votre fureur folle peut priver du même coup d'un amant et d'un mari!

Puis, se mettant aux genoux de M. Hogges, elle ajouta de sa voix la plus tendre et la plus douce :

— Hogges, m'aimes-tu toujours?

— Si je t'aime! répondit l'époux avec deux larmes que les nuages pompèrent subitement.

— M'aimes-tu comme dans cette douce lune de miel que nous avons passée à l'hôtel de *Star and Garter*, à Richmond, cette île de Cythère des nouveaux mariés du comté de Middlesex?

— Oui, mon adorable femme, je t'aime comme le jour où je traversai *Charing-Cross*, pour t'épouser à Saint-Martin.

— Eh bien! prouve-moi une dernière fois ton amour.

— Parle, je t'obéis.

— Hogges, nous sommes dans une triste position...

— Parbleu! je le vois bien!

— Tu ne le vois pas assez, mon adoré Hogges. Nous sommes trois dans une nacelle à une place, et nous sommes beaucoup trop de trois. Un de nous doit être sacrifié au bonheur des deux autres, et c'est toi que j'ai choisi.

— Moi! s'écria Hogges. Et il aurait volontiers reculé d'un pas s'il avait eu le terrain assez large derrière lui.

— Toi.... poursuivit sa femme. M. Belzoni ne cédera pas : son amour a jeté de profondes racines, et il n'y renoncera pas pour t'obliger.

— Ah! mon Dieu! s'écria Hogges, quel étrange discours me faites-vous ici, madame!

— Du calme, du sang-froid, Hogges. Tu le vois, je suis tranquille, moi, et je ne suis qu'une faible femme, isolée entre deux déserts. Tantôt, M. Belzoni a eu la bonté de nous soumettre un plan admirable et beaucoup plus beau et plus sensé que celui de la découverte des sources du Nil, lequel probablement n'a point de sources. Le plan de M. Belzoni est providentiel; nous sommes probablement destinés, lui et moi son indigne collaborateur, à fonder une colonie modèle dans le plus étrange des pays. Vouloir l'opposer à la réalisation d'un plan aussi beau, c'est vouloir élever un sacrilège obstacle aux destinées futures de l'humanité. Souviens-toi, Hogges, que tu présides, à Londres, le *Philanthropic-Club*, et que ton devoir est de l'immoler pour nous deux en particulier, et pour l'univers en général.

— Oui, dit Hogges, je suis le président du club philanthropique, mais je suis misanthrope comme tous les philanthropes de Londres. Vous savez cela aussi bien que moi, madame. Vous savez que notre institution charitable a pour but de soulager les maux des pauvres sauvages qui habitent le cap Horn et le Van-Diemen, et que nous faisons cent discours sur ces cannibales, tous les mois; mais vous savez aussi que nous fermons les yeux sur quatre-vingt mille femmes de Londres qui se promènent de London-Bridge à Kensington-Garden, nuit et jour, sans souliers et sans vertu. Ainsi, point de mauvaises plaisanteries, madame Hogges; vous savez que je ne suis pas d'humeur à rendre service au genre humain.

— Tant pis pour vous, monsieur! répondit sèchement la femme. Oui, je vous ai toujours connu égoïste sur la terre, et vous ne vous êtes pas corrigé dans le ciel.

— Mais enfin, s'écria Hogges, ce que vous me proposez est inadmissible!

— Inadmissible pour des poltrons! monsieur.

— Mettez-vous à ma place, madame.

— Monsieur, je reste où je suis.

— Quitteriez-vous votre position, madame, pour tenter une chute verticale de la hauteur du Mont-Blanc?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, essayez, je vous le donne en trois.

— Ah! vous me raillez, monsieur! est-ce ainsi que vous vous souvenez des préceptes de la galanterie française que vous avez appris à *Grammar-School* de Birmingham? Où sommes-nous, grand Dieu! et dans quel monde vivons-nous! un homme, un chevalier anglais ose proposer à une femme d'arpenter le Mont-Blanc du haut en bas, comme une avalanche! Vous êtes un félon, monsieur.

— A la bonne heure! dit Hogges avec un elfroi déguisé en calme.

— Vous allez donc essayer la chute? dit la femme en montrant l'abîme du bout du doigt.

— Allons! elle y tient! dit Hogges. Madame, si vous continuez à exercer contre moi cette tentative d'homicide avec précipitation, je vous traduirai devant les tribunaux.

— Traduisez, monsieur, vous êtes libre.

— Vous savez, madame, combien je déteste les querelles de ménage.

— Si vous les détestiez véritablement, vous auriez déjà sauté par-dessus le bord de cette nacelle, et nous serions tranquilles en ce moment.

— Et je serais mort sur ce désert, là-bas, et sablé!

— Qu'importe, monsieur! Si ce noble dévouement eût fait le bien général du peuple de cet aérostat.

— Mais je fais partie aussi de ce peuple, moi!

— Vous êtes la minorité, monsieur!

— Je suis le tiers de ce peuple.

— Oh! de grâce, épargnez-nous ces honteux calculs de statistique, monsieur! le noble Curtius ne perdit pas autant de paroles oiseuses, lorsqu'il se précipita dans un gouffre pour sauver le peuple romain.

— Bah! c'est une fable, Curtius!

— N'insultez pas les héros, poltron!

— J'aurais voulu le voir, ce Curtius, à ma place!

— A votre place, il n'aurait fait qu'un saut à la première sommation, lui et son cheval.

Le silence régna quelques instants.

Si l'anarchie n'eût pas régné dans la petite colonie aérienne, composée d'un trio sans harmonie sociale, ce malheureux peuple aurait vraiment joui d'un spectacle superbe, car la lumière du jour, s'affaiblissant par degrés rapides, permettait de voir une succession de mirages, perpétués à l'infini. L'œil d'un spectateur calme aurait suivi, dans son exhalation fantastique, une longue rue, faite de deux mille cités colossales, et dont le Nil était le ruisseau, depuis Eléphantine jusqu'à la province des roses, cette gracieuse et odorante Arsinoë, que nos barbares géographes modernes appellent platement *Faïoum*! Hérodote a vu cette merveilleuse rue, qui n'était autre chose que la vieille Egypte; elle est aujourd'hui bouchée en morceaux sur les bords de son fleuve, toujours jeune; mais la magique vertu du mirage la recompose, de temps en temps, par des secrets de prisme inconnus aux physiciens; et, quand ce prodige s'opère, on croit même assister à la résurrection

complète de cet empire, comme si les mille catacombes rendaient aux cités du Nil un monde de momies plus nombreuses que les grains de sable de Suez et d'Ophir. On voit les interminables processions d'Isis et d'Osiris, défilant, par l'avenue des sphinx, sous les colonnades du temple de Luxor; on suit du regard les flots vivants de la foule, sous les arceaux des cent portes de Thèbes; on admire les sacrifices d'Ammbis, dans le sanctuaire d'or et d'azur du temple d'Hermès, et les pleiades d'astronomie descendant au crypte de Tentyris. Mais le plus merveilleux de tous ces pompeux tableaux antiques, ainsi exhumés par la décomposition des rayons solaires, est celui que présente le labyrinthe du lac Marris. Il est facile même de distinguer, aux limites de l'horizon, les deux pyramides de six cents pieds de hauteur, surmontées de deux statues de bronze doré, que le véridique Hérodote a vues, comme je vous vois, et qui furent englouties, d'après Strabon, dans les eaux profondes du lac.

Ces merveilles échappèrent à nos trois voyageurs, dont deux étaient des savants.

Hogges ressemblait à un aéroлите; il était pétrifié; il croyait tomber de la lune et s'arrêter à moitié chemin.

— Madame Hogges voit les choses de haut, dit Belzoni avec une dignité calme, et je donne toute mon approbation à ses paroles. La sagesse de son discours a donné une nouvelle violence à ma passion; je sens maintenant plus que jamais que rien ne pourra désunir nos deux cœurs: nous venons d'écrire notre pacte d'amour dans le ciel.

— Vraiment! dit Hogges d'une voix de statue amollie, je ne me suis jamais trouvé dans un pareil étonnement et dans un semblable embarras; je tombe des nues.

— Tombez! tombez! dit madame Hogges; suivez cette bonne inspiration et laissez-nous le champ libre. Nous vous promettons d'aller chaque jour pleurer sur votre tombe si vous pouvez en trouver une là-bas avec la protection de Méhémet-Ali...

— Quelle perplexité! murmura Hogges.

— Allez donc, dit sa femme avec une voix persuasive, allez, mon cher Hogges; il n'y a que le premier pas qui coûte, vous verrez ensuite comme il est facile de continuer... Vous hésitez encore, époux imprudent! voulez-vous que je vous écrase d'une dernière et victorieuse raison... eh bien! Hogges, la voici: as-tu oublié dans les airs, père ingrat, que tu as laissé au Caire deux petits enfants à l'auberge de Coufomb?

— Oh, non, je ne l'ai pas oublié! dit Hogges très-ému.

— Que vont-ils devenir, ces enfants? s'écria la femme.

— Si je meurs?...

— Non, si tu as la lâcheté de vivre. Oh! malheureux, ces pauvres enfants seront orphelins et s'engageront comme tambours dans l'armée du vice-roi. Monsieur Belzoni, jurez de les prendre sous votre protection.

— Je le jure! dit Belzoni.

— Eh bien, continua la femme, tu balances encore après cet exemple de dévouement que M. Belzoni vient de te donner! Ne sais-tu pas qu'il y a dans l'histoire beaucoup de pères qui se sont sacrifiés pour leurs enfants! Brutus, Abraham, Icare, Ugolin! Ajoute un nom de plus à cette liste paternelle, et songe que du bas de ces profondeurs quarante siècles te contemplant! Allons, mon cher Hogges, un bon mouvement!

— Elle appelle cela un mouvement — murmura le malheureux époux avec mélancolie — un mouvement qui me procure une chute de deux mille toises! Oh! si je pouvais comme Ugolin me sacrifier pour mes fils en les mangeant à mon dîner, et leur conserver ainsi les jours de leur père pour les sauver du malheur d'être orphelins!

Disant cela il prit un de ses pieds avec ses mains et lui fit franchir le bord de la nacelle.

Madame Hogges battit des mains et s'écria: — Enfin il s'est décidé! mes pauvres enfants vivront et nous aussi!

Belzoni arrêta le second pied au moment où il se levait pour suivre l'autre. — C'est bien, dit-il; je suis content de vous, monsieur Hogges; vous ferez moins que cela, puisque vous allez faire davantage. Je me contente du divorce; signez-vous?

— Mais pourquoi, dit la femme, enlever à M. Hogges l'avantage de choisir lui-même son genre de dévouement? On peut divorcer de toutes manières; et si mon époux adore pencher pour une chute de deux mille toises de hauteur, cela tranche toute difficulté ultérieure, et assure beaucoup mieux l'avenir de notre colonie africaine et le bonheur de nos enfants.

— C'est juste, dit Belzoni, il ne faut pas disputer des goûts. M. Hogges est libre de choisir.

— J'aime mieux signer, dit Hogges avant réflexion.

— Retenez-vous mieux, dit la femme; vous regretterez peut-être un jour sur la terre cette occasion aérienne de faire un autre divorce qui concevait tous les intérêts domestiques, et vous garantissait la tranquillité sans images de l'avenir.

— Non, dit Hogges; toute réflexion faite, je m'expose volontiers à ces regrets.

— Prenez garde, mon époux, prenez garde: lorsque vous serez là-bas témoin de notre bonheur, vous vous direz: Oh! que ne suis-je encore là-haut, un pied hors de la nacelle, et si bien placé pour me sacrifier au bonheur de mes fils!

— Eh bien, je me résigne à faire cette exclamation. J'aime mieux signer...

— Imprudent! murmura madame Hogges. Voyons, monsieur Belzoni, vous qui avez du bon sens, que feriez-vous à la place de mon mari?

— Oh! je me précipiterais sur-le-champ.

— Parce que vous m'aimez, vous, monsieur Belzoni; mais lui..., lui, cet ingrat, il ne m'a jamais aimée!

— Enfin, dit Belzoni, il faut se contenter d'un divorce vulgaire: notre bonheur ne doit pas être exigeant.

Un nouvel incident puisé au fond même de la situation vint distraire les voyageurs de la question du divorce. Les vivres étaient épuisés. La faim criait et sonnait l'heure du dîner, depuis la veille, dans les entrailles des voyageurs. — Hélas! dit le poète, la faim est une mauvaise conseillère, *maleduada fames!* Belzoni, qui mangeait comme un funambule, se plaignit tout à coup de son état, et murmura des menaces sourdes qui rappelaient le radeau du naufrage de la *Méduse*. — Monsieur, dit-il à Hogges, la question du divorce devient secondaire; il faut dîner avant tout. Notre séjour ici peut se prolonger, et il n'y a pas d'auberge dans le voisinage, ni de marché. Je suis le plus fort, vous êtes donc le plus faible, et, si cela dure un jour de plus, je suis obligé de devenir anthropophage dans l'intérêt de ma conservation. Il faut aussi que madame vive, et la loi vous ordonne de la nourrir. Demain, si nous ne sommes pas délivrés par un miracle, je suis obligé de sacrifier un voyageur pour donner à manger aux deux autres. Vous voyez, monsieur Hogges, que le divorce est inévitable dans les deux cas.

M. Hogges courba la tête comme un prisonnier sauvage dans l'île de Robinson.

Un lion passait en ce moment sur la terre, et son rugissement suspendit cet entretien. Le télescope fut braqué sur le dernier débris du dromadaire.

Tarde venientibus ossa! telle fut la réflexion que parut faire ce roi des animaux devant le dernier fragment du squelette. Il y avait pourtant encore un morceau assez délicat; c'était la ceinture de cuir de bœuf à laquelle était attaché le crochet de fer. La Fontaine a dit: « Les loups mangent gloutonnement; » qu'aurait-il dit des lions? Celui-ci, alléché par l'odeur, se précipita sur la ceinture de cuir de bœuf et l'avala gloutonnement. Une vive secousse ébranla l'aérostat. L'animal avait englouti dans sa poitrine le crochet de fer, et ses bonds furieux atteignaient des hauteurs au-dessus des forces leonines. Le ballon, depuis si longtemps stationnaire, s'agitait convulsivement, mais sans direction fixe. Il flottait au hasard, selon le caprice de son conducteur égaré.

— Signez ce papier, dit Belzoni à Hogges, et je vous sauve...

— Signe donc, dit l'épouse; c'est un cas forcé.

Hogges poussa un soupir et signa.

Belzoni prit la corde et la secoua fortement, comme un pêcheur qui sent que le poisson a mordu sur l'appât. Le lion poussait des rugissements d'agonie et se débattait avec les derniers efforts de sa vigueur. Un râle suprême retentit dans la solitude, et le monstre retomba de tout son poids de cadavre sur le sable, en communiquant au ballon un mouvement de descente très-vif.

— Et maintenant, dit Belzoni, aidez-moi tous deux; nos six mains à la corde, et de l'ensemble surtout.

L'espoir de salut doubla les forces des voyageurs. Belzoni, vigoureux comme un funambule, et habitué aux manœuvres de chanvre roulé, tenait la place de deux chevaux remorqueurs. Le lion s'élevait majestueusement à chaque effort de six mains unies, et, quand il fut arrivé à fleur de la nacelle, Belzoni lui coupa les quatre pattes et quelques filets succulents; puis, abandonnant le reste aux vautours, il dit à M. Hogges:

— Le vent souffle vers Elephantine; nous allons dîner avec notre pêche; et nous coucherons ce soir sous les huttes d'Assouan.

Le ballon, qui n'était plus captif, fendit l'air avec la rapidité d'une flèche, pendant que les trois convives s'occupaient en famille des ap-

prêts de leur festin. Belzoni, qui était le plus vigoureux, abusa encore de sa force et se fit la part du lion; mais il eut la galanterie de servir à madame Hogges les morceaux les plus délicats.

Comme Belzoni l'avait prévu, l'aérostat descendit dans l'oasis de Syène ou Assouan un peu avant le coucher du soleil. Ils étaient en pays habité.

— Monsieur Hogges, dit Belzoni en lui tendant la main, je déchire le papier signé là-haut, et je vous rends votre femme.

Madame Hogges fit un léger mouvement de dépit.

— C'était une plaisanterie, excusez-moi, poursuivit Belzoni; je m'ennuyais là-haut, et j'ai voulu inventer quelque jeu pour tuer le temps. Après l'écarté, nous avons joué au divorce. Reprenez votre femme comme fiche de consolation.

Le lendemain ils s'embarquèrent sur le Nil, et dormirent jusqu'aux pyramides de Giseh.

FIN DE LA PÊCHE AU LION.



